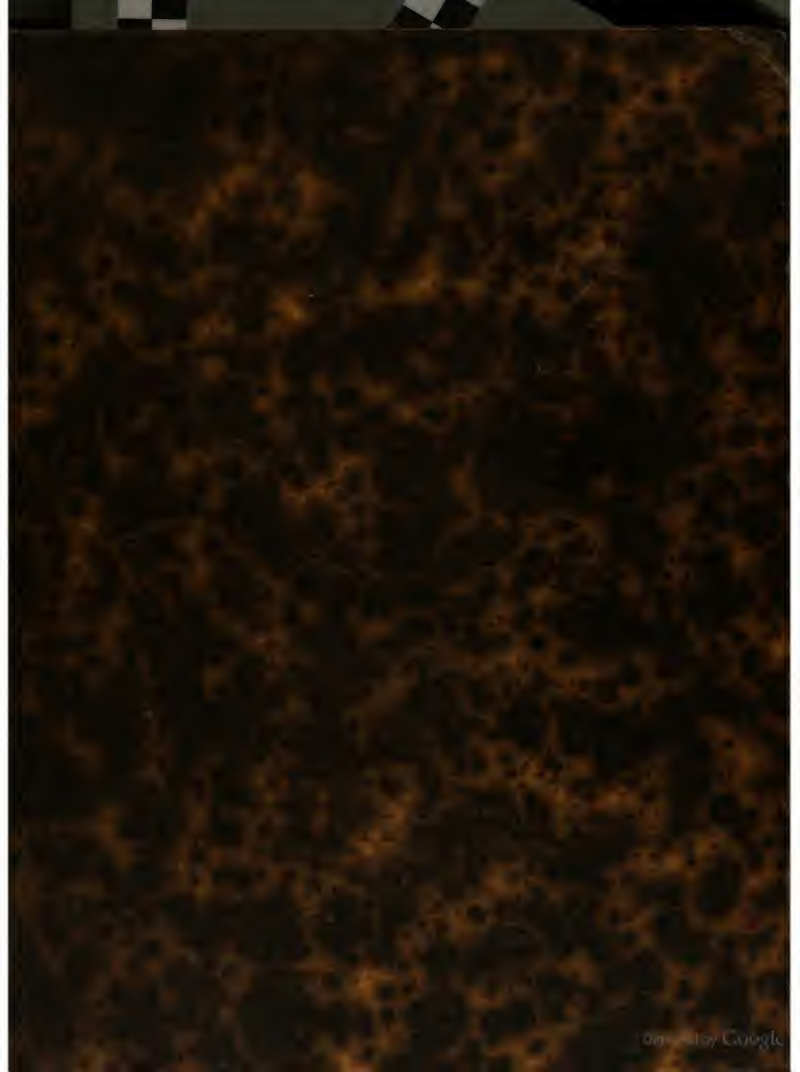
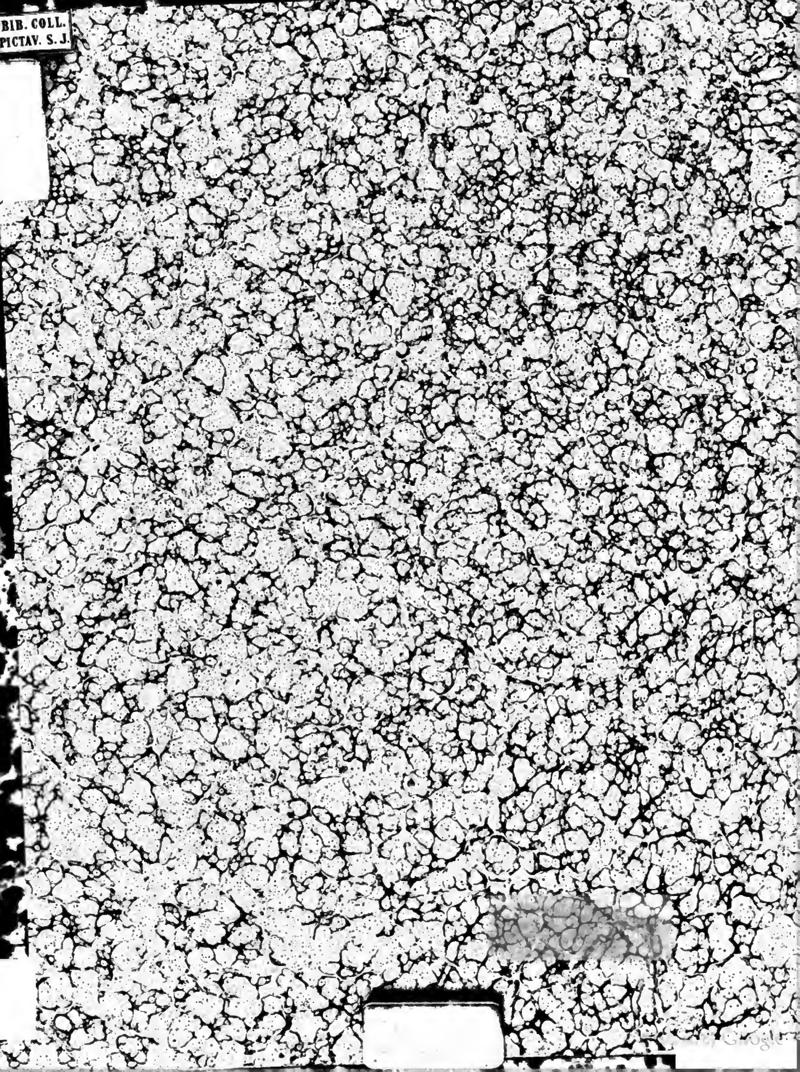
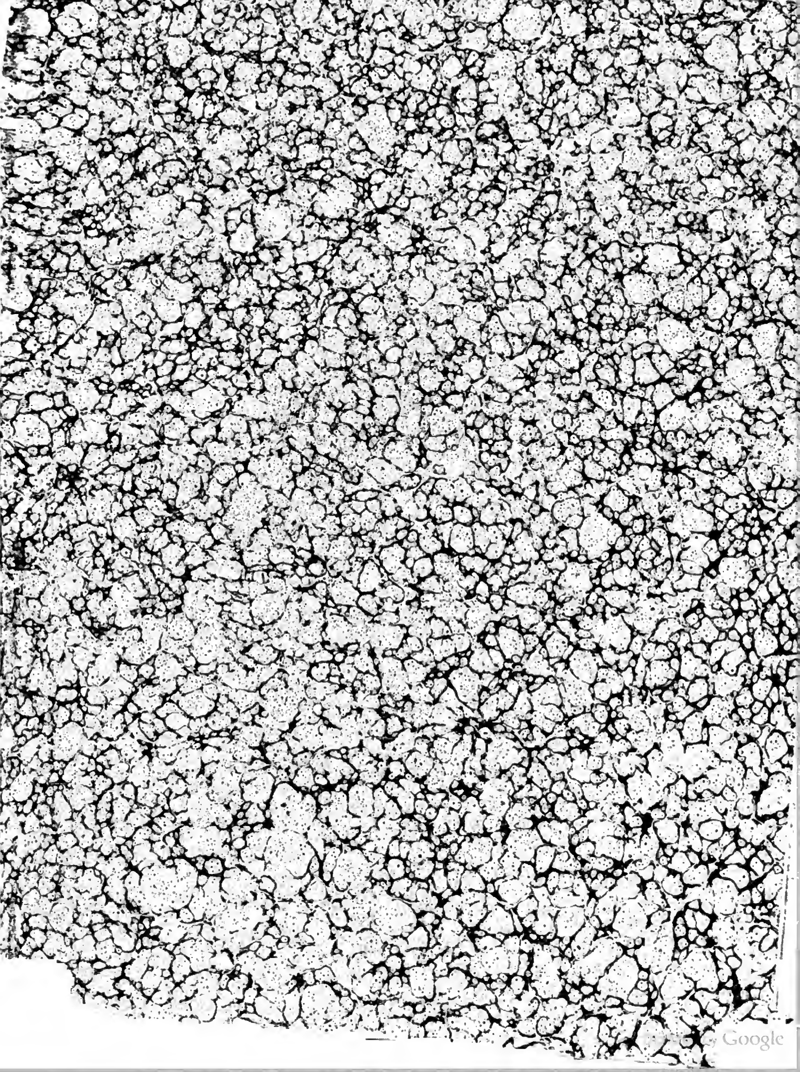



BIB. COLL.
PICTAV. S. J.



L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS.



IMPRIMERIE DE A. MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS,

FORMANT LA CONTINUATION,

OU TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE PUBLIÉ, SOUS CE NOM,

PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

CETTE PARTIE EST RÉDIGÉE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET HOMMES DE LETTRES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

CHEZ A.-J. DENAIN, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N°. 16.

M. DCCCXXX.

OBSERVATION.

Ce troisième tome de la Continuation est entièrement distinct des deux précédents, qui ont leur table des matières séparée et qui ne s'occupent que de l'Europe. Celui-ci n'est véritablement pas une continuation, mais un supplément; il commence l'Amérique, dont on a cru devoir composer l'histoire sur un plan particulier et un peu plus étendu, afin de faire mieux connaître cette belle contrée qui mérite à présent une étude particulière de la part de tous les publicistes. J'ai mis le plus grand soin à cette publication, et j'espère qu'elle ne sera pas indigne des précédentes.

Paris, 16 septembre 1830.

LE MARQUIS DE FORTIA.

CONTINUATION
DE L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES.

INTRODUCTION

A LA CHRONOLOGIE HISTORIQUE DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES DE CHRISTOPHE COLOMB.

CHRISTOPHE COLOMB (1), habitant de Gênes (2), après avoir parcouru toutes les mers connues de son temps, et avoir fait une étude approfondie de la navigation (3), avait observé en passant le détroit de Gibraltar, pour son commerce avec le Portugal, qu'à une certaine époque de l'année les vents soufflaient régulièrement dans une même direction, d'où il avait conclu qu'ils ne pouvaient venir que de quelque terre lointaine. Les habitants des Açores lui avaient raconté que les vents d'ouest amenaient fréquemment sur leurs côtes, de grands pins et des roseaux, qui ne croissaient pas dans leurs parages; et qu'un jour ils y avaient jeté les cadavres de deux hommes, différant totalement des naturels de leurs îles par les traits et par la couleur (1). La moitié du globe était d'ailleurs à peine connue, et Colomb ne pouvait s'imaginer que l'autre moitié fût absolument composée d'eau. Il était donc persuadé qu'en partant des Canaries et en naviguant à l'ouest, au travers de la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux, qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde, et qu'on suivrait, pour arriver à ce continent, une route plus courte et plus directe que celle que les Portugais venaient de découvrir par le sud (2).

---

(1) Tous les auteurs espagnols écrivent *Colon*, au lieu de *Colombo*, qui était son véritable nom. Les Français l'appellent *Colomb*, et les Anglais *Columbus*. Antonio de Herrera, Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y tierra firme del mar oceano, Madrid, 1726. (Dec. I, lib. I, cap. 7.)

(2) Gênes et Plaisance se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Son fils Fernando dit que de son temps on trouvait encore, dans cette dernière ville, des personnes de considération qui étaient de sa famille; et que l'on y voyait des tombeaux avec les armes et les noms des Colomb. (*Fernando Colon*, *Vida del Amirante*, ou *Vie de Colomb, par son fils*, cap. 2.) Herrera dit (decad. 1, lib. 1, cap. 7), qu'il naquit à Gênes; qu'étant fort jeune il alla chercher fortune en Portugal, et qu'il s'y maria à doña Felipa Muniz de Perestrelo, fille du gouverneur portugais de Porto-Santo, dont il eut un fils. Cet auteur ajoute qu'on voulait le faire descendre des anciens seigneurs de Cucaro dans le Montferrat, et que cette contestation sur son origine devait être soumise à la décision du conseil souverain des Indes. Molloy, auteur d'un ouvrage bien connu, intitulé *de Jure maritimo*, imprimé à Londres en 1682, dit, dans sa préface, que Colomb était né en Angleterre, mais qu'il résidait à Gênes. On pense que l'année 1446 fut celle de sa naissance. (*Munoz*, p. 42.)

(3) *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. I. Madrid, 1793. — Voyez la *note A* à la fin de l'article.

(1) Gonzalo Hernandez de Oviedo, *Hist. gen. et nat. de las Indias*, lib. II, cap. 2. — Gomara, cap. 13 et 14. — *Elogi storici de Cristoforo Colombo*, p. 6-9. Parma, 1781.

(2) On prétend que le fameux pilote Alonzo Sanchez de Huelva, fesant route, en 1484, des Canaries à Madère, fut assailli par une tempête si impétueuse, qu'il se vit contraint de laisser aller son navire au gré des vents; qu'après une navigation de vingt-neuf jours, il aborda dans une île qu'on a supposée être celle de Saint-Domingue, et qu'il revint à Tercère avec quatre hommes seulement des dix-sept qui formaient son équipage. On ajoute qu'à son retour, il alla loger dans la maison de Colomb, où il mourut peu de temps après, et qu'il lui laissa, en reconnaissance des bons traitements qu'il en avait reçus, le

Les richesses que produisait le commerce des épiceries (1) excitaient alors la cupidité de toutes les nations commerçantes de l'Europe. Colomb jugea le moment favorable à l'exécution du plan qu'il avait formé, et crut devoir le soumettre de préférence à la seigneurie de Gênes, sa patrie. Le sénat ayant traité son projet de rêverie et de chimère, il passa en Portugal et le communiqua à Jean II, qui s'occupait alors de la découverte des côtes d'Afrique. Ce prince chargea de l'examiner une commission de trois cosmographes (2), qui, abusant de la confiance de Colomb, firent partir secrètement une caravelle, avec ordre de suivre exactement la route indiquée. Mais le pilote, effrayé par les difficultés de l'entreprise, et son équipage étant tombé dans le découragement, revint sur ses pas (3).

Colomb, indigné, quitta furtivement le Portugal, vers la fin de l'année 1484, de crainte d'y être retenu malgré lui par le roi, et passa en Espagne. Sa femme étant morte, vers cette époque, il laissa son fils Diego sous la conduite de Juan Perez de Marchena, dans le couvent de la Rabida, situé à une demi-lieue de Palos, et se rendit à Cordoue pour présenter un mémoire au roi Ferdinand et à la reine Isabelle. Il envoya en même temps en Angleterre son frère *Bartolomé* pour le communiquer au roi Henri VII; mais il fut pris par des corsaires et conduit dans un pays inconnu, où il gagna, en fesant des cartes marines, une somme d'argent suffisante pour l'aider à continuer son voyage jusqu'à Londres. Les auteurs anglais prétendent qu'il y fut favorablement accueilli : ceux d'Espagne, à l'exception du fils de Colomb, disent, au contraire, que la cour refusa de l'écouter (4).

Colomb obtint une audience de D. Alonso de Quintanilla, grand-trésorier de Castille, qui l'écouta favorablement. Il fit aussi part de son projet à D. Luis de la Cerda, premier duc de Médina-Céli; mais celui-ci ne parut y prendre aucun intérêt. Étranger en Espagne, pauvre et sans protection, Colomb fit sans succès ses premières tentatives auprès de la cour. Une commission de cosmographes à laquelle le père Hernando de Talavera, confesseur de la reine, soumit son mémoire, s'y opposa en disant : « que s'il y avait véritablement des pays habitables au couchant, on en aurait été déjà informé par quelqu'un de ces intrépides navigateurs qui avaient parcouru les mers depuis la création du monde; qu'il faudrait au moins trois ans pour arriver à l'extrémité de l'orient par la route proposée; qu'en allant à l'occident, on descendait toujours, et que par conséquent il serait impossible de retourner en Espagne. » Colomb dédaigna de répondre à ces objections dictées par l'ignorance. Après avoir employé cinq années en démarches inutiles, il se rendit à Séville. Là, il fit des ouvertures à D. Henri de Gusman, duc de Médina Sidonia et au duc de Médina-Céli, qui montrèrent la même indifférence (1).

Il quitta alors la cour, et se retira au couvent de la Rabida, auprès de son fils, dans l'intention de passer en France; et, s'il n'y réussissait pas, d'aller rejoindre son frère à Londres. Mais, sur l'invitation de son ami le prieur Juan Perez de Marchena, grand cosmographe, qui avait du crédit auprès de la reine, il suspendit son départ, et se rendit auprès d'Alonso de Quintanilla, qui le présenta au cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède et chef du conseil de la reine. Ce prélat parut goûter son projet, et Colomb fut enfin admis à la cour, qui se tenait alors dans la ville de Santa-fé. Toutefois, sur le refus qu'elle fit de lui accorder le titre d'amiral et de vice-roi de toutes les terres et de toutes les mers qu'il découvrirait, qu'il demandait pour lui et pour ses descendants, il partit au mois de janvier 1492, pour Cordoue, où était sa famille.

Cependant la guerre contre les Maures touchait à son terme, et Grenade venait d'ouvrir ses portes aux Espagnols. Luis de Sant-Angel, receveur des droits ecclésiastiques de la couronne d'Aragon, profita de cette heureuse circonstance pour offrir à la reine de fournir, sur son propre fonds, la somme nécessaire à l'entreprise. On envoya donc un huissier de la cour à Colomb, qui se trouvait alors au port de Pinos; et malgré les chagrins dont il avait été abreuvé pendant plus de huit ans, il se décida à retourner à Santa-fé. Là, il eut une conférence avec le secrétaire d'Etat, D. Juan de Coloma; et son protecteur, le cardinal Pierre Gonzalez de Mendoza, appuya fortement ses prétentions (2).

Un traité fut conclu, le 17 avril 1492, dans la ville de Santa-fé de la vega de Grenade, et ratifié trois jours après par le roi et par la reine. Colomb fut nommé grand-amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur-général de toutes les mers, îles et continents qu'il découvrirait dans l'étendue de son amirauté; et à sa mort, ce titre devait passer à ses héritiers et successeurs. Il fut aussi stipulé, que la dixième partie de toutes les productions de ces îles et pays, et la huitième de tout ce qu'il en rapporterait, appartiendraient en propre à Colomb, à condition qu'il s'engagerait à contribuer d'un huitième à tous les frais de l'armement (3).

Colomb, ayant mis ordre aux affaires de sa famille, partit de Grenade le 12 mai, et se rendit au port de Palos, situé à l'embouchure de la rivière de Tinto. Les dépenses de l'arme-

---

journal de son voyage et tout ce qu'il possédait. (G. de la Vega, *Florida del Inca*, lib. I, cap. 3. Madrid, 1723. — *Acosta : Hist. nat. y mor. de las Indias*, lib. XVIII, cap. 10. Séville, 1590.)

(1) Epiceries de l'Asie, c'est-à-dire le poivre, la cannelle, les clous de girofle, le gingembre, la noix muscade, etc.

(2) D. Diego Ortiz, évêque de Ceuta, connu auparavant sous le nom du docteur Calcadilla, et deux médecins juifs, Josef et Rodrigo, versés dans la cosmographie.

(3) L'évêque de Ceuta, que le roi consulta à ce sujet, proposa ce moyen pour éviter de donner la récompense que l'amiral demandait. On fit partir la caravelle sous prétexte d'envoyer des vivres et des secours aux îles du Cap-Vert. (Fernando Colon, *Vida del Amirante*, cap. 10. — Herrera, dec. I, lib. I, cap. 7.)

(4) Oviedo dit (*Hist. gén.*, liv. II, ch. 4), que Henri VII rejeta son projet, quoiqu'il lui eût été proposé par le conseil d'État. Francisco Lopez de Gomara prétend que Bartolomé étant revenu sans avoir rien fait, Colomb traita avec Alphonse V, roi de Portugal (lib. I, cap. 15 *de la Historia general de las Indias*, pub. pour la première fois en 1552. Herrera dit (dec. I, liv. 1, ch. 7), qu'il éprouva beaucoup de retard avant d'arriver en Angleterre, et qu'il resta quelque temps à Londres pour connaître les intrigues de la cour et les moyens d'y négocier, ainsi que pour apprendre la langue du pays : que ce ne fut qu'au bout de sept ans qu'il parvint à parler au roi Henri VII, et qu'alors seulement, il retourna en Castille auprès de son frère. (Decad. II, liv. 15.)

Le fils de Colomb dit (*Vida del Amirante*, cap. 10), que Bartolomé, ayant été volé par des corsaires, et se trouvant dans un pays inconnu, il y fit des cartes marines pour gagner sa vie; et qu'il amassa de la sorte assez d'argent pour faire le voyage d'Angleterre. Il présenta une mappe-monde à Henri VII. Ce prince accueillit favorablement la proposition de son frère, et offrit de fournir les fonds nécessaires à l'entreprise; mais Colomb, étant déjà engagé au roi de Castille, ne put accepter cette offre.

---

(1) Quelques auteurs disent que ce dernier voulut faire équiper une expédition au port de Sainte-Marie dont il était seigneur, mais que la cour lui refusa son consentement.

(2) Oviedo, liv. II, ch. 2; Geronimo Benzoni, *Historia del Mundo Nuevo*, lib. I, cap. 5, imp. à Venise en 1572; Herrera, dec. I, liv. I, ch. 7 et 8; Fernando Colon, *Vida del Amirante*, tom. I, cap. 43.

(3) Herrera, dec. I, liv. I, ch. 9.

ment qu'il y prépara, s'élevèrent à environ 90,000 livres de France (1); on lui donna trois caravelles bien équipées; il monta la plus grande, et confia le commandement des deux autres aux frères Pinzon (2). Le vendredi, 3 août 1492, il mit à la voile du port de Palos, avec quatre-vingt-dix hommes, la plupart marins (3).

Le 9 du même mois, il arriva à la vue des îles Canaries, que les anciens appelaient *Fortunées*, et toucha à la grande Canarie, pour réparer le timon et les voiles de la Pinta, et changer la voile latine de la Niña en voile ronde. Il en partit le 1er. septembre, et quatre jours après, il aborda à l'île de Gomera, où il prit de l'eau, du bois et des provisions fraîches. Pour ne pas rencontrer trois navires portugais qui croisaient dans ces parages, à dessein, dit-on, de l'enlever, il remit à la voile le 6, et cinglant vers l'ouest, il perdit la terre de vue le jour suivant. Le 11 septembre, lorsqu'il se trouvait à cent cinquante lieues de l'île de Fer, il vit un mât, lequel paraissait avoir été entraîné par les courants qui portaient au nord. Le 14, étant arrivé à cinquante lieues plus loin, Colomb remarqua la variation de l'aiguille aimantée, ce qui effraya les équipages, ainsi que les plantes marines qu'ils aperçurent à la surface de l'eau. Commençant alors à perdre tout espoir de jamais revoir leur patrie, ils se mutinèrent, et conçurent même le projet de tuer l'amiral, ou de le jeter à la mer. Pour les apaiser, l'intrépide Colomb employait tantôt le raisonnement, tantôt les menaces, et le plus souvent la perspective d'une gloire immortelle. Le 1er. octobre, il se trouvait à sept cents lieues des Canaries; la navigation durait depuis un mois, et les mutins ne se croyaient pas plus avancés que le premier jour. Colomb, pour les calmer, fut obligé de promettre qu'il s'abandonnerait à leur disposition, si dans trois jours on ne découvrait pas de terre. Le lendemain, on rencontra des morceaux de bois figuré, des cannes fraîchement coupées, et d'autres objets qui rassurèrent les timides. Le soir du 11, Colomb aperçut une lumière (4), et aborda à l'île de *Guanahani* (5), une des *Lucayes* ou *Bahamas*, le lendemain, trente-trois jours après son départ des Canaries. En y débarquant, il pleura de joie, se jeta à genoux et rendit grâce à Dieu des succès de son voyage: il y planta une croix, prit, en présence des habitants, possession de cette terre pour le roi catholique, et donna à l'île le nom de *San-Salvador*, ou Saint-Sauveur (1). L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. Ayant observé que les habitants portaient des ornements d'or à leurs narines, il leur demanda d'où ils tiraient ce métal. Ceux-ci lui ayant montré le sud, il se détermina à prendre cette direction, et emmena avec lui sept des naturels pour lui servir de guides. Le 15, il arriva à l'île de *Santa-Maria-de-la-Conception*, éloignée de la première de sept lieues; le 17, à celle de *Fernandina*, et le 19, à celle d'*Isabella*, appelée *Saomoto* par les Indiens; il y descendit et en prit possession. Le 28 du même mois, il aborda à une autre île, qu'il nomma *Juana* (Cuba), en l'honneur du prince d'Espagne. Il entra dans un port nommé depuis *Baracoa*, où il fit radouber son navire, et alla ensuite mouiller dans un autre qu'il nomma *Santa-Catarina*. Fesant voile vers l'est, il longea la côte septentrionale de Cuba, l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à sa pointe orientale, où le mauvais temps le força de relâcher. N'y trouvant pas d'or, et craignant à la fois les indigènes, et une tempête qui se formait, il remit à la voile, le 5 décembre, pour l'île de *Boiho*, que ses interprètes lui dirent être située au midi de leur île, et contenir beaucoup d'or. C'était l'île de *Hayti*, qu'il nomma *Ile Espagnola* (2), en l'honneur de la nation qu'il servait. Alonso Pinzon, qui s'était séparé des autres caravelles le 22 novembre, y était descendu avant lui, pour s'emparer de l'or qui s'y trouverait. L'amiral prit terre du côté du nord, le 6 décembre, dans un bon port, auquel il donna le nom de *San-Nicolas*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint qu'il y était arrivé. Puis désirant rencontrer la Pinta, et en même temps gagner les mines de Cibao, il se rendit de là à un autre port, qu'il appela *la Conception* (3), et qui est situé à dix lieues au sud d'une petite île qu'il nomma *la Tortuga*. Les canots dont ce port était couvert disparurent en un instant. Les Indiens vinrent en foule sur le rivage; mais ils se sauvèrent dès qu'ils virent les Espagnols débarquer. Ceux-ci prirent toutefois une femme, qui, gagnée par la bonne chère, et par le don d'une belle chemise blanche, engagea les autres à revenir. Plus de deux cents d'entre eux, accompagnés de leur chef, ou cacique, descendirent la rivière dans de petites gondoles, et montèrent à bord des caravelles. Ils portaient tous au cou, aux oreilles et aux bras, des ornements d'or et d'argent.

L'amiral partit, le 19 décembre, pour reconnaître la côte, et se dirigeant vers l'est, entra, le 24, dans une rade située entre une petite île et un cap, et qu'il nomma *St.-Thomas* (4). Il alla rendre visite au cacique *Guacanagari*, roi de *Marien*, qui demeurait à quatre ou cinq lieues plus à l'est (5), et en fut favorablement accueilli. Les Indiens lui apportèrent des viandes en échange de petites sonnettes, d'épingles, d'aiguilles, et de colliers de verroterie de différentes couleurs. Mais son navire échoua sur un banc de sable (6) par la négligence du pilote, et cette perte fit verser des larmes au généreux Guacanagari, qui se rendit, le 26, à bord de l'autre caravelle, et offrit aux Espagnols trois de ses maisons, pour y renfermer tout ce qu'ils pourraient sauver. Le 27, il avertit

(1) Le trésor avait été épuisé par la guerre de Grenade qui durait depuis dix ans; et le secrétaire du roi, Luis de Sant-Angel, lui prêta 6 millions de maravédis, ou 16,000 ducats d'or. La reine avait offert ses pierreries.

(2) La caravelle de l'amiral fut nommée *la Santa-Maria* (quelques auteurs la nomment *la Gally*), celle montée par Martin-Alonso Pinzon, capitaine et pilote, *la Pinta* ou *la Peinte*, et celle de Vicente-Yanez Pinzon et de Francisco Martinez, son frère, le pilote, *la Niña* ou *la Petite*. Les Pinzon étaient les plus riches habitants de Palos, et avaient la réputation d'être de bons marins. Les caravelles étaient des bâtiments marchands non pontés et équipés comme des galères. On peut en lire la description dans l'histoire du Portugal, par Osorius (liv. II). Pierre Martyr les décrit ainsi: *Ex regio fisco destinata sunt tria navigia, unum onerarium caveatum, alia duo levia mercatoria sine careis quæ ab hispanis caravelæ vocantur. — Pet. Martyrus ab Angleria* (Anghiera) *oceanæ decadis, Dec. I. Basiliæ*, 1533.

(3) Suivant Fernando Colon et Herrera, il n'y avait que quatre-vingt-dix hommes, mais il y avait en outre plusieurs personnes qui suivaient la fortune de Colomb, et des seigneurs de la cour d'Isabelle, en tout cent vingt. (*P. Martyrus.*)

(4) Oviedo et Benzoni racontent qu'un marin de Leppe, soutenant qu'il avait le premier découvert la lumière, et ne recevant pas la récompense promise par le roi, de 10,000 maravédis de rente, à son retour en Espagne, passa en Barbarie et de dépit y abjura sa foi. Cette rente fut payée à Colomb sur les boucheries de Séville.

(5) Ainsi appelée par les naturels et connue depuis sous le nom d'île des Chats. Elle est située par le 25°. de lat. N. à plus de 3,000 milles à l'O. de Gomera.

(1) En reconnaissance de ce que Dieu l'avait garanti de la conspiration de son équipage.

(2) Ab Hispanâ, diminutivè Hispaniola. (P. Martyr.) Les auteurs espagnols emploient le mot *Espagnola*.

(3) L'*Ecu* des Français.

(4) Qui a pris depuis le nom de l'*Acul*.

(5) Dans le port du *Cap-Français*.

(6) A l'entrée de *Puerto-Real*, ou de la Baie de Caracole.

Colomb de l'arrivée de la Pinta à l'embouchure d'un fleuve situé vers le cap oriental de l'île. Cinq caciques, vassaux de Guacanagari, vinrent faire leur soumission, le 30 décembre. L'amiral, charmé des bonnes dispositions des naturels, résolut d'y former un établissement. Il y fit construire un petit fort des débris de la Galléga, et le nomma *Navidad*, parce qu'on y était entré le jour de Noël. Il y mit quelques pièces de canon, et y laissa trente-huit hommes, sous le commandement de *Diégo de Arana*, avec des provisions nécessaires pour un an.

Le 2 janvier 1493, Colomb prit congé de Guacanagari et des autres caciques, et leur recommanda les Espagnols, qu'il leur laissait, disait-il, pour les défendre contre les Caraïbes. Le 4, il sortit de Puerto de la Navidad, à bord de la Niña, et prenant la route de l'est, il reconnut la partie septentrionale de l'île. Ayant doublé le Cap-Français, il arriva à un promontoire, ou presqu'île fort élevée, à dix-sept lieues de Navidad, à laquelle il donna le nom de *Monte-Christi*. A côté se trouve le fleuve connu des indigènes sous le nom de *Yaque*, dont le sable lui parut contenir de l'or. Persuadé que c'était le véritable *Cipango*, dont il avait lu la description dans les voyages de Marco-Polo de Venise, il le nomma *Rio-del-Oro* (1).

Le 6, au moment où il se disposait à faire voile pour l'Espagne, il retrouva la Pinta, qui s'était séparée de lui depuis plus de six semaines. Le capitaine, craignant que Colomb ne le punît des propos offensants qu'il avait tenus à son égard, s'était retiré dans un port situé à quinze lieues de Monte-Christo. Les frères de Pinzon le réconcilièrent avec l'amiral, qui pour cette raison nomma ce port *Puerto-de-Gracia* (2).

Le 11, il sortit de ce port, et reconnut une grande partie de la côte de l'île. Il découvrit un autre port qu'il appela *Puerto-de-Plata*, et qui était situé au pied d'une montagne à laquelle il donna le nom de *Monte de-Plata*. Le 12, il entra dans la grande baie ou golfe que les insulaires appelaient *Samana* (3), mais qu'il nomma *Las Flechas*, ou *Baie-des-Flèches*, parce que sept Catalans qui y étaient descendus à terre, pour trafiquer avec les Indiens, y furent attaqués par environ six cents de ces derniers, armés d'arcs et de fleches. Le cacique du lieu vint lui présenter une couronne d'or, et lui fournit des vivres en abondance.

Alors Colomb se détermina à partir pour l'Espagne, afin de réclamer l'honneur de sa découverte. Il remit à la voile le 16 janvier 1493. Il passa à la vue de Boriquen, et découvrit quelques-unes des petites Antilles, sans en approcher. Le 14 février, il essuya une violente tempête, qui le força de relâcher, le 18, à l'île Sainte-Marie (qui est une des Açores), où le commandant portugais, *D. Juan de Castaneda*, le retint jusqu'à ce qu'il lui eut exhibé sa commission. Il en partit le 24. Continuant ensuite sa route, il éprouva, le 2 mars, une seconde tourmente, qui le jeta sur la côte de Portugal; mais ayant aperçu la Roca-de-Cintra, il résolut de relâcher à Lisbonne et débarqua dans cette ville, le 4 suivant. Le roi, qui se trouvait alors à Val de Paraiso, l'invita à venir le voir. Colomb se rendit auprès de lui, et fut reçu avec beaucoup d'honneur.

L'amiral quitta la cour, le 11 mars, accompagné de plusieurs seigneurs, passa par Villafranca, où il fut présenté à la reine, qui y vivait dans le monastère de San-Antonio; et le 13, il s'embarqua pour Séville. Deux jours après, il entra dans le port de Palos, d'où il était parti, après une traversée de cinquante jours, et un voyage de sept mois et douze jours. Le même jour, Alonso Pinzon entra aussi dans le même port; mais le roi ayant refusé de le voir, il en tomba malade de chagrin, et se retira à Palos, où il mourut peu de temps après. Colomb arriva à Barcelone, le 15 avril, et présenta à la cour sept Indiens (1) que le cacique Guaranagari lui avait donnés, ainsi que des perroquets rouges, jaunes et verts, les dépouilles des caïmans et des lamentins; du maïs, du coton, du piment et différentes autres productions du pays.

Le roi et la reine, transportés d'admiration, le reçurent avec la plus grande distinction, dans une audience publique, le firent asseoir en leur présence et le comblèrent d'honneurs (2). Le roi anoblit sa famille, lui confirma le titre d'*Amiral des Indes*, et l'autorisa à faire graver sur ses armes cette devise : *A Castilla y a Leon nuevo mundo diò Colon*; c'est-à-dire : *Colomb a donné aux royaumes de Leon et de Castille un nouveau monde* (3). Ce nouveau monde étant regardé comme fesant partie des Indes, reçut en conséquence le nom de *Indias occidentales*, ou *Indes occidentales* (4).

DEUXIÈME VOYAGE EN 1493.

Le pape Alexandre VI avait publié une bulle (5) par laquelle il autorisait Colomb à découvrir de nouveaux pays, à y faire des établissements et à travailler à la conversion des idolâtres. Celui-ci se rendit à Séville, pour demander au roi la permission d'entreprendre un second voyage. L'ayant obtenue, il équipa une flotte de trois grands navires, et de quatorze caravelles, montés par quinze cents volontaires (6), la plupart à la solde du roi d'Espagne; et parmi lesquels se trouvaient plusieurs jeunes nobles et des artisans. On embarqua aussi des grains pour ensemencer la terre, des plants de vignes, des instruments propres à l'exploitation des mines, des che-

(1) Les Espagnols ont conservé le nom primitif de *Yaque*: les Français lui ont donné celui de *rivière de Monte-Christi*.

(2) Charlevoix, dans son Hist. de Saint-Domingue, imp. à Paris en 1730 (liv. II), dit que l'amiral avait obligé Pinzon de remettre à terre trois ou quatre insulaires qu'il avait enlevés; c'est peut-être ce qui a fait donner à ce port le nom qu'il porte.

(3) Elle porte encore ce nom.

(1) Des dix Indiens qu'il avait emmenés, un était mort en mer, et deux étaient restés malades à Palos. (Herrera.)

Oviedo dit qu'il en avait emmené six; mais que deux moururent en route.

(2) Sedere illum coram se publicè, quod est maximum apud reges Hispanos amoris et gratitudinis, supremique obsequii signum, fecerunt. (P. Martyr.)

(3) *Grynæus navigat. Christ. Columbi*, cap. 84, 90. Basileæ, 1555. Martyr, épit. 133, 134 et 135, et oceanæ decadis lib. I. Basileæ, 1533. — Munoz, *Historia del Nuevo-Mundo*, l. IV.

(4) Diego Colomb dit que son père avait résolu de donner ce nom aux pays qu'il découvrirait, parce que les Indes passaient pour être abondantes en or et en richesses de toutes espèces, et qu'il espérait par là engager le roi de Castille à favoriser son entreprise. Il paraît, suivant les historiens les plus véridiques, que Colomb s'imaginait que Cipango ou le Japon était le pays le plus oriental du globe; et que prenant l'Amérique pour la partie de l'Asie, connue sous le nom général des Indes, il lui avait donné celui d'Indes occidentales. Colomb fut confirmé dans cette opinion par les riches mines d'or qu'il trouva dans les îles qu'il avait découvertes, et par les productions qu'elles lui avaient offertes, telles que le coton, le piment (axi) et la rhubarbe, qu'il croyait être de la même nature que celle des Indes orientales. Les oiseaux présentaient la même richesse de plumage, et il prit l'alligator pour une espèce de crocodile. *Muratori Scriptores Rerum Italicarum*, Vol. XXIII, p. 304.

(5) Voir la *note B* qui se trouve à la fin de l'article.

(6) Oviedo dit : « cinq cents hommes bien équipés, des chevaliers, des gentilshommes, tous gens honorables et tels qu'il convenait pour peupler un pays nouveau, le cultiver, et le gouverner temporellement et spirituellement. » P. Martyr (dec. I, liv. I), en porte le nombre à 1200 hommes de pied bien armés, avec de la cavalerie, de bons forgerons, et des artisans.

vaux d'Andalousie, des animaux domestiques et toute sorte de marchandises que l'on échangerait avec les Indiens, ou qu'on leur donnerait en présent. Des prêtres accompagnaient aussi l'expédition, pour porter à ces peuples la parole de Dieu.

Colomb fut nommé grand amiral de cette flotte. Ayant laissé ses deux fils Diego et Hernando, en qualité de pages, auprès du prince don Juan, il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre 1493, avec son frère Diego; le 2 octobre, il toucha à la Grande-Canarie, et le 5, à celle de Gomera, où il demeura deux jours pour prendre de l'eau, du bois, des animaux domestiques et des volailles. Ensuite, poursuivant sa route pour l'île espagnole, il découvrit le 3 novembre, après une navigation heureuse de vingt-six jours, une île élevée à laquelle il donna le nom de *Dominica* ou de *Saint-Dominique*, parce qu'il y était arrivé un dimanche. Puis il toucha à celle de *Marigalante* (1), et le 4 à celle de *Santa-Maria-de-la-Guadalupe* (2), que les habitants appelaient *Carucueria*. Les Espagnols furent surpris d'y trouver une pièce de bois provenant d'un navire. Le 10 novembre, Colomb navigua vers le nord-est et découvrit *Montserrat* (3), *Santa Maria la Rotunda* (4), *Santa Maria la Antigua*, *Saint-Christophe*, ainsi nommé en l'honneur du saint dont il portait le nom, *San-Martin* (5), *Santa-Cruz* (6) et plusieurs autres îles de l'archipel des Caraïbes, dont il nomma la plus considérable *Santa-Ursola*, et les autres les *Once-mil-Virgines*. Colomb relâcha ensuite à l'île de *San-Juan-Batista*, ou *San-Juan-de-Puerto-Rico*, appelée *Boriquen* par les naturels; et le 22, il entra dans la baie de Samana, sur la côte septentrionale de Santo-Domingo. Il envoya à terre un des Indiens qu'il avait conduits en Castille, pour gagner l'amitié des autres; mais il ne revint pas. Il se rendit ensuite à *Monte-Christi*, et le 27, il entra dans le port de Navidad. Mais quel triste spectacle vint s'offrir à ses yeux! le petit fort qu'il y avait élevé ne présentait plus qu'un monceau de ruines. A son arrivée, le cacique Guacanagari lui envoya deux masques d'or, par des Indiens qui témoignèrent beaucoup de joie de l'arrivée des Espagnols. Le frère de ce cacique vint ensuite lui apprendre que les trente-huit Espagnols qu'il avait laissés aux ordres du capitaine d'Arana, n'existaient plus; que les habitants, irrités de ce qu'ils leur avaient enlevé leurs femmes, leurs filles, leurs provisions et leur or, et craignant qu'avec le temps ils ne se rendissent maîtres de l'île, les avaient tous massacrés et avaient mis le feu au fort. Il ajouta que ce déplorable événement avait eu lieu d'après les ordres de Caonabo, et contre ceux de Guacanagari, qui avait protégé les Espagnols les armes à la main. Ce récit était en effet conforme à celui de quelques soldats que l'amiral avait envoyés dans l'île pour prendre des renseignements, et qui avaient vu Guacanagari souffrant d'un coup de flèche qu'il avait reçu dans le combat (7).

L'amiral résolut de chercher dans l'île un endroit plus commode et plus rapproché des mines de Cibao (1) pour y former un établissement. Il sortit de Puerto-Réal, le 7 décembre 1493, mit à la mer avec toute sa flotte, et s'avançant vers l'est, le long de la côte septentrionale de l'Hispaniola, il arriva à l'embouchure d'une rivière de cent pas de large, qui présentait une rade dominée par un plateau élevé dans une vaste plaine. Il traça sur ce plateau le plan de la ville d'*Isabella*, en mémoire de la reine de Castille, et y fonda une colonie, composée de quinze cents hommes, la première qui eût été établie par les Européens dans le nouveau monde (2).

Cependant Alonzo de Ojeda fut expédié avec 15 soldats, pour reconnaître le pays. Après avoir fait huit ou dix lieues vers le midi, il franchit un défilé entre des montagnes, et découvrit une belle plaine, semée d'habitations. Le sixième jour, il arriva à *Cibao*, qui était à dix lieues plus loin, et où il trouva les habitants occupés à recueillir de l'or (3). Il reprit alors le chemin d'Isabella, en emportant avec lui assez d'or pour ranimer le courage de ses compatriotes, que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Antonio de Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojeda et les présents qu'il avait reçus de Guacanagari; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste allait mettre à la voile, lorsque quelques Espagnols mécontents se mutinèrent, choisirent pour chef *Bernal Diaz de Pisa*, et résolurent de s'emparer d'un navire, pour retourner dans leur patrie. Colomb, instruit de ce projet, fit pendre les plus mutins et fit embarquer Diaz sur un des douze bâtiments qu'il renvoyait en Espagne.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il voulut explorer l'intérieur de l'île et intimider les Indiens, en déployant à leurs yeux tout son appareil militaire. Il prépara donc une expédition pour le pays de Cibao, et laissa à son plus jeune frère, D. Diego, le gouvernement de la ville d'Isabelle. Le 12 mars 1494, il partit avec quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie, en s'avançant vers le midi; il pénétra par la gorge des montagnes nommées *Puerto-de-los-Hidalgos*; il traversa la belle plaine de cinq lieues de largeur, qui avait été découverte par Ojeda, et à laquelle il donna le nom de *Vega-Real* ou *Campagne royale*, et arriva, le 15, sur le bord d'une rivière, dans la province de Cibao. Il y bâtit la forteresse de *Santo Thomas*, sur une montagne presque entourée par cette rivière nommée *Xanique* (4), et y laissa cinquante-six hommes, tant soldats que manœuvres, sous le commandement de *D. Pedro Margarit*. Le 29 mars, il était de retour à Isabelle. Le 1er. avril, un soldat étant venu de Saint-Thomas lui annoncer que le cacique Caonabo (5) avait le projet d'attaquer cette forteresse, il y envoya un renfort de soixante-dix hommes avec des mulets chargés d'armes et de vivres; et le 24 avril, après avoir établi, à Isabelle, un conseil de cinq membres,

---

(1) *Marigalante*, nom de son principal navire.

(2) *Guadeloupe*, parce qu'il avait promis à des religieux espagnols de donner le nom de leur couvent à la première terre qu'il découvrirait. Martyr prétend que ce fut à cause de sa ressemblance avec la montagne de Guadalupe, en Espagne.

(3) *Montserrat*, parce que la configuration de l'île avait de l'analogie avec les rochers de Montserrat; les naturels l'appelaient *Vecte*.

(4) *Santa Maria la Rotunda* fut ainsi nommée à cause de sa forme ronde et escarpée.

(5) *Sainte-Croix*, nommée *Ayay* par les Indiens.

(6) Selon Gomara et Oviedo, il découvrit premièrement une autre île qu'il nomma *Descada*, ou la *Desirée*, à cause du désir que lui et son équipage avaient de voir la terre.

(7) Pet. Martyrus, Dec. II. Cet auteur croit que le roi de Marien avait joué un double rôle, et qu'il était la principale cause de ce massacre.

(1) Suivant Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, liv. II, ce mot est dérivé de *Ciba*, qui signifie roc ou caillou.

(2) Oviedo, lib. II, cap. 9. — Herrera, dec. I, liv. II, ch. 7, 8 et 10.

(3) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 10 et 11.

(4) Appelée par les Indiens *Yaque* ou *Nicayagua*, et qu'il nomma *Rio de los Canas*, à cause des cannes dont ses bords étaient couverts. C'est la même rivière qu'il avait déjà appelée *Rio-del-Oro* à son premier voyage.

(5) Le mot *Boa* signifie maison, et *Caum*, or. Caonabo veut dire *Seigneur de la maison d'or.*

présidé par son frère D. Diego, il se remit en mer avec deux vaisseaux et deux caravelles. Il s'arrêta, le même jour, près de Monte-Christo; le lendemain, il entra dans le port du cacique Guacanagari, qui s'enfuit à son approche, et le 29, il arriva au port de Saint-Nicolas, d'où il aperçut la pointe de l'île de Cuba.

Dans ce voyage, qui dura cinq mois, depuis le 24 avril jusqu'au 27 septembre, et qu'il avait entrepris dans le but de s'assurer si Cuba était une île ou une partie du continent, il reconnut la côte méridionale de cette île; il découvrit, le 4 mai, l'île que les habitants appellent *Jamayca*, et plusieurs autres petites îles, qu'il nomma *el Jardin de la Reyna*, et fit de l'eau et du bois dans une île, qu'il appela *Evangeliste*, et qui reçut depuis le nom d'*Isla de Pinos*. Le 30 juin, son navire se trouva embourbé, et courut de grands dangers. Le 7 juillet, il toucha à Cuba, puis se remit en mer et courut de nouveaux dangers.

Le 18, il gagna le cap de la *Crux*; et le 22, il prit la route de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de *Santiago*. Le 19 août, il repartit de cette île; le 20, il reconnut la partie méridionale d'Hispaniola jusqu'au cap *San-Miguel*; et vers la fin du mois, il aborda à la petite île d'*Alto-Velo*, et ensuite à celle de la *Beata*, située à douze lieues à l'ouest. Le 15 septembre, il visita l'île d'*Adamano*, près de la côte orientale d'Hispaniola, celle de la *Mona*, et ensuite celle de *San-Juan*, où il tomba malade de faim, de fatigue et d'insomnie. Le 29 du même mois, il gagna le port d'Isabelle, où il retrouva son frère *D. Bartolomé*, dont il n'avait eu aucune nouvelle depuis treize ans. La joie que lui causa cette rencontre contribua à lui rendre la santé. Barthélemi était resté sept ans en Angleterre, et dès qu'il avait appris les découvertes de son frère, il s'était rendu à Paris, où le roi Charles VIII lui avait fait donner cent écus pour l'aider à aller rejoindre Colomb, qui se trouvait alors en Espagne, mais qui en était déjà reparti lorsque son frère y arriva. Celui-ci alla voir ses neveux Diego et Hernando, qui avaient suivi la cour à Valladolid. Le roi lui fit un bon accueil et lui confia le commandement de trois navires, chargés de vivres, qu'il conduisit à Hispaniola; mais quelques jours avant son arrivée dans cette île, l'amiral avait remis à la voile pour aller reconnaître Cuba (1).

Colomb fut fort affligé de la désobéissance du capitaine Margarit, gouverneur de la forteresse de Saint-Thomas, qui, au lieu de faire des courses dans l'île et de réduire les Indiens sous sa domination, comme il le lui avait ordonné, était resté tranquillement à dix lieues d'Isabelle. Margarit, voulant se soustraire au châtiment qu'il avait mérité, s'embarqua avec le père Boyl (2) et plusieurs cavaliers, sur un des navires que Barthélemi avait amenés. Colomb conçut aussi beaucoup de chagrin des hostilités des Indiens, dont les principaux caciques, à l'exception de Guacanagari, avaient résolu de chasser les Espagnols de l'île. Le plus redoutable d'entre eux était *Caonabo*, roi de *Maguana*. Il avait pour auxiliaires les *Ciguayos*, ou *Indiens archers*, qui habitaient la partie septentrionale d'Hispaniola. Ojeda usa de stratagème pour se saisir de sa personne. Etant parti pour Maguana avec neuf cavaliers, sous prétexte de lui apporter des présents de la part de Colomb, il lui persuada de se laisser mettre une chaîne de laiton poli, qui était, disait-il, une marque d'honneur réservée aux rois de Castille seulement; et lorsque ses cavaliers l'eurent bien attaché, ils s'emparèrent brusquement de lui, le placèrent en croupe derrière Ojeda, et reprirent le chemin d'Isabelle. Colomb le fit embarquer pour l'Espagne; mais le navire à bord duquel il se trouvait, fut englouti sous les flots (1).

(1) Oviedo, *Hist. gén.*, liv. II, ch. 12. — Herrera, dec. I, liv. II, ch. 13, 14 et 15. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 97, P. Martyr, dec. III.

(2) Le pape Alexandre VI, par une bulle datée du 25 juin 1493, avait nommé ce père chef de l'église dans toutes les régions nouvellement découvertes.

La flotte, commandée par Antoine de Torres, arriva à Cadix le 23 novembre 1494. Peu après, ce même capitaine en repartit avec quatre navires chargés de vivres destinés à la colonie. Il était porteur de lettres de leurs majestés, datées de Ségovie, le 16 août, et dans lesquelles elles témoignaient toute leur satisfaction à Colomb, et l'informaient des différends survenus entre le Portugal et l'Espagne, au sujet de la ligne de démarcation. Elles lui envoyèrent une copie du traité conclu avec le Portugal, le priant de leur adresser une relation de ses découvertes. Elles lui marquaient aussi que, pour avoir plus fréquemment de ses nouvelles, elles avaient donné des ordres pour qu'il partît, tous les mois, deux caravelles, l'une des Indes et l'autre d'Espagne (2).

Pendant que le capitaine Ojeda était assiégé, ou, comme quelques auteurs le prétendent, après le siége, les autres caciques, résolus de venger la mort de leurs frères, mirent sous les armes tous leurs guerriers, qui se réunirent sous les ordres de *Manicatex*, au nombre de quinze mille (3). L'amiral et son frère Barthélemi marchèrent à leur rencontre avec environ deux cents hommes d'infanterie, vingt de cavalerie, vingt gros chiens corses, et des Indiens aux ordres de Guacanagari. Etant arrivés, pendant la nuit du 24 mars 1495, près de la ville de Bonao, ils divisèrent leurs soldats en deux corps et attaquèrent le camp ennemi, qui se trouvait dans la plaine de Vega-Real.

Les Indiens effrayés par le bruit du canon, par le choc de la cavalerie (4) et par les hurlements des chiens, s'enfuirent avec perte de plusieurs milliers de tués et d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Guarionex, roi de la Vega-Real, et quatorze des principaux caciques, qui furent ou condamnés aux travaux publics, ou envoyés en Cas-

(1) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 16.

Selon Oviedo (lib. III, cap. 1), le cacique Caonabo, redoutant le voisinage des Espagnols, vint assiéger la forteresse de Cibao, avec un corps de cinq à six mille Indiens. Après avoir résisté pendant trente jours, Ojeda, qui y commandait, fut obligé de l'évacuer; mais, dans sa retraite, il tua un grand nombre d'Indiens, et prit Caonabo prisonnier avec plusieurs autres chefs. Le frère de ce cacique, homme courageux et chéri des Indiens, réunit alors environ sept mille guerriers, armés de flèches, de lances et de massues, pour le délivrer. Ojeda ayant reçu un renfort, qui porta à trois cents le nombre de ses soldats, fit charger l'ennemi par la cavalerie, et remporta une victoire qui rendit les Espagnols maîtres des États de Caonabo. Ce récit est plus vraisemblable que celui de Herrera; car il est difficile de concevoir que dix cavaliers aient pu enlever le cacique au milieu des siens, à soixante ou soixante-dix lieues d'Isabelle. Il est à regretter que trois auteurs estimables n'aient pu s'accorder sur cet événement. Pierre Martyr, dit (dec. III et IV) qu'Ojeda ayant proposé d'entrer en négociation avec Caonabo, ce cacique y consentit pour avoir l'occasion de tuer l'amiral; qu'il tomba ainsi au pouvoir des Espagnols, et qu'il se laissa mourir de chagrin sur mer. Oviedo dit aussi qu'il mourut sur mer, avec un de ses frères, du chagrin de se voir conduire en Espagne. Fernand Colomb rapporte dans la vie de son père (Ire part., cap. 52), qu'Ojeda fit prisonniers, non loin du fleuve d'Or, le cacique, son frère et son neveu, et les envoya enchaînés à l'amiral.

(2) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 17.

(3) Herrera dit environ cent mille; et P. Martyr, cinq mille seulement.

(4) Ils croyaient que le cavalier et le cheval ne formaient qu'un seul corps.

tille(1). Les habitants achetèrent la paix moyennant un tribut annuel en or et en coton (2).

Cette victoire prouva aux Indiens l'impossibilité où ils étaient de triompher des Espagnols par la force des armes. Ils avisèrent alors à un expédient qui ne pouvait manquer de leur réussir : c'était de les laisser mourir de faim. Dans ce dessein, ils ne semèrent plus de maïs, et se retirèrent dans l'intérieur de l'île, où ils se nourrirent de *Juca* (*Jatropha manihot, Linn.*). Les Espagnols, après avoir tué leurs chiens, ceux du pays et tous les autres quadrupèdes (3), furent réduits, pour subsister, à manger des serpents, des lézards et autres reptiles. Pour comble de maux, la maladie vénérienne exerçait de terribles ravages parmi eux (4), et les insectes les incommodaient beaucoup.

Après la défaite des Indiens, Barthélemi, que son frère avait nommé *adelantado*, c'est-à-dire lieutenant-général de toutes les Indes occidentales, voulut établir une discipline rigoureuse parmi les troupes. *Francisco Roldan*, grand capitaine de l'amiral, refusa de s'y conformer, et se retira avec soixante hommes dans la province de Xaragua, qui était gouvernée par le roi Behechio, et où il resta jusqu'à l'arrivée du commandeur François de Bovadilla (5).

De leur côté, les mécontents portèrent des plaintes très-amères contre Colomb et ses frères, aux officiers nouvellement arrivés d'Espagne; et le père Boyl, ainsi que Pierre Margarit, employèrent tous les moyens pour le décréditer à la cour. Le roi, voulant s'assurer de la vérité, ordonna à *Juan Aguado* (6), son maître d'hôtel, de se rendre sur les lieux. Ses instructions furent signées à Madrid, le 9 avril 1495. Il arriva à Isabelle avec quatre navires, au mois d'octobre. Colomb était alors occupé, dans la province de Maguana, à faire la guerre aux frères du roi Caonabo. Le commissaire, profitant de son absence, cacha l'objet de sa mission à Barthélemi, qu'il traita avec hauteur. Ensuite il se mit en route pour aller trouver Colomb, et publia partout qu'il était venu délivrer la colonie de son autorité et de celle de ses frères. L'amiral, averti de l'arrivée d'Aguado, revint à Isabelle, où il fut bientôt suivi par ce commissaire, qui, après avoir reçu les plaintes portées contre lui par des soldats malades et mourant de faim, partit pour l'Espagne. Plusieurs Espagnols, croyant que la cour retirerait ses bonnes grâces à l'amiral, l'abandonnèrent pour suivre Aguado. Mais à peine eurent-ils mis à la voile, qu'il s'éleva un ouragan épouvantable, qui brisa les quatre navires sur la côte.

Colomb, résolu d'aller lui-même en Espagne pour justifier sa conduite, pour donner des renseignements sur l'île de Cuba, et pour recevoir des instructions relativement aux limites de ses nouvelles découvertes, met en état de défense les quatre forts (1) qu'il avait construits, nomme son frère Barthélemi capitaine général et juge souverain; prend avec lui deux cent vingt Européens malades ou mécontents, François Roldan, qui avait obtenu de la cour la permission de revenir, et trente Indiens, et met à la voile pour l'Europe, le 10 mars 1496, emportant sur son vaisseau une quantité considérable d'or, qu'il avait tiré des riches mines de *Saint-Christophe*, qui venaient d'être découvertes par *Francisco de Garay* et par *Miguel Diaz*, et qui étaient situées au sud, près de la rivière de *Hayna*, dans le territoire du cacique Bonao.

Le 9 avril, l'amiral arriva à Marie-Galante, et le lendemain, à la Guadeloupe, où des femmes armées d'arcs et de flèches essayèrent en vain de s'opposer à son débarquement. Le 20, il reprit sa route. Après une pénible navigation de trois mois, il entra, le 2 juin, dans le port de Cadix, où il vit avec plaisir trois vaisseaux chargés de vivres et de munitions, et prêts à mettre à la voile pour Hispaniola. De Cadix, Colomb se rendit à la cour, qui était alors à Burgos, et dont il reçut un accueil favorable. Il lui fit la description de l'île d'Hispaniola et de celle de Cuba, lui présenta de l'or natif, des plantes, des perroquets et divers autres objets curieux, et offrit de nouveau ses services, promettant de découvrir d'autres terres, si on voulait lui donner huit navires. Le roi et la reine, satisfaits de sa justification, et persuadés de la fidélité et de l'importance de ses services, lui confirmèrent les honneurs et les dignités qu'ils lui avaient déjà conférés à Santa-Fé, Grenade, Barcelone et Burgos, lui cédèrent, dans l'île d'Hispaniola, à titre de duché ou de marquisat, un terrain de son choix, de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, et lui conférèrent le commandement d'une nouvelle expédition (2).

La cour conçut en même temps le projet de former un établissement régulier à Hispaniola; et, à cet effet, d'y entretenir trois cent trente hommes de troupes, et d'y laisser aller tous ceux qui le désireraient. Elle fit donc embarquer quarante cavaliers, cent fantassins, soixante marins, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, vingt artisans, trente femmes, des religieux de saint François, pour administrer les sacrements et convertir les Indiens, des médecins, des chirurgiens, des joueurs d'instruments; les procureurs et les avocats seuls en furent exclus. A la demande de Colomb, on y transporta

(1) On en envoya trois cents en Espagne à bord des navires de Torres; mais la reine les fit repartir peu après pour leur pays.

(2) Dans le pays où se trouvaient les mines et dans le voisinage, le tribut consistait en une petite mesure d'or, que chaque habitant âgé de plus de quatorze ans payait tous les trois mois. Dans les autres parties on exigeait vingt-cinq livres de coton. Le roi Manicatex s'engagea à fournir tous les mois une demi-calebasse d'or, de la valeur de cent cinquante écus environ. Les vassaux de Guarionex n'ayant ni or ni coton à donner, ce cacique offrit aux Espagnols de leur faire labourer et ensemencer tout le territoire compris entre Isabelle et Dominique, c'est-à-dire une étendue de pays de cinquante-cinq lieues. (P. Martyr, dec. I, liv. V. — Gomara, liv. I, ch. 22. — Oviedo, liv. III, ch. 3.)

(3) Oviedo, liv. II, ch. 13. Les *hutias*, les *quanis*, les *mohuis*, les *coris*, et les *chiens gosques* qui n'aboyaient pas. Gomara dit qu'il mourut de faim plus de cinquante mille Indiens.

(4) Oviedo croit (lib. II, cap. 13), que le mal vénérien était une maladie naturelle dans l'île, et que les femmes y étaient naturellement sujettes.

(5) Oviedo, liv. III, ch. 2.

(6) Ses lettres de créance étaient ainsi conçues : Gentilshommes, écuyers et autres, qui êtes dans les Indes par notre commandement, nous vous envoyons Juan Aguado, notre maître d'hôtel, qui vous parlera de notre part, et nous vous mandons d'ajouter foi à ce qu'il vous dira. A Madrid, le 9 avril 1495. Herrera, dec. I, liv. II, ch. 18.

(1) 1°. Le fort de *Madalena*, appelé par les indigènes *Macorix de Abaxo*, était situé dans la Vega-Real, dans la juridiction du cacique Guanaconel, et à trois ou quatre lieues de l'emplacement où a été bâtie depuis la ville de Saint-Jacques; Colomb y laissa comme lieutenant, Louis d'Artiaga; 2°. le fort de *Santa-Catalina*, dont il donna le commandement à *Hernando Navarro*, de la ville de Logrôno; 3°. celui de l'*Espérance*, situé sur les bords du Yaque du côté de Cibao; et 4°. celui de la *Conception*, dans la Vega-Real, sur le territoire de Guarionex, et dont il confia la garde à *Juan de Ayala*.

(2) Grynœus, cap. 91—104. — P. Martyrus, lib. II.—Oviedo, liv. II, ch. 13 et 14. — Gomara, liv. I, ch. 20. — Benzoni, liv. I, ch. 9 et 10.—Herrera, dec. I, liv. III, ch. 1 et 2.—Munoz, lib. V et VI. Colomb, voulant éviter toute contestation avec ses officiers relativement au choix de ces cinquante lieues de terrain, supplia le roi de permettre qu'il les refusât. Celui-ci y consentit, mais à condition qu'il ne paierait pas la huitième partie des frais de l'entreprise.

aussi les détenus pour dettes et pour crimes, les condamnés au bannissement, et même ceux qui avaient mérité la mort (1). Deux provisions, à cet effet, furent expédiées de Médina del Campo, le 22 juin; et l'on défendit à toute autre nation que la castillane de passer aux Indes.

Le départ de l'expédition fut retardé par diverses circonstances; d'abord par le déplaisir que la cour éprouva de voir arriver, le 20 octobre 1496, trois cents Indiens esclaves que l'adelantade avait embarqués pour l'Espagne, sur les trois navires qui étaient partis de Cadix à l'arrivée de l'amiral dans ce port (2); par la mort du roi Jean de Portugal, et du prince Jean, héritier de la couronne; et enfin par l'influence de Jean Rodriguez de Fonseca, évêque de Badajoz, qui n'aimait pas Colomb, et qui traversa de tous ses efforts ses préparatifs.

Cependant Barthélemi, d'après les ordres que son frère lui avait envoyés de Cadix, se mit à chercher vers le sud d'Hispaniola un port plus commode que celui d'Isabelle, pour y transporter la colonie de cette ville. Il passa par le pays où sont situées les mines de Saint-Christophe, et s'arrêta à l'embouchure de la rivière d'Ozama, où il jeta les fondements de la ville de San-Domingo (3). Il ne resta à Isabelle que les ouvriers employés à la construction des caravelles.

Après avoir mis ordre aux affaires de la nouvelle colonie, Barthélemi en partit à la tête de trois cents hommes, pour aller visiter le royaume de Bohechio, ou Xaragua, et celui d'Anacoana, sœur de ce cacique, qui était situé sur la côte occidentale de l'île (4), à soixante-dix lieues de San-Domingo. Lorsqu'il eut côtoyé l'espace de trente lieues, il arriva à la rivière de Neyva, et trente lieues plus loin, il toucha à Xaragua, où l'on célébra son entrée par des danses, des chants, des réjouissances publiques, et un combat dont les Indiens lui donnèrent le spectacle et dans lequel il y en eut quatre de tués et un grand nombre de blessés. L'adelantade exigea un tribut de Bohechio, et celui-ci lui offrit autant de coton et de cazabi qu'il en pourrait emporter; mais il ne put lui donner de l'or, parce qu'il ne s'en trouvait pas dans ses États. Satisfait de sa soumission, Barthélemi alla visiter les mines de Cibao, la Vega-Real et Isabelle, où il trouva plus de trois cents Espagnols morts ou mourants.

Après une petite guerre avec les Indiens, où il fut vainqueur, Barthélemi partit pour Xaragua, afin de recevoir le tribut de Bohechio et d'Anacoana, et remplir une caravelle de cazabi, de coton et de diverses autres productions du pays (5). Il se rendit ensuite à la Conception, où l'alcade major, François Roldan, avait excité une révolte contre lui; mais il ne put se rendre maître du rebelle, qui se retira dans les États du cacique Manicaotex.

Le 3 février 1498, il arriva deux caravelles, au lieu de huit qu'il avait demandées, chargées de vivres, portant *Pedro Hernandez*, colonel et sergent-major de l'île, qui avait suivi l'amiral en Castille, et ayant à bord quatre-vingt-dix hommes destinés à travailler aux mines, à couper du bois de Brésil et à labourer la terre.

Barthélemi, confirmé dans la charge d'adelantade, déclara traîtres Roldan et ses partisans. Guarinoex, inquiété par les rebelles, se réfugia dans les montagnes habitées par les Ciguayos (1), où Barthélemi le poursuivit et le fit prisonnier après un combat opiniâtre.

TROISIÈME VOYAGE DE COLOMB.

L'amiral, accompagné de son fils D. Diégo, partit du port de San-Lucar de Barrameda, pour son troisième voyage, le 30 mai 1498 (2), avec six navires. Pour éviter la rencontre d'une flotte portugaise, il alla droit à l'île de Porto-Santo, où il arriva le 7 juin. Le 10, il toucha à Madère. Le 19, il arriva à Gomera, où il trouva un vaisseau français qui venait de s'emparer de deux bâtiments espagnols, qu'il reprit (3). De là, il détacha trois de ses navires, avec trois cents hommes, sous la conduite de *Juan-Antonio Colombo* son parent, *Alonso Sanchez de Carvajal*, et *Pedro de Arana*, pour aller porter des secours à Isabelle. Carvajal avait accompagné l'amiral dans son second voyage, et Arana était parent de l'ancien gouverneur de la Navidad. Ces trois capitaines devaient commander chacun à leur tour pendant une semaine. Le 11 juin, Colomb cingla, avec les trois autres navires, vers les îles du Cap-Verd, où il aborda le 27 suivant. Les naturels de l'île Hispaniola, en lui donnant des lances armées d'un beau métal, nommé *guanin*, lui avaient dit qu'elles avaient été laissées dans leur île par des hommes noirs qui étaient venus chez eux. Colomb, persuadé que ces noirs n'avaient pu venir dans des barques ni de l'Afrique, ni des Canaries, et qu'ils devaient appartenir à un pays plus rapproché des Antilles, se dirigea vers le sud-ouest, par le 5e degré de lat. N. Le 31 juillet, l'eau commençant à manquer, il alla en faire dans une des îles Caraïbes. Le 1er. août, il découvrit une terre qui ressemblait de loin à une montagne à trois têtes, et qu'il nomma la *Trinidad* (4). Puis passant par le détroit qu'il avait appelé *Boca del Drago* (5), il aborda à la Terre-Ferme, et la côtoya ensuite l'espace d'environ deux cents lieues (6), depuis *Paria* jusqu'au cap de *la Vela*, qu'il nomma ainsi parce qu'il y vit une grande pirogue (canot à voile), montée par des Indiens. En se rendant après à Hispaniola, il aperçut différentes îles, et, entr'autres, celles de la *Marguerite* (7) et de *Cubagua* ou des *Perles*. Le 15 août, il par-

---

(1) On en excepta toutefois les hérétiques, les traîtres, les sodomites, les faussaires, etc. Les criminels condamnés à mort y restaient deux ans; les autres seulement un an, et pouvaient ensuite retourner en Castille.

(2) Les navires étaient arrivés à Isabelle, au commencement de juillet, et Barthélemi les avait renvoyés sur-le-champ en Espagne.

(3) Herrera dit qu'elle fut ainsi nommée parce que Barthélemi était arrivé sur le lieu un dimanche, ou parce que son père s'appelait Dominique. L'amiral lui donna plus tard le nom de Nouvelle-Isabelle.

(4) Le royaume de Bohechio comprenait la grande baie nommée Cul-de-sac des Français, le cap Tiburon, le môle Saint-Nicolas, etc.

(5) Herrera, dec. I, lib. III, chap. 5 et 6.

(1) Peuple guerrier qui occupait le pays situé vers le cap Cabron.

(2) Herrera, Galvano et Gomara disent en 1497, et Oviedo, en mars 1496. Son fils dit qu'il fit partir au mois de février 1498, deux vaisseaux sous les ordres de *Pedro-Fernando-Coronel*; que le 30 mai suivant, il mit lui-même à la voile de San-Lucar avec six vaisseaux, et qu'il en détacha trois pour Hispaniola. (*F. Colon, Vida del Amirante*, tom. II, cap. 3 et 4.) L'auteur du *Nouveau-Monde* dit qu'il partit le 28 mars 1498, avec huit navires; qu'il en expédia cinq de l'île Madère pour Hispaniola, et qu'il ne retint qu'un vaisseau et deux caravelles.

(3) Herrera, dec. II, lib. III, cap. 9.

(4) Voyez l'article de l'île de *la Trinité*.

(5) Nommé *Drago* à cause de la force du courant qui faillit l'engloutir. Oviedo remarque que la forme de ce détroit ne ressemble nullement à la bouche d'un dragon.

(6) Gomara prétend qu'il côtoya l'espace de 1320 milles, (Oviedo dit de 190 à 200 lieues) jusqu'à la pointe d'Araya, qui est N. et S. de la pointe occidentale de la Marguerite.

Son fils dit qu'après avoir reconnu le golfe de Paria, il longea la Terre-Ferme jusqu'à l'O. des îles Testigos. (Tome II, ch. 5 à 11.)

(7) Voyez l'article de l'île *Marguerite*.

tit de Cubagua, et le 22, il entra dans le port Santo-Domingo, deux ans après en être sorti avec Jean Aguado (1).

Il apprit de son frère que Roldan, l'alcade-major du grand prévôt, s'était séparé de lui, en déclarant publiquement qu'il ne pouvait supporter l'orgueil des *Génois*, et qu'il s'était retiré sur la côte de Xaragua, avec soixante-dix hommes qu'il avait séduits. Barthélemi lui dit aussi que les trois navires qu'il avait expédiés de l'île de Fer, ayant d'abord été jetés sur les côtes de la Jamaïque, avaient touché à Xaragua, où Roldan était parvenu à attirer les équipages dans son parti. Cette nouvelle causa beaucoup d'inquiétude à l'amiral; il crut qu'il serait prudent de leur offrir une amnistie, et d'accorder la permission de retourner en Castille à tous ceux qui le désireraient. Il publia donc une amnistie le 9 novembre, et adressa une lettre à François Roldan. En même temps, il fit partir six navires, qu'il avait retenus dix-huit jours à cause de cette révolte, pour avertir le roi de ces malheureux événements; il manda aussi à ce prince que l'Espagne pourrait tirer 40 millions de l'île Hispaniola, 4 mille esclaves, 4 mille quintaux de bois de Brésil, qui abondait principalement au sud dans la province d'Yaquimo, à environ quatre-vingts lieues de Saint-Dominique, et qu'il avait armé trois navires, avec lesquels son frère l'adelantade devait continuer les découvertes.

Roldan et ses complices se soumirent, et signèrent des articles qui furent ratifiés le 28 novembre par Colomb. La plupart demandèrent à retourner en Espagne; les autres préférant rester, il leur permit de s'établir où bon leur semblerait. Il fit partir, pour Xaragua, deux navires à bord desquels les rebelles devaient se rendre à leur destination; mais Roldan refusant d'exécuter la capitulation qu'il avait conclue, l'amiral partit, au mois de juin 1699, avec deux navires, pour le port d'Azua, à vingt-cinq lieues de Saint-Dominique, à l'effet d'entrer en arrangement avec lui. Résolu d'apaiser sa révolte à quelque prix que ce fût, il accorda au rebelle toutes les conditions qu'il demanda, et de nouveaux articles furent signés le 28 septembre. En conséquence de cet accord, on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et l'on imposa aux Indiens l'obligation de cultiver une certaine étendue de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que fût ce réglement dans une colonie encore faible, il fut pour ce malheureux peuple la source des plus grandes calamités et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissements espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens. (Robertson, Hist. de l'Amér., liv. II.)

Colomb fit partir pour l'Espagne deux navires qu'il avait préparés, et envoya la procédure qu'il avait fait dresser contre les mutins par ses procureurs *Miguel Ballester* et *Garcia de Barrantes*, disant qu'il avait été obligé par les circonstances de traiter avec les révoltés.

Les ennemis de l'amiral avaient profité de la révolte qu'il venait de comprimer, pour exciter des préventions contre lui et contre ses frères. Don *Juan Rodriguez de Fonseca*, principal gouverneur des Indes, et l'ennemi des Colomb, communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral à *Alonso de Ojeda*, et l'autorisa à découvrir le continent des Indes qui était inconnu aux Portugais, et n'avait pas été exploré par Colomb lors de ses deux premiers voyages. *Juan de la Cosa*, habile pilote, et *Americo Vespucio* (2), riche marchand de Florence, intéressés dans l'expédition, résolurent de l'accompagner. Ils partirent de Séville, le 20 mai 1499, avec quatre navires équipés à leurs frais, et se dirigeant au S.-O. pendant vingt-sept jours, ils abordèrent au continent de l'Amérique, à l'endroit nommé depuis *Vénézuela* ou la Petite-Venise (1) De là, ils firent route le long de la côte de Paria jusqu'au point où Colomb avait débarqué dans son troisième voyage; ils naviguèrent jusqu'au cap de la Vela, et cinglèrent ensuite vers Hispaniola. Ils y prirent terre au port de Yaquimo, situé dans la province du même nom, qui dépend du cacique Haniguayaba. Après y avoir séjourné depuis le 5 septembre jusqu'à la fin de février 1500, ils remirent à la voile pour retourner en Espagne, et s'arrogèrent, à leur arrivée, la gloire d'avoir découvert l'Amérique. C'est ainsi qu'Améric Vespuce (2) fut assez heureux pour donner son nom à ce vaste continent, et pour frustrer de cet honneur l'homme (3) qui, le premier, en avait soupçonné l'existence, et qui l'avait ensuite découvert, après avoir donné tant de preuves de génie, de constance et d'intrépidité.

Colomb se vit non-seulement privé d'un honneur qu'il avait mérité, mais encore dénoncé comme un ambitieux qui avait le projet de se rendre souverain des Indes. Victime d'injustes dénonciations, il fut déposé de sa vice-royauté au mois de juin de l'année 1500, et remplacé par *Francisco de Bovadilla* (4), chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, qui fut envoyé en qualité de gouverneur général des Indes occidentales. Ce dernier partit avec deux caravelles, vers la fin du mois de juin, et arriva à Hispaniola le 23 août, pendant que l'amiral était occupé à bâtir la forteresse de la *Conception de la Vega*, et que l'adelantade était occupé dans le Xaragua, avec François Roldan, à châtier des rebelles. Bovadilla publia aussitôt sa commission, et envoya la lettre du roi à Colomb. Ce dernier se rendit, en conséquence, à Saint-Domingue, avec tous les Castillans de la Vega, de Bonao et du voisinage. Le nouveau gouverneur ayant déclaré que les Espagnols qui s'occupaient de recueillir de l'or, n'en paieraient dorénavant que la onzième partie à la couronne, pendant vingt ans, et qu'il leur solderait tout ce qui leur était dû, il n'en fallut pas davantage pour les mettre dans ses intérêts. Bovadilla saisit alors les papiers de Colomb, confisqua tout ce qu'il trouva chez lui, lui mit les fers aux pieds, et le renferma dans la citadelle. Don Diego, son frère, fut traité de la même manière, et Barthélemi se rendit prisonnier, à la prière de l'amiral. Bovadilla les condamna tous à mort, les fit partir pour l'Espagne, chargés de chaînes, à bord de deux bâtiments, où ils ne purent communiquer ensemble. Ils arrivèrent à Cadix le 25 novembre.

L'indignation publique, à la vue de leurs chaînes, fut telle, que Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient à Grenade, ordonnèrent qu'on les mît en liberté, et qu'on leur avançât mille écus pour les aider à se rendre à la cour, où ils arrivèrent le 17 décembre. On les y reçut avec tous les honneurs qui leur étaient dus; mais le roi refusa de réintégrer l'amiral dans les priviléges de sa vice-royauté (5).

(1) Oviedo, lib. III, ch. 4. — P. Martyr, dec. I, liv. VI. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 104. — Herrera, dec. I, lib. III, cap. 12.

(2) Voyez le *Nouveau-Monde* et les Navigations faites par Améric Vespuce (de Montebaldo Fracanzo), trad de l'italien par Redouer, imp. à Paris, par Philippe Lenoir, vers 1515.

(1) Voyez l'article *Vénézuela*.

(2) Voyez l'art. *la Plata*.

(3) Herrera, dec. I, liv. IV, ch. 1, 2 et 3. — P. Martyr, dec. I, lib. VI.

(4) La lettre du roi était ainsi conçue: A Don Christ. Colomb, notre Amiral de la mer océanique. « Nous avons ordonné au commandeur François de Bovadilla, porteur de la présente, de » vous dire de notre part les choses dont il est chargé Nous » vous prions d'y ajouter foi et croyance, et de les mettre à exécu- » tion. » Madrid, le 26 mai 1499.

(5) Herrera, dec. I, liv. IV, ch. 7, 8, 9 et 10.

Bovadilla ayant maltraité les Espagnols, et ayant résolu de réduire les Indiens à un dur esclavage, fut rappelé et remplacé par don *Nicolas de Ovando*, grand-commandeur d'Alcantara, à qui la reine ordonna de remettre tous les indigènes en liberté. Celui-ci partit de San-Lucar le 13 février 1502, et, le 13 avril suivant, il arriva à Saint-Domingue, avec une flotte de trente voiles aux ordres d'Antoine de Torres, et sur laquelle se trouvaient deux mille cinq cents hommes, la plupart gens de condition, destinés à relever ceux qui devaient retourner en Espagne.

La cour envoya avec *Alonso Maldonado*, habile jurisconsulte destiné à remplacer Roldan, un grand nombre de religieux franciscains pour travailler à la conversion des indigènes. Ovando publia une proclamation par laquelle ces derniers étaient déclarés sujets libres de l'Espagne; et pour apaiser la soif de l'or qui dévorait les Espagnols, il leur ordonna de déposer tout ce qu'ils en possédaient dans une raffinerie où l'on en retint la moitié au profit de la couronne (1).

Après trois ans de démarches inutiles pour recouvrer son gouvernement, Colomb demanda comme une grâce qu'il lui fût permis d'aller faire de nouvelles découvertes, et de chercher, par la mer du sud, le passage aux Indes orientales, qu'il croyait devoir être dans la direction du golfe de Darien.

Sur ces entrefaites, la flotte portugaise aux ordres de l'amiral Pedro Alvarez de Cabral revint des Indes orientales, avec des richesses immenses. Le roi Ferdinand, informé du résultat de ce voyage, écrivit une lettre gracieuse à Christophe Colomb (le 14 mars 1502), par laquelle il l'autorisait à entreprendre la découverte de ce passage, et mettait à sa disposition quatre navires ou caravelles de cinquante à soixante-dix tonneaux, et cent soixante dix hommes d'équipage; il manda en même temps à Ovando de lui restituer tout ce qui lui avait été pris.

Colomb, avant de partir, demanda deux ou trois personnes qui parlassent l'arabe, pour l'accompagner dans ses voyages; car il croyait que, s'il pouvait trouver un détroit pour passer au-delà du continent, il rencontrerait sûrement des sujets du grand khan. Il obtint la permission d'emmener avec lui son fils Fernand, qui n'était âgé que de treize ans. Il demanda ensuite celle de passer à Hispaniola, pour se procurer les choses dont il aurait besoin pour un si long voyage; mais le roi, dans sa lettre du 14 mars, lui refusa cette faveur, ne voulant pas, disait-il, qu'il se détournât de sa route.

QUATRIÈME VOYAGE.

Le 9 mai 1502, Colomb s'embarqua à Cadix, avec son frère l'adelantade D. Barthélemi, et son second fils, D. Fernand. Son escadre se composait de quatre navires, ayant à bord cent cinquante personnes. Arrivé aux Canaries, le 20 mai, il y fit de l'eau et du bois, et le 25, il continua sa route. Le 15 juin, il toucha à une île appelée *Matinino*, par les Indiens, et qu'on a nommée depuis *la Martinique*. Après y avoir séjourné trois jours, il se remit en mer. S'étant aperçu que le plus grand de ses navires, qui était de soixante-dix tonneaux, ne pouvait plus soutenir la voile, il se vit forcé, malgré ses instructions, de relâcher à Hispaniola, le 29 juin; mais le gouverneur lui refusa l'entrée du port de Santo-Domingo. Colomb se vengea d'une manière digne de lui; car ayant appris qu'Ovando allait faire mettre une flotte à la voile, il lui envoya dire qu'on était menacé d'une tempête prochaine, et qu'il serait prudent d'en différer le départ. L'amiral Torres méprisa cet avis, et la flotte leva l'ancre. Mais deux jours après, un des plus grands ouragans qu'on eût vus dans ces parages, fit périr vingt-un vaisseaux chargés d'or, sans qu'on pût sauver un seul homme. François de Bovadilla, François Roldan et une partie de sa bande, tous ennemis de Colomb, se trouvaient à bord. Le malheureux Guarinoex, cacique de la grande Vega-Real, et quatre cents Espagnols furent également engloutis sous les flots, avec 150,000 ducats en or (1). Colomb se retira pendant la tempête, à quatre lieues de Santo-Domingo, dans le port de *Hermoso* ou *Azua*, qu'il appela *Puerto-Escondido*. La ville de Saint-Domingue, dont les maisons n'étaient encore que de bois, fut presque entièrement détruite. D'Azua, l'amiral côtoya jusqu'au port de Yaquimo, qui est à soixante-seize lieues de la capitale, et qu'il nomma *del Brasil*. Il en partit le 14 juillet, pour se rendre à la Jamaïque.

Ayant appris que le capitaine *Rodrigo de Bastida* avait poussé ses découvertes jusqu'au golfe d'*Uraba* (2), il navigua vers l'ouest durant soixante-dix jours, contre les vents et les courants, sans faire plus de soixante lieues, et reconnut enfin une petite île, appelée par les Indiens *Guanaja*, et située à douze lieues du cap *Honduras*. Il la nomma *Los-Pinos*, à cause de la quantité de pins qu'il y remarqua. Il suivit ensuite la côte et trafiqua avec les naturels; mais un vieux Indien lui ayant donné à entendre que leur or venait de l'Orient, il fit voile dans cette direction, et manqua ainsi la découverte du Yucatan, dont il n'était alors éloigné que de trente lieues.

Le 14 août, il aborda à une pointe de terre qu'il nomma *Casinas*, à cause de la quantité de fruits de cette espèce qu'il y trouva; plus de deux cents Indiens accoururent sur le rivage lui en offrir; ils lui apportèrent aussi du maïs, de la venaison, de la volaille et du poisson. Il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, et se mit ensuite à naviguer le long de la côte, qu'il nomma *Costa-de-Oreja*, parce que les habitants qu'il y trouva avaient les oreilles percées. Il côtoya ensuite pendant soixante-dix lieues, et découvrit, le 12 septembre, le cap de *Gracias-à-Dios*. L'ayant doublé, il entra dans une rivière qu'il nomma *Rio-Desastre*, parce qu'il y perdit une barque et ceux qui la montaient. Le 17 suivant, il reconnut une petite île nommée *Quiribiri*, et un village en Terre Ferme, appelé *Cariari*. Il en partit le 5 octobre, et en aperçut un autre vers l'est, appelé *Caravaro*. Il se rendit de là à la terre de *Catiba* et de *Huriran*, et, le 2 novembre, il entra dans une belle rade qu'il nomma *Portobelo*. Le 9, il découvrit un autre port à quatre ou cinq lieues plus loin, qu'il appela *Puerto de Bastimentos*, à cause de l'abondance de fruits et de maïs qu'il y trouva. Il y radouba ses navires, et le 23 novembre, il prit sa route vers l'est, toucha à la *Guigà*, et le 26, au port, qu'il nomma *del Retrete*, ou canal étroit; il y fut retenu neuf jours par des vents contraires. Les Indiens étant venus l'y attaquer, il les dispersa par des décharges d'artillerie. Le 5 décembre, il partit pour retourner à Portobelo; mais, avant de quitter la Terre Ferme, il voulut y former un établissement qui lui donnerait des droits à la possession du Nouveau-Monde. Ayant appris que les États d'un cacique,

(1) Herrera, dec. I, liv. V, ch. 1. — Fern. Colomb, *Vida del Amirante*, ch. 24 et 25. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 107.

(1) Oviedo (liv. III, ch. 7 et 9) dit 100,000 livres pesant d'or fondu. Herrera évalue la perte à 100,000 castillans, appartenant à la couronne, outre le fameux grain d'or qui pesait 3,600 pessos, et 100,000 autres qui appartenaient aux passagers. Le même auteur rapporte qu'un des navires qui échappa à la tempête renfermait les débris de la fortune de Colomb. Les Espagnols qui arrivèrent heureusement dans leur patrie, le taxèrent de magie, et dirent qu'il avait excité cette tempête pour se venger de ses ennemis.

(2) Voir les articles *Terre-Ferme* et *Mexique*.

nommé *Quibia*, étaient riches en or, il cingla vers la côte où ils étaient situés, et éprouva une violente tempête qui le força d'entrer dans la rivière de *Iebra*, qu'il appela *Belène* (1). De là, il se rendit à celle de *Varagua*, qui arrose la province du même nom; mais trouvant la première plus profonde, il y retourna, et envoya son frère au cacique Quibia, avec des présents. Le 24 janvier 1503, deux de ses navires furent endommagés par un débordement de la rivière. Le 6 février, il fut trompé par les guides du cacique, qui, au lieu de conduire l'adelantade et son escorte aux mines de Veragua, le menèrent à celles d'*Urira*, dont le seigneur était ennemi de Quibia. Le 16, Colomb monta dans ses chaloupes, avec cinquante-huit hommes, et se dirigea vers la rivière d'Urira, qui était à sept lieues de celle d'Iebra, et où il trouva de l'or, ce qui le décida à fonder une colonie sur les bords du Bethléem, et à y laisser son frère, avec quatre-vingts hommes et un navire. Pour lui, ne trouvant pas le détroit qu'il cherchait, il se disposa à partir pour l'Espagne, afin de s'y procurer de nouveaux secours. L'adelantade fut bientôt informé que les Indiens, irrités des mauvais traitements qu'ils essuyaient de la part des Espagnols, n'attendaient que le départ des navires pour venir l'attaquer; alors, pour les prévenir, il marcha lui-même contre Quibia, et, le 30 mars, il le fit prisonnier avec cinquante des siens; mais ce cacique parvint à s'échapper, et revint mettre le feu, avec des flèches embrasées, aux cabanes que Barthélemi avait construites.

Cependant, Colomb avait perdu un de ses bâtiments, qui avait échoné dans la rivière, et retenu par des vents contraires, il ignorait ce qui se passait. Il avait envoyé sa chaloupe pour faire de l'eau; mais elle était tombée au pouvoir des Indiens avec l'équipage qui la montait, et les cinquante prisonniers qu'il retenait à bord de son navire s'étaient presque tous sauvés à la nage. Les Espagnols qui étaient restés à terre, voyant qu'ils ne pouvaient s'y maintenir, regagnèrent leurs vaisseaux dans les deux chaloupes qui leur restaient.

L'amiral remit alors à la voile pour Portobelo, où il fut obligé de faire échouer un autre de ses navires, et partit, vers la fin de mai, avec les deux autres pour l'île Hispaniola; mais ils étaient tellement endommagés, qu'ils ne purent tenir la mer: il gagna l'île de Cuba, où il les répara et prit des rafraîchissements. Etant de nouveau parti pour l'Hispaniola, il ne put lutter contre les vents et les courants, qui le contraignirent, la veille de St. Jean, de les faire encore échouer dans un port de la Jamaïque, qu'il nomma *Santa-Gloria*.

Dans sa détresse, il ne savait comment avertir le grand-commandeur de l'Hispaniola de sa situation, et lui faire demander du secours; il se trouvait à deux cents lieues d'Isabelle, et quoiqu'il ne fût qu'à trente lieues de l'île, il n'ignorait pas qu'il faut quelquefois plus de trente jours pour s'y rendre de la Jamaïque, à cause des vents contraires, au lieu qu'on peut en revenir en vingt-quatre heures. Le Génois *Bartolomé Fiesco*, et l'Espagnol *Diego Mendèz* se chargent de la périlleuse entreprise de faire le trajet dans deux frêles canots, montés par six Castillans et par dix Indiens. Le 7 juillet, ils partent, et après une pénible traversée de dix jours, ils arrivent à l'Hispaniola. L'un d'eux avait reçu l'ordre de Colomb de passer en Espagne pour y porter le journal de son voyage; l'autre devait revenir, aussitôt qu'il lui serait possible, à la Jamaïque, pour le délivrer; mais Ovando les retint l'un et l'autre pendant huit mois, et se contenta d'envoyer Diego de Escobar, dans une barque, pour connaître la situation de l'amiral. Escobar arriva vers Colomb, lui remit une lettre, un baril de vin et un cochon, et se rembarqua.

(1) Bethléem, parce qu'il y était entré le jour de l'Epiphanie.

Le 2 janvier 1504, quarante hommes de la troupe de Colomb, impatients de partir, se révoltèrent contre lui, et se choisirent pour chefs *Francisco de Porras*, qui avait été capitaine d'un des navires de l'escadre, et *Diego de Porras*, son frère, trésorier de l'expédition. Les rebelles s'embarquèrent sur des canots, dans l'intention de passer à Hispaniola; mais n'ayant pu y parvenir, ils retournèrent sur leurs pas, et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Colomb souffrait de la goutte, et ceux qui lui étaient restés fidèles se mouraient de faim, lorsqu'un hasard fortuit fit renaître l'abondance. Les insulaires s'étaient lassés de nourrir les Espagnols, et avaient cessé depuis quelque temps de leur envoyer des provisions: dans cette extrémité, Colomb eut recours à un stratagème qui lui réussit. Ses connaissances astronomiques lui ayant fait prévoir qu'il y aurait sous peu une éclipse de lune, il fit dire aux caciques de se rendre auprès de lui; et lorsqu'ils furent assemblés, il leur déclara que le Dieu des Espagnols allait les punir de leur refroidissement et de leur dureté, et que dès le soir même la lune s'obscurcirait. L'éclipse eut lieu en effet quelques heures après; les Indiens, épouvantés, le prièrent d'intercéder pour eux auprès de son Dieu, et lui apportèrent tout ce dont il avait besoin.

Cependant, une nouvelle sédition éclata parmi les soldats; mais elle n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, grâce à l'intrépidité de Barthélemi et à l'arrivée d'une caravelle, expédiée, après une année d'attente, par le gouverneur d'Hispaniola. *Diego de Salcedo*, qui la commandait, était un ancien ami de Colomb, et le navire qu'il lui amenait avait été frété aux frais de l'amiral par Diego Mendez. Colomb s'y embarqua le 28 juin avec tout son monde, et arriva le 13 août à Saint-Domingue, où il se reposa quelques jours dans la maison du gouverneur. Ayant frété deux autres navires, il partit pour l'Espagne, le 12 septembre 1504. Le 19 octobre suivant, son navire fut démâté; cependant il arriva à bon port, le 9 novembre, à San Lucar, et de là se rendit à Séville, où il apprit avec peine la mort de la reine Isabelle, sa protectrice (1); et au mois de mai 1505, il alla avec son frère à Ségovie, raconter tout ce qui lui était arrivé.

Comme il avait fort à cœur de se faire réintégrer dans sa vice-royauté, il chargea son frère Barthélemi d'aller présenter sa réclamation à Philippe d'Autriche et à la reine Jeanne d'Aragon, son épouse, qui venaient de prendre possession de la couronne de Castille. Mais, avant qu'il fût de retour, Colomb éprouva une attaque de goutte dont il mourut, le 20 mai 1506, dans la soixante-cinquième année de son âge (2).

(1) Elle mourut le 26 novembre 1504.

(2) On suppose qu'il avait environ soixante-cinq ans, quoique ni Herrera ni les autres historiens contemporains, ne s'accordent sur l'année de sa naissance. Selon Munoz, il était né à Gênes vers l'année 1446. Colomb laissa deux fils, Diego et Hernando. Le premier hérita des droits et honneurs de son père, et le second embrassa l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque de douze mille volumes qu'il légua en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a appelée la *Colombine*. Il écrivit la vie de son père vers l'an 1530.

Oviedo dit que le corps de Colomb fut déposé à Séville, dans un monastère de l'ordre des Chartreux, appelé *las Cuevas*. Dans la suite, il fut transporté à l'île Espagoole et inhumé dans la cathédrale de San Domingo. On grava sur sa tombe l'épitaphe suivante: *

Hic locus abscondit præclari membra Columbi,
Cujus præclarum nomen ad astra volat.

* Pendant la révolution française, ses cendres, enfermées dans une

Note A. — Dans un mémoire que Colomb présenta au roi, il dit : « Sérénissime prince, j'ai navigué dès ma jeunesse; » depuis quarante ans que je parcours les mers, je les ai » toutes explorées avec soin, et j'ai conversé avec un grand » nombre de sages de tous les états, de toutes les nations et » de toutes les religions. J'ai étudié la navigation, l'astro- » nomie et la géométrie. Je puis rendre compte de toutes » les villes, rivières, montagnes, etc., et leur assigner à » chacune leurs places sur les cartes. J'ai lu tous les ouvrages » qui ont été publiés sur la cosmographie, l'histoire et la » philosophie. Je me sens maintenant disposé à entreprendre » la découverte des Indes, et je viens supplier votre altesse de » favoriser mon entreprise. Plusieurs, je le sais, se moqueront » de mon projet; mais si V. A. veut bien me fournir les » moyens de l'exécuter, aucun obstacle ne m'arrêtera, et j'ai » l'espoir de réussir. »

Colomb dit dans un autre mémoire : « Au mois de février » 1477, j'ai navigué à cent lieues au delà de l'île de Thulé, » dont la partie méridionale est située par le 73°. de la- » titude. Cette île est aussi grande que l'Angleterre, et les » Anglais y vont trafiquer. Ce n'est pas toutefois la Thulé, » dont parle Ptolémée, qui se trouve immédiatement sous » la ligne, mais celle que nous appelons actuellement Fris- » lande (Islande). »

Note B. — Lorsque Colomb eut découvert les Indes occidentales, Ferdinand, roi de Castille, en obtint la concession du pape Alexandre VI. Ceci donna lieu à une contestation entre l'Espagne et le Portugal, qui fut soumise à la décision du souverain pontife. Christophe Colomb avait suivi le cours du soleil. Vasco de Gama avait navigué en sens contraire lorsqu'il découvrit les Indes. Pour concilier les intérêts des deux parties, le saint-siége proposa de partager le globe terrestre en deux portions égales, et, par une bulle datée de l'année 1493, il alloua à l'Espagne tout ce qu'elle pourrait découvrir à l'ouest d'une première ligne méridienne placée à cent lieues à l'ouest d'une des îles Açores ou du Cap-Vert (1) (36°. à l'ouest de Lisbonne); et au Portugal, les pays qu'il reconnaîtrait à l'est de ce méridien, pourvu qu'ils ne fussent pas déjà occupés par un prince chrétien avant le jour de Noël de la même année. Cette ligne, appelée *la linea de marquacion*, détacha le Brésil de l'Amérique méridionale. Cette bulle défend en même temps à tous les peuples sujets du saint-siége, de quelque autorisation royale ou impériale qu'ils pourraient être munis, de faire voile pour les îles et terres-fermes habitées ou à habiter, découvertes ou à découvrir vers l'occident ou le midi, ou de s'établir depuis le pôle antarctique, à plus de cent lieues par-delà les îles Açores ou du Cap-Vert, ou même de mouiller dans aucune rade des Indes sans la permission du saint-siége (2).

Le roi don Juan, qui réclamait la possession des îles Moluques, protesta contre cette bulle. Toutefois, pour aplanir les difficultés qui pourraient à l'avenir s'élever entre les deux couronnes de Castille et de Portugal, on convint de les soumettre à la décision de trois commissaires de chaque nation, qui s'assemblèrent à Tordesillas, le 7 juin 1493. Ils tirèrent une nouvelle ligne appelée *linea de demarquacion*, parce qu'elle effaçait l'autre, et qu'ils portèrent à deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest : il fut convenu que tous les pays situés à l'ouest de ce méridien, appartiendraient à l'Espagne, et ceux placés à l'est, au Portugal. Cette décision fut approuvée, le 2 juillet, à Arevalo, par le roi d'Espagne, et le 27 février de l'année suivante, à Evora, par celui de Portugal (3).

Non satis unus erat sibi mundus notus ; at orbem
Ignotum priscis omnibus ipse dedit.
Divitias summas terras dispersit in omnes,
Atque animas cælo tradidit innumeras.
Invenit campos divinis legibus aptos,
Regibus et nostris prospera regna dedit.

Herrera, dec. I, lib. VI, cap. 5, 6, 11, 12, 13, 14 et 15. — Gomara, lib. I, cap. 24 et 25. — Benzoni, lib. I, cap. 14. — Vida del amir. Tom. II, c. 40, 45 et 46. — BARROS *Asia*, L. 3, c. 11.

urne, furent transportées à la Havane et déposées dans le cathédrale de cette ville. Une pierre ovale forme écusson sur une seconde pierre figurant une pyramide de 5 pieds de hauteur, et porte l'inscription suivante :

D. O. M.
Claris. Heros Ligustin.
Christophorus Columbus
A se rei nautic. scient. insign.
Nov. orb. detect.
Atque Castellæ legion. Regib. subject.
Vallisol occub.
XIII Kal. Jun. A. MDVI.
Cartusianor. Hispal. Cadav. cust. tradit.
Transfer. nam ipse præscrips.
In Hispaniolæ Metrop. Eccl.
Hinc pace Sancit. Galliæ. Reipub. cess.
In hanc V. Mar. Concept. Imm. Cat-Lossa transv.
Maxima omn. ord. frequent. sepult. mand.
XIV Kal. Feb. A. MDCCXCVI.
Hav. Civit.
Tant. vir. meritor in se non immem.
Prætios. exuv. in optet. diem tuitur.
Hocc. monum. erex.
Præsul ill. D.D. Philipo Ioseph
Trespalacios
Civic. ec milit. rei gen. P. P. AE. E.
D. D. Ludovico D. Las Casas. *

* Voyage fait dans les années 1816 et 1817, de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans, et de l'Orenoque au Mississipi, etc., par l'auteur du Souvenir des Antilles, tome II, page 81. Paris, 1818.

(1) San Antonio, la plus septentrionale.

(2) Cette bulle se trouve dans l'ouvrage intitulé *Leibnitii codex juris gent. diplomat.* p, 203.

(3) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 4, 5, 8 et 10. — Gomara, lib. I, cap. 19. — Lafitau, *Hist. des découvertes, etc.*, tome I, liv. I. — *Torquemada. Monar. Indiana*, lib. XVIII, cap. 3.

Depuis que cet article a été écrit, il a paru un ouvrage d'un grand intérêt, intitulé *Codex diplomatico colombo americano ossia raccolta di documenti originali e inediti, spettanti à Cristoforo Colombo alla scoperta ed al governo dell America publicato per ordine degl' Illmi Decurioni della città di Genova, Genova, nov. 1823, in-4°, p.* 348.

Il renferme une introduction de quatre vingt pages, qui porte le titre de *Cartas, privilegios, cedulas y otras escrituras, de don Christoval Colon, almirante mayor del mar oceano visorey y gobernador de las Islas y Tierra-Firme*; quarante-quatre pièces officielles ou instructions relatives aux voyages de Colomb, et deux lettres autographes, dont les limites de cet article ne nous permettent pas d'indiquer les titres.

Ce recueil est précédé d'un mémoire historique sur la vie et les découvertes de ce grand navigateur, par D. Gio. Batista Sportono, professeur d'éloquence à l'université royale de Gênes.

Pendant les troubles civils et militaires, dit cet auteur, qui ont dernièrement enveloppé l'Europe, les archives secrètes de la ville de Gênes ont subi plusieurs vicissitudes. Un des deux manuscrits (de Colomb) qui s'y trouvaient, a été transporté de Gênes à Paris, et ne lui avait pas encore été restitué au mois de janvier 1821. Quant à l'autre qu'on croyait perdu, on l'a retrouvé

après la mort du sénateur comte Michelangelo Cambiasi. Il figurait dans le catalogue de la vente de la riche bibliothèque de ce seigneur, qui eut lieu en juillet 1816, sous le titre de *Codice de Privilegj del Colombo*. Cette collection, que le héros navigateur avait envoyée à un de ses amis de Gênes, pour être conservée dans sa patrie, fut donnée par le roi aux Décurions de cette ville qui résolurent, le 31 juillet 1821, d'élever un *Custodia* ou monument dans lequel ce précieux dépôt pût être en sûreté. Ce monument, en marbre, a été dessiné par le signor Carlo Barrabino, architecte génois, et exécuté par le signor Peschiera. Il est surmonté du buste de Colomb, et sur le faîte de la colonne on a placé en lettres de bronze doré l'inscription suivante :

QVÆ. HEIC. SVNT. MEMBRANAS
EPISTOLAS. Q. EXPENDITO
HIS. PATRIAM. IPSE. NEMPE. SVAM
COLVMBVS. APERIT
EN. QVID. MIHI. CREDITVM. THESAVRI. SIET
DECR. DECVRIONVM. GENVENS.
M. DCCC. XXI.

LA FLORIDE. (1)

La *Floride française* ou la *Nouvelle-France* comprenait tout le pays situé entre les trente et trente-cinquième degrés de latitude nord, depuis le *Cap-Français* jusqu'au *fort Charles*.

Suivant de la Vega, et les autres historiens espagnols de la Floride, cette immense contrée de l'Amérique septentrionale comprenait tout le pays qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Elle renfermait la Floride proprement dite, la Louisiane, la Georgie et une partie de la Caroline.

Avant le traité de paix, signé à Versailles, le 10 février 1763, entre la France et l'Espagne, et par lequel les Florides furent cédées à l'Angleterre, la Floride occidentale, jusqu'à la baie de Perdido appartenait aux Français, et le reste, ainsi que la Floride orientale, aux Espagnols.

Suivant *W. Roberts*, l'historien anglais de la Floride (2), le pays appelé *Floride* (3) par les Espagnols et cédé à la Grande-Bretagne, s'étendait du vingt-cinquième degré six minutes au trente-neuvième degré trente-huit minutes de latitude septentrionale; il avait environ mille milles anglais de longueur, mais sa largeur était fort irrégulière. Dans sa partie septentrionale, où elle est très-étroite, elle confine aux monts Apalaches ou Alleghany; la rivière Altamaha la sépare de la Georgie, en y comprenant tout le pays occupé par les Indiens Creeks inférieurs, et sa frontière nord-ouest est formée par le Perdido et la Louisiane.

Dans la proclamation du roi d'Angleterre, publiée le 7 octobre 1763, la Floride fut, pour la première fois, divisée en orientale et occidentale, la rivière Apalachicola formant la ligne de démarcation. La Floride occidentale, y compris toutes les îles du golfe du Mexique, situées à six milles de la côte, s'étendait depuis l'Apalachicola jusqu'au lac de Pontchartrain; elle était bornée à l'ouest par ce lac, celui de Maurepas et le Missisipi, au nord par une ligne tirée directement à l'est, à partir du point où le trente-unième degré de latitude traverse ce fleuve jusqu'à l'Apalachicola ou Chatahouchee, et au sud est par cette dernière rivière.

Tout le territoire des Florides, que la France et l'Espagne avaient cédé à l'Angleterre en 1763, fut rendu à l'Espagne en 1783. La partie comprise entre le Missisipi et la rivière aux Perles, fait actuellement partie de l'État de la Louisiane; celle qui se trouve entre cette rivière et la baie de Perdido, fait partie des États de Missisipi et d'Alabama; et l'on ne donne, à proprement parler, la dénomination de Floride qu'à la partie qui est située à l'est du Perdido.

Cette partie est située entre le vingt-cinquième et le trente-unième degrés de latitude nord, et les troisième degré trente minutes et dixième degré trente minutes de longitude ouest de Washington (1). Suivant le docteur Stork, la Floride orientale, ou proprement dite, est bornée au nord par la rivière de Sainte Marie, et à l'ouest, par l'Apalachicola. Elle a trois cent cinquante milles de longueur du nord au sud, deux cent quarante de largeur depuis l'Apalachicola jusqu'à l'embouchure de la Sainte-Marie, et une superficie de douze millions d'acres, ou à peu près la même étendue territoriale que l'Irlande. A partir de la rivière de Saint Jean, où commence la péninsule, sa largeur est de cent quatre-vingts milles; mais aux environs du cap de la Floride, elle n'est plus que de vingt à trente.

(1) Elle fut ainsi appelée par Jean Ponce de Léon, qui la découvrit le 27 mars 1512, soit parce qu'il y aborda au temps de Pâques-Fleuries, ou qu'il fut frappé de la belle apparence que présentait le pays.

Quelques historiens anglais prétendent que la Floride fut découverte premièrement par Sébastien Cabot, en 1496, dans le voyage qu'il fit en Amérique pour chercher un passage aux Indes Orientales. (Voy ci-après la page 41, et la note 3, p. 43; et Oviedo Hist. Gén. liv. 16, ch. 11.

(2) Voy. ci-après la note 3, p. 43.

(3) *An account of the first discovery and Natural History of Florida*, *London*, 1763.

(1) 82° 27' et 89° 47' de longitude du méridien de Paris.

Aspect du pays et nature du sol. Les côtes sont basses et unies jusqu'à la distance de quarante milles dans l'intérieur, où la surface devient tant soit peu montueuse. Le sol est marécageux sur le bord des rivières, quoique entrecoupé çà et là de monticules d'une terre noire et fertile. Plus avant, le terrain devient sablonneux et ne produit guère que des pins; mais dans l'intérieur du pays l'on trouve une grande quantité de terres très-productives. On y remarque une prodigieuse variété d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes, et on pourrait y cultiver avec succès le riz, le maïs, le coton, et la canne à sucre. La côte orientale est bordée d'îles qui forment une navigation intérieure. La côte occidentale de la baie de Mobile est aussi garnie d'îles basses et sablonneuses, et couvertes de cyprès. Presque toutes les cayes sont remplies de mangliers et peuplées de tortues.

Lacs. Le lac *del Espiritu Santo*, qui est situé au nord du cap de la Floride, a vingt-sept lieues de longueur sur huit de largeur. Il en existe encore quelques autres moins étendus, que la rivière de Saint-Jean traverse dans son cours.

Rivières. La seule rivière considérable est celle de St-Jean, qui est formée par plusieurs courants d'eau près du cap de la Floride. Elle coule vers le nord, et se jette dans la mer au-dessus du trentième degré de latitude. Son lit étant presque de niveau avec l'Océan, le courant en est très-faible, et la marée y monte de deux pieds jusqu'à la distance de cent vingt-cinq milles de son embouchure, où elle a trois milles de largeur.

Iles. La principale est celle d'*Amelia*, qui est située près de l'embouchure de la Sainte-Marie, et à sept lieues de Saint-Augustin. Elle a environ treize milles de longueur sur deux de largeur. Le sol en est très-fertile. On y trouve un excellent port.

Climat. Le climat est très-doux. Il n'y tombe jamais de neige.

Population. La population blanche des deux Florides était, en 1821, de 4,560 habitants, savoir :

Dans les îles d'Amelia, de Fernandina et de Talbot.	400 h.
Sur les bords des rivières de Nassau et de Sainte-Marie.	220
A Saint-Augustin.	2,600
Sur les bords de la baie et de la rivière de Saint-Jean.	260
Entre le Saint-Jean et l'Océan.	250
A l'extrémité méridionale de la Floride.	30
A Pensacola et dans les environs.	800
Total.	4,560(1).

Indiens. Le nombre des Indiens, à la même époque, était d'environ cinq mille. On comptait dans la Floride orientale mille deux cents Séminoles, outre des Creeks, etc. Avant la guerre de 1812, ces Indiens possédaient des esclaves noirs qu'ils chargeaient de la garde de leurs troupeaux et de leurs chevaux. Le nombre de ces esclaves pouvait s'élever de cinq à six cents.

Les Floridiens avaient la taille fort avantageuse. Les hommes portaient des caleçons de peau de chamois ou de daim, de différentes couleurs, et une espèce de manteau qui prenait depuis le col jusqu'à mi-jambe; il était ordinairement de peau de martre fine; ils en avaient aussi de lynx, de daim, d'ours, et même de bison, qu'ils parfumaient d'une odeur musquée. Les femmes se couvraient d'une peau de daim ou de chevreuil. Les hommes portaient les cheveux longs, noués sur la tête, et pris dans un réseau de couleur, qu'ils s'attachaient sur le front de telle sorte que les bouts en pendaient jusqu'au-dessous des oreilles. Ils se paraient aussi la tête de plumes de différentes couleurs, qui servaient à distinguer la noblesse et les guerriers. Ces Indiens ne mangeaient pas de chair humaine, du moins ceux des provinces découvertes par Soto. Ils ne vivaient pas non plus de leurs troupeaux; mais ils se nourrissaient de poisson rôti, de fruits, de légumes, de pain de millet, et de chair de daim et de chevreuils, qu'ils ne mangeaient que cuite. Ils ne buvaient que de l'eau.

Les Floridiens n'épousaient ordinairement qu'une femme. L'infidélité était chez eux punie d'une peine infamante, et quelquefois même d'une mort cruelle. Les grands seuls pouvaient avoir autant de femmes qu'ils le jugeaient convenable, mais une seule était légitime; les autres étaient regardées comme leurs concubines, et les enfants qu'ils en avaient ne partageaient pas également les biens du père avec les enfants de sa légitime épouse. Cette coutume, qui existait aussi au Pérou (voyez l'article Pérou), venait de ce que les nobles étant obligés de guider leurs guerriers dans les combats, où ils périssaient pour la plupart, il leur fallait plusieurs femmes pour en avoir des enfants qui pussent partager leurs travaux et remplacer ceux qui succombaient; le peuple au contraire n'ayant aucune part aux affaires, et fort peu de dangers à affronter, se trouvaient toujours assez nombreux pour travailler et pour supporter les charges de l'Etat.

Les Floridiens adoraient le soleil et la lune sans leur offrir ni prières ni sacrifices. Leurs temples servaient pour y enterrer les morts, et y renfermer leurs objets les plus précieux. Ils élevaient à leurs portes, en forme de trophées, les dépouilles de leurs ennemis.

A la chasse et à la guerre, ils fesaient usage d'arcs et de flèches, dont ils se servaient avec une adresse qui surprit souvent les Espagnols.

Les Floridiens qui habitaient le pays voisin de l'ancien fort Français, ou fort de Laudonnière, ont été représentés par les meilleurs historiens de ce pays, comme bien faits, braves, et moins cruels que les Canadiens. Cependant ils sacrifiaient les hommes au soleil, gardaient comme esclaves les femmes et les enfants de leurs ennemis, et mangeaient la chair de leurs victimes; mais ils prirent en horreur les Espagnols de l'expédition de Narvaës, qui, pour conserver leur vie, avaient dévoré les corps morts de leurs compagnons.

L'autorité du cacique en chef était héréditaire. Dans les marches et dans les combats, il se trouvait toujours à la tête de ses guerriers (1).

Quelques écrivains anglais prétendent qu'un prince du pays de Galles, nommé *Madoc*, fut jeté sur la côte de la Floride dès l'année 1171, et y établit une colonie.

Suivant d'autres, *Sébastien Cabot*, envoyé en 1496 par Henri VII, roi d'Angleterre, à la recherche d'un passage par le nord-ouest pour se rendre à la Chine et aux Indes, découvrit la partie de la Floride qui borde le golfe du Mexique, après avoir fait route depuis le vingt-huitième degré jusqu'au cinquantième de latitude nord. Il paraît toutefois par ses propres paroles, qu'il n'alla pas à terre. « Fesant voile, » dit-il, en longeant la côte, afin de voir si je trouverais » quelque golfe qui la coupât, je vis que la terre se pro-

(1) Rapport du docteur Morse, Appendix, page 149, New-Haven, 1822.

(1) La Florida del Ynca, par *Garcilasso de la Vega*, lib. I, cap. 4. Madrid 1723. Voir aussi la Relation de Laudonnière. — *Le Moyne de Morgue ap. de Bry Indorum Floridam provinciam inhabit. etc.* — *Torquemada Monarquia Indiana*, L. XI, cap. 16, et L. XIII, cap. 9.

» longeait toujours jusqu'au cinquante-sixième degré de lati-
» tude; et m'apercevant qu'en cet endroit la côte fesait un coude vers l'Orient, désespérant de trouver le passage, je revins sur mes pas, fis voile, en côtoyant cette terre, et cinglant vers l'équateur, j'arrivai à la partie du continent qu'on nomme aujourd'hui Floride, où venant à manquer de vivres, je mis à la voile, et retournai en Angleterre. » (1)

VOYAGE DES ESPAGNOLS DANS LA FLORIDE. — *Juan Ponce de León*, natif de la ville de San Servas, dans la province de Campos, en Espagne, accompagna l'amiral Colomb dans son second voyage à Santo-Domingo, où il servit sous les ordres de Nicolas de Ovando. S'étant fait remarquer dans la pacification de la province de Higuey, dont il était capitaine, il fut nommé lieutenant, et ensuite gouverneur et amiral de l'île de Boriquen ou de Porto-Rico. Mécontent de deux officiers du roi, nommés Juan Ceron et Miguel Diaz, il les envoya prisonniers en Espagne; mais ils ne tardèrent pas à être réintégrés dans leur charge par l'influence de l'amiral Diego Colomb, qui ôta à Jean Ponce le gouvernement de Porto-Rico. Ce dernier resta quelque temps dans la maison du gouverneur; mais ayant entendu dire à des Indiens qu'il existait à l'île de *Bimini* (2), une fontaine miraculeuse dont les eaux rajeunissaient, il lui prit fantaisie d'en aller faire l'expérience sur sa personne.

Il équipa à ses frais deux navires au port de San-Germán de Porto-Rico, et en partit, avec un corps nombreux d'aventuriers, pour le port de l'Aguada, d'où il mit à la voile, le 3 mars 1512, en se dirigeant vers le nord. Il toucha à l'île de Lucayos; et, le 27 du même mois, jour de Pâques fleuries, il découvrit la péninsule située au nord de Cuba, par le trentième degré de latitude; il y débarqua le 2 avril, en prit possession au nom de l'Espagne, et donna à ce pays le nom de Floride (3), soit à cause de sa beauté et de sa verdure, soit parce qu'il y aborda le jour du *Domingo de Pascua*.

Le 8 (4), il mit à la mer et côtoya jusqu'au 20, qu'il aperçut une cabane indienne. Les habitants ayant blessé deux Espagnols, il continua sa route jusqu'à une rivière qu'il nomma *la Cruz*, et où il planta une croix en pierre. Il y chercha à renouveler sa provision d'eau et de bois, malgré l'opposition d'une soixantaine d'Indiens armés de flèches et de bâtons garnis d'os de poissons fort aigus. Le 8 mai, il doubla le cap *Corrientes* (1) sur la côte de la Floride, et longea cette dernière jusqu'au 14 (2). Dans cet intervalle, il eut plusieurs affaires avec les Indiens, en tua et en blessa quelques-uns; mais n'ayant pu traiter avec eux, et n'osant former un établissement dans le pays, il passa le canal de la Floride, et navigua parmi de nombreuses îles, espérant toujours découvrir la fameuse fontaine. Au sud du cap Floride, qui est par le vingt-cinquième degré quarante-quatre minutes de latitude nord, il trouva deux îles. Il appela l'une *Santa-Marta*, où il fit de l'eau, et l'autre *Santa-Pola*; et il donna le nom de *los Martyres* à plusieurs autres petites îles, situées près du vingt-sixième degré quinze minutes de latitude nord, parce qu'il s'imagina y voir des hommes dans des tortures. Il nomma *Matanza*, une petite île où il avait tué plusieurs Indiens, et *las Tortugas*, un groupe de onze autres petites îles, parce que leurs côtes étaient couvertes de tortues, et *Viejas*, plusieurs autres où il n'avait rencontré qu'une vieille femme Indienne qu'il emmena avec lui.

Le 23 septembre, ayant chargé *Juan Perez de Ortubia*, et le pilote *Antonio de Alaminos*, de continuer la recherche de la fontaine, il fit voile pour la baie de Porto-Rico, où il arriva vers le commencement d'octobre, après un voyage de vingt-un jours. Il y fut rejoint peu de temps après par l'autre navire, dont le capitaine lui fournit des renseignements sur l'île de Bimini. Encouragé par la découverte de la Floride, et frappé de l'importance commerciale du canal de Bahama, dont il eut connaissance, il partit pour l'Espagne dans l'intention d'obtenir la permission de conquérir et de peupler ce pays. Le roi Ferdinand, en 1514, accueillit sa demande (3), sur la recommandation des cortès, et lui conféra le titre d'*adelantado* des îles de *Bimini* (4) et de la *Floride*, que l'on croyait alors être une île, à condition qu'il y formerait un établissement dans l'espace de trois ans. Ce temps fut ensuite prolongé à cause d'une expédition dont il fut chargé contre les Indiens de Barlovento et de la Terre-Ferme (5).

Il équipa à ses frais, à Séville (6), trois caravelles avec lesquelles le roi lui enjoignit d'aller d'abord combattre les

(1) *P. Martyr*. dec. III, cap. 6. — *Gomara*, *Hist gén.* liv. II, chap. 4. — *Ramusio*, dans la préface du 3e. vol. de ses voyages. *Hakluyt*, vol. 3, p. 7.

Voyez l'article *Terre-Neuve*, où nous avons passé en revue les prétentions et droits de chaque puissance à cette découverte.

(2) Une des îles Lucayes au sud-est de la Floride.

(3) Appelée *Jaquara* par les naturels. Herrera, dec. I, lib IX, cap. 10, dit que la nature et la forme des côtes le portèrent à croire que ce pays était une île, et qu'il lui donna le nom de Floride à cause de sa belle et verdoyante surface, et parce qu'il la découvrit au temps de Pâques fleuries. « *Y pensado que esta tierra era isla la llamaron la Florida, porque tenia mui liada vista de muchas, i frescas arboledas, i era llana, i pareja: i porque tambien la descubrieron en tiempo de Pascua Florida.* »

(4) Le même jour, il arriva aux bancs de *Babueca*, et à l'île *del Viejo*, qui est située par latitude nord 22° 30'; le 10, il toucha à une autre île appelée la *Yaguna*, par le 24° de latitude, et le 11 à celle d'*Amaguayo*, où il prit des rafraîchissements. Il visita ensuite l'île de *Manegua*, d'où il se rendit, le 14, à *Guanahani*, pour radouber un de ses navires, après quoi il se dirigea vers le nord-est.

(1) Ainsi nommé à cause de la rapidité des courants, qui étant plus forts que le vent, empêchent les navires d'avancer.

(2) Le 13 mai, il partit de Santa-Marta; le 15, il longea les Martyrs et fit route jusqu'au 23 dans la direction du nord-nord-est. Le 24, il arriva sur la côte du sud et s'arrêta dans une petite île pour carener le navire le *San Christoval* jusqu'au 3 juin, après quoi il résolut de retourner à Saint-Jean. Le 14, il arriva à *Matanza*; le 21, à *las Tortugas*; le 26, il aperçut une terre qu'il prit pour celle de Cuba; et le 29, il y aborda pour réparer les voiles. S'étant de nouveau embarqué pour les Martyrs, il passa par les îles d'*Achecambei*, de *Santa-Pola*, de *Santa-Marta* et de *Chequeschò*, et toucha, le 18 juillet, à *La-Vieja*. Le 25 du même mois, étant parti pour *Bimini*, il rencontra dans l'île de *Bahama*, *Diego Mirvelo*, qui s'y était rendu de Hispaniola dans une barque pour chercher fortune. L'ayant pris à son bord, il fit voile pour *Puerto-Rico*. Le 19, il aborda à une des *Lucayes* et y séjourna jusqu'au 22. Quatre jours après, ayant quitté *Guaaima*, il fut jeté sur la côte de *Guatäo*, où il demeura sans pouvoir en sortir pendant vingt-sept jours, jusqu'au 23 septembre.

(3) Sa demande fut appuyée par Ovando, et par Pierre Nunez de Gusman, gouverneur de l'infant don Ferdinand, dont il avait été page. (Gomara.)

(4) Découvertes par Ortubia et Alaminos.

(5) Herrera, dec. I, lib. IX, et lib. X, cap. 16, et decad. II, lib. I, cap. 8.

Oviedo, *Hist. gener.*, lib. XVI.

(6) Le roi le nomma capitaine-général de ces navires et distributeur d'Indiens, conjointement avec le licencié *Sancho Velasquez*.

Caraïbes des Indes occidentales, qui égorgeaient tous ceux qui se présentaient sur les côtes de leur pays. Il se rendit à *Gnacana* (la Guadeloupe), où il mouilla pour prendre de l'eau et du bois et faire blanchir le linge de l'équipage. Mais tous ceux qu'il envoya à terre pour cet objet tombèrent dans une embuscade, et furent rôtis sur des grils appelés *barbacoes*. Il envoya en Espagne une caravelle pour porter la nouvelle de ce désastre, et se rendit avec les deux autres à Saint-Jean de Porto-Rico, où il espérait rassembler des forces suffisantes pour aller prendre possession de son nouveau gouvernement. En 1521, il fit voile de ce port pour la Floride, avec deux navires (1); mais à peine y eut-il débarqué ses troupes, qu'elles furent attaquées par les naturels et taillées en pièces. Ponce de Léon, blessé à la cuisse d'un coup de flèche, et accompagné seulement de sept des siens, se fit transporter à l'île de Cuba, où il mourut de sa blessure (2).

En 1517, *Francisco Hernandez de Cordova*, chef d'une expédition destinée à découvrir le continent de l'Amérique, ayant exploré la côte d'Yucatan (3), alla débarquer sur celles de la Floride avec vingt-deux de ses gens, pour y prendre de l'eau et du bois. Mais à peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut attaqué par les naturels, qui lui enlevèrent un soldat et en blessèrent plusieurs. Cordova se retira alors à Cuba, où il mourut dix jours après son arrivée. (4)

En 1520, sept des plus riches particuliers de Saint-Domingue firent armer deux navires à Puerto di Plata, et les expédièrent aux îles Lucayes, à l'effet d'en enlever des Indiens, qu'ils destinaient à travailler dans des mines d'or dont ils étaient propriétaires. L'auditeur royal, *Lucas Vazquez de Ayllon* (5), chef de l'expédition, n'en trouvant pas dans ces îles, aborda sur la côte de la Floride, en deux endroits connus sous les noms de *Chicora* et de *Gualdape*, situés vers le trente-deuxième degré de latitude nord, près du cap appelé depuis *Santa-Elena* (6); de là il s'avança jusqu'au fleuve *Chico*, qu'il appela le *Jordàn*, du nom d'un de ses capitaines ou pilotes qui le découvrit (7), et où il parvint, par des caresses, à engager cent cinquante des habitants à se rendre sur son bord. Le cacique lui envoya cinquante Indiens, avec des vivres, du coton, quelques peaux de martre, de l'argent et de petites perles. Il fit alors voile pour Saint-Domingue. Toutefois, cette expédition fut sans profit; car il perdit un de ses navires, et les Indiens se laissèrent mourir de faim, plutôt que de travailler pour des hommes qu'ils avaient en horreur (1).

En 1524, *Juan Verrazano*, au service de François Ier., parcourut la côte de la Floride, et lui donna le nom de *Nouvelle-France*. Thevet dit (*Cosmograph. univers.*, t. II, liv. 23) qu'il côtoya toute la Floride jusqu'au trente-quatrième degré de latitude. Selon de la Vega, quelques années après la malheureuse expédition de Ponce de Léon, le pilote Mirvelo, étant allé faire un voyage au tropique, fut poussé par une tempête sur la côte de Floride, et revint ensuite à Saint-Domingue. Le bon accueil qu'il avait reçu à la Floride, excita, à Saint-Domingue, une nouvelle ardeur pour les aventures. L'*Oidor Lucas Vazquez de Ayllon*, passa en Espagne, afin de demander le gouvernement d'une des provinces de ce pays, appelée *Chicora* (2), ou Cicorie, dont il s'engageait à faire la conquête. Cette charge lui ayant été accordée avec le titre de chevalier de Saint-Jacques, il retourna à Santo-Domingo, y équipa trois navires et sortit du port Santiago, accompagné du pilote Mirvelo. Celui-ci chercha inutilement le riche pays qu'il avait visité, et mourut de chagrin de ne pouvoir le retrouver. De Ayllon, après avoir eu le malheur de perdre son vaisseau amiral dans le Jourdain, n'en continua pas moins sa route avec les deux autres, et arriva enfin sur les côtes de la province de Cicorie. Il ne fut reçu par les habitants qu'avec de fausses démonstrations d'amitié; car, trois ou quatre jours après, ils surprirent de nuit deux cents hommes qu'il avait envoyés pour reconnaître le pays, et les taillèrent en pièces. Ils attaquèrent ensuite avec fureur ceux qui étaient restés sur la côte pour garder les vaisseaux, en tuèrent et en blessèrent le plus grand nombre, et forcèrent le reste à se rembarquer. De Ayllon, et Hernando Mogollon, gentilhomme de Badajoz, furent du nombre de ceux qui parvinrent à s'échapper (3).

Cet échec n'empêcha pas la cour d'Espagne d'envoyer une nouvelle expédition à la Floride, sous la conduite de *Panfilo de Narvaez*. Ce dernier, ayant obtenu, en 1526, le gouvernement de toutes les terres qu'il pourrait découvrir, depuis la rivière des *Palmes* jusqu'aux confins de la Floride, fit voile de Cuba, au mois de mars 1528, avec quatre bâtiments et une barque qui portaient quatre cents soldats et quatre-vingts chevaux, et n'arriva sur la côte que le 12 avril suivant. Sa flotte ayant touché les barres de *Camarico*, par l'imprudence du pilote, et ayant ensuite été poussée par une tempête vers *Guaniguanigo* et le cap *Corrientes*, il ordonna aux capitaines des vaisseaux de côtoyer et de chercher le fleuve des Palmes; et le 1er. mai, il partit avec trois cents hommes, dont quarante cavaliers, pour le pays d'Apalache, que les Indiens disaient être riche en or. Après une marche pénible, à travers un pays entrecoupé de rivières, et inhabité, où ses soldats n'avaient pour toute nourriture que des dattes, ils arrivèrent, le 27 juin, à la ville d'*Apalache*, qui se

(1) Il en avait envoyé un à Vera-Cruz, pour y prendre des armes et des munitions.

(2) Le roi donna au fils de Ponce de Léon le gouvernement de la Floride et des îles. Herrera, dec. III, lib. I et II.

Voir Gomara, lib. II, cap. 45.

Id. P. Martyr, dec. III, cap. 10.

Id. Ensayo cronologico, etc., dec. I, fol. 1, 2 et 3.

Id. Oviedo, *Hist. gen.*, lib. XVI.

Il est à remarquer que Delaët ne parle pas d'un seul voyage de Ponce de Léon à la Floride. Cette omission a été aussi faite par Ogilby, Barrow et beaucoup d'autres écrivains. Gar. de la Vega, *la Florida del Inca*, Madrid, 1723, lib. I, cap. 2, dit que ce second voyage eut lieu en 1515; d'autres prétendent que ce ne fut qu'en 1521. Suivant Herrera, Ponce y retourna en 1521; et y ayant été blessé, il se retira à Cuba, où il mourut (*Novus orbis*, cap. 8. Voir aussi ses décades, dec. I, lib. X, cap. 18, et dec. I, lib. III, cap. 14.) Charlevoix dit qu'il se trouvait en Espagne vers la fin de 1514; qu'il en partit peu de temps après pour l'île de Porto-Rico, et qu'il ne quitta pas cette dernière île avant l'année 1521. (*Histoire de Saint-Domingue*, tome I, page 324)

(3) Voir l'article *la Nouvelle Espagne*.

(4) Herrera, dec. II, lib. II, cap. 18 — *Ensayo cronologico para la Historia de la Florida*, Madrid, 1723. Dec. I, fol. 3. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, tome I, liv. V.

(5) Lucas Vazquez de Ayllon, Oidor d'Audiencia, Juez de Apelaciones, etc.

(6) Ainsi nommée parce qu'il y arriva le jour de la fête de cette sainte impératrice.

(7) *La Santée de la Caroline méridionale.*

(1) De la Vega, lib. I, cap. 3. — Herrera, decad. II, lib. X, cap. 6.

(2) *Chicoria*, selon de la Vega.

(3) De la Vega, lib. I, cap. 3. Cet auteur prétend tenir de Mogollon le récit de cette expédition.

Herrera, decad. III, lib. VIII, cap. 8. L'auteur portugais qui accompagna l'expédition de Soto, avance, sur le témoignage des Indiens, que le gouverneur de Ayllon mourut au port de Santa-Elena, en 1525. (*Florida, etc.*, trad. de *Hakluyt*, cap. 14)

composait de quarante cabanes. Les guerriers indiens se retirèrent à leur approche; mais ayant ensuite attaqué les Espagnols, ils furent mis en fuite. Narvaez resta vingt-cinq jours en cet endroit; mais, n'y trouvant pas d'or, il résolut de regagner le rivage de la mer. Après avoir marché pendant neuf jours, il arriva à *Auté*, où il perdit dix de ses gens dans un combat contre les habitants. Les autres y seraient morts de faim, s'ils n'eussent trouvé du maïs, des citrouilles et d'autres légumes. Suivant leur calcul, ils avaient fait deux cent quatre-vingts lieues depuis la baie de Santa-Cruz, où ils étaient débarqués, jusqu'à l'endroit où ils construisirent cinq grands bateaux, sur lesquels ils s'embarquèrent dans une rivière qu'ils nommèrent la *Magdalena*. Ils avaient mangé tous leurs chevaux (1) et perdu quarante hommes par des maladies, outre ceux qui avaient été tués par les Indiens. Après avoir navigué pendant sept jours dans une espèce de golfe, ils en sortirent par un étroit passage, entre une île et la terre ferme, auquel ils donnèrent le nom de *San-Miguel*. Ayant abordé au mois de novembre à un cap, près de la rivière des Palmes, ils furent attaqués par les Indiens, qui leur tuèrent quelques hommes; d'autres, tourmentés par la soif, burent de l'eau de mer, et succombèrent à la maladie, à la fatigue et au froid. Enfin, la flottille fut dispersée par une tempête, et Narvaez périt avec le plus grand nombre des siens. Quatre-vingts hommes seulement, qui se trouvaient dans la dernière barque, furent jetés sur une île qu'ils nommèrent *Malhado*, ou Malheureuse. Là, réduits à la dernière misère, ils se mangèrent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que quinze vivants. De ce nombre étaient le trésorier *Alvar Nunez*, *Cabeça de Vaca*, *Castillo*, *Orantez*, *Estevanico* et un noir (2), qui, après six ans de voyages et de fatigues, arrivèrent le 15 mai 1536, sur les bords de la mer du sud, dans la Nouvelle-Galice, à trente lieues de la ville de Saint-Michel. De là ils allèrent à Compostela, où le gouverneur Nunez de Gusman leur procura les moyens de se rendre au Mexique. Ils y arrivèrent le 22 juillet suivant, et furent bien accueillis par le vice-roi don Antonio de Mendoza (3).

La malheureuse issue de l'expédition de Narvaez fut cause qu'on discontinua la découverte de la Floride pendant plusieurs années. *Hernando de Soto* (4), l'un des douze conquérants du Pérou, tourna toute son ambition vers la conquête de ce pays, s'imaginant que c'était un autre Pérou. Il sollicita et obtint de l'empereur la permission de soumettre la Floride; il en fut nommé général, et on lui conféra le titre de *marquis* des terres qu'il pourrait conquérir, avec celui de gouverneur de *Sanctiago de Cuba*. Il s'embarqua à San-Lucar de Barrameda, le 6 avril, jour de saint Lazare, 1538, avec dix bâtiments, dont sept grands et trois petits, ayant à bord neuf cents Espagnols, tous à la fleur de l'âge. De ce nombre étaient sept gentilshommes qui revenaient de la conquête du Pérou. A cette flotte s'en joignit une autre composée de vingt navires, destinée pour le Mexique, et dont Soto prit le commandement jusqu'à Cuba, où il devait le remettre à *Gonzalo de Salaçar*, qui devait se rendre à la Vera-Cruz. Sur sa route, il toucha aux îles Canaries, et arriva dans les derniers jours du mois de mai, au port de Saint-Jacques, qui était alors la capitale de l'île de Cuba. Vers la fin d'août, il envoya sa flotte, sous la conduite de son neveu *don Carlos*, au port de la Havane, dont il était éloigné de cent quatre-vingts lieues, et s'y rendit lui-même par terre avec trois cents cavaliers. Mais, avant de s'embarquer, il expédia *Juan de Añasco*, avec une caravelle et deux brigantins, pour chercher un port sur la côte de la Floride. Celui-ci revint avec deux Indiens qu'il avait pris, et qui donnèrent à entendre que le pays abondait en or.

Soto confia à Bovadilla, sa femme, le soin du gouvernement; il lui adjoignit pour conseil, *Juan de Rojas*, et ayant laissé *Francisco de Guzman* dans la ville de Saint-Jacques, il fit voile de la Havane, le 12 mai 1539, avec une flotte composée de cinq gros bâtiments (1), de deux caravelles et de deux brigantins, portant un grand nombre de marins, neuf cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Le 25, il arriva à la vue des côtes de la Floride, et quelques jours après, il mouilla dans une baie qu'il nomma *Espiritu Santo*, ou Saint-Esprit, dans la partie occidentale de ce pays, vers le vingt-neuvième degré et demi de latitude (2).

Le 30 mai, il débarqua une partie des soldats et des chevaux à deux lieues de l'habitation d'un chef indien nommé *Oucita*, ou *Ucita*, pour prendre possession du pays, et fit reposer ses troupes pendant neuf jours avant de se mettre en marche. A deux lieues du rivage se trouvait la capitale d'*Hirrihiagua*. Le cacique s'était enfui dans le bois, redoutant la cruauté des Espagnols, qui lui avaient coupé le nez et avaient fait déchirer sa mère par des chiens.

Le gouverneur envoya le sergent-major *Baltasar de Gallégos*, avec quarante cavaliers et quatre-vingts fantassins, et le capitaine *Juan Rodriguez Lobillo*, avec cinquante hommes d'infanterie, pour s'emparer de quelques Indiens. A une demi-lieue du camp, ce dernier fut repoussé par vingt Indiens et eut six hommes de blessés. Gallégos prit quatre femmes, et poursuivait dix ou douze hommes, lorsqu'un d'eux, se voyant serré de près, s'écria: « Messieurs, je suis » chrétien! ne me tuez pas; épargnez aussi ces Indiens; ils » m'ont sauvé la vie. » C'était *Juan Ortiz*, natif de Séville. Il était venu dix ans auparavant avec Panfilo de Narvaez, qui l'avait chargé d'une mission pour sa femme à Cuba. Il revenait joindre l'expédition, à bord d'un brigantin, avec vingt ou trente personnes, lorsqu'il aperçut sur la côte un roseau fixé dans le sable, et au bout duquel il y avait un papier. Il descendit à terre pour le prendre avec un de ses compagnons; mais à peine furent-ils débarqués, que celui-ci fut frappé à mort, et Ortiz, fait prisonnier et condamné à être rôti sur un gril, ne dut la vie qu'aux prières de la femme et des filles du cacique d'Hirrihiagua, qui firent valoir en sa faveur son extrême jeunesse et l'impossibilité où il avait été de prendre part à la perfidie de ses compatriotes. La fille aînée

(1) Cabeca de Vaça a laissé une relation de cette expédition, dans laquelle il dit que tout le pays qu'ils avaient parcouru (280 lieues selon leur calcul), présentait un terrain plat et sablonneux, rempli de marais, et un aspect triste et sombre. *Solum omne quod hactenùs lustroverant (secundum ipsorum calculum 280 leucarum) planum erat atque arenosum, multis stagnis riguum. Tristem et squalidam regionis faciem renunciavit.*

(2) Les autres personnes marquantes qui firent partie de cette expédition sont: *Agozino*, grand-prévôt, *Alonzo Enriquez*, auditeur, *Alonzo de Solis*, commissaire du roi; le père *Giovani*, franciscain, et quatre autres religieux du même ordre.

(3) De la Vega, lib. I, cap. 3. — Herrera, dec. IV, lib. IV, cap. 4, 5, 6 et 7, dec. VI, lib. I, cap. 3, 4, 5, 6 et 7. — *Benzoni*, lib. II, cap. 10. — *Ensayo Cronologico*, dec. II, fol. 10. — Gomara, lib. II, cap. 46.

(4) Il était fils d'un gentilhomme de Badajoz. Etant allé aux Indes occidentales du temps du gouverneur Pedrarias Davila, il en obtint le commandement d'une compagnie de cavalerie, avec laquelle il accompagna François Pizarre dans l'expédition du Pérou. Il s'y distingua, et eut pour sa part du trésor d'Atabualpa plus de 100,000 ducats ou 180,000 écus d'or. De retour en Espagne, il épousa Isabelle de Bovadilla, fille de Pedrarias.

(1) La Sainte-Anne, qu'il avait achetée aux Havanes, était si grande, qu'elle portait quatre-vingts chevaux.

(2) De la Vega, lib. II, part. II, cap. 1.

du cacique l'envoya au seigneur de la province de *Mucoço*, qui le prit sous sa protection.

Soto, ayant débarqué des munitions de guerre et de bouche, fit partir les plus gros navires pour l'île de Cuba, avec pouvoir à sa femme d'en disposer, et garda les autres au port d'Ucita, pour s'en servir au besoin. Il confia le commandement de ces derniers au capitaine *Pedro Calderon*, et lui laissa une garde de quarante cavaliers et de soixante-dix fantassins. *Vasco Porcallo de Figueroa*, ayant manqué de périr dans un marais, et désespérant de pouvoir se procurer un nombre suffisant d'esclaves pour envoyer à Cuba, retourna à cette île, laissant son fils naturel, *Suarez de Figueroa*, pour accompagner Soto dans son entreprise (1).

Le général Soto fit avancer Gallégos dans la province de Mucoço, sous la conduite d'Ortiz. Le cacique, nommé aussi Mucoço, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, se rendit au camp des Espagnols, où il resta huit jours. Il y revint ensuite plusieurs fois avec des présents dans l'absence de sa mère.

Après trois semaines de préparatifs, Soto envoya Gallégos avec un détachement de soixante lanciers et d'autant de fusiliers dans la province d'*Urribariacuxe*, à dix-sept lieues de la ville de Mucoço, et à vingt cinq de celle d'Hirrihiagua, et s'y rendit ensuite lui-même, après avoir laissé une garnison de quarante lanciers et de quatre-vingts fusiliers dans la ville d'Hirrihiagua. Le cacique s'était enfui dans les bois. Soto continua sa marche à travers un vaste marais, et voulant gagner la province d'*Acuera*, dont il était éloigné de vingt lieues, il prit la direction du nord. Le cacique, qui y dominait, avait aussi pris la fuite à son approche, en protestant qu'il n'entretiendrait jamais ni paix ni commerce avec une nation si detestable, et après avoir ordonné à ses sujets de lui apporter chaque semaine deux têtes de chrétiens. Cet ordre fut exécuté fidèlement; car pendant les vingt jours que les Espagnols restèrent dans la province, ils perdirent dix-huit hommes.

Soto traversa ensuite un désert de douze lieues d'étendue, vers le nord et le nord-est, et arriva dans la province d'*Ocali*, à vingt lieues de celle d'Acuera. Ce pays, plus éloigné de la côte et plus élevé, abondait en fruits. Il était très peuplé. La ville du même nom renfermait six cents maisons. On y trouva beaucoup de maïs, de légumes, de noix et de raisins secs. Le cacique l'avait abandonnée à l'approche des Espagnols; mais, six jours après, il se rendit à leur camp, sous prétexte de leur proposer une alliance. Soto avait à passer une rivière profonde, dont les bords escarpés avaient deux piques de haut. Le cacique lui proposa de faire construire un pont de charpente par ses Indiens. Le général, suivi de quelques-uns des siens, l'accompagna jusqu'à la rivière, pour choisir un endroit favorable, lorsqu'ils furent accablés d'une nuée de flèches parties de l'autre bord, où cinq cents Indiens étaient postés parmi des buissons. Le cacique s'excusa, en disant que ses sujets ne voulaient plus lui obéir; et Soto, craignant de les aigrir davantage, le renvoya parmi eux (2).

Soto fit jeter sur la rivière un pont de charpente, avec des madriers en travers attachés par des cordes, et sur lesquels les hommes et les chevaux passèrent facilement. Il prit trente Indiens, qui, à force de menaces et de promesses, le conduisirent dans la province de *Vitacucho*, à seize lieues de celle d'Ocali. Cette province avait près de deux cents lieues d'étendue, et était gouvernée par trois frères. Soto entra par surprise dans une de leurs villes, appelée *Ochile*, qui comptait cinquante maisons.

Le cacique vint au camp, avec un de ses frères, pour faire sa soumission; mais son troisième frère, nommé, *Vitacucho*, s'y refusa, en disant que les Espagnols étaient des enfants du diable, qui enlevaient les femmes et dérobaient le bien d'autrui. Toutefois, ne voyant pas d'autre moyen de triompher de ses ennemis, que celui de feindre la soumission, il accompagna ses frères au camp, avec cinq cents de ses sujets, embrassa Soto, l'assura de son amitié, et l'invita à venir voir les Indiens sous les armes. L'Espagnol pénétra son dessein et accepta son invitation, sous la condition qu'il lui serait permis de ranger ses troupes en bataille devant les siennes. Les Indiens, au nombre de dix mille, étaient campés près du village de Vitacucho (1), entre une forêt et un marais, où ils avaient caché leurs armes.

A un signal donné, les Espagnols s'emparent du cacique et se précipitent sur les Indiens qui ne purent soutenir le choc de la cavalerie, et se sauvèrent de tous côtés. Sept jours après cette déroute, le chef indien fit une nouvelle tentative pour détruire ses ennemis. Neuf cents prisonniers, esclaves des Espagnols, devaient profiter de l'heure où leurs maîtres seraient à dîner pour les égorger. Au moment convenu, le cacique pousse un grand cri pour signal, et frappe le général; mais il est aussitôt percé de dix ou douze coups d'épée, et expire. Les Indiens, n'ayant point d'armes, furent bientôt réduits sans résistance.

Après avoir resté quatre jours dans la ville de Vitacucho, qu'une grande rivière séparait de la province d'*Osachilé*, Soto prit la route de cette dernière province, en jetant un pont sur la rivière. Les Indiens, cachés derrière leurs champs de millet, harcelèrent continuellement les Espagnols, et en blessèrent plusieurs, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la capitale, séparée de Vitacucho par une plaine agréable d'environ dix lieues de large, et appelée également Osachilé, du nom du cacique qui y demeurait. Celui-ci l'avait abandonnée à l'approche des Espagnols, et les Indiens que Soto lui envoya pour lui proposer son amitié, ne revinrent point (2).

Le général resta deux jours dans cette ville, et résolut ensuite de se rendre dans une province nommée *Apalaché*, qu'on lui dépeignait comme très-abondante en maïs. Il laissa donc *Moscoso* à Ocali, avec une partie de ses soldats, et partit, le 11 août 1540, avec soixante cavaliers et cinquante fantassins. Il passa par *Itara*, *Potano*, *Utinama* et *Cholupaha* (3), et arriva, le 17, à *Caliquen*, où il obtint des renseignements sur le pays d'Apalaché. On lui dit que Narvaez, ne pouvant pénétrer plus avant, s'y était embarqué. Cette nouvelle porta le découragement dans l'âme de ses soldats, et il se vit forcé de faire venir Moscoso. Le 10 novembre, il continua sa route, accompagné du cacique de Caliquen, visita plusieurs villes, et arriva, cinq jours après, à *Napetuca*, puis il marcha douze lieues sans rencontrer d'habitation, et se trouva sur les bords d'un vaste marais, dont le passage lui fut disputé par les Indiens. Il éprouva une plus grande résistance dans un bois voisin. Quatre cents Indiens, animés du souvenir d'une victoire remportée sur l'armée de Narvaez, l'y attendaient, et lui livrèrent combat; mais ils furent dispersés, avec perte de trente ou quarante hommes.

(1) De la Vega, lib. II, cap. 9 et 11. Cet auteur prétend qu'il renvoya ses vaisseaux à la Havane, pour que sa femme en disposât comme il lui plairait.
Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 9 et 10. — *Hakluyts Virginia*, cap. 7, 8, 9 et 10.

(2) De la Vega, lib. II, part. I, cap. 16, 17 et 18.

(1) Ce village contenait environ deux cents maisons. Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 2.

(2) De la Vega, lib. II, part. I, cap. 18-25.

(3) On la nomma *Villa Farta* à cause de la quantité de maïs qu'on y trouva.

Les fuyards, vivement poursuivis, se jetèrent dans deux grands lacs, où, cernés de toutes parts, ils furent tous obligés de se rendre à discrétion; douze d'entre eux seulement préférèrent la mort à l'esclavage.

Soto continua sa marche à travers des champs de millet, sur une étendue de deux lieues, où il découvrit quelques cabanes éparses. Arrivé à un ruisseau profond, bordé d'arbres, et derrière lequel les Indiens s'étaient retranchés, il combattit, força le passage et marcha encore deux lieues, jusqu'à une ville des Apalaches, qui était composée de cinquante maisons, et dont le cacique, nommé *Capafi*, s'était enfui avec ses vassaux. La province renfermait plusieurs villages de cinquante à soixante feux chacun, éloignés d'une à trois lieues les uns des autres, et un grand nombre d'habitations isolées. Le sol en était très-fertile, et les eaux très-poissonneuses (1).

Soto envoya des capitaines avec des détachements sur divers points, pour reconnaître le pays. *Añasco*, accompagné de cinquante fantassins et de quarante cavaliers, s'avança jusqu'à la mer, qui était éloignée de dix lieues. Il trouva sur le rivage des ossements de chevaux et un tronc d'arbre, dont on avait fait une mangeoire. Il en conclut que c'était l'endroit où Narvaez avait construit les bateaux qui lui avaient servi à se rembarquer. Il s'assura que l'entrée du golfe était accessible pour de gros bâtiments, ce qui fit grand plaisir au général. Añasco se rendit ensuite au bourg d'Auté, qui était à douze lieues de l'endroit de son départ. Il était abandonné, mais il y trouva des vivres en abondance, et en prit pour quatre jours de marche.

Soto mit ses troupes en quartier d'hiver, fortifia la ville d'Apalache, y établit des magasins, et expédia Añasco, avec trente lanciers, pour la province d'Hirrihiagua, dont il était alors à cent cinquante lieues de distance. En même temps, il chercha à gagner par la douceur et par des présents, Capafi, qui s'était retranché dans une épaisse forêt, située à huit lieues de son quartier-général, et dont on ne pouvait approcher que par une chaussée étroite, longue d'une demi-lieue, et défendue par de fortes palissades. Soto, voyant que ce cacique ne céderait qu'à la force, l'attaqua et le fit prisonnier, après avoir taillé en pièces tous ceux qui le défendaient (2).

Le 20 octobre 1539, Añasco était parti avec ses trente lanciers pour la province d'Hirrihiagua; il passa par le marais d'Apalache, la ville d'Ossachilé et le pays de Vitacucho; traversa à la nage le fleuve d'Ocali, et parcourant la province d'Acuera, arriva après onze jours de marche à Hirrihiagua, où il trouva la garnison de Calderon, forte de soixante-dix lances et de cinquante fantassins, qui se mirent aussitôt en route pour Apalache. Añasco se rendit ensuite à la baie du Saint-Esprit, où il prit les brigantins qui s'y trouvaient, et longea avec eux la côte, dans la direction de l'ouest, jusqu'au golfe d'Auté, qu'il avait lui-même découvert. *Diego Maldonado*, chargé de croiser le long de la côte occidentale avec deux brigantins, jusqu'à la distance de cent lieues, découvrit à soixante lieues du golfe le beau port d'*Achusi*, qui est à l'abri de tous les vents.

L'importance de ce port, où les navires pouvaient facilement aborder avec toutes les choses nécessaires à la formation d'un établissement, détermina Soto à en communiquer la nouvelle à Bovadilla et à tous les habitants de Cuba. Maldonado, choisi pour cette mission, partit avec les deux brigantins pour la Havane, vers la fin de février 1540, avec ordre de se rendre, au mois d'octobre 1541, au port d'Achusi, avec les brigantins, la caravelle d'Arias et quelques navires chargés de munitions de toute espèce. Durant cet intervalle, le général espérait pouvoir explorer l'intérieur du pays, et faire les dispositions nécessaires pour s'y établir. Maldonado fut bien accueilli à la Havane, et plusieurs des riches habitants offrirent de contribuer à l'occupation de la Floride.

Le pays d'Apalache, où les Espagnols passèrent cinq mois d'hiver, était si fertile en millet, citrouilles et autres légumes, en prunes et en noix, qu'ils trouvèrent des vivres en abondance, sans s'écarter de leurs quartiers de plus d'une lieue, bien qu'ils fussent quinze cents hommes, non compris les Indiens de service, et qu'ils eussent trois cent cinquante chevaux (1).

Pendant l'hiver, Soto avait appris d'un Indien prisonnier qu'il existait vers l'occident un pays riche en or, appelé *Cofachiqui*. Il partit de la ville d'Apalache pour s'y rendre, vers la fin de mars 1540, en prenant la direction du nord. Il arriva, trois jours après, à un endroit fortifié situé près d'un marais, où quelques-uns de ses soldats furent tués par les Indiens. Deux jours après, il entra dans la province d'*Altapaha;* de là il suivit, pendant dix jours, le cours d'une rivière dont les bords étaient habités par un peuple paisible, et il pénétra dans l'*Achalaqui*, province pauvre et stérile, où il ne trouva que des vieillards, dont quelques-uns étaient privés de la vue. Soto ne s'y arrêta pas. Au bout de quatre jours, il arriva à la première ville de la province de *Cofa*, et y fut bien accueilli par le chef du même nom. Le territoire, couvert de plantations de gros millet et de vastes forêts, était arrosé par de belles rivières. Le général y resta cinq jours. En partant, il donna à garder au cacique la seule pièce de canon qu'il eût, et marcha six jours avant d'arriver à la province de *Cofachi*, où il fut également bien reçu par le seigneur, qui lui donna quatre mille de ses sujets pour transporter son bagage, et quatre mille guerriers, commandés par son lieutenant-général *Patofa*, pour le conduire à travers un désert, qu'ils mirent sept jours à parcourir avant d'arriver à la province de *Cofachiqui*. En passant dans un village de ce pays, dont les habitants étaient ennemis de ceux de Cofachi, l'escorte de Soto, profitant de sa supériorité, se jeta sur ces derniers et les massacra tous. Le général, indigné, renvoya cette troupe, et passant le fleuve de Cofachiqui, il fut bien accueilli par la reine de cette province. De là il se rendit à *Talomeco*, ville de cinq cents maisons, où il vit un temple de cent pas de long sur quarante de large, qui servait à la sépulture des caciques.

Soto, s'étant de nouveau mis en marche, rencontra dans plusieurs villages des esclaves indiens qui travaillaient à la terre, et auxquels on avait coupé les nerfs du cou-de-pied et du talon, pour les empêcher de s'enfuir, et arriva en huit jours à *Chalaque*, où on lui fit un accueil favorable, parce que la province dépendait de la reine de Cofachiqui. Le trajet d'Apalache à Chalaque avait été de cinquante-sept jours, et presque continuellement dans la direction du nord ou du nord-est (2).

Soto, après s'être arrêté quinze jours à Chalaque, continua sa marche, par des montagnes inhabitées, jusqu'à la capitale de *Guaxale*, ville d'environ trois cents maisons, où il demeura quatre jours; après quoi il prit la route de la province d'*Ychiahà*. Il fit vingt-cinq lieues en cinq jours, et arriva à la capitale, qui porte le même nom que le cacique et la contrée. La rivière qui la baignait, formée de plusieurs affluents, était plus large que ne l'est le Guadalquivir à Sé-

(1) Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 11-12 — dec. VII, lib. I, cap. 9, 10 et 11. — De la Vega, lib. II, part. II, cap. 1-4.

(2) De la Vega, lib. II, part. II, cap. 4, 5, 6 et 7.

(1) De la Vega, lib. II, Part. II, cap. 6-20.

(2) De la Vega, lib. III. *Herrera*. D. VII, L. 1, C. 10-15.

ville; la ville était assise à la pointe d'une île de plus de cinq lieues d'étendue. Soto se rendit ensuite dans la province d'*Acoste*. Arrivé auprès de la capitale du même nom, il trouva quinze cents hommes sous les armes; cependant, la paix ne fut pas troublée, et les Espagnols passèrent la rivière sur des bateaux et des radeaux, et pénétrèrent dans la province de *Coça*, qui avait cent lieues d'étendue, et qu'ils trouvèrent bien peuplée. Les habitants leur fournirent des vivres et des guides pour les conduire à la capitale du même nom, où ils arrivèrent après vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche. Cette ville, située sur les bords d'un fleuve, comptait cinq cents maisons. Le cacique offrit à Soto la meilleure partie de sa province pour s'y établir.

Après avoir donné à ses troupes dix ou douze jours de repos, Soto prit la direction du port d'Achusi, où Maldonado devait être arrivé avec des soldats, des bestiaux et des provisions. Cinq jours après, il entra dans le bourg de *Talisse*, qui était défendu par de fortes palissades et presque entièrement entouré par une rivière : on le regardait comme la clef du pays. Le seigneur de la ville de *Tascaluça* y envoya son fils, pour offrir son amitié aux Espagnols. Dix jours après, Soto passa la rivière de Talisse, et s'avança, en moins de trois jours, jusqu'au village où le cacique l'attendait. Le général y demeura deux jours, et en partit le troisième, accompagné du cacique, pour se rendre à la capitale, qui portait le nom du seigneur, et qui était une ville forte, située au milieu d'une presqu'île formée par le fleuve, qui y était beaucoup plus large et plus rapide qu'à Talisse; il arriva le troisième jour sur ses bords, et l'ayant traversé le lendemain, il alla camper dans une vallée agréable, à une lieue et demie de *Mavila*, où le général se rendit accompagné du cacique. Cette ville, située dans une plaine, près de la frontière, se composait de quatre-vingts maisons, dont quelques-unes pouvaient contenir quinze cents personnes, d'autres mille, et les plus petites environ six cents. La ville était fortement palissadée, et on n'y entrait que par deux portes, l'une au levant et l'autre au couchant.

Le cacique Tascaluça, à l'instigation de son conseil, résolut de surprendre les Espagnols, et commença par attaquer ceux qui se trouvaient dans la forteresse; mais bientôt les Espagnols ayant réuni leurs forces, franchirent les remparts aux cris de Saint-Jacques, incendièrent les maisons et firent un grand carnage des habitants. Les soldats indiens, préférant la mort à l'esclavage, périrent presque tous les armes à la main; le combat dura neuf heures. On prétend que dix-neuf mille hommes environ furent tués ou brûlés, tant dans la ville que dans les villages environnants. La perte des Espagnols ne fut que de quatre-vingt-deux hommes; mais ils eurent à regretter quarante-cinq chevaux, qui formaient la principale force de leur armée (1).

Soto apprit par des prisonniers que la province d'Achusi n'était pas à plus de trente lieues de la ville de Mavila, et que Maldonado et Arias l'avaient visitée. Il conçut alors le projet de bâtir une ville en cet endroit; mais plusieurs soldats qui avaient été à la conquête du Pérou, mécontents de voir leurs services sans récompense, et désespérant de pouvoir jamais dompter un peuple si fier et si belliqueux, lui déclarèrent qu'ils étaient résolus de s'embarquer pour la Nouvelle-Espagne aussitôt qu'ils seraient arrivés à Achusi, et firent ainsi échouer ses projets.

Les Espagnols demeurèrent vingt-quatre jours dans les environs de Mavila avant de se mettre en route pour la province de *Chicoça*, où ils arrivèrent au bout de trois jours; mais quinze cents Indiens s'étant présentés sur le bord d'une rivière, en défendirent le passage avec tant d'opiniâtreté, que les Espagnols furent obligés de construire deux grandes barques pour l'effectuer, ce qui retarda leur marche de douze jours. Enfin, ils arrivèrent, au commencement de décembre 1540, à la capitale de Chicoça, après avoir traversé pendant quatre jours une belle plaine parsemée de villages. Cette ville, composée de deux cents maisons, était située sur une colline; la trouvant abandonnée, ils y passèrent une partie de l'hiver très-paisiblement jusqu'à la fin de janvier 1541; les Indiens revinrent alors avec toutes leurs forces, mirent le feu à la ville, et livrèrent aux Espagnols un combat qui dura deux heures, et dans lequel ceux-ci perdirent quarante hommes et cinquante chevaux. La plupart des cochons furent brûlés (1). Dans cette affaire, quarante ou cinquante fantassins, épouvantés de la fureur des Indiens, prirent la fuite, ce qui n'était pas encore arrivé depuis l'entrée de Soto dans la Floride.

On ne trouva sur le champ de bataille que cent Indiens tués, bien qu'ils eussent perdu environ cinq cents hommes. Trois jours après, ils revinrent à la charge, résolus de vaincre ou de mourir; mais à leur arrivée près du camp, survint une grosse pluie qui mouilla les cordes de leurs arcs, et qui les força de rebrousser chemin.

Soto se renferma dans un retranchement qu'il fit élever dans un endroit nommé *Chicacilla*, à une lieue du champ de bataille. Il y établit une forge pour fabriquer des lances et d'autres armes, et fit les soufflets qui leur étaient nécessaires avec des peaux d'ours et des canons de fusil. Les Espagnols étaient presque nus; ils souffraient presque autant du froid que des attaques continuelles des Indiens (2). Ils avaient toutefois des fruits et du gros millet en abondance.

Soto quitta cet endroit au commencement d'avril 1541. Après avoir fait quelques lieues dans un pays couvert de villages, il arriva devant une forteresse qu'on appelait *Alibamo* (3), dont il s'empara. Les Indiens perdirent plus de deux mille hommes dans cette affaire; les Espagnols eurent seulement trois soldats tués; mais beaucoup de blessés (4).

Le général, voulant s'éloigner des côtes, prit la direction du nord, et au bout de trois jours, arriva à *Chisca*, capitale de la province du même nom. Cette ville était située sur le *Rio grande*, ou *Chucagua*, la plus grande que les Espagnols eussent rencontrée depuis leur entrée dans la Floride; ils en remontèrent le cours pendant quatre jours, la traversèrent ensuite, et se dirigèrent sur la ville de *Casquin*, où ils arrivèrent après quatre jours de marche : elle comptait environ quatre cents maisons (5). Soto s'arrêta six jours dans cette ville, où il trouva des vivres en abondance. A deux journées de là, en remontant la rivière, il arriva à de petits villages, où le cacique de Casquin tenait sa cour; il était alors en guerre avec un chef nommé *Capaha*, et reçut très-amicalement les Espagnols, dont le secours lui était nécessaire. Six jours après, ceux-ci continuèrent leur route, accompagnés de cinq mille Indiens; et au bout de six jours, ils se présentèrent devant *Capaha*, capitale de la province. Cette ville, en-

(1) De la Vega, lib. II, cap. 17-31.—Herrera, dec. VII, cap. 1-14. lib. II, cap. 1, 2 et 3.

(1) De la Vega, lib. II, cap. 32-38. — *Virginia*, par *Hakluyt*, cap. 13-20.

(2) Ils n'avaient pour se garantir du froid que des nattes de paille, dont la moitié leur servait de matelas et l'autre de couvertures.

(3) C'était un carré palissadé d'environ quatre cents pas en tous sens.

(4) De la Vega, lib. IV, cap. 1 et 2.—Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 4 et 5.

(5) De la Vega, lib. IV, cap. 5. — Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 6.

tourée d'un fossé plein d'eau, alimenté par un canal qui communiquait avec la *Chucagua* (1), se composait de cinq cents maisons. A l'arrivée d'un ennemi si redoutable, Capaha se réfugia dans une île, où ses gens le défendirent vaillamment. Le plus grand nombre des Casquins, après avoir pillé la ville et ravagé le temple, prit la fuite; cependant, Soto parvint à réconcilier entre eux ces deux peuples (2).

Les Espagnols souffraient beaucoup du manque de sel (3), lorsque Soto, informé qu'on en trouvait dans des montagnes à quarante lieues de Capaha, y envoya deux de ses soldats avec quelques Indiens. Ceux-ci revinrent, au bout de onze jours, avec six charges de sel cristallisé et des morceaux de cuivre jaune. Le gouverneur retourna alors à Casquin, y demeura cinq jours; puis, prenant sa route vers l'ouest et descendant pendant quatre jours un fleuve qui arrosait une contrée fertile et bien habitée, il entra dans la province de *Quiguate*, où il fut bien reçu. Cinq jours après, il arriva à la capitale du même nom; les troupes s'y reposèrent pendant six jours, après quoi elles se remirent en marche, suivirent le cours du fleuve pendant cinq jours, et arrivèrent à la capitale de la province de *Colima;* elles y restèrent huit jours, et y firent provision de sel. Quatre jours après, elles se trouvèrent sur les bords d'une rivière, où elles campèrent et où elles renouvelèrent leur provision de sel. Après s'être reposées pendant huit jours dans cette contrée, qui fut appelée *la Sal*, elles se remirent en marche et arrivèrent, au bout de deux jours, dans la province de *Tula;* puis elles mirent quatre jours à franchir un désert qui conduisait à la capitale, dont elles s'emparèrent à la suite d'une affaire avec les Indiens. Pendant la quatrième nuit, le camp fut vigoureusement attaqué par les Indiens, armés de bâtons de cinq à six pieds de longueur; mais ils furent contraints de prendre la fuite et de se cacher dans un bois. Les Espagnols eurent quatre hommes tués et un grand nombre de blessés.

Plusieurs Indiens et Indiennes de la province de Tula, ne voulant pas suivre les Espagnols, se jetèrent à terre, en fesant signe qu'on les laissât ou qu'on leur ôtât la vie. On tua les hommes en état de porter les armes, et on épargna les femmes et les enfants.

Soto resta vingt jours à Tula, puis il se remit en marche, et arriva au bout de deux jours dans la contrée de *Vitangue*, où il se proposait de passer l'hiver. Pendant les quatre jours suivants, les Espagnols furent constamment harcelés par les Indiens. Ils arrivèrent néanmoins, vers la mi-octobre 1541, à la capitale, qui avait été abandonnée par ses habitants. Sa situation, dans une plaine fertile et arrosée par une belle rivière, le décida à y prendre ses quartiers d'hiver. La ville, déjà palissadée, fut mise dans un état respectable de défense; on y trouva des provisions en abondance; les environs étaient peuplés de cerfs, de chevreuils, de lapins, et produisaient du gros millet, des prunes et des raisins. L'hiver fut fort rigoureux; il tomba tant de neige, que pendant un mois et demi les Espagnols furent obligés de se tenir renfermés dans leurs maisons; mais ils étaient amplement pourvus de bois à brûler, et ne se ressentirent guère du froid.

Le général séjourna cinq mois à Vitangue; il en partit au commencement d'avril 1542. Après sept jours de marche à travers un pays riche et bien peuplé, où les Indiens lui disputèrent régulièrement l'entrée des bois et le passage des rivières, il arriva à la ville de *Naguatex*, capitale de la province du même nom. La trouvant abandonnée, il résolut d'y demeurer quinze jours. Le sixième jour, le cacique lui envoya sa soumission. L'armée reprit sa route à travers les contrées de Naguatex, et au bout de cinq jours, elle arriva dans celle de *Guacane*, dont les habitants montrèrent des dispositions très-hostiles. Soto, qui avait perdu la moitié de ses chevaux, pressa sa marche pour éviter d'en venir aux mains, et traversa la province en huit jours. On fut étonné de voir des croix de bois dans ce pays, où ni Cabeça de Vaca ni ses compagnons n'avaient pénétré; mais il paraît que la renommée de leur vertu s'était communiquée de province en province, et que les habitants de Guacane, pour se préserver, comme ils le croyaient, de tout danger, en avaient planté sur leurs maisons (1).

Le général partit par une autre route pour regagner le Chucagua; il se proposait d'y bâtir une ville et de construire deux brigantins, avec lesquels il devait descendre jusqu'à la mer et aller informer les habitants du Mexique et de Cuba de ses découvertes.

Après avoir quitté Guacane, il traversa sept autres provinces sur une étendue de cent vingt lieues, et arriva sur la frontière de celle d'*Anilco*. Il marcha encore trente lieues pour arriver à la capitale de cette dernière, qui était située sur un fleuve plus grand que le Guadalquivir; elle se composait de quatre cents maisons. Soto s'y arrêta quatre jours, puis il traversa le fleuve; et ayant marché dans un pays désert, il entra, le quatrième jour, dans la contrée de *Guachacoya*, et peu de temps après, dans la capitale de cette province, qui était située dans le Chucagua: la ville se composait de trois cents maisons. Les habitants l'abandonnèrent et passèrent la rivière dans des bateaux. Les Espagnols y trouvèrent une grande quantité de fruits et de gros millet. Le cacique, ayant appris que celui d'Anilco, avec lequel il était en guerre, avait refusé de faire la paix avec les Espagnols, crut devoir ne pas laisser échapper une occasion si favorable de se venger de son ennemi; il se rendit à leur camp dès le troisième jour, et leur proposa un plan d'attaque qui fut aussitôt résolu. Il fit venir plus de quatre-vingts bateaux, à bord desquels la compagnie de Guzman s'embarqua avec environ quatre mille Indiens armés; ils descendirent le fleuve l'espace de sept lieues, jusqu'au confluent de l'Anilco, qu'ils remontèrent pendant treize lieues pour arriver à la ville du même nom. Le général, avec le reste des Espagnols, et Guachoia, accompagné de deux mille de ses sujets, s'y rendirent par terre. Le cacique était absent de la ville. Les Indiens attaquèrent Anilco, et en massacrèrent les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Soto, révolté de tant de cruauté, sonna la retraite, mais il ne put empêcher ses auxiliaires de mettre le feu à la ville. Le général retourna à Guachoia pour achever les préparatifs nécessaires à son établissement au Mexique.

On commença la construction des brigantins. Soto, se proposant de passer le fleuve pour se rendre dans la fertile province de *Quigualtaugui*, dont la capitale comptait cinq cents maisons, envoya des messagers auprès du cacique pour lui offrir la paix; mais celui-ci lui répondit qu'il avait juré par

(1) Ce canal avait trois lieues de long, et était assez large pour que deux grands bateaux pussent y naviguer de front. Le fossé avait de quarante à cinquante pas de largeur, et de dix à douze brasses de profondeur. Ses eaux et celles du canal étaient remplies de poissons. (Le Rio-Grande est le fleuve Mississipi.)

(2) De la Vega, lib. IV, cap. 8, 9 et 10.—Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 6.

(3) De la Vega dit que, dans le cours d'une année, soixante Espagnols périrent faute de sel. Ils étaient attaqués d'une fièvre maligne; leurs entrailles se putréfiaient, et ils répandaient une odeur si infecte, qu'on en était incommodé à la distance de cinquante pas.

(1) De la Vega, lib. IV, cap. 11-16, et lib. V, 1re part., cap. 1, 2 et 3. — Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 7; lib. VII, cap. 1 et 2.

ses dieux, (le soleil et la lune), de ne jamais former d'alliance avec une nation aussi détestable que la sienne. Le général ne tarda pas à s'apercevoir que les Indiens conspiraient contre lui; il résolut cependant de mener ses troupes, réduites à six cents hommes, à la ville de Quigualtaugui, et d'y passer l'hiver, en attendant les secours qui devaient lui arriver du Mexique par le canal de la Chucagua. Comme il avait dépensé plus de 100,000 ducats à la conquête de la Floride, il songeait à y former un établissement pour tirer quelque fruit de cette expédition pénible, lorsqu'il succomba à la fièvre, le 20 juin 1542, dans la quarante-deuxième année de son âge. On plaça son corps dans un chêne creux chargé de matières pesantes, et on le jeta au milieu du fleuve, qui avait en cet endroit neuf brasses de profondeur (1).

Luys de Moscoso de Alvarado, son successeur, résolut, du consentement de ses officiers, d'abandonner le pays. Il partit de Guachoia, le 4 ou 5 juillet, en prenant la direction de l'ouest, dans l'intention de se rendre directement au Mexique. Après un trajet de plus de cent lieues, il arriva à *Auche*, capitale de la province du même nom, où il fit reposer ses troupes pendant deux jours. Le cacique conçut l'horrible projet de faire périr les Espagnols de faim et de fatigue, et, pour l'exécuter, il leur donna un guide qui les conduisit dans un désert qu'ils mirent quatre jours à parcourir. Ce guide les mena ensuite tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, à travers une forêt où ils subsistèrent pendant trois jours d'herbes et de racines. Moscoso, soupçonnant, un peu tard, la trahison de son conducteur, le fit attacher à un arbre, et s'apprêtait à le faire déchirer par ses chiens, lorsque l'Indien, craignant pour sa vie, dévoila le projet du cacique son maître. Moscoso, dans son indignation, l'abandonna à son malheureux sort.

Les Espagnols continuèrent ensuite leur route sans guide, dans la direction de l'ouest, et marchèrent six jours, sans prendre d'autre nourriture que des racines. Arrivés au sommet d'une petite montagne, ils découvrirent une contrée stérile et quelques cabanes. Ils y trouvèrent de la chair de bison, qu'ils prirent pour celle de vache; ce qui leur fit donner au pays le nom de *Provincia de los Vaqueros*, province des Vaches. Des partis de cavalerie reconnurent le pays sur trois points différents, dans la direction de l'ouest; mais, ne trouvant pendant trente lieues qu'un pays stérile et des habitants belliqueux, ils reprirent le chemin de la Chicagua, sur les bords de laquelle ils arrivèrent vers la fin de novembre 1542, après avoir parcouru plus de trois cent cinquante lieues. Leur retour s'effectua dans la saison pluvieuse, lorsque les rivières étaient considérablement grossies par les pluies et par la fonte des neiges. Le froid et l'insomnie firent périr plus de cent cinquante hommes, de sorte qu'il ne leur restait plus que trois cents fantassins et soixante-dix chevaux (1).

Les troupes, à leur arrivée, s'emparèrent de deux bourgs des Indiens *Aminoya*, et travaillèrent vingt jours à les fortifier, pour y passer la fin de l'hiver. Au mois de février 1543, elles commencèrent à y construire des brigantins, et les caciques d'Anilco et de Guachacoya leur fournirent des cordages et des voiles (2).

Quingualtaugui, croyant que le but du voyage de Moscoso était de faire la conquête du pays, et d'en chasser les chefs, forma une ligue avec d'autres caciques pour exterminer les Espagnols. Ils attendirent, pour exécuter leur projet, que le fleuve (3) fût débordé et couvrît une surface de plus de vingt lieues. Ils vinrent attaquer les Espagnols le 10 mars (4). Le débordement dura quarante jours. Les Espagnols se tinrent pendant tout ce temps sur les terres hautes, où ils travaillèrent à leurs barques. A la fin de mai, le fleuve rentra dans son lit. Le cacique Anilco avertit Moscoso que les autres allaient exécuter leur projet contre lui, et en effet ils arrivèrent, au nombre de trente, avec des présents, au commencement de juin. Interrogés sur leurs intentions à son égard, ils avouèrent la conspiration, et on leur fit couper la main droite à tous. Ils n'en persistèrent pas moins dans leur projet d'attaque contre les Espagnols : ce qu'ils firent lorsque ceux-ci descendirent le fleuve.

Ayant construit sept grandes barques et plusieurs autres plus petites pour transporter trente chevaux (5), les restes de l'expédition s'embarquèrent au nombre de trois cent cinquante hommes (6) et d'une trentaine d'Indiens des deux sexes. Le second jour, ils furent attaqués par la flotte ennemie, forte de plus de mille bateaux, qui les poursuivit en combattant pendant dix jours et dix nuits. Les Espagnols manquaient de poudre depuis l'affaire de Mavila, et n'avaient plus que des arbalètes pour se défendre de loin (7); aussi tous leurs soldats furent blessés, nonobstant leurs boucliers, et tous leurs chevaux périrent, à l'exception de huit, qui furent ensuite tués dans un village où les vivres vinrent à manquer.

Les Indiens, après avoir suivi les Espagnols l'espace de quatre cents lieues, retournèrent dans leur pays (8).

---

(1) De la Vega, lib. V, Ire. part., cap. 4, 5, 6, 7 et 8.—Herrera, VII, lib. VII, cap. 3. — Florida, par Hakluyt, cap. 29 et 30. — Gomara, liv. II, chap. 45.

Maldonado, qui avait été envoyé par Soto aux Havanes, auprès de Bovadilla, vers la fin de février 1540, s'étant joint à Arias, ils achetèrent trois navires, une caravelle et deux brigantins, à bord desquels ils embarquèrent toutes les choses nécessaires à la formation d'un établissement. Arrivés au port d'Achusi et n'y trouvant pas le général, ils côtoyèrent, l'un vers l'occident et l'autre vers l'orient, jusqu'au commencement du mauvais temps, qu'ils retournèrent aux Havanes. Au printemps suivant, ils remirent à la mer; l'un rasa la côte du Mexique, et l'autre navigua jusqu'aux terres de Bacallaos. N'ayant pu rien apprendre de Soto, ils revinrent aux Havanes, d'où ils firent voile de nouveau au printemps de l'année 1543. Ils arrivèrent à la Vera-Cruz vers la mi-octobre; et, y apprenant la mort du général, ils retournèrent en faire part à sa femme Isabella de Bovadilla, qui en fut si affligée qu'elle mourut de douleur peu de jours après.

(1) De la Vega, lib. V, part. II, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

(2) Les voiles étaient faites d'une herbe, appelée *Enequen*, qui a de petits filaments comme le lin. L'écorce du mûrier servit à faire les cordages.

(3) Il est évident que ce fleuve était le Mississipi; car les narrations de ce voyage portent qu'il avait en cet endroit un mille et demi de large, et qu'il était très-profond et très-rapide.

(4) A leur entrée dans Aminoya, une vieille Indienne leur avait annoncé ce débordement. Elle prétendait qu'il avait lieu tous les quatorze ans, et que pendant sa durée, les habitants étaient obligés de se retirer sur les toits de leurs maisons. C'était alors la quatorzième année.

(5) Ces barques étaient attachées deux à deux, et les chevaux avaient les pieds de devant dans l'une et ceux de derrière dans l'autre. Les Espagnols saignèrent cinquante chevaux blessés pour en conserver la chair qu'ils firent sécher au soleil.

(6) Les plus grands bateaux avaient vingt-cinq rames, et portaient chacun environ trente soldats. Il pouvait y avoir en tout soixante-quinze ou quatre-vingts hommes en état de combattre; les moindres barques avaient dix-sept rames.

(7) Ils avaient fait des clous, des canons de leurs mousquets.

(8) Les brigantins, poussés par un vent favorable, fesaient à l'aide des voiles et des rames, vingt-cinq lieues par jour. On évalue à cinq cents lieues la distance qu'ils parcoururent depuis Aminoya, où ils s'embarquèrent, jusqu'à la mer. Ils avaient pénétré jusqu'aux sources de la Chucagua, à trois cents lieues au-dessus

Après une navigation de dix-sept jours, les Espagnols gagnèrent le golfe du Mexique, le 19 juillet, et arrivèrent le 10 septembre à la rivière de Panuco, dans la Nouvelle-Espagne, après une traversée de cinquante-trois jours. De là ils s'acheminèrent par terre jusqu'à la ville de Mexico, où ils arrivèrent à la fin de l'automne 1543 (1).

Après ces quatre expéditions dans la Floride, qui avaient coûté la vie à plus de quatorze cents Espagnols, plusieurs capitaines, au nombre desquels se trouvaient *Julian de Samano* et *Pedro d'Ahumada*, demandèrent, en 1544, la permission de conquérir ce pays. L'empereur était alors en Allemagne, et le conseil des Indes, qui gouvernait sous son fils, le prince don Philippe, croyant y parvenir plus facilement en convertissant les Indiens au christianisme, envoya d'Espagne, en 1549, une expédition dirigée par quatre religieux, *Luis Cancel Balbastro* et autres, destinée à conquérir et à convertir les Floridiens, en leur fesant entendre la parole de Dieu, et en leur portant de grandes croix, devant lesquelles ils supposaient qu'ils se prosterneraient. Mais ceux-ci les attaquèrent au moment de leur débarquement, et assommèrent trois religieux et trois matelots à coups de massues. Les autres se sauvèrent à bord de leurs vaisseaux, emmenant avec eux un domestique de Soto, qui y était resté depuis la mort de son maître. Il leur apprit que les Indiens avaient écorché et mangé les Espagnols, et qu'ils avaient suspendu leurs peaux et leurs chevelures en signe de trophée, aux murs de leur temple (2). *Herrera, déc.* 8, L. 5, c. 14.

Philippe II publia une cédule, en 1558, pour peupler la Floride (3).

Mais l'expédition qu'on y envoya en 1559, sous la conduite de *Tristan de Luna y Arellano*, et qui se composait de 2000 Castillans et de 600 Indiens, se perdit sur la côte, et celle dirigée par *Angel de Villafana* contre les Chichimechas, ne fut pas plus heureuse (4).

VOYAGES DES FRANÇAIS DANS LA FLORIDE. — Le peu de succès des entreprises des Français dans le Canada, ayant été attribué principalement à la rigueur du climat, Coligni, comte de Châtillon et amiral de France, qui voulait ménager un asile aux protestants de son pays, obtint du roi Charles IX la permission d'envoyer une colonie dans la Floride. Le capitaine *Jean Ribaut*, natif de Dieppe, officier de marine, et protestant zélé, nommé commandant de l'expédition, partit, le 18 février 1562, avec deux navires de l'État, ayant à bord un bon nombre de vieux soldats et de marins français, dont la plupart étaient gentilshommes. Après une heureuse navigation, il arriva sur la côte de la Floride, vers la fin du mois d'avril, environ à la hauteur du trentième degré de latitude, près d'une langue de terre basse et boisée, qu'il appela le *Cap-Français*, en l'honneur de son pays. Il ne s'y arrêta pas, mais il remonta dans la direction du nord, et reconnut une belle rivière à laquelle il donna le nom de *Dauphin* (1), parce qu'il y vit des dauphins. Poursuivant sa route, il découvrit, quinze lieues plus loin, une autre grande et belle rivière qu'il nomma *Mai* (2), parce qu'il y arriva le 1er. de ce mois. Il débarqua avec le capitaine *Fiquinville* et plusieurs soldats, près de son embouchure, et rencontra un grand nombre d'Indiens armés d'arcs et de flèches, qui leur firent l'accueil le plus gracieux. Le cacique présenta à Ribaut des peaux de chamois, et ses sujets lui apportèrent des paniers remplis de mûres rouges et blanches, et de poissons de différentes espèces. Près de là, le capitaine aperçut une vaste prairie, entrecoupée de marécages et entourée de beaux ormes, et de mûriers dont le feuillage était couvert de vers à soie. Après avoir pris possession du pays au nom du roi de France, en élevant sur un monticule de sable, une colonne sur laquelle il grava les armes de la monarchie, il marcha à la recherche du Jourdain (3), qui avait été reconnu en 1520, par Lucas Vasquez de Ayllon, et remit à la voile, en suivant toujours la direction du nord. A quatorze lieues de la rivière de Mai, il en vit une troisième qu'il nomma la *Seine* (4), parce qu'elle paraissait de la même grandeur que le fleuve du même nom en France. Il doubla ensuite successivement les embouchures de la *Somme* (5), de la *Loire*, de la *Charente* (6), de la *Garonne* (7), de la *Gironde*, de la *Belle*, et de la *Grande-Rivière*, et entra enfin vers le trente-deuxième degré de latitude nord, dans un fleuve qu'il prit pour le Jourdain (8), après avoir reconnu les embouchures de neuf rivières, sur une étendue de côtes de soixante lieues (9); il y mouilla par dix brasses d'eau et donna à l'endroit le nom de *Port-Royal*, parce que l'entrée en était accessible aux grands vaisseaux de France, et même aux caraques de Venise. Les environs étaient plantés de chênes et de cèdres, le terroir était fertile, les eaux y abondaient en poissons, les bois en gibier, et les naturels témoignaient aux Français beaucoup de bienveillance. Entre les deux bras du fleuve se trouvait une île charmante, peuplée d'une foule d'animaux. Ribaut la choisit pour y former un établissement. Après y avoir érigé une colonne en pierre, sur laquelle il plaça les armes de France, il y bâtit un petit fort qu'il nomma *Saint-Charles*, y laissa vingt-cinq hommes avec quatre pièces d'artillerie, confia le commandement au capitaine *Albert*, un de ses principaux officiers, et partit pour la France, en promettant à ses camarades de revenir bientôt avec du renfort, des munitions de guerre et des vivres. Ribaut fut de retour à Dieppe le 20 juillet de la même année, après un voyage de cinq mois et dix jours.

Le commandant Albert ne pensant qu'à chercher des mi-

---

d'Aminoya, en sorte qu'ils avaient suivi le cours de ce fleuve l'espace de huit cents lieues.

(1) De la Vega, lib. V, IIe. part., cap. 7-22. et lib. VI, cap. 1-22. —Herrera, dec. VII, lib. VII, cap. 4-11 et 12.—Florida, etc., par Hakluyt, cap. 31-44. (Voyez la note *A*, à la fin de l'article.)

(2) De la Véga raconte que Pedro Ménendez alla trois fois à la côte de la Floride, depuis 1565 jusqu'en 1568, pour en chasser des corsaires français qui voulaient s'en rendre maîtres.

(3) *Padilla*, *Historia de Mexico*, Brusselas, 1625. cap. 53, 59 58 et 67. Le même auteur dit (cap. 58) : « *Desde el de* 1510, *que se descubrio la tierra de la Florida, hasta el de* 1558 *se hisieron à ella quatro viages en diferentes tiempos; y todos con desastrados fines : y el ultimo fue de armada mas gruessa el mesmo anno de* 58. »

(4) Torquemada Monarquia Indiana, lib. V, cap. 14.

(1) Suivant Charlevoix, c'était la rivière de *Saint-Augustin*, qui est appelée aujourd'hui *Saint-Jean*.

(2) La rivière de *San-Matheo* des Espagnols.

(3) La *Santée*, dans la Caroline méridionale.

(4) L'*Allamaha*, dans la Géorgie.

(5) L'*Iracana* ou *Halimacani* des Indiens.

(6) L'*Ogeechee*.

(7) La *Savannah*.

(8) La *Toubachire* des Indiens ou *Sainte Croix*, qui est désignée sur plusieurs cartes françaises sous le nom de *Chaouanon*, que les Anglais ont changé en celui d'*Ediscow* ou *Edisto*, lorsqu'ils bâtirent sur ses bords la ville de *Saint-Georges* ou de la *Nouvelle-Londres*. Basanier dit que ce fleuve, qui avait trois lieues de large près de son embouchure, se partageait en deux grands bras, dont l'un s'étendait vers le nord et l'autre vers l'ouest, et que ces bras, où se trouvait l'île, avaient deux grandes lieues de largeur.

(9) On s'est assuré depuis qu'il avait pris plusieurs anses pour des embouchures de rivières. (Voyez la carte des côtes de la Floride française, suivant les premières découvertes, dressée par M. Bellin, ingénieur de la marine.)

nes, avait négligé de semer des grains et de cultiver des légumes; aussi la disette se fit bientôt sentir dans la colonie, et le mécontentement devint général. Au lieu d'employer la douceur pour ramener les esprits, il établit une discipline si sévère qu'il souleva sa troupe contre lui, et qu'elle forma le projet d'abandonner le pays. Pour l'exécuter plus facilement, les mutins commencèrent par tuer le commandant, nommèrent à sa place le capitaine *Nicolas Barré*, et construisirent un brigantin (1), à bord duquel ils s'embarquèrent pour la France; mais ayant éprouvé un calme de vingt jours, pendant lesquels ils consommèrent leurs vivres et l'eau qu'ils avaient embarqués, ils furent plongés dans toutes les horreurs de la plus affreuse nécessité. Enfin, ils prirent l'horrible résolution de sacrifier un homme pour sauver les autres, et tirèrent au sort pour savoir lequel d'entre eux serait dévoré le premier; déjà ils s'étaient partagé le sang et la chair d'un de leurs camarades, nommé *Lachère*, quand ils furent rencontrés, près des côtes de Bretagne, par une barque anglaise, qui mit à terre les plus faibles et emmena le reste en Angleterre, où ils furent présentés à la reine Elisabeth. Cette princesse fut frappée du récit qu'ils lui firent de la douceur du climat et de la fertilité de ce pays, qui, disaient-ils, était couvert d'arbres d'une espèce toute particulière, abondait en gibier et en poissons, était favorable à l'agriculture, et habité par de nombreuses tribus indiennes (2).

La guerre civile de France avait empêché Ribaut d'envoyer les secours qu'il avait promis; mais aussitôt que la tranquillité parut rétablie, l'amiral de Coligni, qui était rentré dans les bonnes grâces du roi, prépara une nouvelle expédition, et consacra 150,000 livres tournois (3) à la paie des soldats et aux frais de l'armement. Le commandement en fut donné au capitaine *René Laudonnière*, gentilhomme poitevin et bon officier de marine, qui avait fait partie de la dernière expédition. Un grand nombre d'ouvriers et plusieurs gentilshommes, la plupart protestants, voulurent faire partie de l'expédition, et s'embarquèrent sur trois petits bâtiments (4) qui avaient été équipés à Franciscopole (*Hâvre de Grâce*); ils firent voile de ce port, le 22 avril 1564, et ils arrivèrent, le 22 juin, au-dessus du Cap-Français, dans la rivière des Dauphins, où le capitaine apprit des naturels le départ des colons. Il entra ensuite dans la rivière de Mai, et mit ses hommes à terre, à l'endroit où se trouvait la colonne élevée par Ribaut. Alors il renvoya ses navires en France, sous le commandement du capitaine *Bourdet*, et bâtit sur cette rivière un fort qu'il nomma *Caroline*, en l'honneur du roi Charles; il fut aidé dans ses travaux par quatre-vingts Indiens de *Saturiova*, cacique de la province de *Paracoussi*, qui témoigna aux Français beaucoup d'amitié.

Mais la colonie éprouva bientôt une extrême disette de vivres, que les troupes ne manquèrent pas d'attribuer à la négligence du commandant. Trente de ses compagnons (5) formèrent un complot contre lui, se saisirent des clefs des magasins, lui mirent les fers aux pieds, et l'ayant conduit à bord d'un bâtiment, le forcèrent de signer une commission par laquelle il leur permettait de se rendre à la Nouvelle-Espagne. Ils partirent du fort, le 8 décembre, sur deux grandes barques, et Laudonnière recouvra sa liberté. Privé du secours des Indiens, qui étaient devenus ses ennemis, et n'ayant aucun espoir d'en recevoir de France, il était résolu de retourner dans son pays sur la seule barque qui lui restait, lorsque le chevalier *Hawkins*, Anglais, qui revenait de son second voyage en Amérique, toucha à cette côte, le 3 août 1565, et lui vendit un de ses quatre navires (1), avec des provisions suffisantes pour effectuer son voyage (2). Il se disposait en conséquence à faire sauter le fort, quand il vit arriver, à l'embouchure de la rivière, sept voiles françaises aux ordres de Ribaut, que le gouvernement envoyait pour le remplacer. Les Français que Laudonnière avait été obligé de renvoyer de la colonie, avaient dit de lui qu'il regardait tout le pays comme son domaine, et qu'il y gouvernait si tyranniquement, que personne ne voulait servir sous ses ordres; mais Ribaut reconnut avec plaisir que ces plaintes n'avaient aucun fondement, et que la conduite du commandant était sans reproche.

Cette expédition de Ribaut était partie du Hâvre le 22 mai, et était arrivée le 27 août dans la rivière de Mai. Elle se composait de son fils et d'environ quatre cents personnes des deux sexes, destinées à fonder un établissement. Laudonnière ayant fait ses préparatifs de départ, se rendit, avec trois petits navires, au fort de la Caroline, et les quatre autres restèrent à l'embouchure de la rivière, sous le commandement de Ribaut. Le 3 septembre, on vit s'approcher de la côte cinq vaisseaux espagnols aux ordres de don Pedro *Menendez de Aviles*, qui vinrent mouiller dans la rade à côté des navires français. Ceux-ci, apercevant une flotte si considérable, coupèrent leurs câbles et gagnèrent le large. Le commandant espagnol, ne pouvant les suivre, se retira à l'embouchure de la rivière des Dauphins, à environ huit lieues de là, et s'y fortifia; les navires français revinrent au port de la rivière de Mai. Laudonnière et ses officiers proposèrent de mettre le fort de la Caroline en état de défense; mais Ribaut rejeta cette offre et aima mieux marcher droit à l'ennemi. Il fit embarquer ses meilleures troupes, et mit à la mer le 10 septembre. Le jour même, il s'éleva une tempête qui dura presque sans interruption jusqu'à la fin du mois, et les navires allèrent se briser sur des rochers, à plus de cinquante lieues du fort. Laudonnière, qui était resté dans le fort avec quatre-vingt-cinq personnes, hommes, femmes ou enfants, la plupart malades, s'occupait à en réparer les remparts, quand Menendez et sa troupe, conduits par un Français à travers les bois, y arriva le 19 septembre, au point du jour, et s'en empara après une légère résistance: les Espagnols égorgèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains.

Laudonnière et quelques-uns des siens se sauvèrent dans les bois, et gagnèrent la rivière de Mai, où ils se réfugièrent sur un navire qui s'y trouvait aux ordres du neveu de Ribaut; les autres vaisseaux avaient été perdus sur la côte. Le capitaine Ribaut, ignorant ce qui était arrivé au fort, en prit le chemin avec ses compagnons; ayant reconnu qu'il

(1) Les Indiens leur fournirent des cordages faits d'écorces d'arbres. Ils se servirent d'une espèce de mousse nommée *barbe espagnole* (*Tillandsia Usneoides*, *Lin.*), pour calfeutrer le navire, et de chemises et de draps de lit en guise de voiles.

(2) Basanier, *Premier voyage des Français en la Floride*, Paris, 1586.—*Voyages de Champlain*, liv. I, chap. III. Lescarbot, liv. I, chap. 5, 6 et 7.—*Ensayo cronologico*, dec. VI, fol. 43 et 44.

(3) Jacques le Moyne de Morgues, qui était de l'expédition, dit cent mille écus.

(4) Un de soixante, un autre de cent, et le troisième de cent vingt tonneaux. Lescarbot, page 62.

(5) Les deux principaux chefs étaient Desforneaux et un Génevois nommé Etienne. Ils prirent la route de l'île de Cuba, où ils s'enrichirent par le pillage; mais, s'étant saisi du gouverneur de la Havane et de ses deux fils, celui-ci parvint à avertir sa femme qui en fit arrêter un grand nombre; vingt-six d'entre eux retournèrent à la rivière de Mai où l'on pendit les plus mutins.

(1) C'était une barque de cinquante tonneaux.

(2) Hakluyt, vol. III, page 501-520.—Basanier, *Le deuxième voyage des Français en la Floride*.

était tombé au pouvoir des Espagnols, il prit le parti, dans sa détresse, de se fier aux promesses qui lui furent faites de leur part, et de se mettre entre leurs mains; mais aussitôt qu'il arriva dans leurs quartiers, il fut massacré avec tous ceux qui l'accompagnaient. On plaça sur le dos des Français qui furent pendus, une inscription ainsi conçue: *Pendus non comme Français, mais comme luthériens et ennemis de la foi* (1).

Menendez se rendit maître de la Floride française; il donna le nom de *San-Agostino* à la rivière des Dauphins, parce qu'il était arrivé à son embouchure le 28 août, jour de la fête de ce saint, et il appela le fort Caroline, *San-Mateo*, parce qu'il s'en était emparé le 21 septembre, jour de la fête de cet apôtre.

Laudonnière, qui avait mis à la voile le 11 septembre, se rendit d'abord en Angleterre, et passa ensuite en France. Le roi Charles IX, importuné par les plaintes des veuves et des orphelins de ceux qui avaient péri, en demanda raison et justice au roi d'Espagne, qui désavoua le fait. La requête adressée au roi à ce sujet, fesait monter à huit cents ou neuf cents le nombre des personnes qui furent alors égorgées dans la Floride (2).

Le chevalier *Dominique de Gourgues*, gentilhomme gascon, résolu de venger la mort de ses compatriotes et de relever l'honneur du nom français dans la Floride, équipa à ses frais trois petits navires, ayant à bord quatre-vingts marins et cent cinquante soldats (3). Il mit à la voile pour la Floride, le 22 août 1567, toucha à la côte d'Afrique, et passant par le détroit de Bahama, arriva à l'embouchure de la rivière de Mai. Les Espagnols, prenant son pavillon pour le leur, le saluent de quelques coups de canon. Gourgues, pour les entretenir dans leur erreur, leur rend le salut; et, passant outre, il va aborder, pendant la nuit, à l'embouchure de la Seine (4), qui était à dix lieues de l'embouchure de la rivière de Mai. Voyant, au lever du jour, le rivage bordé d'Indiens armés, qui lui font des démonstrations hostiles, il leur envoie un truchement, qui, ayant fait partie de la précédente expédition, était bien connu de la plupart d'entre eux. Aussitôt qu'ils reconnaissent ce Français, ils se mettent à danser, et lui demandent pourquoi il a tant tardé à retourner dans leur pays. Il répond qu'il n'a pas tenu à lui de revenir plus tôt, mais qu'il a été obligé d'attendre, pour effectuer son retour, que les Français revinssent avec lui. « Ils » arrivent en ce moment, » ajoute-t-il, « pour renouveler avec » vous leur ancienne amitié. » A ces mots, les Indiens recommencent leurs danses, et témoignent à leurs nouveaux hôtes la plus grande joie de les revoir. Leur principal roi, nommé *Satiroua*, envoie aussitôt des présents au capitaine Gourgues, et lui propose en même temps son alliance et son amitié. Celui-ci reçut avec satisfaction ses dons et ses offres; et fit sonder la rivière, sans découvrir ses desseins aux naturels, dans la crainte que quelque Espagnol ne se trouvât caché au milieu d'eux.

Le lendemain, le grand roi Satiroua, les rois Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpaha, Helinacape, Helicopile, Mouloua et autres, tous parents ou alliés du roi Satiroua se rassemblent au même endroit. Le capitaine Gourgues étant aussi arrivé avec ses compagnons, les Français et les Indiens se rendent au milieu d'un bois, où les deux chefs ont une entrevue ensemble. « Et comme le capitaine Gourgues voulait parler, » le roi Satiroua, qui n'est point façonné à la civilité de par-» deçà, le devança, lui disant que depuis que les Espagnols » avaient pris le fort bâti par les Français, la Floride n'avait » jamais eu un bon jour, et que les Espagnols leur avaient » fait la guerre continuellement, les avaient chassés de leurs » maisons, avaient coupé leurs milz, avaient violé leurs » femmes, ravi leurs filles, tué leurs petits enfants; et en-» core que lui et les autres rois eussent souffert tous ces maux » à cause de l'amitié qu'ils avaient contractée avec les Fran-» çais, toutefois ils n'avaient jamais cessé de les aimer, pour » le bon traitement qu'ils en avaient reçu lorsqu'ils y com-» mandaient (1). » Et, pour prouver aussitôt au capitaine qu'il avait toujours nourri un grand attachement pour ceux de sa nation, Satiroua lui fait remettre un jeune Français qui était resté à la Floride, et dont il avait pris le plus grand soin après le départ de ses compatriotes.

Le capitaine lui répondit: « Que si les rois et leurs sujets » avaient été maltraités en haine des Français, qu'aussi se-» raient-ils vengés par les Français eux-mêmes. — Com-» ment, » dit Satiroua tressaillant d'aise, « voudriez-vous bien » faire la guerre aux Espagnols? — Et que vous en semble, » dit le capitaine Gourgues dissimulant..... — « Hélas! » dit Satiroua, « le grand bien que vous nous feriez! Hé que nous » serions heureux! » — Tous les autres s'écrient de même. Ils convinrent alors entre eux de se trouver, dans trois jours, prêts pour l'attaque. Gourgues fit des présents à tous les chefs indiens, et après leur avoir donné ce qu'il jugeait le plus propre à flatter leurs goûts grossiers, il les engagea à lui demander encore les objets qui pourraient lui faire plaisir. Ils répondirent « qu'ils voudraient bien avoir chacun une de » ses chemises....., pour, après leur trépas, les faire enterrer » avec eux, comme aussi ils le font de toutes les plus belles » choses qu'ils ont pu amasser dans leur vie. » Après avoir satisfait les Indiens et s'être séparé d'eux, Gourgues ne fut plus occupé que des moyens de faire réussir son audacieuse entreprise. Il apprit, du jeune Français qui lui avait été remis par Satiroua, que les Espagnols étaient au nombre de quatre cents, qu'ils avaient élevé deux petits forts à l'entrée de la rivière de Mai, et qu'ils possédaient en outre celui de *la Caroline*, que les Français avaient bâti deux lieues plus haut sur la même rivière.

Au jour indiqué, le vendredi 23 avril 1568, les Français et les Indiens s'étant réunis en armes, le capitaine Gourgues rangea ceux-ci à l'embouchure de la rivière Halimacani (nommée la Somme par les Français), fit amener des barques, et en ayant pris deux pour lui et ses compagnons, il ordonna aux naturels de les suivre, mais ils en furent empêchés par les vents contraires. Les Français passèrent la rivière, et arrivèrent seuls au rendez-vous qui avait été assigné, à deux lieues plus loin, sur les bords de la rivière de Sarabay; ils y trouvèrent une troupe d'Indiens, dont le chef leur servit de guide pour aller reconnaître le premier fort. Le lendemain, 24 avril, veille de la Quasimodo, le capitaine

(1) Don Pedro Menendez, alors adelantado de la Floride, agissait suivant les instructions qu'il avait reçues de son roi Philippe II. Ce prince avait résolu de déloger du Nouveau-Monde ces dangereux citoyens de la religion réformée protestante.

(2) *De Bry-Brevis narratio eorum quæ in Floridâ Americæ provincia Gallis acciderunt, etc. Francofurti*, 1591.

Basanier. *Troisième voyage fait par le capitaine Jean Ribault, en la Floride.* — *Voyages de Champlain*, liv. I, chap. 3. — Dernier voyage de *Jean Ribaut* d'après la petite histoire de le Challeure, etc. — *Ensayo cronologico*, etc., dec. VI, fol. 46.

(3) Ces trois navires étaient commandés par de Gourgues, par le capitaine Cazenove, son lieutenant, et par François Bourdelois, maître.

(4) Appelée *Tacatacourou* par les naturels.

Reprise de la Flor., mss. 10,537 de la bibliothèque du roi.

(1) *Reprise de la Floride par le capitaine Gourgues*, mss. 10,537 de la bibliothèque du roi.

Gourgues passe, à la pointe du jour, une rivière qui n'était séparée du fort que par un petit bois, met sa troupe en bataille sans être découvert, et lui montrant le fort à travers les arbres: « Voilà, dit-il, les voleurs qui ont volé cette terre » à notre roi! Voilà les meurtriers qui ont massacré nos Fran» çais! Allons, allons, revengeons notre roi, revengeons la » France, montrons-nous Français (1). » L'attaque commence aussitôt, le fort est enlevé, et tous les Espagnols, au nombre de soixante, sont tués ou faits prisonniers. On tourne contre le second fort (2) les batteries du premier; le capitaine, à la tête de quatre-vingts arquebusiers, passe la rivière de Mai dans une barque: les Indiens, qui l'avaient rejoint, la passent à la nage, le fort est aussitôt pris qu'attaqué, et ceux qui le défendaient, cernés de toutes parts, sont tués ou tombent au pouvoir des Français.

Gourgues employa le dimanche et le lundi à faire ses préparatifs pour l'attaque du grand fort (celui de la Caroline, bâti par les Français), situé sur la rivière de Mai, du même côté que le second fort, et deux lieues au-dessus, et se fit instruire par un prisonnier de l'état de la garnison espagnole. Elle était forte de deux cent soixante hommes, mais elle croyait les Français très-nombreux, et n'avait pu envoyer des éclaireurs pour s'assurer de leurs véritables forces, tout le pays s'étant soulevé et ayant pris les armes contre elle. Le capitaine Gourgues, ayant pourvu à la défense du premier fort et à celle de l'embouchure de la rivière, fait embusquer les Indiens dans les bois, et s'approche du grand fort en suivant une montagne couverte de bois, au pied de laquelle il était situé. Cependant, soixante arquebusiers espagnols font une sortie; mais le capitaine Gourgues, qui les a découverts, ordonne à vingt arquebusiers français de les tourner et de se placer entre eux et le fort; et aussitôt qu'il voit cette manœuvre exécutée, il marche en avant, culbute les Espagnols, qui, coupés dans leur retraite, sont tous massacrés aux yeux de leurs compatriotes qui gardaient le fort. Ceux-ci, frappés d'épouvante et désespérant de pouvoir se défendre, abandonnent les retranchements et cherchent leur salut dans la fuite, en se dirigeant vers les bois qui se trouvaient de l'autre côté du fort; mais les sauvages, qui s'y tenaient en embuscade, les repoussent à coups de flèches. Gourgues les atteint, et la plupart d'entre eux périssent sous les coups réunis des naturels et des Français; le reste est pris et pendu avec tous les prisonniers déjà faits auparavant, aux mêmes arbres où les Espagnols avaient jadis fait subir le même supplice aux Français de l'expédition de Ribaut. On détruisit l'inscription qu'ils avaient gravée sur une pierre, et l'on écrivit avec un fer rouge, sur une planche attachée au même endroit, cette autre inscription: *Nous ne les pendons pas comme Espagnols, ni comme maranes, mais comme traîtres, voleurs et meurtriers.*

On trouva dans le fort cinq doubles couleuvrines et quatre moyennes, et plusieurs petites pièces de fer ou de fonte, avec dix-huit grosses caques de poudre et des armes de toute espèce. L'artillerie fut chargée sur les vaisseaux; la poudre prit feu par l'imprévoyance d'un Indien, et incendia toutes les maisons du fort.

Le capitaine Gourgues, n'ayant pas assez de troupes pour laisser des garnisons dans l'île, engagea les naturels à détruire les instruments de leur esclavage, et en peu de temps, tous les forts furent renversés. Enfin, après avoir remercié le ciel du succès de leur périlleuse entreprise, les Français se rembarquèrent, un lundi 3 mai 1568, au milieu des larmes et des bénédictions du peuple floridien, qui les regardait comme leurs libérateurs, et qui leur fit promettre de revenir bientôt auprès d'eux; ils arrivèrent à La Rochelle le dimanche 6 juin, jour de la Pentecôte. Dominique de Gourgues, qui, à son arrivée, reçut de ses concitoyens les plus vifs témoignages de leur admiration et de leur reconnaissance, n'éprouva, de la part de la cour qu'ingratitude et persécution; il fut même obligé de se tenir caché à Rouen, pendant quelque temps, pour éviter la mort, le seul prix qu'on réservât à son habileté, à son courage et à ses succès. Il mourut à Tours, en 1593 (1).

(1) Mss. cité.

(2) Situé de l'autre côté de la rivière de Mai.

Depuis qu'il eut évacué la Floride, les Français, en proie à toutes les horreurs de la guerre civile, perdirent de vue le Nouveau-Monde. La côte de la Floride septentrionale (aujourd'hui la Caroline) était déserte lorsque les Anglais s'y établirent; mais dans la partie méridionale, qui regarde le golfe du Mexique, les Espagnols jetèrent les fondements de *San-Marcos*, *San Mateo*, *San-Joseph* et Pensacola (2); déjà, en 1565, ils s'étaient établis à San-Agostino.

VOYAGE DES ANGLAIS DANS LA FLORIDE. — Des négociants anglais équipèrent une flotte de vingt-trois vaisseaux ou pinasses, sur laquelle ils embarquèrent deux mille trois cents marins et soldats. Ils en nommèrent le chevalier *Francis Drake*, amiral en chef, et lui donnèrent pour vice-amiral *Martin Frobisher*, pour contre-amiral *Francis Knolles*, et pour commandant des forces de terre, le lieutenant-général *Christophe Carlisle*. Cette flotte mit à la voile au mois de septembre 1585, avec ordre de faire une croisière contre les Espagnols, et une descente dans leurs colonies des Indes occidentales. Après avoir pris et rançonné les villes de Saint-Domingue et de Carthagène, Drake fit voile pour le Cap-Florida; et l'ayant doublé, il côtoya jusqu'au trentième degré de latitude, où il arriva le 28 mai 1586.

La garnison du fort de Saint-Jean, composée de cent cinquante hommes, se retira à l'approche des Anglais, et leur abandonna quatorze pièces de canon d'airain et la caisse militaire, contenant environ 2,000 livres sterling en argent. Drake entra dans la ville de Saint-Augustin, qu'il trouva abandonnée. Ayant appris qu'il y avait, à douze lieues au nord de cette ville, un autre fort défendu par cent cinquante hommes, il résolut de l'aller attaquer; mais, ne trouvant pas de pilote, et s'apercevant que la côte était dangereuse, il abandonna cette entreprise, et fit voile pour la Virginie.

(1) Les Espagnols traitaient les Français d'usurpateurs de la Floride et de toutes les côtes des Indes, où ils avaient arboré les armes de France. « Nous les avons, disaient-ils, découvertes et » occupées les premiers; sa sainteté le pape en a fait donation » perpétuelle et irrévocable aux rois catholiques; nous avons » peuplé le pays après l'avoir conquis au prix de notre sang; » d'ailleurs, la plupart des Français qui s'y sont établis sont lu» thériens et huguenots, et il est de notre devoir de défendre la » foi catholique, et de réduire les Indiens à l'obéissance de » Jésus-Christ. »

Les Français leur répondaient: « Vos droits sont le droit-ca» non; le pape Alexandre VI vous a donné un pays qui ne lui » appartenait pas et qu'il ne pouvait aliéner contre la volonté de » ceux qui le possédaient. Dans toute l'étendue des Indes, on ne » trouve pas un seul Indien converti par les Espagnols. Vous » réclamez le pays parce que vous avez navigué le long des côtes, » comme si Dieu n'avait fait la mer et la terre que pour vous » et les Portugais. Vous voulez occuper mille fois plus de pays » que vous ne pouvez en peupler; apprenez que ces terres sont » le partage des braves. »

(2) Nom d'une tribu indienne habitant dans cet endroit, qui fut ensuite anéantie par suite des guerres qu'elle eut à soutenir contre d'autres peuplades.

En 1665, le capitaine *Jean Davis*, boucanier de la Jamaïque, nommé commandant de sept ou huit navires équipés dans cette île, pour croiser contre les Espagnols, fit voile pour s'emparer d'une flotte qui devait revenir de la Nouvelle-Espagne par le nord de l'île de Cuba; mais, trompé dans son attente, il débarqua sur la côte de la Floride, prit Saint-Augustin et le pilla, sans éprouver la moindre résistance de la part d'une garnison de deux cents hommes qui se trouvait dans le fort.

En 1696, la ville de *Pensacola* fut fondée par les Espagnols, sur le golfe du Mexique, dans la Floride occidentale. Elle devint ensuite le chef-lieu de cette contrée. On dépensa, l'an 1700, plus d'un million de piastres pour empêcher que cette ville ne tombât entre les mains des autres nations (1).

Le colonel *Moore*, gouverneur de la Caroline, entreprit, au mois de septembre 1702, une expédition contre St.-Augustin. Il embarqua sur quelques navires marchands six cents hommes de milice et le même nombre d'Indiens de la Caroline, avec les armes et les munitions nécessaires. S'étant avancé jusqu'à la rivière de *Flint*, il rencontra et défit les Indiens-Espagnols, dont six cents furent pris ou tués. Les Espagnols se retirèrent dans le fort qui avait des provisions pour quatre mois. Le colonel Daniel fut envoyé à la Jamaïque pour chercher de l'artillerie; mais, avant son retour, qui eut lieu trois mois après, deux vaisseaux espagnols arrivèrent avec un renfort, et la garnison se défendant avec courage, le gouverneur fit sa retraite en si bon ordre, qu'il ne perdit que deux hommes; mais il abandonna à l'ennemi ses vaisseaux et ses munitions. Cette expédition coûta 6,000 livres sterling.

Moore fit une seconde incursion dans la Floride avec les Caroliniens. Il pénétra dans la province d'*Apalache*, où il rencontra le gouverneur *Juan Mexia*, qu'il fit prisonnier, après lui avoir tué ou pris huit cents Espagnols et Indiens. Il emmena ensuite avec lui quatorze cents de ces derniers, qu'il força de s'établir dans la ville de Savannah sous l'autorité des Anglais.

Le poste de *San-Marcos* d'Apalache, établi à l'embouchure de la rivière des Apalaches, à l'entrée du golfe du Mexique, fut détruit, en 1704, par les Anglais de la Caroline. Ils firent ensuite, en 1706, une incursion dans le pays des Indiens *Atimaco*, et saccagèrent tous leurs établissements (2).

Des négociants des Indes occidentales équipèrent à la Jamaïque, en 1716, deux navires et quatre goelettes, pour croiser contre les Espagnols. *Henri Jennings*, nommé au commandement de cette flotte, fit voile pour les Martyrs, à l'effet d'y chercher un trésor qui y avait été englouti deux ans auparavant. Il y débarqua trois cents hommes, et attaqua la garde; elle s'enfuit en lui laissant le trésor retrouvé, qui se composait de trois cent cinquante mille pistoles de huit. Il retourna ensuite à la Jamaïque.

Les Indiens *Apalachicola* se transportèrent, la même année, avec leur chef *Cherokee Leechee*, de leur ancienne résidence, sur les bords de la rivière de Flint, où ils s'établirent.

De Chateague fut envoyé, vers la fin de mai 1718, par de Serigni, gouverneur de la Louisiane, avec huit cents Indiens, pour investir le fort de Pensacola, qui n'est éloigné que de quatorze lieues de l'île Dauphine. Il fit voile vers cet endroit avec trois navires montés par quatre cents hommes. Le fort capitula; mais deux navires qui devaient débarquer la garnison à la Havane, furent pris par une flotte espagnole

(1) *Venegas, noticia de la California*, part. III, sect. 4.

(2) *Robert's Florida*, pages 89 et 90.

qui était en charge pour la Caroline, et qui partit aussitôt pour reprendre Pensacola. Cette flotte y arriva au mois d'août avec mille huit cents hommes, dont six cents de troupes réglées. La garnison, forte de deux cent quatre-vingts hommes, se rendit à discrétion. Toutefois, les Espagnols n'en restèrent pas long-temps en possession; car M. de *Champmeslin* s'y étant présenté, vers la fin de septembre, avec six vaisseaux, emporta le fort de l'île de Santa-Rosa, et attaqua la flotte espagnole, composée de onze vaisseaux, qu'il défit après un combat de deux heures. La garnison, cernée par les Indiens aux ordres de *Bienville*, se rendit prisonnière de guerre, le 17 septembre 1719. Ce fort fut pris et repris trois fois en moins de quatre mois (1). Enfin il fut démoli ainsi que celui de Pensacola. On laissa un petit nombre de soldats pour garder le poste; le reste fut transporté à l'île Dauphine (2). Pensacola fut ensuite restituée aux Espagnols, qui y construisirent un fort nouveau en 1722.

1724. Le gouverneur de la Floride ayant insisté sans succès sur la démolition du fort de *Tumaya*, qui avait été bâti par les Anglais sur un terrain réclamé par l'Espagne, il envoya un officier et vingt-cinq hommes pour le raser; mais ceux-ci furent désarmés, renfermés dans le fort et conduits trois jours après dans la Caroline, où ils furent retenus prisonniers.

Les limites entre la Floride et la Caroline n'étant pas encore fixées définitivement, les Indiens alliés de l'Espagne, et particulièrement les *Yamassees*, continuèrent, en 1725, à faire des incursions dans les établissements britanniques. Le colonel *Palmer* se vit donc dans la nécessité d'entrer sur le territoire de la Floride avec trois cents hommes de milices et des Indiens amis, ravagea toute la colonie, et obligea les habitants de se retirer dans le fort de Saint-Augustin (3).

Le général *Oglethorpe*, gouverneur de la Georgie, ayant conclu, en 1740, un traité avec les Indiens *Creeks*, dirigea une expédition contre le fort de Saint-Augustin, qui était défendu par mille Espagnols. Les forces anglaises se composaient de quatre cents soldats, de trois cents Indiens Cherokees, et de deux cents marins munis de plusieurs pièces de canon appartenant aux vaisseaux. Il partit de *Charleston*, avec des bâtiments de transport, sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre, et arriva à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean, où il fut joint par les Indiens Cherokees. Le 9 mai, il se mit en marche avec ses troupes, s'empara du fort *Diego*, situé à vingt milles au-dessus, et du fort *Musa*, ou des *Nègres*, qui était abandonné; mais, le 4 juillet, il fut obligé de se retirer avec une perte considérable (4). De là il se rendit à l'île de *Santa Anastasia*, et assiégea le fort de Saint-Augustin. Un détachement, qu'il avait laissé dans celui des Nègres, fut fait prisonnier, et le colonel Palmer tué. De nouveaux renforts étant arrivés de Cuba aux Espagnols, par la rivière de *Matanzas*, Oglethorpe crut devoir remettre à la voile.

Ce général ayant formé, la même année, le projet de se rendre maître du fort Saint-Augustin, partit avec un détachement de Georgiens et de Caroliniens, et une petite es-

(1) Laval, *Voyage de la Louisiane*, pages 103, 110, édition de Paris, 1728.

(2) Hewatt, *Historical account of south Carolina and Georgia*. t. I, p. 314-315.

(3) Dumont, *Mémoir. hist. sur la Louisiane*, vol. II, chap. 2, 3 et 4.

(4) Hewatt, t. II, pages 77-82.

cadre de vaisseaux du roi. Après avoir réduit quelques forts dans le voisinage, les Caroliniens retournèrent dans leur pays; des dissentions s'élevèrent parmi les officiers de marine; la saison des ouragans étant commencée, et les Espagnols ayant reçu des provisions et un renfort de troupes, le général abandonna l'entreprise et retourna en Georgie.

En 1742, un armement, qui consistait en trente-six navires portant quatre mille hommes, commandé par don *Manuel de Montcano,* gouverneur du fort Saint-Augustin, fut dirigé contre la nouvelle colonie de Georgie. Ces troupes, débarquées à *Saint-Simons*, marchèrent contre *Frederica;* mais, harcelées dans leur marche par un petit corps de troupes aux ordres d'Oglethorpe, et ayant eu deux de leurs détachements défaits, le reste se retira sur les vaisseaux, et l'entreprise échoua complètement. Le général anglais, ayant appris que les Espagnols réunissaient de nouvelles forces à Saint-Augustin pour l'invasion de la Georgie, partit au printemps, avec des troupes réglées et des Indiens, et alla camper dans le voisinage de Saint-Augustin. Les Espagnols ne voulurent pas risquer d'engagement, et Oglethorpe, n'ayant pas de forces suffisantes pour assiéger la ville, retourna en Georgie.

En 1747, les Anglais attaquèrent Saint-Augustin, sans pouvoir le prendre, et les montagnards écossais qui voulurent couvrir la retraite des assiégeants, furent taillés en pièces.

La Louisiane fut cédée aux Espagnols par une clause secrète du traité du 3 novembre 1762, conclu entre les cabinets de Versailles et de Madrid. Cette cession avait pour motif de dédommager l'Espagne de la perte de la Floride, qu'elle avait abandonnée à l'Angleterre par un traité dont les préliminaires avaient été signés à Paris le même jour(1).

Par l'article 20 du traité de Paris, du 10 février 1763, S. M. C. céda à l'Angleterre, en échange de l'île de Cuba, la Floride, avec le fort Saint-Augustin et la baie de Pensacola, ainsi que toutes les possessions espagnoles sur le continent de l'Amérique septentrionale, à l'est et au sud-est du Mississipi. Les habitants eurent dix-huit mois, à dater du jour de l'échange des ratifications, pour se transporter, avec leurs meubles, où bon leur semblerait, et on leur accorda le libre exercice de leur religion, en tant qu'il ne serait pas contraire aux lois d'Angleterre. La Floride fut divisée en deux parties, la Floride orientale et occidentale, séparées l'une de l'autre par la rivière d'Apalachicola (2).

PROGRÈS DES ÉTABLISSEMENTS ANGLAIS. — *Jacques Grant*, gouverneur, capitaine-général et vice-amiral de la Floride orientale, publia une proclamation, le 7 octobre 1763, pour y appeler de nouveaux colons. Il promettait cent acres de terre à chaque père ou mère de famille, et cinquante à chaque individu, blanc ou noir, dont elle se composerait; il leur était aussi permis d'en acquérir jusqu'à concurrence de mille acres, moyennant une rétribution de 5 schellings sterling par cinquante acres. Les terres payaient au roi une redevance d'un *half penny* (un sou) par acre, le jour de saint Michel.

Le 7 octobre de la même année, le roi d'Angleterre publia une proclamation pour autoriser la convocation d'une assemblée provinciale dans la Floride orientale, afin d'établir une constitution, faire des lois, statuts et ordonnances, conformément aux lois de la Grande-Bretagne, et aux réglements et restrictions en vigueur dans les autres colonies.

Le 21 novembre 1763, les *lords commissaires du commerce et des plantations*, décidèrent que les deux Florides seraient divisées en districts ou lots, qui n'excéderaient pas vingt mille acres chacun, et qu'on y enverrait des colons pour cultiver la soie, le coton, la vigne, l'olivier, l'indigo, la cochenille, etc.

Dennis Rolle, ayant obtenu du gouvernement anglais une concession de quarante mille acres de terre, partit d'Angleterre, en 1765, avec une centaine de familles; il s'établit à Saint-Jean et sur les bords du lac de *Dunn*, où il fonda le village de *Charlotta*, ou *Rollestown.*

Les Anglais s'occupèrent, la même année, de l'amélioration des Florides. Le gouverneur *Brown* y conduisit soixante-neuf protestants français pour cultiver la vigne et la soie, et cent quarante artisans et jeunes filles instruits dans différents métiers. Tous reçurent des lots de terre, une habitation, et furent entretenus aux frais du gouvernement. On fit ensuite venir d'autres protestants du Palatinat et de Lubeck, et on leur assigna une certaine étendue de terres. La culture du riz, du tabac, de l'indigo, de la canne à sucre et du jalap, fut alors introduite dans les Florides.

Le 18 juin 1766, le roi d'Angleterre céda vingt lots de terre, dans la Floride orientale, à de riches particuliers.

---

(1) Voyez l'article *Louisiane*. Les habitants français de ce pays n'en eurent connaissance que le 21 avril 1764

(2) *Liste des gouverneurs espagnols de la Floride d'après Alcedo, Diccionario géografico-historico de las Indias occidentales o América;* article *Florida*.

1°. *Juan Ponce de Léon*, qui mourut à Cuba d'une blessure reçue dans la Floride en 1521.

2°. Le licentié *Lucas Vasquez de Ayllon*, qui fut mis à mort par les Indiens en 1524.

3°. *Hernando de Soto*, qui mourut dans la Floride en 1542.

4°. *Don Tristán de Luna y Arellano*, nommé par le vice-roi de la Nouvelle-Espagne *Don Louis de Velasco*, que l'empereur avait chargé de la conquête de la Floride. Il partit de Mexico en 1559, et abandonna l'entreprise en 1561.

5°. *Pedro Menendez de Avilès*, qui retourna en Espagne en 1572, et fut ensuite nommé adelantado perpétuel.

6°. *Pedro Menendez Marques*, nommé par son oncle, fut tué par les Indiens en 1574.

7°. *Hernando de Miranda*, gendre de Pedro Menendez de Aviles, mourut en 1593.

8°. Le capitaine *Juan de Salinas*, nommé par le roi, qui avait révoqué les pouvoirs de l'adelantado perpétuel; il gouverna jusqu'en 1619.

9°. *Don Diego de Rebolledo*, qui, avec l'approbation de son conseil, proposa d'ériger Saint-Augustin en évêché, ce qui toutefois n'eut pas lieu.

10°. *Don Pablo de Hita Salazar.*

11° *Don Juan Marquez Cabrera*, qui prit le gouvernement en 1680.

12°. *Don Diego de Quiroga y Losada.*

13°. *Don Francisco de la Guerra.*

14°. *Don Laureano de Torres y Ayala*, qui entra en fonctions en 1693; ce fut lui qui bâtit le mur de Saint-Augustin.

15°. *Don Joseph de Zuñiga y la Cerda*, qui gouverna jusqu'en 1708. Il rétablit les fortifications du château de Saint-Augustin, et défendit cette ville contre les Anglais.

16°. *Don Francisco de Córcoles Martinez.*

17°. *Don Juan de Ayala*, sergent-major de la place de Saint-Augustin.

18°. *Don Antonio de Benavides*, nommé gouverneur en 1719, resta en fonctions jusqu'en 1730.

19°. *Don Manuel de Montiano*, colonel, qui se couvrit de gloire à la défense de cette ville en 1740.

20°. *Don Lucas Fernando Palacios*, chevalier de l'ordre d'Alcántara, nommé gouverneur en 1758. Il fut tué par les Indiens en 1762.

Palacios fut le dernier gouverneur espagnol de la Floride que l'Espagne céda à l'Angleterre l'année qui suivit sa mort; l'ayant recouvrée en 1783, elle en confia le gouvernement au commandant-général de la Louisiane.

La colonie n'eut pas cependant un accroissement bien rapide, quoique les dépenses du gouvernement civil et militaire s'élevassent à 100,000 livres sterlings par an. Celles du gouvernement civil ne furent, de 1768 à 1777, que de 9 à 12 mille livres sterlings. On a évalué à 60,000 livres sterlings les marchandises exportées annuellement de Pensacola à la Grande-Bretagne, après la paix de 1763, et à 97,000 les importations anglaises. Les premières consistaient en cuirs, bois de campêche et autres bois de teinture.

En 1767, plusieurs nobles anglais, au nombre desquels se trouvaient les lords *Hawke Egmont*, *Grenville* et *Hillsborough*, firent l'acquisition de plusieurs lots de terre dans la Floride, et y envoyèrent des hommes pour les cultiver. Il se forma en même temps, à Londres, une association dont les membres les plus actifs étaient le chevalier *Guillaume Duncan* et le docteur *Turnbull*, pour y envoyer une colonie. Les actionnaires fournirent 30,000 livres sterlings, et obtinrent cent mille acres du gouvernement. Ils choisirent, pour former l'établissement, un endroit situé à soixante milles au sud de Saint-Augustin, qu'ils nommèrent la *Nouvelle-Smyrne*. Cette société y envoya, sur huit navires, environ quinze cents colons, presque tous Grecs du Péloponèse, quelques Italiens, et des habitants de l'île de Minorque. On leur accorda soixante mille acres de terre, et on leur fit des avances en argent, qu'ils s'engagèrent à payer par leur travail. Au 1er. janvier 1776, ils avaient déjà défriché deux mille trois cents acres. Le rapport des terres suffisait à la consommation, et on avait vendu soixante-sept mille cinq cents livres d'indigo. Ces colons s'étant insurgés, s'emparèrent de plusieurs petits navires, à bord desquels ils comptaient s'embarquer; on fit marcher contre eux des forces imposantes qui apaisèrent l'insurrection. Aujourd'hui, il n'existe aucun vestige de cette colonie (1).

Le parlement d'Angleterre vota, en 1769, une somme de plus de 9,000 livres sterlings, pour encourager l'agriculture dans la Floride.

En 1771, après l'administration du gouverneur Grant, on chercha à établir dans la Floride un gouvernement représentatif; mais les habitants, insistant pour que les élections fussent annuelles, et le gouvernement exécutif voulant qu'elles eussent lieu seulement tous les trois ans, les premiers aimèrent mieux se passer d'une assemblée représentative que d'admettre des élections triennales.

1774. Le colonel *Tonyn* fut nommé gouverneur, et publia des proclamations pour offrir un asile aux Américains attachés à la cause royale, qui voudraient quitter les provinces révoltées.

La société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce, accorda, la même année, une médaille d'or à M. *Strachey*, pour avoir récolté en Floride d'aussi bon indigo que celui de Guatémala.

Le 26 novembre 1775, le colonel Tonyn eut une conférence avec les Indiens à Picolata, et renouvela alliance avec eux. En même temps, il autorisa des corsaires, et fit brûler en effigie Jean Hancock et Samuel Adams, dans un endroit que les Espagnols choisirent, trente-six ans après, pour élever un monument en l'honneur des cortès (2).

Tonyn publia, en 1778, une proclamation pour inviter les habitants de la ville de Saint-Jean et de *Mosquito* à se réunir aux troupes royales pour résister aux projets des colons voisins.

En 1778, les Américains envoyèrent une expédition pour réduire Saint-Augustin et la Floride orientale; elle se composait de deux mille hommes de milices de la Caroline méridionale et de la Géorgie, et de quelques centaines de troupes continentales aux ordres du général *Robert Howe*. Ce général s'avança jusqu'à la rivière de Sainte-Marie; mais plus d'un quart de ses troupes ayant succombé à une maladie mortelle, il fut obligé de battre en retraite.

Pendant la guerre de la révolution, une partie des habitants de la Floride embrassa la cause des colons; mais le plus grand nombre resta fidèle à celle du roi.

Le général *Bernardo de Galvez*, commandant général des troupes espagnoles, força, en 1779, la garnison de *Bâton-Rouge*, aux ordres du lieutenant-colonel *Dickson*, à rendre cette place.

Soixante un des habitants les plus recommandables des Carolines furent embarqués, en 1780, à Charleston, et transportés à Saint-Augustin pour y être gardés prisonniers.

Le gouverneur de la Louisiane, don *Bernardo de Galvez*, débarqua le 25 février 1781, avec un corps de troupes, à trois lieues de Mobile. Le 12 mars, il dressa une batterie contre le fort, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre, le 14, au moment où onze cents hommes de troupes régulières, et quelques Indiens *Talapooses* aux ordres du major-général Campbell, venant de Pensacola, arrivaient en vue du camp espagnol.

Le 9 mai suivant, le fort de Pensacola fut aussi obligé de se rendre, par capitulation, à une escadre espagnole de quinze vaisseaux de ligne, ayant à bord sept à huit mille hommes commandés par Galvez. Le feu ayant pris à un magasin à poudre et ayant fait sauter le principal ouvrage avancé, cet accident détermina la garnison à capituler. La Floride rentra alors sous la domination espagnole.

En vertu de l'article 5 du traité de paix signé à Versailles, le 3 septembre 1783, l'Espagne rentra en possession de toute la Floride, et l'Angleterre acquit les îles Bahama.

Traité conclu à Pensacola, entre les Espagnols et les Indiens, le 31 mai 1784, et en vertu duquel les Talapooses et les Seminoles de la Floride orientale et occidentale furent déclarés sujets de l'Espagne et investis des mêmes droits que les blancs.

Au mois de juin 1784, le gouverneur *Zespedez*, à la tête de quelques troupes, prit possession de Saint-Augustin, au nom de S. M. catholique. Les habitants anglais s'embarquèrent à Amelia et à Saint-Jean, pour aller s'établir dans les Indes occidentales ou à la Nouvelle-Ecosse.

Le 10 octobre 1803, don *Enriqui White*, colonel et gouverneur de la Floride orientale, publia une proclamation concernant la concession et la division des terres.

Le 4 juillet 1810, il se tint une assemblée à l'effet d'établir le gouvernement républicain dans la Floride occidentale, et de demander son admission au nombre des états de l'union américaine. Des agents furent envoyés dans ce but à Washington.

Le gouvernement des Etats-Unis, dans la crainte que l'Espagne ne cédât cette colonie à quelque puissance européenne, fit une loi, en 1811, qui autorisait le pouvoir exécutif, en cas de besoin, de s'emparer de la Floride, en entier ou en partie, et de la retenir jusqu'à ce qu'il en fût décidé autrement par un traité. Par un second acte de même date, il alloua 800,000 dollars pour l'exécution de ce décret; et l'île d'Amélie ayant été choisie, vers cette époque, par les négociants anglais pour débarquer leurs marchandises, afin d'éluder ainsi la loi promulguée par le gouvernement des Etats-Unis, qui défendait toute communication avec les nations d'Europe ennemies, le général Mathews en prit posses-

(1) *Stoddard's Sketches of Louisiana*, p. 121. Philadelphia, 1812.

(2) *Forbe's Sketches of Florida*, page 30.

sion, ainsi que de plusieurs autres parties de la Floride orientale, qui furent aussitôt rendues à l'Espagne.

En 1812, les Etats-Unis, réclamant, en vertu du traité de cession de la Louisiane, signé en 1803, le pays situé à l'ouest de la rivière de *Perdido*, s'emparèrent de *Bâton-Rouge*, ville de la Floride occidentale, et prirent possession du district de la Mobile, comme fesant partie de la Louisiane.

En 1814, une expédition anglaise est dirigée de Pensacola contre les Etats-Unis. Ceux-ci prennent alors possession de la Floride. Le général *Andrew Jackson*, avec un corps de troupes réglées et de volontaires, part de la Mobile et s'empare de Pensacola. Le 8 novembre, le fort de *Barancas* est détruit par les Anglais.

En 1818, le congrès américain autorisa le président des Etats-Unis à s'emparer de la Floride occidentale, ou de telle autre partie de la péninsule qu'il jugerait à propos d'occuper, pour garantir les citoyens de l'Union contre les incursions des Indiens du voisinage; et le 28 mai, le général Jackson entra dans Pensacola. Il se rendit maître de Saint-Marc presque dans le même temps, battit huit ou neuf cents guerriers Séminoles, et fit la conquête de la Floride occidentale.

Les Anglais se plaignirent de la prise de Pensacola et de l'occupation de la Floride par les troupes des Etats-Unis, qui, disaient-ils, voulaient leur fermer le passage du canal de Bahama, dont la navigation leur était si nécessaire, et *Don Luis de Onis*, ambassadeur espagnol à Washington, protesta contre l'occupation de ce pays par les Américains. Une flotte espagnole, envoyée de Cadix pour en reprendre possession au nom de Ferdinand VII, rencontra des corsaires et fut forcée de rebrousser chemin. Enfin, le 8 juin 1818, le colonel américain *King*, que le général Jackson avait laissé avec huit cents hommes, reçut ordre de remettre aux Espagnols le fort de Pensacola; mais le gouvernement des Etats-Unis garda celui de Saint-Marc, attendu que les Espagnols n'y avaient pas une force suffisante pour empêcher les incursions des Indiens ennemis. Le 2 du même mois, deux émissaires anglais, nommés *Ambruster* et *Arbuthnot*, furent arrêtés à Saint-Marc, condamnés à mort par un conseil de guerre, et exécutés, pour avoir entretenu des intelligences avec le gouverneur de la Nouvelle-Providence, et avec les Indiens et les noirs libres des Florides, dans le dessein de les exciter à la guerre contre les Etats-Unis. La conduite du général Jackson, désapprouvée d'abord par le gouvernement, reçut plus tard l'approbation du président Monroe et du congrès.

Le 29 août 1818, *Don Joseph Pizarro*, ministre des affaires étrangères d'Espagne, remit au ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Madrid, une protestation contre l'occupation d'une partie de la Floride par les troupes du général Jackson. Il y est dit: « Que, d'après la nature des griefs et des hostili-» tés ci-dessus indiqués, le cours des négociations entre les » deux puissances est et demeure suspendu, jusqu'à ce qu'il » plaise au gouvernement des Etats-Unis, 1°. de réprouver la » conduite du général Jackson d'une manière conforme à l'hon-» neur de S. M., ce qui ne peut se faire autrement qu'en dé-» sapprouvant les excès commis; 2°. de donner des ordres » pour que les choses soient remises sur le pied où elles étaient » avant l'invasion; 3° d'infliger une punition convenable à » l'auteur de tous ces désordres. »

CESSION DES FLORIDES AUX ÉTATS-UNIS. — La vente des deux Florides, que le roi d'Espagne fit aux Etats-Unis, le 22 février 1819, et qu'il refusa de ratifier le 13 avril de l'année suivante, fut enfin consentie par ce prince et autorisée par les cortès, le 24 octobre 1820. Cette vente fut confirmée par le sénat des Etats-Unis, le 22 février 1821. S. M. se démet en faveur des Etats-Unis de toute domination et souveraineté sur le territoire qui lui appartenait à l'est du Mississipi, et qui est connu sous le nom de Floride orientale et occidentale; elle leur abandonne en même temps les îles adjacentes, et leur cède les archives des deux provinces. Il est convenu, par le même traité, que la ligne de démarcation entre les Etats-Unis et le royaume de Mexico, serait formée par la rivière de Sabine, depuis son embouchure jusqu'au 32° de latitude; ensuite par une ligne tirée vers le nord jusqu'à la rivière Rouge de Natchitoches, par le 102° 25′ de long. occid. de Londres, puis par une seconde ligne droite qui suit le cours supérieur de la rivière de l'Arkansas; et enfin, par une ligne parallèle à l'équateur, tirée de la source de l'Arkansas, par le 42e de latitude, jusqu'à la mer du sud. Les Etats-Unis s'obligent, par ce traité, à prendre à leur charge toutes les réclamations élevées par des citoyens de l'union contre l'Espagne, jusqu'à concurrence de 5 millions de dollars, payables aux négocians dont les propriétés auraient été séquestrées dans les ports d'Espagne. Enfin, les Etats-Unis abandonnent toutes leurs prétentions au pays du Texas, beaucoup plus vaste, plus riche et plus fertile que les Florides. Ces dernières, toutefois, leur sont plus importantes à cause de leur position géographique.

Par l'article V de ce traité, le gouvernement des États-Unis garantit aux habitans de la Floride, le libre exercice de leur culte, et ceux d'entre eux, qui désireront, dans la suite, se rendre aux possessions de l'Espagne, pourront vendre et exporter leurs effets sans payer de droits.

Art. VIII. Toutes les cessions de terres faites par S. M. C., ou par les autorités compétentes à cet effet, antérieurement au 24 janvier 1818, sont confirmées; mais celles dont les cessionnaires n'auront pas rempli les conditions voulues par l'acte de cession, à l'époque de la ratification du présent traité, sont déclarées nulles et de nul effet. Il en est de même de toutes celles qui auront été faites postérieurement au 24 janvier 1818, époque à laquelle le gouvernement de S. M. C. a proposé pour la première fois, aux États-Unis, la cession des Florides.

Art. XV. Les États-Unis, voulant favoriser le commerce des sujets de S. M. C., sont convenus d'admettre les navires espagnols chargés de productions ou de marchandises de l'Espagne dans les ports de Pensacola et de Saint-Augustin, durant l'espace de douze ans, en payant les mêmes droits que les navires des États-Unis.

Le 9 mars 1820, rapport du comité des relations extérieures, qui avait été chargé de rédiger un bill pour autoriser le président des Etats-Unis à prendre possession des deux Florides, et à y établir un gouvernement provisoire.

Le 10 mars 1821, *Jose Callava*, commissaire du gouvernement espagnol, fit la remise de la Floride occidentale au général André Jackson, commissaire des Etats-Unis.

Le 1er. juillet de la même année, le major-général André Jackson, gouverneur des provinces de Floride, exerçant les fonctions de capitaine-général et d'intendant de l'île de Cuba, publia une proclamation pour annoncer aux habitants que l'autorité de l'Espagne avait cessé dans ces provinces, pour faire place à celle des Etats-Unis, et qu'ils étaient appelés à jouir des mêmes droits et privilèges que les autres citoyens des Etats-Unis.

Le 3 juillet suivant, *Don Joseph Coppinger*, gouverneur de la Floride orientale, annonça aux habitants que la remise de ce pays serait faite, le 10 du même mois, au colonel *Robert Butler*, commissaire des Etats-Unis.

Le 15 juillet 1821, M. Pénières, ancien sous-agent des affaires indiennes dans la Floride, écrit au gouverneur-général Jackson une lettre dans laquelle il dit, que ce pays n'a jamais renfermé plus de dix mille blancs, et qu'ils sont réduits au-

jourd'hui à la moitié de ce nombre. Il évalue la population indienne à cinq mille, et celle des noirs marons à trois cents.

Dans une lettre écrite par George J. F. Clarke au capitaine J. R. Bell, commandant de la Floride orientale, et datée de Saint-Marys, le 15 août 1821, il est dit que, depuis que leur roi Payne trouva la mort, en 1812, en défendant vaillamment ses établissements d'Alachua, et depuis leurs défaites en 1818, les Indiens rouges n'ont plus formé un corps de nation. Les uns vivent de l'agriculture et de la pêche sur le bord des rivières, à l'est de Pensacola, et les autres portent du bois à Saint-Augustin et vont entièrement nus : leur nombre n'excède pas huit cents.

Par l'extrait d'une conférence qui eut lieu à Pensacola, le 18 septembre 1821, entre le général Jackson et trois chefs indiens, on voit que les Indiens rouges résidant dans la Floride s'élevaient à environ deux mille individus.

Le 30 mars 1822, le congrès américain rend un décret pour l'établissement d'un gouvernement provisoire dans la Floride. Il se compose d'un gouverneur élu pour trois ans, et d'un conseil législatif de treize citoyens des Etats-Unis, nommés tous les ans par le président et le sénat. Le pouvoir judiciaire réside dans deux cours supérieures, et dans autant de cours inférieures qu'il plaît au conseil législatif d'en établir. Les juges, qui sont aussi nommés par le président et le sénat, conservent leurs emplois pendant quatre ans. Ces deux cours supérieures ont leur siège A Saint-Augustin et à Pensacola. Les citoyens du territoire ont le droit d'envoyer un représentant au congrès des États-Unis. L'introduction des esclaves est prohibée.

Le 3 février 1823, mémoire adressé par le conseil législatif de la Floride au congrès des Etats-Unis, pour lui recommander la construction d'une route entre Pensacola et Saint-Augustin, et l'établissement dans le port de Pensacola d'un dépôt naval. Pour démontrer l'utilité de cette route, entre les capitales des deux Florides, le conseil dit, que la communication la plus praticable par terre est de plus de sept cent cinquante milles, par le territoire de l'Alabama et de la Georgie; et que le voyage par mer autour du cap est aussi difficile et aussi long que celui de Liverpool ou de Bordeaux. Il ajoute, pour prouver la supériorité du port de Pensacola sur tous les autres situés sur le golfe du Mexique, au sud de la Nouvelle-Orléans, que des vaisseaux tirant vingt-un pieds et demi d'eau, peuvent en tout temps franchir la barre et entrer sans danger dans le port; que le climat y est très-salubre, qu'on pourrait y stationner une force navale pour empêcher l'invasion de la Floride occidentale, et que le port offre une retraite sûre où l'on pourrait préparer toutes sortes d'expéditions (1).

Le gouvernement des États-Unis, voulant chasser les pirates qui infestaient le golfe de la Floride, avait stationné une escadre dans la petite île de *Huesso* ou *West-Key*, qui est appelée actuellement *Thompson*, en l'honneur du secrétaire d'état de la guerre de ce nom. Mais au mois de septembre 1823, il s'y déclara une fièvre épidémique qui enleva la plus grande partie des équipages.

(1) Documens officiels, deuxième session du quinzième congrès.

Note *A*. — *Route de Soto.* Il débarqua à la baie de Saint-Esprit, sur la côte occidentale de la presqu'île de la Floride; prit la direction du nord-est jusqu'à la source de la rivière de Matanças, qui va se jeter dans la baie de Saint-Augustin, tourna vers le nord, passa près des sources des rivières de Saint-Martin et de Saint-Pierre, et, se dirigeant vers le nord-ouest, franchit celles de Vasisa et de Touscaché. Soto hiverna chez les Apalaches, qui habitaient entre le Touscaché et la Talacatchina. Au printemps de 1540, il reprit sa route vers le N.-E., traversa les rivières de Caiouitas ou de Mai, de Tacatacourou ou de Seine, des Chaouanons ou d'Ediscou, et le Jourdain ou Santé, assez loin de leurs embouchures. A l'est de ce dernier, ayant remonté une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le nord, il la suivit jusqu'à une autre qui s'y rattache. Il franchit cette dernière, marcha ensuite pendant long-temps vers l'O. S. O., traversa près de sa source la rivière des Alibamous, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec la Mobile, passa celle-ci, et se dirigeant d'abord à l'ouest, et ensuite au nord-ouest, il franchit la Pascagoula et l'Yasous, et atteignit le Missisipi, près de Cappa. Ayant traversé ce fleuve, il s'avança jusqu'au lac Mitchigamia, mais ne chercha pas à pénétrer plus avant vers le nord. Il reprit la direction du sud, passa la rivière des Akansas, un peu au-dessus de sa jonction avec le Missisipi, pénétra au nord-ouest par les sources de deux affluens de la rivière Rouge jusqu'à Caligoa, descendit au pays des Tonicas près de la rivière des Ouachitas, et se dirigeant vers l'est, repassa les mêmes affluens de la rivière Rouge; et étant arrivé à Guachacoya, sur les bords du Missisipi, non loin du confluent de cette dernière, il y mourut (1).

Moscoso, son successeur, prit la route de l'O. et du N.-E., jusqu'au bourg de *Nacanné*, qui est situé près de la rivière des Cenis ou de la Trinité, et gagna le Mexique.

Herréa, dans sa *Descripcion de las Indias occidentales*, p. 15, parle d'un autre voyage exécuté vers la même époque, en moins de deux ans, de la Floride à la Nouvelle-Espagne, par *Juan Pardo*, habitant de Cuença, mais n'indique pas la route qu'il a suivie.

Nous avons suivi, pour l'orthographe des noms propres de la Floride, l'édition des Décades de Herréra, publiée à Madrid en 1725 et 1726, en cinq volumes in-folio (imprimerie royale). Plusieurs de ces noms se trouvent écrits différemment dans « la Florida del Ynca, » édition de Lisbonne, 1605, petit in-4°. Par exemple : on y voit écrit *Hirrihigua*, au lieu de *Hirrihiagua*; *Vitachuco*, pour *Vitacucho*; *Altapaha*, pour *Atalpaha*; *Guachoya*, pour *Guachacoya*; *Quigualtanqui*, pour *Quigualtangui*; etc.

(1) La route de Soto est tracée sur la carte de Homan, publiée en 1712. — *Amplissimæ regionis Mississipi seu provinciæ Ludovicianæ à R. P. Ludovico Hennepin Francisc. miss. in America septentrionali, anno 1687. detectæ, nunc gallorum coloniis et actionum negotiis toto orbe celeberrimæ nova Tabula edita à Jo Bapt. Homanno*, s. c. m., *geographo Norimbergæ.*

MEXIQUE,

OU NOUVELLE ESPAGNE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Situation et étendue. Le Mexique est situé entre les 15° 53′ et 42° de latitude septentrionale, et les 95° 55′ et 126° 25′; et, y compris le Yutacan, entre les 89° et 126° 25′ de longit. occident. de Paris. Il est borné au nord et au nord-est par les États-Unis; à l'est par la rivière Sabine et le golfe du Mexique; au sud-est par le royaume de Guatemala et l'Océan Pacifique, et à l'ouest par le même Océan et le golfe de Californie. Il est baigné par l'Océan Pacifique depuis le 42° de latitude septentrionale jusqu'à Tonaloa, ou la baie de Tehuantepec. La ligne de démarcation orientale du Mexique, qui le sépare du Guatemala, commence à la baie de Honduras, embrasse la presqu'île de Yucatan, traverse le lac de Terminos, et va directement au sud aboutir à Tonaloa. Le golfe du Mexique en forme la limite orientale depuis le lac Terminos jusqu'au Rio-Mexicana. Les limites entre le Mexique et les États-Unis sont la rivière Sabine, depuis son embouchure jusqu'au 32° de latitude nord; une ligne droite, tracée de ce point par 96° 35′ de longitude ouest, jusqu'au Rio-Roxo de Natchitoches, ou rivière Rouge, qui fait la séparation jusqu'au 102° 25′ (23° de Washington) de longitude, et 33° 30′ de latitude nord; de là, une seconde ligne droite qui est dirigée au nord jusqu'à la rivière Arkansas, et suit le cours de cette rivière jusqu'à sa source, par latitude nord 42°, et enfin ce parallèle jusqu'à la mer du Sud; mais si la source de cette rivière se trouve au nord ou au sud de ce parallèle, on tracera de la source de l'Arkansas une ligne qui ira joindre le 42° de latitude, lequel formera la limite septentrionale entre les deux états. Toutes les îles de la Sabine, de la rivière Rouge et de l'Arkansas appartiennent aux États-Unis; mais la navigation de ces rivières, jusqu'à la mer, est commune aux habitants des deux nations (1).

Avant la dernière révolution, la nouvelle Espagne comprenait le Mexique proprement dit (*el Reyno de Mexico*) et *las Provincias Internas* (*las Provincias internas orientales et occidentales*). Elle occupait, suivant M. de Humboldt, une étendue territoriale de cent dix-huit mille quatre cent soixante-dix-huit lieues carrées, de vingt-cinq au degré, savoir: le Mexique, cinquante-un mille deux cent quatre-vingt-neuf lieues carrées, et las Provincias, soixante-sept mille cent quatre-vingt-neuf lieues carrées. « Deux tiers sont situés sous la zone tempérée; le tiers, renfermé dans la zone torride, jouit en grande partie, à cause de l'extrême élévation de ses plateaux, d'une température analogue à celle qu'on trouve au printemps dans le midi de l'Italie et de l'Espagne. » La surface actuelle du Mexique, selon le même auteur, est de soixante-quinze mille huit cent trente lieues carrées, de vingt au degré équinoxial. (1)

Le plateau, ou plaine, qui traverse le Mexique dans toute son étendue, est élevé de sept mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et les montagnes les plus hautes qui s'y trouvent, ont plus du double de cette élévation. Le Popocatepel, par exemple, est à dix-sept mille sept cent seize pieds au-dessus de l'Océan. Cette immense plaine est en général très-fertile. Le long des côtes, le terrain est bas, jusqu'à cinq ou six lieues dans l'intérieur, depuis l'embouchure de la Sabine jusqu'à celle de la Guadalupe, sur une étendue de deux cent quatre-vingt-dix lieues, excepté en deux endroits, savoir: à Matagorda, à l'embouchure de cette dernière rivière, et à Galveston, à l'embouchure de la rivière de la Trinité.

Climat. Le climat y varie suivant les situations. Celui des parties basses de la région méridionale est chaud durant toute l'année; dans les plaines élevées, au contraire, on jouit d'un printemps éternel, la température y variant rarement de plus de neuf ou dix degrés, tandis que les sommets des Cordillères sont toujours couverts de neige. On en transporte annuellement une quantité prodigieuse, des montagnes de Popocatepetl et d'Iztanihuatl, ou Sierra Nevada, à Mexico, qui est à treize lieues, et à Gilopoli et Cholula pour refroidir et glacer les liqueurs. Les habitants des côtes orientales et occidentales sont sujets à des flux de sang et aux fièvres, particulièrement entre Tabasco et la rivière Mexicaine. Les deux grands ports de commerce, Véra-Cruz, à l'est, et Acapulco, à l'ouest, sont fort insalubres. La température moyenne du littoral, d'après M. de Humboldt, « est de vingt-cinq à vingt-sept degrés centigrades; celle du plateau central, célèbre par la grande salubrité de l'air qu'on y respire, est de seize à dix-sept degrés. Les pluies sont peu abondantes dans l'intérieur, et la partie du pays la plus peuplée manque de rivières navigables ».

Rivières. La nouvelle Espagne est arrosée par un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont le *Rio*

---

(1) *Treaty of amity, settlement and limits between the United States of America and his Catholic Majesty, signed at Washington, the 22d. day of February*, 1819, *State-papers, 1st. session, of 16th. congress.*

(1) Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Monde, *tom. III*, par M. de Humboldt.

Voir aussi sa grande et belle carte de la Nouvelle-Espagne, et des pays limitrophes, situés au nord et à l'est.

Bravo del *Norte* et le *Rio Colorado*. La première prend sa source dans la partie septentrionale, appelée Sierra Verde, et va porter ses eaux à l'Océan Atlantique, après un cours d'environ cinq cent cinquante lieues, dont deux cents à deux cent cinquante sont navigables. — Le Rio Colorado sort du revers opposé des mêmes montagnes, et se jette dans le golfe de Californie, à son extrémité supérieure. Le *Gila*, qui en est l'affluent oriental, s'y décharge près de son embouchure, après un cours de cent soixante lieues.

Le *Guadalaxara*, ou *grande rivière*, appelée *Tolototlan* par les naturels du pays, se rend à l'Océan Pacifique par vingt-deux degrés de latitude nord, après un cours de plus de cent-soixante-quinze lieues.

Lacs. Le lac de *Chapala*, situé à soixante-cinq lieues de Mexico, a environ trente-cinq lieues de long sur huit de large. Les lacs de *Tezcuco* et de *Chalco*, situés dans la vallée du Mexique, ont trente-cinq lieues de circonférence.

Tremblements de terre. En 1530, il y eut un violent tremblement de terre à Mexico, qui fit fuir tous les habitants dans la campagne. En 1611, il y en eut un second qui renversa un grand nombre de maisons. Il en arriva encore d'autres pendant la nuit du 24 août 1695, le jour de la fête de Saint-Barthélemy de l'année suivante, le 16 août 1711, et, en 1742, un cinquième qui détruisit les murs de la Véra-Cruz. Le tremblement de terre du 4 avril 1768 se fit sentir dans toute l'étendue du nouveau continent. Il y en eut un autre le 12 avril 1787 (1).

Volcans. Pendant le séjour que Cortez fit à Tlascala, en septembre 1519, il envoya Diégo de Ordaz visiter le volcan de Popocatepetl, qui est situé au sommet d'une colline, à huit lieues de cette ville. Au rapport des Espagnols, il jetait alors des flammes et de la fumée, pour la première fois, depuis plusieurs années. Diaz l'appela le volcan de *Guaxocingo*. En 1522, les Espagnols en avaient extrait du soufre pour faire de la poudre à canon (2). Il se trouve dans l'intendance de Puebla, à douze ou treize lieues de Mexico, et au sommet de la plus haute montagne de ce pays, qui est à dix-sept mille sept cent seize pieds au-dessus du niveau de l'Océan. En 1540, il y eut une nouvelle éruption qui inonda de cendres les campagnes voisines de Guaxocingo, de Quitlaxopan, Tépéaca, Cholula et de Tlascala, et détruisit les herbages et les arbres fruitiers.

Le *Pojauhtecatl*, ou *volcan d'Orizaba*, est situé à la hauteur de dix-sept mille trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, au sommet d'une montagne éternellement couverte de neige; il se forma en 1545, et continua à vomir de la fumée pendant vingt ans. L'éruption du petit volcan de Tuxtla, arrivée le 2 mars 1792, couvrit de cendres les toits des maisons d'Oaxaca, de Véra-Cruz, et même de Perote, qui en est éloigné de cinquante-sept lieues, et où le bruit souterrain ressemblait à des détonations de grosse artillerie. — Le volcan de *Xorullo* ou de *Juruyo*, dans l'intendance de Valladolid, se forma dans la nuit du 29 septembre 1759, et resta en éruption jusqu'au mois de février suivant. Il lança des cendres jusqu'à la distance de quarante-huit lieues. M. de Humboldt descendit dans le cratère, en 1803, par une température de 139° de Fahrenheit. (59° 4 centig.) Ce dernier est à deux cent soixante-trois toises au-dessus des plaines adjacentes. — Le volcan de *Colima*, dans l'intendance de Guadalaxara, qui vomit fréquemment des cendres et de la fumée, se trouve à neuf mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. M. de Humboldt remarque, « que le repos des habitants du Mexique est moins troublé par des tremblements de terre et par des explosions volcaniques, que celui des habitants du royaume de Quito et des provinces de Guatemala et de Cumana. Dans toute la nouvelle Espagne, il n'y a que cinq volcans enflammés, l'Orizaba, le Popocatepetl, les montagnes de Tustla, de Jorullo et de Colima (1).

Règne minéral. Les mines d'argent de Zacatecas et de Saint-Martin ont été découvertes en 1554, par Francisco Ybarra, sous la vice-royauté de Luis de Velasco. Les riches filons de Catorce le furent par don Sébastien Coronado et don Bernabo Antonio de Lepeda. M. de Humboldt évalue le nombre des mineurs du Mexique à environ trente mille, ce qui donne un sur deux cents habitants. Toutes les mines d'argent, dont le nombre excède trois mille, se trouvent dans les plateaux élevés. Il estime le produit de celles-ci à cinq cent trente-sept mille kilogrammes, et celui des mines d'or à seize cents kilogrammes: ce qui fait en tout vingt-trois millions de piastres. Les mines de l'Amérique espagnole rapportent annuellement quarante-trois millions cinq cent mille dollars. La nouvelle Espagne en fournit seule les deux tiers. Trois districts de mines, Guanaxuato, Zacatecas et Catorce, qui forment un groupe central placé entre les vingt-un et vingt-quatre degrés de latitude, donnent presque la moitié de tout l'or et de tout l'argent qui sont retirés annuellement des mines de la nouvelle Espagne.

Armée. M. de Humboldt dit que l'armée mexicaine était forte de trente mille hommes en 1803; mais que les troupes de ligne en formaient à peine le tiers. Au commencement de la dernière révolution, le Mexique entretenait sur pied environ dix mille hommes. La milice présentait, à la même époque, un effectif de vingt mille hommes. Pendant l'hiver de 1822, toutes les forces du Mexique ne montaient qu'à quarante mille sept cent soixante-quatre hommes, savoir: dix mille sept cent soixante-quatre de troupes de ligne, dont quatre mille cinq cents de cavalerie, et trente mille de milice (2).

Population. M. de Humboldt a évalué la population de la nouvelle Espagne, en 1803, à cinq millions huit cent trente-sept mille cent habitants, y compris celle des Provinces-Intérieures, qui était de quatre cent vingt-trois mille. Suivant cette estimation, la population du Mexique proprement dit, était de cent cinq habitants par lieue carrée; celle des Provinces-Intérieures, de six seulement, et celle du pays en général, de quarante-neuf (3). M. Navarro l'a estimée, en 1810, six millions cent vingt-deux mille habitants, parmi lesquels il y avait un million quatre-vingt-dix-huit mille blancs, et trois millions six cent soixante-seize mille Indiens. M. de Humboldt porte la population du Mexique, en 1823, à six millions huit cent mille, savoir:

3,700,000	de race pure.
1,230,000	blancs.
10,000	nègres.
1,860,000	de race mêlée.
6,800,000	

Toute cette population est concentrée principalement

(1) Herréra dit, dec. III, lib. I, cap. 2, que « la vallée d'Oaxaca, qui était sujette aux tremblements de terre, a cessé d'en éprouver depuis qu'on a commencé à y prêcher l'Evangile. »

(2) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 1 et 2.

(1) *Essai sur la Nouvelle Espagne*, lib. I, cap. 3.

(2) Notes on Mexico (by M. Poinsett), page 114. Philadelphie, 1824.

(3) De Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, tom. II, p 101-2.

dans les parties méridionales sur le plateau central, au-dessous du vingt-cinquième degré de latitude.

La partie septentrionale de la province de Durango, est bordée, sur une étendue de deux cents lieues, de tribus indépendantes et fort belliqueuses.

Les Indiens *Apaches*, qui occupent dans l'intendance de San-Luis-Potosi, une grande étendue de pays, appelée *Bolson-de-Mapimi*, et qui est située entre les rivières Conchos et Bravo del Norte, font de fréquentes incursions dans les établissements que les Espagnols ont formés dans les provinces de Caahahuila et de la nouvelle Biscaye. Les deux nations guerrières des *Lipanes* et des *Camanches* habitent sur les frontières de la première; les Apaches et les *Mescaleros* résident dans la partie occidentale.

Langues. On compte au Mexique vingt dialectes différents, dont quatorze ont leur grammaire et leur dictionnaire.

Population mexicaine à l'arrivée des Espagnols. Les troupes alliées de Tlascala, Cholula, Tepeyacac et de Huexotzinco, qui furent passées en revue à Tlascala, par le capitaine Ojeda, avant de partir pour le siége de Mexico, s'élevèrent à cent cinquante mille habitants. Cortez dit lui-même que le nombre des guerriers alliés qui l'accompagnèrent dans la guerre contre Quauquechollan, excédait cent mille; et que le nombre de ceux qui le suivirent au siége de Mexico ne pouvait être moindre de deux cent mille. D'un autre côté, les assiégés étaient si nombreux, que bien qu'il en périt cent cinquante mille durant le siége, ceux qui se trouvaient dans la ville après sa prise, remplirent les rues et les grandes routes pendant trois jours et trois nuits, suivant le récit de B. Diaz.

D'après le dénombrement des Indiens envoyés par le vice-roi du Mexique à l'historien Herréra, ils comptaient vers la fin du seizième siècle, dans les diocèses de Mexico, d'Angelopolé, de Michuacan et de Guaxaca, et dans les provinces du diocèse du Mexique, voisines de sa capitale, six cent cinquante-cinq principaux établissements, outre un grand nombre d'autres moins considérables qui en dépendaient et qui renfermaient quatre-vingt-dix mille familles indiennes tributaires. Le même historien ajoute que l'évêché de Tlascala contenait deux cents bourgades principales, plus de mille petits villages, et cent cinquante mille Indiens tributaires. Clavigéro avertit que les nobles, les Tlascalans et les autres tribus, qui assistèrent les Espagnols dans la conquête, ne sont pas compris dans ce dénombrement (1). Herrera dit que Mexico renfermait, à cette époque, trente mille maisons Indiennes et quatre mille familles Espagnoles. Depuis 1524 jusqu'en 1540, les moines franciscains baptisèrent plus de six millions d'Indiens, enfants et adultes, qui habitaient pour la plupart dans la vallée de Mexico et les provinces voisines. *Juan de Zumarraga*, premier évêque du Mexique dit que, dans l'espace de moins de huit ans, les religieux de l'observance régulière ont donné le baptême à plus de dix millions d'Indiens (2). Le missionnaire *Motolinia* en baptisa à lui seul plus de quatre cent mille. Clavigéro pense (Diss. VII) qu'on y trouve à peine actuellement la dixième partie de son ancienne population.

(1) Barthélemy de Las-Casas dit, en parlant de la Nouvelle-Espagne, que, sur un territoire qui s'étend à quatre cent cinquante lieues autour de Mexico, les Espagnols ont fait périr plus de quatre millions de naturels, hommes, femmes, enfants et vieillards, les uns par le feu, les autres par l'épée, ou dans la plus insupportable servitude.

(2) Dans sa lettre du 12 juin 1531, adressée au chapitre général des religieux de saint François, assemblé à Toulouse en 1532.

Antiquités. Elles sont décrites dans l'excellent ouvrage de M. de Humboldt, auquel nous renvoyons le lecteur.

Maladies. Le climat tempéré de la vallée de Mexico est très-favorable à la santé. Les fièvres intermittentes, les spasmes, et les affections pulmonaires sont fréquents dans les endroits chauds; et dans les autres parties, on est exposé aux fièvres aigües et catarrhales, aux fluxions et aux pleurésies. Les maladies épidémiques y font aussi de grands ravages. L'épidémie de 1545 enleva quatre-vingt mille Indiens; celle de 1576, plus de deux millions dans les diocèses de Mexico, d'Angélopoli, de Michuacan et de Guaxaca (1). La même maladie se manifesta de nouveau en 1736, 1761 et 1762.

La petite vérole, qui fut apportée au Mexique par les Espagnols en 1520, enleva plus de vingt-cinq mille personnes. En 1779, neuf mille succombèrent à cette dernière maladie dans la capitale; et ce ne fut qu'en 1804, qu'un Irlandais, nommé Thomas Murphy, qui était venu des États-Unis s'établir à la Véra-Cruz, y apporta le vaccin. Le *vomissement noir* était inconnu au Mexique avant l'année 1726. (Clavigéro.)

Instruction publique. Quoique la théologie ait été de tout temps l'étude favorite des habitants du Mexique, celle des sciences et de la littérature n'a pas été négligée. On enseigne dans l'université de Mexico les mathématiques, la chimie, la minéralogie et la botanique. Cet établissement, fondé en 1551, est richement doté et compte deux cent cinquante docteurs. Il y a aussi un jardin botanique, une école des mines et une académie des beaux-arts. Le collége de *Santa Maria de Todos los Santos*, institué en 1682, par l'archevêque de Mexico, a treize professeurs. Deux autres beaux colléges, établis par les jésuites, existent encore. Il s'y trouve aussi un grand nombre d'écoles publiques dirigées par des ecclésiastiques.

Biens du Clergé. Avant la dernière révolution, on les évaluait à environ dix millions de livres sterling. Le capital en était placé en rentes foncières.

Évêchés et leurs revenus.

Archevêché de Mexico	130,000 piastres.
Évêché de la Puébla	110,000
de Valladolid	100,000
de Guadalaxara	90,000
de Durango	35,000
de Monterey	80,000
de Yucatan	20,000
de Oaxaca	18,000
de Sonora	6,000

Agriculture. M. de Humboldt fait observer que la banane, le manioc, le maïs, les carottes et les pommes de terre, font la base de la nourriture du peuple.

Le maïs, cultivé dans les régions chaudes à neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est la nourriture ordinaire des habitants. Son rapport habituel est de cent quarante pour un; mais dans les sols les plus fertiles, il s'élève fréquemment de trois à quatre cents.

Le froment, dont la culture a été introduite vers l'an 1530, croît dans les provinces méridionales, à la hauteur de deux mille six cent cinquante à quatre mille deux cent

(1) Suivant le relevé des listes de mortalité, envoyées par le curé au vice-roi, le nombre des décès s'éleva à plus de deux millions. — Padilla, *Historia de Mexico*, cap. 33. — Clavigéro, *Dissert. VII.*

cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pommes de terre qui ont été importées du Pérou au Mexique peu de temps après la conquête, y sont généralement cultivées. Les bananes, dont le produit comparé à celui du blé est dans le rapport de cent trente-trois à un, et à celui des pommes de terre dans la proportion de quarante-quatre à un, est d'une culture si facile et procure une nourriture si abondante, qu'un homme travaillant deux jours par semaine peut nourrir une famille entière. Cettte plante vient à la hauteur de plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On y cultive aussi le manioc ou cassava, et une grande variété de plantes culinaires. Le sol est favorable à presque toutes les espèces d'arbres fruitiers; mais la vigne, l'olivier et le mûrier n'y ont jamais été cultivés, par une défense expresse de la cour d'Espagne. Le sucre, le coton, le cacao et l'indigo réussissent entre les dix-neuf et vingt-deux degrés de latitude nord, à une élévation de deux mille six cents pieds. Le jus fermenté du *maguey*, (agave) nommé *pulque*, était la boisson ordinaire des Mexicains Indigènes.

La vanille des forêts de Quilate offre une récolte annuelle de neuf cents milliers. Le tabac est cultivé avec soin dans les districts d'Orizaba et de Cordova (1); la cire abonde dans le Yucatan; la récolte de cochenille d'Oaxaca est de quatre cent mille kilogrammes par an. Les bêtes à cornes se sont extrêmement multipliées dans les Provincias-Internas, et sur les côtes orientales entre Panuco et Huasacualco.

Commerce. Les exportations du Mexique consistent principalement en métaux précieux, cochenille et indigo; et les importations en draps fins, vins, eaux-de-vie, papiers et fers. Ces dernières ont été évaluées dernièrement à cinq millions de livres sterling, et les exportations à six millions huit cent quarante-six mille. En 1803, M. de Humboldt a évalué l'importation des productions et marchandises étrangères à vingt millions de piastres; et l'exportation des productions agricoles et manufacturières de la nouvelle Espagne, à six millions de piastres La Véra-Cruz était le grand entrepôt du commerce de ce pays. Il y arrivait annuellement environ deux cent cinquante bâtiments. Le commerce entre Acapulco, sur l'Océan Pacifique, et Manilla, se fesait par un navire ou gallion, de douze cents à quinze cents tonneaux. Il allait prendre dans cette île les plus riches productions des Indes et de l'Orient, qu'on transportait ensuite à travers les montagnes à la Véra-Cruz, d'où on les expédiait pour la Havane et l'Europe.

Revenus. Les revenus du Mexique furent évalués, en 1712,

à	16,000,000 francs.
Et en 1802, à.	101,000,000
Excédant.	85,000,000

En 1803, M. de Humboldt évalua le revenu brut à vingt millions de piastres, dont cinq millions cinq cent mille du produit des mines d'or et d'argent, quatre millions de la ferme du tabac, trois millions des Alcavalas, un million trois cent mille de la capitation des Indiens, et huit cent mille de l'impôt sur le pulque, ou suc fermenté de l'Agave.

Division de la Nouvelle Espagne, suivant M. de Humboldt (2). La Nouvelle Espagne est divisée en douze intendances, et trois districts ou provinces: la région située sous la zone tempérée, et qui occupe une superficie de quatre-vingt-deux mille lieues carrées, et une population de six cent soixante-dix-sept mille habitants, ou huit par lieue carrée; la région du nord, et celle de l'intérieur.

1°. *Provincia de Nuevo Mexico*. Elle s'étend le long du Rio del Norte, au nord du 32° de latitude.

2°. *Intendencia de Durango (Nueva Biscaya)*, au sud-ouest du Rio del Norte. Elle occupe le plateau central qui s'abaisse par une pente rapide de Durango à Chihuahua.

Région du nord-ouest, voisine du grand Océan.

3°. *Provincia de la Nueva California*, ou Côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, occupée par les Espagnols.

4°. *Provincia de la Antigua California*; son extrémité méridionale pénètre sous la zone torride (1).

5°. *Intendencia de la Sonora*. La partie la plus australe de Cinaloa, où se trouvent les riches mines de Copala et de Rosario, dépasse également le tropique du cancer.

Région du nord-est, voisine du golfe du Mexique.

6°. *Intendencia de San Luis Potosi*. Elle comprend les provinces de Texas, la colonie de Nuevo Santander et Cohahuila, le Nuevo Reyno de Léon, et les districts de Charcas, d'Altamira, de Catorce et de Ramos. Ces derniers forment l'intendance de San Luis proprement dite. La partie australe qui s'étend au sud de la Barra de Santander et du Réal de Catorce, est située sous la zone torride.

Superficie. Trente-six mille cinq cents lieues carrées. — *Population*. Cinq millions cent soixante mille habitants, ou cent quarante-un par lieue carrée.

Région centrale.

7°. *Intendencia de Zacatecas*, à l'exception de la partie qui s'étend au nord des mines des Fresnillo.
8°. *Intendencia de Guadalaxara*,
9°. *Intendencia de Guanaxuato*.
10°. *Intendencia de Valladolid*.
11°. *Intendencia de Mexico*.
12°. *Intendencia de la Puebla*.
13°. *Intendencia de la Véra-Cruz*.
14°. *Intendencia de Oaxaca*.
15°. *Intendencia de Mérida*.

Intendance de Mexico.

Cette intendance, située sous la zone torride, est comprise entre les 16° 34′ et 21° 57′ de latitude nord. Elle a cent trente-six lieues dans sa plus grande longueur, quatre-vingt-douze dans sa plus grande largeur, et cinq mille neuf cent vingt-sept lieues carrées de superficie. Elle est baignée par l'Océan Pacifique depuis Acapulco jusqu'à Zacatula sur une étendue de cent dix lieues. Elle comptait, en 1803, un million cinq cent onze mille huit cents habitants, ou deux cent cinquante-cinq par lieue carrée. Les plaines de cette intendance sont élevées de plus de six mille pieds au-dessus du niveau du pays environnant, et de près de neuf mille au-dessus de celui de la mer. La montagne de Toluca, dont le sommet est éternellement couvert de neige, a quinze mille cent cinquante-six pieds d'élévation. Le lac de Tezcuco, qui couvre un espace de dix lieues carrées, est à sept mille soixante-huit pieds au-dessus de l'Océan.

(1) M. Poinsett porte à deux millions de livres pesant la quantité moyenne de tabac récolté au Mexique. Il s'en vend annuellement pour sept à huit millions de dollars, dont la moitié environ est prélevée par le fisc.

(2) *Essai politique*, liv. III, chap. 8.

(1) Voyez l'article *Californie*.

Villes remarquables de l'intendance de Mexico.

Mexico, appelée anciennement *Tenochtitlan*, capitale de la nouvelle Espagne, est située entre les lacs de Tezcuco et de Xochimilco (1). Elle fut rebâtie en 1522, par Fernand Cortez, qui en exempta les habitants de tout impôt. Antonio de Mendoza y fonda une Université, et fit venir des professeurs d'Espagne. Au mois d'octobre 1629, les eaux des lacs se débordèrent, et engloutirent plus de quarante mille personnes. Mexico renfermait, dit-on, autrefois cent quarante mille maisons. On y voit une centaine d'églises, et un grand nombre de couvents d'hommes et de femmes. Sa population, évaluée, en 1803, à cent trente-sept mille âmes, s'élève actuellement à plus de cent cinquante mille, dont une moitié se compose de blancs, et l'autre de noirs, d'Indiens et de métis.

Tezcuco a une population de cinq cents habitants.

Cuyoacan possède un couvent de femmes fondé par Fernand Cortez, et dans lequel il avait témoigné le désir d'être enterré.

Tacubaya est située à l'ouest de la capitale.

Tacuba, anciennement *Tlacopan*, est la capitale d'un petit royaume de Tepaneques.

Cuernavacca, autrefois *Quauhnahuac*, s'élève sur la pente méridionale de la Cordillère de Guchilaque.

Chilpantzinco; population, sept mille habitants.

Tasco (*Tlachco*).

Acapulco (*Acapolco*), port de mer sur l'Océan Pacifique, auquel abordaient les galions venant de Manille. La population, qui n'avait été que de quatre mille âmes, s'élevait alors à près de douze mille. Latitude nord, 16° 55', longitude ouest, 99° 15'. C'est à proprement parler le seul port de mer qu'il y ait sur cette côte. Il consiste en un beau bassin de dix milles de long sur trois de large. Il est entouré de montagnes volcaniques, et paraît avoir été formé par quelque tremblement de terre. Une île qui se trouve à l'entrée le partage en deux canaux. Cette ville, si importante autrefois, lorsque le commerce se fesait par le moyen de galions, est réduite aujourd'hui à la condition d'une misérable bourgade, habitée par une douzaine de familles espagnoles et une quarantaine de familles chinoises, mulâtres et noires. Elle est défendue par le château de Saint-Diégo, qui s'élève sur une langue de terre à l'entrée du port (2).

Zacatula, petit port de mer, sur la même côte, près de l'embouchure de la rivière du même nom.

Lerma, ville située à l'entrée de la vallée de Toluca.

Toluca (*Tolocan*).

Pachuca renferme des mines dont l'exploitation date de la même époque que celles de Tasco, les plus anciennes du pays.

Pachuquillo passe pour être le premier village chrétien que les Espagnols aient fondé au Mexique.

Cadercita.

San Juan del Rio.

Queretaro. La population de cette ville s'élevait, il y a quelques années, à trente-cinq mille habitants, dont onze mille six cents Indiens, quatre-vingt-cinq ecclésiastiques séculiers, cent quatre-vingt-un moines, et cent quarante-trois religieuses. Latitude nord, 20° 36'; long. O. de Paris 102° 31'. En 1822, on évalua sa population à environ trente mille. *(Notes on Mexico.)*

Intendance de Puebla ou de *Tlascala*. Elle est comprise entre les 16° 57' et 20° 46' de latitude nord, et est baignée, par le grand Océan, sur une étendue de 26 lieues. Elle compte deux mille six cent quatre-vingt-seize lieues carrées de superficie, et une population de huit cent treize mille trois cents habitants, ou trois cent un par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *La Puebla de los Angeles*, ou ville des Anges, capitale de l'intendance, fut bâtie, en 1531, par Sébastien Ramirez, président de la chancellerie du Mexique. Elle est située à sept mille trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de l'Océan, à cinq lieues de l'ancienne ville de Tlasrala, et à vingt-huit est-sud-est de Mexico. Sa population qui était, en 1803, de soixante-sept mille huit cents habitants, est actuellement de quatre-vingt-dix (1), dont la plupart sont Indiens. Latitude nord, 19° 15'; longitude ouest de Paris, 100° 23'.

Tlascala, qui comptait, à l'époque de la conquête du Mexique, une population de trois cent mille habitants, n'en renferme aujourd'hui que trois mille cinq cents, dont neuf cents Indiens.

Cholula, appelée *Churultecal* par Cortez, était aussi une des grandes villes du Mexique. Population, en 1823, de cinq à six mille habitants, la plupart Espagnols ou métis.

Atlixco.

Tehuacan de las Granadas, nommée autrefois *Teotihuacan de la Mizteca*, était un lieu de pélerinage très-fréquenté par les Mexicains, avant l'arrivée des Espagnols.

Tepeaca, ou *Tepeyacac*. Cette ville fesait partie du marquisat de Cortez. Il la nomma *Segura de la Frontera*.

Huacachula (Quauhquechollan) joli village indien, situé dans une riche vallée du district de Tepeaca.

Huojocingo, ou *Huetxocingo*, était autrefois la capitale d'une petite république du même nom, ennemie de celles de Tlascala et de Cholula.

Intendance de Guanaxuato. Elle est située sur le versant de la haute Cordillère d'Anahuac, et occupe une superficie de neuf cent onze lieues carrées. Population en 1803, cinq cent dix-sept mille trois cents habitants, ou cinq cent quatre-vingt-six par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Guanaxuato*, ou *Santa-Fé de Goanajoata*, s'élève à six mille huit cent trente-six pieds au-dessus de la mer, à environ soixante lieues de Mexico. Cette ville fut fondée par les Espagnols en 1554, et reçut le privilége de *Villa* en 1619, et celui de *Ciudad* le 8 décembre 1741. On y comptait, en 1803, soixante-dix mille six cents habitants, dont quarante-un mille dans l'enceinte de la ville, et vingt-neuf mille six cents mineurs qui habitent dans le voisinage. En 1822, sa population n'était que de quinze mille trois cent soixante-dix-neuf âmes, et celle du voisinage de seize mille quatre cent quarante-un. Elle a donc éprouvé une diminution de plus de la moitié de son ancienne population, trente-huit mille sept cent quatre-vingts habitants.

La population de *Valenciana* était réduite, en 1823, à quatre mille âmes, de vingt-deux mille qu'elle était quelque temps auparavant (2).

Salamanca, jolie petite ville située sur les bords de l'el Grande, rivière qui se jette dans le lac de Chapala.

(1) M. Bullock a inséré, dans la description du Mexique qu'il vient de publier, le plan de l'ancienne ville de Mexico, tel qu'il avait été dressé pour Cortez, par ordre de Montézuma, et qu'on croyait avoir été la proie des flammes il y a environ un siècle.

(2) *Tuckey's maritime geography*, vol. IV, art. *Nouvelle Espagne.*

(1) *Bullocks' Mexico*, p. 81.

(2) M. Poinsett, *notes on Mexico.*

Celaya.
Villa de Leon, dans une plaine.
San Miguel el Grande.
Salvatiera.

Intendance de Valladolid, ou de *Mechoacan*, qui fesait anciennement partie du royaume de Mechoacan, a environ soixante-dix-huit lieues de longueur et trois mille quatre cent quarante-six lieues carrées de superficie. L'Océan Pacifique la baigne l'espace de trente-huit lieues. Population en 1803, trois cent soixante-seize mille quatre cents habitants, ou cent neuf par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Valladolid*, ou *Mechoacan*, appelée par les Indiens *Guyangarço*, est située à six mille trois cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du niveau de la mer, à vingt-cinq lieues ouest de Mexico. Elle est le siége d'un évêché depuis 1544. Population en 1803, dix-huit mille habitants.

Pascuaro, sur le bord d'un lac du même nom, est une ville de six mille habitants, la plupart Indiens. C'est à Pascuaro que reposent les cendres de *Vasco de Quiroga*, premier évêque de Méchoacan, mort en 1556. Bienfaiteur des Indiens, dont il encouragea l'industrie en attribuant à chaque village une branche de commerce particulière, sa mémoire y est vénérée par eux depuis deux siècles et demi.

Tzintzonzan, ou *Huitzitzilla*, ancienne capitale du royaume de Méchoacan, ne renferme aujourd'hui que deux mille cinq cents habitants.

Intendance de Guadalaxara. Cette province, qui fait partie du royaume de *Nueva Galicia*, s'étend le long de l'Océan Pacifique l'espace de cent vingt-trois lieues, et occupe une superficie de neuf mille six cent douze lieues carrées. Population en 1803, six cent trente mille cinq cents habitants, ou soixante-six par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Guadalaxara*, sur la rive gauche du Rio de Santiago, est la résidence de l'intendant et d'un évêque, et le siége de la haute cour de justice. Population en 1803, dix-neuf mille cinq cents habitants: en 1809, quarante mille, et en 1823, soixante-dix mille. Elle est actuellement la seconde ville de l'empire sous le rapport de la population.

San Blas, port de mer à l'embouchure du Rio de Santiago, avec un arsenal. C'était autrefois le siége principal de l'administration de la marine de la vice-royauté de la nouvelle Espagne sur le grand Océan. La rivière de Santiago ouvre une navigation intérieure fort étendue, mais son embouchure est traversée par une barre qui n'a que douze pieds à marée haute. Le port est défendu par une batterie.

Une des îles Marie, nommée Saint-Georges, située au nord de Saint-Blas, présente un bon ancrage du côté de l'est. Cette île a neuf milles de longueur, et celle de Saint-Jean, treize milles (1).

Compostela, au sud de Tépic, fut bâtie par Nunez Gusman en 1531.

Aguas Calientes, petite ville, située au sud des mines de los Asientos d'Ibarra.

Villa de la Purificacion, appelée autrefois *Santiago de Buena Esperanza*, s'élève au nord-ouest du port de Guatlan, et est célèbre par le voyage de découverte qu'y fit, en 1532, Diégo Hurtado de Mendoza.

Lagos.

Colima, ville située à dix lieues de la mer, sur les frontières de la nouvelle Galice, fut fondée en 1522, par Gonzalo de Sandoval.

Intendance de Zacatecas. Elle a une superficie de deux mille deux cent cinquante-cinq lieues carrées, et renfermait, en 1803, cent cinquante-trois mille trois cents habitants, ou soixante-cinq par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Zacatecas* est situé à quatre-vingt-dix-sept lieues nord-nord-est de Mexico. C'est, après Guanaxuato, l'endroit qui renferme les plus riches mines de la nouvelle Espagne. Population en 1822, environ trente-cinq mille habitants.

Les villes de *Fresnillo* et de *Sombrerete* sont aussi situées dans le voisinage des mines.

Intendance d'Oaxaca, ou de *Guaxaca*. Elle est baignée par l'Océan Pacifique sur une longueur de cent onze lieues; renferme une superficie de quatre mille quatre cent quarante-sept lieues carrées, et cinq cent trente-quatre mille huit cents habitants, ou cent vingt par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Oaxaca*, ou *Guaxaca*, (*Huaxyacac*) appelé *Antequera* lors de la conquête, s'élève à l'entrée de trois grandes plaines, sur les bords du Rio Verde, qui va se jeter dans la mer près de Véra-Cruz. Elle contenait, en 1792, vingt quatre mille quatre cents habitants, la plupart Indiens ou mulâtres. Latitude nord, 17° 30′.

Tehuantepec, ou *Teguantepèque*, port de mer, situé au fond d'une anse du même nom, par latitude nord 16° 20′, long. O. de Paris, 97° 18′. Elle est habitée par deux mille six cents familles Indiennes et cinquante Espagnoles.

San Antonio de los Cues, ville très-peuplée, sur la route d'Orizaba à Oaxaca, et où l'on remarque des restes d'anciennes fortifications mexicaines.

Aguatulco, ou *Guatulco*, ville et port de mer, situés par latitude nord, 15° 44′. Elle a été prise et réduite en cendres par François Drake, en 1578, et une seconde fois, en 1587, par le capitaine Thomas Candish, qui y détruisit cent mille charges de cacao, provenant de Guatemala (1).

San Pedro, port de mer situé à trente lieues au sud de Guaxaca.

Embarcadero, autre petit port sur l'Océan Pacifique.

Intendance de Merida. Elle comprend la grande presqu'île de Yucatan, qui s'avance entre la baie de Campêche et celle de Honduras. Elle confine au sud au royaume de Guatemala, et à l'est, à l'intendance de Véra-Cruz, dont elle est séparée par le Rio Baraderas, qui est aussi appelé rivière des Crocodiles (*Lagartos*). Elle occupe une superficie de cinq mille neuf cent soixante-dix-sept lieues carrées, et renferme une population de quatre cent soixante-cinq mille huit cents habitants, ou soixante-dix-huit par lieue carrée. On y recueille une grande quantité de bois de Campêche. (*Hæmatoxylon Campechianum L.*)

Villes les plus remarquables. *Merida de Yucatan*, capitale, est située dans une plaine aride à dix lieues de la mer. Population en 1803, dix mille habitants. Le port de cette ville, nommé *Sizal*, est situé par latitude nord 21° 10′.

Campêche (2), sur le Rio de San Francisco, fut pris par le capitaine anglais Parker, en 1596; par le chevalier Christophe Mims, Anglais, en 1659; par des boucaniers français et anglais, en 1678; et par ceux de Saint-Domingue, qui ravagèrent le pays sur une étendue de six lieues. L'endroit où cette ville est bâtie, appelé *Quimpech* par les naturels,

(1) *Tuckey's Maritime Geography*, vol. IV, art. *Nouvelle Espagne.*

(1) Acosta, *Hist. nat. et mor. des Indes*, lib. IV, cap. 22.

(2) En langue maya, *Cam* signifie serpent, et *pèche*, le petit insecte (*acarus*), appelé par les Espagnols *garapata*, dont la piqûre cause des douleurs cuisantes.

fut découvert par Francisco Hernandez de Cordova, en 1517. Population de sept à huit mille habitants. Latitude nord 19° 50′, longitude ouest de Paris 92° 50′.

Valladolid. Population, deux mille cinq cents habitants.

Les Anglais ont des établissemens sur la côte orientale de la presqu'île de Yucatan, vis-à-vis de la Caye d'Ambregris. A l'ouest ils s'étendent jusqu'à l'embouchure du Rio Hondo, au nord de la baie de Hanovre.

Intendance de Véra-Cruz. Elle s'étend le long du golfe de Mexique, depuis le *Rio Baraderas* ou de Los *Lagartos*, jusqu'à la grande rivière de Panuco. Elle a deux cent dix lieues de longueur sur vingt-cinq à vingt-huit seulement de largeur, et occupe une surface de quatre mille cent quarante-une lieues carrées. Sa population était, en 1803, de cent cinquante-six mille habitants, ou trente-huit par lieue carrée. Cette intendance comprend l'ancienne province de Tabasco, qui avait cent lieues de long et soixante de large.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Véra-Cruz* est la résidence de l'intendant et le centre du commerce avec l'Europe et les Antilles. La plage sur laquelle elle s'élève s'appelait autrefois *Chalchiuhcuecan.* On nomme souvent cette ville *Véra Cruz Nueva* pour la distinguer de *Véra Cruz Vieja*, qui est située près de l'embouchure du Rio Antigua. *Villa Rica*, ou *Villa Rica de la Véra-Cruz*, qui fut commencée en 1519, était située à trois lieues de Compoalla, chef-lieu des Totonaques, et près du petit port de *Chiahuitzla.* Trois ans après, les Espagnols l'abandonnèrent pour aller fonder au sud de celle-ci une autre ville qui a conservé le nom d'Antigua. L'emplacement en était d'ailleurs fort insalubre. Ce fut le vice-roi, comte de Monterey, qui jeta les fondements de la ville actuelle, vers la fin du seizième siècle, à l'endroit même où Cortez avait débarqué, le 21 avril de l'année 1519. Le roi Philippe III lui accorda des privilèges en 1615. La rade de Véra-Cruz, qui a de quatre à dix brasses de profondeur, peut contenir environ cent navires. Elle est protégée par le fort de *Saint-Jean de Ulua*, qui s'élève dans une petite île à l'entrée du canal. Les remparts sont garnis de trois cents pièces de canon. Population, seize mille habitants en 1803; en 1823, sept mille selon M. Bullock (1). Elle est située à soixante-quinze lieues est-sud-est de Mexico. Latitude nord, 19° 11′. Longitude ouest, de Paris, 98° 29′.

Xalapa (*Xalapan*), ville située au pied de la montagne basaltique de Macultépec, à quatre mille deux cent soixante-quatre pieds au-dessus de l'emplacement de Véra-Cruz, sur la grande route qui va de cette dernière à Mexico. C'est la résidence habituelle des négociants de Véra-Cruz. On y voit un couvent de Saint-François, qui a été fondé par Cortez. Population en 1803, treize mille habitants; et aujourd'hui, quatorze mille, presque tous blancs. Selon M. Bullock, treize mille seulement en 1823. Voyez l'ouvrage déjà cité, p. 48.

Pérote (*Pinahuizapan*), ville située dans une plaine aride à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cordoba, sur la pente orientale de Pic d'Orizaba, renferme une population de six mille habitants.

Orizaba, ville à l'est de la précédente, un peu au nord du Rio Blanco. Population, six mille habitants.

Tlacotlalpan, chef-lieu de l'ancienne province de Tabasco.

Intendance de San Luis Potosi. Cette intendance, qui comprend toute la partie nord-est du royaume de la nouvelle Espagne, a près de deux cent trente lieues de côtes le long du golfe du Mexique, et couvre une surface de vingt-sept mille huit cent vingt-une lieues carrées. Population en 1803, trois cent trente-quatre mille neuf cents habitants, ou douze par lieue carrée.

Cette intendance se compose, 1°. de la province de San Luis, proprement dite, qui s'étend du Rio de Panuco au Rio de Santander, et qui renferme les riches mines de Charcas, de Potosi, de Ramos et de Catorce; 2°. le nouveau royaume de Léon, et la colonie du nouveau Santander, dans les *provincias Internas del Virreinato;* 3°. la province de Cohahuila, et 4°. celle du Texas dans les *Provincias Internas de la Comandancia géneral oriental.*

Suivant le mémoire présenté par *Don Miguel Ramas de Arispe*, délégué de cette intendance aux cortez de Cadix, ces quatre provinces occupent une étendue de côtes de deux cent vingt lieues le long du golfe du Mexique, et elles sont séparées du reste de la nouvelle Espagne par des chaînes de montagnes dont le passage est presque partout impraticable pour des chevaux, et où il n'y a de route sûre pour les voitures qu'à l'endroit où est située la ville de Saltillo.

Le *Coahuila*, la plus grande et la plus méridionale de ces provinces a deux cents lieues de longueur sur cent de largeur. Elle renfermait, en 1811, de soixante-dix à quatre-vingt mille habitants. La ville de *Saltillo* est le siége de l'administration fiscale des quatre provinces. On y compte six mille habitants. Celle de *Monclova*, chef-lieu du gouvernement militaire, est aussi regardée comme la capitale du Coahuila; mais le gouverneur général réside à Chepecahua, dans la nouvelle Biscaye. Il était autrefois indépendant du vice-roi du Mexique, et son autorité s'étendait aux quatre provinces. Mais il ne connaissait pas des matières financières et judiciaires.

La province du *Texas* fut peuplée, vers l'année 1660, par des habitants du Coahuila. Elle est située entre les 26° et 38° de latitude nord, et est bornée par le Rio del Norte, la rivière Rouge, la Louisiane et le golfe du Mexique. La forme en est triangulaire; elle a, dit-on, quatre cent douze lieues de longueur sur deux cent quarante-cinq de largeur. On y compte environ vingt-cinq mille Indiens, dont cinq mille guerriers, et quatre mille blancs. Ses principales villes sont: 1°. *San Antonio de Béjar*, qui en est le chef-lieu et qui est situé entre le Rio Nogales et le Rio San Antonio; 2°. *Espiritu Santo;* et 3°. le préside de *Nacodoches*, le fort le plus oriental de la province et qui est situé à soixante-huit lieues de celui de Clayborne, dans les États-Unis.

La province de *Léon*, ou le *nouveau royaume de Léon*, a cent lieues de longueur sur cinquante de largeur. Elle commença à se peupler il y a environ cinquante ans, et renferme actuellement de soixante-dix à quatre-vingt mille habitants. Ses villes principales sont: 1°. *Monte-del-Rey*, siége épiscopal, dont la juridiction s'étend aux quatre provinces, et qui renferme une cathédrale, un hôpital, un couvent et neuf mille habitants; 2.° *Linares*, et plusieurs autres.

La province de *Santander*, qui commença à être peuplée à la même époque que celle de Léon, contient une population de soixante à soixante-dix mille âmes. *Horcantas* en est la capitale.

San Luis Potosi, résidence de l'intendant, est situé dans la province de San Luis, proprement dite, et s'élève sur la pente orientale du plateau d'Anahuac, à l'ouest des sources du Rio de Panuco. Population, douze cents habitants.

El bravo de Santiàgo, le seul bon port de cette intendance, se trouve à l'embouchure du Rio Bravo del Norte, qui n'y a jamais moins de treize pieds d'eau, et qui est abrité par l'île de *Malahuitas.*

(1) *Six months' Residence and Travels in Mexico*, p. 25. London, 1824.

Intendance de Durango. Elle occupe l'extrémité septentrionale du grand plateau d'Anahuac, et a une superficie de seize mille huit cent soixante-treize lieues carrées. Sa population s'élevait, en 1803, à cent cinquante-neuf mille sept cents habitants, ou dix par lieue carrée. Cette intendance, plus connue sous le nom de *nouvelle Bisoaye*, dépend des *Provincias Internas occidentales*.

Villes les plus remarquables. *Durango*, ou *Guadiana*, située sur la rivière du même nom, à cent soixante-dix lieues de Mexico, et deux cent quatre-vingt-dix-huit de Santa-Fé. Cette ville est la résidence d'un intendant et d'un évêque. Elle fut fondée en 1559, sous l'administration de Vélasco-el-Primero, second vice-roi de la nouvelle Espagne, pour réprimer les incursions des Indiens Chichimeches. Population en 1803, douze mille habitants.

Chihuaga, résidence du capitaine général des *Provincias Internas*, est environnée de mines considérables. Sa population actuelle est d'environ dix mille habitants.

San Juan del Rio s'élève sur le bord sud-ouest du lac de Parras. Population en 1803, dix mille trois cents habitants.

Nombre de Dios; population, six mille huit cents habitants.

Papasquiaro, petite ville au sud du Rio de Nasas. Population en 1803, cinq mille six cents habitants.

Saltillo, ville sur les confins de la province de Cohahuila et du petit royaume de Léon. Population en 1803, six mille habitants.

Mapimis, près d'un désert du même nom. Population en 1803, deux mille quatre cents habitants.

Parras, près d'un lac du même nom.

San Pédro de Batopilas, à l'ouest du Rio de Conchos. Population en 1803, huit mille habitants.

San Jose del Parral, dont la population, qui s'élevait, en 1803, à cinq mille habitants, est actuellement de dix mille.

Santa Rosa de Cosiguiriachi, ville entourée de mines d'argent. Population en 1803, dix mille sept cents habitants.

Guarisamey, autre, près desquelles se trouvent des mines très-anciennes, sur le chemin de Durango à Copala. Population en 1803, trois mille huit cents habitants.

Intendance de la Sonora. Elle s'étend le long du golfe de Californie, l'espace de plus de deux cent quatre-vingt lieues, depuis la grande baie de Bayona, ou le Rio del Rosario, jusque près de l'embouchure du Colorado, appelé autrefois Rio de Balzas. On en évalue la superficie à dix-neuf mille cent quarante-trois lieues carrées, et la population à cent vingt-un mille quatre cents habitants, ou six par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Arispe*, situé près de l'Hiaqui, par latitude nord, 30° 36′, et longitude ouest, de Paris, 111° 18′, est la résidence de l'intendant. Population en 1803, sept mille six cents habitants.

Sonora, au sud d'Arispe. Population en 1803, six mille quatre cents habitants.

Culiacan, ville célèbre dans l'histoire mexicaine sous le nom de *Huicolhuacan*. Population en 1803, dix mille huit cents habitants.

Cinaloa, appelée aussi *la Villa de San Felipe y Santiago*, est située à l'est du port de Sainte-Marie-d'Aome, sur les bords de la rivière de Cinaloa; par latitude nord, 26°; à deux cent soixante lieues nord-ouest de Mexico. Population en 1803, neuf mille cinq cents habitants.

El Rosario, près des riches mines de Copala. Population en 1803, cinq mille six cents habitants.

Villa del Fuerte, ou *Montesclaros*, au nord de Cinaloa. Population en 1803, sept mille neuf cents habitants.

Los Alamos, entre le Rio del Norte et le Rio Mayo. Population en 1803, sept mille neuf cents habitants; population actuelle, dix mille.

Division militaire. En vertu d'un acte rendu par la junte souveraine, au mois de janvier 1822, l'empire fut divisé en six capitaineries générales (*capitanias-general*). La première comprend les provinces de Mexico, de Queretaro, de Guanaxuato et de Valladolid; la deuxième, celles de Puebla, Véra-Cruz, Oaxaca et de Tabasco; la troisième, celles de la Nnéva Galicia, de Zacatécas et de San Luis Potosi; la quatrième, qui porte le nom de capitainerie générale du sud, se compose des départements de Tlapa, de Chilapa, de Tixtla, d'Azuchitlan, d'Ométépec, de Téchan, de Tamitlépec et de Teposcolula; la cinquième, des provinces intérieures de l'est et de l'ouest; et la sixième, de la province de Mérida de Yucatan, qui était gouvernée par un capitaine général sous le gouvernement espagnol. Il fut aussi question d'en former une septième des provinces de Guatémala, mais celles-ci, aimant mieux conserver leur indépendance, s'y refusèrent (1).

La *Vallée de Mexico* fut connue originairement sous le nom d'*Anahuac* (2); mais on a depuis étendu cette dénomination à tout le territoire, naguère appelé la *Nouvelle Espagne*. Cette immense contrée se composait alors des royaumes de Mexico, d'Acolhuacan, de Tlacopan et de Michuacan, des républiques de Tlascala, de Cholula et de Huexotzinco, et de plusieurs autres États indépendants. Le plus occidental de ces royaumes était celui de Michuacan.

L'empire mexicain était compris entre les 14° et 21° de latitude nord, et les 271° et 283° de longitude est de l'île de Fer. Il s'étendait au nord jusqu'au pays de Huaxtécas; au nord-ouest à celui des Chichiméchas; à l'est aux États de Tlacopan et de Michuacan; au sud-est au Quauhtémallan; et au sud-ouest et au sud à l'Océan Pacifique.

Anciennes provinces du royaume du Mexique. Ce sont 1°. celles des *Otomies*, au nord; 2°. les *Mutlatzincas*, et des *Cuitlatecas*, au sud-ouest; 4°., des *Tlahuicas* et des *Cohuixcas*, au sud; 4°. au sud-ouest, après les états d'*Itzocan*, de *Jauhtépec*, de *Quauhquéchollan*, d'*Atlixo*, de *Téhuacan* et autres, venaient les grandes provinces des *Mixtecas*, des *Zapotécas*, et enfin celle des *Chiapanécas*; 5°. vers l'est se trouvaient les provinces de *Tépeyacas*, des *Popolocas*, et des *Totonacas;* 6°. les provinces maritimes, sur le golfe du Mexique, étaient *Coatzacualco* et *Cuetlachtlan*, que les Espagnols appellent *Cotasta*. Les provinces baignées par l'Océan Pacifique, étaient celles des *Coliman*, de *Zacatollan*, *Tototépec*, *Tecuantépec* et de *Xoconochco*.

Les possessions de l'empire du Mexique ne s'étendaient pas vers le midi, au-delà de Xoconochco, au nord plus loin que Tuzapan; à l'est au-delà de la rivière de Coatzacualco; vers le nord, le pays des Huaxticas leur servait de limite; au nord-ouest, elles confinaient à la province de *Tulba;* à l'ouest, à celle Tlaximalojan, au royaume de Michuacan, à l'Océan jusqu'à l'extrémité occidentale de la province de Coliman; au sud, elles s'étendaient jusqu'à la mer Pacifique, et le long de la côte de Xoconochco à Coliman.

Aucune des provinces comprises actuellement dans le diocèse de Guatémala, de Nicaragua et de Honduras, non plus que la Californie, ne dépendaient de l'empire mexicain.

Solis, Touron, et plusieurs autres historiens français et

(1) *Notes on Mexico*, etc. Appendix, p. 238.

(2) Anahuac signifiant *pres de l'eau;* d'où est dérivé le nom d'*Anahuatlaca*, ou *Nahutlaca*, qu'on donne aux nations policées qui habitaient sur les bords des lacs de Mexique (*Clavigéro*).

espagnols donnent au royaume de Mexique une plus vaste étendue. Ils pensent qu'il embrassait tout le pays situé entre l'isthme de Panama et la Californie; qu'il avait cinq cents lieues de long sur deux cents de large en plusieurs endroits, entre la mer du Nord et celle du Sud. Ce qui a induit ces écrivains en erreur, c'est d'avoir supposé qu'il n'y avait d'autre souverain dans l'Anahuac que celui de Mexico; que les rois d'Acolhuacan et de Tlacopan étaient ses vassaux, et que les États de Michuacan et d'Acolhuacan reconnaissaient son autorité. D'ailleurs, cet empire se fût étendu depuis l'isthme de Panama jusqu'au golfe ou détroit d'Anian; il eût occupé au moins 50°, et sa longueur eût été de mille, au lieu de cinq cents lieues.

Suivant M. de Humboldt, cet empire ne comprenait que les intendances de Véra-Cruz, d'Oaxaca, de la Puébla, de Mexico et de Valladolid, dont la surface est évaluée de dix-huit à vingt mille lieues carrées.

Le docteur Robertson dit, que les états des chefs de Tezcuco et de Tacuba ne le cédaient pas en étendue à ceux du souverain de Mexico; mais il diffère sous ce rapport avec tous les historiens de ce pays. Le royaume de Tezcuco ou d'Acolhuacan était borné à l'ouest en partie par le lac du même nom, et en partie par le Tzompanco et autres provinces mexicaines, et à l'est par le territoire de Tlascala; de sorte qu'il ne pouvait avoir plus de soixante milles d'étendue de l'est à l'ouest; il confinait au sud à l'État de Chalco, qui dépendait du Mexique, et au nord à la souveraineté de Huaxtécas, depuis la frontière de ce pays jusqu'à celle de Chalco, l'espace d'environ deux cents milles; ce qui constituait la plus grande longueur du royaume d'Acolhuacan, et ne formait pas un huitième de l'étendue des possessions mexicaines.

Les États du roi de Tlacopan ou de Tacuba étaient si resserrés, qu'ils méritaient à peine le nom de royaume; en effet, depuis le lac du Mexique à l'est jusqu'au Michuacan à l'ouest, ils n'avaient pas plus de quatre-vingts milles d'étendue, et leur largeur, entre la vallée de Tolaca au sud et le pays des Otomies au nord, n'était que de cinquante milles.

Suivant Cortez, la république de Tlascala avait quatre-vingt-dix lieues de circonférence. Mais il y a évidemment erreur dans cette estimation, car elle était tellement resserrée entre les possessions mexicaines et Tezcucanes et les États de Cholula et de Huexotzinco, qu'elle pouvait à peine avoir cinquante milles de long de l'est à l'ouest, et trente du nord au sud.

L'étendue du royaume de Michuacan, d'après Boturini, depuis la vallée d'Ixtlahuacan, près de Toloccan, jusqu'à l'Océan Pacifique, était de cinq cents lieues; il comprenait les provinces de Zacatollan, de Coliman, et le pays situé au nord-ouest de Coliman, que les Espagnols nomment *Provincia d'Avalos*. On sait cependant que ce royaume ne confinait pas à l'Ixtlahuacan, mais au Tlaximalojan, où aboutissaient les possessions mexicaines. On voit aussi, par la liste des tribus, que les provinces maritimes de Zacatollan et de Coliman appartenaient au Mexique. Les habitants du Michuacan ne pouvaient avoir étendu leurs possessions jusqu'à Xichu, sans avoir préalablement subjugué les barbares Chéchamécas. Le Michuacan ne comprenait donc pas au-delà de 3° de longitude, ni plus de 2° de latitude (1).

(1) *Clavigéro*, lib. I, et *Dissertacion VII*.

MEXIQUE.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DU MEXIQUE, AVANT LA CONQUÊTE DES ESPAGNOLS.

ORIGINE DES MEXICAINS SELON CLAVIGÉRO (1).

Les *Tollicas*, bannis de *Huchuetapallan*, province du royaume de *Tollan*, située au nord-ouest du Mexique, émigrèrent continuellement vers le midi, pendant l'espace de cent quatre ans. Ils s'arrêtèrent enfin dans un endroit à cinquante milles à l'est de celui où fut fondée, quelques siècles après, la ville de *Mexico*, et auquel ils donnèrent le nom de *Tollantzinco*. Environ vingt ans après, ce peuple, qui avait fait de grands progrès dans la civilisation, alla s'établir à la distance de quarante milles plus à l'ouest, sur les bords d'une rivière, où il bâtit la ville de *Tollan* ou *Tulla*. Cette ville si célèbre dans l'histoire du Mexique, devint la capitale du royaume de *Toltécan*, et la résidence de ses rois. Le commencement de leur monarchie date de l'année VIII *acatl* (l'an 607 de l'ère vulgaire), et dura trois cent quatre-vingts ans (2); mais cette nation ayant éprouvé une famine qui enleva une grande partie de sa population; le reste se dispersa, et la monarchie finit avec eux, l'an 1052.

Le pays d'*Anahuac*, appelé ensuite le *Mexique*, resta presque dépeuplé pendant un siècle, jusqu'à l'arrivée des *Chéchémécas*, qui eut lieu en 1170. Ce peuple, beaucoup moins civilisé, venait aussi d'un pays situé dans le nord de l'Amérique, et appelé *Amaquémécan*. Après avoir erré dix-huit mois, il s'arrêta aux ruines des établissements que les Toltécans avaient formés sur les bords du lac du Mexique; et son roi, *Xolotl*, fixa sa résidence à *Ténayuca*.

Environ huit ans après, arrivèrent les *Nahuatlachi*, sous la conduite de six chefs.

Vers la fin du douzième siècle, les *Acolhuas*, accompagnés de plusieurs de leurs princes, vinrent aussi s'établir dans ce pays.

Les *Aztécas* ou *Mexicains*, originaires d'*Aztlan*, pays situé au nord du golfe de Californie, se dirigèrent ensuite vers le pays d'Anahuac, et arrivèrent à Tula, en 1196. Ils y séjournèrent neuf ans, et en passèrent onze autres à parcourir des contrées plus éloignées. En 1216, ils se rendirent à *Tzompanco*, ville considérable de la vallée du Mexique, où ils résidèrent pendant sept ans. De là, ils allèrent s'établir sur les bords du lac *Tezcuco*, qu'ils quittèrent, en 124., pour se transporter sur la montagne de *Chapoltépec*, qui est située sur la rive occidentale du même lac. Ils y restèrent dix-sept ans. Etant ensuite allés occuper les îles situées à son extrémité méridionale, ils y traînèrent une existence misérable pendant l'espace de cinquante-deux ans. En 1314, la servitude vint encore ajouter à leurs autres maux; mais ayant pris part à la guerre des Colhuas contre les *Xochimilcas*, ils recouvrèrent leur liberté, et jetèrent les fondements de la ville de *Ténochtitlan* ou de *Mexico* (1), en l'année II, nommée *Calli*, correspondant à l'année 1325 de l'ère vulgaire.

Les *Otomies*, l'une des nations les plus anciennes et les plus barbares, arrivèrent dans la vallée du Mexique en l'année 1220, et y formèrent des établissements (2).

Les *Olmécas* et les *Xicallancas*, entre lesquels il y avait toujours la plus parfaite union, occupaient le pays d'Anahuac vers l'arrivée des Toltécas. Les *Teochémécas* ou *Tlascalans* les en ayant dépossédés, ils se retirèrent vers la côte du golfe du Mexique.

La nation de *Tarascas*, qui habitait la riche contrée de Michuacan, avait fait quelques progrès dans les arts et rivalisait avec les Mexicains.

Les *Mazahuas*, peuplade des Otomies, habitaient dans les montagnes situées à l'ouest de la vallée du Mexique,

(1) L'abbé *Clavigéro*, historien mexicain, natif de la Véra-Cruz, qui avait résidé près de quarante ans dans les provinces de la Nouvelle-Espagne, donne, dans la troisième partie de son ouvrage, le nom des rois et l'année où chacun d'eux commença de régner.

Nous en avons placé le tableau à la fin de l'article.

On peut encore consulter à ce sujet Acosta, *Hist. Indiarum*, lib. VII, cap. 2-3; Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. II, édit. de Séville, 1615; Herréra, decad. III, lib. II, cap. 10, 11, 12, 13, 14; et Garcia, *Origen de los Indios*, lib. V, cap. 3, 4, 5, 6. Madrid, 1729.

(2) Les Mexicains avaient une singulière manière de calculer le temps. Leur année se composait de dix-huit mois, et chaque mois de vingt jours, ce qui fait 360 jours. Il en restait cinq pour compléter les 365 jours. Ils ne les ajoutaient à aucun mois : ils les nommaient communs, et les passaient en fêtes et en divertissements. Leur année commençait le 23 février; leurs semaines étaient de treize jours; leur siècle était de cinquante-deux ans, qu'ils divisaient en quatre semaines, chacune de treize ans. Ils réglaient leurs mois sur le cours de la lune, quoiqu'ils ne fussent composés que de vingt jours. (Herréra, decad. II, lib. X, cap. 4.)

Voir aussi Lorenzana, *Hist. de Nueva-Espana*, p. 2; Años Mexicanos, y Dias; et Clavigéro, lib. VI et appendice.

(1) Du mot *Mexitli*, nom de leur divinité. V. *Clavigéro*, lib. II.

(2) Ils ne furent subjugués par les Espagnols qu'au commencement du dix-septième siècle.

qui formait une province du royaume de Tacuba, appelé *Mozahuacan*.

Les *Matlatzincas*, tribu nombreuse qui occupait la petite vallée de Toluca, furent réunis à la couronne du Mexique par le roi *Axayacatl*.

Les *Miztécas* et les *Zapotécas* peuplaient la vaste contrée qui porte leur nom, et qui est située au sud-est de Tezcuco, et furent aussi soumis par les Mexicains (1).

On ne connaît rien de positif sur l'origine des *Chiapanese* des *Cohuixcas*, des *Cuitlatécas*, des *Jopas*, des *Mazatécas*, des *Popolocas*, des *Chinantécas* et des *Totonocas*, ni sur l'époque de leur arrivée dans le pays d'Anahuac. La plus célèbre de toutes ces nations fut celle des *Nahuatlacas*, qui se composait de sept tribus différentes, savoir : les *Sochimilcas*, les *Tepanécas*, les *Colhuas*, les *Chalchese*, les *Tlahuicas*, les *Tlascalans* et les *Mexicains*. Les derniers habitaient dans les petites îles (2), et sur les bords des lacs du Mexique.

Les Tlascalans, après un combat sanglant avec les autres tribus, se retirèrent près de la grande montagne de *Matlalcuye*, et fondèrent la capitale de la république de *Tlascala*.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DU MEXIQUE.

Le gouvernement des Mexicains fut confié à vingt seigneurs, jusqu'en 1352, qu'ils choisirent pour roi *Acamapitzain*, prince recommandable par sa prudence et son habileté.

Les *Tlatélolcos*, leurs voisins et leurs rivaux, ayant envoyé demander un souverain à *Azcapozalco*, chef de la nation *Tépanéca*; celui-ci leur donna son fils *Quaquauhpitzahuac*, qui fut couronné, premier roi de *Tlatélolco*, en 1353.

Azcapozalco, irrité contre les Mexicains, de ce qu'ils avaient élu un roi sans sa permission, leur imposa un tribut onéreux pour les forcer à quitter le pays. Toutefois, ils aimèrent mieux s'y soumettre que de s'expatrier, et ils le payèrent pendant un demi-siècle.

Acamapitzain mourut en 1389, après un règne de trente-sept ans. A la mort de ce prince, il y eut un interrègne de quatre mois, après lequel son fils, *Huitzilihuitl*, fut appelé à lui succéder par une assemblée des nobles de sa nation.

Sur ces entrefaites, *Tzompan*, prince de Xaltocan, aidé de plusieurs peuples voisins, attaqua *Techotlala*, roi des Acolhuacans. Celui-ci, ayant fait alliance avec les Mexicains et les Tépanécas, le battit complètement. Cette guerre ne dura que deux mois. Celle qui éclata ensuite contre les Tezcucans et les Tépanécas, ne fut terminée qu'au bout de trois ans.

Le roi Huitzilihuitl mourut en 1409, après un règne de vingt ans. *Chimalpopoca*, son frère et son successeur, tomba au pouvoir de *Maxtlaton*, tyran d'Acolhuan, qui l'enferma dans une cage de bois. Ce malheureux prince s'y pendit en 1423.

Itzcoatl, frère des deux rois précédents, et fils naturel d'*Acamapitzain*, et d'une esclave, fut le quatrième roi du Mexique. Il fit la guerre au tyran *Maxtlaton*, qui fut tué en 1425. Il subjugua les Tépanécas, et donna la couronne d'Acolhuacan à la famille royale de Chéchémécas. Itzcoatl avait servi pendant trente ans comme général de l'armée mexicaine, avant de monter sur le trône. Il mourut en 1436, après un règne de treize ans.

Montézuma Ilhuicamina, fils de Huitzilihuitl, et cinquième roi du Mexique, se rendit célèbre par des exploits. Pendant les neuf premières années de son règne, il réduisit sous sa domination les États de *Huaxtépec*, *Jauhtépec*, *Tepoztlan*, *Jacapichtla*, *Totolapan*, *Tlalcozauhtitlan* et de *Chilapan*, situés à plus de cent cinquante milles de sa cour; ainsi que *Coixco*, *Oztomantla*, *Tlachmallac* et plusieurs autres. Marchant ensuite vers l'ouest, il conquit le pays des *Cohuixcas* et plusieurs autres. Après l'année d'abondance (1454), il se rendit maître de *Coaixtlahuacan*, *Tochtépec*, *Tzapotlan*, *Tototlan*, *Chinantla*, *Cozamaloapan*, et de *Quauhtocto*. En 1457, il fit une expédition contre *Cuetlachtlan* ou Cotasta, province située sur le golfe du Mexique. Il s'empara du pays de *Chalco*, *Tamazollan*, *Piaztlan*, *Xilotépec*, *Acatlan* et d'autres. Il étendit les bornes de son empire vers l'est, jusqu'au golfe du Mexique; vers le sud-est, jusqu'au centre du pays des *Mixtécas*, vers le midi au-delà de *Chilapan*; vers l'ouest, jusqu'à la vallée de Toluca; au nord-ouest, jusqu'au centre du pays des Otomies, et dans la direction du nord jusqu'à l'extrémité de la vallée de Mexico.

En 1446, sous le règne de ce prince, les eaux du lac se débordèrent à la suite de grandes pluies, et inondèrent la ville de Mexico. Plusieurs maisons furent renversées, et la communication entre les différents quartiers, se fit à l'aide de bateaux. Pour parer à l'avenir à cet inconvénient, Montézuma construisit une digue de neuf milles de longueur, et de onze coudées de largeur, et formée d'un double rang de pilotis, dont il combla l'espace intermédiaire de pierres et de sable. Cet ouvrage, dont le plan lui avait été suggéré par le roi de Tezcuco, fut achevé en peu de temps par ses nombreux sujets, et fut d'un grand avantage à la ville, bien qu'il ne la mit pas complètement à l'abri des inondations. Ceci n'est pas surprenant, dit Clavigéro, puisque les Espagnols qui y ont employé des ingenieurs européens, n'ont pu y parvenir après y avoir travaillé pendant deux siècles et demi, et y avoir consacré plusieurs millions de sequins. Deux ans après cette inondation, la gelée détruisit la récolte du maïs, et il s'ensuivit une famine en 1448 et 1449. En 1450, la récolte manqua encore faute d'eau, et en 1451, il ne restait plus de grains pour ensemencer les terres. Les uns allaient chercher les moyens d'existence dans les contrées voisines; les autres se vendirent pour vivre, et ceux qui restèrent se nourrirent d'insectes et des herbes qu'ils recueillaient dans les marais. En 1454, la récolte fut abondante, ce qui fournit à Montézuma les moyens de continuer ses conquêtes. Il mourut en 1464, après un règne de plus de vingt-huit ans (1).

Le sixième roi du Mexique se nommait *Axayacatl*. A son avénement au trône, il fit une expédition heureuse contre la province de *Téhuantépec*, qui est située sur l'Océan Pacifique, à quatre cent milles au sud-est du Mexique, et, en 1467, il reconquit Cotasta et Tochtépec. L'année suivante, il remporta une victoire complète sur les Huexotzincas et les Atlixcas.

En 1469, les Mexicains eurent à regretter la mort de *To-*

(1) Lors de la conquête de ce pays par les Espagnols, c'était le peuple le plus industrieux de la Nouvelle-Espagne.

(2) Clavigéro en donne les noms, lib. III, sect. 1.

(1) Clavigéro, lib. IV, sect. 11.

toquihuatzin, premier roi de Tacuba, qui avait été pendant quarante ans un de leurs plus fidèles alliés.

La perte du grand *Nézahualcojotl*, roi d'Acolhuacan, arrivée en 1470, leur fut encore plus sensible. Ce prince, un des hommes les plus célèbres de l'ancienne Amérique, fut le Solon du royaume d'Anahuac, dont Tezcuco, sa capitale, était l'Athènes.

A sa mort, la guerre ayant éclaté entre les Mexicains et les Tlatélolcos, leurs voisins et leurs rivaux, quatre cent soixante de ces derniers furent massacrés avec leur roi *Moquihuix*, sur la place du marché de leur ville. Cette victoire mit fin à la petite monarchie de Tlatélolcos, qui avait duré cent dix-huit ans, et leur ville devint un des faubourgs de Mexico.

Axayacatl marcha ensuite contre les Matlalzincas, nation puissante de la vallée de Toluca, remporta sur eux une victoire signalée, et leur fit onze mille soixante prisonniers. Ce succès fut suivi de la soumission de *Xiquipilco*, de *Xocotitlan*, *Atlacomalco* et de toutes les autres parties de cette vallée qui jusqu'alors n'avaient pas été subjuguées. Peu après, il franchit les montagnes et conquit le *Tochpan* et le *Tlaximalojan*. De là, il se dirigea vers l'est, et s'empara d'*Ocuilla* et de *Malacatépec*. La mort l'enleva au milieu de ses conquêtes en 1477, dans la treizième année de son règne.

Tizoc, son frère aîné qui lui succéda, périt victime d'un complot tramé par deux de ses sujets feudataires, *Téchotlalla*, seigneur de Iztapalapan, et *Maxtlalon*, seigneur de Tlachco, en 1482, dans la cinquième année de son règne.

Il eut pour successeur *Ahuitzotl*, frère des deux rois précédents, et général de l'armée.

En 1486, ce monarque voulant célébrer dignement la dédicace d'un temple commencé par ses prédécesseurs, sacrifia tous ces prisonniers, Mazahuas, Zapotécas et autres qu'il avait faits pendant quatre ans de guerre. Torquémada porte le nombre des victimes à soixante-douze mille trois cent quarante-quatre, d'autres auteurs à soixante-quatre mille soixante. Cette horrible fête dura quatre jours; et il y assista, dit-on, six millions de personnes. Ahuitzotl porta ensuite ses armes contre les peuples de *Cozcaquauhtenanco* et de *Quapilollan*, contre les nations belliqueuses de *Quetzalcuitlapillan* et de *Quauhtla*, qui habitaient sur la côte du golfe du Mexique. Son expédition contre *Atlixco* eut lieu en 1496. Les eaux du lac étant basses, il voulut les augmenter en y conduisant celles de la source de Huitzilopochco, qui en fournissait aux Cojoacanèse, et s'adressa dans ce dessein à leur seigneur Tzotzomatzin. Celui-ci ayant représenté que cette source était fort inconstante et qu'elle pourrait occasioner quelque désastre, Ahuitzotl s'imaginant que ce n'était qu'un prétexte pour ne pas exécuter ce plan, le fit mettre aussitôt à mort. Il construisit alors un grand aquéduc de Cojoacan à Mexico; mais à peine l'eut-il achevé, que la ville fut inondée. Cette calamité fut suivie d'une disette de maïs, que les eaux surabondantes avaient pouri. Ahuitzotl passa le reste de ses jours dans des guerres continuelles avec les habitants de *Izquixochitlan*, *Amatlan*, *Tlacuillolan*, *Xaltépec*, *Técuantépec*, *Huexotla* et *Izquixochitlan*. Il porta ses armes victorieuses jusqu'au pays de *Quahtémallan* ou Guatémala, situé à plus de neuf cents milles de sa cour.

Le règne de ce prince fut aussi marqué par un grand tremblement de terre arrivé en 1487.

Il avait beaucoup contribué à l'embellissement de la ville de Mexico, en fesant bâtir les maisons d'une pierre trouvée dans la vallée. Cette ville était alors la première du nouveau monde. Ahuitzotl mourut en 1502, après un règne de vingt ans.

Montézuma Xocojotzin, fils d'Axayacatl (1), fut le neuvième roi du Mexique. Il s'était distingué comme général dans plusieurs combats et avait su s'attirer le respect de ses sujets dans sa qualité de grand-prêtre. La députation de la noblesse qui alla l'informer de son élection le trouva occupé à balayer le pavé du temple. Il prit aussitôt les armes pour se procurer des victimes destinées à être sacrifiées à son couronnement, et marcha contre les *Atlixchèse* qui venaient de secouer le joug mexicain. Les ayant réduits à l'obéissance, il retourna en triomphe dans sa capitale avec un grand nombre de prisonniers. Ce prince jeta alors le masque de la modération. Son premier acte fut de renvoyer du palais et de la cour tous les plébéiens qui y occupaient des emplois, et de les remplacer par des personnes de rang. Outre ses courtisans, il venait tous les matins six cents seigneurs feudataires lui faire leur cour; ils passaient toute la journée dans son antichambre à converser à voix basse; leurs domestiques remplissaient trois petites cours. Les femmes du roi, qui formaient un sérail assez nombreux, étaient placées sous la surveillance de dames appartenantes aux premières familles. Il retenait celles qui lui plaisaient, et donnait les autres à ses vassaux en récompense de leurs services. Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des cérémonies et de l'étiquette qu'il introduisit à sa cour; ni de la grandeur et de la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de ses parcs et de ses jardins. Personne n'était admis dans son palais avant d'avoir ôté à la porte ses souliers et ses bas. En entrant dans la salle d'audience, on fesait trois saluts : on disait au premier, seigneur; au second, monseigneur, et au troisième, grand seigneur (2). On était obligé de parler à voix basse, et le roi transmettait ses réponses par l'intermédiaire d'un secrétaire.

A son avénement au trône, il mit à mort *Malinalli*, seigneur de *Tlachquiauhco*, qui s'était révolté contre lui, et réduisit ses États sous sa domination. Il conquit aussi ceux de *Achiotlan*. Peu de temps après il porta ses armes contre la république de Tlascala; mais le succès ne répondit pas entièrement à son attente. Les Huexotzincas, les Cholulans et plusieurs autres peuples voisins, qui avaient été autrefois les alliés de cette république, jaloux de sa prospérité, représentèrent au roi qu'elle voulait se rendre maîtresse des provinces maritimes baignées par le golfe du Mexique, et exaspérèrent contre elle les Mexicains, quoique la plupart des habitants de cette côte fussent originaires de Tlascala, et que les Tlascalans en tirassent leurs cocos, leur coton et leur sel. Les représentations des Huexotzincas avaient produit un tel effet, que depuis le règne de Montézuma I, tous les rois ses successeurs avaient traité les Tlascalans comme les plus grands ennemis de l'empire, et avaient placé des garnisons dans les places frontières, pour entraver leur commerce avec les provinces maritimes. Quelques Chalchèse et des Otomies de Xaltocan, qui avaient trouvé un asile sur le territoire Tlascalan, après la ruine de leur patrie, devinrent le plus ferme appui de ce peuple qui, de son côté, combattit avec tant de succès, qu'il repoussa les attaques

(1) Lorenzana prétend que Montézuma II était fils de Montézuma I; mais il se trompe, dit Clavigéro, car tous les historiens mexicains et espagnols assurent qu'il était fils d'Axayacatl. Montézuma I était appelé par les Mexicains *Huehul Motuzoma*, ou Montézuma l'ancien, et l'autre *Moteuczoma xocojotzin*, ou le jeune.

(2) Les mots mexicains sont *Tlatoani*, seigneur; *Netlatocatzin*, monseigneur; et *Huitlatoani*, grand seigneur.

successives des Huexotzincas, des Cholulans, des Itzocanese des Técamalhalchèse et des autres peuples qui habitaient sur les frontières du Mexique.

Montézuma, résolu d'abaisser l'orgueil de cette petite république, donna ordre de l'attaquer de tous les côtés à la fois. Les Huexotzincas, après avoir repoussé le corps d'armée qu'elle entretenait sur cette frontière, s'étaient avancés jusqu'à *Xiloxochitla*, à trois milles de la capitale; mais repoussés avec perte, ils s'enfuirent précipitamment, et furent obligés d'envoyer demander du secours à Montézuma, qui ordonna de lever une nouvelle armée dans les provinces voisines de Tlascala pour anéantir cette république. Toutefois, après un combat opiniâtre les troupes royales furent repoussées. Clavigéro et plusieurs autres historiens sont d'avis que les rois de Mexico, dont les immenses ressources leur eussent permis d'écraser facilement un peuple qui n'était qu'à soixante milles de leurs Etats, lui laissèrent à dessein prendre de la force, pour avoir un ennemi contre lequel ils pussent exercer leurs troupes, et chez qui ils pussent se procurer sans peine des victimes pour leur couronnement.

Pendant cette guerre, plusieurs provinces du Mexique furent désolées par une famine qu'avaient causée deux années de sécheresse. Le roi, à l'instar de Montézuma I, permit aux habitants de se rendre dans d'autres pays, où, pour fournir à leur subsistance, ils furent obligés de se mettre en servitude. L'année suivante 1505, la récolte fut abondante, et les Mexicains portèrent la guerre dans le pays de Guatemala, province située à neuf cents milles sud-est de leur capitale. Tous les prisonniers faits dans cette campagne furent immolés à la dédicace d'un temple élevé à Mexico en l'honneur de la déesse *Centiotl*.

Les Mixtécas et les Zapotécas s'étant révoltés contre la couronne, et ayant massacré les garnisons mexicaines de Huayjocac et de plusieurs autres villes, Montézuma fit marcher une armée contre eux, sous la conduite de son frère Cuitlahuac, héritier présomptif du trône. Les rebelles furent vaincus et leurs villes livrées au pillage.

Peu de temps après, la mésintelligence s'étant mise entre les Huexotzincas et les Cholulans, ces deux peuples vidèrent leur différend dans une bataille rangée, qui tourna à l'avantage des premiers mieux versés que leurs ennemis dans l'art de la guerre. Au mois de février 1506, Montézuma dirigea une autre expédition contre les Atlixchèse, les battit et leur fit un grand nombre de prisonniers.

En 1507, il envoya une armée contre Tzollan et Mictlan, deux provinces de Mixtécas, dont les habitants s'enfuirent dans les montagnes. Cuitlahuac, qui la commandait, marcha ensuite contre *Quauhquéchollan*, triompha des rebelles et leur fit trois mille deux cents prisonniers. Plusieurs braves officiers mexicains périrent dans cette guerre.

L'année suivante, l'armée royale, composée de Mexicains, de Tezcucans et de Tépanécas, partit pour une province éloignée nommée *Amatla*. En traversant une montagne élevée, elle fut assaillie par un vent impétueux du nord, accompagné de neige. Il en périt un grand nombre de froid, d'autres furent écrasés par les arbres que le vent déracinait, et la plupart de ceux qui purent continuer leur marche vers Amatla périrent dans les combats.

Ces revers de fortune et l'apparition d'une comète répandirent la plus grande consternation parmi les princes d'Anahuac, car, suivant le récit des historiens, un célèbre astrologue avait annoncé les désastres prochains de l'empire et l'arrivée d'un nouveau peuple.

En 1509, il déclara la guerre à la nation Xochitépec qui venait de se révolter. L'année suivante il célébra la dédicace des temples de Tlamatzinco et de Quaxicalco, et immola, dit-on, douze mille deux cent dix victimes humaines.

En 1510, les tourelles du grand temple de Mexico furent consumées par le feu, durant une nuit calme et tranquille, sans cause apparente. L'année suivante, un grand nombre de maisons de la ville furent renversées par les eaux du lac, qui s'agitèrent d'une manière extraordinaire; et l'on crut voir dans les airs des hommes armés qui combattaient ensemble et s'entr'égorgeaient.

Ces sinistres présages affligèrent Montézuma (1), mais ne purent le faire renoncer à ses conquêtes. En 1508, ses armées entreprirent plusieurs expéditions contre les Tlascalans, les Huexotzincas, les Atlixchèse, les Icputépec, et les Malinaltipec, et revinrent avec cinq mille prisonniers.

En 1511, il apaisa la rébellion des *Jopas* et en emmena deux cents en captivité à Mexico.

En 1512, une armée mexicaine marcha dans la direction du nord contre les *Quitzalapanèse*, ne perdit que quatre-vingt-quinze hommes et prit treize cents prisonniers.

Ces conquêtes et celles qu'il fit pendant les trois années suivantes portèrent au comble la gloire des armes mexicaines.

La révolution qui eut lieu vers cette époque dans le royaume d'Acolhuacan ne manqua pas de hâter la ruine de l'empire du Mexique. Nézahualpilli qui avait occupé le trône du premier de ces pays pendant quarante-cinq ans, confia les rênes du gouvernement à deux jeunes princes de sa famille, et se retira dans sa maison de plaisance de Tezcotzinco, où il passa le reste de ses jours à étudier le cours des astres. Etant mort en 1516, sans désigner son successeur, le Conseil suprême nomma roi le prince *Cacamatzin*, alors âgé de vingt-deux ans, et qui était le fils aîné de la première femme du dernier monarque. Son frère *Ixtlilxochitl*, âgé de dix-huit ans, s'opposa à cette décision, sous prétexte que le roi vivait encore. Cet ambitieux, décidé à disputer la couronne les armes à la main, se rendit au palais de sa mère *Xocotzin*, avec un autre frère nommé *Coanocotzin*, qui avait vingt ans. Cacamatzin partit pour Mexico, accompagné d'un grand nombre de nobles, pour implorer l'appui de Montézuma. Ce prince lui recommanda d'employer d'abord la voie des négociations, et lui promit l'aide de son armée, s'il ne réussissait pas. De son côté, Ixtlilxochitl se rendit auprès de ses tuteurs, dans les montagnes de Meztitlan, y leva une armée de cent mille hommes, à la tête desquels il entra en campagne, et se rendit maître de la ville d'Otompan, après avoir remporté une victoire complète sur les partisans de son frère. Cacamitzin, craignant qu'il ne vînt assiéger sa capitale, offrit de lui abandonner toutes les provinces qu'il possédait dans les montagnes, et de partager avec Coanocotzin les revenus du royaume d'Acolhuacan. Ixtlilxochitl n'en resta pas moins à la tête de ses troupes, en vint fréquemment aux mains avec celles de Montézuma, et défia ce prince en combat singulier. La révolte d'Ixtlilxochitl contribua puissamment aux succès des Espagnols.

(1) Ces prodiges se trouvent décrits dans les histoires du Mexique et d'Acolhuan. Ils sont aussi rapportés par Acosta, Torquémada, Clavigéro et autres écrivains, et nous avons dû en faire mention.

Tableau de l'arrivée successive des différentes nations du pays d'Anahuac, suivant Clavigéro. (Dissert. II.)

NATIONS.	ANNÉES.
Les Toltécas, en.	648.
Les Chéchémécas, vers	1170.
Les premiers Nahuatlacas	1178.
Les Acolhuas, vers la fin du 12ᵉ. siècle.	
Les Mexicains arrivèrent à Tula en . . .	1196.
A Tzompanco, en.	1216.
A Chapoltépec, en.	1245.
Les Otomies arrivèrent dans la vallée du Mexique, et y formèrent des peuplades,	1220.
Fondation de la ville de Mexico.	1325.

Tableau des huit rois Toltèques, dont la dynastie occupa le trône depuis l'an 8 acalt (l'an 667 de l'ère vulgaire) l'espace de 364 ans.

ROIS.	Date du commencement de chaque règne.
Chalchiutlanetzin.	667.
Ixtlilcuéchahuac	719.
Huetzin	771.
Totépeuh	823.
Nacaxoc	875.
Mitl	927.
Xiutzatlzin, reine	979.
Topiltzin	1031.

La durée du règne d'un roi avait été fixée à celle de la vie d'un Toltèque, c'est-à-dire, à cinquante-deux ans, de sorte que le prince ne pouvait régner ni plus ni moins que ce nombre d'années. A la mort du roi les nobles s'emparaient du gouvernement. (Clavigéro, lib. II.)

Tableau des rois de Chéchémécan.

ROIS.	Date du commencement de leur règne.
Xolotl, au.	12ᵉ. siècle.
Nopaltzin	13ᵉ.
Tlotzin	14ᵉ.
Quinatzin	14ᵉ.
Téchotlalla	14ᵉ.
Ixtlilxochitl, dans l'année	1406.

(Règne des tyrans Tézozomoc et Maxtla, qui occupaient le trône d'Acolhuacan.)

Nézahualcoyotl, dans l'année.	1426.
Nézahualpilli	1470.
Cacamatzin.	1516.
Cuicuitzcatzin	1520.
Coanacotzin	1520.

Clavigéro n'a pu déterminer l'époque de l'avènement au trône des cinq premiers rois. Il présume que la monarchie Chéchémécane commença, dans le pays d'Anahuac, vers la fin du douzième siècle, et qu'elle dura l'espace d'environ trois cent trente ans jusqu'en 1521, qu'elle finit avec le royaume du Mexique.

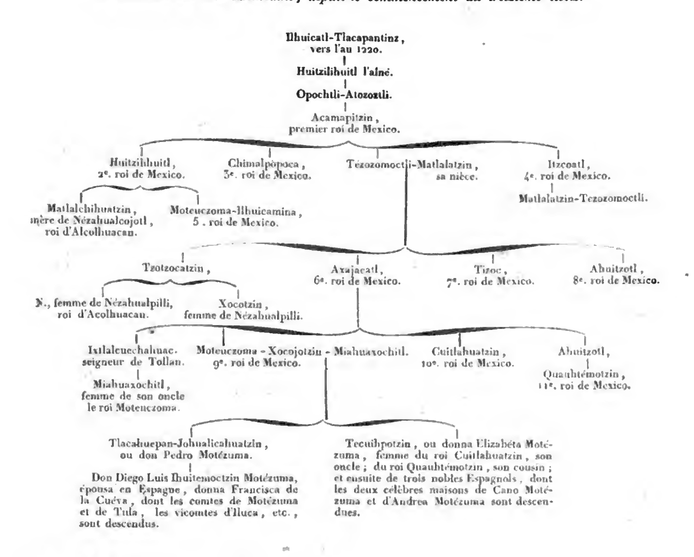
Chronologie des rois du Mexique, selon Clavigéro. (Dissert. II.)

	Année du commencement de son règne.
Acamapitzin	1353.
Huitzilihuitl	1389.
Chimalpopoca	1410.
Itzcoatl	1423.
Montézuma I.ᵉʳ	1436.
Axajacatl.	1464.
Tizoc.	1477.
Ahuitzotl	1482.
Montézuma II	1502.
Cuitlahuatzin.	1520 *(Juillet)*.
Quauhtémotzin.	1520. oct. ou nov.

Pour déterminer cette chronologie, Clavigéro a commencé par le dernier roi. Le tableau suivant, que nous lui empruntons, donnera une idée de la différence d'opinions qui existe au sujet de l'époque du commencement du règne de ces princes, entre Acosta, l'interprète de la collection de Mendoza, et Siguenza.

	Acosta. Années.	*L'interprète.*	*Siguenza.*	
Acamapitzin,	1384.	1375.	Le 3 mai	1361.
Huitzilihuitl,	1424.	1396.	Le 19 avril	1403.
Chimalpopoca,	1427.	1417.	Le 24 février	1414.
Itzcoatl,	1437.	1427.		1427.
Montézuma I.ᵉʳ,	1449.	1440.	Le 13 août	1440.
Axajacatl,	1471.	1469.	Le 21 novembre	1468.
Tizoc,	1477.	1482.	Le 30 octobre	1481.
Ahuitzotl,	1492.	1486.	Le 13 août	1486.
Montézuma II,	1503.	1502.	Le 15 septembre	1502.

Généalogie *des rois Mexicains, depuis le commencement du treizième siècle.* *



* Clavigéro, lib. V. 13.

Religion, gouvernement, arts et coutumes des Mexicains.

La religion des Mexicains, dit Clavigéro, consistait en un grossier mélange d'erreurs, de superstitions et de rites cruels; mais leur culte était moins superstitieux et moins ridicule que celui des Grecs et des Romains. Ils croyaient à un Être invisible qu'ils appelaient *Téotl, Ipalnémoani*, ou celui par qui nous vivons, et *Tlòque-Nahuàque*, celui qui renferme tout en lui-même. Ils croyaient aussi à l'existence d'un méchant esprit, ennemi du genre-humain, qu'ils nommaient *Tlacatécolototl*, ou hibou raisonnable. Toutes les nations policées d'Anahuac pensaient que l'âme des hommes, et celle qu'ils supposaient aux autres animaux, étaient immortelles; les barbares Otomies étaient les seuls qui crussent qu'elle périssait avec le corps. Ils distinguaient trois endroits où se rendaient les âmes après s'être séparées du corps. Le premier était réservé à celles des soldats qui périssaient sur le champ de bataille ou en captivité, et des femmes qui mouraient en couches. Celles-ci allaient à la maison du soleil, où elles vivaient dans les délices pendant quatre ans, après quoi elles revenaient sur la terre animer les nuages et les oiseaux au plus riche plumage et au chant le plus mélodieux, et retournaient ensuite au ciel. Ceux qui se noyaient, qui étaient frappés de la foudre, ou qui mouraient par suite de blessures, d'hydropisie et de quelques autres maladies, allaient avec les âmes des enfants dans un endroit frais et délicieux, appelé *Tlalocan*, où résidait *Tlaloc*, dieu des eaux. Enfin, les âmes de ceux qui sortaient de cette vie de toute autre manière allaient au *Mictlan*, ou enfer, séjour sombre où régnaient le dieu *Mictlantenctli* et la déesse *Mictlancihuatl*.

Les Mexicains avaient une tradition de la création du

monde, du déluge universel, de la confusion des langues, et de la dispersion des peuples, comme le prouvent les tableaux qui représentaient ces événemens (1). Le déluge couvrit la terre, et n'épargna qu'un seul homme nommé *Coxcox*, et une femme appelée *Xochiquetzal*, qui se sauvèrent dans une petite barque. Après la retraite des eaux, ils descendirent sur une montagne nommée *Colhuacan*, et eurent un grand nombre d'enfants, qui furent tous muets jusqu'à l'arrivée d'une colombe, qui leur inculqua des langues si différentes, qu'ils ne pouvaient se comprendre.

Les Mexicains n'avaient pas un aussi grand nombre de divinités que les Romains. Elles étaient néanmoins nombreuses, quoiqu'ils ne reconnussent que treize dieux principaux. Le soleil, la lune, l'air, la terre, les montagnes, l'eau, le feu, la nuit, étaient divinisés. Il y avait aussi des dieux du commerce, de la pêche, du vin et de la joie, et des déesses de la chasse, du sel, de la médecine et des fleurs. On en comptait en outre deux cent soixante, à chacun desquels on avait consacré un jour de l'année. Le nombre des figures sous lesquelles on représentait ces divinités était infini. Zumarraga, premier évêque de Mexico, dit que les religieux franciscains renversèrent plus de vingt mille idoles, dans l'espace de huit années; et Clavigéro prétend que ce nombre était peu considérable auprès de celui qui se trouvait dans la capitale seulement. Le grand temple des Mexicains s'appelait *Téocalli*, ou *Maison de Dieu* (2).

L'origine de la ville et du royaume de Mexico date de la fondation du sanctuaire de Huitzilopochtli, ou Mexitli, qui lui a donné son nom. Ce n'était alors qu'une misérable cabane. *Itzcoatl*, le premier roi et le conquérant du pays, l'agrandit considérablement après la prise d'Azcapozalco. Montézuma I.er le rebâtit, et après lui, Ahuitzotl construisit l'immense temple dont Tizoc avait conçu le plan. Cet édifice, décrit par Cortez, Bernal Diaz, le conquérant anonyme et Sagahun, qui en mesura les dimensions, a été détruit par les Espagnols. Il était presque carré, formait cinq corps de bâtiments d'égale hauteur, mais de longueur et de largeur inégales; le plus élevé étant le plus étroit. Le premier bâtiment avait trois cent huit pieds de long sur autant de large. L'escalier fait en pierre bien taillée, se composait de 114 marches, chacune d'un pied de hauteur. Clavigéro croit que l'élévation de l'édifice, sans les tours, a dû être de dix-neuf perches, et avec elles, de vingt-huit. La plate-forme supérieure avait soixante-dix pieds de Tolède carrés, suivant Sahagun. Cortez dit que les Espagnols y combattirent contre cinq cents nobles Mexicains, et Bernal Diaz assure que quatre mille Mexicains se retranchèrent dans le temple. Le mur d'enceinte était construit en pierre et en chaux; il était fort épais, avait huit pieds de hauteur, et Cortez pense qu'une ville de cinq cents maisons aurait pu tenir facilement dans son enceinte (3).

Quelques auteurs portent à deux mille le nombre des temples de toute grandeur qui se trouvaient dans cette capitale, et à trois cent soixante celui des tours. Il y avait aussi des temples célèbres à Tezcuco, Cholula et Téotihuacan. Cortez mande à Charles-Quint, dans sa lettre du 30 octobre 1520, que du faîte d'un de ces temples, il avait distingué les tours de plus de quatre cents temples.

On voit encore les ruines de la pyramide élevée par les Toltécas, et qui ressemblent plutôt à une éminence naturelle qu'à un ouvrage de l'art. Clavigéro, qui monta à cheval, en 1774, jusqu'à son sommet par une rampe spirale, pense que sa base ne peut avoir moins d'un demi-mille de circonférence et que sa hauteur excède cinq cents pieds. Bétancourt en avait évalué l'élévation à plus de quarante *estados*, ou deux cent cinq pieds de roi. C'est la fameuse colline dont parle Boturini, qui pense que ce peuple l'avait élevée pour s'y réfugier en cas d'un nouveau déluge.

A environ trois milles au sud de ce monument, dans la direction de Gréco, et à plus de vingt milles de Mexico, on voit les ruines de deux autres temples célèbres, dont l'un était consacré au soleil et l'autre à la lune. La base du premier a environ quatre-vingt-six perches de longueur sur vingt-huit de largeur, et à peu près la même hauteur; et celle du second, quatre-vingt-six perches de longueur sur soixante-trois de largeur.

Torquémada a évalué à plus de quarante mille le nombre des temples qui existaient dans l'empire Mexicain. Clavigéro pense qu'ils devaient excéder de beaucoup ce nombre (1).

Clavigéro est d'avis qu'on peut, sans exagération, faire monter à un million le nombre des prêtres de l'empire Mexicain. Suivant le récit d'anciens historiens, celui des prêtres qui desservaient le grand temple s'élevait à cinq mille. Le souverain sacerdoce se conférait par élection. Les nations soumises conservèrent, long-temps après la conquête, leur clergé particulier. Nous renvoyons le lecteur au VIII.e livre de Torquémada et au VI.e de Clavigéro, pour les noms et devoirs des différens prêtres et prêtresses, leurs costumes, leurs fonctions, et la manière de vivre.

Les sacrifices formaient la partie principale de la religion des Mexicains. Chaque fête en avait un particulier. — Zumarraga dit, dans la lettre qu'il adressa au chapitre de son ordre, le 12 juin 1531, que plus de vingt mille victimes étaient immolées par an dans la capitale seulement. Clavigéro pense qu'il a voulu dire dans tout l'empire. Les historiens sont fort partagés d'opinion à cet égard. Suivant les autorités citées par Gomara, ce nombre aurait été de cinquante mille. Acosta rapporte qu'à un certain jour de l'année on en immolait cinq mille, et, à un autre, vingt mille. D'après d'autres écrivains, on en sacrifiait vingt mille à la déesse *Ténantzin*, sur la montagne de Tépéyacac. Torquémada, citant avec infidélité la lettre de Zumarraga, prétend que vingt mille enfans étaient annuellement offerts aux idoles. Suivant Las Casas, ces sortes de sacrifices n'excédaient pas cent par an.

Outre les sacrifices humains, il s'en fesait aussi de différentes espèces d'animaux et d'oiseaux. On offrait chaque jour au soleil un sacrifice de cailles.

Les cérémonies nuptiales étaient accompagnées de pratiques superstitieuses, mais du moins la décence y présidait. Le mariage était défendu entre personnes alliées au premier degré. Aucune union ne pouvait se faire sans le consentement des parents. L'âge de nubilité chez les hommes était

(1) Voyez l'ouvrage du père Grégorio Garcia : *Origen de los Indios*, et dans lequel se trouve l'opinion des Miztécas et d'autres peuples de l'Amérique, relativement à la création du monde

(2) Boturini, Torquémada et autres ont donné de longs détails sur la mythologie mexicaine.

(3) Un dessin de ce temple, fait par le conquérant anonyme, se trouve dans la collection de Ramusio. Il y en a eu un autre dans l'ouvrage du père Kircher, intitulé *Œdipus ægyptiacus*, et un troisième dans celui de Clavigéro, qui en donne la meilleure description. Gomara, Torquémada, Acosta, Herréra, Solis et le docteur Hernandez, dans l'histoire naturelle de Nuremberg, ont aussi décrit ce monument.

(1) On trouve des vues de ces temples et des autres antiquités mexicaines dans l'ouvrage latin de Didaco Valadès Franciscano, intitulé : *Rhetorica christiana*, et dédié au pape Grégoire XIII.

de vingt à vingt-deux ans, et de seize à dix-huit chez les femmes. La polygamie était permise, et les rois et les seigneurs avaient un grand nombre de femmes. Quelques historiens prétendent que cent cinquante des femmes de Montézuma Xocojotzin, avaient été grosses en même temps. Le pape Paul III et le conseil provincial de Mexico, déclarèrent que les Indiens qui voudraient embrasser le christianisme, devaient répudier toutes leurs femmes, à l'exception de la première qu'ils auraient épousée.

Les Mexicains n'avaient pas de cimetière. Ils déposaient les cendres de leurs rois et de leurs seigneurs dans les tours de leurs temples. Clavigéro dément deux assertions fausses qui se trouvent dans deux auteurs populaires. La première est d'Acosta, qui dit (liv. v, ch. 8.) qu'aux funérailles des seigneurs, tous les membres de leurs familles étaient sacrifiés; et l'autre de Solis, qui prétend que les cendres des rois étaient déposées à Chapoltépec.

Les Mexicains donnaient le plus grand soin à l'éducation de la jeunesse. Tous les enfants, même ceux de la famille royale, étaient allaités par leurs mères. Ils avaient pour maxime de tenir les jeunes gens des deux sexes constamment occupés. Les travaux et les châtiments étaient représentés sur des tableaux. Les écoles et les séminaires étaient confiés à des supérieurs et à des maîtres qui les instruisaient dans la religion, leur formaient les mœurs et leur enseignaient l'histoire, la peinture, la musique et les autres arts agréables, selon le rang et la fortune des enfants.

Les filles étaient placées sous la conduite de femmes respectables, et l'on ne permettait aucune communication entre les deux sexes. Les fils embrassaient ordinairement la profession de leurs pères. Ceux des rois et des principaux seigneurs avaient des tuteurs, et on leur confiait l'administration d'une ville ou d'une petite province pour qu'ils y apprissent l'art de gouverner.

Des soixante-trois tableaux dont le premier évêque de Mexico, don Antonio Mendoza, avait fait une collection, douze représentaient l'histoire de la fondation de Mexico et des conquêtes de ses rois; trente-six autres étaient des vues de cités tributaires de la couronne, et les quinze autres expliquaient une partie de l'éducation de la jeunesse et du gouvernement civil de ce pays (1).

Le gouvernement des Mexicains, d'aristocratique qu'il avait été jusqu'en 1352, devint ensuite monarchique et héréditaire. Toutefois, le roi était appelé au trône par la libre élection du peuple, et plus tard ce droit fut attribué aux principaux citoyens et aux nobles seulement. Ce fut à partir du règne d'Acamapitzin que la couronne devint élective. Les suffrages de la nation entière étaient représentés par quatre électeurs, qui appartenaient aux premières familles de l'État, et étaient le plus souvent de sang royal. Leurs pouvoirs électoraux expiraient à la première élection, à moins que la noblesse ne les choisit une seconde fois pour exercer ce droit. Le sceptre devint héréditaire dans la famille d'Acamapitzin. Il fut convenu qu'à la mort du roi, son frère lui succéderait, et à défaut de celui-ci, un de ses neveux, et s'il n'avait pas de neveu, un de ses cousins; de sorte que les électeurs avaient la faculté de choisir, parmi les frères et les neveux, celui qu'ils croyaient le plus digne de régner. Dans l'élection des rois, on n'avait aucun égard à la primogéniture. D'après une loi rendue par Montézuma I.er, le roi nouvellement élu devait entreprendre une guerre pour subvenir aux dépenses de son couronnement. Le gouvernement des rois, de paternel qu'il était dans les premiers temps de la monarchie, dégénéra, sous Montézuma II, dans le plus odieux despotisme. Le prince avait trois conseils suprêmes, qui étaient composés des principaux membres de la noblesse. Celle-ci était divisée en plusieurs classes, et les titres étaient, pour la plupart, héréditaires. On appelait les seigneurs *Tlatoani*, et les nobles *Pilli* et *Teuctli*. Ce dernier titre se portait comme un surnom.

Le territoire de l'empire Mexicain était réparti entre la couronne, la noblesse, les communautés et les temples; et il existait des plans ou tableaux sur lesquels se trouvait indiquée la propriété de chacun. Quoique les terres de la couronne, appelées *Tecpantlalli*, relevassent immédiatement du roi, certains seigneurs nommés *Tecpanpouhque* ou *Tecpantlaca*, en avaient l'usufruit. Les terres des nobles, qu'on appelait *Pillali*, étaient transmises par héritage de père en fils, ou étaient des récompenses que les rois accordaient à ceux qui avaient rendu quelque service à la couronne. Dans le partage des successions entre particuliers, on avait égard au droit d'aînesse; toutefois, si un père croyait son fils aîné incapable d'administrer son bien, il était libre d'en nommer un autre, pourvu cependant qu'il fit des réserves pour le reste de ses enfants.

Toutes les provinces conquises fesaient partie de l'apanage héréditaire de la couronne. Les taxes consistaient en substances minérales, fruits, animaux, oiseaux, coton, ambre, copal, et divers autres ouvrages de la nature et de l'art.

L'administration de la justice était confiée à une infinité de juges et de tribunaux. A la cour, comme dans toutes les villes considérables de l'empire, il y avait un magistrat suprême, nommé *Cihuacoatl*, et des décisions duquel il n'y avait point d'appel, pas même au roi. C'était lui qui choisissait les juges subalternes, et tous les receveurs des deniers publics compris dans sa juridiction, étaient comptables envers lui. Un autre tribunal nommé *Tlacatecatl*, composé d'un président du même nom et de deux juges appelés *Quauhnochtli* et *Tlanotlac*, connaissait de toutes les affaires civiles et criminelles de première et de deuxième instance. Il n'y avait point d'appel de sa décision en matière civile; mais si elle était criminelle, le condamné pouvait en appeler au Cihuatcoatl. Dans chaque quartier de la ville, il y avait un *Teuctli*, ou député du tribunal de Tlacatécatl, qui était annuellement élu par les habitants du quartier. Il en était de même de certains commissaires nommés *Centectlapixque*. Après les Teucth venaient les *Taquilatoque*, ou courreurs, qui portaient les sommations des magistrats, et les *Topilli* ou officiers qui avaient mission d'arrêter les coupables.

Les décisions des juges devaient être conformes aux lois du royaume, qui étaient tracées sur des tableaux. Les premières furent faites par le corps de la noblesse; les rois devenus ensuite les législateurs de leurs états, se montrèrent religieux observateurs des lois jusques dans les derniers temps de la monarchie, qu'elles furent changées au gré des divers despotes qui occupèrent le trône. Clavigéro (lib. VII) a récapitulé les lois pénales en vigueur à Mexico, à l'arrivée des Espagnols. Quelques-unes, dit-il, font honneur à la prudence et à l'humanité des Mexicains, et sont une preuve de leur amour du bon ordre; tandis que d'autres étaient empreintes d'une rigueur qui approchait de la cruauté. Elles permettaient trois sortes d'esclavages. La première classe compre-

(1) Cette collection, que Mendoza envoyait en présent à Charles V, ainsi que le bâtiment à bord duquel elle se trouvait, furent pris par un corsaire français. Thévenot les publia dans sa *Relation de divers voyages curieux*, en 1692. Ils avaient déjà paru à Londres, dans le tome IIIe. de la Collection de Purchas. En 1770, on publia à Mexico les lettres de Cortez, avec trente-deux gravures de tableaux de tributs, qui sont les mêmes que ceux de la collection de Mendoza.

nait les prisonniers de guerre ; la seconde, les esclaves pour lesquels on donnait un prix considérable ; et la troisième les malfaiteurs ; mais la servitude n'atteignait par les descendants de ces esclaves.

Les antiquités mexicaines, telles que les temples, les murs, les fortifications, les routes, les ponts, les champs et les jardins flottants des lacs ; leur système agricole, leurs connaissances dans le commerce, l'industrie, la peinture, etc. ; tout indique les progrès que ce peuple avait faits dans les arts de la civilisation.

Les Mexicains, dit Clavigéro, ont la taille avantageuse et bien prise. Leur caractère, comme celui de toutes les autres nations de la terre, est un mélange de bon et de mauvais ; mais l'éducation corrige facilement leurs mauvaises qualités. Les anciens Mexicains avaient plus d'énergie et se montraient plus sensibles à la voix de l'honneur que ceux de nos jours. Ils étaient aussi plus intrépides dans le danger, plus adroits, plus actifs, plus industrieux ; mais ils étaient en même temps plus cruels et plus superstitieux.

Découverte et conquête du Mexique par les Espagnols. Vers le commencement de l'année 1517, des nobles et des soldats qui étaient partis d'Espagne trois ans auparavant, avec Pedro Arias Davila, gouverneur de Terre-Ferme, firent voile pour l'île de Cuba, dans l'intention de s'y établir ; mais n'y trouvant pas de terres vacantes, *Christophe Morantes*, *Lopez Ochoa*, et plusieurs autres d'entre eux, concertèrent le projet de se rendre sur le continent Américain. Ils furent secondés dans cette entreprise par Diégo de Vélasquez, gouverneur de Cuba. Il les engagea à aller chercher de nouvelles terres vers les côtes de la Véragua et de la Floride, qui avaient été découvertes par Christophe Colomb et par Jean Ponce de Léon, et leur fournit un navire pour cette expédition. Ils achetèrent deux autres navires, et ayant choisi pour capitaine *Francisco Hernandez de Cordova*, riche et vaillant habitant de l'île, et pour pilote *Anton. de Alaminos*, natif de Palos, ils s'embarquèrent à Santiago de Cuba, au nombre de cent dix soldats, et mirent à la voile, le 8 janvier 1517. Le pilote avait déclaré qu'en naviguant avec l'amiral Colomb, il avait souvent exprimé le désir de tenter des découvertes vers l'ouest, ce qui les engagea à suivre cette route. Après une navigation dangereuse de vingt-un jours, ils découvrirent la pointe orientale de la Péninsule d'*Yucatan* (1), qu'ils nommèrent *Cabo-de-Cotoche* (2), et qui a été connue depuis sous le nom de la *Punta de las Duenas*, ou la pointe des Dames. Ce fut là le commencement de la découverte de la nouvelle Espagne. Les habitants feignirent d'abord d'être charmés de voir les Espagnols, mais ils les attaquèrent ensuite et en blessèrent une quinzaine. On prit deux Indiens, dont l'un fut baptisé sous le nom de Julien, l'autre sous celui de Melchior.

La première bourgade que Cordova visita, renfermait trois édifices en maçonnerie, qui servaient de temples, et où se trouvaient une infinité d'idoles monstrueuses. Il longea la côte, et au bout de quinze jours il découvrit *Quimpech*, ainsi nommée par les Indiens ; il lui donna le nom de *Saint-Lazare*, parce qu'il y débarqua le jour de la fête de ce saint. Plus tard, elle prit le nom de *Campêche*. Il mouilla près d'un autre village nommé *Pontonchan*, où il fut attaqué par les habitants, qui lui tuèrent quarante-sept hommes, et blessèrent tous les autres à l'exception d'un seul. Hernandez lui-même fut percé de douze flèches. Il donna à cette baie le nom de *Mala Pelea*, ou mauvais combat. Le pilote ayant soutenu que cette terre était une île, il remit à la voile pour Cuba, après avoir brûlé un de ses navires, faute de matelots pour le gouverner. En longeant la côte pour trouver de l'eau, il découvrit un golfe qu'il nomma *Estero de los Lagartos*, à cause de la quantité de lézards qui se trouvaient sur les bords. A la sortie de ce golfe, il survint bientôt une furieuse tempête. Le pilote, voulant éviter les vents et les courants, remonta vers le nord, et découvrit, quatre jours après, la côte de la Floride. Vingt hommes qui y débarquèrent pour faire de l'eau, furent attaqués par les naturels et forcés de regagner leurs navires à la nage. Sept furent blessés, parmi lesquels se trouvait le pilote ; Berrio, le seul soldat qui eut échappé sans blessure au combat de Pontonchan, fut tué. Cordova passa ensuite par les petites îles nommées *Los Martires*, et arriva au port de Caraénas, à la Havanne, où il mourut dix jours après son débarquement. Cette expédition coûta la vie à cinquante-six Castillans (1).

An 1518. Le gouverneur de Cuba, Diégo Vélasquez, voulant achever les découvertes du pays d'Yucatan, fit partir une autre expédition composée de trois navires et d'un brigautin (2), montés par deux cent cinquante soldats Espagnols et quelques Indiens de Cuba, sous la conduite de *Jean de Grijalva*, natif de Cuellar, et des capitaines *Pédro de Alvarado*, *Francisco de Montéjo*, et *Alonso Davila*. Antoine de Alaminos s'embarqua comme pilote major ; *Penalosa*, natif de Ségovie, en qualité de commissaire des guerres, et le père *Juan Diaz*, comme chapelain et curé. Le capitaine général ayant reçu ses instructions, l'escadre sortit du port de Santiago de Cuba, le 8 avril 1518, et doublant le cap de Saint-Antoine, après dix-huit jours de navigation, elle arriva à l'île de *Coxumil*, située à quelques milles de la côte orientale de Yucatan, où elle reconnut une ville, à laquelle Grijalva donna le nom de *Santa-Cruz*, parce qu'il y arriva le jour de la Sainte-Croix. Les Indiens l'avaient abandonnée, mais on y trouva une femme de la Jamaïca, qui avait été jetée sur cette côte, deux ans auparavant, avec son mari et neuf autres personnes qui avaient été sacrifiées.

---

(1) Selon l'historien Bernal Diaz, le nom d'*Yucatan* fut donné par un malentendu. Les Espagnols demandèrent aux Indiens si le pays renfermait de l'or? Ceux-ci, croyant qu'ils voulaient savoir s'il y avait du pain, répondirent *Yuca-Tale*. La plante dont on fait le pain s'appelle *yuca* ; *Tale* étant le nom de la terre sur laquelle s'élève cette plante, on forma de ces deux mots celui de *Yucatan*.

Gomara prétend que ce mot vient de *Tectécan*, qui veut dire je n'entends point, et que les Espagnols prirent pour le nom de la ville.

(2) Selon Diaz, les Indiens venaient dans douze canots pour les inviter à descendre à terre : ayant employé les mots *con escotoch*, *con escotoch*, qui signifient, venez à notre ville, on lui donna le nom de *Cotoche*.

(1) *Bernal Diaz*, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6. Madrid, 1632.

Galvano, p. 51.

Gomara, *Hist. gen. de Las Indias*, lib. III.

Herréra, decad. II, lib. II, cap. 17 et 18.

Gomara dit que la défaite d'Hernandez eut lieu près la grande ville de *Ciampoton*, sur la côte d'Yucatan ; que les Indiens, guidés par leur chef *Mociocoboc*, bravèrent l'artillerie des navires, et forcèrent les Espagnols à s'embarquer avec perte de vingt hommes tués et cinquante blessés, et que Hernandez lui-même y reçut trente blessures et retourna à Saint-Jacques.

(2) Suivant Herréra : P. Martyr dit quatre caravelles et environ trois cents hommes. Galvano dit quatre navires et deux cents soldats.

Huit jours après, l'escadre se trouva en vue de Potonchan. Une partie des équipages étant allée à terre, les Indiens, fiers de leurs derniers succès, les attaquèrent aussitôt; mais les Espagnols les repoussèrent avec perte et prirent possession de leur ville. Ils eurent néanmoins trois hommes tués et soixante blessés. Ils se rembarquèrent au bout de quatre jours. Le pilote, en se dirigeant vers l'ouest par la rade de *Boca de Terminos*, qu'il croyait une île, découvrit, quatre jours après, la rivière nommée par les Indiens *Tabasco*, et qui fut appelée par les Castillans *Grijalva*, du nom de leur général. Il y entra et débarqua sur une pointe de terre, à la distance d'environ une demi-lieue d'une ville indienne. Les habitants étant venus attaquer les Espagnols dans cinquante canots, Grijalva leur fit porter des paroles de paix, les invita à se soumettre à son grand prince, et à lui fournir des provisions en échange de grains de verroterie. Les naturels consentirent à trafiquer, mais ils ne voulurent pas entendre parler d'un roi, parce que, disaient-ils, ils en avaient déjà un. Le cacique, qui portait le même nom que la rivière, fit présent au général de plusieurs pièces d'or; et les Castillans en demandant encore, les Indiens répondirent *culuà, culuà*, ce qui veut dire passez outre. Il mit de nouveau à la voile, et, après deux jours de navigation, il arriva à la hauteur de l'île *Agualunco*, qu'il nomma *la Rambla*. Il se rendit de là à l'embouchure du fleuve *Tonala*, auquel il donna le nom de *Rio de San-Anton*, ou fleuve de Saint-Antonio. Il passa ensuite devant celui de *Guaçacoalco*. Bientôt après on aperçut *las Sierras-Nevadas*, ou montagnes couvertes de neige, et celles de *Saint-Martin*, ainsi appelées du nom du soldat qui les découvrit le premier. Pédro de Alvarado découvrit la rivière de *Papaloava*, qui, plus tard, a pris le nom de ce capitaine. De là il se rendit à l'embouchure d'un autre fleuve, le *Rio de Vanderas*, ainsi nommée à cause de bannières blanches déployées par les Indiens qui y avaient été envoyés par Montézuma, roi du Mexique. D'après les ordres de Grijalva, le capitaine Montéjo débarqua avec une partie des siens. Quoique Julien l'interprète n'entendit point cette langue, qui était celle du Mexique, on trouva les moyens de trafiquer avec les Indiens et de se procurer des provisions, et de l'or pour la valeur de quinze mille écus. Ce fut en cet endroit que Grijalva prit possession du pays au nom du roi son maître, et lui donna le nom de la *nouvelle Espagne* (1). Six jours après, il remit à la voile et reconnut quatre îles, 1°. *Isla Blanca*, ou *île Blanche*, qu'il nomma ainsi à cause de la couleur de son sable; 2°. *Isla Verda*, ou *île Verte*, à cause de son ombrage; 3°. *Isla de los Sacrificios*, parce qu'on y trouva cinq hommes qui venaient d'être sacrifiés; 4°. *Isla de Saint-Jean d'Ulua* (2), qu'il trouva fort commode pour former un établissement.

Dans ce dessein, il envoya Pédro de Alvarado à bord du navire St.-Sébastien, pour chercher des renforts à Cuba (3). Il avait perdu dix hommes qui étaient morts de leurs blessures, et tous les autres étaient tristes et découragés. Continuant la navigation, il découvre les montagnes de *Tustla* et de *Tuspa*, et arrive sur la côte de Panuco, qu'il trouve couverte de villes populeuses. Le navire de Davila étant entré dans une rivière (1), fut assailli par une flottille de canots indiens, contre lesquels Grijalva fut obligé d'employer toutes ses forces. Il prit ensuite le parti de retourner à Cuba. Après avoir fait radouber son plus grand navire au fleuve de Tonala, il fit voile pour le port de Santiago, où il arriva le 15 novembre 1518, après un voyage de quarante-cinq jours.

Grijalva, après avoir été très-mal reçu de Vélasquez, qui lui reprocha de n'avoir formé aucun établissement dans l'île qu'il venait de découvrir, prépara une nouvelle expédition, composée de dix navires, pour continuer ses découvertes. Ses dépenses montaient déjà à vingt mille écus. Voulant assurer le succès de son entreprise, il envoya Juan de Salcédo à l'île Espagnole pour obtenir l'approbation des pères Hiéronimites, et fit partir pour l'Espagne son aumônier Bénito Martin, à l'effet de solliciter l'autorisation du roi. Ce religieux fut parfaitement accueilli; il demanda et obtint d'être nommé abbé de cette île, dont il avait apporté des productions pour les montrer à la cour.

Vers le même temps, Gonzalo de Gusman arriva de Cuba avec ordre de seconder les efforts de Martin, conjointement avec Panfilo de Narvaez. L'évêque de Burgos, alors président du conseil des Indes, accepta les conditions que lui proposa Vélasquez, et signa, à cet effet, une capitulation à Barcelone, le 13 novembre 1518. D'après ce traité, on accorda à ce capitaine le titre d'Adélantado à vie, de toutes les terres qu'il avait découvertes, et de celles qu'il pourrait découvrir à l'avenir à ses propres dépens; et il fut convenu qu'il recevrait, lui et un de ses héritiers, leur vie durant, le quinzième des bénéfices provenant de ces découvertes, et qu'après avoir peuplé et pacifié quatre îles, et s'être assuré le commerce d'une d'entre elles, il lui serait alloué, à lui et à ses héritiers, la vingtième partie de tous les revenus qui en proviendraient. On lui fit présent des provisions qui se trouvaient à la Havane; on lui assigna une pension de trois cent mille maravédis sur lesdites terres, et on lui donna vingt arquebuses et les facilités de lever des troupes pour l'expédition. On lui permit aussi de faire le commerce pendant dix ans sans payer aucun droit, et le gouvernement s'engagea de lui envoyer des médecins, des chirurgiens et des prêtres, et d'obtenir une bulle du Pape pour les Castillans qui mourraient dans cette expédition.

Vélasquez s'occupa ensuite de trouver un général à qui il pût confier le soin de l'expédition. Il en offrit d'abord le commandement à *Baltazar Bermudez*, natif de Cuellar, qui le refusa; il s'adressa ensuite à *Antonio Vélasquez Borrego*, et à *Bernardino Vélasquez*, ses parens; mais *Hernando Cortez* (2) lui ayant été fortement recommandé par *Amador de Lares*, trésorier du roi à l'île Espagnole, et par le secrétaire *Andres de Duéro*, fut nommé capitaine général de l'expédition destinée à faire le conquête de la nouvelle Espagne.

Il mit à la voile de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518, avec plus de trois cents soldats. Il passa par le port

(1) Un soldat ayant dit qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne, le nom en est demeuré à cette vaste contrée. La province d'Yucatan forme l'intendance de Mérida.

(2) Ainsi nommée en l'honneur de la fête de saint Jean: c'était aussi le nom du commandant. L'interprète, interrogé sur des sacrifices que les Indiens venaient de faire, répondit *Culua*, voulant désigner les Mexicains, d'où est venu le mot *Ulua*.

(3) Gomara dit que le gouverneur avait déjà expédié Christophe de Olid pour avoir des nouvelles de l'expédition; mais une tempête l'avait forcé de retourner à Cuba sans avoir pu se procurer aucun renseignement.

(1) Nommée par cette raison *Rio de Canoas*, *rivière des Canots*, et ensuite rivière de Grijalva, ou de Panuco.

(2) Cortez naquit en 1485 de parents nobles, mais pauvres, à Médellin, ville d'Estramadure. Il fit ses études au collége de Salamanque, en 1504; et passa à Saint-Domingue avec des lettres de recommandation pour le gouverneur Ovando, son parent. En 1511, il se rendit à Cuba avec Diégo Vélasquez, que Diégo Colomb avait envoyé faire la conquête de cette île.

de Macaça, et, longeant la côte, il aborda à la ville de Trinidad, où il trouva des provisions et des renforts. Il donna ordre au capitaine Diégo de Ordas, ami de Vélasquez, de se rendre, avec sa caravelle, au cap de St.-Antoine. Ensuite il fit embarquer cent soldats de Grijalva, avec des Indiens pour le service, et plusieurs personnes de condition.

Vélasquez donna ordre à *Francisco Verdugo*, son beau-père, et son lieutenant dans la ville de Trinidad, d'arrêter Cortez, dont il avait révoqué les pouvoirs; mais cet alcade n'osa pas exécuter la commission qu'il avait reçue, et Cortez fit voile pour la Havane.

Pédro Barba, qui en était le commandant, ayant reçu ordre de l'arrêter, Cortez se hâta de faire embarquer ses chevaux, au nombre de seize, et ordonna de mettre à la voile pour se rendre au cap de St.-Antoine. Il sortit du port de la Havane le 10 janvier 1519. La flotte consistait en onze navires (1), ayant à bord cinq cent huit soldats, cent dix officiers ou marins, des artisans, dix pièces de canon en bronze, une forte provision de poudre et de balles, treize arquebusiers, trente-deux arbalétriers, quatre fauconneaux, et quantité de mercerie et de quincaillerie pour trafiquer avec les Indiens.

Cortez divisa sa troupe en onze compagnies, et en plaça une à bord de chaque navire, sous le commandement d'un capitaine. Ces capitaines étaient *Alonso Hernandez Puertocarréro*, *Alonso Davila*, *Diégo de Ordas*, *Francisco de Montéjo*, *Francisco de Morla*, *Francisco de Sancédo*, *Juan de Escalante*, *Juan de Vélasquez de Léon*, *Christoval de Olid*, et *Pédro de Alvarado*; *Francisco de Orosco*, qui avait servi dans les armées d'Italie, fut nommé capitaine d'artillerie : Anton. de Alaminos eut la charge de pilote major.

En traversant le golfe de Cuba à Yucatan, la flotte fut dispersée par une tempête; mais les navires se rassemblèrent à l'île de Coçumil, que Grijalva avait nommée Santa-Cruz. Cortez campa sur le bord de la mer, et s'y reposa pendant trois jours. Ayant appris des Indiens que, sur la côte voisine, se trouvaient quelques hommes barbus, il envoya à leur recherche André de Tapia, qui trouva l'espagnol Geronimo de Aguilar, qui, en allant de Darien à St.-Domingue avec Valdivia et quatre autres Espagnols (2), avait fait naufrage sur la côte d'Yucatan, et était resté, pendant plusieurs années, esclave des Indiens de cette contrée. Il avait appris leur langue et fut très-utile à Cortez.

Avant de quitter Coçumil, on détruisit les idoles du temple de cette île, et on les remplaça par une image de Sainte-Marie.

Cortez partit de Coçumil le 4 mars 1519, et cotoya la péninsule d'Yucatan jusqu'à la rivière de Chiapa, ou Rio de Grijalva (dans la province de Tabasco), où il arriva le 13 mars. Il remonta cette rivière dans des plus petits navires jusqu'au village de même nom, dont il s'empara après un combat opiniâtre. Le lendemain, plus de quarante mille Indiens, divisés en cinq corps, s'étant présentés en armes, Cortez réunit toutes ses forces et leur livra bataille, le 25 mars 1519, dans les plaines de *Ceutla*, village situé à une petite distance du premier. Soixante Castillans furent blessés, mais les Indiens perdirent plus de mille des leurs et furent complètement battus. Ils s'imaginaient que les canons étaient des êtres animés, et que l'homme et le cheval ne formaient qu'un même animal (1).

(1) Le plus grand navire n'était que de cent tonneaux; il y en avait de soixante, et d'autres moins grands.

(2) Ces derniers avaient été sacrifiés et mangés.

Cortez, voulant perpétuer la mémoire de ce triomphe, jeta, en cet endroit, les fondements d'une ville, qu'il nomma *Santa María de la Vitoria* (2), et qui devint par la suite la capitale de la province.

Le chapelain Bartholeméo d'Olmédo se servit de l'interprète Aguilar, pour expliquer la religion chrétienne aux Indiens; qui, en signe de soumission, présentèrent à Cortez quelques objets en or, de grosses toiles, et vingt jeunes esclaves, qui furent réparties entre les officiers. De ce nombre était la belle et célèbre *dona Marina*, qui échut à Alonso Hernandez de Porto Carréro, et qui, ayant appris l'espagnol, servit beaucoup, comme interprète, à la conquête du nouveau monde.

Cortez prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, et n'y trouvant pas d'or, se rembarqua et cotoya vers l'ouest. Il passa par le fleuve Tonala, ou de St.-Antoine, celui de Guaxacoalco, los Rios de Alovarado et de Vanderas, les îles Blanches et Vertes, et celle des Sacrifices, qui, tous ensemble, portent le nom de *Chalchiuhcuecan* (3), et, le 21 avril, entra dans le port de *St.-Jean d'Ulua*, lequel est situé à soixante ou soixante-dix lieues de la ville de Mexico. Le vendredi-saint, il débarqua ses soldats, les chevaux et l'artillerie sur un terrain sablonneux, où croissaient quelques arbres fruitiers nommés *medanos*. Il fut reçu très-amicalement par *Teuthlile* et *Cuitlalpitoe* (4), gouverneurs des provinces de la côte, que la vue de la flotte avait frappé d'étonnement. Cortez, voyant près de quatre mille Indiens réunis sur le rivage, commanda une évolution de cavalerie et une décharge d'artillerie. Cet expédient eut l'effet désiré et leur causa la plus grande frayeur. Teuthlile offrit à Cortez des morceaux d'or, divers ouvrages en plumes, dix charges de vêtements en coton fin, et une grande quantité de vivres. Cortez ayant exprimé le désir de voir leur empereur Montézuma, Teuthlile partit pour en solliciter la permission, en emportant avec lui les dessins des navires et des canons, qu'il avait fait tracer sur des toiles de coton blanches.

Dans ces premières conférences que Cortez eut avec les Mexicains, il fut obligé d'employer deux interprètes qui parlaient des langages différents. Dona Maria expliquait à Aguilar, en Maja, ce que les Mexicains lui disaient dans leur langue, et Aguilar le transmettait à Cortez en espagnol.

Montézuma crut devoir consulter les devins avant de répondre à la demande de Cortez. Ceux-ci lui ayant conseillé de ne pas admettre ces étrangers à sa cour, Teuthlile

(1) Gomara et autres auteurs disent qu'avant l'arrivée de sa cavalerie, commandée par Cortez, l'apôtre saint Pierre ou saint Jacques apparut sous les traits de *Francisco de Morla*, monté sur un cheval gris. Diaz remarque (cap. 34) qu'il ne fut pas permis à un pécheur comme lui de voir ce prodige.

Voyez Herréra, dec. II, lib. III, cap. 11, 12, 13, et lib. IV, cap. 6, 7, 8, 11 et 12.

(2) Cette ville, connue sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, et de *Tabasco*, fut bâtie dans une île de trente-six milles de longueur, et de sept à huit de largeur, située à l'embouchure de Rio Grijalva, sous le 18° 34' de lat. n., et le 95° 56' de long.; elle devint la capitale du pays; mais après plusieurs invasions des Anglais, elle fut dépeuplée, et on fonda, à une plus grande distance de la côte, une autre petite ville nommée *Villa Hermosa*; *Tlacotlapan* fut la capitale de la province et la résidence du gouverneur. (*Herréra*, *novus orbis*, cap. 10. — *Clavigéro*, lib VIII, sect. 4.)

(3) Selon Clavigéro: Herréra écrit *Chalchicoeca*.

(4) B. Diaz écrit *Teudile* et *Pitalpitoque*; Herréra, *Teuthlille* et *Pitalpitoe*; Solis et Robertson, *Pilpatoe*.

eut ordre de retourner auprès de Cortez, accompagné d'un ambassadeur pour lui signifier son refus, et lui offrir en même temps un grand nombre d'objets en or et en argent artistement travaillés, dont ceux de ce premier métal valaient plus de vingt-cinq mille castillans. Au bout de sept jours, Teuthlile revint (1) accompagné d'un seigneur (2) du Mexique et de cent hommes que Montézuma avait chargés de porter ces riches présents. Cortez en témoigna beaucoup de reconnaissance; mais il pressa l'envoyé de renouveler sa demande au nom de son maître, le plus puissant roi de l'est. Teuthlile chercha à lui donner, à cette occasion, une idée de l'empire mexicain, ainsi que de sa puissance, et l'invita surtout à renoncer au projet qu'il avait de faire une visite à la cour. Toutefois, voyant que Cortez insistait vivement, Teuthlile se met en route pour Mexico. Au bout de six jours, il retourne au camp des Espagnols, avec un nouveau présent destiné pour le grand roi d'Espagne, et il répète à Cortez que son seigneur Montézuma persistait dans son refus. Le lendemain, on ne vit plus un seul Mexicain sur la côte, ce qui donna beaucoup d'inquiétude aux Espagnols.

Sur ces entrefaites, arrivèrent cinq députés du chef de Champoalla, ville située à la distance de vingt-cinq milles, qui, ayant entendu parler de la victoire de Tabasco, envoyait demander aux Espagnols de l'aider à secouer le joug mexicain. Cortez accepta l'alliance de ce chef de Totonacas, et se disposa à partir pour Champoalla, malgré les instances de plusieurs de ses compagnons, qui l'engageaient à retourner à Cuba. Il apaisa leurs craintes, leur persuada de le suivre, et reçut d'eux le titre de *capitaine général* et de *juge souverain*, auquel il paraissait avoir renoncé, parce qu'il l'avait tenu du gouverneur de Cuba. Il lui fut en outre adjugé le cinquième de tout l'or qui se trouverait dans le pays, après avoir fait la part du Roi. Cortez ayant nommé des magistrats pour la nouvelle colonie qu'il voulait établir, se rendit à Champoalla (3), grande et belle ville dont le chef lui fit l'accueil le plus flatteur, lui présenta des objets d'or de la valeur de 1,000 sequins, et lui envoya quatre cents hommes pour le transport de ses bagages. Les Espagnols se rendirent de Champoalla à la petite ville de *Chiahuitztla* qui en est éloignée de douze milles. Cette dernière, située sur une colline escarpée, avait un port (4) du même nom, à trois milles au-dessous d'elle, que Montejo découvrit. Il y trouva le chef de la ville ainsi que celui de Champoalla. Dans le même temps arrivèrent à Chiahuitztla les percepteurs des tributs royaux, qui reprochèrent aux Totonacas leur trahison, en leur déclarant que, pour apaiser la colère de l'empereur et expier leur crime, il fallait sacrifier vingt victimes. Le peuple en fut consterné, et les deux seigneurs ne sachant quel parti prendre, délibéraient sur ce qu'ils avaient de mieux à faire, quand Cortez les tira d'embarras en emprisonnant les percepteurs. Mais pour se concilier l'amitié de ces Mexicains et la bienveillance de leur souverain, il en remit deux en liberté à l'insu des Totonacas qui voulaient les immoler et les fit partir secrètement pour Mexico. Les Totonacas mirent une armée à sa disposition (1). Cortez profita des bonnes dispositions de ce peuple pour jeter les fondements d'une colonie dans leur pays; et il choisit à cet effet une plaine située au pied de la montagne de Chiahuitztlà, à douze milles de Champoalla, et près du nouveau port du même nom, pour y bâtir *Villa Rica de la Véra Cruz* (2). Cette ville fut la première colonie que les Espagnols formèrent sur le Continent américain. Les Totonacas les aidèrent à y construire des cabanes ainsi qu'une petite forteresse capables de résister aux armes mexicaines.

A l'exemple des chefs de Champoalla et de Chiahuitzla, qui avaient ratifié, devant le notaire de l'armée, leur confédération avec les Espagnols, trente autres caciques des montagnes vinrent offrir à Cortez leurs services (3). Les receveurs ayant rendu, à Montézuma, un compte favorable de la conduite de Cortez, ce prince lui envoya de nouveaux présents en or pour la valeur de 1,000 sequins, qui lui furent offerts par deux neveux de Montézuma, à la tête d'une députation de la noblesse du royaume. Une évolution de cavalerie qu'on exécuta devant eux les frappe d'admiration, et ils retournèrent à la cour prévenus en faveur des Espagnols. Cortez allègue, pour justifier son agression, la nécessité où il se trouvait de chercher des provisions pour ses troupes.

Le roi de Champoalla craignant les effets de cette ambassade, voulut cimenter son alliance avec Cortez. Dans ce dessein, il lui offre une de ses nièces en mariage, et sept autres vierges richement dotées pour ses officiers. Cortez, avant d'y consentir, exigeait qu'elles abjurassent l'idolâtrie pour embrasser la religion chrétienne. Le chef répondit que son bon peuple ne pouvait renoncer au culte des dieux qui leur donnaient la santé, l'abondance, et toutes les jouissances de la vie, et qui puniraient leur ingratitude de la manière la plus cruelle.

Cortez, indigné de cette réponse, ordonna à cinquante de ses soldats d'entrer dans le temple et d'en enlever les idoles. Les Totonacas, furieux, voulurent en tirer vengeance, mais ils en furent détournés par le seigneur de Champoalla et par quatre de leurs puissants prêtres, retenus prisonniers par les Espagnols, et qui, à l'instigation de Cortez, exhortèrent le peuple à brûler ses idoles les plus révérées. On substitua à

(1) La distance de ce port à la capitale était de soixante-dix lieues.

(2) Bernal Diaz le nomme *Quintalbor*, nom qui, selon Clavigéro, n'est pas mexicain.

(3) Située à quatre lieues de la Véra-Cruz. Il ne faut pas confondre cette ville, dit Lorenzana, qui la nomme *Cempoala*, avec celle de Zempoal, ville de l'archevêché de Mexico, à douze lieues de cette capitale. Cortez la nomma *Séville*, à cause de sa grandeur, et les Espagnols *Villa Viciosa*, à cause de ses beaux jardins et sa belle position. On juge par ses mines, de l'étendue de cette ville; mais on ne sait pas au juste quelle était sa population. Torquémada la porte, dans un endroit, de vingt à trente mille individus; dans un autre, à plus de cinquante mille, et dans l'avant-propos du premier volume, à cent cinquante mille. Elle fut dépeuplée au 16e. siècle.

(4) Ce port est nommé par Solis et par Robertson *Quiahistlan*, mais ce mot, dit Clavigéro, n'est pas mexicain.

(1) Les Indiens, qui se soumirent librement à Fernand Cortez, furent distingués par le nom de *Indios manios*, ou Indiens pacifiques: les rebelles, par celui de *Indios bravos*, Indiens guerriers.

(2) Ce surnom de Véra-Cruz lui vient de ce qu'on y arriva le vendredi saint.

Clavigéro remarque (lib. VIII, sect. 12) que presque tous les historiens ont été induits en erreur concernant la fondation de cette ville, en disant que la première colonie était située sur le Rio Antigua, et qu'il n'y avait que deux villes de ce nom, *Cruz Véja* et la *Nuéva Véra-Cruz*, tandis qu'il y en avait trois, savoir: 1°. la première, établie près du petit port de Chiahuitztla, qui, en 1519, conserva seulement le nom de *Villa Rica*; 2°. l'ancienne *Véra-Cruz*, établie en 1523 ou 1524; 3°. la nouvelle *Véra-Cruz*, qui conserva encore le nom de *Véra-Cruz*, fondée vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième, par le vice-roi, le comte de Monterey, et qui eut les priviléges de ville, en 1615, sous le roi Philippe III.

(3) Selon Herréra, les troupes *Totonaques* excédaient cent mille hommes. Diaz n'en a pas fait l'estimation.

leur place les emblêmes de la foi chrétienne, et on en confia la garde à un vieux soldat nommé *Juan Torrès*. Les huit vierges reçurent ensuite le baptême.

Cortez retourna à Villa Rica, où un navire commandé par *Francisco de Salcédo*, et amenant un renfort de deux officiers, de dix soldats, et de deux cavaliers, venait d'arriver de Cuba.

Peu de temps après, il aborda six autres personnes qui avaient été prises par un navire de la Jamaïque.

Cortez apprit, de Salcédo, qu'on avait donné à Diégo Vélasquez le titre d'adélantado avec le pouvoir de s'emparer des terres nouvellement découvertes, ce qui le décida à pénétrer dans l'intérieur du pays.

Avant de partir pour Mexico, Cortez fit signer par les magistrats de la colonie, et par les principaux officiers de l'armée, une requête au roi, pour demander que les titres de général et de principal juge lui fussent confirmés. Il lui adressa, en même temps, une lettre contenant la relation de tout ce qui lui était arrivé, et chargea deux de ses capitaines *Alonza Hernandez de Porto Carréro* et *Francisco de Montéjo*, d'aller les porter en Espagne, avec tout l'or qu'il avait pu ramasser. Ils mirent à la voile, le 16 juillet 1519, sur un navire commandé par le pilote major Antonio de Alaminos.

Vers le même temps, quelques marins et soldats formèrent le projet de s'emparer d'un navire pour aller, à Cuba, avertir Diégo Vélasquez (1), gouverneur de cette île, de tout ce qui se passait. Ce complot fut dévoilé par un des complices *Bernaldino* de *Corea*. Cortez fit pendre deux soldats *Juan Escudéro* et *Diégo Cerméno*. Il se retira ensuite à Champoalla, où il fit venir Pédro de Alvarado qu'il avait envoyé avec deux cents hommes aux villages des montagnes pour y chercher des provisions.

Afin d'ôter tout moyen aux partisans de Diégo Vélasquez de retourner à Cuba, il prit la résolution hardie d'incendier la flotte à Villa Rica, et chargea de ce soin le sergent-major Jean de Escalante et quelques hommes de confiance, qui, ayant fait couler bas un ou deux navires, persuadèrent aux Espagnols que tous étaient rongés par les vers et hors d'état de servir (2).

Cortez fort de l'alliance des Totonacas, laissa cinquante hommes des plus âgés et des moins robustes à Véra-Cruz, sous les ordres du capitaine Juan de Escalante (3), et partit, le 16 août 1519, pour la conquête du Mexique, avec quatre cent quinze hommes d'infanterie, seize de cavalerie, six pièces de canon traînées par deux cents Totonacas, nommés *Tlamama*; et quelques troupes prises dans la nation de ces derniers et commandées par quarante nobles qui lui servaient aussi d'otages.

Après une marche pénible de quatre jours à travers les montagnes arides du pays de *Xalapan* et de *Texotla*, il arriva à la grande ville de *Xocotla* (1), qui renfermait y compris les bourgs vingt mille habitants vassaux du roi du Mexique. La garnison de cette ville était composée de cinq mille Mexicains. L'armée s'y reposa cinq jours et se dirigea sur *Iztacmaxtitlan*, ville de six mille habitants, située au sommet d'une montagne escarpée sur la frontière des Tlascalans.

Cortez attendit pendant huit jours que le sénat de cette nation lui eût permis de traverser son territoire, et, le 31 août, il entra dans la ville sans avoir reçu la permission qu'il avait demandée et sans éprouver de résistance. Il rencontra près de là un corps de quatre mille hommes qu'il mit en déroute avec la perte de cinquante ou soixante Otomies; vassaux de la seigneurie, que les Tlascalans disaient être les auteurs de ces hostilités. De leur côté les Espagnols eurent quelques blessés, et deux chevaux tués, que Cortez fit enterrer pour cacher leur mort aux Indiens.

Le jour suivant, l'armée se dirigea vers deux montagnes. Une division de mille Indiens se retira, à son approche, dans une position escarpée où la cavalerie espagnole ne pouvait agir, et où se trouvaient réunies des forces considérables (2) aux ordres de *Xicotenca*, général de la république de Tlascala. Celui-ci attaqua les Espagnols, mais les ayant imprudemment suivis dans la plaine, il y fut chargé par la cavalerie et forcé à la retraite après une heure de combat. Ses troupes se retirèrent dans les montagnes pour observer la marche des Castillans. Cortez alla camper sur une colline à dix-huit milles de la capitale de Tlascala. L'endroit où cette bataille se livra se nomme *Téoatzinco*, ou lieu d'*eau* sacrée.

Afin de forcer les Tlascalans à la paix, Cortez fit, le 3 septembre, une incursion dans les environs, avec sa cavalerie, cent fantassins, cent Champoallas, et trois cents Mexicains tirés de la garnison de Iztlomaxtitlan. Il brûle cinq à six hameaux, et fait quatre cents prisonniers, qu'il met ensuite en liberté à condition qu'ils iront en son nom offrir la paix.

L'armée Tlascalane, composée de dix divisions de dix mille hommes chacune, était campée à six milles de là; Xicotencatl la commandait. Le 5 septembre, ce jeune prince fit dire aux Espagnols que s'ils voulaient la paix ils n'avaient qu'à venir la chercher à Mexico, où ils seraient tous sacrifiés aux dieux et mangés par les Tlascalans; et pour leur prouver qu'il ne voulait pas les vaincre par la famine, mais bien par les armes, il leur envoya trois cents dindons et deux cents paniers de *Tamalli*. Cette manière de répandre et la vue d'une armée organisée couvrant une étendue de deux lieues, inspirent une telle inquiétude aux Espagnols, qu'ils se préparaient à la mort par la confession et les sacrements. Leur camp est attaqué par deux mille Indiens, qui y pénètrent sans obstacle, et qui auraient remporté la victoire si la désunion n'eût éclaté parmi les chefs qui commirent la faute de partager leurs forces. Les Espagnols les chassèrent de leur camp,

(1) Ce Diégo Vélasquez est le même dont, dit Lorenzana, parlent Solis, Herréra et Torquémada; c'est lui qui traversa Cortez par des rapports désobligeans qu'il adressait à Charles-Quint, de l'île de Cuba, dont il était gouverneur. Né à Cuellar, il avait été domestique de D. Barthélemi Colomb.

(2) Diaz, cap. 17 jusqu'à 60. Herréra, decad. II, lib. V, cap. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
Gomara, lib. II, cap. 24 et 25.
Diaz dit (cap. 58 et 59) que Cortez fit détruire la flotte publiquement par ses officiers, afin de les rendre personnellement responsables de cette perte, et que ce fut Juan Escalante, ennemi de Vélasquez, qui y mit le feu.

(3) Gomara dit que *Pedro de Hircio* resta en qualité de commandant à Véra-Cruz. Diaz, en relevant cette erreur, remarque qu'il n'était pas même capable d'être caporal.

(1) Nommée *Zocotlan* par Diaz et Solis, et qui, selon Clavigéro, peut occasioner une erreur avec *Zacatlan*, située à trente milles de Tlascala, vers le nord. Cortez, dans sa deuxième lettre (*Carta de Relacion*), compare la forteresse de Xocotla à la meilleure forteresse d'Espagne.
Gomara dit (lib. II, cap. 25) que les Espagnols avaient nommé la ville de Zaclotan, *Castillo blanco*, parce que les maisons étaient construites en pierres blanches.

(2) Cortez assure que l'armée des Tlascalans était forte de cent mille hommes. Selon Diaz (cap. 63) et Solis, elle n'excédait pas quarante mille. D'autres historiens l'ont évaluée à trente mille seulement. Clavigéro (lib. VIII) dit seulement qu'elle était nombreuse.

et s'avancèrent sur le corps principal des Tlascalans. Ceux-ci se précipitèrent avec furie sur les lignes espagnoles, et y jetèrent le désordre. Enfin après quatre heures de combat, les Indiens se retirent avec une grande perte (1); les Espagnols n'ayant perdu qu'un seul homme, mais ayant soixante-dix des leurs et tous leurs chevaux blessés. Les Tlascalans firent enlever leurs morts du champ de bataille avec tant de promptitude, que les Espagnols n'en virent pas un seul.

Cortez fit une incursion dans les environs et brûla dix villages, dont un de trois mille maisons.

Le chef Xicotencatl, affligé de la perte de cette bataille, consulta les devins de Tlascala, qui lui répondirent que ces étrangers, comme enfants du soleil, étaient invincibles pendant le jour, et que pour les vaincre, il fallait les attaquer de nuit. Pour connaître les forces des Espagnols et la disposition de leur camp, Xicotencatl envoya cinquante hommes porter des présents à Cortez. Celui-ci, informé du but de cette démarche, par un des trois principaux Champolese, qui étaient des espions, les força, par des menaces, à révéler le plan de l'attaque qui devait avoir lieu la nuit suivante. Ensuite il fit couper le poignet ou le pouce à ces malheureux et les renvoya à leur chef.

Xicotencatl, se confiant dans l'oracle, marcha vers le camp avec dix mille hommes, mais après avoir vainement essayé d'y pénétrer, il se retira. Une partie de l'infanterie et toute la cavalerie se mirent à sa poursuite.

Le triste état du messager que les Tlascalans avaient rencontré, le bruit de petites sonnettes que Cortez avait fait attacher à l'armure des chevaux, et la confiance des Espagnols, épouvantèrent tellement les Tlascalans, qu'ils s'enfuirent en désordre avec perte de cinquante-cinq hommes tués. Les Espagnols n'eurent que deux blessés et un zampoallan tué.

Montézuma redoutait la confédération des Tlascalans, qui étaient toujours en guerre avec son empire, et l'alliance de Cortez avec Ixtlilxochitl, son neveu et son ennemi. Ce dernier ayant déclaré la guerre à son frère, le roi de Tezcuco, se trouvait alors à *Otompan*, à la tête d'une armée formidable.

Effrayé de la révolte de plusieurs de ses provinces qui avaient suivi l'exemple des Totonacas, et après avoir consulté ses principaux officiers, il résolut d'envoyer à Cortez six nouveaux ambassadeurs suivis de deux cents hommes portant des présents (2). Ils avaient ordre de le dissuader de faire le voyage du Mexique.

Cortez les retint auprès de lui pour leur montrer sa supériorité sur les Tlascalans. Trois de leurs divisions qui étaient venues attaquer son camp furent battues dans deux combats sanglants. Ensuite il signa le traité de paix et d'alliance, proposé par Xicotencatl lui-même, avec la république de Tlascala, qui se soumit à discrétion (3).

Vers le même temps, il arriva dans son camp un ambassadeur envoyé par la république de *Huexotzinco*, et le prince *Ixtlilxochitl* de Téotlalpan, pour le complimenter sur ses victoires et pour lui offrir son alliance.

Les ambassadeurs de Montézuma firent de vains efforts pour détourner Cortez de venir à Mexico, et de conclure une alliance avec les Tlascalans qui l'avaient engagé à se rendre dans leur ville. Cortez satisfit à la prière de ces derniers, et, le 23 septembre 1519, il fit son entrée dans leur capitale (1), au milieu d'une population de cent mille âmes, sept jours après la ratification du traité. Pour gage de leur amitié, les chefs présentèrent à Cortez trente (2) jeunes femmes d'une rare beauté. L'Espagnol refusa d'abord en disant que la loi chrétienne ne permettait pas d'avoir plusieurs femmes; mais ensuite il en accepta quelques-unes pour tenir compagnie à Marina.

Pendant les vingt jours (3) qu'il resta à Tlascala, il se procura des renseignements exacts sur les forces mexicaines, sur la position de la ville, et sur la meilleure route à suivre pour y arriver.

Néanmoins la situation de l'armée après la dernière affaire était peu satisfesante. Cinquante-cinq soldats de l'expédition partie de Cuba étaient morts; un grand nombre souffraient de leurs blessures; le Pere Almédo, et le général lui-même étaient attaqués de la fièvre; et les mécontents disaient qu'il ne restait plus d'espoir d'arriver à Mexico. Plusieurs de ses soldats qui désiraient retourner à l'île de Cuba, où ils avaient abandonné de belles habitations pour le suivre, députèrent vers lui sept de leurs camarades, qui lui firent connaître leurs désirs, sans pouvoir changer sa résolution.

Cortez se mit en marche pour Mexico avec plus de cent mille Tlascalans, qu'il congédia à deux lieues de la ville, à l'exception de trois mille hommes (4). Le 14 octobre, il entra dans la ville de *Cholula*. Située dans une plaine fertile, elle renfermait environ quarante mille maisons (5); elle a été surnommée la Rome d'Anahuac. Les Tlascalans, considérés comme ennemis par les Cholulas, ne furent pas admis dans la ville; mais ils restèrent campés dans les environs. Les chefs et les nobles de Cholula étaient entrés dans un complot avec les Mexicains, pour massacrer tous les Espagnols, et vingt mille Mexicains (6) s'étaient rendus, dans cette intention, près de la ville, après avoir sacrifié à leurs dieux dix enfants de deux ans.

---

(1) Leur défaite fut occasionée, comme on l'apprit après, par la mésintelligence entre *Xicotencatl* et le fils du cacique, Chichimeca Teuctli, qui commandait dix mille hommes, et qui se retira. Son exemple fut suivi par ceux de *Tlehuexolotzin*.

(2) C'était un présent d'or de la valeur de 10,000 écus, avec dix balles de manteaux en plumes.

(3) Tlascala était la ville la plus considérable, dit Cortez (*Carta de relacion*) des pays d'Anahuac: elle était plus forte et plus peuplée et contenait autant de beaux édifices que Grenade, lors de sa conquête (sur les Maures en 1491). Trente mille personnes se trouvaient journellement à son marché. Le territoire de la république d'environ quatre-vingts lieues de circuit, contenait soixante mille maisons et cinq cent mille habitants, suivant le dénombrement, fait par ordre du sénat à la demande de Cortez (*Clavigéro*, lib. VIII, sect. 24). Le gouvernement, dit Cortez, ressemblait à celui de Venise, de Gênes et de Pise, parce qu'il n'y avait pas de chef revêtu de l'autorité suprême. Le pays de Tlascala abondait en maïs et en bled. Le mot *Tlascalli* signifie *Terre de pain*, *Tierra de Paz*. (Lorenzana-Carta de Cortez, sect. 2.) Gomara dit (lib. II, cap. 26) que le mot *Tlascallan* signifie pain cuit, ou maison de pain: Cortez donne le nom de *Tascalteca* à la ville de Tlascala. Il a estropié beaucoup d'autres noms.

(1) Suivant Diaz, quatre des principaux nobles qui fesaient partie de l'ambassade, invitèrent Cortez à visiter leur capitale: ils lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il restait chez un peuple voleur, pauvre et avili, indigne même d'être esclave.

(2) Herréra dit trois cents qui étaient condamnées à être sacrifiées.

(3) Selon Cortez; mais Diaz dit (cap. 69 à 72) que l'armée se reposa dix-sept jours à Tlascala avant de continuer sa marche vers Mexico. Clavigéro dit vingt jours.

(4) Herréra dit six mille.

(5) Cette ville était située à dix-huit milles au nord de Tlascala, et à environ vingt lieues à l'est de Mexico. On y sacrifiait annuellement au démon six mille garçons. (*Torquémada*, lib. I, lib. IV, cap. 39.)

(6) Selon B. Diaz: Cortez dit cinquante mille.

Afin de mieux cacher leurs projets, ils offrirent à Cortez tout ce qui lui était nécessaire pour continuer sa route, et des guerriers pour sa sûreté. Cortez accepta leur offre, et fixa au lendemain son départ. Quelques-uns de ses officiers, dont il prit conseil, proposèrent de se retirer à la ville de Tlascala ou à celle de Huexotzinco, qui était distante d'environ neuf milles; mais la majorité se rangea à l'avis du général. Il fut convenu que les troupes auxiliaires donneraient assaut à la ville, le jour suivant, au point du jour, et n'épargneraient que les femmes et les enfants. Les Espagnols se préparaient à cette scène sanglante, lorsque les Cholulans se présentèrent avec leurs chefs et quarante nobles. Cortez les accusa publiquement de trahison; et, à un signal donné, tous furent égorgés. Les Tlascalans auxiliaires entrent alors dans la ville, incendient les maisons et les temples, et massacrent plus de six mille Cholulans. Le reste des habitants s'enfuit dans les montagnes, et la ville est livrée au pillage. Les Espagnols s'emparèrent des pierres précieuses; de l'or et de l'argent; et les Tlascalans prirent les vêtements, les plumes et le sel. Cortez donna une partie de ce butin à Xicotentcatl, qui venait d'arriver à son secours avec vingt mille hommes envoyés par la république de Tlascala. Les Cholulans vaincus, se soumirent à la couronne d'Espagne, et renouèrent leur ancienne alliance avec les Tlascalans. Cortez publia alors une amnistie générale, et peu de jours après, tous les habitants rentrèrent dans leurs foyers (1).

Cortez, encouragé par ces succès, et voulant intimider Montézuma, prévint les ambassadeurs mexicains, qu'attendu la conduite perfide qu'ils avaient tenue dans l'affaire de Cholula, il était déterminé à entrer dans Mexico, les armes à la main, et à lui faire tout le mal possible. Les ambassadeurs lui ayant proposé d'envoyer l'un d'entre eux auprès du roi, pour lui faire connaître son mécontentement, Cortez y consentit, et, au bout de six jours, il vit revenir le député avec un riche présent de dix plateaux d'or, de la valeur de 5000 *sequins*, quinze cents vêtements, et une grande quantité de provisions. Celui-ci remercia Cortez, au nom de son souverain, du châtiment qu'il avait infligé aux perfides Cholulans, et lui déclara que l'armée levée pour surprendre les Espagnols dans leur route, avait été assemblée par les nations Acatzinchèse et Itzocanèse, alliées des Cholulans, lesquels, quoique sujets de la couronne du Mexique, avaient pris les armes sans aucune autorisation du roi. Cortez feignit de croire à cette déclaration, qui paraissait conforme aux dispositions pacifiques de Montézuma; néanmoins les hostilités commencées contre la garnison de Véra-Cruz, par un puissant seigneur de la couronne de Mexico, furent une preuve indirecte de son inimitié.

Pendant son séjour à Cholula, Cortez apprit la triste nouvelle de la mort d'Escalante, gouverneur de la garnison de la Véra-Cruz, et de celle de six soldats tués dans un combat avec les Mexicains.

Quauhpopoca, seigneur de *Nauhtlan* (2), ayant reçu de Montézuma l'ordre de réduire les Totonacas à l'obéissance, et d'exiger d'eux le tribut accoutumé, ceux-ci invoquèrent l'appui d'Escalante, qui envoya une ambassade au chef mexicain, pour le détourner de son projet. Celui-ci répondit que si les Espagnols protégeaient ces rebelles, il les combattrait dans les plaines de Nauhtlan, pour décider l'affaire par la force des armes.

Escalante s'y rendit avec cinquante hommes d'infanterie, deux de cavalerie, deux pièces de canon et environ dix mille Totonacas, qui, à la première attaque, furent mis en déroute. Les Espagnols soutinrent seuls le combat, et restèrent victorieux, grâce à leur artillerie et à la supériorité de leur tactique. L'ennemi fut forcé à se replier sur la ville voisine de Nauhtlan; mais la victoire coûta aux Espagnols leur gouverneur, qui mourut de ses blessures, trois jours après, et six ou sept soldats (1).

Après avoir séjourné quatorze jours à Cholula, Cortez continua sa marche pour Mexico, avec tous les Espagnols, six mille Tlascalans, quelques troupes de *Huexotzincan* et de Cholula. Arrivé à *Izcalpan*, village situé à quinze lieues de la capitale, les chefs l'avertirent que, des deux chemins qui y conduisaient, le plus court et le plus facile était obstrué par des arbres abattus exprès; et que dans l'autre il y avait des précipices, où il pouvait tomber dans une embuscade. Cortez choisit le premier, et, traversant une forêt de pins et de chênes, il gagna le sommet de la haute montagne de *Ithualco*, située entre les volcans de Popocatépec et d'Iztaccihuatl, d'où il découvrit la vallée délicieuse du Mexique.

Lorsque Montézuma avait appris le résultat de l'affaire de Cholula, il s'était retiré dans son palais de deuil, nommé palais de *Tlillancalmécatl*, où il pratiquait les austérités les plus sévères pour obtenir la protection des dieux. Il avait expédié quatre de ses nobles pour engager encore Cortez à retourner sur ses pas. Les ambassadeurs le rencontrèrent à Ithualco, où se trouvent des maisons de négociants de Mexico, et lui présentèrent différents présents en or, évalués à 1500 sequins, qu'il accepta. Ils lui offrirent en outre, de la part de leur roi, quatre charges d'or pour lui (2) et une pour chaque capitaine et soldat, et lui dirent que Montézuma s'engageait, de plus, à payer au roi d'Espagne un tribut annuel, à la condition que le général s'embarquerait aussitôt pour son pays natal. Cortez les remercia de leurs présents, et leur déclara qu'il ne pouvait se retirer avant d'avoir eu une entrevue avec le roi de Mexico; mais qu'alors si ce prince n'approuvait pas un plus long séjour dans ses États, il les quitterait sur-le-champ. Il congédia les ambassadeurs, et continua sa route par *Amaquémécan* (3), dont la population, y compris les hameaux voisins, s'élevait à deux mille âmes. De là il se rendit à *Tlalmanalco*, ville située à neuf milles de distance de l'autre. Il y fut bien accueilli de plusieurs chefs de cette province, qui lui présentèrent de l'or et des esclaves, et se plaignirent de l'oppression où les tenaient Montézuma et ses ministres.

En quittant Tlalmanalco, Cortez se dirigea vers *Ajotzinco*, ville qui s'élève sur le bord méridional du lac Chalco, où il reçut la visite du roi de *Tezcuco*, neveu de celui de Mexico, qui chercha encore à le détourner de son projet. De là, il marcha vers *Cuitlahuac*, ville située dans une île du lac, et qui communiquait à la terre par deux chaussées de deux

(1) Diaz, cap. 60, p. 83. —Herréra, dec. II, lib. V, cap. 1 et 2. — Acosta, lib. VII, cap. 25. —Clavigéro, lib. VIII.

(2) Nommée par les Espagnols *Almèria*, ville située sur la côte du golfe du Mexique, à la distance de trente-six milles au nord de Véra-Cruz, et soixante-dix de Mexico.

(1) Selon Cortez, il eut des nouvelles de cette affaire à Cholula, mais il la tint secrète pour ne pas décourager ses soldats. C'est pour cela sans doute que les historiens disent qu'il était à Mexico quand il apprit cet événement. (*Clavigéro.*)

(2) La charge ordinaire d'un Mexicain était d'environ cinquante livres d'Espagne, ou huit cents onces, de sorte que la somme entière, vu le nombre des Espagnols, devait monter à trois millions de sequins.

(3) Solis confond cette ville avec celle d'*Adjotzinco*. Il la place sur les bords d'un lac, tandis qu'elle en est éloignée de douze milles, et qu'elle est située sur la pente d'une montagne. *Amaquémécan*, nommée par les Espagnols *Mécaméca*, est la patrie de la célèbre religieuse *Jeanne Agnes de la Croix*. (*Clavigéro*, lib. VIII, sect. 31.)

milles de longueur. Il rencontra, sur la route de *Iztapalapan*, les deux princes de Tezcuco, *Ixlilxochitl* et *Coanacotzin*, son frère, qui l'attendaient avec beaucoup de troupes pour le conduire à la cour de *Tezcuco*. Il accepta leur invitation, et entra dans cette ville qui était la plus grande et la plus peuplée du pays d'Anahuac (1). Il entra ensuite à *Iztapalapan*, grande et belle ville, bâtie à l'extrémité d'une presqu'île formée au midi par le lac de Chalco, et au nord par celui de Tezcuco. Cette ville renfermait environ douze à quinze mille habitants (2). Elle était gouvernée par le prince *Cuitlahuatzin*, frère de Montézuma, et héritier présomptif de la couronne de Mexico. Cortez fut accueilli par ce prince et par son frère *Matlatzincatzin*, seigneur de la ville de *Cojohuacan*, comme il l'avait été partout ailleurs. La route de cette dernière ville à la petite île de Mexico était pavée l'espace de sept milles; elle était coupée de plusieurs canaux servant de communication entre les deux lacs, et sur lesquels il y avait des ponts-levis.

Cortez passa par *Mexcialtzinco*, d'où l'on aperçoit les villes de *Colhuacan*, de *Huitzilopocho*, de *Cojohuacan* et de *Mixcoac*, toutes situées sur les bords du lac, et arriva dans un endroit nommé *Xoloc*, à l'embranchement de deux chemins, et célèbre dans l'histoire du Mexique pour avoir été le camp de l'armée espagnole, lors du siége de Mexico. Il s'y arrêta une heure, pour recevoir plus de mille nobles mexicains, après quoi il fit son entrée dans la capitale, le 8 novembre 1519, sept mois après son arrivée dans le pays d'Ahahuac.

Montézuma l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le conduisit dans un palais assez vaste pour loger les Espagnols et leurs alliés, dont le nombre, compris les femmes et les domestiques, était de plus de sept mille (3).

A la première entrevue que Montézuma eut avec Cortez, il lui offrit un grand nombre d'objets curieux en or, en argent et en plumes, et plus de cinq mille vêtements. Il en envoya également aux officiers et aux soldats. Cortez, à son tour, rendit sa visite à Montézuma, qui le traita de la manière la plus affectueuse, et lui accorda l'entrée dans tous ses palais et dans le grand temple, etc.

Mexico s'élevait dans une île du lac de Tezcuco, à quinze milles à l'ouest de la ville de ce nom, et à quatre milles à l'est de celle de Tlacopan. Elle communiquait au continent par trois chaussées revêtues de pierres. Celle de Tlacopan, à l'ouest, était de deux milles de longueur; celle de *Tépéjacac*, au nord, de trois milles; celle de *Iztapalapan*, au midi, de sept milles. Toutes les trois étaient assez larges, pour que dix cavaliers pussent y passer de front. Il existait un autre chemin plus étroit, par les deux aquéducs de Chapoltépec. La circonférence de la ville, non compris les faubourgs, était de plus de dix milles, et le nombre des maisons ne pouvait être moindre de soixante mille (4).

Cortez, ébloui des richesses de Montézuma, forma le dessein de s'en emparer. Il obtint d'abord d'une sentinelle la connaissance de l'endroit où étaient cachés les trésors du feu roi; mais la possession de ce trésor ne lui suffisait pas: il convoitait tous ceux de Montézuma. Jusque-là il n'avait rien laissé transpirer de la malheureuse affaire de Véra-Cruz: il en parla à Mexico, pour la première fois, à ses principaux officiers, et il se rendit avec eux et l'interprète Marina, au palais du roi, après en avoir demandé néanmoins la permission. Ce monarque les reçut avec bonté: il présenta en gage d'amitié, à Cortez, une de ses filles, et à ses officiers les filles de quelques seigneurs mexicains. Cortez fut interdit de ce procédé: il hésita un instant. Enfin il reprocha vivement au roi d'avoir excité les hostilités qui avaient eu lieu contre Véra-Cruz, et d'être cause de la mort de Juan Escalante et des autres officiers de cette garnison.

Montézuma, pour lui prouver son innocence et sa sincérité, fit partir sur-le-champ deux personnes de sa cour pour Nauhtlan, avec ordre d'amener Quauhpopoca et les autres chefs qui avaient pris part à l'attaque dirigée contre les Espagnols.

Cortez ne se contenta point de cette mesure. Il demanda que le souverain lui-même se remît en otage entre ses mains, jusqu'au retour de ses envoyés; et comme le roi paraissait indigné de cette proposition, un officier espagnol s'offrit pour l'enlever de force, et pour le tuer s'il fesait résistance. Montézuma, frappé de l'air féroce avec lequel cet officier prononça ces paroles, demanda à Marina ce qu'il disait; et pour éviter le danger dont il se voyait menacé, il se soumit et consentit à être transporté, avec les nobles qui l'entouraient, au quartier des Espagnols. Il y avait alors huit jours que Cortez était arrivé à Mexico.

Le roi était détenu depuis quinze jours, lorsque les deux messagers arrivèrent accompagnés de Quauhpopoca, du fils de ce seigneur et de quinze autres nobles accusés d'être complices de la mort d'Escalante. Cortez les interrogea, les menaça de la torture, obtint l'aveu qu'ils n'avaient rien fait que par l'ordre du roi, et les condamna à être brûlés vifs, comme coupables de trahison. Il se rendit ensuite près de Montézuma, et après lui avoir reproché de nouveau la mort des Espagnols, il ordonna à un de ses soldats de le mettre aux fers. Il fit enlever une quantité considérable d'arcs et de flèches, dont le peuple aurait pu s'emparer, et en fit élever un bûcher sur lequel Quauhpopoca et ses compagnons furent brûlés, en présence d'une foule d'Indiens qui croyaient que leur supplice avait été ordonné par le roi (1).

Cortez se rendit maître du roi d'Acolhuacan, de celui de Tlacopan, des seigneurs d'*Iztapalapan* et de *Cojohuacan*, frères de Montézuma, et de *Itzquauhtzin*, seigneur de *Tlatelolco*, et grand-prêtre de Mexico; et fesant croire à Montézuma que le roi d'Espagne était descendu du dieu et roi *Quetzalcoatl*, il l'engagea à se soumettre, ainsi que ses nobles, à son autorité. Il dressa acte de leur soumission, et exigea, en gage de leur fidélité, un tribut en or et en argent. Montézuma lui abandonna le trésor de son frère *Axajacatl*, qui servit à Cortez pour payer les dépenses qu'il avait faites

(1) Le nombre des maisons, y compris celles des villes de *Huexotla, Coatlichan et Atenco*, qui étaient tellement raprochées, qu'on les prenait pour les faubourgs de Tezcuco, était de cent quarante mille. (*Clavigéro*, liv. VIII, sect. 33.)

(2) Cortez, *Carta de relacion*. Clavigéro dit douze mille maisons.

(3) Diaz, cap. 84, 85, 86 et 87. — De Solis, lib. III, cap. 9 et 10. — Clavigéro, lib. VIII.

(4) Cortez dit (*Carta de relacion*) que cette ville était aussi grande que Séville et Cordova. Selon Herréra, elle était deux fois plus grande que Milan.

Torquémada, s'appuyant sur l'autorité de Sagahun et des autres historiens indiens, affirme que Mexico contenait cent vingt mille maisons, estimation exagérée, en y comprenant même les faubourgs. Selon Gomara, Herréra et Clavigéro, il n'y avait que moitié de ce nombre de maisons. Le docteur Robertson ne porte la population qu'à soixante mille, ce qui la mettrait au-dessous de celle de Cholula, Xochomilco et Iztapalapan.

(1) Solis cherche à faire croire qu'ils ne furent pas jetés vifs dans les flammes; mais Cortez dit lui-même qu'il les fit brûler vifs. (*Carta de relacion.*) — Herréra, dec. II, liv. VIII, chap. 9.

dans l'île de Cuba, pour récompenser ses officiers et ses soldats, et fournir à de nouvelles dépenses (1).

Les nobles ne tardèrent pas à faire éclater leur mécontentement contre Cortez, et les prêtres persuadèrent à Montézuma, que si les Espagnols ne quittaient pas le pays, les dieux, dans leur colère, retireraient leur protection aux Mexicains, et leur refuseraient la pluie nécessaire aux fruits de la terre. Le prince, frappé de ces prédictions, pria Cortez de partir, et s'engagea à lui fournir tous les matériaux dont il aurait besoin pour construire des vaisseaux. Huit jours après, Montézuma envoya chercher le général, pour lui annoncer l'arrivée, dans le port de *Chalchiuhcuean*, de dix-huit navires semblables à ceux que les Espagnols avaient détruits, et pour l'engager à s'embarquer avec ses troupes. Cortez crut d'abord que c'étaient les commissaires qu'il avait envoyés l'année précédente en Espagne; mais il apprit bientôt, par une lettre de Gonzale de Sandoval, gouverneur de Véra-Cruz, que cette flotte avait été expédiée par les ordres de l'évêque de Burgos, président des Indes. Panfilo Narvaez, qui commandait cette flotte, était autorisé à chasser Cortez du pays, et même à le tuer, parce qu'il n'avait rendu aucun compte au gouvernement, ni de son voyage, ni du pays qu'il avait découvert.

Cette expédition consistait en onze navires et sept brigantins, ayant à bord huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingt-cinq de cavalerie, plus de cinq cents marins, douze pièces d'artillerie, avec une grande quantité de munitions. Le commandant débarqua ses troupes sur la côte de Chempoalla, et prit ses quartiers dans cette ville, où il fut reçu comme l'ami de Cortez. Celui-ci, sans perdre de temps, entra en correspondance avec lui, et employa tous les moyens pour le mettre dans ses intérêts. Il cacha en même temps à Montézuma le danger de sa position, en lui fesant accroire que c'était un renfort qu'on lui envoyait de l'île de Cuba.

Narvaez ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement, et se ménagea des intelligences secrètes auprès de Montézuma, qui lui avait envoyé de riches présents, et avait donné ordre de le traiter comme ami de Cortez. Narvaez députa, en même temps, trois personnes à Villa-Rica, pour sommer Sandoval de le reconnaître; mais celui-ci arrêta les envoyés, et les livra à son général, qui se voyait ainsi dans la nécessité de faire la guerre à ses compatriotes. Montézuma lui offrit des troupes; mais Cortez, craignant les Mexicains, demanda au sénat de Tlascala quatre mille guerriers pour l'accompagner, et envoya un de ses soldats, nommé *Tobilla*, à Chinantla, pour faire prendre les armes à deux mille hommes de cette nation belliqueuse. Il leur demanda aussi trois cents de leurs longues piques, pour être employées contre la cavalerie de Narvaez. Cortez laissa à Mexico cent quarante soldats (2), sous les ordres de Pédro Alvarado; et Montézuma lui ayant fourni des provisions et des hommes pour porter les bagages, il partit de Mexico, au commencement de mai 1520, avec soixante-dix Espagnols et quelques nobles du pays qui voulurent l'accompagner une partie de la route. Il passa par Cholula, où il rencontra le capitaine Vélasquez, qui revenait de Coatzacualco, où il était allé à la recherche d'une rade plus commode pour les navires qu'il fesait construire. Il y trouva des vivres envoyés par le sénat de Tlascala; mais les quatre mille guerriers qu'il avait demandés n'y étaient pas. Le soldat Tobilla lui amena les trois cents piques de *Chinantla*; et à *Tapanacuetla*, village situé à la distance de trente milles de cette ville, il fut joint par le fameux capitaine Sandoval, avec soixante hommes de la garnison de la Véra-Cruz. Cortez fit faire de nouvelles propositions à Narvaez, qui refusa de les entendre. Alors il se décida à l'attaquer, et profitant d'une nuit orageuse, il pénétra dans Chempoalla, le 27 mai, avec deux cent cinquante hommes armés de piques, de sabres et de poignards. Sandoval, à la tête de ses soixante soldats, parvint jusque dans l'intérieur du temple, malgré une grêle de flèches et de balles, attaqua le sanctuaire où Narvaez s'était fortifié, et s'empara de sa personne. Au lever de l'aurore, deux mille hommes de Chinantla arrivèrent pour être témoins de cette victoire, qui coûta la vie à quatre soldats de Cortez et à quinze hommes de Narvaez. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre (1).

Cortez, se trouvant maître de dix-huit navires et de près de deux mille Espagnols, d'une centaine de chevaux et d'une grande quantité de munitions, méditait de nouvelles expéditions le long des côtes du golfe du Mexique, quand il reçut des nouvelles qui l'obligèrent à retourner à la capitale.

Le roi, les nobles et les prêtres s'étaient assemblés dans le palais pour célébrer la plus grande fête de l'année. Le capitaine Alvarado, craignant probablement quelque trahison, les avait attaqués vers la fin de leur danse, et avait massacré presque toute la noblesse mexicaine (2). Il perdit dans cette affaire sept de ses soldats. Le peuple, furieux, se souleva, brûla les barques construites par Cortez, et eût égorgé tous les Espagnols, sans l'intervention du roi qui les sauva du fer de ses sujets pour les laisser périr par la famine. Cortez, ayant laissé une centaine d'hommes à Villa Rica, se mit en marche et arriva à Tlascala, le 17 juillet, où il fut bien reçu dans le palais du prince Maxixcatzin. Il y passa une revue de ses troupes, qui consistaient en treize cents fantassins, quatre vingt-seize cavaliers, et plus de deux mille hommes Tlascalans fournis par la république (3). Le 24 juin, il entra sans obstacle dans Mexico, dont les rues étaient presque désertes. Son armée montait alors à neuf mille hommes. Cortez, par ses mauvais traitements, souleva la population entière contre lui, et se vit attaqué, dès le lendemain de son arrivée, par tous les habitants. Il courut les plus grands dangers, et eut huit hommes de tués et un grand nombre de blessés.

Le 26, l'action recommença, et dura presque tout le jour. Les troupes mexicaines, commandées par Cuitlahuatzin, frère du roi, laissèrent les rues couvertes de morts. Les Espagnols s'étant retirés dans leurs quartiers avec cinquante blessés, les Mexicains donnèrent un assaut général, dans lequel le roi reçut plusieurs blessures en cherchant à calmer leur fureur. Le 28, Cortez fit de vains efforts pour s'emparer du pont du premier canal. Cet échec ranime le courage

(1) Diaz l'évalue à 600,000 écus en or, outre l'argent, les ornements, le cinquième destiné au roi d'Espagne, et d'autres objets d'or artistement travaillés pour plus de 100,000 ducats. — Herréra, dec. II, liv. VIII, ch. 2, et liv. IX, ch. 5. — Diaz, ch. 88 et 90. — De Solis, liv. IV, ch. 1, 2, 4, 5.

(2) Gomara dit mille hommes et quatre-vingts chevaux. Selon Diaz, le nombre était de quatre-vingt-trois seulement. Dans les premières éditions des lettres de Cortez, le nombre est porté à cent quarante; dans les dernières, à cinq cents. (*Clavigéro.*)

(1) Herréra, decad. II, lib. IX, cap. 18, 19, 20 et 21, et lib. X, cap. 1, 2 et 3. — De Solis, lib. IV, cap. 6, 7, 8, 9 et 10. — Diaz, cap. 110-123. — Clavigéro, liv. IX, sect. 14.

(2) Selon Gomara, six cents nobles assistèrent à cette fête. D'autres historiens disent qu'ils étaient plus de mille. Las Casas en fait monter le nombre à deux mille.

(3) Suivant Clavigéro, Cortez dit (*Carta de relacion*) qu'il se trouva à Tlascala, avec tout son monde et son artillerie, montant à soixante-dix cavaliers et cinq cents fantassins.

des Mexicains, et cinq cents nobles se fortifient dans la partie supérieure du grand temple, d'où ils font pleuvoir une grêle de pierres et de flèches sur les Espagnols, que le peuple attaque en même temps dans les rues. Cortez envoie un capitaine avec une centaine d'hommes, pour déloger les nobles de leur position; mais ils sont repoussés dans trois attaques successives. Il fait alors cerner le temple par des Espagnols et par des Tlascalans, monte les degrés avec quelques hommes déterminés, arrive au faîte de l'édifice, et après une lutte épouvantable de trois heures, il passe le plus grand nombre des nobles au fil de l'épée. Le reste se précipite du haut du temple dans la rue, où, mêlés au peuple, ils se font tous tuer jusqu'au dernier. Après ce combat, Cortez met le feu au temple, et se retire dans ses quartiers avec une perte de quarante-six Espagnols tués, tous les autres étant blessés (1). Dans la nuit, il réduisit en cendres trois cents maisons d'une des principales rues. Le lendemain, il s'empara de quatre ponts, et les jours suivants, de trois autres. Toutefois il songeait à la retraite et s'occupait à combler les fossés pour la faciliter, lorsque les Mexicains demandèrent à capituler, sous la condition qu'on leur rendrait leur grand-prêtre, qui avait été fait prisonnier à la prise du temple. Cortez y consentit, mais les hostilités n'en recommencèrent pas moins aussi vivement que jamais. Les Mexicains reprirent les ponts, qu'il fallut leur enlever de nouveau.

Sur ces entrefaites, Montézuma mourut de ses blessures, dans la cinquante-quatrième année de son âge, le 30 juin 1520, et dans la dix-huitième de son règne, après avoir été sept mois prisonnier des Espagnols (2).

Les Mexicains ayant renouvelé leur attaque avec une vigueur extraordinaire, Cortez se détermina enfin à effectuer sa retraite. Il la commença le 1er. juillet à la faveur de la nuit; mais à peine eut-il franchi le premier fossé, que les Mexicains coururent aux armes et assaillirent les Espagnols de tous côtés. Il en périt quatre cent cinquante dans cette nuit (3), et plus de quatre mille auxiliaires, parmi lesquels se trouvaient tous les Cholulans. Cortez perdit aussi quarante-six chevaux, toutes ses richesses et ses papiers. Le reste de l'armée, accablé de faim et de fatigue, et ayant beaucoup de blessés, continua sa marche par la ville de Tlacopan et celle de Tlascala, et fut continuellement harcelé par les troupes mexicaines.

Près de la ville d'*Otompan*, dans la vallée de Tonan, les Espagnols rencontrèrent une armée qu'ils présumèrent forte de deux cent mille hommes. Ils se crurent perdus; mais, encouragés par Cortez, ils engagèrent un combat qui dura quatre heures, et dans lequel ils auraient tous succombé, sans la bravoure de leur général, qui se fit jour, à travers les lignes indiennes, jusqu'au chef *Cihuacatzin*, qu'il tua, et dont il enleva l'étendard. Les Tlascalans se battirent en braves, et presque tous périrent. Plusieurs Espagnols furent tués et la plupart blessés (1).

Le jour suivant (8 juillet), ils continuèrent leur marche sur Tlascala, au nombre de quatre cent quarante, et arrivèrent à la ville de *Huéjotlipan* (2), sur le territoire de Tlascala. Ils s'y reposèrent trois jours; après quoi, ils se rendirent à la capitale, qui était à quinze milles de distance et où ils furent bien reçus.

Les soldats n'ayant plus ni armes ni chevaux, et ne pouvant oublier la désastreuse nuit du 1er. juillet, demandèrent à retourner à la Véra-Cruz. Mais Cortez, toujours occupé des moyens d'effectuer la conquête du Mexique, leur persuada d'attendre le résultat de la guerre qu'il allait faire aux seigneurs de la province de Tépéjacac, qui était limitrophe de celle de Tlascala. Ceux-ci s'étaient d'abord déclarés en faveur de Cortez, à l'époque de l'affaire de Cholula; mais ils venaient depuis peu de reconnaître la souveraineté du Mexique; et s'étant rendus maîtres du chemin de Véra-Cruz à Tlascala, ils avaient tué quelques Espagnols qui allaient de cette première ville à Mexico. Xicotencatl contribua beaucoup à déterminer Cortez à faire cette expédition. Il leva pour son service une armée de cinquante mille hommes (3).

Le général espagnol marcha contre *Zacatépec*, ville de la confédération des Topejacans, avec quatre cent vingt Espagnols et six mille archers Tlascalans (4). L'ennemi leur ayant dressé une embuscade, il s'ensuivit un combat opiniâtre, dont les Espagnols sortirent victorieux (5). Cortez s'avança ensuite contre *Acatzinco*, ville située à dix milles de celle de Zacatépec, et dans laquelle il entra après un combat non moins rude que le précédent. Après avoir réduit en cendres plusieurs bourgades voisines, il prit la direction de la capitale de *Tépéjacac*, qui lui ouvrit ses portes sans résistance. Il condamna à la servitude un grand nombre d'habitants de la province, les marqua avec un fer chaud, et en ayant réservé un cinquième pour le roi d'Espagne, il répartit les autres entre les Espagnols et leurs alliés, suivant la coutume barbare de cette époque. Il fortifia ensuite cette ville, lui donna le nom de *Ségura della Frontéra* (6), et y laissa en garnison quelques soldats espagnols pour protéger le passage à la Véra-Cruz. Ce fut là le second établissement que les Espagnols formèrent au Mexique (7).

---

(1) Solis dit que Cortez courut le plus grand danger; que deux Mexicains vinrent se jeter à ses genoux sous prétexte d'implorer sa clémence; mais avec le dessein de se précipiter avec lui du haut du temple. Clavigéro observe que cette circonstance improbable ne se trouve pas dans les anciens historiens; que les balustrades en fer auxquelles il s'accrocha n'existaient pas chez les Mexicains.

(2) Suivant Cortez et Gomara, il mourut des suites de la blessure qu'une pierre lancée contre lui avait faite à la tête. Solis dit qu'il n'avait pas voulu la faire panser.

N. Diaz prétend qu'il se laissa mourir de faim. Herréra croit que sa blessure n'était pas mortelle; mais qu'il succomba à la douleur. Sagahun et autres historiens du Mexique apprirent qu'il fut tué par les Mexicains; et l'un d'eux raconte qu'il fut percé d'un dard, dont ils se servaient pour attraper les anguilles.

(3) *Noche triste y desgraciada*, ainsi nommée par les historiens espagnols.

(1) Herréra dit que vingt-mille Indiens furent tués, ce qui paraît exagéré. *Voyez* Diaz, cap. 124, 129.—Herréra, decad. II, lib. X, cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 15. —Solis, lib. IV, cap. 17, 18, 19 et 20.—Clavigéro, lib. IX.

(2) Cortez et Herréra ont écrit *Gualipan*; Bernal Diaz, *Gualiopar*, et Solis, *Gualipar*.

(3) Le nombre des guerriers de Huexozinco et de Cholula qui se réunirent à Tzimpontzinco, ville de la république, s'éleva, dit-on, à cent cinquante mille.

(4) Diaz dit quatre mille.

(5) Plusieurs historiens rapportent que la nuit qui suivit la bataille de Zacatépec, les alliés des Espagnols firent un grand repas de chair humaine, rôtie sur des broches de bois ou bouillie dans cinquante mille chaudrons. Toutefois, ni Cortez, ni Diaz, ne parlent de ce souper, que Clavigéro regarde comme une fable.

(6) Elle ne conserva ce nom que peu de temps. Elle reprit celui de *Tepejacac* ou *Tepeaca*, reçut, en 1545, le titre et les privilèges d'une ville espagnole, et fut comprise dans le marquisat donné à Cortez. (*Clavigero*, liv. IX, sect. 27.)

(7) Cortez, *Carta de relacion, de la villa Segura de la Frontera de esta Nueva-España*, á 30 de octubre 1520.—Diaz, ch. 120 —Her-

A la distance de quatre milles au sud, se trouvait la ville de *Quauhquéchollan* (1), où le nouveau roi du Mexique, *Cuitlahuatzin*, avait envoyé une armée de trente mille hommes pour s'opposer au passage des Espagnols. Le chef de la place, quoique entouré de ces troupes, n'en envoya pas moins sa soumission à Cortez, et réunit ensuite ses forces aux siennes pour prendre la ville, aussi bien fortifiée par la nature que par l'art. Les Castillans étaient alors réduits à trois cents combattants; mais ils comptaient plus de cent mille alliés. Lorsque Cortez y entra, les habitants, qui les premiers avaient commencé l'attaque, lui amenèrent quarante officiers mexicains qu'ils avaient faits prisonniers. Les autres se défendirent dans la principale maison de la ville, jusqu'à la dernière extrémité, et furent tous passés au fil de l'épée. Les vainqueurs poursuivirent l'ennemi, pillèrent son camp, et revinrent dans la ville chargés de butin.

Après avoir séjourné trois jours dans cette ville, Cortez marcha contre *Iztocan* (2), qui en était éloignée d'environ dix milles, et s'en empara après une légère résistance. Son armée était alors forte de cent cinquante mille hommes. Ces succès déterminèrent un grand nombre de villes à ouvrir leurs portes aux Espagnols. Les habitants de celle de *Xalatzinco*, qui s'élevait près du chemin de Véra-Cruz, furent vaincus par Sandoval. Ceux de *Técamachalco*, ville considérable du *Popolocannes*, se soumirent après une vigoureuse résistance, et deux mille d'entre eux furent faits esclaves. Le capitaine *Salcédo*, envoyé contre *Tochtépec*, grande ville sur la rivière de *Papaloapan*, et où il y avait une garnison mexicaine, fut tué avec quatre-vingts des siens. Sa mort fut vengée; car la ville tomba peu après au pouvoir de quelques cavaliers espagnols et de deux mille alliés, aux ordres des capitaines *Ordaz* et *Avila*. Cortez profita alors du renfort d'un autre parti envoyé à Narvaez par le gouverneur de Cuba, ainsi que de la Jamaïque, pour l'expédition de Panuco.

A cette époque, le mal vénérien (3) et la petite-vérole, apportée au Mexique par un esclave maure de Narvaez, y exercèrent de terribles ravages. Les premières victimes de ce fléau furent le prince Cuitlahuatzin, qui mourut vivement regretté des Mexicains, et le prince Maxixcatzin, qui le fut également des Tlascalans et des Espagnols. Cortez ayant laissé une garnison de vingt hommes dans Tépéjacac, sous le commandement de *Francisco de Orozco*, partit pour Tlascala. Il expédia en même temps, pour l'Espagne, le capitaine *Ordaz*, pour faire à l'empereur Charles-Quint le récit de ses opérations au Mexique, et envoya le capitaine *Avila* à l'île d'Hispaniola, pour solliciter des secours qui le missent en état de continuer ses conquêtes (4).

Deux cent mille Indiens sortirent de Tlascala, pour aller au-devant de Cortez. Arrivé dans cette ville, il ordonna la construction d'une flottille destinée à naviguer sur les lacs de Mexico. Il y fit la revue de son armée, qui se composait de cinq cent cinquante hommes de pied, de quarante cavaliers, de neuf pièces de canon, et d'une multitude innombrable d'auxiliaires (1). Quatre chefs tlascalans passèrent aussi en revue les forces de la république, qui s'élevaient à quarante mille combattants armés d'épées. Cortez, ayant arrêté le plan de la conquête du Mexique, se mit en marche le 28 décembre 1520, et, le dernier jour de cette année, entra dans *Tezcuco*, capitale du royaume d'*Acolhuacan*. Trois jours après, il conclut une alliance avec les seigneurs des trois villes voisines de *Huexotla*, de *Coatlichan* et d'*Atenco*.

Pour se venger des habitants d'Iztapalapan, dont le chef Cuitlahuatzin avait été cause du désastre du 1er. juillet, il laissa à Tezcuco une garnison de trois cents Espagnols et d'un grand nombre d'auxiliaires, aux ordres de Sandoval, et marcha contre Iztapalapan avec deux cents Castillans, plus de trois mille Tlascalans, et plusieurs nobles Tezcucans. Ils y entrèrent presque sans obstacle. Les Tlascalans mirent le feu aux maisons pendant la nuit; mais s'étant aperçus que l'eau des canaux se débordait et se répandait dans la ville, ils se retirèrent en toute hâte, avant qu'elle fût entièrement inondée. Deux Espagnols furent tués et plusieurs blessés. Suivant Cortez, il y eut six mille hommes de tués. Cette victoire lui procura l'alliance des habitants de Chalco (2), dont les nobles lui offrirent un présent en or de la valeur de 150 sequins. La garnison mexicaine, forte de douze mille hommes, fut totalement dispersée.

Sandoval marcha contre *Zoltépec* avec deux cents Espagnols et quinze chevaux, et s'en empara. De là il se rendit à Tlascala, pour faire transporter à Tezcuco les matériaux nécessaires à la construction de treize brigantins (3). Il employa à ce transport huit mille Tlascalans, deux mille à celui des provisions, et trente mille escortaient le convoi qui, suivant Diaz, occupait une étendue de six milles de longueur. Il fit partir en même temps, pour l'île Espagnole, quatre navires de l'expédition de Narvaez, pour en ramener des hommes, des chevaux et des munitions de guerre.

Cortez, ayant donné tous les ordres nécessaires pour la construction des brigantins, partit au mois de mars 1521, avec trois cent cinquante Espagnols, vingt-cinq cavaliers, six pièces d'artillerie et trente mille Tlascalans, pour aller attaquer la ville de *Xaltocan*, qui s'élève au milieu d'un lac. Il la prit et la livra au pillage. Le lendemain, il entra dans la grande et belle ville de *Quauhtitlan*, qu'il trouva entièrement abandonnée. De là il marcha contre *Ténajoca* et *Azcapozalco*, dont il se rendit maître sans coup férir. Arrivé près de *Tlacopan*, d'où il comptait faire porter des propositions d'accommodement à la cour de Mexico, les habitants lui disputèrent l'entrée de cette ville avec leur intrépidité accoutumée. Il fallut donc en forcer le passage. Pendant les

---

réra, dec. II, lib. X, cap. 14, 15 et 16. — De Solis, liv. V, chap. 3.

(1) Nommée par les Espagnols, *Guaquéchula* ou *Huecachula*. Elle renfermait alors de cinq à six mille familles, et ne forme plus actuellement qu'un village.

(2) Cette ville, appelée Izcucan, par Cortèz, et Izucar, par les Espagnols, était habitée par trois ou quatre mille familles.

(3) Il est plus que probable que la maladie vénérienne était connue en Europe long-temps avant la découverte de l'Amérique (Voyez la note qui se trouve à la fin de la traduction des Lettres Américaines de Carli; et Clavigéro, *dissertacion IX*.)

(4) Clavigéro, liv. IX, sect. 32.

(1) Les Tlascalans disciplinés montaient à plus de cinquante mille. Il y avait en outre vingt mille hommes de Tersaico, et quarante mille de Chalco. Le nombre de ces auxiliaires fut encore considérablement grossi sur la route.

(2) Ville considérable, située sur les bords d'un lac d'eau douce. Solis dit qu'elle était voisine de celle d'Otompan, bien qu'elle en fût séparée par Tezcuco, et plusieurs autres villes. Il prétend aussi que les États de Chalco et de Tlascala étaient limitrophes. Ils sont néanmoins séparés l'un de l'autre par un bois de quinze milles de longueur et par une partie du territoire de Huexotzinco. (*Clavigero.*)

(3) Le premier fut construit par Martino Lopez, soldat espagnol et ingénieur. Il fut lancé dans la rivière de Zahuapan. Les Tlascalans construisirent les douze autres sur ce modèle à Tlascala, d'où ils les transportèrent au lac qui en était éloigné de quatorze lieues.

six jours qu'il y resta, les Tlascalans et les Tlacopans se livrèrent plusieurs combats meurtriers. Les Espagnols, ayant cherché à pénétrer par le chemin qui conduit aux fossés de Mexico, furent attaqués de toutes parts et forcés à la retraite, avec perte de cinq hommes tués et de plusieurs blessés. Après cet échec, Cortez retourna à Tezcuco. Deux jours après son arrivée dans cette ville, Sandoval en partit avec trois cents Espagnols, vingt cavaliers et un parti nombreux d'auxiliaires, et battit la garnison mexicaine d'*Huaxtépec*, ville située dans les montagnes à quinze milles au sud de Chalco. Il s'empara ensuite de *Jacapichtla*, ville bâtie au sommet d'une montagne, et qui fut défendue avec acharnement. Cette défaite ne fit que redoubler l'audace de l'ennemi. Il envoya vingt mille hommes, dans deux mille canots, attaquer Chalco; mais les habitants de cette ville, aidés de ceux de Heuxotzinco et de Quauhquéchollan, les forcèrent à la retraite. Sandoval y arriva après le combat.

Le 15 avril 1521, Cortez, ayant confié à Sandoval le commandement de Tezcuco, en partit avec trois cents fantassins espagnols, trente cavaliers et vingt mille auxiliaires. Il marcha d'abord sur *Tlalmanalco*, ensuite sur *Chimalhuacan* (1), et arriva à *Chalco*, qui est situé dans les montagnes, au sud de la vallée de Mexico. Son armée se grossit, chemin fesant, de vingt mille nouveaux alliés. Il prit sa route par *Huaxtépec*, *Jauhtépec* et *Xiuhtépec*, et entra sans obstacle dans la ville de *Quauhnahuac* (2), capitale de la nation de *Tlahuicas*, située à trente milles au sud de Mexico. Il n'en fut pas de même de *Xochimilco* (3), sur les bords du lac de Chalco, à douze milles de la capitale. Ses habitants opposèrent une résistance vigoureuse; le cheval de Cortez y succomba à la fatigue; il fut lui-même blessé et faillit tomber au pouvoir de l'ennemi; tous ses soldats et ses deux principaux officiers, *Alvarado* et *Olid*, furent également blessés. Les Mexicains firent de vains efforts pour reprendre cette ville: ils furent repoussés avec perte de cinq cents hommes.

Cortez visita dans le plus grand détail tous les lacs de la vallée de Mexico, et se rendit ensuite à Tezcuco, où il fit creuser un canal d'un mille et demi de longueur, pour recevoir les brigantins. Sur ces entrefaites, les troupes auxiliaires qu'il avait sous ses ordres s'accrurent considérablement, et les Espagnols reçurent des renforts en chevaux, armes et munitions, par un navire arrivé à la Véra-Cruz.

Tout semblait promettre à Cortez un succès complet, lorsqu'il découvrit une conspiration ourdie par quelques Espagnols contre sa vie et celle des principaux officiers de son armée. Il fit pendre *Antonio de Villafaha*, chef des conjurés, et pardonna à ses complices, qu'il feignit de croire innocents; toutefois il jugea à propos de s'entourer d'une garde de soldats dévoués, pour la sûreté de sa personne.

Le 28 avril, il termina les préparatifs du siége de Mexico, fit lancer à l'eau ses brigantins, et passa la revue de son armée, qui consistait en huit cents fantassins, quatre-vingt-six cavaliers, trois grands canons de fer et quinze en cuivre. Il possédait un millier de poudre et une grande quantité de balles et de flèches. Le nombre des alliés s'élevait à deux cent mille.

Le 20 mai, il publia, sur la grande place du marché de Tezcuco, les réglements militaires qu'il avait rédigés à Tlascala (1). Il confia à Alvarado le commandement du camp qu'il avait à Tlacopan, et qui était composé de soixante-huit soldats, de trente cavaliers et de vingt mille Tlascalans, et qui était défendu par deux pièces de canon. Il devait intercepter tous les secours qui pourraient arriver aux Mexicains, de ce côté. Il nomma Christophe Olid mestre-de-camp et chef de la division destinée à agir contre la ville de *Cojohuacan*, et qui consistait en trente-trois cavaliers, cent soixante-huit soldats, plus de vingt-cinq mille alliés et deux pièces de canon. Il donna à Gonzalès de Sandoval le commandement de vingt-quatre cavaliers, de cent soixante-trois hommes de pied, avec deux canons et tous les auxiliaires de Chalco, de Huexotzinco et de Cholula, au nombre d'environ trente mille, et lui ordonna d'aller détruire la ville d'Iztapalapan, et de revenir ensuite prendre la position la plus favorable à l'investissement de Mexico. Cortez se réserva le commandement des treize brigantins, à bord desquels se trouvaient trois cent vingt-cinq Espagnols et treize fauconnaux. L'armée des assiégeants se composait donc de neuf cent dix-sept Espagnols et de plus de soixante-quinze mille auxiliaires (2).

Le 30, il commença l'attaque du côté des lacs, avec les treize brigantins. Pendant vingt jours il pénétra vainement dans la ville, sans pouvoir s'y maintenir. L'armée, fatiguée par des attaques infructueuses si souvent renouvelées, demanda à Cortez de donner un assaut général avec toutes ses forces réunies, et le général s'y décida.

Sur ces entrefaites le frère et successeur de Montézuma mourut de la petite-vérole. Cuitlahuatzin, prince belliqueux, qui lui succéda, équipa une flottille de canots, et fit toutes les dispositions nécessaires pour opposer une vigoureuse résistance.

Cortez s'avança à la tête de vingt-cinq hommes de cavalerie, de toute son infanterie et de plus de cent mille auxiliaires. Les brigantins et environ trois mille canots formaient les ailes de l'armée, des deux côtés de la chaussée. Ayant pénétré sans obstacle dans la ville, il partagea son armée en trois divisions, pour déboucher sur la grande place par trois routes différentes (3). Les habitants abandonnèrent les revers des fossés, après une résistance simulée. Les Espagnols les ayant franchis se virent tout-à-coup assaillis par une multitude de Mexicains, et forcés de se retirer en désordre avec perte de plus de mille alliés, de soixante Espagnols tués ou faits prisonniers, et de sept chevaux perdus, ainsi que des canots, des armes et une pièce de canon. Cortez fut blessé et pris dans la mêlée; mais il fut délivré par un de ses soldats, qui abattit d'un coup de hache le bras du Mexicain qui

(1) Il y avait et il existe encore deux endroits de ce nom; l'un situé sur le bord du lac de Tezcuco, près de la presqu'île d'Istapalapan, et appelé simplement *Chimalhuacan*; et l'autre qui se trouve dans les montagnes au sud de la vallée de Mexico, nommé *Chimalhuacan Chalco*; c'est à ce dernier que Cortez se rendit. (*Clavigéro*.)

(2) Nommée *Coadnabaced*, par Cortez, *Coadalbaca*, par Diaz, *Quatlabaca*, par Solis. Elle prit ensuite le nom de *Cucinabaca*. Ce fut une des trente concessions faites à Cortez par Charles V. (*Clavigéro*, liv. X, sect. 9.)

(3) Mot qui signifie jardins et champs de fleurs, à cause des îles flottantes qu'on remarque dans le lac.

(1) *Voyez* Clavigéro, liv. X, sect. 2.

(2) Les autres restèrent à Tezcuco, et dans les environs où on devait les envoyer chercher en cas de besoin. Le nombre total des alliés pouvait s'élever à deux cent quarante mille.

(3) Suivant l'historien Robertson, Cortez avait résolu d'attaquer la ville sur trois points: 1°. du côté de Tezcuco, sur le bord oriental du lac; 2°. de celui de *Tacuba*, à l'ouest; 3°. et de celui de *Cuzocan* (Cojohuacan) au sud, parce que ces villes commandaient les chaussées qui conduisaient à la ville, et qu'elles avaient été bâties pour leur défense. Clavigéro remarque que du côté de l'est, il n'en pouvait exister à cause de la profondeur de l'eau, et que Sandoval n'était pas campé dans Tezcuco comme on l'a prétendu, mais dans Tépéjacac, du côté du nord.

le retenait captif (1). Les Espagnols regagnèrent leur camp par la grande route de Tlacopan.

Cependant les brigantins avaient remporté quelque avantage sur les lacs, et avaient fait prisonniers plusieurs nobles mexicains. Cortez envoya ces derniers à l'empereur, pour lui proposer des conditions ; mais ce fut sans succès. Deux jours après cette défaite, il arriva des courriers à Cortez pour lui apprendre que les *Malinalchèse*, s'étant réunis aux Cohuicas pour détruire la ville de Quauhnahuac, avaient le dessein de franchir les montagnes et de venir attaquer le camp. Le capitaine *Tapia* marcha à leur rencontre avec deux cents hommes de pied, dix chevaux et une division alliée, les battit et les poursuivit jusqu'à la montagne sur laquelle s'élève la ville de *Malinalco*. Cette campagne de Tapia dura dix jours. Le lendemain de son retour au camp, il arriva des courriers Otomies, de la vallée de *Tollocan*, pour demander des secours contre les *Matlatzincas*, nation guerrière de la même vallée, qui se préparaient aussi à venir attaquer le camp espagnol. Sandoval marcha contre eux avec dix-huit cavaliers, une centaine de fantassins et soixante mille alliés, les dispersa et leur tua mille hommes. Ces défaites déterminèrent les nations vaincues à envoyer à Cortez des ambassadeurs pour lui proposer de conclure une alliance avec lui. Il l'accepta. Les Castillans avaient alors pour alliés le royaume d'Acolhuacan, les républiques de Tlascala, de Huexotzinco et de Cholula, presque toutes les villes de la vallée du Mexique, et les nations de *Totonacas*, de *Mixtécas*, d'*Otomies*, de *Tlahuicas*, de *Cohuixcas*, de *Matlazincas*, et plusieurs autres ; de sorte que, outre les ennemis extérieurs, plus de la moitié de l'empire s'était armée pour la perte de l'autre, qui elle-même ne fit aucune démonstration en faveur de la capitale.

Cortez proposa de nouveau la paix ; mais les assiégés refusèrent d'entendre à aucune condition. Le siége durait alors depuis quarante-cinq jours. Cortez pénétra de nouveau dans la ville, avec ses Espagnols et cent cinquante mille alliés, renversa tout ce qui s'opposait à son passage et combla les fossés. Le 24 juillet, il y entra encore une fois avec des forces plus considérables que les jours précédents, et se rendit maître des trois quarts de la ville. Il ouvrit alors une communication avec le camp d'Alvarado, que celui-ci avait transporté près de Tlacopan ; et le 27, la jonction eut lieu.

Cortez, étant monté au haut du temple, vit que des huit quartiers dont la ville se composait, il en restait encore un à prendre. Il commença par faire mettre le feu à cet édifice, où les Mexicains adoraient une idole du dieu de la guerre. Il fit ensuite de nouvelles propositions de paix aux assiégés, qui les rejetèrent avec hauteur, et répondirent qu'ils avaient juré de périr jusqu'au dernier. Quatre jours se passèrent sans hostilités. Cortez entra de nouveau dans la place et donna un assaut général dans lequel douze mille Mexicains furent tués ou faits prisonniers. Les habitants consommèrent l'herbe, la racine, l'écorce des arbres et jusqu'aux insectes, plutôt que de se rendre. Cortez tenta de nouveau les voies de la négociation ; mais, après trois jours de démarches infructueuses, il perdit tout espoir. Il recommença alors l'attaque avec toutes ses troupes, dont le nombre, non compris celles d'Alvarado, s'élevait à cent cinquante mille hommes. Le carnage fut si grand que, suivant le rapport de Cortez, il y eut plus de quarante mille hommes de tués. Les rues et les places publiques étaient couvertes de cadavres, et l'eau des canaux et des fossés était teinte de sang. L'infection qui se répandit dans la ville, après ce massacre, contraignit les Espagnols à l'abandonner ; mais ils y rentrèrent le lendemain 13 août, et enlevèrent d'assaut le quartier de Tlatélolco, qui tenait encore. Quinze mille habitants qui vinrent faire leur soumission aux Espagnols, furent impitoyablement égorgés. Les nobles et les guerriers, qui se défendaient encore sur les toits des maisons et sur plusieurs chaussées pavées, furent tellement serrés de près dans un dernier assaut, qu'un grand nombre se précipita dans les flots et que les autres se rendirent prisonniers. Les barques qu'ils avaient préparées pour fuir furent toutes interceptées, et la pirogue qui portait le roi *Quauhtémotzin*, la reine, plusieurs autres souverains et des nobles, fut arrêtée par *Garcia Holguin*, capitaine de brigantin, qui les conduisit à Cortez, le 13 août 1521. Les Mexicains sortirent de la ville sans armes ni bagages, et couvrirent pendant trois jours les grandes routes voisines. L'odeur infecte que répandaient les cadavres était insupportable (1).

On abandonna aux alliés tous les vêtements et autres objets de cette nature qu'on trouva dans Mexico, et on envoya en présent à l'empereur Charles-Quint (2) tous les ouvrages précieux d'or et d'argent. Le reste de l'or, qui fut fondu, ne produisit que 19,200 onces (3), attendu que les Mexicains en avaient jeté la plus grande partie dans le lac (4), et que les soldats s'en étaient approprié une quantité considérable pour prix de leurs fatigues et de leurs travaux.

Pendant ce siége, qui dura soixante-quinze jours (5), il périt cent Espagnols, tués sur le champ de bataille ou sacrifiés dans le grand temple ; plusieurs milliers d'auxiliaires, et, suivant Cortez, Diaz et d'autres historiens, cent mille Mexicains, outre cinquante mille qui moururent de faim ou de maladies engendrées par la mauvaise eau et les exhalaisons méphitiques qui émanaient des cadavres dont les fossés étaient remplis. La ville entière n'offrait qu'un immense monceau de ruines.

Cortez fit marquer, avec un fer chaud, un certain nombre d'hommes et de femmes ; plaça ses brigantins sous la protection du capitaine Juan Rodriguez de Villa Fuerte, auquel il laissa aussi quatre-vingts Castillans pour garder la ville ; et, ayant rendu grâces au Ciel d'une si grande victoire, il

(1) *Christoval de Oléa*, soldat de sa garde. Cortez avait été déjà sauvé par le prince *Ixtlilxochitl*, et par un brave Tlascalan, nommé *Temacatzin*.

(1) Diaz, cap. 156. « Es verdad y juro amen que toda la laguna y casas y barbacoas estaban Llenas de cuerpos, y cabezas de Indios muertos » — « yo he leido la destrucion de Jerusalem, etc. »

(2) Le navire à bord duquel ces objets de prix furent embarqués, fut pris par Jean Florin, navigateur français, qui l'envoya en France. François Ier. le retint en disant : *que le roi tres-chrétien était fils d'Adam aussi-bien que le roi catholique*.

(3) Cortez dit 130,000 castillanos. Herréra dit que le butin fut estimé à 130,000 poids d'or, dont le cinquième du roi était de 26,000.

(4) Diaz rapporte qu'il a vu retirer plusieurs objets du lac et entr'autres un soleil semblable à celui que Montézume avait envoyé à Cortez, lorsque celui-ci se trouvait sur la côte de *Chalchiuhuécan*.

(5) Solis dit quatre-vingt-treize jours. Suivant Herréra (dec. III, lib. II, cap. 8), le blocus dura trois mois, et le siége de la ville quatre-vingts jours, pendant lequel il se livra plusieurs combats et plus de soixante batailles sanglantes. L'armée de Cortez était composée de deux cent mille Indiens des villes alliées et confédérées, neuf cents soldats espagnols, quatre-vingts cavaliers, dix-sept pièces d'artillerie légère, treize brigantins et six mille canots. Il y périt environ cinquante Castillans, six chevaux et peu d'Indiens alliés ; mais du côté des Mexicains, la perte fut au moins de cent mille hommes, sans compter ceux qui périrent de faim et de la peste.

partit, quatre jours après, avec son armée, pour Cuyoacan, ville située à l'extrémité de la chaussée, à une lieue et demie de Mexico. Là il fit des présents aux Indiens alliés, les congédia et leur accorda la permission de s'établir au Mexique (1).

Peu après il arriva à Mexico douze religieux de l'ordre de saint François, conduits par le frère *Martin de Valence de don Juan*, que Cortez accueillit avec de grandes marques de soumission et de respect. Ces franciscains commencèrent la conversion des Indiens.

Tout l'or, l'argent et les bijoux qu'on put trouver n'ayant fourni qu'une valeur de 380,000 écus, les Espagnols, pour forcer le roi à indiquer l'endroit où ses trésors étaient cachés, résolurent de lui appliquer la torture. On lui brûla les pieds à petit feu, après les lui avoir frottés d'huile. Quauhtémotzin supporta ce supplice avec le plus grand courage. Trois jours après, ayant été soupçonné de trahison par Cortez, il fut pendu à un arbre, à *Izancanac*, capitale de la province d'*Acallan*, avec *Coanacotzin*, roi d'*Acolhuacan*, et *Tetlépanquétzaltzin*, souverain de Tlacopan, au commencement du carême de l'année 1521 (2).

Les Mexicains et toutes les nations qui avaient coopéré à leur ruine, nonobstant les intentions humaines et bienfesantes des rois catholiques à leur égard, tombèrent bientôt dans la misère et l'oppression, et se virent exposés à la merci des Espagnols et des esclaves africains. Ainsi s'écroula, en 1521, cette monarchie, cent quatre-vingt-seize ans après la fondation de la ville de Mexico par les *Aztécas*, et cent soixante-neuf ans après l'élection du premier roi.

1522. Cortez, après avoir distribué le butin à ses soldats, songea à établir un gouvernement à Mexico, et nomma, à cet effet, des juges et des magistrats. Il forma aussi un *Conseil d'administration*, et envoya en Espagne *Alonso de Avila* et *Antonio de Quiñones*, pour prier l'empereur de confirmer les nominations qu'il avait faites (3). Il fit partir en même temps, pour ce prince, le cinquième de l'or qui lui revenait, ainsi que de riches présents. Les juges et les membres du conseil écrivirent à l'empereur pour louer la conduite et les hauts faits de Cortez, qui, de son côté, adressa une lettre à Sa Majesté, dans laquelle il l'invitait à envoyer au Mexique un homme instruit et diligent, pour admirer la grandeur et les merveilles du pays qu'il venait de conquérir, et qu'il proposait de nommer *Nueva España* ou *Nouvelle Espagne*. Il sollicitait aussi l'envoi de prélats et de prêtres, de laboureurs, d'animaux domestiques, de plantes et de grains; mais il lui recommandait de ne pas permettre qu'il y passât d'avocats, de médecins ou de juifs *christianisés*.

Cortez expédia ensuite des courriers indiens dans les différentes provinces, pour y annoncer que l'empire de Montézuma avait cessé d'exister, et qu'elles eussent désormais à reconnaître l'autorité du roi des chrétiens (4).

Découverte de la province de Mechoacàn. Les Castillans n'avaient pas dépassé *Chapultépec*, lorsqu'ils envoyèrent un soldat, nommé *Parrillas*, pour se procurer des volailles. Celui-ci s'insinua dans les bonnes grâces des Indiens, et guidé par les habitants del *Puéblo de Matalzingo*, il arriva sur les confins du royaume de *Méchoacàn* (1), et revint trouver Cortez, pour lui rendre compte de son voyage. Il ramena avec lui deux naturels de ce pays qui lui apprirent que leur seigneur était l'ennemi mortel de Montézuma. Cortez, désirant connaître le Méchoacàn, y envoya Montano, avec plusieurs Espagnols, vingt seigneurs indiens, et un interprète qui parlait la langue mexicaine, otomie et méchoacane. Le gouverneur de *Taximaroa*, ville située sur la frontière, les accueillit d'une manière fort amicale. De là ils se rendirent à une autre ville, entourée d'une muraille en chêne et en argile, qui avait douze pieds de hauteur sur six d'épaisseur. Lorsqu'ils furent arrivés à *Méchoacàn*, le roi *Cazonzin*, qui y fesait sa résidence à *Zinzontza* (2), leur donna une grande fête, dans laquelle il avait formé le projet de les détruire. Mais ayant été détourné de ce dessein par un de ses conseillers, il chargea des ambassadeurs de se rendre avec les Castillans auprès de Cortez, qui se trouvait toujours à Cuioacàn. Ce général ayant renvoyé ces ambassadeurs comblés de présents, Cazonzin se décida à faire partir son frère pour Cuioacàn, et peu après à y aller lui-même.

Cortez, voulant réduire à l'obéissance le pays de Méchoacàn, y envoya Cristoval de Olid, avec cent hommes de pied et quarante chevaux. Ce capitaine fonda une colonie à Zintzontza, métropole du royaume, à quarante-sept lieues de Mexico; après quoi il passa dans les provinces de Colima, pour chercher une route qui conduisît à la mer (3).

Expédition de Gonzalo de Sandoval. Les Indiens de *Tututépec*, dont le territoire s'étendait jusqu'à la côte du nord, avaient exercé de grandes cruautés sur la personne de plusieurs Castillans qui s'étaient avancés dans leur pays, à la recherche des mines d'or et d'argent. Gonzalo de Sandoval, envoyé, au commencement de novembre 1522, pour châtier les rebelles de cette province, ainsi que ceux de *Puertos Abaxo*, partit avec deux cents hommes d'infanterie, trente-cinq de cavalerie et bon nombre d'Indiens armés. Il trouva les habitants de Guatusco bien disposés en sa faveur. Après avoir puni ceux qui s'étaient montrés les plus coupables, il se rendit sur les bords de la rivière de *Goazacoalco*, où il jeta les fondements de la ville *del Espiritu Santo*, à douze milles de la mer.

Les villes de *Guéchollan*, de *Civatlan*, de *Quézaltépec* et de *Tabasco* conclurent la paix avec lui, et devinrent le partage des fondateurs d'Espiritu Santo; mais elles ne tardèrent pas à se révolter (4).

Les peuples de *Mistéca*, de Zapotéca et d'autres provinces situées vers le sud, entre le Mexique et le Guaxaca, et conquises par Montézuma I, ayant invoqué l'appui des Espagnols contre le seigneur de *Tututépec*, Cortez leur envoya, sous les ordres de Pédro de Alvarado et de Francisco de Orozco, trente cavaliers, quatre-vingts fantassins, et une nombreuse troupe d'Indiens. A l'approche de cette armée, les troupes

(1) Herréra, dec. III, lib. II, cap. 8 et 9.

(2) Un traître mexicain, pour gagner la faveur de Cortez, lui rapporta une prétendue conversation, dans laquelle ces princes avaient agité les moyens d'assassiner tous les Espagnols. Cortez qui se trouvait en route avec un faible détachement d'Européens et 3000 Mexicains, commit alors cette cruauté qui, comme le rapporte Diaz, lui causa beaucoup de chagrin dans la suite.

(3) Torquémada, lib. XV, cap. 1.

(4) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 1 et 2.

(1) *Tierra de pescado*, ou terre abondante en poissons.

(2) Ce mot signifie *rempli d'oiseaux zintzones*. Les habitants fabriquaient de leur plumage riche et varié des tapis et des couvertures. Les Mexicains et Méchoacans appellent cette ville *Huitzitzilla*.

(3) Cortez, *carta tercera de Relacion XLI*.—Herréra, decad. III, lib. III, cap. 3—11. Dans les neuvième et dixième chapitres, on trouve une description de ce pays.

Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. III, cap. 42. *Del reyno de Mechhuacan y de sus poblazones y abundancia, et lib. XIX, et cap.* 12, *de la fundacion de la Provincia de Mechoacan, etc.*

(4) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 11. — Gomara, *Hist. gén.*, lib. II, cap. 60.

mexicaines se replièrent sur *Itzquintépec* (1), où résidait une des six peuplades ou *Pénoles*, et qui était située à six lieues de Guaxaca. Cette ville, d'une lieue de circuit, était environnée d'une muraille en pierre solidement construite. Plus de mille Mistéques s'y défendirent opiniâtrément pendant huit jours, et ne se rendirent qu'après le retour des messagers qu'ils avaient envoyés à Cortez (2).

Les amis de Narvaez ayant engagé l'évêque de Burgos à déposséder Cortes du pays qu'il avait conquis, *Christoval de Tapia*, inspecteur des fonderies de l'île espagnole, fut nommé gouverneur de toutes les terres et îles que l'adélantado Diégo Vélasquez avait découvertes, avec pouvoir de surveiller l'expédition de Juan Ponce de Léon sur la côte de la Floride et celle de Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque, à qui le roi avait conféré le titre d'adélantado de la province de Panuco, qui prit dès lors le nom de *Vitoria Garaiana*.

La commission, signée à Burgos, le 11 avril 1521, autorisait Christoval de Tapia à arrêter Cortez, et à séquestrer ses biens et ceux de ses complices; mais Cortez la fit déclarer illégale par des commissaires qu'il envoya à la Véra-Cruz. Tapia voyant tout le monde tourné contre lui, échangea un de ses navires contre des lingots d'or, et s'embarqua à bord de l'autre pour Saint-Domingue (3).

Après son départ, *Juan Bono de Quexo* arriva à la Véra-Cruz, avec des lettres de l'évêque de Burgos, dans lesquelles il était dit que l'empereur, mécontent des services de Fernand, ordonnait aux Espagnols de reconnaître Christoval de Tapia en qualité de gouverneur. Pendant la durée des négociations de la Véra-Cruz, Cortez avait donné ordre à Andrès de Tapia de prendre avec lui un corps de troupes, et d'aller fonder la ville de *Medellin* (4), à l'embouchure d'un fleuve auquel il donna le même nom, à trois lieues de la Véra-Cruz, vis-à-vis de l'île des Sacrifices (5).

Expéditions pour reconnaître les côtes de la mer du sud.

Cortez, qui avait reçu l'ordre du roi de chercher un passage de la mer du Nord à celle du Sud, afin de découvrir de nouvelles îles, et surtout celles qui produisaient les épiceries, sans néanmoins donner aucun sujet de plainte aux Portugais, s'était procuré des renseignements sur la mer du Sud par les envoyés du seigneur de Méchoacan, et il espérait trouver le passage tant désiré par le *Puerto* de *Terminos*. Il détacha, dans cette vue, sur les bords de la mer du Sud, du côté de *Xalisco*, quelques Castillans qui ne revinrent pas. Il envoya ensuite *Francisco Chico*, avec trois Espagnols et des Indiens, pour reconnaître sur cette côte un endroit propre à la construction des vaisseaux. Ceux-ci passèrent à *Técoantépèque*, à *Zacatula* et autres lieux, et ils en prirent possession du consentement des habitants, qui avaient entendu parler des victoires des Espagnols. Le seigneur de la première de ces villes fit à Cortez un présent en or, en plumes et en armes, et offrit ses services au roi de Castille. Cette proposition excita l'indignation du seigneur de *Tututépèque*, et occasiona une guerre entre eux. Cortez envoya au secours du premier le capitaine Pédro de Alvarado, avec deux cents hommes d'infanterie, quarante de cavalerie et deux petites pièces de campagne. Alvarado prend son chemin par Guaxaca; il part de cette ville, le 31 janvier (*carta de Cortez*), et, après trente jours de marche, il arrive à Tututépèque, où il est parfaitement accueilli et logé dans le grand palais. Mais ayant découvert un complot ourdi par le chef du pays contre ses jours, il l'arrête ainsi que son fils, et leur fait payer leur pardon 25,000 castillans en or.

Alvarado, voulant contenir les habitants de cette province, y établit la colonie de *Villa Ségura*, dont les habitants étaient pour la plupart originaires de Tépéaca. Mais ceux-ci ne pouvant vivre en bonne intelligence ensemble, ils se séparèrent: et plusieurs, au nombre desquels se trouvaient *Juan Nunez Sédéno* et *Hernando de Badajoz*, allèrent s'établir à Guaxaca (1). La ville de Ségura fut donc abandonnée. Cortez envoya son alcade major *Diégo d'Ocampo*, en qualité de commissaire examinateur, pour punir les auteurs de ces troubles.

Sur ces entrefaites, le seigneur de Tututépèque étant mort, ses sujets tentèrent de secouer le joug des Espagnols. Alvarado marcha contre eux, et, après une faible résistance, les força de rentrer dans le devoir. Ce général ne séjourna parmi eux que peu de temps, étant obligé d'aller chercher une route qui conduisît aux provinces de *Séconusco* et de *Guatomala* (2).

Cortez avait aussi envoyé *Guillen de la Loa*, *Castillo*, l'enseigne *Roman Lopez*, et deux autres Espagnols, avec ordre de traverser le continent entre la pointe de la Cordelière (*las vertientes de la Cordillera*) et la mer du Nord. Ceux-ci passèrent par *Xaltépèque*, sur la pente de Chiapa (*las Faldas de Chiapa*), et par *Utlatépèque*, pour se rendre à Soconusco, qui était situé à quatre cents lieues de Mexico, et retournèrent à Técoantépèque, par la mer du Sud, en courant de grands et fréquents dangers (3).

Cortez, ayant reconnu plusieurs points de la côte où l'on pouvait établir des chantiers de construction, fit partir pour Zacatula, dans la province maritime occidentale de la Nouvelle-Espagne, tous les maîtres charpentiers de l'armée, auxquels il ordonna de construire deux navires destinés à explorer la côte et à découvrir le détroit (4), et deux caravelles pour envoyer à la recherche des îles des épiceries (5).

Dans ce dessein, il fit transporter de la Véra-Cruz à Zacatula, à la distance de deux cents lieues, des voiles, des cordages, du fer, etc., et il chargea Christoval de Olid, qui se trouvait alors à Méchoacan, de surveiller les travaux, et ensuite d'aller reconnaître les côtes avec les navires.

Christoval de Olid s'y rendit avec cent fantassins espagnols, quarante chevaux et quelques Indiens de Méchoacan,

(1) Cette ville a reçu depuis le nom d'*Antiquera*.

(2) Herréra, decad. III, lib. III, cap. 11.

(3) Cortez, *tercera carta de Relacion XLV*. — Herréra rapporte (déc. III, lib. III, cap. 16) que le trésorier Julian de Aldérète déclara à Cortez qu'il avait formé le projet de l'assassiner pendant qu'il serait à genoux à entendre la messe; et qu'un prêtre nommé *Léon*, avait conçu le dessein de le faire périr dans sa chambre, au moyen d'un baril de poudre.

(4) C'était le nom de la ville d'Espagne où Hernando Cortez avait pris naissance.

(5) Herréra, decad. III, lib. III, cap 17. Cortez, *tercera carta XLIII*.

(1) Cette province, qui renferme la charmante vallée du même nom, est située à 80 lieues au sud de Mexico. Cortez la fit explorer par le capitaine *Diégo de Ordas*, qui y pénétra par la rivière de *Guazacoalco*. Herréra, decad. III, lib. III, cap. 12 et 13, où l'on trouve une description de cette vallée de dix-sept lieues d'étendue.

(2) Cortez, *carta tercera de Relacion*, cap. 41, 42 et 43—Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.

(3) Cortez, *carta tercera de Relacion XLII* —Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.

(4) Il ignorait la découverte du détroit de Magellan, faite en 1521.

(5) La construction fut retardée par des obstacles, et le feu ayant pris au magasin, tout fut brûlé.

lorsqu'il apprit que les habitants de Colima avaient pris les armes. Il en fit part à Cortez, qui lui envoya le capitaine Gonzalez de Sandoval avec soixante-dix hommes d'infanterie, vingt de cavalerie et des Indiens alliés. Il prit la direction de *Impilzingo*, dont il ne put vaincre les habitants, parce qu'il les avait attaqués sur un terrain inégal, où sa cavalerie lui était devenue inutile. De là il se rendit à Zacatula, où l'on construisait les navires, et où il trouva un renfort qui l'aida à marcher contre les Colimas, qu'il battit après un combat opiniâtre, dans lequel il y eut plusieurs Indiens de tués et quelques Castillans de blessés. Les Colimas et les Impilzingos, vaincus, reconnurent l'autorité du roi d'Espagne. Le peuple de *Cinatlan* suivit aussi leur exemple. Sandoval forma un établissement (*poblacion*) à *Colima*, y laissa cent vingt hommes d'infanterie et vingt-cinq de cavalerie, entre lesquels il partagea les terres voisines, suivant les instructions de Cortez, et partit ensuite pour rejoindre ce général.

Cortez ayant aussi résolu de faire un établissement à Méchoacan, y envoya Andrès de Tapia et Christoval de Olid. Ce dernier se rendit à Zacatula avec quatre cents hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie, accompagné du capitaine *Villafuerte*, qui avait ordre de s'y arrêter. Après l'établissement de la colonie, ayant fait une incursion dans une province située vers le nord, où ses gens trouvèrent un riche butin, Cazonzin, seigneur d'une partie de ce pays, se plaignit à Cortez, qui, prenant ombrage du grand nombre de soldats qu'il avait sous ses ordres, contraignit Villafuerte de quitter la colonie (1).

Expédition de Cortez dans le pays de Panuco.

Après la défaite de Narvaez, Diégo de Vélasquez avait conçu le projet de diriger une expédition contre la Nouvelle-Espagne, dont il avait été dissuadé par le licencié *Parada*, un de ses conseillers. Cortez fut informé de ses mauvaises intentions par des personnes arrivant des îles, et des négociants qui avaient déjà commencé à trafiquer avec les naturels de ce pays. Il apprit en même temps que Diégo Colomb exigeait qu'il reconnût son autorité et ses droits comme amiral, conformément à la décision du conseil. Cependant Francisco Garay, qui avait fait une expédition malheureuse dans la Floride (2), en 1518, frappé du succès que les Espagnols obtenaient dans la Nouvelle-Espagne, se fit donner, par l'évêque de Burgos, le titre d'*adélantado du pays de Panuco*, et l'autorisation d'aller fonder un établissement sur le bord de la rivière du même nom. Cortez, dont les forces se trouvaient alors considérablement augmentées par les débris de l'expédition de Andrès de Tapia et de Lucas Vasquez de Ayllon, qui étaient venus se joindre à lui, et par de nouveaux renforts qu'il venait de recevoir des îles, forma le projet de traverser l'entreprise de Garay. Il résolut en conséquence de se rendre à Panuco, et de conserver, à quelque prix que ce fût, ce port, qu'il regardait comme le meilleur de la Nouvelle-Espagne. Ayant donné les instructions nécessaires à la réédification de Mexico, il en partit avec trois cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie, quelques pièces de canon et vingt mille Indiens (3). Il rencontra dans une plaine, près de *Aiotuxtetlatlan*, une armée de soixante-dix mille *Guasticas* et *Naquétacas*, qu'il battit en rase campagne, avec perte d'un grand nombre de Mexicains, de cinquante Castillans et de quatre chevaux tués. Il s'arrêta quatre jours dans cet endroit, pour faire panser les blessés, et y reçut des députations de plusieurs villages voisins, chargés de lui offrir de riches présents et de l'assurer de leur obéissance. De là il alla à *Chila*, à cinq lieues de la mer, où les gens de Francisco de Garay furent mis en déroute. Il tenta vainement d'entrer en relation avec les Indiens de ces contrées, qui tuèrent quelques-uns de ses envoyés, et se retirèrent sur les lacs. Dans la nuit, Cortez passa une rivière avec une centaine de soldats et quarante chevaux. Vigoureusement attaqué à la pointe du jour, il eut deux chevaux tués et dix blessés. Cependant, à l'aide des alliés, il parvint à repousser les soldats de Panuco avec une grande perte. Les Castillans entrèrent ensuite dans le village, qui était abandonné, et trouvèrent dans le temple, attachés à la muraille, les armes, les vêtements et les peaux des gens de Francisco de Garay, préparées avec leurs barbes.

Cortez rencontra plus loin une nombreuse peuplade qui se battit vaillamment et avec ordre, et qui revint trois fois à la charge. Il eut un cheval tué et vingt hommes blessés. Sa cavalerie ayant fait des courses dans la campagne, il trouva quatre villages abandonnés, s'en empara et retourna dans ses quartiers à Chila, où ses gens se virent dans la nécessité, faute de vivres, de manger les chevaux qui avaient été tués.

Cortez, voulant terminer cette guerre, fit passer la rivière à la plus grande partie des siens, qu'il appuya d'un corps nombreux de Mexicains. Ces troupes arrivèrent de nuit à une peuplade qui résidait sur les bords d'un lac, l'attaquèrent à la fois par terre et par eau, et forcèrent, au bout de vingt-cinq jours, tous les habitants à se soumettre. Cortez, pour les contenir, fonda, à une demi-lieue de Chila, et à huit lieues de l'embouchure de la rivière, la *Villa de San Estévan*, ou *Santistévan del Puerto*. Il y laissa une centaine d'hommes d'infanterie et trente de cavalerie, entre lesquels il partagea le territoire environnant, et ayant nommé Pédro de Vallèjo, son lieutenant, il retourna à Mexico (1).

Les Indiens de *Tututépec* du nord (*Tututépec del norte*) et plusieurs autres peuplades voisines de Panuco se révoltèrent et brûlèrent plus de vingt bourgades alliées des Espagnols. Cortez partit de nouveau pour châtier ces rebelles. Il les battit, et ayant pris le seigneur et le capitaine général, auxquels il avait déjà pardonné, il les fit pendre, et vendit à l'encan deux cents prisonniers, pour compenser la perte de vingt chevaux qui étaient morts de fatigue. Cortez conféra au frère du défunt roi le titre de seigneur de ces peuplades, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du roi d'Espagne, et retourna à Mexico par la Véra-Cruz, où il apprit que le capitaine Villa Fuerte, dont il se méfiait, et Simon de Cuenca avaient fondé la colonie de la *Conception*, à Zacatula, à une lieue et demie de l'embouchure d'un fleuve, à quatre-vingt-dix lieues de Mexico, à quarante de Valladolid et Méchoacan, et dix-huit d'Acapulco (2).

Les procureurs de la Nouvelle-Espagne, nommés par Cortez, s'embarquèrent à la Véra-Cruz sur trois caravelles.

(1) Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.

(2) Voyez l'article *Floride*.

(3) Suivant Cortez; Herréra dit quarante mille; Diaz dit deux cent cinquante hommes de pied, cent trente chevaux, et dix mille Mexicains.

(1) Cortez dit que ce voyage lui coûta 30,000 pesos d'or, et autant à ceux qui le suivirent. Herréra (dec. III, lib. III, cap. 18), dit que ce voyage coûta 60,000 pistoles de huit. Il y périt un grand nombre de chevaux faute de fers pour les ferrer. Les quatre fers et cent clous se vendaient 54 castillans d'or et les chevaux de 1500 à 2,000.

(2) Cortez, *quarta carta V et VI* Herréra, dec. III, lib. III, cap. 18; et Herréra, *Novus orbis*, cap. 11.

Arrivés à la hauteur des Açores, ils rencontrèrent des corsaires français, et deux d'entre eux tombèrent entre leurs mains. Le troisième se sauva dans l'île de Sainte-Marie (1), d'où il écrivit à Séville pour faire connaître sa situation. La *maison de contraction* expédia deux navires, sous le commandement de *don Pédro Manrique*, pour lui servir d'escorte.

Sur ces entrefaites, *Juan de Ribèra*, secrétaire de Cortez, arriva en Espagne, à bord d'une caravelle portugaise.

La cour ordonna au capitaine *Domingo Alonso*, qui allait convoyer onze bâtiments de la flotte des Indes, des Canaries aux Açores, d'escorter les procureurs à son retour. Elle permit en même temps à toutes les personnes bien famées de se rendre à la Nouvelle-Espagne.

Martin Cortez, père de Hernando Cortez, alla à la cour, et travailla, de concert avec le licencié *Cespédes*, *Alonso Hernandez Puerto Carréro* et *Francisco de Montéjo*, à arranger l'affaire de Cortez, mais sans succès; car les amis de Diégo Vélazquez, *Manuel de Roxas*, *Andrès de Duéro*, et *Gonzalo de Guzman* jouissaient de la protection de l'évêque de Burgos.

Cependant *Juan Rodriguez de Fonséca*, évêque de Burgos, apprenant que les procureurs *Antonio Davila*, *Antonio de Quiñones*, *Diégo de Ordas* et *Alonso de Mendoza* étaient arrivés aux Açores, les somma, en sa qualité de président du conseil des Indes, par un acte daté du 25 janvier 1522, de comparaître devant lui dans l'intervalle de trente jours, et de fournir un cautionnement de trente mille ducats.

Les procureurs de Cortez, à leur arrivée en Espagne, demandèrent au roi, qui venait de débarquer à Santander, le 16 juillet 1522, la mise en accusation de l'évêque de Burgos, pour la décision qu'il avait prise à l'égard de ce général. Ce prélat reçut ordre de ne plus se mêler de cette affaire, que Charles V soumit à la décision d'une cour spéciale; et celle-ci ayant prononcé en faveur de Cortez, l'empereur le nomma capitaine-général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne (*capitan general y governador de Nueva-España*), et lui permit de diviser le pays comme il le jugerait convenable. Sa Majesté transmit cette décision aux autorités mexicaines, dans des dépêches datées de Valladolid, le 15 octobre 1522.

Immédiatement après, on donna main-levée de tout ce qui avait été saisi, en or, argent et autres objets arrivés de la Nouvelle-Espagne et appartenant à Martin Cortez, aux officiers des communes et à d'autres individus.

En même temps, le roi accorda une pension au conquérant du Mexique et à ceux qui l'y avaient accompagné; et comme les officiers de l'audience royale, qui résidaient dans la Nouvelle-Espagne, n'avaient de titres que pour le Yucatan et le Cozumel, il nomma, pour le Mexique, à la charge de maître des comptes (*contador*), son secrétaire *Rodrigo de Albornoz*; à celle de facteur, *Gonzalo de Salazar*; à celle de trésorier, *Alonso de Estrada*, et enfin à celle d'inspecteur des fontes (*veedor de las fundiciones*), *Pédro Almindez Chirinos*, ou *Péralmindez Chirinos* (2).

Cortez reçut ordre de surveiller l'administration des biens de la couronne (*hacienda real*), et d'en charger ceux qui l'avaient déjà gérée.

Francisco de los Cobos, autre secrétaire de l'empereur, fut nommé fondeur et marqueur des mines (*fundidor y marcador de las minas de Nueva España*). La cour annula les cautions que Francisco de Montéjo et Alonso Hernandez Puerto Carréro avaient données aux officiers de la maison de Séville, en 1519, et approuva le refus que Cortez avait fait de reconnaître l'autorité de don Diégo Colomb.

Cortez apprit ces nouvelles à Véra-Cruz, après son retour de Panuco. Peu de temps après il envoya des troupes pour pacifier la province de *Tututépec* (1), qui était située entre le Panuco et le Mexique; fit partir des marchands indiens pour calmer l'effervescence qui s'était manifestée chez des peuplades voisines de Soconusco, et il reçut la soumission de quelques tribus indiennes de *Guatémala*.

Cortez s'occupa alors de reconstruire la ville de Mexico; il nomma des juges et des magistrats, partagea les terres entre les vainqueurs, traça un quartier particulier pour les Castillans, dont le nombre était de douze cents, et exempta les habitans d'impôts jusqu'à ce que leurs maisons et les travaux publics fussent terminés (2). Il établit des manufactures, fonda des hôpitaux et des églises, introduisit dans le pays la culture de la canne à sucre, de la vigne, du mûrier et de différentes plantes des Antilles, d'où il fit également venir des animaux domestiques, tels que des chevaux, des ânes, des vaches, des moutons, des chèvres et des cochons, qui ne se trouvaient pas auparavant dans la Nouvelle-Espagne. Il monta une imprimerie à Mexico, y battit monnaie, y fit fondre des canons (3), et voulut que les navires se déchargeassent dorénavant à San Juan de Ulloa, et non à Véra-Cruz.

Cortez, voulant contenter les parents de Quautimoc, qui cherchaient à exciter un soulèvement parmi le peuple, donna, à la demande des Mexicains, la seigneurie de Tezcuco à *don Carlos Yztlixuchitl*, après la mort de don Hernando, son frère. Il rendit la liberté à *Xihuacoa*, qui avait été capitaine-général de Quautimoc, le créa seigneur d'un quartier (*señorio de un barrio*), et lui confia l'inspection des ouvriers et des édifices publics. Il donna la même charge à *don Pédro Motezuma*, parce qu'il était fils de roi.

Cortez, impatient de ne recevoir aucune réponse de la cour d'Espagne, lui envoya une troisième relation (4) de tout ce qu'il avait fait, et dans laquelle il lui annonçait avoir découvert la mer du Sud sur trois points différents. Il lui marquait aussi qu'il construisait, à quatre-vingts lieues de Mexico, des navires destinés à explorer toute cette mer.

Le 6 juin 1523, le roi expédia, de Valladolid, des instructions pour la colonisation de la Nouvelle-Espagne et l'établissement d'un gouvernement régulier dans ce pays (5). Ce prince y témoignait pour la première fois, à Cortez, le plaisir que lui avait causé la découverte du Mexique. Il avait, disait-il, rendu grâces à Dieu, lorsqu'il avait appris, par les relations de Cortez et d'autres Castillans, que les Indiens de cette contrée étaient plus faciles à convertir et à civiliser que ceux de la Castille d'Or et des terres et îles qui avaient été jusqu'alors découvertes. Il défendit tout partage des natu-

(1) Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 1. Diégo de Ordas, un de ces procureurs, se rendit en Espagne, avec d'autres passagers à bord d'un vaisseau portugais, Alonso Davila et Antonio de Quinones; les deux autres furent attaqués à 10 lieues du cap Vincent, par six navires de la Rochelle, aux ordres du capitaine *Florin*. Quinones périt dans l'action, et Davila ayant été conduit à la Rochelle avec le trésor destiné au roi d'Espagne, y resta trois ans en captivité. La majeure partie de ce trésor fut perdue. (Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 20.)

(2) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 1 et 2.

(1) Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 3.

(2) Herréra dit que les habitants bâtirent cent mille maisons plus commodes que celles qui s'y trouvaient auparavant.

(3) Il en possédait alors trente-cinq de bronze et soixante de fonte.

(4) Voyez la note *E* à la fin de l'article.

(5) Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 1—9. *Gobierno de la Nueva-España*.

rels, et annula tous ceux qui avaient déjà eu lieu; il les déclara libres, du moment qu'ils acquittaient le droit de vasselage; il recommanda qu'on n'usât d'aucune violence à leur égard, et qu'on ne leur fît pas la guerre sans nécessité. Le roi enjoignit aussi à Cortez de chercher un détroit pour passer de la mer du Nord à celle du Sud.

Les dîmes furent établies au Mexique, en 1523 (1); le frère *Bénito Martinez* fut nommé à la cure de l'église de Mexico, et *Alvaro de Ordas* à celle de Ségura de la Frontéra. Les Maures, les juifs, et ceux de ces derniers qui s'étaient convertis au christianisme, jusqu'au quatrième degré, ne purent passer aux Indes (2). L'empereur s'engageait à ne jamais aliéner de la couronne de Castille les provinces de la Nouvelle-Espagne; et en même temps il donna des armes à la ville de Mexico, de la Villa Rica et del Espiritu Santo, et à Diégo de Ordas, pour les services qu'il avait rendus dans la Nouvelle Espagne. Ces provisions furent données à Pampelune, le 22 octobre 1523 (3).

En 1524, le roi défendit l'introduction des nègres dans les Indes, et restreignit celle des négresses au tiers du nombre que l'on y envoyait auparavant.

F. Francisco de los Angéles, général des franciscains, et *F. Juan Clapion*, Flamand de nation, et confesseur de l'empereur, arrivent au Mexique pour travailler à la conversion des Indiens. Ils avaient reçu, à cet effet, une bulle du pape Léon X, expédiée de Rome, le 2 avril 1521.

Ensuite arrive *F. Martin de Valencia*, avec douze religieux franciscains, en qualité de premier apôtre de l'église indienne.

On établit l'église de *San Francisco* dans la ville de Mexico.

En 1524, on forme la province *del Santo Evangelio*, qui renferme l'archevêché de Mexico et l'évêché de *Tlascala* (4).

Les premiers religieux de l'ordre de *Santo Domingo* arrivèrent en 1526 (5).

Au commencement de l'année 1528, vingt-quatre autres religieux s'embarquent à San Lucar pour la Nouvelle-Espagne, par ordre de l'empereur, sous la direction du *F. Vicente de Santa Maria*, qui avait la qualité de vicaire-général. Ils firent le voyage avec l'adélantado don Pédro de Alvarado, et débarquèrent, au mois d'octobre, au port de Véra-Cruz (6).

En 1533, les premiers religieux de *Saint Augustin* s'établirent dans la Nouvelle-Espagne (7).

Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque, ayant reçu la commission qui lui avait été expédiée de Burgos, en 1521, et sans savoir qu'il lui était défendu d'entrer dans le Rio de Panuco, ni d'approcher des côtes du Mexique, partit de la Jamaïque, le 26 juin 1523, avec neuf navires et deux brigantins, ayant à bord cent quarante chevaux, huit cents Espagnols et quelques Indiens, et une grande quantité de munitions et de marchandises. Il était accompagné de plusieurs capitaines des Indes, amis de Diégo Velazquez, qui lui avaient prêté serment de fidélité. Il toucha à Xaragua, port de l'île de Cuba, où il apprit que Cortez avait pris possession de la province de Panuco. Se flattant d'entrer en arrangement avec lui, il remit à la voile, et fut poussé par une tempête dans le *Rio de las Palmas*, où il débarqua ses chevaux et quatre cents hommes d'infanterie, le jour de saint Jacques, pour se rendre de là par terre à Panuco. Il passa la rivière qu'on nommait de *Montalto*, qui descendait de hautes montagnes; franchissant ensuite un vaste marais, il perdit huit de ses chevaux, et fut sur le point de voir périr ses gens, qui avaient consommé tous leurs vivres, et qui souffrirent horriblement des insectes et des chauve-souris.

Lorsque Garay fut arrivé près de la ville de San Estévan del Puerto, qui était occupée par les troupes de Cortez, la majeure partie de ses soldats l'abandonnèrent, et ses navires tombèrent au pouvoir du capitaine de ce général. Garay traita avec eux; mais ses gens, s'étant dispersés pour piller, furent pris par les Indiens, qui, en peu de jours, en tuèrent et en mangèrent plus de cinq cents.

Quoique Cortez eût un bras disloqué par une chûte de cheval, et qu'il souffrît, depuis soixante jours, les douleurs les plus vives, il s'était mis en marche de Mexico, au mois de septembre, pour aller combattre Garay, lorsqu'il reçut une lettre de l'empereur, dans laquelle il défendait à ce dernier d'entrer dans le pays arrosé par le Panuco. Cortez se contenta alors d'y envoyer quatre de ses capitaines avec quelques troupes, pour résister à Garay, et lui signifier la teneur de son brevet royal. En conséquence, Garay se rendit à Mexico, et obtint du général l'autorisation de s'établir sur les bords de la rivière des Palmas; mais il y mourut d'une pleurésie, la veille de Noël.

Avant sa mort, Cortez avait envoyé, pour châtier des Indiens rebelles, Gonzalo de Sandoval, avec une centaine d'hommes d'infanterie, cinquante chevaux, quatre pièces de canon, et trente mille Mexicains commandés par deux de leurs nobles. Sandoval, après avoir livré deux combats, dans lesquels il perdit vingt-cinq chevaux, entra à San Estévan, que les Indiens avaient tenu étroitement assiégé, prit quatre cents des plus riches habitants et soixante seigneurs, et en fit brûler trente, en présence des autres, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Cortez. Sandoval pardonna aux autres captifs, après leur avoir fait prêter serment de fidélité à la couronne de Castille et de Léon, et ayant ravitaillé la ville de San Estévan, il retourna à Mexico (1).

1523. Cortez, devenu le paisible possesseur de la province de Panuco, tourna son attention vers le pays d'*Ybuéras* et de *Honduras*, que les Indiens lui dirent renfermer des mines précieuses. Il espérait aussi de trouver le

(1) Cortez, *carta quarta de Relacion XXII*. Celles de Mexico furent adjugées en 1523 et en 1524, à 5,550 piastres d'or (*pesos de oro*), et celles de Médellin et de la Véra-Cruz, les années antécédentes, à 1000 piastres.

(2) *Ningun moro, ni judio, ni hyo, ni nieto de Reconciliado, etc.*

(3) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 1, 2 et 3.

(4) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XVI, cap. 1 et 27.

(5) Voyez la note *G*.

(6) Rémésal, lib. II, cap. 1.

(7) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XV, cap. 26. Depuis l'entrée des religieux Franciscains dans la Nouvelle-Espagne, en 1524, jusqu'en 1540, ils baptisèrent plus de six millions d'Indiens, savoir, à Mexico et dans ses faubourgs, Xuchimilco y compris les peuplades de la Laguna Dulce, Tlalmanalco, Chalco, Quauknahuac, Yacapichtla, Quauhquéchula et Chutla, plus d'un million; à Tetzuco, Otumpan, Tépépulco, Tulantzinco, Quauhtitlan, Tula et Xilotépec, et toutes les provinces et villes qui en dépendaient, un autre million; à Tlascala, Cholula, Huexotzinco, Calpan, Tépéyacac, Téhuacan, Zacatlan Hueytlalpan avec leurs provinces, plus d'un million; à Méchuacan, Matlzinco dans la vallée de Toluca et leurs provinces, et dans le royaume de Méchuacan, plus d'un million; et enfin dans d'autres provinces et villes, plus de deux millions. En 1537, on en baptisa plus de 500 mille dont plus de 60,000 dans la province de Tépéaca; de sorte que vers l'année 1540, plus de six millions avaient été baptisés par les Franciscains. (*Los frayles menores de san Francisco.*) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XVI., cap. 8.

(1) Cortez, *carta quarta de Relacion VIII et IX*. — Herréra, dec. III, lib. V, cap. 5, 6 et 7.

passage tant désiré. *Christoval de Olid*, un de ses capitaines favoris, et qui avait occupé sous lui les emplois les plus importants, fut nommé chef de cette nouvelle expédition, et partit de *Caléchicoca*, en 1523 (1), avec cinq des vieux conquérants du Mexique, six navires, quatre cents Castillans et trente chevaux, pour aller reconnaître la côte de la mer du Nord et peupler les *Ybuéras*. Il toucha à la Havane, pour prendre des provisions et des chevaux, et, y trouvant cinq des gens de Garay, qui avaient été chassés de l'établissement de Panuco, il les prit avec lui. A l'instigation de ceux-ci, Olid forma le projet de se soustraire à l'autorité de Cortez, pour se mettre sous la protection de Vélazquez, chez lequel il avait été élevé. Arrivé à sa destination, il prit possession du pays au nom de ce dernier, et y établit une colonie dans un lieu qu'il appela *el Triunfo de la Cruz*. Il y resta huit mois, sans donner de ses nouvelles à Cortez, qui, instruit enfin de sa trahison, résolut d'abord d'aller en personne le punir de sa révolte, mais ensuite se contenta d'envoyer contre lui un de ses parents, *Francisco de las Casas*, seigneur de Truxillo. L'armement qu'il fit se composait de deux navires ayant à bord cent cinquante soldats et quelques chevaux. Las Casas partit de la Véra-Cruz, et arriva de nuit devant la ville d'El Triunfo de la Cruz, où il rencontra Olid qui se préparait à attaquer la ville de *San Gil de Buena-Vista*, avec deux caravelles. Las Casas en ayant coulé une à fond, Olid offrit de se soumettre à Cortez; mais une tempête qui s'éleva jeta les navires de Las Casas sur la côte, et quarante de ses gens périrent dans les flots. Le reste fut fait prisonnier, et prêta serment de fidélité à Olid. Mais Gil Gonzales et Las Casas tuèrent Olid, lui firent ensuite son procès, et réunirent leurs troupes pour agir de concert.

Quelques mois après le départ de Las Casas, Cortez, trompé par le bruit qui s'était répandu de la nomination d'Olid au gouvernement de Cuba, se décida à aller en personne dans la province de las Ybuéras.

Sur ces entrefaites, les officiers royaux arrivèrent au Mexique. C'étaient le trésorier Alonso de Estrada, le maître des comptes Rodrigo de Albornoz, le facteur Gonzalo de Salazar et le visiteur Péralmendez Chirinos. Ces officiers, avides de richesses et jaloux de l'autorité de Cortez, cherchèrent par tous les moyens possibles à la circonscrire. Pour le perdre, ils écrivirent au roi que Cortez avait follement dépensé soixante mille écus pour lever une armée dont il voulait faire un mauvais usage; qu'il était abondamment pourvu d'artillerie et de munitions; qu'il ne se conformait pas aux mandements royaux, et qu'il possédait à lui seul plus d'or qu'aucun prince de la terre. On voit aussi, par leur lettre, que la ville de Mexico renfermait à cette époque quatre-vingt mille habitants, et Tezcuco et ses environs, cent mille.

Vers le même temps, Cortez, ayant appris qu'un soulèvement avait eu lieu dans la province de Chiapa, y envoya une armée pour la pacifier, sous les ordres du capitaine *Diégo de Mazariégos* (2).

Avant de se rendre à la province d'Ybuéras, Cortez écrivit au roi, pour le remercier de lui avoir conféré la charge de gouverneur et de capitaine-général de la Nouvelle-Espagne. Il lui fit part de la révolte d'Olid et du voyage qu'il se proposait d'entreprendre pour la comprimer, et lui envoya en même temps, par *Diégo de Soto*, un présent en plumes, en coton et en perles, soixante-dix mille castillans d'or et une couleuvrine d'argent massif artistement travaillée, de la valeur de vingt-quatre mille poids d'or, et le supplia d'accorder des franchises et des priviléges aux villes qu'il avait peuplées et à celles de Tlascala, de Tezcuzco et autres, qui lui avaient rendu de si importants services dans la guerre contre le Mexique.

Cortez, ayant donné des ordres pour tout ce qui devait se faire pendant son absence, partit de Mexico, vers le milieu d'octobre 1524, accompagné de cent cinquante fantassins, le même nombre de cavaliers, trois mille Indiens aux ordres de *Quantimoc* et d'autres chefs mexicains, et quatre pièces de canon. Arrivé à neuf lieues del Espiritu Santo, il traversa une grande rivière dans des barques et entra dans *Guazalcualco*, ville située sur la côte de la mer du Nord, à cent trente lieues de Mexico. Il continua ensuite sa route vers *Tabasco* et *Xicalanco*, dont les seigneurs lui offrirent une pièce de toile de coton, sur laquelle était tracée la route de *Naco* à *Nito*, dans la province de Honduras, et à *Nicaragua* et la juridiction de *Panama*, ainsi que les rivières et les villages par lesquels il devait passer. Il traversa le fleuve d'*Aquiavilco*, à une demi-lieue de la mer, dans un endroit où il avait trois cent quatre-vingt-dix pas de large, et entra dans la province de *Copilco*, où il eut à franchir cinquante rivières dans un espace de trente-cinq lieues. En se rendant du dernier village de Copilco, appelé *Anauaxaca*, pour aller à *Cibatlan*, il gravit des montagnes fort escarpées et passa la rivière de *Quizatlapan*, affluant du Tabasco ou du Grijalva, au commencement de l'année 1525. De *Chilapan*, il prit sa route par la province d'*Acalan*, et ayant longtemps parcouru des pays jusqu'alors inconnus, il arriva, dans les premiers jours du carême, à *Tizatpéla* et à *Titacat*. Il établit ses quartiers dans deux temples où se faisaient des sacrifices de jeunes filles. Ayant été averti d'une conspiration tramée contre lui par les chefs indiens *Quantimoc*, *Tlacatlec* et *Tétépanquizatl*, qui l'accompagnaient, il passa par les villes de *Mazatlan*, de *Tiac Azun-Cuuntl* et de *Tayca*, qu'il trouva bien fortifiées et environnées de murailles. De cette dernière ville, qui s'élevait dans un lac, il chemina vers *Tlécan*, *Zuncapan* et *Amohan*. A deux lieues de celle-ci, il eut à franchir des montagnes escarpées, où il essuya, pendant huit jours, des pluies continuelles. Plusieurs hommes, qui moururent de faim, furent mangés par les autres. Il perdit aussi soixante chevaux, qui se tuèrent en tombant du haut des rochers. Il erra ensuite pendant huit autres jours, sans guide, dans des déserts, et arriva enfin à *Nito*, où il rencontra soixante Espagnols malades, aux ordres de *Diégo Niéto*, qui y avaient été envoyés par Gil Gonzalez Davila. Il y apprit le sort de Olid.

Peu de temps après il y arriva un navire chargé de provisions, qu'il acheta. Il fit construire un brigantin et radouber une caravelle; mais, jugeant la position de la *bahia* ou baie de *San Andrès* préférable à celle de Nito, il y envoya Gonzalo de Sandoval, avec tous les soldats et les chevaux, pour y chercher des vivres. Il s'embarqua à bord du brigantin, avec quarante Castillans et cinquante Indiens, et retourna à l'endroit d'où il était venu, après avoir navigué le long des côtes durant trente-cinq jours. Avant de partir, il avait jeté à San Andrès les fondations de la ville de la *Natividad de Nuestra Sénora*, et y avait laissé plusieurs pièces de canon (1).

1525. Cortez envoya le capitaine *Vallécillo*, avec 60 soldats, pour pacifier la province de Tabasco, où commandait un cacique du même nom, qui était aussi seigneur de *Potonchan* (2). Mais ce capitaine étant tombé malade de fa-

(1) Herréra n'indique pas la date de son départ.

(2) Voyez ci-après l'article *Guatémala*.

(1) Gomara, *Hist. gén.*, lib. II, cap. 65, 66, 68 et 69. Herréra, decad III, lib. VI, cap. 10 et 12.

(2) Appelé en langue Mexicaine, *Chontal* ou *Barbare*.

tigue, ce fut le capitaine *Baltazar de Gallégos* qui fit rentrer les Indiens dans le devoir. Les vainqueurs se partagèrent leurs terres, et y jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent *Nuestra Sénora de la Victoria*, ou *Notre-Dame de la Victoire*, à cent cinquante lieues par terre de Mexico (1).

Cortez apprenant, à Truxillo, que l'empereur avait dessein de lui retirer le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, résolut de retourner à Mexico. Il confia le commandement de Truxillo à Sandoval, et mit à la voile le 25 avril 1526. Il débarqua à Calchicoca, et se rendit à Médellin, où il resta douze jours. Ce fut là qu'il apprit l'arrivée de *Luis Ponce de Léon*, en qualité de commissaire-examinateur des affaires du Mexique, pour constater la vérité des plaintes portées contre Cortez, et pour le destituer, dans le cas où elles seraient fondées (2).

Le roi écrivit à Cortez qu'il avait fait partir cet intendant pour éclairer sa religion, et avoir, disait-il, l'occasion de lui conférer de nouveaux honneurs. Il lui reprochait toutefois ses trop grandes possessions, et lui annonçait l'envoi de sa commission de capitaine-général, qu'il ne devait recevoir qu'après le délai de trois mois qui lui était accordé pour rendre ses comptes. Le roi lui annonçait en outre la nomination de Nunez de Guzman au gouvernement de Panuco; lui défendait, ainsi qu'à Pédrarias, d'envoyer des troupes dans la province d'Ybuéras; lui apprenait que Luis Ponce était porteur de nouveaux coins pour marquer l'or et l'argent, avec cette devise: *Plus ultrà;* et qu'il était muni de soixante lettres en blanc, pour donner aux capitaines et aux personnes qui l'assisteraient dans son entreprise.

1526. Ponce de Léon était parti de San Lucar, le 2 février 1526, et avait séjourné deux mois à Santo Domingo pour attendre un navire. Ayant appris que Cortez se trouvait dans les Honduras, il mit à la voile, et dix-neuf jours après il aborda au port de San Juan de Ulloa, où il fut informé de l'arrivée de Cortez dans le Mexique. Il passa par Médellin, se rendit à Yztapalapan (3), arriva à Mexico, le 2 juillet, et s'empara aussitôt du gouvernement. Mais il mourut au moment qu'il s'occupait d'organiser le tribunal qu'il devait présider comme grand-juge de la province; il avait désigné pour lui succéder, le licencié *Marcos de Aguilar*, qui ne lui survécut que deux mois. Son successeur, le trésorier *Alonso de Estrada*, se vit sur le point d'être privé de l'autorité. Il fut convenu néanmoins qu'il l'exercerait de concert avec Gonzalès de Sandoval, et que Cortez retiendrait le gouvernement de Médellin, avec le département de la guerre. Cortez ayant refusé d'obéir aux ordres d'Estrada, celui-ci le bannit de Mexico, où il ne rentra que par l'influence du père *Julian Garces*, évêque de Tlascala, qui apaisa leur différend (1). En cette même année 1526, le conseil des Indes décida que l'on construirait des forteresses au Mexique, particulièrement le long de la côte de la mer, pour défendre les Espagnols contre les Indiens et contre les corsaires français, qui déjà commençaient à fréquenter ces parages (2).

1528. Nunez de Guzman, non content du gouvernement de Panuco, ambitionnait encore celui du Mexique. Dans ce dessein, il envoya son parent, *Sancho de Caniégo*, en Espagne, avec des lettres dans lesquelles il portait contre le vainqueur du Mexique des accusations tellement graves, que l'empereur ordonna le rappel de Cortez, qui reçut cette nouvelle au moment où il allait entreprendre le voyage d'Espagne. Il s'embarqua, accompagné de Gonzalo de Sandoval, d'Andrès de Tapia, et d'autres capitaines, d'un fils de Montézuma, d'un fils de *Maxiscatzin*, nommé *don Lorenzo*, qui était chrétien, de plusieurs nobles de Mexico, de Tlascala et autres grandes villes, de quelques Indiens et Indiennes blancs, de nains, de huit voltigeurs et de douze joueurs de balle. Il emportait vingt mille pistoles de huit en or, dix mille sans alliage, quinze cents marcs d'argent, des bijoux d'un grand prix, des quadrupèdes, des oiseaux, des plantes et autres productions du pays. Il débarqua à Palos, vers la fin de mai 1528, un peu après le départ des membres de l'audience (*primera audiencia*) ou conseil royal du Mexique, dont Nunez de Guzman était président. A son arrivée à la cour, il confondit tous ses ennemis, et reçut de l'empereur l'accueil le plus distingué. Ce prince lui donna en mariage *dona Juana de Zuniga*, sœur du comte *d'Aguilar*, lui céda la vallée de *Atrisco*, avec toutes ses villes et villages, qui renfermaient vingt-trois mille vassaux, lui érigea en marquisat la vallée de *Guaxaca*, lui rendit le titre de *capitaine-général de la Nouvelle-Espagne*, d'*amiral* et de *gouverneur de tout le continent, et des iles qu'il pourrait découvrir dans la mer du Sud;* il lui alloua la douzième partie des richesses qu'il y recueillerait. Ces lettres-patentes furent signées le 6 juillet 1529 (3).

Le nouveau conseil eut ordre de ne s'immiscer en rien dans les affaires de Cortez, et de poursuivre juridiquement Nunez de Guzman, pour ses empiétements sur le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, pour sa cruauté à l'égard de Juan Gonzales de Truxillo, un des conquérants du Mexique, et pour le meurtre de plusieurs Indiens.

Il fut alors convenu de comprendre sous le nom de Nouvelle-Espagne toutes les provinces qui dépendaient du Mexique, ainsi que celles de *Panuco*, de *Yucatan*, de *Cozumel*, de *Guatémala*, et le pays arrosé par le rio de las Palmas, qui avait été cédé à Panfilo de Narvaez. A la même époque, la province de Xalisco fut divisée en deux intendances, savoir: celles de *Zacatécas* et de *Guadalaxara*. La juridiction de la Nouvelle-Galice (*Nueva Galicia*) s'étendait aux provinces de Guadalaxara, de Xalisco, de Zacatécas, de Chiametla, de Culiacan, de la Nouvelle-Biscaye et de Cinaloa, et à tout ce qu'on avait reconnu de Cibola et de Quibira. Cortez n'oublia pas ses anciens compagnons d'armes qui s'étaient signalés dans la conquête du Mexique. Il obtint pour eux la confirmation de toutes les propriétés qu'il leur avait cédées; il fit accorder aux premiers planteurs, et aux soldats qui l'avaient accompagné dans ses différentes expéditions, le droit de porter des armes offensives et défensives, soit en Espagne,

(1) Herréra, dec. III, lib. VII, cap. 3.

(2) Les principales accusations secrètes contre Cortez étaient: 1°. Qu'il avait levé, pour son compte, quatre millions de droits sur les fruits de la terre; 2°. que des 40 provinces qu'il possédait, une seule lui rapportait par jour 50,000 castillans, sans compter ce qu'il tirait des mines; 3°. qu'il occupait plus de 300 lieues de pays, depuis le Méchoacan jusqu'au gouvernement de Pédro de Alvarado; 4°. qu'il avait enfoui sous terre tous les trésors du Montézuma; 5°. qu'il retenait pour lui seul toutes les provinces, à l'exception de celle de Tlascala; 6°. qu'il avait plus de 200 millions de rente et plus d'un million et demi de vassaux.

(3) On lui offrit dans cette ville un banquet dans lequel il fut saisi d'un vomissement en mangeant de la crême. Un religieux, qui l'accompagnait, prétend qu'il fut empoisonné; mais le commandeur Proanon et d'autres convives, qui mangèrent du même mets, n'en furent point incommodés.

(1) Herréra, dec. III, lib. VIII, cap. 14 et 15, et lib. IX, cap. 7 et 8. — Gomara, *Hist. gén.*, lib. II, cap. 71.

(2) Herréra, decad. III, lib. X, cap. 9.

(3) Diaz, cap. 187. — Gomara, lib. II, cap. 73. — Herréra, dec. IV, liv. IV, cap. 1. — *Idem*, dec. IV, lib. VI, cap. 4.

soit dans les Indes; et ses fidèles alliés, les Tlascalans, furent, à ses instances, déclarés libres.

On apprit vers cette époque que Guzman et les juges interceptaient et ouvraient les dépêches qu'on envoyait en Espagne ou qui en arrivaient. La Cour les en réprimanda, et leur défendit d'en agir désormais de la sorte, sous peine de mort; elle leur recommanda aussi de vivre en bonne intelligence avec Cortez. Celui-ci, fort de la faveur de son souverain, se rendit à Séville, en 1529, s'y embarqua avec son épouse et ses amis, et arriva à la Véra-Cruz, le 30 juillet 1530, où il reçut les félicitations des Indiens et de tous les Espagnols qui résidaient dans le pays. Il fit part à Guzman de sa nomination à la charge de capitaine-général; mais les juges ordonnèrent un armement contre lui. Cependant, l'évêque ayant interposé son autorité, il n'y eut point de sang répandu. Cortez écrivit alors de Tuzco à l'empereur, pour se plaindre de la conduite des juges, et des ravages qu'ils avaient commis dans ses propriétés (1).

Don Nunez de Guzman, président de la Nouvelle-Espagne, et ses complices, les conseillers Matienzo et Delgadillo, ayant été accusés d'avoir expédié de Panuco dix-sept navires chargés d'esclaves, et d'en avoir aussi envoyé de Mexico à cette dernière province, pour y être marqués d'un fer chaud; d'avoir fait pendre six Indiens de distinction qui avaient refusé de balayer sur son passage; d'avoir exercé des cruautés inouïes, lors de son expédition au pays des Chichiméchas; d'avoir persécuté et emprisonné plusieurs personnes recommandables, au nombre desquelles se trouvait Pierre de Alvarado; enfin, d'avoir porté de graves accusations contre Cortez. Le conseil des Indes nomma un autre conseil ou tribunal pour la Nouvelle-Espagne, composé de cinq membres, et présidé par don *Sébastian Ramirez de Fuenléal*, évêque de l'île Santo Domingo. Il fut enjoint à ce conseil, auquel on confia toute l'administration civile, qui fut ôtée à Cortez, 1°. de cesser les poursuites commencées contre ce dernier; 2°. de rendre la province de Chiapa à Pédro d'Alvarado, avec tous ses effets; 3°. d'honorer et de soutenir les évêques; 4°. de protéger les Indiens, de défendre qu'on les réduisît en esclavage, et d'employer tous les moyens possibles pour les convertir; et 5°. de réunir à la Nouvelle-Espagne les provinces d'Ybuéras, du cap Honduras, de Guatémala, de Yucatan, de Cozumel, de Panuco et de la Floride.

1530. Cortez, s'étant fait proclamer *capitaine-général*, se rendit d'abord à Tlascala, et de là à Tezcuco, où il attendit les nouveaux juges qui venaient compléter l'ancien conseil.

Les nouveaux juges, pour établir un gouvernement plus régulier, firent dresser une carte exacte de tout le pays connu à cette époque. Le président donna satisfaction entière à Cortez, et, à l'aide de ses conseils, établit le gouvernement et l'administration de la justice sur un pied respectable (2).

Dès lors, les Castillans se montrèrent empressés à fonder des établissements dans toutes les contrées voisines du Mexique. Francisco de Montéjo bâtit une ville à Chichéniza (à dix lieues de Tirrok, capitale du Yucatan); et Alonzo Davila, qui était sous ses ordres, établit au Chémécal une colonie qu'il appela *Villa-Réal*.

1531. Cortez, qui, d'après les nouveaux réglements, se voyait dépouillé d'une partie de son pouvoir, chercha à donner carrière à ses talents et à son activité, en tentant de nouvelles découvertes. Il avait l'espoir de trouver une communication entre la mer du Nord et celle du Sud, à travers l'isthme de Darien, ou le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, un détroit conduisant à l'océan occidental. Mais ses espérances furent trompées, et les petites escadres qu'il envoya dans ces directions périrent successivement.

Nunez de Guzman, qui avait été chargé par le conseil de réduire les Chichiméchas, et qui avait ravagé sur sa route les provinces de Méchoacan, de Tunala, Nuchistan, Tépique et Chiametla, situées au nord ouest de Mexico, envoya, au commencement de l'année 1531, un parti fonder la ville *del Espiritu santo*, qu'il nomma plus tard *Compostella*. Il arriva ensuite à Quinola, puis à une ville baignée par une rivière et divisée en quatre quartiers, à laquelle il donna le nom de *Quatrobarrios*; et, après s'être encore avancé de soixante lieues vers le nord, sans s'écarter de la côte, il revint sur ses pas dans la vallée de Culuacan, où il fonda la colonie de *San Miguel*, près de la rivière de las Mugéres, dans une contrée fertile. Il bâtit aussi la ville de *Guadalaxara*, qui est devenue plus tard la capitale de la province de Xalisco ou Nouvelle-Galice. Mais Guzman ne jouit pas long-temps des établissements qu'il avait fondés: ses excès et ses crimes amenèrent son arrestation; il fut conduit en Espagne, où il parvint à se soustraire aux châtiments qu'il avait mérités.

Lopez de Mendoza, lieutenant de Guzman dans le gouvernement de Panuco, alla fonder dans la vallée de Uxitipa, et à vingt lieues de Panuco, les villes de *San Luis* et de *Xalisco*.

Le 26 avril de la même année, le président et premier évêque, don Sébastian Ramirez de Fuenréal, avait jeté les fondements de la ville de *Puébla de los Angéles* (la ville des Anges), dans la plaine de Cuetlaxcoapa, près de la vallée d'Atlisco, à vingt-deux lieues de Mexico et à cinq de Tlascala.

1535. Le 25 mai, le roi d'Espagne publie une ordonnance qui garantit aux Indiens leur liberté, aux mêmes conditions qu'aux autres vassaux libres d'Espagne.

Cortez, affligé du mauvais succès des expéditions qu'il avait confiées à ses lieutenants, résolut de faire lui-même une nouvelle tentative. Il s'était persuadé que les Moluques n'étaient pas éloignées de la côte occidentale; et, dans l'espérance de découvrir de riches contrées entre ces îles et le continent, il fit équiper, à Técoantépèque, trois navires qui se rendirent à Chiametlan, dans la Nouvelle-Galice, où il se dirigea lui-même par terre. Ensuite il fit voile pour la côte où Fortun Ximénès avait été tué (1), et se trouva, le 1er. mai 1535, à la vue des hautes montagnes (*sierras altas*) de Saint-Philippe et d'une île située à trois lieues de la côte de la Californie, et appelée par lui *Santiago*. Le 3 mai, il entra dans la baie où les marins et les soldats de Ximénès avaient été tués par les naturels du pays, et lui donna le nom de *Santa-Cruz*. Les vents l'ayant ensuite emporté jusqu'à l'embouchure de deux fleuves, qu'il nomma le *San Pédro* et le *San Pablo*, il envoya chercher de nouveaux renforts en hommes et en chevaux; mais les navires qu'il avait expédiés à cet effet, ne revenant pas, il s'embarqua et longea la côte jusqu'au port de *Guayabal*, où il trouva un de ses navires chargé de provisions. Après avoir parcouru une grande partie de la Californie, dont la découverte aurait honoré tout autre que le conquérant du Mexique, il apprit l'arrivée, à Mexico, de don Antonio de Mendoza, en la qualité de vice-roi; alors il laissa les troupes de Santa-Cruz sous le commandement de Francisco de Ulloa, et fit voile pour Acapulco, où il arriva en conduisant avec lui cinq de ses vaisseaux, qu'il avait rencontrés dans le cours de sa traversée. C'est du port d'Acapulco

(1) Herréra, decad. IV, lib. VIII, cap. 2, lib. IX, cap. 4.
(2) Torquémada, *Mon. Indiana*, lib. IV, cap. 7, 8, 9 et 10.

(1) Fortun Ximénès avait été pilote sur un navire envoyé en 1533, par Cortez, pour faire de nouvelles découvertes.

qu'il expédia à Francisco Pizarro, qui se trouvait à Lima dans une situation presque désespérée (1), deux navires avec des hommes et des munitions, sous les ordres de Hernando de Grijalva. Ici finissent les découvertes de Cortez : fatigué chaque jour par de nouvelles contrariétés, et voyant son autorité et ses domaines de plus en plus envahis, il repassa en Espagne pour revendiquer ses droits de capitaine-général, pour réclamer le remboursement des sommes qu'il avait dépensées dans ses différentes entreprises (2), et se faire adjuger la ville et la contrée de Cibola, dont la découverte l'avait entraîné dans des frais énormes, et dont le vice-roi Mendoza venait de s'emparer. Il était loin de s'attendre à l'accueil qui lui était réservé dans sa patrie. De magnifiques conquêtes, récemment faites en d'autres parties de l'Amérique, occupaient tous les esprits, et les empêchaient de se souvenir des services de Cortez; il fut reçu avec froideur, et on lui défendit de retourner au Mexique avant de s'être justifié des accusations portées contre lui par Nunez de Guzman, le vice-roi Mendoza, Las Cazas, et une foule d'autres personnages. Après avoir passé plusieurs années en vaines réclamations auprès de la cour, il succomba à ses fatigues et à son chagrin, au moment où il se disposait à s'embarquer (3) pour aller finir ses jours dans la Nouvelle-Espagne (4). « Sa destinée, dit l'historien Robertson, fut semblable à celle de » tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des » conquêtes dans le Nouveau-Monde. Envié par ses contemporains et mal récompensé par le souverain qu'il avait » servi, il a été admiré et célébré par les siècles suivants. » Pour se former une idée de son caractère, il suffit de considérer avec impartialité toute la suite de ses actions. »

1537. Le pape Paul III, dans deux bulles différentes, déclare les Indiens créatures raisonnables et capables de participer aux saints sacrements.

1540. Le marquis de Mendoza, qui avait formé le projet de conquérir le pays de Cibola, y envoya Francisco Vasquez de Coronado, qui se mit en route de Culiacan, au mois d'avril 1540, avec cent cinquante cavaliers, deux cents fantassins, quelques pièces de campagne et des provisions en abondance. Le 27 mai, il arriva dans la vallée de *Corazones* (5). De là il se rendit dans la province de *Tucayan*, traversa le pays de Cibola, entra dans celui de *Quivira*, après avoir parcouru près de trois cents lieues. Il revint vers la fin d'août à Culiacan, et retourna peu après à son gouvernement (6).

Hernando de Alarçon, qui devait en même temps se rendre au pays de Cibola par la Californie, mit à la voile du port d'Acapulco, le 9 mai 1540, avec deux navires, remonta une rivière, qu'il nomma *Rio de Bona Quia*, jusqu'à la province de *Coano* ou de *Cumana*, et s'en retourna par la Nouvelle-Espagne.

1541-1544. Le capitaine *don Pédro de Alvarado*, ayant été autorisé par le roi à entreprendre des découvertes dans la mer du Sud, équipa douze grands navires et deux barques, dont l'une à vingt et l'autre à treize bancs, à bord desquels il embarqua huit cents hommes d'infanterie, cent cinquante chevaux, un grand nombre d'esclaves indiens et des vivres en abondance. Il ordonna au commandant de la flotte de cingler vers un port de la Nouvelle-Galice, tandis qu'il se rendrait par terre à Mexico, pour se concerter avec le vice-roi.

Sur ces entrefaites, les Chichiméchas (1), qui habitaient les villes de *Suchilipan*, d'*Apozol*, de *Xalpa* et autres, dépendantes de celle de Guadalaxara, se révoltèrent et se retirèrent dans les montagnes. Leur pays se trouve à trente lieues à l'ouest de la ville de Mexico, et il est habité par plusieurs peuplades d'origine distincte, qui parlent des langages différents, mais qui se ressemblent par les mœurs et les usages, et qui sont toutes comprises sous la dénomination générale de Chichiméchas. Ce sont les *Pamies*, les *Capuzes*, les *Samues*, les *Zancas*, les *Maiolias*, les *Guamares*, les *Guachichiles* et autres. A leur arrivée dans le pays, les Espagnols y remarquèrent les ruines de plusieurs grandes villes, et le territoire paraissait en avoir été bien cultivé. Ils conclurent de ce que les Chichiméchas ne connaissaient pas l'agriculture, ne vivaient pas dans des maisons, et étaient d'excellents archers, qu'ils avaient chassé les Otomies, peuple éminemment agricole, et les avaient forcés de se retirer vers Mexico, ou bien que ces derniers avaient abandonné le pays à la suite de quelque grande famine. Ils étaient armés de longs arcs et de flèches, et enlevaient le péricrâne à leurs prisonniers pour en faire ensuite parade dans leurs fêtes et leurs danses.

1541. Le capitaine Christoval de Oñate, député-gouverneur de F. V. de Cornado, partit de Guadalaxara avec quatre-vingts chevaux et quelques Indiens amis, et s'avança jusqu'au rocher de *Mixtùn*. Mais les Indiens qui y avaient pris position, au nombre de quinze mille, en descendirent avant le lever du soleil, égorgèrent plusieurs Espagnols et Indiens et tous les noirs. Le reste se sauva à Guadalaxara. Alvarado, qui se trouvait alors à Avalos, sur le bord de la mer, à vingt lieues au delà, ayant été informé de cette défaite, se mit à la tête d'une partie de ses troupes, franchit le désert de *Tonalà*, et arriva à Guadalaxara. De là il se rendit à *Muchistlàn*, dont les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes. Dans l'intention de les faire sortir de leur retraite, Alvarado ordonna au capitaine *Falcon* de livrer assaut à leur rocher, avec cinq mille Indiens de Méchoacan, aux ordres d'un seigneur nommé *don Pedro*, cent fantassins espagnols et de la cavalerie. Le capitaine périt dans l'action, ainsi que sept ou huit Espagnols et quelques Indiens, et le reste fut contraint à la retraite. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à la rivière, où Alvarado, qui s'était arrêté pour rallier l'arrière-garde sur une éminence escarpée, fut renversé par un cheval, et tellement meurtri de sa chute qu'il en mourut trois jours après. Les Indiens se retirèrent après sur la montagne. L'expédition navale échoua également; quelques bâtiments de la flotte regagnèrent le Guatémala, et une partie des troupes resta dans la Nouvelle-Galice (2).

Dès que le vice-roi du Mexique eut appris ce désastre, il envoya le capitaine *Inigo Lopez de Anuncibay* contre ces Indiens, avec soixante cavaliers. A l'arrivée de celui-ci à Guadalaxara, il les trouva réunis au nombre de quinze à

(1) Voy. la *Chronol. hist. du Pérou*.

(2) Ces sommes se montèrent à près de 300,000 écus.

(3) Son retour en Amérique ne pouvait alors exciter les craintes de la Cour qui le regardait avec indifférence et n'avait nul sujet pour s'y opposer.

(4) Cortez pour faire sa cour à Charles-Quint, le suivit, en 1541, dans son expédition contre Alger. Il mourut, le 2 décembre 1547, dans la soixante-troisième année de son âge, à Castilléja-la-Viéja, à deux lieues et demie de Séville. Son corps fut déposé dans la sépulture des ducs de Médina-Sidonia, et porté dans la suite au couvent des cordeliers de Mexico.

(5) Cabéça de Vaca le nomma ainsi du mot espagnol *corazon*, cœur, parce que les habitants lui offrirent en présent des cœurs d'animaux.

(6) Herréra, decad. VI, lib. IX, cap. 11 et 12. — Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XIV, cap. 22.

(1) Mot mexicain, composé de *chichi*, chien, et *mécatl*, corde, et qui signifie chien dans une corde.

(2) Herréra, decad. VII, lib. II, cap. 10 et 11.

seize mille, aux ordres de *Ténamastle*, seigneur de *Nuchistlàn*. Tous étaient entièrement nus, armés d'arcs, de flèches, de massues et de sabres ou cailloux fort aigus, rangés en bon ordre, et formés en bataillons qui présentaient sept hommes de profondeur : ce qui ne s'était pas encore vu à la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, après une attaque, qui dura deux heures, contre une maison dans laquelle les Espagnols s'étaient retranchés, les Indiens lâchèrent pied et s'enfuirent dans les bois et les plantations de maïs, en laissant mille morts sur le champ de bataille (1).

Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne résolut alors de marcher en personne contre les Indiens de la Nouvelle Galice. Il partit de Mexico, le 8 octobre 1542, avec trois cents cavaliers espagnols, cent cinquante fantassins, sous le commandement du capitaine *Urbunéta*, et cinquante mille Indiens de Tlascala, de Cholula, de Guaxocingo, de Tépéaca, de Tezcuco, et de divers autres endroits. Il se rendit d'abord à Méchoacan et ensuite à Tazucalca, sur la frontière du pays des Chichiméchas. Il traversa après, durant trois jours, un désert, pour arriver à *Acuyna*, où il attaqua et défit l'ennemi, qui était posté sur une montagne rocailleuse. Une autre place forte, située sept lieues plus loin, nommée *Acatique*, fut aussi emportée d'assaut. Le rocher de *Nuchitslan*, à douze lieues d'Acuyna, et à une égale distance de Guadalaxara, fut enlevé avec perte de huit mille des assiégeants. Le vice-roi retourna ensuite à Mexico, d'où il avait été absent pendant deux ans (2).

L'expédition qu'il avait fait partir pour explorer les côtes méridionales de la Nouvelle-Espagne, ayant échoué, il en envoya une seconde, du port de la Nativité, le 27 juin 1542, sous la conduite de *Juan Rodriguez Cabrillo* (3). Il songea ensuite à ouvrir un commerce avec les îles Moluques, par la mer du Sud, et expédia à cet effet deux navires, une galère et deux alléges, du port de *Juan Gallégo*, dans la Nouvelle-Espagne, le 1er. novembre 1542, sous le commandement de *Ruylopez de Villalobos*.

Vers le même temps, une nouvelle expédition, envoyée à Téhuantépec par le même vice-roi, sous les ordres de *Diégo de Ocampo*, natif de Cacéres, arriva à Callao de Lima, dans le Pérou (4).

1545. Ces différentes expéditions accrurent considérablement la population de la Nouvelle-Espagne ; mais, en 1545, une peste affreuse enleva un grand nombre d'Indiens. Selon Torquémada, huit cent mille succombèrent à ce fléau.

En la même année, des religieux débarquèrent à Campêche, pour la conversion des Indiens.

En 1547, les Indiens de la province d'Oaxaca renoncent à la religion chrétienne, et cherchent à détruire la ville d'*Antéquéra*.

1549. Une ordonnance royale du 22 février abolit totalement les services personnels auxquels les Indiens étaient assujétis.

1550. Le 17 juin, les Chichiméchas de la vallée de *Vaorita* tentèrent de faire révolter les Indiens chrétiens, pour avoir une occasion de s'emparer de leur maïs et de leurs vaches. Ils se présentèrent au nombre de quinze cents environ, mais ils furent dispersés après une faible résistance.

Pour se mettre à l'abri des incursions de ce peuple guerrier, le vice-roi jugea nécessaire d'établir des colonies sur les frontières de leur pays. Il choisit, à cet effet, un emplacement convenable sur la route de Zacatécas, à trente lieues de Méchoacan, et à vingt-trois de *Guayangarlo*, et y jeta les fondements de la ville de *San Miguel*. Elle reçut ce nom d'une église qui y avait été élevée quelque temps auparavant par des religieux de l'ordre de Saint-François, qui s'y étaient rendus de Xélotépèque. L'endroit se nommait d'abord *Yscuinapan*, ce qui signifie *Agua de Perros*, ou eau des Chiens.

Le 5 décembre de la même année, le nouveau vice-roi, *Don Luis de Vélasco*, premier du nom, fit son entrée dans Mexico. Il rendit des lois favorables aux Indiens, défendit les services personnels, agrandit les villes de Durango, de San Sebastian de Chiametla et de San Miguel, et y mit des garnisons pour contenir les Chichiméchas. Il envoya ensuite *Francisco de Ybarra* reconnaître une partie du pays de Zacatécas (1) et pacifier la province de Topia. Lorenzana dit que ce vice-roi mérita le surnom de protecteur et de père de son pays. Sous son règne, une pluie extraordinaire grossit l'eau des lacs, au point que la ville de Mexico fut inondée pendant quatre jours.

1552. La cour d'Espagne montre beaucoup de zèle à convertir les Indiens, mais elle défend de les réduire en esclavage et de les opprimer, et commande aux évêques de les prendre sous leur protection.

1553. Une flotte richement chargée, et expédiée de la Nouvelle-Espagne en Castille, fut perdue corps et biens sur les côtes de la Floride (2).

1554. Le capitaine *Francisco de Ybarra*, ayant pris la direction de Zacatécas, découvrit les mines d'argent de *Saint-Martin*, de *Saint-Luc de Aviño* et quelques autres dans le même pays. Pour contenir les habitants, il bâtit, dans le voisinage des mines, plusieurs villes, depuis Zacatécas jusqu'à celle de *Santa Barbara*, sur une étendue de cent lieues; ensuite il accompagna des religieux de l'ordre de Saint-François, à qui le vice-roi avait ordonné de fonder d'autres villes et de prêcher l'évangile, et découvrit la vallée de *San Juan* et la rivière de *Nacas*. Il bâtit dans cette vallée la ville de *Nombre de Dios*, fut nommé, par le vice-roi, gouverneur de tout le pays situé au-delà des mines de Saint-Martin, soumit tous les Indiens à dix lieues au nord de cet endroit, et jeta les fondements d'une ville à *Aviño*.

Ybarra s'étant ensuite rendu dans la ville de *Durango*, que le capitaine *Alonso Pachéco* venait de bâtir dans la vallée de *Guadiana*, il se remit en route avec cent cinquante hommes, découvrit les mines d'*Ende* et de *San Juan*, et s'avança, vers le commencement de l'hiver, avec trente hommes seulement, jusqu'à des montagnes où il forma la colonie qui porte aujourd'hui le nom de *Topia*. A son retour, il fit partir *Rodrigo del Rio*, avec ordre d'aller s'établir près des riches mines d'Ende, et jeta lui-même les fondements des colonies de *Santa Barbara* et de *San Juan*, dans le gouvernement de la Nouvelle-Biscaye, à trois lieues l'une de l'autre, et à vingt lieues de la colonie d'Ende. Il partit ensuite pour la province de Topia, et pénétra dans celle de Cinaloa, où il fonda la ville de *San Juan de Cinaloa*. Prenant alors la direction du nord, il entra dans la province de Chiametla, où il établit la colonie de *San Sébastian;* puis il fit plus de trois cents lieues dans le pays, et y rencontra de grandes villes, formées de maisons à toits plats, et dont la population était nombreuse, guerrière, bien habillée, et pourvue de provisions. Mais, désespérant de se maintenir, avec le petit nombre de soldats qui lui restaient, dans un pays si éloigné de la Nouvelle-Espagne, il prit le parti de

(1) Herréra, dec. VII, lib. II, cap 11.
(2) Herréra, decad. VII, lib. II, cap. 12, et lib. V, cap. 1 et 2.
(3) Voyez l'article *Californie*.
(4) Voyez l'article *Pérou*.

(1) Torquémada, lib. XIX, cap. 16.
(2) Torquémada, lib. V, cap. 14.

retourner sur ses pas. Plus tard il fonda la colonie de *Chiametla*, dans le voisinage de riches mines d'argent et à cent lieues de Cinaloa (1).

1556. Peu de temps après son avénement au trône, Philippe II forma le projet de fonder une colonie dans les îles Manilles, qui avaient été découvertes par Magellan, en 1521, et avaient été cédées par Charles V à la couronne de Portugal, en 1529, moyennant une somme de 350,000 ducats (2). On choisit Manille, dans l'île de Luçon, pour la capitale de cet établissement; et le groupe entier des îles prit le nom de *Filipinas*, ou *Philippines*. On accorda des priviléges aux Espagnols qui vinrent s'y fixer. On leur permit d'envoyer des marchandises indiennes en Amérique, et de recevoir en échange les métaux précieux de ce continent : ce qui contribua beaucoup à étendre les relations commerciales des Espagnols avec les Chinois, qui se trouvaient en grand nombre dans ces îles. Cette colonie fut abondamment pourvue des productions et des marchandises de l'Orient, et entretint un commerce avantageux avec l'Amérique (3). Les envois, qui se fesaient d'abord par Callao, port de Lima, dans le Pérou, s'expédièrent dans la suite par celui d'Acapulco, dans la Nouvelle-Espagne.

1568. Le 16 février, le capitaine *Jean Hawkins*, dans son troisième voyage en Guinée et aux Indes occidentales, rencontra la flotte espagnole, à l'entrée du port de Saint-Jean de Ulloa, où se trouvaient douze autres navires, chargés de 200,000 livres en or et en argent. La cargaison de la flotte était évaluée à 800,000 livres. Hawkins, disent les historiens anglais, ne voulant rien entreprendre qu'on pût regarder comme une infraction au traité conclu entre Charles V et Henri VIII, n'exigea des Espagnols que ce qui convenait à sa sûreté; il demanda des vivres pour de l'argent, la liberté du commerce, la possession de l'île de Saint-Jean de Ulloa, et onze pièces de canon pour sa défense, pendant le séjour qu'il y ferait. Les Espagnols acceptèrent ces conditions; mais ayant reçu un renfort de mille hommes, le 23 septembre, ils enlevèrent les batteries de l'île, pillèrent et brûlèrent trois vaisseaux, en forcèrent trois autres à gagner le large sans provisions, et firent un grand nombre de prisonniers. Le commandant de ces trois navires aborda, le 18 octobre suivant, au fond du golfe du Mexique, dans un endroit où il n'y avait ni port, ni habitations, ni vivres. Les Indiens, ayant appris qu'il n'était pas Espagnol, le dirigèrent sur le port de Panuco, d'où il fut envoyé par le gouverneur à Mexico, qui en est éloigné de quatre-vingt-dix lieues. Hawkins retourna en Angleterre avec les trois navires, après avoir perdu les cinq sixièmes de ses équipages (4).

Le 5 novembre, don Martin Henriquez de Almanza, quatrième vice-roi, arrive au Mexique. Il établit les *présidios*, fonde la ville de Saint-Philippe, près des mines de San Luis Potosi, et réduit, en 1569, la peuplade barbare des Chichiméchas, nommée les Huachichiles. Pendant son administration, l'*alcabala* fut établi dans la Nouvelle-Espagne (5).

1570. Les premières bulles du pape arrivent au Mexique. On force tous les Indiens tributaires et ceux qui appartiennent aux *encomiendos*, et qui sont âgés de plus de onze ans, de prendre de ces bulles, à raison de 4 réaux la pièce. On exige aussi d'eux la même somme pour chaque messe qu'ils entendent. Ces exactions extraordinaires produisirent annuellement un revenu de trois millions d'or. Mais les Indiens ayant refusé de prendre plus d'une bulle par famille, et les Espagnols ne voulant pas y consentir, il s'ensuivit plusieurs révoltes. Pour punir les malheureux Mexicains, il leur fut interdit, sous peine de mort, de cultiver la vigne et l'olivier; ce qui les obligea à faire venir d'Espagne l'huile et le vin (1).

En 1571, l'inquisition fut installée à Mexico. *Don Pédro Moya de Contréras* fut nommé inquisiteur. Le premier *auto* fut célébré en 1574 (2). Elle avait été établie à Saint-Domingue, en 1524.

En 1576, une maladie contagieuse enleva plus de deux millions d'Indiens, dans l'espace d'une année (3).

En 1585, il se tint à Mexico un concile provincial, composé de l'archevêque don Pédro Moya de Contréras et des évêques de Quauhtémallan, de Méchuacan, de Tlascala, de Xalisco, de Yucatan et de Huaxacac, ses suffragants.

Cette assemblée, qui eut lieu le jour de saint Joseph, déclaré, trente ans auparavant, patron du Mexique, décida un grand nombre de points de discipline et de réforme ecclésiastique, qui furent approuvés, l'année d'après, par le pape Sixte-Quint (4).

1587. Le 4 novembre, le capitaine anglais *Thomas Cavendish* enlève, près du port d'Acapulco, un riche galion parti de Manille (5).

1592. Expédition du capitaine anglais *King* à la baie du Mexique, où il capture plusieurs bâtiments (6).

1596. Le capitaine anglais *Guillaume Parker*, dans son voyage aux Indes occidentales, prend la ville de Campêche, la veille de Pâques, à trois heures du matin, avec cinquante-six hommes, quoiqu'il y eût cinq cents Espagnols dans la place, et huit mille Indiens dans deux autres villes voisines. Mais les Anglais, attaqués à dix heures par les habitants qui étaient revenus de leur frayeur, effectuent leur retraite en plaçant, entre eux et les Espagnols, les prisonniers qu'ils avaient faits dans la ville, et emportent le tribut destiné au roi; il se trouvait à bord d'un navire dans le port, et était évalué à cinq mille livres d'argent (7).

En la même année, *don Gaspar de Zuniga Azévédo y Fonséca*, comte de Monterrey, neuvième vice-roi, qui était entré en fonctions, le 5 novembre 1595, expédia le capitaine *Sébastian Vizcayno*, pour continuer la découverte des Californies, et pour faire la pêche des perles (8).

En 1601, l'esprit de mutinerie éclata parmi les *Acaxées*, nation des Chichiméchas, de la province de Topia, dans la

(1) C'est à cette expédition que finissent les décades d'Herréra.
(2) Voyez *Patagonie*, art. *La Plata*.
(3) Torquémada, lib. V, cap. 14.
(4) Hackluyt, part. III. — Purchas, tom. IV.
(5) Torquémada, lib. V, cap. 22.

(1) *Voyage of Chilton*, Hackluyt, tom. III, p. 461.
(2) Torquémada, *monarquia indiana*, lib. V, cap. 24, et lib. XIX, cap. 30. *De autos generales que este santo officio y tribunal à tenido en diversos tiempos en esta Nueva-España.*
(3) En 1520, la petite vérole avait enlevé la moitié de la population des provinces où elle avait exercé ses ravages. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant le siége de Mexico, avait été de cent cinquante mille. La maladie contagieuse de 1545, fit périr cinq cent mille individus. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens, les taxes et les travaux des mines contribuèrent aussi à la dépopulation rapide du Mexique.
(4) Minana, *Historia de España*, t. III, p. 516. Madrid. 1804.
(5) Torquémada, lib. V, cap. 26. — Hackluyt, t. III, p. 816.
(6) Hackluyt, t. III, p. 570.
(7) Hackluyt, part. III, p. 602.
(8) Voyez l'article *Californie*.

Nouvelle-Galice, à cause des travaux pénibles des mines auxquels les Espagnols voulaient les assujétir (1).

Sous la seconde administration de *don Luis de Vélasco*, qui commença le 2 juin 1607, il y eut une insurrection des noirs à Mexico.

Le 15 janvier 1624, il y en eut une autre, pendant laquelle la prison de la ville fut réduite en cendres.

En 1628, une flotte hollandaise, commandée par *Pierre Adrien*, partit pour les Antilles et le Mexique. Elle attaqua et battit la flotte espagnole, qu'elle brûla après en avoir enlevé tous les effets.

La même année, *Pierre Hein* attaqua une autre flotte espagnole qui se rendait du Pérou au Mexique, et prit pour plus de 16 millions en argent et en marchandises.

Le 20 septembre 1629, les lacs se débordèrent, et inondèrent la ville de Mexico, qui resta ensevelie sous les eaux pendant deux ans.

En 1685, le flibustier *Grammont* prit et saccagea la ville de *Campêche*, et y célébra la fête du roi de France, le jour de saint Louis, en brûlant pour un million de bois de Campêche. Il reprit ensuite la route de Saint-Domingue.

1692. Sous l'administration du comte de Galve, la récolte du maïs ayant été mauvaise, les Indiens se révoltèrent à Mexico, et brûlèrent le palais du vice-roi, le 8 juin. Deux ans après, ils manquèrent de grains pour ensemencer leurs terres, et la famine fut suivie de la peste.

1709. Le 22 décembre, le capitaine anglais *Rogers*, se trouvant à la hauteur d'Acapulco, avec une petite escadre de trois navires, s'empara d'un vaisseau de Manille.

1713. A la paix d'Utrecht, Philippe V, par un traité particulier, signé le 26 mars, et appelé l'*asiento*, accorde à la Grande-Bretagne le droit de transporter des esclaves noirs aux colonies espagnoles, pendant trente ans, à partir du 1er. mai 1713 jusqu'à la fin de l'année 1743, et le privilége d'envoyer tous les ans, à la foire de Porto-Bello, un bâtiment de cinq cents tonneaux, chargé de marchandises d'Europe. Il s'établit, en conséquence, des commissaires anglais dans différents ports et établissements espagnols.

Jusqu'en 1720, le commerce de l'Espagne avec ses colonies était régi par une commission qui siégeait au port de Séville. Les Espagnols le fesaient exclusivement; car une loi défendait aux colons de trafiquer avec les étrangers, sous peine de mort (2). Cette commission fut transférée dans la suite à Cadix, d'où les flottes, nommées *Galions* et la *Flota*, partaient tous les ans pour Porto-Bello et Véra-Cruz, qui étaient les deux grands dépôts de commerce où l'on échangeait les productions de l'Europe contre celles de l'Amérique.

1739. Le 30 octobre, déclaration de guerre du roi de la Grande-Bretagne contre le roi d'Espagne, motivée sur ce que ses gardes-côtes et autres vaisseaux autorisés par lui, prétendent arrêter, détenir et visiter les vaisseaux et navires anglais qui naviguent dans les parages de l'Amérique : prétention, dit la déclaration, contraire à la liberté de navigation à laquelle nos sujets ont autant de droit que ceux du roi d'Espagne, en vertu de la loi des gens; lequel droit leur a été de plus expressément reconnu, et déclaré leur appartenir, par les traités les plus solennels, et particulièrement par celui conclu en l'année 1670.

Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et l'Angleterre, en 1739, le gouvernement de cette dernière ordonna à l'amiral *Vernon* de courir sur tous les navires espagnols, et de s'emparer de ses établissements.

1740. Le conseil des Indes permet aux navires enregistrés de faire le voyage dans tous les temps.

Le 20 juin 1743, le commodore anglais *Anson*, ayant capturé un galion, fut créé pair du royaume. Ce bâtiment, qui se rendait d'Acapulco à Manille, avait à bord 1,313,840 dollars ou *pésos*, outre de l'argent non monnayé pour 43,611 dollars (1).

1748. Les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siècles, sont définitivement supprimés.

1764. Charles III établit des paquebots, qui doivent partir, tous les premiers jours de chaque mois, de la Corogne pour la Havane et Porto-Rico.

1765. Le même prince accorde à tous ses sujets la permission de faire le commerce avec Cuba, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite et la Trinité. Bientôt après il étend le même privilége à la Louisiane, et aux provinces de Yucatan et de Campêche.

1767. Au mois de juillet, les jésuites du Mexique, au nombre de sept cents, sont subitement arrêtés et embarqués pour l'Espagne. On évalue à 77 millions de piastres les biens qu'ils possédaient à cette époque (2).

En 1774, un édit accorde aux quatre grandes provinces de la Nouvelle-Espagne, du Pérou, de Guatémala, et du nouveau royaume de Grenade, la liberté de commercer entre elles.

1778. Le 12 octobre, le conseil des Indes accorda la liberté du commerce avec l'Amérique à quelques ports d'Espagne. Les navires employés dans ce commerce devaient être de construction espagnole, et tous les officiers et les deux tiers des équipages devaient être des naturels. Ce privilége fut étendu plus tard aux principaux ports de la métropole.

Avant l'année 1778, il n'y avait que douze à quinze navires d'enregistrés pour le commerce de l'Amérique méridionale: encore ne faisaient-ils guère qu'un voyage tous les trois ans. Mais, à partir de cette année, leur nombre s'éleva jusqu'à cent soixante-dix.

1783. Les différends survenus entre les Anglais de la Jamaïque et les Espagnols, au sujet de la coupe du bois de Campêche, sont aplanis par l'article 4 du traité de paix, signé à Versailles (le 3 septembre), qui assigne aux Anglais une certaine étendue de terrain à cet effet.

En 1785, la liberté du commerce est accordée à toutes les colonies espagnoles (3).

L'histoire du Mexique ne présente plus que des détails minutieux, jusqu'au temps où les événements de l'Europe, venant à relâcher les liens qui unissaient les colonies espagnoles

(1) Torquémada, lib. V, cap. 43.

(2) *Recop.*, loi VII, tit. LXXXVII, liv. IX.

(1) *Anson's voyage, by Walter.*

(2) *Annual register*, cap. V. *London.*

(3) La police de ce commerce en divers temps, se trouve dans la collection des lois des Indes, en trois volumes in-folio. M. Peuchet observe dans son important ouvrage sur l'*état actuel du commerce des deux Indes*, publié à Paris, en deux volumes in-8°., 1821, page 299 du premier volume, « qu'il résulte des données que nous avons établies sur le commerce de la Nouvelle-Espagne, que ce vaste pays, dans l'état actuel de sa civilisation et de son industrie, a besoin de productions et de marchandises étrangères pour la valeur de 100 à 110,000,000 de francs. En accordant une pleine liberté au commerce d'Acapulco, et de San Blas, avec la Chine et avec l'Inde, le Mexique pourra tirer directement des toiles de coton, des soieries, du papier, des épiceries et peut-être même de la mercerie de l'Asie. Cette circonstance diminuera les importations de l'Europe de plus de 20,000,000 de francs.

à la métropole, parurent aux Indiens une occasion favorable pour se soustraire à la domination européenne.

Révolution de 1808. (1) Ce fut vers la fin de juillet 1808, qu'on apprit à Mexico, par les gazettes arrivées de Madrid, qu'une insurrection générale avait éclaté en Espagne. Au milieu de l'enthousiasme qu'excita cette nouvelle, il arriva deux députés envoyés par la junte de Séville, pour faire reconnaître l'autorité de cette assemblée sur l'Amérique espagnole, pendant la captivité du roi. Peu de temps après, le vice-roi, don *José Iturrigary*, reçut des dépêches qui lui annonçaient l'installation, à Oviédo, de la junte des Asturies, et défendait aux Mexicains d'obéir à celle de l'Andalousie. Le 5 août, la municipalité représenta au vice-roi la nécessité de former une junte, composée des membres des tribunaux et des autorités de la capitale (2). Celui-ci crut devoir déférer à leur demande, et convoqua en conséquence une assemblée des représentants de chaque province, qui devait s'occuper de la formation d'un gouvernement provisoire. Les membres de l'audience et les Européens, craignant l'influence qu'exerceraient les Créoles dans un gouvernement populaire, arrêtèrent, le 15 septembre, le vice-roi et sa famille, les déférèrent à l'inquisition comme hérétiques, et les envoyèrent à la Véra-Cruz, où on les mit à bord d'un bâtiment en charge pour Cadix.

L'archevêque, nommé chef du gouvernement civil, fut aussi déposé, et l'autorité passa entre les mains des membres de l'audience, qui élurent pour chef un vieillard octogénaire, appelé *Garibay*, lequel fut remplacé peu de temps après par l'archevêque, suivant les instructions transmises par la junte de Séville.

L'arrestation du vice-roi excita de l'indignation contre ceux qui en avaient été les auteurs, et fit naître dès lors une grande rivalité entre les Espagnols et les Mexicains. Plusieurs de ces derniers, qui avaient approuvé le plan du gouverneur, furent ou tués ou bannis.

Un nouveau vice-roi, don *Vénégas*, arriva au milieu de la fermentation générale, muni de pleins pouvoirs, par la régence de Cadix, pour accorder des honneurs, des récompenses et des places aux partisans de l'Espagne. Le 23 septembre, il publia une proclamation qui rétablit momentanément la tranquillité.

1810. Mais bientôt après s'ourdit contre les Européens une conspiration, qui devait éclater le 1er. novembre, et qui fut découverte, quelque temps avant son exécution, par *Iturriaga*, chanoine de Valladolid, un des conjurés, qui la dévoila, en mourant, à *Gil*, prêtre, résidant à Quérétaro, où un grand nombre d'arrestations eurent lieu aussitôt. Dans le milieu de septembre, l'audience fit arrêter, dans la nuit, le corrégidor de Quérétaro.

Le corrégidor, don *Manuel Dominguez*, le pasteur de Dolores, don *Miguel Hidalgo*, et trois capitaines du régiment de la reine, don *Ignacio de Allende*, don *Manuel de Aldama*, et don *José Mariano Abasolo*, anciens camarades de collége de Hidalgo, et natifs de San Miguel el Grande, prévoyant le sort qui les attendait, s'ils étaient arrêtés, levèrent l'étendard de la révolte, le 10 septembre 1810. Ils promirent aux Indiens l'abolition de la taxe des *tributos* qu'ils avaient payée depuis la conquête, et tous se rangèrent de leur parti.

Dans cette conjoncture, le vice-roi leva un corps de guérillas, qu'il fut forcé de licencier ensuite, à cause des nombreuses plaintes portées contre eux. Cependant l'insurrection fesait, de jour en jour, de nouveaux progrès. Hidalgo marcha ensuite sur San Miguel el Grande, ville qui renfermait dix mille habitants; et de là, sur celle de Zélaya, entraînant avec lui environ vingt mille Indiens qu'il animait par ce cri terrible : *mort aux Gachupins* (1).

Ayant gagné la garnison de cette ville, Hidalgo continua sa route avec une multitude d'Indiens, et arriva à la ville opulente de Guanaxuato, capitale du district des Mines, qui renfermait plus de quatre-vingt mille habitants. Il la prit après une résistance opiniâtre, faite par les ordres de l'intendant Riana, qui fut tué. Les Indiens, furieux, pillèrent et massacrèrent les Espagnols leurs partisans. Hidalgo y fit un butin qui s'éleva, dit-on, à cinq millions de dollars. De Guanaxuato il marcha à Valladolid, ville de quarante mille habitants, où deux régiments de milice se joignirent à lui. Il s'y empara d'un million deux cent mille dollars en argent. Le 24 octobre, il fut nommé général en chef de l'armée mexicaine, dans une assemblée des principaux officiers, tenue à Indaparapéo. Encouragé par ce succès, Hidalgo marcha en avant, parcourut près de quatre-vingts lieues, sans rencontrer d'obstacle, passa par Marabatio, Tépétongo, Yordana et Ixtlahuaca, et entra, le 27 octobre, à Toluca, ville située à douze lieues ouest de la capitale.

Les forces royales étaient cantonnées à de grandes distances les unes des autres. Une brigade, aux ordres de don F. Calléja, occupait San Luis Potosi, à plus de quatre-vingt-dix lieues de Mexico; et trois mille hommes, sous le commandement du comte *de la Cadéna*, se trouvaient à Quérétaro, position militaire très-importante, et dont les habitants, au nombre de quatre-vingt mille, étaient disposés en faveur de la révolution. Le vice-roi Vénégas n'avait alors qu'une poignée d'hommes dans les environs de Mexico. Il prit toutes les mesures nécessaires pour la défense de la place.

L'archevêque, de son côté, publia un mandement par lequel les insurgés étaient déclarés hérétiques, et rendit un décret en vertu duquel tous ceux qui seraient pris les armes à la main, sans en excepter les prêtres, seraient fusillés sur-le-champ. Les habitants restèrent tranquilles.

Pour arrêter la marche d'Hidalgo, le vice-roi Vénégas envoya son aide-de-camp, le colonel don *Torquato Truxillo*, avec dix mille hommes, à Ixtlahuaca, où il trouva un renfort de cinq cents hommes, dont cent cinquante esclaves. Lorsque Hidalgo entra à Toluca, Truxillo se porta à Lerma, sur la rivière du même nom, pour lui en disputer le passage; mais les insurgés l'ayant passée à Atenco, il se replia sur le défilé del *monte de las Cruces*, qui se trouve à huit lieues de la capitale, et où il fut attaqué par Hidalgo, et forcé de se retirer, le 30 octobre, dans Mexico, avec perte de toute son artillerie et de trois cents hommes. Vénégas sortit alors de la ville, à la tête de ses troupes, et alla camper sur une montagne qui domine le village d'Acalco et tout le pays environnant.

Le même jour (le 30 octobre), Hidalgo s'étant avancé jusqu'à Quaximalpa, à cinq lieues de Mexico, à la tête de plus de soixante-dix mille hommes, envoya sommer le gouverneur de rendre la ville; mais, après avoir attendu sa réponse pendant vingt ou trente jours, il opéra sa retraite sans rien entreprendre contre Mexico, bien que la garnison n'ex-

(1) Voyez la note *H*.

(2) Elle fut composée des membres de l'audience royale, de l'archevêque, de la municipalité, des députés des tribunaux, des corps ecclésiastiques et séculiers, de la noblesse, des militaires et des principaux citoyens, conformément aux anciennes lois de la monarchie espagnole; le roi ne pouvant déclarer la guerre sans l'approbation de l'assemblée des représentans des cités et des villes. (*Recop. de Castilla*, ley. X, tit. I, lib. 6.)

(1) Nom donné aux Européens par les Indiens.

cédât pas dix mille hommes, et que cette capitale renfermât au moins trente mille mécontents (1).

Le brigadier don *Felix Maria Calléja*, qui avait reçu l'ordre de concentrer les forces royales pour la défense de la capitale, se trouvait à la tête d'une armée créole de dix mille hommes, avec un train d'artillerie. Le 7 novembre, il divisa ses troupes en cinq colonnes, et attaqua le camp d'Hidalgo, à Acalco. Les Indiens indisciplinés prirent la fuite, ce qui fit lâcher pied aux troupes régulières. Les indépendans eurent dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Après cette défaite, Hidalgo se retira à Guanaxuato. Don Calléja, qui le suivait de près, entra en même temps que lui dans la ville, et fit un grand carnage de ses partisans. L'armée des insurgés, qui avait perdu en tués, blessés ou déserteurs, environ trente mille hommes, était encore forte de quatre-vingt mille hommes mieux disciplinés qu'au commencement de l'insurrection, et avec lesquels Hidalgo prit possession de Guadalajara, ville située à cent trente-sept lieues nord-ouest de Mexico, et qui renfermait quatre-vingt-onze mille habitants qui se déclarèrent pour lui. Il fortifia cette ville, et y établit une batterie de quarante-cinq pièces de canon, qu'il avait enlevées du port San Blas. Son autorité était reconnue dans les intendances de Valladolid, Zacatécas, Guadalajara, San Luis Potosi, et dans une partie de Sénora.

1811. Calléja, poursuivant ses succès, rencontra l'arrière-garde ennemie, aux ordres du capitaine don Ignacio Allende; et, le 17 janvier, il se livra, au pont de Calderon, un combat, dans lequel les insurgés rompirent d'abord les lignes royales; mais ayant été attaqués par un régiment de réserve, la confusion se mit dans leurs rangs, et ils prirent la fuite, en abandonnant toutes leurs munitions et quatre-vingt-dix pièces de canon. Calléja les harcela dans leur retraite, entra de vive force dans la ville et y fit un carnage épouvantable (2).

Hidalgo rallia le reste de ses troupes, marcha sur Zacatécas (3), où il trouva de l'artillerie, et se rendit à San Luis de Potosi, avec l'intention de se retirer au Texas pour organiser son armée. Après avoir formé plusieurs corps de guérillas, il prit la route de Saltillo, qui est située à deux cents lieues de Mexico, dans le gouvernement militaire des provinces orientales de l'intérieur. Le gouverneur de la ville *del nuevo reyno de Leon* se déclara pour lui; celui de *Nuévo Santander* se sauva, et ceux de *Cohahuila* et de *Texas* furent arrêtés par les indépendants.

Le général des insurgés poursuivait sa marche, lorsqu'il se vit assailli et arrêté, le 21 mars, dans un lieu appelé Acatila de Bajan, près de Saltillo, par Ignacio Elisondo Bustamente (4), un de ses officiers de confiance. Il était alors accompagné de cinquante de ses officiers, qui furent exécutés sur-le-champ. Hidalgo fut conduit à Chihuahua, dans l'intendance de Durango, et fusillé le 27 juillet suivant.

Cette défection ne découragea pas les indépendants. Les officiers *don Julian Villagran*, *don José Maria Morélos*, et *don Ignacio Rayon*, qui avait été secrétaire d'Hidalgo, étant parvenus à s'échapper, se répandirent dans les provinces, où ils levèrent des corps nombreux de Créoles et d'Indiens, d'environ quarante mille hommes, et harcelèrent les royalistes dans les intendances de Guanaxuato, de Valladolid, Guadalaxara, Zacatécas, et dans quelques parties de celles de la Puébla, de Véra-Cruz, de Mexico et de San Luis de Potosi. Le colonel *Lopez*, qui commandait un de ces corps à Zitaquaro, y battit, le 22 mai, les royalistes aux ordres de *Torre* et de *Mora*, qui périrent dans le combat. Dans une autre action, qui eut lieu le 31 du même mois, près de Valladolid, les insurgés furent repoussés par Truxillo; mais, le 4 juin, les royalistes, attaqués par Rayon, perdirent huit cents hommes et tous leurs bagages, et se retirèrent à Toluca. Cette victoire ranima le courage des indépendants, qui, le 23 juillet, firent une nouvelle attaque infructueuse contre Valladolid.

Don Rayon, qui commandait en chef, et deux autres, le curé Verdusco et le général don José Maria Licéaga, formèrent une junte à Zitaquaro, où Rayon fit frapper monnaie et établit une imprimerie, d'où sortit une gazette intitulée : *Ilustrador nacional*. Les caractères en étaient de bois façonné à cet effet par un Indien natif, et ils étaient imprimés avec de l'indigo. Cette junte publia des décrets au nom de Ferdinand VII. Calléja ayant été envoyé par le vice-roi pour la détruire, les membres qui la composaient se retirèrent à El Réal de Zultépec, ville située sur une montagne, à trente lieues à l'ouest de Mexico. Don Rayon fit proposer à Vénégas une réconciliation qui ne fut pas acceptée (1).

Le prêtre, don José Maria Morélos, qui avait été sergent d'artillerie, devint chef d'un corps de sept mille hommes dans la Tierra Caliente, qui s'étend le long de la côte de l'Océan Pacifique, dans la partie occidentale de la province de Valladolid. Une division de cette armée s'empara de la capitale de la riche province d'Oaxaca, où elle trouva mille livres de cochenille, et deux millions de piastres fortes. Elle réduisit ensuite la ville et le château d'Acapulco, après un siége de quinze mois. Dans le même temps, plusieurs autres chefs obtinrent des succès sur divers points du royaume. *Don Guadalupe Vittoria* s'empara des plus fortes positions de la Véra-Cruz; *don Manuel Téran* se porta avec des forces considérables dans la province de Puébla. *Osourno*, avec une autre division, jeta la terreur dans celle de Mexico, tandis que le prêtre *Coss*, Rayon, Licéaga et autres occupaient la majeure partie des provinces de Guanaxuato, Valladolid, Zacatécas et Guadalaxara.

Morélos (2), devenu le premier chef militaire de la république, proposa de convoquer un congrès à *Apatzingan*, dans la province de Valladolid, pour aviser à la formation d'un gouvernement civil. Ce congrès, composé de quarante membres des différentes provinces, rédigea une constitution qui fut promulguée partout où l'on avait pris les armes pour la défense de la république. Le premier soin de ce corps fut de rédiger un manifeste adressé à leurs frères d'Europe, dans lequel ils exposèrent les raisons qui les avaient décidés à commencer les hostilités, et les conditions auxquelles ils consentiraient à une suspension d'armes, pour conclure un traité avec les royalistes. En cas de refus, ils déclaraient qu'ils étaient résolus à continuer la guerre.

Morélos, après avoir battu à plusieurs reprises les troupes royales (notamment à Tixtla, le 19 août 1811, où l'armée,

(1) *D. José guerra. Historia de la Revolucion de Nueva-Espana*, lib. 1410. Londres 1813.

(2) La régence de Cadix, satisfaite de sa conduite, le donna pour successeur à Vénégas. Il fut créé comte de Calderon, et ensuite nommé au commandement de l'expédition qui devait partir de Cadix pour soumettre l'Amérique méridionale.

(3) A 125 lieues O. N. O de Mexico. Elle renfermait 35,000 habitants.

(4) *Robinson's Memoirs*, etc., ch. 1. Il dit que ce complot fut formé par Don *Elisondo*, chef d'un détachement d'indépendants qui espérait par là obtenir son pardon.

(1) Rapport officiel de Calléja au vice-roi, après l'attaque de Zitaquaro, le 2 janvier 1812.

(2) Morélos avait servi dans l'artillerie, et était ensuite devenu prêtre d'une paroisse du district d'Acapulco.

sous les ordres du général Fuentès, fut complètement défaite, laissant ses canons et ses munitions entre les mains des vainqueurs), mit le siége devant Acapulco, et marcha sur Mexico avec la plus grande partie de son armée. La junte, qui se trouvait à Zitaquaro, à quarante lieues à l'ouest de Mexico, se réfugia à Real de Sultépec, situé à trente lieues de la même ville. Une division, aux ordres du général *Bravo*, battit le général *Masiter*, et entra à Quautla-Amilpa, à vingt-cinq lieues sud de Mexico. De son côté, Morélos s'empara d'Izucar, de Huexapan et de del Real de Tasco.

1812. Les royalistes, commandés par le colonel Soto, vinrent attaquer la première de ces villes, le 17 février; mais ils furent repoussés. Soto, qui avait été blessé dans l'action, fut remplacé par Llano, qui renouvela l'attaque sans succès, le 22 du même mois. Calléja avait donné, le 19, à la ville de Quautla-Amilpa, un assaut qui avait duré six heures.

Llanos leva le siége d'Izucar et alla se joindre à Calléja, qui avait abandonné celui de Quautla-Amilpa. Dans la nuit du 23 avril, une centaine de cavaliers, sous le commandement du maréchal-de-camp Matamoros et du colonel Perdiz, firent une sortie pour introduire des vivres dans la place, et forcèrent les lignes ennemies. Le 27, le camp espagnol fut attaqué à la fois par les assiégés et les guérillas, qui furent vigoureusement repoussés et perdirent plus de mille hommes. Cet échec contraignit Morélos à évacuer la ville, dans la nuit du 2 mai, après avoir résisté pendant soixante-cinq jours. On prétend que quatre mille des habitants, qui accompagnaient l'armée, périrent dans la retraite.

Le 2 mai, Morélos évacua Cuacitla, et se dirigea sur Chilapa, dont il se rendit maître, ainsi que de Téhuacan, ville située à environ cinquante lieues ouest de Mexico. Il s'empara également d'Orizaba, où il trouva de l'argent, du tabac et divers autres objets évalués à près de douze millions de dollars. Il prit aussi Antéquéra et Acapulco, après un siége de quinze mois, et intercepta ainsi la communication de Mexico à la Véra-Cruz.

Au commencement du mois de juin, les royalistes, aux ordres de Bustamente, entrèrent dans Ténango, ville bâtie sur une hauteur, à huit lieues ouest de Mexico; et la junte nationale quitta Tultépec, pour aller se mettre sous la protection de l'armée de Rayon.

Vers la fin de cette année, un petit corps, composé de citoyens des États-Unis et des guérillas des provinces de l'intérieur, commandés par don J. M. A. Tolédo et par le colonel B. Guttiérez, s'emparèrent de *San Antonio de Béjar*, capitale de la province du Texas.

1813. Le congrès, assemblé à Chilpantzinco, proclama, le 6 novembre, l'indépendance du Mexique, et publia une constitution républicaine, qui fut reconnue jusqu'au Guatémala (1).

Dans le mois de décembre, Morélos attaqua les Espagnols, qui s'étaient rendus maîtres de Valladolid; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Il se retira vers Puran.

1814. Une de ses divisions, poursuivie par les royalistes, fut atteinte, le 7 janvier, à la Hacienda de Puruaran, à dix-sept lieues de Valladolid, et taillée en pièces. Deux autres, trompées par l'obscurité de la nuit, combattirent l'une contre l'autre: sept cents hommes qui tombèrent au pouvoir des Espagnols, furent fusillés sur-le-champ. Morélos usa de représailles, en faisant mettre à mort cinq cents royalistes qui avaient été pris à Acapulco par Matamoros, et dont il avait proposé l'échange quelques jours auparavant. Le général des insurgés quitta alors la province de Valladolid, avec les membres du congrès, qui avaient tenu leurs séances à *Ario*, situé à quarante-cinq lieues de Mexico, et où ils avaient installé un pouvoir exécutif composé de trois membres. Il se transporta ensuite à Apatzingan; et, le 23 octobre, le congrès promulgua une nouvelle constitution, par laquelle il renonçait à toute allégeance à Ferdinand, et déclarait le Mexique état indépendant.

1815. Au mois d'octobre, le général français *Jean-Joseph-Amable Humbert*, le même qui avait fait une descente en Irlande, en 1798, et Tolédo arrivèrent avec des munitions de guerre à El Puente del Rey, poste situé entre Xalapa et la Véra-Cruz. Morélos se mit en route pour les rejoindre; mais à peine fut-il entré à Atacama, qu'il y fut attaqué, battu et obligé de se sauver avec une division de cavalerie à Tépécuacuilco, où il fut pris par les royalistes, le 5 novembre. Envoyé à Mexico et livré à l'inquisition, il fut déclaré hérétique par ce tribunal, qui cependant refusa de le condamner; abandonné à l'autorité militaire, et fusillé, comme traître, le 22 décembre suivant, à San Christoval, à six lieues de Mexico (1).

La prise de Morélos entraîna la perte des indépendants. Les membres du congrès continuèrent leur route jusqu'à Téhuacan, où commandait don Manuel Mier y Terran, qui avait sous ses ordres les gardes, regardées comme les meilleures troupes des insurgés; mais ayant voulu (en décembre) retirer l'autorité à ce chef, celui-ci entra avec ses gardes dans la salle où ils étaient assemblés, et les fit tous arrêter. Il s'empara alors du pouvoir, qu'il partagea avec *Alas* et *Cumplido*. Cependant il rendit peu après la liberté aux membres du congrès, à condition qu'ils sortiraient de Téhuacan. Cet événement eut des suites funestes pour la cause des indépendants.

L'armée espagnole, forte de quatre divisions, se rendit maîtresse de toute cette partie du pays, et reprit Acapulco. Cependant Licéaga, qui s'était retranché près du lac de Chapala, repoussa plusieurs fois les royalistes; et divers autres chefs obtinrent des succès partiels qui ranimèrent le courage des indépendants dans les intendances de Valladolid et de Mexico.

« Ces bandes d'insurgés, disait le vice-roi Calléja, ne sont
» pas assez fortes pour défaire des troupes régulières, prendre
» des villes, ou intercepter des convois; cependant nous
» n'avons pas assez de forces pour les détruire, quoiqu'elles
» soient fréquemment battues, fatiguées, et que tous les in-
» dividus qui les composent et qui tombent entre nos mains,
» soient sévèrement punis. »

1816. Le général don Manuel Mier y Terran, qui n'était âgé que de vingt ans, avait sous ses ordres quinze cents hommes. Pendant plus de deux ans, il avait repoussé les attaques réitérées des royalistes; et lorsqu'il se voyait pressé par des forces supérieures aux siennes, il se retirait dans le fort de *Cerro-Colorado*, qui était dans le voisinage de Téhuacan. Au commencement de 1816, espérant se procurer aux États-Unis les fusils dont il avait besoin, il conçut le projet de pénétrer dans la province d'*Oaxaca*, et de se rendre maître du port de Guazacoalco. Il partit donc de Téhuacan, vers la fin de juillet, avec deux cent quarante hommes d'infanterie, soixante de cavalerie, deux pièces de

(1) *Resumen historico de la Insurrecion de Nueva-España, desde su origen hasta el desembarco del señor E. X. de Mina*, pp. 32. Mexico, 1821.

(1) Lettre officielle de don Félix Calléja, vice-roi du Mexique, au ministre de la guerre d'Espagne, interceptée à bord le navire *la Léona*, qui fut pris par des commissaires de Buénos-Ayres.

canon, et vingt caissons chargés de munitions de toute espèce.

Il passa par les villes de Soyaltépec, de Tscatlan, d'Oxitlan et autres, sans éprouver de résistance. Le cinquième jour, étant arrivé à Tustépec, à moitié chemin de Guazacoalco, il y fut retenu par des pluies qui durèrent dix jours et inondèrent tout le pays. Il se fraya de là une route à travers un marais de huit lieues de large, et arriva, le 5 septembre, à Amistan, à cinq lieues du poste royal de Playa Vicente. Le 7, il se rendit vis-à-vis de ce dernier lieu, et ayant appris que les royalistes s'étaient enfuis, il eut l'imprudence de passer la rivière avec vingt-deux officiers et soldats de sa petite troupe. Surpris par un corps nombreux, vingt de ses gens furent tués ou pris; mais il parvint à s'échapper avec deux officiers, en traversant la rivière à la nage. Il se vengea de cette perte, deux jours après, en dressant une embuscade à l'ennemi, dans laquelle il lui tua cent vingt hommes et en blessa un grand nombre. Sa perte ne fut que de neuf tués et de treize blessés. Mais le commandant royaliste, le général *Topète*, qui avait à ses ordres six cents cavaliers et cinq cent soixante-trois fantassins, ayant connaissance de son plan, Terran crut devoir retourner à Téhuacan, d'où il proposa vainement aux généraux Vittoria et Osourno de joindre leurs forces aux siennes, pour agir de concert.

Le vice-roi profita de la mésintelligence des généraux insurgés. Il fit investir Téhuacan par quatre mille hommes de troupes d'élite, et força Terran à capituler.

Don Guadalupe Vittoria se maintint long-temps avec deux mille hommes, dans la province de Véra-Cruz, en évitant soigneusement d'en venir aux mains avec des forces supérieures. Il était d'ailleurs secondé par les habitants, qui avaient pour la plupart embrassé sa cause. Mais il finit par manquer d'armes, et il lui fut impossible de s'en procurer depuis la prise des ports de *Boquillas de Pièdra* et de *Nautla*, sur la côte de Véra-Cruz, qui eut lieu vers la fin de 1816.

Le général *don Xavier Mina* (1), qui avait joué un rôle en Espagne, dans la guerre de l'indépendance, passa en Angleterre, et formant le projet d'envahir le Mexique, il embarqua à Liverpool environ sept cents caissons d'armes et d'objets d'équipement pour deux mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, et partit lui-même, au mois de mai, accompagné de treize officiers espagnols et italiens et de deux Anglais. Il débarque à Norfolk, dans la baie de Chésapeake, au mois de juin suivant, et se rend à Baltimore, pour y dresser les préparatifs de son expédition. Elle consistait en un navire, une goëlette et un brick, à bord desquels il embarqua des armes et des munitions. Le 1er. septembre, le navire mit à la voile de la Virginie, avec deux cents hommes, pour le Port-au-Prince, où il arrive après une traversée de dix-sept jours. La nuit suivante, il est démâté par un ouragan; et la goëlette, qui venait aussi d'arriver, échoue sur la côte. Bientôt après arrivent le général et ses officiers à bord du brick. Le président d'Haïti lui fournit les moyens de réparer sa flottille.

Dans le courant de septembre de cette année, le nouveau vice-roi Apodaca, comte de Vénadito, arriva au Mexique, et gagna, par des mesures conciliantes, de nombreux partisans à la cause royale.

Mina ayant appris que le commodore *Aury* croisait, pour les patriotes, dans la baie de Mexico, et qu'il avait formé un établissement dans l'île de San Luis, à l'embouchure de la rivière de Trinidad, se décida à y aller, dans l'espoir d'y trouver des secours. Il mit donc à la voile, le 24 octobre; mais le calme l'ayant pris, et la fièvre s'étant déclarée parmi ses gens, il ne put arriver à San Luis que le 24 novembre. Il aborda à l'ouest de la ville de Galveston, qui s'élève dans la partie orientale de l'île, et envoya le navire et la goëlette à la Nouvelle-Orléans.

Le commodore Aury, général de l'armée mexicaine et gouverneur de la province de Texas, se disposait alors à entrer en campagne avec deux cents hommes seulement. Il ne put donc aider Mina dans son entreprise. Celui-ci, trompé dans son espoir, essaya vainement d'entrer en communication avec le général Vittoria, qui occupait la province de la Véra-Cruz. Il se rendit alors à la Nouvelle-Orléans, à l'invitation de quelques Louisianais qui l'encourageaient à tenter une expédition contre Pensacola; mais ce projet étant purement commercial, il l'abandonna.

Le 16 mars, il était de retour à Galveston, où il trouva un renfort d'une centaine d'Américains, commandés par le colonel Perry, qui avait quitté le commodore Aury. Mina se vit alors à la tête de trois cents hommes, qu'il embarqua sur six petits navires, avec lesquels il fit voile pour la ville de Soto la Marina, sur la rivière de Santander, à dix-huit lieues de son embouchure. Il y arriva, le 15 avril, et en prit possession. Bientôt après, sa petite troupe se grossit de deux cents hommes; mais le colonel Perry l'abandonna avec cinquante-un des siens (1).

Don Joacquin Arrédondo, commandant-général des provinces orientales intérieures, partit de son quartier-général de Montérey, avec deux mille hommes et dix-sept pièces de canon. Mina laissa une centaine d'hommes dans un petit fort qu'il avait construit, sous les ordres du major *don José Sarda*, et se mit en marche avec trois cent huit hommes pour se joindre aux patriotes. Il passa par la ville de Horcasitas, qui est située sur les bords de la rivière d'Altamira, et le 8 juin, il arriva à el Valle del Mais, près de Panuco, dans la province de San Luis Potosi. Il y rencontra quatre cents cavaliers, qu'il força à la retraite sans perdre un seul homme. Bientôt après il atteignit la Hacienda de Péotillos, située dans une plaine, où il battit, le 15 juin, un corps de mille sept cent quatre-vingts royalistes (2) commandés par le colonel *Armiñan*. Sur les hommes dont se composait sa troupe, Mina eut dix tués et vingt-six blessés. Il pénétra ensuite dans l'intendance de Zacatécas, et surprit la garnison de *Réal del Pinos*, qui était forte de trois cents hommes, sans perdre un seul des siens. Le 19 juin, il se remit en route, et, après trois jours de marche, il arriva au camp des patriotes, qui étaient commandés par le lieutenant-colonel *don Christoval Naba*, et le 24, au fort national de *Sombrero* (3), où se trouvait *Pédro Morino*, à quatre-vingts lieues de la capitale. Il avait perdu en tués et prisonniers, durant cette marche de deux cent vingt lieues, de trente jours, trente-neuf hommes. Il lui en restait donc deux cent soixante-neuf, desquels vingt-cinq étaient blessés.

Mina s'aperçut, à son arrivée à Sombréro, que les chefs militaires s'étaient entièrement affranchis de l'autorité civile, depuis la dissolution du congrès mexicain par le général Terran, qui exerçait une autorité absolue dans ce district.

(1) Le neveu du fameux Espoz y Mina.

(1) Ils furent tous passés au fil de l'épée par le garnison d'un poste espagnol près de Matagorda, en cherchant à gagner les Etats-Unis.

(2) On trouva des papiers sur un lieutenant-colonel tué dans cette affaire, qui portaient à 1780 le nombre des combattants, savoir : 680 hommes d'infanterie européenne, et 1,100 de cavalerie de Rio Verde et de la Gorda.

(3) Nommé par les royalistes *Comanja*. Il est assis sur une montagne du même nom, à dix-huit lieues N. O de Goanaxoato.

Vittoria commandait dans la province de Véra-Cruz; Osourno, à Papantla, dans celle de Mexico; et Rayon, au fort de Copéro, dans la province de Valladolid. Leurs forces réunies montaient à près de huit mille hommes de troupes disciplinées, et à mille hommes de cavalerie, qui occupaient les montagnes de Mistéca. Ces trois chefs n'étaient éloignés que de vingt lieues l'un de l'autre, et il ne leur fallait que trois jours pour opérer leur jonction.

Osourno, qui, avec deux mille hommes, avait répandu la terreur, en 1815, jusqu'aux portes de Mexico, avait cessé de donner des craintes aux royalistes.

Dans la province de Valladolid, don Ignacio Rayon, qui avait défendu le port de *Copéro* pendant dix-huit mois, dégoûté de la conduite des autres chefs, conclut une capitulation, et ce poste important tomba au pouvoir des Espagnols.

La communication était interrompue entre les provinces de l'est et de l'ouest, par le prêtre *don José Antonio Torres*, qui venait d'être nommé généralissime des armées patriotes. Celui-ci s'était retranché sur le sommet de la montagne de los Rémédios, d'où il exerçait un pouvoir absolu sur le pays environnant. Il commandait à sept mille soldats. Pour rendre son autorité plus durable, il créa un simulacre de gouvernement, composé d'un président, de deux membres, et d'un secrétaire de la guerre (1), qui lui décernèrent le titre de lieutenant-général et de commandant en chef de toutes les forces de la république mexicaine.

Les royalistes avaient alors des garnisons dans presque toutes les principales villes; mais les guérillas, qui étaient répartis en corps de cinquante à mille hommes chacun, commandaient tout le pays depuis la Sierra Gorda jusqu'à l'Océan Pacifique. Il restait aussi trois forts aux patriotes, savoir: celui de Sombréro, celui de Xauxilla, à soixante lieues du premier, et à la même distance du fort de Rémédios, où se tenait le soi-disant congrès de trois membres.

Mina ne resta pas inactif à Sombréro. Ayant appris, le 28 juin, qu'un corps ennemi de sept cents hommes, sous la conduite du colonel *don Felipe Castaño*, venait de prendre position sous le fort de la ville de San Felipe, à treize lieues de Sombréro, il marcha à sa rencontre avec deux cents hommes, accompagné de *don Pédro Moréno*, qui commandait cinquante hommes de pied, et de *don Encarnacion Ortiz*, qui avait à ses ordres quatre-vingts lanciers. Sa troupe, grossie de quelques patriotes, pouvait s'élever à environ quatre cents hommes. L'action eut lieu, le 30, près de la Hacienda de San Juan de los Llanos, à cinq lieues de San Phélipe. Il resta trois cent trente-neuf royalistes sur le champ de bataille, et deux cent vingt furent faits prisonniers. Castano mourut d'une blessure, à cinq lieues de la Hacienda. Mina n'eut que huit hommes tués et neuf blessés (2). Une pièce d'artillerie de bronze, cinq cents fusils (3) et tous les bagages de l'ennemi tombèrent en son pouvoir. Les royalistes avaient chargé leurs canons avec des dollars, à défaut de mitraille.

Après avoir donné quelques jours de repos à ses soldats, Mina marcha à la *Hacienda de Jaral*, à vingt lieues au nord de Guanaxuato; il en prit possession. Il y trouva 107,000 piastres fortes et divers autres objets (4), et s'en retourna au port avec le butin qu'il avait fait.

Le fort de Soto la Marina capitula, le jour même où Mina remporta la victoire de Péotillos. Le capitaine italien *Sala*, officier du génie, ayant passé à l'ennemi, fit dresser une batterie de douze pièces de canon d'un côté de la rivière et une de sept de l'autre, de sorte que la garnison, qui se trouvait ainsi entre deux feux, se vit obligée de capituler, après avoir résisté pendant onze heures. Il ne restait que trente-sept hommes des cent trente cinq (1) que Mina y avait laissés. Les forces royales, aux ordres du général Arrédondo, s'élevaient à quinze cents hommes, dont trois cents avaient été tués et un grand nombre blessés. Les prisonniers, au mépris de la capitulation, furent enfermés dans le château de San Juan de Ulua, et ceux qui survécurent furent ensuite embarqués pour l'Espagne, et relégués sur la côte d'Afrique (2).

Le vice-roi rassembla environ cinq mille hommes, dont il donna le commandement au maréchal *don Pasqual Liñan*, avec ordre de marcher contre Mina. Il arriva dans la province de Guanaxuato, vers la mi-juillet. Mina ayant appris, vers la fin du mois, que la garnison de Villa de Léon avait abandonné la ville, en y laissant seulement un petit détachement, s'y rendit avec cinq cents hommes et une pièce de canon, dans le dessein de la surprendre pendant la nuit. Mais la garnison, sous le commandement de *don Pedro Celestino Negrete*, avait été renforcée d'une division de l'armée de Liñan, et Mina fut repoussé avec perte d'une centaine d'hommes tués ou blessés.

Le 30 juillet, les royalistes, au nombre de trois mille cinq cent quarante et un (3) hommes, se présentèrent devant Sombréro, avec dix pièces de canon. La place n'était approvisionnée que pour dix jours; la communication avec le ravin qui lui fournissait de l'eau, était coupée par une division ennemie, et il ne restait que vingt-cinq caisses de munitions. L'attaque commença le lendemain. Les vivres et les munitions des assiégés furent bientôt épuisés, et leur nombre réduit à cent cinquante. Ils offrirent de capituler; mais comme Liñan exigeait que les étrangers se rendissent à discrétion, le colonel Young proposa d'évacuer le fort. Don *Pedro Moreno* et les autres officiers s'y étant opposés, l'ennemi donna l'assaut, le 18 août, et le colonel Young fut tué. Le lieutenant-colonel *Bradburn* lui succéda; mais déjà la place n'était plus tenable, et elle fut abandonnée dans la nuit du 19, avec des blessés qui étaient pour la plupart américains. Le lendemain, l'ennemi y entra et massacra les malheureux qui y avaient été abandonnés. Liñan fit sauter le fort, et retourna à Villa de Léon (4).

Mina, qui parcourait les montagnes voisines pour s'y pro-

---

(1) Don Ignacio Ayala, président; don Mariana Tercéra, don José san Martin, membres; don Francisco Loxéro, secrétaire de guerre.

(2) L'officier Maylefer, qui avait servi en Espagne dans l'armée française, se trouvait au nombre des morts.

(3) Ils étaient, dit-on, pour la plupart de fabrique anglaise.

(4) Le gouvernement espagnol a prétendu que les propriétés et valeurs de toute espèce, enlevées à Jaral, s'élevaient à 306,400 piastres.

(1) Avant l'attaque, il en avait été tué vingt-un, qui étaient allés faire des fourrages.

(2) L'ordonnance royale envoyée par M. Eguia, ministre de la guerre, au gouverneur de Cadix, en date du 11 juin 1818, portait que les trente-six individus de la bande de Mina, lorsqu'ils seront arrivés en Espagne, seront divisés par quatre, et détenus prisonniers (*presidarios*) dans les différents *presidios*, et condamnés à y rester aussi long-temps qu'il plaira à S. M.

(3)

Régiment Européen de Zaragosa	617
Créole de Toluca	250
Européen de Navarre	463
Cavalerie.—Fieles de san Luis, san Carlos, Queretaro, Nueva-Galicia, Colima, Sierra Gorda, et Realistas de Apan	1211
Division sous les ordres du colonel don Juan Rafol	1000
Total	3541

(4) *Memoirs of the Mexican Revolution*, ch. 9.

curer des secours, était parti, deux jours avant la prise de Sombréro, pour le quartier-général de Torres. Avant d'y arriver, il eut une affaire avec deux cents cavaliers qu'il culbuta. Torres se décida à envoyer des troupes au secours de Sombréro, mais il reçut la nouvelle de sa prise avant d'avoir pu les rassembler.

Le 27 août, une division de l'armée de Liñan arriva devant le fort de los Réinédios. Ce fort, nommé *San Gregorio* par les royalistes, était assis sur une montagne, à douze lieues sud-sud-ouest de Guanaxuato, et dix-huit au sud de Sombréro. Il était tellement fortifié par la nature et par l'art, et si abondamment pourvu de provisions et d'eau, qu'il devait, suivant toutes les apparences, résister pendant une année entière. La garnison était forte de quinze cents hommes. Torres confia à Mina le commandement de neuf cents hommes de cavalerie créole, pour harceler l'ennemi, et retint tous ses officiers pour la défense du fort. Mina prit la route des montagnes pour aller à la ville de Tlachiquéra, qui, par la route des montagnes, est située à dix lieues au nord de Guanaxuato, et près de laquelle il rencontra *Ortiz*, avec dix-neuf hommes de son corps, dont six officiers qui s'étaient sauvés de Sombréro; trente-un autres avaient auparavant gagné los Rémédios.

Le siége de ce fort commença le 31 août. Un corps de cavalerie et d'infanterie, aux ordres de don *Francisco de Orrantia*, partit pour suivre les mouvements de Mina, qui, avec un renfort de deux cent cinquante cavaliers du corps de Don Enrarnacion Ortiz, continua sa marche pour intercepter la communication entre Mexico et les provinces du nord. Il emporta d'assaut *la Hacienda de Biscocho* où ses soldats vengèrent la mort de leurs compagnons, en massacrant trente-un soldats de la garnison, qui avaient refusé de se rendre. Le lendemain, il marcha sur *le Pueblo de San Luis de Paz* (1), qui se rendit après quatre jours de résistance. Le commandant et deux officiers furent fusillés. Mina, ayant fait sauter les fortifications de la place, y laissa le colonel *Gonzales* pour observer les mouvements des royalistes, et se rendit à San Miguel el Grande, ville située à quatorze lieues sud-est de Guanaxuato. L'arrivée d'un corps nombreux de royalistes les força de se replier sur la Valle de Santiago, ville importante située sur les bords de la rivière du même nom, à seize lieues au sud de Guanaxuato. Il s'avançait, avec environ mille hommes de cavalerie, vers *la Hacienda la Hoya* lorsque la présence d'une forte division, commandée par Don Francisco de Orrantia, le détermina à la retraite. Alors il se borna à quelques opérations dans les plaines de Silao, Salamanco, etc., connues sous le nom de Baxio.

Le 20 septembre, les royalistes firent une tentative infructueuse contre le fort de Sombréro; et le 10 octobre suivant, Mina, voyant que le corps d'Orrantia s'en était approché, résolut de lui livrer bataille. Pendant le combat, quelques femmes, effrayées de l'approche d'une trentaine de cavaliers, prennent la fuite et répandent la terreur dans l'arrière-garde des patriotes, qui lâche pied et entraîne bientôt le corps principal, laissant Mina soutenir le choc de l'armée ennemie, avec deux cent cinquante hommes seulement. Cependant il se fraie un passage, l'épée à la main, et dirige sa marche vers Xauxilla (2), siége du gouvernement mexicain, où il trouve cinquante hommes d'infanterie. Il rencontre, dans la vallée de Santiago, une division d'Orrantia, qui l'oblige à se retirer à la *Hacienda de Caxa* (1), d'où il gagne les montagnes voisines de Guanaxuato. Ayant reçu un renfort, qui porta à 1400 hommes le nombre de ses soldats, il marche, à la faveur de la nuit, contre cette ville; mais, voyant que le désordre s'était mis dans sa troupe, il opère sa retraite et renvoie les soldats à leurs commandants respectifs, ne gardant avec lui que quarante hommes de pied et trente chevaux, avec lesquels il se retira à la Rancho del Vénadito, située à huit lieues de la ville de Silao (2). Orrantia, informé par un prêtre de la situation désespérée de Mina, le surprit et le fit prisonnier, le 27 septembre. Il fut conduit à Mexico, et fusillé, le 11 novembre, dans la vingt-huitième année de son âge (3).

Le gouverneur des insurgés nomma alors commandant en chef le colonel don *Miguel de Borja*, officier mexicain, et le colonel A., officier français très-distingué, aide-de-camp de Mina, commandant en second.

La mort de Mina fit renaître le courage des royalistes, qui redoublèrent d'efforts pour prendre los Rémédios. Le 16 novembre, ils donnent un assaut dans lequel ils sont repoussés avec une perte considérable.

1818. Mais bientôt les munitions viennent à manquer dans le fort; et comme Xauxilla, d'où les assiégés les tiraient, était investie, ils évacuent los Rémédios dans la nuit du 1er. janvier, après avoir soutenu un siége de quatre mois.

La petite forteresse de Xauxilla, où les membres du gouvernement patriote tenaient leurs séances, fut livrée, par le commandant *Lopez de Lara*, à don *Matias Martin y Aguira*, commandant général de la province de Valladolid. Le gouvernement révolutionnaire se transporta alors à la Tierra Caliente de Valladolid; mais il fut surpris à Zaratte, au mois de février, par un parti royaliste, qui fit prisonnier le président, le docteur *San Martin*. Torres, qui s'était sauvé dans les montagnes, eut une contestation avec deux officiers, à la suite de laquelle il fut remplacé par le colonel A., dans le commandement général de la province de Guanaxuato.

Le général des insurgés, *Vicente Guerrero*, qui s'était acquis une grande célébrité à Mistéca, fut forcé de se retirer dans les montagnes voisines des côtes de l'Océan Pacifique; de sorte que les divisions et les revers des indépendants les mirent dans une position plus déplorable que celle où ils s'étaient trouvés au commencement de la guerre.

Le 12 juin 1818, le cabinet de Madrid remit une note aux hautes puissances alliées, relativement à ses possessions américaines. S. M. C. propose 1°. une amnistie générale pour les insurgés; 2°. l'admission des Américains à tous les emplois publics, concurremment avec les Espagnols européens; 3°. des réglements commerciaux entre ces provinces et les états étrangers.

Après la prise de Carthagène (4), un des commandants de cette place et plusieurs officiers équipèrent une escadre, avec laquelle ils allèrent prendre possession des postes de Matagorda et de Galveston, qui sont situés dans la partie septentrionale de la baie du Mexique. Le colonel *Joseph Manuel de Herrera*, député de la république mexicaine, publia une proclamation, en vertu des pouvoirs et des instructions qu'il avait reçus du congrès de cette province, pour former un gouvernement provisoire à Matagorda et à Galveston, jus-

(1) Situé à environ quatorze lieues de Guanaxuato.

(2) Ile située dans le lac de Zucapo, près du village du même nom, dans l'intendance de Valladolid, à environ vingt lieues S. O. de la vallée de Santiago, et de dix-huit N. O. de la ville de Valladolid.

(1) A trois lieues de la ville d'Irapuato.

(2) Il avait brûlé les machines des mines de Valenciennes.

(3) *Memoirs of the Mexican Revolution*, ch. 10.

(4) Voyez l'article *Nouv. Grenade, république de Colombie*

qu'à ce qu'il y en eût un régulier d'établi pour la province de Texas, dans laquelle cet établissement se trouvait.

Plusieurs centaines de militaires français et autres, ayant renoncé au projet de former un établissement sur le terrain qui leur avait été accordé par le congrès des Etats-Unis, dans le territoire d'Alabama, se rendirent, au mois d'avril de la même année, sous la conduite du général *Lallemand*, dans la province de Texas, qui était réclamée par le gouvernement américain, comme fesant partie de la Louisiane. Ils s'arrêtèrent à dix lieues à l'ouest de Galveston, entre les rivières del Norte et de la Trinité, et donnèrent à ce lieu le nom de *Champ-d'Asile*. Ils se firent le partage des terres, et se déclarèrent indépendants. Mais le vice-roi du Mexique, Apodaca, ayant envoyé contre eux six à sept cents Espagnols, aux ordres du général *Castenada*, les colons, divisés entre eux, et inquiétés par les Indiens, abandonnèrent leur établissement au mois d'octobre suivant.

Le 17 novembre, le général américain *Rifley* réunit quelques troupes, avec lesquelles il descendit la rivière Rouge, pour aller occuper le pays situé entre la Sabine et le Rio del Norte, et revendiqué en même temps par les Etats-Unis et par l'Espagne.

1819. Un conseil de gouvernement, composé de vingt-huit membres députés des différentes provinces, se réunit à Nacogdoches, et déclara la province de Texas libre et indépendante. Cette déclaration fut signée par le général américain *Long*, le 23 juin.

1820. Le rétablissement de la constitution des cortès plaça l'Amérique espagnole dans une situation nouvelle.

Par cette constitution, publiée à Cadix, le 19 mars 1812, et acceptée par le roi, le 8 mars 1820, la Nouvelle-Espagne, y compris la Nouvelle-Galice, la péninsule de Yucatan, le Guatémala et les provinces intérieures de l'est et de l'ouest, sont déclarés faire partie du territoire espagnol.

Au mois d'avril, le roi d'Espagne adressa une proclamation aux habitants de l'Amérique espagnole.

Le président des Etats-Unis, dans le message qu'il adressa au congrès, le 14 novembre 1820, fait observer que la lutte entre l'Espagne et ses colonies se maintient, de la part de celles-ci, avec un succès toujours croissant; que le dernier changement survenu dans le gouvernement d'Espagne, par le rétablissement de la constitution de 1812, est un événement qui promet d'être favorable à la révolution. « Quant à » nous, ajoute le président, notre politique constante a été » de favoriser ce résultat par des représentations amicales » adressées à d'autres puissances et à l'Espagne elle-même. »

Après la défaite de Mina, les forces des indépendants ne montaient plus qu'à six mille quatre cents hommes, savoir:

Dans l'intendance de Guanaxuato, sous divers chefs	1000 h.
Dans la Tierra Fria et Calliente de Valladolid	1500
Répandus sur divers points de la province de Mexico	2000
Sur les frontières de Guadalaxara et de Valladolid, près le lac Chapala	500
Sur la côte de l'Océan Pacifique, dans la province de Mexico, sous les ordres du général Guerréro et du brigadier Mondesdéoca, de troupes déterminées, principalement d'infanterie	1400
Total	6400

1821. Les troupes royales occupaient les grandes villes; mais des bandes de guérillas, qui obéissaient à leurs chefs respectifs, favorisées par le clergé inférieur, soutenaient l'esprit révolutionnaire dans les provinces de Valladolid, Guadalaxara, Zacatécas, et jusqu'au pays du Texas, où don *Joseph-Félix Thespalacios*, officier mexicain, prit le titre de président de la junte suprême de Texas, et établit une espèce de gouvernement militaire.

Trois chefs du corps de Mina, Guerréro, Asénio et le colonel Bradburn de Virginie, s'étaient retranchés sur une montagne escarpée, entre Acapulco et Mexico. Le colonel don Augustin Iturbide, nommé au commandement en chef de l'armée destinée à combattre les insurgés, reçut du vice-roi Apodaca l'ordre de marcher d'Iguala contre les indépendants, avec trois mille hommes presque tous créoles.

Cependant les décrets des Cortès d'Espagne excitèrent l'indignation du clergé mexicain, qui résolut de mettre tout en œuvre pour effectuer la séparation de la Nouvelle-Espagne d'avec la métropole. Dans ce but, il fit tous ses efforts pour appeler le peuple à la révolte. Plusieurs Européens se joignirent aux prêtres, dans le dessein d'assurer à Ferdinand un asile au Mexique. Comme il fallait un chef, la noblesse et le clergé royalistes jetèrent les yeux sur Iturbide (1) auquel ils confièrent l'exécution de leur projet, en lui promettant une partie des fonds nécessaires. Celui-ci s'empara en même temps d'un riche convoi d'argent, appartenant aux négociants de Manille.

Mais il ne répondit pas à la confiance qui lui avait été marquée, il profita au contraire de la disposition des esprits pour fonder l'indépendance de son pays. Au lieu donc d'attaquer les insurgés, il communiqua, au commencement de janvier, ses intentions à leurs chefs, qui n'hésitèrent pas à faire cause commune avec lui. Avec leur secours, il proclama l'indépendance du Mexique dans Iguala, à la tête de ses troupes, le 24 février 1821, et y publia un projet de constitution. Le général espagnol Don Pédro Célestino Négrète se joignit à lui, ainsi que le colonel Bustamente, à la tête de mille hommes de cavalerie.

Le projet de constitution d'Iturbide fut appelé *plan d'Iguala*. En voici les principales bases: l'entier affranchissement de la Nouvelle-Espagne sous Ferdinand VII, ou tout autre membre de la famille royale, qui prendrait le titre d'empereur. La nation mexicaine était déclarée indépendante, même de l'Espagne; mais sa Majesté Catholique était invitée à monter sur le trône; et en cas de refus de sa part, la même offre serait faite aux infants don Carlos et don Francisco de Paulo. Si aucun d'eux n'acceptait cette invitation, la nation était libre d'appeler au trône un membre de quelque famille régnante. La religion catholique était la seule reconnue. Le gouvernement était une monarchie constitutionnelle. La distinction des castes était abolie. Tous les Mexicains, Européens, Indiens ou Noirs, avaient les mêmes droits de liberté, d'égalité et de propriété, et étaient déclarés éligibles à tous les emplois. Ceux qui ne voudraient pas de ce nouveau gouvernement, pourraient se retirer avec leur famille et leurs richesses. Le gouvernement provisoire était composé d'une junte formée des personnes jouissant de la plus haute réputation, et qui devaient se réunir sous la présidence de Vénadito, vice-roi du Mexique.

Les députés devaient être élus par le peuple, dans la

(1) Il était né en 1790, à Valladolid, dans la province de Méchoacan, à environ soixante lieues de Mexico. En 1810, il n'était encore que lieutenant dans le régiment provincial de ce pays. En 1815, il servait sous les ordres du général espagnol Llanos. En 1816, il commandait l'armée du Nord et les provinces de Guanaxuato et de Valladolid.

proportion de un sur cinquante mille ames; et les provinces qui en nommaient plus de quatre devaient envoyer un ecclésiastique, un militaire, un avocat, etc., de manière que tous les ordres fussent également représentés.

On résolut en outre de créer une armée, appelée *des trois garanties*, afin de soutenir l'exécution de ce plan. Cette armée fut levée en effet.

D'Iguala, Iturbide se rendit dans le riche pays de Baxio, situé entre Guanaxuato et la capitale. Il y fut joint par des officiers-généraux et des gouverneurs de provinces, au nombre desquels se trouvait le célèbre général Guadalupe Victoria, qu'il rencontra à San-Juan del-Rio.

Le 1er. mars, Iturbide assembla les officiers de son armée et leur exposa son plan, qu'ils approuvèrent unanimement. Ils voulurent à l'instant le créer lieutenant-général, et le lendemain ils jurèrent de maintenir le nouvel ordre de choses.

L'armée des Trois garanties s'empara de Quérétaro, regardée comme la clef des provinces intérieures, et ensuite de Puébla.

Apodaca, qui avait encore pour lui les tribunaux et les principaux officiers de l'armée, refusa de sanctionner les mesures d'Iturbide, offrit une amnistie à tous les insurgés, à l'exception de ce chef, et nomma le maréchal Linan, commandant en chef des forces royales.

Cependant le peuple se déclara ouvertement pour Iturbide, qui s'empara successivement de la ville et du château d'Acapulco, d'Orizaba, de Cordova et de Xalapa, où il trouva une grande quantité de numéraire et de tabac. Son armée s'élevait alors à cinq ou six mille hommes.

Le 5 juillet, une conspiration éclata contre le vice-roi, qu'on soupçonnait d'être en correspondance secrète avec Iturbide, et le commandement politique et militaire fut confié au feld-maréchal don Francisco Novella, officier d'artillerie, estimé pour ses talens et son dévouement à la mère patrie. Aussitôt après sa nomination, Novella publia une proclamation pour exhorter toutes les classes au soutien de la bonne cause. « Braves vétérans, disait-il, citoyens fidèles, dont la loyauté a été éprouvée par onze années de peine et de constance, défenseurs de l'Espagne, conservez cette précieuse union, gage certain de la victoire. »

Iturbide se dirigea vers Mexico, avec environ dix-huit mille hommes. Arrivé à Chalco d'où il se proposait d'attaquer cette ville, il reçut une lettre du lieutenant-général don Juan O'Donoju, qui venait d'arriver à la Véra-Cruz, à bord du vaisseau de ligne *l'Asia*, avec son état-major et huit à neuf cents hommes de la Havane, et qui l'informait de sa nomination par les cortès d'Espagne, à la charge de capitaine-général et de chef politique du royaume.

O'Donoju trouva en arrivant les autorités dépouillées de leur pouvoir et la capitale assiégée. Lui-même fut témoin des assauts livrés à la ville les 4 et 7 juillet; toutes les places fortes étaient entre les mains des indépendants, excepté la Véra-Cruz et Acapulco. Il proposa alors à Iturbide un arrangement basé sur le plan d'Iguala.

Iturbide envoya la lettre d'O'Donoju, ainsi qu'une autre adressée à Novella, au gouvernement mexicain, et proposa une suspension d'armes jusqu'à la ratification du traité définitif, qui devait être conclu à Cordova. Novella s'y étant refusé, sous prétexte que les lettres étaient fausses, Iturbide, dont l'armée était alors forte de vingt à vingt-cinq mille hommes, partit pour Cordova, après avoir donné des ordres pour l'occupation d'Acapuzalco, de Tacuba, de Tacubaya et de Guadalupe, qui étaient au pouvoir des troupes européennes. La première, défendue par quinze cents espagnols, fut attaquée par un même nombre d'indépendants, qui s'en rendirent maîtres, après un combat dans lequel il y eut six cents hommes tués ou blessés.

Le 24 août, il fut signé un traité à Cordova, entre don Juan O'Donoju, lieutenant-général des armées d'Espagne, porteur de pleins pouvoirs de son gouvernement et don Augustin de Iturbide, *premier chef de l'armée impériale mexicaine*, appelée des Trois garanties. D'après ce traité, composé de dix-sept articles, l'empire du Mexique est reconnu souverain et indépendant. Le gouvernement doit en être monarchique et tempéré par une constitution. Sa majesté catholique Ferdinand VII, roi d'Espagne, est appelée au trône et doit prêter serment d'observer fidèlement la constitution, selon l'article X du plan d'Iguala. En cas d'un refus de sa part, on offre la couronne à son frère don Carlos: si celui-ci refuse, on s'adressera à l'infant don Francisco de Paulo; puis à l'infant don Carlos Louis, héritier présomptif de la principauté de Lucques; et si ce dernier refuse, le souverain sera désigné par les cortès de l'empire. Une junte provisoire, composée des hommes les plus distingués, fut chargée de nommer une régence formée de trois personnes investies du pouvoir exécutif. C'était à la régence à convoquer les cortès qui devaient exercer le pouvoir législatif.

Les généraux O'Donoju et Iturbide intimèrent à Novella, qui s'y refusa, l'ordre de suspendre les hostilités et d'évacuer Mexico. Les deux premiers eurent ensuite une entrevue à Tacubaya. On reçut peu après la nouvelle de la reddition des villes de Durango et de Véra-Cruz, au général Négrète, et celle de la déclaration d'indépendance des provinces intérieures de l'ouest, sous les auspices du feld-maréchal Alexo-Garcia-Conde.

Les troupes de Novella furent bientôt obligées de reconnaître l'autorité du général O'Donoju et de se rendre à Toluca, d'où elles devaient s'embarquer pour l'Europe.

Peu de temps après, la province de Mérida, Guatémala et toutes les villes fortes se déclarèrent en faveur de l'indépendance.

Conformément au traité de Cordova, on forma, le 4 septembre, une régence composée de cinq membres et une assemblée de trente-six personnages des plus marquans, sous le titre de *junte provisoire du gouvernement libre du Mexique* (1). Iturbide, élu président de la régence et commandant en chef des forces de terre et de mer, avec un traitement annuel de 120,000 dollars, fit son entrée publique à Mexico, le 27 septembre 1821, à la tête de l'armée des Trois garanties, forte d'environ quinze mille hommes, au son des cloches et au bruit de l'artillerie. Le même jour, il fit publier une proclamation, dans laquelle il annonçait le règne des lois et de la liberté. « J'ai traversé, disait-il, l'immense distance qui sépare l'esclavage de la liberté; je me trouve maintenant au milieu de cette grande nation, dans cette capitale, où j'ai la satisfaction de dire que je suis entré sans verser une goutte de sang. La junte va être installée, le congrès convoqué, et les lois nécessaires à la défense de vos droits et de vos propriétés vont être rendues. Je ne vous demande que la fidélité et le dévouement à ces lois, ensuite la permission de retourner au sein de ma famille chérie, ne désirant plus rien que d'occuper encore quelquefois une place dans votre souvenir. » Le lendemain 28, il nomma une junte suprême provisoire, composée de trente-huit membres, qui fut installée de suite.

(1) Voici les noms des membres composant cette régence : Don Augustin de Iturbide, président; don Manuel de la Barcéna, don Isidoro Yanez, don Manuel Vélasco de Léon, don José Antonio Pérez.

Le 8 octobre, O'Donoju mourut. Les uns ont soupçonné que sa mort, dans l'état des choses, n'était pas naturelle; les autres ont pensé qu'il succomba au chagrin de voir son autorité avilie et méprisée.

Le 26 du même mois, Véra-Cruz se rendit aux insurgés, sous les ordres de Santa-Ana; mais le commandant de la place (Davila) se retira dans le château inexpugnable de San-Juan d'Ulloa, avec quatre à cinq cents hommes, et força les habitans à lui fournir seize mille dollars par mois.

Le lendemain 27 octobre, on publie à Mexico la déclaration d'indépendance qu'Iturbide jure de défendre.

1822. Par un décret des cortès de Madrid, daté du 13 février, le traité de Cordova est déclaré illégal et de nul effet.

Le 24 du même mois, le congrès se réunit à Mexico, et prête serment dans la cathédrale de se conformer à la déclaration d'Iguala. On était au jour de l'anniversaire de cette déclaration.

Les cortès se montrèrent divisées en trois factions: celle des bourbonistes, qui se prononçait de bonne foi pour le projet d'Iguala; celle des républicains, qui voulait établir un gouvernement indépendant et ne voulait pas reconnaître à l'armée le droit d'imposer à la nation le projet d'Iguala; et enfin celle des amis personnels d'Iturbide.

Le mode d'élection (1) ne reçut pas l'assentiment général, et il se trama une conspiration dont Victoria et Bravo furent les chefs, pour forcer la junte à adopter celui que la constitution des cortès avait établi en Espagne. Le complot fut révélé. On arrêta les deux généraux et plusieurs conspirateurs, et on les jeta en prison.

Iturbide se retira à Tacubaya avec environ quatre mille hommes, dans l'intention de s'opposer aux mesures du gouvernement. A la première réunion de la régence et des cortès, il vint s'asseoir dans le siége du président. Alors il se forma contre lui une coalition de royalistes et de républicains, et il se vit forcé de céder le fauteuil au président nommé par le congrès. Ses amis représentèrent qu'il avait le droit de présider aux délibérations des deux assemblées; et après de violens débats, entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, causés principalement par l'augmentation des dépenses du département de la guerre, le congrès se sépara, et Iturbide publia un manifeste dans lequel il exposa les besoins des soldats, qu'il appelait « la classe la plus importante de la société. »

La garnison royale de Mexico vint camper à Toluca, dans l'espoir de profiter de cet état de choses, pour opérer une contre-révolution. Iturbide, informé de ce dessein, fit sortir de la capitale toutes les troupes qu'il savait favorablement disposées envers les cortès, et publia, au nom de Yanez, membre de la régence, une proclamation dans laquelle il sommait le congrès de s'assembler. Le 3 avril, Yanez protesta, au sein de l'assemblée, contre cet abus d'autorité. Iturbide, pour se venger, l'accusa de trahison; mais le congrès déclara qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre lui.

Dans le même mois, le congrès déposa trois des cinq membres qui composaient la régence, ne laissant en place qu'Iturbide, en qualité de président, et un autre qui était son ennemi, afin de rendre nul le vote du premier, dans l'exercice du pouvoir exécutif. Ensuite, par un réglement fait pour l'établissement de la régence, le congrès déclara que le commandement de l'armée était incompatible avec les fonctions du pouvoir exécutif.

L'organisation de la milice donna lieu à des débats très-sérieux. Iturbide désirait augmenter l'armée, tandis que les cortès voulaient la réduire à vingt mille hommes. Cette réduction fut votée par l'assemblée, qui mit toutefois à la disposition de son président un corps auxiliaire de trente mille miliciens.

Iturbide fatigué de l'opposition des cortès, profita d'une circonstance favorable à ses desseins. Le 18 mai au soir, après une revue qu'il avait passée, les soldats de sa garde et de la garnison demandent à grands cris leur général pour empereur; le peuple se joint à eux, et mêle aux cris de *vive l'empereur*, des menaces contre ceux des députés qui lui sont opposés. Iturbide publie une proclamation dans laquelle il recommande l'ordre et la modération et convoque le congrès pour le lendemain.

La salle était remplie de peuple et de soldats. Le congrès, dont quarante membres avaient pris la fuite, n'osa faire résistance, et reconnut l'autorité d'Iturbide, à la majorité de soixante-dix-sept sur quatre-vingt-quatorze votants. Quinze se prononcèrent contre, parce qu'ils croyaient qu'on devait consulter les provinces, et deux se retirèrent sans voter. La déclaration portait: qu'attendu le décret de Madrid du 14 février 1822, par lequel les cortès considéraient le traité de Cordova comme nul et non-avenu, le cas était arrivé de regarder comme non obligatoire pour le Mexique, l'article 3 dudit traité; le congrès souverain, rentrant dans le droit de nommer un empereur, déclare que le seigneur don Augustin Iturbide est celui qui a le plus de titres à cette dignité.

Ce décret ayant été adopté, Iturbide prononça le serment par lequel il s'engageait à conserver exclusivement la religion catholique; à maintenir la constitution que le congrès établira, et en attendant, la constitution espagnole, ainsi que les lois et décrets existants, et ceux qui pourront être décrétés dans la suite, pour le bien de l'état, par le congrès; de n'exiger aucun impôt (1) sans un décret des cortès; de respecter la liberté publique et individuelle, les propriétés, etc.

Le nouvel empereur publia ensuite une proclamation; et le congrès s'étant réuni à Mexico, le 21 du même mois, dressa un manifeste en sa faveur, et lui donna le nom de *Grand*.

Dès lors, tout prit une autre face: les députés de Yucatan quittèrent Mexico, protestant contre la nomination de l'empereur et déclarant qu'ils n'avaient pas de pouvoirs pour faire cette nomination. D'autres suivirent successivement leur exemple. Iturbide, alarmé, voulut chercher des appuis. Il s'attacha de plus en plus à gagner l'amour des soldats; mais il se rendit odieux aux citoyens, par le rétablissement de l'Inquisition, la défense d'exporter l'argent, les extorsions sans nombre qu'il commit pour payer sa police et l'armée; enfin par l'arrestation de plusieurs députés et la dissolution du congrès, dont on parlera ci-après.

Une nouvelle contestation eut lieu entre l'empereur et les cortès, au sujet des attributions du pouvoir exécutif. Comme il n'existait aucune constitution, il fut convenu, conformément au serment prêté par Iturbide, d'adopter provisoirement celle d'Espagne, à l'exclusion des articles contraires au plan d'Iguala, à l'indépendance du Mexique et aux décrets des cortès.

Au mois de juin suivant, le congrès déclara la dignité impériale héréditaire dans la famille d'Iturbide, à la majorité

(1) Le nombre des députés était de 162 élus par 242 districts, en raison de leur population, savoir: Mexique proprement dit, 5,400,000; Guatémala, 1,800,000; Nouveau-Mexique, 800,000.

(1) Voyez la note *I* à la fin de cette chronologie.

de cent-neuf sur cent-soixante-quatre votants. Le 21 de ce mois, il fut couronné.

Les débats entre le nouvel empereur et le congrès n'en continuèrent pas moins. C'est alors que sous le prétexte de réprimer les désordres qui se commettaient en foule, mais réellement pour se rendre absolu et n'avoir plus à craindre la résistance des cortès, il voulut faire adopter un nouveau sistème dans l'administration de la justice, et proposa en conséquence le décret suivant :

1°. D'établir à Mexico et dans chaque ville capitale des provinces, une commission spéciale, composée de deux officiers de l'armée et d'un avocat, nommés par l'empereur ;

2°. Que ce tribunal jugerait exclusivement, ou conjointement avec d'autres juges, dans le cas de conspiration contre la sûreté de l'état, et seulement avec les autres juges, dans les cas de vols, de meurtres, etc. ;

3°. Que les appels seraient portés au capitaine-général de chaque province, qui prononcerait, après avoir entendu le procureur nommé à cet effet ;

4° Que cette sentence serait mise à exécution, si elle confirmait l'arrêt du premier tribunal ; dans le cas contraire, l'affaire serait portée devant un conseil de guerre ;

5°. Que les articles 287, 293, 295, 299 et 300 de la constitution espagnole seraient suspendus ;

6°. Qu'il serait nommé par l'empereur un officier chargé spécialement de veiller à la sûreté publique, et d'exercer la police la plus vigilante.

Le comité du congrès, chargé d'examiner ce projet de loi, déclara :

1°. Qu'il était contraire à tous les principes d'un gouvernement libéral ;

2°. Qu'il était contraire à l'opinion publique, que tous les gouvernemens doivent respecter ;

3°. Contraire à la constitution d'Espagne adoptée, jusqu'à ce qu'il en fût établi une autre pour l'empire ;

4°. Contraire à la saine raison, qui doit dicter la législation d'un peuple ;

5°. Contraire aux intérêts de la nation mexicaine, dans sa situation actuelle.

Ce rapport fut adopté à l'unanimité et le projet qui créait des commissions militaires fut rejeté.

Le 26 août, quatorze des membres les plus distingués des cortès furent accusés de conspirer contre l'ordre établi et furent conduits en prison. Le jour suivant, l'assemblée demanda aux ministres la cause de cette arrestation. On lui répondit que plusieurs de ses membres étaient entrés dans une conspiration, que les autres étaient soupçonnés de complicité et qu'ils avaient été arrêtés en vertu d'un article de la constitution espagnole, qui donnait ce droit au pouvoir exécutif. Le 29, le congrès demanda leur mise en liberté, conformément à l'article 172 de la même constitution, qui veut que tout citoyen arrêté soit jugé dans les quarante-huit heures. Les prisonniers n'en furent pas moins étroitement gardés, et le 12 septembre, ce corps résolut, pour le moment, de ne plus s'occuper de l'arrestation de ses membres.

Le 30 suivant, rapport du fiscal don Francisco de Paulo Alvarez, colonel, relatif aux personnes impliquées dans la conspiration contre le gouvernement et contre la personne de l'empereur (1).

Il s'éleva de nouvelles difficultés, au sujet de la nomination des juges et de la manière de donner aux lois la sanction impériale. Enfin, le 30 octobre, Iturbide prononça la dissolution du congrès.

Proclamé de nouveau libérateur d'Anahuac, le même jour (30 octobre), il composa une junte formée de deux membres envoyés par chacune des grandes provinces et d'un par les petites, à laquelle il donna le nom de *junte instituente*, qui devait se borner à former une nouvelle *convocatoria*, pour qu'un nouveau congrès pût être convoqué.

Cette junte, composée de quarante-cinq membres et de huit suppléans, commença ses travaux le 2 novembre. Elle décréta un emprunt forcé de deux millions cinq cent mille dollars, et appropria aux besoins de l'état, l'argent envoyé par les négocians pour être embarqué à la Véra-Cruz, et qui avait été retenu à Pérote.

Au mois d'octobre, une insurrection excitée par Garza à Soto-la-Marina, fut apaisée par les troupes impériales.

Peu après, la garnison de San-Juan de Ulloa essaya, mais en vain, de détruire les fortifications qui protégeaient la ville de Véra-Cruz. La junte profita de cet événement pour interdire toute communication avec le château et prohiber le commerce avec l'Espagne, ainsi que tout envoi d'argent ou de marchandises, appartenant à des Espagnols d'Europe.

Le 10 novembre, Iturbide partit de Mexico pour Xalapa, dans l'espoir d'entrer en arrangement avec le gouverneur du château d'Ulloa; celui-ci refusa d'en sortir et se contenta d'envoyer des commissaires à la Véra-Cruz, qui revinrent sans avoir rien conclu.

Vers le même temps, Santa-Ana, gouverneur de la Véra-Cruz, ayant eu quelque altercation avec Echavarri, commandant en chef de la division du midi, relativement aux devoirs de sa charge, fut sommé de comparaître devant l'empereur à Xalapa, pour rendre compte de sa conduite. Santa-Ana, dévoué à Iturbide et comptant sur sa protection, se rendit auprès de lui ; mais à sa grande surprise, il en fut mal accueilli et destitué de son grade. Indigné de ce traitement, il retourne à la Véra-Cruz, fait prendre à son régiment les armes contre l'empereur, et proclame l'indépendance du Mexique. Il arbore ensuite l'étendard de la république, sur les remparts de Véra-Cruz et écrit à Iturbide, pour lui signifier son intention de convoquer de nouveau le congrès et de rétablir le gouvernement républicain.

L'empereur ordonna à Échavarri, qui se trouvait à Xalapa, de marcher avec sa division contre Santa-Ana, qui fut battu le 20 décembre. Celui-ci s'étant retiré sur Véra-Cruz avec le reste de ses troupes et ayant reçu des renforts, remporta, le 22 du même mois de décembre, une victoire complète sur celles d'Iturbide et leur fit un certain nombre de prisonniers. Les armées républicaine et impériale se livrèrent plusieurs combats auprès de Puente del Rey ; mais Santa-Ana ayant été rejoint par Guadalupe Victoria, qui fut nommé général en chef, l'insurrection s'étendit en peu de temps dans toute la province.

1823. Le 1er. février, l'armée d'Échavarri passa du côté de celle de Santa-Ana, et les deux chefs s'étant réunis, envoyèrent à Iturbide des commissaires pour lui offrir des conditions et lui ordonner de convoquer sans délai un congrès qui s'occuperait de suite de rédiger une constitution républicaine.

De son côté, Iturbide fit partir des envoyés pour détourner Échavarri et ses officiers de leur dessein, et vint prendre position avec une poignée de troupes à Istapaluca, ville située à quatre lieues de la capitale et sur la route de Puébla.

Le 2 février, le général Victoria et le marquis de Vivanlo conclurent à *Casamata*, dans la province de la Puébla, une convention composée de douze articles, par laquelle les assiégeans et les assiégés, au nombre de deux mille hommes,

(1) *Sesiones extraordinarias del congreso constituyente, con motivo del arresto de algunos senores diputados.* Mexico, p. 198, 1822.

s'unissaient pour le rétablissement du congrès, à l'exclusion des membres dévoués à Iturbide, et prêtaient serment d'obéir aux ordres du souverain congrès. On envoya des copies de cette convention à l'empereur, aux gouverneurs et aux généraux.

La défection de l'armée d'Échavarri fut le signal d'une révolte générale dans l'empire. Oaxaca, Guadalaxara, Guanaxuato, Quérétaro et San-Luis-Potosi se déclarèrent pour le gouvernement républicain. Les habitans se soulevèrent contre les autorités impériales et les emprisonnèrent. Guerréro et Bravo s'enfuirent secrètement de la capitale, et firent prendre les armes aux provinces de l'ouest.

Les généraux républicains insistèrent sur la convocation immédiate des cortès et demandèrent de l'argent pour payer leurs troupes.

Le 11 février, la province et la ville de la Puébla se déclarèrent contre Iturbide, quoique l'évêque eût été son ami. L'armée de Xalapa entra dans cette province, où elle fut jointe par le général Célestino Négrette et plusieurs autres officiers de distinction et poussa une reconnaissance, jusqu'à San-Martin de Tesmélucos.

Dans cette situation critique, Iturbide proposa de convoquer le congrès et d'exécuter les décrets antérieurs; mais le nouveau gouvernement n'y voulut pas consentir, et l'invita à déposer la couronne. Alors l'empereur retourna à Mexico; et le 8 mars, il rassembla l'ancien congrès pour lui remettre son abdication; ce corps n'étant pas en nombre suffisant pour délibérer, refusa de la recevoir. En conséquence, Iturbide écrivit, le 16 mars, au congrès, une lettre qui contenait son abdication, et se retira à Tulancingo.

L'assemblée soumit la lettre d'Iturbide à l'examen d'une commission qui refusa d'admettre son abdication, parce que ce serait lui reconnaître un droit à la couronne, mais qui recommanda au congrès de lui permettre de quitter le pays et de lui accorder une pension annuelle de vingt-cinq mille dollars.

Le 20 mars, rapport communiqué par le secrétaire-d'état de l'intérieur, concernant l'abdication et le départ d'Iturbide. Il est daté de Tacubaya. Le 29, proclamation de don A. Iturbide, datée de la même ville et adressée à la nation mexicaine.

Le 27 mars, l'armée de la révolution fait son entrée dans la capitale. On convoque l'ancien congrès : un gouvernement provisoire est formé et le pouvoir exécutif confié aux généraux Bravo, Victoria et Négrette.

Le 28 mars, la chambre représentative des États-Unis reconnaît l'indépendance du Mexique.

Le 8 avril, le souverain congrès constituant du Mexique déclare nul et non avenu, le couronnement de don A. de Iturbide, ainsi que tous les actes de son gouvernement, depuis le 29 mai 1822, jusqu'au 29 mars 1823. Il lui ordonne de quitter le territoire mexicain, et lui assure, sa vie durant, une pension annuelle de vingt-cinq mille piastres, à condition qu'il établira sa résidence dans quelque partie de l'Italie; il assure en outre, après sa mort, une pension de huit mille piastres à sa famille. Il pourra prendre le titre d'excellence. En conséquence Iturbide fut escorté par le général Bravo jusqu'à Antigua, près de Véra-Cruz, où il s'embarqua, le 11 mai, pour Livourne, avec sa famille et une suite de vingt-cinq personnes, à bord du bâtiment anglais le *Rawlins*, qui fut équipé à cet effet par ordre du gouvernement, et qui fit voile le même jour, sous l'escorte du vaisseau de guerre anglais le *Tamar*.

Par une déclaration du même jour, 8 avril, la nation est déclarée libre d'établir une forme de gouvernement conforme au droit public des nations libres (1).

Un autre décret porte que le mot *impérial* sera remplacé par le mot *national*; et que le pavillon national sera l'aigle mexicain, sans couronne.

Le gouvernement annula aussi un emprunt de seize millions de piastres, contracté par Iturbide, sans autorisation du congrès, avec M. Denis Smith, négociant de Baltimore, à 6 pour 100 d'intérêt.

Le 29 avril, le sénat des États-Unis adopte la déclaration de la chambre représentative, relativement à l'indépendance du Mexique.

Le 5 mai, une proclamation défend aux membres du clergé de s'occuper de matières politiques.

Le 31 du même mois, décret qui déclare le congrès mexicain composé de cent trois membres, légalement constitué, et dont les partisans de l'ex-empereur sont exclus.

Après la déposition d'Iturbide, la plupart des officiers et soldats qui avaient épousé sa cause, furent incorporés dans l'armée, sans trouble, ni réaction. Mais bientôt il s'éleva une question grave sur la légitimité du congrès. D'après l'acte de Casamata (art. 2 et 3), il était stipulé qu'il en serait convoqué un nouveau. Ceux qui tenaient les rênes du pouvoir s'y opposaient. Un comité spécial fut nommé, pour examiner cette importante question.

Ce comité, considérant les services que les membres actuels avaient rendus, les dangers de dissoudre un congrès, qu'il faudrait six mois pour remplacer, déclara qu'il n'était pas nécessaire de recourir à cette mesure pour constituer la nation; que tandis qu'une commission spéciale discuterait un projet de constitution, le congrès s'occuperait de l'organisation du trésor, de la justice et de l'armée; et qu'après l'adoption de la constitution, on déciderait s'il faudrait donner à un autre congrès le droit de la sanctionner.

Les députés des provinces de Guadalaxara, Valladolid, Oaxaca, Zacatécas, Guanaxuato, Quérétaro, San-Luis de Potosi, déclarèrent que ces provinces étaient décidées en faveur de la nomination d'un nouveau congrès. Mais le congrès existant, soutenu par le pouvoir exécutif, résolut de conserver ses fonctions. Alors les provinces formèrent des juntes et se déclarèrent indépendantes.

Santa-Ana fut un des premiers à se soulever contre l'autorité du congrès. Il fit voile de la Véra-Cruz avec six cents hommes, pour Tampico, marcha de là sur San-Luis Potosi où il établit son quartier-général et se déclara *protecteur de la république fédérale*. Toutefois il fut bientôt arrêté par des troupes envoyées contre lui par le gouvernement de Mexico.

C'est vers cette époque, et le 1er. juillet (1823), que les provinces de Guatémala se séparèrent du Mexique et signèrent à cet effet un acte ledit jour, où elles prenaient le titre de *Provinces unies de l'Amérique du centre*, et se déclaraient indépendantes de l'Espagne, du Mexique et de toute autre puissance.

L'opposition entre le pouvoir exécutif et les juntes provinciales avait duré plusieurs mois. Enfin le général Bravo,

(1) Mémoires autographes de don Aug. Iturbide, écrits de sa maison de campagne aux environs de Livourne, le 27 septembre 1823, traduits de l'Anglais de M. Quin, par M. Parisot. Paris, 1824.

Manifiesto historico à las naciones y pueblos del Anahuac, Leido en la session publica del soberano congreso, del 15 de abril 1823, por Carlos Maria de Bustamente, diputado por la provincia de Oaxaca. Mexico, pp. 32, 1823.

envoyé à la tête de sept à huit mille hommes, parvint à les appaiser. Le 10 août, il conclut une convention à Lagos avec les états de Xalisco et de Zacatécas, d'après laquelle ces états, en conservant toutefois leur administration particulière, reconnaissaient le congrès et le gouvernement général et s'engageaient à obéir à la constitution qui serait faite par une nouvelle assemblée.

Les provinces se déclarèrent toutes pour un gouvernement fédéral de même forme que celui des États-Unis.

Cependant la tranquillité publique fut troublée par un événement inattendu. Le général Echavarri, qui commandait dans la province de Puébla, ayant refusé d'obéir au pouvoir exécutif, celui-ci envoya contre lui quelques troupes sous la conduite de de Guerréro. Échavarri, abandonné de ses soldats, fut fait prisonnier et conduit à Mexico.

Le général Guerréro apaisa aussi une nouvelle insurrection excitée peu après à Cuernavaca, par un nommé Hernandez.

Mais des troubles plus sérieux éclatèrent dans la capitale. Les divers emplois du gouvernement se trouvaient encore entre les mains des Européens. Les créoles avaient toujours regardé cette mesure comme la plus injuste et la plus oppressive du régime colonial. Le général Lobato, ayant gagné les troupes de la garnison de cette ville qu'il commandait, demanda au congrès de déposséder les Européens de leurs emplois. L'assemblée rejeta sa demande et lui ordonna de comparaître à sa barre. S'étant soumis, il reçut son pardon; mais il n'en fut pas de même du lieutenant-colonel Staboli, qui n'ayant voulu céder qu'à la force, fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort; mais cette sentence fut commuée en celle du bannissement perpétuel, et il fut expulsé du pays avec vingt-trois autres officiers ses complices. Néanmoins, on jugea à propos de faire à l'opinion publique le sacrifice de plusieurs employés européens, auxquels le gouvernement accorda une pension annuelle montant au tiers du traitement qu'ils recevaient.

Les commissaires qui étaient arrivés d'Espagne avant la chute d'Iturbide, demeurèrent dans le fort de San-Juan de Ulloa jusqu'à son départ, époque à laquelle ils obtinrent la permission de retourner en Europe. Le général Guadalupe reçut ordre d'aller traiter avec eux à Xalapa; mais les négociations furent promptement interrompues par les hostilités qui commencèrent le 25 septembre, entre le fort d'Ulloa et Véra-Cruz; celle-ci ayant voulu former un nouveau port de débarquement, en fortifiant l'île des Sacrifices et la pointe de terre qui s'avance sur le côté opposé de la rade.

Le général Lemour, qui commandait le château, tira sur la ville pendant six jours, et ayant détruit nombre de maisons, força une grande partie des habitants de quitter la ville. Cette circonstance exaspéra encore davantage les esprits contre la métropole, et fit demander l'expulsion de tous les Espagnols.

Au mois d'août, le gouvernement conçut le projet d'un établissement sur l'isthme de Huazacualco, ou Téhuantépec, considéré comme l'endroit le plus favorable à la communication des deux mers. Dans le courant du mois de septembre, la commission chargée d'examiner ce projet fit son rapport au congrès. Elle proposa de former une nouvelle province, qui serait appelée province de l'Isthme, et qui se composerait de celles d'Accayuacan et de Téhuantépec, de faire de la capitale de cette dernière le chef-lieu de la province, jusqu'à ce qu'on pût en établir une plus centrale; d'améliorer la navigation du Guazacualco, de manière à ce qu'il pût porter des bateaux à vapeur, de construire des routes, à partir de l'endroit où cette rivière cesserait d'être navigable, pour faciliter le transport des marchandises jusqu'à l'Océan pacifique; et enfin d'appeler dans la colonie les étrangers et leurs esclaves, dont les descendants toutefois devront être libres (1).

Le 18 septembre 1823, rapport de la commission des mines, au chef du pouvoir exécutif du gouvernement mexicain; qui porte que les étrangers ne doivent plus être exclus de l'exploitation des mines, vu que les événemens ont mis les indigènes dans l'impossibilité de relever par eux-mêmes cette branche d'industrie si importante. D'après ce principe, le comité a proposé les articles suivans, qui furent adoptés:

1°. Sont suspendues les lois et ordonnances (2) qui exigeaient des étrangers, qui voulaient exploiter les mines à leur propre compte, ou en devenir propriétaires, qu'ils se fissent naturaliser.

2°. Les étrangers peuvent faire des contrats avec les propriétaires actuels des mines, pour posséder des parts dans la propriété qui aura été mise en valeur, par leurs capitaux ou leur industrie.

3°. Il est défendu aux étrangers d'exploiter de nouvelles mines ou celles qui ont été abandonnées, ni d'acquérir des mines en propriété; il leur est permis seulement de les remettre en activité.

Le 3 octobre, traité d'amitié, d'alliance et de confédération conclu à Mexico, la treizième année de l'indépendance de Colombie et la troisième de celle du Mexique, entre les deux républiques. Elles se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs territoires respectifs; s'engagent à se secourir l'une l'autre en cas d'attaque de la part des nations étrangères quelles qu'elles soient, et à faire cause commune contre les ennemis intérieurs, qui chercheraient à troubler la tranquillité publique.

Le 8 octobre, le gouvernement mexicain défend par un décret toute relation politique et commerciale avec l'ancienne métropole. Il permet toutefois aux vaisseaux espagnols de sortir des ports de la république, sans les assujétir à l'embargo ou à la confiscation. La même disposition fut déclarée applicable aux bâtiments espagnols qui y arriveraient dans l'espace de quatre mois, et à ceux qui y viendraient de la Havane ou de tout autre port espagnol, avant l'expiration de quarante jours. Tous les navires qui arriveraient après l'expiration de ce terme, seraient traités conformément aux lois de la guerre; et après quatre mois, l'entrée de la république était interdite aux productions de l'Espagne.

Le 8 novembre 1823, rapport présenté au congrès souverain par le secrétaire des affaires étrangères, sur la situation intérieure de la république. Dans ce rapport, se trouve l'exposé de l'état actuel du grand canal de Huéhuétoca, qui avait été ouvert pour donner un écoulement aux eaux de la rivière de Quautitlan, et les empêcher de refluer dans le lac de Zum-

(1) En 1814, les cortès d'Espagne décrétèrent l'ouverture d'un canal qui devait unir les océans atlantique et pacifique, à l'aide des rivières de Guazacualco et de Chimalapa. Les changemens politiques survenus au Mexique depuis cette époque, ont favorisé l'exécution de ce beau projet; et des maisons étrangères se sont empressées de s'offrir au gouvernement pour creuser ce canal, qui ne peut manquer de rendre l'isthme de Téhuantépec le centre du commerce et l'une des provinces les plus importantes de la république. (*Rapport du ministre don Lucas Alaman.*) Voyez à ce sujet le 1er. vol. de l'*Essai politique* de M. *de Humboldt*.

(2) Loi 12, cap. 10, liv. V; loi 5, cap. 18, liv. VI de l'abrégé de Castille; loi 1, cap. 10, liv. VIII, et lois comprises dans le 27e. chap. du liv. 9 de l'abrégé des Indes, ainsi que l'art. 1 du 7e. chap. de l'ordonnance concernant les mines.

pango, qui alors déchargeait les siennes par le lac de San-Christoval, dans celui de Tezcuco, lequel inondait la capitale(1).

Le 20 novembre, un projet de constitution pour la république mexicaine fut présenté au souverain congrès constituant, par le comité de cinq membres, qui avait été nommé à cet effet.

Le 16 décembre, le congrès mexicain proclama par un décret, l'union fédérative de tous les Etats du Mexique.

1824. Le 31 janvier, l'acte constitutionnel de l'Etat confédéré du Mexique est décrété par le souverain congrès, à Mexico (2).

En vertu de cette constitution, qui comprend trente-six articles, le territoire mexicain se compose des provinces de l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, de la capitainerie générale de Yucatan et des juridictions générales de l'est et de l'ouest.

La nation mexicaine est déclarée libre, souveraine et indépendante de toute autre puissance.

La religion est et sera toujours la religion catholique, apostolique et romaine. Tout autre culte est prohibé.

La souveraineté est essentiellement dans la nation, qui adopte pour son gouvernement la forme d'une république représentative, populaire et fédérale, dont les parties constituent autant d'Etats libres, souverains et indépendants (art. 2, 3, 4, 5, 6 et 7), qui sont :

Le Guanaxuato. L'Etat occidental de l'intérieur, composé des provinces de Sonora et de Cinaloa.

L'Etat oriental de l'intérieur, composé des provinces de Cohahuila, du Nouveau-Léon et du Texas.

L'Etat de l'intérieur au nord, comprenant les provinces de Chihuahua, de Durango et du nouveau Mexique.

Les Etats de Mexico, de Michoacan, de Oaxaca, de Puébla de los Angélos, de Quérétaro, de San-Luis Potosi, du nouveau Santander, qui porteront les noms d'Etats de Tamaulipas, de Tabasco, de Tlascala, de la Véra-Cruz, de Xalisco, de Yucatan et de Zacatécas. Les Californies et le district de Colima (excepté le village de Tonila, qui restera uni à Xalisco) seront, quant à présent, des territoires sujets immédiats de la confédération, et soumis à son pouvoir souverain.

Le terrain et les bourgades qui forment la province de l'Isthme de Guazacualco retourneront aux Etats dont ils faisaient précédemment partie.

La ligne des limites de la confédération sera prise de l'Etat de Yucatan.

Ces Etats peuvent être divisés et leur nombre augmenté par le congrès, en vertu de l'article 8 de la constitution.

Le pouvoir suprême de la confédération mexicaine se divise en législatif, exécutif et judiciaire.

L'exercice de deux de ces pouvoirs ne pourra jamais appartenir à une seule corporation ou personne, ni le pouvoir législatif à un seul individu (art. 9).

Le pouvoir législatif appartient à une chambre des députés, et à un sénat qui ensemble constituent le congrès général de la confédération. Les membres de chacun de ces corps seront choisis par les citoyens dans les différens Etats, de la manière voulue par la constitution. Le nombre des membres de la chambre des députés varie suivant la population. Chaque Etat nomme deux sénateurs (art. 10, 11 et 12).

Le pouvoir de faire les lois et les actes, qui appartient exclusivement au congrès général, se trouve défini dans l'art. 13 de la constitution.

Le pouvoir exécutif est confié, pendant un temps limité, à un citoyen qui prendra le titre de *président*. Il devra être né et résider sur le territoire mexicain. Ses attributions sont spécifiées par l'art. 16.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême de justice et dans les tribunaux et cours, qui seront établis dans chaque Etat. Tous jugemens de commissions spéciales et toutes lois rétroactives ou *ex post facto*, sont à jamais abolis (art. 19).

Gouvernement particulier des États. Le gouvernement particulier de chaque Etat sera divisé en trois pouvoirs, qui sont le législatif, l'exécutif et le judiciaire, de même que pour le gouvernement général.

Le pouvoir législatif de chaque Etat réside dans un corps composé du nombre de membres déterminé par sa constitution; ils seront élus par le peuple et amovibles.

L'exercice du pouvoir exécutif de chaque Etat ne sera confié que pour un temps déterminé, fixé par la constitution.

Le pouvoir judiciaire sera exercé par les tribunaux aussi établis par la constitution.

Conformément aux dispositions générales renfermées dans plusieurs articles, les constitutions des différents Etats de l'union ne devront, en aucune manière, être contraires à la constitution générale. Les criminels d'un Etat ne pourront trouver un refuge dans un autre. Aucun Etat ne pourra, sans le consentement du congrès, imposer des droits sur les importations, les exportations ou sur le tonnage, entretenir des troupes ou des vaisseaux de guerre en temps de paix; entrer en négociation, ou signer des traités avec tout autre Etat ou puissance étrangère, ni faire la guerre, à moins que son territoire ne soit envahi. La nation s'engage à rendre des lois sages et équitables, qui garantissent aux citoyens le libre exercice de leurs droits, et chaque Etat promet de maintenir, à quelque prix ce soit, l'union fédérale.

Le congrès de chaque Etat enverra tous les ans au congrès général l'état des recettes et des dépenses, ainsi que des renseignements sur les progrès de l'industrie.

---

(1) Voici un extrait de ce rapport :
On construisit d'abord des digues à écluses, pour empêcher les eaux de plusieurs lacs de couler de l'un dans l'autre, et ensuite un petit canal pour porter celles du lac de Zumpango, au grand canal de Huéhuétoca. On en a depuis commencé un autre plus direct, qui, partant du lac de Tezcuco, traversera ceux de San-Christoval et de Zumpango, et conduira les eaux au canal de Huéhuétoca, dont on reduira le niveau à celui du lac de Tezcuco

Les travaux de ce canal ont été suspendus par la guerre de l'indépendance. Les propriétaires que la loi obligeait de fournir des ouvriers pour creuser le lit de la rivière de Quautitlan, ont négligé de remplir ce devoir, et il en résulte actuellement qu'il est beaucoup plus élevé que le pays qu'elle arrose. Les pluies ont détaché des bords du canal de Huéhuétoca d'immenses masses de terre qui entravent le cours de la rivière et le forcent à se porter contre ses bords qu'il mine insensiblement. La digue de Zumpango, originairement trop faible, est considérablement endommagée sur toute son étendue. Le canal par lequel les eaux de ce lac s'écoulent dans le grand canal, attendu la destruction de ces écluses, produit quelquefois un effet tout contraire au but qu'on s'était proposé; car à l'époque des hautes eaux de la rivière de Quautitlan, celle-ci se fraie par ce canal un passage dans le lac. Enfin, continue le rapport, il est fortement à craindre qu'un ouvrage qui a coûté plus de six millions de dollars, le travail de plus d'un siècle, et la vie de tant de milliers d'hommes, ne soit bientôt entièrement détruit, à moins qu'on ne prenne des mesures promptes et efficaces pour le réparer et le conserver *.

(2) José Mariano Michéléna, président; Miguel Dominguez, Vicente Guerréro.

* Voir l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, par M. de Humboldt, liv. III et VIII. D'après son calcul, ces travaux, en 1803, avaient déjà coûté 31 millions de livres.

Tout citoyen est libre d'écrire, d'imprimer et de publier ses pensées sur la politique, en se soumettant aux restrictions légales.

En général, les restrictions imposées à la souveraineté des Etats sont presque traduites littéralement du texte de la constitution des États-Unis. La forme républicaine est garantie à chacun d'eux; les dettes et engagements qu'ils ont contractés avant l'adoption du projet de constitution sont à la charge de la confédération, et ils seront classés et liquidés d'après les lois que le congrès prescrira. Le pouvoir judiciaire est aussi constitué comme aux États-Unis (1).

A son arrivée à Livourne (au commencement d'août 1823), Iturbide, retiré dans une maison de campagne, s'était mis à rédiger des mémoires pour justifier sa conduite; mais il avait bientôt quitté cette résidence et s'était rendu à Londres, au commencement du mois de janvier 1824. Le 13 février, l'ex-empereur écrivit de cette ville au gouvernement mexicain, que malgré le décret du 8 avril 1822, rendu contre lui, il avait résolu de se mettre à même de secourir ses compatriotes, s'ils réclamaient ses services... Il offrait d'apporter des armes, des munitions, des habillements et de l'argent; et il protestait que, lorsqu'il verrait la liberté de sa patrie assurée, ses citoyens unis, ses ennemis vaincus, il se contenterait de la féliciter de ces succès et retournerait avec joie aux douceurs de la vie privée.

Le 11 mai 1824, il s'embarque à Southampton en Angleterre, avec sa famille et sa suite, à bord du brigantin anglais le *Spring*, et après une traversée de soixante-quatre jours, il arrive à Soto la Marina, sur la côte de la Nouvelle-Espagne. Il publie aussitôt une proclamation dans laquelle il dit « qu'il ne revient pas comme empereur, mais comme soldat et mexicain; que son unique objet est de contribuer par ses conseils et par son épée, au maintien de la liberté et de l'indépendance du Mexique, et qu'il est résolu de ne pas survivre à l'établissement du nouvel et honteux esclavage que des nations puissantes préparent à sa patrie, avec l'assistance de quelques perfides enfans du Mexique et de quelques ingrats Espagnols. »

Le 19 juillet, il est arrêté près de Los Arroyos, à six lieues environ de Soto la Marina, par le général commandant militaire don Félipe Garza, en vertu d'un décret (2) du souverain congrès, qui avait mis Iturbide hors la loi. L'ex-empereur est conduit à San-Antonio de Padilla, où il est fusillé le même jour, à six heures de l'après-midi, sans qu'il ait cherché par des discours ou des déclarations à intéresser le peuple à son sort (3).

Le congrès, dans sa séance du 27 juillet suivant, accorde à sa veuve Anna Hécarté, une pension annuelle de huit mille piastres.

Suivant la lettre adressée par le général Garza aux ministres de la guerre et de la marine, Iturbide était accompagné d'un polonais nommé Charles de Bénesky, et d'un autre étranger, qui prétendirent être venus au Mexique pour traiter avec le gouvernement, relativement à un plan de colonisation, étant, disaient-ils, munis de pleins pouvoirs à cet effet, de trois négocians irlandais établis à Londres.

Le cabinet britannique fit remettre par son ambassadeur, sir William A. Court, au premier secrétaire-d'Etat d'Espagne, le comte d'Ofalia, une note dans laquelle il réitérait à sa majesté catholique l'assurance que, pendant le séjour d'Iturbide dans la Grande-Bretagne, il n'avait eu aucune sorte de communication avec le gouvernement anglais.

Il paraît, d'après des renseignements particuliers sur lesquels on peut compter, qu'Iturbide agissait pour son propre compte, en allant au Mexique, et qu'il n'avait pas connaissance du décret du 28 avril 1824, rendu contre lui par le congrès.

Le 13 juillet, décret du souverain congrès général, qui prohibe le commerce et la traite des esclaves, sous quelque pavillon que ce soit, dans les territoires de l'Union-Mexicaine. (Art. 1er.)

Tout esclave amené au Mexique deviendra libre de droit. (Art. 2.)

Tout vaisseau national ou étranger, qui transportera des esclaves sur le territoire Mexicain, sera immédiatement confisqué, ainsi que le reste de sa cargaison, et le vendeur et l'acheteur, le capitaine et le pilote seront punis de dix ans d'emprisonnement. (Art. 3.)

Cette loi sortira son plein et entier effet, du jour de sa publication; mais, à l'égard des punitions, elle ne sera applicable que dans six mois aux colons qui, en vertu de la loi du 14 octobre dernier, sur la colonisation de l'Isthme de Huazacualcos, débarqueraient des esclaves pour les introduire dans les Etats Mexicains. (Art. 4.)

Le 4 octobre, adresse du souverain congrès constituant aux habitants du Mexique, pour proclamer la constitution fédérative des États-Unis Mexicains, décrétée et sanctionnée le même jour 4 octobre, l'an 4me. de l'indépendance, 3me. de la liberté et 2me. de la confédération (1).

Cette constitution fédérative, composée de 171 articles, fut signée par les députés de tous les États et territoires de la confédération, qui demeurent fixés ainsi qu'il suit:

L'Etat de Chiapa et de Chihuahua; celui de Cohahuila et Texas; ceux de Durango, de Guanaxuato, du Mexique, de Michoacan, du Nouveau-Léon, de Oaxaca, de Puébla de Los Angélos, de Quérétaro, de San-Luis de Potosi, de Sonora et Cinaloa, de Tabasco, de Tamaulipas, de Véra-Cruz, de Xalisco, de Yucatan et de Zacatécas; le territoire de la Haute-Californie, celui de la Basse-Californie, celui de Colima et celui de Santa-Fé du Nouveau-Mexique. Une loi constitutionnelle fixera le caractère de Tlascala. (Art. 5.)

Les membres de la chambre des députés seront élus en totalité tous les deux ans. Il y aura un député par une population de 40 mille individus et au-dessus jusqu'à 80 mille. (Art. 11.)

Le territoire qui aura plus de 40 mille individus nommera un député propriétaire et un suppléant, qui aura voix délibérative pour la formation des lois et décrets seulement. (Art. 14.)

Un député doit être âgé de 25 ans, être né, ou domicilié depuis deux ans, dans l'État par lequel il est élu. S'il n'est pas né dans le territoire Mexicain, il faut qu'il y soit domicilié depuis dix ans, et qu'il possède 8000 piastres de biens fonds dans quelque partie de la République, ou avoir une industrie qui produise 1000 piastres de revenu. (Art. 19 et 20.)

Chaque État nomme deux sénateurs, à la majorité des voix; le sénat sera renouvelé par moitié de deux ans en deux ans.

Un sénateur doit être âgé de 30 ans, et réunir les qualités exigées pour un député. (Art. 25 et 28.)

---

(1) *Notes on Mexico, by M. Poinsett. Appendix.*

(2) Ce décret est du 28 avril.

(3) Lettre de Félipe de la Garza au ministre de la guerre, datée de Padilla, le même jour.

(1) Lorenzo de Zavala, président; Manuel de Viva y Cosio, député-secrétaire; Epiguénio de la Piédra, député-secrétaire.

Les deux chambres réunies pourront prononcer sur les accusations dirigées contre le président ou les membres du gouvernement, par crime de trahison, ou infraction aux lois de l'union. (Art. 38.)

La formation des lois on décrets peut commencer dans l'une ou l'autre chambre, excepté ceux relatifs aux impôts qui doivent toujours avoir leur origine dans la chambre des députés. La majorité absolue des membres de chaque chambre est nécessaire à la formation des lois. Le congrès se réunira tous les ans, le 1er. janvier. (Art. 51, 66 et 67.)

Pour être président ou vice-président des États-Unis Mexicains, il faut être né Mexicain, avoir 35 ans accomplis et résider dans le pays. L'élection de ces deux magistrats se fait tous les quatre ans. (Art. 76 et 95.)

Pour être secrétaire-d'État, il faut être né Mexicain. (Art. 121.)

Le pouvoir judiciaire réside dans une Cour suprême de justice, dans les tribunaux de canton et ceux de district. (Art. 123.)

La Cour suprême sera composée de onze juges et d'un procureur fiscal, qui sont inamovibles; ils doivent avoir 35 ans accomplis. (Art. 124 et 125.)

Les tribunaux de canton seront composés d'un juge lettré et d'un procureur fiscal, nommé par le pouvoir exécutif; ils devront avoir 30 ans accomplis. (Art. 140.)

Les juges de district, nommés par le président, doivent avoir 25 ans.

La plus grande partie de cette constitution fédérative a été copiée de celle des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Voici les différences les plus remarquables :

Au Mexique, le président ne peut être réélu qu'après un intervalle de quatre ans. Il est choisi, ainsi que le vice-président, par les législatures de chaque État. Ni l'un ni l'autre ne peuvent quitter le territoire de la République, sans la permission du congrès, pendant le temps, et un an après l'expiration de ses fonctions. Le président ne peut commander les forces nationales en personne, sans le consentement du congrès, ni faire arrêter aucun individu de sa propre autorité, ni porter atteinte à la propriété des particuliers.

Un conseil de gouvernement, composé de la moitié des membres du sénat, un pour chaque Etat, est établi pour agir pendant l'intervalle des sessions du congrès. Le vice-président de la république en est le président de droit. Ce conseil est chargé de veiller à l'observation de la constitution et des lois, de convoquer les sessions extraordinaires du congrès, de décider de l'emploi des milices locales dans des cas particuliers, et de ratifier les nominations faites par le pouvoir exécutif.

Les juges de la Cour suprême sont choisis par les législateurs des États et sont distribués dans trois tribunaux et chambres.

Le 10 octobre, discours du président du congrès, pour ouvrir la session.

Le général Guadaloupe Vittoria est élu président de la république mexicaine, et le général Nicolas Bravo, vice-président.

La province de Chiapa, réclamée tout à la fois par les États-Unis de l'Amérique du centre et par ceux du Mexique, s'incorpore avec ceux-ci, tandis que la province de Soconusco déclare son intention de s'unir aux premiers.

1825. 4 janvier, M. Canning adresse aux puissances européennes une circulaire dans laquelle il est dit : que sa majesté britannique, persuadée que toute tentative pour soumettre de nouveau l'Amérique à l'Espagne ne pouvait avoir aucun résultat, avait pris la détermination de nommer des chargés d'affaires auprès des Etats de Colombie, du Mexique et de Buénos-Ayres, et de faire avec eux des traités.

26 avril, le congrès de Mexico adopte le traité proposé par MM. Morier et Ward, commissaires du gouvernement anglais.

29 avril, le sénat ratifie ce traité.

18 mai, départ de M. Morier pour porter ce traité à Londres avec M. Rocafuerté, ambassadeur du Mexique.

21 mai, clôture des séances du congrès, où le président rend un compte très-satisfesant de la situation du Mexique. Ce jour-là même, le vaisseau espagnol l'*Asia*, avec deux corvettes, se rend volontairement au gouverneur du fort de Monterey, et arbore le pavillon républicain.

25 mai, M. Ward remet ses lettres de créance au président, comme chargé d'affaires de l'Angleterre.

1er. juin, M. Ponsett présente de même ses lettres de créance au président, comme envoyé des Etats-Unis.

11 juin, le vaisseau l'*Asia* et les deux corvettes jettent l'ancre dans le port d'Acapulco, et le président du congrès ratifie l'arrangement conclu par le gouverneur de Monterey.

Note A. — POSTÉRITÉ DU ROI MOTÉZUMA.

Motézuma IX, roi de Mexico épousa Miahuaxochitl, sa nièce.

Don Pédro Johualicahuatzin Motézuma épousa doña Caterina Quauxochitl, sa nièce.

Don Diégo Luis Ihuitemotzin épousa, en Espagne, doña Francisca de Cuéva.

Don Pédro Tesifon Motézuma de Cuéva I, comte de Motézuma, et de Tula, et vicomte Iluca, épousa doña Jéroma Porras.

Don Diégo Luis Motézuma et Porras II, comte de Motézuma, etc., épousa dona Luisa Jofre Loaisa et Carilla, fille du comte d'Arco.

Doña Maria Jéroma Motézuma Jofre de Loaisa III, comtesse de Motézuma, etc., épousa D. Joseph Sarmiento de Valladares, qui était vice-roi du Mexique, et 1er. duc d'Atrisco.

Doña Fausta Dominica Sarmiento, Motézuma IV, comtesse de Motézuma, mourut en bas âge à Mexico, en 1697.

Doña Melchiorra Sarmiento Motézuma V, comtesse de Motézuma, étant morte sans enfans, en 1717, les biens de Motézuma passèrent entre les mains de dona Térésa Nié, de Sylva, fille du 1er. marquis de Ténébron.

Doña Térésa Francisca Motézuma et Porras épousa don Diégo Cisnéros de Guzman.

Doña Jéroma de Cisnéros Motézuma épousa don Félix Niéto de Sylva, 1er. marquis de Ténébron.

Doña Térésa Niéto de Sylva et Motézuma, 2e marquise de Ténébron, et 6e comtesse de Motézuma, épousa D. Gaspar d'Oca, Sarmiento et Zuniga.

Don Jérom, d'Oca Motézuma, etc., 3e. marquis de Ténébron, et 7e. comte de Motézuma, épousa doña Maria Josepha de Mendoza.

Don Jérom, d'Oca Motézuma et Mendoza, 8e. comte de Motézuma, 4e. marquis de Ténébron, et grand d'Espagne.

Il existe plusieurs autres branches de cette noble famille, tant en Espagne qu'au Mexique.

Note B. — DESCENDANTS DE FERNAND CORTEZ.

D. Fernando Cortez, conquérant, gouverneur et capitaine général du Mexique, premier marquis de la vallée d'Oaxaca, épousa en secondes noces doña Jéroma Ramirez d'Arrellano et Zuniga, fille de D. Carlos Ramirez d'Arrellano, IIe. comte d'Aguilar, et de doña Jéroma de Zuniga, fille du comte de Bénares, fils aîné de D. Alvaro de Zuniga, Ier. duc de Béjar. Il naquit de ce mariage un fils:

I. D. Martinez Cortez Ramirez d'Arrellano, IIe. marquis de la Vallée, qui épousa sa nièce doña Anna Ramirez d'Arrellano, dont il eut:

II. Don Fernando Cortez Ramirez d'Arrellano, IIIe. marquis de la Vallée, qui épousa doña Mencia Fernandez de Cabrera et Mendoza, fille de Don Pedro Fernandez Cabrera et Bobadilla, IIe comte de Chinchon, et de doña Maria de Mendoza et Cerda, sœur du prince de Melito. Don Ferdinand n'ayant eu qu'un fils, qui mourut en bas âge, fut remplacé par son frère:

2. D. Pédro Cortez Camirez d'Arrellano, IVe. marquis de la Vallée, qui épousa doña Anna Pachéco de la Cerda, sœur du IIe. comte de Montalban, et mourut sans postérité. Il fut remplacé par sa sœur:

3. Doña Jéroma Cortez Ramirez d'Arrellano, Ve. marquise de la Vallée, qui épousa D. Pédro Carillo de Mendoza, IXe. comte de Priego, aide et capitaine général de Séville, et grand majordome de la reine Marguerite d'Autriche. Ils laissèrent une fille:

III. Doña Stephania Carillo de Mendoza et Cortez, VIe. marquise de la Vallée, qui épousa D. Diégo d'Arragon, IVe. duc de Terranova, prince de Castel Vétrano, et S. R. J., marquis d'Avala et Tavora, connétable et amiral de Sicile, commandant de Villafranca, vice-roi de Sardaigne, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. De ce mariage naquit une fille unique:

IV. Doña Juana d'Arragon Carilla de Mendoza et Cortez, Ve. duchesse de Terranova, et VIIe. marquise de la Vallée, première dame d'honneur de la reine Louise d'Orléans, et ensuite de la reine Marguerite d'Autriche. Elle épousa D. Hector Pignatelli, Ve. duc de Montéléone, prince de Noja, marquis de Cerchiara, comte de Borello, de Catalogne et de Saotaogelo, vice-roi de Catalogne, grand d'Espagne, et laissa un fils unique:

V. D. Andrea Fabrizio Pignatelli d'Arragon Carillo de Mendoza et Cortez, IVe. duc de Montéléone, VIe. duc de Terranova, VIIIe. marquis de la Vallée, grand d'Espagne, grand chambellan du royaume de Naples, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Il épousa doña Téréaa Pimentel et Bénavides, fille de D Antonio Alfonso de Quioones, XIe. comte de Benavente, de Luna et de Majorque, IIIe. marquise de Javalquinto et Villlaréa. Leur fille:

VI. Doña J. Pignatelli d'Arragon Pimentel, Carillo de Mendoza et Cortez, VIIe. duchesse de Montéléone, VIIe. duchesse de Terranova, IXe. marquise de la Vallée, granded Espagne, etc., épousa D. Nicolas Pignatelli, de la famille des princes de Noja et de Cerchiara, prince de S. R. J., chevalier de la Toison-d'Or, vice-roi de Sardaigne et de Sicile, doot elle eut un fils:

VII. D. Diégo Pignatelli d'Arragon, etc., VIIIe. duc de Montéléone, VIIIe. duc de Terranova, Xe. marquis de la Vallée, grand amiral et connétable de Sicile, chevalier de la Toison-d'Or, grand d'Espagne, et prince de S. R. I. Il épousa doña Margarita Pignatelli, de la famille des ducs de Bellosguardo, dont il eut un fils:

VIII. D. Fabrizio Pignatelli d'Arragon, etc., IXe. duc de Montéléone, IXe. duc de Terranova, XIe. marquis de la Vallée, grand d'Espagne, prince de S. R. J. Il épousa doña Costanza Medici, de la famille des princes d'Otajano, et laissa un fils:

IX. D. Hector Pignatelli d'Arragon, etc., Xe. duc de Montéléone, Xe. duc de Terranova, XIIe. marquis de la vallée d'Oaxaca, grand d'Espagne, prince de S. R. J. résidant à Naples, et marié à doña N. Piccolomini de la famille des ducs d'Amalfi.

D. Nicolas Pignatelli et doña J. Pignatelli d'Arragon Pimentel (voy. le no. VI), eurent quatre fils et quatre filles; savoir:

1o. Don Diégo hérita du marquisat de la Vallée et des duchés de Montéléone et de Terranova;

2o. Don Ferdinand épousa doña Lucretia Pignatelli, princesse de Strongoli, et donna le jour à un fils nommé D. Salvatore, qui s'unit à doña Julia Mastrigli, de la famille des ducs de Marigliano;

3o. Don Antonio épousa, en Espagne, la fille unique du comte de Fuentes. De ce mariage naquit D. Jerom Pignatelli d'Arragon, Moncayo, etc., comte de Fuentes, marquis de Goscojuela, grand d'Espagne, prince de S. R. I., chevalier de la Toison d'Or, de St.-Jacques, etc., ambassadeur d'Espagne aux cours de France et d'Angleterre, et président du conseil royal des ordres militaires. Le fils de ce dernier épousa la fille et unique héritière de Casimiro Pignatelli, comte d'Egmont, duc de Bisaccia, etc., chevalier de la Toison d'Or, et lieutenant-général des armées de S. M. T. C.;

4o. D. Fabricio épousa Virginia Pignatelli, sœur de la princesse de Strongoli, et en eut un fils, D. Michael, marquis de Salice et de Guagoano;

5o. Rosa fut donnée en mariage au prince de Scalea;

6o. Maria-Térésa, au marquis de Westerlo, seigneur de Boemo;

7o. Stephania, au prince de Bisignano;

8o. Catérina, au comte d'Acérra (1).

Note C. — TABLEAU DES ARCHEVÊQUES DE MEXICO, ET DE L'ÉPOQUE DE LEUR INSTALLATION.

1o. F. Juan de Zummaraga, de l'ordre de St.-François, premier évêque de Mexico, en 1527.

2o. F. Alonso de Montufar, 1551.

3o. Don Pedro Moya de Contréras, 1573.

4o. Don Alonso Fernandez Bonilla, 1592.

5o. F. Garcia de Santa Maria y Mendoza, 1600.

6o. F. Garcia Guerra, 1607.

7o. Juan Perez de la Serna, 1613.

8o. Francisco Maoso y Zuñiga, 1629.

9o. Francisco Verdugo; il mourut à son arrivée à Mexico.

10o. Feliciano de la Véga, natif de Lima, nommé à l'évêché de Popayan et de Véra-Cruz, en 1628, il fut promu au siége archiépiscopal de Mexico, en 1638; mais il mourut avant d'y arriver, deux ans après, à Mazatlan, à 30 lieues d'Acapulco, 1638.

11o. D. Juan de Palafox y Mendoza, évêque de la Puébla de los Angélos, fut promu à l'archevêché de Mexico, qu'il refusa.

12o. Juan de Mañozca, premier inquisiteur de Cartagena de Indias, ensuite de Lima, et de la Suprema, président de la chancellerie de la Grenade, 1643.

13o. Marcelo Lopez de Azcona, 1653.

14o. Mateo de Sagade Burgueiro, 1659.

15o. Diégo Osorio de Escobar y Llamas, évêque de la Puébla de los Angeles, en 1656, et en 1664, vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, fut nommé archevêque; mais il refusa d'en exercer les fonctions.

16o. Alooso de Cuéva y Davalos, natif du Mexique, évêque d'Oaxaca; il mourut avant d'entrer en fonctions, en 1665.

17o. F. Marcos Ramirez de Prado, de l'ordre de San-Francisco, natif de Madrid, évêque de Chiapa et de Mechoacan, fut promu à l'archevêché, en 1666; il mourut l'année après.

18o. F. Payo Enriquez de Privéra de l'ordre de San-Augustin, fils du duc d'Alcala, évêque de Guatemala et de Mechoacan, fut nommé archevêque du Mexique, en 1668. En 1673, il en fut créé vice-roi et capitaine général.

19o. Manuel Fernandez de Santa-Cruz Sahagun, natif de Palencia, nommé évêque de Chiapa, de Guadalaxara, et de la Puébla de los Angeles, en 1677; il devint archevêque de Mexique, en 1680.

20o. Francisco de Aguiar, natif de Galice, évêque de Méchoacan, fut nommé archevêque, en 1681.

21o. Juan de Ortega Montanes, natif des Asturies, évêque de Duningo, ensuite de Méchoacan et de Guatémala, vice-

(1) Clavigéro, lib. VII, tom. I.

roi et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, fut élevé à l'archevêché de Mexico, en 1710.

22°. Joseph Lanciego y Eguiluz, natif du royaume de Navarre, prédicateur de sa majesté, nommé archevêque de Mexico, en 1711.

23°. Don Manuel Joseph de Endaya y Haro, natif des îles Philippines, élu archevêque de Mexico, en 1728.

24°. Juan Antonio de Lardizabal y Elorza, natif de Segura de la Vizcaya, nommé évêque de la Puébla de los Angélos, en 1722, fut appelé à l'archevêché de Mexico en 1729.

25°. Juan Antonio de Vizarron y Equiarreta, natif de la ville de Santa-Maria, fut nommé archevêque de Mexico, en 1730; et exerça les fonctions de vice-roi et de capitaine général du royaume.

26°. Manuel Joseph Rubio y Salinas, natif de Castilla la Nueva, fut nommé archevêque de Mexico, en 1747

27°. Francisco Antonio de Lorenzana y Buitron, évêque de Placentia, nommé archevêque de Mexico, en 1766.

28°. Alonso Nunez de Haro y Peralta, natif de Huéte, nommé archevêque (1), en 1771.

Note D. — Tableau des Présidents, Gouverneurs et Vice-Rois de la Nouvelle-Espagne, et de l'époque de leur installation.

1°. Don Hernando Cortès part de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518, fait la conquête de la Nouvelle-Espagne, et prend possession de la ville impériale de Mexico, le 13 août 1521. Il est créé marquis de el Valle, gouverneur, grand juge et capitaine général.

2°. Luis Ponze de Leon, corrégidor de Tolédo, nommé gouverneur de la Nouvelle-Espagne, en 1525, arrive à Mexico 1526, et y meurt quelques jours après. Son lieutenant le licencié Marcos de Aguilar lui fut substitué : il meurt avant deux mois, et est remplacé par le trésorier Alfonse de Estrada.

3°. En 1528, arrive la première audience royale présidée par D. Nuno de Guzman, cavalier de Guadalajara, et gouverneur de Panuco.

4°. D. Sebastian Ramirez de Fuenléal, évêque de l'île de Santo-Domingo, nommé président de l'audience royale de Mexico, gouverne en son nom la Nouvelle-Espagne, depuis l'année 1531 jusqu'en 1534 : il est ensuite nommé évêque de Cuença. Herrera et Lorenzana font un grand éloge de ce prélat.

5°. Le marquis don Hernand Cortès lui succéda comme capitaine général. Le président Ramirez lui avait confié auparavant l'administration de la guerre.

Vice-rois. 1°. D. Antonio de Mendoza, frère du marquis de Mondejar, premier chambellan du roi, et le premier vice-roi d'Amérique. Il fit son entrée publique à Mexico, en 1535, et gouverna 17 ans, jusqu'en 1551. Il passa ensuite à la vice-royauté du Pérou (2).

2°. D. Luis de Vélasco, premier, de la maison du connétable de Castille, arrive à Mexico, le 5 décembre 1550 (3).

3°. D. Gaston de Péralta, Marquis de Falces, élu le 31 septembre 1566, et fait son entrée à Mexico, le 16 octobre suivant (4).

4°. D. Martin Enriquez de Almanza, frère du marquis de Alcanizes, arrive comme vice-roi le 5 novembre 1568. Après avoir gouverné 14 ans il fut promu à la vice-royauté du Pérou (5).

(1) Voir *Catalogo de los arzobispos que ha habido en Mexico*, dans l'ouvrage d'Alcedo, *Diccionario geografico, historico de las Indias occidentales ó America*, art. *Mexico*, *Madrid*, 1788 ; et Torquémada, *Monar. Indiana*, lib. XIX, cap. 31 et 32. *Del número de monasterios y partidos de clerigos, é Iglesias que al presente avrá en esta Nueva-España : y Obispos y Obispados que an sido en ella.*

(2) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 13.

(3) *Id.*, *id.*, cap. 16 et 17.

(4) *Id.*, *id.*, cap. 20.

(5) *Id.*, *id.*, cap. 21, 22, 23 et 24.

5°. D. Lorenzo Suarez de Mendoza, Condé de Coruña, entré à Mexico le 4 octobre 1580 ; il y meurt la 3e. année de son gouvernement. Après sa mort le licencié Villa-Nueva, le plus ancien *oydor*, gouverne pendant plus de deux ans, au nom de l'audience royale. D. Pedro Moya de Contréras, archevêque du Mexique, est nommé visiteur général en 1583 (1).

6°. D. Pedro Moya de Contréras, archevêque de Mexico, gouverna en qualité de vice-roi et de capitaine général, depuis le 17 d'octobre 1584 jusqu'à l'arrivée de son successeur (2).

7°. Alvaro Manrique de Zuñiga, marquis de Villa-Manrique, père du duc de Béjar, entre à Mexico, le 17 octobre 1585, avec son épouse Doña Blanca de Vélasco, fille du señor Conde de Nieva. Il gouverna quatre ans, jusqu'à l'arrivée du visiteur Don Diégo Romano, évêque de Tlascala, le 17 janvier 1590 (3).

8°. D. Luis de Vélasco, second, fils de D. Luis de Vélasco, premier, arrive le 27 janvier 1590, et gouverne jusqu'en 1595 (4).

9°. D. Gaspar de Zuñiga, Azevedo y Fonseca, comte de Monterey, arrive à San-Juan de Ulua, le 18 septembre 1595, prend le gouvernement le 5 novembre suivant, et passe à celui du Pérou en 1604 (5).

10°. D. Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes-Claros, fait son entrée avec son épouse Doña Ana de Mendoza, le 27 octobre 1603 : il passa à la vice-royauté du Pérou en 1607 (6).

11°. D. Luis de Vélasco, second, marquis de Salinas, prend, pour la deuxième fois, le commandement, le 2 juin 1607 (7).

12°. D. Fray Garcia Guerra, de l'ordre de Santo-Domingo, archevêque de Mexico, gouverne en qualité de vice-roi, capitaine général et président de l'audience, depuis le 12 juin 1611, jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 février de l'année suivante. Le plus ancien oydor, D. Pedro Otatora prend alors les rênes du gouvernement au nom de l'audience royale.

13°. D. Diego Fernandez de Cordova, marquis de Guadalcazar, cavalier de Cordova, fait son entrée à Mexico, le 18 octobre 1612, avec son épouse la señora Dona Maria Riedrer : il passe ensuite à la vice-royauté du Pérou.

14°. D. Diego Carrillo de Mendoza y Pimentel, marquis de Gelvez, comte de Priego, entre à Mexico, le 12 septembre 1621.

15°. D. Rodrigo Pacheco y Ossorio, marquis de Cerralvo, arrive dans l'année 1624.

16°. D. Lope Diaz de Armendariz, marquis de Cadereyta, entre à Mexico, le 15 septembre 1635.

17°. D. Diego Lopez Pacheco, marquis de Villena, duc de Escalona, entre à Mexico, le 28 août 1640.

18°. D. Juan de Palafox y Mendoza, évêque de la Puébla de los Angélos, prend le gouvernement, le 9 juin 1642.

19°. D. Garcia Sarmiento de Sotomayor, comte de Salvatierra, marquis de Sobroso, commence son administration le 13 novembre 1642.

20°. D. Marcos de Torres y Rueda, évêque de Yucatan, prend le gouvernement le 13 mai 1648, et le conserve jusqu'au 22 avril de l'année suivante.

21°. D. Luis Enriquez de Guzman, comte de Alva de Liste, entre en fonctions le 13 juin 1650 : en 1655, il est ensuite nommé à la charge de vice-roi du Pérou.

22°. D. Francisco Fernandez de la Cueba, duc de Albuquerque, entre à Mexico, le 15 août 1653, avec son épouse la señora Dona Juana de Armendariz, marquise de Cadéreyta.

23°. D. Juan de Leyva y de la Cerda, comte de Banos, est investi de l'autorité le 16 septembre 1660.

24°. D. Diego Ossorio Escobar y Llamas, évêque de la Puébla de los Angélos, prend les rênes du gouvernement le 29 juin 1664.

(1) Torquémada, lib. V, cap. 23.

(2) *Id.*, cap. 25.

(3) Torquémada, lib. V, cap. 26.

(4) *Id.*, cap. 27 et 35.

(5) *Id.*, cap. 36 et 59.

(6) *Id.*, cap. 60.

(7) *Id.*, cap. 70.

25°. D. Antonio Sébastian de Tolédo, marquis de Mancira, commence à gouverner le 15 octobre 1665.

26°. D. Pedro Nuno Colon, duc de Véraguas, fait son entrée à Mexico le 5 décembre 1673, et y meurt six jours après.

27°. Fray Payo Enriquez de Ribéra, de l'ordre de San-Augustin, archevêque de Mexico, est élevé à la charge de vice-roi le 13 décembre 1673.

28°. Don Thomas Antonio de la Cerda y Aragon, comte de Paredes, marquis de la Laguna, commence son administration le 30 novembre 1680.

29°. Don Melchior Portocarréro Laso de la Véga, comte de la Monclova, prend le gouvernement le 30 novembre 1686; il passe à la vice-royauté du Pérou.

30°. Don Gaspar de Sandoval Silva y Mendoza, comte de Galve, entre en fonctions le 17 septembre 1688.

31°. D. Juan de Ortega Montañes, évêque de Mechoacan, arrive à Mexico le 7 février 1695.

32°. D. Joseph Sarmiento Valladares, comte de Montézuma y de Tula, arriva à Véra-Cruz, le 3 octobre 1696, avec son épouse la señora Dona Maria Andrea de Guzman y Manrique. Il prend possession du gouvernement le 2 février 1697.

33°. Don Juan de Ortéga Montanes, archevêque de Mexico, exerce les fonctions de vice-roi depuis l'an 1701, jusqu'au 12 mai 1702.

34°. Don Francisco Fernandez de la Cuéba, Enriquez, duc de Albuquerque, marquis de Cuellar, fait son entrée publique dans la ville de Mexico le 8 décembre 1702.

35°. D. Fernando de Alencastre, Norona y Silva, duc de Linares, marquis de Valde-Fuentes, fait son entrée en 1710.

36°. D. Baltasar de Zuniga, duc de Arion, marquis de Valéron, fait son entrée publique le 10 août 1716. En 1722, il passa à la place du président du conseil suprême des Indes.

37°. D. Juan de Acuña, marquis de Casa-Fuerte, natif de la ville de Lima, général d'artillerie, est nommé vice-roi de la Nouvelle-Espagne en 1722. Il avait servi le roi 59 ans.

38°. Don Juan Antonio de Vizarron y Eguiarréta, archevêque de Mexico, gouverne depuis l'an 1734 jusqu'au mois d'août 1740.

39°. D. Pédro de Castro, y Figuéroa, marquis de Gracia-Real, duc de la Conquista, (titre donné à cause de la fameuse bataille de Bitonto), commence à gouverner en 1740.

40°. D. Pédro Cébrian y Agustin, comte de Fuenclara, est investi de la vice-royauté au mois de novembre 1742.

41°. D. Juan Francisco Güémes y Orcasitas, comte de Révillagigédo, gouverne depuis le mois de juillet 1746, jusqu'au mois de novembre 1755.

42°. D. Agustin de Ahumada y Villalon, marquis de las Amarillas, prend le commandement au mois de novembre 1755, et meurt en 1760.

43°. D. Francisco Cagigal, qui avait été commandant général à la Havanne, commence à gouverner au mois d'avril 1760.

44°. D. Joaquin de Monserrat, marquis de Cruillas, lieutenant colonel des gardes espagnoles, entre en fonctions le 4 octobre 1760 (1).

45°. D. Carlos Francisa de Croix, marquis de Croix, commença à gouverner le 25 août 1766, et quitta, dit l'historien Robertson, en 1772, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

(1) Voir l'art. *Los governadores, y virreies, que hasta aora han governado los Reinos de Nueva-Espana*, etc., etc., dans la *Descripcion de las Indias orientales* de Herréra, p. 72, 73, Madrid, 1725; et l'art. *Gobierno politico de Nueva-Espana* dans l'ouvrage de Lorenzana, *Historia de Nueva-Espana*, *Mexico*, 1770.

Note E. — SIÈCLE MEXICAIN.

Nota. Les années marquées en gros caractères sont celles d'où commencent les quatre petites périodes de 13 ans, dont chaque siècle était composé.

ANNÉES.		ANNÉES.	
I.	TOCHTLI.	I.	TECPATL.
II.	Acatl.	II.	Calli.
III.	Tecpatl.	III.	Tochtli.
IV.	Calli.	IV.	Acatl.
V.	Tochtli.	V.	Tecpatl.
VI.	Acatl.	VI.	Calli.
VII.	Tecpatl.	VII.	Tochtli.
VIII.	Calli.	VIII.	Acatl.
IX.	Tochtli.	IX.	Tecpatl.
X.	Acatl.	X.	Calli.
XI.	Tecpatl.	XI.	Tochtli.
XII.	Calli.	XII.	Acatl.
XIII.	Tochtli.	XIII.	Tecpatl.
I.	ACATL.	I.	CALLI.
II.	Tecpatl.	II.	Tochtli.
III.	Calli.	III.	Acatl.
IV.	Tochtli.	IV.	Tecpatl.
V.	Acatl.	V.	Calli.
VI.	Tecpatl.	VI.	Tochtli.
VII.	Calli.	VII.	Acatl.
VIII.	Tochtli.	VIII.	Tecpatl.
IX.	Acatl.	IX.	Calli.
X.	Tecpatl.	X.	Tochtli.
XI.	Calli.	XI.	Acatl.
XII.	Tochtli.	XII.	Tecpatl.
XIII.	Acatl.	XIII.	Calli.

ANNÉES MEXICAINES,

DEPUIS LA FONDATION JUSQU'À LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, COMPARÉES AVEC LES ANNÉES CHRÉTIENNES.

Nota. Les années marquées en gros caractères sont les premières de chaque période; celles marquées d'un astérisque sont les années séculaires.

Années mexicaines.		Ann. chrét.	Années mexicaines.		Ann. chrét.
II.	Calli.	1325 (*a*)	IV.	Tecpatl.	1340
III.	Tochtli.	1326	V.	Calli.	1341
IV.	Acatl.	1327	VI.	Tochtli.	1342
V.	Tecpatl.	1328	VII.	Acatl.	1343
VI.	Calli.	1329	VIII	Tecpatl.	1344
VII.	Tochtli.	1330	IX.	Calli.	1345
VIII.	Acatl.	1331	X.	Tochtli.	1346
IX.	Tecpatl.	1332	XI.	Acatl.	1347
X.	Calli.	1333	XII.	Tecpatl.	1348
XI.	Tochtli.	1334	XIII.	Calli.	1349
XII.	Acatl.	1335	* I.	TOCHTLI.	1350
XIII.	Tecpatl.	1336	II.	Acalt.	1351
I.	CALLI.	1337	III.	Tecpatl.	1352 (*c*)
II.	Tochtli.	1338 (*b*)	IV.	Calli.	1353 (*d*)
III.	Acatl.	1339	V.	Tochtli.	1354

(*a*) Fondation de Mexico.
(*b*) Division de ceux de Ténochcho et de ceux de Tlatélolco.
(*c*) Acamapitzin, 1er. roi du Mexique.
(*d*) Quaquauhpitzahuac, 1er. roi de Tlatélolco.

Années mexicaines.	Ann. chrét.	Années mexicaines.	Ann. chrét.
VI. Acatl.	1355	V. Tochtli.	1406 (c)
VII. Tecpatl.	1356	VI. Acatl.	1407
VIII. Calli.	1357	VII. Tecpatl.	1408
IX. Tochtli.	1358	VIII. Calli.	1409
X. Acatl.	1359	IX. Tochtli.	1410 (d)
XI. Tecpatl.	1360	X. Acatl.	1411
XII. Calli.	1361	XI. Tecpatl.	1412
XIII. Tochtli.	1362	XII. Calli.	1413 (e)
I. ACATL.	1363	XIII. Tochtli.	1414
II. Tecpatl.	1364	I. ACATL.	1415
III. Calli.	1365	II. Tecpatl.	1416
IV. Tochtli.	1366	III. Calli.	1417
V. Acatl.	1367	IV. Tochtli.	1418
VI. Tecpatl.	1368	V. Acatl.	1419
VII. Calli.	1369	VI. Tecpatl.	1420
VIII. Tochtli.	1370	VII. Calli.	1421
IX. Acatl.	1371	VIII. Tochtli.	1422 (f)
X. Tecpatl.	1372	IX. Acatl.	1423 (g)
XI. Calli.	1373	X. Tecpatl.	1424
XII. Tochtli.	1374	XI. Calli.	1425 (h)
XIII. Acatl.	1375	XII. Tochtli.	1426 (i)
I. TECPATL.	1376	XIII. Acatl.	1427
II. Calli.	1377	I. TECPATL.	1428
III. Tochtli.	1378	II. Calli.	1429
IV. Acatl.	1379	III. Tochtli.	1430
V. Tecpatl.	1380	IV. Acatl.	1431
VI. Calli.	1381	V. Tecpatl.	1432
VII. Tochtli.	1382	VI. Calli.	1433
VIII. Acatl.	1383	VII. Tochtli.	1434
IX. Tecpatl.	1384	VIII. Acatl.	1435
X. Calli.	1385	IX. Tecpatl.	1436 (k)
XI. Tochtli.	1386	X. Calli.	1437
XII. Acatl.	1387	XI. Tochtli.	1438
XIII. Tecpatl.	1388	XII. Acatl.	1439
I. CALLI.	1389 (a)	XIII. Tecpatl.	1440
II. Tochtli	1390	I. CALLI.	1441 (l)
III. Acatl.	1391	II. Tochtli.	1442
IV. Tecpatl.	1392	III. Acatl.	1443
V. Calli.	1393	IV. Tecpatl.	1444
VI. Tochtli.	1394	V. Calli.	1445
VII. Acatl.	1395	VI. Tochtli.	1446 (m)
VIII. Tecpatl.	1396	VII. Acatl.	1447
IX. Calli.	1397	VIII. Tecpatl.	1448
X. Tochtli.	1398	IX. Calli.	1449
XI. Acatl.	1399 (b)	X. Tochtli.	1450
XII. Tecpatl.	1400	XI. Acatl.	1451
XIII. Calli.	1401	XII. Tecpatl.	1452
•I. TOCHTLI.	1402	XIII. Calli.	1453
II. Acatl.	1403	•I. TOCHTLI.	1454
III. Tecpatl.	1404	II. Acatl.	1455
IV. Calli.	1405	III. Tecpatl.	1456

(a) Huitzilihuitl, 2e. roi du Mexique.
(b) Tlacatéotl, 2e. roi de Tlatélolco.
(c) Ixtlilxochitl, roi de Acolhuacan.
(d) Chimalpopoca, 3e. roi du Mexique.
(e) Tézozomoc, tyran.
(f) Maxtlaton, tyran.
(g) Itzcoatl, 4e. roi du Mexique.
(h) Conquête d'Azcapozalco.
(i) Nézahualcojotl, roi de Acolhuacan et Totoquihuatzin, roi de Tacuba.
(k) Montézuma Ilhuicamina, 5e. roi du Mexique.
(l) Moquihuix, 4e. roi de Tlatélolco.
(m) Inondation de Mexico.

Années mexicaines.	Ann. chrét.	Années mexicaines.	Ann. chrét.
IV. Calli.	1457 (a)	XI. Tochtli.	1490
V. Tochtli.	1458	XII. Acatl.	1491
VI. Acatl.	1459	XIII. Tecpatl.	1492
VII. Tecpatl.	1460	I. CALLI.	1493
VIII. Calli.	1461	II. Tochtli.	1494
IX. Tochtli.	1462	III. Acatl.	1495
X. Acatl.	1463	IV. Tecpatl.	1496
XI. Tecpatl.	1464 (b)	V. Calli.	1497
XII. Calli.	1465	VI. Tochtli.	1498 (i)
XIII. Tochtli.	1466	VII. Acatl.	1499
I. ACATL.	1467	VIII. Tecpatl.	1500
II. Tecpatl.	1468	IX. Calli.	1501
III. Calli.	1469 (c)	X. Tochtli.	1502 (k)
IV. Tochtli.	1470 (d)	XI. Acatl.	1503
V. Acatl.	1471	XII. Tecpatl.	1504
VI. Tecpatl.	1472	XIII. Calli.	1505
VII. Calli.	1473	I. TOCHTLI.	1506
VIII. Tochtli.	1474	II. Acatl.	1507
IX. Acatl.	1475	III. Tecpatl.	1508
X. Tecpatl.	1476	IV. Calli.	1509 (l)
XI. Calli.	1477 (e)	V. Tochtli.	1510
XII. Tochtli.	1478	VI. Acatl.	1511
XIII. Acatl.	1479	VII. Tecpatl.	1512
I. TECPATL.	1480	VIII. Calli.	1513
II. Calli.	1481	IX. Tochtli.	1514
III. Tochtli.	1482 (f)	X. Acatl.	1515
IV. Acatl.	1483	XI. Tecpatl.	1516 (m)
V. Tecpatl.	1484	XII. Calli.	1517
VI. Calli.	1485	XIII. Tochtli.	1518
VII. Tochtli.	1486 (g)	I. ACATL.	1519 (n)
VIII. Acatl.	1487 (h)	II. Tecpatl.	1520 (o)
IX. Tecpatl.	1488	III. Calli.	1521 (p)
X. Calli.	1489		

(a) Fameuse guerre de Cuetlachtlan.
(b) Axajacatl, 6e. roi de Mexico.
(c) Chimalpopoca, roi de Tacuba.
(d) Nezahualpilli, roi d'Acolhuacan.
(e) Tizoc, 7e. roi de Mexico.
(f) Ahuitzotl, 8e. roi de Mexico.
(g) Dédicace du grand temple.
(h) Totoquihuatzin, 2e. roi de Tacuba.
(i) Nouvelle inondation de Mexico.
(k) Montézuma Xocojotzin, 9e. roi de Mexico.
(l) Aventure mémorable de la princesse Papantzin.
(m) Camatzin, roi de Acolhuacan.
(n) Arrivée des Espagnols au Mexique.
(o) Cuitlahuatzin, 10e. roi, et Quauhtémotzin, 11e. roi du Mexique; mort de Montézuma et défaite des Espagnols.
(p) Prise de Mexico et destruction de l'empire.

CALENDRIER MEXICAIN, DEPUIS L'ANNÉE PREMIÈRE TOCHTLI, LA PREMIÈRE DU SIÈCLE.

Nota. Les jours marqués en gros caractères sont ceux qui commencent les petites périodes de 13 jours.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
	ATLACAHUALCO, PREMIER MOIS.	
Fév. 26	I. CIPACTLI.	Grande fête séculaire.
27	II. Ehècatl.	— Fête de *Tlalocateuctli* et des autres dieux de l'eau; sacrifices d'enfans sacrifice de gladiateurs.
28	III. Calli.	
Mars 1er	IV. Cuetzpalin.	
2	V. Coatl.	
3	VI. Miquiztli.	
4	VII. Mazatl.	
5	VIII. Tochtli.	
6	IX. Atl.	
7	X. Itzcuintli.	
8	XI. Ozomatli.	Sacrifice nocturne de prisonniers engraissés.
9	XII. Malinalli.	
10	XIII. Acatl.	
11	I. OCELOTL.	
12	II. Quauhtli.	
13	III. Cozcaquauhtli.	
14	IV. Olin.	
15	V. Tecpatl.	
16	VI. Quiahuitl.	
17	VII. Xochitl.	
	TLACAXIPEHUALIZTLI, SECOND MOIS.	
18	VIII. Cipactli.	Grande fête de Xipe, dieu des orfèvres; sacrifices de prisonniers et exercices militaires.
19	IX. Ehècatl.	
20	X. Calli	
21	XI. Cuetzpalin.	
22	XII. Coatl.	Jeûne des propriétaires de prisonniers pendant 20 jours.
23	XIII. Miquiztli.	
24	I. MAZATL.	
25	II. Tochtli.	
26	III. Atl.	
27	IV. Itzcuintli.	
28	V. Ozomatli.	
29	VI. Malinalli.	
30	VII. Acatl.	Fête du dieu *Chicomacatl.*
31	VIII. Ocelotl.	
Avril 1er	IX. Quauhtli.	Fête du dieu *Téquiztlimatchuak.*
2	X. Cozcaquauhtli.	
3	XI. Olin.	
4	XII. Tecpatl.	
5	XIII. Quiahuitl.	Fête du dieu *Chancoti* et sacrifices nocturnes.
6	I. XOCHITL.	
	TOZOZTONTLI, TROISIÈME MOIS.	
7	II. Cipactli.	Les ministres des temples veillent toutes les nuits de ce mois.
8	III. Ehècatl.	
9	IV. Calli.	
10	V. Cuetzpalin.	
11	VI. Coatl.	Seconde fête des dieux de l'eau, sacrifices d'enfans et offrandes de fleurs.
12	VII. Miquitzli.	
13	VIII. Mazatl.	
14	IX. Tochtli.	
15	X. Atl.	
16	XI. Itzcuintli.	
17	XII. Ozomatli.	
18	XIII. Malinalli.	
19	I. ACATL.	Fête de la déesse *Coatlicue;* offrandes de fleurs et procession.
20	II. Ocelotl.	
21	III. Quauhtli.	
Avril 22	IV. Cozcaquauhtli.	
23	V. Olin.	
24	VI. Tecpatl.	
25	VII. Quiahuitl.	
26	VIII. Xochitl.	
	HUEITOZOZTLI, QUATRIÈME MOIS.	
27	IX. Cipactli.	Garde faite dans les temples et fête générale.
28	X. Ehècatl.	
29	XI. Calli.	
30	XII. Cuetzpalin.	Fête de *Centéotl*, sacrifices de victimes humaines et de cailles.
Mai 1er.	XIII. Coatl.	
2	I. MIQUITZLI.	
3	II. Mazatl.	
4	III. Tochtli.	
5	IV. Atl.	
6	V. Itzcuintli.	Convocation solennelle pour la grande fête du mois prochain.
7	VI. Ozomatli.	
8	VII. Malinalli.	
9	VIII. Acatl.	
10	IX. Ocelotl.	
11	X. Quauhtli.	
12	XI. Cozcaquauhtli.	Jeûne en préparation de la solennité qui doit suivre.
13	XII. Olin.	
14	XIII. Tecpatl.	
15	I. QUIAHUITL.	
16	II. Xochitl.	
	TOXCATL, CINQUIÈME MOIS.	
17	III. Cipactli.	Grande fête de *Tezcatlipoca*, procession solennelle et pénitentielle, sacrifice d'un prisonnier, et renvoi hors du temple de toute la jeunesse nubile.
18	IV. Ehécatl.	
19	V. Calli.	
20	VI. Cuetzpalin.	
21	VII. Coatl.	
22	VIII. Miquitzli.	
23	IX. Mazatl.	
24	X. Tochtli.	
25	XI. Atl.	Première Fête de *Huitzilopochtli*, sacrifice de victimes humaines et de cailles. Solennelle offrande d'encens de *Chapopotli*, ou bitume de Judée. Danse solennelle du Roi, des prêtres et du peuple.
26	XII. Itzcuintli.	
27	XIII. Ozomatli.	
28	I. MALINALLI.	
29	II. Acatl.	
30	III. Ocelotl.	
31	IV. Quauhtli.	
Juin 1er.	V. Cozcaquauhtli.	
2	VI Olin.	
3	VII. Tecpatl.	
4	VIII. Quiahuitl.	
5	IX. Xochitl.	
	ETZALCUALIZTLI, SIXIÈME MOIS.	
6	X. Cipactli.	
7	XI. Ehécatl.	
8	XII. Calli.	Troisième Fête des dieux de l'eau, sacrifices et danse.
9	XIII. Cuetzpalin.	
10	I. COATL.	
11	II. Miquitzli.	
12	III. Mazatl.	
13	IV. Tochtli.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Juin 14	V. Atl.	
15	VI. Itzcuintli.	
16	VII. Ozomatli.	
17	VIII. Malinalli.	Châtimens infligés aux prêtres qui ont négligé le service du temple.
18	IX. Acatl.	
19	X. Ocelotl.	
20	XI. Quauhtli.	
21	XII. Cozcaquauhtli.	
22	XIII. Olin.	
23	I. TECPATL.	
24	II. Quiahuitl.	
25	III. Xochitl.	

TECUILHUITONTLI, SEPTIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
26	IV. Cipactli.	
27	V. Ehécatl.	
28	VI. Calli.	
29	VII. Cuetzpalin.	
30	VIII. Coatl.	
Juillet 1er	IX. Miquiztli.	Fête de *Huixtocihuatl*, sacrifices de prisonniers, et danse de prêtres.
2	X. Mazatl.	
3	XI. Tochtli.	
4	XII. Atl.	
5	XIII. Itzcuintli.	
6	I. OZOMATLI.	
7	II. Malinalli.	
8	III. Acatl.	
9	IV. Ocelotl.	
10	V. Quauhtli.	
11	VI. Cozcaquauhtli.	
12	VII. Olin.	
13	VIII. Tecpatl.	
14	IX. Quiahuitl.	
15	X. Xochitl.	

HUEITECUILHUITL, HUITIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
16	XI. Cipactli.	Seconde fête de *Centéotl*; sacrifice d'une esclave femelle. Illumination du temple, danse et quête.
17	XII. Ehécatl.	
18	XIII. Calli.	
19	I. CUETZPALIN.	
20	II. Coatl.	
21	III. Miquiztli.	
22	IV. Mazatl.	
23	V. Tochtli.	Fête de *Maculitoschtli.*
24	VI. Atl.	
25	VII. Itzcuintli.	
26	VIII. Ozomatli.	
27	IX. Malinalli.	
28	X. Acatl.	
29	XI. Ocelotl.	
30	XII. Quauhtli.	
31	XIII. Cozcaquauhtli.	
Août 1er	I. OLIN.	
2	II. Tecpatl.	
3	III. Quiahuitl.	
4	IV. Xochitl.	

TLAXOCHIMACO, NEUVIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
5	V. Cipactli.	Fête de *Macuilcipactli.*
6	VI. Ehécatl.	
7	VII. Calli.	
Août 8	VIII. Cuetzpalin.	
9	IX. Coatl.	
10	X. Miquiztli.	Seconde fête de *Huitzilopochtli*, sacrifice de prisonniers, offrandes de fleurs, danse générale et banquet solennel.
11	XI. Mazatl.	
12	XII. Tochtli.	
13	XIII. Atl.	
14	I. ITZCUINTLI.	
15	II. Ozomatli.	
16	III. Malinalli.	
17	IV. Acatl.	Fête de *Jacateuctli*, dieu des marchands, sacrifices et festins.
18	V. Ocelotl.	
19	VI. Quauhtli.	
20	VII. Cozcaquauhtli.	
21	VIII. Olin.	
22	IX. Tecpatl.	
23	X. Quiahuitl.	
24	XI. Xochitl.	

XOCOHUETZI, DIXIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
25	XII. Cipactli.	Fête de *Xiuhteuctli*, dieu du feu, danse solennelle et sacrifice de prisonniers.
26	XIII. Ehécatl.	
27	I. CALLI.	
28	II. Cuetzpalin.	
29	III. Coatl.	
30	IV. Miquitzli.	
31	V. Mazatl.	
Sept. 1er	VI. Tochtli.	
2	VII. Atl.	
3	VIII Itzcuintli.	
4	IX. Ozomatli.	
5	X. Malinalli.	
6	XI. Acatl.	
7	XII. Ocelotl.	
8	XIII. Quauhtli.	
9	I. COZCAQUAUHTLI.	Toutes les fêtes cessent durant ces cinq jours.
10	II. Olin.	
11	III. Tecpatl.	
12	IV. Quiahuitl.	
13	V. Xochitl.	

OCHPANIZTLI, ONZIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
14	VI. Cipactli.	Danse pour se préparer à la fête suivante.
15	VII. Ehécatl.	
16	VIII. Calli.	
17	IX. Cuetzpalin.	
18	X. Coatl.	
19	XI. Miquitzli.	
20	XII. Mazatl.	
21	XIII. Tochtli.	
22	I. ATL.	Fête de *Tétéoinan*, mère des dieux, et sacrifice d'une esclave.
23	II. Itzcuintli.	
24	III. Ozomatli.	
25	IV. Malinalli.	
26	V. Acatl.	
27	VI. Ocelotl,	Troisième fête de la déesse *Centéotl*, dans le temple de Xiuhcalco, procession et sacrifices.
28	VII. Quauhtli.	
29	VIII. Cozcaquauhtli.	
30	IX. Olin.	
Oct. 1er	X. Tecpatl.	
2	XI. Quiahuitl.	
3	XII. Xochitl.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
	TEOTLECO, DOUZIÈME MOIS.	
Octob. 4	XIII. Cipactli.	
5	I. ÉHECATL.	
6	II. Calli.	
7	III. Cuetzpalin.	
8	IV. Coatl.	
9	V. Miquiztli.	
10	VI. Mazatl.	
11	VII. Tochtli.	
12	VIII. Atl.	
13	IX. Itzcuintli.	Fête de *Chiucnahuitzcuintli*, *Nahualpilli* et *Centéotl*, dieux des lapidaires.
14	X. Ozomatli.	
15	XI. Malinalli.	
16	XII. Acalt.	
17	XIII. Ocelotl.	
18	I. QUAUHTLI.	
19	II. Cozcaquauhtli.	
20	III. Olin.	Veille tenue pour la fête suivante.
21	IV. Tecpatl.	Fête pour célébrer l'arrivée des dieux, grand souper et sacrifices de prisonniers.
22	V. Quiahuitl.	
23	VI. Xochitl.	
	TEPEILHUITL, TREIZIÈME MOIS.	
24	VII. Cipactli.	Fête des dieux des montagnes et sacrifice de quatre esclaves femelles et d'un prisonnier.
25	VIII. Ehécatl.	
26	IX. Calli.	
27	X. Cuetzpalin.	Fête du dieu *Tochinco* et sacrifice d'un prisonnier.
28	XI. Coatl.	
29	XII. Miquiztli.	
30	XIII. Mazatl.	Fête de *Nappateuctli* et sacrifice d'un prisonnier.
31	I. TOCHTLI.	
Nov. 1er	II. Atl.	
2	III. Itzcuintli.	
3	IV. Ozomatli.	
4	V. Malinalli.	Fête de *Centzontotochtin*, dieu du vin, et sacrifice de trois esclaves de différens lieux.
5	VI. Acatl.	
6	VII. Ocelotl.	
7	VIII. Quauhtli.	
8	IX. Cozcaquauhtli.	
9	X. Olin.	
10	XI. Tecpatl.	
11	XII. Quiahuitl.	
12	XIII. Xochitl. (*)	
	QUECHOLLI, QUATORZIÈME MOIS.	
13	I. CIPACTLI.	Jeûne de quatre jours, en préparation de la fête suivante.
14	II. Ehécatl.	
15	III. Calli.	
16	IV. Cuetzpalin.	Fête de *Mixcoatl*, dieu de la chasse, chasse générale, procession et sacrifice d'animaux.
17	V. Coatl.	
18	VI. Miquitzli.	
19	VII. Mazatl.	
20	VIII. Tochtli.	
21	IX. Atl.	
22	X. Itzcuintli.	

(*) Ici finit le 1er Cycle de 260 jours, ou 20 périodes de 13 jours.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Nov. 23	XI. Ozomatli.	
24	XII. Malinalli.	
25	XIII. Acatl.	
26	I. OCELOTL.	
27	II. Quauhtli.	
28	III. Cozcaquauhtli.	
29	IV. Olin.	Fête de *Tlamatzincatl*, et sacrifices de prisonniers.
30	V. Tecpatl.	
Déc. 1er	VI. Quiahuitl.	
2	VII. Xochitl.	
	PANQUETZATIZTLI, QUINZIÈME MOIS.	
3	VIII. Cipactli.	
4	IX. Ehécatl.	Troisième et principale fête de *Huitzilopochtli* et de ses compagnons. Jeûne sévère, procession solennelle, sacrifices de prisonniers et de cailles; après quoi, on mange la statue en pâte de ce dieu.
5	X. Calli.	
6	XI. Cuetzpalin.	
7	XII. Coatl.	
8	XIII. Miquiztli.	
9	I. MAZATL.	
10	II. Tochtli.	
11	III. Atl.	
12	IV. Itzcuintli.	
13	V. Ozomatli.	
14	VI. Malinalli.	
15	VII. Acatl.	
16	VIII. Ocelotl.	
17	IX. Quauhtli.	
18	X. Cozcaquauhtli.	
19	XI. Olin.	
20	XII. Tecpatl.	
21	XIII. Quiahuitl.	
22	I. XOCHITL.	
	ATEMOZTLI, SEIZIÈME MOIS.	
23	II. Cipactli.	
24	III. Ehécatl.	
25	IV. Calli.	
26	V. Cuetzpalin.	
27	VI. Coatl.	
28	VII. Miquiztli.	
29	VIII. Mazatl.	
30	IX. Tochtli.	
31	X. Atl.	
Janv. 1er	XI. Itzcuintli.	
2	XII. Ozomatli.	
3	XIII. Malinalli.	
4	I. ACATL.	
5	II. Ocelotl.	
6	III. Quauhtli.	
7	IV. Cozcaquauhtli.	Jeûne de quatre jours, en préparation de la fête suivante.
8	V. Olin.	
9	VI. Tecpatl.	
10	VII. Quiahuitl.	Quatrième fête des dieux de l'eau, avec procession et sacrifices.
11	VIII. Xochitl.	
	TITITL, DIX-SEPTIÈME MOIS.	
12	IX. Cipactli.	
13	X. Ehécatl.	
14	XI. Calli.	Fête de la déesse *Ilamateuctli*, danse et sacri-
15	XII. Cuetzpalin.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
		fice d'une esclave femelle.
Janv. 16	XIII. Coatl.	
17	I. MIQUIZTLI.	Fête de *Mictlancteuctli* dieu de l'enfer, sacrifice nocturne d'un prisonnier.
18	II. Mazatl.	
19	III. Tochtli.	
20	IV. Atl.	
21	V. Itzcuintli.	
22	VI. Ozomatli.	Seconde fête de *Jacateuctli*, dieu des marchands, et sacrifice d'un prisonnier.
23	VII. Malinalli.	
24	VIII. Acatl.	
25	IX. Ocelotl.	
26	X. Quauhtli.	
27	XI. Cozcaquauhtli.	
28	XII. Olin.	
29	XIII. Tecpatl.	
30	I. QUIAHUITL.	
31	II. Xochitl.	
	IZCALLI, dix-huitième mois.	
Fév. 1er	III. Cipactli.	
2	IV. Ehécatl.	
3	V. Calli.	
4	VI. Cuetzpalin.	
5	VII. Coatl.	
6	VIII. Miquiztli.	
7	IX. Mazatl.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Fév. 8	X. Tochtli.	
9	XI. Atl.	
10	XII. Itzcuintli.	Chasse générale pour les sacrifices de la fête prochaine.
11	XIII. Ozomatli.	
12	I. MALINALLI.	
13	II. Acatl.	
14	III. Ocelotl.	
15	IV. Quauhtli	
16	V. Cozcaquauhtli.	Seconde fête de *Xiuhteuctli*, dieu du feu et sacrifices d'animaux.
17	VI. Olin.	
18	VII. Tecpatl.	
19	VIII. Quiahuitl.	Renouvellement du feu dans les maisons.
20	IX. Xochitl.	
	NEMONTEMI, ou Jours inutiles.	
21	X. Cipactli.	Durant ces jours il n'y avait pas de fête.
22	XI. Ehécatl.	
23	XII. Calli.	
24	XIII. Cuetzpalin.	
25	I. COATL.	

L'année suivante II ACATL, commence par II MIQUIZTLI et ainsi de suite dans le même ordre.

Note F. — Griefs des Indiens contre la métropole.

Les Indiens se plaignaient de ce que les vice-rois et les capitaines généraux exerçaient une autorité trop arbitraire, que l'audiencia était composée d'Européens, seuls juges dans les procès, que malgré le dévouement qu'ils avaient montré dans la guerre de la succession, et le courage qu'ils avaient déployé lorsque Carthagène et Buénos-Ayres avaient été attaqués par les Anglais, ils étaient traités avec méfiance par le gouvernement, et avec mépris par les autorités, qui les regardaient comme une race abrutie; et enfin que, sans égard à la convention faite entre le roi et les premiers colons de l'Amérique (1), et dans laquelle il était stipulé que les conquérans du pays, les pacificadores, les colons et les indigènes devaient être préférés pour tous les emplois publics, les créoles avaient été graduellement privés de toute participation au commandement et aux dignités; que depuis l'époque des premiers établissemens jusqu'à l'année 1810, sur 166 vice-rois et 588 capitaines généraux, gouverneurs et présidens nommés dans l'Amérique espagnole, il ne s'était trouvé que 18 créoles (2), encore avaient-ils été élevés en Espagne. Ils ajoutaient aussi qu'il leur était défendu de visiter la mère-patrie sans une permission expresse du roi; que la prospérité du pays avait été entravée par des lois qui proscrivaient tout établissement manufacturier et restreignaient même les genres de culture, quoique le gouvernement ne pût fournir la quantité de marchandises suffisante pour la consommation de ses colonies; et que l'accroissement de la population avait été retardé par des lois qui tendaient à mettre obstacle aux mariages en isolant les classes.

Ils citaient à l'appui de ces griefs les faits suivants: 1°. les habitants des villes de Mérida, et de Maracaïbo, dans le Vénézuela, disaient-ils, ayant présenté une pétition au roi à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder une université, il leur fut répondu par l'administration fiscale qu'il n'était pas convenable de propager l'instruction dans l'Amérique espagnole, dont les habitants paraissaient destinés par la nature à travailler dans les mines; 2°. le conseil des consuls de Mexico, après une délibération relative au commerce, déclara que les Indiens étaient une race abrutie, méchante et ignorante; en un mot des automates indignes de représenter ou d'être représentés; 3°. tout accès aux établissemens espagnols a été interdit aux étrangers, et les habitans des différentes provinces n'avaient pas même la faculté de voyager de l'une à l'autre (1); 4°. dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale il n'était permis de cultiver qu'un certain nombre de pieds de tabac, et cependant l'Espagne payait annuellement des sommes considérables pour le tabac de Portugal que celui-ci tirait du Brésil. Il n'était pas permis non plus d'y planter des vignes, dont la culture a été de tout temps défendue dans les colonies espagnoles (2). Des instructions royales de 1628 et du 27 mai 1631, en renouvelèrent la défense. On imposa un droit sur les vins, et l'importation en fut prohibée. On permit la culture de l'olivier, mais l'huile qui en provenait devait se consommer sur les lieux. Celle des ananas ne fut tolérée qu'au Pérou et au Chili, d'où on ne pouvait toutefois les envoyer à aucune autre partie de la terre-ferme. Ce privilége fut accordé à ces deux provinces en considération de la longueur du temps qu'on met-

(1) *Recopilacion*, ley. 13, tit. 2, lib. 3.

(2) Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé 369 évêques ou archevêques dans les différents diocèses de ce pays, dont 12 seulement furent créoles. (*Don Luis Betancourt, y Figueroa*, p. 5, 6 et 40. *Derecho de las Iglesias metropolitanas de las Indias* 42. Madrid, 1637.)

(1) *Recopilacion*, *ley*. 8, *tit*. 18, *lib*. 4.

(2) Au Pérou et au Chili les habitants éludaient ces lois, et avaient plus de vin qu'il n'en fallait pour leur consommation.

tait à s'y rendre d'Espagne, et de la pesanteur de ces objets (1); 5°. le cabotage était proscrit, et toute communication avec les étrangers était punie comme crime capital. Il n'était pas même permis aux Indiens de pêcher la baleine, la morue, etc., ni de faire le commerce avec les provinces voisines (2).

Il avait paru, le 3 août 1801, une cédule royale à laquelle on a donné le titre de *Tarif des grâces*. Il y est dit (art. 55), qu'aucun étranger ne pourra se rendre aux Indes sans en avoir obtenu l'autorisation et avoir payé une somme d'argent, qui sera imposée par la chambre des Indes proportionnellement à l'importance de l'objet et des circonstances. La permission de résider aux Indes était imposée à 8,200 réaux de veillon, qui font 400 piastres fortes, ou 2,100 francs (art. 56). La même somme appelée finance, devait être payée pour la naturalisation des personnes qui avaient rempli préalablement les formalités requises. La première condition était de professer la religion catholique. Avant la publication de cette cédule, et depuis 1584, il fallait, pour obtenir la permission de passer aux Indes, être muni d'un certificat authentique de bonne vie et de bonnes mœurs.

Don Miguel Ramos, de Arispe, député du Mexique aux Cortès d'Espagne, se plaint, dans le Mémoire qu'il adressa à cette assemblée, de ce qu'il n'y a d'ouvert pour le riche royaume du Mexique que le seul port de Véra-Cruz, qui exerce le monopole le plus scandaleux sur toutes les denrées et marchandises d'Europe. Celles-ci, continue-t-il, sont d'abord portées à Cadix, de là à la Véra-Cruz, ensuite à Mexico, à Quérétaro ou à Zacatécas, et à la grande foire de Saltilio, où les marchands de l'intérieur viennent se les procurer, de sorte qu'elles ont passé par six mains différentes avant d'arriver aux consommateurs. A la valeur première de ces marchandises, il faut ajouter les droits d'exportation perçus à l'endroit d'où elles ont été d'abord expédiées, ceux d'importation et d'exportation à Cadix, les divers droits auxquels elles sont soumises à la Véra-Cruz, tels que l'Alcabala et autres, qu'on exige de nouveau à Mexico et à Saltillo, et ensuite des marchands qui les achètent; les dépenses de frêt et de transport et les profits des divers marchands entre les mains desquels elles passent avant d'arriver au pauvre consommateur. L'alcabala est prélevée jusque sur le dernier acheteur; et cela avec tant de tyrannie et de cruauté, que le malheureux fermier est obligé de la payer même pour les haillons qu'il achète à Saltillo pour couvrir sa misérable famille; la petite provision de riz, de farine ou de haricots qu'il y vient vendre, etc., est également soumise aux mêmes dépenses onéreuses de frêt, et aux droits de l'alcabala. Les négociants de Cadix, de Véra-Cruz, de Mexico et de Saltillo en retirent seuls tout le profit, et le poids accablant des droits et des autres charges pèse entièrement sur les pauvres cultivateurs des Provincias-Internas.

Note G. — FINANCES.

Un des premiers actes de la législature, sous le gouvernement d'Iturbide, fut d'ouvrir le commerce de l'empire à toutes les nations, moyennant un droit de frêt de 25 pour cent, et de 15 seulement pour les nationaux; d'abolir toutes les taxes arbitraires, les contributions et droits d'accise établis par le gouvernement précédent, de réduire les droits de 16 à 6 pour cent, de remettre aux propriétaires de mines la quotité d'argent prélevée autrefois pour le compte de la couronne, ainsi que d'autres impôts, et de reconnaître la dette contractée par l'ancien gouvernement, et qui s'élevait à 36 millions de dollars (1). L'importation de la farine et du tabac fut défendue, ainsi que l'exportation de la vanille et de la cochenille. L'or en barre devait payer un droit de 2 pour cent.

Les fonds laissés à la monnaie par le gouvernement espagnol, montant à 1,099,392 dollars, furent bientôt épuisés, ainsi qu'une somme de 25,000 dollars, provenant de la mine de Pachuco.

Suivant le rapport de Médina, ministre du trésor public, en date des 24 mars et 2 juin 1822, les fonds restant à la monnaie au 31 mars de la même année s'élevaient à 836,957 dollars, dont 500,000 étaient dus; et le seul revenu laissé au trésor pour satisfaire aux nombreuses demandes du gouvernement était celui provenant de la vente des tabacs manufacturés montant à 300,000 dollars.

Un décret, du 27 juin 1822, leva sur le peuple un impôt égal à la valeur nette de trois journées de travail; mais il produisit à peine la centième partie des fonds anticipés. Le crédit public était si ébranlé que le papier-monnaie perdait 75 pour cent.

Le 1er janvier 1823, Iturbide, pour fournir à ses besoins, mit en circulation pour 4 millions de papier-monnaie, qui fut déclaré équivaloir au tiers du montant d'une dette, ou achat quelconque. Mais la création de ce papier fit naître un grand mécontentement, qui fut porté au comble par la demande qu'Iturbide adressa aux *padres provinciales*, d'une contribution en vases sacrés.

Les emprunts contractés à l'étranger par le gouvernement, sont : celui de 3,200,000 livres sterling, fait avec B. A. Goldschmidt et Comp., de Londres; et celui de 20 millions de dollars à 5 pour 100 d'intérêt, conclu avec la maison Barclay, Herring et Comp., de la même ville, en vertu d'un décret du congrès du 29 août 1823, qui autorise le gouvernement à négocier à l'étranger un emprunt de 20 millions de dollars à 70 et à 10 pour cent de prime. L'objet de ce dernier emprunt était d'acquitter le traitement arriéré des officiers civils et militaires, substituer du métallique au papier, soutenir les travaux publics et donner un nouvel essor à l'industrie.

Suivant le rapport de D. Francisco Arillago, ministre du trésor, fait au congrès mexicain en novembre 1823, le crédit public s'améliorait sensiblement. A cette époque, le papier-monnaie avait été tellement réduit, en le recevant pour un sixième dans le paiement des contributions, que le dollar qui était descendu à 1/4 de sa valeur, valait alors 3/4; et le crédit se rétablissait à l'aide de fonds fournis par des négociants, qui recevaient en paiement la dixième partie du produit des douanes.

Le ministre mexicain auprès de la cour d'Angleterre a un traitement annuel de 12,000 dollars, et 6,000 dollars une fois payés pour frais de voyage, etc.; celui près les États-Unis de l'Amérique septentrionale a 8,000 dollars par an et 4,000 dollars pour ses frais; celui près la république de Colombie a 6,000 de traitement et 3,000 pour frais.

(1) *Recopilacion*, *tit.* 18, *lib.* 14.

(2) Voir à ce sujet les cinq premiers chapitres de l'*Historia de la Revolucion de Nueva-Espana*, 2 tom. Londres, 1813.

(1) Lettre de M. *Wilcoks* au secrétaire d'état des Etats-Unis, publiée parmi les pièces qui accompagnent le message du président.

TABLEAU détaillé des Recettes du Trésor pour six mois (c'est-à-dire du 1er avril au 1er octobre 1823).

	REVENU BRUT.	DÉPENSES.	PRODUIT NET.	DÉFICIT.
	dol.	dol.	dol.	dol.
Droits sur l'or et l'argent	131,933 0 3	661 5 7	131,271 2 8	
— de contrôle	13,171 2 2	11,546 7 8	1,624 2 6	
Monnaie	79,347 0 4	101,182 5 8	» »	21,835 5 4
Balayage de la monnaie	60,435 0 0	» »	60,435 » »	
Alcabalas sur les produits domestiques	1,482,820 5 10	224,586 7 2	1,258,233 6 8	
— sur ceux étrangers	971,345 6 2	» »	971,345 6 2	
Droits sur le pulque	86,853 1 0	9,467 6 3	77,385 2 9	
Monopole du tabac	1,429,869 5 3	504,287 7 0	925,581 6 3	
Postes	114,852 2 1	91,437 4 6	23,414 5 7	
Loteries	40,530 7 10	12,580 4 7	27,950 3 3	
Combats de coqs	5,365 5 2	» »	5,365 5 2	
Neige (aboli depuis)	7,755 6 7	» »	7,755 6 7	
Estampes (ce droit a été étendu à toutes les autres branches de commerce)	16,308 7 2	376 6 0	15,932 1 2	
Pulperias, débitants d'esprits	4,681 5 9	» »	4,681 5 9	
Salines	26,277 3 0	133 2 8	26,144 0 4	
Media annata	1,896 1 5	1,522 0 0	374 1 5	
Droit de tonnage étranger	62,900 7 9	» »	62,900 7 9	
Forfaitures	154 5 0	» »	154 5 0	
Eau-de-vie de pulque	7,223 3 6	764 4 4	6,458 7 2	
Rhum	27,153 5 6	» »	27,153 5 6	
Terres	2,492 5 6	» »	2,492 5 6	
Annuités ecclésiastiques	432 3 0	» »	432 3 0	
— mensuelles	576 4 0	» »	576 4 0	
Novénos	56,066 1 8	» »	56,066 1 8	
Places vacantes	5,678 4 0	1,250 0 0	4,428 4 0	
Dîmes	28,324 5 1	5,775 2 0	22,549 3 1	
Bulles d'indulgences	18,262 7 6	1,426 6 6	16,836 1 0	
Ventes	681 2 7	» »	681 2 7	
Bienes mostrencos	1,479 0 6	» »	1,479 0 6	
Licences	12 4 3	» »	12 4 3	
Taxe directe	26,141 7 4	159 6 5	25,982 0 11	
Contributions forcées	49,167 7 0	» »	49,167 7 0	
Droit sur les pièces et contrats	633 2 9	» »	633 2 9	
Change d'argent	2,653 3 3	1,620 »	1,033 3 3	
Magasins	868 5 0	1,433 6 8	» »	565 1 8
Saisies de marchandises de contrebande	5,490 4 4	1,548 4 6	3,941 7 10	
Émoluments d'office	19 4 0	» »	19 4 0	
Balances de comptes	584 2 4	155 0 0	429 2 4	
Emprunts	376,326 2 6	104,773 1 9	271,553 0 9	
Emprunts supplémentaires	215,604 1 5	26,528 2 0	189,075 7 5	
Dépôts	454,136 1 10	298,558 1 5	155,578 0 5	
Trésor	184,787 7 1	130,361 1 10	54,426 5 3	
Trésors des provinces	99,664 1 10	531,788 4 1	» »	432,124 2 3
A-compte	129,625 6 0	719,073 5 1	» »	589,447 7 1
Fret	121 7 6	» »	121 7 6	
Reintegros	299 6 2	» »	299 6 2	
Arsenal	12 0 0	» »	12 0 0	
Canal	3,177 7 11	» »	3,177 7 11	
Demi-réal (monnaie d'hôpital)	1,029 0 0	264 6 9	764 1 3	
Invalides	3,607 2 9	23,437 6 7	» »	19,830 3 10
Montépio militaire	2,579 3 8	22,779 1 10	» »	20,199 6 2
Idem pour les chirurgiens	64 5 9	113 4 6	» »	48 6 19
Propriétés des jésuites	4,641 6 6	950 0 4	3,691 6 2	
Idem de l'inquisition	5,141 6 0	» »	5,141 6 0	
Contribution pour les veuves	4,277 0 0	» »	4,277 0 0	
Diverses branches	21,008 7 8	12,321 0 6	8,687 7 2	
Hôpitaux	7,473 3 11	49,389 2 6	» »	41,915 6 7
Taxe additionnelle	17,907 4 3	72 0 0	17,835 4 3	
Donations	28,873 7 8	1,252 2 6	27,621 5 2	
Emprunt de 20 millions	88,009 5 3	» »	88,009 5 3	
TOTAUX	6,418,710 3 6	2,893,481 1 2	4,651,198 2 0	1,125,968 7 8

	dol.
Montant du produit net	4,651,198 2 0
Déduction du déficit	1,125,968 7 8
Balance	3,525,229 2 4

ÉTAT DES DÉPENSES (pour le même temps).

	dol.		
Solde et dépenses de l'armée	1,957,377	2	8
Id. de l'artillerie.	58,997	1	0
Id. de la marine.	144,717	5	1
Traitements des officiers du Trésor et judiciaires	216,893	2	11
Dépenses générales du Trésor.	49,000	6	8
Id. extraordinaires du Trésor et de l'armée.	69,036	1	9
Pensions.	21,504	1	4
Postes frontières et dépenses des Indiens Apaches.	119,850	7	10
Synodes et missions.	29,347	3	3
Intérêts sur dette.	335	2	3
Paye courante des députés au congrès . . .	23,056	0	0
Traitements des secrétaires de ce corps . .	3,233	2	8
Frais d'expéditions, etc.	4,284	1	2
TOTAL.	2,697,631	8	7
Montant des recettes. . . .	3,525,410	7	0
— des dépenses . . .	2,679,631	8	7
Balance.	827,778	18	5(1)

AUTEURS CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

Les lettres de Cortez contiennent une histoire détaillée de son expédition, et sont les sources les plus authentiques où l'on peut puiser; mais il paraît certain qu'il a exagéré les victoires des soldats espagnols, et qu'il n'a pas rendu justice à l'influence et à la bravoure des Indiens auxiliaires, sans lesquels il n'aurait jamais pu pénétrer au-delà du territoire de Tlascala.

La première lettre adressée à l'empereur, et datée de la Véra-Cruz, le 16 juillet 1519, n'a jamais été publiée; la seconde est datée de Ségura de la Frontéra, le 30 octobre 1520; la troisième, de Cuyoacan, le 15 mai 1522; la quatrième, de la capitale de la Nouvelle-Espagne, le 15 octobre 1524.

Grynæus en a inséré une traduction latine dans son *Novus orbis, etc.* Basilia, 1555, sous le titre de *Fernandi Cortesii narratio, etc.*, depuis la p. 537 jusqu'à la p. 665.

Ramusio a aussi inséré ces lettres dans son recueil *Delle navigationi et viaggi*. Venetia, 1606, 3 vol. in-fol.

D. Franc. Lorenzana, archevêque de Mexico, en publia une édition dans cette ville, en 1770, sous le titre de *Historia de Nueva-Espana, escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortes, aumentada con otros documentos y notas*; 1 vol. in-f°., pp. 400.

Cet ouvrage contient, outre les lettres de Cortez, la figure de l'année mexicaine, et trente-deux copies de dessins représentant les divers tributs qui étaient payés par les différentes villes à la couronne de Mexico; on les trouvait dans le Muséum Boturini, qui depuis a été saisi et placé par ordre du vice-roi aux archives.

Ces peintures, dit Clavigéro, sont mieux exécutées que celles des Purchas et des Thévenot, et représentent les villes tributaires; mais elles sont la source d'une foule de fausses interprétations qui naissent d'une ignorance complète de l'antiquité et de la langue du Mexique.

Gomara, *Hispania Victrix. La Historia de las Indias*, édition de Médina del Campo, 1553. (Lettres gothiques.)

L'édition d'Anvers, in-12, parut l'année suivante, sous le titre de *Historia del Mexico, con el descubrimiento de la Nueva-Espana, etc.*

L'histoire de Gomara fut écrite d'après les renseignements donnés par les conquérants du Mexique eux-mêmes et par les premiers missionnaires qui furent employés à la conversion des Indiens.

Cet auteur, dit Clavigéro, fut le premier qui fit connaître les rites, les fêtes, les lois et l'art chronologique des Mexicains; mais on trouve chez lui un grand nombre d'inexactitudes.

Historia natural y moral de las Indias, por el P. G. de Acosta, in-8°. Barcelona, 1591.

La meilleure partie de cet ouvrage traite du climat et de l'histoire naturelle de l'Amérique.

Hakluyt's voyages, etc., etc., vol. III, p. 447 to 497. *Divers voyages made by Englishmen to the famous citie of Mexico, and to all or most part of the other principall provinces, cities, towns and places throughout the great and large kingdom of New-Spaine, etc. London*, 1600, in-fol.

Anno 1555.	*The Voyage*	*of* Robert Tomson.
1564.	—	*of* Roger Bodenham.
1568-1572.	—	*of* John Chilton.
1572.	—	*of* Henry Hawks.
1568-1582.	—	*of* Miles Philips.
1568.	—	*of* Job Hortop.

Torquémada, *Monarquia Indiana*. Edition de Séville, 1614; 3 vol. in-folio contenant vingt-un livres.

L'ouvrage de Torquémada (dit Clavigéro) est sans contredit le plus complet sur l'antiquité du Mexique qui ait été publié jusqu'ici. L'auteur demeura dans ce pays depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, connut parfaitement la langue mexicaine, vécut cinquante ans dans l'intimité des Mexicains, recueillit un grand nombre d'anciennes peintures et d'excellents manuscrits; il travailla à son ouvrage pendant plus de vingt années. Malgré tous ses soins et de tels avantages, son travail trahit souvent le défaut de mémoire, et l'absence d'une critique éclairée et du bon goût. On y rencontre d'énormes contradictions, surtout en chronologie, plusieurs contes puérils, et une grande parade d'érudition superflue.

Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico, de la orden de Predicadores, por las vidas de sus varones insignes y casos notables de Nueva-Espana. Por el maestro Fray Augustin Davila Padilla. Al principe de España don Felipe, etc. Edic. seg. en Brusselas, 1625.

Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España, escrita por el Capitan Bernal Diaz del Castillo, uno de sus conquistadores; in-folio. Madrid, 1632.

Cette histoire, dit Clavigéro, est très-estimée à cause de la sincérité reconnue de son auteur et de la manière simple et naturelle dont il raconte. Il a été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte; mais comme il manquait d'instruction, il n'était pas propre pour la tâche qu'il a entreprise, et il a omis plusieurs faits, ayant écrit quelques années après la conquête.

Thomas Gage, religieux dominicain anglais, accompagna une mission d'Espagne au Mexique, dont il visita différentes provinces pendant les douze années qu'il y demeura. A son retour en Angleterre, en 1648, il publia une relation de tout ce qu'il y avait vu, sous le titre de *l'Américain-Anglais* ou *Nouvel aperçu des Indes occidentales*.

Gemelli Caréri, dans son voyage autour du monde, visita, en 1657, la nouvelle Espagne, dont il a donné une description dans la dernière partie de son *giro del mondo*, etc., publié à Venise, en 1719, en 9 vol. in-8.

L'historien *Robertson* se trompait en croyant que Caréri n'est pas sorti de l'Italie. Clavigéro fait un grand éloge de sa description de Mexico.

Fr. Gregorio Garcia. *Origen de los Indios de el nuevo mondo, é Indias occidentales. Segunda impresion*, in-fol. Madrid, 1729.

Les Décades de Herréra, considéré comme le plus exact des historiens de l'Amérique. Edition déjà mentionnée à l'article *Florides*.

(1) *Notes on Mexico. Appendix.*

Dans tout ce qui a rapport au Mexique, il copie Acosta et Gomara.

En 1768, M. de Pages, capitaine des vaisseaux du roi, lors de son voyage autour du monde, se rendit de Natchitoches à Mexico, en passant par San-Antonio, Charcas, San-Luis Potosi, etc. Voyez *Voyage autour du Monde et vers les deux Pôles*, par terre et par mer, pendant les années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774 et 1776, en 5 vol. in-8°. Paris, 1782.

En 1777, *Nicolas-Joseph Thiery de Menonville*, avocat du parlement, botaniste du roi, fit un voyage à Oaxaca, capitale de la province du même nom, à l'effet de se procurer de la cochenille pour les colonies françaises. Son ouvrage sur la culture du nopal et de la cochenille, a été publié en 1786, au cap Français, île et côte de Saint-Domingue.

Antonio de Solis. *Historia de la conquista de Mexico, poblacion y progresos de la América septentrionale*. Deux tomes in-4. Madrid, 1783.

Cet auteur a écrit, en quelque sorte, le panégyrique de Cortez.

Robertson's History of America, 2 vol. in-4°. *London*, 1787.

L'excellente histoire du Mexique, par l'abbé Clavigéro, jusqu'à la prise de Mexico. *Storia antica del Messico; Cesene*, 1780-1; 4 vol. in-4°. Traduction anglaise par Charles Cullen, 2 vol. in-4°. London, 1787.

Continuacion de la Historia general de España, del P. Juan de Mariana, tome III. Madrid, 1804.

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par Alex. de Humboldt, 5 vol. in-8°. Paris, 1811.

Historia de la revolucion de la Nueva-España, antiguamente Anahuac, ó verdadero origen y causas de ella con la Relacion de sus progresos hasta el presente año de 1813; escribiala D. José Guerra, doctor de la universidad di Mexico; 2 tom. in-8°., 1813.

Resumen historico de la insurrecion de Nueva-Espana desde su origen hasta el desembarco del Señor Dr. Francisco-Xavier de Mina, pp. 32; *Mexico*, 1821.

Manifiesto historico á las naciones y pueblos del Anahuac. Leido en la sesion pública del soberano congreso del 15 *de abril de* 1823, *por Carlos María de Bustamente, diputado por la provincia de Oajaca*. P. 32; *Mexico*, 1823.

Six months residence and travels in Mexico, by Will. Bullock; London, 1824.

Notes on Mexico (by Col. Poinsett;) Philadelphia, 1824; in-8°.

Captain Basil Hall. *Extracts from a journal written on the coasts of Chili, Peru, and Mexico, in the Years* 1820, 21 *and* 22, *in* 2 *vol.* 8. *4th edition. London*, 1825.

NOUVEAU MEXIQUE.

La province de *Nuevo-Mexico*, ou *Nouveau Mexique*, la plus septentrionale de la Nouvelle-Espagne, s'étend le long du Rio del Norte, ou rivière du Nord, entre le 30° 1/2 et le 38° de lat. N., et les 104° et 108° de long. O. Elle est bornée au N. et à l'E. par la Louisiane, au S. par la Nouv. Biscaye et Cohahuila, à l'O. par Sonora et la Californie. Sa longueur du S. au N. est de cent soixante-quinze lieues, et sa largeur de l'E. à l'O. n'est que de trente à cinquante. Sa superficie est de cinq mille sept cent neuf lieues carrées (1).

Le Nouveau-Mexique produit toutes sortes de blés; les vallées y sont très-fertiles, mais les montagnes et les déserts qui couvrent une grande partie de sa surface ne sont pas susceptibles de culture. Quoique cette province soit placée sous la même latitude que la Perse et la Syrie, son climat est éminemment froid; l'hiver y est très-rigoureux, surtout dans les parties montagneuses, où la glace du Rio del Norte acquiert une solidité telle, qu'on peut la traverser. L'air y est sain, exempt de brouillards et d'humidité, car cette contrée n'est pas sujette à ces plnies périodiques, qui, à certaines époques, inondent les autres parties de la Nouvelle Espagne.

Selon le baron de Humboldt, la population de ce pays en 1803 était de quarante mille deux cents individus, ce qui fesait sept personnes environ par lieue carrée. Selon M. Pike, cette population n'excédait pas trente mille habitants, dont un vingtième d'Espagnols venus d'Europe, quatre vingtièmes de créoles, cinq vingtièmes de métis, et le reste d'Indiens demi-civilisés. Les Espagnols résident généralement dans les villes, afin d'être à l'abri de l'attaque des Indiens. La partie habitée n'a pas plus de quatre cents milles de longueur sur cinquante de largeur. Elle s'étend le long de la rivière du Nord; mais dans cet espace il y a un désert de plus de deux cent cinquante milles où les voyageurs sont souvent attaqués par les indiens Cumanches (2).

Cette province renferme trois villes:

Santa Fé, capitale, fondée en 1682, est située sur le bord oriental du Gran Rio del Norte, à onze cent trente milles N. N. O. de Mexico, et à mille vingt N. O. de la Nouvelle-Orléans. Long. O. 108° 48, lat. N. 36° 50. Sa population est d'environ trois mille six cents individus.

Taos, 8,900 habit. } Près du bord oriental du
Albuquerque, 6,000 *id.* } Rio del Norte.

Il y a vingt-six villages et dix-neuf missions. Le plus remarquable est le Passo del Norte, poste militaire (présidio), à soixante lieues S. de Santa Fé.

On remarque entr'autres choses un chemin qui mène de la ville de Chihuahua à celle de Santa Fé, et qu'on peut parcourir en voiture. Cette route est belle et unie, et longe la rive orientale du Rio-Grande, qu'on traverse ordinairement au Passo del Norte (1).

Antiquités. On voit encore dans cette province, sur la rivière Saint-François (affluent de La Gila, qui se jette dans le Rio Colorado dans la Californie) des ruines d'édifices et de vieilles murailles, qui paraissent être les restes d'une ancienne ville Mexicaine ou Aztèque, qui occupait une surface de plus d'une lieue carrée. Ces ruines furent découvertes en 1773 par deux missionnaires. Une des maisons, qui était presque entièrement conservée, avait trois étages et cinq chambres; sa longueur était de quatre cent quarante-cinq pieds sur deux cent soixante-seize de large. Les murailles avaient près de quatre pieds d'épaisseur. Les eaux de la rivière avaient été amenées dans la ville par le moyen d'un canal dont la forme était encore visible. Il est à remarquer que les Indiens de ce pays, les Apaches Tontos, et d'autres tribus, sont plus civilisés que la plupart des naturels de cette contrée.

Les principales tribus d'Indiens sont:

Aborigènes. 1° Les *Kiaways*, qui errent vers les sources de la rivière Plate; ils sont au nombre de trois mille cinq cents, dont mille guerriers armés d'arcs, de flèches et de lances. Ils font la guerre à cheval et la chasse aux bisons.

2° Les *Yutas*, également guerriers et nomades, qui fréquentent les sources du Rio del Norte. Leur nombre est de sept mille, dont deux mille combattans.

3° Les *Tétaus*, aussi appelés *Cumèches* ou *Padoucas*, qui errent sur les bords de la rivière Rouge et de la Plate. On porte leur nombre à huit mille, dont deux mille sept cents combattans.

Les Espagnols les traitent avec égards depuis qu'ils ont trouvé en eux des ennemis redoutables.

4° Les *Nanahas*, qui habitent le pays au N. O. de Santa Fé, et dont le territoire s'étend en ligne droite jusqu'à l'Océan Atlantique. Ils sont aussi nombreux que les Tétaus.

5° Les *Apaches*, qui errent dans le pays qni s'étend depuis les montagnes noires du Nouveau-Mexique jusqu'aux frontières de Cohahuila. Cette nation, la plus belliqueuse et la plus redoutable, occupait autrefois tout le pays depuis l'embouchure du Rio-Grande jusqu'au golfe de Californie. On ne pourrait préciser sa population actuelle, considérablement réduite par les guerres acharnées entre ces Indiens et les Espagnols qui envoient les prisonniers à Cuba. « Les prisonniers Mecos ou Apaches, dit M. de Humboldt (2), sont traînés à Mexico, où ils gémissent dans les cachots d'une maison de force (la Cordada); l'isolement et le désespoir augmentent leur férocité naturelle. Déportés à la Vera-Cruz et à l'île de Cuba, ils y périssent bientôt comme tout Indien sauvage, que l'on

(1) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, tome III, c. 8.

(2) Pike, *Voyage au Nouveau Mexique*, article *Provinces intérieures.*

(1) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*

(2) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, tome II, p. 42.

transporte du haut plateau central dans les régions les plus basses, et par conséquent les plus chaudes. »

Les Indiens les plus civilisés du Nouveau Mexique sont les restes de vingt-quatre anciennes tribus. Les *Kérès*, une des plus puissantes, forment à présent la population de San Domingo, San-Philippe, San-Diaz, et de deux ou trois autres villages (1).

Les guerres continuelles entre les Indiens et les Espagnols ont nécessité l'établissement au Nouveau Mexique d'un gouvernement tout-à-fait militaire. Avant la dernière révolution de la Nouvelle-Espagne, les jugements des alcades et autres magistrats étaient sujets à la révision des commandants militaires de chaque district.

Mœurs et usages. Lors de la première découverte qu'on fit du Nouveau-Mexique, les hommes et les femmes portaient des robes de coton élégamment peintes, des peaux d'animaux bien préparées, dont ils fesaient aussi des chaussures, comme les Mexicains. Les femmes avaient les cheveux arrangés avec soin sans aucune coiffure.

A quelques jours de marche de la province de *Jumanes*, Antonio de Espéjo rencontra les Indiens d'une bourgade, qui vinrent au-devant de lui avec des ornements de plumes de différentes couleurs et des casaques de coton, bigarrées de bleu et de blanc à la façon des Chinois. Le chef de la bourgade de Zaguato fit présent à Espéjo de quatre mille manteaux de coton. Les hommes et les femmes Jumanes se traçaient diverses lignes sur le visage, les bras et les jambes.

Les armes de ces peuples étaient des arcs très-forts et des flèches armées de cailloux aigus, de longues épées de bois, armées des deux côtés de cailloux tellement tranchants qu'elles pouvaient, dit-on, d'un coup appliqué avec force, couper un homme en deux, enfin des boucliers couverts de peaux de bœufs crues.

Leurs maisons avaient quatre étages, et les murailles en étaient épaisses pour les garantir du froid de l'hiver. Les maisons des *Piros* étaient construites de gazon et de mortier; les *Conchos* avaient des cases peu élevées et vivaient dans des villages. Les Jumanes avaient des maisons de pierre dont le toit était artistement travaillé. Pour s'abriter des grandes chaleurs d'été, ces diverses peuplades avaient des tentes où ils prenaient leur repas et se reposaient à midi.

Les tribus qui habitaient les bords du Rio del Norte cultivaient soigneusement leur champ: chaque bourgade avait son roi ou cacique, qui annonçait ses ordres par des crieurs publics; ces peuples avaient beaucoup d'idoles, et dans presque toutes les cabanes il y avait une chapelle dédiée au diable. On trouva chez les *Quires* des *Tirasoles*, dont les Chinois font usage, représentant en peinture le soleil, la lune et les étoiles, qui sont les principaux objets du culte des *Apaches*. Cette dernière nation, nombreuse et belliqueuse, campe sous des tentes mobiles; ils ont plusieurs femmes, quoique l'adultère y soit puni par l'amputation du nez et des oreilles.

L'habillement des Cumanches consiste en peaux d'animaux ornées de peintures grossières; les hommes portent une espèce de chemise très-étroite et des pantalons; les femmes ont une longue robe attachée avec une ceinture. La chair du bison est leur principale nourriture; ils l'apprêtent avec des herbes et des fruits sauvages, et ainsi assaisonné, on prétend que ce mets n'est point désagréable.

Les sauvages ont une manière assez singulière de commercer avec les Espagnols : ils plantent le long du chemin qui mène de Chihuahua à Santa-Fé, de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf, et étendent au pied de la croix une peau de buffle; les soldats des *Présidios*, qui connaissent ce que veulent les Indiens, prennent la peau de buffle et laissent en échange de la viande salée (1).

Première découverte du Nouveau-Mexique par Augustin Ruiz. — En 1580, *Augustin Ruiz*, religieux de l'ordre de Saint-François, demeurant dans la vallée de Saint-Barthologmé, ayant appris des indiens *Conchos* qui trafiquaient avec leurs voisins, les *Passaguates*, qu'il y avait vers le nord diverses nations chez lesquelles les Espagnols n'avaient pas encore pénétré, résolut d'y aller pour les convertir; il en obtint la permission du comte de Corunna, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et du provincial de son ordre. Il partit des mines de Santa Barbara, qui sont à cent soixante lieues de Mexico, accompagné de deux moines du même ordre et de huit soldats. Après une marche d'environ deux cent cinquante lieues vers le nord, il entra dans la province de *Tiguas*: l'un des franciscains y fut tué par les Indiens; et les soldats craignant le même danger, retournèrent au Mexique; mais les deux autres moines restèrent dans le pays.

Expédition de Espéjo (1582). Leurs frères, inquiets de leur sort, engagèrent *Antonio de Espéjo*, natif de Corduba en Espagne et habitant de Mexico où il commerçait, d'aller à la recherche des deux moines, accompagné du franciscain *Bernardino Beltran*, et d'autres soldats. Cette permission fut accordée par Juan de Antivéros, bailli des villes de Las Quatre Ciénagas, dans la Nouvelle-Biscaye, à soixante-dix lieues de Santa Barbara.

Antonio de Espéjo partit le 10 novembre 1582, de la vallée de Saint-Bartholomé, avec cent cinquante chevaux et mulets, un grand nombre d'esclaves, des armes et des munitions. Il se dirigea vers le nord, et après deux jours de marche, il aperçut les cabanes des *Conchos*, qui le conduisirent vingt-quatre lieues plus loin, dans le pays des *Passaguates*, qui lui montrèrent beaucoup de bienveillance; mais à son arrivée chez la nation *Toboses*, les habitants se retirèrent avec leurs effets dans les montagnes, parce que, comme on l'apprit ensuite, quelques soldats espagnols avaient enlevé plusieurs habitants pour en faire des esclaves. Cependant Espéjo les ayant assurés qu'il ne venait pas pour leur faire du mal, détermina quelques-uns d'entr'eux à l'accompagner douze lieues de chemin, jusqu'au pays des *Jumanos* (nommés par les Espagnols *Patarabuyes*), peuple guerrier qui habite les bords du Rio del Norte, et qui a des maisons construites en pierre. Les premiers qu'ils rencontrèrent se retirèrent dans les montagnes après avoir décoché leurs flèches contre le camp espagnol, où ils tuèrent cinq chevaux. Le capitaine les engagea à revenir, et les femmes s'étant approchées du religieux de la compagnie, lui demandèrent la bénédiction, disant qu'elles avaient reçu des instructions de trois chrétiens et d'un noir. L'on savait que c'étaient *Cabéca de Vaca, Dorantéo, Castillo* et leur nègre, restant de la malheureuse expédition de *P. de Narvaéz*, dans la Floride, en 1527.

De là le capitaine se dirigea vers une autre bourgade d'Indiens qui l'accompagnèrent vingt-deux lieues au travers de leur province. Il fit ensuite, pendant quinze jours de marche, un trajet de quatre-vingts lieues à travers une forêt de pins, et arriva à un petit village dont les habitants le conduisirent douze lieues le long du Rio del Norte, dans la province appelée aujourd'hui le Nouveau-Mexique.

(1) La population des tribus dont il est ici question est fixée d'après l'estimation du voyageur Pike. (Voyez le *Voyage au Nouveau-Mexique*, article *Provinces intérieures*.

(1) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

Durant une marche de deux jours sur les bords du fleuve, Espéjo rencontra dix bourgades, dont la population totale pouvait former dix mille individus. Les Espagnols y séjournèrent quatre jours, et passèrent ensuite dans la province de *Tiguas*, qui renfermait seize bourgades; dans l'une d'elles, appelée *Poala*, Augustin Ruiz et son compagnon Francisco Lopez avaient été tués, et les habitants craignant la vengeance des Espagnols, s'étaient enfuis dans les montagnes. A deux journées de distance, et à l'est de cette province, on en découvrit une autre contenant onze bourgades et environ quarante mille habitants : ce pays abondait en buffles, en taureaux et en vaches, dont les peaux servaient de vêtements aux naturels. On atteignit ensuite la province de Quiros, vers le 37° 1/2 de lat., s'étendant six lieues le long du fleuve del Norte, et comprenant cinq bourgades, qui pouvaient contenir quatorze mille individus. Après quatorze lieues de marche plus au nord on entra dans une province nommée *Los Cunames*, contenant cinq bourgades et environ vingt mille personnes; dans la plus grande, appelée *Cia*, il y avait huit marchés publics; les maisons étaient enduites de chaux et peintes de diverses couleurs; les habitants portaient de fort beaux manteaux et fesaient très-bien préparer leurs viandes. A cinq lieues de là, vers le N. O., on trouva la province des *Améies*, contenant sept villes et trente mille habitants; ensuite la grande bourgade de *Acoma*, située sur un rocher élevé et perpendiculaire, sur lequel on ne peut monter qu'un à un par un escalier étroit et taillé dans le roc. Cette bourgade contenait six mille individus. Les principaux habitants descendirent pour offrir aux Espagnols des vivres et des présents: à deux lieues de là étaient leurs champs, qu'ils arrosaient avec l'eau conduite par des canaux provenant de la rivière voisine.

Espéjo, marchant toujours vers l'ouest, arriva après un trajet de vingt-quatre lieues, dans la province très-peuplée, appelée par les naturels *Zuni* et par les Espagnols *Cibola*. Francisco Vasquez de Coronado y avait pénétré en 1540 et 1541, et on y trouva des croix encore subsistantes et trois des gens de Vasquez (1) qui étaient restés avec les Indiens et qui, pendant leur long séjour, avaient presque oublié leur langue naturelle. Ils fournirent des renseignements sur un grand lac, ou peut-être la mer, à soixante journées de chemin de Cibola, où il y avait de l'or et beaucoup d'habitants; ils ajoutèrent que Francisco Vasquez avait voulu y aller, mais qu'après douze jours de marche il revint faute d'eau et qu'il mourut avant de pouvoir tenter un nouveau voyage.

Le P. Bernardino voulant retourner pour rendre compte au vice-roi de tout ce qui s'était passé, prit le chemin de la Nouvelle-Biscaye avec la plus grande partie des soldats, qui ne voulurent pas aller plus loin. De son côté Espéjo reprit sa route vers l'ouest avec neuf soldats qui lui restaient et cent cinquante habitants de Cibola. Après avoir fait vingt-huit lieues il parvint dans une province nommée *Mohotze*, qui lui parut avoir une population de cinquante mille individus, dont environ deux mille de la principale bourgade, nommée *Zaguato*, ou *Ahuato*, vinrent au-devant de lui avec des vivres et en jetant de la farine aux pieds des chevaux. Profitant de leur simplicité, le capitaine les avertit que ces animaux étaient offensés de leur premier message pour qu'on n'entrât pas chez eux, et ajouta, que pour les apaiser il fallait leur bâtir une maison en pierre, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Après avoir quitté ces sauvages, qui lui firent présent de quarante mille manteaux de coton et de divers autres articles, il alla visiter à quarante-cinq lieues de distance une mine d'argent, située sur le sommet d'une montagne. Ce pays abondait en vignes, en noyers et en lin semblable à celui d'Europe. Espéjo remonta ensuite les rives de la rivière del Norte, et après avoir marché soixante lieues il arriva dans la province de *Los Quires*; il s'avança de là douze lieues vers l'est et arriva dans les limites de *Los Hubates*, pays qui abondait en riches mines, et qui semblait renfermer vingt-cinq mille Indiens. Ils portaient des manteaux de coton élégamment peints et des peaux bien préparées; ils habitaient des maisons de quatre étages. Cette contrée est montagneuse et couverte de pins et de cèdres.

A une journée de chemin était la province de *Los Tamos*, qui refusa de recevoir les Espagnols. Alors Espéjo reprit la route de Saint-Bartholomé, et descendit par un autre route, le long d'une rivière qu'il appela *Rio de las Vacas*, à cause du grand nombre de bétail qu'il y rencontra; il marcha encore cent vingt lieues, et arriva par la rivière de Los Conchos dans la vallée de Saint-Bartholomé au mois de juillet 1583 (1).

On trouva dans ce pays du maïs en abondance, des melons et des citrouilles, du lin semblable à celui d'Europe, de beaux arbres et des vignes qui portaient de bons raisins. On rencontra dans les forêts des buffles, des cerfs d'une grandeur plus qu'ordinaire, des daims et d'autres sortes de gibier. Les rivières abondaient en poisson.

Le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, frappé des avantages qu'on pouvait tirer d'un pays qui paraissait fertile, résolut d'en prendre possession, et y envoya à cet effet une expédition sous les ordres de D. Juan de Oñate.

1599. *Expédition de* D. Juan de Oñate, *nommé gouverneur et capitaine-général du royaume du Nouveau-Mexique.* — Ce capitaine partit de la ville de Mexico en 1599, d'après les ordres du comte de Monterey, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, emmenant avec lui cinq mille personnes des deux sexes, une grande quantité de bêtes de charge, de vaches, de chèvres, de brebis et de provisions. Il fit cinq cents lieues à travers des provinces habitées par différentes nations qui avaient des villes bien bâties, et arriva sans obstacle à celle nommée Acoma, située vers le 32° 30' de lat., sur un rocher très-élevé et fortifié par l'art comme par la nature. Les habitants feignirent de l'accueillir et lui apportèrent des vivres, mais son neveu étant entré dans la ville avec six soldats, ils furent massacrés sur la place du marché public. Oñate irrité fit le siége de la ville, la prit d'assaut et la rasa, après avoir tué beaucoup de monde. Il traversa ensuite la province et arriva à une autre ville beaucoup plus grande, dont les habitants firent leur soumission; une autre ville aussi considérable suivit cet exemple. Il envoya de ses gens pour chercher des buffles à Cibola. Afin de conserver ses conquêtes il bâtit une ville qu'il nomma *Saint-Jean;* il fit alliance avec les peuples voisins, découvrit de riches mines d'argent, et s'occupa de la conversion des naturels du pays.

En 1602, il fit une autre expédition vers le Rio del Norte ou Rio Colorado, où il fut bien reçu par les habitants. Il alla ensuite jusqu'au grand lac *Conibas*, au-dessus du Nouveau-Mexique, au bord duquel il trouva, dit-on, une ville longue de sept lieues et large de deux, ornée de grands édifices, séparés par des bois, des vergers et des fossés. Les habitants s'étant fortifiés dans la place du marché, le capitaine remit à un autre temps le siége de cette ville (2).

---

(1) *André de Culiacan*, *Gaspar de Mexico*, *Antonio de Guadalaxara.*

(1) *Juan Gonzalez de Mendoza*, *Historia del grande regno de China*. Madrid, 1589. *Hakluyt*, vol. III, p. 383, 396.

(2) *Torquémada*, *Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 36, 37, 38, 39, 40, contenant *Carta de relacion*, par le P. *Juan de Escalona*,

Il y eut encore plusieurs autres expéditions au Nouveau-Mexique, et cette contrée fut ensuite constituée en province.

En 1608, selon Torquémada, on y baptisa plus de huit mille âmes.

En 1626, on bâtit trois églises à *Soccoro*, pour répandre la lumière de la religion dans la province. Cette bourgade, qui était alors la principale, fut ainsi nommée, parce qu'on y trouva abondance de provisions, après avoir éprouvé la faim dans des chemins longs et pénibles.

D'après la relation faite par *Alonzo de Bénavides*, cordelier, imprimée à Madrid en 1630, le pays situé entre la province de *los Conchos* et la Nouvelle-Espagne, entre Santa-Barbara et la rivière del Norte, de cent lieues d'étendue, était habité par les *Tabosos*, *Tarrahumares Tépoanes*, *Tomites*, *Sumas*, *Hanos* et autres nations cruelles, qui étaient en guerre les unes contre les autres, et toutes contre les Espagnols, qu'ils attaquaient à l'improviste.

De la rivière del Norte jusqu'au Nouveau-Mexique, à la distance de cent lieues, on rencontre les *Mansos* et les *Gorrétas*, qui étaient nus et mangeaient de la chair crue, mais qui alors commençaient à se civiliser.

Près de la rivière del Norte sont les *Piros*, qui sont vêtus, habitent des maisons faites de gazon et de mortier et qui obéissent à leurs capitaines. Leur pays est fertile en maïs, légumes, coton, et il abonde en or et en argent.

Les trois bourgades où l'on établit Soccoro étaient nommées *Sénécu*, *Pilabo* et *Sévilletta*.

Après les Piros, viennent les *Tébas*, qui ont quinze bourgades et qui avaient commencé à embrasser le christianisme en 1626; ils possèdent deux églises assez bien bâties. Plus loin sont les *Quérès*, qui ont sept bourgades et trois églises; à dix lieues de ceux-ci et vers l'est vivent les *Tompires*, qui composent quinze bourgades, dont la principale est *Chilili*, et six églises; ce pays est peu fertile et l'air y est froid.

A dix lieues vers le nord on trouve *los Tanos*, formant cinq bourgades et ayant une église; ensuite, les *Peicis*, ayant un seul bourg et une église.

A sept lieues vers l'ouest est la ville de Santa-Fé, capitale du pays et siége du gouvernement. Du même côté et vers le Rio del Norte habitent les *Téoas*, qui ont huit bourgades et trois églises; ils furent les premiers à embrasser la religion chrétienne.

A l'ouest et au-delà du fleuve sont les *Hèmes*, qui possèdent deux églises; le long de ses bords vers le nord sont les *Picuries* et sept lieues plus loin les *Taosiis*.

Vers l'ouest de la province de Quéres et de leur dernière bourgade nommée Santa-Anna, est située *Acoma*, dont les habitants commencèrent à faire la paix avec les Espagnols, en 1629.

A trente lieues de là et plus encore à l'ouest habitent les *Zumis* dans douze bourgades; leur pays est fertile et abonde en vivres. A cette même distance on trouve les *Moquis*, qui ont embrassé le christianisme; leur pays est fertile en maïs, froment et légumes. L'été est chaud et l'hiver si froid, que la glace des rivières porte les chariots et les chevaux.

Toute cette région du Nouveau-Mexique, qui commence au Rio del Norte et qui s'étend cent lieues vers le nord depuis San Antonio de Sénécu, première bourgade de los Biroros jusqu'à celle de San Hiéronimo dans la province de *los Taoros*, est environnée par la nation des *Apaches*, plus nombreuse et plus belliqueuse que toutes les autres. Ceux qui sont voisins des *Pires* sont nommés par les Espagnols *Apaches del Périllo*; ceux qui y confinent se nomment *Apaches de Xila*; ceux plus au nord et qui occupent une grande étendue de terrain vers l'ouest, portent le nom des *Navaio*; à l'Est du Nouveau-Mexique sont les *Apaches Vaquéros*.

On traverse le pays de ces derniers 112 lieues vers l'Est jusqu'aux *Xumanas*, *Japies* et *Xabotoas*, près desquels sont vers l'Est les *Aixais* et la province de *Quivira*. De là jusqu'à la baie *del Spiritu Santo*, qui est entre le cap Apalache et Tampice, extrémité septentrionale de la Nouvelle-Espagne, par le 29e. degré de latitude, on ne compte que cent lieues seulement (1).

En 1632, suivant les relations de cette année, les religieux Franciscains avaient déjà converti plus de cinq cent mille idolâtres, dont quatre-vingt-six mille avaient déjà été baptisés (2).

En 1680, révolte générale des Indiens. Plusieurs missionnaires de l'ordre de Saint-François, établis parmi les Indiens du Moquis et de Rabajoa, furent massacrés.

En 1773, le P. Garces, qui visita le pays des Moquis, traversé par le Rio de Yaquisita, fut étonné d'y trouver une ville Indienne, avec deux grandes places, des rues alignées et des maisons de plusieurs étages (3).

En 1805, *Jacques Pursley* de Bairdstown, état de Kentucky, accompagné de deux autres personnes, fut le premier américain des États-Unis, dit le voyageur Pike, qui pénétra dans le Nouveau-Mexique, par les immenses solitudes de la Louisiane.

En 1816, le général Humbert, Français d'origine, essaya de soulever ce pays, à la tête d'une bande d'aventuriers; mais malgré un renfort qu'il reçut par le Rio del Norte et par le Nouveau Santander, il fut bientôt battu et chassé par le Vice-Roi du Mexique (4).

Ouvrages qui traitent du Nouveau-Mexique.

Torquémada, *Monarquia indiana*, Madrid, 1723. Tom. I, lib. V, cap. 37, 38, 39 et 40. — Tom. II, lib. XI, cap. 17. — Tom. III, lib. XIX, cap. 21, et lib. XXI, cap. 9.

Herréra, dec. V, lib. I, cap 7.

Hakluyt, tom. III, pages 383-397.

Voyage de Pike, en 1805, 1806 et 1807, etc.; 1810, 2 vol. in-8°.

M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tom. II.

---

datée de *San Gabriel del Nuevo Mexico*, le 1er. octobre 1601; et *Carta de Francisco de San Miguel*, datée de Santa Barbara, le 29 février 1602. *Voir* aussi lib. XI, cap. 16. — *Purchas*, vol. IV.

(1) *Relation* de Alonso de Benavides, cordelier. Madrid, 1630 (de *Laet*, lib. VI). *Nova Mexicana*, cap. 26.

(2) *Urbano Cerri*, article *Nouveau-Mexique*, *État présent de l'Église Romaine*, in-12. Amsterdam, 1716.

(3) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

(4) *Voyez* l'article *Mexique*.

ROYAUME DE GUATÉMALA*,

ACTUELLEMENT

PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Le royaume de Guatémala est situé entre la mer des Caraïbes et le grand Océan boréal, et s'étend entre les 8° et 17° de lat. N., et le $84° \frac{1}{2}$ et $96° \frac{1}{2}$ environ de long. Oc. Il est borné à l'O. par la province d'Oaxaca, dans la Nouvelle-Espagne; au N. O. par celle d'Yucatan dans le même royaume, au S. E. par la province de Véra-Gua dans le royaume de Terre-Ferme; au S. et au S. O. par le grand Océan, et au N. par la mer des Antilles (1).

La division territoriale du royaume de Guatémala a subi, à différentes époques, un grand nombre de changemens; et, suivant les circonstances, de nouvelles alcades-majeures étaient formées, ou des corrégimientos réunis ensemble, de manière que le nombre des provinces était tantôt augmenté et tantôt diminué. Le Guatémala, qui comprend actuellement quinze provinces, en renfermait autrefois trente-deux, dont quatre portaient le noms de gouvernements, savoir : Comayagua, Nicaragua, Costa-Rica et Soconusco; neuf celui d'Alcades-majeures, savoir : San Salvador, Ciudad-Réal, Tégucigalpa, Zonzonate, Vérapaz, Suchiltépèques, Nicoya, Amatique, et les mines de Saint-Andrès de Zaragoza; et dix-huit corrégimientos, Totonicapan, Quézalténango, Atitan, Tecpanatitan, ou Solola, Escuintla, Guazacapan, Chiquimula, Acasaguastlan, Réaléjo, Matagalpa, Monimbo, Chontalès, Quésalguaque, Tencoa, Quépo, Chirripo, Pacaca, Ujarraz et la vallée de Guatémala, qui était gouvernée par des Alcades ordinaires de la ville qui avaient le titre de corrégidors. Le roi d'Espagne nommait les gouverneurs des quatre gouvernements, et les alcades-majeures des six premières alcadias; ceux des trois autres, ainsi que les dix-huit corrégidors, étaient nommés pour deux ans par le président de Guatémala; et le corrégimiento de la vallée de Guatémala, était donné par la corporation de la ville aux alcades ordinaires, qui exerçaient alternativement cette charge chacun durant six mois.

Telle était la division du royaume au 17e. siècle; mais la population de la province de Costa-Rica ayant éprouvé une diminution considérable, on supprima les corrégimientos de Quépo, Chirripo, Ujarraz et de Pacaca vers l'année 1660, ou peu de temps après, pour les réunir au gouvernement de Costa-Rica. Vers le même temps, le corrégimiento de Tencoa fut annexé au gouvernement de Comayagua, et ceux de Monimbo, Chontales et de Quésalguaque à celui de Nicaragua. Au commencement du 18e. siècle, les alcades majeures d'Amatique et de Saint-André de Zaragoza furent supprimés, et, quelques années après, on forma l'alcade majeure d'Escuintla, des corrégimientos d'Escuintla et de Guazacapan, et celle de Solola de ceux d'Atitan et de Tecpanatitan. En 1760, le corrégimiento d'Acasaguastlan fut réuni à celui de Chiquimula; et en 1753, les alcades majeures de Chimalténango et de Sacatépèques furent formées du corrégimiento de la vallée de Guatémala. En 1764, les provinces de Chiapa et de Zoques furent distraites de l'alcade majeure de Ciudad-Réal pour en faire celle de Tuxtla. Vers la fin du 18e. siècle, on institua des intendances de provinces, et les districts de Réaléjo, de Matagalpa et de Nicoya furent réunis au gouvernement de Léon, sous le nom d'intendance de Nicaragua. L'alcade majeure de Tégucigalpa et le gouvernement de Comayagua devinrent celle de Honduras; et enfin le gouvernement de Soconusco et les alcades de Ciudad-Réal et de Tuxtla furent réunis pour former l'intendance de Chiapa.

De cette manière, les trente-deux provinces qui constituaient le royaume de Guatémala furent réduites à quinze,

* Suivant Herréra (décad. III, lib. V, cap. 2), ce nom est dérivé du mot *quautémallac*, qui signifie dans la langue mexicaine *arbol podrido*, ou arbre pourri. Il prétend que les Mexicains qui accompagnèrent Alvarado, ayant trouvé un vieux arbre vermoulu auprès de la résidence des rois *Kachiqueles*, donnèrent ce nom à la ville. Les Espagnols le prirent pour sa véritable dénomination, et l'étendirent dans la suite à tout le royaume. Plusieurs historiens prétendent que le mot *guatémala* vient de *u-hate-z-malha*, qui veut dire dans l'idiôme tzendal, une montagne arrosée d'eau; mais il est plus probable, comme le remarque l'historien Domingo Juarros (*Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatémala*, cap. 1), que Guatémala est une corruption du mot *Giutémal*, qui est le nom d'un des princes Quiche ou Totlécan, qui régna sur le royaume de Kachiquel ou de Guatémala. Toutefois l'opinion la plus vraisemblable est celle de *Francisco de Fuentès y Gusman*, qui le fait dériver du mot *coctumalan*, bois de lait, arbre d'une espèce particulière qui ne se trouve que dans le voisinage immédiat du vieux Guatémala.

(1) Voyez la belle carte générale des états-unis mexicains et des provinces-unies de l'Amérique centrale, par M. Brué, géographe; Paris, 1825. Le Guatémala est aussi sur une carte des îles Antilles ou Indes occidentales, du Golfe du Mexique et d'une partie des pays adjacens, par le même auteur; Paris, 1825

savoir : 1°. Totonicapan ; 2°. Solola ; 3°. Chimalténango ; 4°. Sacatépèques ; 5°. Zonzonate ; 6°. Vérapaz ; 7°. Escuintla ; 8°. Suchiltépèques ; 9°. Quésalténango, 10°. Chiquimula ; 11°. Costa-Rica ; 12°. Léon ; 13°. Ciudad-Réal ou Chiapa ; 14°. Comayagua ou Honduras, et 15°. San Salvador.

De ces quinze provinces, il y en a cinq qui sont situées sur les côtes du grand Océan, cinq sur celles de l'Océan septentrional, et cinq dans l'intérieur. Les provinces, baignées par le grand Océan, sont : 1°. Chiapa ; 2°. Suchiltépèques ; 3°. Escuintla ; 4°. Zonzonate ; 5°. San Salvador. Celles qui sont situées le long de l'Atlantique sont : 1°. Vérapaz ; 2°. Chiquimula ; 3° Honduras ; 4°. Nicaragua ; 5°. Costa-Rica ; et les provinces de l'intérieur, sont : 1°. Totonicapan ; 2°. Quézalténango ; 3°. Solola, 4°. Chimalténango, 5°. Sacatépèques.

Population. Ce pays était fort peuplé à l'arrivée des Espagnols. Las Casas, premier évêque de Chiapa, dit que la province de Honduras renfermait autrefois la population la plus nombreuse de l'Amérique ; et il attribue la diminution qu'on y remarquait de son temps aux cruautés exercées par les Espagnols.

Coréal prétend que, lorsqu'il la visita, il n'y avait pas quatre cents indigènes, le reste de la population ayant péri soit à la guerre, soit dans les mines qu'on les forçait d'exploiter.

Benzoni pense que cette province renfermait jadis quatre cent mille habitants, et qu'il n'y en avait que huit mille lorsqu'il la parcourut en 1550. La guerre en avait moissonné un grand nombre, et les autres avaient été vendus comme esclaves.

Juarros, l'historien moderne de Guatémala, dit, que lors de la conquête par les Espagnols, cette contrée était habitée par trente nations différentes, qui parlaient le *Quiché*, le *Kachiquel*, le *Subtugil*, le *Mam*, le *Pocomam*, le *Poconchi*, le *Chorté*, le *Sinca*, et la langue mexicaine.

Cet auteur avance, sur le témoignage d'historiens dignes de foi, que le roi d'Utatlan, dans la province de Solola, tira soixante-douze mille combattants de cette ville seule pour les opposer aux Espagnols, et qu'elle renfermait plusieurs édifices et un collége où cinq à six mille jeunes gens étaient élevés par soixante-dix maîtres et professeurs, à la charge du trésor royal.

La petite peuplade des *Mosquitos*, protégée par ses montagnes, était la seule qui n'eût pas été subjuguée. On compte deux races distinctes de ces Indiens : l'une, celle des Mosquitos proprement dits, est originaire du pays ; et l'autre, appelée *Sambos*, est un mélange d'Indiens et de nègres de Samba, en Afrique. Ces derniers composaient l'équipage d'un navire qui avait fait naufrage au sud de Nicaragua. Après plusieurs rencontres avec les Mosquitos, ils conclurent la paix avec eux, et en obtinrent des femmes et des terres. Leurs descendants habitent entre Sandy-Bay et Potook (1).

Suivant Juarros, les Indiens indomptés, connus sous les noms de *Xicaques*, de *Moscos* et de *Sambos*, résident dans les provinces de Taguzgalpa et de Tologalpa, qui s'étendent le long de l'Océan Atlantique depuis la rivière Aguan jusqu'à celle de San-Juan. Ils se composent de plusieurs nations ennemies les unes des autres, et qui diffèrent entre elles par le langage, les mœurs et les coutumes. Ces Indiens entretenaient autrefois le commerce avec les Anglais, qui avaient construit un petit fort sur les bords du Rio Tinto, et qu'ils ont été forcés depuis d'abandonner. Les Mosquitos comptaient, il y a quelques années, de quinze cents à deux mille guerriers ; ils vivent principalement dans le voisinage du cap Gracias à Dios, sur les bords de la rivière Wanks, et de la baie de Sandy où leur roi fait sa résidence. Les Indiens *Panamakaw* habitent près de cette même rivière, à soixante milles environ de son embouchure.

(1) *Edward's West Indies*, vol. V, pag. 210. (Appendix.)

En 1823, la population de Guatémala était, suivant M. de Humboldt, de 1600 mille habitants, et sa surface de 16740 lieues carrées.

Anciens habitants du Guatémala. Les indiens *Toltécans* ayant trouvé le Mexique occupé par les Chéchiméchas à leur arrivée dans le pays, se dirigèrent, sous la conduite de leur cinquième chef ou roi, nommé Nimaquiché, vers le Guatémala, et s'arrêtèrent sur les bords d'un grand lac (celui d'Atitan), où ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent *Quiché*, en l'honneur de leur roi qui était mort pendant le voyage (1).

Nimaquiché était accompagné de ses trois frères, avec lesquels il convint de partager le pays. L'un reçut les provinces de Quélènes et de Chapanéros ; l'autre, celles de Tézulutlan ou Vérapaz ; le troisième devait être le chef des Mames et des Pocomanes, et Nimaquiché celui des Quichés, des Kachiquels et des Zutugiles. Toutefois ce dernier étant mort, fut remplacé par son fils Acxopil qui se trouvait à la tête de sa nation, à l'arrivée des Toltécans dans le Quiché, et qui fut le premier roi d'Utatlan.

Sous le règne de ce prince, la monarchie arriva au plus haut degré de splendeur. Jaloux du bonheur de ses peuples, et voulant aussi se décharger du fardeau de l'administration, il nomma treize capitaines ou gouverneurs pour régir les différentes provinces de l'empire. Dans sa vieillesse, Acxopil divisa ses états en trois royaumes, savoir : le Quiché, le Kachiquel et le Zutugil. Il se réserva le premier, et donna le second à son fils aîné *Jiutemal*, et le troisième à son plus jeune fils *Acxiquat*.

On compte dix-sept empereurs Toltécans qui régnèrent à Utatlan, capitale du Quiché, savoir :

1°. Acxopil,	10°. Kicab II,
2°. Jiutémal,	11°. Iximché,
3°. Hunahpu,	12°. Kicab III,
4°. Balam-Kiché,	13°. Kicab IV,
5°. Balam-Acan,	14°. Kicab-Tanub,
6°. Maucotah,	15°. Técum-Umam,
7°. Iquibalam,	16°. Chignaviucélut,
8°. Kicab I,	17°. Séquéchul ou Séquéchil.
9°. Cacubraxéchein,	

Avant de monter sur le trône de son père, Jiutémal avait été roi des Kachiquels. Ce fut Hunahpu qui découvrit l'usage du cacao et du coton. Il ne se passa aucun événement remarquable sous le règne des successeurs de ce prince jusqu'à celui de Técum-Umam, qui occupait le trône à l'arrivée des Espagnols.

Vers l'année 1500, et sous le règne de Ahuitzotl, huitième roi du Mexique, le général Mexicain Tliltototl ayant terminé la guerre contre Szquixochitlan, porta ses armes victorieuses jusqu'au Quahtémallan ou Guatémala, à plus de neuf cents milles S. E. de Mexico. Les historiens s'accordent à dire qu'il se couvrit de gloire dans cette campagne ; mais aucun ne rapporte les hauts faits de ce général célèbre ; et l'on ignore même si cette immense contrée resta assujétie à la couronne du Mexique (2).

En 1505, les Mexicains ayant eu une moisson abondante, recommencèrent la guerre contre les Guatémalais, qui avaient, dit-on, commis des actes d'hostilités contre des nations tributaires des premiers (3).

(1) Dans le langage quiché, *nima* signifie *grand* ; conséquemment némaquiché veut dire grand-roi.

(2) Clavigéro, lib. IV, sect. XXVI.

(3) *Idem*, lib. V, sect. VII.

Géants. L'historien Juarros paraît croire que le Guatémala était autrefois habité par des géants. « Un auteur véridique, dit-il, affirme que, vers la fin du 17°. siècle, on trouva des squelettes, à la *Hacienda del Penol*, dans la province de Chiquimula, dont les os des jambes avaient jusqu'à 46 pouces de longueur; ceux des autres membres étaient de la même proportion. Il ajoute que, vers l'année 1695, don *Thomas Delgado*, et don *Christoval de Salazar* essayèrent d'en transporter à Guatémala; mais qu'ils tombèrent en pièces (1). Il a été aussi découvert des ossements humains de dimension gigantesque dans la vallée de Pétapa, et Fuentès rapporte que *Don Payo de Rivera* en emporta une dent de la grosseur de deux poings d'hommes (2).

Maladies. En 1558, une maladie épidémique, accompagnée d'un violent saignement au nez, enleva un grand nombre d'habitants de la ville de Guatémala.

En 1601, une peste affreuse y exerça de terribles ravages; ceux qui en étaient atteints ne survivaient que trois jours.

En 1686, une autre épidémie emporta, en moins de trois mois, le dixième de la population. Elle se communiqua ensuite aux villages voisins, et de là aux plus éloignés, et attaquait particulièrement les hommes les plus robustes.

En 1774, la nouvelle ville de Guatémala fut désolée par une fièvre pestilentielle; et six ans après, la petite vérole fit périr un grand nombre d'habitants.

Antiquités. Vers le milieu du 18°. siècle, les Espagnols découvrirent dans un désert les ruines d'une grande ville, qui couvrait un espace de six lieues, et à laquelle ils donnèrent le nom de *Palenque* ou de *Culhuacan*. Elle renferme des temples, des palais, des idoles et des caractères hiéroglyphiques qui ressemblent tellement à ceux d'Egypte, qu'on serait porté à croire, dit Juarros, qu'elle a pu être fondée par une colonie égyptienne.

On a porté le même jugement sur les ruines de *Tulha*, qu'on voit encore près du village de Deosingo, dans le même district.

Les ruines de la *ville Palencienne*, appelées *Casas de Piédras* ou *maisons de pierre*, sont situées à quinze milles de Palenque, dans le district de Carmen, province de Chiapa. Ces maisons sont au nombre de quatorze. On y distingue encore des vestiges de quelques appartements. Ces ruines s'étendent l'espace de sept à huit lieues en longueur, sur une demi-lieue de largeur, et se terminent à la rivière *Micol*, affluent de la Tulya, qui serpente autour des montagnes où elles sont situées.

Grand cirque de Copan. Suivant l'historien Francisco de Fuentès, ce cirque était encore entier de son temps, vers l'an 1700. C'était un espace circulaire entouré de pyramides d'environ trois toises de hauteur, et parfaitement construites. A leurs bases se trouvaient des statues d'hommes et de femmes d'un beau travail, et qui portaient le costume castillan. Ces statues avaient conservé leur couleur primitive. Dans le centre de l'arène, s'élevait l'autel des sacrifices auquel on arrivait par des marches.

La caverne de Mixco, qui est située dans la vallée de Xilotépèque, près de l'emplacement de l'ancien village de Mixco, est un autre monument d'antiquité du Guatémala. De l'entrée, qui a environ une toise et demie en tous sens, on descend par un escalier de trente-six marches, chacune d'un seul morceau, dans une salle de trente toises carrées. De cette dernière il y a encore un escalier pour descendre plus bas; mais le terrain en est si mouvant qu'on craint de pénétrer bien avant. A la dix-huitième marche on rencontre un passage qu'on a exploré l'espace d'environ cent quarante pieds (1).

(1) Fuentès, tom. I, lib. IV, cap. 11. — Juarros, part. II, cap. 25.

(2) Fuentès, tom. I, lib. IX, cap. 1.

La célèbre caverne de *Peñol*, dans la province de Chiquimula, mérite aussi de fixer l'attention. Suivant les traditions du pays, elle s'étendrait sous les montagnes voisines du village de *Mataquescuinta*, jusqu'au Rio de los Esclavos, l'espace de onze lieues environ. Mais, jusqu'ici, on n'a pu y pénétrer que sur une longueur de trois quarts de lieue, parce que les torches sont éteintes à cette distance par le gaz qui en émane.

Chancellerie royale de Guatémala. Ce royaume fut gouverné par Alvarado et ses lieutenants depuis 1524, époque de sa conquête jusqu'en 1541, que ce général mourut. Il y commanda, pendant les quatre premières années, au nom de Cortez, et les autres en celui de l'empereur Charles V, qui lui expédia une commission, à cet effet, le 18 décembre 1527, en lui conférant le titre de gouverneur et de capitaine-général.

Le 9 septembre 1541, *l'ayuntamiento*, ou conseil municipal, chargea la veuve d'Alvarado de l'administration, en attendant que le roi nommât un autre gouverneur pour le remplacer; mais deux jours après, elle perdit la vie par le tremblement de terre qui détruisit la vieille ville. Le 17 suivant, l'autorité fut confiée par le conseil à l'évêque *Francisco Marroquin*, et au licencié *Francisco de la Cuéva*.

Le 17 mai 1542, le licencié *Alonzo de Maldonado*, *oidor* ou juge de Mexico, fut envoyé au Guatémala, par le vice-roi, en qualité de gouverneur *ad interim*. La même année le roi d'Espagne lui confirma le rang de juge, et de premier président des confins du Guatémala et du Nicaragua; et lui donna pour collègues les licenciés *Diégo de Herréra*, *Pédro Ramirez de Quinones* et *Juan Rogel*, principaux oidors de l'*audiencia*. Cette dernière fut créée par un décret royal du 20 novembre 1542, et se composait de quatre juges dont l'un devait être président. Un autre décret du 13 septembre 1543, lui assigne la ville de *Valladolid de Comayagua* pour sa résidence; mais celle-ci étant trop éloignée de Guatémala, de Chiapa et de Soconusco, le siége de l'audiencia fut transféré à *Gracias à Dios*, le 16 mai 1544. Ce tribunal fut ensuite successivement placé à Guatémala, à Panama, et de nouveau dans la première de ces villes, le 5 janvier 1570.

Par une ordonnance de Philippe II, cette audience fut érigée en une cour prétoriale indépendante du vice-roi du Mexique. Elle se composait d'un président, qui était le gouverneur-capitaine-général, de cinq juges de droit criminel, d'un fiscal et d'un *Alguasil* en chef. En 1776, le roi la forma d'un régent, de cinq oidors, d'un fiscal pour les causes civiles, et d'un autre pour les criminelles. En 1788 (21 avril), il en réduisit le nombre des membres à un régent, à quatre oidors et à un fiscal civil; mais en 1799, le fiscal criminel fut rétabli.

Le président et les oidors ne furent d'abord distingués par aucun costume particulier. En 1546, le roi leur assigna celui des alcades de sa maison; en 1559, il leur permit de porter l'habit de docteur; et, en 1581, il leur donna des robes.

Ayuntamiento ou *conseil municipal de la ville de Guatémala*. Philippe II conféra, en 1556, à cette autorité le

(1) Juarros, part. II, cap. 46.

Description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenque, etc. By Dr. Paul Félix Cabrera of the city of New-Guatemala, in-4°. with plates; London, 1822.

titre de *muy noble ayuntamiento*; et, par un acte de Philippe III, du 12 septembre 1600, il fut permis aux habitants de la ville de se faire précéder de porte-masses dans toutes les cérémonies publiques.

Par des ordonnances rendues le 9 juillet 1564, le 21 avril 1587 et le 3 avril 1596, les membres de ce corps furent constitués en *fiel executors* ou *vérificateurs des poids et mesures*; fonctions qu'ils exerçaient alternativement.

Par d'autres ordonnances des 18 juillet 1559, 6 novembre 1604, 6 novembre 1606, 7 juillet 1607, 23 mai 1673 et 10 décembre 1687, les alcades ordinaires de cette capitale furent nommés corrégidors de la vallée de Guatémala. Ce qui leur attribuait l'administration de la justice dans les soixante-dix-sept villages qu'elle renfermait.

Le grand costume des membres de ce corps était un habit violet foncé, galonné en or, et un gilet de la même couleur.

Établissements publics. — *Université*. L'évêque Marroquin légua à la ville les fonds nécessaires à un collége, dans lequel les fils de douze des citoyens les plus recommandables seraient instruits dans la philosophie et la théologie. Ce collége se nomma d'abord *Saint-Thomas*, et les cours y commencèrent en 1620. Philippe IV l'érigea en université, et lui conféra le droit de donner des diplômes, faculté qu'elle exerça, pour la première fois, en 1625. *Pédro Crespo Suarez*, directeur des postes, laissa en mourant à la ville (en 1646) une somme de 20,000 dollars, pour fonder des chaires de droit, de médecine et de philosophie dans l'université, lorsqu'elle serait établie.

Le 5 janvier 1676, le suprême conseil des Indes recommanda, par un décret, la formation du collége de *Saint-Thomas-d'Aquin de Guatémala*; et, le 6 décembre 1678, le président, les oidors et le fiscal procédèrent à l'élection des professeurs de théologie, de théologie morale, de philosophie, de droit canon, de droit civil, des instituts de Justinien, de médecine et de langue kachiquelle.

Le 6 juin 1680, sa majesté ordonna de rédiger des règlements pour la nouvelle université; ces réglements furent exécutés peu après et soumis au conseil des Indes, qui les revêtit de sa sanction le 26 février 1686. Le 18 juin de l'année suivante, les statuts de cette université furent confirmés par le pape Innocent XI, qui lui accorda les mêmes priviléges qu'à celles de Mexico et de Lima. Elle renfermait alors douze chaires et une bibliothèque. Le conseil du recteur se composait de cinquante docteurs.

Les cours eurent lieu suivant l'ancienne méthode scolastique jusqu'en 1778, époque à laquelle on commença à y professer la physique. En 1789, il s'y fit, pour la première fois, des examens d'anatomie; en 1792, il y en eut de géométrie; et, en 1798, de chirurgie.

En 1793, la faculté de médecine fut établie avec autorisation du roi.

Il existe actuellement à Guatémala trois écoles gratuites, et deux classes de grammaire latine.

La *Société Économique Royale* fut fondée en 1795, et confirmée par un décret du 21 octobre de la même année. Elle avait pour but d'introduire dans le pays les rouets à filer, les métiers pour fabriquer la mousseline et la gaze, la culture du cacao et du coton, etc. Dans ce dessein la société établit, en 1797, une école de dessin, où trente-sept jeunes gens étaient instruits dans cet art sans rétribution; l'année d'après elle ouvrit un cours de mathématiques qui commença le 7 janvier; et, le 27 janvier 1800, elle forma une académie modèle. Toutefois, cette institution qui avait reçu l'entière approbation de S. M., le 15 juillet 1799, fut abrogée par une ordonnance royale du 14 juillet de l'année suivante.

Une *chambre des comptes*, composée du grand-juge, de cinq autres officiers et d'un secrétaire, fut créée au mois de février 1771.

Le *tribunal du consulat* fut installé dans la ville de Guatémala, le 30 avril 1794, en vertu d'ordres royaux, signés le 11 décembre 1793, et qui lui prescrivirent de prendre pour base de ses décisions les ordonnances de Bilbao, dans tous les cas non prévus par ces décrets.

Une *direction des revenus provenant de l'impôt perçu sur le tabac* fut instituée en 1767, époque à laquelle le gouvernement s'attribua le monopole du commerce de cet article. Elle se composait d'un directeur-général, d'un régisseur, d'un trésorier et de plusieurs autres employés.

Administration générale des contributions. En vertu d'instructions royales, du 20 février 1762, les revenus qui avaient été affermés jusqu'alors par l'*ayuntamiento*, furent prélevés pour le compte du gouvernement de S. M. par des officiers nommés à cet effet, savoir: un administrateur général, un régisseur, deux vérificateurs, un alcade et plusieurs employés subalternes.

Monnaie royale. En 1731, on construisit un hôtel royal des monnaies, qui coûta 19,000 dollars. On y frappa, pour la première fois, en 1733, cinq doublons à l'effigie du roi, avec cette légende: *Philippus V, Dei gratiâ Hispaniarum et Indiarum Rex*, d'un côté; et de l'autre, les armes d'Espagne, avec cette devise: *Initium sapientiæ est timor Dei*.

Mœurs, coutumes, lois, etc. des Indiens du Guatémala. Les anciens nobles portaient des vêtements de coton blancs, peints ou tachetés de différentes couleurs. Les Indiens civilisés sont habillés d'une robe qui leur pend des épaules jusqu'aux genoux, et d'une espèce de jupon qui s'adapte à la ceinture et tombe jusqu'à la cheville du pied. Ils tressent leurs cheveux, et les attachent avec des rubans de différentes couleurs, et portent des ornements aux oreilles et à la lèvre inférieure.

Les *Mazaguales*, dont les lois proscrivent l'usage du coton, y substituent une sorte d'étoffe faite de *pita*, ou de fibres d'une plante dont ils fabriquent du fil. Leur costume se compose d'une chemise longue dont le devant et le derrière sont attachés ensemble entre les jambes, d'une ceinture et d'un bonnet de même étoffe. Dans les régions où le climat est le plus chaud, les naturels vont en général nus, ne portant qu'une *maztlate* ou petit morceau d'étoffe autour du milieu du corps, et qui leur passe entre les jambes. Celle des chefs est de coton blanc, et celle du peuple d'écorce. Ils s'enveloppent la tête de bandelettes de coton blanc dans lesquelles ils ajustent des plumes rouges. Les nobles et les chefs les portent vertes. Leur chevelure retombe sur les épaules; ils ont le nez et la lèvre inférieure ornés d'anneaux; leurs armes consistent en arcs et en flèches, et ils portent un carquois en sautoir.

Clavigéro (lib. III.) dit qu'à Guatémala et dans d'autres pays voisins, la naissance des enfants était célébrée avec beaucoup de cérémonies superstitieuses. Aussitôt que l'enfant était né, on sacrifiait un dindon. Le nouveau-né était baigné dans quelque fontaine ou rivière, où l'on fesait des offrandes de copal et des sacrifices de perroquets. Le cordon ombilical était coupé, sur un épi de maïs, avec un couteau neuf qu'on jetait aussitôt après dans la rivière. On semait ensuite les grains de cet épi et on le cultivait avec le plus grand soin, comme une chose sacrée. Ce qu'on en recueillait était divisé en trois parts: l'une d'elles était donnée au devin; une autre servait pour faire de la bouillie à l'enfant; et la troisième

était conservée jusqu'à ce que ce même enfant fût assez grand pour pouvoir la semer.

On fesait de grandes réjouissances quand il commençait à marcher, et on célébrait, pendant sept ans, l'anniversaire de sa naissance.

Les femmes allaitent leurs enfants jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur troisième année, et les portent suspendus sur le dos. Elles leur enseignent à garder le plus profond silence. Elles font un fréquent usage de bains, et préfèrent pour cela les sources chaudes. Les mères exercent la plus stricte surveillance sur leurs filles jusqu'à leur mariage. Ces Indiens couchent sur la dure, la tête couverte et les pieds nus. Ils aiment la chaleur; toutes leurs cabanes ont chacune une cheminée. Le maïs forme leur nourriture, quelquefois cependant ils mangent du gibier. Ils prennent leurs repas assis à terre. Les Espagnols leur inspirent une grande confiance; mais ils se défient des nègres.

Les Indiens les plus riches n'ont aujourd'hui qu'une seule maison, encore est-elle peu commode; et l'on serait tenté de révoquer en doute l'existence de villes aussi bien bâties et fortifiées que l'étaient autrefois celles du Guatémala, si l'on ne voyait encore les ruines du grand palais et de la ville d'Utatlan, de celles de Tépanguatémala et de Mixco; des forteresses de Parraxquin, de Socoleo, d'Uspantan, de Chalcitan et autres, du grand cirque de Copan, du souterrain de Tibulca et d'autres monuments.

Langues. Juarros remarque que le Guatémala est le pays du Nouveau-Monde où il y a le plus grand nombre de dialectes différents. On en compte vingt-six qui lui sont particuliers. Le *Quiché* est la langue primitive de la province de Suchiltépèques; le *Chorti*, de celle de Chiquimula; et le *Sinca* de celle d'Escuintla. On parle le *Zutugil* et le *Kachiquel* dans le district d'Attian, et, dans celui de Quezalténango, le quiché, l'espagnol et le *Mam*. Ce dernier est le langage primitif de la contrée de Soconusco; mais on y parle généralement l'espagnol.

La langue *Pipile*, qui est un dialecte corrompu du mexicain, est en usage le long des côtes de la mer du Sud depuis la province d'Escuintla jusqu'à celle de San-Salvador. Elle y fut introduite par des Mexicains venus du S.-E., dont la prononciation enfantine leur fit donner le nom de *Pipiles*, mot qui signifie enfant dans le langage mexicain. Les Pipils furent envoyés dans le Guatémala par l'empereur Ahuitzolt sous prétexte d'y faire le commerce, mais dans l'intention de s'en faire un appui pour subjuguer ce royaume.

Lois. Les lois de ce peuple, dont un grand nombre sont justes et sages, prouvent son ancienne civilisation.

Le fils aîné du roi était l'héritier présomptif du trône. Le second fils succédait à son frère aîné, et portait le titre d'*élu*. Les fils du premier s'appelaient capitaines aînés, et ceux du second capitaines cadets.

Le conseil suprême du roi de Quiché se composait de vingt-quatre grands, avec lesquels le roi délibérait sur toutes les affaires politiques et militaires.

Les principales villes du royaume étaient gouvernées par des lieutenants du roi qui avaient aussi leurs conseils.

Le roi pouvait être mis en accusation, et s'il était convaincu de cruauté ou de tyrannie, les *Ahaguacs* le déposaient, et donnaient le trône à son héritier. On confisquait tous ses biens, et quelquefois même, disent plusieurs historiens, on lui tranchait la tête.

Si la reine commettait adultère avec un noble, on l'étranglait ainsi que son complice; mais, si, oubliant sa dignité, elle entretenait un commerce criminel avec un homme du peuple, on les précipitait tous deux du haut d'un rocher très-élevé.

Lorsque les Ahaguacs mettaient quelque obstacle à la perception des tributs, ou excitaient quelque rébellion, ils étaient condamnés à mort, et tous les membres de leur famille vendus comme esclaves.

Tout individu convaincu de crime contre le roi ou les libertés de son pays, ou d'avoir ôté la vie à son semblable, était puni de mort, ses biens étaient séquestrés et ses parents vendus comme esclaves.

Les voleurs étaient condamnés à l'amende pour la première et la seconde offense; et à mort pour la troisième, à moins que le *calpul* n'obtînt leur grâce; mais s'ils récidivaient pour la quatrième fois, on les jetait du haut d'un rocher. On punissait aussi de mort le rapt, le crime d'incendie, le vol de choses sacrées, et la profanation des temples. Si le coupable niait le fait, on le dépouillait de ses vêtements, on le suspendait par les pouces, on lui appliquait une rude flagellation, et on le fesait passer au travers d'une épaisse fumée (1).

Enrico Martinez prétend (2) que le Guatémala était assujéti à l'empire du Mexique, avant d'avoir été conquis par les Espagnols. On est cependant fondé à croire que ce royaume avait conservé son indépendance; car le huitième roi du Mexique, après avoir fait de vains efforts pour le réduire, envoya une ambassade spéciale aux chefs Toltécans pour leur proposer une alliance entre les deux royaumes. Toutefois le roi d'Utatlan refusa de leur donner audience, disant qu'il ne comprenait pas leur langage. Ces propositions furent aussi rejetées par les cours de Guatémala et de Zutugilès, et l'ambassade étant retournée à la ville d'Utatlan, le roi de Quiché leur ordonna d'en sortir le lendemain, et de quitter ses États dans vingt jours.

Acosta (3) dit que les habitants de toutes les provinces et villes conquises par les Mexicains, furent obligés d'apprendre le langage de ces derniers, et comme ce langage n'y était pas d'un usage général, surtout dans les États des rois d'Utatlan, on peut en conclure que ce royaume ne fut jamais assujéti à l'empire du Mexique.

L'histoire de Bernal Diaz (cap. 172) fournit une autre preuve à l'appui de cette opinion. Il rapporte qu'à l'époque de la conquête du Guatémala, il n'existait pas de route entre le Mexique et la province de Chiapa, et que les Espagnols furent obligés de se diriger au moyen de la boussole. Herréra nous apprend (déc. III, lib. 3, cap. 17) que ce fut Pédro de Alvarado qui entreprit d'ouvrir une route dans les provinces de Soconusco et de Guatémala.

Le gouvernement du Guatémala réside dans l'audience royale, dont le président est gouverneur et capitaine-général du royaume. La direction des affaires ecclésiastiques appartient à l'archevêque de Guatémala et à trois évêques suffragants; l'on en excepte toutefois celles du petit district du Péten qui sont administrées par l'évêque de Yucatan.

Le royaume est divisé en quatre évêchés, savoir : celui de Guatémala, qui, en qualité d'évêché métropolitain, s'étend sur tout le royaume; mais dont le diocèse, proprement dit, comprend une étendue de deux cent quatorze lieues de longueur, depuis les plaines de Motocinta, village le plus occidental du diocèse jusqu'aux limites de la cure de Conchagua, la plus orientale, et cent seize lieues de largeur depuis le golfe Frais au nord jusqu'aux côtes du grand Océan au sud. Ce diocèse renferme cent huit cures, et vingt-trois autres,

(1) Voyez à ce sujet Torquémada, tom. II, lib. XII, cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 13. — Juarros, part. II, cap. 4 et 5.

(2) Deuxième traité, chap. 22.

(3) Lib. VII, cap. 28.

dont seize gérées par des dominicains, quatre par des franciscains, et trois par des religieux de l'ordre de Notre-Dame de Miséricorde, quatre cent vingt-quatre églises paroissiales, et cinq cent trente-neuf mille sept cent soixante-cinq habitants. Cet archevêché fut érigé par le pape Paul III, le 18 décembre 1534, et, depuis cette époque jusqu'à nos jours, le siége en a été occupé par sept archevêques et seize évêques. Le second évêché est celui de *Léon*, qui comprend dans son diocèse l'intendance de Nicaragua et le gouvernement de Costa-Rica, trente-neuf cures, trois établissements pour la conversion des infidèles, quatre-vingt-huit paroisses, et cent trente-un mille neuf cent trente-deux habitants. Le siége en a été occupé par trente-sept évêques. Le troisième, celui de *Ciudad-Réal*, s'étend aux trois divisions de l'intendance de Chiapa, et renferme trente-huit cures, cent-deux paroisses, et soixante-neuf mille deux cent cinquante-trois habitants. L'évêché de *Comayagua* se compose de l'intendance de Honduras, et compte trente-cinq cures, un établissement pour la conversion des infidèles, cent quarante-cinq paroisses, et quatre-vingt-huit mille cent quaran e-trois habitants (1).

Tableau *des provinces, districts, etc., du royaume de Guatémala, avec le nombre de cités, de villes et de villages qu'ils renferment, et leur population respective, lors du dénombrement fait, par ordre du gouvernement, en 1778.*

PROVINCES, DISTRICTS ET CHATEAUX.	NOMBRE			
	de Cités.	de Villes	de Villa-ges.	d'Habitants.
Guatémala, capitale du royaume.	»	»	»	23,434 (2)
Province de Sacatépéques......	1	2	48	50,786
—— de Chimalténango....	»	1	21	40,082
—— de Solola...........	»	»	31	27,953
—— de Quézalténango.....	»	»	25	28,563
—— de Totonicapan......	»	»	48	51,272
—— de Chiquimula.......	»	»	30	52,423
—— de Vérapaz..........	1	»	14	49,583
—— d'Escuintla.........	»	1	33	24,978
—— de Zonzonate.......	»	1	21	29,248
—— de Suchiltépéques....	»	»	19	17,535
—— de San-Salvador......	2	4	121	117,436
—— de Léon............	3	4	28	68,929
District de Matagalpa.........	»	»	12	19,955
—— de Réaléjo..........	»	1	3	6,209
—— de Subtiava.........	»	»	5	8,850
—— de Nicoya..........	»	»	1	2,983
Province de Ciudad-Réal......	1	1	56	40,277
—— de Soconusco........	»	»	20	9,078
—— de Tuxtla..........	»	»	33	19,898
—— de Comayagua.......	3	1	94	56,275
—— da Tégucigalpa.......	»	2	23	31,455
—— de Costa-Rica.......	1	3	10	24,536
District de Péten.............	»	»	9	2,555
Châteaux de San-Juan, de San-Félipe et d'Omoa..........	»	»	»	1,046
	12	21	705	805,339 (3)

(1) Le nom de *Ladinos*, que l'on trouvera plusieurs fois dans les pages suivantes, désigne les Indiens qui ont embrassé le christianisme, pour les distinguer de ceux qui professent encore le paganisme.

(2) D'après le dénombrement de 1795.

(3) *Compendio de la Historia de Guatémala*, tom. I, pag. 91.

Description des provinces d'après D. Juarros. La province de *Sacatépèques*, la plus orientale des provinces de l'intérieur, est située entre les 14 et 15° de latitude, et les 286° et 287° de long. O., et bornée à l'O. par celle de Chimalténango; au N. et à l'E. par celle de Chiquimula, et au S. par celle d'Escuintla.

Les villes et villages sont :

1°. La cité de *Guatémala*, capitale du royaume, fut fondée en 1524, par Pédro de Alvarado, qui la plaça sous la protection de l'apôtre Saint-Jacques. C'est pour cette raison qu'on l'a appelée généralement la ville de *Santiago de los Caballeros de Guatémala*. Sainte Cécile est aussi regardée comme la patronne de cette ville, parce que les Kachiquels, qui s'étaient révoltés en 1526, furent vaincus le jour de sa fête. On commença à bâtir à Almolonga, la ville de *Ciudad-Viéjà*, le 22 novembre 1527. En 1532, Charles V accorda des armes au *Cabildo* ou conseil de justice et de gouvernement. En 1542, on établit une autre ville à environ une lieue N. E. de Ciudad-Viéja, dans la vallée de Tnerto ou Panchoi; mais les Indiens, au nombre de 2,000, restèrent dans l'ancienne, ainsi que quelques Espagnols et *Ladinos*. La ville Neuve fut en grande partie détruite dix ou douze fois, de 1773 à 1776, par suite de l'éruption des deux volcans entre lesquels elle était située, et ce fut cette dernière année qu'on en alla bâtir une troisième dans la plaine de la Vierge, à neuf lieues de l'ancienne. *Nuéva Guatémala de la Asuncion* devint alors la métropole du royaume. Elle est située par lat. N. 14° 40', à cent trente lieues de Ciudad-Réal de Chiapa, à cent quarante-quatre de Comayagua, à cent quatre-vingt-trois de Léon, à quatre cents de Mexico, à cent quatre-vingt-quinze de la Trinité, dans la Nouvelle-Espagne, à quatre-cent quatre-vingts de Terre-Ferme, à quatre-vingt-dix de la mer Atlantique et à vingt-six de la mer Pacifique.

En 1542, l'audience royale ou chancellerie y fut installée. Elle se composait d'un président, d'un régent, de quatre juges, de deux fiscaux, d'un alguasil, d'un chancelier, de deux secrétaires et d'autres officiers. En 1566, Philippe II lui conféra le titre de *mui noble y mui leal ciudad*, ou très-noble et très-loyale ville.

L'évêché de Guatémala, fondé par Paul III, en 1534 (1), fut érigé en métropole par Benoît XIV, en 1742, à la demande de Philippe V, roi d'Espagne. Les suffragants sont les évêchés de Nicaragua, de Chiapa et de Comayagua. La population de Guatémala s'élève à 40,000 habitants.

2°. *Guatémala Antigua*, autrefois la capitale du royaume, est actuellement le chef-lieu de la province de Sacatépèques, et la résidence de l'alcade-major. Elle reçut les priviléges de ville, par un décret royal du 4 août 1786. Elle renferme trois églises, trois *hospicios* ou maisons religieuses, et 7 à 8,000 habitants, la plupart *Ladinos*.

3°. *San Juan Sacatépèques*, village le plus peuplé de la province, renferme plus de 5,000 Indiens, 75 Espagnols et 336 *Ladinos*.

4°. *Villa Nuéva de Pétapa*, village de *Ladinos*, situé dans une charmante plaine, à quatre lieues de Guatémala; à une lieue de là il s'en trouve un autre du même nom, et un troisième, appelé San Miguel, qui renferme 1,000 Indiens.

5°. *San Juan Amatitan*, village situé près du lac du même nom, habité principalement par des *Ladinos*. Il y a aussi 200 Indiens.

6°. *Santo-Domingo Mixco*, autre village situé sur la pente d'une montagne.

(1) *Erectio sive instructio ecclesiæ cathedralis sancti Jacobi civitatis Guacthemalensis; Romæ*, 1534. Rémesal, lib. III, cap. 12, 13 et 14.

7°. *Santa Catalina Pinula*, village bâti au pied des montagnes de Canales, à deux lieues S.-E. de Guatémala. Pop. 851 Indiens, 567 *Ladinos* et 82 Espagnols.

8°. *Nuestra Sénora de la Asuncion Jocoténango*, village contigu à celui du vieux Guatémala, renfermait autrefois 4,000 Indiens.

9°. *La Hermita de N. Sénora de la Asuncion*, dans la vallée de las Vacas, a été établi en 1620. Son église fut achevée en 1723.

10°. *Nuestra Sénora de Guadalupe*, village de Ladinos, établi pour pourvoir à l'approvisionnement de la ville de Guatémala. L'église en fut consacrée le 12 décembre 1803.

La province de Sacatépèques compte douze cures, et 42,786 habitants, non compris ceux des deux villes de Guatémala.

La province de *Chimalténango* est située entre les 14° 38′ et 15° 10′ de lat. N. Elle a vingt lieues de longueur sur autant de largeur, et est bornée à l'O. par la province de Solola; au N. par celle de Chiquimula; au S. par celle de d'Escuiutla, et à l'E. par celle de Sacatépèques. Cette province, ainsi que celle de Sacatépèques, était formée de la vallée de Guatémala ou de Pasuya, qui, lors de l'arrivée des Espagnols, était habitée par la puissante nation des Kachiquèles. Cette vallée en renferme neuf autres plus petites.

1°. *Santa Ana Chimalténango*, capitale, située à onze lieues de Guatémala, dans une charmante vallée, d'où les eaux coulent d'un côté dans l'Atlantique, et de l'autre dans la mer Pacifique.

2°. *Tecpanguatémala*, ou maison royale de Guatémala, nom qui lui fut donné par les Mexicains, était autrefois le séjour des rois Kachiquèles. Pop. 3,000 hab.

3°. *Patzum*, ville habitée par 5,000 Kachiquèles.

4°. *San Juan Comalapam*. Population de 7 à 8 mille Indiens.

5°. *Patzizia*, pop. 5,000 habitants.

6°. *S. Andrès Itzapa*, pop. 1,400 hab.

7°. *San-Martin Xilotépèque*, ville située dans la vallée de Chimalténango, renferme une pop. de 4,000 Indiens, et quelques Espagnols et *Ladinos*.

La population de la province s'élève à 40,082 Espagnols, *Ladinos* et Indiens. Il y a vingt-un villages et dix cures.

La province de *Solola* ou d'*Atitan*, est située entre les 14° 25′ et 15° 10′ de lat. N., et les 285° et 286° de long. O. Elle est bornée à l'O. par la province de Quézalténango, au N. par celles de Totonicapan et de Véra Paz, à l'E. par celle de Chimalténango, et au S. par celles de Suchiltépèques et d'Escuintla.

1°. *Nuestra Sénora de la Asuncion de Solola* ou *Tecpanatitlan*, située sur un terrain élevé, à vingt-huit lieues de Guatémala, était autrefois la résidence de la branche cadette de la famille royale des Kachiquèles. Pop. 5,000 Indiens.

On voit encore, près du bourg de *Santa Cruz del Quiche*, les ruines de la grande cité d'*Utatlan*(1), qui était défendue par deux ouvrages de fortification en pyramide, dont l'un, à cinq étages, avait deux cent trente pieds de long sur cent quatre-vingt-huit de face.

Le palais royal, ou grand *alcazar* de cette ville, bâti en pierre, avait sept cent vingt-huit pas géométriques de longueur et trois cent soixante-seize de front. Selon *Torquémada*, il ne le cédait ni au palais de Montézuma à Mexico, ni à celui des Incas de Cuzco.

Santiago Atitan, chef-lieu du district du même nom, à vingt-huit lieues de Guatémala, était autrefois la résidence des rois Zutugiles, seigneurs d'une nation puissante, vaincue par Pédro de Alvarado en 1524. Elle s'élève sur les bords d'un lac, et renferme 2,000 Indiens.

La province de Solola se divise en deux districts, savoir: *Solola* et *Atitan*. Le premier compte quinze villages et six cures, et l'autre seize villages et quatre cures. Population 27,953 hab.

La province de *Quézalténango*, située entre les 15 et 16° de lat. N., et les 284° 20′ et 285° 30′ de long. O., est borné à l'O. par celle de Soconusco, au N. E. par celle de Totonicapan, au S. par celle de Suchiltépèques, et au S. E par celle de Solola.

Quézalténango del Espiritu Santo, est située dans une plaine, entourée de montagnes, à quarante lieues E. S. E. de Guatémala. Cette ville est célèbre par la victoire que don Pedro de Alvarado y remporta sur la nation Quichée. Elle possède trente manufactures de draps et de toiles. Population 6,000 *Ladinos*, 5,536 *Mulatres*, 5,000 Indiens et 464 Espagnols.

La province de Quézalténango renferme vingt-six villages, quatre cures, de 24 à 25,000 Indiens, et de 8 à 9,000 Ladinos et Espagnols.

La province de *Totonicapan* ou de *Guéguéténango*, la plus occidentale des provinces intérieures, est de forme très-irrégulière. Elle a soixante-six lieues dans sa plus grande longueur, sur cinquante de largeur; elle est bornée à l'O. et au S. par la province de Quézalténango, à l'E. et au N. par celle de Chiapa; au N.-E. par celle de Véra-Paz, et au S. par celle de Solola. Elle est située entre les 15°. 12′ et 17°. 20′ de latitude septentrionale et entre les 284°. 20′ et 285°. 30′ de longitude occidentale.

Cette province se divise en deux districts, savoir: celui de Totonicapan, qui en occupe la partie orientale, et celui de Guéguéténango, qui se trouve à l'ouest.

1°. *San Miguel Totonicapan*, capitale de la province et résidence de l'alcade-major, est située à cinq lieues de Quézalténango, à onze de Solola, et à trente-huit de Guatémala. Cette ville portait autrefois le nom de *Chéméquéna*, qui signifie *sur les eaux chaudes*, parce qu'il existe des sources thermales dans le voisinage; sa population se compose de 454 *Ladinos*, de 578 *Caciques* et de 5,817 *Masegualcs*, ou Indiens plébéiens. On compte au nombre de ses habitants plusieurs descendants des Caciques de Tlascala, qui s'y rendirent avec D. Pédro de Alvarado.

2°. *Guéguéténango* renferme une population de 800 Indiens et de 500 *Ladinos*. Elle est située à vingt lieues de Totonicapan, et à cinquante-huit de Guatémala.

3°. *Chiantla*, à une lieue de la précédente, contient 280 Indiens, 400 *Ladinos* et quelques Espagnols.

4°. *Santo-Domingo Sacapulas* est un village situé sur le bord de la grande rivière du même nom, et habité par 1,792 Indiens. Les dominicains commencèrent à y prêcher l'évangile en 1537, et y fondèrent un couvent en 1554.

5°. *Concepcion Guéguéténango*, à vingt lieues de Totonicapan, et à cinquante-huit de Guatémala, renferme 800 Indiens et 500 *Ladinos*.

Le district de Totonicapan compte deux hameaux de *Ladinos*, et sept villages indiens, dont six très-peuplés. Le principal a près de 7,000 habitants; celui de *San-Francisco el alto*, 5,300; *San Christoval*; 3,580; *San-Andres Xecul*, 1,200; *Momosténango*, 5,420; *Santa-Maria Chiquimula*, 6,000. Le district de Guéguéténango renferme quarante-huit villages et huit cures.

Population de la province, 58,200 habitants, savoir: 2,750 *Ladinos* et 55,450 Indiens.

La province de *Chiquimula* est bornée à l'O. par celle de

(1) *D. Fran. de Fuentès* a publié une description de cette ville

la Vera-Paz, à l'E. par la Comayagua, au S. par celles d'Escuintla, de Sacatépèques et Zonzonate, et au N. par les deux districts de Zacapa ou Acasaguastlan, et Chiquimula.

1°. *Chiquimula de la Sierra*, capitale de la province, située à cinquante lieues de Guatémala, par lat. N. 14° 20' et 287° 30' de long. O. Population, 2,000 Indiens, non compris 295 Espagnols et 589 *Ladinos*.

2°. *Santiago Esquipulas*, situé par lat. N. 14°, long. O. 287° 30'. Près de cette ville s'élève le célèbre sanctuaire *del Senor de Esquipulas*, le plus beau temple du royaume. Le crucifix qu'on y voit fut confectionné à Guatémala, en 1595, par Quirio Cataño. Le 15 janvier, jour où cette image fesait ses miracles, on y trouvait ordinairement rassemblées plus de 80,000 âmes.

La province de Chiquimula compte trente petites villes et villages, douze cures et 52,423 habitants.

Le *Golfo Dulce*, ou lac d'Eau-Douce, dans cette province, fut fortifié, en 1647, par ordre du président D. Diego de Avendano, et une garnison fut établie dans le château de *San Felipe* en 1655. Non loin de l'embouchure du Rio del Golfo, se trouve le bras de mer, nommé *Puerto de Santo Tomas de Castilla*, découvert le 7 mars 1604, par le président D. Alonso Criado de Castilla.

La province de la *Véra-Paz*, baignée par la mer du Nord, est bornée par la province de Yucatan, à l'E. par celle de Chiquimula et le lac Dulce, au S. par les provinces de Totonicapan et de Solola, et à l'O. par celle de Chiapa. Elle a cent vingt milles environ de longueur, soixante-quinze dans sa plus grande largeur, et est entrecoupée de hautes montagnes, d'épaisses forêts et de nombreuses rivières.

1°. La ville impériale de *Santo-Domingo Coban*, capitale de la province, est située sur les bords du Rio-Coban, à quarante milles environ de son embouchure dans le lac Dulce, à six cents milles S.-E. de Mexico, et à cinquante lieues de Guatémala, par latit. N. 286° 30', long. O. 92° 14'. L'évêque de Véra-Paz y fesait autrefois sa résidence. Population, 12,000 habitants.

2°. La *Nuéva Sévilla*, fondée en 1544, par des Espagnols du Yucatan, dans une plaine à trois lieues de las Bodégas del Golfo, sur le Rio-Polochic, fut dépeuplée en 1549, en vertu d'un décret, daté de deux années auparavant, à cause des maladies pestilentielles qui y régnaient.

Un décret rendu le 24 juin 1698, prescrivit l'établissement d'une garnison dans l'île de *Péten*, dans le lac du même nom. Le gouverneur y réside. C'était autrefois le séjour de *Canek*, roi des Indiens *Itzaex*.

Le district de Péten était autrefois occupé par différentes tribus indiennes, dont il ne reste que 2,555 individus, qui habitent dans sept villages.

La province de Véra-Paz ne renferme qu'une ville, treize villages, trois hameaux et 49,583 habitants.

Le gouvernement ecclésiastique en fut d'abord confié à l'évêque de Guatémala; en 1538, il passa à celui de Chiapa, et en 1559, on créa un diocèse qui fut réuni à celui de Guatémala, en 1607.

La province d'*Escuintla* est bornée au N. par celles de Solola, de Chimalténango et de Sacatépèques; à l'E. et au N.-E. par celles de Zonzonate et de Chiquimula, au S. par la mer Pacifique, à l'O. par la province de Suchiltépéques. Elle a plus de quatre-vingts lieues de longueur de l'E. à l'O., et trente-neuf de largeur du N. au S. Elle est divisée en deux parties : celle de l'O. s'appelle *Escuintla*, et celle de l'E., *Guazacapan*.

1°. *Nuestra sénora de la Concepcion Escuintla*, située dans la première partie, par lat. N. 14° 15', long. O. 286°, à dix-sept lieues de Guatémala. Pop., 2,000 Indiens, le même nombre de *Ladinos*, et quelques familles espagnoles.

2°. *Masagua*, village à trois lieues de la Concepcion.

3°. *Guazacapan*, ville du district du même nom, sur le bord de la mer. Elle était autrefois la résidence de l'alcade-major du même nom. Pop., 1,720 Indiens, 18 Espagnols, et 346 *Ladinos*.

4°. *Santa Cruz Chiquimulilla*, à deux lieues de la précédente, renferme une population de 6,144 Indiens, de 1,108 *Ladinos*, et plusieurs familles espagnoles.

La province d'Escuintla compte vingt-trois villages Indiens, onze *Ladinos* et 24,978 habitants.

La province de *Zonzonate* (1), située sur la mer Pacifique, est bornée au N. par celles de San Salvador et de Chiquimula, à l'E. par celle de San Salvador, au S. par la mer Pacifique, et à l'O. par la province d'Escuintla. Elle n'a que dix-huit lieues de long de l'E. à l'O., sur treize de large du N. au S.

Les villes et villages sont :

1°. *Villa de la Santissima Trinidad de Zonzonate*, capitale de la province, située sur les bords du Rio-Grande, à quarante-cinq lieues de Guatémala, par lat. 13° 35', et 90° 26' de long. O. Elle renferme une église, quatre couvents, et 441 Espagnols, 2,795 *Ladinos* et 185 Indiens.

2°. *Acajutla*, située à quatre lieues de Zonzonate, est un port dans lequel relâchent les navires venant du Pérou. Il fut découvert en 1534, par Pédro de Alvarado. Le gouvernement, voulant encourager la navigation dans la mer du sud, accorda, par un acte du 5 février 1802, l'autorisation de construire une ville près de ce port. Don Juan Batista Irisarry fut chargé d'en activer les travaux.

3°. *Aguachapa*, village très-commerçant, qui renferme une population de 2,500 Indiens, de 1,283 *Mulâtres*, et de 641 Espagnols.

4°. *Izalco*, village de 6,000 habitants.

La province de Zonzonate compte une ville, vingt-un villages, huit cures, et 24,684 habitants.

La province de *Suchiltépèques* confine à l'O. à celle de Soconusco, à l'E. à la province d'Escuintla, au N. à celle de Quézaltenango, et au N.-E. à celle de Solola. Elle s'étend l'espace de trente-deux lieues le long de l'Océan Pacifique, et elle en a vingt-deux de large jusqu'aux montagnes.

1°. *San Bartolomé Mazaténango*, sa capitale, résidence de l'alcade-major, est située par lat. N. 14° 20', et 285° 20' de long., à quarante lieues de Guatémala. Population, 2,151 habitants.

2°. *San Lorenzo el Réal*, village situé à la distance d'une lieue de Mazaténango, et célèbre par l'affluence de pélerins qui s'y rendent pour adorer une image de la Dame de la Candélaria.

3°. *San Antonio Suchiltépèques*, ancienne capitale de la province, réduite aujourd'hui à la condition d'un petit village.

4°. *Cuyoténango*, village moderne.

5°. *Zamayaque*, ville située près des montagnes.

6°. *San Antonio Rétaluleuh*; et 7°. *Santa Catarina Sacatépèques*, sont deux villages très-commerçants, séparés

(1) Ce mot est une corruption de *tzontlall*, qui signifie, dans la langue mexicaine, quatre cents sources. Elle fut ainsi appelée du grand nombre de sources du Rio-Grande.

l'un de l'autre par une rue. Le premier renferme 1,577 habitants, et le second 184. Il y a 32 Espagnols et 826 *Ladinos*.

Tous les villages de cette province, au nombre de seize, se trouvent sur une étendue de pays d'environ douze lieues. Population, 15,000 habitants.

La province de *San Salvador*, ou de *Cuscatlan*, nommée dans la langue du pays *Tierra de Preseas*, ou Terre des Richesses ou des Bijoux, est bornée à l'O. par celle de Zonzonate, à l'E. et au N. par celle de Comayagua, au N.-O. par celle de Chiquimula, et au S. par l'Océan Pacifique. Elle a cinquante lieues de long sur trente de large.

Elle est divisée en quatre districts, savoir: 1°. *Santa Anna*, 2°. *San Salvador*, 3°. *San Vicente*, 4°. *San Miguel*.

1°. La ville de *San Salvador*, capitale de la province, est située par lat. N. 13° 36', et long. O. 288°, à soixante lieues E.-S.-E. de Guatémala. L'empereur Charles V lui accorda les honneurs et le titre de cité, par des lettres-patentes du 27 septembre 1545. Elle renferme trois couvents, qui sont celui des Dominicains, fondé en 1551; celui des Franciscains, en 1574, et celui de la Merced, en 1623. Population, 12,059 habitants, dont 10,860 *Ladinos*, 614 Espagnols et 585 Indiens.

2°. *Santa Ana Grande*, capitale du district de Santa Ana, à quarante-cinq lieues de la précédente, est habitée par 338 Espagnols, 3,417 *Ladinos*, et 2,245 Indiens.

3°. La ville de *San Vicente de Austria*, ou *Lorenzana*, fut fondée en 1638, par don Alvaro de Quiñones Osorio, président de l'audience royale: en récompense de ce service, le roi lui accorda le titre de marquis de Lorenzana. Elle s'élève sur la pente d'une montagne, par lat. N. 13°, à soixante-quatorze lieues de Guatémala, entre San Salvador et San Miguel, à quatorze lieues E. de la première, et vingt-trois O. de la seconde. Sa population se compose de 578 familles, dont 218 individus sont Espagnols, et 3,869 *Pardos*.

4°. La ville de *Sacatécoluca*, située au pied du volcan de San Vicente, renferme 209 Espagnols, 3,087 *Mulâtres* et 1,592 Indiens.

5°. *San Miguel* est situé dans le district du même nom, qui s'appelait autrefois *Chaparastique*, à douze lieues de la mer du sud, à trente-sept de San Salvador, et à quatre-vingt-dix-sept de Guatémala, par lat. N. 12° 50', et long. O. 289°. Elle fut fondée en 1530 par Luiz de Moscoso, par ordre de Pédro de Alvarado, et reçut le titre de ville en 1599. Elle renferme une église, deux couvents, et 5,539 habitants, dont 239 Espagnols et 5,300 *Mulâtres*.

6°. *San Pédro Metapas*; population, 4,000 habitants, dont 400 Indiens.

7°. Le port de *Jiquilisco*, situé à six lieues E. de la barre du Rio de Lempa, est, dit-on, la célèbre baie de Fonseca, découverte en 1522, par Gil Gonzalez Davila.

8°. *Conchagua*, autre port ou baie, praticable pour les plus gros navires.

9°. *San Juan Chinaméca*; population, 2,400 habitants, la plupart *Ladinos*.

10°. *Estanzuélas*, petit village habité par des *Ladinos* et des mulâtres.

11°. *Apastépèque*, village situé à une lieue de San Vicente.

12°. Les villages d'*Istépèque* et de *Tépétitan*, près desquels on recueille d'excellent tabac.

La province de San Salvador renferme plusieurs vallées, deux cités, quatre villes, cent vingt-un villages, et 137,270 Espagnols et gens de couleur.

On compte dans le district de Santa Ana, six cures, dix-neuf villages, et 11,000 hab.; dans celui de San Salvador, la capitale, cinquante autres villes et villages, onze cures, et 68,600 hab.; San Vicente, une ville, deux villages, et 20,310 habitants; San Miguel, la cité, les villes de *San Alexis* et de *Chapeltique*, quarante villages, sept cures, et 35,000 habitants.

La province de *Nicaragua* est bornée au N. par le Honduras et le Tologalpa; à l'E. par la mer Atlantique; à l'O. par le district de Tégucigalpa; au midi par la province de Costa Rica et la mer Pacifique. Elle a quatre-vingt-cinq lieues de longueur de l'E. à l'O., et soixante-quinze du N. au S.

Léon, capitale du district, de la province et de l'évêché de Nicaragua, est située à huit lieues du lac de Managua, à quatre de la mer du sud, et à cent quatre-vingt-trois de Guatémala, par lat. N. 12° 20', long. O. 291°. Elle fut fondée en 1523, par Francisco Fernandez de Cordova, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Vieux-Léon. L'église fut érigée en cathédrale par Paul III, en 1531; et le couvent des Franciscains fut fondé par le premier évêque, don Fr. Pédro de Zuniga, en 1579. Le collége Tridentino de San Ramon, le fut par don Fr. Andres de las Navas, vers l'année 1675. On y enseigne la grammaire, la morale, la théologie, la philosophie, la médecine, et le droit civil et ecclésiastique. Le roi d'Espagne, par un décret du 18 août 1806, accorda à ce collége la permission de donner les premiers degrés. La population de Léon est de 7,571 habitants, savoir: 5,740 *Mulâtres*, 1,061 Espagnols, 626 métis, et 144 Indiens.

2°. La ville de *Granada* s'élève sur les bords du lac de Nicaragua, qui a reçu, pour cette raison, le nom de *Laguna de Granada*. Elle fut aussi fondée par Fr. Fernandez de Cordova, en 1523, et est située par lat. N. 11° 30', et long. O. 291° 25', à trente lieues S.-E. de Léon, et à deux cent seize E.-S.-E. de Guatémala. Elle compte 863 Espagnols et créoles, 910 métis, 4,765 *Mulâtres*, et 1,695 Indiens.

3°. La ville de la *Nuéva Ségovia*, située par lat. N. 13°, et par long. O. 291°, à trente lieues au N. de Grenade, fut fondée par Pédrarias Davila. Elle a été pillée plusieurs fois par les Indiens *Moscos*, auxiliaires des pirates anglais. Les cortès de Cadix accordèrent à cette ville, par un décret du 8 décembre 1812, le titre de *mui noble y leal* (très-noble et loyale). Pop. 151 Espagnols, et 453 *Mulâtres*.

4°. *Realéjo*, ou *Cardon*, port situé à neuf lieues de la mer, par le 12° 25' de latitude, et le 290° 40' de long. O, à quatre lieues de la côte de Léon, dans une baie assez grande pour contenir mille gros navires.

5°. *Viéjo*, ville située près de Réaléjo, renferme 2,968 habitants, dont 59 Espagnols.

6°. *Nicoya*, ville située près du golfe du même nom, sur la mer Pacifique, par lat. N. 10° 42', et long. O. 292° 25', à deux cent trente lieues de Guatémala.

7°. *Nicaragua*, ville située à douze lieues sud de Granada, et qui donne son nom à la province.

8°. *Masaya*, grand village de 6,000 habitants, dont 83 Espagnols.

La province de Nicaragua renferme cinq districts, savoir: 1°. celui de *Léon*, qui contient les cités de Léon, de Granada et de Nuéva Ségovia; les villes de Nicaragua, d'Estete, d'Acoyapa et de Villa-Nueva, vingt-huit villages, vingt-trois cures, et une population de 68,930 habitants; 2°. *Réaléjo*, qui compte une ville, trois villages, et 6,210 habitants; 3°. *Subtiava*, cinq villages et trois cures; 4°. *Matagalpa*, douze villages, trois cures, et 20,000 habitants; 5°. *Nicoya*, un village, et 3,000 habitants.

La province de *Chiapa*, ou de *Ciudad-Réal*, la plus oc-

cidentale de l'Océan Pacifique, est située entre les 14° 40' et 17° 30' de lat. N., et les 282° et 284° 30' de long. O. Elle est bornée au N. par celle de Tabasco, au N.-E. par le Yucatan, à l'E. par les provinces de Totonicapan, et de Suchiltépèques, au S. par l'Océan Pacifique, et à l'O. par la province d'Oaxaca. Elle a environ 255 milles de longueur de l'E. à l'O. sur 90 à 300 de largeur.

A l'arrivée des Espagnols, cette province se divisait en cinq districts, savoir: 1°. *Chiapa*, 2°. *los Llanos* (les Plaines), 3°. les *Tzendales*, 4°. les *Zoques*, et 5°. *Soconusco*.

Les Espagnols en firent le gouvernement de *Soconusco*, qu'ils divisèrent en deux districts, en 1764; ils formèrent l'*alcadia major de Tuxtla*, des districts de Chiapa et de Toques. En 1790, ils en firent l'intendance de Chiapa, et les trois autres districts furent placés sous la juridiction d'un intendant qui résidait à Ciudad-Réal, et qui avait un sous-délégué à Tuxtla, un autre à Soconusco, et un troisième à Comitan.

1°. La ville de *Ciudad-Réal* est située dans une belle plaine environnée de montagnes, à égale distance de l'Océan Pacifique et du golfe du Mexique, à cent trente lieues N.-O. de Guatémala, par lat. N. 16° 35', long. O. 283° 30'. Elle fut d'adord appelée *Villa-Réal*, après *Villa Viciosa*, ensuite *Villa de San Christoval de los Llanos*, et enfin *Ciudad-Réal*, par un décret de Charles V, du 7 juillet 1536, qui lui accorda les honneurs d'une cité. L'église épiscopale fut érigée en 1538, par ordre de Paul III, qui en nomma évêque le licencié dom Juan Arteaga, religieux de l'ordre de Saint-Jacques. On y fonda, en 1537, le couvent de Nuestra Senora de la Merced; en 1545, celui de Santo Domingo; et en 1575, ceux de San Francisco; de San Juan de Dios, ou des Frères de charité. Juarros en évalue la population à 3,333 habitants, non compris 500 Indiens qui habitent les *Barrios*.

2°. La ville de *Chiapa de Indios* fut fondée en 1527, par Diégo Mazariégos, dans une vallée près de Rio Tabasco, à 36 milles N.-O. de Ciudad-Réal. Pop. 1,568 habitants.

3°. La ville de *San Fernando de Guadalupe*, sur les bords du Rio Tulija, à neuf lieues de Tumbala, fut établie, en 1794, par l'intendant Agustin de las Cuentas Zayas, pour ouvrir une communication avec Campêche, la Laguna de Terminos, le Présidio del Carmen, et autres lieux circonvoisins. Pop. 200 Indiens, et quelques familles espagnoles et mulâtres.

4°. Le village de *Santo Domingo Sinacantan* appartenait autrefois aux Mexicains. C'est de là qu'ils dirigeaient leurs attaques contre les Chapanécos. Pop. 2,000 habitants.

5°. Le village de *San Juan Chamula* renferme plus de 6,000 habitants.

6°. Le village de *Bartolomé de los Llanos*; sa population, y compris celle des environs, est de 7,410 habitants.

7°. Le village de *Santo Domingo Comitan* est célèbre par son commerce. Pop. 6,815 hab., y compris les faubourgs.

8°. *Jacinto Ocosingo*, chef-lieu de la province de Tzendales. Pop. 3,000 habitants.

9°. *Santo Domingo Palenque*, village de la province de Tzendales.

10. *Tecpatlan*, capitale de la province de Zoques. Population, 2,290 habitants.

11°. *Santo Domingo Escuintla*, dans le district de Soconusco. Les cocotiers et autres arbres des environs de cette ville, ayant été détruits par une tempête, en 1794, le gouvernement transféra sa résidence à Tapachula, village commerçant de 2,000 âmes.

12°. *Tuxtla*, principal village du district du même nom, situé à dix-huit lieues de Ciudad-Réal, et à cent quarante de Guatémala. Pop. 4,280 hab., la plupart Indiens.

La province de Chiapa renferme une cité, une ville, cent neuf villages, trente-huit cures, et 69,253 habitants, savoir: le Partido, ou district de Ciudad-Réal, une cité, une ville, cinquante-six villages, vingt cures, et 40,277 hab.; Tuxtla, trente-trois villages, treize cures, et 19,898 hab.; Soconusco, vingt villages, cinq cures, et 9,078 hab.

La province de *Honduras*, ou de *Comayagua*, est bornée à l'O. par celle de Chiquimula, au S. par celle de San Salvador, au S.-E. et à l'E. par celle de Nicaragua, et au N. par le golfe de Honduras. Elle a 390 milles de long de l'E. à l'O., et 150 de large du N. au S. Elle se divise en deux parties, savoir: celle de *Comayagua*, qui comprend toute la partie occidentale, et celle de *Teguicigalpa*, la partie orientale.

Le territoire de *Mosquito* (1) s'étend depuis la pointe de Castille, ou cap de Honduras, jusqu'à la rivière de San Juan, distance de 182 milles en suivant les sinuosités de la côte. Il est borné au N. par la mer de Honduras, au S. par la rivière de San Juan, à l'E. par la mer des Caraïbes et la baie de Guatémala, et à l'O. par les provinces de Honduras et de Nicaragua. Sa plus grande longueur du N. au S. est évaluée à 340 milles, sa largeur à 235, et sa superficie à 70,000 milles carrés environ. Si l'on y ajoute le district de *Talamancas*, réclamé par le roi des Mosquitos, et qui comprend une étendue de 4,200 milles carrés, le territoire aurait une étendue de 74,200 milles carrés (2).

La baie ou golfe de Honduras est remplie d'îles, dont les plus considérables sont:

1°. *Roatan*, à dix-huit lieues de la côte de Honduras, au N.-O. du port de Truxillo. Sa pointe orientale est par lat. 16° N. Elle a de quarante-cinq à cinquante milles de long sur six à dix de large.

2°. Celle de *Santa Catalina*, et de la *Vieille-Providence*, qui ont chacune sept lieues de circuit.

Cette dernière, située par lat. N. 13° 26', appartenait autrefois aux comtes de Warwick. La possession en fut garantie à l'Angleterre par le 8°. article du traité américain de 1670; mais ensuite elle tomba au pouvoir de l'Espagne.

3°. L'île de *Guanaja*, nommée aussi *Bonuca*, située à vingt lieues de la rivière Noire, a environ soixante lieues de circonférence.

L'île de *San Andres* renferme 300 blancs et gens de couleur, et de 1,000 à 1,200 esclaves.

Les îles de *Manglares*, en anglais, *Corn-Islands*, situées à cinquante lieues de Sandy-Bay, sont habitées par plusieurs familles anglaises, formant environ une centaine de personnes (3).

Les villes et villages sont:

1°. *Nueva Valladolid*, ou *Comayagua*, capitale de la province de Honduras, située par lat. N. 13° 50' de lat. N. et 88° 19' de long. O., dans une plaine, à quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui est arrosée par une rivière qui va se jeter dans l'Atlantique, à cent quarante-quatre lieues de Guatémala. Elle fut fondée en 1540, par le capitaine Alonso de Cacérès, et érigée en cité le 20 décembre 1557. En 1561, le siége épiscopal de Honduras y fut transféré de Truxillo; et en 1602, le roi y

(1) Ainsi nommé d'un groupe de petites îles situées près de la côte.

(2) *Sketch of the Mosquito Shore, by captain Strangeway*; Edinburgh, 1822.

(3) *Strangeways' Sketch of the Mosquito Shore; article Islands.*

autorisa, par un décret, la fondation de trois couvents (1).

2°. *Truxillo*, situé sur un terrain élevé, entre les embouchures des Rios Negro et Cristales, par lat. N. 15° 20', long. O. 291° 40', à une lieue de la baie de Honduras, à quatre-vingt-quinze de Comayagua, et à deux cent trente-neuf de Guatémala. Elle fut fondée en 1524, par Francisco de las Casas; et en 1539, son église fut érigée en cathédrale par Paul III. Cette ville fut pillée en 1576, par les équipages de deux navires anglais, le *Ragged Staff* et le *Bear*, commandés par Andrew Barker (2). Les Anglais l'attaquèrent de nouveau, mais sans succès, en 1596, avec des forces commandées par Antoine Shirley et Guillaume Parker. En 1643, les Hollandais s'emparèrent du château ou fort qui montait dix-sept canons. Le feu s'étant déclaré dans la ville, plus des deux tiers furent réduits en cendres. En 1589, on y fonda un couvent de Franciscains. En 1789, le roi d'Espagne donna ordre d'agrandir la ville et d'en fortifier le port. Trois navires anglais l'attaquèrent en 1797, mais furent repoussés avec perte de onze tués et de neuf prisonniers. La population de Truxillo se compose de 80 à 100 Espagnols et de 300 noirs. Il y a un commandant militaire, et un détachement de troupes.

3°. *Gracias a Dios*, ville située dans une vallée au pied d'une montagne, sous le 14° de lat. N. et le 288° 30' de long. O., à trente-huit lieues de Comayagua, et à cent six de Guatémala, fut fondée en 1536, par le capitaine Juan Chaves. En 1544, elle devint le siége de l'audience royale de Guatémala et de Nicaragua. Cette colonie fut constamment inquiétée par les Indiens, qui, ayant éprouvé de mauvais traitements de la part des Espagnols, s'abstinrent de cohabiter avec leurs femmes, durant deux années, de crainte qu'elles ne leur rapportassent des enfants destinés à devenir esclaves.

4°. *Téguçigalpa*, chef-lieu du district du même nom, à vingt-cinq lieues de Comayagua, et à cent quarante-huit de Guatémala. Elle possède deux couvents et deux oratoires.

5°. *Xérez de la Frontera*, ville située dans la vallée de Cholutéca, par lat. N. 12° 50', long. O. 290°.

6°. *San Fernando de Omoa*, fort construit près du port du même nom, en vertu d'un décret du 30 août 1740, pour la défense de Comayagua, et servir de protection aux *guarda costas*. Le lieutenant-général, don José Vasquez Prégo, en fit commencer la construction en 1752, mais il ne fut achevé qu'en 1775. Les Anglais le prirent en 1780; ils ne le conservèrent toutefois que peu de temps. Ce fort s'élève à dix-sept lieues de San Pédro Zula, à soixante-deux de Comayagua, et à cent une de Guatémala.

7°. *Copan*, ville située dans la célèbre vallée du même nom, était autrefois une ville opulente où le cacique Copan-Calel tenait sa cour.

8°. *San Gil de Buéna Vista*, situé auprès du cap des Trois-Pointes, à l'E. du Golfo Dolce, le premier établissement que les Espagnols aient formé sur la côte de Honduras, en 1523, n'existe plus.

9°. *El Triunfo de la Cruz*, autre ville fondée la même année par Christophe de Olid, et qui n'existe plus.

10°. *San Juan*, ville bâtie par Pedro de Alvarado, en 1536, est également détruite.

11°. *San Pédro Zula*, autre ville fondée par le même officier, la même année, est maintenant en ruines.

(1) Reméal, lib. IV, cap. 13.

(2) Hakluyt, vol. III, p. 528, 529, 530.

12°. *San Jorge Olanchito*, fondée par Alvarado, en 1530, n'a que peu d'habitants.

L'établissement anglais à Honduras, nommé la *Balise*, sur la côte septentrionale, par le 16° de latitude, renferme, suivant le capitaine Henderson, 200 blancs, 500 métis et noirs libres, et 3,000 esclaves. On y a bâti une église et formé huit écoles d'enseignement mutuel. Il est situé à l'embouchure d'un fleuve du même nom, et se compose de deux cents maisons. Cet établissement est régi par un code de lois, rédigées, en 1779, par le capitaine Guillaume Burnaby.

Depuis le 1er. janvier 1806, jusqu'au 30 décembre 1807, quarante navires américains de 5,966 tonneaux ont été expédiés de Honduras, avec cent quarante mille pieds d'acajou, et une grande quantité de bois de teinture (1).

Le district de Comayagua compte quatre-vingt-quatorze villages, vingt-cinq cures, et 59,265 habitants; et celui de Téguçigalpa, deux villes, six villages de *Ladinos*, dix-sept d'Indiens, dix cures, et 34,236 habitants.

La province de *Costa-Rica*, la plus orientale du Guatémala, est improprement appelée, car son territoire, loin d'être fertile, comme son nom semblerait l'indiquer, est au contraire aride et montueux.

Elle est bornée au N. par le Nicaragua, à l'E. par la mer des Caraïbes, au S. par la province de Veragua, et à l'O. par l'Océan Pacifique. Elle s'étend de l'E. à l'O., depuis le Rio del Salto, qui la sépare du Nicaragua, jusqu'au district de Chiriqui, dans le Véragua, l'espace de cent soixante lieues, et a environ soixante lieues de large du N. au S. entre les deux Océans. Elle s'étend le long de la mer Pacifique, depuis la rivière d'Alvarado jusqu'à celle de Boruca, qui borne à l'O. le royaume de Terre-Ferme.

1°. *Santiago de Cartago*, capitale de la province, est située par le 9° 10' de latitude N., et le 259° de longitude O., à quatre cents lieues E. S. E. de Guatémala, et à quatre-vingts de Nicaragua. Cette ville, quoique peu considérable, est une des plus anciennes du royaume, ses armes lui ayant été données le 18 août 1565. Elle fut d'abord établie près du village de Garabito, non loin de la rade de Caldera, ensuite près de la rivière Taras, et enfin dans l'emplacement où elle s'élève actuellement. Pop. 6,026 Métis, 1679 *Mulâtres*, et 632 Européens et Espagnols.

2°. *Villa Nuéva de San José*, située dans une vallée voisine de Cartago, renferme une population de 8,326 habitants, dont 1,976 Espagnols, 5,254 *Métis*, et 1,096 *Mulâtres*.

3°. *Villa Hermosa*. Pop. 3,890 hab., dont 610 Espagnols, 2,396 *Métis*, et 884 *Mulâtres*.

4°. *Villa Viéja*. Pop. 6,657 habitants, dont 1,848 Espagnols, 3,935 *Métis*, et 872 *Pardos*, ou race mêlée.

5°. La ville d'*el Espiritu Santo de Esparza*, près de la rade de Caldéra. Elle fut pillée par un corsaire français en 1670, et les habitants l'abandonnèrent pour se retirer dans l'intérieur.

6°. *Bagases*, ville voisine, éprouva le même sort.

7°. Le fort de *San Fernando*, construit en 1743, pour défendre la rade de Matina, par lat. N. 9° 30', et long. O. 294° 50', a été également abandonné.

La population de la province de Costa-Rica est de 30,000 habitants environ. Elle renferme une cité, trois villes, et dix villages.

Talamanca, district baigné par l'Atlantique, dans la province de Costa-Rica, renferme vingt-six peuplades in-

(1) *Henderson's British Settlement of Honduras*, pag. 34.

diennes, non compris plusieurs nations voisines, telles que les *Changuenes*, qui sont divisés en treize tribus, les *Terrabas*, les *Torresques*, les *Urinamas*, les *Cavécaras*, etc.

Talamanca est borné au S. et à l'O. par la province de Costa-Rica, à l'E. par les districts de Chiriqui et de Véragua, et au N. par la mer.

Volcans. C'est dans la province de Zacatépèque que se trouvent les fameux volcans d'*Agua*, de *Pacaya*, et de *Fuégo* ou de *Feu*.

Le volcan d'Agua ou d'Eau, ainsi appelé parce qu'il ne lance que des colonnes d'eau, est situé au sommet de la plus haute montagne du royaume. Cette dernière est de forme conique et couverte d'arbres toujours verds, qui présentent l'aspect le plus agréable. On aperçoit, de sa partie la plus élevée, les Océans Atlantique et Pacifique. A l'E. est le volcan de Pacaya, et à l'O. celui de Fuégo.

Eruptions du volcan d'eau. Le 11 septembre 1541, il en sortit un torrent d'eau qui renversa presque toutes les maisons de Guatémala, et fit périr un grand nombre d'habitants. (*Remésal*, lib. IV, cap. 6 et 7.)

L'éruption de 1565 ruina la ville de Guatémala et ses environs; il y en eut d'autres, le 14 janvier 1577, le 23 décembre 1586, en 1607, en 1615; une autre qui dura depuis le 18 février 1651 jusqu'au 13 avril suivant, en 1663, 1689, 1717, 1751 et 1773. Cette dernière détruisit de fond en comble la ville de Guatémala, qui ne s'est jamais relevée de ses ruines.

Des éruptions du volcan de Fuégo eurent lieu en 1581, 1586, 1623, 1705, 1710, 1717, 1732 et 1737. A sa base se trouve une source thermale, qui est très-efficace pour la guérison de certaines maladies.

On compte sept éruptions du volcan de Pacaya, savoir: en 1565, 1651, 1664, 1668, 1671, 1677, et en juillet 1775.

Le volcan de *Masaya* est situé près de Puebla de Masaya, dans le district de Léon, province de Nicaragua. Le cratère a de 25 à 30 pas de diamètre; autrefois il vomissait continuellement du feu, dont la clarté était telle qu'on pouvait lire à une lieue de distance, et qu'on l'apercevait à vingt-cinq lieues en mer. Les Espagnols l'appelaient *il infierno de Masaya*, ou enfer de Masaya.

Il existe dans le lac de Nicaragua, une île nommée *Ométep*, qui est peuplée, et au centre de laquelle s'élève une montagne de forme conique d'où il sort fréquemment des flammes et de la fumée.

Le volcan de *Nindiri*, situé à une petite distance du précédent, est célèbre par l'éruption de 1775, qui présentait l'apparence d'une rivière de feu (*rio de fuégo*), et échauffa tellement les terres voisines que tous les bestiaux périrent. Il en fut de même des poissons du lac de Masaya où il se déchargea.

Le volcan de *Tajumulco*, dans la province de Quezalténango, a eu aussi de fréquentes éruptions. Il fournit du soufre aux soldats d'Alvarado, et en produit encore aujourd'hui.

Les autres volcans du Guatémala sont : ceux de *San-Miguel*, de *San-Vicente* et de *San-Salvador*, tous situés dans la province de San-Salvador. Le volcan d'*Izalco*, dans celle de Zonzonate, est connu par ses nombreuses éruptions; celle de 1798 dura plusieurs jours (1).

Première découverte du pays dont se compose aujourd'hui le Guatémala. Christophe Colomb, lors de son quatrième voyage, qui eut lieu en 1502, aborda, le 17 août de cette année, à la *Punta de Casinas*, et l'adelantade, D. Bartolomé son frère, prit possession du pays au nom du roi. Colomb découvrit ensuite successivement les provinces de Honduras, de Costa-Rica et de Véragua. Il cotoya depuis le grand fleuve de Hibuéras jusqu'à Nombre de Dios, l'espace d'environ quinze cent milles (1).

Expédition de Pédro de Alvarado, en 1524. Après la prise de la ville de Mexico par les Espagnols, les habitants de Guatémala, d'Utlatlan, de Chiapa et de Soconusco (peuplades voisines de la mer du Sud), qui avaient envoyé leur soumission à Fernand Cortez par des ambassadeurs chargés de présents, prirent les armes contre ses alliés. Pour les réduire à l'obéissance et s'emparer de ces pays, Cortez fit marcher contre eux *D. Pédro de Alvarado*, qui s'était distingué pendant la conquête de la Nouvelle-Espagne. Ce capitaine avait sous ses ordres quelques nobles Mexicains, trois cents hommes d'infanterie espagnole, cent soixante de cavalerie, et un corps d'auxiliaires d'environ deux mille Mexicains, Tlascaltécas et Cholutéras.

Alvarado partit de Mexico le 6 décembre 1523, passa par les provinces de Técoantépec et de Soconusco, pacifia par la douceur plusieurs peuplades qui s'étaient révoltées; réduisit par la force et rendit esclaves celles qui opposèrent de la résistance. Le 24 février 1524, il arriva sur le territoire des Quichés, qui lui livrèrent plusieurs combats fort opiniâtres. A Zépatullan, il éprouva de la part de la peuplade ainsi nommée, une vive résistance. Il eut des Castillans et des chevaux de blessés, et un grand nombre d'Indiens furent tués de part et d'autre. Continuant ensuite sa marche, Alvarado arriva au bout de trois jours dans la province d'Utlatlan, où il battit un corps de quatre mille Indiens. Peu après, il se vit assailli par trente mille autres, qu'il repoussa également. Ces derniers s'étant ralliés sur la pente d'une montagne, voulurent l'attaquer de nouveau; mais ils furent vaincus, et éprouvèrent une perte considérable. Il y eut plusieurs Castillans de tués et de blessés, ainsi que quelques chevaux. Un troisième combat coûta encore la vie à quelques Espagnols. A la suite de ces succès, le vainqueur entra dans la ville de *Quazalténalco* qu'il trouva déserte. Les guerriers de cette peuplade, qui survécurent, ayant demandé à se soumettre à l'autorité de l'Empereur, Alvarado croyant à la sincérité de leurs intentions, résolut d'aller en personne à Utlatlan pour y signer la paix. Cependant six jours après son entrée dans Quazalténalco, une nouvelle armée se présenta pour l'attaquer. Il n'avait à lui opposer que deux cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie et un escadron de Mexicains. Ayant donné dans une embuscade, il s'en tira avec une perte de quelques hommes, et battit complètement ses ennemis. Toutefois les vaincus ne perdirent point courage, et réunirent encore des forces imposantes. Alvarado, voulant mettre fin à la guerre qui traînait en longueur, fit brûler vifs plusieurs seigneurs tombés entre ses mains, et menaça de livrer aux flammes la ville de Guatémala. Les habitants effrayés lui envoyèrent quatre mille hommes, à l'aide desquels il chassa les ennemis de leur territoire. Ils demandèrent ensuite pardon, et accusèrent les seigneurs qui avaient été brûlés d'être les auteurs de la révolte. Alvarado entra alors dans Guatémala, le 25 avril 1524, et y fut parfaitement reçu (2).

(1) Voyez Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XIV, cap. 33 et 35. *De la horribile y muy espantosa boca que llaman de infierno*, etc. — *De los temblores de tierra, y se dice ser muy ordinarios en estas Indias.*

(1) Voyez l'introduction à la chronologie historique de l'Amérique; découvertes de Colomb.

(2) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 10. Suivant Juarros, il aurait remporté une victoire complète sur ce peuple, le 14 mai. Tom. I, trat. 2, cap. 1.

Ayant appris qu'il y avait à sept lieues de là une ville située sur les bords d'un lac, et dont les habitants étaient en guerre avec ceux de Guatémala, d'Utlatlan et autres, il leur envoya deux messagers qu'ils tuèrent. Il marcha alors contre eux avec cent cinquante fantassins, quatre-vingts cavaliers et un grand nombre de ses alliés, les délogea d'un rocher qui s'élevait dans le lac et où ils se croyaient inattaquables, et les mit dans une déroute complète; après quoi il entra dans leur ville où il ne trouva personne. Là il offrit la paix aux seigneurs des environs, et revint à Guatémala où les habitants des villages voisins du lac accoururent en foule lui porter des présents, et implorer la paix.

Alvarado informé par plusieurs caciques de la nation des Pipels, ennemis des Quichés et des Kachiquels, que les habitants de la province de *Yzquintépec* (1) refusaient le passage de leur territoire aux alliés des Chrétiens, se rendit à leur ville par des sentiers étroits et des bocages touffus, la surprit, y mit le feu, et menaça d'en faire autant à leurs plantations de maïs et de cacao, s'ils ne se soumettaient pas; tous se reconnurent vassaux de l'empereur.

Alvarado y séjourna une semaine; il passa de là dans la province de *Cuctipar*, où l'on parlait un langage différent, et visita ensuite les villes de *Tatixco* et de *Nécendellan*. Il fut attaqué par les habitants de cette dernière, qui lui enlevèrent une partie de son bagage. Ces Indiens portaient tous, en combattant, des sonnettes à la main. Les Espagnols restèrent huit jours dans leur ville sans pouvoir les amener à un accommodement.

Les habitants de *Pazuco* invitèrent Alvarado à visiter leur ville. Le chemin qui y conduisait était hérissé de bâtons pointus, entrelacés les uns avec les autres, et liés avec des herbes vénéneuses. Près des murs de la ville il y avait des quartiers de chien suspendus en signe de guerre. Alvarado essaya d'attirer les habitants en rase campagne et en tua plusieurs.

De là il se dirigea vers *Mopicalanco* et *Cayacatl*, villes situées sur les bords de la mer du Sud, avec deux cent cinquante hommes d'infanterie espagnole, cent de cavalerie et un corps de six mille Guatémalais, Tlascaltécas, Mexicains et Cholutécas. Il en trouva les approches remplies de gens armés, et qui poussèrent l'audace jusqu'à venir tirer les chevaux par la queue pour essayer de les renverser. Ils étaient armés de flèches et de lances d'une longueur démésurée, et couverts de sacs de coton très-dur de trois doigts d'épaisseur. Leurs armes étaient si pesantes qu'ils ne pouvaient ni fuir, ni se relever une fois qu'ils étaient tombés à terre; de sorte que la plupart furent tués dans l'action. Il y eut plusieurs Castillans hors de combat. Alvarado reçut une blessure à la jambe qui le rendit boiteux le reste de ses jours.

Les Espagnols eurent à combattre une autre armée nombreuse d'Indiens qui portaient des lances longues et empoisonnées, mais dont ils triomphèrent facilement.

Après cette affaire, Alvarado alla à *Mautlàn*, et de là à *Léchuàn*, où les habitants de *Cuitlachàn* vinrent lui offrir la paix dans le dessein de le surprendre. Il perdit onze chevaux dans un combat qu'il leur livra. Les Castillans vendirent les prisonniers comme esclaves; mais ils ne purent obtenir aucune condition des autres, après vingt jours d'efforts inutiles pour les amener à la paix.

Dans cette expédition, Alvarado soumit plusieurs provinces, mais fit peu de butin. Son armée avait beaucoup souffert de la faim et de la fatigue pendant une marche de plus de quatre cents lieues; et il revint à Guatémala, le 25 juillet, pour y fonder, suivant les instructions qu'il avait reçues de Cortez, la ville et l'église de *Santiago de Guatémala*. Il distribua les terres et les villages voisins aux conquérants, et Cortez, satisfait de sa conduite, lui envoya deux cents Espagnols, et demanda pour lui, au roi d'Espagne, le gouvernement de ce pays (1). Le 12 août suivant, le conseil enrégistra quatre-vingt-dix-sept individus comme habitants de cette ville.

Le royaume d'Utatlan avait atteint son plus haut degré de gloire sous le règne de Kicab Tanub, qui, ambitieux d'étendre au loin les limites de son empire, fesait une guerre sanglante aux Zutugiles et aux Mames, lors de l'arrivée des Espagnols sur les frontières de la province de Soconusco. *Sinacam*, roi de Guatémala, irrité contre celui de Quiché de ce qu'il avait prêté du secours à un de ses vassaux rebelles, lui refusa son alliance, et se déclara l'ami des *Teules*, ou Espagnols. Le chef des Zutugiles lui retira aussi son appui sous prétexte qu'il était assez fort pour leur résister à lui seul. Le malheureux Kicab, trompé dans son attente et harassé de fatigue, tomba malade et mourut.

Son fils aîné, *Técum-Umam*, qui lui succéda, sortit de sa capitale à la tête de soixante-dix mille hommes, pour arrêter les progrès des Espagnols. A *Chéméquéna* ou *Totonicapan*, il fut joint par quatre-vingt-dix mille autres, sous la conduite de plusieurs chefs qui avaient été tirés de huit places fortes et de dix-huit villages environnans. A Quézalténango, il reçut deux nouveaux renforts; l'un de vingt-quatre mille guerriers aux ordres de dix chefs, et un autre de quarante-six mille. L'armée de Técum-Umam, forte de deux cent trente-deux mille combattants, prit position dans la plaine de *Tzacéaha*, où elle établit son camp, qu'elle fortifia d'un mur en pierres, et d'un fossé profond bordé de pieux empoisonnés. Ce mur était si étendu qu'il comprenait plusieurs montagnes dans son enceinte.

Les Espagnols se rendirent à *Palahunoh* par la province de Soconusco, gravirent la chaîne de montagnes, et s'emparèrent de la place forte et du château de *Xétulul*, avec perte d'un grand nombre d'alliés Tlascaltécans. A leur arrivée sur les bords de la rivière de *Zamala*, ils se virent de nouveau attaqués avec furie par l'ennemi. Ils parvinrent néanmoins à le repousser, passèrent la rivière sur un pont de bois fort étroit, et gagnèrent la chaussée de Xélahuh. L'armée eut alors à gravir des montagnes escarpées (appelées aujourd'hui chaîne *de Santa Maria de Jésus*) par une route difficile que défendait une multitude d'Indiens. Depuis la rivière de Zamala jusqu'à celle d'Olimtépèque, elle livra six combats dans lesquels il périt un si grand nombre d'Indiens que les eaux de cette dernière furent teintes de sang (2). L'ennemi se retira pour aller chercher de nouvelles forces, et revint à la charge avec une furie sans exemple. Trois ou quatre Indiens saisis-

(1) *Escuintépèque*, ou *Escuintla* (Juarros).

(1) *Herréra*, dec. III, lib. V, cap. 8, 9 et 10. — *Vasquez*, tome I, lib. I, cap. 1. — *Rémésal*, lib. I, cap. 2. — *Juarros*, part. II, cap. 14. Ce dernier dit qu'après l'embrâsement d'Escuintla, Alvarado franchit la rivière de Michatoyat sur un pont qu'il y jeta, que le lendemain il s'empara d'un village important et très-peuplé, nommé *Atiquipaque*, après un combat des plus vifs; qu'il entra ensuite à Taxisco, et qu'il éprouva une perte assez considérable avant de pouvoir se rendre maître de *Guazacapan*, capitale du district, dont les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes. Delà il marcha sur *Pazaco* où il se mesura de nouveau avec les Indiens; et ensuite sur la grande ville de *Téxutla*, à quatre lieues de Guazacapan, dont les habitants se soumirent à discrétion.

(2) Depuis cette époque on lui a donné le nom de *Xiquigel*, ou *fleuve de Sang*.

saient la queue de chaque cheval et cherchaient à le renverser avec le cavalier ; mais ils furent enfin battus, et on en fit un horrible carnage.

Après cette victoire, les Espagnols passèrent trois jours dans la plaine (1), et le quatrième ils arrivèrent à la ville de Xélahuh, dont les habitants s'étaient réfugiés sur les montagnes. En peu de temps tous les guerriers du pays environnant se réunirent pour faire une nouvelle attaque contre les Espagnols. Ceux-ci voyant que l'avant-garde ennemie était formée de deux *Xiquipiles*, ou de seize mille hommes, évacuèrent sur-le-champ la ville, et allèrent prendre position dans la plaine. La cavalerie, forte de cent trente-cinq hommes, fut partagée en deux corps, dont l'un fut commandé par *Pédro de Porto-Carréro;* l'autre par *Hernando de Chaves*, et Alvarado se mit à la tête de l'infanterie. Les Indiens s'avancèrent sur deux fortes colonnes dirigées par Tecum-Umam en personne. Le combat fut des plus sanglants ; mais le général indien ayant été percé d'un coup de lance par Alvarado, toute son armée se débanda et s'enfuit dans le plus grand désordre.

Chignaviucélut, qui succéda à son père Técum-Umam, assembla un conseil de guerre dans lequel il fut résolu d'avoir recours au stratagème et à la trahison pour triompher des Espagnols. Dans ce dessein, il fut convenu qu'on ferait la paix avec eux, qu'on leur permettrait de s'avancer tranquillement jusqu'à Utatlan ; mais qu'une fois arrivés dans cette ville, on y mettrait le feu, et qu'on tuerait, dans les défilés, tous ceux qui chercheraient leur salut dans la fuite. Alvarado soupçonna la sincérité de leurs intentions, et fut confirmé dans ses soupçons par les Indiens de Quézalténango. Il demeura donc dans la plaine sous prétexte que ses chevaux aimaient mieux paître en liberté dans les champs. En même temps il fit arrêter et pendre le roi qui était venu dans son camp.

Les Quichés, qui étaient en embuscade dans les défilés, firent une attaque générale contre les Espagnols qui les écrasèrent sous le feu de leur artillerie, et remportèrent une victoire signalée. Malgré cette trahison, Alvarado n'en éleva pas moins au trône *Séquéchul*, l'héritier présomptif de la couronne ; et il donna à *Juan de Léon-Cardona* le commandement des troupes qu'il comptait laisser dans la province.

Alvarado entra de nouveau dans la ville d'Utatlan, où il resta huit jours. Il y reçut une ambassade de *Sinacam*, roi de Guatémala, qui lui envoyait un présent en or, offrait de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne, et de lui donner les troupes dont il aurait besoin pour continuer la guerre. Alvarado accepta son offre, et, se faisant précéder de deux mille Kachiquels qui lui servaient de guides, il continua sa marche par la route de *Itzapa* (2), et entra à Guatémala, accompagné de Sinacam et de sa suite, le 25 juillet 1524, jour de la fête de l'apôtre saint Jacques (3).

Utatlan, capitale des rois de Quiché, était la ville la plus belle et la plus riche du royaume de Guatémala. Elle a porté depuis le nom de *Santa-Cruz del Quiché*.

Xélahuh (*Quézalténango*) qui signifie *soumis au gouvernement de dix*, c'est-à-dire, d'autant de capitaines, qui avaient chacun l'administration d'un *Xiquipel*, ou quartier composé de huit mille maisons, était, après Utatlan, la seconde ville du royaume. Elle renfermait quatre-vingt mille maisons, et, suivant Fuentès, 300,000 habitants. Xélahuh était si bien fortifiée, que, quoique souvent assiégée, elle n'était jamais tombée au pouvoir des ennemis du roi de Quiché. La défaite d'un corps de vingt-quatre mille Quézaltécos qui avaient voulu arrêter la marche des Espagnols, et le bruit de leurs exploits, avaient semé la consternation dans la ville, et la plupart des habitants en étaient sortis pour se retirer dans la forteresse d'*Excanul* (le volcan de Quézalténango), et dans celle de *Cekxak*, qui s'élève sur une montagne voisine. Les Castillans entrèrent dans Xélahuh sans coup férir, et les habitants se rendirent à discrétion.

Chéméquena, autre ville du royaume de Quiché (village de *Totonicapan*), et dont le nom signifie *sur l'eau chaude*, mit sur pied une armée de quatre-vingt-dix mille combattants pour aller secourir Técum-Umam. Elle se soumit aux Espagnols après la bataille de Pinar.

Patinamit, dans le royaume de Kachiquel, signifie *la ville*. On l'appelait aussi *Tecpanguatémala* ou *Maison royale de Guatémala*. Suivant Vasquez (lib. I, c. I) c'était la capitale des rois Kachiquels ; mais Fuentès dit seulement (tome I, lib. III, cap. I, et lib. XV, cap. V) que c'était une grande ville, l'arsenal du royaume ; mais non la résidence des rois, et qu'elle était située sur une hauteur qui dominait Guatémala, le mot *Tecpan* voulant dire au-dessus.

Tecpan Atitlan était aussi une ville distincte, et bâtie sur une éminence relativement à Atitlan.

La ville de *Mixco*, la plus forte place du royaume de Kachiquel, s'élevait sur la cime d'un rocher escarpé, dans la vallée de Xilotépèque. Elle fut originairement fondée par les Indiens Pocomans qui étaient continuellement en guerre avec les Quichés et les Kachiquels. La ville actuelle de Mixco a été fondée par Pédro de Alvarado, à environ neuf lieues de l'emplacement de l'ancienne.

Atitlan, capitale du royaume de *Zutugil*, s'élevait sur les bords d'un lac du même nom ; au milieu d'affreux rochers. Son nom signifie, dans le langage pipil, *Correo de Agua*. Les Quichés l'appelaient *Atziquinixai* ou *nid d'aigle*, parce que les rois portaient une grande plume de cet oiseau, ou de *quézal*, comme on le nomme dans le pays, lorsqu'ils se mettaient en campagne. Les Zutugiles, quoique toujours en guerre avec les Quichés ou les Kachiquels, ne furent jamais soumis par eux. Les Espagnols les réduisirent en 1524.

Province de Nicaragua, ainsi nommée du cacique qui y régnait. En 1516, *Hernan-Ponce* et *Bartolomé-Hurtado*,

(1) Et non pas, comme l'avance Herréra, dans des quartiers à Quézalténango.

(2) Et non pas par les villages situés sur la côte, comme le prétend un auteur moderne (Juarros, tom. II, trat. 4.)

(3) Les historiens du Guatémala ne s'accordent pas sur la ville dans laquelle Alvarado fit son entrée. Antonio Rémésal dit (lib. 1, cap. 2.) que les Espagnols arrivèrent à *Almulunca*, qu'ils jetèrent ensuite les fondations de la ville le jour de la fête de St.-Jacques ; mais il ne parle nullement de la capitale du royaume de Kachiquel ou de Guatémaltéca. — *Francisco Vasquez* (lib. I, cap. 10-14.) est d'accord avec Rémésal au sujet de la fondation de la capitale à Almulunca ; mais il rapporte différemment l'arrivée des Espagnols. D'Utatlan, dit-il, capitale des Quichés, Alvarado se rendit à celle des Kachiquels, où il fut bien reçu par le roi *Apotzotzil*, (Il est appelé Sinacam dans les livres du Cabildo.) ; il en partit ensuite pour entreprendre la conquête *d'Atitan*, et s'avança le long du Grand-Océan jusqu'à Almolonga, où il fonda la ville de Guatémala. Le prince indien, dans la capitale duquel Alvarado s'était arrêté quelques jours pour faire reposer ses troupes, tenait sa cour à *Tecpanguatémala*, ville principale du royaume de Kachiquel, que les naturels appellent *Patinamit*, ou *la première ville du royaume*, et *Tecpanguatémala*, *maison royale de Guatémala*. — Le récit de *Francisco de Fuentes y Guzman*. (tom. I, lib. 3, cap. I), diffère de celui des deux auteurs précédens. Il prétend que la ville de Guatémala, résidence des rois Kachiquels, était située sur l'emplacement de *San-Miguel-Tzacualpa*, ou la vieille ville de Guatémala. (Voyez *Juarros*.)

officiers aux ordres de *Pedrarias Davila*, gouverneur de Darien, reconnurent le golfe de *Chira*, qui fut d'abord appelé *San-Lucar* et ensuite *Nicoya*, mais ils n'y abordèrent pas.

La province de Nicaragua fut découverte par Gil Gonzalès Davila en 1522. Il fit construire quatre navires à l'île de *Tararéqui*, dans la baie de San-Miguel, auprès de Panama, et ayant mis à la voile, le 21 janvier 1522, avec le pilote *Andrès Nino*, il cotoya vers l'O. l'espace de cent lieues. Obligé de prendre terre pour radouber ses navires, il laissa à son pilote le soin de cette opération, et s'avança dans l'intérieur du pays avec une centaine de fantassins et quatre cavaliers. Il arriva dans les états du cacique *Nicoya*, qui consentit à recevoir le baptême, ainsi que ses sujets au nombre de six mille. Après cette cérémonie, Davila échangea avec ces Indiens quelques objets de peu de valeur contre six idoles en or, d'une palme de hauteur et quatorze mille pièces de huit, du même métal, à treize carats. Un autre cacique, nommé *Nicaragua*, qui habitait à cinquante lieues de là, croyant que les Espagnols étaient descendus des nues, fit aussi sa soumission, et devint chrétien avec neuf mille de ses sujets Il donna aux Espagnols vingt-cinq mille pièces de huit, des vêtements et quantité de plumes. Le 17 avril, Davila, attaqué par trois à quatre mille Indiens, portant des casques et des boucliers, couverts de toile de coton piqué, et armés d'arcs, de flèches, de dards et d'épées, se retira vers la mer, après un combat opiniâtre dans lequel sept Castillans furent blessés. Il rencontra dans la baie de Saint-Vincent le pilote Nino, qui avait cotoyé, l'espace de trois cent cinquante lieues, un pays jusqu'alors inconnu.

Davila longea ensuite la côte depuis le *Cabo-Blanco* jusqu'à *Chorotéga*, et reconnut les baies du golfe de *Papagayos*, de *Nicaragua*, de la *Posesion*, et la baie de *Fonséca*, qu'il nomma ainsi en l'honneur de *Juan Rodriguès de Fonséca*, évêque de Burgos et président du conseil des Indes; il découvrit aussi une île de cette baie à laquelle il donna le nom de *Pétronila*, qui était celui d'une de ses nièces.

Le pilote Nino avait parcouru près de six cent cinquante lieues depuis l'île de Tararéqui jusqu'au 17° et demi de latitude N., cherchant un passage par lequel il pût pénétrer dans la mer du Nord, et arriver aux îles des Épiceries ou îles Moluques sans rencontrer les Portugais. Davila se rendit par le port de Nicoya au grand lac de Nicaragua, qui a environ cent cinquante lieues de circonférence. Il reconnut que ce lac, dont l'extrémité méridionale n'était qu'à trois ou quatre lieues de la mer du Sud, communiquait avec celle du Nord qui en était à plus de cent lieues, et que ses eaux avaient un flux et un reflux comme l'Océan.

Après avoir parcouru la côte et l'intérieur du pays sur une étendue de deux cent vingt-quatre lieues, et baptisé trente-deux mille deux cent soixante-quatre individus, Davila retourna à Panama. Il rapporta de ce voyage cent douze mille cinq cent vingt-quatre pièces de huit et la valeur de cent quarante pièces de huit en perles. Vers la fin de l'année 1522, il se rendit à Hispaniola.

On nomma cette province le *Paradis de Mahomet*, à cause de l'abondance et de la tranquillité qui y régnaient (1).

D'autres provinces s'étant aussi révoltées dans le voisinage de la ville del Espiritu Santo, Cortez y envoya *Diégo de Godoy* avec une centaine d'homme d'infanterie, trente cavaliers, deux pièces de canon, et un parti d'Indiens confédérés. Ce capitaine quitta Mexico le 8 décembre 1523, et ne tarda pas à arriver devant *Chamolla*, capitale de la province. Cette ville était ceinte d'une muraille de dix-huit pieds de hauteur. Il y entra après un siége de deux jours. Cependant, comme les habitants des nombreux villages de cette province ne cessaient de l'inquiéter, il en partit, le 6 avril 1524, pour *Canacantean*, où il apprit que *François de Médina* avait excité un soulèvement. Il l'arrêta et l'envoya à Cortez. Il parcourut ensuite le pays en divers sens, et y rétablit la paix (1).

En 1524, il arriva au Mexique douze religieux sous la conduite du père *Martin de Valence*. Ils furent suivis, en 1526, de plusieurs missionnaires dominicains, sous celle de *Thomas Ortèz*; et en 1533, de religieux de Saint-Augustin, dont le supérieur était François de la Croix (2).

Vers ce temps, plusieurs peuplades des provinces de *Zapotécas* et de *Mistécas*, essayèrent de secouer le joug et de se soustraire à l'obéissance qu'elles avaient jurée à Cortez. Il fit marcher contre les rebelles cent cinquante fantassins Espagnols et un grand nombre de Tlascalans et de Mexicains, sous la conduite de *Rodrigue Rangel*. Celui-ci éprouva une forte résistance, mais il réussit enfin à les subjuguer (3).

Après la soumission de François de Garay, qui avait tenté une entreprise contre le pays de Panuco, Cortez tourna ses pensées vers celui de Honduras, que les Indiens lui dirent être riche et bien peuplé. Il espérait y trouver un passage entre les deux mers, près du port de *Terminos*, ou du moins un endroit où leur distance par terre est plus rapprochée. Il songeait aussi à y former un établissement. Cortez chargea de cette entreprise *Christoval de Olid*, un de ses amis, auquel il donna cinq navires et un brigantin, bien pourvus d'artillerie et de munitions, et portant quatre cents Espagnols et trente chevaux.

Olid fit voile de *Caléchicoca* pour la Havane, où il espérait trouver des renforts; mais les amis de *Diégo Vélasquez* le détournèrent de cette entreprise, et elle n'eut pas lieu.

Après le départ de Gil Gonzalès Davila pour l'île Espagnole, Pédrarias Davila réclamant la priorité de la découverte de Nicaragua, résolut d'y former un établissement. Dans ce dessein, il fit partir de Panama, avec quelques troupes, *Francisco Fernandèz de Cordova*, qui aborda en 1524, au territoire de *Urutina*, sur les bords du golfe de Nicoya, et y fonda la ville de *Bruselas* ou *Bruxelles*, qui fut démantelée trois ans après par *Diégo Lopèz Salcédo*.

De Cordova pénétra à trente lieues plus avant dans la province de *Nequéchéri*, et y fonda la ville de *Granada* sur les bords d'un lac du même nom. De là il se rendit à la province d'*Ymubite*. Un brigantin, qu'il avait apporté en pièces avec lui, lui servit à faire le tour du lac de Nicaragua, et à reconnaître son écoulement vers la mer du Nord. Il détacha un capitaine et quelques-uns de ses gens pour explorer l'intérieur du pays. Ils le parcoururent l'espace de quatre-vingts lieues, et le trouvèrent bien boisé et peuplé. Les religieux, qu'il avait emmenés avec lui, convertirent, à l'aide d'interprètes, un grand nombre d'Indiens. Leur langage ressemblait à celui des Mexicains, dont ils se prétendaient issus.

Sur ces entrefaites, Gil Gonzalès Davila, étant parti de Saint-Domingue, arriva sur la cote de *Guaymura*, première

---

(1) Torquémada, *Mon. Ind.*, *lib.* XIX, *cap* 14 *de la fundacion de la provincia de Guatemala y de algunos varones santos que en ella florecieron.*

Herréra, dec. III, lib. IV. Les chap. 6 et 7 renferment une description de ce que cette province offre de plus remarquable.

(1) Herréra, dec. III, lib. V, ch. 9.—Galvano, p. 62.

(2) *Monarch. Indian.*, tome III, lib. V, chap 17. — Touron, *Hist. gén. de l'Amérique*, 3e. partie, liv. 1.

(3) Herréra, dec. III, lib. V, ch. 8 et 11.

province de *las Ybuéras* (1), et, en cherchant un bon port, il fut obligé, par le mauvais temps, de jeter quelques chevaux à la mer, ce qui fit donner à l'endroit où il aborda le nom de *Puerto de Cavallos*. Il se rendit ensuite dans le golfe *Dulce*, et prit terre du côté de l'E. non loin du cap des Trois-Pointes, où il bâtit une ville, qu'il appela *Gil de Buéna Vista*, la première que les Espagnols aient possédée dans la province de Honduras. Le terrain en cet endroit était âpre et montueux. Les Indiens lui ayant parlé favorablement du pays de Honduras, il laissa quelques-uns de ses gens à San Gil, sous la conduite de Francisco Riguelma, et alla s'établir entre les caps *Camaron* et *Truxillo*. De là il pénétra dans l'intérieur du pays avec l'espoir de trouver la mer du Sud; et à son arrivée dans la vallée d'*Ulancho*, il apprit que les gens de Francisco Hernandèz de Cordova n'étaient qu'à quelques lieues de là.

Ce dernier informé de l'approche des Castillans, envoya contre eux le capitaine *Soto* et quelques soldats, qui les surprirent de nuit à *Toréba*, leur tuèrent plusieurs hommes, et les forcèrent à signer la paix. Toutefois, Gil Gonzalès, ayant reçu du renfort, attaqua les gens de Soto, les désarma et leur prit cent trente mille *pésos* d'or. Néanmoins, il ne se crut pas en sûreté, et, ayant appris l'arrivée dans ces parages d'une expédition aux ordres de Christophe de Olid, il retourna à Puerto de Caballos. Celui-ci avait débarqué à quatorze lieues plus bas, et à cinquante lieues environ à l'E. de l'entrée du golfe Dulce, où il avait jeté les fondements d'une ville, qu'il nomma *Triunfo de la Cruz*, ou Triomphe de la Croix, parce qu'il y était arrivé le 3 mai 1524, jour de l'Invention de la Sainte-Croix (2). Il pénétra à 30 lieues dans l'intérieur, et découvrit la charmante vallée de *Naco*.

De son côté, Francisco Hernandèz s'avança jusqu'au milieu de la province d'*Ymabite*, où il établit une ville qu'il nomma *Léon*, et bâtit une forteresse pour mettre le pays à l'abri des attaques de Gil Gonzalès, qui s'y rendait par *Olancho*, et pour protéger les Indiens des faubourgs dont le nombre s'élevait à quinze mille.

Dès que Cortèz eut connaissance de la révolte de Chr. de Olid, il envoya contre lui *Francisco de Las Casas*, qui avait épousé une de ses cousines germaines, avec deux navires équipés à Véra-Cruz, et portant cent cinquante soldats et des chevaux. Las Casas arriva de nuit à la ville du Triomphe de la Croix, au moment où Olid se préparait à aller attaquer San Gil de Buéna-Vista. Il s'ensuivit un combat dans lequel une des caravelles du rebelle fut coulée bas; ce qui le détermina à reconnaître l'autorité de Cortèz; mais il s'éleva peu après une furieuse tempête qui engloutit les navires de Las Casas avec quarante de ses gens. Olid reprit courage, remporta une victoire facile sur son rival, dont il força les soldats à lui prêter serment de fidélité. Toutefois, comme il se rendait avec eux à Naco, ils le mirent en pièces. Las Casas, devenu par ce meurtre paisible possesseur du pays, y fonda la ville de *Truxillo*, (qui reçut ce nom, parce que les premiers colons qui s'y établirent étaient originaires de Truxillo, en Estramadure) ou port de *Casinas* ou de *Honduras*, dans une province qui abondait en vivres, en cire et en miel (1).

Cortèz, qui ignorait le sort d'Olid, dont il redoutait l'influence, et ayant peu de confiance dans Las Casas, résolut de se rendre en personne à Ybueras. Il partit de Mexico, à la mi-octobre 1524, avec cent cinquante cavaliers, autant de soldats d'élite, trois mille guerriers Indiens, quantité de femmes de service, quatre pièces d'artillerie, un troupeau de cochons et les munitions nécessaires. En même temps, il donna ordre d'expédier de Véra-Cruz, par mer, des vivres et des machines de guerre.

Les seigneurs de Tabasco et de Xicalango lui envoyèrent des guides qui connaissaient la route, soit qu'il voulût prendre celle de la côte, ou traverser l'intérieur du pays; ils lui envoyèrent aussi des marchands qui lui présentèrent une pièce de toile de coton sur laquelle étaient tracés le chemin qui conduit à Naco et à Nito, dans les Honduras et le Nicaragua, et tout le pays de Panama, avec les rivières, les villages, et même les cabanes par où ils avaient coutume de passer pour se rendre aux foires qui se tenaient dans ces contrées. Mais un grand nombre de ces villages avaient été brûlés, et les habitants s'en étaient retirés dans les bois.

Après avoir obtenu tous ces renseignements, Cortèz traversa la rivière d'*Aquiavilco*, à une demi-lieue de la mer, dans un endroit où elle avait trois cent quatre-vingt-dix pas de large. A peu de distance de celle-ci, il en rencontra une autre de la même largeur, sur laquelle il lui fallut jeter un pont de bois pour faire passer son monde. Peu après il arriva à *Copilco*, capitale de la province. Dans un trajet de trente-cinq lieues, Cortèz eut à franchir cinquante rivières, et des bourbiers fangeux sur lesquels il construisit autant de ponts. D'*Anauaxaca*, dernier village de cette province, il se dirigea vers Cibatlan, à travers des montagnes fort escarpées. Il passa la rivière de *Quitzatlapan*, affluent du fleuve *Tabasco* ou *Grijalva*, dans vingt canots qu'on lui avait envoyés de ses bâtiments avec des vivres. Il s'arrêta vingt jours, pendant lesquels il ne rencontra que deux hommes et quelques femmes qui lui dirent que tous les habitants s'étaient enfuis dans les bois. Cortèz se mit alors en route pour *Chilapan*, où il arriva, vers le commencement de l'année 1525, après avoir eu à franchir un vaste marais de trois cents pas de largeur, sur un pont dans la confection duquel il entra des poutres de trente à quarante pieds de long. Cette ville, qui avait dû être fort grande, venait d'être brûlée et détruite. Les Espagnols passèrent ensuite la rivière de Chilapan, les chevaux ayant de l'eau et de la bourbe jusqu'aux jarrets et quelquefois jusqu'au ventre. Ils mirent deux jours à faire six lieues. *Tamaztépec* ou *Tecpetlican*, la première ville qu'ils atteignirent, était également abandonnée et ruinée. Néanmoins, ils y trouvèrent des fruits, du maïs, et, à leur grande surprise, des cochons. Cortèz y resta six jours pour laisser reposer ses gens. Il prit ensuite sa route, durant deux jours, par des marais dans lesquels les chevaux s'enfonçaient jusqu'aux flancs, et arriva enfin à *Yztapan*, dont les habitants, épouvantés par le récit que leur avait fait le seigneur de Cibatlan, avaient aussi pris la fuite. Toutefois, les chefs ayant appris que Cortèz avait bien traité les seigneurs de Cuatlan, de Chilapan et de Tamaztépec, ils vinrent accompagnés de quarante de leurs sujets, se déclarer vassaux du roi de Castille, et pourvurent l'armée de vivres pendant les huit jours qu'elle y resta. Cortèz

(1) On donna premièrement le nom de *Hibuéras* ou *Ybuéras* au golfe et à la côte de cette province, à cause des citrouilles, semblables à celles de St.-Domingue, qui y flottaient à la surface de l'eau. — *Llamosegolfo de las Hibuéras porque pasando por allí navios de los primeros Castellanos que costeaban la Tierra, hallaban por la mar gran suma de Cal.bazas que si crian en aquilla tierra, que en Santo Domingo llaman Hibuéras, y si crian en unos árboles que dice Hibueros.* (Herréra, dec. IV, lib. VIII, cap. 3, 4, 5 et 6.) Dans la suite, les Espagnols, ayant trouvé l'eau très profonde près du grand Cap, le nommèrent *Cabo de Honduras*, ou profond. (Gomara, lib. II, cap. 55.)

(2) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 12. — Juarros pense que cette ville, ainsi que celles de San-Gil, de Granada et de Léon, ont été fondées en 1523, et non pas en 1524.

(1) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 13, et lib. VIII, cap. 7.

leur rendit vingt femmes qu'il avait prises près de la rivière, et fit brûler vif un Mexicain qui avait mangé la jambe d'un Indien de ce village.

Cortèz, étant parti d'Iztapan, arriva à *Tauytlatan*, où vingt prêtres s'étaient renfermés dans un temple pour y périr avec leurs dieux. Les religieux de St-François, qui accompagnaient l'armée, firent d'inutiles efforts pour les convertir au christianisme. De là les Espagnols se dirigèrent, à travers des marécages, des ruisseaux et des lacs, vers une montagne couverte d'arbres si élevés qu'ils ne voyaient que le ciel et la terre, et que Cortèz fut obligé d'avoir recours à la boussole pour s'orienter. Il arriva heureusement à *Huatecpan*, dont les habitants s'étaient enfuis à son approche, mais où il trouva du maïs vert, des fruits et des herbages abondants pour ses chevaux. Près de là, il rencontra des Indiens qui s'étaient réfugiés dans les îlots d'un grand lac, et qui lui apprirent que des hommes blancs, accompagnés de naturels d'Iztapan, avaient déjà remonté la rivière. Les habitants, revenus de leur frayeur, accoururent offrir aux Castillans du miel, du maïs et du cacao.

Cortèz partit de Huatecpan pour *Acalan*. Il passa la rivière dans des barques, et arriva à un bras de mer profond, qui avait cinq cents pas environ de largeur. Il employa six jours à y construire un pont formé de mille poutres de huit brasses de longueur, et de cinq à six palmes de grosseur, et sur lequel il passa avec tout son bagage. Il eut ensuite à traverser un marais dans lequel les chevaux se fussent enfoncés jusqu'aux oreilles, si on n'eût eu la précaution de leur attacher des branches d'arbres et des herbes sous le ventre. On arriva enfin à un ruisseau que la cavalerie passa à la nage.

Cortèz y retrouva quatre Castillans qu'il avait envoyés en avant avec quatre-vingts Indiens de la province d'Acalan, chargés de volailles, de fruits et de pain, et qui l'assurèrent des intentions pacifiques d'*Apoxpalon*, seigneur de la province. Le lendemain, l'armée arriva à *Tizatpetlâ*, où l'on avait apporté des vivres en abondance pour les soldats, et des grains, de l'herbe et des roses pour les chevaux. Elle y resta six jours. Cortèz y reçut la visite du fils d'Apoxpalon, qui lui apporta de l'or et des volailles, et offrit de mettre à sa disposition, sa personne et ses états; son père, disait-il, étant mort depuis peu.

Cortèz se rendit de là à *Titacat*, où il fut bien accueilli. Ses gens furent logés dans deux temples, dont l'un servait aux sacrifices des vierges. Le seigneur du lieu lui fit la description du pays, et lui dit en secret que Apoxpalon n'était pas mort, mais qu'il craignait que les Espagnols vissent ses richesses. Cortèz fit alors venir le fils, qui avoua son tort et alla chercher son père. Celui-ci ayant reçu un cheval du général, en fut si reconnaissant qu'il lui fournit des vivres, vingt femmes, un canot et des gens pour le conduire jusqu'à la mer, où il reçut à la fois des nouvelles de Santistevan, de Panuco, de Médelin, d'Espiritu-Santo et du Mexique.

Sur ces entrefaites, un seigneur Mexicain, nommé *Quautimoc*, qui avait des prétentions à la couronne, entra avec deux autres seigneurs, *Tlacatlec* et *Tétépanquizatl*, dans une conspiration contre Cortèz. Celui-ci, instruit de leurs menées, les fit pendre sur-le-champ. Cette exécution, qui eut lieu à *Yzancanac*, capitale de la province d'Acalan, au commencement du carême, effraya les autres conjurés qui se désistèrent de leurs projets. Les Espagnols poursuivant leur route vers *Mazatlan*, arrivèrent à une ville bien fortifiée dont les habitants avaient pris la fuite. Ils y trouvèrent du miel, des volailles et d'autres provisions. A six lieues plus loin, ils entrèrent dans une autre ville moins forte que la précédente, appelée *Tiac*, dont les habitants étaient aussi en fuite. Ils atteignirent ensuite celle de *Axuncauntl*, qui était entourée de bonnes murailles, mais déserte, quoique abondamment pourvue de vivres. Cinq jours après, l'armée pénétra dans la province de *Tayca*, où elle en passa quatre dans les montagnes, et le cinquième elle arriva à la capitale, qui s'élevait dans une île au milieu d'un lac, et à laquelle on ne pouvait aborder que dans des barques. Cortèz ayant engagé le cacique *Canec* à venir le voir, lui donna une chemise, un bonnet de velours noir et différents autres petits objets. L'Indien reconnaissant lui envoya en retour des canots chargés de volailles, de poisson, de fruits, de miel et un peu d'or, et lui donna des renseignements sur les Castillans établis dans le Honduras. Cortèz continua sa route par *Tlécan*, ville gouvernée par le seigneur *Amohan* qui ne parut point, et poussa jusqu'à *Xuncapan*, village de la seigneurie de Canec; et trois jours après, à un village de celle d'Amohan, où il trouva du fruit et du maïs vert en abondance. A deux lieues de là s'élève une montagne, dont l'accès était si difficile, qu'il fallut huit jours pour la franchir. Pendant cet intervalle la pluie ne cessa de tomber par torrens. Il y périt soixante chevaux qui tombèrent du haut en bas des rochers. La faim fit aussi de grands ravages parmi la troupe; car, après avoir dévoré les cochons qui leur restaient, les soldats se virent contraints de manger des couleuvres, des lézards et d'autres reptiles inconnus, ainsi que la chair et la cervelle de ceux de leurs compagnons qui avaient succombé à la fatigue.

Toutefois ils n'étaient pas arrivés au terme de leurs maux. A la descente de la montagne, ils furent arrêtés par une grande rivière, tellement grossie par les pluies, qu'il était impossible d'y jeter un pont. D'un autre côté, en rétrogradant on s'exposait à une mort certaine. Dans cette triste alternative, quatre soldats découvrirent un rocher, qui s'étendait d'un bord à l'autre, et sous lequel la rivière s'était creusé plusieurs passages. On construisit un pont en cet endroit, et l'armée, ayant passé sans danger, alla coucher à *Teucix*, à une lieue environ de là. Cortèz y obtint des renseignements sur les Castillans de Nito. Résolu de s'y rendre, il pria un marchand indien de lui servir de guide. Arrivé à *Azuzulin*, où il ne trouva personne, il y séjourna huit jours. Il se présenta enfin un jeune homme qui le conduisit, pendant deux jours, à travers le territoire de *Tunihà*. Là il rencontra un vieillard qui l'accompagna pendant deux autres jours, et deux jours après il arriva à Nito, après une marche pénible de plus de quatre cents lieues.

Cortèz y entra sans résistance. Il y trouva soixante-quatre Espagnols aux ordres du capitaine *Diégo Nieto*, et une vingtaine de femmes, qui étaient, pour la plupart, malades. Les provisions y manquaient, et la garnison était réduite à se nourrir d'herbes et de racines, lorsqu'il arriva fort heureusement un navire ayant à bord trente Castillans, sans compter les marins, treize chevaux, soixante-quinze cochons, de la viande salée et du maïs. Cortèz acheta ce navire avec tout ce qu'il renfermait, fit radouber une caravelle, et construire un brigantin des débris de plusieurs bâtiments, avec lesquels il résolut de se rendre à la baie de Santander. Il s'y fit précéder par Gonzale de Sandoval, et presque tous les soldats et les chevaux. Il envoya en même temps des gens à Naco, à vingt lieues de là, pour y apaiser les troubles des Castillans, et mit à la voile avec les brigantins, deux barques, quarante Espagnols et cinquante Indiens pour se procurer des provisions. Après avoir surmonté une foule d'obstacles, et traversé quarante-cinq rivières en moins de sept lieues, il arriva à un endroit où il trouva des vivres en abondance. De là il passa à l'abbaye de St-André, où, ayant rencontré un bon port, il fonda la petite ville de la *Natividad de Nuestra Sénora*, et y laissa cinquante Castillans, dont vingt cavaliers, sous la conduite de *Diégo de Godoy*. Il y resta vingt jours, et se

rendit ensuite à Truxillo, où il s'embarqua pour Mexico (1).

Don Pédro de Alvarado tourna ses armes contre les Indiens *Zutugiles*, dont le roi n'avait voulu entendre à aucune condition de paix. Il mit une bonne garnison à Guatémala, et se dirigea vers *Atitán*, capitale de ce peuple, avec quarante cavaliers, cent fantassins, et deux mille Guatémalais. L'ennemi s'était posté sur un rocher, près d'un lac. Alvarado l'y attaqua, l'en délogea et entra le lendemain dans Atitan, où il n'était pas resté un seul habitant. Il y fit construire un bon fort dans lequel il laissa quatre cent dix-huit hommes, commandés par *Hector de Chaves* et *Alonso del Pulgar*, et revint à Guatémala. (*Juarros*, tom. II, trat. 6, cap. 6.)

Une expédition, composée de quatre-vingts fantassins Espagnols, de quarante cavaliers, de deux mille guerriers Indiens et de trois cents pionniers, aux ordres de *Gonzalo de Alvarado*, fut ensuite dirigée contre les Indiens *Mames*. Ce capitaine partit de Guatémala au commencement du mois de juillet 1525, passa à *Totonicapan*, et franchit la chaîne de montagnes qui s'étend entre cette ville et le *Rio Hondo*. Il traversa aussi cette rivière, et arriva à la plaine où est situé actuellement le village de *Mazaténango*. Les Mames vinrent l'y attaquer, et ne furent repoussés qu'après une vigoureuse résistance. Ayant pénétré un peu plus avant, il fut de nouveau assailli par un corps de cinq mille de ces Indiens qu'il mit pareillement en déroute, et poursuivit jusqu'au village de *Malacatan*. Il marcha ensuite sur *Guéguéténango*, capitale des Mames, qu'il trouva déserte. La célèbre forteresse de *Socolco*, qui s'élève sur les bords de la rivière du même nom, dans une vaste plaine, à l'E. de la ville, tomba aussi en son pouvoir après un assaut qui coûta la vie à dix-huit cents des assiégés. Alvarado laissa une forte garnison à Guéguéténango, aux ordres de *Gonzalo de Solis*, et retourna à Guatémala. (*Juarros*, tom. II, trat. 6, cap. 12.)

Sur ces entrefaites, les Indiens de la vallée de Sacatépèques secouèrent le joug de leur chef Sinacam, et se déclarèrent indépendants, au mois de janvier 1525. Le commandant de Guatémala envoya contre eux mille Guatémalais, et dix mousquetaires, qui leur servaient d'officiers, sous les ordres de *Antonio de Salazar*. Les rebelles se défendirent avec courage; mais les Espagnols, ayant reçu un renfort de dix mousquetaires, de vingt cuirassiers et de deux mille Tlascaltécans et Mexicains, la victoire ne fut pas long-temps indécise, et tous les villages de la vallée se soumirent à discrétion. *Diégo de Alvarado* occupa Sacatépèques avec dix Espagnols et cent quarante Tlascaltécans.

Après la défaite des Zacatépèques, la forteresse de *Mixco*, qui était située sur un rocher presque perpendiculaire, fut assiégée par deux compagnies d'infanterie et une de cuirassiers aux ordres d'*Alonso de Oxédo*, de *Luis de Vivar* et de *Hernando de Chaves*. Ils avaient d'abord eu à soutenir, dans la plaine, un combat fort opiniâtre, qui coûta la vie à deux cents *Chignautécos*, alliés des *Mixquenos*. Il y eut un grand nombre d'Espagnols et de Tlascaltécans de blessés. Les caciques Chignautécos, qui se soumirent après cette bataille, informèrent les vainqueurs d'un passage souterrain qui aboutissait à la rivière, et par lequel les assiégés pouvaient opérer leur retraite. En effet, lorsque les Espagnols eurent escaladé la montagne, l'ennemi s'enfuit par la caverne et fut pris prisonnier par l'infanterie et la cavalerie, qui avaient été postées à son entrée, sous la conduite d'*Alonso Lopèz de Loarca*. On permit aux Mixquénos de s'établir à l'endroit où se trouve actuellement le village de Mixco, à neuf ou dix lieues environ de leurs anciens établissements.

Les peuples de la province de *Chiapa* avaient toujours montré beaucoup de caractère, d'adresse et d'aptitude pour les arts. Leur pays était tellement hérissé de forteresses, que les rois du Mexique ne purent jamais les assujettir. A l'arrivée des Espagnols, ils s'offrirent volontairement à Fernand Cortèz, comme vassaux du roi de Castille. Néanmoins, en 1524, ils se révoltèrent ainsi que les *Zoques*, les *Tzendales* et les *Quilénes*, leurs tributaires, et il fallut que *Alonso de Estrada* fit marcher contre eux le capitaine *Diégo de Mazariégos*, avec cent cinquante fantassins, quarante cavaliers et un corps nombreux de Mexicains et de Tlascaltécans pour les réduire. D'un autre côté, *Pédro Portocarréro*, capitaine-général de la province de Guatémala, en l'absence d'Alvarado, marcha contre eux dans le même dessein avec des forces imposantes; mais, les trouvant soumis, il laissa une partie de ses soldats dans le pays, pour partager avec ceux de Mazariégos, les terres des vaincus, et retourna à Guatémala.

De son côté, Cortèz avait envoyé contre les rebelles, le capitaine *Luis Martin*, avec trente soldats, un ecclésiastique, nommé *Juan de Varillas*, et tous les habitants de *Guazacoalco*. L'expédition s'était mise en route durant le carême de 1524, et était arrivée, après beaucoup de fatigues, au village d'Estapa, à quatre lieues de la capitale, où elle fut attaquée par les *Chapanécos;* il y eut deux soldats tués et quatorze blessés, parmi lesquels se trouvait le commandant. Les Espagnols, ayant ensuite continué leur marche sur Chiapa, rencontrèrent, à un quart de lieue de la ville, tous les guerriers ennemis, qui, munis de longues cordes et de filets pour embarrasser les jambes des chevaux, combattirent avec une furie sans exemple. Toutefois ils furent mis en fuite et contraints d'implorer la paix. Les Espagnols furent aidés dans cette guerre par les Indiens Xaltépèques, qui, aussi bien que ceux d'Istatlan, étaient traités comme esclaves par les Chapanécos, parce qu'ils avaient secondé les projets des Espagnols. Martin retourna à Guazacoalco, avec toutes ses troupes, après avoir rendu la liberté aux nombreux prisonniers *Soconuscans*, *Téguatépèques*, *Zapotécas* et *Quilénes*, que l'ennemi avait faits dans sa retraite, et qui étaient renfermés dans trois prisons formées de forts grillages en bois (1).

Les Indiens de Chiapa s'étant de nouveau révoltés, en 1526, Mazariégos entreprit une seconde fois de les réduire. A son approche, ils se retranchèrent sur de hautes montagnes; mais bientôt manquant de vivres, hommes, femmes et enfants se précipitèrent du haut des rochers dans une rivière, et il ne resta, de toute la population de cette province, que deux mille individus environ, auxquels on permit de fonder sur le bord de la rivière, un village qui porte encore le nom de *Chiapa de Indios*.

En 1526, Gonzalo de Alvarado demeura à Guatémala en qualité de lieutenant-gouverneur, durant l'absence de son frère Pédro, qui était allé à Truxillo. Jaloux de s'enrichir, il envoya deux cents enfants, de neuf à douze ans, aux endroits où on lavait l'or, et d'où ils devaient lui apporter chacun quatre-vingt-dix grains de ce métal par jour (2). Quand ils

(1) Herréra, dec. III, lib. VI, cap. 10 et 12; lib. VII, cap. 8 et 9; lib. VIII, cap. 1, 2, 3 et 4. — Diaz, cap. 181.

(1) B. Diaz prit part à cette conquête, et il en raconte les événements d'une manière si circonstanciée et si différente du récit de Rémésal, qu'on serait tenté de croire, comme le remarque fort judicieusement M. Juarros, que ce dernier a dû être trompé par de faux rapports, ou qu'il y a eu trois révoltes dans le Chiapa, et que celle dont parle Diaz est distincte des deux que décrit Rémésal.

(2) Suivant quelques auteurs, il ordonna à huit cents Indiens du village de Patioamit (Tecpanguatémala) de lui envoyer un ro-

n'avaient pu recueillir cette quantité, il forçait leurs chefs à lui en donner la différence. Ces exactions excitèrent un mécontentement général, et il s'ensuivit une révolte qui s'étendit depuis *Chaparrastique* jusqu'à *Olintépèque*, l'espace de cent trente-neuf lieues. Les rebelles, au nombre de trente mille, surprirent la ville de Guatémala, tuèrent un grand nombre d'habitants et forcèrent les autres à la retraite. Toutefois, les rois de Sinacam et de Séquéchul étant tombés entre les mains des Espagnols, la réduction complète de la nation Kachiquelle eut lieu le 22 novembre 1526, jour de Sainte-Cécile (*Juarros*, tome II, trat. 6, cap. 11 (1).

Pédrarias d'Avila, nommé gouverneur du Nicaragua, partit de Panama pour aller prendre possession de son commandement, vers le commencement de l'année 1526. Francisco Hernandèz de Cordova, qu'il y avait envoyé comme son lieutenant, s'étant révolté contre son autorité, il lui fit trancher la tête dans la ville de Léon (2).

En 1528, Mazariégos conduisit une nouvelle armée à Chiapa. et, le 1er. mars, s'étant avancé à une lieue à l'est de la ville, il dressa ses tentes dans une vaste plaine de forme circulaire, appelée par les Indiens *Gueizacatlan*, et y jeta les fondements de la *Villa-Réal-de-Chiapa* (*Ciudad-Réal*), à l'effet de contenir les habitants de cette province. Le partage des terres adjacentes commença le 22 août.

En 1529, *Don Juan Enriquez de Guzman*, envoyé à Chiapa par l'audience royale de Mexico, pour s'enquérir de l'administration de Mazariégos, retira les terres aux soldats de ce dernier pour les donner aux siens, et déposséda Mazariégos du village de Chiapa. Celui-ci retourna alors à Mexico. (*Juarros*, tome II, trat. 4, cap. 12.)

Un an après la conquête de Cuscatlan, qui eut lieu vers la fin de 1524, ou au commencement de 1525, Pédro de Alvarado passa par cette province pour se rendre à Truxillo, où il comptait avoir une entrevue avec Cortèz. Mais à son arrivée à Cholutéca, il apprit que ce général s'était embarqué pour le Mexique. La province de Cuscatlan était à cette époque en état d'insurrection. Alvarado employa les troupes de son escorte à y rétablir la tranquillité, et fut secondé dans cette expédition, par le capitaine Luis Martin, qui avait accompagné Cortèz dans son expédition contre Hibuéras. De retour à Guatémala, Alvarado désigna, pour gouverner en son absence, *Marcos de Aguilar*, grand-juge de la Nouvelle-Espagne, et son frère *Jorge de Alvarado*, lieutenant du royaume; il s'embarqua ensuite pour l'Espagne. Le nouveau gouverneur, voulant maintenir dans la sujétion les habitants de la province de Cuscatlan, y fonda, le 1er. avril 1528, une ville qu'il nomma *Villa de San Salvador*, en commémoration de la dernière victoire que les Espagnols avaient remportée sur les Indiens, le 6 août 1526, jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur. (*Juarros*, tome II, trat. 4, part. 2, cap. 19.)

Pédrarias d'Avila envoya son lieutenant *Martin-Estète* et *Gabriel de Roxas*, en 1528, avec cent cinquante hommes, pour explorer le *Désaguérado*, ou canal par lequel le lac de Nicaragua verse ses eaux dans la mer du Nord. Ceux-ci ne trouvant aucune communication entre ce canal et le golfe d'Uraba, ils indiquèrent quatre routes différentes pour aller aux îles des Epiceries, savoir: 1°. par le Désaguérado, qui est navigable pour de gros bateaux, en creusant un canal entre le lac et la mer du Sud, qui sont éloignés d'environ quatre lieues; 2°. par la rivière de *Los-Lagartos*, ou de *Chagre*, qui prend sa source à cinq ou six lieues de Panama, et arrose une plaine où il serait facile d'établir une communication par eau, entre cette rivière et l'Océan; 3°. par la rivière de *Véra-Cruz*, jusqu'à Tecoantépec, d'où les bateaux passent d'une mer à l'autre, et 4°. par la route de Nombre de Dios à Panama, malgré les montagnes qui s'y trouvent. Ces officiers pensaient qu'il serait aisé de couper une route en cet endroit, où la distance entre le golfe d'Uraba et San-Miguel n'était que de vingt-cinq lieues. (*Herréra*, dec. IV, lib. III, cap. 2.)

Vers la fin de l'année 1529, Pédrarias d'Avila forma le projet de s'emparer de la province de San Salvador, sous prétexte qu'elle était comprise dans son gouvernement de Nicaragua. Dans ce dessein, il y envoya *Martin Estète* avec quatre-vingt-dix cavaliers et cent dix fantassins, et s'avança par la province de *Chaparrastique*, ou de *San Miguel*, dans le moment où *Diégo de Roxas* était occupé à réprimer une révolte des Indiens sur le bord opposé de la rivière de *Lempa*. Cet officier ayant été fait prisonnier avec sa suite, Estète marcha sur San Salvador, où il entra sans coup férir. Toutefois, les habitants refusant de le reconnaître comme leur capitaine et leur gouverneur, il se retira au village de *Pérulapàn*, où il fonda une ville qu'il appela *Los Caballéros*.

Sur ces entrefaites, Alvarado de retour d'Espagne à Guatémala, conduisit une armée dans la province de San Miguel, au mois d'avril 1530. Estète, informé de son approche, abandonna son établissement, ravagea le pays, et emmena avec lui plus de deux mille Indiens. Poursuivi au-delà de la rivière de Lempa, il prit la fuite avec son lieutenant *Salcédo*, et ses troupes proposèrent aux Guatémalais une capitulation qui fut acceptée. Les Indiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et plusieurs villages de la province de San Salvador et de la côte de *Balsam*, qui s'étaient insurgés, furent réduits à l'obéissance par Pédro Portocarréro, et Diégo de Roxas, lieutenants d'Alvarado.

Vers le même temps, il éclata une nouvelle révolte dans le Cuscatlan, qui fut apaisée par *Gonzalo Ronquillo*. Pédro de Alvarado, voulant contenir cette province et celle de *Chaparrastique*, appelées aujourd'hui *San Miguel* et *San Salvador*, y envoya son frère Diégo, avec quatre-vingt-dix hommes de Nicaragua et quatre-vingts de Mexico, pour établir dans la province de *Tecultran*, une ville qu'il nomma *San Jorge de Olanchito*. La même année, il donna à *Luis Moscoso* le commandement de cent vingt soldats pour aller rétablir la paix dans une province située au-delà de la rivière Lempa (1).

Après la mort du gouverneur, *Diégo Lopez de Salcédo*, arrivée en 1530, le contador *Andrès de Cereceda* et *Vasco de Herréra* furent nommés gouverneurs conjointement (2).

La cour d'Espagne voulant diminuer l'autorité de *Nuno de Guzmàn* et de son conseil, ordonna, en 1530, que les provinces d'Ybuéras, du Cap Honduras, de Guatémala, de Yucatan, de Cozumel, de Panuco et de Floride fussent réunies à la Nouvelle-Espagne. Elle prescrivit en même temps

---

seau de la grosseur de son petit doigt, rempli d'or; faute de quoi il menaçait de les réduire à l'esclavage.

(1) Cet événement, dit Juarros, est rapporté d'une manière si différente par Fuentès et Vasquez, que ces deux auteurs semblent raconter deux faits différents. Voyez *Fuentes*, cap. 3, lib. 9, part. I, et *Vasquez*, tome I, lib. I, cap. 14. — B. Diaz, cap. 189 et 193. — Rémésal, lib. I, cap. 2.

(2) Herréra, dec. III, lib. IX, cap. I.

(1) Herréra, dec. IV, lib. VII, cap. 3 et 5.

(2) Juarros, tome II. trat. 5, cap. 10.

d'employer tous les moyens possibles pour convertir les Indiens de ces pays (1).

Conquête de la province de Chiquimula de la Sierra. Cette province fut conquise par *Juan Perez Dardon*, *Sancho de Baraona* et *Bartolomé Bézerra*, lieutenants de Pédro de Alvarado. *Juarros*, tome II, trat. 5, cap. 6.

Juan Godinez, *Juan Diaz* et *Franciso Hernandèz* introduisirent les premiers dans cette province les doctrines du christianisme. En 1530, la ville de Guatémala, devint le théâtre de troubles sérieux, causés par la mauvaise administration du visiteur *Orduna*. Plusieurs peuplades indiennes, et entre autres celles du district de Chiquimula, profitèrent de cette circonstance pour secouer le joug des Espagnols.

Hernando de Chaves et *Pedro Amalin* partirent avec un corps de troupes pour attaquer le grand village d'*Esquipulas*. Ils furent arrêtés dans leur marche par les féroces *Jalpataguas* qui leur disputèrent opiniâtrément le village de *Mitlan*. Ayant reçu en cet endroit un renfort de quarante fantassins et de vingt cavaliers, et des munitions de guerre et de bouche, ils s'avancèrent sur Esquipulas dont ils se rendirent maîtres après deux combats des plus vifs; toute la province se soumit aux Espagnols au mois d'avril 1530.

Chaves entreprit ensuite de réduire la ville de Copan, la plus grande, la plus riche et la plus peuplée du royaume. Elle était défendue d'un côté par les montagnes de Chiquimulas et de *Gracias-à-Dios*, et de l'autre par un fossé profond et un rempart formé de grosses charpentes dont les interstices étaient bouchés avec de la terre. Le cacique, nommé *Copan Calel*, avait secondé les révoltés de Chiquimula et d'Esquipulas. Il se trouvait alors à la tête des troupes de *Zacapa*, de *Sensenti*, de *Guixar* et d'*Ustua*, qui s'élevaient à environ trente mille combattants armés de sabres en bois avec des tranchants en pierre, de frondes, de *macanas*, de piques, d'arcs, de boucliers recouverts de peaux de *danta*, et la tête protégée par des touffes de plumes. La ville fut emportée d'assaut après un combat meurtrier, et le cacique, qui s'était retiré à *Sitala*, voyant son armée détruite, retourna à Copan à l'invitation de Chaves, qui le traita avec une grande distinction.

La même année, on envoya une autre expédition contre les Indiens d'*Uspantan*, qui habitaient sur les frontières des provinces de Totonicapan et de Vérapaz. Elle réussit, après de grands désastres et des difficultés sans nombre, à s'emparer de la forteresse de ce district, vers la fin du mois de décembre 1530, et réduisit à l'esclavage une foule de montagnards indiens (2).

Après la mort de Pédrarias d'Avila, arrivée en juillet 1531, *Rodrigo de Contréras*, son gendre, lui succéda, en 1534, dans le gouvernement de la province de Nicaragua. Vers cette époque, les lois qui défendaient aux gouverneurs et autres officiers de la couronne de s'attribuer la propriété d'aucun Indien, étant arrivées d'Espagne, Contréras, pour les éluder, fit la cession de ceux qu'il possédait à sa femme et à son fils. Toutefois ces Indiens furent confisqués pour le compte de la couronne par l'*Audiencia de los confines* et la sentence du juge fut confirmée par la chancellerie royale. Contréras s'embarqua pour l'Espagne à l'effet d'en demander la restitution; mais la décision de l'audience avait déjà reçu la sanction du conseil des Indes, et il ne put en obtenir la révocation.

Sur ces entrefaites, son fils *Hernando*, ayant levé l'étendard de la révolte, tua l'évêque *Don Antonio de Valdivieso*, s'empara du trésor épiscopal et de la caisse du gouvernement; après quoi il marcha sur *Realéjo*, avec un parti de mécontents de Léon et de Grenade, et de soldats bannis du Pérou; il y surprit deux bâtiments, avec lesquels il se proposait d'aller d'abord attaquer Panama et Nombre-de-Dios, et de là se rendre au Pérou. Il fit voile pour Panama qu'il prit et livra au pillage, et marcha après contre Nombre-de-Dios. Mais étant revenu assiéger la première de ces villes, il fut battu avec perte de quatre-vingt-deux hommes tués et d'un grand nombre de prisonniers. Cette victoire fut remportée le 23 avril 1549, jour de la fête de Saint-Georges, et l'anniversaire en est encore célébré dans la cathédrale de Panama. (*Rémésal*, lib. VIII, cap. 19 et suivants (1).

La province de Honduras, que gouvernaient conjointement Andrès de Cérécéda et le licencié Vasco de Herréra, fut en proie à deux factions en 1532. La révolte des Indiens, qui éclata vers le même temps, vint encore ajouter aux divisions des Espagnols. Herréra fut massacré par la faction de *Diégo Mendèz*, qui, devenu le lieutenant de Cérécéda, l'arrêta et le mit en prison. Mais celui-ci recouvra bientôt la liberté, et, à l'aide de ses amis, il parvint à tuer Mendèz et deux de ses principaux partisans.

Pendant ces troubles, deux navires venant d'Espagne, et ayant à bord *Diégo de Albitèz*, qui était envoyé par la cour pour gouverner le Honduras, échouèrent sur les côtes à six lieues de Truxillo. Albitèz fut sauvé du naufrage et proclamé gouverneur de la province; toutefois il mourut neuf jours après son installation, et laissa l'administration entre les mains de Cérécéda. Celui-ci, résolu de ne pas être inquiété dans son gouvernement, envoya les esprits turbulents de la province à *Utlancho*, sur la route de Nicaragua, sous prétexte d'y établir une colonie.

Vers cette époque, la rougeole fit de grands ravages dans le Honduras et le Nicaragua parmi les Indiens, qu'une affreuse famine avait aussi moissonnés deux ans auparavant. Les Espagnols eurent également beaucoup à souffrir des maladies. Ceux d'entre eux qui se trouvaient à Truxillo, manquant de vin, d'huile, de vinaigre, et de vêtements pour se couvrir, quittèrent cette ville pour aller s'établir dans la vallée de Naco, où Christophe de Olid avait été tué.

En vertu d'un ordre royal (*Provision real*) adressé à Diégo de Albitèz, il n'était permis de réduire à l'esclavage que les Indiens pris les armes à la main (2). Cérécéda, mécontent de cet ordre, représenta au roi les nombreux inconvénients qui résulteraient de l'affranchissement général des Indiens du Honduras.

En 1536, *Bartolomé Las Casas*, *Pédro de Angulo*, *Luis de Cancer* et *Rodrigo de Ladrada*, religieux dominicains, arrivèrent à Guatémala (3). Las Casas, vicaire du couvent de cette ville, avait publié, quelques années auparavant, un traité intitulé : *De unico vocationis modo*, et dans lequel il cherchait à prouver qu'il n'y avait d'autre moyen de convertir les Indiens que par la prédication de l'Evangile. On tourna cette

(1) Herréra, dec. III, lib. VI, cap. 1. On y trouve une description des mœurs et coutumes des habitants d'Ybuéras et de Honduras.

(2) Fuentès, tome II, lib. VIII, cap. 6 et 7.

(1) Herréra dit en 1550, de. VIII, lib. VI, cap. 5, 6 et 7.

(2) *Que en ninguna manera, ni por ningun caso, se hiciesen Indios esclavos, ni se tuviese el uso de ellos, aunque fuesen rebeldes.*

Herréra, dec. V, lib. I, cap. 9 et 10.

(3) Rémésal, lib. III, cap. 7, 9, 10 et 11.

assertion en ridicule, et on l'invita à mettre en pratique ce qui lui paraissait si praticable en théorie. Las Casas accepta cette proposition, et choisit pour faire ses premiers essais, la province de *Tuzulutlan*, dont les Espagnols avaient trois fois tenté la conquête sans succès. Il fut convenu entre lui et le gouverneur *Alonzo de Maldonado*, que les provinces réduites à l'obéissance, par les efforts des Dominicains, seraient régies exclusivement par ces religieux, et qu'il ne serait permis à aucun Espagnol de venir s'y établir pendant l'espace de cinq ans.

Cette convention fut signée le 2 mai 1537, et confirmée par le roi, d'abord le 17 octobre 1540, ensuite le 1er. mai 1543.

Les Dominicans traduisirent plusieurs hymnes dans la langue quichée (1) et les firent apprendre à quelques Indiens convertis, qui trafiquaient avec ceux de Sacapulas et de Quiché. Le principal cacique du pays, surnommé depuis *Don Juan*, les ayant entendu chanter, et se les étant fait expliquer par *Luis Cancer*, brûla ses idoles et prêcha lui-même l'évangile à ses sujets. Cancer étant revenu à Guatémala pour faire part de cette nouvelle favorable à ses confrères, Las Casas et Angulo se rendirent, au mois de décembre 1537, à la cour de ce cacique. Ils passèrent de là dans la province de Tuzulutlan, où ils furent parfaitement accueillis. Ils retournèrent ensuite auprès de Juan qui les aida à bâtir le village de *Rabinal*, à la manière espagnole, et ensuite ceux de *Coban*, *Cahabon* et autres. Ce pays fut d'abord nommé *Tierra de Guerra* par les Espagnols, qui n'avaient pu en réduire les habitants par la force des armes, et la *Véra Paz* ou la *Vraie-Paix*, par les religieux dominicains. (*Juarros*, tome II, trat. 5, cap. 1.)

Francisco de Montéjo ayant perdu sa place d'adélantado d'Yucatan, fut nommé gouverneur de Honduras, en 1536; il y arriva avec cent soixante-dix soldats et marins, en 1537, et alla mettre le siége devant la forteresse de *Cerquin*, où commandait un célèbre chef indien, nommé *Lempira*, ou *Señor de la Sierra*, qui s'y maintint pendant sept mois, et dont le gouverneur espagnol se rendit enfin maître par ruse. Il prit ensuite, par la famine, celle de *Jamala*. Montejo, se voyant maître du Honduras, retira aux Espagnols les terres qu'ils tenaient de Pédro de Alvarado, pour les donner à ses soldats.

Ce gouverneur, voulant établir une communication plus praticable entre les deux mers que celle qui existait par Nombre-de-Dios et Panama, envoya, en 1539, le capitaine *Alonzo de Cacérès*, pour former la colonie de *Santa Maria de Comayagua*, qui est située entre Puerto Caballos et la baie de Fonséca, à environ vingt-six lieues de distance des deux Océans.

Tandis que Cacérès exécutait ce projet, don de Alvarado arriva au port Caballos, avec une nouvelle commission du roi d'Espagne qui enjoignait à Montejo de lui remettre le Honduras. Alvarado lui donna en échange le gouvernement de Chiapa et de la ville de *Suchimilco* (2).

Rodrigo de Contréras, qui avait été nommé gouverneur de Nicaragua en 1534, fit, en 1536, des préparatifs pour découvrir le *Désaguadéro de la Laguna*, et soumettre le peuple de cette province. Le père Bartolomé de Las Casas, qui arriva sur ces entrefaites, après avoir obtenu du roi l'autorisation de prêcher l'évangile aux peuples de ces contrées, s'opposa aux projets du gouverneur. L'évêque *Diégo Alvarèz Osorio*, choisi pour médiateur dans cette contestation, étant venu à mourir, Las Casas s'embarqua pour l'Espagne à l'effet de plaider la cause des Indiens.

(1) Rémésal, lib. III, cap. 15, 18.

(2) Gomara, lib. III, cap. 5. — Herréra, dec. VI, lib. I, cap. 9. — Lib. III, cap. 19 *Description de la provincia de Honduras*; et dec. VI, lib. VII, cap. 4.

Vers le même temps, Andrèz de Cérécéda ayant commis de grandes cruautés dans le Honduras, tous les habitants de la province s'enfuirent dans les montagnes. Les Espagnols, livrés à eux-mêmes, et en proie à toutes les horreurs de la faim, implorèrent le secours d'Alvarado, qui se rendit en conséquence à Naco. A son arrivée dans cette ville, Cérécéda se démit de son autorité en sa faveur.

Ce commandant, ayant apaisé les dissentions qui s'étaient élevées entre les officiers du roi, partit pour Puerto Caballos, où il fonda la ville de *San Juan*, et celle de *San Pédro Tula*, à onze lieues de cette dernière. Il envoya de là *Juan Chaves*, avec la plus grande partie des troupes, pour aller chercher un endroit favorable au commerce, à mi-chemin, entre les provinces de Honduras et de Guatémala. Chaves, après avoir parcouru, pendant plusieurs jours, un pays entrecoupé de rochers et de montagnes, arriva enfin à une petite plaine arrosée par une rivière. Ses soldats, qui avaient beaucoup souffert durant la marche, s'étant écriés : *Gracias à Dios que havemos hallado tierra llana*, il donna à l'endroit, et ensuite à la ville qui y fut bâtie, le nom de *Gracias à Dios* (1).

Pendant les années 1534 à 1539, don Pédro de Alvarado équipa dix-huit bâtiments à la *Barra de Iztapa* (2), ville située à l'embouchure du *Guacalat*, dans la province de Escuintla. Le régidor, *Antonio de Salazar*, fit aussi construire, en 1539, une route entre Iztapa et Guatémala, pour y transporter sur des voitures les plus petits navires d'Alvarado.

L'évêque de Guatémala, Bartolomé de Las Casas et Pédro de Angulo, ayant dénoncé à la cour de Castille de nombreuses infractions aux réglements qui régissaient les Indiens nouvellement convertis, le roi donna ordre aux vice-rois, aux présidents et aux gouverneurs du pays, de veiller à leur stricte exécution, et chargea l'évêque de Guatémala, et les missionnaires protecteurs des Indiens, de l'avertir de toutes les atteintes qui y seraient portées.

Le roi écrivit aussi dans le même sens au dévôt père Fr. Pédro de Angulo, vicaire du monastère de Guatémala. Sa lettre est datée de Barcelone, le 1er. mai 1543.

L'infant don Felipe écrivit aussi à ce sujet, de Valladolid, le 7 septembre 1543, au licencié *Maldonado*, président de l'audience royale pour les provinces de Guatémala et de Nicaragua (3).

Le missionnaire Pédro de Angulo obtint un ordre du roi, daté du 11 novembre 1547, qui défendait expressément aux Espagnols d'employer la force pour faire travailler les Indiens.

Le 7 juillet 1550, le roi d'Espagne enjoignit au provincial de Saint-Domingue d'user de tous les moyens en son pouvoir pour obliger les religieux de son ordre à enseigner aux Indiens confiés à leurs soins, la langue de la métropole. Ces instruc-

(1) Herréra, dec. VI, lib. I, cap. 8. — Le même auteur, dans sa *Descripcion de las Indias*, dit que les fondements de la ville de Gracias à Dios furent jetés en 1530 par le capitaine Gabriel de Roxas; mais qu'ayant été abandonnée elle fut rétablie six ans après par Gonzalo de Alvarado. Herréra veut sans doute parler du village situé près du Cap Gracias à Dios, dont il fait remonter la fondation à l'année 1530, dans sa IVe. décade.

(2) A environ 40 lieues N.-O. du port d'Acajutla, il existe une petite baie qui est improprement appelée sur les cartes, le port de Guatémala.

(3) Aut. Rémésal, lib. IV, cap. 13.

tions furent réitérées au gouverneur, au mois de septembre 1695.

Vers l'année 1552, presque tous les indigènes de la province de Véra-paz furent convertis au christianisme, par *Tomàs de la Torre*, vicaire-général des Dominicains, *Domingo Vico*, et autres.

Les pères Domingo Vico et *Andrès Lopèz*, étant allés prêcher l'évangile dans la province d'*Acalà*, périrent victimes de leur zèle, le 29 novembre 1555.

La province de Costa Rica fut convertie au christianisme, en 1560 et années suivantes, par *Juan Pizarro*, qui périt enfin martyr de son zèle. On attribue généralement à *Juan Solano* et à *Alvaro de Acuña*, la conquête de cette province. Jorge de Alvarado réduisit les villages de *Turrialba* et de *Suerre*. *Diègo de Astieda Chirinos* en fut le premier gouverneur.

Le capitaine anglais, *Guillaume Cox*, qui prit le commandement en chef de l'expédition du capitaine *Barker*, après la mort de cet officier, pilla, en 1576, la ville de Truxillo, dans la baie de Honduras. Attaqué ensuite par un détachement de troupes espagnoles, il fut obligé de prendre la fuite (1).

Le 23 septembre 1580, Philippe II ordonna qu'il fût écrit une histoire correcte des mœurs et habitudes des Guatémalais, avant leur conversion au christianisme (2).

Esguerra et *Salvador Cipriano* réduisirent, en 1603, la province de *Manché*, qui est contiguë à celle de Véra-paz. Trois ans après, les missionnaires eurent converti les habitants de huit villages; l'un, nommé *San Miguel Manché*, renfermait cent maisons; celui de l'*Assuncion Chocahaoc*, le même nombre; *Matzin*, trente; *Yxuox*, vingt-cinq, et *Hixil*, douze (3).

Conquête de Talamanca, dans la province de Costa Rica. Don Rodrigo Arias Maldonado, qui prit dans la suite le nom de frère *Rodrigo de la Cruz*, gouverneur et capitaine-général de Costa Rica, entreprit et acheva, en 1660, la conquête de *Talamanca*, dans laquelle il avait dépensé 60.000 dollars de sa fortune particulière. Il y fonda plusieurs villages, bâtit des églises, fit venir des prêtres pour les desservir, et reçut en récompense de ses services, le titre de marquis de Talamanca. Lorsque la durée de son gouvernement fut expirée, il quitta la province, et, bientôt après, le fruit de ses travaux fut perdu; les Indiens reprirent leurs habitudes sauvages et retombèrent dans l'idolâtrie jusqu'à l'arrivée, en 1688, de *Melchor Lopez* et *Antonio Margil*, qui convertirent quarante mille âmes dans l'espace de cinq ans, fondèrent onze villages, dans chacun desquels ils bâtirent une église, et trois autres dans une province voisine de Talamanca. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 19.)

La conversion des *Changuènes*, peuplade nombreuse et barbare, fut ensuite opérée par *Francisco de San-José* et *Pablo de Rébullida*. Ce dernier, après avoir résidé douze ans parmi ces Indiens, fut tué par eux, le 17 septembre 1709, dans le village de *San Francisco de Urimana*. *Juan de Zamora*, prêtre de Nicaragua, et quelques soldats qui servaient d'escorte aux missionnaires, éprouvèrent aussi, peu après, le même sort.

Au mois de novembre 1697, Francisco de San-José, qui était allé rétablir sa santé à Guatémala, fut de nouveau envoyé pour convertir les habitants de Talamanca et de l'île de *Toxas*. Il y resta jusqu'en 1708, qu'il fut nommé président du collége de Grenade, dans la province de Nicaragua. Ce zélé missionnaire avait pénétré jusqu'au Pérou (1) et avait le premier porté la parole de Dieu aux naturels de l'Amérique du sud. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 19.)

En 1740, *Antonio de Andrada*, et trois autres ecclésiastiques, accompagnés d'un détachement de soldats, continuèrent la réduction de la province de Talamanca (2).

En 1622, la *réduction des idolâtres de la province de Taguzgalpa* fut entreprise par *Christoval Martinèz de la Puerta*, deux autres missionnaires, et quatre Indiens, qui, en moins d'une année, eurent converti sept cents naturels et fondé sept villages.

Au mois de janvier suivant, la Puerta fut remplacée par *Benito Lopèz*, qui, aidé de deux autres ecclésiastiques, convertit les *Guabas*, peuplade mulâtre issue de femmes indiennes et d'Espagnols qui avaient fait naufrage sur la côte. Les trois missionnaires avaient déjà arraché à l'idolâtrie près de six mille habitants de cette province, lorsqu'ils périrent victimes de l'animosité d'une nation voisine appelée *Albatuinas*. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 18.)

Ce ne fut qu'en 1667, que *Fernando de Espino*, *Pédro de Ovalle*, et plusieurs autres reprirent la conversion des Indiens de cette province. Ils partirent de la Nueva-Segovia ou la Nouvelle-Ségovie, et pénétrèrent dans les montagnes de Taguzgalpa, où ils réussirent à convertir six cents naturels. En 1675, ils avaient formé sept villages, d'environ six cents âmes; en 1679, le nombre de prosélytes s'était élevé à mille soixante-treize; et en 1690, ils fondèrent deux autres villages. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 18.)

En 1642, les îles de *Roatan*, de *Guanaja* et d'*Utila*, furent prises sur les Espagnols par un pirate anglais, qui les garda jusqu'en 1650; il en fut chassé par une expédition de quatre bâtiments de guerre, équipés par ordre du gouverneur de la Havane, et commandés par le général *D. Francisco de Villalva y Tolèdo*. Les Indiens, n'ayant opposé aucune résistance aux Anglais, le vainqueur les transporta à *Amatique*.

L'île de Roatan resta déserte jusqu'en 1742, que les Anglais en reprirent possession, et la fortifièrent avec des matériaux portés à cet effet de la ville de Truxillo.

Pendant les années 1674, 1675 et 1676, les Dominicains convertirent une autre nation indienne appelée *Chol*, qui habitait au nord-est de Véra-paz. Ils baptisèrent deux mille trois cent quarante-six individus, qu'ils réunirent dans onze villages. Toutefois, ces naturels regagnèrent peu après leurs montagnes, où ils restèrent jusqu'en 1688. A cette époque, l'alcade-major ramena quelques Choles qui s'établirent dans la vallée d'*Urran*. En 1780, ils en furent dépossédés par le gouverneur de Guatémala; mais, en 1796, s'en étant de nouveau rendus maîtres, ils y laissèrent deux mille nègres pour la défendre. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 4.)

Le 17 mai 1797, l'intendant de Comayagua, *don José Rossi y Rubi*, fit voile de Truxillo à bord d'un petit vaisseau de guerre avec douze officiers. Le lendemain, il arriva

(1) Hakluyt, part. III, p. 530.

(2) Voyez Torquémada, part. II, lib. XII, cap. 10—28.

(3) Rémésal, lib. II, cap. 18—20.

(1) Voyez l'article *Pérou*.

(2) En 1811, il y avait dans la province trois missions, et six ecclésiastiques; savoir: 1°. celle d'*Orosi*, à laquelle sont réunis *Atirro* et *Tucurrique*; 2°. celle de *Buruca*, et 3°. celle de *San Francisco de Terraba*, qui comprend la succursale de *Guadalupe*. — Juarros cite à ce sujet l'*Histoire de l'ordre des Bethlémites*, et le liv. V, chap. 1, 2, 3, 4 et 5. des actes de la *Cronica de los Colégios de Propaganda Fide de Nueva-España*.

au port de Roatan. Ayant vu deux cents hommes de troupes rangés en bataille sur le rivage, pour s'opposer à son débarquement, il se rendit seul à terre et leur proposa une capitulation qui fut aussitôt acceptée. Le village, situé sur la côte septentrionale, était occupé par des nègres républicains; et l'autre, sur le bord opposé, l'était par des Caraïbes, qui se soumirent aussi sans résistance. (*Juarros*, t. II, t. 5, cap. 9.)

Conquête de la province de Péten et réduction des Itzaex. Le royaume d'Yucatan, connu d'abord sous le nom de *Maya*, et sa capitale *Mayapan*, furent soumis pendant un grand nombre d'années à un seul chef. Mais les caciques, ses vassaux, s'étant révoltés, se déclarèrent indépendants dans leurs provinces respectives, et ne laissèrent au chef suprême que le gouvernement de *Mani*, où il se retira vers l'an 1420, après avoir détruit de fond en comble la grande ville de Mayapan. Un de ces caciques, nommé *Canek*, qui s'était mis à la tête des rebelles dans la province de *Chichén-Itza*, située à vingt lieues environ du village de *Tihoo* (Mérida), ne s'y croyant pas en sûreté, se retira avec ses sujets dans les montagnes, s'empara des îles du lac d'Itza, et fixa sa résidence dans *Péten* la plus considérable.

Les Franciscains de la province de *San José de Yucatan*, essayèrent plusieurs fois de convertir les Itzaex, mais sans succès, et ce ne fut que sous le gouvernement de *Don Martin de Ursua y Arizmendi* que leur conversion fut opérée.

Ce gouverneur, nommé en 1692, entra en fonctions en 1695. Il conçut le projet d'établir à ses frais une route entre le Yucatan et le Guatémala, et le proposa au conseil des Indes qui l'y autorisa. Cette route, commencée dans un endroit où l'on avait entrepris d'en construire une quelques années auparavant, fut frayée la même année sur une longueur de quatre-vingt-six lieues. Il reprit cette opération vers le commencement de l'année 1697, et le 24 janvier, il partit de Campêche, et s'avança jusqu'au lac d'Itza, où il forma un camp retranché. *D. Pédro de Subiaur* y construisit une galiote de quarante-cinq pieds de quille, et une pirogue de moindre dimension, à bord desquelles s'embarquèrent cent huit soldats espagnols, *D. Juan Pacheco*, vicaire ecclésiastique et son clerc. Il resta pour défendre le camp cent vingt-sept Espagnols, un grand nombre d'Indiens alliés, avec deux pièces de campagne, deux arquebuses à croc, et huit fauconneaux, aux ordres de *Juan Francisco Cortéz*. L'île fut prise le 13 mars 1697, et nommée *Nuestra Señora de los Remedios y San Pablo*, et Pachéco en fut élu vicaire ecclésiastique. On employa les Indiens à continuer la route jusqu'à celle de Véra-paz. Les autres îles se soumirent peu après, ainsi que dix-huit villages situés sur les bords du lac. Les îles seules renfermaient vingt-quatre ou vingt-cinq mille habitants. Après cette conquête Ursua ramena ses troupes à Campêche.

Pédro de Subiaur, et le pilote *Juan Antonio Carabajal*, ouvrirent une route plus courte et plus directe entre le lac et le village de San Agustin, dans la province de Véra-paz, la distance n'étant plus que de trente-cinq lieues.

Le 24 janvier 1698, le roi d'Espagne transmit de nouveaux ordres au vice-roi du Mexique, et aux gouverneurs du Guatémala et de l'Yucatan, relativement à la conversion des Indiens de ces pays, qu'il leur recommandait de hâter par tous les moyens en leur pouvoir, en les encourageant à s'établir le long de la nouvelle route. Le roi nommait en même temps Ursua, gouverneur et capitaine-général de tout le pays que cette route parcourait. Son autorité était toutefois subordonnée à celle du vice-roi du Mexique, mais il était entièrement indépendant du gouverneur d'Yucatan, *Don Roque Sobéranis*. A la mort de ce dernier, Ursua lui succéda en qualité de capitaine-général et de gouverneur d'Yucatan. Il conservait aussi son gouvernement d'Itza (1).

Les Anglais, chassés par les Espagnols de la baie de Honduras, en 1742, allèrent chercher le bois de teinture sur les bords de la rivière *Noire*, dans le territoire de Mosquito, par le 16° de lat. N. Après la défaite des Indiens *Popya*, ils s'emparèrent de leurs maisons, de leurs femmes et de leurs enfans, et forcèrent ces naturels à se retirer sur le territoire espagnol par les conditions onéreuses qu'ils voulurent leur imposer. Les vainqueurs prirent alors possession de la côte de Mosquito, et le gouverneur de la Jamaïque y envoya le capitaine Hodgson en qualité de surintendant.

Un négociant anglais, jaloux d'assurer à son pays le commerce de la rivière Noire, forma le projet d'établir une route entre la mer et la province de Comayagua, et la fit exécuter par les Indiens Popya. Cette route fournit un moyen de communication facile avec la mer du sud, et les Hollandais perdirent le monopole du commerce de la baie de Truxillo (2).

Le bois de Campêche, si estimé pour la teinture, donna lieu à une guerre qui dura de 1736 à 1743.

Les Espagnols chassèrent de nouveau les Anglais du golfe de Honduras, en 1757, et bâtirent des forts pour empêcher le commerce illicite qu'ils fesaient dans ces parages.

En 1761, les négociants anglais, pour obtenir la faculté de commercer dans l'intérieur de ce pays, signèrent un arrangement par lequel ils s'engageaient à payer un tribut annuel de vingt têtes de bétail, à condition qu'on les laisserait s'avancer jusqu'aux chutes de la rivière, à cent cinquante milles du cap de Gracias à Dios.

La principale rade qu'on rencontre sur cette côte est formée par la rivière de *Bluefield*, qui est navigable sur une étendue considérable. Les Indiens *Woolvas* et *Cuckeras* habitent à quelques milles au-dessus de son embouchure. M. *Henri Corrin*, de la Jamaïque, qui s'y établit en 1752, amassa une grande fortune en exportant du bois d'acajou et de l'écaille de tortue, qu'il expédiait à la Jamaïque et aux colonies du nord.

Par le dix-septième article du traité de paix du 10 février 1763, le roi d'Angleterre s'engagea à faire démolir toutes les fortifications que ses sujets pouvaient avoir élevées dans les parages de la baie de Honduras, et autres parties des possessions espagnoles; mais il stipula en même temps qu'on ne les molesterait pas lorsqu'ils seraient occupés à couper et à charger du bois de teinture ou de Campêche (3), et que pour cet effet ils pourraient construire des magasins et des maisons pour eux et leurs familles.

Ce fut en 1769 et 1770, que les Anglais s'établirent sur la côte de Mosquito, sur trois points principaux, savoir : sur la rivière Noire, à environ vingt-six lieues E. du cap Honduras; au cap Gracias à Dios sous le 14°. 54'. de lat., à environ cinquante-quatre lieues E. S.-E. de la rivière Noire, et à Bluefield, environ soixante-dix lieues S. du cap Gracias à Dios.

Il y avait alors, non compris les indigènes, deux cents blancs, le même nombre de gens de couleur libres et neuf cents esclaves. On en exportait des mulets pour la Jamaïque et pour l'Europe, et huit cent mille pieds d'acajou, dix mille

(1) Histoire de la conquête d'Itza, par *don Juan de Villagutierre y Sotomayor*, cité par Juarros, comme un auteur sur la véracité duquel on peut compter. (*Juarros*, t. II, trat. 5, cap. 5.)

(2) *Long's Jamaica*, liv. I, ch. 12.

(3) *Hæmatoxylum Campechianum*.

livres d'écaille de tortue, et deux cent mille de salsepareille par an.

Le principal établissement était celui de la rivière Noire, qui avait servi de retraite aux coupeurs de bois de Campêche, lorsqu'ils furent chassés de la baie de Honduras en 1730.

L'article dix-sept du traité de Paris, de 1763, comme on l'a dit plus haut, porte que S. M. britannique fera détruire toutes les fortifications élevées par ses sujets dans la baie de Honduras ou d'autres parties du territoire espagnol en Amérique; mais qu'ils conserveront le droit de couper du bois de Campêche dans la baie de Honduras et les parties adjacentes du continent; et qu'à cet effet, ils pourront bâtir des magasins et des maisons pour eux et leurs familles. En conséquence, on retira les troupes et les autorités civiles, d'après l'idée que toute l'étendue de la côte était comprise, dans la disposition relative à la démolition des forts. Mais les Anglais prétendirent ensuite que leur droit à la côte de Mosquito n'était nullement infirmé par le dernier traité, que cette côte, s'étendant depuis la baie de Honduras jusqu'à l'embouchure du lac Nicaragua, ou rivière Saint-Jean, dans la lat. de 10° 25′ environ, n'avait jamais été réclamée ni possédée par les Espagnols; et que les Indiens en avaient fait la concession libre et formelle, avant le traité américain signé à Madrid en juin 1670, d'après lequel le roi de la Grande-Bretagne possède à toujours toutes les terres, colonies et établissements situés dans les Indes, ou dans toute autre partie de l'Amérique, que lui et ses sujets occupaient alors.

Cette prétention paraît appuyée sur l'autorité de sir Hans Sloane, qui, dans son introduction à l'histoire de la Jamaïque, assure que de son temps un roi du pays de Mosquito, qu'on appela *Jérémy*, vint demander la protection du duc d'Albémarle, alors gouverneur de cette île, et le prier d'envoyer un officier pour les commander, en l'autorisant à faire la guerre aux Espagnols et aux pirates. Dans le mémoire qu'il présenta au duc, il était établi que le comte de Warwick, en vertu de lettres-patentes données par le roi Charles Ier, était possesseur de plusieurs îles des Indes-Occidentales, notamment de celle de la Providence (depuis appelée par les Espagnols Santa Catalina), située sous le 13° 10′ lat. N., à l'E. du cap Gracias à Dios, appelé vulgairement Mosquito, comprenant une étendue de trente à quarante lieues; que le comte établit des rapports avec les naturels de ce cap et du pays environnant, et les engagea à lui envoyer le fils de leur roi, laissant en otage le colonel Morris, habitant de New-York; que ce prince suivit le comte de Warwick en Angleterre où il demeura trois ans, durant lesquels les habitants de Mosquito ayant formé des rapports avec ceux de la Providence et reconnu la puissance de Sa Majesté britannique, ils décidèrent le prince, qui revint dans leur pays après la mort du roi son père, à abdiquer le pouvoir et à devenir avec eux sujet de l'Angleterre, qualité qu'ils ont toujours conservée depuis. Sir Hans ajoute que le Duc d'Albémarle ne voulut point se mêler de cette affaire, de peur que ce ne fût un moyen inventé par quelque peuple, pour établir un gouvernement de flibustiers et de pirates (1).

En 1782, le gouvernement anglais ayant résolu de chasser les Espagnols de cette baie, envoya une expédition sous les ordres du colonel *Despard*, composée de troupes régulières et d'Indiens de ce pays, avec lesquels cet officier battit les Espagnols et leur fit huit cents prisonniers.

L'article six du traité de 1783, conserve aux Anglais les mêmes droits que ceux stipulés dans le traité de 1763.

En 1780, San Fernando de Omoa, ville forte qui était regardée comme la clef de Honduras, fut emportée d'assaut par les équipages de deux frégates anglaises expédiées à cet effet de la Jamaïque. Le trésor, dont ils s'emparèrent, s'élevait à plus d'un million de piastres. Les Anglais furent obligés d'évacuer la ville peu de temps après.

Conquête de Tologalpa. Les habitants de cette contrée, connus sous les noms généraux de *Xicaques*, de *Moscos* et de *Sambos*, se composent des *Lencas*, des *Payas*, des *Alhatuinas*, des *Tahuas*, des *Jaras*, des *Taos*, des *Gaulas*, des *Fantasmas*, des *Iziles*, des *Motucas*, etc., qui diffèrent entr'eux par la couleur, les uns étant blancs, les autres noirs, rouges et cuivrés. Ils parlent aussi des langages différents, et ont des gouvernements, des mœurs et des coutumes particuliers.

Vers l'année 1594, Philippe II prescrivit aux gouverneurs de ce pays, de lui adresser un mémoire sur les Indiens qui l'habitaient, et dans lequel ils indiqueraient les mesures les plus efficaces à prendre pour les convertir.

En 1603, un ecclésiastique, nommé *Estévan Verdélète*, et *Juan de Montéagudo* cherchèrent à pénétrer dans le territoire des Xicaques par la rivière de la nouvelle Ségovie, sous la conduite de quelques Indiens qui les menèrent dans des montagnes d'où ils retournèrent à Comayagua. Verdélète partit alors pour l'Espagne, à l'effet de communiquer à la cour les moyens qu'il croyait devoir employer pour tirer les Indiens de la barbarie. En conséquence, le suprême conseil rendit un décret, le 17 décembre 1607, par lequel Verdélète fut autorisé à prendre dans le trésor de la couronne les fonds nécessaires à cette entreprise, et à s'adjoindre huit personnes pour le seconder dans la réduction des Xicaques. Le 13 octobre 1608, il repartit pour Guatémala, avec une mission de vingt-huit personnes, et au mois d'octobre de l'année suivante, il quitta cette ville avec son ami Juan de Montéagudo. A son arrivée à Comayagua, il fut joint par *Juan de Vaide*, curé d'Olancho, *Andrès Marcuello*, vicaire du couvent de cette ville, par le capitaine *Daza*, et par trois autres Espagnols d'Olancho, qui connaissaient le pays. Il se dirigea de là vers la nouvelle Ségovie, pénétra dans les montagnes par la rivière de *Guayape*, et arriva parmi les Indiens vers la fin du mois de janvier 1609. Il en avait déjà converti cent trente, lorsque les Toncas et les Mexicains, venant à se quereller, les Indiens païens conçurent la haine la plus violente contre ceux qui s'étaient faits chrétiens, brûlèrent leur village, et se retirèrent dans les montagnes. Les Espagnols restés seuls dans le pays, retournèrent à Guatémala.

Peu de temps après, Verdélète se mit de nouveau en marche avec une escorte de vingt-cinq soldats aux ordres du capitaine Alonso de Daza, pour aller accomplir l'objet de sa mission. Au mois d'avril 1611, il arriva sur les frontières de Tologalpa; mais le 16 janvier suivant, il fut massacré avec tout son monde et dévoré par les sauvages habitants de ces régions inhospitalières.

Pedro Lagarès fonda un séminaire à la nouvelle Ségovie, en 1674, pour y instruire des missionnaires destinés à aller prêcher l'évangile chez ces barbares montagnards. Il réussit à en attirer quelques-uns hors de leurs retraites, et leur bâtit deux villages, dans la vallée de Culcali, à cinq lieues l'un de l'autre. Le nombre des prosélytes s'accrut insensiblement; et au mois d'octobre 1678, on comptait dans les villages de *San-José Paraka* et de *San Francisco Naaico*,

(1) *Sloane's Natural History of Jamaica, etc. (Histoire naturelle de la Jamaïque.)* Introduction p. 76 et 77. Londres 1707.

Edward's History of the West Indies ou histoire des Indes occidentales; appendix, notice sur les établissements anglais sur la côte de Mosquito, pouvant servir au gouvernement en 1773.—5e. édition. Londres, 1819.

plus de deux cents Indiens. La mort de Lagarès, arrivée en 1679, suspendit l'ouvrage de la conversion de ces naturels; il a été repris depuis par d'autres ecclésiastiques; mais, dit Juarros, il y a maintenant (1811) plus d'un demi-siècle que les Franciscains ont abandonné la province de Tolagalpa à son idolâtrie. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 17.)

Juan Pérez Dardon fut envoyé de Guatémala par décision d'un conseil militaire, avec quatre-vingts fantassins espagnols, trente cavaliers et mille Indiens alliés, pour punir les habitants du village de *Jumais*. Il fut attaqué en route par un corps nombreux d'Indiens, qu'il dispersa; et à son arrivée devant le village, il trouva une armée entière rangée en bataille pour lui en disputer l'entrée, sous la conduite d'un chef nommé *Tonaltet*. Celui-ci, vaincu avec une perte considérable, chercha son salut dans la fuite; et les Espagnols, après lui avoir inutilement offert le pardon et la paix, réduisirent le village en cendres. Dardon envoya des détachements à la poursuite des fuyards dont un grand nombre furent faits prisonniers, et entre autres plusieurs caciques. Les Espagnols, pour les punir de leur opiniâtreté, les réduisirent en servitude, et appelèrent leur village *Pueblo de los Esclavos*.

Les Choles, dont le père *José Delgado*, religieux dominicain, et autres, avaient effectué la réduction en 1674, 1675 et 1676, et qui résidaient dans un pays situé à vingt-cinq ou trente lieues de *Cahabon*, dernier village de la province de Véra-Paz, se révoltèrent de nouveau.

En conséquence, le conseil des Indes ordonna, le 24 novembre 1692, la conquête de leur pays et de celui des *Lacandons*, contre lesquels devaient marcher simultanément les troupes des provinces de Véra-Paz, Chiapa et Guéguéténango.

Les Indiens Lacandons et *Lopans* furent convertis en 1695. Ces derniers étaient un peuple féroce et guerrier, et habitaient une belle et fertile contrée de trente lieues environ d'étendue. Leur nombre s'élevait de dix à douze mille individus. Le capitaine *Juan Diaz de Vélasco* arriva avec quelques troupes à l'extrémité de leur pays, et établit son camp à quarante lieues du lac d'Itza, après avoir parcouru un pays hérissé de montagnes l'espace de quatre-vingt-deux lieues. Continuant sa marche vers la rivière de *Chaxal*, à dix lieues plus loin, il résolut de la passer pour aller soumettre l'île de Péten, mais il en fut dissuadé par les missionnaires qui lui représentèrent que les Itzaex les y attendaient avec des forces considérables. Toutefois, avant d'évacuer le territoire de Mapan, il y construisit un fort dans lequel il laissa une garnison de trente soldats et quelques Indiens, sous le commandement de *Pédro Ramirez de Orosco*.

Le conseil se décida de nouveau à y envoyer cent cinquante hommes de Véra-Paz et cent de Guéguéténango. Le gouverneur *D. José de Escals*, nomma *Bartolomé de Amezquita*, *oidor* de l'audience, au commandement de la division de Véra-Paz, et le *régidor Jacobo de Alcayaga*, de celle de Guéguéténango.

Ces troupes partirent de Guatémala au mois de janvier 1686. Alcayaga prit le chemin de *Los Dolorès*, où il trouva cinq cents Indiens chrétiens. Continuant sa marche avec *Diégo Rivàs* et autres ecclésiastiques, il découvrit, quatre jours après, deux villages appelés *Péta* et *Mop*, dont l'un renfermait cent dix-sept familles et l'autre cent cinq, qui promirent d'aller habiter Los Dolorès. Après avoir cherché inutilement le lac Itza pendant deux mois, il revint lui-même à cette ville le 29 avril, et de là se rendit à Guatémala, après avoir laissé garnison dans le fort de Dolorès. L'église qu'il y avait fait construire sur l'emplacement d'un ancien temple païen, portant ombrage aux caciques *Cabrial* et *Tustétac*, ils se retirèrent dans les montagnes, mais revinrent peu après à la prière des missionnaires.

Le capitaine Vélasco s'étant avancé jusqu'au lac Itza, y fut attaqué par les Itzaex, qui le tuèrent avec tous ses soldats au nombre de cent. Sur ces entrefaites *Amezquita* poussa jusqu'au même lac, avec une faible escorte; mais n'y obtenant aucun renseignement de Vélasco, il retourna sur les bords de la rivière de Chaxal, où il avait laissé la majeure partie de son monde, et fut appelé peu après à Guatémala par le conseil de guerre. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 4.)

En 1700, le licencié *Francisco de la Madris*, qui s'était enfui de la Nouvelle-Espagne, excita un soulèvement dans la province de Chiapa. Il fut toutefois bientôt apaisé par *Pédro de Eguaras Fernandèz de Yxas*, qui y fut envoyé à cet effet, avec un corps de troupes, par *Gabriel Sanchèz de Berrospe*, gouverneur de Guatémala.

En 1712, les Tzendales, alliés des *Chapanécos*, et qui habitaient dans trente-deux bourgs ou villages, se soulevèrent en masse contre les Espagnols, renoncèrent à leur culte, et massacrèrent plusieurs prédicateurs. Le principal rassemblement qui eût lieu au village de *Cancuc*, était fort de quinze mille hommes.

Le capitaine général, président de l'audience royale, *D. Toribio Cosio*, marcha contre eux avec des forces imposantes, les battit au village de *Guistan*, à six lieues de Ciudad-Réal, et y rétablit la tranquillité le 21 novembre 1712. Pour le récompenser de cet important service, le roi d'Espagne lui conféra le titre de marquis de Torre-Campo, le 24 avril 1714. On célèbre aussi l'anniversaire de cette victoire dans les cathédrales de Guatémala et de Ciudad-Réal. (*Juarros*, tom. I, trat. I, cap. 2.)

Les Caraïbes de Saint-Vincent et leurs alliés s'étant soumis aux Anglais au mois de novembre 1796, près de cinq mille de ces Indiens, y compris les femmes et les enfants, et mille blancs et gens de couleur furent transportés de l'île de Rattan dans la baie de Campêche (1).

1798. Le feld-maréchal O'Neil, gouverneur-général du Yucatan, voulant chasser les colons anglais de Honduras, réunit un corps de deux mille soldats et de cinq cents matelots, qu'il embarqua sur trente-un navires, dont neuf portaient de douze à vingt-deux canons. Arrivé sur la côte de cette province, le 3 septembre, il envoya une partie de sa flotille se frayer un passage au nord par les récifs de Montégo-Key, mais elle y rencontra des chaloupes canonnières ennemies qui l'empêchèrent de l'effectuer. O'Neil fit une autre tentative infructueuse du côté de Saint-Georges-Key. Il y trouva l'escadre anglaise rangée en bataille, forte de cinq goëlettes et schooners, armés de quatorze canons, et de sept chaloupes canonnières, qui en portaient chacune un. Le 10, il y eut un engagement qui dura deux heures et demie; mais les Anglais ayant reçu un renfort de deux cents hommes et de plusieurs petits navires, les Espagnols coupèrent leurs cables et gagnèrent le large (2).

Don *José Antonio Goicoechea*, ecclésiastique septuagénaire, arriva de Madrid en 1805, avec une mission composée de quarante-six personnes. S'étant adjoint *José Antonio Martinèz*, il partit pour le Taguzgalpa. Il pénétra dans les montagnes d'Agalta, où il civilisa un grand nombre de naturels, qu'il rassembla dans deux villages appelés *Nombre de Jésus Pacura* et *San Estévan Tonjagua*. Deux ans après, Goicoechea

(1) Edward's *History of the West-Indies, etc.*, tom. IV, chap. 6, 5e. édition. Londres, 1819.

(2) Edward's *History of the West-Indies, etc.*, tom. IV, chap. 7.

fut rappelé à Guatémala, où il publia un mémoire de sa mission, dans lequel il démontrait la nécessité de maintenir un clergé permanent dans ce pays. Un rapport fut aussi adressé dans le même sens au gouvernement, par un Indien d'Acaténango, nommé *Antonio Lopèz*, professeur de langue kachiquelle à l'université de Guatémala, en qualité de représentant de cette nation. En conséquence, le conseil suprême de la régence rendit un décret, le premier mars 1810, pour l'établissement d'une mission dans le Taguagalpa. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 18.)

Révolution de 1809. Dès le commencement de la révolution survenue en Espagne, en 1808, les habitants de Guatémala avaient manifesté le désir de voir changer le mode de gouvernement qui les régissait. Aussi, lorsqu'en 1809, le Buénos-Ayres, le Caraccas, la Nouvelle-Grenade, et plus tard le Mexique, se déclarèrent indépendants, les Guatémalais tournèrent les yeux vers ces pays, mais ils furent d'abord effrayés par les divisions qui y éclatèrent parmi les divers partis qui se formèrent au commencement de la révolution.

Les Mexicains désiraient vivement l'indépendance; mais l'issue de la révolte du curé Hidalgo, à Las-Cruces (*Voyez* l'article Mexique), porta un coup funeste à leur liberté. D'un autre côté, la Nouvelle-Grenade était dévorée par la guerre civile; et le Guatémala, placé entre deux nations, en proie à l'anarchie, n'osait proclamer son indépendance.

Cependant la révolution d'Espagne avait rétabli les cortès, et leur constitution avait été proclamée à Guatémala. Quoique mal exécutée, elle était toujours un acheminement vers l'indépendance. La liberté de la presse produisait de temps en temps des ouvrages utiles qu'on recevait de la Péninsule et de Mexico. La société patriotique se réunit de nouveau. L'université, au mépris des lois d'Espagne, enseignait le droit naturel et public, et les bienfaits de l'instruction amenaient une foule de réformes qui toutes tournaient au profit de l'État.

Le Guatémala obtint un autre avantage dans l'année 1818, lorsque, sans le consentement du gouvernement espagnol, il déclara le commerce libre avec l'Angleterre. Cette mesure, en conduisant une foule de Guatémalais dans les établissements anglais et aux États-Unis, et en amenant des étrangers dans le pays, donna une grande activité à l'agriculture, aux arts et au commerce. Dès ce moment, les esprits se réveillèrent avec des désirs d'indépendance, et l'opinion publique se prononça ouvertement.

Quand le roi Ferdinand abolit la constitution, en 1814, le Guatémala continua à se gouverner avec une espèce d'indépendance; ses chefs, il est vrai, étaient Espagnols, mais leur pouvoir était sans force, tant les esprits étaient indisposés contre l'ancien ordre de choses. Ainsi, l'université continua les réformes; la société patriotique resta en pleine activité; le commerce libre se consolida, et un grand nombre de lois se modifièrent. L'inquisition n'exista jamais à Guatémala, c'est-à-dire qu'il n'y eut jamais de tribunal organisé; mais seulement un commissaire délégué par celui de Mexico, lequel était presque sans pouvoir.

Les habitans de la province de San-Salvador, déçus de l'espoir qu'ils avaient conçu d'être admis à faire partie de l'empire mexicain, demandèrent formellement au gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale d'être reçus dans l'union aux mêmes conditions que les citoyens des divers Etats qui la composent; mais le gouvernement américain s'y refusa.

Enfin l'armée de l'île de Léon, qui devait porter la destruction en Amérique, ayant changé la face du gouvernement espagnol, en adoptant la constitution de 1812, on dut présager que l'indépendance de l'Amérique ne tarderait pas à s'ensuivre. En effet, le Mexique renversa sans peine un pouvoir déjà chancelant; et le Guatémala proclama tranquillement son indépendance, le 15 décembre 1821, sous les meilleurs auspices et dans le plus grand ordre, par l'acte suivant:

« Attendu le désir bien prononcé du peuple pour son indépendance, et les actes des divers conseils municipaux, la députation provinciale voulant traiter cette grande question avec la prudence convenable, s'est adjoint, à cet effet, l'archevêque, les membres de l'audience territoriale, le vénérable doyen, le collége ecclésiastique, le conseil municipal, le corps des avocats, les prêtres réguliers, les chefs et fonctionnaires publics; et après une mûre discussion, on arrêta ce qui suit:

1°. Le vœu général du peuple de Guatémala étant de se séparer de l'Espagne, sans préjuger en rien aux décisions du congrès qui doit se réunir, le chef politique a fait proclamer son indépendance, pour prévenir tout désordre, dans le cas où le peuple lui-même l'établirait de fait.

2°. Il sera envoyé des messages aux provinces, pour que, sans délai, elles procèdent à l'élection de leurs députés ou représentants; ceux-ci formeront le congrès qui siégera dans la capitale, lequel procédera à l'établissement de la forme du gouvernement et de la loi fondamentale de la république.

3°. Pour faciliter les nominations des députés, elles seront faites par les mêmes juntes électorales de province, qui ont fait les élections des derniers députés aux cortès.

4°. Le nombre de ces députés sera dans la proportion de un sur quinze mille individus, sans exclure du droit de cité les originaires d'Afrique.

5°. Les juntes électorales de province se serviront des derniers recensements pour fixer le nombre des députés à élire.

6°. Les députés devront être réunis, dans la capitale, le 1er. mars 1822.

7°. Les autorités constituées conserveront leurs fonctions, en se conformant aux lois établies, jusqu'à la décision du congrès.

8°. Le chef politique brigadier, don *Garino Gainza*, continuera ses fonctions avec le chef politique militaire, et pour qu'ils aient le caractère convenable dans ces circonstances, il sera formé une junte provisoire consultative, composée de don *Michel Larreynaga*, ministre de l'audience; de don *José del Vallé*, auditeur de guerre; du marquis de *Ayzinena;* de don *Jose Valdez*, trésorier; de don *Angel Maria*, licencié; de don *Antonio Robles*, troisième alcade constitutionnel, savoir: le premier, pour la province de Léon; le second, pour celle de Comayagua, le troisième, pour celle de Quezalténango; le quatrième, pour celle de Solola et Chimalténango; le cinquième, pour celle de Zonzonate, et le sixième pour celle de Ciudad Réal de Chiapa.

9°. Le chef politique consultera cette junte provisoire, dans toutes les principales affaires du gouvernement.

10°. La religion catholique est la religion de l'État, et les ministres de ce culte sont sous la protection spéciale de l'autorité.

11°. Il sera adressé un message aux prêtres des communautés religieuses, pour les engager à contribuer par leurs conseils à établir l'union et la tranquillité.

12°. Le conseil municipal sera chargé de maintenir l'ordre dans la capitale et les provinces.

13°. Le chef politique publiera un manifeste qui fera connaître les sentiments de la nation, l'opinion des autorités et des corporations, les mesures prises par le gouvernement, et le serment prêté, à la demande du peuple, entre les mains

du premier alcade; serment d'indépendance et de fidélité au gouvernement américain.

14°. Le même serment sera prêté par l'archevêque, et par toutes les autorités civiles, militaires et religieuses.

Les articles 15, 16, 17 et 18 sont relatifs à la cérémonie de la proclamation de l'indépendance et de la prestation du serment.

Fait au palais national de Guatémala, 15 septembre 1821, et signé par *Garino Gainza; — Mariano de Beloranéna; — José Mariano Calderon; — José Matias Delgado; — Manuel Antonio Molina; — Mariano de Larrave; — Antonio de Rivéra; — José Antonio de Larrave; — Isidoro de Vallé y Castriciones; — Mariano de Ayzinena; — Pédro de Arroyave; — Lorenzo de Romana, et Domingo Diéguez*, secrétaires.

Communiqué l'acte ci-dessus aux individus et corps désignés plus haut, etc., etc.

La tranquillité fut un instant troublée par une expédition qu'Iturbide envoya contre le Guatémala, afin d'y étouffer les idées démocratiques avant que le congrès pût se réunir dans cette dernière ville. Il en résulta quelques troubles: mais après la chûte de cet empereur, le Guatémala forma son assemblée, et tout marcha d'accord dès ce moment.

Acte d'indépendance des Provinces-Unies de l'Amérique du centre (*Guatémala*), *1er. juillet* 1823. Les représentants des Provinces-Unies de l'Amérique du centre, assemblés en vertu de la convocation du 15 septembre 1821, renouvelée le 29 mars de la présente année (1823), etc., considérant, 1°. que le vœu général de tous les habitants du Guatémala est d'être libres et indépendants, etc.; 2°. que l'incorporation de cet État avec celui du Mexique est un acte de violence et illégal...., etc., déclarent solennellement:

1°. Que lesdites provinces sont libres et indépendantes de la Péninsule espagnole, du Mexique et de toute autre puissance, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau-Monde, et qu'elles ne doivent être le patrimoine d'aucun individu, ou d'aucune famille.

2°. Qu'en conséquence, elles forment une nation souveraine.

3°. Qu'à l'avenir, les provinces composant l'ancien royaume de Guatémala, prendront le titre de *Provinces-Unies de l'Amérique du centre*.

Cette déclaration et l'acte d'installation du congrès seront publiés dans tout le pays et communiqués au gouvernement espagnol et à ceux des deux Amériques.

Donné à Guatémala, le 1er. juillet 1823.

(Suivent quarante-trois signatures.) *José Matias Delgado*, président.

Juan Francisco Sosa et *Mariano Galvèz*, députés secrétaires.

Par le pouvoir exécutif suprême, *Pédro Molina*, président. 11 juillet 1823.

Un décret du pouvoir suprême exécutif *des Provinces-Unies de l'Amérique du centre*, daté de Guatémala, le 25 janvier 1824, tend à favoriser la colonisation des étrangers dans la nouvelle république. Tous les étrangers sont admis à venir y exercer leur industrie et même à exploiter les mines. Ils pourront acquérir des terres, en se fesant inscrire sur le contrôle du district, et jouir de tous les droits accordés aux regnicoles; mais ils ne pourront obtenir le titre de citoyen qu'à l'époque fixée par la constitution.

Tout citoyen des provinces et même tout étranger pourra fonder une ou plusieurs villes, en s'engageant à trouver quinze familles au moins, pour chacune d'elles. Lorsque dix de ces familles seront réunies dans l'endroit destiné à la nouvelle ville, elles prêteront serment de fidélité à la constitution, et pourront élire leurs officiers municipaux, en se conformant aux lois existantes. Chaque famille aura un terrain de mille perches carrées. Tout célibataire, en s'engageant à se marier dans les six premières années de son séjour, aura mille perches de terre s'il épouse une étrangère, et le double, si c'est une indigène. Tous ces terrains concédés devront être cultivés dans un temps donné, sous peine d'en être dépossédé. Les gouvernements des provinces pourront augmenter les concessions, quand on aura rempli toutes les conditions du présent décret. Les nouveaux colons pourront vendre leurs terres quand elles seront en culture, en disposer par testament, et retourner dans leur patrie. Pendant les vingt premières années, les nouveaux établissements seront francs et exempts de tout impôt, et les importations et exportations libres de tout droit. On ne pourra amener des esclaves dans les nouveaux établissements.

Par un décret du 20 août 1824, le congrès souverain du Mexique a reconnu l'indépendance des Provinces-Unies de l'Amérique du centre; et le 23 du même mois, M. Majorga a présenté ses lettres de créance, et a été admis en qualité du ministre de la nouvelle république.

Il a été négocié à Londres, en 1825, pour le compte de Guatémala, un emprunt de 1,428,571 livres sterling, à 73, et portant intérêt à cinq pour cent, à dater du 1er. février 1826.

Tableau du traitement des officiers du gouvernement.

Le président reçoit par an.	10,000 dollars.
Le vice-président.	4,000
Les sénateurs, au nombre de 11, chacun.	2,000
Les membres du congrès, chacun. . . .	1,200
Les frais du ministère de l'intérieur s'élèvent à.	54,950
Id. id. des affaires ecclésiastiques et de la justice.	17,600
Id. id. des finances.	178,208
Id. id. de la guerre et de la marine, etc.	627,828

LISTE DES ÉVÊQUES ET ARCHEVÊQUES DE GUATÉMALA (1).

1°. L'illustre *Don Francisco Marroquin*, premier évêque de Guatémala, y arriva le 3 juin 1530, et fut installé curé et vice-patron de Guatémala, au nom de S. M. Charles V. En 1533, il fut présenté par l'empereur comme évêque de ce diocèse, au pape Paul III, qui expédia des bulles, à cet effet, le 18 décembre 1534. Il le gouverna durant trente-trois ans, dont quatre comme proviseur et vicaire-général de Zumarraga, évêque de Mexico, et vingt-neuf comme évêque de Guatémala. Il mourut le 18 avril 1563.

2°. L'illustre señor *Don Bernardino de Villalpando*, natif de Talavera de la Reyna, nommé à l'évêché de Cuba en 1559. Il gouverna cette église jusqu'en 1564, qu'il fut transféré à Guatémala. Il prit possession du siége épiscopal en 1565, et y mourut en 1569.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Gomèz Fernandèz de Cordova*, natif de Cordoue, fut élu évêque de Nicaragua en 1551. Sacré en Espagne, il fut installé en 1553, et fut de là élevé à l'évêché de Guatémala, en 1574. Il mourut en juillet 1598, après avoir desservi le diocèse l'espace de vingt-quatre ans.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Ramirèz de*

(1) Nous avons conservé à ces prélats les titres que leur donne Juarros.

Arellano, natif de la Rioja, enseigna la théologie durant vingt-quatre ans dans le couvent de Mexico, avant d'être nommé à l'évêché de Guatémala. Il y arriva en 1601, et y mourut le 24 mars 1609. On a de lui un ouvrage intitulé *Campo Florido*.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Cabezas Altamirano*, religieux dominicain, noble chevalier de la ville de Zamora, fut le premier évêque qui visita la Floride. Transféré du diocèse de Cuba à celui de Guatémala, en 1610, il en prit possession l'année suivante, et y mourut au mois de décembre 1615.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Zapata y Sandoval*, né à Mexico, d'une famille noble, fut élu évêque de Chiapa en 1613. Il passa à l'évêché de Guatémala, en 1621, et y mourut le 9 janvier 1630; il est auteur d'un traité *De justicia distributiva*.

7°. L'illustre señor Dr. *Don Agustin de Ugarté y Saravia*, né à Burgos, arriva en Amérique avec la charge d'inquisiteur de Cartagena. Présenté à l'évêché de Chiapa en 1628, il fut promu, en 1630, à celui de Guatémala, dont il prit possession l'année suivante. De là il passa, en 1641, au siége d'Arequipa, et peu après à celui de Quito. Il mourut octogénaire en 1650.

8°. L'illustre señor Dr. *Don Bartolomé Gonzalèz Soltero*, né à Mexico, de parens nobles, exerça les fonctions d'inquisiteur l'espace de vingt ans. Nommé évêque de Guatémala en 1641, il mourut le 25 janvier 1650, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

9°. L'illustre señor *Don Fray Payo Henriquez de Ribéra*, fils de don Fernando Henriquez de Ribéra, duc d'Alcala, naquit à Séville, et fut nommé au siége de Guatémala en 1657. Il y resta depuis le 23 février 1659 jusqu'au 4 février 1668, qu'il fut transféré à celui de Méchoacan. Le roi d'Espagne le nomma, en 1673, vice-roi du Mexique, et il mourut en 1685.

10°. L'illustre señor Dr. *Don Juan de Santo Matia Saenz Manosca y Murillo*, né à Mexico, exerça d'abord les fonctions d'inquisiteur. En 1661, il fut créé évêque de Cuba, et six ans après il fut élevé au siége de Guatémala. Le 13 juin 1668, il en prit possession; le 28 octobre 1670, il fut nommé président de l'audience royale, gouverneur et capitaine-général du royaume, et mourut le 13 février 1675.

11°. L'illustre señor *Don Juan de Ortéga y Montanez*, né de parens nobles, le 3 juillet 1627, à Pueblo de Siles, dans l'évêché de Cartagena, fut d'abord inquisiteur à Mexico. Nommé évêque de Durango, en 1674, il passa dans la même qualité à Guatémala, où il arriva le 11 février 1676. Au mois de novembre suivant, il reçut ses bulles, et le 27 décembre, il y fut installé. En 1682, il fut appelé au siége de Mechoacan, et peu d'années après, à l'archevêché de Mexico. Il mourut en 1710.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Andrès de las Navas y Quevedo*, né à Baza, dans le diocèse de Cadix, fut nommé évêque de Nicaragua en 1667. Transféré au siége de Guatémala en 1682, il fit son entrée dans la capitale le 24 mars 1683, reçut ses bulles au mois d'octobre, et fut installé le 27 décembre. Il mourut le 2 novembre 1702, à l'âge de 80 ans.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Mauro de Larréatégui y Colon*, né à Madrid, de parens nobles, en 1650. Philippe V l'éleva à la dignité épiscopale en 1703, et le 4 octobre 1706, le nomma évêque de Guatémala. Il y mourut le 30 novembre 1711.

14°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco Juan Bautista Alvarez de Tolédo*, né à Guatémala, fut élu évêque de Chiapa en 1708, et consacré le 15 décembre de l'année suivante dans l'église de San-Francisco. Transféré à l'église de Guatémala, il y fit son entrée le 30 avril 1713, prit le gouvernement le 3 mai, reçut ses bulles le 22 octobre, et fut installé le 28 du même mois. Nommé depuis à l'évêché de Guadalaxara, il ne l'accepta pas, attendu son grand âge et ses infirmités. Il mourut en 1725.

15°. L'illustre señor Dr. *Don Nicolas Carlos Gomez de Cervantes*, Mexicain, d'une famille illustre, était né en 1668. Il étudia la jurisprudence pendant vingt-quatre ans dans le collége de Santa-Maria de Todos Santos. Élu évêque de Guatémala, en 1723, il y fit son entrée en avril 1725. Le 4 novembre 1726, il passa au diocèse de Guadalaxara, et y mourut en novembre 1734.

16°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Gomez de Parada*, né à Compostela, dans la Nouvelle-Galice, appartenait à une famille noble. Nommé d'abord évêque d'Yucatan, en 1716, il le fut ensuite de Guatémala, en 1728. Il arriva dans cette ville en février 1729, reçut ses bulles le 13 juin 1730, et passa de là, en 1735, au siége de Guadalaxara, où il mourut en 1751.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Pédro Pardo de Figuéroa*, né à Lima, de parens nobles, fut le premier archevêque de Guatémala. Il reçut son institution en 1735, et mourut le 2 février 1751.

18°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco José de Figueredo y Victoria*, natif du nouveau royaume de Grenade, fut nommé évêque de Popayan en 1740. Promu à l'archevêché de Guatémala, en 1751, il reçut ses bulles le 23 janvier 1752, et mourut le 24 juin 1765, à l'âge de 80 ans.

19°. L'illustre señor Dr. *Don Pédro Cortès y Larras*, natif de Belchite, en Aragon, de chanoine de Zaragoza devint archevêque de Guatémala en 1767. Le 3 décembre, il arriva dans son diocèse, et fit son entrée dans la capitale le 21 février 1768.

20°. L'illustre señor Dr. *Don Cayetano Francos y Monroy*, né à Villavicencio de los Caballeros, fut élu archevêque de Guatémala en 1778. Il mourut le 17 juillet 1792.

21°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Félix de Villegas*, né à Cobreces, dans le diocèse de Santander, le 30 mai 1737, fut élu évêque de Nicaragua, le 25 juillet 1785, et archevêque de Guatémala, le 8 mai 1794. Il est mort à la Antigua Guatémala, le 3 février 1800.

22°. L'illustre Dr. *Don Luis Peñalver y Cardenas*, né à la Havane, fut d'abord proviseur et vicaire-général du diocèse du Cuba, et évêque de la Louisiane. Promu à l'archevêché de Guatémala, en octobre 1800, il y fit son entrée le 3 juin 1802, et en prit possession le 26 suivant. Toutefois sa vue devenant faible, il renonça à *la mitra*, et partit pour la Havane, sa patrie, le 1er. mars 1806.

23°. L'illustre señor Dr. *Don Rafael de la Vara de la Madrid*, évêque agrégé de Santa-Cruz de la Sierra, dans le royaume du Pérou, ayant été nommé archevêque de Guatémala, arriva au port d'Acajutla, le 13 décembre 1807, fit son entrée dans la capitale de son diocèse, le 4 janvier 1808, et prit possession du siége archiépiscopal le 3 février suivant. En avril 1809, il entreprit un voyage à la province de Véra-Paz, qui abrégea ses jours. Il mourut le 31 décembre de la même année (1).

LISTE DES ÉVÊQUES DE NICARAGUA.

1°. L'illustre señor *Don Diégo Alvarez Osorio*, Américain

(1) Juarros, tom. I, trat. 3, cap. 2. « *De los senores obispos y arzobispos que han gobernado esta diocesis.* »

de naissance, prit possession de ce diocèse en 1532, et y mourut en 1542.

2°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio de Valdiviezo*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Villa-Hermosa, dans la province de Burgos, fut nommé évêque de Nicaragua en 1544.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Gomez Fernandez de Cordova*, gouverna le diocèse de Léon jusqu'en 1574, qu'il passa à celui de Guatémala.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Fernando de Menavia*, de l'ordre de San Geronimo, élu évêque de Nicaragua en 1574, y mourut quelques années après.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio Zayas*, de l'ordre de Saint-François, était né à Ecija. Il entra en fonctions en 1577.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Ulloa*, de l'ordre des *Predicadores*, nommé évêque de Nicaragua en 1584, passa ensuite au siége de Popayan, en 1591. Il mourut en 1592.

7°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio Diaz de Salcedo*, de l'ordre Séraphique, fut installé en 1593.

8°. L'illustre señor *Don Francisco Gregorio Montalvo*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Coca, dans l'archevêché de Ségovie, gouverna ce diocèse pendant plusieurs années, et passa ensuite à celui d'Yucatan.

9°. L'illustre señor *Don Pédro de Villa-Réal*, né à Andujar, élu évêque de Nicaragua en 1603, mourut en 1619.

10°. L'illustre señor *Don Francisco Benedito de Baltodano*, de l'ordre de Saint-Benoît, fut installé le 27 août 1620, et mourut en 1629.

11°. L'illustre señor *Don Francisco Agustin de Hinojosa*, de l'ordre de Saint-François, natif de Madrid. Il mourut subitement le 5 juillet 1631, avant d'avoir pris possession de son siége.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Fernando Nuñez Sagredo*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, nommé à l'évêché de Nicaragua en 1633, en prit possession en 1635. Il mourut le 31 mai 1639.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Alonso Brizeño*, de l'ordre Séraphique, né à Santiago de Chile. Appelé au siége de Léon, en 1644, il s'y rendit en 1646, et gouverna le diocèse jusqu'en 1650, qu'il fut transféré à celui de Chile.

14°. L'illustre señor *Don Francisco Tomas Manzo*, de l'ordre de Saint-François, fut installé en 1652, et mourut six mois après.

15°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Torre*, religieux franciscain, se rendit à son évêché en 1656, et mourut quelques jours après son arrivée.

16°. L'illustre señor *Don Francisco Alonso Braco de Laguna*, religieux franciscain, né à Tépéaca, dans le Mexique, occupa le siége sept ans. Il mourut en 1675.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Andrès de las Navas y Quevedo*, de l'ordre royal et militaire de Nuestra Señora de la Merced. Elu évêque de Nicaragua, en 1677, il passa au siége de Guatémala en 1682.

18°. L'illustre señor *Don Francisco Juan de Roxas*, du même ordre que le précédent, entra en fonctions au mois de janvier 1684, et mourut l'année suivante.

19°. L'illustre señor *Don Francisco Nicolás Delgado*, de l'ordre de Saint-François, occupa le siége depuis le 22 décembre 1688 jusqu'à sa mort, arrivée le 25 novembre 1698.

20°. L'illustre señor *Don Francisco Diego Morcillo Rubio de Auñon*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, né à la Villa Robledo en la Mancha, fut installé en 1704.

21°. L'illustre señor *Don Francisco Benito Garret y Arlovi*, entra en fonctions en 1711, et mourut le 7 octobre 1716.

22°. L'illustre señor *Don Francisco José Xirón de Alvarado*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Léon de Nicaragua, prit possession de l'évêché en 1721, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1726.

23°. L'illustre señor *Don Francisco Dionisio de Villa Vicencio*, de l'ordre de Saint-Augustin, occupa le siége de 1730 jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1735.

24°. L'illustre señor Dr. *Don Domingo Satarain*, né à Visaya, élu évêque de Léon en 1738, mourut en 1741.

25°. L'illustre señor Dr. *Don Isidoro Marin Bullón y Figueroa*, de l'ordre de Calatrava, prit possession du siége en 1746, et mourut en 1748.

26°. L'illustre señor Dr. *Don Pédro Agustin Morel de Santa-Cruz*, doyen de l'église de Cuba, fut nommé au siége de Nicaragua en 1749, et en prit possession en 1751. Il fut élevé à celui de Cuba en 1753.

27°. L'illustre señor *Don José Antonio Flores y Rivera*, chanoine de Mexico, fut installé en février 1755, et mourut en décembre 1756.

28°. L'illustre señor *Don Francisco Mateo de Navia y Bolaños*, de l'ordre de Saint-Augustin, natif de Lima, fut nommé évêque de Léon en 1758, et mourut le 2 février 1762.

29°. L'illustre señor *Don Juan Carlos de Vilches y Cabrera*, né à Pueblo-Nuevo, commune de Segovia, province de Nicaragua, fut appelé au siége de Léon en 1764. Il mourut le 14 avril 1774.

30°. L'illustre Dr. *Don Estevan Lorenso de Tristán*, natif de Jaen, fut nommé à cet évêché le 10 février 1775. Il passa ensuite à celui de Durango, en 1783, et à celui de Guadalaxara, où il mourut en 1794.

31°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Felix de Villegas*, élu évêque de Nicaragua, le 25 juillet 1785, fut élevé à l'archevêché de Guatémala, en 1794.

32°. L'illustre señor *Don José Antonio de la Huerta Casso*, natif de Léon, entra en fonctions en 1795.

33°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco Nicolás Garcia*, né en Murcie, prieur du couvent de Cartagena, fut nommé à cet évêché en 1810 (1).

ÉVÊQUES DE CHIAPA.

1°. L'illustre señor *Don Juan de Arteaga*, premier évêque de Ciudad-Réal, nommé par Charles V, le 15 février 1541, mourut le 8 septembre de la même année.

2°. L'illustre señor *Don Francisco Bartolomé de Las Casas*, ou *Casaus*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Séville, de parens nobles. Il fut d'abord licencié de l'université de Salamanca, et passa à l'île Espagnole en 1502. Devenu le défenseur zélé des Indiens, il fut nommé évêque de Chiapa, en 1543, par le conseil suprême des Indes. Toutefois, pour se consacrer entièrement à la conversion des indigènes, il renonça à l'épiscopat en 1550, et se retira au collége de San Gregorio de Valladolid. Six ans après, il se rendit à Madrid, où il mourut à l'âge de 92 ans.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Tomus Casillas*, de l'ordre de Saint-Dominique, d'abord prieur du couvent de Guatémala, en 1547, fut nommé évêque de Ciudad-Réal et consacré en 1552. Il gouverna ce diocèse jusqu'à sa mort, arrivée en 1567.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Ava*. Ce vé-

(1) Juarros, tom. II, trat. V, cap. 14.

nérable prélat était arrivé en Amérique, en 1545, en qualité de premier prieur provincial de Guatémala. Nommé évêque de Ciudad-Réal par Philippe II, il mourut en 1572, avant l'arrivée de ses bulles.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Pédro de Feria*, né à Ferio, en Estramadure, fut d'abord prieur et ensuite provincial de la Casa de Mexico. Il gouverna le diocèse de Chiapa l'espace de quatorze ans, et mourut en 1589.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Andrés de Ubilla*, de l'ordre des Prédicateurs, né dans le Guipuzcoa. Elu évêque de Chiapa en 1592, il y mourut en 1601.

7°. L'illustre señor *Don Francisco Tomás de Blanes*, natif de Valencia, gouverna le diocèse de 1609 jusqu'à sa mort, arrivée le 5 janvier 1612.

8°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Zapata y Sandoval*, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, appartenait à une des familles les plus distinguées du Mexique. Nommé évêque de Chiapa en 1613, il fut transféré au siége de Guatémala en 1621.

9°. L'illustre señor *Don Bernardino de Zalazar y Frias*, né à Burgos, administra l'évêché de Chiapa depuis le 11 juillet 1621 jusqu'à sa mort, en 1626.

10°. L'illustre señor Dr. *Don Agustin de Ugarte y Saravia*, élu en 1628, fut appelé au siége de Guatémala en 1630.

11°. L'illustre señor *Don Francisco Marcos Ramirez de Prado*, religieux franciscain, natif de Madrid. Nommé à l'évêché de Ciudad-Réal, le 24 septembre 1632, il passa à celui de Mechoacan, en 1639.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Villaexcusa*, de l'ordre de Saint-Jérôme. Revêtu de l'épiscopat le 16 mai 1640, il fut consacré à Madrid, le 24 mars de l'année suivante. Il gouverna le diocèse jusqu'en 1651, qu'il se rendit dans le Yucatan.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Mauro de Tobar*, religieux bénédictin et prédicateur de Philippe IV. Appelé au siége de Caracas, en 1639, il passa, en 1655, à celui de Chiapa, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1666.

14°. L'illustre señor *Don Christoval Bernardo de Quirós*, natif de Tonlelaguna, nommé évêque de Chiapa en 1666, passa au diocèse de Popayan en 1672.

15°. L'illustre señor Dr. *Don Marcos Bravo de la Serna Manrique*, fut consacré à Madrid, en 1674.

16°. L'illustre señor *Don Francisco Nunez de la Vega*, de l'ordre des Prédicateurs, prit possession du siége de Chiapa, en 1684 (le 18 janvier). Ce prélat, qui travailla sans relâche à la conversion des Indiens, publia, en 1692, un ouvrage intitulé: *Constitutiones diocesanas de Chiapa*, qui fut imprimé à Rome, en 1702.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Bautista Alvarez de Toledo*, de l'ordre Séraphique, natif de Guatémala. Il entra en fonctions au commencement de l'année 1710, et fut élevé au siége de Guatémala, en 1712.

18°. L'illustre señor *Don Jacinto de Olvera Pardo*, né à Antequera, gouverna le diocèse depuis le 27 décembre 1714 jusqu'à sa mort, arrivée le 10 juillet 1733.

19°. L'illustre señor *Don Francisco José Cubero Ramirez de Arellano*, de l'ordre de Nuestra Señora de la Merced, élu en 1737, occupa le siége de Ciudad-Réal jusqu'à sa mort, en 1751.

20°. L'illustre señor *Don Francisco José Vital de Moctesuma*, septième petit-fils en ligne directe de l'empereur Moctesuma, né à Mexico. De provincial de la province de Mexico, il fut créé évêque de Chiapa, en 1753, et mourut le 3 octobre 1766.

21°. L'illustre señor Dr. *Miguel de Cilleza y Velasco*, d'une des premières familles de Guatémala, fut nommé évêque de Chiapa en 1767. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1768.

22°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Manuel de Vargas y Rivera*, natif de Lima, élu en 1769, gouverna le diocèse jusqu'en 1774, époque de sa mort.

23°. L'illustre señor *Don Francisco Polanco*, occupa le siége de 1775 à 1785, époque de sa mort.

24°. L'illustre Dr. *Don José Martinez Palomino Lopez de Lerena*, appelé au siége de Chiapa en 1786, fut ensuite promu à l'archevêché de Santa-Fé de Bogota.

25°. L'illustre señor *Don Francisco Xavier Olivares*, gouverna jusqu'en 1795, qu'il fut élevé au siége de Durango.

26°. L'illustre señor Dr. *Don Fermin Fuero*, consacré le 11 septembre 1796, gouverna jusqu'à sa mort, en juillet 1800.

27°. L'illustre señor *Don Ambrosio Llano*, évêque de Chiapa depuis le 12 septembre 1802 jusqu'à sa mort, arrivée en juillet 1815 (1).

LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DE GUATÉMALA.

1°. L'adelantado, *Don Pédro de Alvarado*, natif de Badajoz, chevalier de Saint-Jacques, conquérant du royaume et fondateur de la ville de Guatémala, qui gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1541. Étant parti pour l'Espagne, en 1527, il chargea son frère, *Alonso de Alvarado*, du gouvernement en son absence; de retour dans le pays, en 1529, il s'en absenta de nouveau, de 1537 à 1540.

2°. *Don Francisco de la Cuéba*, beau-frère de Pédro de Alvarado, à la mort duquel le *cabildo* avait confié le gouvernement à sa femme *Dona Béatriz de la Cuéba*, et lui avait adjoint, pour lieutenant, son frère don Francisco. Ce choix fut approuvé par le vice-roi du Mexique, en attendant que sa majesté en eût décidé autrement.

3°. Le licencié *Alonso de Maldonado*, qui remplissait les fonctions d'*oidor* à Mexico, lorsqu'il fut appelé à celles de premier président du Guatémala, lors de l'institution de l'audience royale, sous le nom de *Los Confines*, le 2 mars 1542.

4°. Le licencié *Alonso Lopès Cerrato*, occupait la présidence de l'île Saint-Domingue, avant sa nomination au gouvernement de Los Confines, qui eut lieu le 21 mai 1547. Deux ans après, il transféra le siége de l'audience à Santiago de Guatémala.

5°. Le docteur *Antonio Rodriguez de Quézada*, oidor de Mexico, qui fut nommé visiteur et président du Guatémala, le 17 novembre 1553, lesquelles charges il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1558.

6°. Le licencié *Pédro Ramirèz de Quiñonès*, oidor décano de l'audience royale de Guatémala, qui remplit *ab interim* les fonctions de gouverneur, par ordre du roi, du 16 mars 1558, jusqu'à l'arrivée du propriétaire nommé par le roi, qu'il fut envoyé, en qualité d'oidor, à Lima.

7°. Le licencié *Juan Nunez de Landécho*, fut nommé président le 2 septembre 1559. Mais il existait à la cour une telle prévention contre lui, qu'il fut jugé convenable d'envoyer à Guatémala un juge inquisiteur pour prendre connaissance de sa conduite, en vertu d'une cédule du 30 mai 1563. Landécho, craignant le châtiment que ses crimes méritaient, s'embarqua comme un fugitif, pour l'Espagne, avec toutes ses richesses, et périt sur mer.

8°. Le licencié *Francisco Bricéno*, visiteur de l'audience,

(1) Juarros, tom. II, trat. IV, cap. 13: « *De la Iglesia de Ciudad-Réal de Chiapa y Diptico de sus obispos.* »

et qui en fut président jusqu'en 1564, que le roi la transféra à la ville de Panama, et nomma *Villégas* gouverneur, pour résider à Guatémala.

9°. *Juan Bustos de Villégas*, avait été nommé gouverneur du royaume de Guatémala, par une cédule du 17 mai 1564; mais il mourut avant d'y arriver.

10°. Le docteur *Antonio Gonzalèz*, qui alla rétablir l'ancienne audience de Guatémala, en fut nommé président le 28 juin 1568, et mourut peu de temps après son arrivée.

11°. Le docteur *Pédro de Villalobos*, oidor de Mexico, et gouverneur de Guatémala, entra en fonctions le 26 janvier 1573, et les exerça jusqu'en 1578.

12°. Le licencié *Garcia de Valberde*, oidor de Lima, natif de Cacérès, en Estramadure, se rendit à Guatémala en vertu d'une cédule du 13 avril 1577, entra en fonctions le 4 février 1578, et mourut le 16 septembre 1589.

13°. Le licencié *Fédro Mayen de Ruéda*, oidor de la chancellerie de Granada, prit possession de la présidence le 21 juillet 1589, en vertu d'une cédule du 22 septembre 1587.

14°. Le docteur don *Francisco de Sandé*, gouverneur des Philipines, et oidor de l'audience de Mexico, arriva à Guatémala en 1592, pour s'assurer de la vérité des dépositions portées contre Mayen, le déposa, et fut nommé président par une cédule du 3 novembre 1593. Le 3 août 1594, il entra en fonctions et y resta jusqu'en 1596, qu'il fut élevé à la présidence du nouveau royaume de Granada.

15°. Le licencié *don Alvaro Gomèz de Albaunza*, le plus ancien oidor de l'audience du Guatémala, occupa la présidence *ab interim*, jusqu'à l'arrivée du suivant.

16°. Le docteur *Alonso Criado de Castilla*, oidor de Lima, nommé président par une cédule de 1596, fit son entrée dans la capitale le 19 septembre 1598; il gouverna jusqu'en 1611.

17°. *Don Antonio Peruza Ayala Castilla y Roxas*, comte de la Goméra; il passa du gouvernement de la province de Chuanto, dans le Pérou, à la présidence du Guatémala, en vertu d'une cédule du 14 août 1609, en fut revêtu en 1611, et la géra jusqu'en 1619.

18°. Le Dr. *Don Diégo de Acuña* prit le gouvernement en 1626, et le conserva durant sept ans.

19°. *Don Alvaro de Quiñones y Osorio*, chevalier de l'ordre de Santiago, et président de l'audience royale de Panama. Il prit le gouvernement en 1634, et gouverna jusqu'en 1642. Il fonda la ville de San Vicente de Austria, ou Lorenzana; et le roi, pour le récompenser de ses services, le nomma *Marques de Lorenzana*.

20°. Le licencié *Don Diégo de Avendaño*, oidor de la chancellerie de Granada, prit les rênes du gouvernement au mois de mai 1642, et mourut le 2 août 1649.

21°. A la mort de ce dernier, l'oidor *Decano Lic. D. Antonio de Lara y Mogrobejo*, gouverna jusqu'en 1654.

22°. *Don Fernando de Altamirano y Velasco*, comte de Santiago Calimaya, fut installé au mois de mai 1654, et mourut en 1657.

23°. Velasco avait nommé pour son successeur, *Don Geronimo Garcez Carrillo de Mendoza*, comte de Priego, qui mourut subitement à son arrivée à Panama. L'audience gouverna *par interim*.

24°. Le général *Don Martin Carlos de Mencos*, chevalier de Santiago, prit le gouvernement le 6 janvier 1659.

25°. *Don Sebastian Alvarez Alfonso Rosica de Caldas*, de l'ordre de Santiago, installé en 1668. Il releva de ses ruines la cathédrale de Guatémala, et le *cabildo eclesiastico*, en reconnaissance, plaça sa statue dans la chapelle de Saint-Pierre de la nouvelle église, avec cette inscription: *Dominus Sebastianus Alvarez Alfonso Rosica de Caldas, hujus regalis chancelleriæ præses, harum provinciarum generalis Dux, quem tota istius famigerati Templi Fabrica funditùs instauratorem clamat.*

26°. L'illustre Dr. *Don Juan de Santo Matia Saenz Manosca*, nommé par une cédule du 28 octobre 1670, gouverna jusqu'en 1672.

27°. L'excellent *Don Fernando Francisco de Escobedo*, général d'artillerie du royaume de Jaen, entra en fonctions en 1672.

28°. Le licencié *Don Juan Miguel de Augurto y Alaba*, de l'ordre d'Alcantara, oidor de Mexico, arriva à Guatémala en 1682, avec le titre de visiteur général, et gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur.

29°. *Don Henrique Henriquèz de Guzman*, de l'ordre d'Alcantara, revêtu de la présidence en 1684, y renonça en 1688, et retourna en Espagne en qualité de membre du conseil suprême de guerre.

30°. *Don Jacinto de Barrios Leal*, général d'artillerie, fit son entrée à Guatémala en 1688, et y mourut le 12 novembre 1695.

31°. *Don Gabriel Sanchez de Berrospe*, pourvoyeur général des Galions, fut investi de la présidence le 25 mars 1696.

32°. Le Dr. *Don Alonso de Ceballos y Villeguttière*, de l'ordre d'Alcantara, passa de la présidence de Guadalaxara à celle de Guatémala, en 1702, et y mourut le 27 octobre de l'année suivante.

33°. *Don José Osorio Espinoza de Los Monteros*, docteur régent de l'université de Mexico, arriva à Guatémala en qualité de visiteur, le 24 octobre 1702. Nommé président l'année d'après, il entra en fonctions en 1704, et y resta jusqu'en 1706.

34°. *Don Toribio José de Cosio y Campa*, marquis de Torrecampo, de l'ordre de Calatrava, arriva à Guatémala le 30 août 1706. Il reçut le titre de marquis pour avoir subjugué les révoltés de la province de Chiapa, et fut ensuite nommé gouverneur des îles Philippines.

35°. *Don Francisco Rodriguez de Rivas*, maître de camp des armées royales, corrégidor de Riobamba, dans le royaume de Quito, exerça les fonctions de président depuis le 8 octobre 1716 jusqu'au 1er. décembre 1724.

36°. *Don Antonio Pédro de Echevers y Suvisa*, de l'ordre de Calatrava, entra en fonctions le 2 décembre 1724.

37°. *Don Pédro de Rivera y Villalon*, maréchal de camp des armées du roi, gouverneur de la Véra-Cruz, passa à la présidence de Guatémala le 11 juillet 1733, et gouverna jusqu'au 16 octobre 1742.

38°. Le licencié *Don Tomas de Rivera y Santa-Cruz*, natif de Lima, gouverna le Guatémala depuis le 16 octobre 1742 jusqu'en 1748.

39°. *Don José de Araujo y Rio*, président de Quito, passa au gouvernement du Guatémala le 26 septembre 1748, et y resta jusqu'en 1751, qu'il fut élevé à celui du Pérou.

40°. *Don José Vasquez Prego Montaos y Sotomayor*, de l'ordre de Santiago, lieutenant-général des armées royales, fut investi de la présidence le 17 janvier 1752, et mourut le 24 juin 1753.

41°. *Don Alonso de Arcos y Moreno*, de l'ordre de Santiago, lieutenant-général des armées royales, arriva à Guatémala le 17 octobre 1754, et gouverna jusqu'au 27 octobre 1760.

42°. *Don Alonso Fernandez de Heredia*, maréchal de camp des armées du roi, après avoir été successivement gouverneur du Nicaragua, du Comayagua, de la Floride et de l'Yucatan, fut promu à la présidence de Guatémala, le 14 juin 1761, et l'exerça jusqu'à l'arrivée de son successeur.

43°. *Don Pédro de Salazar y Herrera Natera y Men-*

doza, chevalier de l'ordre de Monteza, capitaine des grenadiers de la garde royale, entra en fonctions le 3 décembre 1765, et mourut le 20 mai 1771.

44°. *Don Martin de Mayorga*, chevalier de l'ordre d'Alcantara, maréchal de camp des armées du roi, et gouverneur de la place d'Alcantara. Il avait long-temps servi dans le régiment des gardes royales espagnoles, dont il était devenu capitaine, et fut promu à la présidence de Guatémala le 12 juin 1773. Sous son gouvernement, la capitale fut détruite par des tremblements de terre, et ce fut lui qui la rebâtit à l'endroit où elle se trouve actuellement. Il exerça provisoirement les fonctions de vice-roi du Mexique, en 1780.

45°. *Don Matias de Galvez*, maréchal de camp des armées du roi, partit pour le Guatémala, en qualité de commandant et d'inspecteur de la milice de ce royaume, en 1779 (4 avril), fut promu à la vice-royauté du Mexique, en 1784, et nommé ensuite lieutenant-général.

46°. *Don Joseph de Estachéria*, brigadier des armées du roi, passa du commandement de la Louisiane à la présidence de Guatémala. Il entra en fonctions le 3 avril 1783, et gouverna jusqu'au 29 décembre 1789.

47°. *Don Bernardo Troncoso Martinez del Rincon*, lieutenant-général, occupa les charges de lieutenant de roi à la Havane, et de gouverneur de Véra-Cruz, avant d'être nommé président, gouverneur et capitaine-général de Guatémala. Il entra dans sa capitale le 31 décembre 1789, et y resta jusqu'au 25 mai 1794.

48°. *Don José Domas y Valle*, de l'ordre de Santiago, chef d'escadron dans l'armée royale et gouverneur de Panama, fut reçu président de Guatémala le 25 mai 1794, et en exerça les fonctions jusqu'au 28 juillet 1801. Il y mourut le 9 octobre de l'année suivante, à l'âge de 102 ans.

49°. *Don Antonio Gonzalez Mollinedo y Saravia*, maréchal de camp des armées royales, après avoir servi quarante ans, passa de la place de lieutenant de roi à l'île de Majorca, à la présidence et capitainerie générale de Guatémala. Il entra en fonctions le 28 juillet 1801 (1).

AUTEURS, ETC., CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU GUATÉMALA.

Replicas del obispo de Chiapa contra el doctor Sepulveda; Sevilla, 1552.

Ramusio, delle navigationi et viaggi; voir tome III, p. 249: *Altra relatione fatta por Pietro di Alvarado, à Fernando Cortese; in Venetia*, 1606.

Historia general de las Indias occidentales y particular de la governacion de Chiapa y Guatemala; por Antonio de Remesal de la orden de Predicadores de la provincia de España; Madrid, 1620, *in-fol. pp.* 784.

Purchas, his Pilgrimes; part. III, lib. V, cap. I; London, 1625.

Gomara, Herrera, et autres écrivains déjà cités à l'article Mexique.

Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España, escrita por el capitan Bernal Dias del Castillo, uno de sus conquistadores; in-4°, en Madrid, año de 1632.

Voyage de François Coréal aux Indes occidentales, depuis 1666, *jusqu'en* 1697. Traduction française, voir la Ire. part., ch. 4 et 5.

Thomas Gage, Survey of the West Indies, containing a journal of 3,300 *miles within the main land of America; in* 8°., *London*, 1677.

La première édit. in-fol. est de 1648. Cette relation a été traduite par *Beaulieu H. O'Neil*, et a été publiée en 2 vol. in-12, 5e édit. Amsterdam, 1699.

Dampier-New Voyage round the world, vol. II, part. 2. — *Voyage to the Bay of Campeachy, London*, 1699.

Monarchia Indiana, con el origen y guerras de los Indios occidentales, de sus poblaçones, descubrimiento, conquista, conversion, y otras cosas maravillosas de la mesma tierra distribuydos en tres tomos, compuestó por F. Juan de Torquemada, ministro provincial de la orden de nuestro serafico padre San Francisco, en la provincia de Santo Evangelio de Mexico en la Nueva-España; Madrid, año de 1723.

Long-History of Jamaica, 3 *vol.*; *London*, 1774.

*Henderson (capt.) Account of the British Settlements of Honduras, etc.; in-*8°. *London*, 1811.

Compendio de la historia de la Ciudad de Guatemala escrito por el Br. D. Domingo Juarros, presbitero secular de este arzobispado, que comprende los preliminares de la dicha historia, en Guatemala, 2 *vol.*, *en* 6 *parties in-*8°., 1809 — 1818. — Il a été publié à Londres une traduction abrégée de cet ouvrage, en 1823, par *M. Baily*, lieutenant de la marine royale.

Bryan Edwards, History civil and commercial of the British West Indies, with a continuation to the present time; 5th. *édition*, 5 *vol. in-*8°.; *London*, 1819.

Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque in the Kingdom of Guatemala, in Spanish América; London, 1822, in-4°., avec seize planches litographiques.

Œuvres de don Barthélemi de Las Casas, évêque de Chiapa, précédées de sa vie et accompagnées de notes historiques, additions, développemens, etc., par J. A. Llorente, et suivies de l'apologie de ce prélat, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc., 2 *vol. in-*8°.; *Paris*, 1822.

M. de Humboldt. — *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent. Tome* 3°., *in-*4°. *p.* 64, 1825.

Carte générale des États-Unis mexicains et des Provinces Unies de l'Amérique centrale, rédigée par M. Brué, géographe; Paris, 1825. Suivant cette carte, le Guatémala est situé entre les 8° et 17° 30' de latitude nord, et les 85° et 99° 40' de longitude ouest de Paris, et il a trois cent cinquante lieues dans sa plus grande longueur, sur trente-cinq à cent vingt-cinq de largeur.

M. *Del Barrio* nous a aussi fourni des renseignements précieux, dont nous avons profité, sur la dernière révolution qui a eu lieu dans sa patrie.

Nous avons généralement adopté l'orthographe d'Herréra pour les noms propres; ainsi nous avons écrit Guatémala, au lieu de Guatimala, parce que ce mot se trouve écrit de cette manière par cet auteur et par les autres écrivains anciens que nous avons consultés.

Juarros publie la nomenclature suivante des auteurs du Guatémala.

1. Le chevalier *Bernal Diaz del Castillo*, qui avait aidé dans les conquêtes de Francisco Fernandez de Cordova, de Juan de Grijalva et de Fernand Cortez, et s'était trouvé à 119 batailles. Il est mort au Guatémala, dont il avait été nommé *regidor perpetuo*. On a de lui un ouvrage intitulé: *Verdadera Historia de la conquista de Nueva-España*.

2. *Francisco Antonio Remesal*, auteur de l'*Historia de la Provincia de San Vicente de Chiapa y Guatémala*, qu'il publia à Madrid en 1619.

3. *Don Felipe Ruiz del Corral*, doyen de la cathédrale de Guatémala, et auteur d'un traité *del Culto y veneracion de la Iglesia*, et de plusieurs autres sur les affaires ecclésiastiques dans les Indes. Il est mort en 1636.

4. Le père *Manuel Lobo*, de la compagnie de Jésus, auteur d'un *Breve compendio de la Vida de Pedro San José de Betancurt*, qu'il publia à Guatémala, en 1667, et qui fut réimprimé à Séville en 1683. Il mourut en 1687.

5. Le père *Antonio de Siria*, jésuite et préfet de la congrégation de la Annunciata, auteur de la vie de l'illustre Matrona doña Ana Guerra de Jesus, qui a été imprimée à Guatémala en 1716.

6. Le père *Francisco Vasquez*, gardien des couvents de Gua-

(1) Juarros, tom. I, trat. 3, cap. 1: *De los gobernadores, y capitanes generales de este Reyno (Guatemala), y presidentes de su Real audiencia.*

témala et de San Salvador, commissaire-visiteur de la province de Nicaragua, *custode* de celle de Guatémala, et son chroniqueur depuis son établissement jusqu'en 1716; en 2 volumes.

7. *Don Francisco Antonio de Fuentes y Guzman*, natif de la ville de Guatémala, dont il fut le régidor perpétuel et le chroniqueur général. Il a écrit l'histoire du Guatémala en 3 vol. in-fol.; mais cet ouvrage n'a pas été publié, et les deux premiers tomes s'en trouvent aux archives de Guatémala.

8. Le père *Juan Antonio de Obiedo*, natif de Santa Fé de Bogota, provincial de la Nouvelle-Espagne. Cet auteur, qui arriva très-jeune à Guatémala, mourut en 1757 à l'âge de 87 ans. On a de lui les ouvrages suivants, savoir :

Succus moralis; *Vida de la Virgen*; *Sodiaco Mariano*; *el Apostol Mariano*; *el Devoto de la Santisima Trinidad*; *Espejo de la Juventud*; *Menologio*; *Vida del P. Nunez*, et trois volumes de sermons.

9. *Don Juan de Padilla*, né à Guatémala, *clerigo presbitero*, maître des cérémonies de la cathédrale. Il a, dit-on, beaucoup écrit sur les mathématiques; mais il n'a été publié de lui qu'un seul traité sur l'arithmétique pratique, à Guatémala, en 1732. Il est mort le 17 juillet 1749, dans la 65e. année de son âge.

10. Le prédicateur général, père *Francisco Juaquin Calderon de la Barca*, créole, du couvent de San Francisco. On a de lui 1°. un résumé des règles de l'ordre de Saint-François pour les religieux des Indes, en un volume in-4°., et qui a été écrit en 1735; et un traité de l'arithmétique commune, de la trigonométrie, de l'astronomie pratique, avec 84 tables qui renferment les éphémérides de Guatémala, en un volume in-folio.

11. Le père *Francisco Raymondo Leal*, religieux dominicain, né au Pérou. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Monumenta Ecclesiæ Guatemalensis*, qui renferme une notice sur les évêques qui ont gouverné le diocèse de Guatémala jusqu'à don Francisco Pédro Pardo de Figueroa, les faits les plus remarquables et les circonstances les plus particulières de leur vie.

12. Le père *Francisco Pédro Sapien*, dominicain, né à Guatémala, a publié un cours de philosophie péripatétique.

13. Le père *Francisco Miguel Francesch*, de l'ordre des prédicateurs, né en Catalogne, arriva à Guatémala en 1752. Il a composé et publié un ouvrage intitulé *Curso de Artes*, en 4 vol. in-4°. Il est mort en 1783.

14. Le père *Francisco Alonso Flores*, du couvent de San Francisco de Guatémala, *catedratico*, ou professeur de langue kachiquelle à cette université, composa une grammaire de cette langue, qui a été imprimée à Guatémala, et a été très-utile à ceux qui en ont fait leur étude. Il a aussi écrit un volume in-folio sur la *Teologia de los Indios*, dans lequel il expose la doctrine chrétienne d'une manière fort simple et à la portée de ces peuples. Il est mort en 1772.

15. Le père *José Ignacio Vallejo*, né en 1718 dans le diocèse de Guadalaxara, dans l'Amérique septentrionale, arriva à Guatémala en 1752, et y enseigna, durant quinze ans, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Recteur du collége de San Francisco de Borja, il fut transféré, en 1767, en Italie, avec les autres frères de son couvent, et y publia deux ouvrages, savoir: *Vida de Señor S. José*, et *Vida de Nuestra Señora*. Il est mort à Bologne le 30 mai 1785.

16 Le père *Rafaël Landivar*, né à Guatémala, y enseigna la rhétorique, la théologie et la philosophie, et fut, comme le précédent, recteur du collége de San Francisco de Borja. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé : *Rusticatio mexicana*, imprimé à Bologne en 1782.

17. *Don Pédro José Arrece*, *clerigo presbitero*, créole né à Guatémala, fit imprimer, en 1786, un opuscule intitulé : *Rudimentos fisico canonico morales*.

18. Le père *Manuel Iturriaga*, jésuite, natif de Mexico, se rendit à Guatémala, vers l'an 1756, comme régent des chaires de philosophie et de rhétorique. Envoyé en Italie en 1767, il y publia plusieurs traités en défense de la religion.

19. Le père *Francisco Pédro Mariano Iturbide*, d'une famille noble de Guatémala, publia, en 1818, un *Breve y diminuto compendio de la obligacion, que hay de Bautizar los fetos*.

Juarros s'abstient de parler des écrivains contemporains du Guatémala, de crainte, dit-il, de blesser leur modestie, ce sont: 1°. le père *D. Francisco Juan Terrasa*, auteur d'un cours de philosophie ecclésiastique; 2°. le père *Don Francisco Carlos Cadena*, qui a publié des méditations sur la vie de Notre-Seigneur, pour tous les jours du mois; 3°. le père *D. Francisco José Antonio Goicoechea*, auteur d'un *Curso de Artes*, qui n'a pas été imprimé, et professeur de physique expérimentale à l'université de Guatémala; il a publié, en 1797, un mémoire pour la suppression de la mendicité dans cette ville; 4°. le père *M. Francisco Miguel Dighero*, auteur d'un livre de piété, intitulé *Año santificado*; 5°. le père *Francisco Andrès Rhodas*, qui a fait paraître, en 1805, un petit ouvrage, en forme de dialogue, dans lequel il explique le calendrier romain, et les tables del *Computo eclesiastico*; 6°. le *D. Antonio Garcia Redondo*, qui a publié, en 1799, un mémoire sur la manière de faire sécher les fruits du cacaotier; 7°. le *D. Francisco Matias de Cordova*, auteur d'un traité sur la méthode de lire avec fruit les orateurs anciens (1).

Juarros cite encore un religieux dominicain, nommé *Jacito Garrito*, de Hueste, en Espagne, qui se rendit au Guatémala, en 1638, pour y enseigner la théologie. Il était, dit-il, très-versé dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, et dans celle des dialectes indiens, de l'arithmétique, de la cosmographie et de la musique. Il a laissé un manuscrit latin dans lequel il prétend que les parties septentrionales de l'Amérique ont été découvertes par les Grecs, les Anglais et autres nations.

Juarros publie la liste suivante des ouvrages, pièces officielles, etc., auxquels il est en partie redevable des renseignements qu'il a donnés sur l'histoire du Guatémala; ce sont : 1°. *Cedulas de supremo consejo*; 2°. *Decretos del capitulo general*; 3°. le recueil des *Cédules de Cabildos del noble ayuntamiento y real audiencia de Guatemala*; 4°. *Actas del capitulo general de Mexico*; 5°. *Coronica, etc., de P. Vasques*; 6°. *Bullas de la silla apostolica*; 7°. *Colegios de propaganda fide*; 8°. *des manuscrits Quichés*; et 9°. l'*Historia del reyno de Guatemala, par don Francisco de Fuentes y Guzman*, régidor de Guatémala, que Juarros regarde comme un historien digne de foi. Malheureusement, dit-il, la 3e partie de l'ouvrage de Guzman a disparu, et l'Histoire générale des Indes ne saurait suppléer au vide que sa perte laisse dans les annales du Guatémala. Guzman avait consulté tous les ouvrages, les documents et les pièces officielles déposés aux archives secrètes de cette ville. Il avait aussi puisé des renseignements dans les manuscrits de Gonzalo de Alvarado et de Bernal Diaz del Castillo, et dans les histoires compilées par les caciques Pepiles, Quichés, Kachiqueles, et Pocomanes qui, ayant appris à écrire des Espagnols, lui communiquèrent un grand nombre de faits historiques qui leur avaient été transmis par leurs ancêtres (2).

Le docteur Cabrera nous apprend qu'un auteur nommé *Ramon de Ordonez y Aguiar*, natif de Ciudad, « homme, dit-il, d'un génie extraordinaire, travaille depuis trente ans à un ouvrage intitulé *Historia del Cielo y de la Tierra*, qui fera connaître non-seulement l'origine des peuples de l'Amérique, mais indiquera aussi la route qu'ils ont suivie depuis leur départ de la Chaldée, immédiatement après la confusion des langues; leur théologie mystique et morale, leur mythologie et les événements les plus importants de leur histoire. Sa réputation littéraire, ajoute Cabrera, l'attention qu'il a apportée à ce sujet depuis plus de trente ans, sa connaissance de la langue tzendale, dans laquelle l'ouvrage est écrit, et enfin les auteurs recommandables qu'il a consultés nous permettent d'annoncer d'avance un ouvrage, si parfait dans son genre, que le monde en sera étonné »

(1) Juarros, tome I, trat. 3, cap. 4. *Dase noticia de Algunos moradores de esta ciudad que han prolongado su memoria con sus escritos.*
(2) Juarros, tome II, trat. 4, part. 1. *Preambulo.*

CALIFORNIE ET COTE DU NORD-OUEST.[1]

Ce pays se divise en vieille et en nouvelle Californie. La première ou la Californie proprement dite, est cette presqu'île qui s'avance en pointe des côtes de l'Amérique Septentrionale vers le S. E. jusqu'au-delà du Tropique. Elle est située à peu près à l'opposite de la province de Guadalaxara dont elle dépend, et est baignée du côté de l'O. par la mer Pacifique, et à l'E. par le golfe de Californie. Elle est comprise entre les trois limites suivantes, savoir : le cap de San Lucas, situé sous le 22° 52′ de lat. septentrionale; le Rio Colorado, sous le 32° 45′, et le cap Blanc de San Sébastien, sous le 43° 23′ de la même latitude. Le premier de ces caps forme, avec celui de la Porfia ou de la Persévérance, la baie de San Bernabè, à la pointe méridionale de la péninsule qui s'étend depuis le 22° jusque plus avant vers le nord. La côte orientale ou intérieure a une étendue de dix degrés jusqu'au Rio Colorado. La longueur de la Californie depuis le cap San Lucas jusqu'aux provinces auxquelles elle confine au nord, est de 300 lieues. Sa largeur, à ce cap, est de dix lieues, et ensuite généralement de vingt à quarante d'une mer à l'autre, selon la sinuosité de la côte. Elle est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui s'élève en quelques endroits à la hauteur de cinq mille pieds. Le bras de mer, golfe ou baie de Californie, compris entre la côte orientale de la péninsule et le continent, s'étend, l'espace de plus de 300 lieues, depuis le Cabo Corrientes, par lat. N. 20° 25′ jusqu'au confluent des rio Gila et Colorado, par lat. 32° 45′. Sa largeur est de quarante à soixante lieues. Les premiers voyageurs qui découvrirent ce golfe l'appelèrent mer *Rouge ou Vermeille* (*Mar Bermejo ou Mar Roxo*), parce qu'il ressemble par sa forme, et quelquefois par la couleur de ses eaux, au golfe d'Arabie (1). On l'a aussi nommé *mer de Cortez*. Les missionnaires lui ont ensuite donné le nom de *seno Lauretano*, ou golfe de Lorette, en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, protectrice et patrone de cette mission. On l'a appelé aussi *Mar del Oriente*, parce qu'elle est à l'E. de la Californie.

La Vieille-Californie a une superficie de 7295 lieues carrées, et sa population, en 1803, était de neuf mille habitants. Cette dernière a tellement diminué depuis trente ans, dit M. de Humboldt, qu'il n'y existe plus que quatre à cinq mille naturels cultivateurs (*Indios Reducidos*) dans les villages des missions qui sont réduits à 16. Le nombre des sauvages n'excède pas quatre mille. La population actuelle est estimée à sept ou huit mille habitants.

La *Nouvelle-Californie* s'étend depuis la baie de *Todos Santos* sous le 32° de lat. jusqu'au cap Mendocino sous le 41° de lat., et dans l'intérieur jusqu'aux montagnes sur une largeur de trente à trente-cinq milles. Sa longueur est d'environ cent quatre-vingt-dix-sept lieues; sa largeur de neuf à dix, et sa surface de deux mille cent vingt-cinq lieues carrées. La population, y compris les Indiens attachés au sol et qui le cultivent, était, en 1790, de sept mille sept cent quarante-huit habitants. En 1803, on en comptait quinze mille six cents; ce qui fait sept habitants par lieue carrée. Le nombre des blancs, métis et mulâtres, s'élève à plus de treize cents.

Avant la dernière révolution du Mexique les deux Californies dépendaient de cette vice-royauté (2).

Indiens. Suivant le père Lasuen, on parle dix-sept langues différentes sur la côte de la Californie, depuis San Diégo jusqu'à San Francisco, dans une étendue de pays de cent quatre-vingts lieues. Le père Taravàl prétend qu'il n'en existe que trois qui sont : celle des *Cochimis*, celle des *Pericùes*

[1] On ne connaît pas la véritable origine de ce nom. Quelques auteurs ont supposé que les Espagnols qui y débarquèrent les premiers, lui donnèrent le nom de *Calida Fornax*, ou fournaise ardente, à cause des grandes chaleurs qu'ils y ressentirent. Venegas, qui a écrit l'histoire de ce pays, croit plutôt que l'étymologie de ce mot est due à quelque accident, ou peut-être à quelques mots indiens, dont les Espagnols ne comprenaient point le sens.

Lors de l'expédition de Hernando Cortez, le nom de Californie ne s'étendait qu'à une seule baie. Celui de *Nouvelle Albion* fut donné au pays par le capitaine anglais Drake, qui y aborda dans son deuxième voyage autour du monde, en 1577. Un siècle après, il fut appelé *Islas Carolinas*, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, qui en avait ordonné la conquête.

Les Hollandais ayant trouvé à bord d'un bâtiment espagnol qui était tombé en leur pouvoir, une carte marine, sur laquelle la Californie était représentée comme une île, les géographes de cette nation la figurèrent sous cette forme.

Dans l'histoire du voyage du capitaine anglais Woodes Rogers, fait depuis 1708 jusqu'en 1711, et publié à Amsterdam, en 1716, on exprime des doutes si la Californie est une île, ou si elle est unie au continent. Le géographe français, M. Delisle, a discuté longuement, dans le tome troisième du Recueil des Voyages au nord, publié à Amsterdam en 1732, la question de savoir *si la Californie était une île, ou si elle faisait partie du continent*. Il finit par dire qu'il n'en a fait ni une île, ni une partie du continent, et qu'il ne veut pas prononcer sur un point qui est encore si incertain (*Lettre touchant la Californie*). Il est néanmoins certain qu'au temps de sa découverte on avait reconnu que c'était une presqu'île, et que la carte du pilote *Domingo del Castillo* [*], publiée en 1741, la représentait ainsi. Une autre carte copiée d'après celle des découvertes de Cortez, qui se trouve au dépôt hydrographique de Madrid, lui assigne presque la même direction que celle qu'on lui donne sur les grandes cartes modernes; et le débouché du Rio Colorado, dit M. de Humboldt, y est indiqué avec une précision et une exactitude remarquables.

[*] Cette carte se trouve dans l'ouvrage de Lorenzana, *Historia de Nueva-España*, à la page 328. *Mexico*, 1770.

(1) D'autres ont dit qu'il reçut le nom de *Mer Rouge*, parce qu'il est quelquefois rempli de semences de petites écrevisses rouges.

(2) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. 3, chap. 8, par M. de Humboldt. Paris, 1811.

et celle de *Lorette*. On a formé de cette dernière deux dialectes, celui de *Guaycùra*, et celui *d'Uchiti*.

Les Indiens qui habitent les parties méridionales s'appellent entr'eux du nom général de *Monquis* ou *Menquis*. Les missionnaires les connaissent sous celui d'*Edùes*, qui sont les mêmes que les *Pericùes* du midi, vers le cap de San Lucas. Les peuplades qui habitent plus au nord sont nommées *Laymones*, et sont les mêmes que les Cochimis. La nation des Edùes est formée de plusieurs tribus, dont la plus nombreuse est celle des *Coras*. Les Monquis sont divisés en *Liyùes*, *Didiùs* et autres petites peuplades. La nation la plus nombreuse est celle des *Cochimis* ou *Laymones*, qui résident au-delà de la dernière mission de Saint-Ignace. Les Indiens de Nootka ont été antropophages; ils habitent sur les bords de la mer, et vivent principalement de la pêche. Leur commerce d'échange consiste en peaux de loutre.

Les parties septentrionales de la Nouvelle-Californie sont habitées par différentes autres nations dont les *Rumsen* et les *Escetan* qui forment la population du *Presidio* et du village de Monterey, sont les plus puissantes (1).

TABLEAU *des missions de la Nouvelle-Californie, selon M. de Humboldt* (2).

NOMS DES VILLES ET VILLAGES.	ÉPOQUE de leur fondation	POPULATION en 1802.
		hab.
San Diégo, village (3)	1769	1,560
San Carlos de Monterey, capitale.	1770	700
San Antonio de Padua, village.	1771	1,050
San Gabriel, *id.*	1771	1,050
San Luis Obispo, *id.*	1772	700
San Juan Capistrano, *id.*	1776	1,000
San Francisco, *id.* (4)	1776	820
Santa Clara, *id.*	1777	1,300
San Buenaventura, *id.*	1782	950
Santa Barbara, *id.*	1786	1,100
La Purissima Concepcion, *id.*	1787	1,000
Soledad, *id.*	1791	570
Santa Cruz, *id.*	1794	440
San Juan Baptista, *id.*	1797	960
San Miguel, *id.*	1797	600
San Jose, *id.*	1797	630
San Luis Rey de Francia, *id.*	1798	600

Récapitulation de la population totale de la Nouvelle-Espagne, d'après M. de Humboldt (5).

Indigènes ou Indiens,			2,500,000
Blancs ou Espagnols.	Créoles,	1,025,000	1,095,000
	Européens,	70,000	
Nègres Africains,			6,100
Castes de sang mêlé,			1,231,000
Total.			4,832,100

(1) On trouvera une description des nombreuses tribus indiennes de cette côte, dans l'historique que nous avons donné des diverses expéditions qui les ont découvertes.

(2) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, chap. 8.

(3) Il est situé à quinze lieues de la mission la plus septentrionale de la Vieille-Californie.

(4) Ce village renferme un bon port que les géographes confondent souvent avec celui de Drake. Ce dernier, situé plus au nord, sous le 38° 10' de latitude, est appelé par les Espagnols le *Puerto de Bodega*.

(5) *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, tom. II, pag. 459.

En 1523, Charles V enjoignit à Hernan Cortez d'aller à la recherche d'un détroit sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, par lequel on pût se rendre aux îles orientales, appelées alors la *Especeria* ou pays des épiceries. Cortez avait déjà découvert la mer du Sud sur trois points différents, l'année précédente, et le mémoire que Pédro de Alvarado lui présenta le 11 avril 1523, le confirma dans l'opinion qu'il existait un détroit de communication entre les deux Océans. En conséquence il envoya, l'année suivante, un armement sous les ordres de Christophe de Olid pour découvrir ce prétendu passage, et un autre composé de deux navires pour reconnaître les côtes depuis Panama jusqu'à la Floride. Dans une lettre qu'il écrivit ensuite à l'empereur, le 15 octobre 1524, il s'exprime ainsi : « Je fonde de très-grandes espérances sur ces navires, et je compte, avec l'aide de Dieu, soumettre à Votre Majesté plus de royaumes et de pays qu'il n'en a été découvert jusqu'ici. Puisse mon entreprise prospérer; pour que Votre Majesté obtienne cet avantage! Je crois que, cette expédition terminée, elle pourra se rendre maîtresse de l'univers quand il lui plaira. Il ne me reste plus qu'à découvrir la côte située entre la rivière de Panuco et la Floride, qui a été reconnue par Jean Ponce de Léon, et à remonter ensuite au nord de la Floride jusqu'aux Bacaleos. Je suis persuadé qu'il existe sur cette côte un détroit de communication avec la mer du Sud. »

Au mois de juin 1526, Cortez reçut de nouveau l'ordre d'envoyer des navires reconnaître l'Isthme où l'on présumait qu'il y avait un passage de la Nouvelle-Espagne aux Moluques. Il équipa donc trois bâtiments qui partirent du port de Ziguathlan, au mois de novembre 1527, sous le commandement de *Alvaro Saavedra*, son parent, et s'avancèrent jusqu'aux terres australes.

Sur ces entrefaites Cortez passa en Espagne. Charles V le créa marquis de la vallée d'Oaxaca, capitaine-général de la Nouvelle-Espagne et des provinces situées sur la côte de la mer du Sud, et lui assigna la douzième partie des pays dont il ferait la conquête. Cortez, de son côté, s'engagea par un écrit signé en 1529, à envoyer à ses frais des troupes et des navires dans la mer du Sud, pour soumettre la province de Colima, et une île, peuplée d'Amazones, qui abondait en or et en perles, et dont il avait parlé dans sa lettre du 15 octobre 1524 (1).

Voyage de Diégo Hurtado de Mendoza en 1532. Cortez étant retourné à la Nouvelle-Espagne, au mois de juillet 1530, avec des personnes de distinction, des artisans et des marins pour les diverses expéditions qu'il avait projetées, fit réparer et construire plusieurs navires à Acapulco. Deux de ces bâtiments, le *San Marcos*, sous les ordres de *Diégo Hurtado*, proche parent de Cortez et commandant de l'expédition, et un autre, sous le capitaine *Juan de Mazulla* et le maître *Francisco de Acuña*, furent équipés pour aller à la découverte des îles de la mer du Sud et reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne.

Diégo Hurtado partit d'Acapulco le 30 juin 1532. Il toucha au port de *Guatlan*, nommé aussi *Santiago de Buena Esperança*, ou de *Bonne-Espérance*, pour prendre des troupes et des provisions. De là il passa au port de Matanchel, dans la province de Xalisco. Forcé par une tempête de mettre à la voile, il découvrit les quatre îles de *la Magdalena* (*las Marias*), descendit dans la plus grande, qui pouvait avoir de vingt-cinq à trente lieues de circuit, et paraissait inhabitée, et en prit possession. Il cingla ensuite vers le port de *Chiamoca* (inconnu) sur la côte de Culiacan, mais n'ayant pu

(1) Voyez les articles *Mexique* et *Guatémala*.

l'atteindre, il tint la mer pendant encore sept ou huit jours jusqu'à ce que le défaut de provisions le contraignit de relâcher dans un golfe de huit à dix lieues d'étendue. Il s'y trouvait beaucoup d'Indiens armés qui parurent vouloir s'opposer au débarquement des Espagnols. Après y être resté plus de vingt jours, sans pouvoir se procurer des vivres, et les soldats commençant à se mutiner, il fut arrêté que Diégo Hurtado poursuivrait ses découvertes avec l'un des navires et les marins, et que l'autre retournerait avec les gens de terre à la Nouvelle-Espagne. Hurtado étant parti peu après fut jeté par le mauvais temps sur la côte, près des îles qu'il avait découvertes, et où il périt avec son navire. L'autre vaisseau, manquant de provisions, aborda à Culiacan, où vingt hommes de l'équipage prirent terre pour aller chercher des secours. S'étant dirigés vers l'intérieur du pays, ils arrivèrent, après quarante jours de marche, dans la province de Xalisco, où le gouverneur Nuño de Guzman les fit saisir et désarmer.

Les autres vingt personnes qui étaient restées sur le bâtiment furent jetées sur la même côte après vingt-cinq jours de route; dix-sept d'entr'eux, épuisés de fatigue et de faim, et n'ayant point d'armes pour se défendre, furent massacrés par les Indiens. Les trois qui échappèrent arrivèrent, après dix jours de marche, à Aguatlan, dans la province de Colima (1).

Expédition des capitaines Diégo Becerra de Mendoza et Hernando de Grijalva en 1533 *et* 1534, *et première découverte de la Californie.* Deux navires, la *Concepcion* et le *San Lazaro*, construits par les ordres de Cortez, à Tecoantepeque, mirent à la voile, le 30 octobre 1533, du port de Santiago, par latitude N. 16 1/2 (2), sous le commandement de ces deux capitaines, dont le premier était natif de Mérida et parent de Cortez. Ils avaient pour pilotes *Fortun Ximenez*, Biscayen, et *Martin de Acosta*, Portugais. Les deux bâtiments étaient destinés à aller à la recherche de Diégo Hurtado de Mendoza, et dans le cas où on ne le trouverait pas, à continuer la découverte de nouvelles îles. La nuit qui suivit leur départ, ils furent séparés pour ne plus se rejoindre. Le San Lazaro se trouva, le 9 novembre, sous le 14° 1/2 de latitude; le 16, à 15° 1/2; le 7 décembre à 23° 1/2, à environ deux cents lieues du port de Ciguatlan. Poussé par les vents du N. O. il jeta l'ancre le jour de Noël, dans une île déserte; le capitaine Grijalva en prit possession et la nomma *Santo Tomas* ou *Santo Tomé*, en l'honneur de ce saint. Cette île, située par latitude nord 20° 20′ a environ vingt-cinq lieues de circonférence, et est distante de vingt-cinq à trente lieues du continent. Au nord de Santo Tomas, il en découvrit, le 28, plusieurs autres petites qu'il appela *los Inocentes* (*de S. Benedicto*). Le 6 janvier, il arriva sur les côtes de la Nouvelle-Espagne; le lendemain il reconnut une île, par latitude 20° 20′, à trois ou quatre lieues de Ciguatlan, et, de là, il fit voile pour le port de Xucutlan. Il en sortit le 16 février suivant, et côtoya jusqu'à Acapulco. Il remit de nouveau en mer pour explorer, suivant l'ordre de Cortez, la côte méridionale, navigua l'espace de près de cent lieues vers le sud-ouest, jusqu'au 12° de latitude, après quoi il retourna à Tehuantepec. Cortez venait d'apprendre par les gens d'une chaloupe appartenant à Nuño de Guzman, que le pilote Ximénès, aidé de quelques mécontents, avait tué le commandant Diégo Becerra, à la suite d'une querelle, s'était emparé du vaisseau, et avait débarqué des blessés et deux Franciscains dans la province de Motin, entre *Zacatula* et Guatlan; qu'ensuite il avait relâché en un endroit appelé depuis *Baie de Santa Cruz*, sur la côte intérieure de la Californie, où il avait été massacré par les Indiens avec vingt-deux Espagnols, et qu'enfin Nuño de Guzman, ennemi de Cortez, était parvenu à se rendre maître du navire que le reste des matelots avait ramené à Chiametla (1).

Découverte de la grande presqu'île de la Californie et d'une partie de la mer Vermeille, en 1536. Antérieurement à cette expédition, les Espagnols s'étaient procuré des renseignements sur ce pays des naturels de Colima. M. de Humboldt remarque « qu'il a trouvé dans un manuscrit conservé aux archives de la vice-royauté de Mexico, que la Californie avait été découverte en 1526 ».

M. de Guignes, croyant avoir trouvé dans des livres chinois qu'il avait été fait un voyage de la Chine à la Californie, l'an 458 de l'ère chrétienne, présenta un mémoire à ce sujet, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1752; mais le père *Gaubil*, qui était très-versé dans la langue et l'histoire de la Chine, a traité ce voyage de fable. (Voyez *Muller*, Découvertes faites par les Russes, trad. française, tom. I, p. 377 et 378, Amsterdam, 1766.)

Les diverses expéditions envoyées par Cortez ayant éprouvé toutes sortes de désastres (2), il résolut d'aller tenter fortune lui-même. En conséquence, il fit construire à Tehuantepec, trois navires qu'il envoya au port de Chiametla, et se dirigea avec une forte escorte vers la Nouvelle-Galice, où il retrouva le bâtiment que Guzman avait enlevé à Ximénès, et à bord duquel il y avait des objets pour la valeur de 20,000 ducats. Il s'embarqua alors avec tous les hommes et les chevaux que les navires pouvaient contenir, laissa le reste sous les ordres d'Andrès de Tapia, et fit voile vers le nord pour le golfe de Californie. Le 1er. mai 1536, il aperçut une pointe de terre fort élevée qu'il appela *San Félipe*, et à trois lieues de là deux îles auxquelles il donna les noms de *San Jago* et *de las Perlas*; puis il alla relâcher à l'endroit où Fortun Ximénès avait été assassiné. Il nomma la baie voisine (située par latitude N. 23° 1/2) *Santa Cruz* (3), y débarqua les colons et renvoya les navires chercher le reste de ses gens et de ses chevaux. Mais, attendu les mauvais temps, il ne revint qu'un navire dans lequel il alla explorer la côte sur une étendue de cinquante lieues. Il se rendit ensuite à Culiacan pour chercher des provisions, et pendant son absence, les colons n'ayant pour subsister que des fruits sauvages et du gibier, il en périt un grand nombre. A son retour, Cortez ayant reçu de sa femme l'ordre par lequel le vice-roi et l'audience royale le rappelaient à Mexico, se mit aussitôt en route pour Acapulco, où il arriva au commencement de l'année 1537. *Don Francisco de Ulloa*, qu'il avait laissé dans le pays, n'y trouvant pas de subsistances, s'était mis en mesure de le

(1) Nous avons suivi, pour cet extrait, le récit du voyage des goëlettes *Sutil y Mexicana* (*Introducion*, p. 11, 12 et 13). Madrid, 1802. L'auteur, *M. Navarette*, a profité d'un manuscrit précieux de *la Real Academia de la Historia*, qui contient une copie faite par Palomares, du contrat du marquis Del Valle et des procédures devant l'audiencia de Mexico, relativement à ses découvertes dans la mer du Sud.

Selon Herréra, l'expédition eut lieu en 1531. Il n'indique ni la date précise de son départ, ni les circonstances ci-dessus. (Voir dec. IV, lib. X, cap. 15.; — dec. V, lib. I, cap. 7; — lib. VII, cap. 3.)

(2) On pense que c'est le port connu aujourd'hui sous le nom de San Diégo, et qui est situé par latitude nord 16° 1′, et par longitude ouest, 89° 42′ de Cadix.

(1) Diaz, cap. CC. — Gomara, lib. II, cap. 74. — Herréra, dec. V, lib. VII, cap. 3 et 4. — *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana, etc. Introducion*, p. 14, 15 et 16.

(2) Voyez l'article *Mexique*.

(3) Appelée depuis *la Paz* ou *la Paix*.

suivre, lorsqu'il reçut l'ordre de retourner au golfe de Californie pour continuer les découvertes (1).

Dans l'année 1537, Alvaro Nunez, surnommé *Cabeça de Vaca*, ou *Tête de Vache*, arriva avec ses compagnons Castillo, Orantes et le noir Estevanico sur la côte de Culiacan. Des trois cents Espagnols qui avaient débarqué dans la Floride avec Panfilo de Narvaez, ces quatre seuls s'échappèrent. Après avoir erré plusieurs années à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique, ils arrivèrent sur la côte de Culiacan, dans la province de Sonora. Leurs aventures surprirent tout le monde; et on alla jusqu'à dire que Dieu, pour les sauver, leur avait donné la faculté de guérir les Indiens malades et de ressusciter les morts. De Vaca lui-même fit accroire aux Espagnols que la côte méridionale de la Californie était remplie de perles (2).

Expéditions du P. Marcos de Niça, Franciscain, en 1539. Le vice-roi du Mexique, Don Antonio de Mendoça, cédant aux instances de son ami Bartolomé de Las Casas, avait envoyé plusieurs religieux dans la Nouvelle-Galice avec le gouverneur Francisco Vasquez de Coronado pour porter la parole de Dieu aux Indiens de cette province. Le père *Marcos de Niça*, un de ces religieux, ayant reçu de ce gouverneur l'ordre de se rendre dans l'intérieur du pays, s'y fit précéder de six Indiens convertis, qui avaient appris l'espagnol à Mexico, dans les villes de Petatlàn et de Cuchillo, à soixante lieues de la ville de San Miguel dans le Culiacan. Ils devaient assurer leurs compatriotes qu'on ne voulait ni leur faire la guerre, ni les réduire à l'esclavage, mais seulement leur enseigner la religion chrétienne. D'après cette assurance, plus de quatre-vingts individus revinrent avec ceux qu'on leur avait envoyés.

Le 7 mars 1539, Marcos de Niça se mit en route, accompagné de tous ces Indiens, de son ami le père *Honorato*, et de *Estevanico de Orantes* (3). Il arriva à Petatlàn, où il resta trois jours; et, y ayant laissé le P. Honorato, qui était malade, il avança trente lieues plus loin; là, quelques Indiens, habitants d'une île découverte par Cortez, vinrent à sa rencontre, ainsi que d'autres d'une île plus éloignée, et lui apprirent qu'il y en avait encore une trentaine de plus petites habitées par un peuple très-pauvre, et qui portait des colliers de nacre de perle. De Niça continua alors sa route à travers un désert, pendant quatre jours, au bout desquels il rencontra des Indiens qui l'informèrent qu'à quatre jours de marche de l'extrémité de la chaîne de montagnes (*Cordilleras de Las Sierras*) il y avait une vaste plaine, dont les habitants portaient des habits, avaient de la vaisselle d'or et se paraient d'ornements de ce métal au nez et aux oreilles. Quoique ses instructions fussent de ne pas s'écarter de la côte, Niça s'en éloigna de quarante lieues pour visiter une ville appelée *Vacapà*, où il s'arrêta jusqu'à Pâques. Pendant ce temps il avait expédié des messagers dans trois directions différentes, du côté de la mer. Estevanico, l'un d'eux, lui en envoya de son côté, pour l'inviter à venir le joindre, ayant, disait-il, reçu des renseignements sur un pays appelé *Cibola* (4), où il y avait sept grandes villes, dont les maisons étaient en pierre, à un ou deux étages, et avec des portes enrichies de turquoises, et les habitants bien vêtus et soumis à un chef. Frappé de ce récit extraordinaire, qui fut encore confirmé par trois Indiens de l'E. nommés *Pintados*, de Niça résolut d'y aller prêcher l'Evangile. Il partit donc accompagné des mêmes Indiens, le lundi de Pâques, et, après plusieurs jours de marche, il arriva près d'un désert, où il trouva une ville assez peuplée, dont les habitants portaient des robes de coton, des peaux de bisons apprêtées, et des colliers de turquoises. Ils cultivaient le maïs et arrosaient leurs champs au moyen de tranchées qu'ils y avaient pratiqoées. Plusieurs d'entr'eux ayant tâté l'habit de laine de Niça, lui dirent qu'il existait beaucoup d'étoffes de cette sorte à *Tonteac*, faites avec les poils d'un petit animal. Après avoir employé quatre jours à traverser le désert, il arriva dans une vallée qui lui parut assez peuplée et dont les habitants étaient habillés de la même manière que les précédents. Ayant appris que la côte de la mer s'étendait beaucoup vers le nord, il voulut l'examiner et trouva, que par le 36° de latitude, elle tourne vers l'ouest. Niça poursuivit ensuite son voyage, et mit cinq jours à parcourir cette immense vallée. Il avait déjà fait cent vingt lieues depuis son départ de l'endroit où il avait reçu les premiers renseignements sur Cibola, dont il était encore éloigné de quinze jours de marche à travers un désert. Après avoir donné trois jours de repos à ses gens, il partit le 9 mai; et au bout de douze jours, comme il approchait de Cibola, il rencontra un Indien de la troupe d'Estevanico, qui lui dit qu'ils avaient presque tous été tués par ordre du gouverneur de cette ville. A une journée de marche de Cibola, il s'en présenta deux autres blessés qui racontèrent que plus de trois cents de leurs pères, frères et enfans avaient été massacrés, et refusèrent de retourner avec Niça. Celui-ci n'en continua pas moins à s'avancer, accompagné de deux chefs, de ses Indiens et de ses interprètes jusqu'à une hauteur d'où il découvrit la ville située dans une plaine, et qui lui parut être plus grande que Mexico; les maisons étaient de pierre, avaient deux ou trois étages et des toits en plate-forme. Niça, aidé de ses Indiens, éleva un monceau de pierres sur lequel il planta une croix et prit possession au nom du vice-roi, pour le roi d'Espagne, des sept villes du pays de Cibola et des royaumes de *Tonteac*, *Acùs* et *Marata*, dont il avait eu connaissance par un Indien réfugié qu'il avait vu dans la grande vallée. Il retraversa ensuite le désert et revint dans cette vallée, où il adressa au ciel des prières pour ceux qui avaient péri, et reprit la route du second désert. Ayant marché quelque temps à raison de dix lieues par jour, il arriva à *Abra*, au débouché des montagnes qui se terminent dans cet endroit, et d'où il aperçut sept belles villes, situées dans une riante vallée, dont il prit possession, en élevant deux croix. De là, il poursuivit son voyage jusqu'à la ville de San Miguel de Culiacan; mais n'y trouvant pas le gouverneur de Coronado, il s'avança jusqu'à celle de Compostela, d'où il envoya au vice-roi et à son provincial, le récit de ses découvertes (1).

De Niça vanta la fertilité et les richesses des pays qu'il avait parcourus, et assura que les habitants en étaient très-civilisés. Cette nouvelle excita l'ambition des Espagnols de Mexico. Cortez et le vice-roi en résolurent aussitôt la conquête, mais chacun d'eux voulait se l'approprier, à l'exclu-

(1) Herréra, dec. V, lib. VIII, cap. 9 et 10.

(2) Voyez l'article *Floride*.

(3) Ce dernier était un noir qui était parvenu à s'échapper avec Cabeça de Vaca. Il prit le surnom de Orantes.

(4) Herréra écrit *Cibola*; Ramusio, *Cevola*; et Hakluyt, *Cevola* ou *Cibola*.

(1) *Gomara*, lib. VI, cap. 17. Cet auteur dit que le père Marcos de Niça et un autre cordelier pénétrèrent dans le Culiacan en 1538; mais il ne donne pas de détail sur cette expédition. (*Ramusio*, tome III, p. 298 et 299.—*Relacione del Reverendo Frad. Marco da Nizza.*— *Hakluyt*, vol. III, p. 366, 373, *a Relation of the Rev. Father Friar, Marcos de Niça, touching his discovery of the Kingdome of Cevola, or Cibola, situated about* 30° *of lat. to the N. of N. Spain.*) — *Herréra*, dec. VI, lib. VII, cap. 7 et 8.

sion de l'autre. Le vice-roi fit préparer à cet effet deux puissants armements, l'un par terre, et l'autre par mer.

Expédition de Francisco Vasquez de Coronado, en 1539 *et* 1540. *Francisco Vazquez de Coronado* (1), natif de Salamanque, gouverneur de la Nouvelle-Galice, reçut ordre du vice-roi Don Antonio de Mendoça de prendre le commandement d'une expédition forte de deux cents hommes d'infanterie bien équipés, et de cent cinquante de cavalerie (2), dont la plupart avaient deux chevaux, avec quelques pièces de campagne, des munitions en abondance et une grande quantité de moutons et de porcs. A ces troupes se joignirent plusieurs personnes de distinction, dans l'espoir de s'enrichir; ainsi que les Franciscains qui devaient servir de guides. De Coronado partit de Culiacàn, au mois de mai 1539. Après quatre jours de marche il arriva sur les bords de la rivière de Petatlàn (*Rio de Petatlàn*), où il ne trouva que des habitants paisibles. Trois jours après, il s'avança jusqu'à celle de Cinaloa (*Rio de Cinaloa*). De là, il envoya dix cavaliers reconnaître le pays. Ceux-ci franchirent successivement le ruisseau des Cèdres (*Arroio de los Cedros*), et celui des Cœurs (*Arroio de los Coraçones*) (3), où ils trouvèrent du blé, du maïs, des citrouilles et une espèce de haricots; et poussèrent jusqu'à la vallée de Sonora, dont les habitants, qui avaient d'abord montré des dispositions pacifiques, avaient ensuite tué quelques Espagnols avec des flèches empoisonnées. Après le retour des dix cavaliers l'expédition se mit en marche et erra quelques jours dans des déserts avant d'arriver à un ruisseau appelé *Nexpa*. A deux journées de là, elle rencontra une chaîne de montagnes qu'elle franchit au bout de deux jours, et parvint près d'un autre courant, où elle trouva des pâturages pour les chevaux. Trois jours après elle arriva au *Rio de San Juan*, qui fut ainsi nommé, parce qu'elle séjourna sur ses bords le jour de la fête de ce saint. Deux jours après elle atteignit le *Rio de las Balsas*, auquel ce nom fut donné, parce qu'on fut obligé de le passer sur des radeaux. Le lendemain, étant arrivé à un ruisseau appelé *del Pinar*, ou des Pins, les gens de l'expédition furent réduits, faute de provisions, à manger des herbes et trois de leurs compagnons qui avaient péri. Après avoir encore marché deux jours, ils arrivèrent près d'un autre courant, qu'ils nommèrent *Bermejo* ou Vermeille, et continuant à s'avancer toujours dans une direction N.-E., ils parvinrent enfin à la première ville de *Cibola*, où le noir Estevanico de Orantes avait été tué. Les Espagnols demandèrent la paix et des provisions; mais les habitants s'y refusèrent en disant qu'ils étaient armés comme des ennemis. Les Espagnols attaquèrent alors la ville et l'emportèrent de vive force, quoiqu'elle fut défendue par huit cents guerriers. Dans ce combat, Coronado et quelques-uns de ses gens furent blessés. Etant entré dans la ville, ce capitaine lui donna le nom de *Grenade*, en l'honneur du vice-roi, qui était né en Espagne, dans la ville de ce nom.

Il existait, dans un rayon de six lieues, cinq villes, composées chacune d'environ deux cents maisons bâties en pierre, avec des toits en plate-forme. Ces maisons avaient de quatre à cinq étages, et on y montait par un escalier de bois qu'on retirait en dedans pendant la nuit. Il y avait devant chaque habitation une cave où les habitants se réfugiaient durant l'hiver, pour se garantir du froid qui dans ce pays dure sept mois. Les hommes portaient des peaux de daims et de bisons bien apprêtées et des manteaux faits de coton; et les femmes des robes attachées sur l'épaule, à la manière des Bohémiennes. Le sol du pays environnant était sablonneux; néanmoins il produisait du maïs, des citrouilles et des haricots. A environ cinq jours de marche au N.-E. de Cibola, dans une province appelée *Tucayàn*, on comptait sept autres villes dont les maisons étaient semblables à celles ci-dessus décrites, et les habitants vêtus de la même manière; on supposa que c'étaient les sept villes dont le P. Marcos de Niça avait parlé. Plus loin les Espagnols trouvèrent une ville défendue par des ouvrages faits de terre et de morceaux de rocs taillés perpendiculairement (*Peñatajada*). Le long de la rivière d'Huex (*Rio de Huex*) et de ses affluents, dans un espace de vingt lieues, ils visitèrent quinze villes ceintes de murailles de pierre et d'argile, et dont les maisons étaient construites à l'instar de toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Cette rivière de Huex paraissait prendre la direction de la mer du Nord, tandis que jusqu'à Cibola, tous les courants que l'expédition avait eu à franchir suivaient celle de l'ouest, vers la mer du Sud. Ce pays produisait du coton. Les habitants étaient vêtus de même que ceux de Cibola, aux manteaux près, qui étaient de plume et très-chauds. *Cardias Lopez de Cardenas* fut détaché du camp que les Espagnols avaient établi près d'Acuco, avec une troupe de cavaliers, du côté de la mer, et Coronado, avec le reste de son monde, marcha sur *Tiguex*. Les Indiens qui l'avaient suivi commencèrent les hostilités et tuèrent trente chevaux. En revanche, les Espagnols brûlèrent une ville et mirent le siége devant une autre qui tint quarante-cinq jours. Les habitants manquant d'eau y suppléèrent par de la neige fondue. Toutefois, lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient résister plus long-temps, ils allumèrent un grand feu, et y jetèrent leurs manteaux, leurs turquoises et ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se formèrent ensuite en bataillon carré, en ayant soin de placer au centre leurs femmes et leurs enfans, et s'avancèrent contre les Espagnols. Chargés par la cavalerie, un grand nombre d'entr'eux furent tués, d'autres se précipitèrent dans une rivière où ils trouvèrent la mort, et le reste ayant régagné la ville, s'y défendit vaillamment jusqu'à ce qu'elle eût été réduite en cendres.

De Tiguex, les Espagnols continuant à se diriger au N. E., arrivèrent, au bout de sept jours de marche, au *Rio de Cicuique*, et cinq jours après dans des plaines sablonneuses, qui s'étendent l'espace de quatre-vingt-dix lieues entre Cicuique et Quivira. Ils y trouvèrent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, dont les habitants tiraient leur nourriture et leur habillement. Les cabanes de ces Indiens étaient formées de longues perches attachées ensemble au sommet et recouvertes de peaux de bisons. Les Espagnols y remarquèrent aussi une grande espèce de chiens qui portaient jusqu'à cinquante livres pesant, fesaient la chasse aux bisons et servaient à transporter les effets des naturels, quand ils se rendaient d'un lieu à un autre. Après avoir marché pendant neuf à dix jours à travers ces plaines, les Espagnols se virent tout-à-coup abandonnés par l'Indien de Cibola, qui leur avait servi jusqu'alors de guide, et qui les avait égarés afin d'assurer leur destruction. Cependant, ils rencontrèrent un vieil Indien aveugle et ayant de la barbe, qui leur donna à entendre, par signes, qu'il avait déjà eu connaissance de quatre chrétiens, qu'on supposa être Orantes et ses compagnons. Dans cet état d'incertitude, de Coronado, du consentement de ses officiers, se décida à renvoyer ses troupes et à aller lui-même avec trente cavaliers, à la recherche de la riche contrée décrite par les Indiens. Ayant marché pendant un mois vers le nord, à travers un pays bien arrosé et peuplé de bisons. Coronado, ayant pour guide l'Indien aveugle dont il a été fait mention,

(1) Torquémada l'appelle *Coron do*; mais Herréra écrit *Cornado*.

(2) Torquémada dit qu'il y avait plus de 1000 Espagnols.

(3) Ainsi appelé par *Orantes* et *Cabeça de Vaca*, parce que les naturels leur offrirent dans cet endroit des cœurs d'animaux.

arriva au *Rio de San Pédro y San Pablo*. Il traversa cette rivière, qu'il suivit ensuite pendant trois jours en se dirigeant vers le N.-E. Après quoi, ayant été informé par son guide qu'il existait non loin de là une province appelée *Harac*, où il crut qu'il pouvait y avoir quelques Espagnols de la malheureuse expédition de Narvaez, il écrivit une lettre, qu'il chargea son fidèle Indien de leur remettre, et dans laquelle il leur donnait avis du lieu où il était et des moyens d'effectuer leur fuite, s'ils étaient prisonniers. Coronado continuant sa marche, arriva dans un pays arrosé par une grande rivière, sur les affluents de laquelle il y avait des villes assez bien bâties. Il pénétra ensuite dans la partie la plus reculée de la province de Quivira, où il trouva une rivière encore plus considérable, et découvrit plus d'habitations que sur les affluents précédents. *Tatanax*, seigneur de cet endroit, vint à sa rencontre avec environ deux cents hommes presque nus, qui avaient des plumes sur la tête et étaient armés d'arcs et de flèches. Le principal ornement de ce chef était une plaque de cuivre qu'il portait suspendue au cou.

Le pays de Quivira, sous le 40° de latitude, renferme des montagnes et des plaines bien arrosées et couvertes de riches herbages. Les Espagnols y trouvèrent des vignes, des muriers, des pruniers et une espèce de lin. Les cabanes des naturels étaient de forme ronde, avec des toits en chaume qui descendaient jusqu'au sol, et une ouverture pratiquée au sommet, donnait passage à la lumière. Ces plaines étaient habitées par deux nations ennemies l'une de l'autre, qui adoraient le soleil. Ils échangeaient avec leurs voisins des peaux de bisons (1) et de daims apprêtées, pour du maïs.

Coronado ayant appris que le reste du pays était semblable à celui qu'il venait de parcourir, et voyant l'hiver s'approcher (on était presque à la fin d'août) retourna sur ses pas pour rejoindre ses compagnons, après avoir fait périr le perfide Indien qui avait excité les naturels contre lui et avoir récompensé celui qui l'avait servi si fidèlement et qu'il laissa derrière lui.

Quoique le nombre des Espagnols fût fort diminué, les officiers voulaient rester dans le pays pour y former un établissement; mais Coronado, qui était riche et qui avait été grièvement blessé à la tête, par l'effet d'une chûte de cheval à Tiguex, résolut de retourner auprès d'une épouse jeune et belle qui l'attendait à Culiacan. Il partit donc avec ses troupes pour cette destination; laissant dans ce pays le père Franciscain *Juan de Padilla*, un autre religieux le P. *Luis de Escalona*, le Portugais *Andrès de Campo*, jardinier de François de Solis, enfin trois noirs et un esclave, pour travailler à la conversion des Indiens; il leur donna un cheval, quelques mules, des moutons et des poules. Toutefois les deux religieux, ayant voulu peu après se rendre à Quivira avec douze Indiens de Mechoacan, furent massacrés en route; et après dix mois de captivité, le Portugais trouva moyen de s'échapper et de revenir à Panuco.

L'expédition arriva à Culiacan après avoir fait deux cents lieues, c'est-à-dire, cent trente de moins qu'elle n'avait employées pour aller de cet endroit à Quivira, distance qu'Herréra estime à trois cent-trente lieues. Suivant Gomara, elle aurait parcouru dans ce voyage trois mille milles. Le vice-roi voyant que les dépenses de cette expédition revenaient à 60,000 livres pesant d'or, réprimanda Coronado de ce qu'il n'était pas resté dans le pays pour y établir une colonie (1).

Expédition de Francisco de Ulloa en 1539, *dans laquelle il découvre que la Californie fait partie du continent.* Avant de s'embarquer pour l'Espagne, Cortez envoya les trois navires la *Santa Agueda*, de cent vingt tonneaux, le *Santo Tomas*, de vingt, et la *Trinidad*, de trente-cinq, pour faire des découvertes à l'O. de la Nouvelle-Espagne, et confia à Francisco de Ulloa le commandement de l'expédition. Ce capitaine partit du port d'Acapulco, le 8 juillet 1539 (2). Ayant été assailli peu après par une tempête, qui démâta la Santa Agueda, il relâcha au port de Colima (Guatlan) pour réparer ce bâtiment. Il y resta vingt-sept jours. Le 23 août, il remit à la voile. Le 28, il essuya une nouvelle tempête qui le poussa jusqu'à Guayabal, sur la côte du Culiacan, où, après avoir perdu le Santo Tomas, il entra dans la rade de Santa Cruz. Le 12 septembre, il en partit avec les deux navires qui lui restaient, et, passant sur la côte opposée, il arriva près de l'embouchure du Rio San Pédro y San Pablo. Il reconnut plusieurs autres rivières et lacs, qui arrosaient un pays agréable, et toucha à un cap situé sous le 29° 3/4 de latitude, qu'il nomma *Cabo Roxo*, ou cap Rouge (3). Poursuivant sa route vers le nord, il entra dans une baie sûre et commode, où il trouva quelques cabanes habitées par des pêcheurs indiens, et prit possession du pays avoisinant, au nom de la couronne de Castille. Continuant ensuite sa route, il reconnut un autre cap, qu'il appela *Cabo de las Llagas*. Quelques jours après, il jeta l'ancre par le 32° de lat. auprès de quelques établissements indiens, dans un port qu'il nomma *Ancon de San Andrès*, parce qu'il y était arrivé le jour de la fête de ce saint. Il en prit aussi possession pour le roi d'Espagne, au nom du marquis del Valle. De là, il dirigea sa course, le 8 octobre, entre le continent et une île qui en était éloignée de deux lieues (4). Il jugea que cette île pouvait avoir de quatre-vingts à cent lieues de circuit. Le 12, au soir, il aperçut quelques villes; et, le lendemain, il vit s'avancer vers lui, dans des canots faits de roseaux, plusieurs Indiens qui toutefois ne tardèrent pas à s'éloigner. Quelques jours

(1) Le bison est la ressource principale de ces indigènes. Ils en mangent la chair et en boivent le sang, soit chaud, soit froid, mêlé avec de l'eau. De leurs peaux ils se font des cabanes, des vêtemens, des souliers et des cordages; ils aiguisent leurs os en poinçons, tissent leurs nerfs en filets, transforment leurs cornes en trompes, leurs vessies en vases, brûlent leurs excrémens desséchés, et se servent enfin de la peau des jeunes bisons pour transporter et conserver de l'eau.

(1) *Gomara*, *lib. VI.*, *cap.* 17, 18 et 19. Selon cet auteur, ils avaient vu le long de la côte des vaisseaux dont la proue était ornée de figures d'or et d'argent, et dont les capitaines donnèrent à entendre par des signes qu'ils avaient été 30 jours sur mer; ce qui fit croire, ajoute-t-il, qu'ils venaient de la Chine. (Voyez aussi *Galvano, anno* 1542.)

Herréra, *dec. VI*, *lib.* 11 *et* 12. Cet auteur, dont on a suivi la relation, pour ce qui a rapport à la marche de l'expédition, ne dit rien des combats qu'elle eut à soutenir, et qui se trouvent relatés dans l'ouvrage de Gomara.

D'après les commentaires de Coronado lui-même, cités par de Laët, il était parti de Culiacan au mois d'avril 1540, et était arrivé le 27 mai, dans la vallée de Coraçones. (Torquémada, *Monarquia indiana*, lib. IV, cap. 11.) Voyez aussi: *Ramusio-Viaggi*, tom. III, p. 301, 303. *Relatione che mando Francesco D. Vasquez di Coronado, capitano generale della gente, che fu mandata in nome di sua maestà al paese novamente scoperto, quel che successe nel viaggio dalli ventidue d'Aprile di questo anno MDXL, che parti da Culiacan per innanzi et di quel che trovò nel paese dove andava.*

(2) Suivant les pièces du procès de Cortez, citées par M. Navarette, dans sa *Relacion del Viage*, etc., Herréra dit qu'Ulloa partit d'Acapulco, le 28 juillet. Gomara prétend que c'était au mois de mai; et Preciado, dans Ramusio, le 8 juillet.

(3) Hakluyt dit 27° 3/4.

(4) *Canal de Ballenas*, ou *Canal des Baleines*.

après, il doubla les embouchures de plusieurs rivières, et, ayant pris terre, il trouva le pays peuplé et abondant en arbres fruitiers. Le 16 octobre, il arriva près d'une montagne élevée (*Punta de Sierras Altas*); et le 18, il entra dans le port de Santa-Cruz, où il resta huit jours pour renouveler sa provision de bois et d'eau. Ulloa débarqua une douzaine de soldats, qui se cachèrent dans l'endroit appelé *Puits de Grijalva* (*Poço de Grijalva*), afin de s'emparer de quelques Indiens, mais ce fut sans succès, quoiqu'ils en eussent vu deux qui s'échappaient du milieu des roseaux dont le sol était couvert. Le 29, la Trinidad, en quittant le port, rencontra des bas-fonds, ce qui, joint au mauvais temps, empêcha Ulloa de se remettre en mer avant huit jours. Le 7 novembre, en longeant la côte, il aperçut des plaines et des bois agréables, et, le soir, de la fumée qui indiquait des habitations. Le 10, le pays lui offrant toujours la même apparence, il jugea qu'il était à cinquante-quatre lieues de la Californie. Du 11 au 15 novembre il ne fit que dix lieues, à cause des vents contraires. La Trinidad fut séparée du reste de l'expédition durant trois jours.

Le 29 novembre (1) un parti d'Indiens, armés d'arcs, de cailloux et de lances, tomba à l'improviste sur les gens d'Ulloa qui s'étaient rendus à terre pour faire de l'eau. Le capitaine et deux de ses soldats furent blessés; mais, ayant lâché trois gros chiens contre les assaillants, ils les mirent bientôt en fuite. Le 9 décembre, le pilote découvrit un golfe (2) de trente lieues d'étendue, et y étant entré, il trouva à dix lieues de son embouchure le port *de San Abad* (3), qui est situé dans un pays entrecoupé de plaines et de collines. Le 10, l'expédition rencontra deux cents Indiens qui venaient offrir des plumes en échange de colliers et de coquillages. Ces naturels, irrités de ce que les Espagnols refusaient de continuer ce trafic, et se disposaient à gagner leurs vaisseaux, leur décochèrent leurs flèches. Ceux-ci, après de vains efforts pour leur faire entendre raison par l'entremise de leur interprète, qui était originaire de la Californie, leur tirèrent deux coups de fusil qui tuèrent un Indien et mirent le reste en fuite. Le 17, les vaisseaux essuyèrent encore une tempête qui les chassa vers la pointe de la *Trinidad* (4). Ils n'avaient pu faire que quarante lieues jusqu'au 1er. janvier 1540, à cause des vents contraires. Le 5, se trouvant par latitude nord 30°, le capitaine jugea que la température était à-peu-près la même que celle d'Espagne. Le 13, il envoya plusieurs hommes à terre pour renouveler sa provision d'eau, sur une plage aride et rocailleuse. Le 18, il aborda en un endroit plus fertile, où une foule d'Indiens accoururent dans des canots pour voir ses vaisseaux dont ils paraissaient émerveillés. Le 20, ayant dépassé une île qu'il nomma *de los Cedros*, ou des Cèdres, qui avait environ vingt lieues de circonférence, il débarqua quelques hommes que les naturels reçurent à coup de pierres. Le capitaine défendit d'en tuer aucun, mais il lâcha contre eux ses chiens, qui en ramenèrent deux, auxquels il rendit aussitôt la liberté, après leur avoir fait présent de colliers et de rosaires.

De retour à l'île des Cèdres, Ulloa y séjourna jusqu'au 24 mars, pour se procurer des vivres et laisser passer le mauvais temps. Les bâtiments étant fort avariés, et les équipages manquant presque du nécessaire, il fut décidé que la Santa Agueda reconduirait à la Nouvelle-Espagne les malades et les mécontents, et que Ulloa continuerait ses découvertes avec la Trinidad. Le 5 avril, les deux navires se séparèrent. L'Agueda arriva, le 18, au port de Buena-Esperanza, dans la province de Colima, d'où elle se rendit ensuite à Acapulco. Francisco de Ulloa poursuivit son voyage vers le nord, avec la Trinidad, et navigua jusqu'à une pointe de terre qu'il appela *Cabo del Engaño* (1) ou cap Trompeur. Les vents du nord-ouest, et le manque de provisions l'empêchant de pénétrer plus avant, il retourna à la Nouvelle-Espagne dont il avait été absent une année entière (2).

1540. L'expédition que le vice-roi avait envoyée par mer pour porter des secours à celle qui était partie par terre sous la conduite de Francisco Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, se composait des deux navires le *San Pédro* et la *Santa Catalina* de cinquante à soixante tonneaux, et était placée sous le commandement de *Hernando de Alarcon*, qui avait ordre de cotoyer jusqu'au 36e degré de latitude, et là, d'opérer sa jonction avec les troupes de terre. Ce capitaine partit d'Acapulco, le 9 mai 1540, et fut assailli par une tempête qui obligea l'équipage de la Santa Catalina à jeter à la mer neuf de ses canons, et à relâcher dans le port de Santiago pour réparer ses avaries. Ce bâtiment faillit ensuite périr sur les mêmes bas-fonds ou Francisco de Ulloa avait couru de si grands dangers. Le 26 août, Alarcon pénétra, avec deux chaloupes et vingt hommes, dans une rivière qu'il mit quinze jours à remonter sur une étendue de quatre-vingt-cinq lieues. Les naturels, dont le chef se nommait *Naguachato*, le traitèrent avec amitié, et lui vendirent des gâteaux de maïs, des citrouilles, une espèce de graine semblable au millet, et des peaux bien apprêtées. Ils connaissaient l'usage des moulins, et avaient des vases de terre dans lesquels ils faisaient cuire leurs aliments. Suivant le rapport de l'interprète, les habitants de cette côte étaient si nombreux qu'on n'y parlait pas moins de vingt-trois dialectes différents. Après des recherches inutiles, Alarcon rencontra enfin un Indien qui lui donna des renseignements sur l'expédition de Coronado. Il redescendit alors le fleuve en deux jours et demi pour regagner ses vaisseaux, et, le 14 septembre, espérant toujours trouver Coronado, il repartit avec toutes ses chaloupes et remonta de nouveau la rivière à laquelle il donna le nom de *Nuestra Senora de Buena-Guia* (3) ou Notre-Dame de Bon-Guide. Le pilote Zamorano, qui l'accompagnait, dit qu'il n'était pas à plus de dix journées de Cevola; que les pilotes de Ulloa se trompèrent de deux degrés de latitude dans leur calcul, et que les Indiens ignoraient la source de ce fleuve qui avait un grand nombre d'affluens. L'expédition de Alarçon avait pénétré à quatre degrés plus au nord que celle envoyée par le marquis del Valle. Toutefois voyant qu'il ne pouvait se procurer de renseignements sur le compte de Coronado; que des maladies se manifestaient parmi ses équipages, et que d'ailleurs le terme de son voyage, fixé par ses instructions, était

(1) Suivant M. Navarette. Herréra dit le 2 décembre.

(2) On croit que c'est la Bahia de la Magdalena qui est située sur la côte occidentale de la Californie.

(3) Probablement la *Baie de Santa Marta*.

(4) Il est à présumer que c'est la pointe méridionale de l'île de *Santa Margarita*.

(1) Par latitude nord 30° 1/2, suivant Hakluyt.

(2) Herréra dit qu'on ignore quelle a été la fin d'Ulloa; mais Gomara et Bernal Diaz affirment qu'il retourna à la Nouvelle-Espagne.

On trouve une relation de ce voyage (dans le tome IIIe de Ramusio, p. 340), écrite par *Francisco Préciado*, qui avait été de l'expédition; une autre, dans le tome III, d'Hakluyt, et une troisième dans *la Relacion del Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana. Introd.*, p. 22, 23, 24 et 25.

(3) C'était la devise que le vice-roi portait sur ses armes. Cette rivière est ainsi nommée sur la carte de Domingo del Castillo, pilote de l'expédition. C'est le *Rio Colorado*.

écoulé, il redescendit le golfe de la Californie, et arriva au port de Santa-Cruz le 18 octobre. Mais peu après, ayant appris que le vice-roi était mécontent de son voyage, il en mourut de chagrin (1).

1542. Expédition de *Juan Rodriguez Cabrillo, Portugais, pour reconnaître la côte extérieure ou occidentale de la Californie, d'après les instructions du vice-roi Don Antonio de Mendoza.*

Cet habile navigateur partit du port de la Navidad, dans la Nouvelle-Espagne, le 27 juin 1542, avec deux navires le *San Salvador* et la *Victoria*. Il était accompagné du capitaine *Antonio Carrera* et des pilotes *Bartolomé Ferrelo* (2) et *Bartolomé Fernandez*. Le lendemain, il doubla le cap *Corrientes*, et, le 2 juillet, il reconnut le port que Cortez avait nommé de La Cruz, et qui paraît être le même que celui appelé depuis *San Joseph*. Il passa de là à celui de *San Lucas*, situé sous le 23° de latitude, à l'est du cap du même nom. Longeant ensuite la côte occidentale, il en examina avec soin tous les caps, entrées et coupures; et le 8, il arriva à la pointe de la *Trinidad* (*Punta de la Trinidad*), formée par la pointe S.-E. de l'île de Santa Margarita, et la côte. Le 19, il découvrit le beau port de *la Magdalena*, et ensuite ceux de *Santa Catalina*, de *Santiago*, situé dans la *Enseñada de Abreojos de Santa Ana* (île de la Asuncion), *le Puerto fondo*, *San-Pédro Advincula* (port de San Bartolomé), l'île de *San Esteban* (la Natividad), celle de *Cedros* (Cerros), les ports de *Santa Clara*, *Mal abrigo* (Punta de Canoas), *San Bernardo* (île San-Géronimo). Le 20 août, il doubla la pointe del Engaño (Cabo-Baxo). A la distance de deux lieues au N. de ce cap, il trouva un excellent port, auquel il donna le nom de *Puerto de la Posesion*, ou port de la Possession, qui a été depuis appelé Virgènes. Il prit possession du pays, au nom du roi d'Espagne. Ayant appris des naturels qu'il se trouvait des Espagnols dans l'intérieur à cinq journées de distance, il leur envoya une lettre par un Indien.

Le 27 août, étant sorti de ce port pour continuer ses découvertes, il alla aborder à celui de *San Agustin* dans l'île de San Martin. Il découvrit ensuite le cap du même nom ou de San-Quintin; en doubla un autre qu'il appela de *La Cruz*, et enfin un troisième qu'il nomma *San Matéo*, et qui a été depuis connu sous le nom de *Todos los Santos*, dont il prit possession, et où il vit des troupeaux d'animaux semblables aux brebis du Péron. Il passa sous le 34° devant des îles désertes (*los Coronados*), et entra dans le port de *San Miguel* (3), sous le 34° 20'. Il y apprit des naturels qu'il y avait des Espagnols dans l'intérieur du pays. Le 7 octobre, il découvrit les îles qu'il nomma *San Salvador* (San-Clémente), et *La Victoria* (Santa Catalina). De là, il se rendit à la baie de *Fumos*, où on lui avait dit, qu'il rencontrerait des Européens. Le 9, il continua sa route, et entra dans un golfe spacieux sur le bord duquel il vit un village Indien, composé de vastes maisons semblables à celles de la Nouvelle-Espagne. Les habitants vinrent au devant de lui dans de grands canots, et lui apprirent pareillement qu'il se trouvait des Espagnols dans l'intérieur à sept journées de distance. Cabrillo leur envoya une lettre par ces Indiens, auxquels il donna le nom de *Las Canoas* (1).

Le 13, il continua son voyage et passa près de deux grandes îles inhabitées (Santa Cruz et San Miguel). Il arriva ensuite à une vallée délicieuse, dont les habitants vinrent dans des canots lui offrir du poisson frais. Cette côte était bien peuplée jusqu'au cap de Galera (2), situé sous le 36° de lat. Il découvrit à dix lieues du rivage les îles de *San Lucas* (San Bernardo), où il relâcha. Il en sortit le 25; mais ayant éprouvé un grand froid et des mauvais temps, il alla s'abriter derrière le cap de la Galera, dans un port auquel il donna le nom de Todos Santos. De là, il passa à celui de *Las Sardinas*, pour renouveler sa provision d'eau et de bois. Plusieurs Indiens, accompagnés de leur Cacique, se rendirent à bord des navires. Ayant doublé le cap de Galera, il aperçut quelques hautes montagnes couvertes d'arbres, situées sous le 37° 1/2, qu'il appela *San Martin*. Là, il éprouva une violente tempête qui dura deux jours; et les deux navires, qui avaient été séparés, ne se rejoignirent que le 15 novembre. Le 17, Cabrillo découvrit une grande baie (3) qu'il nomma *Los Pinos*, à cause des hauts pins qui y croissaient. Il y jeta l'ancre dans quarante-cinq brasses d'eau, et en prit possession. Il toucha ensuite, sous le 38° 40', à un cap, où ne trouvant point d'abri, il retourna aux îles de San Lucas. Depuis le cap San Martin jusqu'à celui de Pinos, qui forme la pointe O. de l'entrée du port de Monterey, il ne rencontra pas d'Indiens; mais au S.-E. de ce cap, la côte était bien peuplée. Ce capitaine s'étant ensuite rendu à l'île de la Possession pour y hiverner, y mourut le 3 janvier 1543. Il avait nommé pour son successeur le premier pilote Bartolomé Ferrelo. Cette île, qui était peuplée de pauvres pêcheurs, reçut le nom de *Juan Rodriguez*. Le 19 janvier, Ferrer mit à la voile pour la terre ferme, dans l'intention d'y faire des provisions; mais le mauvais temps l'obligea de retourner à San Lucas. Le 12 février, comme il cinglait vers le port de Sardinas, pour prendre du bois et d'autres choses nécessaires, il fut forcé par le mauvais temps de chercher un abri dans l'île de San Salvador. Après avoir vu cinq autres îles, dont une grande et quatre petites, il se dirigea vers le cap de Pinos. Le 1er. mars, se trouvant par le 44° de lat., il éprouva un froid rigoureux.

Le 3, entre les 41° et 43°, il découvrit l'embouchure d'une grande rivière, qu'on croit être celle que *Martin de Aguilar*, reconnut en 1603, près du *Cabo Blanco*. De là il passa au cap de Pinos; puis, suivant la côte, le 5, il aborda à l'île de Juan Rodriguez. En cherchant à gagner l'île de San Salvador, les navires se séparèrent l'un de l'autre, et ne se rencontrèrent que le 24, à celle de Cedros. Le 2 avril, l'expédition quitta cette île, mais n'ayant plus de provisions pour continuer ses recherches sur la côte, elle fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et arriva, le 14 du même mois, au port de Navidad (4).

(1) *Ramusio-Viaggi*, tom. III, p. 304—309. *Relatione della navigatione et scoperta, che fece il capitano Fernando Alarchone, per ordine dello Illust. Sig. D. Antoni di Mendozza*, etc. — *Herréra*, dec. VI, lib. IX, cap. 13, 14 et 15. — *Hakluyt*, tom. III.

(2) Selon Herréra, son nom était B. Ferrer.

(3) *S. Diego*, situé sous le 32° 43' lat. N., et 111° 5' de long. O. de Cadix.

(1) On croit que cette peuplade résidait sur les bords du golfe de *S. Juan Capistrano*.

(2) Punta de la Concepcion, située sous le 34° 24' de lat.

(3) Cette baie est celle de Monterey.

(4) Nous avons suivi pour cette relation l'ouvrage de M. Navarette, officier distingué de la marine espagnole, de préférence à celui de Herréra, parce que le compte que celui-ci rend de l'expédition est moins détaillé et moins clair; et que d'ailleurs M. Navarette s'est appuyé de l'autorité du Journal, qu'il a trouvé dans les archives des Indes. Il remarque qu'il existe une différence de 1° 36' dans toutes les lat. observées par Cabrillo; celle de S. Lucas exceptée, « ce qui, ajoute-t-il, n'est pas extraordinaire, quand on considère l'imperfection des instruments et des tables de déclinaison en usage à cette époque. Il en résulte que Cabrillo a na-

1579. Trente-six ans après l'expédition de Cabrillo, le célèbre navigateur anglais, *Francis Drake*, reconnut la même côte, lors de son voyage autour du monde. Après avoir franchi le détroit de Magellan, il traversa le grand Océan, et fut poussé par les vents sur la côte du continent américain, le 5 juin 1579, par le 48° de latitude Nord: éprouvant un froid extrême dans ces parages, il descendit vers le 38° 1/2, et le 17 juin, il alla jeter l'ancre dans une belle baie à laquelle il donna son nom. Comme le bâtiment qu'il montait exigeait des réparations, il l'approcha le plus qu'il put du rivage, débarqua les provisions et les marchandises qui se trouvaient à bord, et construisit un petit fort pour se mettre à l'abri des attaques des naturels qui étaient accourus en grand nombre sur la côte. Le 26 juin, il se présenta deux héraults d'armes pour annoncer l'approche du *Hioh*, ou roi, qui s'avançait à la tête d'une garde de cent hommes d'une haute stature, lesquels portaient chacun un présent à la main. Venaient ensuite des femmes et des enfants, avec un ou deux paniers ronds, et dans chacun, des sacs remplis d'une herbe appelée *tabah*, de racine de *petah* et de poisson grillé. Le roi et son escorte avaient sur l'épaule un manteau de peau de *lapin* (1), et sur la tête une espèce de capuchon en filet, sept plumes ou un bonnet fait du duvet de quelque plante. Les hommes étaient pour la plupart presque entièrement nus. Les femmes portaient des peaux de daims suspendues aux épaules, et à la ceinture une tunique en jonc. Ces Indiens étaient si vigoureux qu'ils pouvaient soulever un poids qu'il eût fallu deux ou trois matelots anglais pour enlever. Leurs maisons étaient de forme circulaire, et creusées en terre; elles étaient recouvertes d'un toit en charpente et de terre, au centre duquel il y avait un trou qui servait à la fois de porte et de cheminée. Ils couchaient sur des lits de joncs.

Drake employa une partie du mois de juillet à visiter le pays environnant qu'il trouva fertile et abondant en daims. Le roi lui ayant mis un de ses filets sur la tête, et une chaîne d'une substance osseuse autour du col, le salua du nom de *hioh*, et lui abandonna, dit-on, ainsi ses droits et titres au territoire voisin dont il déclara les habitants et leur postérité ses vassaux à tout jamais. Quoi qu'il en soit, Drake planta sur la côte un pieu surmonté d'une plaque de cuivre sur laquelle il fit graver son nom, le jour et l'année de son arrivée, ainsi que le portrait et les armes de la reine Élisabeth, au nom de laquelle il prit possession du pays qu'il appela *New-Albion* ou la *Nouvelle-Albion* (1).

Après avoir demeuré trente-six jours dans ce port, il en sortit le 23 juillet, et, le lendemain, il alla aborder aux îles qu'il nomma *Islands of St.-James*, ou Iles de St.-Jacques (2). Toutefois ayant renoncé à l'idée de chercher à retourner en Europe par le prétendu passage, qu'on croyait exister au nord de l'Amérique, il fit voile pour les îles Moluques (3).

1584. *Voyage de Francisco Gali* (4) *sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique*. Il mit à la voile d'Acapulco, le 10 mars 1582, se rendit d'abord aux îles Philippines, et de là à Macao, en Chine. Le 14 juillet 1584, étant reparti pour Acapulco, il aborda à la côte N. O. de l'Amérique, sous le 37° 1/2 de latitude nord (5). Il cotoya jusqu'au *Cabo de Lucas*, et ensuite jusqu'au *Cabo de los Corrientes*, d'où il passa à Acapulco.

L'archevêque du Mexique *Don Pédro Moya de Contreras*, qui remplissait en même temps les fonctions de vice-roi, désirant trouver un port, où les navires qui arrivaient des îles Philippines pussent s'abriter et réparer leurs avaries, consulta

---

vigué jusqu'au 43° de latitude. M. Navarette adresse à ce sujet quelques reproches à M. de Fleurieu, qui dit, p. 6 et 127 de son Introduction au voyage d'Etienne Marchand, que Cabrillo n'avait fait aucune découverte: seulement à la hauteur du 42e degré (ou plus exactement au 41° 1/2), il avait aperçu une pointe de terre à laquelle, en l'honneur du vice-roi, il donna le nom de *Cabo* Mendocino. »

Suivant Herréra, l'expédition arriva, le 8 juillet, à la Punta de la Trinidad, sous le 25° de lat.; le 19, à Magdalena, sous le 27°; le 20, au cap Engano, sous le 31°; le 14 sept., à la Cruz, sous le 33°; le 10 oct., à Las Canoas, par 35° 20'; le 18, à La Galera, par 36° 30'; et, plus tard, au port de la Possession; le 1er. nov., elle retourna à celui de Galera; le 2, elle toucha au port Sardinas, dans la province de Séjo; le 11, elle se trouva en vue des montagnes S.-Martin, sous le 37° 30'; le 18, elle reconnut le Cabo de Niève, sous le 38° 40'; et le 23, l'Ile de la Possession, où elle séjourna jusqu'à la fin de déc. Le 19 janv. 1543, elle retourna au port Sardinas; le 26 fév., elle doubla le cap Fortunas, sous le 41°; et le 5 mars, elle se rendit à l'Ile de la Possession, et delà à celle de S. Sébastien, où le capitaine s'égara et courut 200 milles. Le 8, le second navire partit du port Sébastien pour aller à la recherche de Cabrillo, et retourner dans la Nouvelle-Espagne, faute de provisions pour continuer sa route; le 26, les deux bâtiments se rejoignirent à l'Ile des Cèdres. Le 14 avril, ils retournèrent au port de Natividad, après la mort de Cabrillo. Herréra termine son récit en observant qu'ils s'avancèrent jusqu'au 44° de latit. *.

(1) Le *mus bursarius*, ou *hamster de Shaw*, d'après la description que le capitaine Drake en donne.

* Herréra, dec. VII, lib. V, cap. 3 et 4. *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana, en el año de 1792, etc. Introd.* p. 29-36. Madrid, 1802.

(1) Il le nomma ainsi, parce qu'il remarqua de la ressemblance entre les roches blanches de cette côte et celles de l'Angleterre. Suivant Vancouver (tom. I, p. 430), le port dans lequel Drake relâcha, serait, au rapport des Espagnols, une petite baie située par latitude N. 38°, à environ 4 lieues au nord de celui de San Francisco. « Mais, dit le capitaine Burney, cette baie est loin de présenter un port commode, et il est très-probable que c'est celui de San Francisco lui-même, par latitude N. 37° 48'. »

(2) Suivant Burney, ce sont les îles ou rochers de *Farellones*, à l'entrée de ce port.

(3) *The World encompassed; and the voyages of the ever renowned sir Francis Drake; London*, 1652. — *H. Burney's voyages*, tom. I, cap. 10. Les Anglais prétendent que sous cette domination est comprise toute la côte située entre les 38e. et 48e. degrés, qui n'avait été vue par aucun autre navigateur; et ils allèguent en faveur de cette opinion, que les Espagnols n'ont jamais abordé près du port de San Francisco, ni reconnu aucune terre, à plusieurs degrés de distance; néanmoins il est évident, par la relation du voyage de Cabrillo, qu'il avait découvert la côte située entre les 38° et 43° de latitude, trente-six ans avant Drake; d'où il résulte, disent les Espagnols, que si, dans cet intervalle, aucun autre navigateur n'a poussé ses découvertes jusqu'au 48e. degré, on ne doit accorder au navigateur anglais que la gloire d'avoir reconnu le premier la portion de la côte comprise entre les 43e. et 48e. degrés et à laquelle doit par conséquent se borner le pays nommé New-Albion. *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año 1792, para reconocer el estrecho de Fuca*. Introd. p. 56.

(4) Hakluyt le nomme *Gualli*.

(5) *Relacion del viage hecho*, en 1792, etc. Introd. XLVI. Hakluyt dit: qu'il arriva sur cette côte, par le 37° 1/2 de latitude. Ce nombre y est écrit en toutes lettres, et se trouve d'ailleurs en chiffres sur la marge (tom. III, p. 446). Le capitaine Burney remarque (voyages etc., tom. II, p. 60 et 61, et vol. V, cap. 9), que cette latitude de 37° 1/2 se trouve aussi consignée dans la traduction anglaise de Linshoten, publiée par Wolfe, en 1598, et dans le *Noord et Oost Tartery de Nicolaes Witsen*; puis il ajoute, que pour venir du Japon il n'avait pu se trouver à une si haute latitude, et que la côte où il aborda était élevée et boisée, mais ne présentait aucune apparence de neige.

Cali à cet effet. Il se proposait de faire reconnaître toute la côte septentrionale de l'Amérique, que les uns croyaient s'étendre jusqu'aux frontières de la Chine, et les autres au détroit d'*Anian*; mais l'archevêque ayant été déposé de la vice-royauté, l'expédition qu'il avait projetée n'eut pas de suite.

Voyage de Juan de Fuca. Juan de Fuca, dont le vrai nom était *Apostolos Valerianos*, pilote grec de l'île de Céphalonie, et qui avait été, pendant plus de quarante ans, au service d'Espagne, fut envoyé d'Acapulco en 1592, par le vice-roi du Mexique, avec une caravelle et une pinasse pour découvrir un passage entre les océans Atlantique et Pacifique, et reconnaître l'entrée du grand détroit qui porte son nom, et qui est situé sur la côte occidentale de l'Amérique, sous le 48° 1/2 de latitude. Y étant entré, on prétend qu'il y navigua durant vingt jours; qu'il rencontra plusieurs îles, et remarqua un grand nombre d'habitants sur les côtes, et que le pays avoisinant abondait en or, en argent et en perles. Puis on ajoute, que ce détroit avait de trente à quarante lieues de largeur à son embouchure, et que Fuca se fraya une route jusqu'à l'océan Pacifique (1).

Expédition malheureuse du navire San Agustin. En 1595, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Luis de Vélasco; ayant reçu de sa majesté l'ordre de faire reconnaître la côte de la Californie, à l'effet d'y former un établissement pour la sûreté des navires venant des Philippines, fit expédier de ces îles, par le gouverneur *Gomez Perez das Marinas*, le navire *San Agustin*, sous la conduite du pilote *Sebastian Rodriguez Cermenon*. Ce capitaine arriva au port de San Francisco, où son vaisseau fut jeté sur la côte par la violence des vents (2).

Premier voyage de Vizcaino, en 1596. Le comte de Monterey, ayant reçu de Philippe II l'ordre de continuer les découvertes au nord de la Californie, et d'y former des établissements, chargea de ce soin le général *Sébastian Viscaino*, brave soldat et habile marin, et nomma cinq religieux pour l'accompagner (3). Il partit d'Acapulco avec trois navires avec lesquels il pénétra dans le golfe de Californie, dans une direction Nord-Ouest, jusqu'au port de San-Sébastian et aux îles de Mazatlan, où il fut abandonné de quelques-uns de ses gens qui craignaient de n'avoir pas les provisions nécessaires pour y fonder un établissement. De là, il traversa le golfe, qui avait en cet endroit quatre-vingts lieues environ de large, et aborda sur la côte opposée dont il prit possession sans éprouver de résistance de la part des Indiens, qui étaient accourus en grand nombre sur le rivage. Toutefois, ce pays ne lui paraissant pas favorable pour un établissement, il se rendit à un autre port qu'il nomma *San-Sébastian*, y planta l'étendard royal, et en prit possession au nom de son gouvernement. Les naturels du pays lui apportèrent du gibier, des fruits et des perles. Ils demandèrent aux religieux s'ils n'étaient pas fils du soleil, les traitèrent comme des divinités, et les conjurèrent de rester parmi eux, mais de renvoyer les soldats qu'ils appelaient des êtres cruels et inhumains. La côte voisine étant pauvre et manquant d'eau, le général ne crut pas devoir y faire un établissement. Il se rembarqua donc au bout de huit jours pour chercher un lieu plus convenable. Dans un endroit qu'il nomma *Bahia de la Paz* (1) *ou de la Paix*, à cause du bon accueil que lui firent les Indiens du voisinage, il trouva des morceaux de fer et divers objets que les gens de Cortès y avaient laissés. Vizcaino y éleva un petit fort palissadé, où il mit une garnison; les religieux y bâtirent une église, et s'étant concilié l'affection des naturels, ceux-ci vinrent apporter aux Espagnols des fruits, du poisson et quelques perles. Mais Vizcaino, ne trouvant pas encore le pays assez fertile pour fournir à la nourriture d'un si grand nombre d'hommes, envoya le chef d'escadre avec un des navires, sa chaloupe et cinquante soldats pour reconnaître la côte et les îles les plus septentrionales du golfe. Après avoir cotoyé l'espace de cinquante lieues, les troupes furent débarquées pour explorer le pays et faire de l'eau; mais attaqués à l'improviste par cinq cents Indiens placés en embuscade, ils se virent forcés de regagner leurs vaisseaux qui se trouvaient à un quart de lieue du rivage. Dix-neuf d'entre eux furent tués ou noyés. Le chef d'escadre, après une absence de près de trente jours, durant lesquels il avait parcouru le golfe sur une étendue de cent lieues, retourna auprès de Vizcaino. Ce général, manquant de provisions, et augurant mal de cette conquête, fit voile pour la Nouvelle-Espagne, où il arriva après une navigation longue et pénible, le 20 octobre de la même année 1596 (2).

Deuxième voyage de Vizcaino, dans lequel il reconnut toute la côte de la Californie jusqu'au cap San Sebastian et au port de Monterey. (Lat. 36° 35' N. et 124° 11', long. occidentale de Paris.) Philippe III, à son avénement au trône, trouva, parmi les papiers de son père, une relation qui lui avait été fournie par des aventuriers étrangers, et qui renfermait des particularités curieuses sur le pays de Californie où le mauvais temps, disaient-ils, les avait jetés à leur retour de Terre-Neuve. Ils prétendaient que la mer du Nord communiquait avec celle du Sud par le détroit d'Anian, situé au-delà du cap Mendocino; et qu'ils avaient visité une grande ville dont les habitants leur parurent fort civilisés. Le roi, voulant s'assurer de la vérité de ce récit, et, en même temps, trouver un port sur cette côte, où ses vaisseaux revenant de la Chine à la Nouvelle-Espagne pussent s'abriter, donna ordre, le 19 août 1606, au vice-roi du Mexique Monterey, de faire des découvertes dans ces parages, et d'y former des établissements. Le zèle de ce prince pour la propagation de l'évangile fut aussi un des motifs de ce voyage.

Le même capitaine-général, Sébastian Vizcaino, fut en-

(1) Purchas, tom. III, p. 849—852. La relation de ce voyage que de Fuca donna à Venise, en 1596, à *Michael Lok*, l'a fait long-temps traiter de fable. Néanmoins tout n'y est pas apocryphe; car cette entrée, située par latitude N. 48° 1/2, a été reconnue par le capitaine Anglais Duncan, en 1787; l'année d'après, par le capitaine Meares, et enfin par le capitaine Vancouver. Quant à la communication entre les deux océans, elle n'existe nulle part. (Voyez les voyages de Duncan, Meares et Vancouver.) Les Espagnols disent qu'il ne subsiste aucune trace de ce voyage aux archives du conseil des Indes. Voyez *Viage en 1792, para reconocer el estr. de Fuca.* Introduction, p. 53. Le capitaine Burney croit que ce Michael Lok est le traducteur des cinq dernières décades de Pierre Martyr, publiées en 1612. — *Burney's voyages*, tom. II, p. 115. London, 1806.

(2) Torquémada (*Monar. Ind.*, lib. V, cap. 55) ne dit pas quel fut le sort de Cermenon. Mais il paraît qu'une partie de l'équipage dût se sauver, car le pilote *Francisco de Bolanos*, qui se trouvait à bord, accompagna ensuite Sébastien Vizcaino, lors de son deuxième voyage, en qualité de grand pilote de l'expédition.

(3) C'étaient les pères *Francisco de Balda*, en qualité de commissaire, *Diégo Bermodo*, *Bernardino de Zamudio*, *Nicolas de Sarabia* prêtres, et *Christoval Lopez*, clerc.

(1) C'est le port que Cortez appela *Véra-Cruz*, le 3 mai 1535. On le nomme aussi, pour cette raison, *Puerto de Cortes*.

(2) Torquémada, *Monarq. Indiana*, lib. V, cap. 41 et 42.

voyé dans ce dessein avec une flotte composée des deux navires, le *San Diégo*, et le *Santo Tomas*, de la frégate *Los Tres Reyes*, et d'une barque longue (*Barco luengo*), aux ordres du capitaine *Toribio Gomez de Corvàn*, bon marin, auquel fut conféré le titre d'amiral. L'expédition était approvisionnée pour un an, et trois carmes déchaussés eurent ordre de l'accompagner; le capitaine *Alonso Esteban Peguero*, qui avait servi dans les guerres de Flandre et sous Magellan, le capitaine *Gaspar de Alarçon*, et le capitaine *Geronimo Martin*, lui furent adjoints en qualité de cosmographes, ainsi qu'une compagnie des meilleures troupes de la Nouvelle-Espagne, commandée par l'enseigne *Juan Francisco Suriano*, et le sergent *Miguel de Segar*. Les religieux et les chefs de l'expédition arrivèrent de Mexico à Acapulco, le 7 mars 1601, et le 5 mai de l'année suivante, elle mit à la voile de ce port. Elle gagna peu après la côte occidentale, où le vent du N. O. règne durant toute l'année, et fut neuf mois sur mer avant d'arriver au cap San Sebastian qui est situé derrière celui de Mendoçino.

Le 19 mai, il relâcha au port de la Natividad (1) ou de la Nativité, où il resta quatre jours pour se ravitailler. Il en repartit le 22; le 26, il doubla le cap de Corrientes, et le 2 juin, il arriva aux îles de Maçatlan. Il mouilla entre ces dernières et la côte de la Nouvelle-Galice, dans une bonne rade (2), formée par l'embouchure d'un grand fleuve, pour y attendre la frégate qui s'était séparée de la flotte (3). De là, Vizcaino se rendit à Culiacan, et traversa le golfe ou la mer de Cortez.

Le 9 juin, Vizcaino arriva au cap de San Lucas; et le 11, il débarqua dans une baie qu'il nomma *San Bernabé*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint. Une foule d'Indiens armés d'arcs, de flèches et de pieux, accourut sur la côte en poussant des cris et en jetant du sable en l'air; mais lorsqu'ils virent les chaloupes s'approcher du rivage, ils s'enfuirent sur une éminence voisine. Quelques officiers et soldats étant descendus à terre avec les religieux, les Indiens se retirèrent encore à leur approche; toutefois le père *Antonio de l'Ascension* réussit par des signes et des gestes à les faire arrêter, et ils mirent bas les armes lorsque les soldats eurent déposé les leurs. Alors un noir leur distribua un panier de biscuit, et ils prirent confiance dans les Espagnols. Ils firent entendre par des signes, qu'il y avait, à quelque distance de là, un village habité par des individus de la même couleur. Les Indiens acceptèrent en présent des colliers, des bracelets et d'autres bagatelles, et se retirèrent en donnant des preuves de défiance (4). Le général et sa suite reconnurent après la côte et découvrirent une source d'eau douce (5). Ils dressèrent une tente au pied des rochers qui bordaient le rivage, et érigèrent un autel. Les Indiens vinrent en foule déposer des peaux de bêtes fauves, des bonnets de coton et des filets artistement travaillés. Ils paraissaient gais et dociles, ils avaient le corps barbouillé de blanc et de noir et portaient des ornements à leur chevelure rousse.

L'escadre mit trois fois à la voile, et trois fois elle fut obligée de revenir à San Bernabé, à cause de la violence des courants et de l'impétuosité des vents de nord-ouest. On remorqua la barque longue dans le lac d'eau douce qui était voisin de la baie, et l'on remit à la voile pour la quatrième fois, le 5 juillet, sans pouvoir ranger la côte (1). Le 8, les deux vaisseaux s'étant séparés de la frégate, arrivèrent en vue d'une montagne, où le calme les surprit et les retint durant une semaine, ce qui lui fit donner le nom de *Sierra del Enfado*, ou *Montagne de l'Ennui*. Enfin, il s'éleva un vent frais qui les poussa, le 20, vers une baie dans laquelle le capitaine relâcha, et qu'il appela le *Puerto de la Magdalena* en l'honneur de cette sainte. L'amiral, qui s'était éloigné du rivage pendant un épais brouillard, rencontra l'autre vaisseau à l'île de Cerros (2). Il y trouva une baie très-spacieuse, avec deux entrées et un petit golfe qui pénètre assez avant dans les terres. Les naturels pour se livrer plus facilement à la pêche, y avaient construit une chaussée en grosses pierres et en charpente d'environ une demi-lieue de longueur. Il s'en présenta un grand nombre tout nus et armés d'arcs et de flèches. Ils étaient bien faits, et se montraient si bien disposés à l'égard des Espagnols, qu'ils offrirent de se désarmer entre leurs mains en signe de paix.

La frégate, de son côté, découvrit une autre entrée dans la même baie, qui fut appelée la *Bahia Engañosa*, (3) *de Santa Marina* ou *Trompeuse*, parce que le capitaine avait été déçu de l'espoir d'y rencontrer les autres navires. Toutefois, étant passé sur la rive opposée, il trouva le San Diégo, avec lequel il en partit le 28, pour aller à la recherche de l'amiral. Le 30, on reconnut une autre grande baie, formée par l'embouchure d'un fleuve, et à laquelle on donna le nom de *San Christoval*, parce qu'elle avait été découverte le jour de la fête de ce saint. L'amiral, qui l'avait explorée auparavant, l'avait appelée *Bahia de las Ballenas* ou *Baie des Baleines*, à cause de la quantité prodigieuse de ces cétacés qui y viennent poursuivre le petit poisson. La côte voisine était peuplée d'habitants qui vivaient principalement de la pêche. La mer était si houleuse que l'amiral n'osa y envoyer ses chaloupes; mais deux soldats s'y rendirent à la nage pour examiner le pays. Les Indiens, les regardant comme des dieux, craignaient de les toucher. Ces indigènes étaient bien faits, et

(1) C'est dans ce port que furent construits les navires qui découvrirent les îles Philippines et le cap Mendoçino.

(2) C'est dans cette rade que le navigateur anglais sir Thomas Cavendish, avait fait caréner ses navires, en attendant le retour d'une flotte venant de la Chine, qu'il voulait enlever.

(3) C'est ici que commence le golfe de la Californie. L'endroit où il débarqua est à trente ou quarante lieues des îles de Maçatlan. Le *Rio Grande* ou *Toluca*, appelé aussi le *Rio de Narito* vient s'y décharger dans l'Océan.

(4) Le capitaine anglais Cavendish, qui s'empara de la Santa Ana, à son retour des Philippines, en 1587, en débarqua l'équipage dans cette baie, et mit le feu au navire après en avoir enlevé tous les effets. Il repartit alors avec deux des naturels, un homme et une femme. Le navire brûla jusqu'à la surface de l'eau, et les Espagnols trouvèrent moyen d'en ramener la carcasse à Acapulco.

(5) On trouva une quantité considérable de pelamides et de sardines, qui avaient été laissés par la mer, sur le rivage. La baie fourmillait de soles, d'écrevisses de mer, et d'huîtres renfermant des perles. Le pays environnant abondait aussi en gibier.

(1) Torquémada attribue ce contre-temps à l'influence du malin esprit :

Bien se entendio, dit-il, *que el enemigo del genero humano, era el que le ventaba aquestas tormentas, y borrascas, porque esta armada no pasara delante y se tornara à la Nueva Espana, mas como el celo con que todos iban, de descubrir lo que en aquestas tierras avia, para que los naturales se convirtiesen à nuestra Fe Catolica, no huvo en la armada hombre, que no fuese de parecer de que antes avian de perecer que desister de su viage.*

(2) *Cerros*, ou *Collines*; l'île de *Los Cedros* ou des Cèdres de Cabrillo.

(3) Elle a été depuis nommée *Puerto de el Marques*, ou port du Marquis, ou de *Santiago*.

avaient le teint plus clair que le reste des habitants de la même côte. Ils tendirent aux Espagnols de longues perches auxquelles étaient suspendus des filets remplis de coquilles et de perles, et leur donnèrent à entendre qu'il existait de grandes villes dans l'intérieur du pays.

La mer étant toujours agitée, l'amiral mit à la voile, le 2 juillet, pour aller chercher de l'eau et du bois dont il commençait à manquer. A huit ou dix lieues de cette baie, il toucha à l'île de *San Roque*, du milieu de laquelle s'élèvent sept montagnes qui lui ont fait aussi donner le nom des *Siete Infantes* ou des *Sept Enfants*. Le 5 août, il en reconnut une autre, qu'il appela *de la Asuncion*, ou de l'*Assomption*, et y remarqua une grande quantité de phoques, de poissons et de pélicans (*alcatraces*). Le père Antonio leva la carte de cette île, qui est peu étendue et assez stérile. Le 9 août, l'amiral, dans l'espoir de rencontrer le capitaine, fit voile pour l'île de Cerros. Le San Diégo et la frégate découvrirent celle de la Asuncion, le 8 août, ainsi que l'île de San Roque, qui n'en est éloignée que de deux lieues. Après y avoir renouvelé leur provision d'eau, ils en partirent pour l'île de Cerros, où ils comptaient retrouver l'amiral. Le 24, ils reconnurent *San Bartolomé*, île que la nuit avait empêché ce dernier de voir. L'amiral était arrivé, le 19, dans l'île de Cerros, après avoir passé entre celle de *Natividad* et la Terre-Ferme. Vizcaino partit, le 24, de San Bartolomé, et se trouva le lendemain en vue de l'île de Cerros, au midi de laquelle il alla mouiller, le 31, et rencontra l'amiral qui s'était occupé depuis douze jours à la reconnaître et à chercher de l'eau. Le géographe, *Geronimo Martin*, leva le plan de l'île qui pouvait avoir environ trente lieues de circuit, et dont les habitants s'étaient enfuis dans les bois à l'approche des Espagnols.

Le 9 septembre, l'expédition partit de Cerros pour l'île de *Conicas*, à huit lieues E. N. E. du cap Engaño; et le 11, elle aborda à la terre-ferme, dans une baie appelée *San Hipolito* ou *Saint-Hyppolite*. Les Espagnols y trouvèrent d'excellents poissons nommés *Pexes reyes;* le pays environnant paraissait fertile, et un grand chemin battu conduisait dans l'intérieur des terres. Ils remarquèrent, près de la côte, une hutte recouverte de feuilles de palmier qui était assez vaste pour contenir cinquante personnes. A quatre lieues de distance au N. O. de cette baie, ils en découvrirent une autre qu'ils nommèrent *San Cosme* et *San Damian;* et non loin du rivage, il y avait un lac d'eau douce. Le 16, l'expédition longea la côte qui était bordée de montagnes élevées de couleur noirâtre, qu'elle appela *Mesas de San Cipriano*, ou *Tables de Saint-Ciprien*, à cause des grands plateaux qui se trouvaient à leur sommet. Au S. E. de cette chaîne, on distinguait des rochers blanchâtres fort escarpés, sur lesquels se tenaient une foule d'Indiens.

Le 3 octobre, l'escadre arriva à un port situé au N. O. de ces montagnes et du cap Engaño, et auquel elle donna le nom de *San Francisco*, et un peu plus loin, à une petite île qu'elle appela *San Geronimo*. Le général y envoya à terre l'enseigne Pasqual de Alarçon pour la reconnaître. Les naturels se rendirent en grand nombre à bord des navires, et y apportèrent du bois, de l'eau et du poisson, qu'ils étaient dans l'habitude d'échanger avec ceux de l'intérieur contre du *mexcalli*, ou racine de *maguey* (*agavé*) cuite, et des bourses en roseau artistement travaillées. Ils allaient à la pêche dans des canots faits de joncs. Les femmes, qui portaient des peaux de bêtes fauves, nourrissaient pour la plupart deux enfants à-la-fois, et étaient mises avec décence. Ces indigènes donnèrent à entendre qu'il y avait dans l'intérieur du pays des gens habillés comme les Espagnols, ayant de la barbe et se servant d'armes à feu. On supposa que ce pouvaient être les gens de l'expédition dirigée par Don Juan de Onate contre le Nouveau-Mexique; mais la distance de la mer à son camp, suivant le calcul du père Antonio de l'Ascension, devait être d'au moins deux cents lieues.

Le 12 octobre, Vizcaino découvrit le golfe des *Once mil Virgines*, ou *des onze mille Vierges;* les habitants des environs le reçurent avec amitié. Le 28, il reconnut la petite île de *San Ilaria*, et fut poussé par le vent dans une baie qu'il nomma *San Simon y San Judas*, parce que c'était le jour de la fête de ces deux saints. Une centaine d'Indiens s'étant présentés dans des intentions hostiles, les soldats firent feu sur eux et en tuèrent quatre.

L'escadre mit de nouveau à la voile, le 1er. novembre, et le 5, elle découvrit de petites îles qui furent appelées *todos los Santos*, ou *tous les Saints*. La baie, dans laquelle elles étaient situées, reçut aussi le même nom. Vizcaino nomma quatre autres îles *los Coronados*, ou *des Couronnes*, à cause de leur forme. Au N. de ces dernières, se trouve un port spacieux, sous la latitude N. 32° 40′, qu'il appela *San Diego* (1), et où il entra, le 10 novembre. Au N. O. de cette baie, il y avait une forêt de chênes et d'autres grands arbres, de trois lieues de longueur, et un peu au N. O. de cette dernière, un port fort commode. Les Indiens venaient, chaque jour, apporter aux Espagnols des peaux et des filets pour la chasse, qu'ils échangeaient contre du poisson et du biscuit. Ils avaient le corps peint de blanc et de noir, et portaient de grands panaches sur la tête. Ils donnèrent à entendre que dans l'intérieur il y avait un peuple habillé à l'espagnole. Vizcaino reconnut le pays sur une distance considérable. Le climat lui en parut doux et le terroir fertile. Pendant le séjour de l'escadre dans ces parages, il périt plusieurs personnes de marque, et quelques soldats tombèrent malades.

Le 20, le général remit à la voile, et arriva, le 28 suivant, en vue d'une grande île à laquelle il donna le nom de *Santa Catalina* ou *de Sainte-Catherine*. Cette île est située dans une baie du même nom, à environ douze lieues de la côte. Les habitants accoururent en foule sur le rivage pour voir les Espagnols, et leur apportèrent de l'eau dans des bouteilles faites de jonc; quelques-uns des bateaux, dont ils se servaient pour aller à la pêche, pouvaient contenir vingt personnes, mais la plupart n'en admettaient que trois. Ces insulaires étaient spirituels, adroits, mais fripons. Les femmes étaient bien faites, elles avaient de beaux yeux et les traits fort réguliers. Ils se peignaient le corps de blanc et de noir, et vivaient en commun dans de grandes huttes. Leurs ustensiles de ménage étaient artistement travaillés en jonc.

L'escadre ayant quitté cette île (2), on reconnut une chaîne d'îles éloignées de cinq à six lieues les unes des autres, et qui s'étendaient l'espace de cent lieues le long du rivage de la terre ferme dont elles étaient séparées par un canal dont la largeur variait de huit à douze lieues, et qui reçut le nom de *Santa Barbara* ou *de Sainte-Barbe*. Ces îles étaient toutes peuplées, et il se fesait un commerce d'échange entre les habitants et ceux des villages de la côte voisine.

Le 3 décembre, l'expédition remit à la voile, et le 14 suivant, elle arriva à la hauteur d'une chaîne de montagnes élevées et couvertes de bois, qui fut appelée *Sierra de Santa*

(1) Voyez le plan de ce port dans l'atlas des voyages de La Peyrouse, de Vancouver et de Goëlettes Espagnoles.

(2) Torquémada dit qu'elle partit le 25 décembre; mais la suite du récit de son voyage prouve que cette date doit être erronée.

Lucia (1). A quatre lieues de là, elle découvrit l'embouchure d'une rivière qui descendait de ces montagnes, et coulait à travers un lit de rochers. Les bords en étaient garnis de peupliers noirs et blancs. On l'appela *del Carmelo* ou *du Carmel*. Le 16, Vizcaino arriva à un port spacieux situé auprès du Cap des Pins (*Punta de Pinos*), ainsi nommé d'un bois de ces arbres, d'environ deux à trois lieues d'étendue, qui s'y trouvait. Cette pointe qui forme l'entrée méridionale d'une baie, est située par latitude N. 36° 38′. Le port fut appelé *Monterey*, en l'honneur du comte de ce nom, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Il est à 36° 35′ de latitude N. et à 115° 41′ de longitude O. de Cadix. Vizcaino le jugea plus favorablement placé pour un établissement que celui de Diégo, en ce qu'il était d'un accès plus facile et plus à portée des navires revenant des Philippines. Le pays environnant présentait d'ailleurs de grands avantages. Le territoire en était fertile, bien boisé, abondant en sources et en gibier, et peuplé d'Indiens attachés aux Espagnols.

Tous les équipages étaient malades, et la mort avait déjà enlevé seize d'entre eux depuis quelques jours. Vizcaino se décida en conséquence à renvoyer à la Nouvelle-Espagne le vaisseau amiral, avec les malades, et de retenir auprès de lui tous ceux qui étaient bien portants. Ils ne leur donna que les provisions dont ils avaient absolument besoin; et le 29 décembre, ils mirent à la voile.

Le 3 janvier 1603, Vizcaino quitta Monte-Rey, avec la frégate et le San Diégo, et prit la direction du N. Le 7, étant à la hauteur du port San Francisco, les deux bâtiments se perdirent de vue pour ne plus se rejoindre. Le général, informé par son grand pilote, Francisco de Bolaños, qui se trouvait à bord du San Agustin, lorsqu'il échoua sur cette côte, en 1595, qu'on y avait laissé une quantité considérable de cire et plusieurs ballots de soie, voulut aller à la recherche de ces objets. Il jeta donc l'ancre à la *Punta de los Reyes*, mais n'ayant pu les trouver, il fit voile le lendemain pour chercher la frégate. Le 12, il doubla un cap qu'il prit pour celui de Mendocino. Toutefois, comme il n'avait à bord que six hommes, qui fussent en état de manœuvrer, il se décida à gagner le port de la Paz, pour y attendre l'arrivée des secours qu'on devait lui envoyer de la Nouvelle-Espagne. Le 19, il arriva à un autre cap, par latitude N. 42°, non loin duquel on voyait des montagnes couvertes de neige qui lui firent donner le nom de *Cabo Blanco de San Sébastian*, ou *Cap Blanc de Saint-Sébastien*. Mais la maladie continuant ses ravages à bord de son bâtiment, il crut devoir retourner à la Nouvelle-Espagne. Durant ce trajet, il examina de nouveau toute la côte. Le 3 février, il toucha à l'île de San Ilaria, le 5, à celles de Coniças et de Cerros, où il s'arrêta jusqu'au 9. Le 14, il arriva au Cap San Lucas, et, traversant l'entrée du golfe de Californie, il alla aborder, le 17 février, à Maçatlan dans la Nouvelle-Galice. Il y débarqua tous ses malades, qui, au bout de 19 jours, furent entièrement guéris, grâce à un fruit que les naturels du pays appellent *Xocohuitztles*, et qu'on y trouve en grande abondance. Le 9 mars, le général fit voile pour Acapulco, où il arriva le 21 suivant.

La frégate aux ordres de Martin de Aguilar, après s'être séparée du San Diégo, dirigea sa course vers le 43° de latitude; à la hauteur du Cabo Blanco, où la côte prend une direction N. O., Aguilar découvrit, le 19 janvier 1603, une grande et profonde rivière (*Rio muy caudaloso y hondable*), où son pilote Antonio Flores ne put pénétrer à cause de la violence des courants. Il prit ce fleuve pour le détroit d'Anian, qui s'étend vers la grande ville de Quivira, et qui est désigné sur plusieurs cartes sous le nom de *Entrada* ou *Rio de Martin de Aguilar* (1). Peu après, le mauvais temps survint. Le capitaine, le pilote et la majeure partie de l'équipage succombèrent; et il ne restait que cinq hommes à bord, lorsque la frégate arriva à Acapulco, le 26 février 1603, sous la conduite du pilote *Esteban Lopez* (2).

Il périt dans ce voyage quarante-huit personnes, dont vingt-cinq à bord du vaisseau amiral (3). Vizcaino avait reconnu plus de 800 lieues de côte, depuis le Cap de san Lucas, jusqu'au Cap Mendocino, sous le 40° de latitude, et même jusqu'au Cap Blanco de San Sébastien. Il avait fait lever la carte de la côte avec toute l'exactitude possible jusqu'au 27°. degré; mais n'ayant pu aborder en aucun endroit entre ce parallèle et le 42°, il lui avait été impossible de continuer ses observations. Néanmoins, il remarqua que la côte, jusqu'au 40° de latitude, avait une direction N. O. et S. E. et ensuite N. et S. jusqu'au 42° (4).

Le 7 avril, les religieux, le général et les restes de l'équipage quittèrent Acapulco, et arrivèrent le 19 à Mexico, d'où ils partirent pour Chapultépèque, afin de rendre leurs devoirs au vice-roi.

« Torquémada remarque avec raison que ce voyage est une preuve irrécusable du courage et de la persévérance des Espagnols. S'il est glorieux, ajoute-t-il, pour la nation de l'avoir tenté, quel mérite n'ont pas ceux qui l'ont exécuté? La maladie empêcha Vizcaino de pousser plus loin ses découvertes; avec quatorze hommes pour manœuvrer au Cap Blanco, il serait entré dans le détroit d'Anian, aurait gagné la mer du Nord, et serait revenu par Terre-Neuve en Espagne. »

Après avoir vainement sollicité le vice-roi de lui permettre d'entreprendre une nouvelle expédition à ses dépens, Vizcaino passa en Espagne pour en demander l'autorisation au roi. Il lui présenta à cet effet un mémoire, dans lequel il exposait les avantages qui en résulteraient pour S. M. Mais le conseil suprême s'y opposa, et Vizcaino mécontent retourna à la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, ce même conseil, frappé peu de temps après de l'importance dont serait le port de Monterey

(1) Ces montagnes servent d'indication aux bâtiments revenant de la Chine.

(1) Cette côte a été, comme on le verra ci-après, explorée depuis par les Espagnols, en 1775; par le capitaine Cook, en 1778; et par La Pérouse, en 1786, sans qu'on ait pu découvrir cette entrée. Aussi doit-on regarder comme apocryphe cette partie de la narration de Torquémada. Voyez à ce sujet les considérations géographiques et physiques de Philippe Buache, page 33, in-4°; Paris.

(2) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 45 à 55.—Vénégas, *Noticia de la California; appendix*, tome III, qui renferme un extrait du cinquième livre de la *Monarquia indiana*.

(3) Au nombre des morts se trouvaient le Portugais *Juan de Acevedo Texada*, l'Andalousien *Sebastian Melendez*, *Martin de Aguilar*, natif de Malaga; *Antonio Flores*, de Avilès; *Baltasar de Armas*, originaire des Canaries; le sergent de l'escadre *Miguel de Segar*; le sergent et charpentier, *Juan de Castillo Bueno*, de Séville, etc.

(4) Trente-deux cartes rédigées à Mexico, dit M. de Humboldt, par le cosmographe Henri Martinez, prouvent que Vizcaino releva ces côtes avec plus de soin et plus d'intelligence que jamais pilote ne l'avait fait avant lui. Ces cartes ont été réunies en une seule qui fait partie de l'atlas de l'ouvrage espagnol de M. Navarette, *Relacion del Viage hecho en* 1792. « Je désirais extrêmement, dit Vénégas, trouver le journal du capitaine Sébastian Vizcaino, et les représentations du conseil à S. M. Philippe III, mais surtout les cartes et les plans de ce voyage et de ces découvertes, afin de les publier. Je priai quelques-uns de mes amis de les faire chercher dans la secrétairerie du conseil des Indes, mais ils ne les y ont pas trouvés. »

pour les navires revenant des îles Philippines, décida le roi à signer deux commissions, le 19 août 1606, à l'effet de former un établissement dans ce port, et sur plusieurs autres points de la côte occidentale de la Californie. On en adressa une à Don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes Claros, et l'autre à Don Pédro de Acuna, gouverneur et capitaine-général des îles Philippines. Vizcaino, chargé de cette entreprise, s'occupait à faire les préparatifs nécessaires pour le voyage, lorsqu'il tomba malade et mourut (1).

Expédition du capitaine Juan de Iturbi, en 1615. Les pêcheries et les perles de la Californie y attirèrent une foule d'individus, qui n'avaient d'ailleurs aucun désir d'y former des établissements durables. De ce nombre fut le capitaine *Juan de Iturbi*, qui avait obtenu la permission de faire un voyage à ses propres frais. Il y arriva, en 1615, (2) avec deux navires, dont l'un tomba au pouvoir de pirates Européens, nommés *Pichilingues*, qui infestaient alors les mers du sud. Il entra avec l'autre dans le golfe de la Californie (*el seño Californico*), et, s'avançant vers le 33e de lat., il observa que les deux côtes de Cinaloa et de Californie se rapprochaient insensiblement à l'endroit où l'on croyait qu'il existait un détroit; mais les vents du N. O. et le manque de provisions l'empêchèrent d'aller plus loin. Il serait mort de faim, sans les secours qu'il trouva à Ahome (*Puéblo de Ahome de Cinaloa*) et qui lui furent envoyés par le *P. Andrès Perez de Ribas*, provincial des jésuites dans la Nouvelle-Espagne. A Cinaloa, le capitaine reçut du vice-roi D. Diégo Fernandez de Cordova, marquis de Guadalcazar, l'ordre d'aller escorter le vaisseau qui venait des Iles Philippines. L'ayant convoyé jusqu'à Acapulco, il se rendit de là à Mexico, avec une grande quantité de perles, dont le cinquième pour S. M. montait à 900 *pesos* (3).

Diverses expéditions pour pêcher des perles. La vue des perles, que Iturbi avait rapportées de son voyage, excita la cupidité des Mexicains, qui résolurent d'entreprendre la conquête de la Californie, et d'y former un établissement. Un grand nombre de particuliers s'y rendirent dans de petits bateaux, des côtes de Culiacan et de Chiametla, pour pêcher des perles et en acheter aux Indiens. Ils y commirent des actes de cruauté inouis. Quelques-uns s'étant enrichis par ce commerce, et entre autres *Antonio del Castillo*, habitant de Chiametlà. Le capitaine *Antonio Bastan* alla en Espagne pour obtenir la permission d'entreprendre à ses frais la réduction de la Californie. Avant d'y consentir, le conseil souverain des Indes demanda au marquis de Cerralvo, vice-roi du pays, par une cédule du 2 août 1628, de lui envoyer de plus amples renseignements à ce sujet. Don Juan Alvarez, auditeur de l'audience royale, chargé de ce soin par le vice-roi, fit donner la préférence au capitaine *Francisco de Ortéga*.

Expéditions du capitaine Francisco de Ortéga en 1632, 1633 et 1634. Cet officier partit au mois de mars 1632, à bord d'un navire (*Fragatilla*), de 70 tonneaux, accompagné d'un prêtre appelé *Diégo de la Nava*, que l'évêque de Guadalaxara avait nommé vicaire de la Californie, et y arriva le 2 mai. Il reconnut la côte depuis la baie de San Bernabé jusqu'au port de la Paz, et revint, avec beaucoup de perles, au mois de juin de l'année suivante, à la côte de Cinaloa, d'où il se rendit auprès du vice-roi pour lui rendre compte de son voyage.

1633—34. Ortéga fit deux autres voyages en Californie en 1633 et 1634, dans la vue d'y former un établissement. Il avait assuré le vice-roi qu'il serait facile de convertir les Indiens de Puerto de la Paz; et dans cette intention, on envoya avec le vicaire Nava, un autre prêtre appelé *Don Juan de Zuñiga*. Ortéga ayant consommé ses vivres et trouvant le pays stérile, retourna à Mexico.

1636. Pendant qu'Ortéga méditait une nouvelle entreprise, son pilote, *Estevan Carboneli*, le supplanta en faisant accroire au vice-roi qu'en débarquant sur la côte de la Californie à une plus haute latitude, il trouverait un pays fertile et propre à un établissement. Carboneli ayant mis à la voile en 1636, pour cet objet, rencontra partout une contrée aussi stérile que la côte sur laquelle Ortéga avait débarqué, et qui était habitée par quelques Indiens nus, étrangers à l'agriculture, et qui ne vivaient que de fruits, de gibier et de coquillages. Il rapporta à la Nouvelle-Espagne quelques perles, et devint, à la grande satisfaction d'Ortéga, l'objet de la risée publique (1).

1640. *Voyage de Bartholomé de Fuentès pour découvrir le prétendu détroit qui joint les mers d'Europe à celles d'Asie*. L'amiral Fuentes mit à la voile du port de Callao de Lima, le 3 avril 1640, avec une escadre de quatre navires, savoir: l'*Espiritu Santo*, qu'il montait lui-même, la *Santa Lucia*, à bord duquel se trouvait le vice-amiral *don Diégo de Penelossa*, le *Rosario*, commandé par *Pédro Bernardo*, et le *Rey Félipe*, par *Félipe de Ronquillo*. Arrivé au 20° de latitude nord, un vent frais du S. S.-E. le porta, le 14 juin, sur la côte de la Californie, qu'il longea jusqu'au 53e. parallèle. Il dit avoir fait 260 lieues, à partir de ce point, dans des canaux tortueux formés par de nombreuses îles, auxquelles il donna le nom d'*Archipel de San Lazaro*. Il découvrit ensuite les embouchures de deux fleuves navigables qu'il appela *Rio de los Reyes* et *Rio de Haro*.

L'amiral entra dans le premier. A vingt lieues de son embouchure il trouva un port qu'il appela *Puerto del Arena*; et à quelque distance au-dessus, il découvrit, le 22 juin, un beau lac, qu'il nomma *Lago bello*, et au midi duquel s'élevait la ville indienne de *Conasset*, où deux missionnaires jésuites qui l'accompagnaient avaient résidé deux ans. Le 1er. juillet, il quitta ses vaisseaux qu'il laissa dans un port formé par le lac, et pénétra avec sa chaloupe dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Parmentiers*, un de ses compagnons de voyage. Il eut à franchir huit cataractes, dont la dernière avait 32 pieds d'élévation au-dessus du niveau du lac. Le 6, il arriva à un second lac de 160 lieues de longueur, de 60 de largeur, et de 20, 30 et même 60 brasses de profondeur. Ce lac, qu'il appela *Lago de Fuente*, embrassait plusieurs îles fertiles, dont l'une était grande et bien peuplée. Le 14, ayant fait voile de sa pointe E. N.-E., il traversa un autre lac de 34 lieues de longueur, de 2 à 3 de largeur, et de 20, 26 et 28 brasses de profondeur, auquel il donna le nom de *Estrecho de Ronquillo*. S'avançant ensuite à l'E., il découvrit une seconde ville indienne, où il apprit qu'un gros navire venait de mouiller à quelque distance de là. Il se rendit à l'endroit qu'on lui indiqua, et y trouva en effet un bâtiment du port de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, dont

(1) Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 45 et 55.— Vénégas, *Noticia de la California*; append., tom. III. On trouve dans la deuxième partie de l'ouvrage de Vénégas, une commission dans laquelle sont énumérées les découvertes de Vizcaino. Voyez aussi *Cap. ult.* de *la Relacion del descubrimiento del capitan Vizcaino*, par le Fr. *Antonio de la Ascension*.

(2) Ce fut en 1616, suivant M. Navarette, qui cite une relation manuscrite.

(3) Vénégas, tom. I, part. 2, §. 4.

(1) Vénégas, tome I, part. 2, §. 4.

le capitaine se nommait *Shapely*, et le propriétaire *Seymour Gibbons*, major-général du Massachusets, qui l'y avait expédié pour prendre un chargement de pelleteries. Comme ce navire était arrivé en cet endroit du côté de l'est, et que celui de Fuentès y était entré de celui de l'ouest, il jugea qu'il devait exister une communication entre les deux mers. Le 6 août, Fuentès quitta le capitaine américain et retourna, par la même route, à ses vaisseaux qu'il rejoignit le 16.

En même temps, le capitaine *Pédro de Bernardo*, que l'amiral avait envoyé reconnaître le fleuve d'Haro, en avait remonté le cours jusqu'à un lac qu'il appela *Velasco*. Il y laissa son navire, et continuant sa route dans trois pirogues, avec deux jésuites et trente-six Indiens, il s'avança vers l'O. sur une étendue de 140 lieues et ensuite dans la direction de l'E. N.-E., l'espace de 436 lieues jusqu'au 77°. de latitude (1).

1642. *Reconnaissance d'une partie de la côte par don Luis Cestin de Canas et le père Jacinto Cortès.* Le vice-roi don Diégo Lopez Pacheco, marquis de Villena et duc d'Escalona, fit reconnaître, au mois de juillet 1642, les côtes et les îles de la Californie, par don *Luis Cestin de Canas*, gouverneur de Cinaloa, qui fut accompagné du père *Jacinto Cortès*, missionnaire de la même province, et d'autres jésuites, qui devaient y fonder des missions, sous la protection du gouvernement. Au sortir de Cinaloa, ils abordèrent à quelques îles, auxquelles ils donnèrent le nom de *San Joseph*. Les habitants leur firent un bon accueil, parce que les Espagnols qui y étaient déjà venus, les avaient protégés contre les *Guicuros*, leurs ennemis, qui habitaient la partie voisine du continent. Canas remonta ensuite la côte, à 40 lieues à l'O. de la Paz. Les perles qu'il y pêcha furent envoyées par le gouverneur au vice-roi avec des renseignements sur cette côte, fournis par le père Cortès, qui demandait à y exercer les fonctions de missionnaire. Le vice-roi ayant été remplacé par don Juan de Palafox y Mendoza, ne put plus donner les ordres qu'il eût voulu; mais à son retour en Espagne, il adressa au roi des représentations à ce sujet.

(1) On a long-temps traité toute cette narration de fabuleuse; néanmoins les navigateurs modernes ont reconnu l'existence de l'archipel de San Lazaro.

La relation de ce voyage contenue dans une lettre écrite par l'amiral lui-même, a été publiée à Londres en 1708, dans un ouvrage périodique intitulé: *The Monthly-Miscellany, or Memoirs of the curious*, sous le titre de *Relation de Bartholomé de Fuentès*, commandant en chef de la marine dans la Nouvelle-Espagne et le Pérou, et président *du Chili*; et cette prétendue découverte occupa long-temps l'attention des géographes européens. Cette côte fut explorée de bonne heure par des navigateurs espagnols; et ensuite par le capitaine Cook et par les Russes, qui n'ont pu découvrir cette communication. On doit donc regarder cette partie de la relation de Fuentès comme apocryphe.

On ignore comment cette lettre est tombée entre les mains des rédacteurs de cet ouvrage. Dalrymple pense que Petiver, un d'entre eux, en est l'auteur, et que le récit des aventures de l'équipage d'un navire de Boston, rencontré par *Groseiller*, près de la rivière de Nelson, lui fournit l'idée de cette fable. MM. Buache et Delille, de l'Académie des sciences, la traduisirent et l'accompagnèrent d'une carte de la route de Fuentès et de son capitaine. L'auteur d'un ouvrage intitulé: *The great probability of a North West passage deduced from observations on the letter of admiral del Fonte, London, in-4°*, 1761, a aussi été induit en erreur. — Voir *Forsters Northern Voyages and discoveries*, p. 436. Le bourguemestre *Witsen* fait mention, dans son ouvrage: *Nord et Oost Tartery*, d'un célèbre marin portugais, nommé *du Fonta*, qui fut envoyé en 1649, par le gouvernement d'Espagne, pour reconnaître la côte de *Terra del Fuego* et de l'Ile de *Staaten*.

Le récit exagéré des découvertes de Fuentès, et celui du voyage d'un Espagnol qui prétendait s'être rendu en trois mois du port de la Natividad et du cap Corrientes, à Lisbonne, excitèrent la cupidité d'une foule d'aventuriers que l'espoir d'acquérir une fortune brillante et facile, détermina à entreprendre des voyages tant à la mer du Sud qu'à celle du Nord, au-delà de la Californie. On en trouve la relation écrite par les capitaines *Seixas* et *Lobera*, dans l'ouvrage intitulé *Theatro naval*, où il en existe aussi une traduction française.

Expédition de l'amiral don Pédro Porter y Casanate, en 1643. Casanate avait obtenu, en 1635, l'autorisation de reconnaître et de relever les côtes de la mer du Sud, pour compléter une hydrographie qu'il se proposait de présenter au conseil des Indes. Au mois d'avril 1636, il avait offert au vice-roi du Mexique d'explorer les côtes occidentale et septentrionale de la Nouvelle-Espagne, lui représentant les avantages qui résulteraient de la découverte d'une communication par la Californie, entre la mer du Sud et celle du Nord. Le capitaine don *Alonzo Botello y Serrano* lui fut associé dans ce projet. Le nouveau vice-roi don Garcia Sarmiento y Sotomayor, comte de Salva Tierra, eut ordre de fournir tout ce qui était nécessaire pour la nouvelle expédition. Elle fut placée sous le commandement de l'amiral don Pédro Porter y Casanate qui, conformément aux ordres du roi, devait se rendre au Mexique et équiper une flotte pour aller former des établissements dans la Californie. Etant retourné en Espagne pour d'autres affaires, il n'arriva au Mexique que vers le mois d'octobre 1643. Le vice-roi adressa une lettre au Provincial des Jésuites, le 13 du même mois, pour l'engager à inviter les missionnaires sous ses ordres à rendre à l'expédition tous les bons offices en leur pouvoir. Ce religieux donna ses instructions à ce sujet, le 15 suivant, et chargea les pères Jacinto Cortès et Andrès Baès, missionnaires de Cinaloa, d'accompagner l'amiral dans le voyage qu'il devait d'abord faire dans le golfe de Californie.

Don Pédro ayant équipé trois navires dans les ports de la mer du Sud, se rendit à Cinaloa pour y prendre les missionnaires, des troupes et des provisions. Avant son arrivée, la flotte espagnole sur la côte du Chili, avait été battue par celle des Hollandais; ces derniers étant venus dans ces mers, pour intercepter le galion des Philippines. L'amiral ayant reçu ordre d'aller à sa rencontre et de le ramener à Acapulco, il se disposait à partir, lorsque des malveillants mirent le feu à deux de ses vaisseaux, ce qui l'obligea de suspendre son expédition. Néanmoins, il envoya la frégate *Rosario*, sous le commandement du capitaine *Alonzo Gonzalès Barriga*, qui mit à la voile le 3 janvier 1644, du port de *Sintiquipac* (1), sous la latitude de 22° 36', et visita les ports de Matanchel et de Maçatlan. Se trouvant près du Rio de Navito, il traversa le golfe de Californie au cap de San Lucas et reconnut, le 27 janvier, la baie de San Bernabé sous le 22° 25' de latitude, ainsi que la côte extérieure près les îles de Cedros et de Cenizas. Le temps étant mauvais, il retourna, le 4 février, au cap de San Lucas, et apprenant qu'une escadre ennemie se trouvait sur la côte du Chili, il fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et entra, le 25 février, dans le Rio Santiago (2).

Le père Vénégas dit que Casanate, loin d'être découragé par la perte de ses deux navires, en fit construire deux autres sur la côte de Cinaloa, et remit à la voile, en 1648, accompagné de deux jésuites; que, pendant qu'il reconnaissait

(1) Ce port n'est marqué, sous ce nom, sur aucune carte ancienne ou moderne.

(2) *Relacion del viage. Introducion*, p. 74, 75. Cet auteur écrit *Pedro Porter*, et Vénégas, *Portel*.

avec soin la côte orientale du golfe pour y trouver un endroit propre à établir sa principale garnison, il reçut de nouveau l'ordre d'aller chercher et de ramener le vaisseau des Philippines à Acapulco; et qu'il obtint peu de temps après le gouvernement du Chili (1).

Expédition de l'amiral Don Bernardo Bernal de Piñadero, en 1665. Philippe IV, peu de temps avant sa mort (le 17 septembre 1665) avait ordonné la réduction de la Californie, et nommé cet amiral pour commander l'expédition destinée à en faire la conquête; mais le trésor d'Espagne et celui du Mexique étant épuisés, on ne put armer que deux petits navires qui avaient été construits l'année précédente dans la vallée de Vanderas. La cupidité, excitée par la pêche des perles, fit manquer le but de cette entreprise. Les Espagnols, après avoir forcé les Californiens, par toutes sortes de violences, à satisfaire à leur demande, se disputèrent entre eux pour le partage des perles qu'ils avaient trouvées; l'amiral, pour prévenir un plus grand désordre, retourna à la Nouvelle-Espagne. Cette affaire fut portée devant le conseil des Indes; et la reine-mère, qui avait la régence pendant la minorité de Charles II, donna ordre à l'amiral Pinadero de se rendre une seconde fois à la Californie, pour y mettre à exécution les ordres du feu roi. Il partit en conséquence, en 1667, avec deux navires construits à Chacala; mais cette expédition n'eut pas une issue plus heureuse que la première (2).

1668. *Expédition du capitaine Francisco Luzenilla, en* 1668. Le capitaine *Francisco Luzenilla* fit une expédition à ses frais, qui fut aussi sans succès. Il partit avec deux navires, emmenant avec lui les religieux franciscains *Fr. Juan Cavallero Carranco* et *Fr. Juan Bautista Ramirez*. Il se rendit d'abord au cap de San Lucas, et, de là, au port de la Paz, où les religieux tentèrent en vain de convertir les naturels. Le capitaine abandonna peu après cet établissement et alla aborder dans une baie près du Rio Hiaqui. Les missionnaires, l'ayant quitté en cet endroit, pénétrèrent dans l'intérieur du pays jusqu'à la province de Nayarit, et y restèrent pendant plusieurs années à prêcher l'évangile (3).

Expédition de l'amiral Don Isidro de Atondo y Antillon; les Jésuites investis du gouvernement spirituel, en 1678. Le conseil des Indes, déterminé à former un établissement sur les côtes de la Californie, envoya des instructions à cet effet, le 26 février 1677, à Don Francisco Payo Enriquez de Rivera, archevêque de Mexico, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Ces instructions portaient que l'amiral Pinadero serait de nouveau employé à la conquête de cette contrée, à condition qu'il souscrirait à toutes les conditions que le conseil lui proposait. Pinadero s'y étant refusé, l'amiral *Don Isidro de Atondo y Antillon* s'engagea, par un acte signé au mois de décembre 1678, à entreprendre une nouvelle expédition à ses frais. Cet acte fut ratifié à Madrid, par un autre acte du 29 décembre 1679, lequel conférait le gouvernement spirituel (*Ministerio espiritual*) aux Jésuites. Le P. *Eusebio Francisco Kino*, cosmographe, supérieur de la mission, et les pères *Juan Bautista Copart*, et *Pédro Mathias Goñi* s'embarquèrent avec l'amiral sur deux navires pourvus de provisions de toute espèce, et montés par plus de cent hommes d'équipage. Antillon fit voile du port de Chacala, le 18 mai 1683, plus de six ans après la réception du premier ordre de S. M. Il aborda, après 14 jours de navigation au port de la Paz, où il éleva sans perdre de temps une église et des cabanes (*chozas*) construites de branches d'arbres. La balandre qui suivait l'expédition avec des vivres et des munitions, s'étant égarée, vogua long-temps dans le golfe sans pouvoir le rejoindre; de sorte que l'amiral se trouva bientôt sans provisions, et fut obligé d'envoyer *la Capitana* en chercher à la rivière d'Hiaqui.

Les Indiens *Coras*, qui habitaient une étroite vallée vers l'Est, montrèrent des dispositions douces et amicales; mais les *Guaycuros*, d'un caractère tout différent, parurent tout à coup, le 6 juin, pour attaquer les retranchements. Effrayés de la contenance des Espagnols, ils retournèrent dans leurs *ranchérias* pour chercher du renfort. Le premier juillet, ils revinrent au nombre de quatorze à quinze cents hommes; mais la décharge d'un *pedrero* ou pierrier, qui tua dix ou douze d'entre eux, leur fit prendre précipitamment la fuite.

Cependant les troupes espagnoles, qui étaient déjà depuis trois mois dans la baie, manquaient de provisions; et le navire qu'on avait expédié deux mois auparavant pour en chercher à la rivière d'Hiaqui n'était pas encore de retour, quoique la distance ne fût que de quatre-vingts lieues. L'aridité du sol et la férocité des naturels du voisinage ajoutaient au mécontentement des gens de l'expédition, ce qui décida l'amiral à se rembarquer le 14 juillet. Il résolut toutefois, dans un deuxième voyage, d'aller aborder sur la même côte, à une latitude plus élevée, où il espérait trouver un sol moins ingrat et des habitants plus doux. Il retourna à Cinaloa pour y prendre des provisions, après avoir touché à Hiaqui, où il avait mis sa vaisselle et son mobilier en gage pour s'en procurer.

Le 6 octobre, il se rendit de nouveau sur la côte de la Californie, et relâcha dans une grande baie située sous le 26° 1/2, et à laquelle il donna le nom de *San Bruno*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint; il y trouva de l'eau. La situation lui paraissant commode, et les Indiens d'un caractère doux et tranquille, il y établit une garnison, fit construire des cabanes et une petite église, et prit possession de la Californie, avec les cérémonies d'usage. En même temps, il fit partir la *Capitana* pour chercher des provisions et rendre compte du résultat de l'expédition au vice-roi, qui lui envoya de l'argent et des vivres.

Au mois de décembre, il s'avança, accompagné des missionnaires, dans l'intérieur du pays, à plus de vingt-cinq lieues vers l'ouest, pour inviter les Indiens à se rendre à son établissement. Ayant voulu pousser jusqu'à la mer du Sud, qui n'était éloignée que de cinquante lieues en ligne droite, il fut arrêté à chaque pas par des rochers et des précipices. Enfin après avoir fait cinquante lieues de détours, sans pouvoir atteindre son but, il revint à la garnison dont il avait été absent pendant plus d'une année.

Durant cet intervalle, les missionnaires apprirent les deux idiômes de cette contrée, et, en un an de temps, il y eut quatre cents adultes en état de recevoir le baptême (1). Mais l'amiral, convaincu qu'il serait difficile de former un établissement dans ce pays, à cause de la mauvaise qualité du sol et de la rigueur du climat, envoya la Capitana à la recherche d'une situation plus avantageuse du côté du nord. Comme on revint, sans trouver ce qu'on cherchait, l'amiral fit embarquer ses malades, et se rendit avec eux à la côte de Cinalòa, d'où il alla peu après à la découverte des perles. De retour au mois de septembre 1685, au port de San Ignacio, il reçut du vice-roi des instructions qui lui prescrivaient de con-

(1) Vénégas, tome I, part. 2, §. 4.

(2) Vénégas, tom. I, part. 2, sect. 4. Cet auteur a consulté le manuscrit du père Kino, intitulé: *Historia de las missiones de la Compania de Jesus de la provincia de Sonora.*

(3) Vénégas, tome I, part. 2, §. 5.

(1) Vénégas cite l'*Historia de Sonora, manuscrita du P. Kino. Parte V, lib. 2, cap. 2.* Cet auteur l'appelle *Otondo.*

server ce qu'il avait conquis sans faire d'établissemens ailleurs. Il partit donc une deuxième fois pour San Bruno; mais le manque de vivres l'obligea de remettre à la mer avec ses gens, les missionnaires et trois Californiens, et à se rendre au port de Matanchez. Là, il reçut ordre d'aller convoyer le vaisseau des Philippines à Acapulco, où il le ramena, en dépit des corsaires hollandais qui l'attendaient sur la côte de la Natividad.

Cette expédition, qui avait duré trois ans, coûta au trésor royal la somme de 225,000 *pesos*. Le conseil du roi, effrayé de cette dépense, voulut charger la société des Jésuites de la conquête de la Californie, moyennant une somme qu'on lui paierait annuellement sur le trésor, et qui fut estimée 30,000 piastres (1); mais cette société, par une décision de son conseil (*junta*) (2), du 11 avril 1686, ne voulut pas se mêler de la conduite temporelle de l'expédition et offrit seulement de fournir les missionnaires.

On donna donc ordre d'avancer la somme ci-dessus, à l'amiral Atondo, nommé chef d'une autre expédition, dont le roi avait suspendu le départ, par une cédule du 22 décembre 1685, à cause de la révolte des *Tarahumares*, qui avait nécessité un emprunt de 500,000 piastres.

Quoique la révolte des Tarahumares fut bientôt apaisée, il ne fut plus question de conquérir la Californie aux frais du trésor. Il est vrai qu'on permit au capitaine *Francisco de Itamarra,* d'entreprendre un voyage dans ce pays, en 1694; mais ce fut à ses propres dépens, et il n'eut aucun résultat important (3).

1686. Le capitaine anglais William Dampier a prétendu « que le lac de Californie (car c'est ainsi, dit-il, qu'on nomme la mer, le canal, ou le détroit qui sépare cette île du continent) était peu connu des Espagnols; aussi, ajoute-t-il, leurs cartes ne s'accordent nullement sur ce point. Il y en a qui font de la Californie une île, et d'autres, plus récentes, la joignent à la terre-ferme. Au lieu de chercher un passage, continue Dampier, le long de la baie de Davis ou d'Hudson, je voudrais d'abord entrer dans la mer du Sud, suivre la côte de la Californie, et trouver par-là un passage dans les mers de l'Ouest » (4).

Soumission de la Californie par les Jésuites. Pendant près de deux siècles on avait poursuivi sans succès la conquête de cette péninsule. Hernand Cortèz, les vice-rois, les gouverneurs et les amiraux y avaient employé leurs biens, et avaient fini par renoncer à l'entreprise qu'ils regardaient comme impossible. Le roi avait même défendu d'y envoyer d'autres expéditions, lorsque le désir de convertir les naturels de ce pays enflamma le zèle de deux ardents jésuites, *Eusebio Francisco Kino* et *Juan Maria Salva-Tierra*.

Le premier avait quitté la chaire de professeur de mathématiques à Ingoldstadt, en Bavière, pour se rendre en Amérique, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait à San Francisco Xavier, dans une maladie qui l'avait mis à l'article de la mort. Ayant obtenu du père général la direction des missions de Sonora, province contiguë à la Californie, il partit de Mexico, le 20 octobre 1686, et parcourut le pays pour trouver des missionnaires qui fussent disposés à le seconder dans sa pieuse entreprise. Il arriva, en 1687, dans la province de Sonora, où il persuada aux Indiens de former des villages, de cultiver les terres et de nourrir des troupeaux. Il apprit les langues du pays, traduisit le catéchisme et les prières, réconcilia les peuplades ennemies, et se fit regarder comme un père par les Indiens. Leur attachement et leur reconnaissance pour cet homme de bien, montèrent au comble, quand il eut obtenu de l'audience de Guadalaxara, que les nouveaux convertis fussent exempts du service d'esclaves, pendant les cinq premières années de leur conversion. Charles II prorogea ces cinq années jusqu'à vingt, par un ordre postérieur; le père Kino ne put faire observer cet ordre, quoiqu'il fût parvenu à fonder plusieurs villages de Pimas, qu'il fit voir à Salva-Tierra, venu en qualité de visiteur des missions, en 1690.

En 1694, le père Kino se rendit dans le canton de Soba au pays des Pimas, et y fit construire une barque avec laquelle il entra dans la baie de Santa Sabina, et fonda, à 20 lieues dans l'intérieur du pays, la mission de la *Conception de Caborca* (1).

Le père Salva-Tierra revint peu après, en qualité de visiteur des missions dans la province de Tarahumara et dans les missions de Cinaloa et de Sonora. Ayant rencontré le père Kino, il l'engagea à l'accompagner dans son voyage.

La société, qui regardait l'entreprise de ce jésuite comme impossible, s'opposa à sa demande; il éprouva les mêmes obstacles de la part de l'audience de Guadalaxara, du vice-roi et même de la cour de Madrid. Néanmoins ces deux religieux, dans l'espérance de lever ces difficultés, se rendirent à Mexico, le 8 janvier 1696, l'un de Guadalaxara, et l'autre du centre de la province de Pimeria, éloignée de plus de 500 lieues de la capitale. Après de vaines représentations, ils furent obligés de s'en retourner l'un à sa mission de Los Pimos, l'autre chez les novices de Tépotzotlan. Bientôt après, le père général *Tyrso Gonzales de Santa-Ella* arriva pour favoriser la demande de Salva-Tierra, avec le consentement de l'audience de Guadalaxara, au commencement de l'année 1697.

(1697). Le père Salva-Tierra s'étant rendu à Mexico, pour faire des collectes, y trouva un agent fidèle et zélé, dans le père *Juan Ugarte*, professeur de philosophie au collége de cette ville. La libéralité des personnes bienfesantes procura des fonds suffisants pour la subsistance des missions. La congrégation de *Nuestra Señora de los Dolores*, ou de N. D. des douleurs de Mexico, donna 8,000 écus, pour fonder une mission, et y ajouta ensuite une somme de 2,000 écus. Don *Juan Cavallero y Ozio*, prêtre de la ville de Queretaro et commissaire de l'inquisition, fournit 20,000 écus, pour fonder deux autres missions. Don *Alonzo Davalos*, comte de *Mira-Valles* et Don *Matheo Fernandez de la Cruz*, marquis de *Buena-Vista*, promirent 2,000 écus d'Allemagne. Don *Pédro-Gil de la Sierpe*, trésorier d'Acapulco, fit présent d'une barque (*Lancha pequeña*), et offrit de leur prêter une galiote pour les transporter.

Le père Provincial Juan de Palacios présenta un mémoire à ce sujet au vice-roi, Don Joseph de Sarmiento y Valladores, comte de Montézuma, qui allégua d'abord les difficultés, qu'on éprouverait dans le conseil, à cause de l'expédition de l'amiral Atondo, qui avait coûté au roi la somme de 225,400 *pesos*. Enfin il consentit au départ de l'expédition, le 5 février 1697. Les deux pères furent autorisés à se transporter dans la Californie, à en prendre possession au nom de S. M., sans rien dégrader de ce qui appartenait à la cou-

(1) L'estimation fut faite par le trésorier de l'audience, l'amiral Atondo et le père Kino.

(2) Le père *Bernabé de Soto* en était provincial, et le père *Daniel Angelo Marras* vice-provincial.

(3) Vénégas, *Noticia de la California*, tom. I, part. 2, sect. 5.

(4) *New voyage round the world by capitan William Dampier, vol. 1, chap. 9. London,* 1699.

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 5.

ronne et sans rien puiser dans le trésor public, qu'avec un ordre exprès du roi. On leur accorda le pouvoir de lever et de congédier des soldats et de rendre la justice.

Le père Salva-Tierra, laissant au père Ugarte le soin de faire les collectes, quitta Mexico, le 7 février 1697, emportant avec lui le catéchisme et les prières du père Copart, et se rendit à Guadalaxara. De là, il revint à Cinaloa, pour y donner les ordres nécessaires et chercher le père Kino. En attendant son arrivée, il fit un voyage dans la *Sierra* ou montagnes de Chinipas, et poussa jusqu'à la *Sierra de Tarahumara Alta*.

Aussitôt qu'il fut parti, il apprit que les Indiens du Haut-Tarahumara s'étaient révoltés. Il retourna au secours des missionnaires *Nicolàs de Prado* et *Martin de Vinavides*, qui y étaient restés. Il demeura dans ce pays jusqu'à la mi-août, époque à laquelle une garnison espagnole, voisine, fut à portée de protéger les missionnaires. De là il se rendit à Hiaqui, où la galiote envoyée par le père Ugarte, était mouillée depuis quelque temps.

Le père Salva-Tierra partit du port d'Hiaqui, le 10 octobre 1697, à bord de la galiote, avec son escorte et accompagné de la barque. Au bout de trois jours de traversée, il aborda en Californie et débarqua, le 19, dans la baie de San Dionisio, ou Saint-Denis, à 10 lieues au midi de San Bruno, où la côte forme une espèce de croissant. Il campa près d'une source d'eau douce, à environ une lieue et demie de la côte, y construisit des baraques pour la garnison, et y dressa une tente pour servir de chapelle, et où fut placée l'image de *Nuestra Señora de Loreto*, ou de N. D. de Lorette, patrone de la mission. Immédiatement après, le 25 octobre, on prit possession du pays au nom de S. M.; le lendemain, le père Salva-Tierra envoya la galiote de Saint-Denis, à la rivière d'Hiaqui, pour prendre le père Piccolo, les soldats et les provisions qui s'y trouvaient.

On donnait aux Indiens un demi-boisseau par jour de *Pozoli*, ou maïs cuit; ils voulurent en avoir davantage, on le leur refusa. Ils formèrent alors la résolution de détruire les Espagnols, et choisirent à cet effet la nuit du 31 octobre; mais un cacique indien avertit le missionnaire de ce complot, et un navire, qui venait de mouiller à l'île de Coronados, servit à en empêcher l'exécution. Toutefois après son départ, les Indiens revinrent à leur premier dessein. Plusieurs individus de la nation de Loreto, des *Ligües*, des *Mònquis*, des *Didyùs*, des *Laymones* et quelques Edùes méridionaux au nombre de cinq cents, se liguèrent ensemble pour frapper le coup décisif, le 13 novembre; il n'y avait que dix hommes pour défendre le camp; ils parvinrent cependant à repousser les Indiens, qui bientôt après revinrent demander la paix.

Peu de temps après, arriva la barque longue, ainsi que la galiote, avec le reste des troupes et des provisions. Au moment où l'on croyait qu'il n'y avait plus rien à craindre des Indiens, leurs magiciens ou premiers docteurs, pour conserver leur autorité, se déclarèrent ouvertement contre la nouvelle doctrine. Il se forma deux partis, l'un pour les missionnaires, l'autre pour les magiciens, et une guerre éclata au mois d'avril 1698. Dans une escarmouche entre une centaine d'Indiens et plusieurs Espagnols, les premiers furent battus et laissèrent sur le champ de bataille quelques morts et un grand nombre de blessés. Cependant, on finit par s'apaiser de part et d'autre, et l'on publia une amnistie. Les Indiens, après avoir reçu des instructions pendant sept mois et demi, s'en allèrent au mois de juin, pour faire la récolte des *Pitahayas*, au grand regret du père Salva-Tierra, qui attendait vainement des vivres de Mexico. A la mi-juin, il n'y avait que trois sacs de mauvaise farine et autant de maïs, pour les vingt-deux personnes dont se composait la garnison. Toutefois le 21, il arriva une grande barque chargée de vivres, qui avait été envoyée par le père Ugarte. Cette barque, nommée le *San Joseph*, amena aussi sept volontaires et quelques chevaux avec lesquels les pères se proposèrent de visiter l'intérieur du pays.

Tentatives faites, en 1698, pour découvrir la jonction de la Californie à la Nouvelle-Espagne. De son côté, le père Kino partit, au mois de septembre 1698, de la mission de Dolores. Il prit la direction du nord et passa par les Rancherias, ou communautés des cathécumènes Pimas, Opas et Cocomaricopas, pour se rendre à la Encarnacion et à San Andrès. Continuant ensuite sa route, il arriva, après une marche de quatre-vingts lieues, au *Seño-Californico*, ou golfe de la Californie, dans la baie déjà connue sous le nom de Santa-Clara, par le 32° de latitude nord. Il reconnut la côte au midi de la baie de Santa-Sabina, et retourna par Caborca, à la mission de Dolores, après avoir parcouru pendant près de trois cents lieues un pays hérissé de montagnes. De là, il adressa une relation de son voyage à ses supérieurs et aux pères Salva Tierra et Piccolo.

L'année suivante, il fit plusieurs autres tournées plus ou moins longues dans les environs, sans pourtant négliger ses néophytes. Il se fesait accompagner dans ces excursions du capitaine *Juan Matheo Mangé*, qu'il chargeait de reconnaître le pays, et pénétra sans succès dans la contrée habitée par les féroces Apaches, avec les pères *Antonio Leal* et *Francisco Gozalvo*. Il désirait beaucoup résoudre la question de savoir si la Californie tenait à la Nouvelle-Espagne, comme on l'avait d'abord présumé, ou si le golfe, s'étendant plus au nord, s'ouvrait dans la mer du Sud, au-dessus du cap Mendocino, et formait une grande île, ainsi que l'avaient prétendu quelques marins, même du temps du capitaine anglais Francis Drake (1).

1699. Au commencement de cette année, le père *Juan Maria* pénétra avec une escorte de soldats jusqu'au pays de *Londò*, à neuf lieues de Loreto; mais les Indiens s'étant enfuis à son approche, il revint sur ses pas. Il y retourna le printemps suivant et en reçut un accueil amical. Il appela le pays *San Juan Bautista*.

Le père Piccolo ayant entendu parler d'un canton appelé *Viggè Biaundò*, situé au midi de Loreto, derrière des montagnes escarpées, partit pour cet endroit, le 10 mai, et lui donna le nom de *Francisco Xavier*. Il y trouva des arbres, des fruits et de bons pâturages. Des Indiens, qui venaient de l'Ouest, lui fournirent des renseignements sur la côte opposée, baignée par la mer du Sud. Ce pays attira l'attention des missionnaires, qui pratiquèrent un chemin pour s'y rendre à travers les montagnes, lequel fut achevé le 12 juin. Le père Piccolo, s'étant de nouveau mis en route, parvint au sommet des montagnes, d'où il découvrit à sa grande joie les deux mers de la Californie et du Sud. Au commencement d'octobre, aidé de quelques soldats, il fonda une nouvelle mission à *San Xavier Viaundò*; puis descendant vers la mer il trouva la côte couverte de coquillages couleur d'azur (2).

1700. Au commencement de l'année 1700, le nombre des personnes qui étaient venues s'établir dans la Péninsule se montait à soixante Espagnols, *mestizos*, ou métis, et Indiens de la Nouvelle-Espagne. Au mois d'août 1701, on avait soumis les Indiens dans un espace de cent lieues et fondé deux villages. La petite escadre de la mission, qui consistait en deux navires, fut perdue par la négligence des pi-

(1) Vénégas, tome II, part. 3, §. 5.
(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 1, 2, 3 et 4.

lotes. Il ne resta qu'une barque, encore était-elle en très-mauvais état. Les colons, qui subsistaient du produit des contributions casuelles, craignaient de périr de faim. Le conseil du vice-roi assigna mille piastres seulement aux dépenses de la mission, qui refusa ce secours comme insuffisant.

Le vice-roi avait néanmoins envoyé à la cour d'Espagne, dans le mois de mai 1698, et dans celui d'octobre 1699, des rapports sur l'expédition des Jésuites. Ils y furent bien accueillis; mais la mort de Charles II, qui arriva le 1er. novembre 1700, fit oublier la cause de ces religieux.

Philippe V, successeur de ce prince, désirant favoriser la conquête de la Californie, expédia à cet effet, le 17 juillet, trois ordres à D. Juan de Ortega-Montañès, archevêque de Mexico. Il ordonna qu'on payât annuellement à la mission 6,000 *pesos;* que l'on prît une connaissance exacte du pays, de sa communication avec la Nouvelle-Espagne, de l'état des missions de Cinalòa, Sonòra et de la *Nueva Vizcaya* ou Nouvelle-Biscaye, et que l'on transportât dans la Californie les deux premières qui avaient été fondées par *Alonso Fernandez de la Torre,* habitant de Compostela.

En 1700, M. Delisle, géographe français, rédigea un mémoire sur la position de la mer occidentale, dans l'espoir d'engager le ministère de France à y envoyer une expédition pour faire de nouvelles découvertes (1).

Expédition du père Kino en 1700 et 1701, pour savoir si la Californie tenait au continent de l'Amérique. Le père *Kino*, voulant aller visiter ses néophytes, et s'assurer de la jonction de Sonora et de la Californie vers le nord, partit de Dolores (2), le 24 septembre 1700. Après avoir successivement visité les *Pueblos*, ou villages de Los Remedios, et de San Simon y Judas, il se rendit à San Ambrosio del Busanio, à Tucubabia et Santa Eulalia, où il trouva trois cents Indiens qui venaient proposer au missionnaire de l'endroit de les incorporer à ceux de Busanio. Il passa ensuite par le village de la Merced, et après une marche de trente-deux lieues, il arriva au *Puèblo de San Geronymo*, et aux quatre *Rancherias*. Il chemina encore vingt-sept lieues et parvint à la Gila, qui, après avoir reçu les eaux de l'Azul, va se jeter dans le Colorado, et en suivit le cours juqu'à son confluent. Ses bords étaient habités par les Yumas. Il donna le nom de *San Dionisio*, à un territoire très-fertile situé à la jonction de ces deux rivières. Là, plus de mille cinq cents naturels accoururent pour le voir. Kino apprit d'eux qu'il n'y avait pas de mer dans le voisinage. Il gravit ensuite le sommet d'une montagne, d'où, à l'aide d'un télescope, il découvrit les montagnes de la Californie, et reconnut que, au-dessous du confluent de la Gila, le Colorado coule vers le S.-E. l'espace de dix lieues, et ensuite vingt autres lieues vers le sud, avant de se jeter dans le golfe de la presqu'île. Kino retourna à Caborca par une autre route, et arriva à los Dolores, à la fin d'octobre, après avoir parcouru près de 400 lieues. Il déclara que la Californie tenait au continent, et le commandant de Sonora le remercia au nom du roi. Cet exemple fut aussi suivi par les supérieurs de son ordre.

Néanmoins, comme cette découverte n'était pas positive, le père Kino, jaloux d'éclaircir la vérité du fait, entreprit un second voyage accompagné du père Salva-Tierra. Ils partirent de la mission de Dolores, le 1er. mars 1701, et prenant différentes routes pour visiter leurs catéchumènes, ils se donnèrent rendez-vous à la Conception de Caborca. Le père Salva-Tierra suivit le cours du Caborca, passa à Tubutama, Axi, San Diégo de Uquitòa, et à San Diégo de Pitquin. Kino se rendit à Cocospera, San Simon y Judas et San Ambrosio de Busanio, sur le Rio Caborca, dont il descendit le cours, en passant par Saric, Tubutama et autres villages jusqu'à Caborca où il rencontra son compagnon de voyage. De là, ils se dirigèrent vers le Nord, escortés de dix soldats, et visitèrent San Eduardo de Baipia et San Luis de Bacapa, où ils furent joints par Marcos de Niza (1), provincial des Franciscains. À douze lieues plus loin, se trouve San Marcelo, qui était situé, suivant les observations de Kino, à 50 lieues S. de Caborca, à 50 au N. de la rivière de Gila, à la même distance à l'E. de San Xavier del Bac, et à 50 N.-O. du *Desemboque* ou embouchure du Rio Colorado. Après avoir marché 30 lieues, ils pénétrèrent, le 19 mars, dans un pays sablonneux (*el arenal*). Le lendemain, le père Kino et le capitaine Juan Matheo Mangé gravirent une haute montagne, par latitude nord 30°, d'où ils découvrirent la mer, la rive opposée du golfe et les montagnes de la Californie. Le 21, ils arrivèrent sur la côte, où le manque d'eau et de vivres les obligèrent à retourner à San Marcelo. De là, se dirigeant plus au nord, ils franchirent une haute montagne, par 32° 35', d'où ils aperçurent la *Cordillera* de la Californie, les montagnes (*serranìas*) de Mescàl et d'Azul. Ils reconnurent aussi à n'en pas douter la jonction de la Californie à la Pimeria Alta, et le golfe qui aboutit à l'embouchure du Colorado (2).

Le père Kino repartit de San Marcelo, au mois de novembre 1701, et traversa, à San Dionisio, la Gila, qu'il repassa ensuite, et suivit le cours du Colorado l'espace de 20 lieues jusqu'aux *Rancherias* des Yumas et des Quiquimas. Il franchit le fleuve, qui avait en cet endroit 600 pieds de largeur, sur un radeau construit de branches d'arbres, au grand étonnement des Indiens qui le traversaient à la nage en poussant devant eux leurs *coritas*, ou paniers d'herbes et de joncs. Il rencontra sur la rive occidentale différentes tribus d'indigènes, entre autres les *Coanopas*, les *Bagiopas*, les *Cutguanes*, les *Quiquimas*, et s'arrêta dans les états du cacique de ces derniers, pour y prêcher l'évangile. Il nomma le pays, qui pouvait renfermer 10,000 habitants, *Presentacion de Nuestra-Señora*, ou Présentation de Notre-Dame.

Ayant appris de quelques Indiens qui étaient venus lui offrir des coquillages provenant de la côte de la mer du Sud, qu'elle n'était éloignée que de dix jours de marche, Kino avait formé le projet de traverser le pays jusqu'au port de Monterey ou au cap Mendocino. Toutefois, comme il manquait de bateaux pour le transport des animaux, qu'il ne voulait pas abandonner, il renonça à cette entreprise.

Kino se mit de nouveau en route au mois de février 1702, avec le père Martin Gonzalès, missionnaire, pour entreprendre un troisième voyage. Il arriva, le 28, à San Dionisio, et pénétra jusqu'à la dernière *Rancheria* dans le pays des Quiquimas, auquel il donna le nom de *San Rudesindo ;* puis descendant le cours du Colorado, il parvint à son

(1) Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs, etc., avec leur explication, etc., par M. Delisle, in 4°. Paris, 1753.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes, par M. Buache, in-4°. Paris, 1753.

(2) Les *Quiquimas*, les *Bagiopas*, les *Hoabonomas* et les *Cutguanes*, avaient fixé leur résidence aux environs de cette ville.

(1) Voyez sa *Relation*.

(2) *Vénégas s'appuie sur les relations manuscrites du père Kino, qui cite, en preuve de ce qu'il avance, celles du capitaine Mangé, imprimées en France, que je n'ai pu me procurer ni en français ni en espagnol, dit Vénégas.* Il publie ensuite la lettre du père Salva-Tierra, concernant cette découverte, et qui est datée du 29 août 1701.

embouchure, le 10 mars suivant. Il se disposait à la traverser sur un radeau, lorsque le père Gonzaléz tombant malade le força à se désister de cette entreprise, et à retourner à la mission des Tubutama, où Gonzalès mourut (1).

Après son retour à la mission de Tubutama, le père Kino employa les années suivantes à étendre et à régler les missions qu'il avait commencées dans le Pimeria, et ce ne fut qu'en 1706, qu'il visita de nouveau le Rio Colorado avec plusieurs officiers envoyés de Sonora par le gouverneur, pour reconnaître le pays. Le franciscain *F. Manuel de Ojuela* fit aussi partie de cette expédition qui toutefois n'eût aucun résultat important. Kino retourna ensuite à sa mission et y mourut en 1710 (2).

1702. Le 11 décembre 1702, la reine Doña Maria de Savoie envoya de Madrid l'ordre au duc d'Albuquerque, vice roi de la Nouvelle-Espagne, d'aider les missionnaires dans toutes les occasions; mais le gouvernement du Mexique négligea la mission, à cause des grandes dépenses qu'il fut alors obligé de faire pour conserver Pensacola, le *Presidio de Pensacola*, dans la Floride, et la province de los Texas (3).

En 1703, le père Salva-Tierra reconnut la côte occidentale de la Californie baignée par la mer du Sud. S'étant mis en route le 1er. mars 1703, il se rendit d'abord à la mission de San Xavier de Viggè, et de là, au Puéblo de Santa Rosalia où il fut joint par Piccolo et Bassaldua, avec un certain nombre de soldats et de Californiens. Il visita ensuite la côte opposée sans trouver de port où les navires pussent se mettre à l'abri.

Cette année, les missions éprouvant une grande détresse, la cour d'Espagne leur affecta, par une ordonnance, du 28 décembre, 7,000 piastres annuellement de plus sur la trésorerie de Guadalaxara; ce qui porta leur revenu à 13,000 *pesos*. On rétablit, vers le même temps, la pêcherie des perles; et on fit venir à cet effet des familles indigentes de la Nouvelle-Espagne.

1705. Le 25 mai 1705, le père Juan Maria de Salva-Tierra, recteur de la Californie, présenta un mémoire à l'assemblée de Mexico, pour l'engager à fournir des secours aux missions de Californie. Après y avoir recommandé un meilleur sistème d'administration pour le pays, il le termine en disant que: « S. M. possède cinquante lieues de pays le long de la » côte, depuis la baie de la Conception, jusqu'au lac appelé » *Aqua verde*, ou eau verte, situé à cinquante lieues dans le » pays au-delà des montagnes qui séparent les deux mers, » ce qui fait plus de cent lieues de circuit; que, outre les » pays conquis, il vient d'en être découvert d'autres, puisqu'on a exploré trois fois la côte occidentale opposée, et co» toyé pendant deux jours celle où se rend le vaisseau des » Philippines. » Puis il ajoute, « que la Californie était le » refuge des navires espagnols dans la mer du Sud, et que » soixante-dix personnes y avaient trouvé leur salut, deux » ans auparavant. »

Le 27 juin, après le départ de Salva-Tierra, on lut son mémoire en pleine assemblée, et il fut résolu de n'y avoir pas égard; huit mois après, le 23 mars 1706, on écrivit à S. M. pour l'instruire de la résolution que l'assemblée avait prise d'attendre de nouveaux ordres.

Sur le rapport, envoyé le 6 juin 1704, le conseil avait engagé le roi à ordonner, le 13 août 1705, qu'il ne fût pas établi de garnison sur la côte du sud avant de consulter le père Salva-Tierra, et qu'on payât sans délai les 13,000 *pesos* qu'il avait alloués pour la réduction du pays. Cette ordonnance fut lue en présence du vice-roi, le 20 juin 1706.

Le 24 septembre 1706, le conseil royal jugea convenable de soumettre au roi le mémoire de Salva-Tierra pour savoir sa volonté, et il fut décidé qu'on s'en rapporterait à la résolution prise par l'assemblée, le 27 juin 1705, de ne rien entreprendre jusqu'à nouvel ordre. Le vice-roi, sans consulter les pères de la mission, envoya pour la seconde fois à la cour le mémoire avec ses observations; et il fut autorisé, par une cédule signée au Buen-Retiro, le 26 juillet 1708, à établir une garnison sur la côte de la mer du Sud, à l'endroit qu'il croirait devoir indiquer lui-même, après avoir pris l'avis d'un conseil composé d'officiers civils et militaires, qui connaissaient cette côte. La cédule arriva à Mexico l'année suivante, mais elle resta sans exécution (1).

1706. *Expédition du P. Juan Ugarte, pour reconnaître la côte de la mer du Sud.*—Il partit de Loreto, le 26 novembre 1706, accompagné du P. Bravo, du capitaine de la garnison, de 12 soldats et du chef de la nation Yaqui avec 40 hommes, suivis de bêtes de somme, pour le transport des provisions. Passant par la mission de San Xavier et celle de Santa Rosalia, il rencontra un ruisseau auquel il donna le nom de *San Andrès*, en l'honneur de cet apôtre. Il s'approcha de la mer et fut forcé d'avancer avec circonspection, à cause d'une bande de 200 Indiens Guaycuros, qui haïssaient les Espagnols. Pendant tout le mois de décembre, il ne put trouver une goutte d'eau sur ces côtes arides. Enfin il découvrit une petite source qui fouroit aux besoins de l'expédition, et retourna à Loreto, après avoir reconnu la côte jusqu'à une grande baie (2).

Le père Salva-Tierra ayant reçu de Rome sa démission de la charge de provincial, retourna au collége de San Gregorio; le père *Bernardo et Rolandegui*, procurador, ou agent de la province à Madrid et à Rome, qui lui succéda, fut installé le 17 septembre 1706.

1708. *Fondation de la mission de San Joseph de Comondù*, au commencement de l'année 1708. Cette mission, située à 20 lieues au N. O. de Loreto, dans le centre des montagnes, et presque à égale distance des deux mers, fut fondée par le *père Julien de Mayorga*, conformément au désir du marquis de *Villa Puente*. Ce missionnaire, qui venait d'arriver d'Espagne avec le père Rolandegui, y fut installé par les pères Salva-Tierra et Juan de Ugarte. Le père Mayorga accompagné de 5 Indiens, après avoir fait plus de 400 lieues par terre, à travers les provinces de Cinaloa et de Senora pour chercher les secours dont sa mission avait besoin, arriva au port d'Ahome, le 30 janvier 1707. En 1708, la Californie devint le refuge de plusieurs corsaires, au nombre desquels se trouvait le capitaine anglais *Woodes Rogers*.

Le provincial avait recommandé particulièrement aux missionnaires de la Californie, de fonder sans délai deux missions au midi et au N. de Loreto; et le 30 novembre 1705, les pères Ugarte et Bassaldùa étaient partis pour cet objet, sous les auspices de la patrone de la mission.

Fondation de la mission de San Juan Bautista Ligui, à 24 lieues au midi de Loreto, par le père Pédro de Ugarte, qui lui donna ce nom en l'honneur de *Don Juan Bautista Lopez*, habitant de Mexico, qui offrit à cette mission l'intérêt de 10,000 *pesos*. Les Monquis appellent ce canton *Ligui*; les Leymones, *Malibàt*.

(1) Vénégas, *Noticia de la California*, tome II, part. 3, sect. 5.

(2) Vénégas, tom. II, part. 3, sect. 5.

(3) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 4.

(1) Vénégas, tome II, part. 3, §. 8.

(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 10.

Fondation de la mission de Santa Rosaliâ Mulége, sur les bords de la rivière Mulége, à 3/4 de lieue de la mer, 40 lieues au N. de Loreto, par le père Juan Manuel de Bassaldùa. Il consacra sa mission à Santa Rosalia, d'après le désir de *Don Nicolas de Arteaga* et de son épouse *Doña Josepha Vallego*, habitants de Mexico, qui lui firent un fond de 12,000 *pesos*.

Le provincial avait encore donné d'autres ordres pour découvrir dans l'intérieur du pays des endroits propres à établir de nouvelles missions. Le père *Jayme Bravo*, qui se chargea de cette commission, partit de Loreto, au commencement de 1706, sous l'escorte d'un capitaine portugais, de sept soldats et de quelques Indiens. Passant par Ligui, il se rendit sur la côte, où quatre de ses soldats moururent dans des convulsions affreuses, pour avoir mangé le foie d'un poisson appelé *Boletes*, que les Indiens avaient laissé dans des coquilles. Cet accident fit abandonner l'entreprise (1).

1712. Lorsque le père Ugarte se trouvait au sud de San Xavier, des Indiens étaient venus de *Cadeyomo*, sur la côte de la mer du Sud, pour l'inviter à se rendre dans leurs pays, et à leur envoyer un missionnaire. Pour les satisfaire, Ugarte partit sous l'escorte d'un capitaine et de quelques soldats et Indiens, franchit les montagnes de *Vajademin*, et rencontrant un ruisseau à l'occident, il en suivit le cours jusqu'à la mer. Comme il n'y trouva aucun endroit propre à y former un établissement, il retourna sur ses pas par le même chemin, et fit choix d'un emplacement à environ 8 lieues de la mer, où fut fondée, cinq ans après, la mission de *la Purissima Concepcion de Maria*.

Ugarte ayant reçu la même invitation des *Cochimies de Kadà Kaaman*, (2) peuplade qui habite au nord des Rancherias, près des côtes de la mer du Sud, non loin d'une chaîne de montagnes, et à 40 lieues de Santa Rosalia, il se mit en route pour s'y rendre avec trois soldats et quelques Indiens mulegès. A trois jours de marche de cet endroit, il fut joint par les Indiens de la *Rancheria d'Amuña*, qu'il avait nommée auparavant *Santa Agueda*. Il visita ensuite les communautés de Santa Luciâ et de Santa Nympha, et le 19, il arriva à la source d'un ruisseau près duquel se trouvaient trois autres *Rancherias*. Il y séjourna jusqu'au mois de décembre. L'hiver y étant très-rude, et les vivres venant à manquer, il résolut de s'en retourner. Les Indiens le conduisirent par une autre route chez les habitants inconnus de plusieurs *Rancherias*.

En 1716, Ugarte chercha par tous les moyens possibles à pacifier les Guaycuros, mais ils s'enfuirent à son approche avec leurs femmes et leurs enfants (3).

1716. Vers cette époque, la petite vérole se manifesta parmi les Indiens et en enleva un grand nombre. Les Espagnols éprouvèrent des maladies occasionées par la mauvaise nourriture, et la Nouvelle-Espagne se trouvant elle-même dans une grande pénurie depuis 1709, ne pouvait envoyer des secours en Californie. Les sorciers Indiens, ennemis des missions, fesaient croire que les religieux tuaient les enfants avec l'eau dont ils se servaient pour les baptiser, et les adultes avec l'extrême-onction. Pour comble de malheur, la mission perdit deux barques, dont la construction avait nécessité une forte dépense. Le Rosario, pour le radoub duquel on avait employé 1,000 *pesos*, échoua sur la côte. Celui qui en avait été chargé (Chinois d'origine), mit un an et demi à en construire un autre, qui coûta 22,000 *pesos*, et qui échoua aussi à son premier voyage.

Un autre bâtiment, la balandre Notre-Dame de la Guadeloupe, évalué 4,000 *pesos* et envoyé par le vice-roi, pour aller à la découverte d'un port sur la côte de la mer du Sud, où le vaisseau des Philippines pourrait relâcher, périt aussi dans son second voyage. Une autre barque du Pérou, que l'on avait achetée, eut le même sort. Le seul navire qui restât était le San Xavier, qui avait servi 18 ans, sous la protection du grand apôtre des Indes(1). On fut forcé de faire venir des provisions sur des bateaux à plongeurs, à des frais énormes.

Projet commercial du cardinal Albéroni. Le ministre *Julio Albéroni* tourna ses vues vers ce pays, dans le dessein d'étendre la domination espagnole dans les contrées immenses situées au nord de Sonora, depuis la rivière de Gila jusqu'au Colorado. Il espérait s'y procurer par échange les objets dont l'Espagne avait besoin, sans dépendre entièrement du commerce du Mexique et de l'Europe.

Un habitant de la Nouvelle-Espagne offrit au roi d'avancer 80,000 piastres pour cet objet, s'il voulait le nommer gouverneur absolu de la Californie et *Alcadiâ Mayor* d'Acaponeta et de Santipac.

Le 29 janvier 1716, le nouveau vice-roi Don Gaspard de Zuñiga, marquis de Valero, arriva au Mexique avec des ordres positifs de la cour relativement au projet d'Albéroni. Ces ordres n'étaient autres qu'une récapitulation de tous ceux qui avaient été expédiés jusqu'au 26 juillet 1708. Philippe V lui enjoignait en outre d'établir une garnison sur la côte de la mer du Sud, d'en explorer les côtes et les ports, de fonder des missions et des séminaires, et d'équiper plusieurs navires. Le roi ayant aussi manifesté le désir de former une colonie sur le rivage occidental de la Californie, le conseil général des ministres y donna son assentiment le 25 septembre 1717. Il fut décidé qu'on fournirait aux missionnaires tout ce dont ils auraient besoin; et que dans le cas où la somme annuelle de 13,000 pesos ne suffirait pas, le surplus nécessaire serait fourni par le trésor. On avait aussi affecté à cet objet un fonds de plus de 500,000 *pesos*, qui avait été levé par contribution. Toutefois, comme les 13,000 *pesos*, accordés par le roi, étaient devenus insuffisants, on commençait à négliger les missions, lorsqu'une nouvelle cédule, du 19 janvier 1719, appela sérieusement l'attention du vice-roi sur ce projet, qui néanmoins ne reçut pas son exécution, attendu la retraite du cardinal qui eut lieu la même année (2).

Le duc Don de Linares, vice-roi du Mexique, légua par son testament, scellé à Mexico, le 26 mars 1717, le tiers de son bien ou environ 5,000 pistoles, aux missions de la Californie, qu'il avait protégées durant son administration.

Ouragan. Pendant l'automne de 1717, un ouragan épouvantable ravagea toute la côte du golfe de Californie. Un grand nombre de barques furent englouties, et l'église et le presbitère du père Ugarte furent détruits de fond en comble.

1719. Construction du navire *Triumpho de la Cruz*. Le père Ugarte fit construire à Santa Rosalia Mulège, le navire el *Triumpho de la Cruz*, ou le Triomphe de la Croix, qui fut lancé au mois de septembre de cette année. Il en avait tiré le bois de Guarivos, pays situé dans les montagnes, à 30 lieues de distance, et l'avait fait transporter à Rosalia par les bœufs et les mulets de la mission.

Reconnaissance de la côte occidentale, par le père

(1) Vénégas, tom. II, part. 2, §. 9.
(2) Ce mot signifie dans leur langue, *ruisseau de la sauge*.
(3) Vénégas, tome II, part. 3, §. 9.

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 2.
(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 14.

Guillen, en 1719. Le père *Clément Guillen*, missionnaire de San Juan Bautista Ligui, ayant résolu de reconnaître par terre *la Bahia de la Magdelana*, ou la baie de la Magdeleine, que le capitaine Vizcaino avait découverte sur la côte de la mer du Sud, partit en 1719, accompagné du capitaine don *Estevan Rodriguez Lorenzo*, d'un détachement de soldats et de trois corps d'Indiens armés; après une marche pénible de vingt-cinq jours à travers un pays aride, il arriva à cette baie, qui a une demi-lieue de large et est entourée de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. Il gagna par de petits présents l'amitié des Indiens, et reconnut les deux bras de la baie. En cherchant de l'eau il découvrit des marais impraticables et des montagnes inaccessibles, qu'il lui fallut tourner pour aller à la *Rancheria de San Benito de Aruy*, à quatre lieues de la mer (1). Il voulait en outre examiner la côte, aussi avant qu'il le pourrait, du côté du sud; mais le capitaine et les soldats, déjà fatigués, et apprenant des Indiens qu'il n'y avait pas d'eau douce, l'obligèrent à s'en retourner; il arriva au bout de quinze jours à sa mission de Loreto, après une marche d'environ soixante-dix lieues (2).

Fondation de la mission de la Bahia de la Paz, ou de la baie de la Paix, dans le pays des Guaycuros (3), *à quatre-vingts lieues de Loréto, en 1721.* On prépara à cet effet deux armements, l'un par terre, et l'autre par mer. Le premier fut confié au père Clemente Guillen, qui avait reconnu la côte occidentale de la Californie, l'année précédente, et Ugarte se chargea de diriger l'expédition par mer. Ce dernier s'embarqua le premier novembre 1720, à bord la *Balandra Californica*, appelée *Triumpho de la Cruz*, avec quelques soldats et un certain nombre d'Indiens. Arrivé à la Paz, il y débarqua ses troupes, les bêtes et les provisions. Il distribua ensuite des présents aux naturels, et leur fit entendre que les missionnaires venaient chez eux comme amis, et dans l'intention de les réconcilier avec leurs ennemis acharnés, les habitants de l'île de San Joseph, d'Espiritu Santo, et les autres peuplades voisines. Les Guayruros ayant acceuilli les Espagnols avec amitié, le père Ugarte fonda la mission *de la Bahia de la Paz*, sans difficulté, et rétablit la bonne intelligence entre ces différents peuples. Après un séjour de trois mois à la Paz, il se rembarqua pour Loreto, vers la fin de janvier 1721. En partant, il laissa le père *Bravo*, dans cette nouvelle mission, avec quelques soldats. Celui-ci y bâtit une église, un presbytère et des cabanes; baptisa, dans l'espace de huit ans, plus de six cents enfans et adultes, et augmenta la mission de plus de huit cents individus qu'il répartit dans trois villages ou *Pueblos*, savoir : *la Cabezéra de Nuestra-Señora del Pilar de la Paz, Todos Santos*, et *Angel de la Guarda*. Ce zélé missionnaire apprit la langue du pays, introduisit la culture du maïs dans quelques cantons qui lui étaient favorables, à environ vingt lieues de la Paz, et persuada aux Indiens de vivre en paix avec leurs voisins. Bravo retourna à Loreto, en 1728.

L'expédition de terre, dirigée par le père Guillen, fit cent lieues avant d'arriver à la baie, où Ugarte l'attendait.

1721. Cette même année, le père Ugarte fonda la mission de *Nuestra-Señora de Guadalupe*, à *Huasinapi*, ou Notre-Dame de la Guadeloupe, à vingt-sept lieues N. O. de San Ignacio, et à trente de la Conception, dans un pays hérissé de montagnes et habité par les Cochimies. Le père *Everardo Helèn*, qu'il y laissa, commença à baptiser les adultes, le jour du *Sabado Santo*, ou la veille de Pâques 1721. Bientôt après il y arriva des autres *Rancherias*, une foule d'habitants qui imploraient la même faveur. Helèn le leur promit à condition qu'ils lui apporteraient les petites pièces de bois, les pieds de bêtes fauves, les cheveux, les manteaux et les perruques dont ils se servaient pour faire leurs prestiges et leurs sortilèges. Les Indiens eurent de la peine à s'y résigner, parce que les sorciers, qui subsistaient par ce moyen du travail des autres, s'y opposaient; mais enfin, ils y consentirent, et Helèn brûla publiquement tous ces instruments de superstition.

Découverte de trois Ports sur la côte de la mer du Sud, en 1721. A son arrivée à Loréto, l'infatigable Ugarte s'occupa de préparer une nouvelle expédition destinée à reconnaître la côte méridionale, aussi loin qu'il serait possible. Il envoya le capitaine de la garnison avec un détachement de troupes à la mission de Santa Rosalià de Mulegè, avec ordre de se rendre de là, avec le père *Sebastian de Sistiaga*, à celle de Guadalupe, où se trouvait le père Everardo Helèn. Ils partirent de cette mission, le 19 novembre 1721, et gagnèrent la côte qu'ils parcoururent jusqu'au 28ᵉ. degré de latitude. Ils découvrirent trois ports, où il existait de bonnes aiguades et du bois en quantité. Le meilleur était situé à peu de distance du village indien de San Miguel et de la mission de San Xavier.

Ugarte rédigea une relation de son voyage, à laquelle il joignit la carte et le journal du pilote Estrafort. Le père Sistiaga en fit autant; il ajouta à la sienne les plans des trois ports qu'il avait découverts et l'envoya au vice-roi, en le priant de la faire passer au conseil des Indes. Mais, dit Vénégas, on n'a jamais pu retrouver aucune de ces pièces (1).

Vers le même temps, le père *Tamarral* fut envoyé par le vice-roi pour reconnaître une partie de la côte septentrionale de la Californie, depuis la mission de la conception jusqu'au cap San Lucas, à l'effet de chercher des endroits propres à l'établissement de colonies.

Reconnaissance du golfe de Californie jusqu'au Rio Colorado, par le père Ugarte, en 1721. Le père Ugarte, résolu d'explorer les deux côtes du golfe de Californie, et ensuite celle qui est baignée par la mer du Sud, où il espérait découvrir le port si désiré pour la communication des Philippines, repartit, le 15 mai 1721, de la baie de San Dionisio de Loreto, à bord de la Balandra Californica, le Triomphe de la Croix, avec une chaloupe non pontée, nommée la Santa Barbara, aux ordres du pilote *Guillermo Estrafort*. L'expédition se composait de vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient six Européens, dont deux avaient passé le détroit de Magellan, un autre avait été aux Philippines, et un quatrième à Terre-Neuve. Les autres étaient des Indiens du pays. Le père Ugarte se rendit à la baie de la Conception, et de là à la rivière Mulége, où il commença à lever la carte de la côte de la Californie, jusqu'auprès des îles Sal-si-Puedes. Il traversa ensuite le golfe, visita le port de Santa Sabina et toucha à la baie de San Juan Bautista, sur la côte des Tepoquis et des Seris, où les Indiens lui refusèrent le moindre secours. Il continua sa route jusqu'à la petite rivière de Caborca, et y reçut quelques provisions des missions de la Conception de Caborca et de San Ignacio. Il examina la côte,

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 15.

(2) Situé dans le district occupé par la mission de San Luis Gonzaga, qui a été fondée depuis.

(3) C'est la nation *Pericù* ou *Pericùes*. Le nom de Guaycuros leur fut donné par des soldats espagnols qui, les ayant entendus s'appeler *Guaxoro*, ou amis, leur donnèrent ce nom. Depuis l'expédition de l'amiral Otondo, ces Indiens avaient attaqué tous les blancs qui s'étaient présentés sur leurs côtes.

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 15.

qui est stérile, manque d'eau douce et n'offre aucun abri aux navires. Il la quitta le 2 juillet, et fit voile pour le rivage opposé, en traversant le golfe qui, dans cet endroit, n'a pas plus de quarante lieues de large. Il continua d'examiner la côte jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, d'où il découvrit le cap de la Californie, qui n'est séparé de la côte de Pimera que par une rivière. Les Californiens du nord accoururent offrir des secours aux Espagnols, et leur présentèrent des pots de terre (*ollas*) aussi bien confectionnés que s'ils eussent été faits au moule. Toutefois, Ugarte étant tombé malade, et s'étant aperçu que la balandre avait besoin de réparation, il leva l'ancre, le 16 juillet 1721, pour retourner à la Californie.

Dans ce voyage, le père Ugarte reconnut que ce pays était une presqu'île, et qu'il n'existait point de canal de communication, entre le golfe et la mer du Sud, comme on l'avait d'abord cru. Il releva les erreurs des cartes et des routiers, en déterminant la position des golfes, baies, fleuves et îles; et fit connaître les productions des deux côtes, ainsi que les dispositions des habitants. D'après ses observations, il paraîtrait que les nations qui habitent au nord sont plus actives, plus dociles, plus loyales et par conséquent plus disposées à recevoir le christianisme, que celles du sud, qui sont féroces, vindicatives et toujours en guerre les unes contre les autres.

Fondation des missions de Nuestra Señora de los Dolores del Sur, et de Santiago de los Coras, en 1721. Les Indiens Pericù, les Guaycuros, les Uchities, les Coras et les insulaires étaient sans cesse occupés à se détruire les uns les autres. Les Uchities qui habitaient les contrées entre la Paz et Loreto, avaient insulté des Indiens chrétiens. Les Coras, qui vivaient à l'extrémité de la Péninsule, vers le cap San Lucas, cherchèrent querelle à leurs anciens ennemis les Guaycuros de la Paz. Les insulaires de San Joseph, de Espiritu Santo de Ceralvo recommencèrent leurs hostilités contre les Guaycuros, et trois fois ils pillèrent la mission de San Juan Bautista Ligui ou Malibat, pendant l'absence du père Guillèn. Afin de soumettre ces peuples, ce religieux fonda une mission entre les Uchities et les Guaycuros, sur la côte d'*Apate*, à quarante lieues de Loreto par mer et plus de soixante par terre, à raison du circuit inévitable occasioné par les montagnes.

Elle fut placée sous l'invocation de *Nuestra-Señora de los Dolores del Sur,* ou Notre-Dame des douleurs du Sud, pour la distinguer de l'autre du même nom qui est située plus au nord. On l'a depuis transférée à *Tañuetià*, à dix lieues du golfe et à vingt-cinq de la mer du Sud. Le père Guillèn y bâtit six villages, savoir: 1°. *Nuestra-Señora de los Dolores;* 2°. La *Concepcion de Nuestra-Señora;* 3°. La *Encarnacion;* 4°. La *Trinidad;* 5°. La *Rédempcion;* 6°. La *Résureccion.* Ces villages avaient été autrefois habités par les Indiens de Malibat; ainsi que trois autres à la nouvelle mission de *San Luis de Gonzaga*, qu'il fonda aux frais de Don Luis de Vélasco, comte de Santiago, habitant du Mexique. On y envoya un missionnaire en 1737.

1722. Cette année, toute la presqu'île, et particulièrement la nouvelle mission de Guadalupe, fut infestée de nuées de sauterelles (*Langostas*) si épaisses qu'elles interceptaient quelquefois les rayons du soleil. Ces insectes détruisirent les *pitahayas*, et autres fruits qui formaient la nourriture principale des Indiens. Ceux-ci, pour subsister, se virent obligés de manger ces sauterelles, ce qui occasiona des ulcères et d'autres maladies dont un grand nombre périrent victimes. L'année suivante, la dissenterie décima la population indigène, et enleva 228 Indiens convertis.

1723. Après avoir fondé ces trois missions, le capitaine de la garnison fit des incursions sur le territoire voisin, avec quelques soldats, pour en intimider les habitants qui montraient des intentions hostiles. En 1725, il fut de nouveau obligé de marcher contre les Uchities et les Guaycuros de différentes *Rancherias* qu'il força à la retraite.

1726. Le père *Juan Gandulain,* lors de la visite qu'il rendit cette année à la Californie, n'y trouva pas moins de trente-deux communautés renfermant 1707 Indiens convertis de tout âge et de tout sexe. Vingt *rancherias*, disséminées dans les montagnes, restèrent attachées à la mission de Guadalupe (1).

1728. Quelques Indiens du nord attaquèrent cette année une communauté chrétienne, et tuèrent trois des habitants. Le père *Luyando*, qui y présidait, craignant qu'il ne s'ensuivît une guerre, chercha à gagner les agresseurs par des présents; mais ceux-ci n'en devinrent que plus insolents, ils égorgèrent tous les chrétiens qu'ils rencontrèrent, et menacèrent même d'aller faire le siége de la mission. Luyando, se sentant trop faible pour leur résister, alla chercher des secours à Guadalupe, où se trouvait le père Sistiaga. Ces deux missionnaires partirent ensemble pour San Ignacio, et résolurent de marcher sur-le-champ à l'ennemi, sans attendre les soldats de Loréto, qui en était à soixante-dix lieues. Ils réunirent sept cents combattants, dont ils ne purent toutefois amener avec eux que trois cent cinquante, à cause du défaut de vivres. L'ennemi campé à une aiguade au pied des montagnes, fut investi de tous côtés avant le lever du soleil, et se rendit sans résistance. Les missionnaires retournèrent ensuite à San Ignacio, où ils entrèrent en triomphe (2).

Ce fut ainsi que furent convertis au christianisme tous les naturels de la péninsule, d'une côte à l'autre, sur une étendue de quarante lieues.

1728. *Fondation de la mission septentrionale de San Ignacio, par le père Juan Bautista Luyando, jésuite mexicain.* Il partit de Loréto, au mois de janvier, avec neuf soldats et arriva le 20, dans le district de Kada Kaamàn, sur le territoire des Cochimies, où il établit cette mission, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du père Sistiaga. Elle était située par latitude N. 28°, dans les montagnes de San Vicente, à 40 lieues S. E. de Santa Rosalia Mulege et à 25 S. de Guadalupe.

1729. *Mort des pères Piccolo et Ugarte.* Le 28 février de cette année, le père François-Marie Piccolo mourut à Loréto, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la trente-deuxième de son arrivée en Californie.

L'année suivante, la mort enleva le père Juan Ugarte, au village de San Pablo, dans la mission de San Xavier, à l'âge de 70 ans, dont il en avait consacré 30 au service des missions.

1730. *Découvertes des îles de los Dolores par le père Tamaral.* Il partit de Loréto, le jour de St.-Xavier avec quelques Indiens, et arriva, le 6, à une pointe de terre, ou cap, sur la côte d'*Anawa,* à l'endroit où commence une vaste baie de plusieurs lieues de largeur à laquelle il donna le nom de *San Xavier.* Il passa sur un radeau dans une île d'un demi mille de long sur autant de large. Elle était inhabitée, sans verdure ni eau, et fréquentée seulement par une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui l'avait fait appeler par les naturels *Afegua* ou île aux oiseaux. Une autre île, nommée *Amalgua*, ou île des Brouillards, et située à quatre ou cinq

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 14.

(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 17.

lieues de la première, a environ deux journées de marche de longueur. Au centre se trouve une montagne fort élevée du haut de laquelle Tamarral aperçut cinq autres petites îles dans une grande baie, et auxquelles il donna le nom de *los Dolores*. L'île d'Amalgua abondait en sources d'eau douce et en bêtes fauves.

Cette même année, Tamaral fonda les deux missions de *San Joseph del Cabo*, et de *Santa Rosa*, sur les bords de la baie de las Palmas, non loin du cap de la Californie. La dernière, ainsi nommée en l'honneur d'une dame de Mexico qui avait affecté des fonds à son établissement, fut fondée au mois de mars (1).

1731. *Fondation de sept missions dans la Haute-Piméria.* Cette année furent fondées dans la Haute-Piméria, sept autres missions, par trois missionnaires, qui y avaient été envoyés par l'évêque de Durango, don Bénito-Crespa, savoir: 1°. *Nuestra-Senora de los Dolores*, avec deux villages ou pueblos; 2°. *San Ignacio*, avec deux villages; 3°. *Tubutama*, avec neuf; 4°. *Caborca*, avec quatre; 5°. *Suamca*, avec plusieurs *Rancherias*, ou communautés; 6°. *Quebavi*, renfermant quelques Espagnols *Estancias*, et un grand nombre d'Indiens; 7°. *San Xavier del Bac*, peuplée principalement d'Indiens (2).

1734. *Galion des Philippines.* Au mois de janvier de cette année le galion des Philippines arriva, pour la première fois, depuis la réduction de la Californie par les jésuites, au cap San Lucas, et mouilla dans la baie de San Bernabé. L'équipage y fut guéri du scorbut par l'usage des *pita-hayas*, de fruits acides et de viande fraîche.

Révolte des communautés des Indiens Pericues et Guaycuros, situées sur la côte méridionale entre Santiago et San Joseph. Cette révolte fut occasionée par le désir que ces Indiens témoignaient d'avoir chacun plusieurs femmes. Ils détruisirent quatre missions, et mirent à mort les pères Carranco et Tamaral. Cette révolte fut néanmoins apaisée grâce au zèle et au courage du gouverneur de Cinaloa, qui établit une nouvelle mission à San Lucas.

Le vice-roi, par ses lettres du 23 avril 1735, et du 10 avril 1737, ayant informé Philippe V de cette révolte, S. M. donna ordre, le 2 avril 1743, de prendre sur le trésor royal les dépenses qu'elle avait occasionées, et invita le conseil à aviser aux moyens les plus efficaces de réduire entièrement la Californie (3).

1742. Le vice-roi du Mexique, reçut ordre de soumettre la partie qui confine aux frontières nord-ouest du Nouveau-Mexique. Les habitants convertis par le zèle des Franciscains, apostasièrent, en 1780, et depuis on a inutilement tenté de les réduire.

1744. *Voyage du père Jacobo Sedelmayèr, missionnaire de Tubutama, sur les rivières Gila et Colorado, dans la province de Moqué.* Il partit de sa mission au mois d'octobre 1744, et, après avoir fait quatre-vingts lieues, il arriva sur la rivière Gila, où il trouva 6,000 Papayos, et environ le même nombre de Pimas et de Cocomaricopas qui le reçurent amicalement. Mais ces derniers craignant une ligue entre les Espagnols, les Nijoras et les Moquis, s'emparèrent des petits présents destinés à ces deux nations, et refusèrent, de concert avec les Tubutamas, d'accompagner ce religieux espagnol chez elles. Il ne put poursuivre sa marche, mais on lui permit de reconnaître le pays situé sur les deux rives de la Gila; et il revint par les terres des Yumas, leurs ennemis, qui habitent le Rio-Colorado, au-dessus de la jonction de ce fleuve avec le Gila. Sedelmayer se rendit ensuite au Mexique, éloigné de cinq cents lieues de l'endroit où il était. Le père provincial du Mexique, Cristophe Escobar de Llamas, envoya à sa cour une relation de ce voyage, en date du 30 novembre 1745. Ce document fut présenté à Ferdinand, le 9 juin 1746, aussitôt après son avénement. Ce prince adressa au vice-roi une nouvelle cédule pour mettre à exécution les ordres déjà donnés (1).

Tableau des missions, des villages et missionnaires de la Péninsule en 1745.

1°. *Nuestra Señora de Lorèto*, ou Notre-Dame de Lorette, au 25° 30′, où est le *Presidio real*, ou garnison royale, et le lieu de débarquement; missionnaire, le père Gaspar de Truxillo.

2°. *San Xavier*, le père Miguèl del Barco; les *pueblos*, ou villages sont: 1°. *S. Xavier*, au 25°. degré et demi; 2°. *Santa Rosalià*, sept lieues à l'ouest; 3°. *S. Miguèl*, huit lieues N.; 4°. *S. Agustin*, à dix lieues S. E.; 5°. *Dolores*, deux lieues à l'est; 6°. *San Pablo*, huit lieues N. O.

3°. *Nuestra Señora de los Dolores del Sùr*, ou Notre-Dame des Douleurs du sud, autrefois San Juan Bautista Malibàt, ou Liguì; le père Clemente Guillen; les *pueblos*, ou villages sont: 1°. *Nuestra Señora de los Dolores*, au 24° et demi; 2°. *La Concepcion de Nuestra Señora;* 3°. *La Encarnacion de el Verbo*, ou l'Incarnation du verbe; 4°. *La Santissima Trinidad*, ou la Sainte-Trinité; 5°. *La Redempcion;* 6°. *La Resurreccion.*

4°. *San Luis Gonzaga*, au 25°. degré; le père Lamberto Hostell; les *pueblos* sont: 1°. *San Luis Gonzaga*, au 25°. degré; 2°. *San Juan Nepomuceno;* 3°. *Santa Maria Magdalena*, dans la baie de ce nom.

5°. *San Joseph de Comondù;* sans missionnaire, à cause de la mort du père *Francisco Xavier Wagnèr*, le 12 octobre 1744. Desservie *par interim* par le père Druet; les *pueblos* sont: 1°. *San Joseph*, au 26°. degré; 2°. un autre village, une lieue à l'ouest; 3°. un autre sept lieues au nord; 4°. un autre dix lieues à l'est sur la côte.

6°. *Santa Rosalià Mulège;* le père *Pedro Maria Nascimben;* les villages sont: 1°. *Santa Rosalia*, au 26° 50′; 2°. *La Santissima Trinidad*, six lieues au S. S. E.; 3°. *San Marcos*, huit lieues au nord.

7°. *La Purissima Concepcion;* le père Jacobo Druèt; les *pueblos* sont: 1°. *La Purissima Concepcion* ou l'Immaculée Conception, au 26°. degré. Elle renferme six autres villages dans un rayon de huit lieues autour de la ville principale.

8°. *Nuestra Senora de Guadalupe;* le père Joseph Etasteigèr; les *pueblos* sont: 1°. *Nuestra Señora de Guadalupe*, au 27°. degré; 2°. *La Concepcion de Nuestra Señora*, six lieues au sud; 3°. *San Miguèl*, six lieues au S. O.; 4°. *San Pedro y San Pablo*, six lieues à l'ouest; 5°. *Santa Maria*, cinq lieues au nord.

9°. *San Ignacio;* le père Sébastien de Sistiaga; les *pueblos* sont: 1°. *San Ignacio*, au 28°. degré; 2°. *San Borja*, à

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 18.

(2) Au mois de février 1739, le marquis de Villa-Puente laissa, par son testament, une somme d'argent pour fonder deux autres missions dans cette province.

(3) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 19, 20 et 21.

(1) *Vénégas*, tom. II, part. 3, §. 22, et *Villa-Senor*, lib. VI, cap. 16.

8 lieues; 3°. *San Joachin*, à 3 lieues; 4°. *San Sabas*, à 3 lieues; 5°. *San Athanasio*, à 5 lieues; 6°. *Santa Monica*, à 7 lieues; 7°. *Santa Martha*, à 11 lieues; 8°. *Santa Lucia*, à 10 lieues; 9°. *Santa Ninfa*, à 5 lieues.

10°. *Nuestra Señora de los Dolores del Norte*: le père Fernando Consag. Cette mission était réunie à celle de San Ignacio, et desservie par les pères Sistiaga et Consag; il y avait dans son district, qui est à 30 lieues de San Ignacio, et par la latitude de 29 degrés, cinq cent quarante-huit Indiens baptisés.

11°. *Santa Maria Magdalena*, commencée au N. par le même père Consag qui écrivit à ce sujet au père Provincial Joseph Barba, qu'il ne pouvait trouver de siége convenable, quoique les Indiens convertis fussent aussi bien disposés et aussi réguliers que ceux de San Ignacio.

12°. *Santiago del Sùr*; le père Antonio Tempis. Les pueblos sont: 1°. *Santiago*, au 23°. degré; 2°. Le *Surgidero* ou mouillage de Santa Maria de la Luz; 3°. Le Surgidero de San Borja.

13°. *Nuestra Senora del Pilar de la Paz*. On n'envoya à Mexico aucun état de cette mission, ni des autres qui avaient été rétablies au midi, qui sont:

14°. *Santa Rosa* dans la baie de *Palmas*.

15°. *San Joseph del Cabo de San Lucas*, où est la nouvelle garnison royale.

16°. *San Juan Bautista*, commencée dans le N. On désirait fonder une autre mission au N. au *pueblo* de *San Juan Bautista*, et en conséquence, le père Consag s'y transporta pour préparer les esprits des Indiens, mais il n'y avait ni fonds, ni soldats, ni missionnaires (1).

Gouvernement spirituel et civil des missionnaires et des Indiens de la Californie, établi par le père Salva-Tierra, en vertu d'une cédule royale du 29 janvier 1716. Philippe V avait ordonné qu'on fournît à ses dépens, aux missions de la Californie, et à celles des autres parties de l'Amérique, toutes les choses nécessaires pour la célébration du service divin; mais cet ordre ne reçut jamais son exécution. Il avait aussi affecté à l'entretien de chaque missionnaire un traitement annuel de 300 piastres que le père Salva-Tierra porta depuis à 500. De leur côté les missionnaires étaient obligés d'acheter de leurs deniers les bestiaux et les grains. Salva-Tierra voulut que les capitaux des sept missions déjà fondées fussent employés à acquérir des biens-fonds, pour le compte de la société; c'est ainsi qu'il acheta successivement la ferme de Guadalupe, dans la vallée d'Oculna; celle de Huasteca, pour y élever des bestiaux, et celles de Huapango et de Sarco. Les prêtres et les missionnaires jésuites étaient tenus non-seulement de fournir à l'entretien des églises, mais encore à la nourriture de ceux de leurs paroissiens qui venaient assister au service divin. On donnait à ceux-ci le matin et le soir une certaine quantité d'*Atole*, ou de maïs bouilli dans de l'eau et que l'on broyait ensuite pour le faire cuire une seconde fois. A midi, on leur servait du *Pozoli*, ou maïs cuit avec de la viande fraîche ou salée, des fruits et des légumes. On accordait aussi la même pitance aux Indiens qui venaient toutes les semaines, deux à deux, au village principal pour se faire instruire. Les missionnaires donnèrent à tous leurs paroissiens un costume uniforme, fait de serge, de *Bajetto* et de *Palmilla*, étoffes grossières qu'ils tiraient de la Nouvelle-Espagne. Ils leur enseignaient à travailler, à labourer et à arroser leurs champs, le produit en était pour eux; mais les missionnaires les empêchaient de dissiper ce qu'ils avaient recueilli. L'usage du vin n'était permis qu'aux malades, à qui l'on fournissait aussi gratuitement des médicaments; de sorte que le prêtre remplissait tous les devoirs d'un père de famille sans en retirer aucun profit.

Dans chaque mission, le père avait à ses ordres un soldat, qui, dans certaines occasions, jouissait de la même autorité que le capitaine de la garnison. Le missionnaire nommait gouverneur du village, la personne qui lui paraissait le plus capable d'en remplir les fonctions; il en chargeait une autre du soin de l'église, et une troisième bien instruite et de mœurs irréprochables, de faire répéter aux Indiens leurs prières et leur catéchisme tous les matins. Dans l'absence du missionnaire, le soldat devenait son substitut. Les crimes capitaux étaient jugés par l'officier de la garnison; on punissait du fouet ou de la réclusion les fautes légères, et c'étaient les Indiens eux-mêmes qui exécutaient les sentences. On envoyait des enfants de toutes les missions à Loréto, où des maîtres venus du Mexique leur enseignaient l'espagnol, la lecture, l'écriture et le chant.

La garnison et les soldats devaient veiller à la sûreté des missions. Ces derniers jouissaient des mêmes droits et priviléges que les officiers et soldats des armées du roi, et lorsqu'ils étaient en détachement sur les frontières, ils recevaient la même solde que ceux de la Nouvelle-Espagne.

Le capitaine de la garnison connaissait de toutes les affaires civiles et militaires de la Californie; il était aussi capitaine général du pays et des côtes et mers environnantes. Il exerçait une autorité absolue sur les navires et leurs équipages, sans être obligé d'en référer aux missionnaires. Le gouverneur militaire de la garnison avait les mêmes droits que celui des garnisons frontières (1). Les soldats de la Nouvelle-Biscaye, de Sonora et de Cinaloa, avaient un traitement annuel de 300 piastres, et le capitaine de 500. Le père Salva-Tierra adopta aussi des mesures efficaces pour empêcher la pêche clandestine des perles, dont le quint, pour chaque barque, était affermé 12,000 piastres par an.

Salva-Tierra après avoir mis ordre aux affaires de la Californie, partit pour Mexico; mais la mort le surprit en chemin.

Croisière dans la mer du Sud, par le capitaine Woodes Rogers, en 1709 et 1710. L'expédition aux ordres de ce capitaine se composait du vaisseau le *Duc*, de 320 tonneaux, monté de 30 pièces de canon et de 117 hommes d'équipage; et de la *Duchesse*, de 260, avec 26 canons et 108 hommes. Rogers après avoir fait provision de tortues aux îles de Gallapagos et de Très Marias, se rendit de là, le 1er. novembre 1709, à la côte de la Californie, par lat. N. 22° 25′ et long. 113° 38′ de longitude O. de Londres, pour y attendre en croisière le riche vaisseau de Manille, dans les mêmes parages où le chevalier Thomas Cavendish l'avait enlevé le 4 novembre 1587.

Le 17 novembre, quelques hommes qu'il envoya dans une barque pour faire de l'eau, rencontrèrent des Indiens montés sur des radeaux, et qui leur donnèrent en échange de deux ou trois couteaux, deux outres remplies d'eau, une couple de renards en vie et une peau de cerf. Ces Indiens, qui étaient entièrement nus, vinrent sans crainte sur la frégate, et la chaloupe ne pouvant aller à terre sans danger, à cause des grosses houles, ils y menèrent quelques marins sur leurs radeaux, qu'ils tirèrent à la cordelle et à la nage. Ces Indiens leur montrèrent tout ce qu'ils possédaient, à l'exception de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs armes. Ils avaient des couteaux faits de dents de poissons.

Le 22, la barque et la chaloupe ayant été mises à la mer,

(1) Vénégas, *Noticia de la California*, tom. II, part. III, §. 22.

(1) Vénégas, tom. II, part. III, §. 11.

pour aller chercher des provisions, elles arrivèrent à une baie formée par l'embouchure d'une rivière, sur les bords de laquelle se trouvaient environ 500 Indiens qui habitaient dans de petites cabanes et paraissaient vivre de la pêche. Quelques-uns d'entre eux vinrent au devant de la barque; toutefois, le 27 suivant, ils ne voulurent pas permettre aux marins de débarquer pendant la nuit. Rogers pense que c'est la même rade où Cavendish relâcha en 1587. Le 21 décembre, il fit route vers le port de Puerto Séguro; et le 22, il reconnut un vaisseau qu'il attaqua et prit. C'était la *Nuestra Señora de la Incarnacion del Desengaño*, portant 20 pièces de bronze, 20 pierriers et 193 hommes aux ordres du chevalier *Jean Pichberty*, Français. Il y eut à son bord 9 hommes de tués et 10 de blessés, et sur celui de Rogers, il n'y eut que lui et un soldat de blessés. Suivant le rapport des prisonniers, la cargaison du navire avait coûté dans l'Inde, 2,000,000 dollars. Rogers alla mouiller avec cette prise à Puerto Seguro, où, ayant appris qu'un autre vaisseau dont la Nuestra Senora s'était séparée par le 35° de latitude N., se dirigeait vers la même côte, il résolut d'aller croiser pour l'attendre. Le 26 décembre, il rencontra trois navires, et livra à un d'eux un combat qui dura de six à sept heures. Rogers ayant eu plus de 30 hommes de tués et de blessés, et ses munitions étant presque épuisées, il fut forcé de se retirer. Ce vaisseau était la *Bigonia*, ou vaisseau amiral de Manille, du port de 900 tonneaux. Il était monté de 40 canons, du même nombre de pierriers tous en bronze, et de 450 hommes d'équipage.

Le 1er. janvier 1710, Rogers revint au Puerto Seguro, d'où il congédia ses prisonniers, auxquels il donna une barque et des vivres pour retourner à Acapulco. Il rendit aussi au capitaine Pichberty et à ses officiers, leurs habits, leurs instruments et leurs livres; et le 11, il fit voile pour les îles Ladrones, où il arriva le 11 mars.

Dans la courte description que le capitaine Woodes Rogers donne de la Californie, il dit qu'il est incertain si ce pays est une île ou s'il est joint au continent (1).

Découvertes des Russes sur la côte N. O. du continent américain, en 1741. Dès l'année 1636, les Russes avaient commencé à naviguer dans la mer Glaciale. Ils reconnurent successivement les rivières de Jana, d'Indigerka, d'Alaska, et celle de Kolyma où ils avaient, en 1648, leurs établissements les plus reculés. Cette année, ils équippèrent trois bâtiments (2), ou *Kotsches*, dont ils donnèrent le commandement à *Semoen Deschnew*, à *Gerasim Ankudinow*, chefs de Cosaques, et à *Fedor Alexeew*, chef des *Promyschlenis*, ou chasseurs de Sibérie, et qui mirent à la voile du port de Kolyma, le 20 juin, pour aller faire des découvertes. Ayant doublé le promontoire de la nation *Ischelatzki* ou *Ischelages*, ils arrivèrent à la baie d'*Anadir*, dans la mer de Sibérie, et reconnurent toute la côte d'Asie qui fait face à celle du N. O. de l'Amérique.

Le Kotsche d'Ankudinow fit naufrage à la hauteur de la grande pointe de *Tschuktschis*, mais l'équipage parvint à se sauver. Là, Alexeew eut à soutenir, contre les naturels, un combat dans lequel il fut blessé, et peu après les bâtiments se séparèrent pour ne plus se rejoindre. Deschnew, jeté sur la côte par les vents et la tempête, partit avec vingt-cinq hommes pour chercher l'Anadir, qu'il trouva enfin après dix semaines de marche.

Deschnew avait fourni au gouvernement russe des renseignements sur la situation relative de l'Asie et de l'Amérique. Mais on ignorait si les deux continents étaient séparés ou non par un détroit. Pour résoudre cette question, qui avait occupé l'attention du cabinet depuis plusieurs années, on prépara une expédition composée de deux navires, et dont on confia le commandement aux capitaines *Vitus Bering* et *Alexoi Tschiricow*. Le premier fit voile de la rivière de Kamtschatka, le 20 juillet 1728, longea la côte d'Asie et arriva, le 15 août suivant, par la latitude de 67° 18′ sans avoir rencontré la côte de l'Amérique.

Ces mêmes navigateurs exécutèrent un second voyage, en 1729, sans être plus heureux; mais dans un troisième que Bering fit en 1741, il découvrit ce continent, par latitude N. 58° 28′, et suivant ses observations (1), à 50° à l'est du méridien d'Awatscha (2). Le 20 juillet, il jeta l'ancre près d'une pointe de terre, qu'il nomma cap *Elie*, y étant arrivé le jour de la fête de ce saint, et un autre situé à l'ouest reçut le nom de *Saint-Hermogène*. Il navigua ensuite parmi des îles qui bordent la grande peninsule, ou presqu'île appelée depuis *Alaska*, et le 29 août, il mouilla à 55° 25′ au milieu d'un groupe d'autres îles, qu'il nomma *Schumagin*. Ces îles étaient habitées. Au mois d'octobre, étant par 51° et demi de latitude, il découvrit à la pointe S. O. d'Alaska, une haute montagne qu'il appela *Saint-Jean*. Il reconnut après une partie des îles Aleutiennes, qui dépendent du continent américain, et qui forment, avec sa côte N. O. et la côte N. E. de l'Asie, un immense bassin de 1200 lieues de circuit. Tschiricow, qui, lors du dernier voyage, s'était séparé du vaisseau commandant, découvrit aussi la côte de l'Amérique, vers le milieu de juillet, entre les 55e et 56e parallèles.

Le médecin et naturaliste *George Wilhem Steller*, qui était à bord du vaisseau de Bering et l'astronome *Delisle de la Croyère*, qui se trouvait à celui de Tschiricow, firent connaître la géographie et l'histoire naturelle de l'archipel des îles Aleutiennes; et le commerce des fourrures donna lieu aux diverses expéditions qui furent entreprises peu après, tant aux frais du gouvernement qu'à ceux des particuliers (3).

1744. Philippe V, par la cédule du 13 novembre de cette année, adressée au vice-roi du Mexique, demanda de nouveaux renseignements, pour régler et soutenir les établissements de la Californie.

Découverte des Iles Aleutiennes, en 1745, *par de petits navires équipés aux frais de négocians russes*. Après le voyage de Bering, les découvertes furent presque toutes faites par des particuliers d'Yrkutsk, d'Yakutsk et d'autres endroits de la Sibérie. Des habitants du Kamtchatka découvrirent près de l'île de Bering, celle de *Mednoi Ostroff*, ou de cuivre, ainsi appelée des gros morceaux de ce métal qu'on rencontre dans sa partie occidentale.

Le 19 septembre 1745, le navire l'*Eudoxie*, ayant fait voile de la rivière de Kamtchatka, sous les ordres de *Michel Navodtsikoff*, originaire de Tobolsk, fut poussé vers le S. E. par une tempête, et découvrit les trois îles les plus proches des Aleutiennes. Le capitaine y passa l'hiver à chasser des loutres de mer, et au printemps suivant il repartit pour le Kamtchatka, emmenant avec lui un des insulaires, qui, ayant appris un peu de russe, lui donna des renseignements sur les îles voisines.

(1) *Woodes Rogers voyage round the World, in the years* 1708-11, *London*, 1711.

(2) On en avait équipé sept, mais on ignore quel a été le sort des quatre autres. Ils étaient montés chacun de trente hommes.

(1) 62° suivant Fleurieu.

(2) *Petrowpalowska*, ou saint Pierre et saint Paul.

(3) *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique*, par G. P. Muller; trad. de l'allemand, par C. G. F. Dumas, 2 vol. in-12, 1766, Amsterdam.

En 1753, un autre navire, commandé par *Serebranikoff*, monté par 34 Russes et Kamtchadales, reconnut les îles les plus éloignées des Aleutiennes, ou îles des *Renards*, qui furent ainsi nommées de la quantité d'animaux de cette espèce, noirs, gris, bruns et rouges, qu'on y remarqua.

Les habitants de ces îles vivent de racines sauvages et d'animaux marins, bien que les rivières y fourmillent de saumons, et la mer de turbots. Ils se peignent le visage, y représentent diverses figures, et portent des os dans des trous qu'ils se font à la lèvre inférieure.

Les îles Aleutiennes et des Renards s'étendent dans une direction presque occidentale au S. O., ou depuis le promontoire d'Alaska jusqu'à la côte du Kamtchatka, et au N. jusqu'au 51° de latitude.

En 1760, *André Tolstyk*, commandant le navire *André et Natalie*, découvrit quelques îles nouvelles, auxquelles il donna le nom de *Andreanoffskye Ostrowa*, ou Saint-André.

Le capitaine du navire le *Zacharie et l'Elisabeth*, *Drusimin*, étant arrivé à *Umnah*, une des îles des Renards, vers le commencement de septembre, se rendit de là, le 22, à celle d'Oonalashka, pour y passer l'hiver; mais son bâtiment fut détruit par les naturels, qui massacrèrent ensuite l'équipage, composé de trente-quatre Russes et de trois Kamtchadales; quatre hommes seulement parvinrent à s'échapper.

1763. Cette année, *Etienne Glotoff*, marin habile, commandant le navire *André* et *Natalie*, monté par trente-huit Russes et huit Kamtchadales, qui était parti de la rivière de Kamtchatka, le premier octobre 1762, arriva à l'île de Cuivre. Ayant remis à la voile, le 26 juillet, il aborda à celle d'Umnah, après une longue navigation, et le 24 août, en étant parti pour faire de nouvelles découvertes, il en reconnut huit autres, et toucha à la plus orientale, celle de *Kadiak*, dont les habitants lui dirent qu'elle était peu éloignée d'un vaste continent couvert de bois. Les Russes y construisirent une baraque, après avoir repoussé une attaque de ces insulaires, et passèrent l'hiver dans l'île.

1764 et 1765. *Ivan Solovioff*, commandant du navire le *Saint-Pierre* et le *Saint-Paul*, avec cinquante-cinq hommes dont treize Kamtchadales, hiverna cette année à l'île d'Oonalashka. Il eut à soutenir plusieurs combats contre les naturels, sur le compte desquels il a fourni de nombreux renseignements. Ils vivent dans des habitations souterraines, en petites communautés séparées, de cinquante à deux cents personnes chacune.

1767. — 1768. Le lieutenant *Synd*, dans un voyage qu'il fit au N. E. de la Sibérie, par ordre de la cour de Russie, découvrit un groupe d'îles qui s'étend entre les 61° et 62° de latitude, et les 195° et 202° de longitude, par rapport à l'île de Fer, le long de la côte de Tschutski. Il reconnut aussi un promontoire qu'il croyait faire partie du continent américain.

1768 et 1769. Un autre voyage aux îles des Renards fut exécuté durant ces années, aux frais de l'impératrice de Russie, par le capitaine *Krenitzin* et le lieutenant *Levashef*, officiers de la marine impériale.

En 1772, une cargaison de fourrures, venant des îles nouvellement découvertes, se vendit au Kamtchatka, la somme de 50,000 roubles, la douane en ayant préalablement perçu le dixième de la valeur. Les cinquante-cinq actionnaires, à qui elle appartenait, eurent chacun vingt peaux de loutres de mer, seize de renards noirs et bruns, dix rouges, et trois queues de loutres (1).

(1) *Russian discoveries, by William Coxe*, in-4°., *London*, 1780.

Expédition du père Fernando Consag, en 1746. La cour d'Espagne, voulant soumettre la Californie, conçut le projet de faire explorer le golfe du même nom, à l'effet d'établir sur ses bords des postes militaires et des missions qui en faciliteraient la conquête. Le père *Fernando Consag*, homme d'un grand mérite, fut chargé de diriger cette expédition. Les missions lui fournirent des barques, des matelots et les vivres nécessaires, et il prit avec lui quelques Indiens Cochimies, auxquels il donna des habillements et des armes.

Le 9 juin 1746, Consag partit du port de San Carlos, avec un détachement de soldats, montés sur quatre canots. Le lendemain, il se vit forcé de relâcher dans la baie de San Bernabé; le 12, il doubla la Punta de San Juan, et passa devant la baie formée par les caps San Miguel et Punta Gorda, où il y avait une pêcherie de perles. Dans les temps d'orages, la mer y jette sur la côte une grande quantité d'huîtres, ce qui lui a fait donner le nom de *Pepena*. Le 13, les Espagnols reçurent la visite de plusieurs Indiens, dont les enfants furent baptisés. Il franchit ensuite le cap San Gabriel de Sal-si-Puedes, si redouté des marins, et arriva à l'aiguade de San Raphaël, où les habitants accoururent en foule sur le rivage. Ils témoignèrent beaucoup d'aversion pour les *Yaques* habitants de l'autre rive, qui conduisaient les canots, à cause des déprédations que ceux-ci avaient commises sur leurs terres pendant qu'ils étaient occupés à la pêche des perles. Le 17, Consag se remit en route, et le 18, il mouilla dans une baie qu'il appela *Purgatorio*, ou Purgatoire, parce qu'en y entrant pendant la nuit, il avait heureusement évité les écueils dont elle est remplie. Il en repartit le 19. Le 20, il doubla la Punta de las Animas, et pénétra dans la baie de los Angeles, où il fit de l'eau. Là il aperçut un grand nombre d'Indiens, qui portaient des carquois bien fournis de flèches, et qui paraissaient disposés à l'attaquer. Enhardis par l'impunité des meurtres qu'ils avaient commis sur les pêcheurs de perles, ces sauvages se croyaient invincibles; toutefois ils s'enfuirent sans attendre une décharge, en abandonnant leurs femmes et leurs enfants. Le 22, Consag continuant sa route, passa le cap de los Angeles, et entra dans le canal de Ballenas. Le 25, après avoir rangé quelque temps la côte, comme il s'arrêtait pour faire aiguade, une multitude d'Indiens armés accoururent sur le rivage. Mais à peine les soldats eurent ils mis pied à terre qu'ils se sauvèrent en désordre. Les Espagnols dédièrent l'endroit à *San Juan y San Pablo*, ou Saint-Jean et Saint-Paul, en l'honneur de ces deux martyrs. Le 27, il remit à la voile; et le lendemain, il relâcha dans une baie qu'il appela *San Pédro y San Pablo*, ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Il en sortit le 29, et doublant le cap Blanc, il arriva à une autre baie fort étendue, et qui renfermait plusieurs îles et une petite baie nommée Bahia de San Luis Gonsaga. Il en partit le troisième jour. Le 30, il se présenta plusieurs Indiens, qui défièrent les Espagnols au combat; mais ils se retirèrent devant six soldats et vingt-six archers Indiens, et abandonnèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs provisions. On y trouva un chien, le seul dit de la Véga, qui existât dans la Californie avant l'arrivée des missionnaires.

Le 1er. juillet, Consag rendit la liberté aux prisonniers, et continuant sa route, il arriva à l'aiguade de San Estanislao. Le 2, il entra dans la *Ensénada de la Visitacion*, ou baie de la Visitation. Le 4, il doubla le cap du même nom, et le 5, il aperçut non loin des côtes un grand nombre de chèvres sauvages (1) et de moutons de Californie. Le 9, il reconnut

La relation des premières découvertes des Russes par Muller, finit en 1741; Coxe les continue jusqu'en 1760.

(1) *Muchos barrendos ò cabras monteses.*

la *Enseñada de San Felipe de Jésus*, ou baie de Saint-Philippe de Jésus, et employa les jours suivants à examiner toute la côte jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, où il arriva le 18. Il explora une partie de ce fleuve et des côtes voisines, et repartit, le 25, pour le port d'où il était sorti (1).

Expédition infructueuse du gouverneur du Nouveau-Mexique contre les Apaches (2), *en* 1747. Ces peuples sauvages et cruels occupaient un pays de 300 lieues d'étendue et d'un accès difficile, qui commence à la rivière de Chigagua, et comprend les garnisons de Janns, de Fronteras, de Terrenate ou Guevavi, et aboutit au Rio Gila. Il confine du côté du N. au pays de Moquis et au Nouveau-Mexique; à l'orient, à la garnison de Passo, et au midi, à celle de Chigagua.

L'expédition se composait de 30 soldats tirés de chacune des garnisons de la Nouvelle-Biscaye, de Passo, du Nouveau-Mexique, de Janos, de Fronteras, de Terrenate, d'un corps de milices espagnoles, et de tous les Indiens armés qu'on put réunir.

Les jésuites de Sonora fournirent des chevaux, des provisions et de l'argent. Toutefois le gouverneur du Nouveau-Mexique ayant été obligé de tourner ses armes contre quelques Indiens voisins, n'arriva point au temps marqué. Les Apaches, avertis de l'expédition qui se préparait contre eux, s'enfuirent à son approche, et ravagèrent la province de Sonora dont ils étaient la terreur depuis 80 ans.

Deuxième expédition contre les Apaches, *en* 1748. Cette année on fit partir contre les Apaches une nouvelle expédition, composée de milices espagnoles, de 300 Apatas et du même nombre de Pimas. Elle pénétra jusqu'aux montagnes qui servaient de retraite habituelle à ces sauvages, mais ne les y rencontrant point, elle se disposait à retourner sur ses pas, lorsqu'elle fut attaquée par une bande à laquelle elle tua quelques hommes et fit dix prisonniers. Les Apaches effrayés des armements qui se préparaient contre eux, se présentèrent à la garnison de Janos pour demander la paix et la permission de s'établir dans le voisinage de cette mission. Il s'en rendit aussi quelques-uns à Fronteras, dans la même intention.

Au mois d'octobre de la même année, le père Sedelmayer entreprit un second voyage sur la Gila, au pays des Papágos et des Pimas, et à celui des Cocomaricopas, et des Yumas, ennemis de ces derniers, qui habitaient sur la rive occidentale du Rio Colorado.

1751. Cette année, les Seris et les Tepocas infidèles, qui résidaient dans les montagnes situées le long de la côte du golfe, se révoltèrent de nouveau contre les Espagnols (3).

1767. Sous le règne pacifique de Ferdinand VI, on acquit une connaissance plus étendue de l'intérieur de la Californie; on réduisit sous l'obéissance un grand nombre de naturels, mais à l'avènement de Charles III, les relations politiques avec les autres puissances de l'Europe, ayant subi de grands changements, on adopta des mesures pour protéger les établissements de ce pays, contre toute invasion étrangère. Cette même année, 1767, les jésuites après avoir fondé 16 villages dans l'intérieur de la presqu'île et converti environ 20,000 Indiens, furent expulsés, et remplacés par les moines du couvent de San Fernando de la ville de Mexico.

1768. *Expédition de Don Juan Perez*. Les événements politiques de l'Europe et les établissements des Russes sur la côte du N. O. excitèrent l'attention de la cour d'Espagne, et la décidèrent à prendre les précautions nécessaires pour la défense de ses possessions d'outre-mer. Dans cette intention, elle prépara une expédition à San Blas, destinée pour les ports de San Diégo et de Monterey, situés au N. O. de la Californie, et où elle se proposait d'établir un presidio et une mission.

1769. Pour mieux remplir cet objet, le vice-roi envoya une expédition par terre dans les mêmes parages, en même temps qu'il y expédiait par mer, les paquebots le *San Antonio* et le *San Carlos*, l'un commandé par *Don Juan Perez*, et l'autre par *Don Vicente Villa*. Ces deux officiers firent voile du port de San Blas, le 10 janvier 1769, et n'arrivèrent à celui de San Diégo que le 11 avril suivant. De son côté, l'expédition de terre, composée d'un détachement de troupes, aux ordres de *Don Gaspar de Portola*, gouverneur de la presqu'île de Californie, atteignit ce port, le 14 mai, après avoir eu beaucoup de difficultés à surmonter, et se rendit de là à Monterey, où elle arriva le 29 novembre, sans y trouver une seule embarcation d'où elle pût tirer des secours. Après y avoir séjourné quelque temps elle revint à San Diégo. Toutefois, ayant appris que le San Antonio était entré à Monterey, avec des vivres et des secours pour l'établissement, l'expédition de terre, quoique réduite à 20 hommes, se mit en marche pour y retourner. Tous y arrivèrent et s'occupèrent aussitôt de la formation d'une colonie. On établit aussi des missions dans ces deux endroits et on arrêta le plan de cinq autres dans différentes parties de la Californie (1).

La même année, *Don Joseph de Galvez*, visiteur général du Mexique, fut chargé d'aller rétablir la tranquillité dans les provinces de Sonora et de Cinaloa, et d'y former des établissements. Après cinq ans de guerre, les tribus révoltées, qui s'étaient retirées dans les défilés des montagnes, se soumirent à son autorité.

1769. Les astronomes *Chappe*, français, *Doz*, espagnol, et *Vélasquez*, mexicain, entreprirent, cette année, un voyage à la Californie pour observer le passage de Vénus.

Expédition de Don Juan Pérez, *en* 1774. Pérez s'embarqua au port de San Blas, le 25 janvier 1774, à bord de la corvette le *Santiago*, accompagné du pilote *Esteban José Martinez*. Il avait ordre de reconnaître toute la côte, depuis Monterey jusqu'au 60° de latitude. Après avoir exploré le canal de Santa Barbara, et les îles qui le forment, il passa au port de San Diégo, et de là, à celui de Monterey. Le 7 juin, il remit en mer et prenant la direction du N., il découvrit, le 20 juillet, l'île de *Santa Margarita*, lat. 55°, à l'extrémité N. O. de l'archipel de la reine Charlotte, et le détroit (*la Entrada de Pérez*) qui sépare cette île de celle du prince de Galles. Le 9 août, il mouilla dans la rade de Nutka, qu'il appela le port de *San Lorenzo*, lat. 49° 30', et où il fit des échanges avec les Indiens qui lui apportèrent des morceaux de fer et de cuivre (2). Pérez se proposait d'explorer de nouveau toutes ces côtes, lorsqu'il en fut empêché par le mauvais temps, et par le scorbut qui se manifesta dans son équipage (3).

---

(1) Vénégas, etc. — *Villasenor; Nuevo Theatro americano*, lib. V, cap. 39, où se trouve aussi un extrait de ce voyage.

(2) On donnait alors ce nom à tout infidèle ou *apostat*, *ennemi déclaré des Espagnols*.

(3) Vénégas, tom. II, part. III, sect. 22. *Fin de la noticia de la California*.

(1) Fleurieu, Introd. au voyage de Marchand, p. 43. M. de Fleurieu a puisé ces renseignements dans le manuscrit d'un ouvrage fort rare. C'est la relation espagnole de ce voyage, imprimée par ordre du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et qui est intitulée : *Diario historico de los Viages de mar y tierra hechos al norte de la California*. On en trouve un extrait dans les notes géographiques jointes aux instructions données à la Peyrouse.

(2) Voyez la Nouvelle-Espagne de M. de Humboldt, liv. III, sect. 15.

(3) Le rédacteur du troisième voyage de Cook affirme que les

1775. *Expédition de Bruno Heceta, de don Juan de Ayala et don Juan de la Bodega y Quadra, en* 1775. Le vice-roi de la Nouvelle Espagne, désirant obtenir des renseignements plus exacts sur la côte nord-ouest de l'Amérique, donna ordre d'équiper à cet effet la corvette *Santiago*, commandée par don Bruno Heceta, et la goëlette *Felicidad*, qui était aux ordres de don Juan de la Bodega, lieutenant de vaisseau. L'expédition mit à la voile de San Blas, le 16 mars 1775, et reconnut l'île de *Socorro*, que le pilote don Francisco Maurelle prit pour celle de Santo-Tomé, qui avait été découverte par Grijalva. Les deux capitaines, s'approchant ensuite de la terre ferme, sous le parallèle de 40°, et longeant la côte, arrivèrent à une baie, ou port, qui avait environ trois milles de circuit, situé par latitude 41° 7', et par longitude O. 117° 58' de Cadix, et auquel ils donnèrent le nom de *Trinidad*. De là, ils remirent en mer, et poussèrent jusqu'au 48° de latitude, sans pouvoir toutefois examiner les côtes. Ils entrèrent dans un golfe qu'ils appelèrent *los Martyres*, lat. 47° 24', et long. O. de Cadix 118° 10', de ce que sept hommes qui étaient allés à terre pour chercher de l'eau, y avaient été massacrés par les Indiens. Le commandant descendit dans le pays, et en prit possession en présence de quelques naturels. La corvette, qui s'était séparée de la goëlette, côtoya vers Monterey; elle découvrit la terre, le 10 août, par le 49° 30', et, revenant sur ses pas, elle explora ensuite la côte jusqu'au 44° 4' de latitude nord. Heceta reconnut, à l'ouest de San Blas, une vaste baie, lat. 46° 9', long. O. de Cadix 120° 30', dont il ne put examiner le fond (1), et, près du cap *Look-Out* de Vancouver, par le 45° 30', trois petites îles, qu'il nomma *Las Tres Marias*. Le tems devenant nébuleux et obscur, il se trouva dans l'impossibilité de continuer ses découvertes, et rentra à Monterey le 29 août.

Bodega, qui avait remis à la mer peu de tems après, s'approcha de nouveau de la côte, le 15 août, dans la latitude 56° 8', et le lendemain il reconnut une baie ou bras de mer, et de hautes montagnes, dont le sommet était couvert de neige. Il distingua parmi celles-ci celle de San Jacinto, la plus élevée, qui est située sur un cap remarquable, nommé Engaño ou Trompeur, par latitude N. 57° 2', et longitude O. de Cadix 129° 40'. Cette montagne, qui a la forme d'un pain de sucre, et d'où il s'échappe des torrents qui courent se précipiter dans la mer, offre une des plus belles perspectives qu'il soit possible de voir. Le 17, il découvrit le port que les Espagnols nomment *Guadalupe*, par lat. 57° 11', et entra dans le golfe de *Los Remedios*, par 57° 20', d'où il ne put apercevoir ni plage ni plaine, attendu que les montagnes dominent la côte presque perpendiculairement. Le 19, il rencontra, à l'embouchure d'une rivière, plusieurs canots montés par des hommes et des femmes, qui se présentèrent d'abord sans armes et sous les dehors de l'amitié. Toutefois, ayant peu après donné des signes d'hostilité, on fit sur eux une décharge d'armes à feu qui les dispersa. Bodega sortit de cette rivière le 21 août, et se trouva, le jour suivant, par le 57° 58' de latitude; mais un vent de N.-O., et les ravages que le scorbut fesait dans son équipage, l'obligèrent de retourner à Monterey. Il résolut d'examiner la côte voisine à la distance d'un mille, pour en fixer la situation, corriger « les erreurs graves et nombreuses qui se trouvent sur la carte de Bellin », publiée en 1766, et d'explorer l'entrée qu'on a supposée avoir été découverte par l'amiral Fontes. Le 24, il se trouva par latitude N. 55° 17'. Il doubla un cap, le *cabo de San Bartolomé*, et entra dans un golfe, où il découvrit vers le nord un bras de mer, dont il ne put apercevoir l'extrémité. Il donna à cette baie le nom d'entrée de *Bucareli*, en l'honneur du vice-roi du Mexique. Le sol des côtes adjacentes paraissait fertile. La nuit était claire et la température douce, à cause de sept volcans situés entre les montagnes de neige, qui, par leurs flammes, éclairaient et tempéraient l'atmosphère. Après avoir donné à ses malades le tems de se rétablir, et faire provision d'eau douce et de bois, don Juan partit pour reconnaître une grande île, qu'il nomma *San Carlos*, longea le cap San Agustin, découvrit, sous le parallèle du 56°, le golfe qu'il appela *del Principe*, et examina la côte qui s'étend vers le N.-O.; mais, comme il se trouvait arrêté par des vents contraires, sur une côte sauvage et sans fonds, et que le scorbut s'était de nouveau déclaré à son bord, Bodega ne pouvant plus continuer ses découvertes vers le nord, prit la direction du sud, et, le 11 septembre, se trouvant par latitude 53° 54', il aperçut la terre à la distance de 8 ou 9 lieues. Vers le 49°, il s'en approcha d'un mille, et côtoya ensuite vers le 46° 20', où les vents du sud et du sud-est l'arrêtèrent quelque tems. Le 24, étant arrivé par latitude 45° 27', il releva la côte avec soin, surtout celle qui est comprise entre les 44° 50' et 42° 50', sans pouvoir trouver le *Rio* ou *Entrada* de Martin de Aguilar, que ce navigateur avait observé à la latitude de 43°, et qui fut depuis retrouvé par Vancouver. Le 3 octobre, il pénétra dans un golfe, à l'embouchure d'une grande rivière, qui forme un port spacieux et bien abrité, sous le 38° 18' de latitude et le 116° 50' de longitude O. de Cadix. Il le nomma *Puerto de la Bodega*. C'est le même où Drake avait autrefois jeté l'ancre, et non pas celui de San Francisco, comme on l'a prétendu. Il en sortit le 4, toucha, le 6, à Monterey, et, le 20, à San Blas (1).

1777. *Voyage du P. Escalante*. Le père Escalante pénétra, cette année, dans la Nouvelle-Californie, jusqu'à la rive occidentale du fleuve *Zaguananas*, non loin des montagnes de los Guacaros. Il prétend y avoir découvert un lac, nommé *Tampanagos*, qui commençait par 40° de latitude N., et qu'il avait suivi jusqu'au 42°, dans une direction N.-O.; mais que, voyant sa largeur s'augmenter, il avait jugé à propos de retourner sur ses pas. Le capitaine Pike, qui a visité le Nouveau-Mexique, en 1807, n'a pas entendu parler de ce lac, dont l'existence lui paraît fort douteuse (2).

1778. *Expédition du capitaine Cook*. Deux siècles après que le navigateur anglais Drake eut visité la côte du N.-O., le célèbre capitaine James Cook fut expédié par le gouvernement anglais pour examiner de nouveau la situation relative de l'Asie et de l'Amérique, et résoudre la grande question du passage au nord-ouest. On équipa à cet effet deux navires, la *Résolution*, aux ordres de Cook, et le *Discovery*, à ceux du capitaine *Clerke*. L'expédition arriva dans les premiers jours de mars 1778, sur la côte occidentale de l'Amérique du nord, et le 7, elle aborda, sous le

---

Espagnols, lors de cette expédition, n'abordèrent pas à Nùtka, (tom. III, chap. 3, p. 99.) Néanmoins les vases d'argent de fabrique espagnole, que Cook vit entre les mains des naturels de cette contrée, prouvent qu'ils avaient dû avoir des rapports avec les Espagnols. Voyez le *Viage hecho por las Goletas Sutil y Mexicana, introd.* p. 92 et 93.

(1) *L'Entrée de Heceta*, ou *Rio de la Columbia*.

(1) La relation de cette expédition fut écrite par Maurelle, pilote en second, et il en existe une traduction anglaise dans les *Miscellanies* de *Daines Barrington*, publiés à Londres en 1781. —Voyez aussi le *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*. Introd., p. 93-100.

(2) *Voyage au Nouveau-Mexique*, etc., par le major Z. M. Pike. Voyez ses observations géographiques, statistiques, etc., sur les Provinces Intérieures.

44° 33′ de latitude, et le 135° 20′ de longitude O. de Greenwich, sur la côte que l'amiral Drake avait nommée Nouvelle-Albion, en 1578. Cook reconnut les trois caps, ou pointes de terre, auxquelles il donna les noms de *Grégory* (1), *Perpetua* (2) et *Foul-Weather* ou Mauvais-Tems. Repoussé de la côte par les vents, il s'en rapprocha vers le 48° 1/4, et aperçut de loin un cap qu'il appela *Flattery*. Le 29 mars, il prit terre par 49° 36′ de latitude, et 126° 42′ de longitude ouest, et trouva un abri sûr pour ses vaisseaux dans la rade de Nootka, qu'il nomma *King George's Sound*, ou Entrée du roi Georges, ne sachant pas qu'elle avait été déjà découverte par les Espagnols. Il y séjourna jusqu'au 26 avril. Au sortir du port il fut poussé par les vents loin de la côte, qu'il regagna toutefois le 2 mai, à la latitude de 55° 20′. Continuant ensuite sa route jusqu'au 57° 3′, il reconnut une montagne de forme conique et un cap, qu'il appela *Mount* et *Cape Edgecumbe* (3), et une baie, à laquelle il donna le nom de *Bay of Islands*, Baie aux Iles (4). A la hauteur du 58°, il découvrit, le 3 mai, une entrée et un cap, qu'il appela *Cross Sound* et *Cross Cape*, ou entrée et cap de la Croix (5), et à environ ½ de degré plus au nord, il aperçut un long et haut promontoire, auquel il donna le nom de *Mount-Fair-Weather*, ou montagne du Beau-Tems. En naviguant dans la direction du nord ouest, il découvrit, vers le 60° ½ de latitude, une montagne remarquable, qui s'élevait dans l'intérieur des terres, et qu'il appela *Mount Elie* (6), et alla mouiller dans une vaste baie, qui reçut le nom de *Sandwich-Sound* (7). Il redescendit ensuite vers le S.-O. et reconnut une rivière à laquelle on a donné, depuis la mort de Cook, le nom de *Cook's River* ou *Inlet*, rivière ou entrée de Cook. De là il passa, en longeant le promontoire américain, ou presqu'île d'*Alaska*, aux îles *Aleutiennes*, qui avaient déjà été visitées et ainsi nommées par les Russes. Il appela *Bristol Bay*, une grande baie située sur la côte de l'Amérique, et donna le nom de *Gore*, un de ses lieutenants, à l'île *Matweia* des Russes, et celui de *Clerke* aux îles connues sous le nom du lieutenant russe Synd. Il découvrit ensuite *Norton Sound*, ou l'entrée de Norton, pénétra dans le détroit de Behring, le 9 août 1779, et jeta l'ancre près d'une pointe de terre qu'il nomma *cap du Prince de Galles*. Il reconnut qu'elle était située par latitude N. 65° 46′, et par longitude E. 191° 45′, et qu'elle formait l'extrémité occidentale du continent américain. De là, il se rendit sur la côte orientale de l'Asie, et calcula que la distance entre les deux continents, dans la partie la plus étroite, n'excédait pas quatorze lieues. Il donna le nom d'*Icy-Cape*, ou cap de Glace, à la pointe septentrionale de l'Amérique, située par latitude nord 70° 29′, et longitude ouest 162° 40′, et celui de *Lisburn*, au cap le plus méridional de la même côte, et qui se trouve par latitude nord 68° 5′, et par longitude ouest 166° 20′. Le 29 août il se rapprocha de nouveau du continent de l'Asie, et appela *Cap Nord* une pointe rocailleuse et escarpée, qui s'avance dans la mer, par latitude nord 68° 56′, et longitude ouest 179° 9′.

Durant sa navigation dans l'océan Glacial, le long des côtes de l'Amérique, Cook avait eu à passer entre des montagnes de glace, et le 18 août, se trouvant à la latitude de 70° 44′ et à la longitude O. de 161° 40′, il avait été arrêté par une plaine de glace qui avait de dix à douze pieds d'élévation. Ces longitudes se rapportent à Greenwich.

Cette expédition eut pour résultat d'ouvrir un commerce lucratif de pelleteries, particulièrement de celles de la *loutre de mer* (1), entre les naturels de la côte du nord-ouest, les Anglais et les citoyens des États-Unis. Les pacotilles des deux navires de Cook produisirent à Macao 2,000 livres sterling, tant en espèces qu'en marchandises, bien que les deux tiers en fussent gâtés ou eussent été vendus au Kamtshatka (2).

1779. *Expédition* des *corvettes Princesa* et *Favorita*. La cour d'Espagne, voulant continuer les découvertes sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, le vice-roi don Bucareli ordonna, au mois de mai 1776, de préparer une autre expédition. En conséquence on équipa, à Guayaquil, les deux corvettes *Princesa* et *Favorita*, qui mirent à la voile de San Blas (3), le 11 février 1779, sous les ordres de don *Ignacio Arteaga*, lieutenant de vaisseau, et de don *Juan de la Bodega y Quadra*. Leurs instructions portaient de pénétrer jusqu'au 70°. degré de latitude. Le célèbre navigateur espagnol don Francisco Antonio Maurelle accompagnait l'expédition. Ils reconnurent d'abord *las Sierras*, comprises entre les entrées *del Principe* et *del Susto*. Ils se rendirent ensuite, le 4 mai, à l'entrée de Bucareli, située, suivant Maurelle, par 55° 18′ nord, et 139° 15′ (4) ouest de Paris, et pénétrèrent par ce canal dans un vaste golfe, où ils trouvèrent un bon port qu'ils nommèrent *Puerto del Cruz*, ou port de la Croix. Maurelle fit le tour du golfe avec deux chaloupes, et en releva tous les caps, îles et baies, auxquels il donna des noms. Ce travail dura jusqu'au 12 juin. Les Indiens vinrent en foule de l'intérieur pour échanger des pelleteries contre des objets de peu de valeur.

Les Espagnols sortirent de ce port le 1er. juillet. Le 9, ils découvrirent le mont S. Élias, et, le 17, une île voisine, qu'ils nommèrent *del Carmen* (île de Kayes). Maurelle calcula qu'il se trouvait alors par latitude nord 59° 53′, et par longitude ouest de San Blas 37° 14′. Les naturels du pays lui parurent francs et généreux. Il entra dans un port, qu'il appela *Santiago*, ou Saint-Jacques, et qui est situé par latitude nord 60° 13′, dans la partie S.-O. de l'île de la Magdalena. A dix lieues au nord, il existe une baie spacieuse que le mauvais tems ne lui permit pas d'examiner (5).

---

(1) M. de Fleurieu remarque que le cap Grégory, qu'il place par 43° 10′, paraît être le *Cabo blanco*, reconnu par Martin de Aguilar, en 1603.

(2) Noms tirés du calendrier.

(3) C'est le *monte San Jacinto* et le *cabo del Engaño*, découverts par les Espagnols en 1775, et au sud desquels se trouve la baie, nommée *baya de Guadalupa* par Ayala.

(4) Le *Puerto de los Remedios*, vu par les Espagnols en 1775.

(5) Noms tirés du calendrier anglais.

(6) Le mont Élie de Behring.

(7) Appelée aujourd'hui *Prince William's Sound*, entrée du prince Guillaume.

(1) La loutre de mer (*mustela marina*. Linn.) a de 3 à 5 pieds de longueur. La couleur en est brune foncée, et quelquefois elle a des taches blanches sur la tête. Cet animal existe sur la côte N.-O. de l'Amérique, depuis le 30° degré de lat. jusqu'au 60°, et ne se trouve plus que rarement dans les parages du Kamtshatka et des îles Aleutiennes, où il abondait à l'arrivée des premiers pêcheurs.

(2) *A Voyage to the Pacific Ocean*, by *James Cook*, 3 vol. in-4°. *London*, 1784. — Pour de plus amples détails, voyez l'article des voyages aux côtes N.-E. et N.-O. de l'Amérique, etc., et ceux de l'*Australasie*, de la *Polynésie*, etc.

(3) Ces navigateurs placent ce port par lat. N. 55° 18′, et long. O. 139° 15′ de Paris.

(4) 227° E. de Greenwich, ou 135° 1/3 O. de Paris, suivant l'observation de Cook.

(5) La même que le capitaine Cook appela *Prince William's Sound*, ou entrée du prince Guillaume. Lat. 59° 8′.

Maurelle en étant sorti le 28 juillet, arriva le 1er. août suivant à un groupe d'îles. Il en nomma une île de *la Regla* (1) et en prit possession au nom de son souverain.

Le 3, Maurelle aperçut une haute montagne couronnée d'un volcan. Le 7, il remit à la voile; mais les vents étant contraires, et une partie de son équipage malade, il se détermina à diriger sa route vers le cap Mendocino, où il arriva le 5 octobre. Le 15, il relâcha au port de San Francisco, d'où il reçut ordre de partir pour San Blas, à cause de la guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et l'Angleterre. Il entra dans ce port le 21 novembre suivant (2).

1785. *Voyage de James Hanna.* La nouvelle branche de commerce qui s'ouvrait sur la côte N.-O. de l'Amérique donna lieu à plusieurs expéditions, dont les limites de cet ouvrage ne nous permettent de donner qu'un aperçu succinct.

Le capitaine James Hanna équipa un brick de soixante tonneaux dans la rivière de Canton, et fit voile de Typa, avec trente hommes d'équipage, au mois d'avril 1785. Il passa au sud du Japon, et arriva au mois d'août suivant à Nutka. Après avoir terminé sa traite il remonta au nord, vers le 51° ½ de latitude, et découvrit *Fitzhugh Sound*, ou entrée de Fitzhugh, qui est située près de l'archipel de San Lazaro de Fuentes. Il donna à plusieurs îles qu'il rencontra le nom de *Lance*, et appela *Hervey-Lane* une partie de la côte qu'il visita, et *Sea-Otter's harbour*, ou Hâvre de la Loutre de mer, un port dans lequel il relâcha. Hanna retourna ensuite en Chine avec une riche cargaison de fourrures (3).

L'année suivante, le même capitaine entreprit un second voyage sur cette côte. Il fut moins lucratif que le premier, et ne produisit aucune nouvelle découverte.

1786. *Voyage du capitaine Peters.* Le capitaine Peters fut envoyé de Macao, au mois de juillet 1786, à bord du senau le *Lark* (l'Alouette), de deux cent vingt tonneaux, et monté de quarante hommes d'équipage, avec ordre de se rendre par le Kamtshatka à la côte N.-O. de l'Amérique, pour reconnaître les îles situées au nord du Japon. Le 20 août il arriva à *Petropavlowska;* mais, le 18 septembre, ayant remis à la mer, il fit naufrage sur les côtes de *Mednoi-Ostroff*, ou île de Cuivre, et deux personnes seulement parvinrent à se sauver.

1786. *Voyage de La Pérouse.* Ce célèbre navigateur fut envoyé par le gouvernement français pour faire un voyage d'observation et de découverte autour du monde, pour reconnaître d'une manière exacte les côtes N.-O. de l'Amérique, et particulièrement celles comprises entre les 49° et 57° de latitude, que le capitaine Cook n'avait pu explorer à cause des vents contraires qui y régnaient. La Pérouse devait aussi s'assurer des avantages que présentait la traite des pelleteries dans ces parages. Les deux frégates, la *Boussole* et l'*Astrolabe*, commandées l'une par *Jean-François-Galaup de La Pérouse*, chef d'escadre des armées navales, et l'autre par *de Langle*, partirent du port de Brest le 1er. août 1785, et arrivèrent, le 23 juin de l'année suivante, sur la côte du mont Saint-Élie de Behring, par latitude nord 60° 27', après avoir visité les îles Sandwich. Cette partie de la côte n'avait *été* qu'aperçue par le capitaine Cook, à l'exception néanmoins du port de Nutka, où il avait relâché. La Pérouse y découvrit un beau port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens; il le nomma *Port des Français*. Il avait de trois à quatre lieues d'enfoncement, et était situé à trente-trois lieues au N.-O. de celui de Los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à deux cent vingt-quatre lieues de Nutka, et à cent de Williams Sound. À l'entrée de cette baie, La Pérouse rencontra des Indiens qui portaient des poignards de fer ou de cuivre rouge suspendus au cou. Le 13 juillet, au moment où il se disposait à sortir du port des Français, vingt-un officiers, soldats et matelots, montés dans des canots, qui s'étaient imprudemment engagés dans des courants, furent submergés et périrent dans les flots. Leurs compagnons érigèrent un monument à leur mémoire sur l'île du milieu de la baie, à laquelle ils donnèrent le nom d'île du *Cénotaphe*, et y enterrèrent une bouteille qui renfermait l'inscription suivante :

« A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins;
» qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. »

Le port des Français est situé par latitude nord 58° 37', et par longitude ouest 139° 50'. Le mont *Beau-Tems*, au nord de la baie, et celui de *Crillon*, au nord de Cross-Sound, servent de reconnaissance aux vaisseaux qui y entrent, et la mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et aux pleines lunes.

L'escadre se dirigea ensuite vers le 55° de latitude, pour reconnaître la côte que le capitaine Cook n'avait pu explorer à cause des vents contraires, et que le journal d'Antonio Maurelle n'avait fait connaître qu'imparfaitement. C'est dans ces parages que les Chinois ont dû aborder, suivant M. de Guignes, et c'est aussi par les mêmes latitudes que l'amiral Fueutès a trouvé l'embouchure de l'archipel de San Lazare.

Le 4 août, il observa la latitude de 57° 45', à trois lieues de la terre, et reconnut l'entrée de Cross-Sound, où se terminent de hautes montagnes couvertes de neige, et dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Au sud-est de cette entrée, les terres qui bordent la mer, quoique encore élevées de huit à neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet. Le 5, il releva un cap au sud de Cross-Sound, qu'il appela cap *Cross*, nom que lui avait également donné le capitaine Cook, et il reconnut la partie de la côte que ce capitaine avait appelée Baie des Iles, à cause des nombreuses îles dont elle est parsemée. Il découvrit ensuite une vaste baie (1), dont un brouillard lui cacha la profondeur, à l'est du mont Saint-Hyacinthe, et deux autres fort rapprochées, qui lui parurent d'une profondeur considérable, et qu'il nomma *port Necker* et *port Guibert*. Il reconnut encore, le même jour, un cap et une grande baie, auxquels il donna le nom de *Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe qui y avait abordé en 1741. Il arriva ensuite à un groupe de cinq îlots, séparés du continent par un canal de quatre lieues de large, et qu'il appela *îles de la Croyère* (2), du nom du géographe qui accompagnait l'expédition.

La Pérouse, continuant à côtoyer, passa par un nouvel archipel où se trouve le beau port de Buccareli. « Je n'ai rien

(1) Une des îles stériles qui se trouvent à l'entrée de la rivière de Cook, par latitude N. 59° 8'.

(2) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana;* introd., p. 100 à 102. On trouve aussi un extrait de ce voyage à la fin du tome Ier. des voyages de la Pérouse. Paris, in-4°. an V (1797).

(3) *Voyage de Portlock*, p. 3. — *Id. de Dixon*, p. 17. — *Id. de Meares*, p.

(1) Le capitaine Dixon, qui y avait relâché, l'avait appelée *Entrée de Norfolk*. Elle est située par lat. N. 57° 3', et long. O. 138° 16' de Paris. Le capitaine Cook l'avait aperçue le 2 mai 1778.

(2) Dixon les a appelées *Brumeuses*. Elles sont situées par lat. N. 55° 50', long. O. 137° 11'.

conçu, dit-il, à la carte de Maurelle, ni au discours qui devait l'éclaircir; mais ses volcans et son port sont dans des îles éloignées peut-être de quarante lieues du continent. »

Le 9, en prolongeant la terre, il eut connaissance des îles de San Carlos, dont la plus en dehors est située par latitude nord 54° 48′ et par longitude ouest 139° 19′. Ces îles sont liées à d'autres îlots très-bas, qui avancent beaucoup dans le canal, auquel le capitaine Dixon a donné son nom.

Le 18, il reconnut une baie profonde, située par 52° 39′ de latitude, et par longitude ouest 134° 49′, et à laquelle il donna le nom de *Baie de la Touche*. Depuis le 55° jusqu'au 53° la mer était couverte de l'espèce de plongeon, appelé par Buffon le macareux ou pélican de Kamtshatka (l'*alkatræ* des Espagnols). Ces oiseaux, qui se trouvent sur toute la côte de la Californie, ne s'éloignent jamais à plus de cinq ou six lieues des terres, et servent de guides aux navigateurs.

Le 19, il aperçut un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique, qu'il avait suivie l'espace de deux cents lieues, et qu'il appela *Cap Hector* (1). Il donna aussi à quatre ou cinq petits îlots le nom de *Kerouart*.

Le 21, il reconnut un enfoncement qui ressemblait à la mer de Californie, et s'étendait jusque par 57° de latitude nord. Il détermina la largeur exacte de ce canal ou golfe, de l'est à l'ouest, entre les caps Hector et *Fleurieu* (2); elle se trouva être d'environ trente lieues. Il en parcourut la profondeur à environ trente lieues vers le nord. Les montagnes qui bordaient ce golfe étaient dégarnies d'arbres et couvertes de neige, et leurs pics paraissaient être à plus de trente lieues dans l'intérieur des terres. La saison étant avancée, les brumes presque continuelles, et la route ultérieure de La Pérouse étant subordonnée aux moussons ou aux saisons, il fut forcé de discontinuer ses recherches. Ayant changé de direction, il découvrit plusieurs groupes d'îles, qu'il nomma *Iles Sartine* (3), et dont la plus occidentale était par latitude nord 50° 56′, et longitude ouest 130° 38′. Il s'approcha de la pointe boisée du cap de Cook (4) et en détermina la latitude précise à 50° 4′, et 130° 25′ de longitude ouest.

Dans cette navigation, La Pérouse a prouvé la non-existence du prétendu canal de San Lazare de l'amiral de Fuentès.

Le 26, il dirigea sa route vers la pointe des Brisans, à quinze lieues au sud de Nutka, et fit de bons relèvements de la côte comprise entre cette pointe et le cap Flattery, sur une étendue d'environ trente lieues, que le capitaine Cook n'avait pas été à même d'explorer.

Le 30, il dirigea sa route parallèlement à la côte vers le 47°, et en reconnut le développement jusqu'au 45°, partie qui forme une lacune sur la carte du capitaine Cook.

Le 5 septembre, il découvrit neuf petites îles, éloignées d'environ une lieue du cap Blanc, et qu'il appela *Iles de Necker*, et, suivant la côte, il arriva, le 14, à la rade de Monterey, après avoir longé le continent jusqu'au 36° ½ de latitude, l'espace de quatre cent soixante-dix lieues. Il rencontra à Monterey deux navires à trois mâts, commandés par don *Esteban Martinez*, lieutenant de frégate, qui lui envoya des pilotes (1). Le 24 septembre, il remit à la voile pour Macao (2).

Dans le cours de ce voyage les équipages avaient recueilli une grande quantité de peaux de loutres et d'autres animaux qui furent vendues à Macao pour 55,000 livres tournois, somme que La Pérouse répartit entre les soldats et les matelots des deux frégates.

La Pérouse a fourni des renseignements importants sur l'état de la Californie, en 1786. Les deux Californies étaient gouvernées, à cette époque, par un lieutenant-colonel, qui résidait à Monterey, et dont la juridiction s'étendait à un pays de plus de huit cents lieues de circonférence. La garnison des cinq petits forts se composait de deux cent quatre-vingt-deux hommes de cavalerie, et elle fournissait des escouades de quatre à cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses. Par ce moyen étaient contenus environ 50,000 Indiens, dont 10,000 professaient le christianisme. Lorette était alors le seul *presidio* sur la côte orientale de la presqu'île. Sa garnison, forte de cinquante-quatre cavaliers, fournissait de petits détachements à quinze missions desservies par des Dominicains. Le nombre des Indiens convertis n'excédait pas 4,000, et il n'y avait qu'une seule peuplade espagnole. Dans la Californie septentrionale, dont le climat est plus salubre et le terroir plus fertile, on comptait dix missions et 4,143 Indiens convertis.

Les missionnaires franciscains étaient presque tous européens. Dans les affaires contentieuses des différentes missions ils reconnaissaient l'autorité du vice-roi du Mexique, et non celle du commandant de Monterey, quoique celui-ci fut obligé de leur fournir des secours toutes les fois qu'ils les réclamaient. Ce commandant avait droit sur tous les Indiens, et particulièrement sur les *Rancherias*, ou indépendants. Il y avait deux missionnaires par paroisse, auxquels le gouvernement allouait 400 piastres, qui leur étaient payées en nature.

Le traitement du gouverneur était de	4,000 piastres.
Celui de son lieutenant.	450
Id. du capitaine insp. de la cavalerie. .	2,000
Les cavaliers avaient chacun.	217

mais ils étaient obligés de fournir à tous leurs besoins. Le prix d'un bon cheval était de huit piastres et celui d'un bœuf de cinq.

La Pérouse rencontra à Monterey *Vincent Vassadre y Vega*, officier espagnol, qui était venu porter au gouverneur Fagès, l'ordre de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre *presidios*, et des dix missions dont le gouvernement se réservait le commerce exclusif. M. Fagès lui dit qu'il en pourrait fournir 20,000 par an (3).

(1) Le *cap Saint-James* de Dixon, situé par lat. N. 51° 57′, et par long. O. 133° 37′.

(2) La Pérouse donna aussi ce nom à l'île la plus S.-E. de ce canal. Le cap est situé par lat. N. 51° 45′, long. O. 131° 15′.

(3) Les îles de Beresford de Dixon.

(4) Placé, d'après des relèvements sur la carte de Cook, à 50° de lat., et 130° 20′ de long. O. de Paris.

(1) La Pérouse se loue beaucoup du bon accueil que lui firent partout les Espagnols durant ce voyage. « Nos vaisseaux, dit-il, dans sa lettre du 14 septembre 1786, ont été reçus par les Espagnols comme ceux de leur propre nation; tous les secours possibles nous ont été prodigués; les religieux, chargés de leurs missions, nous ont envoyé une quantité très-considérable de provisions de toute espèce. » M. Fagès, commandant du fort de Monterey, et des deux Californies, avait reçu ordre de son gouvernement de traiter les Français avec tous les égards possibles.

(2) Voyez le tome II, chap. 8, 9 et 10 du Voyage de La Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L. A. Milet-Mureau, général de brigade etc. Paris, an V (1797), 3 vol. in-4°. avec atlas.

Les dépêches et les journaux de La Pérouse furent présentés à la cour de Versailles, le 17 octobre 1788, par M. de Lesseps, qui avait traversé les déserts du Kamtshatka et de la Sibérie, depuis Pétropavlowska, sur une étendue de 4,000 lieues. Voyez le Journal historique de son voyage. Paris, 2 vol. in-8°., 1790.

(3) Tome II, ch. 11 et 12 du *Voyage de La Pérouse*.

1786. *Voyage des capitaines anglais Lowrie et Guise*. Ces deux capitaines partirent de Bombay, à bord des navires le *Capitaine Cook*, de trois cents tonneaux, et l'*Expériment*, de cent, et étant arrivés à Nutka, le 27 juin, ils y restèrent jusqu'au 29 juillet. Ils visitèrent ensuite différentes parties de la côte, et découvrirent, suivant M. Meares, les îles situées entre les 51° 48′ et 54° 12′ de latitude nord, et les 130 et 134° 30′ de longitude ouest. C'est à ces îles que le capitaine *Dixon* donna, en 1787, le nom de *Queen Charlotte's Islands*, ou îles de la reine Charlotte, bien que ce fut seulement en 1788, que le capitaine Douglas, commandant de l'*Iphigénie*, en passant entre elles et le continent, découvrit que c'étaient véritablement des îles (1).

1787. *Voyage du capitaine anglais Berkeley*. Il s'embarqua à Ostende vers la fin du mois de novembre 1786, à bord du navire marchand l'*Aigle Impériale*, et arriva à Nutka-Sound, au mois d'août de l'année suivante. Il reconnut au sud de cette entrée la baie à laquelle on donne le nom de *Berkeley-Sound*, et, par le 48° 1/2, un détroit qu'on croit être le même que celui que Juan de Fuca avait découvert en 1592.

Expédition des capitaines Nathaniel, Portlock et Georges Dixon à la côte N.-O. de l'Amérique, en 1786 *et* 1787. Les deux grands navires, le *King George*, de trois cent vingt tonneaux et de soixante hommes d'équipage, et la *Queen Charlotte*, de deux cents tonneaux et de cinquante hommes, furent équipés pour cette expédition par la « compagnie du commerce de Londres, » connue sous le nom de « *King George*'-*Sound company*, » et plus tard sous celui de « *Nutka-Sound company*, » qui s'était formée pour établir un commerce régulier entre la côte N.-O. de l'Amérique et la Chine. Portlock et Dixon avaient été à même d'en apprécier les avantages lors du voyage du capitaine Cook, dont ils avaient fait partie.

Le 2 septembre 1785, ils appareillèrent des Dunes, et le 5 janvier 1786, ils jetèrent l'ancre dans le port d'Egmont, aux îles Falkland. Le 29 mai suivant, ils arrivèrent aux îles de Sandwich, et en étant partis, le 13 juin, pour la côte d'Amérique, ils entrèrent, le 19 juillet, dans le port de la rivière de Cook, où ils rencontrèrent une corvette russe qui venait d'Analaska. Le commandant avait à son bord plusieurs Indiens de Kadiac, qui lui étaient d'une grande utilité pour son commerce, lequel consistait en nankins et en soieries de Perse, qu'il échangeait contre des fourrures.

Le 24 juillet, en explorant la baie, ils trouvèrent à la pointe S.-E. un filon de houille; ce qui lui fit donner le nom de *Coal Harbour* ou port du Charbon. Le 27, ils découvrirent une fumée épaisse qui sortait du volcan d'une montagne élevée, située près de l'entrée de Cook. Le 13 août, ils sortirent de cette entrée pour se rendre à celle du Prince Guillaume; mais n'ayant pu y pénétrer, le 28, ils se dirigèrent vers le port de la Croix.

Le 24 septembre, Dixon arriva à la hauteur de l'entrée du Roi Georges; mais les vents contraires et le mauvais tems l'ayant empêché d'y entrer, et ne trouvant sur la côte ni mouillage ni pelleteries, il la quitta, le 29, fit route pour les îles Sandwich, où il aborda, le 20 novembre, et y passa l'hiver.

Le 3 mars 1787, les deux capitaines repartirent pour la côte du N.-O. et jetèrent l'ancre, le 23 avril suivant, à l'île de Montagu, par lat. N. 59° 10′, vis-à-vis l'entrée du Prince Guillaume. Les Indiens ayant donné à entendre par des mots anglais qu'ils avaient retenus, qu'il s'y trouvait un navire de cette nation, Dixon remonta le canal dans sa chaloupe, et arriva à une crique où il rencontra le *Nootka*, navire du Bengale, aux ordres du capitaine Meares, qui, y ayant été retenu par les glaces, avait perdu la plupart de ses gens par le scorbut.

La saison étant avancée, on convint d'envoyer le grand bateau du King-George dans la rivière de Cook, pour y recueillir des fourrures. Ce bâtiment devait l'attendre à l'entrée du Prince Guillaume, tandis que la Reine Charlotte irait à celle du Roi Georges.

Le 14 mai, les deux navires se séparèrent, et le capitaine Portlock fit voile pour la crique de Hinchinbroke (*Hinchinbroke cove*).

Le 23 mai, le capitaine Dixon reconnut un hâvre, situé à la hauteur de l'Admiralty-Bay de Cook, par 59° 32′ de lat. N. et 140° de long. O. de Greenwich, et qu'il appela *port Mulgrave*, en l'honneur du lord de ce nom. Ce hâvre renfermait une foule de petites îles basses couvertes, ainsi que la côte voisine, de pins de différentes espèces et habitées par environ soixante-dix Indiens.

Le 4 juin, Dixon quitta le port Mulgrave, et reconnut, le 10, la baie (1) qu'il nomma *Norfolk-Bay*, en l'honneur du duc de Norfolk, et dont l'entrée est par latitude N. 57° 3′ et long. O. 135° 36′. Il y rencontra environ 450 Indiens qui ressemblaient à ceux du port Mulgrave. Ils avaient le visage peint de différentes couleurs, et portaient, dans une incision faite à la lèvre inférieure, une large pièce de bois en guise d'ornement. Leurs pirogues paraissaient artistement travaillées, et pouvaient contenir de six à vingt personnes. Leurs cérémonies funèbres sont remarquables. Ils séparent la tête du corps, et enveloppent l'un et l'autre dans des fourrures. Ils renferment ensuite le corps dans un coffre oblong, et la tête dans une boîte carrée, et les placent soit sur des pieux blanchis, soit dans des cavernes.

Le 23 juin, Dixon découvrit un port, situé par 56° 35′ de lat. N. et 135°. de long. O., qu'il nomma *port Banks*, en l'honneur de sir Joseph Banks. Sur les flancs des collines voisines, qui sont toujours couvertes de neige, on voit s'élever des pins d'une dimension prodigieuse.

Le 1er. juillet, il reconnut la partie septentrionale des *îles de la Reine Charlotte* (2) qui sont situées entre les 51° 42′ et 54° 24′ de latitude N. et les 130° et 133° 30′ de longitude O. Dixon évalue à environ huit cent cinquante le nombre des Indiens qu'il vit sur les côtes, et il suppose qu'il pouvait y en avoir à peu près autant dans l'intérieur. Il s'y procura dix-huit cent vingt peaux de loutres.

Le 4 juillet, il découvrit la baie des Manteaux ou *Cloak-Bay*, par lat. N. 54° 14′ et 133° 23′ de long. O., et lui donna ce nom à cause des manteaux en peaux de loutres que les naturels vinrent lui apporter dans plusieurs pirogues.

Le 7, se trouvant par lat. 53° 15, et long. O. 133° 19′, il aperçut plusieurs pirogues qui venaient d'une petite île, où il y avait une grande hutte fortifiée en redoute. Il l'appela *Hippa*, à cause de la ressemblance de ce fort à celui de la petite île de ce nom, dans la Nouvelle-Zélande.

Le 25 juillet, jour de la fête de Saint-Jacques, il donna le nom de *Saint-James*, à une pointe de terre, située par 51° 48′ de lat. N. et par 130° de longitude O.

(1) *Meare's*, *Voyages*, p. 53.

(1) La baie de Guadalupa, que les Espagnols avaient explorée long-tems auparavant.

(2) Ces îles avaient été visitées par La Pérouse l'année d'avant.

Le 8 août, il rencontra le vaisseau le Prince de Galles, aux ordres du capitaine *Colnett*, et la corvette la Princesse-Royale, à ceux du capitaine *Duncan*, qui arrivaient d'Angleterre, pour établir sur la terre de Staten, un entrepôt destiné à recevoir les peaux et l'huile des veaux marins. Malheureusement le scorbut avait enlevé une grande partie des équipages.

Dixon évalue à dix mille habitants la population de la côte, située entre la rivière de Cook et l'entrée du Roi Georges. Le 22 août, il fit voile pour les îles de Sandwich, et le 28 septembre, il arriva à celle d'Owhyhée, où il rencontra Portlock, et se rendit de là en Chine avec sa cargaison de fourrures (1).

De son côté, le capitaine Portlock découvrit, à la hauteur de 57° 50', les ports auxquels il donna les noms de *Goulding*, de *Portlock*, et de *Salisbury-Sound*. Il reconnut ensuite une île qu'il appela *Pitt*, en l'honneur de ce célèbre homme d'état, et un canal qui s'étend de Salisbury-Sound à la baie de Guadalupa, lequel il nomma *Hayward's-Strait* (2).

Voyage des capitaines Colnett et Duncan, en 1787 et 1788, à bord du navire Prince of Wales, et du Sloop Princess Royal. Duncan découvrit plusieurs îles, situées entre les 54° et 51°, qu'il nomma *Princess-Royal Islands*, les mêmes que la Pérouse avait reconnues en 1786, et qui font partie de l'archipel visité par l'amiral espagnol de Fuentès. Il relâcha dans différentes rades, sur la côte septentrionale de ces îles, entre les 52° et 54° de latitude, et examina aussi la grande entrée ou détroit vers le 47° 1/2, qui correspond avec la situation de celui de Fuca.

Expédition des navires des États-Unis d'Amérique en 1788 et 1789. Les premiers navires des États-Unis qui aient été expédiés à la côte du Nord-Ouest, furent le sloop le *Washington*, de cent tonneaux, et la *Columbia*, de trois cents, l'un et l'autre de Boston; le premier sous le commandement de *M. Robert Grey*, et l'autre sous celui de *M. John Hendrick*. Un coup de vent ayant séparé ces deux navires, le Washington seul arriva à Nutka, le 17 septembre 1788. Il y rencontra le capitaine Meares qui lui dit avoir reconnu le détroit de Fuca, vers le 48° 1/2 de latitude, et lui fournit des renseignements à cet égard. Grey se hâta d'y pénétrer, et dans la relation du voyage de Meares, il est dit que le capitaine américain arriva par le détroit de Fuca à un grand archipel et à une mer intérieure, qui s'étend cent soixante lieues dans une direction N. N.-O. et S. S.-E., en embrassant dans sa partie méridionale Nutka-Sound (3).

Dans ce voyage, Grey visita les îles de la Reine Charlotte, et, croyant en avoir le premier fait la découverte, il leur donna le nom de *Washington Islands* (4).

Expédition de la frégate Princesa et du paquebot San Carlos, en 1788 et 1789. Pendant la guerre d'Amérique les Russes et les Anglais cherchèrent à fonder de nouveaux établissements sur la côte du N.-O., et l'Espagne suspendit ses voyages et découvertes dans ces parages. Toutefois, les renseignements que cette dernière s'était procurés sur les établissements des Russes au port de Nutka, à l'entrée du Prince Guillaume et aux îles de la Trinidad et d'Oonalasha, lui firent sentir la nécessité de reprendre l'examen de ces côtes. Dans cette intention le gouvernement ordonna de préparer à San Blas, un nouvel armement, composé de la frégate *La Princesa* et du paquebot *San Carlos*, et qui mit à la voile de ce port, le 8 mars 1788, sous le commandement de *Don Estéban Martinez*, et du premier pilote *Don Gonzalo Lopez de Haro*. Le 11 mai, ils arrivèrent par le 55° de latitude nord; et, le 17, ils essayèrent de relâcher à l'entrée du Prince Guillaume, dont ils n'étaient éloignés que de quatre lieues. Ils ne purent toutefois y parvenir à cause du vent qui soufflait du N.-O., et de la rapidité des courants. Le 25, ils se trouvèrent à la hauteur de l'île Montagu, par latitude 59° 46'; et le lendemain, ils entrèrent dans un golfe bien abrité qu'ils nommèrent port de *Flores* (1). Là, ils ouvrirent un commerce d'échanges avec les Indigènes, et aperçurent à quelque distance dans l'intérieur une grande maison en bois, bien bâtie, qu'ils prirent pour une factorerie russe. Le 15 juin, ils remirent à la mer dans le dessein de gagner le port de la Trinidad; et dans la soirée du 23, l'équipage du paquebot signala le volcan de Miranda, dans la rivière de Cook.

Le jour suivant, il fut séparé de la frégate et perdit la terre de vue. Le commandant se décida alors à cingler vers l'île de la Trinidad, et à reconnaître sur sa route les caps de Grenville et de Dos Puntas. Le 30 juin, étant entré dans un bras de mer, il découvrit un établissement russe, dont le gouverneur lui fit un bon accueil, et lui présenta une carte hydrographique de ces parages, sur laquelle était tracé un grand canal, qui commençait au sud de la rivière de Cook et aboutissait près du cap de la Trinidad. Il obtint des renseignements sur la population de cette colonie et de toutes celles que les Russes avaient formées sur différents points de la côte (2).

Le 2 juillet, ayant appris que la frégate de Martinez se trouvait au nord de l'île de la Trinidad, il alla à sa rencontre. Le capitaine avait pris possession de la côte voisine, située par 56° 44' de latitude, et 44° 5' de longitude O. du cap San Lucas, ainsi que de celle qui est contiguë à la pointe de Florida Blanca. Les naturels du pays paraissaient d'un caractère pacifique. Le 5 juillet, les deux navires se dirigèrent vers l'île d'Onnalasha; le 9, ils arrivèrent à celle de Schumagin, le 11, à celle de Kadiac, et le 16, ils découvrirent le volcan de l'île d'Unimak. Le mauvais tems et la force des courants empêchèrent les Espagnols de relâcher à Oonalasha avant le 3 août. Peu après l'expédition fit voile pour la Nouvelle-Espagne. La frégate arriva à Monterey le 17 septembre, et le paquebot, qui en avait été de nouveau séparé, n'y fut de retour que le 5 décembre suivant (3).

Deuxième expédition de Don Estéban Martinez, avec la frégate Princesa et le paquebot le San Carlos, en 1789. Martinez, à son retour, exposa au vice-roi don Manuel de Flores, que les Espagnols s'étaient occupés du port de Nutka avant l'arrivée des Russes et des Anglais; que les ports découverts par les navigateurs espagnols, en 1779, étaient à cette époque inconnus aux commandants russes Behring et Esterico, et enfin que Nutka ayant été exploré, en 1774, par don Juan Perez, avant le voyage de Cook, les Espagnols

(1) *A Voyage round the World, but more particularly to the North West Coast of America, performed in 1785, 1786, 1787 and 1788, in the King George and Queen Charlotte, captains Portlock and Dixon. By cap. George Dixon*, in-4°. London, 1789.

(2) *Voyage round the World, by Nathaniel Portlock*, in-4°., London, 1789.

(3) *Meare's, Voyages*, London, 1790.

(4) *Morse's, Geography*, 1819.—*Art. Western territory.*

(1) A l'ouest de l'île de Montagu. Elle est placée sur la carte par lat. N. 60° 7', et long. O. de San Blas, 57° 32'.

(2) Voyez l'article suivant.

(3) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 103-105.

avaient droit d'occuper les côtes découvertes au nord de la Californie.

Une nouvelle expédition fut donc résolue, et le commandement en fut donné à Martinez. Il devait s'attacher principalement à reconnaître la côte entre les 50 et 55° de latitude, que le capitaine Cook n'avait fait qu'apercevoir. Le 17 février 1789, il partit de San Blas, et le 2 mai, il arriva au cap Boisé ou Frondoso, et, le 5, à Santa-Cruz de Nutka. Il y trouva une frégate américaine et un navire portugais, dont les capitaines lui exhibèrent leurs passeports. Martinez étant bien accueilli des naturels du pays et particulièrement de leur chef *Macuina*, il y fit construire une baraque en terre, établit une batterie de seize canons sur une pointe située au N.-E. de l'entrée du port, et s'occupa d'y former un établissement. Le 6 juin, un des principaux chefs du voisinage se présenta dans un grand canot, et assura les Espagnols de son amitié. Le 2 juillet, on vit entrer dans la rade le paquebot anglais *l'Argonauta*, que la compagnie anglaise avait expédié de Macao. Le capitaine, *James Colnett*, était autorisé par le roi d'Angleterre à prendre possession du port de Nutka, à le fortifier, et à y bâtir une factorerie pour le commerce des peaux de loutres qui abondaient dans les baies voisines. Le gouvernement britannique devait aussi y établir une croisière composée d'une frégate et d'une goëlette, pour en défendre l'entrée aux navires de toute autre nation. Après une contestation assez vive avec le capitaine anglais, Martinez le fit arrêter, déclara tout son équipage prisonnier de guerre, et envoya le paquebot à San Blas, pour y être à la disposition du vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Les Espagnols trouvèrent à Nutka soixante-dix Chinois, qu'une compagnie anglaise des Indes orientales y avait envoyés en 1786, pour y exercer les arts mécaniques.

Martinez, voulant ensuite reconnaître les contours du port et la côte voisine, fesait construire pour cet objet une goëlette de soixante pieds de longueur, lorsqu'il reçut ordre, par le capitaine de la frégate Aranzazu, de retourner à San Blas. Toutefois, avant de partir, il envoya son second pilote explorer le canal de l'Ouest et la baie de Buena-Esperanza, au N.-O. de celle de Nutka, et dont celui-ci prit possession au nom du roi d'Espagne. Martinez mit alors à la voile, le 31 octobre, et arriva à San Blas le 6 décembre (1).

1789. *Etablissements formés par les Russes sur la côte N.-O. de l'Amérique en 1789, suivant le rapport du capitaine espagnol Haro.* Le seul établissement que ce capitaine visita se composait de soixante Russes et de deux galiotes; mais il obtint d'un officier de cette nation des renseignements, 1°. sur celui qu'ils avaient à la partie occidentale du cap Elisabeth, lequel consistait en quarante Russes; 2°. sur celui du cap Rada, qui en renfermait trente-sept; 3°. sur l'établissement de la rivière de Cook, où il y en avait quarante; 4°. sur un autre à l'extrémité de la même rivière, qui contenait cinquante-cinq Russes et une galiote; 5°. sur celui de l'île d'Oonalashka, qui en comptait cent vingt et deux galiotes; 6°. sur un 6°. qui se trouvait dans la partie occidentale de l'île de Montagu; et enfin sur un 7°. situé par latitude N. 61°. Ce dernier composé de quarante Russes, entretenait une galiote qui naviguait constamment le long de la côte, depuis Nutka pour faire le commerce des fourrures (2).

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 106-109.

(2) M. de Humboldt remarque que jusqu'ici aucune nation européenne n'avait formé d'établissement stable sur l'immense étendue de côtes qui se prolongent depuis le cap Mendocino, par lat. N. 42° jusqu'au 59°. degré. Au-delà de cette limite commencent les factoreries russes, dont la plupart sont éparses et éloignées les unes des autres. Le même auteur trouva dans les archives de la vice-royauté de Mexico un gros volume in-folio, portant le titre de *Reconocimiento de los quatro establacimientos russos al norte de la California, hecho en 1788.* Mais le précis historique du voyage de Martinez ne fournit, ajoute-t-il, que très-peu de données sur les colonies russes dans le nouveau continent, aucun homme de l'équipage ne possédant un mot de la langue russe *.

Le premier *voyage commercial du capitaine John Meares et de William Tipping, lieutenant de la marine royale, de Calcutta à William's Sound*, en 1786 et 1787, à bord des navires, le *Nootka*, de deux cents tonneaux, et le *Sea-Otter* (Loutre de mer) de 100, ne produisit aucune découverte (1).

Deuxième voyage commercial des capitaines Meares et Douglas, en 1788 et 1789. Une compagnie de négociants anglais équipa à ses frais les navires la *Félicia*, de 230 tonneaux, et l'*Iphigénia* de 200. La Félicia portait quarante hommes et l'Iphigenia cinquante. Meares ayant reçu ses instructions, le 24 décembre 1787, mit à la voile de Typa en Chine, le 22 janvier suivant, avec le capitaine Douglas.

Le 13 mai, il mouilla dans l'anse des Amis, à l'entrée du Roi Georges, après un trajet de trois mois et vingt-trois jours. Il laissa à Nutka un détachement de troupes, et le 20 juin, il se rendit à un port, à l'abri de tous les vents, auquel il donna le nom de *Port-Cox*, en l'honneur d'un de ses amis. Le 29, il pénétra dans le détroit de Fuca, et le 2 juillet, il découvrit une partie de la côte qu'il appela *montagne de la Selle*, à cause de sa ressemblance à une selle. C'était la pointe méridionale de l'île de la Destruction, qui est située par 46° 30' de latitude N. et par 235° 20' de longitude E. de Greenwich. Le 4, il reconnut une autre montagne, par latitude N. 47° 10' et par longitude E. 235°, et lui donna le nom d'*Olympe*, à cause de sa position remarquable et de sa hauteur prodigieuse. Le 5, il appela *Shoal-Water*, ou eau remplie de bas-fonds, une baie qu'il découvrit; *Pointe Basse*, une pointe basse qui se trouvait à l'entrée, et *Cape Shoal Water*, un cap élevé et saillant, qui forme l'autre entrée. Cette baie est située par 46° 47' de latitude N. et par 235° de longitude E. de Greenwich. Le 6, il donna à un promontoire, le nom de *Disappointment*, ou du Contre-Tems, et celui de *Deception*, ou Trompeuse, à une baie par latitude N. 46° 10' et par longitude E. 235° 34'. Meares prétend que la rivière Saint-Roch qui est indiquée sur les cartes espagnoles, n'existe pas. Continuant sa route le long de la côte, il découvrit une grande baie, dont l'embouchure était entièrement fermée par un banc de sable, et qu'il appela pour cette raison *Quick Sand*, ou Sable mouvant. Il donna à un cap voisin le nom de *Grenville*, et à un autre, qui s'avance à une grande distance vers le sud, par latitude N. 45° 30' et par longitude E. 235° 50', celui de *Cape Look Out*. Il appela les *trois frères*, trois rochers remarquables, éloignés l'un de l'autre d'environ un quart de mille, et dont celui du milieu avait une arche pratiquée dans le centre. Meares s'assura qu'il n'existait aucune ouverture entre le cap et la baie de Quick Sand. « J'avais acquis, dit-il, une connaissance assez étendue de la côte d'Amérique, depuis l'entrée du Roi Georges jusqu'au cap Look Out, c'est-à-dire depuis les 45° 37' de latitude N. jusqu'au 49° 39'. Non-seulement j'avais reconnu toutes les parties dont le mauvais tems avait empêché le capitaine Cook d'approcher, mais encore nous nous étions positivement

(1) *Meare's Introductory voyage*, etc.

* *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, ch. 8.

assurés de l'existence des détroits de Jean de Fuca, qui réclamait une nouvelle attention; toutefois la saison était trop avancée, et il fallait revenir à l'entrée du Roi Georges, avant les vents d'équinoxe, qui soufflent ordinairement avec violence dans ces parages, du 10 au 15 septembre. D'ailleurs, il était convenu que, le 20 septembre, un des navires partirait pour la Chine. Ajoutez qu'il restait un sentiment de crainte sur le sort du détachement qu'on avait laissé à Nutka. » Toutes ces raisons déterminèrent Meares à retourner vers le nord.

Le 10 juillet, il découvrit la terre élevée, qui forme la côte orientale des détroits de Jean de Fuca, et le cap le plus oriental de la grande entrée, qui se trouve près du port de Cox, et auquel il donna le nom de *Beal*.

Le 11, il arriva à un port spacieux, commode, et à l'abri de tous les vents, dans lequel il jeta l'ancre. Des naturels, qui descendaient d'un village situé au sommet d'une haute montagne, lui apportèrent du poisson, des oignons et des graines. Il donna à ce port le nom d'*Effingham*, en l'honneur du lord de ce nom. Pendant le séjour que Meares y fit, il reçut la visite d'un grand nombre d'Indiens qui habitaient entre le port de Cox et l'île de Tatotootche; mais aucun de ceux qui résidaient dans la partie haute du détroit ne s'y présentèrent. Le 21, il remit à la mer, et le 26 suivant, il mouilla dans l'anse des Amis. Le 8 août, il en partit pour le port de Cox, où il arriva le 10, et trouva le navire, la *Princesse Royale*, aux ordres du capitaine Duncan, qui venait d'y relâcher. L'Iphigénie y rentra peu après. Elle avait côtoyé depuis la rivière de Cook jusqu'à l'entrée du Roi Georges, et rapporta, dit Meares, les preuves les plus incontestables de l'existence du grand archipel septentrional.

Le 20 septembre, on lança le 1er. navire qui eut été construit dans cette partie du monde. Il reçut le nom de *côte du nord-ouest de l'Amérique*.

Meares envoya son premier officier dans la chaloupe pour reconnaître le détroit de Jean de Fuca, et se procurer des renseignements sur les naturels de la baie de Shoal-Water. Après avoir côtoyé l'espace de 30 lieues, il fut attaqué par des Indiens, et forcé à la suite d'une action très-vive, de retourner sur ses pas, emmenant avec lui plusieurs des siens qui avaient été blessés par des flèches bardelées, ou à coups de massues et de pierres. Les Indiens avaient engagé le combat dans deux canots, contenant chacun de 40 à 50 hommes; il en était arrivé ensuite plusieurs autres, et le rivage était couvert de guerriers qui lançaient des pierres et des flèches. Dans l'endroit où s'arrêta la chaloupe, le détroit pouvait avoir quinze lieues de largeur; ce qui fit croire qu'il pouvait bien approcher de la baie d'Hudson.

Meares prétend que le navire américain le Washington, aux ordres du capitaine Grey, avait franchi ce détroit, qui communique à ses deux extrémités avec l'Océan pacifique, et embrasse une grande partie du continent. Il a même tracé la route qu'a suivie ce navire dans cette mer intérieure. Néanmoins, il est bien certain que Grey n'a pas trouvé l'extrémité de ce passage.

Meares a recueilli des renseignements importants sur la partie de cette côte qui est située entre les 45° et 62° de latitude, et dont il avait acquis une connaissance particulière. D'après les observations astronomiques qu'il fit, elle devait s'étendre entre les 205 et 237° de longitude E. de Greenwich. « Tout le pays, dit-il, qui communique aux baies d'Hudson et de Baffin, n'a pas encore été visité, et on ignore si ce vaste espace est occupé par des terres ou par la mer. »

Quant à la température, il remarque que le thermomètre se tenait souvent, au milieu de l'été, à 70°, et que le soir, il descendait rarement au-dessous de 40°. L'hiver y dure depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, et pendant cet intervalle, la terre est couverte de neige. Meares n'a découvert aucun fleuve dont l'étendue mérite d'être citée. Il estime la population indigène de l'entrée du Roi Georges, à 3 ou 4,000 habitants. Le capitaine Cook avait évalué celle du voisinage de Nutka à environ 2,000; mais Meares fait observer qu'il s'y trouve deux villages qui peuvent contenir chacun 1,500 habitants, outre les quatre situés au nord de cette entrée, qui en renferment chacun 1,800; il en résulterait que Macuina, chef de cet endroit, comptait environ 10,000 sujets. Il évalue à 4,000 le nombre des sujets de Wicananish, qui résident au port de Cox; à 2,000 ceux qui habitent au S. de ce port, jusques et y compris celui d'Effingham, et à 7,000 la population des autres villages situés le long de la côte septentrionale, jusqu'à l'entrée du détroit de Fuca, où finissent les États de Wicananish, et commencent ceux du dernier chef du territoire de Nutka, nommé Talootche.

Le capitaine Douglas, de son côté, reconnut la rade qui porte le nom de *Meares*. Elle est située par latitude nord 55° sur le bord septentrional du détroit qui sépare les îles de la Reine-Charlotte du continent, et qui n'a pas plus de vingt lieues de large. Ce fut, dit-on, ce voyageur qui, le premier, franchit ce détroit (1).

1787-1791. *Expédition du capitaine Joseph Billings, dont le but était de faire des découvertes à l'Est et au Nord du Continent de l'Amérique, conformément aux instructions qu'il reçut de Catherine II, impératrice de Russie, en* 1785. Billings, Anglais de nation, avait accompagné le capitaine Cook dans son dernier voyage, et avait été chargé, avec Bayly, de faire les observations astronomiques. « Le but principal de cette expédition, portent ses instructions, était de déterminer la longitude et la latitude de l'embouchure de la Kolyma, de décrire la situation du grand promontoire des Tchoutskis jusqu'au cap Est, de tracer une carte exacte des îles de l'Océan oriental jusque sur les côtes américaines, en un mot de perfectionner les connaissances, qu'on avait acquises sous le glorieux règne de Catherine II, des mers situées entre la Sibérie et le continent de l'Amérique. »

Billings partit pour la Sibérie, au mois d'octobre 1785, et se rendit à Kolyma. Mais les navires qu'on y construisait pour son expédition, ne furent achevés qu'au printems de l'année 1787. Ce capitaine s'embarqua à bord du plus grand, nommé le *Pallas*, en l'honneur du savant professeur de ce nom, qui avait rédigé les instructions des naturalistes de l'expédition. Le second navire fut placé sous les ordres du capitaine-lieutenant *Saretshef*. Ils firent voile de Kolyma, le 24 juin, dans la direction de la mer Glaciale, poussèrent jusqu'à cinq lieues au-delà du cap Barannoi-Kamen, par lat. N. 69° 33', et long. 168° 54' E. de Greenwich, après quoi ils retournèrent à la Kovima, dont ils remontèrent le cours jusqu'à Yakutsk, où ils arrivèrent le 22 octobre.

Billings rencontra dans cette ville M. John Ledyard, un des compagnons du capitaine Cook, qui venait d'y arriver, après avoir traversé à pied tout l'Ancien-Continent. Il se proposait de parcourir de même le Nouveau, et, comme Billings devait visiter la côte de l'Amérique, il se disposait à l'y accompagner, lorsqu'il fut arrêté comme espion français et envoyé à Moscou.

On construisit deux bâtiments à Ochotsk, pour l'expédition américaine; mais, au sortir du port, au mois de septembre 1789, il en périt un, et Billings fit voile avec ses débris pour la Slava-Rossie, dans le Kamtshatka, à l'effet d'en cons-

(1) *Voyages made in the years* 1788 *and* 1789 *from China to the north west coast of America* etc. *London*, in-4°. 1790.

truire un autre. Le 1er. octobre, il relâcha au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul, et y passa l'hiver, en attendant que le second navire fût prêt à tenir la mer.

Au commencement du mois de mars 1790, ce capitaine reçut ordre d'aller protéger le commerce des pelleteries que fesaient les Russes dans les mers du Kamtshatka et sur la côte N.-O. de l'Amérique, contre la corvette suédoise le *Mercure*, qui y avait été envoyée pour le détruire. En conséquence, il partit de la baie *d'Avatsha*, le 9 du même mois, à bord de la *Slava-Rossie*, qui était montée de seize canons de bronze, avec l'intention d'aller visiter les îles au sud d'Alaksa, sur la côte N.-O. de l'Amérique.

Le 24, il aperçut l'île d'Amtshitka, située par lat. N. 51° 18' et long. E. 179° 25', et dont les montagnes étaient couvertes de neige. Le 1er. juin, il aborda à celle d'Oonalashka, par lat. N. 52° 51' et long. E. 192° 41', où il rencontra des chasseurs russes qui le conduisirent à une baie nommée *Bobrovoi Guba*, ou baie des Loutres, dans laquelle il prit terre. Le capitaine Saretshef s'occupa à faire le relevé de la côte, et Billings recueillit tous les renseignements qu'il put trouver sur les mœurs et les usages des habitants. Les insulaires d'Alaksa et des îles adjacentes s'appellent *Kagataiakungn*, ou gens de l'Orient, et ceux de l'île *d'Oonê-Agun*, que les Russes nomment *Tshettierre-Sopushnoi*, *Akohgun*. Ces peuples sont d'une taille au-dessous de la moyenne, ont le teint brun, le visage rond, le nez petit, et les yeux noirs. Ils ont peu de barbe au menton, mais beaucoup sur la lèvre supérieure. Ils se percent l'inférieure, ainsi que le cartilage qui sépare les narines, pour y passer de petits os, et d'autres ornements en verroterie. Les femmes avaient autrefois l'habitude de se tatouer. Ces insulaires portaient d'abord des peaux de loutres de mer, mais ils ont cessé de s'en couvrir depuis qu'elles sont devenues d'un si grand prix, et ne se servent aujourd'hui que de peaux d'ours de mer ou de quelque autre amphibie peu recherché, dont ils portent le poil en dehors. Les hommes de Sitkanah ont des camisoles de peaux d'oiseaux.

Billings détermina la latitude de l'île d'Oonalashka à 53° 56' de latitude N. et à 194° 20' de long. E. Le 13 juin, il en partit, et rangea celles d'Oonimak et de Sannach, qui étaient habitées par quelques familles Aléoutes. Cook avait donné à cette dernière le nom de *Halibut's Island* ou île de la Plie.

Billings reconnut ensuite un grand nombre d'îles moins considérables, qui forment le groupe, connu sous le nom de *Shumagin*, ainsi appelé du matelot de Behring qui les découvrit le premier. La plus remarquable est celle que les indigènes nomment *Animok*, et les Russes *Olenoi*, et qui est située à environ dix lieues d'Alaksa, par lat. N. 54° 44', et long. E. 198°. Il visita encore des îles élevées et stériles, qui s'étendent à quinze ou seize lieues au S. d'Alaksa, et soixante lieues environ de l'E. à l'O. Leurs parages sont fréquentés par les chasseurs à cause de la quantité de baleines et de phoques qui s'y trouvent.

Le 15 juin, il examina un autre groupe d'îles auxquelles les Russes ont donné le nom *d'Evdokeef*. La plus grande s'appelle *Simedan*. Le 27, il découvrit les hautes montagnes de l'île de Kadiak et les îles basses de *Toogedach* et de *Sichtunach*, qui sont indiquées sur la carte du capitaine Cook, sous le nom d'îles de la *Trinité*.

Billings relâcha à Kadiak, et s'y arrêta jusqu'au 6 juillet, à prendre des renseignements sur cette île et sur celles du groupe dont elle fait partie. La population était d'environ treize cents hommes, douze cents jeunes garçons, et à peu près le même nombre de femmes. Ils possédaient plus de six cents doubles *baidars* ou bateaux, montés chacun de deux ou trois individus. Les chasseurs étaient répartis en six détachements aux ordres d'autant de conducteurs russes qui avaient le titre de *Peredofschik*. Les Russes retenaient en ôtages deux cents filles des principaux habitants pour répondre de l'obéissance du reste de la nation. *Yefstrat Ivanitsh Delareff*, Grec de nation, qui dirigeait l'établissement de Shelikoff, avait fondé une école pour enseigner aux enfants du pays à lire et à écrire la langue russe. L'établissement se composait de cinq maisons bâties à la manière des Russes, et habitées par une cinquantaine de personnes de cette nation. Elles avaient quatre vaches et douze chevaux, et cultivaient des pommes de terre et des choux. Les habitations des naturels étaient en partie souterraines, et elles avaient une porte, du côté du levant, qui se fermait avec des peaux de veaux marins. Au centre se trouvait le foyer, et immédiatement au-dessus il y a une ouverture au toit pour laisser échapper la fumée. Ils ressemblent, quant aux mœurs et aux coutumes, aux Oonalashkans.

Billings explora ensuite les côtes E. et S.-E. de l'île de Kadiak, et le 8 juillet, il alla toucher à celle *d'Afognak*, qui n'est qu'à sept milles de distance de la pointe septentrionale de Kadiak. L'intérieur en est couvert de bois, et les Russes y ont une factorerie. A deux milles plus au N., se trouve celle de *Shuyuch*, qui a environ quatre milles de longueur, et dont le cap septentrional portait le nom de *Pointe de Banks*. Le 11, il arriva à une rivière, que les chasseurs appellent *Ledenaia-Reka*, ou rivière glacée, parce qu'elle est continuellement gelée. Le 19, il pénétra dans le canal du Prince William, et jeta l'ancre près de l'endroit où le capitaine Cook avait mouillé en 1778. Il observa que les indigènes avaient les mêmes coutumes et parlaient presque le même idiome que ceux de Kadiak.

Le but principal de cette expédition était de reconnaître exactement la rivière de Cook, et toutes les parties de la côte au sud de ce point; d'examiner la chaîne d'îles qui s'étend entre l'Amérique et le Kamtshatka et de déterminer par des observations astronomiques leur véritable position. Il fallait, pour exécuter cet objet, y consacrer l'été et l'hiver tout entiers, et passer l'été suivant à faire le relevé de la partie septentrionale de la côte; mais il restait peu de provisions, la saison était fort avancée, et il eût fallu un autre navire pour naviguer avec quelque sécurité dans des mers où aucune île, excepté celle d'Oonalashka, ne se trouvait indiquée avec exactitude sur les cartes. Toutes ces considérations décidèrent Billings à retourner au Kamtshatka.

Le 30 juillet, il partit de l'île de Montague *Tsukli*, et le lendemain, il s'assura que l'île de Kay, dont la pointe méridionale forme le cap Elie du Commodore Behring, était détachée du continent. Là, le scorbut se manifesta parmi l'équipage, et il alla relâcher, le 14 octobre, au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Pribuloff, devenu l'un des maîtres d'équipage, fit voile pour Oonalashka. Le lendemain de son départ de cette île, il découvrit celle à laquelle il donna le nom de *Saint-Georges et Saint-Paul*, et qui servait de retraite à d'immenses troupeaux de phoques. Sur ces entrefaites, la corvette suédoise entra dans la baie *d'Udagha;* Pribuloff se rendit à son bord et y fut parfaitement accueilli.

Au mois d'avril 1791, le capitaine *Hall* reçut le commandement d'un navire qu'on venait de construire au port de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il lui fut enjoint de se rendre à l'île de Behring ou à celle d'Oonalashka; toutefois, le bâtiment n'étant pas en état de tenir la mer avant le 8 mai, et Billings, qui était arrivé à Oonalashka, le 24 juin, n'y trouvant pas le capitaine Hall, renonça au projet qu'il avait formé de visiter de nouveau la partie de la côte d'Amérique, qui s'étend au sud de la rivière de Cook. Il alla néanmoins toucher à cette côte, dont il donna une description, et de là

fit voile pour la baie de Saint-Laurent, qui est située sur la côte des Tshutski, au sud du détroit de Behring, et où il arriva le 4 août (1).

Premier voyage d'Alexandre Mackenzie à travers le Continent américain, en 1789. Ce voyageur, agent de la compagnie des fourrures du Nord-Ouest, partit dans des canots, le 3 juin 1789, du port de Chepeweyan, sur le lac des Collines, par 58° 40' de latitude Nord, et 110° 30' de longitude O. de Greenwich, avec quatre Canadiens, un Allemand, un Indien, deux Canadiennes et deux Indiennes. L'Indien, nommé le *chef anglais*, avait accompagné Hearne, lors de son voyage à la rivière de la Mine de Cuivre.

Mackenzie descendit la rivière de la *Paix* ou de *l'Esclave*, jusqu'au lac du même nom, par lat. N. 61°, où il arriva le 9, et qu'il trouva entièrement couvert de glace. Il y fit provision de poisson, de gibier et de baies. Le 21, il tua cinq renues sur une île qu'il appela pour cette raison *île de Carrebœuf*. Une autre île où il laissa deux sacs remplis de *pemican* ou de poisson séché au soleil et pilé pour le retour, reçut celui d'île *à la Cache*. Le 23, l'expédition prit terre, par 62° 24' de lat. N., en un endroit où il y avait trois habitations d'Indiens *Red-Knife* ou Couteaux rouges, qui sont ainsi appelés des couteaux de cuivre dont ils font usage. On leur acheta huit paquets de peaux de castor et de martre et un grand canot, et un des naturels offrit de servir de guide à Mackenzie pour découvrir la rivière qu'il se proposait de remonter. Il y arriva le 29. Le lendemain, il passa devant l'embouchure de la rivière de *Horn Mountain*, qui descend des montagnes du même nom. Le 1er. juillet, étant entré dans son lit, il trouva que sa largeur n'était plus que d'un demi-mille. Le courant en était rapide, et les bords couverts de glace. Il aborda à une île où il remarqua les pieux de quatre habitations, qu'il supposa avoir été construites par les Esquimaux, dans leurs excursions guerrières, six ou sept ans auparavant. Il reconnut l'embouchure de la rivière *de la Montagne*, qui s'y jette du sud, et qui a environ un demi-mille de large. A environ six milles au-dessus, il atteignit le confluent d'une autre rivière, et découvrit au loin les montagnes du midi. Il y remarqua les vestiges de deux camps que les Indiens y avaient eus l'année précédente, et il jugea à la manière que le bois était coupé, qu'il ne l'avait pas été avec des instruments en fer. Le 5 juillet, il rencontra cinq familles, composées de vingt cinq à trente individus, de deux tribus différentes (les Indiens *Esclaves*, et *Dog-Rib* ou à côtes de chien) qui s'enfuirent à l'approche de l'expédition. Toutefois, les guides Chipeweyans, dont ils comprenaient le langage, leur persuadèrent de retourner sur leurs pas et d'accepter quelques présents. Ils répondirent aux questions qu'on leur adressa sur le cours de la rivière, qu'il faudrait plusieurs hivers pour arriver à la mer; que le pays intermédiaire était peuplé de monstres affreux, qu'il y avait deux chûtes dans la rivière, qui en rendaient la navigation impraticable, et qu'enfin la vieillesse surprendrait les voyageurs avant leur retour. A force de présents, on en détermina un à suivre l'expédition, qui continua à remonter la *rivière du lac du Grand Ours*, laquelle était profonde et large de près de trois cents pieds. Le 6, Mackenzie reconnut l'extrémité des *Montagnes Neigeuses*, et découvrit une rivière qui coulait de l'ouest. Le 7, il arriva à un camp indien composé de dix-huit personnes, qui toutes s'enfuirent à l'exception d'un vieillard et d'une vieille femme. Le premier dit qu'il était trop âgé et méprisait trop la vie pour fuir le danger. Cependant, à ses instances, les autres revinrent au camp, acceptèrent quelques présents et donnèrent en retour du poisson bien bouilli, et quatre canots montés chacun par un homme, qui devait indiquer à l'expédition la route à tenir pour passer les *rapides* de la rivière dans un endroit où son lit est encaissé sur une longueur de trois milles par des rochers blanchâtres et taillés à pic. La rivière pouvait avoir neuf cents pieds de largeur et cinquante brasses de profondeur. A l'embouchure de deux autres affluents, il rencontra six familles d'environ trente-cinq personnes, qui lui fournirent une grande quantité d'excellent poisson. Elles acceptèrent des présents et suivirent l'expédition dans quinze canots. A trois milles plus au nord, il trouva un camp de trois familles de vingt-deux individus, sur le bord d'une rivière qui coule de l'est. Il en reçut des lièvres et des perdrix en échange d'objets de peu de valeur. Un jeune homme, esclave parmi ces Indiens, se fit mieux comprendre qu'aucun autre des naturels qu'on eut rencontrés jusqu'alors. Mackenzie prit terre de nouveau en un endroit où il y avait deux familles qui lui offrirent quatre douzaines de lièvres. Le 8, il aborda encore, et trouva deux cabanes habitées par neuf personnes, et, à quelque distance de là, plusieurs autres appartenant à des Indiens Lièvres, qui sont ainsi appelés de ce qu'ils se nourrissent principalement de la chair de ces animaux et de poisson. Le 9, il rencontra quinze autres naturels, qui paraissaient plus robustes et plus propres que ne le sont en général les habitants de cette contrée, et qui fesaient usage de morceaux de fer qu'ils avaient achetés aux Esquimaux, leurs voisins, en guise de couteaux. Plus loin, il rencontra cinq autres familles, qui firent mine de vouloir résister, mais qu'il parvint à apaiser par des présents. Ils appartenaient à la tribu des *Deguthee Denees* ou Querelleurs, qui résidait par le 67° 47' de latitude. Notre voyageur ayant appris de ces Indiens que la mer n'était pas fort éloignée du côté de l'Est et de celui de l'Ouest, se mit en route pour la reconnaître. Il passa auprès de trois camps, où la rivière commençait à s'élargir et à couler par différents canaux, entre des îles basses couvertes de peupliers rabougris. Le 12 juillet, il parvint à un lac, situé par 69° 1' de latitude, et à quinze milles plus loin, à une île, d'où il aperçut des masses énormes de glaces qui s'étendaient du S.-O. à l'E, et vers le sud-ouest, une chaîne de montagnes à 20 lieues plus au nord. A l'E. il distingua plusieurs îles. Le 14, il établit son camp sur une île qu'il nomma *la Baleine*, à cause du grand nombre de ces amphibies qu'il remarqua sous le 69° 14' de latitude, et long. O. 135°, après quoi il retourna sur ses pas, sans s'être assuré que ce fut véritablement la mer qu'il avait vue (1). Il arriva au fort de Chipeweyan, le 12 septembre 1789.

Deuxième voyage d'Alexandre Mackenzie à travers la partie N.-O. du Continent américain, en 1793. Mackenzie partit de nouveau du fort de Chepeweyan, le 10 octobre 1792. Il remonta la rivière d'Imjigah ou de la Paix, jusqu'à un fort ou établissement anglais, situé par 56° 9' de latitude nord, et par 117° 35' de longitude ouest, où il séjourna jusqu'au 9 mai 1793. Ayant expédié de là six canots chargés de vivres

(1) *Sauer's* (Mart.) *Accout of a geographical and astronomical expedition to the Northern parts of Russia, by commodore J. Billings*. London, 1802, in-4°.

(1) Mackenzie dit que « ses gens montrèrent beaucoup de regret d'être obligés de s'en retourner sans avoir atteint la mer; » et néanmoins sur le titre de son voyage et sur la carte qui l'accompagne, il voudrait faire croire qu'il est allé jusqu'à l'Océan. Il est probable qu'à la vue de la baleine blanche *(delphinus leucas)*, qui remonte les fleuves jusqu'à une certaine distance de la mer, il se sera cru sur ses bords.

Mackenzie, *Voyages from Montreal*, etc., in-4°. *London*, 1801.

et de fourrures au fort de Chipeweyan, il partit pour son nouveau voyage, dans un canot de vingt-cinq pieds de longueur et de quatre pieds neuf pouces de quille, portant dix hommes d'équipage, des provisions, des objets destinés à être donnés en présents aux naturels, des armes, des munitions et un bagage pesant trois milliers.

Le 11 juin, il arriva à un lac d'environ deux milles de longueur et situé par latitude nord 54° 24', et longitude O. 121° de Greenwich, où il jugea que la rivière de la Paix avait sa source la plus élevée et la plus méridionale. Ayant franchi les montagnes, il descendit le cours de la *Tacoutche-Tesse*(1), qu'il prit pour la Columbia, jusqu'au 52° 30' de latitude nord. De là, il revint sur ses pas l'espace d'environ soixante-dix milles, et traversa le pays jusqu'à la rivière du *Saumon* qu'il suivit, durant le mois de juillet, jusqu'à son embouchure dans l'Océan Pacifique, par latitude N. 52°, après quoi, il se remit en route pour le fort de Chipeweyan, où il arriva le 24 août, après une absence de onze mois.

Dans ces deux expéditions, Mackenzie explora l'immense contrée, arrosée par la rivière qui porte son nom, et dont le cours a plus de deux mille milles de longueur. Elle sort du petit lac ci-dessus, par latitude N. 54° 24', près d'une des sources de la Columbia, où elle porte le nom de rivière de la Paix ou d'Imjigah, et coule d'abord l'espace de cent quatre-vingts milles dans la direction du nord, puis deux cent quatre-vingts dans celle de l'est, où elle reçoit son affluent oriental; ensuite cent quarante, dans celle du nord, jusqu'au 57° 40', et de là deux cent cinquante milles N.-E. jusqu'à l'*Athapescow* ou rivière de l'Élan, à laquelle elle se réunit par 59° de latitude nord, et par longitude O. 111° 20'. Cette dernière qui prend sa source sous le 54° de latitude et le 117° de long. O., a d'abord un cours N.-E. de cent quatre-vingts milles, pendant lequel elle reçoit les eaux du petit lac de *l'Esclave*, après quoi elle coule quatre-vingts lieues dans la direction de l'E., cent dix dans celle du N., quarante encore dans celle de l'E, et après s'être jointe à la rivière du *Pélican*, elle prend son cours vers le nord l'espace de cent quarante milles, traverse le lac des Collines, et, à vingt milles plus loin, opère sa jonction avec la rivière de la Paix. A partir de ce point, leurs eaux réunies portent le nom de rivière de l'Esclave jusqu'au lac l'Esclave dans lequel elle se jette après un cours de deux cent vingt milles. Au sortir de ce dernier, elle prend le nom de Mackenzie, coule cent soixante-dix milles vers le N.-O., cent quatre-vingt-treize vers le N. jusqu'à la rivière du *Grand Ours*, où elle prend son cours vers le N.-O. l'espace de quatre cent vingt-deux milles, jusqu'à son embouchure dans l'Océan Arctique, par 70° de latitude N. et 135° de longitude O. de Greenwich.

Le cours de la rivière de la Paix, à travers les montagnes Rocky, est d'environ trois cents milles, et durant toute cette distance elle conserve une largeur moyenne de deux mille pieds. Au-dessous de son confluent avec l'Athapescow, où le courant en devient très-rapide, elle a plus d'un mille de large. Le lac du Grand Ours, dont elle reçoit les eaux par la rivière du même nom, a de soixante-dix à quatre-vingts milles de longueur, et celui d'Athapescow, situé par 59° de lat. N. et long. O. 110°, a cent milles de long sur dix à trente de large.

Tout le pays, compris entre le lac des Collines et la rivière de la Paix, est si bas, que, dans certaines saisons, il y a entre leurs eaux un flux et un reflux périodiques.

Les nations indiennes qui peuplent la contrée à l'O. des monts Rocky, à partir du lac de l'Esclave, sont les *Strongbow-Mountains*, et les *Hares* ou lièvres, et celles du côté opposé, les *Beavers* ou castors, les *Inland* ou intérieurs, les *Nathanas* et les *Querelleurs* (1).

Expédition de don Francisco Élisa en 1790. Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne s'occupa de former un établissement à Nutka, suivant les ordres qu'il avait reçus de sa cour. Il fit préparer à cet effet la frégate la *Conception*, le paquebot *Argonauta* et la balandre la *Princesa* qu'il pourvut abondamment d'armes, de munitions et de provisions, et sur lesquels il embarqua les troupes destinées à garder la nouvelle colonie et à secourir les *présidios* de l'Ancienne et de la Nouvelle-Californie. *Don Francisco Élisa*, nommé commandant de l'expédition et de l'établissement, mit à la voile de San Blas, le 3 février 1790, et entra dans le port de Nutka, le 4 mars suivant. Il travailla sur-le-champ à mettre ce lieu en état de défense, et envoya le capitaine don *Salvador Fidalgo* reconnaître la côte vers le sud depuis le 60° degré (2).

Découvertes de don Salvador Fidalgo. Fidalgo fit voile, le 4 mai 1790, à bord du paquebot San Carlos, et arriva, le 23, à l'entrée du détroit du Prince Guillaume (*Prince William's Sound*). Il y pénétra par le port de Santiago. De là, se dirigeant vers le nord, et passant par l'île de la Magdalena, il reconnut toute la partie orientale de cette vaste baie, où il découvrit quelques golfes qui lui servirent d'abri contre le mauvais tems qu'il y éprouva, particulièrement à la lat. de 60° 40', et au 35° 55' de long. occidentale de San Lucas. Il y séjourna depuis le 26 mai jusqu'au 9 juin, et dans cet intervalle il reconnut, dans des barques, les entrées voisines et les canaux qui y débouchent dans la mer. Il prit possession de cette côte et donna le nom de *Menendez* à l'entrée où il toucha. Il se rendit ensuite à un port pour prendre de l'eau et du bois, et expédia sa chaloupe pour achever la reconnaissance du golfe du Prince Guillaume. Cette expédition fut secondée par les Indiens qui y coopérèrent avec confiance et bonne foi; à l'entrée d'un port, sous la lat. de 60° 54', on entendit le bruit épouvantable d'un volcan, et en s'avançant dans l'intérieur, on vit une plaine couverte de neige provenant des monceaux qui entouraient l'orifice du volcan, et qui avaient été lancés à une hauteur considérable. La crainte du danger empêcha Fidalgo d'examiner plus particulièrement ce phénomène. Ce capitaine se rendit ensuite à une des îles voisines, où il fut accueilli amicalement par les naturels. A son retour, il passa par un canal, et donna des noms à toutes les pointes principales de l'entrée qu'il avait découverte. On donna le nom de *Revillagigedo*, en l'honneur du vice-roi du Mexique, à l'entrée où est situé ce volcan; celui de *Del Condé*, à l'île qui se trouve à son embouchure; et celui de *Fidalgo*, au volcan. On appela *Valdez*, l'extrémité septentrionale du golfe du Prince Guillaume, et *Mazarredo*, un autre port qui se trouve plus au sud, sur la côte orientale. Le journal de Fidalgo contient une exacte description du pays, de ses productions naturelles, de la condition, des qualités de ses habitants, et des établissements formés par les Russes. Les écrivains de cette nation prétendent que l'établissement de la rivière de Cook date de 1787, et que tous les autres dépendent de la compagnie de commerce de Pétersbourg.

(1) La Tacoutche-Tesse se jette dans une baie appelée golfe de Georgie.

(1) *Voyage from Montreal, on the river Saint-Laurence, through the continent of North America to the Frozen and Pacific Oceans; in the years* 1789 *and* 1793, etc.; *by Alexander Mackenzie*, in-4°., p. 412. *London*, 1801.

(2) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 109-112.

Fidalgo s'étant acquitté de sa commission mit à la voile le 21 juin, dans le dessein de reconnaître la côte S.-O., mais les tempêtes, les calmes et les brumes épaisses qu'il éprouva le forcèrent à rétrograder vers l'île de Montague. Le 4 juillet, il monta dans un canot conduit par des Indiens, et alla visiter l'établissement russe sur la rivière de Cook. Le chef de cet établissement lui fit un très-bon accueil, et lui fournit les secours dont il avait besoin. Le jour suivant, Fidalgo entra dans un port bien abrité qu'il nomma le *Revillagigedo* (1), et d'où il expédia sa chaloupe pour reconnaître le cap Elisabeth qu'il avait pris pour une île. Il trouva aussi du côté du N. un bon port dans la lat. de 59° 12'. C'était probablement le même que Arteaga avait nommé, en 1779, port de *Regla*. Fidalgo continuait à explorer l'intérieur de la rivière, lorsque, le 20 juillet, il apprit l'arrivée d'une frégate russe qui était partie d'Ochosky au mois de mai, ayant à bord des astronomes pour déterminer la véritable situation des îles et côtes voisines du cap Saint-Élia's. Fidalgo, après avoir fait des observations importantes à l'entrée du Prince Guillaume, en partit le 8 août, et arriva, le 15 suivant, au cap de *Dos-Cabezas*, où il aborda. Il visita l'établissement russe, et se procura des renseignements intéressants sur l'industrie, le commerce, la pêche des individus de cette nation, sur leurs rapports avec les naturels du pays, et sur les moyens qu'ils emploient pour les civiliser. Il en partit le 17, pour reconnaître la côte vers l'Est, mais des vents contraires et le manque de provisions le contraignirent de faire voile pour le port de Monterey, où il entra le 15 septembre. De là, il passa au département de San Blas, où il arriva le 14 novembre, avec la satisfaction d'avoir fait un voyage très-utile, à raison des connaissances hydrographiques qu'il avait acquises sur ces côtes (2).

L'arrestation des Anglais qui s'étaient rendus à Nutka, pour y établir une colonie, par le capitaine Don Martinez, et la prise de possession de ce port au nom du roi d'Espagne, donnèrent lieu à des démêlés entre ces deux gouvernements qui se fussent terminés par une guerre, si la cour de France ne fût intervenue à tems pour l'empêcher (3).

1790. *Déclaration et contre déclaration concernant l'occupation de la baie de Nutka, signées et échangées le 24 juillet 1790, par l'ambassadeur de S. M. Britannique, et par le secrétaire d'État de S. M. Catholique.* S. M. C. disposée à donner satisfaction à S. M. B. pour l'injure dont elle s'est plainte, s'engage à faire restitution entière de tous les vaisseaux britanniques, qui ont été capturés à Nutka, et à indemniser les parties intéressées dans ces vaisseaux, des pertes qu'elles auraient essuyées, aussitôt que le montant en aura pu être estimé. Mais, ni cette déclaration, ni l'acceptation ne doit exclure ni préjudicier en rien aux droits que S. M. C. pourra prétendre sur tout établissement que ses sujets pourraient avoir formé, ou voudraient former à l'avenir, dans ladite baie de Nutka (4).

1790.—1791. *Voyage autour du monde, par le capitaine français Etienne Marchand*, à bord du navire, le *Solide*, avec un état-major de 11 hommes et un équipage de 39. Ce capitaine, revenant du Bengale, en 1788, toucha à l'île de Sainte-Hélène, où il rencontra le capitaine anglais Portlock, qui lui fournit des renseignements sur le commerce de la côte du nord ouest. Marchand les ayant communiqués à une maison de commerce de Marseille, elle l'engagea à entreprendre le voyage autour du monde qui a fait connaître la véritable position de beaucoup de lieux, et a jeté un jour nouveau sur une partie de la côte occidentale de l'Amérique. Le 7 août 1791, il arriva sur cette côte près du cap Engaño ou Edgecumbe, appelé par les naturels Tchinktâné, et qui est situé par latitude N. 57° 4' et par longitude O. 138° 15' de Paris, et le 12, il entra dans la baie du même nom (1), où il se procura une grande quantité de fourrures (2).

Marchand a donné beaucoup de renseignements sur la baie de Tchinktâné et ses habitants. Le 21 août, il remit à la voile pour aller reconnaître les îles de la Reine-Charlotte, et leva le plan de *Cloak-Bay*, ou baie des Manteaux, et celui du canal de *Cox*. Il a aussi fourni une description des naturels qui habitent sur leurs bords.

Le 8 septembre, Marchand fit route pour la Chine (3).

Voyage du capitaine Georges Vancouver, commandant une expédition composée des deux navires la Découverte et le Chatham, et de 100 hommes d'équipage, tant officiers que soldats. Le lieutenant William Robert Broughton, commandait le Chatham.

L'expédition aux ordres de Quadra, en 1775, le long de la côte N.-O. de l'Amérique, donnant aux Espagnols des droits sur cette partie du continent, ils en usèrent au mois d'avril 1789, en s'emparant des navires et des factoreries que les anglais possédaient dans la baie de Nutka. Ceux-ci qui regardaient leurs établissements dans ces parages comme d'une grande importance, se disposaient à y envoyer un armement considérable, lorsqu'une convention, signée le 28 octobre 1790, détermina les droits des deux puissances sur cette côte.

Par l'article 1er. « L'Espagne s'engageait à remettre à l'Angleterre les bâtiments, districts et portions de terrain qui, au mois d'avril 1789, étaient occupés par S. M. B., soit au port de Nutka ou de Saint-Laurent, soit au lieu appelé *Port-Cox*, situé à environ 16 lieues au sud du premier. »

Par l'article 5e. « L'entrée de tout établissement que l'une des deux puissances aurait formé depuis le mois d'avril 1789, ou pourrait former par la suite, soit dans les lieux qui doivent être rendus aux sujets de la Grande-Bretagne par l'article 1er., soit dans toute autre partie de la côte N.-O. de l'Amérique ou des îles adjacentes, situées au N. de ladite côte, déjà occupées par l'Espagne, sera libre aux sujets des deux puissances contractantes, lesquels pourront s'y livrer au commerce sans obstacle ni empêchement. »

Dans les instructions données à Vancouver, le 8 mars 1791, il lui était recommandé de reconnaître exactement la communication par eau, qui pouvait exister entre la côte N.-O. et la partie de la côte orientale de l'Amérique du N., qui était habitée ou occupée par les sujets de S. M. B., et de déterminer avec précision le nombre, l'étendue, la situation et l'époque des établissements de la formation dans ces limites par quelque nation européenne que ce fût.

Ce capitaine partit, le 1er avril 1791, et prit la route du cap

(1) Dans la partie orientale de la rivière de Cook.

(2) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana.* Introd., p. 109-112.

(3) *The Spanish memorial of 4 th. June considered by Alex. Dalrymple.* London, 1790, in-8°.

(4) Martens, *Recueil de traités de paix*, vol. III, p. 166.

(1) La baie de *Guadalupa* des Espagnols et celle de *Norfolk* de Dixon.

(2) En 1792, le commerce des fourrures entre la côte du Nord-Ouest et la Chine occupait 20 navires de différentes nations. (Vancouver, *Voyage of Discovery*, tom. III, p. 498.)

(3) Voyez tome Ier chap. 4 et 5 du Voyage autour du monde, pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique, etc., par C. P. Claret Fleurieu, 4 vol. in-4°. Paris, an VI.

de Bonne-Espérance. Il relâcha, à Madère, le 25 du même mois; le 8 mai, il perdit de vue les Canaries et se dirigeant vers le cap Horn, il entra dans l'Océan Pacifique. Après avoir reconnu les îles Sandwich, il aborda sur la côte de la Nouvelle Albion, le 17 avril 1792, près du cap Mendocino, par le 40° 19′ de latitude et le 235° 53′ de longitude E. de Greenwich. Continuant à longer la côte, il donna le nom de *Rocky-point*, ou pointe des rochers, à la partie la plus saillante du rivage, qui s'étendait l'espace d'un mille dans la mer, sous le 41° 8′ de latitude et le 236° 5′ de longitude. Plus loin, sous le 41° 46′ 1/2 de latitude, et le 235° 57′ 1/2 de longitude, il rencontra, le 25 avril, une pointe qu'il nomma *Pointe Saint-Georges*, et des rochers qu'il appela *rochers du dragon;* et la baie formée par la pointe N. de Saint-Georges, reçut le nom de *baie Saint-Georges*. A quelque distance de là, sous le 42° 52′ de latitude et le 235° 35′ de longitude, il découvrit un terrain bas, couvert de bois, qui s'avançait fort loin dans la mer, et qu'il nomma *cap Orford*. Des Indiens y vinrent trafiquer avec son équipage.

Sous le 43° 23′ de latitude et le 235° 50′ de longitude, il reconnut une pointe de terre qu'il conclut être le cap *Grégory* du capitaine Cook, ou le cap *Blanco* d'Aguilar, « si toutefois, dit-il, ce dernier a vu la terre dans cette partie de l'Amérique ». Il doubla ensuite une autre pointe saillante, ou rocher escarpé et presque perpendiculaire, qu'il jugea être le *cap Perpetua*, de Cook, et près duquel il cessa de voir cette partie de la terre. Il le place sous le 44° 12′ de latitude et le 236° 5′ de longitude. Il doubla peu après le cap *Foul Weather* ou *Gros Tems*, qui est une haute pointe escarpée, par le 44° 49′ de latitude et le 236° 4′ de longitude.

Vancouver releva ensuite la partie de la côte qui avait déjà été reconnue par M. Meares. Il place le cap *Look Out* sous le 45° 32′ de latitude et le 236° 11′ de longitude; et le cap *Disappointment* de Meares, qui avait aussi nommé l'entrée située au sud de ce cap, *Deception Bay*, ou *baie de la Tromperie*, par le 46° 19′ de latitude et le 236° 6′ de longitude. Il passa ensuite la *Pointe basse* de Meares, et la baie de *Shoal-Water*, et continuant sa route vers le N., il rencontra une autre pointe, par le 47° 22′ de latitude et le 235° 58′ de longitude, qu'il appela *Pointe Grenville*, et, plus loin, l'île *de la Destruction*, qui avait été ainsi nommée par M. Barclay. Cette île située sous le 47° 37′ de latitude et le 235° 49′ de longitude, n'a environ qu'une lieue de circuit; c'était néanmoins la plus grande portion de terre détachée de la côte, qu'il eut observée jusqu'alors. Il rencontra dans le voisinage de cette île une ou deux pirogues. Il n'avait encore vu aucun habitant, ni rien qui indiquât que le pays fût peuplé sur toute cette côte, si l'on en excepte un endroit au S. du cap Orford.

Vancouver croyait s'être assuré que les grandes rivières et les vastes entrées, auxquelles on supposait une embouchure dans l'Océan Pacifique, entre le 40° et le 48° de latitude N. n'étaient que des ruisseaux où des vaisseaux ne pourraient naviguer (1), ou des baies où il leur serait impossible de réparer leurs avaries. Il ne restait plus qu'à vérifier une indication de M. Dalrymple. « On prétend, dit ce dernier, que les Espagnols ont découvert récemment, sous le 47° 45′ de latitude N., une entrée qui, en 27 jours de route, les a conduits à la baie de Hudson. » Cette latitude correspond exactement à celle qui se trouve indiquée dans l'ancienne relation du pilote grec, Jean de Fuca (2), dont nous avons déjà parlé.

Le 29 avril, Vancouver longea le rivage dans la direction du N.-O. Un courant porta les navires vers le N., dans la ligne de la côte, avec une vitesse uniforme d'environ une 1/2 lieue par heure. Depuis qu'il avait dépassé le cap Orford, ce courant avait régulièrement fait dévier les bâtiments, vers le nord, de 10 à 12 milles par jour.

Le capitaine rencontra ensuite le navire, la Columbia, commandé par M. Robert Gray, et qui était parti de Boston, 18 mois auparavant. C'était le même officier qui avait fait avec le sloop le *Washington*, le voyage derrière Nutka dont on avait tant parlé. Gray contredit les assertions extravagantes qu'on avait débitées à ce sujet. Il assura les officiers qu'il n'avait pénétré que 50 milles dans le détroit en question; mais que suivant les naturels, il s'étendait très-loin vers le nord, et qu'il croyait que c'était l'entrée dont on attribue la découverte à de Fuca. Le capitaine Gray fit aussi connaître l'embouchure d'un fleuve au 46° 10′ de latitude, où il lui fut impossible de pénétrer pendant neuf jours, à cause du débouché des eaux, ou du reflux de la mer.

Vancouver, continuant sa route, découvrit la seule montagne élevée qu'il eut aperçue jusqu'ici sur toute la côte. Il pensait que ce pouvait être le Mont Olympe de Meares, que ce navigateur place au 47° 10′ de latitude. Vancouver en détermina la latitude à 47° 38′. Il remarqua, à mesure qu'il avançait, que la hauteur de la côte augmentait, qu'elle était sans coupure, et par conséquent, qu'elle n'offrait aucune entrée dans la mer intérieure par le 47° 45′ de latitude, ainsi qu'on l'avait prétendu; il n'y a pas d'ailleurs la moindre apparence d'un bon hâvre depuis ce point jusqu'au cap Mendocino, quoique les géographes y en aient placé plusieurs.

L'expédition toucha à un promontoire remarquable, sous le 48° 23′ 1/2 de latitude et le 235° 38′ de longitude E., qui forme la pointe S. du prétendu détroit de Jean de Fuca. C'est le cap Flattery de Cook, nommé *Classet* par les naturels du pays. L'île de *Tatootche* qui a une 1/2 lieue de tour, tient à ce promontoire par un banc de rochers. L'ouverture de cette entrée est placée par le 48° 37′ de latitude, sur la carte de M. Duncan; mais d'après le calcul de Vancouver, il y aurait une erreur de dix milles. Il n'y aperçut pas le *Pinnacle Rock* de *Fuca*, imaginé par Meares et Dalrymple, pour faire croire que c'était le détroit de Fuca. Il donna le nom de *Rock Duncan*, à un rocher à peine visible, contre lequel le ressac se brise avec violence. Le village de Classet, situé à environ deux milles en deçà du cap, lui parut très-peuplé. Les naturels ressemblaient à ceux de Nutka, sous presque tous les rapports : le langage, le maintien, les vêtements, les cabanes, les armes, les outils, les pirogues étaient les mêmes. Les ornements en os, qu'ils portaient au nez, étaient seuls différents; ils paraissaient familiarisés avec les étrangers. En remontant la baie, on rencontra une pointe basse de sable, qui fut appelée *New Dungeness*, à cause de sa ressemblance avec le Dungeness du canal de la Manche. Vancouver donna ensuite à une haute montagne, découverte par son troisième lieutenant M. *Baker*, le nom de cet officier. Il poussa sa reconnaissance du détroit, plus avant que le capitaine Gray, ou tout autre voyageur, sans trouver de mer intérieure. Il assure avoir relevé exactement la côte, sur une étendue d'environ deux cent quinze lieues, depuis le cap Mendocino jusqu'au promontoire de Classet, et n'avoir dépassé aucune ouverture qui présentât une navigation sûre. Les naturels qu'il rencontra à quelque distance en mer continuèrent leur pêche, sans s'inquiéter des vaisseaux de l'expédition; cependant, ils vinrent à bord faire des échanges. Ils ne connaissaient pas la langue de Nutka.

Le 2 mai, il jeta l'ancre par trente-quatre brasses, dans un port auquel il donna le nom de *Port Discovery*, ou

(1) Il ne connaissait pas encore le grand fleuve de la Columbia.

(2) *Dalrymple's Plan for promoting the Fur Trade*, etc. p. 21, 1789.

Port de la Découverte, et il appela l'île qui le protège, *l'île de la Protection*. Ce port est situé par le 48° 7' de lat. et le 237° 20' de long. Ici notre voyageur observe qu'il avait parcouru cent cinquante milles de côtes, sans voir plus de cent cinquante habitants; mais il rencontra un grand nombre de villages déserts, ce qui le porta à croire que ce pays avait été autrefois beaucoup plus peuplé; les habitations des naturels consistaient en pieux croisés et recouverts de nattes. On trouva une quantité considérable d'ossements épars, près du port de la Découverte, et des pirogues suspendues à des arbres à 12 pieds de terre, renfermant les squelettes de deux ou trois individus. Les habitants du voisinage ressemblaient à ceux de Nutka; ils étaient cependant moins robustes, et leurs cheveux étaient peignés et noués par derrière, sans être chargés de cette énorme quantité d'huiles et de matières colorées, si fort à la mode parmi les naturels de Nutka. Ils préféraient pour habillement les étoffes de laine aux peaux de cerfs; quelques-uns portaient même une étoffe faite d'écorce bien travaillée. Leurs arcs étaient en bois d it, et avaient de deux pieds et demi à trois de longueur, un pouce et demi dans leur plus grande largeur, et vers le milieu trois quarts de pouce d'épaisseur.

Vancouver découvrit ensuite une entrée, qui offre un mouillage plus sûr et plus étendu que celui de la Découverte, et qu'il nomma *Port Townshend*, en l'honneur du marquis de ce nom. Il donna celui de *Point Marrow Stone*, à une falaise haute et escarpée, celui de *Rainier* à un mont élevé; et il nomma *Oak Cove*, ou Anse aux Chênes, un petit enfoncement de la côte où il vit croître quelques arbres de cette espèce. Le tems ayant tout-à-coup changé, lorsqu'il arriva à la hauteur d'une haute pointe escarpée, il l'appela *Foul Weather Bluff*, ou *Pointe du Mauvais Tems*. Dix-sept naturels vinrent dans six pirogues, pour trafiquer de leurs arcs, et de leurs vêtements de laine ou de peaux, contre des bagatelles. Ils se comportèrent avec décence, et paraissaient n'avoir aucune connaissance de l'idiome de Nutka. Il donna à une autre pointe, située par le 47° 39' de lat., le nom de *Hazel Point*, ou *Pointe des Noisetiers*, à cause du grand nombre de ces arbres qui s'y trouvaient. Le 13 mai, il explora la petite entrée appelée *Hoods' Canal*, ou *Canal de Hood*, du nom de lord Hood.

Le 4 juin, après avoir employé quinze jours à la reconnaissance de l'entrée qu'il nomma *Admiralty Inlet* (*Entrée de l'Amirauté*), Vancouver descendit à terre, accompagné de quelques-uns de ses officiers, et prit possession de la côte d'Amérique, depuis la partie de la Nouvelle-Albion, située par le 39° 20' de latitude N. et le 236° 26' de longitude E., jusqu'à cette entrée (qu'on suppose être le détroit de Fuca), ainsi que des îles qui s'y trouvent et de celles situées dans la mer intérieure, par lui découverte, qui s'étend du même détroit en différentes directions, et à laquelle il donna le nom de *golfe de Géorgie*. Il appela *Nouvelle-Géorgie*, la partie du continent qui environne le golfe et se prolonge jusqu'au 45° degré de latitude N. Il nomma *Possession Sound* (*rade de la Possession*), la partie de l'entrée où il était alors; *Port Gardner*, son bras occidental, du nom du vice-amiral Sir Alan Gardner, et *Port Susan*, son bras oriental. Continuant à longer l'entrée de l'Amirauté, il donna le nom de *Point Partridge*, à sa pointe sept., située par 48° 16' de latitude et 237° 31' de longitude; et à la pointe O. celui de *Point Wilson*, du nom du capitaine George Wilson, son ami, laquelle se trouve par 48° 10' de latitude et 237° 31' de longitude.

Le 8 juin, il atteignit *Strawberry Bay* ou *Baie des fraises*, ainsi nommée par M. Broughton, qui y mouilla par 16 brasses, dans un fond de beau sable. Sur le bord O. de cette baie, il trouva une île qu'il appela *Cypress Island*, ou *Ile des Cyprès*, à cause des grands Cyprès qu'elle produit. Il la place sous le 48° 36' 1/2 de latitude et le 237° 34' de longitude. Il rencontra plus loin une autre île qu'il nomma *île Whidbey*, du nom de l'officier qui la reconnut; et une pointe située par 48° 57' de latitude et 237° 20' de longitude, qu'il appela *Point Roberts*, du nom d'un de ses amis, qui avait commandé avant lui la Découverte. A 7 lieues de cette dernière, il en vit une autre située par 49° 19' de latitude et le 237° 6' de longitude, qu'il nomma *Point Grey*, du nom du capitaine Charles Grey, son ami, et un canal qu'il appela *canal de Burrard*, du nom de Sir Henry Burrard. Il en nomma la pointe N.-O., *Point Atkinson*; et appela *île du Passage*, l'île située entre ces deux pointes. Les bords de ce canal étaient couverts de grands arbres, principalement de pins.

Vancouver continua sa route jusqu'aux pieds des montagnes couvertes de neige, qui remplaçaient le rivage fertile et peu élevé qu'il avait vu jusque là. Il découvrit une île sous la latitude de 49° 30' et la longitude de 237° 3', qu'il appela *Anvil Island*, ou *île de l'enclume*, à cause de la forme d'une montagne qui en occupe la plus grande partie. Il débarqua dans une rade qu'il appela *Howe Sound*, ou *rade de Howe*, en mémoire de l'amiral de ce nom, et il en nomma la pointe N.-O. *Point Gower*; cette dernière est située par 49° 23' de latitude et 236° 51' de longitude, et il y a auprès un groupe d'îles peu étendues.

Le 16 juin, le capitaine reprit sa route au N.-O. le long du rivage continental du golfe de la Géorgie, dont l'aspect était plus agréable.

Le 20, il découvrit un bras de mer qu'il nomma *canal de Jarvis*, en l'honneur de l'amiral Sir John Jervis; la pointe N. de cette entrée fut appelée *Scotch-Fir Point*, ou *pointe des sapins d'Ecosse*, parce que ce fut dans cet endroit qu'il vit pour la première fois des arbres de cette espèce. Elle est placée sous le 49° 42' de latitude et le 236° 17' de longitude. La pointe S. appelée pointe *Upwood*, du nom d'un ami du capitaine, est par 49° 28' 1/2 de latitude et 236° 24' de long.

Le 22, il découvrit deux navires à l'ancre, à l'entrée du canal. C'étaient le brick espagnol, *le Sutil*, et la goëlette *la Mexicana*, détachés de l'escadrille de M. Malaspina, stationnée aux îles Philippines, et qui, l'année d'auparavant, avait visité cette côte. Les commandants de ces navires, *D. Galiano* et *C. Valdez*, firent un bon accueil au capitaine Vancouver, à qui ils apprirent que Don Quadra, commandant en chef la marine espagnole à San Blas, et dans la Californie, l'attendait à Nutka avec trois frégates et un brick, pour y négocier la restitution des objets réclamés par la Grande-Bretagne (1).

Après cette rencontre, Vancouver longea un banc de sable, qui s'étend de la pointe Roberts à celle de Grey, et qu'il nomma *Sturgeon Bank* ou *banc des Esturgeons*, parce que les naturels du pays lui vendirent d'excellents poissons de cette espèce, qui pesaient de 14 à 200 livres chacun. Il retourna aux vaisseaux, après avoir parcouru plus de 330 milles en canot.

Une baie étendue, située derrière un groupe d'îles, où l'on arrive par plusieurs canaux, reçut le nom de *Bellingham's Bay*. Elle est située entre les 48° 36' et 48° 48' de lat., et son extrémité orientale gît par 237° 50' de long. Une autre baie, située sous le 48° 53' 1/2 de lat., et le 237° 33' de long., fut appelée *Birch Bay*, ou *Baie des Bouleaux*, à cause de

(1) La conduite des employés du gouvernement espagnol, dit Vancouver, fut marquée par la politesse et des dispositions amicales qui caractérisent cette nation. Ils me donnèrent tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles.

la quantité d'arbres de cette espèce qui y croissent. Vancouver remarqua que plus il avançait vers le nord, moins les arbres étaient variés et la végétation vigoureuse.

Il découvrit vers l'ouest un canal, dont les côtés étaient formés de rochers à pic, arides, et couverts de neige. Il l'appela *canal de Bute*. Il arriva ensuite à un village d'environ cent cinquante habitants, qui s'élevait sur une pointe située sous le 50° 24′ de lat. et le 235° 8′ de longitude.

Il découvrit sur la rive occidentale du golfe de la Géorgie, une autre entrée formée par une longue et étroite péninsule, dont l'extrémité sud est située par le 50° de lat. et le 235° 9′ de long. Il l'appela *Point Mudge*, du nom de son premier lieutenant; et nomma *Desolation Sound*, ou *Rade de la Désolation*, un port dont les environs présentaient l'aspect le plus triste qu'on pût voir. Il donna le nom de *canal Loughborough* à une autre entrée d'un mille de largeur, située entre des montagnes escarpées, dont la neige couvrait les cimes élevées. Il y découvrit un village construit avec régularité. Les habitants en étaient nombreux et armés de fusils, dont ils se servaient avec adresse. Le chef, à qui il offrit quelques présents, lui dit qu'il vivait sous l'autorité de *Macuina*, chef de Nutka, nommé par les anglais *Maquilla*. La fumée qu'on distingua en plusieurs endroits et un grand nombre de pirogues qu'on vit passer et repasser, annonçaient un pays beaucoup plus peuplé que les rivages du golfe de la Géorgie. Vancouver découvrit deux îles; il en appela une *Alleviation Island*, ou *Ile du Soulagement*; et l'autre, *île Hardwicke*; un canal voisin reçut le nom de *Détroit de Johnstone*, de l'officier qui y pénétra le premier.

Le capitaine communiqua de là ses découvertes à D. Galiano qui, de son côté, lui envoya copie des reconnaissances qu'il avait faites et une lettre de recommandation pour Don Quadra, à Nutka.

Le 13 juillet, Vancouver quitta les parages affreux et inhospitaliers de Désolation Sound, dont les baleines et les veaux marins semblaient seuls se disputer l'empire. Lorsqu'il traversait le golfe, plusieurs Indiens vinrent dans des pirogues, lui offrir de jeunes oiseaux aquatiques, du poisson et quelques fruits. Ayant jeté l'ancre au sud de la Pointe Mudge, les habitants du village en deçà du promontoire accoururent pour échanger du poisson et des fruits sauvages contre des marchandises d'Europe. Ce village contenait environ trois cents habitants. Les maisons étaient plus petites que celles de Nutka, n'ayant pas plus de dix à douze pieds d'élévation. Elles étaient alignées et séparées l'une de l'autre par un intervalle qui suffisait à peine pour le passage d'une personne. On y compta soixante-dix pirogues, dont plusieurs pouvaient contenir quinze personnes; et on y remarqua deux tombeaux en planches, de cinq pieds de haut, de sept de long et de quatre de large.

Un détachement envoyé pour reconnaître un canal, rencontra vingt pirogues remplies d'habitants, qui avaient le visage peint de différentes couleurs, et une parure de tête faite avec le duvet d'un jeune oiseau de mer. Ils ressemblaient plus aux naturels de Nutka, qu'aucune des peuplades qu'on avait rencontrées à l'entrée du détroit de Fuca, ou dans le golfe de la Géorgie. Etant entré dans le détroit de Johnston, ce détachement dépassa une pointe remarquable, où aboutissaient trois canaux, et qui était située par 50° 19′ de lat. et 234° 45′ de long. On l'appela *Point Chatham*, du nom d'un des navires. L'expédition arriva à un autre village, qui s'élevait sur les bords d'une baie, un peu au N.-O. de cette pointe; et plus loin, à une île de huit lieues de longueur qui reçut le nom de *Thurlow*. Pendant un séjour qu'elle fit sous le 50° 27′ de lat. et le 235° 53′ de long., plusieurs Indiens armés de fusils vinrent, dans deux pirogues, lui rendre visite. Le 19, se trouvant à un autre mouillage, les habitants lui apportèrent une grande quantité de saumon frais.

Vancouver découvrit ensuite un port bien abrité et commode, auquel il donna le nom de *Port Neville*. Près de ce port, et à environ 20 lieues de Nutka, il vit un village, dans une situation pittoresque, et qui renfermait cinq cents habitants. Ces Indiens entendaient l'idiome de Nutka; ils apportèrent une grande quantité de peaux de loutre de mer d'une bonne qualité, qu'ils échangèrent contre des feuilles de cuivre et du drap bleu. Le *Taïs* ou chef, qui se nommait *Cheslakee*, parut enchanté des présents qu'on lui offrit. Les trente-quatre maisons dont se composait le village, étaient régulièrement placées, et avaient, comme celles de Nutka, trois gros chevrons au-dessus du toit. Les habitants, qui sont évidemment de la même nation, paraissent cependant beaucoup plus propres. Plusieurs familles vivent dans la même maison; mais la nuit, elles occupent des chambres séparées. Les femmes fabriquent des vêtements d'écorce, des nattes et un espèce de panier qui sert à mettre de l'eau. Ce peuple porte des lances armées de pointes en fer, de grands couteaux et des fusils, qui devaient être de fabrique espagnole: leur chef Cheslakee en avait huit. Ils fesaient loyalement le commerce, lequel consistait en peaux de loutres; l'équipage en recueillait jusqu'à deux cents par jour.

L'expédition continuant sa reconnaissance, atteignit une ouverture qui fut appelée *canal de Call*, du nom de sir John Call. Lat. 50° 42′, long. 234° 3′. Une autre fut nommée *canal de Knight*, du nom de ce capitaine. Le 26 juillet, on détermina la limite du continent, à une pointe située par 50° 52′ de lat. et 232° 29′ de long., et à laquelle on donna le nom de *Deep Sea Bluff*, ou *escarpement sur une mer profonde*. Un groupe d'îles et de rochers fut appelé *Archipel de Broughton*, à cause de la découverte faite par cet officier du grand canal qui s'y trouve. Ce canal, qui conduit à Deep Sea Bluff, fut nommé *Fife's Passage*, ou passage de Fife; et sa pointe E. *Point Duff*, du capitaine de ce nom. Il est sous le 50° 48′ de lat. et le 233° 10′ de long. Sa pointe O. fut appelée *Point Gordon*. Une montagne, remarquable par sa forme et par son élévation, reçut le nom de *Mont Stephens*, en l'honneur de M. Philip Stephens. Elle s'élève par 51° 1′ de lat. et 233° 20′ de long. Une autre entrée, qu'on nomma *passage de Wells* et sa pointe O. *Point Boyles*, étaient situées par 50° 51′ de lat. et 232° 52′ de long.

« Après avoir achevé cette navigation intérieure, il nous sembla, dit Vancouver, avoir atteint les parties de la côte N.-O. de l'Amérique, auxquelles plusieurs expéditions envoyées d'Europe et de l'Inde ont donné des noms. L'entrée, où nous venions de débarquer, fut appelée *Queen Charlotte's Sound*, ou *Entrée de la Reine Charlotte*, par M. S. *Wedgeborough*, capitaine de l'*Expériment*, au mois d'août 1786; la même année, M. *James Hanna* découvrit celle qu'il appela *Smith's Inlet* (*Entrée de Smith*). Une haute montagne qui paraît détachée du continent, fait partie d'un groupe d'îles, que M. Duncan a nommées *îles de Calvert*; le canal qui sépare ces îles de la Terre-Ferme, fut appelé par M. Hanna, *Fitzhugh's Sound*, ou Rade de Fitzhugh. »

Le 14 août, Vancouver rencontra la *Vénus*, bâtiment de cent tonneaux, qui se rendait du Bengale à Nutka pour y prendre un chargement de fourrures.

Vers le milieu du canal de Smith, il aperçut un village situé sur un rocher, lequel tenait par une chaussée à la Terre-Ferme. Il paraissait contenir de deux à trois cents habitants, qui vinrent tous à la rencontre de l'expédition dans une trentaine de pirogues.

Le 18, Vancouver pénétra dans une ouverture qu'il nomma *Canal de Rivers*; le même jour il en découvrit une

autre qu'il appela *Safety Cove* (Anse de sûreté); et le lendemain, une pointe, qu'il nomma *Point Menzies*, et qui est située par 52° 18′ de lat. et 232° 55′ de long.

Vancouver, ayant enfin quitté ces parages pour aller remplir la mission dont il était chargé par son gouvernement auprès du commandant des forces espagnoles sur cette côte, arriva à Nutka, le 28 suivant.

Dans cette expédition, Vancouver reconnut dans le plus grand détail toute la côte située entre les 39° 5′ de lat., et 236° 56′ de long., et la pointe Menzies, sous le 52° 18′ de lat. et le 232° 55′ de longitude.

Il est prouvé par ses recherches aussi minutieuses qu'exactes, qu'aucune des entrées déjà examinées ne s'avance à plus de cent milles à l'E. de l'embouchure du détroit de Juan de Fuca; que le rivage septentrional de ce détroit fait partie d'un archipel qui s'étend l'espace de près de cent lieues en longueur du S.-E. au N.-O., et enfin que l'entrée de Nutka est située dans la partie de ces terres la plus éloignée du continent.

Après avoir terminé ses négociations à Nutka, Vancouver en partit le 12 octobre. Fesant route au sud le long de la côte, il reconnut l'embouchure du fleuve de la Columbia, et, le 13 novembre, il entra dans le port de Bodega, par le 38° 21′ de lat. et le 237° 21′ de long. Le 15, il arriva à celui de San Francisco, où il recueillit des renseignements sur la mission de ce nom et sur celle de Santa Clara; et, le 27, il alla relâcher à Monterey, où M. Quadra lui communiqua les ordres qu'il venait de recevoir de courir sur tous les bâtiments de commerce, autres que ceux de la Grande-Bretagne, qu'il rencontrerait dans ces parages.

Dans le courant de décembre, le lieutenant Broughton fit une reconnaissance particulière de la Columbia et du pays qu'elle arrose sur une étendue de cent milles.

Au mois de janvier 1793, Vancouver ayant expédié ce même lieutenant pour l'Angleterre, partit lui-même pour les îles Sandwich.

Le 30 mars suivant, il quitta de nouveau ces îles; et, le 2 mai, il arriva au port de la Trinidad, sur la côte de l'Amérique septentrionale, qu'il releva depuis Fitzhugh's Sound jusqu'au cap Décision au nord, et depuis Monterey jusque par de-là le cap Francisco, au sud. Il poussa sa reconnaissance au nord jusqu'au 56° 57′ de lat. Il place le canal de Fisher par le 52° 20′ de lat. et le 231° 58′ de long., et l'entrée de l'*Observatoire*, sous le 55°. Il découvrit une petite rivière à l'Est, et une autre près du port Essington, les seules qu'il eût aperçues au nord de la Columbia.

Dans un troisième voyage qu'il exécuta au commencement de 1794, Vancouver détermina la latitude de divers points de la côte nord-ouest, visita les entrées de Cook et du Prince Guillaume, et s'assura que le canal de Lynn, dans la baie de la Croix, approche des mers intérieures plus qu'aucune autre de l'Océan Pacifique.

Vancouver, ayant reconnu huit cents lieues de côtes en ligne droite, crut avoir démontré clairement qu'il n'existait aucune communication navigable entre les Océans Atlantique et Pacifique; et qu'il n'y en avait pas non plus depuis le 30° jusqu'au 56° de latitude entre l'Océan Pacifique et les lacs ou mers de l'intérieur. Vancouver arriva en Angleterre vers la fin de 1795 (1).

Expédition des corvettes Descubierta et Atrevida, aux ordres de don Alexandro Malaspina et de don Josef de Bustamento, y guerra, en 1791. Cette année, le célèbre géographe français *Buache* ayant publié des observations sur l'existence du détroit qu'on supposait avoir été découvert, vers le 60° de latitude, par Lorenzo Ferrer de Maldonado, en 1588, et que le voyage de Fidalgo rendait problématique, le gouvernement espagnol, voulant vérifier d'une manière positive les hypothèses et les opinions de M. Buache, profita du départ des corvettes *Descubierta* et *Atrevida*, qui allaient entreprendre un voyage scientifique autour du monde, pour faire explorer les côtes décrites par ces deux navigateurs espagnols. Les deux corvettes partirent d'Acapulco, le 1er. mai 1791; et, le 23 juin suivant, elles arrivèrent sur la partie de la côte comprise entre le cap del Engaño et les îles qui se trouvent au nord du cap San Bartolomé, et qui avait été reconnu par Quadra, en 1775; par Cook, en 1778, et par Dixon, en 1786. Les Espagnols s'assurèrent par des observations astronomiques de l'exactitude de celles de Cook, et déterminèrent la hauteur de Mount-Edgecumbe, que Quadra avait nommé San Jacinto. Le 25 juin, étant entrés dans le port de Mulgrave, dans la baie de Behring (lat. 59° 34′), ils établirent la hauteur du mont San Elias à 6507,6 *varas castellanas* (5441 mètres) au-dessus du niveau de l'Océan. Le 2 juillet, ils se mirent à la recherche du canal de Maldonado, et découvrirent, par le 59° 59′ de latit., le port de *Desengaño* qu'ils nommèrent ainsi, parce qu'ils y furent détrompés de l'opinion généralement accréditée sur l'existence du passage au N.-O. de l'Amérique. Ils reconnurent aussi, le même jour, la baie de *las Bancas* et une île qui reçut le nom de *Haenke*, en l'honneur de don *Tadeo Haenke*, botaniste et naturaliste de l'expédition. Le 3, ils firent le tour du port de Mulgrave, d'où ils partirent, le 6, pour reconnaître les divers canaux et îles situés plus au nord, et dont ils levèrent le plan. Passant entre les îles Triste et de Montagu, les Espagnols arrivèrent à celle de *Hijosa* (1), qui n'est indiquée ni sur les cartes de Cook, ni sur celles de Dixon. Le 12 suivant, ils explorèrent l'île de *Rasa*; et, le 28, ils mesurèrent la hauteur du cap *Buen-Tiempo* (2) qui termine la baie de Behring, lequel s'élève à 5368,3 *varas castellanas*, ou 4489 mètres, au-dessus du niveau de la mer. Le 31, ils déterminèrent la position du cap San Bartolomé à 55° 17′ de lat. N. et à 6° 5′ E. de Mulgrave, ou 127° 20′ O. de Cadix. Le 13 août, ils mouillèrent dans la rade de Nutka, y établirent un observatoire et levèrent le plan du port. Après avoir reconnu la position de divers points de la côte voisine et exploré plusieurs canaux intérieurs, la corvette l'*Atrevida* reprit la route d'Acapulco, et la *Descubierta* partit pour San Blas, où elle arriva le 9 octobre. Cette expédition dissipa toutes les conjectures, auxquelles le voyage de Maldonado avait donné lieu, sur l'existence d'une communication, entre les deux Océans, vers le 60° de latitude (3).

Recherche de l'entrée de Juan de Fuca, par les goëlettes espagnoles Sutil et Mexicana, en 1792. Les notions vagues, fournies, en 1592, par le pilote grec Juan de Fuca, sur le canal ou détroit de son nom, situé entre les 48° et 49° de

(1) *Vancouver's (George) Voyage of discovery to the North Pacific Ocean, and round the World, in the years 1790-95 London*, 1798, 3 vol. gr. in-4°., atlas in-fol.

(1) Située sous le 59° 26′ de lat. N., et le 6° 37′ de long. O. de Mulgrave, ou 140° 2′ O. de Cadix.

(2) Par lat. N. 59°, et long. 2° 4′ du port de Mulgrave.

(3) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*. Introd., p. 113 à 123.

L'Histoire du voyage de Malaspina a été rédigée par deux habiles officiers, don Josef Espinosa et don Felipe Bauza.

Voyez aussi M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, chap. 8.

latitude N., furent les seules qu'on posséda jusqu'en 1789. Le capitaine don Esteban Martinez, à son retour d'une expédition au Nord, en 1774, raconta qu'il avait vu une grande entrée par le 48° 20' de lat.; croyant que ce pouvait être celle de Fuca, on fit partir aussitôt un autre pilote, à bord de la goëlette *Gertrudis*, pour s'assurer de son existence. Celui-ci, s'y étant rendu, rapporta que cette entrée avait vingt-un milles d'étendue, et que le centre s'en trouvait par lat. N. 48° 30', et 19° 28' de longit. O. de San Blas.

En 1790, le commandant du navire, don Francisco Eliza, fut envoyé pour en faire un examen plus particulier. Don Manuel Quimper fut aussi expédié, à cette époque, dans le même but, à bord de la balandre la *Princesa Réal*. Ce dernier mit à la voile du port de Nutka, le 31 mai, et alla reconnaître le port de Claucaud. De là, il se rendit au canal de Fuca, visita plusieurs ports, et une partie de la côte dont il leva le plan, et la quitta, le 1er. août, à cause du mauvais tems. Le 27 mai de l'année suivante, le paquebot *San Carlos* et la goëlette *Horcasitas* entrèrent dans ce canal, et y restèrent jusqu'au 7 août. Toutefois, le scorbut ayant fait de grands ravages à leurs bords, ils furent contraints de revenir sur leurs pas.

Plus tard, les corvettes la *Descubierta* et l'*Atrevida*, destinées à un voyage autour du monde, eurent ordre d'aller à la recherche du prétendu détroit, dont l'entrée occidentale devait correspondre au 59° 1/2 de lat., suivant le récit des capitaines Lorenzo Ferrer Maldonado (1). Le commandant de ces corvettes, ayant éprouvé, sur cette côte, un tems contraire, ne put s'y livrer avec fruit à ses recherches.

On équipa, à Acapulco, les deux corvettes *Sutil* et *Mexicana*, pour compléter les notions qu'on avait déjà concernant le canal de Fuca. On les pourvut de toutes sortes d'instruments pour faire des observations géodésiques et astronomiques, et on en donna le commandement aux capitaines de frégates *don Dionisio Alcala Galiano* et *don Cayetano Valdez*. Elles portaient chacune dix-sept hommes, parmi lesquels se trouvaient les astronomes *don Juan Vernaci* et *don Secundino Salamanca*.

Ces deux corvettes partirent d'Acapulco, le 8 mars 1792, et arrivèrent, le 13 mai suivant, à Nutka, où les Espagnols furent favorablement accueillis par Macuina, chef ou *taïs* des Indiens de cette contrée. « J'ai bien, leur dit-il, permis au lieutenant anglais Meares de s'établir à Nutka (2); mais je ne lui en ai pas cédé le terrain : c'est au roi d'Espagne que je fais cette cession. » Le commandant y attendit un vent favorable jusqu'au 4 juin, qu'il mît à la voile, et aborda au port de Nuñez Gaona, situé à l'entrée du détroit de Fuca, et où Fidalgo, capitaine de la frégate espagnole la *Princesa*, avait déjà commencé un établissement. Le taïs de ce district, nommé *Tetacus*, s'offrit comme guide aux Espagnols, pour les aider à explorer l'intérieur de ce détroit. Après avoir doublé la pointe S.-E. de la grande île de Quadra et Vancouver, ils passèrent entre plusieurs îles et parvinrent à un canal auquel ils donnèrent le nom de *Florida-Blanca*. Ils traversèrent ensuite une baie qu'ils appelèrent *Porlier*, en l'honneur d'un gouverneur espagnol, arrivèrent à une anse, située par lat. N. 49 1/4, et longit. O. 118 de Cadix, qu'ils nommèrent *Cala del Descanso*, ou du Repos, et pénétrèrent enfin dans ce long canal qui sépare l'île de Quadra et Vancouver du continent américain.

Le 13 juin, ils rencontrèrent dans le canal de Rosario, ou golfe de Géorgie, le lieutenant anglais Broughton, commandant du brigantin le *Chatham* de l'expédition de Vancouver, qui s'occupait à lever le plan de la côte. Ils continuèrent leur route vers la pointe de *Langara*, qui est de l'autre côté du détroit, et qui forme la pointe la plus septentrionale d'une presqu'île dont celle de *Cepeda* est la plus méridionale. Valdez trouva, près du premier de ces caps, le capitaine Vancouver lui-même qui lui communiqua ses observations sur la partie N.-O. du grand détroit. Vancouver proposa aux Espagnols de faire route ensemble, ce à quoi ils consentirent; mais bientôt les deux expéditions furent séparées par un coup de vent. Les Espagnols furent poussés dans l'intérieur du canal tortueux de Florida-Blanca, qui est bordé de hautes montagnes couvertes de neige, et y coururent les plus grands dangers.

Après avoir erré deux mois dans ce canal, ils cherchaient à en sortir par le N.-O., lorsque, le 9 août, ils rencontrèrent le brigantin anglais la *Vénus*, qui revenait du Bengale, après avoir touché à Nutka et dans le détroit de Fuca. Le capitaine *Shepherd*, qui le commandait, leur apprit que le pilote de la *Princesa* avait été tué par les Indiens dans ce détroit. Les Espagnols reprirent alors leur navigation dans la direction du N.-O., et, le lendemain, ils découvrirent un port qu'ils nommèrent *Güemes*, en l'honneur du vice-roi du Mexique, et où ils furent retenus deux jours par des vents contraires. Longeant ensuite la côte, ils passèrent par un canal fort étroit, et, près du débouché du grand canal, vers le nord, ils trouvèrent, le 22, un autre port qu'ils appelèrent *Gorostiza*. Se dirigeant de là vers le S.-O., ils s'avancèrent jusqu'au cap Scott, extrémité la plus occidentale de l'île de Quadra et Vancouver, et d'où ils aperçurent les deux îles de *Lanz*, qui sont situées à quelques lieues à l'O. de ce cap. Après avoir examiné avec soin tout le littoral, depuis le 45° jusqu'au 51° de latitude, ils reconnurent que l'entrée de Fuca n'était autre chose que le bras de mer qui sépare cette grande île de la côte de la Nouvelle-Géorgie. De ce point, l'expédition reprit la route de Nutka, et y aborda, le 30 août, après une absence de quatre mois qu'elle avait employés à faire le tour de l'île de Quadra et Vancouver (1). Le 31, elle remit à la voile pour relever la côte, depuis le détroit de Fuca jusqu'à Monterey et San Blas, sur une étendue de plus de 28 degrés, et arriva, le 23 septembre suivant, dans le premier de ces ports. Elle avait exploré, dans ce trajet, l'Entrada de Heceta (par lat. N. 46° 4', et longit. E. de Nutka 2° 30') qui avait été découverte, le 17 août 1775, par le capitaine espagnol de ce nom, commandant la frégate *Santiago*, qui l'avait appelé l'*Asuncion*. C'est la même entrée qui a été depuis visitée par le capitaine américain Gray, et à laquelle il a donné le nom de Columbia.

Cette expédition fit perdre tout espoir de trouver un passage, entre l'Océan Atlantique et la mer du Sud, par le détroit de Fuca. On lui doit aussi un relevé fort exact des côtes de la Nouvelle-Californie, une bonne description de l'entrée et de l'île de Nutka, et des productions de la terre et de la mer, des détails sur les habitants, leur physionomie, leurs vêtements, leurs cabanes, leur religion, leurs cérémonies funèbres, leur administration civile et criminelle, et des observations très-curieuses, fournies par le naturaliste *don Francisco Mosiño*, sur le gouvernement tout patriar-

(1) Le capitaine D. Ciriaco publia un Mémoire à ce sujet en 1798.

(2) Ce nom vient probablement de *Nutchi*, qui signifie montagne. Le vrai nom de ce port est *Yucuatl*.

(1) Cette île, dit M. de Humboldt, la plus grande que l'on trouve sur ces côtes occidentales de l'Amérique, est de 1730 lieues carrées de 25 au degré, calculées d'après les cartes de Vancouver.

chal des taïs ou chefs des naturels de ces contrées, qui sont à la fois pères de famille, rois et prêtres; sur la lutte entre *Quautz* et *Matlox*, principes du bien et du mal qui gouvernent le monde; sur l'origine de l'espèce humaine; sur l'époque où les cerfs étaient sans cornes, les oiseaux sans ailes et les chiens sans queues; sur la propagation de l'espèce humaine, laquelle a reçu naissance d'une femme qui menait une vie solitaire dans les bosquets de Yucuatl, lorsque le dieu Quautz vint lui rendre visite dans un beau canot en cuivre; sur l'éducation et la généalogie du premier homme, qui, à mesure qu'il grandissait, passait d'une petite coquille dans une plus grande; et enfin sur le calendrier, dans lequel l'année commence au solstice d'été, et se divise en quatorze mois de vingt jours, ayant chacun des jours complémentaires. On trouve aussi, dans le récit de cette expédition, plusieurs vocabulaires de la langue qu'on parle à l'embouchure méridionale du canal de Fuca, avec les mots équivalents en espagnol; les dialectes des nations Eslen et Runsien, qui habitent la Nouvelle-Californie; un vocabulaire de la langue des naturels de Nutka, de six pages, et des renseignements sur le genre de vie, les usages et coutumes des deux nations ci-dessus (1).

Le 19 mai 1792, le capitaine américain *Robert Gray*, commandant le navire la *Columbia*, découvrit la rivière de *Columbia*, dans un voyage qu'il fit sur la côte N.-O. de l'Amérique. Il donna au cap, situé sur la côte septentrionale de son embouchure, le nom de *Hancock*, et celui de *Adams* à la pointe opposée (2).

Expédition de don Jacinto Caamaño, en 1792. Le comte de Revillagigedo, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, voulant résoudre la question de l'existence du détroit, connu sous le nom de Fontes, et en même tems faire explorer l'intérieur du port de Buccareli, ainsi que la côte comprise entre ce port et celui de Nutka, destina à cet objet la frégate *Aranzazu*, dont il confia le commandement à *don Jacinto Caamaño*. Ce capitaine partit de San Blas, le 20 mars 1792, et arriva au port de Nutka le 14 mai. Il remit à la voile le 23, et, le 12 juin suivant, il relâcha à Buccareli. Après avoir exploré les canaux intérieurs, qu'on n'avait pu visiter en 1779, il doubla, le 17 juillet, le cap de Muñoz-Goosens, ou pointe de la Magdalena, qui forme l'entrée septentrionale du golfe de D. Juan Perez, et découvrit le port de *Baylio-Bazan*, par lat. N. 54° 50′, et par longit. O. de Cadix 126° 38′. Le 20, il relâcha au port de Florida-Blanca, au S.-E. du cap Santa-Margarita et à la distance d'une lieue de l'île de Langara. Il reconnut le canal formé par cette île et le cap Muñoz, et qui porte le nom du navigateur don Juan Perez, lequel y pénétra le premier. Les naturels du pays environnant paraissaient francs et montraient beaucoup de confiance dans les Espagnols. Le 21, Caamaño leva le plan du port de Florida-Blanca, qui est situé dans la partie septentrionale de l'île de la Reine-Charlotte et au S. de celle de Langara, par lat. N. 54° 20′, et longit. 126° 52′ de Cadix. Ce port est peu spacieux, mais bien abrité. De là, il passa à la côte orientale de l'île de Navarro (1), où il jeta l'ancre dans dix-sept à vingt-six brasses d'eau; et, le 23, il découvrit un grand golfe qui sert d'entrée au port de Córdoba y Córdoba (2), et qui n'est pas inférieur à celui de Buccareli. Il y découvrit un autre port dont il leva le plan, et qu'il nomma *Nuestra Señora de los Dolores*. Il est situé dans la partie orientale, à la pointe de la Magdalena, par 54° 47′ de lat., et par 29° 13′ de longit. O. de San Blas. Caamaño y trouva un brigantin de Boston. Continuant sa navigation, il reconnut la grande entrée de *Nuestra Señora del Cármen*, que forment la pointe de *Evia*, à l'O., et le cap Caamaño, à l'E., sans pouvoir pénétrer jusqu'au fond. C'était, suivant son opinion, le seul grand canal qu'on rencontre entre les 51° et 55° de lat. Le 25 juillet, il doubla la pointe Invisible, et visita les ports d'*Estrada* et de *Mazarredo* (3), du premier desquels il vit sortir une balandre portugaise. Les naturels du pays environnant fesaient un commerce de pelleteries très-considérable. Le 28, quoique peu favorisé des vents, il prit connaissance d'une partie de l'archipel de las Once-Mil-Virgines, et examina la côte avec soin. Le 29, il arriva à la hauteur du canal de *Principe*, formé par l'île de *Calamidad* (4) et la Terre-Ferme, et il passa les 7, 8 et 9 août à explorer la rade de *San Roque*, dans le golfe de San Joseph, par 53° 24′, et 123° 30′ de longit. O. de Cadix. Il visita également le port de Gaston, le 30 août, et franchit le canal de Laredo qui sépare l'île d'Aristizábal du continent. Le 1er. septembre, il reconnut les îles de San Joaquin; le 2, il vit l'entrée du port Brook, au nord du *Cap-Frondoso*; et le 7, il relâcha dans le port de Nutka. Caamaño a relevé avec la plus grande attention la côte située entre ce dernier, celui de Buccareli et la pointe septentrionale de l'île de la Reine-Charlotte, sans pouvoir trouver le fameux détroit de Fontes dont l'existence parut dès lors fort douteuse (5).

L'Espagne s'étant désistée de ses prétentions sur le détroit de Nutka, appelé *King George's Sound*, en faveur de l'Angleterre, par le traité signé à l'Escurial, le 28 octobre 1790, le lieutenant *Pearce* en prit possession, en 1795, au nom de sa majesté Britannique.

Art. 1er. Il est décrété que les bâtiments et le territoire

(1) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*, etc.

(2) Journal du capitaine Robert Gray, déposé à Washington, dans les archives des États-Unis, et dont nous avons une copie collationnée.

On croit que c'est de cette rivière, qu'il appelle *Oregan* ou rivière de l'Ouest, que parle Carver dans ses voyages. Il paraîtrait aussi que les voyageurs français de la Louisiane ont eu connaissance du fleuve de Columbia par des naturels du pays, avant l'année 1750. Dans un Mémoire publié à cette époque, Dupratz, l'historien de la Louisiane, s'exprime ainsi: « On croit que le Missouri vient de l'ouest. Selon le rapport des peuples du pays, il a 800 lieues de cours, et à six journées au nord du milieu de son cours, on trouve une autre rivière, qui, coulant du levant au couchant, va se jeter dans la mer inconnue de l'Ouest *. »

Un autre voyageur français, le capitaine Bossu, remarque que lorsque les *Sioux des Prairies*, qui sont des peuples errants, furent interrogés à ce sujet, ils répondirent qu'ils avaient entendu dire par d'autres peuplades, qu'à l'ouest de leur pays, il y avait des hommes habillés qui naviguaient sur de grands lacs d'eau salée (c'est ainsi qu'ils appellent la mer) avec de grandes pirogues (navires); qu'ils habitaient dans de grands villages bâtis en pierres blanches, et que les habitants obéissaient à un grand chef despotique qui mettait des armées formidables en campagne **.

* Journal Æconomique, sept. 1751, p. 140.

** Nouveaux voyages aux Indes Occidentales, etc. contenant une relation de différents peuples qui habitent les environs du grand fleuve Saint-Louis, appelé vulgairement le Mississipi, etc., par M. Bossu, capitaine dans les troupes de la marine, tome 1er, lettre IX, 2e édit. Paris, 1768.

(1) Située près de celle de Langara, au nord de l'île de la Reine-Charlotte.

(2) Situé entre le cap de la Magdalena et celui de Chacon.

(3) Situés au nord de l'île de la Reine-Charlotte, entre la pointe Invisible et le cap de Santa Margarita.

(4) L'île de Banks.

(5) *Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*. Introd., p. 123-139.

situé sur la côte du N.-O. du continent de l'Amérique Septentrionale, ou dans les îles adjacentes, desquels les sujets de S. M. Britannique ont été dépossédés, vers le mois d'avril 1789, par un officier espagnol, seront restitués auxdits sujets anglais.

Art. 2. Que réparation sera faite pour les hostilités.

Art. 3. Et que la navigation et le commerce seront libres dans la mer du Sud et sur les côtes (1).

En 1799, se forma la *compagnie russe de l'Amérique*, avec un capital de 2,747,000 roubles. L'empereur perçoit le dixième des profits, en sa qualité de protecteur. La principale factorerie de cette compagnie se trouve dans l'île de Kadiak. Elle en a aussi le long de la côte du continent, depuis le 55° de latitude jusqu'à *Bodéga*, par latitude 38° 30', dans le voisinage des établissements espagnols (2).

Établissements russes dans les îles Sitca en 1805. Le premier établissement que les Russes aient eu dans les îles *Sitca*, et qui y avait été formé par M. Baranoff, en 1800, fut détruit deux ans après par environ six cents Indiens, aidés, dit-on, par deux déserteurs de la marine américaine. La garnison russe de trente hommes, qui défendait le fort, eut trois hommes de tués. L'ennemi avait profité de l'absence de la plupart des colons, qui étaient allés à la chasse de la loutre de mer, pour lui donner l'assaut. Les Sitcans y trouvèrent environ deux mille peaux de loutres; puis, ayant élevé une espèce de fort palissadé, ils y déposèrent leur butin. Baranoff y arriva en 1804, pour reprendre possession de cet important établissement, avec quatre petits bâtiments montés par cent vingt Russes, et trois cent cinquante *bidarkas*, ou bateaux, portant huit cents Aleutiens (3) au service de la compagnie russe. Il résolut de donner sur-le-champ assaut au fort, et dans ce dessein il débarqua quatre officiers et seize canonniers avec quelques pièces de campagne pour commencer l'attaque. L'ennemi resta sur la défensive jusqu'à la nuit. Alors il fit une sortie et mit hors de combat tous les officiers et dix des canonniers, dont deux furent tués. Les Aleutiens prirent la fuite, et si leur retraite n'eût pas été couverte par l'artillerie des Russes, il est à présumer qu'il n'en eût pas échappé un seul. Baranoff, ayant été blessé, chargea le capitaine Lisiansky de renouveler l'attaque. Celui-ci ayant fait battre le fort en brèche par les canons des vaisseaux, les Sitcans, qui avaient épuisé toutes leurs munitions dans le combat de la veille, l'évacuèrent dans la nuit du 6, après avoir massacré tous leurs enfants en bas âge et leurs chiens, de crainte que leurs cris ne fissent connaître aux Russes la route qu'ils avaient prise. Lisiansky perdit six soldats et quelques Aleutiens. Le fort avait la forme d'un carré irrégulier, mais il était si solidement construit en charpente, que les boulets n'avaient pu y faire brèche, bien que les batteries n'en fussent qu'à une distance de la longueur d'un câble. Il renfermait quatorze *barabaras* ou maisons. Le 8, les Russes y mirent le feu, et le lendemain ils regagnèrent le fort de la Nouvelle-Archangel (4).

(1) Martens, *Recueil de traités de paix*, vol. III, p. 184.
Convention entre S. M. Britannique et le roi d'Espagne, signée au palais de San Lorenzo el Real, le 28 octobre 1790.

(2) Voyez la note *A* à la fin de l'article.

(3) Naturels d'Alaska, de Kadiak, de Keoay, ou de la rivière de Cook, et des Chobachées des environs de la baie du Prince William.

(4) Les îles de Sitca sont ainsi appelées des *Sitcahans*, qui les habitent. On en compte quatre principales, savoir : *Jacobi*, *Crooze*, *Baranoff* et *Chichagoff*. La partie voisine de la côte d'Amérique a été connue des Russes depuis le voyage du capitaine Cherikoff en 1741; mais on ignorait si c'était une île ou si elle fesait partie du continent avant la découverte du détroit de Chatham et de plusieurs autres points importants. Le capitaine Lisiansky donna, en 1805, le nom de *Neva* à un canal profond qui joint les détroits de Sitca, et de *Pagoolney* ou Pernicieux, à un autre canal également profond, qui communique avec le détroit de Chatham. Le Pagoolney a été ainsi nommé, parce qu'un parti d'Aleutiens y avait été empoisonné pour avoir mangé des moules, quelques années auparavant. Ces îles sont bien boisées, et abondent en fruits sauvages. Les Russes y pêchent annuellement 3,000 loutres de mer environ. « Mais, dit Lisiansky, ils en recueilleraient 8,000, si les vaisseaux des États-Unis ne s'y livraient pas aussi à cette pêche. » La population indigène se compose de 800 mâles et d'un nombre plus considérable de femelles. Ces insulaires se nourrissent de poisson et de fruits; ils sont braves, mais cruels envers les prisonniers européens, qu'ils font périr dans les tortures, ou condamnent à de rudes travaux durant le reste de leur vie. Ils paraissent avoir du goût pour la sculpture et la peinture, quoique leurs essais en ce genre soient fort grossiers. Le capitaine Lisiansky pense que Sitca est destiné à devenir un jour le principal établissement des Russes, dans ces parages *.

* Voyez les chap. 8, 9, 10, 11 et 12, d'un « *Voyage round the world in* 1803, 4, 5 *and* 6, *in the ship Neva, by captain Urey Lisiansky, performed by order of his Imperial Majesty, Alexander I, Emperor of Russia, in*-4° *London*. 1814. » Ce Voyage renferme une belle carte de Sitca et du détroit de Norfolk, dressée par ce capitaine; une autre de l'île de Kadiak et des environs, deux vues des ports de St.-Paul et de la Nouvelle-Archangel à Sitca.

Expédition américaine, aux ordres des capitaines Lewis et Clarke, en 1804, 1805 *et* 1806, *à travers le continent américain, jusqu'à l'embouchure de la Columbia dans l'Océan Pacifique*. Ces officiers, après avoir reçu leurs instructions de M. Jefferson, président des Etats-Unis, s'embarquèrent à Saint Louis, le 14 mai 1804, sur deux pirogues et un bateau, montés par quarante-trois hommes. Ils remontèrent le Missouri l'espace de six cents lieues sans apercevoir la moindre diminution dans la largeur de cette rivière ou dans la rapidité du courant. Le 14 juin, ils arrivèrent aux grandes chutes; le 3 juillet suivant, ils franchirent un portage de dix huit milles de longueur, et, à soixante-onze milles plus loin, ils pénétrèrent dans les monts Rocky. Le 27 du même mois, après avoir parcouru un espace de cent quatre-vingts milles, ils se trouvèrent aux trois fourches, ou affluents du Missouri, à deux mille huit cent cinquante-huit milles de son confluent avec le Mississipi. Ils remontèrent l'affluent *Jefferson* sur une étendue de deux cent quarante-huit milles, jusqu'au point extrême de sa navigation, à trois mille quatre-vingt-seize milles de l'embouchure du Missouri, qui en coule quatre cent vingt-neuf dans les montagnes, et par 43° 30' de latitude nord, et 112° de longitude ouest de Londres. Une petite île qui s'y trouve reçut le nom de *Trois mille milles*, de sa situation relativement au confluent du fleuve. Le Missouri coule d'abord l'espace de douze cents milles dans la direction du nord et du nord-est, comme pour aller verser ses eaux dans la baie d'Hudson, puis tournant tout-à-coup vers le sud, non loin des villages Mandans, il va se jeter dans le Mississipi. Continuant leur route à travers les montagnes, ils rencontrèrent un parti de *Shoshonées*, qui leur fournit des renseignements sur une rivière située à l'ouest des montagnes. Nos voyageurs leur achetèrent vingt-sept chevaux, et ayant pris un de ces Indiens pour leur servir de guide, ils se mirent en route, le 31 août, pour gagner cette rivière. Leur marche fut longue et pénible, ayant eu à franchir des montagnes escarpées, des vallées couvertes de neige, et des rivières

dont ils ignoraient le cours. Ils ne purent arriver au pays plat avant le 22 septembre, après avoir considérablement souffert du froid, de la fatigue, et surtout de la faim, ayant été réduits à la nécessité de tuer leurs chevaux pour subsister durant la route. Ils avaient employé cinquante jours à se rendre du lieu de leur débarquement sur la rivière de Jefferson à celui de leur embarquement sur la *Kooskooskee*, affluent oriental de la rivière de Lewis, qui se jette dans la Columbia. Une tribu nombreuse d'Indiens, nommés *Pallotepallors*, qui habite sur les bords de la première, leur fournit une grande quantité de saumon sec et de racines. Les Américains toutefois ne purent digérer ces aliments, et force leur fut d'avoir de nouveau recours à la chair de cheval et de chien. Ils construisirent en cet endroit quatre pirogues et un petit canot, et ayant donné le reste des chevaux à garder à ces Indiens, ils s'embarquèrent de nouveau, le 7 octobre. Après avoir descendu la Kooskooskee, le Lewis et la Columbia l'espace de six cent quarante milles, ils atteignirent, le 17 novembre, l'embouchure de ce fleuve dans l'Océan Pacifique, après un trajet de trois mille cinq cent cinquante-cinq milles depuis leur départ de Saint-Louis. Le pays environnant abondait en élans, et l'expédition subsista principalement de la chair de ces animaux durant l'hiver qu'elle y passa. Après y avoir construit le fort *Clatsop*, ainsi nommé d'une nation indienne du voisinage, sur les bords de la petite rivière de *Netul*, qui se jette dans la Columbia du côté du sud, à quatorze milles du cap *Adams*, Lewis et Clarke se remirent en route, le 27 mars 1806, pour Saint-Louis, où ils espéraient être de retour au commencement d'août. Ils trouvèrent un passage plus court et plus praticable à travers les montagnes, dans un endroit où elles s'affaissent considérablement. Depuis les plaines de *Quamash*, et le ruisseau du même nom, jusqu'à la *Traveller's-Rest-creek*, le chemin est si facile le long du grand sentier indien qui aboutit à une plaine, qu'on pourrait le parcourir en quatre ou cinq jours. Néanmoins nos voyageurs ne purent franchir les montagnes à cause des neiges avant le 24 juin. La distance des grandes chutes ou du canal navigable du Missouri, jusqu'à l'affluent de Clarke, est d'environ cent cinquante milles. Au moyen d'une chaussée praticable pour des voitures, d'environ deux cents milles de longueur dans les montagnes, on ouvrirait une route par terre entre les deux océans. Lewis et Clarke indiquent la suivante comme la plus directe, savoir : par le Missouri jusqu'aux grandes chutes, l'espace de deux mille cinq cent soixante-quinze milles; de là à travers les montagnes Rocky, jusqu'à l'endroit où la Kooskooskee devient navigable, trois cent quarante; par cette rivière, soixante-treize; le long du cours du Lewis, cent cinquante-quatre; et ensuite de celui de la Columbia jusqu'à l'Océan Pacifique, quatre cent-treize; en tout trois mille cinq cent cinquante-cinq milles, à partir du confluent du Missouri avec le Mississipi. Le passage à travers les montagnes est très-facile, sur une étendue de deux cents milles; mais on éprouve de grands obstacles dans le reste du trajet, surtout pendant soixante milles, qu'elles sont couvertes de neiges éternelles. Le passage n'y est praticable que depuis la fin de juin jusqu'à celle de septembre, et la Kooskooskee, le Lewis et la Columbia n'offrent une navigation sûre que depuis le 1er. avril jusqu'à la mi-août.

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de donner le détail des nombreuses et importantes découvertes faites par ces voyageurs américains.

Les montagnes Rocky, qui se terminent vers le 50e deg. de lat., forment évidemment partie de la grande chaîne qui s'étend du N.-O. au S.-E. à travers le continent. Lewis et Clarke ne purent déterminer avec précision leur hauteur, faute de baromètres, mais leurs sommets aplatis et couverts de neige aux mois d'août et de septembre, indiquaient une élévation de huit à neuf mille pieds. Ils déterminèrent, à l'aide du loc, la rapidité moyenne du Missouri à cinq milles par heure, ce qui est une nouvelle preuve de la hauteur de ces montagnes.

A l'ouest des monts Rocky on découvre une plaine haute, unie et couverte en quelques endroits de pins à longues feuilles, qui a plusieurs centaines de milles de longueur sur une largeur de cinquante, et au-delà de laquelle le sol devient graduellement plus fertile, à mesure qu'on avance vers l'ouest. Au printems, il se recouvre d'une herbe si nourrissante, qu'elle engraisse en peu de tems les chevaux du pays, malgré les fatigues auxquelles ils sont souvent exposés. Une autre grande chaîne, qui s'étend le long de l'océan, et dont les sommets les plus élevés, nommés les monts *Jefferson* et *Hood*, sont situés entre les 44 et 45° de latitude, est également couverte de neiges perpétuelles. Elle commence à l'entrée de Cook et aboutit à la Californie. Une troisième chaîne traverse la Columbia au-dessus des grandes chutes, à trente milles de distance de la seconde, et la vallée intermédiaire est couverte de gros arbres, dont le bois est propre à toutes sortes d'usages. Le rivage de l'océan est bas et couvert d'herbages.

La marée se fait sentir dans la Columbia sur une étendue de cent quatre-vingts milles; à son embouchure elle monte de huit pieds et demi. Ses principaux affluents lui arrivent du S.-E.; ce sont : le *Clarke*, le *Lewis* et la *Multnomah*, ou *Wallaumut*. Des navires de trois cents tonneaux peuvent la remonter jusqu'à la jonction de cette dernière l'espace de cent vingt-cinq milles, et elle est ensuite navigable pour des goëlettes jusqu'à l'extrémité de la marée. C'est le seul grand fleuve qui se trouve entre les 38e et 53e de latitude. Le climat au sud de ce dernier parallèle est beaucoup plus doux que celui des pays baignés par l'Atlantique sous la même latitude. Le mercure y descend rarement au-dessous de zéro, attendu l'influence des vents de mer, et la vallée offre à peine quelque apparence de gelée au mois de novembre, époque à laquelle commence la saison des pluies, qui dure plus ou moins jusque vers la fin de mars. La chaleur de l'été y est tempérée par une brise qui s'élève régulièrement chaque matin des montagnes de l'est. Le cheval et le chien sont les deux seuls animaux domestiques qui se trouvent dans le pays. On y voit quatre espèces différentes de cerfs, et la plupart des animaux qu'on rencontre aux État-Unis. Les rivières abondent en saumons, en plies et en esturgeons; la côte est fréquentée par un grand nombre de loutres, et l'océan rempli de cétacés.

MM. Lewis et Clarke portent à 80,000 le nombre des indigènes de cette contrée. Ceux-ci se divisent en plusieurs tribus distinctes, dont les habitudes varient suivant leur position géographique. Ceux qui habitent près de la mer sont en général d'une petite taille, et ont le teint moins foncé que les Indiens de l'intérieur. Les principaux de ces peuples sont : les *Chopunish*, qui résident sur les bords de la Kooskooskee, près des montagnes; les *Chinooks*, qui vivent sur ceux de la rivière du même nom, au nord de la Columbia; les *Multnomahs*, qui habitent sur la rivière de leur nom; les *Shoshonees*, qui occupent le pays arrosé par le Lewis; les *Sokulks*, qu'on rencontre le long de la Columbia, au-dessus du confluent de ce dernier; les *Pishquitpas*, qui se trouvent aussi sur les bords de ce fleuve; les *Escheloots*, qui vivent auprès des grandes chutes, et les *Wakkiahums*, les *Clatsops*, les *Wollawollahs*, les *Nechahokees*,

les *Eathlamachs*, les *Skillots*, les *Wappatoos* et les *Shoshonees*, qui habitent dans les montagnes Rocky (1).

Les naturels du pays arrosé par la Columbia sont moins grands que ceux qui peuplent la partie orientale du continent américain. Ils se distinguent surtout par la structure de leurs têtes, auxquelles ils font prendre, pendant leur enfance, la forme d'un coing, en la pressant entre deux planches de bois ou de métal. Cette compression en change tellement la forme, que le nez se trouve placé presque en ligne droite avec la partie supérieure du sourcil. Cette coutume se pratique sur une étendue de 6 ou 7 degrés de latitude.

Ces indigènes se nourrissent principalement de la racine du *sagittaria sagittifolia*, qui abonde dans la vallée durant toute l'année. Ils sont d'un naturel doux et tranquille, et se contentent de réduire à l'esclavage les prisonniers qu'ils font pendant la guerre. Dans tout le voyage, l'expédition américaine n'eut à se plaindre que des Sioux, qui l'eussent probablement massacrée, si on ne les avait menarés de la petite vérole, fléau qui avait naguère fait de si grands ravages dans leur tribu (2).

1807. Le 22 mars, vingt-cinq hommes de l'équipage du navire américain le *Boston* furent massacrés à Nutka par les naturels du pays. Ils épargnèrent seulement le voilier et le canonnier à cause de leurs talents utiles (3).

Établissements des Américains à l'embouchure de la Columbia. Dès l'année 1785, M. *Hendricks*, citoyen des États-Unis, avait formé un établissement à l'embouchure de la Columbia. Néanmoins le pays, arrosé par ce fleuve, ne commença à être bien connu qu'en 1806. A cette époque, les voyageurs Lewis et Clarke y arrivèrent, après avoir traversé tout le continent, et les renseignements qu'ils fournirent sur les ressources qu'il présentait, sur le commerce des fourrures et sur la pêche de la baleine dans les mers voisines, fixèrent sérieusement l'attention des Américains.

M. Astor, riche négociant de New-York, fut le premier qui forma le projet de fonder un établissement régulier pour le commerce des fourrures sur cette côte. Il fit partir dans cette intention, au mois de septembre 1810, le navire le *Tonquin*, portant vingt canons et soixante hommes d'équipage, et à bord duquel il embarqua cent vingt personnes, destinées à former l'établissement en question. Cette expédition doubla le cap Horn, et arriva, le 22 mars suivant, à l'embouchure de la Columbia, qu'elle remonta à quelques milles au-dessus du fort Clatsop, pour y bâtir la ville d'*Astoria*. Plusieurs des colons s'occupèrent exclusivement du commerce des fourrures avec les naturels, et d'autres se livrèrent à des travaux agricoles, auxquels ils trouvèrent le sol on ne peut plus favorable. Trente d'entre eux restèrent à Astoria, et les quatre-vingt-dix autres furent répartis, pendant les deux années suivantes, sur cinq points différents, où ils formèrent autant d'établissements, savoir : au confluent de la rivière de *Lewis*; un deuxième à *Lantou*; un troisième sur la *Columbia*, à six cents milles de l'océan, au confluent de la *Wantoma*; un quatrième sur l'*affluent oriental* du Lewis, et le cinquième sur la *Multnomah*. Les colons s'engageaient à cultiver la terre pour leur subsistance, et à faire le commerce des fourrures avec les naturels, au moyen de marchandises qu'ils tireraient du dépôt d'Astoria.

M. Astor fit partir en même tems une expédition par terre qui devait traverser tout le continent de l'Amérique, jusqu'à cet établissement.

Le capitaine *Thorn*, lieutenant de la marine des États-Unis, qui commandait le Tonquin, ayant bâti un fort et une maison, y laissa trente hommes (qui y furent rejoints quelques mois après par l'expédition de terre), et, le 1er juin 1811, il sortit de la Columbia, pour aller trafiquer le long des côtes. Étant arrivé dans une baie, à 200 milles au nord de ce fleuve, les naturels attaquèrent son vaisseau, le feu prit au magasin à poudre; le navire et l'équipage sautèrent en l'air.

La colonie qui jusqu'alors avait été dans un état très-florissant, se ressentit de la perte du Tonquin; ce qui toutefois ne l'empêcha pas de continuer le commerce des fourrures, qui était devenu très-productif.

Au mois d'octobre 1811, M. Astor envoya de New-York, un autre navire, le *Beaver*, ou Castor, de 20 canons et de 60 à 70 hommes d'équipage, lequel arriva à Astoria, au mois de mai de l'année suivante, avec des marchandises et des provisions.

Après le commencement des hostilités entre les États-Unis et l'Angleterre, en 1812, M. *Mac Dougall*, principal agent de M. Astor, céda la propriété de l'établissement à la compagnie du N.-O., dont il devint un des associés, pour la somme de 58,000 dollars, bien que M. Astor l'eût évaluée à près de 200,000.

En 1813, cette compagnie, voulant former un établissement à l'embouchure de la Columbia, venait d'en demander l'autorisation au gouvernement, lorsque le sloop de guerre anglais, le *Racoon*, arriva dans ce fleuve, et, à l'aide des Indiens que les traitants des compagnies anglaises du N.-O. et de la baie d'Hudson avaient armés contre les Américains, prit possession d'Astoria, au nom du roi d'Angleterre, et l'appela *Fort Georges* (1). En 1817, le gouvernement des États-Unis envoya le capitaine *Biddle*, avec la goëlette *Ontario*, pour reprendre cet établissement. Mais, à la paix qui suivit de près cette expédition, ce poste important fut rendu aux États-Unis, en vertu du premier article du traité de Gand, dans lequel il était stipulé que tout territoire, pays, etc., pris pendant la guerre, par l'une ou l'autre des parties belligérantes, seraient restitués. En conséquence, le 27 août 1818, le comte de Bathurst transmit une dépêche à cet effet à *F. Hickey*, capitaine du vaisseau anglais, le *Blossom*, qui, en ayant reçu une nouvelle, datée du 26 juillet suivant, de *William H. Sheriff*, capitaine du vaisseau de S. M., l'*Andromaque*, procéda, le 6 octobre, conjointement avec *James Keith*, sociétaire de la compagnie du nord-ouest, à la remise d'Astoria, à *J. B. Prevost*, agent des États-Unis (2).

Le projet de former une colonie près de l'embouchure de la Colombie, a été proposé plusieurs fois, depuis quelques années, par un membre de la chambre des représentants des États-Unis. Tout chef de famille qui désirerait aller s'établir dans le pays, obtiendra *gratis* une certaine portion de terrain,

(1) MM. Lewis et Clarke ont donné une nomenclature de 80 tribus différentes, avec le lieu de leurs résidences respectives. Ils en évaluent la population à 80,000 individus. Il est probable qu'ils n'ont pas eu connaissance de tous les peuples qui habitent cette contrée, et que le nombre en est beaucoup plus considérable. M. *Metcalfe*, du Kentucky, en traitant dans la chambre des représentants la question de la civilisation indienne, porte à 87 le nombre des tribus, et à 145,000 celui des naturels qui habitent à l'ouest des montagnes Rocky.

(2) *Travels of captains Lewis and Clarke, from Saint-Louis, by way of the Missouri and Columbia rivers to the Pacific Ocean, performed in the years* 1804, 5 et 6.

(3) *Journal Kept by Jewitt the Gunner*. Boston, 1807.

(1) *State-Papers-Letter of J.-J. Astor to the Secretary of State of the United States; New-York*, 4 *january* 1823.

(2) *Report of the Secretary of state of the United States, in compliance with a resolution of the House of representatives*, etc.

et lorsque la population de l'établissement s'élevera à 200,000 âmes, tout ce territoire sera admis dans l'union, sous le titre de *territoire de l'Oregan*.

1816. Cette année le capitaine russe *Otto Von Kotzebue* franchit le détroit de Behring, et pénétra dans un golfe sur la côte d'Amérique, où il fit d'importantes observations sur les courans et les marées (1).

1818. Vers la fin de cette année, deux navires de Buénos-Ayres, l'un de 32 et l'autre de 24 canons, arrivèrent des îles Sandwich pour faire une tentative sur la Californie. Ils enlevèrent sans beaucoup de résistance l'établissement de Monterey et les *Présidios* du sud, quoique le gouvernement eût été averti de leur projet, par un brick américain arrivé à Santa-Barbara (2).

Prétentions des Etats-Unis à la côte de l'Océan Pacifique jusqu'au 60° de latitude. Les Etats-Unis allèguent que le gouvernement espagnol est le seul qui ait formé des prétentions sur une partie de cette côte, depuis le cap Horn jusqu'au 66° de latitude septentrionale. La Grande-Bretagne après la guerre de 1755, avait renoncé au droit qu'elle s'était arrogé, d'accorder des chartes (comme cela avait eu lieu pour la Virginie en 1606, 1608 et 1611), pour prendre possession du pays, situé entre les Océans Pacifique et Atlantique, et qui n'appartiendrait préalablement à aucun prince ou peuple. Elle révoqua même la charte qu'elle avait accordée à la Géorgie, et, en 1763, elle se borna à ne concéder ainsi que le territoire confinant à l'ouest au Mississipi. L'Espagne, en raison de son droit de découverte, des établissements qu'elle avait formés au Mexique, et de son titre à la possession de la Louisiane, réclamait la côte baignée par la mer Pacifique, jusqu'au 60° de latitude nord. Pour appuyer cette prétention elle y avait même envoyé un vaisseau de guerre commandé par le capitaine Martinez, avec ordre de capturer, ou d'en chasser tous les bâtiments anglais, qui y avaient été expédiés par des négocians des Indes Orientales; et plusieurs d'entre eux étaient même tombés au pouvoir des Espagnols. L'année suivante, cette circonstance fut le sujet d'un message du roi d'Angleterre au parlement; et néanmoins ce prince n'y fesait valoir aucun titre à la possession d'une partie quelconque de ce territoire; il y insistait seulement sur la jouissance de certains priviléges sur cette côte, et obtint en conséquence le droit de pêche jusques et y compris le golfe de Californie. Par le traité de Saint-Ildefonse, la France fut investie de la possession de tout le territoire réclamé par l'Espagne; et les États-Unis, ayant à leur tour acquis le droit de la France à ces pays par le traité de 1803, il en résulte qu'ils sont de droit maîtres de cette côte depuis le 36° jusqu'au 60° de latitude nord. Si toutefois il s'élevait des doutes sur la validité des prétentions des États-Unis jusqu'à ce dernier méridien, il n'en pouvait exister quant à la côte qui s'étend depuis l'embouchure de la Columbia jusqu'à un point situé à égale distance des établissements espagnols de la Californie alors existants; ce qui leur assurait une étendue de côtes, le long de l'Océan Pacifique, de 12 degrés de latitude (3).

1818. *Article du traité entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis concernant la côte nord-ouest de l'Amérique.* Les gouvernements de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis n'étant pas d'accord sur la ligne de démarcation septentrionale entre leurs possessions situées à l'ouest des Monts Rocky, il fut convenu, entre eux, par le traité signé à Londres, le 20 octobre 1818, « que tous les pays sur la côte à l'ouest de ces montagnes, qui pourraient être réclamés par l'une ou l'autre des parties contractantes, seraient libres et ouverts pendant dix années, aux navires, aux citoyens et aux sujets des deux hautes puissances; bien entendu que cet arrangement ne devra préjudicier en rien aux prétentions que l'une ou l'autre pourrait avoir à une partie de ces pays, et qu'il ne sera pas non plus regardé comme affectant les prétentions de toute autre puissance à une portion quelconque de cette contrée. »

Voyage autour du Monde, par Camille de Roquefeuil, en 1816, 1817, 1818 et 1819. M. de Roquefeuil, commandant du navire le *Bordelais*, partit de Bordeaux, le 11 octobre 1816, doubla le cap Horn, relâcha à Valparaiso et au Callao, et de là se rendit à la Californie, où il aborda à San Francisco, le 14 août 1817. De ce port il se dirigea vers la côte du nord-ouest de l'Amérique pour y prendre un chargement de pelleteries, et jeta l'ancre dans l'entrée de Nutka, le 5 septembre suivant. Il y fut parfaitement accueilli des naturels, avec lesquels il commença ses échanges; mais l'approche de la mauvaise saison le contraignit à aller passer l'hiver aux îles Marquises. Pendant les deux mois qu'il séjourna dans cet archipel, ce capitaine recueillit des notions exactes sur sa navigation, les mœurs des habitants, et sur ses productions. Après y avoir pris sa provision de bois de sandal, il fit de nouveau voile pour la côte d'Amérique, et alla débarquer à la Nouvelle-Archangel, le 5 avril 1818. Là, il conclut un traité avec le commandant russe pour faire la chasse aux loutres, la compagnie s'engageant de lui fournir trente *Baidarkas*, ou bateaux de peaux, montés chacun de deux hommes, et lui s'engageant à partager également les profits avec elle, et à lui payer de plus une indemnité de 200 piastres pour chaque chasseur qui perdrait la vie dans une attaque de la part des Indiens. M. de Roquefeuil ayant embarqué ses hommes remonta avec eux la côte jusquà Kowalt, mais assailli le troisième jour par les Indiens, qui lui tuèrent 24 hommes et en blessèrent 12, il fut forcé de renoncer à l'entreprise. Il passa ensuite plus de 6 mois à explorer la côte du nord-ouest qu'il longea jusqu'au 60° de latitude; visita les îles de la Reine-Charlotte et du Prince de Galles, et acquit sur ces parages des notions importantes pour leur navigation. Il toucha de nouveau à Nutka, le 5 septembre 1818; mais trompé dans l'attente qu'il avait conçue d'y trouver des pelleteries, il retourna à San Francisco, pour y prendre un chargement de blé destiné à payer les chasseurs tués par les Indiens. Il y reçut des pères de cette mission l'accueil le plus hospitalier. De là il fit voile pour Sitca, où il arriva le 9 novembre suivant. Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelé à ce port, il quitta définitivement la côte du nord-ouest de l'Amérique, le 13 décembre 1818, et fit route pour les îles Sandwich et la Chine.

Le capitaine Roquefeuil a recueilli les renseignements les plus précieux sur toute cette côte, particulièrement sur les missions espagnoles de la Californie, sur Nutka et ses habitants, et sur les établissements russes dans ces parages (1).

(1) *A Voyage of discovery into the South sea and Behrings' Strait*, etc., 3 vol. in-8°.

(2) Voyage etc. de M de Roquefeuil, tome II, p. 250.

(3) Rapport du comité chargé d'examiner la situation des établissements sur les côtes de l'Océan Pacifique, et les avantages que présenterait l'occupation de la Columbia, lu le 25 janvier 1821.

(1) Journal d'un voyage autour du monde, pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819, par M. Camille de Roquefeuil, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-

1819. *Cession par l'Espagne aux Etats-Unis de la côte occidentale de l'Amérique, au-dessus du 42° de latitude nord.* Par le troisième article du traité conclu entre l'Espagne et les Etats-Unis, et signé à Washington, le 22 février 1819, par *John Quincy Adams*, et *Luis de Onis*, lequel traité fut depuis ratifié par le roi d'Espagne, à Madrid, le 24 octobre 1820, et par le sénat des Etats-Unis, le 27 février 1821, l'Espagne céda aux Etats-Unis tous ses droits à la côte occidentale de l'Amérique, au-dessus du 42° de latitude nord, et conséquemment tous les pays découverts par les navigateurs espagnols au-delà de ce parallèle, appartiennent aux Etats-Unis.

1821. *Ukase ou édit de Sa Majesté Impériale, l'Autocrate de toutes les Russies, adressé au Sénat Directeur, le 4 septembre 1821, et dans lequel ce prince prétend avoir des droits sur une étendue considérable de cette côte* (1). « Les rapports, y est-il dit, qui nous ont été présentés, ont porté à notre connaissance que le commerce de nos sujets dans les parages des îles Aleutiennes et de la côte du nord-ouest de l'Amérique, appartenante à la Russie, éprouve de grandes entraves, à cause du trafic secret et illicite qui s'y fait; et nous étant assurés que la cause principale de ces difficultés provient du manque de réglements qui établissent les limites de la navigation le long de ces côtes, et le droit de naviguer, tant dans ces parages que sur toute l'étendue de la côte orientale de la Sibérie et de celle des îles Kuriles, nous avons jugé convenable de les définir par des réglements particuliers.

Première Section. Le droit de commerce et de pêche, ainsi que celui d'exercer quelque branche d'industrie que ce soit, dans les îles, ports et golfes, y compris toute l'étendue de la côte du nord-ouest de l'Amérique, à partir du détroit de Behring, jusqu'au 51° de latitude septentrionale, et depuis les îles Aleutiennes jusqu'à la côte orientale de la Sibérie, ainsi que dans les parages des îles Kuriles, depuis le détroit de Behring jusqu'au cap méridional de l'île d'Urup, par 45° 50' de latitude nord, sont exclusivement réservés aux sujets de la Russie.

Section deuxième. Il est en conséquence défendu à tous navires étrangers, non-seulement d'aborder sur la côte et les îles ci-dessus, appartenant à la Russie, mais encore d'en approcher de moins de cent milles italiens.

Cette prétention a été appuyée par les raisons suivantes, données par M. *Poletica*, ministre plénipotentiaire de Russie, auprès des États-Unis.

1°. La Russie possède ces côtes par droit de découvertes; car les capitaines *Behring* et *Tcherikoff* ont poussé leurs reconnaissances, en 1728 et 1741, le long des côtes américaines, jusqu'au 49° parallèle, où le capitaine espagnol *Haro* trouva des familles russes en 1789; c'était le reste de l'équipage de Tcherikoff, qu'on avait supposé avoir péri. Divers autres navires russes, tels que le *Chlodiloff, Screbreanicoff, Krasilnicoff, Paycoff, Pouschcareff, Larareff, Medivedeff, Solowieff, Lewasheff, Krenitzin*, etc., ont depuis visité ces côtes; et si la Russie avait pris soin de publier leurs découvertes, on ne pourrait pas élever de difficultés sur le droit de première découverte appartenant aux Russes.

2°. Le droit de première occupation leur appartient également; car dès l'année 1763, il existait un établissement russe à Kadiak; et, sous le règne de Paul Ier, un ukase détermina le 55° de latitude, comme limite des possessions de la compagnie russe américaine. Les Espagnols, qui virent les établissements russes sur ces côtes, n'élevèrent aucune plainte, et le capitaine Malaspina reconnut que les possessions espagnoles ne s'étendaient pas au-delà du 42° parallèle de lat. Enfin, la défense d'approcher de ces côtes à plus de 100 milles italiens, est une simple mesure de précaution contre les aventuriers, la plupart Américains, qui se permettent d'apporter des armes et des munitions, pour les vendre aux tribus indigènes et les excitent par là à se soulever contre les autorités russes. « Cette défense, ajoute M. de Poletica, aurait pu être plus rigoureuse encore; car les mers en question étant bordées des deux côtés par des possessions russes, depuis le 45° parallèle sur le rivage asiatique jusqu'au 51° sur celui d'Amérique, elles ont tout le caractère de mers fermées, et la Russie aurait pu, par conséquent, y exercer les droits de souveraineté et en interdire tout-à-fait l'entrée (1).

Dans la réponse de M. John Quincy Adams, secrétaire d'état des Etats-Unis, au sujet de la prise de possession des côtes occidentales de l'Amérique par la compagnie russe américaine, il fait observer à la Russie qu'elle veut étendre les limites de ses possessions jusqu'au 51° de lat., que, cependant, elle ne possède aucun établissement au-delà de Nouvelle-Archangel, sous le 57° de lat., et que le silence que les autres puissances ont gardé sur cet établissement, vient de son peu d'importance. Enfin, ce qui l'étonne plus encore que la prise de possession, c'est, dit-il, la défense d'approcher des côtes, de 100 milles italiens, ou 33 lieues nautiques, défense dont l'histoire moderne n'offre pas d'exemple. Il déclare que les Américains, ayant navigué dans ces mers et commercé avec les Indigènes depuis l'époque où ils ont formé une nation indépendante, il regarde ce droit comme fesant partie de leur indépendance nationale; que la largeur de cet Océan-Oriental, appelé *Mer fermée*, entre les deux points extrêmes qu'ils réclament, est de 4,000 lieues nautiques, ou 1333 lieues nautiques de France.

Tous les points en discussion entre la Russie et les Etats-Unis, ont été arrangés par un traité signé à St.-Pétersbourg, le 17 avril 1824. Ce traité comprend six articles :

Le 1er. déclare la navigation de l'Océan Pacifique libre pour les deux parties et reconnaît à chacune le droit de pêche et celui de débarquement sur tous les points de la côte N.-O. non occupés, mais seulement pour commercer avec les indigènes.

Par l'article 2, les habitants des deux nations ne pourront débarquer sur les points occupés par l'autre, sans l'autorisation du gouverneur ou du commandant.

L'art. 3 fixe la ligne frontière au 54° : les Etats-Unis s'engageant à ne former d'établissement au nord, ni les Russes au midi de cette ligne.

L'art. 4 donne aux deux nations la libre entrée, pendant dix ans, dans leurs ports, golfes, etc., respectifs, pour pêcher et commercer avec les naturels.

L'art. 5 prohibe le commerce des armes à feu et des liqueurs. La violation de cette disposition sera punie, non par la saisie

---

d'Honneur, commandant le navire le *Bordelais*, armé par M. Balguerie Junior, de Bordeaux; 2 vol. in-8°. Paris, 1823. (Voyez la note *B* à la fin de l'article.)

(1) Cet ukase se compose de 63 sections ou articles, et se trouve dans les pièces officielles du gouvernement américain, publiées à Washington.

(1) *Message from the President of the United States transmitting the information required by a resolution of the House of Representatives, of the 16th. feb. last, in relation to claims set up by foreign governments to Territory of the United States upon the Pacific Ocean, north of the 42° of lat.* etc., 17 april 1822.

du bâtiment, mais par des peines qui seront prescrites par chaque gouvernement, à l'égard de leurs propres sujets.

L'art. 6 fixe la ratification dans les dix mois qui suivront la date du traité.

Contestation entre l'Angleterre et la Russie. L'Angleterre réclamait une étendue de six degrés de côtes, comprise dans l'ukase impérial, parce que ses navigateurs lui avaient donné les noms qu'elles portent. Par exemple, Vancouver avait appelé *New-Georgia*, le canal de Jervis, *New Hanover* la côte qui s'étend depuis le cap Blanco jusqu'au 53° 1/2; *New-Cornwall*, celle qui se prolonge jusqu'au 57°; et *New-Norfolk*, la baie de Behring. De là à la mer Glaciale, toute la côte et les archipels qui la bordent, ont reçu le nom d'*Amérique russe.* L'Angleterre accuse cette puissance d'avoir cherché à s'étendre sur la côte septentrionale jusqu'à la rivière de Mac-Kenzie; à l'est, dans tout le pays jusqu'à l'Océan Pacifique, et à l'O., sur près de la moitié de la partie de l'Amérique du nord, où se trouvent les animaux à fourrures.

Depuis quelques années, la compagnie anglaise des fourrures a établi des factoreries à l'ouest des Monts Rocky, depuis la Columbia jusqu'au 55° de lat. nord. Elle en a une entre autres sur le bord d'un fleuve, par le 54 1/2 de latitude et le 125 de longitude ouest, à environ 180 milles de l'Observatory-Inlet de Vancouver, dont l'extrémité est sous le 55° 15' de lat. N. et le 129° 44' de longitude O.

M. *Daniel Williams Harmon*, qui a entrepris un voyage à la Nouvelle-Calédonie, pour le compte de la compagnie du N.-O, dont il était lui-même un des agents, a publié, en 1820, des renseignements importants sur le pays, jusqu'alors peu connu, qui s'étend entre les 48° et 57° de latitude O., l'espace de 500 milles du N. au S., et de 350 à 400 de l'E. à l'O. On trouve aussi dans son ouvrage des données très-curieuses sur les Indiens de ce pays, dont il n'évalue le nombre qu'à 5000, et sur ceux qui habitent à l'E. des Monts Rocky (ou montagnes rocheuses), ainsi qu'une description des principaux animaux qui peuplent la partie N.-O. de l'Amérique (1).

1825. *Convention conclue entre la Grande-Bretagne et la Russie au sujet de la libre navigation, du commerce et des pêcheries de l'Océan Pacifique; et de la ligne de démarcation de leurs possessions respectives sur la côte nord-ouest de l'Amérique.* Il fut convenu que la ligne de démarcation, entre les possessions des deux puissances contractantes, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, commencerait à partir de l'extrémité la plus méridionale de l'île du Prince de Galles, par latitude nord 54° 40', et entre les 131° et 133° degrés de longitude ouest de Greenwich; qu'elle s'étendrait du canal de Portland, jusqu'au 56°; que de là elle suivrait le sommet des montagnes parallèles à la côte jusqu'au 141° degré de longitude ouest (même méridien); et qu'enfin ce dernier parallèle servirait de limite entre les possessions anglaises et russes sur le continent américain, jusqu'à l'Océan Glacial; que l'île du prince de Galles appartiendrait exclusivement à la Russie; que lorsque le sommet des montagnes s'écarterait de plus de dix lieues marines des côtes, à partir du 56° de latitude, jusqu'au 141° de longitude, il serait tracé une ligne parallèle, à cette distance des côtes qui en suivrait les sinuosités; que les sujets des deux puissances ne pourront former d'établissement que dans les possessions de leurs gouvernements respectifs; que les sujets anglais, soit qu'ils viennent de l'Océan ou qu'ils arrivent de l'intérieur, pourront naviguer librement et sans obstacle sur les fleuves et rivières qui dépassent la ligne de démarcation, convenue ci-dessus, pour aller se jeter dans la mer Pacifique; que les sujets des deux puissances pourront parcourir librement et sans obstacle, durant l'espace de dix ans à partir de la ratification du présent traité, toutes les mers intérieures, les golfes, les hâvres et les criques situés le long des côtes mentionnées ci-dessus, pour y faire la pêche ou trafiquer avec les naturels du pays; que le port de Sitca, ou de la Nouvelle Archangel, sera ouvert aux bâtiments de la Grande-Bretagne durant dix ans; et que dans le cas où ce terme d'années serait prolongé pour toute autre puissance, il le serait également pour la Grande-Bretagne; que cette liberté de commerce ne s'étendra pas aux liqueurs spiritueuses, aux armes à feu, ou autres armes, à la poudre à tirer ni à d'autres munitions de guerre, qu'il est expressément défendu de vendre ou de livrer de quelque manière que ce soit aux naturels de ces contrées; que tout vaisseau anglais ou russe, forcé par la tempête ou par un accident quelconque, de relâcher dans un des ports des puissances respectives, pourra s'y radouber, y prendre les provisions dont il aura besoin, et en sortir sans payer d'autres droits que ceux du port et de fanal, lesquels seront les mêmes que ceux perçus sur des bâtiments nationaux; et, que dans le cas où le maître du navire se verrait obligé de disposer d'une partie de sa cargaison, pour payer ses dépenses, il sera tenu de se conformer aux réglements et tarifs de l'endroit où il aura abordé; que, dans les cas d'infraction aux articles du présent traité, les autorités civiles et militaires des deux puissances ne devront rien entreprendre, ni adopter de mesure coercitive, mais bien faire un rapport exact et circonstancié des faits à leurs cours respectives, qui s'engagent à aplanir les différends d'une manière amicale et conforme aux principes de la justice.

Fait à Saint-Pétersbourg, le 28 (16) février 1825, et signé par MM. Stratford Canning, le comte de Nesselrode, et Pierre de Poletica.

---

(1) *A Journal of voyages and travels in the interior of North America, between the 47th. and 58th. degrees of north latitude etc., by Daniel Williams Harmon*, 1 vol. in-8°., *with a map*, *Andover*. Vermont, 1820.

NOTE A. — *Etablissements des Russes sur la côte N.-O. de l'Amérique.* Dans la première charte accordée par l'empereur Paul, en 1799, à la compagnie russe de l'Amérique, la limite de ses possessions au sud était fixée au 55e parallèle. Néanmoins, en 1816, les Russes ont formé un établissement à quelques lieues de San Francisco, la colonie espagnole la plus septentrionale de la Californie, et qui est située par lat. N. 37° 56'. Un des grands avantages que leur offre le voisinage de cet ancien établissement, c'est de trouver de nombreuses troupes de bêtes a cornes, de chevaux et d'autres animaux domestiques qui en proviennent, et qui parcourent dans l'état sauvage les bois environnants.

Cette même année, la Russie a pris possession de l'île d'Atooi, une des îles Sandwich, et par ce moyen elle commande la partie septentrionale de l'Océan Pacifique, et protége ses établissements sur la côte du N.-O. de l'Amérique.

Les Russes occupent actuellement tout l'arc que forme la côte de l'Amérique depuis le Cap-Cross jusqu'à la pointe d'Alaska. Le chef-lieu de leurs possessions sur le continent et sur les îles qui en dépendent est la Nouvelle-Archangel, qui est située sur une pointe de rochers que la mer baigne de l'O. au S.-O., par latitude N. 57° 3', et par longitude O. 137° 36' de Paris.

Kadiak, grande île située à l'extrémité orientale de l'archipel des Aleutiennes, vers l'embouchure de l'entrée de Cook, a environ 150 milles de longueur sur 70 de largeur. Le terroir en est généralement stérile, et elle est habitée par 364 créoles *Kaurs* ou Aleutiens au service des Russes, et par 3,636 sauvages qui se livrent à la pêche de la baleine. Le principal port de l'île est situé par latitude N. 57° 46', et par longitude O. 152° 18' de Greenwich.

Sitka, autre établissement important que les Russes possèdent dans ces parages, se trouve dans une île de la baie de Norfolk, nommée Baranoff, par latitude N. 57° 2', et par long. O. 135° 34' de Greenwich.

Sitka est l'entrepôt des autres comptoirs russes sur cette côte. On y fait un commerce fort étendu avec les *Kaloches* (1), ou naturels du pays, qui y apportent des peaux de loutres en échange de couvertures de laine, de draps grossiers, de tabac et d'autres objets. Les colons entretiennent aussi, avec les Espagnols de la Californie, le commerce des grains et des piastres. La population de l'établissement est de 400 Européens et de 300 Aleutiens.

Les Russes ont également des comptoirs: 1°. Au cap *Kenaye*, sur la rivière de Cook, où il y a une petite forteresse, nommée *Alexandre*, et une population de 30 Européens et de 50 indigènes; 2°. à *Tschouyatche*, dans la baie du même nom, par lat. N. 60°, et long. E. 229° de l'île de Fer; 3° à la forteresse de *Nowa Rosiska*, dans la baie de Yacontal ou de Yacoutal, près du Mont-Élie, par lat. N. 60° 22', et long. O. 141° de Greenwich; 4°. à *Port-Ross*, dans la baie de Bodéga, sur la côte de la Nouvelle-Albion, lat. N. 38° 30', long. 122° 45', dont la population tant russe qu'américaine est de 125 individus; 5°. à l'île d'*Oonalashka*, par 53° 54' de lat. N., et long. O. 166° 22' de Greenwich, et qui compte 300 Russes ou Aleutiens; 6°. aux îles de *St.-Georges* et de *St.-Paul*, par les 57° de lat., et 169° 30' de long. O.; population 150 habitants; 7°. à l'île d'*Ateka;* 8°. à celle de *Behring* ou île de Cuivre, etc.

Les Russes retirent un grand profit de la pêche de la loutre de mer, et du veau marin et de la chasse du castor, des ours et des renards noirs, rouges et blancs (2).

Les établissements russes sur la côte N.-O. de l'Amérique, sont régis par un gouverneur-général ou commandant en chef, qui a sous ses ordres divers agents, nommés, comme lui, par la compagnie de St.-Pétersbourg. Les établissements les moins étendus sont soumis à des intendants, choisis par le gouverneur, et qui relèvent directement de lui. Le siége de l'administration est au port de St.-Paul, où il y a une église, une caserne, plusieurs maisons en bois, et des magasins pour les fourrures. On expédie ces dernières pour Ochotsk, d'où elles sont ensuite envoyées en Russie, ou à Kiahta, qui est l'entrepôt du commerce russe avec la Chine (3).

La population totale de la Nouvelle-Archangel, selon M. de Roquefeuil, réunissait, en 1818, environ 600 individus, dont 160 Russes et 100 Créoles; le reste se composant de Kodiaques et de naturels des îles Aleutiennes. « Il n'y a probablement pas, dit-il, plus de 600 Russes natifs dans tous ces pays, sur le continent et dans les îles, et la population indigène, quelque faible qu'on la suppose, doit être au moins centuple. »

A la même époque, la marine de la compagnie se composait de 10 bâtiments de vingt-cinq à trois cent cinquante tonneaux, savoir : sept à flot, tant à la Nouvelle-Archangel qu'en mission, et trois en construction, dont deux en Californie et un au chef-lieu. Dans ce nombre toutefois ne sont pas compris ceux que la compagnie expédie d'Europe (4).

La compagnie russe d'Amérique obtint, par sa charte d'incorporation, en date du 27 janvier 1799, le privilége exclusif de commercer et de former des établissements sur toute l'étendue des côtes occidentales de l'Amérique du nord, dont la découverte avait été faite par les navigateurs de cette nation. Par un réglement subséquent, du 1er juillet 1799, la compagnie, qui avait d'abord émis 724 actions, fut autorisée à en émettre 1,000 autres, au même taux que les premières. Le bilan de l'association, qui fut dressé quelques années après, fit voir que le capital de cette compagnie s'était augmenté, dans les trois dernières, dans la proportion de 100 à 350, et qu'il était au premier janvier 1801, de 2,747,004 roubles. En conséquence, le prix des actions fut fixé

(1) On appelle *Kaloches* ou *Colloshes*, les naturels qui habitaient sur la côte entre Jacootat, ou la baie de Behring, et le 57° de latitude nord; leur nombre s'élève à environ 10,000; et ils sont divisés en plusieurs tribus.

(2) *Annales maritimes*, année 1822, p. 320.

(3) *Lisiansky*, etc. Chap. X.

(4) *M. de Roquefeuil*, tome 2, chap. XVI.

à 3,727 roubles. Cependant, pour faciliter le placement des nouvelles actions, le gouvernement permit de les diviser en portions de la valeur de 500 roubles chacune. Par ce moyen, elles trouvèrent des acheteurs et prirent faveur dans le public (1).

Notice statistique de l'Amérique Russe, d'après Hassel, communiquée par l'obligeance de M. Huber, attaché au ministère des affaires étrangères. Le territoire de l'Amérique septentrionale vers l'O., que la Russie considère être sous sa domination, renferme :

1°. Le pays des Kilhegnes . . . . . 3,000 habitants.
2°. *Id.* des Tschouktsches. . . . 10,000.
3°. *Id.* des Konaigues . . . . . 8,000.
4°. *Id.* des Kénaizes. . . . . . 4,000.
5°. *Id.* des Tschougatsches. . . . 5,000.
6°. *Id.* des Ougataschmioutes. . . 8,000.
7°. *Id.* des Kouliouches. . . . . 12,000.
8°. La Factorerie de Bodago, sur la côte de la Nouvelle-Albion.

Les Russes fondent aussi des prétentions sur,
1°. L'archipel de Georges III;
2°. Les îles de l'Amirauté;
3°. L'archipel du Duc d'York;
4°. *Id.* du Prince de Galles, dont la Grande-Bretagne leur conteste la suzeraineté.

Situation géographique entre les 212° 20' *et* 240° *de longitude orientale et les* 56° 30' *et* 71° *de latitude nord.* La superficie est évaluée à 24,000 milles carrés géographiques.

Les plus hautes montagnes sont :
1°. Le mont Saint-Élie, qui a 17,850 pieds d'élévation;
2°. *Id.* Fairweather, 14,900.

La population en est évaluée, par approximation, à 50,000 âmes, y compris les îles Aléoutes, d'après Géleckof (1794), dont 19,000 sont Koulriouches et Ougataschmioutes de race indienne; 30,000 Tsougatsches, Kénaizes, Konaigues, Tschouktsches et Kilhegnes de la race des Esquimaux, et 1,000 Russes et Aléoutes. Tous sont Chamans, à l'exception des Russes qui appartiennent au rit grec.

Le principal lieu habité s'appelle Nouvelle-Archangel, à 56°. 40' de latitude, et 242° 24' de longitude, avec une population de 1,000 âmes environ; il y a en outre huit forts russes et douze factoreries.

Iles de la Russie dans les deux mers. 1° Dans l'Océan polaire :
La nouvelle Sibérie. . . 945 milles carrés géographiques.
Des Ours et de la Croix. . 15 *Id.*
Koulourouk Klioutschin,
habitées que par des animaux des régions glaciales.

2°. Dans l'Océan austral :

Les 4 îles d'OEillets (*Nelken Inseln*), 10 milles car. géograph.	70.	550 hab.
De Saint-Laurent		4,000
Groupe de Saint-Matvoy.		
Groupe de Pribilof.		
Iles Aléoutes.	482.	6,000
Iles Kouriles.	145.	1,000

Les peuples qui habitent ces îles sont :

Aléoutes, au nombre de	5,500
Tschouktsches	4,550
Kamtschadales	1,000
Russes et Cosaques.	500

La plus haute montagne de ces îles est le pic d'Ounalaschka, qui a 7,050 pieds d'élévation, et celui d'Onokotan, 3,000.

NOTE B. — Le navigateur anglais Dixon fut le premier qui fit connaître les avantages du commerce des pelleteries sur ces côtes. En 1792, ce commerce employait déjà vingt-deux navires, dont onze anglais, huit américains, deux portugais et un français. Le capitaine Gray, commandant de la Columbia, recueillit, cette année, environ trois mille peaux (2). En 1801, on comptait seize

(1) Ces renseignements, tirés de l'Histoire de la Compagnie, par Storch, tome I, nous ont été obligeamment fournis par M. le baron Coquebert de Montbret.

(2) *Relacion del Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana*, p. 112.

bâtiments des États-Unis et un anglais engagés dans ce commerce; et plus de dix-huit mille peaux de loutres de mer et une grande quantité d'autres pelleteries furent expédiées à la Chine. Ces bâtiments portaient de vingt-cinq à trente hommes d'équipage. Ils se rendaient de la côte N.-O. aux îles Sandwich pour prendre un chargement de bois de sandal, et de là fesaient voile pour Canton, où ils échangeaient ces objets contre des thés, et retournaient ensuite aux Etats-Unis. Ce voyage durait trois ans. Le trajet de la Columbia à la Chine s'exécutait en cinquante à soixante-dix jours.

Les années 1804, 1805, 1806 et 1807, dit M. de Roquefeuil, ont été l'époque la plus florissante de la traite des pelleteries (1). Dans ce laps de tems, les Américains introduisirent à la Chine cinquante-neuf mille trois cent quarante-six peaux de sarieoviennes, dont dix-sept mille quatre cent quarante-cinq, en 1805. En 1809, 1810, 1811 et 1812, il n'y en eut que quarante-sept mille neuf cent soixante-deux. Les deux années de guerre, 1813 et 1814, ne donnèrent que six mille deux cents peaux; celles de 1815, 1816 et 1817 respectivement, quatre mille trois cents, trois mille six cent cinquante et quatre mille cent soixante-dix-sept. Le produit de 1810 a été estimé de quatre mille cinq cents à quatre mille huit cents. Le prix moyen de cette espèce de pelleterie à la Chine fut de trente piastres ces dernières années.

Les Kadiaques se livrent aussi avec succès à cette chasse. « En 1809, 1810 et 1811, ces intrépides pêcheurs, dit le même voyageur, partaient de la Bodega, où les Russes en ont plusieurs centaines; ils venaient par escadrilles de trente à cinquante kayouques (bateaux couverts de peaux de lion marin), chacune armée de deux hommes. Ils entraient en rangeant la côte nord de la Passe; une fois en dedans, ils étaient maîtres de cette Méditerranée où les Espagnols n'avaient pas alors une seule pirogue. Les loutres qui jusque-là n'avaient eu à craindre que les faibles attaques des Indiens du pays, se virent poursuivies à outrance par l'ennemi le plus infatigable et le plus expérimenté. On estime qu'il en fut détruit huit mille dans les trois années que se répétèrent ces incursions d'un nouveau genre (2).

« La traite des peaux de loutres de mer, ou saricoviennes, dit encore M. de Roquefeuil, ne se fait maintenant que sur les côtes, tant du continent que des îles qui le cernent, depuis le détroit de Fuca, en remontant au N.-O., jusqu'au Cross-Sound et au canal de Lynn. Le littoral, au N. et à l'O. de ces dernières limites, est occupé par les Russes, qui exploitent exclusivement cette branche de commerce. La côte dans le sud du détroit est peu fréquentée par les loutres de mer, et leur fourrure y est moins précieuse. Les loutres de terre et les castors sont plus communs, et l'établissement de la rivière de Columbia recueille une quantité considérable de fourrures de cette espèce. » Les loutres ont presque entièrement disparu du détroit de Fuca et des côtes de l'île de Quadra et Vancouver, où elles étaient si nombreuses lors du voyage de Meares. Au N. elles se trouvent en plus grand nombre. Elles abondent surtout dans le détroit de Chatam, dans Frédérick-Sound et Christian-Sound, sur les côtes occidentales de l'île du prince de Galles, dans l'entrée de Pérez, entre cette île et celle de la Reine-Charlotte et sur la côte orientale de cette dernière. En général toutes les côtes du continent et des îles situées au N. du 51° parallèle, sont plus fréquentées par les loutres que celles du Sud. On cite entre autres parages Milbank-Sound et les côtes voisines des îles de la Princesse-Royale (3).

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUE NOUS AVONS CONSULTÉS.

On trouvera à la fin des chapitres précédents les titres d'ouvrages dont nous nous sommes servis pour cet article, tels que ceux de *Torquemada*, de *Herrera*, de *Gomara*, de *Bernal Diaz*, de *Hakluyt*, etc., que nous croyons inutile de répéter ici.

Ramusio-Viaggi, vol. III, p. 301, 303 « *Relatione che mando Francesco D. Vasquez di Coronado, capitane generale della gente, che fu mandata in nome di sua maesta al paese novamente scoperto, quel che successe nel viaggio dalli ventidue d'Aprile di questo anno MDXL che partè da Culiacan per innanzi, et di quel che trovò nel paese dova Andava.* » *Venetia*, 1606.

The World encompassed; and the Voyages of the ever renowned sir Francis Drake. London, 1652.

New Voyage round the World, by captain William Dampier. London, 1699.

Informe del estado de la Nueva Christianidad de California, dado, y respondido á la real audiencia de Guadalaxara, en 10 *de febrero de* 1702. *Impresso en Mexico, el mismo año.*

Lettres édifiantes, etc., tom. V. Paris, 1708.

Woodes Rogers voyage round the World, in the Years 1708-11. *London*, 1711.

Recueil de Voyages au nord, tom. III, in-8°. Amsterdam, 1732.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la Grande-Mer, appelée vulgairement la mer du Sud, avec des cartes y relatives; par Philippe Buache, premier géographe de S. M., in-4°. Paris, 1753.

Noticia de la California y de su conquista temporal, y espiritual hasta el tiempo presente. Sacada de la Historia manuscrita, formada en Mexico, año de 1739, *por el Padre Miguel Venegas, de la compañia de Jesus; y de otras noticias, y relaciones antiguas, y modernas. Añadida de algunos mapas particulares, y uno general de la América Septentrional, assia oriental, y mar del Sùr intermedia formados sobre las memorias mas recientes, y exactas, que se publican juntamente. Dedicada al rey nuestro señor, por la provincia de Nueva-España, de la compania de Jesus*, 3 *tom. Madrid*, 1757.

The history of Kamtschatka and Kurilski Islands, with the countries adjacent; published at Petersburg in the Russian language, by order of her Imperial Majesty, and translated into English, by James Grieve, M. D., in-4°., 1764, *Glocester.*

Voyages from Asia to America for completing the discoveries of the N. W. coast of America; to which is prefixed a summary, of the Voyages made by the Russians; by J. Jefferys, geographer to His Majesty, 2ᵉ. édit. in-4°. *London*, 1764.

Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer Glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique; par J.-P. Muller; traduit de l'allemand par C.-G.-F. Dumas, 2 vol. in-12, 1766, Amsterdam.

Account of the Russian discoveries between Asia and America, etc., by W. Coxe, in-4°.; *London*, 1780; traduit en français, par Demeunier, in-4°. Paris, 1781.

A Voyage to the Pacific Ocean, by James Cook, tom. III, in-4°. *London*, 1784.

A Voyage round the World, but more particularly to the North West-Coast of America performed in 1785, 1786, 1787 *and* 1788, *in the King George and Queen Charlotte, captains Portlock and Dixon. By captain George Dixon*, in-4°.; *London*, 1789; traduit de l'anglais, par M. Lebas, 2 vol. in-8°. Paris, 1789.

Voyage round the World, by Nathaniel Portlock, in-4°. *London*, 1789.

Journal du capitaine *Gray*, déposé aux archives du gouvernement, à Washington.

Voyages made in the years 1788 *and* 1789, *from China to the North-West-Coast of America, by J. Meares, etc.; London*, in-4°., 1790; traduit de l'anglais, par J.-B.-J. Billecocq, avec cartes, vues, plans, etc., 3 vol. in-8°. Paris, an 3.

Voyage de la Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L.-A. Milet-Mureau, général de brigade. Paris, an V (1797); 3 vol. in-4°, et atlas.

Voyage autour du monde pendant les années 1790, 1791 et 1792, par Étienne Marchand; précédé d'une introduction historique, etc., par C.-P.-C. Fleurieu, 4 vol. in-4°. Paris, an 6.

(1) Voyage de M. de Roquefeuil, tom. II, ch. 16.

(2) Voyage de M. de Roquefeuil, tome I, p. 161.

(3) *Id.*, tom. II, p. 294 et suiv.

Vancouver's (*George*) *Voyage of discovery to the North Pacific Ocean, and round the World, in the years* 1790—95; *London*, 1798; 3 vol. gr. in-4°, avec atlas in-folio.

Voyages from Montreal, on the river Saint-Laurence, through the continent of North America, to the Frozen and Pacific Oceans; in the years 1789 *and* 1793: *with a preliminary account of the rise, progress, and present state of the Fur trade of that country, illustrated with Maps, by Alexander Mackenzie, Esquire, London*, 1801, in-4°.

Sauer's (*Mart.*), *Account of a geographical and astronomical expedition to the Northern parts of Russia for ascertaining the degrees of latitude and longitude of the mouth of the river Kovima, on the whole Coast of the Tshutski to East Cape, and of the islands in the Eastern Ocean, stretching to the American coast. By commodore Joseph Billings, in the years* 1785-1794; *London*, 1802, in-4°.

Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año de 1792, *para reconocer el estrecho de Fuca; con una introduccion in que seda noticia de las expediciones executadas anteriormente por los Españoles en busca del paso del noroeste de la América; Madrid*, 1802, gr. in-8°, Introduction de 167 p., texte de 184 p.; à ce voyage est annexé un vol. contenant les cartes.

Russland unter Alexander dem Ersten, von Heinrich Storch, à Saint-Pétersbourg et à Leipzig, 1804; le 1er volume contient, depuis la page 145 jusqu'à 162, l'Histoire de la compagnie russe de la côte N.-O. d'Amérique, et une belle carte, en quatre feuilles, de ses établissements, publiée au dépôt impérial de St.-Pétersbourg, en 1802, et d'après des renseignements manuscrits.

Journal kept by Jewitt, the gunner. Boston, 1807.

An account of expeditions to the sources of the Mississipi, and through the Western parts of Louisiana, to the sources of the Arkansaw, Kans, la Platte, and Pierre Jaune rivers performed by order of the government of the United States, during the years 1805, 6, *and* 7; *and a Tour through the interior parts of New Spain, etc.; by major Z. M. Pike. Philadelphia*, 2 vol. in-8°, 1810.

M. de Humboldt. — Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, vol. II, Paris, 1811.

M. de Humboldt dit, à l'article Californie, qu'il existe encore dans les archives de Mexico les manuscrits suivants, dont le père *Barcos*, auteur de la *Storia di California*, ne s'est pas servi, savoir: 1°. *Chronica historica de la provincia de Mechoacan, con varios mapas de la California*; 2°. *Cartas originales del padre Juan-Maria de Salvatierra*; 3°. *Diario del capitan Juan-Mateo Mangi, que accompano á los padres apostolicos Kinos y Kappus.*

Voyage round the World, in 1803, 4, 5, *and* 6, *in the ship Neva, by capt. Urey Lisiansky, performed by order of his Imperial Majesty, Alexander the first, Emperor of Russia*, in-4°. *London*, 1814.

History of the expedition under the command of captains Lewis and Clarke to the sources of the Missouri, thence across the Rocky Mountains, and down the river Columbia to the Pacific-Ocean, performed during the years 1804, 1805, *and* 1806, *by order of the government of the United States, with a map of their route; by Paul Allen, Philadelphia*, 1814, 2 vol. in-8°.

A chronological history of the discoveries in the South Sea, or Pacific Ocean, etc., by James Burney, captain in the Royal Navy, London, 5 vol. in-4°., *with Charts, published from* 1803 *till* 1817.

A Journal of voyages and travels in the interior of North America; between the 47 *th. and* 58 *th. degrees of North latitude, etc., by Daniel Williams Harmon*, in-8°., *with a map, Andover*, 1820.

Otto-von-Kotzebue; Voyage of discovery into the South sea, and Behring's straits; 3 vol. in-8°. *London*, 1821.

1823. Journal d'un voyage autour du monde pendant les années 1816, 1817, 1818 et 1819, par M. Camille-de-Roquefeuil, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, commandant le navire *le Bordelais*, armé par M. Balguerie-Junior, 2 vol. in-8°. Paris, 1823.

Extrait d'un mémoire sur une ancienne découverte du passage du nord-ouest ou du passage de l'Océan à la mer du Sud, par le nord de l'Amérique, contenant le précis du voyage de Maldonado, des observations sur les récits d'autres navigateurs et une carte de ces régions par J.-N. Buache (1). M. Beautemps-Beaupré, membre de l'Institut royal et successeur de M. Buache, comme ingénieur hydrographe en chef de la marine, a bien voulu nous communiquer ce mémoire curieux que son savant auteur avait lu à l'Académie des sciences, vers l'année 1788. Il est à regretter qu'un homme, aussi versé dans la connaissance de la géographie ancienne et moderne que l'était M. Buache, n'ait laissé aucun ouvrage complet sur cette matière.

---

(1) Il paraît par le discours prononcé par Buache à l'Académie des sciences, dit le rédacteur du voyage de la Pérouse, que Lorencio Ferrer de Maldonado a trouvé le passage au nord, en entrant dans un détroit de la baie d'Hudson. Ce voyage paraît authentique : il date de l'année 1588. *Voyage de la Pérouse*, tome II, page 134, *note c*.

Les rédacteurs, auteurs de cette note, citent les ouvrages qu'ont fait naître les discussions élevées sur le voyage de l'amiral Fuentès, qualifié roman par la Pérouse. Mais il paraît que jusqu'à présent tous les efforts tentés en dernier lieu par les Russes et les Anglais, pour trouver le passage au nord de l'Amérique, ont été infructueux.

Note du M. de F—a.

PÉROU.

Division et étendue. A l'arrivée des Espagnols, l'empire des Incas s'étendait depuis la rivière d'Ancasmayu (le Rio-Azul, ou rivière Azurée), au nord, jusqu'à celle de Mauli au sud. Il comprenait une étendue d'environ treize cents lieues. On appelait *Peru*, la partie située entre la première de ces rivières et la province de Chicas, qui est la dernière des Charcas· ce pays avait sept cent cinquante lieues de longueur (1).

Le royaume de *Chile* s'étendait depuis les frontières de la province de Chichas jusqu'au Rio-Mauli, sur une distance de cinq cent cinquante lieues. A l'est, il était borné par la grande chaîne de montagnes couvertes de neiges éternelles, qui va de Santa Marta au détroit de Magellan, et que les Indiens appellent *Ritisuyu*, ce qui signifie *vanda de nievas* ou ceinture de neige.

L'empire des Incas s'étendait, le long des côtes, depuis le cap de Paosa jusqu'à l'embouchure de la rivière de Mauli. Sa plus grande largeur, depuis la province de Muyupampa, dans le pays de Chachapoyas, jusqu'à la ville de Truxillo, était de cent vingt lieues, et sa moindre, depuis le port d'Arica jusqu'à la province de Llaricossa, de soixante-dix lieues seulement.

L'empire des Incas fut divisé après la conquête en deux gouvernements, savoir : 1°. celui de Francisco Pizarro, appelé *la Nueva-Castilla*, ou Nouvelle-Castille, qui s'étendait depuis Quito jusqu'à Cuzco, à soixante lieues au-delà de Chincha; 2°. celui de Diego de Almagro, nommé *la Nueva-Toledo*, qui avait deux cents lieues d'étendue depuis Chincha, dans la direction du détroit.

Ces deux gouvernements restèrent séparés et distincts jusqu'à l'érection de l'*Audiencia* ou *Cour de los Reyes*, et à l'établissement d'une vice-royauté qui comprenait l'*Audiencia de San Francisco del Quito*, celles de *Lima* ou de *los Reyes* et de *los Charcas*, le gouvernement du *Chili*, les pays voisins du *Détroit* (*Tierras del Estrecho*), les îles de *Salomon* vers l'ouest, et, par droit de voisinage (*por cercanià*), les provinces *del Rio de la Plata*.

Cette vice-royauté s'étendait l'espace de plus de mille lieues du nord au sud, et comprenait, de l'est à l'ouest, tout ce qu'on avait découvert depuis la mer du Sud jusqu'à celle du Nord.

Le district de l'audience de San Francisco del Quito confinait, vers le nord, à celle de Panama par le port de Buenaventura; vers le nord-est, au *Nuevo-Reyno* ou Nouveau-Royaume, et, au sud, à celle de Lima. Elle s'étendait l'espace d'environ deux cents lieues le long de la côte du Sud, depuis Buenaventura, sur le golfe de Panama ou San Miguel, jusqu'au port de Payta sur la côte du Pérou, et, de là, jusqu'au-dessus de Popayan, sur une distance de plus de deux cent cinquante lieues; ses limites, à l'orient, étaient indéfinies. Elle renfermait trois gouvernements, non compris ceux de la Cour, qui étaient Popayan, los Quixos, la Canela, Juan de Salinas, los Pacamoros et Gualsongo, et se divisait en deux évêchés.

Le district de l'audience de Quito comprenait tout le *Peru* proprement dit, lequel s'étendait, du nord au sud, depuis le 6° jusqu'au 17° de latitude, ou deux cent vingt lieues (on en compte trois cents de voyage) depuis la *Punta del Aguja*, au-delà de Payta, où sa juridiction confine à l'audience de Quito, jusqu'au-delà de la ville et du port d'Arequipa, sur les frontières de la juridiction de *los Charcas*.

L'audience de los Charcas, qui confinait à celle de los Reyes, et commençait, par 20° ½ de latitude méridionale, au Rio del Nombre de Dios et à l'extrémité de la Laguna del Collao, avait une étendue de trois cents lieues et aboutissait à la vallée de Copiapo, où commence la province du Chili, par latitude de 28° (on compte environ quatre cents lieues de chemin), et, de l'est à l'ouest, elle comprenait tous les pays situés entre la mer du Sud et celle du Nord.

La province de los Charcas, proprement dite, s'étendait, depuis les confins de los Reyes jusqu'au-delà de Potosi, l'espace d'environ cent cinquante lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest

La province ou le gouvernement de Tucuman, situé dans l'intérieur du pays, commençait à la contrée de los Chicas, qui était du ressort de Potosi, à la latitude de la ville de l'Asuncion, sur le fleuve de la Plata, distante d'environ cent lieues de la mer du Sud, et aboutissait à la province du Chili (1).

Herréra remarque qu'on a compris à tort, dans la juridiction du Pérou, les royaumes de Chili et de la Nouvelle-Grenade; que le Pérou commence au Quito, sous la ligne équinoxiale, et s'étend jusqu'aux confins du Chili, au-delà du tropique du capricorne, et qu'il a six cents lieues de long sur cinquante de large de la mer aux Andes : sa largeur, toutefois, est plus considérable dans certains endroits, et entre autres à Chachapoyas.

L'audience ou gouvernement suprême, séant à Lima et fondé en 1544, comprenait, dans sa juridiction, quarante-neuf provinces qui sont :

1. Cercado.	11. Patáz.
2. Chancay.	12. Huamalies.
3. Santa.	13. Conchucos.
4. Truxillo.	14. Huailas.
5. Saña.	15. Caxatambo.
6. Piura.	16. Huanuco.
7. Caxamarca.	17. Tarma.
8. Luya et Chillaos.	18. Canta.
9. Guamachuco.	19. Guarochiri.
10. Chachapoyas.	20. Yauyos.

(1) G. de la Vega, *del Origen de los Incas*, lib. I, cap. 8.

(1) Herréra, *Descripcion de la Islas y Tierra Firme de el mar oceano, que llaman Indias Occidentales*, cap. 16 à 21.

21. Xauxa.	36. Vilcashuaman.
22. Cañete.	37. Parinacochas.
23. Ica.	38. Abancay.
24. Castro Virreyna.	39. Cuzco.
25. Angaraes.	40. Quispicanche.
26. Huanta.	41. Canes et Canches.
27. Lucanas.	42. Aimaraez.
28. Camana.	43. Cotabamba.
29. Arequipa.	44. Calca et Lares.
30. Moquehua.	45. Chilques et Masques.
31. Arica.	46. Paucartambo.
32. Collahuas ou Cailloma	47. Urubamba.
33. Condesuyos de Arequipa.	48. Guancavelica.
34. Guamanga.	49. Chumbivilcas.
35. Andahuailas.	

La seconde audience de la Plata ou de Charcas, fondée en 1559, comprenait trente provinces, savoir :

1. Lampa.	16. Chayantas ou Charcas.
2. Carabaya.	17. Pilaya ou Paspaya.
3. Asangaro.	18. Cochabamba.
4. Chucuito.	19. Pumabamba.
5. Paucar-Colla.	20. Tomina.
6. Pacajes ou Verenguela.	21. Atacama.
7. Omasuyos.	22. Lipes.
8. Larecaja.	23. Paraguay.
9. La Paz.	24. Tucuman.
10. Sicasica.	25. Buénos-Ayres.
11. Oruro.	26. Mizque.
12. Paria.	27. Santa Cruz de la Sierra.
13. Carangas.	28. Tarija.
14. Porco.	29. Yamparaes.
15. Potosi.	30. Apolabamba (1).

Le gouvernement ou vice-royauté du Pérou s'étendait premièrement sur tous les pays compris dans la juridiction des audiences de Lima, de los Charcas et du Chili, et sur les gouvernements de Santa Cruz de la Sierra, du Paraguay, du Tucuman et de Buénos-Ayres, bien que ces trois dernières provinces, ainsi que le Chili, eussent des gouverneurs particuliers.

La province ou royaume de Quito, qui avait été subordonnée à Lima, capitale du Pérou, depuis le commencement des établissements espagnols, fut détachée du Pérou et annexée au gouvernement de la Nouvelle-Grenade, en 1718, lorsqu'on établit à Santa Fé de Bogota le siége de la vice-royauté.

En 1739, on érigea, pour la seconde fois, la Nouvelle-Grenade en vice-royauté, et les audiences de Tierra-Firma et de Quito furent détachées de celle du Pérou, qui s'étendait alors du golfe de Guayaquil et de la côte de Tumbez, par les 3° 25′ de latitude sud aux Terres-Magellaniques (lat. 54° environ), sur une distance de mille douze lieues marines. A l'ouest, la mer du Sud lui servait de limites; à l'est, elle était bornée en partie par l'océan Atlantique et par la fameuse ligne ou méridienne de démarcation qui sépare les possessions des couronnes de Castille et de Portugal (2).

En 1778, lorsque la Cour de Madrid eut résolu d'ériger la province de Buénos-Ayres en vice-royauté, on enleva à celle du Pérou, la province de Potosi, le district qui l'environne, les villes de la Paz et de la Plata, et la fertile contrée de Cochabamba, pour en former une partie du nouveau gouvernement.

(1) *Alcedo, Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales ó América; article Peru. Madrid*, 1788.

(2) Don Ulloa, *Relacion historica del viage á la América Meridional etc.* 2e. part., lib. I, cap. 11. Madrid, 1748.

La vice-royauté du Pérou était comprise entre les 3° 35′ et 14° de latit. S., et entre les 63° 56′ et 70° 18′ de longit. O. de Cadix. Son étendue, du nord au sud, était de trois cent soixante-cinq lieues, et, de l'est à l'ouest, de cent vingt-six. Elle était bornée, au nord, par le Rio-Tumbez, qui la séparait de l'ancien royaume de la Nouvelle-Grenade ou des provinces de Quito, de Maynas, de Jaen de Bracamoros et de Guayaquil; à l'est, par les Provinces-Unies de la Plata et le Brésil; au sud, par la rivière de Loa et la chaîne de montagnes de Vilca-Nota, qui la séparait du Chili, et, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique. L'étendue de ses côtes, en en suivant les sinuosités, était d'environ mille milles.

Le *Bas-Pérou* s'étend depuis Tumbez, par latit. S. 3° 30′, jusqu'aux cordillères de Vilcanota, latit. S. 14° 30′. Il renferme huit intendances, huit grandes villes et quatorze cent soixante petites.

Le *Haut-Pérou* ou *audience de Charcas*, qui s'étend l'espace de neuf cents milles de longueur, depuis le lac de Titicaca jusqu'à Jujui, se compose de sept intendances, savoir : 1°. Potosi; 2°. Charcas ou la Plata; 3°. Cochabamba; 4°. la Paz; 5°. Santa Cruz de la Sierra ou Puno; 6°. Moxos; 7°. Chiquitos. Celles-ci renferment vingt-une petites provinces qui sont : 1°. Chicas; 2°. Pacajes; 3°. Omasuyos; 4°. Apolabamba; 5°. Larecaja; 6°. Sicasica; 7°. Chulumani; 8°. Oruro; 9°. Paria; 10°. Carangas; 11°. Porco; 12°. Chayante; 13°. Pilaya; 14°. Pumabamba; 15°. Tomina; 16°. Atacama; 17°. Lipes; 18°. Yamparaes; 19°. Mizque; 20°. Tarija; 21°. Chiquitos.

La population du district de Charcas s'élevait, en 1819, à environ un million sept cent quarante mille habitants, dont un million cent cinquante-cinq mille Indiens (1).

Par un décret de la législature du Pérou, rendu à Chuquisaca, le 11 août 1825, les provinces qui composent le Haut-Pérou (*Alto Peru*) ont été autorisées à se constituer en une nouvelle république qui prendra le nom de *republica Bolivar* (2).

Le Pérou, proprement dit, est borné, au nord, par la république de Colombie; à l'est, par le Rio-Javari jusqu'au 9° 40′, ensuite par une ligne droite qui va aboutir au Rio-Madera, par 68° 15′ de longitude O. de Paris; de ce point, par le Rio-Mamore, jusqu'au confluent de cette rivière avec le Rio-Guaporé, près du 12° de latitude; de là, par une ligne qui se dirige à l'ouest, en suivant le Rio-Iruyane et le Mayussa jusqu'au 71° 40′ de longitude, d'où elle se dirige vers la petite rivière d'Icoma, coupe le Rio-Beni par le 13° de latitude, prend la direction du S.-O. jusqu'à la rivière Inambari qu'elle suit jusqu'au 15°, ensuite par une autre ligne qui se rend à l'angle N.-E. du lac de Titicaca, dont elle prolonge le bord oriental jusqu'au 17°, d'où elle traverse le lac d'Umamarca, pour aller joindre la cordillère qui lui sert enfin de limite jusqu'au Rio-Loa, lequel forme sa ligne de démarcation méridionale. Le Pérou est baigné, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique, depuis Tumbez, au nord, jusqu'au Rio-Loa, au sud, c'est-à-dire depuis le 3° 30′ jusqu'au 21° 30′ de latitude méridionale.

L'étendue du Pérou, du nord au sud, est de quatre cent cinquante-deux lieues, et sa plus grande largeur de trois cent quatre-vingt-dix. Sa longueur moyenne est de deux cent quatre-vingts lieues et sa largeur de cent quatre-vingt-dix (3).

(1) Don Vicente Pazos. *Letters on the United Provinces*. Letter X. *New-York et London*, 1819.

(2) Voyez le décret à la fin de l'article.

(3) D'après la carte du Pérou, du Haut-Pérou et du Chili, et des Provinces-Unies de la Plata, par M. Brué. 1826.

Population, un million deux cent cinquante mille âmes. Dans un rapport fait, le 15 juillet 1822, par le ministre des affaires étrangères, l'étendue du Pérou est évaluée à quarante-quatre mille six cent cinquante lieues carrées. Toutefois, en 1823, M. de Humboldt ne lui en a assigné que quarante-un mille quatre cent vingt (1).

Aspect du pays et nature du sol. La côte septentrionale du Pérou est bordée d'une chaîne d'îles et de récifs, et entrecoupée de petits golfes. On ne rencontre, jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur, qu'un désert sablonneux, coupé çà et là de vallées fertiles, mais de peu d'étendue. Les flancs des collines, qui bordent l'Océan-Pacifique et forment la première chaîne des Andes, sont couverts d'arbres. A l'ouest de ces montagnes, il existe des plaines très-fertiles à la hauteur de dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. A quatre mille pieds plus haut commence la région des neiges éternelles, où il n'y a plus de végétation.

Suivant M. de La Condamine, la hauteur moyenne du sol de la vallée où sont situées les villes de Quito, de Cuença, de Riobamba, de Latacunga, d'Ybarra et autres, est de quinze cents à seize cents toises au-dessus de l'Océan. Le sol de Riobamba, toutefois, est plus élevé de deux cents toises que celui de Quito, qui est à quatorze cent soixante toises au-dessus du niveau de la mer (2). La cime du Cotopaxi est à trois mille cent vingt-six toises au-dessus de la mer, et est, par conséquent, de six cent trente-neuf toises plus haute que celle de Pichincha (3).

A l'est des Andes, se trouvent des plaines immenses de huit mille lieues carrées, qui sont arrosées à l'est et à l'ouest par les rivières d'Ucayale et de Guallaga, et au nord par le fleuve des Amazones. Ces plaines, découvertes par les missionnaires en 1726, portent le nom de *Pampas del Sacramento, Coloñda* et de *Terre des Missions.*

Température. Dans le Bas-Pérou, sur la côte de l'Océan-Pacifique, la température est presque la même durant toute l'année. Le thermomètre de Fahr. y marque ordinairement 64° (centig. 17° 77), et rarement il s'élève au-dessus de 75°. Le tonnerre n'y gronde jamais, et depuis le golfe de Guayaquil jusqu'au désert d'Atacama, c'est-à-dire sur une étendue de quatre cents lieues, il ne tombe jamais une goutte de pluie. Mais, en revanche, les rosées y sont fort abondantes pendant la nuit. Dans les grandes plaines ou *pampas,* la chaleur est excessive et les brouillards fort épais. Dans la Sierra ou la région des mines, le froid est des plus rigoureux. Le pays situé entre les deux Cordillères est aussi généralement froid, bien qu'il renferme des vallées où règne une température plus douce. La saison des pluies commence au mois de novembre et dure jusqu'à celui d'avril; pendant le reste de l'année, qui est l'hiver, la gelée est souvent très-forte: le plus grand froid se fait sentir dans les mois de mai et de juin. Du côté oriental des Cordillères, la chaleur est considérable et il ne gèle jamais. En descendant des Cordillères dans la plaine ou vallée de Quito, M. de La Condamine éprouva le même jour la température de l'hiver, du printems et de l'été. « A mesure que je descendais, dit-il, je changeais insensiblement de climat en passant par dégrés d'un froid extrême à la température de nos beaux jours du mois de mai (4). »

(1) *Voyage aux régions équinoxiales*, etc. Tome III, liv. 9, page 64.

(2) *Journal de La Condamine*, pag. 33, 34 et 48.

(3) Don Ulloa, *Relacion hist.*, lib. VII, cap. 7.

(4) *Introduction à la mesure du méridien*, pag. 14 et 15, in-4°. Paris, 1751.

Tremblements de terre. Les tremblements de terre sont les plus grands fléaux des vallées de cette contrée. Don Ulloa nous a fourni une liste des plus remarquables (1).

En 1581, le village d'Angoango, près de Cugiano, fut tout-à-coup renversé, et une partie de son emplacement enlevée et portée au loin. On assure que la terre, ainsi emportée, coula comme de l'eau ou de la cire fondue l'espace d'une lieue et demie, et qu'elle s'arrêta dans un lac après s'être ainsi répandue dans tout le district (2).

En 1582, il y eut un tremblement de terre qui détruisit de fond en comble la ville d'Arequipa.

Celui du 9 juillet 1586 a été des plus désastreux. Ses secousses furent ressenties le long des côtes, selon le rapport du vice-roi, sur une étendue de six cent dix lieues, et jusqu'à cinquante dans la Sierra. Il se prolongea durant quarante jours, renversa tous les édifices de Lima, et n'y laissa pas une seule maison intacte (3). Les habitants, avertis du danger par un grand bruit, sortirent de leurs maisons, et il n'en périt guère qu'une vingtaine.

D'autres tremblements de terre non moins terribles eurent lieu le 26 novembre 1605, en 1609, le 27 novembre 1630, en 1647, (ce dernier se fit sentir dans tout le Pérou) le 13 novembre 1655, le 17 juin 1678, le 19 octobre 1682 (4), le 20 octobre 1687, (il renversa la ville de Lima de fond en comble) le 29 septembre 1697, le 20 juin 1698, le 14 juillet 1699, le 6 février 1716, le 8 janvier 1725, le 2 décembre 1732, en 1734 et 1743.

Celui du 20 juin 1698 renversa toutes les maisons de *Latacunga, assiento* ou bourg situé à dix-sept lieues au sud de Quito, à six lieues de la montagne de Cotopaxi, par les 55' de latitude australe. Ce bourg se composait de six cents maisons, et presque tous les habitants, dit don Ulloa, passèrent des bras du sommeil dans ceux de la mort, le tremblement de terre ayant commencé à une heure du matin et duré toute la nuit et une partie du jour suivant (5).

Le tremblement de terre du 28 octobre 1746 détruisit complètement la ville de Lima. On compta deux cents secousses dans les premières vingt-quatre heures, et ensuite quatre cent cinquante-une jusqu'au 24 février de l'année suivante. Vers les dix heures du soir, il commença ses ravages, et pendant les quatre minutes qu'il dura, les habitants, qui n'avaient pas eu le tems de sortir de leurs demeures, furent ensevelis sous leurs ruines. On croit qu'il périt dans cette nuit environ cinq mille personnes. Le lendemain, on ressentit six autres secousses; le 30, un plus grand nombre encore, et plusieurs autres jusqu'au 10 novembre. Toutes les maisons de la ville furent ou renversées ou considérablement endommagées, et soixante-quatorze églises, quatorze couvents et quatorze ou quinze hôpitaux entièrement détruits. La ville de Callao, située à deux lieues de Lima, fut submergée, et des vingt-trois navires qui se trouvaient à l'ancre dans son port, dix-neuf furent engloutis avec les richesses qu'ils avaient à bord. On retira de dessous les décombres de Lima, les cadavres de treize cents personnes, et des cinq mille habitants,

(1) Don Ulloa, *Relacion hist.*, lib. I, cap. 7.

(2) *Acosta*, lib. III, cap. 26. *Historia natural y moral.*

(3) Miñana, *Historia de España*, tome III, p. 516. Madrid.

(4) Ce tremblement de terre détruisit la ville de Pisco. Le choc en fut si violent que la mer se retira l'espace d'une demi-lieue, et remonta ensuite avec une telle furie qu'elle inonda le pays sur une étendue considérable. La secousse ayant eu lieu sur les quatre heures du matin, la plupart des habitants qui étaient encore plongés dans le sommeil furent ensevelis sous les eaux.

(5) Don Ulloa, *Relacion hist. del viage*, etc., lib. VI, chap. 1.

dont se composait la population de Callao, à peine s'en échappa-t-il deux cents. Ce tremblement de terre étendit ses ravages aux ports de Cavalla et de Guanapé, aux villes de Chancay et de Guaura, et aux vallées de la Barranca, de Supé et de Pativilca.

Le 7 février 1797, la ville de Quito fut détruite par un tremblement de terre qui étendit au loin ses ravages. « Ce terrible tremblement de terre, dit M. de Humboldt, (qui visita cette ville en 1802), ravagea toute la province et fit périr de trente-cinq à quarante mille individus. » Tel fut le changement produit dans la température de l'air par cette révolution de la nature, que le thermomètre de Réaumur, qui maintenant ne varie que de 4 à 10°, et qui rarement monte à 16 et à 17°, était constamment, avant cette catastrophe, à 15 et à 16°. Depuis cette époque, toute la province a été plus sujette qu'auparavant à des secousses de tremblement de terre, et on en ressent constamment de fortes ou de légères : ce qui rend probable l'opinion que toutes les parties élevées de la province de Quito ne forment qu'un seul et même volcan. Les montagnes de Cotopaxi et de Pichincha n'ont que de petits sommets qui les séparent, et qui ne sont en quelque sorte que des cratères formant différents fourneaux qui tous prennent naissance dans la même cavité. Le funeste tremblement de terre de 1797 prouve cette triste vérité, et ce qui la confirme encore davantage, c'est que, pendant cette terrible révolution, la terre s'entr'ouvrit dans toutes les directions et vomit en grande abondance de l'eau, du soufre, etc. »

Don Ulloa a remarqué que les murailles de Caxamarca et de plusieurs maisons des vallées voisines, qui étaient bâties à la surface du sol et sans fondements, résistèrent aux secousses qui détruisirent Lima et les autres villes construites par les Espagnols. Les Indiens les voyant creuser, leur avaient prédit qu'ils se préparaient des tombeaux (1).

Volcans. Le volcan de *Pichincha*, le Vésuve de Quito, avait fait de grands ravages, avant l'arrivée des Espagnols au Pérou, et avait couvert de cendres, dans une de ses éruptions, la ville et les campagnes voisines.

Le volcan de *Cotopaxi* creva avec beaucoup de violence, en 1533, lorsque Sébastian de Belalcazar se trouvait dans la province, et lança de gros quartiers de rochers à cinq lieues à la ronde. La cime de la montagne est à trois mille cent vingt-six toises au-dessus du niveau de la mer, ou six cent trente-neuf toises plus élevée que celle de Pichincha. Elle se divise en trois sommets, dont la hauteur est à peu près la même, et qui sont éloignés l'un de l'autre de douze à quinze cents toises. De La Condamine établit son camp, sur le plus oriental, au mois d'août 1737. Ayant gravi jusqu'au cratère du volcan, le 19 juin 1742, il le vit tout-à-coup s'enflammer, et la fonte des neiges qui s'ensuivit, causa de grands ravages dans les plaines. En 1743, il creva de nouveau par une ouverture au sommet et par trois sur les côtés, et vomit une quantité de cendres, qui, se mêlant à la glace et à la neige fondue, inonda la plaine depuis Callo jusqu'à Latacunga. Toutes les maisons qui se trouvèrent sur le passage des eaux, furent emportées. Il y eut une autre éruption non moins désastreuse, le 30 novembre 1744. Elle fut, comme celle de l'année précédente, accompagnée de terribles inondations. La rivière Napo fut tellement grossie par l'eau des neiges que les flammes fesaient fondre, qu'elle sortit de son lit et rasa le village du même nom, sans en laisser subsister le moindre vestige (2). Les cendres vomies par le volcan

(1) Don Ulloa, *de Relacion, etc.* part. 2, lib. I, cap. 7.
(2) De La Condamine, *Journal du voyage*, p. 158.

furent portées jusqu'à la mer, qui en est éloignée de plus de quatre-vingts lieues (1). Le 3 septembre 1750, il y eut encore une éruption mémorable du Cotopaxi.

Lors du tremblement de terre qu'éprouva, en 1600, la ville d'Aréquipa, le volcan voisin vomit des cendres et du sable durant vingt jours, et en couvrit le pays à trente lieues d'un côté et à quarante de l'autre. Les maisons de la ville s'écroulèrent sous le poids du sable; des troupeaux de moutons, de chèvres et de cochons furent ensevelis vivans; on trouva cinq cents vaches qui étaient mortes faute de pâturages; et les arbres, dépouillés de leurs branches, ne portèrent pas de fruits (2).

La montagne de Macas, ou de Sangay, qui est presque entièrement couverte de neige, vomit de son sommet un feu continuel, avec un fracas épouvantable, que l'on entend à plusieurs lieues à la ronde.

Population. Pedro Sancho, notaire général du royaume de la Nouvelle-Castille, et secrétaire du gouverneur Fr. Pizarro, rapporte dans sa Relation des événements arrivés pendant la conquête du Pérou, adressée de Xauxa au roi d'Espagne, le 15 juillet 1534, et signée de Pizarro lui-même, que la vallée de Cuzco, qui est entourée de collines, renfermait au-delà de cent mille maisons, dont quelques-unes étaient les habitations de plaisance du souverain, des seigneurs et des caciques; d'autres, des magasins remplis de laine, d'armes, de métaux, de vêtements et de productions du pays; et d'autres enfin, des bâtiments où se déposaient les tributs. Il y avait aussi une maison spacieuse où se trouvaient plus de cent mille oiseaux desséchés, dont le plumage servait à faire des vêtements. Guaynacapa, ajoute cette relation, est aussi bien connu que s'il existait encore, et le jour qu'on expose son corps dans les rues, il se réunit, pour prendre part aux danses, environ cent mille habitants. Sans les différends qui existaient entre les naturels de Quito et ceux de Cuzco, les Espagnols n'auraient jamais pu se rendre maîtres de cette dernière ville, les montagnes voisines étant d'un accès si difficile, que dix hommes pouvaient en disputer le passage à dix mille (3).

Le frère *Marc de Nicia*, général de tous les religieux franciscains du Pérou, qui s'était trouvé dans le pays dès le commencement, dit qu'il *avait vu les Espagnols mettre le feu à un si grand nombre de bourgs et de villages*, *qu'il lui serait impossible de les compter*. Don Bartolomé de Las Casas (4), qui possédait l'original de la lettre de ce religieux, assure que la vérité de ce qu'elle renfermait avait été attestée par l'évêque du Mexique; puis il ajoute que les Espagnols avaient détruit dans les provinces du Pérou, plus de quatre millions d'individus. Ce nombre est évidemment exagéré; mais il prouve du moins que la population indigène ne laissait pas d'être considérable à l'époque de la découverte du pays (5).

Jean Gonzalos de Alzevedo prétend, qu'en 1609 le nombre des Indiens avait diminué de moitié dans le voisinage des mines, et d'un tiers environ, en d'autres endroits, depuis 1581.

Il n'y a pas de province au Pérou, dit don Ulloa, qui ne

(1) Ulloa, *Relacion hist. del viage*, etc., lib. VI, cap. 4.
(2) Purchas, *His Pilgrimes, etc.* part. IV, p. 1476.
(3) Purchas, *His Pilgrimes*, part. 4, lib. VII, ch. 17.
(4) Rapport daté de Valence, le 8 décembre 1542.
(5) *Brevissima Relacion de las Indias por los Castillanos*. Séville, in-4°. 1552.

présente presque partout des restes d'anciennes bourgades : ce qui prouve que le pays a dû être fort peuplé avant la conquête. Les parties où la population a été la plus considérable, sont, à ce qu'il paraît, les vallées de Las Capillas, ou de Guanquina, de Guanca-Conachi et de Topara, car entre Capillas et Topara, l'on rencontre, dans une étendue de quatre à cinq lieues, les restes de quinze à vingt bourgades (1).

M. Proctor, dans son Voyage à travers les cordillères des Andes, exécuté en 1823 et 1824, remarque (page 187), « que la route de Nepeña à Santa est pratiquée dans un pays sablonneux et parsemé de collines. Nous y rencontrâmes, dit-il, les ruines de plusieurs villes indiennes, dont quelques-unes avaient deux rues parallèles qui s'étendaient en ligne droite l'espace d'une lieue. Ces dernières avaient environ vingt pieds de largeur, étaient pavées avec des briques en terre, et, de chaque côté, s'élevait un mur de trois pieds de hauteur. L'on voit, de distance en distance, les débris des maisons tant soit peu ensevelis sous le sable. La plaine où sont situées ces villes a dû être autrefois cultivée, et l'on y découvre encore les troncs pourris d'arbres jadis majestueux. Il existe aussi, près de Santa, d'autres ruines très-étendues, et dont les maisons étaient construites en briques de terre. »

La province de Truxillo est remplie de ruines indiennes. Les plus curieuses sont celles d'une grande ville, située à moitié chemin entre Truxillo et Huanchaco. Une partie des maisons subsiste encore, et l'on reconnaît facilement la direction des rues. Quelques-unes ont dû être très-étroites, et les huttes qui les bordaient ne pouvaient guère avoir plus de huit pieds carrés. L'on y découvre néanmoins les restes de plusieurs vastes édifices dont les murs en terre avaient plus de trois pieds d'épaisseur. Les anciennes fortifications de la ville ne présentent, en plusieurs endroits, qu'un monceau de boue. (*Proctor*, p. 195.)

Les peuples qui habitaient le Pérou, à l'arrivée des Européens, étaient les Abiticas, les Acos*, les Ahives, les Amamazos, les Ancas* ou Angas, les Angaraes, les Arupor-ecas, les Asapupenas, les Atavillos, les Aullagas*, les Autis, les Ayahuacas*, les Ayaviris, les Aimaraes, les Borillos, les Boros, les Calca y Lares, les Callisecas, les Calluas*, les Canisiènes, les Cavinas, les Cabos, les Cenomonas, les Charcas, les Chinataguas, les Chiquiguanitas, les Chiriguanos, les Chincas, les Choromoros, les Chucunas, les Chunanas, les Chunchos, les Chupachos, les Chuscos, les Ciriones, les Cocmonomas, les Coniguas, les Coscaocoas, les Coseremonianos, les Fimayos, les Guatalmahuas, les Guatinguapas, les Guailas, les Hancohuallas*, les Huancas, les Huaras*, les Hubinas, les Ibitas, les Ipillos, les Lamas, les Matupeyapes, les Masques, les Masteles*, les Mailonas, les Mogolves, les Motilones, les Moxos, les Mures, les Nindasos, les Pacajes ou Pacaxes, les Panataguas, les Payansos, les Purasicas, les Quechuas, les Raches, les Tancas, les Xamoros, les Zepatos.

Lors du premier dénombrement fait par les Espagnols, en 1551, la population indienne du Pérou, de Santa-Fé et de Buénos-Ayres, s'élevait à huit millions deux cent cinquante-cinq mille individus.

D'après un second dénombrement fait en 1581, par ordre du vice-roi don Francisco Tolédo, le Pérou et le Potosi, non compris le Quito, le Tucuman, le Chili ni le Buénos-Ayres, contenaient un million soixante-sept mille six cent quatre-vingt-dix-sept Indiens mâles de l'âge de dix-huit à cinquante ans, ce qui suppose, à cette époque, une population de quatre millions deux cent soixante-dix mille sept cent quatre-vingt-huit Indiens.

Le recensement de 1790 et 1791 donne à ce pays une population d'un million soixante-seize mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitants répandus dans quatorze cités, quatorze villes et neuf cent soixante-dix-sept villages et hameaux. La réunion subséquente de l'intendance de Puno et du gouvernement de Guyaquil produisit une augmentation de trois cent mille Indiens, outre cent vingt mille autres, qui n'avaient pas été compris dans le recensement primitif. Le *Viagero universal* estimait, en 1796, la population du Pérou, un million quatre cent quarante-cinq mille habitants.

En 1793, après la séparation du Chili et du Buénos-Ayres, la population indienne ne montait pas à plus de six cent mille individus. Ce dénombrement, qui est considéré comme très-exact, avait été ordonné par le vice-roi Gil Lémos. Sur cent habitants, on comptait douze blancs (1).

Esclaves. Dès l'année 1582, les Portugais fesaient le commerce des Africains avec le Pérou. Deux navires de cette nation, pris cette année par le capitaine anglais Withington, avaient à bord quarante-cinq noirs esclaves, évalués au Pérou 400 ducats par tête (2).

M. de Humboldt a évalué, en 1823, la surface du Pérou, à quarante-un mille quatre cent vingt lieues carrées de vingt au degré équinoxial, et sa population à un million quatre cent mille âmes. Puis il remarque que cette évaluation n'est pas trop forte ; que des ouvrages imprimés à Lima (3) estimèrent la population, il y a déjà trente ans, un million d'habitants, dont six cent mille Indiens, deux cent quarante mille métis, et quarante mille esclaves, et que la partie habitée du Pérou, n'a qu'une surface de vingt-six mille deux cent vingt lieues carrées (4).

(1) Don Antonio de Ulloa, *Noticias americanas* (*entretenimiento XX*), *in-8°. Madrid*, 1792.

* Les nations dont les noms sont marqués par un astérisque n'existent plus.

(1) M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tome Ier., p. 319.

(2) *Hakluyt*, tome III, pag. 769 et 778.

(3) *Guia politica del Vireynato del Perù para el año* 1793, *publicada por la sociedad academica de los Amantes del pays.*

(4) Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Alex. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt ; tome III, liv. 9, pag. 64 et 70, in-4°. Paris, 1825.

En ne regardant comme habitée au Pérou qu'une surface de vingt-six mille deux cent vingt lieues carrées, et en y plaçant les quatorze cent mille âmes que M. de Humboldt y compte aujourd'hui, le Pérou n'aurait encore que cinquante-trois ou cinquante-quatre habitants par lieue carrée. Or, en France, suivant l'almanach du commerce de cette année, le département de l'Ain a huit cent cinquante-quatre habitants par lieue carrée, le département de l'Aisne neuf cent trente, le département de l'Allier sept cent trente-un. Je suis l'ordre alphabétique, et ces trois exemples suffisent pour faire voir combien la population du Pérou est inférieure à celle de la France. (*Note du M. de F-a*)

Dénombrement de la population du PÉROU, *fait par les autorités ecclésiastiques en 1795, et qui ne diffère que de huit cent cinquante individus avec celui présenté au vice-roi en 1803.*

INTENDANCES.	Départements.	Missions.	Pueblas ou Paroisses.	Clergé.	Religieux.	Religieuses.	Nonnes.	Espagnols.	Indiens.	Métis.	Nègres libres.	Esclaves nègres.	TOTAL.
Lima.	8	74	181	431	1,100	572	84	22,370	63,181	13,747	17,864	29,763	140,112
Cuzco	11	102	134	315	474	166	113	31,828	159,105	23,104	993	284	216,382
Arequipa	7	60	84	326	284	162	5	39,357	66,609	17,797	7,003	5,258	136,801
Truxillo	7	87	149	460	169	162	»	19,008	115,647	76,949	13,757	4,725	230,967
Humanga	7	59	135	176	45	82	»	5,378	75,284	29,621	943	30	111,559
Huancavelica.	4	22	88	81	18	»	»	2,431	23,899	4,537	»	41	30,917
Tarma	7	79	206	229	127	»	15	15,939	105,187	78,682	844	236	201,259
Totaux . .	51	483	977	2,018	2,217	1,144	217	136,311	608,912	244,437	41,404	40,337	1,076,997

Qualités physiques et morales des Péruviens. Les Péruviens sont d'une stature moyenne et généralement bien proportionnés. Ceux des régions les plus chaudes ont le teint cuivré, et ceux qui habitent les parties froides sont plus blonds. Ils ont de longs cheveux noirs et point de barbe. Leur habillement consiste en un frac de laine, et en une culotte courte ou un caleçon qu'ils fabriquent eux-mêmes; ils portent sur la tête un bonnet de laine que recouvre un chapeau à larges bords pour les garantir de l'ardeur du soleil, et, aux pieds, des sandales pareilles à celles des Romains. Les femmes portent une longue robe de laine de diverses couleurs, attachée par une ceinture, et, par-dessus, un morceau de drap carré ou châle, retenu sur le devant par une épingle d'argent, appelée *toupo*, et longue de quatre à cinq pouces; la tête en est aplatie et quelquefois montée en pierres précieuses : elles ont aussi des croix et des rosaires.

Leur nourriture se compose principalement de lait, de pommes de terre, de maïs, d'orge et de légumes apprêtés avec du sel; ils mangent peu de viande; ils mâchent une herbe amère nommée *coca*. Leurs cabanes sont de forme conique, et bâties avec des briques qui n'ont pas été cuites au feu; elles n'ont qu'une porte et point de fenêtres. Ils couchent sur le plancher. Les hommes, accoutumés à faire les ouvrages les plus pénibles sans le secours de mécaniques, ont une grande force musculaire; ils portent facilement sur les épaules une charge de cent cinquante livres. Les facteurs de la poste, appelés *chasquis* ou *canaris*, ou voyageurs expéditifs, parcourent à pied cinquante lieues en quatre jours. Les Péruviens des deux sexes ont toujours quelque occupation, et sont régulièrement levés avant le point du jour. Ils sont rarement malades, ne connaissent pas le mal de dents et ne portent jamais de lunettes (1). Avant la dernière révolution, il leur était défendu de posséder des armes à feu, et ils ne pouvaient, sans l'autorisation du chef, se livrer au commerce ou à aucune branche d'industrie quelconque.

Maladies. Les maladies les plus communes dans le Haut-Pérou sont les affections de poitrine, les pleurésies, les rhumatismes, le tétanos ou spasme général dans les parties basses, et les fièvres intermittentes dans les *quebradas* profondes; mais les Péruviens sont naturellement robustes. Leur nourriture simple les garantit de ces maladies qu'engendre le luxe. « J'en ai connu, dit don Ulloa, qui avaient plus de cent ans et qui étaient encore vigoureux et ingambes. Néanmoins, leur pays a été plusieurs fois affligé par des épidémies. En 1546, il s'en déclara une, au-delà de Cuzco, qui se répandit en peu de tems par tout le pays, et enleva une partie de la population. Le mal se manifestait par une fièvre violente et par une douleur à la tête qui se fixait ensuite à l'oreille gauche : sa durée était de deux ou trois jours. Une autre, qui commença, le 25 avril 1759, dans le pays du Sud, gagna bientôt de ville en ville, et parcourut ainsi la majeure partie de cette vaste contrée (1).

Après le tremblement de terre qui détruisit Lima, il y eut une peste affreuse qui s'étendit jusqu'au Chili, et à laquelle vint se joindre une horrible famine qui fut fatale à un grand nombre de Péruviens.

Frézier rapporte, qu'en 1713 la moitié des équipages des vaisseaux français qui se trouvaient à Ylo, furent enlevés par une maladie épidémique qui se fit sentir jusqu'à Moquégua, à dix-huit lieues de là, et même jusqu'à Aréquipa qui en est à quarante. On l'a attribuée à l'usage d'une mauvaise eau, égout de la terre, qu'on obtenait à l'aide de barriques enfoncées dans le sable.

M. de La Condamine parle d'un *mal de gorge* épidémique qui régnait à Quito, lors de son séjour dans cette ville, en 1740, et qu'il croit être de la même nature que celui qui avait désolé l'Europe deux années auparavant. « Un autre fléau, ajoute-t-il, plus terrible encore, se manifesta dans le même tems à Guayaquil, où un grand nombre de personnes moururent du vomissement noir, ou mal de Siam, jusqu'alors inconnu sur les côtes de la mer du Sud. Ce mal, connu dans le pays sous le nom de *vomito prieto*, exerça principalement ses ravages parmi les marins et les étrangers. Le mal de la

(1) Pazos, (letter X). *Letters on the United Provinces of South-America*. New-York, 1819.

(1) Don Ulloa, (*Entretenimiento* XI). *Noticias americanas*, etc., in-4°. Madrid, 1772.

vallée, appelé *bicho*, ou gangrène du rectum, est aussi quelquefois épidémique. Mais la maladie la plus funeste qui désole le Pérou est sans contredit la *petite vérole*, qui y emporte des milliers d'Indiens toutes les fois qu'elle s'y renouvelle (1).

Long-tems avant la découverte de la vaccine par le docteur Jenner, les habitants des Cordillères avaient remarqué qu'après avoir trait leurs vaches, il leur venait une irruption cutanée qui les garantissait de ce fléau. La multitude de victimes qu'il emporta dans les années 1802 et 1805, décida le gouvernement à prendre les mesures les plus efficaces pour y propager l'usage de la vaccine. On équipa même à cet effet un navire ayant à bord des médecins et un certain nombre d'enfants, par le moyen desquels on entretenait un vaccin toujours frais pour le répandre dans les différentes parties des deux Indes. Le président et les régents de l'université de Lima témoignèrent, à cette occasion, leur reconnaissance au roi et au docteur *Salvany*, vice-directeur de l'expédition.

En 1764, elle se manifesta dans la partie basse et y exerça de cruels ravages.

Longévité. On cite un grand nombre d'exemples de longévité au Pérou. En 1792, on comptait dans la petite province de Caxamarca, qui renfermait soixante-dix mille habitants, huit personnes âgées de cent quatorze, cent dix-sept, cent vingt-un, cent trente-un, cent trente-deux, cent trente-cinq, cent quarante-un et cent quarante-sept ans. En 1765, un Espagnol y mourut à l'âge de cent quarante-quatre ans, laissant huit cents descendants en ligne directe.

M. de La Condamine dit qu'il a vu à Guano, à San-Andrès et à Pénipè, plusieurs vieillards indiens, métis et espagnols, âgés de plus de cent ans. L'un, entre autres, se rappelait l'éruption du volcan de Tongouragua qui arriva en 1641 (2).

Le père Feuillet rapporte (pag. 600) avoir trouvé à Arica, un créole âgé de cent trente ans, qui lui dit avoir vu les premiers Européens qui s'y établirent après la conquête du Pérou.

Tableau statistique de la vice-royauté du Pérou (3). — *Intendance de Lima*. L'intendance de Lima comprend soixante-quatorze *doctrinas* ou cures, trois cités, cinq villes et cent soixante-treize communes. Sa population est de cent quarante-neuf mille cent douze âmes, savoir : clergé, quatre cent trente-un ; religieux, onze cents ; religieuses, cinq cent soixante-douze ; religieuses séculières, quatre-vingt-quatre ; Espagnols et créoles, vingt-deux mille trois cent soixante-dix ; Indiens, soixante-trois mille cent quatre-vingts ; métis, treize mille sept cent quarante-sept ; mulâtres, dix-sept mille huit cent soixante-quatre ; esclaves, vingt-neuf mille sept cent soixante-trois. Elle se divise en huit districts, qui sont : Lima, Canete, Iça, Yaugos, Huarochiro, Canta, Chancay et Santa.

Le district, ou *cercado* de Lima, renferme quatorze cures, une cité, six communes et soixante-deux mille neuf cent dix habitants, dont trois cent neuf, clergé ; neuf cent quatre-vingt-onze religieux, cinq cent soixante-douze religieuses, quatre-vingt-quatre religieuses séculières *beatas*, dix-huit mille deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, neuf mille sept cent quarante-quatre Indiens, quatre mille huit cent soixante-dix-neuf métis, dix mille deux cent trente-un hommes de couleur libres, dix-sept mille huit cent quatre-vingt-un esclaves. Son principal produit consiste en fruits, miel, sucre et légumes qui se consomment dans la capitale pour environ 500,000 piastres par an. Lima, sa capitale et celle du Pérou, occupe une surface de dix milles de circonférence, y compris le faubourg de San-Lorenzo, et contient une population de cinquante-deux mille six cents habitants.

Canete. Ce district comprend sept cures, une cité, une ville, quatre communes et une population de douze mille six cent seize habitants, dont quinze, clergé ; dix-neuf religieux, quatre cent soixante-cinq Espagnols et créoles, sept mille vingt-cinq Indiens, sept cent trente-sept métis, neuf cent quatre-vingt-douze gens de couleur libres, trois mille trois cent soixante-trois esclaves. Son terroir produit du sucre et des grains ; on y recueille aussi un peu de nitre. Son revenu annuel est de 350,000 piastres.

Iça comprend dix cures, une cité, deux villes, trois communes et vingt mille cinq cent soixante-seize habitants, savoir : clergé, vingt-deux ; religieux, soixante-douze ; Espagnols et créoles, deux mille cent cinquante-huit ; Indiens, six mille six cent sept ; métis, trois mille quatre cent cinq ; gens de couleur libres, quatre mille trois cent cinq ; esclaves, quatre mille quatre. On y récolte des olives et du sucre, et on y fait de l'eau-de-vie, des glaces et du savon. Il s'y exploite aussi une mine de cuivre. Revenu annuel 588,742 piastres.

Yaugos contient sept cures, vingt-cinq communes et neuf mille cinq cent soixante-quatorze habitants, dont douze, clergé ; treize Espagnols et créoles, huit mille cinq Indiens, quatre-vingt treize métis et mille quatre cent cinquante-un mulâtres libres. On y élève des bestiaux. Revenu annuel 20,200 piastres.

Huarochiro comprend onze cures, trente-cinq communes et quatorze mille vingt-quatre habitants, savoir : vingt-cinq, clergé ; deux cent vingt Espagnols et créoles, treize mille quatre-vingt-quatre Indiens, cinq cent quatre-vingt-onze métis, dix-neuf gens de couleur libres et quatre-vingt-quatre esclaves. Il produit du grain, et on y élève des bestiaux. Il possède aussi de riches mines d'argent. Revenu inconnu.

Canta renferme neuf cures et cinquante-quatre communes. Population douze mille cent trente-trois habitants : vingt, clergé ; cinquante-sept Espagnols et créoles, dix mille trois cent trente-trois Indiens et mille sept cent vingt-trois métis. Produit du maïs, des patates et des bestiaux. Revenu annuel 20,103 piastres.

Chancay comprend neuf cures, deux villes et vingt-huit communes. Population treize mille neuf cent quarante-cinq habitants ; dix-huit, clergé ; quinze religieux, neuf cent soixante-neuf Espagnols et créoles, sept mille cinq cent dix Indiens, mille quatre-vingt-un métis, sept cent cinquante-neuf mulâtres libres et trois mille six cent quatre esclaves. Produit grains, sucre, bestiaux. Revenu annuel 465,504 piastres.

Santa contient sept cures, quatorze communes et trois mille trois cent trente-quatre habitants : dix, clergé ; deux cent soixante-dix-neuf Espagnols et créoles, trois cent soixante-treize Indiens, douze cent trente-sept métis, cent huit mulâtres libres et huit cent vingt-sept esclaves. Produit sucre, grains et bestiaux. Revenu annuel 245,000 piastres.

Intendance de Cuzco. Elle renferme cent deux cures, une

(1) *Journal du voyage*, p. 104.

(2) *Journal du voyage*, etc., (pag. 65). *Journal des observations*, etc. Paris, 1714.

(3) Ce tableau a été dressé et fourni par M. Poinsett, chargé d'affaires des États-Unis au Pérou et au Chili, à la demande du secrétaire d'État M. Adams, le 23 octobre 1818. Le rapport de M. Poinsett, daté du 4 novembre suivant, se trouve dans les pièces officielles publiées par le gouvernement américain à Washington. *Voyez à ce sujet la note de M. le baron de Humboldt, dans le bulletin de la société de géographie*, n°. 23, pag. 170 ; mars 1825.

cité, deux villes, cent trente-un villages et deux cent seize mille trois cent quatre-vingt-deux habitants, savoir : trois cent quinze, clergé; quatre cent soixante-quatorze religieux reclus, cent soixante-six religieuses, cent treize religieuses séculières, trente-un mille huit cent vingt huit Espagnols et créoles, cent cinquante-neuf mille cent cinq Indiens, vingt-trois mille cent quatre métis, neuf cent quatre-vingt-treize mulâtres libres et deux cent quatre-vingt-trois esclaves. Elle se divise en onze districts, ou *cercados*, savoir : Cuzco, Abancay, Aymaraes, Culca et Lares, Urubamba, Colabambas, Pararo, Chumbibilcas, Tinta, Quispicanchi et Paucartambo.

Le district de *Cuzco* renferme huit cures et la capitale. Son territoire produit du grain, et il y existe des manufactures de laine et de coton. Cuzco, capitale des premiers Incas, comprend une population de trente deux mille quatre-vingt-deux âmes : quatre-vingt-neuf, clergé; quatre cent trente-six religieux, cent soixante-six religieuses, cent treize religieuses séculières, seize mille cent vingt-deux Espagnols et créoles, quatorze mille deux cent cinquante-quatre Indiens, deux cent trois nègres, et le reste se compose de métis et de mulâtres.

Abancay comprend neuf cures, huit communes et vingt-cinq mille deux cent cinquante-neuf habitants, dont trente-trois, clergé; dix-neuf cent trente-sept Espagnols et créoles, dix-huit mille quatre cent dix-neuf Indiens, quatre mille sept cent trente-neuf métis, cinquante mulâtres libres et quatre-vingt-un esclaves. Produit sucre, coton, grains et cacao. Revenu annuel 350,000 piastres.

Aymaraes comprend seize cures, trente-quatre communes et quinze mille deux cent quatre-vingt-un habitants : vingt-quatre, clergé; un religieux reclus; quatre mille quatre cent soixante-quatorze Espagnols et créoles, et dix mille sept cent quatre-vingt-deux Indiens. Produit différentes sortes de bois de teinture, des bestiaux et a quelques manufactures de laine. Revenu annuel 145,000 piastres.

Culca et Lares renferme cinq cures, six communes et six mille cent quatre-vingt-dix-neuf habitants : treize, clergé; trois cent quarante-sept Espagnols et créoles, cinq mille cinq cent dix-neuf Indiens et trois cent vingt métis. Produit grains, coton, poivre rouge, cacao, et possède quelques manufactures de laine. Revenu annuel 176,239 piastres.

Urubamba comprend six cures et quatre communes. Population neuf mille deux cent cinquante habitants, dont vingt-deux, clergé; trente cinq religieux, huit cent trente-cinq Espagnols et créoles, cinq mille cent soixante-quatre Indiens et trois mille cent quatre-vingt-quatorze métis. Produit grains, cacao et toutes sortes de fruits. Revenu annuel 89,098 piastres.

Colabambas renferme treize cures et quatorze communes. Population dix-neuf mille huit cent vingt-quatre habitants : dix-neuf, clergé; cent quatre-vingt-six Espagnols et créoles, dix-huit mille deux cent trente-sept Indiens et treize cent quatre-vingt-deux métis. Produit grains et maïs. Revenu annuel 20,000 piastres.

Pararo renferme neuf cures, dix-neuf communes et vingt mille deux cent trente-six habitants : vingt, clergé; un religieux reclus, deux mille trois cent trente-un Espagnols et créoles, quinze mille trente-quatre Indiens. deux mille sept cent trente-trois métis et cent dix-sept mulâtres libres. Produit grains et bestiaux, et possède des manufactures de toiles. Revenu annuel 96,471 piastres.

Chumbibilcas comprend onze cures, douze communes et quinze mille neuf cent soixante-treize habitants : vingt-sept, clergé; quatre mille quatre cent soixante-onze Espagnols et créoles et onze mille quatre cent soixante-quinze Indiens. Produit des grains; manufactures de toiles. Revenu annuel 18,600 piastres.

Tinta a onze cures et treize communes. Population trente-six mille neuf cent soixante-huit habitants : vingt-sept, clergé; trois cent vingt-quatre Espagnols et créoles, vingt-neuf mille quarante-cinq Indiens, cinq mille quatre cent vingt métis et cent cinquante-deux mulâtres libres. Produit grains et bois de construction; manufactures de toiles. Revenu annuel 152,309 piastres.

Quispicanchi renferme dix cures et seize communes. Population vingt-quatre mille trois cent trente-sept habitants : vingt-cinq, clergé; un reclus, trente-neuf Espagnols et créoles, dix-neuf mille neuf cent quarante-sept Indiens, quatre mille trois cent six métis et vingt-un mulâtres libres. Produit grains, bestiaux, laine, sel, et a des manufactures de toiles. Revenu annuel inconnu.

Paucartambo renferme quatre cures, huit communes et douze mille neuf cent soixante-treize habitants : seize, clergé; sept cent soixante-quatre Espagnols et créoles, onze mille deux cent vingt-neuf Indiens, neuf cent cinquante-sept métis et sept mulâtres. Produit bois et cacao. Revenu annuel 390,972 piastres.

Intendance d'Aréquipa. Elle renferme soixante cures, deux cités, deux villes, quatre-vingt-deux communes et une population de cent trente six mille huit cent un habitants, savoir : trois cent vingt-six, clergé; deux cent quatre-vingt-quatre religieux, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, trente-neuf mille trois cent cinquante-sept Espagnols et créoles, soixante-six mille six cent neuf Indiens, dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept métis; sept mille trois mulâtres libres et cinq mille deux cent cinquante-huit esclaves. Cette intendance se divise en sept districts, qui sont : Aréquipa, Camana, Condesuyos, Collaguas, Moquequa, Arica et Tarapaca.

Le district d'*Aréquipa* renferme onze cures, une cité, deux communes et trente-sept mille sept cent vingt-un habitants : quatre-vingt-treize, clergé; trois cent vingt-cinq religieux cloîtrés, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, vingt-deux mille six cent quatre-vingt-sept Espagnols et créoles, cinq mille neuf cent vingt-neuf Indiens, quatre mille neuf cent huit métis, deux mille quatre cent soixante-dix-sept mulâtres libres et douze cent vingt-cinq esclaves. Produit grains, vin, eau-de-vie, sucre, coton et huile. Revenu annuel 636,800 piastres. La cité d'Aréquipa, sa capitale et celle de l'intendance renferme une population de vingt-trois mille neuf cent quatre-vingt-huit habitants : cinquante, clergé; deux cent vingt-cinq religieux, cent soixante-deux religieuses, cinq religieuses séculières, quinze mille sept cent trente-sept Espagnols et créoles, quinze cent quinze Indiens, quatre mille cent vingt-neuf métis, et le reste mulâtres et nègres.

Camana contient sept cures, huit communes et dix-neuf mille cinquante-deux habitants : trente-quatre, clergé; neuf religieux cloîtrés, cinq mille cent cinq Espagnols et créoles, douze cent quarante-neuf Indiens, mille vingt-un métis, dix-sept cent quarante-sept mulâtres libres et huit cent quatre-vingt-sept esclaves. Produit vin, sucre et huile. Revenu annuel 300,000 piastres.

Condesuyos renferme neuf cures, dix-huit communes et vingt mille cent quarante-cinq habitants : trente-cinq, clergé; trois mille six cent trois Espagnols et créoles, douze mille onze Indiens, quatre mille trois cent cinquante-huit métis, trente-quatre mulâtres libres et quarante-quatre esclaves. On y trouve des mines d'or; produit cochenille et grains. Revenu annuel 26,453 piastres.

Collaguas comprend seize cures, dix communes et treize mille neuf cent cinq habitants : quarante, clergé; deux cent douze Espagnols et créoles, onze mille huit cent soixante-douze Indiens, quatorze cent dix-sept métis, trois cent trente-cinq mulâtres libres et vingt-neuf esclaves. Produit grains, et possède quelques manufactures de laine. Revenu annuel 70,100 piastres. Les mines d'argent de ce district en fournissent annuellement 34,000 marcs.

Moquequa renferme six cures, six communes et vingt-huit mille deux cent soixante-dix-neuf habitants : cinquante-trois, clergé; vingt-neuf religieux cloîtrés, cinq mille cinq cent quatre-vingt-seize Espagnols et créoles, dix-sept mille deux cent soixante-douze Indiens, deux mille neuf cent seize métis, huit cent quatre-vingt-sept mulâtres libres et quinze cent vingt-six esclaves. Produit grains. Revenu annuel 705,000 piastres.

Arica contient sept cures, vingt-six communes, une cité et dix-huit mille sept cent soixante-seize habitants : quarante-quatre, clergé; vingt-un religieux reclus, quinze cent quatre-vingt-cinq Espagnols et créoles, douze mille huit cent soixante-dix Indiens, dix-neuf cent soixante-dix-sept métis, neuf cent quatre-vingt-cinq mulâtres libres et douze cent quatre-vingt quatorze esclaves. Produit vin, grains, coton et huile. Revenu annuel 160,500 piastres.

Tarapaca a quatre cures, douze communes et sept mille neuf cent vingt-trois habitants : vingt-sept, clergé; cinq cent neuf Espagnols et créoles, cinq mille quatre cent six Indiens, douze cents métis, cinq cent vingt-huit mulâtres libres et deux cent cinquante-trois esclaves. Produit vin et grains. On tire annuellement 72,462 marcs d'argent des mines de ce district. Revenu annuel 81,400 dollars.

Intendance de Truxillo. Elle renferme quatre-vingt-sept cures, cinq cités, deux villes et cent quarante-deux communes. Sa population est de deux cent trente mille neuf cent soixante-sept habitants, savoir : quatre cent soixante ecclésiastiques, cent soixante religieux reclus, cent soixante-deux religieuses, dix-neuf mille quatre-vingt-dix-huit Espagnols et créoles, cent quinze mille six cent quarante-sept Indiens, soixante-seize mille neuf cent quarante-neuf métis, treize mille sept cent cinquante-sept mulâtres libres et quatre mille sept cent vingt-cinq esclaves. Elle renferme huit districts ou *cercados*, qui sont : Truxillo, Lambayeque, Piura, Caxamarca, Chota, Huamachuco, Pataz et Chachapoyas.

Le district de *Truxillo* comprend dix cures, six communes et douze mille trente-deux habitants, dont cent quarante-quatre ecclésiastiques, soixante religieux, cent vingt-neuf religieuses, quatorze cent trente-quatre Espagnols et créoles, quatre mille cinq cent soixante-dix-sept Indiens, quinze cent quarante-neuf métis, deux mille trois cent cinquante-sept mulâtres libres, quinze cent quatre-vingt-deux esclaves. Produit sucre, riz, huile, coton et différentes sortes de gomme. Revenu annuel 31,756 piastres. Truxillo, sa capitale et celle de l'intendance, renferme cinq mille sept cent quatre vingt-dix habitants, savoir : cent trente-trois ecclésiastiques, soixante religieux, cent vingt-neuf religieuses, douze cent soixante-trois Espagnols et créoles, deux cent soixante-quatorze Indiens, sept cent quatre métis, mille nègres et le reste mulâtres.

Lambayèque contient vingt cures, sept communes et trente-cinq mille cent quatre-vingt-douze habitants : soixante-deux ecclésiastiques, vingt-sept religieux, deux mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf Espagnols et créoles, vingt-deux mille trois cent trente-trois Indiens, cinq mille quatre cent quarante-huit métis, trois mille cent quatre-vingt-douze mulâtres libres et dix-huit cent trente-un esclaves. Produit grains, safran, sucre, tabac et coton; manufactures de laine, de coton et de savon. Revenu annuel 397,799 piastres.

Piura renferme douze cures, quatorze communes et quarante-quatre mille quatre cent quatre-vingt-onze habitants, dont soixante-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, deux mille huit cent soixante-quatorze Espagnols et créoles, vingt-quatre mille sept cent quatre-vingt-dix-sept Indiens, dix mille six cent cinquante-quatre métis, cinq mille deux cent trois mulâtres libres et huit cent quatre-vingt-un esclaves. Produit grains, coton, un peu d'indigo et nourrit beaucoup de bétail. Revenu annuel 72,686 piastres.

Caxamarca comprend dix-sept cures, vingt-six communes et soixante-deux mille cent quatre-vingt-dix-neuf habitants, dont vingt-trois ecclésiastiques, cinquante religieux, trente-trois religieuses, sept mille huit cent trente-cinq Espagnols et créoles, vingt-neuf mille six cent quatre-vingt-douze Indiens, vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-dix-neuf métis, dix-huit cent soixante-quinze mulâtres libres et trois cent vingt-huit esclaves. Produit grains et coton; bestiaux; manufactures de laine et de coton. Revenu annuel inconnu.

Chota. On ne peut donner de renseignements précis sur ce district qui possède de riches mines.

Huamachuco renferme huit cures, vingt-trois communes et trente-huit mille cent cinquante habitants, savoir : soixante-quatre ecclésiastiques, deux mille deux cent soixante-treize Espagnols et créoles, dix-sept mille cent dix-sept Indiens, dix-huit mille trois cent soixante-sept métis, deux cent cinquante mulâtres libres et soixante-dix-neuf esclaves. Produit grains et cacao; manufactures de toile. Revenu annuel 57,853 piastres.

Pataz comprend trois cures, treize communes et treize mille cinq cent huit habitants, dont onze ecclésiastiques, trois religieux, neuf cent quatre-vingt-sept Espagnols et créoles, quatre mille six cent vingt-sept Indiens, sept mille six cent soixante-dix-huit métis, cent quatre-vingt-quatorze mulâtres libres et huit esclaves. Produit grains, sucre, et abonde en bétail. Revenu annuel 35,264 piastres. Les mines d'or de ce district donnent 250 livres par an, et celles d'argent 500 marcs. Valeur réunie 35,500 piastres.

Chachapoyas contient dix-sept cures, soixante communes et vingt-cinq mille trois cent quatre-vingt-dix-huit habitants : trente quatre ecclésiastiques, onze religieux, treize cent quatre-vingt-seize Espagnols et créoles, douze mille cinq cent quatre Indiens, dix mille neuf cent cinquante-quatre métis, quatre cent quatre-vingt-six mulâtres libres et treize esclaves. Produit tabac, quinquina, bois de teinture, sucre et cacao.

Intendance de Huamanga. Elle renferme cinquante cures, une cité, cent trente-quatre communes et cent onze mille cinq cent cinquante neuf habitants, dont cent soixante-seize ecclésiastiques, quarante-cinq religieux, quatre-vingt-deux religieuses, cinq mille trois cent soixante-dix-huit Espagnols et créoles, soixante-quinze mille deux cent quatre-vingt-quatre Indiens, vingt-neuf mille six cent vingt-un métis, neuf cent quarante-trois mulâtres libres et trente esclaves. Elle se divise en sept districts, qui sont : Huamanga, Anco, Huanta, Congallo, Andahuaylas, Lucanas et Parinacochas.

Le district de *Huamanga* comprend trois cures, deux communes et vingt-cinq mille neuf cent soixante-dix habitants : vingt-cinq ecclésiastiques, quarante-deux religieux, quatre-vingt-deux religieuses, cent soixante-neuf Espagnols et créoles, vingt mille trois cent soixante-treize Indiens,

quatre mille trois cent quatre-vingt-deux métis, trente esclaves et le reste mulâtres libres. Il possède des manufactures. Revenu annuel 34,268 piastres. Huamanga sa capitale est celle de l'intendance.

Anco contient une cure, quatre communes et deux mille vingt-deux habitants, neuf Espagnols, dix-sept cent quarante-quatre Indiens, deux cent soixante-neuf métis. Produit sucre et café. Revenu annuel 18,795 piastres.

Huanta a sept cures, vingt villages et vingt-sept mille trois cent trente-sept habitants : quarante-cinq ecclésiastiques, trois religieux, deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-un Indiens, dix mille quatre-vingt métis, et neuf mulâtres libres.

Congallo compte dix cures, trente-une communes et douze mille quatre cent soixante-quatorze habitants : trente-un ecclésiastiques, soixante-deux Espagnols et créoles, dix mille onze Indiens, deux mille trois cent soixante-trois métis et sept mulâtres libres. Produit grains et bestiaux.

Andahuaylas renferme dix cures, dix-huit communes et douze mille vingt habitants : vingt ecclésiastiques, trois mille Espagnols et créoles, cinq mille Indiens, quatre mille métis. Produit grains et sucre. Revenu annuel 74,384 piastres.

Lucanas contient quatorze cures, quarante quatre communes et quinze mille sept cent vingt-sept habitants : vingt-sept ecclésiastiques, huit cent soixante-deux Espagnols et créoles, douze mille sept cents Indiens, deux mille soixante-seize métis et soixante mulâtres libres. Produit grains et bétail.

Parinacochas a quatorze cures, seize communes et seize mille onze habitants : vingt-huit ecclésiastiques, mille cinquante-sept Espagnols et créoles, huit mille quatre cent soixante-quinze Indiens et six mille quatre cent cinquante-un métis. On y trouve des bestiaux et des manufactures d'étoffes de coton. Revenu annuel 56,000 piastres.

Intendance de Huancavélica. Elle compte vingt-deux cures, une cité, une ville et quatre-vingt-six communes. Population trente mille neuf cent dix-sept habitants : quatre-vingt-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, deux mille trois cent quarante-un Espagnols et créoles, vingt-trois mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf Indiens, quatre mille cinq cent trente-sept métis et quarante-un esclaves. Elle se divise en quatre districts, qui sont : Huancavélica, Angaraes, Tayacaxa et Castroverreyna.

Le district de *Huancavélica* comprend quatre cures, six communes et cinq mille cent cinquante-six habitants : vingt-un ecclésiastiques, dix-huit religieux, cinq cent soixante Espagnols et créoles, trois mille huit cent trois Indiens, sept cent trente-un métis et le reste mulâtres et nègres. Huancavélica capitale.

Angaraes renferme cinq cures, vingt-cinq communes et trois mille deux cent quarante-cinq habitants : vingt-trois ecclésiastiques, deux cent dix-neuf Espagnols et créoles, deux mille six cent quatre-vingt-onze Indiens, trois cent neuf métis et trois esclaves. Produit sucre, grains, bestiaux. Revenu annuel 85,000 piastres.

Tayacaxa a cinq cures, vingt-deux communes et treize mille cent soixante-un habitants : vingt-un ecclésiastiques, treize cent quatre-vingt-quatorze Espagnols et créoles, neuf mille vingt Indiens et deux mille sept cent vingt-six métis.

Castroverreyna contient huit cures, trente-cinq communes et neuf mille trois cent soixante-cinq habitants : seize ecclésiastiques, cent soixante-huit Espagnols et créoles, huit mille trois cent quatre-vingt-cinq Indiens, sept cent soixante-onze métis et vingt-cinq esclaves. Produit grains, bestiaux. Revenu annuel 76,000 piastres.

Intendance de Tarma. Elle renferme soixante-dix-neuf cures, une cité, deux villes, deux cent trois communes et deux cent un mille deux cent cinquante-neuf habitants, savoir : deux cent vingt-neuf ecclésiastiques, cent vingt-sept religieux, quinze religieuses séculières, quinze mille neuf cent trente-neuf Espagnols et créoles, cent cinq mille cent quatre-vingt-sept Indiens, soixante-dix-huit mille six cent quatre-vingt-deux métis, huit cent quarante-quatre mulâtres libres et deux cent trente-six esclaves. Cette intendance se divise en huit districts, qui sont : Tarma, Xauja, Caxatambo, Conchucos, Huamalies, Huaylas, Huanuco et Panatahuas.

Le district de *Tarma* renferme treize cures, une ville, quarante-cinq communes et trente-quatre mille quatre cent quatre-vingt-onze habitants, savoir : trente-deux ecclésiastiques, seize cent quatre-vingt-un Espagnols et créoles, dix-huit mille huit cent vingt-un Indiens, quatorze mille trois cents métis et soixante-dix-sept mulâtres libres. Produit grains et quinquina. Revenu annuel 8,315 piastres. La mine de Yauricocha rapportait, en 1793, 2,016,700 piastres. Revenu de la couronne pour *diezmos* et *cobos* 231,283 piastres.

Xauja compte quatorze cures, une ville, seize communes et cinquante-deux mille deux cent quatre-vingt-six habitants, savoir : trente-deux ecclésiastiques, quatre-vingt-quatre religieux, dix-sept cent treize Espagnols et créoles, vingt-huit mille quatre cent soixante-dix-sept Indiens, vingt-un mille neuf cent vingt-deux métis et cinquante-huit esclaves.

Caxatambo comprend treize cures, cinquante-six communes et seize mille huit cent soixante-douze habitants : trente-un ecclésiastiques, cinq cent quatre Espagnols et créoles, dix mille cinq cents Indiens, quatre mille huit cent huit métis, six cent vingt-neuf mulâtres libres. Produit grains, bestiaux. Revenu annuel 30,000 piastres.

Conchucos a quinze cures, dix-neuf communes et vingt-cinq mille trois cent huit habitants : quarante ecclésiastiques, deux religieux, treize cents quatre-vingt-quatre Espagnols et créoles, neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf Indiens, treize mille neuf cent quatre-vingt-trois métis. Produit grains et possède des mines peu productives. Revenu annuel 73,476 piastres.

Huamalies compte huit cures, trente communes et quatorze mille deux cent trente-quatre habitants, savoir : dix-huit ecclésiastiques, cinq cent quatre-vingt-treize Espagnols et créoles, huit mille neuf cent cinquante-sept Indiens, quatre mille six cent vingt-cinq métis et quarante-trois esclaves. Produit quinquina, bois de teinture, cacao et bestiaux. Revenu annuel 53,420 piastres.

Huaylas a douze cures, vingt communes et quarante mille huit cent vingt-deux habitants : soixante-sept ecclésiastiques, onze religieux, trois mille six cent quatre Espagnols et créoles, vingt mille neuf cent trente-cinq Indiens, quinze mille neuf cent soixante-onze métis, cent trente-huit mulâtres libres et quatre-vingt-seize esclaves.

Huanuco renferme quatre cures, une cité et sept communes. Population, seize mille huit cent vingt-six habitants : neuf ecclésiastiques, trente religieux, quinze religieuses séculières, six mille cent soixante Espagnols et créoles, sept mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit Indiens, trois mille soixante-quinze métis et trente-neuf esclaves. Produit quinquina, cacao et un peu d'argent. Revenu annuel 45,094 piastres

Gouvernement civil et ecclésiastique avant la dernière révolution. Le *vice-roi*, nommé par le roi d'Espagne pour trois ans, pouvait être continué dans ses fonctions. Son au-

torité était absolue dans toutes les affaires politiques, civiles, criminelles et financières. Il avait la nomination de plus de cent corrégidors et autres magistrats supérieurs, se servait des tribunaux pour l'expédition des affaires, et résidait à Lima.

Les affaires, qui concernaient le gouvernement et la guerre, étaient soumises à la décision d'un secrétaire d'État et d'un assesseur. Celles qui regardaient l'administration de la justice étaient jugées, en dernier ressort, par le *tribunal de l'Audience* qui se composait de huit auditeurs et d'un fiscal.

Les comptes des corrégidors, chargés de la perception des tributs, de la répartition et de l'administration des finances du roi, étaient examinés et jugés définitivement par la *chambre des comptes*, qui était formée d'un régent et de cinq maîtres.

Tout ce qui avait trait aux *alcavalos*, ou au cinquième du produit des mines et aux tributs des Indiens, était soumis à l'inspection du *tribunal de la caisse royale*, qui se composait de trois officiers royaux, d'un facteur, d'un maître des comptes et d'un trésorier.

Toutes les causes relatives aux biens de personnes mortes *ab intestat*, sans laisser d'héritier légitime, ou qui avaient été chargées des deniers d'autrui, étaient jugées par le *tribunal de la caisse des morts*, qui consistait en un juge supérieur, un avocat et un trésorier.

Les affaires litigieuses de commerce étaient décidées par le *tribunal du consulat*, composé d'un prevôt des marchands et de deux Conseils, élus par les négociants.

Il y avait en outre un *cabildo*, ou tribunal de police, et une *Cour des monnaies*.

L'audience royale de Quito, établie en 1563, était formée 1°. d'un président, qui était en même tems gouverneur de la province; 2°. de quatre auditeurs, qui étaient aussi alcades de Cour et juges civils et criminels; 3°. d'un fiscal du roi; et 4°. d'un autre fiscal ayant le titre de protecteur des Indiens (1).

Le traitement du vice-roi était de 40,000 piastres par an, non compris les droits extraordinaires;

Celui du gouverneur général de 7,000 *id.*
Id. du lieutenant général de 1,500 *id.*
Id. du commissaire général de 1,500 *id.*

Le *tribunal ecclésiastique* se composait de l'archevêque et de son official seulement. Ce prélat avait pour suffragants les évêques de Panama, de Quito, de Truxillo, de Guamanga, d'Aréquipa et de Cuzco, et ceux de Santiago et de la Conception dans le royaume du Chili.

Le *tribunal de l'inquisition*, établi en 1569, était formé de deux inquisiteurs et d'un fiscal, nommés par l'inquisiteur général.

Le *tribunal de la Cruzada*, institué à Lima, en 1603, pour la distribution des bulles et l'examen des jubilés et indulgences, consistait en un commissaire subdélégué, un trésorier et un maître des comptes.

Le siége épiscopal de Quito fut fondé en 1545. Le revenu de l'évêque est de 24,000 écus par an.

Le Pérou se divisait autrefois en paroisses, qui renfermaient chacune une ville de quatre à dix mille individus communiants ou adultes. Les villes étaient gouvernées par un curé catholique, subordonné à l'évêque du diocèse; par un cacique chargé de la capitation annuelle des Indiens mâles depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante, laquelle était de 7 à 14 piastres par tête; par un alcade, ou un juge qui était subordonné, ainsi que le cacique, aux ordres des sous-délégués ou chefs des provinces inférieures.

Les *curas doctrinéros*, ou *parrocos*, qui enseignaient aux Indiens la religion chrétienne, étaient nommés par l'évêque, et confirmés par le vice-patron royal, qui était le vice-roi ou président du district. Le *cura* recevait un traitement du trésor royal, ou *synoda*, outre des bénéfices, nommés *obvenciones*, qui s'élevaient à 4,000 dollars par an.

Il y avait trois évêques au Pérou, y compris l'archevêque, et quatre dans le Rio de la Plata, dont le revenu variait de 40,000 à 60,000 piastres, suivant la dîme. L'évêque de Cuzco jouissait d'un revenu annuel de 24,000 piastres, et celui de Guamanga de 8,000. Une messe coûtait 2 piastres, et le double si elle était chantée. Le prix des exercices religieux était réglé par un tarif royal. La taxe sur les funérailles, payée par les Indiens, était de 5 à 100 dollars, suivant la fortune du défunt (1).

Instruction publique. L'université de Lima fut fondée par l'empereur Charles V, en 1545, sous le nom de *San-Marc*, et les priviléges que ce prince lui accorda, reçurent ensuite la sanction des papes Paul III et Pie V. Cette université était gouvernée par un recteur, élu tous les ans, et renfermait trois colléges royaux, où il y avait vingt chaires de professeur. On y comptait autrefois environ deux cents docteurs dans les facultés de théologie, de droit civil et canon, et de médecine, et près de deux mille étudiants. « L'université de San-Marc, les colléges de *Santo Toribio* et de *San-Félipe* ont des chaires, dit don Ulloa, où l'on professe toutes les sciences, et qui sont occupées par les hommes les plus savants de la ville, parmi lesquels il s'en trouve dont les ouvrages ont fait assez de bruit pour mériter l'estime des Européens, nonobstant l'immense distance qui sépare les deux continents. »

En 1810, lorsque la dernière révolution eut lieu, il y avait trois universités au Pérou, savoir: à Cuzco, à Charcas et à Lima. Charcas renfermait deux colléges, une académie, et une école de droit dont il fallait suivre les cours durant deux ans avant d'être admis au barreau.

Il y avait à Quito deux colléges pour l'éducation des séculiers. L'un, nommé *Saint-Louis*, était sous la direction des jésuites, et l'autre, celui de *San-Fernando*, de fondation royale, sous celle de pères dominicains. Des régents ou lecteurs y enseignaient le droit civil et le droit canonique. Il y avait aussi une chaire de médecine qui demeura toujours vacante, faute de professeurs pour la remplir. Le traitement des lecteurs était acquitté par le roi, qui avait fondé dans le collége de Saint-Louis, douze bénéfices destinés aux fils des auditeurs et autres officiers du gouvernement.

Un fait remarquable, dit don Vicente Pazos, c'est qu'au commencement de la révolution, en 1810, il n'existait, de Lima à Montévidéo, sur une étendue de plus de mille lieues, qui comprend le Pérou, le Chili et le Rio de la Plata, pays rempli de villes, de villages, d'universités, de colléges, d'écoles, de tribunaux, et d'hommes opulents et instruits, qu'une seule misérable *imprimerie*, qui avait autrefois appartenu aux jésuites de Cordova.

Agriculture. Lorsque les Espagnols prirent possession du Pérou, les naturels cultivaient le maïs, qu'ils appelaient *çara*, le millet ou petit riz, nommé *quinua*, plusieurs sortes de

(1) Ulloa (liv. V, ch. 4), *Relacion historica del viage á la América*, etc.

(1) *Don Vicente Pazos*, lettre XI.

faséoles ou *purutu*, des pois ou *tarvi*, des légumes appelés *papa*, *toca* et *annus*, des *batatas* ou *apichu* de différentes couleurs, des melons, des citrouilles, des concombres et une herbe nommée *coca*, que don Ulloa croit être le bétel des Indes. Ils possédaient aussi de fort beau coton, mais ne connaissaient pas le blé, l'avoine, le lin, le vin ou l'huile.

Le maïs, les pommes de terre et le *quinoa* ou riz sont indigènes. La culture du blé et de l'orge y fut introduite vers l'année 1547, par *Marie d'Escobar*, femme de Diégo de Chaves, un des premiers conquérants du Pérou. Le vice-roi lui céda en récompense un beau terrain dans le voisinage de Lima, avec les Indiens qui s'y trouvaient (1).

Les premières vignes y furent apportées des Canaries, en 1540, par *Francisco de Caravantès*, gentilhomme de Tolède. De la Véga dit que lorsqu'il partit de Cuzco, en 1560, on n'avait point encore commencé à servir du vin à table. Les Indiens préféraient à cette boisson une liqueur extraite du maïs.

L'olivier y fut transplanté d'Espagne, en 1560, par don *Antonio de Ribéra*, procureur-général du Pérou; ce fut aussi cette année que *Catherine de Ritez*, religieuse du couvent de Sainte-Claire, à Cuzco, y apporta de la graine de *lin*.

L'arbrisseau appelé *thé du Pérou* (*capraria Peruviana*, ou *The Peruvianus*) « n'y fut connu, dit le père Feuillet, qu'en 1709. Ses qualités, qui sont les mêmes que celles du thé des Indes orientales, firent que les Péruviens abandonnèrent bientôt celui-ci pour ne se servir que de celui qu'ils avaient chez eux; et il était déjà devenu si commun lorsque je partis de ce royaume, qu'on ne parlait plus que du thé de la rivière de Lima » (2).

Animaux domestiques. Avant la conquête du pays, les Péruviens se servaient, pour le transport des marchandises, du *lama*, dont la charge ordinaire était de cinq arobas ou de cent vingt-cinq livres; et la *vicuña* leur fournissait une chair délicate et une laine extrêmement fine. Mais ils n'avaient ni chameaux, ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni vaches, ni chèvres, ni cochons, ni moutons semblables à ceux d'Europe.

Les premiers *chevaux* furent d'abord transportés d'Andalousie aux îles de Cuba et d'Hispaniola, et de là au Mexique et au Pérou, où ils valaient à cette époque de deux à trois mille pièces de huit, ou environ 450 livres sterling. En 1554, avant la bataille de Chuquinga, on refusait 12,000 ducats d'un cheval bien dressé et de l'esclave qui le menait.

Lorsque le vice-roi reçut, en 1551, l'ordre d'affranchir les Indiens, il fut proposé de faire exécuter leur ouvrage par des chameaux. On introduisit en conséquence quelques-uns de ces animaux des Canaries; mais la race s'en éteignit bientôt, soit par la négligence des propriétaires, soit à cause du peu d'utilité dont on les jugea (3).

Le premier *âne* que de la Véga eût vu dans la juridiction de Cuzco, en 1557, quoique petit et rétif, se vendit à Huamanca, 480 ducats 376 maravédis.

Les *bœufs* et les *vaches*, qui se payaient au commencement 200 écus par tête, ne coûtaient, en 1554, que la moitié de ce prix. Plus tard, on en achetait dix à Lima pour 1200 ducats; et, en 1590, ils avaient tellement multiplié, qu'ils ne valaient plus que 6 ou 7 ducats par tête.

(1) M. de Humboldt a estimé le produit du blé, dans les plaines de Caxamarca, à dix-huit ou vingt pour un des semences.

(2) Voyez tome II, planche 48, page 764 du *Journal des observations*, etc.

(3) Acosta (lib. IV, cap. 53), *Historia natural y moral de las Indias*. Barcelona, 1591.

Les *brebis* importées d'Europe en 1556, coûtaient à cette époque de 40 à 50 écus par tête; mais au bout de quelque tems elles étaient devenues si nombreuses, qu'on les vendait aux plus vils prix.

Les *chèvres* rapportaient, en 1544 et 1546, 106 ducats (1).

Les productions du pays varient suivant les situations. Dans les vallées qui s'étendent à dix ou vingt lieues de la mer, on récolte du vin, de l'huile, du sucre et presque toutes les productions des tropiques. Sur la côte occidentale on cultive dans les vallées, sur une largeur de six à vingt lieues, du maïs et du blé; du quinquina et du cacao dans les montagnes. L'olivier, dont le fruit est plus gros que celui de l'Europe, réussit parfaitement dans les plaines à l'est de Lima.

Au tems des semailles, dit Torrès, les côtes sont fréquentées par une quantité prodigieuse de sardines, dont les cultivateurs tirent un parti avantageux. Ils leur ôtent la tête, placent dans chaque un grain de maïs, et le sèment de cette manière. Les ordures des oiseaux aquatiques qui se tiennent dans les îles voisines de la côte, et qui, dans quelques endroits, sont accumulées à la hauteur de plus de cent pieds, servent aussi à engraisser le sol léger des bords de la mer (2).

Mines. Lorsque Francisco Pizarro eut fondé, en 1539, la ville de la Plata, dans la province de Charcas, district de Chuquisaca, il fit ouvrir une mine qui lui aurait rapporté 200,000 ducats par an si on en eût continué l'exploitation. Les Incas avaient déjà employé des ouvriers à en extraire de l'argent, particulièrement dans le *Cerro de Porco* (3). Durant l'année 1544, on en tira pour plus de 1,200,000 ducats de métal (4).

Les fameuses mines du Potosi furent découvertes en 1545, quatorze ans après la conquête du Pérou, par un Indien nommé *Gualca*, de la nation des Chumbivilcas, dans les possessions de Gonzalo Pizarro. Étant à la poursuite d'un daim, il saisit un arbrisseau qu'il arracha et qui laissa à découvert le métal précieux. Il en fit aussitôt part à Villarroël son maître, qui résidait à Porco, et ils en devinrent tous deux propriétaires, conformément à la loi. Cette mine fut enregistrée pour la première fois en avril 1545, et la quantité de métal qu'elle produisit était si considérable, que le quint du roi s'élevait à 1,500,000 pièces de huit par an. On en tirait, dit-on, 30,000 par jour, et il n'en était pas enregistré le tiers. En 1574, suivant le relevé fait par ordre du vice-roi, don Francisco de Tolédo, on avait déjà extrait de la colline de Cerro à Potosi, 76,000,000 de pésos; et depuis cette année jusqu'en 1585, on en retira 35 autres millions, non compris tout ce qui en était enlevé sans payer le quint de la couronne. Pendant les quatre-vingt-treize premières années, ces mines produisirent 4,255,043 dollars d'argent (5); et, suivant Torrès, la seule mine de Potosi en a fourni 300 millions en quarante ans, ainsi qu'il est prouvé, dit-il, par les registres royaux.

(1) *G. de la Véga*, lib. VIII, cap. 9 et 10, 16, 17, 20, et Comment. roy., lib. IX, cap. 16, 17, 18, 25, 26, 27 et 28.

(2) Relation du P. D. de Torrès, Paris, 1604.

(3) *Herréra*, Décad. VI, lib. VI, cap. 9. Après que Diégo de Almagro se fut proclamé gouverneur du Pérou, il s'empara de plus de 60,000 livres d'argent fin provenant de cette mine.

(4) *Id.* Décad. VII, lib. VIII, cap. 22.

(5) Suivant les données fournies par *Gaspar de Escalona*, dans son *Gazophilacio Peruvico*, p. 193. *Voyez* Voyage, etc., de *don Ulloa*, liv. Ier, ch. 13.

La mine s'extrayait par la fonte, et elle était si riche, qu'un quintal de minerai produisait toujours cinquante livres ou cent marcs d'argent. Il y eut, dès l'origine, plus de six mille *guairas* ou fourneaux pour les fontes en activité. Ce nombre n'étant pas suffisant pour en tirer tout le métal que le minerai renfermait, Pédro Fernandez de Vélasco introduisit l'usage de l'amalgame. D'après les données fournies par don Ulloa, et basés sur les droits du quint et la consommation du mercure, on remarque déjà en 1571, ou vingt-six ans après la découverte de cette mine, une grande diminution dans son produit. Dans l'espace de cent trente ans, à partir de 1633, il a diminué de plus des deux tiers.

Depuis 1545 jusqu'en 1564, le droit du quint rapporta 76 millions de *pésos ensayados*, ou 4 millions de pésos par an. De cette dernière année à 1585, ce droit fut de 35 millions; et de 1585 à 1624, il s'éleva à 52 millions, ce qui donne, pour ces trente-neuf années, 1,333,333 un quart de pésos ensayados par an. De 1624 à 1633, le droit n'a produit que 6 millions, ou 66,666 deux tiers de *pésos ensayados* par an.

Depuis 1556 jusqu'en 1801, les droits du quint, etc., se sont élevés à 157,931,123 pésos, ce qui suppose, durant cet intervalle, un produit de 823,950,508 pésos (1).

Ce fut en 1577 qu'on commença pour la première fois à traiter l'argent par l'amalgame (2).

En 1763, Potosi consomma cent soixante-dix-neuf mille deux cent soixante-six livres trois quarts de mercure, et le droit du quint s'éleva à 252,719 *pésos ensayados* (3).

Le septième de la population indigène de chaque département était obligé de se rendre tous les ans à Potosi, et chaque *mita* ou bande d'y travailler six mois.

En 1566, un Portugais nommé *Henrique Garcès*, vit dans les mains d'un Indien une pierre rouge que ce peuple appelait *llimpi*, et dont il se servait pour se peindre le visage avant de partir pour la guerre. C'est ce qui conduisit à la découverte des mines de vif-argent de Guancavélica (*minas de Azogue de Guancavélica*).

On croit, dit Herréra, que le roi en retire 400,000 pésos par an, outre le profit résultant du nettoyage de l'argent par le mercure. La quantité produite annuellement par ces mines s'éleva à huit mille quintaux (4). La mine de Guancavélica est située au sud de la ville du même nom, dans la montagne de Santa-Barbara, à la hauteur de quatre mille quatre cent vingt-deux mètres. Son exploitation, au profit de la couronne, commença en 1570. On en a retiré depuis cette époque jusqu'en 1789, un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux pesant de mercure (5).

Il y a encore des mines de vif-argent à Pucarani et à Guarina.

De la Véga rapporte que, sous le gouvernement de Vaca de Castro, les Espagnols découvrirent plusieurs mines d'or fort riches en différentes parties du Pérou. Les plus précieuses furent celles de la province de Callahuya, qu'ils appellent *Calavaya*, et d'où ils tirèrent quantité d'or fin, à vingt-trois et vingt-quatre carats. D'autres du même métal, à vingt carats, qu'ils trouvèrent à la même époque dans un endroit nommé *Huallaripa*, à l'ouest de Cuzco, dans la province de Quichuya, n'étaient pas moins productives, et je me souviens, ajoute de la Véga, que les Indiens vassaux du seigneur à qui ces mines étaient échues en partage, lui apportaient tous les samedis deux mille livres d'or en poudre (1).

Paulo de Laguna, président du Conseil des finances, et ensuite principal ministre du Conseil des Indes, et évêque de Cordoba, rapporte qu'il est à sa connaissance, que le roi d'Espagne avait retiré d'une seule *perro* ou montagne du Pérou, jusqu'en 1602, plus de 1200 millions de pésos d'argent enregistrés, non compris plus de 100 millions qu'il reçut ensuite; et qu'il avait vu partir du Pérou, à bord d'une seule flotte, 25 millions de pésos en or et en argent (2).

Pédro Fernandez de Vélasco, qui avait vu employer le mercure au Mexique pour affiner l'argent, le fit servir à cet usage, pour la première fois, en 1571 (3).

La riche mine de *Layca Cota*, près de Puno, fut découverte en 1660 par *Joseph Salcédo*. L'on y coupait l'argent au ciseau, mais la mine ayant été inondée peu après, on n'a jamais pu la remettre à sec.

Les mines de *Guantajaya*, dans le gouvernement d'Aréquipa, qui sont situées à trois cents milles de Lima et à six du port d'Iquique, produisent annuellement, dit Helms, trente-huit mille marcs d'argent.

On découvrit, en 1710, à *Lumpangui*, montagne voisine de la Cordillère, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain et de fer, et trois ans après on trouva dans une autre montagne, appelée *Ucuntaya*, une veine d'argent presque massif, qui en rendit pour plusieurs millions.

Le produit de la mine de *Yauricocha*, dans le district de Tarma, intendance du même nom, fut de 2,016,703 dollars, en 1793.

Les mines d'argent de *Collaguas* et de *Tarapaca*, dans l'intendance d'Aréquipa, produisaient autrefois cent six mille quatre cent soixante-deux marcs par an. Les riches mines d'argent de Gualgayoc, dans le Partido de Chota, furent découvertes, en 1771, par don Rodriguez de Ocaño.

On exploite une mine de *cuivre* dans le dictrict d'Ica, intendance de Lima; et l'on a découvert du *platine* à Morocollo, dans le Bas-Pérou.

Les plus riches mines d'or et d'argent que l'on travaille aujourd'hui, sont situées dans l'intendance de Tarma, à treize mille pieds au-dessus de la mer.

Les mines d'or et d'argent qui se trouvent entre les 15° et 23° de latitude méridionale sont situées aux endroits suivants, savoir: *Lavoirs d'or*, à Tipuani, Carabaya, Challana, Vilaque et Chuquiaguillo;

Mines d'or, à Yani, Ananea, Consata, Araca, Rinconada, Chiloco, Condo-Condo, Choque-Camata, Pica, Sicasica et Azangaro;

Mines d'argent, à Potosi, Lipez, Porco, Huantajaya, Aullagas, Caylloma, Charoma, Estarca, Lampa, Cerillos, Oruro, Popo, Chancani, Puno, Laycacota, Pica, Veren-

(1) *Noticias historicas, politicas, y estadisticas de las Provincias Unidas del Rio de la Plata, por Ignacio Nuñez*, in-8°. Londres, 1825, p. 267.

(2) Beckman dit que ce procédé était employé au Mexique avant l'année 1577. *Hist. des inventions et découvertes*, édition anglaise. *London*, 1817.

(3) *Don Ulloa*, (*entretenimiento* XIV), et dans l'ouvrage intitulé *Pretenciones del Potosi*, que publia, en 1634, don Sébastian de Sandoval y Guzman, procureur général de cette bourgade.

(4) *Herréra*, Décad. VIII, lib. II, cap. 14 et 15.

(5) M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. IV, ch. 11.

(1) Lib. III, cap. 2 et 19 *de los Comentarios reales*.

(2) *G. de la Véga*, lib. I, de la 2°. part. *de los Comentarios reales*.

(3) *De la Véga*, lib. VIII, cap. 25.

guela. Kinsachata, Huyana-Potosi, Chuquiaguillo, Carangas et Pichegua (1).

Il est impossible de préciser la quantité de métaux précieux extraite de ces mines. On l'a estimée 14,000,000 de dollars par an. On en frappe à Potosi et à Lima pour environ 6,000,000 annuellement; ce qui équivaut peut-être au tiers de leur produit. M. Torrès assure que la quantité d'or et d'argent monnayée et en lingots, exportée tous les ans du Pérou, s'élève à 8,240,000 dollars (2).

Le colonel Poinsett évalue le produit annuel des mines du Pérou à 4,500,000 dollars (3).

État des mines en 1793. Mines d'or en activité.	69
Mines d'argent	784
Idem, de vif-argent	4
Idem, de plomb	12
Idem, de cuivre	4
Total	873
Mines d'or abandonnées	29
Mines d'argent *Idem*	788
Nombre des mines du Pérou, non compris celles du Quito et de Buénos-Ayres	1690(4).

Pendant les années 1795, 1796 et 1797, le produit des mines a été ainsi qu'il suit, savoir :

Celles de Lima	70,000 marcs.
Cuzco	1,764
Aréquipa	106,462
Truxillo	82,403
Guancabélica	9,119
Tarma	276,472
Total	546,220

La valeur de l'or et de l'argent livrés à l'hôtel de la monnaie de Lima, de 1754 à 1772, s'éleva à 3,830,000 piastres, et de 1772 à 1791, à 4,496,000.

État des monnaies frappées au Pérou en 1790, suivant Helms.

	Piastres en or, ou quadruples.	Piastres en argent.	Totaux.
A Lima,	628,044	17,435,644	18,063,688
A Potosi,	299,846	3,983,176	4,283,022
Totaux...	927,890	21,418,820	22,346,710

Depuis l'année 1797 jusqu'en 1801, il a été frappé à Lima, en or et en argent, pour la somme de 26,032,653 piastres (5); et dans les années 1811 et 1812, 9,312,080, ou 4,656,040 par an.

Commerce. Le vice-roi don Garcia Hurtado de Mendoza, établit, en 1596, au Pérou le droit d'*alcavalos*, ou de gabelle, et défendit le commerce des merceries avec la Nouvelle-Espagne.

En 1604, fut institué à Lima le *tribunal mayor de Quentas*, ou grande chambre des comptes.

Antérieurement à 1778, le commerce du Pérou avec l'Espagne se fesait par les ports du golfe de Mexique, et par ceux de Porto Bello et de Panama. Cette année, le privilége de commercer directement avec l'Amérique méridionale fut accordé aux négociants espagnols. Néanmoins il y eut des restrictions qui entravèrent considérablement l'industrie des Péruviens. Par exemple, les chapeaux fabriqués de la laine de vigogne, à Lima, ayant été regardés comme préjudiciables à cette branche d'industrie dans la mère-patrie, il fut rendu un ordre royal, le 6 décembre 1784, qui prescrivait l'achat de cette espèce de laine pour le compte du gouvernement, à l'effet d'être envoyée en Espagne.

Le 15 novembre 1818, le port de Callao fut ouvert par ordre du vice-roi, aux navires anglais et à leurs cargaisons.

Lorsque le commerce du Pérou était restreint à l'Espagne, les marchandises de cette dernière y étaient introduites par les ports de Lima et de Buénos-Ayres, qu'on appelait *Puertos Mayores*, pour les distinguer des *Puertos Ménores*, tels que ceux d'Arica, d'Ilo, etc., qui ne pouvaient pas commercer directement avec la mère-patrie. Les Espagnols des îles Philippines entretenaient aussi avec Lima un commerce assez actif, et ils y avaient une factorerie, nommée *Gremios*, qui avait des correspondances dans plusieurs villes de l'intérieur. Ils importaient annuellement au Pérou pour 270,230 dollars de marchandises qu'ils échangeaient contre de l'or et de l'argent. Ils en tirèrent ainsi pour 2,780,000 dollars.

On échangeait les marchandises de fabrique européenne contre ces métaux précieux, du cuivre, du quinquina, de l'alpacha, de la laine de vigogne, des peaux de chinchilla, (quadrupède, genre des hamsters), et divers autres objets (1).

La quantité de marchandises étrangères introduites par le port de Buénos-Ayres, dans le Pérou, antérieurement à la révolution, fut évaluée par le secrétaire Moréno, à 18,000,000 de dollars par an (2).

En 1789, les articles exportés au Chili s'élevèrent à 458,317 dollars.

Le *coca*, ou thé du Paraguay, forme aussi une branche de commerce très-considérable. La seule ville de la Paz, dit Helms, en retire pour 2 millions de dollars par an.

Agy ou *piment*. On compte, dit Frézier, qu'il en sort tous les ans des vallées d'Arica, Sama, Tacna, Locumba, et autres, à dix lieues à la ronde, pour plus de 600,000 piastres, quoiqu'il se vende à bon marché. Cette abondance est due à l'emploi de la *guana*, ou terre jaunâtre, qu'on croit être de la fiente d'oiseaux et qu'on tire de la petite île d'Iquique.

Le fameux fébrifuge, connu en Espagne sous le nom de *cascarilla de Loja*, et dans le reste de l'Europe sous celui de *quinquina*, fut introduit du Pérou en Europe, en 1640, par les jésuites de Rome, qui le firent connaître en Italie et en Espagne neuf ans après. Ce fut le cardinal de Lugo qui l'importa le premier en France, où il se vendit d'abord au poids de l'or.

Le principal commerce du Pérou est celui qui se fait avec l'Europe par le cap de Bonne-Espérance. Il en entretient aussi un considérable avec les ports de l'Océan Pacifique, le Chili (3) et le Buénos-Ayres. Il s'en exporta, en 1790, pour la

(1) *Letters on the United Provinces of South America*, etc., *by don Vicente Pazos*, in-8°. New-York, 1819, p. 202.

(2) *Id.*, p. 203.

(3) *Report on the affairs of South America*, 4th. nov. 1818.

(4) *An Exposé on the dissentions of spanish America*, etc., *by William Walton*, p. 438. London, 1814.

(5) M. de Humboldt, *Essai polit.*, liv. IV, ch. 11.

(1) *Don Vicente Pazos*, lettre VI.

(2) Le montant des importations de toute l'Amérique espagnole a été estimé par M. Torrès à cent millions de dollars.

(3) La navigation du N. au S., le long de la côte, était autrefois si longue et si pénible, qu'il fallait six mois pour faire le trajet, qu'on ne met aujourd'hui que 30 jours à parcourir, à cause des vents du sud, des tempêtes et des courants. Un capitaine, étant parti de Lima pour le port de la Conception du Chili, prit sa route vers l'ouest, jusqu'à ce qu'il rencontra des vents qui le relevèrent; et par ce moyen il abrégea tellement le voyage, qu'il fut de retour à Callao trois mois après son départ. Soupçonné de

somme de 54,837,114 dollars (y compris celle de 3.562,000 envoyée par la compagnie royale des Philippines), dont 49,678,305 en or et en argent, et le reste en d'autres productions du pays. Les importatioos s'élevèrent, pour la même année, à 43,241,862 dollars, ce qui fait une différence de 11,595,252 dollars (1).

Le commerce intérieur entre le Haut et le Bas Pérou a été estimé 6,693.513 dollars.

Le cabotage entre Callao, et les ports du Chili, de Guayaquil, de Panama et du Guatémala, pendant les aonées 1785, 1786, 1787, 1788 et 1789, s'est élevé, année commune, à 1,670,149 piastres en importations, et à 1,564,755 en exportations, ce qui fait une balance de 105,394 piastres contre Callao.

La valeur moyenne annuelle du cabotage d'Arica, de Payta et de plusieurs autres ports du Pérou avec le Chili, Panama et Guayaquil, fut, à la même époque, de 396,675 piastres en importations, et de 130,000 d'exportations : balaoce contre le Pérou 266,675.

Le montant annuel du commerce du Pérou avec les autres colonies, en 1790, fut de 2,066,825 piastres en importations, et de 1,694,755 en exportations : balance contre le Pérou, 372,069 (2).

Le tonnage du port de Callao était, en 1789, de 16,375 tonneaux, et se composait de huit galions, douze paquebots du gouvernement, onze navires marchands et de plusieurs petits bâtiments.

Revenu. Le revenu brut de la vice-royauté du Pérou, a été évalué, en 1803, par M. de Humboldt, à 4 millions de dollars. On croit qu'il a été depuis de plus de 7 millions, et les dépenses au-delà de 4 millions. Le tribut payé par les Indiens s'élevait à environ 520,000 dollars par ao.

Dette publique. Dans un rapport du ministre des finances, daté de Lima, le 26 novembre 1821, il est dit que la dette contractée par l'Espagne se montait à 18,161,636 dollars; qu'elle est le résultat des dépenses de la guerre qu'elle a faite à la cause américaine; que dans cette somme sont compris 11,711,971 dollars dus par l'Espagne, et dont le gouvernement péruvien n'est pas responsable, qu'ainsi il reste seulemeot 6,449,665 dollars pour la dette publique de l'État, laquelle, ajoute le rapport, est susceptible de nombreuses réductions.

Dynastie des Incas (3). Plusieurs historiens font remonter au déluge (4) l'origine des anciens rois du Pérou. Mais suivant les traditions indiennes rapportées par l'Inca G. de la Véga (1), le premier roi de la race des Incas, *Manco Capac* (2), homme doué d'un grand génie et de manières insinuantes, commença à établir son empire 400 ans environ avant l'arrivée des Espagnols. Ce prince épousa sa sœur *Coya Mama Oello Huaco.* Étant partis de Titicaca, et se dirigeant vers le nord, ils avaient soin d'essayer d'enfoncer une verge d'or dans la terre partout où ils s'arrêtaient, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu du Soleil leur père; car là où elle s'enfoncerait d'un seul coup, ils devaient s'y établir et y tenir leur Cour. Après avoir marché long-tems, ils arrivèreot dans la vallée de *Huanacauti*, où leur verge d'or s'étant enfoncée en terre, l'Inca dit à la reine : « C'est dans ce vallon que » le Soleil notre père veut que nous fixions notre demeure. » Puis, réunissant les sauvages des environs, il jeta les fondements de la ville impériale de *Cozco* (3). Ils dirent à leurs oouveaux sujets qu'ils venaient enseigner aux humains le culte de leur père, à cultiver la terre et à se nourrir de ses fruits. Ils apprirent aux hommes à labourer, aux femmes à filer la laine, et les accoutumèrent à vivre en société. Manco-Capac nomma des *curacas*, ou caciques pour gouverner les communautés : ce qui ne devait être guère facile; car, au rapport des historiens les plus dignes de foi, ces peuples étaient alors si ignorants et si barbares, qu'ils différaient peu des bêtes sauvages par leur manière de vivre.

« Il y avait, dit de la Véga, parmi les anciens gentils, des Indiens un peu meilleurs que des bêtes apprivoisées, et d'autres qui étaient pires que les animaux les plus sauvages. Ils n'avaient poiot de divinités imaginaires comme les Grecs et les Romains; ils n'adoraient que les choses qui tombaient sous leurs sens, comme les herbes, les plantes, les fleurs, les arbres, les grosses pierres, les cailloux, l'émeraude, les cavernes, les précipices et les hautes montagnes. Ils adoraient dans le singe et le renard, la ruse; dans le chien, la fidélité; dans le loup cervier, la vitesse, et dans un oiseau qu'ils nommaient *cuntur* (4), la grandeur. Quelques nations sacrifiaient à l'aigle; d'autres offraieot un culte au faucon, à cause de son adresse à voler; il y en avait aussi pour qui le chat-huant était l'objet d'une vénération particulière, à cause de la beauté de ses yeux et de sa tête, ainsi que la chouette, parce qu'elle voyait dans les ténèbres. Ils regardaient comme des divinités les couleuvres, les serpents, les lézards et les crapauds. Les habitants des provinces des Antis adoraient les tigres et les grandes couleuvres appelées *amaru*. L'air, la terre, l'eau des sources vives, le maïs ou le *carra* recevaient aussi leurs hommages. Les oaturels des côtes plaçaient la mer, qu'ils appelaient *Mamacocha*, ou mère-mer, au premier rang des divinités, et révéraient la baleine à cause de sa graodeur monstrueuse. Ils immolaient les prisonniers qu'ils fesaieot à la guerre, mangeaient leur chair et buvaieot leur sang; et offraient même leurs propres enfants en sacrifice à leurs idoles. Les Indiens des plaines allaient tout nuds, et n'avaient pas de cabanes. On comptait parmi eux un grand nombre de sorciers et de sorcières, et des individus qui fesaient le métier d'empoisonneurs (5).

Après avoir fondé la ville de Cuzco, Manco Capac la divisa

magie, il fut traduit au tribunal de l'inquisition, et se sauva en fesant le même trajet, avec des gens non suspects à bord, et suivi d'un autre navire. (*Voyage du P. Feuillet.*)

(1) D'après un tableau du commerce entre le port de Cadix et celui de Callao, fourni par M. Poinsett.

(2) Pour de plus amples détails, voyez le *Mercurio Peruano et Viagero general*; capt M. Konochie's, *summary view of the statistics and existing commerce of the principal shores of the Pacific Ocean*, etc., pag. 36 et suiv., édit. de Londres, 1818, et la *Maritime Geography*, etc., *by capt. Tuckey*, vol. IV, art. *Peru*. London, 1815.

(3) Le mot *Inca* signifie *seigneur* ou *roi*, et par extensioo, *Descendant du sang royal*.

(4) Cette opinion est fondée sur d'anciennes traditions et sur deux dialogues de Platon, dont la traduction se trouve dans les Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe, en dix vol. in-12. L'auteur de cet ouvrage en donne l'explication détaillée. (*Note de l'éditeur.*)

(1) *Comentarios reales de los Incas*. Lisboa, 1609.

(2) *Manco* était un nom propre dont on ignore la signification. *Capac* veut dire *riche en vertus et puissant en armes*, et *Coya*, épouse légitime.

(3) De la Véga écrit toujours ainsi le nom de cette ville.

(4) *Le grand vautour des Indes*, *le gypagus gryffus ou zopilote* de M. Vieillot.

(5) G. de la Véga, *Comentarios reales*, lib. I, cap. 9, 10, 11, 12, 13 et 14.

en deux parties, dont l'une fut appelée *Hanan Cozco*, ou la Haute-Cozco, et *Hurin Cozco*, Cozco-la-Basse. Il établit dans la première les personnes qu'il avait amenées lui-même, et dans la seconde, celles qui étaient venues avec la reine. Ayant gagné la nation des *Poques*, qui occupait le pays arrosé par la rivière *Paucartampu*, il en envoya des colonies sur le chemin royal d'*Antisuyu*, où elles s'établirent dans treize endroits remarquables. A l'ouest de la ville, et à la distance de neuf ou dix lieues à la ronde, il bâtit trente bourgs qu'il peupla de trois nations différentes, appelées *Masca*, *Chillqui* et *Papri*. Il jeta les fondements de vingt autres, au nord de la ville, dans la vallée de *Sacsahuana*, le long du chemin royal de *Chinchasuyu*, et y transporta les quatre nations de *Mayu*, *Cancu*, *Chinchapucuyu* et *Rimactampu*. Les trente-huit ou quarante autres bourgs qu'il construisit au sud de la ville, à trois lieues à la ronde, et sur le chemin royal de *Collasuyu*, furent habités, savoir : dix-huit par la nation *Ayamarca*, et le reste par les *Quespicancha*, les *Muyna*, les *Urcos*, les *Quehuar*, les *Huaruc* et les *Cauiña*.

Manco Capac enseigna à ses sujets l'agriculture, et la manière d'employer la laine à se faire des habits et des chaussures. Il défendit la polygamie, et voulut que chaque homme se contentât d'une femme qu'il devait choisir dans sa famille, pour éviter d'y introduire la confusion en y introduisant une étrangère. Vingt ans étaient l'âge nubile pour les hommes, parce qu'alors ils étaient en état de pourvoir aux besoins du ménage. Cet Inca donna à tous les peuples qu'il soumit un *curaca* ou gouverneur, pour les instruire et leur apprendre qu'ils lui devaient obéissance comme à leurs propres pères. Il leur recommandait d'être honnêtes, et de ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il leur indiquait les lieux où il fallait élever des temples au soleil, à cet astre qui fertilisait leurs champs, mûrissait leurs fruits et multipliait leurs troupeaux. Il fit aussi bâtir des maisons, dans lesquelles des femmes du sang royal lui rendaient le culte qui lui était dû. Manco Capac réserva, pour lui et ses descendants, une frange de couleur, qu'ils devaient porter au front comme une marque distinctive de leur rang. L'héritier présomptif de la couronne la portait jaune. Pour conserver le sang royal et la légitimité du trône, il prescrivit les mariages entre frères et sœurs; c'était le fils aîné par la femme légitime qui succédait à la couronne de son père, et il lui était expressément défendu d'épouser d'autre femme que sa sœur. Outre les enfants de la reine, sa femme, l'Inca en avait de maîtresses qu'il entretenait, parce que, disait-il, il importait au bien de l'État qu'il y eût plusieurs enfants du Soleil pour en accroître et en perpétuer la race. A la mort de l'Inca, on portait le deuil pendant plusieurs mois, on embaumait son corps, et on fesait des sacrifices d'animaux et de plantes.

L'empire de Manco Capac s'étendait du côté de l'orient jusqu'au fleuve Paucartampu, de celui de l'occident, l'espace de huit lieues, jusqu'à la grande rivière d'Apurimac, et au midi, sur une longueur de neuf lieues jusqu'à Quéquisana. Il y bâtit environ cent bourgs, dont les plus grands comptaient une centaine de maisons, et les moindres de vingt-cinq à trente. Dans la suite le nombre des maisons que renfermaient ces bourgs, s'accrut de trois cents à mille. Ce prince employa, pour gagner les Indiens, la voie de la douceur, et jamais celle des armes. Avant de mourir, il fit un long discours, en forme de testament, dans lequel il leur recommandait la stricte observation de ses lois. Il leur dit ensuite un éternel adieu, et leur promit d'avoir soin d'eux lorsqu'il reposerait dans le ciel auprès du Soleil son père. Son trépas fut vivement senti par ses sujets; ils portèrent le deuil durant plusieurs mois, embaumèrent son corps, et firent de nombreux sacrifices de plantes et d'animaux. La durée du règne de Manco Capac est incertaine. On croit qu'elle a été de trente à quarante ans (1).

Deuxième roi des Incas. Manco Capac eut pour héritier son fils aîné, l'Inca *Sinchi-Roca* (2). Ce prince épousa sa sœur aînée *Mama Oello* ou *Mama Cora*, pour se conformer aux lois de son père, qui avait prescrit ces sortes de mariages pour conserver le sang royal dans toute sa pureté. A son exemple, il gagna par la douceur les nations *Puchina* et *Cünchi*, qui résidaient au sud de Cuzco, et étendit les limites de son empire jusqu'à la ville de *Chüncara*, qui était située à vingt lieues au-delà de celles qu'avait posées Manco Capac. On ignore la durée du règne de l'Inca Sinchi-Roca. On suppose qu'elle a été de trente ans (3).

Troisième roi. Sinchi-Roca eut pour successeur son fils *Lloque Yupanqui* (4) que lui avait donné Mama Cora. Cet Inca, voulant continuer les découvertes de son père, et assujétir d'autres peuples à son sceptre, réunit un corps de six à sept mille guerriers, à la tête desquels il franchit les frontières, et prit possession d'une grande province appelée *Cana*, et d'une autre, moins étendue, nommée *Ayaviri*. Ce prince se rendit ensuite à *Pucára*, où il fit construire la forteresse du même nom pour la défense du pays qu'il venait de soumettre, et retourna à sa capitale. Quelques années après, il en repartit avec huit ou neuf mille hommes, subjugua le pays de *Hatun Colla*, ou la Grande-Colla, la province populeuse de *Chucuytu*, les villes de *Hillavi*, de *Chulli*, de *Pumata* et de *Cipita*, et étendit sa domination jusqu'au *Désaguadero*, par le canal duquel s'écoulent les eaux du grand lac ou marais de *Titicaca*, et de là, à l'occident jusqu'au pied des Cordilières. Il conquit plus de quarante-six lieues de pays du nord au sud, et plus de vingt de l'est à l'ouest. Il s'arrêta dans la contrée des Collas pour les instruire, et envoya un de ses frères avec dix mille hommes dans la province de *Hurin-Pacassa*, que celui-ci soumit sur une étendue de vingt lieues, jusqu'à l'endroit qui sépare la côte de la Sierra Nevada. Cette conquête l'occupa durant trois ans. Lloque Yupanqui fut reçu à son retour à Cuzco par des acclamations unanimes; et, à sa mort, ses sujets l'adorèrent publiquement comme un dieu. Il laissa plusieurs enfants qu'il avait eus de ses maîtresses et de sa femme légitime *Mama Cava*, deux ou trois filles et le prince *Mayta Capac*, qui devait lui succéder (5).

Quatrième roi. Mayta (6) *Capac* employa les premiers moments de son avénement au trône à visiter les différentes provinces de ses États pour y faire exécuter les lois. Il se mit ensuite en marche avec un corps de douze mille hommes, et conquit la province de *Hatunpacassa*, le pays de *Cacyaviri*, les riches districts de *Cauquicura*, de *Mallama* et de *Huarina*, la province de *Cuchuna*, où il jeta les fondements

(1) G. de la Véga, *Comentarios reales*, lib. I, cap. 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24 et 25.

(2) Suivant le père Blas Valera, le mot *Roca* signifie *prince prudent*; mais il ne dit pas dans quelle langue. *Sinchi* est un adjectif qui veut dire *vaillant*. (G. de la Véga.)

(3) De la Véga, *Coment. real.*, lib. II, cap. 16.

(4) On l'appela *Lloque* parce qu'il était gaucher, et *Yupanqui*, qui signifie *tu compteras*, ou autrement dit, *tu compteras tes hauts faits*. Les Indiens désignaient un mauvais prince par le nom de *Huacanqui*, ou *tu pleureras*.

(5) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. II, cap. 18, 19 et 20.

(6) Le mot *Mayta* est un nom propre, et n'a aucune signification dans la langue générale du pays.

de la ville du même nom, et celle de *Moquéhua*. Les Cuchuniens, pour assouvir leurs inimitiés privées, employaient une espèce de poison lent qui réduisait ceux qui en avaient pris, à un état de peine et de langueur qui durait toute la vie. L'Inca, jaloux de mettre un terme à cette horrible coutume, ordonna que l'empoisonneur serait brûlé vif, et il n'y en eut plus d'exemple.

Quelques années après, se dirigeant vers l'orient, il soumit sans résistance les provinces de *Llaricassa*, *Sancavan* et de *Pacassa*. Cette dernière avait été précédemment conquise par Lloque Yupanqui. Ayant ensuite rencontré treize ou quatorze mille Indiens *Collas* qui venaient lui disputer le passage du *Rio Huychu*, il les battit et en tua plus de six mille. De son côté, il n'y eut que cinq cents hommes hors de combat.

Cette défaite fut aussitôt suivie de la soumission de toutes les villes situées vers le sud, du côté des *Charcas*, entre l'*Huychu* et *Callamarca*, sur une étendue de trente lieues. De là, l'Inca se rendit à *Caracollo* par le chemin royal des Charcas et de Callamarca, et imposa le tribut à toutes les villes jusqu'à la *laguna de Paria*. Il s'avança ensuite vers l'orient dans le pays des *Antis*, peuple cruel et barbare, et arriva dans la vallée qu'on appelle aujourd'hui *Chuquiapu* (1), où il bâtit plusieurs villes. Suivant toujours la même direction, il entra dans la vallée de *Caracatu*, et alla visiter la grande montagne couverte de neige, qui se trouve dans le pays des Antis, à plus de trente lieues du grand chemin d'*Umasuyu*. Il réunit encore plusieurs villes à son empire, et retourna à Cuzco après une absence de trois ans.

Après avoir séjourné deux ou trois ans dans cette ville, il conçut le projet de faire la conquête du pays situé à l'ouest de Cuzco, qui s'appellait *Contisuyu*, et renfermait plusieurs provinces d'une étendue considérable. Il fit passer la grande rivière nommée *Apurimac* à son armée, qui était forte de douze mille hommes, sur un pont en osier, le premier de cette espèce qui ait été fait au Pérou (2). Ce pont excita une si grande admiration parmi les habitants de cette frontière, que ceux de la principale province appelée *Chumpivillca*, qui a vingt lieues de long sur douze de large, persuadés qu'il n'y avait que le fils du Soleil qui pût exécuter un si prodigieux ouvrage, se rendirent à discrétion. La ville de *Villilli* seule opposa de la résistance. Les habitants s'étaient retranchés dans un fort; mais après dix ou douze jours de siége, ils firent leur soumission.

Mayta Capac quitta alors cette province et se dirigea vers le désert de *Contisuyu*, qui a treize lieues de traverse, et où il fut arrêté par un marais qui en occupe trois. Pour le franchir il construisit une chaussée avec des pierres et des mottes de terre; elle avait six aunes de largeur sur deux de hauteur, et fut achevée en peu de jours. De là il pénétra dans la province d'*Allca*, dont les habitants s'assemblèrent en armes sur des hauteurs escarpées pour lui en disputer l'entrée. Toutefois, après plusieurs combats et une résistance de deux mois, ils le reconnurent comme leur souverain seigneur et lui ouvrirent les portes d'*Allca*, leur ville principale. Il parcourut ensuite les grandes provinces de *Taurisma*, de *Cotahuaci*, de *Pumatampu* (3) et de *Parihuana-Cocha* (1), traversa le désert de *Coropúna*, entra dans la province d'*Aruni*, et visita le pays de *Collahua* (2), qui s'étend jusqu'à la vallée d'*Aréquépa*, et plusieurs autres contrées plus ou moins fertiles. La vallée d'Aréquépa étant peu peuplée, il y fit venir plus de trois mille familles et y fonda cinq villes. Il en nomma une *Chimpa*, et une autre *Sucahuaya*. Dans cette conquête, qui dura trois ans, il accrut ses États, le long du détroit de *Cuntisuyu* seulement, d'une étendue de pays de quatre-vingt-dix lieues de longueur, sur dix à quinze de largeur. De retour à Cuzco, il congédia ses troupes, et passa le reste de sa vie à faire des lois sages pour le gouvernement de son royaume. Les veuves et les orphelins furent l'objet de sa plus vive sollicitude. On croit qu'il a régné environ trente ans (3).

Cinquième roi. A la mort de Mayta Capac, son fils aîné, *Capac-Yupanqui*, monta sur le trône. Il parcourut d'abord ses États, pendant deux ans, pour s'informer de la conduite des gouverneurs et des autres officiers de la couronne, et revint à Cuzco faire les préparatifs nécessaires à la conquête d'une contrée située dans la direction de Cuntisuyu, à l'ouest de Cuzco. Pour y arriver plus commodément, il fit construire un autre pont de liane sur l'Apurimac, au-dessous de celui d'*Allca*, dans un endroit appelé *Huacachaca*, où cette rivière est plus large que partout ailleurs. Il partit de Cuzco avec une armée de vingt mille hommes, passa le pont qui en était à huit lieues de distance, et entra dans la belle province de *Yanahuara*, qui avait vingt lieues de long, sur quinze de large (4). Ayant imposé le tribut aux habitants, il prit sa route à travers un désert de quinze lieues d'étendue pour gagner la province d'*Aymara*, et rencontra un corps de guerriers postés sur la montagne de *Mucansa*, qui se disposaient à lui opposer de la résistance. Ceux-ci se retirèrent dans une espèce de fort, au nombre de trente mille hommes, femmes et enfants, dont douze mille en état de porter les armes; mais pressés par la famine, ils furent obligés de se rendre. Cette province, riche en mines d'or, d'argent et de plomb, et abondante en bétail, renfermait alors quatre-vingts villes bien peuplées. Les habitants ayant proposé à Capac-Yupanqui de subjuguer la province d'*Umasayu*, dont les indigènes, fort belliqueux, fesaient de fréquentes irruptions sur leurs terres, il partit pour cette conquête avec huit mille hommes des mieux aguerris de son armée. Les Curacas, n'étant pas disposés à lui résister, mirent bas les armes et s'engagèrent à reconnaître ses lois.

De retour à Cuzco, il projeta de nouvelles conquêtes le long du détroit de Cuntisuyu, et fit partir, à cet effet, cinq mille hommes de troupes sous le commandement de son frère *Auqui Titu* et de quatre autres Incas. Ceux-ci pénétrèrent dans les provinces de *Cotapampa* et de *Cotanéra*, et dans le pays des *Quechuas*, qui se soumirent sans obstacle. Les habitants de la province de *Huamanpallpa* ayant suivi leur exemple, les Incas continuèrent leurs conquêtes le long des bords du *Rio Amançay*, et se rendirent maîtres du district de Quechua, qui abondait en or et en bétail. Ils franchirent ensuite la montagne et le désert de *Huallaripa*, qui a trente-cinq lieues d'étendue, et arrivèrent sur les bords de la mer, dans un fond appelé *Yunca*, ou pays chaud, qui com-

(1) Ce qui signifie *lance principale*, ou *lance de capitaine*.

(2) G. de la Véga donne la description de ce pont de construction singulière. Il était formé de *béjucos*, ou *osiers* tellement entrelacés qu'il se soutenait en l'air. Il avait 200 pas de long sur un peu plus de 2 aunes de large, c'est-à-dire 195 mètres sur plus de 2.

(3) Ou *Repaire du Lion*. Le mot *puma* veut dire *lion*, et *tampu* *dépôt* ou *repaire*.

(1) Ou *Lac aux Moineaux*, *cocha* signifiant *mer* ou *marécage*, et *parihuana*, moineaux et autres oiseaux de ce genre. Les Espagnols, par syncope, ont nommé cette province *Parin-Cocha*.

(2) Selon le P. Blas Valéra, ce mot signifie *trompette sonore*.

(3) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. III, cap. 1 à 10.

(4) De la Véga dit qu'elle renfermait de son tems plus de trente villes.

prenait la célèbre vallée de *Hacari*, laquelle renfermait alors une population de vingt mille âmes. Les Incas les assujettirent sans peine, et se rendirent de là dans les vallons d'*Uvinna*, de *Camana*, de *Caravilli*, de *Picta*, de *Quellca* et autres, qui s'étendent le long des côtes, du nord au sud, l'espace de soixante lieues, sur une largeur de plus de vingt lieues, depuis le sommet des montagnes jusqu'à la mer.

Quelques années après, l'Inca Capac Yupanqui, ayant chargé son frère des soins du gouvernement en son absence, partit de Cuzco pour Collasuyu avec environ vingt mille hommes d'élite. Arrivé sur les bords du lac de Paria, il réduisit à l'obéissance toutes les villes situées sur cette frontière. Deux caciques, *Cari* et *Chipana*, le constituèrent arbitre d'un différend survenu entre eux, et se reconnurent ses tributaires. Toutes leurs villes, ainsi que les provinces de *Pocoata*, de *Muru Muru*, de *Maccha*, de *Caracara* et autres situées le long du détroit de Collasuyu, se soumirent à son autorité. Il en fut de même du pays qui s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes de neige des Antis et du grand désert de trente lieues de traverse qui borne la province de *Tapacri*, appelée par les Espagnols *Tapacari*.

Après cette conquête, l'Inca revint à Cuzco, mais il n'y séjourna que peu de tems. Ayant jeté un pont flottant (1) en jonc et en paille sur le canal du lac de Titicaca, il partit avec le prince, son héritier, pour Tapacri et Cochapampa d'où ils traversèrent un désert de trente lieues de largeur avant d'arriver à la province de *Chayanta*, qui a vingt lieues de long sur à peu près autant de large, et dont les habitants lui prêtèrent serment de fidélité. De là il se rendit dans les provinces de *Tutura*, de *Sipisipi*, de *Chaqui*, et autres situées sur le détroit de Collasuyu, et qui étaient connues sous la dénomination générale de *Charca*. Tous les habitants de ces contrées se mirent sous sa protection. Après avoir employé deux ans à achever cette conquête, il retourna à Cuzco, d'où son empire s'étendait, du côté du sud, jusqu'à Tatyra et Chaqui, l'espace de cent huit lieues, et de celui de l'ouest jusqu'à la mer du sud, qui en était éloignée d'un côté de plus de soixante lieues, et de l'autre, de quatre-vingts. Il avait pour limite à l'est, le Rio Paucartampa, qui coule à treize lieues de Cuzco, et au sud-est Collavaya qui en est à quarante lieues.

Ce prince fit creuser de grands canaux pour l'irrigation des terres, établit des routes de communication entre les différentes provinces de son empire, et jeta plusieurs ponts sur les rivières. Six ou sept ans après, il songea à reculer les limites septentrionales de ses États qui n'avaient que sept lieues d'étendue, et fit partir une armée de vingt mille hommes sous les ordres d'*Inca-Roca*, son fils, et de quatre maîtres-de-camp. Ce jeune prince, ayant passé l'Apurimac dans de grands bateaux, se rendit d'abord à *Curahuaci* et à Amançay, à dix-huit lieues de Cuzco, traversa ensuite le désert de *Cochacassa*, qui avait vingt-deux lieues d'étendue, et entra dans les provinces de *Sura*, d'*Apucara* et de *Rucana*, dont les habitants se soumirent à son approche. Continuant ensuite sa marche vers la côte de l'Océan, que les Espagnols appellent *Los Llanos*, ou le Plat-Pays, il arriva dans une vallée nommée *Nanasca*, ou la *Désolée*, par les indigènes. Il y fit reconnaître son autorité ainsi que dans les autres vallées qui s'étendent depuis cette dernière, le long des côtes, jusqu'à la distance de quatre-vingts lieues, sur une largeur de quatorze à quinze. Les deux principales, appelées *Hacari* et *Camata*, renfermaient environ vingt mille

(1) G. de la Véga en donne la description.

habitants. Les autres, moins considérables, étaient *Aticu*, *Ucuna*, *Atiquipa* et *Quellca*. Divisées entre elles, elles devenaient toujours la proie du premier envahisseur.

Le roi tira de Nanasca plusieurs peuplades pour établir des colonies sur les bords de l'Apurimac (1).

Sixième roi. Capac-Yupanqui eut pour successeur l'*Inca-Roca*, son fils aîné, qu'il avait eu de *Coya-Mama Curi-Ilpay*, sa sœur et sa femme. Il passa les trois premières années de son règne à visiter ses États. De retour dans sa capitale, il mit sur pied une armée de vingt mille hommes à la tête de laquelle il franchit l'Apurimac, pour aller faire de nouvelles conquêtes, dans la direction de Chinchasuyu, au nord de Cuzco. Il entra dans la vallée d'Amançay, passa ensuite à *Cochacassa* et à *Curampa*, et arriva dans la grande province d'*Antahuaylla*, habitée par les *Chancas*, peuple très-belliqueux, qui néanmoins se soumit sans résistance. Ces Indiens comprenaient les tribus de *Hanco-Huallu*, *Utunsulla*, *Uramarca*, *Villca*, etc., et occupaient une étendue de pays de seize à dix-sept lieues des deux côtés du chemin royal. L'Inca pénétra ensuite dans le district d'*Uramarca*, appelé aussi *Chanca*, dont les habitants reconnurent à regret son autorité ainsi que ceux de la province de *Hanco-Huallu* ou de *Villca*. De là il côtoya l'Océan et arriva aux provinces de *Sulla* et de *Utumsulla*, qui avaient une population de quarante mille âmes. Il employa trois ans à les réduire : ce qu'il réussit à faire plutôt par des voies de douceur que par celles des armes.

Les bornes de l'empire ne s'étendaient pas à l'est au-delà de la rivière de Paucartampu, qui était la limite des conquêtes du premier Inca, Manco Capac. Roca, après avoir pris quelques années de repos, résolut de soumettre le pays d'Antisuyu, et fit partir à cet effet quinze mille hommes aux ordres de son fils et de son héritier *Yahuarhuacac* (2), et de trois mestres-de-camp. Celui-ci se rendit par Paucartampu et Challapampa, à *Pillcupata*, où il peupla quatre villes d'Indiens qu'il avait amenés avec lui. Il alla ensuite à *Havisca* et à *Tunu*, et poussa jusqu'aux marais et aux montagnes escarpées qui bordent la province d'Anti, ou d'Antisuyu. Le prince, dans ce voyage, ajouta près de trente lieues de pays aux États de son père, qui avaient alors plus de deux cents lieues de longueur du nord au sud, et cent de l'est à l'ouest. Dans toute cette étendue de pays, les Indiens s'occupaient à former des jardins, à bâtir des palais et à construire des magasins le long des grandes routes.

Quelques années après, Inca Roca résolut d'achever la conquête des provinces de Charcas que son père avait laissée incomplète. Il confia à son fils le gouvernement de ses États, se mit en campagne avec trente mille hommes, et parcourut les provinces de *Chuncuri*, de *Pucuna* et de *Muyumuyu*, qui étaient les plus voisines de son royaume. Lorsqu'il les somma de reconnaître le soleil pour leur dieu et de renoncer à leurs coutumes barbares, les plus aguerris des habitants prirent les armes; mais les vieillards, qui avaient éprouvé la douceur de son gouvernement, leur persuadèrent de se soumettre. L'Inca entra alors dans les provinces de *Misqui*, *Sacaca*, *Machaca*, *Caracara*, etc., et s'avança jusqu'à *Chuquisaca*, qu'on appelle actuellement *Ciudad de la Plata*, ou *Ville-d'Argent*. Toutes se déclarèrent pour lui. Il recula, dans ce voyage, les limites de l'empire de plus de cinquante lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. Il y laissa

(1) *G. de la Véga*, lib. III, cap. 10-20.

(2) Ce mot signifie « qui pleure du sang ». On l'appela ainsi à cause des taches rouges qu'il avait sur le visage.

des ministres pour instruire ses nouveaux sujets, et retourna à Cuzco, où il fonda des écoles publiques et fit de nouvelles lois. Il y mourut après un règne de près de cinquante ans, suivant le père Blas Valéra (1).

Septième roi. Son fils *Yahuarhuacac*, ou *Pleure-Sang*, montra pour ses peuples plus de tendresse qu'aucun de ses prédécesseurs, et ne paraissait disposé à entreprendre aucune guerre à cause de son malheureux nom. Toutefois, ne voulant pas mériter le reproche qu'on lui adressait d'être le seul roi du Pérou qui n'eût rien fait pour étendre les limites de l'empire, il forma le projet d'y réunir une pointe de terre très-longue, située au sud-ouest de Cuzco, au-delà de la côte d'Aréquépa. Dans ce dessein, il y envoya vingt mille hommes aux ordres de son frère l'Inca *Mayta*, qui fut connu dans la suite sous le nom d'*Apu Mayta*, ou général Mayta, et de quatre autres Incas, mestres de-camp fort expérimentés dans l'art de la guerre. Ils eurent subjugué en peu de tems tout le pays depuis Aréquépa jusqu'à la rivière de *Tacama*, ou *Collasuyu*, qui servait de limite à la contrée qu'on appelle aujourd'hui *Pérou*. Yahuarhuacac profita de ce succès pour soumettre plusieurs provinces fort peuplées du détroit de Collasuyu, appelées *Caranca*, *Ullaca*, *Llipi*, *Chicha* et *Ampara*, et dont les habitants étaient braves et aguerris. Il aurait désiré commander ces expéditions en personne, mais il croyait son nom d'un trop mauvais augure, et il était d'ailleurs inconsolable des déréglements de son fils, qui était alors âgé de dix-neuf ans. Dans l'espérance de le faire changer de conduite, il l'avait banni de sa Cour et relégué dans le grand parc de *Chita*, où il gardait les troupeaux avec les autres bergers.

Sur ces entrefaites, les naturels des provinces de Chanca, Uramarca, Villca, Utusulla et Hanco-Huallu, qui s'étaient soumis par crainte, se révoltèrent, et trente mille d'entre eux, aux ordres de *Hanco-Huallu*, *Tumay Huaraca* et d'*Astu Huaraca*, marchèrent contre Cuzco. L'Inca l'abandonna à leur approche pour se retirer à Collasuyu, avec un petit nombre d'Incas, et s'arrêta au défilé de *Muyna*, à cinq lieues de Cuzco. Là, il rencontra son fils, qui avait été averti de cette révolte par un fantôme qui se disait son oncle *Viracocha* (2). Il engagea son père à retourner à sa capitale et à la défendre. De son côté, il marcha vers Cuzco avec tous les gens qu'il put rassembler, et s'arrêta à une demi-lieue au nord de la ville. Il était alors à la tête de huit mille hommes. L'ennemi avait déjà passé l'Apurimac. Toutefois les nations Quéchua, Cotapampa, Cotanéra et Aymara, qui habitaient sur la frontière des provinces révoltées, et s'étaient volontairement soumises à l'empire de Capac Yupanqui, marchèrent pour se joindre à lui au nombre de douze mille hommes. Viracocha en posta cinq mille en embuscade. L'ennemi s'étant présenté devant *Sacsahuana*, où se trouvait ce prince, il s'ensuivit un combat qui dura huit heures, et se termina par la défaite des Chancas. Ceux-ci eurent vingt-deux mille hommes tués. La perte de Viracocha fut de huit mille. La plaine où se livra cette bataille a porté depuis le nom de *Yuhuar-Pampa*, ou *Campagne de Sang*.

Le vainqueur congédia ses troupes, à l'exception de six à sept mille hommes, avec lesquels il parcourut les provinces révoltées, après quoi il retourna à Cuzco. Il y entra à pied pour montrer qu'il fesait plus de cas du nom de soldat que du titre de roi. Il bâtit pour son père une maison magnifique, dans le défilé de *Muyna* et de *Quiespicancha*, près de la rivière de Yucay. On remarquait aux alentours des parcs, des bois, des jardins et des étangs, où ce monarque pouvait prendre le divertissement de la chasse et de la pêche. Persuadé que les habitants de sa capitale favorisaient les desseins ambitieux de son fils, il consentit à y demeurer. Viracocha prit dès lors la bordure rouge.

Huitième roi. Inca Ripac éleva un temple en l'honneur du fantôme, dont il avait pris le nom, dans la ville de *Cacha*, à seize lieues au sud de Cuzco. Cet édifice, construit en pierres de taille, avait cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large.

Après avoir employé plusieurs années à visiter ses États, il conçut le projet de réduire les grandes provinces de *Caranca*, d'*Ullaca*, de *Llipi* et de *Chicha*. Il envoya, à cet effet, trente mille hommes sous la conduite de *Pahuac-Mayta*, ou « celui qui vole », un de ses frères, et de quatre des principaux Incas. Après une faible résistance, les habitants désespérant de pouvoir lui tenir tête, reconnurent l'autorité de Viracocha. Cette conquête fut achevée au bout de trois ans.

Les limites de l'empire s'étendaient alors du côté de l'est, aux hautes montagnes des Antis ; à l'ouest, jusqu'à la mer ; au sud, jusqu'à la dernière province des Chancas, qui était à plus de deux cents lieues de Cuzco. Un immense désert le séparait du royaume de Chili. Il ne restait plus à conquérir que quelques provinces situées dans le nord, et entre autres celle de Chinchasuyu que l'Inca entreprit de réduire.

Il laissa à l'Inca Pahuac Mayta le gouvernement de Cuzco, et entra en campagne avec trente mille hommes de troupes, et six Incas en qualité de lieutenants-généraux. Arrivé à la province d'Antahuaylla, qui dépendait des Chancas, il y fut reçu avec toute la soumission d'un peuple vaincu, qui depuis sa révolte avait porté le surnom de *Auca* ou *Traître*. Continuant sa marche, il entra sur le territoire des *Huaytaras*, qui avaient pris part à la dernière révolte, et qui se soumirent à la première sommation. Il passa de là dans les provinces de *Pocira* ou *Huamanca*, d'*Asancaru*, de *Parco*, de *Picuy* et d'*Acos*, qu'il réduisit presque sans coup-férir.

Au retour de cette expédition, il congédia son armée. Il donna alors tous ses soins à la construction d'un canal destiné à arroser la province de Chinchasuyu, et qui devait aller des montagnes entre *Parcu* et *Picuy*, jusqu'à la frontière de *Rucana*. Ce canal avait douze pieds de profondeur et plus de cent vingt lieues de longueur. Ayant pourvu à tout ce qui était nécessaire à cette entreprise, il visita les différentes provinces de son empire, pour satisfaire le désir de ses peuples qui depuis sa vision avaient conçu la plus grande vénération pour lui. Il s'informait, chemin fesant, de la conduite de ses gouverneurs et de ses autres officiers, et punissait sévèrement ceux qui avaient manqué aux devoirs de leur charge. Ce prince avait coutume de dire « que les mauvais ministres étaient plus punissables que les voleurs, parce qu'ils abusaient de l'autorité royale qui leur était confiée pour rendre justice à tout le monde. »

Lorsqu'il arriva dans la province de Chicas, il apprit un événement qui lui causa beaucoup d'inquiétude. *Hancho-huallu*, roi des Chancas, ne pouvant supporter le joug des Incas, résolut d'aller se fixer dans un pays où leur domination ne se fesait pas sentir. Vingt mille de ses sujets offrirent de le suivre avec leurs femmes et leurs enfants. Les peuples voisins, qui connaissaient sa bravoure et celle de ses guerriers, leur laissèrent un passage libre à travers leur pays. *Hancho-huallu* poursuivit sa marche jusqu'à la grande chaîne de montagnes des Antis, où il planta le piquet à deux cents lieues de son pays.

(1) *De la Véga*, lib. IV, cap. 15, 16, 17, 18 et 19.

(2) Ce jeune prince porta depuis cette vision le nom de *Viracocha*.

Viracocha, à son retour à Cuzco, envoya une colonie de dix mille hommes dans la province de Chancas pour remplacer ceux qui avaient suivi le vaillant Hancohuallu, et ceux qui avaient péri à la bataille de Yahuar-Pampa. Il s'occupa ensuite de construire de superbes édifices dans les différentes parties de son empire, et surtout dans la vallée de Yucay, à quatre lieues au nord-ouest de Cuzco. Par son testament il voulut que son fils et son héritier, *Titu-Manco-Capac*, qu'il avait eu de *Coya-Mama-Runtu* (1), sa sœur et sa femme légitime, fut appelé *Pachacutec*, ou *celui qui bouleverse le monde* (2). Ce prince, après avoir porté le sceptre pendant plus de cinquante ans, et ajouté une province (3) à l'empire, mourut généralement regretté de ses peuples (4).

Neuvième roi. L'Inca *Pachacutec* passa les trois premières années de son règne à visiter ses États, et à voir si la justice était impartialement administrée à toutes les classes de ses sujets. Il ordonna à tous ses vassaux de se plaindre à lui directement toutes les fois qu'ils avaient sujet de quelque mécontentement. De retour à Cuzco, il songea à entreprendre une expédition lointaine de crainte que ses sujets ne s'amollissent dans l'oisiveté. Il partit avec trente mille hommes, dans la direction de Chinchasuyu, accompagné de son frère *Capac-Yupanqui*. Arrivé à Villca, il envoya ce dernier faire de nouvelles conquêtes, et entra de son côté dans le pays de *Sausa*, nommé *Xauxa* par les Espagnols, province habitée par environ trente mille *Huancas* (5). Il employa pour les soumettre les voies de la conciliation. Pour terminer leurs différends, il divisa leur pays en trois parties, qu'il appela *Sausa*, *Marcavillca* et *Llacsapallanca*. Capac-Yupanqui conquit plusieurs provinces, dont les principales furent celles de *Tarma* et de *Pumpu* (appelées par les Espagnols *Bombon*), et d'autres situées à l'ouest des Antis. Toutefois, arrivé à celle *Chucurpu*, ses habitants barbares et aguerris et adorateurs du tigre lui opposèrent une vigoureuse résistance. Plus de quarante mille furent tués de part et d'autre en différentes rencontres. Ils se soumirent enfin. Ce prince subjugua deux autres grandes provinces bien peuplées, appelées *Ancara* et *Huayllas*. Il punit sévèrement les habitants de cette dernière qui s'étaient rendus coupables du crime de sodomie, et revint à Cuzco, après avoir réuni à l'empire un pays de soixante lieues d'étendue du nord au sud. Son absence avait duré trois ans.

L'Inca, après avoir passé trois autres années à parcourir son royaume, à l'effet d'y construire des temples, des forteresses et des magasins, résolut de faire de nouvelles conquêtes dans les provinces de Chinchasuyu. Il leva une armée de cinquante mille hommes, dont il confia le commandement à son frère, qui emmena avec lui son neveu l'*Inca Yupanqui*, héritier présomptif de la couronne, alors âgé de seize ans, pour lui apprendre le métier des armes. Il entra dans la province de *Pinou* qui se soumit sans résistance. Toutefois les provinces voisines de *Huaras*, de *Piscopampa* et de *Cunchucu*, ayant cessé leurs querelles, se liguèrent pour repousser cette attaque, disant qu'ils aimaient mieux mourir que de changer leurs anciennes lois contre des nouvelles. Ils soutinrent la guerre pendant cinq ou six mois, mais, pressés par la famine, ils furent enfin obligés de se soumettre. Le grand-seigneur de *Huamachucu* suivit peu après cet exemple. L'Inca pénétra jusqu'à la frontière de *Cassamarca*, province devenue depuis célèbre par l'emprisonnement d'*Atahuallpa*. Ses habitants se défendirent opiniâtrément pendant quatre mois; mais après plusieurs combats sanglants livrés en rase campagne, et dans lesquels le succès ne couronna pas leurs efforts, ils se virent contraints de se rendre. Après avoir ensuite forcé à la soumission le peuple de la province de *Yauyu*, Capac Yupanqui et le prince son neveu retournèrent en triomphe à Cuzco.

Ces deux Incas s'étaient avancés jusqu'à *Nanasca*. Trois ou quatre ans après, ils projetèrent la conquête du Plat-Pays, dont le climat était fort insalubre, surtout pour les montagnards. Le roi, le prince Inca Yupanqui, et le général Capac Yupanqui dirigèrent en personne cette expédition, qui se composait de trente mille hommes, et d'un pareil nombre qu'ils laissèrent en garnison dans les villes voisines de la frontière. Le premier s'arrêta sur les confins des provinces de *Rucana* et de *Hatumrucana*. L'oncle et le neveu, arrivés à Nanasca, envoyèrent des troupes à la vallée de *Yca*, dont les habitants reconnurent aussitôt l'autorité de l'Inca. Il en fut de même de ceux de la vallée de *Pisco*. Les *Yuncas*, qui occupaient une étendue de côtes de près de cinq cents lieues, adoraient la mer, d'où ils tiraient leur nourriture, et qu'ils appelaient *Mamacocha*, ou mère-mer.

Les guerriers de la grande vallée de *Chinca* ou *Chinchasuyu* ne voulurent point entendre parler de soumission. Ils étaient toujours prêts à prendre les armes, soit qu'il fallût défendre leur patrie, leur liberté, ou leurs dieux, et particulièrement leur dieu tutélaire *Chincha Camac*, créateur et protecteur des Chinchas. L'Inca, pour les réduire, fut obligé de détruire leur récolte de grains et de fruits, et de rompre les canaux et les aquéducs qui leur servaient à arroser leurs terres. Les Yuncas, pressés par la famine, furent contraints de se rendre. Cette conquête fut suivie de celle de la grande vallée du *Runahuanac* (1), et de trois autres du côté du nord, nommées *Huarcu*, *Malla* et *Chilca*, qui appartenaient au seigneur *Chuquimancu*. En mémoire de cette conquête, les Incas bâtirent dans la vallée de Huarcu, sur le bord de la mer, une forteresse, dont les ruines étaient encore fort belles, dit de la Véga, quand il y passa en 1560.

Les Incas se rendirent ensuite maîtres des vallées de *Pachacamac*, de *Rimac* (2), nommée *Lima* par les Espagnols, de *Chancay*, et de celle de *Huaman*, que les Espagnols appelèrent la *Barranca*, ou lieu rempli de fondrières. Le grand Señor *Cuysmancu*, seigneur de ces six vallées, souscrivit aux conditions de paix qu'on lui proposa.

Après avoir pris quelques années de repos, l'Inca porta ses armes dans le pays du grand-seigneur de *Chimu*, à qui appartenaient les vallées de *Parmunca*, de *Huallmi*, de *Santa*,

(1) Ce qui veut dire *mère-œuf*, ou *blanche comme un œuf*, parce qu'elle avait le teint très-blanc.

(2) Acosta dit (cap. 21) que Pachacutec ôta le royaume à son frère, ce qui doit s'entendre de Viracocha.

(3) A sept lieues au nord et à quatre au sud de Cuzco.

(4) En 1560, G. de la Véga vit son corps et ceux de quatre autres Incas dans une salle de Cuzco, où il fut admis par le licencié *Paul Ondegardo*, juge de cette ville. Ils étaient vêtus à la manière des anciens Incas.

De la Véga, lib. IV, cap. 20, 24, et lib. V, cap. 17-29.

(5) Cette province a été nommée *Huancavillca* par les Espagnols, sans considérer, dit de la Véga, que la véritable province de ce nom est située près de Tumpiz, à 300 lieues de là.

(1) Ce mot signifie *épouvantail des gens*. Elle fut ainsi nommée de ce que plusieurs soldats, entraînés par le courant d'une rivière qui l'arrose, s'y noyèrent.

(2) Ou *Celui qui parle*, parce qu'on y voyait une idole représentée sous la figure d'un homme, qui répondait, suivant la tradition, à toutes les questions qui lui étaient faites.

de *Huanapu*, et de *Chimu*, où est situé Truxillo. Ces vallées, fertiles et bien peuplées, s'étendent depuis cette ville jusqu'à la Barranca. Les habitants combattirent vaillamment pour la défense de leur patrie; mais après une guerre qui coûta beaucoup de sang aux deux partis, le fier Chimu se rendit. Ces conquêtes ajoutèrent à l'empire plus de cent trente lieues du nord au sud, et soixante de l'est à l'ouest, y compris le pays situé entre la grande montagne de neige et la mer. L'Inca passa le reste de sa vie à bâtir des villes, à établir des canaux pour l'irrigation des campagnes, et à embellir son empire. Il mourut après un règne de cinquante ans, suivant les uns, de soixante, suivant les autres, et laissa pour son héritier universel l'*Inca Yupanqui*, son fils légitime, qu'il avait eu de *Coya-Anahuarque*, sa sœur et sa femme (1).

Dixième roi. L'Inca Yupanqui, après avoir employé trois ans à visiter ses États, retourna à Cuzco, pour s'y préparer à une expédition contre les Antis, qui occupaient un pays situé à l'est de Cuzco, et séparé de son empire par des montagnes toujours couvertes de neige. Croyant qu'il lui serait impossible d'y arriver par terre, il prit la résolution de pénétrer dans la province de *Musu* (*los Moxos* des Espagnols) par le grand fleuve d'*Amarumayu* (2) ou *Rio de la Plata*, ou la rivière d'Argent. Il passa en conséquence deux ans à abattre des arbres pour en construire des radeaux et des canots. Les premiers pouvaient porter chacun de quarante à cinquante hommes. Pendant la navigation, ils eurent divers combats à soutenir contre les *Chunchus*, qui habitaient sur les bords de ce fleuve. Ils arrivèrent enfin à deux cents lieues de Cuzco, dans le pays des Musus, qui consentirent à devenir leurs alliés, mais non leurs tributaires.

Quatre ans après, Yupanqui porta ses armes victorieuses jusqu'à la province de *Chirihuana*, dans le pays des Antis, à l'est de Charcas. Cette expédition, qui se composait de dix mille hommes, échoua à cause des lacs, des marais et des précipices dont le pays était coupé, et qui le rendaient inaccessible.

Cette conquête aplanit le chemin à celle du *Chili*. Les Incas ayant reçu un renfort de dix mille combattants, pénétrèrent quatre-vingts lieues plus avant, et imposèrent le tribut aux habitants de la vallée de *Cuquimpu*. Continuant leur marche, ils soumirent toutes les nations qu'ils rencontrèrent jusqu'au Chili, qu'ils subjuguèrent également (3). Ils prirent ensuite la direction du sud, et conclurent, dit-on, des traités avec les différents peuples qui habitaient à cinquante lieues au-delà de la vallée du Chili, jusqu'au fleuve de *Maulli*. Les Incas reculèrent les bornes de l'empire de plus de deux cent soixante lieues, depuis *Atacama* jusqu'à ce fleuve, savoir: d'Atacama à *Copayapu*, quatre-vingts lieues; de ce dernier endroit à Cuquimpu, quatre-vingts; de Cuquimpu au Chili, cinquante-cinq, et du Chili au fleuve de Maulli, environ cinquante.

Les Incas voulurent pousser leurs conquêtes au-delà du Maulli qu'ils franchirent avec vingt mille hommes pour subjuguer la province de *Purumauca*, que les Espagnols appellent *Los-Promaucas*. Mais les naturels, aidés des *Antallis*, des *Pincus* et des *Cauquis*, s'étant réunis au nombre de dix-huit à vingt mille, il se livra un combat qui dura un jour entier, et se renouvela avec plus de furie les deux jours suivants. Plus de la moitié des deux armées resta sur le champ de bataille; ceux qui survécurent étant presque tous blessés, les deux partis se retranchèrent et se retirèrent peu de tems après.

Yupanqui, à l'exemple de ses prédécesseurs, consacra les dernières années de son règne à l'embellissement de son royaume. Il fit élever plusieurs places fortes, et entre autres celle de Cuzco, sur le plan qu'en avait laissé son père, et bâtit un grand nombre de magasins publics. Ce prince emporta dans la tombe l'affection de ses peuples. Il avait agrandi l'empire de plus de cinq cents lieues du côté du sud, c'est-à-dire depuis Ataca jusqu'au fleuve de Maulli, et de cent quarante lieues vers le nord, le long des côtes, depuis Chenchu jusqu'à Chimu. Il laissa pour son héritier universel *Tupac Inca Yupanqui*, son fils aîné, qu'il avait eu de *Coya-Chimpu-Oello*, sa sœur et sa femme (1).

Onzième roi. Tupac Inca Yupanqui employa quatre ans à visiter son empire. Il leva ensuite une armée de quarante mille hommes pour continuer les conquêtes de son père et soumettre la province de *Chachapuya* (2), qui avait cinquante lieues de long sur vingt de large, non compris le pays qui s'étend jusqu'à *Muyupampa*, et qui a trente lieues de longueur. Cette province renfermait alors plus de quarante mille habitants. Les hommes en étaient fort courageux et les femmes extrêmement belles. Ils adoraient l'oiseau *cuntur* et les couleuvres. Pour y arriver, il fallait auparavant en soumettre une autre appelée *Huacrachuchu* (3), qui était très-grande, et habitée par des Indiens très-belliqueux, également adorateurs des couleuvres. Ils résistèrent d'abord vaillamment, mais vaincus dans un second combat, ils mirent bas les armes.

L'Inca prit ses quartiers d'hiver chez les *Huacrachuchu* pour les instruire, et attendre un renfort de vingt mille hommes, avant de marcher contre la province de *Chachapuya*, dont les habitants, nommés *Chachas*, avaient fait de leur côté d'immenses préparatifs de défense et bâti un grand nombre de forts. Tupac Yupanqui arriva sur la *côte des Pias* (*Cuesta de Pias*) avec beaucoup de difficulté. Il trouva la principale ville abandonnée de ses habitants qui s'étaient retirés dans les places fortes. En sortant de Pias, il fit partir un détachement de trois cents hommes d'élite qui furent tous ensevelis sous la neige, dans un défilé des montagnes appelé *Chirmac Cassa* ou *port funeste*. Quelques jours après, la neige cessant de tomber, il continua sa marche et soumit successivement tout le pays jusqu'à *Cuntur Marca*, la capitale, dont les habitants se défendirent courageusement pendant plusieurs jours, mais furent enfin obligés de céder au nombre. Les autres villes et forts opposèrent une résistance moins opiniâtre; toutefois celle de *Cassa Marquilla*, située à huit lieues de Cuntur Marca, repoussa plusieurs attaques avec succès avant de se soumettre au vainqueur. L'Inca s'empara ensuite d'une autre capitale de ce peuple, nommée *Papamarca*, ou *Pueblo de Papas*, et d'une seconde, à huit lieues de cette dernière, appelée *Raymipampa*, ou *Champ de la plus célèbre fête du Soleil* (4), qui est située dans une charmante vallée. La ville de *Suta*, à trois lieues de là, et celle de *Llavantu*, la principale de la province de *Chachapuya*, se soumirent également.

(1) *De la Véga*, lib. VI, cap. 10 à 18, et 29 à 34.

(2) Amaru est le nom des grosses couleuvres qui se trouvent sur les montagnes. *Mayu* signifie *rivière*. On lui a donné ce nom pour indiquer qu'elle est aussi grande entre les rivières que l'amaru entre les couleuvres.

(3) Voyez l'article *Chili*.

(1) G. de la Véga, *Coment. real.*, lib. VII, cap. 13 à 26 inclusivement.

(2) Suivant le P. Blas Valéra, ce mot signifie *lieu rempli de vaillants soldats*.

(3) C'est-à-dire *toque* ou *bonnet de corne*.

(4) *Campo de la fiesta y pasqua principal del sol*.

L'Inca fit partir de Llavantu une partie de ses troupes, pour aller réduire la province de Muyupampa, où Hancohuallu s'était fixé lorsqu'il abandonna ses États. Cette province était située à environ trente lieues de Llavantu, du côté de l'est, et dans le pays des Antis, qui étaient alors alliés ou tributaires des Chacas. Les habitants ne firent aucune résistance non plus que ceux de la province de *Cascayunca.*

L'été suivant, Tupac Yupanqui se mit en campagne avec quarante mille hommes, et entra dans la grande province de *Huanca Pampa*, qui était habitée par des anthropophages, qui vivaient sans lois ni restrictions quelconques et allaient entièrement nus. Leurs guerres avaient toujours pour objet de se procurer des femmes et des filles. Incapables de résister à l'Inca, ils se sauvèrent dans les creux des rochers et des montagnes. Toutefois la famine en fit sortir quelques-uns de leurs retraites, qui se rendirent au vainqueur. Celui-ci les rassembla dans des villes, leur apprit à se faire des vêtements de laine et de coton, à féconder leurs terres au moyen d'aquéducs, et leur fit adopter les habitudes de la civilisation. On y bâtit un temple du Soleil, une maison pour les vierges choisies, et ces deux provinces devinrent dans la suite les plus riches du Pérou.

Tupac Yupanqui employa plusieurs années à réduire les trois belles provinces de *Cassa*, d'*Ayahuaca* et de *Callua*, qui renfermaient un grand nombre de villes et de places fortes, et étaient habitées par des peuples bien policés, obéissant à des gouverneurs et des magistrats de leur choix. Plus de huit mille Incas périrent dans un seul combat. Néanmoins ils se rendirent peu à peu maîtres de tout le pays, à l'exception d'un petit territoire où les plus braves s'étaient retranchés, dans la ferme détermination de ne pas se rendre. Leurs chefs les plus expérimentés furent toutefois d'un avis contraire, et ils mirent bas les armes. L'Inca, fatigué de cette guerre désastreuse, retourna à Cuzco, d'où il repartit peu après pour visiter ses États.

Il fit une autre expédition contre les provinces de *Chinchasuyu*, au nord de Cuzco. Il réduisit en peu de tems celles de *Huanucu*, la contrée de *Palta*, qui produit le fruit délicieux du même nom, la province des Cañaris, appelés *Matiuma*, ou *têtes de callebasses* (*cabeça de calabaça*) par les autres Indiens, parce que les habitants portaient des bonnets de callebasses; et celle de *Tumipampa* (1).

L'Inca, ayant pris quelques années de repos, pénétra jusqu'aux confins du Tumipampa avec son armée, et se rendit facilement maître de plusieurs provinces stériles et mal peuplées, qui avaient une étendue de cinquante lieues de largeur, sur les frontières du Quito. Les principales se nommaient *Chancan*, *Moca*, *Quesna* et *Pumallacta* ou *territoire des lions*; et les autres, *Ticçapi*, *Tiucassa*, *Cayampi*, *Urcollasu*, *Tincuracu*, etc.

Sur ces entrefaites, il arriva des ambassadeurs envoyés par des peuples habitant plus à l'ouest (2), vers les confins de la province que les Espagnols appellent *Puerto Viejo*, pour prier l'Inca de les recevoir au nombre de ses vassaux, et de leur envoyer des gens pour les instruire. Ce prince s'étant rendu à leurs désirs, ces barbares massacrèrent ses envoyés. L'Inca ayant terminé la conquête de ces provinces, retourna à Cuzco.

Quelques années après, il conduisit une armée de quarante mille hommes contre le royaume de *Quito*, qui avait soixante-dix lieues de longueur, sur trente de largeur. Cette guerre durait depuis deux ans, lorsqu'il fit venir son fils aîné, *Huayna Capac*, qui était alors âgé de vingt ans, avec un renfort de douze mille hommes, et lui confia le soin de la guerre. Ce jeune prince réduisit ce royaume au bout de trois ans; après quoi il y éleva un temple au Soleil, une maison pour les vierges choisies, plusieurs autres édifices publics et un grand nombre d'aquéducs pour l'irrigation des campagnes.

Il pénétra ensuite dans une autre province nommée *Quillacenca*, ou *Narine de Fer* (1), parce que les habitants étaient dans l'habitude de se percer le cartilage du nez pour y mettre un anneau de ce métal. Le jeune Inca n'y éprouva aucune résistance, non plus que dans la province de *Pastu*, dont les naturels n'étaient pas moins grossiers et lâches que ceux de la précédente. Il se rendit après dans celle d'*Otauallu*, dont les habitants plus civilisés se soumirent après une faible résistance. De là il passa dans la grande province de *Caranque*, où il éprouva aussi quelque résistance de la part de ses barbares habitants.

Tupac Yupanqui, libre des soins de la guerre, fit travailler vingt mille ouvriers à la forteresse de Cuzco, que son père avait commencée, et entreprit de fréquents voyages dans les diverses provinces de son empire. Huayna Capac retourna à Cuzco pour rendre compte de son expédition à son père. Ce jeune prince épousa en secondes noces sa sœur puînée *Rava Oello*, parce qu'il n'avait point eu d'enfants de sa sœur aînée. Il se maria aussi à *Mama-Runtu*, fille de son oncle *Auqui Amaru Tupac Inca*, second frère de son père. Il eut de Rava Oello l'*Inca-Inti Cusi-Huallpa* (2), surnommé *Huascar*, et de sa troisième femme, *Manco-Inca.*

Tupac Yupanqui, sentant sa fin approcher, recommanda à son fils de suivre l'exemple de ses prédécesseurs, et de s'attacher surtout à entretenir la paix parmi ses sujets. Ce monarque mourut vivement regretté de ses peuples, qui lui avaient donné le surnom de *Tupac-Yana* ou *Pere Eclatant* (3). Il avait eu de sa légitime épouse *Mama Oello*, outre le prince son héritier, cinq autres fils, savoir: *Auqui-Amaru Tupac Inca*, *Quehuar Tupac*, *Huallpa-Tupac-Inca-Yupanqui* (aïeul du côté maternel de G. de la Véga, l'historien); *Titu-Inca Rimachi* et *Auqui Mayta* (4).

Douzième roi. Huayna Capac, après avoir célébré les funérailles de son père, et visité toutes les provinces de son empire, se mit en marche avec quarante mille hommes pour Quito, d'où il descendit dans le Plat-Pays, à l'effet d'étendre ses conquêtes le long de la mer. Il passa par la vallée de *Chimu* (aujourd'hui *Truxillo*), où son aïeul s'était arrêté, et se rendit de là dans les vallées de *Chacma* et de *Pacasmayu*, dont les habitants consentirent à reconnaître son autorité. Ceux des huit autres vallées voisines imitèrent leur exemple. Elles sont situées entre Pacasmayu et *Tumpiz*, et s'appelaient *Gaña*, *Collque*, *Cintu*, *Tucmi*, *Sayanca*, *Mutupi*, *Puchiu* et *Sullana.*

Après cette conquête il revint à Quito, où il séjourna deux ans pour y exécuter divers embellissements. Il en partit alors avec cinquante mille hommes, et prit sa route le long des côtes jusqu'à la vallée de Sullana. Les Tumpiz, les habitants des vallées baignées par l'Océan, et ceux des provinces de

(1) *Pédro de Cieça*, dans le 44e. chap. de son ouvrage, donne une description des temples et des palais qui se trouvaient dans les provinces des Cañaris, jusqu'à *Tumipampa*, que les Espagnols appellent *Tome-Bamba.*

(2) Pédro de Cieça donne la description de ce pays (chap. 47).

(1) *Quiere desir nariz de hierro*, dit de la Véga.

(2) *Inti* signifie le soleil, et *cusi* allégresse ou contentement.

(3) *Padre que resplandesce.*

(4) G. de la Véga, *Coment. real*, lib. VIII, cap. 1 à 8.

Chunana-Chintuy, de *Collonche* et de *Jaquall*, lui envoyèrent leur soumission.

Après s'être rendu maître de la province de Tumpiz, il partit pour celles dont les habitants avaient exterminé les gens que son père avaient envoyés pour les instruire. Trop faibles pour résister, ils implorèrent sa miséricorde. Pour prévenir le retour de pareils crimes, il les condamna à être décimés, et décida que les principaux auteurs de la trahison des *Huancavillcas*, ainsi que leurs descendants, auraient quatre dents de devant arrachées, dont deux à la mâchoire supérieure et deux à l'inférieure, pour perpétuer le souvenir de leur perfidie.

Après avoir puni les rebelles de cette province, il visita le royaume de Quito, et se rendit de là aux Chancas, vers le sud, à sept cents lieues de Cuzco. Ce voyage dura quatre ans. Ce prince revint ensuite dans sa capitale où il resta deux ans. Il en partit de nouveau avec cinquante mille hommes, levés dans la province de Chinchasuyu. Chemin fesant, il alla consulter l'oracle de Pachacamac sur le succès de l'expédition qu'il se proposait d'entreprendre. Il lui fut répondu qu'il réussirait dans toutes ses entreprises. La *statue parlante* (1) de la vallée de Rimac lui promit le même succès Il dirigea alors sa marche par les vallées qui s'étendent jusqu'à Tumpiz, et envoya sommer les habitants de l'île de *Puna*, qui est située près de la terre ferme, de reconnaître son autorité. Cette île, d'environ douze lieues de circuit, était gouvernée par le cacique *Tumpalla*, qui y exerçait un pouvoir absolu, et prétendait avoir juridiction sur tous les habitants de la terre ferme. Il feignit de se soumettre à l'Inca, qui envoya des troupes pour prendre possession de l'île, et y établir un gouvernement conforme à ses lois. Les *Curacas*, les trouvant trop rigoureuses, se révoltèrent, et jetèrent tous les Incas à la mer. Huayna Capac punit les rebelles en les condamnant à mort (2), après quoi il reprit le chemin de Cuzco. Dans ce voyage, il traversa la moitié de son royaume jusqu'aux *Chicas*, d'où il fit partir des commissaires pour le royaume de *Tucma*, que les Espagnols appellent *Tucuman*, et pour le Chili. Son absence dura quatre ans.

L'Inca projeta ensuite la conquête des provinces situées au-delà de Tumpiz, et qui s'étendent au nord le long des côtes de la mer. Il se rendit dans la province des Canarins, et s'acheminait vers Quito, lorsqu'il apprit que les habitants de la grande province de Chuchapuyas s'étaient révoltés. Il prit alors la direction de *Casamarquilla*, une de leurs principales villes, pour châtier les rebelles; mais tous s'étaient enfuis dans les montagnes, et il n'y restait plus que des vieillards et des enfants. Une femme qui avait été maîtresse du grand Tupac Inca Yupanqui, intercéda en leur faveur et obtint leur pardon.

L'Inca se remit alors en marche pour la côte. Il se rendit d'abord à la frontière de la province de *Manta*, où se trouve le port de Puerto Viejo. Il réduisit plusieurs peuples qui n'avaient ni lois ni discipline, et tourna ensuite ses armes contre les habitants de la grande province de *Caranque*. Il subjugua successivement les nations *Apichiqui*, les *Pichunsi*, les *Sava*, les *Pecllansimiqui*, les *Pampahuaci*, etc. Il marcha ensuite à *Saramissu* et à *Passau*, provinces situées sous la ligne équinoxiale, dont les habitants étaient tellement abrutis, que l'Inca désespérant de les corriger, les abandonna à leur malheureux sort.

Pendant que ce prince visitait ses États, il apprit que les *Caranques* s'étaient soulevés et avaient massacré et dévoré les gouverneurs, les ministres et les soldats qu'il avait laissés dans leur pays. Il se décida aussitôt à marcher contre eux. Leur ayant inutilement offert une amnistie, il les attaqua vivement et les vainquit après un combat opiniâtre et fort meurtrier. Ils devinrent presque tous prisonniers de guerre. Les principaux auteurs de la révolte furent mis à mort et jetés dans un grand lac, qui fut nommé depuis *Yahuarcocha*, ou lac de Sang (1) (*mar de sangre*).

Atahualpa, fils de l'*Inca Huayna Capac*, que ce prince avait eu de la fille du roi de Quito, s'était rendu si cher à son frère par ses belles qualités, que celui-ci avait conçu le projet de lui laisser sa couronne; mais ne pouvant frustrer de ce droit son fils aîné, *Huascar-Inca*, il en obtint le consentement de donner à ce frère bien-aimé le royaume de Quito, auquel il annexa plusieurs autres provinces.

Huayna Capac était tout occupé de ce projet (contraire aux ordonnances de ses ancêtres) lorsqu'un navire d'une forme étrange, et portant des hommes extraordinaires, parut sur la côte. C'était celui de *Vasco Nuñez de Balboa*, qui y arriva en 1515, deux ans après la découverte de la mer du Sud. Ce prince continua à régner paisiblement sur ses peuples; mais l'apparition de ce navire l'inquiétait d'autant plus qu'un ancien oracle avait prédit « qu'après un certain nombre de rois du Pérou, des hommes tels qu'on n'y en avait jamais vus aborderaient dans le pays, les déposséderaient du trône et aboliraient leur idolâtrie (2). »

Huayna Capac vécut huit ans après l'arrivée de ces étrangers sur la côte. Persuadé de la vérité de cette prédiction, il appela près de lui ses fils et ses capitaines, et leur enjoignit de se soumettre aux étrangers. Après sa mort arrivée en 1523, et dans la quarante-deuxième année de son règne, les deux Incas vécurent quatre ou cinq ans en assez bonne intelligence ensemble. Mais après ce terme, Huascar Inca ayant élevé des prétentions sur le royaume de Quito, Atahualpa, sous le prétexte d'aller célébrer à Cuzco la mort de son frère, mit en campagne une armée de trente mille hommes sous la conduite des généraux *Challcuchima* et *Quizquiz*, qui, après une marche de quatre cents lieues, arrivèrent à environ cent lieues de Cuzco. Les vingt mille hommes qui formaient l'avant-garde arrivés sur les bords de l'Apurimac, se déclarèrent ouvertement ennemis. Rejoints peu après par l'arrière-garde, ils allèrent prendre position sur la colline de *Villacunca*, à six lieues de la ville. Les troupes de Huascar ne s'élevaient qu'à environ dix mille hommes. Les deux armées se rencontrèrent à deux ou trois lieues à l'ouest de Cuzco, et le combat dura tout le jour. Huascar vaincu prit la fuite avec mille des siens, mais il fut atteint et fait prisonnier. Atahualpa, sous prétexte de vouloir rétablir son frère sur le trône, convoqua à Cuzco tous les Incas, les gouverneurs et les autres officiers, et les fit tous périr dans les supplices. Il épargna le malheureux Huascar pour pouvoir s'en servir en cas de soulèvement, mais il envoya à la mort tous ses parents. Il fit ensuite conduire ce prince les fers aux pieds, la corde au cou et couvert de boue, au fond de la vallée de *Sacsahuana*, où se trouvaient un grand nombre de prisonniers, qui, s'étant prosternés devant lui, furent tués à coups

(1) *Famoso y dolo hablador.*

(2) *Pédro de Cieça de Léon*, cap. 35.

(1) Pédro de Cieça dit (cap. 37) qu'il y en eut 20,000 d'exécutés; mais de la Véga remarque que cela doit s'entendre de tous ceux qui périrent de part et d'autre dans cette guerre. *De la Véga*, lib. IX, cap. 1-12.

(2) Cette prédiction est rapportée par tous les historiens du Pérou. Voyez *Cieça de Léon*, cap. 44; *Gomara*, cap. 115; *G. de la Véga*, lib IX, cap. 14.

de flèches ou assommés avec de petites massues. Il fit mourir d'une mort lente tous les enfants et les femmes du sang royal qu'il put arrêter ainsi que les officiers de la maison du roi. Il y eut cependant quelques familles du sang royal qui échappèrent.

Don Melchior Carlos Inca, petit-fils de Paullu et arrière-neveu de Huayna Capac, se rendit en Espagne, en 1602, pour recevoir les récompenses dues à son rang et à son mérite. Deux ans après, le roi lui accorda une pension perpétuelle de 7,500 ducats, et le créa chevalier de Saint-Jacques (1).

État de la civilisation des Péruviens à l'arrivée des Espagnols. Les Péruviens étant, sans contredit, le peuple le plus civilisé du Nouveau-Monde, nous avons cru devoir consacrer un article particulier à donner un aperçu de l'état de leurs connaissances en agriculture, dans les arts mécaniques et industriels, et dans la science du gouvernement à l'arrivée des Européens.

L'abbé Raynal, en parlant du Pérou, dans sa célèbre Histoire philosophique des Deux-Indes, traite de fables les descriptions que les auteurs espagnols ont données de la quantité prodigieuse de villes de ce pays élevées avec tant de soin et de dépenses; de ces majestueux palais destinés à loger les Incas dans le lieu de leur résidence et dans leurs voyages; des places de guerre qui couvraient l'empire; de ces aquéducs et de ces réservoirs comparables à ce que l'antiquité nous a laissé en ce genre de plus magnifique; de ces superbes voies qui rendaient les communications si faciles; de ces ponts si vantés; des merveilles attribuées à ces *quipos*, qui remplaçaient, chez les Péruviens, l'art de l'écriture, qui leur était inconnu (2): mais les ruines et les débris qui subsistent encore attestent la vérité des relations espagnoles, qui ont été depuis confirmées par les académiciens français, et par des voyageurs recommandables de différentes nations.

Les Péruviens employaient les cannes à divers usages, elles entraient dans la construction de leurs cabanes, et leur servaient aussi à faire des tables, des planches, des chevrons, des solives, des perches, des bras de litières, et des mâts pour les balses. Ces cannes, qui ont ordinairement de six à huit toises de longueur sur six pouces d'Espagne de diamètre, sont extrêmement fortes. Ils fesaient usage des feuilles de *vijahuas* pour couvrir les maisons, ou pour empaqueter le poisson, le sel, ou tout autre article qu'ils expédiaient pour les montagnes. Ces feuilles ont cinq pieds de long sur deux à deux et demi de large. Les *bejuques*, ou liens des bois, qui ont de cinq à six lignes de diamètre, leur servaient à lier tout ce qu'ils voulaient, tant la tige de cette plante est souple et flexible (3). Ils obtenaient du feu en frottant ensemble deux petits bâtons du bois appelé *uyaca*. Ils se fesaient des chaussures avec la tige et la racine du *maguey*. De longues épines, provenant d'une espèce particulière de chardon, leur tenaient lieu d'aiguilles à coudre, et le jonc du pays leur servait à faire des cordages, des paniers, des corbeilles et des *patacas* ou petits coffres.

Les Péruviens ignoraient l'usage des grues, des leviers et des poulies, et des autres machines destinées à monter ou descendre de grosses pierres, et ils n'employaient ni bêtes de somme ni charrettes pour les traîner. Ils ne possédaient ni limes, ni pincettes, ni tenailles, ni clous, ni ciseaux. Ils se coupaient les cheveux avec des rasoirs faits de pierre à feu. Lorsque les Espagnols leur donnèrent des ciseaux, un Inca dit à un compagnon d'école de l'historien de la Véga : « En vérité, quand vos compatriotes n'auraient fait autre chose que de nous apporter des rasoirs, des ciseaux, des peignes et des miroirs, cela eût suffi pour que nous leur abandonnassions généreusement tout l'or et l'argent que nous possédions. »

Les Indiens ne connaissaient pas l'art de fabriquer la tuile, la brique, etc.; ils construisaient leurs édifices avec une espèce de terre rouge argileuse, d'autant plus propre à servir de ciment qu'elle ne paraissait pas entre les pierres. Celles-ci, étant bien travaillées, semblaient ne former qu'une seule pièce; de sorte que les Espagnols crurent d'abord que ces peuples bâtissaient leurs maisons sans plâtre ni mortier. Ils mêlaient à cette terre du chaume coupé, et en fesaient des carreaux de la largeur de la muraille qu'ils voulaient élever; ils les exposaient ensuite au soleil, et s'en servaient comme nous de la brique. Ils employaient pour la coupe des pierres d'autres pierres dures et noires, appelées *hihuana*, dont ils parvenaient à faire des outils à force de les frotter ensemble. Ils fabriquaient des miroirs avec de la pierre d'Inca (*gallinace*), lesquels, dit don Ulloa, avaient des surfaces aussi polies que celles que pourraient leur donner nos plus habiles ouvriers. Les vases de terre, nommés *guaqueres*, dans lesquels ils buvaient la *chicha*, étaient faits d'une argile fine et noire, et avaient la forme d'une cruche sans pied, avec une anse au milieu, et d'un côté une ouverture pour boire, et de l'autre la tête d'un Indien, « dont les traits étaient si artistement dessinés, dit don Ulloa, que je défie nos potiers de faire quelque chose qui en approche. » Il y avait de ces cruches en argile rouge. On a aussi trouvé les vases dans lesquels ils préparaient et conservaient la chicha; mais on ignore d'où provient la matière de leur composition. Ils se servaient, pour cuire leurs aliments, de fourneaux tout aussi économiques que ceux de nos jours: le feu, entretenu latéralement, frappait les parois du vaisseau, qui était placé à l'ouverture. Les Péruviennes, en voyant les Espagnols préparer leurs aliments en plein air, disaient qu'ils n'entendaient rien à la cuisine.

L'instrument dont ils se servaient pour labourer la terre était un morceau de bois de la longueur du bras, de quatre doigts de largeur, aplati par devant et rond par derrière. Il était pointu du bout, et étançonné vers le milieu avec deux pieux, pour y placer les pieds et l'enfoncer dans la terre. Les hommes travaillaient par escouades de sept à huit, tandis que les femmes arrachaient les mauvaises herbes.

Ils fesaient fondre les métaux à l'aide de tuyaux en cuivre d'une demi-aune de longueur, et rétrécis à l'une de leurs extrémités, par où ils soufflaient avec la bouche, ils retiraient ensuite le métal du brasier avec une baguette de cuivre. Ils connaissaient l'art de travailler l'or et l'argent : la chaîne d'or fabriquée pour la fête du fils de Huayna Capac avait trois cent cinquante pas de long, et était de la grosseur du poignet (1).

Ils fabriquaient avec le cuivre tous les objets auxquels nous employons le fer, tels que haches, outils, couteaux, marteaux, hoyaux, épingles, armes, etc.; ils en fesaient aussi des miroirs. Il paraît que les Péruviens possédaient le secret de donner à ce métal une trempe égale à celle de l'acier. La dureté de l'espèce de cuivre nommée *anta*,

(1) De la Véga, *Comentarios reales de los Incas*, lib. IX et dernier, qui fut écrit en 1604.

(2) Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les Deux-Indes, voy. liv. VII, tome II, édit. de Genève, in-4°, 1770.

(3) Don Ulloa, *Relacion histórica*, etc., lib. V, cap. 1.

(1) Don Ulloa, lib. VI, cap. 11.

qu'ils estimaient beaucoup plus que l'or ou l'argent, provenait sans doute de la quantité de parties arsenicales mêlées au métal. M. Godin envoya au comte de Maurepas une vieille hache de cuivre péruvien, qui, au rapport du comte de Caylus, égalait, pour la dureté, les anciennes armes de ce métal dont se servaient les Grecs et les Romains. Zarate rapporte qu'Atahualpa ayant été pris par Huascar, et renfermé dans le palais de Tumibamba, trouva le moyen de se sauver en perçant une muraille fort épaisse avec une barre de cuivre qu'une femme lui avait fournie (tom. I, cap. 15). Herréra rapporte qu'on a trouvé dans le Zacatula, province maritime du Mexique, deux espèces de cuivre, dont l'une fort dure, est employée par les naturels à faire des haches, des armes et des instruments aratoires, et l'autre, plus flexible et plus commune, à fabriquer des pots, des bassins, et d'autres vases destinés aux usages domestiques. Don Ulloa pense que ces Indiens travaillaient la plupart de leurs ouvrages avec des haches en cuivre, et que c'était peut-être le seul instrument tranchant en métal qu'ils eussent. Ils se servaient aussi de haches de pierre dure, et de pointes taillées en guise de lancettes. On n'a point trouvé d'autres instruments dans les nombreux *guaques* où l'on a fouillé, et c'étaient évidemment les seuls usités parmi eux. Leurs armes consistaient en piques, hallebardes, massues et haches en argent, en cuivre, et quelquefois en or. Ils avaient aussi des frondes, et des javelots dont les pointes, préparées au feu, étaient dures et pesantes.

Mur de pierre. Près de Hachacache, à cinquante-quatre milles N.-O. de la Paz, se trouve le fameux mur de pierre, qui s'étend du sommet de la Cordillère jusqu'au lac de Titicaca, l'espace d'environ trente milles. Il a quatre pieds de haut, et a été fort peu endommagé par le tems.

Les Péruviens savaient l'art du nivellement et des écluses. Pour suppléer au défaut de pluie, ils avaient construit des aquéducs immenses, qui alimentaient une infinité de canaux.

Le grand canal exécuté par ordre de l'Inca Viracocha, pour l'irrigation des pâturages, commençait aux célèbres sources des montagnes situées entre Parcâ et Picuy, et s'étendait jusqu'à la frontière de Rucana. Il avait environ cent vingt lieues de longueur sur douze pieds de profondeur, et servait à arroser les paturages des déserts, qui n'ont que dix-huit lieues de largeur, mais qui parcourent le Pérou dans presque toute sa longueur.

Un autre canal traversait le pays de Cuntisuyu sur une distance de plus de cent cinquante lieues du nord au sud; il passait entre les plus hautes montagnes et aboutissait aux Quéchuas. Ce canal servait à arroser en automne les prairies voisines lorsque le manque d'eau se fesait sentir.

Il y avait de ces canaux dans tout l'empire des Incas; on les couvrait de grandes pierres de taille d'environ deux aunes (vingt-quatre décimètres) de longueur, que l'on cimentait ensemble : on entassait dessus de grosses mottes de terre pour empêcher le bétail de les endommager.

L'Inca Pachacutec construisit un aquéduc dans la vallée d'Yca, pour y conduire l'eau qui provenait de la cime des montagnes voisines. La rivière qui arrosait cette vallée avait fort peu d'eau au printems; et comme il pleuvait rarement dans les montagnes, on y manquait souvent d'eau pour les besoins de l'agriculture (1).

« Il est presque incroyable, dit de la Véga, que les Indiens, sans le secours d'aucun instrument de fer, mais seulement avec leurs bras et de grosses pierres, aient pu conduire ces aquéducs à travers de hautes montagnes, sans même faire usage d'arcs-boutants » (1).

Pont de Huacacha sur l'Apurima, construit par Mayta-Capac, quatrième inca. Ce prince, voulant conduire son armée dans le pays de Contisuyu, fit jeter à cet effet un pont sur le grand fleuve d'Apurimac. Il était construit d'une espèce d'osier, dont on fesait une claie de la longueur du pont : on en attachait vingt-sept les unes aux autres pour en former une seule de l'épaisseur du corps d'un homme, et l'on en fesait cinq autres pareilles. Pour les passer de l'autre côté de la rivière, on fesait un câble, gros comme le bras, d'un chanvre appelé *chahuar*, et auquel on attachait plusieurs petites cordes assez déliées, que prenaient plusieurs Indiens qui passaient à la nage ou sur des radeaux. Arrivés sur l'autre bord, ils tiraient à eux les claies à force de bras, et ensuite, pour les suspendre en l'air, ils les élevaient sur deux hauts étançons de rocher ou d'ouvrage de maçonnerie. Les pilotis du côté de la terre étaient creux et soutenus sur les côtés par de fortes murailles. Pour empêcher cette masse de s'écrouler par son propre poids, on plaçait dans les creux qui se trouvaient entre les deux murailles, à travers chaque étançon, cinq ou six planches épaisses, auxquelles aboutissaient les grosses claies d'osier, pour qu'à l'aide de ces arcs-boutants le pont fût mieux soutenu. Le plancher du pont était formé de trois grosses claies couvertes de morceaux de bois d'environ la grosseur du bras, et qui y étaient attachées. On mettait ensuite sur ce plancher des branches d'arbres entrelacées, afin d'empêcher les bêtes de charge de glisser, et l'on élevait des deux côtés du pont une espèce de garde-fou pour la commodité des passants. De la Véga dit avoir vu plusieurs Espagnols galopant dessus à la fois. Du tems des Incas, ce pont était renouvelé tous les ans, et les habitants des provinces voisines étaient chargés d'en faire les réparations. C'était le plus grand du Pérou; il avait environ deux cents pas de long sur deux aunes de large (2).

Pont du canal du lac de Titicaca, construit par Capac-Yupanqui, cinquième inca. Ce pont, qui flottait à la surface de l'eau, avait cent cinquante pieds de long sur treize à quatorze de large. Il était fait de quatre câbles gros comme la cuisse. On commençait par en placer deux en travers de la rivière, dont on enfonçait les deux bouts dans la terre, et on mettait dessus de grands faisceaux de joncs et de chaume : on jetait sur ceux-ci les deux autres câbles, qu'on liait fortement, et on les recouvrait également de jonc et de paille. On était obligé de le refaire à neuf de six mois en six mois (3).

Les Péruviens construisaient des forteresses pour se défendre contre les nations avec lesquelles ils étaient en guerre.

Forteresse de Cuzco. Cet édifice, monument de la grandeur des Incas, et de l'habileté de leurs ouvriers, s'élevait, au nord de la ville, sur une haute colline appelée *Sacsahuana*. L'inca Yupanqui en fut le premier fondateur; mais il ne fut terminé que cinquante ans après, sous le règne de Huayna-Capac.

Pour protéger la ville du côté d'une plaine par où l'on monte au sommet de la colline, il y avait un triple enclos de murailles en forme de demi-lune, et de deux cents brasses de longueur. Ces murailles étaient séparées l'une de l'autre

(1) G. de la Véga, lib. VI, cap. 17.

(1) G. de la Véga, lib. V, cap. 24.
(2) *Idem*, lib. III.
(3) *Idem*, lib. III, cap. 15.

par un espace de vingt-cinq à trente pieds, avec un terre-plein jusqu'à la hauteur de chaque muraille, et il y avait une grande porte à chacune, qu'on fermait avec une pierre de la même grandeur. Le chef-d'œuvre du Pérou, dit de la Véga, est sans contredit la forteresse de Cuzco; on dirait que la magie s'en est mêlée, et que les démons y ont plutôt travaillé que les hommes. L'on y voit des pierres d'une grosseur si prodigieuse, qu'on ne saurait deviner comment on les y a transportées d'une distance de dix à quinze lieues, par des chemins presque impraticables. On y trouve surtout une espèce de roc que les Indiens appellent *saycusca*, et qu'ils n'ont pu tirer que de *Muyna*, à cinq lieues de Cuzco, ou d'un autre endroit qui en est éloigné de quinze lieues, et où il leur fallait passer la rivière de Yucay. Je me souviens, dit Acosta, d'avoir mesuré, à Tiaquanaco, une pierre qui avait trente-huit pieds de long, dix-huit de large et deux d'épaisseur; mais on voit dans la muraille de la forteresse de Cuzco quantité de pierres qui surpassent en grandeur toutes celles des autres bâtiments, et quoiqu'elles ne soient pas taillées à la règle, qu'il y ait même beaucoup d'inégalités entre elles, néanmoins elles sont si bien ajustées, sans aucun plâtre, qu'elles paraissent enchâssées les unes dans les autres (1).

Don Ulloa se demande aussi comment des hommes ont pu tirer et amener des carrières, sans le secours d'aucune machine, des pierres d'une telle grosseur. Il dit qu'on a introduit dans les creux que forment les irrégularités de ces pierres, d'autres pierres plus petites et si bien arrangées, qu'on ne saurait les apercevoir qu'avec une attention particulière (2). « En voyant, dit-il, des pierres si énormes placées à cette élévation, on serait tenté de croire que ces Indiens possédaient l'art de les couler, dont un nommé Léon de Rome se vantait de connaître le secret. » Il est probable que c'est à l'aide de terres amoncelées jusqu'à la hauteur de la muraille en construction, et qu'ils enlevaient ensuite, qu'ils parvenaient à y poser des pierres d'un si gros volume.

Les forteresses de Tumbez, qui étaient construites en pierre, et dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige, firent l'étonnement des Espagnols à leur première arrivée au Pérou, en 1526.

Don Ulloa a découvert les débris d'anciennes murailles d'une de ces forteresses, sur une colline baignée par un ruisseau, à deux ou trois lieues N. du bourg de Pativilca. Il parle d'une autre qui se trouve dans le corregimiento de Vilcas-Guaman, et d'une troisième dans le bourg même, qui a été détruite pour faire place à une église.

Le château de *Cannar*, construit par les Incas, pour contenir le peuple de ce nom, fut visité plus de deux cent trente ans après la conquête des Espagnols, par les mathématiciens français, qui en ont donné un plan et une vue. Il était bâti en pierres dures : les côtés avaient plus de cent pieds de longueur; le mur d'enceinte avait plus de six pieds de hauteur sur trois d'épaisseur, et était formé de couches de pierres parallèles d'une uniformité parfaite et un peu convexes en dehors. On a reconnu dans de grosses masses de pierres, des jambages, des portes et des cannelures courbes régulièrement creusées. Du côté du nord, où la forteresse est escarpée, on remarquait une terrasse qui soutenait le terre-plain, lequel avait pour base une seconde terrasse de six pieds de largeur sur quinze à seize de hauteur (3).

(1) Acosta, *Hist. nat.*, lib. VI, cap. 14.—De la Véga, lib. VII, cap. 27.

(2) Don Ulloa, part. II, lib. I, cap. 11.

(3) M. de la Condamine, Mémoires de l'Académie de Berlin, de 1746, p. 436.

Navigation. Les Péruviens ne construisaient ni pirogues, ni canots, peut-être parce que le bois qui se trouve dans leur pays est en général fort dur. Ils fesaient des radeaux, pour passer les rivières, avec une sorte de bois léger qu'on rencontre surtout au Quito. Ils se servaient aussi, dans le même but, de faisceaux faits de joncs pointus d'un bout, de la grosseur d'un bœuf, et les conduisaient en remuant les pieds et les mains en guise de rames. Ils avaient encore une espèce de radeau formé de plusieurs grandes calebasses fortement liées ensemble, et d'une aune et demie carrée, que conduisait pardevant un Indien à la nage, et par derrière un ou deux autres, également à la nage, qui le poussaient.

Pour passer les rivières rapides et éviter les dangers du courant ou des écueils, ils lançaient d'un rocher à l'autre bord un gros câble fait d'une espèce de chanvre appelée *chahuar*, et qu'ils attachaient ensuite à un arbre ou à un rocher. A ce câble était adaptée une vergue grosse comme le bras, et à laquelle était suspendue une corbeille d'osier assez grande pour contenir trois à quatre personnes; et, au moyen de deux cordes qui la retenaient par les deux bouts, ils passaient la rivière. Les provinces voisines fournissaient des gens pour faire traverser les rivières aux voyageurs : on passait assez souvent ainsi le menu bétail, tels que les moutons, les chèvres et les porcs.

Les Péruviens allaient fréquemment pêcher à cinq ou six lieues en mer, dans des bateaux de jonc et de chaume. Ils employaient à cet effet des harpons, des filets et des hameçons; mais ces derniers ne valaient rien, n'étant faits ni d'acier, ni d'une sorte de fer appelée *quillay*, dont ils possédaient cependant plusieurs mines. (1)

Les canots des Péruviens se composent de deux peaux de loups-marins, enflées et cousues ensemble par le milieu, et amarées par le travers, vers leurs extrémités, avec deux morceaux de bois que traverse au milieu une petite planche de la longueur des peaux, et de trois ou quatre pouces de largeur; le tout est amarré par des boyaux de phoques. On étend au-dessus et on amarre par les quatre angles une autre peau de cet animal, pour s'y mettre à couvert : on place aussi à cet endroit les provisions et les armes. L'aviron, ou *pagaie*, à l'aide duquel on dirige le canot, est plat des deux bouts, et les bateliers péruviens s'en servent dans la haute mer avec une dextérité admirable (2).

Balzas. Les Péruviens font preuve de beaucoup d'ingénuité dans l'art de construire les *balzas*, les *jangadas* ou radeaux, et dans celui de les manœuvrer. Cette espèce d'embarcation se compose de cinq, sept ou neuf cannes, ou solives de bois léger, fortement liées ensemble par des cordes de béjuque, et attachées à des traverses placées aux extrémités. Quelques-unes de ces solives ont de douze à treize brasses de longueur et de deux pieds à deux et demi de diamètre; en sorte que neuf jointes ensemble présentent une largeur de vingt à vingt-quatre pieds de Paris. Les plus grandes balzas ont une seconde plateforme, ou pont, sur lequel se trouve une cabane ou abri, et portent de quatre à cinq cents quintaux. Deux solives en manglier, servant de mâts, soutiennent une voile carrée, et le radeau, qui suit le mouvement des vagues, est poussé par une mécanique d'une construction assez singulière. Elle se compose de planches de trois ou quatre mètres de longueur et d'un demi-mètre de largeur, appelées *guares*, qui sont disposées verticalement à l'avant et à l'arrière de la balza, entre

(1) G. de la Véga, lib. III, cap. 16.

(2) Journal du P. Feuillet, tome II, p. 590 et suiv., où l'on trouve la description et une planche de ce canot.

les solives principales. En baissant les unes et en élevant les antres, on la fait avancer contre le vent, et dans la direction qu'on désire prendre. Les balzas vont dans la haute mer ; il y en a même qui font le trajet de Guayaquil à Payta. Elles servent principalement pour la pêche, ponr le transport des marchandises et pour celni des familles à leurs terres et habitations de campagne : on y est aussi commodément que dans une maison (1). La flotte hollandaise qui visita la côte de Payta, en 1615, s'empara d'nne de ces embarcations, montée de six Indiens, qui étaient en mer depuis deux mois, et avaient pris et salé une grande quantité de poisson.

Telle est la force de l'habitude, que les Péruviens naviguent encore le long des côtes sur de semblables radeaux. Rien ne saurait égaler, dit le commodore américain Porter, la misérable construction de ces bateaux, qui consistent, pour la plupart, en huit charpentes de vingt-cinq à trente pieds de longueur, et en trois autres morceaux de bois placés en travers et attachés avec des cordes en herbes pour en soutenir le tillac. Les côtés en sont formés de deux charpentes posées l'une sur l'autre, et le tillac, de morceaux de bois inégaux adaptés transversalement et dépassant les côtés de quatre à six pieds. Sur l'avant et l'arrière, des planches de trois à quatre pieds de longueur, passées entre les charpentes, leur servent de quille, et au milieu il y a un mât avec une voile en coton. Les câbles sont faits d'écorce, et l'ancre d'une grosse pierre à laquelle est adapté un morceau de bois de dix-huit pouces de longueur. On conduit ces balzas avec nne pagaie, et leurs cargaisons se placent sur le plancher qui forme le tillac. Le commodore Porter en rencontra plusieurs à la hauteur du port de Payta. Il crut d'abord qu'elles étaient montées par des pêchenrs ; mais quel fut son étonnement lorsqu'il apprit qu'elles se rendaient de Guayaquil à Guacho avec un chargement de cacao, et qu'il y avait déjà trente jours qu'elles étaient en mer ! Les Péruviens font souvent en deux mois, dans ces sortes de radeaux, la traversée de Guayaquil à Lima, qui est de six cents milles, contre les vents et les courants, qui sont très-fréquents dans ces parages. (2)

Maisons. A l'arrivée des Espagnols, on comptait trente villes de Caxamalca à Cnzco. Suivant Xerès (3), secrétaire de Pizarro, la ville de Caxamalca renfermait deux mille maisons. Le palais d'Atahualpa, construit en pierre de taille, était partagé en quatre appartements : il y avait dans l'intérieur un bain d'eau chaude et un autre d'eau froide, qu'y amenait un aqnéduc. L'appartement du jeu avait un balcon sur un jardin, et près de là une chambre à coucher, dont la fenêtre donnait sur une cour. Dans un autre appartement placé sur le devant, on remarquait quatre voûtes rondes qui se réunissaient en nne seule. Cette voûte était enduite d'un crêpe aussi blanc que la neige ; les murs du premier appartement et la charpente étaient couverts d'une espèce de bitume rouge très-brillant.

A Chinca, il y avait des maisons à deux étages, et les ruines d'anciens édifices qu'on y voyait indiquaient que ce pays était habité depuis long-tems.

(1) Don Antonio de Ulloa, *Viage á la Amer. merid.*, etc., tom. I, lib. IV, où se trouvent une description détaillée et la planche d'une balza de Guayaquil dans toutes ses proportions.

(2) *Journal of a cruise made to the Pacific Ocean, by captain D. Porter, in the United States frigate Essex, in the years* 1812, 13 *and* 14, tome I, p. 123 et 124. New-York, 1822.

(3) *La conquista del Peru* etc., *por Francisco de Xerez*, à la fin de la *Crónica de las Indias, por Gonzalo Hernandez de Oviedo*. In-fol., Salamanca, 1547.

Don Ulloa croit qne les Péruviens ignoraient l'usage des cintres en architecture. En décrivant le palais de Callo, il dit qne la raison pour laquelle les Péruviens rétrécissaient leurs portes par en haut, était qu'ils n'avaient aucune connaissance de l'art de construire les cintres, et qu'ils étaient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pierre; et que, comme ils n'avaient aucune idée ni des voûtes, ni de la coupe des pierres destinées à leur servir de clef, on ne trouve dans leurs ouvrages rien qui soit voûté ou fait en arc. Le comte Carli pense néanmoins que les Péruviens savaient cintrer, et il cite à l'appui de son opinion quatre voûtes rondes qui existaient dans un appartement du palais d'Atahualpa, à Caxamalca.

Temples, palais, etc. — *Temple du Soleil, à Cuzco.* Les murs de ce temple, construits en terre cuite, étaient lambrissés de plaques d'or. Le grand antel était surmonté d'une figure du soleil exécutée sur nne plaque d'or massif si grande, qu'elle prenait presque d'un mur à l'autre. Aux deux côtés de cette image se trouvaient les corps des rois décédés, rangés par ordre d'ancienneté, et si bien embaumés et conservés, qu'ils paraissaient être en vie. Ils étaient placés sur des trônes d'or, qni reposaient sur des plaques du même métal. Les portes étaient couvertes de lames d'or, et les murailles étaient garnies tout autour d'une plaque d'or en forme de guirlande ou de couronne, et qui avait plns d'une aune de large.

Auprès du temple s'élevait un cloître, où l'on remarquait cinq grands pavillons consacrés à la lune, aux étoiles, au tonnerre, à l'éclair, à l'arc-en-ciel, et au service du temple. L'enclos et les portes du premier étaient couverts de plaques d'argent, sur lesquelles était représentée la figure de la lune ; le pavillon des étoiles était orné du même métal, et le plafond en était parsemé d'étoiles. Celui du tonnerre, de l'éclair et de la foudre, car les Péruviens comprenaient ces trois choses ensemble sous le nom d'*yllapa*, était tout lambrissé d'or. Le quatrième renfermait une figure de l'arc-en-ciel ; et le cinquième, qui était enrichi d'or, était destiné au service du temple.

Il y avait dans le temple dn soleil cinq fontaines de pierre, d'or ou d'argent, et des conduits d'or où on lavait les choses sacrifiées ; le jardin était aussi orné de figures de toute espèce en or et en argent (1).

Le temple de *Tacunga,* sitné à quinze lieues de Cuzco, se distinguait également par sa magnificence.

Celui de *Tumi-Pampa* était construit de pierres noires et vertes, et l'intérieur des murs était revêtu de lames d'or, sur lesquelles il y avait des figures en bas-relief. Suivant Cieça, les pierres énormes dont ce temple était bâti avaient été transportées de Cuzco.

Les ruines voisines de *Camac* ont été examinées par M. de la Condamine. Ce voyageur dit qne la description qu'il en a publiée peut donner nne idée de la nature, de la forme, et peut-être de la solidité des palais et des temples bâtis par les Incas, mais non de leur étendue, ni de leur magnificence (2).

Le palais, que les Espagnols ont appelé *las Pédras*, se trouve dans la province de Pultas. A dix lieues de là s'élève celui de *Tangro-Blanco*, et un peu plus loin on rencontre les ruines de ceux de *Caxas* et de *Guanabamba*. La vallée de Parmanga offre aussi les débris d'un beau palais, et l'on

(1) G. de la Véga, lib. III, cap. 20, 23 et 24.

(2) Mémoires sur quelques ruines du Pérou, insérés dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse, 1746.

voit dans celle de Pachacama les ruines de ce temple célèbre d'où Pizarro enleva pour plus de neuf cent mille ducats d'objets précieux.

L'on remarque encore dans la province de Caxamalca le superbe palais où le dernier prince péruvien fut retenu prisonnier.

L'on voit les ruines d'un autre palais dans le territoire de Guananga, sur les bords de la rivière de Vinaqui. L'architecture en diffère beaucoup de celui des Incas, et l'on prétend qu'il est plus ancien que ces princes mêmes.

Les superbes édifices de *Mohina* étaient surtout remarquables par la magnificence des tombeaux qui s'y trouvaient. Les Espagnols en avaient, pour cette raison, changé le nom indien en celui de *las Sepulturas*.

Il y avait encore les monuments de *Tagumaca*, où l'on voyait des statues colossales en pierre, si bien exécutées qu'on eût dit qu'elles sortaient de la main des plus habiles artistes (1).

On remarque plusieurs restes fort curieux d'antiquités dans la grande ville de *Tiahuanacu*, province de Collao. 1°. Le plus admirable, dit la Véga, est un tertre fait de main d'homme, et dont les fondements se composent d'énormes pierres bien cimentées entre elles. Les Indiens ont voulu imiter la nature dans la structure de ce mont prodigieux; mais on ignore dans quel but ils l'ont élevé.

On y remarque aussi, 2°. deux géants en pierre; 3°. une fort longue muraille dont les pierres étaient si grosses qu'on ne pouvait comprendre comment elles y avaient été transportées, car il n'existait ni carrières ni rochers à une distance considérable;

4°. Nombre de bâtiments extraordinaires, dans lesquels on entrait par de larges portes formées de grandes pierres, qui reposaient sur d'autres de trente pieds de long, de quinze de large et six de front: on ignore avec quels outils ces pierres ont pu être taillées. Les Péruviens disent que ces bâtiments, et plusieurs autres semblables, sont antérieurs au règne des Incas.

On voyait près du lac de Chuquivitu, que les Espagnols appellent *Chucuytu*, plusieurs grands ouvrages anciens, dont les principaux étaient: 1°. une cour de quinze brasses carrées, entourée d'un bâtiment à deux étages; 2°. une salle de quarante-cinq pieds de long sur vingt-deux de large, taillée dans le roc; 3°. des figures d'hommes et de femmes, en pierre, imitant si bien la nature qu'on aurait été tenté de les croire en vie: les unes tenaient des vases à la main, comme si elles voulaient boire; quelques unes étaient assises, et d'autres debout; il y en avait qui semblaient vouloir franchir le ruisseau qui coulait à travers le bâtiment; d'autres enfin représentaient des femmes allaitant leurs enfants, ou les conduisant par la main.

Les Indiens croient que ces bâtiments sont dédiés au Créateur de l'univers, et que les statues sont celles d'hommes méchants, ainsi transformés à cause de l'énormité de leurs péchés: ils les accusent surtout d'avoir lapidé un voyageur qui passait par cette province (2).

Dans plusieurs palais des Incas, il y avait des salles de deux cents pas de long sur cinquante à soixante de large, où se fesaient les fêtes pendant le mauvais tems. Celle du palais de Cassana pouvait tenir commodément trois mille personnes (3).

(1) Pédro Cieça de Léon, cap. 105.—De la Véga, lib. III, cap. 1.

(2) Pédro de Cieça de Léon, cap. 105.—G. de la Véga, lib. III, cap. 1.

(3) G. de la Véga, lib. VI, cap. 4.

Temple de Callo. Ce temple, qu'on voit à Cayambe, ville de la province des Canches, dans une plaine qui s'étend au nord de Latacunga est entièrement construit de pierres dures et presque noires, et si bien jointes ensemble qu'on ne saurait introduire entre elles la pointe d'un couteau. A l'extérieur, elles sont toutes convexes, si ce n'est aux portes, où elles sont plates. On remarque de l'inégalité, non seulement dans l'arrangement des pierres, mais même dans les pierres, qu'aucun ciment ni mortier ne retient. Les murs de cet édifice ont deux toises et demie de hauteur sur trois à quatre pieds d'épaisseur; les portes ont deux toises de hauteur sur trois à quatre pieds de largeur par en bas, mais elles se rétrécissent par en haut, où elles n'ont plus que deux pieds et demi. On y arrive par une ruelle de cinq à six toises de longueur, qui conduit à une cour. Autour de celles-ci se trouvent trois grandes salles, dans chacune desquelles il y a des séparations, dont l'une servait de ménagerie.

Les principaux bâtiments de ce palais, qui sert aujourd'hui, dit don Ulloa, de maison de campagne aux RR. PP. Augustins de Quito, subsistent encore dans l'état où ils étaient autrefois. On n'y remarque ni la beauté, ni la grandeur des édifices des Égiptiens, des Romains et d'autres peuples; mais on ne laisse pas d'y apercevoir de la grandeur et de la somptuosité, et quelque chose enfin qui annonce la majesté des monarques qui y firent leur résidence (1).

Temple élevé à l'honneur du fantôme Viracocha, par l'Inca du même nom, à Cacha, ville située à seize lieues sud de Cuzco. Ce temple, construit en pierres artistement taillées, avait cent vingt pieds de long sur quatre-vingts de large. Pour soutenir le deuxième étage, les Indiens, qui ignoraient le secret de faire des voûtes, bâtirent des murailles au-dedans, pour servir de solives, de trois pieds d'épaisseur, et distantes l'une de l'autre de sept pieds, de manière à former douze petites galeries. Celles-ci étaient pavées de grandes dalles de dix pieds de longueur, et le plancher de l'étage de carreaux de pierres noires et luisantes. Il y avait une chapelle de douze pieds carrés, qui était couverte de la même pierre, en façon d'écailles enchâssées les unes dans les autres. Elle renfermait un tabernacle, où se conservait une statue en pierre de Viracocha, qui représentait un grand homme avec une longue barbe, couvert d'une robe en forme de soutane, et qui menait en lesse, avec une chaîne, un animal inconnu. Lorsque les Espagnols découvrirent ce temple et cette statue, qui ressemblait à celle de saint Barthélemi, ils s'imaginèrent que cet apôtre avait prêché l'Évangile au Pérou (2).

Grands chemins. On construisit deux grands chemins sous le règne de Huayna-Capac, l'un le long du rivage de la mer, et l'autre dans les montagnes, jusqu'à la province de Quito, sur une étendue de cinq cents lieues. Après que cet Inca eût soumis cette province, les Indiens, dit Zarate, crurent que ce serait faire honneur à sa victoire que de lui préparer une route plus commode pour son retour; ils se mirent donc à l'ouvrage, et construisirent à travers les montagnes un chemin large et uni. Pour cela, il leur fallut souvent briser des rochers, et combler des vallées et des précipices de quinze à vingt toises de profondeur.

Huayna-Capac, ayant parcouru toute la province, prit sa route par la plaine. Ses sujets se mirent alors à travailler à un autre chemin, qui avait aussi cinq cents lieues de longueur sur quarante pieds de largeur. Pour le rendre égal,

(1) Don Ulloa, lib. VI, cap. 11.

(2) De la Véga, lib. V, cap. 23.

ils firent des levées de terre dans toutes les vallées, qui ont ordinairement une lieue d'étendue ; et lorsqu'ils arrivaient à un désert, ils marquaient la route à travers les sables par des pieux et des barrières plantées au cordeau pour empêcher les voyageurs de s'égarer (1).

Ces deux chemins étaient revêtus de murailles en maçonnerie, bordés de fossés où l'eau coulait sans cesse, et plantés d'une espèce d'arbres nommés *molle*.

« Ces ouvrages, dit Gomara, surpassent les piramides d'Égipte, les grands chemins pavés des Romains et tous les édifices de l'antiquité. » Pendant le siége de Cuzco, les Indiens coupèrent ces chemins, et les Espagnols en firent autant dans la suite pendant leurs guerres civiles.

Médecine. Les Péruviens connaissaient la saignée et la purgation. Ils se servaient, en guise de lancette, d'un caillou pointu fixé dans un petit bâton fendu ; et pour la purgation, d'une racine blanche. Ils guérissaient les plaies avec la gomme d'un arbre appelé *mulli* (2) (le *molle* des Espagnols); les humeurs froides des jointures avec l'herbe *chillca*, et le mal d'yeux avec la plante *matellu*. Ils prenaient du tabac par le nez pour se déboucher le cerveau, et fesaient usage du *cara*, ou maïs, pour guérir les douleurs de reins. Il paraît, cependant, qu'ils ne connaissaient pas les propriétés de l'écorce du *quinquina*, ou que du moins ils n'en fesaient pas usage. Le célèbre botaniste français Joseph de Jussieu, qui se rendit au Pérou en 1735, pour décrire les plantes particulières à ce pays, entreprit un voyage à Loja, à l'effet d'examiner ce fameux fébrifuge, qui se trouve principalement dans le corrégiment de Loxa, le dernier de l'audience de Quito. Les habitants, quoique sujets aux fièvres intermittentes, ne connaissaient pas les propriétés de cette écorce, et ils croyaient que les Européens ne la recherchaient que pour l'employer dans la teinture des étoffes. M. de Jussieu leur en enseigna l'usage médical, et depuis ils en prennent pour toutes sortes de fièvres. (Voyez note A.)

Embaumement. De la Véga rapporte qu'il vit dans la maison du juge Paul Ondegardo de Salamanca, en 1560, les corps de cinq Incas, si bien conservés qu'il ne leur manquait ni un cheveu ni un poil des sourcils. On les avait habillés comme durant leur vie, et ils portaient la bordure, ou le *llautu*, sur la tête. Ils étaient assis à la manière de ces peuples, les mains croisées sur l'estomac et les yeux tournés vers la terre. De la Véga conjecture que le secret des Indiens consistait à enterrer le cadavre sous la neige jusqu'à ce qu'il y devînt sec, et qu'ensuite ils y mettaient le bitume (3). Acosta dit que lorsqu'on déterra le corps de l'Inca Yupanqui, soixante ou quatre-vingts ans après sa mort, il était aussi frais que s'il venait de rendre le dernier soupir ; ses yeux paraissaient presque naturels, et étaient faits avec de l'or (4). Gomara pense qu'on injectait dans le corps, par la gorge, des sucs d'arbres et de plantes aromatiques, et qu'on le frottait extérieurement avec de la gomme.

Les Péruviens préparaient leurs provisions de viande en les fesant sécher à l'air, comme les naturels de l'Amérique du nord, sans y mêler de sel ou d'autres préservatifs.

Les *guaques* ou mausolées péruviens qu'on rencontre partout dans le pays, ont ordinairement de vingt à vingt-six toises de longueur sur un peu moins de largeur, et de huit à dix de hauteur. On croit que leur grandeur était proportionnée au rang de la personne qu'ils renfermaient. On enterrait avec le défunt tous les effets qui lui avaient appartenu. Les Espagnols, qui ont fouillé la plupart de ces monuments, ont trouvé de l'or dans quelques-uns; mais en général il n'y avait qu'un squelette, des vases de terre, des haches de cuivre et des miroirs de pierre.

Langues. Les deux langues le plus généralement parlées au Pérou sont le *quechua* et l'*aymara*, qui suivent la construction du grec et du latin, en ce qu'elles ont des déclinaisons et des terminaisons semblables. Le quechua renferme plus de voyelles que de consonnes ; ce qui ne laisse pas de le rendre doux et harmonieux : De la Véga rapporte de très-beaux morceaux composés dans cette langue par des prêtres péruviens. L'échantillon suivant donnera une idée de sa douceur ; c'est un prêtre qui essaie de caractériser la suprême excellence de la Vierge Marie : *Ma - mal - Yca, soo - mak, noostealya, kancha - rene, inte - tapas, kul - ya - tapas, koil-ya-koona-tapas.*

« Ma douce mère, ma jeune et belle princesse, vous » êtes aussi brillante que le soleil, la lune et les étoiles. »

Le célèbre historien Robertson prétend que les Péruviens n'avaient pas acquis une juste conception de la Divinité, et qu'il n'existait pas même dans leur langue un terme propre pour qualifier l'Être-Suprême, qui pût faire croire qu'ils le regardaient comme le créateur et le gouverneur du monde. Cette erreur de Robertson vient de ce qu'il n'a pas compris le sens du mot *pachacamak ;* car *pacha* signifie l'univers, ou le globe que nous habitons, et *camak*, créateur et conservateur.

Chaque province, dit Herréra, avait un langage particulier, quoique celui qu'on parlait à Cuzco fût en usage dans tout l'empire ; c'est-à-dire, sur une étendue de douze cents lieues. Il était enjoint aux pères et mères de l'enseigner à leurs enfants, sous les peines les plus sevères, et néanmoins ils ne perdirent jamais la connaissance de leur langage particulier. Le soin de l'enseignement de cette langue était confié à des professeurs tirés du corps des Incas privilégiés, et le but en était d'établir des rapports plus intimes entre les habitants des différentes provinces (1).

Arithmétique. Les Péruviens se servaient, pour leurs calculs, de fils chargés de nœuds, ou de grains passés sur une ficelle, qu'ils appelaient *quipus*, et au moyen desquels ils additionnaient, déduisaient et multipliaient d'une manière étonnante. C'est ainsi qu'ils tenaient compte des impôts et des contributions, dont ils fesaient la répartition par chaque ville, avec des cailloux et des grains de maïs, sans se tromper jamais. Ces cordons, de différentes couleurs, étaient faits de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle et de trois quarts d'aune de longueur. La couleur indiquait la chose : le jaune représentait l'or ; le blanc, l'argent ; le rouge, les gens de guerre, etc. Pour désigner les objets dont les couleurs ne sont pas remarquables, ils les classaient chacun relativement à leur importance : par exemple, le froment était le premier ; après lui, le seigle, les pois, les fèves, le millet, etc. En parlant des armes, ils plaçaient d'abord les plus nobles : 1°. les lances ; 2°. les flèches ; 3°. les arcs ; 4°. les javelots ; 5°. les massues ; 6°. les haches ; 7°. les frondes, etc. En rendant compte des vassaux, ils commençaient par les habitants des villes, et ensuite par ceux des campagnes. Ils mettaient au premier rang les vieillards de soixante ans et au-delà ; au deuxième, ceux de cinquante ; au troisième, les hommes de quarante ans, et ainsi de suite, de dix ans en dix ans.

(1) Cieça de Léon, cap. 37.—Zarate, lib. I, cap. 13.

(2) *Poivrier d'Amérique*, *schinus molle*, ou *lentiscus peruana*.

(3) *Com. real*, lib. V, cap. 29.

(4) Lib. VI, cap. 21.

(1) Voyez le P. Blas Valera, lib. II, cap. 9, et de la Véga, lib. VII, cap. 3 et 4.

Ils comptaient aussi les femmes de la même manière. Dans tous leurs calculs, ils observaient toujours l'ordre d'unité, et mettaient les plus gros nœuds en haut. Les *quipus* étaient confiés à la garde de fonctionnaires nommés *quipucamayus*, qui étaient chargés de tenir les comptes. Le nombre en était proportionné à celui des habitants des villes : il y en avait quatre pour les moins considérables, et dans d'autres il y en avait de vingt à trente.

Les Péruviens avaient aussi certaines marques pour conserver le souvenir d'événements ou d'actions mémorables. Selon Acosta, ils employaient des figures semblables à celles des Mexicains, mais plus grossières. Zarate est d'un avis contraire : il pense que c'est à l'aide des *quipus* qu'ils perpétuaient le souvenir des choses. D'un autre côté, de la Véga assure que les *quipus*, ou les nœuds, ne désignaient que le nombre des objets, et non les pensées, qu'ils savaient exprimer par des signes particuliers. Quoi qu'il en soit, ils se rappelaient, par ce moyen, le nombre des batailles, des rencontres, des ambassades et des déclarations des Incas, et les autres événements remarquables. Les *quipucamayus* les enseignaient aussi par tradition ; les *amautas* les mettaient en prose et en forme de fables, et les *aravicus*, ou poëtes, les composaient en vers, qu'ils chantaient dans leurs fêtes et leurs triomphes.

Géographie. Les Péruviens possédaient l'art de lever des plans de villes et de provinces. « J'ai vu moi-même, dit de la Véga, le modèle de la ville de Cuzco, avec une partie de sa frontière et les quatre chemins principaux. Cet ouvrage était fait avec de la terre, des cailloux et de petits bâtons. Les places, les carrefours, les rues, et même les trois ruisseaux qui passaient par la ville, y étaient représentés avec une exactitude admirable. On y voyait aussi les environs de cette capitale, les montagnes, les collines, les plaines, les rivières et les ruisseaux, et le tout si naturellement figuré que notre meilleur cosmographe n'y aurait pas mieux réussi. »

Division de l'empire. Les Incas divisaient leur empire en quatre parties, qu'ils appelaient *Tahuantinsuyu*, ou les quatre parties du monde. Celles-ci étaient situées dans la direction des points cardinaux, et la ville de Cuzco en était comme le centre. Ils nommaient *Antisuyu* la partie orientale, qui confinait aux *Antis*, et *Cuntisuyu* celle de l'occident, qui comprenait la petite province de *Cunti*. La partie septentrionale prenait le nom de *Chinchasuyu*, de la grande province de *Chincha*, au nord de la ville ; et celle du sud se nommait *Collasuyu*, de ce qu'elle renfermait la belle province de *Colla*. Le royaume de Chili, du côté du sud, quoique situé à plus de six cents lieues de la province de Colla, dépendait néanmoins du Collasuyu, comme celui de Quito était compris dans le Chinchasuyu, quoique situé à plus de quatre cents lieues au nord de cette province.

C'est ainsi qu'ils appelaient encore les quatre principaux chemins qui conduisaient de Cuzco aux différentes parties du royaume (1).

Astronomie. Les Péruviens comptaient par lunes les mois de leur année, qu'ils appelaient *quilla*. Le croissant leur servait à connaître les demi-mois, et le quartier, les semaines ; mais ils n'avaient pas de signes pour indiquer les jours. Ils ne pouvaient comprendre la cause des *éclipses*, qu'ils regardaient avec une admiration mêlée de frayeur. Ils appelaient le jour *punchan*, la nuit *tuta*, et le matin *pacari*. L'ombre des colonnes élevées au milieu de la place publique, devant le temple du Soleil, leur indiquait les *équinoxes*. Il en était de même des *solstices*, qu'ils connaissaient au moyen des tours de Cuzco. Ces tours étaient au nombre de seize ; huit à l'est, et autant à l'ouest, où elles étaient disposées quatre par quatre. Les deux du milieu étaient plus hautes que les autres et avaient communément trois étages. Il y avait huit, dix et vingt pieds de distance d'une tour à l'autre, et celles des côtés étaient beaucoup plus élevées que les *guentes* des ports ou des frontières d'Espagne. Elles servaient au même usage, et l'espace qui se trouvait entre les petites tours, par où le soleil passait à son lever et à son coucher, était le point des solstices (1).

(1) De la Véga, lib. II, cap. 2.

Sculpture. Le jeune Viracocha fit exécuter en relief deux grands oiseaux nommés *cuntur;* l'un pour désigner son père sortant de Cuzco pour aller se réfugier dans le pays de Collas, et l'autre pour se représenter lui-même volant à la défense de Cuzco. Don Ulloa dit que leurs idoles étaient des figures représentant toutes les parties du corps humain ; qu'elles étaient creusées en dedans, et que jusqu'au moindre trait tout était évidé ; qu'ils réussissaient parfaitement à imiter les couleurs, et que leur habileté à travailler les émeraudes était incroyable. Ce qui m'a étonné, ajoute Ulloa, c'est de les voir taillées, les unes sphériques, les autres cylindriques, et d'autres en cône et de diverses autres formes (2).

Musique. Ces peuples n'étaient pas très-versés dans la musique ; ils savaient néanmoins quelques accords. Les Indiens Collas avaient des instruments composés de quatre ou cinq tuyaux de roseaux attachés ensemble.

Poésie. Les Péruviens fesaient des vers courts et longs, dans lesquels ils observaient la mesure des sillabes, et l'amour en était assez ordinairement le sujet. Ils chantaient aussi les actions mémorables de leurs rois et de leurs curacas. Ces vers étaient si courts qu'on pouvait les retenir sans peine. Les vers amoureux surtout se fesaient remarquer par leur briéveté, pour qu'on pût les jouer aisément sur la flûte. De la Véga rapporte une de ces chansons, qui ne se compose que de cinq mots :

Caylla Llapi,	Au chant
Punnunqui	Tu dormiras ;
Chaupituta	A minuit
Samusac	Je viendrai.

Blas Valéra cite plusieurs exemples de poésie péruvienne, et entre autres, une pièce de vers à laquelle a pu donner lieu la fable suivante (3). Les Indiens croyent que le Créateur de l'univers a placé dans le ciel la fille d'un roi, une cruche pleine d'eau à la main, pour la répandre sur la terre toutes les fois qu'elle en a besoin. Ils prétendent que son frère casse cette cruche en certains tems, et que c'est ce qui produit le tonnerre et les éclairs. Ces effets terribles ne peuvent venir, suivant eux, que d'un homme, dont le caractère est plus farouche que celui de la femme ; ils attribuent à celle-ci la grêle, la pluie et la neige, parce qu'elle est d'une complexion plus tendre et plus délicate que l'homme. Voici cette fable, avec la traduction latine et française :

Cumac Nusta	Pulchra Nympha,	Belle fille,
Torallayquin,	Frater tuus	Ton frère pluvieux
Puynnuy quita,	Urnam tuam	Ta petite cruche
Paquir Cayan :	Nunc infringit :	Rompt maintenant ;
Hina mantara	Cujus ictus	Et c'est pour cela
Cunununun,	Tonat, fulget,	Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Yllapantac :	Fulminatque :	Et que la foudre tombe.

(1) De la Véga, lib. II, cap. 22.
(2) *Mém.*, tom. I, pag. 383.
(3) Blas Valéra et G. de la Véga, *Coment. reales*, cap. 27.

Canri Nusta	Sed tu, Nympha,	Toi, fille royale,
Unuy quita	Tuam limpham	Nous donneras par la pluie,
Para munqui	Fundens pluis:	Tes belles eaux:
May nimpiri	Interdumque	Quelquefois aussi
Chici munqui	Grandinem, seu	Tu fais grêler sur nous,
Riti munqui;	Nivem mittis;	Et neiger de même.
Pacha rurac	Mundi factor	Celui qui a fait le monde,
Pachacamac	Pachacamac	Le dieu qui l'anime,
Viracocha	Viracocha	Le grand viracocha,
Cayhinapac	Ad hoc munus	T'a donné l'âme
Churasunqui	Te suffecit	Pour remplir cette charge
Camasunqui.	Ac prœfecit.	Où il t'a établie.

Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur les mœurs des Péruviens et sur le gouvernement de leurs Incas; de ces rois *barbares*, dit Acosta, qui n'avaient pas de plus grandes richesses que l'amour et les bénédictions de leurs sujets, toujours disposés à travailler pour eux, et à se soumettre à leurs volontés. Ce qu'il y a en cela de plus admirable, c'est qu'au lieu d'appeler cette soumission un esclavage, ils la regardaient au contraire comme un grand bonheur. Les rois n'étaient pas choisis par élection au Pérou, comme c'était la coutume au Mexique; la couronne était héréditaire dans la famille, et appartenait de droit au fils de la *Coya*, ou principale femme de l'Inca. Celui-ci avait le front ceint d'une bordure ou frange de couleur; celle de l'héritier présomptif était jaune.

L'agriculture était la base du sistème de gouvernement des Incas, qui employaient les revenus publics à des objets de première utilité.

Les terres, cultivées en maïs ou en légumes, étaient partagées en trois classes. Celles de la première étaient consacrées à l'entretien des temples du Soleil, de ses prêtres et autres ministres; celles de la seconde formaient le domaine du roi; et celles de la troisième étaient appropriées aux besoins des habitants des villes, qui possédaient tous une étendue suffisante de terrein pour nourrir leurs familles, sans avoir le droit de l'aliéner. Ils étaient obligés de labourer et d'ensemencer les terres du Soleil et de l'Inca, de faire la récolte des grains et de les serrer dans les magasins. Outre ces corvées, ils étaient aussi astreints à confectionner les habillements, la chaussure et les armes des soldats, et les vêtements des pauvres que la vieillesse ou la maladie rendait incapables de travailler. Tous acquittaient cette espèce de tribut par le travail de leurs mains. On se croyait riche quand on avait une famille nombreuse, parce que le travail était regardé comme la source de tous les biens. Chaque famille exerçait un métier particulier; mais tous étaient astreints au labour et au service militaire. Les habitants d'un canton où une mine était en exploitation y travaillaient deux mois de l'année pour acquitter leur tribut, et le gouvernement leur fournissait, dans cet intervalle, des vêtements, des provisions de bouche et des outils. Outre le tribut général, chaque province envoyait au roi ce qui lui fesait plaisir : les Chicas, par exemple, lui portaient du bois odoriférant; les Lucanas, des brancards pour sa litière; les Chumbilbicas lui envoyaient des danseurs, etc. : chaque province n'était obligée à fournir que les provenances de son terroir. L'or, l'argent et les pierreries étant regardés comme des objets de superfluité, puisqu'ils n'achetaient rien avec ces métaux, ils les appropriaient à l'embellissement des palais du roi, du temple du Soleil et des maisons de leurs religieuses. Il était d'usage de ne jamais rendre visite à un supérieur sans lui apporter quelque présent, ne fût-ce qu'un petit panier de fruits nouveaux ou secs. Ils fesaient don à l'Inca d'animaux sauvages et apprivoisés, tels que des tigres, des lions (*felis puma*), des ours, des singes, des guanacos, des loups-cerviers, des autruches (*struthio rhea*), des cunturs (*vultur gryphus*), des couleuvres de diverses espèces, dont les plus grosses, nommées *amaru*, avaient plus de trente pieds de longueur; des crapauds monstrueux, des caïmans de trente pieds de long, et en général, de tout ce qu'ils trouvaient dans leur pays de merveilleux, de farouche ou de beau.

Les Péruviens portaient des vêtements de laine; ceux des provinces maritimes préféraient néanmoins les étoffes de coton, à cause de la chaleur du climat. La laine et le coton qu'ils travaillaient provenaient du domaine du Soleil et de l'Inca.

Ils fournissaient aussi des armes, des arcs, des flèches, des lances, des javelots, des haches-d'armes, des frondes et des rondaches. Afin que tous contribuassent en quelque chose, et peut-être pour obliger les invalides et les pauvres à se tenir propres, il leur était prescrit de présenter aux gouverneurs des villes, en certains tems, des cornets pleins de vermine, qu'on appelait *l'amie du pauvre*. L'on exemptait de tout tribut les personnes du sang royal, les prêtres, les ministres des temples, les curacas, les mestres-de-camp, les capitaines, les centeniers, les gouverneurs, les juges, les officiers du roi, les soldats sous les armes, les enfants, les vieillards, les aveugles, les estropiés, les blessés et les malades jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement guéris.

Les Péruviens n'avaient aucune monnaie courante, et les seuls objets qu'ils échangeassent étaient des articles de consommation (1). Ils ne troquaient jamais ni leurs habits ni leurs maisons. Chacun avait le droit de planter, pour son compte, des arbres fruitiers. Le poisson et le sel étaient communs à tous les habitants.

On enseignait aux enfants tous les arts et les métiers dont ils avaient besoin pour se procurer une existence aisée, et il n'y avait d'artisans particuliers que pour les choses qui n'étaient pas communes, telles que l'orfévrerie, la peinture, la poterie, la briqueterie, la musique, etc. Les femmes prenaient soin du ménage, filaient, fabriquaient les toiles et élevaient les enfants; les vieillards et les invalides ramassaient de la paille et de petits morceaux de bois, et les aveugles nettoyaient le coton et égrainaient le maïs. De la Véga assure qu'il n'a jamais rencontré au Pérou de mendiant, qu'une seule femme nommée *Isabelle*, qui demandait l'aumône à Cuzco, non par nécessité, mais comme charlatane.

Les Incas toléraient les femmes publiques (2), dans l'intention d'obvier à de plus grands maux. Elles étaient reléguées à la campagne, et ne pouvaient, sous aucun prétexte, mettre le pied dans les villes, de crainte que leur commerce ne corrompît les femmes honnêtes. Il était défendu à celles-ci de leur parler, sous peine de porter le même nom, d'être rasées en public, et répudiées par leurs maris, si elles en avaient.

Chaque Indien recevait un *tupu* ou portion de terrein, pour y semer le maïs nécessaire à sa subsistance. On allouait la même quantité à chaque enfant mâle, et la moitié seulement aux filles; et le père, au mariage de son enfant, lui donnait la pièce de terre qu'il avait reçue pour son entretien.

Quiconque négligeait d'arroser son champ à l'époque prescrite, était condamné à recevoir en public trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou bien on le battait sur les

(1) Acosta dit qu'ils se servaient de feuilles de coco en guise de monnaie.

(2) On les appelait *Pampaaruna*. Ce mot signifie au singulier un homme et une femme, et, au pluriel, plusieurs personnes réunies.

bras et sur les cuisses avec des verges d'osier, et on l'appelait *mezquitullu* (1), ou fainéant et lâche.

Tout vol commis dans le champ ou dans la maison d'un autre se punissait de mort. Les Incas étaient si inflexibles à cet égard, qu'ils n'auraient pas même pardonné à leurs propres enfants.

L'ordre observé pour la culture de la terre était ainsi qu'il suit. On préparait d'abord les terres des pauvres et des infirmes, et celles des soldats qui étaient à la guerre, et chacun était obligé de se nourrir à ses dépens pendant la durée des travaux. On labourait et ensemençait ensuite ses propres terres, et après celles des curacas. Par une ordonnance des Incas, il fallait que les terres de leurs sujets fussent labourées avant les leurs, « parce que, » disaient-ils, « s'ils n'étaient pas à leur aise, ils seraient inutiles dans la paix comme dans la guerre » (2).

Examinons maintenant par quels moyens les Incas sont parvenus à un si haut dégré de perfection, dans un si court espace de tems. Une des lois fondamentales de l'Empire portait que les habitants des villes seraient répartis par décuries, sous la conduite d'un décurion. Un autre chef prenait le commandement de cinq de ces décuries, ou de cinquante hommes. Un troisième, avec rang de capitaine, celui de deux décuries de cinquante hommes chacune; et un quatrième, celui de cinq décuries de cent hommes. Venait ensuite un général, ou principal décurion, qui avait à ses ordres deux compagnies de cinq cents hommes chacune. Ces officiers étaient à la fois les défenseurs et les accusateurs des bourgeois soumis à leur autorité. Pour que la justice s'administrât promptement, il y avait dans chaque ville un juge muni de pleins-pouvoirs pour aplanir les différends survenus entre les habitants. Les contestations entre provinces étaient décidées par un commissaire particulier, du sang royal, député par l'Inca. Il y avait dans chacune des quatre grandes divisions territoriales de l'État trois Conseils, savoir : un pour la guerre, un autre pour l'administration de la justice, et un troisième pour prononcer sur les questions de propriété. Chaque Conseil se composait d'officiers subordonnés les uns aux autres, et était présidé par des Incas légitimes, qui représentaient le souverain dans les provinces. Les sentences des juges étaient exécutées ponctuellement dans l'espace de cinq jours, conformément aux ordonnances de l'Inca, qui étaient regardées comme divines. Pour empêcher les gouverneurs, les juges et les employés subalternes, d'abuser de leur pouvoir, ils étaient surveillés par des contrôleurs et des commissaires, qui prenaient des informations secrètes sur leur conduite, au moyen d'espions ou de *cucuy-ricoc*, c'est-à-dire, de gens qui ont l'œil partout. La loi ne voulait pas qu'on choisît, pour rendre la justice aux autres, un homme coupable d'actions injustes. Les moindres fautes étaient punies rigoureusement; on ne pardonnait même pas les étourderies de jeunesse; on infligeait dans ce cas des peines proportionnées à l'âge et à l'offense de l'enfant, et le père était puni pour n'avoir pas corrigé son fils de ses mauvaises habitudes. Celui-ci n'était pas responsable des fautes de son père. La condamnation n'entraînait jamais la confiscation des biens. Après la conquête d'une province, on la partageait en communautés et en villes. Les Incas s'attachèrent toujours à gagner les vaincus par la douceur et des bienfaits, et n'employèrent jamais la force qu'à la dernière extrémité. Il leur arrivait souvent d'envoyer des colonies, ou *mitmac* (transplantés), d'une province à une autre; mais ils avaient toujours soin de ne pas forcer les montagnards à s'établir dans le plat-pays, et de leur laisser les mœurs et les habitudes de leur pays natal.

Les intérêts particuliers de chaque ville étaient placés sous la sauvegarde d'une *loi municipale*. Une *loi agraire* réglait le partage des terres entre les habitants, au moyen d'une mesure nommée *tupu*. La *loi commune* prescrivait à tous de travailler aux ouvrages publics, et une autre appelée *mitachancuy*, ce qui signifie *changer par famille*, réglait le mode de ce travail. La *loi fraternelle* enjoignait à tous les habitans des villes de se prêter mutuellement secours pour les travaux agricoles, et pour la construction et la réparation de leurs maisons. La *loi somptuaire* défendait l'usage de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, les festins, etc., et voulait que les habitants de chaque canton se réunissent deux ou trois fois par mois pour manger en société, sous la présidence de leurs curàcas, et s'exercer à des jeux militaires et à d'autres passe-tems honnêtes. On appelait même les pauvres à ces sortes de réunions, pour leur faire oublier une partie de leur misère. Il y avait aussi une *loi des secours pour les malheureux*, par laquelle il était ordonné que les aveugles, les muets, les boiteux, les estropiés, les vieillards, les malades, et en général tous ceux qui ne pouvaient labourer leurs terres, fussent nourris et habillés aux dépens des magasins publics. La *loi des ménages* défendait l'oisiveté et la fainéantise passé l'âge de cinq ans, et exigeait que les portes des maisons fussent ouvertes aux heures du repos, afin que les juges, ou *Llactacamayu*, y eussent un accès libre pour visiter le ménage.

Toute leur morale se réduisait à ces trois principes : *Amma sua*, *ammakelya* et *amma loolya;* c'est-à-dire, point de voleurs, point de paresseux, point de menteurs. Dans la persuasion où ils étaient que les péchés donnaient naissance à tous les maux, aux mauvaises saisons, aux maladies et à la mort, ils allaient volontairement déclarer aux juges leurs fautes les plus secrètes. « Telle était leur horreur pour le vice, dit de la Véga, que dans tout l'Empire, qui avait au moins treize cents lieues d'étendue, et était peuplé d'une multitude de nations distinctes et parlant des langages différents, il se commettait à peine une faute punissable pendant toute l'année.

Pédro Cieça de Léon dit que les Incas avaient fait de si grandes choses, et établi entre leurs sujets un ordre si admirable, qu'il est peu de nations qui puissent se vanter de leur être supérieures. Acosta pense que si l'on fesait un parallèle entre les Péruviens et les peuples du Mexique, et les Grecs et les Romains, on serait forcé d'accorder la préférence aux premiers en matière de gouvernement politique. « Mais parce que nous sommes entrés, » ajoute-t-il, « les armes à la main dans les Indes, nous ne daignons pas nous enquérir de l'état de ces peuples, ni leur rendre la justice qu'ils méritent; mais nous les traitons comme des bêtes destinées à notre usage. » Ils avaient un si grand respect et une affection si extraordinaire pour leurs Incas, qu'aucun n'a été traître à son prince. Les gouverneurs administraient avec tant de justice et d'intégrité, que personne n'osait s'enivrer, ni prendre à son voisin une seule mesure de maïs.

J'avoue, dit le père Blas Valéra, qu'en ceci les Incas du Pérou me semblent préférables non-seulement aux peuples de la Chine, du Japon et des Indes-Orientales, mais encore aux anciens païens de l'Asie et de la Grèce. Au lieu, dit-il, de donner à ces princes le titre de roi, on devrait plutôt les

(1) Ce nom se compose de *Mezqui*, qui signifie doux, et de *Tullu*, os.

(2) Pédro Cieca de Léon, *Coronica del Peru*, cap. 28, 33, 44 et 69 —Acosta, lib. VI, cap. 1, 12 et 15.—G. de la Véga, lib. II, cap. 13; lib. V, cap. 9; lib. VII, cap. 1.

appeler de bons et fidèles serviteurs des orphelins. Les Péruviens les nommaient *les amis des pauvres*.

Ce qui surpasse l'imagination, dit de la Véga, c'est de voir que les Incas, qui n'avaient aucune connaissance des belles-lettres, ni des sciences humaines, ont fait des lois si justes et si raisonnables, que, leur idolâtrie mise à part, elles se trouvent conformes aux plus belles théories des sages de l'antiquité et aux lois des nations les plus policées.

Par la *loi de succession*, c'était le frère aîné qui était l'héritier légitime du trône. Il épousait sa propre sœur de père et de mère; et s'il n'en avait pas, sa plus proche parente de la tige royale, sa cousine, sa nièce ou sa tante: et celle-ci héritait du royaume, au défaut de mâle, comme en Espagne. Si le prince n'avait pas d'enfants de sa sœur aînée, il la répudiait pour la seconde, la troisième, etc., jusqu'à ce qu'il en eût. Outre la femme légitime, qui s'appelait *Coya*, c'est-à-dire, reine ou impératrice, le roi avait plusieurs maîtresses, ses parentes jusqu'au quatrième dégré, et des étrangères. Les enfants des premières étaient considérés légitimes, parce qu'ils n'avaient point de sang étranger; mais ceux des autres étaient réputés bâtards. Au défaut d'enfants de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étaient légitimement issus du sang royal héritait de la couronne, comme cela eut lieu pour Manco-Inca, successeur de Huascar. S'il n'y avait pas d'aîné, les autres enfants qui n'étaient point bâtards, pouvaient y aspirer successivement; mais s'il n'en existait point de légitimes, le sceptre passait entre les mains du plus proche parent. Ce fut à cause de cette loi que le bâtard Atahualpa fit périr tous les membres de la famille royale. Toutefois, pour qu'il ne manquât jamais d'enfants légitimes, il était enjoint à tout homme de sang royal, jusqu'au quatrième dégré, de se marier avec une de ses parentes; l'on en exceptait cependant sa sœur, que le roi seul pouvait épouser. L'aîné héritait toujours du trône. Le nouveau roi ne recueillait de la succession de son prédécesseur que sa couronne; le reste allait à son *guaca*, ou son adoratoire, ou était approprié à l'entretien de la famille que le défunt laissait.

Le mode de succession pour les curacas variait suivant les provinces; car les Incas, comme nous l'avons déjà dit, n'abolissaient pas les bonnes coutumes et les anciennes institutions des peuples qu'ils réduisaient à leur obéissance, et celle qui voulait que l'héritage appartînt à l'enfant le plus vertueux et le plus aimé était de ce nombre. Dans quelques provinces, le fils aîné succédait à son père; mais, en cas de mort de celui-ci, le second frère héritait de l'aîné, et ainsi de suite: cependant, si tous les frères venaient à mourir, la succession retournait au fils de l'aîné, du deuxième frère, du troisième, etc.

Religion. Les Péruviens adoraient le dieu inconnu et invisible, sous le nom de *Pachacamac* (1), âme de l'univers, auquel était dédié le fameux temple de la vallée du même nom. Comme les Chaldéens, ils offraient un culte au *soleil* pour le bien qu'il leur fesait, lui érigèrent des temples magnifiques, bâtirent des maisons pour les vierges qui lui étaient consacrées, et sacrifiaient sur ses autels des animaux domestiques, des oiseaux et des plantes. Ils révéraient dans la *lune*, la sœur et la femme du soleil, et dans les *étoiles* les demoiselles et les suivantes de sa maison.

Chaque province avait une *maison d'adoration*. Celle de Cuzco était comme le Panthéon de Rome. Les Incas y déposaient les idoles de toutes les nations et provinces conquises, pour les y garder comme otages.

La *maison des Vierges* renfermait les jeunes filles destinées à desservir les temples, à célébrer les sacrifices, à devenir les femmes et les concubines de l'Inca, ou à être données en mariage à ses capitaines. On choisissait à cet effet les plus jolies filles de l'empire; et un père n'avait pas le droit de s'opposer à ce choix, qui était fait par le gouverneur de chaque province, nommé *Appopanaca*. Ces filles étaient prises au-dessous de l'âge de huit ans, et placées sous la direction des anciennes femmes ou *mamaconas*, qui se chargeaient de leur éducation. Le supplice de celles qui manquaient à leurs devoirs, était d'être enterrées vives. La répartition en était faite par les gouverneurs à mesure qu'elles arrivaient à l'âge de quatorze ans.

Sacrifices. Quelques historiens espagnols, et particulièrement Zarate et Acosta (1), prétendent que les Péruviens immolaient des enfants de quatre, six et dix ans, pour le rétablissement de la santé de l'Inca, pour les victoires qu'il remportait, et au commencement de chaque nouveau règne. Ils en sacrifiaient quelquefois, disent-ils, jusqu'à deux cents dans ces solennités. Mais de la Véga assure positivement que les Incas n'ont jamais permis ces sortes de sacrifices; qu'ils avaient la chair humaine en si grande horreur, qu'ils n'en mangeaient pas, et en défendaient l'usage aux habitants des nouvelles provinces qu'ils soumettaient à leur domination. L'Inca Roca, après avoir dompté les féroces Canches, leur défendit sous peine de mort d'immoler des enfants. Un auteur, dit-il, en parlant d'Acosta, qui traite des Incas, prétend qu'ils sacrifiaient des hommes, et il cite deux provinces où ces sortes de sacrifices se pratiquaient, l'une située à deux cents lieues au sud de Cuzco, ville où les Incas offraient ordinairement leurs sacrifices, et l'autre à plus de quatre cents lieues au nord. Il est facile d'en conclure que pour n'avoir su distinguer ni le tems ni les lieux, on a attribué aux rois Incas quantité de choses qu'ils défendaient eux-mêmes à leurs sujets, et que les Indiens n'avaient pratiquées que dans le premier âge.

Les Incas *amautas*, ou philosophes, enseignaient que l'homme se composait d'un corps et d'une âme. Ils appelaient le premier *alpacamasca*, ou terre animale. Pour marquer la différence qui existe entre l'homme et la bête, ils désignaient l'un par le mot *runa*, ou être doué de raison, et l'autre par celui de *llama*, ou bête.

Les Péruviens croyaient à l'existence d'une vie future, mais purement corporelle, où les bons passaient leurs jours paisiblement et sans inquiétude, et où les méchants étaient affligés de toutes les maladies particulières à cette vie, sans jouir d'un instant de repos. Ils divisaient l'univers en trois mondes; dans le premier, appelé *hanan pacha*, ou le haut monde, les bons recevaient la récompense de leurs vertus; le deuxième, nommé *hurin pacha*, ou le bas monde, était le foyer de la corruption, et le troisième *veu pacha*, situé au centre de la terre, le monde inférieur, la maison du diable, ou la demeure des méchants. Ils croyaient encore à la résurrection des corps, sans attendre toutefois ni peine ni récompense (2).

(1) Suivant de la Véga, *Pacha*, signifie le *monde*, et *Camac*, participe du verbe *camar*, *animé*; c'est-à-dire celui qui est à l'univers ce que l'âme est au corps, celui qui donne la vie à l'univers et le fait subsister. Les historiens espagnols ont faussement traduit ce mot par celui de *Démon*, ou de *Diable*. (Voy. à ce sujet Pédro de Cieça, ch. 72, et le père Jérôme Roman, *République des Indes-Occidentales*, liv. I, chap. 5.)

(1) Lib. V, cap. 19.—Zarate, lib. I, cap. 11.

(2) Gomara, cap. 125. — Pédro de Cieça, cap. 72. — Zarate, lib. I, cap. 12.—G. de la Véga, lib. VII, cap. 7.

Le meurtre, le vol, l'inceste, et l'adultère avec l'épouse légitime, entraînaient la peine capitale. On punissait d'autres crimes par le supplice de la roue, par le bannissement aux Andes, le fouet et la prison. Quelquefois aussi on pendait le criminel par les talons, et on le laissait dans cet état jusqu'à ce qu'il fût mort; d'autres étaient condamnés à porter une pierre sur le dos.

Un homme qui pénétrait avec violence dans la maison des mamaconas, était immédiatement pendu par les talons, ainsi que la vierge qui l'avait assisté, ou qui s'était laissé séduire par lui. Le libertinage avec une femme non mariée était un crime capital. Il en était de même de tout scandale donné par une femme. L'homme qui tuait sa femme pour cause d'adultère était absous; mais si cela lui arrivait pour tout autre motif, il subissait le dernier supplice, à moins que ce ne fût un homme de rang, à qui on infligeait quelque autre châtiment. La femme qui tuait son mari était pendue par les talons jusqu'à ce que la mort s'ensuivît; si, étant enceinte, elle prenait quelque chose pour se faire avorter, elle s'exposait au même supplice. Le coupable de viol d'une femme non mariée était condamné à porter la pierre, et à la mort en cas de récidive. Le meurtre, avec intention de voler, entraînait d'abord le supplice de la roue, et ensuite la peine de mort. On punissait le vol en reléguant le coupable dans les Andes. Le vol d'objets de consommation auquel on avait été porté par le besoin, n'exposait qu'à une réprimande; mais la récidive entraînait la peine de la pierre. Celui qui dérobait du bois sur les terres d'autrui était puni en conséquence; le braconnier était condamné à porter la pierre.

Tout individu qui avait tué son semblable dans une querelle, s'il était l'agresseur, était puni de mort ou du bannissement à perpétuité dans les Andes. La sorcellerie était punie de mort. La même peine était infligée à celui qui brûlait un pont. Quiconque déplaçait les bornes ou limites des propriétés, se rendait passible de la pierre pour la première offense, et de mort pour la seconde. Un cacique qui tuait son sujet, celui-ci fût-il même coupable, subissait la peine de la pierre; récidivait-il, son crime entraînait perte de la vie ou celle de sa seigneurie. Un gouverneur, convaincu de corruption ou de partialité, était privé de son commandement ou mis à mort, si l'offense était haineuse. Un *curaca*, qui permettait à ses Indiens de voler ou de vivre licencieusement, était dégradé, et rentrait dans la classe des simples sujets, pourvu toutefois qu'il eût déjà été repris une fois pour le même objet. Un vol se commettait-il dans un *tambo*, le cacique en portait la peine, quitte à punir ensuite lui-même les coupables.

Les Indiens qui abandonnaient l'endroit qui leur était assigné, étaient appliqués à la roue pour la première fois, et condamnés au dernier supplice pour la seconde. Le maquerellage se punissait de la roue, et de mort s'il y avait récidive. L'oisiveté entraînait la peine du fouet ou de la pierre; il en était de même de celui qui était surpris à dormir en plein jour; le parjure et le mensonge étaient punis de la roue, et de mort pour la deuxième ou troisième récidive, et le manque de respect pour l'Inca, par un emprisonnement plus ou moins long. Si une maison était brûlée par la négligence d'un autre, celui-ci était obligé d'indemniser le propriétaire. Quiconque, à la suite d'une querelle, blessait grièvement son semblable, de manière à ce qu'il ne pût plus travailler, devait fournir à son existence. Un porteur qui aurait manqué de délivrer au propriétaire les objets dont il aurait été chargé pour lui, était puni, et la ville où il résidait était tenue d'en réparer la perte.

Vêtements. Le gouvernement fesait distribuer, de deux ans en deux ans, de la laine à tous ses sujets en général. Chaque famille en recevait autant qu'il lui en fallait. Le mari fournissait à tous les besoins du ménage, et les femmes contentes, dit Acosta, d'une honnête médiocrité et de servir leurs époux avec soumission, s'attachaient surtout à élever les enfants sans délicatesse et sans luxe (1).

Bergers. Les bergers étaient chargés de la garde des troupeaux, et ils s'en acquittaient avec tant de soin qu'il ne leur manquait jamais une seule brebis. Comme il n'y avait point de voleurs à craindre, il suffisait de les garantir des bêtes fauves. Pour pouvoir les compter plus facilement, ils les répartissaient suivant leur couleur. Il était permis de tuer le bétail qui s'écartait des pâturages de son maître, et s'il commettait quelque dégât dans des terres labourées, le propriétaire pouvait retenir le nombre de brebis qu'il jugeait suffisant pour le dédommager de ses pertes, lesquelles étaient estimées suivant la quantité d'épis de maïs détruits.

Guerre. Les Incas n'entreprenaient jamais de guerre que pour civiliser quelque peuple barbare, ou pour défendre leurs frontières. Ils n'entraient en campagne qu'après avoir déclaré la guerre deux ou trois fois à leurs ennemis. Ils s'attachaient les habitants des provinces conquises par la douceur et par des présens, rétablissaient le *Curaca* dans sa dignité, et laissaient subsister les anciennes coutumes qui n'étaient contraires ni au culte ni aux réglements de l'empire. Ils conservaient inviolablement toutes les autres lois et les priviléges de leurs vassaux, et ne livraient jamais au pillage les provinces qu'ils avaient conquises. Il était seulement enjoint aux caciques de se présenter à la Cour de Cuzco une fois l'année, ou de deux ans en deux ans suivant l'éloignement des provinces. A l'aide des *quipus*, ils fesaient faire une statistique exacte du pays, et affectaient toujours des provisions pour l'entretien des pauvres dans les tems de disette, de peste ou de guerre.

Armée. Les moindres capitaines commandaient cent soldats, et les autres deux, trois, quatre cents et jusqu'à mille. Les mestres-de-camp en avaient à leurs ordres de quatre à cinq mille, et les généraux, appelés *Hatun Apa*, ou grands capitaines, dix mille.

Les *Curacas*, ou seigneurs, commandaient leurs vassaux dans la paix et dans la guerre. Ils avaient le pouvoir de faire des lois particulières, d'imposer des tributs, et de pourvoir à tous les besoins, en se conformant aux ordonnances de l'Inca. Les capitaines en chef et leurs subordonnés avaient de grands priviléges; leurs charges étaient héréditaires; ils ne payaient point d'impôt, et ils tiraient des magasins royaux tout ce dont ils avaient besoin.

Magasins. Il y en avait de trois espèces. Dans les uns on serrait les tributs et dans d'autres la récolte. Chaque ville renfermait deux magasins, l'un pour les provisions qui ne devaient servir qu'en cas de famine, et l'autre pour recevoir celles qui provenaient des terres du Soleil et de l'Inca. Ils étaient construits en argile mêlée avec du chaume, et l'étendue en était proportionnée à la quantité de grains qu'on y déposait. Outre ces magasins, il en existait aussi sur les grands chemins, de trois lieues en trois lieues, que les Espagnols convertirent dans la suite en auberges. L'on portait à Cuzco, pour la consommation de la Cour, tout le produit des terres du Soleil et de l'Inca à cinquante lieues à la ronde, à l'exception toutefois d'une certaine portion qui allait au magasin général de habitants. Le gouvernement fournissait à l'entretien des troupes, auxquelles il était défendu de vivre dans les villes aux dépens des bourgeois. S'il arrivait à un

(1) Acosta, cap. 15 et 16.

soldat de rien prendre qui leur appartînt, il était aussitôt puni de mort (1).

Hôpitaux. Il y avait sur toutes les routes des hôpitaux (*Corpahuasci*), qui tiraient les provisions dont ils avaient besoin des magasins que le prince avait pour la commodité des voyageurs.

Tambos. Les tambos étaient des palais d'une vaste étendue, élevés sur la route des Montagnes, à la distance d'une journée l'un de l'autre. Sur celle de la plaine, ils étaient situés le long des rivières, à huit, dix, quinze et même vingt lieues les uns des autres. Les Indiens du voisinage étaient tenus de fournir à ces tambos les provisions, les vêtements et les armes nécessaires aux armées du prince, et dans chacun il y avait ordinairement de quoi équiper et armer trente mille hommes (2).

Courriers. Les ordres du roi se communiquaient promptement d'une province à l'autre par le moyen de courriers, nommés *Chasqui*. Ceux-ci étaient stationnés le long des grands chemins, dans des cabanes bâties sur un endroit élevé, à un quart de lieue de distance les uns des autres. Les dépêches du gouvernement parcouraient de cette manière cinquante lieues en vingt-quatre heures. Ces courriers portaient du poisson de mer pour l'Inca, à Cuzco, en deux jours, quoique la distance de cette ville à l'Océan fût de plus de cent lieues. Les Espagnols les employèrent dans leurs guerres civiles, et les vice-rois s'en servirent ensuite pour transmettre leurs dépêches.

Les Indiens avaient un autre moyen plus prompt de donner avis d'un soulèvement ou d'une rébellion : c'était au moyen de la fumée. Des matières combustibles étaient disposées de distance en distance, et des personnes qui veillaient jour et nuit se tenaient toujours prêtes à y mettre le feu au premier signal. L'Inca était ainsi informé d'une révolte qui éclatait à six cents lieues de sa capitale, en trois ou quatre heures.

Première découverte du Pérou. Les historiens espagnols et péruviens (3) rapportent, d'après d'anciennes traditions, qu'avant l'arrivée des Européens, des hommes d'une stature gigantesque abordèrent au cap Sainte-Hélène, près de la ville de Puerto Viéjo, dans de grandes barques de jonc; que les naturels, d'une taille ordinaire, ne leur venaient que jusqu'aux genoux; qu'ils avaient des yeux de la grandeur d'une assiette, et les autres parties du corps en proportion; qu'ils portaient les cheveux fort longs et n'avaient point de barbe; que les uns allaient nuds, et que les autres se couvraient de peaux de bêtes fauves. Pour se procurer de l'eau, ils creusèrent dans le roc des puits profonds, qui existent encore. Un de ces hommes mangeait à lui seul plus de viande que cinquante Indiens. Ils vivaient de rapines et désolaient le pays, dont ils massacraient les habitants qu'ils rencontraient. Dieu enfin les frappa de sa foudre, et envoya des anges armés d'épées flamboyantes pour les exterminer (4).

Ces historiens ajoutent que les îles du grand lac de Titicaca, dans la province de Callao, étaient autrefois habitées par des hommes à barbe blanche, qui furent détruits par un capitaine *Cara*, lequel avait marché contre eux de la vallée de Coquimbo (1).

Herréra rapporte que les Espagnols découvrirent à l'endroit où Francisco Pizarro fonda, en 1539, la ville de San Juan de la Victoria, dans le territoire de Guamanga, province de Vinaque, non loin de la rivière du même nom, des constructions fort étendues, et qui paraissaient remonter à une haute antiquité. Les Indiens leur dirent qu'elles étaient l'ouvrage d'hommes blancs et barbus, différents des Incas par leurs formes, et qui avaient habité le pays avant eux (2).

Suivant la tradition indienne, la durée de la monarchie des Incas fut de quatre cents ans. Acosta (3) prétend qu'elle n'a été que d'un peu plus de trois cents ans. D'après la règle générale, fondée sur les observations du célèbre Newton, les règnes des douze Incas (4), pris l'un dans l'autre à vingt ans, présenteraient une succession de deux cent quarante années.

Don Ulloa remarque que l'on ne commence à connaître un peu l'histoire du Pérou qu'à partir de l'avénement du premier des treize Incas. En évaluant à trente ans la durée de chacun de leurs règnes, on aurait trois cent quatre-vingt-dix ans, et si l'on déduit ce nombre de 1525, époque de la conquête, il restera 1135, qui est l'année de l'ère chrétienne, à laquelle remonte la connaissance que nous possédons des événements arrivés au Pérou, antérieurement à sa découverte.

Il paraît que les premiers Espagnols qui s'établirent à Panama donnaient le nom de Pérou à tout le pays qui s'étend depuis l'équateur jusqu'à la partie la plus méridionale du continent. Herréra (5) pense que ce nom vient de celui d'un Cacique puissant, appelé *Biru*, par qui Gaspar de Morales et Francisco Pizarro avaient été vigoureusement attaqués, en 1515, vers la partie orientale du golfe de San-Miguel, ou bien d'un autre cacique, nommé *Birùquete*, qui avait été vaincu, la même année, par le capitaine Gonzalo de Badajoz, près de Mala, sur les bords de la mer du sud.

Acosta croit plutôt que le Pérou a reçu son nom d'une rivière qui fut visitée par les Espagnols; car, ajoute-t-il, les naturels du pays ne le désignent pas par ce nom.

Suivant Garcilasso de la Véga (6) les premiers Espagnols qui y abordèrent, ayant rencontré un Indien, lui adressèrent plusieurs questions, auxquelles il ne répondit que par le mot *Beru*, qui était son nom, et *Pelu*, qui signifie rivière dans la langue des naturels qui résident entre Panama et Huaya. Il voulait probablement leur donner à entendre qu'il habitait sur le bord d'un courant d'eau. Les Espagnols, en changeant le *B* en *P*, ou *l* en *r*, en ont fait par corruption le mot *Peru*. Les gens de Vasco Nuñez de Balboa, qui imposèrent les premiers noms à cette contrée, n'y avaient pas pénétré assez avant pour connaître la signification du mot *Pirua*, qui veut dire gabion ou clôture. La Véga ajoute que les na-

(1) Pédro de Cieça de Léon, cap. 60.

(2) Zarate, lib. I, cap. 14.

(3) *Pédro Cieça de Léon*, cap. 52, *Gigantes de Santa Elena*; *Acosta*, lib. I, cap. 19; Zarate; Garcilasso de la Véga, *Coment. real.*, lib. IX, cap. 9 : *De los gigantes que huvo en aquella region, y la muerte dellos.*

(4) C'étaient probablement des Patagons dont on a donné cette description exagérée.

(1) *Herréra*, décad. V, lib. III, cap. 6. Grotius prétend que les Péruviens sont d'origine chinoise, parce qu'ils adoraient le soleil.

(2) « *Unos grandes edificios que parecen mui antiguos, i los Indios dicen, que los edificaron gentes blancas, i barbadas, que estuvieron en aquella tierra, antes que reinason los Ingas; i bien parecen diferentes de la orden, i traça de los Ingas.* » (*Herréra*, décad. VI, lib. VI, cap. 9.)

(3) Lib. VI, cap. 19 de son *Hist. nat. et civil.*

(4) Le règne du treizième Inca n'est pas compris dans ce calcul. Blas de Valéra fixe l'origine de la monarchie à l'an 931.

(5) Décad. II, lib. I, cap. 5 et 14.

(6) *Comentarios reales*, lib. I, cap. 4, 5 et 6.

turels ne se sont jamais servi de ce nom pour désigner leur pays, qu'ils ne lui donnaient même pas de nom général, et que chaque province en portait un particulier.

Le père Rémésal et d'autres auteurs écrivent ce mot *Piru*, mais les historiens les plus anciens, tels que Pédro de Cieça de Léon, Agustin de Zarate, Francisco Lopez de Gomara, Diégo Fernandez et le père Géronimo Roman, appellent ce grand empire *Peru*, et non pas *Piru* (1).

Quoi qu'il en soit, ce fut, dit-on, Vasco Nuñez de Balboa, alcade de Santa Maria del Darien, qui reçut les premières informations sur la mer du Sud et le Pérou, du fils d'un cacique, qui était venu lui offrir à lui et à Colmenarez, un présent en or. Le Péruvien, les voyant se disputer pour le partage de ce métal, leur dit qu'il y avait, à six journées de marche, vers le sud, de l'endroit où ils étaient, un pays où ils en trouveraient autant qu'ils en voudraient; et qu'en suivant toujours la même direction, ils rencontreraient une mer, par laquelle ils arriveraient à un royaume où l'or servait aux usages les plus ordinaires. Balboa, ravi de cette nouvelle, retourna à Darien pour en faire part à l'amiral de l'île Espagnole, et l'inviter à lui fournir les moyens d'entreprendre cette conquête. Malheureusement le capitaine, qu'il avait chargé de cette mission, fit naufrage sur les îles Cayman, situées au N.-O. de la Jamaïque, et ce fut seulement en 1519 qu'il fut informé de ce désastre.

En 1522, *Pasqual de Andagoya*, régidor de Panama, reconnut la côte de la mer du Sud, vers l'orient, jusqu'au golfe de San-Miguel. Il passa de là à la province de Cochama, où, ayant appris que les guerriers d'un autre pays, appelé *Biru*, traversaient la mer dans des canots toutes les pleines lunes, pour aller combattre leurs ennemis, il se dirigea vers cette province, et y pénétra par la rivière du même nom, qu'il remonta l'espace de près de vingt lieues. Ayant rencontré en cet endroit un corps de guerriers, armés de courtes lances et de grands mantelets, il les attaqua, les battit, et s'empara de leurs forteresses. Après cette victoire, il conclut la paix avec sept seigneurs du pays, dont l'un paraissait être particulièrement respecté des autres, et, à l'aide de ses interprètes, il se procura des renseignements sur tout le pays jusqu'à Cuzco. Pasqual de Andagoya retourna alors à Panama, et rendit compte au gouverneur Pédrarias d'Avila de tout ce qu'il avait vu.

En 1524, Pédrarias, devenu gouverneur de Panama, engagea *Juan de Basurto*, riche habitant de l'île espagnole, à continuer les découvertes dans la mer du Sud. Celui-ci, ne trouvant pas à Panama ce dont il avait besoin pour l'entreprise, retourna à son île pour y faire les préparatifs nécessaires. Il mourut toutefois, peu après, à Nombre de Dios, et l'expédition n'eut pas lieu (2).

Don Pédrarias d'Avila, gouverneur de la province de Darien, ayant fait décapiter *Vasco Nuñez de Balboa*, adélantado de la mer du sud (3), adopta tous ses projets de découvertes, et prépara une expédition pour conquérir la partie de la côte orientale de Terre-Ferme, qui a depuis reçu le nom de *Pérou*. Il chargea de cette entreprise *Francisco* (4) *Pizarro*, *don Diégo de Almagro* (1), et un riche ecclésiastique et maître d'école, nommé *Hernando de Luque*, tous trois habitants de la ville de Panama, dans la province de Terre-Ferme de l'Amérique méridionale, et anciens compagnons de fortune de l'adélantado Vasco Nuñez de Balboa. Ils avaient acquis des renseignements sur les richesses de Cuzco, du capitaine Gaspard de Moralès, qui les tenait du cacique Birú ou Biriquète, et dont l'exactitude fut confirmée ensuite par *Pasqual de Andagoya*. Almagro, directeur du port de Panama, s'engagea à faire les préparatifs nécessaires et à fournir les provisions. Hernando de Luque (2) se chargea des autres dépenses, et l'exécution de l'entreprise fut confiée à Francisco Pizarro. Ils convinrent de partager également les profits de l'expédition, et cimentèrent leur association par un serment. Ayant obtenu l'assentiment du gouverneur Pédrarias d'Avila, ils achetèrent de Pédro Grégorio un navire qui avait été construit par Vasco Nuñez de Balboa, et en firent bâtir deux autres à grands frais. Ils choisirent pour pilote, *Hernando Pénate*; pour enseigne, *Salcédo*; pour trésorier, *Nicolas de Ribéra*; pour visiteur, *Juan Carrillo*, qui devait aussi tenir compte du quint pour le roi.

Première expédition. Pizarro, après avoir consulté Pasqual de Andagoya, sur la route qu'il devait suivre, fit voile de Panama, située dans l'isthme du même nom, par 8° 57′ de lat. N., vers le milieu de novembre 1524, avec un navire et deux canots portant quatre-vingts Castillans (3) et quatre chevaux. Il toucha à l'île de *Taboga*, à cinq lieues de Panama, et aux îles *de las Perlas* (4), ou des Perles, à douze lieues plus loin, où il fit provision d'eau, de bois et de fourrages pour les chevaux. De là, il se rendit au *Puerto de Piñas* (5), situé à douze lieues des Perles, où, ayant débarqué son monde, il résolut de pénétrer dans l'intérieur du pays qui était gouverné par le cacique Biruquète. Il remonta le *Rio-Birù* pendant trois jours. Les Indiens épouvantés s'enfuirent dans les bois et les montagnes, et les Castillans, après avoir beaucoup souffert de la faim et de la fatigue, retournèrent à leur navire. Pizarro, ayant remis à la voile, relâcha à un autre port, à dix lieues de là, qu'il nomma *Puerto de la Hambre*, ou port de la Faim, à cause de ceux qui en moururent. Il y fit provision d'eau et de bois, puis, s'étant de nouveau embarqué, il navigua encore dix jours; cependant l'eau commença bientôt à manquer; il ne restait plus que quatre onces de maïs par personne, et les Castillans, qui n'avaient rencontré jusqu'alors qu'une terre stérile, des marécages,

(1) Voyez à ce sujet *Pédro Cieça de Léon*, cap. 3, 13 et 18. — G. de la Véga, *Com. real.*, lib. I, cap. 4, 5, 6 et 7.

(2) *Herréra*, décad. III, cap. 2.

(3) Voyez l'article *Colombie*.

(4) Francisco Pizarro naquit à Truxillo en Estramadure. Il était fils naturel du capitaine Gonzalo Pizarro. S'étant embarqué pour Santo-Domingo, il servit avec distinction dans cette île et dans celle de Cuba, et suivit ensuite le gouverneur Alonso de Hojeda au golfe de Darien, où il administra la colonie d'Uraba, en 1512, en son absence. Il partit de là avec le célèbre Vasco Nuñez de Balboa, pour la découverte de la mer du Sud, et se trouva avec le gouverneur Pédrarias d'Avila à la conquête de Nombre de Dios et de Panama. (*Pédro de Cieça de Léon*, cap. 6.)

(1) On ignore quelles furent l'origine et la famille de don Diégo de Almagro. Zarate dit (lib. I, cap. 1,) qu'il naquit à Malagon, en Espagne. Selon Gomara, il aurait pris naissance au bourg d'Almagro, dont il portait le nom; mais on ne sait pas de qui il était fils.

(2) Le plus jeune des trois avait plus de cinquante ans. Ils étaient l'objet de la dérision générale. On se moquait surtout de Hernando de Luque, qu'on appelait *Hernando el Loco*, ou *le Fou*. (G. de la Véga, *Comentarios reales*, IIe part., lib. I, cap. 1.)

(3) Selon Herréra. G. de la Véga dit qu'il mit à la voile en 1525, avec cent quatorze hommes.

(4) Deux grandes îles découvertes par Vasco Nuñez de Balboa, et dont l'une s'appelle *del Rio* et l'autre *Tararéqui*.

(5) Elles furent ainsi nommées à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qui croissaient aux environs. Vasco Nuñez y avait relâché, et après lui Pasqual de Andagoya.

des fondrières, des rivières qui se précipitaient en torrents du haut d'affreuses montagnes, et avaient essuyé des pluies continuelles, regardaient le pays comme un séjour infernal, et commencèrent à murmurer contre leur chef. Dans cette situation critique, Pizarro crut devoir expédier le navire aux îles des Perles, pour y prendre des provisions. Il en donna le commandement à *Gil de Monténégro*. Les vivres de l'équipage se composaient d'une peau de vache desséchée et de quelques bourgeons amers de palmier (*palmitos amargos*), qu'on avait recueillis sur la côte. Pizarro chercha vainement à se procurer des provisions pour ses soldats, dont un grand nombre tomba malade. Pour les mettre à l'abri de la pluie, il travailla lui-même à leur construire des huttes; néanmoins vingt d'entre eux succombèrent. Pizarro en fut consterné, lorsqu'un soir une clairière (*resplandor*), qui paraissait être à la distance de huit lieues, vient tout-à-coup frapper ses regards. Il se rend à l'endroit avec quelques soldats bien armés, s'empare de deux naturels, d'une certaine quantité de cocos ou de noix d'Inde, et d'un setier (*hanega*) de maïs. Ces Indiens demandèrent fièrement aux Espagnols pourquoi ils venaient ainsi dérober le bien d'autrui. Ils étaient armés d'arcs et de flèches trempées dans un poison si subtil, que celui qui en était atteint mourait en quatre heures.

Monténégro retourna peu après avec une provision de maïs, de fruits de platanes (1) et autres, de racines et de viande; mais vingt-sept soldats de la petite troupe de Pizarro étaient déjà morts. Il n'en remit pas moins à la voile, et au bout de quelques jours de navigation, il prit terre dans un lieu qu'il nomma *Puerto de Candélaria*, parce qu'il y était arrivé le jour de la Chandeleur. Là, les Espagnols furent en butte à de nouveaux tourments; les mousquites ne leur donnèrent pas un instant de repos, et l'humidité était telle, que les chapeaux des soldats tombèrent en lambeaux, et que les casaques de toile (*camisétas de angéo*) qu'ils portaient par-dessus leurs habits, se pourrirent en peu de tems.

Pizarro ayant pénétré à deux lieues dans l'intérieur, arriva à un petit village où il trouva beaucoup de maïs, de racines, de la chair de porc (*carne de puerco*), de la viande et des pieds et des mains d'homme, cuits dans des pots, ce qui lui fit croire qu'il était chez les Caribes. Il y trouva également plus de soixante *pésos* d'or bas (*oro baxo*). Pizarro retourna ensuite à son navire, et côtoya jusqu'à un endroit qu'il nomma *Puéblo Quémado*, ou Peuple brûlé Ayant aperçu un sentier dans une forêt de mangliers, il le suivit, l'espace d'une lieue, jusqu'à une petite éminence sur laquelle s'élevait un village qui lui fournit en abondance des vivres, des racines savoureuses et des fruits de *pixbae* (2). Pizarro résolut de s'arrêter en cet endroit, jusqu'au retour de Gil de Monténégro, qu'il voulait renvoyer à Panama avec le navire qui avait besoin de réparations. Comme il fesait beaucoup d'eau, on imagina de prendre quelques Indiens pour travailler à la pompe. Ceci excita le ressentiment de toutes les peuplades du voisinage. Elles disaient qu'il était honteux d'abandonner ainsi leurs terres à une poignée d'étrangers et de vagabonds, et formèrent le projet de tomber sur les Castillans au moment où ils s'y attendraient le moins. Dans quatre escarmouches qui eurent lieu, ceux-ci perdirent plusieurs hommes tués et blessés, et Pizarro lui-même, percé de sept flèches, jugea à propos de se retirer. Ces naturels se présentaient au combat tout nus; ils avaient le corps peint en rouge ou en jaune, et frotté d'une espèce de térébenthine appelée *bixa*.

Pizarro passa de là à *Chicama*, d'où il expédia le navire pour Panama avec le trésorier *Nicolas de Ribéra*, qui était chargé de remettre l'or qu'on avait trouvé à Pédrarias, et de lui faire un rapport sur les progrès de l'expédition.

Sur ces entrefaites, Almagro partit de Panama pour se joindre à Pizarro, avec un navire et soixante-quatre Castillans. Il côtoya jusqu'à la rivière de Saint-Jean sans le trouver, et sans en avoir de nouvelles. Enfin il reconnut quelques traces de son passage dans le pays de Puéblo Quémado, à vingt-cinq lieues environ de Puerto de Piñas. Les habitants, qui avaient déjà chassé ses soldats, se trouvaient retranchés derrière de bonnes palissades et déterminés à se bien défendre. Toutefois, après une affaire dans laquelle Almagro eut l'œil crevé d'un coup de flèche, ils se rendirent; mais les Castillans avaient été si maltraités dans le combat, qu'ils furent contraints de se rembarquer et de gagner le large. Après une navigation de six lieues, Almagro arriva à la vallée de *Baéça*, qui reçut ce nom d'un soldat qui y fut tué. Il passa de là à une rivière qu'il appela *Melon*, parce qu'il y trouva un fruit de cette espèce surnageant à la surface de l'eau, et il entra ensuite dans une autre, qui fut nommée *des Forteresses*, à cause de quelques maisons à deux étages qui s'élevaient sur de petites éminences, et qui ressemblaient de loin à autant de forteresses. Côtoyant encore l'espace de douze lieues, il arriva à la rivière qu'il nomma *Rio de San-Juan*, à cent lieues de Panama. Les naturels des environs accourant en foule sur le rivage, ne purent se lasser d'admirer son navire. Almagro n'y rencontrant pas Pizarro, crut qu'il était mort, et se rembarqua pour retourner à Panama. Toutefois, ayant appris à l'île des Perles qu'il était resté à Chicama, vis-à-vis de l'endroit où il se trouvait, il alla l'y rejoindre. Ces deux capitaines se promirent de ne pas abandonner l'entreprise; mais il était urgent de retourner auparavant à Panama, pour y réparer les navires et s'y procurer des renforts. Pendant son séjour à Chicama, Pizarro avait perdu plusieurs hommes qui étaient morts de leurs blessures, d'autres avaient eu les jambes couvertes d'ulcères, et il lui avait fallu repousser les attaques continuelles des Indiens. Les Espagnols avaient aussi beaucoup souffert de la faim, n'ayant eu pour toute nourriture que les fruits du manglier (*Rhizophora*, Linn.) dont la terre était jonchée, quelques poissons, et des écrevisses qu'ils prenaient au risque d'être dévorés par les caïmans (1) qui infestaient les embouchures de toutes les rivières.

Almagro partit seul pour Panama, où il arriva heureusement. Pédrarias lui refusa d'abord la permission d'y lever des troupes; mais, sur l'invitation de Hernando de Luque, il y consentit, et pour le faire coopérer à cette conquête avec Pizarro, il lui donna même le titre de capitaine. Nicolas de Ribéra, à son arrivée à Panama, s'acquitta fidèlement de sa mission. Le gouverneur blâma Pizarro d'avoir persisté dans une entreprise si périlleuse et si funeste aux Castillans. Il songea même à envoyer des troupes pour lui enlever sa conquête; mais il en fut détourné par Hernando de Luque et Almagro. Ce dernier retourna alors à Chicama avec deux navires et deux canots chargés d'armes et de vivres, sous la conduite du pilote *Bartolomé Ruiz*. Pizarro, tout jaloux qu'il était du titre d'Almagro, n'osa pas le lui contester ouvertement. Ils quittèrent ensemble Chicama pour chercher

(1) On en distingue trois espèces, les *bananes*, les *dominicos* et les *guinéos*. On mange ce fruit en guise de pain.

(2) Voyez la note *B* à la fin de l'article.

(1) Ces animaux sont si grands, dit Zarate, qu'ils ont ordinairement jusqu'à vingt et vingt-cinq pieds de longueur.

un meilleur pays, et découvrirent non loin du Rio de San-Juan, une autre rivière qu'ils nommèrent *Rio de Cartagéna*. Après un engagement assez vif avec les naturels de San-Juan, les Espagnols prirent quelques prisonniers et trouvèrent des vivres en abondance et environ 15,000 *pesos* d'or bas. Ils ne purent toutefois pénétrer bien avant dans le pays, à cause des épaisses forêts qui le couvraient et des rivières profondes dont il était entrecoupé. Il fut arrêté que Pizarro demeurerait à San Juan avec l'armée, tandis que Almagro retournerait à Panama avec l'or qu'ils avaient découvert, pour s'y procurer des renforts, et que le pilote Ruiz irait reconnaître la côte voisine. Durant cet intervalle, les soldats de Pizarro subsistèrent de racines, de betteraves et de palmes, et souffrirent beaucoup des pluies et de la piqûre des mousquites.

Bartolomé Ruiz navigua jusqu'à la petite île *del Gallo*, ou du *Coq*, située par le 1° 26′ de latitude, qui était habitée par un peuple fort belliqueux. Il aborda deux fois dans la province de Birù pour s'y rafraîchir, et découvrit une baie spacieuse, qu'il nomma *San-Matéo*. Les naturels des environs accoururent en foule pour admirer son bâtiment qu'ils s'imaginèrent être descendu du ciel. De là, il passa à *Coaque*, et, naviguant vers l'ouest, il rencontra un radeau sur lequel il y avait deux petits garçons et trois femmes qui lui dirent être de *Tumbez*, et lui montrèrent de la laine filée provenant des moutons (1) de leur pays. Ils lui parlèrent du roi *Guaynacapa*, et de celui de *Cuzco*, où ils donnèrent à entendre qu'il y avait beaucoup d'or. Ruiz passa outre, et explora la côte jusqu'au cap *Pasao* (2). Cependant un grand nombre de Castillans étaient tombés malades; il en était mort quelques-uns et d'autres avaient été dévorés par les caïmans en traversant les rivières. Quatorze d'entre eux ayant remonté un fleuve dans un des canots pour se procurer des vivres, furent laissés à sec par la marée. Entourés bientôt d'une trentaine de canots indiens, ils furent tous tués à coups de flèches et de dards (3).

Deuxième expédition. Diégo de Almagro, étant arrivé à Panama, obtint du nouveau gouverneur *Pédro de los Rios*, la permission de lever des soldats. Il en enrôla une quarantaine, embarqua une quantité considérable de munitions de guerre et de bouche, et partit pour rejoindre Pizarro. Avec ce renfort, Pizarro résolut d'aller explorer les terres découvertes par Ruiz, et emmena avec lui plusieurs Indiens auxquels il avait enseigné la langue espagnole. Il se rendit d'abord à la petite île de Gallo, où il resta quinze jours, et côtoya ensuite jusqu'à l'embouchure d'une grande rivière, où il eut le malheur de perdre cinq hommes qu'il avait envoyés dans un canot pour la reconnaître. De là il passa à la baie de San-Matéo, et y débarqua sans pouvoir prendre un seul Indien. Il visita ensuite le *Puéblo de Jacamez*, où il trouva du maïs, du vin, du miel et du vinaigre. Deux cents Indiens étant venus l'attaquer en cet endroit, il en tua huit et en prit trois. Après s'être arrêtés neuf jours dans cette baie, la plupart des Castillans manifestèrent le désir de retourner à Panama sous le prétexte d'y rassembler de nouvelles forces. Pizarro y consentit; mais Almagro s'y étant opposé, il fut convenu que Pizarro seul irait chercher les secours dont on avait besoin. Ce dernier franchit alors le *Rio de la Baia de San-Matéo*, rivière de la baie de Saint-Mathieu, dans l'espoir de découvrir un meilleur endroit pour établir son camp, et s'achemina le long de la côte jusqu'à *Térapulla*, qu'on appelle aujourd'hui *Santiago*, et où il traversa une autre rivière fort rapide. Il y séjourna pendant une semaine; mais ses soldats commençant à murmurer, il regagna la baie de San-Matéo, d'où il se rendit peu après, avec quatre-vingt-cinq hommes, à l'île de Gallo, pour y attendre le retour d'Almagro. Les habitants n'osèrent lui résister et se retirèrent sur la terre ferme.

Cependant les gens de Pizarro, découragés et manquant des choses les plus nécessaires à la vie, avaient trouvé moyen de faire parvenir leurs plaintes (1) au nouveau gouverneur de Panama, qui intima à Almagro la défense de lever des troupes, et envoya à Pizarro un intendant de justice pour ramener à Panama ceux de ses soldats qui désireraient y retourner, lui laissant toutefois la faculté de retenir auprès de lui ceux qui voudraient s'attacher à sa fortune. Il ne se trouva que treize Espagnols et un mulâtre qui eurent ce courage (2). Pizarro se retira avec eux dans une île déserte, à six lieues en mer, qu'il nomma *Gorgona* (3). Les Castillans comparèrent cette île à l'Enfer, à cause de l'épaisseur

---

(1) Le lama des Péruviens (*camelus glama* de Linné). Les Espagnols l'ont appelé *carnero de la tierra*, et *ovéja* à cause de sa laine, et *mouton-chameau* parce qu'il ressemble assez à ce dernier animal, et qu'on s'en sert comme de bête de somme. On l'a aussi nommé *elapho camelus*, ou *chameau-daim*. Un autre animal, qui fournit une laine fine et fort estimée, habite la partie la plus élevée de la Cordilière. Il se nomme *vicugna* (*camelus vicugna*, Linn.), et est plus petit et plus dégagé que le lama. Un troisième animal, nommé *alpaco* ou *paco*, produit une laine noire très-fine. Quelques voyageurs assurent que le lama domestique est le même que le *guanaco* dans l'état sauvage. Mais, suivant Clavigéro, Buffon les aurait confondus avec d'autres espèces entièrement distinctes. Il dit qu'il y a autant de différence entre ces quatre animaux qu'entre le chien et le loup, et que bien qu'on les ait souvent réunis ensemble, ils ne se sont jamais accouplés. «Parmi les animaux particuliers à la partie haute du Pérou, dit don Ulloa, l'on peut regarder les vigognes, les alpaques et les lamas comme les plus communs. Ce sont trois espèces peu différentes quant à la structure du corps, mais distinguées par la grandeur, les propriétés, la couleur et la longueur de la laine.» — Voyez Georgi Marcgravi, lib. VI, appendix, *de Ovibus peruanis et chilensibus;* don Ulloa, *Noticias americanas*, *entretenimiento* VII: et don Tadeo Haenke, *Introd. à l'histoire naturelle de la province de Cochabamba*, à la fin de l'ouvrage d'Azara.

(2) Situé à environ vingt-cinq milles au sud de la ligne équinoxiale, et dans le royaume de Quito.

(3) *Herréra*, déc. III, lib. VI, cap. 13; et lib. VIII, cap. 11, 12 et 13. — De la Véga, part. II des *Coment. real.*, lib. I, cap. 7. — *Zarate*, lib. I, cap. 1. — Gomara, *Hist. gen.*, lib. V, cap. 1.

(1) Un soldat, nommé *Saravia*, trouva moyen d'envoyer à Panama, dans une pelote de fil de coton, un mémoire signé de plusieurs de ses camarades, et adressé au gouverneur avec ce quatrain.

Pues señor governador
Mirelo bien por entero,
Que alla va el recogedor
Y aca queda el carnicero.

Ce qui signifie que les gens qu'il se proposait d'y envoyer seraient égorgés par le boucher comme de pauvres bêtes.

(2) C'étaient *Christoval de Peralta*, *Nicolas de Ribera*, *Domingo de Seraluce*, *Francisco de Cuellar*, *Pédro de Candia*, *Alonso de Molina*, *Pedro Alcon*, *Garcia de Xerez*, *Antonio de Carrion*, *Alonso Briceño*, *Martin de Paz*, *Juan de la Torre* et *Bartolome Ruiz*.

(3) Cette île déserte, située dans la mer du Nord, près de la côte de la province de Barbacoas, par lat. N. 3° 2′, a environ deux lieues de long sur une de large. Les courants qui règnent dans le voisinage et le calme qu'on y éprouve, font que le passage en est long et ennuyeux. Les navigateurs espagnols appellent cela *engorgonarse*, ce qui lui fit donner par Francisco Pizarro le nom qu'elle porte.

des forêts qui la couvraient, de la hauteur de ses montagnes, et des pluies continuelles qu'ils y essuyèrent. Ils s'y procurèrent néanmoins des animaux appelés *guadoquinaxes*, dont la chair était bonne, du poisson (des *agujas*) laissé à sec par la marée, et qu'ils tuaient à coups de bâton.

Pédro de los Rios permit de porter des secours à Pizarro; il s'en repentit ensuite, et se décida enfin à laisser partir le navire aux ordres de Ruiz avec des provisions, mais pas un seul soldat.

Troisième expédition. A son arrivée, Pizarro confiant la garde du bagage, qu'il laissait dans l'île, à quelques Indiens et à deux Espagnols nommés, *Paez* et *Truxillo*, qui étaient trop faibles pour le suivre, monta sur le navire de Ruiz, mit à la voile, avec les autres Indiens de Tumbez, qui comprenaient un peu d'espagnol. Il rangea la côte vers le sud-est, et, après vingt jours de navigation, reconnut une île située près de Puna, vis-à-vis de Tumbez (1), et qu'il appela *Santa-Clara* (2). Il y renouvela sa provision d'eau et de bois, et y trouva des morceaux d'or et d'argent, un vase d'argent, et de belles couvertures de laine. Ayant remis à la mer, il prit un grand radeau sur lequel il y avait quinze Indiens qui allaient commettre des déprédations sur le territoire des *Punas*. Il leur rendit la liberté, et alla jeter l'ancre sur la côte de Tumbez. Les naturels, effrayés à la vue du navire et des hommes blancs et barbus qu'il renfermait, s'imaginèrent qu'ils étaient envoyés de Dieu, et vinrent sur dix ou douze radeaux leur porter des viandes, des fruits, des vases remplis d'eau et un mouton que les vierges du temple offraient en présent. Le roi Guaynacapa ayant fait demander par les interprètes indiens, d'où les Espagnols venaient et ce qu'ils cherchaient, Pizarro lui répondit, qu'ils étaient envoyés de Castille, par un roi puissant, pour subjuguer tous les pays qu'ils découvriraient et détruire les idoles. Il fit ensuite présent au cacique de deux cochons, de quatre poules et d'un coq, que les Indiens regardèrent avec le plus grand étonnement. Il en fut de même du noir qu'ils ne pouvaient se rassasier de voir.

Pizarro ayant chargé *Pédro de Candia* d'aller examiner l'intérieur du pays, celui-ci pénétra jusqu'à la ville principale de cette riche vallée, et revint lui dire qu'il avait vu la forteresse et le monastère des *Mamaconas* ou des Vierges sacrées; que les murailles du temple étaient enchâssées de plaques d'or et d'argent, et que les vierges qu'il avait trouvées occupées à tisser une étoffe fine pour son service, étaient belles et amoureuses (3).

Pizarro, satisfait de ces renseignements, remit à la voile pour continuer ses découvertes. Il emmena avec lui un jeune garçon de Tumbez, qui le conduisit au port de *Payta* (4) (*Paitium*). Il découvrit ensuite celui de *Sangarata*, et aborda à une petite île où il y avait une grande quantité de loups-marins (*phoques*). Doublant, peu après, le cap d'*Aguja* (*Punta del Aguja*), il pénétra dans une rade qu'il appela *Santa-Cruz*, et dont les habitants accoururent en foule sur le rivage pour voir le navire, le nègre et le merveilleux effet de l'arquebuse. Quelques-uns vinrent sur des radeaux, porter du poisson, des fruits et d'autres provisions aux Espagnols, et une dame, nommée *Capillana*, envoya un homme de condition inviter Pizarro à descendre à terre, où elle promettait ne le laisser manquer de rien. Pizarro lui répondit qu'il la verrait à son retour, et remit à la voile. Mais arrêté peu après par des vents contraires, il fut contraint de se rapprocher de nouveau de la côte. A peine eut-il jeté l'ancre qu'il aperçut une multitude d'Indiens montés sur des radeaux chargés de provisions qui se dirigeaient de son côté. Pizarro les accueillit favorablement, et envoya Alonzo de Molina à terre avec eux pour abattre du bois. Celui-ci toutefois ne put regagner le navire et resta dans le pays. Pizarro, après l'avoir attendu pendant trois jours, fut forcé de lever l'ancre. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à *Colaque*, entre *Tangara* et *Chimo* (1), dont les habitants reçurent les Castillans avec amitié, et leur fournirent des vivres, cinq moutons, de l'eau et du bois. Ils paraissaient si doux et si paisibles, qu'un marin, nommé *Bocanégra*, se décida à rester parmi eux. Pizarro, croyant qu'ils voulaient le retenir de force, envoya *Juan de la Torre* pour s'en assurer. Celui-ci le trouva couché sur un brancard que des Indiens portaient sur leurs épaules, et Bocanégra lui déclara son intention de ne pas retourner au navire. Torre vit des champs parfaitement cultivés et des pâturages couverts de nombreux troupeaux de moutons. Pizarro n'en remit pas moins à la voile, et côtoya jusqu'au port de *Santa*, qui reçoit les eaux d'un grand fleuve, et qui est situé sous le 9° de latitude. Il voulait naviguer jusqu'à la ville de *Chincha* (2) (*Cincia*), dont les Indiens lui avaient raconté tant de merveilles; mais il dut céder aux instances de ses gens, qui désiraient retourner à Panama, où ils trouveraient, disaient-ils, plus de moyens d'assujétir et de peupler ce beau pays. On était alors à la fin de l'année 1526.

Alonzo de Molina étant revenu à bord du navire, à Santa-Cruz, fit un grand éloge du pays. Il dit qu'il n'y pleuvait jamais, représenta les moyens employés par les naturels pour arroser leurs champs de blé, et raconta les choses les plus surprenantes de la ville de Cuzco et du roi Guaynacapa. Peu après, on vit arriver plusieurs radeaux chargés de vivres et portant cinq moutons que Capillana envoyait en présent aux Espagnols, leur réitérant l'invitation de venir à terre. Pour les y décider, elle offrit d'aller elle-même à leur bord et de laisser des otages. Pizarro lui envoya cinq de ses gens qu'elle accueillit de la manière la plus amicale, leur fit servir des viandes, et leur versa à boire de sa propre main. Capillana visita ensuite le bâtiment et retourna chez elle, charmée de l'accueil qu'elle y avait reçu. Le lendemain, avant la pointe du jour, le navire fut entouré d'une cinquantaine de radeaux, sur l'un desquels se trouvaient douze Indiens de qualité, qui étaient envoyés pour prier Pizarro de se rendre à terre, et devaient rester à bord, comme otages, jusqu'à son retour. Pizarro insista pour qu'ils l'y accompagnassent, disant que Capillana lui inspirait une entière confiance. Il se rendit donc à terre accompagné de ses gens, et ne laissa

(1) Suivant Herréra; de la Véga écrit *Tumpiz*.

(2) Cette petite île déserte, d'environ deux lieues de longueur, est située à vingt-cinq lieues du Cabo Blanco. On lui donne aussi le nom d'*Amortajado*, à cause de sa ressemblance à un cadavre.

(3) Il raconta, entre autres choses merveilleuses qui lui étaient arrivées, que les Péruviens, pour éprouver s'il était mortel, l'avaient exposé à un lion et à un tigre; mais que ces deux animaux étaient venus se coucher à ses pieds à la vue d'un crucifix qu'il tenait à la main. (Voyez *Pédro de Ciéça de Léon*, cap. 54; de la Véga, *Com. real.*, part. II, lib. I, cap. 12.

(4) Cette ville, située par le 5° 5' de latit. mérid., est si petite, dit don Ulloa, qu'elle n'a qu'une seule rue avec cent soixante-douze maisons bâties de cannes et couvertes de paille. Les habitants subsistent de ce qu'ils gagnent avec les passagers qui s'embarquent ou débarquent pour passer à Panama ou Lima. Elle renferme actuellement deux cents maisons.

(1) C'est sur leur emplacement qu'ont depuis été fondées les villes de *Truxillo* et de *San-Miguel*.

(2) Située dans le district du même nom, à l'O. de Cuzco. Elle a été depuis appelée *Chunchasuyu*.

sur le navire que les matelots et les Indiens. Capillana vint à sa rencontre avec une suite nombreuse qui portait des branches vertes et des épis de maïs. Ces Indiens ayant dressé un abri, servirent aux Espagnols un repas de poisson, de viande, de fruit, de pain et de liqueur; après quoi les chefs exécutèrent plusieurs danses et chantèrent en chœurs avec leurs femmes. Pizarro prit alors congé d'eux, et leur promit de revenir bientôt avec des hommes religieux qui leur enseigneraient le culte du vrai Dieu. Il leur dit, qu'il fallait qu'ils se soumissent à l'empereur et roi d'Espagne, et ils déployèrent trois fois une bannière qu'il leur avait donnée en signe d'acquiescence. L'Espagnol Alcon devint si épris de Capillana, qu'il demanda la permission de rester auprès d'elle. Sur le refus de Pizarro, il entra dans une telle fureur, qu'on fut obligé de le charger de chaînes, et de le descendre sous le pont. Le radeau sur lequel les Espagnols retournèrent à leur bâtiment ayant chaviré, ils coururent grand risque de se noyer. Pizarro longea ensuite la côte jusqu'à un autre port, d'où il vit sortir une infinité d'Indiens montés sur des radeaux, et qui apportaient des présents: on remarquait entre autres choses, un pot-à eau d'argent, et un sabre qui avait été perdu lorsque le radeau avait chaviré. Pizarro accepta l'invitation qu'ils lui firent d'aller à terre, où il reçut le même accueil qu'auparavant. On lui permit d'emmener deux jeunes garçons qu'il avait demandés pour leur enseigner l'espagnol. Il en appela un *Felipillo* et l'autre *don Martin*. Un marin, nommé *Ginès*, obtint la permission de rester chez ces Indiens jusqu'au retour des Castillans. Pizarro cingla alors vers le *Cabo Blanco* (lat. 3° 57' S.), où, étant monté dans un frêle canot pour se rendre à terre, il faillit périr dans les flots. Il retourna de là au pays de *Tumbez* (1), dont les caciques vinrent au-devant de lui; et il y laissa, à leur invitation, Alonso de Molina, pour y apprendre leur langue (2).

Pizarro se dirigea de là vers la *Punta de Santa-Eléna de Tierra Firme* (3). Les naturels de cet endroit vinrent lui offrir un présent d'étoffes de laine et de coton, et des chapelets, dont les grains étaient en os, et qu'ils appelaient *chaquira*. Ils possédaient aussi beaucoup d'or; mais Pizarro recommanda à ses gens de paraître n'y attacher aucun prix. Il en vint environ une trentaine à bord, et tous, pour lui prouver leur affection, lui donnèrent un petit manteau, et lui mirent au cou un collier de *chaquira*. Pizarro partit ensuite pour le *Puerto Viéjo* (4), où il reçut d'autres présents, et accepta un enfant qu'on lui offrit, et qu'il appela *don Juan*. Il fit route de là pour l'île de Gorgona, où il prit à son bord les hommes qu'il y avait laissés, et retourna à Panama vers la fin de 1527, après un voyage de trois ans, dans lequel il avait dépensé toute sa fortune et celle de ses associés, et contracté de nombreuses dettes. Il songea alors sérieusement à entreprendre la conquête de ce pays; mais le gouverneur s'y étant opposé, il emprunta 1,500 pièces de huit, et s'embarqua, à Nombre de Dios, pour l'Espagne, avec trois Péruviens, quelques moutons de leur pays, et des morceaux de vaisselle d'or et d'argent (1).

A son arrivée en Espagne, il présenta à la Cour les Péruviens vêtus à la manière de leur pays, les moutons et l'or et l'argent qu'il avait apportés. Sur la recommandation du roi, le Conseil des Indes, présidé par le comte de *Oserno*, lui accorda l'autorisation de conquérir tous les pays qu'il avait découverts. Le roi lui conféra en outre le titre de *governador* et de *capitan general*, et d'*alguacil maior*, ou chef de la justice, lui alloua mille ducats par an pour ses dépenses extraordinaires, et lui permit d'établir quatre forts aux endroits qu'il jugerait convenable. A sa demande, sa majesté donna au père Hernando de Luque le titre de *protector general de los Indios*, ou protecteur général des Indiens, et promit de le présenter au pape pour l'évêché de Tumbez. Almagro reçut le titre de gouverneur du fort de Tumbez, avec une allocation de 500 ducats, et les douze compagnons de fortune de Pizarro furent créés *hijosdalgos*, ou chevaliers; et ceux qui l'étaient déjà furent nommés *caballeros de Espuela dorada*, ou chevaliers de l'Éperon doré. Ces commissions furent signées à Tolède, le 26 juillet 1529, et six moines dominicains (*religiosos de la órden de Santo Domingo*) eurent ordre d'accompagner l'expédition aux frais de S. M. On nomma aussi, vers le même tems, les officiers royaux, et Pizarro, pour donner avis de son expédition projetée en Amérique, expédia un vaisseau à bord duquel se trouvaient vingt soldats, qui arrivèrent à Nombre de Dios vers la fin de 1529, et le firent reconnaître en qualité de gouverneur du nouveau pays qui devait prendre le nom de *Nueva Castilla*, ou Nouvelle-Castille, pour le distinguer de la Nouvelle-Espagne.

Le 18 janvier 1530, le Conseil, ayant nommé des commissaires pour visiter les trois navires qu'on avait équipés pour l'expédition, à San Lucar, avec ordre d'en hâter le départ, Pizarro, qui était alors à Truxillo, sa patrie, en partit aussitôt, et s'embarqua à Séville avec ses deux frères légitimes, *Hernando* et *Juan Pizarro*, et *Gonzalo Pizarro* et *Francisco Martin de Alcantara*, ses frères naturels par sa mère, quelques nobles d'Estramadure et cent vingt-cinq soldats castillans, dont la plupart étaient de Truxillo, de Cacéres, et autres lieux de l'Estramadure. Il aborda à Nombre de Dios, et se rendit de là à Panama.

Suivant la convention faite entre les trois associés, c'était Almagro qui devait avoir le titre d'*adélantado*. Mécontent de Pizarro, qui se l'était arrogé, il mit beaucoup de lenteur à dresser les préparatifs de l'entreprise, et refusa même son crédit jusqu'à ce qu'il eût obtenu le rang et la charge de président, qui lui avaient été d'abord promis. Il fut convenu qu'il resterait à Panama pour recevoir les troupes qu'on attendait de Nicaragua et de plusieurs autres endroits, et pourvoir à tous les besoins de l'expédition.

Quatrième expédition. Pizarro s'embarqua au commencement de l'année 1531, avec ses quatre frères, cent quatre-vingt-cinq hommes (2) et trente-sept chevaux, à bord de trois navires (3) pourvus de toutes sortes de munition des

(1) Ce pays est arrosé par la rivière du même nom, qui se jette dans le golfe de Guayaquil, par lat. S. 3° 26', à soixante-deux lieues de Piura.

(2) Ces deux Espagnols furent tués peu de tems après, l'un à Cinto et l'autre à Tumbez.

(3) Cette pointe, qui s'avance l'espace d'une demi-lieue en mer, fut ainsi nommée par Fr. Pizarro, parce qu'il la découvrit le jour de la fête de Sainte-Hélène. Elle est située dans la province de Guayaquil.

(4) Lat. 1° 2' S., situé dans la province de Guayaquil. Un matelot, mécontent de ce que le navire à bord duquel il se trouvait ne pouvait passer outre, après avoir bordagé six ou sept fois, s'écria : *Ce port est vieux pour nous*. C'est, dit-on, ce qui lui a fait donner le nom de *Puerto Viejo*.

(1) *Herrera*, décad. III, lib. X, cap 2, 3, 4, 5 et 6; décad. IV, lib. II, cap. 7 et 8. — *Gomara*, lib. V, cap. 2. — *Zarate*, lib. I, cap. 2. — *De la Vega*, lib I de la IIe. part., cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 13.

(2) Oviédo dit deux cent cinquante hommes de pied et quatre-vingts cavaliers.

(3) Un de ces navires fut, dit-on, équipé par Hernan Ponce de Léon.

guerre (1) et de bouche. Il toucha à l'île des Perles; mais les vents lui ayant ensuite été contraires, il se vit forcé de relâcher, après une navigation périlleuse de quinze jours, dans la baie de San-Matéo, à cent lieues au-dessous de Tumbez. Craignant de s'exposer plus long-tems au vent du sud, il résolut de débarquer les chevaux et de continuer son voyage par terre. La marche des Espagnols, le long de cette côte, fut des plus pénibles. Ils étaient continuellement obligés de traverser les rivières à la nage, et eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres, avant d'arriver dans le pays de *Quaque*, qui est situé près de l'équateur, entre de hautes montagnes, à peu de distance de l'océan. Pizarro s'y procura des provisions en abondance, et, ce qui lui causa plus de plaisir encore, il y trouva des émeraudes fines, et de l'or pour la valeur de 20,000 *castellanos* (2). Il fit transporter ces richesses à bord de deux de ses navires, et en envoya un à Panama, et l'autre à Nicaragua, sous la conduite de *Bartolomé de Aguilar*, pour y donner une idée de la richesse du pays, et s'y procurer des renforts en hommes et en chevaux.

Les naturels de Quaque avaient tous pris la fuite à l'approche des Espagnols, et l'on ne trouva dans le pays que le cacique qui s'était caché dans sa maison. Les Espagnols lui persuadèrent de rappeler ses sujets, qui revinrent tous avec des provisions, mais ne tardèrent pas à regagner leurs montagnes. Ils représentèrent les Espagnols comme des « brigands, montés sur de grands chevaux, qui couraient comme le vent, et armés de lances très-pointues, et de sabres qui coupaient tout ce qu'ils rencontraient. » Tel est le récit qu'ils firent aux gouverneurs, qui transmirent la nouvelle de l'approche des Castillans à Cuzco.

Pendant les sept mois que les Espagnols séjournèrent à Quaque, ils furent pour la plupart attaqués d'un mal horrible, connu sous le nom de *mal de las Verrugas* (3). Pizarro, l'attribuant à l'insalubrité du climat, quitta le pays et se rendit à *Passoo*, où il fut parfaitement bien accueilli. Il franchit ensuite la rivière de la baie *de los Caraques*, et arriva à une ville dont les habitants n'osèrent disputer l'entrée aux Espagnols, de crainte de leurs armes et de leurs chevaux. Ils tuèrent toutefois deux soldats, et avaient formé le plan de les massacrer tous, lorsque Pizarro passa dans la province de Puerto Viéjo, ou Port-Vieux, dont il s'empara facilement, dans l'absence du cacique qui était allé faire la guerre à un de ses voisins. Il y trouva un renfort de trente Espagnols et de douze chevaux qui venaient d'arriver de Nicaragua, sous la conduite des capitaines *Sébastian de Benalcaçar* et *Juan Fernandez* (4).

Le roi Atahualpa, vulgairement appelé *Atabalipa*, qui venait de ceindre le bandeau royal, à Tomébamba, était régulièrement informé par ses espions des mouvements et du nombre des Castillans. Il aurait fait marcher des troupes contre eux, s'il n'eût été malheureusement engagé alors dans une guerre contre son frère *Huascar*.

(1) Pizarro avait fait embarquer une grande quantité de douves de pipes de Madère, pour s'en servir en guise de boucliers.

(2) Monnaie d'or de la valeur de 14 réaux et environ 18 deniers, ou 3 livres 14 sous de France.

(3) C'étaient des verrues ou des pustules noires de la grosseur d'une figure, à laquelle elles ressemblaient aussi par la forme. Les uns disent qu'elles étaient causées par du poisson empoisonné que les Indiens leur avaient fourni, et d'autres les attribuent à de l'eau empoisonnée, dont les Espagnols avaient fait usage.

(4) *Zarate*, lib. II, cap. 1. — *De la Véga*, lib. I, cap. 13, 14 et 15.—*Gomara*, lib. V, cap. 3.—*Levinus Apollonius*, lib. I: « *Breviter statum provinciæ author explicat, qui eo tempore erat, quo in Peruviam Pizarrus trajecit.* »

Pizarro se rendit sur des radeaux dans l'île de *Puna* (1), qui renfermait alors vingt mille habitants (2). Ceux-ci, voyant parmi les Espagnols plusieurs naturels de Tumbez, ne purent contenir leur indignation. A l'instigation de *Tomalla*, leur chef, ils invitèrent les Espagnols à une grande partie de chasse, dans l'intention de les massacrer tous. Mais Pizarro, informé de leur dessein par le jeune *Félipillo*, arrêta Tomala et seize de ses caciques. Il livra ces derniers aux Tumbéziens, qui les décapitèrent aussitôt, et il retint Tomala prisonnier. Cinq cents de ses sujets, armés de flèches en bois de palmier, se présentèrent pour le délivrer, mais ils ne purent soutenir le choc des Espagnols. Les Tumbéziens livrèrent l'île au pillage, et retirèrent de l'esclavage six cents de leurs compatriotes, qu'ils renvoyèrent sur des radeaux dans leur pays. Cependant les habitants de Puna méditèrent une vengeance terrible. Dans le partage que Guaynacapa Upangi avait fait de ses États entre ses deux fils, Atahualpa et Huascar, l'île de Puna était échue à Huascar, roi de Cuzco. Réclamée depuis par Atahualpa, en sa qualité de seigneur de *Thito*, aujourd'hui Quito, il s'ensuivit une guerre cruelle entre le peuple de Puna et celui de Tumbez, qui se termina par le triomphe d'Atahualpa. Ce prince, à la tête d'une puissante armée, venait de réduire les rebelles de *Caxamalca*, de *Mocha*, et de *Tomébamba*, qui dépendaient de ce district. Le vainqueur n'avait épargné ni le sexe ni l'âge; il avait fait arracher le cœur à tous les prisonniers, et en avait ensemencé les champs de blé, pour voir, disait-il, quels fruits produiraient les cœurs de traîtres. Herréra prétend que, de son tems, le sol de ce pays était encore jonché des ossements de ceux qui avaient succombé dans cette guerre.

Cependant trois cents guerriers de Puna, qui avaient fait mine de se soumettre, vinrent sur des radeaux attaquer un navire espagnol qui se trouvait dans le port, tandis que d'autres tombèrent sur les soldats qui étaient restés à terre. Mais repoussés avec perte, ils furent contraints de regagner leurs marais. Il n'y eut du côté des Espagnols que deux hommes et deux chevaux de blessés.

Après cette affaire, Pizarro reçut un second renfort en hommes et en chevaux, qui venait d'arriver de Nicaragua, sur deux navires aux ordres de *Hernando de Soto*. Mais désespérant de pouvoir débusquer ces insulaires de derrière les mangliers où ils étaient inattaquables, il résolut de partir pour Tumbez. A son arrivée, il trouva les dispositions des habitants bien changées à son égard. Ils n'osaient le recevoir sans la permission de leur Inca, et avaient même formé le projet de tuer tous les Espagnols.

L'île de Puna est séparée du continent par un bras de mer fort étroit, mais la traversée du port à la côte est d'environ deux lieues. Pizarro embarqua sur les navires la plupart de ses gens, et envoya les chevaux et le bagage sur des radeaux. Hurtado et deux autres, qui prirent terre les premiers, furent conduits à la ville, où, après avoir été mutilés, ils furent jetés dans des chaudières d'eau bouillante. Hernando de Soto arriva avec la cavalerie derrière la ville, dans un petit enfoncement de la côte, où l'eau était guéable à marée basse. Une multitude prodigieuse d'Indiens y était rangée en bataille pour s'opposer à son débarquement. Soto se précipite le premier dans l'eau au cri de *Santiago!* Ses cavaliers imitent son exemple; les Indiens, saisis de terreur, s'enfuient en désordre, et le débarquement s'effectue sans obstacle.

(1) Cette île, de la figure d'un carré long, et de six à sept lieues de longueur, est située vers le troisième dégré de lat. mérid., dans la baie qui forme l'embouchure du Guayaquil.

(2) En 1734, l'on n'y comptait que quatre-vingt-seize individus.

Le 16 mai, Pizarro ayant installé à Tumbez, les officiers nommés par le roi d'Espagne, marcha à travers la plaine jusqu'à une rivière qui arrose une vallée délicieuse, que parcourait la grande route des Incas. Les habitants, qui connaissaient la valeur des Espagnols, n'opposèrent aucune résistance, et vinrent même leur apporter toutes sortes de provisions. Pizarro, voulant assurer le succès de l'entreprise, résolut d'envoyer un détachement à la recherche de *Chillémasa*, seigneur de Tumbez, et prendre en même tems des renseignements sur les grandes villes qu'on lui avait dit être situées dans les montagnes. Hernando de Soto, chargé de cette expédition, partit avec soixante cavaliers et quelques soldats munis de boucliers (*rodeleros*). Il poussa sa reconnaissance jusqu'à *Caxas*, où il vit de belles maisons, des troupeaux de moutons sans nombre, et trouva des barres d'or pur et des provisions en abondance. Les naturels, voyant les Espagnols divisés, les attaquèrent, mais furent repoussés avec perte. Il n'y eut du côté des vainqueurs qu'un seul homme de blessé. Après avoir découvert une partie du grand chemin (*gran camino real*) de l'Inca Guaynacapa, Soto retourna avec son butin auprès de Pizarro, qui s'était procuré dans son absence des renseignements sur les richesses de Cuzco, et avait permis aux habitants de Tumbez de rentrer dans leurs foyers, après en avoir obtenu satisfaction pour le meurtre de Hurtado et de ses compagnons. Les Espagnols furent transportés de joie au récit que Soto leur fit de ses aventures, et Pizarro, pour s'assurer la possession du pays, résolut d'établir une colonie dans la vallée de *Tangarala* (*Piura*). Il choisit à cet effet un emplacement à l'embouchure de la *Chila*, dans la province du même nom, et ayant fait venir les soldats qu'il avait laissés à Tumbez, il y fonda, en 1531, la *ciudad de San-Miguel de Piura* (1), ou ville de Saint-Michel, pour servir de retraite aux navires qui viendraient de Nicaragua et Panama. C'est le premier établissement que les Espagnols aient formé dans l'empire du Pérou. Après cela il partagea également entre ses troupes le butin qu'elles avaient pris (2).

Tumbez échut en partage au capitaine Hernando de Soto, qui y envoya le *Contador Navarro*, en qualité de lieutenant, et les officiers et soldats hors d'état de servir, pour la peupler.

Pizarro, pour se conformer aux ordres qu'il avait reçus du Roi et du Conseil suprême des Indes, posa les fondements d'une église à San-Miguel, et se disposa à entreprendre la conversion des naturels. En même tems, il poussa des reconnaissances dans différentes parties du pays, s'assura du nombre de ses habitants, de leur manière de combattre, et de la puissance de leurs rois, et vit avec plaisir que les discordes civiles qui les divisaient étaient pour lui des gages assurés de succès. Les partisans d'Atahualpa et de Huascar, après s'être affaiblis mutuellement par plusieurs batailles sanglantes, implorèrent chacun le secours de Pizarro, qui, prévoyant le parti avantageux qu'il pourrait tirer de cette lutte, répondit, en adroit diplomate, qu'il rendrait justice à qui de droit.

Pizarro ayant mis ordre aux affaires de la ville de San-Miguel, où il laissa cinquante-cinq hommes, en partit le 24 septembre 1532, et prit la route de Caxamalca, où il espérait rencontrer Atahualpa. Cette ville était à douze journées de marche de San-Miguel. L'infanterie passa la rivière sur deux radeaux, et la cavalerie à la nage; et, le troisième jour, l'armée arriva dans la vallée de *Piura*, où elle fut rejointe par un officier et quelques soldats que Pizarro avait envoyés pour réduire le cacique de ce pays. Il s'y arrêta dix jours pour se préparer à l'expédition, et pour se procurer des renseignements sur les mouvements d'Atahualpa. Ayant reçu en cet endroit, de son lieutenant à San-Miguel, une lettre par laquelle celui-ci lui annonçait qu'il avait trop peu de monde pour contenir les provinces de son gouvernement, Pizarro déclara que ceux qui voudraient retourner à cette colonie, pour s'y fixer, recevraient chacun une certaine étendue de terrain. Il n'y eut que cinq cavaliers et quatre fantassins qui acceptèrent cette offre. Pizarro partit alors à la tête de cent six hommes de pied, dont vingt arbalétriers, commandés par un capitaine particulier, et de soixante-deux chevaux.

Il entra d'abord sur le territoire d'un grand seigneur, nommé *Curaca Pavor*, et y obtint des renseignements sur la route de Caxamalca. Ayant appris qu'il y avait à deux journées de là une grande ville, appelée *Caxas* (1), il y envoya un capitaine et quelques hommes pour s'en rendre les habitants favorables, et, le lendemain, il alla de sa personne à *Zaran*, dont le seigneur lui fournit des moutons et tout ce dont il avait besoin. Le capitaine, après avoir visité les deux villes de Caxas et de *Guacabamba*, qui se trouvaient sur la grande route des Incas, entre Cuzco et Quito, retourna sur ses pas rendre compte de ce qu'il avait vu. Il était accompagné d'un Indien de distinction et de son escorte, qui apportaient en présent au gouverneur, deux vases de pierre d'un travail fort curieux, et une quantité considérable d'oies écorchées et desséchées (2), qu'Atahualpa lui envoyait, avec l'invitation de venir à Caxamalca. Pizarro ordonna de bien traiter l'Indien et son escorte, et lui fit cadeau de divers objets de peu de valeur. Il se hâta ensuite d'informer les colons de la richesse et de la population du pays, leur envoya les deux vases et des vêtements de coton et de laine ornés d'or et d'argent, et leur recommanda de vivre en bonne intelligence avec les naturels.

Pizarro continua alors son voyage. Après une marche pénible de trois jours, à travers un désert de vingt lieues d'étendue, où ses troupes souffrirent beaucoup de la soif, et où une poignée de Péruviens lui eût opposé un obstacle insurmontable, il arriva à la ville de *Motux*. Le seigneur de l'endroit était allé joindre l'armée d'Atahualpa avec trois cents de ses sujets, et y avait laissé un commandant qui accueillit les Espagnols avec amitié. Pizarro y demeura quatre jours, après quoi il parcourut pendant deux jours des vallées populeuses, et ensuite un pays sablonneux qu'arrose une grande rivière bordée de villes, dont les habitants s'enfuirent à son approche. Il ne put donc s'y procurer des nouvelles d'Atahualpa. Cependant, ayant fait appliquer à la torture un Indien qu'on était parvenu à arrêter, il en apprit que cet Inca l'attendait en armes sur trois points différents, au pied et au sommet des montagnes, et dans le voisinage de

(1) Elle fut ainsi nommée de ce que la fondation en eut lieu le jour de la fête de ce saint. La situation étant malsaine, la colonie fut ensuite transportée dans un terrain élevé et sablonneux, par les 5° 11' de lat. australe, à soixante-deux lieues de la bourgade de Tumbez. En 1740, elle comptait, suivant don Ulloa, environ quinze mille habitants; mais le nombre est beaucoup diminué depuis.

(2) *Pédro Ciéça de Léon*, cap. 57. *La fundacion de San-Miguel*, etc. — *Gomara*, lib. V, cap. 4 et 5. — *Zarate*, lib. II, cap. 2 et 3. — *Herréra*, décad. IV, lib. VI, cap. 3, 5 et 10; et lib. VII, cap. 9, 10 et 11; et lib. IX, cap. 1 et 2. — *G. de la Véga*, lib. I, cap. 16 de la IIe. part.

(1) Nommée aussi *Cassa*.

(2) On réduisait ces oies en poudre, et on s'en servait pour se parfumer le corps.

Caxamalca. Pizarro franchit alors la rivière sur des radeaux, la cavalerie la passa à la nage, et sa petite armée s'établit dans un fort sur l'autre rive. Le cacique de l'endroit lui annonça que Atahualpa était à *Guamachuco*, au-delà de Caxamalca, à la tête de cinquante mille combattants. Pizarro ayant donné à ses troupes quatre jours de repos, se remit de nouveau en marche. Il parcourut pendant les trois premiers jours une contrée fertile, quitta la route qui mène à Chinca, pour se diriger sur Caxamalca, et étant arrivé au pied des montagnes, il s'y arrêta un jour entier. Le lendemain il gravit les plateaux qui se trouvaient à leur sommet, par un sentier difficile et dangereux, défendu par des forts bien construits, et y dressa ses tentes pour se garantir du froid. Pizarro vit arriver peu après dans son camp, un messager d'Atahualpa, qui lui amenait dix moutons, et lui apportait quelques présents de peu de valeur. Ce prince lui fesait demander combien il mettrait de tems à se rendre à Caxamalca, où il l'attendait, pour qu'il pût envoyer les provisions nécessaires sur son passage. Il lui manda aussi qu'il avait pris prisonnier son frère Huascar, et qu'il se disposait à réduire la province de Cuzco, qui était à trente journées de Caxamalca. Le gouverneur dit à l'interprète, qu'il se rendrait auprès de son maître le plus tôt possible, que le roi d'Espagne, son souverain, commandait à des seigneurs plus puissants que les vassaux d'Atahualpa, et à des généraux qui avaient remporté plus de victoires éclatantes, et pris plus de princes redoutables que les siens, et que, quant à lui, il était préparé à la paix ou à la guerre. Les messagers étant partis, le lendemain, les Espagnols s'avancèrent dans une vallée où ils rencontrèrent le premier envoyé, qui revenait avec un autre présent de dix moutons, et offrit de les conduire à Caxamalca. Le lendemain matin, Pizarro pénétra dans les montagnes, et poussa jusqu'à une ville où il apprit d'un Indien qu'il avait envoyé, de San-Miguel, à Atahualpa, que ce prince était campé avec son armée sous les murs de Caxamalca (1). Le jour suivant, il se remit en route, et rencontra d'autres messagers chargés de provisions qu'il reçut avec reconnaissance. Il n'était alors qu'à une lieue de la ville. Il aperçut au loin l'armée de l'Inca qui garnissait le pied d'une haute montagne. Leur camp semblait une grande ville, par le nombre prodigieux de tentes et d'hommes qui y étaient. (*Zarate.*) Pizarro entra ensuite dans Caxamalca, qui pouvait renfermer environ deux mille familles, et où il attendit vainement pendant plusieurs jours les renforts que Diégo de Almagro devait lui amener de Panama.

Pizarro, voulant se procurer des renseignements positifs sur les forces d'Atahualpa, envoya Hernando de Soto pour tâcher de lui parler, et l'assurer de ses intentions pacifiques. Soto emmena avec lui vingt-quatre cavaliers, et Félipillo comme interprète, et se fit suivre d'un autre parti de cavalerie aux ordres de Hernando Pizarro qui devait venir à son secours en cas de besoin. L'armée de l'Inca occupait une lieue d'étendue. Elle se composait de plusieurs corps d'archers, de frondeurs, et d'hommes armés de massues et de lances. Atahualpa refusa de recevoir Soto ou Pizarro. Il leur transmettait ses réponses par un cacique, qui les rapportait à un interprète, lequel les expliquait à Soto. Il offrit son amitié aux Espagnols à condition qu'ils rendraient aux Indiens tout ce qu'ils leur avaient enlevé, et évacueraient sur-le-champ ses États.

Soto lui ayant alors fait proposer de venir souper, le soir même, ou dîner le lendemain, avec le commandant Pizarro, l'Inca lui répondit fièrement qu'il se rendrait à son invitation à la tête de son armée. En effet, le lendemain matin, après avoir offert les sacrifices d'usage, il marcha vers Caxamarca, dans l'intention de s'emparer des Espagnols par stratagème, pour les réduire à l'esclavage et immoler les chevaux et les chiens. L'Inca était porté sur une litière richement ornée, par ses principaux serviteurs, et suivi d'une garde appelée *Oréjones* (1). L'avant-garde était formée par un corps de douze mille hommes, qui tenaient leurs armes cachées; venaient ensuite cinq mille autres, aux ordres du capitaine en chef *Yrruminavi*, et après ceux-ci environ soixante-dix mille combattants; trente mille domestiques et une multitude prodigieuse de femmes fermaient la marche. Les soldats de l'avant-garde portaient des sacs remplis de pierres et des massues de cuivre hérissées de pointes aiguës. L'arrière-garde était armée de longues lances de la forme des piques espagnoles; les soldats d'Yrruminavi, appelés *Ayllos*, étaient munis de cordes pour lier les hommes et les chevaux, et tous portaient sous leurs tuniques une espèce d'armure faite de feuilles de palmier. Pizarro observait leurs mouvements du haut d'une éminence. Les Espagnols avaient tout lieu d'être consternés; car les ennemis étaient deux cent cinquante contre un. Atahualpa s'arrêta à quelque distance de la ville, et fit dresser ses tentes. Pizarro, qui soupçonnait sa perfidie, ordonna à ses soldats de se tenir prêts à attaquer les Indiens, aussitôt qu'ils seraient arrivés sur la grande place qui servait à la célébration des jeux et des sacrifices. Pour cela il avait embusqué sa cavalerie, braqué ses canons et rangé sa petite troupe en bataille. Quelques monsquetaires, postés dans la partie la plus élevée de cette place, sous les ordres du capitaine Pédro de Candia, devaient faire feu à un signal convenu; la cavalerie et l'infanterie devaient alors charger ensemble sur les Indiens, tandis que les autres mousquetaires entretiendraient un feu bien nourri d'une des tours du palais.

L'Inca ayant appris que le gouverneur se trouvait sur la place, avec seulement quinze hommes armés de boucliers, s'y présenta à la tête d'un corps de huit mille hommes. Pizarro députa alors auprès de lui *Francisco Vicente de Valverde*, religieux dominicain, évêque et aumônier de l'expédition, pour lui offrir la paix, et lui demander un gage solide de la sincérité de ses intentions. Valverde s'avança au-devant de l'Inca, une croix et un bréviaire à la main. Il lui dit qu'il était prêtre du grand Dieu; qu'il venait annoncer sa loi, et lui recommander la paix. Il lui parla des mystères de la religion chrétienne, et du partage fait par le pape de tous les pays du monde entre les princes chrétiens. Il ajouta que le Pérou était échu à l'empereur, qui en avait confié le gouvernement à Pizarro. Atahualpa, indigné, répondit que le Pérou avait été conquis par ses ancêtres, qu'il en était le légitime possesseur, et que Pachacama était le créateur de l'univers. Il prit ensuite le livre, et voyant qu'il ne lui parlait pas, il le jeta à terre. Le dominicain cria alors vengeance contre les infidèles, qui furent aussitôt foudroyés par l'artillerie et taillés en pièces par la cavalerie et l'infanterie, qui les poursuivirent jusqu'à la nuit. (*Zarate.*) Deux mille (2) de ces malheureux pé-

(1) Nommée aussi *Cassamarca*.

(1) Ou hommes à grandes oreilles, ainsi nommés, par les Espagnols, à cause de la dilatation du bout de l'oreille par les gros pendants qu'ils portaient.

(2) Suivant Herréra. D'autres disent cinq mille.

Xérez, secrétaire de Pizarro, dit que l'armée péruvienne paraissait forte de trente mille hommes; que dans le combat, qui

rirent dans ce massacre, qui eut lieu le vendredi 3 mai 1533, jour de la Sainte-Croix, sans que les Espagnols eussent perdu un seul homme. Le corps d'Yrruminavi fut si effrayé du bruit des canons et à la vue de la cavalerie, qu'il prit aussitôt la fuite, et marcha sans s'arrêter, en emportant des richesses immenses, jusqu'à la province de Quito, à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Atahualpa, tombé au pouvoir des Espagnols, fut jeté dans les fers ; on trouva dans son camp de grands vases d'argent et des vêtements du tissu le plus fin. Il y avait parmi les prisonniers plusieurs dames du sang royal, des femmes (1) de caciques et de généraux, et quelques mamaconas, ou vierges du temple. L'Inca, quoique vaincu et captif, ne songeait qu'à tranquilliser ceux qui plaignaient son sort. Il disait qu'à la guerre il fallait être ou vainqueur ou vaincu ; et lorsqu'on lui annonça la prise de son frère Huascar, il sourit et dit que le même jour avait vu sa défaite et son triomphe (2).

Atahualpa offrit, pour prix de sa liberté, une quantité de vaisselle et de pièces d'or et d'argent suffisante pour remplir la salle (3) où il était détenu, jusqu'à la hauteur qu'un Espagnol debout pourrait atteindre avec la main. Pour convaincre les vainqueurs de la possibilité où il était d'accomplir sa promesse, il les invita à envoyer quelques Espagnols à Cuzco, pour y faire exécuter ses ordres, et dépouiller le temple de *Curiacanche* de ses trésors. Hernando de Soto, Pédro de Barco et quatre autres Castillans se rendirent en conséquence à cette ville, qui était à deux cents grandes lieues de Caxamalca, et Hernando Pizarro partit avec quelques cavaliers pour reconnaître le pays à cent lieues à la ronde. Il rencontra, à *Guamacucho*, *Culliscacha* (4), frère du roi, qui fesait transporter environ deux millions en or au grand temple, pour payer sa rançon (5). H. Pizarro, ayant appris à son arrivée à Pachacama, qu'un capitaine du roi, nommé *Chalcuchima* (6), se trouvait à quarante lieues de là avec des forces considérables, alla le trouver, lui persuada de licencier ses troupes, et de l'accompagner à Caxamalca.

Cependant *Quizquiz*, capitaine d'Atahualpa, étant entré à Cuzco, y exerça de grandes cruautés contre les partisans d'Huascar, appelés *Arrancuços*. Il égorgea trente frères de ce dernier, que Guaynacaba avait eus de différentes femmes, et emporta, dit-on, quatre cents charges d'or et d'argent. Il résolut ensuite de surprendre Huascar, et de le livrer aux mains d'Atahualpa ; mais tous ses projets furent dérangés par la nouvelle du sort de l'Inca, qu'il apprit en route. Huascar, informé de la somme que son frère avait offerte pour sa rançon, proposa, de son côté, de remplir d'or jusqu'au toit la salle où il se trouvait, si les Espagnols voulaient l'élever au trône. Atahualpa, connaissant l'avarice de ceux-ci, jura la mort de cet infortuné prince, le dernier de la dynastie des Incas. Il le fit peu après précipiter dans le *Rio de Andamarca*, près de Guamachuco, où il périt.

Cependant les Espagnols envoyés pour recueillir la rançon d'Atahualpa à Cuzco, y furent d'abord reçus comme autant de divinités ; mais ayant montré peu de respect pour les choses sacrées, la vénération des habitants se changea en haine, et ils expédièrent le plus promptement possible les affaires qui avaient amené ces étrangers, pour en être plus tôt débarrassés.

Pizarro ayant eu avis que le temple de *Pachiacama*, dans la province de *Yungas*, renfermait un riche trésor, le demanda à Atahualpa, qui le lui accorda sur-le-champ, et envoya des messagers avec les trois frères de Pizarro, pour les aider à l'enlever. Il intima en même tems à son capitaine-général *Chaliquichiama*, qui fesait la guerre aux *Guancas*, l'ordre de se rendre auprès de lui.

Sur ces entrefaites, le maréchal Diégo de Almagro débarqua à Puerto-Viéjo, avec cent dix hommes des cent cinquante qu'il avait à son départ de Panama, pour aider Pizarro dans sa conquête, et prendre possession du pays qui lui était échu en partage. Il se rendit à Caxamalca, où des discussions s'élevèrent entre ses gens et ceux de Pizarro, au sujet du partage de la rançon et de tous les autres objets précieux, dont ceux-là réclamaient aussi une part. Ils alléguèrent les privations qu'ils avaient endurées, les dangers auxquels ils avaient été exposés et les services qu'ils avaient rendus. « Tous ces trésors, disaient les soldats de Pizarro, sont le fruit de nos travaux ; ceux de don Diégo n'ont partagé avec nous ni les mêmes peines, ni les mêmes périls. » (*Zarate.*) Le gouverneur, le maréchal et les principaux officiers prirent leurs raisons en considération, et décidèrent qu'il leur serait alloué une somme de 100,000 ducats, dont on en déduirait le quint du roi, et que le reste serait réparti entre eux, suivant le mérite de chacun. En conséquence, Pizarro rendit un décret, le 17 juin 1533, par lequel il leur allouait 50,000 marcs d'argent, à huit onces le marc, lesquels, avec l'or qu'on avait déjà partagé, s'élevaient à 1,528,500 pièces de 8, déduction faite de 262,259 pour le roi, les frais du voyage, etc. Ce partage fit naître parmi les troupes l'amour du jeu, et d'autres vices qui furent cause de bien des désordres (1).

---

commença après le coucher du soleil, et qui dura une demi-heure, deux mille Indiens furent tués, beaucoup de blessés, et trois mille faits prisonniers.

(1) Zarate dit que plus de cinq mille femmes vinrent volontairement se rendre aux Espagnols.

(2) De la Véga, *Comentar. del Peru*, lib. I, cap. 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26. Cet auteur, descendant des Incas, prétend qu'Atahualpa ayant pris les Espagnols pour les enfants du soleil, avait été d'avis de se soumettre. Cette croyance était fondée sur l'apparition du fantôme Viracocha. Voyez à ce sujet part. I, lib. IV, cap. 21 de *los Coment. del Peru*. — *Herréra*, décad. IV, lib. IX, cap. 3 ; déc. V, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4 et 5 ; et lib. II, cap. 9, 10, 11 et 12. — Zarate, *Hist. del Peru*, lib. II, cap. 5. — Xérez, *Conquista del Peru*. — Robertson, *Hist. de l'Amérique*; et *Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Espanoles en las Indias*, etc. ; *Reflexion primera*, §. IV. *Acusaciones del señor Robertson*. Xérez, Zarate, et plus particulièrement Herréra, pensent que Pizarro ne se porta à cet excès de cruauté que parce qu'il craignait de la trahison.

(3) Suivant Xérez, cette salle avait vingt-deux pieds de longueur sur dix-sept de largeur.

(4) Suivant Zarate et Gomara, ce prince se nommait *Illescas*.

(5) Herréra ; de la Véga et plusieurs autres historiens disent seulement 360,000 ducats. Les Indiens apportèrent ensuite, dit-on, beaucoup d'or pour les chevaux, croyant qu'ils se nourrissaient de ce métal. Ils le mêlaient à cet effet avec de l'herbe et du maïs.

(6) Selon Herréra ; Zarate écrit *Cilicuchima*.

(1) Zarate semble croire qu'Almagro était venu se mettre en possession du pays situé au-delà des bornes du gouvernement de F. Pizarro, qui ne s'étendait que deux cent cinquante lieues du N. au S., à compter de l'équateur : mais qu'ayant appris le succès du gouverneur, il changea de dessein et réclama la moitié de ces trésors : il ajoute qu'il fit pendre son secrétaire, pour avoir averti Pizarro de son projet par une lettre anonyme datée de Panama.

L'or et l'argent apportés à Caxamalca ayant été fondus, présentèrent une valeur de 4,605,670 ducats (1).

Pizarro envoya son frère Hernando en Espagne, pour porter à l'empereur le cinquième des trésors qui lui revenait, et lui faire le récit de tout ce qui s'était passé. Il le chargea de demander à Sa Majesté d'étendre les limites de son gouvernement, et de lui accorder d'autres faveurs. De son côté, le maréchal Almagro écrivit à l'empereur, le priant de lui céder, pour prix de ses services, le pays situé au-delà du gouvernement de Pizarro, avec le titre d'*adélantado*. Il donna à cet effet sa procuration à Hernando Pizarro, et lui promit 20,000 ducats en cas de réussite. Toutefois, n'ayant pas entière confiance en lui, il autorisa secrètement *Christoval de Ména* et *Juan de Sosa* à agir en son nom, s'il en était besoin. Il partit avec Hernando Pizarro plusieurs autres Castillans, qui emportaient chacun de 20 à 40,000 ducats, et comme ils passèrent tous à Panama, la vue de tant de richesses décida un grand nombre de ceux qui se trouvaient dans cette ville à aller servir au Pérou.

Cependant, les dispositions hostiles des habitants de Caxamalca donnaient des inquiétudes à Pizarro, qui ne se dissimulait pas la difficulté de soumettre un peuple si nombreux à la couronne d'Espagne. Il crut que le plus sûr moyen d'y parvenir était d'anéantir la monarchie indienne, en fesant périr Atahualpa. Les officiers du roi et d'autres Espagnols de distinction furent du même avis, parce qu'ils espéraient ainsi s'emparer des richesses du temple et des palais de Cuzco. Pizarro commença donc par faire mettre le capitaine Chialichiquiama dans un endroit secret, où il ne put communiquer avec personne. Après cela, il envoya Hernando de Soto pour s'assurer si les émissaires d'Atahualpa réunissaient des troupes, et le procès de ce prince commença. Des témoins, interrogés par l'interprète Félipe de Poechos, déposèrent qu'il avait participé traîtreusement à la mort de plusieurs Espagnols. L'Inca se défendit de cette accusation, et plaida lui-même victorieusement sa cause. Il dit qu'il était le prisonnier des Espagnols; que rien n'empêchait de lui couper la tête aussitôt que les prétendues troupes qu'on lui reprochait d'avoir mises sur pied se montreraient; qu'ils pouvaient d'ailleurs le renfermer dans une prison plus étroite, ou même le transporter à bord d'un de leurs navires, et doubler sa garde s'ils le jugeaient convenable. Mais leur parti était pris, et il fut condamné à être brûlé vif. Cette sentence fut ensuite soumise à l'approbation de Valverde, qui la confirma. L'Inca adressa d'amers reproches à Pizarro, lui demandant ce que lui, ses femmes et ses enfants avaient fait pour mériter un si cruel traitement. On étrangla ce malheureux prince, après lui avoir fait payer sa rançon et l'avoir gardé trois mois en prison (1).

La nouvelle de la mort d'Atahualpa répandit partout la plus grande consternation. Les Indiens arrêtèrent les convois d'or qui se rendaient par ses ordres au camp espagnol, et jurèrent de le venger. Ses femmes demandèrent avec instance à être brûlées avec lui. On leur refusa cette consolation. Elles se pendirent au moyen de cordes ou de tresses qu'elles firent de leurs cheveux, et une foule de personnes des deux sexes se tuèrent pour aller servir son âme dans le ciel. Ses sujets déterrèrent son corps et le transportèrent secrètement à Cuzco, où les Espagnols le

---

(1) Zarate prétend que l'or fondu, de ce qu'on appelle la compagnie, se monta à plus de 600 millions de maravédis, ou à plus de 4,500,000 livres tournois; encore l'estima-t-on deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, c'est-à-dire 100 millions de maravédis, ou 750,000 livres de moins que sa valeur réelle. Le quint de l'or produisit 120 millions de maravédis, ou 900,000 livres, et celui de l'argent s'éleva à 30,000 marcs d'argent fin, qui fut aussi estimé au-dessous de sa valeur. Chaque cavalier reçut pour sa part 12,000 *pésos** en or, ou un quart de plus que les fantassins; les soldats d'Almagro eurent chacun 1,000 *pésos* ou 20 marcs. (*Zarate*, lib. II, cap. 7.)

De la Véga dit que la rançon d'*Atahualpa* fut répartie ainsi qu'il suit, savoir :

	EN OR.	EN ARGENT.
Au gouverneur, pour sa part, . . .	150,000 pésos.	150,000 pésos.
La chaise de l'Inca, ...	25,000	
Aux trois capitaines de cavalerie,	90,000 pés.	30,000 pés.
Aux quatre capitaines d'infanterie,	90,000	30,000
Aux soixante cavaliers, ...	720,000	180,000
Aux cent fantassins, ...	900,000	135,000
Aux 240 soldats d'Almagro, . . .	80,000	60,000
A don Diégo de Almagro, ...	30,000	10,000
Pour le quint du roi, ...	546,250	165,750

La part en or de Francisco Pizarro, réduite en ducats, y compris la chaise, fut de . . . . 252,000 ducats.

Id. en argent	60,000
Id. en or des trois capitaines de cavalerie. .	129,600
Id. en argent	36,000
Id. des quatre capitaines d'infanterie, en or.	129,600
Id. *id.* en argent	36,000
Id. des soixante cavaliers, en or.	1,036,800
Id. *id.* en argent	120,600
Id. des cent fantassins, en or.	1,296,000
Id *id.* en argent.	162,000
Id. des 240 hommes d'Almagro, en or . . .	259,200
Id. *id.* en argent.	72,000
Id. de don Diégo de Almagro, en or	43,200
Id. *id.* en argent.	12,000
Le quint du roi, en or	786,600
Id. en argent.	126,900
Surplus de l'argent de coupelle	38,170
Total	4,605,670 ducats**

* 100 pésos en or en valent 120 en argent.
120 id. en argent valent 144 ducats.
100 id. en or valent 144 id.

** De la Véga, *Hist. general*, lib. I; *de la II parte de los Comentarios reales*, fol. 30 et 31.

Le père Blas Valéra fait monter à 4,800,000 ducats la rançon d'Atahualpa, d'après le relevé qu'il fit lui-même des quipos ou comptes des Indiens.

(1) On prétend, dit Herréra, qu'à la persuasion de Valverde, il mourut en chrétien, et que c'est pour cette raison qu'il fut étranglé au lieu d'être brûlé. Les Péruviens disent que quinze jours avant sa mort, ils avaient aperçu une comète noire et verdâtre, pareille à celle qui avait précédé le trépas de son père Huayna Capac. Atahualpa demanda la permission de la voir. L'ayant obtenue, il considéra ce phénomène comme un présage assuré de sa mort, et tomba dans une profonde mélancolie. On lui fit son procès en forme. Il eut pour juges Pizarro et son lieutenant Almagro. Il y avait en outre un greffier, un accusateur public, un procureur, un commissaire et deux conseillers. Son interrogatoire consista en douze questions. La peine de la strangulation était celle que, suivant les lois du pays, on appliquait aux voleurs et aux criminels. Voy. *Gomara*, lib. V, cap. 11.— *De la Véga*, lib. 4, cap. 29 à 38.— *Herréra*, décad. V, lib. III, cap. 1, 2 et 3.—*Zarate*, lib. II, cap. 7. Ce dernier rapporte que l'interprète indien avait, suivant quelques-uns, déclaré qu'Atahualpa avait juré la destruction des Espagnols, pour s'assurer la jouissance d'une de ses femmes avec laquelle il entretenait des liaisons, et que le prince s'en était même déjà plaint au gouverneur. D'autres prétendent que les sollicitations et les artifices des gens d'Almagro, qui croyaient ce prince contraire à leurs intérêts, furent la cause principale de sa mort.

cherchèrent ensuite en vain pour le trésor qu'on avait enseveli avec lui. Le général Quizquiz se rendit au Quito, d'autres partirent pour les provinces, ceux qui avaient été dépossédés par Atahualpa rentrèrent en possession de leurs biens, les gens en place cherchèrent à les conserver, et d'autres réclamaient une autorité qu'ils avaient usurpée. Hernando de Soto, qui était allé reconnaître les forces qu'on réunissait, disait-on, par ordre de l'Inca, revint sans rien découvrir. La haine des Indiens pour les Espagnols était alors à son comble.

Cependant, pour leur montrer qu'il ne voulait pas entièrement renverser l'empire, Pizarro demanda aux *Oréjones* quelle était la personne la plus capable d'occuper le trône. Ceux de Caxamalca lui ayant proposé *Toparpa*, fils d'Atahualpa, il le proclama avec le cérémonial d'usage.

Vers la fin de l'année 1533, le gouverneur étant parvenu à établir son autorité au Pérou, donna toute son attention à la colonie de San-Miguel, d'où il avait jusqu'alors tiré toutes ses ressources, et y envoya son lieutenant, le capitaine *Sebastian de Belarcaçar*, en prendre le gouvernement.

Ainsi, la guerre que se firent les deux Incas, au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, et leur fin tragique, facilitèrent aux Castillans la conquête du Pérou. D'un autre côté, Yrruminavi ayant envahi la province de Quito avec cinq mille hommes, porta au comble les troubles qui désolaient ce malheureux pays. Il prit le titre de seigneur légitime, envoya à la mort les enfants d'Atahualpa, son frère, *Culhuculipa*, les anciens capitaines et les curacas (1), qui revenaient de déposer le corps du roi dans le tombeau de son père à Quito. Ce monstre, à son arrivée dans cette ville, entra dans la maison des Vierges destinées à devenir les femmes d'Atahualpa, et leur fit un portrait si plaisant des Espagnols, qui avaient, dit-il, le visage barbu, étaient converts de fer, portaient en main la foudre et le tonnerre, et étaient montés sur une bête étrange à laquelle deux mille Indiens ne pouvaient résister, que ces jeunes filles éclatèrent toutes de rire. Yrruminavi, transporté de jalousie et de rage, ordonna qu'on les enterrât toutes vives sur le bord d'un ruisseau qui coulait près de la ville.

Pizarro, après un séjour de sept mois dans le pays de Caxamalca, conçut le projet de s'emparer de la grande ville de Cuzco, capitale de l'empire du Pérou. Il se mit donc en route pour cette destination, avec le nouvel Inca, et Chialichiquiama, auquel il avait rendu la liberté dans l'espoir de gagner l'affection des Indiens. Toutefois, après s'être arrêté quatre jours dans la province de Guamachuco, à dix lieues de Caxamalca, et avoir suivi la route royale jusqu'à Andamarca, le gouverneur, voyant que le peuple était partout en armes, s'imagina que c'était avec l'approbation de ce capitaine, et le jeta de nouveau dans les fers. Continuant alors sa marche à travers des défilés encombrés de neige, il visita successivement *Tarama*, *Bombon*, *Suranco* et le *Tambos de Chocomarca*, où il trouva l'or qu'y avaient laissé les messagers chargés de l'apporter à Caxamalca. Il vit à *Yanamarca* les cadavres d'environ quatre mille hommes qui avaient péri dans la dernière guerre. Le maréchal Almagro, Hernando de Soto et J. Pizarro, s'étant avancés avec l'avant-garde jusqu'à la belle vallée de *Xauza*, qui a quatorze lieues de long sur quatre de large, découvrirent l'armée ennemie aux ordres du général *Curambayo*. Les Espagnols n'hésitèrent pas à traverser la rivière et à attaquer les Indiens, qu'ils défirent complètement. Ils trouvèrent dans cette vallée des provisions en abondance, des draps fins, et de l'or dans le temple du Soleil, où ils surprirent les vierges *mamaconas*.

Expédition du capitaine Bélalcazar ou Bénalcazar, dans les provinces de Quito, en 1533. Sébastian Bélalcazar rencontra à San-Miguel plusieurs soldats que l'appât du gain y avait attirés. Comme il était d'un caractère ambitieux et guerrier, il résolut de marcher avec eux contre Quito. Dans cette intention, il se fit donner l'assentiment du conseil, auquel il représenta que les Indiens étaient partout en armes contre les Espagnols, et qu'il devait y avoir de grandes richesses dans une ville où l'Inca Huayna-Capac avait fait sa résidence, et où Atahualpa avait eu l'intention d'établir le nouveau siége de son empire. Bélalcazar se mit en route avec cent quarante hommes (1) tant d'infanterie que de cavalerie. Il arriva d'abord à la province de *Carrochabamba*, située au milieu des montagnes, où il reçut un bon accueil des habitants, et passa de là dans celle de *Zoropalta*, après avoir eu beaucoup à souffrir de la faim et du froid dans les déserts. Il laissa en cet endroit le gros de sa troupe, sous les ordres du capitaine *Pachéco*, et s'avança avec trente cavaliers vers *Tomébamba*, capitale de la province de *Cañaris*. A son approche, les habitants de Quito, pleins de haine pour les Espagnols, prirent les armes, et se rangèrent sous les étendards de Yrruminavi, qui, de concert avec *Zopécopagua*, gouverneur de ce pays, ordonna à *Chiaquitinta*, officier de distinction, issu du sang des Incas, de se porter avec un corps d'armée considérable sur Zoropalta pour en fermer l'entrée aux Espagnols. Mais ce général ayant pris la fuite à la vue de la cavalerie, celle-ci se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait une des femmes de Guaynacava. Les Canaris qui avaient été fidèles à Huascar, et qu'Atahualpa avait traités si cruellement, conclurent la paix avec les Castillans.

Les chefs de Cuzco, informés de cette confédération, résolurent de lever une armée de cinquante mille hommes, et d'aller prendre position à *Caxas*. Bélalcazar pénétra jusqu'au *Tambos de Teocaxas*, d'où il envoya *Ruis Diaz* avec dix cavaliers pour s'assurer du nombre et des desseins des ennemis. Arrivé dans la plaine, ce détachement fut assailli par les guerriers d'Yrruminavi, qui s'étaient cachés dans les montagnes. Un des cavaliers étant retourné auprès de Bélalcazar pour demander du secours, celui-ci laissa une poignée de soldats à la garde du camp, et marcha avec le reste pour dégager Diaz. Les Indiens combattant pour leur liberté et les Espagnols pour leur vie, la mêlée fut des plus sanglantes, et dura jusqu'à la nuit sans présenter de résultat décisif. La plaine était jonchée de cadavres et de blessés indiens. Les Espagnols eurent quelques blessés et deux chevaux tués (2). Bélalcazar crut devoir se retirer pendant la nuit. Il prit la route de *Chimo* et de *Puruas*, suivit ensuite celle de *Colinas*, et fut conduit par un Indien qui avait été à Caxamalca jusqu'à une grande rivière que les Espagnols franchirent sur des radeaux. Les Indiens établirent alors leur camp à Riobamba, et creusèrent aux alentours des trous profonds dans lesquels ils plantèrent des pieux pointus qu'ils recouvrirent d'herbes, pour détruire

(1) Yrruminavi les invita à un festin dans le palais. Les ayant enivrés avec une boisson nommée *sora* ou *uniapu*, il les fit tous égorger. Culliscacha fut écorché. L'on recouvrit un tombeau de sa peau, à laquelle on laissa la tête pour inspirer plus de terreur aux ennemis de l'usurpateur. (*Zarate*.)

(1) Selon Herréra; Zarate dit deux cents hommes, dont quatre-vingts cavaliers.

(2) Les Indiens coupèrent la tête et les pieds de ces animaux, et les portèrent comme des trophées par tout le pays.

la cavalerie. Les Espagnols, continuant leur marche, furent suivis de près par une foule d'autres Indiens, qui étaient d'intelligence avec ceux de Riobamba, et cherchaient à les pousser vers l'endroit où se trouvaient ces embûches. Leur stratagême eût réussi sans un traître qui dévoila leur projet à Bélalcazar. Celui-ci quitta alors la route de Riobamba, gravit quelques collines escarpées et arriva au palais du même nom. Il attaqua ensuite un corps ennemi fort de douze mille hommes, qui était en position sur les hauteurs voisines, et, après une résistance opiniâtre d'une demi-heure, le poussa jusqu'au *Rio de Ambato*. Bélalcazar s'arrêta douze jours chez les Canaris, ses alliés, après quoi il passa la rivière et poursuivit les vaincus jusqu'à *Tacunga*, où ils eurent recours au même expédient qu'à Riobamba pour détruire la cavalerie, mais sans succès (1).

Conquête de la vallée de Xauxa. Pizarro ayant remarqué des simptômes d'hostilité parmi les Guancas et les Yagos, habitants de la vallee de Xauxa, envoya contre eux le maréchal, qui les dispersa, fit prisonnières plusieurs belles femmes et les força à implorer la paix. Pizarro s'occupa alors de fonder une ville espagnole dans cette délicieuse vallée, mais l'établissement qu'il y forma ne fut pas permanent, ayant été transféré depuis à l'endroit où s'élève actuellement la ville de *Los Reyes*, dans la vallée de Lima.

Expédition de Hernando de Soto, en 1533, *pour reconnaître le pays jusqu'à Cuzco*. Ce capitaine étant arrivé au passage de *Curibaya*, les guerriers indiens, qui étaient chargés de le garder, s'enfuirent à la vue des chevaux, et s'arrêtèrent dans le défilé de la *Sierra de Vilcaconga*, à sept lieues de Cuzco, où ils se retranchèrent en creusant des trous dans lesquels ils plantèrent des pieux pointus qu'ils recouvrirent d'herbes et de broussailles. Soto passa à *Curambo*, franchit le *Rio de Avancay*, suivit la grande route de *Chinchasuyo*, et arriva au pied des montagnes, où il se trouva en présence des Indiens, qui avaient juré par le soleil et par la terre de vaincre ou de mourir. Armés de frondes, de lances et de *macanas*, ils combattirent avec courage, mais bientôt épuisés de fatigues, ils se retirèrent vers une source située sur le flanc d'une montagne, et Soto à un petit ruisseau qui coulait au pied, à une portée de fusil de distance. Dans ce combat, les Espagnols eurent cinq hommes tués, et onze blessés, deux chevaux tués et quatorze blessés. Les Indiens perdirent huit cents hommes tués et autant de blessés. L'ennemi qui occupait toujours la même position, ayant reçu un renfort, se disposait à recommencer le combat, et la petite troupe de Soto manquant de tout, eût infailliblement succombé, sans l'arrivée, dans la soirée, du parti d'Almagro, à l'aide duquel il triompha facilement des Indiens.

Pendant les vingt jours que les Espagnols demeurèrent à Xauxa, l'Inca tomba malade et mourut. Pizarro en fut d'autant plus contrarié qu'il lui aurait été de la plus grande utilité dans la capitale de l'empire. Il précipita alors sa marche par *Vilcas*, qui est situé à égale distance du Chili et du Quito, et rejoignit bientôt ses deux généraux vainqueurs.

Les Castillans envoyés pour reconnaître la côte de Pachacamà, prirent possession de tous les endroits placés sur leur route, au nom du roi d'Espagne. Ils y trouvèrent le capitaine *Gabriel de Roxas*, auquel ils fournirent des guides pour le conduire à Pizarro. Les naturels de cette vallée, inquiétés par Quizquiz et d'autres généraux péruviens, demandèrent des secours aux Espagnols. Ceux-ci leur envoyèrent cinq cavaliers, dont la vue suffit pour mettre en fuite quatre mille Indiens aux ordres d'*Ucache*, un des capitaines de Quizquiz. Les Espagnols lui offrirent alors la paix, qu'il accepta (1).

Expédition de don Pédro de Alvarado au Pérou, en 1534. Cet officier qui s'était distingué à la conquête du Mexique (2), ayant été nommé par Charles V, gouverneur de toute la partie du Pérou qu'il pourrait découvrir hors de la juridiction du gouvernement de Pizarro, envoya *Garcia Holguin*, chevalier de Caceres, avec un navire, prendre des renseignements sur le pays. Celui-ci s'avança jusqu'à Puerto-Viejo, où il apprit la situation de Pizarro, et s'assûra de la richesse du Pérou. Alvarado forma alors le projet de gagner Cuzco en remontant la côte, tandis que Pizarro se trouvait à Caxamalca, et s'embarqua à Puerto de la Posesion avec cinq cents soldats, dont deux cent vingt-sept cavaliers, montés sur cinq navires, et deux autres qu'il enleva à Nicaragua. Il fut obligé d'en laisser deux cents derrière faute de transports. Après un voyage de trente jours, il arriva au *Cabo de San Francisco* (lat. 0° 42' N.). Alarmé par la mort de plusieurs de ses chevaux, il débarqua dans *la Baia de los Caraques*, près de l'équateur, et se rendit par terre à Puerto-Viejo, où il rencontra sa flotte chargée de provisions. L'adélantado donna ordre au pilote, *Juan Fernandez*, d'explorer la côte jusqu'aux confins du gouvernement de Pizarro, et d'en prendre possession par devant notaire. Après cela, il renvoya ses navires à Nicaragua et à Panama, pour chercher les troupes qu'il y avait laissées. Il partit alors à la tête de son armée, qui était forte de huit cents hommes, pénétra dans la province de *Xipixapa*, et prenant le chemin du Quito, il arriva à une ville qu'il appela *del Oro*, parce qu'il y trouva une grande quantité d'or. Il en nomma une autre *de las Golondrinas*, ou des Hirondelles, à cause du nombre prodigieux de ces oiseaux qu'il y remarqua. Le guide, qui devait conduire l'adélantado à Quito, l'abandonna en cet endroit. Ne connaissant pas le pays, il le fit explorer par le capitaine *Luis de Moscoso*, qui découvrit deux villes, l'une nommée *Vacain*, et l'autre *Chionana*, où il se procura des provisions en abondance. Il prit aussi quelques Indiens, qui auraient probablement dévoré ceux qu'on avait amenés de Guatémala, si on ne les en eût empêchés.

Alvarado envoya ensuite à la découverte son frère *Gomez de Alvarado* et le capitaine *Benavides*. Il leur donna à chacun une escorte de cavalerie et d'infanterie; l'un devait se diriger vers le nord et l'autre du côté de l'est. Bénavides découvrit le *Puéblo de Dable*, et Alvarado celui de *Guayal*, où il vit des *lions* (*Puma*). Ce dernier pénétra jusqu'à la province de *Mejor*, dont les habitants opposèrent de la résistance; mais furent bientôt mis en déroute. Ces officiers étant revenus de leur expédition, l'adélantado s'avança jusqu'à la rivière de *Dable*. Un parti qu'il envoya, sous les ordres du capitaine *don Juan Enriquez*, reconnaître le pays, découvrit à dix lieues de là une ville considérable, pourvue de provisions de toute espèce, et une autre dont les habitants lui disputèrent l'entrée. Les coureurs de l'armée si-

(1) *Herréra*, déc. V, lib. IV, cap. 11 et 12.—*Zarate*, lib. II, cap. 9. Quelques historiens prétendent que ces Indiens firent peu de résistance, parce que leurs devins leur avaient prédit que lorsque le volcan de Cotopaxi et de Latacunga créverait, un prince étranger s'emparerait du pays, et que l'éruption avait eu lieu en 1533.

(1) *Herréra*, décad. V, lib. III, cap. 5; lib. IV, cap. 10, 11 et 12; lib. V, cap. 1, 2 et 3. — *Zarate*, lib. II, cap. 7, 8 et 9.

(2) Voyez ci-dessus l'article *Guatémala*.

gnalèrent plusieurs autres villes, dont l'une appelée *Chongo*, était située sur une belle rivière du même nom. Alvarado, voyant les Indiens disposés à en défendre le passage, la traversa à la nage, et parcourant un bois épais, arriva dans une plaine spacieuse où paissaient des troupeaux de moutons. Il marcha ensuite le long des pentes des montagnes; sans cesse arrêté par des bocages touffus appelés *arcabucos*, il fallait à chaque pas employer la hache et le sabre pour se frayer un chemin. Ses gens eurent beaucoup à souffrir de la faim et de la soif durant cette route pénible. Ils passèrent en un endroit sur les cendres chaudes d'un volcan (1). Plusieurs tombèrent malades. Au moment où le manque d'eau se fesait le plus cruellement sentir, ils arrivèrent à un marais couvert de cannes, appelées *ypa* (2). Les Indiens leur apprirent qu'elles contenaient de l'eau. Ils en coupèrent plusieurs à la partie noueuse, et en trouvèrent dans chaque plus de douze pintes. Cette eau leur fut d'un grand secours, ainsi qu'aux chevaux.

Entrée de F. Pizarro dans la ville de Cuzco, et établissement d'une ville espagnole. Sur ces entrefaites, Pizarro, après avoir rejoint Hernando de Soto et Diégo de Almagro, dans la Sierra de Vilcaconga, s'était mis en marche pour Cuzco. A son arrivée dans la vallée de *Xaquixaguana*, il apprit que le général Chialichiquiama, son prisonnier, entretenait des intelligences secrètes et hostiles avec Quizquiz; il le condamna à être brûlé. A l'approche des Espagnols, les Indiens prirent position dans un défilé étroit de la vallée, non loin de la montagne la plus orientale qui s'y trouve, avec la ferme résolution de disputer l'entrée de la ville aux Espagnols. Mais chargés par la cavalerie d'Almagro, ils furent repoussés avec perte. *Manco Inca Yupanqui*, fils de Guaynacaba, à qui la couronne appartenait de droit, était sorti de Cuzco avec un corps d'*oréjonès* pour rejoindre son armée; mais voyant qu'il était impossible d'arrêter les Espagnols, il se rendit auprès de Pizarro. Les Indiens, dans leur désespoir, pillèrent le temple du Soleil, et mirent le feu à une partie de la ville, qu'ils évacuèrent ensuite, n'y laissant que les vieillards et les infirmes. Pizarro y fit son entrée au mois d'octobre 1534; il y trouva une quantité considérable de vêtements, d'or et d'argent, de colliers appelés *chaquira*, et de plumes (*plumageria*). Les vêtements seuls valaient deux millions de pièces de huit. Le trésor, déduction faite du quint de la couronne, fut divisé en quatre cent quatre-vingts parts, et chacun reçut 4,000 pièces de huit, suivant quelques historiens, ou 2,700 marcs d'argent, suivant d'autres. Pizarro planta des croix sur toutes les routes, appropria un édifice à l'exercice du culte divin, prit possession de Cuzco au nom du roi de Castille, et y établit une ville espagnole régie par un conseil, à l'instar de celles qu'il avait déjà fondées (3).

Combats entre les Espagnols et les Indiens. Cependant Quizquiz et les autres généraux ennemis n'étaient pas inactifs Ils avaient réuni des forces imposantes composées de *Mitimacs* et de plusieurs autres nations, au nombre desquelles se trouvaient les *Guamaraconas*, peuple guerrier du territoire de Quito, qui s'étaient choisi pour chefs Quizquiz et *Incarabayo*. Pizarro marcha à leur rencontre avec cinquante fantassins et autant de cavaliers, commandés par Soto et Almagro, les mit en déroute, et les ayant de nouveau atteints près du pont de l'Apurima, en fit un horrible carnage. Il retourna après à Cuzco, et ses deux généraux poursuivirent les fuyards jusqu'à Vilcas. Quizquiz, ayant recommencé l'attaque, fut repoussé une seconde fois avec perte. Les Espagnols perdirent, dans ce combat, un homme et trois chevaux tués (1), et furent tous blessés.

Tandis que ces événements se passaient à Cuzco, le capitaine Sébastian de Bélalcazar s'était emparé de *Pançalco*, près de Quito, avait chassé les Indiens des retranchements qu'ils avaient élevés à quelque distance de la capitale, et y était entré sans obstacle. Yrruminavi l'avait évacuée avec la plupart des habitants, après en avoir égorgé trois cents qui avaient refusé de le suivre, et était allé s'établir à trois lieues de là. Bélalcazar envoya contre lui le capitaine *Pachéco*, avec quarante fantassins, qui le forcèrent à quitter sa position et à se retirer à *Yurbo*. Bélalcazar le fit suivre jusqu'à cette ville par le capitaine Ruis Diaz et soixante soldats; mais ce chef indien, informé de la marche de ces deux officiers, et apprenant que presque tous les Espagnols qui se trouvaient à Quito étaient malades, réunit quinze mille vassaux des seigneurs de *Tacunga* et de *Chillo*, à la tête desquels il marcha sur cette ville, où il arriva pendant la nuit. Il tenta d'y pénétrer; mais repoussé avec perte, et poursuivi jusqu'à la montagne de Yumbo, il se vit forcé d'abandonner aux vainqueurs tous ses trésors et plusieurs belles femmes.

Les Espagnols ayant entendu dire aux Indiens de Pançalco, que leurs chevaux pourraient à peine emporter la vingtième partie de l'or et de l'argent qu'il y avait à Quito, demandèrent aux habitants qui étaient restés dans la ville, de leur découvrir l'endroit où ces richesses étaient cachées. Ceux-ci leur ayant dit qu'il y en avait une grande partie d'enfouie à *Caxambe*, Bélalcazar partit aussitôt pour cette ville. Étant entré dans *Quioché*, dont tous les habitants mâles servaient dans l'armée ennemie, il passa au fil de l'épée les femmes et les enfants, pour apprendre aux hommes à quitter leurs foyers: il y trouva dix cruches (*cantaros*) d'argent fin, deux d'or, et cinq en terre incrustées de métal.

Rencontre de don Diégo de Almagro et de don Pédro d'Alva-

(1) Zarate dit que ce volcan, situé près de Quito, est si actif, qu'il jette quelquefois des cendres à quatre-vingts lieues de distance, et qu'on en entend souvent le bruit à près de cent lieues.

(2) Ces cannes sont de la grosseur de la cuisse d'un homme, et l'écorce en a un pouce d'épaisseur. Les Indiens s'en servent pour construire leurs cabanes. (*Zarate*, lib. I, cap. 10.)

(3) Cette ville, capitale des anciens Incas, est située sous le 13° 42' de lat. S., et le 71° 15' long. O. de Greenwich*, à cent quatre-vingt-quatre lieues de Lima et à deux cent quatre-vingt-dix de la Plata. D'après les lois des Indes, Cuzco était regardée comme une des premières villes de Castille. En 1783, elle reçut le titre de *très-noble, très-loyale et très-fidèle*, avec jouissance des mêmes priviléges que celle de Lima, pour la résistance qu'elle avait opposée aux Indiens révoltés de la province de Tinta et des autres provinces voisines. On y établit, en 1784, un gouverneur vice-patron et un intendant, et la charge de corrégidor fut abolie; et trois ans après on y transféra le siége du tribunal de l'audience royale. Alcédo a publié une liste de vingt-trois évêques qui ont occupé son siége épiscopal depuis 1534 jusqu'en 1777. Sa population est d'environ vingt-six mille âmes. Lorsque don Ulloa visita la ville de Cuzco, elle lui parut à peu près de la grandeur de celle de Lima. La plupart des maisons étaient bâties en pierre, et recouvertes de tuiles fort rouges qui produisaient un joli effet *.

* A 7° 56' long. O. de Paris, sur la belle carte du Pérou, gravée par M. Brué en 1826. Son nom y est écrit Couzco.

* Voyez *Pédro de Cieça de Léon*, cap. 92 et 93; *de la Antigua ciudad del Cusco*; *G. de la Véga*, lib. VII, cap. 8, 9, 10, 11, et 12; *la Descripcion de la Impérial ciudad del Cosco*; et *don Ulloa*, lib. I, cap. 12.

(1) Les chevaux valaient alors de 4 à 5,000 pièces de huit.

rado, et leur convention, en 1534. Diégo de Almagro, informé à Vilcas du voyage et de la marche de l'adelantado Alvarado, par *Gabriel de Roxas*, députa ce capitaine auprès de Pizarro pour l'en instruire, et lui recommander de rester à Cuzco, tandis qu'il irait couvrir la ville de San-Miguèl de Piurà. Almagro rencontra, près de la belle vallée de Xyanque, quelques Espagnols nouvellement arrivés, qui lui apprirent qu'Alvarado marchait vers le Quito, et que le pilote Juan Fernandez longeait, avec la flotte, le rivage de la mer. Il écrivit aussitôt à Nicolas de Ribéra et aux Espagnols de Pachacamà, de se saisir de ce pilote et de le pendre; après quoi il continua sa route vers San-Miguèl. Mais n'y trouvant pas Bélalcazar, il le suivit à Quito, où il ne tarda pas à le rejoindre.

Cependant Alvarado avait franchi la *Sierra-Névada* (les montagnes neigeuses), où vingt-un Espagnols, dont six femmes, un grand nombre de noirs et de chevaux, et environ deux mille Indiens étaient morts de froid et de fatigue. Arrivé au *Puéblo de Pasi*, il passa la revue de sa troupe, et trouva que quatre-vingt-cinq Espagnols et un grand nombre de chevaux avaient déjà péri depuis son arrivée dans le pays. De là il se rendit à une ville nommée *Quizapincha*; le lendemain, il gagna la grande route des Incas (*gran Camino de los Incas*); et, passant entre les villes d'*Ambato* et de *Miliambato*, il reconnut sur la terre des traces de chevaux.

Almagro avait passé une rivière avec environ cent quatre-vingts hommes, pour châtier des Indiens qui avaient tué trois Espagnols, et avait perdu, dans le passage, quatre-vingts Canaris confédérés. Des naturels, qu'il fit prisonniers, lui ayant donné avis de la marche d'Alvarado sur Pançalco, il poussa, de ce côté, une reconnaissance de six cavaliers qui tombèrent entre les mains de ce dernier. Il les renvoya toutefois à Almagro, avec une lettre dans laquelle il lui marquait que l'Empereur lui avait ordonné de continuer les découvertes le long de la mer du Sud; qu'il avait consacré la majeure partie de sa fortune à l'entreprise; qu'il ne voulait pas empiéter sur le territoire de Pizarro, mais seulement prendre possession des pays situés hors de son gouvernement; et qu'à son arrivée à Riobamba, il espérait que tout s'arrangerait à la satisfaction des deux partis. Lorsqu'Almagro reçut cette lettre, il eut l'idée d'établir une ville en cet endroit, pour prouver qu'il en était le premier possesseur. Il y jeta en conséquence les premiers fondements de *Riobamba* (1), dans une vallée environnée de montagnes. En même tems il envoya *Bartolomé de Ségovia*, *Ruis Diaz et Diégo de Aguero* pour assurer Alvarado de son entière confiance dans les intentions énoncées dans sa lettre. Il fallut bien se résoudre à cette démarche, car Almagro n'avait que deux cent cinquante hommes, et il eût été imprudent d'en venir aux mains. Une négociation s'entama entre ces deux chefs, et il fut convenu, après avoir échangé plusieurs messagers, qu'Alvarado se retirerait à son gouvernement de Guatémala, moyennant une somme de 120,000 *castellanos* (2), qu'on lui donnerait pour ses hommes, ses chevaux, ses navires et ses munitions de guerre qu'il s'engageait à laisser au Pérou. On exigea de lui le serment qu'il ne remettrait plus le pied dans ce pays, durant la vie des deux associés Pizarro et Almagro (1). Toutefois, pour sauver les apparences, et ne pas irriter les principaux officiers, il fut convenu qu'Alvarado continuerait sa route vers le Sud, pour découvrir de nouvelles provinces, et que ses gens de guerre pourraient aller où bon leur semblerait. Alvarado prétexta le désir de s'entretenir avec Pizarro, et partit avec Almagro pour son quartier-général de Cuzco; mais le gouverneur, ne voulant pas lui laisser voir les richesses de cette ville, vint à sa rencontre, accompagné d'une trentaine de cavaliers, dans la vallée de Pachacamà, où la somme convenue fut comptée à Alvarado, avec le prix de ses navires (2).

Fondation de San Francisco de Quito, en 1534 (3). Sur ces entrefaites, Sébastian de Bélalcazar transféra la colonie de Riobamba à la ville de Quito, qu'il nomma *San Francisco de Quito* (4). Il envoya ensuite de là plusieurs expéditions reconnaître les pays avoisinants. Dans l'une, *Juan de Ampudia*, natif de Xerès, fit prisonniers les généraux indiens *Zopezopagua* et *Quimgalimba*, et d'autres qui lui apportèrent de riches présents de moutons (*ganados*), et enfin le fameux Yrruminavi, dont l'arrestation mit fin à la guerre dans cette province. On appliqua ces malheureux à la torture, pour les forcer à découvrir l'endroit où ils avaient caché leur or et leur argent, et comme ils persistaient dans leur refus, on les fit tous périr.

Bélalcazar ordonna, en même tems, au capitaine *Tapia* de partir de la province de Chinto, pour aller explorer le pays situé au nord, où il n'éprouva qu'une faible résistance de la part des naturels.

Luis Daça arrêta à *Tacunga* un Indien de la grande province de Cundinamarca, que celui-ci lui dit abonder en or. La conquête en fut donc résolue, et l'on expédia à cet effet *Pédro de Añasco*, avec quarante fantassins et autant de

(1) Située par 1° 41' de lat. mér. Le nombre actuel des habitants est d'environ vingt mille. C'était une bourgade d'Indiens lorsque Bélalcazar y entra. Cette ville fut détruite par un tremblement de terre en 1797, ainsi que la majeure partie de ses habitants, qui s'élevaient à vingt mille. La nouvelle ville s'élève dans une plaine sablonneuse à une lieue et demie de l'ancienne.

(2) Suivant Herréra. Zarate et d'autres historiens disent 100,000 *pésos* d'or, ou 2,000 marcs.

(1) Quelques-uns, dit Zarate, rapportent qu'Alvarado jura de ne jamais rien entreprendre, ni sur Cuzco, ni sur le pays situé jusqu'à cent trente lieues de distance de cette ville.

(2) *Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 7, 8, 9 et 10. — *Zarate*, lib. II, cap. 10, 11, 12 et 13.

(3) Cette ville est située par le 0° 13' de lat. australe, et * le 298° 15' de long. E. du méridien du Ténériffe, sur le revers oriental de la partie occidentale des Cordillières des Andes, à trente-cinq lieues de la mer du Sud. Charles V l'érigea en cité, en 1541, avec le titre de très-noble et très-loyale. Elle a un siége épiscopal depuis 1545. Alcédo donne une liste de vingt-un prélats, qui l'ont occupé depuis cette époque jusqu'en 1788. Une audience royale y fut établie en 1563. Abolie en 1718, elle fut rétablie en 1739. Le président avait la même autorité qu'un vice-roi, excepté pour les affaires militaires, qui regardaient le gouvernement de Santa-Fé de Bogota. Alcédo donne une liste de vingt-cinq présidents, gouverneurs et commandants généraux du royaume, de 1586 à 1783. Philippe II y fonda deux universités en 1586; celle de *San Grégorio Magno*, placée sous la direction des jésuites, et qui reçut en 1621 tous les priviléges de celle de Salamanque; et l'autre, de *San Tomas de Aquino*, confiée aux dominicains. Après l'expulsion des jésuites, ces deux universités prirent cette dernière dénomination. On y comptait aussi deux colléges; celui de *San Luis Rey de Francia*, auquel Philippe V accorda le titre de *Colegio Mayor*, et l'autre de *San Fernando*, roi d'Espagne, dirigés par des dominicains. La population actuelle de Quito est d'environ soixante-quinze mille habitants blancs, métis et Indiens. (Voyez les chap. 4, 5, 6, 7 et 8 du Ve. liv. de la *Relacion histórica del viage*, de don Ulloa, où se trouvent le plan et la description de cette ville.

(4) *Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 6.

* 80° 50' long. O de Paris.

cavaliers. Ce capitaine passa par *Guallabamba*, traversa le territoire de *Pueblos de los Quillacingas*, et parcourut des bois et des montagnes sans trouver de trésors. Il fut suivi peu de jours après par Juan de Ampudia, à qui Bélalcazar avait donné un corps nombreux de cavalerie pour entreprendre de nouvelles découvertes.

Moyens employés par Pizarro pour établir son autorité. Fondation de la ville de Los Reyes. Pizarro, redoutant quelques tentatives de la part des marins de la flotte d'Alvarado, prit le parti de se rendre en personne sur le bord de la mer. Pour n'être pas inquiété dans ce voyage, il s'attacha à gagner l'affection des Indiens, auxquels il déclara que le roi d'Espagne n'avait jamais eu l'intention de détrôner le souverain de leur pays, et leur proposa de reconnaître en cette qualité *Manco Inca*, fils de Guaynacaba. Les Indiens y ayant consenti, ce prince fut proclamé avec tout le cérémonial d'usage.

Pizarro laissa alors son frère Juan à Cuzco, en tira presque toutes les troupes disponibles, et marcha vers la vallée de Pachacamà, où il jeta les fondements de la ville de *Sangalla* (1), dans la province de Camaná, et vis-à-vis l'île de Chincha. Il pardonna au pilote Juan Fernandez, et le nomma même au commandement d'un galion. De son côté, Almagro investit Bélalcazar du gouvernement des provinces équinoxiales, avec ordre de transférer la nouvelle colonie de Riobamba à Quito. Il envoya le capitaine Pacheco en établir une autre à Puerto-Viejo, renouvela son association avec Pizarro, et partit pour prendre le gouvernement de Cuzco. Il devait ensuite entreprendre, à leurs frais communs, la découverte des régions méridionales, particulièrement celle du pays de Chiriguana. Alvarado retourna dans son gouvernement de Guatémala, et Pizarro resta dans la vallée de Pachacamà, pour former, sur la côte, un entrepôt de commerce. Ayant trouvé un port commode vis-à-vis la vallée de Rimac, il y jeta les fondements de la ville de *Los Reyes* (2), au commencement de l'année 1535, et y transporta la colonie qu'il avait laissée dans la vallée de Xauxa, à trente lieues de là (3).

Cependant Hernando Pizarro avait fait voile de Nombre de Dios, comme nous l'avons déjà dit, et était arrivé à Séville vers le commencement du mois de janvier 1534. Il apportait pour le compte du roi 155,300 *pesos de oro*, ou pièces de huit, 5,400 *marcos de plata*, ou marcs d'argent de huit onces au marc, trente-huit vases d'or, quarante-huit d'argent (4), et une idole aussi grande qu'un enfant de deux ans. Il avait en outre pour des particuliers vingt-quatre cruches d'argent et quatre d'or, 499,000 *pesos* d'or, et 4,000 marcs d'argent en barres, en plaques et en morceaux. Hernando présenta lui-même ce riche présent au roi, qui se trouvait alors à Calatayud, dans le royaume d'Aragon, et lui fit le récit de la conquête du Pérou par son frère. Vers ce tems, arrivèrent deux messagers d'Almagro, pour solliciter le roi en sa faveur. Sa majesté augmenta le gouvernement de Pizarro de soixante-dix lieues de côtes, lui décerna le titre de marquis de *los Atabilos*, qui devait être reversible à ses enfants, et lui donna pour vassaux vingt mille Indiens. Le roi nomma F. Vicente de Valverde évêque du Pérou, et lui associa un grand nombre de religieux pour travailler à la conversion des naturels. Il accorda au maréchal don Diégo de Almagro le gouvernement de deux cents lieues de côtes en ligne droite, tirée du nord au sud et de l'est à l'ouest, à partir de la limite méridionale de celui de Pizarro, qui s'appelait *Nueva Castilla*. Ce nouveau gouvernement reçut le nom de *Nueva Tolédo*, et Almagro le titre d'adélantado. Hernando Pizarro partit ensuite pour Séville, où il s'embarqua pour Nombre de Dios, accompagné de plusieurs personnages de distinction (1). Arrivé dans ce port, il se rendit d'abord à San Miguel, et de là le long des *Llanos*, ou plaines, à la ville de Los Reyes.

Francisco Pizarro ne tarda pas à s'apercevoir que les avantages que présentaient la situation et le port de Los Reyes en feraient bientôt une ville importante. Il résolut donc d'y établir le siége du gouvernement du Pérou. (*Cabeza de la República de los Castillanos*) (2).

---

(1) Selon Herréra : Alcédo écrit *Sangallo*.

(2) Il la nomma ainsi parce qu'il la fonda le jour de l'Épiphanie. Elle a depuis pris le nom de *Lima*, de la rivière sur laquelle elle est située. (*Herréra*, décad. V, lib. VI, cap. 1 à 12.)

(3) *Zarate*, lib. II, cap. 13. — *De la Véga*, lib. II, cap. 17. — *Lima Limata, conciliis*, etc. *Et anno 1534, seu, ut varie volunt 1535. Urbem Limam condere cœpit in festo trium regum, undè civitas regum passim appellatur*, cap. 2. *Apparatus Historicus. Romæ*, 1673.

(4) C'étaient des fontaines, des cruches, des pots, des paniers et des tambours.

(1) Herréra en publie les noms.

(2) *Lima*, située par lat. S. 12° 2', long. 70° 50' O. de Cadix, devint le chef-lieu de l'intendance du même nom, et la capitale du Pérou. Sa population actuelle est d'environ cent mille âmes. Elle occupe un emplacement de dix milles de circonférence, y compris le faubourg de San Lazaro. Le plan en a été parfaitement tracé, et les rues en sont droites et d'une bonne largeur. Cette ville forme un triangle dont la base se prolonge l'espace de deux milles maritimes le long du fleuve, ou deux tiers de lieue; sa largeur est de mille quatre-vingts toises ou deux cinquièmes de lieue. Elle est environnée de murailles en briques et flanquée de trente-quatre tours. Ces ouvrages, destinés à la mettre à l'abri d'une surprise de la part des Indiens, furent entrepris et exécutés par le duc de la Palata, en 1685. Callao, port de Lima, situé à la distance de deux lieues, est bâti sur une pointe de terre si basse, que le niveau de la place ne s'élève pas à plus de neuf ou dix pieds au-dessus des plus hautes marées. La rade est une des plus spacieuses, des plus belles, et peut-être la plus sûre de la mer du Sud. On y trouve partout un bon mouillage, et la mer y est si tranquille, qu'on peut y caréner en tout tems sans crainte d'être surpris par un coup de vent. Charles V donna à Lima le titre de ville royale, avec des armes et la devise *Hoc signum vere regum est*, le 7 décembre 1537. Deux ans après, elle fut érigée en évêché par le pape Paul, et, en 1542, en archevêché. En 1571, elle fut déclarée métropolitaine, de suffragante de l'archevêché de Séville qu'elle avait été jusqu'alors. Alcédo publie une liste de dix-neuf prélats qui ont occupé son siége depuis 1538 jusqu'en 1781. Le dernier archevêque, don Bartolomé Maria de las Heras, quitta Lima à la suite des événements de 1821. L'audience royale, qui y fut fondée en 1541, suivant les uns, et en 1544, suivant d'autres, comprenait dans sa juridiction les diocèses de Truxillo, de Guamanga, de Cuzco et d'Aréquipa. L'université de San Marcos y fut fondée, en 1549, par une bulle du pape Pie V. Les jésuites y arrivèrent pour la première fois en 1567, et, trois années après, il y fut créé un tribunal de l'inquisition, dont la juridiction s'étendait jusqu'à la rivière de Mayo, où commençait celle du tribunal de Carthagène. On y établit aussi un tribunal de la Sainte-Croisade, en 1574; un trésor, en 1607, et une monnaie royale en 1565. Cette dernière, transférée cinq années après à Potosi, fut rétablie à Lima, en 1605. En 1671, la congrégation des religieux hospitaliers de Bethléem, fut installée dans l'hôpital del Carmen. On y comptait autrefois dix-neuf couvents d'ordres religieux, quatorze monastères et couvents de femmes, un collége royal fondé par le vice-roi don Francisco de Tolédo, un séminaire tridentin, appelé Santo Toribio, et un autre collége avec une maison de retraite pour la noblesse. On trouve beaucoup de détails sur la capitale du Pérou, dans la *Relacion histórica del viage*, etc., de don Ulloa,

Il s'occupa ensuite de fonder une autre ville dans la grande vallée de Chimo, sur le bord d'une belle rivière, et lui donna le nom de *Truxillo* (1), en l'honneur de la ville où il avait vu le jour.

Almagro, ayant appris que le roi lui avait donné le gouvernement de tous les pays situés au midi de Chinca, se qualifia, sans attendre son brevet, de gouverneur de Cuzco, bien que cette ville ne fût pas comprise dans sa juridiction, que Pizarro en eût confié le gouvernement à son frère Juan, et qu'il n'eût accordé à Almagro d'autre pouvoir que celui de découvrir le pays de Chiriguana. Juan et Gonzalo Pizarro, qui se trouvaient alors à Cuzco avec le prince Manco-Inca, se préparaient à repousser les prétentions d'Almagro les armes à la main. De son côté, Francisco Pizarro, instruit de ce qui se passait, partit aussitôt de Truxillo, sans gardes, et se fit porter par les Indiens jusqu'à Cuzco, à deux cents lieues de là. Almagro l'ayant rencontré dans l'église, s'excusa de son mieux, et par la médiation du licencié *Caldera* et du prêtre *Loayra*, il fut rédigé un pacte de réconciliation, en cinq articles, que ces deux chefs jurèrent solennellement, sur l'autel, de maintenir, le 12 juin 1535. Ils s'engageaient à observer les anciennes conditions déjà stipulées entre eux, et à partager également toutes les richesses qu'ils trouveraient. Malgré ce traité, chacun conservait son parti, et Pizarro, pour se défaire de son rival, lui persuada d'entreprendre la conquête du *Chili*, qu'on croyait riche en or, et qui était compris dans le gouvernement que le roi lui avait accordé.

Pizarro, ayant vu partir Almagro pour le Chili (2), laissa son frère Juan à Cuzco en qualité de gouverneur, et retourna à Lima, où il trouva *Fr. Thomas de Berlanga*, évêque de Terre-Ferme, qui s'y était rendu, en vertu d'une commission du roi (du 31 mai 1536), pour déterminer les limites de son gouvernement et de celui d'Almagro. Le gouvernement de Pizarro devait s'étendre l'espace de deux cent soixante-dix lieues en droite ligne, du nord au sud, sur le même méridien, à partir de la rivière de Santiago, au nord. Celui d'Almagro devait commencer où finissait celui de Pizarro, et s'étendre deux cents lieues vers le sud. Toutes les provinces situées soit à l'est, soit à l'ouest, et comprises entre les latitudes de chaque, devaient aussi en dépendre. Toutefois, Pizarro trouva moyen d'empêcher l'exécution de cette commission; l'évêque refusa le présent qu'il lui offrit, et retourna dans son diocèse.

Fondation de Santiago de Guayaquil, en 1536 (3). Bélalcazar, voulant ouvrir une communication sûre entre Quito et la mer, partit lui-même avec quelques troupes, réduisit sur sa route les naturels à l'obéissance, et alla établir, à l'O. de Puerto-Viejo, une colonie qu'il appela *Santiago de Guyaquil*, et dont il nomma *Diégo Daça* gouverneur. Il retourna ensuite à Quito.

Expédition d'Alonso de Alvarado, dans le pays de Chiachapoyas, et fondation de la ville de San Juan de la Frontéra, en 1536. Les mines du Pérou y avaient attiré une foule d'Espagnols, qui, frustrés de leur attente, auraient pu y causer des troubles. Pizarro résolut de les employer à faire de nouvelles conquêtes. Il envoya Alonso de Alvarado, avec trois cents hommes, soumettre le pays montagneux des *Chiachapoyas*, situé à soixante lieues de Truxillo, et qui avait été autrefois conquis par le XI[e]. Inca Tupac Yupanqui. Ce capitaine partit de Lima pour Truxillo, et de là se rendit à Cuchabamba. Prenant ensuite la direction de l'est, il trouva partout les habitants sous les armes. Il les dispersa aisément, et conclut la paix avec les deux chefs ou curacas, *Guayumamil* et *Guamàn;* un troisième, nommé *Guyamil*, qui s'y refusa, fut pris et condamné à mort.

Alonso de Alvarado porta de là ses pas vers la vallée de *Baguà*, où huit mille Indiens s'étaient réunis pour lui disputer le passage d'une rivière. Les Espagnols la franchirent sur des radeaux, près d'une ville qu'ils appelèrent *de la Cruz*, et culbutèrent successivement deux armées qu'on leur opposa. Les Incas avaient construit une route de Caxamalca à la province des Chiachapoyas, qui leur avait été d'un grand secours pour la soumettre. Ils avaient même transféré une partie des habitants à Cuzco, où ils s'étaient établis sur une colline appelée *Carmenga*, et avaient insensiblement adopté la religion, les mœurs et les coutumes des Incas. Ces Chiachapoyas étaient la nation la plus blanche et la plus polirée du Pérou, et les femmes étaient si belles qu'on les choisissait toujours de préférence pour les Incas. Alvarado, ayant réduit ce peuple, fonda sur son territoire une ville qu'il nomma *San Juan de la Frontéra*, ou Saint-Jean de la Frontière. Placée d'abord dans un terrein inégal, appelé *Levanto*, elle fut transférée peu après aux *Guancas*, dont la position paraissait plus salubre (1). Les Indiens soumis étant inquiétés par ceux des provinces les plus éloignées, Alvarado marcha contre ces derniers,

---

lib. I, cap. 3 à 10; et dans l'ouvrage anglais de M. Stévenson : *Twenty years residence in South América; London*, 1825.

(1) Truxillo est agréablement située dans une belle plaine, à trois quarts de lieue de la mer et à une lieue de la rivière de Mocha, qui fournit de l'eau à la ville, par lat. S. 8° 6', et long. 78° 53' O. de Greenwich *. Elle fut érigée en évêché en 1577, et son siége déclaré suffragant de Lima par Paul V, en 1609. Alcédo publie la liste des vingt-cinq évêques qui l'ont occupé depuis sa fondation jusqu'en 1778. Cette ville renfermait autrefois un trésor royal, un collége de jésuites et plusieurs couvents et monastères. Elle a été plusieurs fois endommagée par des tremblements de terre, le 14 février 1619, le 6 janvier 1625, le 20 octobre 1687 et le 2 septembre 1759. Le port de Guanchaco est l'entrepôt de son commerce maritime. Population, huit mille âmes; distance de Lima, quatre-vingts lieues.

(2) Voyez ci-après l'article *Chili.*

(3) *Herréra*, décad. V, lib. X, cap. 10.

Quoiqu'on ne soit pas bien sûr, dit don Ulloa, de l'époque à laquelle on commença à bâtir cette ville, il est néanmoins reconnu que c'est la deuxième que les Espagnols aient fondée, non-seulement dans cette province, mais même dans l'empire du Pérou, puisque d'anciens mémoires, conservés dans les archives de la ville, attestent que sa fondation suivit immédiatement celle de Piura, qui eut lieu en 1532. Lima ayant été établie en 1534 ou 1535, ce doit être dans l'intervalle de ces deux années que furent jetés les fondements de Guayaquil. Elle s'éleva d'abord sur le golfe de Charapoto. Détruite peu après par les Indiens, elle fut rebâtie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui sur la rive occidentale du Guayaquil, par le 2° 11' de lat. aust., long. 297° 17' du pic de Ténériffe. On y comptait, dit don Ulloa, lib. IV, cap. 4, vingt mille âmes en 1737. C'est aussi sa population actuelle. Avant la dernière révolution, Guayaquil renfermait trois couvents et un collége de jésuites. On y construit un grand nombre de vaisseaux avec un bois d'une qualité supérieure qui croît dans les environs. Cette ville a été dix fois la proie des flammes, et saccagée trois fois par des pirates anglais, savoir : par Jacob Hermit Clerk, en 1624; par Edward David, en 1687, et par William Dampier, en 1707. Elle est située à deux cent trente-huit lieues de Callao, à deux cent vingt de Panama, à quatre-vingt-dix-huit de Quito, et à quarante de Paita.

(1) Située à trente lieues au N. de Mendoza, et à cent vingt lieues N.-E. de Lima.

* 77° 24' long. O. de Paris.

conquit le pays de *Longuà*, et, se dirigeant à l'est, pénétra dans la province de *Charrasmal*, accompagné d'une foule d'Indiens confédérés, jusqu'à la ville de *Gomara*, dont les habitants firent mine de se défendre. Alvarado envoya contre eux *Juan Pérez de Guebara*, avec vingt hommes, qui n'eurent pas de peine à les mettre en fuite. Il se rendit de là à la ville de *Coxcòn*, dont les habitants s'étaient retirés sur une haute montagne, d'où ils furent bientôt débusqués. A quelques lieues plus loin, les Espagnols attaquèrent et battirent un autre corps de cinq mille Indiens de la province de *Hasallao*, qui venaient se réunir à ceux de Coxcòn. Alvarado eut encore quelques escarmouches avec les naturels; mais il finit par réduire à l'obéissance le peuple belliqueux de cette contrée, défendue par ses rochers, et à travers laquelle il n'existait que quelques routes escarpées et inaccessibles à la cavalerie (1).

Soulèvement des Indiens en 1535. Cependant le grand-prêtre qui était parti avec *Paullo Inca*, pour l'expédition d'Almagro, avait concerté avant son départ le plan d'une insurrection générale avec Manco Inca, et les seigneurs des provinces de Condésuyo, de Callasuyo, et de Chinchasuyo, qui, à son instigation, étaient sortis secrètement de Cuzco. Les Espagnols, avertis du complot par les Yanaconas, se mirent aussitôt à la poursuite du jeune prince, l'atteignirent et le jetèrent dans les fers.

Un Espagnol nommé *Pédro Martir de Moguer*, ayant été tué par les habitants d'un village qui lui était échu en partage, Gonzalo Pizarro partit avec quelques troupes pour les châtier. Les Indiens se retirèrent, à son approche, avec leurs femmes, des provisions et de l'eau, sur un rocher élevé et escarpé où ils se fortifièrent. Toutefois ces malheureux, ayant permis à des Espagnols, qui venaient leur offrir des propositions de paix, de pénétrer dans leurs forteresses, y furent impitoyablement massacrés par les Yanaconas. Quelques-uns se précipitèrent du haut en bas des rochers et trouvèrent également la mort. De ce nombre était un chef, qui, fondant en larmes et répétant sans cesse le nom de *Gamacaba*, s'attacha par une corde à sa femme, à ses deux enfants, à six moutons, et à des paquets de hardes, et fermant les yeux, se précipita la tête la première sur les rochers. Le butin trouvé dans le camp des Indiens ne s'éleva qu'à 5,000 pièces de huit. Les Espagnols l'approprièrent à la construction de l'église de Cuzco.

Gonzalo Pizarro, à peine de retour de cette expédition, apprit que *Juan Becerril* avait été massacré par ses Indiens. Juan Pizarro fit des dispositions pour venger sa mort, mais il en fut empêché par la nouvelle de la révolte de *Tiço*, oncle de Manco Inca, à Tarama et Bombon. Le gouverneur donna ordre de l'arrêter, lorsqu'il n'en était plus tems. Tiço s'était enfui dans les forêts impénétrables des Andes, d'où il envoya dire à son neveu de se sauver de Cuzco, où les Espagnols le retenaient prisonnier, et qu'il marcherait à son secours.

Francisco Pizarro rencontra à los Réyes son frère Hernando, qui lui remit les titres que l'Empereur lui avait accordés. Il envoya ensuite ce dernier à Cuzco, pour en prendre le gouvernement et garder l'Inca, tandis qu'il travaillerait de son côté à l'embellissement de la nouvelle ville.

Quelques mois après, l'Inca, que Hernaudo avait traité avec beaucoup de bienveillance, demanda et obtint la permission d'aller célébrer une fête dans la vallée de *Yucay*, à six lieues de Cuzco, promettant de revenir et de lui apporter une statue en or de son père Guaynacaba. Arrivé dans cette province, Manco convoqua une assemblée des anciens capitaines de la nation, leur exposa la perfidie des Espagnols, les exhorta à prendre les armes, et, à un jour fixé, à en faire un massacre général. Il expédia ensuite des émissaires dans toutes les provinces pour y porter sa détermination, et y opérer un soulèvement de tous ses sujets depuis la ville de Los Réyes, jusqu'à la province de Chicha, sur une étendue de plus de trois cents lieues. Tous les guerriers des provinces situées entre cette ville et celle de Quito avaient péri dans les guerres d'Atahualpa, ou lors du carnage qui en avait été fait à la prise de ce prince.

L'armée d'Antahuallas et celle de la côte de Hanasca devaient marcher contre les Espagnols et le gouverneur qui se trouvaient à Rimac. Celle de Quintisuyu, de Collasuyu et d'Antisuyu, prit la route de Cuzco, qui était défendue par cent soixante-dix Castillans, dont quatre-vingts cavaliers, et environ mille Indiens, la plupart Yanaconas. Manco Capac se présenta devant cette ville à la tête de deux cent mille hommes, presque tous armés d'arcs et de flèches, au bout desquelles étaient attachées des matières inflammables et une mèche allumée; d'autres portaient des frondes, à l'aide desquelles ils ne cessèrent, pendant les dix-sept jours qu'ils tinrent les Espagnols assiégés, de faire pleuvoir des caillous sur les toits de la ville, qui offrit durant cet intervalle le spectacle d'un vaste embrasement. Le quartier des Espagnols échappa seul à l'incendie, et sans le secours de quelques Indiens dévoués qui leur apportèrent des provisions, ils seraient tous morts de faim ainsi que leurs chevaux.

Pendant les douze premiers jours du siège, les Espagnols avaient perdu cent cinquante hommes, et les autres étaient pour la plupart blessés. Décidés toutefois à s'ouvrir un passage au travers des ennemis ou à mourir, ils se confessèrent tous à trois prêtres qui se trouvaient avec eux dans la place, et implorèrent la protection du ciel. Le lendemain, au point du jour, les Indiens recommencèrent l'attaque en poussant des hurlements épouvantables. Les Espagnols étaient dans la proportion de un contre mille. Après cinq heures de combat, les assiégeants se retirèrent pour revenir le lendemain livrer un nouvel assaut, qui fut aussi sans succès (1).

L'Inca, qui s'était posté sur une colline voisine pour être témoin de son triomphe, et animer ses soldats, leur reprocha amèrement leur lâcheté. Il ordonna une nouvelle attaque pour la troisième nuit (2), la dix-septième du siége. Les Espagnols, informés de ses intentions par leurs domestiques indiens, se tinrent prêts à les recevoir. Aussi les assiégeants, trompés dans leur attente, se retirèrent dans leurs quartiers sans rien entreprendre. Les Espagnols firent alors une sortie dans laquelle ils se rendirent maîtres de la forte-

(1) *Herréra*, déc. VI, lib. VI, cap. 6.

(1) Les Espagnols n'échappèrent que par miracle. Aussi les historiens, attribuant leur délivrance à un pouvoir surhumain, firent-ils descendre Saint-Jacques du ciel pour combattre avec eux. « Au moment, » disent-ils, « où les assiégés commençaient à se livrer au désespoir, Saint-Jacques, patron de l'Espagne, apparut dans les airs, armé d'un bouclier et d'une épée, monté sur un cheval blanc, et combattit pour les chrétiens. Le lendemain, on le vit de nouveau porter la mort dans les rangs ennemis. »

(2) Les historiens espagnols disent que l'Inca résolut de donner l'assaut de nuit, parce qu'il espérait, que l'obscurité empêcherait ses troupes de voir le guerrier céleste qui leur causait tant d'effroi. Puis ils ajoutent, que la Sainte-Vierge parut dans les airs au commencement de cette nuit, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et que son éclat éblouit tellement les assiégeants, qu'ils se retirèrent sans rien entreprendre.

resse (1), dont la prise coûta la vie à Juan Pizarro, qui y reçut à la tête une blessure mortelle.

A la nouvelle de la mort du frère de Pizarro, les Indiens reprirent courage, et attaquèrent plusieurs partis espagnols qui fesaient des courses hors de la ville à une lieue à la ronde; mais, vaincus quelques jours après dans la plaine de Salinas, ils levèrent le siége.

Les Espagnols perdirent dans cette guerre au-delà de trois cents hommes dont les têtes furent toutes apportées en triomphe à l'Inca. Les Indiens se servirent pour estropier les chevaux de cordes faites avec les nerfs de llama. Ces cordes, appelées *ayllos*, étaient nouées en trois endroits et chaque nœud portait une pierre. Ils employaient aussi dans le même but les fils du pita, espèce de yuca (*agave americana*).

Pendant le siége, on envoya toutes les semaines des détachements de cavalerie battre la campagne, et chercher des provisions. Gonzalo Pizarro, dans une de ses courses, après avoir dispersé plusieurs corps indiens, près de Xaquixaguana, faillit tomber entre les mains de l'ennemi. Gabriel de Rojas, étant parti pour une de ces expéditions, avec soixante-dix cavaliers, s'avança jusqu'à la province de *Pomacanche*, à quatorze lieues de Cuzco, et ramena deux mille têtes de bétail. Dans une autre excursion, dirigée vers Condésuyo, par *Hernan Ponce de Léon* et par Gonzalo Pizarro, les Espagnols tuèrent plus de mille Indiens et en conduisirent à Cuzco un grand nombre qu'ils relâchèrent ensuite après leur avoir coupé une main pour inspirer de la terreur aux assiégeants. Gabriel de Rojas s'étant de nouveau mis en marche vers Xaquixaguana pour se procurer du maïs, fut attaqué à son retour par un corps ennemi muni d'armes espagnoles. Il y en avait aussi quelques-uns armés de lances, et montés sur des chevaux. Ils furent toutefois mis en déroute.

Pendant le siége de Cuzco, il parut, devant Lima, une armée nombreuse d'Indiens que la cavalerie eut bientôt dispersée. Les montagnards (*gente serrana*) tombèrent tous malades dans les *Yungas*, ou vallée baignée par la mer, et ne purent être d'aucun secours aux insurgés.

Tous les messagers expédiés par F. Pizarro pour Cuzco, avaient été interceptés par l'ennemi, de sorte qu'il ignorait ce qui s'y passait. Cependant, ayant appris que cette ville était assiégée par Manco Inca, il écrivit à Alonso de Alvarado, à Sebastian de Garcilasso, à Bétalcaya et à de la Véga, de se rendre le plutôt possible à Los Réyes pour marcher contre les Indiens avec leurs forces réunies. Il envoya en même tems son parent, *don Diégo Pizarro*, au secours de ses frères, avec soixante-dix cavaliers et trente fantassins; mais ceux-ci attaqués dans un défilé, furent tous tués par de grosses pierres que les habitants roulèrent sur eux du haut d'une colline escarpée, appelée le coteau de *Parcos*, à soixante-dix lieues de la ville de Los Réyes. Soixante cavaliers et soixante-dix fantassins aux ordres du capitaine *Francisco Morgulco de Guiniones*, éprouvèrent le même sort, ainsi que quatre-vingts cavaliers et soixante fantassins commandés par *Gonzalo de Tapia*, et quarante autre cavaliers et soixante soldats sous la conduite de *Alonzo de Gahète*: de sorte qu'il périt dans ces quatre expéditions quatre cent soixante-dix Espagnols, savoir : deux cent vingt fantassins et deux cent cinquante cavaliers (2), outre les trois cents qui furent assommés dans les mines.

Le marquis, ne recevant de nouvelles ni de ses frères ni de ses capitaines, envoya *Francisco de Godoy*, avec quarante cavaliers, pour savoir ce qu'ils étaient devenus. Celui-ci ayant rencontré deux soldats de Gahète, qui lui apprirent le malheureux sort de leurs camarades, revint en informer Pizarro.

Sur ces entrefaites un corps indien s'étant avancé jusqu'à dix lieues de Lima, fut attaqué par soixante-dix cavaliers et quelques naturels aux ordres de *Pédro de Lermo*. Les Espagnols en firent un horrible carnage, mais ils perdirent huit chevaux et eurent un grand nombre de blessés, dont trente-deux moururent peu de tems après. Quarante mille Indiens, guidés par *Titu Yupanqui* (1), vinrent ensuite camper sur la montagne de Saint-Christophe, qu'une rivière sépare de la ville. Les dix premiers jours se passèrent en escarmouches. Toutefois, l'ennemi ayant voulu franchir la rivière, et s'apercevant qu'elle grossissait, crut que Pachacamac l'abandonnait et leva le siége.

Cependant Manco Inca avait perdu depuis un an plus de quarante mille hommes. Désespérant de jamais remonter sur le trône de ses ancêtres, il avait levé le blocus de Cuzco qui durait depuis huit mois, avait licencié son armée et donné ordre aux caciques de retourner dans leurs provinces respectives et de reconnaître l'autorité des Espagnols. De son côté, il se retira à Villa-Pampa, dans les montagnes des Antis, où il périt de la main d'un Castillan auquel il avait sauvé la vie (2).

Fondation de la ville de Paria, dans la province de Charcas, en 1535, à cent trente lieues de Cuzco, par *Juan de Saavédra*, capitaine de l'expédition chilienne, d'après les ordres qu'il en avait reçus d'Almagro. Elle fut peuplée d'habitants tirés de Collao et de los Charcas (3).

Fondation de trois villes dans le pays de Pacamoros, en 1536 (4). Le capitaine *Juan de Salinas de Loyola*, gouverneur du pays connu sous son nom, et sous ceux de *Pacamoros*, ou Bracamoros, et d'Iguanongo (5), qui avait été conquis par Pédro de Vergara, jeta, en 1536, les fondements de trois *puéblos* ou villes, qui ont conservé jusqu'à nos jours leurs noms primitifs, savoir : 1°. la *Ciudad de Valladolid*, par lat. S. 4° 35′, à vingt lieues de Loxa; 2°. la *Ciudad de Loyola*, ou de Cumbinama, à dix-sept lieues à l'E. de Valladolid, et 3°. la *Ciudad de Santiago de las Montañas*, à cinquante lieues E. de Loyola, sur les confins du gouvernement de Maynas (6).

Guerre entre les Almagros et les Pizarros, en 1537. Vers

(1) La plupart des historiens prétendent que la forteresse fut prise au commencement du siége.

(2) Selon Herréra; Zarate dit trois cents; Pédro Ciéça de Léon dit (cap. 82), que dans cette révolte générale, qui s'étendit depuis Cuzco jusqu'à Quito, les Indiens tuèrent plus de sept cents chrétiens espagnols.

(1) Zarate le nomme *Yico Youpanqui*, et Gomara *Tirogo*.

(2) Herréra, décad. V, lib. VI, cap. 13; lib. VII, cap. 13, 14 et 15; et lib. VIII, cap. 1 à 7. — Zarate, lib. III, cap. 3. — De la Véga, *Com. real.*, lib. II, cap. 24 à 30.

Herréra rapporte que les Indiens s'imaginèrent que le plus sûr moyen de détruire les Espagnols était de mettre le feu à leur église. Aussi, à l'aide de pierres rougies au feu et de flèches embrasées, ils parvinrent à incendier le toit de chaume qui la recouvrait. Toutefois, le feu s'étant éteint de lui-même, ils l'attribuèrent, ainsi que les Espagnols, à un miracle.

(3) *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9.

(4) Suivant Herréra et Alcédo. Coleti dit en 1541.

(5) Les Espagnols ont fait par corruption, de ces noms indiens, ceux de *Bracamoros* et de *Yaguanongo*.

(6) *Herréra*, décad. V, lib. X, cap. 14.

Fondation de *Popayan* par *Sébastian de Bélalcazar*, en 1536. Voyez l'article de la *Nouvelle-Grenade*.

le même tems, Almagro s'était remis en marche pour le Pérou avec cent cinquante soldats, alléguant que les deux cents lieues appartenantes à Pizarro, devaient se mesurer de l'équateur vers le Sud, en suivant les sinuosités de la côte, et que, par conséquent, Cuzco ne fesait pas partie de son gouvernement. Il se présenta devant cette ville, y entra, y mit le feu, et obligea Hernando et Gonzalo Pizarro à capituler. Le lendemain, il les jeta en prison, et força le conseil à le reconnaître comme gouverneur; après quoi, il permit à Paullo-Inca de ceindre le bandeau royal.

Lors du soulèvement des Indiens, F. Pizarro avait envoyé demander des secours au Mexique, à Nicaragua, à Panama, à Santo-Domingo et aux autres îles. Il avait, en même tems, fait partir, pour secourir ses frères, Alonzo de Alvarado et de la Véga, avec cent vingt cavaliers et cent quatre-vingts fantassins. Ces deux capitaines rencontrèrent, à quatre lieues de Lima, un corps d'Indiens, qui les attaqua et leur tua onze hommes et sept chevaux. Ils poursuivirent néanmoins leur route à travers un désert sablonneux, où cinq cents Indiens de service, qui les accompagnaient, moururent de soif. Quittant alors le chemin des sables, pour prendre celui des montagnes, ils y furent joints par deux cents autres soldats, dont soixante cavaliers aux ordres de *Gomez de Cordova de Vargas*. Arrivés à *Rumichaca* (1), ou *Pont de Pierre*, ils éprouvèrent une vigoureuse résistance de la part des naturels, qui leur tuèrent vingt-huit hommes, plusieurs Indiens de service et neuf chevaux. Au pont d'Abançay (2), situé à vingt lieues plus loin, ils apprirent tout ce qui était arrivé à Cuzco, en instruisirent le marquis, et s'arrêtèrent pour attendre ses ordres.

Don Diégo Alvarado et huit autres cavaliers députés par Almagro, étant venus proposer la paix à ces deux capitaines, furent retenus prisonniers. A cette nouvelle, Almagro sortit de Cuzco, avec tout son monde, pour aller les délivrer. Au moment où le signal du combat fut donné, Pédro de Lermo étant passé de son côté, il remporta une victoire complète, sans perdre un seul homme. Cette bataille se livra le 12 juillet 1537, près du pont d'Abançay.

Almagro ayant laissé Gonzalo Pizarro et Alonzo de Alvarado en prison à Cuzco, sous la garde d'un lieutenant, prit avec lui Hernando Pizarro, et se dirigea, avec ses troupes, vers la province de Chincha, qui se trouvait à vingt lieues de la ville de Los Reyes, dans la juridiction du Marquis. Celui-ci, qui ignorait tout ce qui venait de se passer, s'était mis en route avec deux cent cinquante hommes qu'il avait reçus d'Hispaniola, et environ cent cinquante autres, tant cavalerie qu'infanterie, dans l'unique but de soumettre les provinces révoltées. Mais, à son arrivée dans la vallée de Guarco, à vingt-cinq lieues de Lima, il apprit, à la fois, la retraite de l'Inca, le retour d'Almagro, la prise d'Alonzo de Alvarado, la mort de son frère Juan et l'arrestation des deux autres. Il discontinua alors sa marche, et retourna à Los Réyes.

A son arrivée à *Nasca*, dans la province de *Lucanes*, Almagro eut avis de la fuite des deux prisonniers de Cuzco. Il n'en continua pas moins sa marche jusqu'à la vallée de Chincha, où il fonda la ville qui porte son nom, *Santiago de Almagro*, au mois d'octobre 1537 (3).

Rodrigo Orgonez, général d'Almagro, était d'avis qu'on attaquât Pizarro et qu'on mît à mort ses deux frères. Toutefois, il fut conclu un arrangement, entre ces deux chefs, le 15 novembre 1537. Les conditions qu'il contenait, ne satisfesant pas les soldats d'Almagro, il fut proposé un autre traité qui reçut l'approbation des deux partis. Il y était stipulé qu'Almagro transporterait la colonie de son nom à Zangalla; qu'il occuperait la ville de Cuzco, jusqu'à ce qu'on put savoir la décision du roi à cet égard; que Hernando Pizarro serait remis en liberté, et que, de part et d'autre, on licencierait ses troupes dans l'espace de vingt jours.

Sur ces entrefaites, il arriva un ordre du roi qui enjoignait aux gouverneurs de résider chacun dans le pays qu'il avait découvert et conquis. Pizarro en profita pour rompre son engagement: et il en fut conclu un autre par lequel Hernando Pizarro devait être remis en liberté, et Almagro rester à Cuzco jusqu'à nouvel ordre. En conséquence, ce dernier délivra son prisonnier, et partit pour Zangalla, où il transporta la colonie qu'il avait établie à Chincha. Pizarro, ne tenant aucun compte de la capitulation, envoya des messagers à Almagro, pour l'inviter à renoncer à toutes ses prétentions sur les pays qu'il avait conquis. Celui-ci proposa alors de faire partir pour l'Espagne le contrôleur du roi, Juan de Guzman, pour instruire sa Majesté de l'état des affaires au Pérou; mais Pizarro arrêta cet officier, et forma le projet de se rendre maître de Cuzco. Il nomma ses frères, Hernando et Gonzalo, l'un surintendant et gouverneur, l'autre capitaine-général, et les dirigea sur cette ville avec sept cents hommes d'infanterie et de cavalerie. A cette nouvelle, Almagro partit de Vilcas, s'empara de Cuzco, et s'avança ensuite contre les deux Pizarro, avec cinq cents Espagnols, six pièces de campagne et six mille Indiens aux ordres de l'Inca Paul Topa. Les deux armées se trouvèrent en présence dans la vallée de *Cachipampa*, ou *Salinas*, à deux lieues de Cuzco. Le combat dura deux heures. Almagro fut complètement battu et fait prisonnier; cent vingt de ses soldats furent tués ou moururent de leurs blessures. La perte des Pizarro fut peu considérable. Cette bataille se livra le 6 avril 1538 (1).

Après la bataille de Salinas, Alonzo de Alvarado demanda et obtint l'autorisation de retourner à Lima, pour se rendre de là à son gouvernement de Chiachiapoyas, où il se proposait de bâtir une ville. On fit partir avec lui don *Diégo de Almagro*, fils de l'adélantado, qu'il devait livrer à F. Pizarro.

On comptait, à cette époque, plus de seize cents soldats Espagnols à Cuzco. Hernando, obsédé de demandes d'argent et de terres, pensa que le seul moyen de se débarrasser des importuns était de les employer à des expéditions lointaines. Il permit donc, 1°. à *Pédro de Candia*, d'aller découvrir le pays d'*Ambaya*, situé au-delà des Andes, et qu'une femme indienne lui avait dit abonder en richesses de toute espèce; 2°. à *Pédro de Vergara*, de réduire la province de *Brucomoros*, qu'on disait aussi fort riche et bien peuplée; et 3°. à *Alonzo de Mercadillo*, de soumettre celle des *Chupachos*.

Pédro de Candia partit avec trois cents soldats. S'étant

(1) Sur la rivière du même nom, dans la province de Pastos.

(2) La ville d'Abançay est située par lat. S. 13° 31' et long. 72° 26' O. de Greenwich, ou 75° 12' O. de Paris, selon M. Brué, à vingt lieues de Cuzco.

(3) Selon Herréra; Alcédo dit en 1536. Cet établissement porta autrefois le titre de cité qu'on lui retira dans la suite, à cause de l'exiguité de sa population.

(1) *Herréra*, décad. VI, lib. II, cap. 1 à 15; lib. III, cap. 1 à 11; lib. IV, cap. 1 à 6. — *Zarate*, lib. III, cap. 8, 9, 10 et 11. Cet auteur prétend que ce combat eut lieu le 26 août; mais de la Véga dit que c'est une erreur; lib. II, cap. 35, 36, 37, 38 et 39. — *Gomara*, lib. V, cap. 33 et 34. — *Apollonius Lévinus*, lib. III.

avancé jusqu'à la vallée de *Paqual*, à dix lieues de Cuzco et à cinq des Andes, il s'y arrêta six jours. Ayant reçu ordre de continuer sa marche, il franchit les Cordilières du côté de l'est, passa par Tono, et s'étant avancé à trois lieues plus loin, il découvrit la ville de *Opotari*, qui pouvait être à trente lieues de Cuzco. Dans leur route subséquente, à travers des montagnes, des rivières et des marais, les soldats de Pédro furent tellement pressés par la faim, qu'ils mangèrent la chair des chevaux qui s'étaient tués en tombant du haut des rochers. Il y en eut aussi un grand nombre de malades, et d'autres furent grièvement blessés dans un combat qu'ils eurent à soutenir contre un parti d'Indiens anthropophages du pays d'*Abisca*. Dans cette situation désespérée, Pédro de Candia se dirigea vers l'est, et arriva, après une marche pénible de trois mois, à *Collao*, sur le territoire du capitaine canarien *Alonzo de Mésa* et de *Lucas Martin*.

Le gouverneur F. Pizarro, satisfait de la chute d'Almagro, partit de Lima pour Cuzco. Arrivé à Xauxa, il rencontra les capitaines *Vergara* et *Mercadillo*, qui lui livrèrent le fils d'Almagro et d'autres prisonniers.

Sur ces entrefaites, Pédro de Candia s'étant laissé séduire par le capitaine Mésa, se disposait à marcher sur Cuzco, pour déposer Hernando Pizarro, lorsque sa conspiration fut découverte.

Hernando Pizarro, sous prétexte que la mort d'Almagro était nécessaire au repos du pays, le mit en jugement. L'ayant convaincu de haute trahison, d'avoir usurpé l'autorité légale, et d'avoir emprisonné le gouverneur, le fit étrangler dans sa prison, et ensuite décapiter sur la grande place de Cuzco, dans la soixante-sixième année de son âge (1).

Après la mort d'Almagro, Hernando Pizarro s'attacha à gagner l'affection des officiers et des troupes de ce capitaine, qui avaient reçu le nom de *soldats du Chili*. Il marcha ensuite avec quatre cents hommes à la rencontre de Pédro de Candia, qu'il arrêta, ainsi que Mesa et Villagràn. Hernando envoya Mésa au supplice, pardonna à Villagràn, et retira à Pédro son commandement, qui fut confié à *Pédro Ançures*. Ce dernier partit ensuite avec plusieurs gentilshommes et d'autres personnages de distinction, pour la vallée de *Carabaya*, où il arriva vers la fin du mois de septembre 1538.

En vertu de la commission qu'il avait reçue du roi, Almagro avait nommé son fils, *don Diégo*, gouverneur, et Diégo de Alvarado, gardien, et institué le roi son héritier.

Pizarro ayant envoyé le jeune Almagro à Lima, se remit en route pour Cuzco. Diégo de Alvarado, gouverneur du nouveau royaume de Tolède pour le jeune Almagro, intima au marquis l'ordre d'en évacuer le territoire, et l'invita à attendre la décision de la Cour relativement à l'occupation de la ville de Cuzco. Pizarro lui répondit que son gouvernement était indéfini, et s'étendait jusqu'à la Flandre (2). Sur cela, Alvarado se rendit à Lima et s'embarqua pour l'Espagne.

Soulèvement des Péruviens sous l'Inca Manca. Cependant l'Inca Manca s'était retiré, avec ses vieux capitaines et son armée, dans les Andes, et avait établi son quartier-général à *Viticos*, d'où il partait chaque jour des corps Indiens qui infestaient les routes, et mettaient à mort tous les Espagnols qui tombaient entre leurs mains. Pizarro prépara une expédition contre ce prince, et en confia le commandement au facteur *Yllàn Suarez de Carvajal*, originaire de Talavéra. Ce dernier s'avança avec des forces considérables de Cuzco à Vilcas, d'où il pénétra dans la province de Guamanga, et alla camper à Uripa, à quatre lieues de Cubamba. Manco, informé de son approche, avait renvoyé le gros de son armée, et n'avait retenu auprès de lui qu'environ quatre-vingts hommes, avec lesquels il s'était établi sur la cime d'une montagne. Le capitaine *Villadiégo* fut détaché avec une trentaine de soldats, pour le prendre par surprise. Mais attaqué lui-même à l'improviste, au moment où ses troupes étaient harassées de fatigues, il périt avec vingt-quatre des siens, dont les têtes furent envoyées à la vallée de Viticos. Six hommes seulement parvinrent à s'échapper, et la plupart des Indiens qui les accompagnaient eurent les yeux crevés, ou les mains, le nez ou les oreilles coupées. L'Inca et quatre-vingt-treize de ses parents, armés de lances, combattirent à cheval.

Hernando Pizarro retourna à Cuzco, et laissa son frère Gonzalo à Collao. Celui-ci, ayant appris qu'il s'était réuni dans la vallée de Cochabamba une armée de trente mille hommes, qui devait au premier instant marcher contre lui, s'avança à sa rencontre avec environ soixante soldats, et la dispersa après lui avoir tué un millier de combattants. Peu de tems après, le capitaine *Garci Laso* partit avec une trentaine d'hommes pour la vallée de *Pocona*, où il mit en déroute près de mille Indiens. Ayant ensuite reçu des renforts de Cuzco, il poussa jusqu'à la vallée d'*Andamarca*, et y reçut la soumission du seigneur de *Consara*. Gonzalo laissa alors le capitaine Diégo de Roxas dans le pays de Charcas, avec environ cent quarante Espagnols, et partit pour Cuzco, à l'effet de se concerter avec son frère sur les mesures qu'ils avaient à prendre.

Fondation de San Juan de la Victoria, en 1539. Le gouverneur don F. Pizarro, informé du sort de Villadiégo, se mit en route de Cuzco, avec soixante-dix cavaliers, pour aller joindre le facteur Carvajal. L'Inca se retira à son approche à Viticos, et Pizarro, voyant l'impossibilité de le suivre dans les Andes, se désista de sa poursuite, et s'occupa de fonder (le 9 juin) une nouvelle colonie dans le pays de *Guamanga*, pour maintenir la communication libre entre Lima et Cuzco. Cette colonie, située à la ville indienne de *Guamanga*, au pied des Andes, reçut le nom de *San Juan de la Victoria* (*Fanum Victoriæ*) (1). Pizarro en confia le gouvernement au capitaine *Francisco de Cardènas*, et retourna à Cuzco (2).

Sur ces entrefaites, *Zavallos*, un des messagers que Pizarro avait envoyés en Espagne, arriva avec des dépêches

(1) Herréra, décad. VII, lib. III, cap. 1 à 14. — De la Véga, *Com. real.*, lib. II, cap. 31 à 49.—Gomara, *Hist. gén.*, lib. V, cap. 27 à 34. — Zarate, lib. III, cap. 4 à 12.

(2) *Que su governacion no tenia término, y que llegaba hasta Flandes.*

(1) Cette ville est située dans une belle plaine, arrosée par une rivière qui descend des montagnes, par lat. 12° 56' S. et long. O. 73° 57' de Greenwich, 76° 57' de Paris, selon M. Brué, qui l'appelle *Huamanga*, à soixante-dix lieues E.-S.-E. de Lima, soixante-dix-neuf de Cuzco et quatre-vingts de Pisco. Elle fut appelée *Victoria*, à cause de la retraite de Manco Inca. On lui donna aussi le nom de *San Juan de la Frontèra* (*Fanum sancti Joannis ad Fines*); mais celui de *Guamanga* lui est resté. Guamanga fut érigé en siége épiscopal suffragant de Lima, par Paul V, en 1609. Alcédo publie une liste de vingt prélats qui l'occupèrent de 1611 à 1782. Avant la dernière révolution, elle renfermait plusieurs couvents et monastères et deux colléges, dont l'un était appelé *San Christoval*, et l'autre appartenait aux jésuites. On porte à vingt-six mille le nombre de ses habitants.

(2) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 9.

contenant la patente qui le créait marquis, et l'autorisait à choisir pour lui et ses héritiers un territoire quelconque (*maiorazjo*), habité par seize mille vassaux indiens. Toutefois, la joie que lui causa cette heureuse nouvelle fut troublée quelques jours après par l'arrivée d'un juge envoyé d'Espagne, pour prendre des renseignements sur les troubles du Pérou.

Fondation de la ville de la Plata, *en* 1539. Le capitaine Pédro Ançures, qui venait de retourner d'une expédition infructueuse dans la province de *Zama*, dans le pays des *Cheriobonas* et sur les bords du *Rio de los Omupalcas*, fut chargé par don F. Pizarro de former une colonie dans la province de los Charcas. Il y établit en conséquence, dans le district de Chuquisaca, *la Ciudad de la Plata* (1), ou Cité d'Argent, (*Argentopolis* ou *Argentina*), qui fut ainsi nommée à cause des riches mines du voisinage (2). Le marquis laissa à son frère Gonzalo le soin de continuer la guerre contre l'Inca, tandis que son autre frère Hernando se rendrait en Espagne, pour offrir un présent à sa majesté, et se justifier de sa conduite à l'égard d'Almagro. Hernando s'embarqua à Lima pour la Nouvelle-Espagne, aborda à Guatulco, près de Técoantépèque, fut arrêté près de Guaxaca, et conduit à Mexico. Le vice-roi, n'ayant pas reçu ordre de le retenir, lui rendit la liberté, et il se remit en route pour l'Espagne. Toutefois il crut devoir séjourner aux iles Açores, jusqu'à ce que ses amis l'eussent assûré qu'il pouvait se présenter sans crainte à la Cour.

Peu de tems après, le marquis ordonna à Gonzalo d'aller prendre possession du gouvernement des provinces du Quito, et à *Pédro de Valdivia* de se préparer à la conquête du Chili (3). De son côté, il se rendit à la vallée de Yucay, dans l'espoir de conclure la paix avec l'Inca Capac; mais, trompé dans son attente, il reprit la route de Guamanga, et ensuite celle de Lima.

Fondation de la ville d'Aréquipa (*Arequipum*), *en* 1540. Pizarro, désirant récompenser les services de plusieurs capitaines et soldats, donna ordre, en 1539, d'établir une cinquième colonie dans la vallée de Quilca, à quatorze lieues de la mer. Cette colonie fut appelée *Aréquipa* (4), et le gouvernement en fut confié à *Garci Manuel de Carvajal* (5).

Sur ces entrefaites, Gonzalo Pizarro ayant pris des informations sur une riche vallée appelée *Dorado*, dont les guerriers étaient armés de cuirasses en or, partit avec deux cent vingt hommes pour en entreprendre la découverte et la conquête.

Répartition des terres et fondation de la ville de Léon del Guanuco, *en* 1540 (1). F. Pizarro, de retour à Lima, fit la répartition des terres, conformément aux ordres du roi, et fut aidé dans cette opération par l'évêque Vicente de Valverde; mais, comme il donna les meilleures à ses parents et à ses serviteurs, il arriva que plusieurs des conquérants du Pérou demeurèrent pauvres. Il devait nécessairement y avoir beaucoup de mécontents. Pizarro, pour les apaiser, donna ordre de bâtir, à Guanuco, une ville dont il confia la direction à *Gomez de Alvarado*, qu'il désirait attirer dans son parti. Cette ville, nommée *Léon del Guanuco*, fut placée dans la juridiction de la Ciudad de los Réyes, dont elle est distante de cinquante lieues (2).

Administration de Cristoval Vaca de Castro, *en* 1540, 1541, 1542, 1543 *et* 1544. Pizarro se vit alors en butte aux attaques d'une foule d'ennemis dans les deux mondes. Diégo Nuñez de Mercado et Diégo Gutierrez de los Rios, amis de l'adélantado Almagro, s'étaient rendus en Espagne où, de concert avec Diégo de Alvarado, ils avaient cherché à prouver au Conseil des Indes que la conduite du marquis à l'égard d'Almagro, avait été dictée par l'ambition, la vengeance et la cruauté. Ces dépositions furent ensuite confirmées par l'alcade Nuñez de Mercado, un des plus chauds partisans d'Almagro, qui avait passé en Espagne après la bataille de Salinas, et par don Alonzo Henriquez.

Sur ces entrefaites, arriva Hernando Pizarro, qui plaida lui-même sa cause devant la Cour. Il fut convenu d'envoyer une personne versée dans la connaissance des lois, et revêtue de pleins pouvoirs, pour administrer la justice dans le Nouveau-Monde. Le choix tomba sur le licencié *Vaca de*

---

(1) Située dans une petite plaine, environnée de montagnes, à deux lieues de la rivière de Cachimayo et à six de celle de Pilco-Mayo, dans l'audience de Charcas ou de Chuquisaca, par lat. S. 19° 31', à deux cent quatre-vingt-dix lieues de Cuzco. Cette ville, ainsi appelée à cause de la riche mine de Porco, qui se trouve dans son voisinage, a aussi porté le nom de Chuquisaca et de Charcas. Elle fut érigée en siége épiscopal, en 1551, par Jules III, et en archevêché en 1608. Alcédo donne la liste des trente-trois prélats qui l'ont occupé de 1553 à 1785. Cet archevêché a pour suffragants les diocèses de Santa Cruz de la Sierra, de la Paz de Tucuman et de l'Ascension du Paraguay. Une audience royale y fut établie en 1559. Avant la révolution, elle comptait cinq couvents, trois monastères de femmes, deux maisons d'éducation pour la jeunesse, un séminaire dit de San Christoval, le collége de San Juan, dirigé par les jésuites jusqu'en 1767, et une université royale appelée San Francisco Xavier, dont le recteur était aussi un jésuite. Population, suivant Alcédo, treize mille habitants, dont quatre mille Espagnols, trois mille métis, quatre mille cinq cents Indiens et quinze cents nègres et mulâtres.

(2) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 9.

(3) Voyez cet article.

(4) Nom que portait déjà ce lieu.

(5) Herréra, décad. VI, lib. VIII, cap. 5.

Elle est située par latitude 16° 16' S., et par longitude 71° 58' O. de Greenwich, 74° 30' de Paris, à 19 lieues du volcan d'Omate, à 50 N. d'Arica, à 60 de Cuzco, et à 217 S.-E. de Lima. Cette ville fut d'abord fondée dans un lieu appelé *Aréquipa*. Ce mot, qui signifie *c'est bien*, *restes*, est la réponse faite à un capitaine de l'armée victorieuse des Incas, qui, frappé de la beauté du site, avait demandé à s'y fixer. Alcédo rapporte à l'année 1536 la fondation d'Aréquipa, d'après le frère Antonio Calancha. Il prétend que Herréra, qui la fait remonter à 1534, et Antonio de Ulloa, qui la place en 1539, se sont tous deux trompés. L'édition d'Herréra, que nous avons suivie, indique l'année 1540 comme celle de son établissement; elle porte aussi que Pizarro donna des ordres à cet effet en 1539. Le 15 mai 1541, Charles V lui conféra le titre de cité, et, huit ans après, il lui donna pour armes une montagne vomissant du feu et dont le pied était baigné par une rivière. En 1577, son église fut érigée en cathédrale par Grégoire XIII. Avant la révolution, on y comptait cinq couvents, trois monastères, et deux colléges, dont l'un dirigé par les jésuites. Aréquipa fut presque entièrement détruite par des tremblements de terre en 1582, 1600, 1604, 1687, 1725, 1732, 1738 et 1784. Population, vingt-quatre mille habitants.

(1) Cette ville fut d'abord établie dans un endroit appelé *Guanuco Viéjo*, et transférée ensuite à son emplacement actuel par ordre du gouverneur Vaca de Castro. Elle est située sur le chemin royal des Incas, près de la rivière de Pilco Mayo, par lat. S. 10° 6' et long. 75° 36' O. de Greenwich, 78° 17' de Paris, à 50 lieues de Lima. Sous le gouvernement du marquis de Canète, Guanuco reçut le titre de très-noble et très-loyale, avec un bouclier pour armes. Elle était alors opulente; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade. Cette ville porta successivement les noms de *Janicia*, *Guanacum*, *Leopolis Nova*, *Janicia Equestris*, et de *Guanuco de los Caballeros*. M. Brué l'appelle *Huanuco*.

(2) *Herréra*, décad. VI, lib. VIII, cap 5.

Castro, natif de Majorca, et juge de la Cour royale de Valladolid. Hernando Pizarro eut assez d'influence pour faire nommer ce juge, parce qu'il savait qu'il serait favorable à la cause de ses frères. Diégo de Alvarado s'opposa à sa nomination, et, dans la chaleur de la discussion, il proposa à Hernando, en plein conseil, de vider le différend par un combat singulier; mais cinq jours après, Alvarado n'était plus, et Hernando, qu'on soupçonnait de l'avoir empoisonné, fut jeté dans les fers. Toutefois, des motifs de politique s'opposèrent à ce qu'on donnât suite à cette affaire. Hernando fut détenu plusieurs années, d'abord dans l'*Alcaçar* de Madrid, et ensuite dans le *Castillo*, de la Mota de Médina del Campo, après quoi on lui rendit la liberté.

Le code d'instruction donné à Vaca de Castro portait que les terres seraient réparties suivant les services et le mérite des personnes; que tout Espagnol, propriétaire de terres, devait avoir des armes et nourrir des chameaux; que les maraudeurs seraient sévèrement punis; qu'il fallait employer tous les moyens possibles pour convertir les Indiens, détruire les *adoratorios* où ils célébraient leur culte, et les empêcher de travailler le dimanche et les jours de fête, bien qu'ils ne fussent pas chrétiens; que les Espagnols devaient se défaire des chiens féroces (*perros bravos carniceros*) qui les effrayaient; qu'on ne permettrait plus aux caciques de tenir les naturels dans l'esclavage, ni aux Castillans de les envoyer en Espagne, sous quelque prétexte que ce fût, ni même de les transporter d'une province à une autre. La Cour voulait aussi qu'on montrât tous les égards possibles à l'Inca Manco, et qu'on pourvût au sort des enfants de Guaynacaba et d'Atahualpa. Castro eut ordre de faire une enquête sur la mort d'Almagro, de s'informer des différends survenus entre les généraux et de juger les coupables; et, dans le cas de décès de Pizarro, de s'emparer de l'autorité. Il devait jouir, pendant les trois années que dureraient ses pouvoirs, d'un traitement de 5,000 ducats, et une pension de 200 ducats fut assurée à sa femme, s'il mourait dans le voyage. Castro était porteur d'une lettre du roi pour chacun des conquérants du Pérou, et d'une autre pour l'Inca Manco.

Vaca de Castro, muni de ces instructions, alla s'embarquer à Séville. Il toucha à Hispaniola et à San-Juan, pour y faire exécuter les ordres du roi, relativement à ces îles, se rendit ensuite à Nombre de Dios et de là à Panama, où il arriva vers le milieu de janvier 1541. Il remit à la mer peu de tems après, et aborda au port de Buénaventura, dans le Pérou, après une pénible traversée. Ses autres navires, étant d'une construction plus légère que le sien, remontèrent jusqu'à Lima, où ils firent connaître son arrivée et sa commission.

Cependant Pizarro, aveuglé par ses succès, commençait à croire son autorité si fermement établie au Pérou, que personne n'aurait désormais la témérité de vouloir la lui contester. Il destitua tous les officiers qui avaient suivi le parti d'Almagro, les priva même de la faculté de retourner en Espagne, et défendit par une ordonnance à leurs compatriotes de venir à leur secours (1). Cette rigueur excessive devait lui être funeste. Dix-neuf de ces officiers destitués, n'écoutant que leur désespoir, se réunissent dans la maison d'un fils qu'Almagro avait eu d'une Indienne, et y jurent la mort de Pizarro. Ils en sortent bientôt, traversent, l'épée à la main, un rassemblement de plus de mille personnes qui se trouvaient sur la place, en criant *mort au tiran!* et se présentent aux portes du palais.

Pizarro, quoique averti du complot, n'avait alors auprès de lui que son beau-frère Francisco Martinez de Alcantara, le capitaine Francisco de Chaves, le docteur Juan Vélasquez et douze ou treize domestiques. Chaves, en entendant le bruit, croit que c'est une rixe parmi les soldats, et sort pour l'apaiser; mais assailli dans l'escalier par les conjurés, il tombe percé de coups. Tous les autres sautent par les fenêtres dans le jardin, à l'exception d'Alcantara et de deux pages qui reçoivent la mort en défendant l'entrée de l'appartement du gouverneur. Pizarro, enveloppé par les conjurés, oppose de la résistance; mais son courage ne saurait triompher du nombre, et il expire sous leurs coups à l'âge de soixante-cinq ans, le dimanche 26 juin de l'année 1541. Des nègres traînèrent son corps à l'église, où *Juan Barbazan*, son ancien domestique, osa seul venir le réclamer pour lui rendre les derniers devoirs. Ce fidèle serviteur, aidé de sa femme, fit en secret tous les honneurs et les frais de ses funérailles; car les conjurés ne laissèrent pas dans le palais même de quoi payer les cierges (1).

Cet événement répandit la consternation dans la ville. Les assassins de Pizarro parcoururent ensuite la place publique, en brandissant leurs épées ensanglantées et en criant: *C'en est fait du tiran; la mort de Diégo de Almagro est vengée.* Ils y conduisirent peu après son fils don Diégo, qu'ils proclamèrent gouverneur avec beaucoup de solennité, et enjoignirent aux Péruviens de n'obéir désormais qu'à lui seul. Les bourgeois, qui étaient pour la plupart affligés du meurtre de Pizarro, se retirèrent du tumulte sans y prendre aucune part (2).

Les conspirateurs parcoururent ensuite les rues aux cris de *vive le roi! le tiran est mort! justice soit faite!* L'on comptait alors à Lima environ deux cents soldats du Chili. Diégo de Almagro, à leur tête, prit possession de la maison du marquis, la livra au pillage ainsi que celles de ses amis (3), et envoya des députés dans toutes les provinces pour faire reconnaître son autorité. Les habitants des villes de San-Miguel, de Charcas et d'Aréquipa s'y refusèrent; et à l'instigation d'Alonzo de Alvarado et de plusieurs autres officiers, ils déclarèrent la guerre à l'usurpateur, et firent à cet effet des levées d'hommes dans le pays de Chiachiapoyas. Alvarado se rendit à San-Juan de la Frontéra, où il se proclama gouverneur et capitaine-général; après quoi il manda à Vaca de Castro qu'il avait à sa disposition deux cents hommes bien armés. L'évêque, son frère et seize autres habitants de Lima étant partis pour aller joindre de Castro, relâchèrent à l'île de Puna, où ils furent tous massacrés par les naturels. Vingt traitants espagnols (*castellanos*

(1) Douze des capitaines les plus distingués d'Almagro n'avaient entre eux qu'un seul manteau; et ils étaient réduits à subsister des vivres que *don de la Présa* leur envoyait d'une petite ville voisine

(1) Après la guerre civile, on exhuma ses restes pour les placer dans l'église cathédrale.

(2) Tel fut, dit Herréra, le sort de cet excellent capitaine castillan, qui gouvernait un territoire de neuf cents lieues d'étendue, depuis la ville de La Plata jusqu'à celle de Carthago. Il laissa trois fils et une fille qu'il eut de quelques nobles indiennes. (Déc. VI, lib. VIII, cap. 9, 10 et 11; et lib. X, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6. — De la Véga, *Com. real*, lib. III, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — Zarate, lib. IV, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9.)

(3) Le pillage du palais de Pizarro produisit au-delà de 100,000 pésos; la maison de son frère en renfermait 15,000; celle d'Antonio Picado, 60,000; celle de Diégo Gavilan, plus de 14,000 en or. Pour forcer ce dernier à découvrir l'endroit où étaient cachés les trésors de Pizarro, on l'appliqua à la torture; et le lendemain, 29 septembre 1541, on lui trancha la tête à Lima.

tratantes) furent pillés et tués sur la route de Quito par le cacique Chaparra, dans la province de Carrochamba. On proclama aussi Almagro capitaine-général à Cuzco, et Gabriel de Roxas y fut nommé son lieutenant. De leur côté, les partisans de Pizarro se choisirent pour général le capitaine Pédro Alvarez Holguin, qui venait de soumettre les Chunchos.

Les habitants de la Plata et d'Aréquipa, qui s'étaient déclarés en faveur d'Alonzo de Alvarado, marchèrent de San-Juan de la Frontéra à Cotabamba, pour y attendre les ordres de Vaca de Castro. Celui-ci étant arrivé à Popayan, y publia la commission royale en vertu de laquelle il devait prendre le gouvernement du Pérou, dans le cas de la mort du marquis Pizarro, et somma tous les commandants d'armées dans le pays, et particulièrement l'adélantado Bélalcazar, de réunir leurs troupes pour le service du roi. Il se rendit ensuite, avec cent vingt soldats, à Quito, où il fut reconnu gouverneur; de là, il partit pour la vallée de Xayanque, où, bien qu'étranger à l'art militaire, il se mit à la tête des troupes pour empêcher Holguin et Alvarado, qui aspiraient tous deux au poste de capitaine-général, d'en venir aux mains.

Cependant don Diégo de Almagro avait pris la route de Cuzco, dans l'intention de s'y préparer à la guerre, et avait même réuni à cet effet environ 60,000 *pésos*, tant en or qu'en argent, provenant des mines de Porco. Mais ayant appris que Holguin et Alvarado s'étaient joints à Vaca de Castro, il invita ce dernier à remplir les fonctions de gouverneur jusqu'à ce qu'on pût connaître la volonté du roi à cet égard. Il adressa ensuite à ses partisans une proclamation dans laquelle il disait que son unique intention était de revendiquer ses droits, comme gouverneur pour sa majesté du nouveau royaume de Tolédo. Les troupes s'engagèrent par un serment solennel à le reconnaître et à lui obéir en cette qualité. Peu après, son major-général, *don Christoval de Sotélo*, fut assassiné par Garcia de Alvarado, et celui-ci le fut à son tour par Almagro, qui venait de le choisir pour son capitaine-général. Vaca de Castro, voulant profiter de l'anarchie qui divisait le parti d'Almagro, nomma Holguin son major-général, s'assura de Lima, et s'avança avec toutes ses forces jusqu'à la vallée de Xauxa, à trente-six lieues de cette ville.

Almagro ayant fait tous ses préparatifs à Cuzco, partit pour Xaquixaguana, rendez-vous de ses troupes, d'où il se proposait de marcher sur Guamanga pour livrer bataille à son rival. Néanmoins, à son arrivée à Andrahuaylas, il crut devoir députer à de Castro, le licencié de *la Gama*, pour lui offrir d'entrer en accommodement avec lui. Le gouverneur répondit qu'il traiterait avec Juan de Balsa et d'autres commissaires qu'il désigna. En conséquence, Almagro fit partir de Vilcas, *Lope de Ydiaquez* et *Diégo de Mercado*, avec une lettre de sa part et plusieurs autres écrites par ses généraux. Almagro énumérait dans la sienne (en date du 4 septembre 1542), les services de son père, se récriait contre l'injustice des Pizarro à son égard, et protestait de son entier dévouement pour son souverain. Ces messagers que Vaca de Castro reçut dans son camp, près de Vilcas, demandèrent que de part et d'autre on licenciât ses troupes, que Castro se retirât à Lima, en qualité de gouverneur de la Nouvelle-Castille, et qu'Almagro conservât Cuzco et le gouvernement de la Nouvelle-Tolédo. De Castro persista à ne vouloir traiter qu'avec Juan de Balsa, et pratiqua en même tems des intelligences dans le camp des rebelles. Almagro, ayant découvert ses menées, s'avança jusqu'à la forte position de *Pomacacha*, et de Castro, craignant qu'il ne pénétrât par Guaytara jusqu'à Lima, se retira dans la *Llañura*, ou plaine de Chupas, près de Guamanga, où il déclara traîtres tous les soldats d'Almagro. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence. Celle d'Almagro consistait en cinq cent cinquante combattants, et seize petites pièces de campagne. Castro comptait sept cents soldats, dont cent soixante dix mousquetaires. La bataille fut longue et sanglante (1); mais la victoire se déclara enfin pour de Castro. Il périt deux cent cinquante Espagnols du parti d'Almagro, et il en fut ensuite exécuté une trentaine, la plupart officiers. D'autres, que le vainqueur envoya à la Nouvelle-Espagne, furent jugés à Panama, par la Cour royale, et déclarés innocents; et le reste se retira dans les montagnes où se trouvait l'Inca Manco.

Après cette bataille, qui se livra le 16 septembre 1542, le gouverneur, voulant prévenir la sédition, envoya le capitaine *Pédro de Vergara* réduire la province de los Bracomoros; et le capitaine *Juan Pérez de Guévara* établir une colonie dans celle de Moyobamba. Il chargea le capitaine-général Felipe Gutiérez, et le chef juge Diégo de Roxas, de la conquête des provinces arrosées par le grand fleuve de la Plata; ordonna à Gabriel de Roxas d'aller établir une colonie dans le pays de los Charcos; et au capitaine *Pédro de Puelles* de peupler la ville de Léon de Guanuco, capitale des possessions de l'Inca, limitrophes des Andes.

Cependant Almagro, qui était parvenu à se sauver à Cuzco, y fut arrêté par son propre lieutenant *Rodrigo de Salazar*, et par le juge de la ville, *Antonio Ruys*, qui lui devait la place qu'il occupait. Convaincu de haute trahison, il fut exécuté au commencement de 1543, dans la vingt-quatrième année de son âge, sur la même place et par le même bourreau qui avait tranché la tête à son père environ cinq ans auparavant.

Telle fut la fin des Almagro et de leur parti. Gomara prétend que plus d'un million cinq cent mille Indiens et mille Espagnols périrent victimes de ces réactions (2).

Le gouverneur s'occupa ensuite, pendant dix-huit mois, à Cuzco, de répartir entre les soldats les terres et les vassaux, à explorer le pays, à exploiter les mines, à établir des écoles et des colléges, à convertir les Indiens et à leur enseigner l'agriculture. La conversion des naturels fut l'objet qui fixa le plus particulièrement son attention. A sa persuasion, l'Inca Paullo, fils de Guaynacaba, et frère de Manco, consentit à recevoir le baptême, ainsi que deux de ses sœurs et deux filles d'Atahualpa, qui épousèrent des gentilshommes espagnols. Il rendit aux Indiens les terres dont ils avaient été injustement dépossédés, éleva des écoles pour les instruire, défendit aux aventuriers et aux vagabonds de s'installer chez eux, et ne voulut pas qu'on transportât les montagnards dans les plaines. La sagesse des mesures que prit Vaca de Castro pour assûrer la liberté des indigènes, en détermina un grand nombre à venir s'établir à Cuzco et dans les autres villes, et les Espagnols purent voyager dans le pays sans crainte d'être égorgés. La nouvelle république commença dès lors à fleurir, et les habitants de Cuzco, de

(1) Gomara dit qu'il périt trois cents hommes de l'armée royale et environ deux cents de celle d'Almagro, et qu'il y eut quatre cents blessés de part et d'autre, et plusieurs qui moururent de froid. « Cette bataille a été appelée sanglante avec d'autant plus de raison, dit de la Véga, que sur quinze cents hommes il y eut six cents tués et autant de blessés. »

(2) *Gomara*, lib. V, cap. 40.—*Zarate*, lib. III, cap. 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22.—*De la Véga*, lib. III, cap. 11, 16, 17 et 18.—*Herréra*, décad. VI, lib. X, cap. 7, 8, 9, 10 et 11; déc. VII, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11; lib. IV, cap. 1, 2, 3 et 4; et lib. VI, cap. 1.

la Plata et autres furent si satisfaits de l'administration de Castro, qu'ils demandèrent au roi de le nommer leur gouverneur.

Sur ces entrefaites, Gonzalo Pizarro, de retour de son expédition de Quito, où il avait appris la mort de son frère, reçut du gouverneur l'ordre de se rendre à Cuzco. Mais, averti par *Villalva,* un de ses soldats, qu'il se tramait un complot formé contre ses jours, il partit pour los Charcas, dont il était citoyen, et de là pour la Plata, où il possédait, dit Herréra, un revenu plus considérable que celui de l'archevêque de Tolède (1).

La nouvelle de la mort du marquis Pizarro, l'état d'anarchie où se trouvait le Nouveau-Monde, et le tableau déchirant que firent Bartolomé de las Casas et les autres religieux, des cruautés exercées sur les Indiens, décidèrent le Conseil à rédiger un code de lois, en 39 articles, pour régler le gouvernement des affaires de l'Amérique. Ces lois, toutes favorables aux indigènes, furent sanctionnées par le roi, le 2 février 1543 (2).

Gouvernement du vice-roi Blasco Nuñez Véla pendant les années 1544, 1545 *et* 1546. Ce prince, désirant assurer l'exécution de ces lois, nomma le licencié *Miguel Diaz de Armendariz*, visiteur et juge à la résidence des provinces de Santa-Marta, de Nuévo Reino, de Carthagéna, de Popayan et de Rio de San-Juan; et conféra au licencié *Francisco Tello de Sandoval*, la charge de visiteur de la Nuéva España, et à *Blasco Nuñez Véla* (3), celle de vice-roi et de capitaine-général du royaume du Pérou (*los Reinos del Péru*), et président de la Nouvelle-Audience (*la Nuéva Audiencia*), dont étaient *Oidors*, le licencié *Cépéda*, le docteur *Lisson de Téjada*, et les licenciés *Juan Alvarez* et *Ortiz de Zarate*. *Agustin de Zarate* (4) fut élevé à l'emploi de *contador de Quentas*, ou de trésorier et de contrôleur-général des finances. Ces nominations furent confirmées au mois d'avril 1543; et, le 3 novembre (5) suivant, le nouveau vice-roi et les visiteurs partirent du port de San-Lucar, avec une flotte de cinquante-deux navires, dont la moitié était destinée pour la Nouvelle-Espagne.

Après avoir relâché aux Canaries, le 12 du même mois, les deux flottes firent route ensemble jusqu'au golfe des Dames, où elles se séparèrent. Celle du vice-roi, poussée par un vent favorable, arriva heureusement à Nombre de Dios (*Nom de Dieu*), le 10 janvier 1544. Nuñez Véla se rendit de là à Panama, où son premier soin fut de remettre en liberté trois cents esclaves qui avaient été achetés pour être employés dans les mines, nonobstant l'opposition de leurs maîtres et le jugement rendu par les auditeurs dans cette affaire. Il laissa ces derniers à Panama, et s'embarqua seul pour le port de Tumbez, où il aborda le 4 mars. De là il continua sa route par terre; passa à San-Miguel, où il affranchit aussi des esclaves indiens, et fit son entrée solennelle à Lima, au mois de mai suivant. Véla assujétit les naturels à une taxe, mais leur donna la liberté, et publia plusieurs réglements en leur faveur. Sa libéralité à leur égard excita un grand mécontentement, surtout à Cuzco, dont quatre-vingts habitants se virent privés de leurs esclaves.

Gonzalo Pizarro, qui se trouvait alors à San-Puéblo de Chaque, dans le district de Charcas, voulant tirer parti du mécontentement causé par les ordonnances de Véla, se fit nommer commandant des forces dirigées contre Manco, et ensuite chef-juge et solliciteur-général de Cuzco. Chargé par les communautés de quatre villes d'aller adresser des remontrances au vice-roi, il leva cinq cents hommes de troupes espagnoles et environ vingt mille Indiens, bien pourvus d'artillerie et de munitions, avec lesquels il partit de Cuzco pour la ville des Rois. Véla n'avait que six cents hommes à lui opposer. Jaloux de l'influence de Vaca de Castro, qu'il soupçonnait de favoriser les mouvements populaires, il l'arrêta et le relégua à bord d'un de ses navires. Les juges, qui venaient de débarquer à Tumbez, montrèrent sur leur route une opposition marquée pour les mesures du gouverneur, et bien que la populace de Lima fût en armes à leur arrivée, ils conseillèrent au vice-roi de ne pas employer la force et de suspendre l'exécution des nouvelles ordonnances. Véla ne tint aucun compte de leurs avis. Deux des principaux seigneurs d'Aréquipa vinrent se joindre à lui, ainsi que les équipages de deux navires de Pizarro qui se trouvaient dans le port. Il donna ensuite ordre d'équiper une flotte, dont il confia le commandement à son beau frère *Diégo Alvarez Cuéto.*

Les forces du vice-roi ne s'élevaient alors qu'à environ cinq cents Espagnols, et celles de Gonzalo Pizarro étaient réduites à trois cent cinquante. Ce dernier étant arrivé à Xaquixaguana, à quatre lieues de Lima, se vit abandonné par quarante des principaux habitants de Cuzco. Se croyant perdu, il se disposait à retourner sur ses pas et à se retirer au Chili avec cinquante de ses amis, lorsque Pédro de Puelles se réunit à lui avec quarante cavaliers et vingt arquebusiers. L'exemple de ce capitaine fut suivi par plusieurs autres officiers.

Cependant l'Inca Manco, voulant profiter du mécontentement que les ordres du vice-roi avaient excité à Cuzco pour s'emparer de son ancienne capitale, réunit à cet effet une armée nombreuse, avec laquelle il s'avança contre cette ville. Il y avait parmi ses troupes cinq Espagnols du parti d'Almagro, qui s'étaient retirés dans les montagnes après la bataille de Salinas. Manco les avait pris à son service; mais, mécontent de leur conduite, il avait ordonné leur supplice. Ces soldats, qui étaient bien armés, résolurent de vendre chèrement leur vie. Ils tuèrent un grand nombre d'Indiens qui étaient venus pour les arrêter, et l'Inca lui-même tomba sous leurs coups. L'armée péruvienne, privée de son chef, reprit alors la route des Andes (1).

Pizarro commença par faire donner la torture à *Francisco de Orihuéla*, pour le contraindre à lui révéler la situation des affaires à Lima, et condamna à mort Félipe Gutiérez, *Arias Maldonado*, et *Gaspard Rodriguez*, à cause du dévouement qu'ils avaient montré à la cause royale. L'ancien gouverneur, Vaca de Castro, fut ramené à Lima, où les juges, ayant découvert une conspiration tramée contre eux, appliquèrent à la roue plusieurs gentilshommes et coupèrent la main à un nommé *Barrionucio.*

(1) *Herréra*, déc. VII, lib. VI, cap. 1, 2 et 3.

(2) *Id.*, cap. 5.

(3) Véla naquit à Avila. C'était un grand courtisan; et il remplissait, à cette époque, les fonctions de *veedor general*, ou contrôleur général des gardes de Castille.

(4) Auteur de la *Découverte et de la conquête du Pérou.*

(5) Zarate dit le 1er. novembre.

(1) Suivant Herréra. Gomara raconte la mort de ce prince d'une autre manière. Selon de la Véga, huit Espagnols, qui après s'être échappés de prison, étaient parvenus à gagner les montagnes, persuadèrent à Manco d'aller trouver le vice-roi qui venait de lui rendre une partie considérable de son empire. Nuñez se proposait de le bien accueillir. Le malheur voulut que ce prince se présentât au moment où il était à jouer aux boules avec Gomez Pérez, et se disputait avec lui sur quelque point du jeu. Pérez, dans son emportement, lança au hazard une boule qui atteignit le malheureux Inca à la tête et l'étendit roide mort.

Cependant les habitants de la Plata s'étant déclarés pour le roi, Pizarro envoya Francisco de Carvajal à Cuzco, avec ordre de mettre à mort tous les partisans de Véla qu'il y rencontrerait. Carvajal arrêta en conséquence cinq des principaux citoyens, en pendit trois à des arbres comme mutins (*por amotinadores*), et laissa la vie à un autre, nommé *Manjarès*, moyennant une somme de 2,000 ducats. Cet acte de barbarie répandit partout la terreur; les juges eux-mêmes, cédant à ce sentiment, nommèrent Pizarro gouverneur (1). Il fit alors son entrée triomphante à Lima, vers la fin d'octobre 1544, avec six cents hommes de troupes et deux mille Indiens qui portaient le bagage. Vaca de Castro obtint du vice-roi la permission de s'embarquer pour Panama, et celui-ci mit à la voile pour Tumbez, d'où il comptait se rendre à Quito, afin d'y attendre des secours de Popayan et du nouveau royaume de Grenade.

Pizarro, voulant se défaire des juges du roi, envoya Texada en Espagne, pour représenter à la Cour qu'il n'avait agi que par la volonté du peuple. De son côté, le vice-roi fit partir, pour la même destination, *Diégo Alvarez Cuéto*, à l'effet de présenter au roi un rapport de tout ce qui s'était passé au Pérou. Ayant ensuite nommé son frère *Véla Nuñez* général de sa petite troupe, il se rendit à Quito pour y lever des hommes et faire les préparatifs nécessaires.

Le vice-roi ayant fait assassiner le facteur de Lima, Juan Suavez, qu'il soupçonnait d'être opposé à l'exécution de ses ordonnances, ce crime le perdit dans l'esprit des habitants de cette ville, où il avait résolu de se fortifier. Contraint de renoncer à ce projet, il prit le parti de se rendre par mer à Truxillo; mais arrêté par les juges, dont trois avaient conspiré contre lui, on l'embarqua à bord d'un bâtiment destiné pour l'Espagne et où il fut placé sous la surveillance d'Alvarez, qui devait l'accuser devant la Cour. Celui-ci toutefois le remit en liberté. Après son départ, le juge Cépéda fut nommé président, et Martino de Roblès capitaine général.

Sur ces entrefaites, *Hernando Machicao*, qui avait été envoyé par Pizarro à Tumbez, pour assassiner ou en chasser le vice-roi, débarqua dans ce port, s'empara de son navire, et pilla Puerto Viéjo. Il se rendit de là à la baie de Panama, où il enleva trois navires marchands, et se présenta ensuite avec sa flotte composée de sept voiles, devant cette ville, où il entra à la tête de deux cents hommes. Il laissa partir pour l'Espagne le juge Texada et Francisco Maldonado. Ayant découvert un complot formé contre ses jours, il fit étrangler plusieurs des habitants de Panama, pilla la ville, embarqua toute l'artillerie qui s'y trouvait, et fesant voile de nouveau pour Tumbez avec vingt-six navires, il s'empara sur sa route d'un bâtiment de la Nouvelle-Espagne, qui portait des hommes et des chevaux. Le vice-roi lui offrit son pardon, s'il se rangeait de son parti. Machicao s'y refusa. De son côté, Pizarro, jaloux de son pouvoir, envoya Pédro de Hinojosa et Martinez de Roblès pour lui retirer son commandement.

Le vice-roi fut joint à Quito par le capitaine *Francisco Hernandez Girôn*, qui lui amena deux cent soixante hommes. Il nomma son frère, Véla Nuñez, son lieutenant général; déclara rebelles et traîtres les partisans de Pizarro, et ayant pourvu à l'équipement de ses troupes, pour lequel les habitants de Quito lui avaient fourni 50,000 pièces de huit, il se mit en marche le 4 mars 1545. Chemin fesant, un différend s'étant élevé entre les officiers, Girôn déclara qu'il ferait trancher la tête à quiconque refuserait de lui obéir, et tous rentrèrent dans le devoir.

Pizarro gouvernait toujours à Lima avec le même despotisme. Il menaça le roi d'Espagne de méconnaître son autorité et de livrer le pays aux Français, s'il refusait de lui en laisser le gouvernement. Il exigea de tous les Espagnols le tiers des tributs qu'ils recevaient des Indiens, et dont le montant était de 250,000 ducats par an. Il s'empara de l'or et de l'argent qui appartenaient à la couronne, et ordonna d'équiper des galères à Aréquipa pour croiser le long des côtes jusqu'à Nicaragua et au Guatémala. Ayant appris que Nuñez était arrivé à San-Miguel de Piura, il résolut de l'y aller attaquer. Dans ce dessein, il s'embarqua au Callao, avec environ six cents hommes. Nuñez, qui ne voulait pas risquer le combat, reprit à son approche le chemin du Quito. Pizarro l'y suivit, le harcela constamment dans sa marche, et le poursuivit jusqu'à vingt lieues au-delà de Pasto, hors des limites du Pérou, après quoi il se rendit à Quito, d'où il envoya une escadre à Panama, sous le commandement de Pédro de Hinojosa, pour empêcher Nuñez d'y lever des troupes. Cet officier revint peu de tems après avec deux cents recrues qui s'étaient d'abord engagées au service du vice-roi.

Nuñez parvint néanmoins à réunir quelques troupes à Popayan. Croyant Pizarro loin de la province de Quito, il s'avança de ce côté. Mais celui-ci, instruit de son approche, marcha à sa rencontre, et l'atteignit dans la plaine d'*Añaquito*, le 19 janvier 1546. Les forces du vice-roi se composaient de deux cent fantassins et de cent dix cavaliers; et celles de Pizarro de trois cent trente piquiers, de cent cinquante mousquetaires et de cent trente cavaliers. La victoire ne fut pas long-tems douteuse. L'armée royale perdit une cinquantaine d'hommes dans le combat, et soixante-dix dans la retraite. Le vice-roi, qu'on trouva sur le champ de bataille, baigné dans son sang, eut la tête tranchée et son corps fut ignominieusement traîné par un nègre. Pizarro n'eut que vingt hommes tués. Après cette victoire, il retourna en triomphe à Lima, où il fixa sa résidence, et expédia de là des agents en Espagne pour justifier sa conduite.

Cependant *Francisco de Almendias*, lieutenant de Pizarro à la Plata, s'était rendu odieux aux habitants de cette ville pour avoir fait étrangler sans motif *Gomez de Luna*, un de ses citoyens les plus recommandables. Toute la population courut aux armes, et s'étant choisi pour chef *Diégo Centéno*, officier distingué, qui avait servi sous le vice-roi Nuñez, elle se déclara pour le roi, et marcha, au nombre de mille à douze cents hommes, contre Pizarro. L'habileté de Francisco de Carvajal triompha toutefois de celle de Diégo Centéno, qu'il obligea de retourner à la Plata. Ce général battit ensuite un corps d'armée aux ordres de Lopez de Mendoça, qui périt dans l'action, et dont il envoya la tête à Arequipa pour y être exposée au gibet. Carvajal entra à Potosi les armes à la main, prit possession des mines qui venaient d'être découvertes, s'appropria tous les Indiens *Yanaconas*, ou esclaves des Espagnols morts ou en fuite, ou qui n'étaient pas de son parti, et s'empara de dix mille llamas qui servaient au transport des vivres.

Carvajal, alléguant le proverbe qui dit : « qu'il n'y a pas de trahison à ceindre le diadême », chercha à persuader à Pizarro de se proclamer roi. Mais celui-ci recula devant une pareille idée. Il partit de Quito, passa par Truxillo, et se contenta d'entrer solennellement à Lima. Carvajal lui apporta pour un million de *pésos* en argent (1).

(1) Zarate, l'un d'eux, dit que la crainte seule lui fit signer sa commission.

(1) *Herréra*, décad. VII, lib. VI, cap. 11; lib. VII, cap. 14 à

La ville de *Potosi* (*Potosium*) fut fondée en 1545, sur le revers de la célèbre montagne du même nom, par des Espagnols qui s'y étaient réunis pour en exploiter la mine (1).

Administration du licencié Pédro de la Gasca pendant les années 1546, 1547, 1548, 1549 *et* 1550. Cependant l'empereur Charles V, informé, par les agents de Gonzalo Pizarro et de Blasco Nuñez, des fâcheux événements occasionés par ses nouvelles ordonnances, et affligé des dissentions qui divisaient le Pérou, modifia ces lois, révoqua celles qui défendaient au gouverneur, au vice-roi ou autres de donner des Indiens *in commendam;* et voulut qu'on pût en appeler à la couronne, pour la somme de six mille ducats, au lieu de dix mille qui était le taux fixé précédemment. Il nomma en même tems *Pédro de la Gasca* clerc du tribunal de l'inquisition à Valencia, président de l'audience royale de Lima, et lui donna pleins pouvoirs d'apaiser ces différends, en lui recommandant d'employer l'artifice et l'adresse, de préférence à la force. Il l'investit aussi du droit de faire grâce pour tous crimes; de répartir les Indiens conformément à la loi des *répartimientos;* de nommer les gouverneurs et autres officiers; de rendre des ordonnances avec le consentement des habitants; de juger des causes et de faire exécuter ses sentences; de disposer des revenus de la couronne toutes les fois que les circonstances le requerraient, pourvu que deux des juges royaux, ou des officiers du roi y aient donné leur assentiment, etc. Il était recommandé à tout vice-roi, gouverneur et autres officiers, de lui obéir; et la ville de Panama fut déclarée dépendre de la Cour du Pérou.

Muni de ces pouvoirs, qui lui furent confirmés en février 1546, et d'une lettre du roi pour Gonzalo Pizarro, il s'embarqua au port de San-Lucar, avec les deux oidors *Iñigo de la Rentéria* et *Andres de Cianca*, Alonzo de Alvarado qui avait le titre de maréchal, l'adélantado *Pasqual de Andagoya* et plusieurs autres cavaliers. Arrivé à Santa-Marta, le 17 juillet, il y apprit, du juge *Miguel Diaz de Armandariz*, la mort du vice-roi Nuñez et la défaite récente de *Melchior Verdugo.* Ce dernier, commissionné par la Cour royale, était parti de Nicaragua dans des barques, avec un détachement de soldats; il avait pénétré, par le canal du Désaguadéro, un des débouchés du lac de Nicaragua, dans la mer du Nord, avait surpris, à Nombre de Dios, *don Pédro Luis de Cabréra* avec cent vingt hommes, et avait pris possession de ce port. Toutefois, l'amiral de Pizarro, Pédro de Hinojosa, qui s'y présenta avec des forces supérieures, l'obligea à regagner ses barques.

Le président Gasca se rendit de Santa-Marta à Nombre de Dios, où il fut bien accueilli, et reçut la soumission de *Hernan Mexia*, chef des troupes rebelles dans ces parages. Melchior Verdugo, qui y retourna peu après avec deux navires et quelques hommes, eut ordre de les y laisser et de partir pour Carthagéna ou Nicaragua. Mais, mécontent de cette mission, il fit voile pour l'Espagne. Le président se mit alors en route pour Panama, où il arriva le 13 août 1546. Les autorités de cette ville lui firent aussi un très-bon accueil. Il écrivit de là à Gonzalo Pizarro, en lui adressant la lettre du roi; mais, persuadé d'avance qu'il ne se soumettrait pas à ses ordres, il invita le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don Antonio de Mendoza, et les présidents des Cours d'Española et des Confins à lui fournir les armes, les chevaux et les hommes nécessaires pour le réduire à l'obéissance.

Vers le même tems, Pizarro s'était rendu de San-Miguel à Truxillo, où il avait été parfaitement reçu. Informé des succès de Carvajal dans la province méridionale, et de la découverte de la riche mine de Potosi, il partit pour Lima. L'évêque de Bogota, le gouverneur *Gomez de Solis* et les magistrats allèrent au-devant de lui pour le féliciter sur ses victoires. Il fut ensuite convenu, entre eux, d'embarquer le président, aussitôt son arrivée, à bord d'un navire qui devait indubitablement périr dans la traversée; et d'envoyer, d'un autre côté, en Espagne, Hernan Mexia et d'autres députés, pour rendre compte de tout ce qui s'était passé.

Alonzo de Toro, gouverneur de Cuzco, ayant été assassiné par son beau-père, Pizarro confia le gouvernement de cette ville à Alonzo Alvarez de Hinojosa. Il envoya ensuite au supplice Véla Nuñez, frère du vice-roi, dont le crime avait été de chercher à s'embarquer pour l'Espagne, avec Juan de la Torre qui le trahit. De son côté, Carvajal, son émissaire à la Plata, mit à mort huit personnes sur trente qui avaient conspiré contre lui; nomma de nouveaux magistrats; changea les officiers du revenu public, et leva, à Potosi, une contribution de sept cent mille pièces de huit qu'il emporta à Lima.

Tandis que le président Gasca était en négociation avec Pédro de Hinojosa, pour en obtenir la reddition de la flotte, *Lorenzo de Aldana* arriva du Pérou, le 13 novembre 1546, et lui représenta l'état des affaires à Lima. Il lui dévoila les projets de Pizarro, et lui remit une lettre signée de soixante-dix rebelles. Hinojosa entra alors en arrangement avec Gasca, le 19 novembre, et mit la flotte à la disposition du président qui le maintint lui et ses officiers dans leurs commandements respectifs, et leur délivra des commissions au nom du roi, le 1[er]. décembre suivant. Palomino arbora ensuite le pavillon royal à bord du vaisseau amiral; et Gasca envoya des dépêches au Pérou, et des émissaires à Carthagéna, à Santa-Marta, au Nuévo Reino (Granada), et à l'Española, pour se procurer des troupes et des munitions de guerre. On plaça un vaisseau à l'île des Perles, pour forcer tous les bâtiments venant du Pérou, à aller relâcher à Panama (1).

Les Indiens ayant pillé et tué quelques Espagnols sur la route royale de Quito à Cuzco, Gonzalo Pizarro avait envoyé le capitaine *Alonzo de Mercadillo* avec cent hommes, après la bataille d'Anaquito, pour y fonder un *puéblo*. Cet officier commença l'établissement de la petite ville de *Zarza*, à Cangachamba, entre les ruines de Pulacu et Guacamana, qui descendent de la *Cordilléra Névada;* mais cette position étant trop exposée aux ardeurs du soleil, elle fut transférée depuis à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui dans la belle vallée de *Cuxibamba*, et reçut le nom de *Loxa* (2).

23; lib. VIII, cap. 1 à 22; lib. IX, cap. 1, 15 à 24 et 27; lib. X, cap. 1 à 3, 6 à 15, 21 et 22. Décad VIII, lib. I, cap. 1, 2 et 3.— *Zarate*, lib. IV, cap. 24 et 25; et lib. V, cap. 1 à 32.

(1) Cette ville est située par lat. S. 19° 47', et long. 67° 22' O. de Greenwich, 70° O. de Paris, à vingt-cinq lieues O. de Chuquisaca. On y établit une monnaie en 1562. Avant la révolution, elle renfermait six couvents, deux monastères et un collége de jésuites. Sa population, suivant Helms, est de cent mille habitants, y compris les esclaves.

Voyez *Herréra*, décad. VIII, lib. II, cap. 15.

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. I, cap. 4.

(2) Loxa est située par lat. S. 3° 5', long. 79° 15' O. de Greenwich, 81° 45' O. de Paris, à quatre-vingts lieues de Quito. On recueille aux environs le fameux fébrifuge nommé *quinquina (cascarilla cortex loxensis)*. Elle avait autrefois trois couvents et un collége de jésuites. Population, dix mille habitants.

Le président, convaincu qu'il ne pourrait réduire le Pérou que par la force, envoya quatre vaisseaux montés de trois cents hommes pour croiser le long des côtes et recevoir à leurs bords tous ceux qui abandonneraient le parti de Pizarro. Lorenzo de Aldana en fut nommé commodore, et Juan Alonso Palomino, Hernan Mexia et Juan de Illa, capitaines. L'expédition mit à la voile le 17 février 1547, et, s'étant approchée de Tumbez, le gouverneur de Pizarro, Bartolomé de Villalobos, en avertit le capitaine Diégo de Mora, qui se trouvait à Truxillo, à cent dix lieues de là, et qui se rendit à bord de la flotte du roi.

Peu après, des habitants de Callao s'étant déclarés pour le roi, Pizarro chargea le licencié *Léon* d'aller s'emparer de ce port. Ce dernier mit à la voile le 26 avril, avec un galion monté de quatre-vingt-dix hommes; mais ayant rencontré dans cette ville le capitaine Juan Alonso Palomino, il réunit ses forces à celles de Aldana.

Lorenzo de Aldana se dirigea ensuite avec la flotte vers Lima, tandis que Diégo de Mora marcha avec toutes les troupes qu'il put réunir, sur Caxamalca, où se rendirent aussi *Juan de Saavédra*, qui arrivait de Guanuco, *Gomez de Alvarado*, de Chichiapoyas; *Juan Porcèl*, de Bracamoros, et Alonzo de Mercadillo, de Loxa. Toutes ces troupes réunies présentaient un effectif de quatre cents hommes. Bartolomé de Villalobos, qui s'avançait à travers les montagnes avec les garnisons de San-Miguel, de Tumbez et de Maria Vélica, ne se sentant pas en état de tenir tête à Diégo de Mora, retourna à Piura, et prit le gouvernement de cette ville et de la province qui en dépendait au nom du roi. Francisco de Olmos, informé de cet événement, se rendit de Puerto Viéjo à Guayaquil, où il tua *Manuel Estacio*, et se déclara aussi pour le roi.

Ces défections n'abattirent pas le courage de Pizarro. Il rassembla toutes ses forces à Lima, et ordonna à tout homme en état de porter les armes, de se ranger sous ses drapeaux, à peine de mort. Il réussit, par ce moyen, à réunir neuf cents hommes. Il donna à ses deux capitaines de cavalerie 50,000 *castellanos*, à Martin de Roblès 25,000; la même somme à Machicao et à Guévara, 40,000 à Juan de Acosta, 12,000 à Martin de Almendras, et la même somme à Juan de la Torre et à Antonio de Altamirano, qu'il nomma son porte-étendard. Ces gratifications s'élevèrent, dit-on, à 500,000 *castellanos*.

Pizarro avait fait partir auparavant le sergent-major *Silvéra* pour la ville de la Plata, où il avait des hommes et de l'argent, et avait expédié Antonio de Robles à Cuzco, Lucas Martin à Aréquipa, et d'autres à plusieurs commandants de provinces avec les instructions nécessaires. A l'instigation du licencié Cépéda, il fit faire le procès au président et aux commandants de la flotte, qui furent condamnés, par une assemblée des avocats de la ville, savoir: la Gasca à avoir la tête tranchée, et Hinojosa et autres officiers à être écartelés. Toutefois, il n'y eut que Cépéda qui signa la sentence, les avocats s'y étant refusés sous prétexte que la Gasca était prêtre.

Pizarro nomma ensuite Antonio de Robles gouverneur des provinces supérieures et méridionales du Pérou. Cet officier, s'étant mis en route pour aller prendre possession de son gouvernement, apprit à son arrivée à Xaquixaguana, à quatre lieues de Cuzco, que Diégo de Centéno, qui s'était caché dans une caverne avec Luis de Ribéra, marchait avec environ quarante hommes sur Cuzco. Robles retourna alors sur ses pas, réunit à peu près trois cents hommes sur la place du marché (*la Plaça*), et chargea Francisco de Aguirre d'aller reconnaître l'ennemi. Mais celui-ci étant passé de son côté, Centéno pénétra dans la ville à la faveur de la nuit, tua et blessa un grand nombre de ceux qui opposèrent de la résistance, prit Robles et le fit décapiter le lendemain. Centéno trouva à Cuzco 100,000 castellanos appartenants à Pizarro, qu'il distribua à ses soldats pour s'acheter des armes, après quoi il nomma des capitaines, et s'avança, avec environ quatre cents hommes, à travers la province de Collao, jusqu'à la Plata, pour gagner Alonso de Mendosa à la cause royale.

Vers le même tems *Lucas Martin*, qui s'était mis en marche d'Aréquipa, avec cent trente hommes, pour rejoindre Pizarro, fut arrêté par ses troupes, qui s'étaient choisi pour chef *Géronimo de Villégas*, et livré à Centéno. Juan de Acosta, rappelé par Pizarro des provinces du Sud, dont il venait de conférer le gouvernement à Pédro de Puelles, se vit aussi abandonné par cent six des siens aux ordres de *Géronimo de Soria*. Il se vengea toutefois de cette défection sur *Alonso Mexia*, gendre du comte de Goméra, et sur un autre soldat, auxquels il fit trancher la tête, et en conduisit plusieurs prisonniers à Lima. De son côté, Pizarro, soupçonnant la fidélité d'Antonio Altamirano, régidor de Cuzco et son porte-étendard, le condamna au dernier supplice, et donna ses biens (*bienes et incomiendas*) et sa charge à don Antonio de Ribéra, qui venait d'arriver de Guamanga avec trente ou quarante hommes. Cépéda, voulant engager les habitants plus étroitement dans la cause de Pizarro, les força de prêter le serment de ne reconnaître d'autre autorité que la sienne. Pizarro détacha alors Juan de Acosta, avec trois cents hommes, pour aller à la recherche de Centéno. Peu après, ayant signalé quatre vaisseaux du roi qui s'approchaient du port de Lima, il en retira ses troupes pour les empêcher de déserter, et alla camper à environ une lieue de la mer. Par le conseil de Cépéda, il avait incendié sa flotte, qui se composait de cinq navires, pour ôter à ses ennemis les moyens de fuir. Le lendemain, il envoya *Juan Fernandez*, alcade de Lima, à bord des vaisseaux du roi, pour demander au capitaine Lorenzo de Aldana quelles étaient ses intentions. Celui-ci lui députa alors le capitaine *Christoval de Peña*, à qui Pizarro offrit 100,000 ducats, s'il consentait à lui livrer le galion de l'escadre, ce que cet officier refusa. Dans cette position critique, Pizarro se vit abandonné de plusieurs personnes de marque, et entre autres de Diégo Maldonado, du capitaine Martin de Robles, de Gabriel de Roxas, et de Bénito Suarez de Carvajal, qui commandait cette nuit la garde du général. La défection de cet officier, qui avait tué le dernier vice-roi, et laissé au-delà de 15,000 ducats dans le camp, fit croire qu'il y avait amnistie pour tous les rebelles, et le nombre des désertions fut très-considérable.

Cependant, malgré la sévérité déployée par *Pédro Martin de Sicilia*, homme barbare, que Pizarro avait laissé à Lima, avec ordre de pendre tous les soldats qui s'y rendraient de son camp, ou qui s'y arrêteraient, l'alcade et plusieurs autres habitants arborèrent le pavillon royal; et, le 9 septembre 1547, le commodore Aldana, ayant débarqué ses troupes, reçut la soumission de la ville.

Juan de Acosta, à qui Pizarro avait intimé l'ordre de le joindre à Aréquipa, fut abandonné par ses soldats, qui s'enfuirent, les uns à Lima, et les autres à Cuzco. Le corps d'armée de Pizarro fut aussi considérablement diminué durant sa marche vers Aréquipa, et il ne lui restait plus que deux cent quatre-vingts hommes des mille qu'il avait en quittant Lima, et de quinze cents autres qui se trouvaient dans différentes parties du pays.

Sur ces entrefaites, le président fit voile de Panama avec une flotte de vingt-deux navires, toucha à l'île de Gallo et au port de Manta, et vint jeter l'ancre au Puerto Viéjo. De

là, il se rendit par terre à Tumbez, où il arriva vers la fin de juin avec environ cinq cents hommes. Y ayant attendu quelque tems les renforts qu'on lui envoyait de Quito et de Cochabamba, il se remit en marche pour attaquer Pizarro. Pédro de Hinojosa, général de l'armée, se dirigéa avec toutes ses troupes vers la vallée de Xauxa, pour seconder les opérations de Centéno et des habitants de Cuzco. Gaspar de Roxas alla prendre le commandement des troupes disponibles de Lima, et porter à Aldana l'ordre d'y rester en qualité de gouverneur, et de bien garder le port et la flotte. De son côté, le président, accompagné d'un faible détachement, se rendit d'abord à Truxillo, de là à Santa, et ensuite au lac de Titicaca, où il se trouva à la tête de mille soldats. Toutes les villes, dégoûtées de la tirannie de Pizarro, s'étaient déclarées en sa faveur. Durant les trois années précédentes, il avait péri cinq cents hommes sur le champ de bataille, et il en avait été décapité ou pendu deux cent quarante, dont soixante-dix possédaient des propriétés qui rapportaient annuellement de 10,000 à 30,000 *pésos*.

Cependant Alonso de Mendosa venait de se joindre à Diégo Centéno avec trois cents hommes. Pizarro s'arrêta vingt jours à Aréquipa pour l'y attendre. Centéno, ayant reçu ce renfort, quitta une forte position où il s'était retranché, et alla brûler le pont du Désaguadéro, ou canal du lac de Titicaca, pour en couper le passage à Pizarro. Le 20 octobre, les coureurs des deux partis se rencontrèrent, et peu après les armées arrivèrent en présence dans la plaine de *Guarina*. Centéno comptait mille combattants, dont deux cents cavaliers, cent cinquante arquebusiers et six cent cinquante piquiers. Pizarro n'avait que quatre cent quatre-vingt-sept soldats, dont deux cent quatre-vingts arquebusiers, quatre-vingts cavaliers et cent vingt-sept piquiers. Il n'en remporta pas moins une victoire complète sur Centéno, auquel il tua trois cent cinquante hommes, y compris trente que Carvajal fit mourir après le combat. Sa perte ne fut que de cent tués. Cette bataille reçut le nom de Guarina (*batalla de Guarina*) du bourg près duquel elle se livra.

Après cette victoire, Pizarro accorda des terres en récompense à ses soldats, et prit ensuite le chemin de Cuzco avec environ quatre cents hommes, pour se préparer à aller combattre le président. Il envoya aussi des capitaines à la Plata et à Aréquipa chercher de l'argent et des munitions.

Cependant le président, qui était resté tranquillement dans la vallée de Xauxa, se disposait à licencier ses troupes lorsqu'il apprit la défaite de Centéno. Il quitta alors ses quartiers, le 29 décembre, avec seize cents hommes, dont sept cents arquebusiers, cinq cents piquiers et quatre cents chevaux, et pénétra, par Guamanga, dans la province d'Antahuaylla ou Andaguaylas, où il passa l'hiver à attendre de nouveaux secours. Il y fut bientôt rejoint par les corps du maréchal Alonso de Alvarado, du capitaine Pédro de Valdivia et d'autres, qui accrurent ses forces d'environ trois cents hommes. Avec ces renforts, Gasca continua sa marche, franchit la rivière d'Amançay (1), à vingt lieues de Cuzco, traversa l'Apurimac, et alla établir son camp dans la vallée de Sacsahuana ou Xaquixaguana, à quatre lieues de cette ville, où Pizarro, qui en était sorti contre l'avis de Carvajal, l'attendait. Mais l'aile droite de ce dernier et plusieurs escadrons de cavalerie étant passés à l'ennemi dès le commencement de l'action, et le reste des troupes l'ayant ensuite abandonné, après une faible résistance, Pizarro se rendit au vainqueur avec quelques officiers qui lui étaient demeurés fidèles. Ce combat eut lieu le 9 avril 1548. Il y eut dix ou douze hommes de tués du côté de Pizarro, et Gasca n'en perdit qu'un seul.

(1) Les Espagnols la nomment *Avancay*.

Pizarro, traduit devant un conseil de guerre, et condamné comme traître et tiran (*traidor i famoso tirano*), fut décapité le même jour, dans la quarante-deuxième année de son âge. Son mestre-de-camp, Francisco de Carvajal, qui avait quatre-vingt-quatre ans, fut écartelé, et huit ou neuf de ses officiers furent pendus. On rasa les maisons que Pizarro avait à Cuzco et à Lima; on sema du sel sur l'emplacement qu'elles occupaient, pour empêcher l'herbe d'y croître, et on y éleva une colonne sur laquelle on grava cette inscription: *Gonzalo Pizarro, traître et rebelle à son souverain, se souleva contre son autorité au Pérou, et osa livrer bataille, dans la vallée de Sacsahuana, à l'armée qui marchait sous l'étendard royal de Sa Majesté.* Sa tête, portée à la ville des Rois, y fut placée dans une cage de fer, sur laquelle on lisait aussi l'inscription ci-dessus.

Le capitaine Guévara, Juan de Acosta, Francisco Maldonado, le capitaine Juan de la Torré Vergara, et douze autres chefs, furent également exécutés. On confisqua les biens de dix-sept autres, et plusieurs subirent le châtiment du fouet, des galères et du bannissement. Le juge Cépéda alla terminer ses jours dans une prison en Espagne.

Le lendemain de sa victoire, le président entra en triomphe à Cuzco, et y fut salué par ses habitants du nom de *vainqueur heureux*, de *père de la liberté*, et de *fortuné* (1). Gasca se rendit ensuite à la vallée de l'Apurimac, à douze lieues de Cusco, pour procéder au partage des terres. Il distribua cent cinquante *encomiendas*, dont la valeur, selon les uns, était d'un million de pésos, et suivant d'autres, d'un million et demi. Il retint pour sa part 150,000 écus en or, et se retira, le 17 septembre 1548, à la ville des Rois, où il fut reçu avec acclamation, et appelé *père, restaurateur* et *pacificateur* (*padre, restaurador i pacificador*).

Fondation de la ville de Nuestra Señora de la Paz (*Paix*), ou Notre-Dame-de-la-Paix, en 1548 (2). Après avoir fait la répartition des terres du pays conquis par Mayta-Capac, quatrième inca, le président, pour protéger le commerce entre Aréquipa et la Plata, qui étaient éloignées de cent soixante-dix lieues l'une de l'autre, projeta l'établissement de cette ville à mi-chemin entre Cuzco et Charcas, et la nomma ainsi en commémoration de son triomphe (3).

(1) *Vencedor dichoso, padre de la libertad, i bien afortunado.*

(2) Quelques auteurs disent en 1558.

(3) Cette ville fut aussi appelée *Chuquiavo* ou *Puéblo Nuévo*. Elle est située par latitude S. 17° 30' *; à deux cent vingt lieues S. de Lima, à soixante d'Aréquipa, à quatre-vingts de Potosi, à cinquante d'Oropésa et à cent de Cuzco. En 1605, la Paz fut érigée en évêché suffragant de l'archevêché de Charcas, et non pas de celui de Lima comme l'avance La Martinière. Elle renfermait autrefois cinq couvents de Franciscains, deux de religieuses, une maison de femmes recluses (*casa de mugeres recogidas*), un collége de jésuites (*regulares de la compañia*) et un autre pour l'éducation de la jeunesse, appelé San-Géronimo. Les armes de cette ville, qui lui furent données par Charles V, représentaient un bouclier, au haut duquel on voyait un casque, et une colombe qui tenait dans son bec une branche d'olivier; au centre il y avait une couronne, et au-dessous, d'un côté, un lion, et, de l'autre, un agneau, placés sous une rivière, avec la devise suivante:

Los discordes encontrados
En Paz y amor se juntaron;
Y pueblo de Paz fundaron
Para perpetua memoria.

* Alcédo la place par latit. S. 16° 50' et 313° 30' de long. de Ténériffe. M. Brué met la Paz à 17° 40' de lat. S. et 70° 52' de long. O.

Alonso de Mendoza, qu'il chargea de ce soin, en jeta les fondements, le 20 octobre 1548, dans la vallée de Chuquiavo (1), à douze lieues au sud de la grande chaîne de montagnes qui parcourt tout le pays depuis Carthagéna jusqu'au détroit de Magellan (2).

Fondation de la ville de Santa-Cruz de la Sierra. (*Fanum S. Crucis ad Montes.*) En 1548, le capitaine *Nuflo de Chaves* remonta le Paraguai, avec l'approbation du président Pédro de la Gasca, sur quelques navires et des canots, à bord desquels il y avait cent cinquante mousquetaires et deux cents chevaux. Après avoir navigué l'espace d'environ trois cents lieues vers le nord, il prit la direction du N.-E., et entra dans la province de Javes, où il eut à livrer plusieurs combats aux naturels, qui lui tuèrent quelques-uns de ses gens avec des flèches empoisonnées. Quatre-vingts Castillans, harassés de fatigue, retournèrent à l'Assumpcion. Chaves pénétra avec les cinquante qui restèrent auprès de lui, et deux mille Indiens confédérés, dans la province de *Taguamacis*, et fonda une colonie sur le bord de la rivière de *Guapai*, pour pouvoir de là tirer des secours du Pérou; mais le capitaine *Andrès Manso* ayant construit une ville dans le voisinage, au milieu des Cordilières, par ordre du marquis del Canète, Chaves, pour éviter toute contestation à ce sujet, laissa l'affaire à la décision de ce vice-roi, qui lui donna en récompense le gouvernement des Moxos. Ce capitaine retourna alors à la province des Taguamacis, qu'il réduisit à l'obéissance, et où il fonda la ville de *Santa-Cruz de la Sierra*, ou de Sainte-Croix de la Montagne. Chaves ayant été obligé de se rendre à la Plata, confia le commandement de Santa-Cruz au capitaine Salazar. Les Indiens *Chivichicorchis* et autres profitèrent de son absence pour se révolter. Ils tuèrent quelques Espagnols qui tombèrent entre leurs mains, et s'étant réunis dans un fort, ils se disposaient à attaquer Santa-Cruz, lorsque Chaves, à la nouvelle de leur révolte, retourna à sa colonie, vainquit les rebelles, rasa leur fort et les força à la soumission.

Sous l'administration du comte de Niéva, les *Chériguanaes* prirent les armes, massacrèrent le capitaine Andrès Manso, et détruisirent les villes de Nuéva Rioja et de Puéblo de la Barranca. Chaves marcha contre eux à travers la province de *Tipiones*, avec soixante mousquetaires, et, les ayant soumis, il alla reconnaître le pays d'Ytatin, situé à trente-neuf lieues de Santa-Cruz, et qui abondait en mines de cuivre, de plomb et d'argent. Il se rendit de là à Santa-Cruz, d'où il repartit bientôt pour l'Ytatin, avec soixante soldats, des forges et les instruments nécessaires à l'exploitation des mines. Malheureusement, un jour qu'il s'entretenait avec les caciques du pays, sur la forme de leur gouvernement et leurs usages, un Indien vint par derrière et lui porta à la tête un coup de *macana*, dont il mourut (3).

La nation indienne la plus puissante des environs de Santa-Cruz de la Sierra était celle des *Chiquitos*, qui furent ainsi nommés à cause de la petitesse des portes de leurs cabanes. Ils se composaient, à l'arrivée des Espagnols, de quarante-huit nations différentes (1). Ils vivaient principalement de l'agriculture, et cultivaient de grands champs de maïs, de fèves et de coton. Les Chiquitos étaient aussi fort belliqueux, étant sans cesse obligés de repousser les attaques de plusieurs nations voisines d'anthropophages, au nombre desquelles se trouvaient les *Piratagueres* et les *Titanes*, qui habitaient à environ trente-cinq lieues de Santa-Cruz, et les *Chériguanes* de la Cordilière de *Vitaque*, que l'inca Yupanqui avait vainement tenté de réduire (2).

Cependant, les habitants de Santa-Cruz (3), incapables de résister aux attaques réitérées des Indiens du voisinage, se virent contraints d'abandonner la ville. N'ayant pu tomber d'accord sur le choix de l'emplacement d'une ville nouvelle, ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une alla jeter les fondements de *Santiago del Puerto*, et l'autre ceux de *San-Lorenzo de la Frontéra*, qui devint la capitale de la province.

L'établissement de *Salinas* fut formé en 1549, par lat. S. 18°, dans le *Llanura* de Misque, province et gouvernement de Santa-Cruz de la Sierra, par le capitaine Andrès de Salinas, qui lui donna son nom.

Fondation de la ville de Zamora (*Sarubris Nova*), en 1549, par le capitaine *Alonso de Mercadillo* (4), qui l'appela ainsi du nom de sa ville natale. Elle était située au-delà de la Cordilière, dans une vallée, à vingt lieues de Loxa, à soixante-dix de la mer du Sud, et à quatre-vingt-dix de Quito, par lat. S. 4° 3', long. 78° 50'' O. de Greenwich, 79° 20' O. de Paris, suivant M. Brué. L'emplacement sur lequel elle s'élevait se nommait *Poroauca*; ce qui signifie Indiens guerriers. En 1663, les habitants transférèrent cette ville un peu plus à l'ouest, sur les bords de la rivière de Zamora (5).

Le pays de Jaen avait été découvert et conquis, en 1538, par Pédro de Vergara, que Hernando Pizarro y avait envoyé à cet effet. Juan de Salinas s'y rendit ensuite en qualité de gouverneur, y apaisa plusieurs soulèvements des Indiens, et

Alcédo publie une liste de dix-neuf évêques qui ont occupé le siége de la Paz, de 1606 à 1788, et dont quelques-uns étaient nés à Lima, à Quito et dans d'autres parties du Quito. Don Féliciano de la Véga, originaire de Lima, était un homme de beaucoup de mérite, un grand littérateur et un profond jurisconsulte. De quatre mille sentences tant civiles que criminelles qu'il prononça, il n'en fut jamais révoqué une. La Paz renferme, suivant Helms, quatre mille maisons et vingt mille habitants.

(1) *Choqueyapu*, par corruption *Chuquiavo*, signifie, dans le langage aymara, *héritage d'or*.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. IV, cap. 17.

(3) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 2 et 10.

(1) C'étaient les Picocas, les Punajicas, les Quimécas, les Huapacas, les Baurécas, les Payconécas, les Huaravos, les Anaporécas, les Méripounécas, les Zarabécas, les Otures, les Caytoporades, les Bohococas, les Tabacicas, les Zebacas, les Quinomécas, les Yarucaricas, les Cucicas, les Tapacuracas, les Paunacacas, les Quidabonécas, les Curiminacas, les Véripones, les Huaycurues, les Quitémocas, les Napécas, les Pizocas, les Taupicas, les Xuberécas, les Parisicas, les Xamaucas, les Tapuricas, les Cupécas, les Chamaros, les Pénoquicas, les Maxamoricas, les Taos, les Bazorocas, les Péquicas, les Parabacas, les Otuques, les Écorabécas, les Curacanécas, les Batasicas, les Ubisonécas, les Boros, les Mataycas et les Morotocos.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 10.

(3) Chaves l'appela ainsi en l'honneur de sa ville natale. Les auteurs espagnols ne sont pas d'accord sur l'époque de sa fondation : Herréra la place en 1548, Alcédo en 1557 et Azara en 1560. La ville de Santa-Cruz de la Sierra, qui était d'abord située à l'E. de Chuquisaca, près de la Cordilière des Chériguanes, fut détruite en 1597. Rétablie peu après dans une belle plaine, (lat. 21° 9' S.) baignée par le Guapay, à environ quatre-vingt-cinq lieues à l'E. de la Plata, elle fut érigée en siége épiscopal, le 6 juillet 1605, par une bulle du pape Paul V. L'évêque fait sa résidence ordinaire à Misque Pocona, ville située à quatre-vingts lieues de Santa-Cruz de la Sierra. Alcédo donne la liste des dix-sept évêques qui occupèrent ce siége de 1605 à 1782, et dont cinq étaient nés à Lima, un à Pisco, un à Aréquipa et un à Tucuman.

(4) Coléti dit que cette ville fut fondée par Pédro de Mercadillo.

(5) *Herréra*, déc. VIII, lib. V, cap. 13.

y jeta les fondements de Valladolid, de Loyala et de Santiago de la Sierra. Le gouvernement était alors connu sous les noms d'*Igualsongo* et de *Pacamoros*, dont on a fait par corruption *Yaguarsongo* et *Bracamoros*.

Fondation de la ville de Jaen de Bracamoros (*Jannium Novum*), *en* 1549. Cette année, le capitaine *Diégo Palomino* partit avec cent cinquante hommes, pour aller prendre possession de son gouvernement de Chuquimayo. Le 10 avril, il arriva au défilé de Chinchipe (*Paso de Chinchipe*), sur la rivière de Chuquimayo, où il remarqua des champs bien cultivés. Les habitants avaient entouré leurs cabanes d'étoffes de coton pour se mettre à couvert de la pluie, et avaient élevé des espèces d'abris formés de grandes fourches soutenant des couvertures, pour se garantir des ardeurs du soleil. Le courant de la rivière étant fort rapide et dangereux, le cacique *Mocha* fit construire par ses gens six radeaux en bois léger, sur lesquels les Espagnols passèrent au bout de six jours. Ils marchèrent de là l'espace de trois lieues dans des montagnes, jusqu'à une province qu'ils nommèrent *Périco;* ils passèrent ensuite dans celle de *Chérinos*, à sept lieues plus loin, et arrivèrent enfin dans le pays de *Silla* et de *Chocainga*, où ils fondèrent la ville de *Jaen de Bracamoros*, au confluent de la rivière Principe avec le Marañon, par lat. S. 5° 25', à la même longitude que celle de Quito, à cinquante-cinq lieues de Loxa, et à trente de Chachapoya. La contrée voisine est haute et montagneuse, et est située au milieu de l'ancienne province de Chacaynga, une de celles connues sous la dénomination générale de *Chuquimayo*. On ajouta plus tard le nom de Bracomoros à celui de Jaen, lorsque les peuplades de cette nation vinrent s'y établir (1).

Sur ces entrefaites, les soldats de Cuzco firent éclater leur mécontentement contre le président, qu'ils accusaient d'injustice et d'ingratitude. Parmi les plus arrogants, on remarquait le capitaine *Francisco Hernandez Giron*, qui avait reçu en partage le *repartimiento* ou bien de *Guaynarima*, qui avait appartenu à Pizarro, et qui produisait un revenu de 9,000 *pésos*. Avant de porter plainte au vice-roi, il en demanda l'autorisation à l'archevêque Loaysa. Sur le refus de ce prélat, il partit avec quelques soldats pour Xaquixaguana. Le licencié *Cianca*, chef-juge de Cuzco, lui ayant en vain député un alguasil, avec invitation de retourner, envoya pour arrêter Alonso de Mendoza, qui le ramena à Cuzco. Cianca commença alors des procédures contre les principaux perturbateurs de l'ordre public : *Juan de Estrada* fut pendu comme mutin, et les capitaines *Hernando de Bénavente*, *Diégo de Avalos* et *Géronimo de Porres* furent bannis.

Les juges *Melchor Bravo de Saravia*, *Hernando de Santillan* et *Pédro Maldonado* arrivèrent à Lima vers le commencement de l'année 1549. Cianca y retourna aussi de Cuzco à la même époque.

En conséquence des rapports que le président reçut des différents *visiteurs* qu'il avait envoyés dans les provinces pour s'informer de la condition des Indiens, il convoqua une assemblée des prélats, des juges, etc., pour prononcer sur la question de leur esclavage. Il y fut décidé, après une mûre délibération, que les Indiens seraient déclarés libres dans tout l'empire, et que l'on prendrait, en paiement du tribut auquel ils étaient assujétis, les objets qu'ils possédaient, sans acception des personnes. Grâce à la bonne administration des agents du roi, le président se vit en état de payer 900,000 pésos qu'il avait empruntés depuis son arrivée à Panama, et recueillit pour le compte de la couronne 1,300,000 ducats. Ayant résolu de retourner en Espagne, il confia le gouvernement du Pérou à l'audience, et chargea en même tems le capitaine *Juan Nunez de Prado* de la conquête du *Tucuman*, *Diégo de Palomino* de celle de *Chuquimayo*, et Francisco Hernandez Giron de celle du pays de *Chunchos*.

Le président se préparait à partir pour Callao, lorsqu'il reçut des dépêches du roi, qui prescrivaient, entre autres choses, l'entier affranchissement des Indiens. Les juges chargés de l'exécution de cet ordre, crurent devoir suspendre cette mesure, qu'ils regardaient comme dangereuse et intempestive, jusqu'à ce que les Espagnols pussent se procurer un nombre suffisant de noirs et d'autres domestiques et de bêtes de somme. Ils crurent devoir cependant diminuer les impôts des indigènes, et leur rendre le service personnel moins pénible.

Le président mit à la voile au commencement de février 1550, et arriva à Panama le 12 mars suivant. Il y trouva un ordre du roi qui lui enjoignait d'attendre l'arrivée du nouveau vice-roi du Pérou *don Antonio de Mendoza*, qui était alors dans la Nouvelle-Espagne. Le trésor du roi, y compris ce qui avait été enlevé à Truxillo et à Paita, montait à 1,400,000 ducats. Gasca le fit transporter à Nombre de Dios, où, après avoir apaisé la rébellion de Hernando de Contréras, il s'embarqua pour Séville, avec une flotte de dix-neuf voiles (1).

Le roi, pour le récompenser de son désintéressement, lui donna l'évêché de Siguenza, dont le revenu annuel était évalué à 400,000 ducats (2).

Nouvelles ordonnances rendues, *en* 1550 *et* 1552, *par le roi d'Espagne*, *pour le gouvernement des Indes-Occidentales.* Les ordonnances rendues en 1550 défendaient aux juges de la Cour royale de se livrer à des entreprises commerciales, et aux officiers de la monnaie de vendre ou d'acheter de l'argent, et aux Espagnols, en général, de transporter en Espagne les Indiens, fussent-ils même esclaves; et, pour empêcher que ces derniers fussent opprimés par eux, on établit des Cours dans chaque district pour les protéger. En 1551, on permit aux Indiens du Pérou de devenir propriétaires de mines d'or et d'argent, à condition qu'ils les exploiteraient. Il fut aussi décidé que les Espagnols qui ne fourniraient pas à l'entretien d'un prêtre sur leurs terres, pour l'instruction des Indiens, ne recevraient aucun profit de ces terres; qu'il serait fondé une université (*estudio général*) dans le monastère de Santo-Domingo, à la ville de

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. V, cap. 12.
D'après Alcédo, la population de Jaen de Bracamoros n'excède pas quatre mille habitants, dont la plupart gens de couleur.

(1) Il est à remarquer, dit Gomara, que la Gasca est le seul gouverneur du Pérou qui ne soit pas mort de mort violente ou en prison. Don Diégo de Almagro fut étranglé par Francisco Pizarro, qui périt lui-même de la main du fils d'Almagro. Ce dernier fut décapité par ordre de Castro, qui fut arrêté par Blasco Nuñez Véla, lequel fut tué dans une bataille contre Gonzalo Pizarro. Celui-ci fut mis à mort à son tour par la Gasca, et il périt, dit-on, en outre, cent cinquante capitaines et magistrats, tués sur le champ de bataille, pendus ou massacrés. Les Indiens et les Espagnols, ajoute cet historien, attribuent ces calamités à des planètes et aux richesses du pays. Moi, je les impute à la perversité et à l'avarice des hommes. (*Gomara*, cap. 190.)

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. I, cap. 4, 5 et 6; lib. II, cap. 4 à 13; lib. III, cap. 16 à 19; lib. IV, cap. 1, 2, 3, 4, 14, 16 et 17; lib. V, cap. 2, 3, 4, 7, 8, 16 et 17; lib. VI, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7. — De la Véga, *Coment. real.*, lib. VI, cap. 1 à 13. — *Zarate*, lib. VI et VII. Cet auteur finit son histoire à l'époque du départ du président pour l'Espagne.

los Reyes; que les Indiens ne pourraient avoir qu'une femme; qu'il ne leur serait laissé ni armes à feu ni arbalettes, et qu'il ne leur serait permis d'avoir aucun rapport avec les noirs. Le jeu fut défendu, et une amende de dix fois la valeur de l'enjeu fut prononcée contre les contrevenants (1).

Les citoyens de Cuzco, aigris de l'ordre de la Cour de Lima, qui prescrivait l'affranchissement des Indiens employés aux mines de Potosi, furent dans un état d'insurrection presque continuelle jusqu'à la fin de l'année 1550, que le corrégidor *Juan de Sauvédra* fit pendre quelques-uns des plus mutins. Sa conduite, dans cette occasion, fut approuvée par la Cour royale de Lima, ce qui ne l'empêcha pas d'être remplacé peu après par le maréchal Alonso de Alvarado. A l'arrivée de ce dernier, la plupart des mutins prirent la fuite, et d'autres furent arrêtés, bannis ou mis à mort. *Francisco de Miranda*, *Alonso de Barrinuévo* et *Alonso Hernandez Melgaréjo* furent du nombre de ces derniers. Ces mesures rétablirent la tranquillité à Cuzco, de sorte que le Pérou jouissait d'une profonde paix à l'arrivée du vice-roi don Antonio de Mendoza, à los Reyes, le 23 décembre 1551. Le mauvais état de sa santé ne lui permettant pas de visiter les provinces, il chargea de ce soin son fils don *Francisco*. Celui-ci visita successivement les villes de la Paz, de la Plata et de Potosi, et revint par celle d'Aréquipa, après avoir parcouru plus de six cent cinquante lieues. A son retour, il partit pour l'Espagne, au mois de mai 1552.

Cependant, le sort des rebelles de Cuzco avait excité un grand mécontentement parmi les troupes. Une conspiration, ourdie dans le monastère de Santo-Domingo, par *Egas de Guzmán*, *Baltazar Osorio*, *don Sébastian de Castilla* et autres, et qui avait pour but de tuer le nouveau corrégidor Alonso de Alvarado, et de lever l'étendard de la révolte, fut heureusement découverte. Le mécontentement n'en subsista pas moins; l'ordre du roi pour l'abolition de la servitude personnelle des Indiens en était toujours la cause. A Lima, *Luis de Vargas* et plusieurs autres entrèrent dans une nouvelle conspiration, et résolurent d'assassiner les juges ou de les envoyer prisonniers en Espagne, aussitôt la mort du vice-roi, qu'on attendait d'un jour à l'autre. Mais ceux-ci, instruits de leurs menées, mirent à mort leur chef Vargas, et le reste rentra dans le devoir. Ils nommèrent ensuite *Pédro de Hinojosa* corrégidor de la province révoltée de los Charcas, et sa commission fut approuvée par le vice-roi, qui mourut peu après, le 21 juillet 1552, au grand regret des habitants, auxquels il s'était rendu cher par la douceur de son gouvernement.

Guerre civile, et révolte de don Sébastian de Castilla dans la province de Charcas, en 1552. Égas de Guzmán et don Sébastian de Castilla se mirent à la tête d'un parti à la Plata, le 6 mai 1553, assassinèrent Pédro de Hinojosa dans sa maison, qu'ils livrèrent au pillage; après quoi ils se réunirent sur la place du marché au nombre de cent cinquante, en criant *viva el rey! muerto es el tirano!* vive le roi! le tiran est mort! Sébastian de Castilla prit alors le titre de capitaine-général et de grand-juge, et, deux jours après, il chargea *Juan Ramon* et vingt-cinq hommes d'aller assassiner Alonso de Alvarado à Cuzco. Toutefois, cet officier refusa d'exécuter cet ordre sanguinaire, et, du consentement de ses soldats, se rangea sous les drapeaux du corrégidor. Peu après, *Vasco Godinez* étant retourné à la Plata, alla complimenter don Sébastian de Castilla, et le poignarda ensuite (le 11 mars 1552), en criant le tiran est mort! vive le roi! Il força alors les magistrats de cette ville à le nommer capitaine-général et grand-juge. Une fois revêtu de cette charge, il se montra aussi oppresseur que celui qu'il avait tué, et envoya plusieurs personnes au supplice sans jugement. Égas de Guzmán, le principal instigateur de cette rébellion, fut exécuté à Potosi. La Cour royale élut alors Alonso de Alvarado corrégidor et capitaine-général de la province de los Charcas, et l'investit du pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait convenable pour la gloire de Dieu et le service du roi. Alvarado, voulant apaiser le ressentiment de Godinez, qui avait brigué ce gouvernement, lui donna le bien d'Alonso de Mendoza; mais cette concession ne satisfesant pas son ambition, il le fit jeter en prison et ensuite écarteler. Le corrégidor se rendit ensuite à la Paz et à Potosi, où il procéda avec la même sévérité contre les rebelles. Il en condamna quelques-uns au supplice du fouet, d'autres aux galères, et quelques-uns à être pendus ou à avoir la tête tranchée (1).

Concile. Il se tint à Lima, en 1552, une assemblée qui fut appelée *Primum Concilium Limæ.* « Ce concile, dit l'historien Robertson, déclara, qu'à raison de l'incapacité des Indiens, ils devaient être exclus du sacrement de l'eucharistie, quoique Paul III, par sa fameuse bulle, donnée en 1537, les eût déclarés créatures raisonnables, ayant droit à tous les privilèges du christianisme. Néanmoins, après deux siècles, durant lesquels ils ont été membres de l'Église, ils ont fait si peu de progrès, qu'à peine en trouve-t-on quelques-uns qui aient une portion d'intelligence suffisante pour être regardés dignes de participer à l'eucharistie. Leur foi même, après la plus parfaite instruction, est toujours faible et chancelante. Enfin, ajoute-t-il, quoique quelques-uns d'eux apprennent les langues savantes, et parcourent la carrière des études académiques avec quelque succès, on compte si peu sur eux, qu'aucun Indien n'est ordonné pour la prêtrise, ni reçu dans aucun ordre religieux (2). »

Il y a dans ce peu de mots, dit Clavigéro, historien du Mexique, au moins quatre erreurs: 1°. L'assemblée de Lima, qui n'était pas un concile, voulut que l'eucharistie ne fût administrée aux Indiens que lorsqu'ils seraient parfaitement instruits et convaincus des vérités de la foi, parce qu'elle croyait leur entendement faible. Ceci appert par la décision du premier concile provincial, appelé ordinairement le second, tenu à Lima, en 1567, laquelle enjoignait aux prêtres de donner ce sacrement à ceux des Indiens qu'ils jugeraient dignes de le recevoir (3). Mais, nonobstant cet

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. VI, cap. 17; lib. VII, cap. 12 et 13.

(1) *Herréra*, décad. VIII, lib. VII, cap. 3, 15, 16, 17, 18, 19 et 20; lib. VIII, cap. 1, 4, 5, 6, 7 et 8.

(2) Robertson, *Hist. de l'Amérique*, liv. VIII, trad. française.

(3) *Quanquàm omnes christiani adulti utriusque sexûs teneantur sanctissimum Eucharistiæ sacramentum accipere singulis annis, saltem in paschate, hujus tamen provinciæ antistites cùm animadverterent gentem hanc Indorum et recentem esse et infantilem in fide, atque id illorum saluti expedire judicarent, statuerunt ut usquè dùm fidem perfectè tenerent, hoc divino sacramento, quod est perfectorum cibus, non communicarentur, excepto si quis ei percipiendo satis idoneus videretur.... Placuit huic sanctæ synodo monere, prout seriò monet, omnes Indorum parochos, ut quos auditâ jam confessione perspexerint, hunc cœlestem cibum à reliquo corporali discernere, atque eumdem devotè cupere et poscere, quoniam sine causâ neminem divino alimento privare possumus, quo tempore cæteris christianis solent, Indis omnibus administrent.* Conc. Lim. I, vulgò II, caput 58.

ordre, dont Acosta s'est plaint avec raison, le second concile de Lima, tenu en 1583, et auquel présida saint Toribio Mogrobéjo, tâcha de remédier à cet abus par les décrets ci-dessous (1). On verra qu'il a interdit pour la même raison l'eucharistie aux Indiens et aux Maures, qui étaient des esclaves tirés d'Afrique; que les principales raisons qui motivèrent le jugement du concile étaient la négligence, la nonchalance et le zèle indiscret et mal entendu de ces ecclésiastiques, que l'assemblée se vit obligée de réprimer par de nouveaux décrets et des punitions sévères. On sait aussi que ces décrets salutaires ne furent pas ponctuellement exécutés, et que le synode diocésain de Lima, de la Plata, de la Paz, d'Aréquipa et du Paraguay, fut forcé d'en prescrire de nouveau l'exécution. Tout ceci prouve, ajoute Clavigéro, l'obstination des ecclésiastiques, et non le défaut d'intelligence des Américains.

La bulle de Paul III ne tendait pas à déclarer les Américains hommes; mais, comme elle leur reconnaissait tous les droits aux priviléges d'êtres raisonnables, elle condamnait leurs oppresseurs. Garcès, premier évêque de Tlascala, dans sa lettre à ce pontife, écrite en 1536 (2), dit qu'après avoir entretenu des relations constantes avec ces peuples, et observé leurs dispositions durant dix ans, il n'avait que des éloges à leur donner. Il élève même leur génie au-dessus de celui de ses compatriotes, comme on peut le voir dans le passage ci-dessous de sa lettre au saint-père (1).

Les premiers conquérants et colons européens, guidés par des motifs d'intérêt, tinrent les Péruviens constamment employés comme esclaves, sous prétexte que la nature les avait faits tels, et qu'ils étaient incapables d'aucune instruction. Les évêques et les missionnaires, après avoir inutilement interposé leur autorité et leurs exhortations pour délivrer leurs néophites de la tirannie de leurs maîtres, eurent recours aux rois catholiques, et en obtinrent, grâce au zèle infatigable de l'évêque Las Casas, les lois qui composent le code indien.

L'évêque de Tlascala savait que les Espagnols, malgré leur perversité, avaient le plus grand respect pour les décisions du vicaire de Jésus-Christ. C'est ce qui le décida à représenter au pape Paul III les maux auxquels les Indiens étaient en proie, et à le supplier d'interposer son autorité en leur faveur. Le souverain pontife publia en conséquence, l'année suivante, la célèbre bulle (2) dont le but, comme nous l'avons déjà remarqué, n'était pas de déclarer les Américains libres, mais de défendre leurs droits naturels contre les attentats de leurs oppresseurs. Avant cette époque (en 1531), continue Clavigéro, des missionnaires français avaient baptisé au Mexique plus d'un million de ces *satires*, et, en 1534, fut fondé à Tlatélolco le séminaire de la Sainte-Croix, pour l'éducation de ces grands *singes* qui y apprenaient le latin, la rhétorique, la philosophie et la médecine.

Quant à la troisième erreur de Robertson, il est positif et notoire, que, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Espagne, les Indiens, aussi-bien que les Espagnols, étaient tenus de communier à Pâques, et que l'on n'exceptait de cette obligation que les habitants des contrées les plus reculées, qui n'étaient admis à la sainte table, qu'autant que les missionnaires les jugeaient dignes d'en approcher.

Clavigéro répond à cette assertion de Robertson: « qu'aucun Indien n'est habile à recevoir la prêtrise, » que, bien que le premier concile provincial, tenu à Mexico, en 1555, eût défendu d'ordonner prêtres des Indiens, non à cause de leur incapacité, mais parce que la bassesse de leur condition eût pu jeter de la défaveur sur l'état ecclésiastique, néanmoins, le troisième concile provincial, assemblé en 1585, qui a été le plus célèbre de tous, et dont les décisions sont encore aujourd'hui en vigueur, permit qu'ils reçussent la prêtrise pourvu qu'on procédât à leur égard avec toute la circonspection possible. Il est bon d'observer que les décrets de chaque concile sont applicables, quant aux conditions nécessaires, aux Indiens et aux mulâtres nés ou descendus d'un père européen et d'une mère africaine ou *vice versâ*; or, personne ne doute de l'aptitude des mulâtres à apprendre toutes les sciences. Torquémada, qui a écrit son histoire, dans les premières années du siècle dernier, dit qu'on n'admettait pas d'abord les Indiens dans les ordres à cause de leur violent penchant à la boisson; mais il déclare que, de son

---

(1) *Cœleste viaticum, quod nulli ex hâc vitâ migranti negat mater ecclesia, multis abhinc annis Indis atque Æthiopibus, cœterisque personis miserabilibus præberi debere concilium Limense constituit. Sed tamen sacerdotum plurium vel negligentia, vel zelo quodam præpostero atque intempestivo illis nihilo magis hodiè præbetur. Quo fit, ut imbecilles animæ tanto bono, tamque necessario priventur. Volens igitur sancta synodus ad executionem perducere, quæ Christo duce ad salutem Indorum ordinata sunt, severè præcipit omnibus parochis, ut extremè laborantibus Indis atque Æthiopibus viaticum ministrare non prætermittant, dummodò in eis debitam dispositionem agnoscant, nempè fidem in Christum, et pœnitentiam in Deum suo modo.... Porrò parochos qui à primâ hujus decreti promulgatione negligentes fuerint, noverint se, præter divinæ ultionis judicium, etiàm pœnas arbitrio ordinariorum, in quo conscientiæ onerantur, daturos: atque in visitationibus in illos de hujus statuti observatione specialiter inquirendum.* Conc. Lim. II, vulgò III, act. 2, cap. 19.

In paschate saltem eucharistiam ministrare parochus non prætermittat iis, quos et satis instructos, et correctione vitæ idoneos judicaverit: ne et ipse alioqui ecclesiastici præcepti violati reus sit. Ibid., cap. 20.

(2) *Quis tàm impudenti animo ac perfricatâ fronte incapaces fidei asserere audet, quos mechanicarum artium capacissimos intuemur, ac quos etiàm ad ministerium nostrum redactos bonæ indolis, fideles, et solertes experimur? Et si quandò, beatissime pater, tua sanctitas aliquem religiosum virum in hanc declinare sententiam audierit, et si eximiâ integritate vitæ, vel dignitate fulgere videatur is, non ideò quicquam illi hâc in re præstet auctoritatis, sed eumdem parùm aut nihil insudâsse in illorum conversione certo certius arbitretur, ac in eorum addiscendâ linguâ, aut investigandis ingeniis parùm studuisse perpendat: nam qui in his caritate christianâ laborârunt, non frustrà in eos jactare retia caritatis affirmant; illi verò qui solitudini dediti, aut ignaviâ præpediti neminem ad Christi cultum suâ industriâ reduxerunt, ne inculpari possint quòd inutiles fuerint, quod propriæ negligentiæ vitium est, id infidelium imbecillitati adscribunt, veramque suam desidiam falsæ incapacitatis impositione defendunt, ac non minorem culpam in excusatione committunt, quam erat illa, à quâ liberari conantur. Lædit namque summè istud hominum genus talia afferentium hanc Indorum miserrimam turbam: nam aliquos religiosos viros retrahunt, ne ad eosdem in fide instruendos proficiscantur: quamobrem nonnulli Hispanorum qui ad illos debellandos accedunt, horum freti judicio illos negligere, perdere, ac mactare opinari solent non esse flagitium.* »

(1) « *Nunc verò de horum sigillatim hominum ingenio, quos vidimus ab hinc decennio, quo ego in patriâ conversatus eorum potui perspicere mores ac ingenia perscrutari, testificans coram te, beatissime pater qui Christi in terris vicarium agis, quod vidi, quod audivi et manus nostræ contrectaverunt de his progenitis ab ecclesiâ per qualecumque ministerium meum in verbo vitæ quod singula singulis referendo, id est paribus paria, rationis optimæ compotes sunt et integri sensus ac capitis; sed insuper nostratibus pueri istorum et vigore spiritus et sensuum vivacitate dexteriore in omni agibili et intelligibili præstantiores reperiuntur.* »

(2) Voyez la note *C* à la fin de l'article.

tems, il y avait des prêtres de cette nation extrêmement sobres et d'une conduite exemplaire; de sorte qu'il y a au moins cent soixante-dix ans que les Indiens sont ordonnés pour la prêtrise. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le nombre des prêtres américains a été considérable dans la Nouvelle-Espagne, où ils ont fourni plusieurs centaines de recteurs, des chanoines et des docteurs, et même, dit-on, un prélat fort instruit.»

Révolte du capitaine Francisco Hernandez Giron, en 1553 *et* 1554. Les pouvoirs étendus confiés à Alvarado, devaient nécessairement lui attirer des ennemis. Aussi se forma-t-il contre ses jours une conspiration dont Francisco Hernandez Giron était le chef. Les conjurés, sachant qu'il devait assister à une noce, dans la maison d'Alonso de Loaysa, s'y rendirent en armes, tuèrent le capitaine Juan Alonso Palomino et Juan de Moralès, se saisirent du corrégidor et de tous ses papiers, et s'étant rassemblés sur la place du marché aux cris de *Vive la liberté!* Giron publia une proclamation pour enjoindre à tous les citoyens de se réunir à lui sous peine de mort. Il usurpa alors l'autorité souveraine, enleva 12,000 *pésos* de la caisse du roi, s'empara des chevaux et des mules qu'il put trouver, prononça la peine de mort ou des galères contre les prisonniers, et obligea les magistrats de Cuzco à le proclamer juge suprême, le 27 novembre 1553. Le motif allégué pour cette nomination fut l'abolition de la servitude personnelle des Indiens par la Cour royale, qui privait ainsi les propriétaires des mines de leurs services, soit pour porter des fardeaux ou pour recueillir le coca (*erythroxylon coca*). Alvarado, major-général de Giron, fit égorger *don Baltazar de Castilla* et *Juan de Caceres*, deux des plus riches habitants de la ville.

Giron avait levé l'étendard de la révolte avec environ quatre cents hommes. Deux cents autres se rangèrent sous ses drapeaux à Guamanga, le 27 janvier 1554, à l'instigation des magistrats qui le déclarèrent leur représentant. Ceux d'Aréquipa lui décernèrent le même titre. La Cour royale, étant parvenue à réunir environ quatre cent cinquante-six soldats, en confia le commandement à Alonso de Alvarado, et à Pablo de Ménésès, son major-général. Ces officiers établirent leur camp sous les murs de Lima, et pour encourager leurs troupes, ils donnèrent une gratification de 2,000 *pésos* à chaque capitaine, et une de 150 à chaque soldat.

Cependant Giron, qui avait résolu de marcher contre Lima, dans l'espoir de mettre fin à l'autorité des juges, était parti de Cuzco, le 4 janvier 1554, avec trois cents hommes. Le licencié Alvarado s'étant mis en route, huit jours après, avec deux cents autres soldats, le rejoignit à Lima-Tambo. Ces deux corps passèrent le pont de l'Apurimac; mais, pendant la nuit, des jeunes gens ayant quitté le camp, brûlèrent le pont et retournèrent à Cuzco, qui avait été abandonné le même jour par ses habitants, lesquels étaient partis pour Potosi, sous la conduite de Juan de Saavédra.

Vers le même tems, les juges invitèrent les habitants des différentes provinces, qui se trouvaient alors à Lima, à se réunir en assemblée pour choisir des représentants qui iraient porter leurs griefs au roi d'Espagne. Il y fut décidé de suspendre, durant deux ans et demi, l'exécution des nouvelles ordonnances, et Pédro Luis de Cabréra, et don Antonio de Ribéra, ayant été nommés députés, partirent aussitôt pour la mère-patrie. L'armée royale se composait alors de cinq cents mousquetaires, de quatre cent cinquante piquiers, et de trois cents cavaliers avec quatorze pièces de canon.

Francisco Hernando Giron entra, le 27 janvier 1554, à Guamanga, où il fut joint par un corps aux ordres de *Tomas Vasquez*. Le 28 février, il se rendit à Xauxa, et de là à la vallée de Pachacamac, avec environ trois cents hommes; mais ayant été abandonné par *Diégo de Sylva* et les troupes qu'il commandait, il n'osa pas se mesurer avec l'armée royale, et battit en retraite sur Cuzco. L'audience, instruite de sa marche, envoya contre lui deux cents hommes, sous la conduite de Pablo de Ménésès, le 24 mars suivant.

D'un autre côté, *Juan Delgadillo*, corrégidor de San-Miguel de Piura, ayant reçu avis de cette rébellion, ordonna à Francisco de Silva, qui se trouvait alors à Tumbez, de se replier sur cette ville avec les hommes, les armes et les chevaux dont il pouvait disposer. De Silva s'y refusa, et résolut de partir pour Lima. Le corrégidor le consigna chez lui: mais Silva étant entré avec plusieurs autres dans une conspiration contre lui, alla l'arrêter dans sa maison, et égorgea les alcades *Francisco Moran*, *Suéro de Cangas* et autres. Les soldats se réunirent ensuite sur la place, aux cris de *Vive le Roi!* et proclamèrent Silva capitaine-général et juge suprême. Ce capitaine livra alors au pillage quelques maisons de la ville, s'empara de l'argent du roi, le distribua à ses partisans, et marcha ensuite sur Caxamalca. Ayant appris la retraite de Giron, à Motupé, il congédia ses troupes, et se rendit, sous le costume d'un moine, à Truxillo, où il s'embarqua pour l'Espagne. Plusieurs des rebelles furent pendus, et d'autres condamnés aux galères par *Bernardino de Romani*, corrégidor de los Réyès.

Francisco Hernandez Giron s'était retiré à Pachacama, avec cinq cent trente-six hommes, et avait marché de là sur le Rio Lunaguana, qu'il avait fait passer à ses troupes. Pablo de Ménésès le poursuivit avec soixante-dix mousquetaires et un égal nombre de cavaliers, jusqu'à la vallée d'Ica, où il avait dessein de l'attaquer. Mais, contraint à la retraite, le 31 mars 1554, et, suivi de près à son tour par l'ennemi, il perdit quatorze hommes tués et vingt-quatre prisonniers, et gagna avec peine la ville de Chincha, après avoir eu à franchir le Rio Pisco. Francisco Hernandez se dirigea vers le Tambo de la Nasca, où il se procura les provisions dont il avait grand besoin. Le maréchal Alonso de Alvarado, qui commandait dans la province de Charcas, s'avança au-devant de lui à la tête de sept cents hommes. Étant entré à Cuzco, le 30 mars 1554, il y fit tous les préparatifs nécessaires, et en sortit peu après avec plus de mille hommes, pour se rendre à Callao, par la route de Quiquixana. Francisco Hernandez, informé de sa marche, partit pour Nasca, le 8 mai suivant, avec son corps de Castillans et un autre de deux cent cinquante noirs, commandés par des officiers expérimentés. A cette nouvelle, la Cour royale envoya ordre à son armée, qui se tenait à Chincha, de retourner à Pachacama. En conséquence, Alvarado franchit le désert de *Parinacocha*, qui a trente-deux lieues d'étendue, et arriva à Guallaripa, après avoir perdu bon nombre de chevaux. Il avait alors sous ses ordres onze cents hommes, dont trois cents mousquetaires et deux cent cinquante cavaliers. Mille Indiens armés, sous le commandement de *Roméro* et de *Garcia de Mélo*, vinrent se joindre à lui en cet endroit, et lui fournirent des provisions en abondance. Le 20 mai, il y eut une escarmouche sans résultat. Hernandez s'était fortifié dans une position avantageuse, près de Chuquinga, sur le bord du Rio de Abancay. Alvarado, en ayant imprudemment tenté le passage, fut repoussé avec perte de cent hommes tués et de plus de trois cents blessés. Les rebelles n'eurent que cinquante-sept hommes mis hors de combat, dont dix-sept tués. Le maréchal, blessé, se sauva à Lima.

La Cour royale, informée du résultat de la bataille de Chuquinga, enjoignit à Pablo de Ménésès d'aller chercher des renforts à Sulco, et de se rendre de là à Xauxa, à quarante lieues de Lima. Il arriva dans cette dernière le 13 juin.

De son côté, la Cour partit, avec toutes ses forces disponibles, pour Guamanga où elle entra, le 11 août; le 17, son armée gagna Chupas, ensuite le pueblo de Cochacaxa et le rio de Abancay, qu'elle fut obligée de passer à gué, le pont en ayant été incendié quelque tems auparavant, et elle s'avança jusqu'au village du même nom, à deux lieues de la rivière et à vingt-deux de Cuzco. Hernandez, qui venait de livrer au pillage les villes de la Paz, de Chucuito, de Potosi et de la Plata, et d'enlever de Cuzco des sommes immenses appartenantes à deux seigneurs de cette ville, marcha de Lima-Tambo, à quatre lieues au-delà de l'Apurima, vers la vallée de Yucay, à six lieues de Cuzco. Toutefois ayant reçu avis de l'approche des troupes royales, il se replia d'abord sur Cuzco et ensuite sur *Urcos*. L'armée de la Cour, forte d'environ onze cents hommes de toutes armes, traversa alors l'Apurima, prit sa route par Xaquixaguana et Cuzco, vers la vallée de las Salinas, et poussa jusqu'à *Pucara* (1), montagne d'environ une lieue de circuit, à quarante milles plus loin, et où les rebelles avaient établi leur camp. En étant sorti pendant la nuit avec huit cents Espagnols et deux cent cinquante noirs, Hernandez tenta une attaque qui coûta la vie à deux cents de ses soldats. Trois jours après, le capitaine Tomas Vasquez, Juan de Piédrahita et dix ou douze de ses amis l'abandonnèrent. Pour surcroît de malheur, il découvrit une conspiration ourdie par les chefs contre ses jours, et se sauva du camp à la faveur de la nuit. Il avait donné rendez-vous à ses troupes près de Condésuyo; mais, son mestre-de-camp, Diégo Alvarado, ayant pris une autre direction, avec une centaine de soldats, fut vivement poursuivi par cent trente hommes aux ordres de Ménésès, qui l'atteignit le neuvième jour, et le mit à mort avec les principaux chefs de l'insurrection. Giron fut arrêté dans la vallée de Xauxa, le 24 novembre 1554, et décapité peu après à Lima, dans la quarante-troisième année de son âge. Sa révolte avait duré treize mois (2).

Administration du vice-roi don Hurtado de Mendoza. La Cour royale fit son entrée à Cuzco, le 15 octobre, quelques jours après la défaite de Giron.

La nouvelle de la mort du vice-roi don Antonio de Mendosa, et celle de la rébellion du Pérou, étant parvenues en Espagne, le roi nomma, pour lui succéder, *don Hurtado de Mendoza*, marquis de Cañète, et l'investit des mêmes pouvoirs qu'il avait concédés au licencié Gasca.

Le nouveau vice-roi arriva à Payta, sur les confins du Pérou, le 6 juillet 1555. S'étant rendu de là à Lima, il prit possession de l'empire du Pérou au nom du roi Philippe II. Des conseillers perfides le déterminèrent à bannir trente-sept officiers qui réclamaient la récompense de leurs services. A l'aide d'émissaires qu'il employait auprès de *Sayri Tupac* Inca, fils de Manco Inca, il persuada à ce jeune prince de sortir des montagnes de Vilcapampa, et de se soumettre à la domination du roi d'Espagne. Sayri Tupac se rendit à la ville de los Réyès, au mois de juin. Le vice-roi lui proposa un traitement proportionné à son rang, avec le titre de seigneur de la vallée de Yucay, berceau de ses ancêtres. Le prince y ayant consenti, fut baptisé ainsi que sa femme *Cusi Huarcay,* petite-fille d'Huascar Inca, et il reçut le nom de *Diégo* ou de Jacques, en mémoire des merveilles que ce saint avait opérées dans la vallée de Cuzco. Étant allé un jour visiter le tombeau de ses ancêtres, il leva les yeux au ciel en le voyant, adora le soleil, son père, et jeta un regard de tristesse sur les débris de l'ancienne demeure des vierges. Dès lors, il tomba dans une profonde mélancolie, et se retira dans la vallée de Yucay, où il mourut au bout de trois ans. Sayri Tupac laissa une fille unique, qui épousa dans la suite l'Espagnol *don Martin Garcia Oñez de Loyola,* dont descendent les marquis d'*Oropésa* et d'*Alcañizas.*

Le vice-roi Hurtado se créa une garde de soixante maîtres, et en donna une de deux cents arquebusiers à pied à l'audience. Ce ne fut, à proprement parler, que sous son administration et sous le règne de Philippe II, que les Espagnols devinrent paisibles possesseurs du Pérou. Il était beaucoup plus facile de réduire les Indiens sans défense, qu'il ne l'avait été de soumettre les premiers aventuriers Espagnols qui se fixèrent au Pérou, où ils tentèrent de vains efforts pour se rendre indépendants de la couronne de Castille (1).

Huarcas ou *Huarcu* fut fondée, en 1556, dans la vallée du même nom, près des ruines d'un palais des Incas, dans la province de Cañète, par le vice-roi, marquis de Cañète (2).

Lorsque le gouvernement accordait des terres, avec les naturels qui s'y trouvaient, aux commandants espagnols, leur vie durant, ou jusqu'à ce que le roi en décidât autrement, son intention était que ces derniers fussent traités comme fermiers et non pas comme esclaves. Après une longue délibération sur la question de savoir si, à la mort du propriétaire, les Indiens ne devaient pas être annexés à la couronne, ou donnés pendant une ou deux vies, le Conseil des Indes décida, en 1555, que les indigènes de ces provinces ne pouvaient être concédés à perpétuité, et que celles-ci seules seraient réunies à la couronne. Nonobstant cette décision, le roi autorisa le vice-roi du Pérou, en 1559, à conférer des propriétés perpétuelles (*encomenderos perpetuos*); mais l'exécution de cette commission fut ensuite annulée, les propriétaires exigeant une autorité civile et criminelle sur les Indiens de leurs juridictions respectives.

Fondation de la ville de Santa-Ana de Cuenca (3) (*Conchu Nova*), *en 1557, par Gil Ramirez Davalos*, dans la vallée de Yunquilla, sur la rivière de Matadéro, d'après les ordres qu'il avait reçus du marquis de Cañète.

Fondation de la ville de Baëza (4), en 1559. Le pays de

(1) Ce mot signifie *fort* dans la langue du pays.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. VIII, cap. 12, 13, 14, 15 et 16; lib. IX, cap. 1, 2, 3, 7 à 22; lib. X, cap. 1 à 16.—De la Véga, *Com. real.*, part. II, liv. VI et VII.

(1) Les décades de Herréra finissent en 1554.

(2) Elle s'élève à une lieue de la mer et à vingt-quatre de Lima, et renferme deux couvents. Sa population fut considérablement réduite par suite du tremblement de terre de 1687.

(3) Chef-lieu du corrégimiento du même nom, dans la province, et à soixante lieues de Quito. Cette ville est située, par le 2° 53' de latitude S. et le 0° 29' de longitude O. de Quito, dans une grande plaine qu'arrosent quatre rivières, savoir : la Manchara, le Matadéro, le Yanuncay et los Bagnos. Le Matadéro baigne les murs de la ville. Elle renfermait autrefois cinq couvents, deux monastères et un collége de jésuites. Population, quatorze mille habitants. (Don Ulloa, *Relacion del Viage*, lib. VI, cap. 2.)

(4) La bourgade de Baëza, quoique érigée en capitale du gouvernement de Quixos et Macas, sur le coté oriental de la Cordillère des Andes, est toujours restée un simple hameau, le gouvernement et les autres officiers ayant préféré les villes d'*Archidona* et d'*Avila* pour leur résidence. Ces dernières, dont la fondation est postérieure à celle de Baëza, sont situées, la première, par le premier degré et quelques minutes de lat. S., et à 1° 50' de long. E. de Quito; et la deuxième par le 0° 40' de lat. S. et le 2° 20' de long. E. du même méridien. (*Don Ulloa*, lib. VI, cap. 4.)

Quixos fut découvert et exploré par Gonzale Diaz de Pinéda, que Bélalcazar avait envoyé reconnaître le cours de la Magdaléna. Ce capitaine rapporta des renseignements sur ses mines d'or et sur l'arbre qui produit la canelle. Gonzalo Pizarro s'était décidé, en conséquence, à y aller en 1539; mais son expédition ayant mal tourné, la conquête du pays fut suspendue jusqu'en 1559, que le vice-roi ordonna au général Gil Ramirez Davalos d'en réduire les habitants et d'y former des établissements. Ce général exécuta cet ordre, et y fonda la bourgade de Baëza, qui devint la capitale du gouvernement. Cette ville fut ainsi nommée de celle où Davalos avait pris naissance en Espagne.

La ville de *Sévilla del Oro*, fondée par le même général, en 1559, fut ainsi appelée à cause des riches mines d'or et d'argent du voisinage. Elle est située dans le district de Quixos et Macas, près de la cordillère des Andes, sur la rive occidentale de l'Upano, par latitude S. 2° 30', et longitude E. 0° 40' de Quito. Elle fut érigée dans la suite en cité, sous le nom de *Macas;* mais elle est si peu considérable, dit don Ulloa, qu'à peine y compte-t-on cent trente maisons en merrain recouvertes en chaume, et sept cents habitants. Le gouverneur de cette ville réside ordinairement à Rio Bamba ou à Quito, dont elle est éloignée de quarante lieues vers le sud.

Ica, capitale de la province du même nom, fut fondée sous le nom de *San-Jéronimo*, en 1563, par ordre du vice-roi comte de Niéva, à vingt-cinq milles de Pisco, par latitude 14° 9' S. (1).

Chancay, capitale de la province du même nom, fut aussi fondée cette année, par le même vice-roi, qui voulait y établir une université (2).

Un nouveau vice-roi, *don Francisco de Tolédo*, arriva à Lima, le 26 novembre 1569. Deux ans après, il envoya deux cent cinquante hommes, sous la conduite du capitaine don Martin Garcia de Loyola, s'emparer de la personne de *Tupac Amaru*, fils de Manco Inca, frère de Sayri Tupac, et héritier légitime de l'empire. Ce prince, qui s'était réfugié dans les montagnes de Vilcapampa, ne pouvant résister à Loyola, se retira à vingt lieues plus loin, près d'une grande rivière, où il fut contraint de se livrer à ses ennemis. Les Espagnols, pour s'en défaire, l'accusèrent d'avoir conspiré contre l'État, et d'avoir affilié au complot tous les caciques, seigneurs de vassaux, qui avaient autrefois servi ses ancêtres (3). Condamné à mort, il eut la tête tranchée sur la place publique de Cuzco. Ce prince descendait en ligne directe du premier Inca Capac, qui avait régné six cents ans auparavant. Il avait su intéresser tous les Péruviens en sa faveur. Plus de trois cent mille spectateurs assistèrent à son supplice; et les femmes poussèrent des cris lugubres qui glacèrent d'effroi les Espagnols eux-mêmes. Tous les autres membres de la famille royale, au nombre de trente-six, parmi lesquels se trouvaient les deux fils et la fille du malheureux Inca, dont le plus âgé n'avait que dix ans, furent envoyés à la ville des Rois, pour y être placés sous la surveillance des magistrats. Le changement de climat et le chagrin causèrent la mort du plus grand nombre d'entre eux dans l'espace de deux ans. Les trois seuls qui survécurent profitèrent de la permission de la chancellerie, pour retourner dans leur pays; mais en moins d'une année et demie ils avaient cessé d'exister. Le fils d'un d'entre eux, nommé don Carlos, camarade de collége de la Véga, ayant eu une querelle avec un gentilhomme, qui était comme lui chevalier de Saint-Jacques, fut enfermé dans un couvent, à Alcala de Hénarez, vers la fin de 1610, et y mourut huit mois après. Son fils, âgé de trois ou quatre mois, ne lui survécut qu'une année. Ainsi s'accomplit, dit de la Véga, la prédiction du grand Huayna Capac, relativement au sort de sa famille et à la décadence de son empire (1).

Rappelé en Espagne, en 1581, Francisco de Tolédo, qui avait amassé un trésor estimé six cent mille ducats et exterminé la race des Incas, crut avoir acquis des droits incontestables à la couronne du Pérou. Toutefois, lorsqu'il se présenta à la Cour, le roi lui défendit de reparaître jamais en sa présence, lui disant *qu'il ne l'avait pas envoyé au Pérou pour être le bourreau des rois, mais pour les servir.* Convaincu ensuite de concussion, le conseil s'empara de ses richesses. Don Francisco, ne pouvant supporter sa disgrâce, mourut de désespoir.

Loyola, son complice, qui épousa la fille de Sayri Tupac, ayant été nommé gouverneur-général et capitaine du Chili, y fut assassiné par les Araucaniens (2).

Expédition contre les Chirihuanas, *en* 1572. Ces Indiens, qui habitaient une grande province dans le pays des Antis, à l'est de Charcas, tenaient les villages de la province de Tomina dans de continuelles alarmes, et avaient même plusieurs fois tenté de surprendre la ville de la Plata. Les Incas n'avaient jamais pu les réduire à l'obéissance. Cette expédition espagnole, envoyée par le vice-roi, ne fut pas plus heureuse, ayant été contrainte de battre précipitamment en retraite, avec perte de son bagage et de presque tous les chevaux (3).

Guancabélica, capitale de la province d'Angaraès, fut fondée en 1572, près de la riche mine de vif-argent du même nom, par le vice-roi, don Francisco de Tolédo, second fils du comte Oropésa, en l'honneur duquel il l'appela *Villa Rica de Oropésa* (4).

Expédition du commodore anglais Francis Drake, *en* 1579. Ce célèbre navigateur ayant pénétré par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, en 1578, débarqua en janvier

(1) Avant la révolution, elle renfermait quatre couvents et un collége. Population : six mille habitants.

(2) Chancay est située dans une belle vallée à une lieue de la mer, et à quinze de Lima, par lat. S. 11° 33'. Elle renferme un couvent de moines, un hospice et environ trois cents familles.

(3) Ce prince protesta de son innocence, et proposa au vice-roi de l'envoyer prisonnier en Espagne. Il dit qu'il répugnait au sens commun de supposer qu'il eût pu songer à la révolte au milieu de tant de villes peuplées, lorsque son père n'avait pu, avec deux cent mille hommes de guerre, s'emparer de la seule ville de Cuzco, qui n'était défendue que par deux cents Espagnols; et que, s'il avait eu l'idée d'une entreprise semblable, il aurait commencé par se retirer dans un endroit où l'on ne serait jamais parvenu à l'atteindre.

(1) *De la Véga*, cap. 16, 17, 18, 19, 20 et 21 du lib. VII et dernier.

(2) Voyez l'article *Chili*.

(3) *Acosta*, lib. VII, cap. 28 — *De la Véga*, lib. VII, cap. 17.

(4) Cette ville avait été commencée, en 1566, par le capitaine Luis Osorio, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Pédro de Cardénas. Il l'avait nommé *San-Pédro de Cardéna*. (De la Véga, *Coment. real.*, lib. III, cap. 14.)

Guancabélica est située dans un vallon inégal arrosé par un ruisseau qui descend des montagnes voisines, par lat. S. 12° 45' et long. 74° 46' O. de Greenwich, à dix lieues de Guamanga, cinquante de Lima et à quarante de la mer. Population, cinq mille habitants.

1579, à Tarapaca, où il trouva un Espagnol endormi auprès de treize barres d'argent, de la valeur de 4,000 ducats, dont il s'empara. S'étant avancé un peu plus loin, il rencontra un autre Espagnol et un Indien qui conduisaient huit lamas, chargés chacun de cent livres pesant d'argent, qu'il emporta également. Des naturels vinrent à son bord dans des canots recouverts de peau de phoques, pour échanger du poisson contre des couteaux et de la verroterie. Le 7 février, Drake arriva à Arica, où il enleva de deux bâtiments espagnols, qui y étaient à l'ancre, une quarantaine de barres d'argent, pesant chacune vingt livres, et deux cents cruches de vin. Le navire, objet de sa poursuite, venant d'entrer à Aréquipa, et d'y débarquer huit cents barres d'argent, Drake fit voile pour Callao, où il arriva le 15 février. La rade renfermait dix-sept bâtiments, dont douze étaient amarrés et avaient leurs gréments à terre. Il y prit une caisse d'argent (1), quelques soieries et du linge, et ayant appris qu'un navire, appelé *Cacafuégo*, chargé d'un trésor pour Panama, avait quitté Callao le 2 février, il résolut de le poursuivre dans l'espoir de l'atteindre avant qu'il pût arriver à sa destination. Pour empêcher les autres bâtiments de le suivre, il coupa les mâts et les câbles des deux plus grands, et les laissa voguer au gré des vents. Néanmoins le vice-roi du Pérou envoya à sa poursuite deux vaisseaux, montés de deux cents hommes armés, qui retournèrent à Callao sans le rencontrer. Une autre expédition, aux ordres de *Pédro Sarmiento de Gambon*, partie dans le même but, revint aussi sans succès. Le 20 février, Drake toucha à Payta, où il prit à l'abordage un navire, à bord duquel il trouva des provisions. Ayant entendu dire que le navire qu'il cherchait avait remis en mer, deux jours auparavant, il partit aussitôt et rencontra deux autres bâtiments destinés pour Panama, dont il enleva environ quatre-vingts livres pesant d'or, un crucifix d'or monté d'émeraudes, de l'argent et des provisions. Il en envoya l'équipage et les passagers à terre dans un bateau, et, le lendemain, il abandonna les navires. Le 24 février, il passa sous la ligne, et le 1er. mars, il rencontra, à la hauteur du cap San-Francisco, par lat. N. 40', le bâtiment en question, qui était commandé par le capitaine *Juan de Anton*. Celui-ci, ne croyant pas avoir affaire à un ennemi, resta tranquille, et ce ne fut que lorsqu'on le somma de se rendre qu'il s'aperçut de son erreur. Il livra alors combat aux Anglais, mais ayant été blessé d'un coup de flèche, et ayant perdu le mât de son navire, il fut contraint d'amener. Le trésor qui se trouvait à bord, se composait de treize caisses de réaux en argent, de quatre-vingts livres pesant d'or, de vingt-six quintaux d'argent non monnayé, et d'une quantité de bijoux et de pierres précieuses, évaluées à 360,000 *pésos* d'or. Drake fit porter ces richesses sur son vaisseau, et, le 7, il permit au capitaine espagnol de continuer sa route pour Panama. Craignant toutefois d'être intercepté dans son voyage, s'il retournait par le chemin qu'il avait pris, il cingla vers Nicaragua, dans l'espoir de trouver un passage, par le nord de l'Amérique, entre les océans Pacifique et Atlantique (2).

Fondation de la ville de San-Salvador de Xuxui ou *Jujuy*, dans le gouvernement de Tucuman, en 1580. Cette ville, détruite à plusieurs reprises par les Indiens Omohuacas, fut toujours rebâtie, et en dernier lieu par don Francisco Argañaraz y Murguia, sous l'administration de don Juan Ramirez de Vélasco. Tout le commerce entre Buénos-Ayres et le Pérou passait par cette ville.

Expédition du navigateur anglais sir Thomas Cavendish, en 1587. Sir Thomas Cavendish, lors de son voyage autour du monde, arriva sur la côte du Pérou le 23 avril 1587. Après avoir fait plusieurs prises dans les parages d'Arica et de Pisco, il débarqua, le 20 mai, avec soixante ou soixante-dix hommes, à Payta, qui renfermait alors environ deux cents maisons. Les habitants, après une faible résistance, abandonnèrent la ville, qui devint la proie des flammes avec toutes les richesses qu'elle contenait, et un navire espagnol qui se tenait à l'ancre dans la rade. Les Anglais y trouvèrent vingt-cinq livres pesant d'argent. Cavendish fit voile de là pour l'île de Puna, où il arriva le 25 mai, et, le 2 juin, il y coula à fond un navire de deux cent cinquante tonneaux. Vingt de ses gens, à qui il permit de descendre à terre, furent attaqués à l'improviste par un corps de troupes espagnoles. Huit seulement parvinrent à s'échapper, sept furent tués, deux noyés et trois faits prisonniers. Le même jour, Cavendish débarqua avec soixante-dix hommes, et marcha contre les Espagnols, qui, après avoir opposé quelque résistance, évacuèrent la ville. Les Anglais la réduisirent en cendres, et mirent aussi le feu à quatre bâtiments qui y étaient en construction (1).

Fondation de la ville de Santo-Bernardo de Tarija (*Tarica*) (2) *en* 1591, dans la vallée du même nom, province de Chichas (lat. aust. 21° 30'). Le plan en avait été conçu par don Francisco de Tolédo, pour arrêter les incursions des naturels du pays et ouvrir une communication sûre avec le Tucuman.

Expédition du navigateur anglais sir Richard Hawkins, en 1594. *Sir Richard Hawkins*, dans son voyage à la mer du Sud, en 1594, captura sur les côtes du Pérou quelques bâtiments pêcheurs. Attaqué, le 22 juin, dans la baie de Catamez, par un vaisseau espagnol aux ordres de *Beltram de la Cueva y Castro*, beau-frère du vice-roi Mendoza, il fut obligé de se rendre. Suivant le rapport du commandant anglais, il y avait à son bord soixante-quinze hommes, mais il ne dit pas combien il s'en trouvait au commencement de l'action. Les Espagnols en portent le nombre à cent vingt, dont vingt-sept furent tués, et dix-sept blessés, y compris sir Richard Hawkins (3). Ce dernier, conduit à Lima, fut condamné à perdre la tête; mais son vainqueur, qui lui avait donné promesse de la vie, le prit sous sa protection, l'emmena en Espagne, et lui rendit la liberté.

Fondation de la ville de Nuéva-Rioja, ou *Rioxa* (*Castrum*

(1) Au rapport des Anglais (*Hakluyt*, vol. III, p. 730.). Don Ulloa dit, qu'au mois de février 1578, le capitaine Drake entra dans le port de Callao, où il y avait trente navires, dont dix-sept bien armés, et qu'il enleva à bord quinze mille lingots d'argent, des piastres et des marchandises de prix, telles que des soieries et des mousselines.

(2) Voyez ci-dessus l'article *Californie*.

(1) Hakluyt, *Voyages*, vol. III, p. 812. Cavendish avait déjà perdu douze hommes qui s'étaient laissé surprendre dans la baie de Quintéro (*Farmer's Bay*), à environ sept lieues au nord de Valparaiso. (Voyez l'article *Chili*.)

(2) Cette ville renfermait autrefois quatre couvents et un collége de jésuites. On conservait dans un de ces couvents, nommé San-Francisco, une croix trouvée dans une caverne à l'époque de la conquête. « On prétend, dit Alcédo, qu'elle a été faite par un des apôtres qui est venu prêcher l'Évangile dans ce pays; et cependant il n'existait aucun vestige de christianisme parmi ses habitants à l'arrivée des Espagnols. » Pop. 10,000 hab.

(3) Purchas, *His Pilgrimes*, vol. IV, p. 1367.

Figuéroa, dans sa *Vie de don Garcia Hurtado de Mendoza*, *Héchos de 4me. marques de Cañete*, lib. IV, p. 219.

Oxense), en 1591, sous le 29° 16′ de lat. sud, par Juan Ramirez de Vélasco (1).

Fondation de San-Miguel Ibarra, capitale de la province du même nom, dans le royaume de Quito, en 1597, par don Alvaro de Ibarra, président de cette audience, qui lui donna son nom (2).

Abolition des répartimientos. Sous le gouvernement de don Luis de Vélasco, les *répartimientos*, ou commanderies féodales furent abolies, en 1596 et années suivantes. On distribua les Indiens dans des villes ou des bourgades, et on leur laissa le choix de leurs magistrats, à condition qu'ils se reconnaîtraient sujets de la couronne d'Espagne. Toutefois, leur nombre décroissant de jour en jour, on institua un fiscal qui était chargé de les protéger et de surveiller l'exécution des ordonnances qui les concernaient.

Sur l'avis du vice-roi don Juan de Mendoza, la Cour défendit absolument, vers la même époque, le service personnel des Indiens : attendu, disait elle, que cette servitude est la principale cause de la diminution de ce peuple, et qu'il faut en arrêter le cours par les moyens les plus efficaces. On réduisit aussi leurs tributs, qui étaient exorbitants.

Le roi d'Espagne ordonna, en 1609, que tous les bénéfices à charge d'âmes des évêchés du royaume fussent donnés par concours, et sur la présentation des vice-rois et des gouverneurs de provinces : ceux-ci devant choisir le plus méritant de trois sujets que leur proposeraient les évêques des diocèses respectifs.

Expédition d'Olivier de Noort, en 1600, sur la côte du Pérou. Le général hollandais, *Olivier de Noort*, qui venait de franchir le détroit de Magellan avec quatre navires montés de deux cent quarante-huit hommes, ravagea, en 1600, les côtes du Pérou. Le vice-roi, don Luis de Vélasco, envoya contre lui une escadre aux ordres de don Juan de Vélasco; mais Noort avait déjà pris la route des îles Philippines, où il fut fort maltraité dans un combat qu'il eut à soutenir contre deux vaisseaux espagnols.

Fondation de la ville de Guaura dans la province de Chancay, en 1608, à dix-huit lieues de Lima, par lat. 11° 3′ S. (*Ulloa.*) Sa population actuelle est de deux mille habitants.

Expédition de l'amiral hollandais Joris Spilbergen. L'amiral *Joris Spilbergen*, étant entré dans la mer du Sud, avec une escadre de six vaisseaux de guerre, commit de grands ravages sur les côtes du Pérou. Le vice-roi envoya une escadre pour le combattre. Spilbergen l'attaqua le 18 juillet 1615, sur la côte d'Aréquipa, lui coula à fond deux vaisseaux, et alla aborder, le 8 août, à Payta, qu'il pilla et réduisit en cendres. Il détruisit aussi *Guarmey* ou *Hualmi*, dans la province de Santa, par lat. S. 10° 6. Toutefois, une autre flotte espagnole, aux ordres de don Juan Ronquillo, l'ayant rencontré dans sa route vers les Philippines, lui livra combat et le défit complètement.

La grande province, habitée par les Indiens Mainas, qui est située dans le royaume de Quito, et bornée à l'E. par les provinces de Quixos et de Jaen de Bracamoros, fut conquise, en 1618, par le général *don Diégo Vaca de Véga*, qui en fut le premier gouverneur (1). La fameuse ligne de démarcation entre les possessions des couronnes d'Espagne et de Portugal traverse cette province, qui renfermait jadis trente-cinq missions ou établissements du même nom, répandus sur un espace de deux cent soixante-huit lieues de l'E. à l'O., depuis le Pongo, ou détroit de Manseriche, sur le bord occidental du Marañon, jusqu'aux établissements de Loréto de Ticunas, et, vers le sud, jusqu'à la rivière de Yavari, par lat. 2° 4′.

Expédition de Jacques l'Hermite. La *flotte de Nassau*, composée de onze vaisseaux, montés de mille six cent trente-sept hommes, dont six cents soldats, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon, sous les ordres de l'amiral *Jacques l'Hermite*, partie le 29 avril 1823, arriva en vue des côtes du Pérou, par lat. S. 12° 45′, le 7 mai 1624, pendant son voyage aux Indes-Orientales, par le détroit de Magellan. Son intention était d'intercepter les galions, mais ils étaient partis de Callao le 3 mai, pour se rendre à Panama. L'amiral prit alors le parti de faire une attaque sur Callao, et de s'emparer de ce riche pays. Le 11, il tenta une descente avec douze chaloupes bien armées; mais, repoussé avec perte de sept hommes tués et de quatorze ou quinze blessés, il se retira à l'île de Lima, après avoir mis le feu à trente ou quarante navires marchands qui se trouvaient dans le port. Il résolut ensuite de diriger une attaque contre la ville d'Arica, pour de là s'avancer sur le Potosi, dont il espérait se rendre maître. Toutefois ayant appris des prisonniers que cette ville était bien fortifiée, et qu'il y avait dans le Potosi seul, plus de vingt mille Espagnols, il renonça à l'entreprise. Le 2 juin, l'amiral, étant mort, fut enterré le lendemain dans l'île de Lima, et *Gheen Huigen Schapenham* prit le commandement de la flotte. Le 13, il permit aux prisonniers d'écrire au vice-roi Diégo Hernandez de Cordoba, pour le prier de les rançonner. Celui-ci ayant répondu qu'il n'avait que de la poudre et du plomb au service des Hollandais, l'amiral fit pendre à la vergue de misaine vingt-un de ces malheureux, et renvoya trois vieillards dans une petite barque, pour informer le vice-roi de l'effet qu'avait produit sa réponse.

Le 12 juin, un détachement de l'escadre remonta le long de la côte jusqu'à Pisco, qu'il devait attaquer. Mais trouvant cette ville bien défendue par une muraille en pierre, de quinze pieds de haut, et par un retranchement extérieur, les Hollandais opérèrent leur retraite avec perte de cinq hommes tués, de quinze ou seize blessés et de treize déserteurs.

Le vice-amiral, *Jean Willemz Verschooz*, étant entré, avec un autre détachement, dans la rivière, la remonta jusqu'à Guayaquil, qu'il prit après un combat qui lui coûta trente-cinq hommes. Les Espagnols en perdirent plus de cent, et il en fut fait prisonniers dix-sept, qui, accusés de trahison, furent peu de tems après jetés à la mer à Puna. Les habitants étant rentrés à Guayaquil, les Hollandais tentèrent contre cette ville une nouvelle entreprise qui fut sans succès. Ils se rembarquèrent avec perte de vingt-six à vingt-huit hommes. Le 11 septembre, ils incendièrent le bourg de Puna, et, le lendemain, ils remirent à la voile pour les îles de Gallopago (2).

(1) Cette ville, située à plus de quatre-vingts lieues S.-O. de Santiago, renfermait autrefois trois couvents et un collége de jésuites.

(2) Elle est située dans une plaine arrosée à l'E. par le Taguando, et à l'O. par l'Ajavi, sous le 0° 20′ de lat. N., à vingt-une lieues de Quito et quarante-neuf de Pasto. Elle avait autrefois quatre couvents, un monastère, un hospice et un collége des jésuites. Population, douze mille habitants.

(1) Alcédo publie une liste de treize gouverneurs, et les noms des établissements formés par les jésuites qui y commencèrent leurs travaux vers l'année 1638. Le supérieur, qui résidait d'abord à San-Francisco de Borja, alla se fixer, après la destruction de cette ville, dans celle de Laguna.

(2) *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes-Orientales*, tome IV, p. 663, in-12, Amsterdam, 1705. On a ajouté au récit de cette expédi-

La ville de *Moquéhua* (1) (*Mochetia*), dans la province du même nom, établie par Mayta Capsc, quatrième Inca, fut rebâtie, en 1626, par les Espagnols, qui changèrent son nom contre celui de *Santa-Catarina de Guadalcazar*, en l'honneur du marquis de Guadalcazar, alors vice-roi du Pérou.

Fondation de la ville de Barbacoas (2), ainsi nommée des Indiens qui habitaient le pays où elle est située; elle fut fondée dans la province et le gouvernement d'Esméraldas, en 1640, par le jésuite *Lucas Cuéva*.

En 1640, et pendant les trois années suivantes, le gouverneur *don Pédro de Tolédo y Leyva* s'occupa beaucoup de la défense du pays, et fit élever des fortifications au Callao, à Valdivia, à Valparaïso et à Arica, pour mettre ces ports à l'abri des attaques des pirates et des corsaires qui infestaient alors les parages du Pérou.

Une nouvelle expédition hollandaise dirigée contre le Pérou ayant échoué, en 1642, il s'en prépara une autre, dont le commandement fut confié à *Hendrick Brouwer*, un des directeurs de la compagnie des Indes-Occidentales, et ancien gouverneur général de Batavia. Brouwer eut ordre d'aller à la recherche de la *Terre Australe*, en passant par le détroit que le Maire avait découvert. Poussé par des vents contraires vers le cap Horn, dans l'Océan-Pacifique, il doubla le premier cette pointe célèbre. Il reconnut que la terre de *Staten* était une île, après quoi il alla aborder à Chiloé où il emporta d'assaut plusieurs forts espagnols, dont il passa les garnisons au fil de l'épée. Toutefois, comme le but principal de l'expédition était de découvrir des mines, il fit route pour le Pérou. Le gouvernement de Lima, informé de ses projets, prit des mesures en conséquence.

Brouwer étant mort au port de son nom, peu de tems après, *Elias Harckmans*, qui le remplaça, se rendit à Valdivia, où il entreprit la construction d'un fort. Mais, manquant de vivres, et craignant l'approche des troupes espagnoles, il l'abandonna, et s'embarqua pour Fernambouc.

En 1661, les métis excitèrent, dans la province de la Paz, ou Chuquiavo, une révolte qui fut étouffée par les sages mesures que prit le corrégidor, don Francisco Herquinnigo.

Quatre ans après, il y eut des troubles dans la province de Paucarcolla, qui furent excités par les Vascongados et les montagnards d'un côté, et les Andaloux et les Créoles de l'autre. Les libéralités de *Joseph Salcédo*, propriétaire de la riche mine d'argent de *Laicacota*, située près de la ville de Puno, et découverte peu d'années auparavant, avaient attiré aux environs assez de monde pour former un gros bourg. Les habitants se composant pour la plupart de gens sans profession, la discorde se mit bientôt parmi eux, et il s'ensuivit des rixes continuelles, dans lesquelles il y avait ordinairement quelques personnes de tuées de part et d'autre. Le corrégidor, entre autres, y perdit la vie. Le vice-roi, don Pédro Hernandez de Castro, s'y transporta en personne pour réprimer ces désordres. Salcédo, mené captif à Lima, y fut condamné à mort et exécuté, bien qu'il n'eût, dit-on, pris aucune part aux divisions des habitants. Ses richesses firent tout son crime. Il est remarquable que le jour même de son exécution, la mine ait été inondée par une grosse source d'eau, et qu'on n'ait jamais pu la vider depuis. Les habitants du pays crurent que le ciel voulait ainsi punir ses ennemis de leur cupidité.

Vers l'année 1670, le gouverneur don Pédro Hernandez de Castro appela à Lima les religieux hospitaliers de l'ordre de Bethléem.

Attaque contre la ville d'Arica. La ville d'Arica fut attaquée, en 1680, par des pirates anglais aux ordres de *Jean Guérin* et de *Barthélemi Cheap*. Repoussés avec perte, Guerin périt dans l'action, et le reste prit la fuite et retourna en Europe par le cap Horn.

La même année, le village ou port de *Ylo*, *Ilo* ou *Hilo*, situé par lat. S. 17° 38', long. 71° 13' O. de Greenwich (73° 40' O. de Paris), à l'E. de Payta, fut pillé (31 octobre) par des flibustiers anglais aux ordres du capitaine anglais *Sharp*.

Expédition du pirate anglais Edward Davis en 1684. Le fameux pirate anglais *Edward Davis*, renforcé d'un corps de flibustiers français, entra dans la mer du Sud avec dix vaisseaux, et commit de grands ravages sur les côtes du Pérou. Battu près de Panama par une escadre de sept vaisseaux, il n'en continua pas moins ses déprédations. Le 3 novembre 1684, il débarqua avec cent dix hommes devant Payta qu'il réduisit en cendres après un siége de six jours. Se dirigeant de là vers la ville de Guayaquil, à laquelle il préparait le même sort, il l'attaqua sans succès; mais il réussit à capturer quatre bâtiments qui sortaient de la rivière, et dont l'un portait de gros draps de laine de la fabrique de Quito, et les trois autres, un millier d'esclaves noirs. Davis choisit une quinzaine de ces derniers, et permit aux navires de continuer leur route.

Commerce français. De 1707 à 1713, lorsque l'Espagne n'avait d'autre alliée que la France, le vice-roi *don Diégo Ladron de Guévara*, pour éloigner les corsaires anglais, et entretenir la communication avec la mère-patrie, permit aux navires français de faire librement le commerce dans tous les ports du Pérou, moyennant un droit d'entrée. Toutefois, en 1713, lors de la ratification de la paix d'Utrecht, ce vice-roi reçut ordre d'interdire l'entrée de ces mêmes ports aux navires français, d'en renvoyer tous ceux qui s'y trouvaient, ainsi que toutes les personnes appartenantes à cette nation. Sa conduite, à leur égard, ayant été désapprouvée, il fut remplacé dans sa charge. En 1717, une escadre de trois vaisseaux de guerre espagnols, en croisière sur les côtes du Pérou, s'empara de plusieurs bâtiments français qui continuaient toujours leur commerce dans ces parages, nonobstant la défense qui leur en avait été faite.

Expédition du capitaine anglais Woodes Rogers en 1709. Le capitaine *Woodes Rogers*, dans son voyage autour du monde, surprit la ville de Puna vers la fin du mois d'avril 1709, s'empara ensuite de Guayaquil, d'où il enleva pour deux mille livres sterling de butin, et lui fit payer une rançon de 27,000 dollars pour les navires qui se trouvaient dans le port, outre une quantité considérable de provisions, et des nègres qu'il prit pour renforcer son équipage.

Assiento des nègres En 1714, lorsque les ports du Pérou furent fermés aux navires français, on accorda aux Anglais l'*assiento* des nègres. Ils acquirent ainsi le privilége exclusif de fournir et de vendre tous les esclaves dont on avait be-

tion une description du Pérou, faite par un prisonnier espagnol nommé *Pédro de Mudriga*, natif de Lima.

(1) Coléti et don Ullos écrivent ce mot *Moquégua*. Cette ville est située dans une vallée agréable, au pied de la Cordilière, par lat. S. 17° 13', et long. 70° 48' O. de Greenwich, à cinquante milles E. du port d'Ilo. Elle renfermait autrefois trois couvents, un hospice et un collége de jésuites. Moquéhua a souffert considérablement du tremblement de terre du 22 août 1715. Population, douze mille habitants.

(2) Cette ville, appelée aussi *Nuestra Sénora del Puerto del Nuévo Tolédo*, s'élève près de la mer, entre les rivières Pati et Guaxi, par lat. S. 1° 44'.

soin aux Indes pour les travaux de l'agriculture et des mines. On leur accorda de plus la permission d'expédier un navire chargé de marchandises avec chaque convoi de galions ou flotte qui partait d'Espagne pour l'Amérique.

Établissement de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade en 1718. On établit en 1718, dans la Nouvelle-Grenade, une vice-royauté dont la juridiction s'étendait des confins du royaume de Quito jusqu'à la mer du Nord. Les provinces septentrionales jusqu'à la rivière Tumbez furent annexées à ce gouvernement. Pour maintenir cette vice-royauté sans qu'il en coûtât trop au trésor royal, on supprima, vers la même époque, les audiences de Quito et de Panama (1).

Expéditions anglaises en 1720. Le corsaire anglais *Cliperton*, qui commettait des déprédations sur les côtes, fut poursuivi par plusieurs vaisseaux, et contraint de s'éloigner.

Le capitaine anglais *Shelvocke*, s'étant présenté, le 21 janvier 1720, dans la baie de Payta, demanda pour la ville une rançon de 10,000 dollars. Les habitants s'y étant refusé, il la livra aux flammes.

Expédition portuguise. En 1732, une flottille de pirogues portugaises, partie de la ville de Gran-Para, remonta le fleuve des Amazones, et entra dans le Napo (lat. 3° 26'), qu'elle remonta également. Étant arrivée à la jonction de la rivière d'Aguarico, l'expédition s'y arrêta pour bâtir un fort. Le supérieur des missions des jésuites espagnols protesta contre la conduite des Portugais, et porta plainte à l'audience de Quito. Le vice-roi ayant donné ordre d'employer contre eux la force, ils se retirèrent sans résistance.

Mesure des dégrés du méridien par les académiciens français et espagnols. Les académiciens français *de La Condamine* et *Bouguer* furent envoyés, en 1734, par Louis XV, pour mesurer quelques dégrés du méridien dans le voisinage de l'équateur, afin de déterminer la figure et la grandeur de la terre. Le roi d'Espagne Philippe V, par des lettres-patentes accordées les 14 et 20 août de la même année, nomma, pour concourir à ce travail, *George Juan* et *don Antonio de Ulloa*, membres de l'academie royale de Madrid. Ils choisirent le pays de Quito, situé sous la ligne équinoxiale, pour le théâtre de leurs observations. Ces savants y arrivèrent en 1736, et commencèrent à mesurer les dégrés terrestres près de l'équateur. L'opération terminée, on érigea deux pyramides aux deux extrémités de la base du Yaruqui, pour transmettre à la postérité, dit don Ulloa, un ouvrage digne d'immortalité, et dont ce lieu avait été le témoin (2) Les académiciens furent aidés dans leurs travaux géometriques par *Verguin*, ingénieur de la marine; *Désodonais* et *Couplet*; *M. de Morainville*, dessinateur; *M. Sénierques*, chirurgien; et *M. Hugo*, horloger. M. de La Condamine, de concert avec MM. Godin et Bouguer, fit graver sur une pierre de marbre une inscription latine qui contenait le précis de leurs diverses opérations, et la plaça sur la face extérieure du mur du collége des jésuites (3).

Expédition du vice-amiral George Anson en 1742. Le 19 septembre 1742, le commodore George Anson, commandant une escadre de quatre vaisseaux, envoyée dans la mer du Sud par le gouvernement anglais, s'empara d'un navire qui avait touché à Payta, dans son trajet de Panama à Callao. Il apprit de l'équipage qu'il y avait à la douane de cette ville une somme considérable d'argent, qui devait être expédiée pour le Mexique, à bord d'un bâtiment fin voilier prêt à mettre à la voile. Anson résolut de pénétrer dans ce port à la faveur de la nuit. Il espérait y trouver un butin considérable, les vivres dont il avait besoin, et rendre la liberté aux prisonniers anglais qui s'y trouvaient en assez grand nombre. La ville n'était défendue que par trois cents hommes armés et par un fort, sans ouvrages extérieurs, muni seulement de huit pièces de canon, et dont la garnison ne se composait que d'une faible compagnie. Anson fit embarquer cinquante-huit hommes dans ses chaloupes, sous la conduite du lieutenant *Brett*, qui aborda sans bruit près de la ville, et pénétra, par une rue étroite où il était à couvert du feu du fort, jusqu'à la place de la Parade. En moins d'un quart d'heure, sa petite troupe se trouva maîtresse de la ville, sans autre perte que celle d'un homme tué et de deux blessés. Les marchands, qui s'étaient retirés dans la maison du gouverneur, l'abandonnèrent après avoir fait une décharge, et la garnison s'enfuit par-dessus le mur de brique qui formait l'enceinte du fort. La plupart des habitants, réveillés en sursaut, se sauvèrent en chemise sur une colline voisine, et il ne resta dans la ville que les esclaves, qui, profitant de la confusion générale, la livrèrent au pillage. Les Anglais se hâtèrent d'embarquer le trésor, les provisions, etc., et mirent ensuite le feu à la ville. La quantité de vaisselle et d'argent monnayé qu'ils enlevèrent montait à plus de 30,000 livres sterling, non compris les bagues, bracelets et autres bijoux. Les habitants, dans leurs représentations à la Cour de Madrid, estimèrent leur perte un million et demi de piastres. Cependant, la milice de Piura étant venue à leur secours, Anson, après avoir coulé bas les cinq navires qui se trouvaient dans le port, et en avoir ajouté un cinquième à son escadre, partit de Payta le 16 novembre, longea la côte jusqu'à Marita, où il avait envoyé les prisonniers, à la réserve des matelots, des esclaves et des mulâtres. De là il se dirigea vers Acapulcu pour enlever le galion qui devait sortir de ce port au mois de janvier suivant. Le vice-roi jugea à propos d'en suspendre le départ; mais, croyant le danger passé, il lui permit peu après de mettre à la voile. Anson, à cette nouvelle, brûle les navires qu'il avait capturés, fait route pour les îles Philippines, et surprend le galion au moment où il arrivait sur les côtes de Manille (1).

Soulèvement des Indiens Chunchos dans la province de Tarma, en 1742. Ces Indiens formaient plusieurs villages et vivaient sous la protection de missionnaires de l'ordre de Saint-François. Un d'entre eux, se pretendant issu des Incas et héritier du trône, se proclama roi, et engagea ses compatriotes à s'affranchir du joug espagnol. Après avoir expulsé leurs curés, ils se déclarèrent libres, et allèrent occuper un pays situé à l'est des provinces de Xauxa et de Tarma, et de la Cordilière des Andes, entre les rivières de Pancar-Tambo et de Tapa, ou Tarma. Le 24 juillet, le vice-roi, informé par le corrégidor que les insurgés n'étaient qu'à huit ou dix lieues de Tarma, fit partir de Lima une compagnie de cavalerie et une d'infanterie qui furent jointes par les troupes du cacique de Tarma. Obligés d'abord de lâcher pied, les Indiens revinrent ensuite à la charge avec une nouvelle ardeur, tuèrent plusieurs Espagnols et mirent le reste en fuite.

(1) Voyez la *Nouvelle-Grenade*.

(2) Afin de comparer les dégrés les plus éloignés les uns des autres, MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, Le Monnier et l'abbé Outhier furent envoyés, en 1735, sur le fleuve Tornéa, sous le cercle polaire, avec M. Celsius, professeur d'astronomie à Upsal, Sommercaux, en qualité de secrétaire, et M. de Kerbelot en celle de dessinateur. Ces savants revinrent en 1738, après avoir établi un monument semblable à Tornéa.

(3) Voyez la note *D* à la fin de l'article.

(1) *Anson's voyage round the world, published by R. Walter, book* II, ch. 6.

Encouragés par ce succès, les Chunchos marchèrent sur Pasco, et entrèrent dans la bourgade de Vilcapampa, à quarante lieues de Lima. Mais attaqués par un corps de troupes aux ordres de *don Bénito Troncoso*, lieutenant du corrégidor de Xauxa, ils furent contraints à la retraite. Au nombre des prisonniers qui tombèrent en son pouvoir, se trouvaient les deux principaux chefs. Ceux-ci déclarèrent que cette révolte se tramait depuis environ trente ans; et que, pour gagner les Indiens convertis, ils avaient embrassé la religion catholique, et fesaient toujours porter une croix au milieu de leur armée. La guerre continuant toujours, les Espagnols furent contraints de se tenir sur la défensive, et de former un cordon autour des pays occupés par ces Indiens.

Expédition contre les Indiens de Tarma, en 1745. Au mois de juillet 1745, il partit de Lima une expédition commandée par *don Joseph de Llamas*, gouverneur de Callao, contre les Indiens de Tarma. Ayant essayé de les surprendre sur une montagne où ils s'étaient retranchés, il fut repoussé avec perte. Ce nouveau succès ranima le courage des révoltés, qui, s'étant emparés d'un village de cette province, en égorgèrent tous les habitants, à l'exception d'un ecclésiastique qu'ils envoyèrent à Lima faire les propositions les plus extravagantes au vice-roi.

M. de La Condamine détermina, en 1743, la latitude et la longitude du confluent du Napo (lat. 3° 26′), qui sort des montagnes à l'E. de Quito, et qu'on a long-tems cru la source principale de l'Amazone. M. de La Condamine observe que les Portugais font remonter jusqu'à ce point leurs prétentions sur le territoire arrosé par ce fleuve, quoique la borne placée en 1639, par Texeira, et sur laquelle ils se fondent, ait été posée beaucoup plus bas, à Paraguari, vis-à-vis la première bouche de l'Yupura (1). On rencontre sur les bords du Napo les établissements (*reduccions*) formés par les jésuites sous les noms de *Napo*, *Napotoas*, *Santa-Rosa de Oas*, *San-Juan Népomucéno*, et *el Dolce Nombre de Jésus*.

Conversion des Chiquitos du diocèse de Santa-Cruz de la Sierra. En 1734, on comptait sept peuplades de cette nation, qui avaient été converties par les soins des missionnaires du Paraguay. Cette nation, qui se composait d'environ cent mille individus lors de l'arrivée des Espagnols, avait été tellement réduite par ses guerres continuelles avec les tribus voisines, les Espagnols et les Portugais qui en avaient emmené un grand nombre pour travailler aux mines, qu'en 1768 sa population s'élevait à peine à vingt-quatre mille individus, encore en périt-il cette année un sixième par une maladie épidémique (2).

Établissements formés dans la province d'Esméraldas, ou d'Atacamas. Cette province, qui s'étend l'espace de cinquante-six lieues le long de la côte de la mer du Sud, fut découverte et subjuguée par Sébastian de Bélalrazar. Elle fut cédée, en 1621, au capitaine Pablo Durango Delgadillo, à condition qu'il laisserait ouvrir une communication, à travers ce gouvernement, avec les provinces du Reyno de Granada. Delgadillo signa, avec l'audience de Quito, un contrat par lequel il s'engageait lui-même à construire, à ses frais, une route d'Ibarra à la côte. Mais il échoua dans l'entreprise, aussi-bien que plusieurs de ses successeurs auxquels le gouvernement d'Esméraldas fut accordé à cette condition.

(1) *Voyage de La Condamine*, p. 189.

(2) Don Ulloa, *Relacion historica*, lib. I, cap. 15.

Lettre sur les Indiens Chiquitos, par le père Jacques de Haze, datée de Buénos-Ayres, le 30 mars 1718, insérée dans les *Lettres édifiantes*, tome V, édition de Lyon, 1819.

En 1741, une route, de dix-huit lieues de longueur, fut établie entre Quito et la rivière de Piti, affluent de la rivière Esméraldas, par *don Pédro Maldonado de Sotomayor*, natif de Quito, et gouverneur du pays. Il y jeta les fondements de plusieurs établissements, pour ouvrir une communication entre les cinq ports de mer qu'il renferme, et dont le principal est *Limones*. Esméraldas fut d'abord bâtie près de l'embouchure de la Guaillabamba; mais elle fut ensuite transférée à son emplacement actuel, à deux lieues de l'embouchure de la même rivière, et à cinq de la petite ville d'Atacamas (1).

Soulèvement des Indiens en 1780. *José Gabriel Condercanqui*, descendant de l'Inca Sayri Tupac, et membre de l'audience de Lima, n'ayant pu obtenir de la Cour d'Espagne le titre de marquis d'*Oropésa*, qui avait appartenu à un de ses ancêtres, se retira dans les montagnes, où il fut reconnu des naturels comme fils du Soleil, et proclamé empereur sous le nom de Tupac Amaru, en 1780. Les Indiens firent une guerre d'extermination à tous ceux qui n'étaient pas de leur race. L'esprit d'indépendance se propagea sur trois cents lieues de territoire. Dans cette lutte sanglante, qui dura deux ans, les Péruviens s'étaient rendus maîtres des provinces de *Quispicanchi*, de *Tinta*, de *Lampa Azangara*, de *Caravaja* et de *Chumbivilcas*. A leur arrivée près de Cuzco, sept à huit cents hommes, sortis de la ville pour les combattre, furent surpris pendant la nuit, et tombèrent au pouvoir des rebelles. Amaru les fit tous égorger et brûler dans une église. Cet acte de cruauté mit un terme à ses succès; car autrement Cuzco lui eût ouvert ses portes, et la conquête du Haut-Pérou aurait été infailliblement suivie de celle du Bas-Pérou et de toutes les contrées maritimes qui en dépendent. Attaqué par les armées combinées de Buénos-Ayres et de Lima, il fut vaincu, fait prisonnier et conduit à Cuzco. Au milieu des tortures qu'on lui appliqua, pour le forcer à dévoiler ses complices: « Je n'en ai que deux, répondit-il, moi et vous qui m'interrogez. Vous, en continuant vos déprédations sur le peuple, et moi en cherchant à vous en empêcher ». On lui coupa la langue, après quoi il fut tiré à quatre chevaux, et son corps mutilé, réduit en cendres. Sa femme, ses enfants et plusieurs chefs de l'insurrection subirent aussi le dernier supplice. On prétend qu'il périt, dans cette guerre civile, au moins un tiers de la population du Pérou (2).

Voyage entrepris, par ordre du roi, en 1783, *pour examiner un grand bloc de fer à Chaca. Don Miguel Rubin de Célis* et *don Pédro Cervino* partirent à cet effet de la ville de Santiago del Estéro, dont ils déterminèrent la latitude à 27° 47′. Après avoir parcouru la plaine sur une étendue de soixante-dix

(1) En 1804, le président de Quito ouvrit la route de Malbucho, qui offre une communication entre la capitale et la côte. Il voulut aussi faire un port de Tola, qui est située sur la rivière du même nom, à environ deux lieues de la mer; mais l'embouchure de cette dernière étant obstruée par un banc de sable, on fut obligé de renoncer à l'entreprise. M. Stévenson, qui avait été envoyé pour explorer les mines d'or des bords du Napo, en 1808, fut chargé, en 1825, de terminer ces routes projetées entre Quito et la mer, par Pédro de Maldonado en 1741, et par le baron de Carondelet en 1803. Il reconnut que l'embouchure de l'Esméraldas n'offre pas un bon ancrage à cause de sa grande profondeur, qui est de cent quarante brasses, d'un banc de sable qui se détache du bord septentrional, et de la rapidité du courant qui est de quatre milles par heure à eau basse.

(2) Funez, *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres et Tucuman*, lib. VI.

lieues en ligne droite, sans rencontrer une seule pierre, ils arrivèrent enfin à la masse de fer natif en question, qu'ils trouvèrent horizontalement posée sur une surface argileuse. Elle avait treize palmes (1) de longueur, huit de largeur et six d'épaisseur, et six cent vingt-quatre palmes cubiques de solidité. Ce bloc est malléable; il est isolé, et le plus proche volcan en est peut-être à trois cents lieues (2).

Le père *Sobréviéla* fut envoyé, en 1790, pour reconnaître la rivière de *Guallaga*, qui, après un cours de quatre cents milles, se réunit à l'Amazone. Il s'assûra qu'elle n'était pas à plus de deux ou trois journées de Lima. L'Urayale, qui se jette dans l'Amazone du côté du sud, a été explorée jusqu'à son confluent avec la *Pachita*, par le père *Girval*, dans trois voyages consécutifs. Il a prouvé que les productions du Pérou peuvent être transportées par cette rivière et par la *Guallaga* jusqu'à l'Amazone, de là à l'embouchure de ce fleuve, et ensuite en Europe, en cinq ou six semaines, tandis que, par la route du cap Horn, il faut quatre mois pour faire le même trajet (3). L'Amazone coule l'espace de mille lieues dans le territoire des Portugais, qui en ont refusé la libre navigation aux Espagnols.

Projet de révolte proposé par Ubalde en 1806. Ubalde, natif d'Iurica, assesseur ou principal avocat de la présidence de Cuzco, de concert avec plusieurs des habitants les plus recommandables du Haut-Pérou, projeta une révolution qui avait pour but d'affranchir leur pays de la domination espagnole. Les conjurés devaient s'emparer simultanément de toutes les branches de l'administration publique, et établir un gouvernement représentatif central qui pût donner au peuple une juste idée de ses droits. Mais le complot fut dévoilé par *Léchuga*, un des juges de l'audience de Cuzco; et Ubalde fut arrêté et exécuté avec huit de ses complices, au mois d'août 1806. Arrivé sur l'échafaud, il adressa au peuple un discours dans lequel on remarque ces paroles prophétiques: « Ma mort, » dit-il, « ne saurait en- » traver les progrès d'une cause qui se prépare depuis si » long-tems; la Providence a fixé un terme aux souffrances » du peuple de l'Amérique méridionale, dont l'emploi, » que j'ai occupé dans l'administration publique, m'a assez » fait connaître l'étendue et l'atrocité ». Une centaine des principaux habitants de Cuzco, impliqués dans cette conspiration, furent déportés en Afrique et aux Philippines, ou périrent dans les prisons.

Révolution de 1809. Un peu après l'arrivée à Quito de S. E. le comte *Ruis de Castillo*, président de l'audience royale, les étudiants du collége de San-Fernando jouèrent, pour leur amusement et celui de la noblesse, quatre pièces patriotiques, savoir: Caton, Andromaque, Zoraïde et l'Araucana. Ces pièces avaient été choisiès par le docteur *Quiroga* et *don Manuel Moralès*. Le premier, natif d'Aréquipa, était un avocat suspendu de ses fonctions, et l'autre, qui était né à Maréquita, dans la vice-royauté de Santa-Fé de Bogota, avait été privé de la charge de secrétaire du gouvernement par le président Baron de Carondelet.

Au mois de février 1809, le capitaine *Salinas*, natif de Quito, et commandant environ quatre cents hommes d'infanterie dans cette ville, ayant communiqué au père *Polo* et à un autre moine le plan qu'on avait formé de déposer les autorités espagnoles, ces religieux le dénoncèrent au président, qui donna secrètement l'ordre de procéder contre tous les individus suspects. En conséquence, le capitaine Salinas, Quiroga, Moralès et le docteur Riofrio, natif de Quito et curé de la paroisse de Sangolqui, furent arrêtés et renfermés dans le couvent de la Merced. Heureusement pour eux, au mois d'avril suivant, comme *don Pédro Mémos*, secrétaire particulier du président, allait lui faire un rapport sur la procédure, ses papiers lui furent enlevés. Les prisonniers furent aussitôt remis en liberté.

Dans la nuit du 9 août, une révolution fut organisée par Quiroga et Moralès, et, le lendemain matin, le président de Quito ne fut pas peu surpris de recevoir de la *junte souveraine* (1) une lettre signée de Manuel Moralès, secrétaire de l'intérieur. Cette lettre était ainsi conçue: « L'état de » trouble où se trouve actuellement l'Espagne, l'anéantis- » sement complet des autorités légalement constituées, et » la crainte de voir tomber la couronne et les États du bien- » aimé Ferdinand VII entre les mains du tiran de l'Eu- » rope, ayant décidé nos frères d'outre-mer à former des » gouvernements provinciaux pour leur sûreté personelle, » et pour se mettre en garde contre les machinations de » quelques traîtres indignes du nom d'Espagnols et contre » les armes de l'ennemi commun, les loyaux habitants de » Quito, jaloux de conserver à leur roi et maître légitime » cette partie de son royaume, ont établi une junte souve- » raine dans ladite ville de San-Francisco de Quito, au nom » de laquelle et par ordre de son altesse séréuissime et de la » junte souveraine, j'ai l'honneur d'informer votre seigneu- » rie et de vous annoncer que les fonctions des membres de » l'ancien gouvernement doivent cesser à partir de ce jour ».

Les troupes, gagnées par les conjurés, prêtèrent le serment suivant: « Nous jurons devant Dieu, et sur la croix » de nos épées, de défendre notre légitime souverain Fer- » dinand VII, de soutenir et de protéger ses droits, de » maintenir la pureté de l'église catholique et romaine, » et d'obéir aux autorités constituées ». On posta des sentinelles à la porte des oidors et des personnes suspectes, et on nomma de nouveaux officiers et des clercs pour prendre soin des archives de l'audience royale. « Ainsi en une nuit, un gouvernement, qui avait subsisté pendant plus de trois siècles, fut renversé sans effusion de sang, ni mouvement populaire, et un autre établi à sa place. »

Cependant les membres de la junte ne purent s'accorder sur l'adoption des mesures que nécessitaient les circonstances. Quiroga proposa un moyen de forcer les provinces voisines à suivre l'exemple de celle de Quito; Moralès insistait sur un changement dans les procédures judiciaires; Silva Alègre et autres voulaient qu'on ne changeât rien à l'ordre établi. Le peuple commença à craindre une disette de sel qu'il tirait de Guayaquil, et cette crainte fut encore augmentée par le bruit qui se répandit de l'invasion projetée des provinces de Quito, par le gouverneur de Guayaquil, par le vice-roi de Santa-Fé et par celui du Pérou. En conséquence, dans la nuit du 8 novembre, une députation de la junte souveraine se rendit auprès du comte Ruis, qui s'était retiré dans une maison de campagne, pour lui proposer de reprendre la présidence, à condition que les membres de la junte pourraient se retirer tranquillement chez eux, et qu'il ne serait dirigé aucune poursuite contre eux

(1) La palme équivaut à neuf pouces castillans, dont sept en font six de Paris.

(2) *Voyages d'Azara*, tom. I, cap. 3, où se trouvent de savantes observations à ce sujet par M. Walckenaer.

(3) M. de Humboldt, *Essai polit.*, tom. I, pag. 255

(1) Les membres de cette junte étaient: le marquis de *Silva Alègre*, président; le marquis d'*Orellana*, le marquis de *Solanda*, le comte de *Casa Guerréro*, le marquis de *Miraflorès*, *don Manuel Zambrano*, *don Manuel Mateus*, *don Pédro Montufar*, et les deux ministres *Quiroga* et *Moralès*. L'évêque de Quito, élu vice-président, refusa de se rendre à l'assemblée.

avant de connaître la décision de l'assemblée des représentants d'Espagne. Le comte, ayant accédé à ces conditions, fit sa rentrée à Quito le lendemain matin aux acclamations des habitants qui, le 2 décembre suivant, dressèrent des arcs de triomphe pour recevoir cinq cents hommes d'infanterie et cinquante d'artillerie, aux ordres du colonel *don Manuel Arrédonda* (1), envoyés de Lima et de Guayaquil.

Les papiers de la junte, que le fiscal *don Tomas Arréchaga*, natif d'Oruro, reçut ordre de brûler, furent gardés par lui pour servir de preuves de la rébellion des traîtres avec lesquels, disait-il, on ne devait pas garder de foi. Il obtint du président, par l'entremise d'Arrédonda, l'ordre de faire arrêter tous ceux qui avaient pris part à la dernière révolte. Le 12 décembre, plus de cinquante des citoyens les plus recommandables de Quito furent jetés dans les cachots de la caserne. Chaque jour voyait de nouvelles arrestations. Un renfort de deux cents autres soldats arriva de Santa-Fé de Bogota. Les prisonniers et les absents qui avaient été déclarés hors la loi, au nombre de quatre-vingt-quatre, furent condamnés à mort. Toutefois le président refusa de confirmer cette sentence, et en référa la révision au vice-roi de Santa-Fé.

Sur ces entrefaites, les soldats insurgés, qui s'étaient enfuis à l'approche des troupes royales, étant rentrés dans la ville, y furent arrêtés avec un grand nombre de gens de la campagne. Ceci répandit une telle alarme dans le voisinage, que personne n'osait plus envoyer de provisions au marché. La disette ne tarda pas à s'y faire sentir. Les déprédations et les insultes de la soldatesque portèrent bientôt au comble l'exaspération des habitants. Le 2 août 1810, à une heure après midi, quelques soldats renfermés dans le préside surprirent la garde et étaient sur le point de se rendre maîtres de la caserne, lorsqu'on fit feu sur eux des fenêtres du palais. Les troupes espagnoles se répandant alors dans les rues, il s'ensuivit une scène de pillage et de meurtre qui dura jusqu'à trois heures. Des soixante-douze prisonniers confinés dans les cachots, il n'y en eut que deux qui échappèrent, parce qu'on les crut morts. Les chefs de la révolte, Moralès, Quiroga, Riofrio et Salinas, perdirent la vie dans ce massacre, avec environ trois cents citoyens qui furent égorgés dans les rues (2).

La nouvelle des événements survenus à Baïonne au mois de mai 1808, avait produit la plus vive sensation au Pérou. L'Espagne avait cessé d'être gouvernée par ses princes, et un étranger en occupait le trône. Les habitants de la Paz, craignant que les troubles auxquels la mère-patrie était en proie ne réagissent sur ses colonies, se rassemblèrent, le 25 mars 1809, et, à l'instigation de leurs chefs *Lanzas* et *Rodriguez*, déposèrent les autorités espagnoles, formèrent un gouvernement sous le nom de *junta tuitiva*, et donnèrent le commandement de l'armée aux généraux *Lama*, *Castro* et *Yramburn*. Cette assemblée publia aussitôt un manifeste, dans lequel elle alléguait le droit que le peuple avait de se gouverner par des juntes, aussi-bien que celui d'Espagne. Les habitants de la Paz jurèrent en masse de ne pas obéir aux autorités espagnoles, et se séparèrent, non-seulement de la mère-patrie, mais encore de Montévidéo.

Sur ces entrefaites, *Cisnéros*, vice-roi du Buénos-Ayres, envoya contre les insurgés une armée aux ordres du maréchal *Niéto*, qui devait opérer sa jonction avec un corps de troupes expédié par le vice-roi de Lima, sous la conduite du péruvien *Goyénèche*. Celui-ci étant arrivé le premier devant la Paz, s'en rendit maître après une vigoureuse résistance, et envoya au supplice un grand nombre d'habitants. La conduite de ce général fut approuvée par Cisnéros. Il allait traiter de même tous les autres prisonniers, lorsque le nouveau gouvernement de Buénos-Ayres intercéda en leur faveur et obtint leur grâce. Un grand nombre d'autres qu'on conduisait à Buénos-Ayres, pour les envoyer de là aux Philippines, aux Malouines et en Espagne, furent également mis en liberté. Le reste, qui s'était enfui dans les forêts d'Yrupana, à environ quarante lieues de la Paz, vivement poursuivi par une forte division royale, périt dans les combats, ou succomba à la famine.

Événements de 1810. Dans la persuasion où l'on était que l'Espagne avait été subjuguée par Napoléon, il se forma des comités secrets à la Paz, à Charcas, à Potosi, à Buénos-Ayres et à Cochabamba. La majeure partie des troupes de Buénos-Ayres, forte d'environ quatre mille hommes, se montra favorable à la cause des révolutionnaires, lorsqu'on apprit la dissolution de la junte centrale d'Espagne et du passage de la Sierra-Moréna par les Français.

Le 20 mai, le cabildo demanda au vice-roi de Buénos-Ayres la convocation d'une assemblée du peuple; ce qu'il lui accorda sur-le-champ. Le cabildo s'empara alors des rênes du gouvernement, et nomma une *junta gubernativa* dont le vice-roi fut élu président. Mais le peuple, mécontent de cette nomination, le déposa, et institua, le 25 suivant, une nouvelle junte, composée de neuf membres (1), au nom de Ferdinand VII.

Le vice-roi Cisnéros, dépouillé de son autorité, adressa des circulaires aux gouverneurs des provinces pour appeler les Espagnols aux armes. Les anciens employés, privés de leurs fonctions, se coalisèrent contre la junte (2) et furent protégés dans leur révolte par Abascal, vice-roi de Lima. Une division, forte de mille hommes, aux ordres de *don Francisco Antonio Ocampo*, partit pour le Haut-Pérou, et détruisit tout sur son passage. Des troupes réunies à Cordova par *Concha*, *Liniers*, l'évêque *Orellana* et autres, ayant été dispersées, les chefs furent pris et fusillés, à l'exception de l'évêque. Cependant les forces révolutionnaires augmentaient tous les jours en nombre. L'armée royale, commandée par *Sans*, *Niéto* et *Cordova*, s'étant retranchée à Suipacha, les patriotes, guidés par *don Antonio Balcarcé*, les attaquèrent, les délogèrent de cette position, et les poursuivirent jusqu'à Tupiza. Ce chef alla ensuite établir son quartier-général à Laxa, à six lieues nord-ouest de la Paz, avec environ six mille hommes. L'armée royale, qui consistait en cinq à six mille hommes, se trouvait à *Désaguadéro*, sous les ordres de *Goyénèche*.

Les communications entre Quito, Santa-Fé, Vénézuéla et les autres villes insurgées, étant interrompues par Popayan et Pasto, qui étaient demeurées fidèles à la cause

(1) Fils du vice-roi de Buénos-Ayres, et neveu du régent de l'audience royale de Lima.

(2) Le gouvernement de Vénézuéla décida que l'anniversaire du jour où ces *martirs de Quito* avaient succombé sous les coups de ces *infâmes traîtres* (*infames traidores*), serait regardé comme un jour de deuil.

(1) Le colonel *D. Cornélio Saavédra*, président; le d^r. *D. Juan José Castéli*, *D. Manuel Belgrano*, *D. Miguel Azcuénaga*, le d^r. *D. Manuel Alberti*, curé de San-Nicolas; *D. Domingo Mateu*, *D. Juan Larrèa*, et les secrétaires, docteurs *D. Mariano Moréno* et *D. Juan José Paso*.

(2) *Niéto*, président de Charcas; *Sans*, gouverneur de Potosi; *Vélasco*, gouverneur du Paraguai; *Concha*, gouverneur de Cordova; l'évêque *Orellana*; *Liniers*, ex-vice-roi de Buénos-Ayres; *Allende* et *Moréno*, officiers de marine de Monté-Vidéo.

royale, il fut résolu d'ouvrir un passage par Cali et Buga. Dans ce dessein, M. *Stévenson,* nommé gouverneur et commandant militaire d'Esméraldas, avait quitté Quito le 5 décembre, avait établi une communication avec la côte, et s'était emparé d'un dépôt d'armes que les Espagnols avaient à Tumaco. Toutefois, au mois de mai 1811, il fut obligé de se rendre à un brick de guerre envoyé par le gouverneur de Guayaquil, à la demande d'Aymerick, gouverneur de Popayan.

La nouvelle de la révolution, qui avait eu lieu le 19 avril, à Caraccas, étant parvenue à Quito, les autorités, redoutant une levée en masse de toutes les provinces, convoquèrent, le 5 août, une assemblée des chefs de toutes les corporations de la ville pour aviser aux moyens de maintenir la paix et la tranquillité. L'évêque et le docteur Rodriguez, prêtre séculier, représentèrent le dernier massacre dans les termes les plus énergiques, et déclarèrent que la vie et les propriétés des citoyens ne seraient pas en sûreté tant que des individus, qui venaient d'abjurer le titre de pacificateurs, resteraient dans le pays. Il fut donc résolu que don Manuel Arrédonda quitterait la ville avec les troupes à ses ordres; ce qui eut lieu le lendemain matin.

Le 23 juillet, une insurrection ayant éclaté à Santa-Fé, et le lendemain, le jeune avocat *San-Miguel*, porteur de la procédure (six rames de papier écrit) contre les conspirateurs, y étant arrivé, les nouvelles autorités de la ville les firent livrer aux flammes par le bourreau.

Au mois de septembre suivant, don Carlos Montufar, fils du marquis de Silva Alègre, qui avait été mis hors la loi, arriva à Quito, avec plein pouvoir de la junte centrale d'Espagne, pour établir une forme de gouvernement qui assûrerait la possession du pays à Ferdinand à sa restauration. En conséquence, il rétablit la junte, dont le comte de Ruis fut nommé président, et le marquis de Silva Alègre vice-président. Don Carlos Montufar, voulant maintenir la bonne intelligence avec le vice-roi don José de Abascal, lui adressa la commission qu'il avait reçue d'Espagne. Celui-ci la lui renvoya en disant « qu'il ferait tout ce qui était en son » pouvoir pour soutenir son autorité et celle de tous les sujets fidèles de la couronne d'Espagne. » Il transmit aussitôt au colonel Arrédonda, qui se trouvait en garnison à Guayaquil, l'ordre de marcher contre les autorités nouvellement constituées de Quito. Montufar, instruit de son approche, sortit de la ville avec ses troupes, et s'avança jusqu'à Riobamba.

Les habitants de Popayan et de Pasto se déclarèrent pour l'ancien gouvernement, et envoyèrent proposer à Arrédonda d'envahir le Quito du côté du nord, tandis qu'ils l'attaqueraient de celui du sud. Dans sa marche pour aller combattre Montufar, qui l'attendait à Riobamba, une sentinelle placée aux avant-postes de son armée, à Ensillada, alarmée un matin par une détonation soudaine, annonça l'approche de Montufar à Arrédonda, qui battit aussitôt en retraite de son quartier-général de Huaranda, en abandonnant huit cents fusils, six pièces de campagne, une grande quantité de munitions, la caisse militaire, les bagages, etc. On reconnut, quelque tems après, que ce bruit terrible qui avait causé une si vive alarme, avait été causé par le craquement des glaces du Chimboraço, au moment où elles recevaient les premiers rayons du soleil levant.

Sur ces entrefaites, on reçut d'Espagne la nouvelle de la dissolution de la junte centrale, et celle de la formation d'une régence et de la convocation des anciennes cortès, avec l'ordre de prêter le serment de fidélité au gouvernement nouvellement constitué. Carlos Montufar, ayant été informé de ces événements par le vice-roi, se retira à Quito avec les troupes qu'il commandait.

Vers le milieu du mois de novembre, le général Molina arriva à Cuenca, dont les habitants étaient restés fidèles à la cause royale. Il avait ordre de procéder sur-le-champ à la dissolution de la junte. Le capitaine *Villavicencio*, envoyé de Guayaquil pour traiter avec le gouvernement des propositions faites par le général Molina, fut escorté, en se rendant à la salle de la junte et en en revenant, par vingt-cinq femmes armées de lances, et commandées par un individu nommé Salinas, ancien domestique du capitaine Salinas, qui avait péri dans le massacre du 2 août.

Pendant l'absence de Montufar, il y eut à Quito plusieurs soulèvements excités principalement par les Indiens, qui avaient à leur tête un nommé *Peña*, dont le fils avait été tué le 2 août. L'oidor Fuertès et le maître de poste général, ayant cherché leur salut dans la fuite, furent arrêtés près du Maranon, ramenés à Quito et pendus sur la place publique. La cause royale perdit à cette époque trois de ses principaux soutiens par la mort de *Quintian Aponté*, évêque de Cuenca, du général Molina et du président comte Ruis. Le premier mourut à Goayaquil, le second à Cuenca, et le comte Ruis, qui s'était retiré dans un petit couvent dans les faubourgs de Quito, en fut arraché, traîné dans les rues, et enfin mis à mort. Cependant, *don Toribio Montès*, nommé par la régence président de Quito, se mit à la tête des troupes stationnées à Guayaquil et à Cuenca, s'empara de Quito après quelques escarmouches avec les Quitaños, et envoya au supplice plusieurs personnes qui avaient pris part aux derniers événements. De ce nombre fut don Carlos Montufar, qui fut fusillé par derrière comme un traître. On lui arracha ensuite le cœur et on le brûla. Les têtes de quelques-uns des Indiens qui avaient participé au meurtre du comte Ruis, furent placées dans des cages de fer et exposées dans les différents quartiers de la ville (1).

Les indépendants célébrèrent l'anniversaire de leur indépendance, le 25 mai 1811, à Tiaguénaco (*Tiahuanacu*) (2), par lat. S. 17° 5', sur les ruines du magnifique palais de l'Inca Mayta-Capac.

Le vice-roi du Pérou, se voyant vivement pressé par les insurgés, promit au cabildo de Lima d'entamer des négociations avec Castéli, qui avait suivi l'armée en qualité de représentant du gouvernement de Buénos-Ayres. Il y eut en conséquence un armistice de quarante jours, pendant lequel les indépendants, enivrés de leurs succès, se relâchèrent de la discipline militaire.

Goyénèche mit ce tems à profit pour gagner à la cause royale un grand nombre de Péruviens, auxquels il avait fait accroire que les Buénos-Ayriens venaient détruire leur religion. « Il commença perfidement les hostilités, le 20 juillet, six jours avant l'expiration de l'armistice, par une attaque sur Huaqui et une autre sur Chibiraya. Dans la première bataille, l'ennemi eut l'avantage; Castéli perdit toute son artillerie et ses bagages; dans la seconde, le succès fut indécis, mais la dispersion des indépendants le laissa, le lendemain, maître du champ de bataille. La mauvaise issue de l'expédition entreprise par les alliés fut suivie de la soumission du Haut-Pérou. La junte, toutefois, ne fut pas découragée par ce revers de fortune. Dans sa proclamation

(1) Voyez vol. III, chap. 1 et 2; *Historical and descriptive narrative of twenty years residence in South America. By W. B. Stevenson, London*, 1825.

(2) Établissement de la province de Pacajes.

au peuple, elle lui rappela que le sénat romain avait voté des remercîments à Varron de ce qu'il ne désespérait pas de la république après la défaite de Cannes, et déclarait qu'elle ne désespérait pas non plus du salut du Pérou. Cette proclamation, répandue dans tout le pays, ranima le courage des habitants et produisit le plus heureux effet » (1).

Le manifeste, publié par le congrès de Vénézuéla, le 30 juillet 1811, et qui renfermait un exposé énergique des griefs de toutes les parties de l'Amérique méridionale, excita partout les naturels à l'indépendance. A Guamanga, le cacique *Pucatori* se révolta contre les autorités espagnoles qu'il déposa, et se déclara en faveur de l'armée vénézuélienne. Deux cents soldats de Talavéra envoyés pour le réduire, furent tous tués par des pierres que ses gens roulèrent du haut des montagnes dans un étroit défilé où ils avaient eu l'imprudence de s'engager. Ce cacique, ayant été pris peu de tems après par des troupes de Cuzco, fut pendu et mis en quartiers à Guamanga.

La seconde armée indépendante du Pérou fut mise sur pied en 1812, et confiée au général Belgrano. Ce général marcha, avec seize cents recrues, contre le général *don Pédro Tristan* (2), qui se trouvait à Tucuman avec trois mille hommes et treize pièces d'artillerie, et le battit complètement, le 24 septembre. La plupart de ses troupes entendaient pour la première fois le sifflement des balles, et les plus hardis pouvaient à peine espérer la victoire. Ce fut le général Belgrano, à la tête d'un corps de patriotes du voisinage, qui décida du sort de la journée. Le colonel don Ramon Balcarcé s'y couvrit aussi de gloire. Le lendemain, l'ennemi, tout vaincu qu'il était, sans artillerie, ni munitions, ni bagage, demanda la remise d'une ville occupée par une partie de l'infanterie et de la cavalerie patriote. Mais sur le refus du commandant don Eustoquio Diaz Velez, il se retira en désordre sur Salta et s'y fortifia. Belgrano, l'ayant de nouveau atteint, le 20 février 1813, tua ou prit tous les royalistes après un combat qui dura trois heures et demie.

Après la défaite de Salta, Goyénèche se rendit de Potosi à Oruro, dans le nord du Haut-Pérou, par lat. S. 17° 58', où il résigna le commandement à Pézuela, qui venait d'y arriver avec des troupes de Lima. Cet habile général marcha contre Belgrano, au mois de novembre, le battit à Vilcapugio et à Ayoma, ou Hayouma, et détruisit son armée. Les débris des forces patriotes de Buénos-Ayres se replièrent alors sur le Tucuman, et abandonnèrent le Haut-Pérou au vainqueur. Tous les prisonniers espagnols qu'elles relâchèrent sur parole de ne plus servir contre elles, reprirent aussitôt les armes.

Cependant les fuyards cochabambiens se rallièrent à Valle-Grandé. Warnès, général des patriotes de Santa-Cruz, défit une division de mille hommes, et se dirigea ensuite sur Chuquitos. Le général Camargo s'empara de la province de Chayanta, où il entretint une guerre de partisans. Un autre général patriote, *don Manuel Asencio Padilla*, battit Tacon en plusieurs rencontres, et établit son quartier-général à Yamparaes.

Les royalistes firent marcher un corps de mille hommes sur Laguana, pour arrêter les progrès de Padilla. Celui-ci confia alors la défense de plusieurs postes à ses capitaines, et donna celle du plus important à sa femme, *doña Juana Azunduy*. Ce fut contre ce dernier que l'ennemi dirigea l'attaque la plus furieuse; mais il fut complètement repoussé, et cette héroïne eut la satisfaction de présenter à son mari l'étendard sous lequel les royalistes avaient repris la Paz, Aréquipa et Cuzco, et qu'elle avait enlevé de ses propres mains. Pour cette belle action, l'État lui décerna le grade et le traitement de lieutenant-colonel.

Padilla poursuivit l'ennemi sur tous les points et le força à se renfermer dans la ville de Chuquisaca. D'un autre côté, Guèmes chassait de Jujui et de Salta le général Pézuela, qui fut constamment harcelé dans sa retraite par les *guérillas* de *don Augustin Ribéra*, de *don Diégo Colla*, de *don Diégo Tallangiani*, de *don Justo Gonzalès*, de *don Joseph Miguel Valdivièsa*, de *don Francisco Guerréros* et de *don Francisco Briondo*.

Vers le même tems, la flotte du vice-roi éprouva plusieurs pertes. Une petite escadre, aux ordres du commodore *Brown*, captura cinq bâtiments près de l'île d'Ornigas. Cet officier étant ensuite entré dans le port de Guayaquil, en enleva pour plus de 700,000 dollars de marchandises.

Sur ces entrefaites, une nouvelle insurrection éclata dans le district de la Paz. Les Indiens vinrent mettre le siége devant la ville, et les indépendants reprirent Cochabamba. Leur succès toutefois ne fut pas de longue durée. Goyénèche les battit une seconde fois, et emporta la ville d'assaut après une résistance opiniâtre à laquelle les femmes prirent part (1). La ville fut livrée au pillage pendant trois heures, et Antézana, président de la junte, qui avait proposé d'implorer la clémence du vainqueur, fut décapité; sa tête, placée au bout d'une pique, fut promenée dans les rues.

Vers le même tems, il y eut un soulèvement dans les provinces de Chayanta et de Paria. Goyénèche envoya pour l'apaiser un Catalan, qui mit à feu et à sang un grand nombre de villages, et fit, dit-on, couper les oreilles à tous les indépendants qui tombèrent entre ses mains.

Cependant une nouvelle révolution venait de s'opérer dans les provinces inférieures, et les principaux instigateurs en étaient les deux prêtres *Pinélo* et *Munéchas*, les deux frères *Angulo* et l'Indien *Pumakagua*. Les deux premiers remportèrent quelques succès à la Paz; mais leurs troupes souffrirent beaucoup pour avoir bu des sources que l'ennemi avait empoisonnées en se retirant. Ils perdirent aussi cent cinquante hommes qui s'étaient retranchés dans une caserne que les royalistes firent sauter. Les patriotes s'en vengèrent sur les Espagnols de la garnison, qu'ils égorgèrent sans pitié, ainsi que le gouverneur *Valdehoyos*. Pézuela, à cette nouvelle, s'avança en toute hâte sur la Paz, poursuivit un corps de huit cents hommes que Pinélo et Munéchas avaient réunis sur les bords du Désaguadéro, et les mit en déroute.

D'un autre côté, Pumakagua marcha contre Aréquipa, dont il se rendit maître, après avoir fait éprouver à l'ennemi une sanglante défaite, et avoir pris le général en chef Picoaga, le gouverneur Moscozo et Lavallé qu'il envoya à Cuzco pour y être mis à mort. Plus de deux cents Espagnols perdirent la vie dans cette occasion. Le vainqueur, obligé,

(1) *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buénos-Ayres y Tucuman; por el doctor D. Gregorio Funès, Buénos-Ayres*, 1817; Voyez *l'Appendix*, 3ᵉ. vol.

(2) Né à Aréquipa.

(1) « *Fué tan heroyco este choque*, » dit le docteur Funès, « *que para su eterna memoria y encender la llama del patriotismo, un ayudante en cada cuerpo del ejército del Perú, á la lista de la tarde, llamada:* las mujeres de Cochabamba, *como se estuviésen presentes, á lo que contextaba un sargento;* murieron en el campo del honor. » Pour perpétuer le souvenir de l'héroïsme de ces femmes, un *ayudante* de chaque corps de l'armée du Pérou faisait tous les soirs l'appel des femmes de Cochabamba, comme si elles devaient être présentes sous les drapeaux, et un sergent répondait qu'elles étaient mortes au champ d'honneur.

par la défaite de Pinélo et de Munéchas, de prendre la route de Cuzco, laissa les royalistes maîtres de celle d'Arequipa. Un frère des deux Angulo culbuta, près de Guamanga, quatre cents *Talavérinos*, qui avaient été détachés contre lui par le vice-roi de Lima; mais la prise d'Aréquipa par Ramirez le força à se diriger sur Cuzco.

Peu de tems après, Pumakagua fut battu près de la rivière d'Ayavire par Ramirez. Fait prisonnier et conduit à son tour à Cuzco, il y fut exécuté avec les trois Angulo, Pinélo et plus de cent de ses partisans, et sa tête, placée au bout d'une pique, fut envoyée à Siquani, à vingt-cinq lieues de Cuzco. Cet Indien, seigneur de la ville de Chincéro, avait pris parti pour le roi lors de la révolte de Tupac Amaru, en 1780; et les services qu'il avait rendus à cette époque lui avaient valu le titre de brigadier-général (1).

Don Juan Manuel Cacérès, ayant pris le titre de *general del exercito restaurador de los Indios del Peru*, publia, le 1er. septembre 1814, une proclamation en espagnol et en quichua, langue des Incas, dans laquelle il déclarait que ses frères les Indiens, étant les plus anciens enfants de l'Amérique, devaient jouir des mêmes droits et priviléges que les autres citoyens de l'État.

Vers ce tems, le général *Rondeau* fut investi de la direction suprême du Pérou, et *Alvéar* en fut nommé directeur provisoire. Ce général, s'étant mis en marche pour le Haut-Pérou, remporta deux victoires à Mocharé et à Puerto Grandé, et alla prendre position à Potosi, sur la gauche de l'ennemi qui occupait alors Oruro. Il s'empara aussi de Cochabamba, où il trouva des provisions en abondance. Voulant maintenir la communication libre entre cette ville et son quartier-général, il détacha une division aux ordres du brigadier Rodriguez, pour tenir en échec l'avant-garde ennemie. Mais celle-ci, repoussée à Venta-É-Média, à cinq lieues d'Oruro, se retira en désordre; et Rondeau, attaqué par Pézuéla, avant de pouvoir se rendre maître de la ville, se vit forcé d'en venir aux mains à *Sipésipé*. Cette bataille se livra le 29 novembre 1815; et l'armée de Rondeau, qui comptait auparavant cinq mille combattants, fut réduite à cinq cents. Les malheureux Cochabambiens, qui avaient élevé des arcs de triomphe pour les patriotes, essuyèrent la vengeance des vainqueurs, qui livrèrent de nouveau leur ville au pillage (2). Après cette défaite, Rondeau établit son quartier-général à Tupiza, où il remit le commandement à Belgrano, qui transporta le sien à Tucuman.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, comme s'il eût prévu, dit Funès, la fatale issue de cette bataille, avait expédié des troupes, des armes et des munitions. La plupart des villes de l'union avaient aussi mis des troupes sur pied; et les exploits des braves Camargo, la Médria, Padilla, Warnès et Minéchas dissipaient toutes les craintes qu'on avait conçues pour le triomphe de la cause de la liberté.

Les insurgés évacuèrent, pour la troisième fois, le Pérou, ainsi que le district des mines de Buénos-Ayres, et se retirèrent sur les bords du Rio de la Plata.

Pézuéla, promu à la dignité de vice-roi, fit son entrée solennelle à Lima, le 17 août 1816. D'un autre côté, le général don Jose de la Serna, envoyé par le roi d'Espagne, pour prendre le commandement des provinces du Haut-Pérou, à qui Pezuéla avait cédé le commandement de l'armée, poussa jusqu'à Jujui, avec deux mille hommes; mais il fut bientôt forcé à la retraite par Guèmes et ses guérillas.

Après la victoire de Maipo (5 avril 1818) (1), remportée par San-Martin, sur l'armée espagnole aux ordres d'Osorio, le gouvernement du Chili reprit le projet d'envahir le Pérou. Toutefois, comme il ne pouvait être exécuté que par mer, on s'occupa de construire, à la Conception et à Valparaïso, les bâtiments nécessaires pour y porter l'expédition.

Le vice-roi, informé de ce projet, convoqua une junte, composée des différentes corporations de Lima, afin d'aviser aux moyens de pourvoir à la défense du Pérou et de sa capitale. Il ne lui dissimula pas les dangers qui menaçaient le pays, et proposa, pour y obvier, de renforcer la flotte royale par les équipages des navires marchands, et d'armer les milices. Il calcula que les dépenses extraordinaires de la guerre s'éléveraient à 117,200 dollars par mois; et, en attendant que le gouvernement pût prendre les mesures nécessaires pour y subvenir, il imposa au commerce une contribution d'un million de dollars, menaçant d'ouvrir le port de Callao aux étrangers, s'il s'y refusait. Pézuéla parvint à mettre ainsi sur pied environ huit mille hommes, dont une partie ne put être armée que de piques.

Dans la note remise, le 12 juin 1818, par le cabinet de Madrid, aux hautes puissances alliées, relativement à la situation de l'Amérique méridionale, S. M. C., après avoir représenté à ces puissances la nécessité de « s'interposer dans les malheureuses circonstances où se trouve l'Amérique, afin de se servir de tous les moyens de prudence et de vigueur propres à soumettre les provinces révoltées, et à mettre un terme à l'immoralité et à la contagion politique qu'elles présentent, » déclare que les points sur lesquels elle est invariablement fixée, sont :

1°. Amnistie générale pour les insurgés, aussitôt qu'ils se seront soumis;

2°. Admission des Américains, doués des qualités convenables, à tous les emplois, en concurrence avec les Espagnols européens;

3°. Réglement du commerce de ces provinces avec les États étrangers, d'après les principes libres et conformes à la situation politique actuelle de ces contrées et de l'Europe;

4°. Une disposition sincère de la part de S. M. C., de donner la main à toutes les mesures qui, dans le cours des négociations, pourront lui être proposées par ses hauts alliés, et seront compatibles avec le maintien de ses droits et de sa dignité.

Le chevalier Zéa Bermudez, envoyé par la Cour d'Espagne auprès du congrès des souverains alliés, réunis à Aix-la-Chapelle, ne put toutefois accomplir l'objet de sa mission.

Grand armement destiné à agir contre les insurgés de l'Amérique méridionale. Le gouvernement espagnol ayant appris que Lima était menacée par l'escadre de lord Cochrane, et que des corsaires indépendants venaient d'attaquer des convois jusque sur les côtes de la Péninsule, résolut de préparer une grande expédition destinée à purger les mers et surtout l'Océan-Pacifique des navires ennemis; et étouffer en même tems l'insurrection, au moyen d'une force militaire imposante. La marine espagnole se trouvait alors dans un tel

(1) *Pazos*, lettres 7 et 8.

(2) Les vainqueurs bannirent et emprisonnèrent un grand nombre de femmes, au nombre desquelles étaient *doña Antonia Parédez*, *doña Justa Varéla* et *doña Félipa Barrientos*, dont la plus âgée avait à peine dix-neuf ans *Doña Térésa Bustos*, les deux sœurs *Malavias* et *doña Barbara Cévallos* furent jetées dans les fers. La première mourut en prison, et doña Barbara, enlevée à ses neuf enfants, fut reléguée à Oruro Les dames Malarias furent aussi bannies. (*Funès*.)

(1) Voyez l'article *Chili*.

état de délabrement, que le gouvernement fut dans la nécessité d'acheter une petite escadre à la Russie, et de traiter avec des négociants français, anglais, italiens et hollandais, pour trois cents bâtiments de transport. Le 28 janvier 1819, l'armée, réunie devant Cadix, sous les ordres du général O'Donnell, comte de l'Abisbal, comptait déjà quinze mille hommes, qui furent renforcés de six à sept autres mille dans les trois mois suivants. En attendant que cette grande expédition fût prête, on en détacha un vaisseau, une frégate et plusieurs autres navires qui mirent à la voile le 11 mai. Pour empêcher les étrangers d'aller grossir les rangs des insurgés, le gouvernement avait déclaré, par un décret du 4 janvier précédent, que tous ceux qui seraient pris les armes à la main, ou leur fournissant des munitions de guerre, seraient irrémissiblement mis à mort et leurs biens confisqués. Toutefois, cette grande expédition, dont une peste affreuse avait long-tems empêché le départ, échoua complètement par l'insurrection qui éclata parmi les troupes qui la composaient, le 1er. janvier 1820 (1).

Première expédition de lord Cochrane contre Callao et Pisco, en 1819. Lord Cochrane, qui avait fait voile d'Angleterre au mois d'août 1818, arriva à Valparaïso, le 28 novembre suivant; et quelques jours après, il reçut, du gouvernement chilien, sa commission de « vice-amiral du Chili, amiral et commandant en chef des forces navales de la république ». Le 22 décembre suivant, il arbora son pavillon à bord de la frégate *l'O'Higgins*, autrefois *la Reyna Maria Isabella*, qui venait d'être rapturée par l'escadre chilienne; et le 16 janvier 1819, il appareilla du port de Valparaïso pour le Callao avec cette frégate, *le San-Martin*, qui était commandée par le capitaine *Wilkinson*, et portait le pavillon de vice-amiral, *le Lautaro*, aux ordres du capitaine *Guise*, *le Galvarino*, à ceux du capitaine *Spry*, et *le Chaquabuco;* mais une révolte ayant éclaté à bord de ce dernier, le capitaine *Carter*, qui le commandait, se vit forcé de relâcher à Coquimbo, où il fit fusiller les mutins.

Lord Cochrane différa son attaque contre Callao jusqu'au premier jour de carnaval, parce qu'il espérait ce jour-là trouver les habitants livrés, comme de coutume, aux plaisirs de cette fête. Mais il se trompait; car le vice-roi s'y était rendu pour inspecter les forts et la flotte, et il avait même navigué toute la journée dans la baie, à bord d'un brick de guerre. Les batteries avaient été montées pour lui rendre les honneurs, et toute la garnison se trouvait sous les armes. Un brouillard épais, qui s'éleva à l'arrivée de lord Cochrane devant Callao, et pendant lequel *l'O'Higgins* se sépara du reste de l'escadre, l'exposa au plus grand péril. Néanmoins il alla jeter l'ancre sous les forts. Une canonnade très-vive commença alors des batteries et des vaisseaux (2), et l'amiral fut obligé de rester exposé au feu durant près de deux heures, lorsqu'il s'éleva enfin une brise qui lui permit de sortir de ce mauvais pas. Son vaisseau, toutefois, en souffrit peu, et il n'eut pas un seul homme de tué à bord, quoique son feu en eût tué treize à terre et considérablement endommagé la partie septentrionale du château (3).

Lord Cochrane adressa de là une proclamation aux habitants de Lima et des autres villes du Pérou; elle était ainsi conçue: « Compatriotes! je me flatte de pouvoir vous saluer bientôt plus cordialement de ce nom. Les cris de liberté des enfants de l'Amérique du sud ont été entendus avec plaisir dans toutes les parties de l'Europe civilisée, et particulièrement dans la Grande-Bretagne. Je n'ai pu résister au désir de combattre pour la défense d'une cause qui intéresse le genre humain et le bonheur d'une moitié du Nouveau-Monde durant des milliers de générations, et je me suis décidé à prendre une part active dans ce conflit. La république du Chili m'a confié le commandement de ses forces navales. L'empire de l'Océan-Pacifique doit être désormais leur partage, et elles coopéreront à briser vos chaînes. N'en doutez pas, le jour approche où l'anéantissement du despotisme et de la condition infâme de colons qui vous dégrade, vous permettra de vous élever au rang d'une nation libre: titre auguste auquel votre population, vos richesses, votre position géographique, le cours naturel des événements, tout vous donne le droit d'aspirer. Mais, de votre côté, vous devez vous prêter à l'accomplissement de cette grande œuvre, écarter les obstacles qui s'y opposent, et suivre le sentier de la gloire. Vous pouvez compter sur la participation efficace du gouvernement chilien, et sur celle de votre véritable ami Cochrane ».

Une autre proclamation, publiée le 30 décembre, par le général José de San Martin (1), de son quartier-général de Santiago de Chili, fut distribuée en même tems le long des côtes. Elle était adressée aux soldats de l'armée de Lima. « Le but de ma marche sur la capitale du Pérou, leur disait-il, est d'établir une réconciliation éternelle pour le bonheur de tous. Neuf années d'horreurs ont inondé l'Amérique de sang et de pleurs. Les opinions et les armes de cette partie du monde seront sous peu devant Lima, pour mettre un terme à tant de maux. » Puis il les invite à ne pas prolonger davantage un stérile sacrifice, et les invite à se ranger sous les étendards patriotes, qui les guideront à l'honneur, au bonheur et à la paix.

Une troisième proclamation du directeur suprême, Bernardo O'Higgins, fut aussi répandue avec profusion le long des côtes. « La liberté, fille du Ciel, » disait-il aux Péruviens, « va descendre dans vos fertiles campagnes; et sous » son égide vous occuperez, parmi les nations du globe, le » rang élevé auquel votre opulence vous appelle..... Péru» viens! n'hésitez pas à briser vos chaînes; venez signer » sur la tombe de Tupac Amaru et de Pumacacua, ces il» lustres martirs de la liberté, le pacte qui doit assûrer *votre* » indépendance et *notre* éternelle amitié » (2).

Lord Cochrane entra aussitôt en correspondance avec le vice-roi, relativement au mauvais traitement des prisonniers de guerre Chiliens et Buénos-Ayriens, renfermés dans les casemates du port. Le vice-roi répondit que, bien qu'ils fussent rebelles et traîtres à leur roi, on n'avait pas usé de mauvais traitements à leur égard; et il lui témoignait en même tems sa surprise « de ce qu'un seigneur de la Grande» Bretagne eût oublié sa dignité au point de devenir le chef » d'une bande de traîtres à leur souverain légitime et à ses » autorités légalement constituées ». Lord Cochrane lui répliqua: « Que la gloire de tout Anglais consiste dans sa li-

(1) Voyez l'article *Espagne*.

(2) Les remparts étaient garnis de trois cent soixante bouches à feu et les vaisseaux en portaient cent.

(3) Les Espagnols donnèrent à lord Cochrane le nom d'*el Diablo*, après cette affaire.

(1) Don José de San-Martin naquit vers l'année 1778, à Yapéyu, au Paraguay, dont son père était alors gouverneur. Il fut élevé en Espagne et fit plusieurs campagnes dans l'armée espagnole, comme lieutenant colonel sous les généraux la Romana, Coupigny et Wellington. En 1814, il s'embarqua en Angleterre pour le Buénos-Ayres, où il ne tarda pas à être nommé général en chef des forces de cette république dans le Haut-Pérou. Il défit les Espagnols à Chacabuco et à Maipo, dans le Chili, en 1817 et 1818.

(2) Voyez la note *E* à la fin de l'article.

» berté ; et que c'est ce motif qui l'a porté à préférer le » commandement des vaisseaux de guerre d'un peuple libre, » à celui de la flotte d'une nation d'esclaves, qui lui avait » été offert par le duc de San-Carlos, au nom de son maître » Ferdinand VII ».

Le 26 mars, l'escadre de lord Cochrane s'empara du bâtiment espagnol *la Victoria*, qui était chargé de planches de cèdre et de chevaux. Le 28, elle fit une attaque contre le Callao, et prit deux chaloupes canonnières. Lord Cochrane, laissant le vice-amiral Blanco devant ce port, avec les vaisseaux *le San-Martin* et *le Lautaro*, partit pour Huacho, d'où il se rendit à Barranca, et de là à Huarmey et à Huambacho, où il rencontra un brick français, dont le capitaine lui remit une somme d'argent appartenante à la compagnie des Philippines, et qu'il avait reçue à son bord. L'amiral longea ensuite la côte jusqu'à Payta. Il somma les autorités de cette ville de lui remettre la caisse du gouvernement ; ce qu'elles refusèrent et tirèrent même sur le parlementaire. Cochrane débarqua alors ses marins sous le feu des batteries, les emporta de vive force, livra la ville au pillage ; et après en avoir enlevé l'artillerie et fait sauter le fort, il regagna ses vaisseaux. Il se dirigea de là vers le Callao, qu'il se proposait d'attaquer avec toutes ses forces réunies ; mais, à son arrivée devant la place, ayant appris que l'amiral Blanco était parti pour Valparaïso, il fit voile lui-même pour ce port, où il entra le 15 juin. Blanco fut mis en jugement et acquitté.

Deuxième expédition navale de l'amiral Cochrane. On reçut, en 1819, la nouvelle qu'un armement destiné pour l'Océan-Pacifique, se préparait à Cadix. La flotte qui s'y rassemblait se composait des deux vaisseaux de ligne *l'Alexandre* et *le San-Elmo*, de la frégate *Pruéba* et de plusieurs petits bâtiments. On espérait que ces forces, réunies à celles de Callao, qui consistaient en deux frégates, *l'Esméralda* et *la Venganza*, trois bricks, plusieurs petits bâtiments et quelques navires marchands armés en guerre, suffiraient pour empêcher l'escadre chilienne de tenir la mer. Le commandant de celle-ci résolut donc d'aller incendier les vaisseaux qui se trouvaient au Callao. En conséquence, le 12 septembre, il partit de Valparaïso, avec *l'O'Higgins*, *le San-Martin*, *le Lautaro*, *l'Indépendencia*, *le Galvarino*, *l'Araucano* et les deux navires marchands, *la Victoria* et *la Xérésana*, qu'on devait convertir en brûlots en cas de besoin, toucha à Coquimbo, où il ne trouva que quatre-vingt-dix hommes, au lieu de mille qu'on lui avait promis, et arriva dans la baie de Callao, le 28 suivant. Cochrane informa le vice-roi Pézuéla de sa résolution de mettre le feu à la flotte ; mais que, pour sauver les propriétés des particuliers qui étaient dans la baie, il lui proposait de combattre les navires espagnols à force égale, s'ils quittaient leur encrage. Le vice-roi s'y refusa. En conséquence, lord Cochrane fit lancer, pendant la nuit du 1er. octobre, une grande quantité de fusées à la Congrève sur les bâtiments espagnols, mais sans effet. Les batteries et les vaisseaux ripostèrent par un feu bien nourri. On tira encore des fusées pendant les trois nuits suivantes, sans faire beaucoup de mal à ces navires ; mais, dans celle du 4, les Espagnols eurent la précaution de les dégréer. En examinant ces fusées, on trouva qu'elles contenaient des chiffons, du sable, de la sciure de bois et d'autres matières semblables que les prisonniers espagnols employés à les faire, y avaient mis. Les cilindres de fer éclatèrent parce qu'on avait été obligé de les souder avec du métal de cloche, faute de borax. Ses instructions ne lui permettant d'attaquer le port qu'à l'aide de fusées et de brûlots, il lança, le 5, un de ces derniers, qui éclata sans causer de préjudice à l'ennemi. Le même jour, on signala un gros vaisseau sous le vent, qu'on reconnut être la frégate *la Pruéba*. Des avis reçus de terre apprirent que *l'Alexandre* était retourné en Espagne, et que *le San-Elmo* avait fait naufrage à la hauteur du cap Horn (1). L'amiral cingla alors vers le nord, pour se procurer des provisions et de l'eau, et surveiller la frégate. Les équipages du *San-Martin* étant malades, il l'envoya à Santa avec *l'Indépendencia* et *l'Araucano*. Il expédia pour Pisco *le Lautaro* et *le Galvarino*, à l'effet d'y prendre de l'eau-de-vie et du vin dans les magasins de la couronne.

La garnison de cette dernière ville se composait de six cents hommes d'infanterie et de deux cents de cavalerie, avec deux pièces d'artillerie de campagne. Le fort était défendu par six canons de dix-huit livres de balles. Deux cent quatre-vingts marins chiliens, aux ordres du colonel *Charles*, descendirent à terre, enlevèrent le fort d'assaut, s'emparèrent ensuite de la ville, et embarquèrent environ quatorze mille cruches, de soixante-dix litres chacune, d'eau-de-vie et de vin. Le colonel Charles perdit la vie dans cette attaque (2).

L'amiral ayant ordonné au *San-Martin* et à *l'Indépendencia* de se rendre à Valparaïso, partit lui même, avec *l'O'Higgens*, *le Lautaro* et *le Galvarino*, pour la rivière de Guaquil, dans l'espoir d'y rencontrer *la Pruéba*. Il arriva à son embouchure, le 27 octobre, la remonta pendant la nuit, sans le secours d'un pilote, et y captura deux gros bâtiments marchands armés, *l'Aguila*, de neuf cents tonneaux et de trente-deux canons, et *la Bégona*, de six cents tonneaux et de vingt-six canons, qui se rendaient à Lima avec un chargement de bois. La frégate, arrivée le 15 devant Puna, avait placé son artillerie sur des radeaux, et était parvenue à entrer dans le port. L'amiral ne pouvant l'y suivre, confia ses prises à la garde des autres vaisseaux, et partit le 21 décembre, avec *l'O'Hinggins*, pour Valdivia, où on lui avait dit qu'un vaisseau de ligne ennemi se radoubait. Il y arriva le 18 janvier 1820 ; mais il n'y avait dans le port qu'un seul bâtiment marchand. Le même jour, il prit le brick de guerre *le Potrillo*, qui avait été expédié de Callao avec de l'argent pour les gouverneurs de Valdivia et de Chiloé. Le 20, Cochrane jeta l'ancre dans la baie de Talcahuana, où le général Freire, gouverneur de la province, vint à son bord le féliciter sur son arrivée (3). Étant parti de nouveau pour Valdivia, il s'en approcha sous pavillon espagnol, pour le mieux reconnaître ; et le 2 février, il l'enleva d'assaut sous le feu de soixante-dix canons.

Troisième expédition chilienne, aux ordres de l'amiral Cochrane. Le directeur suprême du Chili, Bernardo O'Higgins, et le général José de San-Martin, convinrent, par un traité conclu entre eux, le 5 février 1819, de préparer en toute hâte une autre expédition contre les Espagnols du Pérou, dont les frais seraient à la charge du gouvernement

(1) Le vaisseau de ligne *l'Alexandre* retourna à Cadix ; un autre, arrivé sous l'équateur, fut jugé incapable de tenir la mer ; *le San-Elmo* sombra à la hauteur du cap Horn, où le reste des vaisseaux de l'expédition fut dispersé par un coup de vent ; deux bâtiments de transport furent conduits à Buénos-Ayres par les équipages qui s'étaient révoltés ; et la frégate *la Maria-Isabella*, avec un transport, qui avaient jeté l'ancre dans la baie de Talcahuana, furent abandonnés de leurs équipages à la vue du *San-Martin* et du *Lautaro*, commandés par l'amiral Blanco, qui en prit possession le 28 octobre 1818.

(2) Dépêches officielles adressées par l'amiral au gouvernement chilien, le 17 novembre 1819.

(3) Voyez M. *Stevenson's Travels in South America*, tom. III, chap. 5 et 6.

indépendant de ce pays. Le premier de ces chefs se rendit en personne à Valparaïso pour en activer les préparatifs, et San-Martin partit pour Buénos-Ayres, à l'effet de hâter la levée des recrues. La prise d'un convoi expédié de Cadix, avec des munitions pour l'armée royale de Lima, fut d'un grand secours pour l'expédition chilienne. On donna le commandement des troupes de terre au général San-Martin, et l'amiral Cochrane fut chargé de diriger les opérations maritimes.

Au moment du départ de l'armée libératrice, Zenténo, ministre de la guerre et de la marine, publia un résumé des succès qui avaient mené à cet événement mémorable, et celui des mesures prises pour l'armement. En même tems, le directeur suprême du Chili adressa à l'armée expéditionnaire une proclamation, dans laquelle il lui rappelait que son général était le même qui les avait guidés dans les champs de Chacabuco et de Maipo. « Soldats des Andes », leur dit-il, « vous avez donné la liberté au Chili, partez » maintenant pour le Pérou, dont vous saurez mériter la » reconnaissance. La victoire vous attend; mettez un terme » aux maux de la guerre, et assûrez le sort de la génération » naissante. »

Le 20 août 1820, l'expédition mit à la voile de Valparaïso. Le nombre des troupes de débarquement était d'environ trois mille sept cents, y compris deux régiments de cavalerie. Il y avait à bord un parc d'artillerie de campagne, quinze mille fusils et une quantité considérable de munitions et d'uniformes pour distribuer à ceux qui viendraient se ranger sous les étendards de l'indépendance. Les forces navales aux ordres de lord Cochrane consistaient en quatre frégates et trois bricks (1), montés par seize cents marins, dont six cent vingt-quatre étrangers, et la plupart anglais (2).

L'O' Higgins relâcha dans la baie de Coquimbo, où l'Araucano et un transport avaient été envoyés pour prendre des troupes à bord, et ayant rallié l'escadre, elle entra dans la baie de Pisco, le 7 septembre.

Le premier bulletin de cette armée, daté de Valparaïso, le 13 août 1820, commence en ces termes: « Dans la dixiè» me année de la révolution de l'Amérique méridionale, » et trois siècles après la conquête du Pérou, un peuple, » qui jusqu'alors avait été placé au-dessous de son rang dans » la hiérarchie sociale, avait entrepris de briser les chaînes » que Pizarro lui a imposées de ses mains ensanglantées, en » 1520. »

Le 8 septembre, le général San-Martin publia deux adresses, l'une aux soldats de l'armée du vice-roi de Lima, et l'autre aux Espagnols résidant au Pérou. Il annonçait aux premiers que la dernière campagne allait s'ouvrir pour eux, et aux autres que l'autorité espagnole cesserait d'être reconnue sur tous les points occupés par l'armée libératrice. Le même jour, une partie des troupes descendit à terre, et, le 9, tandis que le général San-Martin longeait la côte pour observer les mouvements de l'ennemi, le major général don *Juan Grégorio de las Héras* (1), commandant en second, s'avança avec trois mille hommes contre Pisco, ville située par latitude sud 13° 47', à environ cent milles sud de Lima, que les habitants avaient évacuée avec leurs esclaves et leurs effets. La garnison ne se composait que de quarante hommes de troupes réglées et d'environ deux cents de milice, aux ordres du comte de Monté-Mar.

A la nouvelle du débarquement des indépendants, les troupes espagnoles, stationnées dans les environs, se replièrent sur Lima, où le vice-roi don Joaquim Pezuéla concentrait ses forces.

Une partie du convoi, qui s'était séparée du reste de l'escadre chilienne, arriva, le 14, à Pisco, en même tems qu'un vaisseau de guerre espagnol, à bord duquel se trouvait un parlementaire, envoyé par le vice-roi à San-Martin, pour lui proposer une suspension d'armes, et une réunion de commissaires chargés d'aplanir les différends entre l'Amérique et la mère-patrie. San-Martin y ayant consenti (2), le 26, des députés s'assemblèrent à *Miraflores*, à deux lieues au sud de Lima, et y signèrent un armistice de huit jours. On proposa, de la part du vice-roi, que le gouvernement et le peuple du Chili prêtassent serment à la monarchie espagnole, et envoyassent des députés au souverain congrès d'Espagne, pour se prévaloir des droits et privilèges accordés aux colonies par les cortès. Les députés chiliens répondirent que leurs pouvoirs ne les autorisaient pas à traiter sur cette base, mais bien sur les principes posés par les gouvernements libres de l'Amérique du sud. Les députés royalistes proposèrent ensuite que l'armée libératrice évacuât le territoire du Pérou et retournât au Chili, s'engageant expressément à envoyer en Espagne des députés munis de pleins pouvoirs, pour demander à sa majesté de souscrire à ses vœux. Les députés des insurgents virent bien que le vice-roi n'était pas sérieusement disposé à entrer en arrangement; néanmoins, ils consentirent « à ce que l'armée libératrice évacuât Pisco, et se retirât au-delà du Désaguadéro (lat. sud 18°), qui sépare le Chili du Pérou, à condition que les troupes royales sortissent de leur côté des limites qui avaient été assignées à la présidence du Chili, en 1810. Ils consentirent aussi à envoyer des députés en Espagne pour traiter avec le roi; mais ils exigeaient, en même tems, qu'il ne fût apporté aucun changement à l'état politique du Chili durant cet intervalle; que les hostilités cessassent sur terre et sur mer, pour ne recommencer que trois mois après la rupture des négociations, et, enfin, que le plus ancien officier de l'escadre anglaise dans ces parages, et le gouvernement des États-Unis de l'Amérique du nord garantissent l'exécution de ces conditions. » Les commissaires espagnols insistant sur la reconnaissance du gouvernement constitutionnel d'Espagne, et sur l'évacuation du territoire péruvien par les forces du Chili, et les députés ne voulant entendre à rien sans l'indépendance absolue de leur pays, le 4 octobre, on se sépara, et, le 5, les hostilités recommencèrent. Le colonel Arénalès, qui avait ordre de pénétrer dans la Sierra, partit, ce jour-là, de Pisco, pour Ica, avec une division de douze cents hommes et deux pièces d'artillerie. Il fit son entrée dans cette ville le lendemain aux acclamations des habitants, et y fut joint par deux compagnies d'infanterie et

(1) Le vaisseau amiral *O' Higgins*, autrefois *la Reyna Maria Isabella*, de . . . 48 canons.

Le San-Martin	64
Le Lautaro	44
L'Indépendencia	26
Le brick Galvarino	18
L'Araucano	16
Le Pueyrrédon	14

(2) Lettres du directeur suprême de la république du Chili, adressées de Valparaiso, le 5 août 1820, aux habitants du Pérou, et au général don Francisco de Paulo Santander, vice-président des provinces libres de Cundinamarca.

(1) Ce général, natif de Buénos-Ayres, établit sa réputation militaire, à Talcahuano, en 1817.

(2) On dit que San-Martin y consentit d'autant plus volontiers (le 25 septembre) que son artillerie et environ cinq cents hommes d'infanterie qui s'étaient séparés de la flotte, pendant le trajet, n'étaient point encore arrivés. (*Caldcleugh's Travels*, chap. 12.)

trois officiers qui avaient abandonné l'armée ennemie, forte de huit cents hommes, qui marchait sur Nasca, sous la conduite du colonel Quimper et du comte Monté-Mar. Le 12, une partie de la division d'Arénalès entra dans cette ville, et y prit six officiers, quatre-vingts soldats et tout le bagage. Le 15, un convoi de cent mulets, chargés de munitions de guerre et de bouche tomba aussi en son pouvoir. Après avoir établi un gouvernement indépendant à Ica, Arénalès continua sa route vers Guamanga.

L'amiral Cochrane était d'avis qu'on débarquât les troupes à Chilca, le point le plus voisin de Callao, et qu'on marchât de là directement sur la capitale. San-Martin proposait au contraire de s'avancer avec le gros de l'armée dans la direction de Truxillo. Enfin, le 26 octobre, l'expédition, qui avait séjourné cinquante jours à Pisco, mit à la voile, et arriva, trois jours après, à la hauteur de Callao. Lord Cochrane pressa San-Martin de débarquer sur-le-champ les troupes; mais celui-ci voulut auparavant reconnaître la baie d'Ancon. Il partit donc pour cette destination avec *le San-Martin*, *le Galvarino*, *l'Araucano* et les transports, et laissa *l'O'Higgins*, *l'Indépendencia* et *le Lautaro* devant Callao, comme pour en reprendre le blocus.

Les deux frégates espagnoles s'étaient éloignées des côtes du Pérou, et le seul vaisseau de guerre, qui se trouvait à Callao, était la frégate *Esméralda*, qui était à l'ancre dans le port, où elle était protégée par quatorze chaloupes canonnières, rangées en demi-cercle, deux goëlettes, deux bricks de guerre, trois grands bâtiments marchands armés, les batteries des forts et de la place, et enfin par une chaîne flottante qui en défendait l'approche. L'amiral proposa d'enlever la frégate et les navires marchands du port. Le 1er. novembre, il communiqua son intention aux capitaines, et, le 4, il adressa une proclamation aux troupes et aux marins, leur promettant le prix de tous les bâtiments qu'ils parviendraient à emmener, et, de plus, la même récompense offerte par le gouvernement de Lima aux capteurs de l'escadre chilienne. Tous les équipages de la flotte voulurent partager les dangers de cette hazardeuse entreprise. Trois des vaisseaux de l'escadre levèrent l'ancre et sortirent de la baie. Les Espagnols crurent qu'ils allaient donner la chasse à quelque navire marchand. Le 5, vers minuit, quatorze chaloupes, portant deux cent quarante volontaires, s'avancèrent en deux divisions, l'une sous la conduite du capitaine Crosbie, et l'autre sous celle du capitaine Guise. Ils pénétrèrent sans obstacle dans l'ancrage intérieur, et passèrent près de la frégate des États-Unis *la Macédonienne*, et la frégate anglaise *l'Hypérion*. Sur le minuit ils franchirent la chaîne, et lord Cochrane, qui se tenait dans le premier bateau, ayant été hêlé par une chaloupe canonnière, continua son chemin sans répondre, jusqu'à ce qu'il fût près d'elle. Il dit alors à l'officier : *Silencio ó muerte*, et celui-ci passa outre sans obstacle. Arrivé sans bruit auprès de *l'Esméralda*, il monte par le passe-avant sur le pont et brûle la cervelle à la sentinelle. Au même instant, le vaisseau est bordé de toutes parts; les assaillants sont bientôt maîtres du gaillard d'arrière, et les Espagnols, sortant d'un profond sommeil, n'ont que le tems de se retirer au gaillard d'avant, d'où ils font un feu de mousquéterie bien nourri qui dure dix-sept minutes. Obligés enfin de se réfugier au fond de cale, ils mettent bas les armes. Lord Cochrane coupa le câble de la frégate, y fit placer un fanal semblable à celui que *la Macédonienne* et *l'Hypérion* avaient allumé en s'éloignant du lieu du combat, de crainte d'être endommagées par le feu des remparts, et la mena ainsi hors du port, malgré le feu des batteries du côté nord de la forteresse, sans qu'elle eût éprouvé le moindre dommage. *L'Esméralda* était montée de trois cent vingt hommes et de plusieurs particuliers, comme les listes trouvées à bord l'indiquent. Le nombre des prisonniers ne fut que de cent soixante-treize, de sorte que leur perte s'éleva à cent cinquante-sept personnes tuées ou blessées. Lord Cochrane eut onze tués et vingt-huit blessés, et reçut lui-même une balle dans la cuisse. Il proposa un échange de prisonniers au vice-roi, qui l'accepta avec empressement. La prise de *l'Esméralda* fut le coup de mort de la marine espagnole dans l'Océan-Pacifique. La garnison de Callao en fut si courroucée qu'elle massacra les hommes que le capitaine de *la Macédonienne* envoya à terre, le 6, avec la chaloupe, pour acheter des provisions (1).

Le 9 novembre, la flotte quitta la baie d'Ancon pour se rendre à Huacho (lat. 11° 14′ S., à soixante-quinze milles au nord de Lima), où le reste des troupes fut débarqué; et, le 12, le général San-Martin établit son quartier-général à Huara, forte position dans le voisinage de ce port. Le succès de l'amiral Cochrane popularisa tellement la cause des indépendants, que le régiment de Numancia, fort de six cent cinquante hommes (2), tous Colombiens, avec son colonel, et les meilleures troupes de l'armée royale, quitta le service du vice-roi (le 3 décembre) et se réunit aux indépendants, contre lesquels on l'avait envoyé, à Rétès, dans la vallée de Chancay. Le 8, ceux-ci furent joints par trente-six officiers et un grand nombre d'habitants recommandables de Lima. Le 11, on reçut la nouvelle de l'avantage remporté, à Pisco, par le colonel Arénalès. Cet officier, après le combat d'Ica, qui avait eu lieu le 6 octobre, pénétra avec sa division dans l'intérieur du pays, et, le 31, il entra dans Huamanga, où il fut bien accueilli des habitants. Ayant quitté cette ville, le 6 novembre, il marcha vers le district de Tarma, et l'avant-garde s'étant avancée jusqu'à Jauja, à trente lieues de Lima, au moment où les Espagnols évacuaient cette capitale, il y eut une escarmouche dans laquelle ces derniers perdirent huit hommes tués et vingt-un prisonniers, dont quatre officiers. Le 22, la division arriva aux portes de Tarma, où elle fit son entrée le lendemain, et la ville se proclama aussitôt indépendante de l'Espagne. Le 6 décembre, les troupes d'Arénalès en vinrent aux mains, à Pisco, avec un corps de l'armée royale, fort de douze cents hommes (3), aux ordres du général O'Reilly. Ce dernier fut fait prisonnier, et son armée regagna Lima, avec perte de cinquante-huit tués, de dix-neuf blessés, de trois cent quarante-trois prisonniers, y compris vingt-huit officiers, de deux pièces d'artillerie, de trois cent soixante fusils de munition et de ses bagages. Cette victoire assûra à Arénalès la possession des riches mines d'argent de Pisco, et lui permit d'opérer sa jonction avec l'armée de San-Martin.

A la nouvelle de cette victoire, la ville et la province de Huanuco, et les villes de Cuenca et de Loxa, dans la juridiction de Quito, se déclarèrent indépendantes. Truxillo ne tarda pas à suivre leur exemple. Le 4 janvier 1821, le

(1) Voyez à ce sujet les instructions données par le lord Cochrane, à bord du vaisseau chilien *l'O' Higgins*, le 1er. novembre 1820, et sa dépêche du 14, au général San-Martin. Ces deux pièces se trouvent dans le journal du capitaine Hall, etc., tom. I, chap. 2, 4e. édition; Édimbourg, 1825.

Voyez aussi vol. III, *of M. Stevensons' 20 years' residence in South America*, et vol. II, *of M. Mier's Travels in Chile and la Plata*.

(2) M. Mier dit huit cents hommes.

(3) M. Mier dit dix-huit cents hommes.

marquis de Torré Taglé, gouverneur pour l'Espagne, y opéra une révolution.

Le 13 février 1821, le brick de guerre *l'Araucano* arriva à Chancay avec la goëlette de guerre espagnole *Aransasu*, qu'il venait de capturer.

Le 13 mars, une division de l'armée libératrice fut envoyée sous la conduite du lieutenant-colonel Miller, avec une partie de l'escadre, pour faire une diversion sur Pisco. Cette expédition fut exécutée le 21, mais sans résultat important. Miller y retourna de nouveau quelque tems après, et marcha de là sur Arica, où il arriva le 5 mai. Cette ville, ayant refusé d'ouvrir ses portes, le colonel débarqua ses troupes à Sama, et s'avança à leur tête contre la ville, qui avait été abandonnée par ses habitants et par la garnison. Les autorités avaient transféré le trésor public à Tagua, chef-lieu de la province, à quarante-cinq milles dans l'intérieur. Néanmoins, il enleva une caisse contenant 58,000 dollars et six barres d'argent, qu'on envoyait sous escorte à Aréquipa. Le 14, Miller marcha d'Arica sur Tagua, en prit possession le lendemain, et y fut joint par deux compagnies d'infanterie royale. Lord Cochrane voulut qu'elles servissent de noyau à un nouveau régiment, qui devait s'appeler les premiers Indépendants, et leur présenta un drapeau sur lequel on voyait un soleil dans un champ d'azur. Toutes les marchandises européennes, trouvées dans les magasins d'Arica, et qui appartenaient à des négociants espagnols de Lima, furent transportées à bord du *San Martin*.

Le colonel Miller s'étant avancé avec sa division vers Moquégua, rencontra, à Mirabe, un parti royaliste aux ordres du colonel Sierra, qu'il fit prisonnier après une action des plus vives. Ce succès décida lord Cochrane à s'approcher du quartier-général de Miller, et il vint en conséquence jeter l'ancre près d'Ilo, le 27 mai.

Au moment où Miller se disposait à pénétrer dans l'intérieur du pays, il reçut une communication du gouverneur d'Aréquipa, qui lui annonçait qu'un armistice de vingt jours avait été conclu, le 23 mai, entre le général San-Martin et le vice-roi La Serna.

Le général San Martin resta six mois à Huara, pendant lesquels il travailla à rallier à sa cause les grands propriétaires du pays et les mineurs créoles, en leur représentant les avantages d'un commerce libre et d'une représentation nationale. Il réussit facilement auprès de ceux du département populeux de Truxillo, et intercepta la majeure partie des convois destinés à alimenter la capitale, tandis que le port de Callao était étroitement bloqué par la flotte (1).

Sur ces entrefaites, la ville de Guayaquil (2) se souleva en faveur des indépendants, dans la nuit du 8 au 9 octobre. Les autorités civiles et militaires furent arrêtées et mises en prison, et le lendemain matin, une salve générale des batteries de la place annonça la défection de la garnison royaliste. Le gouverneur Vivéro fut conduit à Pisco. Les habitants de cette ville, qui avait fait partie jusqu'alors de la Nouvelle-Grenade, établirent un gouvernement indépendant, se donnèrent de nouvelles lois, et ouvrirent leur port au commerce étranger.

(1) *Captain Hall's Journal*, vol. I, chap. 2.

(2) Cette ville, qui est le port principal de Quito, avait alors près de vingt mille âmes, et son territoire en renfermait à peu près cinquante mille. Guayaquil fut incorporé à la république de Colombie en 1819. Un décret du général Bolivar, rendu en 1821, confirma son admission; mais les autorités n'en continuèrent pas moins à administrer d'une manière indépendante. (Voyez *Captain Hall's Journal*, chap. 11.)

Les troupes royales étaient campées à Aznapuquio, entre Lima et Ancon, dans un terrain marécageux, où elles perdirent beaucoup de monde par la maladie et la désertion. Le 29 janvier 1824, leurs principaux officiers, Cantérac, Caratala, Valdès, Ricafort et autres, irrités des succès des patriotes, accusèrent le vice-roi, don Joaquim Pézuéla, de n'avoir pas pris les mesures nécessaires pour repousser l'ennemi, le déposèrent, et élurent à sa place don José de La Serna, qui avait été nommé par le roi, en 1816, au commandement du Haut-Pérou. Telle était l'irritation de l'armée contre Pézuéla, que ses chefs lui enjoignirent de s'embarquer dans les vingt-quatre heures, avec sa famille, à bord de la frégate anglaise *l'Andromaque*, ou d'un navire espagnol en charge pour Panama. Dans les remontrances que ces officiers lui adressèrent, ils se plaignaient de son manque de ressources, de prudence et de circonspection, de l'inefficacité des moyens employés contre l'ennemi, de la défaite des royalistes dans la Sierra del Pisco par le général patriote Arénalès, de la nomination de Vivéro au gouvernement de Guayaquil, et de celle de Torré Taglé à celui de Truxillo.

Peu après la déposition du vice-roi Pézuéla, *don Manuel Abreu*, capitaine de la marine espagnole, arriva d'Espagne. Il était chargé, après l'établissement de la constitution des cortès, d'aplanir les différends survenus entre son gouvernement, le Pérou et le Chili. En conséquence, les généraux San-Martin et La Serna eurent une entrevue à Punchauca, le 2 juin, à laquelle assistèrent des négociateurs de part et d'autre, et les principaux officiers de l'état-major des deux armées. San-Martin proposa à La Serna de proclamer l'indépendance du Pérou conjointement avec lui, de nommer une régence, composée de membres pris dans les deux partis, et dignes de la confiance publique, de choisir des députés chargés de faire connaître à Sa Majesté Catholique l'état véritable des affaires du Pérou, et les motifs urgents qui les avaient portés à cette détermination. La Serna proposa de son côté à San-Martin un armistice de seize mois pour avoir le tems de recevoir la décision de la cour de Madrid à cet égard; mais ce dernier connaissait trop bien l'état d'anarchie de Lima pour ne pas en tirer parti. Aussi il refusa cette offre, et ne voulut consentir qu'à une prolongation de l'armistice pendant douze jours. Valdès, chaud partisan de la royauté, qui avait puissamment contribué à l'élévation de La Serna, était aussi fort opposé à tout accommodement pacifique. Cette suspension d'armes, qui avait duré deux mois, empêcha le colonel Miller de pénétrer dans l'intérieur, et l'amiral Cochrane partit pour Callao, où il arriva le 8 juillet 1821.

Cependant La Serna, jugeant qu'il serait imprudent de rester plus long-tems dans une ville dont les habitants se prononçaient ouvertement en faveur des indépendants, publia une proclamation, le 5 juillet, pour leur annoncer son intention de quitter Lima, et inviter ceux qui voudraient le suivre à se rendre à Callao. Il nomma en même tems le marquis de Montémiré, gouverneur de la capitale, et le lendemain il en sortit à la tête de la garnison, prit la route de Xauxa, et alla établir son quartier général à Cuzco. Le 8, une députation des principaux citoyens de Lima se rendit auprès de San-Martin pour l'appeler dans leurs murs, et le 12, il y fit son entrée, et se proclama protecteur du Pérou libre et indépendant, jusqu'à la convocation d'un congrès national (1).

Le 15 suivant, les membres de la corporation se réunirent à l'Hôtel-de-Ville, et y déclarèrent unanimement que

(1) *Gaceta del gobierno de Lima Independente*, nº. 7.

le vœu général des habitants était prononcé en faveur de l'indépendance. En conséquence il fut ordonné de détruire les armes royales de la ville, et de former une garde civique; et une proclamation annonça pour le 28 suivant, la promulgation de l'acte d'indépendance.

Le 28, la déclaration de l'indépendance fut solennellement proclamée et jurée sur la grande place, au bruit des salves d'artillerie et de toutes les cloches de la ville. Le général, entouré des généraux et des officiers de l'armée libératrice, d'une députation des quatre colléges de l'Université de San-Marcos, du clergé et d'une partie de la noblesse, leur adressa ces paroles : « Dès ce moment, » dit-il, « le Pérou est libre et indépendant par le vœu général du » peuple et par la justice de sa cause que Dieu protége (1). » Le nouveau drapeau péruvien, flottant pour la première fois, représentait le soleil se levant derrière la ville, au-dessus des Andes, dont la rivière Rimac baignait le pied. On frappa une médaille pour perpétuer le souvenir de ce jour mémorable. Elle représentait d'un côté un soleil qu'environnait cette inscription : *Lima libre juró su independencia en 28 de julio de 1821*; et, sur le revers, un laurier avec ces mots : *Bajo la protecion del exercito libertador del Peru mandado por San-Martin* : Lima libre jura son indépendance le 28 juillet 1821, sous la protection de l'armée libératrice du Pérou, commandée par San-Martin.

Le dimanche suivant un *Te Deum* solennel fut chanté dans la cathédrale, et, après la messe, l'archevêque, et tous ceux qui avaient suivi la procession, s'avancèrent jusqu'au pied du maître-autel, et y prêtèrent le serment « de défendre leurs opinions, leurs propriétés, leurs personnes et l'indépendance du Pérou contre les attaques du gouvernement espagnol ou de toute autre puissance étrangère. » Après la cérémonie, une députation des membres du *Cabildo* se rendit auprès du général San-Martin pour l'inviter à prendre le commandement politique et militaire du Pérou.

Au milieu de ces fêtes, San-Martin reçut un rapport de lord Cochrane, en date du 30 juillet, par lequel il lui annonçait que le capitaine Crosbie avait enlevé les deux gros bâtiments marchands *le San-Fernando* et *le Milagro*, à l'ancre devant Calloa, avec plusieurs autres petits navires, et qu'il avait mis le feu à deux carènes, à portée de fusil des batteries ennemies.

Le 1er. août, San-Martin publia une amnistie générale pour tous les déserteurs qui se présenteraient devant les autorités civiles et militaires, dans l'espace de 15 jours. Le 3, il adressa aux Péruviens une proclamation dans laquelle il disait que dans l'état où il avait trouvé les affaires à son arrivée à Pisco, il avait cru devoir accepter l'autorité suprême, et que les mêmes circonstances impérieuses qui l'y avaient décidé alors existaient toujours, puisque le Pérou avait encore des ennemis à combattre; qu'une expérience de douze années de révolution dans le Vénézuéla, le Cundinamarca, le Chili et les Provinces-Unies du Rio de la Plata lui avait suffisamment démontré le danger résultant de la convocation de congrès dans un pays en partie occupé par l'ennemi; mais, « il s'engageait solennellement, aussitôt son affranchisse» ment, à résigner le commandement, et à laisser le peuple » se choisir la forme du gouvernement qui lui convien» drait. »

Le 4 août, il nomma *don Juan Garcia del Rio*, ministre des relations extérieures, et le lendemain, *don José de la Riva Agüero* fut investi de la présidence du département de Lima. Le général San-Martin adressa en même tems une proclamation aux Espagnols d'Europe, promettant de respecter leurs personnes et leurs biens.

Lois et actes de l'autorité publique sous le gouvernement du général San-Martin. - Lois et ordonnances contre les Espagnols et les royalistes. Le général San-Martin publia, le 4 août, une proclamation par laquelle il offrait protection à tout Espagnol (1) qui continuerait paisiblement à exercer son industrie dans le pays, et prêterait serment de fidélité au nouveau gouvernement. D'un autre côté, il enjoignait à tous ceux qui n'auraient pas confiance dans sa promesse, de quitter le pays avec toutes leurs propriétés mobilières. Toutefois, après la prise de Lima, l'alarme se mit parmi les Espagnols, et il s'en embarqua un grand nombre pour l'Europe. Un navire anglais en reçut à son bord cent soixante-quatre familles, un autre cent cinquante, et plusieurs autres de cinquante à cent chacun. Le protecteur voulant arrêter cette émigration, leur adressa une autre proclamation dans laquelle il réitérait les mêmes promesses à ceux qui désireraient demeurer au Pérou. Plusieurs se décidèrent en conséquence à rester. Mais, peu après, parut une nouvelle proclamation qui ordonnait à tous les Espagnols de sortir du Pérou. La moitié de leurs biens leur était garantie, et l'autre devait aller au gouvernement indépendant. Ils se mirent aussitôt en mesure d'obéir, mais lorsqu'ils eurent livré la moitié de leur fortune au gouvernement et embarqué le reste, celui-ci trouva un prétexte pour ne pas les laisser partir. Il confisqua l'autre moitié de leurs biens, les arrêta et les envoya prisonniers au Chili. La plupart moururent de chagrin et de privations avant d'arriver à Valparaïso (2).

Le clergé eut aussi sa part des persécutions. Le 22 août, San-Martin crut devoir sévir contre plusieurs de ses membres, et fit fermer provisoirement les églises. Il ordonna à l'archevêque *Bartolomé Maria de las Héras* de sortir de Lima dans les quarante-huit heures, et d'aller attendre à Chancay, à quatorze lieues de là, la décision du gouvernement à son égard. Ce prélat octogénaire fut embarqué, le 13 novembre suivant, pour Rio de Janeiro (3). Le 9 novembre, l'évêque de Guamanga, qui se trouvait alors à Lima, reçut aussi l'ordre de quitter le Pérou dans l'espace de huit jours, et le 20 suivant, huit Espagnols, accusés de sédition et de conspiration, furent exilés en Europe, et leurs biens confisqués. Treize autres furent relégués à Chancay, où ils restèrent deux mois en surveillance.

Pendant l'absence du général San-Martin, le gouvernement provisoire avait rendu plusieurs décrets cruels contre les Espagnols. Il avait d'abord ordonné à tous ceux qui n'étaient pas mariés de quitter le pays; il avait confisqué la moitié de leurs biens, et avait fini par étendre cette proscription à tous ceux qui avaient femme et enfants. Quatre mille Espagnols des premières familles de Lima se virent violemment arrachés de chez eux, conduits à pied à Callao, et là, embarqués pour le Chili. Il leur avait été défendu pendant long-tems de porter des manteaux, de peur qu'ils ne ca-

(1) *El Peru es desde este momento libre é independente por la voluntad general de los pueblos y por la justicia de su causa que Dios defiende.*

(1) Le nombre des Espagnols, nés en Europe, établis au Pérou au commencement de la révolution, était de sept à huit mille.

(2) *Travels in Chile and La Plata, by John Miers*, 1er. vol, p. 75.

(3) Voyez à ce sujet la lettre du ministre de la guerre, du 22 août, et la réponse de l'évêque du 26; la deuxième lettre du ministre d'État, et celle de l'archevêque du 1er. septembre, et une autre qu'il adressa à lord Cochrane le 2 novembre, dans le tome IIIe., chap. 11, du Voyage de M. Stévenson.

chassent des armes, et de se réunir plus de deux ensemble.

Ces mesures rigoureuses excitèrent contre le ministre Montéagudo, qui en était regardé comme le principal auteur, l'indignation des chefs indépendants. Il fut déposé, le 25 juillet 1822, par un *cabildo abierto*, ou assemblée générale de la corporation; le 29, on le condamna à un exil perpétuel, et, le 30, anniversaire de son arrivée à Lima, il fut envoyé sous escorte à Callao, et embarqué secrètement (1).

De son côté, le général Cantérac usait de terribles représailles contre les Péruviens soupçonnés d'être attachés à la cause de l'indépendance. Dans une proclamation menaçante qu'il adressa de son quartier général de Huancayo, le 15 février 1822, aux habitants de Lima et des provinces maritimes, il leur dit que : « si aveuglés sur leurs propres » intérêts, ils favorisaient les projets des révolutionnaires, » ils se rappellent le châtiment qui vient d'être infligé aux » habitants de Huaguay, de Chacapalpa, et autres dont les » royalistes ont réduit les villages en cendres pour les pu- » nir de leur obstination. »

Douanes. Le 9 août 1821, le gouvernement transmit au bureau du commerce l'ordre de nommer un comité de personnes versées dans les comptes et dans la connaissance des affaires mercantiles, pour rédiger un nouveau tarif de droits plus modérés, et d'une collection plus facile.

Le 18 septembre, le gouvernement publia des réglements pour le cabotage, et le 25 suivant, divers autres pour le commerce en général. Par le nouveau tarif les marchandises étrangères n'étaient assujéties qu'à un droit de vingt pour cent. Les articles importés sous le pavillon d'un des États indépendants de l'Amérique jouissaient d'une diminution de deux pour cent, et ceux sous pavillon péruvien, de quatre (2).

Décrets et actes relatifs aux esclaves et aux citoyens. « Lors- » que la raison et la justice », portent ces décrets, « ont re- » pris leurs droits au Pérou, il serait criminel de tolérer » plus long-tems cette dégradation morale dans laquelle les » aborigènes du sol ont été plongés par le gouvernement es- » pagnol. En conséquence, ils cesseront désormais d'être ap- » pelés Indiens ou naturels; ce sont les enfants, les citoyens » du Pérou, et on ne les désignera plus désormais que par » le nom de Péruviens. Et, comme c'est un crime contre » nature, et attentatoire à la liberté, d'obliger un citoyen » de travailler gratuitement pour un autre, il est aussi dé- » crété que les services des *mitas*, des *pangos*, des *encomien- » das*, des *yanacónasgos* et autres de quelque nature qu'ils » soient, auxquels les Péruviens ont été assujétis jusqu'au- » jourd'hui, seront abolis; et que personne ne pourra les » forcer de servir ou de travailler contre leur volonté. » Toute contravention à ce décret, le délinquant fût-il ec- » clésiastique ou séculier, sera passible de la peine du ban- » nissement. »

Par un acte du 12 août 1821, le général San-Martin déclara libres et habiles à jouir des mêmes droits et priviléges que les autres citoyens du Pérou, les enfants des esclaves qui naîtraient après le 28 août 1821 (3). Par un autre, du 2 septembre suivant, il promit la liberté à tout esclave qui se distinguerait en combattant les ennemis de la patrie.

Un décret du 16 octobre 1821 abolit la peine du fouet dans toute l'étendue du territoire de la république, comme dégradante pour des hommes libres. Ce décret porte aussi que les esclaves ne devront être punis de la sorte, sans l'autorisation du commissaire de quartier, ou du juge territorial, sous peine, pour le propriétaire, de perdre son esclave (1).

Par un troisième décret du 17 octobre, les étrangers résidant dans le pays, doivent jouir des mêmes priviléges que les citoyens; c'est-à-dire qu'ils auront droit à la protection du gouvernement et des lois, pourvu que, de leur côté, ils respectent les lois du pays et les ordres du gouvernement; ils devront aussi prendre les armes pour le maintien de l'ordre intérieur; mais ils ne pourront être contraints de combattre contre les Espagnols.

En vertu du décret du 17 novembre 1821, les esclaves d'Espagnols ou d'Américains, des deux sexes, qui s'embarqueraient pour la Péninsule, furent déclarés libres; et il était enjoint à ceux d'entre eux en état de porter les armes, depuis l'âge de quinze à celui de cinquante ans, de se présenter devant les présidents de leurs départements respectifs.

Le 4 décembre 1821, le protecteur fixa, par un décret, la différence qui existait entre les natifs et les citoyens, et spécifia les qualités requises pour jouir des droits attachés à l'une ou à l'autre de ces deux classes.

Sont considérés natifs du Pérou, 1°. tous ceux qui sont nés dans les limites de son territoire, 2°. tous ceux qui sont nés, ou sont devenus par naturalisation citoyens d'un État indépendant quelconque de l'Amérique ci-devant espagnole, et qui se seraient établis au Pérou; 3°. tous les étrangers naturalisés qui ont prêté serment de fidélité au gouvernement libre du Pérou, y ont fixé leur résidence et s'y livrent à quelque industrie utile, ainsi que leurs femmes et leurs enfants âgés de moins de vingt-cinq ans.

La qualité de natif donne, à celui qui en jouit, le droit de prétendre à celle de citoyen.

On perd les droits attachés à la naturalisation en cherchant à devenir citoyen d'un autre État, et en commettant un acte hostile contre l'indépendance de l'Amérique.

Droits de citoyens. Pour être apte à occuper un emploi public quelconque, il faut être citoyen du Pérou. Sont réputés tels, 1°. tous les hommes libres, nés dans le pays et âgés de vingt et un ans, qui y exercent une profession ou une industrie utile; 2°. les hommes mariés, âgés de vingt-cinq ans, qui savent lire et écrire, qui ont eu leur domicile durant deux ans dans une paroisse de la république, et qui y possèdent une propriété réelle d'un revenu annuel de 500 dollars; 3°. tout militaire occupant un rang dans l'armée active; 4°. toute personne exerçant un art libéral ou mécanique, ou une profession quelconque qui lui rapporte annuellement la somme de 500 dollars; 5°. tout homme qui a épousé une Péruvienne; et 6°. tout citoyen d'un des États indépendants de l'Amérique ci-devant espagnole.

Sont déchus du droit de cité, 1°. ceux qui commettent

(1) Il retourna ensuite à Lima, sous la protection du général Bolivar, et y fut assassiné dans la nuit du 28 janvier 1825.

(2) Sous le gouvernement espagnol, les droits de douane étaient de 34 pour 100 sur certaines marchandises et de 30 sur d'autres.

(3) Le nombre des esclaves noirs du Pérou était alors estimé à quarante mille trois cent trente-sept, dont neuf mille dans la ville de Lima, et celui des gens de couleur libres de quarante-un mille quatre cent quatre. Ils sont le plus nombreux le long des côtes d'Arica à Lima. L'importation annuelle des esclaves, qui avait lieu autrefois par Panama, était d'environ cinq cents. Mais ce commerce a depuis long-tems cessé. M. Mathison, à qui nous devons cette estimation (pages 333 et 334), observe que les esclaves du Pérou ont perdu ce caractère barbare, particulier aux naturels de l'Afrique, dans le Brésil et les autres pays qui se livrent à la traite; et, qu'étant plus avancés dans la civilisation, ils ressemblent plutôt aux Européens par leurs habillements et leurs manières.

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 30, 20 octobre 1821.

des hostilités contre la cause de l'indépendance américaine; 2°. ceux qui recevraient des dons, des pensions, des commissions, des emplois, des titres, des distinctions personnelles ou héréditaires d'une puissance étrangère quelconque sans l'autorisation du gouvernement péruvien; 3°. ceux qui seraient convaincus d'avoir acheté ou vendu un vote dans une assemblée publique.

Sont privés de ce droit pour un tems plus ou moins long, 1°. les criminels qui ont subi une peine afflictive ou infamante sans avoir été réhabilités; 2°. les négociants convaincus de contrebande; 3°. les aliénés; 4°. ceux qui auraient manqué à un engagement stipulé dans un acte écrit, soit envers le gouvernement ou des particuliers; 5°. les gens qui mènent une vie vagabonde; et 6°. les maris qui ne vivent pas avec leurs femmes sans avoir obtenu un jugement de divorce.

Serment. Les étrangers, en recevant leurs lettres de naturalité, jurent « devant Dieu et devant le pays, d'obéir au gouvernement et aux lois qui en émanent, et de défendre l'indépendance péruvienne contre un ennemi étranger quelconque. »

Ceux qui obtiennent des lettres de citoyen, jurent « devant Dieu et le pays, d'obéir au gouvernement et aux » autres autorités constituées, de se conformer au statut » et autres lois de l'État, de coopérer au maintien de l'ordre » public, de défendre l'indépendance péruvienne contre un » ennemi étranger quelconque, et d'y sacrifier leur vie et » leur fortune. »

Par un décret du 12 février 1825, tous ceux qui ont servi dans les campagnes du Pérou, depuis le 6 février 1824, jusqu'au jour de la victoire d'Ayacucho, sont considérés comme Péruviens de naissance, et déclarés habiles à occuper tous les emplois du gouvernement, pourvu toutefois qu'ils aient les autres qualités exigées par la constitution.

Instruction publique. Par un arrêté du 28 août 1821, le général San-Martin prescrivit l'établissement d'une *Bibliothèque nationale* pour l'usage de tous les citoyens. Il la plaça sous la protection spéciale des ministres d'État du département du gouvernement, qu'il chargea de pourvoir à son établissement.

13 octobre 1821. Décret destiné à accélérer les progrès de la cause nationale, et à servir de sauvegarde contre la calomnie. Tout citoyen a le droit de publier sa pensée sur quelque sujet que ce soit, sans censure, autorisation, ni révision préalable : l'abus de cette liberté devant être puni, proportionellement à l'offense, par le tribunal nommé « *Junta conservadora de la libertad de imprenta*, » lequel se compose de dix-huit membres choisis par la municipalité (1).

Le 6 juillet 1822, il fut fondé une *École normale*, suivant la méthode de Lancaster, pour l'enseignement des sciences utiles et des langues modernes. Elle fut placée sous la direction de M. *Jacques Thompson*. On appropria, à cet effet, le couvent ou collége de San-Tomas, dont les moines furent transférés à celui de San-Domingo. On enseignera, dans cet établissement, les branches élémentaires de l'éducation et les langues modernes. Les professeurs seront nommés suivant la manière indiquée dans le projet de l'Institut national du Pérou; et toutes les écoles qui ne se conformeront pas à son sistème d'enseignement, seront supprimées.

Par des décrets subséquents, on a affecté, à l'instruction publique, des capitaux appartenants au tribunal de la ci-devant Inquisition et aux jésuites, et d'autres placés viagèrement dans les fonds du gouvernement.

Installation de la haute chambre de justice, le 7 octobre. Le ministre observe, dans le discours qu'il prononça à cette occasion, que, depuis la triste époque de la conquête, il ne s'est passé aucun événement plus important que celui-ci. Les lois des Indes, ajoute-t-il, ne sont autre chose qu'un code indigeste, où dominent les idées les plus barbares, classées sans suite ni plan; et le plus souvent les ordres dits royaux, dont le public n'avait presque jamais connaissance, étaient en contradiction avec la législation. Tous les citoyens d'un État devraient savoir ce qui est défendu par l'autorité, pour pouvoir se conformer à ses commandements suprêmes. L'institution du jugement par juri, si intéressant sous le rapport judiciaire et politique, en ce qu'il oppose une barrière puissante à la tirannie des juges et à celle du pouvoir exécutif, devra premièrement fixer l'attention de la haute chambre. Les idées du siècle ne veulent plus que le crime d'un individu retombe sur sa famille, qui en est innocente, et les esprits éclairés des juges présents sont une garantie, pour Son Excellence le Protecteur, de la conformité de leurs sentiments sur ce principe. La haute opinion qu'il a conçue de leurs vertus lui fait aussi espérer que, se dépouillant de toute espèce de préjugés, ils administreront équitablement et courageusement la justice, et il leur recommande d'avoir toujours présent dans la mémoire ce précieux axiome du code de l'humanité: *qu'il ne doit rien y avoir de plus sacré qu'un accusé.*

Statut provisoire de gouvernement, donné par le Protecteur du Pérou, pour l'administration des départements libres, jusqu'à l'établissement d'une constitution permanente, le 8 octobre 1821. — Religion. La religion catholique, apostolique et romaine est déclarée celle de l'État. Quiconque en attaquera les dogmes ou les principes, publiquement ou en particulier, sera puni avec sévérité, en raison du scandale qu'il aura occasioné. Toutefois, ceux qui professent la religion chrétienne, et qui ne diffèrent que par quelques principes de celle de l'Etat, pourront obtenir du gouvernement l'autorisation d'exercer leur culte; mais nul individu ne pourra remplir de fonctions publiques, s'il n'appartient à la religion catholique.

Pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif suprême sur les départements libres du Pérou, appartient, pour le présent, au Protecteur, qui seul porte le titre d'*excellence*, tous ceux qui le recevaient jusqu'alors devant désormais prendre celui de *très-illustres*, à moins que ce titre ne leur soit conféré par le Protecteur; il est généralissime des troupes de terre et de mer, qu'il peut augmenter et diminuer suivant qu'il le juge convenable, et soumettre aux réglements qu'il lui plaît d'établir; il a le droit de lever des impôts, d'asseoir des droits et de négocier des emprunts, de régler le commerce du pays, de supprimer des emplois et d'en créer de nouveaux, d'établir une monnaie provisoire, sans apporter de changement au poids ni au titre de la monnaie courante, de nommer des envoyés et des consuls dans les pays étrangers, de signer telles conventions diplomatiques et commerciales qu'il croira conformes aux intérêts du pays, après avoir préalablement consulté le Conseil d'État.

Ministres. Les ministres d'État, qui ont le titre de *très-illustres*, exercent une autorité immédiate sur tous les fonctionnaires de leurs départements respectifs; mais ils doivent publier tous les ordres et les communications officielles au nom du Protecteur, sous leur propre responsabilité, et la

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 29, 17 octobre 1821.

minute de chaque résolution, signée par le ministre, doit l'être également par le Protecteur dans le registre appartenant à chaque département; les ordres et reglements qui seront publiés par le Protecteur pour réformer l'administration, devront être également signés de lui et du ministre du département qu'ils concernent.

Conseil d'État. Ce Conseil reçoit aussi le titre d'*excellence*, et se compose de douze membres, savoir : des trois ministres d'État, du général en chef de l'armée combinée, du chef de l'état-major-général du Pérou, du lieutenant-général comte de Valle-Oselle, du doyen de la cathédrale de Lima, du major-général marquis de Torré Tagle, du comte de la Véga et du comte de Torré Velarde. Les attributions du Conseil d'État sont de donner son opinion au gouvernement sur toutes les matières difficiles soumises à sa délibération, et d'examiner le grand plan de réforme que le Protecteur a en contemplation. Il se réunit dans le palais du g uvernement, et le Protecteur y assiste quand il le juge convenable.

Présidents de départements. Ce sont les exécuteurs immédiats des ordres du gouvernement dans leurs juridictions respectives; ils doivent spécialement s'attacher à administrer avec économie les départements qui leur sont confiés, et, comme juges de police, surveiller les mœurs publiques et les établissements d'éducation.

Municipalités. Elles resteront sur le même pied qu'auparavant, et seront présidées par le président du département, et les membres en seront élus par le peuple, pour l'année suivante, conformément aux réglements qui seront publiés à cet effet. La municipalité de la capitale aura le titre de *votre très-illustre seigneurie*, et celles des provinces celui de *vos seigneuries*.

Pouvoir judiciaire. Il est exercé par la haute chambre de justice et les autres tribunaux inférieurs existants actuellement, ou qui pourront être établis dans la suite. La haute chambre a les mêmes attributions que les anciennes audiences; elle connaît de plus de toutes les causes civiles et criminelles concernant les consuls et les envoyés étrangers, et les fonctionnaires publics coupables de malversations; de toutes les prises faites par les vaisseaux de guerre de l'État, ou par des bâtiments munis de lettres de marque, conformément au droit des nations; et de toutes les décisions du tribunal des mines. La haute chambre devra nommer un comité de membres pris dans son sein, et parmi les jurisconsultes les plus distingués, à l'effet de rédiger des réglements pour l'administration de la justice, lesquels simplifieront les procédures dans les Cours inférieures; les juges ne devront recevoir aucun honoraire. Les réglements pour l'adjudication des prises devront être également rédigés par le même comité. Les membres de la haute chambre conserveront leurs fonctions tant qu'ils s'en acquitteront honorablement, et la chambre recevra le titre de *votre très-illustre seigneurie*.

Droits des citoyens. Tout citoyen a le droit de conserver et de défendre son honneur, sa liberté, sa sécurité, son bien et son existence, et il ne peut leur être porté atteinte qu'en vertu d'une sentence prononcée par un tribunal compétent conformément aux lois. La maison d'un citoyen est un asile sacré, qui ne peut être violé sans un ordre exprès du gouvernement délivré avec entière connaissance de cause, faute de quoi la résistance est un droit qui légalise tous les actes qui en seront la conséquence. Dans tous les départements, à l'exception de celui de la capitale, les présidents seuls devront donner des ordres pour les visites domiciliaires, et ce n'est que dans les cas de trahison et de sédition, qu'elles pourront être faites par les gouverneurs ou les lieutenants-gouverneurs des villes. On entend par trahison toute machination en faveur des ennemis de l'indépendance du Pérou. Le crime de sédition consiste à réunir un nombre indéterminé d'hommes armés pour résister aux ordres du gouvernement, à faire soulever les habitants ou une partie des habitants d'une ville dans la même intention, ou à former des associations secrètes en opposition aux autorités légitimes; mais nul individu ne pourra être traduit en jugement pour sédition, à cause de ses opinions en matière politique. La liberté de la presse est garantie, et il sera publié des réglements à cet effet sous une forme séparée.

Droit de cité. Sont réputés citoyens du Pérou tous ceux qui sont nés dans un des États de l'Amérique qui se sont affranchis du joug espagnol. Les étrangers pourront être naturalisés; mais ils n'obtiendront de lettres de citoyen qu'autant qu'ils seront dans le cas prévu par les réglements publiés le 4 octobre.

Lois. Toutes les anciennes lois qui ne seront pas contraires à l'indépendance du pays resteront en vigueur, et l'on se conformera, quant aux formes, à celles adoptées par l'État et aux décrets et décisions rendus par le gouvernement actuel. Le présent statut aura force de loi jusqu'à la déclaration d'indépendance dans tout le territoire péruvien, époque à laquelle il sera convoqué un congrès général pour établir une constitution permanente et la forme de gouvernement que l'État voudra adopter.

Dette du gouvernement espagnol. Le gouvernement reconnaît, par un acte additionnel, toutes les dettes de l'administration espagnole qui n'auront pas été contractées pour l'asservissement du Pérou, ou pour faire la guerre aux autres gouvernements indépendants de l'Amérique.

Le Protecteur, les ministres d'État, les fonctionnaires publics et les citoyens ont prêté serment de fidélité audit statut, dans le palais protectoral de Lima, le 8 octobre 1821, et il a été signé par le Protecteur, et les ministres Juan Garcia del Rio, Bernardo Montéagudo, et Hipolito Unanue.

La publication du *Code commercial* eut lieu le 8 octobre. Les ports de Callao et de Huanchaco furent ouverts aux navires de toutes les nations amies et alliées de la république. Toutes marchandises importées dans des navires étrangers doivent payer un droit de vingt pour cent *ad valorem;* dans des navires du Chili, de Buénos-Ayres et de la Colombie, dix-huit pour cent, et dans ceux du Pérou seize. Les articles de fabrique étrangère dont l'introduction serait préjudiciable à l'industrie indigène, sont sujets à un droit double. L'argent monnayé paie un droit d'exportation de cinq pour cent, et l'or deux et demi. Les productions du Pérou en paient un de cinq pour cent, dans les navires étrangers, de trois et demi, dans ceux du Chili, de Buénos-Ayres et de Colombie, et de trois dans ceux du pays. Le cabotage ne peut être fait que par des bâtiments péruviens, et est restreint aux ports de Paita, de Huacho et de Pisco. Tout navire qui introduirait des marchandises étrangères dans d'autres ports que ceux de Callao et de Huanchaco, sera confisqué et condamné.

Le 31 octobre, un nouveau tarif pour le cabotage remplaça celui du 28 septembre, et étendit aux négociants des ports de Nasca, de Cañete et de Parasmayo, le droit de se livrer à ce commerce. Il permettait aussi aux étrangers de vendre leurs cargaisons sans l'intervention d'un consignataire péruvien, moyennant un droit de vingt-cinq pour cent au lieu de vingt.

Décret de blocus du 13 octobre 1821. Les ports et rades si-

tues entre les 15° et 22° 30′ de latitude méridionale, depuis le port de Caballas ou de la Nasca, jusqu'à celui de Cobija, tous deux compris, furent déclarés en état de blocus. Il fut accordé huit mois aux navires venant d'Europe, des États-Unis d'Amérique ou des ports d'Afrique, quatre mois pour ceux du Brésil, du Rio de la Plata, du Chili et de Colombia, et douze pour ceux des établissements européens d'Asie, ou sur la côte orientale d'Afrique (1).

Mines. Le 23 octobre 1821, l'ancien bureau des mines, dont les surintendants étaient pour la plupart des professeurs de jurisprudence au lieu de géologues et de mathématiciens, fut supprimé, et l'on y substitua des banques qui devront faire les avances nécessaires, sous la conduite d'un directeur. Il fut résolu en même tems d'envoyer des commissaires en Europe, à l'effet d'engager des savants à venir s'y établir pour exploiter les mines (2).

La machine employée à l'exploitation des mines de Pasco avait été importée d'Angleterre par la maison d'Arismendi et d'Abadia, et avait coûté un million de dollars. Ils avaient aussi fait venir plusieurs ingénieurs du pays de Cornouailles pour diriger les opérations, et elle venait d'être mise en activité lorsque les hostilités commencèrent. Les travaux furent alors suspendus, et la machine, fortement endommagée pendant les premières réactions de Pasca, fut ensuite entièrement détruite par un corps de six cents hommes aux ordres du général royaliste Loriga (3).

Suppression des cachots souterrains. Ces prisons, connues sous le nom de *infiernillos*, ou de petits enfers, avaient été établies sous l'administration du vice-roi Abascal. Elles étaient construites de telle manière, que le malheureux qui y était renfermé ne pouvait prendre aucune posture naturelle. Plusieurs victimes du despotisme avaient été détenues dans ces trous durant des années entières, et lorsqu'elles revirent le jour, ce ne fut que pour déplorer leur existence. La plupart étaient perclues de leurs membres et avaient contracté des maladies d'une nature incurable (4). Un décret du 19 décembre supprima ces cachots.

Opérations militaires. Quoique l'armée libératrice fût maîtresse de la capitale, néanmoins il lui était bien difficile de s'y maintenir tant que l'ennemi occupait le Callao. Aussi, le 14 août 1821, elle dirigea une attaque contre *el Castillo del Réal Félipe*, qui fut sans succès. Les royalistes perdirent trente-six hommes, tués, blessés ou prisonniers, dont cinq officiers; et les patriotes eurent vingt-sept hommes hors de combat (5).

Le 28 août, on apprit à Lima que la division de l'armée espagnole aux ordres des généraux Cantérac et Caratala avait porté son quartier-général à Jauja, à trente lieues de la capitale, et que les troupes de La Serna s'étaient aussi mises en marche de Carania dans cette direction. Vers le commencement de septembre, leurs mouvements semblaient indiquer qu'ils avaient l'intention d'attaquer Lima. Le 5 de ce mois, le Protecteur publia une proclamation pour appeler les citoyens aux armes, et marcha, le même jour, vers Mansanilla, à l'E. de Lima, avec douze mille hommes.

Le général Cantérac conduisit son armée, forte de cinq bataillons et de sept cents hommes de cavalerie, (environ trois mille deux cents hommes), par le défilé de Sisicaya, et prit position sur les terres de Molina, à deux lieues de Lima et à une du camp péruvien. Le terrain avoisinant étant coupé de haies et de clôtures ne permettait à l'ennemi de tenter aucune manœuvre rapide et décisive. L'armée de San-Martin, affaiblie par les maladies à Huara, s'était recrutée de jeunes soldats qui n'auraient pu tenir contre les troupes aguerries de Cantérac. D'ailleurs, le général péruvien croyait que le manque de vivres le forcerait bientôt à la retraite, et il résolut de rester sur la défensive, et de réduire Callao par la famine. Le 10 septembre, le général espagnol opéra sa jonction avec les assiégés de Callao, et, s'emparant des armes et du trésor qui avaient été déposés dans le fort avant l'évacuation de la capitale, il quitta sa position, le 17, passa la Rimac et effectua sa retraite sans obstacle à travers les Andes. La garnison de la forteresse ne tarda pas à manquer de provisions. Le général La Mar la rendit par capitulation, le 19 septembre, et deux jours après, le drapeau national flotta sur ses remparts (1).

Le 1er. janvier 1822, don Juan Garcia del Rio fut chargé d'une mission diplomatique; *don Bernardo Montéagudo* fut nommé ministre d'État et des affaires étrangères, et *Thomas Guido*, général de brigade, ministre de la guerre et de la marine. Le 10, le général San-Martin publia un décret relatif à l'établissement, à Lima, d'une société patriotique, ayant pour but l'amélioration du sort et des institutions des Peruviens. Elle devait se composer de quarante membres, nommés d'abord par le gouvernement, et dont le ministre d'État serait président. Toutefois, dans la suite, la nomination aux places vacantes devait appartenir à la société, qui élisait également le vice-président, les quatre censeurs, le secrétaire, l'administrateur et le trésorier. Les séances en étaient publiques, et ses travaux étaient publiés tous les mois.

Le 18 janvier, le Protecteur rendit un décret dans lequel il exposait les travaux administratifs du gouvernement, à partir du jour où il avait été investi de l'autorité suprême, pour faire connaître la sincérité de ses intentions et l'intérêt qu'il prenait à tout ce qui pouvait contribuer au bien public.

Entrevue des généraux Bolivar et San-Martin, à Guayaquil, le 25 juillet 1822. San-Martin, après avoir publié, le 15 juillet, un exposé des événements politiques et militaires du Pérou, avait laissé le marquis de Torré Tagle, à Lima, en qualité de délégué suprême, et Bernardo Montéagudo chargé du pouvoir exécutif, et s'était rendu à Guayaquil, pour se concerter avec Bolivar sur les moyens de mettre un terme à la guerre, et former une alliance entre les deux républiques.

Ces deux généraux décidèrent qu'il y aurait alliance offensive et défensive entre la Colombie et le Pérou, que Guayaquil ferait partie de la république de Colombie, et

(1) *Gaceta del Gobierno*, n. 29, 17 octobre 1821.

(2) Un particulier d'Aréquipa, nommé José Maria Gutierrez, offrit le 2 janvier 1826, au gouvernement de la république de Bolivia, d'acheter toutes les mines qui en dépendaient, pour la somme de 3,000,000 piastres. Le gouvernement rejeta cette offre. (*Mensagero Argentino*, 14 *de marzo de* 1826.)

Voyez la note *F* à la fin de l'article.

(3) Voyez les détails de la chute de cette maison, pour ce qui a rapport à l'histoire du Pérou, dans le Voyage de M. Proctor, chap. 41.

(4) Voyez l'article *Sobre Carceles*, dans le troisième cahier de la *Biblioteca Americana*, publiée à Londres en 1823.

(5) *Gaceta del gobierno*, 17 août 1821.

(1) Par un décret du 15 octobre 1821, la forteresse du *Roi* fut appelée *Manco Capac;* celle de la *Reine*, la *Patria;* celle du *Prince*, de *Jonte*, et celle de *San-Jose*, reçut le nom de la *Natividad*, en mémoire du jour où l'armée libératrice avait abordé aux côtes de Pisco *.

* *Gaceta del gobierno*, etc., n°. 30, 20 octobre 1821.

que celle-ci fournirait trois mille hommes au Protecteur de Lima, en retour des services que les Péruviens lui avaient rendus dans la campagne du Quito. Ils arrangèrent également l'affaire des deux frégates *la Venganza* et *la Prueba*, qui avaient été cédées au gouvernement péruvien par capitulation, celui-ci s'étant engagé de payer 100,000 piastres à l'Espagne, après la reconnaissance de son indépendance, et 80,000 pour la solde arriérée des équipages. Le général San-Martin fit alors voile pour Callao, où il débarqua le 19 août.

Abdication de San-Martin. Par un décret du 27 décembre 1821, le général San-Martin avait convoqué, pour le 1er. mai 1822, un congrès national, qui s'était réuni à cette époque à l'effet d'établir une forme définitive de gouvernement et de rédiger une constitution (1).

Ce souverain congrès constituant, composé des représentants élus par les provinces libérées, avait été convoqué à différentes reprises et autant de fois prorogé; ce qui ne laissa pas de donner quelque consistance au bruit qui s'était répandu de l'intention où était le Protecteur de s'emparer du gouvernement. Celui-ci, de retour de Guayaquil avec les troupes qui lui avaient été fournies par le général Bolivar, pour prouver la sincérité de ses intentions, réunit les députés du congrès souverain, le 20 septembre, et déposa entre leurs mains l'autorité suprême.

Une députation du congrès se rendit auprès de San-Martin, qui s'était retiré à sa maison de campagne, pour lui faire part de sa nomination au poste de généralissime des troupes de la nation, et le saluer du titre de « premier soldat de la liberté, qui brisa comme un foudre, sur la fameuse montagne qui fut témoin des derniers exploits de Lautaro, le joug de fer que l'Espagne avait imposé à la patrie des Incas. » Dans sa réponse du même jour, il refusa ce commandement, et pria le congrès d'agréer l'expression de sa sincère reconnaissance, et de croire que, si jamais la liberté des Péruviens était menacée, ils le verraient fier de combattre dans leurs rangs comme un simple citoyen. Dans l'adresse qu'il fit au congrès, il lui dit: « La présence d'un » soldat heureux, quelque désintéressé qu'il soit, est tou- » jours dangereuse pour un État nouvellement constitué; » je suis las d'entendre sans cesse répéter que j'aspire à la » souveraineté; j'ai assisté à la déclaration d'indépendance » du Chili et du Pérou; j'ai tenu entre mes mains l'éten- » dard avec lequel Pizarro a asservi l'empire des Incas, et » j'ai cessé d'être homme public. Je me suis cru alors plus » que récompensé de dix années passées dans les révolu- » tions et dans les camps, et j'ai accompli la promesse que » j'avais faite aux divers pays où j'ai combattu, de les ren- » dre indépendants, et de leur laisser ensuite le choix du » gouvernement qu'il leur plairait d'établir. »

San-Martin s'embarqua ensuite pour retourner au Chili, où il a mené depuis la vie d'un simple citoyen (2).

Le congrès nomma alors une junte administrative composée du général *La Mar* (3), du comte de *Vista Florida* et de don *Felipe Alvérado*, frère du général de ce nom.

(1) *Gaceta del gobierno*, n°. 50.

(2) Il vient de former un nouvel établissement, appelé *Ciudad Nueva*, ou *Ville Neuve*, à quatorze lieues de Mendoza, d'où il a fait ouvrir un canal qui communique avec la rivière de Tunuyan.

(3) Espagnol de naissance. Il était gouverneur de la forteresse de Callao, lors de la première évacuation de Lima par les royalistes. Il céda ensuite à l'entraînement de la liberté et se joignit aux indépendants.

Suite des opérations militaires. Nonobstant le succès obtenu par les Cochabambiens, aux ordres de Warnes, à Florida, la division péruvienne d'Ica, qui était en observation, fut entièrement dispersée au mois d'avril 1821. Dans le Quito, les hostilités avaient recommencé le 22 février 1822; le 7 avril, le général espagnol Murgeon avait été défait par Bolivar sur les hauteurs de Curiaco, et le général Sucre, après avoir culbuté un corps de royalistes, s'était emparé de Rio-Camba. Ce dernier, profitant de ce succès, attaqua de nouveau l'ennemi à Pichincha, le 24 mai, et remporta sur lui une victoire complète. Quinze cents hommes hors de combat, cent soixante officiers tués, blessés et prisonniers, quatorze pièces de canon, dix-sept cents fusils, tous les bagages, et la reddition de Quito, le 25, furent le résultat de cette victoire.

D'un autre côté, une armée de quatre mille hommes, aux ordres du général Alvérado, était prête à s'embarquer pour Intermédios, et le même nombre environ, sous le général Arénalès, devait marcher de la côte sur Xauja et Cuzco, pour combattre les forces espagnoles du Pérou. Alvérado débarqua ses troupes à Arica, et s'étant avancé avec trois mille cinq cents hommes jusqu'à Torata, à deux postes d'Arica, il y rencontra le général royaliste Valdez, qu'il força à se retirer avec perte. Mais ce dernier, ayant été joint par l'armée de Cantérac, marcha de nouveau contre les indépendants, et les contraignit de faire leur retraite sur Moquégua, où, après un combat inégal, qui dura deux heures, les troupes d'Alvérado lâchèrent pied, et s'enfuirent en désordre vers la côte, en abandonnant leurs armes, leur artillerie et leurs bagages. Alvérado ne ramena que mille hommes environ à Lima, où il arriva au mois de janvier 1823. Ils eussent tous péri, si les Espagnols ne se fussent arrêtés pour piller la ville de Moquégua.

Arénalès, à qui il n'avait pas été permis de concerter ses opérations avec ce général, se démit de son commandement et se retira au Chili. La division de l'armée à ses ordres, après la désastreuse issue de cette expédition, demanda un changement de gouvernement, et recommanda, pour remplir les fonctions de président, le Péruvien don Jose Riva Aguéro, qui avait été président ou magistrat suprême du département de Lima, sous le général San-Martin. Mais, voyant qu'on ne tenait aucun compte de sa demande, elle quitta ses quartiers de Cañete, et, s'étant choisi pour chef le général *Santa-Cruz*, elle marcha sur Lima. Le congrès, intimidé par son approche, congédia la junte suprême et éleva à la présidence le marquis de Torré Tagle (1). Toutefois, Santa-Cruz étant entré à Lima à la tête d'un bataillon de sa division, Aguéro fut nommé président de la république et général en chef des armées du Pérou.

Le premier soin du nouveau Président fut de préparer une seconde expédition pour Intermédios. A cet effet, il fit négocier, à Londres, un emprunt qui fut formellement ratifié par le congrès le 2 juin. Il réunit environ cinq mille cinq cents hommes, dont il confia le commandement à Santa-Cruz, et, le 24 mai, il les envoya par mer à Intermédios. En même tems, il invita le général Bolivar, prési-

(1) Ce seigneur, gouverneur de Truxillo, sous le gouvernement espagnol, avait rendu des services à la cause des patriotes, lors de l'arrivée en cette ville de l'expédition de San-Martin. Ce dernier, pour le récompenser, l'avait nommé délégué principal, et marquis de Truxillo. Tagle avait épousé la veuve d'O'Higgins, frère du vice-roi de ce nom, et oncle du directeur suprême du Chili.

dent de Colombie, à venir à son secours, à Xauja, avec les auxiliaires étrangers, les régiments colombiens, buénos-ayriens et chiliens, espérant ainsi diviser les troupes espagnoles en les attaquant sur plusieurs points à la fois.

Le 8 juin, on apprit que l'armée du général Cantérac (1) avait fait un mouvement à Huancayo, dans la vallée de Xauja, et, le 12, qu'une division ennemie avait franchi les Cordillères à vingt-cinq lieues de la capitale. Le président, pour faciliter à Santa-Cruz les moyens de s'emparer du Haut-Pérou, résolut de n'opposer aucune résistance aux Espagnols qui s'avançaient contre Lima au nombre de plus de cinq mille hommes.

Cependant les troupes colombiennes, commandées la plupart par des officiers irlandais, aux ordres du général *Sucre*, reçurent ordre de quitter la position qu'elles occupaient à Pino, et de venir camper sous les forts de Callao, tandis que l'avant-garde demeurerait près de Bella-Vista. Le congrès avait jeté les yeux sur ce général, pour l'opposer à Riva-Aguéro, qu'il voulait déposer. Le général Sucre entra volontiers dans ses intentions, et commença par lui adresser des remontrances sur le retard qu'on mettait dans l'envoi des renforts nécessaires, et sur le manque de vivres et de munitions. Le congrès, qui tenait ses séances dans une petite chapelle de Callao, le nomma gouverneur des châteaux, où résidait alors Riva-Aguéro. Le général Sucre ne tarda pas à se plaindre des entraves apportées à l'exécution de ses mesures de défense par un homme qui n'entendait rien aux affaires militaires, et il fut décidé, à la majorité du congrès, qu'il serait investi du commandement suprême et militaire des provinces menacées par l'ennemi jusqu'à l'arrivée de Bolivar. Riva-Aguéro donna alors sa démission de président, qui fut acceptée par le congrès. Néanmoins, le lendemain, ayant résolu de transférer le siége du gouvernement à Truxillo, l'assemblée le réélut, et Aguéro, ayant consenti à en reprendre les fonctions, s'embarqua avec elle pour cette ville, le 26 juin, laissant le général Sucre à Callao avec les troupes qui s'y trouvaient.

Le général Bolivar se disposait à passer lui-même au Pérou, lorsque les habitants de la province de Pasto, dépendante du Quito, se révoltèrent par l'instigation de l'évêque de Popayan, et massacrèrent la garnison colombienne de Pasto. Bolivar, résolu d'en faire un grand exemple, partit de Popayan, le 12 mars, avec environ cinq à six mille hommes. Après une marche pénible à travers des montagnes, des forêts et des savanes presque impraticables, il entra dans le pays de Pasto, sans cesse harcelé par les habitants que l'évêque et les moines avaient soulevés contre lui. Bolivar, poursuivant sa route, vint enfin à bout de les engager à une action où ils laissèrent six cents hommes sur le champ de bataille. Cette victoire lui ouvrit le chemin de la capitale, dans laquelle les chefs de l'insurrection s'étaient renfermés, avec la résolution de s'y défendre; mais ils se rendirent peu de jours après au vainqueur, qui leur accorda une amnistie générale. Il pardonna même à l'évêque, qu'il renvoya dans son diocèse, où il s'est depuis montré un des plus zélés partisans du libérateur.

Cette province pacifiée, Bolivar se mit en marche pour aller au secours du Pérou, qui, livré comme il l'était, aux discordes intestines, semblait présenter une conquête facile aux armes des royalistes.

Le 19 juin, il arriva de Guayaquil deux bâtiments de transport avec six cents hommes, qui annoncèrent la prochaine arrivée de Bolivar; et le lendemain l'on reçut, par un autre navire, des dépêches directes du général Santa-Cruz, en date du 9 juin, et dans lesquelles il fesait part au congrès de la descente de l'expédition à Arica, et du bon accueil qu'elle avait reçu des habitants. Le même jour, plusieurs négociants anglais et étrangers s'engagèrent à fournir des bâtiments pour le transport de trois mille hommes, approvisionnés pour quarante jours, et destinés à une expédition dont la destination fut tenue secrète.

Les Espagnols, devenus maîtres de Lima, trouvèrent environ 300,000 dollars en argent qu'on avait laissés dans les églises, et le général Cantérac demanda le paiement immédiat de 350,000 autres aux négociants anglais pour le dédommager de ce qu'il ne confisquait pas leurs biens. Toutefois, après une entrevue qu'il eut dans son camp avec le capitaine Prescott, le 23 juin, et voyant qu'il était impossible de lever une somme si considérable, en un seul jour, il consentit à en accepter une d'environ 150,000 dollars.

Le général Cantérac fit de vains efforts pour engager les indépendants à sortir de leurs retranchements. Tandis qu'il restait inactif dans son camp devant Callao, on prépara pour Intermédios une nouvelle expédition d'environ trois mille hommes, la plupart Colombiens, et formant deux divisions, dont l'une aux ordres du général *Miller* (1), et l'autre à ceux d'Alvérado. Le général Sucre devait les suivre de près, et en prendre le commandement en chef. La première division mit à la voile le 3 juillet, et l'autre le 7 (2).

Le 23 juillet, Riva-Aguéro entra dans la salle du congrès à la tête d'un détachement de soldats, et en prononça la dissolution, alléguant qu'il avait convaincu sept de ses membres de correspondre avec l'ennemi. Puis il publia une proclamation, dans laquelle il disait que les affaires du gouvernement seraient gérées à l'avenir par le président et le sénat.

Cependant les vivres commençaient à manquer à Lima, et les convois du camp espagnol étaient enlevés par des bandes de guérillas nommées *montonéros*. Le général, après une attaque inutile contre le Callao, le 26 juin, et se voyant menacé sur les flancs par les généraux Santa-Cruz et Sucre, résolut de se retirer dans l'intérieur du pays. Le premier corps, aux ordres de Valdez, quitta cette ville au commencement de juillet, et le reste de l'armée l'évacua, le 19, après avoir mis le feu au palais et à l'hôtel de la Monnaie.

Aussitôt qu'on eut appris à Lima la dissolution du congrès, vingt membres du parti royaliste, qui étaient restés dans cette ville, déclarèrent Riva-Aguéro traître à la république, et appelèrent à la présidence le marquis de Torré

(1) Ce général, Français de naissance, avait servi en qualité de colonel dans l'armée espagnole, pendant la dernière guerre contre la France. Cantérac, étant commandant en second sous La Serna, lorsque celui-ci fut élevé à la vice-royauté du Pérou, en remplacement de Pézuéla, devint général en chef des troupes espagnoles dans ce pays.

(1) Miller est un Anglais qui, après avoir servi dans la dernière guerre entre la France et l'Espagne, en qualité de lieutenant d'artillerie, se rendit au Chili auprès du général San-Martin, et commanda les marins de lord Cochrane à l'assaut donné à Valdivia. Nommé major, à la suite de cette affaire, il marcha contre Pisco à la tête d'un corps de troupes, et y fut grièvement blessé. Il leva et commanda la légion péruvienne, sous les ordres de San-Martin, et, à l'âge de vingt-sept ans, il fut promu au grade de général. Miller est le fondateur de l'ordre du Soleil.

(2) *Mr Proctor's narrative of a journey across the Cordillera of the Andes*, etc, chap. 19, 20, 21 et 22. *London*, 1825.

Tagle. Riva-Aguéro n'en continua pas moins d'exercer son autorité à Truxillo au nom du sénat qu'il avait créé.

A la fin du mois d'août, les affaires des indépendans paraissaient être dans une situation moins désespérée. Le général Sucre s'avançait avec quatre mille hommes par le Haut-Pérou sur Cuzco ; le général Santa-Cruz marchait avec cinq à six mille hommes sur la Paz, et Bolivar, qui venait de terminer la guerre de Colombie, débarqua à Callao, avec quatre mille Colombiens, le 1er. septembre. Un décret spécial avait tracé le cérémonial de son entrée dans la capitale du Pérou. Le président et une députation du congrès allèrent au-devant de lui. Toute la route de Callao à Lima était bordée de deux haies de soldats, et remplie d'une multitude immense qui le suivit jusqu'au palais préparé pour lui. Son entrée dans la ville fut annoncée par plusieurs salves d'artillerie, et le soir toutes les maisons furent illuminées et pavoisées des drapeaux de l'indépendance. Le lendemain, le congrès rendit un décret portant que, dans le désir d'éviter une guerre civile, au moment où la patrie était menacée par l'étranger, il autorisait le général Simon Bolivar à terminer tous les différends survenus entre Riva-Aguéro et le pouvoir législatif, et lui déléguait tous les pouvoirs et les secours nécessaires au succès de sa médiation.

Le premier soin de Bolivar fut donc d'écrire à Aguéro une lettre dans laquelle il lui représentait ses torts. Il lui offrit en même tems ses bons offices auprès du congrès pour en obtenir le sort le plus favorable ; il en exceptait toutefois sa réintégration. Mais Riva-Aguéro refusant d'entendre à aucun arrangement, le congrès prit le parti de conférer à Bolivar, avec le titre de *libérateur*, l'autorité militaire suprême dans toute l'étendue de la république.

Ce décret, en date du 10 septembre, porte, 1°. que le congrès déposait entre les mains du président-libérateur de la Colombie, l'autorité militaire suprême dans toute l'étendue de la république, avec les pouvoirs ordinaires et extraordinaires qu'exigeaient les circonstances ; 2°. qu'il l'investissait également de l'autorité dictatoriale pour fournir aux besoins de l'armée et de l'État ; 3°. que le grand maréchal don José Bernardo Tagle s'entendrait avec le libérateur sur l'exercice de ses attributions, qui n'étaient point en opposition avec les pouvoirs conférés au Libérateur ; 4°. et qu'on rendrait au Libérateur les mêmes honneurs qu'au pouvoir exécutif.

Le congrès constituant décréta, le 11 novembre, que la constitution politique de la république ne devant point apporter d'obstacle à l'accomplissement des objets importants contenus dans le décret du 10 septembre précédent, lequel confère à Simon Bolivar l'autorité militaire et politique suprême, l'exécution des articles contraires à ces pouvoirs demeurerait suspendue.

Retour de lord Cochrane à Valparaïso. — Son rapport au Directeur suprême, le 13 juin 1822. L'amiral Cochrane et le général San-Martin ne purent tomber d'accord sur le moyen le plus sûr de réduire le château de Callao ; l'un était d'avis qu'on l'emportât d'assaut, et l'autre qu'on s'en emparât par capitulation. Toutefois, vers le milieu du mois d'août, lord Cochrane demanda au gouvernement le paiement des arrérages dûs aux marins étrangers dont le tems de service venait d'expirer. Le Protecteur s'y refusa ; mais il proposa d'acheter l'escadre chilienne, et de considérer la solde réclamée par les marins comme partie de l'argent destiné à l'acquisition. Cochrane ayant rejeté cette offre, il fut rendu un décret, le 17 août, qui affectait un cinquième des droits perçus à la douane au paiement des arrérages de l'armée et de la marine. Cependant les marins réitérèrent leur demande avec instance ; et lord Cochrane, ayant appris que le trésor public, dirigé par le Protecteur sur Ancon, à l'approche des Espagnols, y avait été embarqué par précaution sur le yacht *Sacramento* et le navire marchand *la Laura*, il s'y rendit et enleva des caisses, au nom du gouvernement du Chili, une somme de 285,000 dollars appartenant à celui du Pérou. Cette mesure irrita beaucoup le Protecteur, qui néanmoins fut obligé de donner ordre d'appliquer cette somme au paiement des marins ; ce qui eut lieu le 27 septembre. Lord Cochrane ne prit rien pour lui. Une autre circonstance amena une rupture ouverte entre ces deux chefs. Plusieurs officiers de lord Cochrane, qui se trouvaient à Callao, avaient été engagés à servir dans la nouvelle marine péruvienne que formait alors le Protecteur. Un officier envoyé par l'amiral pour les rappeler au devoir, fut arrêté, et lord Cochrane reçut ordre de s'éloigner des côtes du Pérou. San-Martin défendit en même tems aux commandants de tous les ports au nord de Lima de lui fournir aucun secours. Lord Cochrane répondit, le 5 octobre, qu'il se proposait d'envoyer une partie de la flotte au Chili, et d'employer le reste comme il le jugerait convenable. Ayant expédié *le Lautaro* et *le Galvarino* pour Valparaïso, il cingla vers Guayaquil à la recherche des frégates *Prueba* et *Venganza*. Il arriva à ce port, le 18, et y disposa de ses prises, dont il consacra le montant aux réparations qu'exigeaient ses vaisseaux. Le 30 novembre, il en partit pour Acapulco, où il relâcha le 27 janvier 1822. Il visita ensuite la côte d'Esméraldas ; et jeta l'ancre, le 7 mars, devant le port d'Atacamès.

Pendant cette longue croisière, les vaisseaux n'avaient pas la moitié de leur complément d'hommes, et *l'O'Higgins*, fesant eau, ne put atteindre les deux frégates, qui étaient arrivées à Guayaquil une quinzaine de jours auparavant. Les commandants de ces vaisseaux, ne pouvant se procurer des secours pour continuer leur voyage jusqu'à Manille, offrirent de les céder au gouvernement indépendant de Guayaquil, moyennant une certaine somme d'argent. Ce dernier était hors d'état de la payer ; mais les agents de San-Martin accédèrent volontiers à la proposition, et ils convinrent de payer aux officiers et aux équipages le montant des arrérages qui leur étaient dûs par le gouvernement espagnol, et de les renvoyer à leurs frais en Espagne. *La Prueba* était déjà partie, sous pavillon péruvien, pour Callao, à l'arrivée de lord Cochrane, et *la Venganza* était en rade. L'amiral la réclama comme sa prise, et le gouverneur de Guayaquil s'engagea à la retenir jusqu'à ce qu'on pût connaître la décision du gouvernement chilien à cet égard ; il fournit même à cet effet une caution de 40,000 dollars. Nonobstant cet arrangement, l'amiral Blanco, commandant de la marine péruvienne, qui avait relâché à Guayaquil peu de jours après le départ de lord Cochrane, en prit possession et fit voile avec elle pour Callao. Lord Cochrane, à cette nouvelle, cingla vers ce port, y arriva le 25 avril, et, trouvant la frégate à l'ancre, sous les batteries, il adressa une lettre de remontrance au gouvernement péruvien. Le lendemain, le ministre Monteagudo se rendit à son bord pour lui proposer de prendre le commandement des flottes combinées du Pérou et du Chili, ce qu'il ne voulut point accepter. Le gouverneur de Callao lui ayant alors refusé les provisions et les secours dont il avait besoin, il partit de ce port et retourna à Valparaïso, le 13 juin.

Dans la dépêche qu'il adressa de cette ville au Directeur suprême du Chili, il lui annonce qu'il a anéanti toutes les forces navales espagnoles dans l'Océan-Pacifique, par la prise de trois frégates, de deux vaisseaux, de deux bricks, de deux goëlettes, de dix-sept chaloupes canonières et de deux

navires marchands armés en guerre (1). Ayant recommandé au gouvernement de payer fidèlement les arrérages de ses officiers et de ses équipages, il sollicite la permission de se retirer pendant six mois sur ses terres de Quintéro. Le gouvernement lui accorda tout ce qu'il demandait.

Ce fut dans cette retraite qu'il reçut la pièce suivante, datée du 27 septembre 1822, de la junte du gouvernement : « Le congrès souverain constituant du Pérou, pénétré de » ce que la cause de la liberté doit au courage, aux talents » et à la constance de l'honorable lord Cochrane, qui a » expulsé de l'Océan-Pacifique nos ennemis les plus invété- » rés, et planté, sur les côtes du Pérou, l'étendard de la » liberté, a résolu que la junte du gouvernement présente- » rait, au nom de la nation péruvienne, à lord Cochrane, » amiral de l'escadre chilienne, l'expression de sa recon- » naissance la plus sincère pour ses exploits au service d'un » pays jadis opprimé par des ennemis puissants et mainte- » nant le maître de ses destinées. »

Durant les deux années qu'avait duré sa croisière, lord Cochrane avait fait servir les ressources de l'ennemi à l'entretien de sa flotte. Il avait payé une année de solde à ses officiers et à ses matelots, avec l'argent enlevé à Ancon et avec le produit des prises faites sur les Espagnols, et n'avait tiré sur son gouvernement que pour une somme de 21,000 dollars. Nonobstant ces services, on laissa ses équipages inactifs pendant cinq mois dans le port de Valparaïso, sans même leur payer leur solde arriérée. Aussi ils levèrent enfin l'étendard de la révolte, et se disposaient à attaquer la ville, lorsque lord Cochrane intervint, et leur obtint, le 3 novembre, tout ce qu'ils demandaient, du gouvernement.

Au mois de décembre suivant, lord Cochrane fut invité par l'Empereur du Brésil à venir prendre le commandement de sa marine, et il partit pour cette destination le 19 janvier 1823 (2).

Suite des opérations de terre. Les Espagnols, aux ordres de Cantérac et de Caratala, s'avancèrent, le 17 avril 1822, contre les Péruviens que commandait le général Domingo Tristan, les surprirent à la pointe du jour, tuèrent et firent prisonniers deux mille hommes, prirent cinq mille fusils, les munitions, la caisse militaire qui contenait 100,000 dollars, une presse d'imprimerie et divers autres objets. Une partie de l'état-major et quelques officiers parvinrent seuls à se sauver.

Au mois de mai on apprit à Lima l'issue malheureuse de l'expédition de Santa-Cruz. Ce général s'était avancé jusqu'à Moquégua (3), avait franchi les Cordilières pour gagner la grande route qui conduit de Cuzco à Potosi, avait ensuite traversé le Désaguadéro sur un pont fait avec des *balzas* de jonc, et après trois jours de marche, était arrivé à Viacha, petite ville voisine de Santa-Cruz, sa patrie. Les chevaux et les mules éprouvèrent la plus grande difficulté à passer dans les montagnes, à cause des nombreux terriers du *chinchilla* (1); et les troupes y eurent beaucoup à souffrir du froid. Des cinq mille cinq cents hommes dont se composait la division, plus de six cents restèrent dans les hôpitaux. Santa-Cruz fut parfaitement accueilli à Viacha. Les jeunes gens des premières familles du pays se formèrent en corps pour lui servir de garde. Le général Olanéta, qui commandait les seules forces que les royalistes eussent alors dans la province, fut contraint de se replier sur Oruro, devant une division de l'armée patriote aux ordres du général Gamarra.

Sur ces entrefaites, le général Valdez arriva sur les bords du Désaguadéro, avec un corps de l'armée du général Cantérac. Santa-Cruz en étant informé, traversa la rivière sur un pont, et poussa l'ennemi jusqu'à Zépita ; mais ayant voulu enlever un mamelon sur lequel il avait pris position, son infanterie lâcha pied, et deux ou trois bataillons avaient déjà mis bas les armes, lorsque la cavalerie espagnoel, qui s'était mise à leur poursuite, s'engagea dans des fondrières, où elle fut taillée en pièces par les hussards péruviens aux ordres de *Brandsden* et d'un officier français, nommé *Soulanges*. L'infanterie espagnole se retira alors en désordre ; et de part et d'autre on réclama la victoire. Le général Valdez prit sa route le long du Désaguadéro, et rejoignit Olanéta à Oruro. Santa-Cruz ne pouvant résister à leurs forces réunies, se retira vers le Désaguadéro ; mais serré de près par les royalistes, il se vit forcé de livrer bataille, sans son artillerie ni ses munitions, auxquelles il avait fait prendre une route différente. Vaincu et réduit à la retraite, il perdit en un jour plus de mille de ses soldats, qui ne purent le suivre, et il n'avait que quatre cents hommes lorsqu'il arriva au pont du Désaguadéro, que, pour surcroît de malheur, un de ses officiers, nommé *Machaca*, avait livré à l'ennemi avec sa troupe composée de cent quarante hommes, deux pièces de canons et des munitions. Santa-Cruz essaya de réunir les débris de son armée à Pumata, pour aller de là joindre l'armée colombienne à Puno. Mais Soulanges et son escadron s'y refusèrent et se dirigèrent vers la côte. Peu après, Santa-Cruz, craignant d'être atteint par les royalistes, se jeta dans les Cordilières, où, rencontrant pendant la nuit la cavalerie de Soulanges, les deux partis en vinrent aux mains sans se connaître. Tout le bagage et la caisse militaire, qui contenait dix mille dollars, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Il n'arriva guère que douze cents Péruviens à Moquégua ; encore étaient-ils sans armes ni vêtements. Ainsi se termina une expédition qui avait coûté au gouvernement un million de piastres. Soulanges et quelques autres officiers de distinction, qui s'étaient embarqués avec environ trois cents hussards, pour Lima, furent pris par un petit corsaire, et conduits à Chiloé comme prisonniers de guerre (2). Une division chilienne, forte de dix-huit cents hommes, qui venait de débarquer sur la côte pour seconder les opérations de Santa-Cruz, se retira avec les débris de son armée sur Pisco sans leur être d'aucun secours.

Le général Sucre alla prendre le commandement des deux

---

(1) La frégate *la Pruéba*, de . . . . 50 canons.
Id. *Esméralda* 44
Id. *Venganza* 44
Le vaisseau *la Résolution* 34
Id. *Sébastiano* 34
Le brick *Pésuélo* 18
Id. *Potrillo* 16
La goëlette *Proserpina* 14
Id. *Aransasu* . . . . »

Dix-sept chaloupes canonières et les navires marchands armés *l'Aguila* et *la Bégona* et divers autres, employés au blocus de Callao.

(2) Voir *M. Stevensons' 20 years' residence in South America*, vol. III. *M. Miers' Travels in Chile and la Plata*, vol. II.

(3) Capitale du Corrégiment du même nom, à quarante lieues au sud d'Aréquipa, et à seize de la mer du Sud.

(1) *Mus laniger, ou cricetus*, Ovagl. Ce quadrupède, qui se trouve principalement dans les Cordilières, est de la grosseur d'un petit chat. Il est couvert d'un poil soyeux dont les anciens fabriquaient quelques-unes de leurs étoffes les plus estimées. Sa chair est un manger fort délicat.

(2) *M. Proctor's Journey*, etc., chap. 34.

divisions Miller et Alvérado, à Quilca, qui est le port d'Aréquipa. A son approche le corps espagnol, aux ordres de Caratala, évacua la ville. Le général Sucre, croyant Santa-Cruz en état de tenir tête au général Valdez, résolut de marcher contre Cantérac. Dans ce dessein, il détacha le général Miller avec la cavalerie que commandait en sous-ordre le colonel français Rolet, officier d'un grand mérite et d'une valeur éprouvée. Arrivé à douze lieues de l'ennemi, Miller apprit que le général Santa-Cruz avait été défait et que les royalistes s'avançaient avec des forces supérieures. La division de l'armée colombienne se retira alors sans perte sur le bord de la mer, mais l'escadron de Rolet fut si vivement poursuivi vers Aréquipa, que la moitié de ses cavaliers, qui avaient fait volte-face et avaient poussé devant eux l'avant-garde ennemie, en vinrent aux mains avec le gros de l'armée, et se firent tous tuer jusqu'au dernier. Sucre comptait environ trois mille hommes sous les armes, Cantérac n'en avait guère plus parce qu'il avait laissé le général Loriga avec deux mille hommes dans la vallée de Xauja, pour conserver l'importante position de Huancayo.

Tandis que Sucre attendait les ordres de Bolivar, Riva Aguéro, qui comptait sur l'appui de Santa-Cruz, leva l'étendard de la révolte à Truxillo, en imputant au Libérateur les intentions les plus sinistres. Celui-ci, pour éviter la guerre civile, lui concéda tout ce qu'il demandait, et lui offrit même de venir s'installer comme Président à Lima, lui permettant d'y amener les quatre mille soldats et les deux mille chevaux et mulets pour le service de l'État, qu'il avait témoigné le désir d'y conduire. Toutefois, il refusa d'entrer en arrangement avec le congrès et le marquis de Torré Tagle, qui, sur l'invitation de Bolivar, avait consenti à se retirer au Chili pour obvier à toutes les difficultés. Mais le congrès, redoutant une coalition entre Aguéro et Bolivar, représenta à ce dernier qu'il avait entre les mains la preuve qu'Aguéro était en correspondance avec l'ennemi, et rendit un nouveau décret qui autorisait le Libérateur « à employer la force et tous les autres moyens qu'il jugerait convenables pour faire cesser la révolte et l'anarchie qui régnaient dans la province de Truxillo. » En conséquence, le général envoya ordre aux troupes qui se trouvaient à Quilca et à Arica, de venir le joindre à Supe, petit port de mer situé entre Lima et Truxillo.

Bolivar tenta d'abord la voie de la négociation. Mais Aguéro ne voulant entendre à rien, il se décida à marcher contre lui. Il laissa le marquis de Torré Tagle à Lima, avec mille hommes d'infanterie, en plaça environ sept cents à Ica, sous les ordres du colonel Lavalle, et mille autres, avec quelques compagnies d'artillerie chilienne à Callao, sous ceux d'Alvérado, et s'embarqua pour Supe avec deux mille fantassins. A son arrivée, Riva Aguéro ordonna à la plupart de ses troupes de se retirer dans les montagnes du pays de Caxamarca qui est limitrophe de la province de Quito. Mais tandis qu'il tenait conseil avec ses officiers, il fut arrêté par l'un d'entre eux, le colonel *La Fuente*, avec qui il avait toujours vécu dans la plus grande intimité. Bolivar, informé de cet événement, s'avança à marches forcées sur Huaras, capitale de la province de Huaylas, qui est située au pied des Cordilières, et pénétra sans résistance dans les quartiers des troupes d'Aguéro, qui se dispersèrent ou joignirent l'étendard colombien.

Aussitôt que le congrès eut appris l'arrestation de Riva Aguéro, il envoya ordre à Bolivar de le mettre à mort, ainsi que son complice Herréra, qui avait été pris avec lui. Mais le Libérateur leur accorda un généreux pardon, et les fit partir pour Guayaquil, où ils s'embarquèrent pour l'Angleterre.

Bolivar réunit ensuite ses troupes à Huaras, et pour les accoutumer au climat froid de la *Sierra*, il les répartit dans des cantonnements le long des montagnes, depuis Caxamarca, au nord, jusqu'à Guanuco, ville considérable, située à environ soixante lieues du quartier général espagnol de Huancayo, dans la vallée de Xauja. Le général Sucre s'établit à Guanuco avec l'avant-garde, et Bolivar se rendit à Pativilca, petite ville maritime voisine de Huaras, d'où il pouvait facilement correspondre avec Lima et Truxillo.

Bolivar ayant conseillé au congrès des réformes dans différentes branches de l'administration, cette assemblée réélut Torré Tagle, président, et publia une nouvelle constitution qui indisposa contre elle la noblesse, parce qu'elle prononçait l'abolition de tous les titres (1). Le 20 novembre 1823, ou environ quinze jours avant l'arrestation d'Aguéro, les autorités prêtèrent serment de fidélité à la nouvelle loi fondamentale de la république, qui est basée sur les principes de celle des États-Unis et de la Colombie.

Cette constitution déclarait que toutes les provinces réunies formeraient la république du Pérou, que le pouvoir exécutif serait exercé par un président, élu pour quatre ans, et qui serait remplacé, en cas de mort, de déposition ou d'absence par un vice-président; que l'autorité judiciaire appartiendrait à une Cour de justice suprême; que le territoire de la république serait divisé en départements, régis par des préfets; ces départements en provinces, administrées par des intendants; ces dernières en districts, commandés par des gouverneurs, et les districts en paroisses, etc.

Le 23 suivant, le congrès abolit les titres de duc, de marquis, de comte, de baron et autres, comme étant incompatibles avec le sistème républicain et la constitution du pays.

Le général Bolivar étant retenu par une indisposition dans son quartier général de Pativilca, le gouvernement, pour lui donner le tems de se rétablir et de concentrer toutes ses forces, députa le ministre de la guerre, Bérindoaga, dans les premiers jours du mois de janvier 1824, pour entrer en pourparlers avec les Espagnols, et leur proposer un traite semblable à celui qui avait été conclu entre l'Espagne et le Buénos-Ayres. Les démarches de cet envoyé furent sans succès. On ne voulut pas lui permettre de dépasser la vallée de Xauja, où Loriga reçut ses dépêches et les transmit à la Serna, qui se trouvait alors à Cuzco. L'armée royaliste était séparée en deux corps, dont l'un aux ordres du général Cantérac, appelé armée du nord, était destinée à marcher sur Lima par la province de Tarma, et l'autre sous le maréchal de camp Valdez, qui formait l'armée du midi, occupait la province d'Aréquipa. Le brigadier don Antonio Pédro Olanéta était avec une troisième division de deux mille cinq cents hommes à Potosi, pour observer les provinces indépendantes de Buénos-Ayres.

Le 12 janvier 1824, quelques compagnies du régiment noir de Rio de la Plata se révoltèrent parce qu'on avait emprisonné plusieurs de leurs officiers pour cause de mauvaise conduite. Toutefois, le général Martinez, qui commandait les troupes de Buénos-Ayres, les fit bientôt rentrer dans le devoir.

Quelques jours après, le général Bolivar fut joint par le bataillon colombien de Vargas, qui avait tenu garnison à Callao, et y avait été remplacé par le régiment de Rio de la Plata, et le onzième de Buénos-Ayres (2). Le 5 février,

(1) *M. Proctor's Journey*, chap. 35, 36 et 37.

(2) La garnison révoltée de Callao se composait de toute l'infanterie et de l'artillerie de l'armée des Andes, de cent quinze soldats colombiens et de deux cents artilleurs chiliens.

ces deux derniers se mutinèrent et arrêtèrent leurs officiers qui refusaient de leur payer leur solde arriérée, qu'ils estimaient soixante mille piastres, et de les ramener dans leur patrie. Le 10, ils arborèrent le pavillon espagnol sur le fort principal de Callao, se donnèrent pour chef un individu nommé *Moyano*, qui prit le titre de colonel; et investirent du gouvernement civil *Casariégo* qui avait servi comme colonel dans l'armée royaliste, pendant le siége de Callao, en juin et juillet 1823. Sur ces entrefaites, la frégate *Prueba*, commandée par l'amiral Guise, vint faire le blocus du port. Ayant jeté l'ancre sous les batteries, elle les bombarda, sans succès, pendant une demi-heure, et souffrit peu de deux ou trois mille boulets que lui lancèrent les mutins.

Peu de jours après, le régiment des grenadiers à cheval (*granaderos á cavallo*), qu'on avait envoyé chercher pour défendre la ville, se révolta en route. La moitié alla joindre les mutins à Callao, et l'autre rendit la liberté aux officiers qu'ils avaient garrottés, et rentra dans le devoir.

Les mutins menacèrent à plusieurs reprises de piller la ville que les *granaderos á cavallo* tenaient dans des alarmes continuelles. Le 10 février, le congrès s'étant réuni sous la présidence de José Maria Galdiano, publia une proclamation, par laquelle il suspendait l'autorité de Torré Tagle comme président; et, le 20, s'étant dissous de lui-même, il investit le général Bolivar du gouvernement suprême, politique et militaire de la république. Le même jour, le général Nicochéa fit connaître, par un proclamation, l'autorité qu'il avait reçue du Dictateur, comme chef civil et militaire de Lima. On plaça un corps de cavalerie, aux ordres des colonels Brandsden et Rolet, à la porte de Callao, et l'ordre fut momentanément rétabli dans la capitale. Toutefois, le 27 suivant, les mutins de Callao, conduits par Casariégo, pénétrèrent dans la ville, et la livrèrent au pillage. D'un autre côté, l'armée espagnole s'étant présentée dans le voisinage, le général Nicochéa prit la route de Chancay, avec environ huit cents soldats de troupes réglées, de *montonéros* et de *civicos*.

Le 29 février, les royalistes établirent leur camp à une lieue de la ville, et le 1er. mars ils y firent leur entrée, au nombre d'environ trois mille, savoir: quatre régiments d'infanterie et environ cinq cents cavaliers. Il y avait trois bataillons presque entièrement composés d'Indiens, et un quatrième, nommé le bataillon d'Aréquipa, formé de nègres; la cavalerie ne comptait que des Espagnols. Le général *Rodil*, qui avait amené quinze cents hommes d'Ica, fut nommé gouverneur de Callao, et le général *Monet* reçut le gouvernement de Lima. Ce dernier ayant publié une amnistie générale, on ne tarda pas à voir Torré Tagle, Bérindoaga et Échéverria, ancien président du département de Lima, venir s'asseoir à la table des chefs espagnols, qu'ils proclamèrent les maîtres légitimes du Pérou. Monet, ayant déposé l'autorité exécutive entre les mains du *Conde de Fuenté Gonzalès*, seigneur péruvien, et nommé Ramirez, colonel du régiment d'Aréquipa, commandant militaire de Lima, rassembla toutes les troupes disponibles, et partit pour rejoindre Cantérac dans la Xauja. Les officiers du régiment de Rio de la Plata et autres, renfermés dans les châteaux, furent envoyés à pied, et presque nuds, à l'île de Chuquito, dans le lac de Titicaca, qui était éloigné de six cents milles de Callao. La marche du corps d'armée de Monet à travers les Cordilières, avant de pouvoir opérer sa jonction avec Rodil, n'avait pas été moins pénible. Ses troupes, obligées de se traîner pendant trois jours et trois nuits dans les neiges, et manquant presque du nécessaire, étaient si harassées de fatigue lorsqu'elles arrivèrent sur les sables brûlants de la côte, qu'un régiment tout entier se trouva hors d'état ou plutôt refusa de marcher. On dit que le colonel, pour le forcer à avancer, fit fusiller un soldat par compagnie, et traita de même tous ceux qui cherchèrent à se sauver (1).

1er. février 1824. Proclamation du général Cantérac, adressée de son quartier-général de Pachacayo aux habitants du Pérou.

Un décret rendu à Pativilca, le 21 février, déclarait en état de blocus le port de Callao. Un autre, daté de Truxillo, le 16 mars, étendait cette mesure à tous les ports, rades ou baies occupés par l'ennemi, entre les 11° 3' et 14° de latitude, depuis le port de Piséo jusqu'à celui de Chancay inclusivement. Ce décret n'annulait pas celui qui mettait en état de blocus les ports situés entre Pisco et Cobijas.

9 mars 1824. Convention conclue entre le général don Jéronimo Valdez, commandant en chef de l'armée du midi, et le maréchal Olañéta, avec l'approbation du vice-roi du Pérou.

16 mars 1824. Occupation de Lima par les royalistes, et nomination du *conde del Villar de Fuenté* au gouvernement politique et militaire de la ville.

Par un décret, rendu à Truxillo, le 26 mars 1824, les trois ministères d'État, établis par le 82e. article de la constitution, furent confiés à un seul ministre, qui prit le titre de *ministro, ó secretario general de los negocios de la república peruana*. Néanmoins, par un décret postérieur du 28 octobre suivant, ces trois ministères furent rétablis.

20 juin 1824. Manifeste adressé de Potosi aux habitants du Pérou par le général Pédro Antonio de Olañéta.

Bataille de Junin. Le 6 août 1824, un corps de cavalerie ennemie, fort de mille hommes, et composé de l'élite de l'armée du général Cantérac, fut complètement défait dans les plaines de *Junin* (*las llanuras de Junin*), par quatre cents cavaliers colombiens aux ordres du général Bolivar. Celui-ci, informé de l'approche de l'armée espagnole, se mit en marche de Conocancha avec les forces libératrices pour lui aller livrer bataille. Mais l'ennemi, qui s'était avancé jusqu'à Pasco, instruit de la direction qu'avaient prise les indépendants, retourna précipitamment sur ses pas. Bolivar se mit à sa poursuite avec la cavalerie, que commandait sous lui le général Nicochéa. Cantérac, voyant le petit nombre d'indépendants auxquels il avait affaire, fit volte face avec sa cavalerie, et chargea celle de Bolivar. Le combat fut quelque tems indécis; mais enfin la victoire se déclara pour les Colombiens. L'ennemi perdit deux cent trente-cinq morts, dont dix chefs et officiers, quatre-vingts prisonniers, un grand nombre de blessés, et plus de trois cents chevaux bien équipés. La perte de Bolivar fut de soixante hommes hors de combat. Les fuyards se replièrent en désordre sur leur infanterie, qui continuait sa marche sur Jauja (2).

Bataille d'Ayacucho. Après cinq mois passés de part et d'autre en habiles manœuvres, le général Sucre se décida à prendre position à Ayacucho, et à y attendre l'ennemi. Le 8 décembre il y eut plusieurs escarmouches; et le 9, les Espagnols, qui s'étaient postés sur les hauteurs, vis-à-vis du camp des patriotes, vinrent offrir le combat. Les bataillons de la seconde division colombienne s'avancèrent les premiers l'arme au bras, avec une grande intrépidité, et l'ennemi se retira en désordre. La division du Pérou éprouva une vigoureuse

(1) *Proctor's Journey*, chap. 44 et 45.

(2) Bulletin du secrétaire-général du Libérateur, de son quartier-général de Réyes.—*Gaceta de Colombia*, n°. 155, 3 octobre 1824.

résistance de la part de l'avant-garde aux ordres du général Valdez ; mais étant renforcée par deux bataillons de la garde colombienne, rien ne put résister à leur impétuosité. Trois charges de cavalerie achevèrent de mettre le désordre dans les rangs ennemis. La victoire fut complète. Les Espagnols perdirent six généraux et deux mille six cents hommes tués et blessés. La perte des indépendans ne fut que d'un général, huit officiers et trois cents tués ; et de six généraux, trente-quatre officiers et quatre cent quatre-vingts hommes blessés. Le vice-roi don José de la Serna, le lieutenant général don José Cantérac, Valdez et Caratala se rendirent aux vainqueurs. L'armée espagnole était forte de neuf mille trois cents hommes, et celle des Colombiens n'en comptait que cinq mille sept cents, suivant le rapport adressé par le général Sucre au libérateur Bolivar, le lendemain de la bataille. « En vertu de la capitulation, » dit ce général, « toute » l'armée royale, les provinces et les places fortes qu'elle » occupe encore, dix pièces de canon, tous ses magasins et » quinze généraux, sont les trophées que l'armée combinée » offre à votre excellence, comme un hommage digne de » l'illustre libérateur du Pérou (1). »

En vertu de la convention conclue à Ayacucho, le 9 décembre 1824, entre les généraux don José Cantérac et Sucre, tout le territoire du Pérou, occupé par les troupes espagnoles jusqu'au Rio Désaguadéro, y compris la ville et les forts de Callao, devaient être remis, dans le délai de quinze jours, à l'armée libératrice, ainsi que l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche, etc. Tous les militaires, appartenant à l'armée espagnole, furent libres de retourner en Espagne, et le gouvernement péruvien s'engageait à leur payer leur passage et leur demi-solde pendant leur séjour dans la république ; mais ils ne pouvaient se rendre à aucune partie de l'Amérique occupée par des troupes espagnoles, ni porter les armes contre les Américains pendant la guerre de l'indépendance. Il fut aussi convenu que ceux qui voudraient se ranger sous les drapeaux du Pérou conserveraient leurs grades, et ne seraient inquiétés ni pour leurs services passés ni pour leurs opinions politiques. Un délai d'une année fut accordé à tout habitant du Pérou, Européen ou Américain, pour se retirer avec sa famille et ses biens où bon lui semblait, ses biens n'étant assujétis qu'aux droits ordinaires ; et étant exempts de tout droit, s'il était militaire. Ceux qui désiraient se fixer au Pérou étaient considérés comme Péruviens. Les propriétés des Espagnols absents devaient être respectées, et il leur fut accordé un délai de trois ans pour en disposer, pourvu toutefois qu'ils ne portassent pas les armes contre la cause de la liberté et de l'indépendance américaine. Les dettes contractées par l'administration du gouvernement espagnol jusqu'à ce jour, furent reconnues par le Pérou. Les vaisseaux de guerre et les navires marchands, qui se trouvaient dans les ports du Pérou, devaient avoir six mois pour sortir de l'océan Pacifique ; ils ne devaient y commettre aucun acte d'hostilité, ni toucher à aucun port du Chili ou de l'Amérique, mais se rendre en droiture en Europe. Tous les prisonniers furent remis en liberté.

Dans une communication adressée au président du sénat, le 22 décembre 1824, Bolivar refuse pour la troisième fois la présidence du Pérou. « Mes sentiments, » dit-il, « sont » blessés par les calomnies atroces que me prodiguent les *li-* » *béraux* d'Amérique et les *serviles* d'Europe. » La question de sa retraite ayant été soumise à la délibération du congrès, elle fut rejetée par le vote unanime de soixante-treize membres, savoir : de cinquante-deux représentants et vingt-un sénateurs.

Le général Bolivar, dans une proclamation qu'il publia, à Lima, le 23 décembre 1824, le lendemain du jour où l'importante victoire d'Ayacucho fut officiellement connue dans cette ville, s'adresse en ces termes aux Péruviens : « Le » tems est enfin arrivé, » dit-il, « où je dois accomplir la » promesse que je vous ai faite de me démettre de la dicta- » ture aussitôt que la victoire aurait scellé votre destinée. » Le congrès du Pérou se réunira le 10 février prochain, » anniversaire de la publication du décret qui m'a conféré » l'autorité suprême, et ce jour-là, je la déposerai au sein » du corps législatif qui m'a honoré de sa confiance. Ce ne » sont pas là de vaines promesses.

» Le Pérou a souffert de grands désastres militaires. Les » troupes chargées de sa défense ont occupé les provinces » libres du nord, et ont fait la guerre au congrès. La ma- » rine ne reconnaissait plus l'autorité du gouvernement. » L'ex président Riva-Aguéro, tour à tour usurpateur, » rebelle et traître, a combattu contre sa patrie et ses al- » liés. Les auxiliaires du Chili, par leur déplorable défec- » tion, nous ont privés du secours de ces troupes ; et ceux » de Buénos-Ayres, ayant levé l'étendard de la révolte à » Callao, ont livré cette place à l'ennemi. Le président » Torré Tagle, en appelant les Espagnols dans cette capi- » tale, acheva la destruction du Pérou.

» La discorde, la misère, le mécontentement et l'intérêt » personel avaient répandu leur poison dans tout le pays. » Le Pérou semblait avoir cessé d'exister : la dissolution était » générale. Dans cette position désastreuse le congrès m'in- » vestit de la dictature, et se reposa sur moi du soin de » sauver les débris de leurs dernières espérances. La loyauté, » la constance et la valeur de l'armée de Colombie, ont » exécuté cette prodigieuse entreprise. Les Péruviens, au » fort de la guerre civile, ont reconnu l'autorité légitime, et » ont rendu d'immenses services à la patrie, tandis que les » troupes qui les protégeaient se sont couvertes de gloire » dans les champs de Junin et d'Ayacucho. Les factions ont » disparu du sol du Pérou. La capitale a recouvré sa douce » liberté, et Callao, investi de toutes parts, ne peut tarder » de nous ouvrir ses portes.

» Péruviens, la paix a succédé à la guerre, l'union à la » discorde, l'ordre à l'anarchie et le bonheur à l'adversité ! » Mais n'oubliez jamais, je vous en supplie, que c'est aux » illustres vainqueurs d'Ayacucho que vous êtes redevables » de ces bienfaits » (1).

Le libérateur Bolivar, voulant offrir aux vainqueurs d'Ayacucho un témoignage de la reconnaissance nationale, décréta, le 27 décembre 1824, que l'armée libératrice, ayant donné la liberté au Pérou par cette victoire, porterait le titre d'*armée libératrice du Pérou*, et que les corps qui la composaient auraient sur leurs étendards cette même inscription, et prendraient le surnom de *glorieux* ; qu'il serait érigé sur le champ de bataille, en l'honneur des vainqueurs, une colonne surmontée du buste du vaillant et digne général Sucre, et sur laquelle seraient gravés les noms des officiers de tous grades, et des corps qui y avaient pris part ; qu'un

(1) Lettre d'Antonio José de Sucre, adressée à Simon Bolivar, de son quartier général d'Ayacucho, le 10 décembre 1824. « *Todo el ejército real, todas las provincias que este ocupaba en la republica, todas sus plazas, sus parques, almacenes, y quince generales españoles son los trofeos que el ejército unido ofrece á V. E. como gajes que corresponden al ilustre salvador del Perú, que desde Junin señalo al ejército los campos de Ayacucho para completar las glorias de las armas libertadoras.* » (Gaceta de Colombia.)

(1) *Gaceta de Colombia*, n. 173, 6 octobre 1825.

régiment de chaque arme des troupes de la Colombie et du Pérou prendrait le surnom d'*Ayacucho* ; que l'armée victorieuse serait équipée et soldée sans retard, de préférence à toutes les autres troupes de l'État, que tous ceux qui avaient assisté à la bataille recevraient une médaille attachée à un ruban blanc et rouge, et sur laquelle serait gravé le nom d'*Ayacucho* ; que les pères, femmes et enfants de ceux qui y étaient morts jouiraient de la solde intégrale que touchaient leurs fils, époux ou pères ; que les invalides recevraient également l'intégralité de leur solde ; et enfin que le général Sucre serait nommé *grand-maréchal*, avec le titre de *général-libérateur du Pérou*.

Le 2 janvier 1825, le général Bolivar déclara, par un décret, que la capitulation d'Ayacucho ayant stipulé la remise de la forteresse de Callao, l'ennemi qui l'occupait serait regardé comme s'étant séparé de la nation espagnole, et étant en dehors du droit des nations à l'égard de la république.

Le congrès constituant du Pérou abrogea, le 4 mars, par un décret, *la bulle de Cruzada*, publiée, dit-il, en faveur du roi d'Espagne, et interdit au saint-siége toute participation aux affaires temporelles du clergé de la république.

Proclamation du général Pédro Antonio de Olañéta, publiée à Oruro, le 4 janvier 1825, et dans laquelle il annonce à ses troupes que « l'armée, qui s'était réunie à » Cuzco, avait honteusement mis bas les armes à Quinua- » pata, le 9 décembre, et que ses généraux, par une capi- » tulation plus honteuse encore, avaient cédé toutes les » provinces jusqu'au Désaguadéro. »

Dans une autre proclamation du même jour aux habitants du Pérou, Olañéta leur fait part de la dispersion de l'armée du nord. « Mais, » dit-il, « le major-général *don Pio Tristan* a » déjà réuni environ cinq mille hommes, qui, avec mon » armée, sauveront le Pérou. »

Le 10 février 1825, le congrès constituant du Pérou tint sa première séance depuis le rétablissement de l'indépendance. Bolivar, en sa qualité de président de la république, s'y rendit en grande pompe, et ouvrit la session par un discours dont nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un aperçu. « Une année s'est à peine écoulée, » dit-il, « depuis » que le congrès m'a investi de la dictature, et dans ce » court intervalle l'armée libératrice a fermé les plaies de la » patrie, a brisé les chaînes que Pizarro et ses enfants ont » imposées aux descendants des Incas, et a rendu à l'empire » du Pérou tous ses droits primitifs. Mon administration, » » continue-t-il, « s'est donc bornée à la durée d'une seule » campagne, et mes travaux ont été terminés avant que le » pays ait eu même le tems de prendre les armes. Le congrès » ne saurait trop récompenser une armée qui s'est couverte » de tant de gloire. » Il énumère ensuite les améliorations qu'il a apportées dans le gouvernemeot, et en signale plusieurs autres qu'il recommande à la sollicitude du congrès ; après la récapitulation des services que la Colombie a rendus au Pérou, il témoigne le désir que les deux pays resserrent les liens d'amitié qui les unissent. Pour cela il démontre au gouvernement péruvien l'urgence de nommer des députés à un congrès qui devra se réunir à Panama, et où les États confédérés du nouveau monde contracteront une alliance perpétuelle. Puis il termine en disant, que le Pérou allait être délivré de deux des plus terribles fléaux du monde, de la guerre, par la victoire d'Ayacucho, et du despotisme, par son abdication de la dictature. « Proscrivez à ja- » mais, » s'écria-t-il, « cette autorité redoutable, qui a été » le tombeau de la liberté romaine. Ma destinée, comme » soldat, m'appelle à contribuer à l'affranchissement du » Haut-Pérou, et à la prise de Callao, dernier boulevard du » despotisme espagnol dans l'Amérique du sud. Alors je re- » tournerai dans ma patrie pour faire aux représentants du » peuple colombien le récit de ma mission au Pérou, de » l'établissement de votre liberté et de la gloire de l'armée libératrice. » Le président de l'assemblée répondit à Bolivar, et l'invita à conserver encore quelque tems la dictature. Le Libérateur répartit avec fermeté qu'il ne resterait au Pérou que jusqu'à la reddition de Callao ; qu'il y était venu pour combattre, et non pour gouverner, et que les générations à venir auraient en horreur la mémoire de ceux qui auraient proposé de faire régir le Pérou par un dictateur et un étranger. Après que Bolivar se fut retiré, le congrès vota des remercîments à l'armée libératrice, et décréta la continuation de la dictature, sous un autre nom, (*el supremo poder politico et militar de la republica*) jusqu'au commencement de l'année 1826.

Congrès de Panama. Dans le message que le général Bolivar adressa au souverain congrès constituant, en date du 10 février 1825, il recommande une étroite confédération des nouveaux États, et propose que des représentants de chacun se réunissent en congrès à l'isthme de Panama, dans le plus court délai possible, pour y cimenter l'alliance perpétuelle des différents États.

Le 23 février, réponse du ministre du Mexique, Lucas Alaman, relativement à ce grand projet de convocation d'une assemblée générale des plénipotentiaires de toutes les républiques américaines.

Le 2 mai, note du ministre d'état des affaires étrangères du Pérou, au gouvernement des Provinces-Unies de Rio de la Plata, l'invitant à envoyer des plénipotentiaires à l'isthme de Panama, conformément au traité de 1822.

La réunion de ce congrès a eu lieu le 22 juin 1826 (1).

Les journaux de Buénos-Ayres, el Nacional, du 14 avril 1825, et el Argos, du 16, ayant répandu le bruit que le libérateur Bolivar avait été invité à réunir toutes les provinces de l'Amérique sous un seul et même gouvernement, le secrétaire général de l'intérieur Estenos crut devoir faire insérer dans le Sol del Cuzco, du 4 juillet 1825, le démenti officiel suivant :

« Le Libérateur n'a jamais reçu, soit directement, soit indirectement, de Buénos-Ayres ou de toute autre contrée, aucune proposition relative à la formation d'un seul gouvernement pour toute l'Amérique. Le gouvernement a été seulement invité d'une manière officielle, par le Mexique, le Guatémala et la Colombie, à accélérer la réunion du congrès général de tous les Américains, qui doit se tenir à l'isthme de Panama. »

12 février 1825. Décret du congrès qui ordonne qu'une médaille soit frappée en l'honneur du Libérateur. On verra d'un côté la tête de Bolivar avec cette inscription : *A su libertador Simon Bolivar*, et sur le revers les armes du Pérou, et *el Peru restaurado en Ayacucho, año de 1824*. Il fut en outre décidé qu'il serait élevé un monument avec une statue équestre sur la place de la Constitution, pour perpétuer le souvenir de ses hauts-faits ; que dans chaque chef-lieu de département il serait dressé une pierre sur laquelle on graverait une inscription exprimant les sentiments de reconnaissance des Péruviens à son égard pour avoir délivré leur patrie ; et qu'il serait placé un million de pésos à sa disposition. Le même décret conférait au général en chef Antonio-José Sucre, le titre de grand-maréchal d'Ayacucho.

Le 17 février, une colonne ennemie sortie de Callao, se

(1) Voyez l'article *Colombie*.

porta par Miranaves sur la Chacra de Barbosa. Attaquée en cet endroit par José de Espinar, elle perdit deux cents hommes tués, dix-neuf prisonniers et un grand nombre de blessés. Les Péruviens eurent vingt-six hommes tués et vingt-trois blessés (1).

24 février. Décret qui détermine les armes de la nation. Le grand sceau de l'État portera ces mots : *Republica Peruana*.

25 février. Proclamation du général Olanèta, adressée de son quartier-général de Potosi, au peuple du Pérou et aux soldats du roi au service des patriotes.

3 mars. Dans une lettre de don Juan Antonio Alvarez de Arénalès, adressée à Olanèta, ce général s'exprime en ces termes : « Les vainqueurs de Junin et d'Ayacucho ont renversé la plus forte colonne de l'Espagne. Il a été répandu inhumainement assez de sang durant quinze ans; et l'événement a démontré l'impossibilité où est l'Espagne de jamais soumettre l'Amérique à son joug. »

9 mars. Décret du congrès constituant, qui autorise le chef de la république à négocier un emprunt de 10,000,000 de pésos, pour fournir aux besoins de l'État; et un autre de 3,000,000, si le premier était insuffisant.

9 mars. Abolition de l'ordre du *Soleil*, comme étant incompatible avec les principes de la constitution politique de la république.

Par un décret rendu le 10 mars, le congrès autorise le Libérateur à envoyer des secours en hommes et en munitions de guerre à la république de Colombie; et à en faire également parvenir à toutes les parties du territoire américain menacées par l'ennemi; à négocier des emprunts, à lever des contributions extraordinaires, à chasser de la république tous les ennemis de la liberté, à révoquer les lois que les circonstances lui feraient croire incompatibles avec la sûreté et l'indépendance du continent, et à en promulguer d'autres qui lui paraîtraient devoir tendre à cette fin.

Par un autre décret du même jour, le congrès constituant déclare avoir terminé ses travaux.

Dans une proclamation datée de son quartier-général de Potosi, le 29 mars 1825, le général Sucre fait connaître aux habitants du Haut-Pérou les résultats glorieux de la victoire d'Ayacucho. « Péruviens », dit-il, « l'armée libératrice dans sa marche triomphale de Ayacucho à Potosi, a rendu l'existence à votre patrie. Dix mille hommes vaincus sur le champ de bataille, huit mille soldats qui ont mis bas les armes dans les différentes garnisons, et un territoire de trois cents lieues délivré du joug espagnol, voilà les trophées que l'armée combinée présente aux habitants du Haut-Pérou.

» L'armée libératrice vous rend votre pays purgé de tout ennemi étranger ou domestique. Apprenez à le conserver comme le sol sacré qui le premier a donné l'exemple d'un patriotisme héroïque au Nouveau-Monde » (2).

Dans un rapport adressé du même quartier-général, le 19 avril suivant, au secrétaire d'État de la marine et de la guerre, le général Sucre lui annonce que l'armée libératrice a député auprès du vice-président le colonel *Antonio Elizalde*, pour le féliciter sur l'heureuse issue de la guerre, et lui présenter « l'étendard royal de Castille, sous lequel les Espagnols ont envahi ce riche pays il y a trois cents ans, et les quatre étendards des provinces du Haut-Pérou, insignes du vasselage et de la servitude de leurs habitants. » « L'armée, » continue-t-il, « est fière de vous annoncer que les ennemis qui ont opprimé la patrie de Manco Capac ont disparu d'Ayacucho à Tapiza; que vingt-cinq généraux espagnols, onze cents chefs et officiers, et dix-huit mille soldats ont mis bas les armes, tant sur le champ de bataille que dans les garnisons, et qu'elle a arraché à la tirannie un pays de quatre cents lieues d'étendue, habité par une population de deux millions d'âmes. »

Le congrès du Pérou a offert deux fois la somme d'un million de dollars à l'illustre Bolivar, pour les services qu'il a rendus à la république. Voici comment il motive son second refus, au président de cette assemblée. « Je le répète, sans accepter la faveur en question, mes services ont déjà été récompensés au delà de mes espérances. Votre Excellence sait que le congrès m'a prodigué les titres les plus honorables. Il m'a nommé le *père* et le *sauveur* du Pérou; il m'a décerné les honneurs de la présidence perpétuelle; il a fait frapper une médaille à mon effigie; il m'a appelé *libérateur*, m'a investi du commandement du Pérou, et il m'offre aujourd'hui une fortune immense. J'ai tout accepté avec plaisir et ne refuse que cette dernière, que les lois de mon pays et celles de mon cœur me défendent d'accepter. »

Le congrès réitéra son offre une troisième fois; mais bien décidé à ne pas essuyer un nouveau refus, il le pria de consacrer ce faible témoignage de la reconnaissance nationale à des œuvres de bienfesance dans l'heureux endroit qui l'avait vu naître, ou dans toute autre partie de la république de Colombie qu'il jugerait convenable.

Après la capitulatinn d'Ayacucho, les Espagnols avaient encore dans le Haut-Pérou, savoir :

A Apurima, sous Miranda.	800 hommes
A Cuzco.	1,000
A Aréquipa, infanterie et cavalerie. . . .	1,500
A Potosi et Oruro	2,500
Sur la côte, en cavalerie.	1,400
En divers lieux.	200
Total.	7,400

Le 1er. avril, le général Olañéta, qui avait pris le commandement de l'armée royale du Pérou, réduite à environ sept cents hommes, fut défait près de Tumusla, par trois cents Chichénos aux ordres du colonel don Carlos Médina Céli. Olañéta périt dans le combat, et deux cents Espagnols, dont vingt officiers et tout le bagage, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

1er. avril 1825. Décret du Libérateur, par lequel il délègue son autorité politique et militaire à un Conseil de gouvernement, composé de trois membres, savoir : le grand maréchal don José de la Mar, don José Sanchez Carrion, et don Hipolito Unanu.

Décret du 17 avril, rendu par le Conseil d'État, contre l'introduction de toute marchandise espagnole sur le territoire péruvien.

« Attendu », dit-il, « que l'obstination du gouvernement espagnol à vouloir faire la guerre à la république pour soutenir ses prétendus droits, exige impérieusement une mesure vigoureuse pour contraindre le cabinet de Madrid à écouter enfin la voix de la justice et de son propre intérêt; le Conseil du gouvernement décrète :

» 1°. Les marchandises de toute espèce, appartenantes à des sujets espagnols, qui seraient à l'avenir introduites sur le territoire de la république, sous quelque pavillon

(1) *Gaceta del gobierno*, du 17 février.

(2) Il résulte d'un rapport dressé par le chef de l'état-major-général E. B. O'Connor, à Potosi, le 9 avril, que les fruits de la victoire d'Ayacucho ont été la prise de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit hommes.

» ou dans quelque navire que ce soit, seront confisquées au » profit de l'État;

» 2°. Quatre mois après la publication de ce décret, les » tribunaux compétents déclareront de bonne prise tout na» vire à bord duquel se trouveraient des marchandises es» pagnoles, de quelque nature qu'elles soient, et leurs » cargaisons seront confisquées;

» 3°. Seront réputées propriétés espagnoles, toutes les » productions du sol et de l'industrie de l'Espagne, qui se» raient saisies sur le territoire du Pérou toutes les fois que » la valeur s'en élèvera à 100 piastres;

» 4°. Lorsqu'il s'élèvera quelque doute sur l'origine espa» gnole de marchandises introduites par terre ou par mer, » la chose sera décidée par l'officier des douanes, assisté de » deux experts, et, en cas de réclamation, le ministre du » trésor en nommera deux autres, dont la décision, pro» noncée sous serment, sera irrévocable;

» 5°. Les officiers des douanes sont personellement res» ponsables des introductions simulées qui pourraient avoir » lieu de productions ou de marchandises espagnoles. »

Par un autre décret, promulgué le 9 mai suivant, le Conseil du gouvernement déclare, qu'attendu que l'article 2 du décret ci-dessus, relatif à la confiscation des marchandises espagnoles qui seraient introduites sur le territoire du Pérou, a donné lieu à quelque doute, et désirant manifester la déférence que méritent les neutres qui s'y livrent à un commerce légitime, il a décrété que la confiscation s'étend aux navires portant des marchandises espagnoles et à toutes les propriétés qui se trouveraient à leur bord; que le terme de quatre mois est prorogé à huit, et que, par *domination espagnole*, on doit entendre tous les pays en quelque partie du monde qu'ils soient, qui vivent sous son gouvernement.

Établissement d'une caisse d'amortissement. Le ministre du trésor, J.-M. Pando, a proposé au Conseil suprême du gouvernement, le 24 avril 1825, le projet d'établissement d'une caisse d'amortissement pour le rachat de la dette publique du Pérou. « Vous savez, » dit le ministre dans son exposé, « que le crédit public ne se conserve que par la » bonne foi et la ponctualité la plus scrupuleuse à remplir » les engagements qu'on a contractés. C'est un devoir re» commandé non-seulement par la convenance politique, » mais aussi prescrit par des considérations d'un ordre plus » élevé, fondées sur les principes immuables de la morale. » L'oubli de ces principes a toujours produit les résultats » les plus fâcheux, attendu qu'il existe dans l'ordre de la » Providence des rapports intimes entre la vertu et la féli» cité publique : toute considération secondaire doit dispa» raître devant l'immense importance de cet objet. »

Le ministre recommande la division de la dette publique en deux classes, la dette intérieure et la dette extérieure, et il assigne les fonds nécessaires au paiement de chaque. Ceux qui sont destinés à l'extinction de la dette extérieure proviennent de plusieurs droits de douane, du produit des mines appartenantes à l'État, de celui des ventes ou des baux de toutes les terres et propriétés du gouvernement, lorsqu'on aura pourvu au rachat de la dette intérieure ; du produit du timbre, d'une partie des dîmes et du revenu des bénéfices ecclésiastiques, et de celui des manufactures de poudre et d'autres moins importants (1).

21 mai 1825. Le président *Manuel Albis de Laueña* transmet, de Matogroso, au capitaine commandant *Manuel Vélozo Révélo Bazconcélos*, l'ordre de se porter en toute hâte sur la province de Chiquitos, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour la faire évacuer.

26 mai 1825. Lettre de Manuel José Araujo y Sylva, commandant en chef des troupes brésiliennes, datée de son quartier-général de Santa-Anna, dans la province de Chiquitos, au général Sucre. « En vertu d'une capitulation ho» norable, » dit-il, « conclue et solennellement ratifiée par » le gouverneur de la province de Matogroso et par celui de » la province de Chiquitos, cette dernière a été remise à » S. M. très-fidèle, et a été incorporée au grand empire du » Brésil, aux acclamations unanimes de ses habitants. En » ma qualité de commandant en chef des troupes impériales » qui l'occupent, je m'empresse de faire part de cette cir» constance à V. E., pour que, à partir de ce jour, vous » fassiez cesser toute hostilité contre cette province, at» tendu que cet arrangement protégera la province et les » vaillantes troupes qui la défendent. J'ai transmis pareille » injonction au chef des armées de Santa-Cruz, pour que » ses troupes se gardent bien de mettre le pied sur une par» tie quelconque du territoire de cette province. »

Néanmoins cette province fut évacuée par les troupes brésiliennes, le 20 août suivant. (*El Argos*, n°. 179.)

Reddition de Callao. Le 29 juin 1825, le général Rodil, gouverneur de Callao, jugeant qu'il lui serait impossible de tenir plus long-tems cette forteresse, offrit au commandant de l'armée de siége de capituler, à condition qu'on permettrait à ses troupes de sortir avec les honneurs de la guerre; qu'elles conserveraient leurs propriétés, qu'elles jouiraient de la liberté individuelle, et qu'on les embarquerait pour l'Espagne dans le plus court délai possible. Cette proposition fut aussitôt envoyée au général Sucre, qui se trouvait alors à Potosi avec un corps de l'armée colombienne.

Cette forteresse s'est rendue par capitulation, le 23 janvier 1826.

Une députation du congrès péruvien, composée de cinquante-deux membres, présenta un mémoire au Conseil de gouvernement à l'effet d'inviter le général Bolivar à conserver encore quelque tems l'autorité que la nation lui a confiée, et à rester une autre année au Pérou. « Pour réduire à des termes précis, » est-il dit dans cet exposé, « le vœu qui s'y trouve exprimé, les soussignés, jusqu'à ce que les pouvoirs des députés soient rendus uniformes, que la représentation soit complétée et le désir du peuple, touchant la révision et la réforme de la constitution, connu; qu'on tombe d'accord sur le choix de la personne que l'opinion publique désigne pour l'exercice de l'autorité suprême, et que les appointements des représentants soient assurés : sont d'avis qu'il est urgent :

1°. D'ajourner la convocation du congrès à l'année prochaine;

2°. D'ordonner aux préfets de faire, avec toute la célérité et l'exactitude possibles, le recensement des provinces de l'État;

3°. D'inspirer au peuple de la confiance et de l'amour pour ses représentants, afin que, pénétré des grands avantages que la nation doit en retirer, lorsqu'ils agissent avec intégrité et bonne foi; il les indemnise des pertes que leur occasione l'exercice de leurs fonctions, en leur assurant les moyens d'existence;

4°. D'éclairer l'opinion publique en la consultant sur la question de savoir si la constitution doit être modifiée ou rester telle qu'elle est;

5°. De la consulter sur l'étendue de ces modifications, pour savoir si elles seront entières ou seulement partielles;

6°. De demander aux provinces si leurs représentants ne

(1) Voyez la note *F* à la fin de l'article.

doivent pas délibérer selon leur propres opinions, ou s'ils doivent procéder en vertu de pouvoirs particuliers, renfermant des clauses spéciales, et indiquant la nature des modifications, leur application, et les points sur lesquels elles doivent particulièrement porter;

7°. Pour que la personne appelée à remplir les fonctions de premier magistrat de l'État, puisse recevoir la sanction universelle, et que, dans les circonstances difficiles où elle se trouvera placée, elle puisse compter sur la participation et l'appui de l'opinion publique contre les partis auxquels elle sera en butte, lorsque le Libérateur se sera éloigné de nous; et, considérant enfin que, cruellement trompés comme nous l'avons déjà été par deux présidents, il est juste que le peuple soit consulté sur le choix du citoyen auquel ses destinées, ses intérêts et sa gloire seront confiés, nous avons cru qu'il était convenable de l'inviter à désigner celui sur qui il désirait que le congrès fît tomber son choix, en supposant que le sénat, qui devrait le proposer, n'existe pas encore.

Lorsque ces mesures seront adoptées, que le gouvernement aura reçu des réponses aux questions ci-dessus, que la nation sera parfaitement d'accord sur les points les plus importants de son existence politique, sur sa loi fondamentale et sur le choix de son magistrat suprême; alors il sera opportun de convoquer le congrès, de fixer le nombre des représentants et l'époque de leur réunion; alors aussi, quand toutes les difficultés et les embarras actuels auront cessé d'exister, que l'opinion sera éclairée sur ses véritables intérêts et l'ordre fermement établi, le Libérateur pourra, sans danger pour la république, remettre son autorité à la nation. »

Voici la réponse que le Libérateur fit à la députation du congrès :

« Je ne suis venu sur le territoire péruvien que pour » lui donner la liberté et en expulser les Espagnols. Jamais » aucun sentiment d'ambition n'a dirigé ma conduite : mon » seul mobile a été l'intérêt de mes compatriotes, et la gloire » mon unique but. Après avoir chassé nos ennemis, apaisé » les dissentions intestines, et rendu la liberté au Pérou, je » résolus de me retirer, parce que mon but était atteint, et » ce ne fut qu'après avoir long-tems résisté aux instances » qu'on m'adressa, que je consentis à conserver entre mes » mains les rênes du gouvernement. Je crus mériter la con» fiance de mes concitoyens et pouvoir la justifier, et je me » décidai, quoiqu'à regret, à accepter ce nouveau mandat. » Mais du moment où j'ai vu mes intentions calomniées, et » les actes de mon administration incriminés, j'ai songé à » me retirer, parce que le motif qui m'avait porté à me » charger du gouvernement avait cessé d'exister. Je le répète, » jamais l'ambition n'a dirigé ma conduite. Dans toutes les » circonstances de ma vie, je n'ai travaillé que pour conqué» rir et assûrer l'indépendance américaine. Je ne demande » ni honneur, ni pouvoir; je n'aspire qu'à la gloire, et ce » sera cette unique direction que je prendrai toujours. Je » n'ai pas plus voulu commander au Pérou que dans la » Colombie; et lorsque ma présence ne sera plus néces» saire en Amérique, je me retirerai en Europe.

» L'univers, je le sais, a les yeux fixé sur moi; je sais ce » qu'il attend de moi, et je ne pourrais pas survivre à la » perte du titre que j'ai acquis à l'estime et à la confiance » publiques. Je dois néanmoins rendre justice aux Péruviens. » Ceux d'entre eux qui attaquent ma conduite ne se plaignent » que parce que je ne leur ai point abandonné les emplois » pour exploiter la fortune publique à leur profit. Quels re» proches peuvent-ils d'ailleurs adresser au Conseil du gou» vernement, que l'on sait être composé d'hommes instruits » et de bons citoyens? Qu'ils se détrompent ceux qui pensent » qu'il a agi par d'autres inspirations que les miennes. C'est » moi qui lui ai transmis les ordres dont il n'a été que l'exé» cuteur, et dans toutes les circonstances, il a été constam» ment l'organe et l'interprète de ma volonté.

» Je vois avec peine que ma présence est encore indispen» sable au maintien de la tranquillité et à l'affermissement » de l'édifice constitutionnel du Pérou; et puisque les habi» tants me continuent leur confiance, je ferai de nouveaux » efforts pour la justifier et contribuer de tous mes moyens » à leur assûrer la jouissance paisible de la liberté qu'ils ont » conquise. »

Bolivar transmit à ce même sujet la réponse suivante au Conseil du gouvernement de Magdaléna, le 27 avril 1826.

« J'ai réfléchi, » dit-il, « à la représentation que cinquante» deux députés du congrès général ont eu l'honneur d'adresser à » vos excellences. Après une mûre délibération, j'ai approuvé » la résolution prise par ces illustres citoyens de recourir, » dans les circonstances difficiles où ils se trouvent, à la source » d'où dérivent leurs pouvoirs. Rien n'est si conforme aux » doctrines populaires que l'appel à la masse de la nation » sur les points capitaux qui forment la base des États, je » veux dire, les lois fondamentales et la magistrature su» prême. Les individus sont exposés à l'erreur et à la séduc» tion; mais il n'en est pas ainsi de la nation qui possède à » un dégré éminent le sentiment de son bien-être et la me» sure de son indépendance. De là vient que son jugement » est sain, et sa volonté forte, parce qu'elle est inaccessi» ble à la corruption comme à la crainte. J'ai eu des preuves » irréfragables de la constance de la nation dans les grandes » résolutions, et c'est pour cette raison que j'ai toujours pré» féré son opinion à celle des sages. Que les colléges électo» raux soient donc convoqués, et alors nous saurons que » les lois ont reçu la sanction de tous, et à quelle espèce de » magistrature suprême la nation veut que je remette les » pouvoirs qu'elle m'a confiés. Alors les représentants du » peuple auront un guide sûr pour les conduire à travers les » dangers qui les attendent.

» Avant de terminer, je dirai franchement à vos excel» lences que le désir de déposer l'autorité que j'exerce m'a» vait porté à convoquer le congrès avant l'époque prescrite » par la loi; car, pressé par les sollicitations de mes compa» triotes, je soupire après le jour où je reverrai la Colombie. » Je leur dirai aussi que, frappé de la situation extraordi» naire dans laquelle est placé le Haut-Pérou, je désirais que » le congrès mît fin aux rapports ambigus, j'ajouterai même » sans exemple, qui existent entre les deux pays. Mais j'ai » résolu de passer sur ces considérations et de rester au » Pérou, parce qu'il n'est pas juste qu'un État se sacrifie pour » l'intérêt d'un autre, et que je sais que chaque république » américaine est convaincue que son bonheur dépend de celui » des autres, et qu'en servir une c'est les servir toutes. »

1826. Le gouvernement péruvien vient d'ordonner que le décret rendu par le congrès en 1823, et par lequel cette assemblée votait des remercîments à M. de Pradt pour le bien que ses écrits avaient produit au Pérou, reçût son exécution. Ce décret portait qu'il serait frappé une médaille pour être offerte à cet habile publiciste, et que deux exemplaires de ses œuvres seraient achetés et reliés de la manière la plus splendide pour être conservés, comme un monument de ses généreux efforts pour la cause de l'indépendance américaine, l'un à la bibliothèque nationale et l'autre à celle du congrès.

Le 15 avril 1826, Bérindoaga, comte de San-Doma, ancien brigadier-général des armées espagnoles, et ministre de la guerre et de la marine du Pérou, sous la présidence de Torré Tagle, a été exécuté à Lima. Il commandait à Callao,

à l'époque où les troupes du Buénos-Ayres, qui y étaient en garnison, s'insurgèrent et livrèrent la place aux Espagnols. Après cet événement, Bérindoaga prit parti avec les royalistes et devint un des plus violents ennemis de la cause populaire. Fait prisonnier par les canots de la Pruéba, au moment où il cherchait à gagner la frégate chilienne *l'O'Higgins*, un peu avant la reddition de Callao, il fut conduit à Lima. Là, il dénonça un vieillard respectable de cette ville, nommé don *José Tiron*, qui avait transmis pour lui des avis à l'armée espagnole. Après quatre mois de détention, ces deux individus furent mis en jugement. Déclarés coupables, ils furent fusillés sur la grande place de Lima.

Quelques jours avant leur exécution, le corps municipal de Lima avait adressé une lettre au Libérateur pour le prier de remettre ou de commuer la peine de ces deux condamnés.

« Le pouvoir judiciaire, » disait-il, « a rempli son rigide » devoir. Le nôtre ne nous défend pas de vous adresser une » prière, ni le vôtre d'exercer votre clémence. Le tems de » la terreur et du danger est passé. Vous avez dissipé jus- » qu'aux moindres appréhensions de leur retour, et après » vous être couvert de lauriers et avoir répandu la paix et le » bonheur dans les deux Pérou, vous pouvez sans crainte » prêter l'oreille à notre intercession en faveur de ces deux » coupables. Nous vous supplions de commuer leur peine, » de sécher les larmes de leurs familles, et de vous montrer » ainsi aux yeux de l'univers, encore plus grand, s'il est » possible, que vous ne l'étiez déjà. »

Bolivar fit faire la réponse suivante à la municipalité : « Rien ne serait plus agréable au Libérateur que d'accéder à » votre demande. Vous ne voyez dans l'exécution de la sen- » tence rendue contre les coupables pour lesquels vous in- » tercédez, que l'effusion du sang de deux malheureux, la » honte et le désespoir de leurs familles. Mais des raisons » plus puissantes vous convaincront des funestes conséquences » de l'indulgence et de l'impunité, lorsqu'il s'agit de pareils » crimes. Rappelez-vous que la sentence a été prononcée par » les juges intègres, sages et impartiaux qui composent le » tribunal suprême de la nation. En commuant la peine, je » désapprouverais leur conduite, et m'érigerais en censeur » de magistrats aussi distingués. Ce serait d'ailleurs blesser » le sentiment moral de la république, et ouvrir la voie à » de nouvelles trahisons, qui, encouragées par l'impunité, » se multiplieraient à l'infini. Un peuple dont l'enthousiasme » a été comprimé par ces traîtres, demande le spectacle ter- » rible, et peut-être nécessaire, de l'expiation et de la ven- » geance publique. Les lois, encore dans leur enfance, per- » draient toute leur force, si elles pouvaient être éludées » par l'exercice d'une clémence extraordinaire. La nation » toute entière et la justice distributive sont dans une ba- » lance. Le Libérateur ne peut convenablement faire pen- » cher la balance opposée. Bérindoaga a été condamné, non » comme général, mais comme ministre de la guerre et de » la marine. La procédure a été aussi complète, aussi régu- » lière et aussi conforme aux lois qu'elle pouvait l'être. S'il » eût été condamné comme général, la procédure aurait été » aussi régulière; mais la révision en serait rentrée plus di- » rectement dans les attributions de l'autorité exercée par le » Libérateur.

» Le Libérateur s'est toujours montré avare du sang hu- » main, surtout de celui des Américains. Mais quelques » gouttes d'un sang parricide ne peuvent entrer en compa- » raison avec les torrents de celui que les illustres défenseurs » du Pérou ont versé pour reconquérir une patrie, que ces » traîtres avaient vendue, et qui n'existait plus que dans les » cœurs de ces braves et fidèles martirs. Le Libérateur re- » grette de ne pouvoir accéder à votre demande. L'exécution » de la sentence est plus nécessaire pour servir d'avertisse- » ment public et d'exemple salutaire, que le châtiment n'est » déshonorant pour les coupables. »

RÉPUBLIQUE DE BOLIVAR.

Le 11 avril 1825, le général Bolivar se rendit dans la province du Haut-Pérou et y organisa un Conseil de gouvernement. (*Consejo de gobierno.*)

11 mai 1825. Le général Antonio José de Sucre adressa, de son quartier-général de Chuquisaca, une lettre à Manuel José Araujo y Sylva, commandant en chef des troupes brésiliennes sur les frontières des Chiquitos, en réponse à la sienne du 26 avril. Il s'y plaint de ce que « l'invasion de » cette province de la république, sans déclaration de guerre » ni explication quelconque, est une violation scandaleuse » des droits et des lois des nations et un outrage que la ré» publique ne saurait laisser impuni ».

Le tableau suivant de l'audience de Charcas, ou Haut-Pérou, actuellement la république de Bolivar, a été dressé d'après les renseignements précieux fournis sur cette contrée par un naturel du pays, don Vicente Pazos.

Le Haut-Pérou s'étend depuis le lac de Titicaca jusqu'à Jujui, l'espace de neuf cents milles. La partie située entre ce dernier et Oruro, depuis le 17° 52' jusqu'au 22° de latitude S., renferme la région montagneuse qui s'élève graduellement de tous côtés jusqu'à Potosi, qui en est le point le plus élevé. C'est là que les deux grands fleuves des Amazones et de la Plata prennent leur source (lat. 19° 30') à soixante-dix milles l'un de l'autre, pour aller ensuite verser leurs eaux dans l'Océan, à la distance d'environ deux mille cinq cents milles l'un de l'autre, le premier sous l'équateur et le second sous le 35° de latitude.

On dit le fleuve la Plata navigable sur une étendue de mille trois cents milles, jusqu'à un endroit appelé le Passage-Indien, à quarante lieues d'Omagua, d'où il y a une bonne route jusqu'à Potosi, à trois cents milles de là. La rivière ou canal du Désaguadéro, qui se décharge dans le lac de Paria, à cent trente milles de Potosi, présente, avec ce lac, une navigation de deux cent soixante-deux milles. Ils sont tous deux situés sur la route de Buénos-Ayres à Lima et à l'Océan-Pacifique, par Potosi.

A Tipuani, le fleuve Béni a plus d'un mille de largeur, et est assez profond pour les plus grands navires. Les Indiens du pays de Moxos et des établissements des missionnaires descendent ce fleuve dans des canots jusqu'à cette ville, sur une distance de trois cents à quatre cents milles, et, suivant M. Pazos, il existe par le Béni et l'Amazone, avec laquelle il communique, une communication avec l'Océan-Atlantique. Les peuples de l'intérieur de la province d'Atacama font le commerce avec les habitants des côtes du Pérou, par le canal du Loxa.

Le Haut-Pérou comprend sept grandes provinces ou intendances qui sont subdivisées en vingt et un départements, savoir :

INTENDANCES OU PROVINCES ET DÉPARTEMENTS.	VILLES ET VILLAGES.
Intendance de Potosi.	
1°. Atacama, baigné par l'Océan-Pacifique. Pop. 30,000 hab ;	9 petites villes et villages. Chef-lieu, San-Francisco de Atacama.
2°. Carangas ;	Tarapacha, chef-lieu.
3°. Lipez, dans les Cordilières ;	Lipez, chef-lieu, à 60 lieues O. de Potosi.
4°. Chichas, formé moitié de montagnes et moitié des vallées de Tarija, a 300 milles de l'E. à l'O., et 144 du N. au S. ;	Tupiza, chef-lieu. Pop. 5 à 6,000 blancs.
5°. Tarija ;	Tarija, lat. 21° 30'. Pop. 10,000 hab.
6°. Cinty ou Pilaya. Pop. 62,000 ;	Chef-lieu du même nom. Pop. 12,000.
7°. Paria ;	Tolédo.
8°. Porco ; étendue, 180 milles de l'E. à l'O. sur 120 du N. au S. Pop. 112,000 hab., les Indiens non compris.	Puna, chef-lieu. Potosi, lat. 19° 30'. Pop. 25,000.
Intendance de Charcas ou la Plata. Pop. 112,000, les Indiens non compris.	
1°. Tomina ;	
2°. Punabamba ; 72 milles de l'E. à l'O., et 42 du N. au S. Pop. 5,000 ;	
3°. Yamparaes ;	16 villes et villages. Chef-lieu, San-Sébastian.
4°. Chayanta ; 132 milles du N. au S., et 108 de l'E. à l'O. Pop. 30,000.	Renferme 27 villes. Charcas, chef-lieu. Pop. 15,000 hab., dont 3,000 Espagnols et créoles. Oruro. Pop. 15,000.
Intendance de Cochabamba. Le Rio-Grande la sépare, au S., des districts de Chayanta, Yamparaes et de Charcas, et les Andes la bornent à l'O. Elle a 520 milles de l'E. à l'O., et 92 du N. au S. ; et forme un plan incliné depuis le point le plus élevé de la Cordilière jusqu'à la partie la plus basse du continent. Cette intendance n'a pas encore subi de division territoriale et ne renferme pas d'Indiens tributaires. Pop. 115,000.	Oropésa ou Cochabamba. Pop. 25,000.
Intendance de la Paz. Pop. 110,000, non compris les Indiens.	
1°. Cica-Cica ; 120 milles de l'E. à l'O., et 75 du N. au S. Pop. 25,000 ;	Cica-Cica, chef-lieu.
2°. Pacajes ; 168 milles de l'E. à l'O., et 120 du N. au S. ;	Caquiavir, chef-lieu.
3°. Omazuegos ; 120 milles du N. au S., et de 48 à 60 de l'E. à l'O. ;	Hachacache, chef-lieu.
4°. Larecaja ; 354 milles de l'E. à l'O., et 90 du N. au S. ;	Renferme 32 petites villes et villages. Zorata, chef-lieu. Pop. 10 ou 12,000.

INTENDANCES OU PROVINCES ET DÉPARTEMENTS.	VILLES ET VILLAGES.
5°. Apolabamba ; 240 milles du N. au S., 120 de l'E. à l'O. Pop. 30,000 hab., la plupart Indiens civilisés ;	8 petites villes ou villages. San Antonio de Aten, chef-lieu.
6°. Chulumeni ; 150 milles du N. au S., et 90 de l'E. à l'O.	20 petites villes. Coroyco, chef-lieu. La Paz. Pop. 40,000.
Intendance de Sante-Cruz de la Sierra ou Puno. Pop. 100,000.	
1°. Misque ;	Misque, latit. 17° 49'. long. 67° 24' O. de Paris. Pop. 12,000.
2°. Santa-Cruz.	Santa-Cruz.
Intendance de Moxos. Elle a 360 milles de longueur du N. au S. sur à peu près la même largeur. Pop. 22,000.	15 villages sur les bords du Béni, du Mamore et de la Santa-Cruz.
Intendance de Chiquitos. Pop. 20,000 hab. Les deux provinces de Moxos et de Chiquitos s'étendent du 14° au 20° de lat. S., et renferment un pays très-fertile. Il y a dans cette dernière une belle vallée de 120 milles d'étendue.	10 villages.

Don Vicente Pazos a estimé la population du district de Charcas ou du Haut-Pérou, un million sept cent quarante mille habitants, dont un million cent cinquante-cinq mille Indiens. Cette population se compose d'Indiens, de créoles, de métis, de Cholos, d'Européens, d'Espagnols, de noirs et de mulâtres (1).

AUDIENCE DE CHARCAS (2).

Districts.	Indiens non compris.	Indiens compris.	Chefs-lieux.	Populat.
	Intendance de Charcas.			
Charcas......	16,000 hab.	16,000 hab.	Charcas,	16,000
Cinti.	25,000	60,000	Cinti,	12,000
Yamparaes...	12,000	40,000		
Tomina... ..	12,000	40,000		
Paria........	13,000	50,000		
Oruro.......	6,000	15,000	Oruro,	15,000
Carangas....	8,000	25,000		
	92,000	246,000		
	Intendance	*de Potosi.*		
Potosi.......	14,000	35,000	Potosi,	35,000
Atacama.....	8,000	30,000		
Lipez........	8,000	20,000		
Porco.......	15,000	130,000		
Cheyanta....	40,000	100,000		
	85,000	315,000		
	Intendance	*de la Paz.*		
La Paz.......	14,000	40,000	La Paz,	40,000
Pacajes......	60,000	90,000		
Cica-Cica	20,000	60,000		
Chulumani...	15,000	50,000		
Omasuegos ..	30,000	60,000		
Larécaja	25,000	65,000	Zorate,	12,000
Apolabamba .	5,000	35,000		
	169,000	400,000		
Report..	346,000	961,000		
	Intendance	*de Cocha*	*bamba.*	
Cochabamba .	30,000	100,000	Oropesa,	25,000
Sacaba......	15,000	60,000		
Tupicari.....	30,000	100,000		
Arque.	10,000	35,000		
Palca........	6,000	20,000		
Clisa........	35,000	100,000		
Misque......	8,000	20,000		
Velle-Grande.	30,000	100,000		
	164,000	535,000		
	510,000	1,496,000		
Santa-Cruz, Moxos et Chiquitos.....		220,000		
Total........		1,716,000		

16 mai 1825. Décret rendu par Bolivar, de son quartier-général d'Aréquipa. « Le souverain congrès du Pérou, par » sa résolution du 23 février, ayant donné une preuve de » son respect pour les droits de la république de Rio de la » Plata et ceux des provinces du Haut-Pérou, le grand-ma- » réchal d'Ayacucho, général en chef de l'armée libératrice, » est autorisé, lors de son entrée sur le territoire de ces pro- » vinces, à y convoquer une assemblée des représentants de » la nation. »

Le grand-maréchal, don Juan Antonio Alvarez de Arénalès, ayant déclaré le pouvoir exécutif des Provinces-Unies de la Plata en état de prononcer librement sur leurs intérêts et leur gouvernement, décrète que les habitants de la province du Haut-Pérou, autrefois espagnole, se formeront, conformément aux ordres du grand-maréchal d'Ayacucho, en assemblée générale, pour exprimer librement leur volonté sur leurs intérêts et la forme de gouvernement la plus convenable, en se conformant toutefois aux désirs du pouvoir exécutif des Provinces-Unies de Rio de la Plata et de celui desdites provinces. Les délibérations de cette assemblée ne recevront de sanction qu'après l'installation du nouveau congrès du Pérou, qui doit avoir lieu l'année suivante. Les provinces du Haut-Pérou resteront en attendant sujettes à l'autorité immédiate du grand-maréchal d'Ayacucho. La résolution du congrès souverain du Pérou, en date du 23 février, sera observée de point en point. Les provinces du Haut-Pérou ne devront reconnaître d'autre autorité que celle du pouvoir suprême de la république, jusqu'à l'installation du nouveau congrès.

Premiers décrets de la république du Haut-Pérou, 11 *août* 1825. Ce jour-là, l'assemblée des députés du *Haut-Pérou*, réunie à Chuquisaca, dans la chambre des sessions, sous la présidence de don José Mariano Serrano, protesta publiquement et solennellement de son éternelle reconnaissance pour l'immortel libérateur de la Colombie et du Haut-Pérou, Simon Bolivar, pour le vaillant et vertueux grand-maréchal d'Ayacucho et pour l'armée libératrice qui a triomphé des vainqueurs de Huaqui, de Vilcapucio, d'Ayouma, de Sipésipe, et de Torota. Voulant graver dans le souvenir des habitants du Haut-Pérou (*Alto-Péruanos*) les actions héroïques, généreuses et nobles auxquelles leur pays doit son existence politique, sa liberté, et la convocation de cette assemblée qui est appelée à délibérer sur leur existence à venir, elle a décrété :

Que le nouvel État prendrait le nom de *Républica Bolivar* (art. 1er.); que le Libérateur serait investi du pouvoir exécu-

(1) Lettres écrites des Provinces-Unies de l'Amérique méridionale, par don Vicente Pazos; New-York, 1819, lettre X de la Ire. et IIe partie.

(2) Ce tableau du Haut-Pérou est tiré du *Voyage to South America etc. in the years* 1817 *and* 1818 *by H. M. Brackenridge*, tom. II, pag. 148. Baltimore, 1819.

tif suprême de la république, durant son séjour sur son territoire; qu'il en conserverait toujours le titre honoraire de président et de protecteur (art. 2 et 3); que l'anniversaire de la bataille de Junin et celui de sa naissance y seraient régulièrement célébrés; que son portrait serait placé dans les salles de tous les établissements publics; qu'il serait érigé une statue équestre en son honneur dans tous les chefs-lieux de département; qu'on lui présenterait une médaille en or, sur laquelle se trouveraient les emblèmes convenables, et l'inscription suivante: *La república Bolivar agradecida al héroe cujo nombre lleva*, la république de Bolivar reconnaissante au héros dont elle porte le nom (art. 4, 5, 6, 7 et 8); que l'anniversaire de la glorieuse victoire d'Ayacucho et celui de la naissance du grand-maréchal seraient célébrés dans toute la république; que son portrait serait placé partout à côté de celui de Bolivar; qu'il aurait de plus le commandement en chef des troupes de la république, avec le titre de *capitaine général*, jusqu'à ce qu'il fût statué par une loi de l'État sur son grade militaire, et celui de *defensor y gran ciudadano de la República Bolivar*, défenseur et grand citoyen de la république de Bolivar (art. 9, 10, 11, 12 et 13); que la capitale de la république et son département recevraient le nom de *Sucre*, et qu'il lui serait présenté, au nom du congrès, une médaille en or et montée en pierreries, qui représenterait d'un côté le Pérou sous la figure d'une vigogne arrachée des griffes d'un lion, et de l'autre l'inscription suivante: *La república Bolivar à su defensor heroe de Ayacucho*, la république de Bolivar à son défenseur le héros d'Ayacucho; et qu'une statue équestre du grand-maréchal serait placée sur une colonne dans tous les chefs-lieux de département (art. 14, 15, 16 et 17).

L'assemblée décréta en outre que tous ceux qui avaient combattu pour la liberté à Junin ou à Ayacucho seraient considérés comme natifs et citoyens de la république de Bolivar (art. 18); et qu'il serait mis un million de *pésos* à la disposition du Libérateur pour les partager entre les soldats de l'armée victorieuse dans ces deux batailles, comme une faible récompense de sa valeur et des services qu'elle a rendus à l'Amérique en général et à cette république en particulier (1).

Le 17 août, l'assemblée générale de la république de Bolivar s'étant de nouveau réunie à Chuquisaca, décida quels seraient le pavillon, les armes et la monnaie de l'État (2).

Acte d'indépendance des provinces du Haut-Pérou, du 6 août 1825. « Personne n'ignore, » est-il dit dans cet acte, « que le Haut-Pérou a été, dans le continent américain, l'autel sur lequel a coulé le premier sang versé pour la liberté, et le sol où repose le dernier des oppresseurs; personne n'ignore que Charcas, Potosi, Cochabamba, la Paz et Santa-Cruz ont fait de constants efforts pour secouer le joug de la Péninsule, et que leur résistance héroïque a sauvé leur territoire. Placés au centre du continent, sans armes ni matériaux de guerre, les habitants du Haut-Pérou ont abattu l'étendard des despotes dans les champs d'Aroma et de Florida, dans les provinces des Chiquitos, à Tarabuco, à Sinti, dans les vallées de Cica-Cica, d'Ayopaya, de Tumusla et sur différents autres points.

» L'incendie barbare de plus de cent villages, la destruction des villes, les échafauds dressés partout contre les partisans de la liberté, le sang de mille martirs, auxquels on a fait endurer des supplices dont frémiraient des Caraïbes, les contributions, les exactions aussi arbitraires qu'inhumaines, l'incertitude de l'honneur, de l'existence des personnes et des propriétés, et enfin un sistème inquisitorial atroce et sauvage, n'ont pu éteindre dans le Haut-Pérou le feu sacré de la liberté, et la juste haine portée au pouvoir espagnol.

» Notre pays a une étendue de plus de trois cents lieues du nord au sud, et de presque autant de l'est à l'ouest, avec des terres fertiles, des rivières navigables, et tous les trésors du règne végétal renfermés entre les immenses montagnes de Yungas, d'Apolabamba, d'Yuracaré, des Mojos, et des Chiquitos; il est rempli des animaux les plus précieux et les plus utiles à la vie, au plaisir et à l'industrie de l'homme. Il renferme de précieux métaux, et une population plus nombreuse que celle des républiques Argentine et du Chili. En déployant toutes ces richesses, nous dirons aux peuples étrangers: Dans ces lieux, où pouvait exister un florissant empire, n'a paru, sous la main honteuse et desséchante de l'Ibérien, que l'image de l'ignorance, du fanatisme, de la servitude et de l'ignominie. Venez, et à la vue des infortunes de nos frères les indigènes, fils du grand Manco-Capac, vos yeux se rempliront de larmes, et vous conviendrez avec nous que rien n'est plus juste que de rompre les chaînes odieuses qui nous unissaient à la cruelle Espagne.

» Nous exposerions aussi les raisons qui nous ont fait croire important pour notre bonheur de ne nous associer ni à la république du Bas-Pérou, ni à celle de Rio de la Plata, si les honorables congrès de l'une et de l'autre, guidés par la sagesse, la prudence et le désintéressement, ne nous avaient pas laissés en pleine liberté de disposer nous-mêmes de notre sort. Mais la loi du 9 mai, de l'une, et le décret du 23 février, de l'autre, montrent clairement un louable et généreux désintéressement à notre égard, et mettent en nos propres mains la décision libre et spontanée de ce qui convient le plus à notre bonheur et à notre gouvernement. Après avoir protesté de notre reconnaissance éternelle pour ces deux États, de la juste considération et des vœux ardents, d'amitié, de paix, de bonne intelligence qui nous animent à leur égard, nous avons résolu unanimement de faire la déclaration suivante:

» La représentation souveraine des provinces du Haut-Pérou, profondément pénétrée de l'importance et de tout le poids de sa responsabilité envers Dieu et le monde entier, au moment de décider du sort futur de ses commettants, déposant sur l'autel de la justice tout esprit de partialité, d'intérêts ou de vues particulières, ayant imploré avec soumission et une ardeur respectueuse l'assistance paternelle du Tout-Puissant, créateur de toutes choses, et tranquille par l'assurance que la bonne foi, la justice, la modération et de profondes méditations ont présidé à la résolution présente, déclare solennellement, au nom et en vertu des pouvoirs absolus de ses dignes commettants, que le grand jour est arrivé où les vœux ardents et inaltérables du Haut-Pérou, de se soustraire à la puissance injuste et oppressive du roi Ferdinand VII, vœux auxquels le sang de ses enfants a donné une nouvelle force, sont exaucés, et que l'état humiliant de colonie espagnole cesse pour cette région privilégiée et toutes ses juridictions, qui deviennent indépendantes de l'Espagne et de ses monarques actuels ou futurs; qu'en conséquence, comme il est également de l'intérêt de ladite région de n'être réunie à aucune des républiques voisines, elle s'est érigée en État souverain, indépendant de toute nation, tant de l'ancien que du nouveau continent, et toutes les provinces du Haut-Pérou, unanimes dans cette résolution si juste et si magnanime, protestent à la face de l'univers que leur volonté est de se gouverner elles-mêmes et de ne se laisser diriger que par la constitution, les lois et les autorités qu'elles se donneront

(1) *El Argos de Buenos-Ayres*, n°. 196, 15 octobre 1825.
(2) *El Argos*, etc., n°. 197, 19 octobre 1825.

et qu'elles croiront les plus convenables à leur bonheur comme nation, à la conservation de la sainte religion catholique et au maintien des droits sacrés de l'honneur, de la vie, de la liberté, de l'égalité, des propriétés et de la sécurité de tous; elles s'engagent et promettent, pour l'inviolabilité et la stabilité de cette résolution, et par l'intermédiaire de cette représentation nationale, de la maintenir si fortement, si constamment et si héroïquement, qu'en cas de nécessité, elles consacreront avec plaisir à son exécution, à sa défense et à son inviolabilité, leur existence et tout ce qui est cher à l'homme. »

Donné dans la salle des sessions, le 6 août 1825, et signé de tous les députés, savoir :

Miguel José Cabréra,
Francisco Vidal,
Dr. *Manuel José Péres*,
Nicolas de Cabréra,
Manuel Mariano Centeno,
José Manuel Lames,
Pédro Terrasas,
Melchor Paz,
Miguel Vargas,
Marcos Escudéro,
Mariano Mendez,
Manuel Caballero,
} députés de Cochabamba.

José Manuel Mendizabal, vice-président,
José Maria de Asin,
Dr. *Fermin Eisaguirre*,
Miguel Fermin Aparicio,
José Miguel Lanza,
José Ballivion,
Martin Cardon,
Dr. *Manuel Velarde*,
Francisco Maria Pinédo,
José Indalecio Calderon y San-Gines,
Dr. *Rafael Monge*,
Eusebio Gutierres,
} députés de la Paz.

Melchor Dara,
Manuel José Caldéron,
Dr. *Manuel Antonio Arellano*,
Manuel Anselmo de Tapia,
Manuel Martin,
Manuel Argote,
José Eustaquio Gareca,
José Antonio Pallarès,
Manuel Maria Garcia,
Dr. *José Mariano Enriques*,
Isidro Trugillo,
Juan Manuel Montayo,
Martiniano Vorgas,
José Ignacio de San-Gines, secrétaire,
} députés de Potosí.

José Mariano Serrano, président,
Casimirio Olañeta,
Manuel Maria Urcullu,
José Maria Dalenze,
Francisco Palazuelos,
Ambrosio Mariano Hidalgo,
Angel Mariano Moscoso, secrétaire,
} députés de Charcas.

Antonio Vicente Sesane,
Vicente Caballero (1),
} députés de Santa-Cruz.

Décret relatif à la forme du gouvernement, rendu le 31 *août* 1825. L'État du Haut-Pérou déclare son gouvernement représentatif, républicain, un et indivisible pour toute la république et ses départements, et soumis aux trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Dans une proclamation, adressée par le général Bolivar aux habitants du Haut-Pérou, de Chuquisaca, le 1er. janvier 1826, il leur annonce qu'il va les quitter pour aller abdiquer dans le sein du congrès péruvien le pouvoir que la république lui a confié. « Citoyens, » leur dit-il, « je ferai tout » ce qui dépendra de moi pour répondre à la grande con- » fiance que vos représentants ont mise en moi. Cette pensée » fait tout mon bonheur. Vous serez reconnus comme nation » indépendante; vous aurez la constitution la plus libérale » qui existe; vos lois organiques s'accorderont avec la civi- » lisation la plus parfaite. Le grand-maréchal d'Ayacucho est » à votre tête, et le 25 mai prochain, la république de Bo- » livar prendra rang parmi les nations indépendantes de la » terre. »

(1) Esquisses historiques, politiques et statistiques de Buénos-Ayres, des autres provinces-unies du Rio de la Plata et de la république de Bolivar, par Ignacio Nuñez; traduit de l'espagnol, avec des notes et des additions, par M. Varaigne; un vol. in-8°., 1826 Voyez pag. 535 et suiv.

VICE-ROIS ET CAPITAINES-GÉNÉRAUX DU PÉROU (1).

1°. *Don Francisco Pizarro*, marquis de los Charcas et Atavillos, conquérant et premier gouverneur du Pérou, naquit à Truxillo, en Estremadura. Il passa en Amérique avec Alonso de Ojéda, contribua à la soumission du pays de Darien, et fit voile de Panama, en 1525, pour aller découvrir et conquérir le Pérou. Charles V lui conféra le titre d'*Adélantado mayor*, de gouverneur et de capitaine-général de tous les pays qu'il pourrait réduire sous son obéissance. Pizarro quitta momentanément le Pérou, et y retourna en 1529, pour y fonder les villes de Lima, de San-Miguel de Piura, de Truxillo et de Guayaquil, et plusieurs autres; mais des dissentions étant survenues entre lui et Almagro, au sujet du partage du butin, il fut assassiné par les partisans de ce dernier, en 1541.

2°. Le licencié *Christoval Vaca de Castro*, membre du conseil royal de Castille, envoyé, en 1541, pour venger la mort de Pizarro, livra bataille à Diégo de Almagro, dans la vallée de Chupas, le défit, le mit à mort, et rétablit la paix au Pérou.

3°. *Blasco Nuñez Véla*, né à Avila, chevalier de Santiago, et capitaine des gardes de l'empereur Charles V, porta le premier le titre de vice-roi du Pérou. Ce fut sous son gouvernement que l'audience royale s'installa à Lima, en 1544. Toutefois Véla, ayant indisposé cette assemblée contre lui par sa hauteur et sa tirannie, elle le fit arrêter et embarquer pour l'Espagne. Mais celui-ci, étant parvenu à s'échapper, il reparut au Pérou, livra bataille à Gonzalo Pizarro à Anaquito, en 1546, et perdit la vie dans le combat.

4°. Le licencié *Pédro de la Gasca*, natif de Valladolid, et membre du conseil suprême de l'inquisition. Il avait beaucoup contribué à la reddition des Maures de Valence, et montra beaucoup d'habileté dans la conduite des affaires du Pérou. Après avoir fait de vains efforts pour ramener Gonzalo Pizarro à son devoir, par les voies de la douceur, il se vit obligé de marcher contre lui. L'ayant atteint à Sacxahuana, il le battit, le prit prisonnier et le fit décapiter à Cuzco, avec son complice Francisco de Carvajal. Gasca rétablit la paix au Pérou, et retourna en Espagne, où l'empereur, pour le récompenser de ses services, le nomma évêque de Palencia, en 1551.

(1) Selon Alcédo; *Serie cronologica de los vicereyes y capitanes generales del Perú.*

5°. *Don Antonio de Mendoza*, quatrième fils du marquis de Mondéjar, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, arriva au Pérou en 1551. Il fonda l'université de San-Marcos, et mourut l'année suivante.

6°. *Don Andrès Hurtado de Mendoza*, deuxième marquis de Cañète et général de Cuenca, servit d'abord dans les guerres d'Allemagne et de Flandre. Nommé vice-roi du Pérou, il fit son entrée à Lima en 1555, et gouverna avec une grande habileté jusqu'en 1561, lorsqu'il fut remplacé par le comte de Niéva. Celui-ci lui envoya un courrier à Paita pour lui faire part de sa nomination. La dépêche portant le titre de *seigneur* au lieu de celui d'*excellence*, ce vieux gouverneur en ressentit un chagrin si vif qu'il mourut avant que Niéva eût fait son entrée à Lima. Ce fut Mendoza qui organisa la compagnie des lanciers de la garde du vice-roi. Sous son administration, l'Inca Sayri Tupac sortit des montagnes où il s'était réfugié, et embrassa, dit-on, la religion catholique, et renonça à ses droits à l'empire.

7°. *Don Diégo Lopez de Zuniga y Vélasco*, comte de Niéva, arriva à Lima, le 17 avril 1561. Mais son gouvernement ne fut pas de longue durée, ayant été trouvé mort, dans son palais, l'année suivante, avec tous les indices d'une mort violente.

8°. Le licencié *Lopé Garcia de Castro*, membre du conseil des Indes, fut élu président de l'audience de Lima, gouverneur et capitaine-général du Pérou. Toutefois, il se vit peu après remplacé par le licencié *Pédro de la Gasca*, qui avait mission de faire une enquête sur les circonstances de la mort de Vélasco. Ce dernier arriva à Lima, le 22 septembre 1564, et ayant pris les informations nécessaires à cet égard, il jugea à propos de discontinuer les poursuites, de crainte de compromettre l'honneur de quelques nobles de la ville. C'est sous de la Gasca que fut instituée, en 1565, l'audience de Quito, que Enrique Garces découvrit la riche mine de vif-argent de Guancabelica, en 1566, que la monnaie de Lima fut fondée, et que les jésuites furent admis dans la capitale, en 1567.

9°. *Don Francisco de Tolédo*, comte d'Oropésa, nommé vice-roi du Pérou, y arriva en 1569. Il établit des réglements sages pour l'exploitation des mines; mais la mort de Tupac Amarú, dernier rejeton de la dinastie des Incas, qu'il fit décapiter sans motif, ternit son administration. Il mourut de chagrin peu de tems après son retour en Espagne, en 1581.

10°. *Don Martin Henriquez*, fils du marquis d'Alcanices, passa de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1581. A sa mort, arrivée en 1583, l'autorité dévolut à l'audience.

11°. *Don Fernando de Torrès y Portugal*, comte de Villar don Pardo, appelé à la vice-royauté du Pérou, en 1584, ne s'y rendit qu'en 1586. Il gouverna trois ans.

12°. *Don Garcia Hurtado de Mendoza*, quatrième marquis de Cañète, avait été gouverneur du Chili pendant la vice-royauté de son père. Il arriva au Pérou en 1590, y établit les *Alcavalas*. C'est sous lui que fut pris le pirate Richard Hawkins. L'audience le condamna à mort; mais Mendoza refusa de souscrire à sa sentence, parce qu'il s'était livré entre ses mains à condition d'avoir la vie sauve. Il retourna en Espagne en 1596.

13°. *Don Luis de Vélasco*, marquis de Salinas, passa de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1596. Il reprit peu après son premier gouvernement.

14°. *Don Gaspar de Zuñiga y Acévédo*, comte de Monterrey, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, se rendit au Pérou dans cette dernière qualité, en 1604, et y mourut deux ans après.

15°. *Don Juan de Mendoza y Luna*, troisième marquis de Montès Claros, passa aussi de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, où il arriva en 1607. Il institua le tribunal du consulat du commerce, affranchit les Indiens des servitudes personelles, et régna avec sagesse durant huit ans.

16°. *Francisco de Borja y Aragon*, prince d'Esquilache, gouverna le Pérou pendant six ans, et s'embarqua pour l'Espagne, en 1621.

17°. *Don Diégo Fernandez de Cordoba*, premier marquis de Guadalcazar, était vice-roi du Mexique lorsqu'il fut appelé à exercer les mêmes fonctions au Pérou, où il arriva en 1622. Il eut à repousser l'attaque du pirate Jacques-Heremite Clerck, qui s'était présenté devant Callao avec un armement considérable.

18°. *Don Géronimo-Fernandez de Cabréra Bobadilla y Mendoza*, comte de Chinchon, membre des conseils-d'état et de la guerre, arriva à Lima en 1629, et gouverna pendant dix ans. C'est sous son administration qu'eut lieu, en 1630, le grand tremblement de terre qui détruisit la majeure partie de la ville.

19°. *Don Pédro de Tolédo y Leïba*, marquis de Mancéra, membre du conseil de la guerre, arriva à Lima en 1639. Il fit le dénombrement des Indiens, et fortifia le port de Callao, où il établit une fonderie de canons.

20°. *Don Garcia-Sarmiento de Sotomayor*, comte de Salvatierra, passa de la vice-royauté du Mexique à celle du Pérou. Il entra à Lima en 1648, et gouverna jusqu'en 1655, qu'il remit le commandement à son successeur. Toutefois, retenu par la guerre dans cette capitale, il y mourut en 1659.

21°. *Don Luis-Henriquez de Guzman*, comte de Alva de Liste, grand d'Espagne, fut promu de la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne à celle du Pérou, en 1655. Il gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur, et retourna en Espagne.

22°. *Don Diégo de Bénavidès y de la Cuéva*, huitième comte de Santistévan, membre du conseil de la guerre et ancien vice-roi de Navarre. Il arriva au Pérou en 1661, réprima deux insurrections des naturels, et mourut en 1666.

23°. *Don Pédro Fernandez de Castro y Andrade*, comte de Lémos, grand d'Espagne, arriva au Pérou en 1667, et mourut en 1672.

24°. *Don Baltasar de la Cuéva Henriquez y Saavedra*, comte de Castellar, marquis de Malagon, membre du conseil des Indes, entra à Lima en 1674; ayant autorisé deux navires à introduire de la Nouvelle-Espagne dans le Pérou des marchandises de la Chine, les négociants en portèrent plainte à la Cour de Madrid, et l'accusèrent d'avoir favorisé un commerce illicite. Il reçut ordre de remettre le commandement à l'archevêque de Lima, ce qu'il fit en 1678; mais s'étant pleinement justifié, son innocence fut reconnue, et il fut réintégré dans sa charge.

25°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, archevêque de la Sainte-Église de los Réyes, vice-roi provisoire, entra en fonctions en 1681, et gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur.

26°. *Don Melchor de Navarra y Rocafull*, duc de la Palata, prince de Masa, et membre des conseils-d'état et de la guerre. Il entoura Lima d'un mur de briques, et lorsqu'il l'eut terminé, la ville fut détruite en entier par les tremblements de terre survenus en 1687. Il retourna peu après en Espagne, et mourut à Portobélo.

27°. *Don Melchor-Portocarréro Laso de la Véga*, comte de la Monclova, commandeur de Zarza dans l'ordre d'Alcantara, membre du conseil de la guerre, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Les guerres de la succession du duc d'Anjou au trône

d'Espagne occupèrent presque tout son règne, qui dura quinze ans et quatre mois. Il mourut en 1706.

28°. *Don Manuel Oms de Santa-Pau Olim de Sémanat y de Lanuza*, marquis de Castel dos Rios, grand d'Espagne et ambassadeur auprès de la Cour de France, à l'avénement de Philippe V. Il arriva à Lima en 1707, et y mourut en 1710.

29°. *Don Diégo Ladron de Guévara*, évêque de Quito, et ancien évêque de Panama, entra en fonctions en 1710. En 1713, il fonda, de concert avec une compagnie anglaise, l'*asiento* des nègres pour travailler en Amérique; mais ayant donné trop de facilités au commerce français dans la mer du Sud, le roi le suspendit de sa vice-royauté. Il partit alors pour le Mexique, où il termina ses jours en 1718.

30°. *Don Fr.-Diégo-Morcillo Rubio de Auñon*, d'abord évêque de Nicaragua et de la Paz, et ensuite archevêque de la Plata, fut appelé par l'audience à la vice-royauté du Pérou, en 1716. Mais son règne ne dura que cinquante jours, le vice-roi, nommé par la Cour d'Espagne, étant arrivé à Lima.

31°. *Don Carmine-Nicolas Caracciolo*, prince de Santo-Bono, grand d'Espagne et ancien ambassadeur auprès de la république de Venise. Il arriva à Lima en 1716, et mit fin au commerce français dans la mer du Sud. Après trois ans d'une administration sage, il obtint la permission de retourner en Europe, s'embarqua pour Acapulco, après avoir remis le commandement à l'archevêque de la Plata, en 1720, et arriva en Espagne l'année suivante.

32°. *Don Fr.-Diégo-Morcillo Rubio de Auñon*, qui avait déjà rempli les fonctions de vice-roi provisoire, les exerça de nouveau durant trois ans.

33°. *Don Joseph de Armendariz*, marquis de Castelfuerté, commandeur de Montizon et de Chiclana, dans l'ordre de Santiago, lieutenant colonel du régiment des gardes espagnoles, lieutenant-général des armées du Roi, et commandant général du Guipuzcoa. Arrivé au Pérou en 1724, il pacifia le Chili, abolit le commerce illicite qui s'y fesait, rétablit l'ordre au Paraguai, empêcha les Portugais de former un établissement à l'embouchure de l'Aguarico, et après avoir gouverné jusqu'en 1736, il remit le commandement à son successeur, s'embarqua pour le Mexique, et passa de là en Espagne.

34°. *Don Antonio-Joseph de Mendoza Camaño y Sotomayor*, marquis de Villagarcia, comte de Barrantès, seigneur des villes de Rubianès, de Lamas et de Villa-Nuéva, *mayordomo* de Sémana et chambellan du roi. A son arrivée à Lima, en 1736, il lui fallut préparer une expédition contre les Anglais, qui voulaient se rendre maîtres de l'isthme de Panama, et s'étaient déjà emparés de Portobélo. Il réprima en même tems une révolte des Indiens Chunchos, étendit les fortifications de Callao, puis, ayant remis le commandement à son successeur, il s'embarqua pour l'Espagne, et mourut pendant la traversée.

35°. *Don Joseph-Manso de Vélasco*, premier comte de Supérunda, chevalier de Santiago, lieutenant-colonel des armées royales, président, gouverneur et capitaine-général du Chili, fut élevé à la vice-royauté du Pérou en 1745. Le 28 octobre de l'année suivante, eut lieu le terrible tremblement de terre qui dévasta la ville de Lima; la mer, qui s'était retirée des côtes, revint avec une telle furie, qu'elle détruisit Callao de fond en comble. Vélasco gouverna jusqu'en 1761, qu'il remit le commandement à son successeur.

36°. *Don Manuel de Amat Junient, Planella, Aimeric et Santa-Pau*, chevalier de San-Juan, brigadier des armées royales, était gouverneur et capitaine-général du Chili lorsqu'il reçut ordre de se rendre, en qualité de vice-roi, au Pérou. Il cessa d'en remplir les fonctions en 1775.

37°. *Don Manuel de Guirior*, chevalier de San-Juan, lieutenant-général de l'*armada* royale, passa de la vice-royauté de Grenade à celle du Pérou.

38°. *Don Agustin de Jaurégui*, chevalier de Santiago, lieutenant des armées royales, fut promu de la présidence et capitainerie-générale du Chili à la vice-royauté du Pérou, en 1782. Il la géra jusqu'en 1785, que, s'étant embarqué pour l'Espagne, il mourut pendant le voyage.

39°. *Don Téodoro de Croix*, chevalier de l'ordre Teutonique, lieutenant-général des armées royales, servit d'abord dans les gardes royales wallonnes, les gardes-du-corps du roi d'Espagne, et ensuite dans celles de son oncle, le marquis de Croix, vice-roi du Mexique. De retour en Espagne, il fut nommé commandant-général des provinces de la Sonora, et, en 1785, vice-roi du Pérou (1).

Don *Ambrosio O'Higgins*. (Voy. l'art. *Chili*.)

Le comte *Ruis*, qui était vice-roi à l'époque de la révolution, avait alors quatre-vingt-quatre ans. Il en avait résidé quarante en Amérique, d'abord comme corrégidor d'Oruro, ensuite comme intendant-gouverneur de Huancavélira, puis comme président de Cuzco, et enfin comme gouverneur de Quito. Il commanda, en 1780, l'armée qui marcha contre l'infortuné Tupac Amaru. En 1795, à l'expiration de son premier gouvernement de Cuzco, un ordre royal l'exemta de l'obligation de rendre compte de sa gestion.

Son successeur *Abascal* rendit d'importants services à la ville de Lima. Il y fonda le collége de San-Fernando pour l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, il rebâtit le collége del Principé pour l'étude du latin, il établit le Panthéon, ou cimetière général, et défendit, sous quelque prétexte que ce fût, d'enterrer dans l'intérieur de la ville. Malgré l'exaspération des Péruviens contre la mère-patrie, en 1815, il fut accompagné jusqu'à Callao par tout ce que la ville renfermait de citoyens recommandables, et son départ y fut un jour de deuil (2).

Le général *don Joaquim de Pésuéla*, qui succéda à Abascal, fut forcé par les officiers de l'armée royale d'abdiquer en faveur de *José de la Serna*, le 29 janvier 1821. Ce dernier vice-roi évacua la capitale en 1821.

LISTE DES ARCHEVÊQUES DE LIMA.

1°. *Don Diégo Gomez de la Madrid*, né à Palencia, *colégial mayor* de Salamanca, visiteur de l'archevêché de Grenade et inquisiteur de Cuenca, fut présenté pour l'archevêché de Lima, en 1538; mais ayant accepté l'évêché de Badajoz qui lui fut offert presque en même tems, il ne se rendit pas à son diocèse de Lima, et ne doit pas être compris dans la liste de ses archevêques.

2°. *Don Fr. Géronimo de Loaisa*, né à Talavéra, prieur du couvent dominicain de Carbonéras, fut nommé évêque de Cartagéna, en 1538. Il passa, deux ans après, au diocèse de Lima, qui fut érigé en archevêché en 1545, et en gouverna le siége jusqu'à sa mort, arrivée en 1575.

(1) Le capitaine Hall dit que la prise de Lima a mis les patriotes en possession d'une foule de documents précieux, au nombre desquels se trouve un extrait curieux du rapport de l'administration de *Téodoro de Croix*, vice-roi du Pérou et du Chili, de 1784 à 1790, rédigé par lui-même pour l'usage de ses successeurs.

(2) Voyez les *Travels in South America* de M. Stévenson.

3°. *Santo Toribio Alfonso Mogrovéjo*, né à Mayorga, dans le royaume de Léon, *colégial mayor* de Salamanca, inquisiteur de Grenade, fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1578. Il fit trois tournées dans son diocèse, confirma plus d'un million d'ames, et gouverna le diocèse pendant vingt-quatre ans et dix mois. Il mourut en 1606. Ses vertus le firent placer au nombre des saints, par Benoît XIII, en 1727.

4°. *Don Bartolomé Lobo Guerréro*, né à Ronda, en Andalousie, fut d'abord recteur du collége de Santa-Maria de Jésus, à Séville, et après fiscal et inquisiteur de Mexico. Nommé ensuite à l'archevêché du nouveau royaume de Grenade, il fut promu, en 1609, à celui de Lima, qu'il administra jusqu'à sa mort, arrivée en 1622.

5°. *Don Gonzalo de Ocampo*, né à Madrid, fut pendant sept ans camerlingue ou chambellan particulier du pape Clément VIII. Il devint ensuite chanoine de Séville, archidiacre de Niébla, juge de l'Église, commissaire de la sainte croisade et évêque de Guadix. Il fut nommé archevêque de Lima en 1623, et mourut à Récuay, dans une tournée qu'il fesait dans son diocèse, en 1626.

6°. *Don Fernando Arias de Ugarté*, passa de l'archevêché de Charcas à celui de Lima, en 1630, et mourut en 1638.

7°. *Don Fr. Fernando de Véra*, né à Villanuéva, religieux Augustin, fut élevé à l'archevêché de Lima en 1638.

8°. *Don Pédro de Villagomez*, né à Castroverde, diocèse de Léon, chanoine de Séville, juge du saint-office, évêque d'Aréquipa, passa, en 1640, à l'archevêché de Lima, qu'il administra jusqu'à sa mort, en 1671.

9°. *Don Fr. Juan de Almoguéra*, né à Cordoue, en Andalousie, religieux de l'ordre de la *Santisima Trinidad Calzada*, visiteur de la province d'Andalousie, prédicateur du roi, évêque d'Aréquipa, fut appelé au diocèse de Lima en 1674. Il fonda le monastère des religieuses déchaussées de San-Salvador, et mourut en 1676.

10°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, né à Tordélaguna, collégial d'Alcala, fut d'abord évêque de Santa-Marta, et ensuite de Popayan. Il remplissait les fonctions de visiteur, président et capitaine-général du nouveau royaume de Grenade, lorsqu'il fut nommé archevêque de Lima, en 1678. Il cumula aussi la charge de vice-roi et de capitaine-général, et mourut en 1708.

11°. *Don Francisco de Lévanto* fut promu de l'évêché de Badajoz au siége de Lima.

12°. *Don Antonio de Zuloaga*, abbé de Covarrubias, passa du diocèse de Ceuta à celui de Lima, en 1714. Il mourut en 1722.

13°. *Don Fr. Diégo Morcillo Rubio de Auñon*, de l'ordre de la Santisima Trinidad, d'abord évêque de la Paz et ensuite de Nicaragua, était archevêque de Charcas lorsqu'il fut chargé du diocèse de Lima, en 1724, et du gouvernement du Pérou. Il mourut en 1730.

14°. *Don Francisco Antonio de Escandon*, de l'ordre de San-Caïétano, passa, de l'évêché de la Conception du Chili à celui de Quito, et de là à l'archevêché de Lima, en 1732. Il mourut en 1739.

15°. *Don Joseph Antonio Gutierrez de Cévallos*, chevalier de Santiago, inquisiteur de Lima, et ensuite évêque de Cordoba del Tucuman. Il fut appelé à cet archevêché en 1742, et y mourut trois ans après.

16°. *Don Agustin Rodriguez Delgado* fut successivement évêque de Panama et de la Paz, et archevêque de Charcas. Appelé au diocèse de Lima, en 1746, il mourut avant d'en prendre possession.

17°. *Don Pédro Antonio Barroéta y Angel*, chevalier de Santiago, élu archevêque de Lima, en 1748, passa, dix ans après, au diocèse de Grenade, en Espagne.

18°. *Don Diégo del Corro*, évêque de Popayan, fut élevé au siége de Lima, en 1759, et mourut en 1761.

19°. *Don Diégo Antonio de Parada* passa, de l'évêché de la Paz, au diocèse de Lima, en 1762, et y mourut en 1779.

20°. *Don Juan-Domingo Gonzalez de la Reguera* fut nommé archevêque en 1781.

LISTE DES ÉVÊQUES DE CUZCO.

1°. *Don Fray Vicente de Valverde*, né à Oropésa, diocèse d'Avila, religieux dominicain, collégial du collége de San-Grégorio de Valladolid, fut élu évêque de Cuzco, en 1534. Comme il passait à la Puna, dans le gouvernement de Guayaquil, pour retourner en Espagne, il fut tué par les Indiens, qui firent rôtir son corps et le dévorèrent.

2°. *Don Fray Juan Solano*, né à Archidona, diocèse de Malaga, religieux dominicain, fut présenté pour l'évêché de Cuzco, en 1543, et installé l'année suivante. En 1550, il se rendit en Espagne pour solliciter la division de son évêché, qui avait une étendue de plus de trois cents lieues. Toutefois, comme la décision de la Cour se fesait beaucoup attendre, il donna sa démission en 1561.

3°. *Don Sébastian de Lartaun*, natif de Biscaye, chanoine de l'église de San-Justo de Alcalá de Hénares, et docteur de cette université, fut nommé en 1570. Il mourut en 1584, à Lima, pendant le concile provincial présidé par San-Toribio.

4°. *Don Fray Grégorio de Montalvo*, né à Coca, diocèse de Ségovie, passa, du siége de Popayan, à celui de Cuzco, où il mourut en 1593.

5°. *Don Antonio de la Raya*, né à Baéza, collégial de San-Clémente de Bolonia, inquisiteur de Cerdéña, Léréna, Grenade et de Valladolid, fut chargé de ce diocèse en 1595. Il retourna en Espagne en 1606.

6°. *Don Fernando de Mendoza*, né à Torrécilla, dans la Rioxa, jésuite, élu en 1608, gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1612.

7°. *Don Lorenzo de Grado*, né à Salamanque, se rendit au Pérou, où il fut d'abord fait archidiacre de Cuzco, ensuite évêque de Rio de la Plata, et enfin archevêque de Cuzco, en 1618. Il gouverna jusqu'à sa mort, en 1627.

8°. *Don Fray Fernando de Véra*, né à Mérida, de l'ordre de Saint-Augustin, gouverna le diocèse de Badajoz pendant trois ans, passa à celui de Santo-Domingo, et de là à celui de Cuzco, en 1629. Il fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1639.

9°. *Don Diégo de Montoya y Mendoza*, né à Mijancas, diocèse de Calahorra, *colégial mayor* du collége de Santa-Catalina del Burgo de Osma, occupa successivement les siéges de Popayan et de Truxillo. Il mourut dans cette dernière ville, en 1640, après avoir été nommé à l'évêché de Cuzco.

10°. *Don Juan Alonso de Ocon*, natif de Ocon, dans la Rioxa, passa, de la cure de Santa-Cruz de Madrid, à l'évêché de Yucatan, et de là à celui de Cuzco, en 1642. Il fut ensuite élevé à l'archevêché de Charcas.

11°. *Don Pédro de Ortéga y Sotomayor* était évêque d'Aréquipa lorsqu'il fut appelé au siége de Cuzco, en 1651.

12°. *Don Bernardo de Izaguirre*, passa, du diocèse de Panama, à celui de cette ville, et de là à l'archevêché de Charcas, en 1661.

13°. *Don Agustin Munoz de Sandoval*, élu en 1661.

14°. *Don Juan de Mollinédo* gouverna ce diocèse durant trente ans. Il mourut en 1704.

15°. *Don Juan de la Nava y Gonzalez*, né à Lima, doyen de l'église métropolitaine de cette ville.

16°. *Don Fray Francisco de Arrégui*, né à Buénos-Ayres, franciscain, passa, de l'évêché de sa ville natale, à celui de Cuzco, en 1724.

17°. *Don Fray Bernardo Serrada*, carmélite déchaussé, provincial de Castille, passa, du siége de Panama, à celui de Cuzco, en 1725.

18° *Don Juan de Sarricoléa y Oléa*, né à Lima, évêque du Chili, fut nommé en 1734.

19° *Don Pédro Morcillo Rubio*, né dans la Manche, occupa d'abord le siége de Panama. Il mourut en 1748.

20°. *Don Juan de Castañéda*, né à Guaura, diocèse de Lima, y passa de l'évêché de Panama, en 1749. Il mourut en 1763.

21°. *Don Manuel Géronimo de Romani*, né à Guamanga, y fut aussi promu du siége de Panama, en 1764. Il mourut en 1769.

22°. *Don Agustin de Gorrichatégui*, né à Panama, nommé évêque de Cuzco, en 1771, mourut en 1777.

23°. *Don Juan Manuel de Moscoso y Péralta*, né à Aréquipa, évêque de Tucuman, fut élevé au siége de Cuzco, en 1777.

LISTE DES ÉVÊQUES DE QUITO.

1°. *Don Garci Diaz Arias*, premier évêque de Quito, fut sacré en 1545, et mourut en 1562.

2°. *Don Pédro de la Peña*, né à Covarrubias, diocèse de Burgos, passa en Amérique en 1550. De professeur à l'université de Mexico, il devint évêque de Véra-Paz, et ensuite de Quito, en 1563. Il présida le célèbre concile de Lima, à la mort de Géronimo de Loaisa, et y mourut pendant celui de 1588.

3°. *Don Fr. Antonio de San-Miguel y Solier*, natif du Pérou, était évêque du Chili lorsqu'il fut appelé au siége de Quito, en 1590. Il mourut toutefois avant d'y arriver.

4°. *Don Fr. Luis Lopez de Solis*, né à Salamanca, religieux augustin, passa au Pérou en 1546, où il devint professeur à l'université de Lima, *calificador* du saint-office, et conseiller du vice-roi don Francisco de Tolédo. Il occupa successivement les siéges de Rio de la Plata, de Paraguay, de la Paz et celui de Quito, en 1593. Il fut promu à l'archevêché de Charcas, en 1600.

5°. *Don Fr. Salvador de Ribéra*, né à Lima, religieux dominicain, fils de Nicolas de Ribéra, un des conquérants du Pérou. Il fonda, à Lima, le magnifique couvent de son ordre, fut professeur de l'université de cette ville et *calificador* du saint-office, et passa à l'évêché de Quito, en 1607. Il y mourut en 1612.

6°. *Don Fernando Arias de Ugarte* fut promu, de ce siége, à l'archevêché de Santa-Fé, en 1617.

7°. *Don Fr. Alonso de Santillana*, né à Séville, religieux de Saint-Dominique, prieur des couvents des ordres d'Alcaraz, de Marchéna et d'Almagro, provincial d'Andalousie, fut nommé évêque de Quito, en 1618, et y mourut deux ans après.

8°. *Don Fr. Francisco de Sotomayor*, né à Santo-Tomé, diocèse de Tuy, assista, en qualité de *definidor*, au chapitre général tenu à Rome. Présenté ensuite par Philippe IV, pour l'évêché de Cartagéna, il fut promu à celui de Quito, en 1623. Appelé à l'archevêché de Charcas, en 1628, il mourut à Potosi, avant de prendre possession de son nouveau diocèse.

9°. *Don Fr. Pédro de Oviédo*, religieux de Saint-Bernard, passa, de Quito, aux archevêchés de Santo-Domingo et de Charcas.

10°. *Don Agustin de Ugarté y Saravia*, évêque d'Aréquipa, gouverna le diocèse de Quito pendant quatre ans, et mourut en 1650.

11°. *Don Alonso de la Péña Monténégro*, né à la Villa del Padron, en Galice, professeur ès arts de l'université de Santiago, fut présenté pour cet évêché, en 1652; il le gouverna pendant vingt-six ans, et mourut en 1688. Il a écrit un ouvrage fort utile, intitulé : *Itinérario para Parrocos de Indios*.

12°. *Don Sancho de Andrade y Figuéroa*, gouverna jusqu'à sa mort, en 1702.

13°. *Don Diégo Ladron de Guévara*, qui passa, ainsi que le précédent, de l'évêché de Guamanga, à celui de Quito, fut ensuite nommé vice-roi du Pérou, en 1710. Il mourut à Mexico, en 1718.

14°. *Don Luis Francisco Roméro* fut transféré, du diocèse de Santiago, à celui de Quito, en 1722, et de ce dernier, à l'archevêché de Charcas, en 1726.

15°. *Don Juan Gomez de Frias*, fut promu, du siége de Popayan, à celui de Quito, où il mourut en 1729.

16°. *Don Juan de Escandon* passa, de l'évêché de l'Impériale, à celui de Quito; mais avant de prendre possession de son diocèse, il fut appelé à l'archevêché de Lima, en 1732.

17°. *Don Andrès de Parédès Polanco y Armendariz*, né à Lima, fut désigné pour le siége de l'Impériale; mais, avant d'y arriver, il fut appelé à celui de Quito, en 1734. Il mourut à Sangolqui, en 1745.

18°. *Don Juan Niéto Polo del Aguila*, né à Popayan, y passa, du siége de Santa-Marta, en 1749. Il mourut en 1759.

19°. *Don Pédro Ponce y Carasco*, né à Séville, évêque *in partibus* d'Adramite et coadjuteur de l'évêché de Cuba, fut nommé en 1762. Il mourut en 1776.

20°. *Don Blas Sobrino y Minayo*, évêque de Cartagéna, fut appelé au siége de Quito, en 1776.

21°. *Don Joseph Pérez de Calama*, né à Salamanca, doyen de l'église de Méchoacan, nommé évêque de Quito, en 1788.

LISTE DES ÉVÊQUES DE LA PAZ.

1°. *Don Fr. Domingo de Valderrama*, né à Quito, religieux dominicain, passa de l'archevêché de Santo-Domingo au diocèse de la Paz, en 1606. Il mourut en 1615.

2°. *Don Pédro de Valencia*, né à Lima, fut nommé en 1616. Il mourut en 1631.

3°. *Don Féliciano de la Véga*, né à Lima, homme d'un grand mérite, profond jurisconsulte, commissaire de la croisade et de l'inquisition, passa, de l'évêché de Popayan, à celui de la Paz, en 1639. Il fut promu, la même année, à l'archevêché de Mexico.

4°. *Don Alonso Franco de Luna*, né à Madrid, d'abord curé de San-Andrès, à Madrid, ensuite évêque de la Nouvelle-Biscaye et de la Paz, où il mourut en 1644.

5°. *Don Fr. Francisco de la Serna*, né à Léon de Guanuco, au Pérou, religieux augustin, *calificador* du saint-office, fut présenté pour l'évêché de la Paz, en 1645; mais il mourut avant d'en prendre possession.

6°. *Don Antonio de Castro y Castillo*, né à Castro-Xéris, diocèse de Burgos, curé de l'église de Potosi, remplit les fonctions d'inquisiteur, à Lima, pendant vingt ans. Il renonça à l'évêché de Guamanga, pour accepter celui de la Paz, en 1648.

7°. *Don Francisco de Gamboa*, religieux de Saint-Augustin, fut présenté pour ce siége, qu'il refusa.

8°. *Don Martin de Vélasco y Molina*, né à Molina, en Aragon, doyen d'Aréquipa, chanoine de Truxillo, donna la préférence au siége de la Paz, sur celui de Santa-Marta, qui lui avait été aussi offert en 1654.

9°. *Don Fr. Bernardino de Cardénas* fut successivement évêque de Paraguay, de Santa-Cruz de la Sierra et de la Paz, en 1666.

10°. *Don Fr. Gabriel de Guillistégui*, franciscain et évêque de Paraguay, fut élevé à ce siége, en 1671, et y mourut en 1675.

11°. *Don Fr Bernardo Carasco*, né à Lima, religieux dominicain, fut nommé en 1676.

12°. *Don Fr. Diégo Morcillo*, né à Robledo, dans la Manche, de l'ordre de la Santísima Trinidad Calzada et évêque de Nicaragua, passa au diocèse de la Paz, en 1708, et de là à l'archevêché de Charcas, en 1711.

13°. *Don Matéo Villafañe*, passa, de l'église de Popayan, à celle de la Paz, en 1711.

14°. *Don Agustin Rodriguez Delgado* y fut appelé de l'évêché de Panama, en 1731.

15°. *Don Salvador Bermudez*, promu à l'archevêché de Charcas, en 1746.

16°. *Don Fr. Joseph de Péralta*, dominicain, transféré, du siége de Buénos-Ayres à la Paz, en 1746, y mourut l'année d'après.

17°. *Don Matias de Ibanez*, élu en 1748, mourut en 1752.

18°. *Don Diégo Antonio de Parada*, chanoine d'Astorga, passa, du siége de la Paz, où il avait été élevé en 1752, à l'archevêché de Lima, en 1761.

19°. *Don Grégorio Francisco de Campos*, élu en 1762.

LISTE DES ÉVÊQUES DE TRUXILLO.

1°. *Don Fr. Alonzo Gusman y Talavéra*, né à Talavéra, de l'ordre de Saint-Jérôme, élu en 1577, renonça à ce siége immédiatement après sa consécration.

2°. *Don Luis de Carcamo*, né à Mexico, nommé évêque de Truxillo en 1611, fit naufrage dans la mer du Sud, à la hauteur de Paita, en se rendant à son diocèse.

3°. *Don Fr. Francisco Cabréra*, né à Cordoue, religieux dominicain, passa de l'évêché de Puertorico à celui de Truxillo en 1614. Le tremblement de terre de 1619 ayant détruit cette ville, il transféra le siége à l'établissement de Lambayèque.

4°. *Don Carlos Marcélo Corni*, né à Truxillo, chanoine de Lima, passa de l'évêché de Santiago à celui de cette ville en 1621. Il mourut en 1629.

5°. *Don Fr. Ambroisé Valléjo*, né à Madrid, chevalier de l'ordre royal et militaire de Notre-Dame-de-Miséricorde, provincial de Castille, procureur-général des provinces d'Espagne et de Portugal. Il fut transféré du siége de Popayan à celui de Truxillo en 1630, et y mourut en 1635.

6°. *Don Diégo de Montoya y Mendoza*, né à Miajancas, diocèse de Calahorra, passa à cet évêché de celui de Cuzco en 1639, et mourut l'année suivante.

7°. *Don Fr. Luis de Cordoba y Ronquillo*, né à Grenade, de l'ordre de la Santísima-Trinidad, provincial et vicaire-général d'Andalousie, et évêque de Cartagéna-de Indias, fut appelé au diocèse de Truxillo; mais il mourut avant d'en prendre possession.

8°. *Don Pédro de Ortéga y Sotomayor*, né à Lima, fut transféré de ce siége à celui d'Aréquipa en 1647.

9°. *Don Juan de Zapata Figuéroa* passa à cet évêché de celui de Santa-Cruz-de-la-Sierra; mais il mourut avant de recevoir ses bulles.

10°. *Don Fr. Marcos Salméron*, natif de Buendia, diocèse de Cuenca, *définidor-général*, provincial et *calificador* du Saint-Office, et général de l'ordre de la Miséricorde, fut présenté pour ce siége en 1647. Il mourut aussi avant d'être sacré.

11°. *Don Andrès Garcia de Zurita*, né à Séville, chanoine de Guamanga, fut chargé de ce diocèse en 1650, et mourut deux ans après.

12°. *Don Diégo del Castillo y Arténga*, né à Tudéla, en Navarre, refusa l'évêché de Cartagèna-de-Indias pour accepter celui de Truxillo en 1653; mais avant d'être consacré il fut élevé à l'archevêché de Santa-Fé-de-Bogota.

13°. *Don Fr. Juan de la Callé y Hérédia*, de l'ordre de Notre-Dame-des-Miséricordes, gouverna ce siége jusqu'en 1675, qu'il fut appelé à celui d'Aréquipa.

14°. *Don Antonio de Léon* passa de l'évêché de Panama à celui de Truxillo en 1677, et l'année suivante à celui d'Aréquipa.

15°. *Don Francisco de Borja* fut transféré du siége de Tucuman à Truxillo, où il mourut, en 1689.

16°. *Don Fr. Pédro de la Serna*, de l'ordre de la Santísima Trinidad, élu évêque de cette ville, mourut à Cadix au moment où il allait s'embarquer pour prendre possession de son siége.

17°. *Don Pédro Diaz de Cienfuégos*, frère du cardinal de ce nom, fut nommé en 1697 et mourut en 1702.

18°. *Don Fr. Juan Victorès de Vélasco*, de l'ordre de Saint-Benoît, mourut en 1713.

19°. *Don Diégo Montéro del Aguila* fut transféré du diocèse de la Conception à celui de Truxillo en 1716, et y mourut la même année.

20°. *Don Fr. Jayme Mimbéla*, de l'ordre des Prédicateurs, passa de Santa-Cruz-de-la-Sierra à Truxillo en 1719, y fonda le couvent des Carmélites, et mourut en 1739.

21°. *Don Grégorio de Molléda y Clerque*, né à Lima, passa de l'évêché de Cartagéna-de-Indias à celui de Truxillo en 1741, et de ce dernier à l'archevêché de Charcas en 1748.

22°. *Don Fr. Joseph Cayétano Paravicino*, franciscain, *calificador* du Saint-Office, prédicateur général, passa du diocèse de Paraguay à celui de Truxillo en 1748, et y mourut en 1750.

23°. *Don Bernardo de Arviza y Ugarte*, né à Cuzco, docteur de l'université de Lima, *oidor* de l'audience royale de Panama, fut transféré de l'évêché de Cartagéna-de-Indias à celui de Truxillo, où il mourut, en 1756, après avoir été nommé à l'archevêché de Charcas.

24°. *Don Francisco Xavier de Luna y Victoria*, né à Panama, suivit d'abord la carrière des armes. Étant ensuite entré dans les ordres, il fut nommé évêque de sa ville natale et de Truxillo en 1759. Il mourut, en 1778, après avoir été désigné pour l'archevêché de Charcas.

25°. *Don Baltasar Jayme Martinez Compañon*, nommé en 1778.

LISTE DES ÉVÊQUES DE GUAMANGA.

1°. *Don Fr. Agustin de Carvajal*, né à Cacérès, en Estramadure, religieux augustin, passa, en 1611, de l'évêché de Panama à celui de Guamanga, qu'il gouverna jusqu'en 1620.

2°. *Don Francisco Verdugo*, né à Carmona, en Andalousie, inquisiteur de Lima, fut nommé en 1623. Il venait d'être élevé à l'archevêché de Santa-Fé-de-Bogota, en 1636, lorsqu'il mourut.

3°. *Don Fr. Gabriel de Zarate*, né à Lima, dominicain, provincial et *calificador* du Saint-Office, mourut en 1637.

4°. *Don Fr. Antonio Condérina*, né à Bilbao, de l'ordre de Saint-Augustin, y fut élevé de l'évêché de Santa-Marta. Mais étant devenu fou à son arrivée, on nomma à sa place:

5°. *Don Antonio de Castro del Castillo*, qui refusa cette dignité.

6°. *Don Andrès Garcia de Zurita*, né à Séville, chanoine de Lima, coadjuteur et ensuite évêque de Guamanga, passa, en 1650, au siége de Truxillo.

7°. *Don Francisco Godoy*, chanoine de Buénos-Ayres et d'Aréquipa, nommé en 1650.

8°. *Don Fr. Cipriano de Médina*, né à Lima, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut peu après son arrivée.

9°. *Don Vasco de Contréras*, né à Lima, passa à ce siége de celui de Popayan.

10°. *Don Sancho Pardo de Andrade y Figuéroa* fut élevé à l'évêché de Quito en 1688.

11°. *Don Diégo Ladron de Guévara* passa du siége de Panama à celui de Guamanga en 1699, et ensuite à Quito en 1703.

12°. *Don Diégo Déza y Ulloa*, né à Mexico, mourut en 1719.

13°. *Don Fr. Alfonso Roldan*, né à Villaroblédo, dans la Manclia, de l'ordre de Saint-Basile, *calificador* du Saint-Office, *définidor*, provincial et vicaire-général de Castille et d'Andalousie, fut présenté à cet évêché en 1723, et le gouverna 17 ans.

14°. *Don Fr. Francisco Galéano*, né à Lima, de l'ordre de la Miséricorde, coadjuteur du diocèse de Lima, fut élevé à l'évêché de Guamanga en 1741. Il mourut en 1743.

15°. *Don Miguel Bernardo de la Fuenté-Roja*, né à Lima, évêque de Santa-Cruz-de-la-Sierra, fut nommé en 1744. Il mourut avant de prendre possession de son nouveau siége.

16°. *Don Francisco Gutierrez*, élu en 1745, mourut en 1749.

17°. *Don Félipe Manrique de Lara*, né à Lima, renonça à l'évêché de Panama pour celui de Guamanga, en 1750. Il mourut en 1765.

18°. *Don Fr. Joseph Luis de Lila*, né à Panama, de l'ordre de Saint-Augustin, élu en 1766, mourut en 1769.

19°. *Don Miguel Moréno y Ollo*, né à Panama, dont il devint évêque, passa à Guamanga en 1771. Il mourut en 1782.

20°. *Don Francisco Lopez*, abbé de Motril, élu en 1782.

LISTE DES ÉVÊQUES D'ARÉQUIPA.

1°. *Don Fray Christobal Rodriguez*, né à Salamanque, de l'ordre de Saint-Dominique, passa de l'archevêché de Saint-Domingue au diocèse d'Aréquipa en 1611. Il mourut à Camana en 1612, avant d'avoir pris possession de son siége.

2°. *Don Fray Pédro de Péréa*, né à Briones, dans la Vieille-Castille, de l'ordre de Saint-Augustin, *calificador* du Saint-Office, élu en 1612, mourut en 1624.

3°. *Don Agustin de Ugarte y Saravia*, élu en 1624, passa à Quito en 1630.

4°. *Don Pédro de Villagomez Vivanco*, né à Castroverdé-del-Campo, chanoine de Séville, juge de l'inquisition, visiteur de l'audience royale et de l'université de Lima, nommé en 1631, passa, en 1640, à l'archevêché de Lima.

5°. *Don Pédro de Ortéga Sotomayor*, né à Lima, passa du siége de Truxillo à celui d'Aréquipa en 1647, et de ce dernier au diocèse de Cuzco en 1651.

6°. *Don Fray Gaspar de Villaroel*, né à Quito, religieux augustin, prédicateur du Roi, élu, en 1651, évêque d'Aréquipa, où il resta jusqu'en 1658.

7°. *Don Fray Juan de Almoguéra*, né à Cordoue, prit possession de ce siége en 1661, et passa de là à l'archevêché de Lima en 1674.

8°. *Don Fray Juan de la Callé y Hérédia* fut transféré de l'église de Truxillo à celle d'Aréquipa en 1675. Il y mourut en 1678.

9°. *Don Antonio de Léon*, évêque de Truxillo, fut appelé à ce siége en 1678, et y mourut en 1684.

10°. *Don Juan de Otalora*, ministre du Conseil suprême des Indes, occupa ce siége de 1714 à 1724.

11°. *Don Fray Ignacio Garrote*, de l'ordre des Prédicateurs, élu en 1725, mourut en 1742.

12°. *Don Juan Bravo del Rivéro*, né à Lima, chanoine de la Plata et évêque de Santiago, fut appelé à ce diocèse en 1742.

13°. *Don Juan Gonzalez Melgaréjo*, doyen du Paraguay, élu en 1742, gouverna jusqu'en 1755.

14°. *Don Jacinto Aguado y Chacon*, nommé en 1755, mourut en 1761.

15°. *Don Diégo Salguéro* gouverna de 1762 à 1771.

16°. *Don Manuel Abad y de Llana* occupa le siége de 1771 à 1782.

17°. *Don Fr. Miguel de Pamplona*, né à Pampelune, en Navarre, capucin, ancien colonel d'un régiment de cavalerie de Murcie, nommé en 1782, se démit de cette dignité en 1786.

18°. *Don Pédro Chavès de la Rosa*, élu en 1786.

LISTE DES ÉVÊQUES DE SANTA-CRUZ-DE-LA-SIERRA.

1°. *Don Antonio Caldéron*, né à Vilchès, doyen de Santa-Fé, évêque de Puerto-Rico et de Panama, fut nommé en 1605, et mourut à l'âge de plus de cent ans.

2°. *Don Fray Fernando de Ocampo*, franciscain, né à Madrid.

3°. *Don Juan Zapata y Figuéroa*, né à Vélez-Malaga, proviseur, chanoine et inquisiteur de Séville, élu en 1634.

4°. *Don Fray Juan de Arguinao*, né à Lima, de l'ordre de Saint-Dominique, *calificador* du Saint-Office, nommé en 1646, passa à l'archevêché de Santa-Fé, en 1661.

5°. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, né à Lima, franciscain, évêque du Paraguay, passa à ce diocèse en 1666.

6°. *Don Fray Juan de Rivéra*, né à Pisco, au Pérou, religieux augustin.

7°. *Don Fray Juan de Esturrizaga*, né à Lima, de l'ordre des Prédicateurs.

8°. *Don Pédro de Cardénas y Arbiétol*, né à Lima.

9°. *Don Fray Juan de los Rios*, né à Lima, religieux dominicain.

10°. *Don Fray Miguel Alvarèz de Tolédo*, de l'ordre de Notre-Dame-de-Miséricorde, nommé en 1701.

11°. *Don Miguel Bernardo de la Fuenté*, doyen de Truxillo, élu en 1727.

12°. *Don Andrès de Vergara y Uribé*, nommé en 1744, mourut l'année suivante.

13°. *Don Juan Pablo de Olmédo*, né à Tucuman, occupa le siége de 1745 à 1757.

14°. *Don Fernando Pérez de Oblitas*, né à Lima, élu en 1757, mourut en 1760.

15°. *Don Francisco Ramon de Herboso*, né à Lima, nommé en 1760, passa à l'archevêché de Charcas en 1766.

16°. *Don Juan Domingo Gonzalez de la Réguera*, élu en 1766, fut élevé au siége archiépiscopal de Lima en 1780.

17°. *Don Alexandro de Ochoa*, nommé en 1782.

LISTE DES ARCHEVÊQUES DE CHARCAS, LA PLATA OU CHUQUISACA.

1°. *Don Fray Tomas de San-Martin*, religieux dominicain, qui se rendit au Pérou avec Vicenté-de-Valverde, fut appelé à cet archevêché en 1553. Il mourut en 1559.

2°. *Don Fray Pédro de la Torré*, fut élu, mais non consacré.

3°. *Don Fray Alonso de la Cerda*.

4°. *Don Fernan Gonzalez de la Cuesta* posa les fondements de la cathédrale.

5°. *Don Fray Domingo de Santo-Tomas*, dominicain, qui accompagna Valverde au Pérou.

6°. *Don Fernando de Santillana*, né à Séville, président des chancelleries de Grenade et de Valladolid, mourut à Lima avant de prendre possession de son siége.

7°. *Don Alonzo Ramirez Granéro*, né à Villa-Excusa, diocèse de Cuenca, fiscal de l'inquisition de Mexico, élu en 1574, gouverna jusqu'en 1578.

8°. *Don Fray Juan de Vivéro*, né à Valladolid, de l'ordre de Saint-Augustin, refusa les siéges de Cartagéna et de Charcas, et retourna en Espagne où il termina ses jours dans un couvent de son ordre.

9°. *Don Alonzo Ramirez de Vergara*, né à Ségura-de-Léon, présenté à l'archevêché de Charcas en 1594, mourut en 1603.

10°. *Don Fray Luis Lopez de Solis*, passa de l'église de Quito à celle de Charcas.

11°. *Don Fray Ignacio de Loyola*, religieux déchaussé de Saint-François.

12°. *Don Alonso de Péralta*, né à Aréquipa, archidiacre et inquisiteur de Mexico.

13°. *Don Fray Géronimo de Tiédra*, né à Salamanque, dominicain, prédicateur du Roi, élu en 1616.

14°. *Don Fernando Arias de Ugarte*, né à Santa-Fé-de-Bogota, évêque de Quito, y passa de l'archevêché de Santa-Fé en 1630.

15°. *Don Francisco de Sotomayor*.

16°. *Don Fray Francisco de Borja*, bénédictin, élu en 1634.

17°. *Don Fray Pédro de Oviédo*, né à Madrid, bénédictin, évêque de Quito, passa à Charcas en 1645, et y mourut en 1649.

18°. *Don Juan Alonso de Ocon*, né à Rioja, passa de l'évêché de Cuzco au siége de Charcas.

19°. *Don Fray Gaspar de Villaroel*, augustin, né à Quito, fut élevé de l'évêché d'Aréquipa au siége de Charcas en 1658.

20°. *Don Bernardo de Izaguirre*, né à Tolédo, y fut transféré du siége de Cuzco.

21°. *Don Fray Alonso de la Cerda*, né à Lima, de l'ordre des Prédicateurs, et évêque de Honduras.

22°. *Don Melchor de Liñan y Cisnéros*, né à Tordéla guna, fut successivement évêque de Santa-Marta et de Popayan, archevêque de Charcas de 1672 à 1678, et ensuite de Lima.

23°. *Don Bartolomé Gonzalez de Povéda*, gouverna jusqu'en 1692.

24°. *Don Fray Diégo Morcillo Rubio de Auñon*, évêque de la Paz, occupa le siége de Charcas de 1711 à 1724, qu'il fut élevé à celui de Lima.

25°. *Don Francisco Luis Roméro*, évêque de Quito, élu en 1725.

26°. *Don Alonso del Poso y Silva*, évêque de Santiago.

27°. *Don Agustin Delgado*, gouverna de 1743 à 1746.

28°. *Don Salvador Bermudez* ne gouverna qu'une année.

29°. *Don Grégorio de Molléda y Clerque*, évêque de Truxillo, occupa le siége de 1748 à 1758.

30°. *Don Cayétano Marcellano y Agramont*, évêque de Buénos-Ayres, gouverna de 1758 jusqu'à sa mort, en 1761.

31°. *Don Pédro de Argandoña*, élu en 1761, mourut en 1776.

32°. *Don Francisco Ramon de Herboso*, gouverna de 1776 à 1784.

33°. *Don Fray Joseph Antonio de San-Alberto*, élu en 1785.

Note A.—M. Geoffroy diffère d'opinion avec M. de Jussieu sur l'époque de la découverte des propriétés du quinquina. Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Matière Médicale* (chap. 5), il dit que, selon une ancienne tradition, les Péruviens connaissaient la vertu spécifique de cette écorce avant les Espagnols. Il prétend que des malades atteints d'une fièvre épidémique furent guéris pour avoir bu de l'eau d'un étang, à laquelle des arbres de quinquina, abattus sur ses bords et qui y avaient séjourné quelque tems, avaient communiqué leur amertume. C'est là, suivant M. Geoffroy, l'origine de sa découverte.

Note B. — *Pixbae.* Les naturels du pays mangeaient autrefois ce fruit, et fesaient une boisson de son suc mêlé avec de l'eau. Il est de forme conique, ressemble assez à la figue, et sa couleur est d'un jaune foncé. La chair en est farineuse et se mange après avoir été bouillie ou rôtie. L'arbre qui le produit a beaucoup d'analogie avec le palmier; mais i est plus élevé. Il porte communément six ou sept grappes qui se composent chacune de cinquante à soixante pixbaes. (*Alcedo, Vocabulario de las voces provinciales de la América usadas en el diccionario geográfico, histórico, etc.*)

Note C.—Paulus papa III universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. Veritas ipsa, quæ nec falli, nec fallere potest, cùm prædicatores fidei ad officium prædicationis destinaret, dixisse dignoscitur : euntes docete omnes gentes : *omnes dixit absque omni delectu, cùm omnes fidei disciplina capaces existant. Quod videns et invidens ipsius humani generis æmulus, qui bonis operibus, ut pereant, semper adversatur, modum excogitavit hactenùs inauditum, quo impediret, ne verbum Dei gentibus, ut salvæ fierent, prædicaretur : ut quosdam suos satellites commovit, qui suam cupiditatem adimplere cupientes, occidentales et meridionales Indos, et*

alias gentes, quæ temporibus istis ad nostram notitiam pervenerunt, sub prætextu quòd fidei catholicæ expertes existant, uti bruta animalia, ad nostra obsequia redigendos esse, passim asserere præsumant, et eos in servitutem redigunt tantis afflictionibus illos urgentes, quantis vix bruta animalia illis servientia urgeant. Nos igitur, qui ejusdem Domini nostri vices, licet indigni, gerimus in terris, et oves gregis sui nobis commissas, quæ extrà ejus ovile sunt, ad ipsum ovile toto nixu exquirimus, attendentes Indos ipsos, utpote veros homines, non solùm christianæ fidei capaces existere, sed, ut nobis innotuit, ad fidem ipsam promptissimè currere, ac volentes super his congruis remediis providere, prædictos Indos et omnes alias gentes ad notitiam christianorum in posterum deventuras, licet extrà fidem Christi existant, suâ libertate et dominio hujusmodi uti, et potiri, et gaudere liberè et licitè posse, nec in servitutem redigi debere, ac quicquid secùs fieri contigerit irritum et inane, ipsosque Indos et alias gentes verbi Dei prædicatione, et exemplo bonæ vitæ ad dictam fidem Christi invitandos fore. Auctoritate apostolicâ per præsentes litteras decernimus, et declaramus, non obstantibus præmissis, cæterisque contrariis quibuscumque. Datum Romæ anno 1537. *IV. Non Jun. Pontificatûs nostri anno III.*

Note D. — Observationibus Ludovici Godin, Petri Bouguer, Caroli-Mariæ da la Condamine, è regiâ parisiensi scientiarum academiâ, inventa sunt Quiti; *Latitudo hujusce templi, australis grad.* 0, *min.* 13, *sec.* 18 *: longitudo occidentalis ab observatorio regio, grad.* 81, *min.* 22. *Declinatio acûs magneticæ, à boreâ ad orientem, exeunte anno* 1736, *grad.* 8, *min.* 45 *: anno* 1742, *gr.* 8, *min.* 20. *Inclinatio ejusdem infrà horizontem, parte boreali, Conchæ, anno* 1739, *grad.* 12 *: Quiti* 1741, *grad.* 15. *Altitudines suprà libellam maris geometricè collectæ in hexapedis pariensibus, spectabiliorum nive perenni hujus provinciæ montium, quorum plerique flammas evomuerunt Cota-Cache* 2567, *Cayambur* 3028, *Anti-Sana* 3016, *Coto-Paxi* 2952, *Tonguragua* 2623, *Sangay etiam nunc ardentis* 2678, *Chimboraso* 3220, *Ilinisa* 2717 *: soli Quitensis in foro majori* 1462, *crucis in proximo Pichincha montis vertice conspicuæ* 2042 *: acutioris ac lapidei cacuminis nive plerumquè operti* 2432 *; ut et nivis infimæ permanentis in montibus nivosis. Media elevatio mercurii in barometro suspensi, in zonâ torridâ, eaque parùm variabilis, in ord maritimâ pollicum* 28; *linearum* 0; *Quiti poll.* 20, *lin.* 0 1/4 *: in Pichincha, ad crucem, poll.* 17, *lin.* 7; *ad nivem poll.* 16, *lin.* 0. *Spiritûs vini, qui in thermometro Reaumuriano, à partibus* 1000, *incipiente gelu, ad* 1080 *partes in aquâ fervente intumescit, dilatatio; Quiti, à partibus* 1008, *ad partes* 1018 *: juxtà mare, à* 1017 *ad* 1029 *: in fastigio Pichincha, à* 995 *ad* 1012. *Soni velocitas, unius minuti secundi intervallo, hexapedarum* 175. *Penduli simplicis æquinoctialis, unius minuti secundi temporis medii, in altitudine soli Quitensis, archetypus* (Mensuræ naturalis exemplar, utinam et universalis !) *æqualis* 5079/10000 *hexapedæ, seu pedibus* 3, *pollicibus* 0, *lineis* 6,83/100 *: major in proximo maris littore* 27/100 *lin. : minor in apice Pichincha* 16/100 *lin. Refractio astronomica horizontalis sub æquatore media, juxtà mare* 27 *min : ad nivem in Chimboraso* 19' 51" *: ex quâ et aliis observatis, Quiti* 22' 50". *Limborum inferiorum solis, in tropicis dec.* 1736 *et junii* 1737, *distantia instrumento dodecapedali mensurata grad.* 47, *min.* 28, *sec.* 36 *: ex quâ, positis diametris solis, min.* 32, *sec.* 37 *et* 31' 33" *; refractione in* 66 *grad. altitudinis* 0' 15" *; parallaxi vero* 4" 40"', *eruitur obliquitas eclipticæ, circa equinoctium martii* 1737 *grad.* 23, *min.* 28, *sec.* 28. *Stellæ trium in baltheo orionis mediæ (Bayero ε) declinatio australis, julio* 1737, *grad.* 1, *min.* 23, *sec.* 40. *Ex arcu graduum plusquàm trium reipsâ dimenso, gradus meridiani seu latitudinis primus, ad libellam maris redactus, hexap.* 56650. *Quorum memoriam, ad physices, astronomiæ, geographiæ, nauticæ incrementa, hoc marmore parieti templi collegii maximi Quitensis soc. Jesu affixo, hujus et posteri ævi utilitati. v. d. c. Ipsissimi observatores. Anno Christi M. DCCXLII.*

Traduction de l'inscription latine laissée à Quito par MM. de l'Académie des Sciences.

Résultat des observations faites dans la province de Quito, par Louis Godin, Pierre Bouguer, Charles-Marie de la Condamine, de l'académie royale des sciences de Paris. Latitude australe de cette église, de 0 dég. 13 minut. 18 second. : longitude, de 81 dég. 22 minut. à l'ouest de l'observatoire royal de Paris. Déclinaison de l'aiguille aimantée, de 8 dég. 45 minut. du nord à l'est, vers la fin de 1736; de 8 dég. 20 min. en 1742. Inclinaison de la même aiguille, 12 dég. au-dessous de l'horizon, du côté du nord, à Cuença en 1739; de 15 dég. à Quito en 1741. Hauteurs déterminées géométriquement, au-dessus du niveau de la mer, en toises de Paris, des montagnes de cette province, les plus remarquables par la neige perpétuelle, et dont la plupart ont jeté des flammes; savoir : Cota-caché, 2567 toises; Cayambur, 3028; Anti-Sana, 3016; Coto-Paxi, 2952; Tonguragua, 2623; Sangaï, volcan actuel, 2678; Chimboraço, 3220; Ilinisa, 2717. Hauteur du sol de Quito, sur la grande place; 1462, de la croix placée sur le sommet de Pichincha, le plus voisin de la ville, 2042; du sommet pierreux et pointu, communément couvert de neige, 2432, et de la limite inférieure de la neige permanente, sur les montagnes où elle ne se fond point. Hauteur moyenne du mercure dans le baromètre, sous la zone torride où elle est peu variable : sur le bord de la mer, 28 pouces lig. 0; à Quito, 20 pouces 0 ligne 1/4; à la croix de Pichincha, 17 pouces 7 lignes; à la neige, 16 pouces 0 lig. Dilatation de l'esprit de vin qui, dans le thermomètre de Réaumur, à la glace naissante, marque 1000 parties, et 1080 à l'ébullition de l'eau; à Quito, de 1008 à 1018 parties; au bord de la mer, de 1017 à 1029; au haut de Pichincha, de 995 à 1012. Vitesse du son, en une seconde de tems, 175 toises. Longueur du pendule simple, dont les oscillations durent une seconde de tems moyen sous l'équateur, à la hauteur du sol de Quito (*Étalon d'une mesure naturelle et plût à Dieu universelle!*) égale à 0,5079 d'une toise, ou à 3 pieds 0 pouce 6,83 lignes; plus long, sur la plus proche plage de la mer, de 0,27 lig.; plus court, au haut de Pichincha, de 0,16 lig. Réfractions astronomiques horizontales moyennes sous l'équateur : au bord de la mer, 27 min.; à Chimboraço, à la limite de la neige, 19' 51", d'où, et d'après d'autres observations, 22' 50" à Quito. Distance des deux limbes inférieurs du soleil dans les tropiques en décembre 1736 et juin 1737, observée avec un instrument de 12 pieds : 47 dég. 28' 36", de laquelle (en supposant les diamètres solaires de 32' 37" et de 31' 33"), la réfraction à 66 dég. de hauteur, de 0' 15"; la parallaxe de 4" 40"', on déduira l'obliquité de l'écliptique, vers l'équinoxe de mars 1737, de 23 dég. 28' 28". Déclinaison australe en juillet 1737 de l'étoile du milieu des trois du Baudrier-d'Orion (ε dans Bayer), 1 dég. 23' 40". Longueur du premier dégré de latitude réduit au niveau de la mer, tirée de la mesure réelle d'un arc de plus de 3 dégrés, 56,650 toises. Les observateurs, en fesant placer ce marbre sur le mur de l'église du grand collége de la société de Jésus, pour conserver souvenir de leurs travaux, n'ont voulu qu'être utiles et contribuer aux progrès de la phisique, de l'astronomie, de la géographie et de la navigation. M. DCCXLII.

Sur le rapport du marquis de la Ensénada, qui avait le département des Indes, le roi envoya l'ordre d'achever ce monument, en 1746, et d'y graver l'inscription suivante :

Philippo V, Hispaniarum et Indiarum rege catholico Ludovici XV, Francorum regis christianissimi postulatis, regiæ scientiarum academiæ Pariensis votis annuente, ac favente. Ludov. Godin, Petrus Bouguer, Car.-Maria de la Condamine ejusdem academiæ socii, ipsius christianissimi regis jussu, et munificentiâ ad metiendos in æquinoctiali plagâ terrestres gradus, quo vera terræ figura certiùs innotesceret, in Peruviam missi; simulque Georgius Juan S. Joann s Hiero-Solymitani ord. eques, et Antonius de Ulloa, uterque navium bellicarum vice-præfecti, et mathematicis disciplinis eruditi, catholici regis nutu, auctoritate, impensâ ad ejusdem mensionis negotium eodem allegati communi labore, industriâ, consensu in hâc Yaruquensi planitie distantiam horizontalem 6272 $\frac{31}{112}$ *Paris. Hexapedarum in lineâ à boreâ occidentem versùs grad.* 19 *min.* 25 1/2 *intrà hujus, et alterius obelisci axes excurrentem, quæque ad basim primi trianguli latus elic.endam, et fundamentum toti operi jaciendum inserviret, statuere. Anno Christi M. DCCXXXVI. Mense novembri. Cujus rei memoriam duabus hinc indè obeliscorum molibus extructis, æternum consecrari placuit* (1).

(1) Du consentement et sous la protection de Philippe V, roi catholique des Espagnes et des Indes, et à la demande de Louis XV, roi

Note E. — Nous publions la proclamation suivante qui fera connaître les dispositions des chefs de la révolution à l'égard des indigènes (1).

« Le directeur suprême de l'État du Chili aux naturels du Pérou.

» Frères et compatriotes, le jour de la liberté de l'Amérique est arrivé, et du Mississipi au Cap Horn, ce qui fait près de la moitié du globe, le Nouveau-Monde a proclamé son indépendance. Le Mexique est en armes ; Caraccas triomphe ; Santa-Fé s'organise et reçoit de puissants secours ; le Chili et Buénos-Ayres ont atteint le terme de leur carrière : ils jouissent des fruits de leur liberté, et sont respectés par les nations de l'univers qui leur apportent à l'envi les produits de leur industrie, leurs améliorations, leurs armes et même leurs bras ; elles donnent ainsi de la valeur à nos productions et du développement à nos talents. Les emplois, les honneurs et les richesses du pays sont actuellement notre partage, et ont cessé d'être le patrimoine de nos tirans.

» Cependant, quoique la douce liberté parcoure en paix ou suivie de la victoire les régions du sud, elle a été obligée de porter ses pas bienfesants et majestueux loin des plaines situées entre le Quito et le Potosi, et d'échanger sa double influence contre l'affliction et le chagrin causés par les ravages exercés par les Espagnols dans le Cochabamba, à Puuo, la Paz, Cuzco, Guamanga, Quito, et dans les autres provinces de notre délicieux pays. Là se trouvent les tombeaux et les illustres mânes de Pumacagua, d'Angulo, de Camargo, de Cabézas et de tant d'autres héros qui, devenus vos anges tutélaires, sollicitent votre bonheur et votre indépendance au pied du trône du Très-Haut. Offrez sur leurs tombes vos vœux et les nôtres contre la politique impie qui porte les Espagnols, après vous avoir égorgés, à traîner à leur suite vos fils pour les faire combattre contre leurs frères, qui luttent pour la liberté de leur patrie ; et à nous forcer de nous entredétruire pour mieux river nos chaînes.

» Mais l'heure marquée par le Dieu de justice et de miséricorde pour le bonheur du Pérou vient de sonner, et vos frères du Chili ont fait les plus grands sacrifices pour équiper une escadre respectable destinée à vous protéger ; elle défendra vos côtes, et portera secours partout où le besoin ou la voix sacrée de la liberté l'appellera. Une nombreuse armée, composée des braves soldats de Chacabuco et de Maypu, qui doit vous assûrer la possession de vos droits, occupera en même tems votre territoire.

» Péruviens ! tel est le pacte, telles sont les conditions auxquelles les Chilieus s'engagent, en préseuce de l'Être Suprême, et en appelant sur eux la vengeance de toutes les nations de la terre s'ils violent leur serment, à affronter la mort et les fatigues pour vous délivrer. Vous serez libres et indépendants : vous établirez votre gouvernement et vos lois d'après la volonté seule et spontanée de vos représentants. Aucune influence, civile ou militaire, directe ou indirecte, ne sera exercée par nous, qui sommes vos frères, sur vos institutions sociales. Vous pourrez congédier les troupes qui vont vous protéger quand il vous plaira, et, ni votre danger, ni votre sûreté ne servira de prétexte pour les y maintenir contre votre volonté. Aucun corps militaire n'occupera une ville libre sans y avoir été appelé par ses magistrats. Les opinions et les partis péninsulaires qui ont pu exister avant votre affranchissemeut, ne seront réprimés ni par nous ni par notre secours ; et, prêts à anéantir la force armée qui s'oppose à l'obtention de vos droits, nous vous prions d'oublier toutes les offenses antérieures au jour de votre gloire et de réserver votre juste sévérité pour punir l'obstination et les injures de vos ennemis à venir.

» Fils de Manco Capac, de Yupanqui et de Pachacutec ! leurs ombres vénérables sont les témoins des conditions que le peuple du Chili vous offre par ma voix, et de l'alliance et de la fraternité que nous recherchons, pour consolider notre indépendance, et défendre nos droits au jour du danger.

» BERNARDO O'HIGGINS. »

Note F. — L'aperçu statistique suivant du Pérou a été fourni par le docteur Hipolito Unanué, ministre des finances de ce gouvernement.

Étendue, Population. L'étendue du Pérou est de quarante-quatre mille six cent cinquante milles carrés, et sa population, d'après les recensements de 1790 et 1791, d'un million soixante-seize mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitants (1). L'accession subséquente de l'intendance de Puna et du gouvernement de Guayaquil lui donna un surcroît de trois cent mille Indiens, outre cent vingt mille autres sur divers points, qui n'ont pas été compris dans le dénombrement ; de sorte qu'on peut porter la population actuelle du Pérou à un million cinq cent mille habitants, répartis principalement en quatorze cités, quatorze villes et neuf cent soixante-dix-sept villages et hameaux. Mais la majeure partie de son territoire est encore inhabitée et sans culture. Lorsque le Pérou était attaché à l'Espagne, il envoyait vingt députés aux Cortès et sept suppléants.

Le *produit annuel de l'industrie* et de l'*agriculture*, dans les différentes provinces, fut estimé, en 1797, ainsi qu'il suit :

Lima	2,188,550 piastres.
Cuzco	1,438,690
Aréquipa	1,980,258
Truxillo	1,115,512
Guamanga	240,652
Huancavélica	161,000
Tarma	429,833
Total	7,554,495

Mines. Le produit moyen annuel des mines, en 1795, 1796 et 1797, fut de cinq cent quarante-six mille marcs, savoir :

Celles de Tarma		276,472 marcs.
Id.	Aréquipa	106,462
Id.	Truxillo	82,403
Id.	Lima	70,000
Id.	Huancavélica	9,119
Id.	Cuzco	1,764
	Total	546,220

Commerce. Il s'expédie annuellement du Pérou pour les pays étrangers 2,400,000 dollars en productions indigènes. Il envoyait ordinairement environ 100,000 dollars en Espagne, 1,900,000 à Buénos-Ayres, et le reste au Chili, à Santa-Fé et à Guatémala.

très-chrétien des Français, et de l'Académie royale des sciences de Paris, Louis Godin, Pierre Bouguer et Charles-Maria de la Condamine, membres de cette académie, envoyés au Pérou par ordre et aux frais du roi très-chrétien, pour mesurer dans les régions équinoxiales les dégrés terrestres, à l'effet de déterminer plus exactement la vraie figure de la terre ; conjointement avec George Juan, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et Antoine de Ulloa, tous deux vice-amiraux de la marine royale et habiles mathématiciens, qui, du consentement, avec l'autorisation et aux dépens de sa majesté catholique, partagèrent leurs travaux dans cette plaine de Yaruqui, mesurèrent une distance horisontale de 6272 $\frac{331}{432}$ toises de Paris, sur une ligne déclinant du N. à l'O. de 19° 25' ½, et passant par les axes de l'un et l'autre de ces obélisques, pour avoir la base, côté du premier triangle et fondement de toutes les opérations ; en l'année du Christ M.DCC.XXXVI, au mois de novembre, en mémoire de quoi et pour perpétuer le souvenir de ces travaux, on a élevé ces deux obélisques.

(1) Elle a été imprimée en *quiché*, et l'on a ainsi un échantillon curieux de l'ancienne langue des Incas. On doit ce document à madame Mary Graham, auteur du *Journal of a residence in Chile*, déjà cité, où nous renvoyons le lecteur qui sera bien aise de connaître cet ancien langage.

(1) Suivant le recensement de 1551, la population indigène du Pérou s'élevait à huit millions deux cent quatre-vingt-cinq mille habitants ; et en 1761, elle se trouvait réduite à trois millions. (Voyez la *Relacion descriptiva*, etc., de *Don Miguel Feyjoo*, in-4°. Madrid, 1763.)

TABLEAUX *du commerce entre les ports de Cadix et de Callao* (1).

IMPORTATIONS.

Années.	Provenances espagnoles.		Provenances étrangères.		Valeurs totales.	
	dollars.		dollars.		dollars.	
1781....	114,952	7 ⅛	309,230	3	424,183	3
1782....	566,128	1	633,435	3	1,199,563	4
1783....	695,295	7	1,049,348	4	1,744,644	3
1784....	1,020,434	1	2,073,530	4	3,093,964	5
1785....	2,318,448	1	3,727,267	4	6,045,715	5
1786....	6,136,067	4	7,630,681	7	13,766,749	3
1787....	3,870,200	7	2,911,898	2	6,782,099	1
1788....	1,557,901	»	1,194,066	1	2,751,967	1
1789....	1,209,196	5	1,460,226	3	2,669,423	»
1790....	2,297,962	4	2,465,499	2	4,763,461	6
Totaux..	19,786,677	5 ⅛	23,455,184	1	43,241,861	7

EXPORTATIONS.

Années.	Or et Argent.		Produit.		Total.	
1783....	443,306	«	177,766	7	561,067	7
1784....	16,152,916	4 ⅛	968,290	2 ⅛	17,121,206	7
1785....	7,144,325	2	732,587	4	7,877,912	6
1786....	8,285,659	7 ¾	882,807	1	9,168,467	»
1787....	4,518,246	3	906,022	»	5,424,268	3
1788....	5,463,973	1	579,160	2	6,043,133	3
1789....	2,449,945	6	523,080	»	2,972,575	6
1790....	5,220,387	2 ¾	448,095	1	5,668,482	3
Totaux..	49,678,305	2	5,158,809	1 ⅛	54,837,114	3

Dans les exportations d'or et d'argent, sont compris 3,562,000 dollars expédiés par la compagnie royale des Philippines.

Montant des { exportations, ... 54,837,114 3
{ importations, ... 43,241,861 7

Excédant en faveur des exportations. . 11,595,252 4

Cet excédant des exportations est dû à la guerre. Quatre vaisseaux arrivés en 1779, n'ayant remis à la voile qu'en 1784, il en résulta pour cette année l'immense exportation de 17,121,206 6.

De 1790 à 1795, le montant du commerce entre ces deux ports fut, savoir :

Exportations . . . . 33,313,741 piastres.
Importations 21,547,851

Excédant 11,765,890

Dans la somme des exportations se trouvent 29,316,995 dollars en espèces, et le reste se compose de productions du sol.

Le commerce avec Buénos-Ayres a été, en 1794, savoir :

Exportations . . . . 2,034,980 dollars.
Importations 864,790

Excédant 1,170,190

(1) *Colonel Poinsett's report on Peru.*

Nous croyons devoir donner ces tableaux d'après l'ouvrage cité, malgré quelques fautes d'impression que l'auteur n'a sans doute pas eu l'occasion de corriger.

Cet excédant, en faveur du Pérou, lui fut remboursé principalement en matière monnayée et frappée à Potosi.

Le commerce avec les autres ports de l'Amérique, de 1785 à 1789, fut, savoir :

Importations . . . . 8,350,749 dollars.
Exportations 7,823,776

Excédant 526,973

Suivant le rapport de l'inspecteur-général des douanes de Londres, du 17 juin 1826, la quantité de laine importée du Pérou dans la Grande-Bretagne et en Irlande, a été, en 1824, de trente-huit mille deux cent soixante-une livres pesant; en 1825, de quarante-huit mille trente-deux, et, en 1826, de cent quatre-vingt-douze mille sept cent soixante-sept.

Revenus. Le revenu annuel du clergé, des universités, des hôpitaux, etc., fut :

Lima . . . . 1,076,943 dollars.
Cuzco 393,455
Aréquipa 329,711
Truxillo. 244,034
Guamanga 275,408

Total 2,319,551

Revenu du Pérou, en 1791 et 1792.

En 1791.		En 1792.	
Recettes . .	7,683,608 dollars.	Recettes . .	7,095,429 dollars.
Dépenses . .	4,082,313	Dépenses. .	4,211,192
Excédant . .	3,601,295	Excédant. .	2,884,237

L'emprunt de 450,000 livres sterling, contracté à Londres à 88, était, en juillet 1826, au taux de 23.

TABLEAU *officiel du nombre des mines d'or, d'argent et de mercure, dans la vice-royauté du Pérou, en* 1796 (1).

INTENDANCES.	Mines d'argent		Mines d'or		Mines de vif-argent en exploitation.	Amalgamation.	
	exploitées.	non exploitées.	exploitées.	non exploitées.		Argent	Or.
Lima.	117	70	»	»	1	41	»
Huancavélica. . . .	80	215	»	»	2	42	»
Cuzco.	19	»	»	»	»	18	»
Aréquipa	55	48	1	4	»	33	»
Tarma.	»	»	»	»	»	»	»
Pasco (2)	78	21	»	»	»	102	»
Huallanca.	149	»	»	»	»	48	»
Truxillo.	134	161	2	1	»	82	»
Guamanga.	38	63	60	3	1	32	121
Totaux. . . .	670	578	63	8	4	398	121

LISTE DE QUELQUES AUTEURS NATIFS DU PÉROU.

1°. L'*Inca Garcilasso de la Véga*, qui naquit à Cuzco, huit ans après la conquête, est auteur des célèbres *Comentarios Reales*, publiés à Lisbonne en 1609 et en 1616, in-folio.

(1) *Miers' Travels in Chili and La Plata*, tom. II, p. 433.

(2) Le produit moyen des mines de Pasco, avant la révolution, a été de 247,014 marcs par an.

2°. *Don Fray Luis Géronimo de Oré*, sixième évêque de la Concepcion, né à Guamanga, a écrit plusieurs ouvrages en langue indienne.

3°. *Don Gaspar de Villaroel*, né à Quito, dont il fut ensuite évêque, est auteur de *Pacifica Union y Concordia de los Dos Cuchillos Pontificio et Regio*.

4°. *Don Pédro Péralta Barnuevo*, auteur d'un poëme héroïque intitulé : *Lima Fundada, ó Conquista del Perú*, in-4°. Lima, 1732.

5°. *Antonio de Léon Pinéla*, éditeur et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'Amérique, et entre autres d'un *Epitome de la Bibliotheca Oriental y Occidental, Nautica, Geographica*, etc., in-fol., 2 vol. Madrid, 1737.

6°. *Don Pédro Maldonado*, que M. de La Condamine connut particulièrement au Pérou, passa en Espagne et de là en France, où il fut nommé correspondant de l'académie royale des sciences. C'est sur les observations de ce créole que M. d'Anville a réduit une carte en quatre feuilles de la province de Quito, que M. de La Condamine a fait graver, après sa mort. Maldonado avait descendu le fleuve des Amazones avec ce voyageur, et l'avait aidé dans plusieurs de ses opérations au Pérou (1).

7°. *Don Martin del Barco Centénéra*, auteur d'une *Histoire du Rio de la Plata* ou *Argentina*.

8°. *Don Tomas de Salazar*, assesseur-général des vice-rois, auteur d'un ouvrage intitulé : *Interpretacion de las Reales Leyes de Indias*.

AUTEURS CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU PÉROU.

Herréra, *Gomara*, *Acosta*, et autres écrivains déjà cités aux articles précédents.

Coronica de las Indias. — *Primera parte de la Historia natural y general de las Indias y slas y tierra firme del mar Oceano, escripta por el capitan Gonzalo Hernandez de Oviedo i Valdes, alcayde de la fortaleza de la ciudad de Santo-Domingo de la isla Española, y cronista de la sacra cesarea y catholicas mayestades del Emperador don Carlos quinto de tal nombre, rey de España : y de la serenissima y muy poderosa reyna doña Juana, su madre, nuestros señores. Por cuyo mandado el auctor escrivió las cosas maravillosas que ai en diversas islas y partes de estas Indias y imperio de la corona real de Castilla : segun lo vido y supo en veynte y dos años y mas que ha que vive y resida en aquellas partes. La cual historia comiença en el primero descubrimiento destas Indias : y se contiene en veynte libros este primero volumen in-fol. Salamanca 1547. Y con la conquista del Perú. Verdadera relacion de la conquista del Perú y provincia del Cuzco llamada la Nueva Castilla, conquistado por Francisco Pizarro, capitan, etc., etc. Embiada á su mayestad por Francisco de Xeres natural de la muy noble y leal ciudad de Sevilla : secretario del sobredicho capitan en todas las provincias y conquista de la Nueva Castilla : y uno de los primeros conquistadores della. Fol. XXII.*

Autre édition de Séville, 1535.—Caractères gothiques.

Chronica del Perú que tracta la demarcacion de sus provincias, la descripcion dellas ; las fundaciones de las nuevas ciudades ; los ritos y costumbres de los Indios, y otras cosas estrañas dignas di ser sabidas. Fecha por Pedro de Cieça de Leon, vecino de Sevilla, 1553. *Con privilegio real.* Petit in-fol.

Cet historien contemporain avait servi pendant dix-sept ans en Amérique, et avait parcouru lui-même la plupart des provinces dont il a donné la description. On dit qu'il avait fait plus de douze cents lieues par terre afin de ne rien avancer dont il ne fût sûr : il commença à rédiger son histoire à l'âge de quarante-un ans et la termina à cinquante.

Aug. de Zarate. — *Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Perú*, publiée à Anvers en 1555.

Cet auteur, nommé, en 1543, trésorier ou contrôleur-général du Pérou, y trouva les affaires si embrouillées, qu'il eut l'idée d'écrire le récit de tout ce qui s'y passait ; mais le mestre-de-camp de Gonzalo Pizarro menaça de tuer celui qui entreprendrait de divulguer les actions de son parti. Zarate néanmoins trouva moyen de recueillir des faits et des mémoires qui lui servirent à composer ensuite son histoire : elle fut imprimée par ordre de Philippe II.

Levini Apollonii de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eâdem gestis, in-12; Antverpiæ, 1567.

La Nouvelle Histoire du Pérou, par la relation du père Diégo de Torrès, de la compagnie de Jésus, procureur de la province du Pérou, in-8°.; Paris, 56 feuillets, 1604.

Cet auteur dit, page 5, « qu'on a imprimé à Rome une bonne grammaire de la langue aymara, une des deux langues du pays, et qu'elle a été composée par un père italien. »

Delle navigationi e viaggi raccolti da M. Gio. Battista Ramusio in Venetia, 1606. (Voy. vol. III, p. 310.) Contenant :

1°. *Discorso sopra il discoprimento e conquista del Perú.*

2°. *Relatione d'un capitano spagnuolo della conquista del Perú.*

3°. *La conquista del Perú, e provincia del Cuzco, chiamata la Nuova Castiglia, scritta e drizzata á sua maesta da Francesco di Xeres, secretario del capitan Francesco Pizarro, che questi luoghi conquisto.*

4°. *La relatione del viaggio che fece il capitano Fernando Pizarro per ordine del governatore suo fratello, da che parti dal popolo di Caxamalca per andare à Xauxa, finche ritorno.*

5°. *Relatione per sua majestà di quel che nel conquisto, e pacificatione di queste provincie della Nuova Castiglia, etc., nella cita di Xauxa, a 15 di Luglio*, 1534. *Per commandamento del governatore e ufficiali Pero Sanco.*

Comentarios reales escritos por el Inca Garcillasso de la Vega, natural del Cosco, y capitan de su mayestad. Primera parte que trata del origen de los Incas, reyes que fueron del Perú, de su idolatria, leyes, y govierno en paz y en guerra ; de sus vidas y conquistas, y de todo lo que fue aquel imperio y su republica antes que los Españoles passaran á el. (in-fol.) *En Lisboa*, 1609.

Segunda parte de los Comentarios reales de los Incas, ou *Historia general del Pirú. Trata del discubrimiento del, y como lo ganaran los Españoles ; las guerras civiles que huvo entre Pizarros y Almagros, sobre la partoja de la tierra ; y otros sucessos particulares que en la historia se contienen, año* 1616, *en Cordova.*

Cet auteur a été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Il dit (lib. I, cap. 19) être né huit ans après la conquête de son pays par les Espagnols, et avoir été élevé au Pérou jusqu'à sa vingtième année.

Purchas; His Pilgrimes, part. IV, lib. VII, cap. 11-17 London, in-fol., 1625.

Constitutiones synodales del obispado de la ciudad de Nuestra Señora de la Paz, en el Perú. Por el señor doctor D. Feliciano de la Vega, obispo de la dicha ciudad. Lima, 1639.

Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la compagnie des Indes-Orientales. (Tome IV.) Amsterdam, 1705.

Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par ordre du Roi, sur les côtes orientales de l'Amérique-Méridionale et dans les Indes-Occidentales, depuis l'année 1707 jusqu'en 1712, par le révérend père Louis Feuillée, 2 vol. in-4°.; Paris, 1714.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 1713 et 1714, par M. Frézier, in-4°.; Paris, 1716 ; avec cartes et figures, 2e. édit., augmentée ; *ibid.*, 1732, in-4°.

Relacion historica del viage á la América meridional, y observaciones astronomicas y phisicas en los reynos del Perú, por D. J. Juan, y D. Antonio de Ulloa, 5 vol. in-4°., Madrid, 1748.

Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'équateur, servant d'introduction historique à la mesure des trois premiers degrés du méridien, par M. de La Condamine. Paris, in-4°., 2 vol., de l'imprimerie royale, 1751.

Relacion descriptiva de la ciudad y provincia de Truxillo del Perú, con noticias exactas de su estado político segun el real orden dirigido al excelentísimo señor Virrey Conde de Super-

(1) Introd. hist. de M. de La Condamine, p. 208.

Unda, escrita por el doctor don Miguel Feyjoo, corregidor (que fue) de dicha ciudad y contador mayor del tribunal y audiencia real de cuentas del Perú, in-4°., en Madrid, año de 1763.

Reflexiones imparciales sobre la humanidad de los Españoles en las Indias, contra los pretendidos filósofos y políticos, para ilustrar las historias de MM. Raynal y Robertson, escritas en italiano por el abate don Juan Nuix, y traducidas con algunas notas por D. Pedro Varela y Ulloa, del consejo de S. M., etc., in-4°., p. 315; Madrid, 1782.

Diccionario geográfico-histórico de las Indias-Occidentales ó América, por el coronel don Antonio de Alcedo, 5 tomes; Madrid, 1786.

Noticias americanas: entretenimientos fisico-históricos sobre la América-Meridionale y la Septentrional Oriental, etc., etc., por don Antonio de Ulloa, petit in-4°.; Madrid, 1792.

Continuacion de la historia general de España, del P. Juan de Mariana, por el P. F. Joseph Manuel Miñana, tomo tercero. Madrid, in-4°., 1804.

Voyage au Pérou, fait dans les années 1791 à 1794, par les pères Manuel Sobreviela et Narcisso y Barcelo; trad. de l'anglais, par M. P. F. Henri, 2 vol. 8°., atlas; Paris 1809.

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par M. le baron de Humboldt. Paris, 1811.

Voyage dans l'Amérique-Méridionale, commençant par Buénos-Ayres et Potosi jusqu'à Lima, avec un appendice, etc., par Antoine Zacharie Helms, traduit de l'anglais. Paris, in-8°., 1812.

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres, y Tucuman, escrita por el doctor D. Gregorio Funes, dean de la Santa Iglesia catedral de Cordova, 3 vol. Buénos-Ayres, 1817.

A la fin du troisième volume se trouve :

« *Bosquejo de nuestra revolucion desde el 25 de mayo de* 1810, *hasta la apertura del congreso nacional, el 25 de marzo de* 1816.»

Report, etc. Rapport du colonel Poinsett, chargé d'affaires des États-Unis à Mexico, sur la situation du Pérou, adressé à M. Adams, secrétaire d'État, le 23 octobre 1818. Washington, in-8°.

Voyage to South America, etc., in the years 1817 *and* 1818, *etc. by H. M. Brackenridge*, 2 vol. in-8°. Baltimore, 1819. Ce voyage a été exécuté par ordre du gouvernement américain, dans la frégate *la Constitution*. L'auteur accompagna, en qualité de secrétaire, les commissaires envoyés par les États-Unis pour prendre des renseignemens sur l'état des diverses républiques de l'Amérique ci-devant espagnole avant de reconnaître leur indépendance.

Lettres des missionnaires, les pères Nyel, Morghen et de Haze, sur les Indiens Moxos, Chiquitos, etc., insérées dans les Lettres Édifiantes, tome V, édition de Lyon, 1819.

Peruvian pamphlet; being an Exposition of the administrative labours of the Peruvian government, etc. by don Bernardo Monteagudo. London, in-8°., 1823.

Extracts from a journal written on the coasts of Chile, Peru and Mexico, in the years 1820, 1821 *et* 1822, *by captain Basil Hall of the royal navy*, 2 *vol. in-8°.*, 4 *th. edition; Edinburgh*, 1825.

Narrative of a visit to Brazil, Chile, Peru, and the Sandwich islands, during the years 1821 *and* 1822. *By G. E. Mathison Esq. London*, 1825, *in-8°.*, 478 *pp.*

Journal of a residence and Travels in Columbia, during the years 1823 *et* 1824, *by capt. Charles Stuart Cochrane, of the royal navy*, 2 *vol. in-8°.; London*, 1825.

An historical and descriptive narrative of 20 *years residence in South America, by W. B. Stevenson, formerly private secretary to the president and captain general of Quito, colonel and governor of Esmeraldas, captain de fregata, and late secretary to the vice-admiral of Chile, his excellency the Right honourable lord Cochrane*, 3 *vol. in-8°.; London*, 1825.

1825. *Noticias históricas, politicas, y estadisticas de las provincias unidas del Rio de la Plata, por M. Ignacio Nuñez. Londres*, in-8°., 1825, 325 *pp.*

Il a été publié à Paris, en 1826, une traduction française de cet ouvrage, par M. Varaigne, qui l'a enrichi de beaucoup de notes et d'additions importantes.

Travels in Chile and la Plata including accounts respecting the geography, geology, statistics, government, finances, agriculture, manners and customs, and the mining operations in Chile, collected during a residence of several years in those countries, by John Miers, illustrated by original maps, views, etc., in 2 *vol.* 8°.; *London*, 1826.

Nous avons aussi profité des journaux suivants, savoir :

Gaceta del gobierno de Lima independiente, dont le premier numéro a paru le 16 juillet 1821; *Gaceta del gobierno legitimo del Perú*, établi à Cuzco en 1822; *El Sol del Cuzco*, commencé le 1er. janvier 1825; *El verdadero amigo del pais*, établi à Mendoza en 1822; *El Coreo del Orinoco; Gaceta de Colombia; El Argos de Buénos-Ayres*, et des annuaires historiques de Londres, d'Édimbourg et de Paris.

CHILI (1).

Ce pays, situé entre les Andes et la mer, s'étend depuis le désert d'Atacama jusqu'au golfe de Guaitéca, entre les 24° et 44° de latitude méridionale (2). Il est borné au nord par le désert d'Atacama, qui a quatre-vingts lieues d'étendue, et le sépare du Pérou; à l'est, par les Andes, qui le séparent des provinces de Tucuman, Cujo (3) et de Patagonie; au sud, par la Magellanie, et à l'ouest, il est baigné par l'Océan-Pacifique. Les limites naturelles du territoire chilien, fixées par la constitution de 1822, sont le désert d'Atacama au nord, les Andes à l'est, le Cap-Horn au sud, et l'Océan à l'ouest. La ligne de démarcation septentrionale commence à l'embouchure du Rio-Salado dans l'Océan, remonte cette rivière, et prend ensuite une direction N.-E. à travers le désert d'Atacama au-dessus du 24° de latitude méridionale, jusqu'à la Cordilière, dont la ligne des limites orientales suit le sommet dans une direction sud, jusqu'au détroit de Magellan.

Le Chili, suivant Molina, a environ 1,260 milles géographiques de longueur, ou plus de 2,000 en suivant les sinuosités de ses côtes, et sa largeur varie suivant que les Andes s'approchent ou s'éloignent de la mer. Entre les 24° et 32° de latitude, elle est de 210 milles; de ce dernier au 37°, elle n'est que de 120; mais vers l'archipel d'Ancud ou de Chiloe, par le 41°, elle augmente jusqu'à 300 milles (4).

M. de Humboldt estime la superficie du Chili 14,300 lieues marines carrées de 20 au dégré (1).

Un désert affreux s'étend l'espace de quatre-vingts lieues, entre Copiapo et Atacama; et un autre, où l'on ne rencontre ni villes ni villages, mais seulement trois ou quatre métairies, sépare Copiapo de Coquimbo, sur une distance d'environ cent lieues.

Le Chili se divise naturellement en trois parties principales, savoir: le Haut-Chili, le Bas-Chili, et les îles. Le premier renferme la vaste chaîne de montagnes, qui s'élève, sur plusieurs points, à environ vingt mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et dont les sommets les plus hauts sont *La Manfla*, par 28° 45′ de latitude; *Tupungalo*, par 33° 10′; *Décapitato*, lat. 35°; *Blanquillo*, lat. 35° 4′; *Longavi*, lat. 35° 30′; *Chillan*, lat. 36°, et *Corcobado*, lat. 41° 12′. (*Molina.*)

Le Chili proprement dit, ou le Bas-Chili, est une prolongation de la base occidentale des Andes vers la mer. La partie maritime est entrecoupée de trois chaînes de montagnes presque parallèles aux Andes, qui forment une infinité de vallées arrosées par de belles rivières. Celles d'Aconcagua et de Quillota, qui ont une élévation de deux mille pieds au-dessus de la mer, sont surtout remarquables par leur fertilité. Le pays de l'intérieur est presque plat, à peine y remarque-t-on quelques collines isolées. La partie des montagnes, qui dépend du Chili, peut avoir cent vingt milles de longueur. Entre les 24° et 33° de latitude, elles sont désertes, et le reste, jusqu'au 45°, est habité par des peuplades chiliennes.

Ovaglie, qui décrit la Cordilière entre le Chili et la Plata, dit qu'elle a quarante lieues de largeur, et qu'elle forme un grand nombre de vallées. La montée en est si longue, qu'il faut trois ou quatre jours pour en atteindre le sommet et autant pour en descendre. Il existe huit ou neuf passages à travers ces montagnes; mais le plus fréquenté est celui de *Putaendo*, de *Cumbre* ou d'*Uspilata*, qui va de San-Félipe à Mendoza, en suivant le cours de l'Aconcagua. La distance du village de Villanuéva à la Guardia, ou frontière du Chili, est de trente-huit milles; de là à la Cumbre, ou point le plus élevé, il y a trente-deux milles; de ce point à Uspilata, soixante-dix, et de cette dernière à Villavicencio, dans la province de Mendoza, soixante milles; en tout, deux cents milles. Ce voyage s'exécute en sept ou huit jours. C'est principalement par-là que passe tout le commerce intérieur qui se fait entre le Chili et les provinces situées à l'est des Andes. Au nord de celui-ci, il y en a un autre, appelé

(1) On a donné plusieurs fausses étymologies à ce mot. Zarate le fait dériver de *chil*, qui signifie *froid* dans la langue péruvienne, et il dit qu'on lui a donné ce nom à cause des montagnes qu'il faut traverser pour s'y rendre du Pérou. Les naturels du pays prétendent au contraire, et avec plus de vraisemblance, dit Molina, que ce nom vient de celui de certains oiseaux de la famille des grives (*turdus ater*), qui sont très-communs dans le pays, et dont le cri ressemble au son du mot Chili. Peut-être, ajoute le même historien, les premières tribus indiennes, qui vinrent s'y établir, regardèrent-elles ce cri comme d'un bon augure, et donnèrent-elles en conséquence ce nom à tout le pays. *Thili* ou *Chili*, *Turdus Thilius*, *è una specie di tordo*, *che sembra aver dato il nome a tutto el regno. Diz. Chil.* Les indigènes, dit Molina, prononcent toujours ce mot *Cili*; les Espagnols l'écrivent *Chile* ou *Cile*; mais les Italiens, l'ayant trouvé écrit avec un *h*, le prononcèrent les premiers *Chili*.

(2) Molina, dans la deuxième édition de son ouvrage intitulé: *Saggio sulla storia naturale de Chili*, *Bologna*, 1810, dit que le Chili est situé entre les 24° et 45° de lat. S., et les 304° et 310° de long. E. de l'île de Fer, ou les 68° et 75° et 1/2 de long. O. de Paris.

(3) Le Chili comprenait autrefois la grande province de Cujo. On l'appelait *Chili oriental* ou *Trasmontano*, à cause de sa situation au-delà des montagnes. Le Cujo fait actuellement partie de la république de la Plata.

(4) M. Bland estime la plus grande longueur du Chili, depuis le détroit de Chacao jusqu'à la rivière de Salado, environ 900 milles; sa largeur moyenne, des Andes à la mer, 140 milles, et sa superficie 126,000 milles carrés, dont 80,000 seulement sont occupés par les Chiliens civilisés, ou Européens de race mélangée.

(1) Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Alex. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par A. de Humboldt, tom. III°., in-4°. Paris, 1825.

Patos, qui conduit de San-Félipe el Réal à San-Juan (1). Celui de *Portillo*, entre Mendoza et Santiago, a 80 lieues espagnoles de longueur. Un quatrième, nommé *Planchon*, est situé vis-à-vis de la Concepcion. La hauteur de la *Casa de la Cumbre*, telle qu'elle a été déterminée en 1794, par D. Félipe Bauza, est de 1,987 toises 4.

Les vallées du Chili sont presque toutes entourées de hautes chaînes de montagnes praticables seulement pour des mulets. Il n'y a dans toute l'étendue du pays que trois chemins pour les voitures, 1°. celui qui mène de Santiago à Valparaïso, et qui a été percé à grands frais à travers trois ou quatre chaînes considérables; il a près de cent milles de longueur; 2°. une autre route, meilleure que la première, entre ces deux villes, passe à Mélipilla, mais elle est de trente à quarante milles plus longue; 3°. une troisième route de quatre cents quarante-cinq milles, entre Santiago et la Conception, est praticable partout pour les voitures, à l'exception de deux endroits où elle est interceptée par des chaînes de montagnes.

Iles. Suivant la description de don Pédro Gonzalez de Aguéros, la province et l'archipel de Chiloé s'étendent de la pointe de Capitanes à Quillan, entre les 41° 30′ et 44° de latitude sud, et les 302° et 303° 25′ de longitude de Ténériffe. La partie habitée de la province est comprise entre Maullin et Huilad, et a une étendue de quarante lieues du nord au sud sur dix-huit à vingt de l'est à l'ouest. Elle renferme vingt-cinq îles, savoir : 1°. l'Isla-Grande; 2°. Achao; 3°. Lemiu; 4°. Guegui; 5°. Chelin; 6°. Tanqui; 7°. Linlin, 8°. Llignua; 9°. Quenac; 10°. Meulin; 11°. Caguach; 12°. Alau; 13°. Apeau; 14°. Chaulinec; 15°. Vuta-Chauquis; 16°. Anigué; 17°. Chegniau; 18°. Caucague; 19°. Calbuco; 20°. Llaicha; 21°. Quénu; 22°. Tabon; 23°. Abtau; 24°. Chiduapi; 25°. Kuar. Toutes ces îles sont escarpées et couvertes de bois. Les pluies y sont fréquentes et durent souvent des lunes entières sans interruption. Elles sont quelquefois accompagnées de terribles ouragans. Ces îles souffrirent beaucoup du tremblement de terre de 1737 (2). La principale, ou celle de *Chiloé*, qui a 150 milles de longueur sur 6 à 7 de largeur, s'étend entre les 41° 40′ et 43° 50′ de lat., et est située à environ douze lieues de la côte du Chili. Castro en est la capitale, mais Calbuco en est la ville la plus considérable. Cette dernière renfermait autrefois deux couvents et un collège de jésuites. Son port principal, qui est bien fortifié, se nomme Chacao (3). L'île de *Mocha*, séparée du continent par un canal de six lieues de large, a soixante-dix milles de circonférence. Le centre en est par 38° 22′ de lat. et par 67° 45′ de long. O. de Cadix, 76° 22′ O. de Paris. Cette île est fertile et sa côte présente deux beaux ancrages. Elle nourrit une quantité prodigieuse de chevaux et de porcs sauvages, et est fréquentée pour la pêche de la baleine et des phoques. Celle de *Santa-Maria* est séparée du continent par un canal de quatre mille trois cent quatre-vingt-onze toises de large. Elle a deux baies.

La plus grande des deux îles de *Juan Fernandez* (4), appelée aussi *Isola di Terra*, est à trois cent trente milles en mer; lat. 33° 40′ S., et longit. 81° 55′ O. de Paris. Elle a quarante-deux milles de circonférence. Elle est située à quatre cent quarante lieues marines du Cap Horn. Les vaisseaux qui doublent ce cap y abordent pour se rafraîchir. La seconde, nommée *Desafuéra*, ce qui veut dire dehors ou plus avant dans la mer, placée trente-quatre ou trente-cinq lieues plus loin par lat. 33° 48′, a une lieue de longueur. Elle est de forme circulaire, bien boisée, abondante en sources, mais d'un accès difficile. Elle est inhabitée (1). On rencontre encore plus loin, les petites îles de *San-Ambrogio*, de *Santa-Félice* et de *Pasqua*. Les deux premières, connues aussi sous le nom de *Terre de Davis*, sont situées par 27° de lat., à cent soixante-dix lieues des côtes du Chili. Celle de Pasqua, qui a environ sept lieues de longueur, est par lat. 27° 11′ et par 111° 55′ de long. O. de Paris. Les deux premières sont désertes, et l'autre est habitée par près de deux mille indigènes, qui ont de la barbe, et sont plus blancs que les Indiens du continent (2).

Les îles *Coquimbanes*, nommées *Mugillon*, *Totoral* et *Pajaro*, sont inhabitées. Molina leur donne une circonférence de six à sept milles. L'île de *Carrama* est un rocher peu susceptible de culture.

Lacs et rivières. Il y a au Chili des lacs d'eau douce et des lacs d'eau salée. Ces derniers sont situés dans les endroits marécageux, entre les 33° 30′ et 34° 30′ de latitude. Les plus considérables sont ceux de *Bucalémo*, de *Cahuil* et de *Boyéruca*. Les lacs d'eau douce les plus étendus sont, 1°. celui de *Nahuelhuapi*, situé dans le pays des Araucaniens, qui a quatre-vingts milles de circonférence, et au centre duquel s'élève une île bien boisée; 2°. celui de *Lavquen*, nommé par les Espagnols *Lago de Villarica*, et placé dans le même pays, qui a soixante-douze milles de circuit. Au centre il y a une jolie petite île de forme conique. Les autres lacs sont ceux de *Pudahuel*, d'*Aculéo*, et de *Taguatagua*, qui renferment chacun plusieurs petites îles (3). Celui d'Aculéo, situé à vingt milles sud de Santiago, a trois lieues de long sur une de large, et verse ses eaux dans la rivière d'Angostura. L'aspect en est extrêmement pittoresque.

Le Chili est arrosé par cent vingt rivières qui ont leurs sources dans les montagnes, et dont quarante-deux vont porter leurs eaux à l'Océan, après un cours de trente à quarante lieues. Mais le courant en est généralement si rapide, qu'elles ne sont navigables pour les gros navires, qu'à une petite distance de leur embouchure. Les principales sont :

1°. Le *Mataquito*, ou *Mataquino*, grande rivière de la province de Chanco; 2°. le *Maulé*, qui arrose la province de son nom, et dont l'embouchure, située par lat. 34° 50′, forme

(1) C'est par ces deux passages, comme on le verra ci-après, que le général San-Martin conduisit son armée dans les plaines de Chacabuco; c'est aussi par cette route que les Anglais introduisaient leurs marchandises au Chili pendant la révolution.

(2) Voyez *Descripcion historial de la provincia y archipielago de Chiloe en el reyno de Chile, por Pedro Gonzales de Agueros*; Madrid, 1792.

(3) Don Ulloa donne le plan de l'entrée du golfe de Chiloé et du port de Chacao, qu'il place par le 41° 56′ de lat. austr. et le 303° 59′ de long., comptée du méridien de Ténériffe.

(4) Ces deux îles furent découvertes par Juan Fernandez, dans son voyage de Lima à Valdivia. La plus grande est célèbre par le séjour d'un marin écossais, nommé *Alexandre Selkirk*, qu'y laissa, vers l'année 1705, le capitaine Straddling, commandant du navire anglais, les *Cinq Ports*. Il y était depuis quatre ans, lorsque Woodes Rogers, capitaine des deux corsaires, le Duc et la Duchesse de Bristol, aborda dans l'île, le prit à son bord, et le conduisit en Angleterre. C'est le séjour de Selkirk dans cette île, qui a fourni à Defoe le sujet de son admirable fiction de Robinson Crusoé.

(1) *Voyez* Don Ulloa, *Relacion del Viage*, lib. II, cap. 4, où se trouve une description de ces îles, et le plan de celle de Terra, qu'il place par les 33° 42′ de lat. mérid., et par les 297° 32′ de long., en comptant pour premier méridien l'île de Ténériffe.

(2) *Molina-Saggio sulla Storia Naturale de Chili*; deuxième édition. *Bologna*, 1810; *voy*, lib. I, §. 1, 2 et 3.

(3) Molina, lib. I, §. 7.

une baie commode; 3°. l'*Itata*, qui reçoit plusieurs grands affluens tels que le *Génublé*, le *Chillan*, le *Quiérico* et le *Longuen*, passe près de l'Impériale et se jette dans la mer par lat. 36°; le lit en est plus large et plus profond que celui du Maulé, mais son cours est obstrué par des rochers, et ses bords sont hauts et escarpés; 4°. le *Biobio*, fleuve célèbre, formé de plusieurs grands affluents; il embrasse une étendue considérable de pays, a plus de deux milles de large, et se rend à l'Océan au sud de la baie de la Conception, par latitude 36° 50′; 5°. le *Cauten*, qui reçoit les eaux de plusieurs tributaires, et entre autres du *Rio de las Damas*, conserve une largeur de trois cents toises jusqu'à quelque distance de la mer, et serait assez profond pour des vaisseaux de ligne sans la barre qui traverse son embouchure; 6°. le *Tolten*, qui sort du lac de Mallabauquen, passe à Villa-Rica, et se décharge dans l'Océan-Pacifique, par lat. 39°. 11′, en formant une baie, à sept lieues O. du port de l'Impériale; on le dit navigable pour de gros vaisseaux sur une certaine étendue; 7°. le *Valdivia*, qui arrose le territoire araucanien, et offre un port vaste et commode à son embouchure; 8°. le *Salado*, qui coule sur les frontières du Pérou, et dont les eaux sont si salées qu'il est impossible de les boire (1).

On a remarqué que les sources et les rivières sont plus abondantes dans les terres basses du Chili que dans celles du Pérou.

Eaux minérales. Celles de *Cauquénès*, dans la province de Rancagua, situées dans un ravin profond de la Cordilière, qui conduit aux sources du Cachapoal, sont les plus renommées. Elles consistent en quatre sources principales de la température de 100° de Fahrenheit (37° 77′ centig.), et au-delà. Il y en a une sulfureuse, une autre saline, et une troisième gazeuse. Ces eaux sont efficaces pour la guérison de plusieurs maladies, mais particulièrement pour celle du rhumatisme et de la maladie syphilitique.

Température. Tous les auteurs étrangers qui ont écrit sur le Chili, s'accordent, dit Molina, à louer la sérénité de son ciel, la douceur de son climat, la fertilité et la richesse de son terroir, et l'analogie parfaite qui existe entre ses provinces du centre et les parties méridionales de l'Europe. Selon Ovaglie, le sol et le climat du pays, situé entre les montagnes et la mer, surpassent les meilleurs en Europe; le chaud et le froid ne sont pas aussi excessifs qu'en cette dernière contrée, surtout depuis le 36° de lat. jusqu'au 45°. Entre les 25° et 36° de lat., ou depuis le Rio-Salado jusqu'à l'Itata, aucun nuage n'obscurcit l'horizon depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mai; une rosée abondante supplée au défaut de pluie, et les arbres y sont verds durant toute l'année. Le ciel est constamment pur et la chaleur n'est pas excessive. La proximité des montagnes rafraîchit l'air, et le thermomètre de Fahrenheit, qui marque ordinairement de 70° à 80°, s'élève rarement à 85°. Dans les provinces de Copiapo et de Coquimbo, il ne pleut presque jamais; mais au midi de l'Itata, le climat varie considérablement. Les pluies, accompagnées de coups de vent, y sont fréquentes en été et en hiver. On ne voit jamais de neige dans les provinces voisines de la mer, tandis que dans les Andes elle tombe depuis le mois d'août jusqu'à celui de novembre, et rend le passage de ces montagnes impraticable. « L'air, » dit Ovaglie, « y est vif et perçant, et gêne la respiration: on s'y croit transporté au-dessus des nuages, qui dérobent la terre à la vue; on aperçoit l'arc-en-ciel à ses pieds, et tandis que la tempête gronde dans les vallées voisines, le ciel y est aussi clair et aussi serein que pendant une belle nuit d'été. »

Le printems commence au Chili en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin (1).

En 1737, il éclata sur les îles de Guaitécas un globe de feu, qui réduisit tous les végétaux en cendres.

Les ouragans sont très-rares. Molina n'en cite qu'un seul, celui de 1633, qui fit beaucoup de dégât au fort de Carelmapu, dans le midi du Chili.

Tremblements de terre. On en ressent ordinairement de légères secousses tous les ans, mais il est rare qu'on y en éprouve de violentes. Depuis l'arrivée des Espagnols, dit Molina, dans un intervalle de deux cent soixante-trois ans, on ne compte que cinq tremblements de terre: le premier, arrivé en 1550, détruisit quelques villages des provinces méridionales; le second, qui eut lieu le 13 mai 1647, renversa plusieurs maisons de la capitale, et fit périr un grand nombre de personnes, parce qu'il arriva dans la nuit; le troisième (15 mars 1657), en détruisit une grande partie; le quatrième (8 juillet 1730), souleva la mer contre la ville de la Conception, dont elle rasa les murailles, et le cinquième (24 mai 1751), la ruina de fond en comble (2).

Acosta parle d'un autre tremblement de terre qui renversa les montagnes, arrêta le cours des fleuves et les convertit en

(1) Ovaglie dit ironiquement qu'un cheval, qui avait bu abondamment de son eau, fut changé en sel.

(1) Le père Técho donne la description suivante du pays.

Nihil Chilensi regione totâ, sive ad amœnitatem deliciosius, sive ad blandæ vitæ usum fingi potest accomodatius. Omni fructuum genere abundat, ostentatque jàm in amœnis collibus, fluminum ripis, vallium pratis, fontium marginibus pleraque, quæ America et Europa sparsim parturit lactis et lanarum tanta copia, quantum ovibus et boum armentis herbosa pabula ubique præbent. Mellis, tritici, et generosi vini, quantùm sibi sufficit, ferax est, fragorum et silvestrium pomorum sponte nascentium rara suavitas: aquarum potabilium per auri venas traductarum tenuitas salubritasque apud frugales Hispanos magnum pretium habet. Quamquàm non negarim ipsas auri venas Hispanorum plerisque aquis esse pretiosiores. Toto anno tonitrua nulla audiuntur: fulgitra, fulmina, ventorum immoderati impetus, et hujus modi cœlorum terrores absunt. Terra omnis nullum venenosum animal, aut feras nocivas parit. Repentini tantùm terræ tremores inter magnarum intervalla felicitatum, animos hominum quandoque concutiunt: nec alia res in officio magis continet colonos amœnitate camporum et rerum copiâ plerumque ad luxuriam magis, quam ad pietatem proclives *.

Cæterum Chilense regnum est ejus modi, ut sive commodam cœli temperiem, atque aeris clementiam salubritatemque, sive telluris solique fertilitatem et comestibilium abundantiam lautitiamque spectes, non solum Germaniâ nostrâ sit melius; sed ipsi adeo Hispaniæ atque Italiæ haud vel certè vix cedat. Ver illic perpetuum est **.

(2) Molina, lib. I, §. 29. Le père Havestadt paraît croire qu'on a beaucoup exagéré le nombre des victimes de ces tremblements de terre:

Terræ motus, dit-il, *fateor illic esse vehementes frequentesque; verùm non tanto incolarum damno, ut Europæi existimant. Habebam mappam geographicam (nomini authoris parco) in quâ satis accurate erat depicta Jacobopolis regni Chilensis metropolis; at multo nimia hyperbole, quod de terræ motu anni 1730 legebatur, octo scilicet interiisse hominum milliones, cùm vix centum interierint; et anno 1751, cum alterâ mox septimanâ post terræ motum, quo urbs Conceptionis (Penco) diruta est, ibidem adessem, audivi egomet præsens solos viginti octo ruinis et exundante mare obrutos fuisse* ***.

* *P. Nicol. del Techo, Historia Provinciæ Paraquariæ etc., lib. I, cap. 18. Leodii*, 1673.

** *Bern. Havestadt, Pars. sept. Mappa geographica.*

*** *Bern. Havestadt, Pars septima.*

lacs, et qui refoula la mer à quelques lieues des côtes. Plusieurs navires furent laissés à sec sur le rivage.

Les 19, 20, 21 et 22 novembre 1822, on éprouva plusieurs violentes secousses de tremblement de terre à Valparaïso et dans ses environs, et il ne resta sur pied de la grande ville de Quillota, qu'une vingtaine de maisons et une église. Ce tremblement de terre (19 novembre), fut ressenti depuis Copiapo, au nord, jusqu'à Valdivia, au sud, sur une étendue de huit cent quatre-vingts milles, et dans toute la Cordilière jusqu'à Cordova, à cinq cents milles est de Valparaïso. Cette dernière ville, Casa-Blanca, et Limache furent entièrement détruites. Cent cinquante habitants furent ensevelis sous les ruines à Valparaïso, et un grand nombre d'autres furent plus ou moins grièvement blessés. Santiago, Aconcagua et Rancagua, villes de l'intérieur, furent aussi considérablement endommagées. Le sol fut soulevé dans tout le pays, mais d'une manière inégale, et on a évalué à cent mille milles carrés la surface sur laquelle ce tremblement de terre a étendu son action le long des côtes (1).

Volcans. On en compte quatorze, qui ont fait des éruptions à différentes époques, dans la grande chaîne des Cordilières, savoir : 1°. le volcan de *Copiapo*, situé par le 26° de lat., sur les confins du Chili et du Pérou; 2°. celui de *Coquimbo*, sous le 30°; 3°. le *Ligua*, par 31 dég. et demi; 4°. le *Pétéroa*, par 35° 5′; 5°. le *Chillan*, par 36 dég. et demi; 6°. l'*Antoco*, par 37 dég. un quart; 7°. le *Notuco*, 38 dég. et demi; 8°. le *Nulli-Huéco*; 9°. le *Villarica*, par 39° 9′; 10°. l'*Osorno*, par 41° 10′; 11°. le *Huanauca*, 12°. le *Réciucavi*; 13°. le *Huailléca*; 14°. le *San-Clémenté* (2).

Tous ces volcans sont placés presque au milieu des Andes.

En 1640, le volcan de Vallarica, situé près du lac du même nom, dans le pays des Araucaniens, fit une éruption épouvantable. La montagne vomit, par deux bouches, une si grande quantité de pierres et de cendres, qu'elle combla les deux rivières voisines de Tolten et d'Alipen, qui inondèrent tout le pays environnant.

Le 3 décembre 1762, il y eut une éruption du Pétéroa. Les cendres et la lave, lancées dans une vallée voisine, arrêtèrent, durant deux jours, le cours de la rivière de Tingiririca. Celle de Lontué fut obstruée pendant plusieurs jours par l'écroulement d'une partie de la montagne. Ses eaux ayant formé un vaste lac, s'ouvrirent enfin un passage et se répandirent sur toute la contrée environnante.

Mines. Il existe des *mines de fer* dans les provinces de Coquimbo, de Copiapo, d'Aconcagua et de Huilquilému. Les plus riches *mines d'or* sont celles de Copiapo, de Guasco, de Coquimbo, de Pétorca, de Ligua, de Tiltil, de Putaendo, de Caren, d'Alhué, de Rancagua, de Maulé, de Huilli-Patagua, et de Rère. Les mines de Copiapo et de Guasco ont fourni *l'or capot*, le plus pur que l'on connaisse. Les dernières ont été abandonnées. La minière d'or de Pétorca, située à l'est de Santiago, a produit un métal très-abondant et très-estimé; celle de Ligua, entre Quillota et Valparaïso, est aussi très-riche, ainsi que celle de Tiltil, près de Santiago. La mine de Peldéhué, placée également dans le voisinage de cette ville, produisait journellement 15,000 liv. tournois en or, avant d'être inondée par des sources souterraines.

Il y a une foule de *lavadéros*, ou lavoirs entre Valparaïso et Pennuélas, près de la Conception, et à Yapel. L'or est si généralement répandu au Chili, qu'il n'y a pas de montagne ou de colline qui n'en contienne plus ou moins. Il s'en trouve aussi une grande quantité dans le sable des rivières. Les Espagnols tiraient des sommes énormes des mines des provinces australes avant leur expulsion du pays, époque à laquelle elles furent toutes comblées par les Araucaniens. Les historiens rapportent que celles de la vallée de Guadallemqué, près de Valdivia, rapportaient au gouverneur Valdivia 25,000 écus par jour. La quantité annuelle d'or que l'on envoyait autrefois du Chili à la monnaie de Lima, s'élevait à 600,000 piastres, et celle qu'on passait en fraude par les Cordilières, pouvait être de 400,000 écus, ce qui ferait monter le produit total de ces mines à un million.

Les *mines d'argent* du district de Coquimbo, dont les filons sont près de la surface du sol, sont les plus riches que l'on connaisse. Elles ont rapporté de 40 à 60 marcs par *caxon* de cinquante tonneaux (1).

Le capitaine Hall estime le produit des mines d'argent 20,000 marcs par an (2).

Pendant les dix ou douze dernières années, on a trouvé de riches mines de ce métal dans les Andes, au-dessus de Copiapo et de Guasco. Des mineurs expérimentés et bien instruits assurent que le pays qui borde ces montagnes en renferme des quantités inépuisables (3).

La partie de la Cordilière qui avoisine Santiago et la Conception, est remplie de *mines de cuivre*. A Payen, on en trouve des chanteaux de 50 à 100 quintaux tout pur. Les mines de Guasco en produisaient autrefois de 18 à 20,000 quintaux par an. Le gouvernement s'était réservé le droit d'acheter ce métal 7 piastres et demie, payables à Santiago; mais les propriétaires de ces mines en fournissaient aussi beaucoup à des contrebandiers qui leur donnaient la valeur de 14 piastres en marchandises pour chaque quintal. Il existe aussi à Illapel, auprès de Coquimbo, une mine de cuivre dont on a tiré une grande quantité de métal. Le capitaine Hall évalue la quantité de cuivre annuellement extraite des mines du Chili 60,000 quintaux, ce qui, à 13 dollars le quintal, donnerait 780,000 dollars.

Il y a, à Talcahuano, à quinze cents pieds de la mer, une mine de *charbon de terre*, dont les navires baleiniers des États-Unis tirent le charbon dont ils ont besoin. Il s'en trouve aussi dans le voisinage de la Conception, sur les bords du Biobio, et en d'autres endroits, à quelques pieds seulement de profondeur (4).

Arbres. Les forêts renferment quatre-vingt-dix-sept espèces différentes d'arbres, qui, à l'exception de treize, conservent toujours leur verdure. Toutes les rivières au sud du 35° 17′

(1) *Voyez* une description fort intéressante de ce tremblement de terre, dans le voyage de M. Miers, dont les établissements, au confluent de la Quillota et du Concon, souffrirent considérablement (tom. I, chap. 9, p. 385 et suiv.).

(2) Molina, lib. I, cap. 3; lib. II, cap. 4.

(1) M. Poinsett dit que les mines du Chili sont les plus productives qui existent; que le minerai de celles qui ont été dernièrement découvertes dans la province de Guasco, donnent un produit moyen de 40 marcs par caxon, tandis que celles de Potosi n'en rapportent que de 12 à 40.

(2) Les journaux américains parlent de la découverte d'une mine d'argent natif, sur les propriétés de la marquise de Coquimbo. Elle a produit, disent-ils, dans l'espace de vingt jours, pour un million de pésos. (*Mensagero argentino*, n°. 9, 16 déc. 1825.)

(3) *Travels to Chile over the Andes*, par R. Schidtmeyer.

(4) Voyez, au sujet des mines, Frézier, p. 141, 195, 199 et 232; Don Ulloa, lib. II, cap. 9; Molina, lib. II, §. 45. Il s'est formé depuis peu, à Londres, une compagnie pour l'exploitation des mines du Chili. Le prix primitif des actions était de cent; le montant des versements des actionnaires de huit; et le cours, en juillet 1826, de trois.

sont bordées de forêts; mais les provinces au nord du Maypo sont presque entièrement dégarnies de bois. On peut s'en procurer abondamment sur les bords du Maulé, de trente-six pieds de long et de dix pouces carrés, et quelquefois de soixante pieds de longueur sur deux pieds carrés. L'on rencontre dans toute l'étendue du pays, une espèce de *mimosa* épineuse dont on se sert pour le chauffage, et pour la fusion des métaux.

On trouve le cèdre rouge, appelé *alerce*, dans le district de Valdivia, et dans le voisinage de la Cordilière; le ciprès rouge sur plusieurs points; le laurier dans les terrains bas et humides; le *canelo*, dans toutes les provinces depuis Valdivia jusqu'à Coquimbo, et l'amandier dans le district de Santiago. Le *floripondio* (*datura arborea*) abonde partout, ainsi que l'*espino mimosa* et le *molle* (*schinus molle*) (1). Le quillai (*quillaja saponaria* de Molina) atteint à la hauteur de cinquante à soixante pieds. On en emploie l'écorce en guise de savon.

La pomme de terre croît, dans l'état de nature, dans toutes les vallées voisines de Valparaïso.

Animaux. Les animaux cornipèdes les plus remarquables sont : 1°. le *lama*, nommé *chilihuèque* ou *huique* (*camelus aracaunus*), qui habite les montagnes situées entre les 36° et 40° de latitude, et que les anciens Chiliens employaient comme bête de somme; 2°. la *vigogne* (*camelus vicugna*), qui se trouve en troupes dans les parties les plus inaccessibles des montagnes, où les Indiens la poursuivent pour sa chair et sa laine précieuse; 3°. le *pudu* (*capra pudu*), le *venado* des Espagnols (l'*antilope américaine* de M. de Blainville), qui se tient aussi dans les montagnes, mais qui est facile à apprivoiser; 4°. le *guemul* ou *huemul* (*equus bisulcus L.*), qui se retire dans les parties les plus impraticables des Andes.

Les carnivores sont, 1°. le *cinghe* (*viverra chinga*), de la grandeur du chien, et dont la peau douce et abondamment fournie de poils noirs est fort recherchée des Indiens qui en font des convertures de lit; 2°. la *cuja* (*mustela cuja*) dont le poil noir et touffu est très-doux; 3°. le *quiqui* (*mustela quiqui*); 4°. le *porc-épic*, qu'on tue aussi pour sa peau; 5°. le *culpeu* (*canis culpæus*); 6°. la *guigna* (*felis guigna*); 7°. le *colocollo* (*felis colocolla*); ces deux espèces de chats sauvages, qui habitent les montagnes, ont un fort beau poil; 8°. le *pagi* (*felis puma*), appelé *lion* par les Espagnols (2).

Les principaux herbivores sont le *cuy* (*lepus minimus*), qui y est domestique, et la *viscaccia* (*lepus viscaccia*), dont le poil fin et doux sert à faire des chapeaux.

Les Espagnols ont importé d'Europe au Chili le cheval, l'âne, le bœuf, la vache, le mouton, la chèvre, le chien, le chat, et les autres animaux domestiques.

Tous ces animaux y ont multiplié prodigieusement, surtout dans le pays occupé par les Araucaniens et les autres naturels. « Quant aux *chevaux* du Chili, » dit don Ulloa, « il faut avouer qu'ils sont supérieurs, non-seulement à ceux des Indes, mais même à ceux d'Espagne, et ils ne le cèdent point pour l'apparence aux plus beaux andaloux. Ils sont d'une belle taille, pleins de feu et de fierté. » Les *mulets* sont forts, actifs et marchent d'un pas très-assuré. Les *ânes*, attendu la bonté du climat et la liberté dont ils jouissent, y ont acquis un développement supérieur à celui de la race européenne dont ils sont issus. On les trouve dans l'état sauvage, dans les vallées des Andes, et les Chiliens les chassent pour se procurer leur peau. Les *bêtes à cornes* de ces vallées sont aussi plus grandes que les espèces correspondantes en Italie. Molina dit avoir vu des bœufs du poids de mille neuf cents livres. Toutefois dans les provinces centrales et maritimes ils sont d'une taille bien inférieure. Les *moutons*, importés d'Espagne, n'ont rien perdu sous le rapport de la grosseur, ni sous celui de la finesse de leur laine; et les *chèvres*, qu'on rencontre particulièrement dans les districts montagneux, y ont multiplié à l'infini. Les Péhuenches, qui occupent une partie de la Cordilière, ont croisé ces deux espèces, et la race mêlée qui en est provenue, est beaucoup plus grande que celle des moutons ordinaires; son poil ressemble à celui de la chèvre d'Angora.

Molina compte au Chili trente-six espèces de quadrupèdes, non compris ceux d'origine européenne. « Ce pays, » dit-il, « ne produit aucun de ces animaux féroces et venimeux, si abondants et si dangereux dans les autres parties de l'Amérique du sud. Les serpens qui fréquentent les bois et les champs ne sont pas redoutables, et la *chiqua* est le seul insecte incommode qui s'y trouve. Quelques auteurs ont attribué cette absence d'animaux nuisibles à la douceur du climat, et d'autres, à la difficulté de franchir les Andes. » Ovaglie dit que, dans toute l'étendue du pays, on peut se coucher de tout temps en pleine campagne, sans crainte d'aucun venin. Frézier rapporte avoir vu des crapauds à la Conception, des couleuvres et des araignées monstrueuses à Valparaïso, et des scorpions blancs à Coquimbo. « Apparemment, » ajoute-t-il, « ces animaux sont d'une nature différente de ceux d'Europe, car il est sans exemple que personne en ait été blessé. »

Il y a au Chili cent trente-cinq espèces d'oiseaux terrestres, soixante-seize de poissons bons à manger, treize de crabes et d'écrevisses sur les côtes, et quatre dans l'eau douce.

On pêche, en grande quantité, sur les côtes de Chiloé, une espèce de poisson qui ressemble à la morue. Le Cauten abonde tellement en poissons, jusqu'à sept lieues de son embouchure, que les Indiens les harponnent du rivage.

Division politique. Les trois grandes chaînes des Andes forment des vallées spacieuses, fertiles et bien arrosées, qui néanmoins ne sont pas peuplées au nord du 34° de latitude. Les plus méridionales sont occupées par des tribus libres de Patagons, les Chiquillanes, les Péhuenches, les Puelches et les Huilliches.

La nation nombreuse des Pehuenches qui habite les Andes chiliennes, entre les 34° et 37° de latitude, ressemble à celle des Araucaniens par le langage et la religion. Chaque village, ou camp, est gouverné par un ulmen ou prince héréditaire. Leur costume est aussi celui des Araucaniens, excepté qu'au lieu de culottes, ils portent, comme les Japonnais, un morceau de drap qui leur prend de la ceinture jusqu'aux genoux. Ils se font des bottes avec la peau des pieds de derrière du bœuf coupée à la hauteur du genou. Cette partie sert pour le talon et le pied, auxquels ils l'adaptent quand elle est encore fraîche, en ayant soin de tourner le poil en dedans. Cette chaussure, frottée souvent de suif, devient très-douce et flexible. Ces peuples portent des boucles d'oreilles, des

(1) Voyez Molina, appendice à la seconde édition de son *Saggio sulla Storia Naturale de Chili*, intitulé *Flora Selecta Regni Chilensis Juxtà Systema Linnæum*, p. 24. — *Flora Peruviana et Chilensis, sive descriptiones et icones plantarum peruvianarum et chilensium; auct. Hipp. Ruiz et Josepho Paron*; et l'appendice du *Journal of a Residence in Chile*, de Mad. Graham, n°. VI, lequel renferme une description des arbres et arbrisseaux utiles du Chili, rédigée pour la cour d'Espagne, en vertu d'un édit royal du 20 juillet 1789, et envoyée en Europe, avec les échantillons des différents bois, le 10 décembre 1792, en 16 pages.

(2) Voyez, pour la description des autres animaux sauvages, l'article *Pérou*.

bracelets en verroterie, et des grelots autour de la tête. Ils habitent sous des tentes de peaux disposées circulairement, l'emplacement du milieu étant réservé pour les bestiaux. Ils séjournent dans un endroit jusqu'à ce que les herbages en soient épuisés. Alors, comme les Bédouins du désert, ils se transportent en un autre lieu (1).

Le Bas-Chili, ou le Chili proprement dit, qui est situé entre les Andes et l'Océan-Pacifique, se divise en deux parties, le *Chili-Araucanien* et le *Chili-Espagnol*.

Le premier s'étend du Biobio à l'archipel de Chiloé, entre les 36° 44′ et 41° 20′ de latitude méridionale, et est habité par trois tribus indigènes, qui sont les Araucaniens, les Cunchos et les Huilliches, ou Gyllices. Les Araucaniens n'occupent pas, comme le prétend de Paw, les rochers arides du Chili, mais bien la fertile contrée, située entre les rivières Biobio, Calacalla, et Valdivia, et qui a une étendue de côtes de cent quatre-vingt-six milles. C'est la partie la plus unie, la plus agréable et la mieux arrosée du pays. Sa largeur, de la mer au pied des Andes, estimée autrefois trois cents milles, ne peut être aujourd'hui moindre de quatre cent vingt, depuis que les Puelches, habitants de ces montagnes, ont formé une confédération avec ce peuple. Molina en évalue la superficie à soixante-dix-huit mille cent vingt milles carrés.

Les Araucaniens ont divisé leur pays longitudinalement en quatre *uthan-mapu*, ou principautés parallèles, d'égale largeur, savoir : le *Lavquen-Mapu*, ou contrée maritime; le *Lelvun-Mapu*, ou pays plat; l'*Inapire-Mapu*, ou partie voisine des Andes, et le *Pire-Mapu*, ou région de neige ou des Andes (2). Chaque principauté se divise en cinq provinces, et chaque province en neuf comtés.

La nation des Cunchos habite la partie des côtes, située entre la rivière de Valdivia et l'archipel de Chiloé. Leur nom vient du mot *cunco*, qui signifie grappe de raisin, et leur a été donné à cause de la quantité de vignes qui croît dans le pays. Les Huilliches résident dans les plaines, à l'est du territoire des Cunchos, dont ils sont séparés en partie par une ligne de convention, et en partie par une ramification des Andes, qui s'étend de Valdivia jusqu'à l'extrémité du Chili. Leur nom signifie hommes du sud, parce qu'ils sont les plus méridionaux des Chiliens.

Les naturels de l'archipel du Chili ressemblent à ceux du continent par l'apparence, les mœurs et le langage. Ils sont toutefois d'un caractère plus pacifique, car, bien que leur population s'élevât à plus de soixante-dix mille habitants, ils n'opposèrent néanmoins aucune résistance à la poignée d'Espagnols qui les subjugua. Leur position insulaire, et la nature de leur sol et de leur climat ont donné à ces insulaires l'idée de plusieurs arts utiles. Ils fabriquent des ponchos ou manteaux, sans le secours d'un métier, et les brodent de soie ou de fil; et de la toile et des étoffes de laine qu'ils entrelacent artistement de plumes d'oiseaux de mer. Ces dernières sont d'une grande beauté et leur servent de couvre-pieds. Ils attachent la trame avec des chevilles et tissent avec la main. Les ponchos sont d'une contexture très-fine, mais forte, et une femme n'en peut guère fabriquer plus de deux dans une année. Leurs cabanes sont en bois et recouvertes en chaume. Leurs pirogues n'ont ni quille ni tillac, et se composent de trois ou quatre planches adaptées ensemble avec des pléyons d'osier, et calfeutrées avec de la mousse ou des feuilles de cannes. Les traverses sont retenues par des clous Ils les dirigent sans le secours de voiles ou de rames, et vont quelquefois, dit Molina, dans ces frêles embarcations jusqu'au port de la Conception. Ils emploient, en guise de charrue, deux pieux, de sept à huit pieds de long, liés ensemble et pointus d'un bout, l'autre s'emmanchant dans un morceau de bois rond. Ils enfoncent les pointes de cet instrument dans la terre en le poussant fortement avec la poitrine, qui est garantie par une peau de mouton, et ils jettent la semence dans les trous. Ces insulaires prennent une quantité considérable de poisson avec des bâtons pointus et des corbeilles d'osier. Leur manière de conserver les testacés est vraiment curieuse. Ils les mettent dans un trou, les recouvrent de feuilles de *panke tinctoria*, sur lesquelles ils placent de grosses pierres; ils allument ensuite sur ces dernières un grand feu qu'ils entretiennent durant plusieurs heures, après quoi ils ôtent les poissons de la coquille, les passent sur un fil et les exposent quelques temps à la fumée. Ces testacés ainsi préparés sont un manger fort délicat. Ils font aussi avec une herbe marine desséchée, une espèce de gâteau qui est recherché même par les riches habitants de Lima (1).

La partie du Chili, occupée par les Espagnols, et qui s'étend du 24° au 37° de latitude sud, se divise en seize provinces, qui sont, en commençant par le nord, Copiapo, Coquimbo, Quillota, Aconcagua, Mélipilla, Santiago, Rancagua, Colciagua, Curicò, Maulé, Cauquénès, Chillàn, Itata, Puciacay, Réré et Laxa. Ces provinces sont fort irrégulièrement partagées; il y en a qui s'étendent de la mer aux Andes, et d'autres n'occupent que la moitié de cet espace, et sont situées près des montagnes ou baignées par l'Océan. Elles diffèrent aussi par l'étendue, quelques-unes étant six ou sept fois plus grandes que d'autres. Le pays était jadis habité par les Copiapinis, les Coquimbanis, les Quillotanes, les Mapocines, les Promauques, les Curis, les Cauquis, et les Pencones, qui, ayant été ou chassés ou exterminés par les Espagnols, ne s'y trouvent actuellement qu'en petit nombre.

M. de Humboldt dit, qu'en 1803, le point le plus austral du nouveau continent habité par les Espagnols, était le fort Maullin, situé près du petit village de Carelmapu, sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'extrémité septentrionale de l'île de Chiloé (2).

Herréra dit que le gouvernement du Chili, pris dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire depuis la vallée de Copiapo, par 27° de latitude, jusqu'au détroit de Magellan, a cinq cents lieues de long du nord au sud, et de quatre à cinq cents depuis la mer du Sud (*Mare Magnum*), jusqu'à celle du Nord; et qu'il va toujours en se rétrécissant jusqu'auprès du détroit, où il n'a plus que quatre-vingt-dix à cent lieues. Cet auteur ajoute que la partie habitée par les Espagnols n'a pas plus de trois cents lieues le long des côtes de la mer du Sud, vingt de large, et quelquefois moins (3).

(1) Molina, lib. IV, cap. 3.

(2) *Terræ Indorum chilensium, quæ trans fluvium Biobio sitæ sunt, præscindendo ab insulâ Chiloë, et Baldiviæ territorio, dividuntur in quatuor* vutan mapu, *seu vastas magnasque provincias; videlicet* Lafquen vutan mapu, *ora maritima:* Ragitun vutan mapu, *terræ planæ oræ maritima confines:* Inapire vutan mapu, *montibus Andes; et* pire vutan mapu, *ipsi Andes* *.

* *Havestadt. Pars septima.*

(1) Molina, lib. IV, cap. 2; et P. de *Agueros*, *Descripcion Historial de la Provincia de Chiloe*, 1791.

(2) Essai Politique, etc., tom. I, p. 210.

(3) Herréra, *Descripcion de las Indias Occidentales*, cap. XXII, *del distrito del reino de Chile.*

TABLEAU STATISTIQUE DU CHILI (1).

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDUE.	RIVIÈRES ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
1. COPIAPO......	Bornée au nord par le désert; à l'est, par les Andes; au sud, par le Coquimbo; et à l'ouest, par l'Océan.	Long. 100 lieues. Larg. 44 lieues.	Le Copiapo, le Goasco, le Salado, le Castagno, le Totoral, le Québrade-ponda, et le Chollei, qui sont à sec pendant presque toute l'année.	Guasco, port, à l'embouchure de la rivière du même nom, lat. S. 28° 26', long. O. 75° de Cadix. La Caldéra Copiapo, port, à celle du Copiapo, lat. 27° 10', longitude 305° 5'. Santa-Rosa. Guasco-Alto.	Riches mines d'or, d'argent et de cuivre, et du plomb en petite quantité, dans le district de Chaco Alto; nitrate de potasse et solfate de soude, dans celui d'Atacama; or et sel fossile dans les montagnes.
2. COQUIMBO....	Bornée au nord par le Copiepo; à l'est, par les Andes; au sud-est, par l'Aconcagua; au sod-ouest, par le Quillota; et à l'ouest, par la mer.	Long. 45 lieues. Larg. 40 lieues.	Le Coquimbo, le Tongoi, le Limari et la Chuapa.	Coquimbo, à l'emb. de la rivière du même nom, lat. 29° 56', long. 304° 22'. Illapel. Guasco. Chuapa.	Or, cuivre et fer; vin, olives et autres fruits.
3. QUILLOTA....	Bornée au nord par le Coquimbo; à l'est, par l'Aconcagua; au sud, par le Mélipille; et à l'ouest, par la mer.	Long. 25 lieues. Larg. 16 lieues.	Le Concon, ou Quillota et ses affluens. Cette rivière s'appelle aussi Ocoa et Aconcagua.	Valparaïso, belle ville, avec un bon port, 33° 1', long. 304° 11. Pétorca. Herradora de Quintéro, lat. 32° 47'. La Plazilla de Puchincavi. *Idem* de la Ligua. Ingénio. Limaché. Casa-Blanca.	Cuivre, au nord; or dans les montagnes; chanvre et miel.
4. ACONCAGUA...	Entre les provinces de Coquimbo, Quillota, Santiago et les Andes.	Même étendue que Quillota.	Le Putaendo, et l'Aconcagua.	Aconcagua, sur la rivière du même nom, lat. 32° 48', long. 305° 50'. Santa-Rosa, ou Villa-Nuéva.	Cuivre et argent; beaucoup de grains et de fruits; vignes et oliviers.
5. MÉLIPILLA...	Bornée au nord par le Quillota; à l'est, par Santiago; au sud, par la rivière Maypo; et à l'ouest, par la mer.	Long. 25 lieues.	Le Mapocho et le Poanguy.	Mélipilla, près du Maypo, latit. 32° 32', longit. 304° 5'. San Antonio, à l'emb. du Maypo. San Francisco del Monté, près du Mapocho.	Lavages d'or; grains et vignes.
6. SANTIAGO.....	Bornée au nord par l'Aconcagua; à l'est, par les Andes; au sud, par la rivière de Maypo; et à l'ouest, par le Mélipilla.	Long. 15 lieues. Larg. 12 lieues.	Le Mapocho, la Colina et la Zampa, plusieurs autres beaux cours d'eau, et le lac de Pudaguel.	Santiago, sur le bord méridional du Mapocho, lat. 33° 31', long. 305° 40', à 30 lieues de la mer, et à 7 des Andes.	Or et argent dans les montagnes; blé, vignes et fruits dans les vallées et les plaines.
7. RANCAGUA....	Entre les Andes, la mer et les rivières de Maypo et de Cachapoal.	Larg. de 8 à 17 l.	Le Codégua, le Chocelan et autres, et le lac de Bucalému, de 6 à 7 lieues de long, et celui d'Aculeu.	Rancagua, sur le Cachapoal, lat. 34°, et long. 305° 32'. Algue, à 8 lieues de la capitale, près de la mer.	Or, à Algue, dans les montagnes; grains fruits et bestiaux.
8. CALCHAGUA...	Entre les rivières de Cachapoal et de Téno, les Andes et la mer. Elle fait partie de l'ancien territoire des Araucaniens.	Larg. de 14 à 25 l.	Le Rioclarillo, le Tinguiririca, et le Chimbarongo, et les lacs de Taguatagua et de Caguil.	San Fernando, sur le Tinguiririca, lat. 34° 18', long. 305° 30'. Rio Clarillo. Malloa. Roma.	Or, blé, vignes et fruits.

(1) Ce tableau, pour tout ce qui a rapport à la situation et à l'étendue, est tiré d'un ouvrage intitulé : *Compendio della Storia Geog., Nat. e Civil del Reyno de Chile*, imprimé à Bologne en 1776. Quoiqu'il ne soit peut-être pas fort exact, nous avons cru cependant qu'il servirait à donner au lecteur une idée assez précise de la situation et des productions de ce pays.

PROVINCES.	SITUATION.	ÉTENDUE.	RIVIÈRES ET LACS.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
9. MAULÉ......	Bornée au nord par le Calchagua; à l'est, par les Andes; au sud-est, par le Chillan; au sud-ouest, par l'Itata; et à l'ouest, par la mer.	Long. 44 lieues. Larg. 40 lieues.	Le Maulé, et ses tributaires; la Claro, la Talca, la Putagan, l'Archiguénu, le Liguay, le Longavi, et le Perquilauquan qui formant la Longamillo.	Talca, capitale, sur le Rioclaro, lat. 34° 47', long. 304° 45'. Curico. Cauquénès. San Savério di Bella Isla. San Antonio della Florida. Lora.	Mines d'or dans la Cordilière à l'est de Talca; riches mines de cuivre, près de Curico; sulfate de fer à la source du Longavi, et près du volcan de Pétéroa, sel, bon bois de construction, grains, fruits, vignes, et beaucoup de bestiaux.
10. ITATA........	Sur les bords de la mer, entre la Maule et le Puchacay, et le Chillan à l'est.	Long. 20 lieues. Larg. 11 lieues.	Arrosée par l'Itata.	Itata, ou Jésus de Coulému, à l'emb. de l'Itata, lat. 36° 2', long. 305° 41'.	Or, dans la partie montueuse et les rivières; vin qu'on dit être le meilleur du Chili; il s'appella *ponco*, ou vin de la Conception.
11. CHILLAN	Bornée au nord par le Maulé, à l'est, par les Andes; au sud, par la Huilquilému; et à l'ouest, par l'Itata.	Même étendue que la précédente.	Le Nublé, le Cato, la Chillan, le Diguillin et la Danicalquin, qui descendent de la Cordilière, et forment l'Itata.	San Bartoloméo de Chillan, sur la Chillan, lat. 35° 56', long. 305° 2'.	Blé et fruits; moutons, dont la laine est fort estimée.
12. PUCHACAL....	Bornée au nord par l'Itata; à l'est, par l'Huilquilému; au sud, par le rio Biobio; et à l'ouest, par la mer.	Long. 20 lieues. Larg. 12 lieues.	L'Andalita et autres petites rivières.	Gualquil, sur le Biobio, lat. 36° 44', long. 304° 48'. La Conception, lat. 36° 49', long. 305° 18'. Le port de San Vicenté, sur la bord occid. du promontoire de Talcahuana.	Poudre d'or en grande quantité; fraises sauvages et cultivées, les plus grosses du Chili.
13. HUILQUILÉMU, ou Estanzia del Rei (possession royale)........	Entre la Chillan, les Andes, le rio Biobio, et la Puchacal.	Mêmes longueur et largeur que la précédente.	L'Itata, la Claro, la Laxa, le Duquéco, et la Guaqué.	Yumbel, Estanzia del Rei, ou San Luis de Gonzaga, lat. 36° 45', long. 304° 48'. Les forts espagnols de cette province, le long du Biobio, sont Yumbel, Tucapel, Santa-Barbara, et Puren; et sur le bord méridional Arauco, Colcura, San Pédro, Santa-Joanna, Nascimento, et Angélès.	Poudre d'or et vin muscat.
VALDIVIA (1).....	Dans le pays des Araucaniens, sur le bord de la mer, et traversée par le rio Valdivia.	Long. 12 lieues. Larg. 6 lieues.	Le Valdivia.	Valdivia, sur la rive méridionale de la rivière du même nom, à 3 lieues de la mer, par lat. 39° 51', long. 305° 2'.	Poudre d'or et bois de construction fort estimé.
Archipel de CHILOÉ et autres îles....	Déjà décrits.			Mahuin, rade, située par 39° 26' de lat., et formée par les îles de Silla et de Sembrados.	

(1) Toutes les treize provinces ci-dessus sont situées au nord du Biobio. Le gouvernement du Chili réclame, en outre, le district de Valdivia, la Terre Magellanique, appelée Nouveau-Chili, l'archipel de Chiloé, et plusieurs autres îles. Le Cujo, qui est situé de l'autre côté des montagnes, en dépendait aussi anciennement. Il est réuni aujourd'hui à la république de la Plata.

TABLEAU *de la superficie et de la population du Chili, suivant M. Miers.*

Provinces.	Superficie.	Population.
Copiapo	18,750 milles carrés.	10,000 hab.
Coquimbo	13,300	20,000
Quillota	4,600	40,000
Aconcagua	4,400	60,000
Santiago	3,830	90,000
Mélipilla	850	20,000
Rancagua	3,830	70,000
Colchagua	4,400	80,000
Moule	3,750	50,000
Chillan	2,200	30,000
Itata	1,800	20,000
Réré	3,250	30,000
Puchacal	2,000	40,000
Totaux	66,960	560,000

ce qui ferait huit un tiers habitants par mille carré.

Dans le décret de convocation d'un congrès national, rendu par le Directeur Suprême, le 7 mai 1822, le Chili était divisé en vingt-neuf districts, savoir : 1°. Chillan ; 2°. Talca ; 3°. Ligua ; 4°. Valparaïso ; 5°. Quillota ; 6°. Casa-Blanca ; 7°. Rancagua ; 8°. Curicos ; 9°. Mélipilla ; 10°. Copiapo ; 11°. Quirigua ; 12°. Conception ; 13°. San-Carlos ; 14°. Linarès ; 15°. Coquimbo ; 16°. Parral ; 17°. Cauquénès ; 18°. Santiago ; 19°. Santa-Rosa de los Andès ; 20°. Pélorca ; 21°. Colchagua ; 22°. Réré ; 23°. Chiloé ; 24°. Valdivia ; 25°. Osorno ; 26°. Los Angélès ; 27°. Florida ; 28°. Illapel, 29°. Huasco.

TERRITOIRE INDIEN DU CHILI (1).

DIVISIONS TERRITORIALES.	SITUATION.	RIVIÈRES.	VILLES ET PORTS.	PRODUCTIONS.
1. ARAUCO	Sur le bord de le mer, entre le Biobio et le Cauten.	Le Carampangui, le Leubu, le Paicabi et le Lieu Tirna.	Les Chiliens maintiennent sur la rive méridionale du Biobio, les postes d'Arauco, de Colcura et de San Pédro.	
2. PUREN	Séparée de l'Arauco par une chaîne de collines, qui s'appelle, au nord, la Cuesta de la Lia, au centre la Cuesta de Puren, et au sud le Cuesta de los Pinos.	Au nord, le Biobio, le Tabolébo, et le Pichoiquen, au sud le Sico et le Cholchol.	Près de la frontière du nord se trouve le fort et le village de Nascimiento ; et au centre le fort de Puren, à 8 lieues d'Arauco.	Mines d'or près du fort de Puren.
3. RÉPOCURA	A l'est de Puren, renferme le district de Quichéraguas, dans la Cordilière.	Arrosée par des tributaires du Cauten.	Il ne subsiste plus le moindre vestige de la ville Impériale bâtie par les Espagnols, à 12 milles de le mer, au confluent de la Las-Damas et du Cauten.	Pays fertile et abondant en excellents pâturages.
4. BOROA	Territoire considérable, situé entre les rivières Cauten et Tolten, et qui comprend à l'est le Moquégua.	Bien arrosé.		Belles vallées et plaines.
5. TOLTEN	Entre les rivières Tolten et Très-Crucès.	Arrosée par les affluens de ces deux rivières, et au sud par les grands lacs d'Osorno et de Huanaco.	Villarico, établie par les Espagnols et détruite par les Indiens, s'élevait dans une belle plaine près du lac Lauquen, et du volcan de Villerica, à 120 milles de la Conception, et à 30 de l'Impériale.	Belles plaines, et riches vallées, bien boisées.
Etablissemens des missionnaires	Il en existoit autrefois sur les rivières Mallao, Tolpague, Maguéhue, dans la province de Cuncos, et un nommé Nuestra Sénora de Pilar, à 20 lieues est de Valdivia.			

(1) D'après le traité de Négrète, le Biobio lui sert de limite au nord.

Population. Suivant le calcul de don Cosmo Buéno, la population du Chili ne s'élevait, en 1764, qu'à deux cent quarante mille ames. Le dénombrement de 1791, la porte à sept cent cinquante mille (1), et celui de 1813, à neuf cent quatre-vingt mille; mais M. d'Yrisarri, secrétaire d'État, pense que la population peut être d'un million deux cent mille habitants, non compris les Araucaniens ou Indiens libres (2).

Cette population se compose d'Européens, de créoles, de métis et d'Indiens soumis. Les Indiens en forment à peu près la moitié : l'autre consiste principalement en noirs et en mulâtres; et les blancs n'y entrent que pour environ un cinquième. La population des îles est de trente mille habitants, tant Espagnols qu'Indiens.

Le Directeur Bernardo O'Higgins, dans son manifeste adressé à toutes les nations, le 18 février 1818, estime la population du Chili, un million d'habitants, et sa superficie, vingt-deux mille lieues carrées. M. de Humboldt la porte à un million cent mille, ou soixante-seize par lieue carrée, sa superficie étant de quatorze mille trois cents lieues marines carrées de vingt au dégré (3).

Le nombre des Indiens esclaves du Chili a été estimé dernièrement cinquante mille.

Avant l'arrivée des noirs du Buénos-Ayrès, il n'y avait guère que mille Africains libres ou esclaves dans le pays.

M. Miers dit qu'il n'existe aujourd'hui qu'un fort petit nombre des anciennes coutumes indiennes; que depuis les limites les plus septentrionales du Chili jusqu'au Biobio, il n'y a pas un Indien dont le sang soit sans mélange; que les classes pauvres des colons se sont par dégrés tellement confondues avec la population aborigène, et qu'on rencontre une si grande variété de nuances depuis le blanc jusqu'au brun le plus foncé, que le caractère particulier et la phisionomie des naturels ont dû subir des altérations considérables. La dignité de cacique est encore héréditaire, sans que ni le langage ni les coutumes aient été transmis avec elle. On ne lui rend aujourd'hui aucun honneur : on lui permet seulement, à la procession de la Fête-Dieu, de se faire précéder des insignes de son ancienne dignité qu'on porte avec une image de la Vierge, qui remplace celle d'une des divinités chiliennes.

Sur plusieurs points du pays, à Tavolango, près de Quilloto, à Roméral, près de Ocoa, en un autre endroit aux environs de Quillota, et dans plusieurs autres, il existe des villages indiens, c'est-à-dire de petites étendues de terre possédées de père en fils par des Indiens, et que le roi d'Espagne leur avait laissées pour se concilier leur amitié; mais les possesseurs actuels ne sont pas plus Indiens que les autres naturels du Chili.

Maladies. L'abbé Molina et plusieurs autres écrivains observent que diverses maladies des climats chauds, telles que le rachitis, la lèpre et le vomissement noir, sont inconnues au Chili. On prétend aussi que l'hidrophobie ne s'y manifeste jamais. Une fièvre violente, appelée *chavo-longo*, ou mal de tête, accompagnée de délire, attaque quelquefois les habitants des campagnes, pendant l'été et l'automne; mais, suivant Molina, il n'y avait jamais eu d'exemple de maladies contagieuses avant l'arrivée des Espagnols. La petite-vérole, qui étendit ses ravages à presque toute l'Amérique, en 1558, enleva un grand nombre de Chiliens. Ceux chez qui elle se déclarait étaient aussitôt brûlés dans leurs huttes. Un médecin du pays, nommé *Math. Verdugo*, religieux de l'ordre de Saint-Jean, y introduisit le premier l'inoculation, en 1761, et depuis cette époque, elle s'y est pratiquée avec succès. Un habitant qu'il guérit, sauva la vie à beaucoup d'autres, en leur fesant prendre du lait en boisson et en lavement (1). M. Miers dit qu'il essaya vainement d'introduire la vaccination parmi les paysans des environs de Concon, qui étaient trop indifférents, ou trop paresseux pour lui amener leurs enfants. Les maladies d'estomac sont les plus communes, et elles sont produites par l'usage d'aliments malsains.

Longévité. L'homme, dit Molina, jouit au Chili de cette vigueur que donne un climat qui ne varie jamais. S'il a mené une vie régulière, il est sûr d'arriver à un âge très-avancé. « Quoiqu'en dise M. de Paw, j'ai connu moi-même, » ajoute-t-il, « plusieurs créoles de cent quatre, cent sept et cent quinze ans, et ces exemples de longévité sont encore plus communs chez les naturels du pays. » M. de la Pérouse vit plusieurs centenaires à la Conception. Les femmes y sont aussi d'une fécondité remarquable, et aucun pays ne donne naissance à un plus grand nombre de jumeaux. Un Français, nommé l'Hôtelier, qui y mourut, en 1764, dans un âge fort avancé, laissa cent soixante-trois enfants et petits-enfants en vie (2).

Constitution phisique, mœurs et coutumes des Indiens. Le docteur Rollin, dans ses Observations sur les Indigènes du Chili, dit que le même caractère de phisionomie se fait remarquer chez presque tous les individus de cette nation : leur visage est large et plus arrondi que celui des Européens : ils ont les traits grossiers, les ieux petits, ternes, noirs et enfoncés, le front bas, les sourcils noirs et bien garnis, le nez court et épaté, les pommettes saillantes, les lèvres épaisses, la bouche grande, le menton peu prononcé et les oreilles de forme ordinaire. Les femmes indigènes sont petites, mal conformées et d'une phisionomie repoussante : je n'en ai jamais vu aucune qui eût la douceur des traits, la grâce et l'élégance des formes qui caractérisent leur sexe » (3).

Les naturels du Chili ont le teint d'un brun rougeâtre ou cuivré, ce qui vient sans doute de ce qu'ils ont le corps constamment exposé à l'air et au soleil. Des écrivains modernes, dit Molina, qui jouissaient de la réputation d'exacts observateurs, ont prétendu que tous les Américains se ressemblaient, et que lorsqu'on en avait vu un, on pouvait se faire une idée de tous les autres; mais ils se sont laissé induire en erreur par une apparence vague de ressemblance provenant en grande partie de la couleur, et qui disparaît aussitôt que l'on compare les individus d'une nation avec ceux d'une

(1) Comme l'objet de ce dénombrement était de répartir les taxes suivant la population de chaque district, il est probable qu'on a diminué le nombre d'individus.

(2) *Memoria sobre el Estado Presente de Chile*. London, 1820, page 21.

(3) Voyage aux Régions Équinoxiales du Nouveau Continent, fait en 1799, 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804, par Al. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt; t. III, p. 64 et 70, et note, p. 165; in-4°., Paris, 1825.

(1) M Lassone, médecin de la reine de France, proposa le même remède en décoction avec de la racine de persil, et publia un mémoire à ce sujet dans les Transactions Médicales de Paris.

(2) *Molina*, lib. IV, §. 27.

(3) Mémoire physiologique et pathologique sur les Américains, dans le IVe. tome du voyage de la Pérousa; in-4°., Paris, 1797. M. Rollin était chirurgien-major de la frégate *la Boussole*. Il paraît qu'il n'avait pas vu les belles Araucaniennes.

autre. Un Chilien diffère autant d'un Péruvien, qu'un Italien d'un Allemand. J'ai vu des naturels du Paraguay, du Cujo et de la Magellanie, entre lesquels il existait une différence frappante de traits. Les habitants de la province de Boroa, qui vivent sous le 39° de latitude méridionale, au centre du territoire araucanien, ont le teint blanc et rouge, les ieux bleus, et les cheveux blonds, comme les Européens nés dans le nord de la zone tempérée. Ceci peut être produit par la constitution phisique de cette province, qui est entourée de hautes montagnes et arrosée par la grande rivière de Canten (1). « Les Chiliens, » continue Molina, « ainsi que les Tartares orientaux, dont je suis persuadé qu'ils descendent, sont représentés comme imberbes. Cette erreur vient de ce qu'ils s'arrachent la barbe avec des pinces; car on en voit qui l'ont aussi fournie que les Espagnols, et chez lesquels une plus grande abondance de poils indique l'âge de puberté. L'opinion généralement accréditée parmi nous, qu'une barbe claire suppose une diminution des forces phisiques, ne se vérifie pas chez ce peuple, qui est extrêmement robuste et supporte la fatigue avec une rare constance. C'est pour cette raison qu'on le préfère toujours pour les ouvrages et les emplois qui exigent une force extraordinaire. Il en a donné des preuves frappantes dans les nombreuses guerres qu'il a eu à soutenir contre les Espagnols. Les habitants des plaines sont de la taille des Européens, mais les montagnards sont plus grands; et je suis convaincu que ce sont là les fameux Patagons dont on a tant parlé en Europe. C'était aussi l'opinion de lord Anson. La description des Indes Antarctiques, donnée par les navigateurs modernes, Byron, Wallis, Carteret, Bougainville, Duclos et de la Giraudois, s'accorde avec celle de ces montagnards. Cette opinion acquiert une nouvelle consistance des échantillons de leur langue, fournis par ces navigateurs, laquelle ne diffère guère de la chilienne, qui ne s'étend certainement pas au-delà des limites que j'ai assignées au Chili. D'ailleurs le langage des Patagons renferme une foule de mots espagnols qui n'ont pu y être introduits que par une nation voisine d'une colonie de ce peuple, et quoique je n'aie pu découvrir l'étimologie du mot *Patagone*, je puis du moins certifier qu'il n'est pas chilien. Dans cette dernière langue, on ne trouve d'autre nom pour désigner les Patagons, que celui de *Purlci*, ou d'Orientaux, parce qu'ils résident véritablement à l'est du Chili.

« La taille ordinaire des montagnards est de cinq pieds huit ou neuf pouces espagnols. Les plus grands de ceux que j'ai vus n'avaient pas plus de six pieds trois pouces; mais ce qui les fait paraître beaucoup plus grands qu'ils ne sont, c'est la grosseur prodigieuse de leurs membres, qui n'est pas en rapport avec leur taille. J'en excepte cependant les mains et les pieds, qui sont petits relativement au reste du corps. Leur phisique n'est pas désagréable; ils ont la figure ronde, le nez un peu gros, les ieux vifs, les dents blanches, les cheveux noirs, et quelques-uns d'entre eux portent des moustaches. Ils sont plus bruns que les habitants des côtes, sans doute à cause de leurs habitudes nomades et de l'intempérie de l'air, dans les pays où ils font ordinairement leurs incursions, et qui s'étend du fleuve de la Plata au détroit de Magellan. »

Les *vêtements* des habitants des vallées occidentales des Andes, consistent en draps de laine. Ceux de la Cordilière orientale se couvrent de peaux de *huanco*, et d'autres bêtes fauves. Il y en a qui portent le *poncho* des Araucaniens, ou manteau de drap de laine, avec un trou au milieu, dans lequel on passe la tête (1). Les Puelchès, qui vivent dans la partie méridionale des Andes, s'affublent d'un chapeau en cuir orné de plumes, et se peignent le corps de différentes couleurs. Les femmes, toutes d'une haute stature, s'habillent à peu près comme les hommes, excepté, qu'au lieu de culottes, elles ont un petit tablier. Toutes les peuplades andines vivent sous des tentes en peaux, qu'elles transportent d'un lieu à un autre, en ayant toujours soin de choisir celui qui offre le meilleur pacage pour leurs troupeaux (2). Chaque tribu obéit à un chef nommé *ulmen* ou *gulmen*. Leur religion est celle des autres idolâtres du Chili, dont ils parlent aussi la langue, mais avec un accent plus guttural. Ce sont d'excellents cavaliers. Leurs selles ressemblent à celles qu'on met sur les mulets, les étriers et le mors sont en bois, et les brides en cuir. Ils vont presque toujours au grand galop, accompagnés d'une meute de chiens, dressés à tenir la bride du cheval lorsque le cavalier met pied à terre. Les chevaux des naturels de l'est n'excèdent jamais la taille moyenne, ce qui vient probablement de ce qu'ils les montent trop jeunes, et qu'ils ne leur donnent presque pas de repos. Quoique ces montagnards possèdent de nombreux troupeaux, ils préfèrent néanmoins la chair des bêtes sauvages qu'ils passent une grande partie de l'année à chasser dans les vallées des Cordilières, et dans les plaines baignées par la Mer Magellanique, où les navigateurs les ont souvent rencontrés. L'arme dont ils se servent pour cet objet, est le *laqui*, dont nous parlerons ci-après, et qu'ils emploient aussi à la guerre. Un parti d'Orientaux armés de *laquis*, tua quarante Espagnols dans une escarmouche qui eut lieu, en 1767, près de San-Luis de la Punta. Ils attaquent fréquemment les caravanes qui se

(1) Il est probable que cette race doit son origine au commerce des Araucaniens avec les femmes européennes, qu'ils épargnaient et emmenaient captives dans leur pays, ainsi qu'on le verra dans le cours de notre narration. On prétend que des partisans de Philippe II se retirèrent au Chili à la suite des guerres du duc d'Albe dans les Pays-Bas. On a cru long-tems qu'une tribu, appelée *Césarès*, résidait dans une ville de l'intérieur du Chili. Quelques auteurs ont pensé qu'elle tirait son origine des équipages de l'Armada envoyée, à l'époque de la conquête de l'Amérique, par l'évêque de Placentia, pour découvrir les Moluques, et qui fit naufrage dans le détroit de Magellan. D'autres ont prétendu qu'elle était issue du commerce des Araucaniens avec les femmes blanches qu'ils avaient menées en captivité après la destruction d'Osorno, en 1599. En 1638, don Luis Cabréra, gouverneur du Tucuman, fit de vaines recherches pour découvrir ce peuple. Il en fut de même de celles du jésuite Mascardi, qui, étant parti avec une escorte de Puelchès, fut tué par les Poyas. On assûre que le père Jéronimo Montemayor a découvert les Césarès, « sur le compte desquels, dit Alcédo, on a publié tant de fables, quoiqu'ils soient à peine connus. On sait seulement, ajoute-t-il, qu'ils ont le teint d'une couleur agréable, que leur air est fort revenant, et leur caractère très-doux. Ils ont quelque connaissance du christianisme, mènent une vie nomade, et plusieurs voyageurs affirment avoir entendu le son des cloches dans le pays qu'ils habitent ».

(1) Le père Havestadt en donne la description suivante : « *Quæ vestis in eo consistit, quod sit confecta in formâ rectanguli lati et oblongi instar straguli vel lodicis, in cujus medio est fissura, cui caput immititur, ut deinde ita undequaque defluat, ut totum corpus unâ cum brachiis quantum unus quisque voluerit, cooperiat, defendat, ornet.* »

(2) *In terrâ planâ* (*los llanos, seu* Ina pire vutan mapu) *domus Indorum sunt stabiles ac fixæ nec ferme differunt à casis pauperum ac ruri degentium Hispanorum: ast intra montes, qui Andes, la Cordiliera, et* pire vutan mapu *vocantur, Indi sedem stabilem non habent, sed vagi locum mutant, quoties id postulat necessitas si nempe deficiunt vel ligna foco vel pecori armentove pascua : neque aliter contra æstum solis aut aëris inclementias, quam variis pellibus in lanceâ vel perticâ suspensis se defendunt, etc.* » Havestadt, Mappa Geographica.

rendent de Buénos-Ayrès au Chili, et quelquefois même ils livrent au pillage les maisons de campagne des habitants de cette ville (1).

Ils vivent dans des cabanes éparses çà et là dans le pays, et n'ont ni villes ni villages. Les hommes bèchent la terre, et les femmes l'ensemencent, l'arrosent et font la récolte. Ils font rôtir le maïs sous le sable dans un pot de terre, et emploient pour le broyer des pierres ovales, longues de deux pieds, sur lesquelles les femmes l'écrasent avec une autre de huit à dix pouces de longueur. Ils font de sa farine une bouillie épaisse qu'ils assaisonnent de piment et de sel. Ils en mangent aussi les épis bouillis ou rôtis. Ils mangent la chair du cheval et du mulet, mais jamais celle du bœuf qui, disent-ils, leur donne des coliques (2). Leur boisson favorite est la *chicha*, qu'ils extraient ordinairement de maïs mâché par de vieilles femmes, dont la salive produit une espèce de fermentation. Ils en tirent aussi de pommes et de baies sauvages. Ils la boivent dans une espèce de vase d'environ deux pieds et demi de longueur, qui consiste en une tasse à anse d'un côté, et de l'autre en un long bec, creusé en serpentant pour que la liqueur leur coule doucement dans la bouche, par un petit trou percé au fond de la tasse à l'origine de ce canal. Ils prennent leurs repas assis en rond sur la terre, et appuyés sur les coudes. Les hommes sont servis par les femmes. Lorsqu'ils entreprennent un voyage, ou qu'ils vont à la guerre, ils emportent pour toute provision de la farine de maïs, dans une corne appelée *guampo*, qui est ordinairement suspendue à l'arçon de la selle. Ils la délayent dans de l'eau, et quand l'expédition exige de la célérité, ils mangent et boivent sans s'arrêter.

Les indigènes du Chili sont passionnés pour le jeu et les exercices gimnastiques. Un de leurs jeux, nommé *quichu*, ressemble au trictrac, et un autre, appelé *comican*, est le véritable jeu d'échecs, que les historiens disent leur avoir été connu de tems immémorial. Les deux sexes se livrent aussi au divertissement du *chuca*, qui se joue avec une balle et un bâton.

Ils sont généralement propres, se peignent la tête tous les jours, se la lavent une fois la semaine avec une substance savoneuse extraite de l'écorce du *quillai* (*Smegmadermos*), et se baignent tous les jours, quelque rigoureuse que soit la saison. Les femmes tiennent leurs cabanes très-propres.

En 1724, le gouvernement défendit de leur porter du vin autrement qu'en petite quantité. Avant cette époque, ils avaient coutume de s'enivrer avec celui qu'ils recevaient en échange de leurs marchandises, et assommaient tous les Espagnols qu'ils rencontraient, sans même en excepter les marchands qu'ils logeaient chez eux. Mais depuis qu'on en a restreint la quantité, il ne leur prend plus de ces accès de fureur. « Au reste, » ajoute don Ulloa, « ils sont si fidèles à remplir les conditions des marchés qu'ils concluent, que jamais il ne leur est arrivé de manquer au paiement. C'est une chose admirable que des nations barbares, livrées aux plus grands excès et sans aucune religion, aient des idées si saines sur l'équité et la bonne foi qui doivent régner dans le commerce. »

Les naturels, qui résident dans le voisinage des établissements espagnols, s'arrachent la barbe avec des pinces faites de coquillages. Ils portent une veste qui leur descend jusqu'à la ceinture, une culotte courte et le *poncho* (1) ou manteau des Araucaniens. Ils ne se couvrent la tête et les jambes que lorsqu'ils arrivent dans un terrain rocailleux, ou qu'ils courent à cheval dans les bois. Ils portent alors des sandales faites de courroies ou de jonc, et des brodequins ou gamaches de laine. Le *poncho* leur sert de couverture pendant la nuit, et de tapis pendant leurs haltes.

Les femmes portent des robes longues de couleur bleue tirant sur le noir, sans manches, ouvertes d'un côté, retenues sous la mamelle par une ceinture, et sur les épaules par deux crochets d'argent adaptés dans des plaques de même métal, de trois ou quatre pouces de diamètre. Elles laissent croître leurs cheveux très-longs par derrière, les tressent, et les coupent courts par devant. Elles portent aux oreilles des plaques d'argent de deux pouces carrés.

Les naturels qui résident au midi de Valdivia, et les Chonos qui habitent la terre ferme de Chiloé, n'ont aucune espèce de vêtement.

Ce sont les femmes qui exécutent tous les travaux, même ceux de l'agriculture, tandis que les hommes sont à dormir ou à courir la campagne à cheval. Elles sont d'une grande propreté, se baignent souvent, se lavent les mains et la figure plusieurs fois par jour, et se nettoient les cheveux avec l'écorce du *Quillay*. (*Smegdudermos Quillay*.) Immédiatement après son accouchement, la femme porte son enfant au ruisseau le plus voisin, s'y plonge avec lui, et reprend ses travaux le lendemain comme s'il ne lui était rien arrivé. On place l'enfant dans un panier ou filet suspendu au toit de la cabane au moyen de cordes. Les femmes redoutent beaucoup les douleurs de l'enfantement, et se font souvent avorter à l'aide de certaines herbes.

Les Araucaniens se croient le seul peuple au monde digne de porter le nom d'hommes. De là vient qu'ils s'appellent *che*, la nation, *aucha*, libre, *reche*, pure. Ils se désignent tous par le nom de *pégni* ou de frères, et le donnent aussi à ceux qui sont nés dans leur pays, de parens étrangers. On les dit bons et hospitaliers les uns à l'égard des autres, et envers les étrangers qui les visitent ou se fixent parmi eux. Ils appelèrent d'abord les Espagnols des *Chiapi* (2), ou vils soldats, et ensuite des *huinca*, ou assassins; et ils flétrirent par la dénomination de *culme huinca*, ou de misérables Espagnols, ceux de leurs compatriotes qui consentirent à vivre sous la loi de ces derniers.

Les Espagnols n'ont jamais pu réduire les naturels d'Arauco ou de Tucapel, non plus que ceux qui résident au sud du Biobio jusqu'aux Cordilières.

La Pérouse remarque avec raison que « les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes

(1) *Molina*, lib. IV, §. 27.

(2) *Ipsorum autem horum Indorum ordinarius cibus*, dit le père Havestadt, *sunt equi mulique ad equitandum oneraque jam facti inutiles : et plerumque equæ, quibus abundant : comedunt præterea guanacos : item ova struthionum.*

M. de la Pérouse observe * que, bien que les baleines abondent sur les côtes, aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule. La nature a accumulé tant de biens sur ce royaume qu'il faudra plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée. La Pérouse dit qu'une nuit les frégates furent environnées de baleines qui nageaient si près qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant.

* Tome II, cap. 3.

(1) Morceau d'étoffe de laine, généralement bleu, d'environ trois aunes de long sur deux de large.

(2) De là vient la dénomination de *Chiapiton*, sous laquelle les Espagnols sont connus dans l'Amérique du Sud.

des Européens inspiraient la terreur. La multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique; celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples, de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages; ils marchent avec leurs troupeaux; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait, et quelquefois de leur sang (1); ils se couvrent de leur peau, dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis Santiago jusqu'au détroit de Magellan; ils ne suivent presque plus aucun de leurs anciens usages; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus les mêmes vêtements, et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitants des bords de la Mer-Rouge, qu'avec leurs ancêtres, qui vivaient il y a deux siècles (2). »

Religion. Les Chiliens reconnaissent un Être suprême qu'ils appellent *Pillàn*. Ils le nomment aussi *Guénu Pillàn*, ou esprit du ciel; *Buta-Gen*, ou Grand-Être; *Thalcave*, ou le tonnant; *Vilvemvoé*, créateur de toutes choses; *Vilpépilpoé*, le Tout-Puissant; *Mollgélu*, l'Éternel; *Avnolu*, l'Infini, etc. Pillàn est le grand Toqui du monde invisible, et gouverne à l'aide d'*Apo-Ulmènes* et d'Ulmènes, ou de divinités subalternes, dont la principale est *Epunamum*, dieu de la guerre. Comme Zoroastre, ils croient à l'existence de deux principes, savoir : *Meulen*, divinité bienfesante, amie du genre humain, et *Guécubu*, divinité malfesante, auteur de tous les maux. Tout sur la terre est sous la protection des Ulmènes ou génies, agents de Meulen, divinités des deux sexes; et chaque Araucanien s'imagine qu'un de ces esprits familiers veille sans cesse sur lui. « Je conserve encore ma nimphe (*nien cai gni amci malghen*), s'écrient-ils, lorsqu'ils ont réussi dans une entreprise. Persuadés que les êtres célestes n'ont pas besoin des services des hommes, ils ne leur rendent aucun culte extérieur. Ils n'ont ni temples, ni idoles; néanmoins, dans les circonstances difficiles, ils implorent le secours des divinités bienfesantes, et lorsqu'ils sont menacés de quelque calamité ou qu'ils sont sur le point de conclure un traité de paix, ils sacrifient des animaux (3) et brûlent du tabac. Ces peuples cependant sont fort superstitieux; ils croient aux sorciers, aux devins, aux songes, aux apparitions, aux fantômes, et tirent des augures du chant et du vol des oiseaux. Un guerrier araucanien tremble à la vue d'un hibou. Ils croient le corps composé de deux substances essentiellement distinctes, le corps matériel, qu'ils nomment *anca*, et l'âme, *am* ou *pulli*, qu'ils disent être *ancanolu*, incorporel, et *mugealu*, éternel; et, qu'après leur mort, ils sont transportés du côté de l'ouest, au delà des mers, à un endroit nommé *Gulcéman*, ou séjour des hommes au-delà des montagnes. Ils pensent aussi que les esprits des morts reviennent souvent sur la terre, et que ce sont les combats qu'ils livrent à leurs ennemis dans les airs, qui occasionent les tempêtes, le tonnerre et les éclairs.

« Une marque, » dit Frézier, « que les Indiens du Chili » n'ont aucune religion, c'est qu'on n'a jamais trouvé chez » eux ni temples, ni vestiges d'idoles qu'ils aient adorées, » comme on en voit au Pérou..... Il s'en trouve qui croient » à une autre vie, pour laquelle on met à ceux qui meurent » de quoi boire, manger et s'habiller dans le tombeau. Les » femmes demeurent plusieurs jours sur les tombeaux de » leurs maris, à leur faire la cuisine, à leur jeter sur le » corps de la *chicha*, qui est leur boisson, et leur accommodent leur bagage, comme pour faire un voyage de » longue durée. Il ne faut pas croire pour cela qu'ils aient » une idée de la spiritualité de l'âme, ni de son immortalité; » ils la regardent comme quelque chose de corporel qui doit » aller au delà des mers, dans des lieux de plaisirs, où ils » regorgeront de viandes et de boissons, et où ils auront » plusieurs femmes qui ne feront pas d'enfants, et seront » sans cesse occupées à leur préparer de bonne chicha. »

Mariages. La loi de l'*admapu* permet aux Araucaniens d'épouser autant de femmes qu'ils en peuvent acheter. On évite, dans les alliances, les plus proches dégrés de parenté. Le mari enlève sa femme du toit paternel avec une apparence de violence. La première femme, qui est la légitime, s'appelle *unendomo*, et est respectée de toutes les autres. Celles-ci se nomment *inandomo*, ou femmes secondaires.

Médecine. Les Araucaniens ont trois sortes de médecins, 1°. les *ampives*; 2°. les *vileus*, et 3°. les *machis*. Les premiers, dont le nom répond à celui d'empiriques, ne guérissent qu'à l'aide de simples. Les *vileus* ou médecins réguliers, pensent que toutes les maladies contagieuses sont causées par les insectes; et ils appellent pour cette raison les épidémies *cutampiru*, ou maladies vermiculaires. Les machis prétendent que les maladies sérieuses proviennent de sortilèges, et qu'on ne peut les guérir que par des moyens surnaturels. Aussi, quand l'art des médecins a été inutile, on se met entre les mains des *machis*. Leurs enchantements qui ont toujours lieu la nuit se font avec le plus grand appareil.

Les chirurgiens, nommés *gutarve*, soignent les fractures, les dislocations, les blessures et les ulcères. Ils saignent à l'aide d'un cailloux pointu, placé au bout d'un petit bâton. Ils se servent, en guise de seringue, d'une vessie, à laquelle ils adaptent une canule. Les remèdes dont ils font le plus communément usage, sont des émétiques, des cathartiques et des sudorifiques qu'ils extraient en général d'herbes et de plantes.

Cérémonies funèbres. On place le corps du défunt sur la terre, et ses amis et ses parents se rangent autour pour pleurer. Ils l'habillent ensuite de ses plus beaux vêtemens, et le déposent sur une estrade élevée, appelée *pilluay*, près de laquelle les parents et les personnes venues pour les consoler, se réunissent pour pleurer, boire et manger. Cette réunion se nomme *curicahuin*, ou divertissement noir; cette couleur étant le simbole du deuil. Le lendemain, ou peut-être le deuxième ou troisième jour, on emporte processionnellement le corps à l'*eltun*, ou cimetière de la famille, qui se trouve ordinairement dans un bois ou sur une colline. Les plus proches parents portent le cercueil; une foule de femmes l'accompagnent en pleurant; et une autre, qui suit le cortége, répand des cendres sur la route par où il a passé, pour empêcher son âme de retourner à sa demeure. On enterre ensuite le corps, avec des armes, si c'est celui d'un homme; si c'est une femme, avec quelque instrument propre à son

(1) On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

(2) Voyez le tome II, chap. 3, du voyage de la Pérouse.

(3) Lorsqu'ils conclurent la paix avec les Espagnols, en 1643, ils tuèrent des lamas, et trempèrent dans leur sang une branche d'un arbre odoriférant nommé *boldu*, que les députés des caciques remirent au général espagnol, marquis de Baydes, en signe de paix. (Voyez l'Exode, chapitre 12, et l'épître de saint Paul aux Hébreux, chap. 9, où une cérémonie semblable se trouve rapportée.)

sexe, et l'on dépose à ses côtés des provisions et plusieurs vaisseaux pleins de chicha et de vin, pour son passage dans l'autre monde. On le recouvre ensuite de terre, et on y élève une piramide de pierre sur laquelle on verse de la chicha. Les Indiens croient qu'après cette cérémonie, une vieille femme vient, sous la forme d'une baleine, transporter le défunt aux Champs-Élisées, et qu'arrivé à un passage étroit, il est obligé de payer un péage à une autre méchante vieille femme qui le garde, faute de quoi elle lui arrache un œil (1).

Gouvernement. Le gouvernement des Araucaniens est de forme aristocratique ou féodale. Le pouvoir exécutif réside dans le grand Conseil, ou *butacoyog* ou *aucaco*, qui se compose de trois ordres de chefs subordonnés les uns aux autres, savoir: les *toquis* (2), les *apo-ulmènes* et les *ulmènes*. Les premiers, au nombre de quatre, commandent aux seconds, et ceux-ci aux troisièmes pour tout ce qui regarde les intérêts généraux; mais ils sont indépendants les uns des autres pour tout ce qui concerne leurs vassaux. Les apo-ulmènes gouvernent les provinces, et les ulmènes les comtés. La marque distinctive des toquis est une hache d'armes en porphire ou en marbre; celle des apo-ulmènes et des ulmènes, des bâtons à tête d'argent, avec cette différence, que les bâtons des apos ont de plus un anneau du même métal vers le milieu. Le *yog* ou assemblée du Conseil se tient ordinairement dans une plaine.

Leur code de lois, appelé *admapu*, ou coutumes du pays, consiste en conventions tacites transmises par tradition.

Lorsque la branche mâle d'un ulmène vient à s'éteindre, ses vassaux ont le droit d'en élire un autre, qui, avant son installation, doit être présenté au toqui de l'*uthul-mapu*, pour que celui-ci puisse donner avis de son élection aux autres chefs et le fasse reconnaître par eux. Les sujets ne paient aucune contribution à leurs chefs, et ne leur doivent de service personnel qu'en tems de guerre.

Lois criminelles. Les crimes punis de la peine capitale sont, la trahison, l'homicide prémédité, l'adultère, le vol d'un objet de prix et la sorcellerie. Un meurtrier peut échapper au supplice en entrant en accommodement avec la famille de sa victime. Le mari a le droit de tuer sa femme, et le père son enfant, sans qu'on leur demande aucun compte de leur conduite. On commence par exposer les sorciers au feu, pour les forcer à découvrir leurs complices, après quoi on les tue à coups de poignard. De moindres crimes entraînent la peine du talion, ce qu'ils appellent *thaulonco*. Le criminel est mis à mort aussitôt sa condamnation. Les ulmènes sont de droit juges de leurs vassaux. Les querelles particulières se décident le plus souvent à coups de poings ou de massues.

Sistème militaire. C'est le grand Conseil qui décide de la paix et de la guerre, et qui nomme le général en chef de l'armée. Les toquis ont le premier droit à ce commandement; mais si on les en juge incapables, on le donne à quelque habile ulmène, et même à un officier de la classe du peuple. Dans la guerre de 1722, l'armée araucanienne était commandée par Villumilla, homme de basse extraction; et dans celle de 1773, son général en chef, Curignancu, était le plus jeune fils de l'ulmène de la province d'Encol. Le vice-toqui, ou lieutenant-général et les officiers de l'état-major sont nommés par le commandant en chef. Lorsque la guerre est résolue, on expédie des messagers, appelés *guerchénis*, aux tribus confédérées, pour leur faire connaître le contingent de guerriers qu'elles ont à fournir.

Les Caciques, qui n'exigent aucun tribut, ne fournissent rien à leurs sujets pour faire la guerre. Chacun se munit d'un petit sac de farine d'orge ou de maïs, et se rend à son poste au son d'une trompe, en corne de bœuf, qu'on entend à deux lieues à la ronde. Leurs armes ordinaires sont des piques, des lances, des dards, des flèches, des massues, des frondes et des lasses de cuir (1); ils portent tous, par-dessus leurs vêtements, des cuirasses, des boucliers et des casques de cuir dur. L'infanterie, appelée *namuntulinco*, est répartie en régiments et en compagnies. Un régiment, fort de mille hommes, se compose de dix compagnies. La cavalerie se place toujours sur les ailes de l'armée; le vice-toqui commande la droite, et un officier expérimenté la gauche; le toqui doit se rendre sur ces points toutes les fois que les circonstances l'exigent. La cavalerie s'avance sur l'ennemi, en escadrons rangés par files de quatre-vingt à cent hommes armés, les uns de piques et de lances fort longues qu'ils manient avec adresse, et les autres de flèches. Si le premier escadron lâche pied, le second prend sa place, et ainsi de suite. Cette manœuvre s'exécute avec une telle promptitude, que l'ennemi s'aperçoit à peine du désordre qu'il a causé dans leurs rangs; c'est ainsi qu'ils parviennent à enfoncer la première ligne de l'armée adverse. Les Araucaniens sont d'excellents cavaliers; ils emploient pour selle, une peau de mouton doublée, qui leur sert aussi pour se coucher; et pour étriers, des sabots de bois carrés. Lorsqu'ils sont forcés à la retraite, ils gagnent les marais ou le bord des lacs; s'ils craignent la surprise, ils élèvent des palissades, ou se retranchent derrière de gros arbres; ils creusent ensuite, au-devant de leurs fortifications, des trous profonds dans lesquels ils plantent des pieux et des épines, et les recouvrent de gazon. Ils emmènent avec eux toutes les femmes blanches qui tombent entre leurs mains, pour en faire leurs compagnes; chacun peut disposer du butin qu'il fait. Les prisonniers sont esclaves jusqu'à ce qu'ils soient échangés ou rançonnés. Autrefois, ils étaient immolés de la manière la plus cruelle, aux mânes de ceux qui avaient péri dans le combat; mais aujourd'hui, ces sortes de sacrifices n'ont lieu que fort rarement.

A la fin de la guerre, il se tient un congrès, appelé par eux *huincacoyag*, et par les Espagnols *parlamento*. Celui où se concluaient les différents traités avec ces derniers, avait lieu ordinairement sur les confins des deux territoires, dans une vaste plaine située entre les rivières Biobio et Duquéco. Il se trouva, au congrès qui s'assembla après la guerre de 1723, cent trente ulmènes et deux mille hommes.

---

(1) Voici comment le père Havestadt rend compte des cérémonies funèbres des montagnards :

«*Vidimus efferri ad sepulchrum cadaver fratris caciquei Huenchunamcu : pompa funebris erat hæc : præcedebat eques fune ducens equum, in quo jacebat cadaver supinum indutum colobio, et suo* tavilonco *ligatum caput; pileus coriaceus prægrandis, et cupro flavo munitus, jacebat suprà ventrem cadaveris : sequebatur alter eques cum altero equo strato, illo scilicet quo defunctus, dùm esset in vivis, vehi solebat : claudebat agmen tertius eques ex adverso portans agnum. Reliqua multitudo virorum ac mulierum alià viâ breviore ad locum sepulturæ antecesserat : ubi occiderunt utrumque equum agnumque; item alias duas equas pro iis, qui funeri assistebant; distribuendo carnem, sebum ac intestina inter præsentes unà cum liberali haustu : pellis autem singulorum equorum equarumque capiti pedibusque adhuc unita, ita extendebatur supra perticas; ut eminus videantur vivi, suisque insistentes pedibus.*» (Mappa Geographica.)

(2) Ce mot vient de *toquin*, qui signifie juger ou commander.

(1) Hérodote rapporte (*Polymnie*), que les anciens Sagartes se servaient aussi à la guerre de cordes semblables.

Sciences et Arts. Les Chiliens n'ont pas, comme les Péruviens, de monuments qui attestent leurs connaissances dans les sciences et les arts. Ils se servent, toutefois, comme leurs voisins, des *quipos*, pour conserver le souvenir des choses. Leurs *balzas* ressemblent aussi, pour la construction, à celles des Péruviens; mais ils ne montrent que peu ou point de connaissances dans les arts mécaniques. Ils fabriquent néanmoins une espèce de poterie mince et légère, quoique forte et élastique. On rapporte, je ne sais avec quel dégré de vérité, qu'après avoir été témoins des terribles effets de la poudre, ils voulurent en connaître la composition. Après bien des recherches inutiles, ils s'imaginèrent qu'elle était faite avec la chair des noirs qui accompagnaient les Espagnols; et pour s'en assûrer, ils prirent un de ces malheureux et le brûlèrent.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils connaissaient l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai, en le fesant fondre dans des pots, à l'aide d'un courant d'air.

Leurs instruments tranchants étaient faits d'une espèce de bronze natif qu'on rencontre dans le pays. C'est un mélange naturel de cuivre, de zinc et d'antimoine, appelé *campañil* par les Espagnols.

On croit qu'ils ignoraient l'art de fondre le fer. Ils se servaient néanmoins de ce métal pour armer leurs flèches; mais on présume qu'ils employaient, à cet effet, du fer natif ou météorique, dont on a découvert une masse considérable dans la province de Santiago-del-Estéro, au N. de celle de Cordova.

Le docteur Leighton dit que leurs *ponchos* de laine surpassent, par la finesse du fil, la netteté du tissu, la durée et le brillant des couleurs, et la beauté des dessins, tout ce qu'il a jamais vu en ce genre. Ils l'emportent dans cet art sur leurs voisins plus civilisés. La confection d'un de ces *ponchos* occupe constamment une femme durant deux ans, et le prix en est de cent dollars. Ce sont les femmes qui filent, tissent et teignent tous les vêtements. Leur couleur favorite, qu'ils extraient des substances végétales, est une espèce d'azur ou de bleu de turquoise.

Pont de Cimbria. Les ponts suspendus du Chili attestent quelques connaissances mécaniques. Ils sont soutenus de la même manière que les ponts en chaînes, construits depuis peu aux États-Unis et en Europe; et il est assez probable qu'ils auront suggéré l'idée de cette nouvelle invention. Un de ces ponts, qui a cent cinquante pieds de long, établi sur une rivière, près de la ville de Santa-Rosa, dans la vallée de Aconcagua, est construit de la manière suivante: deux cables, faits de peau de bœuf tordue en corde, traversent la rivière, dans une direction parallèle, et à six piés de distance l'une de l'autre, et sont retenus de chaque côté par des pieux fourchus de différentes grandeurs, fichés en terre, et consolidés par un grand nombre d'autres pieux. Le dégré de tension nécessaire est donné aux cordes, à l'aide d'une espèce de cabestan. Des cannes d'environ un pouce un quart de diamètre, adaptées dans les tresses de ces cables et à des intervalles très-rapprochés les uns des autres, lui servent de plate-forme. Les passants sont protégés par deux autres cordes qui passent à cinq piés au-dessus des premières, et avec lesquelles elles communiquent par d'autres cordes disposées verticalement, à quatre pieds de distance les uns des autres. Pour en rendre la montée et la descente faciles, on a soin de donner à la plate-forme un plan incliné de chaque côté. Ces sortes de ponts portent un mulet avec sa charge, et sont sûrs quand il ne règne pas un vent violent par lequel ils sont fréquemment rompus.

Le *Canal Indien*, appelé par les Espagnols *salta del agua* (saut de l'eau), est à cinq milles N.-E. de la ville de Santiago. L'eau du Mapocho y est introduite dans un conduit pratiqué sur le revers d'une montagne, et qui la porte de là au nord et au sud, pour la verser ensuite dans la plaine, d'une hauteur presque perpendiculaire de huit cents à mille pieds. Les eaux du conduit méridional font tourner un moulin à moudre. Cet ouvrage est, dit-on, dans le même état, où les Indiens le laissèrent il y a plus de deux siècles et demi.

Division de l'année. L'année des Chiliens commence au 22 décembre, ou immédiatement après le solstice méridional, ce qui fait donner à celui-ci le nom de *thaumathipantu*, ou de tête et queue de l'année. Ils appellent le mois de juin *udanthipantu*, ou diviseur de l'année, parce qu'il la partage en deux parties égales. L'année nommée *thipantu*, ou le départ, se divise en douze mois de trente jours chacun, dans lesquels on intercalle cinq jours pour compléter l'année tropicale. Les dénominations des mois, appelés *cujen* ou lunes, indiquent les propriétés ou les choses remarquables particulières à chacun d'eux. Par exemple, le mois de

Janvier se nomme *avun-cujen*, le mois du fruit;

Février, *cogi-cujen*, le mois de la moisson;

Mars, *glor-cujen*, le mois du maïs;

Avril, *rimu-cujen*, le premier mois du *rimu*.

Mai, *inanrimu-cujen*, le second mois du *rimu*;

Juin, *thor-cujen*, le premier mois de l'écume;

Juillet, *inanthor-cujen*, le second mois de l'écume;

Août, *huin-cujen*, le mois désagréable;

Septembre, *pillel-cujen*, le mois traître;

Octobre, *hueul-cujen*, le premier mois des nouveaux vents;

Novembre, *inanhueul-cujen*, le second mois des nouveaux vents;

Et décembre, *huevun-cujen*, le mois des fruits nouveaux.

Les saisons sont chacune de trois mois. Le printems se nomme *peuggen*, l'été *ucan*, l'automne *gualug*, et l'hiver *puchem*. Ils divisent le jour en douze heures, qu'ils appellent *gliagantu*. Ils partagent les étoiles (*huaglen*) en constellations, nommées *pal* ou *ritho*, et les nomment d'après les étoiles remarquables dont elles se composent; ainsi les pléiades s'appellent *cajupal*, ou la constellation des six; la croix antarctique, *méliritho*, ou la constellation des quatre; la voie lactée, *rupuépeu*, la route fabuleuse. Les planètes ont reçu la dénomination de *gau*, du verbe *gaun*, qui signifie laver. Le ciel se nomme *guénu mapu*, le pays du ciel, et la lune, *cujen mapu*, le pays de la lune. Ils appellent les comètes *chéruvoé*, les croyant causées par des émanations terrestres; une éclipse de soleil *layantu*, et une de la lune *laycujen*, c'est-à-dire, la mort du soleil et de la lune (1).

Éloquence et poésie. L'éloquence étant regardée comme un moyen sûr de parvenir aux honneurs, est, pour les Chiliens, l'objet d'une attention toute particulière. Les discours (*coyagtucan*) de leurs orateurs sont tous dans un stile très-figuré. Les poëtes appelés *gempin*, ou seigneurs de la parole, suivent les inspirations de leur imagination; et comme les hauts-faits de leurs héros sont le sujet favori de leurs chants,

(1) *Molina*, lib. II, cap. 6, p. 88 et suiv.

leur poésie est remplie d'images vives et fortes. Les vers sont presque toujours blancs et de huit ou de onze sillabes.

Musique. Frézier dit que les paroles chantées par les Chiliens, n'ont ni rime, ni cadence, et que c'est un chant si peu modulé, que trois notes suffiraient pour l'exprimer tout entier.

Langues. « Les Aborigènes, » dit Molina, « parlent tous le *chili-dugu*, qui est la langue du Chili. Elle est douce, harmonieuse, expressive, régulière, et possède une foule de mots qui expriment avec force non-seulement des objets naturels, mais encore des affections morales et des choses abstraites. » (1)

Gouvernement civil et ecclésiastique des Espagnols. Le Chili était divisé en deux diocèses, Santiago et la Conception, qui étaient suffragants de l'archevêché de Lima. Le premier s'étendait depuis les frontières du Pérou jusqu'à la rivière Maule, et comprenait la province de Cujo, située de l'autre côté des Andes; le second renfermait le reste du Chili avec les îles.

La Cour de l'Inquisition de Lima entretenait un commissaire et plusieurs officiers subalternes au Chili.

Les moines de l'ordre de la Merci furent introduits par Pédro Valdivia, qui y fit venir ensuite, vers l'an 1553, les Dominicains et les Franciscains. En 1593, les Jésuites y arrivèrent avec le neveu de leur fondateur, don Martin de Loyola. Deux ans après, les Augustins s'y établirent; et, en 1615, il s'y forma un couvent d'Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu (2).

Le Chili était gouverné par un officier qui était ordinairement lieutenant-général, et recevait le titre de président, gouverneur et capitaine-général. Il relevait immédiatement du roi, si ce n'est en tems de guerre, lorsqu'il recevait des instructions du vice-roi du Pérou. Il commandait l'armée en sa qualité de capitaine-général, et avait sous ses ordres les trois principaux officiers, qui étaient le quartier-maître, le sergent-major et le commissaire, ainsi que les quatre gouverneurs de Valdivia, de Valparaïso, de Chiloé et de Juan-Fernandez. Comme président et gouverneur, il était chargé de l'administration suprême de la justice, et présidait les tribunaux supérieurs de Santiago, dont la juridiction s'étendait à toutes les provinces espagnoles du Chili.

La Cour principale était celle du tribunal de l'Audience ou sénat royal, qui connaissait de toutes les affaires civiles et criminelles. Elle se composait de juges, nommés auditeurs, d'un régent, d'un procureur fiscal et royal, et d'un protecteur des Indiens, tous payés par le gouvernement. Ses jugements étaient sans appel, excepté dans les affaires où la somme en litige excédait 10,000 piastres : alors on avait droit d'appel au conseil suprême des Indes.

Les autres Cours étaient celles des finances, de la Cruzada, des terres vacantes, et le consulat ou tribunal de commerce. Les provinces étaient administrées par des préfets, autrefois appelés corrégidors, et depuis sous-délégués, à la nomination du gouverneur, dont ils étaient secrétaires. Ils exerçaient leur juridiction dans les affaires civiles et militaires, et ne touchaient que des émoluments d'office.

Chaque chef-lieu de province avait une municipalité ou *cabildo*, composée de plusieurs membres, nommés *régidores*, dont les charges étaient à vie; savoir : un procureur, un alcade provincial ou juge forensique, un alguasil ou premier schérif et deux consuls, bourguemestres ou alcades. Ces derniers étaient choisis annuellement par le cabildo, dans le corps de la noblesse, et connaissaient, en première instance, des affaires civiles et criminelles.

Armée. L'Espagne entretenait autrefois, sur pied, un corps de cinq cents hommes, pour garnir la place de Valparaïso, le fort de la Conception et ceux de la frontière, savoir : Arauco, Santa-Juana, Puren, los Angélès, Tucapel et Yumbel. Il y avait un mestre-de-camp ou commandant-général, un sergent-major, pour maintenir la discipline, qui résidait à Yumbel, le fort le plus central; un commissaire-général de la cavalerie, qui se tenait à Arauco, où il commandait en l'absence du mestre-de-camp; et un inspecteur-général de l'armée qui fesait son séjour à la Conception. Au commencement du dix-huitième siècle, la force armée, qui avait jusqu'alors consisté en deux mille hommes, fut réduite à cinq cents.

Les deniers des caisses de Santiago et de la Conception ne suffisant pas à l'entretien de l'armée, on envoyait, tous les ans, de Lima, un *situado*, ou supplément de 100,000 piastres en argent comptant, et l'autre en habillements et marchandises. Valdivia recevait aussi, tous les ans, un secours de 70,000 écus.

Le gouverneur Augustin de Jauregui ordonna, en 1777, la formation d'une milice régulière, composée d'hommes d'élite, et qui devait se tenir prête, au premier signal, à prendre les armes. Il créa aussi une milice de ville, divisée en compagnies d'une centaine d'hommes, et commandées par des commissaires ayant rang de colonels. Cette dernière formait les recrues pour la milice régulière. En 1792, il y avait, au Chili, quinze mille huit cent cinquante-six hommes de milices et de troupes réglées, savoir : dix mille deux cent dix-huit dans l'évêché de Santiago, et cinq mille six cent trente-huit dans celui de la Conception. Les troupes réglées consistaient en mille neuf cent soixante-seize hommes, répartis en deux compagnies d'artillerie, neuf de cavalerie,

(1) Nous renvoyons le lecteur à la grammaire et au vocabulaire de la langue chili-dugu, composés par le père Havestadt, et à un essai sur la même langue, annexé à la première édition de la géographie et de l'histoire civile du Chili, par Molina.

Le premier dit, dans son introduction, « *Habet autem lingua chilensis quam plurima omnino præclara, rara et inaudita : unicam nempe declinationem, conjugationem unicam, et utramque perfacilem et obviam : unicum genus, nullum nomen aut verbum anomalum, regulas non nisi universales ac sine exceptione, atque semper eadem vox, paucis literis mutatis, demptis aut adjectis, agit vices et substantivi, et verbi, et adjectivi, et adverbii; adjectisque vel insertis variis et sæpe permultis particulis format omnia et quæcumque sua composita, nec raro sensum integrum et bene longum : unde fit, ut lingua chilensis sit lingua multò facillima, et tametsi barbarorum, non solùm non barbara; sed aliis linguis tanto melior; ut sicuti montes Andes alios montes : ità hæc alias linguas usque eò supereemineat.* »

(2) Voyez Ovaglie, lib. VII, *del principio, e progressi che ha fatti la fede nel regno del Cile*, et *Bern. Havestadt*, *Pars sept.* « *Primo anno* 1751, *fuit major copia infantium Baptismo initiatorum personarumque qui ritu catholico contraxerunt matrimonium : sacro lavacro tincti sunt bis mille, centum et triginta; juncti autem matrimonio octingenti; inter quos numerantur sex et viginti* Toparchæ *seu caciquei virgâ et baculo insignes; et alii viginti quatuor jure ac authoritate tales. Erectæ item triginta pluresque prægrandes cruces, etc.* »

y compris les dragons de la reine, en garnison à Santiago; le reste se composait d'infanterie.

Agriculture. Tous les auteurs qui ont écrit sur le Chili, ont parlé de la grande fertilité de son territoire, mais la plupart diffèrent sur la quantité de son produit. Frézier l'estime de 60 à 80 pour un. « La vallée d'Aconcagua, dit-il, est fameuse pour la quantité prodigieuse de blé qu'on en tire tous les ans. La terre y donne ordinairement de 60 à 80 pour un (1). Don Ulloa évalue son produit à 100 pour un (2).

La Pérouse, en parlant du sol de la Conception (3), le moins fertile de tout le Chili, dit que le blé y rapporte 60 pour un; que la vigne y produit avec la même abondance, et que les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression. Le produit moyen des provinces du centre, suivant Molina, est de 60 à 70, et celui des contrées maritimes de 40 à 50 pour un, mais les parties où les récoltes sont plus assûrées sont les provinces situées entre les 24° et 34° de latitude. M. Bland estime le produit du froment, dans les terres à grains au sud d'Aconcagua, à environ cinquante boisseaux pour un de semence. Les vallées produisent beaucoup de blé, d'orge, de chanvre et de lin. L'olivier croît partout et donne une excellente huile. La canne à sucre y réussit bien, ainsi que le coton, et on y cultive la vigne avec succès, particulièrement dans les districts situés au sud de la rivière Itata.

A l'arrivée des Espagnols, les Chiliens cultivaient une grande quantité de maïs, mais ils ne connaissaient pas le blé, l'orge, l'avoine, les pois, les choux, les radis, les ognons, le chanvre, le lin, et les fruits les plus estimés en Europe. Mais aujourd'hui, dit Ovaglie, ils viennent en abondance et dans la perfection au Chili, où l'on trouve toutes les graines et les plantes que les Espagnols ont originairement importées en Amérique.

Plusieurs particuliers du Chili possèdent des propriétés qui s'étendent des Andes à la mer, l'espace de cent milles de longueur sur vingt ou trente de largeur.; il y en a qui nourrissent de neuf à dix mille têtes de bétail. Le marquis la Reyna retire de ses troupeaux seuls, un revenu annuel de 25,000 dollars.

Origine des Chiliens. Il paraît, d'après les recherches de Molina, que ce pays portait le nom de Chili (4) long-tems avant l'arrivée des Espagnols, car les colons qui allèrent peupler l'archipel d'Ancud, plusieurs siècles auparavant, avaient appelé ces îles *Chilhue*, ce qui signifie district ou province du Chili. Les indigènes nomment aussi leur pays *Chili-Mapu*, ou terre du Chili, et leur langue *chili-dugu*, ou langue du Chili.

Molina observe que l'origine des premiers habitants du Chili, comme celle des autres peuples de l'Amérique, est enveloppée d'une profonde obscurité, et qu'ils n'ont ni traditions, ni monuments d'antiquité (1), qui facilitent la solution d'une question si intéressante. Les Chiliens prétendent que leur pays a été peuplé par des nations venues de l'ouest; et il est très-probable, ajoute cet historien, que, « tandis que l'Amérique septentrionale recevait des habitants du nord-ouest, les pays méridionaux de l'Asie en envoyaient à cette partie du Nouveau-Monde, dont les indigènes sont d'un caractère doux comme les Asiatiques du sud, et peu empreints de la férocité des Tartares. Leur langue, aussi bien que celle des Indous, est harmonieuse et abondante en voyelles. L'influence du climat peut faire subir des modifications à une langue, mais jamais elle ne produira un changement complet dans son caractère primitif. Il paraît hors de doute que le Chili a été peuplé dans l'origine par une seule nation, attendu que tous ses habitants, quelque indépendants qu'ils fussent les uns des autres, parlaient la même langue, et se ressemblaient par une complexion d'un brun rougeâtre, et par la régularité de leurs traits, qu'ils ne défiguraient jamais pour se rendre plus beaux, ou se donner un air plus formidable. Lorsqu'on considère l'harmonie et la richesse de leur langue, on est naturellement porté à conclure que les Chiliens d'autrefois ont dû être beaucoup plus avancés dans la civilisation que ne le sont ceux de nos jours, ou que du moins ils sont les restes

(1) Tome I, pag. 132 et 203.

(2) *Viag.*, tom. III, part. 2, lib. 2, cap. 5.

(3) Tom. II, pag. 70.

(4) Voyez *Barcia*, *Origen de los Indios*, *lib. IV*, § 10. *De los Frisios*, *i si poblaron en Chile*, *i otras partes de Indias*, *Madrid*, 1729; et *Garcilasso de la Véga* (tome I, lib. VII, cap. 10), qui dit que le mot *chile* signifie froid, que c'était le nom de la vallée, et qu'il a été depuis étendu à tout le pays.

En 1539, tandis que Valdivia poursuivait ses découvertes vers le sud-est, il entendit parler d'un roi nommé *Lucengolma*, qui avait mis sur pied 200,000 hommes pour faire la guerre à un de ses voisins; qu'il possédait une île où s'élevait un temple que desservaient 2,000 prêtres; et qu'au-delà de ce royaume se trouvait le pays des Amazones, dont la reine se nommait *Guanomilla*, ou Paradis d'or; mais, observe l'historien Ciéça de Léon (cap. 103), aucune de ces choses n'a été découverte.

Don Ulloa rapporte qu'en 1738 ou 1739, un navigateur espagnol nommé *Pédro Le Gu*, s'était rendu pour la pêche aux îles de Juan-Fernandez. Il avait réparti tous les gens de son équipage dans des canots et avait placé trois Indiens dans chacun. Un jour, un de ces canots disparut et ne revint pas. Le Gu le crut perdu; mais quelle fut sa surprise lorsqu'il le retrouva peu après à Valparaiso, à 100 lieues de Juan-Fernandez, avec les Indiens qui le montaient! Fatigués de la pêche sur les côtes d'une île déserte, ils s'étaient décidés à gagner le Chili avec leurs rames, et n'ayant de l'eau et des provisions que pour un seul jour, par une mer orageuse et toujours agitée. « On pourrait citer, » dit don Ulloa, « une foule d'autres exemples de ce genre pour prouver combien les Indiens et les autres nations non civilisées s'exposent facilement à des entreprises aussi hardies. » Il est donc vraisemblable que c'est ainsi que les trajets de mer plus ou moins longs ont été exécutés lorsque l'Amérique a été peuplée la première fois. Il est moins difficile et moins dangereux de passer des îles Canaries à celles de Barlovento, que de Juan-Fernandez à Valparaiso. La distance de l'Ile de Fer à la Martinique est de 800 lieues; mais les canots peuvent aller de l'une à l'autre en toute sûreté, car la mer qui les sépare est si tranquille, qu'on lui a donné le nom de *Golfo de las Damas*, ou golfe des Dames *.

(1) On rencontre dans les plaines et sur la plupart des montagnes, une pierre plate circulaire en granit ou en porphire, de cinq à six pouces de diamètre, avec un trou au centre. L'abbé Molina pense que c'était la massue des anciens Chiliens, et que le trou était destiné à recevoir le manche.

* Ulloa, *Noticias Americanas; Entretenimiento Vigesimo Segundo*.

d'une grande et illustre nation, détruite par une de ces révolutions phisiques et morales, si communes sur notre globe. Leur langue est si riche que, suivant l'opinion de ceux qui la connaissent bien, un dictionnaire complet formerait un fort gros volume. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle n'a ni verbes ni noms irréguliers; les règles grammaticales en sont si régulières, que la théorie de la langue peut s'acquérir en peu de jours. Le chilien diffère du langage de tous les autres peuples de l'Amérique par les mots et par la construction, à l'exception toutefois de dix-huit ou vingt d'origine péruvienne, qui, attendu le voisinage des deux pays, ont pu s'y glisser. Mais ce qui doit encore plus surprendre, c'est qu'il renferme des mots évidemment dérivés du grec et du latin (1), et qui ont la même signification dans les deux langues: analogie que Molina attribue néanmoins au hazard » (2).

Conquête du Chili par les Péruviens, sous Yupanqui, dixième Inca, vers le milieu du quinzième siècle. Ce prince, ayant résolu d'entreprendre la conquête du grand royaume de Chili, se rendit à Atacama, province limitrophe de ce pays, qu'il avait assujétie à son empire. De là, il envoya des coureurs pour reconnaître le passage le plus commode à travers un vaste désert qu'il fallait franchir pour y arriver. Les coureurs retournèrent, après avoir parcouru 160 lieues de ce désert, depuis la province d'Atacama jusqu'à celle de Coquimpu. Sur le rapport qu'ils firent, l'Inca mit sur pied dix mille hommes, qu'il plaça sous le commandement d'un général, nommé *Chinchiruca*, et deux mestres-de-camp. Ce corps d'armée, pourvu de vivres de toute espèce, que transportaient des bêtes de somme du pays (le lama), dont la chair pouvait lui servir au besoin de nourriture, fut bientôt suivi d'un autre de même force, et également bien approvisionné. Étant arrivé à la province de Copayapu, à mi-route de celle de Coquimpu, le général Chinchiruca somma les habitants de se soumettre au fils du soleil. Ceux-ci, résolus de défendre leur liberté, leurs coutumes et leur ancienne religion, s'y refusèrent d'abord; mais lorsqu'ils virent arriver la seconde armée, ils jugèrent la résistance inutile, et se décidèrent à mettre bas les armes. L'Inca, informé de ce succès, fit partir un autre corps de dix mille hommes, avec ordre de pousser plus loin la conquête. L'armée marcha encore l'espace de 80 lieues, jusqu'à la vallée de Coquimpu, dont elle rendit les habitants tributaires; après quoi, elle réduisit plusieurs nations voisines du Chili.

Les Péruviens employèrent six ans à la conquête de ce pays, et, pour en conserver la possession, l'Inca fut obligé d'y entretenir plus de cinquante mille hommes. Ils soumirent ensuite toutes les autres vallées, jusqu'au fleuve Maulli (1), sur une étendue de cinquante lieues; mais ce fut plutôt par la persuasion que par la force des armes.

Après ces conquêtes, qui agrandissaient l'empire de plus de cent soixante lieues, Chinchiruca franchit ce fleuve avec vingt mille hommes, et pénétra dans la province des *Purumaucas* (2), (appelés *Promaucas* par les Espagnols) qu'ils trouvèrent sous les armes. Forts de l'alliance des Antalli, des Pincus et des Canquis, ils répondirent fièrement aux Péruviens que les vainqueurs seraient maîtres des vaincus. Les Incas jurèrent par le soleil et par la lune, qu'ils ne venaient ni pour les priver de leurs biens, ni pour les chasser de leur pays, mais pour leur apprendre à vivre en honnêtes gens, et leur faire reconnaître le soleil pour leur dieu, et l'Inca, son fils, pour leur roi et leur souverain. Les Purumaucas réunis au nombre de dix-huit à vingt mille guerriers, répliquèrent qu'ils n'étaient point là pour perdre leur tems en vains discours, mais pour combattre, décidés qu'ils étaient à vaincre ou à mourir. Le lendemain, on en vint aux mains, et dans les trois combats qui eurent lieu ce jour-là et les deux suivants, il périt plus de la moitié des deux armées, et ceux qui échappèrent à la mort, étaient tous blessés. Le quatrième jour se passa de part et d'autre à élever des retranchements, que bientôt on abandonna, dans la crainte où les deux partis étaient qu'il n'arrivât du secours à leurs adversaires. Les capitaines Incas rebroussèrent chemin jusqu'au fleuve Maulli, d'où ils envoyèrent demander les ordres de l'Inca. Celui-ci leur répondit de ne pas passer outre, mais de cultiver avec soin les terres qu'ils avaient conquises, pour encourager les habitants de cette frontière à se ranger sous sa domination. Ces peuples ne tardèrent pas en effet à adopter les lois et les coutumes des Péruviens, et le fleuve Maulli (lat. S. 34° 1/2) fut dès-lors regardé comme la limite méridionale de l'empire des Incas (3).

---

(1) Voyez la note *A* à la fin de l'article.

(2) L'abbé Molina a joint à la première partie de son Histoire naturelle du Chili, un Essai sur la langue de ses habitants, pour donner une idée de sa construction et de son harmonie. Il l'a aussi annexé à la deuxième partie, où il traite de l'histoire civile, sous le titre de *Idea della Lingua Chilese*, avec un vocabulaire ou *Indice di alcuni Verbi Chilesi*. Il s'est principalement servi pour ce travail, de la grammaire de *Febre*, imprimée à Lima en 1765, et dont il loue beaucoup le plan et la clarté.

(1) Elles étaient habitées par les Copiapos, les Coquimbos, les Quillotases et les Mapochos.

(2) Ou *les danseurs libres*. On les appelait ainsi parce qu'ils aimaient beaucoup le divertissement de la danse. *(Molina.)*

(3) G. de la Véga, *Coment. real.*, Ire. part., lib. VII, cap. 18, 19 et 20.

L'abbé Molina prétend que c'est la rivière Rapel, et non le Maulli, comme le dit la Véga, qui servit de limite entre les possessions des Péruviens et celles des Purumaucas; que ce peuple belliqueux habitait le pays situé entre ces deux rivières, et qu'il n'est pas probable que les vainqueurs occupassent le territoire des vaincus. En effet, ajoute le même historien, l'on y voit encore les ruines d'un fort de construction péruvienne, sur une hauteur escarpée, non loin de la rivière Cachapoal, qui, avec le Tinguiririca, forme le Rapel. *(Molina, Saggio Sulla Storia Civile del Chile, Bologne, 1782.)*

Découverte et conquête du Chili par les Espagnols. — *Hernando Magallanès*, après avoir franchi, en 1520, le détroit qui porte son nom, a dû apercevoir une partie de la côte du Chili (1).

Expédition de don Diégo de Almagro en 1536. Après la réduction de Cuzco, et la mort d'Atahualpa, Pizarro voulant se défaire de Diégo de Almagro, l'engagea à entreprendre la conquête du Chili (2), pays dont on vantait alors les richesses, et qui était situé à six cents lieues de la capitale du Pérou. Le roi d'Espagne, pour récompenser ce conquérant de ses services, lui avait donné un territoire de deux cents lieues, qui s'étendait depuis Las Chincas jusqu'au détroit de Magellan, et qu'il nomma *Nouvelle-Tolède*. Le Chili se trouva compris dans les limites.

Almagro accepta la proposition de Pizarro, et fit les préparatifs nécessaires pour cette expédition. Il distribua à ses gens plus de cent quatre-vingts charges d'argent et vingt d'or, après en avoir déduit le quint du roi, pour les aider à se procurer des armes et des chevaux; mais ils s'engagèrent à lui en rembourser la valeur sur le produit des richesses du pays qu'ils allaient conquérir. A la demande d'Almagro, l'Inca Manco, successeur de l'infortuné Atahualpa, consentit à lui fournir quinze mille Indiens, et à faire partir son frère Paullo Topa, et le grand-prêtre *Viléhoma*, accompagnés de trois Espagnols pour lui frayer le chemin. Ils eurent ordre de s'arrêter à deux cents lieues de Cuzco. Almagro enjoignit à Juan de Saavédra, natif de Séville, de les suivre avec tous les Espagnols qui voudraient se joindre à lui, et de former une colonie à cent cinquante lieues de distance. En conséquence de ces instructions, Saavédra jeta les fondements de la ville de Paria (3), en 1535, à cent trente lieues de Cuzco, et la peupla d'Espagnols qu'il tira de Collao et de Los Charcas, où se trouvaient les riches mines de Potosi, alors inconnues (4). Almagro, craignant d'être arrêté par Pizarro, manda aux capitaines *Rui Diaz* et *Bénavides*, à Lima, et à *Rodrigo Orgonez*, à Cuzco, de le suivre avec tous les Espagnols qui désireraient les accompagner, après quoi il se mit lui-même en route pour Paria (5). A son arrivée dans cette colonie, il commanda à Saavédra de s'avancer par le grand chemin des Incas jusqu'à *Topisa* (6), capitale de la province de Chichas, où l'attendaient l'Inca Paullo et Viléhoma. Trois des cinq Castillans qui avaient pénétré dans la province de *Xuxuy* (7), furent tués par les naturels du pays.

L'Adélantado, continuant sa marche à travers le territoire des Canches, des Cañas et des Collas, arriva peu après à Topisa, où il reçut de l'Inca Paullo quatre-vingt-dix mille *pésos* d'or fin, apportés par des Indiens du Chili qui venaient présenter leurs hommages à l'Inca. Sur ces entrefaites, le grand-prêtre quitta le camp espagnol pendant la nuit, accompagné de quelques personnes des deux sexes et s'en retourna à Collao par une route inconnue aux Castillans. Paullo déclara à Almagro qu'il ignorait la cause de son évasion. L'interprète indien, Filipillo, qui avait connaissance de la conspiration, ayant aussi pris la fuite, fut arrêté et écartelé (1).

Almagro donna ordre au capitaine Salcédo de partir avec soixante cavaliers et fantassins, pour châtier les Indiens qui avaient tué les trois Espagnols; mais ce capitaine les trouva si fortement retranchés, qu'il n'osa les attaquer. Ces Indiens ayant fait une sortie, rencontrèrent *Francisco de Chaves* qui arrivait au secours de Salcédo avec du renfort, lui tuèrent plusieurs des *Yanaconas* (ou Indiens mis au service des Espagnols) qui l'accompagnaient, et lui enlevèrent tout son bagage. Peu de tems après, Almagro, ayant été joint par quelques Espagnols de Cuzco, marcha dans la direction de Xuxuy, où il retrouva Salcédo et Chaves et s'arrêta deux mois. Il se dirigea de là vers *Chaquana*, dont les habitants témoignaient des intentions hostiles; mais effrayés à la vue de quelques cavaliers envoyés pour reconnaître la vallée de *Arruya*, ils s'enfuirent dans les montagnes. Là, Almagro permit à plusieurs seigneurs de Paria, qui l'avaient suivi, de retourner dans leur pays, et continua sa route avec trois cents fantassins, deux cents cavaliers et un grand nombre d'Indiens et de noirs pour porter son bagage. Après une marche longue et pénible à travers un désert, il arriva aux montagnes neigeuses (*Sierras Nevadas*), vers le commencement de l'hiver. Dans cette saison, la neige tombe presque continuellement et obstrue les passages qui ne sont praticables qu'en été. Almagro perdit dans sa route à travers ces montagnes, plusieurs noirs, quelques Indiens et trente chevaux, avant d'arriver à la fertile vallée de *Copayapo* (2), d'où il envoya du secours aux soldats de son expédition qui n'avaient pas encore franchi ces montagnes. Il fut accueilli par les habitants de cette vallée comme un envoyé du dieu Viracocha. Ils lui fournirent des vivres en abondance et lui firent des présents de la valeur de cinq cent mille ducats. Almagro distribua immédiatement cette somme entre les soldats, et leur remit toutes leurs dettes. L'héritier légitime de la couronne de ce pays, privé de ses droits par son oncle, s'était enfui dans les bois. Almagro le rétablit sur le trône. Les habitants attribuèrent cette action à un sentiment de justice, et en manifestèrent hautement leur satisfaction. Toutefois, trois soldats Espagnols, qui s'étaient séparés du gros de l'armée, ayant été tués à Guasco, l'Adélantado, qui craignait que leur mort ne détruisît l'idée de la supériorité de ses troupes, résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit brûler vifs vingt-sept des principaux habitants, parmi lesquels se trouvaient l'*ulmen*, ou chef de district, nommé *Marcando*, son frère et l'usurpateur de Copiapo. Cette atrocité, qui fut désapprouvée par la plupart des Espagnols, excita au plus haut dégré la colère des Chiliens.

Almagro, à son arrivée à *Concomicagua*, capitale de la province, envoya des détachements sur plusieurs points pour explorer le pays. Les rapports qu'ils lui firent sur les dispositions des habitants furent des plus défavorables. Il reçut dans cette ville un petit renfort sous les ordres de Rodrigo Orgonez, et un autre de quatre-vingts hommes d'infanterie et de cavalerie, sous ceux de *Juan de Rada*, qui lui apportait un brevet qu'il avait reçu de Hernando Pizarro, et par lequel il le nommait gouverneur de cent lieues de pays hors

(1) Voyez l'article *Magellanie*.

(2) Voyez l'article *Pérou*.

(3) *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9.

(4) Voyez l'article *Pérou*.

(5) Gomara dit qu'il partit de Cuzco au mois d'avril 1535; et suivant Molina, ce serait vers la fin de cette année.

(6) Selon Herréra; Alcédo l'écrit *Tupisa*, et la place dans la province de Chichas y Tarija, au Pérou.

(7) Ou *Jujuy*, ville de la province de Tucuman, au Pérou.

(1) Zarate dit qu'il avoua, avant de mourir, que sa passion pour une des femmes d'Atahualpa avait été cause de la mort de ce prince.

(2) Copiapo, province du Chili. Copiapo signifie pépinière de turquoises (*sementera de turquesas*). On a donné ce nom à cette vallée à cause de la grande quantité de pierres de cette espèce qu'on y trouve.

de la juridiction, et au midi du gouvernement de Pizarro. Ses amis lui mandaient de Cuzco de revenir prendre possession de cette ville qui était, disaient-ils, comprise dans son commandement; mais malgré cette invitation et les remontrances de ses auxiliaires péruviens, il se décida à continuer ses conquêtes vers le sud. Il franchit le Cachapoal et pénétra dans le pays des Promauques. Toutefois un combat qu'il eut à soutenir sur les bords du Rio-Claro, et qui coûta la vie à plusieurs Espagnols, arrêta ses progrès. La nuit sépara les combattants. Les Castillans réclamèrent la victoire. Cependant lorsqu'ils virent leurs adversaires prendre position vis-à-vis leur camp et les attendre de pied ferme, ils demandèrent à se retirer dans les provinces septentrionales, où ils avaient reçu un si bon accueil, pour y fonder une colonie, ou à opérer leur retraite sur le Pérou, lorsqu'Almagro, déçu de l'espoir qu'il avait conçu d'amasser de grandes richesses, et de former de nouveaux établissements, leur persuada de retourner avec lui à Cuzco. Il prit sa route le long du rivage de la mer, pour éviter les dangers du passage à travers les montagnes neigeuses; mais en parcourant le désert sablonneux d'Atacama, qui a une étendue de quatre-vingts lieues, il perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux, faute d'eau et de vivres. La provision d'eau était renfermée dans des outres de peaux de lamas portées par ces animaux. A son arrivée sur les frontières du Pérou, il reçut la nouvelle du siége de Cuzco, et partit en toute hâte pour délivrer les Espagnols (1).

En traversant les Cordilières, sur une étendue de cent vingt milles, il perdit plus de dix mille Indiens, cent cinquante Espagnols et trente chevaux. D'autres eurent les doigts, les pieds et les mains gelés, et ne purent lui être d'aucun secours. Les derniers renforts qu'il reçut avaient franchi les montagnes dans une saison où il y avait moins de neige. Néanmoins, plusieurs moururent de froid, et le reste se vit dans la nécessité de manger la chair des chevaux qu'avait perdus Almagro, et cette chair était encore toute fraîche. Zarate dit que, cinq mois après, on trouvait en plusieurs endroits les corps de ceux qui étaient morts à son passage. Quelques-uns appuyés contre des rochers, tenaient encore la bride de leurs chevaux. La chair de ces animaux était aussi fraîche que s'ils venaient de mourir, et on en fit usage faute de meilleure nourriture (2).

Expédition de Pédro de Valdivia et fondation de la ville capitale du Chili, sous le nom de Santiago de la Nueva-Estramadura (jacobopolis), en 1541. Pizarro devint maître absolu des possessions espagnoles dans l'Amérique du sud, par la mort d'Almagro. Frappé des richesses que pouvait renfermer un pays aussi vaste, baigné par la mer sur une étendue de plus de cinq cents lieues, il refusa de confirmer la nomination royale, et voulut se charger lui-même de soumettre le Chili. Il expédia, à cet effet, *Pédro de Valdivia,* qui appartenait à une noble famille de Villanuéva de la Séréna, en Estramadure. Cet officier, qui avait servi avec distinction dans les guerres d'Italie et puissamment contribué au gain de la bataille de Salinas, vivait retiré à Charcas. Pizarro lui conféra le titre de président, lui donna pour lieutenant *P. Sanchez de Hoz*, et mit à sa disposition cent cinquante Espagnols, un corps nombreux d'auxiliaires péruviens, des prêtres, des femmes et toutes sortes d'animaux domestiques d'Europe, pour y former une colonie.

Valdivia, voulant fonder dans le pays un établissement permanent, d'où il serait difficile aux Espagnols de retourner au Pérou, résolut de pénétrer le plus avant possible dans l'intérieur du Chili. Pour cela, il traversa les provinces de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota et de Mélipilla, et s'arrêta dans la vallée de Guasco, dans un endroit appelé *Mapocho* (1) par les indigènes, à plus de six cents lieues des confins du Pérou. Le 24 février 1541, il y jeta, sur les bords d'une rivière, les fondements de la ville de *Santiago de la Nuéva Estramadura* (2), à vingt lieues de la mer, où il y avait un port (3). Valdivia construisit un petit fort sur la

(1) Voyez l'article *Pérou*.

(2) Nous avons suivi, pour cette expédition, le récit qu'en ont publié Herréra et d'Ovaglie. Zarate énumère, ainsi qu'il suit, la force des différents corps qui la composaient. Saavédra commandait une centaine d'hommes; Almagro partit de Cuzco avec 200 hommes de cavalerie et d'infanterie; à son arrivée dans la province de Chicoana, il fut joint par 50 autres sous les ordres du capitaine Noguéral d'Ulloa; deux mois après son arrivée au Chili, Rui Dias lui en amena 100 autres; Orgonez 25, et de Rada 100, de sorte qu'il pouvait avoir en tout 570 hommes, dont 200 de cavalerie.

Voyez *Herréra*, décad. V, lib. VII, cap. 9, et lib. X, cap. 4; et décad. VI, lib. II, cap. 1.—*Zarate*, lib. III, cap. 1 et 2: *Historia del descubrimiento y conquista del Peru, en Anvers*, 1555.—*Alonzo d'Ovaglie*, lib. IV, cap. 15, 16 et 17: *Historica relation del regno di Cile, in Roma*, 1646.—*Gomara*, *Hist. Gen.*, lib. V, cap. 24.—*Molina*, lib. I, cap. V. *Prima spedizione degli Spagnuoli contro il Chili.*

(1) Ce mot signifie *terre de beaucoup de gens*. Il paraît, dit Molina, d'après le témoignage des premiers écrivains du Chili, que la population de cette province, appelée aujourd'hui Santiago, était autrefois très-considérable. Selon quelques historiens, la vallée d'environ vingt-huit lieues de circonférence renfermait quatre-vingt mille Indiens, lors de la conquête par Valdivia. Située sur les confins des principales montagnes des Andes, la province comprenait une circonférence de cent quarante milles, et était arrosée par les rivières de Maypo, Colina, Lampa et Mapocho. La dernière, qui coule vers le centre du pays, disparaît sous terre l'espace de cinq milles, et va ensuite unir ses eaux à celles de Maypo. Les montagnes de Caron, au nord de cette province, abondent en ruisseaux qui roulent de l'or, et dans sa partie orientale, non loin des Andes, il y a de riches mines d'argent.

(2) Il partagea la ville en carrés de 4,096 toises chacun, et en donna le quart à chaque habitant. Santiago, ainsi appelé en l'honneur de l'apôtre saint Jacques, et *Nuéva Estramadura*, de la patrie de son fondateur, s'élève dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, et qui a quatre mille quatre-vingt-sept toises d'élévation au-dessus de l'Océan, à vingt lieues espagnoles de Valparaiso, qui est regardé comme son port. Elle est située par lat. S. 33° 40', selon les observations de Frézier, ingénieur du roi. La rivière de Maypocho baigne une partie de cette ville qui a mille toises de l'est à l'ouest, et six cents du nord au sud. Les rues, tirées au cordeau, en sont larges et pavées de pierre, et les maisons basses et bâties de briques crues. En 1552, elle reçut du roi le titre de très-noble et très-loyale, et fut érigée en évêché suffragant de Lima, par Paul IV, en 1561. Le tribunal de l'audience royale y fut transféré de la Conception en 1574; aboli peu de tems après, il y fut de nouveau installé, en 1609. Cette ville a ressenti les tristes effets des tremblements de terre du 13 mai 1647, du 15 mars 1657 et du 8 juillet 1730. Elle renfermait autrefois cinq couvents, quatre monastères de filles, une béaterie et cinq colléges de jésuites. Don Ulloa fait monter à quatre mille familles la population de Santiago, en 1742. La moitié étaient Espagnols. Suivant Molina, elle était, en 1787, de plus de quarante mille. Cette ville compte aujourd'hui quarante-huit mille âmes. (Voyez *Frézier*, Description de la ville de Santiago, p. 89—95; et D. Ulloa, Description de la ciudad de Santiago, etc., lib. II, cap. VII, n°. 537. On y voit le plan de cette ville. — *Vancouver*, Voyage, book VI, cap. V.)

(3) *Valparaiso*, *Vallis Paradisis* ou *Paridivia*, capitale de la province du même nom, et port de Santiago, acquit de l'importance dans le commencement du 18e. siècle. Elle est située

colline voisine de Santa-Lucia, pour y protéger les habitants, et leur donna des magistrats (1).

Les naturels, voyant avec inquiétude les Espagnols s'établir au milieu d'eux, avaient formé le projet de les chasser de la colonie. Valdivia, instruit de leur intention, arrêta quelques-uns des seigneurs de la vallée, les renferma dans le fort, et ayant commis à leur garde son lieutenant *Alonzo de Monroy*, il se rendit sur les bords du Cachapoal, à quatorze lieues de là, avec soixante cavaliers pour observer les mouvements de l'ennemi. Mais, pendant son absence, les Indiens tombèrent avec toutes leurs forces sur la ville, brûlèrent les maisons à moitié construites, et mirent le siége devant la citadelle où les habitants s'étaient retirés. L'attaque continua depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et tandis que les soldats combattaient sur les remparts, *Doña Inès Suarez* tua les caciques prisonniers à coups de hache, pour empêcher leur fuite. Le fort n'ayant point d'esplanade, et les assiégeants s'étant retranchés derrière des palissades où la cavalerie ne pouvait les attaquer, Monroy résolut de l'évacuer et de se retirer dans la plaine. Les Chiliens l'y suivirent, mais la cavalerie mit le désordre dans leurs rangs, et tua la fleur de leur jeunesse. Valdivia, informé de ce qui venait de se passer, accourut aussitôt au secours des Espagnols. Il vit avec peine ses maisons brûlées, ses provisions détruites, mais il n'en persista pas moins dans la résolution d'établir une colonie en cet endroit.

1542. Toutefois quelques-uns de ses gens, empressés de regagner le Pérou, tramèrent un complot contre ses jours. Valdivia, instruit de leur dessein, arrêta les chefs, convoqua une assemblée des magistrats de la ville, et s'étant fait nommer gouverneur, punit de mort les auteurs de la conspiration. La découverte d'une riche mine d'or dans la vallée de Quillota imposa silence aux autres mécontents. Valdivia fit élever un fort aux environs pour protéger les ouvriers, et donna ordre de construire une frégate à l'embouchure de la rivière de Chile, qui arrose cette vallée, pour communiquer par mer avec le Pérou.

1543. Voulant aussi ouvrir une communication par terre avec ce pays, il expédia dans cette direction les deux capitaines Alonzo Monroy et Pédro Mirando, avec six autres officiers et une escorte de trente cavaliers. Pour exciter la cupidité des Espagnols du Pérou, et les attirer au Chili, Valdivia avait donné aux officiers des mords, des étriers et des éperons d'or. Toutefois, comme ils cheminaient vers la vallée de Guasca, ils furent attaqués par une centaine d'archers aux ordres de *Cotéo*, officier de l'ulmen de la province de Copiapo. Monroy et Miranda échappèrent seuls à la mort, grâce à la protection de la femme de ce chef, qui leur sauva la vie à condition qu'ils enseigneraient à son fils à monter à cheval. Ces deux capitaines y ayant consenti, l'ulmen leur donna deux des chevaux qu'il avait pris; mais, à la première occasion qui se présenta, ils poignardèrent leur élève, gagnèrent le désert du Pérou et retournèrent à Cuzco, où ils apprirent à Vaca de Castro, qui commandait dans cette ville, la triste situation des Espagnols du Chili. Vaca envoya aussitôt à leur secours une compagnie de soixante hommes sous les ordres de Monroy.

Le capitaine *Juan Bautista de Pastène*, Génois de nation, fit un voyage par mer au Chili, avec un chargement de vêtements et d'autres choses nécessaires, dont il attendait un bon profit. Valdivia l'envoya reconnaître la côte jusqu'au détroit de Magellan, sur lequel il recueillit des renseignements satisfesants, et, à son retour, il lui donna commission d'aller au Pérou chercher de nouveaux renforts.

Sur ces entrefaites, les Quillotanes se soulevèrent et massacrèrent tous les mineurs espagnols, dans une embuscade qu'ils leur tendirent à un endroit où ils leur dirent avoir trouvé un pot d'or qu'ils présentèrent à *Gonzalo de los Rios*. Ce dernier et un noir libre, nommé *Juan Valiente*, échappèrent seuls au carnage. Les Indiens brûlèrent ensuite la frégate qui était presque achevée, ainsi que l'arsenal. Valdivia, à la nouvelle de ce désastre, s'y rendit en toute hâte, et après avoir vengé la mort de ses soldats, il fit construire un fort pour la sécurité des mineurs, et les travaux furent repris avec une nouvelle activité.

Fondation de la ville de Séréna, ou de Coquimbo (Sirénes, Cochimbum, ou Cochimpus), en 1544. Valdivia, ayant reçu un renfort de trois cents hommes que lui amenèrent du Pérou *Francisco Villagran* et *Christoval Escobar*, conçut le projet d'un établissement dans la partie septentrionale du Chili, pour servir de dépôt d'armes et de réfuge aux convois qui pourraient y arriver. Il partit de Santiago, avec soixante cavaliers, traversa la province de *Parmacanès* et de Rio de Maule, pénétra dans les royaumes de *Guéler* et de *Tata*, visita plusieurs grandes villes, et s'avança jusqu'à *Quilacura*, où il établit son camp. Attaqué pendant la nuit par les naturels, il les repoussa facilement; mais il perdit dans l'action plusieurs chevaux, qui coûtaient alors 1,000 pièces de huit chaque. Cette perte le décida à la retraite, et il retourna à Santiago. Il résolut peu après d'ouvrir une communication par terre et par mer entre le Chili et le Pérou, et pour cela il chargea le capitaine *Juan Bohon* d'aller jeter les fondements d'une ville à *Cuquimpu*, à l'embouchure de la rivière du même nom. Il l'appela *Séréna* (1) (*Ciudad de la Sérénao Coquimbo*), de la ville d'Espagne où il avait vu le jour.

par lat. sud 33° 2', et par long. 304° 11' est du méridien de Ténériffe, suivant les observations de don Ulloa et du père Feuillée. (Voir D. *Ulloa*, lib. II, cap. X, n°. 597.) Les premières constructions qu'on y éleva furent des magasins destinés à recevoir les marchandises expédiées par les négociants de la Conception pour le Callao. La bonté de son port et les avantages que présentait son commerce y attirèrent par dégré une population nombreuse. La ville, bâtie sur le revers et au sommet d'une montagne, est divisée en deux parties, la *Ciudad Alta*, et la *Ciudad Bassa*, et est protégée par trois forts, qui sont: le *Castillo Viéjo*, à l'entrée du port, avec une batterie à fleur d'eau; le *Castillo grande*, où réside le gouverneur, et le troisième qui occupe le faîte d'une colline, et commande la plaine, à l'est, appelée *el Almendral*. Elle renfermait autrefois deux couvents et un collége de jésuites. Sa population, qui, en 1744, était de deux mille âmes, est aujourd'hui de cinq mille. Don Ulloa donne un plan de la baie et du port de Valparaiso, levé par ordre du roi, en 1744.

Frézier a donné un plan des forteresses et bourgades de ce port (pl. 12). Voyez aussi *Vancouver*, lib. VI, cap. 6.

(1) On a loué Valdivia, dit Molina, d'avoir montré tant de discernement dans le choix de cet emplacement pour y établir le siége du gouvernement de la colonie. Toutefois, si l'on considère les besoins d'une grande ville, on verra qu'elle eût été beaucoup mieux placée à quinze milles plus au sud, sur les bords du Maypo, belle rivière qui communique directement avec la mer, et qui est susceptible d'être rendue navigable pour les plus gros navires.

(1) Cette ville, qui a pris le nom du fleuve sur lequel elle s'élève, est située par lat. sud 29° 55'* à un quart de lieue de

* Dans le voyage de D. Ulloa, on la place erronément, d'après le père Feuillée, par lat. 24° 54' (tom. III, n. 565, édit. de Madrid). La population actuelle est environ 7,000.

Après la fondation de Séréna, Valdivia marcha dans le pays des Promauciens. Les historiens contemporains, dit Molina, n'ont parlé d'aucune bataille que ce peuple belliqueux ait livrée aux Espagnols; mais il est peu probable qu'après avoir repoussé les armées réunies de l'Inca et d'Almagro, il les ait laissés violer impunément son territoire. Valdivia est peut-être parvenu à lui persuader de se réunir à lui contre les autres Chiliens; et en effet, depuis cette époque, les armées espagnoles ont toujours été renforcées par des corps auxiliaires de Promauciens. De là vient sans doute cette haine invétérée que les Araucaniens conservent encore pour les restes de cette nation. Valdivia, ayant franchi le Maule, s'avança, en 1546, jusqu'à l'Itata, où il établit son camp en un endroit appelé *Quilacura*. Attaqué dans cette position, il éprouva une perte si considérable, qu'il se vit dans l'impossibilité de pénétrer plus avant, et retourna à Santiago.

1547. Cependant Valdivia, ne recevant pas les secours qu'il attendait du Pérou, se décida à s'y rendre en personne. Le récit que Pastenes lui fit des dissentions entre les conquérants de ce pays, ne changea en rien sa résolution. Il s'embarqua avec lui, arriva heureusement au Pérou, avec quatre-vingt mille *pésos* qu'il avait à bord, et se trouva à la bataille qui décida du sort de Gonzalo Pizarro. Le président la Gasca, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus à cette affaire, lui conféra le titre de gouverneur, lui fournit tout ce dont il avait besoin, et lui donna pour retourner au Chili, deux navires sur lesquels il plaça tous ceux dont il voulait se défaire.

Valdivia après avoir expédié par mer des hommes, des armes et des munitions de guerre et de bouche, se rendait par terre à Aréquipa, lorsqu'il fut rejoint dans la vallée de Atacama, par *Pedro de Hinojosa*, que le président avait envoyé pour le ramener à Lima. Il confia le commandement de sa troupe au capitaine *Francisco de Ulloa*, et retourna au Pérou avec Hinojosa. Quelques colons espagnols du Chili, à qui Valdivia avait enlevé l'or qu'il avait porté au Pérou, s'étaient plaints de sa conduite, et l'avaient accusé de meurtre, d'avoir entretenu des intelligences avec Pizarro, et méconnu les ordres du président (1). Valdivia démontra facilement la fausseté de ces accusations, et reçut ordre de retourner dans son gouvernement. On lui fournit à cet effet deux galions, dont l'un avait appartenu à Pizzaro, et sur lesquels il embarqua cinquante ou soixante nouveaux soldats, et des munitions de guerre et de bouche, et fit voile pour le Chili, où il arriva à la fin de 1548. Toutefois de nouvelles difficultés l'attendaient à son arrivée.

Lorsque Francisco Pizarro donna le gouvernement du Chili à Pédro de Valdivia, Pédro Sanchez de Hoz s'y était opposé en vertu d'une commission royale, qui le nommait gouverneur de tout le pays qui serait découvert le long de la mer du Sud, au-delà du gouvernement du Marquis, et de celui qui avait été cédé à un particulier de Truxillo, nommé *Camargo*, et frère de l'évêque de Plasencia, aux frais de qui ces découvertes avaient été faites. Pizarro, néanmoins, avait trouvé moyen de décider de Hoz à accompagner Valdivia. Il aida même à l'établissement de Santiago, et reçut des terres et des Indiens en récompense de ses services. Mais, toujours jaloux de Valdivia, il avait formé le projet, après le départ de celui-ci pour le Pérou, de mettre à mort son lieutenant *Francisco de Villagra*, et de saisir le gouvernement. Cet officier, instruit de son dessein, l'arrêta et l'envoya au supplice avec Roméro, son principal complice.

1549. Le gouverneur apprit à son retour que les Indiens de la vallée de Copiapo avaient tué le capitaine *Juan Bon*, et quarante Espagnols qu'il amenait du Pérou, et réduit en cendres la ville de Séréna, dont ils avaient massacré les habitants et la garnison. Valdivia fit alors partir le capitaine Francisco de Aguirre, avec des forces suffisantes, pour rebâtir cette ville à l'endroit où elle s'élève actuellement. Aguirre s'occupa ensuite de châtier les Indiens du voisinage et ceux de la vallée de Copiapo.

Après neuf années de guerre, Valdivia se trouva maître de toute la partie du Chili qui avait été autrefois subjuguée par les Péruviens. N'éprouvant plus d'obstacles, il crut sa domination fermement établie, et répartit le territoire et les naturels entre ses soldats, à titre de *comendadores*. Après ce partage, il se mit en route pour les provinces méridionales, avec un corps nombreux d'Espagnols et d'auxiliaires promauciens.

Fondation de la ville de la Conception (*Conceptionis ou Pencum Fanum*). Le gouverneur continua sa marche dans le Chili, avec cent cinquante soldats. Il conquit successivement les provinces d'*Arauco*, de *Tucapel* et de *Comarcas*, et, après une marche de deux cent quarante milles, étant arrivé dans la vallée de *Andalien*, sur les bords d'une baie appelée *Penco*, qui avait été reconnue par Pastenes, il y jeta les fondements de la ville de la *Conception* (1), le 5 octobre

la baie de Coquimbo, à quinze lieues de la Conception, et à cinquante-huit de Santiago. Elle est bâtie sur une petite éminence de quatre à cinq toises de haut, que la nature a formée comme une terrasse régulière. Les rues sont tirées au cordeau, et les maisons de torchis et recouvertes en paille. Feuillée dit (en 1710) qu'on y voit des rues longues de plus d'un quart de lieue, et dans lesquelles on compte à peine six maisons. Celles-ci ont toutes un vaste jardin clos de murs. On y comptait autrefois quatre couvents et un collége de jésuites, et de cinq à six cents familles (1742). Coquimbo est le principal port du district minéral. Il est formé par une belle baie, d'un accès facile, et près de l'île des Tortugas; il y a un bon ancrage dans six à dix brasses, où les navires sont à l'abri de tous les vents, et en sûreté contre la houlle. La ville de Coquimbo fut détruite par les Araucaniens, en 1547. Sir Francis Drake l'attaqua en 1579, mais sans succès, ses hommes ayant été contraints de regagner leurs navires par trois cents cavaliers et deux cents fantassins. Le pirate anglais Bartholemew Sharp, y ayant débarqué, en 1680, à la tête d'une centaine de flibustiers, la prit et la livra au pillage. La garnison espagnole, qui la défendait, était forte de trois cents hommes. Frézier donne le plan de la baie de Coquimbo, levé géométriquement le 5 juin 1713.

(1) Suivant Herréra; Zarate dit que le président le rappela parce qu'il emmenait avec lui plusieurs cavaliers et fantassins, bannis du Pérou, et d'autres qui avaient été condamnés aux galères pour avoir favorisé la rébellion de Gonzalo Pizarro. (*Zarate*, lib. VII, cap. 10.)

(1) Cette ville est située à l'embouchure de la rivière d'Andalien, par lat. sud 36° 43', et 303° 18' du méridien de Ténériffe, à soixante lieues au sud de Santiago, et 3° 58' plus à l'ouest que le Callao, selon les observations du père Feuillée et de D. Ulloa, lib. II, cap. V, n°. 496. Les maisons sont en torchis ou en briques crues, et recouvertes en tuiles. La Conception renfermait autrefois quatre couvents et un collége de jésuites. Le tribunal de l'audience royale y siégea de 1567 à 1574, qu'il fut transféré à Santiago, et vingt-deux évêques en occupèrent le siége de 1564 à 1779. Cette ville, brûlée par les Indiens, quatre ans après sa fondation, fut ensuite rebâtie, et de nouveau détruite, le 8 juillet 1730, par une inondation de la mer, à la suite d'un tremblement de terre. La baie de la Conception a trois lieues et demie de longueur sur deux de largeur, et elle reçoit les eaux de deux rivières. Le plan en fut levé en 1744, d'après les observations du père Feuillée et de don Ulloa. L'île de Santa-Maria, située vis-à-vis de la baie, forme une belle rade, protégée d'un autre côté par

1550. Les naturels du pays tentèrent vainement de s'y opposer; ils furent repoussés avec grande perte, dit Herréra, si l'on en juge par la quantité d'ossements dont les bords de la rivière sont encore jonchés.

Défaite des Araucaniens et fondation de la Ville Impériale (*Imperialis, Castrum Imperatoris*), *en* 1552 (1). Les naturels de Penco ayant mandé aux Araucaniens que les Espagnols venaient de former un établissement sur leur territoire, le toqui *Aillavilu* se mit à la tête de quatre mille hommes, franchit le Biobio qui sépare leur pays de celui des Pencons, et tomba à l'improviste sur les Espagnols d'Andalien, les attaquant à la fois de front et sur les flancs sans leur donner le tems de se reconnaître. La victoire flottait indécise depuis plusieurs heures, lorsque Aillavilu, voulant profiter du désordre des Castillans, s'avança imprudemment sur eux, et reçut un coup mortel. Sa perte et celle de plusieurs autres chefs décidèrent les Indiens à la retraite. Mais, bientôt après, une autre armée plus nombreuse, qui marchait sur trois colonnes, sous la conduite d'un nouveau toqui, nommé *Lincoyan*, vint présenter la bataille aux Espagnols. Ceux-ci, effrayés de leur nombre, se replièrent sous les batteries de leurs retranchements, où ils furent attaqués sans succès. Lincoyan, craignant d'y perdre son armée, se retira en bon ordre (2).

Après cette victoire, Valdivia envoya le capitaine *Jéronimo de Aldérète*, avec soixante-dix cavaliers, reconnaître plus particulièrement la contrée d'Arauco et de Tucapel. Aldérète traversa le Biobio, en un endroit où il a quinze cents pas de large, et entra dans un pays où il remarqua plusieurs grandes villes et beaucoup de terres en culture. Les naturels s'étaient retirés à son approche dans les montagnes. Aldérète, trop faible pour les y aller attaquer, prit la direction de *Talcamavido*, et descendit le Biobio jusqu'à la Conception. Valdivia, qui venait d'achever le fort de cette ville, partit alors avec lui, au commencement de l'année 1551, emmenant tous les Espagnols disponibles et des Indiens alliés, pour combattre l'ennemi sur son propre territoire. Il passa par les vallées de Santiago et de Séréna, franchit les *llanos* ou plaines d'Ongol, culbuta plusieurs fois les Indiens pendant sa marche, et pénétra jusqu'au confluent des rivières Cauten et Damas, à trois lieues de la mer, où s'élevaient plusieurs villes populeuses. Il dressa son camp en cet endroit, y construisit un fort et y fonda une ville, qu'il appela *la Impérial* (3), en l'honneur de Charles V. Pour encourager les Espagnols à s'y défendre contre ces féroces et belliqueux Indiens, il leur fit la distribution des terres du voisinage.

Fondation de la ville de Valdivia, en 1551. Valdivia marcha de l'Impériale à la vallée de *Mariquina*, où il s'arrêta pour attendre un renfort de cent quatre-vingts hommes, sous la conduite de *Francisco de Villagro*, qui lui était annoncé du Pérou. Cet officier ne fut pas plutôt arrivé à Santiago, qu'il en partit avec quatre-vingts de ses meilleurs soldats, pour rejoindre le gouverneur. Valdivia traversa alors l'Araucanie du nord au sud; à son arrivée sur les bords de la rivière de *Callacala*, qui sépare ce pays de celui des *Cunches* (1), il trouva les habitants sous les armes, disposés à lui en disputer le passage. Mais le chef de ces derniers, cédant aux suggestions d'une femme, nommée *Récloma*, le laissa passer librement la rivière, à laquelle il donna son nom, et qui forme un port spacieux, et y fonda une ville, qu'il appela aussi *Valdivia* (2). Il s'occupa ensuite d'y construire un fort, et répartit les terres voisines entre les habitants. Il donna à son lieutenant Francisco de Villagro, la province de Maquégua, qui renfermait une population de trente mille habitants, et était regardée par les Araucaniens comme la clef de leur pays, et accorda à ses autres officiers de huit à dix mille habitants avec des terres en proportion.

Fondation de Ciudad Rica, ou Villarica (*Ditæa*), *en* 1551. Valdivia, ayant achevé ces dispositions, fit explorer le lac qu'il appela aussi *Valdivia*, et chargea Jéro-

---

l'île de Quiriquina. Frézier donne le plan de la baie et de la ville de la Conception, pl. VII et VIII.

Le 24 mai 1751, elle ressentit un autre tremblement de terre qui lui causa de grands dommages. Le 24 novembre 1764, une partie des habitants alla s'établir entre les rivières Andalien et Biobio, et y fonda la ville de la *Nouvelle-Conception*.

(1) Selon Ovaglie et Molina; Herréra la place en 1551.

(2) Des Espagnols, qui regardaient cette retraite comme un effet de la faveur du ciel, déclarèrent avoir vu saint Jacques, monté sur un cheval blanc, porter la terreur dans les rangs ennemis. Toute l'armée résolut en conséquence d'élever sur le champ de bataille une chapelle, qui fut dédiée quelques années après à cet apôtre.

(3) Cette ville était située sur une éminence, par latitude sud 38° 42', à trente-neuf lieues de la Conception, et à cent soixante-dix de Coquimbo. Elle fut érigée en évêché par Pie IV, en 1564, mais le siége en fut transféré à la Conception, en 1620. Depuis sa destruction par les Araucaniens, en 1599, elle est bien déchue de son ancienne splendeur, elle est réduite aujourd'hui à la condition d'un misérable village; quoiqu'il y ait aux environs de riches mines d'or, qui, il est vrai, ne sont pas exploitées. Des géographes modernes, dit Molina, représentent cette ville comme existant encore, bien fortifiée, et le siége d'un évêché, quoiqu'elle ait cessé d'exister depuis plus de deux cents ans. Elle renfermait autrefois deux couvents d'hommes. Quelques auteurs prétendent qu'on lui donna le nom d'Impérial à cause des aigles en bois à deux têtes qu'on y trouva sur le faîte des maisons. Son port n'est pas assez profond pour de gros navires. (Voyez Molina, *Storia civile del Chile*, lib. III.)

(1) Cette nation, une des plus belliqueuses du Chili, habitait la contrée maritime située entre la rivière Calacala et l'archipel de Chiloé.

(2) Cette ville est située dans la vallée de Guadallanquen, par le 39° 36' de lat. sud, selon les observations de Frézier, à soixante-cinq lieues de la Conception. Son emplacement occupe la pointe d'une péninsule, formée par deux rivières qui, avec plusieurs îles voisines, offrent la rade la plus étendue et la plus sûre de toute la côte du Chili. La plaine environnante est élevée de quatre à cinq toises au-dessus du niveau de la mer. Placée dans le voisinage de riches mines d'or, et d'un des meilleurs ports du monde, cet établissement prospéra rapidement. Les Araucaniens l'ayant réduit en cendres, en 1603, on envoya des bannis le repeupler. L'amiral hollandais Henri Brouwer fit une tentative infructueuse pour s'emparer de cette ville, en 1643. Deux ans après, elle fut rebâtie et fortifiée sous la direction du colonel don Alonso de Villanuéva, par ordre du vice-roi du Pérou. Elle souffrit considérablement du tremblement de terre de 1737. Valdivia recevait autrefois du trésor royal de Lima, un *situado*, ou secours annuel de 70,000 écus, dont 30,000 en espèces, l'équivalent de 30,000 autres en vêtements ou étoffes pour en faire, et les 10,000 restant étaient destinés à approvisionner la place. « Les avantages de ce port, » dit Frézier, «ont engagé les Espagnols à élever plusieurs forts pour en défendre l'entrée aux étrangers, parce qu'ils le regardaient comme la clef de la mer du sud. Aujourd'hui (1712), ajouta-t-il, il y a plus de cent pièces de canon qui se croisent à l'entrée: le fort de Manséra en a quarante; celui de Nièble, trente; celui de Margue, vingt, et celui de Corral, dix-huit; la plupart de fonte. Pour ne pas laisser ce fort dépourvu, on y envoya les blancs du Pérou et du Chili, condamnés à l'exil pour quelque crime; de sorte que c'est une espèce de galère. On les occupe aux fortifications et aux besoins de la garnison, qui n'est composée que de ces sortes de gens, qu'on fait soldats et officiers, même pendant le tems de leur punition. » Frézier donne une description et le plan de ce port, planche VI, pag. 40.

nimo de Aldérète d'aller avec soixante hommes fonder, au pied des montagnes neigeuses (*Gran Cordilléra Nevada*), la colonie de *Ciudad Rica* (1), *ou Villarica*, qui reçut ce nom à cause de la quantité d'or que les Espagnols recueillirent aux environs. Aldérète y bâtit un fort et y laissa des habitants, à chacun desquels il assigna une certaine étendue de terrain. Toutefois, cette situation n'étant pas jugée favorable, le gouverneur transféra la colonie sur le bord du grand lac de *Tauquen*. Valdivia se mit alors en marche pour l'Impériale, il traversa le pays de *Puren*, et les provinces de Tucapel et d'Arauco, dont les habitants se soumirent d'abord sans résistance. Néanmoins, pour mieux s'assûrer de leur tranquillité, il fit construire trois maisons fortes à huit lieues de distance l'une de l'autre, malgré la vive opposition des naturels qui lui livrèrent plusieurs combats. Il prit pour sa part, ces deux provinces jusqu'à Puren, à l'exception de quelques propriétés qu'il donna à des Espagnols qui habitaient déjà cette contrée. Valdivia visita ensuite les villes de la Conception et de Santiago, d'où il expédia pour l'Espagne, Jéronimo de Aldérète, avec l'argent du roi, une partie du sien, et une description de la richesse et de la beauté du pays.

Sur ces entrefaites, don *Martin de Avendano* arriva à Santiago, avec un renfort considérable et trois cent cinquante chevaux et juments envoyés par le vice-roi du Pérou, don Antonio de Mendoza. Valdivia fit alors partir Francisco de Aguirre, avec deux cents hommes, pour réduire les provinces de Cujo et de Tucuman, situées à l'est des Andes. Ce capitaine franchit la grande Cordilière, et se fixa dans le pays des *Diaguites* et des *Juries*.

Fondation de la dernière ville (2) *établie par Valdivia, en* 1552. Le gouverneur, informé de l'état de détresse dans lequel se trouvaient les colonies qu'il avait fondées, se mit en route pour leur porter secours, avec toutes les forces qu'il put rassembler, les troupes d'Avendano et quelques hommes avec leurs femmes qui venaient d'arriver par mer. Il fit chercher des mines dans les environs de la Conception, et en ayant trouvé plusieurs d'or fort riches dans le pays de *Ongol* ou *Angol* (3), il y fonda la ville de *los Confines* (4), ou *de la Frontera* (*Villanova ad fines*, ou *Confinium*), qui fut ensuite transférée à trois lieues de son premier emplacement. D'autres mines d'or ayant été découvertes à un endroit appelé *Quillacoya*, à quatre lieues de la Conception, Valdivia s'y rendit et y établit trois officiers militaires, un quartier-maître général, un sergent major et un commissaire. Valdivia, voulant gagner l'approbation royale, conçut le projet de faire de nouvelles découvertes par mer, et pour cela il équipa deux navires, dont il donna le commandement à Francisco de Ulloa, qu'il avait laissé à Arauco et Tucapel. Il lui recommanda de pousser jusqu'au détroit de Majellan (*el estrecho de Magallanes*), par lequel il espérait établir une communication directe avec l'Europe.

Après le départ de cette expédition, qui eut lieu pendant l'hiver de 1552, il porta son attention sur les mines de Quillacoya, et y envoya un grand nombre d'ouvriers pour recueillir tout l'or qu'ils y pourraient trouver. Il fit partir ensuite Aldérète pour l'Espagne, à l'effet de remettre au roi une somme considérable d'argent, et obtenir pour lui le gouvernement des pays qu'il avait conquis, avec le titre de *Marquis d'Arauco*.

Destruction de l'armée de Valdivia, et mort de ce général. Sur ces entrefaites, Ainavillo, général des Araucaniens, s'étant rendu à une fête que Valdivia donnait dans une de ses forteresses, y périt empoisonné. Les caciques n'osèrent d'abord lui choisir un successeur; toutefois, après un court intervalle, un vieil ulmen, de la province d'Arauco, nommé *Colocolo*, convoqua une assemblée des chefs des différentes tribus dans la vallée de Tucapel. Le cacique de ce nom s'y rendit le premier, et *Ongol, Cayocupil*, le vieux *Millarque*, Élicura, qui commandait six mille guerriers, Colocolo, Lincoya et autres ne tardèrent pas à l'y joindre. Venccia, souverain d'une belle province, retenu captif par les Espagnols, ne put se rendre à l'assemblée. *Caupolican* (1), seigneur de Palmeyquen, n'avait pu arriver à tems à cause de l'éloignement. Néanmoins, on lui décerna le titre de généralissime (2).

Caupolican commença la guerre par une ruse employée pour s'emparer de la forteresse d'Arauco. Ayant rencontré un parti de quatre-vingts Indiens auxiliaires des Espagnols, qui conduisait des fourrages à ce poste, il fit prendre au même nombre de ses plus braves guerriers, les vêtements de ces Indiens et leur ayant donné pour chefs *Cajuguenu* et *Alcatipay*, il leur recommanda de cacher leurs armes dans l'herbe, et de se maintenir à une des portes du fortin jusqu'à ce qu'il pût venir à leur secours. Ces Indiens pénétrèrent, à la faveur de ce déguisement, dans l'enceinte du fort, arrêtèrent et désarmèrent la garde, mais ils furent repoussés par le reste de la garnison aux ordres de *Francisco Reynoso*, qui n'eut que le tems de lever le pont-levi pour empêcher l'armée araucanienne de s'y introduire. On maintint ensuite un feu bien nourri des remparts avec deux canons et six pièces de campagne, et Caupolican, voyant ses rangs s'éclaircir, ordonna la retraite et convertit le siége en blocus. Les assiégés firent plusieurs sorties infructueuses dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde, et leurs vivres commençant à s'épuiser, ils abandonnèrent le fort vers le milieu de la nuit, passèrent au travers des ennemis et gagnèrent celui de Puren. Caupolican détruisit Arauco et marcha de là contre Tucapel. Sa garnison, forte de quarante hommes, commandée par *Martin de Erizar*, fut aussi contrainte de se replier sur Puren.

A la nouvelle de cette révolte, Valdivia avait fait partir

(1) Située par lat. 39° 9', à quatre lieues des Andes, à dix-huit de l'Impériale et à vingt-huit de l'Océan-Pacifique.

(2) « *Siete ciudades prosperas fundaron, Coquimbo, Pinco, Angol, y Santiago, la Imperial, Villarica y la del Lago.* » (*La Araucana*, part. I, canto 2.) Voyez *Historia provinciæ Paraquariæ*, lib II, cap. 17. *De Chilini regni urbibus et earum fundatoribus.*

(3) La Martinière et d'autres écrivent ce mot *Angola*.

(4) Cette ville, qu'on appelle aussi *Villanueva de los Infantes*, était située dans une vallée bien arrosée et abondante en vignes, par lat. S. 37° 56', à huit lieues de la Cordilière, et à seize de Santiago. Elle est aujourd'hui en ruines. Coléti et Alcédo prétendent qu'elle fut fondée par don Garcia Hurtado de Mendoza, en 1549, suivant le premier de ces auteurs, et qu'elle fut réduite en cendres par les Araucaniens, en 1599. Ovaglie suppose qu'elle doit sa fondation à Valdivia, et qu'elle fut ensuite rebâtie à trois lieues de son ancien emplacement. C'était autrefois, dit Molina, une ville riche et commerçante, et dont les environs abondaient en vins qu'on transportait à Buénos-Ayres par une route pratiquée à travers les Cordilières. L'*Encyclopédie* décrit cette ville sous le nom d'*Angol*, comme existant encore.

(1) Ovaglie écrit *Caopolicano*.

(2) Le poëte Ercilla dit que la force prodigieuse de ce chef lui mérita tous les suffrages. L'honneur de commander devant être décerné à celui qui soutiendrait le plus long-tems sur les épaules un cèdre massif, nommé le madrier d'épreuve, Caupolican le porta pendant trois jours et deux nuits.

Diégo Maldonado, avec six hommes pour Tucapel, mais il était déjà trop tard lorsque celui-ci y arriva; le fort était réduit en cendres, et il fut bien heureux de pouvoir se sauver avec perte de trois des siens.

Valdivia, ayant construit un fort, défendu par de bonnes palissades, pour protéger les mineurs espagnols et une vingtaine de mille Indiens qui travaillaient aux mines, marcha avec toutes les troupes disponibles contre les Araucaniens. Arrivé auprès de Tucapel, il trouva Caupolican campé sur ses ruines. Il s'établit à *Coton*, d'où il détacha le capitaine *Diégo Doro*, avec dix soldats, pour reconnaître l'ennemi. Mais les ayant surpris et faits prisonniers, les Araucaniens leur tranchèrent à tous la tête et la suspendirent à des branches d'arbres.

Les naturels crurent d'abord la cavalerie espagnole invulnérable, et les décharges de l'artillerie et de la mousquéterie leur inspirèrent la plus grande terreur. Mais Valdivia, en dispersant ses gens dans de nouvelles villes éloignées les unes des autres, et en réunissant les Indiens dans les mines, leur procura bientôt une occasion de s'assûrer que les Espagnols étaient mortels comme eux.

Cependant les vasseaux de Valdivia, lassés de lui payer un tribut en or de cent mille *pésos* et dégoûtés du travail pénible des mains, avaient formé, depuis quelque tems, le projet de secouer le joug des Espagnols; mais l'impossibilité de tenir en rase campagne contre les chevaux, les avait toujours retenus. Un vieux capitaine, indigné de la lâcheté de ses compatriotes, se rendit un jour sur une haute éminence, pour considérer ces redoutables adversaires. Il vit les Espagnols en petit nombre et fort resserrés, tandis que les guerriers indiens occupaient une grande étendue de terrain. Étant passé dans le camp de ces derniers, il convoqua un conseil de guerre : après avoir fait le récit de tout ce qui lui était arrivé jusqu'à ce jour, il leur demande comment il se peut que cent cinquante hommes résistent à douze ou treize mille. Ces Espagnols, continue-t-il, que vous voyez devant vous, sont-ils mortels comme vous autres, ou immortels comme le soleil et la lune? sont-ils de chair et d'os, ou de fer et d'acier? N'éprouvent-ils pas la faim et la lassitude? peuvent-ils se passer de sommeil et de repos? Il leur adressa les mêmes questions à l'égard des chevaux. Tous répondirent que les Espagnols étaient hommes comme eux et de la même nature. « Allez donc, » leur dit-il, « vous reposer cette nuit et demain nous verrons s'ils ont plus de courage que nous. »

En effet, le lendemain matin, à la pointe du jour, les Indiens sortirent bien armés de leur camp pour attaquer les Espagnols. Leur droite était commandée par Marianta, et leur gauche par Tucapel. Caupolican les rangea en un ordre de bataille qu'il avait lui-même imaginé. Il les répartit en treize bataillons de mille hommes chacun, disposés par échelons et les conduisit ainsi à l'ennemi. Les Espagnols enfoncèrent les cinq premiers qui se présentèrent; mais ceux-ci passant, au fur et à mesure qu'ils étaient rompus, sur les derrières des autres, les Espagnols avaient toujours à combattre mille hommes de troupes fraîches. Après trois heures de carnage, Valdivia se trouva encore avoir à faire, à leur grand étonnement, à onze ou douze bataillons. Toutefois ils ne perdirent pas courage. Ils chargèrent de nouveau les Indiens pendant quatre heures, et mirent en déroute cinq autres bataillons. Par cette habile manœuvre que les Araucaniens exécutaient avec succès, ils se trouvaient leur présenter encore dix bataillons. Les Espagnols résolus de vaincre ou de périr, retournèrent à la charge; mais leurs forces et celles de leurs chevaux commençaient à s'épuiser. Les Indiens s'en aperçurent et redoublèrent d'ardeur. Les Espagnols maintinrent faiblement le combat jusqu'au soir contre les huit ou neuf bataillons que l'ennemi avait encore à lui opposer. Alors Valdivia sonna la retraite, et marcha vers un défilé à une lieue et demie du champ de bataille. Dans ce moment, *Lautaro*, fils de *Pillan*, cacique au service de Valdivia, déserte l'armée espagnole, et se présentant la lance à la main devant ses compatriotes, il se met à leur tête et leur crie : « Courage, mes frères, suivez ces voleurs » fugitifs dans le défilé. Voici une belle occasion de délivrer » la patrie de la tirannie de ces traîtres ». Le vieux capitaine fait alors partir en toute hâte, pour s'emparer du passage, deux bataillons qui n'avaient pas donné pendant le combat. Ils y arrivèrent avant les Espagnols, qui, incapables de résister plus long-tems, furent tous tués à coups de haches. Il ne s'échappa que trois Indiens, qui se sauvèrent dans une caverne, et Valdivia et un prêtre qui furent faits prisonniers et attachés à un arbre tout le tems que dura le massacre. Valdivia ayant été amené devant Caupolican, Lautaro, qui avait été son page, intercéda pour lui; mais tandis qu'on délibérait sur son sort, un vieillard le tua d'un coup de massue (1). Le lendemain de cette victoire (le 3 décembre 1553) (2), les Araucaniens, qui avaient endossé l'armure et

---

(1) Quelques historiens prétendent que Valdivia périt les armes à la main, et d'autres qu'il fut fait prisonnier, et qu'un chef indien le mit à mort en lui versant de l'or fondu dans la gorge, et lui disant : « Rassasie-toi donc de l'or dont tu étais si affamé ». On ajoute que ses os furent convertis en flûtes et en trompettes. Valdivia avait consenti à la mort d'Atahualpa, dernier roi du Pérou. Suivant le témoignage du capitaine Francisco de Riévos, qui arriva du Chili au Pérou, peu de tems après cette affaire, les Indiens coupèrent un morceau de chair du corps de Valdivia et de celui du prêtre, et le grillèrent et le mangèrent, tandis que le dernier était à entendre sa confession. Ercilla dit que Valdivia demanda la vie à Caupolican, promettant de ne plus attenter à la liberté des Araucaniens, et que ce chef était disposé à lui pardonner, lorsqu'un vieillard, son parent, le frappa sur le crâne avec une énorme branche de genévrier.

(2) Suivant G. de la Véga et Molina; suivant les décades de Herréra, cette affaire eut lieu en 1551.

Les historiens espagnols ne s'accordent pas non plus sur le nombre de soldats de leur nation qui se trouvaient à cette bataille. Les uns disent qu'il n'y avait que deux cents Espagnols et cinq mille auxiliaires indiens; et d'autres qu'il n'y avait que la moitié de ce nombre. De la Véga assûre que Valdivia se mit en campagne avec cent cinquante chevaux. Herréra, au contraire, qu'il n'avait en partant pour Tucapel que cinquante-trois soldats et domestiques; mais qu'il écrivit d'Arauco à tous les commandants de ville de lui envoyer les troupes dont ils pourraient disposer. La force de l'ennemi était de neuf à dix mille hommes. Suivant d'Ovaglie, les caciques confédérés avaient levé, pour combattre les Espagnols, une armée de quatre-vingt mille hommes; savoir :

Tucapel, ...	3,000 hommes.
Angol, ...	4,000
Cayocupil de la Cordilière, ...	3,000
Migliacapuc, ...	5,000
Paicavi, ...	3,000
Lémolémo, ...	6,000
Maréguano, ...	3,000
Gualémo, ...	3,000
Lévopié, ...	3,000
Élicura, ...	6,000
Ungolmo, ...	4,000
Puren, ...	6,000
Lincoyu, ...	7,000
Pétéghélen, seigneur d'Arauco, ...	6,000

Le fameux Caupolican, Tomaso, Audélican et d'autres chefs armèrent tous leurs vassaux. (Voyez, pour cette expédition, *Herréra*, décad. VII, lib. I, cap. 4 et 7; lib. IX, cap. 2 et 3; décad. VIII, lib. IV, cap. 14 et 17; lib. VI, cap. 11, lib. VII,

les vêtements des morts, célébrèrent leur triomphe dans une prairie entourée d'arbres, dont ils avaient aiguisé les branches pour y fixer les têtes des Espagnols.

Après ces réjouissances, les chefs araucaniens se concertèrent sur les mesures à prendre pour l'expulsion des Espagnols. Le jeune Lautaro fut élevé au rang de lieutenant-général, et chargé de la défense des frontières du nord, tandis que Caupolican irait faire le siége des forteresses de l'ennemi. Les habitants de la Frontéra et de Puren s'étaient retirés à l'Impériale, ceux de Villarica s'étaient réfugiés à Valdivia, et les habitants de la Conception ne savaient quel parti prendre dans l'épouvante où les jeta la nouvelle apportée par les trois Promauques qui avaient seuls échappé à la destruction de l'armée espagnole.

Le capitaine *Francisco de Villagran* (1), en apprenant ce désastre, partit de Valdivia avec trente soldats pour la Conception, où il fut joint par cent autres, et s'avança avec six pièces de campagne contre l'ennemi. Le vice-toqui, croyant que les Espagnols prendraient la route de l'Arauco, s'était retranché avec dix mille hommes, sur une montagne voisine de Mariguénu, dont le côté occidental coupé à pic, était battu avec violence par les flots de la mer, et celui de l'est défendu par un bois impénétrable. Son sommet présentait un plateau parsemé d'arbres. Le major-général *Reinoso*, qui commandait l'avant-garde espagnole, ayant franchi le Biobio, près d'Arauco, dans un endroit appelé *Raquète*, rencontra un parti d'Araucaniens, qui, après trois heures de résistance, se retira au sommet de la montagne où Lautaro, retranché derrière une forte palissade, attendait tranquillement l'approche des Espagnols.

Cependant Villagran étant arrivé avec le gros de l'armée, chercha à forcer le passage de la montagne; mais il fut reçu par une nuée de pierres et de flèches, et obligé de rétrograder. Lautaro, s'apercevant des ravages que fesait dans ses rangs une batterie ennemie placée dans une position favorable, ordonna à *Leucoton*, un de ses plus braves capitaines, de l'aller enlever avec sa compagnie. Leucoton obéit, courut sur les pièces et arrachant les boulets et les refouloirs des mains des canonniers, les emmena en triomphe. Lautaro exécuta alors une attaque générale, et les Espagnols, accablés par le nombre, furent poussés vers le défilé étroit où le combat avait commencé, et qu'ils trouvèrent encombré de troncs d'arbres. Dans leur retraite jusqu'au Rio-Biobio, l'espace de trois lieues, ils perdirent quatre-vingt-seize hommes (2), et les soixante-quatre restants ayant franchi ce fleuve à la faveur de la nuit, gagnèrent difficilement, avec leur capitaine blessé, la ville de la Conception. Villagran la jugeant intenable, embarqua les vieillards, les femmes et les enfants à bord de deux navires qui se trouvaient dans le port et les envoya à l'Impériale. De son côté, il partit, avec tous les hommes en état de combattre, pour Santiago, où il arriva après une marche pénible de douze jours. Les villes de la Rica et de los Confines furent aussi abandonnées de leurs habitants (3). Lautaro se mit en route du vallon de Talcamadillo, réduisit la Conception en cendres, rasa la citadelle, et retourna avec son armée triomphante à Arauco.

Les villes de Valdivia et de l'Impériale ne tardèrent pas à être investies par Caupolican; mais Villagran parvint à lui en faire lever le siége avec cent soixante soldats, et dévasta tout le pays voisin (1).

Vers ce tems, un ennemi plus formidable répandit la mort dans les rangs araucaniens. La petite vérole, ce mal si funeste aux Indiens, fut introduite, pour la première fois parmi eux, par des soldats espagnols, et tels furent ses ravages, que dans un district peuplé de douze mille habitants, il n'en échappa qu'une centaine (2). Une sécheresse, suivie d'une affreuse famine, désola en même tems leurs provinces, et ils se virent réduits à la nécessité de s'entre-dévorer.

Ces deux fléaux affaiblirent considérablement ce peuple, dont la conquête semblait facile pour Villagran, lorsqu'elle fut suspendue par une circonstance imprévue. Ce capitaine apprit, à son arrivée à Santiago, que le gouverneur Valdivia avait, en vertu de la commission qu'il avait reçue du président Gasca, institué par son testament, le capitaine Aldérète, alors en Espagne, son successeur à de certaines conditions auxquelles il devait souscrire, sans quoi le gouvernement appartiendrait à Francisco de Aguirre. Ce dernier, informé de ces dispositions, partit de la province de Juries, avec soixante hommes, franchit les montagnes, et se rendit à Santiago, où il fut proclamé gouverneur. Villagran, qui, en sa qualité de lieutenant-général de Valdivia, avait été choisi pour lui succéder par les conseils des différentes villes, résolut de conserver l'autorité. Cependant, pour éviter une guerre civile, ces deux chefs consentirent de soumettre leurs prétentions à la décision de la cour royale de Lima. Villagran s'étant assûré les 60,000 *pésos* qui se trouvaient dans le trésor du roi, marcha alors avec cent cinquante soldats au secours de l'Impériale et de Valdivia, qu'il délivra après plusieurs combats avec les assiégeants. Il retourna ensuite à Santiago, où il venait d'arriver un ordre de la Cour qui chargeait les corrégidors des villes, d'exercer provisoirement l'autorité dans leurs districts respectifs, et une commission pour les habitants de la Conception, en vertu de laquelle ils devaient lever des troupes, rebâtir leurs villes, et recevoir à cet effet 10,000 *pésos* de la caisse du roi; ils réunirent en conséquence soixante-dix soldats, dont ils confièrent le commandement à *Juan de Alvarado* et à *Francisco de Castañéda*, avec ordre de se rendre à l'endroit où s'élevait la Conception, et d'y former des retranchements, pour la protection de la nouvelle ville. Mais Lautaro ne leur donna pas le tems de

cap. 4, 5 et 6.—*Alonso d'Ovaglie*, lib. V, cap. 1, 9, 10, 11, 12, 16, 17, 18.—*De la Véga*, *Comen.*, *Real*, part I, lib. VII, cap. 21, 22, 23 et 24. — *Molina*, lib. I, cap. 6 et 7, et lib. III, cap. 1 et 2.— *La Araucana*, part. I, canto 1 et 3.

(1) Ovaglie écrit *Vigliagran*.

(2) Ercilla dit qu'il périt dans cette bataille deux mille alliés.

(3) Herréra dit que la colline sur laquelle la bataille eut lieu se nommait *Ilavéman*, et que quatre-vingt-seize Espagnols restèrent sur la place. Molina prétend, qu'il périt trois mille hommes, tant Espagnols qu'Indiens, alliés, et que les Araucaniens ne perdirent que sept cents hommes.

(1) Ovaglie attribue le salut des chrétiens dans cette occasion à la protection de la Sainte-Vierge qui apparut sous les traits d'une belle femme : *Nel mezo*, dit-il, *di una risplendente nievola comparue una bellissima donzella piu luminosa del sole, che mirandoli con un volto benigno. Detto questo disparue la visione, che fu véduta da tutto l'esercito à vingt-trois d'Aprile*, (1554) *como dicono tutti gli autori*, etc.

(2) Géronimo Quiroga rapporte dans ses mémoires sur la guerre du Chili (cap. 74), qu'une cruche, envoyée en présent au gouverneur du Chili par le vice-roi du Pérou, ayant été cassée en la débarquant, les Indiens, qui n'en connaissaient pas le contenu, s'imaginèrent qu'elle renfermait la matière purulente de la petite vérole, envoyée pour les détruire; ils prirent les armes et tuèrent quarante Espagnols. Le gouverneur, voulant venger leur mort, envahit leur territoire, et il s'ensuivit une guerre qui ne se termina qu'à l'arrivée de don Alonzo de Rivéra, nommé une seconde fois gouverneur du royaume.

mettre leur projet à exécution. Alvarado, averti de son approche, s'avance au-devant de lui avec la cavalerie. Le combat s'engage. En vain il cherche par des charges réitérées à entamer les phalanges ennemies; il est obligé de se retirer derrière les remparts du fort. Lautaro s'y présente peu après. Les Espagnols tentent une sortie, sont repoussés, et les Araucaniens pénétrant pêle-mêle avec eux dans le fort, il s'y fait un horrible carnage. Enfin les naturels de Penco se joignent aux assiégeants, et les Espagnols, accablés par le nombre, s'échappent par toutes les issues. Lautaro, après avoir ravagé le territoire de Santiago, s'arrêta sur les bords de l'Ytata.

L'audience, pour éviter les inconvénients d'une poliarchie, et ne pas perdre le fruit des victoires de Villagran, lui donna le commandement, avec le simple titre de corrégidor, jusqu'à l'arrivée d'Aldérète, que le roi venait de nommer adélantado du Chili, et lui envoya l'ordre d'aller rebâtir la ville de la Conception. Villagran s'y rendit avec quatre-vingt-cinq familles et fit construire des fortifications pour leur sûreté. Mais les naturels du voisinage, ne voulant pas se soumettre à un joug étranger, demandèrent des secours à Caupolican, qui leur envoya deux mille hommes, sous la conduite de Lautaro. Celui-ci passa le Biobio, et ayant rencontré les Espagnols dans une plaine, les mit en déroute au premier choc, et leur tua beaucoup de monde. Il s'en sauva une partie à bord d'un navire qui était dans le port; d'autres s'enfuirent dans les bois et arrivèrent heureusement à Santiago. La Conception tomba ensuite au pouvoir du vainqueur, qui la livra aux flammes après y avoir fait un riche butin. Ce succès décida Caupolican à reprendre le siége de l'Impériale et de Valdivia, et pour opérer une diversion funeste aux Espagnols, il chargea Lautaro d'aller attaquer Santiago. Ce chef redoutable part avec six cents hommes, et après une marche de trois cents milles à travers les provinces situées entre le Maulli et le Biobio, il arrive au pays des Promauques, ravage tout sur son passage, et s'y retranche dans une position avantageuse sur les bords du Rio-Claro. Les habitants de Santiago, informés de son approche par des réfugiés de la Conception, expédièrent *Juan Godinez*, avec vingt-cinq cavaliers pour faire une reconnaissance; mais dix de ceux-ci tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le corrégidor, qui était malade, envoya alors son fils aîné, *Pédro de Villagran*, avec toutes les forces disponibles, attaquer le camp des Araucaniens. Ceux-ci, après une faible résistance, feignirent de prendre la fuite, et ayant attiré les Espagnols sur le terrain où ils voulaient les combattre, ils retournèrent inopinément sur eux et en firent un affreux carnage Les cavaliers seuls parvinrent à se sauver.

A la nouvelle de ce désastre, le corrégidor se mit à la tête de cent quatre-vingt-seize Espagnols et de mille auxiliaires, et alla porter son camp à trois lieues de celui de Lautaro, qui, par une nouvelle feinte, voulait lui donner l'espoir de le réduire par la famine. Celui-ci s'était établi dans une plaine marécageuse de peu d'étendue, entourée de montagnes, et traversée par des canaux profonds, qu'il avait fait couper pour arrêter les chevaux, et servaient en même tems à retenir les eaux. Son projet était de tomber inopinément sur les Espagnols, lorsqu'ils le bloqueraient de plus près, et de les exterminer. Toutefois, Villagran découvrit ce projet, leva son camp et rentra à Santiago. Lautaro, de son côté, évacua sa forteresse, et marcha vers Arauco. Arrivé dans une plaine baignée par la mer, il y construisit des retranchements et s'y arrêta dans l'intention de reprendre, suivant les circonstances, ses projets sur Santiago.

Villagran ayant reçu de l'Impériale un renfort de troupes espagnoles et de quatre cents Indiens, se mit de nouveau en campagne. Informé de la position de Lautaro, il marcha le long de la mer et arriva à la pointe du jour au camp ennemi. Mais dans ce moment, le brave Lautaro (1), accourut sur les remparts pour observer les mouvements des Espagnols, fut tué d'une flèche que lui décocha un Indien de la troupe de Villagran. Celui-ci profita de cette circonstence pour donner l'assaut au camp. Il y pénétra nonobstant la résistanee des assiégés, qui se firent tous tuer jusqu'au dernier, plutôt que de se rendre. Une seule personne échappa au carnage; c'était la belle *Guacolda*, épouse de Lautaro, qui était tombée blessée à côté de lui. Toutefois, elle ne put se décider à lui survivre; elle saisit sa dague, s'en perça le cœur et expira sur le corps de son époux. Villagran détruisit la forteresse et reprit le chemin de Santiago. Caupolican, en apprenant cet échec, leva le siége de l'Impériale, et se dirigea avec son armée sur les frontières, pour s'opposer aux incursions des Espagnols.

Philippe II, qui venait de succéder à son père, chargea Aldérète du soin de la conquête et du gouvernement de ce pays, et lui fournit à cet effet six cents hommes de troupes réglées. Toutefois, à son arrivée près du port de Porto-Bello, sa sœur, qui avait coutume de lire dans son lit, mit le feu au navire, qui devint bientôt la proie des flammes. De toutes les personnes à bord, il ne se sauva que trois soldats, avec Aldérète, qui mourut peu après dans la petite île de Taboga, au golfe de Panama (2).

Administration de don Garcia Hurtado de Mendoza. Le vice-roi du Pérou, don Hurtado de Mendoza, informé du malheureux sort d'Aldérète, et cédant aux instances des Espagnols, envoya son fils, *don Garcia*, avec une armée (3), à bord de quatre navires, sous les ordre de *Juan Ladrilléro*. La cavalerie, commandée par le capitaine *Luis de Tolédo* (4), prit sa route par le désert qui s'étend entre les Andes et la mer. A son arrivée à *Séréna*, qui avait été détruite par les Indiens, il embarqua pour Lima, Villagran et Aguirre, dont les différends ne promettaient pas un résultat favorable à l'entreprise. Ayant de nouveau mis à la voile, il arriva, après une navigation pénible, à la baie de la Conception, au mois d'avril 1557, et jeta l'ancre près de l'île de Quiriquina. Il fit de là des propositions de paix à Caupolican, qui, par les conseils du vieux Colocolo, envoya un commissaire nommé *Millalauco*, sous prétexte d'entrer en pourparler avec lui, mais dans l'intention de gagner du tems pour faire ses préparatifs de guerre. Mendoza, après avoir séjourné presque tout l'hiver dans l'île à attendre la cavalerie du Pérou, et les renforts que devaient lui fournir les villes de sa juridiction, se décida enfin à débarquer, dans la nuit du 6 août (5),

(1) Ses ennemis eux-mêmes, dit Molina, ont vanté sa valeur et ses talents militaires, et l'ont comparé aux généraux les plus célèbres du monde. Il n'est pas juste, dit l'abbé Olivarez *, de ravaler le mérite de celui que nous aurions placé au rang des héros, s'il eût été notre allié. La manière la plus digne de célébrer les hauts faits du Viriatus espagnol, c'est de présenter dans tout son éclat la gloire de l'Américain Lautaro, qui, ainsi que Villagran, combattait vaillamment pour la cause de sa patrie.

(2) *Herréra*, décad. VIII, lib. VII, cap. 7 et 8. — *Ovaglie*, lib. V, cap. 19, 20 et 21. — *Molina*, lib. III, cap. 4.

(3) Herréra dit qu'il s'embarqua deux cent cinquante fantassins bien armés, outre un bon nombre qui prit la route de terre. Le fameux poëte don Alonzo Ercilla accompagna l'expédition.

(4) Herréra dit Juan Ramon. Cet auteur termine ici le récit des événements du Chili.

(5) Minaña dit le 10 octobre.

* *Storia del Chile*, lib. II, cap. 24.

deux cents hommes et son artillerie, avec plusieurs ingénieurs, dans la plaine de la Conception. Ceux-ci s'établirent sur le mont Pinto qui domine la rade, et y construisirent un fort. Caupolican, ayant réuni ses troupes, passa le Biobio, le 29 du même mois, et, le lendemain, investit de trois côtés les retranchements espagnols. L'artillerie porta la mort dans leurs rangs; mais ils redoublèrent d'acharnement, et s'avancèrent jusqu'aux retranchements. Dans ce moment, les matelots descendirent à terre pour partager le danger des troupes, et placèrent ainsi les assaillants entre deux feux. Mais, attaqués par une multitude d'Araucaniens aux ordres d'un chef intrépide, nommé *Féniston*, que Valenzuéla, capitaine d'un des navires, perça de son épée, ils furent contraints de regagner leurs bateaux. Les assiégeants renouvelèrent jusqu'à trois fois l'attaque du camp, et combattirent pendant six heures consécutives. Leur perte fut de deux mille tués; celle des Espagnols ne fut que de quelques blessés.

Don Garcia, craignant une nouvelle attaque, expédia un fidèle Indien à Ladrilléro, pour le prier de hâter l'arrivée de la cavalerie. Tolédo détacha en conséquence une centaine d'hommes qui, ayant franchi le Maule, exécutèrent en trois jours une marche de cent milles. Les Araucaniens, qui avaient réuni toutes les forces de la province pour donner un assaut général au camp espagnol, se retirèrent à la vue de la cavalerie, sur les bords du Biobio pour y attendre des renforts et revenir ensuite sur leurs pas. Mais informés de l'arrivée du reste de la cavalerie et d'un escadron de l'Impériale, ils renoncèrent à ce projet et s'arrêtèrent auprès du Biobio.

Cependant Garcia ayant réuni toutes ses troupes, commença sa marche vers le Biobio, où il trouva Caupolican en mesure de le recevoir. Les Araucaniens avaient placé leurs femmes et leurs enfants dans des lieux de sûreté, et s'étaient formés en trois divisions pour attendre les Espagnols. La première attaqua l'aile droite, mais foudroyée par l'artillerie, elle se retira avec perte. La seconde, armée de piques, se précipita alors avec furie sur la cavalerie qu'elle mit en désordre; toutefois Garcia ayant fait dresser une batterie de huit pièces de canon, cette division lâcha aussi pied, et poursuivie par la cavalerie, il en fut fait un horrible carnage. Les fuyards toutefois se rallièrent, et revinrent à la charge contre l'aile droite; mais rompus de nouveau, ils se replièrent sur la troisième division, qui n'avait pas donné, après un combat de huit heures, et dans lequel ils avaient perdu quatre mille hommes tués et huit cents prisonniers. Les Espagnols eurent un grand nombre de blessés et de chevaux tués (1). Les vainqueurs traitèrent de la manière la plus barbare les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains, pour inspirer de la terreur aux autres (2). De ce nombre fut le vaillant *Galvarino*, qui, élevant ses bras mutilés, ne cessa jusqu'au dernier instant d'appeler ses compatriotes à la vengeance (3).

Après cette bataille, qui se livra vers la fin de novembre, Garcia pénétra dans la vallée d'Arauco, et la flotte longea la côte avec les provisions. Les coureurs de son armée trouvèrent dans une bourgade déserte, un canon qui y avait été perdu par Villagran, et qu'ils transportèrent au camp. A son arrivée à Mélirupu, don Garcia fit appliquer à la torture plusieurs prisonniers pour se procurer des renseignements sur Caupolican; mais il ne put rien obtenir. Ce général, en apprenant ces cruautés, lui envoya dire qu'il lui donnerait de ses nouvelles le lendemain. En effet, à la pointe du jour, il s'avança à la tête de son armée rangée sur trois lignes. Les guerriers de la première, commandés par Caupolican lui-même, étaient armés de lances et de lourdes massues. Ils soutinrent le choc de la cavalerie espagnole et la mirent en désordre. Toutefois, au moment où la victoire semblait se déclarer pour les Araucaniens, un de leurs bataillons, aux ordres de Lincoyan et d'Ongolmo, attaqué et rompu par un corps de réserve, se replia sur les autres et répandit la confusion dans leurs rangs.

Fondation de la ville de Cañète. Avant de quitter Mélirupu, le général espagnol fit pendre douze ulmens aux arbres qui entouraient le champ de bataille. Il passa de là dans la province de Tucapel, et étant arrivé à l'endroit où Valdivia avait été vaincu, il y bâtit, en 1558, une ville qu'il appela *Cañète* (*Cannetia*), du nom de sa famille (1). L'ayant fortifiée, il y laissa une garnison sous le commandement de Vélasco y Reynoso, et partit pour l'Impériale.

Cependant Caupolican avait réuni le sénat dans un lieu isolé, au centre des Cordilières. Il engagea ses compatriotes à incendier leurs villages, à dévaster leurs champs, à déraciner les arbres fruitiers, à ne laisser ni feuillage ni verdure pour orner les tombeaux, et à se résoudre à vivre de racines sauvages. C'était, disait-il, le seul moyen de triompher des Espagnols. Toutefois les Araucaniens, découragés par leurs nombreux désastres, ne voulurent pas consentir à l'exécution de ses projets, et Caupolican ne vit d'autre moyen de relever leur confiance que par une action d'éclat. Dans cette intention, il se présenta devant la nouvelle ville, et l'attaqua sans succès. Il résolut alors de s'en rendre maître par la ruse. Pour cela, il engagea un de ses officiers, *Pran*, à s'y introduire comme déserteur. Ayant été admis dans la ville, Pran confia son projet à un Chilien appelé *André*, qui feignit d'entrer dans ses intentions, et promit d'ouvrir la porte aux Araucaniens au moment où les Espagnols fatigués se seraient retirés dans leurs quartiers pour faire la *sieste*. Pran s'empressa de communiquer cette nouvelle à Caupolican, qui s'avança jusqu'aux portes de la ville avec un corps de trois mille hommes. On en admit un certain nombre et on ferma la porte aux autres, qui se virent alors exposés à une décharge de mitraille et taillés en pièces par la cavalerie, qui était sortie par une autre porte. Ceux qui étaient entrés dans la ville furent passés au fil de l'épée par l'infanterie, et l'on prit vivants trois ulmens qu'on attacha à la bouche de canons auxquels on mit le feu.

Expédition à l'archipel de Chiloé. Don Garcia de Mendoza regardant la guerre comme terminée, rebâtit la ville de la Conception, et marcha, en 1558, avec un corps

(1) Des femmes, excitées par le désir de la vengeance, combattirent à côté de leurs maris. C'est ce qui a donné lieu à la fable des amazones du Chili, que des auteurs ont placée dans les parties méridionales de ce pays.

(2) Les auxiliaires exercèrent sur ceux de leurs compatriotes, qui tombèrent entre leurs mains, des cruautés inouies. Pédro de Osma y Xara y Zéio, rapporte, dans une lettre qu'il écrivit de Lima, le 26 décembre 1568, au médecin Monardez, que plusieurs de ces prisonniers, pressés par la faim, se coupèrent les mollets, les firent cuire et les mangèrent; et, chose merveilleuse, ajouta-t-il, ils appliquèrent sur la plaie les feuilles d'une certaine plante qui arrêtèrent le sang, au grand étonnement du seigneur Garcia de Mendoza. (Nic. Monardez, des Médicaments des Indes-Occidentales, liv. I, édit. de Lyon, 1602.)

(3) Ercilla dit qu'il n'y avait pas de bourreau dans l'armée, et qu'on ne savait comment se défaire des prisonniers. On imagina enfin de donner à chacun une corde, et de leur commander de choisir un arbre pour s'y suspendre. Ces intrépides Indiens disposaient eux-mêmes l'instrument de leur supplice, et s'élançaient joyeusement dans les bras de la mort.

(1) Sur le *Lébo*, par lat S. 37° 54', suivant Coléti. Alcédo n'en parle pas.

nombreux de troupes, contre les Cunches, qui n'avaient pas jusqu'alors opposé de résistance aux Espagnols. Cette nation, par le conseil d'un Araucanien réfugié, nommé *Tunconobal*, envoya à Mendoza une députation de neuf hommes (parmi lesquels se trouvait cet Araucanien) couverts de haillons, pour lui présenter un panier renfermant des lézards rôtis et des fruits sauvages, afin de lui donner une idée de leur extrême pauvreté. Les Espagnols, à la vue d'un tel présent, dissuadèrent leur général d'une expédition qui n'offrait rien de lucratif, et il se décida à chercher un chemin pour aller au sud. Mais Tunconobal lui fit prendre la direction de l'ouest, et lui donna pour guide un Indien qui le conduisit pendant trois jours à travers des montagnes, et le laissa le quatrième, dans un endroit bordé de précipices. Les Espagnols gravirent alors le sommet d'une montagne, d'où ils aperçurent le grand archipel d'Ancud ou du Chili. La mer voisine était couverte de bateaux. Mendoza descendit sur le rivage, où il trouva du poisson, du maïs et des fruits, et longea ensuite, jusqu'aux îles, la baie de *Reloncavi*. Plusieurs Espagnols, qui les visitèrent, les trouvèrent parfaitement cultivées. Les femmes y étaient occupées à filer de la laine qu'elles mêlaient avec des plumes d'oiseaux de mer, pour en confectionner des vêtements. Le poëte Ercilla fesait partie de l'expédition. Il s'avança même plus au sud que les autres, traversa le golfe, et grava sur l'écorce d'un arbre de la côte opposée, quelques vers indiquant son nom et l'époque de la découverte, le 31 janvier 1559 (1).

Fondation de la ville d'Osorno et mort de Caupolican. Don Garcia, satisfait de cette découverte, prit pour guide un habitant de ces îles, et se dirigea vers l'Impériale à travers le pays des Huilliches, qui ne lui opposèrent pas la moindre résistance. Il y fonda, ou rebâtit (2), en 1558, le 27 mars, la ville d'Osorno (3), qui prit un accroissement rapide à cause de ses manufactures de laine et de toile et de la pureté de l'or de ses mines. Garcia fit partir de là une cinquantaine de cavaliers et des habitants pour repeupler la Conception, et ceux de Villa-Rica, qui avaient été dispersés pendant la guerre, ne voulant pas perdre les terres qu'ils possédaient aux environs de cette ville, y retournèrent.

Cependant Alonso Reynoso, commandant de Canète, était parvenu à découvrir l'endroit où Caupolican se tenait caché depuis sa défaite. L'espion, qui le découvrit, y conduisit, pendant la nuit, *Pédro Avendano*, avec un détachement de cavalerie, qui le prit après une résistance opiniâtre de dix de ses soldats qui lui étaient restés fidèles. Conduit devant Reynoso, qui lui signifia son arrêt de mort, Caupolican n'en parut nullement déconcerté: « ma mort, » dit-il, « ne peut servir qu'à enflammer encore davantage la haine invétérée de mes compatriotes contre les vôtres : la perte d'un chef malheureux ne saurait les décourager. De mes cendres sortiront d'autres Caupolican plus heureux. Si, au contraire, vous me laissez la vie, l'influence que j'exerce dans le pays pourra être utile aux intérêts de votre souverain, et à la propagation de votre religion, que vous dites être l'unique objet de cette guerre d'extermination. Cependant, si vous êtes décidés à me faire mourir, envoyez-moi en Espagne. Là, je périrai sans causer de troubles dans ma patrie, si votre roi juge à propos de me condamner. » On lui envoya un prêtre, qui après avoir conféré quelque tems avec lui, déclara qu'il était converti (1), lui administra le sacrement du baptême, après quoi il fut conduit au supplice. A la vue des instruments de mort, et du nègre chargé d'exécuter la sentence, il appliqua à ce dernier un violent coup de pied, et le jeta en bas de l'échafaud, en s'écriant : « n'y a-t-il pas une épée, et un bourreau plus digne de donner la mort à un homme comme moi ? La justice n'est pour rien dans tout ceci ; c'est une basse vengeance » (2). Le malheureux fut empalé et tué à coup de flèches (3).

Les Araucaniens, indignés du barbare traitement fait à leur général, élurent pour chef son fils aîné, sur l'assûrance que leur donna le vieux Colocolo, qu'il avait hérité des talents de son père. Ce choix fut approuvé par les ulmènes, et Tucapel, son rival, fut nommé vice-toqui. Le nouveau général rassembla aussitôt une armée, et traversa le fleuve du Biobio dans l'intention d'aller attaquer la ville de la Conception qui n'était défendue que par une poignée de soldats. Reynoso le suivit avec cinq cents hommes, et vint lui offrir le combat à peu de distance de la ville. Mais complètement défait et blessé, il parvint avec peine à passer le Biobio avec quelques cavaliers, toujours poursuivi par le vaillant Tucapel. Reynoso, ayant réuni de nouvelles forces, revint attaquer le camp des Araucaniens; mais repoussé de nouveau, il fut obligé de renoncer à l'entreprise.

Le jeune Caupolican mit alors le siége devant l'Impériale. Toutefois, après plusieurs assauts inutiles, il le leva pour aller combattre Reynoso. Mais cet officier avait opéré sa jonction avec l'armée de don Garcia, et le général araucanien fut trompé dans l'attente de venger la mort de son père.

Dans la campagne de 1559, on en vint plusieurs fois aux mains, et l'avantage resta presque toujours aux Araucaniens. Mais leurs guerriers, sans cesse exposés au feu de l'artillerie, diminuaient graduellement, tandis que les Espagnols se recrutaient des hommes qui leur arrivaient continuellement du Pérou et de l'Europe (4).

Vers la fin du mois de juillet de cette année, Ladrilléro, ayant reçu du roi l'ordre d'aller explorer les côtes de l'Amérique, au sud de la Conception, partit de ce port avec deux navires (5).

Caupolican, voulant conserver son armée et prolonger la guerre, se retrancha à *Quipeo*, ou *Cuyapu*, position entre les villes de la Conception et de Canète, d'où il brava toutes les forces espagnoles. Ce fut en vain que don Garcia tenta de l'attirer dans la plaine. Il y eut cependant plusieurs escarmouches, dans l'une desquelles le fameux Millalauco fut fait

(1) *Ercilla Arauc. cant.* 33. — De Tessillo dit (p. 76.) que ces îles abondent en légumes, bestiaux et en poissons.—Voyez aussi *Historia Paraquariæ*, lib. III, cap. 18, 19 et 20.

(2) Selon quelques auteurs.

(3) Elle était située par lat. S. 40° 20', sur le bord de la rivière Bueno, à sept lieues de la mer du Sud, à quinze du préside de Valdivia et à soixante-cinq de la Conception. En 1599, lorsqu'elle fut brûlée par les Charaucabis et les Araucaniens, elle renfermait plusieurs illustres familles. Ces Indiens mirent à mort tous les hommes et épargnèrent les femmes qu'ils emmenèrent vivre avec eux. (*Alcédo.*) Cette ville fut rebâtie, en 1796, par le capitaine général Ambrosio O'Higgins.

(1) Voyez *Ovaglie*, lib. V, cap. 23 : *Conversione e morte di Caupolicano* ; et l'*Araucana*, canto 34.

(2) *Non c'e una spada, e un altra mano più degna da far morire un uomo del mio carattere ; questa non è giusticia, e vile vendetta.—Molina*, lib. III, cap. 7.

(3) On prétend que sa femme, le voyant se rendre plutôt que de mourir, lui jeta son enfant en disant : qu'elle ne voulait rien garder de ce qui avait appartenu à un lâche.

(4) *L'Aracauna* (cant. 34). *Huvo alli escaramuzas sanguinosas*, etc.

(5) Voyez *Magellanie*.

prisonnier. Le traître André, employé comme espion, fut arrêté, suspendu par les pieds à un arbre au-dessous duquel on alluma un grand feu dont la fumée le suffoqua. Don Garcia se décida enfin à attaquer avec toute son artillerie le camp des Araucaniens. Ceux-ci firent une sortie vigoureuse, dans laquelle ils tuèrent quarante Espagnols; mais leur retraite ayant été coupée par une évolution habile, ils furent enveloppés de tous côtés. Néanmoins Caupolican, à la tête de sa bande intrépide, maintint le combat pendant six heures, et ce ne fut qu'après avoir vu ses plus braves officiers (1) tomber à ses côtés, qu'il songea à faire sa retraite avec le petit nombre de ceux qui lui restaient. Mais, atteint par la cavalerie, il se tua pour éviter le triste sort de son père. Dans cette bataille, livrée le jour de la Ste-Lucie, les Araucaniens perdirent deux mille hommes. Les Espagnols retrouvèrent cinq canons de bronze, et une grande quantité d'autres armes abandonnées par Villagran.

Don Garcia se flattait que cette victoire avait mis fin à la guerre; et, en effet, les Araucaniens, sans troupes et sans chefs, paraissaient s'être soumis à son autorité. Pénétré de cette idée, il s'attacha à réparer ses pertes, releva les fortifications qui avaient été détruites, particulièrement celles d'Arauco et d'Angol, fonda la colonie de *los Infantes*, rétablit Villa-Rica et fit reprendre les travaux des mines. Il envoya, en même tems, une partie de ses vétérans, sous les ordres de Pédro Castillo, achever la conquête de Cujo (2), qui avait été commencée par Francisco de Aguire. Ce capitaine réduisit les *Guarpes*, anciens habitants de cette province, et fonda, sur le revers oriental des Andes, deux villes, dont l'une fut appelée *San-Juan* (3), et l'autre *Mendoza*, (4) du nom de famille du gouverneur (5).

Administration de don Francisco Villagran. Don Garcia, informé, à cette époque, de l'arrivée de Francisco de Villagran, que la Cour d'Espagne avait nommé son successeur, quitta le gouvernement du Chili, où il laissa, pour le remplacer, *Rodrigo de Quiroga*, et partit pour le Pérou. Le roi le récompensa de ses services en l'élevant à la charge que son père avait occupée.

1561. Le premier objet dont s'occupa le nouveau gouverneur, fut de faire rentrer sous le gouvernement du Chili, la province de Tucuman qu'il avait soumise en 1549, et qui avait été annexée à la vice-royauté du Pérou. Il chargea de ce soin *Grégorio Castanéda*, qui força le commandant péruvien, *Juan Zurita*, auteur du démembrement, à se retirer, et le pays fut replacé sous la juridiction du Chili; mais peu après il fut rendu au Pérou par une décision de la Cour d'Espagne.

(1) *Tucapel, Colocolo, Renco, Lincoyan, Mariantu, Ongolo* et autres.

(2) Ce pays étendu et fertile resta quelque tems sous le gouvernement du Chili, et fut ensuite placé sous la juridiction de la vice-royauté de Buénos-Ayres, à laquelle il semblait appartenir par sa position géographique. Il est aussi connu sous le nom de *Chuciato*.

(3) *Fanum Sancti Joannis ad Fines*. Cette ville, appelée communément *San-Juan de la Frontéra*, est à trente lieues N. de Mendoza. Avant la dernière révolution, elle renfermait plusieurs couvents et un collége qui avait appartenu aux jésuites.

(4) *Mendoza*. Cette ville, située sur le revers oriental de la Cordilière, dans une belle plaine arrosée par une rivière du même nom, est à cinquante lieues de Santiago, sur la route du Pérou, par latitude S. 32° 52'. Don Ulloa dit que cette ville est grande parce qu'elle est en majeure partie occupée par des jardins. Elle ne renferme que deux cents familles. C'est à tort que Coléti place sa fondation en 1593, au lieu de 1559.

(5) *Ovaglie*, lib. V, cap. 22, 23 et 24. — *Molina*, lib. III, cap. 5, 6, 7 et 8.

Cependant le petit nombre d'ulmènes ou de chefs qui avaient échappé à la dernière défaite de Quipéo, s'étaient réunis dans un bois, et avaient placé à leur tête un nouveau général, nommé *Antiguénu*, qui s'était distingué dans les dernières guerres. Celui-ci les conduisit dans les marais impénétrables de *Lumaco* (1), à l'effet de les y organiser; et, pour qu'ils ne souffrissent pas de l'humidité, il y fit dresser d'immenses échafauds. Villagran l'y suivit, et le défit dans une première rencontre. Mais vainqueur à son tour dans une bataille qu'il livra sur les hauteurs de *Milapoa* (2) à *Arias Pardo*, Antiguénu vint prendre position (1562) au sommet de la montagne de la *Mariguénu*, où Villagran envoya son fils pour le déloger. Mais ce jeune homme attaqua les retranchements avec si peu de précaution, qu'il y périt avec presque tous les soldats espagnols et un grand nombre d'auxiliaires.

Après cette victoire, Antiguénu marcha sur Canète, dont Villagran évacua une partie des habitants sur l'Impériale et l'autre sur la Conception. Les Araucaniens détruisirent alors la ville abandonnée et en rasèrent les fortifications.

Sur ces entrefaites, Villagran mourut de chagrin, après avoir nommé, pour lui succéder, son fils aîné *Pédro*, en vertu de la commission qu'il avait reçue de la Cour.

1563. Cependant Antiguénu, poursuivant le cours de ses succès, divisa son armée en deux corps de deux mille hommes chacun. Il chargea le vice-toqui *Antunécul* d'aller avec l'un faire le siége de la Conception, tandis qu'il irait avec l'autre attaquer le fort d'Arauco, qui était défendu par une nombreuse garnison aux ordres de *Lorenzo Bernal*. Antunécul passa le Biobio, et établit son camp dans un endroit appelé *Léokéthal*, où il fut deux fois attaqué par le gouverneur qu'il repoussa avec perte et poursuivit jusqu'à la ville. L'Araucanien fit six divisions de sa troupe pour investir la place, et lui donna des assauts presque journellement pendant les deux mois que dura le siége. Mais les Espagnols ayant reçu des secours par mer, il crut devoir se retirer pour venir renouveler l'attaque dans un moment plus favorable.

De son côté, Antiguénu poussa le siége d'Arauco avec vigueur, et Bernal, manquant de tout, se vit obligé d'abandonner la ville aux Araucaniens qui la réduisirent en cendres. Le vainqueur envoya ensuite un de ses officiers, avec quelques troupes, pour s'emparer d'Angol; mais celles-ci victorieuses dans un premier combat contre *Zurila*, furent ensuite mises en déroute, près de Mulchon, par *Diégo Carranza*.

1564. Antiguénu se mit en marche avec environ deux mille hommes, et alla camper au confluent du Rio-Biobio et de la Vergosa, où il fut attaqué par toutes les forces espagnoles aux ordres de Bernal. Les Araucaniens, dont un grand nombre était armé de fusils, pris à la défaite de Mariguénu, soutinrent l'assaut pendant trois heures, et tuèrent quatre cents auxiliaires et un grand nombre d'Espagnols. L'infanterie de ces derniers, qui était en pleine fuite, fut ramenée au combat par la cavalerie; l'attaque recommença avec une nouvelle ardeur, et en peu de tems les retranchements furent emportés. Les Araucaniens défendirent leur camp pied à pied, et Antiguénu combattit vaillamment à leur tête. Mais entraîné par la multitude des fuyards, il tomba dans la rivière, où il périt avec un grand nombre

(1) Les Espagnols appellent ces marais *Rochéla*.

(2) Ou *Millapo*, dans la province de Maule, sur le bord du Rio-Biobio.

des siens. Sa mort décida de la bataille. Les vainqueurs éprouvèrent une perte considérable, et furent presque tous blessés. Ils recouvrèrent quarante-un fusils, vingt-une cuirasses, quinze casques et beaucoup de lances.

Lillému, autre général d'Antiguénu, qu'il avait envoyé dévaster les provinces de Chillan et d'Itata, défit un corps de quatre-vingts Espagnols aux ordres de *Pédro Balsa*. Mais ayant voulu marcher au secours d'un parti araucanien, que le gouverneur, qui était sorti de la Conception avec cent cinquante soldats, avait coupé, il s'engagea imprudemment dans un défilé où il fut tué. Il y arrêta toutefois l'ennemi assez long-tems pour donner à cette armée le tems d'opérer sa retraite.

Administration de don Rodrigo de Quiroga. Le premier soin de *Rodrigo de Quiroga* en prenant l'administration qui venait de lui être confiée par l'audience royale de Lima, fut d'arrêter son prédécesseur et de l'envoyer prisonnier au Pérou (1565). Ayant reçu un renfort de trois cents hommes, il entra sur le territoire araucanien, rebâtit le fort d'Arauco et le ville de Canète, construisit un nouveau fort dans l'importante position de *Quipéo*, et ravagea tout le pays environnant. L'année d'après, il chargea le maréchal *Ruiz Gamba* de la réduction des habitants de l'archipel de Chiloé. Celui-ci n'y éprouvant aucune résistance, fonda, en 1566, dans l'île principale, les villes de *Castro* (1) et de *Chacao* (2).

Établissement et gouvernement de l'audience royale. Philippe II, pénétré de l'importance du Chili, y établit, le 13 août 1567, une audience royale indépendante de celle du Pérou. Ce tribunal, composé de quatre juges et d'un fiscal, siégeait à la Conception, et était chargé de l'administration politique et militaire du royaume. Son premier acte d'autorité fut de retirer le gouvernement à Quiroga, et de donner à Ruiz Gamboa le commandement des troupes. Celui-ci, averti que *Paillataru*, cousin du vaillant Lautaro, qui avait remplacé Antiguénu, fesait des préparatifs pour assiéger Canète, marcha à sa rencontre et le défit près de cette ville, après un combat long et opiniâtre. Les Araucaniens ayant refusé la paix qu'on leur offrit, le vainqueur parcourut et dévasta leur pays pendant un an, et en enleva un grand nombre de femmes et d'enfants qu'il réduisit à l'esclavage.

L'année suivante, les Araucaniens continuant à harceler les Espagnols, l'audience crut devoir confier le gouvernement militaire à un seul chef, et choisit à cet effet *don Melchior de Bravo*, qu'elle nomma, en 1568, président, gouverneur et capitaine-général du Chili.

Le nouveau gouverneur, jaloux de signaler son avènement par une victoire, marcha avec trois cents soldats espagnols et un corps nombreux d'auxiliaires contre Paillataru, dont l'armée occupait la fatale hauteur de Mariguénu. L'ayant attaqué, il fut repoussé avec une perte considérable et obligé de se retirer précipitamment à Angol, avec les débris de ses troupes. Découragé par cette défaite, il se démit du commandement en faveur du maréchal Gamboa et du quartier-maître *Vélasco*, après avoir donné l'ordre d'évacuer le fort d'Arauco. Ces officiers étant partis pour en escorter les habitants jusqu'à Canète, rencontrèrent en route un parti araucanien qu'ils dispersèrent.

(1) Il la nomma ainsi en l'honneur de don Lope Garcia de Castro, gouverneur du Pérou. On l'appelle aussi Chiloé. Elle est située sur la côte occidentale de Chiloé, à quarante-cinq milles S. de la ville d'Osorno, par lat. S. 42° 40'; les Hollandais la pillèrent en 1643.

(2) Par lat. S. 41° 50'. C'est le meilleur port de l'île et la résidence du gouverneur.

1569. Sur ces entrefaites, Paillataru, qui avait pris position à Quipéo après sa victoire, se présenta, après deux jours de marche, devant la ville de Canète, dont il avait résolu de faire le siége. Le maréchal en sortit à son approche à la tête de toute la garnison, et lui livra bataille. La mêlée, qui dura plus de deux heures, fut des plus sanglantes. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde, mais ils restèrent maîtres du champ de bataille. Cet échec n'abattit pas le courage du chef araucanien. Après avoir réparé ses pertes, il attaque à son tour Gamboa et le force d'évacuer le territoire de sa patrie. Cette campagne eut pour résultat l'obtention d'une trève de quatre ans, et qui se prolongea jusqu'à la mort de Paillataru, arrivée en 1574.

A cette époque, les métis, issus du commerce des Espagnols avec les Chiliennes, avaient considérablement multiplié, et les Araucaniens, qui désiraient les attacher à leur cause, les traitaient de concitoyens. Ils nommèrent même *Alonso Dias*, un d'eux, toqui en chef, qui avait vaillamment combattu dans les rangs araucaniens. Ce général, connu dans l'armée sous le nom chilien *Paynénancu*, en ayant pris le commandement, franchit le Biobio et s'avança contre la Conception. Mais, attaqué en route par le quartier-maître Bernal, il fut complètement battu. Des femmes, que les Espagnols prirent les armes à la main, se tuèrent de désespoir pendant la nuit. Paynénancu, qui avait échappé au carnage avec un petit nombre des siens, fut de nouveau défait dans sa marche sur Villa-Rica par *Rodrigo Bastidas*, gouverneur de cette ville.

Suppression du tribunal de l'audience et administration de don Rodrigo Quiroga. En 1575, le licencié *Caldéron*, nommé examinateur par la Cour d'Espagne, arriva au Chili. Il supprima par motif d'économie le tribunal de l'audience, et renvoya les auditeurs au Pérou. Rodrigo Quiroga déposé par eux, fut réintégré dans la charge de gouverneur, par ordre de Philippe II.

1576. L'année suivante, cet officier ayant réuni toutes les troupes disponibles, marcha aux fontières pour s'opposer aux progrès de Paynénancu, qui, nonobstant ses deux défaites, n'en continuait pas moins de harceler les colons espagnols. Toutefois, ne l'ayant pas rencontré, il se contenta de ravager le pays.

1580. Quiroga reçut à cette époque un renfort de deux mille hommes d'Espagne, dont il donna le commandement à son beau-père, Ruiz Gamboa, avec ordre d'aller établir une nouvelle ville au pied des Cordilières, entre Santiago et la Conception. Cet établissement, qui reçut dans la suite le nom de *Chillan* (1), de celui de la rivière sur laquelle il s'élève, venait à peine de commencer à la mort du gouverneur, qui eut lieu en 1580, dans un âge très-avancé. Gamboa, qu'il choisit pour lui succéder, fut constamment occupé, pendant les trois années que dura son administration, à repousser les attaques de *Paynénancu*, des *Péhuenchès* et des *Chiquillaniens* qui, excités par les Araucaniens, avaient commis des hostilités dans la colonie espagnole.

Administration de don Alonso Sotomayor, marquis de Villa-Hermosa. Cet officier partit d'Espagne, en 1583, en qualité de gouverneur du Chili, avec six cents hommes de troupes. Il débarqua à Buénos-Ayres, et se rendit à Santiago, d'où il expédia son frère *don Luis*, avec le titre de colonel

(1) Cette nation nombreuse habitait la partie des Andes du Chili, située entre les 34 et 37° de lat. S., à l'E. des provinces espagnoles de Calchagua, Maulé, Chillan et Huilquilému.

Entre la rivière Nuble, au N., et l'Itata au S., par lat. 35° 56', Chillan renferme trois cent soixante maisons. (*Alcédo.*)

du royaume, pour secourir les villes de Villa-Rica et de Valdivia, qui étaient alors assiégées par les Araucaniens. Don Luis fit lever le siége de ces villes, après avoir battu Paynénancu dans deux rencontres. Ce dernier tourna alors ses armes contre *Tiburcio Hérédia* et *Antonio Galliquillos*, qui ravagèrent le pays avec des corps de cavalerie. Il fut de nouveau défait par ces deux capitaines; mais il leur fit payer chèrement la victoire.

1584. Après avoir chassé les Péhuenchès du pays de Chillan, Sotomayor entra dans celui des Araucaniens avec sept cents Espagnols et bon nombre d'auxiliaires, et exerça de cruels ravages dans la province d'Angol. Il fit pendre tous les prisonniers qui tombaient entre ses mains, ou les renvoya les mains coupées pour frapper de terreur leurs compatriotes. Les provinces de Puren, d'Ilicura et de Tucapel, auraient éprouvé le même sort si leurs habitants ne se fussent enfuis à son approche, après avoir démoli leurs maisons jusqu'aux fondements et brûlé leurs récoltes. Dans la province de Tucapel, les Espagnols arrêtèrent trois indigènes qu'ils empalèrent. Nonobstant ces cruautés révoltantes, nombre de métis et de mulâtres se joignirent aux Araucaniens. On cite aussi plusieurs Espagnols qui se rangèrent de leur parti, et entre autres *Jean Sanchez*, officier d'une grande réputation.

Paynénancu se trouvant en présence de l'armée avec huit cents hommes seulement, sur les confins de la province d'Arauco, n'hésita pas à l'attaquer. Les Araucaniens maintinrent le combat pendant plusieurs heures et se firent tous tuer jusqu'au dernier. Leur général, tombé vivant entre les mains des Espagnols, fut exécuté sur-le-champ. Le vainqueur rétablit alors le fort d'Arauco, où il laissa le quartier-maître *Garcia Ramon*, et alla camper sur les bords de la rivière de Carampangue.

En 1585, les Araucaniens levèrent une nouvelle armée et se choisirent pour chef *Cajancura*, ulmène du district de Mariguénu. Ce général partagea ses troupes en trois divisions qui marchèrent par trois chemins différents contre le camp espagnol de Carampangue, auquel elles devaient simultanément livrer assaut pendant la nuit. Les postes avancés, composés la plupart d'auxiliaires, furent taillés en pièces; mais les Espagnols, avertis à tems et favorisés par un beau clair de lune, repoussèrent non sans peine l'attaque des Araucaniens. Cajancura recommença le combat à la pointe du jour. Les Espagnols sortirent de leurs retranchements et s'avancèrent dans la plaine. La mêlée fut alors sanglante: mais les Araucaniens, accablés par la cavalerie et par le feu de l'artillerie, furent obligés de battre en retraite. Après ce succès, le gouverneur se retira sur la frontière, et bâtit deux forts près du Biobio. Il s'attacha ensuite à réparer ses pertes, et reçut un renfort de deux mille cavaliers et d'un corps considérable d'infanterie.

Le général araucanien, délivré de la présence du gouverneur, songea à attaquer le fort d'Arauco. Pour faire prendre le change aux Espagnols sur son dessein, et diviser leurs forces, il envoya un de ses officiers, nommé *Guépotan*, qui se trouvait alors au fort de *Liben* (*Libun*), ravager le territoire de Villa-Rica. Un autre, appelé *Cadéguala*, eut ordre de harceler les habitants d'Angol, et un troisième, nommé *Tarochina*, de garder les rives du Biobio, tandis que *Mélillanca* et *Catipillan* marcheraient contre l'Impériale. Ces chefs obtinrent tous plus ou moins de succès dans les diverses rencontres qu'ils eurent avec les Espagnols.

Cajancura commença ses opérations, en 1586, par l'attaque du fort, et s'empara de toutes les issues pour empêcher la retraite de la garnison. Celle-ci pénétrant son intention, fit une sortie vigoureuse, détruisit les ouvrages élevés par les assiégeants, après quatre heures de combat, et les força à la retraite. Cajancura, déçu de son espoir, se retira dans son gouvernement, et confia le commandement de l'armée à son fils *Nangoniel*, qui était fort aimé de ses compatriotes. Ce jeune chef retourna avec quelques compagnies d'infanterie et cent cinquante cavaliers, investir le fort d'Arauco, que les Espagnols, manquant de vivres, évacuèrent à son approche. Encouragé par ce succès, il marcha contre celui de Trinidad, pour assurer le passage des secours qui lui arrivaient par le Biobio; mais dans une rencontre avec une division espagnole aux ordres de Francisco Hernandez, il eut le malheur de perdre un bras, et comme il cherchait à gagner une montagne avec 50 de ses soldats, il tomba dans une embuscade et y périt. Les chefs proclamèrent alors toqui le capitaine Cadéguala.

Expédition de sir Thomas Cavendish. Pendant que les Araucaniens luttaient ainsi contre les Espagnols, une expédition anglaise de trois navires aux ordres de *sir Thomas Cavendish*, et dirigée contre ces derniers, partait du port de Plymouth, le 11 juillet 1586. Le 30 mars de l'année suivante, Cavendish jeta l'ancre dans la baie de Quintéro (1), à sept lieues nord de Valparaïso. Le 1er. avril, douze de ses matelots, qui allèrent à terre pour faire de l'eau, furent tous tués par un parti de deux cents cavaliers espagnols. Ce fut en vain que Cavendish chercha à entrer en relation avec les naturels (2). *Alonzo Molina*, corrégidor de Santiago, déjoua tous ses projets, et le força à s'éloigner des côtes, après lui avoir tué plusieurs soldats.

Expédition de sir Francis Drake, en 1578, et de sir Thomas Cavendish, en 1586. Lors de son voyage autour du monde, le chevalier Francis Drake aborda à l'île de Mocha, le 25 novembre 1578. Les naturels lui offrirent deux moutons gras et des fruits; mais le lendemain un parti de matelots, qui étaient allés faire de l'eau, fut assailli à l'improviste d'une nuée de flèches qui tuèrent deux hommes et blessèrent tous les autres. Drake, qui les accompagnait, fut aussi blessé. Il se rendit alors à une baie située près du 32e de latitude, où il prit un canot monté par un Indien nommé Félipe. Celui-ci, séduit par un présent de quelques objets de peu de valeur, lui apporta des provisions, et comme il parlait espagnol, il dit aux Anglais qu'ils avaient dépassé le port de Valparaïso, où un bâtiment ennemi se trouvait à l'ancre. Conduit par le pilote indien, l'amiral fit voile pour ce port, le 4 décembre, et le lendemain captura le navire, à bord duquel il trouva 1,770 *botijas* ou cruches de vin de Chili, 60,000 *pésos* d'or, des pierres précieuses et quelques marchandises. Les Espagnols de la ville, qui consistaient en neuf familles, l'abandonnèrent à l'approche des Anglais, qui la pillèrent et enlevèrent jusqu'aux ornements de l'église. Le 8, l'amiral remit en mer avec sa prise, et, le 19, il jeta l'ancre vis-à-vis l'embouchure du Coquimbo, où quatorze hommes qui s'étaient rendus à terre pour se procurer de l'eau, furent repoussés par un corps nombreux

(1) *Farmer's Bay* des Anglais.

(2) *Hakluyt's Voyages*, vol. III, p. 803-825, et p. 837, où Cavendish dit que « dans ce voyage autour du monde, il a découvert les pays les plus riches qui aient jamais été visités ou connus des chrétiens, ou qu'il a fourni des renseignements certains à leur égard; qu'il a navigué le long des côtes du Chili, du Pérou et de la Nouvelle-Espagne, où il a pris beaucoup de butin; qu'il a brûlé et coulé bas dix-neuf navires de toutes grandeurs, qu'il a saccagé et incendié toutes les villes et les villages où il a abordé, etc. »

de cavalerie espagnole. L'amiral leva l'ancre le 20, et alla relâcher dans une baie par latitude 27° 55′ sud, où il séjourna jusqu'au 19 janvier suivant, qu'il se dirigea vers les côtes du Pérou (1)

Cadéguala se présenta devant la ville d'Angol. Trop faible pour l'enlever de vive force, il résolut de s'en emparer par surprise. Pour cela, il avait persuadé plusieurs chefs chiliens, qui servaient dans l'armée espagnole, de mettre le feu à la ville pendant la nuit. Cadéguala arriva aux portes en cet instant, y pénétra à la faveur de la confusion générale, avec mille fantassins et une centaine de cavaliers; il fit main-basse sur tous ceux qu'il rencontra. Toutefois, le gouverneur, qui était arrivé deux heures auparavant, et avait ordonné aux habitants de se réfugier dans la citadelle, fit une sortie à la tête de la garnison et contraignit l'ennemi d'évacuer la ville au point du jour.

Le mauvais succès de cette entreprise n'abattit point le courage du chef araucanien. Il alla, de là, mettre le siége devant la forteresse de Puren, qu'il investit avec quatre mille hommes, répartis en quatre divisions commandées par quatre de ses plus braves officiers (2). Le gouverneur, qui arrivait avec des secours, fut repoussé après un vif combat avec Cadéguala, qui le chargea à la tête d'un corps de cent cinquante lanciers. Enorgueilli par ce succès, le vainqueur offrit aux assiégés de les laisser se retirer sur parole, ou d'entrer à son service. Cette proposition fut rejetée avec dédain par la garnison, dont il n'y eut qu'un seul homme, nommé Juan Tapia, qui passa à l'ennemi. Cadéguala se précipita alors sous les remparts, monté sur un beau cheval qui avait appartenu à Sotomayor, et défia le commandant Garcia Ramon en combat singulier. Celui-ci accepta son défi, et étant sorti du fort avec quarante soldats, le tua du premier coup de lance qu'il lui porta.

1588. Après sa mort, les Araucaniens se retirèrent pour élire un autre chef. Le choix tomba sur *Guanoalca*, qui ne tarda pas à revenir investir le fort. Mais la garnison manquant de tout, en sortit, pour se retirer à Angol, à la vue des assiégeants qui ne mirent aucun obstacle à sa retraite. Guanoalca conduisit ensuite son armée contre les forts de Trinidad et de Spiritu-Santo, situé sur le Biobio et dont les garnisons reçurent ordre, en 1589, du gouverneur, de se replier sur une autre forteresse, qu'il avait enlevée sur le bord de la rivière de Puchanqui, pour protéger la ville d'Angol.

Quipotan, qui avait si long-tems défendu le poste de Liben, se retira, après sa prise, dans les Andes, dont il appela les habitants aux armes. Toutefois, étant descendu dans la plaine pour chercher sa femme, il fut enveloppé par les Espagnols, et se tua pour ne pas tomber entre leurs mains.

1590. Sa femme, nommée *Janéquéo*, résolue de venger sa mort, se mit à la tête d'une armée de Puelchès, et accompagnée de son frère, *Guéchiuntéréo*, fit des incursions sur le territoire de la colonie espagnole, où elle tua tous ceux qu'elle rencontrait. Le gouverneur, qui s'avança contre elle avec des troupes nouvellement arrivées du Pérou, fut contraint à la retraite (3). Sa barbarie à l'égard des prisonniers, qu'il fit tous pendre (4), excita au plus haut dégré la haine des Araucaniens. Janéquéo défit et tua *Arauda*, commandant de la forteresse de Puchanqui, qui avait fait une sortie contre elle à la tête de la garnison; mais ayant échoué dans son attaque contre la place, elle se retira au commencement de la saison des pluies, dans les montagnes de Villa-Rica, où elle se fortifia dans un endroit environné de précipices, et d'où elle sortait journellement pour porter la désolation dans les environs de cette ville. Les habitants, n'osant plus quitter leurs murs, avertirent de leur situation le gouverneur Sotomayor, qui envoya à leur secours son frère don Luis avec la majeure partie de deux divisions nouvellement arrivées du Pérou, sous la conduite de *Castilléjo* et de *Pénalosa*. L'intrépide Janéquéo repoussa avec succès plusieurs attaques des Espagnols; mais vaincue dans un dernier combat, où ses soldats, foudroyés par l'artillerie, avaient lâché pied, elle chercha son salut dans la fuite. Son frère tomba au pouvoir des vainqueurs; et la vie lui fut laissée à condition qu'il obtiendrait de sa sœur et de ses vassaux de ne plus reprendre les armes. Fidèle à sa promesse, ce chef, de retour dans son pays, proposa au conseil de la nation l'amitié des Espagnols; mais pendant les débats que cette proposition excite', l'ulmène *Catipiuque*, qui ne voulait entendre à aucune réconciliation, lui porte un coup mortel.

Après la mort du vieux toqui *Guanoalca*, on lui donna pour successeur *Quintuguénu*; ce chef, passionné pour la gloire militaire, enleva d'assaut le fort Mariguénu, et alla établir son camp sur le sommet de la montagne, où le célèbre Lautaro avait acquis tant de gloire. Il avait environ deux mille guerriers. Le gouverneur marcha contre lui avec mille soldats espagnols et un certain nombre d'auxiliaires. Les Araucaniens soutinrent le combat depuis la pointe du jour jusqu'à midi. Mais, don *Carlos Irrazabal* ayant enfoncé leur ligne gauche, tandis que le quartier-maître et un officier allemand nommé *Rodolphe Lisperger*, forçaient celles de front et de la droite, le désordre se mit dans leurs rangs. Ils se battirent néanmoins jusqu'à ce que Quintuguénu eût succombé. La déroute devint alors complète : une partie des Araucaniens se laissa tuer de désespoir, et le reste chercha son salut dans la fuite. Presque tous les auxiliaires y périrent; mais la perte des Espagnols ne fut que de vingt hommes, parmi lesquels se trouvait un chevalier portugais, qui avait assisté à maints combats en Europe (1).

Après ce succès, le vainqueur mena son armée sur les bords de la mer, où il reçut les félicitations des équipages de la flotte péruvienne qui venait de donner la chasse à des vaisseaux anglais, et avait été témoin de la victoire.

Le gouverneur envoya au Pérou le quartier-maître, à l'effet de demander de nouveaux renforts pour pouvoir continuer la guerre avec succès; il abandonna le fort d'Arauro, et construisit, en 1592, sur les bords de la mer, celui de *San-Ildéfonso*, qui lui offrait un moyen plus facile de recevoir des secours. Colocolo, seigneur du district, et fils du célèbre chef de ce nom, voyant ses terres occupées par l'ennemi, voulut les en chasser; mais il fut vaincu et fait prisonnier par le gouverneur qui lui accorda la vie, à condition qu'il ordonnerait à ses sujets, réfugiés dans les montagnes, de se soumettre à la domination espagnole. Sa femme *Mil-*

(1) Voyez cet article, année 1579.

(2) *Guanoalca*, *Aniotaru*, *Relmuantu* et *Curilému*.

(3) Sotomayor, disent les historiens, était un excellent soldat. Il s'était acquis une grande réputation dans les guerres d'Italie, d'Allemagne et de Flandre.

(4) Parmi ces prisonniers, il y en eut un qui demanda à être pendu à l'arbre le plus élevé, pour inspirer à ses compatriotes une plus grande résolution de défendre leur liberté.

(1) Les Espagnols qui se distinguèrent le plus dans cette bataille furent Vargas, Roa, Jofré, Dias, Luna, Godoy et Castilléjo. Cariantu, Apillan, Kéhentaru et Achiguala firent des prodiges de valeur du côté des Araucaniens.

layène, indignée de sa lâcheté, lui en fit de si amers reproches, qu'il se dévoua de dépit au service des Espagnols.

Cependant Sotomayor, après avoir reçu de don Garcia de Mendoza, vice-roi du Pérou, un renfort de deux cent vingt soldats, retourna à la vallée d'Arauco, et réduisit ses belliqueux habitants. De là, il se rendit à celle de Tucapel; mais, trompé dans l'espoir, dont il s'était flatté, de faire la paix avec les naturels, par l'intermédiaire d'un prisonnier espagnol qui avait gagné l'estime et la confiance des chefs Araucaniens, il entra sur leur territoire, et ravagea tout sur son passage (1).

Le nouveau toqui *Paillaéco*, successeur de Quintuguénu, dressa une embuscade aux Espagnols. Il cacha ses troupes dans un bois, et laissa seulement à son entrée une centaine d'hommes, qui devaient se retirer à l'approche de l'ennemi. Mais les Espagnols, pénétrant leur dessein, effectuèrent leur retraite en rase campagne. Les Araucaniens sortirent alors du bois, poursuivirent les Espagnols, qui les taillèrent tous en pièces, à l'exception d'un petit nombre qui se sauva dans les marais.

Le gouverneur se réfugia à Santiago, et de là il partit pour le Pérou, à l'effet de s'y procurer des renforts. Il confia le commandement de l'armée à son quartier-maître, et le gouvernement civil au licencié *Pédro Viscarra*. A son arrivée à Lima, il y trouva don *Martin Garcia Onez de Loyola* (2), qui venait d'être nommé son successeur.

Le nouveau gouverneur fit voile, peu après, pour Valparaïso, d'où il se rendit avec un corps considérable de troupes à Santiago, dont les habitants lui firent un bon accueil.

Le nouveau toqui *Paillamachu*, qui était déjà avancé en âge, nomma pour ses lieutenants *Pélantaru* et *Millacalquin*, et se retira dans les marais de Lumaco, où il travailla sans relâche à mettre son armée en état d'exécuter ses plans de campagne.

Expédition du capitaine Hawkins, en 1594. Cet officier, fils du célèbre marin sir John Hawkins, fut envoyé dans la mer du Sud par la reine Élisabeth, pour y attaquer les Espagnols et faire en même tems une description exacte des côtes et des îles qu'il visiterait. Il franchit le détroit de Magellan, entra, le 29 mars, dans la mer du Sud, et relâcha, le 19 avril, à l'île de Mocha, où il se procura des provisions. Il rangea ensuite les côtes du Chili, pilla plusieurs magasins et captura cinq navires à Valparaïso; il en rançonna trois, en rendit un quatrième au capitaine, et retint l'autre, dans lequel il espérait trouver quelque trésor caché. Après un séjour de huit jours dans cette baie, il en partit pour le Pérou (3).

Loyola se mit en route de la Conception, en 1594, passa le Biobio, fonda près de ses bords la ville de Coya, qu'il nomma ainsi en l'honneur de la princesse sa femme; y établit plusieurs églises et monastères, et construisit, pour sa défense, les deux forts de *Jésus* et de *Chivécura*. Cette ville offrait ainsi une retraite assûrée aux habitants d'Angol, et protégeait les mines d'or de Kilacoyan.

(1) Minaña: *Hist. de España*, lib. IX, cap. 15. Madrid, 1804.

(2) Neveu de saint Ignace, célèbre fondateur de l'ordre des jésuites. Il avait arrêté, dans les montagnes des Andes, le dernier Inca du Pérou, Tupac Amaru; ce qui lui avait valu le gouvernement du Chili et la main de la princesse Clara-Béatrix Coya, fille unique et héritière de l'Inca Sayri Tupac. (Voy. l'art. *Pérou*.)

(3) Richard Hawkins publia, à son retour en Angleterre, une relation de l'expédition intitulée: *The observations of sir Richard Hawkins, Knight, in his voyage into the South Sea, published in* 1622 (Voy. *Purchas*, tome IV, p. 1367.)

1595. L'année d'après, Paillamachu donna ordre à son capitaine *Loncothéqua* d'aller s'emparer du premier de ces forts. Il en incendia une partie, et fut tué sur les remparts de l'autre. Ce général fit de fréquentes incursions sur le territoire espagnol, pour se procurer des provisions et accoutumer ses recrues à la vie militaire. Loyola ne pouvant l'attaquer dans son camp, construisit, aux environs, deux forts, l'un sur l'emplacement de celui de Puren, et l'autre sur le bord du marais de Lumaco. Il y mit en garnison une partie des troupes qu'il avait amenées du Pérou, et envoya le reste, en 1597, former un établissement dans la province de Cujo, sous le nom de *San-Luis de Loyola* (1).

Paillamachu prit d'assaut le fort du marais de Lumaco, et avait réduit l'autre à la dernière extrémité, lorsque Pédro Cortez vint à propos le dégager. Le gouverneur y arriva peu après avec le reste de son armée, en rasa les fortifications, démantela de même Villa-Rica et Valdivia, dont il transféra les garnisons à Angol, et se rendit ensuite à l'Impériale pour en relever les remparts. De là il se dirigea vers le Biobio, où, se croyant en sûreté, il congédia l'escorte de trois cents cavaliers qui l'avaient accompagné jusqu'alors, et ne garda que soixante officiers à la demi-solde, avec lesquels il alla camper, ainsi que sa famille et trois moines, dans la vallée de *Caralava*. Mais Paillamachu, qui ne l'avait pas perdu de vue, arriva pendant la nuit avec deux cents hommes, en contrefesant le chant des oiseaux, et le cri des animaux nocturnes, entoura le camp des Espagnols, et les massacra tous pendant leur sommeil, le 22 novembre 1598.

Avant son départ pour cette expédition, Paillamachu avait ordonné une levée en masse de ses sujets, et deux jours après, les habitants des provinces araucaniennes, de celles des Cunches et des Huilliches, et de tout le pays jusqu'à l'archipel de Chiloé, étaient sous les armes. Les Espagnols qui se trouvaient hors des garnisons furent égorgés sans pitié, et les villes d'Osorno, de Valdivia, de Villa-Rica, d'Impériale, de Canète, d'Angol et de Coya, ainsi que le fort d'Arauco, furent investis. Paillamachu passa le Biobio, brûla les villes de la Conception et de Chillan, ravagea le pays, et retourna à son camp, chargé de butin. Les habitants espagnols, consternés, se disposaient, la plupart, à abandonner le Chili pour se retirer au Pérou, lorsque Pédro de Viscarra, général septuagénaire, franchit le Biobio à la tête de forces imposantes, et emmena les habitants d'Angol et de Coya pour repeupler les villes de la Conception et de Chillan.

Administration de don Francisco Quinonès. Viscarra, après avoir exercé l'autorité durant six mois, fut remplacé par don Francisco Quinonès, que le vice-roi du Pérou venait de nommer gouverneur. Il lui donna bon nombre de troupes et des munitions en abondance. Cet officier livra plusieurs combats à Paillamachu, sur la rive droite du Biobio; mais aucun ne fut décisif. Le plus opiniâtre se donna dans les plaines de *Yumbel*. L'audacieux toqui s'en retournait avec environ deux mille hommes et des troupeaux de bestiaux qu'il avait enlevés dans le district de Chillan. Quinonès, à la tête de forces à peu près égales, voulut s'opposer à la retraite. Les Araucaniens s'avancèrent intrépidement contre les Espagnols sous le feu de huit pièces de canon et de toute la mousquéterie, et combattirent, avec une fureur sans exemple, jusqu'à la nuit, lorsque leur général crut devoir profiter de l'obscurité pour repasser le Biobio. Leur perte fut

(1) Au-delà de la *Punta*, chef-lieu de Cujo ou de Mendoza, par lat. S. 33° 18', à 53 lieues de la Conception. Elle renfermait autrefois un couvent et un collége de jésuites.

considérable, et celle des Espagnols ne fut guère moindre. Quinonès fit écarteler et pendre aux arbres les prisonniers qui étaient tombés entre ses mains, pour inspirer de la terreur aux autres; mais cette barbarie eut un effet tout contraire. Les Espagnols évacuèrent le fort d'Arauco et la ville de Canète, dont les habitants se réfugièrent à la Conception.

Paillamachu ayant appris que ses généraux avaient levé le siége de Valdivia, marcha contre cette ville avec quatre mille Indiens des frontières et des districts de l'Impériale, de Pica et de Puren, dont trois mille cavaliers, trois cents archers, deux cents, couverts de cottes de maille, et soixante-dix arquebusiers (1). Le 14 novembre 1599, il passa à la nage la grande rivière de Calacala ou de Valdivia, surprit la ville au point du jour, le 24, il y mit le feu, et égorgea quatre cents habitants de tout sexe et de tout âge. Le reste parvint à se sauver à bord de trois navires qui étaient à l'ancre dans la rivière. Les Espagnols, qui venaient de prendre le fort du marais de *Paparlen*, croyaient n'avoir aucun ennemi à redouter, et dormaient profondément. En moins de deux heures tout fut mis à feu et à sang (2); le vainqueur, chargé d'un butin estimé plus de deux millions de dollars, et emmenant quatre cents prisonniers et toute l'artillerie de la place (3), retourna auprès de *Millacalquen*, qu'il avait laissé sur les bords du Biobio pour en défendre le passage.

Dix jours après la destruction de Valdivia, le colonel *Francisco Campo* y arriva du Pérou avec un renfort de trois cents hommes, qu'il tenta vainement d'introduire dans Sorsono, Villa-Rica et l'Impériale.

Expédition de Olivier Van Noort, en 1600. Dans ces conjonctures désastreuses, l'amiral hollandais, Olivier Van Noort, arriva dans la mer du Sud, le 29 février 1600, avec deux vaisseaux et un yacht, après une navigation pénible de près d'une année et demie depuis son départ de Hollande. Le 21 mars, il jeta l'ancre devant l'île de Mocha, et envoya un bateau à terre pour sonder les dispositions des naturels. L'individu chargé de ce soin se nommait *Jan Claesz*. Il avait été jugé pour mutinerie à l'île de Santa-Clara, et condamné à être abandonné sur une terre étrangère. On lui promit son pardon s'il revenait sain et sauf. On lui donna des couteaux, de la verroterie et d'autres articles de trafic, et on le mit à terre. Il fut parfaitement reçu des naturels, qui, le lendemain, ouvrirent un commerce régulier avec les Hollandais, auxquels ils cédèrent un mouton pour une hache, une volaille ou deux pour un couteau, et des fruits pour divers autres objets de moindre valeur. Deux des caciques se rendirent à bord et y passèrent la nuit. Le jour suivant, des Hollandais allèrent visiter un des villages, qui se composait d'environ cinquante petites cabanes de forme longue et étroite, avec une porte au milieu, et recouvertes en chaume. On ne leur permit cependant pas d'y entrer, ni d'approcher des femmes, dont quelques-unes, appelées par leurs maris, vinrent s'agenouiller devant eux. Ces étrangers furent ensuite invités à s'asseoir et à goûter du chicha, leur liqueur favorite. Le 24, Van Noort partit pour l'île de Santa-Maria, et, le 26, y captura un bâtiment qui avait mis à la voile à son approche. C'était le *Buen-Jésus*, qui avait été stationné dans ces parages pour donner avis de l'arrivée de navires étrangers venant du détroit de Magellan, et était alors occupé à prendre un chargement de lard et de farine pour l'approvisionnement de la Conception et des autres villes maritimes que la guerre chilienne avait réduites aux abois. L'amiral dirigea alors sa course vers Valparaïso, où il captura et détruisit plusieurs bâtiments espagnols sans faire aucun butin. Il s'y procura néanmoins les provisions dont il avait besoin. Le 1er. avril, il arriva à l'embouchure du fleuve de Guasco, et y relâcha le capitaine du *Buen-Jésus* et la plupart de ses gens (1).

Quinonès, fatigué de cette guerre, demanda et obtint son rappel. On lui donna pour successeur Garcia Ramon, l'ancien quartier-maître auquel la Cour envoya de Lisbonne un régiment de troupes d'élite, aux ordres de don Francisco d'Ovaglie, père de l'historien de ce nom.

Administration d'Alonso Rivéra. Ramon fut bientôt après remplacé par *Alonso Rivéra*, officier de distinction, qui avait servi avec honneur dans les guerres des Pays-Bas. Ce dernier amena un régiment de vétérants, et s'occupa aussitôt de fortifier les bords du Biobio. Après un siége de deux ans et onze mois, Villa-Rica tomba au pouvoir des Araucaniens. L'Impériale, la métropole des colonies méridionales, et Osorno, qui était bloqué depuis près d'un an, et dont les habitants s'étaient vus réduits à manger des feuilles, des racines et du cuir bouilli, ne tardèrent pas à éprouver le même sort. Ainsi, dans l'espace d'environ trois ans, toutes les villes fondées par Valdivia et ses successeurs, dans le pays qui s'étend du Biobio à l'archipel de Chiloé furent détruites de fond en comble (2).

Le nombre des prisonniers, dit Molina, était si considérable, qu'il y avait à peine un fermier araucanien qui n'en eût un en partage. Les femmes furent admises dans les sérails des vainqueurs. Ils ne séparèrent pas néanmoins les maris de leurs compagnes, et permirent aux jeunes Espagnols de former des unions avec des Araucaniennes. Une chose digne de remarque, dit Molina, c'est que les enfants issus de ces mariages singuliers, devinrent dans la suite les plus terribles ennemis du nom espagnol. Plusieurs de ces prisonniers furent rançonnés ou échangés contre des Araucaniens; d'autres, qui avaient formé des établissements avantageux dans le pays préférèrent y rester. De ce nombre furent don *Basilio Roxas* et don *Antonio Bascugnan*, deux nobles castillans, qui acquirent une haute réputation parmi les indigènes, et ont laissé des mémoires intéressants sur les événements de cette époque.

Le vaillant Paillamachu mourut vers la fin de l'année 1603, et eut pour successeur *Huénécura*.

(1) Les arquebuses dont ils étaient armés avaient été prises à la bataille de Yumbel.

(2) Les Indiens, qui avaient vécu plus de cinquante ans sous le joug des Espagnols, n'en vinrent à cet excès de barbarie, dit de la Véga, que pour se venger de ce qu'ils leur avaient enlevé leurs femmes et leurs enfants pour les vendre comme esclaves à des étrangers. (*Coment. Real.*, lib. VII, part. I, cap. 23.) Cet auteur écrivait en 1603.

(3) De la Véga dit trois cent mille *pésos*.

(1) Recueil des voyages de la Compagnie, etc., tome III, p. 2. Voyez *Guerra de Chile*, par Santiago de Tesillo, année 1735, feuill. 81.

(2) Le siége de l'Impériale fut prolongé par le courage d'une femme espagnole, nommée *Inès Aguiléra*, qui, voyant la garnison chanceler et prête à se rendre, la ranima par ses discours et son exemple. Elle-même dirigea les opérations de la défense jusqu'à ce qu'il se fût présenté une occasion de s'enfuir par mer, et dont elle profita avec l'évêque et une partie de la population. Elle avait vu périr pendant le siége son mari et ses frères. Le roi, pour récompenser sa valeur, lui donna une pension de 2,000 dollars. Des treize villes fondées par les Espagnols, les Indiens en avaient détruit six, en 1600, savoir : Valdivia, l'Impériale, Angol, Santa-Cruz, Chillan et la Conception.

1604. Alonzo Rivéra était occupé des préparatifs nécessaires pour repousser les attaques des Araucaniens, lorsqu'il fut transféré au gouvernement de Tucuman pour le punir d'avoir épousé la fille de la célèbre *Aguiléra*, sans en avoir obtenu l'agrément du roi.

1605. *Administration de Garcia Ramon.* Garcia Ramon, son prédécesseur, étant arrivé avec mille soldats envoyés d'Europe, et deux cent cinquante du Mexique, reprit alors les rênes du gouvernement. Il se mit à la tête de trois mille hommes de troupes réglées et d'un corps nombreux d'auxiliaires, envahit le territoire araucanien, et pénétra sans obstacle jusqu'à la province de *Boroa*, où il construisit un fort. Il y laissa une garnison de trois cents hommes aux ordres de Lisperger, qui, en étant sorti peu après pour escorter un convoi avec environ cent soixante hommes, fut attaqué et taillé en pièces par Huénécura. Ce dernier marcha ensuite contre le fort auquel il livra un furieux assaut qui dura deux heures. N'ayant pu s'en rendre maître, il le tint bloqué jusqu'à l'arrivée de *Égidius Négrète*, successeur de Lisperger, qui en ordonna l'évacuation. Huénécura s'avança alors contre le gros de l'armée qui venait de se partager en deux corps, dont l'un sous la conduite du quartier-maître *Alvaro Pinéda*, et l'autre sous celle de don *Diégo Saravia*, pour mieux ravager le pays. Attaqués vivement par le général araucanien, ils furent si complètement battus, en 1607, qu'il n'en échappa pas un seul à la mort ou à la captivité.

1608. La Cour d'Espagne, informée de ces désastres, ordonna de maintenir constamment deux mille hommes sur la frontière araucanienne, et le trésor du Pérou contribua annuellement à cette dépense pour la somme de 292,279 dollars.

La Cour de l'audience royale, après avoir été supprimée durant trente-quatre ans, fut réinstallée à Santiago, le 8 septembre 1609.

1609. Ramon reçut aussi à la même époque les titres de gouverneur et de capitaine-général. Étant revenu avec une armée d'environ deux mille hommes, il passa le Biobio, et attaqua Huénécura dans les défilés du marais de Lumaco. Le combat fut long et sanglant, et les Espagnols se trouvèrent un moment dans le plus grand danger. Ils en sortirent néanmoins victorieux. Ramon mourut à la Conception, le 10 août 1610, peu de tems après cette bataille, et *don Luis Merlo de la Fuente*, le plus ancien des auditeurs, fut nommé son successeur par un décret royal.

Le toqui Huénécura mourut aussi vers le même tems, et fut remplacé par *Aillavida II*, qui, suivant l'historien contemporain, don *Basilio de Roxas*, fut un des généraux les plus distingués des Araucaniens. Il eut plusieurs affaires très-vives, en 1611, avec Merlo et avec son successeur don *Juan Xaraquémada.*

Luis Valdivia, envoyé en mission au Chili, représenta à Philippe III, à son retour en Espagne, que pour faciliter la conversion des Araucaniens, il serait nécessaire de suspendre les hostilités, et de leur proposer le Biobio, comme ligne de démarcation entre leur territoire et celui des Espagnols. Valdivia refusa le gouvernement du Chili que le roi lui offrit; mais il en obtint la permission de nommer à sa place Alonso Rivéra, qui avait été exilé au Tucuman. Valdivia retourna au Chili, en 1612, muni des pouvoirs qui lui avaient été donnés. Il échoua dans ses négociations auprès d'Aillavila, qui refusa de faire la paix à aucune condition. Son successeur, *Ancanamon*, se montra moins intraitable. Il envoya l'ulmène *Carampangui* conférer avec Valdivia, qui exposa l'objet de sa mission devant une assemblée de cinquante chefs réunis à *Nancu*, chef-lieu de la province de *Catiray*. Cette assemblée accueillit sa proposition et promit de la recommander au général. Carampangui suivit Valdivia à la Conception, où ils rencontrèrent le gouverneur, qui dépêcha *Pédro Mélandez*, son lieutenant, auprès d'Amacabon, avec une lettre que le roi écrivait à ce chef, pour le prier de venir à *Paicabi* (1), à l'effet de s'entendre sur les préliminaires de paix. Le toqui s'y rendit accompagné de quarante soldats, de plusieurs ulmènes, et d'un grand nombre de prisonniers espagnols appartenant aux premières familles du pays, auxquels il avait accordé la liberté. Il y fut convenu que le Biobio servirait désormais de frontière; que les déserteurs seraient livrés de part et d'autre, et que les missionnaires pourraient librement prêcher la religion chrétienne sur le territoire araucanien (2). Valdivia consentit à l'évacuation des forts de Paicavi et d'Arauco, qui venaient d'être construits sur le bord de la mer. Toutefois, les conférences furent rompues par la fuite d'une Espagnole, femme d'Ancanamon, qui était venue se mettre sous la protection du gouverneur, avec deux enfants et quatre femmes, dont deux épouses et les autres filles de son mari, et auxquelles elle avait persuadé d'embrasser la religion catholique. Cependant *Utaflame*, archi-ulmène d'Ilicura, province limitrophe de l'Impériale, à qui Valdivia avait rendu son fils prisonnier des Espagnols, lui proposa, en retour de ce service, de prendre sur lui d'amener Ancanamon à la paix. Il partit à cet effet avec les trois missionnaires *Horatio Vecchio*, cousin du pape Alexandre VII, *Martin Aranda*, natif du Chili, et le Mexicain *Diégo Montalban*, amis et compagnons de Valdivia. Mais le toqui irrité, instruit de leur approche, s'avança au-devant d'eux avec deux cents cavaliers, et les passa au fil de l'épée. Il continua ensuite ses déprédations sur le territoire de la colonie. Son successeur, *Loncotluéga*, hérita de sa haine pour les Espagnols, et leur livra, en 1614 et 1615, plusieurs combats sanglants, sur lesquels Ovaglie, historien contemporain, ne donne que des renseignements imparfaits (3).

Expédition de l'amiral Joris Spilbergen, en 1615. Cet amiral entra, le 6 mai, dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan, avec une escadre de quatre vaisseaux et d'une galiotte, et, le 25 suivant, alla jeter l'ancre à une demi-lieue de l'île de Mocha. Le chef de l'endroit se rendit avec son fils à bord du vaisseau amiral pour lui rendre visite. Ils donnèrent aux Hollandais deux moutons gras pour une hache; mais ils ne leur permirent ni d'entrer dans leurs habitations ni d'approcher de leurs femmes, et lorsqu'ils eurent disposé des provisions dont ils pouvaient se passer, ils leur firent signe de s'éloigner de leur côtes. Les Hollandais mirent alors à la voile, et, le 29, allèrent jeter l'ancre devant Santa-Maria. Des Espagnols de cette île invitèrent les officiers à un repas; mais ceux-ci, leur croyant des intentions perfides, s'y refusèrent et débarquèrent trois compagnies de soldats avec un corps de marins, qui mirent le feu à plusieurs maisons et enlevèrent cinq cents moutons, du blé, de l'orge, des fèves et de la volaille. Le 1er. juin, la flotte prit sa route vers Lima. Chemin fesant, Spilbergen débarqua quelques hommes à la Conception, dont ils incendièrent plusieurs maisons, et relâcha dans la baie de Quintéro, pour

(1) Paicabi est situé à l'embouchure de la rivière de Tucapel, près de l'endroit où Valdivia fut tué.

(2) *Ovaglie*, lib. VII, cap. 3

(3) Les Araucaniens étaient si peu fatigués de la guerre, dit de la Véga (lib. VIII, cap 20), qu'en 1613, ils la soutenaient avec autant de constance qu'en 1553, époque de leur première révolte.

y faire de l'eau et du bois, après quoi il se dirigea vers Arica, sur la côte du Pérou (1).

Rivéra mourut à la Conception, en 1617, après avoir nommé pour lui succéder l'aîné des auditeurs, *Hernando Talavérano*. Celui-ci gouverna pendant dix mois, à l'expiration desquels il fut remplacé par *Lopé de Alloa*.

1618. *Expédition des toqui Lientur et Putapichon*. Lientur, devenu chef des armées araucaniennes, vit la plupart de ses entreprises couronnées d'un plein succès. Il commença par enlever aux Espagnols quatre cents chevaux destinés à la remonte de leur cavalerie, ravagea la province de Chillan (1619), et tua le corrégidor de la ville du même nom, avec ses deux fils et plusieurs magistrats de la ville du même nom, qui avaient marché contre lui. Cinq jours après, il s'avança vers *Saint-Philippe d'Autriche*, ou *Yumbel*, avec six cents hommes d'infanterie et quatre cents de cavalerie, qu'il forma en bandes pour désoler le pays avoisinant, laissant deux cents soldats pour garder le défilé étroit de *Congréjéras*. *Rébollédo*, commandant de la place, envoya soixante-dix cavaliers s'emparer de ce poste important; mais ils furent repoussés avec perte de dix-neuf hommes, y compris l'officier du détachement. Rébollédo les ayant fait appuyer de trois compagnies d'infanterie et du reste de la cavalerie, Lientur marcha contre eux avec toutes ses troupes réunies, culbuta la cavalerie et tailla en pièces l'infanterie, dont il ne prit que trente-six prisonniers.

1620. Lientur différa le siége de la place jusqu'à l'année suivante, qu'il le tenta sans succès, grâce à la vigoureuse résistance que lui opposa Ximénès. Il réussit néanmoins à s'emparer de *Néculguénu*, dont il passa la garnison espagnole au fil de l'épée, et épargna les auxiliaires.

Ulloa mourut de chagrin, le 20 novembre 1620, et le gouvernement fut dévolu, suivant le réglement, à l'aîné des auditeurs, *Christophe de la Cerda*, Mexicain de naissance. Ce gouverneur bâtit le fort de son nom, pour compléter la ligne de défense du Biobio, et eut plusieurs rencontres avec Lientur, quoique son administration n'eût duré que pendant l'année 1621.

Son successeur, *Pédro Sorès Ulloa*, continua la guerre jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1624, et son beau-frère, *Francisco Alava*, qui le remplaça, ne conserva le gouvernement que six mois (2).

1625. Cependant Lientur, que sa vieillesse rendait incapable de commander plus long-tems, se démit de son autorité en faveur de *Putapichon*, jeune homme qui avait passé une partie de sa jeunesse parmi les Espagnols, comme esclave de Diégo Truxillo.

1626. *Don Luis de Cordova*, seigneur de Carpio et neveu du vice-roi du Pérou, venait alors de prendre les rênes du gouvernement. Il gagna l'affection des habitants en accordant les places vacantes aux créoles, ou descendants des conquérants, qui avaient été jusqu'alors fort négligés. Ayant reçu ordre d'attaquer les Araucaniens sur plusieurs points différents, il envoya son cousin le quartier-maître *Alonso Cordova*, en reconnaissance dans les provinces d'Arauco et de Tucapel, dont les habitants, à l'exception de cent quinze qu'il fit prisonniers, s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs effets.

Putapichon, jaloux de signaler son avènement par une action d'éclat, résolut d'emporter le fort de la *Natividad*, qui était situé au sommet d'une haute montagne escarpée, et regardé comme imprenable. Il parvint à gagner (1627) les fossés et à mettre le feu aux palissades et aux constructions, au moyen de flèches garnies de mèches allumées; mais la garnison fit sur les assaillants un feu si meurtrier du seul bastion qui tenait encore, qu'ils jugèrent à propos de se retirer en emmenant douze prisonniers et quelques chevaux. Le général araucanien passa alors le Biobio, attaqua sans succès le poste de Quinel, qui était défendu par six cents hommes, et tourna ensuite ses armes contre la province de Chillan, d'où il enleva un grand nombre d'habitants et de bestiaux.

1628. Le gouverneur résolut de tirer vengeance de cette incursion, se décida à envahir le territoire araucanien sur trois points à la fois. Il assigna au quartier-maître la réduction des parties maritimes, au sergent-major celle des Andes, et se réserva les provinces intermédiaires. Dans cette intention, il franchit le Biobio à la tête de mille deux cents hommes de troupes réglées et d'un corps nombreux d'auxiliaires, parcourut les provinces d'Encol et de Puren, arrêta tous les naturels qu'il rencontrait, enleva leurs bestiaux, et, ayant passé le Rio-Cauten, ravagea la riche contrée de *Moquégua*. A son retour, il fut rencontré par Putapichon, qui vint lui présenter le combat avec trois mille hommes (1629). La mêlée fut sanglante; mais les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille, et les Araucaniens effectuèrent leur retraite.

Le gouverneur trouva à la Conception son sergent-major et son quartier-maître. Le premier avait échoué, parce que les naturels s'étaient réfugiés dans les bois, et l'autre avait fait deux mille prisonniers, et enlevé sept cents chevaux et bon nombre de bestiaux qui étaient presque tous morts en route, du mauvais tems et de fatigue.

Administration militaire de don Francisco Lasso de la Véga, de 1630 à 1639. Cet officier, natif de Santander, en Espagne, qui s'était acquis une haute réputation dans les guerres de Flandre, fut nommé gouverneur du Chili, au mois de septembre 1629, après qu'on eut reçu, à Lima, la nouvelle des derniers désastres. S'étant embarqué dans ce port, avec trois navires, à bord desquels il y avait des troupes et plusieurs chefs araucaniens captifs, il arriva à la Conception, le 22 décembre, après un voyage dangereux, et entra en campagne avec quinze cents soldats espagnols, au commencement de l'année 1630. Lasso, ayant conçu des inquiétudes sur la loyauté (1) des Indiens amis (*Indios de paz*), qui servaient sous lui comme auxiliaires, se décida à rendre la liberté aux prisonniers pour se concilier leur affection. Mais les Araucaniens, enivrés de leurs succès récents, se croyaient invincibles; et, le 18 janvier, le général espagnol découvrit que, aidés des Indiens amis et des captifs qu'il avait relâchés, ils se préparaient à envahir la frontière d'Arauco, au nombre de cinq mille hommes, dont trois mille cavaliers et deux mille fantassins. Il transmit l'ordre au quartier-maître Picoloé de pénétrer dans les provinces maritimes, avec treize cents hommes, qu'il avait réunis à Rieulgne, non loin du fort d'Arauco. Putapichon, instruit de sa marche, lui dressa une embuscade, et le força à en venir aux mains dans une position défavorable,

(1) *Miroir oost et west Indical*, etc, p. 32-35, Amstelredam, 1621.
Voyez l'article *Pérou*, 1615.

(2) En 1624, une flotte hollandaise, aux ordres de Jacques l'Hermite, passa huit mois dans les mers du Chili à commettre des déprédations sur le commerce espagnol.
Voyez l'article *Magellanie*.

(1) *Estavan*, dit Tessillo, *poco firmes en la lealtad, dudosos en el intento*.

où la cavalerie espagnole, ne pouvant soutenir le choc des Araucaniens, lâcha pied, et laissa l'infanterie à la merci de l'ennemi. Cernée bientôt de toutes parts, elle fut taillée en pièces. Le combat dura cinq heures. Le quartier-maître, cinq capitaines et plusieurs autres officiers restèrent sur le champ de bataille.

Après cette victoire, Putapichon entra sur le territoire espagnol, près de San-Félipe, et y commit de terribles ravages. Lasso marcha à sa rencontre avec quatre cents hommes d'infanterie espagnole, de la cavalerie et une centaine d'Indiens amis, et, le 14 mai, lui livra combat. Dans cette bataille, appelée *de los Robles*, qui dura plus d'une heure, les Espagnols, mêlés aux Araucaniens (1), et ne pouvant faire usage que de lances, eurent quarante hommes tués, et un grand nombre de blessés.

Après cette bataille, Putapichon alla rejoindre son armée sur les rives du Biobio. Il apportait le manteau écarlate du gouverneur, qu'il venait d'enlever, et y célébra le sacrifice de *Pruloncon*, dont la victime fut un soldat espagnol.

Vers la fin de mai, qui est le commencement de l'hiver au Chili, les débordements des rivières en rendant le passage difficile, Lasso crut devoir retourner à la Conception. Il y arriva le 23 juillet, et, de concert avec le Cabildo de cette ville, il proposa des conditions de paix aux Araucaniens.

L'année 1631 fut plus favorable aux armes espagnoles. Don Félipe Fr. Lasso entra en campagne avec treize cents Espagnols et quinze cents Indiens, et rencontra les Araucaniens, qui étaient forts de six mille hommes, sur un terrain élevé, nommé *Pétaco*. Le mestre de camp, don Fernando de Zéa, commandait la cavalerie, qui formait l'aile droite, et le sergent-major Rébollédo, la gauche, où se trouvait l'infanterie. Putapichon et Quéropoante, seigneur d'Ylicura, conduisaient les Araucaniens. La mort du dernier, qui succomba vers le milieu de l'action, donna la victoire aux Espagnols. Les uns disent qu'il périt huit cent douze Araucaniens, et d'autres, treize cent quatre-vingt-douze; le nombre des prisonniers fut de quinze cent quatre-vingts. Les vainqueurs prirent une quantité considérable d'armes et de chevaux, et éprouvèrent une perte fort légère. Après avoir remercié publiquement le ciel de son triomphe, Lasso s'avança jusqu'aux frontières de San-Félipe, ou de Yumbel, d'où il expédia un bateau pour porter au vice-roi du Pérou la nouvelle de sa victoire (2).

Les Araucaniens emportèrent le corps de leur général, célébrèrent ses funérailles, et choisirent, pour le remplacer, son parent, Longomilla, qui éprouva peu après le même sort, en combattant avec une poignée d'hommes contre quatre cents ennemis, aux ordres de Zéa.

Lasso se rendit, au mois d'avril, à la Conception, d'où il adressa un rapport au roi sur la situation des affaires. Il répara ensuite les châteaux et les forts situés sur les frontières, et, étant parti en juin pour Santiago, il fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces de sa victoire.

En 1632, Zéa pénétra dans la province de Répocura, et gagna la bataille de l'Impériale, dans laquelle il tua cent soixante-dix Araucaniens, et fit quinze cents prisonniers. Il racheta un grand nombre de captifs espagnols, retira d'esclavage une cinquantaine d'Indiens convertis, et enleva à l'ennemi des armes, mille chevaux et douze cents têtes de bétail. Après cette victoire, don Fr. Lasso se retira à l'*Estancia de Buéna Espéranza*, ou *del Rey*. Au mois d'avril suivant, cent Espagnols et trois cents Chiliens amis livrèrent combat aux Araucaniens, dans la province d'Élicura, leur tuèrent quatre-vingts hommes, et firent cent vingt prisonniers. Fernando de Zéa, ayant appris qu'un corps de sept cents ennemis, réunis sur les hauteurs de Puren, se disposait à marcher contre Arauco, envoya contre eux le capitaine *Muélo*, avec quatre cents auxiliaires et douze cents Espagnols. Les Araucaniens se laissèrent surprendre, et perdirent soixante-dix hommes tués, et plus de cent prisonniers; mais, s'étant ralliés, ils revinrent sur leurs pas, renouvelèrent le combat dans cinq endroits différents. Après cette action, dans laquelle les Espagnols eurent cinq tués, et les auxiliaires neuf, le capitaine Muélo se dirigea du côté d'Arauco.

Au mois de juillet, il envoya à Puren une autre expédition, composée de cent Espagnols et de quatre cents Indiens. En moins de quatorze jours elle fut de retour à Arauro, avec quatre-vingt-sept captifs et trois cents chevaux abandonnés par l'ennemi. Les hostilités cessèrent sur ce point vers la fin d'août.

Sur ces entrefaites, Rébollédo franchit le Biobio dans des barques, et, arrivant à Ciénégi pendant la nuit, s'empara des balses que l'ennemi avait sur le fleuve, s'avança en silence vers les *ranchos*, en fit un grand carnage et prit cent prisonniers. Il resta deux jours en cet endroit, coupa leurs provisions et brûla plusieurs ranchos.

Les hostilités ayant commencé vers le même tems dans la province de Tucuman, celle de Cuyo prit aussi les armes. Cette révolte toutefois fut apaisée par don Francisco de Lasso et les gouverneurs de ces deux provinces, don *Félipe de Albornoz* et don *Juan de Adaro*.

Lasso de retour de Santiago, y présida l'audience royale jusqu'à la fin de novembre, qu'il partit pour les frontières, où il passa tout le mois de décembre à préparer une nouvelle campagne. Le 1er. janvier 1633, il se mit en marche de Négrète, et conduisit son infanterie sur les bords du Rio de Coypu. Le sergent-major Juan Fernandez Rébollédo se dirigea, avec la cavalerie, vers la province de Puren, pour attaquer l'ennemi de ce côté; mais celui-ci avait quitté le pays plat pour se réfugier dans les montagnes, et Rébollédo ne rencontra que des partis isolés dont il triompha aisément. Il prit plusieurs captifs et, entre autres, quelques femmes, qu'il amena à Coypu.

Après le retour de la cavalerie, Lasso marcha sur Puren avec toutes ses forces réunies et y demeura plusieurs jours à intercepter les convois des ennemis. Le capitaine *Juan Vasquez de Arénas*, leur ayant dressé une embuscade avec une centaine d'Espagnols et trois cents alliés, leur tua plu-

(1) *Esto duro mas de una hora sin que conocune soldado a su capitan, ni capitan a soldado.* (Tessillo.)

(2) L'historien Molina rapporte différemment les opérations de cette campagne. Il dit que le gouvernement, ayant confié la défense du Biobio au quartier-maître Fernando Zéa, à qui il laissa pour cet objet treize cents Espagnols et six cents auxiliaires, partit pour Santiago, où il leva deux compagnies d'infanterie et une de cavalerie. Avec ces troupes, celles qu'il trouva sur les frontières, et cinq cents vétérans nouvellement arrivés du Pérou, il se dirigea vers le fort d'Arauco, contre lequel Putapichon marchait avec sept mille hommes de troupes choisies; mais frappés des tristes pressentiments de l'ex-toqui Lientur, plus de la moitié de ses guerriers le quittèrent en route, et il n'avait plus que trois mille deux cents hommes à son arrivée au poste d'Alvarado, devant les lignes espagnoles, dont l'approche était défendue par deux torrents. La cavalerie espagnole, culbutée par celle des Araucaniens, se replia derrière l'infanterie, qui fut rompue à son tour. La victoire s'était déclarée pour Putapichon, lorsqu'il fut atteint d'un coup mortel. Son armée se retira alors en emportant son corps, et ne cessa de combattre, pendant la retraite, les six milles que les Espagnols la suivirent.

sieurs hommes et prit une vingtaine de captifs. Le gouverneur marcha alors vers les frontières. Un corps de cavalerie légère, qu'il envoya en avant pour reconnaître le passage du Biobio, arrêta, à Curamboa, un Indien de distinction et quatre personnes de sa suite qu'il conduisit à Négrète.

Les guerriers de l'Impériale, découragés par ces succès, implorèrent la paix, et envoyèrent à cet effet au gouverneur plusieurs messagers et cinq captives espagnoles.

Cependant Putapichon s'avançait avec toutes ses forces pour attaquer les Espagnols sur les frontières de San-Félipe. Lasso marcha à sa rencontre, l'atteignit près du Rio de la Laxa, et lui fit quarante-cinq prisonniers sans perdre un seul homme. Après cette expédition, qui dura sept jours, il retourna à la Conception, et se rendit de là à Santiago, où il fut accueilli avec transport par les habitants. Putapichon, intimidé par ses victoires, avait repassé le Rio de Cauten, au pied des montagnes neigeuses, et était campé dans une position limitrophe du territoire d'*Antiguéno*, autre cacique d'une grande autorité. Putapichon s'était retiré dans la partie la plus inaccessible des montagnes, où il était presque impossible de le suivre. Le sergent-major Rébollédo tenta de l'y surprendre; mais ayant été signalé par ses sentinelles, il crut devoir opérer sa retraite. Un parti d'une trentaine d'hommes fut mis en fuite par le capitaine Domingo de la Parra, qui avait à ses ordres un corps d'auxiliaires de San-Christoval, et des arquebusiers espagnols. Lasso partit pour la Conception, afin de faire les préparatifs d'une nouvelle campagne qui devait s'ouvrir du côté de Puren, et il rencontra à l'Impériale une cinquantaine de caciques qui venaient lui offrir la paix.

Le gouverneur se rendit, au commencement du mois de janvier 1634, dans les plaines voisines de la frontière de San-Félipe, et franchit ensuite les hauteurs de San-Géronimo, pour arriver à celles de Puren. Il traversa le Biobio, dans des barques, avec les Espagnols et les alliés des frontières de San-Félipe, aux ordres de *Alfonso de Villanuéva Sobéral*, qui venait d'être nommé sergent-major à la place de Rébollédo, élevé depuis peu au grade de mestre-de-camp de l'armée.

La destruction totale de Puren était le but principal de cette campagne. Il établit son quartier-général à la Vieille-Maison de Puren (*Casa vieja de Puren*), au centre d'une contrée fertile, où arrivèrent du camp ennemi une foule d'individus des deux sexes, les uns pour voir des parents captifs, et d'autres pour porter des messages pendant les trois jours accordés à cet effet. *Lianca*, cacique de la province, conclut en cet endroit la paix avec les Espagnols, et Lasso se servit de lui pour en déterminer plusieurs autres à imiter son exemple (1).

Don Francisco, instruit des déprédations commises par l'ennemi sur les frontières d'Arauco, envoya de ce côté *Félipe Rengel*, capitaine des auxiliaires, avec douze cents d'entre eux et une centaine d'Espagnols. En passant par Élicura, il entoura une chaumière où se trouvaient réunies trente-six personnes, dont deux caciques puissants, qu'il prit et conduisit à Arauco.

Dans les premiers jours de février, un Indien yanacona, ou converti, vint lui annoncer la visite de Curinamon, cacique de Puren. En effet, peu après il se présenta avec quatre autres à cheval, une lance à la main, et couvert d'une armure espagnole. Il eut une conférence avec Lasso, et les intentions qu'il témoigna furent d'une nature toute pacifique.

(1) Voyez les discours qu'il prononça à cette occasion, dans l'ouvrage de Tessillo, feuille 68.

Le gouverneur continua sa marche vers les frontières, où vingt-deux Araucaniens, qui ne pouvaient se séparer de leurs fils et de leurs épouses captives, recherchèrent son amitié. Il passa la majeure partie du mois de février dans le voisinage de San-Félipe. Ayant appris que l'ennemi ravageait les côtes, il envoya contre lui Rébollédo, avec quatre cents Espagnols, tant infanterie que cavalerie, et mille cinq cents auxiliaires. Ce capitaine marcha vers Calcoymo et Rélomo, où il prit cinquante Araucaniens, parmi lesquels se trouvait un cacique puissant, nommé Curimilla, et, s'étant avancé jusqu'à Puren, il fit encore vingt-trois prisonniers, dont un autre cacique.

Lasso se retira à la Conception vers la fin de mars, et y passa le carême. Toutefois, comme Putapichon s'avançait pour l'y attaquer avec des forces nombreuses, il alla prendre position à l'*Estancia del Rey*, et Alfonso de Villanuéva s'établit sur les frontières près du Rio de la Laxa. *Mavidu*, capitaine des alliés, ayant rencontré les avant-coureurs de l'armée ennemie, les attaqua avec une cinquantaine d'hommes, les tua presque tous, et fit huit captifs. Le fils d'Anganamon était du nombre. Au mois d'avril, Villanuéva marcha sur Pellaguen, tua une trentaine d'ennemis et en prit cinquante, avec leur chef *Puélentaro.*

Le gouverneur fut retenu à la Conception par une maladie, pendant les mois de mai, de juin, de juillet, et se rendit en août à Santiago, pour y communiquer à l'audience royale les cédules par lesquelles sa majesté affranchissait les paisibles Indiens des rigueurs des *encomendéros*, et du service personel, et les assimilait aux autres vassaux de sa couronne. L'exécution de ces ordres présenta d'abord des difficultés presque insurmontables; mais après plusieurs jours de délibération, on convint d'abolir les servitudes personelles des indigènes.

Nonobstant cette mesure, le gouvernement se vit de nouveau obligé d'entrer en campagne au mois de septembre. Il donna rendez-vous à Rébollédo et à Villanuéva, sur les bords de la rivière de Caupten (Impériale), où ayant attaqué les Araucaniens, il leur tua cinquante hommes, leur en prit cent cinquante, et contraignit Putapichon de regagner les montagnes. La perte des Espagnols ne fut que de trois tués.

En 1635, le mestre-de-camp marcha vers Pellaguen, et y arrêta un cacique et soixante guerriers. Dans une autre action, il en tua vingt et en prit cent cinquante. Au mois d'octobre, il passa le Rio de Coypu, avec perte de quelques Espagnols et Indiens, et s'étant dirigé vers *Pubinco*, et le Rio de Tabon, il fit cent vingt prisonniers, tua un grand nombre d'ennemis, et leur enleva des armes et des chevaux. Les vainqueurs donnèrent à cette bataille le nom de *Mongan*, par allusion aux calmes, aux courants et aux vents contraires qu'ils avaient éprouvés en passant la rivière, et qui leur rappelèrent les obstacles qu'ils avaient eus à surmonter près du *Morro* ou promontoire du même nom, dans leur navigation de Guayaquil à Callao.

1636. Après une courte suspension d'armes, le gouverneur résolut de soumettre la province de *Pélulcura*, limitrophe de l'Impériale, où les Espagnols n'avaient jamais fait de grands progrès depuis le tems de don Luis de Cordova. Les habitants en étaient nombreux, mais peu accoutumés à la discipline militaire. Lasso partit d'Arauco avec mille cinq cents Espagnols et Indiens, et s'avançant du côté de *Quiapa*, à six lieues de cet endroit, il eut plusieurs affaires avec des partis avancés de l'ennemi, dont les forces réunies s'élevaient à deux mille lances. Rébollédo arriva à son secours avec mille cavaliers; mais après avoir harassé les Espagnols par des marches pénibles, ces guerriers se retirèrent dans des montagnes où il fut impossible à Lasso de les suivre.

Le gouverneur se décida alors à étendre ses conquêtes en établissant de nouvelles villes. Il en projeta une sur le Rio de Coypu, et une autre à Angol. Il partit au mois de mars pour l'Estancia del Rey, et se plaçant à la tête des forces réunies de San-Félipe et d'Arauco, il visita successivement Angol, Coypu et la Conception. Il arriva dans cette dernière vers la fin d'avril, et y donna rendez-vous à ses principaux officiers le 8 mai suivant. Toutefois, les autorités civiles et militaires ne pouvant tomber d'accord sur le choix de l'emplacement des nouvelles villes, les uns penchant pour Yumbel, les autres pour Coypu, et le plus grand nombre pour Angol, Lasso partit pour Santiago, afin de soumettre le projet à l'audience royale (1).

Vers la fin d'octobre, le gouverneur retourna sur les frontières avec cinquante soldats et des Indiens amis. Rébolledo, à la tête de la cavalerie légère, dépeupla Pellaguen, Rélomo, Calcoymo et Tirna. Une partie néanmoins des habitants implora la paix; mais d'autres plus intraitables se réfugièrent à l'Impériale, sous la protection de Putapichun, d'Antéguénu, de Chicaguala et d'autres ennemis de cette province. *Naucopillan*, cacique de Pubinco, voulant s'assurer des projets du gouverneur, conduisit un corps de deux cents guerriers par le défilé d'Angostura, sur les bords du Biobio, que les habitants de Nauco lui fournirent les moyens de traverser. Mais poursuivi par le sergent-major Villanuéva et le capitaine Domingo de la Parra, il perdit quatre-vingts hommes tués et blessés, et vingt-trois prisonniers, et tomba lui-même entre les mains des Espagnols.

Au commencement du mois de janvier 1638, Lasso partit pour Négrète, d'où, ayant reçu un renfort d'Arauco, il prit la route d'Angol, et y arriva après cinq jours de marche. Il amena pour la peupler cent cinquante hommes et plus de deux cents femmes, la plupart Indiennes. Le sergent-major Villanuéva s'y arrêta avec sept cent soixante-dix hommes d'infanterie et de cavalerie; et Rébolledo ayant pénétré dans l'Arauco, avec les autres troupes espagnoles de cette frontière, l'hiver se passa sans hostilités. Ce nouvel établissement reçut dans la suite le nom de *San-Francisco de la Véga*, son fondateur.

Ces guerres opiniâtres avaient réduit l'armée espagnole de moitié, et les renforts qu'on recevait annuellement du Pérou n'étaient que d'un faible secours. En conséquence, le gouverneur se décida à envoyer don *Francisco Avendano* en demander en Espagne, promettant de mettre fin à la guerre dans l'espace de deux ans. La Cour, toutefois, en décida autrement, et lui donna pour successeur, en 1639, don *Francisco Lopez de Zuniga, marquis de Baydes*, qui avait rempli les fonctions de quartier-maître dans les guerres d'Italie et de Flandre (2).

A son arrivée au Chili, en 1640, le nouveau gouverneur trouva moyen d'avoir une entrevue avec *Lincopichion*, à qui les Araucaniens avaient confié le commandement après la mort de Curimilla. De part et d'autre, on avait besoin de la paix. Les préliminaires en furent arrêtés, et on remit, au 6 janvier de l'année suivante, la ratification définitive du traité qui devait avoir lieu au village de *Quillen*, dans la province de Puren. Les conditions étaient les mêmes que celles acceptées par Ancanamon; excepté que les Araucaniens s'engageaient à ne laisser débarquer aucun étranger sur leurs côtes. Par ce traité, ils reconnaissaient la souveraineté des Espagnols, après leur avoir fait une guerre à mort pendant près de quatre-vingt-dix ans. Il y eut un échange réciproque des prisonniers (1), et cette grande négociation, à laquelle on se prépara en tuant un lama, dans le sang duquel le toqui trempa un rameau de cannellier, avant de le présenter au gouverneur en signe de paix, se termina par le sacrifice de vingt-huit autres de ces animaux.

Expédition de Hendrick Brouwer, en 1643. La flotte de Nassau ayant échoué dans sa tentative contre le Pérou, les Hollandais adoptèrent le projet qu'ils avaient d'abord eu en vue, de faire alliance avec les indigènes du Chili, les éternels ennemis des Espagnols, et de former un établissement dans le pays. Ils équipèrent à cet effet trois gros navires, dont ils donnèrent le commandement à *Hendrick Brouwer* (2), avec ordre d'aller se réparer au Brésil, et de se concerter sur les mesures à prendre avec le comte Maurice de Nassau, gouverneur général des possessions hollandaises dans ces parages. Brouwer appareilla du Texel, le 6 novembre 1642, et arriva à Fernambouc le 22 décembre. Le Conseil de cette ville ajouta deux autres bâtiments à son escadre, qui se composait alors de *l'Amsterdam*, de *l'Eendracht* (la Concorde), du *Vlissingen* (Flessingue), de *l'Orangie Boom* (l'Oranger), et du yacht *Dolphyn* (Dauphin). L'amiral remit en mer le 15 janvier 1643, cingla vers le détroit de Lemaire, et, le 18 mars, jeta l'ancre dans la baie de Valentyn, sur le rivage occidental de ce détroit. Le 25 suivant, il se dirigea vers l'île de Chiloé, où il arriva le 1er. mai. Après avoir passé une semaine à chercher le canal le plus sûr et un port commode, l'escadre relâcha au nord de l'île dans un port qui prit le nom de l'amiral (3). Le 12, un pavillon blanc, un couteau et des colliers de verroterie, que les Hollandais avaient déposés sur le bord d'une rivière, à deux lieues de son embouchure, furent jetés dans l'eau en leur présence par un cavalier qui était descendu du haut d'une colline, où une multitude de gens se trouvaient réunis. De nombreuses troupes de chevaux et de bétail paissaient dans la plaine voisine. Les habitants avaient abandonné leurs maisons, et avaient planté des croix de bois devant leurs portes. Cette circonstance fit croire aux Hollandais que le pays était sous la domination des Espagnols, bien que tous les habitants qu'ils avaient vus fussent vêtus à la manière des Chiliens. Le 16, le major *Blaeuwbeck* se rendit à bord de l'yacht, avec une compagnie de soldats, à l'endroit où l'escadre s'était d'abord arrêtée, et où il y avait un corps de cavaliers rangés en bataille. Ceux-ci parlèrent d'abord aux Hollandais dans un langage qu'ils ne comprirent pas, et leur reprochèrent ensuite en espagnol de n'être pas venus dans leur pays avec de bonnes intentions. Le major hissa alors un pavillon rouge au lieu du blanc sous lequel il s'était d'a-

(1) Voyez Tessillo, etc., p. 88, où se trouvent son adresse à l'audience et au Cabildo, et la réponse de ces assemblées.

(2) Tessillo rapporte dans le plus grand détail les événements de l'administration de ce gouverneur. Forcés, par les limites que nous nous sommes imposées, à n'en donner qu'une analise succincte, nous renvoyons le lecteur à son ouvrage, pour de plus amples informations.

(1) Les Araucaniens avaient quarante-deux prisonniers espagnols qui l'étaient depuis le tems de Paillamachu.

(2) Brouwer avait été officier de marine dans les Indes orientales, puis directeur de la compagnie hollandaise des Indes orientales, et enfin gouverneur général de Batavia de 1632 à 1636. A son retour en Hollande, il devint sociétaire de la compagnie des Indes occidentales.

(3) On l'appelle aussi le Port-Anglais. La latitude de son entrée, suivant le relevé fait par les corvettes Descubierta et Atrevida, en 1790, est de 41° 51' sud. Les Espagnols fortifièrent ce port en 1767, et lui donnèrent le nom de *Puerto de san Carlos*. Sa population, qui, en 1774, était de quatre cent vingt habitants, s'était élevée, en 1791, à plus de onze cents.

bord présenté, débarqua son monde sous la protection du feu de l'yacht, s'avança dans l'intérieur de l'île, et arrêta un Chilien, sa femme et deux enfants. Toutefois, comme il lui était impossible de les comprendre, il ne put en obtenir aucun renseignement. Un Conseil de guerre, convoqué à la suite de cette expédition, résolut d'en envoyer une autre sur la terre ferme et dans les îles du golfe d'Ancud, pour se procurer des informations sur le pays. En conséquence, le major partit, le 19, avec l'yacht et une chaloupe, et jeta l'ancre, le même soir, près de la côte de *Carel-Mapu* (1), sous un fort espagnol, qu'il enleva après une légère résistance, dans laquelle il eut six hommes de blessés. Il y trouva seize chevaux et deux canons, et un Chilien qu'il fit prisonnier. L'amiral, informé de ce qui venait de se passer, se rendit à Carel-Mapu, qu'il réduisit en cendres. Ayant tué les chevaux, il se dirigea vers un autre fort espagnol, appelé *San-Miguel de Calibuco*, situé sur le même golfe à quatre lieues de là; mais comme il ne pût en approcher par mer, il renonça à l'entreprise.

Vers ce tems, Brouwer, s'étant procuré des renseignements sur la situation de Castro, chef-lieu de Chiloé, entra avec son escadre dans le détroit qui sépare cette île du continent, et arriva, le 6 juin, en vue de cette ville, que les habitants abandonnèrent après avoir enlevé la toiture des églises, et mis le feu à plusieurs maisons. Brouwer ne pouvant entrer en relation avec eux, ravagea le pays, et, le 8, il toucha à une petite île du golfe, au nord de Valdivia, où il arrêta une Espagnole, nommée *Luisa Pizara*, agée de 75 ans, qu'il prit à son bord, à l'effet d'en tirer des renseignements. Le 16, les vaisseaux repassèrent le détroit, et, le lendemain, rentrèrent dans le port de Brouwer. Le 1er. juillet, ils en sortirent de nouveau, et retournèrent à Carel-Mapu.

Le 17, un parti de fourrageurs hollandais prit trois Chiliens, en un endroit nommé *Las Bayas*, à trois lieues de là, et Brouwer apprit d'eux et de la vieille femme tout ce qu'il lui importait de savoir sur les forces espagnoles dans le Chili, et la guerre que leur fesaient alors les indigènes. On relâcha deux des prisonniers, à condition qu'ils iraient dire à leurs compatriotes que les Hollandais n'étaient pas un peuple barbare, qu'ils étaient en guerre avec les Espagnols, et qu'ils recherchaient l'amitié des Chiliens. Le 19, six de ces derniers, dont deux caciques, vinrent à bord des vaisseaux pour s'assurer de l'exactitude du fait. Convaincus de la sincérité des Hollandais, ils retournèrent auprès de leurs compatriotes, qui devinrent alors leurs amis et leurs alliés, et leur apportèrent toutes sortes de provisions en échange d'armes de fabrique européenne. L'escadre fut obligée de retourner au port de Brouwer pour s'y mettre à l'abri des tempêtes qui règnent dans ces parages au mois d'août, et, le 28 juillet, elle reçut la visite des deux caciques *don Diégo* et *don Philippo*, qui venaient de Carel-Mapu, et dont l'un apportait, en signe de son dévouement à la cause commune, la tête d'un Espagnol qu'il avait tué quinze jours auparavant. Hendrick Brouwer, qui était depuis quelque tems malade, mourut en cet endroit, le 7 août, et à sa demande, son corps fut enterré à Valdivia le 16 septembre suivant. Ovaglie dit qu'il plut à Dieu de lui ôter la la vie pour punir les Hollandais des outrages qu'ils avaient commis à Chiloé.

Elias Harckmans, qui prit le commandement à la mort de Brouwer, fit voile dans la direction du nord, le 21 août, et, trois jours après, entra dans la rivière de Valdivia, et débarqua quatre cent soixante-dix Chiliens qu'il avait à bord, près des ruines de la ville de Valdivia. Les naturels des environs accoururent faire des échanges avec les Hollandais, et témoignèrent le désir d'être admis dans la confédération contre les Espagnols. Des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, armés de piques de dix-huit pieds de long, se réunirent sur le rivage, et demandèrent à être instruits dans les exercices militaires. En conséquence, deux compagnies de troupes hollandaises descendirent à terre, et Harckmans présenta au chef valdivien deux belles épées et une pique, en lui disant que ses compatriotes étaient établis au Brésil, et qu'ils étaient en état de porter secours au peuple du Chili.

Le 30 août, Harckmans apprit que plusieurs naturels de Chiloé avaient été pendus par le gouverneur de Castro, sur le soupçon qu'il avait conçu de leur dessein d'aller se joindre aux révoltés. Cette exécution alarma tellement les habitants, qu'ils s'enfuirent tous sur le continent, et, le 2 septembre, plus de mille hommes d'Osorno et de Concon arrivèrent à Valdivia. Le lendemain, le reste des troupes hollandaises débarqua, et les chefs chiliens, suivis d'environ douze cents hommes, formèrent une alliance offensive et défensive contre les Espagnols ou tout autre agresseur, et il fut convenu que les Hollandais bâtiraient un fort près de Valdivia pour la protection des vaisseaux, et s'y réfugier en cas de besoin. Trente canots furent aussi-tôt envoyés porter du bétail aux navires. Les Hollandais, trouvant les naturels si bien disposés en leur faveur, s'avisèrent de demander aux caciques s'ils voulaient leur donner de l'or pour des armes européennes. Cette proposition opéra une révolution complète dans leurs sentiments à leur égard, et excita les plus vifs soupçons. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient pas de mines d'or; que les Espagnols les avaient autrefois forcés à leur payer des contributions onéreuses en métal de cette espèce, et que ceux d'entre eux qui n'avaient pu les satisfaire avaient eu le nez ou les oreilles coupées, et que depuis lors ils avaient conçu une telle antipathie pour ce métal, qu'ils ne pouvaient souffrir d'en entendre parler.

Le 16 septembre, le conseiller *Elbert Crispynsen* s'embarqua pour Fernambouc sur *l'Amsterdam*, pour y porter la nouvelle de l'alliance des Hollandais avec les Chiliens, et demander des renforts. Il resta à Valdivia les deux autres vaisseaux et le yacht, cent quatre-vingts marins, et deux cent quatre-vingt-dix soldats. Harckmans calculait qu'avec un renfort de huit cents soldats et l'assistance des indigènes il pourrait facilement se rendre maître de tous les endroits possédés par les Espagnols dans le Chili, attendu que le nombre des troupes réglées qu'ils y entretenaient n'excédait pas quinze cents. Le 26, l'amiral eut une entrevue avec les principaux caciques, qui lui déclarèrent, à sa grande surprise, que, nonobstant leur promesse, ils se voyaient dans l'impossibilité de fournir les provisions convenues pour son monde, avant quatre ou cinq mois. En conséquence de cette déclaration et de quelques signes d'hostilité de la part des caciques, Harckmans réunit un Conseil de ses officiers, le 13 octobre, et il y fut résolu de retourner au Brésil. Les Chiliens, qui avaient continué à échanger du bétail et des provisions contre des marchandises jusqu'au 15, cessèrent tout-à-coup ce jour-là, d'après l'ordre qu'ils en avaient reçu des caciques. Ceux-ci déclarèrent, le 19, au général, qu'ils n'en avaient que tout juste ce qu'il leur fallait pour leur propre consommation, mais que s'il voulait revenir dans deux ans, ils ne le laisseraient manquer de rien. Cette déclaration politique était faite dans le but d'éviter une rupture avec les Hollandais; car du moment qu'ils avaient dé-

(1) Ce port, situé dans le golfe de Chiloé, était autrefois très-fréquenté; mais il a été, depuis, presque comblé par des sables. (*P. de Agueros, Descripcion historial de la provincia de Chiloe*, cap. 8, 1791.)

couvert leur avidité à se procurer de l'or, ils s'étaient bien promis de n'avoir rien à démêler avec eux. L'escadre mit à la voile pour Fernambouc le 18 octobre (1).

Un Espagnol, nommé *Simon de Cafférès*, proposa, en 1655, au protecteur Cromwell, le plan d'attaque suivant contre le Chili. L'expédition devait se composer de quatre vaisseaux de guerre, et du même nombre de transports portant des vivres, des munitions et mille soldats. Après avoir doublé le cap Horn, elle devait relâcher à l'île de Mocha, pour y prendre de l'eau et des provisions, de là se rendre à Valdivia, en chasser les Espagnols, et faire alliance avec les Chiliens, leurs mortels ennemis, qui seraient bien-aises de s'affranchir de leur joug. Les vaisseaux de guerre s'empareraient facilement des trésors expédiés annuellement du Chili pour le Pérou, et de Lima et Guayaquil à Panama, et des deux galions d'Acapulco. Cafférès promit d'engager en Hollande quelques-uns des matelots qui avaient accompagné Brouwer dans son expédition contre Valdivia. Cette entreprise présentant de trop grandes difficultés, le gouvernement crut devoir y renoncer (2).

Après avoir gouverné le Chili pendant six ans, Baydès fut rappelé par la Cour, qui nomma à sa place don *Martin Muxica*. Ce gouverneur réussit à maintenir la paix avec les Araucaniens; mais son successeur, don *Antonio Acugna*, fut moins heureux. Les hostilités recommencèrent sous lui pour des motifs que les historiens ont passé sous silence.

1655. *Clentaru*, toqui héréditaire de Lavquen-Mapu, signala sa première campagne par la défaite totale de l'armée espagnole, et par la prise des forts d'Arauco, de Colcura, de San-Pédro-Talcamavida, et de San-Rosendo. L'année suivante (1656), le général araucanien passa le Biobio, défit Acugna dans la plaine de Yumbel, détruisit les forts de Saint-Christophe et d'Estancia-del-Rey, et brûla la ville de Chillan. Cette guerre, dont les événements sont peu connus, se prolongea l'espace de dix ans, sous l'administration d'Acugna, de don *Pédro Portel*, de *Casanate* et de don *Francisco Ménésès*, qui eut la gloire de la terminer en 1665 (3).

Ce dernier, Portugais de naissance, ayant voulu épouser la fille du marquis *de la Pica*, sans égard pour l'opposition de l'audience royale, la Cour d'Espagne fit partir le marquis *de Narvamorquendé*, pour ajuster le différend. Celui-ci envoya Ménésès au Pérou et prit sa place. Après lui, le Chili fut gouverné par *don Miguel Silva, don José Carrara*, et *dont Thomas Marin de Provéda*, qui paraissent avoir vécu en bonne intelligence avec les Araucaniens.

Expédition du chevalier Jean Narborough, en 1669. Le gouvernement anglais, informé par un Espagnol nommé don *Carlos* (4), de l'expédition envoyée par les Hollandais au Chili, en 1663, donna commission au chevalier Jean Narborough, le 15 mai 1669, de partir avec deux navires pour ce pays, de former un établissement sur ses côtes, et d'aller ensuite à la recherche d'un passage à la mer du Sud, entre l'Amérique et la Tartarie. Le navire qu'il monta était le vaisseau de guerre *Sweepstakes*, il portait trois cents tonneaux, trente-six canons et quatre-vingts hommes d'équipage. L'autre se nommait *le Bachélor*, et était une pinche de soixante dix tonneaux, armée de quatre canons et montée de vingt hommes (1). L'expédition partit des dunes le 26 septembre, s'arrêta quelque tems au port Saint-Julien, aborda, le 26 novembre, à l'île de Nuestra Sénora del Socorro, sur la côte du Chili, découvrit celle à laquelle l'amiral donna son nom, près d'un golfe appelé Santo-Domingo, par latitude sud 44° 50', et arriva, le 15 décembre, à Valdivia. Les Espagnols interdirent aux Anglais tout commerce avec les naturels, et firent prisonniers son lieutenant et trois hommes qui étaient allés à terre. Narborough s'éloigna des côtes du Chili, sept jours après, passa par le détroit de Magellan et fit voile pour l'Angleterre, où il arriva en 1671. L'Espagne n'avait alors au Chili que mille cinq cents hommes de troupes (2).

Le commerce du Chili fixa l'attention des Français, vers le commencement du dix-huitième siècle. Ils l'exercèrent presque exclusivement pendant quelques années, et en tirèrent une quantité considérable d'or et d'argent. Plusieurs négocians de cette nation allèrent même s'y établir en 1709, 1710 et 1711. M. *Durret*, qui accompagna M. *Doublet*, capitaine du *Saint-Jean-Baptiste*, publia, à son retour, une description des établissements espagnols du Pérou (3).

Un autre navire français, *le Saint-Antoine*, commandé par M. *Frondac*, fit voile de la Chine pour la côte d'Amérique. Après avoir disposé de sa cargaison, ce capitaine, au mépris des ordres et des réglements du gouvernement espagnol, alla jeter l'ancre, au commencement de 1711, à la Conception, où il fut arrêté et mis en prison. Plusieurs capitaines français, qui se trouvaient dans ces parages, décidés à obtenir l'élargissement de leur compatriote, résolurent de bombarder la ville. Toutefois, ils crurent devoir auparavant tenter la cupidité du gouverneur, et ils lui offrirent 14,000 dollars pour la rançon de Frondac (4). Pendant les mois de décembre et de janvier 1714, il y avait à la Conception quinze bâtiments français, montés au moins de deux mille six cents hommes. L'un, nommé *le Martial*, portait cinquante canons. Le gouvernement en conçut des alarmes, et le président défendit, par une proclamation aux habitants, de fournir des provisions ou les moyens de subsister, aux Français qui se trouvaient à terre.

(1) Voyez la collection des voyages de Churchill, tome Ier., où se trouve le récit de cette expédition, tiré du journal allemand imprimé à Francfort en 1649. Il en avait paru un autre à Amsterdam en 1646, sous le titre de *Hendricks Brouwers voyagie gedaen by oosten de strate Le maire, naer de custen van Chili*; ou Voyage de Hendrick Brouwer à l'est du détroit de Lemaire, jusqu'aux côtes du Chili. (*Burney's Voyages*, tome III, chap. 5.)

(2) *Thurlow's State Papers*, tome IV, p. 62 et 63.

(3) « Je regrette, dit Molina (que nous avons presque toujours suivi pour ces dernières campagnes), de n'avoir pu me procurer de matériaux pour compléter cette partie de mon ouvrage. Les mémoires dont je me suis servi jusqu'ici finissant à cette époque. Les succès de Clentaru sont en conséquence imparfaitement racontés. »

(4) Cet Espagnol, dont le véritable nom était *Carlos Enriques Clerq*, accompagna le capitaine Narborough, qui le mit à terre à l'embouchure de la Valdivia, le 14 décembre. Accusé ensuite d'être en correspondance avec les Anglais de la Jamaïque, il fut exécuté à Lima, en 1682.

(1) Il y avait à bord pour 300 livres sterling d'objets destinés à être échangés avec les indigènes.

(2) Le capitaine Burney remarque (Voyages, tome III, p. 360) que les noms de Socorro et de Domingo ne se trouvent pas sur les cartes espagnoles. Sur un atlas publié à Madrid en 1798, on voit une île, près de la côte du Chili, par latitude 44° 40', qui, par sa forme et sa situation, répond assez à celle de Narborough. Les plans et observations de Narborough furent publiés peu après son arrivée.

(3) Voyage de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales, 1 vol. in-12, Paris, 1720.

(4) Voyez le journal des observations du père Feuillée, vol. III, p. 67.

L'année 1712 fut marquée par la révolte des insulaires de Chiloé, qui furent toutefois bientôt réduits à l'obéissance par don Pédro Molina, quartier-maître général du royaume.

La déposition du gouverneur don *Francisco Ibanez* fut aussi un des événements les plus mémorables de cette époque. Comme Ménésès, il fut banni au Pérou, pour avoir pris part contre la maison de Bourbon dans la guerre de la succession; ses fonctions furent remplies, jusqu'en 1720, par don *Juan Henriquez*, don *André Usturiz*, et don *Martin Concha*.

1722. *Guerre contre les toquis Vilumilla et Curignancu.* Les Espagnols continuèrent à fonder de nouveaux établissements; mais comme leurs officiers, appelés *amigos*, s'arrogeaient une trop grande autorité sur les Araucaniens, ceux-ci prirent les armes sous un nouveau toqui nommé *Vilumilla*, qui forma le projet de les expulser du Chili, depuis les frontières du Pérou jusqu'au Biobio. Ils commencèrent à témoigner leur mécontentement par la mort d'un de ces capitaines, et de trois autres Espagnols. Vilumilla leur fit couper à tous les doigts et les envoya par des messagers aux Chiliens qui habitaient les provinces de la colonie, les invitant à courir aux armes aussitôt qu'ils apercevraient des feux allumés sur les plus hautes montagnes. En effet, le 9 mars 1723, jour de la déclaration des hostilités, ces signaux furent remarqués à la fois sur les montagnes de Copiapo, de Coquimbo, de Quillota, de Rancagua, de Maule et d'Itata; et bientôt après les forts de Puren, Tucapel, Arauco et de Yumbel, qui servaient de barrière aux Espagnols, furent attaqués l'un après l'autre. N'ayant pu emporter le premier d'assaut, ils y mirent le feu et le détruisirent, presqu'en présence de cinq mille hommes aux ordres de don Gabriel de Cano, gouverneur du Chili. Celui de Tucapel, n'étant pas jugé tenable, fut abandonné et démoli par les Espagnols. De là les ennemis se dirigèrent vers celui de Yumbel; mais ils y furent repoussés avec perte par le mestre-de-camp de la Conception, don *Manuel de Salamanca*, qui s'était mis en campagne dès qu'il eut eu avis de la rupture, avec un renfort considérable de troupes qu'il avait reçu du gouverneur (1). Toutefois, après nombre d'escarmouches, la paix fut conclue, et le traité de Quillen fut confirmé par celui de Négrète, en 1724. Les Chiliens accordèrent aux Espagnols la possession libre du pays situé au sud du Biobio, à condition qu'ils supprimeraient les capitaines de paix qu'ils avaient dans les villages habités par les Indiens convertis, et dont les extorsions avaient causé, disaient-ils, le dernier soulèvement (2).

Avant la guerre de 1720, les missionnaires jésuites avaient établi les villages de *San-Christoval*, de *Santa-Fé*, de *Santa-Juana*, de *San-Pédro* et de la *Mocha*. Il y avait aussi dans tous les forts de la frontière des Indiens endoctrinés par les aumôniers payés à cet effet par le roi. Mais, lorsque ce soulèvement général eut lieu, tous ces néophites disparurent et allèrent se joindre à leurs compatriotes. Après la paix, les jésuites retournèrent parmi eux, à leur sollicitation, et en réunirent quelques-uns dans des villages, mais pas en si grand nombre qu'avant la guerre (3).

(1) Don Ulloa, *Resumen historico de los imperadores del Peru*, n°. 219.

(2) *Esta se concerto entre unos, y otros, quedando por limites fixos la corriente del Rio Biobio, y concediendosiles a los Indios la reforma de los capitanes de amigos, por cuyos desordenes habia sido encendida esta guerra.* » Don Ulloa, *Resumen historico*, n°. 221.

(3) *Don Ulloa, Viage*, etc., lib. II, cap. 9.

Cano mourut à Santiago, après avoir administré le Chili pendant quinze ans, et fut remplacé par son neveu, don *Manuel Salamanca*, que le vice-roi du Pérou nomma pour lui succéder. Celui-ci ne conserva l'autorité que peu de tems, et la résigna à don *José Manso*, dont les instructions prescrivaient la réunion dans des villes de tous les Espagnols dispersés dans le pays. Il fonda donc, en vertu de ces ordres, en 1742, les villes de *Copiapo* (1), d'*Aconcagua* (2), de *Mélipilla* (3), *Rancagua* (4), *San-Fernando* ou *Colchagua* (5), *Curico* (6), *Talca* (7), *Tutuben* et *Angéles*. La Cour, pour le récompenser de ces services, l'éleva à la vice-royauté du Pérou.

Don Domingo Rosas bâtit, en 1753, les villes de *Santa-Rosa* (8), de *Guasco-Alto* (9), de *Casablanca* (10), de *Bella-Isla*, de *Florida*, de *Coulému* et de *Quirigua*. Il envoya aussi des colons peupler l'île de Juan-Fernandez (11),

(1) *Copiapó*, située sur la rivière du même nom, à douze lieues de la Mer-Pacifique. Population, environ 2000 Indiens. Elle est le chef-lieu de la province de Copiapo, et son port offre un bon ancrage. Il est situé par lat. 27° 10', et long. 71° 8' de Greenwich. Le capitaine anglais Foster, de la marine royale, place la pointe A de la baie de Copiapo, à 27° 19' lat. S., et 70° 50' long. O. de Greenwich, et à 40' 19" E. de Valparaiso. *Hydrographical memoir*.

(2) *Acongagua*, située dans la vallée du même nom, laquelle a vingt cinq milles de longueur sur huit de largeur, et deux mille cinq cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Elle fut le chef-lieu de la province du même nom, jusqu'à la fondation de *San-Félipe el Real*, au pied de la Cordilière, en 1741.

(3) *Mélipilla*, ou *San-Joseph de Logrono*, chef-lieu de la province de son nom, est située dans une belle position, par lat. S. 32° 32' sur la rive septentrionale de Maypo, et à peu de distance de Santiago. Elle avait autrefois deux couvents et un collége des jésuites.

(4) *Rancatia* ou *Santa-Cruz de Triana*, chef-lieu de la province du même nom, est situé sur la rive septentrionale du Cachapoal, par lat. S. 34° 18', et à 26 lieues S. de Santiago. Les troupes indépendantes aux ordres de Bernardo O'Higgins, ayant opposé une résistance héroïque à l'armée royale, en 1813, cette ville a été investie des honneurs et priviléges de cité.

(5) *San-Fernando*, ainsi appelée en l'honneur du prince des Asturies, depuis Fernando VI, est le chef-lieu de la province de Colchagua. Elle est située sur la rive septentrionale de la Caguataqua *(Rio Tinguiririca, Alcedo)*, et renfermait autrefois un couvent de franciscains qui avait appartenu auparavant aux jésuites. Lat. 34° 18'. Pop. environ 1500 familles.

(6) *San-Joseph de Curico*, sur la rivière d'Huasco, province de Maule.

(7) *Talca*, chef-lieu de la province de Maule, est situé sur la rivière du même nom, par lat. S. 35° 15', à la distance de 105 milles de Santiago. Cette ville avait autrefois deux couvents et un collége de jésuites.

(8) *Santa-Rosa*, sur la rivière de Quillota, à quatre lieues de la mer, province du même nom.

(9) *Guasco-Alto* est situé dans un pays abondant en vignes, sur la rivière du Guasco. Le port du même nom est formé par deux rochers, dont l'un à l'extrémité de l'île de Carnero, et l'autre est appelé Pointe de l'Expédition. Il est situé par 28° 26' de lat. S., et 75° de long. O. de Cadix. Le capitaine Henri Foster place le rocher extérieur de Guasco à 28° 27' de lat. S., et 71° 9' O. de Greenwich; et à 0° 21' 55" E. de Valparaiso. (*Hydrographical memoir.*) La Martinière se trompe en disant que la ville de Santiago de la Estrémadura y était fondée.

(10) *Casablanca*, appelée aussi *Santa-Barbara*, sur la côte de la province de Quillota.

(11) Les navires français et espagnols qui doublaient le cap Horn, touchaient régulièrement à cette île pour s'y rafraîchir. C'est le motif qui décida le gouvernement anglais, sous la reine Anne, d'y stationner une escadre pour intercepter le commerce de la France et de l'Espagne dans la mer du Sud.

qui était infestée par des pirates; et don *Manuel Amat*, ensuite vice-roi du Pérou, fonda, en 1759, les villes de *Santa-Barbara* (1), de *Talcamavida* et de *Gualqui*, sur la frontière araucanienne.

Relâche du commodore Georges Anson à l'île de Juan-Fernandez, en 1741. Les cinq vaisseaux de l'escadre du commodore Anson, furent séparés par une tempête, après avoir doublé le cap Horn. L'île de Nuestra Sénora del Socorro, par lat. S. 45°, était le rendez-vous désigné. Les vaisseaux devaient croiser dix jours dans ses parages, et de là se rendre près de l'entrée du port de Valdivia, où ils devaient rester quinze jours à attendre le commodore. S'il n'arrivait pas dans cet intervalle, ils avaient ordre de venir le trouver à l'île de Juan-Fernandez. Anson avait formé le projet d'attaquer Valdivia; mais il en fut empêché par le triste état où le scorbut avait mis l'équipage du Centurion. Il arriva sur la côte d'Amérique, le 8 mai, par lat. 45° 39' S. Toutefois, le mal empirant toujours, il fut obligé de partir en toute hâte pour l'île de Juan-Fernandez, qu'il ne put atteindre, à cause du mauvais tems, avant le 10 juin. Le scorbut avait enlevé plus de la moitié de ses équipages. Le *Centurion*, dans le trajet du Brésil à Juan-Fernandez, avait perdu deux cents hommes, et les cent trente qui restaient étaient tous malades. « Dans notre détresse, » dit Walter, « soupiraut après la terre et ses productions végétales, on se ferait difficilement une idée de nos transports à la vue du rivage, et de l'avidité avec laquelle nous convoitions les légumes, les autres rafraîchissements, mais surtout l'eau que nous apercevions dans l'île. Ceux qui ont long-tems souffert de la soif, peuvent juger du ravissement que nous éprouvâmes en voyant une belle cascade d'eau limpide qui tombait dans la mer d'un rocher de cent pieds de hauteur. Tous les malades, qui n'étaient pas à la dernière extrémité, recueillirent le peu de forces qui leur restaient, et se traînèrent sur le pont pour jouir de la consolante perspective qui se présentait à leurs regards. » On trouva dans l'île l'herbe à choux, du céleri, du cresson d'eau, de l'oseille, du persil, des navets et des radis. Les côtes fourmillaient de poissons. On y prit des chèvres, dont les oreilles avaient été fendues, à ce qu'on prétend, par Alexandre Selkirk, trente ans auparavant. *Le Commodore* y séjourna depuis le 12 juin jusqu'au 19 septembre suivant, et y planta différentes sortes de légumes et d'arbres fruitiers. *L'Anna-Pink*, qui s'était séparé de l'escadre, le 23 avril, arriva sur la côte d'Amérique, le 16, par latit. 45° 15' S. (suivant ses observations), et découvrit une île, nommée *Inchin* (2) par les naturels, et où il jeta l'ancre dans un bon port par vingt-cinq brasses d'eau. Les équipages recouvrèrent bientôt la santé; et, le 8 septembre, *le Centurion* captura le navire espagnol, *la Nuestra Señora del Monte Carmélo*, de quatre cent cinquante tonneaux, qui se rendait de Callao à Valparaïso, avec un chargement de sucre, de draps de Quito, de tabac, d'argenterie et de vingt-trois paquets de dollars, pesant chacun deux cents livres. Il apprit du capitaine que l'escadre espagnole, aux ordres de l'amiral Pizarro, n'avait pu pénétrer dans la mer du Sud; que deux des plus gros vaisseaux avaient péri corps et biens, et que les autres étaient retournés au Brésil. Anson expédia pour croiser à la hauteur de Valparaïso, la goélette *Trial*, qui captura un bâtiment à bord duquel il y avait 5,000 livres sterling en argent. Au mois de novembre, il mit à la voile pour la côte du Pérou, et surprit *Payta* (1).

1766. Le gouverneur don *Antonio Guill Gonzaga*, ayant voulu forcer les Araucaniens à se réunir dans des villes, ces derniers résolurent de s'opposer à ce projet, et de maintenir cette fois leur liberté sans avoir recours aux armes. Le Conseil national convint à cet effet, 1°. de donner des réponses équivoques et faire des promesses trompeuses pour gagner du tems; 2°. de demander aux Espagnols des outils et autres objets nécessaires, lorsque ceux-ci les presseraient de bâtir; 3°. de prendre les armes toutes les fois qu'ils voudraient les forcer de travailler; les provinces auxquelles on tenterait d'en imposer l'obligation devant déclarer la guerre, et les autres rester neutres, pour interposer leur médiation; 4°. si celle-ci n'était pas acceptée, d'en venir à une rupture générale; 5°. de permettre aux missionnaires de se retirer tranquillement, attendu qu'ils n'avaient d'autres reproches à leur faire que celui d'être Espagnols; 6°. de nommer un toqui chargé de veiller à l'exécution de ce projet, et qui devait se tenir prêt à entrer en campagne, s'il y était contraint par les circonstances.

Le même jour, on élut toqui l'archi-ulmène de la province de Maquégua, *Antivilu*, qui avait beaucoup d'influence sur l'assemblée; mais il crut devoir refuser cet honneur, vu que la province à laquelle il appartenait, était une de celles qui devaient rester neutres. Les suffrages se portèrent alors sur Curignancu, frère de l'ulmène d'Encol.

Cependant le gouverneur ayant choisi les emplacements les plus favorables à la construction des nouvelles villes, donna ordre d'en commencer les travaux, et envoya à cet effet sur les divers points une grande quantité de fers ouvrés, des provisions et des bestiaux pour transporter le bois nécessaire. Les Araucaniens, conformément à leur plan, ne procédèrent que lentement à l'ouvrage, ce qui décida le quartier-maître Cabrillo à se rendre sur les lieux avec plusieurs compagnies de soldats. Il chargea le sergent-major *Rivéra* de surveiller la construction de *Nininco*, et le capitaine *Burgoa*, celle d'une autre ville sur le bord du Biobio. Toutefois, les Araucaniens, ayant couru aux armes, tuèrent leurs surveillants, et vinrent, au nombre de cinq cents, sous les ordres de leur toqui, assiéger le quartier-maître Cabrillo dans son camp d'Angol.

Sur ces entrefaites, le gouverneur conclut une alliance avec les Péhuenchès, qui convinrent d'attaquer les Araucaniens sur plusieurs points à la fois. Curignancu, instruit de leur approche, alla les attendre au débouché des Andes, tomba sur eux à l'improviste, les défit complètement, et, ayant pris leur général *Coligura* et son fils, les mit tous deux à mort. Cette défaite amena une réconciliation entre ces montagnards et les Araucaniens, qu'ils aidèrent par la suite dans toutes leurs expéditions contre les Espagnols, dont ils devinrent les plus implacables ennemis.

Gonzaga, atteint depuis quelque tems d'une maladie chronique, mourut de chagrin, la deuxième année de la guerre. Il eut pour successeur don *Francisco-Xavier de Moralès*, qui fut élevé à ce poste par le vice-roi du Pérou. Le plus remarquable des nombreux combats qui se livrèrent pendant cette guerre, fut celui de 1773, à la suite duquel la paix fut

(1) *Santa-Barbara*, suivant Alcédo. Cette ville, située sur le bord et près de la source du Biobio, est défendue par un fort du même nom. Elle fut fondée par le président don Joseph de Rozas, comte de Poblacionès, qui l'appela ainsi en l'honneur de la reine de Portugal, dona Maria Barbara.

(2) Elle est appelée *Inche moo* sur les cartes espagnoles. Ce port fut visité, en 1769, par le capitaine Francisco de Machado, qui y avait été envoyé pour explorer les côtes au sud du Chili.

(1) Voyez cet article; et *Commodore Anson's voyage round the world, by the Rev. Richard Walter*.

signée, et la ratification des traités de Quillen et de Négrète, eut lieu dans la ville de Santiago, où les Araucaniens devaient à l'avenir entretenir un ministre résidant. Cette guerre coûta au trésor et aux particuliers la somme de 1,700,000 dollars.

A la mort de Gonzaga, on envoya pour gouverner le Chili don *Augustin Jauregui*, et, après lui, don *Ambrosio Bénavidès.*

Les Espagnols ayant renoncé par ces traités aux établissements qu'ils possédaient sur le territoire araucanien, tournèrent leurs vues vers la partie du Chili qui s'étend des frontières méridionales du Pérou à la rivière du Biobio, entre les 24° et 36° 30′ de latit. S., et la divisèrent en treize provinces.

Relâche de l'amiral La Pérouse à la Conception. Lors de son voyage autour du monde, en 1786, l'infortuné La Pérouse relâcha à la Conception, le 22 février 1786, pour s'y procurer des vivres, et y fut parfaitement accueilli. « M. Higgins, chargé de la défense du pays, était, » dit La Pérouse, « d'une obligeance difficile à égaler. Il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. Quexada, commandant par intérim : elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pourrait rendre nos sentiments de reconnaissance. » Les officiers de l'équipage profitèrent de leur séjour sur cette côte pour recueillir des renseignements importants sur ce pays.

M. Rollin, docteur en médecine, chirurgien-major de la frégate *la Boussole*, a fourni des observations sur les naturels du Chili, dans son « Mémoire phisiologique et patologique sur les Américains ». On y trouve une comparaison des proportions des deux sexes, chez les indigènes de l'Amérique, mesurées à la Conception et à Montérey.

M. Monneron, ingénieur en chef à bord de la même frégate, a publié des réflexions militaires sur l'existence politique du Chili. « Quoique le pacte de famille, » dit-il, « qui » existe entre les couronnes de France et d'Espagne, semble » rendre assez inutiles ces réflexions, cependant comme il » est vrai que ce dernier État peut tomber en quenouille, » il peut arriver que ce qu'on a regardé comme ne devant » être d'aucun usage, puisse, en d'autre tems, devenir d'une » grande importance. Un des plus sûrs moyens d'avancer la » ruine des affaires d'Espagne, c'est de former des liaisons avec » les Indiens Araucos et de Tucapel. A ceux-ci se joindraient » bientôt ceux des Cordilières; et ceux que les Espagnols » appellent leurs amis et leurs alliés, ne tarderaient guère » à entrer dans cette confédération. Assistée par les lumières et les armes européennes, cette ligue serait, je crois, » si dangereuse pour l'Espagne, que pour ne pas être témoins de la ruine de leurs établissements, de la dévastation de leurs possessions, et pour mettre leur propre vie » à couvert, les Espagnols se verraient obligés de tout abandonner et de se retirer au Pérou. On sentira facilement, » ajoute-t-il, « que cette idée est susceptible d'une grande » extension, et qu'elle demande beaucoup d'éclaircissements; » mais l'époque où elle pourrait avoir son utilité pour la » France est si éloignée, qu'il a paru suffisant de ne faire » que l'indiquer. »

» Tous les avantages d'une descente se borneraient à avoir » fait une incursion de trois lieues, et même je ne crois » pas qu'il y eût de la prudence à tarder de regagner ses » vaisseaux, car, sous très-peu de jours, le mestre-de-camp peut se trouver à la tête d'une armée de quinze » mille hommes, et de quelque manière que vous combattiez contre lui, vous ne devez pas espérer, pour peu » qu'il ait d'honneur, de le forcer à recevoir une capitulation : si vous vous tenez en rase campagne, il vous enveloppera facilement, et vous harcellera par une cavalerie » plus nombreuse que toutes vos troupes : si vous voulez » occuper les hauteurs, il connaîtra mieux les défilés que » vous, et vous résisteriez encore moins par cette manière » de lui faire la guerre : le parti le plus sage ou, pour mieux » dire, le seul à prendre, serait celui de faire retraite (1). »

Assemblée des Araucaniens et autres tribus indiennes, convoquée par le gouverneur du Chili, don Ambrosio Higgins, au camp de Négrète (2), *le 4 mars* 1793. Le gouverneur les appelle ses anciens et honorables amis dans le discours qu'il prononça à cette occasion. « C'est avec beaucoup de plaisir et de satisfaction, » leur dit-il, « que » je trouve réunis sur cet heureux terrain de Négrète, » comme auparavant sur celui de Longoilmo, les grands » chefs et les principaux capitaines des quatre *butalmapus* » qui partagent le précieux district qui s'étend vers le sud, » depuis le fleuve du Biobio jusqu'à la partie la plus méridionale. et depuis les Cordilières jusqu'à la Grande-Mer.... » Je me réjouis de ce que vous voulez bien ensevelir dans » la terre sur laquelle vous êtes campés, vos animosités, » vos rancunes, vos disputes et vos différends, et que nous » pourrons désormais regarder l'époque de cette assemblée » comme celle d'un bonheur durable pour tous les enfants des » hommes habitant les contrées qui s'étendent du Biobio à » Chiloé. Rappelez-vous, mes amis, votre situation lorsque » Sa Majesté me confia le commandement militaire de cette » frontière, et me chargea de vous réunir. Plusieurs d'entre » vous peuvent se souvenir de l'état misérable dans lequel » je trouvai le pays. Des deux côtés du fleuve, il était ravagé » et dans la désolation : les habitants y souffraient les terribles calamités d'une guerre furieuse excitée par leur » violence et leurs passions effrénées; un grand nombre » d'entre eux furent obligés de se retirer avec leurs femmes » et leurs enfants dans les montagnes, et réduits à la nécessité de manger jusqu'aux chiens fidèles qui les y avaient » suivis. Cependant, avant mon départ d'auprès de vous, » vos maisons étaient rebâties, de belles moissons doraient » vos champs, et de nombreux troupeaux embellissaient vos » prairies; vos femmes vous fournissaient de bons vêtements; les jeunes gens qui se montrent aujourd'hui ardents et sans peur, obéissaient à la voix des chefs, et l'on » ne remarquait plus parmi vous aucun excès, aucune » cruauté qui rappelât votre ancienne barbarie. Je ne veux » pas cependant vous refuser le mérite d'avoir, au milieu » de tous ces troubles, rempli fidèlement les promesses que » vous m'aviez faites à Longuilmo. Vous avez scrupuleusement respecté les établissements des Espagnols sur la rive » gauche de cette grande rivière; les personnes des habitants ont été sacrées, leurs bestiaux n'ont pas été enlevés, » et vous ne vous êtes écartés en rien de la fidélité et de » la bienveillance que vous vous étiez engagés à maintenir (3). »

(1) Voyez le tome IV du voyage de La Pérouse, Paris, 1797. Les habitants de la Conception conservent encore un peu de rancune contre les officiers de cette expédition qui les ont représentés comme « très-voleurs », et leurs femmes comme « extrêmement complaisantes », surtout celles du village de Talcaguana, qui l'étaient presque autant qu'à Taïti. (tome II, chap. 3.)

(2) Ville de l'île de Laxa, située entre la rivière de Culavi et de Duquéco.

(3) Vancouver; Voyage de découvertes autour du monde. Trad. franç., tome III, p. 468-70.

Relâche du capitaine Vancouver à Valparaïso. Le capitaine *Vancouver* relâcha à Valparaïso pour s'y ravitailler, en 1795, lors de son voyage autour du monde, dans *la Découverte* et *le Chatham*. Il avait reçu des instructions secrètes de ne toucher à aucun des établissements espagnols de cette côte, que dans le cas d'une grande nécessité, et il ne se décida à entrer dans ce port que parce que le grand mât de *la Découverte* était fortement endommagé et que le scorbut s'était manifesté parmi ses équipages.

Le 21 mars, il fixa la latitude de l'île de Massafuéro à 33° 49' S., et la position de son centre à 279° 26' E. La pointe S.-O. de celle de Juan-Fernandez se trouve située, d'après ses calculs, par 33° 45' de lat. S. et par longit. 281° 8' E. Le 25, il entra dans la baie où il fut bien accueilli du gouverneur-colonel, don *Luis Alava*, qui s'offrit de lui fournir tous les secours dont il aurait besoin, et qui seraient en son pouvoir, après avoir obtenu le consentement du capitaine-général du Chili, don Ambrosio Higgins de Vallénar. Le 28, Vancouver reçut de ce gouverneur une lettre remplie de félicitations sur le succès de son expédition, et renouvelant les offres libérales qui lui avaient été faites par le colonel Alava, ainsi que la permission de voir la capitale pour lui et ses principaux officiers. Il l'autorisa même à employer une garde de ses propres soldats pour protéger ses effets pendant la réparation du mât sur la grève, et il lui envoya deux dragons, originaires d'Irlande, pour lui servir de guides et d'interprètes dans son voyage à Santiago. Vancouver a publié une description de Valparaïso et Santiago. Le récit de son séjour sous le toit hospitalier du gouverneur, se trouve à la fin du troisième et dernier volume de son Voyage.

Révolution de 1810. La junte provinciale de Buénos-Ayres, jalouse d'assûrer son indépendance, envoya des agents aux autres colonies espagnoles pour les exciter à la révolte. *Antonio Alvarez Jonte* fut chargé d'aller au Chili, où il venait d'arriver des émissaires de la junte suprême d'Espagne pour lever des secours au nom du roi Ferdinand. Carrasco, capitaine-général du Chili, qui était en faveur de la régence française, convoqua une assemblée des habitants dans la cour du palais, pour leur communiquer les ordres qu'il en avait reçus; et, le 18 septembre, il en tint une autre des principales autorités et des plus riches propriétaires de terres, dans la salle du consulat, à l'effet de former un nouveau gouvernement. Nommé président, il fut accusé peu après d'incapacité et de conduite arbitraire par cette même assemblée, qui résolut d'établir un gouvernement provisoire, ou junte de cinq membres, dont le marquis de *la Plata*, le plus riche particulier du pays, fut élu président (1). Cette junte devait agir au nom du roi d'Espagne. Carrasco ayant été déposé, le brigadier-général *Torre, conde de la Conquista*, fut appelé à lui succéder. Tous les membres les plus marquants du dernier gouvernement furent congédiés, emprisonnés ou bannis avec Carrasco et son secrétaire *Réyès*. L'audience fut également dissoute, et l'on transmit ses pouvoirs à une *Camera de apelaciones*.

La junte, une fois investie du pouvoir exécutif, résolut de lever une armée et de convoquer un congrès. Elle refusa de reconnaître l'autorité de la régence française, publia tous ses actes au nom du roi Ferdinand, et le général Torre, en acceptant sa charge, s'était engagé d'adhérer aux principes et à la constitution de la junte. Quelques citoyens recommandables, et entre autres le poëte *Véra*, qui avaient émis le vœu qu'on proclamât l'indépendance du Chili, furent envoyés prisonniers à Lima.

A cette époque, les troupes royales du Chili n'excédaient pas deux mille hommes; elles étaient réparties le long de la frontière indienne, à l'exception d'une cinquantaine de dragons qui tenaient garnison dans la capitale. Un corps d'infanterie fut promptement formé et placé sous les ordres de *José Santiago Luco*, agent de la junte d'Espagne, et don *Juan José Carréra*, second fils de don *Ignacio Carréra*. Le commandement du corps de cavalerie levé, presqu'en même tems, fut confié à *Torre*, fils du président.

La junte s'occupa ensuite de la formation d'un congrès national qui devait se composer de députés élus par chaque district. Mais, sur ces entrefaites, le *conde de la Conquista* mourut, et don *J. Rosas* fut nommé à sa place. Cependant le peuple des différentes villes, qui s'était rendu à Santiago pour procéder à l'élection de ses représentants, éprouva des obstacles, le 14 avril, de la part du parti royaliste. Don *Tomas Figuéroa*, qui se rendait, par le chemin de la Cumbre à Buénos-Ayres, avec quatre cents hommes pour secourir les royalistes de ce pays, se laissa persuader par cinquante dragons qu'il rencontra à Casa-Blanca, de se mettre à la tête du parti royal et de marcher en toute hâte sur Santiago, pour disperser l'assemblée du peuple. Il s'ensuivit un combat sur la grande place de la ville, dans lequel cinquante-six personnes perdirent la vie; mais les royalistes furent forcés à la retraite, et le capitaine Figuéroa, qui avait cherché asile dans le couvent de San-Domingo, en fut retiré et fusillé le lendemain par ordre de la junte, qui prononça la peine du bannissement contre les autres conspirateurs. Le jeune J. M. Carréra, fils du secrétaire de la junte, s'était distingué dans ce combat.

Le congrès, constitué en assemblée législative, en juin 1811, ouvrit sa session par un décret qui accordait aux Espagnols mécontents du nouvel ordre de choses, un délai de six mois pour sortir du pays et disposer de leurs propriétés. Il déclara, en même tems, que le trésor public fournirait désormais au traitement des curés, et que tous les enfants des esclaves du Chili, et ceux de ces derniers qui viendraient s'y établir six mois après la publication de ce décret, recevraient la liberté. Il établit aussi des réglements pour l'administration intérieure du pays. Cette assemblée déposa la junte et confia l'autorité exécutive à un conseil de trois membres, savoir : don *Juan Martinez Rosas*, don *Martin de Incarnada*, et don *Mackenna*. Don *Juan Miguel Bénévente* remplit provisoirement les fonctions de Martinez Rosas, obligé de rester à la Conception pour apaiser les clameurs de ses habitants, qui voulaient que leur ville fût le siége du gouvernement. Cette prétention excita un grand esprit de parti dans les provinces du sud, dont les habitants se vantaient d'avoir plus de talent, d'activité et de richesses que leurs compatriotes des provinces centrales; mais ceux-ci avaient sur eux l'avantage du nombre, et leur prétention était supportée par don Ignacio Carréra, qui exerçait une puissante influence dans les affaires de l'État. Don *Francisco Xavier de la Reyna* était à la tête du parti des *Penquistos* (c'était ainsi qu'on appelait les habitants du sud), et au moyen d'un accommodement ménagé par don *Bernardo O'Higgins*, fils de don Ambrosio O'Higgins, marquis de Osorno, ces derniers eurent le dessus.

Cependant le congrès continuait toujours à agir au nom du roi d'Espagne, malgré la division bien prononcée de ses membres en deux partis distincts. L'un voulait la continuation des rapports politiques qui avaient toujours existé entre le Chili et la mère-patrie, dont il ne se considérait

(1) Les autres étaient don *Francisco Reyno*, don *Juan Henrique Rosales*, don *Juan Martinez Rosas*, et don *Ignacio Carréra*, secrétaire. Ce dernier appartenait à une ancienne famille créole.

séparé que par la force des circonstances, et se croyait en conséquence obligé de maintenir le gouvernement à l'aide d'un commerce libre. Son plan se trouve dans un projet de constitution rédigé par don *Juan Egana*, avocat distingué, et un des membres de la commission nommée à cet effet. L'autre parti, dirigé par don Ignacio Carréra et par son fils, proclamait le droit, légitimement acquis par la nation au milieu des dangers qui la menaçaient, de se donner une nouvelle administration subordonnée à un gouvernement représentatif (1).

Le vice-roi de Lima avait transmis aux nouvelles autorités du Chili, l'ordre royal de la régence de Cadix, par lequel elle leur garantissait la continuation de leurs fonctions. Mais, le 27 juillet 1811, M. *Fléming*, brigadier au service d'Espagne, ayant abordé à Valparaïso, adressa des lettres au congrès pour l'inviter, au nom de son gouvernement, à envoyer des députés aux Cortès. Dans une seconde lettre, qu'il lui écrivit de Lima, le 3 octobre, il l'assûre que le cabinet britannique désapprouve hautement la révolution. Toutefois, lord Sraugford, ambassadeur d'Angleterre à Rio-Janeiro, démentit cette assertion dans une lettre adressée aux autorités de Buénos-Ayres, le 13 septembre 1813, au nom de son gouvernement (2).

En conséquence de ces avis, le congrès continua à agir au nom du roi d'Espagne, bien qu'il prît des mesures pour donner le commandement des troupes à des créoles. L'exécution de ce projet fut confiée aux trois fils de don Ignacio Carréra, qui occupaient tous un rang dans l'armée. Ces trois jeunes gens eurent bientôt gagné les troupes, et à un jour marqué, tous les officiers espagnols furent arrêtés et renfermés dans la caserne de Santiago. En récompense de cet important service, don *José Miguel Carréra*, second fils de don Ignacio, qui avait été lieutenant-colonel et commandant d'un régiment de hussards en Espagne, fut placé à la tête de l'armée. Son frère aîné, *Juan José*, nommé commandant en second, reçut le titre de colonel de grenadiers et le commandement de toute l'infanterie, et son jeune frère, don *Luis*, celui du corps de l'artillerie. Leur sœur, *Donna Xaviéra*, était alliée par son mariage à quelques-unes des principales familles du Chili. Don José Miguel songea à profiter de ces avantages pour se saisir des rênes du gouvernement. Il proposa à son parti l'établissement d'un conseil présidé par son père; et il donna à croire aux royalistes qu'il allait rétablir l'ancien ordre de choses. Le 15 novembre, au point du jour, il fit arrêter le commandant de l'artillerie, *Mac Kenna*, et ses principaux officiers, et, secondé de son frère Luis, qui prit le commandement des troupes, il dispersa le sénat et força le congrès à établir, au nom du roi d'Espagne, une nouvelle junte, dont il fesait partie avec *Portalis*, *La Cerda*, etc. Il congédia ensuite l'assemblée, et confia toutes les charges importantes de l'État à ses parents et à ses amis.

Cependant les juntes de Valdivia et de la Conception manifestèrent une vive opposition à son autorité. Les habitants de cette dernière surtout insistaient sur l'établissement du siége du gouvernement dans leur ville, à cause des avantages de sa situation et de sa communication maritime.

Le chef du nouveau gouvernement résolut alors de réduire cette ville par la force, et s'avança, à cet effet, avec ses troupes, jusqu'au fleuve de Maule. Mais, cédant aux représentations de Rosas, il renonça à ce projet et reprit la route de la capitale, où il rentra le 12 mars 1813. Il publia peu après une constitution par laquelle le pouvoir de la junte devait être contre-balancé par un sénat.

Sur ces entrefaites, le comte Abascal, vice-roi du Pérou, profitant de l'état d'anarchie du Chili, envoya ordre au général *Paréja*, commandant de Chiloé, de conduire des troupes dans ce pays et d'y rétablir l'autorité royale. Ayant reçu des renforts de Lima et de Coquimbo, il débarqua au commencement de 1813, sur la côte de San-Vicenté, près du port de Talcahuana, dont il s'empara après une faible résistance. Son armée, augmentée de la garnison de la Conception, pouvait s'élever à quatre mille hommes. Il continua sa marche vers le Maule, qui sert de limite entre les intendances de Santiago et de la Conception. A son approche, les royalistes de ces villes se déclarèrent ouvertement pour lui. Dans cette conjoncture, Carréra crut devoir rappeler les officiers qu'il avait congédiés. Mac Kenna fut nommé lieutenant-colonel et quartier-maître général, et don *Bernardo O'Higgins* fut chargé du commandement des troupes et de la milice du pays. Carréra s'avança alors en toute hâte vers le midi, et établit son quartier-général à Talca, d'où il envoya contre les royalistes un détachement qui surprit leur camp à Yerrasbuénas, dans la nuit du 12 avril, leur tua beaucoup de monde et les força à la retraite. Ils se rallièrent toutefois, le lendemain matin, à la Roble, où il se livra un combat qui fut à l'avantage des Chiliens commandés par O'Higgins. Les royalistes contraints de se renfermer dans Chillan, s'y fortifièrent et laissèrent les vainqueurs maîtres de tout le pays situé entre le Maule et l'Jtata. Ils réussirent cependant peu après à prendre d'assaut la ville de Talca, et s'avancèrent contre la capitale. Ce revers acheva d'indisposer contre Carréra les habitants de l'intendance de la Conception, déjà aigris par l'arbitraire de son sistème militaire, et il fut convenu de dissoudre la junte qui était incapable de diriger les affaires dans la situation critique où se trouvait le pays, et de nommer un directeur suprême. Le choix tomba sur don *Henriquez Lastra*, gouverneur en chef du département de la marine de Valparaïso.

Le 24 novembre 1813, don Bernardo O'Higgins fut appelé au comandement de l'armée, et le colonel Mac Kenna fut nommé son lieutenant. Les troupes s'étant déclarées pour eux, les Carréras furent obligés de céder; et comme José Miguel et Luis cherchaient à regagner Santiago, ils furent arrêtés par un piquet de cavalerie espagnole et conduits à Chillan.

Les indépendants et les royalistes s'occupèrent alors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Les premiers avaient recouvré la majeure partie du territoire situé au nord du Biobio, y compris la ville de la Conception, mais leurs troupes étaient dans un état déplorable; une partie n'avaient pour toute arme que des jougs de bœufs dont ils se servaient en guise de massues, et un grand canon de bois fortement attaché avec des courroies, que O'Higgins avait fait faire, creva à la quatrième décharge. Les forces espagnoles, au contraire, s'étaient accrues par l'arrivée d'un renfort amené par le général *Gainsa*, et leur étaient supérieures par le nombre, la tactique, l'artillerie et la cavalerie. Cet habile officier, nommé par le vice-roi pour remplacer Paréja, qui venait de mourir, offrit au général O'Higgins d'entrer en accommodement. Celui-ci crut devoir accéder à cette proposition; et le 3 mai 1814, il fut conclu à Zircœ, près de Talca, le traité suivant, dont le capitaine Hillier, commandant du vaisseau anglais *la Phœbé*, garantit l'exécution.

Art. 1er. Le Chili forme partie intégrante de la monarchie

(1) Ce droit d'insurrection avait été argué par don Gaspar Jovellaños, dans un discours prononcé devant la junte centrale d'Espagne, le 7 octobre 1808.

(2) *Outline of the Revolution of Spanish America*, Part. II, chap. 2.

espagnole, et consent, en cette qualité, à envoyer des députés aux Cortès, afin de sanctionner la constitution décrétée par cette assemblée; reconnaît aussi l'autorité de Ferdinand VII et de la régence, à la condition « que le gouver- » nement intérieur du Chili sera maintenu dans tous ses » pouvoirs et priviléges; et que le commerce sera libre avec » les puissances alliées et neutres, et notamment avec la » Grande-Bretagne, à qui l'Espagne doit, avec l'aide de » Dieu et de sa courageuse constance, son existence poli- » tique ».

L'art. 2 arrête la cessation immédiate des hostilités et l'évacuation de Talca et de la province de la Conception par les troupes de Kuna, de Valdivia et de Chiloé.

L'art. 3 stipule l'échange mutuel des prisonniers.

L'art. 4 rétablit les rapports de commerce avec les autres parties de la monarchie espagnole.

On expédia des commissaires auprès du vice-roi pour soumettre ce compromis à sa sanction; mais avant leur arrivée à Lima, les Carréras étaient parvenus à s'échapper de prison, et s'étaient rendus à Santiago déguisés en paysans. José Miguel forma aussitôt le projet de ressaisir les rênes du gouvernement. Toutefois, pour ne pas éveiller de soupçon, son frère Luis alla se constituer prisonnier, tandis que le général, enveloppé d'un manteau, s'introduisit dans la caserne de l'artillerie, et se fesant reconnaître des officiers et des soldats, tous jurèrent de le défendre jusqu'à la mort. Il en sortit à leur tête, et se dirigea vers la grande place, où il fut rejoint par toute la garnison, et de nouveau appelé, aux acclamations du peuple, au gouvernement de l'État, le 24 août 1814. L'ancienne junte fut rétablie et la charge de directeur suprême abolie.

Cependant le parti de la Reyna, soutenu par la majorité des citoyens de Santiago, invita le général O'Higgins à forcer les Espagnols d'accomplir le traité de Zircœ, que le vice-roi avait refusé de ratifier depuis l'arrivée d'Espagne du régiment de Talavéra, fort de sept cents hommes, lequel, avec les troupes royales du Chili, devait suffire, dans son opinion, pour soumettre le pays. Le général *Osorio*, chargé de la direction de cette expédition, qui consistait en quatre mille hommes, mit à la voile de Callao, le 18 juillet, débarqua à Talcaguana, le 12 août suivant, et marcha sur-le-champ vers la capitale. Le général O'Higgins s'était avancé à sa rencontre, et était sur le point de lui livrer bataille dans le voisinage de San-Fernando, lorqu'il reçut une députation des autorités de Santiago et des villes voisines pour l'inviter à venir les délivrer de l'oppression de Carréra, qui avait enlevé 800,000 dollars de la caisse du gouvernement, et s'était aliéné les esprits par divers actes arbitraires. Le général laissa deux mille hommes pour oberver les Espagnols, et se mettant à la tête de neuf cents autres, il prit la direction de Santiago, et rencontra Carréra à Espéjo, dans la plaine de Maypu, où il avait élevé des retranchements. Les soldats d'O'Higgins, reçus par un feu très-meurtrier, battirent en retraite, refusèrent de retourner à la charge et mirent bas les armes. Don José Miguel offrit des conditions d'accommodement, que le général O'Higgins accepta, et quelques heures après il fut remis à la tête de son corps d'armée et marcha de nouveau à l'ennemi. Carréra retourna à Santiago.

A son arrivée à Rancagua (1), la petite troupe du général O'Higgins fut enveloppée, le 3 octobre, et maintint le combat dans les rues pendant quarante-huit heures. Le second jour, le général espagnol lui envoya proposer de se rendre, lui garantissant sa sûreté personnelle, et s'engageant à lui obtenir des faveurs de sa Cour. O'Higgins lui répondit qu'il « n'accepterait pas même le ciel du roi d'Espagne, et que » bien qu'il donnât quartier aux autres, il n'en demandait » pas pour lui. » Une heure après, toute la ville était en feu. « Au milieu du carnage et de l'incendie, » dit le général, « je » fis coudre une bande noire sur mon drapeau, et le feu » ayant enfin gagné la maison où nous combattions, et nos » munitions étant entièrement épuisées, nous chargeâmes » les canons avec des dollars en guise de mitraille; nous nous » fîmes jour l'épée à la main au travers des bataillons » carrés qui s'étaient formés autour de nous, et nous re- » tournâmes à la capitale. » On dit qu'O'Higgins perdit les deux tiers de ses soldats dans cette affaire, et qu'il n'arriva à Santiago qu'avec environ trois cents dragons. Un corps de réserve de huit cents hommes, aux ordres des deux frères de Carréra, se tinrent à deux lieues du champ de bataille, sans lui porter secours.

Les habitants de Santiago, victimes des déprédations des soldats, envoyèrent implorer la protection du général espagnol. Carréra, jugeant qu'il serait inutile de lui en disputer l'entrée, en fit démolir les ouvrages publics qu'il avait commencés, les moulins à poudre et autres établissements, brûla les registres et actes du nouveau gouvernement, et évacua la ville le 1er. octobre 1814. Le général Osorio en prit possession le 5 suivant.

Les débris de l'armée chilienne, au nombre d'environ six cents hommes, et deux mille habitants de Santiago, se dirigèrent du côté des Andes pour se retirer à Mendoza. Les Carréras, O'Higgins, MacKenna, Bénévente, Rodriguez, etc., les accompagnaient. Dans le passage de ces montagnes, où la fonte des neiges n'avait pas encore commencé, un grand nombre de femmes et d'enfants moururent de froid et de faim. Les habitants qui restèrent dans la ville n'eurent pas un meilleur sort. Une centaine des plus recommandables furent condamnés par l'ancienne chambre de l'audience royale à être relégués dans l'île de Juan-Fernandez, à cause de la part qu'ils avaient prise aux derniers événements. Après avoir ainsi purgé la ville des mécontents, il en nomma gouverneur un seigneur espagnol, nommé *Marco de Pontogil*, et reprit la route de Lima avec une partie de ses troupes.

Le général Carréra se rendit de Mendoza à Buénos-Ayres, où, désespérant du succès sans le secours des étrangers, il s'embarqua pour en aller chercher aux États-Unis. Les autres officiers chiliens restèrent à Buénos-Ayres.

* *Expédition libératrice du Chili. Bataille de Chacabuco.* Cependant, les provinces de Buénos-Ayres, de Cujo, de Cordova, de Santa-Fé, de Paraguay, de Tucuman et de Rioja, avaient conquis leur indépendance; mais les Espagnols étaient encore maîtres du Haut Pérou, où ils avaient concentré toutes leurs forces. Le gouvernement de Buénos-Ayres était convaincu que les intérêts des Provinces Unies étaient inséparables de ceux du Chili, et que tant qu'il resterait au pouvoir des troupes royales, et que le port de Valparaïso serait ouvert à leur flotte, elles pourraient entretenir des communications suivies avec les Espagnols au-delà des montagnes. Une expédition contre le Chili fut en conséquence résolue. Pour cela, on réunit, vers la fin de 1816, une armée d'environ quatre mille hommes, qui reçut le nom d'armée des Andes (*Ejercito de los Andes*), et dont le commandement fut confié à don *José de San-Martin*. Une partie des troupes avait été tirée de la division du général Belgrano, et le reste se composait de nouvelles recrues. La cavalerie en formait la force principale.

(1) Ville considérable, située à vingt-trois lieues S. de Santiago et à six du Rio-Claro.

Le général San-Martin, voulant faire prendre le change au général Marco sur son projet d'invasion, persuada au cacique Maripan d'aller lui dire qu'il avait dessein d'entrer au Chili par le passage méridional du Planchon. Il devait recevoir, pour ce service, mille cinq cents juments et d'autres présents. D'un autre côté, il envoya un exprès par celui de Uspilata, avec de fausses dépêches dans lesquelles il disait que l'armée franchirait la Cordilière par le Planchon. Le général espagnol en conclut que l'expédition arriverait par ce passage, et concentra le gros de son armée à Rancagua; mais il n'y eut que la cavalerie aux ordres du colonel Rodriguez qui s'avança de ce côté, l'infanterie et l'artillerie s'étant acheminées par le passage de Cuévas.

Avant de se mettre en marche, San-Martin avait fait prêter aux divers corps de l'armée le serment suivant: « Unis » de cœurs, et les mains jointes, nous jurons, en présence » du Dieu éternel, par la mer, la terre et le firmament, de » ne souffrir désormais aucun tiran en Colombie, et, nou- » veaux héros spartiates, de ne jamais porter les chaînes de » l'esclavage, tant que les étoiles brilleront dans le ciel et » que le sang coulera dans nos veines ». Chaque soldat était approvisionné pour huit jours de viande broyée (*charque*), de maïs grillé, de poivre, etc., et était muni d'un *poncho*, d'un mousquet et d'un complément de cartouches. L'armée n'avait ni bagages, ni tentes, ni fourgons, ni fourrage pour les chevaux, et elle effectua en huit jours ce trajet de trois cents milles à travers des montagnes escarpées qui s'élèvent à plus de douze mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Pendant les quatre derniers jours, l'expédition avait éprouvé de grandes privations; mais à son arrivée dans la vallée d'Aconcagua, les habitants accoururent à l'envi leur offrir du pain, de la viande et des fruits. Après s'être reposée une nuit au sommet de la *Cuesta*, l'armée libératrice descendit dans la plaine de Chacabuco, où le général Marco l'attendait dans une position avantageuse, défendue des deux côtés par des éminences garnies d'artillerie. Il lui était arrivé pendant la nuit un renfort de mille hommes, et il en comptait en tout trois mille, dont mille de cavalerie, mille cent d'infanterie et trois cent soixante hussards, avec quatre pièces de campagne.

Toutes les dispositions étant prises pour le combat, le 12 février 1817, la cavalerie aux ordres du général *Soler*, qui formait l'avant-garde, fut repoussée et se replia pour attendre l'infanterie qui la suivait à un quart de mille, mais qu'elle ne pouvait apercevoir à cause du brouillard et de la poussière. Les Espagnols croyant n'avoir à faire qu'à de la cavalerie, se formèrent en carré pour la recevoir. Toutefois, à la vue de l'infanterie d'O'Higgins, le général Marco ordonna à la sienne de déployer ses lignes; mais une charge de la cavalerie de Soler, habilement exécutée, empêcha cette manœuvre, et l'ennemi attaqué à la fois de front et en queue, fut saisi d'une terreur panique et s'enfuit en désordre après une faible résistance. L'infanterie royaliste fut presque entièrement détruite et tout le bagage et l'artillerie tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Le président Marotto, en apprenant cette défaite, avait ordonné à un corps de mille deux cents hommes stationnés à Rancagua, d'aller renforcer l'armée du général Marco. Il fut tenu un conseil de guerre. Les troupes refusèrent de marcher de nouveau à l'ennemi, et le général et plusieurs de ses officiers furent faits prisonniers par des partis de guérillas. La nuit même de la victoire, l'armée libératrice s'avança jusqu'à Colina, où elle offrit pendant deux jours le combat aux Espagnols. Mais ceux-ci, aux ordres de Marotto et d'Éloriaga, jugèrent à propos de se retirer vers le Maypu, sans approcher de Santiago, où San-Martin fit son entrée triomphante le 15 suivant. Son armée, même après ce succès, se trouvait dans un tel état de pénurie, qu'il n'y avait ni caisse militaire, ni munitions d'aucune espèce. Les officiers eux-mêmes n'avaient pas d'argent, et le général ne possédait que deux doublons qu'il donna à un exprès chargé d'aller porter à Buénos-Ayres la nouvelle de son triomphe.

Aussitôt après son arrivée à Santiago, une députation des habitants vint lui offrir la charge de directeur suprême. Il la refusa, et leur recommanda, comme étant plus digne de la remplir, le vainqueur de Chacabuco, don Bernardo O'Higgins (1) qui fut en conséquence élevé à cette dignité. Le gouvernement fut déclaré indépendant, et, au mois d'avril, on annonça la publication d'une constitution provisoire. Il envoya peu après 1,000 dollars de la nouvelle monnaie à don J. M. Pueyrrédon, directeur suprême de Buénos-Ayres; 1,000 au général Belgrano, commandant de l'armée buénos-ayrienne du Pérou; 1,000 à don Bernardo O'Higgins, directeur suprême du Chili, pour être distribués aux officiers de l'armée du sud, qui était alors sous ses ordres à la Conception, et autant au général San-Martin, pour ceux de l'armée de Santiago.

Les royalistes, malgré leur défaite à Chacabuco, étaient encore maîtres des provinces méridionales et entretenaient par mer des communications constantes avec le Pérou. Le nouveau gouvernement, pénétré de la nécessité de créer une flotte pour intercepter ces communications, envoya des agents aux États-Unis et en Angleterre pour acheter deux frégates et plusieurs petits bâtiments, et donna en même tems le commandement du port au capitaine *Tortel,* Français, natif de Toulon.

Le général O'Higgins prit le commandement de l'armée, au mois de mai 1817, et s'avança contre les Espagnols du midi. Ceux-ci se replièrent, à son approche, sur la Conception, où ils se renfermèrent pour attendre l'arrivée d'un corps de cinq mille hommes, sous le commandement du général Osorio, qui venait d'être nommé commandant en chef par le vice-roi du Pérou. Ce renfort, qui aborda à Talcaguana, vers le commencement de 1818, porta les forces espagnoles à neuf mille hommes de troupes bien disciplinées et équipées. L'armée indépendante ne se composait que de quatre mille cinq cents hommes d'infanterie, et de deux mille cinq cents de cavalerie, avec vingt pièces d'artillerie; encore n'étaient-ce pour la plupart que de jeunes recrues et des miliciens dont le plus grand nombre avait pour toutes armes des lances indiennes. Ces troupes, aux ordres des généraux San-Martin et O'Higgins, avaient établi leur camp dans un lieu appelé *Cancharagada*, près de Réquelme et de Rancagua, où, ayant été attaqués par les Espagnols, dans la nuit du 19 mars 1818, ils essuyèrent une perte considérable et furent complètement dispersés, malgré les efforts que fit le général O'Higgins pour les rallier. L'aile droite, commandée par le colonel Las Héras, ne s'arrêta que sous les murs de la Conception, à quatre-vingts lieues du champ de bataille (2). O'Higgins, qui avait eu le bras fracassé d'une balle, s'y rendit aussi, et il y fut rejoint peu après par le général San-Martin.

Ces deux chefs mirent tout en œuvre pour réorganiser l'armée. Les habitants offrirent des dons patriotiques, quelques-uns entre autres envoyèrent leur argenterie à la monnaie pour y être convertie en argent. Mais un grand nombre,

(1) Manifeste du gouvernement, adressé au peuple du Chili, du palais directorial, le 5 mai 1818.

(2) Rapport du général San-Martin, adressé au directeur suprême des provinces de Buénos-Ayres, le 1er avril 1818.

désespérant du salut de l'État, s'enfuit de la capitale, et les autorités avaient eu la précaution de détruire tous les papiers publics.

Bataille de Maypu. Malgré ce désastre, qui avait répandu le découragement parmi les troupes, l'on mit bientôt sur pied une nouvelle armée que ranima la présence des généraux San-Martin et Belcarce, des colonels Las Héras et Freire et de plusieurs autres officiers distingués.

L'armée combinée des Andes néanmoins ne montait pas à plus de cinq mille hommes, la plupart de recrues et de milices; de ce nombre étaient deux mille nègres de Buénos-Ayres; ce qui n'empêcha pas San-Martin de marcher de nouveau à l'ennemi qui l'attendait dans la plaine de Maypu. Le général royaliste avait résolu de surprendre les indépendants à la faveur de la nuit; mais ceux-ci le devancèrent, commencèrent l'attaque à midi, le 5 avril, et, après six heures de combat, remportèrent une victoire décisive. Deux mille hommes de l'armée royale restèrent sur le champ de bataille, deux mille cinq cents furent faits prisonniers avec deux cents officiers, et le général Osorio parvint à se sauver difficilement avec deux cents cavaliers. L'armée royale était forte de cinq mille hommes de troupes aguerries, qui étaient arrivées d'Espagne par la route du cap Horn, et elle avait douze pièces d'artillerie de plus que les indépendants. La perte des indépendants, en tués et en blessés, s'éleva à environ mille hommes. L'artillerie et la caisse militaire tombèrent au pouvoir des vainqueurs. « Les annales de la » guerre, » dit le bulletin chilien, « n'offrent point d'exem- » ple d'un triomphe plus complet. Cette bataille sera aussi » mémorable dans les annales de la révolution du Nouveau- » Monde, que la victoire qui décida du sort de l'Europe » dans les champs de Waterloo, le sera dans celle de l'an- » cien (1). »

Dans le rapport qui a été publié de cette victoire, il est dit, que la ferme d'Espéjo fut prise et reprise plusieurs fois, et que même à la fin de la journée, le centre et une aile de l'armée espagnole avaient eu un avantage décidé; mais que le régiment de Burgos, qui se trouvait à l'autre aile, et qui se composait de l'élite des troupes, ayant été entamé, fut mis en une déroute complète par une charge des grenadiers à cheval, habilement exécutée par le colonel irlandais O'Brien, au moment où il essayait de se former en bataillon carré. Une terreur panique s'empara alors de l'armée espagnole, et, dans sa fuite, la moitié fut mise hors de combat.

Cette action eut pour résultat l'expulsion presque totale des Espagnols, et l'affranchissement du Chili. Le général Osorio passa la Cuesta avec son escorte, prit la route de Melipilla à la Conception, et s'y embarqua pour le Pérou.

Le général Belcarce, à la tête d'un corps d'indépendants, s'empara sans obstacle des forts de Los Angélos et de Naciemiento, sur la frontière indienne, et se mit à la poursuite du colonel Sanchez, qui se retirait sur Valdivia avec les débris de l'armée. Les Indiens Araucaniens lui accordèrent un passage sur leur territoire pour le suivre jusqu'à cette ville, où le colonel, qui avait perdu ses bagages, et qui traînait à sa suite une multitude de femmes et un couvent tout entier de religieuses, crut devoir souscrire à une capitulation honorable qui lui fut offerte par le général indépendant, pour sauver ces malheureuses et le reste de l'armée espagnole.

Par cette capitulation, les Chiliens devinrent maîtres de tout le pays; mais le port de Valparaïso se trouvait bloqué par la frégate *Esméralda*, de quarante canons, et par le brick *Pézuéla*. Le gouvernement s'occupa de préparer une escadre pour en faire lever le blocus. Elle se composait, 1°. du bâtiment marchand de la compagnie des Indes, *le Cumberland*, de soixante-quatre canons, acheté par les agents chiliens en Angleterre, et qui avait reçu le nom de *San-Martin;* 2°. d'un autre de la même compagnie, *le Wyndham,* qui venait d'arriver à Valparaïso, monté de quarante-quatre canons, et qui avait pris le nom de *Lautaro* (1); 3°. du *Chacabuco*, brick américain, de dix-huit canons; 4°. de *l'Araucano*, autre brick américain de même force; et 5°. de plusieurs corsaires.

Le capitaine *George O'Brien*, lieutenant de la marine anglaise, qui avait été nommé commandant du *Lautaro*, avant l'acquisition du *Cumberland*, attaqua les deux navires espagnols, le 27 avril 1818, et emporta à l'abordage la frégate *Esméralda*. Toutefois celle-ci ayant pris feu, et le capitaine O'Brien ayant été tué d'un coup de fusil qui lui fut tiré du fond de cale, *le Lautaro* jugea à propos de se retirer. Cette action, toute infructueuse qu'elle fut, décida néanmoins le commandant espagnol à lever le blocus du port.

Le gouvernement redoubla alors d'activité pour se procurer une escadre et des officiers expérimentés. Don *Manuel Blanco Ençalada*, officier d'artillerie, qui avait été enseigne dans la marine espagnole, fut nommé amiral. Don *Francisco Diaz*, officier de la même arme, et le capitaine *Vasquez*, entrèrent aussi au service. On décida à prendre le commandement du *San-Martin*, le capitaine *Wilkinson,* qui avait été le premier lieutenant d'un bâtiment de la compagnie des Indes, et qui avait amené *le Cumberland* au Chili. On engagea pareillement le capitaine *Morris* et le capitaine *Worcester,* qui avait été maître d'un corsaire américain.

Le gouvernement reçut, à cette époque, de Buénos-Ayres, avis de l'arrivée d'une expédition de deux mille hommes partis de Cadix, à bord de neuf bâtiments de transport, et envoyée par le gouvernement espagnol pour renforcer l'armée du vice-roi de Lima. Les soldats d'un des transports, nommé *la Trinidad,* s'étant mutinés, le conduisirent à Buénos Ayres, et se réunirent aux indépendants, auxquels ils fournirent des renseignements sur la destination de ces troupes, que convoyait la frégate *Maria-Isabella*, de cinquante canons, laquelle devait aussi protéger leur débarquement à Talcaguana. Le 9 octobre, l'escadre chilienne, portant environ deux mille hommes, aux ordres de l'amiral Blanco, mit à la voile et arriva, le 28, en vue de la frégate et des transports qui s'étaient retirés sous les batteries du fort. Il s'ensuivit un combat qui se termina par la prise de tous les bâtiments espagnols. Un tiers de leurs équipages et des soldats à bord étaient morts dans la traversée; et la frégate, après avoir débarqué ses malades, comptait à peine deux cents hommes en état de combattre. Des neuf transports partis de Cadix, sept furent capturés par les Chiliens, un autre était entré à Buénos-Ayres, et on n'a jamais su ce qu'était devenu le neuvième. L'escadre rentra à Valparaïso, le 17 novembre, avec la belle frégate *la Maria-Isabella*, qui échangea ce nom contre celui d'*O'Higgins*. Les forces navales du Chili s'accrurent aussi, peu après, de *l'Hécate*, brick de guerre anglais, appelé aujourd'hui *le Galvarino*, que le gouvernement acheta des capitaines Guise et Spry, officiers de la marine anglaise.

Les députés envoyés en Angleterre pour se procurer des

(1) *Coreo del Orinoco*, n°. 32, 22 mai 1819.

(1) L'acquisition en fut faite au moyen d'une souscription ouverte par les habitants de Santiago, et d'un emprunt négocié avec les négociants anglais de cette ville.

officiers de marine et des matelots, ne purent accomplir leur mission à cause de la mise en vigueur d'un acte du parlement contre les enrôlements pour l'étranger; mais ils parvinrent à engager un des plus habiles officiers de la marine britannique, à accepter le poste d'amiral des forces navales du Chili. Lord Cochrane partit d'Angleterre, avec sa famille, à bord de *la Rose*, au mois d'août 1818, et, le 29 novembre suivant, il débarqua à Valparaïso, où le directeur suprême s'était rendu exprès pour le complimenter sur son arrivée. Le 22 décembre, il arbora son pavillon sur *l'O'Higgins*, et prit le commandement de l'expédition dirigée contre les royalistes du Pérou (1).

A la fin de la guerre de l'indépendance, il ne restait de l'armée des Andes que vingt-neuf chefs, trente-neuf officiers et cent soldats (2).

Déclaration d'indépendance du Chili, le 1er. janvier 1818. « La force a été la raison suprême, qui, depuis plus de trois cents ans, a imposé au Nouveau-Monde la nécessité de respecter, comme un dogme sacré, l'usurpation de ses droits, et d'y chercher l'origine de ses plus importants devoirs. Il était évident qu'un jour viendrait où cette soumission forcée aurait un terme, sans qu'il fût possible d'en assigner l'époque. La résistance du faible contre le fort, imprime un caractère de sacrilége à ses prétentions, et sert seulement à discréditer la justice sur laquelle elles se fondent. Il était réservé au dix-neuvième siècle d'entendre l'innocente Amérique revendiquer ses droits, et montrer que ses souffrances ne pouvaient avoir d'autre durée que celle de sa faiblesse. La révolution du 18 septembre 1810 a été le premier pas que le Chili ait fait pour l'accomplissement de ses hautes destinées, auxquelles il est appelé par le tems et par la nature. Ses habitants ont depuis donné des preuves d'énergie et d'une volonté ferme, en méprisant les vicissitudes d'une guerre que l'Espagne lui a intentée pour prouver que sa politique, à l'égard de l'Amérique, survivra à la destruction de tous les abus. Cette conviction leur a fait prendre la résolution de se séparer à jamais de la monarchie espagnole, et de proclamer *leur indépendance à la face du monde entier*.

» Toutefois, les circonstances de la guerre ne permettant pas la convocation d'un congrès national pour sanctionner cette expression de la volonté du peuple, nous avions ordonné qu'il serait ouvert des registres publics dans lesquels tous les citoyens de l'État pourraient consigner librement et spontanément leur vœu sur la nécessité de proclamer immédiatement notre indépendance, d'en ajourner la déclaration, ou de maintenir l'ancien ordre de choses. Le dépouillement de ces votes nous ayant fait connaître que la volonté générale était irrévocablement prononcée en faveur de la première de ces mesures, nous avons cru devoir, conformément aux pouvoirs extraordinaires qui nous ont été délégués à cet effet par le peuple, *déclarer solennellement, en son nom, en présence du Tout-Puissant, et annoncer à la grande confédération du genre humain, que le territoire continental du Chili et les îles adjacentes, constituent, de fait et de droit, un État libre, indépendant et souverain, et qu'ils sont à jamais séparés de la monarchie espagnole, avec plein pouvoir d'adopter la forme de gouvernement la plus conforme à leurs intérêts*; et, pour que cette déclaration puisse avoir toute la force et la solidité qui doivent caractériser le premier acte d'un peuple libre, nous engageons pour garants l'honneur, la vie, la fortune et toutes les relations sociales des citoyens de ce nouvel État. Nous engageons aussi notre parole, la dignité de nos fonctions, et l'honneur des armes de notre patrie; et nous ordonnons que l'acte original soit déposé, avec les registres où sont consignés les votes des citoyens, dans les archives de la corporation de Santiago, et qu'il soit envoyé des circulaires à toutes les villes, armées et corporations, pour qu'elles le jurent sans délai, et que l'émancipation du Chili soit à jamais confirmée.

» Donné au palais directorial de la Conception, le 1er. janvier 1818; signé de notre main, et contre-signé par nos ministres et secrétaires d'état du département de l'État, du trésor et de la guerre, Bernardo O'Higgins; Miguel Zanartu, Hipolito de Villégas, José-Ignatio Zenténo (1). »

Manifeste de Bernardo O'Higgins, directeur suprême du Chili, adressé à toutes les nations, et dans lequel il expose les motifs qui justifient la révolution de ce pays et la déclaration de son indépendance, publié du palais directorial, le 12 février 1818.

« Les misérables restes des aborigènes qui ont survécu à tant de millions de victimes, et qui, répartis en différentes tribus, ont depuis mené une vie errante, dans le pays de leurs ancêtres, comme les sables mouvants du désert, et conservent toutefois, dans leur lugubre histoire, le souvenir de leurs persécutions, attestent suffisamment par les guerres qu'ils ont constamment faites sur nos frontières, guerres qui ont été pour nous une source continuelle d'alarmes, la répugnance qu'ils ont pour le joug espagnol. Quel motif l'Espagne peut-elle alléguer en sa faveur, contre la haine des naturels et contre la résistance que lui ont opposée les descendants des conquérants, du moment qu'ils n'ont plus été retenus par la crainte des cachots? Nous réclamons le droit qu'un esclave peut invoquer contre un maître cruel, le droit d'un homme qui, arrivé à l'âge de maturité, se sent la force de pourvoir à ses besoins par son travail et son industrie; le droit d'un mineur, au sortir de sa minorité, qui a la générosité de ne demander à son tuteur aucun compte de sa tutelle; le droit d'un clerc, plus riche que la personne qui l'emploie, et qui loin d'en attendre de la protection, peut au contraire lui en offrir lui-même. Ces comparaisons ne sauraient donner qu'une faible idée de nos droits. Le Chili nous appartient à titre de patrimoine; c'est ici que nous avons vu le jour, et que nous avons été initiés à la civilisation du siècle. Tous les efforts de la tirannie ne sauraient prévaloir contre ce droit imprescriptible; nous formons une société civile, aussi libre que celle que nos ancêtres ont conquise. Les provinces qui nous ont précédés dans la carrière de l'indépendance, ont déjà déroulé aux yeux du monde un tableau si hideux de nos persécutions, que les peuples ont été étonnés de nos souffrances et de notre patience. Il est donc inutile d'y revenir dans cet exposé.

» L'objet de tout gouvernement étant d'assurer la prospérité et la sûreté de ses subordonnés, comment pourrait-on supposer un instant que le peuple de l'Amérique se serait volontairement soumis à la misère et à l'humiliation? Qui pourrait croire que les Américains, qui possèdent le sol le plus fertile de la terre, consentiraient à y vivre pour l'arroser de leurs larmes, et obéir aux édits sacriléges portés contre les productions de la nature? N'a-t-on pas déraciné nos oliviers et nos vignes (2) pour nous obliger à tirer l'huile et le vin de la Péninsule? Fallait-il voir nos côtes la proie

(1) Voyez cet article.

(2) *Compendio de las campanas del ejercito de los Andes.*

(1) *Official documents referred to in the message of the president of the United-States, of the* 17 *november* 1818. *Washington*, 1818.

(2) Cédule du 15 octobre 1767.

du premier envahisseur, et l'Espagne nous enlever 50 millions de piastres en droits de douanes, sous le prétexte de les défendre, et de maintenir des escadres qui ne s'y sont jamais montrées que lorsqu'il s'agissait de commettre quelque acte d'hostilité contre nous? Fallait-il que nous fussions exclus de tout rapport avec les autres nations, pour acheter à dix ce qu'elles pouvaient nous vendre à un? Tout, jusqu'à leur littérature, était mis à l'index dans nos ports (1). Ce monopole embrassait tout, même les idées, puisqu'il proscrivait la liberté de la presse et de la pensée. Nos archives n'étaient remplies que de réglements d'étiquette concernant les appels, dits *de mille cinq cents* (2), et les *priviléges pécuniaires*, qui, à la distance de trois mille lieues de nous, se donnaient au plus offrant. Le tems n'est-il pas encore arrivé d'éteindre la dette que l'Amérique avait contractée envers Isabelle, pour les diamants qu'elle avait mis en gage, afin de fournir aux frais de l'expédition de Colomb? Serions-nous encore débiteurs, après les millions que nous avons envoyés à Madrid? La révolution espagnole nous a donné les moyens d'établir notre indépendance. Laisser échapper une occasion si favorable, ce serait se rendre responsable envers la postérité. Nous contenter de puiser la connaissance de nos droits dans les instructions de l'Espagne elle-même, sans les assûrer par une indépendance solide, serait un crime qui attirerait sur nos têtes l'exécration de nos fils, et l'opprobre de la génération présente.

» La nouvelle du couronnement de Ferdinand, et celle de sa captivité et des mistérieux événements de l'Escurial, d'Aranjuez et de Baïonne, nous sont arrivés presque en même tems. A cette même époque, la junte de Séville nous invita à envoyer des députés au gouvernement *central* (dénomination absurde, puisque l'Amérique ne fesait pas partie de ce centre).

» Alors, pour la première fois, l'Amérique fut déclarée *partie intégrante de la monarchie, et y ayant des droits égaux à ceux de ses autres provinces, n'étant plus ni colonie ni factorerie, comme celles que possèdent d'autres nations*. On lui apprit l'établissement des juntes provinciales, leur objet, leur forme et leurs attributions; elle entendit parler des nobles priviléges de l'homme, des principes sacrés du contrat social, des droits du peuple et de sa reprise de l'autorité souveraine exercée jusqu'alors par le roi comme son agent; mais que sa captivité le rendait incapable de gérer plus long-tems. Enfin on lui donna l'assûrance qu'une constitution mettrait une barrière insurmontable à l'arbitraire du pouvoir et garantirait au peuple, représenté dans un congrès national, la protection égale des lois (3).

» L'idée de la souveraineté réveilla notre instinct inné d'indépendance. Néanmoins, attachés comme nous l'étions à la destinée de la Péninsule, elle formait dans nos cœurs un contraste entre nos souhaits accoutumés pour la prospérité de la métropole et la nécessité de pourvoir à notre sûreté, dans le cas où ce pays tomberait au pouvoir des armées victorieuses de la France. Au moment où nous apprenions que la plupart des ministres espagnols, des conseillers, des généraux, des nobles et des évêques avaient prêté serment aux Français (1), le gouverneur Carrasco mettait des sentinelles aux portes de tous les hommes censés dont s'honorait notre patrie, enlevait à leurs familles, pour les envoyer en exil, les Roxas, les Ovalle et les Véra, et s'environnant de baïonettes, installait de force son assesseur dans ses fonctions, et plaçait de même un officier à la tête du *Cabildo*. Ce gouverneur fut déposé par les Espagnols de Santiago, qui élurent en sa place le comte de la Conquista, le plus ancien officier de l'armée. Les *oidors*, craignant alors pour leur autorité, cherchèrent à semer la discorde entre les Espagnols et les Américains, suivant l'ordre secret qu'ils en avaient reçu le 15 avril 1810. Dans cette conjoncture, il fut proposé de tenir une assemblée, composée des personnes les plus respectables, prises dans les deux partis. Elle se réunit le 18 septembre, et établit une junte suprême qui devait gouverner le pays au nom de Ferdinand VII, et reconnaître provisoirement la régence qui venait de supplanter en Espagne la junte centrale. La pitié qu'on éprouve pour les souffrances d'un roi malheureux, le respect qu'on lui porte habituellement, et l'esprit d'imitation l'emportèrent cette fois sur le sentiment de nos droits.

» Notre nouveau gouvernement reçut l'approbation de la régence. Néanmoins, au moment où nous entretenions des relations d'amitié avec Lima; que nous envoyions nos produits à Callao; que le consulat de cette ville reconnaissait avoir reçu de nous 120,000 dollars pour le compte de l'Espagne, et le trésor 200,000, avec d'autres sommes contribuées volontairement pour venir au secours de la métropole, Paréja, comme s'il attendait que nous eussions payé notre dernier denier pour venir nous exterminer, débarque à San-Vicenté, avec son armée dévastatrice, *au nom de Ferdinand VII*.

» Alors, seulement, nous nous rappelâmes que la régence nous avait assûré qu'*à ce nom se rattacherait à jamais l'époque de la génération et du bonheur de la monarchie, dans les deux hémisphères; et que nos destinées ne dépendraient plus du caprice des vice-rois et des gouverneurs; qu'elles étaient entre nos mains* (2). Le peuple de la Péninsule, dîmes-nous, n'a allégué, comme motif de sa révolution, que *la force des circonstances*. Pourquoi les Américains ne seraient-ils pas aussi en droit que les Espagnols, de décider s'ils sont ou ne sont pas dans les mêmes conjonctures pressantes? Du moment que la régence et les cortès ont proclamé que la souveraineté du peuple était l'unique base de leur autorité, ils ont perdu tout droit de commander à une nation qui veut exercer la sienne. Si la souveraineté émane du peuple espagnol, et que ce peuple n'ait aucun pouvoir sur les Américains, qui, comme l'Espagne, font partie intégrante, et la principale partie de la nation, pourquoi ne pourrions-nous pas nous-mêmes représenter le roi et agir en son nom, aussi bien que ces mêmes individus qui nous traitent de rebelles? Ont-ils reçu du captif quelque commission spéciale qui ne nous soit pas arrivée avec l'ordre, rendu à Baïonne, de reconnaître la dinastie de Napoléon, auquel ils résistaient avec tant d'héroïsme? Ce qui, chez eux, est une vertu et un droit, ne peut être, pour nous, un crime. Si l'Espagne refuse de se soumettre aux Français qui veulent lui imposer la loi au nom de Ferdinand, en vertu de son abdication, à plus forte raison, avons-nous le droit de repousser ceux qui nous apportent la guerre en son nom, parce que

(1) Cédule du 1er. septembre 1750.

(2) Il est ici question d'un appel de la Cour suprême d'Espagne. Pour obtenir la révision d'un procès, il fallait préalablement fournir un cautionnement de 1500 réaux. Les formes de ces procédures étaient si lentes, que le peuple disait qu'elles duraient 1500 ans.

(3) Ordres des 19 et 20 mars et des 30 septembre 1808; du 1er. et 22 janvier, et manifeste du 28 octobre 1809.

(1) Ordres du 28 juillet 1808, du 14 février, du 23 mars et du 24 mai 1809.

(2) Manifeste du 14 février 1810.

nous l'avons conservé à la tête de notre gouvernement, et que nous avons accordé une reconnaissance, qu'ils ne méritaient pas, à des individus parjures à leurs principes.

» C'est ainsi que nous fûmes détrompés sur le véritable sens de ces théories aussi brillantes que captieuses, et que nous découvrîmes sur le revers du talisman que, sous le prétexte de rétablir Ferdinand sur le trône, ils cachaient le dessein perfide de nous imposer, à nous et à notre postérité, un esclavage plus affreux encore que celui sous lequel nous gémissions déjà. Comment en effet peuvent-ils justifier la mesure qui ordonnait la fermeture de toutes les écoles? Ils voulaient sans doute que nous ne fussions occupés qu'à leur envoyer des hommes, de l'argent, des provisions et des protestations de notre aveugle obéissance (1). Alors nous jetâmes un coup-d'œil sur la carte: nous considérâmes la situation naturelle et politique de l'Espagne, et nous fûmes surpris que, depuis tant d'années, nous n'eussions pas tiré le rideau sur cette comédie où les acteurs, placés sur un théâtre formé par un petit angle de l'Europe, avaient forcé à une admiration silencieuse un monde tout entier, sans le fatiguer ou le dégoûter par l'uniformité d'une intrigue toujours tortueuse et dont le dénouement devait nécessairement amener l'explosion de mille foudres sur la tête des spectateurs. Nous réfléchîmes, et nous nous dîmes à nous-mêmes: Faut-il que vingt-deux mille lieues carrées de pays, et un million d'habitants, aussi sobres et animés du même courage que les Araucaniens, soient éternellement maintenus dans la dépendance de l'ancien hémisphère, qui lui mendie sa ressource, qui vit par nous, qui périrait sans nous, et qui, ensuite, tourne contre nous les armes que nous lui avons données? Depuis quand la distinction, dans les relations sociales, est-elle passée à ce dégré d'absurdité? Ne peut-on pas nous montrer aujourd'hui l'estropié secouant ses béquilles, la bouche de l'enfant changeant en sang le lait de sa nourrice pour le lui cracher au visage, et le nécessiteux voulant donner des ordres à son bienfaiteur? D'où vient cette législation qui s'oppose à ce que l'âge mûr, le jugement sain, la richesse, le mérite, la supériorité de forces, et mille autres éléments favorables à la liberté individuelle, puissent obtenir l'indépendance pour une nation toute entière?

» Qui a dicté ce code qui ordonne aux offensés de respecter les traîtres et les ingrats, et rend les crimes de ces derniers méritoires? Et qui nous a aveuglés au point de ne pas voir les cruautés de l'Espagne, même lorsqu'elle prétend nous accorder impudemment ses faveurs? Appelés aux cortès, où l'on nous garantit une *égale représentation*, il ne faut, dans la Péninsule, que 30,000 habitants pour élire un député, et nous, qui sommes un million, nous suffisons à peine pour en nommer un seul! Là, le suffrage est populaire; ici, il est à la merci du président et des corporations! Là, les formes de l'élection sont invariables; ici, chaque courrier nous en apporte de nouvelles, pour que nous ne puissions jamais être représentés que par des *substituts*, choisis aussi légalement que les députés du congrès de Baïonne. Les uns sont totalement inconnus au peuple, dont ils se disent les représentants; d'autres en sont ouvertement repoussés, et il n'en est pas un seul qui réunisse les titres nécessaires ou qui n'ait été élu par l'influence péninsulaire (2). Là, le commerce est libre avec toutes les nations; ici, nos ports sont fermés, même aux navires de l'Angleterre, à l'alliance de laquelle l'Espagne est redevable de toute sa puissance; et cette dernière a l'impudence de déclarer nul et non-avenu le décret du 17 mars 1809, qu'elle juge trop favorable à la liberté du commerce (1). Là, tous les ouvrages périodiques étrangers, les productions littéraires, les opinions des hommes d'état et des philosophes, jadis étouffées par la terreur despotique et aujourd'hui regardées comme la voix de la nature et un élément de civilisation, circulent librement dans tous les pays. Chez nous, on a proscrit jusqu'aux productions nationales, la liberté de la presse, et les écrits qui traitent de la révolution d'Espagne, et on ne nous donne à lire que les journaux ministériels de la régence, qui recommandent à l'*inquisition* la vigilance la plus scrupuleuse (2), et qui prétendent que pour éclairer le Chili, il faut seulement y envoyer une vingtaine de missionnaires pour compléter le nombre de ceux qui se trouvent à Chillan (3), *afin que la sainte religion ne s'y perde pas faute de ministres*. Tel est, en 1810, le grand sistème d'égalité et d'élévation qu'on nous offre; telles sont les expressions de flatterie qu'on a substituées aux fourberies, à l'aide desquelles on est parvenu jadis à arracher, aux innocents Indiens, leurs trésors, et c'est à l'aide de cette flatterie qu'on veut aujourd'hui amortir nos sentiments et notre instinct, en l'accompagnant de la persuasion des baïonnettes, pour nous exterminer si nous nous avisions de ne pas croire à la sincérité des promesses de nos cruels ennemis.

» Le cri de l'indépendance a été le résultat des remords soulevés dans nos cœurs par la justice et par la vue de nos maux. Dans l'espoir de réduire nos agresseurs par les armes de la persuasion, nous avons différé l'accomplissement de cet acte que commandent aujourd'hui la nature, le siècle et nos succès. Nous avons combattu, et nous sommes sortis vainqueurs de la lutte. Nos armes, couvertes de gloire dans les champs de Yerbas-Buénas, San-Carlos, el Roble, Conception, Talcaguana, Cucha, Membrillar et Quéchéréguas, nous conduisirent à cette crise, où, les forces du nouveau général Gainza circonscrites dans les étroites limites de Talca et presque anéanties, nous eussions pu imposer des conditions à l'homme qui nous avait apporté la constitution espagnole, ce pacte dicté par l'artifice, et qui, sous le voile apparent de la liberté, ne couvrait que des conditions d'esclavage pour l'Amérique, qui n'avait pas concouru à sa formation, et qui, d'ailleurs, n'aurait pu être représentée par ses trente et un substituts, dont la voix eût été étouffée par les cent trente-trois membres de la députation espagnole. Nous voudrions condamner à un éternel oubli cette époque fatale où les intrigues du perfide Espagnol luttaient contre la magnanimité et la franchise du caractère chilien. Qui se serait imaginé que ce conflit, si favorable à notre entreprise et si funeste à la soi-disant *armée nationale*, aurait produit les capitulations du 3 mai 1814? Il nous répugne de les analiser. Il suffira de rappeler qu'après avoir été ratifiées par notre gouvernement, garanties par la médiation du commodore Hillyar qui avait reçu, à cet effet, des pouvoirs du vice-roi du Pérou, et acceptées par le général en chef de l'armée de Lima, après la retraite de nos troupes, la remise des prisonniers et la proclamation solennelle de la paix, l'ennemi resta à Talca à ourdir de nouvelles trahisons, au lieu de l'évacuer en trente heures, comme il en était convenu. Gainza eut à peine quitté notre ville et franchi le Maule, qu'il mit tout en œuvre pour réparer ses pertes. Il enrôla des recrues, réunit et disciplina une seconde armée qu'il

(1) Ordre du 30 août 1810.

(2) Ordres du 6 octobre 1809 et du 29 mars 1810.

(1) Ordres du 27 juin et du 10 juillet 1809.

(2) Cédules du 1er. janvier 1809 et ordres du 31 avril 1810.

(3) Ordres des 13 et 19 juillet 1810.

cantonna dans la province de la Conception, et dépensa ainsi l'argent qui lui avait été remis pour dédommager les habitants, victimes de la guerre. Il accapara tous les fonds, nomma des juges, et, en un mot, se déclara seigneur et maître de cette même contrée, qu'il s'était engagé d'évacuer en deux mois, jusqu'à l'arrivée d'Osorio, qui renouvela les hostilités, et menaça de tout mettre à feu et à sang, si nous ne nous soumettions à discrétion (1) et si nous refusions d'accepter le pardon que nous offrait son visir (2). Il n'était plus tems de se fier aux caresses du lion qui cachait ses griffes dans les plis de l'étendard des combats. Nous connaissions les conséquences du pardon accordé à Mexico, Vénézuéla, Quito, Huanuco et dans le Haut-Pérou. Ces sommations excitèrent nos alarmes; mais, dans quelles circonstances? au moment où nous venions de recevoir la nouvelle de la restauration de Ferdinand, son décret qui annulait la régence, les cortès, leurs ordres et leurs constitutions, et maintenait dans leurs fonctions les autorités des deux hémisphères.

» Les commissaires, chargés de la destruction de l'Amérique, ont toujours suivi une marche invariable; son anéantissement a été leur objet constant, et peu leur importait que ce fût au nom de la constitution ou en celui de Ferdinand. La justice, vertu immuable et toujours la même dans tous les tems et sous tous les climats, peut-elle reposer sur des bases contradictoires et sur des intérêts discordants? Non, ce n'est pas la justice qui a valu au tiran la victoire du 2 octobre 1814; ce n'est pas elle qui l'a porté à mettre le feu à l'hospice où se trouvaient nos soldats blessés; ce n'est pas elle qui lui a commandé de faire tirer sur les victimes qui avaient cherché un asile dans les églises de Ramagua. La justice n'a pu autoriser la violation du sanctuaire de la religion et de l'innocence. La justice n'a pas couvert de sang les routes de Talcaguana à la capitale, pour que des cadavres servissent à indiquer le chemin qui conduisait au quartier-général des Sicaris, où nos citoyens les plus recommandables, errants dans les montagnes, furent contraints de se livrer entre les mains de leurs ennemis, pour être déportés sur le rocher de Juan-Fernandez. La justice n'a pas aiguisé les poignards qui ont frappé les neuf malheureux, massacrés par les féroces assassins de Quito, sous prétexte de conspiration. Ce n'est pas la justice qui a plongé dans les casemates (3) tant de citoyens respectables, arrachés à leurs familles sans aucune forme de procès. Ce n'est pas la justice qui a fait dresser, sur la place publique, les quatre échafauds qui en ont été enlevés à la suite du triomphe du 12 février 1817, dont nous célébrons l'anniversaire (Chacabuco).

» Le Chili a obéi à son appel; l'acte solennel du 1er. janvier 1818 est l'expression du vote individuel et le résultat des délibérations de chaque famille. Tous ses citoyens courent à l'envi aux armes pour défendre cette grande charte. Une armée de douze mille vétérans, soutenue par sa milice, tel est le gage assûré de l'éternelle durée de notre indépendance. *Signé*, Bernardo O'Higgins; Miguel Zanartu, *secrétaire d'État* (4). »

(1) Sommations du 20 août 1814, datée du Chillan.

(2) Proclamation et pardon du vice-roi de Lima, le 14 mars.

(3) Cachots affreux de Callao.

(4) Nous avons omis, en traduisant ce document, divers passages qui traitaient des événements politiques de l'Espagne. Il est extrait du *Report of Theodoric Bland, Esq. commissioner to South America*, soumis au congrès des États-Unis le 15 décembre 1818, et publié dans les pièces officielles du gouvernement, à Washington.

Prise de Valdivia par l'amiral Cochrane. Lord Cochrane s'étant rendu à la baie de Talcaguana, le 22 janvier 1820, y laissa la frégate *l'O'Higgins*, et s'avança pour reconnaître le port de Valdivia, avec la goëlette chilienne *le Montésuma*, qui portait pavillon espagnol. La rivière de Callacalas, qui forme ce port, a quatre lieues de large vis-à-vis de la ville, et seulement une demi-lieue à son embouchure. Cet étroit passage était défendu par quatre forts, et une batterie placée au Morro-Gonzalès, hérissés de cent pièces de canon, dont les feux se croisent sur tous les points. Lord Cochrane pénétra, à la faveur de son pavillon, si près de la ville, qu'il fut abordé par l'officier de santé qui lui donna des renseignements sur l'état des forts et de la place. Il retourna alors à Talcaguana pour faire les dispositions nécessaires au succès de l'attaque qu'il méditait. Ayant communiqué son projet au général Freire, celui-ci lui envoya deux cent cinquante hommes, sous le commandement du major Beauchef pour l'aider dans l'entreprise. Le 30, *l'O'Higgins*, *l'Intrépide* et *le Montésuma* mirent à la voile avec ces troupes, et arrivèrent, le 2 février, à dix lieues au sud de Valdivia, où les soldats furent tous embarqués sur les petits bâtiments. L'amiral ayant donné ordre au commandant de *l'O'Higgins* de se tenir à l'écart jusqu'au lendemain matin, alla aborder, après le coucher du soleil, à la baie de l'Anglais, où il débarqua son monde. Les soldats s'avancèrent sur deux rangs jusqu'aux palissades qu'ils escaladèrent, et attaquèrent si vigoureusement le premier fort, qui était situé à l'extrémité d'un promontoire, et défendu par six bouches à feu qui commandaient le rivage, qu'ils l'enlevèrent en quelques minutes. De là, lord Cochrane marcha contre celui de Corrail, le plus fort de tous, qu'il emporta de même, avec toutes les batteries d'Avanzada, de Barros, d'Amargos et de Chorocomayo, situées sur la rive gauche du fleuve. Le colonel don *Fausto del Hoyo* (1) y fut fait prisonnier avec les débris du régiment de Cantabres, qu'il commandait; sa perte fut considérable, et celle des indépendants ne fut que de six hommes tués et dix-huit blessés. La frégate s'étant présentée le lendemain matin à l'embouchure du fleuve, sous pavillon indépendant, les garnisons des forts de la rive droite évacuèrent précipitamment la ville, en abandonnant leurs munitions, la caisse militaire, etc., qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Cette action hardie, « résultat heureux du plan le mieux concerté, et le plus audacieusement et le plus valeureusement exécuté, » fut entreprise par trois cent cinquante hommes contre deux mille pourvus de cent bouches à feu. Lord Cochrane songea d'abord à raser les fortifications et à embarquer l'artillerie et les munitions; mais « je ne pus, » dit-il dans son rapport au ministre de la guerre, « me résoudre à laisser sans défense le port le plus sûr et le plus beau que j'eusse vu dans l'Océan-Pacifique, et dont les fortifications ont dû coûter plus d'un million de dollars » (2). Le 2 mars, les habitants de Coquimbo envoyèrent une adresse de félicitation au directeur et à l'amiral sur la prise de Valdivia; et, le 14 août, le gouvernement vota des médailles aux vainqueurs, et conféra à leur chef une propriété de quatre mille quadrats de superficie, provenant de terres confisquées aux environs de la Conception.

(1) Cet officier était arrivé au Chili avec l'expédition partie de Cadix. Il avait auparavant suivi le général La Romana dans le nord de l'Allemagne et en Danemark.

(2) Lettres de lord Cochrane, des 5 et 6 février 1820, adressées à don Jose Ignacio Zenténo, ministre de la guerre et de la marine. Voyez aussi l'introduction au journal d'une résidence au Chili pendant l'année 1822, par madame Maria Graham. Londres, 1824.

Attaque de Chiloé. Encouragé par la prise de Valdivia, lord Cochrane résolut de tenter une attaque contre Chiloé, où commandait le colonel *Quintanilla,* officier aussi habile que déterminé. Dans cette intention, il alla reconnaître le port de San-Carlos, et sonder les dispositions des habitants, avec la goëlette *Montésuma*, et le transport *Dolorès*; il prit terre le 17 février, dans la baie de Huechucucuy. Les soldats et les marins de *l'O'Higgins* et de *l'Intrépide*, enlevèrent les trois batteries extérieures qui défendent le fort, et dont ils chassèrent environ trente fantassins et soixante cavaliers. Mais s'étant égarés, à cause de l'obscurité de la nuit, dans des chemins presque impraticables, ils s'arrêtèrent jusqu'au point du jour, et donnèrent ainsi le tems aux miliciens de se réunir, en si grand nombre, dans le fort d'Aguy, qu'il devenait impossible de s'en emparer avec la poignée d'hommes dont lord Cochrane pouvait disposer. Il se rembarqua avec perte de quatre tués et de dix blessés (1). »

Lord Cochrane retourna à Valdivia pour s'occuper de la sûreté de cette place, et expulser les Espagnols de la province voisine. Il distribua à cet effet des armes aux habitants, et envoya le colonel *Beauchef* (2), avec une centaine d'hommes, du côté d'Osorio, pour s'emparer de cette ville, dont la garnison de Chiloé tirait des provisions. Beauchef fut accueilli avec joie par les Indiens. Dans son rapport officiel à l'amiral, il dit avoir embrassé plus de mille caciques avec leurs suites. Le 26 février, il arbora le pavillon chilien sur le château d'Osorio, que les Espagnols avaient évacué pour se retirer à Chiloé. Il y trouva de l'artillerie, quarante mousquets et des munitions. Après cette expédition, lord Cochrane fit voile pour Valparaïso.

Défaite et mort de Carréra. Don José Carréra trouva moyen d'acheter aux États-Unis cinq vaisseaux de guerre, des armes et des munitions pour douze mille hommes d'infanterie, et des sabres et des pistolets pour deux mille de cavalerie (3). Il décida à le suivre une foule d'artisans, munis de leurs outils, soixante-dix officiers français et anglais, et un grand nombre de marins. Lorsqu'il eut fait toutes ces dispositions, il mit à la voile pour Buénos-Ayres, où il avait laissé plusieurs officiers qu'il se proposait de prendre à bord. Mais, à son arrivée dans ce port, il fut arrêté, ainsi que ses officiers; et les capitaines de trois vaisseaux de son escadre, ayant appris son arrestation à l'entrée de la Plata, retournèrent aux États-Unis. Les deux frères de don José, qui étaient prisonniers sur parole à Buénos-Ayres, parvinrent à s'échapper, et gagnèrent Mendoza, déguisés en muletiers. Trahis dans cette ville par un domestique, ils furent arrêtés et chargés de chaînes par ordre du général San-Martin. Le général Carréra, qui avait été relégué à bord d'un brick de guerre, s'enfuit dans un bateau que lui fournit le commandant de ce navire, qu'il avait su intéresser en sa faveur, et arriva à Montévidéo, où il fut parfaitement reçu par le général Lecor. Toutefois, le général Puyrrédon ayant donné ordre de l'incarcérer peu de jours après, il se sauva à Entre-Rios, où il fut favorablement accueilli par Ramirez, gouverneur de cette province pour Artigas. Celui-ci, néanmoins, recommanda à Ramirez de s'assûrer de sa personne et de le lui envoyer à son quartier-général sur la frontière du Brésil; mais le gouverneur éluda cet ordre, sous prétexte que don José était son ami, qu'il le connaissait pour bon patriote, et qu'on pourrait utiliser ses talents dans la guerre contre les *Porténos*, ou habitants de Buénos-Ayres. Cependant ses deux frères, don Juan et don Luis, furent exécutés à Mendoza, par le gouverneur Lururiago; et le général apprit le même jour leur mort, celle de son père qui avait succombé au chagrin, la confiscation de tous ses biens, sa mise hors la loi, comme traître à la patrie, et l'emprisonnement de son épouse, Dona Mercédès, et de sa sœur, Dona Jabiéra, à Buénos-Ayres.

Don José-Miguel Carréra, et Bénévidéis, à la tête d'environ cinq cents hommes, firent une guerre active et cruelle au général Freire et à d'autres chefs indépendants, dans le midi du Chili. Mais ayant été complètement battus à la *Punta del Médano*, le 31 août 1821, Carréra et vingt-quatre de ses officiers furent faits prisonniers et conduits à Mendoza, où il furent tous passés par les armes. La plupart de ses parents et de ses amis furent jetés en prison ou bannis, et d'autres se retirèrent dans les forêts et les montagnes, où ils demeurèrent cachés jusqu'au mois de septembre 1822, qu'une amnistie leur permit de rentrer dans leurs foyers. Don José Carréra était âgé de trente-cinq ans (1).

Lord Cochrane se démet du commandement de l'escadre chilienne, et quitte le pays. A son retour à Valparaïso, l'amiral écrivit une lettre au directeur suprême, pour se plaindre de ce que, l'escadre sous ses ordres n'ayant pas été pourvue des provisions nécessaires, il s'était vu dans la nécessité d'en enlever à l'ennemi à Pisco et à Santa. Il représentait aussi que ses efforts pour prendre la Pruéba dans la rivière de Guayaquil avaient été rendus inutiles par le manque de soldats; que le but secret de l'expédition, concertée à Santiago, avait été rendu public; que ses marins n'avaient pas reçu leur solde, et qu'on les avait frustrés de l'argent des prises qui leur appartenait; enfin, que si le gouvernement n'accomplissait pas ses promesses à l'égard de l'escadre, qu'elle aurait bientôt cessé d'exister. Ces considérations, et d'autres circonstances pénibles, ajoute-t-il, m'ont décidé à me démettre de mon commandement. Les autorités du Chili l'ayant invité à le conserver, en l'assûrant qu'il allait être pris des mesures énergiques pour préparer le grand armement projeté, l'amiral se confiant à leurs promesses, consentit à reprendre le commandement de l'escadre. Le directeur suprême lui offrit, au nom de la république, la terre qu'il possédait dans la province de la Conception, en récompense de ses importants services. Lord Cochrane la refusa; mais pour donner une preuve de son attachement au pays et de son intention d'y résider, il acheta la propriété de Quintéro, à huit lieues au nord de Valparaïso.

S'étant assûré que le port de Herradéra, compris dans les limites de ses possessions, était préférable à celui de Valparaïso pour les vaisseaux de l'État, il offrit au gouvernement une certaine étendue de terrain pour y établir un arsenal et un dépôt maritime. Toutefois, le gouvernement, soupçonnant qu'il avait fait l'acquisition de cette terre pour entretenir un commerce de contrebande par la baie de Quintéro, qui offrait un excellent mouillage, autorisa le fiscal à réclamer la propriété de Quintéro, en vertu d'une loi espagnole non

(1) Lettre de lord Cochrane au ministre de la marine, datée de Chiloé, le 19 février 1820.

(2) Français de naissance.

(3) Le montant de cet achat devait être remboursé en droits sur les marchandises américaines importées au Chili après l'établissement de son indépendance.

(1) L'appendice du voyage de madame Graham au Chili contient une notice intéressante sur la vie du malheureux Carréra, écrite par un Irlandais, M. Yatès, un de ses officiers, qui, après sa mort, fut renfermé avec son ami, M. Doolet, dans les prisons de Callao. Relâchés à la demande des Anglais, ils sont entrés depuis au service de l'empereur du Brésil. Cette notice comprend 96 pages.

abrogée, qui donnait à l'État la priorité sur tous les acquéreurs ou réclamants quelconques, d'une propriété dont il payait la somme demandée. Mais, suivant les termes employés par le fiscal, le bien et les effets de la personne étaient compris. *El gobierno*, disait-il, *tiene derecho de ocupar à los bienes de individuos siendo para il uso publico* : le gouvernement a le droit de prendre possession de tous les biens d'un individu, s'ils sont nécessaires au service public. L'amiral adressa alors une note à ce sujet au directeur suprême, et offrit de nouveau sa démission. Mais, satisfait des excuses du directeur suprême, et cédant aux instances du général San-Martin, il consentit à prendre le commandement de la troisième expédition dirigée contre le Pérou (1). L'ordre de confiscation de son bien fut révoqué avant son départ; mais les droits du gouvernement n'en restèrent pas moins consignés dans les archives publiques.

Le 4 janvier 1823, lord Cochrane publia, à Quintéro, les deux adresses suivantes, l'une aux habitants du Chili, et l'autre aux négociants d'Angleterre et des autres nations, qui commercent avec les ports de l'Océan-Pacifique.

« Chiliens, mes compatriotes!

» L'ennemi commun de l'Amérique a succombé au Chili. Votre drapeau tricolor parcourt paisiblement l'Océan-Pacifique, dont vous vous êtes assûré l'empire par vos sacrifices. Des discordes intestines agitent encore votre patrie. Il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes, ni d'en accélérer ou d'en retarder les effets. Tout ce que je puis faire, c'est d'espérer que le résultat en sera favorable à tous les partis. Chiliens! vous avez chassé de votre territoire les ennemis de votre indépendance : ne souillez pas cet acte glorieux en encourageant la discorde, en excitant l'anarchie, le plus grand de tous les maux. Consultez la dignité à laquelle votre héroïsme vous a élevés; et s'il faut que vous adoptiez quelque mesure pour consolider votre indépendance, prenez votre jugement pour guide, agissez avec prudence, et que la raison et la justice président à vos décisions.

» Il y a maintenant quatre ans que la cause sacrée de votre indépendance m'a appelé parmi vous. Je vous ai aidé à la conquérir; je l'ai vue établie; il ne s'agit plus que de la conserver.

» Je vous quitte pour un tems, afin de ne pas me laisser entraîner dans des affaires étrangères à mes devoirs, et pour des raisons sur lesquelles je garderai le silence, de crainte d'encourager l'esprit de parti.

» Chiliens! vous savez que l'indépendance s'acquiert l'épée à la main. Apprenez aussi que la liberté est fondée sur la bonne foi et sur les lois de l'honneur; et que ceux qui s'en écartent sont vos seuls ennemis, au nombre desquels vous ne compterez jamais COCHRANE. Quintéro, 4 janvier 1823. »

« Messieurs, je ne puis quitter ce pays sans vous exprimer la satisfaction que j'éprouve en voyant l'étendue qui a été donnée à votre commerce, par l'accès libre accordé à tous les peuples, des ports de ces vastes provinces, auxquelles l'Espagne s'arrogeait autrefois un droit exclusif. L'escadre, qui lui assûrait ce monopole, a cessé d'exister; et le pavillon triomphant de l'Amérique méridionale indépendante sillonne aujourd'hui l'Océan, en protégeant entre les peuples ces relations qui sont la source de leur richesse, de leur puissance et de leur bonheur.

» Si, pour atteindre ce grand but, il a fallu imposer quelques restrictions, elles ont toujours été sanctionnées par la pratique des nations civilisées du globe; et quoiqu'elles aient pu frustrer les intérêts immédiats d'un petit nombre qui désirait tirer parti des circonstances, il est du moins satisfesant d'apprendre que ces intérêts ont seulement été ajournés pour le bien général. S'il s'en trouvait, néanmoins, qui crussent avoir à se plaindre de ma conduite, je les invite à me le faire connaître par les journaux et à signer leurs griefs, pour me procurer une occasion de leur répondre plus particulièrement.

» J'espère que vous me rendrez la justice de croire que je n'ai jamais songé à quiter ces parages, tant qu'il restait quelque chose à faire pour votre avantage et votre sûreté. COCHRANE (1). »

Exécution du chef royaliste, Bénévideis, et destruction de son parti. Ce chef, fils d'un inspecteur de Quirihué, près de la Conception, avait été soldat dans la première armée indépendante. Fait prisonnier par les royalistes, il embrassa leur cause, et fut arrêté peu après par le colonel Mac Kenna, qui l'envoya au quartier-général pour y être jugé comme déserteur. Il parvint toutefois à se sauver et rejoignit les royalistes. Après la bataille de Maypu, où il avait vaillamment combattu, il fut de nouveau fait prisonnier. Condamné à mort, on crut qu'il avait été fusillé avec plusieurs autres, lorsqu'on le vit reparaître et s'enrôler dans l'armée de San-Martin. Cependant, comme on le surveillait de près, il passa encore une fois du côté des Espagnols, où, guidé par la vengeance, il se rendit coupable de cruautés atroces : il livrait les malheureux prisonniers à la barbarie des Indiens, ou les égorgeait de sang-froid. « Son plus grand plaisir, dit madame » Graham, était d'inviter les captifs à un festin et de les voir » ensuite fusiller dans sa cour. » Il déclara, dans une lettre, qu'il écrivit au général Priéto, après la prise de Lima, « qu'il » combattrait contre le Chili tant qu'il lui resterait un seul » soldat, quand même le roi et la nation auraient reconnu » le nouveau gouvernement ». Comme il manquait de munitions de guerre et de bouche, il équipa un corsaire avec lequel il courait sur tous les pavillons. Toutefois, voyant l'impossibilité de tenir plus long-tems, le 1er. février 1822, il s'embarqua dans un petit bateau pour tâcher de gagner quelque port espagnol. Le manque d'eau l'obligea à relâcher à Topocalma, où il fut arrêté. Transféré de là à Santiago, il y fut condamné à mort le 21, et conduit, le lendemain, la corde au cou et attaché à la queue d'une mule, sur la place publique, où il fut pendu. On lui coupa la tête et les mains pour les envoyer aux villes du sud où il avait commis tant d'horreurs. Le directeur suprême, O'Higgins, pardonna à tous ses partisans.

Révolte des exilés dans l'île de Juan Fernandez, et abandon de la colonie par le gouvernement espagnol. Après l'occupation du Chili par l'armée du général Osorio, tous ceux qui s'étaient prononcés contre le gouvernement royal, furent exilés à l'île de Juan-Fernandez. « A notre arrivée » dans cette île, » dit un officier anglais (2), « nous trouvâmes » soixante vieillards vénérables, accoutumés jusqu'alors au » luxe et à la magnificence d'un palais, réduits à la der- » nière misère et sur le point de mourir de faim. Le village » où ils sont relégués, près de la baie de Cumberland, est » commandé par une petite batterie, défendue par une cen- » taine de soldats mal armés et misérablement vêtus. » Un autre voyageur (3) dit qu'il était défendu aux exilés de cul-

(1) Voyez cet article.

(1) *Journal of a residence, etc., by Maria Graham*, p. 342.

(2) *Lieut. Shillibers's narrative of the Britain's voyage to Pitcairn's Island*, p. 153 et 154, *Taunton*, 1817.

(3) Madame Graham, etc., pag. 345 et 350.

tiver des légumes ou des fruits, et que, pour les empêcher de se procurer de la viande, on avait lâché des chiens dans les bois pour détruire les bestiaux qui s'y trouvaient. Une insurrection y éclata en 1821. Un Américain du nord, nommé *Brandt*, arrêta le gouverneur, désarma la garnison; et les prisonniers avaient formé le projet de se sauver dans les bateaux d'un baleinier des états, lorsque celui-ci fit voile pour Valparaïso, et instruisit les autorités de la révolte. Toutefois, le gouvernement ayant donné ordre d'abandonner l'établissement, la garnison en fut retirée et le fort démantelé. La république du Chili a depuis revendiqué la possession de cette île, et elle a défendu, en 1822, à qui que ce fût, de s'établir, de tuer le bétail et de couper du bois dans l'île.

Traité d'union, d'alliance et de confédération perpétuelle entre la Colombie et le Chili, conclu à Santiago, le 21 octobre 1821. La république de Colombie et l'État du Chili s'engagent mutuellement, dans la paix comme dans la guerre, à soutenir par leur influence et par leurs armes, tant sur terre que sur mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre nation qui voudrait les asservir; et d'assûrer, après la reconnaissance de leur indépendance, la prospérité mutuelle, l'harmonie parfaite et la bonne intelligence entre leurs peuples, sujets et citoyens, et les autres puissances qui jugeront convenable d'établir des rapports avec eux. (Art. 1.)

Dans cette intention, la république de Colombie et l'État du Chili concluent un traité d'alliance et d'amitié durable, pour leur défense commune, l'établissement de leur indépendance et de leur liberté, leur bien-être mutuel et général, et leur tranquillité intérieure, s'engageant à se porter mutuellement secours, à repousser en commun toute attaque ou invasion qui compromettrait en quelque manière leur existence politique. (Art. 2.)

La république de Colombie et l'État du Chili s'engagent à se fournir réciproquement le contingent de troupes de terre et de mer qui sera fixé par des plénipotentiaires nommés à cet effet. (Art. 3 et 4.)

En cas d'invasion, les deux parties pourront entrer à main armée sur le territoire l'un de l'autre, en se conformant toutefois aux statuts, ordonnances et lois; et les frais de ces expéditions seront déterminés, par des conventions séparées, dans le délai d'une année, à partir de la cessation des hostilités. (Art. 5.)

Les sujets et citoyens des deux États pourront entrer librement dans les ports et sur le territoire l'un de l'autre, et en sortir de même; ils n'y seront assujétis qu'aux droits établis, y jouiront de tous les droits civils et des priviléges commerciaux; et les navires et productions territoriales de l'une ou l'autre des parties contractantes, ne devront payer de droits plus élevés sur les importations et les exportations pour ancrage ou tonnage, que ceux qui sont fixés ou pourront l'être par la suite pour les navires nationaux; ils s'engagent à fournir toute assistance, en leur pouvoir, aux vaisseaux de guerre et aux bâtiments marchands qui arriveraient dans les ports de l'une ou l'autre nation, et étendent la juridiction de leurs cours maritimes à tous les corsaires, naviguant sous le pavillon de l'une ou de l'autre, et aux prises qu'ils auront faites, pourvu qu'ils ne puissent convenablement atteindre le port de leur destination, ou qu'il y ait eu des excès commis contre le commerce des nations neutres avec lesquelles les deux États désiraient entretenir des rapports d'amitié. (Art. 6, 7, 8 et 9.)

Les deux parties s'engagent à faire cause commune contre les hommes turbulents et séditieux, ennemis des gouvernements légitimement établis par le peuple, et à employer tous les moyens en leur pouvoir pour rétablir le bon ordre et l'autorité des lois. (Art. 10.)

Tout individu accusé de trahison, de sédition, ou de tout autre crime, qui se serait réfugié sur le territoire de l'un ou de l'autre État, ainsi que les déserteurs de l'armée et de la marine, devront être livrés aux autorités du pays aux lois duquel ils sont passibles. (Art. 11.)

Pour écarter toutes les difficultés tendantes à interrompre l'harmonie et la bonne intelligence entre les États, elles seront aplanies par deux plénipotentiaires nommés de part et d'autre. (Art. 12.)

Les deux parties s'engagent à interposer leurs bons offices auprès des autres États de l'Amérique ci-devant espagnole, pour les décider à entrer dans ce traité d'union, d'alliance et de confédération. Lorsque cet important objet aura été accompli, il sera tenu une assemblée générale des États américains, composée de leurs plénipotentiaires respectifs, autorisés à cimenter d'une manière solide et durable, les rapports intimes qui doivent exister entre eux. Ce congrès leur servira de conseil dans les circonstances difficiles, de point d'union dans le cas de commun danger, de fidèle interprète de leurs traités publics lorsqu'il s'élèvera des difficultés à cet égard, et cour d'appel et de médiateur dans leurs disputes et leurs différends. Les deux États s'engagent à donner aux plénipotentiaires toute l'assistance dont ils auront besoin, et que commandent les égards que se doivent réciproquement les pays amis, et le caractère sacré et inviolable de ces plénipotentiaires, s'ils jugeaient convenable de se réunir sur un point quelconque de la Colombie et du Chili. L'exercice de la souveraineté nationale des deux parties contractantes ne sera pas interrompu par cette ligue, pour ce qui aura rapport à leurs lois, à leur gouvernement et à leurs relations avec les puissances étrangères; mais elles sont convenues de n'accéder à aucune demande d'indemnité, de tribut ou exaction quelconque, que le gouvernement espagnol, ou tout autre en son nom, ou comme son représentant, leur adresserait pour l'abandon de ses anciens droits sur ces pays; de ne conclure, soit avec l'Espagne, soit avec toute autre puissance, aucun traité préjudiciable à leur indépendance, s'engageant de maintenir partout, et dans toutes les occasions, leurs intérêts réciproques, avec la dignité et l'énergie qui conviennent à des nations libres, indépendantes, amies et confédérées. (Art. 13, 14, 15 et 16.)

Ce traité sera ratifié dans l'espace de trois jours par l'État du Chili, avec le consentement de l'honorable convention nationale, conformément à l'art. 4, chap. 3, titre 5 de la constitution provisoire, et par la république de Colombie, aussitôt qu'il aura reçu l'approbation du sénat, en vertu de la loi rendue par le congrès, le 13 octobre 1821.

Fait à Santiago de Chili, le 21 octobre 1822, la douzième année de l'indépendance de la Colombie, la treizième de la liberté du Chili, et la cinquième de son indépendance.

Signé par les honorables *Joaquin Mosquéra* et *Arboléda*, membres du sénat de Colombie; et par le Dr. *don Joaquin Echéverria* et le Dr. *don José-Antonio Rodriguez*, le premier, chargé des départements du gouvernement et des relations extérieures, et l'autre, de ceux des finances et de la guerre.

Ce traité fut promulgué par Francisco de Paula Santander, de l'ordre des libérateurs de Vénézuéla et de Cundinamarca, décoré de la croix de Boyaca, général de division, vice-président de la république de Colombie, et chargé du pouvoir exécutif, etc. (1).

1822. Le 22 juillet, le directeur suprême O'Higgins pro-

(1) *Iris de Vénézuéla*, 17 octobre 1823.

céda à l'ouverture du congrès national. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, on remarque les passages suivants : « Pendant les cinq années, » dit-il, « qui se sont à » peine écoulées depuis la victoire de Chacabuco, on a formé » une armée qui a été affranchir le Pérou et protège aujourd'hui nos libertés; une marine qui a anéanti la puissance » de nos ennemis dans l'Océan-Pacifique, et un trésor qui a » doublé ses revenus. » « J'ai reçu, » ajoute-t-il, « la patrie » esclave; je vous la rends libre et couronnée de lauriers, » mais faible encore. C'est à vous à l'instruire, à l'élever, à » l'enrichir, à l'agrandir : de quelle prospérité, en effet, » peut-elle jouir sans lumières et sans lois? J'ai toujours » pensé qu'il fallait adopter un gouvernement représentatif; » mais l'opinion s'est prononcée en faveur d'un seul magistrat dépositaire du pouvoir exécutif, et dont l'autorité » sera circonscrite dans de certaines bornes. »

Après ce discours, le directeur remit ses pouvoirs au président, qui l'en investit de nouveau au nom de l'assemblée.

Constitution provisoire. Le 23 juillet 1822, la convention préparatoire, composée de vingt-trois membres, fut installée au Chili. Son premier acte fut de maintenir don Bernardo O'Higgins dans la charge de directeur suprême, de nommer don Ignacio Zenténo ministre de la guerre et de la marine, à la recommandation du général San-Martin; don Irragua, chef du département des finances, et don Joaquin Echéverria ministre d'état et de la justice. Le directeur, aidé de ce conseil, prépara une forme provisoire de gouvernement, qui devait servir jusqu'à l'établissement du sistème représentatif. Cette constitution et le nouveau tarif furent soumis à la délibération du congrès, qui les discuta, depuis le mois de juillet jusqu'au 23 octobre, que la *constitution politique* du Chili fut promulguée.

Religion. La religion catholique, apostolique et romaine est déclarée celle de l'État à l'exclusion de tous les autres cultes.

Naturalité. Sont réputés Chiliens, tous ceux qui sont nés dans le pays, ou qui sont nés de parents chiliens hors de la république; les étrangers mariés à des filles du Chili, après une résidence de trois ans, et les étrangers qui y font valoir un capital d'au moins 2,000 dollars, après cinq ans de résidence. Tous les Chiliens sont égaux devant la loi, et sont citoyens du jour où ils ont atteint l'âge de vingt-cinq ans, ou qu'ils auront été mariés; toutefois à partir de l'année 1833, il faudra, pour être admis à ce droit, savoir lire et écrire. La qualité de citoyen se perd, 1°. par la naturalisation en pays étranger; 2°. par l'acceptation d'un emploi sous un autre gouvernement; 3°, par une sentence légale qui ne serait pas rapportée; 4°. par une absence du pays, pendant plus de cinq ans, sans permission. Le droit de cité est suspendu lorsqu'il y a interdiction, incapacité morale ou phisique, insolvabilité, ou dilapidation des deniers publics. Il en est de même des serviteurs à gages, des vagabonds ou de ceux qui ont été l'objet d'une condamnation judiciaire.

Gouvernement. Le gouvernement est représentatif. Le pouvoir législatif appartient à un congrès, l'exécutif à un directeur, et le judiciaire aux tribunaux.

Le *congrès* se compose de deux chambres, un sénat et une chambre des députés. Le premier est formé de sept membres, choisis au balottage par les députés, et dont quatre au moins doivent appartenir à cette assemblée; des ex-directeurs, des ministres d'état, des évêques de la république, ou, à leur défaut, du chef reconnu de l'église, d'un ministre du tribunal suprême de justice, de trois officiers de l'armée, nommés par le directeur, du délégué directorial du département où le congrès s'assemble, d'un docteur de chaque université, de deux négociants, de deux propriétaires de terres, dont le capital ne pourra être moindre de 30,000 dollars, ces derniers sont au choix des députés. Le sénat reste en fonction aussi long-tems que durent les pouvoirs du directeur, c'est-à-dire six ans. Il est permanent.

Chambre des députés. Les membres en sont élus annuellement, à raison d'un député par chaque mille cinq cents individus. Tout citoyen âgé de plus de vingt-cinq ans, et tout militaire sans commandement, sont éligibles comme électeurs. Outre ces qualifications, les députés doivent posséder un fonds de terre de la valeur de 2,000 dollars, ou être natifs du département pour lequel ils sont élus. La session commence le 18 septembre et dure trois mois. Les membres prêtent serment en présence du directeur. Celui-ci leur demande : « Jurez-vous, devant Dieu et sur l'honneur, de » remplir fidèlement vos augustes fonctions, de ne consentir » de lois que celles qui auront pour but le bien de la nation, » la liberté politique et civile, la sûreté des personnes et des » propriétés, et les autres objets sur lesquels vous êtes appelés à prononcer, et qui vous sont prescrits par la constitution? » Les députés répondent : « Nous le jurons. » « S'il » en est ainsi, » reprend alors le directeur, « que Dieu vous » éclaire et vous défende; sinon vous êtes responsables devant Dieu et la nation. »

Pouvoir exécutif. Il est exercé par un directeur élu pour six ans, et rééligible une seconde fois pour quatre ans de plus. Il doit être né au Chili, et y avoir résidé durant les cinq années qui ont immédiatement précédé son élection. Il ne peut avoir moins de vingt-cinq ans accomplis. Sa nomination appartient aux deux chambres du congrès; les deux tiers des suffrages suffisent pour valider son élection. Il commande l'armée et la marine, conclut des traités avec les nations étrangères, fait la paix ou la guerre, et, concurremment avec le sénat, il présente aux évêchés et à toutes les autres dignités ou bénéfices ecclésiastiques; dispose des deniers publics; nomme les ambassadeurs, les ministres, les secrétaires d'état et les juges de district; et a le droit de faire grâce ou de commuer les peines. S'il meurt dans l'intervalle des sessions du congrès, le gouvernement est exercé par une régence, jusqu'à ce que la législature ait pourvu à son remplacement. Le directeur dépose les noms des membres de la régence, sur un papier signé et scellé, dans une boîte à trois clefs, qu'il remet à trois personnes différentes, le 12 février, le 5 avril ou le 13 septembre.

Ministres d'État. Ils sont au nombre de trois, savoir : le secrétaire des relations extérieures, celui de l'intérieur, et le ministre de la guerre et de la marine. Le directeur peut, s'il le juge convenable, charger une seule personne de deux de ces ministères.

Gouvernement intérieur. Les anciennes intendances sont abolies. Le territoire est divisé en départements et en districts. Les affaires civiles et militaires de chacun, sont placées sous la direction d'un délégué, nommé par le directeur et le congrès, et qui est chargé de la subsistance des cours de justice, des douanes, etc., et des *cabildos* ou conseils de ville; mais il n'a pas le droit d'en arrêter les membres sans l'autorisation du directeur.

Pouvoir judiciaire. Il consiste dans des cours inférieures et en une cour suprême de cinq juges, dont les membres reçoivent un traitement fixe, et d'autres émoluments. Il y a aussi une chambre d'appel composée de cinq membres.

Il ne pourra être établi au Chili aucune institution inquisitoriale, et l'instruction publique y sera encouragée par des écoles et une université nationale.

Cette constitution ne changea rien aux lois du pays ; elle abolit l'esclavage, assûra des droits égaux à tous les citoyens, restreignit les priviléges des majorats, priva le clergé de tout pouvoir temporel, et le déclara justiciable des lois civiles et criminelles du pays.

Le directeur O'Higgins, voulant qu'elle reçût la sanction du peuple, déclara que tout homme exerçant une honorable industrie, et contre lequel il ne s'élevait aucune prévention, aurait le droit d'émettre son opinion à l'égard de la constitution, devant le conseil, le juge ou le notaire du lieu de son domicile, et ce nouveau code fut ainsi établi à la pluralité des suffrages.

1822. *Réglements commerciaux*. Valparaïso est déclaré le seul port libre ; mais les navires étrangers peuvent toucher à Coquimbo, à Talcaguana, à Valdivia, à San-Carlos de Chiloé, et aller charger du cuivre à Guasco et à Copiapo, avec une licence du gouvernement. Les petits ports, tels que ceux de Concon, Quintéro, etc., sont fermés au commerce extérieur, et les navires nationaux ne pourront y relâcher lorsqu'ils arriveront d'un pays étranger. Les droits sur les bâtiments étrangers sont de quatre réaux par tonneau ; les baleiniers ne paient rien, non plus que les bâtiments employés au cabotage ; les navires nationaux, venant d'un pays étranger, sont assujétis à un droit de deux réaux par tonneau. Tous les bâtiments à un seul mât paient cinq dollars pour pilotage, ancrage, etc. ; ceux à deux mâts, dix dollars, et à trois mâts, quinze ; les navires nationaux et les baleiniers étrangers, la moitié de ces droits. Les officiers des douanes sont ou stationnaires ou ambulants ; ces derniers ont droit d'arrêter les marchandises et de les inspecter partout où ils les rencontrent. Le seul passage libre et autorisé à travers les Andes est celui de la vallée de Santa-Rosa. Toutes les marchandises importées de ce côté, doivent être visitées à Mendoza, où il sera délivré aux propriétaires un certificat à cet effet. Les droits sur les articles d'importation sont exorbitants et équivalent presque à la prohibition, bien qu'il n'y ait guère d'autres manufactures dans le pays, que des chapelleries, des poteries et des brasseries de petite bière. On y a adopté le code maritime anglais pour le réglement de toutes les affaires de la marine.

L'établissement d'un gouvernement représentatif, qui était le grand objet du directeur, échoua bientôt par l'influence de la junte ou conseil d'État, composé de cinq membres, que lui-même avait choisis, en 1818, parmi les hommes les plus capables et les plus influents de la nation. Ceux-ci, élus à vie, possédant la confiance de l'aristocratie, jouissant du titre de *très-excellents*, et d'un traitement de 2,000 francs par an, étaient déclarés inviolables, pouvaient se réunir quand et où bon leur semblait, et fesaient juger toutes les plaintes portées contre eux, par une commission qu'eux-mêmes désignaient à cet effet. En cas de mort ou d'absence pour quelque affaire de l'État, ils étaient remplacés par un subdélégué. L'évêque Rodriguez (1), qui vivait alors dans l'exil, était représenté au conseil par un suppléant. Peu après la promulgation de la constitution, les sénateurs ayant formé le projet de rendre leur charge inamovible et héréditaire, le directeur crut devoir se soustraire à leur contrôle, en les appelant, suivant l'usage diplomatique, à des dignités plus élevées, et en leur retirant ensuite leurs commissions. Il en envoya un en mission auprès du Pape ; il en chargea un autre d'une ambassade secrète auprès du gouvernement de Lima ; un troisième était absent ; le quatrième se démit de ses fonctions ; mais le cinquième céda à regret, et protesta ensuite vivement contre la proclamation du directeur, qui convoquait un congrès national.

Peu après la promulgation de la nouvelle constitution, la jalousie et les craintes des Chiliens furent excitées par des rumeurs sur les spéculations des ministres, qu'on accusait d'accaparer tout le sucre du pays, d'imposer un droit de huit dollars par quintal sur cet article, et d'avoir les mêmes intentions à l'égard du tabac et des liqueurs spiritueuses venant de l'étranger. Lorsque le directeur se rendit à Valparaïso pour payer la flotte, le général San-Martin alla à Santiago où il fut reçu par une garde d'honneur et logé dans le palais directorial. L'aristocratie en prit ombrage. Le tarif, qui avait pour but d'empêcher la contrebande et d'encourager l'industrie nationale, était impopulaire, aussi bien que toutes les mesures prises par le congrès. L'opinion publique était si fortement prononcée contre le ministère, que le tremblement de terre du 19 novembre fut regardé comme un effet de la colère divine. D'autres circonstances occasionèrent un grand mécontentement dans le district de la Conception. Les troupes du général Freire, commandant militaire de la province, qui venaient de terminer une guerre longue et pénible, étaient sans vêtements, et le ministère persistait à leur refuser même les moindres secours, quoiqu'il leur fût dû douze mois d'arrérages. Dans cette position critique, le général crut devoir vendre des licences pour l'exportation du blé du port de la Conception, afin de fournir aux besoins de ses soldats. D'un autre côté, les habitants du district de Coquimbo se plaignaient de ce qu'on avait entièrement négligé leurs mines. Une convention provisoire, qui se tint à la Conception, le 22 décembre, dressa un acte d'accusation contre l'assemblée de Santiago, pour s'être déclarée le premier congrès représentatif du Chili.

Dans cet état de choses, le général Freire, aidé de plusieurs personnages influents, parmi lesquels se trouvaient des amis de Carréras, réunit une assemblée qui déclara illégales la constitution et les lois rendues sous l'administration d'O'Higgins, et prononça la séparation de la Conception et de Coquimbo du reste du Chili. Cette junte convoqua alors un congrès provincial, auquel accéda le peuple de Coquimbo ; le gouverneur fut déposé, et un partisan des Carréras fut nommé à sa place. Cette assemblée déclara cependant que ces mesures n'étaient pas dirigées personnellement contre le général O'Higgins, mais contre ses ministres qui avaient tout fait pour décréditer son administration, surtout depuis qu'il avait donné son assentiment à la conduite de lord Cochrane. Sur ces entrefaites, les troupes du général Freire franchirent le Maule dans leur marche vers la capitale. Le 22 décembre, elles arrivèrent à Illapel, et vers la fin de janvier à Aconcagua, d'où il en fut envoyé une partie à Quillota pour s'en assûrer les habitants. Ceux-ci ne furent pas long-tems à se déclarer, car la garnison de cette place et celle d'Aconcagua avaient déjà refusé d'obéir à l'ordre que le directeur leur avait transmis de marcher contre les révoltés.

Le 23 janvier 1823, il se tint une assemblée des chefs des mécontents à Santiago, chez le gouverneur-intendant Guzman. Cet officier et le commandant de la garde d'honneur allèrent trouver le directeur suprême, et l'invitèrent à se démettre de l'autorité entre leurs mains. O'Higgins s'y refusa avec indignation, malgré leurs menaces. Il lui fut alors proposé de la déposer dans celles d'une junte, composée de don *Agustin Eyzaguirre*, don *Fernando Errazuris* et don *José Miguel Infante*. Le directeur y consentit, à condition que la junte convoquerait, sans délai, un autre congrès national, auquel elle remettrait son autorité temporaire ; et que si, dans l'intervalle de six mois, les différends survenus entre les provinces du pays n'étaient pas aplanis, la junte

(1) Il retourna prendre possession de son siége en 1822.

cesserait ses fonctions, et le pouvoir retournerait au peuple. Un traité fut signé à cet effet par le directeur et don *Mariano Egaña* (1) pour les habitants de Santiago. Il fut convenu que les pouvoirs de la nouvelle junte seraient définis par trois citoyens, dont l'un était le père de M. Egaña. On procéda aussitôt à son installation. Don Mariano Egaña fut nommé ministre d'État et de la marine, et don *Agustin Vial* ministre des finances et de la guerre.

Cependant, le général Freire s'avançait du côté du sud avec des forces imposantes, tandis que le général Bénévento marchait avec les Coquimbaniens de celui du nord. Les troupes du directeur lui jurèrent fidélité et promirent de le soutenir; mais, ne voulant pas exposer sa patrie à une guerre civile, que sa résistance rendait inévitable, il aima mieux abdiquer. La junte convoqua alors le congrès. Le général San-Martin partit pour Mendoza; le général O'Higgins prit la route de Valparaïso, dans l'intention de s'y embarquer pour le Pérou. Toutefois, la veille de son arrivée, le général Freire étant entré inopinément dans le port avec *l'Indépendencia* et deux transports, portant environ quinze cents hommes aux ordres du colonel Beauchef, fit arrêter O'Higgins; mais, à la demande des principaux habitants de la ville, il le remit bientôt en liberté. O'Higgins avait formé le projet de se retirer en Irlande, la patrie de ses ancêtres, et l'aurait exécuté, si Zenténo ne l'eût retenu sous prétexte de lui faire rendre compte des dépenses du trésor.

Le général Freire marcha aussitôt avec ses troupes vers Santiago. Il établit son camp dans la plaine de Maypo, à quelques milles au Sud de la ville, et refusa d'y entrer, alléguant que son unique ambition était d'assurer à la nation un gouvernement électif et représentatif. Pour prouver la sincérité de ses intentions, il recommanda au peuple de limiter la durée des fonctions du directeur à deux années, et rejeta l'offre qui lui en fut faite par la junte et ses partisans. Néanmoins, le 31 mars, il fut tenu une nouvelle convention qui députa auprès de lui les trois plénipotentiaires de Santiago, de la Conception et de Coquimbo (2), pour insister sur son acceptation de l'autorité directoriale. Il y consentit, le 1er. avril (3). Le sénat, composé du directeur, du secrétaire Alamos et autres, fut autorisé à dresser un acte d'union des trois grandes divisions territoriales de l'État.

L'adresse de la junte, qui exerça l'autorité suprême jusqu'à la réunion du sénat, présente un triste tableau de discorde et d'anarchie. Il y est dit « que la province de Santiago, jusqu'au Cachapoel, avait reconnu l'autorité de la junte; que le district de Maule s'était réuni à celui de la Conception, et que Colchagua, après avoir imité son exemple, était rentré dans son ancienne situation..... Un pays divisé en districts, détachés et régis par administrations municipales, élus de mille manières différentes, ne peut espérer jouir de la tranquillité intérieure, et encore moins établir des relations extérieures satisfesantes.... A Casa-Blanca (4), le peuple s'est armé contre le lieutenant-gouverneur, et Quillota a vu les enfants du sol tremper leurs mains dans le sang les uns des autres..... D'un autre côté, l'armée libératrice, qui comptait dans ses rangs les vainqueurs de Chacabuco et de Maypo, avait été battue par le général Canterac..... Il est impossible de concevoir une situation plus déplorable que celle de l'échiquier public. Une dette de plus d'un million, dont le paiement est d'une urgence absolue, plus de quarante mille dollars avancés pour parer aux exigences du moment, et une dépense mensuelle quintuple des recettes du trésor, c'en est assez pour jeter le désespoir dans nos âmes..... L'escadre, à laquelle nous devons indubitablement la destruction de la tirannie, est actuellement désarmée dans nos ports..... La police a cessé d'exister dans le pays; et il en est de même des autres établissements d'utilité publique pour l'encouragement du commerce, de l'exploitation des mines, de l'agriculture et de l'industrie..... L'armée est confiée au général Freire, dont quatorze ans de succès non interrompus et de glorieux faits d'armes, qui ont illustré la nation, prouvent assez le patriotisme et la modération. »

Expédition du colonel Beauchef, contre les Indiens, en 1823. Après les victoires décisives de Chacabuco et de Maypo, et la prise de Valdivia, par lord Cochrane, un grand nombre d'Espagnols s'étaient enfuis chez les Indiens, et les avaient excités à la guerre contre les provinces méridionales du Chili. Pour les intimider et les contraindre à livrer ces réfugiés, on fit marcher contre eux trois cents hommes d'infanterie, aux ordres du colonel *Beauchef*. Le 16 décembre 1822, l'expédition partit de Valdivia, dans des canots, et remonta la rivière de Très-Crucès, vers le rendez-vous indiqué sur la frontière indienne. Chaque soldat était muni d'un fusil et d'une baïonnette, de soixante cartouches, d'un habillement complet en grosse toile, d'une peau de mouton pour coucher dessus, et d'un *poncho*, pour porter en tems de pluie, et servir de couverture pendant la nuit. Ils n'avaient ni bagages ni tentes, et ils comptaient pour se nourrir sur les Indiens amis et les vivres qu'ils enlèveraient aux ennemis. Après quatre heures de navigation, ils arrivèrent au petit fort de Très-Crucès, à sept lieues de Valdivia, sur la rive septentrionale. Là, ils montèrent à cheval et traversèrent une épaisse forêt jusqu'à San-José, lieu du rendez-vous, à cinq lieues de Très-Crucès, où le major Rodriguez, avec l'infanterie, le capitaine l'Abbé, avec sa compagnie de cavalerie et environ soixante Indiens du voisinage, étaient campés. Le 18, l'expédition se mit en route. Vingt Indiens formaient l'avant-garde, à trois cents pieds environ du gros de la troupe; venait ensuite la cavalerie, suivie de l'infanterie, le reste des Indiens composant l'arrière-garde. Après une marche de sept lieues dans un pays bien boisé et bien arrosé, ils firent halte sur l'emplacement du petit village de *Cheshe*, que le major Rodriguez avait réduit en cendres en 1821. On arrêta près de là un Indien, domestique de *Pédro Xaramillo*, qui dit que son maître se rendait à Valdivia, pour se constituer prisonnier des autorités du nouveau gouvernement. Le père de cet Espagnol, connu des Indiens sous le nom de *Calcaref*, s'était réfugié parmi eux après la prise de Valdivia, et avait accompagné le parti qui avait surpris le fort de Las-Crucès, en 1821, massacré la garnison et brûlé le village voisin. Telle était sa haine pour les indépendants, qu'il tua de sa main le commandant du fort, qui était son parent. Un de ses fils venait d'être pris au moment où il cherchait à passer dans l'île de Chiloé avec des lettres de son père; un autre commandait un corps d'Indiens sous ses ordres, et un troisième avait encouru son indignation par son attachement pour la cause des indépendants. Le colonel Beauchef renvoya l'Indien auprès de son maître pour l'assurer de sa protection, et dire au père que son fils aîné était

(1) Nommé depuis député du Chili à Londres.

(2) Juan Egaña, Manuel Novoa et Manuel-Antonio Gonzalez.

(3) Voici les titres qu'on lui décerna : « *El ciudadano Ramon Freire y serrano, teniente general de los ejércitos de la patria, condecorado con las medallas de oro de Chacabuco y Maypu, y premio de Carampangue, almirante de la escuadra nacional, gran oficial y presidente de la legion de merito de Chile, y Director supremo de la republica* ».

(4) Ce village de l'ancienne province de Quillota, fut élevé au rang de ville par un décret directorial.

prisonnier, mais qu'on lui accorderait la vie s'il persuadait à *Palacios*, autre réfugié entreprenant, de mettre bas les armes avec ses partisans.

L'expédition continua sa route, passa auprès de plusieurs chaumières indiennes entourées d'enclos bien cultivés, et arriva, après une autre journée de marche, à *Calfacura*, résidence d'un puissant cacique de ce nom, qui avait d'abord prêté son appui aux réfugiés; mais qui, ayant été fort maltraité par le major Rodriguez, était devenu patriote. Il adressa aux Chiliens un long discours pour s'excuser de sa conduite passée, et leur fit présent de cinq bœufs gras.

L'expédition comptait alors deux cents auxiliaires indiens. Continuant sa marche, le 20 décembre, l'espace de cinq lieues à travers une épaisse forêt, elle arriva, le 21, sur les bords d'une belle rivière, qui se dirigeait vers la mer, et qu'elle passa à gué, sans difficulté, dans un endroit où son lit était encombré de rochers. Elle entra alors dans une vallée, à l'ouest de laquelle on voyait le volcan embrasé de Villa-Rica. Le colonel Beauchef s'attendait à rencontrer en cet endroit un renfort de mille Indiens avec des provisions; mais, à sa grande surprise, il n'y vit pas même le moindre vestige d'habitations. Toutefois, le 22, des indigènes lui amenèrent quatre bœufs, et lui apprirent que le village de *Pitovquin*, qui s'élevait dans cette belle vallée, avait été détruit à cause de l'attachement de ses habitants à la cause des indépendants. C'étaient des réfugiés espagnols qui avaient excité les tribus voisines à commettre cet acte d'hostilité. Tout le pays présentait en effet des traces d'une culture récente; des pommes de terre et des fèves y poussaient dans un état sauvage, les pommiers et les poiriers pliaient sous le poids des fruits; et la terre était entièrement couverte de fraises d'un goût délicieux.

Le colonel Beauchef, informé de l'approche de Palacios, résolut de le surprendre. Il détacha à cet effet cent fantassins, cinquante cavaliers et tous les auxiliaires indiens, sous la conduite du major Rodriguez, et se tint sur les derrières avec le reste de sa troupe, dans l'intention de traverser la rivière et de marcher sur *Borroa*, où il croyait que l'ennemi avait établi son quartier-général. Cinquante Indiens envoyés en reconnaissance, furent repoussés et se replièrent sur la cavalerie, qui elle-même opéra sa retraite sur l'infanterie. Rodriguez se trouva alors dans une position très-critique. Toute sa troupe était renfermée dans un petit espace entouré d'escarpements chargés de bois, d'où il n'y avait d'issue que par un passage dont l'ennemi s'était emparé du côté de la Barranca, et par un autre fort étroit, placé vis-à-vis, et qui conduisait à un bois situé au dessus. Résolu de forcer le passage, il forma son infanterie en ligne, avec sa cavalerie sur la droite, et les Indiens sur la gauche, et s'avança ainsi en bon ordre. L'ennemi s'enfuit après la première décharge de mousqueterie, avec perte de trente morts, et franchit la rivière dans des canots. Du côté des indépendants, il n'y eut qu'un homme de tué et un blessé. Quelques prisonniers, tombés au pouvoir des vainqueurs, furent tués sur la route à coups de baïonnettes.

Le 25 décembre, un parti de fourrageurs arrêta le vieil Espagnol, père de Pédro Xaramilla. C'était un homme d'une soixantaine d'années. On apprit de lui que l'ennemi, qui s'était présenté le 23, se composait de deux cent cinquante Indiens, avec Palacios et ses partisans qui allaient donner le *malon* aux Indiens de Pitovquin, c'est-à-dire les surprendre, les piller et les égorger. Ce vieillard ayant ensuite fait connaître la retraite de Palacios, le capitaine *Tupper* partit avec un fort détachement pour s'en saisir; mais ce chef avait déjà pris la fuite. Il y trouva trois jeunes femmes, dont deux filles de Calcaref, un enfant espagnol et deux Indiens. Ces derniers furent mis à mort. Plusieurs vaches, avec leurs veaux, furent aussi amenés au camp, et le vieillard, en les voyant, ne put retenir ses larmes, parce que, disait-il, c'était l'unique ressource de sa famille. Le 26, le plus jeune de ses fils, âgé d'environ vingt ans, dont les jambes étaient paralisées, y fut aussi apporté sur un brancard.

Rodriguez, n'ayant pu rencontrer Palacios, partit le lendemain pour Pitovquin. Il fut résolu de passer la rivière, et de pénétrer dans le Borréa, pays habité par une tribu belliqueuse d'Indiens, appelés *Vinges*, et qui ressemblent par les traits et la complexion, aux habitants du nord de l'Europe. La rivière avait trois quarts de mille de large, le courant en était fort rapide, et il n'y avait qu'un seul canot, qui pouvait à peine porter six hommes, pour la franchir. Néanmoins, le 30, toute la troupe en avait effectué le passage. A son arrivée dans la plaine voisine, elle reçut la visite de plusieurs caciques et de leur suite, au nombre d'environ cent cinquante personnes, qui venaient l'assûrer de leur soumission et de leur amitié.

Le colonel Beauchef continuant sa marche, le 1er. janvier 1823, se présenta le lendemain devant le *Malal*, ou retraite fortifiée des Indiens, qui était située sur une éminence défendue par des palissades de huit ou neuf pieds de hauteur. Il y avait sur le devant un fossé profond, et les côtés en étaient protégés par un précipice escarpé. Mais les réfugiés et les Indiens n'eurent pas plus tôt vu avancer la compagnie de grenadiers, qu'ils prirent la fuite, après avoir tiré quelques coups de fusil. Les vainqueurs y trouvèrent plusieurs femmes et enfants, trois cents moutons, des chevaux, des bœufs, des porcs, etc. Les soldats ayant reçu la permission de tuer et de détruire tout ce qui appartenait à l'ennemi, mirent le feu aux chaumières et aux plantations.

Cependant le colonel envoya deux femmes et leurs enfants proposer au cacique de se rendre à son camp, lui promettant entière sûreté pour lui et sa suite, et de le laisser partir aussitôt qu'ils auraient conclu un arrangement ensemble. Ce chef, nommé *Millan*, se fiant à sa promesse, se rendit à son invitation, et il fut signé un traité avec les caciques des tribus ennemies, par lequel ils s'engagèrent à livrer Palacios et ses partisans, et à vivre désormais en bonne intelligence avec les patriotes. L'expédition reprit alors le chemin de Valdivia, où elle arriva le 13 suivant. Les articles de ce traité ont été depuis religieusement observés (1).

Nouvelle constitution adoptée par le congrès, en 1823, sous le gouvernement du général Freire.

Pouvoir exécutif. Le pouvoir exécutif est confié à un directeur suprême, dont le devoir est de promulguer et de faire exécuter les lois du pays; il est assisté de trois ministres et d'un conseil d'État; il lui faut le consentement de ce dernier pour pouvoir proposer de nouvelles lois, et il doit demander celui du sénat pour organiser et employer les forces de terre et de mer, qu'il ne peut, en aucun cas, commander; pour conclure des traités d'alliance, de paix et de commerce; pour nommer les agents diplomatiques, et les employés du gouvernement, et les officiers de l'armée, au-dessous du grade de lieutenant-colonel; la nomination des officiers d'un grade inférieur lui appartenant exclusivement; et il peut renvoyer tous les employés de l'administration pour cause d'incapacité ou de malversation: dans ce dernier cas, il doit les déférer aux tribunaux; il nomme ses ministres, avec

(1) Journal du Dr. *Thomas Leighton*, chirurgien en chef de l'expédition, publié dans le chapitre XXIV du Voyage de M. Miers.

l'approbation du sénat, et a le droit de faire grâce ou de commuer les peines après avoir pris à cet égard l'avis du même corps.

Conseil d'État. Il se compose de sept membres, dont un dignitaire de l'église, un général de l'armée, un inspecteur des rentes, deux juges de la Cour suprême de justice, et deux directeurs de l'*économie nationale*. Ce conseil s'assemble deux fois la semaine dans le palais du directeur, avec lequel il se concerte sur toutes les affaires importantes, sur les nouvelles lois, les finances, la nomination ou le renvoi des ministres, etc.

Le *sénat* est formé de neuf membres élus pour six ans; mais ce terme peut se prolonger indéfiniment. Ses attributions sont de sanctionner ou de rejeter toutes les lois proposées, de veiller à leur exécution, et, pour cela, d'invalider tous les actes du directeur qui leur seraient contraires, d'approuver les réglements et ordonnances de tout corps et établissement public, la formation des villes, les traités de paix et de commerce, et les déclarations de guerre avec le consentement de la chambre nationale; de surveiller l'éducation de la jeunesse et la morale publique; de récompenser le mérite, et, pour cet objet, de tenir un registre des services et des qualités personelles des individus, sur lequel on aura soin de distinguer les hommes d'un mérite ordinaire (*bene meritos*), de ceux qui en sont doués à un dégré héroïque (*en grado heróico*).

Chambre nationale. Dans toutes les occasions importantes, on convoque, au lieu d'un congrès représentatif, une assemblée de représentans, dont le nombre ne peut être moindre de cinquante ni dépasser deux cents. Cette assemblée se renouvelle chaque année par huitième, et est tenue de résider dans la ville où le sénat se réunit. Un des ministres d'État, le secrétaire d'État, et le fiscal ou procureur-général en choisissent vingt-cinq par ballottage, sur la liste totale, et la session de ce comité se réduit à deux séances, qui ne doivent pas s'étendre au-delà des deux jours qui suivent sa convocation. Le premier, il reçoit les lois et le message du rapporteur, et le second, il discute et détermine la matière. Il approuve ou rejette les lois qui lui sont envoyées par le sénat, prononce sur la guerre ou la paix, les emprunts et les contributions; connaît des différents dégrés de mérite des citoyens, et nomme le tribunal de censure de la presse.

Assemblées électorales. Elles se tiennent dans chaque canton ou paroisse de deux cents habitants, et ont pour but d'élire ou de rejeter, comme *bene meritos*, les citoyens qui leur sont présentés par des magistrats compétents. Elles ont le droit de demander au pouvoir exécutif le renvoi de tout fonctionnaire public qui aurait abusé de sa situation.

La *presse* est déclarée libre, quoiqu'il y ait un tribunal de censure composé de sept membres, et que tout ce qui est destiné à la publication doive être soumis préalablement à un comité de conseillers littéraires: l'auteur peut appeler de sa décision au tribunal. Les lois défendent toute intervention dans les matières de religion ou le sistème de morale approuvé par l'Église, et l'on prépare un code de morale où seront définis les devoirs des citoyens.

Décret du sénat conservateur et législatif qui investit le directeur-suprême d'une dictature provisoire, rendu le 21 juillet 1824. Le sénat, ayant pris en considération les circonstances difficiles où la nation se trouve placée, lesquelles exigent la concentration des différentes branches de l'administration, et plus d'expédition dans les affaires publiques, décrète que S. E. le directeur suprême sera chargé exclusivement du gouvernement de l'État durant trois mois. Le sénat déclare, à partir de ce jour, ses fonctions suspendues, pour que S. E. puisse pourvoir plus efficacement à tous les besoins et faire exécuter la constitution de l'État; et, dans le cas où il se présenterait des difficultés insurmontables qui exigeraient la suspension ou la modification d'un de ses articles, il pourra prendre sur lui de le faire, et à l'expiration des trois mois, il convoquera un congrès général de la nation (et il est en cela pleinement autorisé par le sénat), où il se concertera avec l'autorité législative actuelle, qui se réunira de nouveau.

Décrété et signé par Ramon Freire, Fernando Errasuris, Juan Egaña, Augustin Eyzaguirre, José Antonio Ovalle, Diégo-Antonio Elizondo, José-Tomas Ovalle, Joaquin Priéto, et le D[r]. Gabriel Ocampo, secrétaire.

Peu après la promulgation de la nouvelle constitution, les habitants de Coquimbo et de la Conception se plaignirent de ce que les maux qu'elle devait détruire existaient encore et s'étaient même accrus. Ils ajoutaient qu'ils n'avaient ni voix ni influence dans le gouvernement, toute l'autorité étant placée entre les mains d'une junte qui avait *assumé* des pouvoirs qu'elle ne devait tenir que d'eux seuls.

Le mécontentement fut encore augmenté par le peu de succès d'une expédition que le général Freire dirigea contre les montagnards royalistes de Chiloé. L'expédition, composée de neuf bâtiments, y arriva le 22 mars 1824. Le débarquement s'effectua sans obstacle, et, trois jours après, elle prit la ville et le port de Chacao, après un vif engagement qui dura trois heures. Le 31, elle rencontra sept cents hommes aux ordres du colonel Garcia, et leur livra un combat qui dura depuis huit heures du soir jusqu'au lendemain matin. Le chef royaliste ayant alors battu en retraite, les Chiliens s'emparèrent du fort de Carelmapu et marchèrent contre San-Carlos. Toutefois, comme la moitié des troupes, qui s'étaient avancées vers cette ville, attendait l'arrivée de l'autre, elles furent assaillies tout à coup par les Espagnols, et forcées à s'embarquer avec une perte considérable.

L'événement le plus important de cette année, fut l'arrivée de M. *Nugent*, consul-général d'Angleterre, accrédité par son gouvernement, pour préparer la voie à la reconnaissance du Chili.

Vers le milieu de l'année 1824, après l'évacuation de l'île de Chiloé par le général Freire, le gouvernement apprit que le vaisseau de guerre *l'Asie*, de soixante-quatre canons, et *l'Achilles*, de dix-huit, se trouvaient dans cette île depuis plusieurs mois. Le général, craignant que les Espagnols ne méditassent une attaque contre Santiago, proposa d'armer les vaisseaux pour la défense du port. Mais le sénat lui ayant refusé les fonds nécessaires, il prononça la dissolution de cette assemblée et abrogea la constitution. Il ordonna alors de préparer l'escadre, qui ne fut en état de tenir la mer qu'au bout de quelques mois, parce que les matelots refusèrent de travailler jusqu'à ce qu'on leur eût payé la majeure partie de leurs arrérages. Il fallut pour cela asseoir de nouvelles taxes sur les patentes, etc. Le directeur partit pour Valparaïso, vers la fin de l'année, paya une partie des arrérages, et promit d'acquitter bientôt le reste. Les matelots rentrèrent alors dans le devoir, et la flotte mit à la voile sous l'amiral Blanco, pour aller à la recherche des vaisseaux espagnols.

Le congrès du Chili, considérant l'impossibilité où il était, dans la situation des choses, et avec les partis qui s'étaient manifestés dans son sein, dès son origine, d'accomplir la mission dont il était chargé, proclama sa dissolution, le 20 février 1825, et publia un manifeste pour expliquer à ses commettants le motif de cette détermination. Avant de se séparer, il recommanda l'établissement d'une commission

législative de six ou neuf membres, qui désignerait l'époque à laquelle il conviendrait de convoquer un congrès (1).

Exposé des causes qui ont nécessité la dissolution du congrès chilien, signé de dix-neuf députés, le 16 mai 1825. « Cet exposé a été fait, » disent-ils, « pour l'instruction des citoyens de la république qui n'ont pas été témoins des scènes scandaleuses qui ont eu lieu pendant les nuits des 12, 13, 14 et 15. » Une révolution s'annonçait déjà sous l'aspect le plus effrayant; des citoyens armés s'étaient présentés tumultuairement à la barre de l'assemblée; d'autres, qui avaient envahi la salle, invoquaient l'omnipotence du peuple et demandaient à grands cris l'expulsion d'un membre qui leur avait adressé des paroles désagréables : tout annonçait aux hommes éclairés, par l'expérience et par l'histoire, le danger qui menaçait la patrie, de l'anarchie la plus complète.

« Le sanctuaire des lois ayant été profané et la majesté du peuple insultée dans la personne de ses représentants, l'assemblée résolut de se former en comité secret; mais ses délibérations furent de nouveau interrompues par une partie du peuple qui assiégeait les portes du congrès en proférant des vociférations et des menaces. » Les députés, perdant alors tout espoir de pouvoir se réunir en assemblée centrale, prirent la résolution de se séparer, en « émettant toutefois » le vœu que le gouvernement rétablisse promptement la » représentation, et en déclarant au peuple que, nonobstant » le fâcheux résultat des congrès précédents, ces assem- » blées sont néanmoins l'unique ressource de félicité pour » la république ».

Le 6 juillet 1825, le président Ramon Freire annonça, par un décret, la convocation d'un congrès général constituant à Santiago, le 5 septembre suivant, conformément, dit-il, au désir universel du peuple chilien. Le congrès se composera de députés élus librement par chaque population de quinze mille âmes; et dans les districts où ce nombre sera de neuf mille plus considérable, il y aura un second député. Il désigne ensuite le nombre de ceux que doit élire chaque district ou province, les qualités nécessaires pour être éligible, et les formes à observer dans les élections.

Proclamation du directeur suprême, adressée au peuple, le 12 juillet suivant. Dans ce document, qui a pour but la convocation d'un congrès général, le 5 septembre, il est dit que l'Europe va bientôt prononcer sur le sort de l'Amérique; que l'Angleterre a reconnu l'indépendance du Mexique, de la Colombie, et de Buénos-Ayres, et qu'elle attend que l'organisation d'un gouvernement légal au Chili justifie cette reconnaissance à laquelle la valeur, la modération et les vertus de ses habitants lui donnent des droits incontestables. Les nouveaux gouvernements nous invitent à concourir à la formation d'une assemblée générale de l'Amérique du sud, pour y conclure le grand pacte d'union, et y rédiger le code de lois publiques du Nouveau Monde. D'importantes négociations, d'où dépend l'industrie nationale, et destinées à accélérer la prospérité du Chili, semblent paralisées, parce que les entrepreneurs attendent l'organisation légale et définitive de notre gouvernement, pour mettre leurs projets à exécution. Plus de 23 millions de dollars ont déjà été souscrits à Londres, pour encourager l'industrie et l'agriculture parmi nous.

Dissolution de l'assemblée des députés de Santiago. Le 30 septembre, il y eut un mouvement populaire à Valparaïso, dans le but d'entraver les mesuses prises par le ministre du revenu relativement à ce port. Les représentants de Santiago, instruits de cet événement, ordonnèrent au gouvernement de ne point diriger de troupes vers ce point. Toutefois, le directeur ayant refusé de les reconnaître comme congrès, ils rendirent un décret, par lequel ils enjoignaient à tous les magistrats de la capitale, de leur prêter le serment de reconnaissance et d'obéissance comme congrès national. Le directeur sortit alors de la ville, et se dirigea vers le sud. Après son départ, les représentants se portèrent aux dernières extrémités, élevèrent à sa place le colonel D. J. S. Sanchez, et nommèrent une commission de gouvernement composée de don Francisco de la Lastra, de don Fernande Errazuris, de don Manuel Gandarillas, de don Pédro Palazuélos, de don Martin Orgéra, et de don José-Manuel Barros (1). Cependant le directeur, qui s'était arrêté à environ cinq lieues de la ville, avec une centaine de cavaliers qu'il avait emmenés pour appaiser les troubles de Valparaïso, cédant à l'invitation des chefs de régiments et des citoyens les plus recommandables, retourna à Santiago et procéda à la dissolution de l'assemblée (2).

Mesure de sûreté proposée, le même jour, par le directeur Freire. « Convaincu, » dit-il, « qu'une faction qui, en lui supposant un sistème, ne peut avoir pour but que le rétablissement du pouvoir absolu et la vengeance, ne doit pas être tolérée plus long-tems avec impunité; une faction que la générosité n'a pu désarmer, et qui, pour arriver à ses fins, ne tient aucun compte des moyens qu'elle emploie, dût-elle même introduire l'étranger dans sa patrie pour assûrer son triomphe; convaincu, dis-je, qu'un exemple sévère peut seul arrêter d'autres coupables, le directeur a décrété l'arrestation et le bannissement hors du territoire de la république de plusieurs personnes, dont quelques-unes ont rendu des services illustres à la cause de l'indépendance. On leur laisse le choix du lieu où elles désireront se fixer; mais il faut qu'elles quittent la capitale le troisième jour, à partir de la publication de ce décret, sous une escorte qui les conduira jusqu'au port ou aux frontières. Ceux qui occupent un emploi civil ou militaire jouiront de la moitié de leur traitement; ceux qui n'en reçoivent aucun, seront maintenus par le gouvernement, et tous seront recommandés aux aurorités du pays qu'ils auront choisi pour leur résidence, et qu'on instruira des circonstances qui ont amené leur exil, pour qu'ils y jouissent de la liberté et de la considération qui leur est due (3). »

Par un autre décret, le directeur ordonna à l'intendant de la province de San-Juan d'en renvoyer, dans les vingt-quatre heures, les principaux chefs de la révolution qui y avait éclaté, et qui y seraient rentrés sans passeports depuis le rétablissement du gouvernement légal dans ladite province.

Le directeur, voulant que ces décrets reçussent une prompte exécution, institua un *conseil consultant* (12 octobre), composé du ministre du gouvernement, du président de la Cour suprême de justice, du chef de la Cour des appels, qui devait se réunir dans la salle du gouvernement, toutes les fois que les circonstances l'exigeraient, et tenir des séances ordinaires dans les nuits du mardi et du vendredi de chaque semaine.

Décret du général Freire, daté de Santiago, le 12 novembre 1825, et reddition de Chiloé. « Étant sur le point de m'embarquer avec l'expédition destinée à délivrer l'ar-

(1) *El Argos de Buénos-Ayres*, n°. 135, 30 mars 1825.

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 2.

(2) Circulaire adressée au peuple, le 8 octobre 1825, et signée de Joaquin Campino.

(3) Voyez M. Miers, appendice, p. 515.

chipel de Chiloé, et dont l'armement a été ordonné par le congrès national de 1823, et, antérieurement, par les assemblées de Santiago, de la Conception et de Coquimbo, et me trouvant dans la nécessité de déléguer momentanément le pouvoir suprême de la république, je décrète ce qui suit :

» Pendant la durée de la campagne de Chiloé, il y aura un conseil directorial, composé d'un président, qui sera le bien méritant don Josué-Miguel Infante, et des trois ministres, qui, dans l'exercice de leurs fonctions, devront prendre pour guides leur patriotisme et la prudence, et préparer la voie à la réunion d'un congrès national. »

L'escadre chilienne, composée de tous les vaisseaux de guerre employés au siége de Callao, et de quatorze bâtiments de transport, firent voile de Valparaïso, pour cette expédition, sous le commandement de l'amiral Blanco Cicéro (1), le 2 janvier 1826. Les troupes de terre consistaient en cinq bataillons aux ordres du général Freire. Le 10, la flotte arriva devant le port de San-Carlos, dont l'entrée fut bientôt forcée par les bricks de guerre. Les Espagnols, au nombre d'environ deux mille, occupaient la forte position de Po quillihué, qui était garnie d'artillerie. Attaqués, le 14, par les troupes de débarquement, et canonnés par l'escadre, ils se replièrent, après une courte fusillade, sur la position voisine de Bella-Vista, qui fut emportée de vive force par les Chiliens, dont la perte fut de quatre-vingts hommes, mis hors de combat. Les vaincus, obligés d'abandonner toute leur artillerie, et leurs munitions de guerre et de bouche, se retirèrent dans la place de Chiloé, où, se voyant assiégés, et dans l'impossibilité de résister plus long-tems, ils consentirent, le 19, à une capitulation, d'après laquelle l'archipel de Chiloé fut incorporé à la république chilienne. Il fut accordé deux mois aux officiers et soldats de l'armée royale pour se décider soit à se retirer, soit à se fixer à Chiloé. Cette capitulation fut approuvée, pour l'Espagne, par le général Quintanilla, et, pour le Chili, par le général Freire (2).

Au mois d'avril suivant, il se forma, à Chiloé, une assemblée souveraine provisoire, qui confia le gouvernement politique et militaire de la province à *Manuel Fuentès* (3), commandant d'artillerie, avec le titre d'intendant-gouverneur. Elle déclara vouloir être régie par la constitution de la république du Chili, à laquelle elle reconnaissait appartenir depuis 1818; mais qu'elle se considérait libre et indépendante de ce gouvernement, sans toutefois s'en séparer, jusqu'à l'établissement d'une constitution revêtue de la sanction du peuple.

Aperçu statistique du Chili, depuis la révolution.— Journaux. En 1811, lorsque le parti des Carréra triompha, des citoyens des États-Unis y importèrent une imprimerie, qu'ils établirent à Santiago. Le premier journal, appelé l'*Aurora*, paraissait toutes les semaines. Il fut ensuite publié sous le nom de d'*Arauco*, par M. Irisarri, secrétaire d'état. En 1818, il s'y publiait trois autres feuilles hebdomadaires, l'*El Argos*, *El Duende* et *El Sol*, qui toutes sortaient de l'imprimerie du gouvernement.

Le 25 juin 1818, le directeur O'Higgins publia un édit en vertu duquel les journaux et les brochures pouvaient circuler francs de port dans tout le pays. Il exemptait aussi du droit d'entrée tous les livres importés de l'étranger.

(1) *Mensagero Argentino*, nº. 9.
(2) Rapport du général Freire, daté de San-Carlos de Chiloé.
(3) Ami de l'ex-président O'Higgins.

Education. M. Thompson, missionnaire anglais, fonda à cette époque, sous les auspices du directeur suprême, deux écoles lancastériennes, l'une à Santiago et l'autre à Valparaïso. Ces établissements n'étant pas encouragés, M. Thompson partit pour le Pérou.

Il y a, à Santiago, un institut national, et, dans le collége qui en dépend, quatre cents garçons sont élevés aux frais du gouvernement.

Bibliothèque. La bibliothèque du couvent de San-Domingo appartient actuellement à l'État, et dix ou douze mille volumes, déposés au collége, vont y être réunis.

Postes. Une poste part tous les jours de Santiago pour Valparaïso, et fait le trajet, qui est de quatre-vingt-dix milles, en dix-huit heures. Il en part une autre chaque semaine pour Mendoza, où elle arrive le sixième jour; la distance à parcourir dans des montagnes escarpées est de trois cent dix milles. Les courriers exécutent le voyage de Santiago à Buénos-Ayres, qui est de treize cent soixante-cinq milles, en douze jours.

Un citoyen des États-Unis établit une diligence entre Valparaïso et la capitale; mais elle eut beaucoup de peine à réussir, à cause du mauvais état des chemins.

Procès. Il paraît, d'après divers écrits publiés depuis peu, touchant les procédures judiciaires au Chili, qu'elles opposent un grand obstacle aux progrès de la civilisation. Madame Graham rapporte qu'ayant un jour rencontré le député Albano, président de la convention, dans la bibliothèque publique, il lui dit en lui montrant les cases réservées aux ouvrages de jurisprudence : « Voici le fléau du Chili ; trente-» sept mille de ces ordonnances sont encore en vigueur, et » il y a trois fois ce nombre de commentaires pour les ex-» pliquer. Les Chiliens sont litigieux ; ils tiennent à hon-» neur d'avoir un *pleito;* celui-ci dure souvent plusieurs » années, et ruine plus de familles que toute autre cause » que je connaisse, si l'on en excepte le jeu. »

M. Miers observe que le sistème des successions qui y est en usage, ne peut manquer d'entraîner les familles dans des procès interminables. Il y avait une fois plus de mille causes au rôle de la chambre de justice, sans compter celles qui devaient être portées devant d'autres tribunaux, et dont le nombre était encore plus considérable. Il y a plus de procès en instance à Santiago, qu'il n'y a de maisons dans la ville. « On m'en cita plusieurs qui duraient depuis vingt et même quarante ans. J'entendis appeler, pendant mon séjour dans cette capitale, une simple affaire d'hipothèque qui se plaidait depuis soixante-deux ans, et je connais un particulier qui avait sur les bras vingt-sept procès à la fois. »

Agriculture. Depuis la révolution, les productions agricoles de toute espèce ont augmenté en valeur. Un bœuf gras, qui se vendait 20 dollars, se paie aujourd'hui de 60 à 70; une vache, valant autrefois 8 dollars, en rapporte de 25 à 30; un veau de dix-huit mois à deux ans (1), qui s'achetait, en 1820, un dollar et demi, se vend maintenant 10 dollars. Le prix des grains, des légumes et des fruits s'est également accru dans la même proportion, attendu les facilités données au commerce intérieur et extérieur, l'accroissement de la population, et surtout l'augmentation du numéraire et la répartition plus générale des capitaux (2).

Industrie. Il y a à Santiago quarante tanneries peu considérables. Elles emploient l'écorce du *laurus linguy* pour tanner les peaux de bœufs, celle du *peumo* (*laurus peumo*) pour les peaux de vaches et de moutons, et la racine du

(1) Le clergé reçoit ces animaux en paiement des dîmes.
(2) Voyez l'ouvrage de M. Miers.

panke (*gusmera scabra*) pour apprêter les peaux de chèvres.

On fait du vin et de l'eau-de-vie dans les vallées élevées de la Cordilière.

Il existe à Santiago une petite fabrique de sacs de toile, fondée par le gouvernement, le seul établissement du Chili, dit M. Miers, qui mérite le nom de manufacture.

Le gouvernement, voulant encourager l'établissement d'une manufacture de papier au Chili, accorda à M. Mathieu Chase le privilége exclusif de le fabriquer pendant trois ans, et une avance de 30,000 dollars.

On fait du charbon de plusieurs bois durs, tels que l'*espino*, l'*algarrobo*, etc.

Association pour l'exploitation des mines du Chili. Le 30 juin 1826, il se tint à Londres une assemblée des actionnaires de cette entreprise, pour entendre le rapport de ses travaux. « Le Chili, » y est-il dit, « présente de grands avantages sous le rapport de ses mines, surtout de celles de cuivre, qui sont deux fois plus riches que celles du pays de Cornouailles. Le minerai, gisant près de la surface, y est extrêmement abondant, et peut s'extraire sans le secours de machines. Les moyens employés jusqu'ici pour la fonte du métal, sont peu efficaces, et sont susceptibles de grandes améliorations. La mine de cuivre de Higuéra, près de Coquimbo, que la compagnie exploite actuellement, est si productive, qu'un bloc de minerai a donné soixante-huit pour cent de cuivre. Le produit moyen en est de vingt pour cent. La veine d'où on l'extrait durera encore quelques années, et elle ne coûtera à la compagnie d'autres frais que ceux de la main-d'œuvre. La mine lui a été cédée moyennant 100 dollars, par le propriétaire qui ignorait le procédé usité en Angleterre pour séparer le soufre du métal. Les propriétés de Ramadilla et de La Puerta ont été achetées 30,000 dollars, pour fournir à la subsistance des mineurs et des bestiaux nécessaires pour l'exploitation de la mine de cuivre d'*Algazobo*, la plus riche du Chili. Le rapporteur augure aussi favorablement des mines d'argent; mais quant aux mines d'or, il n'est pas d'avis qu'on s'en occupe, attendu que ce métal ne paraît pas abonder au Chili. Il demande une somme additionnelle de 100,000 livres sterling pour continuer les travaux. Deux mille huit cent soixante-dix-huit actions étant éteintes, dit-il, faute de paiement du second versement de 2 liv. sterl. 10 shell par action, ainsi qu'il est stipulé dans le contrat d'association, il devient urgent que les six mille deux cent cinq actionnaires restants fassent chacun une avance de 15 livres sterling (1). »

Produit des mines. En 1790, il entra dans la monnaie du Chili, pour 721,754 dollars en or, et 146,132 en argent; en tout 867,886.

M. Bland estime le produit annuel des métaux précieux, au commencement de la révolution, à plus de 3,000,000 de dollars.

Suivant le rapport officiel de 1817, les droits, sur le produit des mines, ont été de 390,000 dollars.

Les mines de cuivre de Coquimbo ont fourni, en 1818, quarante-un mille quintaux de métal, lesquels, avec une quantité considérable d'étain, ont été évalués à 500,000 doll.

Suivant l'état le plus récent du produit annuel des mines, publié par M. Miers, il a été, savoir :

Or, 5,000 marcs, estimés. . . .	680,000 dollars.
Argent, 20,000 *id.* *id.*	180,000
Cuivre, 40,000 quintaux.	480,000
Produit annuel.	1,340,000

(1) *Morning chronicle* du 28 septembre 1826.

Il s'est formé depuis peu, en Angleterre, trois compagnies différentes pour l'exploitation des mines de ce pays : 1°. l'*association des mines chiliennes*, présidée par S. E. don Mariano de Égaña, ministre plénipotentiaire de la république du Chili, ancien juge du tribunal des mines, et dont le capital nominal est de 1,000,000 de livres sterling; 2°. l'*association anglo-chilienne*, avec un capital de 1,500,000 livres sterling; et 3°. l'*association chilienne et péruvienne*, avec 1,000,000 sterling.

M. Miers, s'étant assuré que la majeure partie du cuivre du Chili était exportée dans son état naturel aux Indes-Orientales et à la Chine, où on l'échangeait contre des objets manufacturés, que la main-d'œuvre coûtait plus d'un quart moins au Chili qu'en Angleterre, et que le charbon de terre y était à bon marché, résolut d'y former un établissement où ce métal serait affiné, converti en plaques, avant d'être expédié aux différentes parties de l'Amérique et aux Indes-Orientales. Encouragé par les ministres que le gouvernement envoyait en Angleterre, il embarqua cent quintaux pesant de machines et d'outils, et engagea à l'accompagner au Chili, des ouvriers habiles, des charpentiers, des ingénieurs et des affineurs. Les machines et les outils coûtèrent environ 40,000 dollars, et M. Miers dépensa à peu près la même somme à former son établissement. Il choisit, à cet effet, un emplacement à l'embouchure du Concon, à cause du voisinage de Valparaïso. Le gouvernement, voulant encourager un projet qui promettait de si grands avantages au pays, ordonna au gouverneur de Valparaïso, de l'aider à faire l'acquisition d'une propriété appartenante à la femme du général espagnol Marotto, qui se trouvait alors avec son mari à Chuquisaca, dont il était gouverneur. Sa mère, doña Mercédès Garcia, dame chilienne, avait un intérêt viager dans cette propriété, et la tenait en dépôt. Le gouvernement ne pouvait donc la confisquer sa vie durant, comme appartenant à une Chilienne expatriée, et doña Mercédès refusa de signer le contrat de vente. Pendant ces discussions, M. Miers construisit un petit moulin à farine, à trois étages, sur le plan de ceux d'Angleterre, le premier de ce genre qui eût été établi dans l'Amérique méridionale. Le terrain qu'il avait choisi, était estimé 457 dollars; il en offrit 1,000; mais madame Garcia en demandait 3,000 de la moitié et du cours d'eau suffisant pour faire tourner le moulin. M. Miers lui intenta un procès qui, après avoir duré deux ans, se termina à son avantage. Il fallut encore attendre deux ans le certificat de vente qu'on lui dit à la fin avoir été égaré. Désespérant de réussir, M. Miers partit pour Buénos-Ayres, et de là pour l'Angleterre, où il vient de publier ses Voyages dans le Chili et la Plata.

Canal. Un canal, construit depuis peu, réunit le Muypocha au Maypo. Le territoire qu'il traverse, autrefois en friche, est actuellement livré à la culture; et les frais en ont été plus que couverts par l'eau qu'il fournit à l'irrigation des fermes voisines, dont les plus considérables en exigent pour 500 dollars par an. Le propriétaire de chaque ferme est tenu de revêtir de pierre la partie du canal qui traverse ses terres, et de veiller à ce qu'il n'y ait point d'encombrement dans son lit.

Commerce. Le capitaine Hall dit que le bruit exagéré de la richesse chilienne y a amené des navires de toutes les nations, avec des chargemens qui ont outrepassé de beaucoup, non-seulement les besoins du pays, mais encore les moyens d'échange ou de paiement.

Les principaux articles d'exportation sont, le produit des mines des provinces de Copiapo, Coquimbo et de Quillota, les peaux, le cuir, le suif, la viande sèche, les grains, le vin, les fruits, le bois et divers autres objets pour lesquels

on reçoit en échange des marchandises d'Europe, du sucre, du riz et du coton.

On tue, au Chili, des milliers de bœufs, pour la graisse qu'on en tire en fesant bouillir la chair, et pour en faire de la viande séchée au soleil. On apprête les peaux de chèvre, comme du maroquin, pour en fabriquer des souliers et pour d'autres usages.

M. Poinsett observe que le Chili, attendu le nombre et la variété de ses productions, qui fournissent abondamment les matières premières pour toutes les branches de manufactures, possède en lui-même tous les éléments de grandeur, et que le nombre de ses ports et la grande étendue de ses côtes lui assûrent un commerce lucratif avec les provinces intermédiaires, la vice-royauté de Lima, les Indes-Orientales et la Chine. Nonobstant ces avantages, les Chiliens n'ont eu, pendant plus d'un siècle, aucune communication directe avec l'Europe. Ce n'est que depuis 1778, que les ports de la métropole leur ont été ouverts. Leur commerce intérieur était également paralisé par des mesures prohibitives, qu'éludaient les Espagnols établis dans la province de Maule, près des frontières de l'Araucanie. Ils entretenaient un commerce secret avec les indigènes, de quincaillerie, de mors, de coutellerie, de grains et de vins, et recevaient en échange du bétail à cornes, des chevaux, des plumes d'autruche, des paniers et des *ponchos*.

Don Ulloa dit que, depuis l'ouverture des ports du Chili, en 1778 (1), on a exporté tous les ans, de Santiago et de ses environs, cent quarante mille *fanégas* (de cent cinquante-six livres) de froment, environ huit mille quintaux de cordages de chanvre, et seize à vingt mille quintaux de sain-doux.

« Pendant les huit mois que nous sommes restés à Valparaïso, dit Frézier, il en sortit trente navires chargés de blé, dont chacun peut se réduire à soixante mille fanègues, ou trois mille charges de mulets, qui est une quantité suffisante pour nourrir environ soixante mille hommes par an. »

Il arrivait régulièrement tous les ans, de Lima à Valparaïso, jusqu'à la dernière révolution, de quarante à soixante navires chargés de sel, de sucre, de riz, de coton en balles et apprêté, en échange de quoi ils prenaient du blé, du chanvre, des provisions et des cuirs. Le montant annuel du blé exporté de Valparaïso aux ports du Pérou, variait de cent vingt mille à deux cent mille fanègues, et il s'élevait, pour la Conception, à quarante mille.

M. Bland estime, dans son rapport sur le Chili, que depuis le mois de février 1817, jusqu'à celui de juillet 1818, au fort de la révolution, il a été importé au Chili, par des citoyens des États-Unis, pour 1,375,000 dollars de marchandises; et il calcule que ce commerce peut être d'environ 2,000,000 de dollars par an.

Exportations d'Angleterre au port de Valparaïso au Chili.

En 1818, ...	32,797 livres sterling.
1819, ...	16,819
1820, ...	17,702
1821, ...	144,714
1822, ...	377,909
1823, ...	462,848

Acte des autorités du Chili, pour l'encouragement du commerce et de la navigation. Par ce nouveau réglement, les ports du Chili furent ouverts aux navires de toutes les nations neutres et amies. Ceux de Talcahuano, Valparaïso et de Coquimbo furent déclarés ports d'entrée pour toutes sortes de marchandises étrangères. L'*almoxarifazgo*, ou droit sur les importations, fut fixé à 22 pour 100; l'*alcavala*, ou droit sur les objets vendus, à 10 pour cent; la *subvencion*, ou droit de débarquement et d'emmagasinage dans les entrepôts du gouvernement, jusqu'à l'acquittement des droits, à 1 1/2 pour 100; l'*impuesta de averia por el estado*, ou droits pour les fonds affectés au paiement des employés de la douane, à 1/2 pour 100, et l'*impuesta de averia por el consulado*, destiné à indemniser les membres et officiers du *consulado*, à 1/2 pour 100; tous les droits d'entrée montaient à 36 1/2 pour 100. Ces droits étaient perçus, à raison du prix courant des objets, à Santiago, qui est à près de cent milles de Valparaïso, le port de mer le plus voisin. Les droits payés par un bâtiment américain, dont la cargaison était évaluée à 197,000 dollars, montaient à 1,195 dollars. Lorsque les marchandises sont assujéties à un droit double, tous les droits, à l'exception de celui de *subvencion*, sont doublés; ce qui les porte alors à 73 1/2 pour 100. Ces objets sont : les liqueurs, la quincaillerie, le vin de Bordeaux en pièces, les chaises dites de Windsor, les souliers de soie et de cuir de fabrique française, et divers autres articles. Le gouvernement se réserve le droit exclusif d'acheter les armes, les munitions, et le tabac en poudre et en feuilles. Les droits sur les exportations varient de 5 à 7 pour 100. L'argent monnayé exporté par mer, paye 9 pour 100. L'exportation de l'or ou de l'argent en lingot est prohibée.

Par un autre tarif, établi depuis, les droits d'entrée sur les marchandises étrangères furent fixés à 26 1/2 *ad valorem* sur toutes celles non désignées, et au double sur les vins, les liqueurs spiritueuses, les meubles, les vêtements, etc.

Les droits généraux furent répartis ainsi qu'il suit, savoir: les *rentas generales*, 15 pour 100; l'*almoxarifazgo*, 7; la *subvencion* pour payer les frais de la guerre, 1 1/2; l'*impuesto*, 1/2; l'*averia*, 1/2, et la *correspondencia*, 2; en tout 26 1/2 pour 100; l'*alcavala*, ou droit de 10 pour 100, fut remis pour satisfaire la classe des marchands; mais un autre, appelé *derecho de aumentacion*, ou droit d'augmentation, lui fut bientôt substitué, pour suppléer au *déficit* que sa suppression laissait dans les recettes. Les deux seuls ports ouverts au commerce étranger, sont ceux de Valparaïso et de Santiago.

Finances. Pendant la lutte de l'indépendance, on employa, à payer les frais de la guerre, le produit de la vente des propriétés du gouvernement et des royalistes espagnols; mais, après son établissement, en 1817, et pendant les six années que dura l'administration du directeur don Bernardo O'Higgins, les ressources de l'État parèrent à toutes les dépenses. L'ouverture des ports accrut considérablement les revenus de la douane. En 1817, ils furent de 370,000 dollars; et en 1819, de 1,466,571. On contracta des emprunts avec les négocians anglais, au moyen de bons reçus à la douane en paiement des droits d'entrée sur les marchandises de leur pays. On réussit ainsi, et à l'aide de quelques contributions extraordinaires, à fournir à tous les besoins du gouvernement. Toutefois, comme les deniers publics étaient donnés en hipothèque à ces marchands, le trésor émit des billets payables à la douane, dont les revenus ne purent bientôt suffire pour acquitter toutes les demandes. Les possesseurs de ces bons ne purent les convertir en argent, qu'en les fesant escompter à perte par des négociants anglais, qui, eux-mêmes, n'en retiraient la valeur qu'en les

(1) Cédule de Charles III qui permet à l'Espagne de communiquer directement avec le Chili.

donnant en paiement des droits d'entrée sur les marchandises qu'ils importaient. Ils perdirent en peu de tems de 30 à 50 et même 60 pour 100 jusques vers la fin de 1821, qu'ils étaient la plupart rentrés, et que la dette étant presque éteinte, ils se vendirent au pair; et la dette flottante du gouvernement se trouva réduite de 800,000 à 50,000 dollars.

Quoique le Chili ne fût grevé d'aucune dette publique, on crut néanmoins devoir négocier à Londres, le 18 mai 1822, un emprunt de 1,000,000 de livres sterling « pour réformer le sistème financier, pour tirer du pays tout le parti que promettent la variété des productions de son territoire, l'étendue de ses côtes et l'industrie de ses habitants, et pour introduire dans l'agriculture et dans l'exploitation des mines, les améliorations qui y ont été apportées de nos jours. Le nombre et les fonds de la *rescate* en seront augmentés dans le district des mines; et toutes ces mesures ne peuvent qu'être utiles aux revenus publics et à la prospérité nationale ».

Le directeur O'Higgins requit don *José Santiago-Portalis*, intendant de la monnaie de Santiago, de s'assûrer si on pouvait ou non se passer de cet emprunt. « Quant à moi, » disait-il dans sa lettre du 15 avril 1822, « je pense que les avantages qui en résulteront ne sont pas proportionnés à la dette que nous allons contracter. Un homme d'État célèbre a dit, et c'est aussi mon opinion, que les progrès d'une nation ne dépendent pas de la quantité d'or qu'elle possède, mais bien de l'énergie et de l'intelligence de ses habitants, du développement de ses richesses particulières, qui est toujours l'ouvrage du tems, et de celui de leurs facultés intellectuelles, qui ne s'opère pas par l'argent, mais bien par l'industrie, fille de la nécessité, et par l'application qu'encourage l'honneur. D'ailleurs, suivant l'ordre naturel des choses, les destinées du Chili seront fixées avant que son agent à Londres puisse recevoir l'autorisation d'hipothéquer ses ressources ».

Néanmoins, cet emprunt fut négocié à Londres par don *Antonio-José de Yrrisari*, ministre plénipotentiaire du gouvernement chilien, avec la maison Hullet et compagnie, et autres banquiers de Londres et de Paris. Il fut levé au moyen de 10,000 bons payables au porteur, avec intérêt de 6 pour 100, et on affecta à son rachat les revenus de l'État, estimés, d'après le produit des années précédentes, 4,000,000 de dollars, ou 800,000 livres sterling. Les branches de revenus suivantes furent spécialement appliquées au paiement de l'intérêt et au rachat de cette dette, savoir: le revenu net de la monnaie, montant à 300,000 dollars par an; et celui de la contribution territoriale, à 250,000 dollars. Le gouvernement du Chili s'engagea à payer tous les frais de négociation et autres de l'emprunt, lequel s'éleva, intérêt et autres charges compris, à 400,000 dollars par an.

Sous l'administration du général Freire, le gouvernement se trouvant hors d'état de remplir ses engagements, proposa à plusieurs négociants du pays, à des propriétaires de Santiago, et à des agents commerciaux anglais, de leur donner, durant vingt ans, le monopole du tabac (*estanco*), exercé autrefois par la couronne, à condition qu'ils acquitteraient l'intérêt de cette somme. Il leur assûrait le privilége exclusif d'importer cet article, ou de le cultiver, s'ils le préféraient; de le vendre au prix qu'ils voudraient; et de plus, il leur promettait le commerce exclusif du vin, des liqueurs étrangères, et des autres denrées comprises autrefois dans l'*estanco*, et de fournir un demi-million de dollars pour les aider dans l'entreprise.

Le tabac consommé au Chili, et qui y était importé en grande partie de Guayaquil et du Pérou, a été estimé environ deux millions de *masas* ou de livres, et s'y est vendu à raison de 3 réaux et demi la *masa*. La nouvelle compagnie a acquis une étendue de terre considérable pour y faire cultiver cette plante, qui leur reviendra à un demi-réal la livre. Elle commença ses opérations en janvier 1824, époque à laquelle tous les propriétaires de tabac devaient leur avoir livré ce qu'ils en avaient en magasin, pour deux réaux et deux réaux et demi la livre. Le prix de détail, fixé par la compagnie, est de 5 réaux la livre. M. Miers calcule à 500,000 dollars le profit annuel qu'elle en retirera et à 14 millions trois quarts celui des vingt années.

Les revenus du gouvernement pour 1824, suivant le rapport du ministre Bénévente, sont de 1,176,531 dollars. Ils proviennent du produit des mines, des droits sur les exportations et les importations, d'impôts sur le tabac, la farine, les liqueurs, le vif-argent, la poudre à tirer, les cuirs, le papier timbré, les bulles et les indulgences, de contributions mensuelles, d'amendes, de la confiscation des biens des royalistes (*godos*), de la vente des propriétés ecclésiastiques, du péage exigé au col de Putaendo pour l'entretien du passage, de retenues sur le traitement des employés civils, de prises, de propriétés contestées, ou dont le propriétaire est inconnu.

Les dépenses de l'année 1824, suivant le rapport du ministre des finances, se sont élevées à 1,223,323 dollars; somme plus forte que le revenu de l'État.

Le gouvernement eut de nouveau recours au papier-monnaie, et les bons payables à la douane furent escomptés à 30, 40 et 50 pour 100 de perte. Le congrès, alarmé de l'état du crédit public, chargea des commissaires (1) de rechercher les moyens d'y remédier. Ceux-ci présentèrent leur rapport à ce sujet, le 16 mars 1825, et déclarèrent qu'il y avait eu depuis plusieurs années un *déficit* de 700,000 dollars par an, et que c'était ce qui avait jeté les finances dans un désordre complet, et avait entièrement détruit le crédit public; qu'il n'y avait plus de ressource que dans les propriétés confisquées, surtout celles du clergé (2), lesquelles doivent être affectées au rachat de la dette nationale qui pèse sur le pays; que le congrès n'ayant pris aucune décision relativement à cette propriété, elle a tellement diminué de valeur, que son produit suffit à peine pour défrayer les dépenses occasionées par les réunions du clergé; que les commissaires avaient porté toute leur attention sur le résidu du malheureux emprunt (*maltradado emprestito*) négocié à Londres, qu'ils ont trouvé n'être que de 30,000 dollars au plus, suivant le rapport des directeurs de la *Caja de descuentos*. « Le congrès, » ajoutent-ils en terminant, « ne pourra s'empêcher de partager les regrets amers ressentis par les commissaires, quand il apprendra que 5,000,000 de dollars, montant nominal de l'emprunt, ont disparu sans qu'il en ait été appliqué la moindre partie à des objets d'utilité publique ».

Le produit net des terres confisquées, déduction faite des sommes affectées à l'entretien des moines, est estimé 200,000 dollars.

(1) Fernando-Antonio Elizalde, Joaquin Prieto et Santiago Munoz Bezanilla.

(2) Le traitement des évêques, qui s'élevait à 40,000 dollars par an, fut réduit à 7,000; celui des diacres à 4,000, et celui des chanoines à 2,500.

Tableau des recettes et des dépenses du Chili depuis le 13 février 1817 jusqu'au 1er. janvier 1818, dressé par le trésor du Santiago (1).

RECETTES.	dollars.	DÉPENSES.	dollars.
Contributions directes	154,889	Payé aux troupes de l'armée des Andes	393,222
Revenus de la monnaie	80,043	*Id.* du Sud	295,522
Recettes des douanes	251,080	Envoyé à Valparaïso et Coquimbo pour les besoins du service	74,404
Droits sur le tabac	133,993	Effets achetés à Mendoza pour l'armée	20,555
Quints et droits sur les mines	63,840	Envoyé à Buénos-Ayres, au Pérou et à la Conception	4,000
Bulles pour les croisades et indulgences	2,515	Dette contractée par l'État en 1814	12,720
Contribution mensuelle de la ville et des districts	80,108	Payé à l'hospice militaire et à celui de Saint-Jean	22,793
Dîmes de l'année 1816	75,047	Pensions militaires et donations pieuses	10,619
Dons patriotiques pour l'achat des armes	155,704	Propriété séquestrée restituée	14,289
Emprunts forcés, amendes, etc.	872,702	Traitement des employés civils	57,011
Impôts sur la farine, les liqueurs, etc.	30,620	Rentes dues sur le capital consolidé des jésuites	5,039
Produits du vif-argent, de la poudre et du papier timbré	11,302	Dépenses extraordinaires de l'intérieur	47,267
Péage de la route d'Aconcagua	1,029	Solde des troupes chiliennes	80,833
Revenus des biens des jésuites	11,406	Payé au munitionnaire pour vivres et habillements	324,183
Droits sur les peaux	3,000	Dépenses de l'arsenal	171,680
Recettes du bureau des poids et mesures	10,053	Dépenses extraordinaires de la guerre	360,215
Produit de la vente de la cargaison de la frégate Perla	22,743	Pensions à la charge des biens des jésuites	3,633
Argent déposé dans le trésor	38,580	Dépenses du tribunal des mines	8,009
		Travaux de Maypu	17,500
Retenues sur les honoraires des employés du gouvernement	4,546	Dépenses du bureau des poids et mesures	5,201
	2,003,200	Dépôts remboursés	5,167
			1,933,862

LISTE DES ÉVÊQUES DE SANTIAGO.

1. *Don Rodrigo Gonzalez Marmoléjo*, natif de Carmona, en Andalousie, curé et vicaire de Santiago, et ensuite évêque de Cuzco. Lorsque Santiago fut érigé en siége épiscopal, il fut appelé à le remplir par Philippe II. Il administra son diocèse avec beaucoup de zèle et de sainteté, et mourut à l'âge de 74 ans, en 1565.

2. *Don Fray Fernando de Barrionuévo*, né à Guadalaxara, religieux franciscain. Nommé en 1566, il ne gouverna le diocèse que dix-huit mois, étant mort en 1568.

3. *Don Fray Diégo de Médellin*, religieux franciscain, *collégial* du collége royal de Lima, provincial de la province des douze apôtres de Lima, fut élu en 1574. Il assista au concile de Lima, gouverna le diocèse pendant dix-sept ans, et mourut très-pauvre, en 1593.

4. *Don Fray Pédro de Azuaga*, né à Médellin, en Estramadure, religieux franciscain, élu en 1595, mourut deux ans après sans avoir été consacré.

5. *Don Fray Juan Pérez de Espinosa*, né à Toléde, religieux franciscain, passa en Amérique comme missionnaire, et y resta quarante-quatre ans. Nommé à cet évêché, par Philippe III, en 1600, il se rendit après en Espagne, où il mourut dans le couvent de son ordre, en 1622.

6. *Don Francisco de Salcédo*, doyen de l'église métropolitaine de Charcas, élu en 1622, mourut en 1635.

7. *Don Fray Gaspar de Villaroel*, natif de Quito, religieux augustin, passa en Espagne où il acquit la réputation de grand prédicateur, et publia un ouvrage intitulé *Pacifica union y concordia de los dos cuchillos pontificio y regio.* Élu à l'évêché de Santiago en 1637, il fut élevé à celui d'Aréquipa, en 1651.

8. *Don Diégo de Zambrana y Villalobos*, natif de Mérida, en Estramadura; curé de Torré Mocha dans le diocèse de Badajoz, passa au Pérou où il fut fait vicaire de Potosi, visiteur de l'évêché de la Paz, commissaire du St.-Office et de la Ste.-Croisade, et évêque de la Conception. Il fut élevé au siége de Santiago en 1651 et y mourut en 1653.

9. *Don Fernando de Avendaño*, natif de Lima, professeur de théologie à l'université de cette ville, *calificador* du saint office, et visiteur des Indiens, fut nommé évêque de Santiago en 1655; mais il mourut avant de prendre possession de son siége.

10. *Don Diégo de Encinas*, natif de Lima, professeur de son université, chanoine, trésorier, chantre et archidiacre de son église métropolitaine, fut élevé à l'évêché de Santiago en 1659. Il mourut aussi avant d'être consacré.

11. *Don Fr. Diégo de Umansoro*, né dans le Guipuzcoa, religieux franciscain, provincial de Cuzco, gouverna le siége de 1660 jusqu'à sa mort, arrivée en 1676.

12. *Don Fr. Bernardo Carrasco*, né à Zaña, au Pérou, religieux dominicain, fut appelé à ce siége en 1679, et en fut transféré à celui de la Paz en 1694.

13. *Don Francisco de la Puebla Gonzalez*, né à Pradena, dans le diocèse de Ségovie, curé de la paroisse de San Juan, à Madrid, fut élu évêque de Santiago en 1694. Il n'entra en fonctions qu'en 1699, et mourut en 1704, après avoir été promu au diocèse de Guamanga.

14. *Don Luis Francisco Roméro*, né à Alcobendas, dans l'archevêché de Tolède, chantre et doyen de l'église de Cuzco, gouverna ce diocèse de 1708 à 1717, époque à laquelle il passa à celui de Quito.

15. *Don Alexo Fernando de Roxas*, natif de Lima, élu évêque de Santiago en 1719, fut transféré au siége de la Paz en 1723.

16. *Don Alonso del Pozo y Silva*, né à la Conception, curé, recteur, chanoine, archidiacre et doyen de la cathédrale de cette ville, passa de là au diocèse de Tucuman, en 1723, à celui de Santiago, et enfin à l'archevêché de Charcas, en 1731.

17. *Don Juan de Sarricolea y Olea*, né à Lima, professeur de théologie à l'université de San Marcos, évêque de Tucuman, fut nommé au siége de Santiago en 1731, et, en 1735, à celui de Cuzco.

18. *Don Juan Bravo del Rivéro*, né à Lima, oidor de l'audience royale de la Plata, nommé au siége de Santiago, en 1735, passa à celui d'Aréquipa, en 1743.

19. *Don Juan Gonzalez de Melgaréjo*, né à la Asuncion, au Paraguay, prit possession de ce siége en 1745. Il jeta les fondements de la nouvelle cathédrale, à l'érection de laquelle il appliqua 40,000 dollars provenant de sa fortune particulière. Il passa à Aréquipa, en 1754.

20. *Don Manuel de Alday y Aspee*, né à la Conception, gouverna le diocèse de Santiago, l'espace de trente-quatre ans.

(1) Extrait des pièces qui accompagnent le rapport de M. Théodoric Bland, commissaire des États-Unis au Chili.

LISTE DES ÉVÊQUES DE LA CONCEPTION.

1. *Don Fray Antonio de San Miguel*, religieux de l'ordre de saint François, né à Salamanca, élu en 1564, passa à l'évêché de Quito en 1587.

2. *Don Augustin de Cisnéros*, doyen de l'église de Santiago, élu en 1587, mourut en 1594.

3. *Don Fray Pédro de Azuaga*, et non pas *Diega de Zuaga*, comme l'écrit Gil Gonzalez Davila, religieux franciscain, nommé en 1595, mourut avant d'être consacré.

4. *Don Fray Reginaldo de Lizarraga*, né à Lima, élu en 1596, mourut en 1613.

5. *Don Carlos Marcélo Corni*, né à Truxillo, au Pérou, chanoine magistral de Lima, passa à l'évêché de Truxillo, en 1620.

6. *Don Fray Luis Géronimo de Oré*, religieux franciscain, né à Guamanga, célèbre écrivain en plusieurs langues indiennes, administra ce diocèse de 1622 à 1628, année de sa mort.

7. *Don Fray Alonso de Castro*, religieux augustin refusa cet évêché.

8. *Don Diéga de Zambrana y Villalobos*, promu au diocèse de Santiago.

9. *Don Fray Dionisio Cimbron*, né à Cintruenigo, en Navarre, de l'ordre de saint Bernard, prieur des couvents de Espina, Junquera et d'Ossera, nommé en 1651.

10. *Don Fray Diégo Médellin*, né à Lima, religieux franciscain.

11. *Don Fray Antonio de Moralès*, né à Lima, de l'ordre des prédicadores, ou frères prêcheurs.

12. *Don Fray Francisco de Vergara Loyola de Iza*, né à Lima, religieux augustin.

13. *Don Fray Andrès de Bétancur*, religieux franciscain, provincial de la province de Santa-Fé, élu en 1664.

14. *Don Fray Luis de Lémos y Usategui*, natif de Lima, de l'ordre de saint Augustin, et prédicateur du roi Charles II.

15. *Don Diégo Montéro del Aguila*, élevé à l'évêché de Truxillo, en 1716.

16. *Don Francisco Antonio de Escandon*, nommé au diocèse de Quito en 1730.

17. *Don Salvador Bermudez*, maître d'école de l'église de Quito, refusa le siége.

18. *Don Andrès de Parédès Polanco y Armendariz*, fut transféré à Quito, en 1734.

19. *Don Pédro Azua Iturgoyen*, né à Lima, fut élevé, en 1744, à l'archevêché de Santa-Fé.

20. *Don Joseph de Toro Zambrano*, né à Santiago de Chili, et chanoine *doctoral* de son église, fut élu en 1744. Il gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1760.

21. *Don Fray Pédro de Espineira*, élu en 1762, mourut en 1778.

22. *Don Francisco Joseph de Maran*, nommé en 1779 (1).

LISTE DES PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DU ROYAUME DE CHILI.

1. L'Adélantade *Pédro de Valdivia*, contribua sous Francisco Pizarro à la conquête du Pérou. Il partit pour celle du Chili, en 1567, y fonda les premières villes, et le gouverna jusqu'en 1551, époque à laquelle il fut pris par les Araucaniens et mis à mort.

2. *Don Garcia Hurtado de Mendoza*, fils du marquis de Cañète, vice-roi du Pérou.

3. *Francisco de Villagra*, habile capitaine, périt aussi dans une bataille contre les Indiens.

4. L'Adélantade *Rodrigo de Quiroga*, gouverna tranquillement jusqu'à sa mort.

5. Le brigadier *Martin Ruiz de Gamboa*, beau-père de Quiroga, remplit les fonctions de capitaine général jusqu'à l'arrivée de son successeur.

6. Le docteur *Melchor Bravo de Saravia*, reçut le premier le titre de président.

7. *Don Alonzo de Sotomayor*, marquis de la Villa-Hermosa, nommé en 1584, gouverna jusqu'en 1592.

8. *Don Martin Garcia Oñez y Loyola*, chevalier de l'ordre de Calatrava, fut tué par les Indiens près du fort de Puren, en 1599.

9. Le licencié *Pédro de Vizcarra* remplit les fonctions de lieutenant-général, à la mort de Loyola, jusqu'à la nomination de son successeur.

10 Le capitaine *Francisco de Quiñones*.

11. Le capitaine *Alonso Garcia Remon*.

12. *Don Alonso de la Rivéra*; cet officier contracta un mariage qui déplut à la cour et fut cause de sa révocation.

13. Le capitaine *Alonso Garcia Rémon* fut nommé de nouveau et gouverna jusqu'à sa mort.

14. Le docteur *Don Luis Merlo de la Fuenté*, principal auditeur de l'audience royale.

15. *Don Juan de Xaraquemada* fut nommé gouverneur du Chili par le vice-roi du Pérou marquis de Montes Claros.

16. *Don Alonso de la Rivéra*, passa du gouvernement de Tucuman, où il avait été relégué, lors de sa disgrâce, à celui du Chili qu'il conserva jusqu'à sa mort.

17. Le licencié *Fernando Talavérano*, le plus ancien oidor de l'audience, remplit comme tel les fonctions de gouverneur, jusqu'à l'arrivée de son successeur.

18. *Don Lopé de Ulloa*.

19. *Don Christoval de la Cerda Sotomayor*, natif du Mexique, auditeur principal de l'audience royale.

20. *Don Pédro Sorez de Ulloa y Lémos*, chevalier de l'ordre d'Alcantara.

21. *Don Francisco de Alva y Noruéña*.

22. *Don Luis Fernandez de Cordoba y Arce*, señor del Carpio, gouverna jusqu'en 1633.

23. *Don Francisco Laso de la Véga*, chevalier de Santiago.

24. *Don Francisco de Zuniga*, marquis de Baydes, comte del Pedroso, entra en fonctions, en 1640. Il fit la paix avec les Indiens, et fut remplacé en 1655.

25. *Don Martin de Muxica*, chevalier de Santiago, servit avec distinction dans les armées d'Italie et de Flandres.

26. *Don Pédro Porter de Casanate*, en 1656.

27. *Don Francisco Ménésès Bravo de Sarabia* réduisit les Indiens, rebâtit, en 1664, les villes qui avaient été détruites en 1599, et gouverna jusqu'en 1668, qu'il fut déposé par le vice-roi du Pérou.

28. *Don Angel Pérédo*, chevalier de Santiago, cessa ses fonctions en 1669.

29. *Don Juan Enriquez*, natif de Lima, chevalier de Santiago, gouverna jusqu'en 1677.

(Les noms de trois gouverneurs manquent.)

33. *Don Juan Andrès de Ustariz*, né à Séville, gouverna jusqu'en 1715.

34. *Don Gabriel Cano de Aponte*, maréchal de camp des armées royales, força les Araucaniens à la paix, et mourut en 1728.

35. *Don Juan de Salamanca*, mestre-de-camp des milices du Chili.

36. *Don Joseph de Santiago Concha*, marquis de Casa Concha, chevalier de l'ordre de Calatrava, auditeur principal de l'audience de Lima, fut nommé par le vice-roi.

37. *Don Alonso de Obando*, marquis de Obando, chef d'escadre de l'armada royale, gouverna jusqu'en 1736.

38. *Don Joseph Manso de Vélasco*, comte de Superunda, chevalier de Santiago, capitaine des gardes du roi, fut nommé en 1736. Il fut appelé à la vice-royauté du Pérou en 1746.

39. *Don Domingo Ortiz de Rozas*, chevalier de Santiago, passa du gouvernement de Buénos-Ayres à la présidence du Chili, en 1746. Il fonda plusieurs villes, et le roi lui conféra pour cette raison le titre de comte de Poblaciones. Rozas retourna en Espagne, en 1754, et y mourut peu après.

40. *Don Manuel Amat y Junient*, chevalier de San Juan, colonel des dragons de Sagunto, passa, en 1761, à la vice-royauté du Pérou.

41. *Don Matéo de Toro Zambrano y Uréta*.

42. *Don Antonio Guill*, colonel du régiment de Guadalaxara, gouverneur et capitaine général du royaume de Terre-Ferme,

(1) Alcédo, *Diccionario geográfico histórico de las Indias occidentales ó America, etc.* Madrid, 1788.

exerça les fonctions de président du Chili, de 1761 à 1768, année de sa mort.

43. *Don Matéo de Toro Zambrano y Uréta*, occupa de nouveau la présidence *ad interim*.

44. *Don Francisco Xavier de Moralès*, chevalier de Santiago, maréchal-de-camp, capitaine des gardes royales espagnoles et général des milices du Pérou, fut nommé à cette présidence qu'il géra jusqu'à sa mort, arrivée en 1772.

45. *Don Matéo de Toro Zambrano y Uréta*, alors comte de la Conquista, chevalier de Santiago et lieutenant colonel, fut nommé une troisième fois à la présidence par l'audience royale.

46. *Don Agustin de Jauregui*, chevalier de Santiago, maréchal-de-camp, colonel des dragons de Sagunto, fut appelé à cette présidence en 1773. Il passa, en 1782, à la vice-royauté du Pérou.

47. *Don Ambrosio de Benavides*, brigadier des armées royales, fut nommé en 1782.

Don Ambrosio O'Higgins, natif d'Irlande, fut nommé par le roi, le 21 novembre 1787, président, gouverneur et capitaine général du Chili. Il reçut peu après, en récompense des importants services qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, le titre de marquis d'Osorno, et, le 19 septembre 1789, le grade de Feld-maréchal des armées royales. Son premier soin, après son installation, fut de parcourir les provinces septentrionales de son gouvernement. Il établit partout de bons réglements, encouragea l'agriculture, le commerce et les pêcheries, ouvrit des mines, répara les anciennes routes et en construisit de nouvelles, et fonda des écoles publiques. La Pérouse, Vancouver et d'autres voyageurs parlent avec le plus grand éloge de cet excellent gouverneur, qui fut élevé à la vice-royauté du Pérou, où il mourut. M. Miers, dit, en décrivant la route qui traverse les Andes : « que c'est un des nombreux ouvrages d'utilité publique que Ambrosio O'Higgins fit exécuter lorsqu'il était président du Chili. Les Chiliens et les Péruviens, » ajoute-t-il, « doivent bénir la mémoire de cet homme de bien, à qui ils doivent la plupart des ouvrages d'utilité publique qu'ils possèdent. »

Molina nous apprend que le Chili est la seule province de l'Amérique qui ait eu l'insigne honneur de voir élever deux de ses citoyens à la dignité de grands d'Espagne ; savoir : *Don Fernando Irrazabal*, marquis de Valparaiso, né à Santiago, qui fut vice-roi de Navarre et généralissime de l'armée espagnole, sous Philippe IV; et *Don Fermin Caravajal*, duc de San Carlos, né à la Conception.

Don Juan Covarrubias, natif de Santiago, étant entré au service de France, vers le commencement du dix-huitième siècle, y fut fait marquis de Covarrubias, chevalier du St.-Esprit et maréchal de France.

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Hakluyt, vol. III, p. 803-825. *The admirable and prosperous voyage of the worshipful master Thomas Candish (Cavendish) into the South sea, and from thence round about the circumference of the whole earth, begun in the year of our Lord.* 1586, *etc. finished* 1588; *written by master Francis Pretty.*

Histórica relatione del regno di Cile e delle missioni e ministerii che escrita in quelle la compagnia di Giesu Alonso d'Ovaglie, della compagnia di Giesu, nativo di S. Giacomo di Cile, e suo procuratore a Roma. In Roma, in-fol. pp. 378-1646.

Guerra di Chili, causas de su duracion medios para su fin exemplificado en el govierno de don Francisco Lasso de la Vega, per el maestro de campo Santiago de Tessillo, corregidor de la ciudad de la Conception, plaza de armas del ejército, y lugartteniente de capitan general en su frontera, en Madrid. En la imprinta Real, año de 1647. 100 feuill.

Historia provinciæ Paraguariæ societatis Jesu, authore P. Nicolao del Techo ejusdem societatis sacerdote Gallo Belgâ insulenci. Leodii, in fol., 1673, p. 390.

Garcilasso de la Vega, Gomara, Herrera et autres écrivains déjà cités.

Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites par ordres du Roi, sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans les Indes occidentales, depuis l'année 1707 jusqu'en 1712, par le R. P. Louis Feuillé, religieux minime, mathématicien, botaniste de Sa Majesté, et correspondant de l'Académie royale des sciences. Deux tomes in-4°., Paris, 1714.

Le père Feuillé s'occupa, pendant trois ans, des observations astronomiques, et des recherches minéralogiques et botaniques. Les habitants révèrent son nom.

Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes de Chili et du Pérou, fait pendant les années 1712, 13 et 14, par M. Frézier, Ingénieur ordinaire du Roi. Paris, 1716.

Origen de los Indios de el nuevo Mundo etc. por el O. Gregorio Garcia. In-fol., Madrid, 1729.

Relation histórica del viage á la América meridional hecho de orden de S. Maj. para medir algunos grados de meridiano terrestre, y venir por ellos en conocimiento de la verdadera figura y magnitud de la tierra; con otras varias observationes astronómicas y phisicas, por don Jorge Juan y don Antonio de Ulloa. Cinq tomes in-4°. Madrid, 1748.

Chilidugu sive res *chilenses vel descriptio statûs tum naturalis, tum civilis, cum moralis regni populique chilensis, inserta suis locis perfecta ad chilensem linguam manuductioni, Bernardi Havestad agrippinensis quondam provinciæ Rheni inferiores primum Horstmariæ in Westphaliâ, deinde in Americæ meridionalis, regno Chilensi e societate Jesu missionaris.* Deux tomes in-8°. *Monasterii Westphaliæ typis aschendorfianis.*

Pars prima : *Chilensis linguæ grammatica.* Pars secunda : *Indiculus universalis R. P. Pomey, societatis Jesu, in linguam chilensem translatus additisque exemplis quam plurimis ad faciliùs addiscendum auctus.* Pars tertia : *Cathechismus in prosâ et versu.* Pars quarta : *Voces Indicæ ordine alphabetico, adjectis, numeris ubi singulæ pleniùs et captosiùs explicantur.* Pars quinta : *Voces latinæ eodem ordine et adjectis numeris.* Pars sexta : *Notæ musicæ ad canandum* etc. Pars septima : *Mappa geographica et Diarium, in quo recensentur provinciæ, oppida, sacella, loca dies et leucæ, quæ ultimis mensibus anni 1751 et prims, anni 1752 peragravit ad terras Indorum chilensium excurrens, R. Bernardus Haverstadt.*

Mappa geographica exhibens provincia oppida, sacella etc. quæ mensibus novembri ac decembri anni 1751 et Januario, feb. el martio unni 1752 peragravit ad Indorum chilensium terras excurrens P. Bern. H.

Saggio sulla storia civile del Chili del Giovanni Ignazio Molina, in Bologna, 1787, in-8°. contenant *indice di alcuni verbi chilesi et catalogo di scrittori delle cose del Chili.*

La Araucana, per don Alonso de Ercilla y Zuñiga, caballero del orden de Santiago, gentilhombre de la camara de la magestad del Emperador, en Madrid. Deux tomes, in-12, 1776.

Voyage de la Pérouse, autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par M. L. A. Milet Mureau, général de brigade, etc., 4 vol. in-4°., Paris, an VII (1797).

A voyage of discovery to the North pacific Ocean and round the World, performed in the years 1790, 1791, 1792, 1793, 1794, *and* 1795, *by captain George Vancouver, in 3 vol. in-4°. London*, 1798.

Saggio sulla storia naturale del Chili di Gio. Ignazio Molina. Seconda edizione accresciuta e arrieschita di una nuova carta geografica e del ritratto del autore, in-4°. pp. 306, *Bologna* 1810.

Add. Flora selecta regni Chilensis juxta systema Linneanum, pp. 24, *et catalogo di alcuni termini Chilesi appartenienti al istoria naturale.*

Narrative of voyages and travels in the northern and southern hemispheres, comprising three voyages round the world, together with a voyage of survey and discovery in the pacific Océan and oriental islands by captain Amaso Delano. Boston, in-8°., pp. 598, 1817. *The* 16th 17th 18th *and* 19th *chapters contain his observations on Chili.*

Report of Theodoric Bland, esquire, commissioner to south America, dated Baltimore, 2 nov. 1818, *and communicated by the president of the united states to the house of representatives the* 15 *dec. State papers, B. Chile.* 84 *pages.*

Report of colonel Poinsett on the Kingdom of Chile, dated Columbia, 4th *november* 1818.

Memoria sobre el estado presente de Chili. London, 1820.

Travels to Chile over the Andes in the years 1820 *and* 1821 *by Peter Schmidtmeyer, in-4°. London*, 1822.

British and Foreign state papers, 1823, 1824, *compiled by the Librarian and Keeper of the papers, foreign Office, printed by J. Harrison and son. Lancaster court, Strand, pp.* 923, *in-8°., London*, 1825.

Journal of a residence in Chile, during the year 1822, *and voyage from Chile to Brasil, in* 1823. *By Maria Graham, in-4°. London*, 1824.

Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, fait en 1799, 1800, 1, 2, 3 et 4, par Al. de Humboldt, tome III, in-4°. Paris, 1825.

Travels in South America during the years 1819, 20 *and* 21, *containing an account of the present state of Brasil, Buenos-Ayres and Chile, by Alexander Caldcleugh, esquire,* 2 *vol. in-8°. London*, 1824.

Narrative of a journey across the Cordillera of the Andes, and of a residence in Lima and other parts of Peru, in 1823 *and* 1824, *by Robert Proctor, esquire, London*, 1825.

Extracts from a journal writ en ou the Coasts of Chile, Peru and Mexico, in 1820, 1821 *and* 1822, *by captain Basil Hall,* 4[th] *édition. Edinburgh*, 1825.

Travels in Chile and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, governement, finances, agriculture, manners and customs and the mining operations in Chile, collected during a residence of several years in those countries, by John Miers, illustrated by original maps, views, etc.; 2 vol. in-8°. *London*, 1826.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE (1).

La vice-royauté de Buénos-Ayres établie, en 1778, sous le nom des Provinces-Unies du Rio de la Plata, renfermait dans ses limites toutes les possessions espagnoles, situées à l'est des Cordillières occidentales, et au sud du Marañon. Elle s'étendait depuis le cap Lobos aux établissements les plus septentrionaux sur le Paraguay, distance de plus de seize cents milles, et du cap San-Antonio, à l'embouchure de la Plata, aux chaînes des montagnes qui la séparent du Chili, distance d'environ mille milles. Cette région, située entre les 12° et 40° 45' de lat. sud, était bornée au nord, par le Pérou et le Brésil; à l'est, par ce dernier pays; au sud, par la Patagonie; au sud-est, par l'Atlantique; et à l'ouest, par les Andes, qui la séparent du Chili et du Pérou. Elle comprenait une étendue d'environ dix-huit cents milles du nord au sud, et d'environ huit cents de largeur moyenne, dont la surface est de plus de cent quarante-cinq mille lieues carrées.

Ce vaste territoire fut divisé, premièrement, en six provinces, savoir : 1°. Paraguay (2); 2°. Parana; 3°. Guaira; 4°. Uragua: 5°. Tucuman; 6°. Rio de la Plata. Les quatre premières sont situées à l'est du fleuve; les deux dernières à l'ouest.

Au commencement de la dernière révolution, en 1814, la vice-royauté se composait de neuf provinces, savoir: 1°. Buénos-Ayres; 2°. Paraguay; 3°. Cordova; 4°. Salta; 5°. Potosi; 6°. la Plata; 7°. Cochabamba; 8°. la Paz; 9°. Puno. Ensuite on plaçait, sous sa juridiction, cinq autres provinces détachées de la vice-royauté du Pérou et de la province de Buénos-Ayres, et le Paraguay, et le Tucuman, savoir : 10°. le Tucuman, pris à la province de Salta; 11°. Mendoza ou Cuyo, qui fesait partie de celle de Cordova; 12°. les Corrientès; 13°. Entre-Rios, qui renferme le pays situé entre l'Uruguay et la Parana; et 14°. la Bande orientale ou rive orientale de la Plata. Les deux dernières furent détachées de la province de Buénos Ayres.

La République Argentine s'étend depuis la partie septentrionale de la province de Moxos, sous la latitude du 12°. dégré sud jusqu'au cap Horn, et jusqu'à l'Océan-Pacifique, dans la province d'Atacama, entre le bas Pérou et le Chili. Elle est bornée au nord et à l'est par le Brésil; à l'est, par l'Atlantique. La rivière de Désaguadéro la sépare du Pérou, et les Cordillières du Chili (1).

Cette république est ainsi divisée : 1°. la province de Parana, qui aura pour capitale Chascomus; 2°. celle du Salado, dont la ville capitale sera San-Nicolas (2); 3°. Montévidéo; 4°. Entre-Rios; 5°. Santa-Fé; 6°. Cordova; 7°. Corrientès; 8°. Santiago del Estéro; 9°. Rioja, 10°. Salta y Jujuy; 11°. Catamarca; 12°. Mendosa; 13°. Tucuman; 14°. San-Juan; 15°. San-Luis; 16°. de *Missiones* ou des Missions; 17°. Tarija; 18°. le Paraguay; 19°. la Patagonie, qui s'étend au sud du territoire des Provinces-Unies jusqu'au cap Horn.

L'ancienne province (3) de Buénos-Ayres comprenant une superficie d'environ quinze cent dix-huit lieues carrées, est bornée à l'est par le Parana et le Rio de la Plata; au nord, par la rivière Arrayo de en Médio, qui la sépare de la province de Santa-Fé; au sud et à l'ouest, par le Salado. La population, en 1825, était de cent soixante-cinq à cent soixante-dix mille habitants. En 1740, la ligne de démarcation entre les Espagnols et les Indiens était tracée par le

(1) Nommée aussi république des Provinces-Unies de l'Amérique du Sud, république de Buénos-Ayres, et république des Provinces-Unies de la Plata.

(2) Nommée Payaguay, ou rivière des Payaguas, par les Indiens Carios, ou Guaranies qui habitaient ses bords. Les Espagnols changèrent un peu ce nom en l'appelant Paraguay, qu'ils appliquèrent ensuite à toute la province.

(1) On a conservé les bornes de l'ancienne vice-royauté, moins les quatre provinces qui forment maintenant la république de Bolivia; mais les limites ne sont pas encore bien fixées. La multitude des faits nous empêche d'entrer dans de plus grands détails.

(2) Cette division eut lieu d'après la loi du 4 mars 1826. Voyez *Mensagéro Argentino*, n°. 135.

(3) La province de Santo-Domingo de Buénos-Ayres fut établie par ordre du roi Philippe V.

35°. de latitude sud; mais les habitations des pasteurs se sont étendues jusqu'à 37 dégrés, et même jusqu'aux pieds de la chaîne de montagnes du Tandel, où est situé l'établissement du port de l'Indépendance. Les villes sont : 1°. Buénos-Ayres; 2°. Enseñado; 3°. San-Isidro; 4°. las Conchas; 5°. Luxan. Les trois premières sont situées sur les bords de la Plata; la dernière dans la plaine. Par un dénombrement imparfait, Buénos-Ayres contenait, en 1815, quatre-vingt-treize mille cent cinq habitants, non compris les troupes, les Indiens et les personnes passagères. La population ne monte actuellement qu'à soixante-dix mille hommes; celle des autres villes est de trois à cinq mille.

La province de Montévidéo, située vers l'embouchure de la Plata, est bornée au sud par ce fleuve; à l'est, par l'Océan Atlantique; à l'ouest, par l'Uruguay, et au nord par le Brésil. Elle s'étend de cent trente lieues de Castille du nord au sud, et de plus de quatre-vingt-dix de l'est à l'ouest. Les villes principales sont : 1°. Montévidéo; 2°. Maldonado; 3°. Colonia; 4°. Purification, autrefois nommée Nuéva-Capilla; 5°. Santa-Lucia; 6°. Canélones; 7°. San-José; 8°. San-Carlos. Il y a beaucoup de villages. La population de la province est estimée de quarante à cinquante mille habitants. En 1810, elle s'élevait à plus de soixante mille. La population de Montévidéo est estimée d'environ dix mille; celle de la Purification, trois mille; celle de Maldonado, trois mille.

La province d'Entre-Rios, ainsi nommée à cause de sa situation entre l'Uruguay et le Parana, compte vingt-sept mille habitants. Parana en est la capitale. La deuxième ville est celle de la Conception del Uruguay (1).

La province de Santa-Fé, située dans la partie occidentale du Parana, à la distance de cent lieues de Buénos-Ayres, a pour limites ce fleuve, la province de Cordova et les frontières des Indiens. La population est d'environ quinze mille. La ville de Santa-Fé, située sur la rive droite du Paraguay, a environ six mille habitants : celle de Corrientès en a autant.

La province de Cordova a cent dix lieues d'étendue du nord au sud, et à peu près autant de l'est à l'ouest. Sa population est de soixante-dix à quatre-vingt mille. La ville de Cordova, située sur le Rio-Priméro, compte douze à seize mille habitants. Les villages et bourgs sont : 1°. La Conception; 2°. Carlota; 3°. Ranchos; 4°. Tulumba; 5°. San-Xavier; 6°. Rio-Séco; 7°. Frayle-Muerto; 8°. Soto; 9°. Richana; 10°. Quiléno; 11°. St.-Tchilin; 12°. la Toma; 13°. San-Marcos; 14°. Cruz-Alta.

La province de Corrientès, située entre les provinces d'Entre-Rios, du Paraguay et d'Uruguay, et le Parana, a quatre-vingts lieues d'étendue du nord au sud, et cinquante de largeur de l'est à l'ouest. La population est d'environ cinquante mille. Celle de la ville capitale, San-Juan de Véra de las Siéte-Corrientès, est peu considérable.

La province de San-Jago del Estéro se trouve située dans le voisinage du Grand-Chaco, vers 27° 28' de lat. aust. Sa population est de plus de cinquante mille âmes. La ville de San-Iago, située sur les bords du Rio-Dulce, compte plus de dix mille habitants.

La province de Rioja, située à cent quatorze lieues de de Cordova, et à deux cent quatre-vingt-dix de Buénos-Ayres, peut avoir cent quarante à cent cinquante lieues d'étendue de l'est à l'ouest, jusqu'à la Cordillière des Andes, et de cent trente à cent quarante lieues du nord au sud. Elle renferme à peu près vingt mille habitants. La ville capitale de Rioja, ou Todos-Santos de Rioja, la Nuéva en contient environ trois mille.

(1) Voyez l'*Almanaque de Buenos-Ayres*, *año de* 1826, *p.* 263, *noticias estadisticas de la provincia de Entre-Rios formada, por el señor D. Lucio Mansillo, etc.*

Nous ignorons quelles sont les limites de la nouvelle province de Salta y Jujuy; mais l'ancienne province de Salta, fondée en 1582, avait quatre-vingts à cent lieues d'étendue. D'après l'estimation la plus récente, sa population était de quarante mille, et celle de la ville de Salta-San-Filipe el Réal de Salta, y compris les alentours, de huit à dix mille. Les principaux villages et bourgs sont : 1°. Caldéra; 2°. Rosario de Serrillos; 3°. Rosario de la Frontéra; 4°. Chicoma; 5°. Auta, etc.

L'ancienne province de Jujuy, située presque sous le tropique, entre le Potosi, Salta et le Grand-Chaco (1), s'étendait soixante-dix lieues du nord au sud, et trente-cinq à quarante de l'est à l'ouest. Elle comptait trente mille habitants. Ses villages et bourgs sont : 1°. Rio-Négro; 2°. Périco; 3°. Tumbaya; 4°. Humaguaca; 5°. Cochénoca; 6°. Cerillos; 7°. Rinconada; 8°. Santa-Catalina.

La province de Catamarca, située dans la vallée du même nom, à soixante lieues sud-est de la province de Tucuman, a une étendue de cent lieues de l'une à l'autre extrémité. Sa population est d'environ trente-cinq mille; celle de la ville de Catamarca, de quatre mille cinq cents. Les villages et les bourgs de cette province sont : 1°. Piédra-Blanca; 2°. Sierra del Alto; 3°. Sierra de Ancastisi; 4°. Tinogasta; 5°. Santa-Maria; 6°. Bélin.

La province de Mendoza (2), située au pied de la Cordillière des Andes, entre les 31° et 33° de lat. aust., et qui a pour limites la Diamante, affluent de Négro, compte cent trente lieues d'étendue du nord au sud, et un peu plus de cent lieues de l'est à l'ouest. La population est d'environ trente-cinq mille; celle de la ville de Mendoza est de quinze à vingt mille. Les villages et bourgs sont : 1°. San-Carlos; 2°. Coriconto, dans la vallée d'Uco; 3°. Barriales; 4°. las grandes Lagunas de Guanacache; 5°. San-Vicente, à deux lieues de Mendoza; 6°. la Ciénaga; 7°. Chimba; 8°. Panquegua; 9°. San-Miguel; 10°. Rio-Négro; 11°. Plumérillo; 12°. Cruz de Piédra; 13°. Lunlunta; 14°. Lujan; 15°. Barrancas; 16°. Compuerta del Rio; 17°. Rétamo.

La province de Tucuman (3), située vers le 27° de lat. sud, compte cinquante-huit à soixante lieues d'étendue du sud au nord, et cinquante de l'est à l'ouest. Sa population peut être évaluée à quarante mille habitants; celle de la ville capitale de San-Miguel de Tucuman à dix ou douze mille. Les villages ou cures sont : 1°. Montéros; 2°. Suarès; 3°. Chiquiligasta; 4°. Rio-Chico; 5°. Trancas; 6°. Burroyaco.

La province de San-Juan (4), située vis-à-vis la Cordillière des Andes, aux 32°. et 33°. dégrés, a une étendue de cent à cent vingt lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. La population est de trente à trente-cinq mille, celle de la capitale, San-Juan de la Frontéra, est de dix-huit à dix-neuf mille. Les villages sont : 1°. las Lagunas; 2°. Puéblo-Viéjo; 3°. Jacha; 4°. Vallé-fertil.

La province de San-Luis peut avoir cinquante à soixante

(1) Le territoire connu sous le nom de Chaco, situé entre le Tucuman, las Charcas, Santa-Cruz de la Sierra, et les rivières de la Plata et de l'Uruguay, a trois cents lieues de longueur et cent de largeur.

(2) Elle fesait partie de l'ancienne grande province de Cuyo.

(3) Autrefois le gouvernement royal de don Miguel de Tucuman.

(4) Cette province et celle de San-Luis étaient comprises dans le grand territoire de Cuyo.

lieues de l'est à l'ouest, et cent du nord au sud. La population est de vingt à vingt-cinq mille. La ville de San-Juan n'a pas plus de quinze cents.

La province de Missiones.

La province de Tarija (1).

La province du *Paraguay* est située vers la source orientale de cette rivière, entre les 25° 16′ de lat. sud, et les 59° 59′ de long. occid. du méridien de Paris. Elle est bornée au nord par le Brésil; à l'est, par le Parana; et à l'ouest, par le Paraguay. Elle a une étendue d'environ quatre cents milles en longueur, et de deux cents en largeur. Vers l'année 1800, la population du Paraguay était de quatre-vingt-dix-sept mille cinq cents (*Azara*). Elle est actuellement d'environ deux cent mille, en y comprenant les Indiens civilisés.

Les principales villes sont: 1°. L'Assomption; 2°. Neembucu, ou Villa-del-Pilar; 3°. Villa-Rica; 4°. Yquamandiu, ou villa de San-Pédro; 5°. Villa-Réal de la Conception.

Patagonie. Ce pays comprend tout le continent au sud du fort Maullin, dans la lat. 41° 43′, et s'étend au nord jusqu'aux sources du Colorado et du Négro, vers le 35° S. Sa plus grande longueur, du nord au sud, est de treize cents milles. Il s'étend l'espace de onze cents milles sur les côtes de l'Atlantique, et de huit cents milles sur celles de la mer Pacifique. Depuis le cap Lobos, sous la latitude 37° 30′, les limites les plus au nord depuis l'Atlantique jusqu'aux Andes est d'environ sept cents milles, mais sa largeur moyenne n'excède pas quatre cent cinquante milles. Toute la côte, depuis le 44° dégré de lat. sud jusqu'au détroit de Magellan, est rude et escarpée, mais elle a plusieurs entrées, dont la plus grande est celle nommée St.-Georges, située entre la lat. 44° 40′ et 46° 40′.

Ce pays est arrosé par les fleuves Négro et Colorado. Le sol de l'intérieur de ce pays est plus fertile et le climat plus doux qu'on ne le croit.

La Patagonie est séparée de la Terre-de-Feu par le détroit de Magellan.

Les noms des îles de la Patagonie sont: 1°. les îles Malouines, situées à la distance de cent dix lieues de la côte de Patagonie, entre les lat. de 51° et 52° 1/4 à l'est du détroit de Magellan. Les plus considérables se trouvent sur la côte méridionale. 2°. Une grande île située entre le 52° 1/2 et le 56° de lat. australe, et qui est séparée de l'extrémité méridionale du continent par le détroit de Magellan; elle est connue sous le nom de *Terra-Fuego*, ou Terre-de-Feu. 3°. L'île dite Statenland, ou Terre-des-États, découverte par Le Maire. Elle est séparée de la Terre-de-Feu par le détroit de ce nom, qui a cinq à six lieues de longueur. Cette île a environ trente milles de longueur et seize de largeur. 4°. Sur la côte orientale se trouve l'île de Trinidad, ou *S. Madre de Dios*, placée entre le 51° et 52° de lat. mérid. Elle peut avoir cent cinquante-cinq lieues de longueur et trente de largeur. 5°. L'île de *Santa-Barbara*, située à environ sept lieues du continent, et à 46° au nord de la Trinidad; elle compte à peu près trente milles de longueur et dix de largeur.

(1) Le congrès général de la république Bolivienne décréta, le 23 septembre 1826, dans la salle des sessions à Chuquisaca, que la province de Tarija appartenait au Haut-Pérou par la nature même de sa situation et par toutes ses relations; qu'elle n'a jamais formé aucune union ni association avec la République Argentine; que les habitants ont manifesté leur opposition au démembrement de cette province par leurs actes du 6 juin de l'année passée, et des 26 août et 7 septembre de l'année 1826. Voyez *Coleccion oficial de leyes, etc*, n°. 26, et *Mensagéro Argentino*, n°. 125.

Les vents violents qui dominent dans le détroit de Magellan, et les courants rapides qui viennent de l'Atlantique ont fait abandonner ce passage comme route entre les deux Océans. La navigation par le cap Horn, autrefois la terreur des matelots, est maintenant regardée comme n'étant pas plus dangereuse que celle par le cap de Bonne-Espérance.

Les communications entre Buénos-Ayres et la Patagonie s'entretiennent par mer. La route, de plus de deux cents lieues, se fait en neuf ou dix jours.

Le gouvernement de Buénos-Ayres s'occupe de coloniser ce pays, qui agrandirait son territoire de plus de vingt mille lieues carrées. Il a formé, sous le nom de district de Patagonie, un établissement qui augmente tous les jours, et dont on porte la population à environ quinze cents personnes. Il est situé à peu près à la hauteur des îles Falkland. La législature a aussi décrété la fondation de quatre villes sur la frontière du sud (1).

Situation géographique de Buénos-Ayres, des points principaux de sa frontière, et des autres de l'intérieur (2).

LIEUX.	LATIT.e australe.		LONGIT.e de Buénos-Ayres.	
	dég.	min.	dég.	min.
Buénos-Ayres	34	36	58	23
Villa de Lujan	34	38	1	1
Garde de Lujan	34	40	1	25
Fortin d'Arécο	34	23	1	49
Garde de Salto	34	18	2	14
Garde de Rojas	34	11	2	41
Fort de Mercedes	33	55	3	4
Fortin de Melineué	33	42	3	30
Sources de Piñeiro (Pampas)	34	18	3	16
Lagune de Rojas	34	19	3	2
Id. de Carpincho	34	33	2	52
Id. de Casco	35	7	2	12
Id. de Palentelen	35	10	2	6
Id. de los Huesos	35	14	1	34
Id. du Blé, à l'ouest du Salado	35	14	1	14
Collines des sources	35	40	«	21
Lagunes de los Porongos	35	54	«	1
Hauteurs de Troncoso	36	5	«	21
Gaede de Chascomus	35	33	«	22
Fortin de los Ranchos	35	30	«	3
Garde del Monte	35	26	«	31
Fortin de Lobos	35	16	«	52
Fortin de Navarro	35	«	1	3
San-Isidro	34	28	«	8
Conchas	34	25	«	10
Pilar	34	26	«	52
Vallée de la Cruz	34	20	1	1
Aréco	34	11	1	26
Arrecife	34	3	2	6
Pergamino	33	53	2	24
Baradéro	33	45	1	25
San-Pédro	33	40	1	32
San-Nicolas de los Arroyos (ville)	33	19	1	34
Vallée de Moron	34	40	«	23
San-Vicente	34	49	«	15
Magdaléna	35	5	«	44
San-Fernando	«	«	«	«
Quilmes	«	«	«	«
Flores	«	«	«	«
Enseñada	34	46	«	24
Kaquel	«	«	«	«
Patagones	«	«	«	«

(1) Voyez la note *A* à la fin de l'article.

(2) M. Nuñes, *Noticias de las Provincias unidas del Rio de la Plata.* Londres, 1825, p. 171 et 172.

Sol. Le *Pampas* est une plaine contenant environ cent mille milles carrés, qui s'étend depuis Buénos-Ayres jusqu'aux Andes. Elle est bornée à l'est par l'Océan méridional et la rivière de la Plata; au nord, par la rivière Tercéro et les frontières de Cordova; à l'ouest, par les montagnes du même nom et les frontières du San-Luis, et au sud par le Colorado. La distance du cap San-Antonio à San-Luis est environ de neuf cents milles; celle de l'entrée de Tercéro à l'embouchure du Colorado est de six cents milles. Dans cette vaste étendue du pays, à peine trouve-t-on un lieu propice à y fonder un établissement. Il n'y a qu'une seule ville, celle de Rioja, dans l'intérieur: toutes les autres, savoir: Santiago del Estéro, Tucuman, San-Juan; Mendoza, San-Luis et Cordova, se trouvent situées sur les frontières. On n'y voit d'autre rivière d'eau fraîche que l'Angualasta, qui passant non loin de Rioja, se perd dans les lagunes, ou lacs salés (1).

Entre le Parana et le Salado est une plaine de cent cinquante lieues d'étendue, qui est quelquefois tellement inondée qu'elle ressemble à un grand lac. Il y a encore d'autres plaines dans le territoire de Santa-Fé et de Cordova. Celles qui sont connues sous le nom de *Travesia*, s'étendent du nord au sud dans un espace de cent milles et s'avancent jusqu'au Pérou.

Le pays situé au sud de Rio-Négro est plus varié, plus boisé, et mieux arrosé que la plaine de Pampas. Les rivières y sont navigables à une distance considérable de leur embouchure.

Azara dit qu'une couche de roche, sans fissures, s'étend dans toute la région à l'ouest des fleuves de Paraguay et du Parana, et qu'elle n'est couverte que d'une croûte. Dans un espace de peut-être mille lieues carrées, sur les hauteurs de Montévidéo et de Maldonado, et vers la frontière du Brésil, les arbres ne peuvent y croître, ni les eaux y pénétrer, de sorte qu'elle n'est pas susceptible de culture.

La surface du Paraguay est presque unie, excepté vers le nord, près de la Cordillière de Maracoya. Le sol est fertile vers le sud des deux côtés de la rivière, où sont situées les Réductions des Jésuites. A l'est, le long du Parana, il y a un désert fréquenté par les Indiens Guaranies. On voit un autre désert au sud-ouest de Paraguay, qui s'étend depuis les sources de cette rivière jusqu'au voisinage de Santa-Fé.

Les débordements annuels du Parana fertilisent les terres qu'ils arrosent.

La contrée située entre le Paraguay et l'Uruguay est couverte de hautes futaies, où l'on trouve des bois propres à la construction des navires.

La campagne de la province de Montévidéo abonde en excellents pâturages, et possède de belles forêts.

Le territoire du Grand-Chaco, vis-à-vis du Paraguay, sur les deux rives de Pilcomayo, est un beau pays habité par des Indiens.

Selon Helms, « Le voyageur traverse de Cordova à Tucuman une plaine qui est en très-grande partie déserte et inculte. Le terrain est couvert d'une espèce de cristallisation saline, et on n'y trouve d'autre plante que le *salsola kali*, qui croît à la hauteur de trois aunes de France », c'est-à-dire de onze pieds ou trente-six décimètres.

En général, tout ce pays, si on en excepte les Pampas, est aussi fertile que le Brésil et les autres parties de l'Amérique méridionale. On a calculé que, s'il était peuplé comme la Grande-Bretagne, il pourrait contenir cent millions d'individus.

(1) *Miers Travels*, vol. 1, p. 255.

Lacs et rivières. Le lac de los *Xarayes* (1), situé entre les 16° 30′ et 22° dég. de lat., est formé par les pluies qui tombent dans la province de los Chiquitos et dans les montagnes où se trouvent les sources du Paraguay. Azara estime la longueur de ce lac à cent dix lieues, et sa largeur à quarante. Il a si peu de profondeur qu'il n'est nulle part navigable. Plusieurs îlots sortent de sa surface; le plus remarquable est nommé *le Pan-de-Azucar*, ou Pain-de-Sucre.

Le lac *Ybéra* (2), situé dans la province de Paraguay, près du récif de Parana, sous le 27° 27′ de lat. sud, a trente lieues de large vers la partie septentrionale, et s'étendant, dans une longueur aussi à peu près de trente lieues vers le sud, y forme la gorge de Yuquicupa, et devient le Miriñay, qui est un affluent de l'Uruguay. Une chose très-remarquable, dit Azara, est que ce lac ne reçoit ni rivière, ni ruisseau, ni source; il est entretenu par la simple filtration des eaux du Parana, dont il est très-rapproché, sans avoir avec lui aucune communication visible. Cette filtration est si considérable, qu'elle fournit l'eau de trois rivières qui en sortent pour se jeter dans le Parana. Ces courants, nommés Ste.-Lucie, Corrientès et Batelles, sont tellement profonds, que jamais ils ne sont guéables. D'après les expériences de Halley, Azara évalue la quantité d'eau enlevée par l'évaporation de la surface de cent milles marins carrés du lac, à plus de soixante-dix mille tonneaux par jour. Les eaux n'éprouvent aucune variation sensible pendant le cours de l'année. La quantité de plantes aquatiques dont il est en grande partie rempli, n'eût pas permis de connaître son intérieur. Azara suppose que le Parana traversait autrefois ce lac, et que cette rivière se divisait ensuite dans les quatre qui en sortent actuellement, et que le Parana ne tardera pas de reprendre son ancien lit.

Le lac *Guanacache*, situé dans les Pampas, décharge ses eaux par le canal de Désaguadéro, dans le lac Bebedéro, près de San-Luis.

La *Laguna-Blanca*, ou lac Blanc, est située non loin du Rio-Dulce.

Le pays plat du Grand-Chaco est entrecoupé des lacs formés par le débordement du Paraguay. Il en est de même d'Aguaracuty, situé vers le 25°, et de ceux d'Ypoa, à 26°; de Neembuco, à 27°, et ceux à l'est de la rivière du Paraguay. Toutes ces sortes de dépôts d'eau sont peu profonds, particulièrement celui de Mandihá, au 25° 20′ de lat.; celui d'Ypacarary, vers les 25° 23′, celui d'Ybéra, au sud du Parana; celui de Miri et de la Manguéra, vers les 33°, et d'autres moins grands que l'on trouve partout.

Rivières. Toute cette région est arrosée par les nombreux affluents de la Plata, par les courants d'eau sortant des montagnes du Brésil, du côté oriental des Andes, et des chaînes des montagnes de Cordova et de Tucuman. Ces eaux forment les deux grandes rivières la Parana et l'Uruguay, qui se déchargent dans le golfe de la Plata.

La rivière de *Parana*, appelée par les naturels du pays *Paraná Guazu*, ou Grand, prend sa source par les 21° dég. de lat. sud, dans les montagnes situées au nord-ouest de la rivière Janeyro. Elle y est resserrée, mais après la réunion des eaux de Paranecubá, de Tiese ou Añemby, de Paranapané et de Curitiba ou Yguaru, elle devient considérable, et se

(1) Selon quelques auteurs, ce lac était la source du fleuve du Paraguay. D'autres ont placé, vers son milieu, l'empire del Xarayes, ou del Dorado, ou de Paytiti. Voy. Azara, vol. 1, ch. 2.

(2) On lit, dit Azara, dans quelques histoires manuscrites des jésuites, que, dans l'intérieur du lac Ybéra, vivait une nation d'Indiens, caste pygmée, et ils en donnent une description bien détaillée.

dirige vers le nord-ouest, jusqu'au 19° dég. de lat.; et ensuite vers le sud jusqu'aux Missions des Guaranies, d'où s'élargissant beaucoup, elle forme un archipel d'îles. A Candelaria, le Parana a déjà quatre cents toises de largeur, et à Corrientès quinze cents. Augmentée par les eaux des montagnes du Brésil et celles des Andes, qu'elle reçoit par le Paraguay, elle prend l'apparence d'un bras de mer, et se jette dans l'Océan. Azara est persuadé qu'il n'exagère pas en disant (1) que le volume d'eau du Parana, après sa jonction avec le Paraguay, est égal à celui de cent rivières les plus considérables de l'Europe.

Le Parana renferme une multitude d'îles, dont quelques-unes sont fort étendues. Il est aussi entrecoupé de cataractes et de récifs qui interrompent sa navigation. Le saut de Canendiyú ou de Guayra, au 24° 4' de lat., est une cascade effroyable, dit Azara, et digne d'être décrite par les poètes.

Dans l'état moyen de ses eaux, le Parana a beaucoup de fond, et deux mille cent toises de largeur, qui se réduisent subitement à un canal de trente toises, dans lequel entre toute la masse d'eau. Elle se précipite ensuite sur un plan incliné de 50 dégrés à l'horizon, de manière à former une hauteur de cinquante-deux pieds de Paris. Le bruit se fait entendre de seize lieues. On croit voir trembler les rochers.

Le Parana, ajoute Azara, est beaucoup plus rapide et plus violent dans son cours que le Paraguay, parce qu'il vient du Brésil, ou du côté de l'est, où le terrain a plus d'inclinaison. Une des propriétés remarquables du Parana, c'est la nature de ses courants périodiques, tout-à-fait semblables à ceux du Nil. Aussi n'y a-t-il pas, dans le globe, deux rivières qui aient plus d'analogie. Toutes deux prennent naissance dans la zone torride, à une égale distance de l'équateur, et se terminent presque sous la même latitude. Elles ont toutes deux des cataractes, sont navigables à une très-grande distance, éprouvent des accroissements périodiques, et inondent une grande quantité de terrain. Ce débordement (en Amérique), commence dans les derniers jours de décembre, et croît graduellement jusqu'au mois d'avril, où il commence à baisser jusqu'en juillet. La hauteur moyenne à laquelle les eaux s'élèvent annuellement est environ douze pieds. Ces débordements, qui dépendent des pluies, sont variables. Celui de 1812 fut un des plus grands qu'on ait jamais vus. On trouva le sommet des îles couverts d'animaux sauvages noyés ou morts de faim.

On a remarqué, à Buénos-Ayres, que lorsque les vents d'est et de sud-est montent les eaux de la rivière à sept pieds au-dessus de leur niveau ordinaire, elles s'introduisent dans le Parana, et on les distingue encore à soixante lieues. Au tems de son accroissement, dans les endroits où il est le plus resserré, à Rosario, à la Punta-Gorda, et à l'Hernan de Arias, la rapidité moyenne du courant est d'un pied et demi par seconde.

Le Parana est navigable depuis le cap Santa-Maria jusqu'à l'île d'Apipé, distance de plus de cinq cent neuf lieues (2). On a construit des navires de trois cents tonneaux au-dessus de l'Assomption du Paraguay, qui ont descendu la rivière sur leur lest à Buénos-Ayres, à plus de quatre cents lieues.

(1) Selon M. Nuñez, Azara dit que cette rivière est formée par la réunion de beaucoup de ruisseaux ou des courants d'eau dans les montagnes où les Portugais ont leurs mines d'or du Goyazes, entre les 17° 30' et les 18° 30' de lat. aust.

(2) En comparant cette rivière avec le Nil, on observe que celui-ci n'est navigable que cent quatre-vingts lieues jusqu'à l'île Eléphantine.

En calculant, dit M. Nuñez, la vaste étendue de terrain qu'inonde le Parana depuis son embouchure jusqu'à Cayastá, dont nous pouvons parler avec exactitude, d'après nos observations, mille cent lieues carrées sont couvertes d'eau pendant son débordement, et par un calcul approximatif, il y a quatre mille lieues de ce pays qui jouissent du même avantage.

Selon Azara, la rivière de Paraguay (1) prend sa source vers les 13° 30' de lat. sud, dans les montagnes de Sierra del Paraguay. Il coule constamment vers le sud, jusqu'à sa jonction avec le Parana, vers le 27° de lat. Son canal est étroit, mais il y a toujours assez de fond. Il est navigable pour des goëlettes depuis le 16e dégré jusqu'à son embouchure. L'examen, dit Azara, que j'ai fait des hauteurs du baromètre observées par les commissaires des limites, en vertu du traité de paix de 1750, m'a fait conclure que le fleuve du Paraguay, dans son cours entre les parallèles de 16° 24' et 22° 17' n'a pas un pied de pente par mille marin de lat. Cette rivière éprouve un accroissement périodique qui commence, à l'Assomption, à la fin de février, et qui augmente par dégrés jusqu'à la fin de juin, où elle décroît de la même manière et dans le même espace de tems. A l'Assomption, ses eaux excèdent quelquefois de cinq à six toises leur niveau ordinaire, et couvrent une grande surface. Cette crue est produite par le fameux lac de Jarayes, qui verse ses eaux dans le Paraguay, quand il est plein. Il mesura sa largeur à l'Assomption lorsque ses eaux étaient plus basses qu'elles ne l'avaient jamais été. Cette largeur était de treize cent trente-deux pieds de Paris. Pour en déterminer la profondeur et la vitesse, il la divisa en différentes parties, en sondant et en observant le tems que mettait à s'écouler une quantité d'eau déterminée, au moyen d'une boule de coton qu'il laissait flotter sur l'eau et entraîner par le courant. Les données lui firent calculer qu'il s'écoulait à cette époque quatre-vingt-dix-huit mille trois cent trois toises cubiques d'eau par heure; et en supposant que la quantité moyenne des eaux de cette rivière soit double, comme cela paraît, si même elle n'est pas plus considérable, on verra qu'il s'écoule alors cent quatre-vingt-seize mille six cent six toises d'eau par heure, sans compter celle qui tombe dans cette rivière au-dessous de l'endroit où s'est faite cette expérience, et que l'on peut considérer comme équivalente au double de l'Ebre.

Le *Pilcomayo* (2), grand affluent du Paraguay, sort des montagnes du Pérou, près la ville de Potosi, à environ trente lieues du Rio-Grande. Il coule une grande distance vers l'est, et ensuite se dirige vers le sud. A environ quatre-vingts lieues de son confluent avec le Paraguay, il se divise en deux canaux, et forme une île de la même longueur, qui est submergée annuellement. L'un de ces courants, qui se réunit au Paraguay, près de l'Assomption, est nommé *Araguaey*, ou rivière Sage; l'autre, qui conserve le nom de Pilcomayo, se perd dans ce fleuve, à environ neuf lieues de la même ville. En traversant tout le pays de Chaco, qui est presque sans inclinaison, le cours de Pilcomayo est tortueux et lent. Quoique les affluents navigables dans le Pérou fussent connus il y a plus de trois siècles, ce n'est que depuis quelques années qu'on a la certitude que cette rivière est navigable dans toute son étendue. Le village de Villa-Réal est éloigné du Potosi, en ligne droite, d'environ

(1) Mot composé de *y*, fleuve, et *paragua*, couronne de plumes. (*Lozano.*)

(2) Le vrai nom est *Piscomayu*, composé de *pisco*, oiseau, et *mayu*, fleuve, qui signifie *rio de paxaros*, ou fleuve d'oiseau. (Lozano, part. I, §. 2.)

7 dégrés de longit., et d'une lat. à-peu-près semblable. Il est clair qu'il serait beaucoup plus facile de transporter tous les objets de commerce, par cette courte distance, au moyen de la navigation de Pilcomayo et de Bermejo, que par le long et pénible chemin de cinq cent quarante lieues par terre pour arriver au Potosi. (M. Nuñez.)

Le *Rio-Grande*, ou *Vermejo*, grand affluent du Parana, prend sa source dans les montagnes de Tarija, et suit son cours en passant par Guadalcazar et la Conception, et à la distance de trente lieues de cette dernière ville, mêle ses eaux avec celles du Paraguay, près de son confluent, avec le Parana. Vers l'année 1790, un habitant de Salta descendit cette rivière dans toute sa longueur, d'environ mille milles: il trouva qu'elle offre une communication facile entre les provinces situées à l'est de la république, et celles du nord et du Haut-Pérou. Une société s'est formée à Buénos-Ayres, afin de rendre cette rivière navigable pour les bateaux à vapeur.

Le *Rio-Salado*, autre affluent du Parana, a sa source dans les montagnes de Salta, où il porte le nom de Rio-Arias, et coule dans une direction sud-est jusqu'à sa jonction avec le Parana, près de Santa-Fé.

Le *Rio-Dulce*, surnommé le Nil du territoire de Santiago, est formé de seize affluents qui descendent des montagnes, toujours couvertes de neige, à l'ouest de la ville de Tucuman. Il roule vers le sud, et se jette dans *la Laguna de los Porrengos*, ou lac des Gourdes, situé entre Cordova et Santa-Fé.

Le *Rio Tercéro* prend sa source dans les montagnes situées à l'ouest de Cordova, et s'éloignant de cette ville, à trente lieues vers le nord, il se dirige vers l'est. Le capitaine Peña, qui l'explora en 1811, dit qu'il est navigable pendant six ou sept mois de l'année, jusqu'à la pointe de Gomez; et que par son canal on pourrait ouvrir un débouché pour les productions de Cordova, de Santiago, et des provinces de Mendoza.

L'*Yguazu*, ou *Curituba*, a un volume d'eau égal, dit-on, à celui de deux des plus grands fleuves de l'Europe réunis. A deux lieues de son confluent avec le Parana est une cataracte de six cent cinquante-six toises et demie de longueur, et de cent soixante-onze pieds (de Paris) de hauteur verticale. Elle est divisée en trois chutes, dont la plus haute a quinze pieds. (Azara.)

L'*Uruguay* prend sa source vers le 28° de lat., dans des montagnes situées à l'ouest et près de l'île Santa-Catalina. Il est déjà fort à la distance de vingt-cinq lieues de sa source, où il prend le nom de la rivière des Canots. Le volume de ses eaux, dans son cours entier, de plus de quinze cents milles, est presque égal à celui du Paraguay, mais il est plus rapide. Les plus grandes crues arrivent ordinairement depuis la fin de juillet jusqu'au commencement de novembre. Il permet une navigation libre depuis sa jonction avec la Plata jusqu'au récif appelé Salta-Chico, à 31° 23′ de lat.; et quelquefois on remonte jusqu'au Salto-Grande, au 31° 12′ de lat.; et de là jusqu'aux peuplades des Missions, on peut toujours naviguer sur des canots, ou bateaux plats (1). (Azara.)

Le *Rio-Négro* n'est pas encore bien connu (2). Il traverse la Patagonie, et se jette dans l'Océan, sous la lat. de 41° 12′ et les 56° 50′ long. O. de Cadix. Son entrée est difficile à cause des bancs de sable. Il est navigable à la distance d'environ quarante milles de sa jonction avec l'Uruguay, dont il est un des principaux affluents. D'après un plan levé de la côte occidentale du Chili, par le gouvernement espagnol, dans les années 1789, 1790, 1794 et 1795, il résulte que de la ville d'Antuco, vers le 37° dégré de lat., et le 65° de long. occident. de Cadix, le Rio-Neguen va s'unir avec le Rio-Négro. Selon d'autres observations, c'est le Rio-Diamante qui vient du 35° dégré de lat., vers les Cordillières du Chili, se réunir, vers le 39°, avec le Rio-Négro. On remarque que le Rio-Négro seul suffirait pour ouvrir une communication entre le Chili, le Pérou, Buénos-Ayres et l'Europe.

Après avoir traversé une région immense, dans la direction du sud, en suivant un cours presque parallèle, la rivière Parana et l'Uruguay unissent leurs eaux pour former le fleuve de la Plata, qui est regardé comme le plus fort du monde. A l'endroit le plus étroit, depuis la pointe de la colonie à celle du mont de Santiago, il a dix lieues de largeur, et quarante à son embouchure entre les caps de Santa-Maria et San-Antonio. A Buénos-Ayres, où le fleuve est rétréci de la moitié, la vue n'atteint pas d'un bord à l'autre. Après la jonction de l'Uruguay, le courant est si rapide, qu'il a reçu le nom de canal de l'Enfer; cependant deux canaux qui suivent les deux côtes sont navigables jusqu'à la mer. Le fleuve est rempli de sable où il n'y a que trois à quatre brasses d'eau. Un de ces bancs, nommé le banc Anglais, se trouve à l'embouchure même. Les bas-fonds situés le long de la côte de Santa-Fé et Corrientès empêchent les grands navires de remonter au-dessus de Buénos-Ayres. Le Parana est navigable, au 27° dégré de lat., à six cents lieues de sa jonction avec l'Uruguay. Les barques qui remontent à l'Assomption mettent ordinairement quinze jours pour ce voyage. Le retour est de la même durée, à cause du peu de pente de la rivière, qui n'excède pas, comme nous l'avons déjà dit, dans l'étendue de plusieurs dégrés de lat., un pied par mille (1).

Climat. Dans une région si vaste, le climat doit subir de grandes variations. Le thermomètre (Fahr.) placé dans la chambre de M. Azara, à l'Assomption, montait, les jours ordinaires, à 85° (29° 44 centig.), et les jours les plus chauds, à 100 (37° 77 cent.). La température moyenne, à Buénos-Ayres, dans les trois mois d'été de 1822, fut de 71° 9′ (21° 66 cent.); et pendant l'hiver de la même année, de 55° à 60° (12° 77 à 15° 55 cent.). Mais la chaleur dépend encore plus des vents que de la situation. Il fait toujours froid quand le vent est au sud ou au sud-est. Il fait toujours chaud quand le vent est au nord. On dit qu'il n'y a pas dans le monde de climat plus doux et plus agréable que celui de Mendoza et le San-Juan.

Les ouragans sont rares, mais ils produisent de terribles effets. Le tonnerre gronde souvent; et dans la journée du 21 janvier 1793, la foudre tomba trente-sept fois dans l'intérieur de Buénos-Ayres, et tua dix-neuf personnes. Au mois d'avril de la même année, un coup de vent souleva les eaux de la Plata, les chassa à la distance de dix milles, et laissa le lit de la rivière à sec, en sorte qu'on y vit des vaisseaux disparus depuis trente ans, et particulièrement un navire anglais, qui avait fait naufrage en 1762. Au bout de trois

---

(1) D'après les observations de M. Nuñez, l'Uruguay n'est navigable que soixante lieues, à cause d'une petite cataracte qu'on pourrait éviter par le moyen d'un canal latéral dont l'exécution serait facile.

(2) Un pilote de la marine espagnole, nommé D. Basilio Villarino, navigua deux fois dans toute l'étendue du Rio-Négro, et avançant vers le sud, en 1783, il fut assommé par les Indiens. On sauva ses plans et son journal qui renferment, dit-on, les seuls renseignements authentiques sur ce pays jusqu'aux explorations partielles de D. J. Justo Molina, en 1805, et de Luis de Cruz, en 1806. Voyez la note *B* à la fin de l'article.

(1) Voyez Lozano. *Descripcion del gran Chaco*, part. I, §. 2 et 3, *de los Rios, que bañan las provincias de el Chaco*.

jours, le vent changea, les eaux revinrent sur leurs pas avec une violence extrême, et reprirent leur cours naturel.

Le 14 mai 1799, il y eut un autre ouragan qui détruisit la moitié de la peuplade d'Atira. Ce vent, nommé *Pampéro*, traverse les plaines des Pampas, depuis les Cordillières, plus de trois cents lieues de distance, sans rien rencontrer qui puisse briser son impétuosité.

Il ne grêle pas souvent; cependant Azara dit que dans l'orage du 7 octobre 1789, il tomba des grêlons qui avaient trois pouces de diamètre.

Règne minéral. Il y a plusieurs mines d'or dans la partie septentrionale de la province de San-Juan et de San-Luis. Les plus remarquables sont celles situées dans les collines isolées de Solosta et de la Caroline, entre les provinces de Cordova et de San-Luis. Dans la première de ces provinces, à trente ou quarante lieues de la ville de San-Juan, les mines d'or, connues sous le nom de *Jacha*, ont donné un produit de plus de 80,000 piastres par an. A vingt-cinq lieues de la ville de Mendoza, dans la vallée d'Uspa-llacta, se trouve une grande mine, qui est très-productive. A trente-cinq lieues à l'ouest de la Rioja, dans le département de ce nom, est la mine d'or et d'argent, appelée *Famatima*; l'or est de 23 carats et demi, et les mines d'argent donnent jusqu'à 500 marcs par *caxon* de cinquante tonneaux (1).

Les mines d'*argent* les plus précieuses sont celles d'Uspa-llacta et celle de Famatima. On commença à exploiter ces dernières en 1800; mais dans les premiers tems de la révolution, les propriétaires espagnols en retirèrent leurs fonds. On tirait communément de ces mines 53 ½ marcs par caxon (2).

Il existe dans le district d'Yati, vers le 26° 36′ de lat., une carrière d'*aimant*, mais la qualité n'en est pas bonne.

On a découvert du *fer natif*, dans le Grand-Chaco: il en a été fait des extraits depuis la révolution (3).

La *pierre à chaux* se rencontre sur les bords des rivières du Parana et de l'Uruguay, vers le 32° de lat., et dans quelques monticules de Maldonado, ainsi que dans la province de Cordova.

Il y a une *carrière de pierre à chaux*, ou *carbonate de chaux*, à quelques milles sud-ouest de la ville de Buénos-Ayres: quelques blocs blancs et isolés se trouvent dans le lit de la rivière du Paraguay, vers le 26° 17′, et dans celui du Parana, vers le 32°.

Autrefois on tirait du *salpêtre* de plusieurs parties du sol, particulièrement dans la province de Corrientès. Il servait à faire de la poudre.

Le pays du Chaco a du *sel*, ainsi que celui depuis la rivière de la Plata, vers le sud. En été, toutes les eaux sont saumâtres, mais dans la saison des pluies, leur salure diminue beaucoup. Les eaux de Pilcomayo et de Vermejo, lorsqu'elles sont très-basses, se ressentent de cette salure. Le fort de Mélincué, vers le 33° 44′ de lat., est presque entièrement entouré de lagunes, qui se sèchent lorsque les pluies sont rares, et laissent du sel cristallisé par la chaleur du soleil. A cent trente lieues de Buénos-Ayres, en suivant le rumb ouest-sud-ouest, il y a un lac toujours rempli d'excellent sel, qu'on préfère à Buénos-Ayres à celui qui vient de l'Europe. Beaucoup d'autres lacs de ces contrées en ont d'une bonne qualité. Il en est de même de Chaco, du côté de la rivière Verméjo (1).

Règne végétal. Sur toute la côte orientale, qui a quatre cents lieues d'étendue, le pays n'a pas d'arbres, mais seulement des broussailles dispersées, quoiqu'il abonde en pâturages, qui nourrissent une quantité immense de bétail et de chevaux. Le pays au nord de la Plata est au contraire couvert d'arbres de haute futaie. Dans les provinces de Salta et de Tucuman, il y a de belles forêts. On dit que les arbres y sont très-élevés, et quelques-uns si gros que sept hommes se donnant la main pourraient à peine les embrasser. A Yerba-Buéna, on voit une forêt d'orangers. Un professeur de Tucuman y reconnut cinquante-trois espèces de bois utiles. Des échantillons de soixante-quatre espèces ont été déposées au cabinet d'histoire naturelle de Buénos-Ayres, parmi lesquels se trouve le grenadilier si estimé en Europe.

Le jésuite Falkner observe, que la nature a tellement enrichi le Paraguay de plantes, de gommes et de fruits salutaires, que celui qui aurait le talent de connaître leurs propriétés n'aurait aucun besoin des pharmaciens de l'Europe. Les plantes suivantes croissent naturellement dans ce pays; savoir:

1°. Le cacaoyer cultivé, (*Theobroma cacao.* L.)
2°. L'ananas à couronne, (*Bromelia Ananas.* L.)
3°. Le tamarinier, (*Tamarindus Indica.* L.)
4°. La vanille, dans le pays de Chiquitos.
5°. Le cotonnier, (*Gossipium.*)
6°. Le quinquina, (*Chincona.*)
7°. Le sarsaparilla.
8°. La rhubarbe, (*Rheum.* L.)
9°. La saxifrage, (*Saxifraga.*)
10°. L'herbe paraguèse (*Ilex*), croît en abondance dans les parties inférieures de Buénos-Ayres. Une infusion des feuilles séchées est considérée comme un remède ou un préservatif contre tous les maux (2).

Règne animal. 1°. Le *félis jaguar.* Lacep.; 2°. le couguar (*Felis Discolor.* Lin.); 3°. le *tapir*, ou *antu*, (*Tapirus Americanus.* Lin.); 4°. la *tamandoua*, ou ours fourmillier, (*Myrmicophaga jubata.* L.); 5°. l'ocelot, (*Felis pardalis.* L.); 6°. le sanglier, dont il y a quatre espèces; 7°. le furet, dont il y a trois espèces; 8°. le huanaca; 9°. quatre espèces de cerf; 10°. six espèces du micouri ou sarigue, (*Didelphis virginiana.* L.); 11°. le raton crabier, (*Ursus cancrivorus.* Cuvier.); 12° l'ours raton, (*Ursus lotor.* Lin.); 13°. la loutre, (*Mustela lutris Brasiliensis.* Lin.); 14°. le renard; 15°. le couate, (*Ursus nasua.* Cuv.); 16°. l'acouti, (*Cavia acuti.* Lin.); 17°. le tapiti, (*Lievre tapiti.* Lacep.); 18°. la vizcache, (*Agouti acouchi.* Lacep.); 19°. le lièvre patagon; 20°. la couiy, (*la Coendou American.* Lacep.); 21°. l'armadillo, ou tatou, huit espèces; 22°. le vampire, (*Vespertilio spectrum.* L.) On en compte douze espèces, dont la plus remarquable est le spectre vampire.

Les amphibies qui fréquentent les lacs et les rivières sont: 1°. le cayman, ou crocodile; 2°. l'aguara, ou chien d'eau; 3°. le loutre, qu'on nomme *loup* des rivières, 4°. l'yguaro, ou tigre d'eau; 5°. *l'ao*, qui se trouve dans des endroits marécageux et les bois solitaires; 6°. l'yguana.

(1) Il est probable, dit Azara, qu'il y a des mines d'or et de toute espèce de pierres précieuses dans la chaîne de montagnes appelées Santa-Ana, par les conquérants du pays, et San-Fernando par les modernes.

(2) M. *Miers' Travels.* Cet auteur place ces mines dans une chaîne de montagnes peu élevées, à la distance d'environ trente lieues de Rioja.

(3) Voyez les détails dans le n°. 7 de l'Abeille argentine.

(1) Voyez Azara, tome I, ch. 2.

(2) Voyez à ce sujet Lozano, part. I, §. 4. *Calidad de la tierra del Chaco, arboles, y plantas que produce*, etc.

Les singes sont en grand nombre dans les parties septentrionales du Paraguay. On en distingue trois espèces; savoir : 1°. le *caraya;* 2°. le *cay*, et 3°. le *musiquina.*

Le plus nuisible de tous ces animaux est le couguar, nommé *lion* par les Espagnols, qui dévore les jeunes poulains, les veaux et les agneaux.

Les autruches (*Struthio Rhea*) sont en grand nombre dans les Pampas. Leurs ailes sont si courtes, qu'elles ne peuvent point voler, mais elles marchent plus vite qu'un cheval de course. (Helms.)

Il y a beaucoup d'*abeilles sauvages*, qui accrochent leurs nids sur les branches des arbres.

En creusant le sol sur les bords de la rivière Luzan, à environ quinze lieues de Buénos-Ayres, on trouva les os du *Mégatherium.* En 1789, le vice-roi, le marquis de Loretto, les envoya à Madrid (1).

INDIENS. A l'époque de la conquête de ce pays par les Espagnols, il fut occupé par diverses nations d'Indiens, dont le phisique, le langage et les habitudes étaient très-différents.

Patagons. Les premiers Espagnols qui abordèrent dans le pays des Patagons, débitèrent sur cette découverte beaucoup de fables, qui obtinrent du crédit pendant assez long-tems. Les Patagons avaient communément, disait-on, dix, onze et douze pieds de haut, et les Espagnols atteignaient à peine jusqu'à leur ceinture. Un d'entre eux, que Hernando Magallanes fit venir à son bord, mangea, en un seul repas, une corbeille de biscuit, et but un sceau de vin (2); mais on a cessé d'ajouter foi à ces exagérations depuis le voyage de don A. de Cordova, qui fut chargé par le roi d'Espagne d'examiner de quel usage pourrait être le détroit de Magellau pour établir une communication avec l'Océan Pacifique. Cet officier fit mesurer plusieurs Patagons, et assura que les plus grands n'excédaient pas six pieds et demi ou sept pieds (mesure de Burgos). Falkner, qui résida pendant quarante ans dans ces contrées, déclare qu'il n'a jamais ouï parler d'une race de géants, quoiqu'il ait eu l'occasion de voir des prisonniers de toutes les tribus indiennes du midi. Frézier dit que le plus grand qu'il ait vu n'avait pas six pieds.

Azara croit que les Patagons sont les Tehuelches : il en rencontra deux à Buénos-Ayres, dont il mesura la hauteur; l'un avait six pieds sept pouces, et l'autre deux pouces de moins. Les Tehuelches sont dispersés dans l'intérieur de la Patagonie, depuis la Sierra de la Ventana jusqu'au détroit de Magallanes (3).

En général, les Patagons sont d'une taille avantageuse et très-robustes. Leur couleur est olivâtre; leurs cheveux noirs, et coupés au sommet de la tête, en forme de couronne. Ils sont nus, à l'exception des épaules qu'ils couvrent de peaux de chiens de mer et de loups marins. Leurs armes sont la fronde et la flèche. Leur unique habitation est un demi-cercle de feuillage entrelacé, qui les met à peine à l'abri du vent.

Les Patagons sont partagés en deux peuples, qui sont ensuite subdivisés en différentes tribus. Les Moluches, ou guerriers, habitent les Andes et la province de Cuyo. Les Puelches s'étendent depuis les bords de la mer Atlantique jusqu'assez avant dans les terres, le long de la rivière de los Camérones.

L'établissement de Nuestra-Señora del *Pilar*, situé entre la côte de la Plata et le détroit de Magellan, (vers la lat. 34° 25′) fut établi, par le père Strobl, dans le pays des Patagons (Puelches) et des Sevianes, d'après le désir des caciques Marike et Tschuan-Tuya, qui s'y fixèrent avec vingt-quatre gardiens de troupeaux.

L'établissement de *Nuestra Señora de los Desamparados*, composé de quatre-vingts pâtres ou gardiens de troupeaux, sujets de trois caciques, fut gouverné premièrement par les pères Lorenzo Balda, de Pampelune, et Augustino Vilert, Catalan.

La colonie d'*Aruma* fut formée pour réunir environ trois cents Indiens que les pères Bartolémé Ximénès et Francisco Roblès avaient rassemblés dans la ville de Nuestra-Señora de Santé-Fé, en 1697, mais qui ensuite s'étaient retirés dans leurs forêts.

La réduction de la Conception fut établie, le 26 mai 1740, dans une plaine semée de bosquets, entre un ruisseau et une petite rivière salée, à deux lieues de la mer Magellanique.

Pampas (1), ainsi nommés par les Espagno à cause de leur vie errante dans les plaines du même nom, situées entre les 36ᵉ et 39ᵉ dég. de lat. Les premiers conquérants les connurent sous le nom de *Querandis :* ils se donnent eux-mêmes celui de Puelches. A la première arrivée des Espagnols, ils erraient vers la rive méridionale de la Plata, en face des Charruas, du côté de l'ouest; ils touchaient aux Guaranis de Montégrandé et de la vallée de Santiago, appelée aujourd'hui San-Ysidro et las Conchas. Pendant long-tems, ils interrompirent la communication de Buénos-Ayres avec le Chili et le Pérou, et forcèrent les Espagnols à défendre la frontière de Buénos-Ayres par onze forts, gardés par sept cents hommes de troupes réglées. Azara les estime à environ quatre cents. Ils font actuellement un commerce d'échange avec les blancs.

Aucas. Ces Indiens, auxquels on donne différents noms, demeurent à l'ouest des Pampas, et aux frontières de la ville de Mendoza. D'autres peuplades errantes habitent le même pays et celui entre la côte Patagonienne et la Cordillière du Chili, depuis le 41ᵉ de lat. jusqu'au détroit de Magellan. On croit que les Aucas, les Puelches et les Péhuelches, qui mènent une vie errante, à l'est des Cordillières, sont les mêmes que les Aracauniens du Chili,

L'établissement de la *Conception*, situé sur la rive occidentale de l'Uruguay (lat. 27° 58′), fut formé d'Indiens Pampas pour protéger la ville de Buénos-Ayres contre les incursions des Indiens ennemis. Il fut gouverné par le père Mathias Strobl, Autrichien, et Manuel Quérini, noble Vénitien. (*Dobrizhoffer.*)

Guaranis ou Guaranies. Selon Azara, les *Guaranis* s'étendaient au nord des *Charucas*, des *Bohanes* et *Minuanes* (2)

(1) Lozano, part. I, §. 5. *De los animales y serpientes que ay en la provincia del Chaco.*

Les bornes de cet ouvrage ne permettent pas de parler en détail des animaux de ce pays. Voyez à ce sujet l'Essai sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay, par don Félix d'Azara, trad. franç., 2 tomes. Paris, 1801.

(2) *Pigafetta.* Histoire de l'expédition de Magellan. Argensola, parlant du voyage de Magallanes, dit que les Patagons, découverts par lui, avaient quinze empans de haut. « *Habiendo prendido ciertos gigantes de mas de 15 palmos de alto.* » V. *p.* 17 *de su Historia de las Molucas.*

(3) *El Patriota*, n°. 25, novembre 1821.

(1) Dobrizhoffer renferme sous le nom de *Pampas* les Puelches, Péguenches, Téhuelches (Patagoniens), Sanguelches, Maluches, et Aracaunos, qui sont maîtres des Alpes du Chili.

(2) Nommés, par les Espagnols, Mbyas, Caraxaras, Tucagues, Calchagues, Quiaoozas, Bombois, Curupaitis, Curumais, Caciguas, Gaéoys, Tapis, Chiriguanos et d'autres encore.

jusqu'au parallèle de 16 dégrés, sans passer la partie occidentale, de la rivière du Paraguay, et ensuite le Parana, à l'exception des deux extrémités, c'est-à-dire qu'ils occupaient le territoire de San-Ysidro, et de las Conchas, près de Buénos-Ayres, et la partie méridionale jusque vers le 30°. Ils occupaient aussi toutes les îles de cette rivière sans passer à la rive opposée; et vers l'autre extrémité, ils s'étendaient à l'ouest de la rivière du Paraguay, et s'enfonçaient dans la province des Chiquitos, jusqu'aux croupes de la grande Cordillière, où il y en avait un grand nombre, sous le nom des *Chiriguanos* (1). En général, ils vivaient aux environs ou sur les lisières des bois, ou dans l'intérieur des forêts, quelquefois dans des campagnes nues, lorsqu'ils n'étaient avoisinés par aucune autre nation. En parlant leur langage, dit Azara, très-différent de tous les autres, on pouvait voyager dans tout le Brésil, entrer dans le Paraguay, descendre ensuite à Buénos-Ayres, et remonter au Pérou jusqu'au canton des Chiriguanos. Plusieurs peuplades des Guaranis occupent actuellement le territoire d'Entre-Rios.

Cet auteur observe que les Ytatinguas forment deux peuplades dans le bois de Taruma; et que des anthropophages errent dans les bois entre la Parana et l'Uruguay, ainsi que sur les bords du Monday-Guazu et de l'Acaray.

Suivant le père Dobrizhoffer, le langage des Chiriguanos est un dialecte de celui des Guaranis. Si l'on en croit une ancienne tradition, ils furent autrefois attaqués et non vaincus par l'Inca Ypangui (2). Ce fut pour se soustraire à la vengeance des Portugais, qu'après le massacre d'Alexis Garcia (3), ils quittèrent les rives du Parana et du Paraguay pour se porter vers le nord.

En 1732, le nombre des Guaranis, sous le gouvernement des jésuites, était de cent quarante-un mille deux cent cinquante-deux. Depuis 1610 jusqu'en 1768, ils en baptisèrent sept cent deux mille quatre-vingt-six; et depuis 1747 à 1766, quatre-vingt-onze mille cinq cent vingt en reçurent le baptême. Cette nation qui occupait alors trente-deux villages, éprouva ensuite une grande diminution occasionée par les fréquentes expéditions militaires contre les Portugais et les Indiens ennemis, et par les ravages de la petite vérole. Plus de trente mille d'entre eux ont été victimes de cette maladie. Le père Dobrizhoffer dit qu'à son retour en Europe, il n'y avait qu'environ cent mille Guaranis, quoique on eût réuni aux trente anciennes villes les deux colonies des Ytatines, celle de Saint-Joachim, et celle de San-Stanislaus, chacune contenant environ cinq mille habitants (4).

(1) Selon le P. Dobrizhoffer, les *Tobatinguas*, les *Tapis* et les *Caayguas* appartiennent à la nation des Guaranis dont ils parlent la langue. Ils ont emprunté leurs noms des montagnes, forêts et rivières qu'ils habitent.

(2) Voir l'article *Pérou*.

(3) Voyez l'histoire de cette expédition.

(4) Voyez au sujet des Guaranis, ou Chiriguanos, le P. Techo, *Hist. Parag.*, lib. II, cap. 2.—Garcilaso, *Comm. reg.*, cap. XVII. —Lozano, §. 8 et 60.—« Selon une relation que j'ai eue de bonne main, pendant que j'étais à Quito, en 1734, dit don Ulloa, il y avait trente-deux bourgs ou villages d'Indiens Guaranis, et l'on y comptait plus de trente mille familles; et comme leur nombre augmentait tous les jours, on songeait alors à fonder trois nouveaux bourgs. Une partie de ces trente-deux peuplades est du diocèse de l'évêché de Buénos-Ayres; l'autre partie est du diocèse de celui du Paraguay *. »

* *Relacion del Viage, etc.*, lib. I, ch. 15.

Guanoas ou *Guanas*. Lors de la première occupation des Espagnols, la nation la plus nombreuse de ces contrées, après les Guaranis, était celle de *Guanas*, ainsi nommée par les habitants du Paraguay. Cette nation habitait le Chaco, entre le 20° et le 22° dégré de lat. jusqu'en 1673, lorsqu'une grande partie s'établit à l'est de la rivière du Paraguay, dans le pays connu sous le nom d'*Ytati*. Ensuite elle s'étendit vers le sud. Les Espagnols divisaient ce peuple en six principales tribus: 1°. celle de *Cayana* ou *Eguaachiga*, composée d'environ dix-huit cents personnes, qui habitent aujourd'hui vers le 24° dégré de lat., au nord de la rivière Jesuy, dans l'endroit appelé *Lima*.

2°. La *Chabarana*, ou *Echoaladi*, comportant environ deux mille individus, s'était établie au 26° 11′ de lat., dans le territoire de la bourgade de Caazapá.

3°. L'*Equiniquinao*, ayant environ six cents personnes, dont une partie est incorporée avec les Mbayas: le reste habite le Chaco, vers le 21° 56′ de lat., à huit lieues du fleuve du Paraguay.

4°. L'*Ethelena*, au nombre d'environ trois mille individus, dont une partie est dans le Chaco, près des Equiniquina; et l'autre à l'est de la rivière du Paraguay, sous le parallèle de 21°, sur une chaîne de petites montagnes, qu'ils appellent Echatiya, et à l'est d'une autre, nommée Nogona.

5°. La nation appelée *Niguecactemic*, composée d'environ trois cents individus, et divisée en quatre peuplades, sous les ordres de trois caciques, habite à une journée à l'ouest de la rivière du Paraguay, sous le 21° 32′ de lat.

6°. La peuplade nommée *Echoroana*, qui compte environ six cents individus, est incorporée dans la peuplade des Mbayas, à l'est de la rivière du Paraguay, sur les hauteurs situées vers le 21°.

Quelques auteurs portent le nombre des Guanas à vingt mille, mais Azara ne les évalue qu'à huit mille trois cents.

Don Ulloa, parlant de cette nation de Guanas, qui demeure à environ cent lieues des Missions, dit qu'il est bien difficile de les amener à la lumière de l'Évangile. Influencés par le mauvais exemple des Métis et des Espagnols, qui se sont réfugiés parmi eux, et ne vivant que de la chasse, ils craignent le travail, et se moquent des missionnaires (1).

Les *Charruas* (2). A l'époque de la conquête, cette nation errante habitait la côte septentrionale de la rive de la Plata, depuis Maldonado jusqu'à la rivière d'Uruguay, et elle s'étendait à trente lieues vers le nord, parallèlement à cette côte. Après avoir tué le capitaine Solis (3), ils firent la guerre contre les Espagnols, jusqu'à l'établissement de Montévidéo, en 1724, qu'ils furent repoussés vers le nord. Quand on pense, dit Azara, que les Charruas ont fait répandre plus de sang aux Espagnols que les armées des Incas et de Montézuma, on croirait sans doute que ces sauvages sont une nation puissante. Eh bien! que l'on sache qu'ils forment à peine un corps de quatre cents guerriers. Afin de les domter, on a souvent envoyé contre eux plus de mille vétérans, soit en masse, soit divisés en différents corps, et on leur a porté des coups terribles; mais néanmoins ils subsistent après avoir détruit beaucoup d'Espagnols. Dobrizhoffer dit que les Charruas, après avoir été long-tems la terreur des Européens qui voyageaient à l'est du Parana, succom-

(1) *Relacion del Viage, etc.*, lib. I, cap. 15.

(2) Dobrizhoffer désigne sous le nom de Quénoas, les Charruas, les Yaros, les Bohanes, les Minoanes et les Costéros qui habitent, sans résidence fixe, entre les rivières Uruguay et la Plata et l'Océan Pacifique.

(3) Voyez l'histoire de cette expédition.

bèrent enfin sous les efforts d'un corps de cavalerie parti de Santa-Fé, et furent réunis en colonie à *Cayastu*, en 1749.

Les *Yaros*, considérés comme les descendants des Charruas, occupaient le pays situé entre l'Urugay, le Tibiquari et le Négro.

Don Ulloa dit que les Charruas, appelés *Guagnagnas*, qui habitent les bords de la Parana, depuis le bourg du Saint-Sacrement, en haut, sont plus traitables que les autres, parce qu'ils cultivent les terres, et n'ont point de commerce ni de communication avec les fugitifs.

Abipones. Les anciens Espagnols donnaient aux Indiens de cette nation le nom de *Mepones* : les *Lenguas* les appellent *Ecusgina*, et les Enimagas les nomment *Quiaunabanabaité.* Lors de la conquête, les Abipones habitaient vers le 28° de lat. dans le Chaco, au centre du Paraguay, sur la rive septentrionale du Rio-Grande, ou Bermejo. Cette nation était alors composée de plus de cent mille individus. Pendant la guerre contre eux par les habitants espagnols de Salta, ils émigrèrent vers le midi, et prirent possession de la vallée de *Calchaquis*, d'environ deux cents lieues d'étendue, qui avait été occupée par le peuple de ce nom, avant leur défaite par les Espagnols. Le reste de cette peuplade, au nombre de vingt, se retira aux bords de la rivière Carcarañal. Les Abipones sont dispersés en différentes bandes, sous les ordres de différents caciques, dans le pays qui s'étend du nord au sud entre le Rio-Grande et le territoire de Santa-Fé, et de l'est à l'ouest le long des bords du Paraguay et le pays de Santiago. Ils parcourent un pays de cent vingt lieues d'étendue du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest.

On ne trouve aucuns renseignements de leur situation dans le quinzième siècle. Ce ne fut qu'en 1641 qu'ils commencèrent à monter à cheval, et dans l'espace de cinquante ans, ils enlevèrent cent mille chevaux aux possessions espagnoles. Ils firent la guerre contre les Mataras, à cause de leur soumission à cette nation.

Selon Dobrizhoffer, quatre colonies furent formées des Abipones : 1° la colonie de *San-Jeronimo*, d'environ trois cents personnes, fut établie, le 1er. octobre 1748, sur la rive septentrionale de la rivière Bey (lat. 28° 50′), dans le centre d'un pays plat, riche, bien boisé, et rempli d'animaux sauvages ; 2°. la colonie de *San-Ferdinando* et *San-Francisco*, située à environ deux lieues du bord occidental du Parana, vis-à-vis la ville de Corrientès ; elle fut réduite par la petite vérole et d'autres maladies à environ deux cents individus, en 1760, et ils abandonnèrent entièrement cet établissement après l'expulsion des jésuites ; 3°. la colonie de *San Carlos* et *le Rosario* (1), située dans la plaine de *Timbo* (2), à la distance de quatre lieues de la rive occidentale du Paraguay, et de soixante-dix au sud de l'Assomption ; 4°. la dernière colonie fut premièrement établie sur les bords de la rivière Ynispin, à la distance de neuf lieues de Parana, et ensuite transférée aux bords du Salado ; et après quatorze changements, elle trouva une plus heureuse situation sur la rive occidentale du Rio-Dulce, à environ cinquante lieues de Santiago, où les pâturages étaient si abondants, que les bestiaux, en peu d'années, se multiplièrent au nombre de trente mille (3).

Les *Quilmes* et les *Calianos*, qui occupaient la vallée de Quilmes, vers Santiago del Estéro, furent réunis, en 1618, pour former la peuplade de *Quilmes*, composée de sept cents Indiens capables de porter les armes.

Les *Mocobis* habitent les bords de la rivière de Bermejo, ou Ypitá, dans l'intérieur de Chaco. En 1668, les pères jésuites Augustin Fernandez et Pédro Patricin réussirent à faire la paix avec eux ; mais bientôt après, ils renouvelèrent les hostilités. En 1744, un des principaux caciques, nommé *Anacaiqui* embrassa le christianisme, ce qui contribua beaucoup à établir la réduction de *San-Francisco-Xavier* dans le voisinage de Santa-Fé. Elle fut transférée ensuite à une plus grande distance de cette ville. On a tâché, dit Azara, de civiliser ces Indiens pour les empêcher d'exercer leurs rapines sur les troupeaux des Espagnols, et on a employé beaucoup d'argent à cet effet ; mais après, on en a formé plusieurs peuplades ; il n'en subsiste que trois, savoir : celles de San-Xavier, San-Pédro et Ynispin.

Selon Dobrizhoffer, les trois colonies des Mocobios (Mocobis) étaient, 1°. celle de San-Xavier, composée d'environ une vingtaine de familles, qui fut fondée par le père Francisco Burgos-Navarro, à la distance de quelques lieues de la ville de Santa-Fé. Ceux de la même tribu qui s'opposaient à la formation de cet établissement, furent complètement vaincus par Barréda, qui en fit deux cents prisonniers ; le reste se réunit à la colonie ; 2°. autre réduction ou colonie du même nom, établie en 1672, à la distance de quatre lieues de la ville d'Esteco ou Tucuman, par Alonso Mercado, et qui fut détruite en 1692 par un tremblement de terre ; 3° la colonie *San-Pédro* et *Pablo*, gouvernée par le cacique Amokin.

Le même auteur dit, qu'en 1766, la ville de San-Xavier contenait environ mille Mocobis chrétiens ; celle de *San-Géronimo*, huit cents, et celle de *San-Fernando*, deux cents (1).

Guaicures ou *Guascurues* (2). Cette nation nombreuse et célèbre dans l'histoire de ces contrées, habitait le Chaco, entre le Pilcomayo et le Yaviviri, presque en face de l'Assomption. Elle a été exterminée par les armes des Espagnols, par celles des Indiens, leurs ennemis, autant que par la coutume barbare de leurs femmes qui se fesaient avorter, et ne conservaient que leur premier enfant.

La colonie de *Nuestra-Señora Belen*, composée d'Indiens Guaicures, fut fondée, en 1760, par le père Sanchez Labrador, sur les bords d'Ipanéguazu (lat. 23° 26′) (3).

Lenguas. Ces Indiens furent ainsi nommés par les Espagnols à cause de la forme particulière de leur *barbote*, qui avait l'apparence d'une langue. Les Payugas les appellent *Cadatu* ; les Machicuys, *Quiesmugpipu* ; les Enimagas, *Cochaboth* ; les Tobas et autres Indiens, *Cocoloth.* Les Lenguas vivent errants dans le Chaco et dans le voisinage des Guaicures avec lesquels les relations du pays les confondent ; mais ils sont

(1) Ainsi nommée par le gouverneur pour montrer sa piété pour la Vierge et son dévouement à Charles III, roi d'Espagne.

(2) Ainsi nommée d'un arbre qui y abonde. Elle est aussi connue sous le nom de *Herradura*, ou fer à cheval.

(3) Voyez à ce sujet Lozano, §. 15 et 36.

Azara dit « que la réduction de San-Géronimo est la seule qui reste. La guerre avec les Mocobys, qui commença vers l'année 1600, continua avec plus ou moins d'ardeur, et une partie des Abipones s'expatria, et passa la rivière de Parana pour former, en 1770, la peuplade de *las Garzas.*

(1) Voyez Lozano, §. 11.

La peuplade d'*Ynispin*, ou *Jesus-Nazareno*, fut formée d'un détachement des Mocobis, en 1795, par le commandant de Santa-Fé. (*Azara.*)

(2) Le père Lozano divise cette nation en trois tribus, dont la première, nommée Guaycurus, habitait le Chaco, la plus proche du Paraguay ; la seconde, appelée *Guaycaretis*, demeurait plus à l'occident, et les *Guaycurus-guarus*, un fort grand terrain au nord

(3) Voyez Lozano, §. 9, et Charlevoix, *Hist. du Par.*, lib. II.

différents de tous les autres. C'était une des nations très-guerrières, ne connaissant d'autres occupations que la chasse et les combats. En 1794, elle n'était composée que de vingt-deux individus, dont quatorze hommes et huit femmes.

Chanas. Cette nation, qui comptait environ une centaine de guerriers, vivait de la pêche, dans les îles de l'Uruguay, en face de la rivière Noire; mais lorsque les Espagnols abandonnèrent la ville de San-Salvador, ces Indiens passèrent de là à la rive orientale de l'Uruguay, un peu au sud de la rivière de San-Salvador, ensuite, pressés par les Indiens voisins, ils retournèrent à leurs îles, et habitaient principalement celle qu'on appelle aujourd'hui île des Biscayens. Dans la crainte des Charruas, ils recherchèrent la protection des Espagnols de Buénos-Ayres. Le gouverneur, ayant égard à leur demande, les tira de leur île et en forma la peuplade appelée aujourd'hui *Santo-Domingo-Soriano*, qui s'établit solidement en 1704.

Minuanes. Ce peuple possède un langage particulier, différent de celui des Charruas, et est aujourd'hui moins nombreux que ces derniers. Au tems de la conquête, il vivait dans les plaines septentrionales du Parana, d'où il s'éloigna d'une trentaine de lieues, et s'étendit de l'est à l'ouest depuis la réunion de cette rivière avec l'Uruguay, jusqu'en face de la ville de Santa-Fé. Ils tuèrent le capitaine Juan de Garay et la troupe nombreuse qu'il commandait. Se liguant ensuite avec les Charruas, lorsqu'ils commencèrent à passer du côté du nord, ils attaquèrent les Espagnols de Montévidéo. Le jésuite Francisco Garcia essaya de former une peuplade des Minuanes, appelée *Jesus-Maria;* mais la plupart reprirent leur ancien genre de vie.

Les *Tupys*, entourés par les Guaranis, habitent les bois entre les peuplades de San-Xavier et de San-Angel, sur la rive orientale de l'Uruguay, jusqu'au 27° 23′ de latitude. Les jésuites ont donné aux Tupys le nom de Caraïbes.

Les *Guayanas*, dont le langage particulier diffère aussi de tous les autres, habitent au milieu des bois situés à l'ouest de l'Uruguay.

Payaguas. Cette nation, forte et puissante, donna son nom à la rivière qui prit ensuite celui du Paraguay. A la première arrivée des Espagnols, ces Indiens étaient seuls maîtres de cette rivière, sans souffrir que personne y naviguât. Ils attaquèrent avec succès les navires espagnols destinés pour Buénos-Ayres, et en tuèrent l'équipage, jusqu'au tems de Raphael de la Monéda, qui les obligea à demander la paix et de s'établir sur la rive du Paraguay, en face de l'Assomption. Ils étaient alors divisés en deux hordes, appelées Cadigue et Magach, dont l'une habitait au 21° 5′, et l'autre, vers le 25° 17′ de latitude. Les Espagnols appliquèrent le nom général de Payaguas exclusivement à la division la plus septentrionale, et appelèrent l'autre *Agace;* mais ayant ensuite reconnu qu'ils formaient un même peuple, ils leur donnèrent le même nom. Les historiens non instruits de ces faits, ont cru que la nation agace avait été anéantie. Dans le Paraguay, on donne le nom des Paraguas à toute la nation; mais on appelle *Sarigue* la partie qui habite plus au nord, et l'autre *Tacunbu*, quoique ces peuples se distinguent eux-mêmes en Cadignas et Siacuas (1).

Ninaquiguilas, ainsi appelés par les Mbayas, habitaient, suivant le rapport de ces derniers, l'intérieur d'un grand bois, qui prend naissance sous le 19e. dégré de lat., à quelques lieues de la rivière du Paraguay, s'enfonce beaucoup à l'ouest-sud-ouest dans le Chaco, et sépare du côté du sud la province des Chiquitos, du pays occupé par les Guanas et les Mbayas. Les Ninaquiguilas sont partagés en plusieurs hordes, et ne sortent jamais de leurs bois.

(1) *Fernandez*, cap. IX, §. 5.

Les *Vilélas* et les *Chumipys*, peuplades composées chacune d'environ cent guerriers, habitent au Chaco, dans les environs de la ville de Salta, au sud de la rivière Bermejo.

Mbayas. A l'arrivée des Espagnols, cette peuplade habitait le Chaco, entre le 20e. et le 22e. dégré de latitude. En 1661, elle passa à l'est de la rivière du Paraguay, et attaqua la peuplade des Guaranis, appelée Santa-Maria de Fé, en tua un grand nombre et força les autres à émigrer. Cette peuplade, située au 22° 5′, près de la rivière du Paraguay, était sous la direction des jésuites. Il y a quatre principales hordes: celle nommée *Catiguebo*, dont une partie au nord-est, à peu près de mille individus, habite au 20° 5′ de latitude, à l'ouest et près de la rivière du Paraguay dans la lagune appelée autrefois d'Agolas. Une autre partie, d'environ cinq cents individus, réside en la rivière Ypané et Corrientès ou Appa, près de celle du Paraguay; et l'autre, d'environ trois cents individus, vit sur des coteaux ou petites montagnes qu'ils appellent Nogona et Nébotéria, au 21° de latitude. Trois autres hordes, qui forment ensemble environ deux mille individus, habitent les coteaux de Noatéquidi et de Noatélia, entre les 21° 40′ de lat. et les 20° à l'est de la rivière du Paraguay. Ils manient leurs chevaux comme les Arabes. Ils ne s'occupent que de la chasse, de la guerre et du brigandage.

Pour contenir les Mbayas, le dictateur Francia fonda la nouvelle colonie de *Tevégo*, sur la rive gauche du Paraguay, à cent vingt lieues au-dessus de l'Assomption. Il la peupla en grande partie de mulâtres et de femmes de mauvaise vie (1).

L'établissement de la *Emboscada*, situé sur les bords de la rivière du même nom, au confluent de Tobati-guaza (lat. 25° 7′), fut formé; en 1740, d'un petit nombre de gens de couleur qui se trouvèrent dans une espèce d'esclavage (*en amparo*), pour empêcher les invasions des *Mbayas*. Ces colons n'étaient pas soumis au tribut; mais on exigea d'eux le service militaire.

Guatos. Ces Indiens dont le nom fut donné par les Mbayas, et qui ne forment pas actuellement trente adultes, vivaient au tems de la conquête, comme à présent, dans une lagune appelée par les jésuites *Laguna de la Cruz*, qui communique, vers le couchant, avec la rivière du Paraguay, sous le parallèle de 19° 12′. Ils font usage de petits canots dans leur lagune, dont ils sortent peu. Il paraît évidemment, dit Azara, qu'ils ont peu de fécondité, puisqu'en trois cents ans leur nombre n'a ni augmenté ni diminué.

Aguitéquédichagas. Cette nation habitait les petites montagnes du pays nommé par les anciens, Sainte-Lucie, et par les modernes, San-Ferdinand, entre le 18e. et le 19e. dégré de lat., à l'ouest et près de la rivière du Paraguay. Selon Azara, leur nombre n'excède pas cinquante guerriers, et il croit qu'ils sont le seul reste des anciens *Cacoys*, que les premiers conquérants ont appelés aussi *Orejones*, ou Oreillans. Ils vont quelquefois à la rivière du Paraguay pour la pêche et pour se baigner.

Les *Guaycuruti*, ainsi nommés par les Espagnols, à cause de leur teint plus clair que les autres Indiens, sont robustes et d'une grande taille. Autrefois, ils descendaient souvent dans la plaine pour tuer et dévorer les chevaux ou les mulets des Espagnols qu'ils préfèrent à tout autre aliment.

(1) Voyez Essai historique sur la révolution du Paraguay, par MM. Rengger et Longchamp, p. 48. Paris, 1827.

Les *Lules* ou Tonocotes, qui avaient été baptisés et formés en plusieurs peuplades (*encomiendas*) par San-Francisco Solano, furent ensuite réduits à l'esclavage par les habitants de la ville d'Estéco, et ils s'échappèrent et se retirèrent dans leurs anciens bois. Quelque tems après, 1700, ils furent ramenés dans la vallée Buéna, et s'établirent dans la ville de San-Estévan (1).

Les *Yaros*, dont le langage était encore différent, habitaient la côte orientale de la rivière d'Uruguay, entre la rivière Noire et celle de San-Salvador. Le nombre de leurs guerriers n'allait pas à cent.

Les *Bohanes*, moins nombreux que les Yaros, habitaient les bords de l'Uruguay, au nord de la rivière Noire, et urent détruits par les Charruas.

La nation de *Nuara*, qui vivait dans les plaines de Xérès, et qui se trouvait entourée par les Guaranis, a été enlevée toute entière par les Portugais pour être vendue comme esclave au Brésil. Son langage différait de tous les autres.

Les *Nalicuégas* habitaient le pays situé sous le 21e. dégré de latitude, à deux journées à l'est des plaines de Xérès.

Les *Guasarapo*, dont soixante guerriers habitent des terrains inondés par de fréquents débordements, près les sources de la rivière de leur nom, affluent du Paraguay, et dont le confluent est à 19° 46' de latitude.

Les *Guayoguis*, nation populeuse, diffère, selon Dobrizhoffer, des Guaranis par un teint plus clair, par leur langage et leurs coutumes. Nus et sans cabanes, ils errent dans les forêts arrosées par le Monday-Guazu. Pour attraper des oiseaux et pour trouver du miel, ils grimpent sur les arbres comme des singes.

Énimagas. Cette nation, connue sous ce nom dans le Paraguay, et sous celui de *Étabosle* chez les Machicuys, se nomme elle-même *Cochaboth.* A l'époque de l'arrivée des premiers Espagnols, elle habitait la rive australe de la rivière Pilcomayo, dans l'intérieur du Chaco. Cette nation diminuée par la guerre, cent cinquante hommes d'armes environ abandonnèrent leur pays, pour aller s'établir vers le nord, sur le bord d'une rivière qui traverse le Chaco et se joint au Paraguay, au 24° 24' de lat., et qu'on appelle *Flagmagmegtempela.* Vingt-deux hommes et autant de femmes se retirèrent chez don Francisco Amansio Gonzalès.

Les *Machicuys* furent ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay; les Lenguas les connaissent sous le nom de *Marcoys*, quoique cette nation se nomme elle-même *Cabanataith.* Elle habite l'intérieur de Chaco, sur les bords d'un ruisseau qu'elle appelle Locta et Nelguata, et qui se réunit à la rivière Pilcomayo, avant la jonction de celle-ci avec le Paraguay. Leur langue est différente de toutes les autres. Cette nation est divisée en dix-neuf hordes ou peuplades. Ils comptent environ mille cavaliers et deux cents fantassins.

Les *Jarayes.* A l'époque de l'arrivée des Européens, cette peuplade peu considérable vivait dans un terrain marécageux appelé, par les Portugais, *Matogrosso.*

Guentuses. Ce peuple divisé en deux hordes, qui peuvent former à peu près trois cents hommes chacune, habitait autrefois le Chaco, en face des Énimagas : il a depuis suivi, dans leur émigration, les Énimagas, et s'est fixé à côté d'eux près de la rivière de Flagmagmegtempéla.

Les *Tobas*, ainsi nommés par les Espagnols, par les Énimagas et les Lenguas, Natscoet et Yncanabacté, habitent le Chaco, entre les rivières Pilcomayo et Bermejo. Le nombre de leurs guerriers est d'environ cinq cents. Aucune des peuplades de ces Indiens, formées par les jésuites et par les gouverneurs, ne subsiste aujourd'hui.

(1) *Lozano*, §. 16, 73 et 77.

La nation des *Ptilagas* compte environ deux cents guerriers qui vivent ensemble non loin de la rivière Pilcomayo et du pays des Indiens Tobas, auxquels ils se réunirent pour passer la rivière du Paraguay, et pour enlever aux Espagnols leurs chevaux et leurs troupeaux.

Itatines. Ces Indiens habitaient les bords du Paraguay, entre l'Iguaru et l'Mbotétei. Les jésuites y formèrent les colonies de *Igaripe* et de *Nuestra-Señora de la Espéranza*, qui furent bientôt abandonnées par ces peuplades. Ensuite ils réussirent à en convertir quelques-uns, dont on commença à former la colonie de *San-Stanislaus* (lat. 24° 20'), qui s'agrandit tellement, qu'en 1767, elle contenait deux mille trois cents habitants qui auparavant vivaient dans le pays où les Espagnols recueillaient l'herbe de Paraguay. (*Dobrizhoffer.*)

D'autres Indiens Itatines, après leur conversion, ayant aussi souffert de la petite vérole et de la famine, se réfugièrent, en 1734, dans les forêts de Tapébo, qu'ils avaient autrefois occupées. En 1767, cette colonie contenait deux mille dix-sept Itatines convertis. (*Dobrizhoffer.*)

Chiquitos. Ces Indiens ainsi nommés par les Espagnols, parce qu'ils remarquèrent que l'entrée de leurs cabanes était fort petite, habitaient le pays qui s'étend depuis Santa-Cruz de la Sierra, jusqu'au lac Xarayes, d'où sort la rivière du Paraguay. Leur langue est différente de celle des autres Indiens du Paraguay.

Le père *Joseph de Arce*, ayant pénétré chez les Chiquitos, en 1690, leur proposa d'embrasser la foi chrétienne. Les caciques y consentirent à condition que ceux de leur nation qui s'y opposeraient, ne seraient pas forcés de quitter le pays, et que les enfants des chrétiens même ne serviraient pas leurs autels. Les missionnaires jugèrent à propos d'accepter ces conditions, et on commença la Réduction, le dernier de juillet, jour de la fête de *San-Ignace*, dont l'établissement prit le nom. (*Muratori.*)

1695-1699. *Établissement d'une autre Réduction, sous le nom de* San-Joseph. Elle se composait de Chiquitos de trois cantons, de Boxos, Téotas et de Pénotas, auxquels se joignirent quelques familles de Pinocas et de Ximaros. Les pères Félipe Suarès et Denis d'Avila en furent chargés, et ce fut le marquis del Vallé Toxo qui en paya les frais.

Établissement de la Réduction appelée San-Juan-Bautista, *par les pères de Zéa et Fernandez.* La peste ayant enlevé peu après la majeure partie des Néophites, on transféra la bourgade à vingt-cinq lieues à l'est de San-Joseph.

Don Ulloa remarque que les jésuites prêchèrent avec un tel succès dans ce pays, qu'en 1732, ils avaient formé sept peuplades ou villages de plus de six cents familles chacun (1).

Les *Chiriguanos* de la province de Santa-Cruz de la Sierra, avaient autrefois une population de vingt mille individus. On dit qu'ils descendent de quatre mille Indiens de Guayra, qui s'enfuirent du Brésil pour se soustraire au châtiment dont ils étaient menacés par les Portuguais, à cause du meurtre du capitaine Alex. Garcia. Après avoir résisté à toutes les attaques de l'Inca Ypanqui, et ensuite à celle des Espagnols, ils furent soumis à la foi par les missionnaires jésuites, en 1686; et de cet instant, ils servaient comme de barrière contre les Indiens ennemis. La rivière de Guapay était leur ligne de défense. Avant leur conversion, ils étaient anthropophages, et engraissaient les prisonniers qu'ils devaient dévorer (2).

(1) *Relacion del viage*, etc., lib. I, cap. 14.

(2) *Fernandez*, cap. I, §. 2.

On attribue à ce peuple un singulier usage. Les femmes chiriguanos vont se laver dans la rivière aussitôt qu'elles sont accouchées, et reviennent ensuite à la cabane se jeter sur un monceau de sable, tandis que le mari se met au lit couvert de larges feuilles, et ne prend pour toute nourriture qu'une soupe faite avec du maïs.

Don Ulloa dit que la nation de Chiriguanos ne voulait pas entendre parler d'embrasser la foi catholique, excepté lorsqu'ils ont reçu quelque échec considérable de la part des Chiquitos; alors, ils ont recours aux missionnaires et demandent à se convertir; mais ceux-ci ne sont pas plutôt arrivés dans le pays qu'ils les congédient.

Le père Dobrizhoffer cite plusieurs nations qui ont disparu, et dont les noms ne se trouvent plus que dans l'histoire ou sur les cartes. Ce sont les *Caracares*, les *Hastotes*, *Ohomas*, *Timbus*, *Caracoas*, *Napiguez*, *Agazes*, *Itapurus*, *Urtuéses*, *Pérabazones*, *Frentones* et *Aquilotes*. Selon le même auteur, les Indiens ont abandonné plusieurs villes, soit par inconstance, soit par amour pour leur terre natale, soit parce qu'ils avaient trop à souffrir de l'avarice et de la malveillance des Européens.

Les *Quirandies*, tribu d'environ trois mille individus, qui, lors de l'arrivée des Espagnols, résidaient dans le voisinage de Buénos-Ayres, ont été tous détruits, ainsi que les *Bartènes*, les *Zechuruas* et les *Timbues*.

Concernant les Indiens de Chaco, Dobrizhoffer observe que les Calchaquis, autrefois si nombreux et si fameux dans leurs guerres contre les Espagnols, ont disparu, excepté un petit nombre qui habite un coin du territoire de Santa-Fé. Les tribus de Malbalaes, Mataras, Palomos, Mogosnas, Oréones, Aquilotes, Churumates, Ojolades, Tanos et Quamalcas, ont été détruits par la guerre et la petite vérole. Les nations de Chaco, encore formidables aux Espagnols, sont les Abipones, les Natékébits, les Tobas, les Amokébits, les Mocobios, les Yapizalakas, ou Zapizalakas, les Ochakalots, les Guaycurus, ou Lenguas, et les Mbayas, qui habitent le bord oriental du Paraguay.

La plupart des Lules, des Ysistines, les Foxistines, qui parlent la langue tonocoti, sont convertis et établis en villes; et presque tous les Hamoampas, Vilélas, les Chunipis, les Yooks, les Ocoles et les Paraines sont chrétiens. Les Payaguas, les Guanas, les Chiquitos, les Zamucos, les Caypotades, les Ygaronos, ont été réunis aux colonies de Chiquitos. On a vainement essayé de civiliser les Mataguayas.

En 1766, les dix villes de Chiquitos contenaient cinq mille cent soixante-treize familles, et vingt-trois mille sept cent quatre-vingt-huit personnes, selon Dobrizhoffer, qui observe que cette nation, formidable par son courage et ses flèches empoisonnées, est toujours restée fidèle aux Espagnols dans leurs guerres contre les Portugais et les Indiens ennemis.

En 1822, un corps d'Indiens ennemis s'approcha de Buénos-Ayres; mais il fut repoussé par la force armée. L'année suivante, ils reparurent près de la ville. On les chassa jusqu'à leurs postes, dans la direction de Tandil et de Chapalcopu. Le 26 septembre 1826, il fut ordonné, par un décret, de tracer une ligne de défense depuis le fort de l'Indépendance, pour servir comme de barrière contre les incursions des Indiens; et d'établir trois principaux forts, l'un à Laguna de Curafalquen, un second à la Cruz de Guerra, un troisième à Potréro (1).

Tous les Indiens, quelle que soit leur nation, se ressemblent par la couleur, les traits, les sourcils, les ieux, la vue, l'ouïe, les dents, les cheveux, le poil, le manque de barbe, les mains et les pieds.

La taille moyenne des Guaranis est, selon Azara, moindre de deux pouces que celle des Espagnols, et par conséquent bien inférieure à celle des autres Indiens. Ils sont aussi plus carrés, plus charnus et plus laids. Leur couleur est moins foncée, et tire un peu sur le rouge. Les hommes de cette nation ont quelquefois un peu de barbe, et même du poil sur le corps, ce qui les distingue de tous les autres Indiens auxquels ils ressemblent en d'autres points. La taille moyenne des Charruas surpasse d'un pouce celle des Espagnols. Leur couleur tient plus du noir que du blanc; leurs traits sont réguliers, leurs ieux petits et noirs, leurs dents blanches; leurs cheveux épais, noirs et longs; leurs mains et leurs pieds sont plus petits et mieux faits qu'en Europe. On estime la taille des Lenguas à cinq pieds neuf pouces. Leurs proportions sont les plus belles du monde. « J'admire, dit Azara, la hauteur et l'élégance de leurs formes, qui n'ont point d'égales. »

La taille des Pampas ne paraît point inférieure à celle des Espagnols; mais en général ils ont les membres plus forts, la tête plus ronde et plus grosse, les bras plus courts, la figure plus longue et plus sévère que les autres Indiens, et la couleur moins foncée. Les Abipons, qui habitent les contrées qu'arrose le Rio-Vermėjo, sont grands, bien proportionnés; ils ont les ieux et les cheveux noirs. Ils sont très-robustes, et la plupart des maladies qui désolent l'Europe leur sont inconnues. On dit qu'on n'a jamais vu un Abipon privé de ses dents. Ils disent : les Européens sont très-équitables; pour l'or et l'argent qu'ils nous ont enlevé, ils ont apporté la petite vérole.

La taille des Guairas ne cède en rien à celle des Espagnols, et elle est bien proportionnée. Leur couleur est plus claire que celle des autres Indiens. La taille ordinaire des Payaguas est plus de cinq pieds quatre pouces. Ils n'ont pas le moindre défaut corporel; leurs proportions sont belles, et ils paraissent l'emporter sur tous les autres par leur souplesse et leur agilité. Les Mbayas sont si supérieurs aux Espagnols par la taille, l'élégance et la force du corps, qu'ils considèrent les Européens comme étant très-au-dessous d'eux.

Habillement. La plupart des Indiens ne portent point de cheveux. Les Charruas ne coupent jamais les leurs. Les femmes les laissent tomber sur leurs épaules; mais les hommes les attachent, et les adultes posent sur le nœud qui les réunit, des plumes blanches placées verticalement. Quand ils peuvent se procurer des peignes, ils en font usage; mais ordinairement ils se servent de leurs doigts. Les hommes portent dans un trou percé à la lèvre supérieure, près la racine des dents, un petit morceau de bois de quatre à cinq pouces de long, et de deux lignes de diamètre, connu sous le nom de *barbote.* Dans quelques tribus appelées *Cuaiguas*, les hommes portent une *barbote* de gomme transparente, longue de cinq pouces, et large de quatre lignes; et pour la soutenir, ils y ajoutent, dans l'intérieur de la bouche, une pièce de bois qui la traverse comme le haut d'une béquille. Les hommes vont entièrement nus, excepté pendant le froid; alors ils font usage du *poncho*, et mettent un chapeau. Les femmes se couvrent d'un *poncho* ou d'une chemise de coton sans manches qu'elles ne lavent jamais. Celles des Aquitèquédichagas se reconnaissent à leurs oreilles qui touchent presque leurs épaules. Elles les percent pour y introduire des morceaux de bois arrondis, dont le volume augmente graduellement.

Les Payaguas, d'une taille élevée, et très-robustes, portent dans la lèvre inférieure un long morceau de bois ou

(1) *Mensagéro Argentino*, n°. 96 29 septembre 1826.

de cuivre qui descend sur la poitrine. Ils portent aussi dans une de leurs oreilles l'aile d'un vautour. Leurs cheveux sont teints avec du sang de bœuf; leur cou, leurs bras et leurs mollets sont ornés de chapelets; leur corps est peint de différentes couleurs. Les femmes ont des vêtements en laine qu'elles fabriquent elles-mêmes. Les hommes vont tout nus, et ils ont une telle aversion pour tout ce qui est vêtement, que le gouverneur Monéda, après avoir fait distribuer parmi eux un grand nombre d'étoffes, fut obligé d'ordonner que tous ceux qui entreraient nus dans la ville, recevraient cinquante coups de fouet.

Les *Lenguas* se coupent les cheveux par devant et par derrière, les laissent à la hauteur des épaules, sans jamais les attacher. Ils portent une *barbote* tout à fait singulière, formée d'un demi-cercle de bois de seize lignes de diamètre, et introduit dans une fente horizontale qu'ils se font à la lèvre inférieure, et qui pénètre jusqu'à la racine des dents. Les hommes de la nation Guairas se ceignent le front d'un bandeau tissu en fil, et garni d'un grand nombre de plumes. Ils vont entièrement nus; mais les femmes se couvrent la ceinture avec un morceau d'étoffe. Les hommes, chez les Mbayas, se rasent toute la tête. Les femmes conservent une bande de cheveux large d'un pouce, et un peu moins élevée depuis le front jusqu'au sommet de la tête.

Personne, parmi les Pampas, ne se peint, ni ne se coupe les cheveux. Les hommes les relèvent et les attachent avec une corde dont ils se ceignent la tête sur le front; les femmes divisent leurs cheveux en deux parties égales qui tombent sur leurs oreilles. Elles ne se colorent point le visage, s'enveloppent le corps dans un *poncho*, et se lavent souvent. Les hommes ne portent point de *barbote;* ils ne se servent d'aucun vêtement, à moins qu'il ne fasse très-froid.

Les deux sexes, chez les Aquitèquédichagas, vont entièrement nus.

Les nations errantes, qui habitent entre la côte Patagonienne et la Cordillère du Chili, depuis le 41[e]. dégré jusqu'au détroit de Magellan, font usage, quand il fait froid, de couvertures en peaux qu'ils chargent de peinture du côté opposé au poil.

Les Abipons tracent sur leur peau des dessins ineffaçables, en se fesant avec une épine des piqûres qu'ils frottent de cendres. Tous portent une croix sur leur front. Deux lignes viennent des ieux aux oreilles; d'autres traversent les sourcils. Les jeunes filles à marier se couvrent le visage et les bras de dessins bizarres. Plus leur rang est élevé, plus les dessins sont nombreux : elles ressemblent alors à un tapis de Turquie. Cette opération n'est pas sans quelque danger; et pour le prévenir, on enveloppe la jeune fille, afin de la tenir chaudement, et on ne lui permet de manger que des fruits. (*Dobrizhoffer.*)

Nourriture. La plupart de ces Indiens ne cultivent pas la terre. Ils vivent de leur chasse; c'est ce que font les Charruas, les Minuanes, les Pampas, les Péhuelches, ou Patagons, les Guaicures, les Mbayas, les Lenguas, les Enimagas, les Tobas, les Pitilagas, les Mocobis, et les Abipons. Les Charruas se nourrissent uniquement de la chair de vaches sauvages qui abondent dans leur pays. Les Payaguas, les Quasarapos et les Quatos subsistent de la pêche; ils tuent à coups de flèches ce qu'ils attrapent à l'hameçon de bois. Les Guanas, les Guaranis, les Machicuys, les Quentuses, les Aquitèquédichagas, et autres peuplades stationnaires, subsistent de l'agriculture. Ils sèment du maïs, du coton, du many, ou manduby (*arachis hypogea*), des patates douces, des citrouilles, des piments, des haricots, du manioc et camanioc, des calebasses, et beaucoup d'espèces différentes de ces plantes. Du maïs et du manioc, ils font du pain et de la bouillie. Ils conservent leurs graines dans des magasins. Ils ne vont à la chasse et à la recherche des fruits que lorsqu'ils ne sont pas occupés par les travaux de l'agriculture. Ils se nourrissent aussi de miel, de fruits sauvages, et mangent des singes, des chibiguazu, des mborébi, et des capibera. Les Guasarupos vivent du maïs sauvage que produisent leurs lagunes. Parmi les Mbayas, l'agriculture est exercée par les enfants. Les Mocobies possèdent des troupeaux, des vaches et des brebis, dont ils mangent la chair, ainsi que celle des bestiaux enlevés par eux aux Espagnols du Paraguay, de Corrientès et de Santa-Fé. D'autres peuplades se sont appliquées à entretenir de petits troupeaux de vaches et de brebis, sans faire usage de leur lait, que tous les Indiens abhorrent. Les Payaguas mangent le crocodile et ses œufs.

Les Pampas se nourrissent de la chair des chevaux et des vaches. Azara dit que les Espagnols doivent aux Indiens Guaranis de Monday ou de Maracayu, l'usage de l'herbe de Paraguay. Autrefois les Pampas subsistaient de la chasse du tatou, du lièvre, du cerf et des autruches.

Les Abipons dévorent la chair du couguar, et ils en boivent la graisse fondue, ainsi que celle du taureau, du cerf, du sanglier, d'anta, etc., et pensent que cette nourriture donne de la force et du courage. Ils ne mangent ni du mouton, ni des poules, ni de la tortue, persuadés que ces sortes de viandes engendrent l'indolence et la langueur. Muratori observe que c'est une coutume assez généralement répandue chez les Indiens comme chez les Africains, et les Tartares d'Asie, de manger la viande à moitié cuite et presque crue; ce qui marque en eux un vigoureux estomac, et peut-être encore plus une gourmandise bien forte et bien impatiente. De là naissent différentes maladies auxquelles les Indiens sont sujets. Pour conserver la chair des animaux, ils la dessèchent, ce qui la rend dure et difficile à digérer. Après la récolte du maïs, les Indiens vont à la chasse, et retournent chez eux au mois d'août pour faire les semences. Les campagnes situées entre le pays des Chiquitos et le lac de Xarayes, produisent une abondante récolte de mil sauvage, qui sert de nourriture au peuple voisin.

Les Indiens agricoles, qui vivent plus ou moins ensemble, ensemencent la terre partout où ils passent, et font la récolte à leur retour.

Cabanes. Les demeures des Indiens sont en général des cabanes construites avec des branches d'arbres ou des cannes au milieu des bois, et placées sans ordre les unes auprès des autres; la porte en est très-basse, afin de se mettre à couvert de insectes, et de se garantir des flèches des ennemis. Les Indiens ne se rassemblent jamais en grand nombre dans le même lieu. Ils changent souvent d'habitations pour trouver une plus grande abondance de provisions.

Les *cabanes* des Charruas sont composées en branches d'arbres pliées et enfoncées en terre, en forme d'arcs, et recouvertes d'une peau de vache; l'ouverture en est fort étroite.

Une des hordes des Machicuys habite dans de petites cavernes souterraines qu'elle a creusées, et où le jour ne pénètre que par une faible ouverture. Ces Machicuys font leur feu en dehors.

Les *cabanes* des Guanoas sont formées en branches d'arbres courbées, et recouvertes avec de la paille longue. Elles n'ont ni cloison, ni séparation, quoique servant à dix ou douze familles. Ces cabanes sont balayées chaque jour. Le bois de lit des Guanoas consiste en quatre pièces de bois fixées en terre, et ayant la forme d'une fourche, sur lesquelles sont placés horizontalement quatre autres bâtons, tout cela recouvert de petites branches, de peaux et de paille. Les tentes ou habitations portatives des Pampas, consistent en des

pieux qu'ils enfoncent en terre, et qui ont aussi la forme d'une fourche. Ils étendent sur eux des bâtons en roseaux, et les recouvrent de peaux de cheval. Si le froid est rigoureux, ils garnissent l'intérieur de leurs tentes avec d'autres peaux.

Les huttes des Aquitèquédichagas sont faites comme celles des Pampas, excepté que les premiers les couvrent de paillaissons au lieu de peaux.

Les Payaguas construisent leurs huttes avec des joncs posés dans toute leur longueur, et réunis par des fils.

Les cabanes des Mbaévréa, découvertes en premier lieu par le missionnaire Dobrizhoffer, sont construites en branches de palmiers, entremêlées d'herbes sèches. Elles sont d'une dimension à contenir soixante individus, et ont quatre portes. Chaque famille a son feu. Les Mbaévéra s'asseoient et couchent dans des filets.

Selon Muratori, les *Manacicas*, qui diffèrent des autres nations, vivent dans des maisons de bois qui forment des rues et des grandes places.

Mœurs et coutumes. Toutes les nations, chez les Indiens occidentaux, se ressemblent par la taciturnité, la coutume de ne point rire, l'égalité des conditions, la manière de se nourrir, de s'enivrer, et de faire la guerre; enfin, par leurs danses, leurs chansons, leurs instruments de musique, et l'usage établi de terminer à coups de poing leurs différends particuliers. En général, les Indiens sont toujours prêts à venger la moindre injure, et quelquefois ils prennent les armes avec la seule intention d'acquérir une réputation militaire. Quelques peuplades féroces ont excité la guerre dans le but barbare de dévorer leurs prisonniers; mais en général, les vainqueurs les conservent pour les retenir chez eux. Presque toujours les peuples qui vivent de la chasse sont plus féroces et plus fainéants que ceux qui subsistent de l'agriculture. Les Indiens agriculteurs sont tranquilles et pacifiques. Ils ne cherchent qu'à se défendre. Ils ne reconnaissent ni lois, ni châtiment, ni reconnaissance, ni obligation. Tous sont égaux. Parmi eux, ce sont les parties elles-même qui décident leurs différends. Si elles ne sont pas d'accord, elles se chargent à coups de poing, jusqu'à ce que l'une des deux tourne le dos, et laisse l'autre sans dire mot. Dans ces duels singuliers, ils ne font jamais usage d'armes. Leur figure est sombre, triste et abattue. Ils parlent peu, et toujours bas, sans crier, ni se plaindre. Jamais ils ne rient aux éclats, et jamais l'on ne trouve sur leur visage l'expression d'aucune passion. Comparer, dit Azara, les Péruviens avec les nations sauvages du Paraguay, et de la rive de la Plata, ce serait mettre en parallèle l'abattement du corps et de l'esprit avec l'élégance, la grandeur, la force, la bravoure, la fierté et l'orgueil.

Les Mbayas et tous ceux qui s'occupent de la chasse et de la guerre, sont naturellement fiers. Il m'est arrivé, dit Azara, de faire à un Mbaya des présents, qu'il n'a pas voulu prendre, et qu'il ordonnait à ses esclaves de recevoir.

Les Guanas qui vivent de l'agriculture, et qui fréquentent les Espagnols, sont très-hospitaliers : ils logent les voyageurs, leur donnent à manger, et les accompagnent jusqu'à la peuplade où ils veulent aller. Ils se font un devoir de vivre en paix avec toutes les autres nations, et de ne jamais prendre l'offensive dans une guerre : mais si on les attaque, ils se défendent avec une grande énergie.

Le divorce est commun chez les Indiens; mais quelques tribus ont plus de penchant pour lui que les autres, particulièrement celle des Énimagas. « J'ai connu un homme de cette nation, dit Azara, qui, à l'âge de trente ans, avait déjà répudié six femmes, et en avait une septième. »

Les Pampas, très-adonnés à la boisson, dit Dobrizhoffer, donnent tout ce qu'ils ont aux Espagnols, pour se procurer de l'eau-de-vie. Les parents livrent souvent leurs jeunes filles pour un flacon de cette liqueur à celui qui les recherche pour femmes. Ils en jettent sur les morts, en les plaignant de ne pouvoir plus savourer ce nectar. Ils sont enclins à la vengeance. Ils mutilent les pieds de leurs ennemis, et les laissent dans l'agonie d'une mort prolongée. Les tuer d'un seul coup est pour eux une grâce.

On prétend que lorsqu'un médecin a entrepris, parmi les Payaguas, une cure, et que le malade meurt, le peuple s'assemble et le tue.

Les coutumes et les usages de ce peuple varient tellement qu'il faudrait un volume pour les détailler; nous nous bornerons à donner ceux qui sont le plus généralement établis. Les Indiens couchent dans leurs cabanes, sur une peau, et dorment toujours sur le dos. Quelquefois ils ont des ais bruts sur lesquels ils étendent la peau des animaux, ou une natte de jonc : les plus heureux ont un hamac ou filet suspendu entre quatre pieux qu'ils attachent à des arbres lorsqu'ils voyagent. Les femmes des Charruas se baignent quelquefois dans les chaleurs, mais elles ne lavent jamais leurs mains, leurs figures, ni leurs corps. Jamais non plus elles ne balayent leurs habitations. Elles ne cousent ni ne filent; ne connaissent ni jeux, ni danses, ni chansons, ni instruments de musique, ni sociétés, ni conversations oiseuses. La devise des femmes est de tout faire, excepté la chasse et la guerre. Chez les Charruas, les chefs de familles, mais non leurs femmes et leurs enfants, s'enivrent le plus souvent qu'ils peuvent, avec de l'eau-de-vie, et à son défaut, avec de la chica. Pendant les saisons pluvieuses, ils dansent et boivent plusieurs jours de suite. Les disputes et les querelles succèdent à leurs amusements.

Le cheval satisfait à tous les besoins des Pampas. Ils forment de son cuir leurs lits, leurs vêtements, leurs chaussures, leurs tentes, leurs selles et leurs brides. Ils font de sa peau et de ses poils, des cordes ou *lasos*, et de leurs nerfs du fil.

Mariage. L'adresse et la valeur sont les qualités voulues chez une fille à marier. Le prétendant apporte une quantité de gibier, qu'il dépose à l'entrée de la cabane du père de celle qu'il aime, lequel décide, par le nombre et l'espèce du gibier, s'il mérite sa fille. Les Charruas se marient dès qu'ils en éprouvent le besoin, ce qui arrive ches les femmes à dix ou douze ans, et chez les hommes un peu plus tard. Le mariage n'a jamais lieu entre frère et sœur. On demande la fille à ses parents, qui suit toujours leur volonté. La poligamie est permise, particulièrement chez les caciques; mais une seule femme n'a jamais deux maris. Le divorce est toléré chez les deux sexes. Le Abipons se contentent généralement d'une femme; s'ils en ont plusieurs, ils les séparent les unes des autres par quelques lieues, afin d'éviter toute jalousie.

Accouchements. On doit admirer, dit Azara, la facilité avec laquelle accouchent toutes les Indiennes, sans le secours de personne, sans aucune suite fâcheuse, et sans cesser de se livrer, le jour même, à leurs occupations. Elles n'éprouvent jamais un manque de lait, et se lavent immédiatement après leur accouchement.

Toutes les femmes des Mbayas, des Lenguas, des Guaycurus ont la coutume de détruire leurs enfants, en se fesant avorter, à l'exception du premier venu.

Fécondité, longévité. Ayant examiné, dit Azara, une foule de listes, de cadastres des peuplades anciennes et modernes, je n'ai trouvé qu'un seul Indien père de dix enfans. Le terme moyen ne donnant que quatre individus par famille, l'un portant l'autre. Le nombre des femmes est, dit-on,

à celui des hommes, dans le rapport de quatorze à treize. Azara cite des exemples extraordinaires de longévité : le cacique des Mbayas, nommé Nabidrigui, ou Camba, ayant six pieds deux pouces de hauteur, était âgé de cent vingt ans, et cependant il montait à cheval, maniait la lance, et allait à la guerre comme les autres. Magache, fameux cacique des Payaguas, à l'âge de cent vingt ans, ramait, pêchait et s'enivrait comme les plus jeunes. Parmi les Charruas, il en existait un qui passait cent ans, et qui affirmait que son père et son aïeul avaient encore vécu plus long-tems.

Dobrizhoffer dit que, quand les Abipons meurent à quatre-vingts ans, leurs familles les considèrent comme enlevés à la fleur de l'âge, et que plusieurs femmes sont plus que centenaires.

Arts industriels. Les Indiens allument du feu en tournant rapidement un morceau de bois pointu et enfoncé dans un autre bâton troué. En général, leurs meubles se réduisent à quelques vases de terre. Ils fabriquent des couvertures, ou mantes, sans métiers, en disposant leurs fils sur deux bâtons, et en les réunissant avec leurs doigts.

Les Payaguas ont des pots et des plats en terre assez mal cuite. Ils les couvrent de peintures. C'est d'ordinaire l'ouvrage des femmes. Pour remuer la terre, ils se servent de pieux, dont le bois est dur. Ils ont pour travailler le bois des haches faites d'une pierre solide. Les Indiens généralement ne font pas usage, pour labourer la terre, d'animaux ni de charrues. Le seul instrument employé par eux est un bâton pointu, dont ils font les trous où ils ensemencent. En guise de pioche, les Guaranis se servent d'omoplates de cheval et de bœuf, emmanchés d'un bâton. Les Abipons emploient la peau épaisse de l'anta à faire des tapis et couvrir leurs chevaux. Avec la peau de l'ému ils font des chapeaux et des bourses, et la plume de cet oiseau leur sert à faire des éventails et des écrans.

Armes. La plupart des Charruas n'ont pour toute arme qu'une lance de onze pieds, armée d'un fer très-long, qu'ils se procurent des Portugais. Ceux qui n'en ont pas se servent de flèches très-courtes, qu'ils portent dans un carquois suspendu à leur épaule. Les Payaguas ont des canots pour la guerre qui peuvent contenir quarante hommes. Les Guairos ont des arcs extraordinaires, longs quelquefois de sept pieds et demi, et des flèches de cinq pieds et demi. Les Mbayas font usage de lances très-longues, et d'une macana, ou bâton de trois pieds de long, et de plus d'un pouce de diamètre, faite d'un bois très-dur et très-lourd. Ils font usage aussi d'arcs et de flèches pour la chasse et la pêche.

Les Pampas ne connaissent point d'arcs et de flèches. Autrefois, ils se servaient d'un dard ou d'un bâton pointu avec lequel ils combattaient de près, et même de loin, en le lançant. Actuellement, ils ont des lances longues, qui leurs sont plus utiles à cheval. Ils ont, de plus, des boules ou des pierres rondes, de la grosseur du poing, recouvertes de peaux, et attachées à un centre commun, avec des cordons en cuir, de la grosseur du doigt, et long de trois pieds, qu'ils lancent contre les hommes et les animaux, à la distance de cent pas.

Les Abipons font usage d'un dard de bois dur, long de cinq ou six aunes, dont le bout était garni d'un morceau de corne de cerf, avant de connaître le fer. Les flèches sont formées d'un roseau, armé d'os pointus. La corde est faite avec des boyaux de renards.

Manière de faire la guerre. Les Indiens, en tems de guerre, cachent leurs familles dans les bois, et tuent tout ce qu'ils rencontrent, excepté les femmes et les enfants au-dessous de douze ans qui deviennent leurs esclaves ou leurs domestiques. Le mariage seul peut les rendre libres. A chacune de leurs expéditions, les Indiens se contentent de remporter un seul avantage; s'il en était autrement, dit Azara, il n'existerait plus aujourd'hui un seul Espagnol au Paraguay, ni un Portugais à Cayuba. Les Mbayas montent sur leur cheval le plus mauvais, et conduisent en lesse celui réservé pour combattre. Les Payaguas font la guerre sur des canots qui ont dix à douze pieds de long, et quatre palmes dans leur plus grande largeur; ils se placent debout, au nombre de six ou huit, le long de chaque canot, et ramant tous à la fois, ils font plus de sept lieues à l'heure.

Les Charruas ont des chevaux et des haras, et la plupart possèdent des brides garnies en fer qu'ils obtiennent des Portugais en échange de leurs chevaux. Chez les Mbayas, les Lenguas, les Machicuys, les hommes montent ordinairement à poil, et les femmes sur une espèce de housse très-simple. Quelques peuplades font usage de mors en fer; d'autres y suppléent par de petits bâtons qu'ils attachent dans la mâchoire inférieure de l'animal, au moyen d'une courroie à laquelle correspondent deux autres bâtons qui servent de rênes.

Gouvernement. Il n'existe chez les Indiens aucune règle fixe de gouvernement, et chacun se croit entièrement libre. Dans le cas de guerre civile, ils se liguent entre eux, et font choix d'un capitaine pour les commander. Le nombre de la troupe s'augmente en proportion de ses exploits, et l'on s'en sépare à volonté. En général, toutes les nations sont partagées en hordes, indépendantes les unes des autres, et ne reconnaissent point un chef commun. Chaque horde a son capitaine ou cacique, dont la dignité est héréditaire; mais il n'y a aucune différence entre lui et les autres Indiens. Il ne reçoit ni tribut, ni service, ni obéissance. Les Mbayas n'ont aucun chef pendant la guerre, ni pendant la paix; les conseils des vieillards et des Indiens les plus accrédités forment leurs assemblées délibératives.

Quoique tous ces Indiens redoutent moins la mort que l'esclavage, les Mbayas ont toujours un grand nombre de Guanas qui les servent volontairement et gratuitement. Ils ont encore pour esclaves leurs prisonniers de guerre, si bien, dit Azara, que le Mbaya le plus pauvre a trois ou quatre esclaves. Ces esclaves cultivent la terre, cherchent du bois, font la cuisine, dressent les tentes, et soignent les chevaux. Mais cet esclavage est doux pour eux, car leurs maîtres s'en rapportent à leur bonne foi, et se contentent de ce qu'ils veulent faire, de sorte qu'ils tiennent à leur service, et ne le quittent pas. A l'époque de la première arrivée des Espagnols, dit Azara, les Guanas allaient, comme aujourd'hui, se réunir en troupes aux Mbayas pour les servir et cultiver leur terre, sans aucun salaire. On voit journellement descendre au Paraguay des bandes de cinquante à cent Guanas, qui vont se louer aux Espagnols en qualité d'agriculteurs, et même de matelots, puisqu'ils se rendent pour cet objet jusqu'à Buénos-Ayres.

Religion. Il paraît certain, dit Muratori, que plusieurs peuplades du Paraguay n'ont aucune espèce de culte; mais si l'on en juge par leurs soins pour les morts, ils croient à une autre vie. A la vue d'une éclipse de lune, ils s'entourent de leurs esclaves, poussent des cris, et lancent des flèches dans l'air pour la défendre, disent-ils, des chiens qui la déchirent. Ils pensent que les tempêtes et les orages sont suscités par des ennemis morts qui vengent ainsi leurs défaites. Leurs oracles sont les cris des animaux, le chant des oiseaux, et les changements que subissent les arbres. Néanmoins les Indiens *manacicas* adorent le démon et les idoles, et ont une grande salle pour les honorer.

Selon Dobrizhoffer, les Pampas croient que les âmes habitent des lieux souterrains. Les caciques cherchent à faire respecter leur autorité par l'influence de magiciens qui menacent de perdre ceux qui refuseraient d'obéir. Ce qu'ils font par une dose de poison qu'ils administrent eux-mêmes secrètement. Les Indiens ont une grande vénération pour les sorciers. Ceux-ci prétendent pouvoir se transformer en bêtes sauvages, prédire les événements, susciter les débordements, les tempêtes, et occasioner, à leur gré, les maladies, et la mort.

Funérailles. Tous les Indiens ont une grande horreur des morts, et ils ne conservent rien qui soit de nature à les leur rappeler. Chez les Lenguas, à la mort d'un individu, tous changent de nom; ils disent que la mort a emporté avec elle la liste de ceux qui étaient en vie, et que changeant leurs noms, à son retour, elle ne trouvera plus celui qu'elle cherchait, et le poursuivra ailleurs. Les Indiens ne laissent jamais un mort dans leurs cabanes. Lorsqu'il n'y a plus d'espoir de guérison, ils traînent le malade à cinquante pas de son habitation : là, ils creusent un trou dessous lui, afin qu'il puisse satisfaire aux besoins de la nature; d'un côté, ils lui laissent de l'eau, et de l'autre ils allument du feu. Ils entourent les morts de leurs armes, de leurs habillements, de toutes leurs nippes. La famille pleure beaucoup le mort. Chez les Charruas, après la mort d'un mari, d'un père, ou d'un frère adulte, la femme, les filles, et les sœurs se coupent une des articulations des jointures des doigts, pour chaque défunt, en commençant cette opération par le plus petit. En outre, elles s'enfoncent, à différentes reprises, le couteau ou la lance du défunt, de part en part, dans le bras, le sein, et les flancs. Azara dit l'avoir vu. Ajoutez à cela qu'elles passent deux lunes dans leurs cabanes où elles ne font que pleurer. Les Mbacdéras, découverts par Dobrizhoffer, renferment les morts dans des boîtes d'argile, suivant un vieux usage des Guaranis. Les Pampas ornent le cheval du défunt de petites sonnettes de cuivre, de chapelets et de plumes; et après avoir passé plusieurs fois autour de la tente du mort, ils tuent son cheval et ses chiens. On attache le cadavre des chevaux à la tombe des morts, au moyen de pieux où sont suspendus des vêtements de différentes couleurs.

Les Abipons enterrent leurs morts au pied d'un arbre, dans une fosse peu profonde; afin que la terre ne pèse pas trop sur le corps, et pour le mettre à l'abri des animaux, on entoure la tombe de broussailles. Les plus beaux chevaux du défunt sont tués dans ce lieu; et comme on croit que le mort peut revenir, on suspend à un arbre des vêtements, un dard et un vase d'eau. Être privé de sépulture est regardé comme un très-grand malheur. Si l'un d'eux meurt hors de son pays, on va chercher ses restes qu'on enferme dans une peau; ils sont emportés processionnellement en grande cérémonie. Quand le cacique meurt, tous les hommes coupent leurs cheveux. Les veuves couvrent leur tête d'un capuchon noir, et ne le quittent que lorsqu'elles se remarient. (*Dobrizhoffer.*)

Langages. On n'exagère pas, dit Azara, en avançant qu'il existe mille langues en Amérique. Il compte cinquante-cinq idiomes très-différents dans les régions du Paraguay. Celui des Guaranis est le plus riche; et cependant, dit-il, il lui manque une foule de mots essentiels, comme on peut s'en convaincre en examinant le dictionnaire et la grammaire de cette langue, que les jésuites ont fait imprimer.

La plupart des nations de Tucuman parlent la langue tonocote. (*Lozano*, § 19.)

Fondation de principales peuplades des Indiens. Yta est la peuplade la plus ancienne des Indiens Guaranis.

La peuplade de San-Ynacio-Guazo fut formée de la même nation qui habitait les bords du Yaguari, affluent de Tibiquari.

La peuplade d'Ypané, dans la province d'Ytati, fut formée des mêmes Indiens, sous le nom de Petun. Par crainte des Mbayas, ils s'établirent, en 1673, à Ypané, où ils éprouvèrent des hostilités de la part des Indiens de Chaco.

Les habitants du bourg Guarambaré sont composés de ceux d'Ypané réunis à d'autres Guaranis.

La peuplade d'Atira, composée de Guaranis, fut fondée à l'endroit où on établit ensuite celle de Belen; elle s'incorpora après à la bourgade de Los-Yois qui perdit son nom.

Le bourg d'Arégua fut formé de Guaranis, nommés Mongolas, que le visiteur Alfaro donna en qualité de yanaconas, ou domestiques, au couvent des Pères de la Merci; ils furent considérés comme esclaves jusqu'en 1783, qu'un jugement les déclara des yanaconas.

La peuplade de Tobaty fut formée en 1538; mais les Mbayas leur ayant tué beaucoup de monde, ils passèrent, en 1699, à l'endroit indiqué dans le tableau.

Le bourg d'Altos fut formé, en 1538, de Guaranis; il fut augmenté, le 7 novembre 1677, par la peuplade d'Arécayas, qui avait été fondée, en 1632, près de la rivière Curuguati, (lat. 24° 23'). En 1660, elle fut détruite par le gouverneur, et les Indiens qui la composaient furent dispersés parmi les Espagnols. En 1664, ils se réunirent et s'établirent au 25° 11' de lat. et au 59° 54' de long., et s'incorporèrent ensuite à celle de Los-Altos ou d'Ybitiruru.

Les Guaranis qui composaient la peuplade de Loréto, furent réduits, en 1555, par Nuflo de Chavès, et distribués parmi les Espagnols de la province de la Guaira. On en établit une peuplade près de la rivière Parana-Pané, laquelle, après plusieurs changements occasionés par les Portugais, fut fixée, en 1686, à Loréto.

La peuplade de Baradéro fut formée, en 1580, d'Indiens Guaranis, de la tribu appelée Mbéguas. Mêlés avec les Espagnols, ils ont oublié leur langue et leurs coutumes primitives.

La peuplade de Guaranis d'Ytaty fut établie, en 1588, à dix lieues au-dessus de la ville de Corientès (lat. 27° 17'), à un endroit appelé Yguary. Plus de quarante ans après, on l'a fixée à Ytaty, en y réunissant les Indiens de l'île d'Apipé et d'autres du Paraguay. Cette peuplade, sous la protection des Cordeliers, les chassa pour se mettre sous celle des Jésuites. Ceux-ci changèrent son nom en celui de Santa-Ana; mais la peuplade fut restituée aux Cordeliers, en 1646, par un ordre du roi. En 1748, elle fut presque entièrement détruite, ainsi que celle de Santa-Lucia, par les Payaguas et autres Indiens du Chaco.

Santa-Maria de Fé. En 1592, Juan Caballéro Bazan, avec un corps de soldats, forma les peuplades de Tarey, Bombay, et Caaguazo, dans la province d'Ytaty, vers le 22° de lat. Hernando Cuéva en prit la direction. En 1632, les peuplades de Tarcy et de Bombay furent réunies sous le nom de San-Bénito, qui fut bientôt changé en celui de Santa-Maria de Fé (22° 4'). L'autre peuplade prit le nom de San-Ignacio. Les Portugais les attaquèrent en 1649; les Mbayas, en 1661, et en tuèrent beaucoup : ceux qui échappèrent furent transférés, en 1772, à Santa-Maria de Fé, sur les bords du Parana.

L'établissement de San-Ignacio-Guazu, fut commencé, en 1610, par le jésuite Marciel de Lorenzana et Hernando Cuéva. Ils forcèrent les Guaranis, que les Espagnols avaient ramassés, à se fixer à Itaqui, au 26° 57′ de lat. et 59° 20′ de long. Ensuite on transféra la peuplade à San-Ignacio-Guaru. En 1640, elle eut un accroissement de trois cents Guaranis.

La peuplade d'Ytapua, formée en 1614, était composée de trois cent soixante Guaranis, de celle de Santa-Téresa de Ygay ou Yacuy, détruite par les Portugais le 25 décembre 1637; et une partie de la peuplade de Natividad, fondée en 1624, sur les bords de la rivière d'Acaray, et détruite par la même nation. En 1703, la peuplade se fixa à Ytapua, sur la rive septentrionale du Parana, à environ cinq milles nord-ouest de Candélaria, (lat. 27° 20′).

La peuplade de Corpus, fondée par les jésuites en 1622, à l'ouest du Parana, sur le bord de la petite rivière Iniambey, fut ensuite augmentée par l'incorporation de la moitié de la peuplade de Natividad. En 1647, elle passa sur le Parana, et se fixa à Corpus le 12 mai 1701.

Santa-Maria-la-Mayor fut fondée, en 1626, au confluent du Parana et de l'Yguazu; en 1633, elle quitta cet endroit et s'établit à celui qui porte son nom.

La peuplade de Candélaria fut fondée, en 1627, vers la source du Pirayu; et après avoir changé sa situation par la crainte des Portugais, elle s'établit à Candélaria, en 1665.

San-Nicolas fut fondée, en 1627, sur la petite rivière de Piratiny-Miry. Attaqués par les Portugais, au mois de janvier 1638, les habitants s'enfuirent et se fixèrent à l'endroit qui porte son nom, le 2 février 1687.

San-Xavier fut fondée, en 1629, sur le ruisseau Ytabú, un peu au nord de sa situation actuelle.

La Cruz fut fondée, en 1629, au confluent de Acaruya avec l'Uruguay; elle changea de place deux fois après; et, en 1657, se fixa à la Cruz.

San-Carlos fut formée, en 1631, à Caapy, où elle fut attaquée par les Portugais; elle s'établit, en 1639, à San-Carlos.

Apostoles fut fondée, en 1632, dans les montagnes de Tapé, sous le nom de la Natividad; les habitants, poursuivis par les Portugais, se fixèrent cinq ans après à Apostoles.

Santo-Tomé fut fondée, en 1632, sur la petite rivière de Tibicuacuy, près d'Ybicuy. En 1739, elle se rapprocha de la rivière d'Uruguay pour éviter les incursions des Portugais; et ensuite se fixa à Santo-Tomé.

San-Luys fut fondée, en 1632, sous le nom de San-Joaquin, sur la rivière Yacuy ou Igay: huit ans après, elle se réunit à celle de la Conception. En 1687, elle s'en sépara pour s'établir à Caazapa-Miry, dans l'ancien emplacement de la peuplade de Candélaria; et ensuite à San-Luys, où elle se renforça des débris des trois peuplades détruites par les Portugais, savoir: Jésus-Maria, fondée à Ybiticari; la Visitation del Caapy, San-Pédro, et San-Pablo del Caaguaru.

San-Miguel fut fondée, en 1622, dans les montagnes de Tapé. Craignant les Portugais, elle passa la rivière d'Uruguay, et s'établit près de la Conception; et, en 1687, à San-Miguel.

Santa-Ana fut fondée, en 1633, à l'est de la rivière d'Ygay ou Yacuy; et après avoir passé vers le Parana, en 1636, par la crainte des Portugais, elle se fixa, en 1660, à Santa-Ana.

San-Josef fut fondée, en 1633, à côté des montagnes de Tapé, dans l'endroit appelé Ytaguatia. Craignant les Portugais, ils se retirèrent, cinq ans après, entre les peuplades de Corpus et de San-Ignacio-Miry; et, en 1660, ils se fixèrent à San-Josef.

La peuplade de San-Cosmé fut formée, le 24 janvier 1634, dans les montagnes de Tapé. Après plusieurs changements occasionés par la crainte des Portugais, elle passa au nord du Parana, pour s'établir, en 1760, à San-Cosmé.

La peuplade de Martius fut fondée, en 1638, des débris de celle de Jésus-Maria, San-Cristoval, San-Joaquin, San-Pédro, et de San-Carlos, toutes détruites par les Portugais. Elle se fixa d'abord à côté de celle de la Conception; et, en 1704, à l'endroit qu'elle nomma Martius.

La peuplade de San-Ignacio-Miry se trouvait dans le même cas; et enfin s'approchant du Parana, elle se fixa à San-Ignacio-Miry (1659).

La bourgade d'Ytapé fut formée, en 1680, de deux divisions de Guaranis qui erraient dans les bois près de la source de la rivière Tébicuari, et dont les deux tiers étaient des femmes.

L'établissement de Jésus, ou de la Réduction de Monday, fut formé, en 1683, sur la petite rivière du même nom, affluent du Parana, dans la partie septentrionale du Paraguay, sur l'emplacement d'une bourgade indienne (1). Cette peuplade changea deux fois sa position, et enfin s'établit à l'endroit qu'elle occupe.

San-Borja, colonie de Santo-Tomé, fut fondée en 1690.

San-Lorenzo, colonie de Santa-Maria-la-Mayor, fut fondée en 1691.

Santa-Rosa fut formée, le 2 avril 1698, par les Indiens tirés de celle de Santa-Maria de Fé.

San-Juan, colonie de San-Miguel, fut fondée en 1698.

La Trinidad fut fondée, en 1706, des Indiens tirés de San-Carlos, qui s'établirent à 27° 45′ de lat. et 57° 57′ de long., et se fixèrent, en 1712, à la Trinidad.

San-Angel, colonie de la Conception, fut fondée, en 1607, entre les deux rivières d'Yuy, et s'établit ensuite sur les bords de la plus grande.

San-Joaquin fut fondée, en 1720, sous le nom de Rosario, sur la petite rivière Taruma. Après plusieurs changements de place, elle se fixa, en 1753, à San-Joaquin.

La colonie de San-Estanislado fut établie, le 13 novembre 1749, pour ouvrir une communication entre les missions du Parana, de l'Uruguay et des Chiquitos.

Celle de Bélen fut fondée, en 1760, sous le tropique, pour le même but.

San-Pédro et San-Bablo furent fondées le 10 août 1765 (2).

(1) *Xarque*, lib. IV, cap. 22.

(2) *Voyage d'Azara*, ch. 16, 17 et 18.

TABLEAU des peuplades d'Indiens formées par les gouverneurs.

NOMS des peuplades	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe. °	'	"	LONGIT. O. de Paris. °	'	"	
Yta	1536	25	30	30	59	45	8	
Yaguaron	1536	25	33	20	59	39	14	
Arégua	1538	25	18	1	59	45	38	
Altos	1538	25	16	6	59	38	30	
Yois	1538	25	16	45	59	30	22	
Tobaty	1538	25	1	35	59	29	1	
Ypané	1538	23	16	26	59	22	10	
Guarambaré	1538	23	23	1	59	19	29	
Atira (*d*)	1538	23	26	17	59	26	57	Incorp. à celle des Yois en 1674.
Maracayu	1538	24	7	25	57	52	54	Détruites par les Portugais en 1676.
Térécany	1538	24	9	30	58	12	10	
Ybiraparya	1538	24	22	56	58	15	28	
Candelaria	1538	24	30	43	58	29	4	
Loréto	1555	Dans la province du Guaira.						Détruites par les Portugais en 1631.
S. Ygnacio-Miri	1555							
S. Xavier	1555							
S. Josef	1555							
Anunciacion	1555							
S. Miguel	1555							
S. Antonio	1555							
S. Pédro	1555							
S. Tomé	1555							
Angélés	1555							
Conception	1555							
S. Pablo	1555							
Jésus-Maria	1555							
Calchaqui	1573	32	34	2	63	26	30	Les Indiens se sont espagnolisés et dispersés.
Périco-Guazu	1579	23	13	30	59	15	25	Détruite par les Portugais en 1674.
Jésui (*d*)	1579	24	4	0	59	19	0	Détruite par les Portugais en 1676.
Curumiay (*d*)	1580	23	0	0	57	1	0	Détruites par les Portugais en 1635.
Pacuyu	1580	20	25	0	57	41	0	
Baradéro	1580	33	46	35	62	6	30	Détruite par les Payaguas en 1748.
Ohoma	1588	27	46	0	60	59	56	
Guacaras	1588	27	27	31	60	55	8	
Ytaty	1588	27	17	0	60	31	38	
S. Lucia	1588	28	59	30	61	18	8	
Tarcy	1592	22	4	0	60	13	4	Réunies, et ont pris le nom de Santa-Maria de Fé.
Bomboy (*d*)	1592	22	14	0	60	0	0	
Caäguazu (*d*)	1592	22	30	0	59	30	0	Les jésuites l'appellent Santiago.
Caazapa	1607	26	11	8	58	49	49	
Yuty	1610	27	18	55	58	39	29	
Arécaya (*d*)	1632	24	22	40	58	37	0	Incorp. à celle des Altos en 1675.
S. Domingo (*d*)	1650	33	23	56	60	38	20	
Ytapé	1673	25	52	0	58	59	33	
Quilmès	1677	34	38	45	60	36	50	
S. Xavier	1743	30	32	15	61	27	15	
S. Géronimo	1748	29	10	20	61	43	46	
Cayasta	1749	31	9	20	62	39	0	
S. Pédro	1765	29	57	0	62	37	0	
Garzas	1770	28	28	49	61	11	40	
Yuispin	1795	29	43	30	62	40	30	

Nota. La lettre (*d*) indique un petit doute sur l'endroit où elle se trouve. Les peuplades qui ne portent point la note de destruction existent encore.

TABLEAU de la population du gouvernement du Paraguay. (Voyage d'Azara, vol. II, pag. 325.)

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe. °	'	"	LONGIT. ouest de Paris. °	'	"	NOMB. d'âmes.
Yta, Y	1536	25	30	30	59	43	2	965
Yaguaron, Y	1536	25	33	20	59	38	14	2093
Ypané, Y	1538	25	27	44	59	53	15	278
Guarambaré, Y	1538	25	29	48	59	50	16	368
Arégua, Y	1538	25	18	1	59	46	42	200
Altos, Y	1538	25	16	6	59	38	30	869
Atira, Y	1538	25	16	45	59	33	59	972
Tobaty, Y	1538	25	16	16	59	28	59	932
Ytapé, Y	1673	25	52	0	58	59	33	124
Caazapa, Y	1607	26	11	18	58	49	49	725
Yuty, Y	1610	26	36	56	58	36	48	674
S. Maria de Fé, Y	1592	26	48	12	59	18	54	1144
Santiago, Y	1592	27	8	40	59	8	34	1097
Loréto, Y	1555	27	19	28	57	54	39	1519
S. Ignacio-Miri, Y	1555	27	14	52	57	53	14	806
S. Ignacio-Guazu, Y	1609	26	54	36	59	4	14	864
Santa-Rosa, Y	1698	26	53	19	59	14	39	1283
S. Cosmé, Y	1634	27	18	55	58	39	29	1036
Ytapua, Y	1614	27	20	16	58	12	59	1409
Candélaria, Y	1627	27	26	46	58	7	35	1514
Santa-Ana, Y	1633	27	23	45	57	58	39	1430
Corpus, Y	1622	27	7	23	57	52	29	2267
Trinidad, Y	1706	27	7	35	58	4	59	1017
Jésus, Y	1685	27	2	36	58	25	6	1185
S. Joaquin, Y	1746	25	1	47	58	31	20	854
S. Estanislado, Y	1749	24	38	31	58	56	15	729
Belen, Y	1760	23	28	17	59	28	0	361
Assomption, V	1536	25	16	40	60	1	4	7088
Luqué, P	1635	25	15	30	59	52	19	3813
Frontira, P	1718	25	23	50	59	55	26	2187
Lambaré, P	1766	25	20	0	60	1	4	825
Limpio, P	1785	25	10	25	59	51	49	1769
Conception, B	1773	23	23	8	59	36	4	1551
Yquamandiyu, P	1784	24	6	12	59	18	29	979
Carimbaty, P	1760	24	33	35	58	17	7	972
Curuguaty, B	1715	24	28	10	58	14	25	2254
Villarica, B	1576	25	48	55	58	51	59	3014
Hiaty, P	1773	25	44	42	58	54	12	1232
Yaca-Guazu, P	1785	25	58	2	58	52	19	866
Boby, P	1789	26	54	46	58	38	49	427
Arroyos, P	1781	25	29	36	59	7	15	1227
Ajos, P	1758	25	26	34	58	50	0	715
Cariy, P	1770	25	30	27	59	12	6	654
Ybitimiri, P	1783	25	45	43	59	13	2	620
Piribébui, P	1640	25	27	54	59	24	37	3595
Caacupé, P	1770	25	24	21	59	29	24	1066
S. Roqué, P	1770	25	22	28	59	23	19	733
Quarépoty, P	1783	24	23	25	59	33	6	540
Pirayu, P	1769	25	29	17	59	35	12	2352
Paraguary, P	1775	25	36	51	59	39	50	507
Capiata, P	1640	25	21	45	59	51	48	5305
Ytangua P	1728	25	24	44	59	44	6	2235
S. Lorenzo, P	1775	25	21	14	59	57	0	1720
Villéta, P	1714	25	30	56	59	56	25	3098
Rémolinos, P	1777	26	10	0	60	23	48	458
Carapégua, P	1725	25	45	31	59	36	56	3346
Quiindy, P	1733	25	58	26	59	34	49	1894
Quiquiho, P	1777	26	13	13	59	20	50	1136
Acaay, P	1783	25	54	7	59	29	1	858
Ybicuy, P	1766	26	0	54	59	21	7	1500
Caapucu, P	1787	26	11	21	59	35	23	659
Neembucu, B	1779	26	52	24	60	31	28	1730
Lauréles, P	1790	27	13	57	59	40	34	621
Taquaras, P	1791	26	50	43	60	9	17	520
Emboscada, M	1740	25	7	42	59	44	5	840
Tabapy, M	1653	25	54	56	59	41	18	644
Total des individus								92347
Espagn. habitant des peupl. indienn. qui ne sont pas compr. ici.								5133
POPULATION TOTALE								97480

Nota. La lettre V signifie ville, B bourg, P paroisse, Y peuplade d'Indiens, M peuplade de mulâtres ou gens de couleur.

TABLEAU *de la population du gouvernement de Buénos-Ayres.* (Voyage d'Azara, tom. II, pag. 338.)

NOMS des villes, bourgs, peuplades et paroisses.	ANNÉES de leur fondation.	LATITUDE australe. ° ′ ″	LONGIT. ouest de Paris. ° ′ ″	NOMBRE d'âmes.*
S. Josef, T.	1633	27 45 52	58 8 57	1352
S. Carlos, T.	1631	27 44 36	58 17 12	1280
Apostolés, T.	1631	27 54 43	58 9 19	1821
Conception, T.	1620	27 58 44	57 57 13	2104
S. Maria-la-Mayor, T.	1626	27 53 44	57 46 4	911
Martirés, T.	1633	27 47 37	57 40 2	937
S. Xavier, T.	1629	27 51 8	57 34 4	1379
S. Nicolas, T.	1627	28 12 0	57 39 53	3667
S. Luis, T.	1632	28 25 6	57 22 14	3500
S. Lorenzo, T.	1691	28 27 24	57 8 30	1275
S. Miguel, T.	1632	28 32 26	56 59 27	1973
S. Juan, T.	1698	28 26 56	56 48 40	2388
S. Angel, T.	1707	28 17 19	57 0 12	1986
Yapéyo, T.	1626	29 31 47	58 58 28	5500
La Cruz, T.	1629	29 29 1	58 48 28	2500
S. Tomé, T.	1632	28 32 49	58 17 43	1500
S. Borja, T.	1690	28 39 51	58 15 58	1800
Guacaras, T.	1588	27 27 31	60 55 12	60
Ytaty, T.	1588	27 17 0	60 31 38	712
S. Lucia, T.	1588	28 59 30	61 18 2	192
Garzas, T.	1770	28 28 49	61 11 40	218
S. Géromino, T.	1748	29 10 20	61 43 46	482
Ynispin, ou Jésus Nazaréno, T.	1795	29 43 30	62 40 30	600
S. Pédro, T.	1765	29 57 0	62 37 0	643
S. Xavier, T.	1743	30 32 15	62 27 15	1308
Cainsta, T.	1749	31 9 20	62 39 0	67
Baradéro, T.	1580	34 46 35	62 6 30	d 900
Guilmés, T.	1677	33 38 45	60 36 50	d 800
S. Domingo-Soriano, T.	d1650	33 23 56	60 38 20	d 1700
Buénos-Ayres, V.	1535	34 36 28	60 40 30	40000
Madaléna, P.	1730	35 5 6	59 55 40	d 3000
S. Vicenté, P.	d1730	35 2 20	60 46 30	1750
Moron, P.	1730	34 40 10	61 4 45	d 1100
S. Ysidro, P.	1730	34 28 0	60 43 10	2000
Conchas, P.	1769	34 24 56	60 53 30	2000
Lusan, B.	1730	34 36 0	61 40 30	1500
Pilar, P.	d1772	34 25 56	61 33 40	2058
Cruz, P.	1772	34 16 22	61 43 30	1772
Aréco, B.	1730	34 14 2	62 7 10	2300
S. Pédro, P.	1780	33 39 47	62 13 0	d 600
Arrécifé, B.	1730	34 4 10	61 47 10	1728
Pergamino, B.	1780	33 53 28	63 3 5	1200
S. Nicolas, B.	1749	33 19 0	62 45 4	4220
Choseumus, F.		35 33 40	60 22 15	d 1000
Ranchos, F.		35 30 30	60 36 14	d 800
Monté, F.		35 25 40	61 10 54	d 750
Lujan, F.		34 39 30	62 4 50	d 2000
Salto, F.		34 18 45	62 54 40	d 750
Roxas, F.		34 11 30	63 19 50	d 740
Mélincoé, P.		33 44 30	64 9 56	d 400
Montévidéo, V.	1724	34 54 36	58 30 42	15245
Piédras, P.	1780	34 45 23	58 32 4	d 800
Canélon, B.	1778	34 35 23	58 34 55	3500
S. Lucia, B.	1781	34 30 35	58 40 41	d 460
S. Josef, B.	1781	34 22 17	59 13 22	d 350
Colla, P.	1780	34 19 39	59 41 43	d 300
Colonia, B.	1679	34 26 10	60 9 15	d 300
Réal Carlos, P.	1680	34 25 8	60 9 56	d 200
Vivoras, P.	1680	33 56 20	60 31 31	d 1500
Espinillo, P.	1680	33 33 30	60 32 15	d 1300
Mercédès ou Capilla-Nuéva, P.	1791	33 12 30	60 17 40	d 850
Martin-Garcia, P.		34 11 5	60 33 40	d 200
Arroyo de la China, B.	1780	32 29 18	60 33 55	d 3500
Gualégaichu, B.	1780	32 59 15	60 47 8	d 2000
Goaléguay, B.	1780	33 8 19	61 48 10	d 1600
Pando, P.	1782	34 41 18	58 9 4	d 300
Maldonado, V.	1730	34 53 12	57 7 44	d 2000
S. Carlos, B.	1778	34 44 45	57 4 4	d 400
Minas, B.	1783	34 21 30	57 25 34	450
Bocha, B.	1800	34 22 0	56 32 58	350
S. Térésa, F.	1762	33 58 5	55 54 15	d 120
S. Miguel, F.	1733	33 44 44	55 55 30	40
Mélo, B.	1795	32 23 14	56 37 44	820
S. Técla, F.	1773	31 16 8	56 34 24	130
Batoby, B.	1800	30 36 1	57 6 24	948
Corrientès, V.	1588	27 27 21	61 6 0	4500
Caacaty, P.	1780	d27 31 0	60 21 0	d 600
Burucuya, P.	1780	27 57 50	60 35 25	356
Aladas, P.	1780	28 15 20	60 50 20	d 1200
S. Roqué, P.	1781	28 33 33	60 57 30	1390
S. Fé, V.	1573	31 40 29	63 12 30	4000
Baxada, B.	1730	31 44 15	63 4 30	3000
Novoya, P.	1393	32 17 43	62 24 34	d 1500
Coronda, B.	1768	31 58 47	63 21 50	2000
Rosario, B.	1730	32 56 4	63 11 20	3500
Rioneyro, B.	1781	40 50 0	64 43 30	d 300
Maloinas, P.		51 32 0	59 57 30	d 600
TOTAL				170832

Nota. La lettre *d* indique *doute* sur l'endroit où elle se trouve, et l'F un fort militaire.

Population actuelle des provinces du Rio-de-la-Plata.

Buénos-Ayres, la ville	81,136	163,216 (1)
la campagne	82,080	
Montévidéo, la ville	10,000	50,000
la campagne	40,000	
Provinces d'Entre-Rios	30,000	
Corrientès	50,000	
Paraguay	200,000	
Santa-Fé	15,000	
San Luis	1,500	
San-Juan	35,000	
Mendoza	20,000	
Cordova	80,000	
Rioja	3,000	
Estéro	50,000	
Tucuman	12,000	
Catamarca	35,000	
Salta	40,003	
Jujui	30,000	
TOTAL	815,719 (2).	

(1) Selon D. Ignacio Nuñez, *Noticias de las Provincias-Unidas del Rio de la Plata*, Londres, 1825.

Le 31 mai 1825, le congrès rendit une loi pour l'organisation d'une armée nationale, et répartit ainsi qu'il suit le contingent à fournir par chaque province de la république.

Provinces.	Population.	Contingent.
Buénos-Ayres	120,000	1,600
Cordova	90,000	1,200
Mendoza	26,667	356
San-Juan	26,666	355
San-Luis	26,666	355
Rioja	25,000	333
Catamarca	30,000	400
Santiago del Estéro	60,000	800
Tucuman	40,000	533
Salta	40,000	533
Santa-Fé	15,000	200
Entre-Rios	30,000	400
Corrientès	40,000	534
TOTAL	569,999	7,599

(2) Selon M. Caldcleugh, la population ne monte qu'à quatre cent cinquante-sept mille, non compris sans doute les Indiens; vol. II, appendice, n°. 11. Londres, 1825.

Mulâtres. Azara dit que, d'après le dernier relevé de la population du Paraguay, il y avait dans ce pays cinq Espagnols pour un mulâtre, et quoique on n'ait pas pensé à faire un pareil dénombrement dans le gouvernement de Buénos-Ayres, on peut être assuré que la proportion y est la même. Les mulâtres, dans le Paraguay, se divisent en libres et en esclaves, et leur proportion est de cent soixante-quatorze à cent, c'est-à-dire que pour cent nègres ou mulâtres esclaves, il y en a cent soixante-quatorze de libres (1). On ne peut donc s'empêcher d'admirer la générosité des Espagnols du Paraguay, qui ont donné la liberté aux esclaves, quoique personne n'en eût un plus grand besoin qu'eux.

Animaux domestiques. Peu de tems après la fondation de Buénos-Ayres, qui eut lieu en 1535, les habitants évacuèrent avec tant de précipitation, que plusieurs juments, amenées de l'Andalousie et de l'île de Ténérife, furent abandonnées. Après le rétablissement de cette ville, en 1580, les chevaux sauvages, provenant de ces juments, étaient en si grand nombre, qu'avec deux aiguilles à coudre, on s'en procurait d'excellents. Les agents du fisc eurent l'idée d'en faire un objet de spéculation pour le gouvernement : ils prétendirent que tous les chevaux sauvages appartenaient au roi, et que les habitants ne pouvaient domter ceux qu'ils saisiraient sans en avoir obtenu la permission. Cette prétention fut repoussée, et un jugement rendu, en 1596, autorisa les habitants à s'emparer de chevaux sauvages, qu'on voit au sud de la Plata, sur le bord du Rio-Négro, et même dans les terres des Patagons. Il y a des individus qui en possèdent jusqu'à six mille. Ceux que le gouvernement acheta, en 1801, pour remonter la cavalerie, coûtèrent huit dollars par tête.

Depuis le 30e dégré de lat., dit Azara, les chevaux sauvages vivent par troupeaux de plusieurs milliers. Cet auteur semble persuadé qu'ils sont très-inférieurs aux chevaux andalous, sous le rapport de la taille, de la force, de l'élégance et de l'agilité; mais Dobrizhoffer n'est point de cet avis, et il rapporte cet adage des colons espagnols : « Un cheval de Paraguay meurt avant de se fatiguer ».

Les *ânes* sont peu estimés, et les Indiens daignent à peine s'en servir; mais on multiplie les mulets, surtout près des Cordillières, où des propriétaires en possèdent jusqu'à quatre mille; et l'on estime de soixante à quatre-vingt mille ceux qu'on envoie tous les ans au Pérou.

Le capitaine Juan de Salazar donna, en 1546, à la ville de l'Assomption, sept *vaches* et un *taureau*. Voilà l'origine de tous les troupeaux du Paraguay. Ils se sont tellement multipliés, qu'autrefois, suivant Dobrizhoffer, les voyageurs qui traversaient les plaines envoyaient des cavaliers devant eux pour chasser les bœufs sauvages et rendre le passage libre. Actuellement, dit-il, un bœuf gras, parmi les Indiens, se vend deux florins, et moins de quatre parmi les Espagnols. Les grands propriétaires ont des troupeaux de soixante et même de cent mille bêtes à cornes; et on envoie annuellement en Espagne des peaux et des cuirs pour la valeur d'un million.

Le voyageur est toujours étonné, dit Helms, de voir des troupeaux de cinq jusqu'à dix mille têtes, et tant que la vue peut s'étendre. Le plus gros bœuf apprivoisé ne se vend qu'une piastre.

Azara dit qu'au nord de la rivière de la Plata, et dans les plaines de Montévidéo et de Maldonado, les troupeaux recherchent et mangent avec avidité les os secs, et qu'à mesure qu'ils avancent vers le nord, ils mangent une terre appelée *barrero*, qui est une glaise salée que l'on trouve dans les fossés. On ne saurait croire combien ils aiment cette glaise salée; mais lorsqu'elle vient à leur manquer, ce qui arrive dans les contrées orientales du Paraguay, et dans les Missions de l'Uruguay, ils périssent immanquablement au bout de quatre mois. Les bœufs sauvages éprouvent aussi pendant les grandes sécheresses une épizootie qui en fait périr des milliers. Les brebis se multiplient aussi considérablement, et on voit des troupeaux de plus de trente mille bêtes dans quelques-unes des colonies des Guaranis.

Agriculture. On ne se livre à l'agriculture, dit Azara, que quand on n'a pas le moyen d'acheter des terres et des bestiaux, et de faire le commerce. Les Indiens des environs de la Plata dédaignent cette occupation plus que toute autre; ils disent que leur pays n'a pas besoin de culture. Azara calcule qu'il y a trois millions de chevaux, douze millions de vaches, et beaucoup de brebis, dont la sixième partie appartient au gouvernement du Paraguay, et le reste à Buénos-Ayres. Il n'y comprend pas la quantité de chevaux sauvages dont on a parlé, ni les vaches sauvages, qu'il estime se monter à deux millions.

Chaque propriétaire a un troupeau particulier, proportionné à l'importance de ses terres. Un pâturage ou *estancia*, qui n'a pas une étendue de trois ou quatre lieues carrées, n'est pas considéré à Buénos-Ayres comme une possession considérable. Il est vrai que les terres ne s'y vendent pas cher. Don Manuel d'Escalada fit, en 1821, l'acquisition d'un *estancia*, ayant une lieue carrée, et bien garni de bestiaux, qu'il paya six mille dollars (1). En beaucoup d'endroits, les cultures sont entourées de murs de terre.

Le gouvernement de Buénos-Ayres, qui désire attirer les étrangers, leur procure de grandes facilités pour former des établissements. Il leur cède des terres, leur accorde toutes les garanties possibles, et ne les oblige point au service militaire (2). Le succès a couronné ces dispositions, et déjà six mille Français se sont fixés dans ce pays.

On accorde aux colons de l'établissement de Patagonie une concession de terrain dans la ville, et un lot de terre, sous le nom de *chacra ou estancia*, à leur choix. Chaque emplacement concédé aura cinquante *vara* de face (cent cinquante pieds) et autant de profondeur. Les lots de *chacra* sont d'une demi-lieue carrée, et ceux d'*estancia* du double de cette étendue.

La terre est trop salée, dit Azara, pour s'attendre à récolter du froment, depuis le 40e dégré jusqu'au détroit de Magellan; mais en remontant vers le nord, le sol est plus favorable. Un grain de bled, dans la province de San-Luis, rapporte cent pour un; à Santiago, quatre-vingts; dans la province d'Entre-Rios, où la culture est peu soignée, de soixante à soixante-dix.

Le maïs (*zea-mays*), le manioc (*jatropha manihot*, L.), des callebasses de huit ou neuf espèces, et plusieurs sortes de haricots viennent très-bien dans toutes ces contrées. On cultive à Tucuman du riz et des patates de différentes espèces. Celle qu'on appelle *comote* pèse jusqu'à sept livres; mais les cannes à sucre souffrent beaucoup des premiers froids.

Azara dit qu'en 1602, il y avait dans les environs de l'As-

(1) *Voyages d'Azara*, ch. 14. Cet auteur observe que dans les colonies qui ne sont pas espagnoles, les blancs sont tout au plus aux nègres et aux mulâtres comme 1 est à 25.

(1) *Caldcleugh's Travels*, ch. 6.

(2) Voyez les décrets des 22 septembre et 21 décembre 1821, du 7 décembre 1822 et du 7 août 1823.

somption, plus de deux millions de pieds de vigne, et qu'on portait du vin à Buénos-Ayres : cette culture a été longtems abandonnée : on s'en occupe de nouveau, et on essaye de planter des vignes à San-Luis et dans d'autres lieux, où les oliviers ont déjà réussi. La consommation de la plante précieuse, appelée *paraguay* (1), et apportée par les Indiens à Buénos-Ayres et à Santa-Fé, a considérablement augmenté.

Le coton cultivé à Catamarca est d'une grande beauté, et l'on prétend que le tabac coloré du Paraguay est aussi estimé que celui de la Havane. L'indigo vient naturellement du côté du nord des anciennes missions jésuitiques. On présume que dans les environs de Santiago-d'Estéro, on pourrait cultiver la cochenille avec avantage.

Bergers. Les bergers, dit Azara, sont éloignés de quatre, de dix, et quelquefois même de trente lieues les uns des autres. Ils n'ont ordinairement dans leurs cases d'autres meubles qu'un baril pour contenir de l'eau, une corne pour boire, des broches de bois pour faire rôtir la viande, et une chocolatière, ou petit vase de cuir, pour chauffer l'eau, où ils font infuser l'herbe du Paraguay. Ils dorment sur une peau étendue par terre. Ils s'asseyent sur leurs talons, ou sur un crâne de vache ou de cheval. Ils ne mangent ni légumes, ni salades; ils se moquent des Européens qui, disent-ils, mangent comme les chevaux. Ils ont aussi un grand dégoût pour l'huile. Ils ne se nourrissent absolument que de viande de vache rôtie, dont ils ne prennent que les côtes, l'entrecuisse, et la chair qui recouvre le ventre et l'estomac. Ils n'ont point d'heure fixe pour leurs repas : ils s'essuient la bouche avec le dos de leurs couteaux, et les doigts à leurs jambes ou à leurs bottes. Ils ne boivent qu'après le repas.

Dans les pâturages du Paraguay, qui sont plus petits, et administrés avec plus d'économie, on fait dessécher la viande, en la coupant en filets de la grosseur du doigt, que l'on expose au soleil, pour la manger ensuite. On y trouve aussi ordinairement un peu plus de propreté, un hamac, ou un filet suspendu par les deux bouts pour se coucher.

Une chose digne de remarque, c'est que les habitants de Santiago, au nombre de huit cent à mille, vont, tous les ans, dans les autres provinces, à deux, trois ou quatre cents lieues de la leur, pour la récolte du thé, et retournent chez eux avec le produit de leur travail.

Industrie. En 1748, lors de l'arrivée du missionnaire Dobrizhoffer en Paraguay, il n'y avait pas un carreau de vitre dans l'édifice du collége de la province, ni dans les villes des Guaranis. Au lieu de verre, on employait le papier, la toile, et vers le midi, une pierre transparente, tirée du Pérou. Actuellement, on y emploie les machines européennes. Dans le pays de Tucuman, on a des moulins à eau pour moudre le bled, et pour scier le bois, et des moulins pour éplucher le riz.

En général, les habitations des Espagnols, à la campagne, sont des chaumières couvertes de paille, dont les murs sont formés par des pieux fixés en terre verticalement, les uns à côté des autres, et dont les interstices sont remplis de mortier de terre.

Gouvernement civil et ecclésiastique. Lorsque les Espagnols commencèrent à s'établir au Paraguay, le gouverneur accordait, à titre de commanderies, les terres où les Indiens étaient peu nombreux, à quiconque se chargeait de les réunir en peuplades à ses frais. Quand les Indiens étaient nombreux, le gouverneur envoyait un corps d'Espagnols, qui bâtissaient une ville, et s'en partageaient les maisons. Les premiers et les seconds possesseurs jouissaient des commanderies pendant toute leur vie : après leur mort, elles devenaient la propriété du gouvernement. Les Indiens réunis en peuplade, vivaient dans une liberté aussi entière que les Espagnols; ils n'étaient assujettis qu'à payer un tribut modéré, dont la cinquième partie appartenait au curé de la commanderie. Les Espagnols prirent des femmes indiennes en qualité d'épouses légitimes ou de concubines, et les enfants nés de ces unions furent considérés comme Espagnols.

Il n'y eut d'abord dans toute la contrée qu'un évêque, résidant à l'Assomption; mais, en 1620, Philippe III forma deux gouvernements; et, en même tems, on érigea un second évêché, dont le siége fut établi à Buénos-Ayres. Azara estime à 6,000 piastres les droits que l'évêque du Paraguay prélevait sur son diocèse. Le roi y ajoutait 1,835 piastres sur les caisses du Potosi. Celui de Buénos-Ayres eut 18 ou 20,000 piastres; mais lorsqu'on lui eut déféré le titre d'archevêque, ses revenus se montèrent à 60,000 piastres.

Le chapitre des deux cathédrales était composé d'un doyen, de trois dignitaires, de six chanoines et d'un bénéficier; mais la prébende d'un chanoine de Buénos-Ayres équivalait presque au revenu de tout le chapitre du Paraguay.

Le principal revenu du clergé provenait des dîmes; on les prélevait avec rigueur, s'il est vrai qu'à Buénos-Ayres on exigeait la dîme des briques, et à l'Assomption celle de l'herbe du Paraguay, quoique ce soit la feuille d'un arbuste sauvage qui n'appartient à personne en particulier, et que tout le monde peut cueillir.

En 1793, le nombre des ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, n'excédait pas deux cent quarante-quatre, dont cent trente-six dans la seule ville de Buénos-Ayres.

En 1665, on établit à Buénos-Ayres une audience royale, qui fut supprimée comme inutile en 1672; et en 1776, le gouvernement de cette ville fut réuni entre les mains d'un vice-roi auquel on adjugea un traitement de 40,000 piastres. On érigea ensuite des tribunaux, et les employés furent tellement multipliés, dit Azara, qu'il lui aurait été impossible de les compter. La ville de l'Assomption fut exposée au même abus, de sorte que les revenus de cette immense région ne suffisaient pas à solder le tiers des appointements.

Gouvernement des jésuites. Vingt ans après la conquête, il n'y avait encore dans tout le Paraguay que dix-sept ecclésiastiques, nombre bien insuffisant pour le service de sept ou huit colonies, et d'environ quarante peuplades indiennes. Au commencement du dix-septième siècle, on demanda des jésuites. Philippe III en envoya sept. Les premières réductions de ces missionnaires furent placées dans les plaines qu'arrose l'Uruguay. Celle de San-Ignacio-Guara fut fondée en 1609. Les jésuites ne parurent s'occuper que du bien-être et des intérêts des Indiens. Ils leur fournirent, gratis, des haches, des couteaux, des ciseaux, des aiguilles à coudre, et d'autres articles auxquels les Indiens attachaient un grand prix. Il ne fut point question parmi eux de commanderies. Ils étaient considérés comme sujets du roi auquel, en signe de soumission, ils payaient un léger tribut qui suffisait à peine pour couvrir les dépenses administratives.

Chaque peuplade jésuitique était placée, pour le civil, sous la juridiction d'un corrégidor royal, nommé par le gouverneur de la province. Dans le commencement, cet officier était Espagnol; mais cette charge dans la suite fut confiée à un Indien. Il en fut de même de tous les autres emplois, tant civils que militaires. Les juges, les caciques, les capitaines furent choisis parmi les Indiens. Les élections se fesaient le premier jour de l'an, et devaient être confirmées par le gouverneur. Les plus anciens néophites, sous le nom de régidors, furent chargés de veiller sur la con-

(1) Une espèce d'ilex, selon M. Bompland.

duite des autres Indiens. C'étaient les *monophylax*, chez les Grecs, et les censeurs chez les Romains.

Dans les jugements, la loi était toujours adoucie en faveur des accusés, et aucune punition ne pouvait être infligée sans le consentement des missionnaires. Quand le crime entraînait la peine capitale, le coupable était traduit devant le gouverneur, qui seul avait le droit de condamner un Indien à mort.

Les jésuites cultivaient avec soin l'intelligence des néophites, et dans toutes les réductions on trouvait des agriculteurs, des charpentiers, des serruriers; des tisserands, des architectes, des doreurs, et même des graveurs, des sculpteurs et des peintres. L'art de fondre les métaux y fut connu et cultivé. Les femmes s'occupaient à filer, à coudre, à tailler les habits et à broder.

Les réductions des jésuites eurent beaucoup à souffrir de la violence des Mamelucks qui s'étaient réunis à Santa-Cruz de la Sierra pour faire le commerce des esclaves indiens. Quatorze réductions furent attaquées et détruites. Ils enlevaient les Indiens, et poursuivaient comme des bêtes féroces ceux qui s'enfuyaient. Les jésuites transportèrent leurs néophites à cent trente lieues de leurs premiers établissements. Plus de deux millions d'individus avaient été réduits à l'esclavage, et l'on comptait parmi eux cinquante mille chrétiens. En 1690, les Mamelucks étaient devenus si puissants, qu'ils ne trouvaient plus de résistance; mais enfin le vice-roi du Pérou, à la sollicitation des jésuites, rendit une ordonnance qui défendait, sous peine de confiscation et de bannissement, de vendre ou acheter des Indiens, et d'attenter en aucune façon à leur liberté. Les gouverneurs qui, à l'avenir, toléreraient un abus si criminel, devaient non-seulement être destitués, mais condamnés à une amende de 12,000 piastres. Ces mesures mirent fin à cet affreux commerce.

On a prétendu que les jésuites du Paraguay avaient voulu se rendre indépendants du roi d'Espagne. Dobrizhoffer cherche à repousser cette accusation (1).

Clergé et couvents. Le président Rivadavia, voulant diminuer l'influence du clergé régulier, interdit à ses membres l'entrée de la province, sans une permission du gouvernement. Un bureau fut chargé de prendre possession des revenus des couvents, de faire un rapport sur le nombre, l'âge et la disposition de ceux qui s'y trouvaient. Les dîmes furent abolies. Des règlements pour les églises furent publiés: elles eurent un doyen et quatre prêtres. Le traitement des doyens fut de 2,000 dollars; celui des prêtres, de 1,600. On ne peut faire des vœux qu'à vingt-cinq ans accomplis; encore est-il besoin d'une autorisation du gouvernement. Avant la fin de l'année 1822, aucun couvent ne put exister s'il avait moins de seize religieux, et il ne devait pas en avoir plus de trente. Les moines supprimés au-dessous de l'âge de quarante-cinq ans, doivent recevoir un traitement de 250 dollars; ceux au-dessus de cet âge, un de 300. Les chapelles furent converties en églises paroissiales. Les seuls couvents d'hommes qui ne sont pas supprimés appartiennent aux Franciscains, aux *Mercedarios* et aux *Predicadores;* et les couvents de femmes sont ceux de Santa-Catalina et des Capucines.

Règlement pour l'émigration à Buénos-Ayres, du 19 janvier 1825. La commission, nommée par le décret du 13 avril 1824, est composée de plus de vingt personnes, citoyens et étrangers domiciliés, et y possédant du bien-fonds, parmi lesquels se trouvent des Français, des Anglais, des Allemands et des Espagnols: elle se réunit le premier lundi de chaque mois pour s'occuper des affaires: elle est chargée de faire connaître aux classes industrieuses de l'Europe les avantages que le pays offre aux émigrants, et d'attirer des agriculteurs, des artisans et des ouvriers de toute espèce, sans admettre ceux qui auraient été punis pour des crimes contre le bon ordre de la société. Elle nomme ses correspondants en Europe pour l'exécution de ses contrats, et fait annoncer ses travaux dans les journaux. Les frais du passage et autres dépenses, qui ne pourront excéder 100 piastres, ou 500 fr., sont réglés par les correspondants avant le départ du navire, et payés huit jours après qu'ils sont arrivés; à leur débarquement, ils sont logés et nourris pendant quinze jours; si au bout de ce terme ils ne trouvaient pas d'occupation, la commission les prendrait à son compte, fesant déduction de leur logement et de leur nourriture. Lorsqu'ils trouvent de l'occupation, ils doivent régler les conditions avec les propriétaires du pays, d'après un plan général d'engagement, qui paie, d'après un tarif, le prix du travail, et qui protége spécialement les émigrants dans toutes les difficultés qu'ils peuvent éprouver. Protégés par les lois du pays, ils peuvent acquérir et posséder, pour eux et pour leurs successeurs, des biens meubles et immeubles de toute espèce, et contracter toute sorte d'engagemens, sans porter néanmoins préjudice aux droits de leurs patrons: ils sont exempts, durant cinq ans, de tout service militaire et civil; mais ils peuvent accepter des emplois, avec l'approbation de la commission. Conformément à la coutume du pays, ils exercent librement leur culte, et ils ne paient que les droits et les contributions ordinaires.

Après avoir rempli honnêtement le tems de leur engagement, ils sont proposés pour la concession des terres, et on pourra faire à chaque concessionnaire un prêt de 300 piastres à 6 pour 100 d'intérêt.

Le possesseur actuel des terres appartenant à l'État, et dans le cas d'être aliénées, aura toujours la préférence sur tout autre acquéreur. Il est permis à tous ceux même qui ne sont pas membres de cette commision, d'introduire dans ce pays des émigrants avec lesquels ils auront fait des engagements.

Signé HERAS, gouverneur.

Contre-signé par le ministre, GARCIA.

Commerce. Les articles d'exportation consistent principalement en cuirs de bœufs et de chevaux, en bœuf boucané, suif, jambons, huiles, chevaux et mulets, laine, pelleteries et graines. On exporte du cuivre, mais la plus grande partie vient du Chili.

Les négociants espagnols qui avaient intérêt de faire tout le commerce par l'isthme de Panama, obtinrent qu'il fût prohibé par la rivière la Plata; mais ensuite le gouvernement, écoutant de justes réclamations des négociants de Buénos-Ayres, leur accorda la permission d'exporter, au Brésil portugais et à la côte de Guinée, deux mille *fanègues* de farine, cinq cents quintaux de viande boucanée, et cinq cents quintaux de suif, pendant six ans, et sous condition d'apporter en retour des objets de consommation. Tous les autres ports leur étaient interdits, ce qu'ils devaient à l'influence des consulats de Lima et de Séville. Cette interdiction dura jusqu'au 8 septembre 1618, que le gouvernement autorisa les habitants des bords de la rivière la Plata d'expédier deux navires, chacun de cent tonneaux; mais dans le dessein d'empêcher que le commerce ne s'étendît au Pérou, il fut établi à Cordova del Tucuman une douane où tous les objets importés étaient sujets à un droit de 50 pour 100. En même

(1) Voyez son ouvrage.—Azara, *Voyages, etc.*, ch. 13.—Don Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. I, ch. 15.

tems, l'exportation des métaux précieux du Pérou par Buénos-Ayres fut défendue. Lorsque la permission accordée aux habitants de la Plata fut expirée, elle fut prorogée par un ordre du 7 février 1622. Depuis, un édit de Charles III, du 12 octobre 1778, décida que le commerce serait libre entre Buénos-Ayres et sept des principaux ports d'Espagne, et avec l'intérieur du Pérou (1).

A l'époque de l'établissement des premiers Espagnols au Paraguay, la plante de ce nom était un des principaux articles d'exportation de la ville de l'Assomption. En 1726, la quantité exportée montait à douze mille cinq cents quintaux; ensuite on en envoyait annuellement au Pérou environ cent mille *arrobas* de vingt-cinq livres chaque, et la quantité expédiée pour le Chili était évaluée à un million de livres. En 1814, on exporta, par Buénos-Ayres, vingt mille balles de cette plante, de sept à neuf *arrobas* chacune, et contenant de deux cent dix à deux cent soixante-dix livres, dont la valeur était estimée à 1,000,000 sterling. Deux ans après, le dictateur en défendit l'exportation, excepté en échange de la poudre à tirer et des nstruments de phisique.

Le commerce particulier que le Paraguay fesait avec Buénos-Ayres, d'après un relevé de cinq ans, de 1788 à 1792, montait à 327,646 piastres fortes. Les articles consistaient en plantes du pays, tabac, coton, riz, bois, etc. Ceux que Buénos-Ayres fournissait en retour ne montèrent qu'à 155,903 piastres. La plupart des barques employées dans la navigation intérieure et quelques navires pour la navigation extérieure étaient construits au Paraguay.

Les exportations consistaient en sept cent quatre-vingt-quatorze mille peaux de bœufs, cinq cent vingt-sept mille *arrobas* de coton, trois cent vingt mille livres d'indigo, quinze quintaux de cacao, et plus de six mille quintaux de café, ce qui vaut, d'après les prix connus du pays, plus de 1,500,000 piastres.

Un édit royal, de 1791, accorde aux Espagnols et aux étrangers, la permission d'importer des instrumens d'agriculture et des quincailleries, et par d'autres ordres royaux de 1793 (du 10 avril), l'exportation des productions du pays fut facilitée. Les viandes salées et les suifs se trouvent affranchis d'impôts dans tous les ports espagnols d'Europe et d'Amérique, et les produits des colonies embarqués à bord des navires espagnols servant à la traite des noirs.

En 1792, on exporta, par les ports d'Espagne, huit cent vingt-cinq mille six cents peaux.

En 1796, la valeur des objets exportés pour l'Espagne, portée par cinquante-un navires, et consistant principalement en peaux de bœuf et de cheval, s'éleva à 1,076,877 piastres. On exporta des lingots et des monnaies pour la valeur de 5,058,882 piastres. Les marchandises espagnoles introduites la même année par soixante-treize navires montèrent à 1,701,866 piastres, et celles des pays étrangers à 1,148,078 (2).

En 1809, Montévidéo était tellement encombré de marchandises anglaises, qu'il y en avait pour plus de 4,000,000 de dollars. Le gouvernement s'en empara par saisies pour une valeur de plus de 96,000; et les négociants calculaient que le commerce libre aurait fourni la somme de 1,500,000. Le 6 novembre, on ouvrit ce port au commerce, au grand contentement des créoles et au grand déplaisir des agents espagnols.

En 1816, le consul anglais, réuni au commandant de la station navale de cette nation, fut autorisé de régler les affaires commerciales avec le gouvernement de Buénos-Ayres.

Dans la même année, la valeur des marchandises anglaises expédiées pour Buénos-Ayres, fut de 388,487 livres sterling. En 1822, elle montait à 1,164,745. Il y eut trois cent quatre navires employés dans ce port par le commerce, dont cent soixante-sept étaient anglais. Le nombre de cuirs de bœufs et de chevaux, importés en Angleterre, monta à neuf cent cinquante-sept mille six cents (1).

Le 9 septembre 1821, don Fernando Calderon, premier inspecteur de la douane, fut arrêté et emprisonné, étant accusé d'avoir encouragé les contrebandiers qui ont privé le pays de ses ressources pendant plusieurs années.

En 1822, le prix des articles d'importation de Buénos-Ayres, consistant principalemeut en marchandises anglaises et produits des États-Unis, fut de plus de 11,000,000 piastres. Le nombre de navires de haute-mer, entrés dans ce port, monta à trois cent trente-quatre, dont le tonnage était de quarante-huit mille quatre cent soixante-dix-neuf. Cette même année, six cent cinquante-une barques y entrèrent, et neuf cent soixante-dix-neuf en sortirent. Il y en eut mille trente-cinq qui entrèrent dans le Tigre et San-Fernando, et mille deux cent quatre-vingt-dix-sept qui en sortirent.

Le tableau ci-joint comprend les produits des marchandises anglaises importées en Amérique, et des marchandises d'Amérique importées en Angleterre pendant un an.

	MARCHANDISES ANGLAISES importées EN AMÉRIQUE.			MARCHANDISES AMÉRICAINES importées EN ANGLETERRE.		
	liv.	s.	d.	liv.	s.	d.
Mexique	369,776	19	6	221,825	16	9
Colombie	503,621	11	8	45,257	8	10
Pérou	408,872	12	6	15,316	12	9
Chili	489,601	17	2	9,719	19	6
	1,573,873	0	10	292,137	17	10
Buénos-Ayres, ou provinces unies du Rio de la Plata	803,237	19	1	388,338	6	10

D'où l'on voit que l'importation en Angleterre des productions des provinces du Rio de la Plata, excède de 96,200 livres sterling 9 schelings celle de toutes les autres républiques réunies, et que l'importance des marchandises anglaises dans les mêmes provinces s'élève à plus de la moitié de la valeur de l'importation dans toutes les autres républiques réunies.

Revenus. Depuis l'année 1776 jusqu'en 1806, les droits perçus dans le Paraguay rapportaient à l'Espagne 300,000 dollars. D'après les comptes rendus en 1822, les douanes produisaient. . . . . 1,987,199 piastres.

Les droits sur la consommation. . .	229,307
Le timbre.	74,489
La contribution directe.	23,210
Total.	2,314,205

(1) *Reglamento y aranceles reales para el comercio libre de España a Indias.* Madrid.

(2) Voyez les détails dans le *Voyage de Helms*, article Bœufs sauvages. Voyez aussi la note *C.*

(1) *M. Caldcleugh's Travels*, ch. 6.

La recette était balancée à peu près par les dépenses : celles du département de la guerre montaient à 880,000 piastres.

Revenus perçus dans la province de Buénos-Ayres, pendant les années 1822 *et* 1823.

PREMIÈRE CLASSE.

Droits, contributions et autres impôts.

	Piastres fortes.	Réaux.		
Douane, entrées maritimes	3,209,574	1	3,616,348	7 1/4
Sorties maritimes	358,648	5		
Entrées par terre	39,447	1 1/4		
Contrebande saisie	8,679	0		
Droits de port	80,012	4 1/2	658,119	4
Papier timbré	189,207	6		
Contribution directe	60,668	7		
Dîmes (abol. en 1822)	50,682	4 3/4		
Divers	277,547	5 3/4		

DEUXIÈME CLASSE.

Produit de la vente des propriétés publiques	148,933	6 1/2

TROISIÈME CLASSE.

Loyers, rentes, et profits d'autres mutations	158,192	1
	4,581,594	2 3/4

Dépenses de la province pendant lesdites années.

PREMIÈRE CLASSE.

Rente de la dette consolidée	520,000	0	632,818	1
Amortissement de celle-ci	112,818	1		

DEUXIÈME CLASSE.

Dettes antérieures à 1822, acquittées en argent	301,101	6 1/4

TROISIÈME CLASSE.

Dépenses ordinaires et extraordinaires	3,667,154	5
	4,601,074	4 1/4

Balance à la fin de 1823.

	Piastres fortes.	Réaux.
Revenus des années 1822 et 1823	4,581,594	2 3/4
Pris à crédit, au moyen de mandats et *vales* avec quelques dépôts. Le montant à payer à la trésorerie était, à la fin de 1823, de	349,792	1 1/4
	4,931,386	4
Dépenses en 1822 et 1823	4,601,074	4 1/4
Argent et lettres de change dans les caisses de la trésorerie, à la fin de 1823	330,311	7 3/4
	4,931,386	4
Mandats et *vales* en circulation, et quelques dépôts	349,792	1 1/4
Fonds à la trésorerie	330,311	7 3/4
Déficit à la fin de 1823	19,480	1 1/2

On peut remarquer, dans ce compte de 1822 et 1823, qu'outre qu'il a été satisfait à toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires, y compris les travaux publics, il a été payé en *dettes antérieures* à cette période . . . 301,101 6 1/4

Les déboursés ne devront plus se répéter ; mais en même tems le produit des ventes de propriétés est une ressource qui manquera également ; elle ne s'est élevée qu'à 148,933 5 1/2

D'où il résulte un excédant de paiement de 152,167 7 3/4
De manière qu'au lieu d'un déficit de . . 19,480 1 1/2
La Trésorerie, si elle n'eût pas eu à payer ses dettes, se trouverait avec un excédant de . . . 132,687 6 1/4 (1)

Découverte du fleuve de la Plata, ou d'*Argent*, *par Juan Diaz de Solis*, *en* 1516. Le roi d'Espagne, jaloux des découvertes des Portugais et espérant trouver un passage pour aller aux Moluques, se décida à faire continuer l'exploration du Brésil (2), que Pinzon venait de découvrir. Il expédia, à cet effet, du port de Lepe, près de Cadix, deux navires, sous la conduite de *Juan Dias de Solis*, qui, ayant mis à la voile, le 8 octobre 1515, toucha aux Canaries, aborda au cap San-Augustin, sur la côte du Brésil, et découvrit le fleuve de *Genero* (*Rio de Enero*), ou de *Janvier* (3). De là, il navigua vers le cap de los Corrientès, et reconnut, vers le 34° de latitude, le fleuve de *Los Patos*, qui reçut le nom de *Solis*, et ensuite celui de *la Plata*, ou fleuve d'Argent (4). Il le remonta jusqu'à une île située par le 34° 40′ de latitude. Les Indiens Charruas qui habitaient sur ses bords, montraient des dispositions très-pacifiques, et semblaient offrir, par leurs signes, des objets qu'ils tenaient à la main et déposaient ensuite à terre. Dias de Solis, voulant prendre un de ces naturels pour l'emmener en Castille, descendit à terre, dans sa barque, avec une cinquantaine de ses gens ; mais s'étant avancé dans l'intérieur, il tomba dans une embuscade, où lui et sa suite périrent sous une grêle de flèches. Les matelots restés à bord de la caravelle, ne purent leur porter secours, et bientôt ils eurent la douleur de voir les sauvages couper la tête, les bras et les pieds de leur capitaine, et rôtir et manger des corps entiers de leurs camarades. Telle fut, dit Herréra, la fin de Juan Diaz de Solis, plus fameux pilote que bon capitaine. Les deux navires retournèrent alors au cap de San-Augustin, où ils prirent un chargement de bois de Brésil, et firent voile pour l'Espagne (5).

Expédition d'Alexis Garcia, *en* 1525. Après la mort de Solis, le gouverneur et capitaine général du Brésil, don *Martin de Sosa*, chargea *Alexis Garcia* et quatre autres Portugais d'aller reconnaître le Paraguay. Garcia pénétra jus-

(1) Pour plus de détails, voyez p. 116, 157, de *Noticias de las Provincias unidas del Rio de la Plata*, et Supplément à cet ouvrage de M. Nuñez, par M. Varaigne, p. 325 et suiv.—Documents relatifs au commerce des nouveaux États de l'Amérique, etc. Paris, 1825. Article Buénos-Ayres.

(2) Voyez cet article.

(3) Il le nomma ainsi, parce qu'il y était entré le premier de ce mois. *Garabara* en est le nom indien, et suivant de Léry et d'autres historiens, *Flumen ganabara, à similitudine lacûs sic appellatur* (Leri-Brasilia, cap. 7).

(4) Les naturels le nomment *Parana guaçu*, ou fleuve aussi grand que la mer.

(5) *Herréra*, décad. III, lib. II, cap. 7. — *P. Martyrus*, déc. III, cap. 10.

qu'aux frontières du Pérou. Ayant trouvé de l'or et de l'argent, il expédia deux de ses gens pour en informer le général, et lui proposer de former un établissement dans le pays. Après le départ de ceux-ci, les Indiens massacrèrent Garcia et ses deux compagnons, et réduisirent son fils en esclavage. Soixante Portugais, et un parti de Brésiliens qui étaient en route pour rejoindre Garcia, sous la conduite de *Jorge Sédéno*, éprouvèrent le même sort (1).

Expédition de don Garcia Jofre de Loaisa, en 1525 *et* 1526. L'on prépara, à cette époque, une nouvelle expédition, destinée à examiner le détroit de Magellan, et à faire, par cette route, le tour du monde. La flotte, qui mit à la voile de San-Lucar, le 24 juillet 1525, sous la conduite de don Garcia de Loaisa, commandeur de Malte, se composait de la *Santa-Maria*, de la *Victoria*, de 300 tonneaux; du *Santi-Spiritus*, de 200; de l'*Anunciada*, de 170; de la *San-Gabriel*, de 130; de la *Santa-Maria del Parrial*, de 80; de *San-Lesmes*, du même port, et du galion *Santiago*; de 50 tonneaux et de 450 hommes d'équipage; les capitaines étaient le pilote major *Juan Sebastian de Elcaño*, *Pédro de Véra*, *D. Rodrigo de Acuña*, *don Jorge Manrique* et *Francisco Hores*. Elle partit de Coruña, le 24 juillet 1525, arriva sur la côte du Brésil le 4 décembre, et entra le 9 janvier 1526, dans la rivière de Santa-Cruz. Le célèbre *Sebastian de Elcaño*, vice-amiral de l'expédition, étant allé, avec le Santi-Spiritus, reconnaître le détroit, perdit son navire (le 14), avec neuf hommes de l'équipage, auprès du cap de las Virginès (2). Le 18 du même mois, la flotte entra dans le détroit, et se réunit, le 26, dans une baie, que Loaysa appela de la *Victoria*; mais repoussée par la tempête, elle se retira au fleuve de San-Ildefonso, et ensuite au port de Rio de Santa-Cruz. Le 8 avril suivant, elle pénétra une seconde fois dans le détroit, et mouilla, le 11, dans une baie qui reçut le nom de *San-Jorge* (3), ou de Saint-Georges. Les naturels avaient allumé de grands feux sur la côte voisine; et plusieurs, montés dans des canots, et des brandons à la main, se dirigeaient du côté des navires auxquels on supposa qu'ils avaient l'intention de mettre le feu. Les Espagnols les poursuivirent dans les bateaux sans pouvoir les atteindre. L'amiral gagna de là un autre port, et l'appela *Puerto-Frio*, à cause du froid rigoureux qu'il y fesait. Il reconnut ensuite plusieurs bons ports sur la rive méridionale; et observa la rencontre des marées des deux Océans; vers le milieu du détroit, où il y avait en plusieurs endroits une profondeur d'environ 500 brasses, les côtes étaient entrecoupées d'un grand nombre d'ouvertures et de rivières, et l'on remarquait parmi les arbres qui y croissaient, des chênes et des citronniers sauvages. L'expédition séjourna quatre mois dans ces parages, et après cinquante jours de navigation, elle arriva, le 25 mai, dans la mer du Sud. Cinq jours après, il s'éleva une tempête, et le vaisseau amiral, qui s'était séparé des autres, fut englouti. Le commandant se sauva, et continua sa route avec les autre navires; mais comme il approchait de l'équateur, il mourut de maladie (*le* 30 *juillet*), et fut remplacé par Juan Sébastian de Elcano, qui ne tarda pas à éprouver le même sort. Toribio Alonso de Salazar, qui prit ensuite le commandement, découvrit, le 13 septembre (1), sous le 14ᵉ degré, l'île de *San-Bartolomé*. Après avoir abordé à l'île la plus méridionale des Ladrones, il dirigea sa course vers les Moluques, et mourut dans le trajet. *Martin Iniguiz de Carquizano*, qui lui succéda, toucha, le 2 octobre, à Mindanoa, et se rendit de là aux Moluques, où il périt empoisonné (2), et Hernando de la Torre fut élu général le 11 juillet 1527 (3).

Expédition de deux navires génois, en 1526. Ces deux navires tentèrent inutilement d'entrer dans le détroit. L'un retourna à Gènes, et l'autre fit naufrage dans le fleuve de la Plata, où son expédition se joignit à celle que commandait Sébastian Caboto.

Une autre *expédition de trois navires galiciens*, qui prit la même route pour se rendre aux Moluques, en 1527, n'eut pas plus de succès. Deux navires portugais essayèrent aussi vainement de franchir le détroit vers cette époque. Il en fut de même de deux navires français aux ordres de Villegagnon, qui pénétrèrent jusqu'au 55ᵉ degré (4).

Navigation de Hernando de Magallanes (5), *et découverte, en* 1520, *du détroit qui forme la communication entre les Océans Pacifique et Atlantique, et auquel on a donné son nom.* Cet officier, qui avait fait ses premières armes contre les Arabes en Afrique, servit ensuite cinq ans sous le célèbre Albuquerque, aux Indes-Orientales, et se distingua particulièrement dans l'expédition contre Malacca. Toutefois, ne recevant pas les récompenses qu'il attendait pour ses services (6), il quitta le Portugal et passa en Espagne, en 1517 (7), accompagné d'un de ses compatriotes nommé *Ruy-Faléro*, qui avait la réputation d'un bon astronome et d'un excellent géographe. Il proposa à l'empereur Charles V de conduire une escadre aux îles des Épiceries ou des Moluques,

(1) *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, liv. I, p. 23 et 24.

(2) On suppose qu'il entra dans la rivière, appelée depuis *Gallégo*, et qu'il prit son cap nord, ou de *Buen-Tiempo*, pour celui de *las Virgines*.

Plusieurs auteurs* ont attribué le second voyage au détroit de Magallanès, à une expédition de quatre navires, expédiée par don Guttière de Carvajal, évêque de Plaisance, aux îles Moluques. On prétend qu'après avoir fait environ vingt lieues dans le détroit, un violent vent de l'ouest jeta trois des navires sur la côte du sud, et les mit en pièces; que le quatrième y étant rentré, après la tempête, aperçut les équipages sur la côte, qu'il ne put recevoir à bord, à cause de la petitesse de son navire et le peu de provisions; et que, passant dans la mer du Sud, il fut obligé de renoncer au voyage des Moluques, et gagna le Pérou. On dit aussi qu'on ne put jamais savoir ce que devinrent le capitaine *Quiros* et les deux cent cinquante personnes abandonnées dans le détroit. (Journal et Miroir de la Navigation australe, à la fin de la traduction française de la description des Indes occidentales, d'Antoine de Herréra. Amsterdam, 1622.)

(3) L'on ne trouve ni cette baie ni celle de la Victoria sur aucune des cartes modernes. (*Burney*.)

* Des Brosses paraît avoir ajouté foi à ce récit, bien qu'il remarque avec vérité « qu'il y a faute dans la date, car l'expédition de 1540 correspond, dans presque toutes les circonstances, avec l'expédition de don Alonso de Camargo, en 1540 ». Herréra n'aurait pas manqué de parler de ce voyage, s'il avait eu véritablement lieu.

(1) Suivant Herréra : l'auteur de la *Noticia de las Expediciones al Magalhanes*, place cette découverte le 21 août, et son arrivée aux îles Ladrones le 4 septembre.

(2) *Herréra*, décad. III, lib. VII, cap. 5 et 6; lib. IX, cap. 4; *Petrus Martyrus*, déc. VIII, cap. 9; *Gomara*, Histoire générale, lib. IV, ch. 12; *Argensola*, lib. I; *Gonzalo Oviedo*, Histoire naturelle des Indes, liv. II.

(3) Voyez *Herréra*, déc. IV, lib. III, cap. 6, et lib. V, cap. 6. *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*, p. 201.

(4) *Purchas*, tome IV, B. 7, ch. 11; *Lopez Vaz*; Hakluyt, vol. III.

(5) De Barros, Galvano et autres auteurs écrivent *Fernando de Magalhanes*; les Italiens, *Magaglianes*, et les Anglais, *Magellan*.

(6) On dit qu'il avait seulement demandé une augmentation de solde de 30 sous par mois.

(7) En 1518, suivant quelques auteurs portugais.

par un détroit inconnu, et sans passer par le cap de Bonne-Espérance, en se dirigeant toujours à l'ouest de la ligne de démarcation avec le Portugal. Il chercha, en même tems, à prouver que ces îles se trouvaient dans les limites des conquêtes de l'Espagne, suivant la ligne de démarcation du pape Alexandre VI. Le projet de Magallanès sourit au président des affaires des Indes, qui décida le roi à accepter ses offres. Ce prince s'engagea, par une capitulation faite à Sarragosse, à lui fournir cinq navires montés par 234 hommes, et pourvus pour deux ans; il créa Magallanès, son associé et leurs héritiers, nés en Espagne, chevaliers, capitaines et adélantades de toutes les terres qu'ils découvriraient. Il fut de plus stipulé que personne ne pourrait suivre la même route pendant dix ans, sans leur consentement; mais le roi se réservait le droit de faire chercher un détroit dans ces mers, par le sud ou par l'est. On leur promit la vingtième partie des profits de leurs découvertes, le cinquième de ce que les navires rapporteraient au premier voyage. Ils avaient en outre la faculté de pouvoir embarquer chaque année, à bord des vaisseaux de l'État, pour mille écus de marchandises; et on leur garantit le quinzième du produit de l'expédition, s'ils découvraient plus de six îles. Le roi déclara que si l'un des deux venait à mourir dans le voyage, le survivant aurait droit à tous les priviléges en question.

Le gouvernement portugais, qui jouissait alors de tous les avantages de la navigation des Indes-Orientales, fut indigné d'apprendre qu'une expédition destinée à lui en ravir une partie, allait y être conduite par des Portugais, et son ambassadeur à la Cour d'Espagne, *Alvaro de Acosta*, s'efforçait de les faire chasser de la Cour, comme des hommes disgraciés de leur prince naturel. On promit qu'il ne serait entrepris rien de contraire aux droits du Portugal.

La flotte, composée de *la Trinidad* et du *San-Antonio*, de 130 tonneaux chacun, de *la Victoria* et de la *Conception*, de 90, et du *Santiago*, de 60, descendit le Guadalquivir jusqu'à Séville, le 10 septembre (1) 1519; et, le 21, elle mit à la voile de San-Lucar. La Trinidad, à bord de laquelle se trouvait Magallanès, avait 62 hommes d'équipage; le San-Antonio, commandé par *Juan de Cartagena*, contrôleur de la flotte, en comptait 55; la Victoria, aux ordres du capitaine *Luis de Mendoza*, 45; la Conception, à ceux du commandant *Gaspar de Quesada*, 44, et le Santiago, à bord duquel se trouvait le pilote en chef *Juan Rodriguez Serrano* (2), 31; en tout, 237. Le 26 septembre, Magallanès relâcha à Ténériffe, où il compléta sa provision d'eau et de bois. Ayant remis en mer, le 2 octobre, il fut arrêté vingt jours sur les côtes d'Afrique, par un calme, après avoir franchi la ligne; le 8 décembre, il arriva sur la côte du Brésil, et, le 13, jeta l'ancre dans la baie de *Santa-Lucia*, lat. 19° 59' selon ses observations (3). Magallanès partit, le 27, dans la direction du sud, pour chercher un abri contre le mauvais tems; le 11 janvier 1520, il reconnut le cap *Santa-Maria*, découvert par Solis; la haute éminence qu'il nomma *Montevidi* (4), et le lendemain, il entra dans le Rio de Solis (*El Rio de la Plata*).

La flotte remonta le fleuve pendant deux jours; mais le peu de profondeur de son lit, quoiqu'il eût en cet endroit vingt lieues de large, l'obligea à jeter l'ancre dans vingt brasses d'eau. On y resta trois jours à prendre de l'eau et des poissons. Pendant ce tems, on aperçut une foule de canots montés par des Indiens (1), qui n'osaient pas approcher des navires, et qui gagnèrent le rivage à l'approche des chaloupes. Toutefois, un d'entre eux, vêtu d'une peau de chèvre, se rendit à bord; on lui fit quelques présens, et le lendemain, il quitta le navire, et ne reparut plus. Plusieurs hommes ayant été envoyés à terre à la poursuite des naturels, aperçurent des arbres qui avaient été coupés avec des haches européennes, et sur l'un desquels s'élevait une petite croix. C'était l'endroit où Juan de Solis avait été tué. Le général ordonna au capitaine du Santiago de remonter le fleuve, et de tâcher de trouver un passage à la mer occidentale, et de son côté, il examina avec les deux plus petits navires, les parties méridionales. Cette reconnaissance dura environ quinze jours.

Le 6 février, la flotte remit à la voile, et, six jours après, il s'éleva une furieuse tempête qui la força à entrer, le 24 février, dans une baie, par lat. S. 42° 30', qui fut appelée *San-Matias* (2). Cotoyant ensuite vers le sud, on en découvrit une autre, qui renfermait une île, où l'on tua cinquante loups marins et une grande quantité d'oies sauvages (*penguins*) (3); ce qui fit donner à la baie le nom de *los Patos*. Plus loin, vers le sud, Magallanès relâcha dans une autre baie, qui, bien qu'étroite à son entrée et spacieuse dans l'intérieur, ne fut pas jugée sûre; on l'appela de *los Trabajos* ou des souffrances, à cause de celles qu'on y avait éprouvées. L'expédition arriva enfin à un bon port, situé, suivant les observations de Magallanès, par lat. 49° 18', et qu'il nomma *San-Julian*, parce qu'il l'avait découvert le 8 mars, jour de la fête de ce saint. Cette baie offrant un bon abri, du bois, de l'eau, du poisson et du gibier, l'amiral se décida à y passer l'hiver.

Juan de Cartagéna, commandant du San-Antonio, s'étant récrié contre l'amiral, au départ de Ténériffe, de ce qu'il ne cinglait pas assez du côté de l'ouest, et ne suivait pas la route tracée par les principaux officiers et pilotes, celui-ci le fit arrêter pour cause d'insubordination, lui retira son commandement, et nomma à sa place son propre parent, le capitaine *Alvaro de Mesquita*. Le lendemain de l'arrivée de l'expédition au port San-Julian, les capitaines de la Victoria et de la Conception refusèrent d'assister au sacrifice de la messe, et donnèrent ainsi l'exemple de la désobéissance, qui fut bientôt suivi par les équipages. Le prétexte de la mutinerie de ceux-ci était qu'on ne leur donnait pas la quantité de vivres convenue; qu'il n'y avait pas la moindre apparence de détroit, que la terre s'étendait vers le pôle antarctique, et que si on les conduisait plus loin, ils pourraient être poussés par la tempête dans des parages où ils devaient infailliblement périr. Ils demandèrent donc qu'on leur distribuât leurs rations accoutumées ou qu'on les ramenât en Espagne. L'amiral en appela au courage de la nation castillane, et apaisa pour un moment leurs murmures. Mais bientôt les capitaines de trois des navires se mutinèrent de nouveau, formèrent le projet de tuer Magallanès, ou de le faire prisonnier, et de retourner

(1) Selon Herréra, Pigafetta, dit-il, partit de Séville le 1er août, et le 27 septembre de San-Lucar.

(2) Les autres pilotes étaient *Estevan Gomez*, Portugais, *Andrès de San Martin*, *Juan Lopez de Carvallo*, *Sebastian del Cano*, *Juan Rodrigues de Mafra*, et *Basso Gallégo*.

(3) On croit que c'est la Bahia de Género, par lat. S. 22° 54'.

(4) Il le reconnut à la description qu'en avait donnée, dans sa relation, le pilote portugais *Juan de Lisboa*.

(1) Ils étaient, suivant P. Martyr (déc. V, cap. 7), d'une haute stature. *Semi-sylvestres ac nudos homines spithamis duabus humanam superantes staturam.*

(2) Parce qu'on y était arrivé le jour de cette fête. On croit que cette baie est celle qui s'étend, au nord de la péninsule de San-Josef, du 41° au 42° 20' de lat.

(3) *Le gorfou magellanique. Eudyptes minor*, *Vieillot*.

en Espagne. Pour s'assurer de la Victoria, qui était placée en dehors des autres navires près de l'entrée du port, il eut recours à l'assassinat. Il ordonna à *Gonzalo Gomez de Espinosa*, inspecteur de la flotte, d'aller porter au commandant une lettre et de le poignarder pendant qu'il la lirait. Celui-ci exécuta cet ordre de point en point; et à l'aide de trente hommes déterminés, qui le suivirent dans le long bateau et de cinq autres dans l'esquif, il fit rentrer l'équipage dans le devoir. Un autre navire, le San-Antonio, ayant chassé sur ses ancres, fut porté par la marée vers la Trinidad. L'amiral, croyant qu'il venait l'attaquer; tira dessus. Son équipage toutefois refusa d'obéir à son capitaine Gaspar de Quésada, et celui de la Trinidad l'aborda sans résistance, arrêta les plus coupables et calma ainsi la mutinerie. Magallanès s'occupa ensuite de punir les auteurs du complot; mais, voyant qu'ils étaient plus de quarante, et que la perte d'un si grand nombre d'hommes l'affaiblirait trop, il résolut de ne mettre en jugement que les chefs. Gaspar de Quésada fut étranglé et coupé en quartiers par son domestique, qui, condamné lui-même à être pendu, reçut son pardon à condition qu'il se ferait le bourreau de son maître. Juan de Cartagéna et *Péro Sanchez de Reino*, prêtre français, furent condamnés à être mis à terre et abandonnés dans le pays.

Magallanès, ayant réussi par ces mesures à ramener ses équipages à l'obéissance, détacha le Santiago, sous les ordres du capitaine *Juan Serrano*, vers le commencement de mai, pour reconnaître la côte vers le sud. Il découvrit, à trente lieues du port de San-Julien, une belle rivière, d'une lieue de largeur à son embouchure, à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz* (1), parce qu'il y était arrivé le jour de cette fête (3 mai). Il y resta six jours à pêcher et à tuer des veaux marins. Il en prit un qui pesait quatre cent soixante-quinze livres, sans la tête et la graisse. Ayant voulu passer outre, son navire fut jeté sur la côte, à deux lieues de Santa-Cruz; mais l'équipage, composé de trente-sept hommes, parvint à se sauver. A l'aide de quelques planches que la mer déposa sur le rivage, ils construisirent un bateau, dans lequel deux hommes franchirent la rivière, et arrivèrent, le onzième jour, à San-Julien. Magallanès expédia aussitôt vingt hommes avec des vivres pour les naufragés qui n'avaient pas goûté de pain pendant trente-cinq jours, et s'étaient nourris de poisson à coquille, d'herbes et de glace fondue. A leur retour à San-Julien, on les répartit sur les différents navires, et Serrano reçut le commandement de la Conception.

Magallanès fit bâtir une maison de pierre dans une île de la baie, et pendant qu'on travaillait à réparer l'escadre, il envoya un détachement reconnaître le pays. Il pénétra jusqu'à trente lieues dans l'intérieur sans rencontrer d'habitants. Néanmoins, au bout de deux mois, il se présenta six Indiens, qui vinrent à bord des navires. On leur offrit un chaudron plein de bouillie, où il y avait de quoi rassasier vingt hommes, et qu'ils mangèrent en entier. Ils étaient si grands, dit Herréra, que les plus petits étaient plus hauts qu'un Castillan. Ils étaient couverts d'une casaque de peau, et portaient des arcs de quatre pieds de long, dont les flèches étaient armées de caillous pointus. Ils avaient aux pieds une espèce de chaussure faite de la peau de guanaco (2), ce qui les fesait ressembler à ceux de cet animal, et leur fit donner le nom de *Patagones* (3). Lorsqu'ils furent revenus de l'étonnement que leur causa la vue de si grands bâtiments et de si petits hommes (*Gomara*), ils demandèrent à s'en aller, et on les mit à terre. Le lendemain, deux d'entre eux revinrent avec un anta dont la peau leur servait de casaque. On leur offrit en échange deux camisolles rouges dont ils parurent fort contents. Le jour suivant, un troisième apporta un autre guanaco, et témoigna le désir de devenir chrétien. On lui donna le nom de *Juan Gigante*. Ayant vu les marins jeter des souris à la mer, il les pria de les lui laisser manger, et, pendant six jours, il s'occupa à porter à terre les souris et les rats que l'on prenait et disparut. Au bout de vingt jours, quatre des Indiens, qui étaient déjà venus, se présentèrent de nouveau. On en retint deux pour les mener en Castille. La nuit suivante, Magallanès, ayant découvert des feux, chargea deux hommes d'aller reconnaître. Ils suivirent des empreintes de pieds sur la neige, depuis le point du jour jusqu'au coucher du soleil, et, lorsqu'ils voulurent revenir sur leurs pas, ils rencontrèrent neuf Indiens nus, armés de flèches, qui les attaquèrent. Ils en tuèrent un.

Magallanès prit possession de cette terre au nom du roi d'Espagne, et planta une croix sur le sommet d'une colline, qu'il nomma *Monte-Christo*.

Après y avoir passé les cinq mois d'hiver (avril, mai, juin, juillet, août), il ordonna d'appareiller et de mettre à terre Juan de Cartagéna et le prêtre français, avec une provision de pain et de riz. Le 24 août, il sortit du port, passa à la rivière de Santa-Cruz, où il resta jusqu'à la fin d'octobre, qu'il en partit, et, cotoyant vers le sud (lat. 52°), il reconnut un cap qu'il nomma de *las once mil Virgenès*, parce qu'il l'avait aperçu le jour de Sainte-Ursule. Voyant que la côte prenait en cet endroit la direction de l'ouest, où il y avait une ouverture profonde, il envoya de ce côté un des navires qui y navigua trois jours sans en trouver l'extrémité. La flotte entière s'engagea alors dans le canal; et, le 28 octobre, elle était à la hauteur d'un cap qu'on nomma *S.-Séverin*. Magallanès, ayant encore des provisions pour trois mois, résolut d'exécuter les ordres de l'empereur; mais il crut devoir auparavant consulter les capitaines pilotes et les principaux officiers. Estevan Gomez, pilote du San-Antonio, fut d'avis qu'on retournât en Espagne, pour y préparer une nouvelle expédition destinée à continuer les découvertes; il alléguait qu'il y avait de grands golfes à passer, et que s'ils éprouvaient un calme ou une tempête, ils périraient tous. La majorité du conseil se rangea de l'opinion du commandant, qui déclara que dût-il manger les cuirs et les courroies des antennes, il était décidé à passer outre. Il déclara passible de mort quiconque parlerait de retourner en Espagne ou de manque de provisions, et continua son voyage. Ayant remarqué des feux sur la rive méridionale, il lui donna le nom de *Terra del Fuego* ou Terre-de-Feu. A cinquante lieues environ de l'entrée du détroit, il observa que les terres élevées, voisines des côtes, étaient couvertes de neige et de glace, et que les parties basses, baignées par la mer, produisaient de grands arbres. Continuant sa route vers l'ouest, le 27 novembre 1520, ou trente-sept jours après son départ du cap Virgenès, il entra dans l'Océan méridional ou Pacifique (1), et on versa des larmes

(1) Ortélius, dans sa carte d'Amérique, donne à cette rivière le nom de Juan-Serrano, et la place par lat. 50° 16' S.

(2) *Guanaco* ou *camelus huanacus*. Molina.

(3) Ce nom vient du mot espagnol *pata*, qui signifie sabot ou patte.

(1) Il fut ainsi nommé à cause de son calme et de sa beauté. Varénius attribue la découverte de ce détroit à Vasquez Nuñez de Balboa : « *Magallanes*, dit-il, *primus invenit et navigavit anno* 1520; *et si Vascus Nunius de Balboa prius anno* 1513, *illud animadvertisse dicitur* ». (Géog. gén., cap. 12.) Il est vrai que Balboa découvrit la mer du Sud, du haut des montagnes de l'isthme de Darien, le 25 septembre 1513, mais il n'eut pas

de joie. Il donna au cap qui termine la côte de la Terra del Fuégo, le nom de *Déséado* ou Désiré. Magellan jugea que le détroit pouvait avoir cent dix lieues de longueur; il reconnut aux marées la séparation des eaux des deux mers; celles de l'Océan septentrional s'étendaient l'espace d'environ soixante-dix lieues. Ce détroit prit le nom de *Magellan*. Il reçut aussi celui de *Patagonique*, et de la *Victoria* du premier navire qui y pénétra.

Magallanès avait détaché le San-Antonio pour aller examiner un bras de mer vers le sud. Toutefois, comme le capitaine Alvaro Mesquita retournait rejoindre l'escadre, son équipage se mutina, et, encouragé par le pilote Estevan Gomez, il se choisit pour capitaine *Jerome Guerra*, et fit voile pour l'Espagne. De Barros dit qu'il prit à bord, sur sa route, Juan de Cartagéna, le prêtre Reino et un des Patagons qui avait été emmené du port de San-Julien (1).

L'amiral poursuivit sa route à la recherche des Moluques, avec les trois navires qui lui restaient; le 24 janvier 1521, il découvrit une petite île inhabitée, qu'il nomma *San-Pablo* (2), et, le 4 février, une autre qui reçut le nom de *Tiburones*, à cause du nombre de requins qui infestaient ses parages. Il avait parcouru cette mer durant trois mois et vingt jours, sans apercevoir d'autre terre que ces deux îles qu'il appela *Desventurada* ou Infortunées, parce qu'il n'y trouva pas les rafraîchissements dont l'équipage avait besoin (1).

Le 6 mars, il découvrit les îles des *Larrons* (2), et, le 10, ayant remis en mer, il visita les *Philippines* (3), et donna le nom de *San-Lázaro* à tout cet Archipel. Il aborda à celle de *Matan*, le 7 avril, dont le chef lui fit un excellent accueil. Comme celui-ci était en guerre avec celui de l'île de *Zébu*, Magallanès prit part à la lutte, et fut tué d'un coup de lance, dans la troisième rencontre, le 26 avril 1521 (4).

Les équipages des trois navires étant réduits à cent quatre-vingts hommes, on en brûla un et l'on partit avec les deux autres, qui arrivèrent à Bornéo au mois de juin suivant. Le 8 novembre, ils allèrent aborder à Tidor, une des Célèbes, dont le roi consentit à se mettre sous la protection de l'Espagne. Après avoir pris un chargement considérable d'épiceries, ils appareillèrent de Timor, le 11 février 1522, pour revenir en Europe; mais le navire, commandé par Gonzalo Gomez d'Espinosa, était en trop mauvais état pour tenir plus long-tems la mer. On le conduisit aux Moluques, où il tomba entre les mains des Portugais. L'autre navire, la Victoria, aux ordres de *Sébastian Cano*, doubla le cap de Bonne-Espérance, et arriva au port de San-Lucar, le 7 septembre 1522, après un voyage de trois ans, ne ramenant que dix-huit hommes des deux cent trente-sept qui étaient partis avec l'expédition. Ce célèbre navigateur, Biscaïen de naissance, eut la gloire d'avoir exécuté le premier voyage autour du monde, en fesant voile vers l'ouest, au-delà du méridien des Moluques. Il prit pour armes la figure du globe avec cette devise: *Primus circumdedisti me*; tu es le premier qui m'ait environné (5).

---

connaissance de ce détroit. La découverte en a été aussi attribuée à *Martin de Béhaim*, Portugais, natif de l'île de Fayal, par Chauveton, qui dit: « Et fut cause le général Magallanès que ce détroit se trouve, parce que tous les capitaines des autres navires étaient de contraire opinion, et disaient que c'était quelque golfe qui n'avait point d'issue; mais le général savait bien qu'il y en avait une, parce que, à ce qu'on dit, il l'avait vue marquée dans une carte marine qu'avait faite un grand pilote, nommé Martin de Bohême, laquelle était dans le cabinet du roi de Portugal * ». (Voyez aussi Herréra, déc. II, lib. II, cap. 19.) Suivant les auteurs français, le voyage de Binot, Paul Myer de Grenville aux régions australes, eut lieu en 1503. L'expédition de Vasquez de Gama aux Indes-Orientales avait décidé les marchands français qui trafiquaient avec Lisbonne, à envoyer un navire dans ce riche pays. Il fut équipé à Honfleur, et confié à de Grenville, qui mit à la voile au mois de juin, doubla le cap de Bonne-Espérance, et visita les terres australes. Ce voyage, exécuté seize ans avant celui de Magellan, a fait donner à la nation française l'honneur de leur première découverte. Voyez *Des Brosses*, Histoire des Navigations, etc. Antonio Galvaom dit aussi, dans son ouvrage intitulé: *Tratado dos descubrimentos antigos e modernos*, qu'en 1428, don Pédro, fils de Jean I, de Portugal, rapporta, de ses voyages en Europe, une carte du monde, sur laquelle toute la terre était tracée, et où le détroit de Magallanès était appelé *Cola do Dragao*, ou Queue du Dragon.

(1) Gomez devait obtenir le commandement d'une petite escadre, pour aller faire des découvertes. Toutefois, à l'arrivée de Magallanès, ce projet fut abandonné. Le San-Martin aborda à San-Lucar vers la fin du mois de mars 1521. Les officiers, pour s'excuser de leur désertion, prétextèrent la cruauté de Magallanès à l'égard des Espagnols, le manque de provisions et le mauvais état du navire. Guerra, Gomez et quatre autres subirent un interrogatoire à la *Casa de la Contratation* de Séville, furent condamnés à rester en prison jusqu'à ce qu'ils se justifiassent des charges qui pourraient être portées contre eux, et à avoir leurs effets confisqués. Le reste de l'équipage, composé de quarante-neuf hommes, fut congédié. Le gouvernement défendit à la femme et aux fils de Magallanès de sortir du royaume, jusqu'à ce que toutes les circonstances de l'affaire fussent mieux connues.

(2) Ramusio l'appelle *San-Pédro*.

* *Il capitane generale che sapeva de dover fare la sua navigasione per uno streto molto ascoso, como vite ne la thesoraria del re de Portugal in una carta fata per quello excellentissimo huomo Martin de Boemia etc.*

(1) Ces deux îles sont à deux cents lieues de distance l'une de l'autre. Les auteurs ne sont pas d'accord sur leur latitude. Celle de la première est de 16° 15' sud, et l'autre 11° 15'.

(2) Elles furent ainsi nommées parce que les naturels étaient de grands voleurs. On leur a aussi donné plusieurs autres noms; on les appelle *Islas de Velas Latinas*, à cause des voiles dont les indigènes fesaient usage, *los Jardines* ou des jardins, *los Prazeres* ou îles Agréables; et, en 1668, elles reçurent le nom de *las Marianes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV d'Espagne.

(3) Ainsi appelées en l'honneur du prince Philippe, fils aîné de l'empereur Charles V.

(4) Argensola dit que le chef des Matans, craignant le joug des Espagnols, fit égorger Magellan et trente-cinq de ses officiers au milieu d'un festin; qu'ensuite Odoard Barbarosa, parent de Magellan, élu pour le remplacer, accepta une pareille invitation de ce roi perfide, et éprouva le même sort avec ceux qui l'accompagnaient; que Juan Caravetto fut alors nommé général, et Gonzalez Gomez d'Espinosa capitaine de la Victoria; et que l'autre navire fut brûlé, faute de gens pour le manœuvrer. (*Argensola*, lib I.)

(5) *Herréra*, décad. II, lib. II, cap. 10; lib. IV, cap. 9; lib. IX, cap. 10, 11, 12, 13, 14 et 15; déc. III, lib. IV, cap. 4; *Petrus Martyrus*, décad. V, cap. 7, *de orbe ambito*; *Osorius* des navigations des Portugais en l'Orient, lib. II; *Asia de J. de Barros*, décad. III, lib V, cap 9 et 10; *Antonio Galvaom*, *Tratado dos descobrimentos antigos e modernos*, édit. de 1731; *Gomara*, Hist. gén., lib. III, cap. 91, 92 et 93; *P. Maffeus*, Hist. des Indes, lib. VIII, chap. 1 et 2; *Noticia de las expediciones al Magallanès*; *Argensola*, *Conquista de las Moluccas*, lib. I; *Fray Gaspar de San Augustin*, *Conquista de las Philipinas*; *Burney's Voyages*, vol. I, *Voyage of Fernando de Magalhanes*. Voyage de Antonio Pigafetta sur l'escadre de Magellan, etc.; par Amoretti; in-8°., an IX. Pigafetta, chevalier de Rhodes, qui avait fait partie de l'expédition de Magellan, se rendit à Valladolid, après son débarquement à San-Lucar, pour faire à l'empereur le récit de ce voyage. Il lui présenta une copie de son journal,

Expédition de Sébastian Gaboto ou Cabot, en 1526, 1527, 1528, 1529 *et* 1530. Sébastian Gaboto, se voyant négligé par le gouvernement anglais, passa en Espagne, où le roi le prit à son service comme son pilote major, à la mort d'Améric-Vespuce. Le navire *la Victoria* venait d'arriver des Moluques avec un riche chargement. Des négociants de Séville, résolus d'y envoyer une nouvelle expédition, invitèrent Cabot à se charger de l'y conduire. Il devait se rendre à ces îles par le détroit de Magellan, qu'on appelait alors *Todos-Santos*, et chercher les contrées de Tarsis, d'Ophir, du Catay oriental et du Cipango de Marco Polo, qu'on croyait être le Japon, sans toucher aux îles découvertes par les Portugais.

Toutefois Cabot, préférant entrer au service du gouvernement qu'à celui d'une compagnie de commerce, accepta, le 4 mars 1525, une commission de l'empereur, qui s'engagea de lui payer 4,000 ducats, et de donner un sou par livre sur les profits du voyage à ceux qui avaient fait les frais de l'armement. Il devait aussi en être perçu un vingtième pour être employé au rachat des captifs. Cabot obtint la permission, après avoir franchi le détroit, d'envoyer une caravelle pour trafiquer le long de la côte de Terre-Ferme, jusqu'à l'endroit où commençait le gouvernement de Pedrarias Davila. Il fut nommé capitaine général de l'expédition. *Geronimo Coro* reçut le commandement du second navire, *la Santa Maria del Espinar*, et *Francisco de Rojas*, celui du troisième, *la Trinidad*.

Cabot mit à la voile, de Cadix, le 1er. avril 1526, avec ces quatre navires, à bord desquels il y avait deux cent cinquante Espagnols, passa par les Canaries, rencontra un navire français, près de la baie de Todos-Santos, et, étant arrivé au cap de San-Augustin, il mouilla à l'île de Patos, lat. 27° S., ou des Oies, où le manque de vivres occasiona une mutinerie parmi les équipages. Les naturels étant venus lui en apporter, il retint à son bord quatre enfants des principaux chefs. Il laissa dans une île déserte *Martin Mendez*, son lieutenant, le capitaine *Francisco de Rojas* et *Miguel de Rodas*, qui s'étaient fait remarquer par leur insubordination; mais le défaut de provisions et la crainte de voir éclater une nouvelle mutinerie, le déterminèrent de renoncer au projet de pénétrer dans la mer du Sud. Il entra dans la baie de Solis, ou de la Plata, remonta le fleuve du même nom, l'espace de trente lieues jusqu'à une île qu'il nomma *San-Gabriel*, et où il jeta l'ancre. S'étant avancé à sept lieues plus haut dans des barques, il découvrit l'embouchure d'une rivière profonde, qu'il appela *San-Salvador*, où il fit conduire ses navires et bâtit un fort. Il reconnut, à trente lieues de là, un autre affluent, nommé *Zarcaraña*, où il construisit un second fort qu'il appela *Santi-Espiritu* (1). Il y mit une garnison, et, ayant remonté encore un espace de deux cents lieues, il reconnut son grand affluent, le *Paraguay* (1), qu'il laissa à droite, parce qu'il croyait qu'il arrivait des possessions portugaises. Mais, découvrant ensuite son erreur, il y entra, navigua sur une distance de trente-quatre lieues jusqu'aux établissements d'une peuplade agricole, mais guerrière, qui le força à la retraite avec perte de vingt-cinq tués et de trois prisonniers, qui étaient allés cueillir des bourgeons de palmier.

Expédition de Diégo Garcia. — Le pilote *Diégo Garcia*, Portugais de nation, habitant de la ville de Moguer, arriva dans le Rio de la Plata, pour reconnaître le pays et en prendre possession au nom du roi d'Espagne. Cette nouvelle expédition avait été entreprise, avec le consentement de sa majesté, aux frais du comte don *Fernando de Andrada*, de *Christoval de Haro*, facteur de la maison de *Contractation* de l'épicerie, à Coruña, et de *Ruix Vasanti* et d'*Alonso de Salamanca*. On choisit pour pilote *Rodrigo de Arca*, qui s'engagea à retourner, une seconde fois, aux contrées qu'il découvrirait, afin d'en montrer le chemin à d'autres pilotes. Il devait surtout tâcher de retrouver Juan de Cartagéna et le prêtre Francisco que Magellan avait abandonnés (2). L'escadre consistait en un navire de cent tonneaux, une patache de vingt-cinq, et un brigantin. Il y avait aussi à bord de quoi construire un autre bâtiment en cas de besoin.

Garcia partit du Capo de Finisterra, ou port de Coruña, le 15 août 1526, passa par les îles Canaries et du cap Vert, et aborda sur les côtes du Brésil, parmi les bancs de sable *de Abrelojo* (3), et jeta ancre dans la baie de San-Vicente, le 15 janvier 1527. Un Portugais, habitant sur les bords de la baie de San-Vicente, lui fournit des provisions, et son gendre l'accompagna comme interprète au fleuve de Solis, et arriva peu après au fort de Caboto, où commandait *Anton de Grajeda*, et en expédia son navire aux Portugais de San-Vicente, pour porter huit cents esclaves en Portugal. Ayant appris que Cabot était monté plus haut, il partit pour le rejoindre, et chemin faisant, il livra aux indigènes un combat dans lequel il leur tua trois cents hommes. Étant arrivé au second fort, avec deux brigantins et soixante hommes, le commandant *Grégorio Caro* lui en fit la remise. Il pénétra de là à cent lieues plus avant, et rencontra Cabot, qui revenait sur ses pas, avec de l'argent qu'il avait trouvé sur les bords du fleuve de Solis. Ce fut pour cette raison qu'il reçut le nom de la *Plata*, ou d'argent, bien que ce trésor ne provînt pas du pays qu'il arrose, et qu'il y eût été apporté du Pérou par les Guaranis, sous le règne de Guaynacapa, père du dernier des Incas (4).

Ce peuple belliqueux, qui résidait dans le territoire de la Plata, fesait une guerre à mort à tous ceux qui ne parlaient

---

et en donna une autre à Louise de Savoie, mère de François Ier., qui le fit traduire en français. L'original italien ayant été perdu, cette traduction a servi à en faire une autre dans cette langue, qui fut imprimée à Venise en 1550. Richard Wren en fit une traduction anglaise, qui fut publiée à Londres en 1625. Il y a aussi une relation de ce voyage dans un mémoire écrit en allemand, par Maximilien de Transylvanie, en 1522, et imprimé, en latin, à Basle, dans la collection des nouveaux voyages, et en italien dans celle de Ramusio. Une relation particulière de cette expédition, par Petrus Martyrus, fut perdue à Rome, où il avait envoyé son manuscrit pour y être imprimé; *Relation del ultimo viage al estrecho de magallanas*, etc., in-4°. Madrid, 1788.

(1) Appelé aussi fort *Caboto* (*la fortaleza de Gaboto*), près l'embouchure du Carcaranal. Lat. 32° 25'.

(1) Selon les historiens de ce pays, le mot *Paraguay* signifie, dans la langue du pays, *fleuve couronné*, parce que le lac de Xarayes, d'où il sort, est censé lui servir de couronne. On l'écrivait autrefois *Payaguay*, nom de la nation qui habitait sur ses bords. (*Azara*, tome II, p. 119.)

(2) Charlevoix dit que Garcia avait été envoyé par le capitaine général du Brésil, pour prendre possession du pays au nom du roi de Portugal; mais qu'il n'avait pas assez de monde pour exécuter sa commission; que Cabot, n'ignorant pas qu'il pût y amener des forces supérieures, lui fit quelques présents et l'engagea à le suivre au fort du Saint-Esprit, d'où il retourna au Brésil. (*Charlevoix*, Hist. du Paraguay, liv. I.)

(3) Ce banc de sable s'étend le long de la côte, depuis la baie de Tous-les-Saints, jusqu'au cap Hermoso, l'espace de quatre-vingt-dix lieues.

(4) *Herréra*, déc. VI, lib. VI, cap. 9; *Lozano*, §. II. Herréra dit: « *Se llamò este Rio de la Plata; porque fue la primera, que se traxo à Castilla de las Indias.* »

pas sa langue. Néanmoins, Caboto réussit à conclure un traité avec lui. Il visita encore plusieurs nations, savoir : les *Charruas* et les *Quirondis*, les *Timbues*, les *Curundas* et les *Camis*, qui habitaient plus haut, les *Quilbasas*, les *Culchines* et les *Chanas*, qui confinaient à ces derniers, les *Mécoirtas* et les *Mépènes*, qui occupaient une étendue de cent lieues de pays, et au-delà de ceux-ci, vingt-sept peuplades de noms, de langages, et de coutumes différens.

Caboto, ayant engagé Garcia, au moyen de quelques présents, à reprendre la route du Brésil, se décida à rester dans le pays. Il expédia pour l'Espagne le capitaine *Fernando Calderon* et *Jorge-Barlo*, avec l'argent qu'il avait découvert, et une lettre dans laquelle il demandait à l'empereur de lui envoyer les secours dont il avait besoin. Ces officiers arrivèrent à Tolédo, vers la fin d'octobre 1527. Charles V, ayant inutilement demandé aux négociants, qui avaient contribué aux frais de l'armement, de faire de nouvelles avances, ordonna de prendre dans le trésor les fonds nécessaires. Mais des délais apportés à l'exécution de cet ordre, et la destruction du fort de Sancti-Spiritus et de la colonie du port de San-Salvador par les Guaranis, que les Espagnols avaient indisposés contre eux, décidèrent Cabot à quitter ce pays, où il était demeuré cinq ans. Il partit pour l'Espagne, en 1530, avec le reste de ses gens, à bord du seul navire qu'il eut pu conserver (1).

On prétend que Cabot laissa *Nuño de Lara*, avec cent vingt hommes, pour gouverner le pays en son absence. Cet officier ayant formé une alliance avec Mangora, cacique de Timbuez, celui-ci devint éperduement amoureux d'une dame espagnole, nommée *Lucia Miranda*, épouse de l'officier *Sébastian Hurtado*, et pour l'obtenir, il égorgea dans un festin toute la garnison, à l'exception de Lucia, de quatre autres femmes, et de quatre enfants. Mangora toutefois ne jouit pas du fruit de sa perfidie; il périt dans ce massacre de la main du commandant. Les captifs furent conduits à Siripo, son successeur. Le capitaine *Mosquéra* et le petit nombre d'Espagnols qui échappèrent à la mort, s'embarquèrent sur le fleuve et relâchèrent dans un petit port sur les côtes de la mer, près du 32° de lat., où ils bâtirent un fort. Ils y furent rejoints, peu de jours après, par la famille d'un gentilhomme portugais, nommé *Édouard Pérez*, banni dans le voisinage. Le capitaine général du Brésil, en étant informé, ordonna à celui-ci de retourner au lieu de son exil, et exigea de Mosquéra le serment de fidélité au roi de Portugal (1530).

Sur ces entrefaites, un navire français vint mouiller à l'île de *Canañé*, vis-à-vis des forts. Mosquéra, aidé de deux cents Indiens, s'en empara à la faveur de la nuit, et se procura ainsi les canons et les munitions qui lui manquaient. Attaqué peu après par un détachement de quatre-vingts Portugais, il dressa une batterie de quatre pièces de canon, mit une partie de son monde en embuscade dans un bois, et ayant placé les assaillans entre deux feux, il les tua presque tous. Mosquéra profita des navires portugais pour aller faire une descente à San-Vicenté, qu'il livra au pillage, après quoi il transporta sa petite colonie à l'île de Santa-Catalina (2).

Expédition de Pédro de Mendoza. Après le retour de Sébastien Cabot, l'empereur Charles V nomma, en 1534, son grand échanson don Pédro de Mendoza adélantado ou gouverneur général de tous les pays, depuis le fleuve de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, sur une étendue de deux cents lieues. Il lui permit de porter les limites de son gouvernement vers l'ouest jusqu'à la mer du Sud, lui accorda un traitement à vie de 2,000 ducats par an, et une donation de 2,000 autres perçus sur les profits du pays, à condition qu'il y transporterait, dans l'espace de deux ans, mille hommes, dont cinq cents dans un premier voyage, et le reste dans un second, avec cent chevaux et juments, et qu'il frayerait un chemin par terre jusqu'à la mer du Sud. Il s'engagea à construire, à ses frais, trois forteresses, à fonder plusieurs établissements, et à emmener huit religieux pour travailler à la conversion des Indiens, un médecin, un chirurgien et un apothicaire. Le roi le nomma grand alcade et alguazil mayor de la colonie où il résiderait, et lui promit que ces deux charges seraient héréditaires dans sa famille. Après un séjour de trois ans dans le pays, il lui était permis de retourner en Espagne, et de nommer à sa place un gouverneur qui jouirait des mêmes prérogatives. Le dixième du produit des rançons des caciques pris à la guerre devait appartenir au roi, ainsi que la moitié des trésors de ceux qui seraient tués.

Le roi ayant nommé les officiers royaux et les *régidores* (1), la flotte, composée de douze navires, mit à la voile de San-Lucar, au mois d'avril 1535. Elle avait à bord huit cents hommes de troupes (2), aux ordres d'un Italien, nommé *Juan Osorio*, qui commandait l'expédition en qualité de lieutenant. Toutefois, à son arrivée sous la ligne, elle fut dispersée par une tempête, et une partie des bâtiments se réfugia à Rio-Janeïro, où Osorio périt victime de l'intrigue ou de la jalousie de ses officiers (3). Après un séjour de deux semaines dans ce port, Mendoza continua son voyage jusqu'à la Plata, qu'il remonta jusqu'à l'île de San-Gabriel. Il eut plusieurs rencontres avec les indigènes, les défit et alla jeter sur la rive occidentale du fleuve la Plata, non loin d'un petit affluent, sur l'emplacement de *Cabo-Blanco*, les premiers fondements d'une ville, qu'il nomma, à cause de la salubrité de son climat, *Nuestra-Señora de Buenos-Ayres*, ou *Notre-Dame-de-Bon-Air* (*Portus Boni aeris*). Elle a aussi été appelée *Ciudad de la Trinidad* (4).

---

(1) *Herréra*, déc. III, lib. IX, cap. 3, et lib. X, cap. 1; déc. IV, lib. I, cap. 1, et lib. III, cap. 1.

(2) *Techo*, *Historia Paraquariæ*, lib. I, cap. 3, 4 et 5; *Sebastiani Gavoti navigatio*. — *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, liv. I. M. Southey traite cette histoire de fable, bien qu'elle soit rapportée par ces deux auteurs.

(1) Voyez leurs noms dans les Décades de Herréra.

(2) Charlevoix dit que l'armement, qui ne devait être que de cinq cents hommes, était de douze cents, et qu'il y avait à bord plus de trente seigneurs, des officiers et des Flamands. Suivant lui, la flotte consistait en quatorze voiles.

(3) Herréra ne parle pas de cette affaire, ni même de la relâche au Brésil, « voulant sans doute, dit Charlevoix, tirer le rideau sur ce qui s'y passa ».

(4) Buénos-Ayres, située sur une pointe de la rive occidentale de la Plata, élevée de trente-quatre pieds au-dessus du niveau de ses eaux, à la distance d'une demi-lieue de la mer, ou du cap de Santa-Maria (lat. 34° 36' S., long. 52° 6' ouest de Cadix). Elle fut abandonnée en 1539 et rétablie en 1580, sous le nom de Trinidad de Buénos-Ayres. En 1628, on y établit un évêché suffragant de Lima; en 1663, elle eut une audience royale composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement. Cette audience, après avoir été supprimée, en 1672, fut rétablie en 1783, époque à laquelle on nomma un vice-roi. On fonda, en 1604, un couvent de onze cents vierges; en 1702, l'hôpital de San-Martin; en 1727, l'hôpital des femmes; en 1735, le nouveau collége des jésuites; en 1755, celui des orphelines; en 1779, l'établissement des enfants trouvés, et une école de géométrie, perspective, d'architecture et de toute espèce de construction; en 1783, le collége de San-Carlos. Depuis la révolution, on a établi l'académie militaire et huit écoles publiques, contenant huit cent soixante-quatre élèves, et dont les dépenses

Peu après l'arrivée de l'expédition, les vivres commencèrent à manquer, et l'on réduisit les rations de chacun à six onces par jour. La maladie se déclara bientôt dans la colonie, et enleva un grand nombre d'habitants. Les *Quirandies*, tribu d'environ trois mille individus, qui résidaient dans le voisinage, fournirent pendant quinze jours aux Espagnols des provisions et de la viande. Toutefois la quantité qu'ils apportaient étant insuffisante, Mendoza envoya, pour s'en procurer, quelques soldats qui revinrent presque tous blessés, et sans rien apporter. Les indigènes voyaient avec peine cet établissement s'élever au milieu d'eux, et pour le détruire, ils ôtèrent aux colons les moyens de subsister. Don Diégo de Mendoza, frère du général, marcha contre eux avec trois cents soldats et trente cavaliers; mais enveloppé près d'un marais, il y trouva la mort avec son neveu *Pédro de Bénavides* et quatre soldats. Les Indiens prirent les chevaux, à l'aide de cordes, et si le reste de la cavalerie n'eût été soutenue dans sa retraite par l'infanterie, elle eût été entièrement taillée en pièces. Il ne rentra à Buénos-Ayres que quatre-vingts hommes de cette expédition.

Dans cette extrémité, Mendoza expédia quatre brigantins pour chercher des provisions. Ils remontèrent le fleuve dans une distance considérable sans pouvoir en trouver; car les Indiensse retiraient partout à leur approche, en mettant le feu à ce qu'ils ne pouvaient emporter. La moitié des équipages mourut de faim, et l'autre aurait éprouvé le même sort, si elle n'eût rencontré une peuplade à laquelle elle enleva les vivres dont elle avait besoin pour retourner au camp.

Les Quirandies, aidés des *Bartenes*, des *Zéchuruas*, et des *Timbues*, incendièrent la nouvelle ville et quatre navires qui s'y trouvaient, et tuèrent une trentaine de colons. Mendoza ayant laissé une partie de ses gens pour relever cet établissement, remonta le fleuve l'espace de vingt lieues, jusqu'à une île habitée par les Timbues, qui lui firent un bon accueil. Il y construisit un fort, auquel il donna le nom de *Buen-Esperanza*, ou de Bonne-Espérance. Il y rencontra un des hommes de Sébastien Cabot, nommé *Gonzalo Roméro*.

Il avait déjà péri deux cents personnes par la famine à Buénos-Ayres, lorsque Gonzalo de Mendoza, qui était allé au Brésil chercher des provisions, revint sur un navire qui en était chargé. Il y fut suivi peu après de deux autres, à bord desquels se trouvaient Mosquéra, avec ses colons de l'île de Santa-Catalina ou de Sainte-Catherine, et plusieurs familles brésiliennes.

Don Juan de Ayolas eut ordre de remonter le fleuve avec trois barques pour se procurer des provisions. Il fut accompagné de don Domingo Martinez de Irala, de don Juan Ponce de Léon, et de don Luis Peréz. Ayolas pénétra jusqu'au pays des Guaranis où il trouva des vivres en abondance. Delà, il s'avança jusqu'à un petit port par lat. 20° 40', auquel il donna le nom de *Candelaria*, ou de *Chandeleur*. Ayant appris en cet endroit des Guaranis qu'il existait vers l'ouest une contrée riche en or et en argent, il résolut de s'y rendre. Il laissa ses barques, sous la garde d'un détachement de soldats espagnols, aux ordres du capitaine Vergara et de Domingo de Irala, auxquels il dit de l'y attendre six mois, et se mit en marche avec deux cents hommes et trois cents Indiens.

Toutefois, l'adélantado ne recevant pas de nouvelles d'Ayolas, devint inquiet sur son sort, et envoya à sa recherche son frère Gonzalo de Mendoza, et le capitaine Juan de Salazar de Espinosa, avec quatre-vingts hommes, vers le commencement de l'année 1537. Pédro de Mendoza tomba malade de chagrin peu de tems après, et s'embarqua pour l'Espagne, avec son trésorier Juan de Cacérès. Dans la traversée, il se trouva réduit par le manque de vivres à manger une chienne qui était pleine. Il fut ensuite atteint d'aliénation mentale, et mourut dans un accès de fureur.

Avant de s'embarquer, l'adélantado avait nommé Ayolas gouverneur de la province, et l'avait institué son héritier. Il avait aussi donné le commandement de Buénos-Ayres à don Francisco Galan.

Fondation de la ciudad de Nuestra-Señora del Asumpcion, ou *ville de l'Asuncion del Paraguay*. En 1538, don Gonzalo de Mendoza et le capitaine don Juan de Salazar s'avancèrent jusqu'au port de la Chandeleur sans pouvoir obtenir de renseignements sur le compte d'Ayolas. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ayant remarqué une espèce de port sur la rive orientale du Paraguay, ils y bâtirent un fort, et y jetèrent les fondements de la ville de l'*Asuncion del Paraguay* (*Urbs Asumptionis*), capitale du Paraguay (1).

Mendoza demeura dans le nouvel établissement, et Salazar retourna à Buénos-Ayres, dont les habitants étaient en proie à la famine. Il dit qu'on trouverait des vivres en abondance à l'Asuncion, et le commandant Galan s'y rendit pour en chercher avec une partie de la garnison; mais des nuées de sauterelles avaient ravagé les plantations de cette colonie, et la disette y régnait pareillement. Le commandant partit alors pour le fort de Buen-Espéranza, où il forma le projet d'aller attaquer les *Caracoas*, contre l'avis du gouverneur de cette place, don Francisco de Alvarado. Pour en triompher plus facilement, il leur fit beaucoup d'amitiés, et un matin, à la pointe du jour, il fondit sur eux, brûla leurs cabanes, et enleva leurs femmes et leurs enfants pour les distribuer à ses soldats. Après cette perfidie, il quitta Buen-Espéranza avec Francisco de Alvarado, et y laissa don Antonio de Mendoza avec une garnison de cent hommes. Ces Indiens, qui n'avaient commis

montent à sept mille dollars par an. La bibliothèque publique contient vingt mille volumes.

La population de cette ville, selon le recensement de 1815, montait à cinquante mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf habitants. Depuis cette époque, elle s'est augmentée par l'émigration de nombreuses familles de la Bande orientale et d'Entre-Rios. En 1818, le secrétaire d'état l'a estimée à soixante-deux mille : on présume qu'elle est actuellement de plus de soixante-dix mille.

La distance de Buénos-Ayres à Barranquitos, par le chemin des Pampas, est de cent soixante-neuf lieues; à Cordova, cent soixante-quinze; à Santa-Fé, cent neuf, et à Mendoza, trois cent quatre. (*Mier's Travels*, vol. I, p. 143-6.)

(1) Alcédo prétend qu'elle fut fondée en 1536; mais, suivant del Técho, Charlevoix et d'autres auteurs, on commença à en jeter les fondements en 1538, pour faciliter le commerce avec les provinces intérieures du Pérou. Cette ville est située sur la rive orientale de la rivière du Paraguay (lat. 25° 16', 57° O. de Paris), à dix-huit milles au-dessus de la jonction de Pilcomayo, à trois cents lieues de la mer, en suivant le cours du fleuve. En 1543, cette ville fut presqu'entièrement brûlée, et plusieurs de ses habitants périrent dans les flammes. En 1547, Paul III l'établit en archevêché, sous le titre d'*Oppidum* ou *Pagus* de la rive de la Plata, lequel ne fut pas adopté. En 1593, on y fonda le collége des jésuites, où l'on enseignait la grammaire, la philosophie et la théologie. Il y avait de plus trois couvents et un commissaire de l'inquisition. L'Asuncion fut la capitale de cette région jusqu'en 1620, où la Cour d'Espagne établit un autre gouvernement à Buénos-Ayres. Il sortit de l'Asuncion plusieurs villes et bourgs, savoir : Ciudad-Réal, Xérez, Santa-Cruz de la Sierra, Corrientès, etc. (Azara.) La population actuelle est de douze à quinze mille, dont la moitié blanche.

aucune hostilité contre les Espagnols, de concert avec les Timbues, que cette trahison avait indignés, résolurent de les chasser du pays. Pour y mieux réussir, ils prétextèrent une guerre contre d'autres Indiens, qu'ils représentèrent comme les ennemis communs, et demandèrent en conséquence des secours à Mendoza. Celui-ci leur donna la moitié de sa garnison, sous les ordres d'Alonzo Suarez de Figuéroa, qui, attiré dans une embuscade, le premier jour de la marche, y fut tué avec tous les siens. Les Timbues investirent alors le fort et l'auraient pris sans l'arrivée de deux brigantins, envoyés par Galan, qui les forcèrent à la retraite. Don Antonio mourut de ses blessures peu de jours après, et le commandant des brigantins embarqua le reste de la garnison et rasa le fort.

Irala, ayant réuni quatre cents hommes et neuf barques, se mit à la recherche d'Ayolas en 1539. Il rencontra au-dessus de Candélaria un canot monté par six Indiens, qui lui dirent que ceux qu'il cherchait étaient dans l'intérieur du pays, et avaient amassé beaucoup d'or et d'argent. Deux cents Espagnols partirent pour les joindre, sous la conduite de ces Indiens; mais, dès le premier jour de leur marche, ils trouvèrent le pays inondé, et les provisions et les forces leur manquant bientôt, ils revinrent aux brigantins, après un mois de fatigues. Deux jours après leur retour, un Indien de la tribu des *Chanes* vint annoncer la mort d'Ayolas. Il avait pénétré jusqu'au riche pays de Chémencos et de Carcarès, et, y ayant éprouvé de la résistance, il revenait chercher des renforts, lorsqu'il fut massacré dans un marais, avec toute sa troupe, par les Payagoaès. Irala ne put, à cause de l'inondation, aller châtier cette tribu. Il rebroussa chemin, et, décidé à poursuivre ses découvertes dans l'intérieur, il abandonna Buénos-Ayres, et réunit ses forces à l'Asuncion.

Environ huit mille Indiens entrèrent, vers cette époque, dans une conspiration contre les colons. Ils devaient l'exécuter le jeudi saint de l'année 1539, au moment où les Espagnols commenceraient la procession, les épaules découvertes et un fouet à la main. Le complot fut révélé par une Indienne au service de Salazar. Les principaux chefs furent pendus; d'autres ayant témoigné du repentir et offert des femmes aux Espagnols, reçurent leur pardon. Ceux-ci acceptèrent ces Indiennes, et plusieurs, qui n'en purent obtenir, prirent des négresses. La race mêlée de ce pays provient de ces unions (1).

Expédition de Simon de Alcazaba, en 1535. Les dangers et les difficultés que présentait la navigation du détroit de Magellan, firent naître l'idée d'établir une route commerciale par l'isthme de Darien (2). Simon de Alcazaba, Portugais de nation, au service d'Espagne, qui était versé dans la cosmographie et la navigation, entreprit d'explorer et de peupler deux cents lieues de pays, dans la contrée du sud du Pérou, à partir du royaume de la Nouvelle-Tolède. Il s'embarqua au port de San-Lucar, le 21 septembre 1534, avec les deux navires *la Madre de Dios* et *le San-Pédro*, ayant à bord deux cent cinquante marins et soldats, toucha à l'île de Gomara, le 8 octobre, et aborda, le 30 novembre, à celle de la Trinidad, par latitude 20° 32' sud. Continuant sa route vers le continent américain, le capitaine se sépara de son autre navire, et prit terre près de la rivière Gallégos, à vingt-cinq lieues du détroit. Pendant cinquante jours, l'eau manqua à bord de son bâtiment, et il se vit dans la nécessité de donner du vin aux chiens et aux chats pour les soutenir. L'autre navire, *le San-Pédro*, relâcha sur la côte d'Amérique, dans un port qui fut nommé *Arrécife de Léones y Lobos*, rochers des lions et des loups marins. Les deux navires se rencontrèrent à l'entrée du détroit, le 17 janvier 1535. On trouva sur la rive septentrionale, une croix avec une inscription qu'y avait laissée Magallanès, et les débris d'un bâtiment qu'on supposa être de la flotte de Loyasa. On aperçut aussi quelques indigènes, qui paraissaient montrer des dispositions amicales. Un violent coup de vent emporta les voiles, à l'entrée du détroit, et Alcazaba fut obligé de jeter l'ancre entre deux îles, situées à vingt-cinq ou trente lieues de distance, et qu'il appela *de Los Pojarès*, à cause du grand nombre d'oiseaux qu'il y remarqua. Des marins en tuèrent plusieurs à coups de bâton, et l'on vit des Indiens en prendre avec des filets faits de nerfs de daims. Le tems étant mauvais, et le froid des plus violents, Alcazaba céda au désir de ses officiers, et retourna au port de *Léones y Lobos* pour y passer l'hiver. Il y établit un camp, et forma la résolution d'aller faire des découvertes dans l'intérieur. En conséquence, il partit le 9 mars, avec deux cent vingt-cinq hommes, dont cinquante étaient armés de fusils, et soixante-dix d'arbalètes, quatre pièces d'artillerie légère et des munitions de guerre en abondance. Chaque homme portait vingt livres de pain. Toutefois, comme Alcazaba était très-corpulent et en mauvaise santé, il retourna aux navires avec une trentaine d'hommes, et chargea son lieutenant Rodrigo de la Isla de continuer les découvertes. Celui-ci marcha tantôt dans la direction du nord-ouest et tantôt dans celle de l'ouest; et après avoir parcouru vingt-cinq lieues, il arriva à une rivière qui coulait entre deux montagnes, et lui trouvant de la ressemblance avec le *Guadalquivir*, il lui donna ce nom. De la Isla prit en cet endroit quatre femmes et un vieillard. Le lit de la rivière était profond, son courant rapide, et le pilote jugea qu'elle allait verser ses eaux dans la *Bahia sin Fondo* (1). L'expédition la passa sur des radeaux, et prenant les Indiennes pour guides, elle pénétra plus avant. Vingt-deux jours après leur départ, les provisions étant épuisées, de la Isla fut forcé par ses gens de revenir sur ses pas. Ils mirent quarante jours à faire les quatre-vingt-dix lieues qui les séparaient des navires, et durant tout ce tems, ils ne vécurent que de racines et d'herbes. Pendant cette marche, deux officiers, *Juan Arias* et *Gaspar de Sotélo*, conçurent le projet de s'emparer des navires, et de piller ceux qui étaient employés au commerce des Indes. Ils tuèrent le général; mais s'étant disputés pour le commandement, le premier triompha de son rival, qui néanmoins parvint à se rendre maître du *San-Pédro*, avec un petit nombre d'hommes. Ces divisions leur furent funestes; car de la Isla, aidé des marins qui n'avaient pas pris part à la révolte, surprit les mutins et s'empara des navires. Il traduisit alors les deux chefs devant le conseil de guerre, qui les condamna à avoir la tête tranchée, avec six des plus mutins. On en abandonna six autres sur la côte, et *Juan Mori*, ayant été nommé capitaine du *San-Pédro*, l'expédition mit à la voile pour les Indes-Occidentales. Toutefois, *la Capitana* échoua dans la baie de tous les Saints, sur la côte du Brésil, où son équipage, fort de cent dix hommes, fut attaqué par les indigènes. Il ne s'en échappa que vingt,

(1) *Gomara*, *Hist. de las Indias*, cap. 89; *Herréra*, déc. V, lib. IX, cap. 10, et lib. X, cap. 15, et déc. VI, lib. III, cap. 18; *Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. I; *Southey's Brazil*, chap. III.

(2) Voyez l'article *Colombie*.

(1) Cette baie paraît être *la Bahia de San-Matias de Magallanès*, située dans le nord de la péninsule, appelée aujourd'hui *San-Josef*. Burneys, Voyages.

qui gagnèrent le *San-Pédro*, lequel arriva à Hispaniola, après un long voyage (1).

Le roi ayant appris la mort de Mendoza, par le retour de son navire, en expédia deux autres, et un galion chargé d'armes et de munitions, sous le commandement des capitaines *Alonso de Cabréra* et *Lopez de Aguiar;* il nomma don Juan de Ayolas gouverneur de la Plata. Six religieux franciscains partirent avec l'expédition, pour travailler à la conversion des naturels, ainsi qu'une commission chargée d'accorder le pardon du roi aux Espagnols qui, pendant la famine, avaient mangé de la chair humaine, et qui, pour échapper aux châtiments, s'étaient retirés chez les sauvages. Cabréra était autorisé, dans le cas où il trouverait l'établissement de la Plata abandonné, de franchir le détroit, et de faire le commerce. Ce convoi, qui avait mis à la voile à la fin de l'année 1537, n'arriva à sa destination qu'en 1539. Un des navires relâcha à Buénos-Ayres, deux semaines après l'évacuation de Buéna-Espéranza; et l'autre, avec deux cents hommes à bord, aborda à l'île de Santa-Catalina, sur la côte du Brésil. Les franciscains allèrent prêcher l'évangile parmi les Indiens, et Cabréra, Francisco Ruys, et la plupart des Espagnols se rendirent à l'Asuncion.

Expédition de don Alonso de Camargo, en 1540. Don Guttierre de Vargas, évêque de Plasencia, voulant faire examiner le détroit de Magallanès, et chercher un passage pour se rendre aux îles Moluques, équipa à ses frais trois navires dont il confia le commandement à *Alonso de Camargo.* Ce navigateur mit à la voile de Séville, au mois d'août 1539, et arriva au détroit, le 19 janvier de l'année suivante. Ayant embouqué à environ vingt lieues, un vent d'ouest jeta un de ses navires sur la côte. L'équipage toutefois fut sauvé et reçu à bord d'un des bâtiments. Celui que montait Camargo arriva heureusement à la mer du Sud, aborda sur la côte du Chili, par latitude sud 38° 30′, à un port qu'il nomma *Puerto del Carnéro*, parce que les naturels lui donnèrent un mouton, et partit ensuite pour Lima. Ce fut Camargo qui, le premier, fit connaître toute l'étendue de la côte entre le détroit et le Pérou. Le troisième navire, après avoir passé six mois au port de *las Torras*, ou des Renards, en repartit au mois de novembre, toucha à Rio de la Plata, et retourna en Espagne (2).

Administration d'Alvarez Nunez Cabeça de Vaca (3). Cet officier, nommé par l'empereur Charles V, adélantade du Rio de la Plata, et général de cette province, dans le cas où Juan de Ayolas serait mort, avait ordre de ne tolérer dans son gouvernement, ni avocats ni procureurs, de laisser aux particuliers la liberté du commerce avec les naturels, et de s'attacher à gagner ces derniers par la voie de la douceur. L'empereur permettait aux colons de retourner dans leur patrie quand ils le désireraient, et assurait à ceux d'entre eux qui avaient cultivé des terres durant cinq ans, leur jouissance à perpétuité. Vaca s'engagea à dépenser 8,000 ducats pour l'expédition, qui se composait de trois navires portant quatre cents hommes (4). Il partit de Cadix, le 2 novembre 1540, et alla aborder aux îles du Cap-Vert, où il resta vingt-cinq jours. Ayant de nouveau mis à la voile, il s'aperçut sous la ligne qu'il ne restait plus que trois barriques et résolut de gagner la terre la plus proche. Le navire, arrivé dans un détroit hérissé de rochers, fut sauvé par les cris d'un grillon qui sentait la terre, et qui avait été muet depuis le moment qu'on l'avait porté à bord pour amuser un soldat malade. Vaca relâcha à l'île de Santa-Catalina, le 24 mars 1541, et en prit possession au nom de la couronne de Castille, ainsi que de la côte du Brésil, depuis Cananca, situé à cinquante lieues au nord sous le 25° de latitude. Il y fut joint par deux franciscains espagnols, *Bernaldo de Armenta* et *Alonzo Lebron*, qui venaient de prêcher l'évangile aux indigènes du continent. Le général expédia de là une caravelle à la rivière de la Plata; mais elle ne put y entrer à cause du mauvais tems. Elle ramena toutefois neuf soldats, qui s'étaient enfuis de Buénos-Ayres, et lui donnèrent des renseignements sur la situation de la colonie. Ceux qu'il obtint sur le Paraguay, des deux franciscains, étant plus satisfesants, il se décida à y aller par terre en suivant le bord de la rivière *Itabuca.* En conséquence, il ordonna à *don Pédro Estopinan Cabésa de Vaca* (1) de conduire les navires à Buénos-Ayres, et ayant débarqué deux cent cinquante soldats et vingt-six chevaux (2), le 8 novembre, il se mit en marche sous la conduite des franciscains. Il franchit pendant dix-neuf jours de hautes montagnes et des forêts si épaisses, qu'il fallait à chaque pas se frayer un chemin avec la hache. Il arriva enfin dans un pays de plaine, abondant en maïs, manioc, porcs et volaille, et où il reçut un bon accueil des Guaranis qui l'habitaient. Il l'appela *Provincia del Campo*, et donna à la contrée où il entra ensuite, le nom de *Provincia de Vaca*, qui était celui de sa famille. Il arriva, le 1er. décembre, sur les bords de l'*Iguazu*, et peu après à la rivière de *Tibagy*, près de laquelle il rencontra un Indien converti du Brésil qui lui servit de guide jusqu'à l'Asuncion. Les naturels de ce pays, qui voyaient pour la première fois des chevaux, leur apportèrent de la volaille, du miel et d'autres provisions pour les tranquilliser. Cabésa de Vaca, ayant renvoyé les insulaires de Santa-Catalina, qui l'avaient conduit jusque-là, continua sa marche, et, le 7, arriva à la rivière de *Taguari.* Le 14, il quitta le pays habité, et, après une route pénible de cinq jours, il rencontra des Guaranis de l'établissement voisin de *Tuguy.* Il rebroussa ensuite chemin jusqu'à l'Iguazu, et expédia de là deux Indiens à l'Asuncion pour y annoncer son arrivée. Le 31 janvier 1542, ayant appris qu'une tribu indienne des bords du *Péqueri* avait dessein de lui couper la marche, il descendit l'Iguazu, gagna la Parana ou la Plata qu'il descendit, et fit son entrée à l'Asuncion, le 11 mars, après une marche d'environ trois cents lieues. Il fut aussitôt reconnu en qualité de gouverneur, et, vers le milieu du mois d'avril, il expédia deux brigantins pour Buénos-Ayres à l'effet d'y rebâtir la ville.

Les colons se plaignirent amèrement à lui de l'insolence des officiers du roi, et les Indiens de la tirannie des Espagnols. Il assembla les prêtres, et leur lut les ordres royaux qui les rendaient responsables des mauvais traitements faits aux naturels. Les Guaranis promirent de rester fidèles; et les *Agaces*, qui avaient rompu le traité de paix, le renouvelèrent. Cependant les *Guaycurues* déclarèrent la guerre aux naturels qui s'étaient soumis aux Espagnols, et s'emparèrent de leurs terres et de leurs pêcheries. Vaca envoya trois

(1) *Herréra*, déc. V, lib. VII, cap. 5, lib. VIII, cap. 8, et lib. X, cap. 7.

(2) *Herréra*, déc. VII, lib. I, et lib. X, cap. 8 (*novus orbis fol.* 76); *Acosta*, lib. III, cap. 10. Galvano place cette expédition en 1544, et dit, qu'une seule barque franchit le détroit, et cotoya jusqu'à Aréquipa, l'espace de plus de cinq cents lieues. Voyez aussi *Gomara*, cap. 103, et *Argensola*, lib. III, cap. 18.

(3) Il avait été dix ans esclave chez les naturels de la Floride. (Voyez cet article.)

(4) Gomara dit quatre cents soldats d'infanterie et quarante-six de cavalerie. Lib. II, cap. 89.

(1) Il avait accompagné Panfilo de Narvaez, dans son expédition de la Floride, en 1528, en qualité de trésorier de l'escadre.

(2) Il avait perdu quatorze chevaux dans la traversée.

prêtres, avec une escorte de cinquante soldats, pour tâcher d'en obtenir la restitution. Ils s'y refusèrent et blessèrent même plusieurs d'entre eux. A cette nouvelle, le gouverneur réunit deux cents mousquetaires et arbalétriers, et douze chevaux, laissa Gonzalo de Mendoza à l'Asuncion, avec deux cent cinquante Espagnols, et entra en campagne le 12 juillet. Il trouva à *Zaguay*, sur les bords de la rivière du même nom, plusieurs milliers de Guaranis armés, qui se réunirent à lui. Ils traversèrent la rivière dans les brigantins et dans deux cents canots, et marchant pendant la nuit, surprirent les Guaycurues, et en ramenèrent quatre cents captifs à l'Asuncion. A son retour, il trouva six Indiens *Yapernes*, que Mendoza retenait prisonniers, et auxquels Cabéça de Vaca rendit la liberté à condition qu'ils vivraient en bonne intelligence avec les Guaranis. Les Guaycurues acceptèrent aussi la paix aux mêmes conditions, et s'engagèrent à pourvoir la ville des vivres dont elle avait besoin. Les messagers envoyés par ce peuple pour traiter avec les Espagnols, se vantaient d'avoir vaincu les Guaranis, les Agaces, les *Guatataes*, les *Naperbes*, les *Magayes* et plusieurs autres nations. Les *Yapernes* se soumirent aussi et offrirent leurs filles comme otages au gouverneur.

Vaca, ayant ainsi mis ordre aux affaires de l'Asuncion, expédia deux autres brigantins avec un renfort d'hommes, et des provisions pour Buénos-Ayres, et chargea *Domingo de Irala*, homme turbulent dont il voulait se défaire, d'aller explorer le cours du Paraguay. Ce dernier partit de cette ville, le 20 novembre, avec trois brigantins portant quatre-vingt-dix Espagnols et des provisions pour trois mois et demi. *Aracare*, capitaine d'un corps de huit cents Indiens du port Piédras, ayant témoigné des intentions hostiles en mettant le feu aux forêts situées sur son passage, quatre naturels convertis offrirent de prendre les devants et de reconnaître le pays, si on leur donnait une escorte de quatre Espagnols. Irala y ayant consenti, ils se rendirent par eau au port de Piédras, avec mille cinq cents Indiens, parcoururent, durant trente jours, une contrée déserte, où ils subsistèrent d'herbes et de racines, et retournèrent ensuite à l'Asuncion, où Aracare fut jugé, condamné et pendu.

Sur ces entrefaites, les quatre brigantins que le gouverneur avait envoyés avec des secours pour ceux qu'il avait expédiés de l'île de Santa-Catalina, revinrent à l'Asuncion. Ils apportaient la triste nouvelle de l'abandon du port de Buénos-Ayres par les colons, dont vingt-cinq étaient partis pour le Brésil. Ils auraient tous péri par la faim, ou sous les traits des Indiens, s'ils n'eussent été secourus à tems. Cet événement eut lieu vers la fin de l'année 1542, et, le 4 février 1543, la ville de l'Asuncion devint la proie des flammes.

Domingo de Irala avait pénétré jusqu'au pays des Indiens *Cocones*, qui se livraient à l'agriculture; il y avait découvert des traces d'or et d'argent, et l'avait appelé *Provincia de los Reyes*, ou des Rois, parce qu'il y était arrivé le jour de l'Épiphanie. Le gouverneur se décida à faire partir une nouvelle expédition pour ce pays, et envoya Gonzalo de Mendoza, avec trois brigantins, chercher les provisions nécessaires chez les Guaranis. Toutefois, deux Indiens puissants, du voisinage du port Gigny, qui s'étaient révoltés, empêchèrent ceux qui étaient restés fidèles de fournir les vivres dont on avait besoin, et il fallut la présence de Domingo de Irala, avec cent cinquante hommes, pour les réduire à l'obéissance.

Lorsque tout fut prêt pour l'expédition projetée, les officiers du roi, irrités contre Nunez, de ce qu'il avait soustrait les indigènes et les soldats à leur tirannie, conspirèrent contre lui, et persuadèrent à Bernard de Armenta et à son compagnon de faire dresser des plaintes au roi contre le gouverneur par les habitants des côtes. Mais celui-ci, informé de leur perfidie, rappela à l'Asuncion ces deux religieux, et suspendit les officiers du roi de leurs fonctions, jusqu'à ce que sa majesté en eût décidé autrement.

Le gouverneur, ayant mis ordre aux affaires de la colonie, et laissé dans la ville une garnison de deux cents mousquetaires et arbalétriers et six chevaux aux ordres de *Juan de Salazar de Espinosa*, partit, le 8 septembre 1543, avec quatre cents Espagnols, dont deux cents s'embarquèrent sur dix brigantins, et les autres, avec douze chevaux, se rendirent par terre au port de Guaybiaño, sur les frontières du territoire des Guaranis. Douze cents Indiens, parés de plumes, et portant sur le front une plaque de métal poli, le suivaient dans cent vingt canots. Le lendemain, il atteignit le port d'*Itabitan*, où ceux qui avaient fait la route de terre s'embarquèrent sur la flottille, qui, le 12 octobre suivant, arriva au Puerto de la Candélaria, où Juan de Ayolas et quatre-vingts Espagnols avaient été massacrés. Une députation de *Payagoaes* vint proposer à Nunez de lui restituer les objets qu'ils avaient enlevés à Ayolas, pour donner à leurs compatriotes le tems de se réfugier dans l'intérieur. Ils étaient portés par soixante-six Indiens, et consistaient en plaques de métal, bracelets, couronnes, haches, et en petits vases d'or et d'argent. L'expédition, ayant passé outre, découvrit, après une navigation de huit jours, les traces des Paraguaes, et traversant le pays des *Guaxarapos*, elle arriva, le 25 octobre, au confluent de deux tributaires, dont l'un forme un grand lac, et fut appelé *Rio-Négro*, ou Rivière-Noire. Le gouverneur remonta l'*Iguatu*, ou bonne eau, passa, près d'un autre lac, et visita successivement les villes des *Xacociès*, des *Yaquessès*, et des *Clanessès*, qui ne lui témoignèrent que des intentions pacifiques. Il s'avança de là jusqu'au Puerto de los Réyès, dont les habitants l'accueillirent avec joie. Il y établit un camp, éleva une chapelle, y dressa une croix, et prit possession du pays. Ne voulant pas alarmer les Guaxarapos par la présence d'une flotte si formidable, il en laissa la moitié en cet endroit, sous le commandement de Gonzalo de Mendoza, qui y était arrivé le lendemain, après avoir eu avec ces Indiens un engagement assez vif, dans lequel cinq Espagnols avaient succombé.

Le gouverneur ayant appris qu'il existait à la distance de cinq journées par terre, et de huit par eau, une tribu d'Indiens agriculteurs, apelée *Xaraiès*, qui possédaient de l'or et de l'argent, y envoya *Hector de Acuña* et *Antonio Corréa*, ses interprètes, avec dix ou douze indigènes. Le récit que ceux-ci lui firent, à leur retour, de l'accueil amical qu'ils avaient reçu de ce peuple, détermina Nunez à lui aller rendre visite. Il commit à cent Espagnols et à deux cents Indiens, aux ordres de Juan Roméro, la garde des brigantins, et partit avec trois cents mousquetaires et arbalétriers pour le pays des Xaraiès. Toutefois, après cinq jours de marche à travers des bois épais, il arriva sur le bord d'une rivière, où il fut informé que le pays qu'il cherchait était à seize journées plus loin. N'ayant pas assez de provisions pour un si long voyage, il retourna à Los Réyès, où il apprit de Roméro que les naturels des environs avaient formé une ligue avec les *Guaxarapos* pour s'emparer du navire, et massacrer les Espagnols. Les chefs, néanmoins, protestèrent de leur fidélité; mais lorsque Nunez, voyant qu'il ne lui restait que pour douze jours de vivres, leur demanda de lui en fournir, ils répondirent qu'ils n'en avaient point. Ils lui dirent cependant que les *Arrianicociès*, qui habitaient à neuf lieues de là, en avaient en abondance, et qu'ils seraient bien aises de leur en fournir en échange

de marchandises espagnoles. En conséquence, le gouverneur y envoya Gonzalo de Mendoza, avec cent vingt Espagnols et soixante archers indiens. Les Arrianicociès refusèrent de leur fournir les provisions qu'ils demandaient, et s'enfuirent dans les bois, pour s'y mettre sous la protection des Guaxarapos et des Guatos.

Voyage du capitaine Hernando de Ribéra, en 1544. Le gouverneur, ayant appris qu'en remontant l'Iguatu il y avait des peuples nombreux et riches, donna ordre à Ribéra d'y aller, et de tâcher de les gagner par des présents. Ce capitaine partit, le 21 décembre, du port des Rois, sur le brigantin Golondrino, avec cinquante-deux hommes choisis, et remonta cette rivière pendant six jours, jusqu'à la jonction de Yacarcati et le Yayva, dont elle est formée, et s'avançant sur cette dernière pendant dix-sept jours, il se rendit ensuite par terre chez les Pérobacaès, d'où il passa chez les Xarayès, et entra dans une bourgade d'environ mille cabanes. Ayant reçu du grand chef *Camire* des renseignements sur d'autres peuplades dans l'intérieur du pays, il laissa son brigantin sous la garde de douze hommes, et après trois jours de marche, il arriva chez les Indiens *Urtuesès*, peuple agricole ainsi que les Xarayès. De là il parcourut un pays très-peuplé, et se dirigeant toujours à l'ouest, il se trouva enfin vers le 15ᵉ dégré de lat. Il raconta que, pendant son séjour chez les Urtuesès et les Aburunes les chefs de quelques autres nations y vinrent, et lui offrirent des plumes semblables à celles dont s'ornaient les Péruviens; et des plaques d'un métal qu'ils appelaient *chafalonia*. Les chefs ajoutèrent qu'à dix journées de là, à l'ouest et au nord-ouest, il y avait de grandes peuplades de femmes guerrières et formidables, qui leur fesaient souvent la guerre, ainsi qu'à une petite nation d'Indiens voisins, dont cependant elles recevaient les hommes, en certains tems, et leur renvoyaient les enfants mâles nés de ces unions; qu'à côté de leurs habitations, situées derrière les montagnes Santa-Martha, il y avait un grand lac appelé la *Maison-du-Soleil*, et plus avant, de grandes peuplades de nègres, qui avaient la barbe pointue, à la manière des Mores; et d'autres habitants dont les maisons étaient de terre, et qui se servaient de grandes brebis pour porter des fardeaux et défricher la terre; enfin qu'au-delà, on avait vu des hommes blancs, avec de la barbe, vêtus et conduisant des animaux; que de l'autre côté des montagnes on avait vu de grands bâtiments qui naviguaient dans l'eau salée (1).

Le 24 janvier 1544, *Francisco de Ribéra* revint au port des Rois. Il était allé à la recherche de la contrée de Xarayès, avec six Espagnols et onze Guaranis, avait pénétré l'espace de soixante-dix lieues à l'ouest, jusqu'au rocher de Tupuaguazu, où tous ses hommes avaient été blessés dans une rencontre avec les *Tarapecociès* (2). Il rapporta avoir marché, pendant vingt-un jours, à partir de l'endroit où le gouverneur s'était arrêté, à travers un pays tellement couvert de bois, qu'il fut plusieurs jours sans avancer plus d'une lieue. Il dit que ce pays abondait en antas, en daims, en cochons, en volaille, en miel, en maïs et en fruits sauvages; que les habitants vivaient dans des cabanes faites avec du bois et de la paille, et portaient des ornements d'or et d'argent aux oreilles et à la lèvre inférieure.

Les dépôts formés par les débordements de la rivière incommodaient beaucoup les Espagnols de los Réyès, qui furent presque tous attaqués de la fièvre. Les Socorines et les Xaquessès, informés de leur état, se réunirent aux Guaxaropos. Leur premier acte d'hostilité fut de tuer et de dévorer cinq jeunes soldats et quelques Guaranis convertis, qui étaient allés à la pêche. Dans d'autres excursions, ils tuèrent encore cinquante-huit de ces derniers. Dans cette conjoncture, le gouverneur crut devoir retourner à la ville de l'Asuncion, où le capitaine Salazar avait rassemblé plus de vingt mille Indiens, avec un grand nombre de canots, pour attaquer les Agacès à la fois par terre et par mer, lorsqu'il apprit qu'ils avaient cessé les hostilités.

Cependant, les officiers du roi, toujours irrités contre le gouverneur, formèrent de nouveau le complot de le déposer. Après avoir adroitement insinué aux Espagnols qu'il avait laissés dans la ville, qu'il se proposait de les dépouiller de leurs terres pour les donner aux malades qu'il venait de ramener de son expédition, ils pénétrèrent de vive force dans sa maison, l'arrêtèrent dans son lit, où il était retenu par une indisposition, s'emparèrent de tous ses biens, et nommèrent gouverneur Domingo de Irala, chef principal de la conspiration. Ce dernier proposa une autre expédition au pays parcouru par Alvar Nunez, où il espérait trouver de l'or et de l'argent pour envoyer au roi; mais ses gens s'y étant refusés, il fut obligé d'y renoncer. Il se forma aussitôt deux partis, dont l'un demandait énergiquement la mise en liberté du gouverneur. Les soldats, profitant du désordre, livrèrent au pillage plusieurs villes indiennes, et contraignirent une foule d'Indiens convertis à gagner les montagnes. Cinquante ou soixante Espagnols, ne pouvant supporter l'insolence du parti dominant, se retirèrent au Brésil.

1544. Les rebelles embarquèrent Nunez, Salazar et Pédro de Estopinan sur un des brigantins, qu'ils firent partir pendant la nuit. L'inspecteur *Cabréra* et le sous-trésorier *Garcivanégas*, ses deux principaux accusateurs, partirent avec lui pour l'Espagne. Pendant la traversée, ils essuyèrent un orage qui dura quatre jours. Ces agents, le regardant comme un jugement du ciel, détachèrent les chaînes du gouverneur, embrassèrent ses pieds, reconnurent son innocence, et confessèrent leurs torts. Toutefois, à leur arrivée en Espagne, ils se rendirent en toute hâte à la cour, et produisirent leurs charges contre lui. Mais Nunez y eut à peine paru, qu'ils se retirèrent, sous prétexte d'aller voir leurs familles. Le premier devint fou à Loxa et tua sa femme; le second mourut subitement. Néanmoins, Nunez ne fut déchargé qu'au bout de huit ans, et on ne crut pas devoir le laisser retourner à la Plata, de crainte que sa présence n'y occasionât de nouveaux troubles. Le roi lui accorda une pension de 2,000 écus d'or, et il mourut dans un âge avancé à Séville, où il occupait une place dans l'audience royale (1).

1547. Don *Juan de Sanabria*, riche particulier, fut nommé par l'empereur, gouverneur, capitaine général et alguazil major de Rio de la Plata, avec tous les titres et pouvoirs qu'avait eus don Pédro de Mendoza, ainsi que les honoraires attachés à sa charge. Il offrait d'y conduire une centaine de familles (*casados*), à ses frais, deux cent cinquante soldats, et de former un établissement à l'entrée de la rivière de San-Francisco, entre l'île de Cananée et celle de Santa-Catalina, et un second à l'embouchure du Rio de la Plata; d'embarquer les materiaux nécessaires à la construction de

(1) *Relation de Hernando de Ribéra*. Pièces pour servir de preuves à l'Histoire du Paraguay. *Charlevoix*, tom. I.

(2) On apprit ensuite qu'ils témoignaient de l'amitié à tous ceux qui passaient dans leur pays, excepté aux Guaranis, qui y avaient autrefois commis de grands ravages.

(1) *In senatu hispalensi integrâ famâ consenuit.* (*Del Técho.*) Voyez *Gomara*, cap. 89; *Herréra*, déc. VII, lib. II, et lib. IV, cap. 13, 14, 15 et 16.

brigantins destinés à la navigation du fleuve, et de fournir aux Espagnols des marchandises pour entretenir le commerce avec les naturels du pays. Ses offres furent acceptées à condition qu'il y transporterait aussi mille quintaux de fer, cent d'acier, des artisans, des vivres pour la subsistance des colons jusqu'à la première récolte, et six chapelles complètes pour autant de prêtres.

L'empereur lui enjoignit, 1°. de ne pas souffrir plus d'un régidor dans le lieu de sa résidence; 2°. de ne pas laisser les alguazils ordinaires percevoir plus de cinq pour cent; 3°. de mettre un terme au commerce des Portugais du Brésil avec le Paraguay; 4°. de ne rien exiger des religieux pour leur passage, et de tirer 300 ducats de la caisse royale pour leurs offices. Sanabria mourut à Séville, après avoir terminé tous les préparatifs de son voyage. Le fils, qui accepta le traité passé par son père, fit naufrage à l'embouchure de la Plata, et périt avec les équipages des deux navires qu'il avait emmenés. Quelques soldats et marins échappèrent seuls à la mort et se rendirent à l'Asuncion (1).

Domingo Irala, s'étant emparé de l'autorité, crut devoir se rendre agréable au roi et au conseil par de nouvelles découvertes géographiques. Dans cette intention, il résolut de pénétrer dans le pays des *Mayus*, situé à l'ouest du Paraguay, dont le capitaine Chavès avait fait un rapport favorable; mais les officiers du roi étaient opposés à ce projet, et lui recommandaient de ne pas quitter l'Asuncion avant d'avoir reçu d'Espagne sa commission de gouverneur de ces provinces. Les Indiens profitèrent de la confusion pour attaquer les Espagnols, mais ils furent bientôt repoussés. Toutefois ceux-ci craignaient de voir renouveler les hostilités, et Irala imagina, pour les obliger à le suivre, d'emporter avec lui toutes les armes et les munitions. Il envoya *Nuflo de Chavès* et *Lescano*, directeur des vivres, avec quarante hommes pour explorer la route, et, ayant chargé don Francisco de Mendoza du gouvernement pendant son absence (1548), il embarqua à l'Asuncion trois cents Espagnols sur quatre brigantins, et trois milles cinq cents Indiens dans des pirogues, et alla rejoindre Chavès, qui l'attendait sur le bord de la rivière des Itatines avec des provisions. Il remonta ensuite le Paraguay jusqu'au port des Rois, et de là il continua sa route jusqu'au pays des Xarayès, qui lui fournirent des vivres et des guides. Cet accueil le détermina à leur confier la garde de ses navires. Il quitta alors la rivière, se dirigea vers le nord-ouest, et rencontra des Indiens qui lui dirent qu'il trouverait beaucoup d'or et d'argent chez les nations qui habitent les bords du lac del Dorado, et que les *Sembécosis*, qui résidaient à l'ouest, en possédaient aussi des mines très-abondantes. Irala prit donc cette direction, et, après plusieurs jours de marche, il arriva au *Guapay*, affluent du *Mamore*, ou *Rio de la Madéra*, qui se décharge dans le Maranon. De là il passa au pays des Sembécosis, situé au pied des Cordillières, où il obtint des renseignements sur les divisions des Espagnols du Pérou. Décidé à ne pas laisser échapper cette occasion de faire sa cour à l'empereur, il députa de Chavès auprès du président de La Gasca pour lui offrir des secours. Celui-ci les accepta et nomma *don Diégo Centéno* gouverneur du Paraguay en son absence. Cependant ses soldats, las d'attendre le retour de ses envoyés, le pressaient de les conduire au Pérou. Il s'y refusa, parce qu'il n'en avait pas la permission de La Gasca. Toutefois ses gens devenant de jour en jour plus insubordonnés, il se décida à retourner chez les Xarayès. Il y embarqua son monde sur les navires, et rentra à la Conception trois ans après son départ.

(1) *Herréra*, déc. VIII, lib. V, cap. 2.

Les colons, n'ayant reçu aucune nouvelle de lui pendant cet intervalle, croyaient qu'il avait éprouvé le même sort que Juan de Ayolas, et les amis de Mendoza lui conseillaient de procéder à l'élection d'un nouveau gouverneur, le flattant d'être lui-même choisi, et, par son crédit, d'obtenir l'approbation de l'empereur. Il suivit ce conseil, et fut fort surpris de voir *don Diégo de Abreu* proclamé gouverneur au premier tour de scrutin. Cédant aux insinuations des mêmes personnes, il déclara l'élection nulle, et reprit l'exercice de ses fonctions. Il conçut alors le projet de se rendre maître de la personne d'Abreu; mais ce dernier, informé de son dessein, l'arrêta lui-même et le fit décapiter avec tous ceux qui se trouvaient chez lui. Don Francisco de Mendoza était proche parent de don Pédro, et avait été majordome de Ferdinand d'Autriche, frère de l'empereur Charles V. Arrivé sur l'échafaud, il déclara que, peu de tems avant son départ d'Espagne, il avait tué sa première femme et son chapelain dans un excès de jalousie.

Le nouveau gouverneur expédia une caravelle pour l'Espagne, afin de demander l'approbation de l'empereur. Mais ce navire s'étant brisé sur un écueil, le messager don *Alfonso de Riquelme* retourna, avec l'équipage, à l'Asuncion, vers la fin de l'année 1549, et ne fut pas peu surpris d'y retrouver Domingo de Irala, dont il était chargé de prouver la mort. Celui-ci fut proclamé gouverneur par tous les habitants, et don Diégo de Abreu se retira avec ses partisans dans les montagnes, où ils furent protégés par les Indiens. Peu après, le gouverneur reçut un surcroît de forces par le retour des soldats de Chavès, qui, dans cette longue et pénible marche, n'avait pas perdu un seul homme, et s'était recruté de quarante Espagnols de plus. Cet officier, gendre de Mendoza, insista sur la punition des meurtriers de son beau-père. En conséquence, Irala envoya vingt soldats pour prendre Abreu vivant ou mort. Ceux-ci l'ayant découvert sur la cime d'une montagne, dans une cabane entourée d'arbres, où il s'était réfugié avec quatre ou cinq Espagnols, firent feu sur lui et le tuèrent.

1550 à 1555. Sur ces entrefaites, don Diégo de Centéno, qui joua un si grand rôle dans les troubles du Pérou, et qui résidait alors dans la province de Charcas, se disposait à aller prendre possession de son gouvernement, lequel s'étendait sud-est et ouest, entre les 14° et 27° de latitude australe, et confinait d'un côté aux provinces de Cuzco et de Charcas, et de l'autre au Brésil. La Gasca lui avait transmis les instructions les plus sages sur la conduite qu'il avait à tenir dans son gouvernement. Il lui défendait d'y conduire aucun de ceux qui avaient pris part à la révolte de Gonzalo Pizarro, et l'engageait à gagner les Indiens par la voie de la douceur, à les réunir dans des bourgades, à n'accorder des terres qu'aux personnes d'une conduite irréprochable, à former des établissements solides à des distances rapprochées les unes des autres, et surtout à y maintenir la plus stricte discipline. Malheureusement Centéno mourut avant d'arriver dans son gouvernement.

Irala, n'ayant plus de rival à craindre du côté du Pérou, s'occupa de former des établissements. Il envoya le capitaine *Juan Roméro*, avec cent hommes à bord de deux brigantins, pour choisir un port où les navires venant d'Espagne pussent aborder facilement. Roméro s'arrêta au confluent de la rivière de San-Juan et de la Plata, et y procéda à la fondation d'une ville, sous le nom de *San-Juan*, que les Indiens le forcèrent d'abandonner.

Herréra dit que, dans la seconde expédition sur le Rio de Parana, il exerça de grandes cruautés contre les Indiens et les Espagnols; qu'il condamna onze ou douze vieilles femmes à être pendues, sous prétexte qu'elles avaient excité

les naturels à la révolte; et qu'il fit étrangler le capitaine *Camargo, procurador de los Conquistadores*, parce qu'il l'avait invité à partager le territoire entre les Espagnols, pour que ceux-ci pussent protéger plus efficacement les Indiens (1).

Fondation de San-Miguel del Tucuman (2) (*Tucumanium, S. Michaelis Fanum ad Tucmas*), *en* 1664, *par D. Diégo de Villaréal* (lat. 26° 49′ sud). *Don Juan Nunez de Prado*, nommé gouverneur du Tucuman, par le président de La Gasca, mena avec lui les pères *Alonso Truéno* et *Gaspar de Caravaca*, pour convertir les naturels du pays. Voulant s'y assûrer un accès facile, il fonda, en 1549, la ville de *San-Miguel*, dans la vallée de Calchaqui; mais elle ne subsista pas long-tems, ayant été transférée, en 1564, à vingt-huit lieues au nord-ouest de Santiago, sur un petit affluent du Rio-Dulce, dans une belle situation nommée *Québrada de Calchaqui*, par don Diégo de Villaroel, neveu du gouverneur. De cette vallée, le gouverneur passa dans les plaines où il fit planter des croix, avec le droit d'asile. Les Indiens en élevèrent ensuite dans tous leurs villages. Quelque tems après, Francisco de Villagran, qui conduisait des troupes du Pérou au Chili, passa par le Tucuman, et, prétendant que cette province dépendait de ce dernier pays, il attaqua et défit Prado, le fit prisonnier, et lui rendit la liberté à condition qu'il reconnaîtrait l'autorité du gouverneur du Chili. Toutes les maisons d'une rue furent détruites par une inondation en 1680; ce qui détermina le gouverneur D. Fernando de Mendoza Mate de Lima à transporter cette ville, en 1685, à douze lieues de l'endroit qu'elle occupait auparavant. On établit à Tucuman un évêché le 10 mai 1670. Avant la révolution, cette ville avait un collége et douze couvents.

Fondation de la ville d'Ontibéros, nommée ensuite la Guayra. Les Guaranis qui occupaient le pays voisin du Grand-Saut de Parana, demandèrent des secours au gouverneur contre les *Tapez*, habitants des frontières du Brésil, qui, soutenus par les Portugais, fesaient de fréquentes irruptions sur leur territoire. Irala se mit à la tête d'un corps d'Espagnols et d'Indiens, marcha contre eux, les défit et les força à cesser leurs hostilités. Le gouverneur, jugeant qu'il serait avantageux de fonder une ville sur ces frontières, pour les garantir de nouvelles attaques, et ouvrir en même tems une communication plus facile avec la mer, envoya, à son retour à l'Asuncion, en 1554, *Garcia Rodriguez de Bergara*, avec soixante hommes, pour faire choix d'un emplacement favorable. Bergara jeta les fondements de la ville d'*Ontibéros* (3), sur la rive droite de la Parana, à *Puéblo* de Canideyù, à une lieue au-dessus du Grand-Saut.

Vers le même tems, Irala reçut du Conseil des Indes l'ordre de différer la formation de nouveaux établissements parmi les indigènes. L'ayant publié, il fit partir pour l'Espagne le régidor don *Pédro de Molina* pour appuyer ses intérêts. Il opéra ensuite le partage des terres, et croyant son autorité bien affermie, concéda des terres à des Portugais et à d'autres étrangers, en opposition aux ordres de l'empereur. Il fit ensuite exécuter deux règlements qui entravaient le commerce des Espagnols avec les Indiens. Ces derniers se soulevèrent, et de Chavès, envoyé pour les châtier, les força facilement à la soumission.

Une expédition, composée de trois navires, ayant à bord l'évêque *Pédro de la Torre*, des hommes, des armes et des munitions, arriva d'Espagne, en 1555, sous la conduite de *Martin de Urua*, procureur de la province, et porteur des cédules royales qui continuaient à Irala l'exercice de son autorité, et lui permettaient de disposer des *comendadores* en faveur de ceux qui avaient contribué à l'établissement de la colonie.

En 1557, le gouverneur Martinès fit partir Nuflo de Chavès avec deux cent cinquante soldats et trois mille cinq cents Indiens, pour aller former un établissement chez les Xarayès. De Chavès ne trouvant pas d'emplacement favorable, marcha vers l'ouest, et arriva sur le territoire des *Chiquitos* (1), qui se présentèrent pour lui en disputer le passage. Il prit une autre route, et les rencontra de nouveau embusqués derrière une forte palissade, environnée de tranchées hérissées de pointes de bois fort dur. Ils étaient armés de flèches, de dards et de piques. Après avoir soutenu l'attaque avec courage, ils prirent enfin la fuite. La perte des Espagnols et des Indiens amis fut considérable; car tous ceux qui avaient été blessés, même légèrement, moururent au bout de quelques jours. De Chavès revint alors chez les Xarayès, d'où quatre-vingts Espagnols et deux mille Indiens retournèrent à l'Asuncion.

Sur ces entrefaites, Irala fut attaqué d'une fièvre, dont il mourut, après avoir nommé son gendre, Francisco Ortiz de Vergara, lieutenant-général et commandant de la province, jusqu'à ce que l'empereur eût pourvu à son remplacement.

Vergara, jaloux d'exécuter les projets de son beau-père, ordonna à de Chavès de former un établissement chez les Xarayès. Mais celui-ci, résolu d'aller tenter fortune ailleurs, partit avec cinquante ou soixante Espagnols (2) qui lui restaient, et un bon nombre d'Indiens, et pénétra jusqu'aux plaines de Tamaguasis, où il rencontra le capitaine *Andrès Manso*, qui s'y était rendu du Pérou, par ordre du vice-roi, pour conquérir le pays et y former des colonies. Ces deux officiers soumirent leurs prétentions réciproques sur le pays au vice-roi, qui chargea son propre fils, don Garcia de Mendoza, du gouvernement de Moxos, et nomma Nuño de Chavès son lieutenant gouverneur. Celui-ci y bâtit, en 1557, à l'est de Chuquisaca, au pied des montagnes, et sur les bords d'un joli ruisseau, le Sirao (latitude 17° 25′), la ville de *Santa-Cruz de la Sierra* (3). (*Fanum S. Crucis ad montes.*)

(1) *Herréra*, déc. VII, lib. X, cap. 14 et 15.

(2) De *Tucumanhao*, nom du célèbre cacique Calchaqui.

(3) Elle fut ainsi appelée d'une ville d'Espagne, dont Vergara était natif; mais ce nom fut bientôt changé en celui de *Guayra*, nom de la province où elle était située. Trois ans après sa fondation, les habitants furent transportés, par Ruiz Diaz Melgaréjo, à la ville nommée *Ciudad-Real*, trois lieues plus haut, au confluent de la petite rivière Péquéri, et on donna quarante mille Indiens aux habitants. (*Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. II, p. 123.)

(1) Ou petits hommes. Ils furent ainsi nommés à cause de l'exiguité de leurs cabanes.

(2) Herréra dit cinquante, et d'autres soixante.

(3) Il l'appela ainsi du village de Santa-Cruz, situé près de Truxillo, où il avait été élevé. Soixante mille Indiens, la plupart de la nation de Moxos, y furent réunis. Mais les attaques fréquentes des Indiens ennemis déterminèrent les habitants à chercher un autre lieu, pour s'y établir. Les uns insistaient pour la ville de Santiago del Puerto; les autres pour celle de *San-Lorenzo el Réal de la Frontéra.* (*Urbs S. Laurentii.*), fondée, en 1594, par le capitaine Lorenzo Suarez de Figuéroa, dans une plaine près des sources du Pirao. En 1597, les habitants furent transportés à la ville actuelle, située sur les bords de Guapay, à cinquante lieues plus au nord que l'ancienne. Elle est à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix lieues à l'est de la ville de la Plata. Don Ulloa remarqua qu'elle n'a rien qui la rende digne du titre de cité dont elle jouit.

Elle fut érigée en siége épiscopal par une bulle du 6 juillet 1605. L'évêque fesait sa résidence ordinaire dans la ville de

Vergara apaisa, en 1560, une insurrection des Guaranis, et partit peu après pour le Pérou, afin d'obtenir des pouvoirs du vice-roi. Il mena avec lui des forces considérables, et fut accompagné de l'évêque Cacérès, de quatorze prêtres, et de Chavès, qui était venu à l'Asuncion chercher sa femme et ses enfants. Ce dernier étant arrivé dans le pays des *Itatines*, persuada à trois mille individus de cette peuplade de le suivre et de s'établir dans sa province, où, leur dit-il, le gouverneur de la Plata n'avait aucune autorité. Il chercha à dissuader Vergara de continuer sa marche, et il résulta de leurs querelles une grande confusion à laquelle vinrent se joindre la disette et la maladie.

Le marquis de Cañète, voulant assûrer la possession de la province de *Chaco* (1) à la couronne de Castille, y envoya, en 1556, le capitaine *Andrès Manso*, qui s'était distingué dans la guerre du Pérou. Il s'avança sans obstacle jusqu'aux plaines situées entre le Pilcomayo et la rivière Rouge, où il jeta les fondements d'une ville. Toutefois, ayant négligé de poser des sentinelles à l'entrée de son camp, les Chiriguanas y pénétrèrent pendant la nuit, et massacrèrent le capitaine et tous ses gens qui étaient plongés dans le sommeil. Après ce funeste événement, ces plaines reçurent le nom de *Llanos de Manso* (2).

Fondation de Ciudad-Réal, en 1557, sur le Rio-Péquiri, à trois lieues du Parana, en Paraguay, par Ruiz Diaz Melgaréjo (3).

Voyage du capitaine Juan Ladrilléros, en 1557 (4). Don Garcia Hurtado de Mendoza, gouverneur du Chili, ayant résolu de faire reconnaître la côte orientale de ce pays jusqu'au détroit de Magallanès, équippa à cet effet les deux navires *le San-Luis* et *le San-Sebastian*, dont il confia le commandement à Juan Ladrilléros. Cet officier partit du port de Valdivia, au mois de novembre 1557, avec les pilotes *Hernan Gallégo* et *Pédro Gallégo*, et prenant la route qu'avait suivie Ulloa en 1552, il s'engagea dans des canaux et des golfes dont il ne put sortir que lorsque ses provisions furent presque entièrement épuisées. Les équipages lui demandèrent de retourner au Chili, mais le voyant décidé à continuer sa route, ils formèrent le projet de lui retirer le commandement. Toutefois, le complot ayant été découvert, Ladrilléros fit pendre le plus coupable, et tout rentra dans l'ordre. Peu après, il s'éleva une tempête qui sépara les deux navires, et l'un d'eux retourna à Valdivia, après avoir perdu la majeure partie de son équipage. Ladrilléros poursuivit avec l'autre la reconnaissance des côtes. Il entra dans le détroit, et alla jeter l'ancre dans un port, qu'il appela *Nuestra-Señora de los Remédios*, et où le froid le retint durant le mois de juillet 1558. Il poussa ensuite jusqu'à l'entrée orientale du détroit, ou à la mer du Nord, qu'il trouva agitée par une furieuse tempête. Il rebroussa chemin, et ne ramena au Chili qu'un seul marin et un noir, des soixante-dix qu'il avait en partant, les autres ayant succombé au froid et à la famine (1).

Fondation de la ville de Mendoza (2), *en* 1559, *par don Garcia Hurtado de Mendoza*. A la distance d'environ seize milles de la chaîne basse (*Paramillo*) de la Cordillière des Andes, et de trente de la rivière de Mendoza.

Fondation de la ville de Santiago del Estéro (*Fanum S. Jacobi ad Flumen*), *en* 1562 (3). Don Francisco de Aguirre, envoyé au Tucuman, par don Pédro de Valvidia, en qualité de son lieutenant-général, fonda, sur la rive occidentale du Rio-Dulcé, dans un endroit où il forme une espèce de lac, la ville de *Santiago del Estéro* (4).

Fondation de Nuestra-Señora de Talavéra de Madrid ou d'Estéco (*Talabriga-Nova*), *en* 1567. Cette ville fut fondée, suivant le père Lozano, dans un lieu appelé *Estéco*, par don *Diégo de Herédia*, qui avait usurpé le gouvernement de Tucuman. Le père del Techo dit qu'elle fut bâtie par ordre de Francisco Aguirre, et, par conséquent, antérieurement à cette époque. Charlevoix croit concilier ces deux autorités en supposant que ce dernier avait fait construire un fort en cet endroit, et que l'autre y établit ensuite la ville (5).

Expédition et mort de don Juan Ortiz de Zarate. Cet officier, qui s'était embarqué pour l'Espagne, en 1566, afin de demander la confirmation de sa nomination de gouverneur, fut rencontré, dans la traversée de Nombre de Dios à Carthagène, par un corsaire français, qui lui enleva 80,000 pièces d'or. Toutefois, étant arrivé à sa destination, il fut confirmé dans sa charge, et repartit pour la Plata avec trois navires et deux barques ayant à bord nombre de personnes des deux sexes, qu'il débarqua à Santa-Catalina, où elles éprouvèrent une affreuse disette pendant plusieurs semaines. Zarate, qui les y avait laissées pour aller chercher des provisions à Ybiaca, revint peu après, les prit à son bord, et remit à la voile pour la Plata. Comme il approchait de San-Gabriel, deux des navires furent jetés à la côte, mais les équipages furent sauvés. Le territoire voisin était habité par les Charruas. Zarate ayant arrêté le neveu d'un des chefs, fut attaqué par cette peuplade errante, et par un corps de frondeurs, et contraint de gagner l'île de San-Gabriel, où son monde serait mort de faim, s'il n'eût été secouru par Melgaréjo, qui se trouvait encore à San-Vicenté, et ensuite

Misque Pocona, située dans une vallée à quatre-vingts lieues de distance.

Voyez *Herréra*, déc. VII, lib. V, cap. 2, et *Fernandès*, chap. 3, §. 1, et l'article *Pérou*.

(1) En langue quichoa, *chacu*, qui signifie beaucoup.

La etymologia de este nombre chacu, que los Españoles han corrompido en Chaco, indica la multitud de las naciones, que pueblan esta region. Lozano, Parrajo primero.

(2) *Lozano*, part. I, §. 18.

(3) Détruite par les Indiens, et réunie en 1630 à la ville del Espiritu Santo.

(4) Herréra place ce voyage en 1556. Il dit seulement que cet officier fut envoyé par le marquis de Cañète pour explorer le détroit : qu'il le parcourut de la mer du Sud à celle du Nord, et qu'une tempête le contraignit à revenir sur ses pas. Des auteurs disent que ce voyage fut exécuté en 1557, et Figuéroa, en 1558.

(1) *Herréra*, déc. V, lib. X, cap. 7; *Figuéroa, Hechos de don Garcia Hurtado*, lib. III; *Solorzano*, lib. I, cap. 8.

(2) Coléti dit que cette ville fut fondée en 1593. Elle est située dans une plaine élevée de quatre mille quatre cent vingt-sept pieds anglais au-dessus de la mer. La population actuelle est d'environ vingt mille habitants, dont la principale occupation est la culture de la vigne.

(3) Coléti dit que cette ville fut fondée par Nuñez de Prado, en 1549.

(4) Cette ville eut un siége épiscopal depuis sa fondation jusqu'en 1690, qu'il fut transféré à Cordova. Elle est située par 27° 54' de lat. S., à cent soixante lieues S. de la ville de la Plata, et avait autrefois trois couvents et un collége de jésuites.

(5) *Lozano dit par.* I, §. 18, *el tirano Diégo de Heredia fundo el año de* 1567, *la Ciudad de Talavera de Madrid, alias Estéco.*

Cette ville, située dans une belle plaine sur le bord du Salado, à quarante lieues N.-O. de Santiago del Estéro, devint bientôt populeuse et commerçante. Un tremblement de terre la détruisit de fond en comble. La terre s'ouvrit, et, en un instant, tout le pays environnant fut inondé. Il ne resta debout dans la ville que la potence, qui semblait, dit Alcédo, rappeler aux habitants le châtiment que leurs vices méritaient. Une partie de la population se retira à Santa-Fé et à Santiago, et l'autre fut massacrée par les Indiens. Cette ville ne subsiste plus.

par Juan de Garay. Le reste de l'expédition remonta la Plata, et Zarate mourut peu de tems après son arrivée à l'endroit de sa destination.

Juan Alonzo de Véra y Zarate nommé pour lui succéder, se rendit en Espagne pour solliciter la confirmation de cette nomination, et laissa en qualité de son lieutenant, à l'Asuncion, Félipe de Cacérès, auquel il ordonna d'y reconduire le reste de la malheureuse expédition de Vergara. Le 18 juillet 1569, le roi Philippe II accorda à Zarate le droit de conquérir et peupler les provinces de la Plata, comme une rémunération pour les services rendus par son aïeul Juan Ortiz de Zarate.

Il éprouva à Santa-Cruz la même disette de vivres que pendant le voyage, et il y mourut un grand nombre d'Indiens. Il éclata vers le même tems une révolte parmi les naturels du pays jusqu'au-delà du Guapay. Chavès marcha contre eux avec cinquante Espagnols, et donna en partant à son lieutenant Fernando de Salazar l'ordre de désarmer le gouverneur de Rio de la Plata, et ceux qui l'accompagnaient. Toutefois, celui-ci s'étant plaint à l'audience royale de la Plata, Salazar fut obligé de lui laisser continuer son voyage au Pérou.

Vergara, à son arrivée à Chuquisaca, vit dresser contre lui un acte d'accusation contenant une centaine de chefs. La cour renvoya l'affaire au président de l'audience de Lima. Vergara s'y étant présenté, fut embarqué pour l'Espagne, afin de répondre de sa conduite devant le Conseil des Indes.

Mort de Chavès. Chavès se trouvant à Santa-Cruz de la Sierra lorsque les Espagnols et les Indiens de l'expédition, accompagnés de l'évêque et du lieutenant-général, y passèrent pour retourner au Paraguay, leur fit un bon accueil pour tâcher de gagner les soldats, et les escorta jusqu'en un endroit où les Indiens Itatines s'étaient arrêtés sans le consentement des Espagnols. De Chavès, les voyant mal disposés, s'écarta un peu du gros de la troupe, avec une douzaine de soldats, pour ôter toute défiance, ou mieux découvrir leurs desseins. Étant arrivé, après une marche pénible, à un village, il entra dans une cabane, et tandis qu'il était étendu sur un hamac pour prendre un peu de repos, il fut frappé à la tête d'un coup de massue, dont il mourut. Tous ses soldats furent aussi massacrés, à l'exception d'un trompette, qui parvint à se sauver, et alla avertir don Diégo de Mendoza de cet événement (1).

Cacérès continua alors sa marche jusqu'à la rivière du Paraguay. Dans le trajet à travers le pays des Itatines, il eut à soutenir une attaque vive et concertée de ce peuple formidable; mais, animés par l'évêque, les ecclésiastiques et les religieux, les Espagnols les mirent en fuite. Toutefois, les Indiens ne cessèrent de les harceler jusqu'à cinquante lieues de l'Asuncion, où Cacérès rentra au commencement de l'année 1569.

Le premier soin de Cacérès fut de réunir le Conseil pour lui montrer sa commission de lieutenant-général de la province. Il fut reçu en cette qualité sans opposition. Vers le commencement de l'année suivante, il embarqua cent cinquante hommes sur des brigantins, et descendit le fleuve jusqu'à la mer, pour chercher les secours que le gouverneur lui avait promis; mais il ne rencontra aucun navire. A son retour à l'Asuncion, il trouva deux partis en présence. L'un, formé des ecclésiastiques, se rangea de son côté, et l'autre, composé des officiers, se déclara pour l'évêque. Ces démêlés duraient déjà depuis quelque tems, lorsque le gouverneur arrêta l'évêque dans l'église, le fit garder chez lui comme prisonnier, trancha la tête à Pédro de Esquivel, gentilhomme de Séville, et jeta dans les fers le proviseur de l'évêché, don *Alonzo de Ségovia.* Cette conduite indisposa contre lui le clergé, qui, s'étant saisi de sa personne au nom de l'Inquisition, l'embarqua pour l'Espagne. L'évêque partit avec lui pour l'accuser devant la cour; mais il mourut à San-Vicente, d'où le navire mit à la voile sous la conduite de Melgaréjo, et le gouverneur ne revint plus au Paraguay.

Fondation des villes de Santa-Fé de la Véra-Cruz (Fanum S. Fidei ad Salsum), et de Cordova, dans le Tucuman, en 1573. Après le départ de l'évêque et de Cacérès, le lieutenant du roi, don Martin Suarez de Tolédo, que le gouverneur avait suspendu de ses fonctions, les reprit, contre le gré du Conseil. *Juan de Garay*, gentilhomme biscayen, fonda, le 31 septembre 1573, la ville de *Santa-Fé* (1), à dix lieues au-dessus du confluent du Rio-Salado avec la Plata. Voulant étendre sa juridiction, il fit construire une barque et quelques pirogues, et entra dans le Salado avec quarante soldats. Après l'avoir remonté, sur une distance considérable, jusqu'à un endroit où il n'était plus navigable pour la barque, il vit toute la campagne voisine incendiée, et peu après une multitude d'Indiens qui s'enfuyaient devant des hommes à cheval. C'étaient des cavaliers espagnols envoyés, pour reconnaître le pays, par don Jéronimo Luis de Cabréra, qui avait jeté les fondements de la *Nueva-Cordoba* (2) (*Corduba Major, Corduba-Nova meridionalis*), le jour même où Garay avait établi la ville de Santa-Fé.

Fondation de la ville de Xérès (*Serica*), sur la côte méridionale de la rivière Mondégo, ou Mbotétei, affluent du Paraguay, à environ quarante-cinq milles de sa jonction (latitude 19° 30' sud) (3).

(1) Tel est le récit que fait Charlevoix de la mort de Chavès. D'autres écrivains disent qu'il marcha contre les Indiens pour les châtier, et que, pendant qu'il haranguait les chefs, il fut tué par un d'entre eux. Il paraît qu'il avait chassé les Indiens comme des bêtes fauves, pour les envoyer vendre au Pérou.

(1) Elle fut fondée dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui la peuplade de Cayasta. En 1651, on la transféra au lieu où elle existe actuellement, sur les bords de la Parana (lat. 31° 40'), à quatre-vingt-dix lieues de Buénos-Ayres. Santa-Fé a été souvent détruite par les Indiens de la province de Chaco, où elle est située. Cette ville devint l'entrepôt de toutes les productions exportées du Paraguay et des établissements du Parana; et, pour empêcher la contrebande, on se vit forcé d'établir, pour sa défense, un corps de cavaliers nommés *Blandengues*, maintenus par une taxe de neuf dollars 3 réals sur les charrettes des marchands de la ville, et de vingt-huit sur celles appartenant aux étrangers. La population de Santa-Fé est d'environ quatre mille habitants. Il y avait autrefois trois couvents de moines.

(2) Ainsi nommée, dit Lozano, parce que sa situation ressemblait à celle de la ville du même nom en Espagne.

Cette ville, capitale de la province du même nom, est située (lat. 30° 15') sur la rivière de Primero, à soixante-dix lieues de Santiago del Estéro, à quatre cent cinquante milles N.-N.-O. de Buénos-Ayres. Elle fut érigée en archevêché en 1570 *. Les jésuites s'y établirent en 1599. Avant la révolution, il y avait un collége, où on enseignait le latin, la philosophie, la rhétorique, la théologie et les mathématiques. Elle avait autrefois un commerce considérable en mulets, qui y étaient amenés des provinces voisines, et envoyés à travers les Andes au Pérou. Vers l'année 1800, Cordova était habitée par quinze cents Espagnols et créoles, et par quatre mille nègres esclaves. On y remarque un superbe aqueduc construit en 1792, par l'architecte D. Juan Manuel Lopez.

(3) On commença à la bâtir, quelques années après la fondation de Santa-Fé. Elle fut détruite par les Indiens. On en voit encore les ruines.

* Coléti se trompe en disant que Cordova fut fondée, en 1549, par Juan Nuñez de Prado.

Fondation de la ville de Villa-Rica del Espiritu-Santo, en 1576, dans la province de la Guayra, à deux lieues de la rivière de Parana, et deux cents de la ville de l'Asuncion. Elle fut ensuite établie à côté de la rivière d'Huibay, et ensuite au confluent de cette rivière et du Curubaty. En 1630, les peuplades indiennes de ces cantons étant ruinées par les *mameluks* de San-Pablo, on transporta l'établissement de Villa-Rica aux bords de la rivière Tibiquarimini, et l'on y réunit celui de Ciudad-Réal. En 1680, ce bourg a été transféré à l'endroit qu'il occupe actuellement, et avait autrefois un couvent. Lorsque ce bourg était situé dans la Guayra, il en sortit la colonie de *Ségunda-Xérès*, et, en 1715, le bourg actuel de Caruguaty. (*Azara.*)

Rétablissement de la ville de Buénos-Ayres, et mort de Juan de Garay, en 1580. L'adélantado étant revenu avec des troupes et des munitions, et pouvant tirer des secours des nouveaux établissements, résolut de rebâtir la ville de Buénos-Ayres, pour avoir un port assûré sur le Rio de la Plata, et mettre les habitants en sûreté contre les Indiens des environs. Ceux-ci voulurent s'y opposer; mais après plusieurs rencontres avec les troupes de Garay, ils crurent devoir se soumettre. Les Espagnols reconstruisirent la ville pour la troisième fois, et expédièrent peu après, pour l'Espagne, un navire chargé de sucre et de cuirs. Cependant, les naturels recommencèrent les hostilités, et massacrèrent, pendant la nuit, Juan de Garay et quarante personnes des deux sexes, qui remontaient le fleuve pour aller s'établir plus haut.

Fondation de San-Félipe de Lerma, en 1582, dans la province de Tucuman. Cette ville fut fondée, en 1582, par le licencié don *Fernando de Lerma*, dans la délicieuse et fertile vallée de Salta, dont elle prit ensuite le nom (*San-Miguel de Salta*) (1), pour servir de barrière contre les peuples de Chaco.

Fondation de San-Salvador de Xuxui, ou Jujuy (2) (*Xuxium*), *en* 1593. Cette ville fut fondée à quinze lieues N. de Lerma, pour arrêter les incursions des peuples de Chaco, par qui elle fut deux fois détruite. On la rebâtit la troisième fois en 1593.

Voyage du chevalier Francis Drake, en 1577 *et* 1578. Cet officier ayant perdu tout ce qu'il possédait, lors du voyage au golfe du Mexique, du capitaine Hawkins, en conçut une violente animosité contre les Espagnols. Ayant fait voile de Plymouth, en Angleterre, le 13 décembre 1577, avec quatre petits navires montés de cent soixante-quatre hommes, il arriva sur la côte du Brésil, le 5 avril, et le 14, jeta l'ancre à l'embouchure du Rio de la Plata. Le 17 mai, il aborda par lat. 47° et demi, dans un bon port, qu'il nomma baie des *Phoques*, à cause du nombre de ces animaux qu'il y remarqua. Le 27, il remit en mer, et le 20 juin, il entra dans le port de San-Julian. Il perdit, en cet endroit, deux hommes dans une rixe avec les naturels qui, une fois qu'ils eurent éprouvé l'effet des armes à feu, vécurent en bonne intelligence avec les Anglais durant près de deux mois qu'ils séjournèrent dans ce port. Le 17 août, Drake appareilla du port de San-Julian; le 20, il se trouva à la hauteur du cap Virginès, et le 24, il jeta l'ancre à trente lieues dans l'intérieur du détroit, non loin de trois îles, dont il appela la plus grande *Élisabeth*. Vers l'extrémité occidentale du détroit, il rencontra des Indiens d'une petite stature, dans des canots d'écorce si artistement cousus avec des fils en peau de phoque et d'autres animaux, qu'ils étaient impénétrables à l'eau. Les vaisseaux, dont ils se servaient pour tenir de l'eau et pour boire, étaient aussi en écorce. Leurs outils ou couteaux étaient faits de coquilles de moules, dont quelques-unes dans le détroit, ont vingt pouces de longueur. On découvrit dans une île une cabane construite avec des pieux recouverts en peaux. Le 6 septembre, Drake sortit du détroit, dix-sept jours après son départ du cap de las Virginès; son navire fut emporté vers le sud, jusqu'à une terre fort étendue, située vers le pôle méridional, et dont le cad ou promontoire extérieur est par lat. 56°, et au-delà de laquelle il n'y a ni continent ni îles, mais seulement l'Océan Atlantique et la mer du Sud, qui y mêlent leurs eaux (1).

Le mauvais tems, qui avait duré cinquante-un jours, ayant cessé le 28 octobre, Drake jeta l'ancre à l'extrémité méridionale d'une terre, qu'on suppose être la partie sud de l'île, nommée depuis cap Horn. Il donna à toutes les îles, situées en dehors et au sud du détroit, le nom d'*Elizabethides*. La découverte de l'extrémité méridionale de cette terre le détermina, dit-on à changer sa dénomination de *Terra-Incognita* en celle de *Terra nunc benè cognita* (2). Le 30 octobre, il leva l'ancre, et longea le continent américain, jusqu'à l'île de Mocha, où il relâcha le 25 novembre (3).

Première expédition de don Pédro Sarmiento de Gamboa, en 1579. Le vice-roi du Pérou, don Francisco de Tolédo, ayant appris que l'escadre de Drake était arrivée dans l'Océan Pacifique, et supposant qu'elle retournerait en Europe par le détroit de Magallanès, envoya de ce côté les deux navires *la Nuestra-Señora de Espéranza* et *le San-Francisco*, aux ordres de *don Pédro Sarmiento* (4). Il avait ordre, 1°. de relever tout le détroit; 2°. de reconnaître les situations les plus favorables pour y établir des colonies et des postes militaires nécessaires à la garde du passage; 3°. de faire son possible pour capturer Drake, et, s'il rencontrait d'autres corsaires, d'agir à leur égard comme il le jugerait convenable; 4°. de

(1) Cette ville (lat. 24° 17') est située à soixante lieues de Santiago del Estéro. Selon Alcédo, elle fut fondée en 1582, par don Gonzalo de Abreu y Figuéroa, sous le nom de San-Clémente de la Nuéva-Sévilla, et fut ensuite transportée, par Hernando de Lerma, à la distance de huit lieues de sa première situation, dans la belle vallée de Lerma. Avant la révolution, cette ville contenait quatre cents maisons; il y avait quatre couvents et un collége. Le gouverneur y résidait ordinairement, quoique les habitants fussent sujets à une espèce de lèpre, et que presque toutes les femmes âgées de plus de vingt ans eussent le *coto* ou enflure du cou. (*Helms.*)

(2) Xuxui ou Jujuy est située dans la province de Tucuman, à l'entrée d'un ravin de plus de trente lieues de longueur (lat. 23° 19' S.). Elle est distante de vingt-quatre lieues de Salta et soixante-trois del Estéro. Elle fut deux fois détruite par les Indiens Omohuacas, qui se révoltèrent après leur conversion à la foi catholique. Il y avait autrefois deux couvents et une maison de présidence pour les jésuites. On a estimé sa population à trois mille individus.

(1) *The World encompassed*, p. 41, édit. 1562. Des géographes, ayant faussement supposé que Drake avait découvert des terres à l'ouest de la Terre-de-Feu, ont placé des îles sur leurs cartes.

(2) Journal manuscrit de M. F. Fletcher, déposé au musée britannique, cité par le capitaine Burney, dans sa relation du voyage de Drake.

(3) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*, pour la suite de ce voyage.

Hakluyt rapporte que le capitaine Winter, qui fit partie de cette expédition, est le premier Européen qui ait, en 1579, repassé ce détroit de l'ouest à l'est. Mais les Espagnols, dit de Brosses, qui avaient intérêt à faire croire la chose impossible, ont probablement tenu ce voyage secret par ordre du vice-roi Mendoza.

Voyez *Expédicion de Francisco Drake dans la Relacion del ultimo viage al Estrécho de Magallanès*, p. 221, 232.

(4) Ce capitaine était avec Mendana, lorsque celui-ci découvrit les îles de Salomon.

rechercher et de décrire tout ce qui aurait rapport à la situation et à la force des villes ou établissements que les Anglais ou toute autre nation étrangère pouvaient avoir dans le détroit (1). Sarmiento mit à la voile du port de Callao du Pérou, le 11 octobre 1579, avec deux navires (2), montés chacun de cinquante-quatre hommes, et armés de deux pièces d'artillerie et de vingt mousquets. Le 17, il toucha à Pisco, pour faire faire quelques réparations à un des navires. Le 21, il appareilla de nouveau, et, le 1er novembre, il se trouva sans le savoir à l'ouest des îles de San-Félix et de San-Ambor (3) (25° 1/3'). Il se rapprocha de la côte d'Amérique, et, le 17 novembre, il découvrit, par 49° 9' de lat. sud, une vaste et profonde ouverture, et au-delà une chaîne de montagnes couvertes de neige. Le général donna à ce golfe le nom de *golfo de la Santisima-Trinidad* (4), et à son cap méridional celui de *cabo de Tres-Puntas*. Le 21, les navires mirent à l'abri dans un port étroit, appelé *Nuestra-Señora del Rosario*, par lat. 50°; et, le lendemain, Sarmiento se rendit à terre, dressa une croix et prit possession du pays au nom de Philippe II (5). Il ne parut aucun naturel, quoiqu'on y découvrît les traces de leurs pas, des lances, des pagaïes, et des filets à pêcher. Le 25, le capitaine, les pilotes et dix marins partirent dans un bateau, et, suivant les sinuosités de la côte, ils arrivèrent, le 27, à un port qui reçut le nom de *Puerto-Bermějo de la Concepcion de Nuestra-Señora*, ou port Rouge, à cause de la couleur du sable des environs.

Le 1er. décembre, ils étaient de retour aux navires, après avoir examiné en allant et en revenant plus de soixante lieues de côtes (6). Le 7, Sarmiento partit du port Rosario, et jeta l'ancre dans celui de Bermějo, où l'on construisit un brigantin qu'on avait apporté en pièces du Pérou. Pendant qu'on y travaillait, le général partit de nouveau (le 11 décembre), avec les pilotes et quatorze marins, pour continuer la reconnaissance des côtes, et, prenant une direction sud-ouest jusqu'à la pointe d'Anunciada, il relâcha dans une belle baie qu'il nomma *Enseñada de San-Francisco*. Ayant aperçu sur la rive opposée des indigènes, qui avaient le corps peint, il s'y rendit, leur fit des signes de paix, leur donna des présens, et en saisit un, qu'il emmena pendant la nuit, le 12, à une île, qu'il appela *Dormida*. On espérait obtenir de lui des renseignements sur la côte et sur le pays voisin; mais, le second jour, il s'échappa au moment où le bateau arrivait à une île, située près de l'entrée d'un canal, qui fut nommé *canal de San-Blas*, à dix lieues sud-sud-ouest de la baie de San-Francisco. Sarmiento s'arrêta à son retour à l'île de *Roca-Partida*, ou Rocher-Fendu, où il trouva un squelette humain. Après y avoir été retenu deux jours par le mauvais tems, il gagna la terre orientale la plus proche, et pénétra dans un golfe (*Enseñada*), qu'il appela *Nuestra-Señora de Guadalupe*, où il vit un canot et plusieurs naturels qui s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Le 24, Sarmiento rentra au port Bermějo, après une excursion de treize jours (1). Des Indiens étaient venus à cet endroit pendant son absence, et on en avait retenu un captif à bord d'un des navires, d'où il était parvenu à se sauver. Le brigantin n'étant pas encore terminé, le général, qui espérait toujours découvrir un passage parmi les nombreux canaux et ouvertures de la côte sud-est, se remit en route, le 29 décembre, avec les pilotes et douze matelots, et cotoya, l'espace de trente lieues, jusqu'à une baie située au pied d'une chaîne de montagnes couvertes de neige, et qu'il appela *Ancon sin Salida*, ou baie ou anse sans issue. Ayant pris pour revenir une route différente, il passa près d'un canal qu'il nomma *canal de San-Estévan* (2). Après une absence de deux semaines, Sarmiento retourna aux navires, et, le 17 janvier 1580, le brigantin étant achevé, il fut tenu conseil pour savoir si on chercherait un passage au détroit de Magallanès par les canaux de l'Archipel, ou si on le gagnerait par la pleine mer. Les pilotes furent partagés d'opinion, et Sarmiento, croyant que la chaîne de montagnes à l'est de ces canaux dépendait du continent, se décida pour le dernier parti. Le 21, l'expédition quitta le port Bermějo; le navire amiral fut séparé des autres par une tempête, et le brigantin abandonné de son équipage qui fut reçu à bord de l'autre navire. Le 23, on découvrit une terre, qu'on prit pour une île, et qu'on nomma *Santa-Inès*, ainsi qu'un cap qu'on jugea être à dix-huit lieues de Santa-Lucia, et qui fut appelé *Espiritu-Santo*, et à deux lieues de là une baie, à laquelle il donna le nom de port de *la Misericordia*. Sarmiento y jeta l'ancre dans quinze brasses; et, le 2 février, il se rendit à un autre port, à trois lieues au sud-est de la même île, qu'il appela port *Nuestra-Señora de la Candélaria* (3). Le lendemain, il prit possession de ce port et du territoire avoisinant au nom de Philippe II, roi d'Espagne et des Indes. Le 5 juin, il arrêta cinq naturels et les mena à bord. Le 6, l'autre navire ne se trouvant pas au rendez-vous, il se dirigea du côté de l'est, vers un autre port, à deux lieues plus loin, où les prisonniers lui firent entendre que des hommes à barbe relâchaient pour prendre de l'eau. Il en changea le nom indien de *Cuaviguilgua* en celui de *Santa-Monica*, et appela une île située sur la rive opposée du détroit, *isla de Santa-Ana*. Le 7, il navigua dans la direction de l'est, et, le 9, arriva à un bon port, dans une île, qui reçut depuis le nom de *Carlos III*. Les indigènes, voyant le bateau approcher, coulèrent bas leurs canots, et se retirèrent sur une colline. Le 11, il alla jeter l'ancre dans une baie, qu'il appela *Bahia de la gente grande*, ou du peuple de haute taille, et qui a été depuis nommée *Puerto de Hambre*, ou port Famine. Sarmiento donna à une rivière, qui y verse ses eaux, le nom de *San-Juan*, érigea une croix à son embouchure, et en prit possession au nom de son roi. Des indigènes vinrent lui offrir de la chair de phoque, des oiseaux de mer et des baies, et montrèrent les dispositions les plus amicales. Ils firent du feu en frappant du minerai contre un caillou, et ils se servirent de plumes en guise d'amadou. Les Espagnols avaient allumé un feu dans les bois pour faire fondre de la cire ou de la poix. A la vue de la fumée qui s'en élevait, tous les Indiens partirent subitement. On y procéda de nouveau à la cérémonie de la prise de possession du pays, et l'on en dressa un acte, qui fut renfermé dans un pot de terre et enterré au pied de la croix. « Ayant choisi, » dit Sarmiento, « la sainte vierge Marie pour notre avocate et la patronne de ce voyage de découverte, conformément aux

(1) Voyez *Instruccion del virrei*, en dix-neuf articles, datée de *los Reyes*, *le* 9 *oct.* 1579. *Viage de P. S. de Gamboa*.

(2) Le San-Francisco fut commandé par l'amiral *Juan de Villalobos*.

(3) *Los Desventurados* du pilote Juan Fernandez, qui les découvrit en 1574.

(4) Ainsi nommé à cause de ce jour.

(5) *Viage de P. de Gamboa*, *p.* 73. *Posesion primera*.

(6) *Viage de Sarmiento de Gamboa*, *p.* 81. *Relacion del primer descubrimiento que hizo el general*, *y los pilotos Anton Páblos y Hernando Lamero*, *en el batel nuestra señora de Guia*, *por el golfo de la Sanctisima-Trinidad*.

(1) *Viage de Sarmiento*, *p.* 107. *Segundo descubrimiento del batel sanctiago*.

(2) *Tercer descubrimiento con el batel Nuestra-Señora de Guia*.

(3) Il est situé dans l'intérieur du détroit.

instructions de son excellence le vice-roi du Pérou, nous avons, pour cette raison, et pour les merveilles qui ont été opérées en notre faveur à son intercession, donné à ce détroit, connu jusqu'ici sous le nom de Magellan, celui de *Madre de Dios* (1). » En sortant de cette baie, le général aperçut des naturels sur la rive opposée, et envoya un détachement en enlever un pour le conduire à bord. On en vint à bout, mais non sans résistance de la part des naturels, qui blessèrent un Espagnol. Sarmiento prit terre dans une autre baie, qu'il appela *San-Gregorio*, et y fut blessé d'une flèche, ainsi que plusieurs des siens, par un parti de quatre Indiens. Il découvrit à l'entrée du détroit deux positions qui lui parurent bien adaptées à la défense du passage. Il appela l'entrée occidentale *Angostura de San-Simon*, et celle de l'est *Angostura de la Esperanza*. Il évalua la largeur de la première à une lieue et demie géographique, et celle de la seconde à un peu moins d'une demi-lieue espagnole (2). Le 23 février, Sarmiento passa *l'Angostura* orientale, et, fesant route par l'Océan Atlantique, il aborda, le 11 avril, à l'île de l'Ascension (3).

Deuxième expédition de Pédro Sarmiento, en 1583, 1584 *et* 1585. Cet officier, à son arrivée en Espagne, présenta au roi Philippe son journal et ses observations, publia partout de belles choses sur le détroit, déclara qu'il avait découvert une foule d'endroits favorables à l'établissement de colonies, et qu'il serait facile d'en défendre le passage en fortifiant les deux rives de l'*Angostura* orientale. Le monarque souscrivit à tout ce que Sarmiento lui demanda, et ordonna de préparer une expédition destinée à aller fortifier le détroit, pour empêcher tout navire étranger d'y pénétrer. Cette *armada* consistait en vingt-trois bâtiments, équipés à Séville, et à bord desquels on embarqua trois mille cinq cents hommes, aux ordres de *Diégo Florès de Valdez*. Ce général devait d'abord se rendre au détroit de Magallanès, pour aider Sarmiento à y établir sa colonie; et de là il devait en envoyer une division au Chili, afin d'y conduire don Alonso de Soto-Mayor, qui était nommé gouverneur de cette province; une autre au Brésil, avec le commandant de ce pays, et la troisième, à bord de laquelle il y avait des artisans de toute espèce, devait être à la disposition de Sarmiento.

Cette flotte mit à la voile de Séville, le 25 septembre 1581. Le 3 octobre, un violent coup de vent submergea cinq des navires avec huit cents hommes qui se trouvaient à bord, et les autres furent obligés de retourner à Cadix pour réparer leurs avaries. Deux autres avaient été jugés hors d'état de tenir la mer; la flotte, réduite à seize bâtiments, repartit de nouveau au mois de décembre, avec ordre d'aller hiverner à Rio-Janeiro. Le 9 janvier 1582, elle arriva à Santiago, une des îles du cap Verd, où elle séjourna un mois. De là, elle se dirigea vers le Brésil, et, pendant la traversée, il périt de maladie plus de cent cinquante hommes. Le 24 mars, elle jeta l'ancre à Rio-Janeiro, et, pendant l'hiver qu'elle y passa, elle perdit encore cent cinquante hommes, et un grand nombre de colons qui y désertèrent. Les carènes des navires attaquées par les vers, furent presque toutes percées à l'eau, et on fut obligé d'en abandonner un sur la côte. L'expédition appareilla du Brésil, vers la fin de novembre, par un tems orageux : un brigantin et une chaloupe, qui avaient été apportés en pièces d'Espagne, et construits à Rio-Janeiro, coulèrent à fond. Vers le 38° de lat. sud, un des plus gros navires, *le Riola*, de cinq cents tonneaux, fit une voie d'eau, et se perdit avec trois cent cinquante personnes, dont vingt femmes pour peupler la colonie, et presque tous les objets et provisions destinés à son usage. Ce malheur décida le commandant à retourner au Brésil, et un autre navire, *la Santa-Maria*, échoua sur la côte. Il apprit d'une barque espagnole, auprès de l'île de Santa-Catalina, que trois navires anglais s'étaient arrêtés sur la côte dans leur route vers le détroit de Magallanès (1). Là, Florès de Valdez et Pédro Sarmiento, qui étaient montés sur deux navires différents, en sortant de Rio-Janeiro, furent partagés concernant les opérations ultérieures de l'expédition; mais il fut enfin convenu qu'elle continuerait sa route vers le détroit. Toutefois, trois des plus gros navires étant hors d'état de tenir la mer, on les renvoya à Rio-Janeiro avec trois cents soldats malades ou infirmes, et le reste remit à la voile, le 11 janvier 1583, dans la direction du détroit. Un autre navire échoua sur un banc de sable, en quittant l'île de Santa-Catalina; et celui que montait Sarmiento, ayant fait une voie d'eau, fut jugé incapable de contiuuer le voyage. Il fut alors tenu un conseil des commandants et des pilotes, qui, contre l'avis du commandant en chef, décidèrent qu'il fallait gagner le détroit, mais que don Alonso de Sotomayor partirait avec trois des navires pour le Rio de la Plata, d'où il pourrait se rendre par terre à sa destination.

La flotte, réduite à cinq bâtiments, arriva, le 7 février 1583, à la première *Angostura* du détroit, où elle jeta l'ancre; mais, chassée au large par un coup de vent, pendant la nuit, elle essaya ensuite vainement d'y pénétrer jusqu'à la fin de mars, que Florès reprit la route du Brésil. Il entra à Rio-Janeiro, au commencement de mai, et y trouva quatre navires envoyés d'Espagne avec des provisions pour l'armada.

Le commandant ayant reçu des lettres qui l'exhortaient à persévérer dans l'entreprise, on employa l'hiver à réparer la flotte, et comme il était obligé de partir pour l'Espagne, il chargea son lieutenant, *Diégo de Ribéra*, d'aider Sarmiento à fortifier le détroit. Ces deux chefs remirent à la mer, le 2 décembre, avec cinq navires montés de cinq cent trente individus, arrivèrent au détroit le 1er. février, et jetèrent l'ancre entre les deux *Angosturas*. Cependant le reflux de la mer les obligea d'en sortir, et les porta vers le cap de Virginès, où ils ancrèrent et résolurent de débarquer les colons. Trois cents environ étaient descendus à terre, le 5, lorsqu'un coup de vent porta de nouveau les navires en pleine mer. La *Trinidad* sombra en cherchant à regagner le détroit; mais on réussit à sauver tous ceux qui étaient à bord, ainsi que l'artillerie et les provisions qui étaient un peu endommmagées. Pour comble de malheur, Ribéra partit secrètement pour l'Espagne, pendant la nuit, avec trois des navires, et il n'en resta qu'un, *la Maria*, pour protéger la colonie qui se composait de quatre cents hommes et de trente femmes.

(1) *Viage* etc. *por Sarmiento de Gamboa*, p. 230. *Posesion del Rio de San-Juan y del Estrécho de la Madre de Dios.*

(2) Le *Derrotero* des cartes de 1788, n'évalue pas la largeur du détroit aux *Angosturas*, à plus de deux milles espagnols; et, sur la carte, elle est indiquée à deux milles géographiques : ce qui ferait deux septièmes de mille de plus que ne porte l'estimation de Sarmiento. Voyez le journal de son voyage, p. 272, et la *Relacion del Ult. Viage al Estrécho*, p. 101.

(3) *Viage al Estrécho de Magallanès, por el capitan Pedro Sarmiento de Gambòa en los años de* 1579 *y* 1580, *y Noticia de la expedicion que despues hizo para poblarle; Argensola Historia de las Molucas*, lib. III *y* IV, p. 109, 136; *Acosta, Hist. nat. y moral de las Indias*, lib. III, cap. 11; *Herréra, Descripcion de las Indias occidentales*, cap. 18; *Don F. de Seixas y Lovera*, cap. 1, tit. XI *y* XII, *y en el* cap. 8, tit. 34.

(1) C'étaient deux navires et une pinasse aux ordres d'*Edward Fenton*, de *Luke Ward*, et de *John Drake*.

Sarmiento s'étant assûré qu'il avait pour huit mois de provisions, fit choix d'un emplacement, sur la rive septentrionale du détroit, non loin de son entrée (1), où il jeta les fondements de la première ville, qu'il appela la *Ciudad del Nombre de Jésus*, ou ville du nom de Jésus. Il y laissa cent cinquante hommes, sous la conduite de *Andrès de Viedma*, envoya *la Maria* à la pointe de Santa-Ana, et se rendit lui-même par terre, le 4 mars, avec cent hommes au même endroit, qui est situé à vingt-cinq lieues espagnoles de la première *Angostura*. Dans cette marche le long des sinuosités de la côte du détroit, il eut plusieurs escarmouches avec les Indiens, qui perdirent dans l'une un de leurs chefs, après avoir tué un Espagnol et en avoir blessé dix.

On choisit, pour bâtir la seconde ville, un emplacement, situé à une distance convenable de la première, au nord-ouest de la pointe de Santa-Ana, dans un enfoncement, à l'embouchure d'une rivière d'eau douce et abondante en poisson, où il y avait un bon ancrage. La ville reçut le nom de *San-Félipe*, et les forêts des environs fournirent le bois nécessaire à la construction des maisons. L'hiver fut un des plus rudes; durant quinze jours (avril), il tomba de la neige sans interruption. Le 25 mai, Sarmiento remit le gouvernement de la ville à *Juan Suarez*, et fit voile dans *la Maria*, avec trente matelots pour celle de Nombre-de-Jésus, devant laquelle il jeta l'ancre. Toutefois son avire fut porté en pleine mer par une violente tempête, et après avoir fait de vains efforts pendant vingt jours pour regagner le détroit, il partit pour le Brésil. A son arrivée à Rio-Janeiro, il acheta une barque, qu'il chargea de farine et expédia à la colonie. Longeant ensuite la côte pour chercher d'autres provisions, il perdit son navire et une partie de son équipage, et se sauva avec peine sur une planche. Il parvint, toutefois, à se procurer une barque de soixante tonneaux, dans laquelle il embarqua les articles les plus indispensables à l'établissement, et remit en mer, de Rio-Janeiro, au mois de janvier 1585. A la hauteur du 39° de lat. sud, il essuya une terrible tempête, et pour empêcher son navire de couler bas, il fut obligé d'en jeter à la mer toute la cargaison. Il retourna, après cinquante-un jours de navigation, à Rio-Janeiro, où il trouva la barque qu'il avait envoyée au détroit avec des vivres. La belle saison fut employée à réparer les navires.

Cependant Diégo de Ribéra avait déclaré au roi d'Espagne que le détroit avait au moins une lieue de large, dans l'endroit le plus étroit, et qu'un boulet du plus gros calibre ne pourrait empêcher de passer un vaisseau favorisé du vent et des courants. Les gouverneurs des ports du Brésil, en apprenant le déplaisir du roi, ne se montrèrent pas bien disposés à fournir des secours à Sarmiento; ce qui le décida à mettre à la voile pour l'Espagne vers la fin d'avril. A son arrivée près des îles occidentales, il rencontra trois navires de la flotte du chevalier Raleigh, contre lesquels toute résistance était inutile. Il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. La reine Élisabeth demanda à le voir, lui donna 1,000 écus, sa liberté et un passeport pour l'Espagne. Mais, retardé par divers événements fâcheux, il n'y fut de retour que quelques années après. Il y écrivit, pour sa justification, une relation détaillée de l'expédition dont il imputait le mauvais succès au commandant en chef.

Après le départ de Sarmiento, le gouverneur de Rio-Janeiro expédia un navire chargé de provisions et d'autres choses nécessaires pour le détroit; mais, ayant éprouvé des vents contraires, il ne put arriver à sa destination, et la malheureuse colonie fut abandonnée à elle-même.

(1) Près du cap connu aujourd'hui sous le nom de cap de la Possession.

Le 6 janvier 1587, le navigateur anglais, Cavendish, entra dans le détroit, et jeta l'ancre près de la première *Angostura*, où un de ses hommes, qui comprenait l'espagnol, parla avec les colons. Cavendish, voyant leur déplorable position, offrit de les conduire au Pérou. Après avoir tenu conseil, ils décidèrent qu'il serait imprudent de se fier aux Anglais qui, pour se débarrasser d'eux, pourraient bien les jeter à la mer; mais enfin ils convinrent qu'il valait autant mourir ainsi que de périr de faim où ils étaient. Le général en envoya deux, pour inviter les autres à venir à son bord; mais, sur ces entrefaites, il s'éleva un vent favorable dont il crut devoir profiter pour remonter le détroit, et abandonna les colons à leur malheureux sort. Il n'y en eut qu'un seul, nommé *Tomé Hernandez*, qui resta à bord de la flotte anglaise.

Au plus fort de l'hiver de 1584, les Espagnols quittèrent Nombre-de-Jésus, et se rendirent par terre à San-Félipe, où le manque de provisions ne se fesait guère moins sentir. Le capitaine commandant se vit dans la nécessité d'en renvoyer deux cents, qui, pendant leur marche, se nourrirent des poissons à coquilles qu'ils trouvaient sur la côte. Il en mourut un grand nombre de faim et de froid. Le capitaine, après avoir vainement attendu des secours, pendant tout le printems et l'été, bâtit deux barques, sur lesquelles il partit avec la colonie de San-Félipe, qui se composait de cinquante hommes et de cinq femmes. Il avait à peine fait cinq lieues, dans la direction de l'entrée orientale du détroit, qu'une des barques se brisa contre des rochers. Ceux qui la montaient se sauvèrent à terre; mais l'autre n'étant pas assez grande pour les recevoir, et le défaut de provisions, pour un voyage de mer, les forcèrent de renoncer au projet de quitter le détroit. Il en retourna une vingtaine à San-Félipe, et les autres se répandirent par petits détachements le long des côtes pour multiplier les moyens de subsistance. Les grains qu'ils avaient semés dans leurs établissements n'arrivèrent pas à maturité; ils périrent tous de faim, de maladie ou sous les coups des Indiens. Lors du voyage de Cavendish, leur nombre était réduit à dix-huit individus (1), dont trois femmes; et, en 1589, le capitaine Andrew Mérick (2) prit à bord le seul Espagnol vivant de toute la colonie (3).

Expédition du capitaine anglais Thomas Cavendish, en 1586. Cet officier, voulant rétablir sa fortune qu'il avait dépensée à la cour, résolut d'entreprendre un voyage à la mer du Sud. Il équipa, à ses frais, trois navires, dont le plus grand, *le Désir*, portait cent vingt tonneaux, et les deux autres quarante à soixante, cent vingt-trois hommes d'équipage et des provisions pour deux ans. Il partit de Plymouth, le 21 juillet 1586, et, le 6 janvier 1587, il jeta l'ancre dans le détroit de Magallanès, et prit à son bord l'espagnol Hernandez dont il a déjà été question. Après avoir passé les *Angosturas*, il aborda à une île (*Santa-Magdaléna*), où il tua, dans l'espace de deux heures, un si grand nombre de penguins, qu'on en remplit six pipes. Il partit de là pour l'emplacement où s'élevait la ville de *San-Félipe*, où il arriva le 9, y renouvela sa provision d'eau, et fit porter sur les navires le bois provenant de la démolition des maisons. Il y déterra et envoya à bord quatre canons de cuivre et deux de fer. Cavendish changea le nom de cet endroit en celui de *Port-*

(1) Pretty, un des compagnons de Cavendish, dit qu'il y en avait vingt-trois.

(2) Voyez ci-après son voyage.

(3) *Herrera, Descrip. de las Indias*, cap. 23; *Lopez Vaz*, dans les Voyages de Hakluyt, tome III; *Acosta*, lib. III, cap. 2; *Argensola*, lib. III; *Noticias de las exped. al Magallanès, Madrid*, 1788; *Burney's voyages*, tome II, cap. 2.

Famine (1), et il a été depuis appelé par les Espagnols *Puerto de Hambre*, ou port de la Faim. Il remit en mer le 14, et donna le nom de *Cape-Froward* à l'extrémité la plus méridionale du continent. A cinq lieues à l'ouest de ce cap, il fut poussé par le vent dans une petite anse de la côte méridionale du détroit, où il trouva des moules en abondance. Ayant fait voile de nouveau le 21, il arriva, le lendemain, à l'embouchure d'une rivière (*Port-Gallant*), à deux lieues plus à l'ouest, et la remontant dans un bateau l'espace de trois milles, il rencontra plusieurs naturels, qui lui firent de grandes démonstrations d'amitié, et lui offrirent de la chair d'un animal inconnu. Hernandez, les voyant armés de dards faits avec des épées et des couteaux européens, craignoit quelque trahison, et le général, étant retourné à terre, commanda de tirer sur eux et en tua plusieurs. Après cinquante-deux jours de navigation, il entra dans la mer du Sud et ravagea les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique (2).

1588. *Fondation de la ville de Corientès* (Confluentia), sur le bord oriental du Parana, lat. 27° 27' sud, à la distance de cent lieues au nord de Santa-Fé (3).

Expédition des capitaines anglais John Chidley et Andrew Mérick, en 1589 *et* 1590. Une autre expédition anglaise équipée par des particuliers, ne fut pas aussi heureuse. Elle se composait du *Wild-Man*, de trois cents tonneaux et de cent quatre-vingts hommes d'équipage, aux ordres de *John Chidley*, commandant en chef; du *White-Lion*, de trois cent quarante tonneaux et de cent quarante hommes, sous la conduite de *Paul Wheele*; du *Délight*, de Bristol, monté par quatre-vingt-onze hommes, et commandé par *Andrew Mérick*, et de deux pinasses de quinze tonneaux chacune. Cette flotte mit à la voile de Plymouth le 5 août 1589. Elle fut dispersée à la hauteur des côtes de Barbarie, et *le Délight* fut le seul navire qui arriva au port Désiré. Il avait perdu seize hommes dans la traversée. Mérick, après y avoir attendu les autres bâtiments pendant dix-sept jours, se dirigea vers le détroit de Magallanès qu'il embouque le 1er. janvier 1590, et jeta l'ancre auprès d'une île où il perdit quinze hommes qu'il avait détachés dans un bateau, et sept autres qui furent massacrés par les naturels. Il alla de là au port Famine, et y prit à bord le seul Espagnol qui restât de la garnison de Sarmiento. Après avoir inutilement essayé de gagner la mer du Sud, pendant près de six semaines, sans pouvoir pénétrer à plus de dix lieues au-delà du cap Froward, le 14 février, il rentra dans la mer du Nord et fit voile pour l'Angleterre. Mérick et l'Espagnol moururent dans le passage. Son navire, étant arrivé près de Cherbourg le 30 août, fut jeté sur des rochers, et l'équipage, qui se trouvait réduit à six hommes, fut envoyé à Weymouth dans une barque; les autres navires retournèrent en Angleterre (4).

Fondation de la ville de San-Bernardo de Tariza ou Tarija, dans la vallée du même nom, en 1591. Elle fut bâtie d'après les ordres du vice-roi, don Francisco de Tolédo, afin de contenir les Indiens ennemis, de protéger la route de Tucuman, et pour servir d'entrepôt et de retraite aux missionnaires qui voulaient pénétrer dans la province de Chaco. Le collége des jésuites de cette ville fut établi par don Joseph Campéro de Herréra, chevalier d'Alcantara, de concert avec dona Joanna-Clémentina Bermudos, son épouse. Il y avait quatre couvents: dans celui de San-Francisco, on voit une croix trouvée dans une caverne au commencement de la conquête, et conservée avec une grande vénération.

Deuxième voyage de Cavendish, en 1592. Déterminé de nouveau à tenter la fortune dans la mer du Sud, Cavendish équipa trois navires et deux barques: *le Leicester-Galleon*, et *le Désir* dans lequel il avait fait son premier voyage, *le Roebuck*, *le Black-Pinnace*, et une autre goëlette. Le nombre des hommes embarqués n'est pas connu. Il sortit de Plymouth le 20 août 1591, et, le 29 novembre, arriva à cette partie de la côte du Brésil, nommée autrefois la baie San-Salvador. Après avoir pillé la Placentia et la ville de Santos, les 5 et 6 déc., et la ville de San-Vincent le 21 janvier, le jour suivant, il se porta au sud, vers le détroit, dans lequel il entra le 14 avril. Après avoir lutté pendant un mois pour passer dans la mer du Sud, il tourna à l'est, le 15 mai; et le 18, il se retrouva à la pointe orientale. Il se proposa alors de se rendre aux Indes orientales par le cap de Bonne-Espérance; mais les provisions étant en trop petite quantité, son équipage le contraignit de retourner à la côte du Brésil; lorsqu'il fut arrivé à 30 lieues de la côte d'Amérique, à la lat. du port Désiré, le 29 mai, les navires se séparèrent. Le général continua sa route et arriva à la côte du Brésil avec *le Leicester* et *le Roebuck*, et il y perdit cinquante des siens (1), qui, dans différentes rencontres, avaient été surpris par les Portugais. Il fut ensuite abandonné par M. Cocke, commandant du *Roebuck*, qui craignait que Cavendish eût encore l'intention de pénétrer dans la mer du Sud. Le malheureux navigateur, ainsi délaissé, fit voile pour l'Angleterre, et mourut de chagrin pendant le trajet.

Après sa séparation du général, le capitaine Davis (2), avec *le Désir* et *le Black-Pinnace*, relâcha au port Désiré, où il resta jusqu'au 6 août. Alors il se mit de nouveau en marche pour le détroit de Magellan. Arrivé à l'île des Penguins, il fit saler vingt barils de phoques, et, le 7, il s'éloigna de cette île; par un coup de vent de l'est, il fut jeté, le 12, entre plusieurs îles jusqu'alors inconnues, dont le nom ne se trouvait dans aucune relation, et situées à 50 lieues et plus de la côte, à l'est et au nord du détroit (*Hakluyt*), lesquelles ont été depuis nommées *Davis' Southern Islands*, ou îles Méridionales de Davis (3).

Il laissa ces îles, le 19, et jeta l'ancre dans le détroit à travers lequel il passa, au commencement de septembre,

(1) La baie Famine fut ainsi nommée, parce que la faim y fit périr les habitants de cette colonie. Cette baie est grande, le fond en est bon, et il y peut mouiller quarante navires. (*Froger*, 101.)

(2) Voyez ces articles: *Hakluyt*, part. III, p. 803 à 835; *Sir William Monson's tracts*, lettre IV.

(3) Vers l'année 1800, elle contenait environ quatre mille individus. (*Azara.*) Il y avait un couvent et un collége de jésuites.

(4) *Purchas*, vol I, p. 110, et *Hakluyt*, tome III, p. 835.

(1) Entre les prisonniers était Antoine Knyvet, dont les aventures se trouvent dans le recueil de Purchas.

(2) Le même qui se distingua par trois tentatives pour découvrir le passage N.-O., et qui pénétra dans le détroit qui porte son nom, jusqu'à la latitude 72° N.

(3) On croit qu'Améric Vespuce longea la côte de ces îles en 1502, ignorant si elles fesaient ou non partie du continent. En 1594, elles furent nommées *Virginia* ou *Hawkins' maiden-Land*, Terre-Vierge de Hawkins, en l'honneur de la reine Élizabeth. En 1690, le capitaine anglais Strong donna le nom de *Falkland-channel* au détroit qui sépare les deux grandes îles, et ce nom a été appliqué par les Anglais à ce groupe d'îles; depuis, elles furent découvertes par des Français de Saint-Malo, entre 1700 et 1708. La découverte de la côte de l'Assomption date du 16 juillet de cette dernière année. Elle fut faite aussi par Porée de Saint-Malo, qui lui donna le nom de son navire, et le nom de Malouines a été conservé par les Français et les Espagnols.

« Il est probable », dit Pernetty, « que les Iles Malouines fesaient autrefois partie de la terre des Patagons et de la Terre-de-Feu; et qu'elles en auront été séparées par quelques violents tremblements de terre. »

dans la mer du Sud, mais il fut rejeté dans le détroit, et une seconde et troisième tentatives ne furent pas plus heureuses. Dans cette situation, il se dirigea vers le port Désiré, où il arriva le 3 octobre. Là, il prit 14,000 penguins pour en faire des provisons, et remit à la mer, le 22 décembre, pour retourner en Europe. Ayant relâché à la côte du Brésil, treize de ses hommes furent tués par les Portugais. Continuant sa route, il éprouva encore une plus grande calamité; les penguins se putréfièrent, et des vers, longs d'un pouce, dévoraient les provisions et même les habits. Les hommes de l'équipage en étaient attaqués dans leur lit au point de ne pouvoir dormir, et la plupart moururent de maladie. De soixante-seize qu'il avait au départ de l'Angleterre, il ne s'en trouva plus que seize quand il arriva à Bear-Haven, en Irlande, le 11 juin 1593 (1).

Expédition du chevalier Richard Hawkins, en 1594. Richard Hawkins, fils du célèbre capitaine John Hawkins, ayant reçu une commission de la reine, fit voile de Plymouth le 13 juin 1493, visita successivement les côtes du Brésil et du Rio de la Plata, et alla ensuite jeter l'ancre au port San-Julian. Le 2 février 1594, au sortir de ce port, il fut poussé par des vents contraires vers une terre située par 48° de latitude, qu'il appela *Hawkins' Maiden-Land* (Terre-Vierge de Hawkins) (2). Il se dirigea de là vers le détroit de Magallanès, le 10 février, arriva à la mer du Sud le 29 mars, toucha, le 19 avril, à l'île de Mocha, et après avoir parcouru toute la côte du Chili et celle du Pérou, il fut pris par les Espagnols, et emmené en Espagne, où on le retint prisonnier pendant plusieurs années (3).

Expédition d'Olivier Van Noort, en 1598 *et* 1599. Une flotte belge de quatre navires (4) et de deux cent quarante-huit hommes d'équipage, mit à la voile de Rotterdam, le 13 septembre 1598, sous le commandement d'Olivier Van Noort. Le 3 février de l'année suivante, il arriva sur la côte du Brésil, et, le 20 septembre, au port Désiré, où il jeta l'ancre derrière une île, située à son entrée, et qu'il appela *Ile-du-Roi*. Il débarqua sur la côte septentrionale une vingtaine d'hommes, dont deux furent tués par les naturels et un autre blessé. Le 23 novembre, la flotte pénétra dans le détroit après trois tentatives infructeuses, et, le 25, elle doubla la deuxième *Angostura*, et relâcha aux deux îles des Penguins (Santa-Maria et Santa-Magdaléna), où l'équipage exerça de cruelles représailles contre les indigènes pour venger la mort de ses deux camarades. Quarante Indiens se présentèrent au sommet d'une falaise élevée, et jetèrent des penguins dans les bateaux des Hollandais, en leur fesant signe de ne pas avancer. Toutefois, les voyant s'approcher de plus en plus, ils leur décochèrent des flèches, et gagnèrent une caverne, sur le flanc d'une colline, où ils avaient placé leurs femmes et leurs enfants. Ils se rangèrent à l'entrée et s'y firent tuer jusqu'au dernier. Il y eut aussi des femmes et des enfants de tués, et l'on observa que les mères avaient fait un rempart de leur corps à leurs enfants pour les garantir de la mousqueterie. On prit à bord quatre garçons et deux filles. Van Noort se mit ensuite à la recherche du port Famine, jeta l'ancre un peu à l'ouest du cap Froward, le 1er. décembre, et se rendit après à une baie ouverte, qui reçut le nom de *baie d'Olivier* (1). Le 22 suivant, il relâcha dans une autre grande baie, sur la côte méridionale du détroit, qui fut nommée *Mauritius*. Le 24 janvier 1600, il entra dans une petite baie qu'il appela *Guesen*, ou des Mendiants, où il débarqua le vice-amiral *Jacob Claesz*, qui s'était rendu coupable de rébellion, et l'abandonna après lui avoir laissé un peu de pain et de vin. Le 29 février, la flotte arriva à la mer du Sud, et cingla vers l'île de Mocha (2). Van Noort se rendit de là sur les côtes du Chili et du Pérou, et ensuite aux îles Ladrones et aux Philippines. Il visita après l'île de Bornéo et celle de Java, et, prenant la route du cap de Bonne-Espérance, il rentra, le 26 août 1601, dans le port de Rotterdam, après une absence de près de trois ans. Van Noort ne ramena de la flotte que le navire qu'il montait; il en avait brûlé un à l'île de Sainte-Claire, sur la côte du Brésil; un autre s'était perdu dans une grande brume; mais on ignore ce que devint *le Hendrick-Frédérick*, qui se sépara du reste de l'escadre au sortir du détroit de Magallanès. *Le Mauritius* est le premier bâtiment hollandais qui ait exécuté le tour du monde (3).

Navigation du capitaine Séébald de Weert, en 1598, 1599 *et* 1600. Des négociants belges équipèrent une flotte de cinq navires (4), pour l'envoyer attaquer les Espagnols dans la mer du Sud, et en confièrent le commandement à l'amiral *Jacques Mahu* et au vice-amiral *Simon de Cordes*, d'Anvers. Elle quitta la Hollande le 27 juin 1598, et, vers la fin d'août, elle relâcha aux îles du cap Vert. Elle remit à la voile pour la côte de Guinée, et, pendant le trajet, l'amiral mourut le 23 septembre. Simon de Cordes prit le commandement de la flotte qui embouqua le détroit de Magallanès, le 6 août 1599, et jeta l'ancre près des îles Penguins. Le 9, elle pénétra plus avant, et, le 17, elle entra dans une baie, du côté du nord, qui reçut le nom de *Grande-Baie*. L'expédition y séjourna jusqu'à la fin d'août. L'hiver ayant été fort rude, le défaut de provisions et de vêtements causa une si grande mortalité parmi les équipages, qu'il y fut enterré cent vingt hommes. Les Hollandais changèrent le nom de l'endroit en celui de *de Cordes*. Ayant de nouveau remis à la voile, le 23 août, la flotte jeta l'ancre dans une autre baie de la côte méridionale, où le général institua un ordre de chevalerie, appelé le *Lion déchaîné*, en faveur de six des principaux officiers de la flotte, « qui s'engagèrent sous serment d'affronter tous les périls pour faire triompher les armes hollandaises dans le pays d'où le roi d'Espagne tirait les trésors qu'il avait si long-tems employés à opprimer les Pays-Bas. » La cérémonie de l'installation eut lieu sur le rivage de cette baie, qui fut nommée, pour cette raison, la *baie des Chevaliers*. Le 3 septembre, la flotte arriva à la

(1) *Hakluyt*, vol. III. *The last voyage of Thomas Candish, Esquire, etc., also Purchas*, vol. IV, ch. 6 et 7.

(2) Les mêmes îles découvertes par le capitaine *Davis*.

(3) *Purchas*, tom. IV, lib. VII, ch. 6, *a brief note written by master John Ellis, one of the captains with sir Richard Hawkins, in his voyage through the strait of Magellan, begun the 9th of april* 1593. Voyez aussi Harris, collection, tom. I, p 738.

(4) *Le Mauritius, le Hendrick-Fredric, l'Eendracht* (Unité), et le yacht *l'Espérance*.

(1) La baie de *Solano* des Espagnols sur la côte orientale du cap *Hollande*.

(2) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*.

(3) Il a été publié à Amsterdam, en 1602, une relation de ce voyage, en hollandais, qui a été, depuis, traduite en différentes langues. La traduction hollandaise est intitulée: Description du pénible voyage fait autour de l'univers ou globe terrestre, par Olivier van Noort, où sont déduites ses étranges aventures. Voyez aussi le recueil des voyages de la compagnie, tome III; et de Laet, lib. XIII, cap. 9.

(4) C'étaient *l'Espérance*, de cinq cents tonneaux, et de cent trente hommes d'équipages; *la Charité*, de trois cents tonneaux, et de cent dix hommes; *la Foi*, de trois cent vingt tonneaux, et de cent neuf hommes; *la Fidélité*, de deux cent vingt tonneaux, et de quatre-vingt-six hommes; et le yacht *la Bonne-Espérance*, de cent cinquante tonneaux et de cinquante-six hommes.

mer du Sud; mais, ayant été dispersée par un coup de vent, le navire *la Foi*, aux ordres de Séébald de Weert, rentra dans le détroit, et relâcha dans une baie, qu'il appela *baie Fermée*. Des marins envoyés dans un bateau pour chercher des provisions, aperçurent trois canots, montés par des indigènes, qui gagnèrent promptement le rivage et s'enfuirent sur les collines voisines. Les Hollandais les poursuivirent sans pouvoir les atteindre; ils prirent toutefois une femme et deux enfants. Le 11 janvier 1600, de Weert se dirigea vers les îles Penguins, où il trouva, parmi les rochers, une femme blessée, la seule personne vivante d'une tribu patagonienne que les équipages de la flotte de Van Noort avaient massacrée environ sept semaines auparavant. Le 21 janvier, de Weert sortit du détroit, et découvrit les îles que John Davis avait reconnues en 1592, et auxquelles on a donné, pour cette raison, le nom de *Séébaldines* ou d'*îles de Séébald de Weert*. Il fit voile de là pour l'Europe, et arriva en Hollande, le 14 juillet suivant, après une absence de vingt-cinq mois (1).

Découverte des Guaranis en 1610. Hernando Arias, gouverneur de Buénos-Ayres et de l'Assomption, marche avec une force considérable contre les Guaranis, qui habitent les bords de l'Uruguay, mais épouvanté par leur nombre et leur férocité, il retourne à la ville.

La même année, le père *Marcello Lorenzana*, espagnol et directeur du collège de l'Assomption, réussit à convertir ces mêmes Indiens, et les réunit dans la colonie d'*Ignatius Loyola*.

Vers le même tems, les missionnaires jésuites (2) explorèrent la province de Guayra, ainsi que les forêts et les montagnes situées vers l'Uruguay où les soldats espagnols n'avaient jamais pu pénétrer; ils y trouvèrent plusieurs milliers de Guaranis qu'ils réunirent en colonie. (*Dobrizhoffer.*)

Voyage de Joris Spilbergen au détroit de Magellan, en 1614. Cette flotte de six navires (3), équipée, pour la guerre et le commerce, par la compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies des Pays-Bas, partit du Texel pour les Moluques, le 8 août 1614, sous les ordres de Joris Spilbergen, et arriva au détroit le 3 avril de l'année suivante. Le 16, elle jeta l'ancre dans la baie de Cordes, où l'on rencontra plusieurs indigènes, qui, après avoir échangé quelques objets, se retirèrent dans l'intérieur. Le 24, l'expédition remit de nouveau à la voile; elle entra, le 6 mai, dans la mer du Sud, et, le 25, elle aborda à l'île de Mocha (1).

Spilbergen rencontra six galions espagnols sur les côtes du Pérou, et en coula trois à fond. Il se dirigea ensuite vers le cap Corrientès, au Mexique; gagna les îles Ladronès, le 14 janvier 1615, et passa de là à Java, où il fut arrêté et emprisonné par Jacques Le Maire. Toutefois deux des principaux navires de la flotte arrivèrent en Hollande, le 1er. juillet 1617, après une absence de trois ans et quatre mois.

Expédition de Jacques Le Maire et de Guillaume Cornelis Schouten, en 1615 et 1616. La compagnie des Indes orientales avait obtenu une charte exclusive par laquelle il était défendu de faire le commerce de l'Inde par une autre route que celle du cap de Bonne-Espérance, à l'est, et celle du détroit de Magellan, à l'ouest. Ces deux navigateurs n'en résolurent pas moins de se frayer une nouvelle route, et obtinrent la permission de découvrir les parages, îles et pays de la partie australe du globe. Ils partirent du Texel, avec un navire et une barque, le 14 juin 1615, et arrivèrent le 18 janvier 1616, aux îles méridionales de Davis ou de Séébald de Weert. De là ils se rendirent à la pointe la plus méridionale de la Terre-de-Feu, entre laquelle est une autre île, par latitude 55° 36'; ils découvrirent un canal qu'ils mirent moins de vingt-quatre heures à parcourir (du 24 au 25 janvier), et se trouvèrent dans la mer du Sud. Ce passage, plus facile entre les deux Océans, reçut le nom de détroit de *Le Maire*. On donna à la terre située du côté de l'est, qui était élevée et inégale, le nom de *Staten-Island*, en l'honneur des États de Hollande, et à celle de l'ouest, qui formait la pointe orientale de la Terre-de-Feu, celui de *Mauritius de Nassau*. Le 29, ils dépassèrent plusieurs petites îles rocailleuses qui furent appelées *Barnevelt*. Au N.-N.-O. et à l'O. la Terre-de-Feu paraissait haute, montueuse et couverte de neige, et se terminait au S. en une pointe, qui fut nommée *cap Horn*, de la ville de Hollande, dans la Frise occidentale où le patron avait vu le jour. Ils estimèrent la latitude de ce cap 57° 48' S. (2).

Ces deux navigateurs, continuant ennsuite leur route par la mer du Sud, arrivèrent, au mois de novembre 1616, à Batavia, où leurs navires furent saisis par le président de la compagnie. Arrêtés eux-mêmes, et embarqués pour la Hollande, afin d'y être jugés, Le Maire mourut de chagrin, à la hauteur de l'île Maurice, le 27 janvier 1617. Un de ses navires retourna en Zélande, le 2 juillet de la même année, après un voyage de deux ans et dix-huit jours (3).

(1) Son navire fut le seul qui retourna en Europe, et il n'y ramena que trente-six hommes des cent neuf qu'il avait en partant. Le capitaine Balthazar de Cordes, frère de Simon, après avoir fait des prises sur les Espagnols, tomba entre les mains des Portugais aux îles Moluques. Un autre capitaine, *Thédérick de Gherritz*, poussé par la tempête vers l'Antarctique, se mit à la recherche de l'île de Sainte-Marie, où il espérait retrouver la flotte. Il passa au sud du détroit, reconnut des montagnes couvertes de neige, et une terre, par lat. sud 64°, à laquelle il donna son nom. Cotoyant ensuite l'espace de cent lieues, il se dirigea vers le Chili, et aborda au port de Valparaiso, où il se livra aux Espagnols. Simon de Cordes gagna l'île Sainte-Marie, où il fut tué par les naturels avec vingt-trois de ses gens. Le capitaine Burningue mouilla au port de Bongo, au Japon, le 19 avril, et y fut jeté en prison par les Hollandais *.

(2) Le père Giuseppe Cataldino, Simone Mazzéta, Antonio Ruiz de Montoya, Roque Gonzalès, Pédro Roméro et Diégo Boroa.

(3) *Le Zon* (Soleil), vaisseau amiral; *le Halve-Maen*, Demi-Lune; *l'Œolus*, *le Morghenstere* (Étoile du soir); *le Jagher* (Chasseur); *le Zee mew* (Mouette).

* Voyez le Voyage des cinq navires; le Recueil des navigations de détroit de Magellan, publié avec la description des Indes occidentales, de Herréra; Purchas, tom. I, liv. 3, p. 130 et tom. V, p. 688; le Recueil des Voyages de la compagnie des Indes orientales, tom. II, p. 296, in-8°., Rouen, 1726, et Description du pénible voyage, par Olivier de Noort, Amsterdam, 1602.

(1) Voyez les articles *Chili* et *Pérou*. *De Bry*, *América, pars. VI*; *Miroir oost et west Indical*; *De Laet*. lib. XIII, cap. 9. Amsterdam, 1621. On trouve, dans cet ouvrage, une carte du détroit de Magellan, qu'on peut considérer comme la meilleure pour cette époque.

(2) Sa véritable lat. est par 55° 58'.

(3) Le voyage de Guillaume Schouten fut publié à Amsterdam en hollandais et en français, en 1617. En 1619, il en parut une seconde édition en français, intitulée : *Journal ou Description du merveilleux voyage de G. Schouten*, avec des figures, par Harmon Janson. La même année, de Bry fit paraître la *Descriptio admirandi itineris à Gul. Schouten, Hollando, peracti; Americæ, pars* XI. Le même journal fut inséré, avec le titre de *Navigations australes, découvertes, par Jacob Le Maire*, dans le *Miroir oost et west indical; Amsterdam*, 1621. Voyez aussi *Herréra*, *Novus orbis*, fol. 46; et *de Laet, lib.* VIII, *cap.* 11. *Francisco de Seixas*

Expédition de Bartolomé Garcia de Nodal et de Gonzalo de Nodal, en 1618 *et* 1619. Le roi d'Espagne voulait établir une communication directe entre ce royaume, le Pérou et les îles Philippines. Ayant été informé de la découverte de Le Maire, il ordonna d'examiner le passage pour savoir s'il serait possible de le garder au moyen d'une forteresse construite sur les deux rives. On équipa à cet effet, à Lisbonne, deux caravelles, la *Nuestra-Señora de Atocha* et *Nuestra-Señora del Buensuceso*, de quatre-vingts tonneaux chacune, et portant quatre pièces de canon et quarante hommes, avec des vivres pour dix mois. Cette expédition, aux ordres de Bartolomé Garcia de Nodal, et de Gonzalo de Nodal, frères, natifs et marins habiles de Pontévédra, partit de Lisbonne le 27 septembre 1618; *Diégo Ramirez de Arellano* les accompagna en qualité de premier pilote et cosmographe. Elle arriva à Rio-Janeiro le 15 novembre, et, le 6 décembre, ayant remis en mer, elle longea la côte orientale de l'Amérique du Sud. Nodal reconnut le premier, par des sondes, l'élévation progressive et régulière du fond de l'Océan, entre les 35 et 44° de lat. S., à partir de quarante lieues en mer jusqu'à la côte. Le 6 janvier 1619, il découvrit l'île Penguin, près du port Désiré, laquelle est appelée sur sa carte de *Los-Reyes*. Continuant sa route, à environ cinq lieues de la côte par latitude S. 48° 50′, il découvrit un dangereux récif de rochers à fleur d'eau (1), non loin duquel il y avait vingt-six brasses d'eau.

Le 19 janvier, Nodal arriva près de l'entrée du canal de San-Sébastian, lat. 53° 16′, et le 22, au détroit de Le Maire, qu'il nomma *San-Vicente*, parce qu'il y était arrivé le jour de la fête de ce saint; mais ce nom ne fut conservé dans la suite qu'à un de ses caps septentrionaux sur la côte de l'ouest. Il alla de là jeter l'ancre à trois ou quatre lieues au S. de ce cap, dans une baie qu'il appela *Bahia del Buen-Sucesa*, ou de Bon-Succès. On vit accourir plusieurs naturels sur le rivage, et l'expédition s'y procura de l'eau, du bois et du poisson en abondance. Après avoir déterminé la latitude du cap Horn (2), dont ils changèrent le nom en celui de *San-Ildefonso*, le 10 février, on découvrit, par lat. 56° 40′ S., au S. O. de ce cap, de petites îles rocailleuses, auxquelles on donna le nom du pilote en chef, *Diégo Ramirez* (3).

Ces navigateurs s'étant dirigés du côté de l'ouest, le long de la côte de la Terre-de-Feu, arrivèrent, le 25 février, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan, et sortirent par celle de l'est, le 13 mars, après avoir fait le tour de la Terre-de-Feu. Leurs relations avec les naturels qui habitaient les bords des deux détroits furent des plus amicales. Le même jour, ils firent voile pour l'Espagne, et abordèrent à San-Lucar, le 9 juillet 1619 (neuf mois et douze jours après leur départ de Lisbonne), sans avoir perdu un seul homme. Ce voyage acheva la découverte de l'Amérique du Sud. Le projet qui avait été conçu, d'ouvrir, par cette route, un commerce direct entre l'Espagne et les îles Philippines, éprouva des obstacles de la part des administrateurs du commerce de Panama, qui représentèrent la voie de l'isthme de Darien, comme plus sûre et plus commode (1).

1624. *Expédition de l'amiral Jacob L'Heremite.* Une flotte, nommée flotte de *Nassau*, en l'honneur du prince Maurice, fut placée à la disposition de cet officier, pour aller visiter le nouveau détroit de Le Maire, conquérir le Pérou, et détruire les établissements espagnols de l'Amérique. Elle se composait de onze vaisseaux, montés de onze cent trente-sept hommes, dont six cents soldats, et de deux cent quatre-vingt-quatorze pièces de canon. Cette expédition, partie de Gorée, en Hollande, le 29 avril 1623, arriva, le 2 février 1624, au détroit de Le Maire, après une traversée de neuf mois, et jeta l'ancre dans une baie de la Terre-de-Feu, près de l'entrée septentrionale du canal. Cette baie reçut le nom de *Verschoor* (2), qui était celui du vice-amiral, et une autre, plus au sud, fut appelée *Valentin* (3). La flotte franchit le détroit, et, le 17, elle s'arrêta pendant un brouillard dans une baie qui fut nommée de *Nassau*. Le lendemain, elle se retira à un petit golfe, sur le bord occidental, qu'on nomma *Schapenham*. Les Hollandais y prirent de l'eau, du bois et du lest, et y furent bien accueillis des naturels. Toutefois, le 22, il survint une violente tempête; les bateaux furent obligés de quitter l'aiguade, et dix-neuf hommes, restés à terre, sans armes, furent attaqués par les indigènes, qui les assommèrent tous, à l'exception de deux, à coups de massues et de pierres.

Le vice-amiral Schapenham détaché en cet endroit, avec le yacht *Windhond* (Levrier), pour explorer la côte de la baie de Nassau, jeta l'ancre dans celle de *Windhond*, où il parla à des naturels. Il passa de là à l'est du cap Horn, à un autre cap situé dans une île, qu'il appela *Terhalten*, du nom d'un des officiers des troupes. Il reconnut que la Terre-de-Feu se divise en plusieurs îles, et, que, pour se rendre à la mer du Sud, il n'était pas nécessaire de doubler le cap Horn, puisqu'on pouvait pénétrer dans la baie de Nassau, du côté de l'est en laissant le cap au sud (4). Les habitants de la Terre-de-Feu étaient naturellement blancs; mais ils avaient coutume de se peindre le corps de différentes couleurs. Ceux des baies de Schapenham et de Windhond étaient peints en rouge, et ceux des environs de l'île de Téralten en noir. Les hommes allaient nus, et les femmes ne portaient qu'un petit morceau de peau à la ceinture. Ils étaient d'un caractère féroce, déchiraient leurs captifs en pièces, mangeaient leur chair et buvaient leur sang. Leurs huttes étaient construites en bois et de forme circulaire; et leurs bateaux ou canots, qui ressemblaient assez à des gondoles vénitiennes, étaient faits de l'écorce de gros arbres et avaient de dix à seize pieds de long sur deux de large. Le 27 février, la flotte sortit de la baie de Nassau, et cingla vers les côtes du Chili (5).

---

y Lovera. Descripcion geográfica y derrotero de la region austral magallanica, Tit. XVII; *del passage del Mayre. Madrid*, 1690.

(1) *Baxos de Estevan*, par lat. 48° 39′.

(2) *Cabo de Hornos*, lat. 56° 9′ S.

(3) La découverte de ces îles, dit le capitaine Burney, est l'événement le plus remarquable du voyage des Nodal, attendu qu'elles furent, durant un siècle et demi, la terre la plus méridionale connue qui fut marquée sur les cartes. Suivant l'Atlas espagnol, de 1798, l'île du milieu ou la plus grande, est située par lat. S. 56° 28′, et par 1° 19′ de long. O. du cap Horn. Selon les observations du capitaine Colnett, elle serait par lat. 56° 30′ S., à vingt-deux lieues du cap Horn. (*Colnet's voyage*, p. 17 et 18.)

(1) *Relacion del viaje que hizieron los capitanes Bart. Garcia de Nodal y Gonzalo de Nodal, hermanos, naturales de Ponte Vedra, al descubrimiento del estrecho nuevo; Madrid*, 1621. L'année suivante, il parut, à Amsterdam, une relation inexacte de ce voyage. (*Herréra, novus orbis*, fol. 75. *Seixas y Lovera*, tit. XVII.)

(2) On croit que c'est le port *Mauritius*.

(3) La baie de *Buen-Suceso* des Nodal.

(4) Dans la relation du voyage du capitaine Cook, on dit que ce fut Schapenham qui découvrit, le premier, que la terre du cap Horn était composée de plusieurs îles.

(5) Voyez cet article.

La relation de ce voyage fut publiée, pour la première fois, à

La même année, le capitaine hollandais Hendrick Brower découvrit le détroit ou terre, qui porte son nom, et qui est situé à l'est de celui de Le Maire.

1628. *Fondation de la ville de Santiago de Guadalcazar* (1), dans le Tucuman, en 1628, par le capitaine Martin de Lédesma.

1639. *Invasion des Mamelucks.* On appelait ainsi des hommes nés de Portugais, de Hollandais, de Français, d'Italiens, d'Allemands et de femmes brésiliennes, qui, s'étant réunis, devinrent célèbres par leurs pillages. Ils ont donné des preuves de leur habileté à cet égard dans les courses nombreuses qu'ils ont faites dans le pays des missions, où ils ont détruit les villes de l'Assomption dans le Jujuy, de Todos-Santos en Caaro, des Saints-Apôtres en Caazapaguaru, de Saint-Christophe et de Saint-Joachim de l'autre côté d'Ygay, de Santa-Barbara sur le bord occidental du Paraguay, et de San-Carlos en Caapi. Ils n'épargnèrent pas les colonies des Chiquitos, des Moxos, et d'autres tribus indiennes placées dans les possessions espagnoles. Les villes de Xérès, Guayra (Ciudad-Réal) Villa-Rica, et plusieurs autres furent détruites. Un grand nombre des habitants furent enchaînés et envoyés au Brésil, où ils furent condamnés aux travaux à perpétuité, soit dans les mines, soit dans les champs, soit dans les manufactures. On assûre que pendant les années 1634, 1635, 1636, 1637 et 1638, trois cent mille des habitants du Paraguay y furent envoyés de cette manière. Selon le témoignage de Pédro de Avila, gouverneur de Buénos-Ayres, six cent mille furent vendus à Rio-Janeiro en 1628 et 1629. Pour protéger les Guaranis, on leur accorda la permission d'avoir des armes à feu, dont par la suite ils se servirent quelquefois avec avantage contre les Brésiliens. (*Dobrizhoffer.*)

Contestation entre les autorités civiles et les jésuites. L'empereur Charles-Quint, par lettres-patentes du 12 septembre 1537, permit aux habitants de la ville de l'Assomption de nommer un gouverneur, dans le cas où cet officier mourrait sans avoir désigné son successeur, jusqu'à ce que l'audience royale de la Plata en nommât un autre. Le gouverneur meurt subitement, et les habitants de l'Assomption nomment don Bernardino de Cardénas, leur évêque, capitaine-général, et principal juge de la ville et de la province du Paraguay. Immédiatement après cette élection, les officiers des tribunaux s'assemblent et prient le nouveau gouverneur de faire chasser les jésuites de ces provinces. Il y consent, et les jésuites sont expulsés de la ville. Mais ils veulent s'y rétablir par la force des armes, et pour arriver à ce but, ils convoquent une assemblée dans leur collége de Cordova de Tucuman, et secondés par leur provincial, ils arment les provinces de Parana et d'Uruguay, et nomment *Sébastien de Léon* gouverneur de la province du Paraguay. Bientôt Sébastien assemble un corps de quatre mille Indiens dont il prend le commandement, et s'avance vers la ville (le 28 septembre). Ne voulant écouter aucune proposition d'arrangement, il en vint aux mains avec les habitants. Après un combat opiniâtre, les Espagnols prennent la fuite, ayant perdu vingt-deux hommes tués et dix ou douze de blessés, dont la plupart étaient les plus distingués de la ville. Le nombre des Indiens tués est de trois cent quatre-vingt-cinq; le reste entre dans la ville qu'il saccage et incendie. On met l'évêque dans une barque avec douze arquebusiers qui descendent à la ville de Santa-Fé, à deux cents lieues de l'Assomption. De là il alla par terre à Las Charcas, distance de trois cent soixante lieues, et y présenta ses plaintes à l'audience royale, qui ordonna qu'il serait rétabli dans son évêché (1).

Révolte et défaite des Indiens Guaycurus, en 1665 *et* 1666. Le gouverneur Alonso Sarmiento, ayant appris que les Indiens avaient formé le plan de chasser les Espagnols, se met à la tête de ses soldats, et après une marche de soixante lieues, il arrive à la ville d'Arécaya, située sur les bords du Jujuy. Les Indiens, habitants réduits à une espèce d'esclavage par les propriétaires espagnols, reçoivent, avec les honneurs accoutumés, le gouverneur, qui établit son camp près de la ville. Les Indiens y mettent le feu au milieu de la nuit, et tombent sur les hommes, dont quelques-uns sont tués, d'autres blessés, le reste se retire dans l'église, et s'y défend jusqu'à l'arrivée du père Quéra avec deux cents cavaliers indiens des Guaranis, qui venaient de Saint-Ignacio et de Nuestra-Señora-Santa-Fé. Les Indiens rebelles sont tués ou faits prisonniers. Pendant plusieurs années, les Guaycurus menacèrent les deux villes des Ytatingues, qui furent enfin forcés de se retirer dans une position entre le Parana et l'Uruguay, où se trouvent les descendants de ceux qui avaient sauvé les Espagnols à Arécaya.

Défaite et soumission des Calchaquis. Les Indiens Calchaquis ravagèrent, en 1665, les environs de Santa-Fé, et réduisirent la ville à de grandes extrémités. Un corps de milices de l'Uruguay, aux ordres du mestre-de-camp don *Antonio de Véra Musica*, reçut du gouverneur de Rio de la Plata, ordre de marcher contre eux, et les battit complètement.

Défaite des Indiens de Tucuman. Il y eut, vers l'année 1668, une révolte presque générale des Indiens de Tucuman, qui fut excitée, dit Charlevoix, par don *Pédro de Bohorquez*, et ne fut apaisée que par son supplice. Le gouverneur, craignant que les peuples de la frontière de Chaco ne se joignissent aux rebelles, déploya un appareil imposant de troupes, qui produisit l'effet désiré.

Paix conclue avec les Mocovis. Le gouverneur de Tucuman, retenu en 1664 à Buénos-Ayres par la guerre des Calchaquis, ordonna au provincial d'y envoyer les pères *Agustin Fernandez* et *Pédro Patricio*, porter des propositions de paix aux Mocovis qui dévastaient les environs d'Estéco. Ces deux jésuites se rendirent au fort de Pungo, qui n'en était pas éloigné, et où les chefs de ces Indiens, accompagnés des députés de leurs alliés, signèrent un traité avec eux. Toutefois, en 1670, après l'expiration du gouvernement de Mercado, ils recommencèrent les hostilités, pillèrent le village indien d'*Offas*, dépendant de Jujuy, et détruisirent son église. Le nouveau gouverneur don *Angélo de Parédo*, qui avait servi avec distinction en Flandre et en Portugal, détacha un corps de troupes sous la conduite du mestre-de-camp don *Juan Amusalégui*, pour arrêter leurs incursions. Les soldats portaient deux étendards; sur l'un était peinte

---

Amsterdam, en 1626, avec des cartes et des figures, par Hessel Gerritz.

En 1634, de Bry en fit paraître une traduction latine dans son *Hist. Americanæ*, *pars.* 13, et il en fut inséré une traduction française dans le neuvième volume du *Recueil des Voyages de la Compagnie*.

(1) Elle fut détruite, par les Indiens, vers la fin du même siècle. On a bien de la peine, dit Charlevoix, à marquer où était cette ville.

(1) Actes des 21 avril et 24 mai 1651. (Voy. *Xarque*, lib. II, c. 40.) — Histoire de la persécution de deux saints évêques, par les jésuites, l'un, don Bernadino de Cardénas, etc., in-8°, 1691. (*Charlevoix*, Histoire du Paraguay, lib. XII.)

l'image de la mère de Dieu, et sur l'autre la figure d'un crucifix que ces sauvages avaient foulé aux pieds dans l'église d'Offas. Les Indiens opérèrent leur retraite et disparurent. Néanmoins, le gouverneur continua ses préparatifs de guerre, et, l'année suivante, il enjoignit à ses officiers d'envahir le Chaco avec les milices de Jujuy, de Salta, d'Estéco, et celles de la vallée de Tarija. Ces dernières, au nombre de cinquante hommes, renforcées de cent douze Chiriguanès, alliés, se réunirent à celles de Jujuy, et partirent, le 26 août, pour le fort de San-Francisco, d'où elles marchèrent jusqu'à la rivière Rouge, conduits par un Mataguay qui les mena à dessein au milieu des ennemis. Le 7 septembre, l'avant-garde, composée de trente Chiriguanès, apercevant un corps de deux cents Mocovis, fondit sur eux, les poursuivit de l'autre côté de la rivière, et combattit pendant trois heures, en leur tuant beaucoup de monde, sans perdre un seul homme. Le lendemain, le mestre-de-camp, menacé par cinq cents hommes, et craignant qu'un autre corps ne se jetât sur le fort de San-Francisco, qui était défendu par une faible garnison, se décida à attendre les milices d'Estéco et de Salta, et occupa ses soldats à construire un nouveau fort, auquel il donna le nom de *Guadalupe*. A l'arrivée de ces milices, il fit repasser la rivière à une partie de ces troupes, et, se mettant à la tête de l'autre, ces deux corps en descendirent le cours. Le premier ayant découvert une embuscade qu'on lui tendait, marcha à l'ennemi, et le poussa dans les bois, avec perte de quatorze Mocovis, de deux Tobas, et de plusieurs chevaux et moutons. A la nouvelle de ce succès, le mestre-de-camp franchit la rivière, poursuivit les fuyards fort loin, en tua quelques-uns, dont il exposa les têtes le long du chemin; toutefois, ne trouvant plus que des habitations désertes, et commençant à manquer de vivres, il résolut de retourner à son fort. En cotoyant les deux bords de la rivière, il avait espéré surprendre les Mataguayos; mais ceux-ci s'étaient retirés, dans la nuit, vers les montagnes, en abandonnant leurs provisions et leurs bagages. Il en resta néanmoins quelques-uns en embuscade, qui, après avoir lancé toutes leurs flèches sur les Espagnols, rejoignirent leurs compatriotes. Le commandant blessé à l'épaule, gagna un endroit, appelé *Ramada de Lédesma*, et étant arrivé peu après à son fort, y licencia les milices.

Voyage du capitaine John Narbrough, en Patagonie, en 1669 et 1671. Le roi Charles II, voulant ouvrir un commerce avec les Indiens du Chili, ordonna de reconnaître le détroit de Magallanès, la côte de Patagonie et les ports des Espagnols dans ces parages. En conséquence, on équipa les deux navires *le Sweepstakes*, de trois cents tonneaux, et ayant à bord quatre-vingts hommes, trente-six canons et des vivres pour quatorze mois, et *le Bachelor-Pink*, de soixante-dix tonneaux, et portant dix-neuf hommes, quatre canons et des provisions pour un an. Ce dernier était commandé par *Humphrey Fleming*. Ils partirent de Deptford, sur la Tamise, le 26 septembre 1669; le 21 février 1670, ils arrivèrent sur la côte d'Amérique, non loin de l'île Penguin, et, le lendemain, ils jetèrent l'ancre dans une baie, à l'extrémité septentrionale de laquelle il y a une petite île fréquentée par une multitude de phoques. On donna à cette baie et à l'île, qui sont situées par lat. 48° 15′, le nom de *Seal* ou des Phoques, et à une autre île, à huit lieues plus au nord, celui de *Tomahawk*, parce qu'on y trouva une massue indienne. Au nord-ouest de celle-ci est une baie ronde, appelée *Spiring* (1), qui est bordée de rochers noirs taillés à pic et a sept milles de largeur sur trois de profondeur. Le 24 février, Narbrough jeta l'ancre dans le port Désiré, où il trouva, au pied d'un pieu, une pièce de plomb qui portait l'incription suivante:

MDCXV EEN SCHIP ENDE EEN JACHT GENAENT EENDRACHT EN HOORN GEDERIVEERT DEN VIII DECEMBER VERTROKEN MET EEN SCHIP D'EENDRACHT DEN X JANUARY MDCXVI.

C. I.	LE MAIRE.	S. W. C.	SCHOVTS.
A I.	CLASSEN.	I. C.	SCHOVTS.
		C. L.	JANSEN BAN.

c'est-à-dire: 1615, un navire et un yacht, nommés *l'Eendracht* et *le Hòorn*, arrivèrent ici le 8 décembre, et le navire en partit seul le 10 janvier 1616 (1).

Quoique cette inscription expliquât suffisamment l'intention qu'avait eue Le Maire, en la laissant en cet endroit, Narbrough n'en prit pas moins possession, le 25 mars, du port et de la rivière du Port-Désiré et de tout le pays sur les deux rives du dédroit, au nom du roi Charles II. Il sortit de ce port le lendemain, et, le 7 avril, entra dans celui de San-Julian, et, le 16 septembre, il revint au port Désiré. Le 23 octobre, il gagna l'entrée orientale du détroit de Magallanès, qu'il examina avec le plus grand soin. Il appela une baie, à l'est du cap Hollande, *Wood's Bay* (2), du nom de l'aide du maître; et observa sur la côte méridionale plusieurs ouvertures, vis-à-vis desquelles il y avait une île qu'il nomma *Charles' Island* (3). Une autre baie, plus à l'ouest, où il remarqua un grand nombre de baleines, reçut le nom de *Whale-Bay*, ou des Baleines; et une autre, à l'est du cap Gallant, celui de *Fortescue-Bay*. Narbrough appela des îles, situées près de cette baie, *îles Royales*. Il donna à la plus occidentale le nom de *Rupert*, à une pointe de terre basse, sur la côte septentrionale, celui de *Passage*, à une baie, sur le rivage nord-ouest, celui d'*Élisabeth*, et à un cap, sur la côte méridionale, celui de *Whale-Point*. A deux lieues à l'ouest de la baie d'Élisabeth, il vit des ruisseaux de neige fondue et une rivière qu'il nomma *Bachelor*; il appela la rade qu'elle formait *York-Road*. Depuis le cap Quad jusqu'à la mer du Sud, le détroit est bordé, des deux côtés, de hautes montagnes, et de rochers couverts de neige, ce qui lui fit donner le nom de terre de la Désolation du sud.

Suivant le relevé de Narbrough, la longueur du détroit, depuis le cap de la Vierge-Marie jusqu'à celui de Déséada, est de cent seize lieues, et la différence de longit. de 7° 14′: à la partie septentrionale de l'entrée se trouvent quatre petites îles qu'il appela de la *Direction* (4). De là il fit voile pour le Chili.

Campagne de 1672. Le gouverneur, voulant consolider les établissements et intimider les Indiens, se mit en campagne

(1) La baie d'*Esperlans* de W. Schouten.

(1) On donna, à l'île où fut découverte cette médaille, le nom de Le Maire.

(2) La baie de *Solano*, des Espagnols.

(3) L'île de *Los Principes*, indiquée sur les cartes espagnoles.

(4) Elles sont appelées, sur les cartes, les *Évangélistes*.

Le capitaine Burney observe que la carte du détroit de Magallanès, dressée par Narbrough, a servi de base à toutes celles qui en ont été depuis publiées.

Dans la relation du dernier voyage au détroit de Magellan (*Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes*), le voyage de Wood est considéré comme fait sous sa direction, et ne fesant pas partie de l'expédition de Narbrough. Il paraîtrait, d'après une note de l'éditeur, qu'il a été induit en erreur par une relation incomplète et sans date, qui se trouve dans la collection de Prévost (tom. II, lib. II, p. 1). Prévost, lui-même, paraît avoir été trompé, n'ayant pas vu le nom de Narbrough dans la première édition du voyage de Wood, imprimée à Londres.

avec quatre cents Espagnols et le même nombre de naturels. Les premiers se composaient de détachements de troupes réglées, des milices de Cordova, de Rioja, de Salta et de Jujuy. Il les répartit en trois corps, et les plaça sous les ordres de trois mestres-de-camp, don *Pédro d'Avila*, don *Pédro de Bazan* et don *Diégo Ortiz de Zarate*. Deux de ces corps descendirent le Rio-Dorado l'espace de quarante lieues jusqu'à son confluent avec la rivière Rouge, qui porte en cet endroit le nom de Rio-Grande. Don Angélo s'y rendit aussi le 2 juillet, et éleva sur son bord un fortin de bois qu'il nomma *Santiago* (1). De là il expédia des détachements à la recherche de l'ennemi qui s'était partout enfui dans les bois. On fit, néanmoins, plus de mille huit cents prisonniers qui furent conduits au fort.

En même tems, les milices de Tarija, suivies de quelques soldats espagnols et d'un bon nombre de Chiriguanès, sous les ordres de don Diégo Marin de Armanta et de Zarate, entrèrent dans le Chaco par ordre de l'audience royale de Charcas. Chemin fesant, elles rencontrèrent un corps d'Indiens qu'elles mirent en fuite, après en avoir tué plusieurs, s'emparèrent de leurs bagages, et reprirent les chevaux qu'ils avaient enlevés des habitations espagnoles. La nuit suivante, ces Indiens, guidés par le cacique Toba, revinrent à la charge; mais, quoique repoussés, ils combattirent avec tant de valeur, que les Chiriguanès, consternés, refusèrent de se mesurer avec eux, et que le sergent-major, n'osant pénétrer plus avant dans le pays, se décida à aller rejoindre le général. Dans diverses escarmouches, il fit une trentaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le cacique Toba ou Crisoé, qui lui apprit que le général avait repris la route d'Estéco. Le sergent-major retourna alors sur ses pas, et ramena son corps dans la vallée de Tarija, sans avoir perdu un seul homme.

Le gouverneur, n'ayant pas assez de monde pour garder ses prisonniers, ni assez de vivres pour les nourrir, et craignant que les débordements, dont l'époque était prochaine, ne rendissent les chemins impraticables, partit pour Estéco, et y arriva le 3 septembre. Il distribua les captifs à ses officiers, et leur enjoignit de ne pas les traiter en esclaves. Il partagea aussi, à la même condition, entre les Espagnols, les naturels de la réduction de Saint-François-Xavier, qui s'étaient toujours montrés leurs ennemis les plus irréconciliables.

Don Angélo offrit au collége des jésuites de Cordova quarante des principales familles indiennes. Mais ceux-ci les refusèrent, 1°. parce qu'ils ne voulaient pas, par leur exemple, autoriser le service personnel; 2°. parce que le gouverneur n'ayant pas assez de prisonniers pour en donner à tous ceux qui en demandaient, ils ne voulaient pas augmenter le nombre des mécontents; et 3°. qu'il serait indécent de paraître plus intéressés que le général, qui n'en retenait pas un seul pour lui. Le gouverneur choisit ensuite un nombre d'enfants des plus spirituels et les fit élever dans les colléges de Tucuman.

1676. *Voyage d'Antonio de Véa.* Le vice-roi du Pérou, don Baltazar de la Cuéva, ayant été informé que les pirates anglais avaient résolu de former un établissement sur la côte du Chili, ordonna à Antonio de Véa de mettre à la voile avec le navire *la Séñora del Rosario* et deux petites barques (*barcos longos*), pour reconnaître cette côte. Antonio de Véa sortit du port de Lima le 21 septembre 1675, et cotoya l'Archipel de Chinos, en se dirigeant vers la lagune de la Candelaria; de là il s'avança du côté de l'intérieur occidental du détroit (lat. 49° 15'), et après une inspection exacte,

(1) Parce qu'il fut achevé le 25, jour de la fête de ce saint.

il fut reconnu que la pauvreté du sol empêcherait les Européens de former aucun établissement dans ces parages. Après avoir perdu une de ces barques, montée de seize hommes, qui fut jetée sur une de ces petites îles situées vers l'entrée occidentale du détroit, il retourna à Valparaïso le 30 mars, d'où il se rendit à Callao; il y arriva le 19 août (1).

Etablissement de la colonie de Sacramento, ou de Nova-Colonia par les Portugais, en 1680. La paix de 1680 fit renaître la question des limites entre l'Espagne et le Portugal. Cette dernière puissance réclama tout le pays au nord de l'équateur, jusqu'à la rivière Wiapoc que Pinzon avait reconnue. L'Espagne reconnut la justice de ces prétentions, mais elle lui contesta ses droits sur les contrées situées au midi de la ligne, jusqu'à la Plata. La cour de Portugal, voulant s'assûrer la possession de la partie des côtes en litige, établit une colonie sur la rive gauche de la Plata, derrière l'île de San-Gabriel, où se trouvait un port commode.

Le gouverneur du Paraguay, don *Félipe Rége Corbulon*, ayant reçu avis des préparatifs qui se fesaient à Rio-Janeiro, pour l'expédition destinée à former un établissement sur son territoire, par ordre de l'infant don Pédro, régent de Portugal, il envoya deux cent soixante-dix mousquetaires dans les réductions et chargea deux corrégidors des bourgades de faire marcher des partis de troupes du côté du Brésil, pour observer les mouvements des Portugais. Ces officiers expédièrent trois détachements d'environ quatre cents hommes chacun; le premier remonta la Parana dans des canots, et les deux autres s'acheminèrent par terre, l'un du côté de Saint-Paul de Piratiningue, et l'autre de celui de l'Océan. Ces troupes firent plus de trois cents lieues sans rien découvrir; mais le dernier détachement, étant arrivé au cap de Sainte-Marie, tomba sur une partie de l'équipage d'un vaisseau portugais, qui s'était séparé de la flotte et avait été jeté à la côte. Le capitaine avait trouvé un petit navire à bord duquel il avait renvoyé quelques-uns de ses gens au Brésil. Il se mit alors en marche, avec vingt-quatre hommes, pour Buénos-Ayres, et rencontra des néophites, qui lui donnèrent des provisions et un guide pour le conduire à la réduction de *Yapéyu*, ou *Santos-Reyes*, qui était à cent lieues de là. Les Espagnols embarquèrent ces prisonniers dans des canots sur l'Uruguay, et les envoyèrent à Buénos-Ayres sous l'escorte de quatre cents Indiens.

Le gouverneur de Rio de la Plata avait chargé d'examiner les îles et les côtes du fleuve au-dessous de Buénos-Ayres, le capitaine d'un brigantin, qui avait négligé de faire le tour des îles de San-Gabriel, ne croyant pas que les Portugais oseraient approcher si près de la capitale. Peu de tems après, des particuliers y découvrirent des navires nouvellement construits. Le gouverneur y expédia un brigantin dont le capitaine ne fut pas peu surpris d'y voir quatre vaisseaux à l'ancre et une forteresse régulièrement construite et défendue par de la grosse artillerie et une bonne garnison, aux ordres de don *Manuel de Lobo* (2). Le gouverneur du

(1) *Noticias de las exp. Magall.*, p. 265.

(2) La colonie de Sacramento, située sur le bord de la Plata, et vis-à-vis de Buénos-Ayres, dont elle était distante de trente-trois milles N.-E., fut prise en 1680, par don Joseph de Garra, gouverneur de la province. Les Portugais la reprirent peu de tems après; en 1704, elle tomba de nouveau au pouvoir du sergent-major don *Baltasar Garcia Ros*, et elle fut rendue à la paix. En 1736, les Espagnols vinrent encore l'assiéger avec huit cents hommes de troupes réglées, cinq mille Indiens, et quatre frégates de cinq canons; mais leurs efforts, cette fois, furent vains. En 1762, le gouverneur de Buénos-Ayres, don Pédro Céballos, l'enleva aux Portugais, et elle leur fut de nouveau rendue par le

Paraguay lui ayant demandé d'évacuer l'établissement, il s'y refusa sous prétexte qu'il était dans les limites du Portugal. Le gouverneur consulta, au sujet de la conduite qu'il devait tenir, les théologiens et les avocats de Buénos-Ayres, qui dressèrent un mémoire sur des cartes hollandaises, et l'envoyèrent à Lobo. Celui-ci produisit aussi une carte à l'appui de ses prétentions et en référa à sa cour (1).

Don *Joseph de Barro*, gouverneur de Buénos-Ayres, ayant résolu de réduire la colonie par la force, donna ordre aux corrégidors des Réductions de mettre présentement sur pied un corps d'Indiens. Ils réunirent trois mille Guaranis du Tucuman et de la Plata, qui se rendirent à Yapéyu, et pénétrèrent par le canal de l'Uruguay à la distance de trois lieues de Nova-Colonia, accompagnés de quatre missionnaires; ils firent cette marche pénible de deux cents lieues dans l'espace d'onze jours. Ils avaient des frondes, des arcs, des flèches et des massues. Ils conduisaient cinq cents mulets chargés de provisions, cinq cents bœufs pour le service de l'artillerie, et quatre mille chevaux, qu'ils devaient pousser contre l'ennemi, pour en rompre les rangs (2). Toutes les troupes du gouverneur consistaient en trois mille fantassins espagnols, nègres ou mulâtres, qui n'avaient que deux cents fusils et quelques sabres.

Le mestre-de-camp don Antonio de Véra-Muxica, chargé de diriger les opérations du siége, commença l'attaque avec trois cents Espagnols et trois mille Indiens des réductions. Un néophite, étant monté sur le rempart dans l'obscurité de la nuit, trouva le factionnaire endormi et lui coupa la tête. Un coup de carabine devait être le signal de l'attaque. Dans la confusion, un soldat laisse partir son arme, et aussitôt une colonne entière s'élance sur le rempart. Les Portugais surpris, croyant avoir affaire à toute l'armée, y accourent, mettent le feu à une couleuvrine, qui éclate au moment où deux autres colonnes indiennes pénètrent dans la place. Les assiégés sont investis de toutes parts, et on s'empare de leurs magasins à poudre. Toutefois, revenus de leur frayeur, ils se défendent avec valeur; mais les Indiens se précipitent sur eux avec tant de furie, que la résistance devient inutile. Il n'échappa de la garnison que neuf hommes, qui, ayant pris position sur un rocher, sauvèrent leur vie par capitulation. Le gouverneur, qui était du nombre, fut envoyé avec eux à Lima, où il mourut peu après son arrivée. La perte des Indiens fut de trente tués et d'un plus grand nombre de blessés. Les Espagnols ne perdirent que six hommes (3). Ainsi, cette forteresse défendue par une bonne artillerie, bordée de fusiliers, et remplie de troupes aguerries et bien armées, fut escaladée et prise par des néophites, vêtus d'un simple caleçon, par un froid très-vif, et qui étaient venus la plupart d'une distance de deux cents lieues. Ils furent complimentés sur leur conduite, dans des lettres adressées à leur provincial, par l'archevêque de Lima et le vice-roi du Pérou.

La contestation fut soumise, en 1681, aux cabinets de Madrid et de Lisbonne, qui, désirant l'un et l'autre éviter la guerre, convinrent de faire décider la chose par des commissaires, ou par le pape, en cas de division. En attendant, il fut stipulé par un traité provisoire, signé le 7 mai 1682, que le territoire en question resterait en commun aux deux nations. Don *Francisco Napez de Lancastro*, qui avait été commandant en second sous Lobo, fut envoyé pour réoccuper la place, à condition qu'il n'y demeurerait que quatorze familles portugaises, que les maisons seraient bâties en bois et couvertes en chaume, et qu'on n'y construirait aucun fort; que le gouverneur de Buénos-Ayres aurait droit de faire la visite de l'établissement et des navires qui viendraient y commercer; et enfin que les trois cent mille Indiens et les troupeaux que les habitants de San-Pablo de Piratiningue avaient enlevés au territoire dépendant de la couronne d'Espagne, lui seraient restitués.

Nouvelle expédition contre les peuples de Chaco, en 1685. Une cédule royale du 6 décembre 1684, enjoignit au gouverneur du Tucuman d'assûrer les jésuites que leurs convertis seraient placés sur le même pied que ceux qui peuplaient les réductions du Parana et de l'Uruguay. Le roi voulut que les missionnaires fussent escortés de vingt à vingt-cinq soldats pour leur sûreté; mais le vice-roi du Pérou et le gouverneur du Tucuman jugèrent nécessaire d'employer d'autres moyens que la douceur et les ménagements contre les insolents Mocovis et Tobas qui venaient de tuer deux missionnaires, don Pédro Ortiz de Zarate et le père Solinas. Le vice-roi nomma don Antonio de Véra-Muxica gouverneur par *interim* du Paraguay, et partit pour ce pays avec quatre cents Espagnols et cinq cents Indiens. S'étant mis en marche d'Estéco, le 5 juillet 1685, il fit une centaine de prisonniers, mais il perdit trois cents chevaux que les Indiens enlevèrent à la vue de trois cents hommes retranchés. L'expédition ne fut pas heureuse et, au retour, elle souffrit beaucoup de la famine.

Mission dans la terre magellanique. Vers cette époque, le jésuite *Nicolas Mascardi*, accompagné d'un cacique, se rendit dans le pays des *Poyas*, situé entre celui des Arauques et le détroit de Magellan, pour y découvrir une ville qu'on prétendait avoir été fondée par le capitaine Sébastien de Arguella, qui avait fait naufrage dans ce détroit; mais il trouva la mort dans cette expédition, après une recherche inutile.

Paix des Chiquitos avec les Espagnols, en 1692. Ces Indiens, après avoir fait aux Espagnols une guerre presque continuelle depuis l'expédition de Nuflo de Chavès, se trouvaient menacés d'un côté par eux, et de l'autre par les Mamelucks, qui avaient déjà fait des incursions sur leur territoire. Étant ainsi placés entre deux feux, ils conclurent la paix avec le gouverneur don Augustin Arcé de la Concha. Le père de Arcé arriva aux premiers établissements des *Chiquitos Pinocas*, vers la fin de l'année 1692. Une maladie épidémique y exerçait alors de grands ravages. Il en fut

---

traité de Paris, de l'année suivante; mais l'ayant prise une seconde fois, il la détruisit par ordre de sa cour. (*Alcédo.*)

(1) Le gouverneur espagnol joignit à son mémoire les cartes hollandaises, dont les Portugais, eux-mêmes, se servaient pour naviguer, et le traité de paix de 1668, où il est dit que la province de San-Vicente devait servir de limite au Brésil, du côté du Paraguay. Lobo représenta au gouverneur une mappemonde, dressée à Lisbonne en 1678, et d'après laquelle les trois cents lieues de côtes, depuis Rio-Janeiro jusqu'à l'embouchure de la Plata et le continent de l'autre bord jusqu'au Tucuman, appartenaient à la couronne de Portugal. Une ligne, qui s'y trouvait tracée, comprenait même les deux provinces de Paraguay et de Rio de la Plata.

(2) Selon Muratori, le commandant du siége avait proposé de placer les quatre mille chevaux à nud, pour servir comme de rempart; mais il les fit mettre à l'écart, à la demande des Indiens, qui sentaient le danger que leur feraient courir des chevaux épouvantés par le feu de l'artillerie. *Relation des missions*, p. 228. Paris, 1754.

(3) Muratori dit que deux cents Portugais perdirent la vie dans cette action; les autres demeurèrent prisonniers avec leur général.

atteint; mais, peu après, s'étant rétabli, il quitta ses travaux apostoliques, et se rendit à Tarija, par ordre de son provincial.

Irruption des Mamelucks dans le pays des Chiquitos, leur défaite, et établissement d'une deuxième réduction, en 1694. Ces Indiens étant tombés dans une embuscade, furent forcés de battre en retraite. L'année d'après, ils attaquèrent les *Taus*, autre nation chiquite, les surprirent, et en emmenèrent un grand nombre en captivité. Les Panoquis éprouvèrent aussi le même sort. Toutefois, quelques-uns d'entre eux étant parvenus à s'échapper, vinrent trouver le père de Arcé, qui les mena dans une plaine, où il avait déjà réuni un bon nombre de Chiquitos, et y fonda une deuxième réduction, sur le bord de la petite rivière de *Jacopo*, dans un lieu entouré de bois. Cette colonie fut placée sous la protection de *San-Rafaël*. Le père de Arcé, continuant sa route, donna avis de la marche des Mamelucks à San-François-Xavier, passa à Santa-Cruz, où il trouva un secours de cent trente soldats, sous un brave officier, qui les mena d'abord à San-François-Xavier, où trois cents Chiquitos l'attendaient, et se rendit de là sur le bord de la petite rivière de San-Miguel, où il campa, après avoir évacué la réduction. L'ennemi se retira, et s'approcha ensuite de cette dernière, dans l'espoir de l'enlever. Le 9 août, le capitaine espagnol arriva à la vue de son camp, et, le lendemain, à la pointe du jour, il les attaqua; mais les deux commandants *Antonio Firraès* et *Manuel Frias* ayant été tués, leurs soldats effrayés se jetèrent dans la rivière pour se sauver à la nage. On fit feu sur eux, et il ne s'en échappa que cent trois, qui furent blessés et pris. Les Espagnols ne perdirent que six hommes. On ignore quel fut le nombre des morts de l'ennemi.

Après cette victoire, les Espagnols résolurent d'aller délivrer quinze cents Panoquis, que protégeait un faible détachement de troupes; mais la mésintelligence s'étant mise parmi les officiers, empêcha l'exécution de ce projet, et l'expédition retourna à Santa-Cruz. D'autres partis de Mamelucks furent ensuite défaits par les Indiens; et les Guarayos, qui les avaient suivis, voyant le danger auquel leur alliance les exposait, se joignirent aux Chiquitos, et embrassèrent la religion catholique.

1695–1699. Cependant, les habitants espagnols de Santa-Cruz vexaient les néophites qui travaillaient à leurs champs, les enlevaient et maltraitaient les pasteurs qui voulaient s'opposer à leurs violences. Plusieurs d'entre eux, pour se soustraire à leur poursuite, s'étaient retirés dans les montagnes. Le père de Arcé se décida en conséquence à transférer la bourgade à dix-huit lieues plus au nord, et chargea de ce soin le père Cavalléro.

Les pères Hervas et de Zéa achevèrent de bâtir la réduction de San-Rafaël, vers la fin de l'année 1696. Toutefois, la peste y ayant fait, deux années de suite, de grands ravages, on la transporta plus à l'est, sur la petite rivière de Guapis, qu'on reconnut après n'être pas navigable.

Expédition du capitaine français de Gennes, en 1695. Vers l'année 1686, des flibustiers de l'île Saint-Domingue, après avoir infesté pendant plusieurs années les côtes de Caracas, de la Nouvelle-Espagne et de Cuba, sans y avoir pu faire fortune, résolurent de passer dans la mer du Sud. Ils y pénétrèrent par le détroit de Magellan, au nombre de quatre-vingts. Au bout de sept ans, vingt-trois d'entre eux, qui avaient perdu au jeu leur part du butin, formèrent le projet de retourner dans la mer du Nord. Étant partis de l'île de Fernandez, dans une pirogue, ils abordèrent aux côtes du Pérou, et y enlevèrent cinq riches navires. Ils en choisirent un pour exécuter le voyage, et le chargèrent de métaux, de marchandises des Indes, et de vivres. Toutefois ils le perdirent dans le détroit de Magallanès, et ne parvinrent à en sauver que quelques débris qu'ils placèrent à bord d'une barque de leur construction. Après un séjour de dix mois dans ces parages, ils se rendirent à Caïenne, d'où quelques-uns allèrent s'établir au Brésil et d'autres à Saint-Domingue. Quatre ou cinq d'entre eux résolurent néanmoins d'entreprendre un second voyage à la mer du Sud, et passèrent en France, où *Macarty*, un de ces flibustiers, adressa à ce sujet un mémoire à M. de Gennes. Celui-ci communiqua le projet à la Cour, en s'offrant de l'exécuter lui-même, et le roi mit à sa disposition les vaisseaux de l'État qu'il jugerait convenable de choisir. Le 3 janvier 1695, il partit de la Rochelle, avec *le Faucon anglais*, de quarante-six canons et deux cent soixante hommes d'équipage; *le Soleil d'Afrique*, de trente-deux canons et de deux cent vingt hommes; *le Séditieux*, de vingt-six canons et de cent quarante hommes; *la Félicité*, de huit canons et de quarante hommes, et les deux navires *la Gloutonne* et *la Féconde*, chargés de provisions. Le 13 février 1696, il entra dans le détroit de Magallanès, et jeta l'ancre dans une baie de la côte septentrionale, entre les deux *Angosturas*, qu'il appela baie de *Boucault*. Il se rendit de là à une autre, à deux lieues N.-E. du cap Froward, lui donna le nom de *Baie-Française* (1), et à une rivière qui y verse ses eaux, celui de *de Gennes*. Il y fut retenu par des vents contraires, et par un froid excessif pendant les mois de février et de mars. Il essaya, au commencement d'avril, de pénétrer dans la mer du Sud; mais n'ayant pu y parvenir, il vira de bord, le 5 avril, regagna la mer du Nord, se dirigea vers les côtes du Brésil, et de là fit voile pour la Rochelle, où il arriva le 21 avril 1697 (2).

Voyage du capitaine anglais Strong, par le détroit de Magallanès, aux côtes du Chili et du Pérou, en 1689 et 1690. Des marchands anglais ayant obtenu de l'amirauté, pendant la guerre entre la France et l'Angleterre, l'autorisation de courir sur les navires de la première de ces deux nations, construisirent, à leurs frais, un vaisseau, *le Welfare*, de deux cent soixante-dix tonneaux, et de quatre-vingt-dix hommes d'équipage, bien pourvu d'artillerie et de marchandises, telles que draps, armes et articles en fer. Ce vaisseau partit de Plymouth le 1er. novembre 1689, sous le commandement du capitaine *John Strong*, et arriva, le 27 janvier 1690, en vue des îles méridionales de Davis. Le lendemain, il reconnut un rocher (3) à quatre ou cinq lieues de la principale, et entra dans un canal ou passage, de dix-sept lieues de long, auquel il donna le nom de *Falkland-Passage*. Il était tellement rempli d'herbes marines, que le vaisseau, favorisé d'un bon vent, avançait avec difficulté. On eût dit, suivant l'expression d'un des narrateurs de l'expédition, « qu'il voguait plutôt dans une prairie que dans un bras de mer ». Strong en sortit le 1er. février. Les îles voisines abondaient en renards, et on en prit un fort gros sur celle de Hawkins.

Au sortir de ce passage, *le Welfare* cingla vers l'ouest, dans la direction du détroit de Magallanès. Il y arriva le 12 février, et ne gagna la mer du Sud que le 23 mai suivant. L'équipage eut une rixe avec des indigènes, en un en-

(1) La *Bahia de San-Nicolas* des Espagnols, qui en firent une reconnaissance exacte en 1786.

(2) Voyage de M. de Gennes au détroit de Magellan, par le S. Froger, Paris.

(3) Il fut appelé *White conduit*, par R. Hawkins. C'est l'*Edystone* des cartes anglaises.

droit appelé *Bachelor's river*. Ceux-ci étaient occupés à pêcher avec de petits filets; les Anglais en jetèrent un de quatre-vingts brasses de longueur, et prirent une si grande quantité de poisson, que ces sauvages, ne pouvant contenir leur dépit, leur lancèrent des mottes de terre, et coururent chercher leurs armes et leurs camarades. Les Anglais tirèrent sur eux et en blessèrent plusieurs. Le 10 juin, *le Welfare* aborda à l'île de Mocha (1).

Renouvellement des hostilités avec les Portugais. Le duc d'Anjou, Philippe V, étant monté sur le trône d'Espagne, écrivit, le 5 mars 1703, au gouverneur du Rio de la Plata, de faire fortifier le fort de Buénos-Ayres, et au provincial des jésuites d'y envoyer, tous les quatre mois, trois cents Indiens des réductions. Le roi craignait que les mines du Potosi n'y attirassent les Français. Toutefois, tandis qu'il prenait des précautions contre les alliés de la maison d'Autriche, qui n'avaient aucun dessein sur le Paraguay, les Portugais du Brésil s'occupaient d'empêcher le gouverneur du Rio de la Plata de tirer des secours des réductions. Ils fournirent des armes aux Indiens ennemis qui surprirent et pillèrent la bourgade des Rois, et en enlevèrent tous les chevaux et les bœufs. Les néophites se réfugièrent dans les réductions les plus proches, où, s'étant réunis au nombre de deux mille, ils marchèrent contre l'ennemi et le forcèrent à la retraite après un combat sanglant. On en vint encore aux mains pendant cinq jours de suite, et la victoire resta enfin aux néophites, qui tuèrent ou firent prisonniers tous leurs ennemis, tant Indiens que Portugais.

Cependant, les Portugais avaient repeuplé et fortifié de nouveau la colonie de Sacramento. Le vice-roi du Pérou ordonna, le 9 novembre 1703, au gouverneur de la Plata, don Alonzo-Juan de Valdé Inclan, de les en déloger. Celui-ci alla en conséquence, avec les troupes réglées et les milices, établir son camp à la vue de la place, où il fut joint, le 4 novembre 1704, par trois divisions d'Indiens envoyées par le provincial de l'Uruguay, avec six mille chevaux et des mulets de charge. Le sergent-major don Balthazar-Garcia Ros conduisit le siége avec tant d'habileté, et les Indiens le secondèrent si efficacement, que les assiégés les voyant marcher à l'assaut, s'embarquèrent à la hâte sur quatre navires qui venaient d'arriver avec du secours, et laissèrent dans la place toutes leurs munitions et leur artillerie. Les néophites perdirent, dans cette affaire, une cinquantaine d'hommes, et deux cents environ furent blessés. La perte des Espagnols fut très-légère. Ces Indiens poussèrent le désintéressement jusqu'à refuser une somme de 180,000 piastres qui leur avait été promise pour leurs services, et retournèrent chez eux le 17 mars 1705 (2). Le sergent-major reçut, en récompense, le gouvernement du Paraguay, et partit aussitôt pour visiter toutes les réductions.

Voyage de M. de Beauchesne-Gouin au détroit de Magallanès, en 1698. La compagnie, formée en France pour l'établissement de colonies dans les parties de l'Amérique méridionale non occupées par les Européens, équipa deux vaisseaux de cinquante canons chacun, *le Philippeaux* et *le Maurepas*, une frégate, et une barque de deux cents tonneaux, dont elle confia le commandement à Beauchesne-Gouin, capitaine de la marine française. L'expédition partit de France le 17 décembre 1698, et, pendant la traversée, les deux derniers navires s'étant séparés des autres, ne continuèrent pas le voyage. Le 9 juin 1699, Beauchesne jeta l'ancre dans la baie de Spiring (baie d'Esperlans), près de l'entrée du port Désiré; le 24, il entra dans le détroit et relâcha dans la baie de Boucault, et, le 3 juillet, il aborda au port Famine, où il eut des relations amicales avec les indigènes. Il en rencontra d'autres sur les bords de la baie d'Élisabeth, et reconnut que la terre située vis-à-vis de cette dernière, était une île détachée de la Terre-de-Feu, et de sept à huit lieues de circuit. Il en prit possession au nom du roi de France, et la nomma, d'après ce prince, *île de Louis-le-Grand* (1). Il appela les deux ports qu'elle forme *baie du Dauphin* et *port Philippeaux*, et un autre de la Terre-de-Feu, *port de la Nativité*. Le 21 septembre, il jeta l'ancre près du détroit de Saint-Jérôme, à l'embouchure de la rivière Galante, qu'il nomma rivière du *Massacre*, à cause d'une rixe qui y avait eu lieu quelque tems auparavant entre des flibustiers et des naturels. On reconnut que les deux rives étaient habitées par deux tribus distinctes, et ennemies l'une de l'autre. Celle qui résidait dans la partie orientale, portait le nom de *Laguédiche*, et celle de la partie occidentale, qui était bien plus nombreuse, s'appelait *Haveguédiche*.

Le 21 janvier 1700, les deux vaisseaux entrèrent dans la mer du Sud, après une navigation pénible d'environ sept mois dans le détroit, où ils avaient, dit-on, appareillé jusqu'à quatre-vingts fois, et autant de fois été forcés de jeter l'ancre. Beauchesne se rendit de là sur les côtes du Chili et du Pérou, et après y avoir séjourné quatre mois, il visita les îles de Gallapagos, et retourna au Chili, d'où il fit voile pour le détroit de Magallanès. Toutefois, il en manqua l'entrée, et doublant le cap Horn, le 19 janvier 1701, il découvrit, par lat. 52° 50′ S., à 60 lieues E. de la Terre-de-Feu, une île de cinq à six lieues de circonférence, qu'il nomma *Beauchesne*. Le lendemain, il arriva aux îles Sébaldines, cingla vers le Brésil pour y prendre des provisions, et, le 6 août, il rentra au port de la Rochelle, après une absence de trente-deux mois (2).

Le but qu'on se proposait en fondant les réductions chez les Chiquitos, était d'ouvrir une communication plus directe et plus facile entre les provinces de Tucuman et de Paraguay, que celle qui existait par le fleuve jusqu'à Santa-Fé, et à travers les plaines immenses qui séparent cette ville de Buénos-Ayres. On fit alors des tentatives pour pénétrer jusqu'au lac de Paraguay; et, le 27 juin 1703, le père Hervas et autres s'embarquèrent à l'Asuncion, pour remonter le fleuve. Les Payaguas tuèrent un néophite qui les accompagnait; mais, gagnés par un présent, ils leur laissèrent le passage libre. Hervas, continuant sa route, arriva, le 21 août, à une espèce de forte palissade, près de laquelle s'élevait une grande croix, que les Indiens y avaient plantée, dans l'espoir que ce signe les garantirait des tigres qui infestaient le pays. Ils entrèrent dans le lac de Xarayès, le dernier jour d'octobre, et après en avoir longé pendant trois semaines le bord occidental, ils se remirent en route pour l'Asuncion, où ils arrivèrent le 6 janvier 1704.

Conversion de plusieurs peuplades indiennes, en 1705, 1706

(1) Voyez les voyages de Burney, tome IV. Cet auteur dit que le journal de ce voyage, écrit par le capitaine Strong lui-même, se trouve déposé au musée britannique, avec une autre relation intitulée : *Observations made during a south sea voyage*, et rédigée par *Richard Simson*, un des passagers du *Welfare*.

(2) On leur avait promis un réal et demi par tête pour le tems qu'ils seraient absens de leur bourgade.

(1) Cette île est appelée, sur les cartes espagnoles, île de *Carlos III*.

(2) Navigation aux Terres Australes, tome II, art. 36, tirée du journal de Villefort, enseigne du vaisseau du roi; *Relacion del ultimo viage, derrotero del estrecho*, p. 105.

et 1707. Le père Cavalléro se rendit, vers cette époque, dans le pays des *Mañucicas*, situé au nord de la réduction de San-François-Xavier. Cette nation comptait vingt-deux bourgades, dont chacune portait un nom particulier. Il passa ensuite chez les *Quiriquicas*, qui étaient depuis long-tems en guerre avec les *Sibacas*, et réussit à les convertir. Il visita après San-François-Xavier, d'où il partit, le 4 août 1707, pour le pays des Sibacas, qu'il réconcilia avec les *Zirituras;* après quoi, il alla chez les *Jurucarès* et les *Subarucas*, qu'il convertit pareillement.

Voyage de M. Marcand, *en* 1713. Ce capitaine, Français de nation, commandant la tartane *Sainte-Barbe*, voulant éviter le voyage par le cap Horn, chercha à pénétrer par le détroit de Magellan, et découvrit un nouveau passage dans la Terre-de-Feu, le 13 mai 1713, par où il passa à la côte du Chili (1).

Nouvelles hostilités des Indiens. Sur ces entrefaites, les Indiens de la frontière de Chaco recommencèrent les hostilités dans le Tucuman, ravagèrent les campagnes et les environs des villes, détruisirent celle d'Estéco, et s'avancèrent jusqu'à Salta, où venait d'arriver le nouveau gouverneur de la province, don *Estévàn de Urizar y Arespacochega.* Le vice-roi du Pérou l'autorisa à faire la guerre aux Iobas, aux Mataguayos, aux Mocovis et à leurs alliés, après avoir pris l'avis des théologiens, qui la déclarèrent juste et nécessaire. Tous les Espagnols fournirent aux frais de l'expédition; le gouverneur contribua personnellement pour 60,000 piastres. L'armée se composait de sept cent quatre-vingts Espagnols, non compris les officiers, des milices de Tarija et de Rioja, d'une compagnie tirée de la forteresse d'Estéco, d'un corps de Chiriguanès, et de cinq cents Indiens. Les habitans des villes de l'Asuncion, de Corrientès et de Santa-Fé, pour se protéger pendant l'absence de don Estévan, mirent sur pied quelques troupes, savoir: la première, cinq cents hommes; la deuxième, deux cents, et la troisième, trois cents. L'armée eut ordre de pénétrer dans le Chaco sur plusieurs points, et de passer au fil de l'épée tous les naturels pris les armes à la main. Le gouverneur partit d'Estéco le 10 juillet 1710, et fut fort surpris de rencontrer la majeure partie de son armée, campée, à dix-huit lieues de distance, sur le bord de la petite rivière qui porte en cet endroit le nom de Rio de Valbuéna, mais qui prend celui d'Estéco auprès de ce retranchement. Elle s'y arrêta, et construisit un fort, n'osant s'avancer à cause des chemins qui étaient impraticables pour les voitures, et parce que le pays avait été ruiné par l'ennemi qui occupait en force une forêt voisine. A la nouvelle de l'approche des Espagnols, le cacique des Mocovis, *Notiviri*, qui avait insulté la ville de Salta, se retira sur le territoire des Abiponès, où il fut suivi de presque tous les Aguilotès.

Le gouverneur mit une forte garnison dans le fort, qu'il nomma Saint-Étienne, et en confia le commandement au sergent major don Nicolas de Véga. Il y laissa aussi le père de Yégros. Pendant le séjour qu'y avait fait le général, il y avait eu plusieurs rencontres avec les Indiens, qui avaient été toujours battus, et forcés à regagner les forêts, où ils manquaient d'eau et de vivres. Le 20 août, le gouverneur se mit en marche du côté de la rivière Rouge, qu'il atteignit le septième jour. Le 28, il arriva au camp des Malbalas, qui était environné de fondrières assez profondes. Il attaqua néanmoins un de leurs quartiers, tua sept hommes, et fit huit prisonniers. Les autres prirent la fuite, et laissèrent aux Espagnols cinquante chevaux et quelques brebis. Toutefois, les missionnaires qui accompagnaient l'armée, persuadèrent aux Malbalas de mettre bas les armes, et de venir s'établir sur les bords du Valbuéna. D'un autre côté, le mestre-de-camp don Antonio de la Tixéra, que le gouverneur avait envoyé avec les milices du Jujuy pour reconnaître le pays, revint lui apprendre que les *Ojatas* avaient fait leur soumission. Leur exemple fut suivi de toute la nation des Lullès. Ayant alors reçu un renfort de deux cents Espagnols, envoyés par le gouverneur, il fit marcher des troupes contre les Chunipis, qui se soumirent également. Les Lullès prirent possession de leur nouvelle bourgade, qui fut appelée San-Étienne, le 16 août 1716.

(1) Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud*, p. 263.

1713. *Assiento de Negros*, ou *convention* par laquelle les Anglais pourront importer des nègres dans l'Amérique espagnole; et la compagnie créée à cet effet s'oblige de fournir des esclaves aux colonies pendant trente ans, à partir du 1er. mai 1713 jusqu'à la fin de 1743; ladite convention signée par le roi, à Madrid, le 26 mars 1713 (42 articles).

Dans l'intérêt des sujets des deux couronnes, S. M. B. garantit, au nom des personnes qu'elle désignera, l'importation dans les colonies espagnoles d'Amérique, et pendant ledit espace de tems, de cent quarante-quatre mille nègres (*piezas de India*) des deux sexes et de tout âge, à raison de quatre mille huit cents nègres par an. (Art. 1er.)

Pour chaque nègre de taille moyenne, sain et vigoureux, il sera payé un droit de 33 1/3 (*escudos*), compris tous droits d'*alcabala*, *siza*, *union de armas*, *bogueron* ou autres. (Art. 2.)

Afin de pourvoir aux besoins pressants de la couronne, les *assientits* avanceront à S. M. C. 200,000 *escudos*. (Art. 3.)

Outre l'importation annuelle des quatre mille huit cents nègres, suivant le traité, les *assientits* pourront, s'ils le jugent nécessaire au service de S. M. C. et de ses sujets, en importer un plus grand nombre pendant les vingt-cinq premières années, mais à condition que chaque nègre ne sera imposé qu'à 16 2/3 pour tout droit. (Art. 6.)

Les *assientits* auront le droit d'introduire leurs esclaves sur des bâtiments anglais ou espagnols, dans tous les ports de la mer du Nord et à Buénos-Ayres, de la même manière que celle usitée par la première compagnie, et sous la condition que les commandants et les matelots ne commettront aucune action contraire aux usages de la religion catholique romaine. (Art. 7.)

Les nègres importés dans les ports de Cumana et de Maracaïbo ne pourront être vendus plus de 300 *escudos* chacun; quant aux autres ports de la Nouvelle-Espagne, ses îles et la Terre-Ferme, ils pourront y être vendus au prix le plus avantageux. (Art. 8.)

Les *assientits* pourront, en outre, importer annuellement, sur quatre bâtiments, dans les parages de la Plata ou de Buénos-Ayres, douze cents nègres des deux sexes, dont huit cents pour Buénos-Ayres et quatre cents pour les provinces supérieures et le royaume du Chili. Les *assientits* auront la jouissance de divers points de la côte pour faire des provisions, et se procurer le bétail nécessaire à la subsistance des équipages et de la cargaison, avec permission d'élever des cabanes en bois, mais sans aucune espèce de fortifications. Tout ce qui aura rapport à ces terrains sera sous les ordres d'un officier espagnol désigné à cet effet; tout le reste sera du ressort du gouverneur et des officiers de Buénos-Ayres, etc. (Art. 9.)

Par ordre du roi:

Signé D. Bernardo Tinaguéro de la Escaléaa (1).

(1) Voir vol. I, p. 83-106 de la *Collection de tous les traités de paix, alliance et commerce, entre la Grande-Bretagne et les autres puissances.* Londres, 1772.

D'après cette convention, la compagnie anglaise avait le privilége exclusif du commerce d'esclaves dans l'Amérique du sud; et elle avait, à cet effet, un comptoir à Buénos-Ayres, d'où la traite se fesait avantageusement, non-seulement avec les grandes provinces de Buénos-Ayres, du Paraguay et de Tucuman, mais encore avec le Pérou et le Chili. Le trajet était préférable à celui par Porto-Bello et Panama : il était plus court, le climat plus sain, les provisions meilleures et plus abondantes (1).

En 1716, les Chiriguanès sortirent en foule de leurs montagnes, et dévastèrent les plantations des environs de Santa-Cruz. Les milices espagnoles marchèrent contre eux, avec quatre cents Chiquitos, et en tuèrent, dans une rencontre, un nombre considérable. Les vainqueurs firent plus de onze cents prisonniers, et en prirent mille autres dans la Cordillière, sans qu'il leur en coûtât la perte d'un seul homme. Les Chiquitos montrèrent la plus grande intrépidité dans cette campagne. Le père d'Aguilar accompagna l'expédition.

Expéditions des missionnaires chez les Zamucos, en 1716 *et* 1718. Le missionnaire Jean-Baptiste de Zéa se mit en chemin, avec mille néophites, pour se rendre chez les Zamucos, nation nombreuse, qui habitait le pays situé à l'ouest du Paraguay. Il ne fit que quatorze lieues en dix-neuf jours, à cause des tempêtes et des débordements des rivières. Ensuite il rencontra une forêt si épaisse, qu'il fallut se frayer un passage à coups de hache. Les Indiens employèrent dix-neuf jours à ce travail, sous un soleil brûlant, et au milieu d'une nuée continuelle de mosquites et de taons qui les assaillirent jour et nuit. Bientôt après, les vivres manquèrent, et le missionnaire fut forcé de revenir sur ses pas. L'année suivante, il fit une autre tentative sans succès : pendant qu'il cherchait à ouvrir un passage à travers une autre forêt, il fut surpris par une crue d'eau, et forcé de regagner l'endroit d'où il était parti. Il quitta encore sa réduction, au mois de mai 1718, et arriva, le 12 juillet, au premier village des Zamucos. Il réussit à en convertir plusieurs; mais, nommé provincial de son ordre, il fut obligé de les quitter. Il les confia au père Michel de Yégros et au père Albert Roméro. Pendant que le premier s'éloignait afin de chercher un lieu convenable pour une nouvelle réduction, les Zamucos massacrèrent l'autre, et douze Indiens qui l'accompagnaient. (*Muratori.*)

Usurpation de don Joseph de Antéquéra y Castro, et révolte des communéros. Don Diégo de los Réyes, gentilhomme d'Andalousie, établi à l'Asuncion, fut nommé gouverneur du Paraguay, au grand déplaisir d'une foule d'Espagnols, qui se croyaient supérieurs en rang. Ils prétendaient qu'il était contraire aux lois qu'un citoyen devînt gouverneur de la ville où il résidait, et dressèrent contre lui un acte d'accusation, qu'ils transmirent à l'audience royale de Charcas. Celle-ci, par une décision du 15 janvier 1721, chargea don *Joseph de Antéquéra y Castro*, un de ses membres, d'examiner l'affaire. Ayant été appelé par le vice-roi à succéder à Diégo, il prit les rênes du gouvernement avant l'expiration des cinq années de l'administration de ce dernier, qui fut contraint de fuir. Le Conseil-général de la province confirma ce jugement, le 15 septembre, malgré les réclamations du premier alcade, don *Miguel de Torrez*, qui s'opposait à ce qu'on fît succéder au gouverneur un juge qui avait informé contre lui. Les habitants se divisèrent en deux partis, celui du peuple, et celui des jésuites. Ces derniers avaient la supériorité, mais Antéquéra s'opposa à leur influence, et encouragea le peuple à établir des lois municipales, et à vivre indépendant de leur autorité. Il forma, en conséquence, un gouvernement représentatif. Toutefois, Antéquéra s'occupa plus de remplir ses coffres, que du soin du gouvernement. Il fit baisser le prix de l'herbe du Paraguay, pour pouvoir l'acheter à bon compte, et l'envoyer vendre au Pérou. Il employa le même moyen à l'égard des autres denrées de quelque valeur. Le vice-roi, archevêque de Lima, alarmé de l'opposition des habitants du Paraguay, assembla des troupes pour punir les rebelles, en donna le commandement à don Balthasar-Garcia Ros, lieutenant du roi dans la Plata, et qui avait été gouverneur du Paraguay, et enjoignit à Antéquéra, le 16 février 1722, de quitter le pays. Les jésuites qui désiraient détruire le gouvernement des *communéros*, ou des représentants, prirent les armes, et, de son côté, le peuple résolut de défendre ses droits. Les troupes royales, après plusieurs combats, finirent par triompher; et Antéquéra, s'étant réfugié à Cordova, y fut arrêté, et de là conduit à Lima, où il fut jeté dans les fers, avec ses complices, don Ramon Llana, don Juan de Ména et Mempo, qui étaient considérés comme les chefs de la révolte. Mempo s'échappa cinq ans après et regagna le Paraguay. Le gouvernement espagnol, redoutant son influence, se décida à mettre à mort Antéquéra et ses compagnons. Pour procéder dans cette affaire avec une apparence de justice, le vice-roi avait envoyé un commissaire au Paraguay pour prendre des informations sur tout ce qui concernait son usurpation, et ce fut sur ce rapport qu'il fut déclaré coupable de trahison, et condamné à mort. Le 5 juillet 1731, jour de l'exécution, le peuple se rassembla en foule autour de l'échafaud pour demander sa grâce. Mais le vice-roi étant arrivé avec sa garde, fit tirer sur lui, et, pour exécuter la sentence, on lui coupa la tête. De Ména, l'alguazil major, fut aussi mis à mort. Depuis le retour du commissaire, *don Mathias Anglès*, au mois de mai 1728, on travailla sans relâche, dit Charlevoix, au procès le plus embrouillé qui fût peut-être jamais, par la prodigieuse quantité d'écritures qu'il fallait lire et confronter, et par la manière artificieuse dont les défenses de l'accusé et de ses complices étaient tournées (1).

Don Vicenté *Pazos*, dans ses *Lettres* sur les Provinces-Unies de l'Amérique méridionale, observe qu'on ne s'étonnerait point de l'acharnement du jésuite Charlevoix contre Antéquéra et contre les *communéros*, ou représentants du Paraguay, si l'on considérait qu'il écrivait à une époque où personne n'osait le contredire, et sous la protection puissante de la Cour d'Espagne, qui n'aurait point souffert qu'on essayât de justifier leur entreprise; mais il est surprenant, ajoute-t-il, que le doyen Funès, qui écrivait presque un siècle après Charlevoix, dans un tems de lumière et de liberté, eût copié servilement et sans critique tout ce qu'il a trouvé dans les écrits de ce jésuite. Pour éviter les erreurs où ces deux auteurs sont tombés relativement à l'histoire d'Antéquéra, et de la révolution dont il était le chef, il faut examiner les actes publics de ce tems, et les documents que produisit sa famille. Le gouvernement espagnol a conféré d'honorables emplois à plusieurs personnes de cette maison, comme pour les dédommager de l'injustice qu'avait éprouvée leur illustre parent. Il fut ordonné aussi que les frais du procès d'Antéquéra leur seraient remboursés sur les biens du vice-roi Castelfuerté, qui gouvernait lorsqu'Antéquéra fut mis à mort. Pazos assûre que tous les renseignements qu'il

(1) *Preface to Falkners' description of Patagonia*. Hereford, 1774.

(1) Voyez l'Histoire du Paraguay, chap. XVII et XVIII, où se trouvent tous les détails de cette affaire.

possède lui ont été donnés par Calvo y Antéquéra, et par Péreyra Castro, chanoine de Cuzco, et parent d'Antéquéra. En leur conférant ces bénéfices, le roi déclare que c'est en considération des injures faites à la famille d'Antéquéra, tant par la punition de celui-ci que par la saisie et la confiscation de ses biens. Ce procès, commencé d'abord à Madrid, fut ensuite transféré à Lima, et dura plusieurs années. Il coûta des sommes énormes. Tous les procès-verbaux de cette affaire se trouvent chez Garcia, officier de la cathédrale de Lima, et Castro, littérateur de ce pays, a consigné dans ses Mémoires toute l'histoire de cette révolution. Il n'est pas étonnant qu'elle soit si peu connue; une loi défendait d'en parler, et malheur à celui qui aurait osé l'enfreindre (1).

Fondation de Montévidéo, en 1726, par don Domingo de Vasavilvaso, par ordre du feld-maréchal don Bruno de Zavala. Quoique l'Espagne eût restitué Nova-Colonia, elle laissa cependant un corps de troupes sur les bords du San-Juan, pour conserver la possession du pays, sous prétexte que la cession du territoire ne s'étendait pas plus loin qu'une portée de canon. La question des limites fut soumise au conseil des Indes et à celui de Castille; mais, sur ces entrefaites, le Portugal, voulant conserver ses droits sur le territoire situé entre Nova-Colonia et la mer, ou la rive septentrionale de la Plata, fit jeter les fondements de *Montévidéo*. Le gouverneur du Rio envoya des troupes prendre possession du port, et y établir une colonie. Toutefois, le gouverneur de Buénos-Ayres dirigea, de ce côté, deux cents hommes de troupes et un grand nombre de guerriers guaranis des réductions, qui forcèrent les Portugais à la retraite. Deux mille Guaranis y restèrent, sous les ordres de deux missionnaires, pour établir Montévidéo. On ne leur accorda pour tout salaire, que l'exemption du tribut. En 1729, la colonie fut augmentée par plusieurs familles canariennes qui y furent amenées, le 9 avril, par une flotte de quatre navires (2), à bord desquels ils s'étaient embarqués à Sainte-Croix de Ténériffe. A leur arrivée, ils furent logés dans cinquante ou soixante rabanes de cuirs de bœufs. D'autres colons y arrivèrent bientôt après de Buénos-Ayres, et la ville devint bientôt une des plus florissantes de ces provinces (3).

Fondation de Maldonado. On commença à bâtir cette ville presque en même tems que Montévidéo, et on lui donna le titre de ville en 1786 (4).

1732. Cependant, les partisans d'Antéquéra et de Ména, craignant le même sort que ces chefs, résolurent de se défaire des jésuites. Le 17 février, il fut arrêté, par une assemblée tenue à l'hôtel de ville, de chasser ces religieux de leur collége, de les embarquer sur le Paraguay, et de mettre à mort tous ceux qui avaient déserté le parti des *communéros*, et les deux régidors *Cavallero de Anasco* et *Benitez*, qu'on regardait comme les plus coupables. Deux mille cavaliers, qui s'étaient réunis hors de la capitale, y entrèrent le 19, brisèrent les portes du collége à coups de hache. Peu de jours après, les Guaycurus répandirent l'alarme à l'Asuncion, et le gouvernement demanda le secours des troupes de la commune. Elles le refusèrent, à moins que l'évêque ne levât l'interdit et l'excommunication prononcés contre elles, ce qu'il fut obligé de faire. Les Indiens se retirèrent. L'évêque ayant tenté de s'enfuir de la ville, la commune s'y opposa. La ville de Corrientès se ligua alors avec elle, et envoya son commandant prisonnier à l'Asuncion, pieds et mains liés. Ce parti toutefois éprouva un revers sur la frontière, le 5 mai. Don *Manuel-Agustin de Ruiloba*, capitaine-général du Callao, reçut ordre d'aller prendre le gouvernement du Paraguay, et de châtier les rebelles, et le provincial des jésuites fut requis par le vice-roi, en vertu d'un acte du conseil de Lima, du 24 juin, de lui fournir le nombre d'Indiens dont il aurait besoin pour cet objet.

Le nouveau gouverneur arriva à Itati, le 6 juillet, et ordonna au père d'Aguilar, supérieur des réductions du Parana, de laisser les néophites (environ sept mille) dans le poste qu'ils occupaient, et de faire prendre les armes dans les réductions à tous ceux qui étaient en état de les porter.

1733. Il se rendit ensuite à la réduction de St.-Ignace, où il fut salué par les Indiens campés sur les bords de l'Aguapay, et, s'étant avancé jusqu'au Tébiquari, il y reçut les félicitations des principaux officiers de l'Asuncion. Le 27 juillet, il y fit son entrée solennelle, déclara rebelle l'association de la commune, et publia un édit portant peine de confiscation contre tous ceux qui continueraient à en faire partie. Il destitua les officiers dont il n'était pas sûr, rétablit les trois corrégidors déposés, et méditait le rappel des jésuites. Les mécontents résolurent de s'y opposer; et profitant de l'absence du mestre-de-camp-général et du commissaire de la cavalerie, ils tinrent une assemblée secrète, et se donnèrent rendez-vous dans la vallée de Piraya, où toute la cavalerie de la commune se réunit au jour marqué. Le gouverneur marcha contre elle, le 14 septembre, avec toutes ses troupes, manda aux garnisons voisines de venir à son secours, et alla prendre position à cinq lieues des insurgés. Trois cents hommes seulement répondirent à son appel, et de ce nombre il n'y en eut que quatre-vingts qui lui restèrent fidèles lorsqu'il arriva à la vue du camp des insurgés. Ses officiers lui proposèrent un accommodement. Il s'y refusa. Au même moment, un chef de la commune s'avance au-devant de sa troupe, et s'écrie : « Cavaliers, que » tous ceux qui reconnaissent l'autorité de l'illustre com» mune viennent se ranger sous ses étendards, » et il emmène le corps entier, à l'exception de sept des principaux officiers. Le gouverneur, se voyant trahi, dit à ceux qui l'entourent : « Mes amis, le mal est sans remède, il faut » céder à la force et crier vive le roi! » Les rebelles répètent le même cri, et celui de « Meure le mauvais gouverneur! » Ils massacrent impitoyablement Ruiloba, le 15 septembre 1733.

Les insurgés proclament alors gouverneur l'évêque de Buénos-Ayres, qui était déjà avancé en âge, changent le nom de commune en celui de *junta general*, et en élisent président don *Juan-Ortiz de Vergara*, avec le titre de défenseur. La récolte ayant manqué, une cruelle disette se fit sentir dans toutes les réductions. L'évêque de Buénos-Ayres, qui avait publié un édit pour enlever les troupeaux et les effets que les jésuites possédaient encore dans les campagnes, fut sommé de rendre compte de sa conduite au vice-roi de Lima; mais il mourut peu de tems après. Vergara,

(1) Voyez *Letters on the united provinces of South America, by don Vicente Pazos, letter I, note 1, New-York*, 1819.

(2) Cette expédition, qui mit à la voile de Cadix, était composée de deux frégates, une patache de vingt pièces de canon et d'un bâtiment d'avis, et avait à bord quatre-vingts missionnaires.

(3) Montévidéo est située sous la latit. de 34° 55' S., et de 58° 32' de long. O. de Paris, sur une colline isolée, qui s'élève en forme de pain de sucre. Le port a assez d'eau pour des frégates, quoiqu'il devienne de jour en jour moins profond. L'ancrage est mauvais à cause de la vase molle du fond.

(4) Elle est située sur le bord septentrional de la Plata, près de son embouchure, (lat. 34° 52' S., et long. 56° 59' O. de Paris). Le port, situé à presque une lieue de distance, a un bon ancrage et assez d'eau pour les plus grands navires.

défenseur de la junte, ne lui survécut pas long-tems, étant mort au mois de décembre 1734, après avoir essuyé cinq excommunications.

Administration de don Bruno-Mauricio de Zabala. Cet officier ayant été nommé gouverneur du Chili, partit de Buénos-Ayres, au mois de novembre, avec quarante fantassins et cinq dragons. Il trouva à Corrientès quatre-vingts hommes, et y apprit que la junte se préparait à lui opposer une vigoureuse résistance. Il marcha alors vers un endroit appelé San-Miguel, à quatre lieues de Tébiquari, et envoya de là une sommation juridique à cette assemblée, le 25 janvier 1735. La junte travailla dès-lors à soulever la province, et deux cents hommes étant sortis de la capitale, marchèrent avec quelques pièces d'artillerie vers Tabati, où ils se fortifièrent. Le 2 mars, don Bruno réunit toutes ses troupes à San-Miguel, et partit pour la Villa, où, d'après l'ordre du vice-roi, il se fit reconnaître gouverneur du Paraguay. Il envoya ensuite à l'Asuncion un édit par lequel il déclarait traîtres à sa majesté, tous ceux qui se joindraient aux forces de la junte. Cette déclaration ne produisant aucun effet, il détacha deux cent quarante-cinq Espagnols et deux cents Indiens, sous le commandement du capitaine *Martin Échavari*, pour aller attaquer les rebelles. Cet officier arriva, le 26, à la vue de leurs retranchements de Tabati; mais comme il commençait déjà à faire nuit, il remit l'attaque au point du jour. Toutefois, les insurgés décampèrent à la faveur de l'obscurité, et avaient déjà gagné neuf heures de marche sur lui lorsqu'il se mit en mesure de les attaquer. Échavari les fit suivre par don Bernardo Martinez, qui, ayant atteint leur arrière-garde, s'empara de toute l'artillerie, des munitions et des chevaux de réserve. Il prit aussi des prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les principaux chefs de la junte, et offrit cinq mille écus à quiconque lui livrerait les six autres. On lui en amena quatre, les deux autres s'étant enfuis chez les Indiens, passèrent au Brésil. Un conseil de guerre condamna ces chefs à être pendus; mais comme il n'y avait pas de bourreau pour les exécuter, on les fusilla, le 15 avril 1735. D'autres prisonniers furent flétris et exilés au Chili. Ramon de Saavédra, qui avait tué Augustin de Ruiloba, et Joseph Duarté, meurtrier du régidor don Juan Vaez, furent condamnés à être pendus, et ensuite écartelés. Mais ayant fait une rétractation, ils furent passés par les armes, le 12 mai suivant.

Don Bruno, maître de la province, congédia les néophites, et, ayant appris que les chefs de la révolte avaient adressé un mémoire au Conseil royal des Indes pour lui représenter que les habitations de la campagne n'étaient pas en sûreté contre les Indiens, qui étaient munis d'armes à feu, il adressa au roi, en faveur de ces derniers, une lettre datée du 25 août 1735, dans laquelle il peignait l'état déplorable des réductions, dont trois les plus voisines de l'Asuncion, qui avaient toujours été les plus florissantes, étaient réduites à la plus grande misère. Leur population avait aussi diminué de plus des deux tiers pendant les dix dernières années.

Don Bruno fit son entrée à l'Asuncion le 30 mars. Son premier soin fut de lever l'interdiction de commerce qui avait été mise l'année précédente, entre cette province et celles qui dépendaient du Pérou, par ordre du vice-roi. Le 2 juin, il déclara nulle et attentatoire à l'autorité du souverain, l'élection de feu l'évêque de Buénos-Ayres; il rétablit les anciens officiers, et publia, le 15, un règlement pour corriger les abus occasionés par l'usurpation d'Antéquéra.

L'audience royale de Lima ayant réprouvé l'expulsion des jésuites, comme une abomination et une entreprise sacrilége, faite par des juges incompétents, le vice-roi transmit à don Bruno l'ordre de les rétablir, et d'employer la force si elle était nécessaire. En conséquence, le gouverneur annula, par un édit du 12 août, toutes les procédures relatives à ce sujet; et ces religieux rentrèrent dans leur collége le 10 octobre suivant. Don Bruno ayant ainsi exécuté ses instructions, nomma don Martin Échavari gouverneur du Paraguay, et partit pour le Chili. Toutefois, il apprit en route qu'une escadre espagnole était arrivée pour faire le siége de Sacramento, et s'arrêta à Santa-Fé, où il mourut d'une attaque d'apoplexie.

Cependant les Guaycurus, ennemis irréconciliables des Espagnols, et les Mocovis, avec lesquels le gouverneur de Tucuman était en guerre, profitèrent de la faiblesse de la colonie pour la ravager et aller insulter la capitale. Il fallut mettre sur pied les milices des réductions, dont la présence suffit pour les décider à la retraite. En même tems, d'autres peuplades, dont les plus incommodes étaient les *Tobatinès*, ou montagnards, désolèrent les plantations. Quatre cents familles qui avaient formé, en 1723, la réduction de Santa-Fé de Parana, effrayées, dix ans après, par les menaces des *communéros*, s'étaient retirées dans les forêts et les montagnes de *Tarauta*, d'où il en sortait continuellement des bandes pour le pillage et le massacre.

Au mois de mai 1734, le père Lizardi transféra la réduction de Santa-Anna de la Vallée supérieure de Salines dans celle inférieure, et elle y conserva le nom de la Concepcion, qu'elle avait d'abord porté. Ce missionnaire fut tué par les Chiriguanès, auprès de cette réduction, le 17 mai 1735. Dans son mémoire envoyé à la Cour d'Espagne, le père Aguilar dit « que certains peuples indiens ravagèrent alors le Tucuman, qu'ils s'étaient emparés de tous les chemins, en sorte qu'on ne pouvait plus aller par terre au Pérou sans courir d'extrêmes dangers; qu'ils commettaient tous les jours une infinité de meurtres et de brigandages; qu'un grand nombre de chrétiens avaient été faits prisonniers par ces barbares; que les villes espagnoles étaient comme bloquées ». Il ajoute « que les Indiens avaient massacré des Espagnols en plein jour, aux portes même des villes, dont quelques-unes étaient réduites à de telles extrémités, qu'on n'osait en sortir la nuit; et qu'on ne pouvait quitter sa maison sans risquer de tomber entre les mains des ennemis ».

De nouveaux malentendus ayant eu lieu entre le Portugal et l'Espagne, en 1735, celle-ci ordonna à don Miguel de Salcédo, gouverneur de la province de la Plata, d'assiéger Nova-Colonia, qui comptait alors deux mille six cents individus, dont neuf cent trente-cinq hommes de garnison. Salcédo se mit en mer avec une flotte qui portait six cent cinquante hommes, captura les navires portugais, et, étant débarqué à dix lieues au-dessus du port, il y trouva six mille Guaranis, avec lesquels il ravagea le pays. Sur ces entrefaites, il arriva de Rio de la Bahia et de Fernambuco un renfort de plus de mille Portugais. Les Espagnols convertirent alors le siége en blocus, et restèrent devant la place jusqu'au mois d'octobre 1736, que le gouverneur don *Antonio-Pédro de Vasconcellos* surprit leur camp à la faveur de la nuit. Bientôt après, deux de leurs corvettes tombèrent au pouvoir des Portugais dans un combat naval. Pendant les deux années que durèrent les hostilités, les Espagnols perdirent deux mille huit cents hommes, tués, blessés ou par la désertion. La perte des Portugais en hommes ne fut pas considérable; mais toutes leurs propriétés furent dévastées. L'ennemi détruisit deux cent quarante-huit de leurs maisons de campagne (1).

(1) *Southey's History of Brasil*, chap. XXXVI.

État des réductions en 1736. En 1715, un ecclésiastique français, qui avait voyagé en Amérique, présenta à Philippe V un mémoire contre les jésuites du Paraguay; ce qui n'empêcha pas ce prince de confirmer, par une cédule du 12 novembre 1716, tous les priviléges accordés par lui et les rois ses prédécesseurs à ces religieux et à leurs néophites. L'auteur de ce mémoire passa en France, où il le fit imprimer en français et en latin; et, en 1732, il en adressa des exemplaires à plusieurs personnes de la Cour et du Conseil de Madrid. Il dit, entre autres choses, que les jésuites étaient redevables au roi d'une somme de 1,200,000 *pésos* sur le tribut de leurs Indiens. Philippe V fit alors examiner le mémoire dans une assemblée du Conseil royal des Indes, tenue le 21 décembre 1732, en sa présence; et chargea un commissaire royal, don Juan Vasquez de Aguéro, son alcade, d'aller prendre des informations sur les lieux sur tous les faits dont il voulait être éclairci. Ce commissaire, dans le rapport qu'il transmit au roi de Buénos-Ayres, au mois de février 1736, dit « qu'après avoir examiné le recensement des chrétiens de l'Uruguay et du Parana, dont il s'agissait uniquement dans l'affaire du tribut, et les registres dont l'ancien gouverneur, don Martin de Barua, avait les minutes entre les mains; vérifié les informations données par les évêques de l'Asuncion et de Buénos-Ayres, et entendu les dépositions de dix personnes, tant ecclésiastiques que laïques, les mieux instruites au sujet des réductions, il avait reconnu qu'elles étaient au nombre de trente; qu'elles renfermaient trente mille Indiens sujets au tribut; que, suivant le registre de 1615, il y avait sept mille huit cent cinquante Indiens tributaires dans les treize réductions du Parana qui étaient rentrés sous la juridiction du gouverneur du Paraguay; que, suivant la copie d'un autre, dressé en 1676, par don Diégo Ibanez, fiscal de l'audience royale de Guatémala, il n'y avait que vingt-deux réductions, et qu'il n'avait pu savoir au juste la date de la fondation des huit autres; qu'en 1714, lorsqu'elles furent visitées par don Pédro Faxardo, évêque de Buénos-Ayres, elles étaient au nombre de trente; qu'on y comptait vingt-huit mille six cents familles, et que ce prélat avait donné la confirmation à treize mille six cent cinquante-sept personnes; qu'en 1733, les jésuites avaient remis à don Joseph Palos, coadjuteur du Paraguay, un recensement de leurs réductions, qui comprenaient vingt-sept mille soixante familles; que, suivant le rôle qui lui avait été remis par le procureur des missions, le nombre de familles n'était que de vingt-quatre mille deux cent dix-sept; enfin que, d'après le témoignage du père Jacques de Aguilar, provincial des jésuites, il y avait trente réductions, renfermant vingt-quatre mille Indiens qui devaient payer le tribut; mais que, d'après les rôles des curés, il ne s'en trouvait que dix-neuf mille, et seize réductions; que ces variations étaient dues aux maladies épidémiques, aux expéditions militaires, et aux travaux que nécessitait le service public ».

Le commissaire observe, qu'un siècle auparavant, les réductions étaient plus peuplées; car, en 1631, il y en avait plus de vingt, fondées par les jésuites, et qui renfermaient soixante-dix mille Indiens. La moitié en avait été détruite par les Mamelucks. Le commissaire remarque encore qu'en vertu des différents décrets des rois d'Espagne, les néophites au-dessous de dix-huit ans, et au-dessus de cinquante, les caciques et leurs fils aînés, et douze néophites, attachés au service de l'église dans chaque bourgade, étaient exempts du tribut, lequel se percevait sur le produit de leurs travaux à raison d'un écu (*péso*) par tête.

Le père d'Aguilar, provincial des jésuites, publia une réponse au mémoire de don Manuel de Barua (1). Il y observe que ce gouverneur parle des treize réductions du Paraguay, comme appartenant à sa juridiction, quoiqu'elles en eussent été soustraites dès l'année 1726, et placées sous celle du gouverneur de Rio de la Plata; qu'il se trompe en comptant quarante mille Indiens soumis au tribut; car, d'après le dénombrement fait en 1715, par le gouverneur du Paraguay, et sur lequel de Barua s'appuie, les trente réductions du Parana et de l'Uruguay comptaient vingt-six mille quatre cents hommes, femmes et enfants; qu'en 1730, lorsque ce gouverneur écrivait son mémoire, il s'y trouvait vingt-neuf mille cinq cents familles, ou cent trente-trois mille sept cents individus; que le nombre des familles n'a jamais été de trente-un mille, et, qu'en 1737, il fut réduit à vingt-trois mille, par la famine, les maladies et la désertion, ainsi qu'il est prouvé par les rôles des curés; que, d'après le recensement dressé en 1677, le montant total du tribut s'élevait à 10,500 écus; que par une cédule royale du 17 juillet 1684, il fut ordonné que, dans la suite et jusqu'à un nouveau dénombrement, il ne serait levé que sur ce pied, et qu'il n'y en eut pas d'autre jusqu'au tems où l'auteur composa son mémoire, puisque le roi, par une cédule du 24 août 1738, ordonna de percevoir le tribut dans les treize réductions du Parana, sur le pied du même recensement.

1740. Les deux nations indiennes Puelches et Moluches, excitées par les hostilités des Espagnols, prirent les armes contre eux, et attaquèrent les frontières de Cordova et Santa-Fé, le long de la Plata, sur une étendue de cent lieues. A la même époque, Cacapol, vieux chef des Téhulkets, irrité par la trahison des Espagnols, qui avaient mis à mort quelques Huellèches, ses amis, qui n'étaient point armés, entra en campagne à la tête de mille guerriers Téhulkets, Huellèches et Péhuenches. Il tomba sur le district de Magdalon, à quatre lieues environ de Buénos-Ayres, et il partagea ses troupes de manière qu'en vingt-quatre heures il eut ravagé près de douze lieues d'un pays riche et populeux, tué beaucoup d'Espagnols, et enlevé près de vingt mille têtes de troupeaux. La consternation fut si grande à Buénos-Ayres, que les habitants se réfugièrent dans les églises et dans les couvents pour y chercher leur sûreté. Le feld-maréchal fut destitué, et celui qu'on mit à sa place marcha avec un corps de sept cents hommes à Casuhati, non pour attaquer l'ennemi, mais pour lui demander la paix. L'armée indienne, composée de quatre mille guerriers de différentes nations, aurait taillé en pièces les Espagnols, si le jeune cacique Cangapal n'eût pas considéré son ami dans le nouveau maréchal, et accepté les propositions, qui consistaient en ce que les prisonniers Indiens seraient rendus, et les prisonniers Espagnols rachetés (2).

1740. Le gouverneur du Paraguay, *D. Rafaël de la Moneda*, établit le *pueblo de Emboscada*, sur la Cordillière de los Altos, comme point de défense contre les indomptables Mbayas. Les Payaguas de Tacumbu se soumettent aux Espagnols et consentent à s'établir sur les bords du Rio-Paraguay.

On forma jusqu'à vingt-trois *présidios* dans une ligne de quatre-vingts lieues, pour contenir ces Indiens.

(1) C'est d'après ce mémoire que le savant Muratori composa son ouvrage intitulé : *El cristianesimo felice nelle missioni dé padri della compagnia de Giesu nel Paraguay*. Voyez p. 259 et suiv. de la Relation des missions du Paraguay.

(2) *Falkners' Patagonia*, ch. IV.

Décret et rapport sur les réductions en 1743. Le 28 décembre 1743, le roi rendit un décret en forme de règlement, qui fut imprimé avec une lettre de don Joseph de Péralta, évêque de Buénos-Ayres, laquelle renfermait des détails sur l'état de la province de Rio de la Plata, et de trente réductions dont ce prélat venait de faire la visite.

« De Santa-Fé, » dit-il, « je m'acheminai vers les réductions qui sont sous la conduite des pères de la Compagnie de Jésus, dont la plus proche est à cent lieues de cette ville. Le voyage est fort difficile, et ne se fait pas sans danger; les chemins sont mauvais et déserts, infestés de barbares et de bêtes féroces, et coupés par de grosses rivières, qu'il faut remonter. Il y a dix-sept de ces réductions qui sont du diocèse de Buénos-Ayres, et treize de celui de l'Asuncion. On a jeté les premiers fondements d'une autre réduction parmi les Pampas, qui ont commis, ces années dernières, de grandes hostilités dans le voisinage de Buénos-Ayres, et contre tous ceux qui viennent ici du Chili pour le commerce. Le père jésuite, chargé de cette affaire, fut accompagné d'un escadron de cavalerie, et quatre des caciques montagnards sont venus proposer la paix à Buénos-Ayres, s'engageant à rendre tous les esclaves. » Ce prélat ajoute que, dans le cours de sa visite, (l'espace de plusieurs centaines de lieues,) il avait donné la confirmation à vingt mille personnes, et que ce nombre eût été double si la peste n'y avait pas fait périr beaucoup de monde.

Le témoignage de cet évêque en faveur des réductions fit une impression si forte sur l'esprit de Philippe V, qu'il expédia une cédule au provincial pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvait « de voir s'évanouir par tant de justifications, les calomnies et les impostures de don Bartoléméo de Aldunate et de don Martino de Barua » (1).

Don Francisco-Xavier Palacios reçut, en vertu d'une cédule royale de 1745, la commission spéciale d'aller recevoir les Chiquitos en qualité de vassaux immédiats de la couronne, sujets aux mêmes tributs que les Guaranis. Ce commissaire se mit en route l'année d'après, se rendit à San-François-Xavier, et reçut la soumission des Chiquitos.

Soumission des peuples de Chaco, en 1745. Ces Indiens avaient commis, depuis plusieurs années, des cruautés dans le Tucuman. Le gouverneur de cette province, don *Juan de Montiso y Moscoso*, entra dans leur pays avec un corps de troupes, les battit en différentes rencontres, fit un grand nombre de prisonniers, et délivra les Espagnols qui avaient été réduits en esclavage. Les Tobas ayant demandé la paix, et s'étant offerts d'engager les Mocovis à se soumettre, on en forma une réduction. Toutefois, aidés de quelques-uns de leurs voisins, ils recommencèrent les hostilités en 1745. Le mestre-de-camp don *Félix Arias*, gouverneur de la province, et le lieutenant du roi don *Francisco de la Barréda*, pénétrèrent dans le Chaco, avec deux cent quatre-vingts miliciens de Salta et de Jujuy, firent plus de cent cinquante prisonniers, et construisirent plusieurs forts pour couvrir ces deux villes. En retournant à Salta, ils rencontrèrent cent cinquante Matagayos qui venaient leur offrir leurs services. Ils revinrent alors sur leurs pas, rentrèrent dans le pays, et toute la nation conclut la paix avec les Espagnols.

Les Mocovis, qui avaient aussi renouvelé leurs brigandages, furent réprimés, vers le même tems, par don Francisco de la Barréda, qui en tua un grand nombre, et prit beaucoup de prisonniers.

En 1746, les Abiponès firent des courses aux environs de Cordova. Dix-huit hommes de cette nation, aux ordres d'un chef, nommé *Benavidès*, osèrent attaquer un convoi de charrettes, qui venait de Buénos-Ayres; et un second, qui se rendait de Cordova à Santa-Fé, fut surpris par une autre bande auprès du *Rio-Tercéro*. Il périt vingt-quatre Espagnols dans ces rencontres.

Famine dans les réductions du Parana et de l'Uruguay. Recensement de cette province. Tandis que ces événements avaient lieu dans le Tucuman, les réductions du Parana et de l'Uruguay, dit Charlevoix, étaient en proie à une autre espèce d'ennemi, contre lequel la force ne peut rien, et le courage est d'une faible ressource. C'était la faim, avec tous les maux qu'elle traîne à sa suite. En 1745, de fortes gelées, des grêles extraordinaires, et une nuée de sauterelles, firent périr tout ce qu'on avait semé. Une affreuse famine désola, en même tems, la partie du sud qui avait moins souffert de ces fléaux. Néanmoins, les pasteurs trouvèrent moyen de faire subsister les néophites, et de les empêcher de se disperser. Le dénombrement de la province, qui, en 1744, présentait une population de quatre-vingt-quatre mille quarante-six habitants, le fesait monter, l'année suivante, à quatre-vingt-sept mille deux cent quarante.

Hostilités des Patagoniens. La guerre entre les Espagnols et les Indiens montagnards avait duré depuis l'année 1734, sans grande perte ni de part ni d'autre; mais, en 1740, un cacique, nommé *Bravo*, dont le neveu venait d'être tué avec cinquante soldats, et qui était d'ailleurs irrité contre les Espagnols, parce qu'ils voulaient rendre toute la nation responsable du pillage de quelques individus, marcha contre eux avec une nombreuse armée; et, le 26 novembre, ayant surpris la Madelène, y tua deux cents personnes et emmena beaucoup de prisonniers. Il en enleva aussi tous les bestiaux, qu'il fit conduire dans les montagnes, et se disposa à marcher contre la Concepcion. Toutefois, le gouverneur de la province y avait envoyé un renfort et un parc d'artillerie, et, le 8 décembre, les sentinelles ayant reconnu les espions du cacique, on tira un coup de canon, et l'ennemi se mit en retraite. Quatre détachements de cavalerie, après l'avoir poursuivi pendant vingt lieues, furent obligés de rétrograder faute d'eau et de fourrages.

Le gouverneur chercha, au commencement de l'année 1742, à faire la paix avec les montagnards, par l'entremise des missionnaires de la Concepcion. Le père *Manuel Quirini* envoya, le 4 février, la sœur du cacique Bravo, une de ses converties, avec quelques néophites, pour tâcher d'engager son frère à entendre raison; mais le manque d'eau et de fourrages força la députation à s'arrêter à l'entrée des montagnes. De son côté, le gouverneur, résolu de contraindre l'ennemi à la paix, chargea le lieutenant *don Christobal Cabral* d'aller avec un détachement de soldats la lui proposer, et, en cas de refus, de l'attaquer. Cet officier, accompagné du père *Strobel*, arriva à la *Sierra de Casuati*, et fit la paix. L'échange des prisonniers eut lieu, et le cacique Bravo s'engagea à rendre les Espagnols qui avaient été vendus aux Aucaès et aux Péhuenches.

Philippe V, ayant reçu des renseignements sur la formation de la réduction de la Concepcion, et du projet que les jésuites avaient de fonder une nouvelle république chrétienne dans la vaste région baignée par le détroit de Magellan, ordonna, par une cédule du 5 novembre 1741, au

(1) Voyez Muratori, *El cristianesimo felice del Paraguay*, p. 4 à 30. *Decreto di sua majesta il re cattolico Felippo V, sopra varie accuse portate al suo real consiglio delle Indie contro i gesuiti del Paraguay, etc. In Venezia*, 1749.

gouverneur du Rio de la Plata, de les y aider de tout son pouvoir; de pourvoir à la subsistance et à l'entretien des missionnaires, et de les faire escorter dans leurs voyages. Mais l'inimitié qui avait long-tems existé entre les Pampas-Magdalénistes et les Montonéros, recommença parmi les néophites de la Concepcion, qui, stimulés par l'eau-de-vie, prirent les armes et s'entre-tuèrent. Le gouverneur y envoya un détachement de soldats pour rétablir la tranquillité. Les plus coupables furent arrêtés et transférés à la forteresse de Montévidéo. On éprouva aussi, vers ce tems, un nouveau malheur à la Concepcion. Le terrain, inondé par les grandes pluies, y produisit des fièvres qui enlevaient chaque année une partie de la population. On fut enfin obligé de transporter la réduction sur une petite colline bien boisée, et plus éloignée de quatre lieues de la mer.

Voyage du P. José Quiroga, en 1746. Philippe V fit partir *le San-Antonio*, de Cadix, sous le commandement de don Joaquin de Olivarès, avec ordre de visiter le détroit de Magellan, et de chercher dans les terres voisines des ports commodes et des situations convenables pour y établir des colonies religieuses. Vingt-cinq soldats de la garnison de Montévidéo furent chargés de protéger le vaisseau et l'équipage, et trois jésuites, nommés par le roi, firent partie de l'expédition. Le 7 janvier 1746, ce vaisseau partit de Montévidéo, et, le 9 juin, on jeta l'ancre à San-Julien. Le P. José Quiroga examina le voisinage de ce port. José Cardiel et Matias Strobel, ses confrères, avec trente-quatre hommes, tant soldats que marins, pénétrèrent dans l'intérieur à une distance considérable; mais ils ne découvrirent aucun Indien pendant quatre jours de marche. Ils revinrent à Buénos-Ayres, où ils jetèrent l'ancre le 4 avril. Le journal de Quiroga a été publié à Madrid.

1747. Insurrection de ces peuplades, aussitôt apaisée. Quatre des conspirateurs sont mis à mort.

Le colonel *D. Marcos-José de Larrazabul* succède à Monéda, et, la première année de son gouvernement, il poursuit et détruit les Indiens Abipones, qui ravageaient la province. A cette époque, cinq nations étaient en guerre, les Mbayas, Lenguas, Monteses, Mocobies et Payaguas.

1748. Le gouverneur et le *cabildo* du Paraguay demandèrent au vice-roi du Pérou, qu'on mît à leur disposition, pour la défense de la province, 4,000 *pésos*, à prendre annuellement sur le trésor royal de Buénos-Ayres.

Fondation de la réduction de Volcan, composée de différentes peuplades, sous les caciques Serranos et Ancaces, sous la direction de l'Espagnol *Abascal*, du jésuite *José Cardiel* et de *Thomas Falkner* (1), qui mirent cet établissement sous la protection de la vierge *del Pilar*.

Vers le même tems, on fonda la réduction de *Patagones*, dédiée à la vierge de *los Desamparados*, et mise sous la direction des frères *Lorenzo Balda* et *Agustin Vilert* (2).

Fondation de la réduction de San-Francisco-Xavier, composée d'Indiens Mocobies. Ce poste devait servir de barrière pour Santa-Fé, contre les attaques des Indiens ennemis.

Les Abipones, continuant leurs hostilités contre les villes de Corrientès et de Cordova, une autre réduction, sous le nom de *San-Géronimo*, fut établie à soixante-dix lieues de Santa-Fé, par le jésuite *Diégo Horregoso*, aidé par *D. Antonio Vera Muzica*, gouverneur de Santa-Fé.

1749. *Irruption générale des Indiens de la Bande orientale.* Les Charruès, Minuanès, Tazos, Bojaès, Machados et Tapès, au nombre de huit cents, ravagent le pays. *José de Andonaegui*, gouverneur de Buénos-Ayres, engagea les habitants de Montévidéo, Santa-Fé, Santo-Domingo, Soriano et de plusieurs missions de l'Uruguay, à faire cause commune pour repousser les invasions de ces ennemis. Les actions les plus importantes de cette guerre furent celles qui eurent lieu entre les Indiens et les troupes de Santa-Fé et de Soriano. Dans un engagement avec ceux de Santa-Fé, les premiers perdirent cinquante-six hommes et eurent cent quatre-vingt-deux prisonniers. Les Sorianos, sous le capitaine de dragons D. José-Martinez Fontès, poursuivirent l'ennemi pendant trois jours, jusque sur les lisières d'une forêt située près du Quéguay. Après un combat opiniâtre, les Indiens se retirèrent, laissant cent cinquante morts; deux cent trente chevaux tombèrent dans les mains des vainqueurs. Après leur défaite, les Indiens gagnèrent, de place en place, les retraites les plus inaccessibles.

1750. Néanmoins, le cacique *Canamasan* ne cessait de harceler les habitants de Montévidéo, par des excursions imprévues; ce qui nécessita l'établissement de deux autres réductions d'Abipones, la *Concepcion de Cayasta* et *San-Fernando*, dans la juridiction de Corrientès.

1750. Les soldats espagnols de Santa-Fé, voulant se venger de la violation réitérée du traité de paix par les guerriers Charruas, les surprirent dans leurs tentes vers le point du jour, et en tuèrent plusieurs. Les autres, faits prisonniers avec leurs familles, furent établis dans un village sur la rive occidentale du Parana, à environ vingt lieues de Santa-Fé, sous la protection d'une garde, avec un prêtre pour les instruire. Dans les premiers tems, ils se nourrissaient des chevaux sauvages qui abondaient dans ces plaines; ensuite ils s'adonnèrent à l'agriculture. La peuplade de Yaros fut ainsi réunie dans une ville dédiée à San-André; et, pendant quelque tems, ils se prêtèrent volontiers à l'instruction des missionnaires; mais ensuite, par l'instigation d'un fameux jongleur, ils retournèrent dans leurs forêts. On leur demanda la cause de cette fuite, et ils répondirent qu'ils ne voulaient pas d'un dieu qui sait tout et qui voit tout ce qu'ils font en secret; qu'ils étaient déterminés à jouir de la liberté de penser et d'agir. Les massacres, dit Dobrizhoffer, commis par ces cruels sauvages, dans les territoires de Corrientès, Santa-Fé et Montévidéo, surpassent tout calcul et toute croyance.

Traité des limites des possessions américaines entre l'Espagne et le Portugal, signé à Madrid, le 13 *janvier* 1750. La ligne des limites des deux territoires commence sur la côte de la mer, à la barre formée par le ruisseau qui sort du pied de la montagne des Castillos-Grandes, et suit les cimes des montagnes jusqu'à la principale source du Rio-Négro, et passant pardessus, continue jusqu'à la rivière d'Ybicui, et par son cours jusqu'à sa jonction avec l'Uruguay. Tous les revers des montagnes qui descendent au lac Merim ou à la grande rivière de San-Pédro, appartiendront au Portugal; et ceux qui descendent aux rivières qui se rendent au Rio de la Plata, appartiendront à l'Espagne. (Art. 4.)

La ligne suit l'Ybicui depuis sa jonction avec l'Uruguay, et cette dernière rivière et la Péquéri ou Pépéri, jusqu'à sa source principale; et de là, poursuivant, par le plus haut des terrains, jusqu'à la source principale de la rivière la plus voisine qui se jette dans la grande rivière de Curituba, appelée autrement Yguazú, elle continue par la rivière la plus

(1) Auteur d'une *Description de la Patagonie*. Anglais d'origine et distingué par ses connaissances médicales, il vint à Buénos-Ayres, à cause de l'*assiento de negros* (traite des nègres). Il y abjura la religion protestante et prit l'habit de jésuite dans le collége de Cordova.

(2) Dr. Funès, *Historia, etc.*, lib. V, cap. 2.

voisine de la source du Pépéri, et par celle de l'Yguazú ou grande rivière de Curituba, jusqu'au Parana, qu'elle suit jusqu'à l'Ygurey. (Art. 5). Elle suit le cours de cette rivière jusqu'à sa principale source, et de là, en ligne droite, par le plus haut du terrain, à la source principale de la rivière la plus voisine qui se jette dans le Paraguay, par son bord oriental, que l'on suppose être celle que l'on nomme los Corrientès ou les Courants, et descend cette rivière jusqu'à son entrée dans le Paraguay. Elle monte le canal principal de cette rivière, et suit son cours jusqu'aux marais qu'elle forme, et que l'on appelle le lac des Xarayès, qu'elle traverse jusqu'à son entrée dans le Jaurú: de là, en ligne droite, jusqu'au bord austral de la rivière de Guaporé, vis-à-vis celle de Sararé, affluent du Guaporé, ou d'autres bornes naturelles, entre les rivières Jaurú et Guaporé, choisies par les commissaires envoyés pour le règlement des limites: réservant toujours la navigation du Jaurú, qui doit appartenir privativement aux Portugais, et le chemin qu'ils ont l'habitude de prendre de Cuiaba au Mato-Grosso, depuis l'endroit qui sera marqué sur le bord austral du Guaporé; la ligne de démarcation suit le cours de cette rivière jusqu'à sa jonction avec celle de Mamoré, qui prend sa source dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, traverse la mission des Moxos, et forment ensemble la rivière de Madéra, qui se jette dans celle des Amazones ou Maragnon. (Art. 6.)

La ligne suit le lit de ces deux rivières, déjà unies jusqu'au lieu situé à égale distance des Amazones, et de l'entrée du Mamoré, et, de là, elle continue sur une ligne de l'est à l'ouest, jusqu'à la jonction du Jararé avec le Maragnon, et elle en suit le cours jusqu'à son union avec l'Yupura.

La ligne continue par le cours de cette rivière et des autres qui s'y joignent, et qui s'en approchent du côté du nord, jusqu'au sommet de la chaîne de montagnes qui sépare la rivière d'Orinoco de celle du Maragnon, et par le sommet de ces montagnes, du côté de l'orient, jusqu'où s'étendra le domaine de l'une ou l'autre couronne. (Art. 9.)

Les îles qui se trouvent dans des rivières par où passe la ligne des limites, appartiendront au territoire dont elles seront plus rapprochées en tems sec. (Art. 10.)

Le Portugal cède, pour toujours à la couronne d'Espagne, la colonie du Saint-Sacrement, et tout le territoire adjacent sur le bord septentrional de la rivière de la Plata, comme aussi la navigation de ce fleuve. (Art. 13.)

L'Espagne cède pour toujours à la couronne de Portugal, tout ce que la première puissance occupe, ou qui peut lui appartenir, depuis la montagne de Castillos-Grandes, son anse méridionale et la côte de la mer, jusqu'à la source principale de la rivière Ybicui, ainsi que toutes les habitations et établissements que l'Espagne aurait formés dans l'angle des terres qui se trouvent entre le bord septentrional d'Ybicui et de l'Uruguay, et sur le bord oriental de la rivière Pépéri et le village de Sainte-Rose, et tout autre établissement formé sur le bord oriental du Guaporé, ainsi que tout le terrain entre la rivière Yupura et le Maragnon, et toute la navigation de la rivière Isa, et le terrain du côté de l'ouest, avec le village de San-Christoval. (Art. 14.)

La colonie de Saint-Sacrement sera remise à l'Espagne, sans en tirer autre chose que l'artillerie, les armes, la poudre, les munitions et les embarcations du service.

Les habitants, le gouverneur, les officiers et soldats pourront y rester librement ou se retirer dans d'autres terres du domaine portugais, avec leurs effets et meubles, en vendant leurs biens-fonds. (Art. 15.)

Les missionnaires sortiront des habitations et villages cédés par l'Espagne sur le bord oriental de la rivière Uruguay, avec leurs meubles et effets, menant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres d'Espagne, emportant leurs biens meubles et leurs armes, de sorte que les habitations soient remises à la couronne de Portugal avec toutes les maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété et possession des terrains. (Art. 16.)

Le mont de Castillos-Grandes, avec son anse méridionale, restent à la couronne de Portugal. (Art. 17.)

Fait à Madrid, le 13 janvier 1750.

Signés, Thomas DE SILVA-TELLÈS, don Joseph DE CARVAJAL et LANCASTRE (1).

1750. Par ce décret ou traité, l'Espagne cède au Portugal sept villes (2), situées sur les bords orientaux de l'Uruguay, qui furent remises aux forces royales. En conséquence de cette cession, plus de trente mille personnes du Paraguay furent obligées de se retirer. Environ la moitié de ce nombre trouva un asile dans les villes du Parana. L'autre moitié se réfugia dans les plaines de l'Uruguay. Les villes ainsi abandonnées, ressemblaient, dit Dobrizhoffer, à Jérusalem après le retour des Juifs de Babilone. Les Guaranis qui occupaient alors les bords de l'Uruguay, ne pouvaient croire que cette cession fût l'acte du roi catholique; et, écoutant les bruits que les jésuites avaient vendu le pays aux Portugais, ils prirent les armes et résolurent de ne pas quitter leurs foyers. Joseph, corrégidor de San-Miguel, qui se mit à leur tête pour se défendre, fut tué dans une escarmouche. Par l'influence des jésuites, les Guaranis qui habitaient les bords du Parana, refusèrent de se liguer avec les Uruguyans, et la révolte fut apaisée. Autrement, dit Dobrizhoffer, les Européens n'auraient jamais pénétré jusqu'aux sept villes.

Les Guaranis, qui avaient été chassés de leur pays, furent ensuite rappelés par Charles III, qui annula l'acte de cession fait par son père Ferdinand, et confia aux jésuites l'administration des colonies. Zéno, marquis d'Enséñada, qui avait été exilé pour avoir refusé son approbation à l'acte de cession, fut rappelé à Madrid, et on déclara la guerre contre les Portugais. Le fils du gouverneur royal des Canaries fut investi du gouvernement de Buénos-Ayres, ayant sous ses ordres cinq cents hommes de cavalerie, et sept compagnies d'infanterie.

On chercha à ramener les Abiponès qui avaient abandonné les colonies, sans pouvoir les trouver, quoique poursuivis par un corps de cavalerie jusqu'à trente lieues au nord de Jéronimo.

Par le traité de 1750, on établit une ligne de postes le long de laquelle un espace considérable de pays fut déclaré neutre; mais le gouverneur espagnol essaya vainement d'empêcher le commerce avec les provinces voisines. On attira un grand nombre de bestiaux dans la province de Rio-Grandé, d'où ils furent transportés à Rio-Janeiro, ainsi que les chevaux et mulets dont le nombre est estimé à cinquante mille par an.

1751. Les Charruas et les Minuanès, préférant leur vie sauvage et indépendante aux avantages de la civilisation, s'enfuirent des nouveaux établissements, contre lesquels ils tournèrent bientôt leurs armes, afin de se procurer des vivres. Les Charruas commencèrent les hostilités en tuant neuf personnes et en enlevant seize prisonniers. Un détachement de milice de Santa-Fé, sous le capitaine Véra, les poursuivit à travers le Parana, et les mit dans une dé-

(1) Table des traités, par Koch, tom. Ier., p. 452 et suiv.

(2) San-Miguel, San-Juan, San-Luis, San-Nicolas, San-Borga et San-Laurent.

route complète. De leur côté, les Minuanès exerçaient de grands ravages dans les plaines de Montévidéo. Le colonel D. José-Joaquin de Viana, nouvellement nommé gouverneur de cette province, signala le commencement de son administration en mettant fin à ces déprédations. Un détachement de deux cent vingt hommes, sous le sergent D. Manuel Dominguès, ayant des provisions pour deux mois, fut envoyé à leur poursuite; et, ayant traversé la rivière de Taquaril, tomba sur eux à l'improviste, en tua un certain nombre et fit quatre-vingt-onze prisonniers. Les Indiens, s'étant retirés dans un bois voisin, réparèrent cette perte, et, le lendemain, ils présentèrent eux-mêmes le combat. La mêlée fut sanglante, ces sauvages préférant la mort à la servitude; peu d'entre eux échappèrent à ce désastre (1).

1752. *Envoi de commissaires pour régler la ligne de démarcation.* La frégate *Jason* arrive à Buénos-Ayres, ayant à bord le marquis de Valdélirios, membre du Conseil des Indes, chargé, par la Cour d'Espagne, d'établir la ligne de démarcation entre les possessions des deux couronnes, et ayant avec lui, en qualité de commissaires, le R. P. Lopé-Luis Altamirano et le père Rafaël de Cordoba. Le provincial Barréda et son secrétaire, Juan Escandon, se joignirent à eux. Le 1er. août, les commissaires portugais, ayant pour président D. Gomez Freire de Andrade, arrivèrent à Castillos, pour commencer l'opération; mais, ne s'étant point trouvés d'accord avec les Espagnols, ils revinrent à Colonia, et Valdélirios retourna à Buénos-Ayres (2).

1753. Cangapal, cacique de la Patagonie, apercevant une diminution graduelle de son autorité, et croyant que son pays était en danger, prépara une expédition contre la colonie de Désamparados. Les néophites effrayés s'enfuirent à la Concepcion. Les établissements voisins, abandonnés par les habitants, furent ravagés par l'ennemi, qui gagna des avantages sur la cavalerie légère, et s'empara des charrettes qui apportaient l'argent du Pérou. La colonie de la Concepcion, exposée à ces incursions, fut entièrement abandonnée le 3 février 1753.

1754. Un *armistice* fut conclu entre les deux parties belligérantes. Les conditions étaient: 1°. les hostilités cesseront jusqu'à ce que la décision des deux cours soit connue; 2°. les armées se retireront dans leurs limites respectives, ayant entre elles le Rio-Grandé.

Insurrection des Guaranis en 1754. Les Guaranis prennent les armes contre les colons, et s'avancent même jusqu'à *Pago de la Matanza*, à quatre lieues de la capitale. Les deux gouvernements d'Espagne et de Portugal, également intéressés à les soumettre, se réunirent dans cette circonstance Un corps de troupes, composé de la garnison de Buénos-Ayres, des milices de Corrientès, Santa-Fé et Montévidéo, renforcé de mille Portugais, sous les ordres du mestre-de-camp D. Cristoval Cabral de Mélo, marcha contre les Indiens, les défit en plusieurs rencontres et força le fameux cacique *Yatté* à demander la paix.

Dans le mois d'avril suivant, on tint un second conseil dans l'île de Martin-Garcia, pour aviser aux moyens de terminer entièrement la guerre avec les Indiens. Il fut arrêté que le commandant portugais, D. Gomez Freire, partirait des bords du Rio-Grandé pour attaquer le *Pueblo de San-Angel*, tandis que le gouverneur Andonaégui, avec onze cent soixante-dix-huit hommes, s'emparerait de Puéblo de San-Nicolas. Ce dernier se mit en marche par un hiver rigoureux, et trouva les bords de l'Uruguay couverts d'ennemis. Il fit halte sur les bords du Tigre, à vingt lieues de Ibicui, limite de San-Borgia (l'un des sept *Pueblos*). Là il tint un conseil de guerre, où il fut résolu de se retirer vers Salto-Chico, et de là vers la rivière Daimar. Les Indiens d'Yapsyu, observant les mouvements de l'armée espagnole, attaquèrent un détachement sous D. Tomas Kilson, mais ils furent repoussés avec perte de vingt-trois tués et soixante-seize prisonniers (1).

1755. *Seconde expédition du gouverneur Andonaégui, et victoire sur les Tapès.* Le gouverneur étant campé sur les bords du Rio-Négro, arrêta dans un conseil, dont fesait partie le gouverneur de Montévidéo, D. José-Joaquin de Viana, qu'une nouvelle expédition serait envoyée contre les Indiens Tapès. Les milices de Santa-Fé et de Corrientès étant retournées dans leurs districts, l'armée se trouvait réduite à six cents hommes. En avril, on fit tous les préparatifs; on rassembla huit mille sept cent dix-sept chevaux, deux mille bœufs, deux cent vingt-six mules, vingt chariots, six mille quintaux de biscuits. Viana ayant réuni toutes les forces dont il pouvait disposer, quitta Montévidéo le 5 décembre. Au commencement de 1756, le cacique Sèpe s'étant montré avec cent Indiens, entre Técla et Batovi, fut battu et tué par un détachement sous Viana.

La perte de ce chef exaspéra les Indiens, qui se réunirent, dans le *Cerro de Caibaté*, au nombre de mille sept cents, (d'autres disent de plus de deux mille), et se choisirent pour chef *Nicolas Nanguiru* (2), corrégidor de la Concepcion. Dans la matinée du 10 février, les Espagnols et leurs alliés, au nombre de deux mille cinq cents, arrivèrent au pied d'une colline occupée par les Indiens, l'aile droite formée par les Espagnols et la gauche par les Portugais. Le combat s'engage, et en moins d'une heure un quart, les Indiens furent complètement défaits, laissant mille trois cent onze hommes, tant tués que blessés, cent cinquante-quatre prisonniers, six enseignes, une grande quantité de dards et de flèches et quelques fusils. La perte des alliés fut si minime, qu'elle ne mérite pas d'être mentionnée.

1756. Les difficultés survenues à cause de la fixation des limites, fesant craindre une rupture avec le Portugal, la Cour d'Espagne envoya à Buénos-Ayres un renfort de mille vétérans sous le commandement de *D. Pédro de Zeballos*, chargé de remplacer le gouverneur Andonaégui, et qui entra en fonction le 4 novembre.

1757. *Expédition infructueuse contre les Indiens de Chaco.* Ces Indiens ayant montré de nouveau des dispositions hostiles, le nouveau gouverneur prépara une expédition contre eux, de concert avec les gouverneurs du Paraguay et de Tucuman. Les troupes de Santa-Fé sous D. Antonio-Francisco Véra, et celles de Corrientès sous D. Bernardo Lopez, devaient se réunir, pénétrer dans le centre de Chaco et se joindre aux forces de Tucuman. Véra, n'ayant point rencontré Lopez, poursuivit sa marche vers Berméjo, et se trouvant dans un pays inondé, sans vivres, ni chevaux, il prit le parti de la retraite. Lopez fut encore plus malheureux, ses soldats s'étant mutinés et l'ayant abandonné.

1758. Deux autres expéditions furent faites par ordres du gouverneur du Paraguay, le colonel *D. Jayme San-Juste*; l'une commandée par *D. Fulgencio Yegros*, contre les Indiens des *Pueblos de Misiones*; l'autre, dans l'intérieur de Chaco: toutes deux furent infructueuses (3).

(1) Dr. Funès, *Historia, etc.*, lib. V, cap. 3.
(2) *Historia del Paraguay, etc.*, lib. V, cap. 3.

(1) Dr. Funès, *Historia*, lib. V, cap. 4.
(2) Le même que le personnage fabuleux, Nicolas Ier.
(3) Dr. Funès, lib. V, cap. 5.

1759. *Répression des Indiens.* Le nouveau gouverneur de Tucuman, *D. Joaquin Espinosa*, ayant réuni les forts de Jujuy et Salta, y transporta les réductions des Indiens de Tobas et de Lédesma, et punit les Mataguayos. Il fit marcher ensuite une expédition de mille cinq cents hommes pour rétablir l'ordre dans l'intérieur du grand Chaco, ouvrir des communications entre les différentes parties du pays, et protéger les établissements et la navigation sur le Rio-Grandé. Il réussit aussi à pacifier les Rio-Janos et Valistas.

Envahissement des Portugais. Les Portugais de San-Pablo, profitant du malheureux état où se trouvait le Paraguay, et tendant toujours à étendre leurs limites, formèrent un établissement sur la rive gauche du Rio-Guatimi. *D. Carlos Morphi*, alors gouverneur du Paraguay, avertit de cet empiétement le vice-roi de Lima, qui donna ordre de chasser les Portugais; mais le gouverneur de Buénos Ayres ne fournit pas les secours nécessaires.

Les Portugais, persévérant dans leur sistème d'agrandissement, construisirent deux forts dans *los Castillos-Grandes*, l'un sous le nom de D. Gonzalo, l'autre sous celui de *Santa-Teresa*.

1760. *Guerre avec le Portugal, et reprise de Colonia-del-Sacramento.* Le gouverneur Zéballos réclama, du comte de Bobadillo, la destruction de ces forts élevés sur le territoire espagnol. Pendant la négociation, on reçut la nouvelle de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, et de la probabilité d'une rupture avec le Portugal. Zéballos s'empressa de mettre Montévidéo en état de défense, employant, à cet effet, les Santafésiens sous D. José Véra; un bataillon de milice fut formé, pour faire le service, concurremment avec les troupes régulières, et mille Indiens *Tapès* auxiliaires.

1762. Les hostilités s'ouvrirent à cette époque, et, le 5, octobre, Zéballos vint mettre le siége devant Colonia-del-Sacramento, qui capitula le 3 novembre suivant. Les conditions portaient que la garnison sortirait avec les honneurs militaires, que toutes les propriétés seraient respectées, que chacun serait libre de se retirer au Brésil ou de rester, en se soumettant aux règlements établis par les Espagnols. Les bâtiments qui arriveraient dans le port pendant un mois seraient traités sur le pied de paix.

1762. *Fondation de la ville de San-Carlos*, dans le voisinage de Maldonado, pour servir de point de défense contre les attaques qui pourraient partir de ce port. Zéballos, qui en fut le fondateur, encouragea plusieurs familles portugaises à venir s'y établir (1).

1763. *Plan de conquête d'une partie des possessions espagnoles en Amérique, concerté entre les Cours de Londres et de Lisbonne.* Afin d'exécuter ce projet, on équipa une flotte de onze vaisseaux de ces deux nations, sous le commandement de M. de Macnamara, qui mit à la voile en décembre (1762), pour Rio de la Plata, avec des instructions pour coopérer aux opérations des troupes de Colonia et du Brésil. On avait calculé que les forces des Espagnols, étant disséminées à Maldonado, Buénos-Ayres, Colonia et Montévidéo, n'opposeraient pas une vigoureuse résistance.

La perte de Colonia ne changea rien au plan d'opération du général portugais, qui arriva le 6 janvier 1763, en vue de Colonia, dans le dessein de prendre cette place. L'avant-garde de l'escadre consistait en deux vaisseaux anglais et un portugais, portant ensemble quatre-vingt-sept bouches à feu, tandis que le reste de la flotte, occupant la seconde ligne, était à portée de canon. La place, sans murailles du côté de la mer, n'ayant qu'une faible artillerie et une garnison peu nombreuse, semblait offrir une conquête facile. Mais Zéballos, quoique malade, monte à cheval, et animant ses soldats par l'exemple de son courage, il fait éprouver à l'ennemi une résistance opiniâtre. Après quatre heures de combat, le vaisseau commandant, de soixante-quatre canons, ayant sauté et les deux autres bâtiments étant considérablement avariés, la victoire reste aux Espagnols.

La flottille royale, composée de la frégate *Victoria*, d'un bâtiment armateur appartenant à la compagnie de Mondineatta et de l'aviso *D. Zénon*, commandée par *D. Carlos-José de Sarria*, se réfugia dans l'île de San-Gabriel, aussitôt qu'elle eut reconnu l'escadre anglo-portugaise. Zéballos, indigné de cette conduite, ordonna que Sarria fût traduit devant un conseil de guerre; mais il fut absous, ainsi que ses officiers.

Plusieurs Anglais et Portugais faits prisonniers dans l'action dont on vient de parler, furent envoyés à Cordoba, où ils formèrent des établissements et introduisirent de grandes améliorations dans l'agriculture et les arts mécaniques; ce qui donna une nouvelle vie à cette ville.

1763. *Prise du fort de Santa-Térésa et du Présidio de San-Miguel.* Zéballos, voulant poursuivre ses succès, partit le 19 mars, à la tête de mille hommes environ, et se dirigeant vers le Rio-Grandé, il arriva, après une marche pénible, devant le fort de Santa-Térésa. La garnison, composée de deux cent vingt dragons, sous le colonel *D. Tomas-Luis Osorio*, se rendit à discrétion, le 18 avril suivant, ainsi que celle de San-Miguel. Le 24 du même mois, le lieutenant-colonel D. José Molina amena des renforts et une grande quantité d'armes et de munitions.

Zéballos se préparait à la conquête de Viamont et à s'emparer du Rio Pardo, quand il apprit la suspension d'armes entre l'Espagne et les Anglo-Portugais, et la restitution des parties de territoire enlevées à leur légitime possesseur. Cet arrangement fut confirmé par le traité de Paris, signé la même année (1763). D'après ce traité, les colonies portugaises, en Amérique, Afrique, Asie et dans les Indes-Orientales, resteront telles qu'elles étaient avant la guerre et conformément aux dispositions des traités antérieurs.

Cependant, la Cour d'Espagne ne se crut pas obligée de rendre ses diverses conquêtes, excepté celle de Colonia-del-Sacramento, que Zéballos reçut ordre de remettre aux Portugais, l'année suivante.

1763. Le gouverneur D. Joaquin Espinosa, de la province de Tucuman, établit une réforme dans l'administration du revenu royal, en punissant les malversateurs, à qui la soif du gain fesait sacrifier les intérêts publics. *D. Diego-Tomas-Martinez de Iriarte* fut mis en procès pour s'être approprié une somme de 1,500 pésos. Tandis que le gouverneur s'occupait de beaucoup d'autres mesures sages et avantageuses pour rétablir l'ordre et pacifier les Indiens, il fut remplacé, en 1764, par *D. Juan-Manuel Campero*, homme d'un caractère tout-à-fait opposé (1).

Expédition de M. de Bougainville aux îles Malouines, en 1763. Cet officier, colonel d'infanterie, ayant conçu le projet d'un établissement aux îles Malouines, où il espérait que les navires de la compagnie des Indes-Orientales toucheraient pour se rafraîchir dans leur route vers la Chine, obtint du ministère français l'autorisation de faire construire deux vaisseaux à ses propres frais, pour le mettre à

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 7.

(1) *Su alma era formada*, dit Funès, *de todos los vicios que pueden hacer infeliz una republica.*

exécution. L'un se nommait *l'Aigle*, et portait vingt-quatre canons et cent hommes d'équipage, et l'autre, *le Sphinx*, était une goëlette de huit canons, montée de quarante hommes; *Duclos-Guyot* commandait le premier, et *Chénart de la Giraudois*, l'autre. L'expédition mit à la voile de St.-Malo, le 9 septembre 1763. Il y avait à bord un petit nombre de familles acadiennes, pour peupler l'établissement, et *don Pernety* l'accompagnait en qualité de naturaliste. De Bougainville relâcha à Rio de la Plata, où il acheta du gros bétail, des chevaux, des moutons et des porcs, des graines et des plantes pour l'usage de la colonie, et ayant remis à la voile, le 16 janvier 1764, il arriva, le 31, en vue des îles Sébaldes, et le 3 février, jeta l'ancre dans une grande baie, qu'il nomma *baie d'Acarron*, et qui est située par 51° 40′ de lat. S. et par 60° 40′ de long. O. de Paris. Les équipages y trouvèrent beaucoup de gibier et de poisson, et les phoques y étaient si abondants qu'ils en tuèrent de huit à neuf cents en fort peu de tems. Le 17, il choisit un emplacement pour y former l'établissement projeté; il y fit construire des maisons et un fort qu'il appela *Saint-Louis*. La colonie qu'il y laissa consistait en deux familles acadiennes (1), composées de dix personnes, et en dix-huit hommes, qui avaient appartenu aux équipages des deux navires. Le 5 avril, il expédia la goëlette aux Indes-Occidentales pour y disposer des objets dont elle était chargée, et de là se rendre en France, et le 8, il s'embarqua lui-même pour cette destination, et rentra à Saint-Malo, le 26 juin 1764.

On construisit dans le fort Saint-Louis un obélisque, sous les fondements duquel on enterra quelques pièces de monnaie et une médaille avec l'inscription suivante:

Établissement
des îles Malouines,
situées au 51 dég. 30 min.
de lat. aust. et 60 dég. 50 min.
de long. occident. mérid. de Paris,
par la frégate *l'Aigle*, capitaine
P. Duclos Guyot, capitaine de brûlot,
et la corvette *le Sphinx*, capit. F. Chénard,
de la Giraudois, lieut. de frégate, armés par
Louis-Antoine de Bougainville, colonel d'infanterie, capitaine de vaisseau, chef de l'expédition, G.
de Nerville, capitaine d'infanterie, et P. d'Arboulin, administrateur général des postes de
France; construction d'un fort et d'un
obélisque décoré d'un médaillon de sa
majesté Louis XV, sur les plans d'A.
L'Hullier, ingén. géog. des camps
et armées, servant dans l'expédition; sous le ministère
d'E. de Choiseul, duc
de Stainville, en
février 1764.

Avec ces mots pour exergue: *Conamur tenues grandia.*

La Cour de France encouragea M. de Bougainville à augmenter son établissement, afin d'y trouver un port de relâche pour ses vaisseaux, qui, durant la guerre, prenaient cette route pour revenir des Indes et de la mer du Sud.

Deuxième voyage de M. de Bougainville. Il équipa de nouveau *l'Aigle* et un autre navire pour aller porter des provisions et un renfort à la colonie. Il partit, la même année, et arriva, le 5 janvier 1765, à la baie d'*Acarron*, avec cinquante-trois colons. Il trouva ceux qu'il y avait laissés, en parfaite santé. Il se rendit, au mois de février, au détroit de Magallanès pour y couper du bois, et y rencontra deux navires anglais aux ordres du commodore Byron (1), qui avait entrepris un voyage autour du monde. Bougainville, de retour à la baie d'Acarron, avec son chargement de bois, fit voile pour la France, le 27 avril, et débarqua à Saint-Malo, le 13 août suivant.

1766. Le gouvernement français envoya Duclos-Guyot et Giraudois pour protéger la colonie. Ces deux officiers se rendirent d'abord au détroit de Magallanès pour y couper du bois. Le 5 août 1766, ils arrivèrent à la baie de Boucault, où ils ne furent pas peu surpris de voir six des indigènes montés sur des chevaux pourvus de brides, de selles et d'étriers. Le 30 mai, les Français entrèrent en relation avec d'autres naturels, au port Famine, qui, après en avoir reçu des présents et des témoignages d'amitié, vinrent, pendant la nuit, attaquer les coupeurs de bois dans leur hutte. Ils en blessèrent trois, mais furent repoussés avec perte de trois hommes tués et de plusieurs blessés. Le 22, M. Duclos fit voile pour la baie d'Acarron.

Toutefois, le propriétaire de l'établissement n'en retirant pas les avantages qu'il en attendait, et voulant se faire rembourser des frais qu'il lui avait coûtés, transféra, en 1766, les Malouines au roi d'Espagne, qui s'engagea à lui payer 500,000 dollars, suivant Falkner, 800,000, et selon d'autres, un million de dollars pour cette cession. Le roi de France devait recevoir une partie de cette somme, et l'autre être comptée à M. de Bougainville, qui obtint aussi la permission d'aller déposer, à Buénos-Ayres, des marchandises qu'il avait achetées à Rio-Janeiro.

L'Espagne envoya une colonie à ces îles avec huit cents têtes de bétail. Elle s'établit à la baie d'Acarron, dont le nom fut changé en celui de *Bahia de la Solédad*, ou de la Solitude. Les colons anglais et espagnols ignorèrent leur existence jusqu'en 1769, qu'un navire de la Solédad naviguant le long de la côte septentrionale, et un anglais, sorti du port Egmont, s'intimèrent mutuellement l'ordre de quitter ces parages.

La colonie anglaise fut dépossédée de son établissement par une expédition espagnole envoyée à cet effet par le gouvernement de Buénos-Ayres, qui ordonna au commandant de réclamer les Malouines, comme fesant partie du Paraguay et dépendant du Rio de la Plata, et conséquemment du territoire espagnol. Il représenta en outre que la Cour d'Espagne les avait achetées à la France. Cette affaire, qui faillit allumer une guerre entre les deux pays, se termina à l'amiable. La garnison espagnole évacua ces îles, dont les Anglais reprirent possession en 1771. Ils abandonnèrent toutefois leur établissement l'année suivante (2).

(1) Espèce d'hommes laborieuse, intelligente, et qui doit être chère à la France, dit M. de Bougainville, par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes et infortunés citoyens.

(1) M. de Bougainville dit « que le commodore Byron était venu, au mois de janvier 1765, reconnaître les îles Malouines. Il y avait abordé à l'ouest de notre établissement, dans un port nommé déjà, par nous, *port de la Croisade*; et il avait pris possession de ces îles, pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglais envoyèrent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avaient nommé *port d'Egmont*; et le capitaine Mac Bride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre établissement au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenaient au roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la descente si l'on s'obstinait à lui refuser, fit une visite au commandant et remit à la voile le même jour ».

(2) *Voyez* le Voyage de M. de Bougainville autour du monde, par la frégate du roi *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*, en 1766, 1767, 1768 et 1769. Paris, 1771; le voyage du commodore Byron; les îles Malouines, par Pernetty. *An account of the expedition to the Falkland Islands, in 1771, by Bernard Penrose; et Clayton's*

Voyage du commodore Byron autour du monde, en 1764, 1765 *et* 1766. Le gouvernement d'Angleterre arrêta d'employer le tems d'une paix à faire de nouvelles découvertes. Dans ce dessein, il fit équiper deux navires, *le Dauphin* et *le Tamar;* le premier, vaisseau de guerre, avait vingt-quatre canons; son équipage était composé de trois lieutenants, trente-sept bas-officiers et cent cinquante matelots; *le Tamar* était un *sloop* monté de seize canons, et ayant à bord trois lieutenants, vingt-deux bas-officiers et quatre-vingt-dix marins. Le commandement de cette expédition fut donné au commodore Byron, qui reçut les instructions suivantes, datées du 17 juin 1764. « Comme rien n'est plus propre à contribuer à la gloire de cette nation en qualité de puissance » maritime, à la dignité de la couronne de la Grande-» Bretagne, et au progrès de son commerce et de sa navi-» gation, que de faire des découvertes de régions nouvelles; » et comme il y a lieu de croire qu'on peut trouver dans la » mer Atlantique, entre le cap de Bonne-Espérance, et le » détroit de Magellan, des terres et des îles fort considé-» rables, inconnues jusqu'ici aux puissances de l'Europe, » situées dans des latitudes commodes pour la navigation et » dans des climats propres à la production de différentes » denrées utiles au commerce; enfin, comme les îles de » S. M., appelées îles de Pépys et îles de Falkland, situées » dans l'espace qu'on vient de désigner, n'ont pas encore » été examinées avec assez de soin pour qu'on puisse avoir » une idée exacte de leurs côtes et de leurs productions, » quoiqu'elles aient été découvertes et visitées par des na-» vigateurs anglais; S. M. ayant égard à ces considérations, » et ne prévoyant aucune conjoncture aussi favorable à une » entreprise de ce genre, que l'état de paix profonde dont » jouissent heureusement ses royaumes, elle a jugé à propos » de la mettre à exécution. »

Le commodore, muni de ces instructions, partit des Dunes, le 21 juin 1764; et, le 13 septembre, il mouilla dans la rade de Rio-Janeiro. Le 16 octobre, il remit en mer, et, le 17 novembre, il reconnut le cap Blanc, et entra dans le port *Deseado* ou Désiré. Partant de ce port, le 4 décembre 1764, il dirigea sa route vers le 48e dégré, pour reconnaître l'île de Pépys, que le capitaine Cowley prétendait avoir vue; mais après beaucoup de recherches, le commodore s'est persuadé qu'elle n'existait pas. Le 11 décembre, il s'approcha du continent pour chercher les îles Sébaldes, et longeant la côte près du cap des Vierges, il aperçut (le 22 déc.), sur les rivages, des hommes à cheval qui arborèrent une espèce de pavillon blanc, et qui lui fesaient signe de descendre. Le commodore, curieux de connaître ce peuple, sauta à terre, accompagné d'un lieutenant et d'un détachement de soldats bien armés; il se trouva en présence de cinq cents hommes, dont les plus petits avaient au moins six pieds six pouces anglais de haut, avec des membres proportionnés à cette taille gigantesque. Ils étaient vêtus de peaux qui descendaient jusqu'aux genoux. Les femmes avaient des colliers et des bracelets; leurs chevaux, qu'ils avaient laissés à quelque distance, paraissaient en mauvais état. On fit des présents à ces hommes, et leur conduite était paisible et docile. Le commodore s'étant avancé dans le détroit le 23, jusqu'à l'île Sainte-Élisabeth, y découvrit des hommes et des femmes de moyenne stature, vêtus de peaux de veaux marins (phoques), de loutres ou de lama cousues ensemble. Ils portaient des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec leurs plumes, et leurs pieds étaient couverts de peaux. Les femmes portaient des ceintures aussi de peaux, et un collier de coquillages. Byron remit en mer, et aborda au port Famine pour s'approvisionner de bois et y faire de l'eau. Il en sortit le 5 janvier 1765; il eut connaissance de terre, le 13 du même mois, et le 14, il entra dans une grande baie qu'il nomma port *Egmont*, en honneur du comte d'Egmont, alors premier lord de l'amirauté. Il y mouilla par dix brasses d'eau, avec un excellent fond, et il prit possession, au nom du roi de la Grande-Bretagne, de ce port et des îles adjacentes, appelées îles Falkland. Le 27 janvier, il remit à la voile pour retourner au détroit de Magellan; et, longeant la côte orientale, il donna à un cap remarquable, le nom de cap *Tamar;* à un rocher celui d'*Edistone;* et à un autre cap, celui du cap *Dauphin*. Entre ces deux caps se trouvait un grand enfoncement qu'il appela *canal de Carlisle*, et un autre situé entre des îles basses et la Terre-Ferme, reçut le nom du *canal de Berkeley*. Le 6 février, il relâcha au port Désiré, et rentra encore dans le détroit de Magellan. Après l'avoir examiné avec beaucoup de soins, il en sortit, et se dirigeant à l'ouest, jusqu'au 26 avril, où il vit l'île Masafuéro. Le 1er. mai, il changea sa route pour reconnaître la terre de Davis (1), et les 1er. et 2 juillet, il découvrit les deux îles du Roi-George (2), du Prince-de-Galles (3) et de Byron (4). De là, il alla à Tinian, et ensuite à Batavia, où il arriva, le 25 novembre. Le 10 décembre, il quitta cette rade, et retourna en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance; le 9 mai, après un voyage de vingt-deux mois, il mouilla aux Dunes (5).

« On peut voir, par les détails de cette relation an-» glaise, dit don Pernetty, et par ceux de mon journal, » que nous avions reconnu les îles Malouines, et que nous » y avions formé un établissement au moins quelques » jours avant que les deux navires du chef d'escadre Byron » les eussent seulement aperçues. Dans le tems même que » ces deux vaisseaux y abordèrent, M. de Bougainville y » était déjà retourné, et après avoir aperçu, du fort où il » était mouillé, les deux vaisseaux anglais, il mit à la voile » pour le détroit de Magellan, où ils se trouvèrent ensemble » comme on le verra à la fin de mon journal. »

Voyage du capitaine Philippe Carteret, en 1766. Le gouvernement anglais, voulant continuer ses découvertes dans l'hémisphère austral, fit préparer une autre expédition de deux navires, le sloop *Swallow* ou *Hirondelle*, et *le Dauphin*. Le premier, commandé par le capitaine Philippe Carteret, était monté de quatorze canons, et avait pour équipage un lieutenant, vingt-deux bas-officiers et quatre-vingt dix marins; l'autre, *le Dauphin*, commandé par le capitaine Wallis, était équipé comme la première fois. Ils firent

Account of the Falkland Islands, in the Phil. Trans. vol. 66, *pag.* 105, *year* 1776.

(1) Cette baie, dont l'entrée est au nord, a un demi-mille de largeur, et depuis sept jusqu'à treize brasses, sur un fond fangeux.

(2) L'une est située par les 14° 29' de lat. S. et 148° 50' de long. O.; l'autre se trouve par les 14° 41' de lat. S. et 149° 15' de long. O. du méridien de Londres.

(3) Elle est située par les 15° de lat. S. et 151° 53' de long. O., et distante de l'autre d'environ quarante-huit lieues.

(4) Cette île est située par 1° 18' de lat. S., et 173° 46' de long. O.

(5) *A voyage round the world in his majesty's ship the Dolphin, commanded by the honorable commodore Byron. In which is contained a faithful account of the several places, people, plants, animals etc., seen on the voyage; and among other particulars a minute and exact description of the Streights of Magellan, and of the gigantic people called Patagonians. Together with an accurate account of seven Islands lately discovered in the south seas. By an officer on board the said ship. London*, 1767.

voile de Plymouth, le 22 août 1766, pour se rendre au port Famine. *Le Swallow* y jeta l'ancre le 26 décembre suivant; et après avoir fait une reconnaissance de la côte, il débarqua et se rendit à l'île de Juan-Fernandez. *Le Dauphin* arriva, le 15 novembre dans une baie sur la côte méridionale de la Vierge-Marie. A leur approche, les naturels allumèrent des feux, et poussèrent de grands cris. Le capitaine Carteret, curieux d'examiner ce peuple, débarqua accompagné d'un détachement de soldats de marine. Les femmes comme les hommes, étaient montés sur un cheval qui paraissait bien fait, léger, et haut d'environ quatorze palmes. Ils avaient aussi des chiens. Le capitaine fit mesurer ceux des hommes qui étaient les plus grands. L'un d'eux avait six pieds sept pouces (anglais). Plusieurs autres seulement six pieds cinq pouces; mais la taille du plus grand nombre était de cinq pieds dix pouces à six pieds. Ils étaient bien faits et robustes; mais ils avaient les pieds et les mains d'une petitesse remarquable; leur teint était d'une couleur de cuivre foncé; les cheveux droits et durs. Ils étaient vêtus de peaux de guanaques, dont le poil était en dedans, cousues ensemble, et attachées avec une ceinture. Quelques-uns portaient un *poncho*. On les vit manger de la chair crue. Le capitaine en reçut plusieurs à bord de son navire. L'objet qui les étonna le plus, fut un miroir dont ils s'amusèrent beaucoup. Ils parurent voir avec indifférence toutes les parties du vaisseau, et ne donnèrent attention qu'aux animaux vivants.

Le capitaine Wallis entra dans le détroit, le 17 décembre 1766, et en sortit, le 11 avril 1767. Il a donné une description particulière des endroits où il avait mouillé, avec une table des distances d'une pointe à l'autre.

1767. Excités par l'espoir du pillage, les Indiens fesaient, chaque année, des incursions dans le territoire de Buénos-Ayres, d'où ils enlevaient un grand nombre de bestiaux. En 1767, ils recommencèrent la guerre, et défirent deux partis d'Espagnols, dont dix seuls échappèrent. Les Indiens furent poursuivis par quelques troupes régulières et la milice de Buénos-Ayres, sous les ordres du colonel Catani; mais ce dernier jugea prudent de ne pas les forcer à une action générale (1).

Troisième voyage de M. de Bougainville, en 1766 *et* 1767. L'Espagne revendiquait les îles Malouines comme une dépendance de l'Amérique méridionale. Ce droit fut reconnu par le roi de France, qui ordonna que cet établissement fût remis à l'Espagne. M. de Bougainville, chargé de l'exécution de cet ordre, devait se rendre ensuite aux Indes-Orientales. Il fit voile de Nantes, le 15 nov. 1766, à bord de la frégate *la Boudeuse*, de 26 canons, et se rendit à la rivière de la Plata, où il devait trouver les deux frégates espagnoles *la Esméralda* et *la Liebre*, dont le commandant était chargé de recevoir les îles Malouines au nom de sa majesté catholique. Forcé par un coup de vent de relâcher à Brest, le 21 novembre, M. de Bougainville appareilla de cette rade, le 5 décembre, et le 31 janvier, il mouilla dans la baie de Montévidéo. Il y rencontra les frégates espagnoles, dont le commandant don Philippe Ruis Puenté devait, dans sa qualité de gouverneur de ces îles, prendre les mesures nécessaires pour la cession de l'établissement. Les deux capitaines se remirent en mer, le 28 février 1767, et arrivèrent aux îles Malouines, le 25 mars. Le 1er. avril, l'établissement fut livré aux Espagnols. D'après une lettre du roi, les colons français avaient la liberté d'y rester. Quelques familles profitèrent de cette disposition; le reste, avec l'état-major, fut embarqué sur les frégates espagnoles, lesquelles repartirent pour Montévidéo, le 27 au matin. Les dépenses qu'avait coûtées l'établissement des îles Malouines, jusqu'au 1er. avril 1767, s'élèvent à 603,000 livres. Le roi d'Espagne n'était point tenu de les rembourser; mais en recevant l'établissement, il en paya tout le matériel.

M. de Bougainville partit de Montévidéo le 14 novembre, pour passer le détroit de Magellan: il reconnut le cap des Vierges, le 2 décembre, et bientôt après celui de la Terre-de-Feu; et le 6, le cap de Possession; il mouilla dans la baie du même nom, au fond de laquelle s'élevaient cinq mandrains, qu'il nomma le *Père* et *les quatre fils Aymond*. Descendu à terre avec dix officiers armés de fusils, il vit des naturels du pays qui venaient à cheval et au grand galop. Ils descendirent à cinquante pas et accoururent au-devant des Français auxquels ils tendaient les mains, criant *chaoua, chaoua*. Ces naturels étaient au nombre de trente. M. de Bougainville leur fit quelques présents auxquels ils parurent fort sensibles, et lorsqu'il se retira, ils l'accompagnèrent jusqu'au bord de la mer, et même dans l'eau. Les hommes étaient d'une belle taille; aucun n'avait moins de cinq pieds cinq à six pouces français, et les plus grands en avaient jusqu'à cinq pieds neuf à dix pouces. Ils étaient surtout remarquables par leur énorme carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres; leur visage était rond et un peu plat, leurs ieux vifs, leurs dents extrêmement blanches; ils portaient de longs cheveux noirs liés sur le sommet de la tête. Leur couleur était bronzée; leur habillement consistait en une simple brague de cuir qui leur couvrait les parties naturelles, et un grand manteau de peau de guanaque ou de sorillos attaché autour du corps avec une ceinture. Ils avaient une espèce de bottines de cuir de cheval ouvertes par derrière. Leurs armes étaient deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné. Leurs chevaux, petits et maigres, étaient sellés et bridés à la manière des habitants de la rivière de la Plata. Ils avaient aussi des chiens petits et vilains, lesquels, ainsi que les chevaux, buvaient de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur la côte. La nourriture principale de ce peuple paraissait être la chair et la moelle de guanaques et de vigognes. Plusieurs en avaient des quartiers attachés sur leurs chevaux, et ils en mangeaient des morceaux crus.

Selon les rapports des Espagnols, dit M. de Bougainville, la nation qui habite cette partie de la Terre-de-Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des sauvages. Ils avaient accueilli avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaisseau de *la Concepcion*, qui se perdit sur leur côte, en 1765. Ils lui aidèrent même à sauver une partie des marchandises de la cargaison, et à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Des débris de leurs navires, les Espagnols y construisirent une barque dans laquelle ils se rendirent à Buénos-Ayres. Des pains de cire, provenant de la cargaison de ce navire, furent poussés par les courants, jusque sur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766 (1).

M. de Bougainville, continuant son voyage à travers le détroit, mouilla, le 9, dans la baie Boucault, et le 13, à

(1) *Falkners' Patagonia*, chap. IV.

(1) Falkner, dans sa Description de la Patagonie (p. 92), dit qu'en 1765 ou 1766, un grand vaisseau espagnol marchand, destiné pour Callao, se perdit à la vue de l'île de Fuégo; mais les hommes atteignirent l'île dans une chaloupe. Les Indiens s'approchaient d'eux en se frottant le ventre, ce qui leur fit donner le nom *Rocca barrigas*, ou frotte-ventre. Une partie des matériaux du bâtiment furent jetés sur le rivage, et les marins en formèrent une barque avec laquelle ils retournèrent à Montévidéo.

l'île Élisabeth. En quittant cette île, il fut entraîné par le courant dans un grand enfoncement de terre de la Terre-de-Feu, et mouilla dans une baie qu'il nomma la baie Duclos (1), du nom de son second. Il entra ensuite dans la baie Française, ainsi nommée par M. Degennes; et après dans celle de Bougainville, longue de deux mille toises et large de cinquante, environnée de hautes montagnes qui la défendent de tous les vents. Le 27, il découvrit un port dont la beauté du mouillage l'engagea à le nommer *baie et port de Beau-Bassin*. Longeant la côte, il gagna une autre baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires qu'il appela *baie de la Coromandière*, à cause d'une roche apparente située à la distance d'environ un mille. Le 29, il se dirigea, vers l'ouest, entre deux îles nommées par lui *les Deux-Sœurs*. Un peu plus loin, il vit une montagne qu'il nomma *Pain-de-Sucre* à cause de sa forme; et à cinq lieues environ de la Coromandière, il découvrit une belle baie, au fond de laquelle tombait une chute d'eau remarquable, à laquelle il donna le nom de *baie et port de la Cascade*. Il quitta cette baie le 31 décembre, et mouilla dans celle de Fortunée. Les naturels du pays y venaient en pirogues. Ils étaient petits, vilains, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils n'avaient pour vêtement que de mauvaises peaux de phoques. Ces peaux servaient encore de toits à leurs cabanes, et de voiles à leurs pirogues. Leurs femmes étaient hideuses : elles accompagnaient les hommes dans les pirogues pour les servir : à terre, elles ramassaient le bois et les coquillages, sans que les hommes prissent aucune part à ce travail. Celles même de ces femmes qui avaient des enfants à la mamelle, n'étaient pas exemptes de ces corvées. Elles portaient sur le dos les enfants pliés dans la peau qui leur servait de vêtement. Les pirogues étaient d'écorces mal liées avec des joncs, ayant de la mousse dans les jointures.

Le 25, M. de Bougainville sortit de la baie Forteresse, et prit son départ (2) du détroit pour se rendre à l'île Taïti (3).

Le célèbre capitaine Cook, dans son premier voyage autour du monde, arriva, le 11 janvier 1769, aux îles Falkland; il longea la côte de la Terre-de-Feu, et passa le détroit de Le Maire. Les naturalistes Solander et Banks, qui accompagnaient l'expédition, en parcourant l'intérieur de la Terre-de-Feu, y rencontrèrent un village composé de cabanes formées de quelques pieux plantés en terre, et liés par le sommet. Ces cabanes étaient couvertes, du côté du vent, par quelques branchages entremêlés d'herbes sèches; de l'autre côté se trouvait une ouverture qui servait de porte et de cheminée. Les habitants, au nombre de cinquante environ, étaient gros et mal faits; leur taille était de cinq pieds huit à dix pouces anglais : les femmes étaient plus petites. Les deux sexes avaient de longs cheveux noirs. Leur habillement était une peau de guanaque ou de phoque jetée sur les épaules. Un morceau de la même peau enveloppait les pieds. Ils avaient le corps couvert de lignes noires tirées dans tous les sens. Leurs armes consistaient en un arc et des flèches; c'était la seule chose qui présentât quelque apparence d'industrie. Ils n'avaient aucun meuble : un peu d'herbe sèche répandue à terre servait à la fois de siéges et de lits. Leurs ustensiles étaient un panier, un sac, et la vessie d'un animal pour contenir de l'eau. Ils ne paraissent avoir aucun gouvernement (1).

1767. *Nouvelles agressions des Portugais et expulsion des jésuites.* Bucaréli, pour se conformer aux instructions de sa Cour, s'efforçait d'arranger les bases d'une paix solide avec le vice-roi du Brésil, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Portugais s'étaient rendus maîtres de la *Cierra* des Tapès et s'étaient fortifiés dans une *estancia*, appelée *del Marques*. Le général espagnol, D. José Molina, protesta contre cet envahissement des Portugais, dans une note qu'il adressa à leur chef dans le fort de San-Cayétano. Celui-ci se contenta de répondre qu'il adresserait ces réclamations au gouverneur de Viamont, commandant en chef des forces portugaises. Cependant, les hostilités ne tardèrent pas à recommencer; le 29 mai, les Portugais, au nombre de huit cents, attaquèrent la ville de *Rio-Grandé de San-Padro* et les postes du côté du nord, occupés par les Espagnols. Molina n'était pas en force et ne put résister à cette invasion.

Bucaréli ayant fait connaître au roi, par le moyen de son ministre à Madrid, le fâcheux état des choses, un ordre fut signé pour expulser les jésuites, représentés comme les agents de ces discordes. « La renommée bien connue de cet ordre, l'importance de ses services, sa réputation de richesse vraie ou exagérée, le grand nombre de ses partisans, son influence dans l'éducation; enfin cent cinquante mille néophites, jouissant sous ses lois, de l'état le plus heureux de la vie; toutes ces considérations, dit Funès, étaient aux ieux de Bucaréli, comme autant de fantômes politiques qui troublaient son imagination. »

1767. Le 2 janvier, la Cour d'Espagne rendit un décret qui prononçait l'expulsion des jésuites des trois provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et de Tucuman, et la confiscation de leurs propriétés.

Le 21 juin suivant, *D. Francisco de Paulo Bucaréli y Ursua*, alors gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de mettre ce décret à exécution. En conséquence, le 22 juillet, il fit saisir tous les jésuites qui se trouvaient dans les villes de Corrientès, Cordova, Santa-Fé, Montévidéo et Buénos-Ayres, et les emmena prisonniers. En septembre, leur nombre s'élevait à deux cent soixante et onze, dont deux cent vingt-deux furent envoyés à Cadix. Dans cette énumération, n'étaient point compris ceux de l'Ascension, du Paraguay, ni des missions des *Chiquitos* et des *Guaraniticos*, qui formaient à eux seuls plus de la moitié de la grande province jésuitique (2).

1767 (11 juillet). *Expulsion des jésuites de Cordova, dans la province de Tucuman.* Le grand collége (*collegio maximo*), chef de tous les établissements jésuitiques du Paraguay, contenait cent trente-trois jésuites et trois cent soixante-dix esclaves employés à différents services. Bucaréli, pour faire exécuter l'ordre de leur expulsion, envoya un détachement de vétérans, sous le sergent-major D. Fernando Fabro. On croyait y trouver de grandes richesses; mais le trésor ne renfermait que neuf cents *pésos*. La fameuse bibliothèque, contenant plusieurs documents histo-

(1) M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot.

(2) Par 52° 50' de lat. aust. et 79° 9' de long. occid. de Paris.

(3) Voyage autour du monde, par la frégate du roi *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*, en 1766, 1767, 1768 et 1769. Paris, 1771. *The Annual Register, for* 1771, *chap.* 1. *Ensayo de la historia civil del Paraguay, etc.*, por el doctor D.-G. Funès, tome III, lib. V, cap. 8. Buénos-Ayres, 1817.

(1) *Voyages compiled by D. Hawkesworth, from the journals of the several commanders. London*, 1772.

(2) *Ensayo de la historia civil del Paraguay, etc.*, par Dr. Funès, lib. V, cap. 8 et 9, où cet événement est détaillé. Huit missions se trouvent encore sur la rive droite du Parana, et font partie du Paraguay proprement dit. Sept se trouvent sur la rive gauche de l'Uruguay, et font partie du Brésil. Voyez l'*Essai historique sur la révolution du Paraguay*, par MM. Rengger et Longchamp. Paris, 1827.

riques très-précieux, fut détruite; ces documents furent déposés dans l'*estancia* ou métairie de Santa-Catalina, demeure du dernier trésorier Guévara. Le séquestre de la maison fut confié, par Bucaréli, au Dr. Antonio Aldao, littérateur distingué, qui envoya à Buénos-Ayres un grand nombre de papiers.

L'université et le collége de Monserrate, dirigés par les jésuites, furent placés, par ordre de Bucaréli, sous la direction des franciscains réguliers. Le premier recteur fut frère *Francisco-Xavier Barsola.*

Le 3 août, le gouverneur Campéro, en exécution des ordres qu'il reçut, bannit les jésuites des autres parties de la province.

1768. Cent cinquante-trois jésuites furent embarqués à bord de la frégate *Esmeralda*, et les trois provinces du Paraguay, Rio de la Plata et Tucuman furent ainsi évacuées.

Les propriétés séquestrées des jésuites furent ensuite (1772) appliquées à l'établissement de *reales estudios*, à Buénos-Ayres, qu'on plaça sous la direction du docteur D. Juan-Baltazar Maciel, doyen de la cathédrale, avec deux professeurs de latin, un de rhétorique, un de philosophie et trois de théologie.

1767. *Formation d'un établissement espagnol dans les îles de Fuégo (islas del Fuego)*, lat. 54° 30'. Le vaisseau *la Concepcion de Gurruchea*, ayant fait naufrage près de ces îles, l'équipage parvint à aborder dans l'une d'elles, en sauvant quelques provisions et des débris du bâtiment. Ces marins (au nombre de cent quatre-vingt-treize) construisirent une goëlette, avec laquelle ils retournèrent à Buénos-Ayres. D'après les informations qu'ils donnèrent sur la fertilité du sol et l'humanité des habitants, le gouverneur résolut de prendre possession de ces îles, dans le but d'avoir un point de relâche et d'empêcher les Anglais de s'en emparer. A cet effet, Bucaréli envoya deux bâtiments aux îles Malouines, avec quatre religieux dominicains, et chargés de tout ce qui était nécessaire à la formation d'un établissement. Le gouverneur Puente reçut l'ordre de jeter les fondements de la nouvelle colonie, et de faire des recherches pour s'assûrer si les Anglais avaient un endroit de relâche dans ces îles.

1768. *Capitulation de la colonie anglaise située au nord de la grande île Malouine, au 51° 24' de lat. et 317° 17' de long. du méridien de Ténériffe.* Bucaréli, informé de l'existence de cet établissement, envoya contre lui cinq frégates, sous le capitaine *D. Juan-Ignacio Maradiaga*, ayant à bord mille quatre cents hommes de troupes de débarquement, sous les ordres du colonel *D. Antonio Gutierrez*. Les Anglais, sous le commandement de William Matty et de John Farmer, étaient défendus par trois frégates de seize à vingt canons et une batterie de huit canons de gros calibre. Les Espagnols ayant la supériorité du nombre, forcèrent les Anglais à capituler, le 10 juin 1768 (1).

1771. *Remise du fort Egmont ou Deseado.* L'expulsion des Anglais de ce fort avait rallumé le ressentiment du cabinet de Saint-James, de manière à faire craindre une guerre entre l'Espagne et l'Angleterre.

Le 22 janvier 1771, la Cour d'Angleterre, soutenue par les Portugais, ayant porté des plaintes contre les violences exercées, le 10 juin 1770, par les Espagnols, qui avaient obligé les Anglais à évacuer la grande île Malouine, appelée, par eux, *îles Falkland*, la Cour d'Espagne donna des ordres pour remettre dans les mains des Anglais le port et le fort nommé *Egmont*, ainsi que leur artillerie et leurs bagages. Toutefois, cette concession ne préjudiciait en rien la question de souveraineté des îles Malouines.

(1) Dr. Funès, *Historia del Paraguay*, lib. V, cap. 8.

1771. *Expédition portugaise dans le territoire des Missions (terrenos de Misiones).* Sous le prétexte de réprimer l'audace des Indiens et de les soumettre au joug de la foi, une expédition militaire partit de San-Pablo, sous le lieutenant-colonel *D. Alonzo-Botello de San-Payo*, escorté par le capitaine *Antonio-Silveira Peixoto*, qui arriva dans ce territoire par le Rio-del-Régistro et le Parana; mais ils furent surpris par le gouverneur des Missions, D. Francisco-Bruno de Zavala, et envoyés à Buénos-Ayres comme infracteurs des traités et perturbateurs.

Après cet événement, Vertez s'attacha à mettre le pays en état de défense. Le trésor était épuisé, les ports sans garnison, les troupes mal payées et mécontentes. Le gouverneur des Missions reçut un secours de trois cents soldats de Corrientès. Les ports de Rio-Grandé et le fort de Santa-Téresa reçurent des troupes, des vivres et des munitions, et des ordres convenables furent envoyés aux commandants de Maldonado, Enseñada, la Costa, Malouine, la Marina, Montévidéo et Puerto-Déséado.

1772 et 1773. *Nouvelles incursions des Indiens.* Ils attaquent la réduction de San-Fernando, tuent quelques personnes et s'emparent de la plus grande partie du bétail; poursuivis par D. Juan de Garcia-Cossio, ils sont battus et forcés d'abandonner leur butin. L'année suivante (1773), un parti de Mocobiès, Tobas, Linguas et Vilélas, revint à la charge contre la même réduction; mais il fut mis en déroute, après avoir perdu ses principaux chefs.

Le cacique corrégidor Bénavidès, du Puéblo de San-Géronimo, ayant fait une alliance avec les Abiponès de Santiago et de San-Fernando, sous le commandement du cacique Nicolas Nare, attaqua la réduction de San-Pédro, qui fut réduite en cendres.

1774. *Nouvelle expédition dans la province de Chaco.* Dans la vue de pacifier cette province, le nouveau gouverneur de Tucuman, D. *Géronimo Matorras*, partit de Rio-del-Vallé, à la tête d'une expédition qui avait été préparée par le commandant D. Francisco-Gavino Arias, accompagné par le docteur *Lorenza-Suarez Cantillana*, chanoine de Cordoba, D. *Joaquin de Bisuéla*, procureur-général, D. *Géronimo Romano*, mestre-de-camp de la cité de San-Miguel, et l'ingénieur D. *Julio-Ramen de César.*

Après cent quatre-vingts lieues de marche, Cantillana rencontra un grand nombre d'Indiens Mataguayos, Chupinès, Malbalaès et Tobas, qu'il convertit. Matorras continua sa marche jusqu'à deux cent quarante lieues de la ville de Salta, trente des ruines de la Concepcion, et cinquante de Corrientès; les principaux caciques vinrent à sa rencontre avec leurs Indiens; mais les caciques mocobies *Pakiquin*, *Sacheriquin* et *Coclocoïquin*, nourrissant une haine implacable contre les Abiponès de la réduction de San-Jéronimo, firent manquer l'expédition, dont le but était de donner au Chaco une nouvelle ère politique et religieuse. L'année suivante (1775), Matorras mourut d'une fièvre, à trois lieues de la réduction de Ortéga, où il fesait construire une chapelle (1).

1774. *Expédition de don Juan-José de Vertiz, contre les nouveaux établissements portugais.* Les Portugais ayant formé divers établissements dans la *Cierra* de Tapès et sur le bord occidental du Rio-Grandé et de Yacui, Vertiz se rendit à

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 11.

Montévidéo, dont Joaquin del Pino était alors gouverneur, pour s'entendre avec lui sur les moyens de chasser les Portugais.

Dans ce dessein, il quitta cette ville, le 7 novembre, avec un détachement de mille quatorze hommes, outre trois cents Indiens et cent de la milice de Corrientès. Il se dirigea vers Técla et arriva jusqu'à l'ancienne *estancia* de San-Miguel, qui, du tems des jésuites, avait contenu jusqu'à cinquante mille têtes de bétail, et se trouvait dans un état déplorable, attendu les ravages des Portugais. Vertiz donna des ordres pour l'érection d'un fort, et continua péniblement sa marche à travers monts et rivières jusqu'au bord du Rio-Piquiri, auprès d'une colline, sur le penchant de laquelle l'ennemi s'était retranché. Vertiz somma le commandant portugais d'évacuer un poste qu'il occupait si injustement; celui-ci ayant répondu par un coup de canon, l'attaque fut ordonnée. Les Portugais abandonnèrent leur position, et se réfugièrent avec leurs bestiaux au port de Rio-Tabatinguay, défendu par don José Carneiro; les Espagnols s'en étant aussi emparés, l'ennemi se retira derrière le Rio-Parda. Vertiz, arrivé en vue de cette rivière, s'arrêta près de Yacuy, limite jusqu'à laquelle il devait repousser les Portugais, suivant ses instructions; ayant effectué ce plan et rétabli le fort de Santa-Técla, il se mit en route pour revenir, le 17 janvier 1775, par la route de Rio-Grandé, cent soixante lieues de Montévidéo.

1775. *Suite des hostilités entre les Espagnols et les Portugais.* La Cour d'Espagne envoya de nouveaux ordres à Vertiz pour employer la force, si les Portugais continuaient à dépasser leurs limites. Ceux-ci, avec sept vaisseaux, entrèrent dans le Rio-Grandé et furent joints par une escadre importante, venant de Santa-Catalina, et ayant à bord quatre régiments complets. Le colonel don *Miguel de Téjada*, commandant la frontière, intimidé à la vue de ses forces, informa Vertiz qu'il ne pouvait rien entreprendre contre l'ennemi, alors fort de mille cinq cent vingt-sept hommes de troupes de ligne et de trois cent soixante-neuf de milice. Vertiz ordonna aussitôt à don *Francisco-Xavier Moralès* de faire voile pour le Rio-Grandé, avec deux corvettes et trois navires de charge (*saétias*), afin d'empêcher le passage de la flottille portugaise. Téjada reçut l'ordre de se renfermer dans le fort de Santa-Térésa; et Moralès déclara qu'il voulait défendre ses vaisseaux jusqu'à la dernière extrémité, ce qui fut approuvé par Vertiz.

Pendant ce tems, un ambassadeur portugais négociait à Madrid, pour apaiser tous les différends relatifs à ces frontières; cependant le gouvernement de Lisbonne portait sa force de terre à sept mille hommes, sous un lieutenant-général, un maréchal-de-camp et d'autres officiers, et renforçait aussi sa marine.

1776. Confiant dans cet appareil militaire, une escadre composée de deux frégates, deux paquebots, trois semaques (*sumacas*) et un brigantin, entra (le 19 février 1776) dans le Rio-Grandé pour attaquer l'escadre de Moralès; mais ce dernier, protégé par les batteries de terre, coula à fond un des bâtiments ennemis, en désempara un autre et dispersa le reste.

Malgré cet échec, un détachement portugais de six cents hommes, sous Rafaël Pintos Vandeira, marcha contre la forteresse de Santa-Técla, défendue par une compagnie, sous le capitaine don Luis Ramirez, qui soutint la première attaque avec courage, mais qui, manquant de munitions, fut forcé de capituler.

Ce succès encouragea les Portugais à entreprendre des opérations plus importantes. Dans la nuit du 1er. avril, avec deux compagnies de grenadiers de deux cent quarante hommes, et neuf cent vingt-quatre du régiment de Chinchorro, ils attaquèrent Santa-Barbora-Trinidad. Ce premier poste, situé dans un sol aride, et n'ayant pour garnison que trente-six artilleurs et dix-neuf miliciens, fut forcé de se rendre à la troisième attaque; le second, non moins faible, éprouva le même sort.

Le même jour, un autre corps de Portugais s'avança sous don *Juan-Enrique Bohin*, qui somma Téjada d'évacuer ce poste qu'il occupait. Incapable de résister à une force de sept mille hommes, outre les troupes de Tupés, Viamont et Rio-Pardo, qui s'étaient emparés de l'important passage de Pimienta, il évacua la ville de San-Pédro et autres points, et se retira vers Santa-Térésa. Les Portugais s'emparèrent alors de San-Ignacio, dans le pays des missions, tandis que les Puéblos de Yapéyû, San-Nicolas et autres, étaient maltraités par les Minsuanès (1).

1776 (17 juin). L'ambassadeur portugais fit de nouvelles démarches auprès de S. M. C. pour arriver à la pacification proposée, assûrant que les ordres les plus précis avaient été expédiés aux chefs brésiliens, pour cesser toute hostilité contre l'Espagne.

Cependant le général Bohm demandait (13 mai) à jouir des fruits de la victoire qu'il avait remportée dans le Rio-Grandé.

La Cour de Madrid, irritée de cette rupture, donna ordre de poursuivre la guerre avec vigueur. Une expédition sous le marquis de Casatelli, composée de cent dix-sept voiles et bien approvisionnée, et ayant dix mille hommes à bord, partit de Cadix le 13 novembre. Le célèbre don Pédro Zéballos fut chargé, comme général, des troupes de débarquement, sous les ordres du premier vice-roi, et capitaine-général des provinces de la Plata. De leur côté, les Portugais renforcent leurs troupes de terre et de mer, à Rio-Grandé. Vertiz se retire à Santa-Térésa, où il rassemble ses forces; de là il se rend à Montévidéo, où, pour satisfaire le ressentiment de sa Cour, il fait tous ses préparatifs de guerre.

1777 (3-15 février). Cinq des bâtiments de l'escadre espagnole arrivèrent à Montévidéo, dispersés par une tempête. Vertiz, ayant acquis la certitude que dans la route de Santa-Catalina, il y avait une escadre ennemie de quatre vaisseaux de soixante canons, quatre frégates et trois corvettes, sous les ordres d'un chef anglais, *Robert Makdul*, envoya aussitôt, pour renforcer l'escadre de Casatelli, deux vaisseaux de guerre, *le San-Agustin* et *le Sério*, sous don José-Joaquin Fechain. *Le San-Agustin* tomba au pouvoir de l'ennemi.

Depuis le moment de leur départ de Cadix, les deux chefs de l'expédition ne s'accordaient pas sur le plan d'opération. Zéballos proposait de débarquer à l'île de Santa-Catalina; Casatelli voulait que ce fût à Colonia-del-Sacramento. Dans le milieu de février, la contestation fut renouvelée: Zéballos donna l'ordre de faire voile pour la fameuse île de la Plata, où l'escadre pourrait passer l'hiver en sûreté, et ensuite commencer ses opérations avec succès.

23 février. Après une traversée de quatre mois, l'escadre, forte de cinq cents voiles, entra dans le port. Le lendemain, l'armée occupa le camp de Canas-Viéjas, à portée de canon de Castillo de Puntagrosa; en même tems, on envoya un détachement pour s'emparer des hauteurs voisines, afin de couper la retraite. Et pendant ce tems, le vaisseau *le Septentrion* bombardait la citadelle. Le commandant de la place,

(1) Dr. Funès, lib. V, cap. 11.

don *Antonio-Carlos-Hurtado de Mendoza*, informé de ces dispositions, donna ordre d'évacuer le fort. Cet exemple fut suivi par les citadelles de Santa-Cruz et Ratas, garnies ensemble de deux cents canons. Par une capitulation du 23 février, ratifiée le 25 mars, les Espagnols prirent possession de cette île et de tous les établissements en terre ferme qui en dépendaient.

La conquête de Santa-Catalina occupa ensuite Zeballos, qui l'avait toujours regardée comme le premier point de ses opérations. Il envoya à Vertiz ses instructions, pour qu'il eût à faire marcher toutes ses forces sur le Rio-Grandé, et attaquer le bord méridional, tandis que lui s'avancerait contre la rive septentrionale. Vertiz assembla alors deux mille vétérans et quelques cavaliers de milice, et établit son quartier-général à Santa-Téresa. Zéballos, ayant laissé une bonne garnison dans l'île, mit à la voile vers la fin de mars; mais il fut contrarié par les vents et ne put entrer dans le fleuve, ni dans l'Enseñada de Castillanos; il fut forcé d'entrer à Montévidéo, où il prit le commandement, dépouillant Vertiz de toute autorité.

Zéballos, ayant envoyé cinq cent vingt-trois prisonniers dans la province de Cuyo, débarqua son dernier convoi, le 22 mai, et vint mettre le siége devant Colonia. Cette place, entourée de murailles, avait une garnison de mille hommes et deux cents artilleurs. Le gouverneur, don *Francisco-José de Rocha*, ne tarda pas à proposer une capitulation en vingt-trois articles, offrant de rendre tout le matériel, les armes, les munitions et la marine, ce qui fut accepté; et le 4 juin, les Espagnols firent leur entrée dans la place, précédés du maréchal-de-camp, don *Victorio de Nabia*.

Bientôt après, Zéballos, au moment où il allait tenter la conquête de Rio-Grandé, reçut du roi l'ordre de suspendre les hostilités. Le 11 octobre, les préliminaires de paix, comprenant 25 articles, qui traçaient les limites entre les possessions des deux couronnes, furent ratifiés. Ce traité donnait à l'Espagne les îles d'Annabon, Fernando del Pô et Colonia-del-Sacramento : au moyen desquelles acquisitions ils pouvaient détruire les contrebandiers qui infestaient leur commerce. Les Portugais avaient en leurs possessions l'île de Santa-Catalina et le Rio-Grandé avec ses deux rives. Cet arrangement mit fin aux hostilités, qui continuèrent néanmoins dans le Paraguay, à cause de la grande distance de cette province. Le gouverneur, don Agustin de Pinédo, ignorant la cessation des hostilités, attaqua et prit Igatimi-Puéblo, situé sur le bord du fleuve.

Excursion des Indiens contre les frontières. En 1777, les Indiens Pampas ravagent les frontières de Mendoza, la Punta, Cordova et Buénos-Ayres. Sur trente-trois *Haciendas de Campo*, dans la juridiction de Mendoza, abondamment pourvues de provisions de toute espèce et de bétail, treize seulement furent préservées. Ces mêmes Indiens font aussi une irruption dans le district de San-Luis de la Punta, appartenant au *Corregimiento* de Mendoza. Du côté de Salto, les Indiens sont repoussés par un corps de cent cinquante soldats, sous le sergent-major don Diégo Trillo. Une autre expédition de trois cents hommes sous les ordres de don Martin Bénités, sergent-major des Arroyos, défait mille Indiens qui, le 15 novembre (1777), s'étaient avancés jusqu'à *Pergamino* et à *Cabéza del-Arroyo-del-Médio.* Quarante furent tués et dix-huit faits prisonniers. On retrouva un grand nombre de bétails et des prisonniers, parmi lesquels était la fille du capitaine Bengoléa (1).

Fixation de la ligne de démarcation entre le Portugal et l'Espagne, d'après les instructions données à leurs commissaires, le 6 juin 1778. Par l'article 3 du traité de San-Ildéfonso, confirmé l'anné suivante, par celui de Prado, la ligne de démarcation entre les possessions portugaises et espagnoles devait être tracée suivant les bornes naturelles, c'est-à-dire bornée par les montagnes et les rivières. « Il s'agissait, » dit Azara, « de fixer la ligne de démarcation de nos possessions respectives depuis la mer, un peu plus loin que la rivière de la Plata, jusqu'au-dessous du confluent des rivières Guaporé et Mamoré, d'où se forme celle de la Madéra, qui se jette dans le Marañon. On divisa cette longue partie de la frontière en cinq autres, que l'on partagea ainsi pour notre travail. Nous étions quatre officiers (1) envoyés d'Espagne : on en nomma un cinquième sur les lieux, Joseph Varéla y Ulloa, capitaine de vaisseau; il fut chargé des deux parties les plus voisines et les plus méridionales, et moi des deux suivantes (2). » Les commissaires nommés à cet effet, après être restés neuf ans sur les lieux, laissèrent leur travail incomplet, et se séparèrent sans résultat définitif.

« Les commissaires portugais, » dit Azara, « au lieu de travailler à la fixation des limites, ne voulaient que prolonger cette opération à l'infini, par des délais, des renvois à la Cour, et par les prétextes les moins fondés, pour empêcher l'exécution. »

1778. *Établissement de la vice-royauté de Rio de la Plata.* Buénos-Ayres se trouvant à neuf cent quatre-vingt-deux lieues (distance itinéraire) de Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou, il en résultait de grands inconvénients et des longueurs interminables dans l'expédition des affaires. Afin de faire exécuter plus promptement les lois et défendre le territoire contre les aggressions du Portugal, la Cour d'Espagne créa la vice-royauté de Rio de la Plata, dont le siége fut fixé à Buénos-Ayres. Le feld-maréchal D. Juan-Joseph de Vertiz, nommé vice-roi, fut chargé de la division des provinces et des divers changements nécessités par cette disposition. La grande province de Cuyo et le territoire de l'audience de Charcas furent compris dans la vice-royauté, et, d'après l'avis de Zeballos, on divisa cette province en deux gouvernements, ayant pour chef-lieu l'un Cordoba, l'autre Salta. La vice-royauté avait une étendue de deux mille milles du nord au sud et de onze mille milles de l'est à l'ouest (3).

(1) *Historia del Paraguay*, liv. V, cap. 13.

(1) Le brigadier don José Baréla.
Le capitaine-ingénieur D. Bernardo Lecog.
Le capitaine de frégate D. Félix Azara.
L'ingénieur D. Pédro-Antonio Cerbino.

(2) La bibliothèque royale de France possède un ouvrage man., par M. Lastarria, intitulé : *Reorganizacion y plan de seguridad exterior de las muy interesantes colonias orientales del Rio-Paraguay o de la Plata*, etc., 2 vol. in-4°. Madrid, 1804. Cet ouvrage contient un mémoire curieux sur ladite ligne de démarcation. *Memoria sobre la controvertida linea divisoria de los dominios españoles y portugueses en America que manifiesta cronologicamente la naturaleza de esta celebre causa segun sus faces precisas hasta el tratado preliminar de 1777, le discierne la especie de esta escritura diplomatica y se consideran las reglas para su interpretacion aplicandolas á las disputas con las quales los Portugueses han embarazado su ejecucion sobre las fronteras del territorio de qua trata la presente obra.* L'auteur y a annexé une grande carte. « *Mapa de America meridional, parte de Africa et de Asia; y nueva carta corografica del virreynato de Buenos-Ayres con las particularidades que explican sus respectivas notas* ».

(3) D'après M. de Humboldt, le territoire de l'ancienne vice-royauté, qui renfermait toutes les possessions espagnoles à l'est des Cordillières et au sud de la rivière Maragnan, contenait

Cette vice-royauté était divisée en onze gouvernements, savoir : 1°. Buénos-Ayres ; 2°. Chucuito ; 3°. Tucuman ; 4°. Santa-Cruz de la Sierra ; 5°. Montévidéo ; 6°. Paraguay ; 7°. Puno ; 8°. Paz ; 9°. Potosi ; 10°. Chiquitos ; 11°. Moxos. Et elle comprenait vingt-deux *corregemientos*, savoir : 1°. Mizque ; 2°. Paucarcolla ; 3°. Pilaya y Paspaya ; 4°. Pumabamba ; 5°. Yamparaez ; 6°. Apolabamba ; 7°. Atacama ; 8°. Asangaro ; 9°. Carabaya ; 10°. Carangas ; 11°. Tarija ; 12°. Cochabamba ; 13°. Chayanta ; 14°. Larécaja ; 15°. Lipès ; 16°. Paria ; 17°. Pacajès ; 18°. Porco ; 19°. Oruro ; 20°. Omasuyos ; 21°. Sicasica ; 22°. Tomina (1).

1778. *Établissement d'un commerce libre en* 1778. En 1765 (16 octobre), le gouvernement espagnol ouvrit différents ports de la Péninsule au commerce de quelques-unes de ses îles de *Barlovento* (sous le vent). Sous le ministère de D. José de Galvez, depuis marquis de Sonora, cette concession fut étendue, par un décret du 2 février 1778, aux provinces de Buénos-Ayres et aux royaumes de Chili et du Pérou. En même tems, ce ministre défendait dans les mêmes pays les manufactures de laines *du Vicuña*, sous le prétexte qu'elles fesaient du tort aux manufactures d'Espagne ; et, dans l'intérêt du fisc, il établissait des douanes et créait un intendant.

1779. *Premier établissement sur la côte de Patagonie.* Le ministre espagnol Gàlvez, craignant que les Anglais ne fissent une descente sur quelque point de la côte de l'Amérique espagnole, principalement sur celle de Patagonie, donna des ordres précis (en 1778) pour créer deux établissements, l'un dans la baie Sin-Fondu, l'autre dans le port de San-Julian. L'année suivante, *D. Juan de la Piédra*, surintendant de la côte patagonienne, forma l'établissement de *San-José*, à *Puerto-Déséado*. La description qu'il fit de la situation de ce port, du climat et des productions du sol, parmi lesquelles on distinguait la barille et la cochenille, des diverses pêches, entre autres celle de la baleine, fixa l'attention du gouvernement. Tandis que le pilote D. Basilio-Villarino Bermudez était occupé à chercher le Rio-Négro ou Los-Sauces, Piédra revint à Buénos-Ayres, laissant son frère, D. Antonio, à la tête du nouvel établissement. D. Andrès Viedma, lieutenant de marine, ayant été nommé pour remplacer Antonio Piédra, trouva la colonie presque entièrement détruite par une épidémie. Pour sauver les restes de la garnison et des colons, il les ramena à Montévidéo, où il rencontra son frère, nommé *provisto sub inspector* des établissements en Patagonie, et à qui le vice-roi avait remis les instructions données d'abord à D. Antonio.

A Buénos-Ayres, on avait reçu beaucoup de renseignements sur les Patagons par le cacique Négro, allié des Espagnols. D. Andrès de Viedma, muni de ces instructions et nommé surintendant-général, forma l'établissement de San-Julian, sous le nom de *Colonia de Florida-Blanca*.

En 1781, cet établissement s'accrut de sept cent trente-quatre individus, venant de la province de Galice, en Espagne (2).

1780. La province du Paraguay eut la liberté de faire le commerce ; on abolit en même tems le privilége dont jouissait la ville de Santa-Fé, et qui obligeait les bâtiments du Paraguay à déposer leur cargaison dans ce port.

1780. *Nouvelles excursions des Indiens et paix avec les Pampas.* Les Indiens continuèrent leurs excursions et leurs ravages dans les plaines de Chascomus, Salto et Las-Inverdadas ; un corps d'environ mille hommes s'étant avancé jusqu'à une lieue et demie de Luxan, fut poursuivi par cent cinquante Espagnols, sous D. Nicolas de la Quintana et le sergent-major Corréa ; le combat s'engagea avec acharnement et resta sans résultat, avec une perte considérable des deux côtés.

L'expédition sous le commandement d'Amigoréna contre le cacique Anéan, près le confluent du Rios-Laurel y Diamante, eut plus de succès ; les Indiens furent surpris et perdirent plus de soixante des leurs.

1784. La province de Tucuman est divisée en deux gouvernements : l'un comprenant Salta, capitale, Jujuy, San-Miguel-del-Tucuman, Santiago-del Estéro et Catamarca, l'autre Cordoba, Rioja, Mendoza, San-Juan et San-Luis de Loyola. D. Andrès Mestre est nommé au premier de ces gouvernements ; D. Rafaël, marquis de Sobrémonté, au second, tous deux ayant le grade de colonel.

Le 8 août 1785, *institution de l'Instituto de las Audiencias* à Buénos-Ayres.

1786. Le marquis de Sobrémonté, gouverneur de Cordova, fit construire une ligne de forts et *fortines*, rapprochés les uns des autres, pour empêcher les incursions des ennemis ; malgré ces précautions, les Tunès pénétrèrent par la passe de Cruz-Alta, tuèrent six hommes, enlevèrent seize prisonniers et une grande quantité de bétail. Un détachement de cent deux hommes, sous le commandement de D. Bénito Acosta, se mit à leur poursuite, mais il ne put les atteindre.

1788. Les Indiens Huilichès préparaient une expédition contre les frontières de Buénos-Ayres ; mais le gouverneur de Mendoza en fut averti par *Pinchitur*, cacique des Péhuenchès et amis des Espagnols. Les Huilichès furent surpris et mis en déroute par cinquante hommes de milice choisis et une troupe de Péhuenchès sous *D. Francisco-Esquibal Aldao*, commandant du fort San-Carlos. Leur perte s'éleva à cent tués, trois cent quarante prisonniers et vingt mille pièces de bétail ; sept captifs espagnols recouvrèrent leur liberté.

1789. *Établissement d'une compagnie maritime espagnole.* Une compagnie maritime fut créée en Espagne pour la pêche de la baleine et autres dans toutes les mers sous la domination espagnole, avec un fonds de 6,000,000 de réaux, divisée en actions de 1,000 réaux chacune. Entre autres priviléges, la compagnie avait celui de vendre exclusivement le produit de ces pêches en Afrique et en Amérique, et celui d'engager dans la Péninsule des individus des deux sexes qui consentiraient à former des colonies sur les côtes désertes de l'Amérique. La première expédition arriva, en

cent vingt-six mille huit cents lieues carrées, de vingt au dégré, et deux millions trois cent mille habitants. Population, par lieue carrée, dix-huit.

Bolivia, ou le Haut-Pérou, trente-sept mille vingt lieues carrées, et un million trois cent mille habitants ; par lieue carrée, trente-cinq.

(1) *Alcedo-Diccionario de America, tome V ; Resumen de los reynos y provincias en que esta dividida la America española, y de los virreynates, gobiernos*, etc.

(2) Vers l'an 1798, plusieurs familles espagnoles, destinées pour les colonies de la côte patagonienne, furent transportées sur les frontières du Brésil, vers les sources de l'Ybicui et près de son affluent la Santa-Maria, par don Félix de Azara, pour y fonder les nouvelles villes de *San-Gabriel de Batovi* et de l'*Espéranza*. Voyez à ce sujet : 1°. Voyages dans l'Amérique méridionale, par don Félix de Azara, vol. 1, et Notice sur sa vie et ses écrits, par M. Walckenaer, Paris, 1809 ; 2°. Hist. del Paraguay, par Dean Funès, lib. V, cap. 14 ; 3°. la Note sur la Patagonie, à la fin de l'article.

1790, dans ces parages, et, après avoir pris des provisions, s'avança pour former un établissement à Puerto-Déséado.

1790. *Convention entre les Cours de Londres et de Madrid.* Les pêcheries fixèrent l'attention du cabinet de Londres et excitèrent de grandes contestations qui auraient amené une guerre, si les deux puissances n'eussent prévenu une rupture par une convention signée au palais de l'Escurial, le 28 octobre 1790. Il fut arrêté que les établissements et terrains situés sur la côte ouest de l'Amérique septentrionale ou dans les îles adjacentes, dont plusieurs sujets anglais avaient été dépossédés par un officier espagnol, en avril 1789, seraient rendus à leurs propriétaires. Afin de rester à l'avenir en bonne intelligence, les deux parties conviennent que leurs sujets respectifs pourront librement et sans aucun empêchement naviguer et étendre leurs pêches dans l'Océan-Pacifique et dans les mers du Sud; débarquer sur les côtes de ces mers dans des endroits non occupés, soit pour commercer avec les naturels, soit pour y former des établissements; le tout étant soumis néanmoins aux restrictions et conditions prévues par l'art. 3 ci-après :

« Il est expressément stipulé que les Anglais ne pourront naviguer ni étendre leurs pêcheries dans lesdites mers, à une distance moindre de dix lieues marines des endroits de sa côte, déjà occupés par les Espagnols. »

Art. 4. « Les sujets des deux puissances auront un libre accès et un libre commerce dans tous les lieux qui seront rendus aux Anglais et dans toutes les parties nord-ouest de l'Amérique septentrionale et les îles contiguës situées au nord de ladite côte et déjà occupés par les Espagnols, soit que lesdits sujets y aient créé des établissements depuis le mois d'avril 1789, soit qu'ils en forment par la suite. »

Art. 5. « Quant à la côte orientale et à la côte occidentale de l'Amérique du Sud et aux îles adjacentes, aucun établissement ne pourra y être formé désormais par les sujets respectifs des deux puissances, dans les parties de ces côtes et îles occupées déjà par l'Espagne, excepté que lesdits sujets respectifs auront la liberté de débarquer dans lesdits lieux pour la commodité de leurs pêches et d'y créer des huttes et autres établissements temporaires élevés seulement à cet effet (1).

Signés, ALLEYNE FITZHERBERT,
El conde DE FLORIDA-BLANCA. »

1792. *Commerce d'esclaves.* Par une cédule, datée de 1791, le roi d'Espagne avait ouvert les ports de l'Amérique aux navires fesant la traite. Un seul négociant de Buénos-Ayres, D. Tomas-Antonio Roméro, profita de cette autorisation. L'année suivante (1792), il fréta un navire de trois cents tonneaux pour la côte d'Afrique, et revint, après un voyage de huit mois, avec un chargement de quatre cent vingt-cinq esclaves (*piezas*). Cent seize moururent dans le trajet. Roméro fit d'autres voyages dans le même tems; « mais son exemple », dit Funès, « n'eut pas d'imitateurs ». Dans l'espace de trois ans, les Portugais qui se livrèrent à ce commerce, importèrent dans Montévidéo deux mille six cent quatre-vingt-neuf esclaves.

1794. Les Indiens Pampas, touchant les frontières de Buénos-Ayres, acceptent des conditions de paix.

1795. *Nouvelles incursions des Indiens.* Vers ce tems, les Mbayas, violant la foi des traités, font une invasion dans la province de la Concepcion, et les Guayacures montrent des dispositions hostiles. Le nouveau gouverneur du Paraguay, *D. Lazaro de Ribéra*, envoya contre eux une expédition, sous les ordres du colonel *D. José Espinola y Péna*, et ces Indiens furent forcés de se soumettre.

Les Charruas et les Minuanès, au nombre de plus d'un mille, étant tombés sur Baquérias et autres lieux de San-Borja, la Cruz et Yapéyù, tuèrent quarante Guaranis, en blessèrent plusieurs et emmenèrent trois mille chevaux; mais ayant été poursuivis par un détachement sous le lieutenant-colonel *D. Francisco Rodrigo*, commandant de Yapéyù, ils furent complètement détruits.

1795. *Fondation des villes de Melo et de Carolina*, et rétablissement de San-Carlos, par les ordres du marquis de Sobramenté, gouverneur de Cordova.

1795. *Fondation de la ville d'Oran* dans la fertile vallée de Senta, par le colonel *D. Ramon Garcia de Léon y Pizarro*, gouverneur de la province de Salta. Cette nouvelle ville est située près la réduction de Nuestra-Séñora de las Augustias de Indios Béjosès, fondée trente-trois ans avant cette époque.

1796. *Déclaration de guerre de l'Espagne contre l'Angleterre.* Dans le manifeste, ou déclaration de guerre de la Cour d'Espagne, signée par S. M. C. à San-Lorenzo, le 5 octobre 1796, on lit ce qui suit : « Depuis que j'ai conclu la paix avec la république française, non-seulement j'ai eu les motifs les plus certains de supposer à la Grande-Bretagne l'intention d'attaquer mes possessions d'Amérique, mais encore j'ai reçu des insultes directes qui m'ont convaincu que le ministère anglais veut adopter une marche contraire à tout principe d'humanité dans la guerre sanglante qui ravage l'Europe, pour la fin de laquelle je n'ai cessé d'offrir mes bons offices et de témoigner ma constante sollicitude.

» En fait, l'Angleterre a dévoilé ses projets et a montré clairement son intention d'envahir mes colonies, en envoyant des forces considérables dans les Antilles et particulièrement contre Saint-Domingue, ainsi qu'il résulte de la proclamation du commandant de ces forces aux habitants de cette île. L'Angleterre a encore manifesté ses intentions hostiles par les établissements que ses compagnies ont formés sur les bords du Missouri, dans l'Amérique septentrionale, dans le dessein de pénétrer à travers ces pays jusqu'à la mer du Sud; enfin, par la conquête qu'elle a faite sur les Hollandais, de la colonie de Démératy, dont la position avantageuse peut lui fournir les moyens de s'emparer de points encore plus importants. »

1797. *Projet du gouvernement français d'exciter à la révolte les provinces de l'Amérique du Sud.* Ceux qui dirigeaient les affaires en France eurent le projet (novembre 1792) de faire une révolution dans l'Amérique espagnole, en y employant les mulâtres et les troupes françaises qu'on aurait tirées des colonies. Miranda devait être le chef de cette expédition, qui fut abandonnée.

Des députés et des commissaires du Mexique et d'autres provinces de l'Amérique espagnole vinrent à Paris, et concertèrent avec Miranda (1) un plan d'indépendance. Il fut

(1) Voyez *Historia del Paraguay*, etc., par Dean Funès, lib. IV, cap. 6.

(1) Francisco Miranda, natif du Caracas, entra d'abord au service d'Espagne dans les troupes de Guatémala. Forcé de quitter l'Amérique, il arriva en France à l'époque de la révolution, et fut nommé général dans les armées de la république. Accusé d'avoir causé la perte de la bataille de Nerwinde, il fut arrêté, parvint à s'échapper et se réfugia en Angleterre. Il joua un rôle dans la révolution de Colombie, (*V.* l'article *Colombie*.) en 1811, et eut d'abord de grands succès; mais il finit par tomber entre les mains des Espagnols, qui l'emmenèrent, en 1816, dans les prisons de Cadix, où il mourut après quatre ans de détention.

arrêté que Miranda se rendrait en Angleterre et présenterait en leur nom, au gouvernement britannique, le projet dont les détails suivent : 1°. que les colonies de l'Amérique espagnole étant déterminées à proclamer leur indépendance, s'adresseraient à la Grande-Bretagne pour en être appuyées; 2°. que les colonies donneraient 30,000 livres sterling à la Grande-Bretagne; 3°. un état de forces britanniques nécessaires pour cet objet était présenté; 4°. il devait y avoir alliance défensive entre l'Angleterre, les États-Unis et l'Amérique méridionale; 5°. il devait y avoir aussi un traité de commerce entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Sud; 6°. un canal devait être ouvert entre les Océans Atlantique et Pacifique, à travers l'isthme de Panama, dont la nation britannique aurait la libre navigation; 7°. des arrangements commerciaux devaient être établis entre les différentes parties de l'Amérique du Sud; 8°. on projetait une connexion entre la banque d'Angleterre et celles de Lima et du Mexique, qui devaient s'assister mutuellement; et par ce moyen, l'Angleterre aurait acquis de l'influence dans l'exploitation des mines de métaux précieux de l'Amérique espagnole; 9°. il y avait un projet d'alliance entre l'Amérique du Sud et les Etats-Unis : la première cédait aux autres les Florides en échange d'une petite force militaire qui devait lui être donnée; 10°. on abandonnait toutes les îles espagnoles, à l'exception de Cuba, dont sa possession était regardée comme nécessaire, attendu qu'elle domine l'entrée du golfe du Mexique.

Projet du gouvernement anglais de révolutionner l'Amérique du Sud. Vers le tems de la contestation entre l'Angleterre et l'Espagne, concernant la sonde de Nootka, le ministre anglais, Guillaume Pitt, s'occupa d'un plan tendant à faire soulever les possessions espagnoles de l'Amérique, en commençant par la province de la Plata. Il eut, dit-on, de fréquentes conférences à ce sujet avec le jésuite Viscardi Gusman, natif du Pérou.

1797. Sir Thomas Picton, gouverneur de la Trinité, d'après les instructions qu'il avait reçues du ministre d'État des affaires étrangères, publia, le 26 juin 1797, une proclamation adressée aux gouverneurs des îles voisines. Elle portait que, dans le cas où les habitants voudraient résister à l'autorité oppressive du gouvernement espagnol, ils recevraient tous les secours qu'ils pourraient attendre de sa majesté britannique en troupes, en armes et en munitions; les assûrant que le cabinet britannique ne prétendait à aucune souveraineté sur leur pays, et qu'il n'avait aucun désir d'empiéter sur leurs droits civils, politiques et religieux.

Il résulte de ces documents que le gouvernement britannique devait fournir des fonds et des navires; et que, de leur côté, les États-Unis devaient fournir dix mille hommes de troupes; mais M. Adams, alors président, balança à donner une réponse immédiate et positive, et l'exécution du projet fut abandonnée.

1798. En janvier, Miranda eut une conférence avec M. Pitt, qui semblait annoncer comme prochaine l'émancipation du pays (1).

Dans une lettre au même Miranda, écrite de New-York, le 22 août 1798, le général Hamilton s'exprime ainsi : « Vous connaissez depuis long-tems mon opinion sur cet » objet; mais je ne pourrais personnellement m'en mêler » sans l'aveu du gouvernement de mon pays. Je désirerais » qu'il y eût des préparatifs pour arriver à ce but avant l'au» tomne, et dans l'hiver tout pourrait être préparé pour » une coopération effective de la part des États-Unis. » Dans ce cas, je serais heureux, comme membre du gou» vernement, de devenir l'instrument d'un si grand bien. » A mon avis, pour réussir, il serait besoin d'une flotte » britannique, d'une armée des Etats Unis et d'un gou» vernement donné aux territoires assemblés qui convînt » aux deux alliés, tous objets qui probablement s'opèreront » sans difficultés. Il conviendrait encore qu'il y eût un en» voyé, et votre présence serait alors extrêmement impor» tante. Nous avons levé une armée de près de douze mille » hommes. Le général Washington en a pris le comman» dement, et je suis nommé son second (1) ».

En 1804, lors de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, le ministre Pitt s'occupa de nouveau de la question de l'indépendance de l'Amérique du Sud. Elle fut discutée avec lord Melville, sir Home Popham et le général Miranda. L'exécution de ce projet fut renvoyée à une autre époque. Il fut remis en discussion en 1806, et occupa le gouvernement britannique pendant l'administration du duc de Portland, de M. Perceval et du comte de Liverpool; et cela, jusqu'à ce que l'Angleterre se déclarât alliée de l'Espagne contre Napoléon.

4 janvier 1801. *Formation de divers corps de milice dans les provinces du Rio de la Plata.* L'ordonnance, rendue par le roi D. Carlos, portait : « Il y aura à Buénos-Ayres un *bataillon d'infanterie de volontaires*, composé de huit compagnies de fusiliers et une de grenadiers, en tout six cent quatre-vingt-quatorze hommes; une compagnie de grenadiers de *noirs libres* de cent hommes; une autre de *mulâtres* de soixante hommes; un régiment de cavalerie de quatre escadrons et de sept cent vingt-quatre hommes, sous le nom de *régiments de cavalerie de volontaires de Buénos-Ayres;* un nombre égal d'escadrons forts de douze cent quatre hommes, portant le nom de *volontaires de cavalerie de la frontière*, pour la défense de la frontière de Lujan; enfin, un escadron pour le district de Santé-Fé, de trois cent quatre-vingt-trois hommes, dont trois cent un de milice et le reste composé de volontaires de cette ville.

» Dans le district de Montévidéo, il y aura un bataillon d'infanterie semblable à celui de la capitale; une compagnie de grenadiers de noirs libres et une de mulâtres; un régiment de cavalerie; un régiment de deux escadrons pour la place de *Maldonado* et les peuplades qui en dépendent, fort de trois cent soixante-deux hommes; un autre semblable pour la colonie *del Socramento;* enfin, un escadron de cent quatre-vingts hommes pour le Rio-Négro et dépendances. Total, deux mille quatre cent quatre-vingt-deux hommes.

» Il y aura six cents hommes de cavalerie dans la ville et le district de Corrientès.

» Dans le Paraguay, deux régiments de cavalerie de chacun douze cents hommes.

» Dans la province de Cordova, un pareil régiment pour la défense des frontières. A Mendoza, dans la même province, un régiment de deux escadrons; et, pour la défense de la Cruz de la Sierra, un bataillon de quatre cents hommes, divisé en huit compagnies.

» Il y aura en outre, à Buénos-Ayres, une *compagnie de milice d'artillerie* de cent cinquante hommes; deux à Montevidéo, de cent quinze chaque; une à Maldonado, de cent hommes; une dans la Colonia, de quatre-vingts; une à Mendoza,

(1) Voir ses lettres adressées à M. Hamilton, le 6 avril et le 19 août 1798.

(1) *Voyage to South America, by M. Brackenridge*, vol. II, pag. 105.

de cinquante-quatre; une autre à Potosi, de soixante-deux; deux au Paraguay, de cinquante chaque. Total, sept cent soixante-seize, avec le nombre d'officiers proportionné à celui des soldats, et tous subordonnés aux commandant et officiers du *corps royal d'artillerie*.

» Cette milice devait se composer d'hommes de l'âge de quinze ans jusqu'à quarante-cinq.

» Les troupes fesant partie de ces divers corps devaient, en garnison ou en campagne, passer des revues mensuelles avec les mêmes formalités que le reste de l'armée.

» Les délits seront jugés et punis d'après les lois établies dans les Indes. »

(Capit. II, art. 21 et 22.)

Introduction de la vaccine (vacuña) *dans l'Amérique espagnole, en* 1805. En 1803, le roi donna des ordres pour envoyer une expédition à cet effet, qui fut confiée à son médecin, *D. Francisco-Xavier Balmis*. Cette expédition était destinée pour les îles Sous-le-Vent, la Nouvelle-Espagne, la Terre-Ferme et le royaume du Chili, et divisée en deux divisions, l'une pour le Chili, l'autre pour Buénos-Ayres. A cette époque, la petite-vérole exerçait de grands ravages dans ces contrées. En 1805, une frégate portugaise, commandée par *D. Antonio Machado*, introduisit la vaccine à Montévidéo (1).

« Ce voyage de Balmis, » dit M. de Humboldt, « restera à » jamais mémorable dans les annales de l'histoire. Les Indes, » pour la première fois, ont vu ces mêmes vaisseaux qui » renferment les instruments de carnage et de mort porter » à l'humanité souffrante le germe du soulagement et de » la consolation!

» L'arrivée des frégates armées sur lesquelles M. Balmis » a parcouru l'Océan Atlantique et la mer du Sud, a donné » lieu sur plusieurs côtes à une cérémonie religieuse des » plus simples et par cela même des plus touchantes : les » évêques, les gouverneurs militaires, les personnes les plus » distinguées par leur rang se rendaient au rivage; ils pre» naient dans leurs bras les enfants qui devaient porter le » vaccin aux indigènes de l'Amérique et à la race malaye » des îles Philippines . . . . Il faut connaître les » ravages que la petite-vérole exerce sous la zone torride et » parmi une race d'hommes dont la constitution phisique » semble contraire aux éruptions cutanées, pour sentir » combien la découverte de M. Jenner est plus importante » encore pour la partie équinoxiale du nouveau continent, » qu'elle ne l'a été pour la partie tempérée de l'ancien (2). »

1804. *Déclaration de guerre contre l'Angleterre par le cabinet de Madrid*. Le gouvernement anglais, mécontent de l'intelligence qui régnait entre les cabinets de France et d'Espagne, ordonne de saisir quatre frégates espagnoles (3). Le cabinet de Madrid, regardant cet acte comme une violation manifeste du droit des gens, un abus de la force, déclare la guerre.

En conséquence de cette déclaration, Sobrémonté fit lever en masse la milice du Paraguay, de Cordoba, de Buénos-Ayres et de la Bande orientale, afin de s'opposer à l'invasion d'une escadre ennemie, forte de dix mille hommes, et dont on était menacé.

Le brigadier D. Pasqual Ruiz Huidobro était alors gouverneur de Montévidéo. Sobrémonté se rendit dans cette place vers la fin de 1805, et reçut la nouvelle que la frégate anglaise *la Léda* avait été vue reconnaissant la côte, et que le reste de la flotte avait été aperçu le 11 juin.

1806. *Expédition anglaise contre Buénos-Ayres et prise de cette ville*. Le 10 janvier, une expédition anglaise, forte de quatre à cinq mille hommes, sous le commandement de sir David Baird, soutenue par plusieurs vaisseaux de ligne et frégates, aux ordres de sir *Home Popham*, s'empara de la ville du Cap, chef-lieu de l'établissement hollandais, au cap de Bonne-Espérance. Cette conquête donna l'idée aux deux généraux d'envoyer une expédition contre Buénos-Ayres, quoique le gouvernement anglais n'eût donné aucun ordre, ni aucune instruction à cet effet (1). Onze cents hommes furent détachés des forces en station devant le cap et arrivèrent, le 6 juin, à la hauteur du cap Sainte-Marie, où l'on se prépara à l'attaque. Les troupes débarquèrent sans opposition, le 25 du même mois; et, le lendemain matin, le général Béresford, qui les commandait, marcha contre l'armée espagnole, postée au bas d'une colline, à deux milles environ du village de *Réduction* qui protégeait sa droite. Elle était forte d'environ deux mille hommes, en partie de cavalerie, avec huit pièces de campagne (2). A l'approche des troupes anglaises, les Espagnols s'enfuirent du côté de la ville, abandonnant quatre pièces d'artillerie, et s'enfoncèrent dans l'intérieur, après avoir détruit le pont de Chinlo, afin de couper le passage aux Anglais; mais ceux-ci parvinrent à traverser le fleuve, vers les onze heures du soir, et étant arrivés sous les murs de la place, le lendemain matin 27, leur général proposa une capitulation, qui fut acceptée et ratifiée, le 2 juillet, par le colonel *D. José-Ignacio de la Quintana*. Une grande quantité de marchandises et objets précieux, appartenant au roi d'Espagne ou aux compagnies de commerce, estimés plus d'un million de dollars, furent saisis et envoyés en Angleterre, à bord du navire *le Narcissus;* 200,000 dollars restèrent dans les caisses publiques. Les marchandises, à bord des bâtiments stationnés dans le port et appartenant à divers négociants, évaluées à environ un million et demi de dollars, furent respectées ainsi que toutes les propriétés particulières; les habitants conservèrent le libre exercice de leur culte, de leurs droits civils et les formes de leur administration. Les droits sur certaines marchandises furent abolis, d'autre diminués; enfin, le commerce fut déclaré libre, avec les mêmes règlements que ceux en vigueur en l'île de la Trinité.

1807. *Reprise de Buénos-Ayres*. Cependant les habitants, mécontents de la perte de leur trésor enlevé par le général Béresford, et portés par leurs idées politiques et religieuses en faveur de l'Espagne, supportaient impatiemment le joug des Anglais. Un complot fut concerté entre les principaux membres du *cabildo*, qui furent puissamment aidés par *D. Santiago Liniers*, capitaine de navire au service d'Espagne (3). Cet officier était à la Enseñada de Barragan, lors

(1) *Hist. del Paraguay*, par Dean Funès, cap. 9, lib. VI.

(2) Esssai politique sur la Nouvelle-Espagne, par M. de Humboldt, vol. I, pages 348 et 349.

(3) *La Fama, la Medea, la Mercedes* et *la Flora*.

(1) Sir H. Popham fut remplacé, dans son commandement, par l'amiral Stirling, et traduit devant une cour martiale, pour avoir quitté son poste avec l'escadre sous ses ordres; mais, attendu le succès de l'entreprise, il en fut quitte pour une sévère réprimande.

(2) Le docteur Funès dit que le vice-roi Sobrémonté s'était retranché dans une ferme, à la tête d'une troupe assez nombreuse, attendant l'inspecteur-général don Pédro Arié, avec quatre cents cavaliers de milice mal équipés et encore plus mal disciplinés.

(3) Natif de Poitiers, en France. En 1775, il entra au service d'Espagne, et assista au siége de Minorque et de Gibraltar. En 1788, il fut nommé commandant en second de l'escadre stationnée dans la Plata, et s'établit ensuite à Buénos-Ayres.

de la prise de Buénos-Ayres et n'avait pas été compris dans la capitulation. Il résolut de faire soulever les citoyens et d'appeler à son aide des forces de Montévidéo ; et, afin de tromper l'ennemi, il se retira vers la Bande orientale, où il fit ses préparatifs.

Pendant que l'alcade de Buénos-Ayres, *D. Martin de Alzaga*, le *procurador* et autres personnages distingués échauffaient l'esprit du peuple, divers corps de troupes venaient se ranger sous les ordres de Liniers.

D. Antonio Olavarria et *D. Juan-Martin de Pueyrrédon*, à la tête de trois à quatre cents hommes, se portèrent au *Caserio de Pedriel*, le 3 juillet. Le lendemain, ils furent surpris par une colonne ennemie, forte de six cent soixante-dix hommes; mais, ayant soutenu le combat pendant une heure, ils se retirèrent en bon ordre, laissant seulement deux morts et quelques blessés. Les Anglais perdirent quarante-trois des leurs.

Le brigadier *D. Pasqual Ruiz Huidobro*, gouverneur de Montévidéo, fournit six cents hommes; *D. Ramen del Pino*, gouverneur de Colonia-del-Sacramento, en envoya plus de cent, tous bien disciplinés; enfin, *D. Juan Guttières de la Concha*, capitaine de frégate, amena trois cent vingt-trois matelots et soldats. Cet officier, à l'approche des Anglais, s'était retiré avec sa flottille à Las Conchas.

Liniers s'avance à la tête de toutes ses forces à *Corrales de Miserere*, et envoie une sommation à Béresford pour évacuer la ville; celui-ci répond qu'il est résolu de garder sa conquête et de soutenir la gloire des armes britanniques. Liniers marche alors (12 août) contre la *Plaza-del-Retiro*, gardée par un corps de deux cents Anglais, qui sont bientôt culbutés; Béresford, accouru à leur secours avec une colonne de quatre à cinq cents hommes, est lui-même repoussé, laissant un grand nombre de morts et de blessés.

Les habitants, électrisés par ce succès, se lèvent en masse. Le général Béresford, réunissant ses troupes, les concentre dans la *plaza mayor*, ou grande place, dont les avenues sont défendues par dix-huit pièces d'artillerie, et dispose ses soldats dans tous les postes élevés, sur les plate-formes et les balcons. Liniers ne tarde pas à les attaquer; et, après un combat sanglant qui dura deux heures, les Anglais, chassés de la place, sont forcés de se réfugier dans le fort et de capituler. Liniers leur accorda les honneurs de la guerre, et il fut convenu que les Anglais seraient échangés contre les Espagnols faits prisonniers par eux depuis le commencement des hostilités. Dans cette dernière affaire, les troupes anglaises eurent quatre cent douze hommes et six officiers tant tués que blessés; les Buénos-Ayriens en perdirent cent quatre-vingts; seize cents fusils, vingt-six canons, quatre obusiers et le colonel Pack, du 71e. régiment, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Tous les habitants rivalisèrent, dans cette occasion, de zèle et de courage. Les femmes même combattaient à côté de leurs frères et de leurs maris. « On doit transmettre à la postérité, » dit l'historien Funès, « le trait d'héroïsme de *Manuela la Tucumana*, qui tua de sa propre main un soldat anglais, prêt à percer son époux, et ajouta par cet acte de courage un nouvel éclat aux vertus de son sexe. »

A la suite de cette victoire, le peuple de Buénos-Ayres demanda à grands cris que le gouvernement civil et militaire fût remis au libérateur (*libertador*) Liniers; il lui fut conféré sur-le-champ par une junte générale, composée du corps consistorial, de l'évêque diocésain, des tribunaux, des prélats et des principaux habitants.

Le vice-roi Sobrémonté était près de Pontézuélas avec trois mille miliciens de Cordoba, San-Juan et Tucuman, quand il reçut la nouvelle de cet événement. Il se dirigea alors sur Montévidéo, où il reçut un accueil defavorable.

Afin de résister à toute entreprise qui pourrait être de nouveau tentée contre la ville, Liniers proposa d'organiser militairement tous les citoyens, suivant les provinces de leur origine. Ce plan fut mis de suite à exécution (1).

Cependant, le colonel Backhouse avait été envoyé avec un renfort du cap de Bonne-Espérance; mais il ne put aborder avant le 12 octobre. Ayant appris la nouvelle de la reprise de Buénos-Ayres, il se détermina à s'emparer d'un point de la côte, où il pût attendre des renforts et des instructions ultérieures. La ville de Maldonado lui parut être un des endroits les plus favorables à l'exécution de son projet ; et le colonel Vassal, chargé de l'attaquer à la tête de quatre cents hommes, s'en empara après une légère résistance. L'île de Gorriti tomba aussi au pouvoir des Anglais, ainsi que le *Pueblo de San-Carlos*, qui fut livré au pillage.

1808. *Prise de Montévidéo par les Anglais*. Dans le courant du même mois d'octobre, le gouvernement britannique se décida à envoyer de nouvelles forces sous les ordres de sir Samuel Auchmuty, et sous la protection de l'amiral Stirling. Ces troupes arrivèrent à Maldonado le 5 janvier. Le général Auchmuty, ayant trouvé la garnison dans un état déplorable, et s'étant convaincu de l'impossibilité de tenir dans une place ouverte de tous côtés et où il n'y avait aucune ressource, fit évacuer la ville et résolut d'attaquer Montévidéo. Dans la matinée du 18, il débarqua dans une petite baie, à l'ouest de *Punta de Carrétas*, environ neuf milles de la ville. La garnison, commandée par le ci-devant vice-roi, consistait en quatre cents dragons et *Blandengues* et six cents *Cordoberes*, sous le commandement du colonel D. Santiago Alexo Allende; cinq cent cinquante *Paraguayos*, sous le colonel Espinola, et mille hommes de milice du pays. A l'approche de l'ennemi, le vice-roi, voulant conserver son autorité, abandonna la ville avec ses troupes, ne laissant pour la défendre que trois mille citoyens, sous le commandement du brigadier *Bernardo Lécoc* et du major-général *D. Francisco-Xavier de Viana*. Une colonne de Montévidéens, ayant été attaquée par un détachement de quatre cents hommes, fut mise en déroute avec une perte de six cents hommes, tués, blessés ou prisonniers (2). La place fut alors bloquée étroitement par mer et par terre.

---

(1) Les corps suivants furent formés : 1°. les *Patricios*, composés de trois bataillons : le premier, sous le commandement de D. Cornélio Saavédra ; le second et le troisième, sous D. Estévan Roméro et D. José-Domingo Urien ; 2°. les Arribéños, sous D. Pio Gana; 3°. les Montañésès, sous D. José Oyuela ; 4°. les Andalucès, sous D. José Mérélo ; 5°. les Gallégos, sous D. Pédro Cerbino; 6°. les Viscaynos y Castellanos, sous D. Prudencio Murgiondo; 7°. les Catalanès, sous D. Jayme Nadal; 8°. les Pardos y Morénos, sous D. Manuel Ruiz; 9°. l'artillerie, sous D. Gérardo Estève y Llaé.

Cavalerie. 10°. les Uzarès de Pueyrreddon, sous D. Martin Rodriguez; 11°. un autre corps de la même arme, sous D. Lucas Vivas; 12°. un troisième, sous D. Pédro Nuñez; 13°. les Miguelétès, sous D. Diégo Herréra; 14°. les Carabiniers, sous D. Lucas Fernandez; 15°. un autre corps, sous D. Alexo Castès; 16°. les Quintéros, sous D. Martin Ballestéros; 17°. enfin, Maestranza, sous D. Manuel Rivéra.

(2) Suivant le rapport anglais, les hauteurs environnant Montévidéo étaient occupées par quatre mille cavaliers, qui se retirèrent après une légère résistance. Les Anglais s'avancèrent alors jusqu'à deux milles de la citadelle. Le 20 au matin, les Espagnols, au nombre de six mille, sortirent en deux colonnes, dont l'une fut battue et perdit mille deux cents hommes; l'autre rentra dans la place, sans avoir engagé d'action.

A la nouvelle de cet événement, le gouverneur et le cabildo de Buénos-Ayres s'empressèrent d'envoyer du secours. L'inspecteur-général Arcé, à la tête de cinq cent cinquante hommes, parvint à s'introduire dans la place, et Liniers s'avança en personne avec deux mille six cents de ses troupes. Mais, dans la nuit du 12 février, les Anglais, étant parvenus à pratiquer une brèche considérable du côté de la mer, montèrent à l'assaut le jour suivant, et se rendirent maîtres de la ville. Ils perdirent dans cette affaire six cents des leurs, et les assiégés quatre cents (1).

On trouva cette place bien approvisionnée en artillerie et munitions de toute espèce; mais les habitants, dont le nombre s'élevait à plus de soixante-dix mille, montrèrent des dispositions si hostiles à l'égard des vainqueurs, qu'on jugea convenable d'ouvrir le port à tous les vaisseaux neutres pour se procurer des vivres et des provisions fraîches.

La conquête de Montévidéo fut suivie de celle de Colonia-del-Sacramento, dont le lieutenant-colonel Pack fut nommé gouverneur. Une expédition, sous les ordres de *D. Francisco-Xavier Elio*, pénétra dans cette dernière place, mais il en fut chassé et réussit difficilement à s'échapper suivi de quelques-uns des siens. Après cet échec, Elio se retira à San-Pédro, pour attendre des renforts; mais il fut encore surpris et battu complètement. Dans cette affaire, D. José Quésada, commandant des patricios, perdit la vie.

L'*audiencia* de Buénos-Ayres, à la nouvelle de tous ces désastres, donna des ordres pour l'arrestation de Sobrémonte. Cette commission fut confiée à l'*oidor* Vélasco, accompagné du *procurador* de la cité, d'un secrétaire et de cent cinquante soldats, sous D. Pédro Murguioudo.

Après la prise de Montévidéo, le vice-roi s'était retiré dans le voisinage de cette place, suivi d'un petit nombre d'hommes et de quelques canons. Ayant été sommé par sir S. Auchmuty de rendre les prisonniers faits à Buénos-Ayres, suivant la capitulation, il répondit qu'il devait attendre les ordres de son souverain. Le général anglais se détermina alors à envoyer à Buénos-Ayres pour faire la même réclamation; et, en même tems, il fit marcher des troupes à la poursuite du vice-roi, et pour s'assûrer s'il serait prudent de s'avancer au-delà de Culonia. Dans sa retraite, le vice-roi fut pris par le corps envoyé de Buénos-Ayres et conduit prisonnier dans cette ville. Ceux qui, d'abord, paraissaient les plus acharnés contre toute invasion étrangère, pressèrent alors le général anglais de fai e avancer des forces sur Buénos-Ayres, l'assûrant que, s'il reconnaissait leur indépendance et les mettait sous la protection du gouvernement britannique, la ville se soumettrait. L'amiral et le général adressèrent alors un message au *cabildo*, pour demander la reddition des prisonniers et l'inviter à reconnaître l'autorité de sa majesté britannique, promettant formellement de respecter les droits, la religion et les propriétés. Le bâtiment qui portait ces dépêches, ayant rencontré une chaloupe qui avait à bord le général Béresford et le lieutenant-colonel Pack, les ramena à Montévidéo. Après la prise de Buénos-Ayres, ces deux officiers avaient été dirigés sur une ville, à trois cents lieues dans les terres, et ils avaient déjà fait trente ou quarante lieues pour leur destination, lorsque deux officiers espagnols, parents du gouverneur, facilitèrent leur fuite et leur retour à Buénos-Ayres, où, s'étant cachés trois jours, ils s'embarquèrent et rencontrèrent le vaisseau anglais.

Le général donna la nouvelle que l'ancien gouvernement avait repris le dessus. La lettre au *cabildo* fut alors retirée, et une autre substituée en sa place, adressée au vice-roi ou aux principaux chefs, dans laquelle on fesait un appel à leur loyauté et à leur honneur, les assûrant que si les prisonniers anglais n'étaient pas rendus, ceux espagnols seraient envoyés en Angleterre. « Nous sommes forcés de marcher » contre votre ville, et, pour éviter sa ruine, nous vous » offrons de vous conserver vos lois, votre religion et vos » propriétés sous la protection du gouvernement britanni- » que (1). »

L'*audiencia*, dans sa réponse, en date du 2 mars, déclara qu'elle n'était point alarmée de ces menaces; que l'offre de la protection de l'Angleterre était une injure faite aux sentiments de la nation, les Espagnols n'estimant leurs biens et leur vie qu'autant qu'ils étaient utiles à leur souverain; que de tous les peuples qui reconnaissaient l'autorité du roi, ceux de Buénos-Ayres étaient les plus fidèles, et qu'ils étaient prêts à tous les sacrifices pour prouver leur dévouement. « Nos nombreux soldats, » ajoutait-on, « sont préparés à une défense vigoureuse, et vos propositions n'ont eu d'autre effet que d'exciter notre indignation.... Il serait plus digne de la nation anglaise de voir le général Béresford et le colonel Pack revenir à leur prison d'honneur. » Cette lettre portait les signatures suivantes : Arbéro de Angotigne, Juan Bazo y Berry, Joseph Marquez de la Plata, Manuel de Pélarrò, Manuel de Villota, Antonio Caspé y Rodriguez.

Le général Liniers, dans une lettre de la même date à l'amiral Stirling et sir Samuel Auchmuty, disait que la déclaration du peuple, représenté par ses magistrats, est irrévocable, et qu'il se défendra jusqu'à la dernière extrémité.

Enfin, une autre lettre, adressée par le *cabildo* de Buénos-Ayres aux chefs anglais, contenait : « Notre conduite envers les prisonniers faits sous le commandement du général Béresford n'est pas plus inhumaine que celle tenue à l'égard de ceux faits à Montévidéo »...... « Si nous songeons aux causes de la présente guerre; si nous nous rappelons qu'en 1804, en pleine paix et presque en vue de Cadix, vous vous êtes emparés de quatre frégates avec leurs cargaisons et leurs passagers, ce serait assez pour ne point traiter votre nation avec les mêmes égards que ceux dus aux autres peuples civilisés... Vous n'avez aucun droit ni aucun motif pour nous attaquer; nous n'avons non plus aucune raison pour trahir notre gracieux souverain, et nous sommes prêts à verser la dernière goutte de notre sang pour prouver que nous sommes de bons et fidèles sujets, et que nous usons d'humanité même envers ceux qui, au cap Sainte-Marie, n'ont pas craint de la violer à la face de l'univers. » *Signés* : Martin de Mzaga, Estwar Villaircuba, Manuel Mancilla, Antonio Bixan, Manuel de Artiz de Basnaldo, Miguel-Fernando de Aquera, Joseph-Antonio Capacoilla, Juan B. de Gucarté, Martin de Monastério, Bonito de Ygeizias.

1808. *Expédition du général Whitélocke contre Buénos-Ayres.* Pendant que ces événements se passaient, le gouvernement anglais, voulant poursuivre ses succès dans l'Amérique du Sud, avait résolu d'envoyer contre Buénos-Ayres un armement considérable, sous les ordres du général Whitelocke, avec la double qualité d'agent militaire et politique. Il devait, d'après ses instructions, se rendre dans le plus court délai à la Plata. Dans le cas où il parviendrait à établir l'autorité de S. M. B. dans ces provinces, il était

(1) La perte des Espagnols, d'après les Anglais, s'éleva à environ huit cents tués, cinq cents blessés et deux mille prisonniers; mille cinq cents furent supposés s'être échappés ou cachés dans la ville.

(1) Lettre du 6 février 1807, de sir S. Auchmuty, à la Haute-Cour de l'audiencia.

autorisé à prendre et exercer le gouvernement civil jusqu'à nouvel ordre. On ajoutait à son traitement 4,000 liv. sterl. par année, à prendre sur les revenus publics de ces provinces.

Outre les forces sous les ordres du colonel Backhouse et de sir S. Auchmuty, qu'on estimait à cinq mille trois cent trente-huit hommes, un autre corps sous le brigadier-général Craufurd, devait partir du cap, protégé par la flotte de l'amiral Murray, et rejoindre les autres troupes dans la Plata. On annonçait aussi que seize cent trente hommes allaient être envoyés pour appuyer les opérations qui pourraient être faites.

Les instructions données au général Whitélocke portaient qu'avec des forces moins considérables que celles réunies, on pouvait s'emparer de toute la province de Buénos-Ayres, sans éprouver de résistance.

Pour conserver les positions du territoire, une force, n'excédant pas cinq mille hommes, devait rester dans le pays, jointe au troupes qui y seraient levées. Si les opérations étaient bornées à Montévidéo, à Maldonado, ou à quelque autre point sur la côte, que le général jugerait à propos de garder dans l'intérêt du commerce, une force inférieure à celle ci-dessus paraissait suffisante, et alors le surplus des troupes serait embarqué pour l'Angleterre. Dans le cas où Montévidéo serait réduit, la garnison en devait être retirée et les ouvrages détruits, s'il n'était pas jugé à propos de se maintenir dans cette place.

Pour se concilier la bienveillance des habitants, il fallait, d'après les instructions, éviter tout ce qui pourrait choquer leurs opinions religieuses et préjugés, respecter les personnes et les propriétés, et mettre fin aux restrictions et impositions dont ils se plaignaient. Il fallait surtout s'attacher à leur faire sentir l'influence avantageuse du gouvernement de sa majesté, comparé à celui auquel ils obéissaient. Des règlements commerciaux (1) avaient été préparés dans le conseil britannique pour être appliqués au commerce de Buénos-Ayres, et l'être ensuite à celui des autres places du territoire qui pourraient devenir provinces britanniques.

M. Windham, dans ses instructions au brigadier-général Craufurd, datées du 30 octobre 1806, s'expliquait ainsi : « Dans le cas où il serait pris possession d'un port ou d'une forteresse sur la côte du Chili, vous emploierez tous les moyens en votre pouvoir pour gagner l'affection des habitants et les convaincre des grands avantages qui doivent résulter pour eux de leur rapport avec la Grande-Bretagne et son gouvernement. A cet effet, il est d'une importance extrême de s'abstenir d'exercer aucun des droits de la guerre d'où pourrait naître l'idée que le butin et non pas sa protection est le but du gouvernement anglais ou des agents employés par lui dans cette expédition. L'administration des mines doit continuer sur le pied actuel, à moins qu'il ne soit jugé convenable de faire des règlements pour améliorer le sort des mineurs et des nègres. L'importation des esclaves pour les mines ou tout autre emploi sera rigoureusement prohibée. L'introduction, dans le Pérou, des marchandises anglaises venant des ports du Chili sera encouragée. Le commerce fera sentir aux provinces les avantages des rapports avec la Grande-Bretagne, et doit les disposer à seconder les mesures qui seraient prises pour renverser le gouvernement espagnol. »

Dans une autre lettre de même date, adressée par M. Windham au général Craufurd, il exprime l'espoir que « le succès qu'obtiendront les armes britanniques pourra faire tenter avec succès de nouveaux établissements. C'était dans ce dessein que quatre mille hommes avaient été embarqués pour être sous son commandement, et se réunir à une force navale sous les ordres de l'amiral Murray ; et celui-ci devait se rendre à sa destination par la Nouvelle-Galle du sud, ou par le cap Horn. Les opérations devaient se borner au territoire du Chili ; car si on les étendait au Pérou, et que des circonstances favorables fissent songer à se rendre maître de Lima, il pourrait arriver que cette entreprise disproportionnée aux forces du général, venant à manquer, entraînât la perte de tout ce dont on serait déjà en possession dans le Chili.

» Le principe à suivre à l'égard du gouvernement et la constitution du pays, est de s'abstenir, autant que possible, de tout ce qui pourrait blesser les droits et principes ou les usages de quelque classe d'habitants que ce soit ; et de n'introduire dans le gouvernement d'autres changements que ceux nécessaires pour substituer l'autorité de S. M. B. à celle du roi d'Espagne. Dans les changements à faire des personnes en place, il faudra, autant que possible, préférer les individus nés dans le pays à ceux nés en Espagne. Ceux qui ont excité ou aidé l'insurrection contre le général Béresford, seront envoyés en Espagne ou placés dans une situation où des machinations de leur part ne puissent être dangereuses.

» Un point d'une grande importance est celui de la situation future des habitants en cas de prise. On ne leur donnera aucune autre assurance que celle que sa majesté n'abandonnera pas, sans le plus grand regret, une possession à laquelle elle attache tant de prix, et, qu'en aucun cas, elle ne le fera sans avoir pris des mesures pour la sûreté de ceux qui, par suite de leur attachement à son gouvernement, pourraient craindre d'être exposés aux rigueurs du gouvernement espagnol » (1).

Le général Whitelocke arriva à Montévidéo le 10 mai, et y attendit la flotte anglaise. Le 27, elle parut à l'embouchure du fleuve ; mais elle ne put atteindre Montévidéo que le 14 juin. Le général laissa dans cette place une garnison de mille trois cents hommes, sous le commandement du colonel Browne, et remonta la Plata, avec le reste de ses troupes, jusqu'à l'*Enséñada de Barragon*, petite baie à environ douze lieues de Buénos-Ayres. De là ses soldats marchèrent vers la ville.

Liniers avait disposé ses troupes de la manière la plus avantageuse à sa défense. Sa droite, distinguée par un drapeau rouge, était composée de quatre cents hommes du corps de marine, huit cents des bataillons des Patricios, de deux compagnies de *miñones*, ensemble cent trente ; quatre-vingt-dix grenadiers de la milice provinciale et le premier escadron de hussards, fort de deux cent dix-sept hommes, sous le colonel D. César Balviani.

Au centre, ayant pour enseigne un drapeau blanc, étaient cinq cent cinquante hommes d'infanterie de Galice, quatre cents de Pardos, deux compagnies de *miñones* de cent trente ; cent cinquante du cinquième escadron de carabiniers, sous le commandement du colonel D. Francisco-Xavier Élio.

La gauche, avec un drapeau bleu, était formée du reste des vétérans, au nombre de quatre cents ; du corps des *Cantabras*, de cinq cents hommes, composé de *Correntinos*, *Castellanos*, *Viscaynos*, *Navarros* et *Asturianos*, de deux cent cinquante *Arribeños* ; cent trente *miñones*, du deuxième

(1) *Order of council of 17 sept. 1806, for regulating the trade with Buenos-Ayres; and order of council of 1 oct., concerning duties to be levied at Buenos-Ayres.*

(1) *Instructions of the secretary Windham, of the 5th and 6th march 1807.*

escadron de hussards, au nombre de cent cinquante; du sixième de *miguelètès*, de cent cinquante, sous le colonel D. Bernardo de Vélasco, gouverneur du Paraguay, en 1805.

Le corps de réserve comptait cent dragons, quatre cents des trois bataillons des patricios, deux cents *montañèses*, cent trente *miñones*; et le septième escadron des *Quintéros*, sous les ordres de D. Juan Guttières de Concha, capitaine de frégate.

L'effectif de l'armée de Buénos-Ayres montait ainsi à six mille cent cinquante-sept hommes, dont cinq mille dix d'infanterie et onze cent quarante-sept de cavalerie. Elle était soutenue, en outre, par sept cent dix artilleurs et cinquante-trois pièces de canon de différents calibres (1).

L'avant-garde de l'armée anglaise, sous le major-général Levison Gower et le brigadier Craufurd, était forte de trois cent cinquante hommes; le centre d'environ cinq mille; et l'arrière-garde de plus de deux mille, sous le colonel Mahon.

Dans la nuit du 1er. juillet, l'armée anglaise traverse le pont de Barracas, et se forme en ligne de bataille, vis-à-vis le Riachuélo. Le général Gower, à la tête de l'avant-garde, s'avançait difficilement à travers des chemins marécageux; forcé de laisser sa grosse artillerie, il sentit qu'il ne pouvait attaquer un ennemi présentant un front si formidable. Il résolut, en conséquence, de traverser le Riachuélo à la passe d'Esquina, pour effectuer, pendant la nuit, sa jonction avec le reste de l'armée. Liniers, pénétrant ce dessein, voulut s'y opposer; mais Gower éluda le combat par une marche forcée et exécuta son plan. Liniers, déconcerté par ce mouvement, marche avec l'aile gauche de son armée contre l'ennemi, déployé le long du lieu appelé *Corralès de miserere*. Un combat sanglant s'engage jusqu'à la nuit tombante, et Liniers, quoiqu'ayant perdu moins que l'ennemi, abandonna le champ de bataille, laissant douze pièces de canon.

Le 3 juillet, le major-général Gower fit, au général Liniers, les six propositions suivantes: 1°. rendre tous les prisonniers anglais détenus dans les diverses provinces; 2°. reconnaître, comme prisonniers de guerre, toutes les personnes exerçant des fonctions civiles dépendant du gouvernement de Buénos-Ayres, ainsi que tous les officiers et soldats; 3°. remettre, dans l'état où ils se trouvent, les approvisionnements de guerre, canons et munitions; 4°. remettre, au pouvoir de la Grande-Bretagne, les propriétés de toute nature appartenant au domaine public; 5°. de son côté, le général anglais, au nom de S. M. B., laisse aux habitants le libre exercice de leur religion; 6°. il garantit l'inviolabilité des propriétés particulières.

Le général espagnol chargea le colonel Élio de répondre: « que les habitants de Buénos-Ayres avaient un nombre suffisant de braves soldats, commandés par de braves chefs, prêts à mourir pour la défense de leur pays, et que le moment était arrivé pour eux de montrer leur patriotisme ».

Le jour suivant (4 juillet), le général Whitelocke adressa à Liniers une note dans laquelle il l'informait « qu'il se trouvait à la tête de la principale colonne de l'armée britannique, et qu'une autre attendait ses ordres à une lieue de la capitale; et qu'il voulait savoir s'il persistait dans sa réponse de la veille ». Liniers répliqua de suite « que tant qu'il aurait des munitions, et que l'esprit qui animait la garnison et le peuple serait le même, il ne songerait jamais à rendre le poste qui lui était confié; qu'il avait des moyens plus que suffisants pour résister à tous les efforts qu'on ferait pour le lui enlever ».

(1) *P. Funès*, lib. VI. chap. 11.

Les habitants, animés par les exhortations de l'alcade et des membres du *cabildo*, se préparèrent à une vigoureuse défense; les avenues de la grande place furent garnies d'artillerie, et des guérillas ne cessaient de harceler l'ennemi.

Le 5, le général Whitelocke, étendant son front vers Récoléta, donna des ordres pour l'investissement complet de la ville. L'aile droite était sous le commandement du brigadier Will. Lumley; les carabiniers, sous le lieutenant-colonel Guard; le centre, sous le brigadier Craufurd et le lieutenant-colonel Pack; la gauche, sous le brigadier Auchmuty, et le capitaine Bowles à la tête de ses marins. Le général en chef commandait la réserve avec son major-général Gower et son quartier-maître le lieutenant-colonel Burke. Chacun de ces corps était divisé en trois colonnes, qui formaient une ligne de bataille entourant toute la ville. Une décharge d'artillerie fut le signal de l'attaque au centre.

Le brigadier Lumley se porta sur l'hôpital de la *Résidencia*, où il s'établit sans opposition.

Le brigadier Auchmuty détacha sa colonne de droite par la rue San-Nicolas, avec ordre d'occuper les couvents de la Merced et de Catalina et la *plaza del Retiro*. Ce dernier poste était défendu par D. Guttières de la Concha, ayant sous ses ordres la royale marine, quatre-vingts patricios et une compagnie de grenadiers de Galice, en tout six cent deux hommes; les Anglais attaquèrent vivement, mais ils furent repoussés avec une grande perte; mais ayant fait avancer leur grosse artillerie à une portée de pistolet de la muraille de la *plaza del Toros*, où les Espagnols s'étaient retranchés, ils ouvrirent une brèche. Les munitions de l'artillerie espagnole étant épuisées, l'infanterie soutint seule le choc pendant plus de deux heures, au bout duquel tems les Anglais parvinrent à s'établir dans la place. Leur perte, dans cette occasion, monta, dit-on, à six cents hommes (1).

Le centre de l'armée n'eut pas le même sort. A peine sa colonne de gauche s'était mise en mouvement, qu'elle fut foudroyée par un feu meurtrier partant de l'église de San-Miguel et du collége des Orphelins. Les troupes qui la composaient, s'étant réfugiées dans l'église, furent forcées de se rendre à discrétion.

La seconde division, sous le lieutenant-colonel Pack, dirigea son attaque contre les hauteurs du collége de San-Carlos, défendues par le corps des patricios, sous le colonel Saavédra et le sergent-major D. José Viamont. Toutes les parties de l'édifice étaient garnies de soldats qui fesaient, sur les assaillants, un feu nourri et couvraient les rues de leurs morts et de leurs blessés. Le lieutenant-colonel Cadogan voulut effectuer sa retraite avec ce qui lui restait de monde; mais ayant eu quatorze tués et trente-cinq blessés, il se rendit avec six capitaines, huit officiers et plus de cent cinquante soldats. Ceux qui se distinguèrent le plus dans cette affaire, furent D. Juan-Pédro Aguirre, D. Eustoquio Diaz Vélez, D. Francisco-Martinez Villarino, D. Diégo Saavédra et D. Agustin Rio de Elio.

Une autre colonne, forte de mille hommes, sous le commandement du général Craufurd, gagna le couvent de San-Domingo; mais la plus grande partie des forces espagnoles s'étant portée sur ce point et s'apprêtant à enfoncer les portes qui n'étaient que de bois, il fut forcé de mettre bas les armes.

La colonne destinée à occuper le monastère de Santa-Catalina, s'en empara sans obstacle, suivant les ordres du

(1) Suivant le rapport anglais, le général Auchmuty prit, dans cette affaire, trente-deux pièces de canon, une grande quantité de munitions, et fit six cents prisonniers.

général Auchmuty; mais la division chargée d'occuper le couvent de la Merced, ne pouvant faire un pas sans se voir accablée, fut forcée de capituler, au nombre de deux cent dix-sept hommes; treize officiers furent conduits dans le fort. Les Anglais eurent quatre-vingts officiers et mille soldats faits prisonniers, plus du double en tués et blessés (1).

Dans cette situation critique, le général Whitelocke reçut, dans la matinée du 6, des propositions de Liniers, qui lui offrait de remettre les prisonniers faits sous le général Béresford et dans cette dernière affaire, s'il consentait à évacuer Montévidéo et tout le pays de la Plata. Le général espagnol prévint, en même tems, le général anglais que la populace était dans un tel état d'exaspération, qu'il ne pouvait pas répondre de la sûreté des prisonniers dans le cas où l'on persisterait dans des mesures offensives (2).

Le général Whitelocke, sachant que toutes ses forces réunies ne montaient pas à cinq mille hommes, et que si même il venait à réussir dans une autre attaque contre la ville, la perte qu'il éprouverait rendrait ses forces insuffisantes pour conserver la place: il ne lui restait que le choix de deux partis, ou de se retirer en vertu d'un traité, ou de se rembarquer en face de l'ennemi; mais alors il était exposé à une nouvelle perte, outre les blessés et les prisonniers de la dernière affaire, et la reddition du 71e. régiment qui l'avait précédé, de sorte que c'étaient quatre mille hommes qui pouvaient être perdus pour la Grande-Bretagne. Dans ces circonstances, le général se détermina à accepter la capitulation proposée (3).

Aux termes de cette capitulation, les hostilités devaient être suspendues sur les deux rives du fleuve; les troupes anglaises devaient rester en possession, pendant deux mois, du fort de la place de Montévidéo. Il y avait échange mutuel des prisonniers, dans lequel étaient compris tous les sujets anglais pris dans l'Amérique du sud, depuis le commencement de la guerre, et les troupes du général Whitelocke. Les forteresses et la place de Montévidéo devaient être rendues à l'expiration des deux mois, avec toute l'artillerie qui se trouvait au moment de leur prise (4).

Le général Whitelocke, amené devant une Cour martiale, tenue à l'hôpital de Chelséa, le 28 mars 1808, fut accusé, 1°. d'avoir demandé, entre autres, la reddition, comme prisonniers de guerre, de tous les individus exerçant des fonctions civiles dans le gouvernement de Buénos-Ayres, ce qui tendait à exaspérer les habitants, à produire un esprit de résistance, et à détruire tout espoir d'un arrangement amical; 2°. de n'avoir point pris des mesures militaires convenables; les troupes ayant marché dans les principales rues, sans la permission de faire feu et sans moyens de forcer les barricades; ayant été ainsi exposées à être détruites sans qu'il y eut pour elles possibilité de faire une résistance efficace; 3°. de n'avoir pris aucune mesure pour coopérer avec les divisions de l'armée engagée avec l'ennemi dans les rues; 4°. et de ce que les troupes, étant en possession des portes de chaque côté de la ville et de l'arsenal principal, et pouvant communiquer avec la flotte, et lui possédant une force effective de cinq mille hommes, il avait fait une capitulation avec l'ennemi, au moyen de laquelle tous les avantages dus à la bravoure des troupes étaient perdus, et avait consenti à évacuer la ville et à abandonner à l'ennemi la forteresse de Montévidéo, qui avait une garnison suffisante et pouvait résister à toute attaque.

Le général Whitelocke fut déclaré, par la Cour martiale, incapable de servir dans un grade militaire, et ce jugement fut confirmé par le Roi. Ce général perdit ainsi le fruit de trente années qu'il avait consacrées au service de son pays. Il en avait passé dix dans les Indes occidentales avec un commandement supérieur, et il s'y était conduit de la manière la plus honorable.

Le juge-avocat fit observer dans cette cause, que cette expédition, non-seulement avait entraîné la perte des braves qui la composaient, mais encore l'anéantissement des précieux avantages que l'Angleterre aurait retirés de la possession d'un poste aussi important que Montévidéo. Ce malheureux événement, dit-il, détruit toutes les espérances, si justement et généralement conçues, d'avoir de nouveaux débouchés pour les produits de nos manufactures, d'étendre notre commerce, d'ouvrir enfin de nouvelles sources de richesses, en satisfesant aux besoins de peuples à peine sortis de la barbarie, et en introduisant le luxe et la civilisation dans les points les plus reculés du globe (1).

La Cour d'Espagne récompensa la bravoure des principaux chefs par des honneurs politiques et militaires. Ruiz Huidobro fut nommé chef d'escadre, Liniers brigadier, Concha capitaine de navire, et ensuite gouverneur de Cordova (2).

1808. *Retraite de Liniers.* Le 11 août, on reçut à Buénos-Ayres des nouvelles de la Péninsule, annonçant l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand VII. Liniers s'apprêtait à faire célébrer cet événement, quand un agent de Napoléon, nommé *Santnay*, arriva avec des dépêches qui fesaient connaître l'envahissement de la Péninsule par l'armée française, et le dessein de l'empereur d'asseoir son frère Joseph sur le trône d'Espagne, en conservant cette monarchie dans toute son intégrité. Liniers convoqua alors les autorités légales, l'audiencia et le corps municipal, pour délibérer sur cette communication, et ils se décidèrent en faveur de l'ancienne dynastie, fixant le 21 août pour jurer le serment de fidélité à Ferdinand VII. Toutes les classes de l'État célébrèrent à l'envi l'avènement du nouveau souverain. Le 23 du même mois, le brigadier *D. José de Goyénèche* (3) débarqua en qualité de député de la junte suprême de Séville, qui gouvernait, en Espagne, au nom de Ferdinand VII, pendant la captivité de ce prince. Parmi les papiers dont il était porteur, il se trouvait une déclaration de guerre contre la France, et le traité d'alliance entre l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal contre cette puissance.

---

(1) *Historia del Paraguay*, par D. Funès, lib. VI, cap. 9, 10 et 11.

Le rapport anglais fait monter la perte de l'armée britannique à deux mille trois cents, en tués, blessés ou prisonniers.

(2) Lettre du général Whitelocke à M. W. Windham, datée de Buénos-Ayres, le 10 juillet 1807.

(3) Lettre du général Whitelocke adressée à M. Windham, le 10 juillet 1807.

(4) *Definitive Treaty between the general in chief of His Britannic Majesty, and of His Catholic Majesty, dated at the fort of Buenos-Ayres, the 7th july 1807.*

(1) Voyez *Trial at large of lieutenant-general Whitelocke, late commander, etc., etc. London*, 1808.

(2) Une autre expédition anglaise, sous le chevalier Arthur Wellesley, qui devait être accompagné du général Miranda, fut préparée à Cork, en Irlande; mais la destination en fut changée par les événements de la Péninsule et le rétablissement des relations pacifiques entre l'Angleterre et l'Espagne.

(3) Natif d'Aréquipa, en Espagne. S'étant mis d'abord dans les bonnes grâces de Murat, il obtint de Joseph une commission pour l'Amérique, et passa ensuite à Séville, où il se présenta à la junte comme dévoué à la cause royale, et obtint le grade de brigadier.

D. Francisco-Xavier Élio, gouverneur par *intérim* de Montévidéo, et ennemi personnel de Liniers, assembla l'audiencia de cette ville, le corps consistorial, l'évêque diocésain et le brigadier Goyénèche, et, leur représentant les dangers qui les menaçaient, il les assûra que les intérêts de l'État nécessitaient sa présence dans la capitale. Il partit en conséquence de Montévidéo, laissant cette place sous le commandement de *D. Juan-Angel Michelena*, capitaine de navire. Buénos-Ayres se trouva alors divisée en deux factions, dont la lutte devait faire craindre de grands désastres.

Quelque tems avant (mars 1808), Élio avait entamé une correspondance avec la Cour de Brésil (1), pour inviter la princesse *Doña-Carlotta-Joaquina de Borbon* à prendre sous sa protection cette partie de l'Amérique, et à conserver, par ce moyen, l'intégrité de la monarchie espagnole. Le ministre des affaires étrangères de cette Cour, *D. Rodrigo de Souza de Cuitiaho*, reçut des instructions pour prendre cette affaire en considération (2).

1809. Le 1er. janvier, les agents d'Élio, qui avaient déjà soustrait Montévidéo à l'autorité de Liniers, assemblèrent leurs partisans sur la place publique de Buénos-Ayres, et, soutenus par les corps des vizcaynos, gallégos, et catalanès, ils invitèrent les habitants à suivre l'exemple des Montévidéens. Les commandants des patricios, arribénos, montanésès et autres, se rangèrent du parti opposé. Liniers, voulant prévenir l'effusion du sang, convoqua un conseil dans le fort Royal, composé de l'évêque de l'audiencia prétoriale, du corps municipal de l'année antérieure et de celle en activité du lieutenant-général D. Pasqual Huidobro, du brigadier D. Joaquin Molina et autres personnages recommandables, et il leur offrit de remettre l'autorité dans les mains de la personne qui serait jugée le plus digne de l'exercer, afin de calmer la sédition et de conserver ainsi l'ordre prescrit par les lois. Avant d'accepter cette offre, le prelat et quelques fonctionnaires tentèrent, mais inutilement, de ramener l'ordre. Dans cette situation critique, les chefs du corps des patricios se rendirent eux-mêmes dans le fort, pour inviter Liniers à déposer le pouvoir. Celui-ci, persuadé que c'était le seul moyen d'apaiser la révolte, donna la démission qu'on lui demandait, et se rendit à la *plaza Mayor*, où il fut accueilli avec acclamation par les troupes. Afin de détruire les germes du soulèvement, cinq des principaux meneurs furent exilés en Patagonie (3).

Au milieu de ces troubles, le lieutenant-général *D. Baltazar Hidalgo de Cisnéros* débarqua à Montévidéo, en qualité de vice-roi. La junte centrale d'Espagne avait résolu de ne confier les postes les plus importants en Amérique qu'à des personnes de son choix. Ce motif détermina la nomination de Cisnéros, ainsi que celle d'Elio comme sous-inspecteur-général, et celle de *D. Vicente Nieto* au gouvernement de Montévidéo. Liniers, dont les services auraient été si importants dans l'état de crise où se trouvait le pays, fut mis à l'écart avec le titre de comte de Buénos-Ayres (*conde de Buénos-Ayres*), et une pension annuelle de 100,000 réaux, payable sur les deniers publics, et exempte de toute redevance au trésor royal.

1809. *Traité de paix entre l'Angleterre et l'Espagne.* Le 14 janvier, un traité de paix et d'alliance fut signé à Londres entre S. M. B. et S. M. C. Ferdinand VII. Par ce traité, l'Angleterre s'engage à aider la nation espagnole de tout son pouvoir pour repousser la tyrannie et l'usurpation de la France, et de ne reconnaître d'autre souverain de l'Espagne et des Indes, que Ferdinand VII, ses héritiers, ou tel successeur que le peuple espagnol reconnaîtra; de son côté, S. M. C. s'engage à ne céder, dans aucun cas, à la France aucune partie de son territoire dans les deux mondes, à faire cause commune contre Napoléon, et à ne faire la paix que du consentement mutuel des deux puissances contractantes.

Lord Wellesley, qui était revêtu du caractère officiel d'ambassadeur auprès de la junte centrale, représenta en outre qu'il était de l'intérêt du gouvernement espagnol, d'adopter un autre sistème, et de publier un acte qui contiendrait amnistie des fautes passées, répression des abus, et diminution des impôts dans l'Espagne et dans les Indes; enfin la concession aux colonies des droits naturels, qui pouvaient seuls leur assûrer une juste part dans la représentation espagnole (1).

Le 22 janvier 1809, parut un décret royal, qui déclarait que les provinces de l'Amérique espagnole fesaient partie intégrante de la monarchie, et jouiraient de droits égaux à ceux des provinces de la Peninsule; ce qui fut confirmé par un nouveau décret du 22 mai suivant, et par une proclamation de la junte centrale, du 1er. juillet 1810.

Dans le mois de mars 1810, le consul général Fermida annonça, dans les papiers des États-Unis, que tous les consuls espagnols étaient autorisés à donner des patentes aux vaisseaux anglais et des États-Unis, qui voudraient commercer avec Puerto-Ricco, Cuba, Maracaïbo, la Guaira et la Floride.

Révolution de 1810. L'expulsion des Anglais avait inspiré aux habitants de Buénos-Ayres de nouvelles idées sur le gouvernement, et leur avait donné le sentiment de leurs propres forces. Une proclamation de la régence de Madrid (du 14 février 1810), en leur annonçant qu'ils avaient rang de citoyens, releva les esprits, et donna une nouvelle force aux idées libérales qui germaient dans plusieurs têtes. On remarquait dans cette proclamation le passage suivant :

« . . . . Maintenant, Américains Espagnols, vous êtes enfin élevés à la dignité d'hommes libres : vous n'êtes plus à cette époque où, courbés sous un joug insupportable, en raison de votre éloignement du centre du pouvoir, vous étiez les victimes de l'arbitraire, de l'avarice et de l'ignorance. Rappelez-vous qu'en nommant vos mandataires au congrès national, vos destinées ne dépendent plus de ministres, de vice-rois, ni de gouverneurs, mais qu'elles sont dans vos propres mains. »

Quelques hommes hardis (2) s'assemblèrent en secret et formèrent le plan d'une révolution, dans laquelle ils devaient être soutenus par une grande partie des troupes.

Le 14 mai 1810, le bruit se répand que les Français ont franchi les montagnes de la Sierra-Moréna, soumis l'An-

(1) Le 27 janvier 1808, la famille royale de Portugal était arrivée au Brésil, et ce pays, de colonie, était devenu métropole.

(2) *Manifiesto dado en 19 agosto de 1808, por la infanta Carlota y el infante D. Pedro.*

(3) D. Martin de Alzaga, D. Olaguer Reynals, D. Estévan Villanuéva, D. Juan-Antonio Santa-Coloma et D. Francisco Neyra.

(1) Lettre de lord Wellesley à M. Canning. Séville, 25 septembre 1809.

(2) D. Juan-José Castéli, D. Manuel Belgrano, D. Féliciano Chiclana, D. Juan-José Pasò, D. Hipolito Vieytès, D. Nicolas Peña, D. José Darragueyra, D. Francisco Pasò, D. Florencio Terrada, D. Martin Tompson, D. Ramon Vieytès, D. Juan-Ramon Balcarcé, D. Antonio-Luis Béruti, D. Martin Rodriguez, D. Agustin Donado, D. Matias Irigoyen.

dalousie, pris possession de Séville, et qu'ils assiégeaient Cadix.

Le vice-roi publia, en même tems, une adresse dans laquelle il apprend aux généreux et fidèles habitants de la vice-royauté, que « l'île de Léon est devenue le dernier » refuge de la monarchie espagnole en Europe ». Cette nouvelle excita l'enthousiasme du peuple, qui envoya au vice-roi une députation pour l'engager à se démettre de son commandement, puisque le pouvoir qui le lui avait conféré n'existait plus.

Une assemblée, composée de six cents personnes des plus notables de la ville, est alors formée, et décide (soixante voix seulement s'y opposent) que le vice-roi remettra son autorité entre les mains du *cabildo*, afin qu'il puisse nommer une junte de gouvernement jusqu'à la réunion d'un congrès général des députés de toutes les provinces de la vice-royauté. Cisnéros, n'ayant pas les moyens de résister, résigne alors (25 mai) son commandement entre les mains du *cabildo*, qui le nomme président d'une junte de cinq membres (1), avec le même traitement et les mêmes honneurs qu'il avait précédemment.

Le *cabildo* fut investi du pouvoir suprême, jusqu'à la formation d'une *junta gubernativa*. Le parti dominant, appuyé par les commandants et les officiers du corps des créoles, désapprouva cet arrangement, et le *cabildo* annula cette disposition. On forma une autre liste, et on choisit le colonel Saavédra comme président et commandant général des troupes; le docteur D. Juan-José Castéli (tous deux fesant partie de la dernière liste), le docteur Manuel Belgrano; D. Miguel de Azcuénaga, colonel de milice; Domingo Mateu, négociant de Catalogne; Juan Larréa, de la même province; D. Manuel Alberti, curé de la paroisse de San-Nicolas; D. Juan-José Passo, et D. Mariana Moréno, en qualité de secrétaire. Cette junte prononça le serment d'allégeance au roi Ferdinand VII.

Le lendemain, on lut une proclamation qui fut accueillie aux acclamations de la multitude assemblée sur la place publique. Elle contenait l'abolition de la Cour des comptes et des droits sur le tabac; la suppression du traitement du vice-roi; la diminution de ceux de ses officiers. Une chose digne de remarque, c'est que le jour où tous ces arrangements eurent lieu, pas un individu ne reçut la plus légère insulte, ni le moindre dommage. Le premier acte de la junte fut d'organiser une force régulière. Dans le décret rendu à cet effet, on observait que, quoique chaque citoyen fût soldat lorsqu'il s'agissait de la gloire nationale, cependant l'ordre public et la sécurité de l'État exigeaient la formation d'une force régulière et imposante.

Le vice-roi Cisnéros avait ordonné à Liniers de se rendre en Espagne ou de se retirer dans l'intérieur, lui assignant Mendosa pour résidence. Mais Liniers, au lieu de se rendre dans cette ville, se retira à Cordova-del-Tucuman; où, étant bien reçu du gouvernement et du peuple, il obtint une grande étendue de terre qui avait appartenu aux jésuites.

Dans une assemblée, tenue dans cette ville, le gouverneur et l'intendant de la province, D. Juan Guttières de la Concha et les personnes les plus marquantes, excepté le doyen, convinrent que les autorités constituées seraient conservées jusqu'à ce qu'il fût certain que l'Espagne était soumise, et qu'au moins toutes les provinces de la vice-royauté eussent suivi l'exemple de la capitale. La junte fit alors marcher des troupes contre cette ville. Afin d'empêcher leur marche, Liniers, qui était parvenu à réunir deux mille hommes, ravage les environs de la ville de Cordova, mais bientôt après ses soldats l'abandonnent. Il veut se retirer vers le Pérou avec quatre cents hommes qui lui restent fidèles; mais poursuivis par les forces de Buénos-Ayres, qui sont soutenues par les curés, ils sont bientôt dispersés, et Liniers tombe dans les mains du colonel Ocampo, qui commandait ces forces, avec Concha, D. Antonio Orellana, évêque de Cordova; D. Joaquin Moréno, ministre du trésor; l'assesseur D. Victoriana Rodriguez, et le brigadier D. Santiago de Allendé.

La capitale se trouvait alors bloquée par la marine royale de Montévidéo. Parmi elle étaient des compagnons de Liniers, dévoués à sa cause. La junte, qui avait donné ordre d'envoyer les prisonniers à Buénos-Ayres, craignant l'influence de Liniers et voulant frapper de terreur ses ennemis, envoya Castéli, un de ses membres, à leur rencontre, avec ordre de les faire périr. Castéli remplit cette commission atroce, n'épargnant que l'évêque, pour ne pas soulever l'opinion religieuse du peuple. Les autres furent tous exécutés sur *el monte de la Papagallos*.

La junte envoya en même tems un renfort considérable au colonel Ocampo, avec ordre d'agir contre les ennemis de la liberté dans les provinces de l'intérieur, et de continuer sa marche vers le Haut-Pérou, où les royalistes étaient assemblés sous le colonel Cordova. D. Antonio-Gonzalez Balcarcé, major-général de l'armée indépendante, attaqua et battit les royalistes à Santiago, Cotagata et Tupiza; et, le 7 novembre, il remporta une victoire complète à Suipacha. D. José de Cordova, D. Vicenti Niéto (1), président de l'audiencia de Chuquisaca, et D. Francisco de Paulo Sanz, intendant du Potosi, furent faits prisonniers et fusillés sans forme de procès, le 15 décembre, par les ordres du même Castéli, qui accompagnait le général Balcarcé en qualité de gouverneur du Haut-Pérou. Les Espagnols furent forcés de se retirer à travers le Rio de Saguadéra, limite de la vice-royauté du Pérou.

La municipalité de Lima, d'après les conseils du vice-roi Abascal, proposa un armistice, et communiqua, comme bases de la paix, onze propositions, qu'elle assûra avoir été présentées aux cortès et acceptées par eux. Castéli, représentant la junte, lui envoya ces propositions et accepta la trève, dont le général Goyénèche profita pour attaquer les troupes indépendantes le 20 juillet. Elles furent battues et contraintes d'abandonner la position avantageuse de Chibirava.

Le 18 décembre, les membres de la junte sont remplacés par des députés des provinces, dans chacune desquelles on établit une junte. Saavédra, premier président de la *junta gubernativa*, ayant des différends avec Moréna, secrétaire, fit adjoindre treize nouveaux membres à cette junte, pour balancer son influence.

1811. *Discussion dans l'assemblée des cortès d'Espagne sur les réclamations des Américains Espagnols.* Les 16 novembre et 3 décembre 1810, les députés américains présentèrent aux cortès des projets de décrets sur les réclamations de leurs commettants. Voici quelles étaient leurs demandes:

1°. Les habitants de l'Amérique espagnole seront égaux en droits à ceux de la Péninsule;

2°. Ils auront une représentation nationale constituée

(1) Le vice-roi Cisnéros, le docteur Soler, le docteur Castéli, le colonel Saavédra et Incharauqua.

(1) Niéto, qui avait accompagné le vice-roi pour remplacer Élio dans le commandement de Montévidéo, avait été envoyé à la tête d'une expédition dans la province des Charcas.

d'après les mêmes formes que celle d'Espagne, et conformément au décret de la junte centrale, du 15 octobre 1809;

3°. Les indigènes libres pourront planter et cultiver tous les produits du sol sans exceptions; des licences seront accordées pour encourager les arts et toute espèce de manufactures (1);

4°. L'Amérique espagnole aura des ports libres, et la liberté du commerce d'importation ou d'exportation avec la Péninsule et les nations alliées ou neutres;

5°. Le droit de commerce avec les colonies espagnoles en Asie;

6°. La suppression de tout *estancos* ou monopole en faveur du trésor public et du roi sera ordonnée;

7°. L'exploitation des mines d'argent sera libre, et l'administration du produit sera indépendante du vice-roi, des capitaines généraux et des officiers de la *Réal Hacienda*;

8°. Les Américains seront, comme les Espagnols, éligibles à tous les emplois civils, militaires ou ecclésiastiques, dans toutes les parties de la monarchie;

9°. La moitié des emplois publics sera remplie par des sujets espagnols nés en Amérique (2);

10. A cet effet, une junte consultative sera nommée dans chaque capitale, pour désigner les personnes propres à remplir les emplois;

11°. Les cortès rétabliront les jésuites, en raison des avantages de l'instruction et des lumières qu'ils procureront aux Indiens.

La discussion commença au mois de janvier 1811, et se termina, sans qu'il y eut rien de décidé. Dans le mois d'avril suivant, le cabinet anglais, alors allié de l'Espagne, offrit sa médiation pour concilier les différends élevés entre la métropole et les provinces révoltées de l'Amérique du sud (*las provincias dissidentes*). Le 6 juin, cette offre fut transmise aux cortès, qui acceptèrent la médiation proposée, d'après laquelle: 1°. ces provinces devaient jurer fidélité aux cortès et à la régence, et nommer des députés pour y siéger; 2°. les hostilités cesseront et les prisonniers seront rendus; 3°. les plaintes des Américains seront attentivement examinées par les cortès; 4°. des commissaires rendront compte des progrès et des effets de la médiation commencée il y a huit mois; 5°. les cortès laisseront le commerce libre entre l'Angleterre et les provinces insurgées pendant la durée de la médiation; 6°. cette médiation devra être conclue en quinze mois; 7°. enfin, si l'Amérique espagnole refuse ces propositions, le gouvernement anglais s'engage à aider l'Espagne pour soumettre les rebelles par la force; et le gouvernement espagnol, pour son propre honneur, déclarera au ministère anglais les raisons qui déterminent les cortès à accepter la médiation de l'Angleterre.

Les commissaires désignés étaient MM. Morin, Stuart et l'amiral Cockburn. L'année suivante, afin de mieux atteindre leur but, ces commissaires firent aux cortès de nouvelles propositions: 1°. cessation des hostilités; 2°. amnistie de tous les actes et opinions des Américains espagnols contre le gouvernement de la métropole; 3°. leurs droits seront confirmés et maintenus par les cortès, parmi lesquels ils auront des représentants; 4°. le commerce de l'Amérique sera libre, à l'exception de quelques privilèges en faveur de l'Espagne; 5°. les emplois de vice-roi, gouverneur, etc., seront donnés indifféremment aux Américains ou aux Espagnols; 6°. le gouvernement intérieur et toutes les branches de l'administration publique, seront confiés aux *cabildos* ou municipalités, dont les membres seront ou Américains méridionaux, ou Espagnols possédant des propriétés dans le pays; 7°. les Américains jureront fidélité à Ferdinand VII, aussitôt qu'ils seront mis en possession de leurs droits; 8°. enfin, l'Amérique espagnole s'obligera de coopérer avec les cortès et les alliés pour préserver la Péninsule du pouvoir de la France, et enverra des secours pour continuer la guerre.

Après plusieurs jours de débats sur ces propositions, elles furent rejetées par le vote de tous les membres européens, à l'exception de six qui se joignirent aux députés américains (1). Ce rejet fut motivé sur ce que l'Amérique n'avait pas sollicité la médiation de l'Angleterre, qui avait des vues sinistres en l'offrant.

La demande du gouvernement anglais d'ouvrir un commerce libre avec l'Amérique espagnole, éprouva une résistance encore plus marquée, de la part de la *consulado* ou conseil de commerce, qui, ayant été convoqué le 20 juillet 1811, pour discuter cette question, déclara « que cette » liberté de commerce serait un coup mortel pour l'Espagne; » que ceux qui voulaient l'établir étaient des imposteurs et » méritaient des châtiments exemplaires; que cette mesure » était même contraire aux intérêts de l'Amérique ». Enfin, il représenta ce projet « comme subversif de la religion, » de l'ordre et de la société ». Malgré les députés américains et quelques membres européens, les cortès adoptèrent cette opinion et le 13 août 1811, la demande de l'Angleterre fut formellement rejetée (2).

Le 2 mars 1811, *combat naval*, près le puéblo de San-Nicolas sur le Parano, entre les flottes de Buénos-Ayres et de Montévidéo. La première est battue avec perte de trois navires.

La junte de Buénos-Ayres invite le brigadier Élio (le 21 janvier) à reconnaître les cortès, l'assûrant que ce serait une insulte faite au peuple que de lui imposer autre chose que ce qui a été résolu par son vœu unanime.

Dans la vue d'établir la base d'un bon gouvernement, il fut proposé de former un congrès général des membres de différentes provinces: mais les disputes entre Saavédra et Moréno empêchèrent l'exécution de ce projet. Moréno allégua que ce n'était pas assez d'un membre par chaque ville pour représenter la vice-royauté, et que ce nombre était trop grand pour former un pouvoir exécutif; mais Saavédra l'emporta, et les membres se réunirent dans un seul corps,

(1) Les manufactures de soie, de papier et de verre ont toujours été formellement prohibées dans les colonies, ainsi que la culture du lin, du chanvre, du safran et du tabac. Par un privilège exclusif accordé par le vice-roi aux habitants de Buénos-Ayres, ils pouvaient cultiver la vigne et les oliviers, pour leur usage seulement.

(2) Sous ce rapport, il existait une grande disproportion. Pour ne parler que des emplois ecclésiastiques, on comptait en Espagne cent soixante-quatre églises cathédrales et collégiales, et quatre mille cent trois prébendes; tandis que l'Amérique ne possédait que quarante-sept métropoles et cinq cent une prébendes,

(1) Les cortès d'Espagne étaient composés de membres choisis par le peuple, dans la proportion de un par cinquante-mille âmes, la population étant estimée dix millions. Quatre-vingt-dix de ces membres (*proprietarios*) étaient légalement élus; on leur adjoignit cinquante-trois autres substituts (*suplentes*), comme représentant leurs provinces particulières. Les membres américains étaient choisis par les *cabildos*, seulement un pour chaque province; de sorte que toute l'Amérique espagnole, renfermant dix-sept millions d'habitants, n'était représentée que par vingt-neuf substituts. (*Walton's Expos.*, p. 263.)

(2) Le 16 juillet 1811, le conseil de commerce de Mexico, composé d'Européens, avait envoyé aux cortès son opinion sur cette question, assûrant « qu'un commerce libre était contraire au traité d'Utrecht et à l'esprit de la religion chrétienne ».

qui eut le titre de junte suprême. Le 10 février, une ordonnance fut publiée pour la formation d'un plan de gouvernement; et, quoique l'intention de se séparer de l'Espagne ne fût pas encore ouvertement avouée, l'élection des députés par le peuple fut regardée comme une grande innovation dans les provinces subordonnées, et révéla l'opinion des chefs, qui observèrent « que l'autorité qui n'est pas » contenue par la surveillance d'autres autorités, manque » rarement de se corrompre. Le magistrat coupable d'usur» pation est obligé de se rendre absolu pour s'assûrer de » l'impunité. De la violation des lois au despotisme, il n'y » a qu'un pas ». Le 12 février, Élio revint avec le titre de vice-roi.

Le même jour, le général San-Martin, à la tête de trois mille hommes des provinces de la Plata, traverse les Andes, attaque l'armée espagnole, forte de quatre mille hommes, à Chacabuco, et la défait complètement. Le résultat de la victoire fut la délivrance de tout le Chili, excepté le fort de Talcahuana (1).

Une constitution, en vingt-quatre articles, est publiée par la junte suprême. Des juntes provisoires, formées de personnes n'occupant aucune fonction, sont établies dans les principales villes, les 5 et 6 avril, et des juntes subalternes dans les petites communes avec des comités de sûreté. Les nominations sont faites par les colléges électoraux. Moréno ne fut pas compris dans cette nouvelle organisation : il fut envoyé comme agent public en Angleterre; mais son parti continua à accuser l'autre d'être soumis à une influence portugaise, et forma un *club* destiné à entraver les opérations du gouvernement. Saavédra résolut de détruire cette association, et assembla dans ce dessein, trois régiments sur la place publique, le 6 avril 1811. Une pétition, signée par plusieurs centaines d'habitants de la campagne, demanda l'exil des coupables. Cette demande fut accueillie, et plusieurs membres furent emprisonnés ou bannis. De ce nombre furent Larréa, Pino et Posadas (2).

En même tems, on lève une force composée de tous les individus ayant depuis dix-huit jusqu'à quarante ans, non employés dans le service public, ou dans un art ou profession mécanique quelconque. L'infanterie est formée en régiments, dont l'effectif moyen est de onze cents hommes. On décrète que les membres de la junte auraient le titre d'*excellence*, et qu'on leur rendrait les mêmes honneurs militaires qu'aux précédents vice-rois.

On reçoit d'Espagne la nouvelle de l'établissement de la régence avec le décret de convocation des cortès. Les fiscaux transmettent leurs pièces à l'*audiencia*, en demandant qu'elles soient remises à la junte, et qu'on fixât un jour pour jurer obéissance à la régence, et procéder aux élections. La junte répondit (le 6 juin), à la demande de l'*audiencia*, que les pièces n'étaient pas légalisées ni présentées d'une manière officielle; qu'on n'avait reçu aucun ordre d'après lequel on pût reconnaître légalement l'autorité de la régence. La junte fit alors saisir le vice-roi, et les membre de l'*audiencia* (3) furent exilés et embarqués pour les îles Canaries.

Le 24 août, la junte publia un manifeste, exposant la situation politique du pays, les projets de la Cour du Brésil. La nouvelle d'une expédition partie des ports d'Espagne vint mettre fin, pour le moment, aux troubles intérieurs. Saavédra et Moréno furent envoyés pour conférer avec les *cabildos* des différentes villes sur les moyens d'assûrer la défense publique. Les ennemis de Saavédra profitèrent de son absence pour l'exclure du gouvernement (1).

1810 et 1811. *Expédition contre le Paraguay*. Le peuple de cette province, effrayé des apparences d'une guerre civile, et poussé par le gouverneur espagnol, *D. Bernardo de Vélasco*, se prononça contre la junte de Buénos-Ayres. Celle-ci envoya aussitôt contre lui huit cents hommes sous les ordres du général *D. Manuel Belgrano* (2), qui pénétra (octobre 1810), par le chemin des Missions, jusqu'à quinze lieues de l'Assomption. Les troupes du Paraguay, sous le commandement de *D. N. Yédras*, étaient de cinq à six mille. On en vint aux mains, le 19 janvier 1811, sur les bords de la rivière Tacuari. Vélasco, cédant aux conseils de ceux qui l'entouraient, quitta le champ de bataille. Alors l'infanterie se rompit et prit la fuite; mais la cavalerie revint à la charge et tomba à l'improviste sur les troupes de Belgrano, qui s'occupaient à piller le village de Paraguay; elle les mit en déroute. Une partie fut prise, ce qui obligea le général de faire une capitulation, d'après laquelle il sortit de la province.

Pendant la négociation, Belgrano avait trouvé moyen de parler aux principaux officiers des moyens propres à rendre leur pays indépendant. Ils ne tardèrent pas à les mettre à exécution. Le 9 mars 1811, le gouverneur est arrêté chez lui, déposé et envoyé prisonnier à Buénos-Ayres. Les conjurés forment une junte composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire avec voix délibérative. Le docteur D. José Gaspard Rodriguez de Francia est nommé à cette dernière place (3).

Après la défaite du général Belgrano en Paraguay, et l'évacuation de Potosi par le général Puyrredon, la junte de Buénos-Ayres, dans le dessein d'établir l'harmonie entre la république et Rio-Janeiro, avait une correspondance avec lord Strangford, ministre britannique à cette Cour, pour demander sa médiation. L'Angleterre était grandement intéressée au commerce de la Plata, et elle avait en sa faveur les propriétaires des terres et les négociants du pays qui, dans un mémoire adressé au vice-roi Cisnéros, avaient présenté les avantages d'un commerce libre avec toutes les nations amies. Le vice-roi fut obligé de céder à cette opinion, et le ministre britannique déclara son intention (juillet) de considérer le nouveau gouvernement comme reconnu. Il lui conseilla de conserver le pays pour le roi Ferdinand, dans le cas où il serait rétabli sur le trône. Cédant à cet avis, les autorités gouvernèrent au nom de Ferdinand, et résolurent de maintenir la vice-royauté jusqu'à ce que le peuple pût être consulté sur la forme du gouvernement.

(1) Voyez l'article *Chili*.

(2) Le premier et le dernier furent depuis appelés à des fonctions publiques.

(3) Cisnéros, Manuel de Vélasco, D. Manuel-José Réyes, D. Manuel de Billota, D. Antonio Caspé, D. José Darragueyra, D. Vicente Échavarria, D. Pédro Médrano et D. Simon Cosio, le fiscal.

(1) Après plusieurs années d'exil, un décret déclara *qu'il avait bien mérité de la patrie*. Il fut rappelé, et rentra dans l'administration.

(2) Italien d'origine et avocat.

(3) Un fait curieux concernant le Paraguay est rapporté par M. Wilcocke, dans son *Histoire de Buénos-Ayres* (p. 323). Il dit qu'en 1717, une espèce de gouvernement républicain fut établi à l'Assomption, par l'influence de Marépo, qui, avant sa popularité, eut la hardiesse d'avancer que l'autorité de la nation et des communes était supérieure à celle du roi lui-même. « La souveraineté du peuple, prêchée, il y a plus d'un siècle, » dit cet auteur, « dans la capitale d'une colonie appartenant à l'un des » États les plus despotiques de l'Europe, est une sorte de phéno» mène politique dont les philosophes et les historiens n'ont pu » déterminer les causes. »

Sur ces entrefaites, F. X. Élio, qui avait fait un voyage en Espagne, revint avec le titre de vice-roi et de capitaine-général des provinces du Rio de la Plata, qui lui avait été conféré par la régence. Dans cette qualité, il offrit une amnistie pour tout ce qui avait été fait, si l'on voulait reconnaître l'autorité des cortès. La junte de Buénos-Ayres, tout en protestant de son amour et de son dévouement à Ferdinand VII, déclara qu'elle avait résolu de conserver les droits d'un peuple libre. Alors le vice-roi déclara Buénos-Ayres en état de blocus.

La junte de Buénos-Ayres, qui avait refusé avec mépris de reconnaître Élio en qualité de vice-roi, fut, par lui, déclarée rebelle; mais la junte, par la conquête de Gualéguaichù et la victoire de Soriano, empêcha les orientaux de soutenir l'autorité du vice-roi. Cependant un parti rival accusait les membres de la junte de n'avoir en vue que les places et de l'argent, et de vouloir rendre le pays aux Portugais. Tout dénoncés comme traîtres qu'ils étaient, ils continuèrent à remplir leurs devoirs, et établir dans toutes les provinces, avec le consentement du peuple, des juntes pour l'administration et la liberté de la presse; mais, dit l'historien Funès, par la répétition de ces mots: Sparte, Rome, liberté, patriotisme, nous eûmes la consolation d'intéresser les orientaux au salut de leur patrie. Ces événements furent suivis de la prise de Canélonès par D. B. Bénavidez, et la victoire de San-José par les troupes d'Artigas.

Ce dernier, d'abord capitaine au service des royalistes, mécontent du gouvernement espagnol de Colonia, avait abandonné leur cause, et était venu se ranger dans l'armée de Buénos-Ayres. Né à Montévidéo d'une famille respectable, Artigas s'était enthousiasmé, dans sa première jeunesse, pour la vie des gardiens de troupeaux, et finit par s'unir à une bande de contrebandiers, dont il devint le chef. Pour réprimer les excès qu'il commettait, on avait établi à Buénos-Ayres un corps provincial, nommé *blendinguès*. Artigas, à la sollicitation de son père, reçut son pardon, et ensuite une commission dans le même corps, après avoir passé près de vingt ans au métier de pâtre. S'étant donc mis du côté des indépendants, il s'unit au général D. José Rondeau. Ces deux généraux eurent d'abord des avantages sur les troupes réglées qui perdirent les villes de Minas, San-Carlos et Maldonado, et les défirent enfin complètement, en mai 1811, à las Piédras, où les insurgés, sous le commandement d'Artigas, battirent douze cents hommes de l'armée d'Élio, quoique ceux-ci eussent l'avantage du terrain, du nombre et de la discipline.

Élio, renfermé dans Montévidéo, demanda du secours au Brésil. Le gouvernement de ce pays, dans le but de conserver l'intégrité des possessions de Ferdinand VII, se proposait de prendre possession de cette partie du territoire de l'Amérique méridionale; et, pour assûrer les droits qui pouvaient appartenir à la princesse Carlota, il envoya des troupes, sous le général Sousa, pour faire une invasion dans la partie orientale de leur territoire. Les Portugais s'approchèrent de Montévidéo; mais il fut convenu, par un traité entre cette ville et la capitale, que si les troupes de Buénos-Ayres voulaient lever le siége et se retirer derrière Paraguay, les Portugais évacueraient la Banda orientale; mais ces derniers étant déterminés à s'emparer de Montévidéo, la guerre recommença. Cependant le général Rondeau transporta son quartier-général à Mercédo pour investir Montévidéo.

Élio, alors, se décida à proposer un arrangement; mais pendant que la junte délibérait sur cette proposition, elle reçut la nouvelle que le Paraguay s'était déclaré en sa faveur, et elle demanda l'entière soumission d'Élio. Celui-ci envoya Michéléna avec une escadre de cinq navires pour bloquer le port. Cet officier ayant annoncé à la junte sa mission, elle lui répliqua qu'il devait recevoir des leçons d'un peuple dont le courage et les ressources étaient incalculables.

L'île de Rotas fut alors prise par D. Juan-José Quésada; et il l'abandonna après en avoir enlevé le canon, et emporté vingt quintaux de poudre, devenus très-utiles pour l'armée qui assiégeait Montévidéo.

Le général Belgrano fut nommé colonel des patricios, à la place de Saavédra; mais les soldats ne voulurent pas le recevoir, et choisirent Péreyra. Le 6 avril, ils renvoyèrent des casernes la plus grande partie des officiers, en disant qu'ils voulaient les choisir eux-mêmes. La junte envoya les évêques de Buénos-Ayres et de Cordoba, pour les persuader de déposer les armes; mais ils ne furent pas écoutés. Les mutins, au nombre de quinze cent trente-six hommes, avec six pièces de canon et deux obusiers, s'emparèrent de toutes les sorties qui conduisaient au collége où ils étaient casernés. On fait alors marcher des troupes contre eux, et au bout d'un combat d'une demi-heure environ, les insurgés se retranchent dans le collége. Les vainqueurs, ayant été renforcés d'un corps de douze cents nègres et mulâtres, enfoncent les portes, et les patricios sont enfin forcés de mettre bas les armes. Il y eut trente-neuf tués ou blessés du côté des insurgés; on ne connaît pas le nombre de ceux du parti contraire. Onze des mutins sont mis à mort; vingt condamnés aux travaux dans l'île de Martin-Garcia pendant un certain laps d'années, et trois compagnies sont cassées. La junte représenta cette action comme l'ouvrage de Saavédra et de son parti, déjà considérés comme les auteurs des journées des 5 et 6 avril.

Une nouvelle junte fut formée le 9 octobre; elle était composée de *D. Féliciano Chiclana*, *D. Manuel de Sorratéa*, *D. Juan-José de Paso*, *D. José-Julian Pérez*, secrétaire d'État, *D. Bernadino de Rivadavia*, ministre de la guerre, et *D. Vicente Lopez*, ministre des finances. Ces trois derniers n'avaient pas le droit de voter. Ce triumvirat prit le titre de pouvoir exécutif.

Le 20 octobre, le nouveau gouvernement conclut un arrangement avec le vice-roi, protestant qu'il reconnaissait Ferdinand VII comme légitime souverain, ainsi que l'hérédité du pouvoir dans sa famille; amnistie mutuelle; levée du blocus; les troupes portugaises devront être retirées, et le présent traité notifié au vice-roi du Pérou.

Le 23 janvier 1812, le gouvernement de Buénos-Ayres publia une ordonnance (*reglamento*) en cinquante-six articles, indiquant les changements et les modifications à faire dans l'administration de la justice. Le tribunal de l'audience royale fut supprimé et remplacé par une cour d'appel (*camara de apelaciones*). Le pouvoir exécutif s'occupa ensuite activement des moyens de rétablir l'ordre et la paix.

1812. Le 19 février, règlement en vingt articles, établissant l'assemblée provisoire des Provinces-Unies de Rio de la Plata. L'assemblée devait être composée des membres des corporations ou *cabildo* de la capitale, et des députés au nombre de cent, ayant des pouvoirs des différentes cités des Provinces-Unies. Le *cabildo* de la capitale a la présidence; les officiers de l'armée et les membres des administrations publiques, ainsi que toutes les personnes dépendant du pouvoir exécutif, ne peuvent faire partie de l'assemblée. Les membres jurent de soutenir la liberté et la prospérité des Provinces-Unies. L'assemblée est réunie tous les six mois par le triumvirat, et ne doit s'occuper que des objets pour lesquels elle a été convoquée; elle ne peut rester plus

de huit jours consécutifs en séance. Dans certains cas, le pouvoir exécutif peut assister à ses délibérations.

Le 19 avril, d'autres règlements furent publiés sur le même sujet.

Le 6 avril, la nouvelle assemblée fut convoquée; le docteur D. Pédro Médrano en ayant été élu membre, cette nomination causa un mouvement populaire. Le 8, les troupes régulières, ayant en tête leurs officiers, sortirent de leurs casernes et se déclarèrent contre le triumvirat. Dans une adresse à la municipalité, elles annoncèrent que la patience publique était épuisée par les excès du pouvoir exécutif; qu'il leur était impossible de rester tranquilles en voyant leur pays menacé d'un si grand danger, au moment le plus critique de son existence; en conséquence, elles invitaient le *cabildo* à ressaisir le pouvoir, dont on avait si étrangement abusé; de prendre des mesures pour la nomination d'un pouvoir exécutif, dans lequel le peuple pût avoir confiance, et à convoquer une assemblée à qui l'autorité souveraine serait remise, sans crainte qu'elle outrepassât ses pouvoirs.

Enfin, après beaucoup de troubles et d'agitation, l'assemblée consistoriale ayant repris l'autorité, fit établir un nouveau gouvernement ou pouvoir exécutif, composé des citoyens *D. Juan-José Paso, D. Nicholas Péña* et *D. Antonio Albarez Jonte.*

Le gouvernement de Buénos-Ayres se mit alors en communication avec lord Strangford, ministre de la Grande-Bretagne auprès de la Cour du Brésil, laquelle envoya *D. Juan de Rademaker* en qualité de ministre à Buénos-Ayres, afin d'y négocier un traité. Le 26 mai, il fut conclu un armistice sous la garantie de l'Angleterre. D'après cet arrangement, les Portugais devaient évacuer le territoire du gouvernement de la Plata, et les troupes des Provinces-Unies devaient se retirer de Montévidéo, derrière l'Uruguay. Ce traité ne fut point ratifié.

Sur ces entrefaites, le général Rondeau fut envoyé au Pérou, et remplacé par D. Manuel Sarratéa, qui se porta avec quatre mille hommes contre la Bande orientale, opération dans laquelle les troupes de l'est devaient coopérer avec celle de l'ouest. Le général Artigas avait désapprouvé la nomination de Sarratéa. Celui-ci s'étant plaint de l'insubordination de ses guérillas, Artigas se retira, déclarant qu'il ne voulait pas suivre les travaux du siége, si le gouvernement de Buénos-Ayres ne rappelait Sarratéa. On accéda à cette demande, et Rondeau prit le commandement de la quatrième armée.

1812. *Victoire de Cerrito.* Le 31 décembre, l'armistice convenu avec le capitaine-général Élio était rompu. Dans le but de s'opposer à l'invasion des Portugais, le gouvernement de Buénos-Ayres donna des ordres pour une nouvelle organisation de l'armée, pour renforcer celle du Pérou, et pour la formation d'un état-major-général. Les dépenses furent couvertes au moyen de la confiscation des propriétés des ennemis, et d'une contribution annuelle de 638,000 dollars. Le général Rondeau marcha avec trois mille hommes contre Montévidéo. Le général D. G. Vigodet, qui avait succédé à Élio comme gouverneur de cette ville, attaqua son camp à la tête de deux mille hommes; mais après un rude combat, il fut obligé de se retirer avec une perte considérable. Au nombre des tués se trouvait le major-général Muésas.

1813. *Travaux de l'assemblée constituante.* Cette assemblée, composée de députés nommés par les colléges électoraux, tint sa première session le 31 janvier 1813, et sa souveraineté fut reconnue par les habitants de toutes les provinces. Elle s'occupa aussitôt des moyens propres à ramener la concorde parmi les citoyens et à fortifier les diverses branches d'administration.

Les juntes provinciales et subordonnées, qui étaient en opposition avec les autorités locales, sont abolies. Des armes et un pavillon national sont adoptés. La monnaie est frappée aux armes de l'État, qui remplacent celles du roi Ferdinand. On ordonna un recensement général, ainsi qu'une nouvelle organisation de la force militaire. On fait des règlements pour le gouvernement de l'armée et de la marine. Une amnistie générale est accordée pour les délits politiques, toutefois avec certaines exceptions. On abolit la capitation des Indiens, ainsi que le *mita*, ce qui concilie l'affection de cette classe, dont les services étaient si nécessaires. Un décret donne la liberté aux esclaves nés depuis son intallation, et elle accorde l'émancipation à tous ceux qui viendront se réfugier sur le territoire de la Plata. Les enfants des esclaves sont déclarés libres. On propose un plan d'émancipation par lequel les esclaves seront rachetés de leurs maîtres; on les formera en bataillons; ils serviront un certain nombre d'années comme une compensation de leur liberté. Ils seront nourris et habillés par l'État, recevront une solde d'un demi-dollar par semaine, et ils seront commandés par des blancs.

Afin de faire des réformes dans diverses branches de l'administration, surtout dans les finances, on envoya dans les provinces deux commissaires, D. J. Ugartèche et Jonte. Plusieurs membres de cette assemblée, doués de talents et guidés par les meilleures intentions, adoptèrent encore d'autres mesures sages, dans l'intérêt de l'État; mais leur influence fut neutralisée par D. Gervano Posadas, qui nommé à la place de D. A. A. Jonte, et soutenu par un conseil composé de sept personnes, et dont les trois secrétaires étaient membres, concentra bientôt en lui tout le pouvoir exécutif.

1813. *Événements militaires.* Les assiégés de Montévidéo manquant de vivres, Vigodet embarqua un nombre considérable de troupes pour en chercher sur les côtes de Buénos-Ayres. Elles débarquèrent à Parana, le 13 février 1813. Le gouvernement de la capitale, instruit de cette expédition, avait dépêché un corps d'infanterie et de cavalerie, sous le colonel San-Martin, pour l'attaquer, ce qu'il fit avec cent cinquante hommes de cavalerie seulement, à San-Lorenzo, sur la rivière Parana, où il remporta une victoire complète.

Bataille de Salta, le 20 février. D'un autre côté, le général Belgrano, avec de nouveaux renforts, gagna la bataille de Salta, le 20 février, après trois heures et demie de combat. Le général espagnol, Pio Tristan, et toute son armée furent faits prisonniers. On accorda à ce général la permission de se retirer au Pérou, à condition de ne prendre jamais les armes contre Buénos-Ayres; mais, oubliant cet engagement, il se hâte de se joindre à la division commandée par le brigadier Pézuéla, successeur de Goyénèche.

Le 10 octobre, bataille de Vilcapugio, gagnée par le brigadier Pézuéla sur le corps d'armée du général Belgrano. Ce dernier opère sa retraite sur Hayouma, au nord de Chuquisaca, et, poursuivi par l'armée de Pézuéla, il est forcé de soutenir un nouveau combat, dans lequel il est complètement battu, le 14 novembre.

En raison de cette défaite, il est mis en jugement et remplacé par le colonel San-Martin, qui se dirige vers le Tucuman. Il y forme une nouvelle armée de trois mille cinq cents hommes, et des corps de guérillas; et par ces moyens, il force Pézuéla à abandonner Salta, Tarija et une partie du Haut-Pérou (1).

(1) Voyez l'article *Bolivia* ou *Haut-Pérou.*

1813. *Suite de la révolution du Paraguay.* Après les événements qui se passèrent à l'Asuncion, et dont on a rendu compte, un congrès s'assembla uniquement pour nommer une junte de gouvernement. Le docteur Francia, qui était un de ces membres, parvint bientôt par son adresse et ses talents, à la direction des affaires. Un de ses premiers actes d'autorité fut d'empêcher toute réunion avec Buénos-Ayres. Sa conduite ne tarda pas à faire des mécontents, particulièrement parmi les Espagnols, et un complot fut tramé contre lui; mais les auteurs ayant été découverts, furent jugés et mis à mort. Cependant, un nouveau congrès s'étant assemblé en 1813, à l'Asuncion, le gouvernement fut aboli et remplacé par deux consuls, le docteur Francia et D. Fulgencio Yégros, dont les pouvoirs devaient durer un an. Ils signalèrent leur administration par un décret rendu en mars 1814, qui défendait aux Espagnols d'épouser des femmes blanches, sous peine de perdre leurs droits civils.

Le congrès s'étant réuni de nouveau pour renouveler le gouvernement, Francia persuada aux représentants de nommer un seul magistrat chef de la république, et étant parvenu à écarter son collègue Yégros, sur lequel les votes paraissaient devoir se réunir, il fut nommé dictateur pour trois ans avec le titre d'*excellence* et un traitement de neuf mille piastres. Cette élection fit soulever les troupes sous les ordres de Yégros; mais ces troubles furent apaisés par l'influence du commandant D. Pédro Cabarello. Francia s'entoura alors de militaires choisis, confia l'administration à ses créatures, et acquit assez de force pour se faire nommer *dictateur à vie.*

Le mécontentement fut encore augmenté par cette nomination, et de nouvelles trames furent ourdies; mais toutes furent déjouées, et les conspirateurs saisis et jugés. De ce nombre fut D. Fulgencio Yégros, l'ancien collègue de Francia.

Le dictateur publia un décret pour faire connaître que le gouvernement serait populaire; qu'il serait établi par un congrès composé de mille membres choisis parmi toutes les classes. Les membres s'assemblèrent à l'Asuncion, et commencèrent leurs opérations; mais se trouvant sans traitement ni secours, loin de leurs familles et de leurs travaux agricoles, après trois jours, ils remirent leurs pouvoirs dans les mains du dictateur, déclarant qu'ils étaient parfaitement contents de son gouvernement, et lui demandèrent la permission de retourner chez eux. Satisfait de ce résultat, Francia accéda à leur demande, en les prévenant qu'en cas de plaintes ou de murmures, il aurait la faculté de les faire revenir en assemblée, qui durerait au moins six mois (1).

1814. *Défection d'Artigas.* Cependant le général Rondeau, toujours occupé du siége de Montévidéo, convoqua au nom du gouvernement un congrès dans la province orientale, pour la nomination d'un gouvernement provincial et des députés au congrès général. Le général Artigas ordonna aux électeurs de se présenter à son quartier où ils recevraient ses instructions. Ceux-ci n'obéirent point, et s'assemblèrent dans la chapelle de Maciel. Le général annula alors le congrès, et voulut s'emparer du pouvoir absolu; mais les électeurs, loin de lui obéir, procédèrent à la nomination des députés et d'un gouverneur; et Artigas, ayant perdu toute autorité, s'échappa déguisé, laissant toute l'aile droite exposée à l'ennemi. La confusion se mit alors parmi les assiégeants. Trois fois des ordres furent donnés de lever le siége, et trois fois ils furent révoqués. Enfin le camp fut abandonné; mais des partis avancés conservèrent les redoutes, et une décharge de canons ordonnée par M. French, officier du jour, répandit la terreur dans la ville, et empêcha les habitants de sortir de leurs murailles. Des munitions arrivèrent, le même jour, avec la nouvelle qu'on équipait une escadre pour amener des renforts. Les habitants du voisinage offrirent leurs secours, et le général Rondeau reprit le siége.

(1) *Travels by M. Caldcleugh*, vol. I, p. 134 et note *D.*

Artigas, après sa désertion, fut déclaré hors la loi, par le directeur Posadas, qui mit sa tête à prix pour 6,000 dollars; « mais ce décret, » dit l'historien Funès, « fournit à ses partisans une preuve de son innocence, et dès lors la réconciliation fut impossible. La modération, continua Funès, eût été plus prudente que cette violence envers cet homme extraordinaire ».

Malgré cette défection, la plupart des officiers orientaux restèrent à leurs postes, et la confiance fut rétablie par la fortune de la guerre.

1814. *Capitulation de Montévidéo, le 20 juin.* Le secrétaire des finances trouva le moyen de créer une petite flottille composée de deux brirks, trois corvettes et un navire d'armateur. Elle fut confiée aux ordres de M. Brown, négociant anglais à Buénos-Ayres. En mettant à la voile, il soutint une action contre l'escadre espagnole, au mois d'avril, près de l'île de Martin-Garcia; et, le 15 mai suivant, il lui prit deux corvettes et un brigantin, montés de soixante-treize canons de différents calibres, et ayant à bord cinq cents hommes et deux mille cinq cents fusils. Alors la flottille royale s'éloigna, et il commença le blocus de la ville. Les opérations de terre furent confiées au colonel Alvéar, qui y arriva avec un renfort de troupes de Buénos-Ayres. Montévidéo (1) manquant de provisions, le commandant Vigodet se rendit, au mois de juin, d'après une capitulation qui accordait à la garnison la liberté de s'embarquer pour l'Espagne, et permettait aux troupes d'Alvéar de rester en possession de la place jusqu'à ce que le résultat de la députation projetée en Espagne fut connu. Cinq mille sept cents prisonniers, dont trois cent quatre-vingt-dix officiers, onze mille fusils, six cents pièces d'artillerie, et quatre-vingt dix-neuf navires marchands qui se trouvaient dans la rade, tombèrent au pouvoir des indépendants. Le gouvernement, ayant accusé les généraux Tristan et Goyénèche de mauvaise foi, refusa, par représaille, de remplir les conditions de la capitulation, et donna ordre de faire disperser la garnison dans l'intérieur du pays, excepté les soldats qui voudraient s'enrôler dans l'armée. Vigodet, seul, eut l'autorisation de s'embarquer pour l'Espagne.

1815. *Anarchie et guerre civile à Buénos-Ayres et dans les provinces.* Le gouvernement, pour témoigner sa satisfaction à Alvéar, lui donna le commandement de l'armée du Pérou, alors sous les ordres du général Rondeau, nommé en remplacement du général San-Martin, qui avait obtenu un congé pour cause de mauvaise santé. L'armée s'étant opposée à la nomination d'Alvéar et refusant de lui obéir, celui-ci revint à Buénos-Ayres pour y solliciter la place de directeur suprême, vacante par la démission de Posadas. Mais le *cabildo*, qui, dans cette confusion, avait conservé l'autorité, soutenu par un corps d'électeurs, nomma directeur

(1) En 1826, on comptait dans le port de Montévidéo deux cent sept bâtiments marchands de différentes nations, dont quarante-huit des États-Unis de l'Amérique du Nord, quarante-sept anglais, vingt français, huit sardes, sept hollandais, quatre danois, un suédois, soixante-douze brésiliens *.

* *Cronica politica y estorica de Buenos-Ayres, num.* 6. 15 mars 1827.

par interim le général Rondeau, et le colonel Alvarez comme le remplaçant pendant son absence. Cette nomination, loin d'apaiser les troubles, excita un mécontentement presque général : les villes de Cordova et de Santa-Fé refusèrent de reconnaître l'autorité du nouveau directeur.

Cependant, pour mettre des bornes au pouvoir exécutif, et prévenir les infractions aux lois, on publia un statut provisoire, et on nomma une junte dite d'*observation*.

En même tems, des troupes furent envoyées à Santa-Fé, sous le général Viamont, dont les instructions portaient qu'il ne se mêlerait point dans les affaires intérieures. Mais les habitants, secondés par les troupes de Baxada, se levèrent en masse, ayant à leur tête D. Mericana Véra. Après quelques affaires sanglantes, Viamont fut obligé de capituler. Cordova, Rioja et d'autres villes adhérèrent au sistème d'indépendance.

D'un autre côté, Artigas, qui était parvenu à réunir un certain nombre de troupes, demandait qu'on lui livrât Montévidéo.

Le *cabildo* de Buénos-Ayres, loin d'accéder à cette demande, publia contre Artigas une proclamation semblable à celle de Posadas, et quelques troupes, sous les ordres des colonels Dorrégo et Solès, lui firent une guerre de partisans; mais le premier, ayant été battu par le général Rivéra, l'autre reçut l'ordre de se retirer de Montévidéo avec les troupes sous son commandement. Peu de tems après, Artigas prit possession de cette ville, et, après avoir passé l'Uruguay, il ajouta à son titre de chef des orientaux celui de protecteur d'Entre-Rios et de Santa-Fé. Les habitants de Buénos-Ayres, redoutant une guerre civile avec les Montévidéens, cherchèrent à se réconcilier en jetant tout le blâme sur le gouvernement.

Alvéar marcha avec deux mille hommes contre Santa-Fé, qui était alors au pouvoir d'Artigas; mais le gouvernement fut dissous ; et Alvéar abandonné par son armée, fut forcé de fuir. Le *cabildo*, qui reprit alors la direction des affaires, voulant amener une réconciliation avec Artigas, ordonna que la proclamation contre lui serait brûlée en place publique par les mains du bourreau. Informé d'une manière officielle de cet événement, Artigas répondit que son inimitié avait été dirigée non contre le peuple de Buénos-Ayres, mais contre ses chefs.

Le 3 juillet 1815, un plan de réconciliation fut proposé par les députés du chef des orientaux au gouvernement de Buénos-Ayres (1), mais cette négociation fut sans effet.

Défaite de l'armée du Pérou à Wiluma, le 25 *novembre* 1815. Le général Pézuéla, ayant reçu des renforts d'Espagne, y remporta une victoire complète. Charcas, Potosi et Tunja tombèrent, une troisième fois, au pouvoir des Espagnols. Le général Rondeau établit son quartier-général à Tupiza. Pézuéla fit incarcérer ou exiler beaucoup de femmes de distinction (2).

1816. Le 19 juin, l'assemblée générale ou *cabildo* se réunit pour connaître l'opinion du peuple, sur la question de savoir si Buénos-Ayres garderait sa suprématie, ou marcherait de pair avec les autres provinces ; ce qui devait être décidé à la pluralité des suffrages. En même tems, la junte et le *cabildo* réunis déposèrent le directeur par *interim* et le remplacèrent d'abord par une commission de gouvernement composée de *D. Francisco-Antonio Escalada* et de *D. Miguel Yrigoyen*. Cependant, pour apaiser les divisions qui ne cessaient de désoler l'État, un nouveau congrès s'était assemblé, le 26 mars 1816, à Tucuman, douze cents milles dans l'intérieur, et, le 9 juillet, D. Juan-Martin Puyrrédon fut nommé directeur, par le suffrage unanime des membres de ce congrès. Le même jour, cette assemblée publia l'acte solennel d'indépendance, dont la teneur suit.

9 Juillet 1816, *déclaration de l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata par leurs représentants* (1) *assemblés en congrès général à San-Miguel de Tucuman.* Nous, les représentants des Provinces-Unies assemblés en congrès général, après avoir imploré l'Être suprême qui préside à tout l'univers, nous appelons le ciel, la terre et les hommes en témoignage de la justice de notre cause ; et du nom et par l'autorité du peuple que nous représentons, nous déclarons solennellement que les provinces de l'Union forment une nation libre et indépendante de l'autorité du roi d'Espagne et de celle de la métropole ; que, rompant les liens qui les unissaient au roi d'Espagne, leur intention est d'être réintégrés dans les droits dont ils avaient été privés ; de s'élever ainsi au rang d'une nation indépendante, et de se donner le gouvernement que la justice et les circonstances exigent impérieusement. Nous sommes autorisés par les Provinces-Unies en général et par chacune d'elles en particulier, à déclarer qu'ils s'engagent à soutenir leur indépendance. Leur vie, leur propriété et leur honneur en seront les garants. Par égard pour les nations que notre sort peut intéresser, et dans la nécessité de faire connaître les puissants motifs qui nous forcent d'agir ainsi, nous décrétons la publication d'un manifeste.

Manifeste adressé à toutes les nations par le congrès général représentant les Provinces-Unies du Rio de la Plata, assemblé à Tucuman, le 25 *octobre* 1816. Après la mémorable déclaration de l'indépendance, du 9 juillet 1816, par le congrès national de Tucuman, le gouvernement espagnol a accusé, devant les nations, les Provinces-Unies du Rio de la Plata de perfidie et de rébellion. Il est du devoir du congrès national de repousser cette imputation, en rendant publics, de-

(1) Ces députés étaient Miguel Barriéro, José-Antonio Cabréra et José-Garcia de Cassio.

(2) Doña Antonio Parédez, doña Justa Varéla, doña Félipa Barrientos, doña Térésa Bustos, les deux sœurs Malavias, doña Barbara Cévallos et autres.

(1) Docteur Antonio Saenz, docteur José Darrégueira, Fr. Cayétano, José Rodriguez, docteur Agustin Gascon, docteur Pédro Médiano, Tomas-Manuel de Anchoréna, Juan-José Paso, députés pour Buénos-Ayres.

José Antonio Cabréra, Éduardo-Pérez Bulnas, Ldo. Géronimo-Salguéro de Cabréra y Cabréra, députés pour Cordoba.

Docteur Pédro-Miguel Araoz, député pour la capitale de Tucuman.

Docteur José-Ignacio Tamès, député pour Tucuman.

Pédro-Léon Gallo, Pédro-Francisco de Uriarté, députés pour Santiago-del-Estéro.

Docteur D. Mariano Boédo, vice-président, docteur José-Ignacio de Gorriti, députés pour Salta.

Docteur Tédoro Sanchez de Bustamenté, député pour la cité et pour le territoire de Jujuy.

Francisco-Narciso de La Prida, président, Fr. Justo de Santa-Maria de Oro, députés pour San-Juan.

Docteur Pédro-Pachéco de Mélo, député pour Chichas.

José-Mariano Serrano, secrétaire, docteur Mariano-Sanches de Loria, docteur José-Sévéro Malaira, députés pour Charcas.

Docteur D. Tomas-Godoy Cruz, docteur Juan-Agustin Masa, députés pour Mendoza.

Docteur Pédro-Ignacio de Castro-Barros, député pour Rioja.

Pédro-Ignacio Rivéra, député pour Mizque.

Docteur José-Ignacio Colombrès, docteur Manuel-Antonio Acévédo, députés pour Catamarca.

vant le monde entier, les motifs qui ont forcé cette déclaration d'indépendance. On a découragé la culture des produits du sol pour ne pas nuire à la vente de ceux d'Espagne. Les plus riches mines ont été encombrées par des éboulements de terre ou inondées. Les progrès de l'industrie ont été arrêtés pour nous empêcher de sortir de notre pauvreté, et le commerce a toujours été un monopole dans les mains des négociants de la Péninsule, ou des consignataires envoyés par eux dans l'Amérique. L'enseignement des sciences libérales était interdit : on ne nous permettait d'étudier que la grammaire latine, la philosophie des écoles et la jurisprudence civile et ecclésiastique. Il était strictement défendu d'envoyer notre jeunesse à Paris, pour apprendre la chimie, qu'elle aurait pu introduire parmi nous à son retour. Une école de natation, établie à Buénos-Ayres avec la permission du vice-roi, don Joaquin Pirio, a été fermée par un mandat royal. Toutes les fonctions et tous les emplois publics appartenaient exclusivement aux Espagnols, quoique, aux termes de la loi, les Américains pussent y être appelés; et s'ils l'ont été dans quelques cas rares, ce n'a été jamais qu'après avoir satisfait à la cupidité de la Cour par des sommes d'argent.

De cent soixante-dix vice-rois qui ont gouverné, quatre seulement ont été Américains, et sur six cent dix capitaines-généraux et gouverneurs, tous, hors quatorze, étaient Espagnols. Il en a été ainsi pour toutes les places importantes; et même, parmi les simples commis, il était rare de voir des Américains. Les pouvoirs du vice-roi étaient tels, qu'on peut dire qu'ils anéantissaient ceux qui osaient leur déplaire. Les plaintes que nous adressâmes au trône se perdirent dans l'espace de tant de mille lieues qui nous en séparent, et elles étaient enfouies dans les bureaux de Madrid par les protecteurs qu'y avaient nos tirans. Nous n'avions aucune voix directe ou indirecte dans la législation de notre pays. L'Amérique est demeurée tranquille pendant toute la durée de la guerre de la succession, et elle évita de prendre part aux débats entre l'Autriche et la maison de Bourbon, voulant rester attachée au sort de l'Espagne. En 1806, sa capitale, Buénos-Ayres, fut envahie par des forces anglaises : nous nous adressâmes à la Cour pour en obtenir des secours contre une nouvelle expédition qui nous menaçait, et un mandat royal nous permit de nous défendre avec nos propres moyens. L'année suivante, une force britannique plus puissante prit d'assaut Montévidéo, et fit une autre attaque contre la capitale; mais elle fut repoussée par les citoyens, et contrainte d'évacuer la côte orientale. Dès lors, nous étions libres de fixer nos destinées. Les armes à la main, nous aurions triomphé de l'ennemi; il n'y avait pas un seul régiment espagnol qui pût s'opposer à nous. Nous n'avions rien à craindre des forces de la Péninsule, dont les ports étaient bloqués par les Anglais, maîtres de ces mers. Habitués à obéir aux ordres de l'Espagne, nous nous empressâmes de reconnaître Ferdinand VII dans l'Espagne occupée par des troupes françaises. Nous vîmes dans toutes les provinces des gouvernements qui se disaient absolus et prétendaient à une autorité souveraine sur l'Amérique. La junte de Séville exigea une obéissance à laquelle nous cédâmes par l'entremise de notre vice-roi. En moins de deux mois, la junte suprême de Séville s'arrogea le même droit avec la menace indécente de se faire suivre par trente mille hommes, si cela devenait nécessaire. Bientôt après, la junte centrale nous demanda de reconnaître son autorité, et nous y consentîmes, quoique nous n'eussions pas pris la moindre part à sa formation. Pour prouver notre fidélité, nous envoyâmes des secours en argent et des dons volontaires de différentes espèces. Après la dissolution de cette junte, nous nous décidâmes à pourvoir nous-mêmes à notre sûreté, en attendant que nous eussions des informations exactes de la véritable situation de l'Espagne. Cette décision n'était que provisoire et fut prise au nom du roi captif. Le vice-roi, don Baltazar-Hidalgo Cisnéros, envoya des circulaires aux gouverneurs des provinces, qui devaient exciter une guerre civile et armer les provinces les unes contre les autres. On revint aux souvenirs des atrocités commises par Goyénèche dans la province de Cochabamba; et la postérité se rappellera avec horreur la férocité d'hommes dont le devoir aurait été de défendre les Américains, et l'extrême folie qu'il y avait à vouloir flétrir du nom de crime une déclaration qui portait le sceau de la fidélité et de l'amour. Le nom de Ferdinand VII était en tête de tous les actes du gouvernement et de toutes les pièces officielles. Le pavillon espagnol flottait sur tous nos bâtiments, et servait à animer nos soldats. Les provinces avaient pris des moyens pour leur sûreté et pour conserver leur indépendance, dans l'intention de se rendre au roi catholique, s'il recouvrait sa liberté. Cette menace était sanctionnée par l'exemple de l'Espagne elle-même et par sa déclaration que l'Amérique était une partie intégrante de la monarchie, possédant des droits égaux, et qui avaient été déjà exercés à Montévidéo à la demande des Espagnols eux-mêmes. La droiture et la sincérité de nos intentions furent prouvées par la continuation des secours que nous envoyâmes pour soutenir la guerre. La Grande-Bretagne, à qui l'Espagne était si redevable, intervint pour empêcher que nous fussions traités d'une manière si cruelle; mais l'Espagne rejeta cette médiation, et envoya des ordres de rigueur à ses généraux, qu'elle chargea de nous punir avec une sévérité redoublée. Après avoir rompu tous les liens sociaux, elle a adopté le sistème horrible de mettre indistinctement à mort les Américains, sans autre vue que de diminuer notre population. A leur entrée dans la ville, les Espagnols refoulaient sur les places publiques les habitants qui étaient venus au marché, et les massacraient sans pitié. Les villes de Chuquisaca et de Cochabamba ont été plus d'une fois le théâtre de ces affreuses cruautés. Nos soldats prisonniers ont été forcés de servir dans leurs troupes. De nos officiers, les uns chargés de fers, ont été relégués dans des postes éloignés; d'autres ont été condamnés aux travaux publics ou à mourir de faim dans les prisons. On a fait feu sur nos parlementaires. Le député Matos de Potosi, le capitaine-général Pumacagua, le général Angulo et son frère, le commandant Munécas, et d'autres chefs de partisans ont été fusillés de sang froid, après s'être rendus. Dans la Vallé-Grandé, ils se sont donné l'affreux plaisir de couper les oreilles des captifs qu'ils envoyaient au quartier-général : ils ont détruit la ville de ce nom et quarante villages populeux, et s'amusaient encore souvent à brûler les habitants dans leurs maisons. Il leur était réservé de donner le spectacle d'une nouvelle horreur : ils ont empoisonné les fontaines et les subsistances, après leur défaite à la Paz par le général Pinélo. Ils ont déclaré que les lois des nations ne pouvaient pas être observées envers nous, et répondu au général Belgrano qu'aucun traité ne pouvait être fait ou gardé avec des insurgés.

Telle avait été la conduite des Espagnols quand Ferdinand fut rétabli sur le trône, et qu'il nous déclara rebelles. De notre côté, nous fûmes alors forcés de déclarer notre indépendance à laquelle nous avons engagé nos vies et nos fortunes. Nous avons juré devant le juge suprême de l'univers de ne jamais abandonner la cause de la justice; et au moment que nous exposons à l'univers les motifs qui nous ont décidés à prendre ce parti, nous nous fesons un honneur de publier notre désir de vivre en paix avec toutes les nations et avec

l'Espagne elle-même, dès qu'elle aura jugé à propos d'accepter notre offre.

Salle du congrès, à Buénos-Ayres, le 25 octobre 1826.

Signé Don Pédro-Ignacio DE CASTRO Y BANOS, président.

1816. Un événement heureux pour Cordova, fut la nomination de don Antonio Funès, père de l'historien, comme gouverneur de cette ville. Dans l'histoire de la Plata, il est représenté comme un homme de beaucoup de talent, et doué d'une grande fermeté de caractère. Au commencement de la révolution, il était possesseur d'une propriété considérable dans le Pérou, qui fut confisquée par les royalistes. Sans se prononcer en faveur d'aucune forme politique du gouvernement, il fit sentir la nécessité de respecter les autorités, jusqu'à ce qu'il y eut un nouveau gouvernement établi par la volonté de la nation exprimée en congrès, et sanctionné par ce corps. Son gendre, dont les troupes occupaient la ville, s'opposa à cette opinion et menaça d'employer la force pour l'empêcher de prévaloir. Le gouverneur appela à son secours un corps de vétérans sous les ordres du colonel Sayos, lequel défit les troupes qui lui furent opposées.

Expédition navale dans la mer du Sud. Brown, après la prise de Montévidéo, ayant atteint le grade d'amiral, se mit en marche, avec la flottille, vers la fin de l'année 1815, pour croiser dans la mer Pacifique. Il captura cinq navires près l'île d'Ormégas, et entra ensuite dans le port de Guayaquil, d'où il enleva des marchandises pour la valeur de 700,000 dollars. Le navire qu'il montait, ayant touché dans les sables près de ce port, fut pris par les Espagnols; mais Brown fut échangé contre le nouveau gouverneur de Guayaquil, qui venait d'être capturé par un corsaire de Buénos-Ayres. Ensuite, s'étant dirigé vers le nord, il fut arrêté par un vaisseau de guerre anglais, *le Brazen*, qui le conduisit à Antigua, où son navire fut confisqué, sur le fondement qu'il avait violé les lois de navigation

1816-1817. *Invasion des Portugais dans la Bande orientale.* Le gouvernement avait, comme on l'a dit, commencé les hostilités contre Artigas, mais dans le dessein de l'amener à des négociations de paix. Le général Belgrano eut ordre de résigner le commandement à Dias Vélas, qui avait marché, avec quelques troupes, vers Santa-Fé, et Alvarez devait se démettre de ses fonctions. Antonio Balcarcé, qui fut un moment directeur, fit d'autres efforts inutiles pour terminer la contestation avec Artigas. Les Portugais, profitant de cette favorable circonstance, assemblèrent une armée, forte d'environ dix mille hommes, dans la province de Rio-Grandé, et sous les ordres du général Carlos-Frédérico Lécor, se portèrent en trois divivions dans la Bande orientale. Les habitants, qui craignaient de passer sous la domination du Portugal, proposèrent leur union avec la confédération de la Plata, et se formèrent de suite en corps de volontaires. D. Juan-Martin Puyrrédon, qui était à la tête du gouvernement, protesta contre l'invasion des Portugais, et demanda que leur général retirât ses troupes. Dans sa réponse du 27 novembre 1816, le général Lécor déclara qu'il n'avait aucune intention hostile contre le territoire des Provinces-Unies; que le seul objet de sa marche était de faire cesser les désordres sur la frontière du royaume du Brésil, et d'occuper un pays abandonné à l'anarchie : que cette mesure nécessaire ne pouvait exciter aucune inquiétude au gouvernement de Buénos-Ayres, puisqu'elle était exécutée dans un territoire qui s'était déclaré indépendant de celui du côté occidental.

1816. Dans la séance secrète tenue, le 4 septembre, au congrès de Tucuman, il fut résolu d'envoyer D. Miguel Yrigoyen au Brésil, afin de connaître à fond les intentions de cette Cour. Cet envoyé devait entrer en communication avec D. Nicolas Herréra, à qui il montrerait ses pouvoirs de traiter avec le commandant en chef portugais, le lieutenant-général D. Frédéric Lécor. Il proposerait ensuite, comme base d'une négociation, la reconnaissance de l'indépendance du pays, proclamée par le congrès, et que les provinces ont juré de défendre; il ferait sentir que si le but du gouvernement portugais est de faire rentrer dans l'ordre la Bande orientale, il ne peut, dans aucun cas, s'emparer d'Entre-Rios, qui fait partie du territoire de Buénos-Ayres, et n'a jamais été abandonné par le gouvernement de ce pays, ni cédé par lui à la Bande orientale.

Le commissaire devait, en outre, appuyer sur les avantages qui résulteraient pour le Brésil, si son gouvernement se déclarait le protecteur de la liberté et de l'indépendance de ces provinces, en rétablissant la famille des anciens Incas, et liant ses intérêts à ceux de la maison de Bragance; d'après ce principe, que les deux États étant unis, la puissance du continent américain contre-balancerait celle de l'ancien monde. Dans le cas où cette proposition serait rejetée, le commissaire devait offrir de couronner l'un des infants du Brésil, souverain des provinces orientales, ou quelque autre infant étranger, à condition qu'il ne serait pas Espagnol. L'envoyé devait s'opposer ouvertement à l'incorporation de ces provinces avec le Brésil; mais, dans le cas où l'armée portugaise ferait des progrès trop rapides, il s'efforcerait de conclure un traité, soit pour rétablir la famille des Incas, liée avec celle de Bragance, soit en mettant à la tête de ces provinces un infant de Portugal ou quelque autre prince étranger.

Le 27 octobre, il fut résolu que D. Manuel Garcia demanderait au ministre portugais une déclaration écrite, assûrant que le Brésil n'aiderait, ni directement, ni indirectement, l'Espagne dans sa guerre contre l'Amérique (1).

Le directeur pressa alors le général Artigas et le *cabildo* de Montévidéo d'oublier leurs différends et d'unir leurs forces pour résister à l'invasion du général Lécor. Don *José Durar* et don *Juan Giro* sont députés pour cet objet. Il fut arrêté que la côte orientale reconnaîtrait la souveraineté du congrès, en raison de la population; que le gouvernement fournirait tout ce qui était nécessaire pour la défense : mais les orientaux, influencés par Artigas, refusèrent de ratifier cette convention.

En même tems, don *Francisco Burgès*, habitant de Santiago de Lestéra, lève l'étendard de la révolte; mais il est défait par un corps de vétérans de Tucuman; lui-même est fait prisonnier et ensuite exécuté.

Pendant ce tems, Bulnès, alors en prison à Cordova, trouva le moyen d'opérer un changement. Ayant gagné la garde, composée spécialement de déserteurs, de vétérans, des troupes espagnoles, il surprit le gouverneur dans sa propre maison, et le mit en arrestation avec le commandant militaire. Bientôt après, les conspirateurs déposèrent Bulnès lui-même, et mirent à leur tête un individu, ayant leur confiance, nommé *Urtubic;* mais cette faction ayant reconnu qu'elle était en horreur aux habitants de Cordova, se forma en assemblée, et força Juan-Andrès de Puyrrédon à accepter le gouvernement de la province, après quoi elle se retira à Santa-Fé.

Des ordres avaient été donnés pour conduire le colonel Sayer et ses officiers dans un autre lieu de sûreté; mais ils parvinrent à séduire leurs gardes. Sur la route de Buénos-

(1) Voyez la lettre du général Carlos-Frédérico Lécor, du 27 novembre 1816, adressée à Puyrrédon.

Ayres, le colonel rencontra par hasard le gouverneur Funès, et tous les deux réunis, ayant trouvé ce moyen de ramasser quelques milices, mirent fin à cette insurrection. Les chefs et plusieurs soldats furent envoyés à Buénos-Ayres, où ils furent mis en jugement, condamnés et exécutés.

Cependant le général Lécor avait mis son armée en mouvement. La première division, de cinq mille hommes, sous les ordres du général, s'avance par la route de Santa-Thérésa; la seconde, de mille six cents hommes, sous le commandement du général Silveira, prend la route de Serno-Laigo; la troisième, ou aile droite, sous Curau, marche sur la ville fondée tout récemment par Artigas, dans le voisinage de l'Uruguay. Le général Pinto, s'avançant avec neuf cents hommes, est attaqué à India-Muerta, par onze cents orientaux, sous les ordres du général Ribéra, et est obligé de se retirer après avoir perdu à peu près la moitié de sa division. Cet avantage met Ribéra en état d'opérer sa jonction avec huit cents hommes, sous les ordres de Forguèse, mais il ne peut empêcher celle de Silveira avec le général Lécor, qui se dirige sur Montévidéo, le 19 janvier 1817.

La droite, commandée par Curau, étant arrivée au ruisseau de los Catalanos, est attaquée par trois cents hommes, sous le général La Torré, et complètement battue. Artigas qui, avec cent hommes, occupait une position en arrière, est surpris par un corps de quatre cents hommes; mais soutenu par quelques Indiens Charruas, il parvint à s'échapper, laissant tout son bagage. Le général Lécor, à la tête de deux mille hommes, est surpris à son tour dans une embuscade à la passe de Santa-Lucia. Attaqué par Ribéra, à celle de Pinto, il essuie une perte considérable.

Malgré ces derniers avantages, l'armée portugaise était si supérieure en forces, que les orientaux insurgés demandèrent le rétablissement de leur union avec Buénos-Ayres; mais Artigas s'efforça d'empêcher l'exécution de ce dessein, en proclamant que c'était changer la liberté contre une honteuse et insupportable servitude. L'union était soutenue par Barcinos, Bansa, colonel du corps de *libertos*, Ranios, qui commandait l'artillerie; mais don Tames-Garcia Ribéra, qui n'approuvait ce parti que dans le cas où il aurait eu l'approbation d'Artigas, le traita bientôt après comme une révolte.

Les Portugais, profitant de ces désunions, s'emparèrent facilement de Montévidéo et d'autres places principales. Une portion considérable des habitants et tout un régiment traversèrent le fleuve et se rendirent sous l'étendard des Provinces-Unies.

Plusieurs navires portugais ayant jeté l'ancre dans le port de Maldonado, et prenant possession de ceux de la Bande orientale et de l'île de Gariti, anéantirent à peu près le commerce de Buénos-Ayres.

1817. Le 3 décembre, *acte constitutionnel ou statut provisoire du congrès général des Provinces-Unies, assemblé à Buénos-Ayres, composé des députés de différentes provinces, un député pour chaque quinze mille citoyens, vingt-six membres présents* (1). D'après cet acte, tout pouvoir législatif, judiciaire et exécutif, réside dans la nation. Les membres du congrès sont choisis par des électeurs nommés par le peuple en assemblées primaires. Les *cabildo* ou municipalités sont nommés immédiatement par les citoyens. L'indépendance du pouvoir judiciaire est établie. L'office des premiers juges dure pendant leur bonne conduite. Le principal magistrat est élu par le congrès, et révocable à sa volonté. Il est responsable de l'exécution des devoirs de sa place, qui sont définis et limités. Il prête serment de défendre l'intégrité et l'indépendance du pays. Les pouvoirs et les devoirs de trois grands départements de l'État, de la trésorerie et de la guerre sont fixés. Aucun citoyen ne peut accepter un titre de noblesse sans perdre son titre de citoyen. Toute arrestation de citoyens est interdite, à moins qu'il n'y ait contre eux de grands indices de culpabilité. Le juge de première instance, avant de connaître de la cause, doit prendre tous les moyens possibles pour concilier les parties.

Signes, Pédro-Léon Gallo, président;
Doctor José-Eujénio Éléas, secrétaire.

Le jugement par jurés semble avoir été oublié des auteurs de cette constitution. Mais elle n'était que temporaire et susceptible de changements avec le consentement de deux tiers des membres. Une commission de seize membres fut nommée pour préparer une constitution permanente.

1818. *Le gouvernement des États-Unis envoie des commissaires dans les provinces de l'Amérique du sud.* Les États-Unis, après avoir maintenu une parfaite neutralité entre les parties belligérantes dans l'Amérique méridionale, considérant les nouveaux États comme engagés dans une guerre civile avec le roi d'Espagne, et par conséquent sur un pied d'égalité à l'égard des neutres, résolurent d'envoyer des commissaires. « Pour obtenir, » dit le président dans son discours au congrès, « d'exacts renseignements sur tous les » sujets qui intéressent les États-Unis, pour inspirer de » justes sentiments de nos dispositions amicales aux autorités » de chaque parti, sans compromettre une stricte neutralité, » et pour protéger notre commerce dans tous les ports et » entre tous les pavillons, nous avons jugé à propos d'en- » voyer un vaisseau de guerre, avec trois citoyens distingués, » le long de la côte du sud, avec ordre de toucher aux ports » qui offriront le plus de facilité pour exécuter cette mission; » de ne communiquer qu'avec les autorités existantes qui » possèdent et exercent la souveraineté, car d'elles seules » on peut attendre le redressement des torts commis par des » personnes agissant d'après leurs ordres, et qu'elles seules » peuvent en empêcher le renouvellement (1). »

Le 5 avril 1818, les troupes de Buénos-Ayres, réunies à celles du Chili, formant ensemble cinq mille hommes, sous le commandement du général San-Martin, battirent complètement dans les plaines de Maypu, les Espagnols, sous Osorio, au nombre de neuf mille, et dont soixante-dix seulement réussirent à s'échapper. (*Voyez* l'article *Chili.*)

Vers la même époque, un corps de l'armée d'Artigas défit complètement un détachement sous les ordres de Montès de Oca, envoyé pour secourir la Baxada de Santa-Fé, considérée comme la clef du pays intérieur. Le colonel Marcos Balcarcé, qui amenait du renfort, éprouva le même sort.

Le 31 mai, pendant qu'Artigas était occupé à repousser les troupes que Buénos-Ayres envoyait contre lui, les Portugais surprirent Colonia-del-Sacramento et Arroyo-del-China, dont ils prirent possession.

Note du cabinet de Madrid aux puissances étrangères. Le 12 juin, le cabinet de Madrid remit une note aux hautes puissances alliées, relativement à la situation de

(1) Il n'y avait pas des députés de toutes les provinces en proportion de leur population.

(1) Les agents chargés de cette commission furent MM. César A. Rodney, John Graham, Théodorick Bland, et M. H. M Brackenbridge les accompagna en qualité de secrétaire. Ils s'embarquèrent sur la frégate *le Congrès*, commandée par le commodore Arthur Sinclare.

l'Amérique méridionale, contenant les principes suivants que sa majesté catholique avait adoptés pour détruire le germe révolutionnaire dans l'Amérique méridionale : 1°. d'employer tous les moyens pour ramener les égarés dans le chemin de l'ordre et de l'obéissance ; 2°. chercher dans les relations diplomatiques un moyen politique d'atteindre ce but. En se référant aux ouvertures que sa majesté a déjà faites, elle déclare que les points sur lesquels elle est irrévocablement fixée, sont, 1°. amnistie générale pour les insurgés soumis ; 2°. admission des Américains doués des capacités convenables à tous les emplois, concurremment avec les Espagnols européens ; 3°. règlement du commerce de ces provinces avec les États étrangers, d'après les principes libres et conformes à la situation politique et actuelle de ces contrées et de l'Europe ; 4°. une disposition sincère de la part de sa majesté catholique de donner les mains à toutes les mesures qui, dans le cours des négociations, pourront lui être proposées par les hauts alliés, et seront compatibles avec le maintien de ses droits et de sa dignité.

1819. *Constitution des Provinces-Unies de l'Amérique du sud.* Le 20 avril, le congrès publia la constitution dont voici les principales dispositions. Le pouvoir est exercé par un congrès national, composé de deux chambres; l'une des représentants, l'autre des sénateurs. Les premiers, qui sont élus dans la proportion d'un pour vingt-cinq mille habitants, doivent réunir les conditions suivantes : 1°. la qualité de citoyen depuis sept ans avant sa nomination ; 2°. vingt-six ans accomplis ; 3°. posséder une propriété de 4,000 piastres, ou, à défaut, un art, une profession ou un emploi utile. Ils restent en fonctions quatre ans, mais ils sont renouvelés par moitié tous les deux ans. Les sénateurs, dont le nombre sera égal à celui des provinces, ne peuvent être nommés sans avoir trente ans accomplis, et jouir de la qualité de citoyen depuis neuf ans avant son élection, et un capital de 5,000 piastres, ou une rente équivalente, ou une profession utile. Ils demeurent en fonctions pendant douze ans, et seront renouvelés par tiers tous les quatre ans.

Le suprême pouvoir exécutif de la nation est confié à un directeur, qui reste en fonctions pendant cinq ans.

Le pouvoir judiciaire repose dans une haute cour de justice, composée de sept juges et de deux fiscaux, qui ne peuvent en être membres s'ils ne sont lettrés, s'ils n'ont huit ans d'exercice public, et s'ils ne sont âgés de quarante ans.

La religion catholique est la religion de l'État. Nul membre ne peut être privé de sa vie, de sa réputation, de sa liberté, de sa santé et de sa propriété que dans les cas prévus par les lois. Le trafic des esclaves est constitutionnellement aboli, et son introduction dans le territoire de l'État prohibé pour toujours. Les Indiens jouiront des mêmes avantages et seront gouvernés par les mêmes lois que les autres citoyens.

Le droit de reformer la constitution est conservé autant que l'intérêt commun l'exigera.

Cette constitution, composée de cent trente-quatre articles, est signée par le docteur Grégorio Funès, député de Tucuman, président ; et par les députés pour Charcas, Santiago-del-Estéro, Mendoza, Buénos-Ayres, Cordova, Jujuy et son territoire.

Le 15 février 1819, traité entre les États de Buénos-Ayres et du Chili, dans le but de s'aider mutuellement pour s'affranchir de la domination espagnole, signé à Buénos-Ayres, par Antonio-José Yrizarri et Grégorio Taglé.

1819. *Continuation des troubles à Buénos-Ayres et dans les provinces.* Dans le commencement de cette année, Puyrrédon avait entamé une négociation secrète avec la Cour de Portugal à Rio-Janeiro, dont le but était de faire passer les provinces de la Plata à un prince de la maison de Bourbon (*principe de Lucco* ou le prince de Lucques). Ainsi qu'on le verra ci-après, Puyrrédon, ayant su que le général Carréra avait obtenu des informations sur ce projet, par quelques Portugais de ses amis, ordonna l'arrestation du général ; mais celui-ci s'échappa de Montévidéo et se rendit à Entre-Rios où il reçut l'hospitalité de Ramirez, gouverneur de cette province, qui refusa de le rendre à Puyrrédon, et de l'envoyer à son quartier-général sur les frontières du Brésil. Carréra, ainsi protégé, publia le traité entre Puyrrédon et la Cour de Portugal. Le peuple de Buénos-Ayres, se méfiant du directeur, commença alors à regarder les fédéralistes ou *Montonéros* plutôt comme amis que comme ennemis. Carréra, accompagné de Ramirez, traversa le Parana, commit des hostilités dans la province de Santa-Fé, où, à la suite de plusieurs engagements, le reste de leur armée, sous le général Balcarcé, se réfugia dans la ville de Rosario. Après un siége de quinze jours, quelques navires se présentèrent pour recevoir cette troupe ; elle s'y embarqua en abandonnant son artillerie et son bagage ; et elle descendit le Parana jusqu'à San-Nicolas, où elle se dispersa. Vianon, général en chef des *Porténos*, fut fait prisonnier dans cette campagne. D. Juan Bautista, colonel-major des forces nationales et général de l'armée auxiliaire du Pérou, se réunit à l'armée fédérale. Dans cet état de confusion et d'alarmes, les provinces de Santa-Fé et de Cordova refusèrent de reconnaître l'autorité de Buénos-Ayres, et en même tems cessèrent toute communication avec celle de Cuyo. Les fédéralistes, mettant à profit ces circonstances, dirigèrent leur marche sur la province de Buénos-Ayres, et sur leur refus d'entrer en traité aussi long-tems que Puyrrédon serait directeur, il fut obligé de se retirer, et le 9 juin, le congrès accepta sa démission ; on mit sur les rangs pour le remplacer, Saavédra Belgrano et le général San-Martin ; mais le choix du congrès tomba sur le général D. José Rondeau, qui entra en fonctions. Puyrrédon redevint simple colonel dans l'armée. Rondeau marcha avec toute sa force disponible de Buénos-Ayres (les *Porténos*), montant à environ trois mille hommes, vers les frontières, pour arrêter les progrès des fédéralistes, et après plusieurs rencontres malheureuses, il se retira sur San-Nicolas, et prit une forte position dans le Canada de Cépéda, où son corps, réduit à environ douze cents hommes, se forma en bataillon carré. Les fédéralistes s'avancèrent malgré un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. La cavalerie des *porténos* se mit à fuir en désordre, et leur infanterie, ainsi abandonnée, se trouva au milieu d'herbages auxquels on avait mis le feu : elle effectua sa retraite vers un lac éloigné de six ou sept lieues de San-Nicolas. Elle était encore supérieure en nombre aux fédéralistes. Le commandant en chef Balcarcé mit l'infanterie sous les ordres des colonels Rolon et Vidal, et réunissant les hommes dans une colonne serrée, il marcha vers San-Nicolas, le poste le plus voisin, où il arriva avec seulement neuf cents hommes d'infanterie, après en avoir perdu près de trois cents tués, blessés ou prisonniers. Les fédéralistes continuèrent leur marche sur Buénos-Ayres, laissant seulement une petite force dans le voisinage de San-Nicolas et de San-Pédro pour observer les opérations de l'ennemi.

Rondeau parvint à Buénos-Ayres, où il annonça au congrès la défaite de son corps d'armée, la perte de la Bande orientale, d'Entre-Rios, de Santa-Fé et de toutes les villes du Haut-Pérou. Le congrès, alarmé, sollicita D. Estanislao Soler de prendre le commandement des forces, ce qu'il accepta ; et, marchant avec environ trois mille hommes, il

établit son quartier-général à Puenté-Marco, à sept lieues de Buénos-Ayres. L'armée fédérale campa à Pilar, distant d'environ huit lieues; mais les chefs ayant demandé la dissolution du congrès, on consentit à un armistice de quatorze jours.

Bientôt après, les provinces de Tucuman, Salta, Santiago del Estéro, Catamarca, Rioja et San-Luis se déclarèrent elles-mêmes indépendantes de Buénos-Ayres.

Après la dissolution du congrès, le pouvoir souverain fut confié au *cabildo*. Don Pédro Aguirre était président.

Dans le traité conclu à la chapelle d'El-Pilar, le 23 février 1820, il fut déclaré que la guerre entre les fédéralistes et le gouvernement de Buénos-Ayres dans les provinces septentrionales, était juste, puisqu'elle avait pour objet l'émancipation de l'Amérique en général, non-seulement de ses ennemis étrangers, mais domestiques; que des petits États indépendants, ennemis entre eux, étaient incompatibles avec la paix, le bon ordre et la prospérité de la nation; qu'un gouvernement fédéral était le seul moyen de prévenir les désordres en réunissant les finances et les forces de la nation sous un directeur ou président, qui serait nommé de la manière la plus constitutionnelle; qu'il y aurait une assemblée élue dans chacune des provinces fédérales par le choix libre de leurs concitoyens; et des députés de ces provinces, suivant la population, formeraient un congrès, qui s'assemblerait au couvent de San-Lorenzo, province de Santa-Fé.

Ce traité portait en outre que les membres du dernier gouvernement de Buénos-Ayres seraient mis en jugement pour les crimes dont ils s'étaient rendus coupables envers le peuple. Ceci avait principalement rapport au projet dont on va parler.

Projet d'établir une monarchie constitutionnelle dans les provinces de la Plata, en mettant à leur tête le prince de Lucques, ancien héritier du royaume d'Étrurie. Le 26 octobre 1819, le directeur suprême, José Rondeau, dans une lettre particulière adressée au souverain congrès national des Provinces-Unies de l'Amérique du sud, avait présenté une communication faite par l'envoyé à Paris, D. José-Valentin Gomez, au secrétaire d'état, ministre du gouvernement de Buénos-Ayres, sur le projet de faire passer les Provinces-Unies à un prince de la maison de Bourbon; le directeur informait, en outre, le congrès de l'arrivée de D. Mariano-Guttières Moréno, apportant des dépêches au gouvernement du Chili, de la part de son envoyé à Londres, D. José Yrizarri, avec les mêmes propositions et la commission spéciale de faire connaître à ce gouvernement que, d'après une entrevue avec Yrizarri, du 25 courant, il pouvait assurer que les députés Rivadavia et Gomez l'avaient engagé, de la manière la plus vive, à presser les autorités de ne pas laisser échapper cette occasion favorable de procurer de si grands avantages à leur pays.

Dans sa dépêche, jointe à la lettre précédente, datée de Paris, le 18 juin 1819, M. Gomez fait savoir que, le 1er. courant, il a eu une entrevue avec le ministre des affaires étrangères de France, dans laquelle ce dernier lui avait parlé d'établir une monarchie constitutionnelle sur les rives de la Plata, ayant pour chef le duc de Lucques, alors âgé de dix-huit ans, héritier du royaume d'Étrurie et allié de la maison de Bourbon; qu'il pensait que ce choix ne porterait aucun ombrage aux principales Cours de l'Europe, et serait, au contraire, approuvé par les souverains, principalement par les empereurs d'Autriche et de Russie, ouvertement décidés en faveur d'un choix qui maintiendrait l'équilibre sur le continent; que l'Angleterre n'avait aucun motif pour s'y opposer; que S. M. C. ne pourrait voir, avec déplaisir, son propre neveu assis sur le trône d'un pays qui lui a déjà obéi, et dont le commerce de la Péninsule tirerait de grands avantages, autant qu'ils seraient compatibles avec l'indépendance absolue des nouveaux États et la politique de son gouvernement.

M. Gomez répliqua qu'il n'était pas autorisé à entrer dans aucune négociation de cette espèce; qu'en outre, il était persuadé que le gouvernement des Provinces-Unies n'accepterait jamais une pareille proposition, puisqu'il ne voulait faire la paix avec l'Espagne, que dans le cas où l'intégrité du territoire de l'ancienne vice-royauté, comprenant la Bande orientale, serait garantie; il ajouta, en outre, que le duc de Lucques n'était pas marié, et que s'il n'avait pas d'enfants, il exposerait les provinces à un interrègne toujours dangereux et fatal. Le ministre, pour obvier à ces objections, répondit que S. M. T. C. se chargerait d'obtenir de S. M. C. la fin de la guerre et la reconnaissance de l'indépendance des Provinces-Unies; que le prince de Lucques épouserait une princesse de Brésil, sous la condition expresse de l'évacuation de la Bande orientale par le Portugal, qui renoncerait à toute indemnité pour les frais de la guerre.

D'après l'existence prouvée de la négociation, la junte représentative, instituée pour juger les crimes de haute trahison, décréta que les membres du dernier gouvernement seraient saisis et traduits conformément à l'art. 7 du traité signé entre les chefs des orientaux, le 23 février 1820.

D. Manuel Sarratéa, gouverneur de la province de Buénos-Ayres, avertit les habitants, le 14 mars 1820, qu'ils allaient bientôt voir par eux-mêmes le respectable tribunal chargé de la connaissance de cette affaire délicate. « Les coupables seront accusés publiquement, ayant sous leurs propres ieux les preuves de leurs crimes; ces preuves auront toute l'authenticité réclamée par la législation la plus scrupuleuse; les objections et la défense des accusés seront entièrement libres; tout le monde pourra, au moyen de la presse, voir les progrès de la cause; et les preuvres à la main, avec une pleine connaissance des faits, régler son jugement avant même le prononcé de la sentence. »

A cet effet, il fut ordonné qu'à la tête de toute la procédure, on imprimerait les copies des actes secrets trouvés dans les papiers du congrès, relatifs aux négociations avec les Cours étrangères, pour faire passer le pays sous la domination d'un prince de la maison de Bourbon; que ces copies seraient dûment certifiées par un notaire public; que le docteur D. Juan-Bautista Villégas soutiendrait l'accusation en qualité de procureur-général; que, pour avoir égard à l'injure faite à tous les habitants, les provinces intéressées et non occupées par l'ennemi, étaient invitées à nommer chacune un juge, qui se rendrait à Buénos-Ayres, pour le 20 avril, « afin, » disait-on, « que tous les citoyens puissent connaître parfaitement les détails d'une cause liée si intimement à leurs intérêts; et que les autres nations, qui ont les ieux sur nous, en soient aussi bien pénétrées; tous les débats seront transcrits littéralement et livrés immédiatement aux presses publiques pour les faire circuler partout librement » (1).

Signés, Manuel de Sarratéa.
D. José de Bassavilbosa.

Un mémoire français sur ce sujet, est joint aux dépêches dont on a parlé; les moyens d'exécution et les avantages de ce plan y sont développés tout au long.

(1) *Monarchical projects or a plan to place a Bourbon king on the throne of Buenos-Ayres*, etc. London, 1820.

La proposition d'établir à la Plata un gouvernement constitutionnel, fut communiquée, le 27 novembre 1819, par le directeur suprême, au congrès assemblé dans le lieu de ses séances.

Le 3 novembre, ayant pris en considération cette grave et importante affaire, il reconnut d'un côté l'incompatibilité de cette proposition avec les formes de la constitution de l'État, sanctionnée et adoptée par le peuple, et que le congrès avait solennellement juré d'observer et de soutenir; de l'autre, le défaut de pouvoirs pour changer les formes, de manière à assûrer leur stabilité; considérant en outre que la Grande-Bretagne traverserait cette négociation, le congrès résolut seulement de profiter de ce projet comme d'un plan de conciliation, en engageant la Cour de France à employer sa puissante médiation auprès de la Cour de Madrid, afin de faire suspendre les apprêts de la grande expédition qu'on savait devoir partir de la Péninsule, pour soumettre les provinces de l'Amérique (1).

1820. Cependant les deux partis continuaient à se disputer le pouvoir à Buénos-Ayres : le premier était en faveur d'une monarchie constitutionnelle avec le siége du gouvernement dans cette ville; l'autre, voulait une république fédérative des neuf provinces dont la vice-royauté de la Plata était composée, et Tucuman aurait été le siége du congrès continental. Le premier parti était soutenu par Puyrrédon et ses adhérents, à Buénos-Ayres : les personnages influents dans les provinces et la bande d'Artigas soutenaient l'autre parti. Cette contestation était devenue si violente, vers le 1er. février, qu'on résolut de recourir aux armes pour la décider, et les deux armées s'étant rencontrées à Cépéda, celle de Buénos-Ayres fut complètement battue. Alors Artigas marcha sur cette ville et y entra sans résistance. Puyrrédon s'étant retiré à Montévidéo, l'assemblée décida alors de choisir son président dans son sein, d'éloigner la force militaire à une distance de vingt lieues, de laisser chaque province se gouverner par ses propres lois. Le congrès se chargeait de faire les lois générales pour l'utilité des provinces : il devait avoir sous sa direction les provinces et les forces de la nation. L'armée fédérale devait se retirer de la province de Buénos-Ayres, dans un tems déterminé, et par des divisions n'excédant pas deux cents hommes. D. Manuel Sarratéa, nommé gouverneur de Buénos-Ayres, entra en fonctions et envoya des lettres circulaires aux différentes provinces, pour demander l'envoi des députés.

L'adoption d'un sistème de proscription par les fédéralistes, les rendit impopulaires et les fit abandonner par l'armée.

D. Carlos Alvéar, profitant de ces divisions, et aidé par son oncle Puyrrédon, proposa le général Balcarcé pour capitaine de la province; et, à cet effet, il présenta, le 5 mars, au *cabildo*, une pétition signée de cent soixante-cinq citoyens notables, dans laquelle il déclarait que le gouvernement actuel avait perdu la confiance du peuple.

Le *cabildo* convoqua une assemblée pour décider cette importante question. Dans le même tems, Balcarcé embarquait, à San-Nicolas, ses troupes, consistant en deux bataillons. Il descendit, par la Plata, à Buénos-Ayres, où il fut reçu comme capitaine-général. Sarratéa, avec d'autres officiers, avait abandonné la ville; ils s'étaient retirés à Pilar, où Ramirès était resté avec deux cents hommes. A la tête de ces troupes et d'un nombre considérable de citoyens, Sarratéa et Ramirès retournèrent à Buénos-Ayres : ils y furent rejoints par les dragons, de l'artillerie et le régiment des grenadiers. Balcarcé, abandonné par tout son monde, excepté par ses officiers, se réfugia dans le fort, d'où il s'échappa par la rivière, et s'embarqua, avec quelques autres, pour Montévidéo, emportant 14,000 dollars pris dans le trésor public. Le 14 mars, Sarratéa fut remis à la tête du gouvernement; mais ayant adopté le sistème fédératif, une clameur générale s'éleva contre lui. Il fut obligé de résigner le gouvernement entre les mains des membres les plus distingués du *cabildo*, ce qui arriva le 1er. mai. Peu de jours après, le général Soler, chef de la province de Luxan, est nommé gouverneur-général. Alvéar, soutenu par quelques troupes et le parti de Carréra, marcha contre lui; et après l'avoir défait à douze lieues environ de Buénos-Ayres, il se présenta lui-même, le 5 juillet, aux portes de la ville; mais les habitants, ayant à leur tête un des officiers de Soler, se préparèrent à l'empêcher d'entrer. Il se crut obligé de se retirer. Poursuivi par les soldats fédératifs, sous D. Martin Rodriguez, il fut complètement battu, le 2 août, à San-Nicolas, et perdit ses meilleurs officiers, son bagage, deux cents chevaux et cinq pièces de canon. Rodriguez fut salué alors comme gouverneur et capitaine-général; et bientôt après, ayant été soupçonné d'être ami de Puyrrédon, devint lui-même l'objet de l'animadversion des citoyens. Les 28 et 29 septembre, les soldats et la garde civique se battirent dans les rues : celle-ci demeura victorieuse, et Rodriguez, destitué par le *cabildo*, quitta la ville, et D. Hilario de la Quintana, le 1er. octobre, fut nommé à sa place; mais Rodriguez ayant trouvé des renforts, rentra à Buénos-Ayres, le 25 octobre, et fut nommé dictateur au moment où une violente guerre éclata entre Artigas, général de Montévidéo, et Ramirès, chef de l'armée fédérale de Santa-Fé.

1820. *Retraite d'Artigas.* Ce dernier (Ramirès) marcha contre Artigas, à la tête de huit cents hommes de cavalerie, et après plusieurs combats, il le força de se retirer dans les missions détruites, sur la rive gauche du Parana. Suivi d'un millier d'hommes, Artigas arriva près de la mission d'Itapua, et fit demander, au dictateur Francia, un refuge pour lui et sa troupe. Il fut conduit, par un escadron de cavalerie, à l'Assomption, d'où il fut envoyé au village de Curuguaty, à quatre-vingt-cinq lieues de la capitale. Il y trouva une maison, des terres et trente-deux piastres par mois; le commandant du district eut ordre de le traiter avec la plus grande considération. Artigas, alors âgé de soixante ans, et voyant qu'il ne pouvait s'échapper qu'en traversant un désert qui le conduirait chez les Portugais, dont il avait tant à craindre, prit le parti de rester à Curuguaty, et de s'occuper de la culture de ses champs. Il effectua ce projet et devint le père des pauvres de ce pays.

Le 10 juillet 1821, Ramirès s'étant avancé près de Buénos-Ayres, fut battu complètement, et perdit la vie dans un combat qui termina la guerre. Sa tête fut envoyée à Buénos-Ayres. Alors on rouvrit les communications avec d'autres villes, qui avaient été long-tems interrompues. Salta et Tucuman adhérèrent à la confédération.

4 février 1821. *Décret sur la liberté individuelle.* Aucun individu, appartenant à la juridiction ordinaire, ne pourra être détenu ou emprisonné par ordre d'aucune autorité civile ou militaire. Le juge compétent aura à sa disposition la force armée qu'il jugera à propos de requérir. Les individus arrêtés en flagrant délit, seront aussitôt remis à la disposition du juge.

1821. Le 21 juillet, don Bernardino Rivadavia est nommé secrétaire d'État, et M. Garcia, secrétaire de la trésorerie.

Au mois d'août, la Chambre des représentants se déclare extraordinaire et constituante. Elle décrète, 1°. que le nom-

(1) *Monarchical projects*, etc.

bre des représentants des villes et des campagnes sera doublé; qu'il y en aura un pour la Patagonie; que, par cette disposition, les représentants seront au nombre de quarante-sept; 2°. qu'au commencement de chaque session, la moitié des membres sortira et leurs places seront occupées par de nouveaux membres; 3°. qu'aucun membre ne recevra de traitement de la part du gouvernement; 4°. que le président et le vice-président seront choisis annuellement (1).

Le 31 août, le corps de José-Miguel Carréra est complètement battu par les *Mendozinos*; et, le 4 septembre, il est fusillé à Mendoza, sur la place publique. Il mourut avec un grand courage, demandant seulement la grâce d'être enterré dans le même tombeau que ses deux frères, qui avaient éprouvé un sort semblable au sien. On lui coupa la tête pour l'exposer sur la place publique, ainsi que les deux bras dont on en envoya un à Punta San-Luis, et l'autre au gouverneur de Mendoza.

Le 28 juillet, la Cour de Rio-Janeiro reconnaît le gouvernement de Buénos-Ayres, afin de faire consentir les habitants à l'incorporation de Montévidéo et de la Bande orientale avec le Brésil. A cet effet, D. Juan-Manuel de Figuérédoa est envoyé comme consul à Buénos-Ayres.

Décret du département de la guerre et de la marine, relatif à l'armement en course, en 1821. Diverses puissances avaient fait des réclamations auprès du gouvernement pour faire cesser la piraterie exercée sous le pavillon national. Le 6 octobre 1821, le décret suivant fut publié. Parmi les ressources que les malheureux droits de la guerre ont rendues utiles et qui sont même nécessaires, est l'armement en course. Les guerres de l'indépendance de la Hollande et des États-Unis de l'Amérique du nord ont prouvé que ce genre d'hostilité est le plus avantageux pour un pays qui se prépare à défendre son indépendance contre un autre éloigné qui en jouit déjà. Il est important de prévenir et repousser tous les abus provenant de cet armement. Le gouvernement, qui est dans la pénible nécessité de l'autoriser et même de l'encourager, n'a que deux moyens de diminuer ses conséquences illégales, et n'a, à cet égard, que deux obligations à remplir : la première, est de faire des règlements qui corrigent les abus, et ne souffrent pas qu'ils restent impunis. Le gouvernement de ces provinces, sous ce rapport, a rempli son devoir, et les règlements de l'armement en course le prouvent. L'autre obligation est de mettre fin à ce genre d'hostilités dès qu'elles ne sont plus nécessaires à l'objet qui était en vue, et quand les efforts qu'elles produisent n'égalent plus les risques et les inconvénients qui en résultent. Le gouvernement considère que les deux cas se sont présentés, et décrète : 1°. A l'avenir, aucune commission d'armement en course ne sera accordée sans une publication préalable, fesant connaître la cause qui oblige le gouvernement de recourir à cette mesure; 2°. tout individu possesseur de semblable commission, se trouvant maintenant sur le territoire de cette province, sera tenu de se présenter au ministre de la marine, dans le délai de dix jours, à partir de la date de ce décret; 3°. tout individu possédant de semblables commissions, se trouvant maintenant de l'autre côté de la ligne équinoxiale, le long des côtes de la mer Pacifique, sera également tenu de présenter, dans le délai de huit mois, sa commission au ministre de la marine; 4°. les cautions fournies répondront pour l'exécution de ces articles; 5°. tout commandant d'un bâtiment armé en course, en vertu des commissions d'un des gouvernements qui se sont succédés dans cette capitale, devra, à la vue du présent décret, entrer dans le port pour désarmer et remettre sa commission.

Toute contravention au précédent article sera soumise aux peines de la piraterie.

6°. Tout bâtiment qui, huit mois après la date de ce décret, continuera des croisades en vertu d'une commission du gouvernement de ce pays, sera traité comme pirate.

Rapport fait aux cortès d'Espagne sur le moyen de pacifier l'Amérique espagnole, en 1821. Le 30 mai, le comte Toréno demanda aux cortès la création d'un conseil spécial, formé de députés d'outre-mer et d'Européens, pour terminer les discussions existantes dans les diverses provinces de l'Amérique. La nouvelle de l'insurrection d'Iturbide arriva en Espagne dans le commencement de juin : il fut décidé alors que, d'après la situation de la Nouvelle-Espagne, le ministre d'outre-mer présenterait les mesures qu'il croirait devoir présenter, tandis que les cortès s'occuperaient d'en prendre d'efficaces pour une pacification complète. Les députés américains engagèrent de persuader aux cortès et au pouvoir exécutif l'impossibilité qu'il y aurait de gouverner les provinces américaines comme pouvaient l'être celles de la Péninsule, d'après les dispositions de la constitution, attendu l'éloignement de celles-là.

Le 24 juin, le conseil spécial fit aux cortès un rapport dans lequel il observait qu'aucune question aussi importante ne pouvait être soumise aux délibérations d'une assemblée légale et aux résolutions d'un gouvernement, que celle qui, en ce moment, occupait l'attention des cortès d'Espagne; que la sagesse de leurs mesures déciderait les plus grands événements, peut-être la tranquillité de l'Amérique, et la rapidité de la civilisation du monde entier. L'Espagne semblait destinée, à des époques différentes, à montrer à l'univers les exemples frappants de grandeur, parfois héroïques et toujours propres à elle. Les mers et les régions éloignées découvertes par ses enfants depuis Christophe Colomb, dans les quinzième et seizième siècles, la valeur renommée et les faits guerriers, regardés presque comme fabuleux, des Cortès, Balboa et Pizarro, ne suffisent pas à sa gloire. Un autre Espagnol, Sébastian del Caño, le premier, sur son navire *la Victoire*, et nommé le rival du Soleil, fit le tour du globe, dont, dès lors, la forme fut connue. Ils se sont encore donné les arts, l'agriculture, la religion. Les vastes régions de l'Amérique ont participé à tous ces avantages dont jouissait l'Europe. Avec quel enthousiasme, d'après le témoignage de l'Inca Garcillaso, ces Indiens ne se sont-ils pas assemblés pour établir une union réciproque entre eux et l'Espagne, et répandre dans leur pays les premières productions de l'Europe qui leur avaient été envoyées! Les lois des Indes sont un monument du désir du gouvernement espagnol, que les provinces de l'Amérique fussent sur le même pied que les autres provinces de l'Europe; que les natifs fussent traités, favorisés et protégés comme les sujets de la Péninsule. De cette politique prudente et juste sortirent les avantages qu'on en attendait : des villes rivalisant avec celles de l'Europe par leur population, leur sécurité et leur grandeur, furent bientôt établies. Les productions de ces nouvelles provinces servirent à accroître le commerce de l'univers.

Il appartenait aux cortès de s'élever au-dessus des préjugés des uns et les passions des autres, de prendre des mesures par lesquelles elles seront jugées dignes rivales de ces cortès qui, assises sur un rocher et en face du canon de l'ennemi, dictèrent ces lois encore respectées aujourd'hui par tant de peuples éloignés. Le comité ne devant offrir aucune vue qui lui soit particulière, se borne à recommander au gouvernement de présenter sans délai, aux cortès, des mesures propres

(1) *Travels of M. Caldcleugh*, chap. 7.

à amener la complète pacification des provinces d'Amérique révoltées et de leur assurer un bonheur solide. Le plan suivant fut présenté aux cortès, le 25 juin, par les députés américains eux-mêmes. Trois sections de cortès devaient être établies en Amérique. La première, formée des députés de la Nouvelle-Espagne, dans laquelle seraient comprises les provinces intérieures de Guatémala; la deuxième, des députés de la Nouvelle-Grenade et des provinces de Terra-Ferma; la troisième, des députés du Pérou, de Buénos-Ayres et du Chili. Les sections devant être soumises aux règlements des cortès ordinaires et avoir les mêmes pouvoirs, en exceptant toutefois ceux réservés aux cortès générales par les articles 2, 3, 4, 5 et 6 de la constitution, et ceux relatifs au traité offensif et defensif, conformément aux dispositions de l'article 2.

Avec le consentement du pouvoir exécutif de ces provinces, les sections peuvent changer le siége du gouvernement, lequel, actuellement, doit s'assembler, d'abord, à Mexico, ensuite à Santa-Fé, et enfin à Lima. (Art. 3.)

Dans chacune de ces trois divisions de provinces, l'exercice du pouvoir exécutif sera confié à un seul délégué, choisi, au nom du roi, parmi les hommes les plus distingués par leurs talents, et dont ne seraient point exclus les membres de la famille royale. Ces délégués seront assemblés à la volonté du roi, et seront responsables seulement à la couronne et aux cortès générales; les ministres de ces délégués seront responsables aux sections respectives des cortès, selon les art. 4 et 5 de la constitution. Il y aura quatre départements dans le gouvernement : celui de l'intérieur, des finances, de la guerre et de la marine. Il y aura trois sections des tribunaux assesseurs de justice. Ces tribunaux seront composés d'un président, de huit juges, et près de chacun d'eux un avocat-général. (Art. 7.)

Il y aura trois sections dans le conseil d'État, chacune composée de sept membres; mais les sections législatives pourront réduire ces membres à cinq. (Art. 8.)

Le commerce entre la Péninsule et l'Amérique sera considéré comme celui d'une province à une autre de la monarchie. En conséquence, les Espagnols des deux hémisphères jouiront dans l'autre des avantages dont jouissent les natifs.

Ils jouiront respectivement des mêmes droits civils dans les deux hémisphères. La Nouvelle-Espagne et les autres provinces comprises dans le territoire de leurs sections législatives s'engagent de payer à la Péninsule la somme de 200,000,000 de *réaux* dans l'espace de six ans, lequel paiement commencera en janvier 1822 et sera complètement terminé en janvier 1828. Elle s'oblige encore à contribuer de 40,000,000 de *réaux* par année aux dépenses du département de la marine.

Les autres provinces de l'Amérique seront soumises à des contributions en faveur de la mère-patrie, d'après leur situation et selon ce qui sera déterminé par la suite.

La Nouvelle-Espagne se chargera de toute la dette publique contractée dans son territoire.

Cette discussion, comme les précédentes, n'amena aucun résultat.

Le 25 juin 1822, traité solennel de paix entre les provinces de Buénos-Ayres, Santa-Fé, Entre-Rios et Corrientès, approuvé et sanctionné dans la capitale de la province de Santa-Fé de la Véra-Cruz (1).

Négociation avec les Indiens Patagons, dans l'année 1822. Le gouvernement de Buénos-Ayres envoya des commissaires pour traiter avec les chefs de Patagonie de l'achat d'une portion de leur territoire. Ils eurent des conférences avec les caciques des Indiens Aucaès, Pampas, Huilichès et Téhuelchès. La plupart consentaient à la vente de leurs terres, mais en échange de bijoux d'argent d'un haut prix. En résultat, les conférences furent rompues, en partie, à cause de l'influence des chefs de Ranquelès qui habitent le Chili. Le nombre de ces peuples n'excède pas huit mille; ils sont disséminés et n'ont d'autres armes que des frondes et des lances (1).

Remontrances des Etats-Unis contre les déprédations des corsaires de Buénos-Ayres. Malgré le décret du 6 octobre 1821 sur l'armement en course, les pirateries continuaient avec la même violence. Dans les instructions du secrétaire d'État, John-Quincy Adams, à M. G.-M. Forbes, celui-ci (5 juillet 1820) était chargé de faire les plus fortes remontrances contre les violences de toute espèce commises journellement dans l'Océan par des corsaires sous les différents pavillons de l'Amérique du sud contre le commerce des nations en paix. Le secrétaire observe que, dans le cours de la révolution, Buénos-Ayres et le Chili ont combiné leurs opérations navales avec celles de terre au-delà même de leurs moyens naturels. N'ayant ni navires ni marins, ils ont engagé à leur service des étrangers sans considérer combien les droits et les devoirs de la nation à laquelle ils appartenaient pouvaient être lésés. Des corsaires commissionnés et sous le pavillon de Buénos-Ayres, ont commis nombre d'actes atroces de piraterie. Des commissions en blanc pour procurer des équipages et des officiers ont été délivrées à Buénos-Ayres et même dans les pays étrangers, sans en excepter les États-Unis (2).

Le gouvernement prit en considération ces remontrances et répondit qu'il allait s'occuper activement des moyens de réprimer les brigandages exercés sous le pavillon national.

1823. *Proclamation du général brésilien Laguna.* Toute la rive orientale de la Plata, dont Montévidéo est la capitale, avait été incorporée, en 1822, à l'empire du Brésil. La plupart des habitants protestèrent contre cette mesure.

Le 7 janvier 1823, le baron de la Laguna, capitaine-général de la province, publia un décret, au quartier-général de la ville de San-José, contre le *cabildo* de Montévidéo, dont les membres étaient opposés aux vues du gouverneur brésilien. « Les individus illégalement nommés *capitulares*, à Montévidéo, ne forment point le *cabildo* : ils ne sont qu'une autorité intruse et délinquante; ses ordres et ses actes, de quelque nature qu'ils soient, sont nuls, et doivent être considérés comme subversifs de l'ordre qui existe. Toutes les autorités légitimement constituées, les tribunaux, les *cabildos*, les chefs, les corps militaires, etc., doivent, sous leur responsabilité, désobéir ouvertement aux ordres et décrets du *cabildo* intrus. Ceux qui ne se conformeront pas au présent décret seront destitués de leurs emplois civils ou militaires, et mis en jugement pour être condamnés aux peines portées par les lois. »

(1) *Registro official*, lib. II, n°. 5. Buénos-Ayres, 14 février 1822.

(1) Voici les noms des Indiens caciques : Aucaès et Pampas, Lincon, cacique ulmen ou principal, Afoune, Aynepan, Pichiloncoy, Ancafilú, Llanqueleú, Chañabillú, Chañapas, Cachul, Castrel, Epuan, Huillétrur, Curunaquel, Tucuman, Aménaquel, Néculpichui, Triin, Pitri, Califian. Les caciques des Indiens Huilichès et Téhuelchès étaient Nigiñilé, Quinisolo, Pichimanchirá, Yampilcoi, Canilie, Sébastian, Chaléquin, Napalo. Voyez p. 170 *de Noticias de las Provincias Unidas del Rio de la Plata*, par M. Nuñez. Londres, 1825.

(2) *Official documents*, n°. 59. *Washington.*

Traité d'alliance et d'amitié entre la république de Colombie et l'État de Buénos-Ayres, signé à Buénos-Ayres, le 8 mars 1823, par l'honorable Joaquin Mosquéra y Arboléda, membre du sénat et ministre plénipotentiaire de ladite république, et don Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères dudit État.

Par ce traité, composé de six articles, sont maintenues l'amnistie et la bonne intelligence entre la république et l'État, établies sur l'identité de leurs principes et de leurs intérêts mutuels. Il est déclaré qu'ils contractent pour toujours une alliance défensive pour soutenir leur indépendance contre la nation espagnole et contre toute autre puissance étrangère. Tout ce qui concerne cette alliance sera réglé par un traité spécial, d'après la situation et les ressources de ces deux États (1).

Le 30 avril, des commissaires du Brésil arrivent à Buénos-Ayres pour négocier la paix; mais leurs pouvoirs ne leur permettant pas de reconnaître les principes adoptés par la Chambre des représentants, savoir : la cessation de la guerre dans toutes les provinces et la reconnaissance de leur indépendance, cette affaire n'eut pas de suites.

Négociation avec la Cour d'Espagne. Le 5 mai, le président, dans son message adressé à la troisième législature, fait connaître le décret des cortès d'Espagne, du 4 juillet 1822, qui autorise l'envoi de commissaires dans les différentes colonies du sud, pour faire cesser les hostilités et reconnaître l'indépendance des provinces de la Plata, du Pérou et du Chili, sous condition que ces États paieront à l'Espagne la somme de 20,000,000 de dollars (2) pour la défense de son sistème représentatif contre la France.

Le 4 juillet, les commissaires espagnols et le gouvernement de Buénos-Ayres signèrent, dans cette dernière ville, une convention préliminaire, dont voici la substance :

Il est arrêté que toutes hostilités sur terre et sur mer cesseront soixante jours après sa ratification (art. 2); que le général commandant les forces de sa majesté catholique au Pérou conservera les positions occupées par lui, au moment où cette convention lui sera signifiée; que les relations commerciales, en exceptant les articles de contrebande de guerre, sont pleinement rétablies pendant la durée de ladite suspension entre les provinces du Pérou, occupées par les Espagnols, et les États qui ratifient cette convention (art. 3); que les pavillons des deux puissances seront réciproquement respectés et admis dans leurs ports (art. 4); que le commerce maritime entre les deux puissances sera réglé par une convention spéciale; qu'il ne sera imposé sur le commerce respectif aucune contribution plus forte que celle qui existe à l'époque de la ratification (art. 5); que pendant la suspension des hostilités, qui continuera l'espace de dix-huit mois, le gouvernement de l'État de Buénos-Ayres négociera un traité de paix et d'amitié entre sa majesté catholique et les États du continent américain (art. 8); que, dans le cas du renouvellement des hostilités, les relations commerciales ne pourront être interrompues que quatre mois après sa notification (art. 9); que les lois de chacun des deux pays concernant l'inviolabilité des propriétés, quoique appartenant à l'ennemi, recevront leur exécution dans les États qui auront ratifié la présente convention (art. 10); qu'aussitôt que le gouvernement de Buénos-Ayres aura été autorisé par la Chambre des représentants à ratifier ces conditions, il entrera en négociation avec le gouvernement du Chili, du Pérou et les Provinces-Unies du Rio de la Plata, pour obtenir leur accession; et les commissaires de sa majesté catholique feront tous leurs efforts pour qu'elle soit, dans le plus court délai possible, promptement mise en exécution. Signé par don Antonio-Luis Péreira et don Luis de la Robla, commissaires du gouvernement de sa majesté catholique; don Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères de l'État de Buénos-Ayres (1).

Lors des négociations pour le traité définitif, le gouvernement de Buénos-Ayres consentit à payer sa part des 20,000,000 de piastres demandés, et s'engagea à obtenir l'approbation des autres États : il y envoya en conséquence des députés, ainsi que dans les provinces : celle de Tucuman accéda à cet arrangement; mais le Chili s'y refusa, et les autres États suivirent son exemple. L'entrée des troupes françaises en Espagne et la réaction qui s'ensuivit, mirent fin à cette négociation.

Le 23 août, une correspondance s'engagea entre M. Rivadavia et le capitaine anglais Willis, commandant le navire *le Brazen*. D'après les règlements du port, toute communication est défendue avant la visite de la douane. Le capitaine Willis aborda un bâtiment marchand anglais au moment qu'il arrivait. Le brick national du gouvernement, en station, tira sur son canot : le capitaine anglais, sous prétexte que son pavillon était insulté, non-seulement se refusa à une conférence avec ce ministre, mais encore se mit en devoir d'intercepter l'entrée et la sortie des navires, et il s'empara du brick stationnaire. Cette affaire n'eut pas d'autres suites.

Traité entre les commandants des forces portugaises et brésiliennes, signé à Montévidéo, le 18 novembre 1823. Suspension des hostilités sur terre et sur mer jusqu'à l'exécution de la présente convention. Les relations commerciales avec la citadelle de Montévidéo seront rétablies par terre et par mer. Il sera permis aux vaisseaux de l'escadre impériale, en cas d'urgence, d'entrer dans le port; mais les communications par terre se feront par *le Serro*. Le fort du Serro sera évacué et le passage du Rincao sera libre pour la cavalerie impériale. La division des volontaires royaux s'embarquera à Montévidéo pour Lisbonne. Les premier et deuxième bataillons des noirs libres et les dragons provinciaux seront incorporés dans l'armée impériale, à l'exception des officiers. Les autorités locales, soit civiles, soit militaires, ne seront point inquiétées dans leurs personnes ou propriétés, pour cause d'opinion. Les armes, distribuées aux milices et aux guérillas, depuis le mois de septembre 1822 jusqu'à ce jour, seront déposées dans l'arsenal. Les prisonniers des deux partis seront mis en liberté.

Signés, D. Alvaro da Costa, de Souza de Macedo (2).

Le 5 novembre 1823, M. Rivadavia fit à la Chambre des représentants un rapport dans lequel il exposa quelle était la situation de Montévidéo et du reste de la rive orientale du Rio de la Plata; qu'il ne restait à ce pays, pour recouvrer son indépendance, d'autre alternative que des négociations ou la guerre; que le premier de ces moyens était préférable. Le gouvernement de Buénos-Ayres adressa des représentations à Rio-Janeiro en faveur de la province orientale, par l'intermédiaire de son ministre au Brésil. On lui répondit que les habitants de la rive gauche de l'Uruguay, actuellement État Cis-Platin, avaient effectué, dans la plénitude de leur indépendance, leur union avec le Brésil, à condition qu'ils

(1) *Registro official*. Buénos-Ayres, 25 juin 1823.

(2) Voir la loi du 22 juillet (lib. III, n°. 11). *Negociacion para votar en favor de la España la suma de veinte millones de pesos.*

(1) *Registro official*, Buénos-Ayres, 24 juillet 1823, et *leyes*, lib. III, n°. 2. *Convencion preliminar acordada entre el gobierno de Buenos-Ayres y los comisionas de S. M. C.*

(2) *British and foreign state papers* 1823-24. London, 1825.

établiraient dans leur administration un sistème fédératif, sous la protection de S. M. I.; que toutes les possessions ci-devant espagnoles n'étaient pas comprises dans cette convention, mais seulement celles qui avaient lutté pour se maintenir libres (comme Entre-Rios), ou qui ont consolidé leur sistème de gouvernement (comme le Paraguay).

Les seuls partisans de cette union se trouvaient dans la province de Montévidéo, qu'occupaient les troupes. Par une négociation avec le commandant des troupes portugaises restées dans Montévidéo, cette ville fut évacuée par les Portugais, le 2 mars 1824. Le baron de Laguna en reprit possession. Le *cabildo* cessa ses fonctions; la plupart de ses membres fut obligée de s'enfuir. Quelques-uns se rendirent à Buénos-Ayres; d'autres se mirent en communication avec le colonel de dragons, Fructuosa Rivéra, qui avait pris d'abord parti pour le Brésil, afin d'expulser les Brésiliens de la rive orientale.

En même tems, la fédération des provinces étant renouée d'une manière positive, fut reconnue par les États-Unis de l'Amérique septentrionale et par la Grande-Bretagne, ainsi qu'on le verra ci-après. Le Pérou était libre. Les États confédérés de Buénos-Ayres pouvaient disposer de leurs forces. Le colonel Rivéra se retira du service brésilien avec tout son régiment, composé de soldats natifs de la rive orientale, et épousa la cause de l'indépendance. Il fut bientôt joint par un autre officier montévidéen, le colonel Lavalléja, réfugié à Buénos-Ayres, accompagné d'une quarantaine de ses compatriotes. Une armée de quatre mille hommes est bientôt formée. Des combats s'engagent, dans lesquels les indépendants ont d'abord l'avantage: ils bloquent par terre Montévidéo, quoique renforcé de douze à quinze cents hommes du Brésil. Il arriva aussi dans la Plata des forces navales, dont le commandant demande des explications sur la part que la Cour de Rio-Janeiro a prise à l'insurrection de la rive orientale. Le gouverneur de Buénos-Ayres envoie des commissaires pour discuter la question relative à la possession de Montévidéo. On court aux armes dans les différentes provinces, et tout annonce que la guerre va recommencer avec une nouvelle fureur.

Reconnaissance de l'indépendance des colonies espagnoles par le gouvernement anglais. Vers la fin de l'année 1823, le cabinet espagnol donna de nouveau son attention aux affaires de ses anciennes colonies d'Amérique. Il essaya d'intéresser à sa querelle les grandes puissances de l'Europe. L'opposition manifestée par le ministère britannique à toute idée de leur intervention dans les différends de l'Espagne et des États américains, n'empêcha pas le Conseil de sa majesté catholique de la solliciter. Il envoya même à ses ambassadeurs une circulaire, en date du 26 décembre 1823, pour inviter ses chers et intimes alliés à établir une conférence à Paris, afin que leurs plénipotentiaires, réunis aux siens, pussent aider l'Espagne à arranger les affaires des provinces révoltées de l'Amérique (1).

Le 31 mars 1823, dépêche de M. Canning à sir Charles Stuart, communiquée ensuite au gouvernement espagnol, et dans laquelle il est dit « que le tems et le cours des événements avaient essentiellement décidé de la séparation des colonies de la mère-patrie, quoique la reconnaissance formelle de ces provinces comme États indépendants, par sa majesté, pût être hâtée ou retardée par diverses circonstances extérieures, comme par l'acheminement satisfesant de chaque État vers un ordre de choses fixe et régulier ».

1er. octobre 1823. *Décret du roi d'Espagne*, daté du port Sainte-Marie, par lequel il annule tous les actes du gouvernement constitutionnel, depuis le 7 mars 1820, jusqu'au 1er. octobre 1823. Le roi déclare que, durant cet intervalle, il a été privé de sa liberté, et forcé de sanctionner des lois, de publier des ordres, décrets et réglements, que ledit gouvernement rédigeait et fesait exécuter contre sa volonté; et il approuve tout ce qui a été décrété et ordonné par la junte provisoire de gouvernement, formée à Oyarzun, le 9 avril, et par la régence du royaume établie à Madrid, le 26 mai 1823.

9 octobre. *Conférence entre M. Canning et le prince de Polignac.* Le premier déclara « que le gouvernement anglais » pensait que toute tentative, ayant pour but de faire rentrer » l'Amérique sous la domination espagnole, serait désormais infructueuse; que toute négociation à cet effet serait » sans succès, et que la prolongation ou le renouvellement » de la guerre ne servirait qu'à faire répandre inutilement » le sang humain, et à infliger des calamités aux deux parties, » sans qu'il en résultât le moindre bien ».

Le gouvernement anglais déclara en outre que, « dans le » cas où l'Espagne tenterait de remettre en vigueur les lois » surannées qui défendaient toute communication avec des » pays sur lesquels elle n'exerce plus aucune autorité, ou » qu'elle appellerait à l'intervention étrangère pour y rétablir son autorité par la force des armes, sa majesté » britannique reconnaîtrait de ce moment l'indépendance » de ces nouveaux États ».

25 décembre 1823. *Décret du roi d'Espagne* qui abolit la constitution politique de 1820, dans les colonies de l'Amérique, d'après l'avis du Conseil suprême des Indes.

Ce décret ordonne, « 1°. qu'un *Te Deum* d'actions de » grâce soit chanté dans toutes ses possessions américaines; » 2°. que la constitution politique y soit remplacée par le » gouvernement y existant en vertu des lois et ordonnances » antérieurement au 7 mars 1820; et 3°. que les chefs politiques, les députations provinciales, les municipalités » constitutionnelles, leurs secrétaires, officiers et dépendants cessent leurs fonctions, et que les nouvelles cours » de justice et la milice, créées par les cortès, soient dissoutes, et que les communautés religieuses supprimées » restent dans leurs couvents et dans la jouissance de tous » leurs biens (1) ».

7 février 1824. *Décret du roi d'Espagne* « qui permet aux » étrangers de faire le commerce avec l'Amérique espagnole ». Voulant établir, dit-il, dans mes possessions américaines un commerce direct avec les étrangers, sujets des puissances alliées et amies de l'Espagne, j'autorise leurs bâtiments marchands à commercer avec tous les ports qui leur seront ouverts dans lesdites possessions, dans les îles du golfe de Mexique et dans celles de l'Océan-Pacifique. Il sera établi des douanes où l'on prélèvera les droits sur les importations et les exportations, lesquels seront les mêmes pour les sujets de chacune de ces puissances. Le même décret réglait les avantages, les préférences et les franchises à accorder au commerce et aux productions agricoles et industrielles de l'Espagne.

26 février. *Décret du roi d'Espagne* qui révoque les pouvoirs et annule les actes des commissaires envoyés pour négocier avec les colonies espagnoles. Il déclare nuls et non

(1) Cette circulaire, ayant été communiquée au cabinet anglais, donna lieu à une nouvelle dépêche, du 30 janvier 1825, dans laquelle M. Canning déclarait, d'une manière explicite, son refus positif de prendre part aux conférences indiquées à Paris. L'idée de ce congrès fut en conséquence abandonnée.

(1) *Gazette de Madrid*, du 1er. janvier 1824.

avenus tous actes qu'ils auraient exécutés ou exécuteraient en vertu de leur commission, et qui seraient contraires aux droits légitimes de la couronne d'Espagne et de sa souveraineté royale, et ordonnait aux commissaires de revenir en Espagne (1).

Reconnaissance des nouveaux États de l'Amérique du sud par le gouvernement des Etats-Unis. Le 8 mars 1822, le président des États-Unis, James Monroe, adresse un message à la Chambre des représentants, pour appeler leur attention sur l'opportunité de reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles. Le lendemain, le ministre d'Espagne à Washington, *don J. de Anduaga*, remit au secrétaire d'État, *John Quincy Adams*, une protestation contre l'objet de ce message. Ce ministre, après avoir rappelé les preuves d'amitié que les États-Unis avaient reçues de l'Espagne, et cherché à établir une différence entre la situation actuelle des colonies espagnoles et celle de la république des États-Unis à l'époque de son émancipation, examine les motifs donnés par le président sur la situation de ces colonies, et en fait lui-même le tableau suivant : « Buénos-» Ayres, » dit-il, « est livré à la plus complète anarchie; » chaque jour voit naître de nouveaux despotes qui dispa-» raissent le lendemain. Le Pérou vaincu par les rebelles, a, » près de sa capitale, une armée espagnole aidée d'une » partie de la population. Au Chili, un seul homme étouffe » l'opinion de la nation, et sa violence fait présager un » prochain changement; sur la côte de la Terre-Ferme, on » voit flotter les bannières espagnoles, et les généraux in-» surgés sont en contestation avec leurs propres compa-» triotes, qui préfèrent prendre le parti d'une puissance » libre, plutôt que de devenir les esclaves d'un aventurier; » au Mexique, il n'y a pas de gouvernement, etc. » Il termine par protester solennellement contre la reconnaissance des gouvernements de l'Amérique espagnole, et déclare « qu'elle ne peut, dans aucun cas, ni dans aucun tems, » diminuer ou annuler les droits de l'Espagne sur lesdites » provinces, et celui d'employer tous les moyens en son » pouvoir pour les réunir au reste de ses États ».

Nonobstant cette protestation, le comité des affaires étrangères de la Chambre des représentants, fit son rapport sur le message du président, le 19 mars, et conclut à l'adoption de la mesure qu'il propose, parce « qu'il lui paraît prouvé » d'une manière irréfragable que ces nations sont de fait » indépendantes, » et que quant à la question de droit, il n'appartient pas aux nations étrangères d'examiner quel est le souverain légitime d'un pays, « mais s'il est réellement » souverain et indépendant, c'est-à-dire s'il se gouverne » par ses propres autorités et par ses lois ». Examinant ensuite la question de convenance, le comité ne voit dans cette reconnaissance, « rien qui puisse troubler les relations » pacifiques et amicales des États-Unis avec les puissances » de l'Europe, » et, pour ce qui regarde l'Espagne, « il » reconnaît l'impossibilité qu'elle recouvre sa domination, » et considère l'acte de reconnaissance comme ne blessant » nullement sa neutralité, ni ne paralisant les moyens » qu'elle pourrait avoir de réduire ses colonies ». Le comité conclut donc unanimement « qu'il est juste et convenable » de reconnaître l'indépendance des diverses nations de » l'Amérique espagnole, sans égard aux formes de leurs » gouvernements, et propose en conséquence, 1°. que la » Chambre des représentants adopte l'opinion exprimée » par le président, dans son message du 8 mars; 2°. que le » comité des voies et moyens soit invité à faire son rapport » sur un bill tendant à allouer une somme n'excédant pas » 100,000 dollars, pour mettre le président à même d'effec-» tuer convenablement la susdite reconnaissance ».

Cette mesure était trop populaire pour éprouver de l'opposition. Aussi fut-elle adoptée presque sans débats et à l'unanimité, le 28 mars, dans la Chambre des représentants, et, le 29 avril, dans le sénat, malgré les efforts que tenta de nouveau le ministre espagnol.

Dans l'intervalle de ces deux adoptions, le secrétaire d'État, M. John Quincy Adams, répondit, le 6 avril, à la protestation de M. Anduaga. Il commence par établir des distinctions de droit sur l'indépendance des nations, et déclare que la reconnaissance n'apportait aucun changement à l'observance stricte des lois de la neutralité de la part des États-Unis. Il ajoute que l'Espagne a elle-même traité avec ses colonies; qu'il n'y a aucune force dans le pays en état de s'opposer à l'indépendance que ses habitants ont proclamée; et qu'il lui paraît que le ministre espagnol avait des renseignements peu exacts sur des événements qui étaient de notoriété publique, etc.

Dans son message du 2 décembre 1823, le président des États-Unis assure la législature de sa résolution de continuer à observer la plus stricte neutralité entre les nouveaux États de l'Amérique espagnole et la métropole; mais, « qu'à l'é-» gard des gouvernements qui ont déclaré leur indépen-» dance, qui l'ont maintenue, et que les États-Unis ont » reconnu, d'après de graves réflexions et des principes de » justice, il ne pourrait voir l'intervention d'un pouvoir » européen quelconque dans le but de les opprimer, ou de » contrarier en aucune manière leur destinée, que comme » la manifestation d'une disposition peu amicale envers les » États-Unis ».

Le congrès considéra les choses comme le président. Comme il était alors question d'une demande que le gouvernement anglais aurait faite à celui de Washington, pour savoir si les États-Unis seraient disposés à se réunir à la Grande-Bretagne pour s'opposer à toute tentative de la sainte alliance contre les nouvelles républiques de l'Amérique, la Chambre des représentants prit une résolution par laquelle « elle invitait le président à lui communiquer les renseigne-» ments qu'il pourrait avoir, sans toutefois nuire à l'intérêt » de l'État, relativement à la détermination de quelques » souverains, ou confédération de souverains, d'aider l'Es-» pagne à soumettre ses ci-devant colonies sur le continent » américain, ainsi que relativement aux dispositions ou » déterminations de quelque puissance européenne, pour » s'opposer à l'assistance que ces souverains ou cette confé-» dération de souverains pourraient prêter à l'Espagne pour » subjuguer ces colonies (1) ». Le président s'empressa de répondre à cette invitation, le 12 décembre, « qu'il ne pos-» sédait aucun renseignement sur le sujet en question, qui

(1) *Diario del gobierno de la Habana*, 4 juin 1824.
Voyez les *British and foreign state papers*, 1823 et 1824, London, 1825; *Communications with France and Spain relating to the Spanish American provinces.* On y trouve la conférence de M. de Polignac avec M. Canning, le 9 octobre 1823; une dépêche de sir William A. Court à M. Canning, du 30 décembre 1823; une autre du comte Ofalia à sir William A. Court, du 26 décembre; une note du comte Ofalia à l'ambassadeur de S. M. C. à Paris, et à ses ministres plénipotentiaires à Pétersbourg et à Vienne; une autre de sir W. A. Court au comte Ofalia, du 30 décembre, et une dépêche de M. Canning à sir W. A. Court, du 30 janvier 1824.

(1) Message de M. Monroe, président des États-Unis, au sénat et à la Chambre des représentants, concernant la résolution prise par le gouvernement de ne permettre à aucune puissance d'intervenir entre l'Espagne et celles de ses anciennes colonies qui ont déclaré leur indépendance.

» ne fût déjà connu du congrès, et qui pût être rendu public » sans nuire à l'État ».

Le 27 décembre, 1823, M. César A. Rodney, l'un des commissaires envoyés par le président des États-Unis dans l'Amérique du sud, est reconnu comme ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement de Buénos-Ayres. M. Adams, secrétaire d'État, dans ses instructions à cet envoyé, lui enjoint de communiquer au gouvernement des Provinces-Unies du Rio de la Plata, copie d'un acte du congrès, qui supprime la traite des noirs, et particulièrement celui du 15 mai 1820, qui soumet aux peines portées contre la piraterie, tout citoyen des États-Unis coupable d'une participation active dans le commerce d'esclaves. L'envoyé doit surtout presser l'adoption de ce principe (qui seul suffirait pour faire cesser cet infâme trafic); que les navires d'une nation sont autorisés à capturer ceux d'une autre fesant la traite des noirs; le capteur étant obligé toutefois de faire payer l'équipage du bâtiment saisi, par les tribunaux de son pays, et de répondre de tous les abus de pouvoir (1).

Dans l'un de ces rapports, M. Rodney, pour faire connaître le nouvel esprit qui animait les États émancipés, s'exprimait ainsi :

« La génération actuelle peut être regardée comme vivant sous un nouvel ordre de choses. Chaque individu, comme autrefois les citoyens d'Athènes, prend un vif intérêt à tous les grands événements politiques. Les papiers circulent partout avec les manifestes du gouvernement. Les habitants des campagnes, qui naguère ne s'occupaient que de leurs affaires domestiques, ne viennent point à la ville sans acheter un journal qu'ils lisent ou se font lire; les curés donnent lecture des papiers publics et des proclamations à leurs paroissiens. Enfin, ceux même qui sont encore remplis de préjugés contraires à la révolution, ne peuvent s'empêcher de reconnaître les grandes amélioration qui en sont le résultat. L'introduction des étrangers, celle des coutumes des Anglais, des Américains du nord et des Français, ont beaucoup influé sur les habitudes et la manière de vivre dans ces pays.

» Il existe une répugnance prononcée contre tout ce qui est espagnol : ce nom seul est considéré comme injure. Le titre en faveur, et dont on s'enorgueillit, est celui de *citoyen de l'Amérique du sud.* »

Lors de la proposition faite au congrès des États-Unis, d'envoyer un ministre à Buénos-Ayres, M. Clay avait fixé l'attention de cette assemblée sur la lutte politique de l'Amérique méridionale. « Nous devons être frappés, » dit-il, « de » l'immensité et de la nature du pays que l'Espagne cherche » à subjuguer de nouveau. Ce pays s'étend depuis le 40° de » lat. N. jusqu'au 50° de lat. S. et de l'embouchure du Rio-» del-Norté, non compris la Floride orientale, autour du » golfe du Mexique et le long de l'Atlantique sud, jusqu'au » cap Horn : il a cinq mille milles en longueur et près de » trois mille en largeur. En quelques endroits, dans cette » vaste région, on voit les objets les plus sublimes et les » plus intéressants de la création, les montagnes les plus » élevées, les ruines les plus magnifiques, les mines les » plus riches, et les productions les plus utiles. Ce pays offre » encore un spectacle plus intéressant et plus grand, celui » de dix-huit millions d'hommes combattant pour briser » leurs fers et devenir libres. Si nous portons un regard » plus attentif sur cette contrée, nous verrons qu'elle est » destinée à se diviser un jour en différentes nations. La » nature a donné à chacune d'elles des limites propres à en » faire un État indépendant et puissant; et sous le rapport » de la population, celle qui est la moins nombreuse en » contient encore assez pour être respectable. Dans toute » l'étendue de cette grande portion du monde, l'esprit d'in-» surrection contre la domination espagnole s'est générale-» ment manifesté.

» Les États-Unis, » continue M. Clay, « ont toujours re-» connu les gouvernements *de facto*, quels que soient les » formes et le souverain qu'ils aient reconnus. S'il existe un » gouvernement établi dans l'Amérique espagnole qui puisse » prendre un rang parmi les nations, les États-Unis devaient » moralement et politiquement le reconnaître pour se con-» former aux principes qui, jusqu'à ce jour, ont dirigé » leurs Conseils. Les Provinces-Unies du Rio de la Plata » possèdent ce gouvernement. Leurs limites s'étendent de » l'Atlantique sud à l'Océan-Pacifique, et embrassent un » territoire égal à celui des États-Unis, la Louisiane non » comprise. Leur population, d'environ trois millions, est » presque égale à ce qu'était la nôtre, au commencement » de la révolution. Elle est robuste et courageuse. Les États » de Montévidéo et de Buénos-Ayres, à diverses époques » de leur histoire, ont été attaqués par des Français, des » Hollandais, des Danois, des Portugais, des Anglais et » des Espagnols; et tel a été le courage martial de ce peuple, » que, dans toutes les occasions, la victoire leur est restée.

» On objecte l'intervention de la sainte alliance, dans le » cas d'une reconnaissance de la nouvelle république; et » l'on met en question si l'Angleterre ne déclarerait pas » alors la guerre aux États-Unis; mais elle sera retenue par » son honneur et ses intérêts, et soutiendra toujours la » cause de l'Amérique; et si une guerre était déclarée, elle » ne serait appuyée par aucune force maritime. »

M. Clay conclut en disant que la cause des patriotes était juste; que le caractère de la guerre que leur fesait l'Espagne, doit faire désirer leur succès aux États-Unis; que ceux-ci ont intérêt à ces succès; que cet intérêt et leur situation neutre exigeaient qu'ils reconnussent tout gouvernement établi dans l'Amérique méridionale; que l'indépendance des Provinces-Unies du Rio de la Plata étant reconnue par les États-Unis, ceux-ci ne seraient pas pour cela exposés à une guerre avec l'Espagne, avec les membres de la sainte alliance, ni avec l'Angleterre (1).

M. *Herman Allen* arriva au Chili, le 22 avril 1824, en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis de l'Amérique septentrionale, et présenta les lettres de créance que le président James Monroe lui avait délivrées, le 19 novembre précédent, pour « les grands et bons amis des États-» Unis, les membres du gouvernement chilien ». Dans le discours prononcé, à cette occasion, par M. Allen, il annonce « que les États-Unis ont reconnu l'indépendance du » Chili de la manière la plus formelle, et l'ont chargé d'y » résider pour l'entretien des relations de paix et d'amitié, » et l'échange mutuel des bons offices, aux termes d'une » réciprocité parfaite entre les deux nations, en prenant, » dit-il, « pour base de cette grande œuvre, la souveraineté » du peuple et les droits égaux et inaliénables de l'homme ». *Soberania del pueblo y los derechos iguales é inalienables del hombre* (2).

1826. M. Poinsett, ministre américain à Mexico, ayant

(1) Lois du 20 avril 1818, du 3 mars 1819 et du 15 mai 1820. Voyez *Laws of the united states*, vol. VI, p. 325, 435, 529.

(1) *The speeches of Henry Clay, delivered in the congress of the united states.* Philadelphia, 1827. V. p. 74-106. *On the emancipation of south America.*

(2) *Correo de Arauco*, 4e. n°., 30 avril 1824.

fait allusion, dans une lettre qu'il adressa à M. Clay, secrétaire d'État des États-Unis, à l'assûrance donnée par le président de cette république, qu'il ne permettrait à aucune puissance étrangère de se mêler de l'indépendance ou de la forme de gouvernement des États de l'Amérique du sud, le congrès demanda communication des pièces relatives à cette déclaration. En les lui envoyant, M. Clay expose que les États-Unis n'ont contracté aucun engagement, ni donné d'assûrance semblable au gouvernement du Mexique, ou aux autres États de l'Amérique méridionale, et qu'il n'a jamais été délivré d'instruction autorisant un tel engagement ou assûrance. « L'on verra, » ajouta-t-il, « que, dans les » instructions transmises à M. Poinsett, le gouvernement » en réfère au message du dernier président des États-Unis, » du 2 décembre 1823, et qu'il lui recommande d'en inculquer les principes au gouvernement des États-Unis mexicains. Toutes les craintes du danger que M. Monroe redoutait » de la part des puissances alliées de l'Europe, ont aujourd'hui entièrement cessé. Si, cependant, ces gouvernements tentaient jamais de renverser par la force les libertés » des nations méridionales de ce continent, pour élever » sur les ruines de leurs institutions libres, le sistème monarchique, alors le peuple des États-Unis se croirait » engagé, dans l'opinion du pouvoir exécutif, non envers » un État étranger, mais envers lui-même et sa postérité, » par ses intérêts les plus chers, et ses devoirs les plus impérieux, de repousser par tous les moyens possibles une » pareille entreprise. C'est sans doute d'une assûrance de » cette nature que M. Poinsett veut parler. »

1824. *Situation politique de Buénos-Ayres.* Message du 4 mai 1824, du gouvernement de Buénos-Ayres, à l'assemblée législative, lors de sa quatrième session. Des faits importants sont relatés dans ce message : 1°. la réception d'un ministre plénipotentiaire des États-Unis; 2°. l'évacuation du territoire de Colombie par les ennemis; 3°. des liens d'amitié et d'alliance avec la républiqne de Chili et de Pérou et les provinces de Santa-Fé, d'Entre-Rios et de Corrientès; 4°. la formation de grandes compagnies de capitalistes pour exploiter les mines, faciliter le commerce et la navigation des grandes rivières, l'introduction des bâtiments à vapeur et l'établissement d'une banque nationale; 5°. les remontrances faites à la Cour du Brésil, pour la restitution de la province de Montévidéo; 6°. la non-notification de la convention du 4 juillet, et le renouvellement des hostilités de la part de la Cour de Madrid; 7°. la politique franche et décidée du gouvernement de la Grande-Bretagne, la réception de son consul-général et la nomination d'un agent de la même qualité pour résider à Londres; 8°. l'élection paisible d'un nouveau gouverneur de la province, d'après le mode prescrit par les lois; 9°. l'établissement de professeurs pour l'éducation de jeunes gens destinés à l'église, ceux d'écoles de chirurgie, pourvus d'excellents instruments et d'un laboratoire de chimie, avec tous les appareils nécessaires, achetés en Europe; l'acquisition d'une collection de minéraux pour l'étude de la minéralogie, la formation d'une école pratique d'agriculture, d'une bibliothèque, d'une société de charité et d'hôpitaux et d'autres établissements, l'embellissement de la cathédrale et la réparation des églises; 10°. l'amélioration du sistème de police; 11°. le transport de l'autorité civile qui avait été confié à l'armée, remis entre les mains de citoyens, par la loi du 20 du mois précédent; 12°. la défaite et la retraite des sauvages qui avaient envahi la province; 13°. la bonne administration des finances, la consolidation de la dette et la situation favorable du crédit public. Le ministre finissait en assûrant que le commerce déjà florissant, le deviendrait davantage par les mesures prises pour rendre la navigation plus facile, et surtout par l'usage des bateaux à vapeur. Il regrettait que le Brésil n'ait pas voulu rendre la contrée de Montévidéo; mais il félicitait l'assemblée sur ce que, désormais, l'Espagne aurait seule à lutter contre la liberté du Nouveau-Monde, puisque l'Angleterre et les États-Unis se sont accordés à en être les protecteurs (1).

Abolition de la traite des nègres, par un décret qui la déclare piraterie, et ordonne que les citoyens de Buénos-Ayres qui s'en occuperaient, seraient poursuivis comme pirates (2).

Le 12 décembre, un congrès s'assembla à Buénos-Ayres. Le président Las Héras, dans son message d'ouverture, commença par s'étendre sur les avantages qui résulteraient de l'union des provinces qui était sur le point de s'effectuer. Il les félicita sur les relations amicales qui existaient entre la république et tous les autres États de l'Amérique, excepté avec le Brésil, dont les prétentions ne pouvaient être tolérées. A l'égard des rapports avec les puissances européennes, il ajoutait que celles placées sous l'influence de la sainte alliance, montraient, les unes une politique vacillante, les autres une malveillance décidée contre la république. Quant à l'Angleterre, il louait sa conduite envers les nouveaux États de l'Amérique, dont la reconnaissance solennelle serait la conséquence. « Songez, » disait le message en terminant, « que le seul moyen d'obtenir pour nous ce grand résultat, » est que nos provinces se réunissent en un corps de nation » capable de maintenir les bonnes institutions dont il » jouit. »

Décret du congrès général de la Plata, du 23 janvier 1825. Les provinces de la Plata jurent de nouveau d'employer tous leurs moyens pour maintenir leur indépendance et concourir mutuellement au bonheur général (art. 1). Le congrès se déclare législatif et constituant jusqu'à la promulgation de la constitution générale; et tout ce qui concerne l'indépendance, l'intégrité, la sûreté et la prospérité de la nation est de sa compétence. La constitution ne pourra être établie comme loi fondamentale de la confédération qu'après avoir reçu l'approbation des provinces et la sanction du congrès général. En attendant qu'il soit établi un pouvoir exécutif fédéral, chaque province consacrera (art. 2, 3, 4, 5 et 6) les institutions particulières, et la province de Buénos-Ayres aura le pouvoir de nommer des ministres auprès des gouvernements étrangers, d'en recevoir, faire des traités et conventions avec eux, mais sans pouvoir les ratifier, et de proposer au congrès général les mesures propres pour la bonne administration des affaires.

Signés, Manuel-Antonio Castro, président;
Alijo Villégas, secrétaire.

Traité d'amitié, de navigation et de commerce, conclu entre la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies du Rio de la Plata, à Buénos-Ayres, le 2 février 1825. Il y aura une amitié perpétuelle entre les possessions et les sujets des parties contractantes (art. 1); on établit une liberté réciproque du commerce entre les deux États; les habitants des Provinces-Unies jouiront de toute la liberté permise à toute au-

(1) *Mensage del gobierno a la cuarta legislatura. El Argos de Buenos-Ayres*, *num.* 326.

(2) Pendant les premières années de la révolution, le gouvernement acheta plusieurs milliers d'esclaves noirs à leurs maîtres pour en faire des soldats. En janvier 1813, le congrès décréta que les enfants d'esclaves, nés après cette époque, seront libres. Le 4 février, le même gouvernement déclara libre tout esclave amené dans le territoire.

tre nation dans les territoires anglais hors de l'Europe (art. 2 et 3); ni les produits du territoire, ni ceux des manufactures de l'une des deux parties contractantes ne seront sujets, dans les pays sous la domination de l'autre, à des droits plus forts que ceux que paient les mêmes produits quand ils sont importés des autres pays étrangers; et aucune prohibition d'exporter ou d'importer lesdits produits ne sera établie dans les territoires respectifs, à moins que cette prohibition ne comprenne aussi les mêmes produits de toute autre nation (art. 4); les navires des deux nations, au-dessous de cent vingt tonneaux, ne paieront de droits plus forts que ceux des navires du pays à qui le port appartient (art. 5); les produits du territoire et des manufactures des deux nations seront sujets aux mêmes droits d'importation dans les ports de l'autre, ainsi que les mêmes primes, soit que l'importation ait lieu sur des navires britanniques ou ceux des Provinces-Unies (art 6); tous les navires construits dans les territoires de S. M. B., d'après les soins de la Grande-Bretagne, seront considérés navires britanniques, et les navires construits dans les territoires desdites Provinces-Unies, dûment enregistrés et appartenant aux citoyens desdites provinces, et dont le capitaine et les trois quarts des équipages sont aussi citoyens, seront réputés navires des Provinces-Unies (art. 7).

Tout négociant, capitaine de navire ou autre sujet de S. M. B., jouira, dans les territoires des Provinces-Unies, de la même liberté que les naturels du pays, pour tout ce qui regarde la conduite de leurs affaires (art. 8).

Les citoyens et sujets des deux parties contractantes jouiront respectivement, dans les territoires de l'un et de l'autre, des mêmes priviléges, droits et immunités que les sujets des nations les plus favorisées; et ils ne seront sujets à aucune contribution plus forte que les sujets et citoyens naturels de l'autre nation (art. 9).

Chaque nation peut nommer des consuls pour la protection du commerce; mais ils ne pourront remplir leurs fonctions qu'après avoir été reconnus par le gouvernement auprès duquel ils sont envoyés; et les deux parties peuvent excepter les places où elles ne voudront pas qu'il réside des consuls (art. 10).

En cas d'interruption du commerce, ou de bonne intelligence entre les deux parties, les sujets et citoyens de l'un et de l'autre État auront le droit de continuer leur séjour et leur commerce sans être molestés d'aucune manière, pourvu qu'ils se conduisent bien et selon les lois (art. 11).

Les sujets et citoyens des deux nations peuvent établir des églises et des cimetières; et ils jouiront d'une liberté entière de commerce et de culte dans leurs églises, chapelles ou maisons, et le droit d'enterrer leurs morts dans leurs propres cimetières (art. 12); ils pourront disposer de leurs biens comme ils le voudront; et, en cas de mort sans testament, le consul général, ou son suppléant, aura le droit de nommer des tuteurs pour la conservation des biens appartenant aux héritiers des créanciers légitimes.

Les Provinces-Unies s'engagent à coopérer avec S. M. B. à l'abolition totale du commerce des esclaves, et à défendre, par des lois solennelles et des mesures efficaces, toute participation à ce trafic, à tout individu sujet à leur juridiction ou résidant dans leurs territoires.

Signés, M.-J. Garcia, Woodbine Parish.

Ce traité fut ratifié, le 19 février, d'après les ordres du congrès, par Juan-Grégorio de Las Héras et Francisco de la Cruz.

Dispersion des troupes insurgées de San-Juan, le 9 septembre. Les troupes insurgées de San-Juan, au nombre de six cents hommes, furent dispersées par un corps venu de Mendoza, sous José Aldao, commandant en chef des forces auxiliaires de San-Juan. Le combat eut lieu à Leña, près Posito (1).

Traité avec les Indiens Ranquélès, le 20 décembre. Un traité fut signé avec les caciques des Indiens Ranquélès (2), à la *Laguna del Guanaco*, trente lieues au-dessus de Las Salinas et à plus de cent de la Villa de la Concepcion al Sud. Ces caciques reconnaissent l'autorité du souverain congrès sur toutes les provinces avec lesquelles ils font la paix. Si un cacique attaque quelqu'une de ces provinces, les autres chefs s'engagent à l'en empêcher.—Les prisonniers seront rendus. —Les terres, situées entre la *Sierra del Volcan*, *Tandil* et *Curicó*, appartiendront aux Ranquélès, en commun avec les Guiliches, etc.—Aucun Indien ne pourra pénétrer dans une province pour y faire le commerce, s'il ne se présente d'abord devant l'autorité, qui le fera accompagner par un ou plusieurs soldats au lieu de sa destination.

Événements dans la Bande orientale. Le général Lécor se trouvait bloqué de tous côtés : un détachement de trois cents Brésiliens, envoyé à son secours, traversa le Rio-Négro, et, ayant pénétré jusqu'au Perdido, fut attaqué et dispersé par le colonel Lavalléja et Fructuoso Rivéra. Profitant de ses succès, Lavalléja se fit nommer chef du gouvernement, par *interim*, et établit une administration provisoire, dont les membres se réunirent, le 14 juin, dans la ville de Florida.

Le 25 août, la Chambre des représentants de la province orientale de la Plata déclare nul et sans effet tout acte d'incorporation émané du Portugal ou du Brésil depuis 1817; que cette province a repris ses droits, sa dignité et ses libertés et priviléges, se constituant libre et indépendante du Portugal, du Brésil ou de toute autre puissance.

Délibéré en la ville de San-Fernando de la Florida, par les députés des villes de Nuestra-Señora de los Remédios, San-Pédro del Durazno, San-Fernando del Maldonado, San-Juan-Bautista, San-Isidro de las Piédras, la Villa del Rosario, Puéblo de Vacas, Villa de Concepcion de Pando, de Concepcion de Minas, de Vivoras.

Juan-Francisco de Larrobla, président (3).

L'amiral brésilien *Lobo* s'était retiré avec son escadre du port de Buénos-Ayres, se déclarant satisfait de la conduite du gouvernement des Provinces-Unies, qui s'était décidé à envoyer un agent à Rio-Janeiro, avec une mission spéciale pour traiter la question de la Bande orientale. Cependant les hostilités continuaient dans cette province. Le 24 septembre, D. Fructuoso Rivéra, à la tête de deux cent cinquante hommes, s'empara du *Rincon de las Gallinas*, où les Bré-

(1) *Americano imparcial*, 10 *septiembre*, *Boletin del gobierno de Mendoza.*

(2) Voici les noms de ces caciques et *caciquillos* : Millan, Eqüam, Güémin, Güéchum, Tranamá, Yanquélen, Siénan, Millanamon, Ranquel, Québhudéo, Curritipay, Pallaguin, Güenchul, Nagüélan, Quiuchan, Cuellan, Osuélapay, Ocol, Colépi, Chodan, Carrané, Méliquan, Nicolas, Craruė, Calquillan, Coléman, Marin, Payan, Payagan, Caynan, Coronado, Güenchunhel, Ancapí, Lincon, Ranquel, Pallastrux Chico, Antéloan, Yacon, Nanpay, Chéquin, Imélan, Güenchuman, Güenulincon, Gualipay, Toriano, Mayolao, Yancupil, Guenquébil, Calquin.

(3) *El argos de Buénos Ayres*, n°. 184, 3 septembre 1825.

Voyez Coup d'œil sur l'usurpation de Montévidéo par les gouvernements portugais et brésiliens, et sur le commencement de la guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, par M. Varaigne, à la fin de sa traduction de *Noticias del Rio de la Plata, par M. Nuñez.*

siliens avaient réuni beaucoup de chevaux et de bétail avec une faible garde. Aussitôt, les impériaux, au nombre de sept cents, commandés par le colonel Géronimo Gonzalès Jardin, s'avancèrent par le *Porton del Rincon*. Le général Rivéra, ayant réuni ses troupes, prit position à une demi-lieue de la passe du Rio-Négro, vis-à-vis Mercédès. Le combat s'étant engagé, les Brésiliens furent battus, laissant une centaine de morts, parmi lesquels seize officiers et le colonel José-Luis Ména Barréto, et trois cents prisonniers. Le reste se réfugia dans les montagnes, abandonnant une grande quantité d'armes et de munitions. Après cette affaire, les orientaux furent maîtres de tout le cours de l'Uruguay jusqu'aux Missions.

Deux jours avant cet engagement, c'est-à-dire le 22 septembre, Lavalléja, qui venait d'être nommé général, gouverneur et capitaine-général de la province orientale, écrivit au général Lécor, en cette qualité. Il lui rappelait que, depuis neuf ans, tous les efforts avaient été tentés en vain pour forcer les orientaux à accepter le joug du Portugal et du Brésil; que trois mille cinq cents braves avaient pris les armes pour soutenir leur liberté et leur indépendance; en conséquence, il l'invitait à retenir ses troupes, pour empêcher la ruine du pays et d'un millier de malheureuses familles. Cette lettre était du quartier-général de Lavalléja, au Barradé Pintado.

Le même jour, le nouveau gouverneur adressa une proclamation aux habitants de la Bande orientale.

Le 12 octobre 1825, *victoire de Sarandi*. D'après le bulletin de Juan-Antonio Lavalléja, daté le 13, de son quartier général de Durasno, « deux mille hommes choisis de cavalerie [illegible]résilienne, commandés par le colonel *Ventos Ma*[illegible] ont été mis dans une déroute complète, sur la côte [illegible]arandi, par un nombre égal de vaillants patriotes » que j'ai eu l'honneur, » dit-il, « de commander. Cette » division, aussi orgueilleuse que son chef, eut l'audace de » se présenter en plain champ, ignorant sans doute la bra» voure de l'armée qu'ils insultaient. Nous voir, nous atta» quer, fut l'affaire d'un moment. Dans l'une et l'autre ligne, » on n'employa d'autre manœuvre que la charge; et elle fut » certainement la plus formidable que l'on puisse imaginer. » Les ennemis commençaient la leur par un feu très-vif, que » mes soldats méprisèrent; et, le sabre à la main, la cara» bine sur l'épaule, d'après mes ordres, ils attaquèrent, » culbutèrent et sabrèrent les Brésiliens, les poursuivant » plus de deux lieues, et les mirent dans une déroute com» plète. Le résultat fut que l'ennemi laissa sur le champ » de bataille plus de quatre cents morts, quatre cent » soixante-dix soldats prisonniers et cinquante-deux offi» ciers, sans compter les blessés que l'on est encore occupé » à rechercher, ainsi que ceux qui sont dispersés et que l'on » a déjà rencontrés. On a pris sur différents points plus de » deux mille armes de toute espèce, dix caissons de muni» tions et tous les équipages. Notre perte consiste en un offi» cier mort et treize blessés, trente soldats morts et soixante» dix blessés. Les chefs, officiers et soldats se sont rendus » dignes du surnom de *braves Orientaux* (*los bravos Orientales*) » (1).

Le 4 novembre 1825, le ministre des relations extérieures de la république de la Plata, Manuel-José Garcia, fait la communication suivante à M. Luis-José de Carvalho y Mélo, ministre d'État et des relations extérieures de l'empereur du Brésil : « Les habitants de la province orientale ont opéré, par leur propre force, la liberté du territoire occupé par les armes de sa majesté, et y ont établi un gouvernement régulier; ils ont solennellement déclaré nuls les actes par lesquels on avait prétendu incorporer ce pays avec l'empire du Brésil. Dans la séance du 25 octobre, il a été déclaré qu'en conformité du vote général des provinces de l'État, exprimé par des représentants et par la loi du 25 août de la présente année, le congrès, au nom des peuples qu'il représente, reconnaît son incorporation avec les Provinces-Unies de la Plata; et le gouvernement est tenu de pourvoir à la défense et à la sûreté de cette province orientale.

Le 10 décembre 1825, *manifeste de la Cour du Brésil contre les Provinces-Unies de la Plata*. On y lit « que la Cour de Rio-Janeiro a gardé la plus stricte neutralité depuis le commencement de la révolution à Buénos-Ayres; mais que les insurgés ont infesté les frontières de la province de Rio-Janeiro de San-Pédro, afin de les exciter à la révolte. Alors, pour garantir le Brésil de leur invasion, on chercha à les contenir par une forte barrière. L'Espagne possédait la Bande orientale. L'empereur fit reconnaître ses droits à ce pays; mais, en même tems, il s'adressa au cabinet de Madrid pour l'engager à y arrêter la révolution. Cette Cour n'avait pas les moyens de s'y opposer, et Artigaz réussit à s'emparer de l'autorité à Montévidéo. Les troupes de Buénos-Ayres ayant éprouvé un rude échec à Guabiju, en 1815, le gouvernement se trouva forcé de reconnaître ce chef. L'empereur envoya alors un corps de troupes contre lui; il fut bientôt chassé au-delà de l'Uruguay, et les Brésiliens occupent toute la rive gauche de cette rivière. La paix est rétablie : pendant quatre ans, la tranquillité publique ne fut pas troublée. Maintenant Buénos-Ayres sème la discorde dans la Bande orientale, et prétend que la Cour de Rio-Janeiro aurait dû évacuer Montévidéo après la défaite d'Artigaz.

» Si cette province n'était pas en situation de devenir indépendante, et si la métropole n'avait pas la volonté ou les moyens de la conserver, à qui la Cour de Rio-Janeiro pourrait-elle la remettre sans exposer la sûreté de son propre pays? Buénos-Ayres en avait déjà reconnu l'indépendance; déchirée par des factions, elle ne pouvait offrir les garanties nécessaires, ni fournir les indemnités auxquelles le Brésil avait droit, et dont le montant surpassait la valeur du territoire occupé. Guidée par des sentiments généreux, sa majesté, au moment de son retour en Europe, convoqua, à Montévidéo, un congrès extraordinaire, composé des représentants de toute la province, élus librement, pour adop-

---

(1) *El Argos de Buénos-Ayres*, du 22 octobre 1825.

Dans un autre bulletin du général Lavalléja, daté de son quartier-général de Mercédès, le 26 octobre 1825, on trouve les détails suivants sur les résultats de cette bataille, qui diffèrent essentiellement de ceux ci-dessus.

Perte de l'ennemi :

1,572 laissés sur le champ de bataille.

133 blessés, dont 52 officiers, parmi lesquels trois lieutenants-colonels.

1,521 soldats prisonniers, non compris les blessés.

1,200 carabines, 840 sabres, 200 armes brisées.

(Total), 650 pistolets, 50 lances, 1,070 *cananas* et 10,000 cartouches.

En outre, tous leurs chevaux.

Perte de l'armée nationale :

104 soldats tués, ainsi qu'un officier, le capitaine D. Matias Lasarté.

67 soldats blessés et 14 officiers.

Detalle de la accion que el 12 de octubre anterior, ganó el ejército oriental, sobre los imperiales, al mando del Exmo. Señor gobernador y capitan general, D. Juan-Antonio Lavalleja, en los campos del Sarandi. El Argentino de Buénos-Ayres, n°. 1er., *5 de noviembre* 1825.

ter la forme du gouvernement qui conviendrait le mieux à l'intérêt général. Le monarque, bien loin de se prévaloir de ses anciens droits et des victoires de ses armes, accordait à la province le droit de délibérer et de décider de son sort futur. Les députés, réunis en congrès à Montévidéo, ont convenu, le 31 juillet 1821, de dresser un acte d'après lequel la province de la Bande orientale est réunie aux Royaumes-Unis du Portugal, Brésil et des Algarves. Cette réunion étant approuvée par la Cour de Rio-Janeiro, elle doit la défendre et la maintenir. Comment cette incorporation pourrait-elle être forcée? Déjà elle avait été offerte par les autorités constituées de S. M.

» Après la séparation du Brésil des autres parties de la monarchie portugaise (1822), les Cisplatins, ou habitants de la Bande orientale, ont adhéré à la cause du Brésil, par l'organe de leur procureur-général, pendant que la ville de Montévidéo était occupée par un corps de troupes portugaises.

» A l'avènement de l'empereur au trône, par l'unanime acclamation de toutes les provinces du Brésil, le 12 octobre 1822, les *cabildos*, les villes et les peuples de la province cisplatine ont proclamé solennellement l'empereur don Pédro I, et lui ont prêté serment de fidélité.

» Ennemi implacable des institutions monarchiques, le gouvernement de Buénos-Ayres envoya à Rio-Janeiro un commissaire pour demander, d'une manière positive, si la province de Montévidéo serait ou non réunie à Buénos-Ayres.

» La Cour de Rio-Janeiro a répondu qu'elle ne reconnaissait point, dans le gouvernement de Buénos-Ayres, le droit de faire cette demande. Mais le ministère brésilien, pour justifier sa conduite, a donné quelques explications dans une note datée du 6 février 1824. Ensuite, les Cisplatins ont accepté le projet de constitution présenté par l'empereur à ses sujets, et ont nommé des députés pour siéger au corps législatif de l'empire.

» Après ces faits, la Cour de Rio-Janeiro a vu avec surprise que le gouvernement de Buénos-Ayres, sans déclaration préalable de guerre, a laissé sortir de son territoire des bandes de révolutionnaires armés pour opérer une insurrection dans la province cisplatine, de concert avec Fructuoso Rivéra, qui était parvenu à séduire une partie des troupes qu'il commandait.

» On ajoute à ces faits l'établissement d'une ligne militaire dans l'Uruguay, sans prétexte et sans notification; l'encouragement donné à la piraterie contre les navires brésiliens; les outrages faits par la populace au consul de S. M. et aux armes de l'empire, placées sur la porte de sa maison; les préparatifs de guerre que l'on fesait partout; un comité établi à Buénos-Ayres.

» Quels titres de domination Buénos-Ayres pouvait-il avoir sur Montévidéo, en se séparant de la mère-patrie? Aucune des provinces de Buénos-Ayres n'a conservé des droits sur les autres. Montévidéo, de son plein gré, voulut s'incorporer au Brésil. Où est donc le droit arrogé par le gouvernement de Buénos-Ayres? Néanmoins, un acte du congrès déclara ladite province incorporée à Buénos-Ayres; et son ministre des affaires étrangères a notifié à celui de l'empereur la détermination du gouvernement d'employer tous les moyens d'accélérer l'évacuation du pays par les troupes brésiliennes. En conséquence, l'empereur, cédant au vœu général de ses fidèles sujets, et à ses devoirs comme défenseur perpétuel du Brésil, déclare guerre offensive et défensive à l'État de Buénos-Ayres. Fait à Rio-Janeiro, le 10 décembre 1825. »

Décret du ministre de Santo-Amaro, du 10 décembre 1825, qui déclare la guerre contre les Provinces-Unies du Rio de la Plata, ordonnant qu'on exerce contre elles toutes sortes d'hostilités sur terre et sur mer; et, à cet effet, autorisant toute espèce d'armement; et déclarant que toutes les prises faites appartiendront en entier aux capteurs.

Le 21 décembre 1825, manifeste de Rodrigo-José Ferreira Lobo, vice-amiral et commandant de l'escadre impériale du Brésil, contre la république Argentine, daté d'abord de *la Corveta-Liberal*. Il déclare en état de blocus tous les ports et les côtes de la république de Buénos-Ayres, ainsi que ceux sur les bords orientaux, occupés par les troupes (art. 1). Le terme de dix jours, depuis la date du décret, est accordé pour le départ des navires neutres des ports de la république.

Le 31 décembre, le congrès général des Provinces-Unies du Rio de la Plata décréta que tous les individus de l'armée, qui resteront invalides, jouiront pendant leur vie de la solde entière. S'ils meurent pendant la campagne, leurs veuves et leurs enfants jouiront de deux tiers de leur solde. Si les veuves se remarient, elles n'auront plus droit à cette pension, qui sera payée aux garçons jusqu'à l'âge de vingt ans et aux filles jusqu'à leur mariage. Les enfants orphelins, par suite de cette guerre, seront élevés aux frais de la nation. Les militaires qui se distingueront par des services particuliers dans la campagne actuelle seront récompensés.

Signés, Manuel DE ARROYO Y PINÉDO, président;
José C. LAGOS, secrétaire.

1826. Le 1er. janvier, le congrès décida, à l'unanimité, que le pouvoir exécutif était autorisé à repousser l'agression du Brésil par tous les moyens légitimes. Le 2 janvier, le décret suivant fut publié :

« L'objet de la guerre commencée par l'empereur du » Brésil, est de conserver, par violence, une province fesant » partie intégrante des Provinces-Unies; et il considère » comme moyens de succès l'anarchie et la révolte qui désolent la frontière. Un gouvernement qui adopte de tels » principes doit être repoussé par la force. Malgré le désir » exprimé par le gouvernement, dans le décret du 6 octobre 1821, de faire cesser la course maritime, elle est devenue nécessaire, comme un des moyens les plus efficaces » de forcer l'empereur à adopter les principes de la modération et de la justice; en conséquence, le pouvoir exécutif décrète ce qui suit :

» Art. 1er. La course maritime est autorisée contre les » navires et les propriétés de l'empereur du Brésil et de ses » sujets.

» 2. Ceux qui voudront équiper des corsaires auront des » lettres de marque, conformément aux règlements de » mai 1817.

Signés, Juan-Grégorio DE LAS HÉRAS,
Marcos BALCARCÉ. »

En même tems, on publia une proclamation pour répondre au manifeste de l'empereur du Brésil, et dans laquelle on remarque ce passage : « L'empereur a usurpé une » partie principale de notre territoire. Les braves Orientaux » ayant repoussé son usurpation, il répond par des cris de » guerre. Citoyens, répondons-lui de la même manière : » dès ce jour, nous sommes tous soldats. Aux armes! citoyens, aux armes! Montrons combien est grande la force » d'un peuple libre, armé pour la défense de ses droits ».

Au commencement de la guerre, les forces des deux partis pouvaient être ainsi évaluées : les troupes des Provinces-Unies, au quartier-général de San-José del Uruguay, montaient à environ trois mille deux cent quatre-vingt-deux hommes; celles qui se trouvaient à Durazno, sous le général

Lavalléja, étaient de quatre mille : en tout sept mille deux cent quatre-vingt-deux.

Les forces brésiliennes, stationnées à Montévidéo, Colonia et sur d'autres points, étaient de onze mille trois cent cinquante (1).

Lord *Ponsonby*, ministre anglais à Buénos-Ayres, proposa de nouveau la médiation de sa Cour, à condition que le Brésil renoncerait à la possession de la Bande orientale et recevrait une indemnité. Le gouvernement de Buénos-Ayres accepta d'abord cette proposition; mais ensuite lord Ponsonby, revenant sur ses premières offres, exigeait que Buénos-Ayres renonçât formellement à la Bande orientale, ce qui fut rejeté par M. Rivadavia qui, à cette époque (7 février), fut placé à la tête des affaires. Il fut nommé président à l'unanimité des suffrages, moins trois votes. En même tems, le ministère des affaires étrangères fut donné à Francisco de Cruz; celui de l'intérieur à Julian de Aguéro, et celui de la guerre à Carlos Alvéar, qui fut, plus tard, nommé commandant en chef de l'armée.

L'empereur don Pédro se décida alors à opérer un débarquement sur la rive occidentale du Buénos-Ayres et à attaquer la capitale.

Nomination des agents diplomatiques. Dans le mois d'avril, on nomma divers agents diplomatiques, savoir : le 20, D. Manuel Sarratéa, ministre plénipotentiaire près la Cour de Londres; le 25, D. Manuel-José Garcia, envoyé extraordinaire au congrès américain de Panama; le 26, D. Manuel Moréno, ministre plénipotentiaire près le gouvernement des États-Unis.

Érection d'un monument pour perpétuer la mémoire de la révolution. Le 10 juin, le congrès général constituant décréta la loi suivante : « Il sera érigé un monument sur la » place de la Victoire (*plaza de la Victoria*), aux frais du » trésor national, afin de perpétuer la mémoire de la glo- » rieuse journée du 25 mai 1810, ainsi que des honorables » citoyens, auteurs de la révolution, à laquelle les Provinces- » Unies doivent leur liberté et leur indépendance. Ce mo- » nument sera en bronze. On gravera sur sa base cette ins- » cription : *La republica Argentina á los autores de la* » *revolucion, en el memorable veinte y cinco de mayo de* » *mil ochocientos diez* (2) ».

Le 20 novembre 1826, *traité d'amitié, d'alliance, de commerce et de navigation entre la république Argentine et celle du Chili.* Les deux républiques contractent alliance perpétuelle pour soutenir leur indépendance contre toute domination étrangère, et se garantissent l'intégrité de leur territoire (art. 1, 2 et 3). Elles s'engagent à ne point faire de traités de paix, de neutralité ou de commerce avec le gouvernement espagnol, s'il n'a auparavant reconnu l'indépendance de tous les États de l'Amérique ci-devant espagnole (art. 4). Les citoyens des deux républiques jouiront sur l'un et sur l'autre territoire des mêmes droits et priviléges que les nationaux, et ils ne seront soumis à d'autres droits ou contributions qu'à ceux que paient les habitants du pays; leurs propriétés seront inviolables en tems de paix et de guerre, et ils seront exempts sur le territoire de l'autre de tout service militaire dans le corps de ligne ou de l'armée, de toute réquisition militaire ou emprunt forcé (art. 5, 6, 7, 8, 9).

Les articles de manufacture ou de fabrication de chacune, importés ou exportés dans les ports de mer de l'autre, ne paieront pas plus de droits que ceux de la nation la plus favorisée; les articles de culture ou de fabrication, introduits par la voie de terre dans le territoire de l'autre, seront libres de tous droits, et, dans leur transit et leur exportation, ils seront considérés comme articles du territoire, sans rien changer néanmoins aux restrictions relatives aux objets prohibés par l'un ou l'autre gouvernement; les produits de culture ou de fabrication de l'une, qui sont introduits dans le territoire de l'autre, paieront 10 p. °/₀; les articles de production, de culture ou de fabrication de l'une, importés ou exportés dans les ports de l'autre, paieront les mêmes droits et jouiront des mêmes priviléges lorsqu'ils seront introduits ou exportés par des navires nationaux, et les droits de tontage, fanal, port et pilotage seront les mêmes pour les bâtiments des deux républiques (art. 10 à 17).

Les parties contractantes pourront nommer des consuls pour la protection de leur commerce respectif, l'une dans le territoire de l'autre, en exceptant néanmoins de leur résidence les points qu'elles jugeront convenables. Le consul-général respectif aura droit de nommer des curateurs aux biens d'un citoyen qui vient de mourir sans avoir fait ses dispositions testamentaires.

Santiago de Chili, le 20 novembre 1826, et la dix-septième année de la liberté des deux États. Signé par le général *D. Ignacio-Alvarez de Tomas*, ministre plénipotentiaire de la république Argentine, et *D. Manuel y Gandarillas*, vice-président de la république du Chili (1).

Adoption du sistème républicain et de la constitution par le congrès de la nation Argentine. Le 27 janvier 1825, le gouvernement de Buénos-Ayres avait accepté la tâche présente par l'art. 7 de la loi foudamentale. Au mois d'avril 1825, le congrès passa une loi pour presser le comité, chargé de la rédaction de la constitution, de présenter son travail. Au mois de juin, on s'adressa à toutes les provinces auxquelles on demanda de faire connaître la forme du gouvernement qu'elles préféraient. Les unes se décidèrent en faveur d'un gouvernement central, comme celui de la Colombie; les autres se prononcèrent pour un sistème fédératif, semblable à celui des États-Unis et du Mexique.

Le 18 mai, projet d'un décret, par la Chambre des représentants, relatif à la base d'une constitution. Les provinces doivent être consultées sur la forme du gouvernement le plus propre à établir et à conserver l'ordre, la liberté et la prospérité nationale (2).

D'après la loi du congrès du 21 juin 1825, toutes les provinces devaient se prononcer sur la forme du gouvernement général qu'elles croyaient le plus conforme à l'ordre, à la liberté et à la prospérité nationale. Dans leur rapport sur cette loi, la commission de la Chambre des représentants de la province de Buénos-Ayres dit, qu'en nommant des députés au congrès général, elle a voulu les laisser libres et se rapporter à leurs lumières, se réservant néanmoins le droit d'accepter ou non les lois du corps souverain. Cependant, l'opinion publique a prononcé que le gouvernement doit être républicain, et même que tout autre était impossible. Les provinces ont essayé deux sistèmes de gouvernement général, l'*unité* et la *fédération*. La commission se contente de dire que le premier a été trop tirannique, et le second trop faible. Il n'y a qu'une seule manière de former un gouvernement qui convienne à la nature des choses : c'est de se constituer de fait, et à l'aide du tems, de l'expérience et des

(1) *Gaceta de Colombia*, du 24 septembre 1826.
(2) *Mensagero Argentino*, n°. 50, 15 juin 1826.

(1) Ce traité n'a pas été ratifié.
(2) *El Argos de Buénos-Ayres*, n°. 155.

lumières, d'y apporter des améliorations. Comme le peuple ne connaît que les deux sistèmes absolus et opposés, il est évident que la constitution ne sera pas conforme aux vœux de la majorité nationale. Par conséquent, la commission fait savoir au congrès général, par l'intermédiaire du gouverneur de la province, que, selon les principes qu'elle préfère et l'expérience qu'elle a acquise dans ses relations avec les autres provinces, elle n'a pas jugé convenable de prononcer sur ce cas particulier, qui pourrait être mieux décidé par les représentants de la nation.

Signés, José-Ignacio Gréla, Joaquin Palacios, Bernardo Vélès, José-Maria Rojas, Fanstino Lézica.

Le 4 juin 1826, rapport présenté au congrès de Buénos-Ayres par la commission chargée de rédiger un projet de constitution sur la base d'un gouvernement représentatif et républicain, consolidé par le sistème d'unité (*consolidado en unidad de regimero*).

Le 29 août 1826, projet d'une constitution, présenté au congrès par les commissaires (1).

La constitution de la république Argentine fut sanctionnée, le 24 décembre 1826, par le congrès général, qui publia un manifeste pour engager les habitants à l'accepter (2).

La nation et *son culte*. La nation Argentine est et sera toujours libre de toute domination étrangère. Elle ne sera jamais le patrimoine d'un individu ou d'une famille.

La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État.

Citoyens. Sont citoyens de la nation Argentine, 1°. tous les hommes nés sur son territoire et les fils de ceux qui y sont nés; 2°. les étrangers qui ont combattu ou qui combattront dans les armées de terre ou de mer de la république; 3°. les étrangers établis dans le pays depuis l'âge de seize ans, qui reconnaîtront d'une manière solennelle son indépendance, et qui s'inscriront sur les registres civiques; 4°. les autres étrangers établis depuis l'indépendance ou qui s'établiront à l'avenir et qui auront obtenu des lettres de citoyen. Les droits de citoyen se perdent, 1°. par l'acceptation d'emplois, de distinctions ou de titres donnés par une nation, sans l'autorisation du congrès; 2°. par un jugement infligeant une peine infamante, si l'individu n'est pas réhabilité conformément aux lois.

Les droits sont suspendus, 1°. par la minorité au-dessous de vingt-un ans, et par le défaut de domicile; 2°. pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire: cette disposition ne doit durer que quinze ans, à partir de la date de l'acceptation de la constitution; 3°. par la naturalisation dans un autre pays; 4°. par la condition d'un débiteur déclaré en faillite; 5°. par une dette envers le trésor public; 6°. par la démence.

Sect. III. *De la forme du gouvernement*. La nation Argentine adopte pour son gouvernement le sistème représentatif, républicain et central: il délègue l'exercice de sa souveraineté aux trois pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, sous les restrictions qui seront exprimées dans la constitution.

Sect. IV. *Du pouvoir législatif*. Le pouvoir législatif sera remis à un congrès composé de deux Chambres, l'une de représentants, l'autre de sénateurs. La Chambre des représentants sera composée des députés élus à la simple pluralité des voix, dans la proportion d'un à quinze mille habitants.

Pour être représentant, il faut avoir été citoyen pendant sept ans, être âgé de vingt-cinq ans, avoir un capital de 4,000 *pésos*, ou une profession ou emploi utile, ne donnant aucun droit à un traitement du pouvoir exécutif.

Les députés seront nommés pour quatre ans, et renouvelés par moitié tous les deux ans.

Du sénat. Les sénateurs seront nommés par des électeurs de la capitale et des provinces. Pour être sénateur, il faut être âgé de trente-six ans, avoir été citoyen neuf ans, et posséder un capital de 10,000 *pésos*, ou un revenu égal à son intérêt, ou possession scientifique capable de produire ce revenu. Ils seront nommés pour neuf ans, et renouvelés par tiers tous les trois ans.

Le sénat aura le pouvoir de juger ceux de ses membres qui seront accusés par la Chambre des représentants.

Les sénateurs et les représentants ne seront jamais responsables pour leurs opinions, leurs discours ou leurs débats. Ils recevront un traitement pendant la durée des sessions, lequel sera déterminé par une loi.

Des attributions du congrès. Le congrès aura le pouvoir de déclarer la guerre ou faire la paix sur la proposition du pouvoir exécutif; de déterminer les forces de terre et de mer; de faire construire et équiper les escadres nationales; de faire frapper la monnaie; d'établir des Cours de justice et en régler les formes; d'accorder des amnisties; de créer et supprimer les emplois de toutes espèces; de régler le commerce extérieur et intérieur; de fixer la ligne de démarcation de l'État et les limites des provinces; de former des plans d'éducation publique; d'accorder des récompenses à ceux qui ont rendu de grands services à la nation, et des privilèges exclusifs, pour un tems déterminé, aux auteurs ou inventeurs des choses utiles.

Sect. V. *Du pouvoir exécutif*. Le pouvoir exécutif de la nation sera conféré à une seule personne ayant le titre de *président de la république Argentine*. Il devra avoir les qualités nécessaires pour être sénateur. Avant d'entrer dans l'exercice de ses fonctions, il jurera, devant Dieu et sur les saints Évangiles, d'exécuter fidèlement les devoirs qui lui sont imposés; de défendre la religion catholique; de conserver l'intégrité et l'indépendance de la république en observant fidèlement la constitution.

Le président restera en fonction pendant cinq ans, et ne pourra être réélu à l'expiration de ces cinq années.

En cas d'infirmité, d'absence, de mort, de renonciation ou destitution, il sera remplacé par le président du sénat.

Le président sera élu de la manière suivante: une junte de quinze électeurs sera nommée dans la capitale et une dans chaque province, dans les mêmes formes que pour l'élection des sénateurs. Réunie quatre mois avant l'expiration des fonctions du président, elle votera par ballotage. Celui qui aura réuni les deux tiers des voix, sera proclamé président.

Comme chef de l'administration générale de la république, le président fait publier et exécuter les lois et les décrets du congrès qu'il convoque à l'époque fixée par la constitution. Il est chef suprême des forces de terre et de mer; mais il ne peut commander en personne sans l'autorisation spéciale du congrès, donnée par les suffrages de deux tiers de chaque Chambre; il fait des traités de paix, d'amitié et d'alliance; il nomme et destitue les ministres secrétaires d'État; il

(1) Valentino Gomez, Manuel-Antonio Castro, Francisco Rémigio Castellanos, Eduardo-Pérez Bulnes, Santiago Vasquez. Voyez *Mensagero Argentino*, n°. 84, 2 septembre 1826.

(2) *Constitucion de la republica Argentina, sancionada por el congreso general constituyente el* 24 *de diciembre* 1826, *y el manifiesto con que se remite á los pueblos para su aceptacion, in-4°.*, 55 *pag. Buénos-Ayres*, 1826.

Manifiesto del congreso general constituyente á los pueblos de la república Argentina. Sala de sesiones del congreso general constituyente en Buénos-Ayres, el 26 *de diciembre de* 1826.

nomme également, avec l'approbation du sénat, les ambassadeurs, ministres plénipotentiaires, les envoyés et les consuls généraux.

Ministres secrétaires. Il y aura cinq ministres secrétaires; savoir : un ministre d'État, des affaires étrangères, de la guerre, de la marine et des douanes.

Sect. VI. Le pouvoir judiciaire de la république sera exercé par une haute Cour de justice, par des tribunaux supérieurs et d'autres juges établis par les lois. La Cour de justice sera composée de neuf juges et deux fiscaux.

Sect. VII. *De l'administration provinciale.* Dans chaque province, il y aura un gouverneur dépendant immédiatement du président de la république. Ce gouverneur devra être âgé de trente ans et avoir les qualités requises pour être sénateur. Ses fonctions dureront trois ans, et il ne pourra être réélu immédiatement pour la même province.

Il y aura un tribunal supérieur de justice dans la capitale de chaque province. Il y aura également des conseils d'administration. Le nombre de leurs membres ne pourra être au-dessus de quinze, ni au-dessous de sept. Leurs fonctions dureront deux ans, et ils seront remplacés chaque année par moitié.

Sect. VIII. *Dispositions générales.* Chaque habitant sera protégé dans sa réputation, sa liberté, sa sécurité et sa propriété. La liberté de publier ses pensées, étant un droit appartenant à l'homme et utile à la conservation de sa liberté, sera garantie par les lois. A Dieu seul sera réservée la connaissance des actions des hommes n'offensant en aucune manière l'ordre public, et ne portant préjudice aux autres; ainsi, elles ne seront point soumises à l'autorité du magistrat. Aucun habitant de l'État ne sera obligé de faire ce qui n'est point commandé par les lois, ni privé de ce qu'elles n'ont point défendu. Tous seront jugés par des juges indépendants, et les papiers et la correspondance de tout individu seront considérés comme sacrés et garantis contre toute réquisition arbitraire. Nulle personne ne pourra être arrêtée sans la déposition préalable contre lui par un témoin irréprochable et s'il n'y a point de forts indices de crime. Les prisons serviront à s'assurer des détenus et non à les punir. Nul habitant de l'État ne peut être emprisonné ni sujet à une amende qu'en vertu d'une sentence légale. La confiscation des biens est prohibée.

Sect. IX. Nulle motion pour la réforme de la constitution ne pourra être présentée dans la Chambre des représentants, si elle n'est appuyée par le quart des membres concurrents; et elle ne peut être adoptée que par les suffrages de trois quarts de chaque chambre.

Sect. X et dernière. *De l'acceptation de la constitution.* Elle sera présentée à l'examen et à la libre acceptation de la capitale et des provinces par des juntes nommées à cet effet. Deux tiers des suffrages suffiront pour son adoption.

Cependant plusieurs provinces, qui voulaient faire prédominer le sistème fédératif, manifestaient une violente opposition contre le gouvernement central. Le 18 septembre 1826, la junte de Rioja déclara que D. B. Rivadavia n'était pas reconnu dans cette province comme président de la république; qu'aucune loi émanant du congrès général ne serait exécutoire jusqu'à ce que la constitution définitive ait été sanctionnée; enfin, qu'elle traitera comme ennemi toute province ou tout individu qui attaquerait la religion catholique, apostolique et romaine.

La junte de la province de Corrientès se prononça dans le même sens; le 28 novembre, elle publia l'acte suivant :

« Considérant la fameuse loi rendue par le congrès général » des Provinces-Unies, la capitalisation de Buénos-Ayres et » les mesures qui ont, pour ainsi dire, donné la mort à cette » province, contrairement à la loi fondamentale du 23 jan- » vier 1825, qui accordait aux provinces le droit de se gou- » verner par leurs propres institutions jusqu'à l'adoption du » code constitutionnel, décrète ce qui suit :

» Le pouvoir exécutif est autorisé à adopter la forme du » gouvernement de la province, en recueillant les suffrages » directs de tous les fonctionnaires civils et militaires, ainsi » que de tous ceux qui ont occupé des emplois. Si la forme » de gouvernement, adoptée par ce moyen, n'était pas ap- » prouvée par le congrès général, les députés quitteront l'as- » semblée. »

Le 8 décembre, les officiers et chefs des troupes frontières s'étant assemblés près d'*Arroyo-Grandé*, dans leur camp, pour voter sur la question de la forme de gouvernement à adopter, ils se prononcèrent unanimement (au nombre de trente-deux) pour le sistème fédéral.

Le 9 du même mois, le gouverneur et les alcades ayant convoqué les autorités civiles et militaires dans la ville de San-José de Las Saladas, il se trouva cent quinze officiers civils et quatre-vingt-seize militaires qui se prononcèrent en faveur du sistème fédéral, et un seulement pour le sistème d'unité.

La ville de Corrientès ne tarda pas à suivre le même exemple.

La province de San-Luis fit aussi les mêmes protestations. Le 26 mars 1827, la Chambre des représentants publia un décret ainsi conçu :

« Emportés par la force de l'opinion du peuple en faveur du sistème fédéral, les représentants se sont convaincus qu'en se conformant à la constitution, non-seulement ils ne rempliraient pas le vœu de leurs commettants, mais encore ils plongeraient la province dans des malheurs dont ils seraient responsables; considérant, en outre, que la province de San-Luis doit suivre la marche des États avec lesquels ses intérêts sont intimement liés, arrête les dispositions suivantes :

» La province de San-Luis ne reconnaît pas la constitution donnée par le congrès général constituant, le 24 décembre 1826, parce qu'elle n'est point basée sur le sistème fédératif, en faveur duquel l'opinion générale des provinces s'est prononcée; 2°. elle conservera avec ces provinces, les rapports de confraternité nécessaires à la défense générale de leur liberté et de leurs droits; 3°. elle est prête à tous les sacrifices pour le salut de la nation Argentine.

Signé Luis de Vidéla, président. »

De son côté, le gouvernement de la province de Cordova, adressa (le 31 mai 1827) une note à lord Ponsonby, ministre de S. M. B., résidant à Buénos-Ayres. On y lisait :

« La province de Cordova s'est séparée, le 2 octobre 1826, des autres provinces réunies en congrès, et a déclaré ne reconnaître aucun décret émanant de cette assemblée; le pouvoir exécutif, respectant cette détermination, s'est abstenu de donner des ordres dans cette province et même d'y transmettre les décisions du congrès. Comment aurait-il pu agir autrement, sans violer entièrement le droit des nations? Conformément à l'art. 6 de la loi fondamentale du 23 janvier 1825, la constitution devait être présentée à la sanction des provinces, qui avaient toutes le droit de l'adopter ou de la rejeter. Cette disposition était encore confirmée par l'art. 188 de ladite constitution, portant que cet acte n'aura force de loi que par l'adoption des deux tiers des provinces; au contraire, ce nombre l'a rejeté, et ces provinces, désavouant l'autorité du congrès et du président, ont rappelé leurs députés qu'on retenait de force pour donner aux délibérations une apparence légale.

» Cependant le président de Buénos-Ayres continue à s'intituler *national*, et, comme tel, traite avec les envoyés ou ministres des nations étrangères résidant à Buénos-Ayres, ce qui peut amener les résultats les plus fâcheux pour les provinces séparées du congrès, dont les noms sont employés (au mépris des droits les plus sacrés) pour valider ces actes ou traités. En conséquence, la province de Cordova proteste formellement, auprès du ministre résidant à Buénos-Ayres, qu'elle n'est nullement responsable des traités qui peuvent avoir été conclus entre ledit ministre et le président de Buénos-Ayres, depuis le 2 octobre 1826.

Signés, Juan-Bautista Bustos,
Juan-Pablo Bulnes, ministre du gouvernement. »

Une semblable communication fut adressée aux envoyés des États-Unis, de Colombie et du Chili, avec une copie du manifeste publié par le corps législatif.

En même tems, les gouverneurs de San-Juan, Mendoza et Punta de San-Luis fesaient, auprès du congrès général, de fortes réclamations sur ce qu'on avait intercepté la correspondance du représentant de la province de Catamarca, don Miguel Diaz de la Péña. Cette adresse était signée : *D. Manuel-Grégorio Quiroga, José-Antonio de Oro*, secrétaire, *Juan Corbalan, Garino Garcia, José-Santos Ortiz, Manuel de la Précilla*, secrétaire.

Des députés sont envoyés (les 2 et 3 janvier 1827) dans les provinces séparées du congrès, pour leur présenter la constitution; savoir :

D. Manuel-Antonio Castro, à Mendoza;
D. Dalmacio Vélez, à San-Juan;
D. Ignacio Garriti, à Cordova;
D. Miguel de Tésanos Pinto, à Santiago-del-Estéro;
Et d'autres, à Entre-Rios, Santa-Fé et Rioja.

Le 30 septembre, le général en chef, D. Carlos de Alvéar, publie une adresse à ses soldats, de son quartier-général de Paso de Quentéros, sur le Rio-Négro (1).

Le 11 décembre, il rendit un décret qui invitait les déserteurs de l'armée républicaine et la milice de la province orientale à rejoindre leurs corps. Le délai, pour jouir de cette faveur, était fixé au 15 janvier 1827.

Le 13, il annonça, de son quartier-général d'Arroyo-Grandé, que l'empereur du Brésil était arrivé (le 10 septembre) à Rio-Grandé pour commencer les opérations.

Proclamation du gouverneur B. Rivadavia. « Citoyens, » l'empereur du Brésil a quitté sa capitale, le 23 novembre » dernier, se fesant suivre de toutes les forces qu'il a pu réunir et dans l'espoir de forcer la république à abandonner » la partie de son territoire où commencent sa sûreté et sa » richesse.

» Le gouvernement de la république a tout fait pour éviter la guerre; il n'a rien négligé pour obtenir une paix » honorable et solide; mais tous ses efforts sont venus » échouer contre l'ambition d'un prince dévoré de la soif » des conquêtes. Il ne reste plus qu'à employer des moyens » de défense capables de repousser une agression aussi injuste.

» Citoyens, regardez autour de vous, voyez quels sont » vos devoirs, vos besoins, vos dangers. Vous avez acquis » de la gloire, des lois, des biens et la liberté; vous vous » êtes créé une patrie; vous savez ce qu'il vous en a coûté; » mais vous ne connaissez pas encore le véritable prix de vos » avantages, car vous ne les avez pas encore perdus.

» Citoyens, votre position est pénible, mais glorieuse; » c'est dans votre union et votre courage que réside le salut » de la patrie. Nos braves s'avancent vers l'ennemi, et déjà » les vaillants orientaux ont versé leur sang pour soutenir » cette devise : *Liberté ou la mort.* Votre président fera son » devoir, et il commence déjà à le remplir, avec la confiance » que chaque citoyen s'acquittera du sien. »

1827. *Expédition contre les Indiens Pampas et du Chili.* Après s'être concerté avec le cacique envoyé par les Téhuelchés, sur les mesures à prendre pour soumettre les Indiens Pampas et Chiliens, le colonel *Frédérico Rauch*, chef de l'expédition, partit, le 16 décembre 1826, des bords de l'Azul et arriva, le 24, sur le *Sauce-Grandé*, où il trouva quelques caciques avec une quarantaine d'hommes; le 28, leur nombre s'élevait à quatre ou cinq cents. Le même jour, il s'avança sur la Ventana et attaqua les retranchements de *Chiluleuca* ou de *la Paja*, et s'étant mis à la poursuite des Indiens, en tua quatre-vingts ou cent et fit plus de quatre cents prisonniers, dans un espace d'environ cent huit lieues. Une grande quantité de bétail et de chevaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui ne firent aucune perte. Le lendemain, ils se mirent en marche pour attaquer les Chiliens, retranchés dans la Sierra de Guanimi, à quatre ou cinq marches de laquelle ils furent joints par les caciques Pablo, Coriôpan, Uñol et autres, de la tribu des Ranquélès.

Le 4 janvier, le colonel Rauch partit de la rivière Inémécasié, attaqua et dispersa les Indiens ennemis près le lac Épeque. Les caciques Soldado et Nicolas Quintana furent faits prisonniers; le premier était parent du cacique Négro, et l'autre justement détesté par sa mauvaise foi dans ses traités avec le gouvernement.

Le 7 janvier, l'ennemi, campé près la rivière de Curumalal, fut surpris et dispersé avec perte de deux cents hommes, parmi lesquels se trouvaient les caciques Ancafila, Néquelqué et Patraqua; le cacique Lincoln capitula avec deux cents hommes.

Le 1er. février, les douze caciques Téhuelchès et six caciques Pampas s'avancèrent de la Sierra-Ventana avec cinq cents Indiens. Le colonel Rauch recommanda particulièrement au ministre de la guerre le cacique Négro, Chanil son fils et le cacique Catriel qui s'étaient fait remarquer par leur bonne conduite et leur bravoure.

Une souscription de 14,000 *pésos* fut ouverte en faveur des Indiens alliés et pour distribuer des secours aux pauvres captifs délivrés dans cette expédition contre les barbares (*barbaros*) (1).

Le 9 février, *combat naval* entre l'escadre de Buénos-Ayres, sous le commandement de l'amiral Brown, et celle du Brésil, sous le commodore D. Jacinto. La première était composée de quinze goëlettes et chaloupes canonnières; la seconde comptait dix-neuf bâtiments, dont huit goëlettes et quatre chaloupes canonnières furent capturées et cinq bâtiments de même espèce brûlés dans l'action, qui dura trois heures. Le commodore brésilien, le capitaine Brown, Anglais et d'autres officiers furent envoyés comme prisonniers à Buénos-Ayres.

La campagne avait duré soixante jours. Le congrès général constituant rend un décret en faveur de ceux qui ont triomphé des impériaux dans les eaux de l'Uruguay. Ils auront le droit de porter, sur le bras gauche, une médaille d'honneur (*escudo de honor*), au milieu de laquelle on lira cette inscription : *Gloria á los vencedores en las aguas del Uruguay;* et, plus bas, 9 *de febrero* 1827. L'amiral Brown reçut une gratification de 20,000 dollars (2).

(1) *Mensagero Argentino*, 13 octobre 1826.

(1) *Mensagero Argentino*, n°. 162, 23 janvier 1827.
(2) *Mensagero Argentino*, n°. 180, 21 février 1827.

Le 20 février 1827, *bataille de Ituzaingo* (1), gagnée par l'armée argentine, sous le général Alvéar, sur les forces brésiliennes, fortes de huit mille cinq cents hommes, qui laissèrent sur le champ de bataille douze cents morts, dix pièces d'artillerie, tous leurs bagages et leurs munitions et un grand nombre de prisonniers. Parmi les morts était le major Abreu.

La perte de l'armée républicaine n'excéda pas quatre cents hommes en tués et blessés. Au nombre des premiers, étaient le colonel Brandzen et le commandant Bazarès. Les troupes argentines avaient fait une marche pénible de cinquante-cinq jours lorsqu'elles arrivèrent sur le champ de bataille, et la victoire se déclara en leur faveur après six heures de combat.

Le congrès décréta qu'en mémoire de ce triomphe éclatant, il serait frappé une médaille (*escudo de honor*) avec cet exergue : *La república à los vencedores de Ituzaingo;* dans la partie inférieure, 20 *de febrero* 1827; et, au milieu, des trophées d'armes. Cette médaille était d'or pour le général Alvéar, d'argent pour les commandants et officiers, et de *laiton* (*laton*) pour les soldats. Un poëme lyrique fut composé pour célébrer ce grand événement (2).

Le 21 mars 1827, *rapport de la commission spéciale* (3) chargée d'examiner la constitution, sanctionnée par le congrès général constituant, et soumise à délibération et à l'acceptation des Provinces-Unies du Rio de la Plata.

Forces navales des deux puissances. Combat des 7 *et* 8 *avril* 1827. En mars, l'escadre républicaine était forte de deux corvettes de chacune vingt-deux canons, quatre briks, dix goëlettes et sept chaloupes canonnières ou petites barques; en tout, trente-un bâtiments, portant cent quatre-vingt-six canons.

La marine brésilienne comptait cinquante-huit bâtiments, portant onze cent vingt-sept bouches à feu, et parmi lesquels était un vaisseau de ligne, *le Pédro I*er., de 74, et onze frégates, dont quatre de 64.

Le 6 avril, une flottille, composée des briks *la République* et *l'Indépendance*, de la chaloupe *le Congrès* et de la goëlette *Sarandi*, sous le commandement de l'amiral Brown, sortirent du port de Buénos-Ayres. Le 7, les deux premiers touchèrent la pointe de Santiago, où ils furent forcés de rester, le vent et la marée étant contraires. *Le Congrès* et *le Sarandi* jetèrent l'ancre auprès d'eux. Le même jour, plusieurs bâtiments brésiliens ayant commencé l'attaque, *le Congrès* fut dépêché à Buénos-Ayres pour demander du secours; mais il fut forcé d'ancrer dans l'Enséñada. Le lendemain 8, la flotte brésilienne, composée de trois frégates, quatre corvettes et des briks et des goëlettes, au nombre de dix-huit, vint se poster à la portée de canon et commença un feu nourri, que *l'Indépendant* et *le Sarandi* soutinrent jusqu'à ce que leurs munitions fussent épuisées. La flotte républicaine, étant hors d'état de résister plus long-tems, fut brûlée et ses officiers et matelots transférés à bord du *Sarandi*. La nuit vint mettre fin au combat, et l'escadre brésilienne s'étant retirée, *le Sarandi* parvint à s'échapper et à rentrer dans le port de Buénos-Ayres. Les indépendants eurent vingt-cinq tués et cinquante-un blessés; parmi les premiers était le capitaine Drummond, de *l'Indépendance*; le capitaine Granville eut un bras emporté, et l'amiral Brown fut légèrement blessé (1).

19 Avril 1827, *négociation infructueuse avec le Brésil* dans les instructions données à D. Manuel-José Garcia.

« L'objet principal de cette mission est d'accélérer la fin de la guerre et la conclusion de la paix entre la république et l'empereur du Brésil. Le gouvernement s'en remet à l'habileté, au zèle et à la prudence de M. Garcia, pour arriver à ce but important. Avant d'entrer à Rio-Janeiro, il doit d'abord se mettre en communication avec M. Gordon, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne près cette Cour, afin d'être certain d'une réception honorable de la part de S. M. I. Après cette première démarche, il débarquera et s'occupera de remplir sa mission; s'il ne réussit pas, il reviendra dans la capitale sur un bâtiment anglais. Si, au contraire, le gouvernement brésilien consentait à entrer en négociation, M. Garcia est autorisé à conclure telle convention préliminaire qu'il jugera propre à amener une paix définitive à des conditions honorables, et avec la condition que les deux États se garantiront mutuellement l'évacuation de la province orientale, ou l'érection et la reconnaissance de ce territoire en État séparé, libre et indépendant, dont la forme et les institutions seront déterminées par les habitants eux-mêmes. Dans cette hipothèse, aucune des deux parties belligérantes n'aurait droit à des indemnités.

Signés, B. Rivadavia, Francisco de la Cruz. »

Le 24 mai 1827, le traité préliminaire de paix fut signé à Rio-Janeiro; il comprenait dix articles, dont voici les dispositions générales :

« La république des Provinces-Unies du Rio de la Plata reconnaît l'indépendance et l'intégrité de l'empire du Brésil, et renonce à toutes ses prétentions sur la province de Montévidéo, nouvellement appelée Cisplatine. De son côté, S. M. l'empereur du Brésil reconnaît l'indépendance et l'intégrité des Provinces-Unies, et promet, conjointement avec le corps législatif, de traiter la province cisplatine sur un pied égal et même avec plus d'avantages que les autres provinces de l'empire, en lui donnant une forme de gouvernement convenable à ses usages et à ses besoins et propre à assurer la tranquillité du Brésil et des États voisins.

» La république retirera ses troupes du territoire cisplatin; et cette évacuation commencera vingt-quatre heures après la ratification de la présente convention; l'île de Martin-Garcia sera mise *in statu quo ante bellum*, et on en retirera les batteries et les munitions de guerre. La valeur des prises faites à des sujets brésiliens par actes de piraterie sera restituée et fixée par une commission, composée de membres des deux nations. Les prisonniers faits par les deux parties, sur terre et sur mer, depuis le commencement des hostilités, seront mis en liberté. Les deux gouvernements conviennent de solliciter, conjointement ou séparément, le roi d'Angleterre (médiateur pour le rétablissement de la paix), de leur garantir, pendant quinze ans, la libre navigation de la rivière Plate. Les hostilités cesseront, sur terre et sur mer, à dater de la ratification des présentes; savoir : sur mer, à Santa-Maria, deux jours après; Santa-Catalina, huit; cap Frio, quinze; Fernambuco, vingt-deux; sous la ligne, quarante; la côte orientale, soixante; et dans les mers d'Europe, quatre-vingts jours. Le commerce et les communica-

(1) Ruisseau qui arrose le *Cerros de Narranjal*, *Yarco* et *Lunarejo*, entre les 30 et 31e de lat. S. et le 3e dég. de long. E. du méridien de Buénos-Ayres. Il se jette dans la Maria, affluent de l'Ybicuy, près la passe de Rosario, après un cours de dix à douze lieues. Le nom de ce ruisseau, dans la langue guaranis, signifie *rabioso* ou rapide.

(2) *Mensagero Argentino*, no. 191, 26 mars 1827.

(3) Composé comme il suit : Pédro-Francisco de Berro, Francisco Aguilar, Francisco-Antonio Vidal, Antonio Mancébo, José-Francisco Nuñez, Alejandro Chucarro, Francisco-Joaquin Muñoz.

(1) Dépêche officielle, adressée au commandant général de la marine. Buénos-Ayres, 11 avril 1827.

tions entre les deux pays seront rétablis sur le même pied qu'ils étaient avant la guerre et confirmés par traité. Cette convention préliminaire sera ratifiée par les parties contractantes, et les ratifications échangées dans cinquante jours de la présente date, dans la ville de Montévidéo, ou plus tôt s'il est possible; après quoi, elles nommeront immédiatement leurs ministres plénipotentiaires pour traiter de la paix définitive.

Signés, Manuel-José Garcia;
Marquis de Quélus, ministre et secrétaire d'État;
Vicomte de S. Léopold, conseiller d'État;
Marquis de Masaio, ministre de la marine. »

La signature de ces préliminaires excita l'indignation générale à Buénos-Ayres, et l'opinion se prononça si fortement, que les ministres, composant le gouvernement, déclarent « que l'envoyé a violé l'esprit et la lettre de ses » instructions; que les stipulations de ce traité sont attentatoires à l'honneur national, ainsi qu'à l'indépendance et » aux véritables intérêts de la république; et qu'en conséquence il est annulé *de facto*.

Signés, Rivadavia, Julian S. de Aguéro, Francisco de la Cruz, Salvador M. de Carril. »

Cette malheureuse négociation acheva de dépopulariser Rivadavia; et, le 27 juin, il se démit de la présidence, par un message qu'il adressa au congrès, et dans lequel il disait, « que des difficultés d'une nouvelle espèce et qu'il n'avait pu prévoir lui avaient démontré l'inutilité de ses services à l'avenir; que tout nouveau sacrifice de sa part serait désormais sans objet. Dans cette persuasion, il résigne l'autorité, regrettant de ne pouvoir exposer au grand jour les motifs qui justifient son inébranlable résolution ».

Le 30, ce message fut pris en considération et la démission adoptée, avec seulement deux votes négatifs.

En se retirant, Rivadavia adressa au peuple la proclamation suivante:

« Dès que l'empereur du Brésil, à l'ouverture de la présente session, eut déclaré que la paix entre son empire et » la république Argentine tenait à une seule clause, aussi » contraire à l'honneur qu'aux intérêts de cette république, » je fus pénétré de la nécessité où nous étions de faire les » plus grands sacrifices, pour détourner une si grande calamité.

» Les avantages remportés par nos armes dans tant de » combats sur terre et sur mer nous avaient assuré une supériorité qui nous permettait de proposer la paix sans » déshonneur et de la signer sans désavantage; de plus, la » médiation d'une grande puissance, offerte dans un but » honorable, m'avait fait croire que le cabinet de Rio-Janeiro agirait d'après ces principes; c'est ce qui a décidé la » mission extraordinaire au Brésil, avec les instructions qui » ont été rendues publiques.

» Le citoyen, à qui cette mission fut confiée, outrepassant ses pouvoirs, nous a apporté, au lieu d'un traité de » paix, la sanction de notre déshonneur et de notre dégradation.

» L'honneur de la république, identifié avec le mien » propre, la gloire de nos armes pendant ma présidence, » les relations diplomatiques que j'ai ouvertes avec une des » premières puissances de l'Europe, enfin ma vie entière, » consacrée à la cause de notre indépendance, ne me permettent pas d'associer mon nom à l'infamie et à la lâcheté » de mon compatriote.

» Reconnaître la légitimité de la domination brésilienne, » dans la province en litige, serait sanctionner des droits » diamétralement opposés aux principes politiques qui conviennent à l'Amérique; c'est-à-dire que chaque pays appartient à ses propres habitants.

» Dans de telles circonstances et après le résultat aussi » malheureux qu'inattendu d'une négociation, suivie depuis » si long-tems avec tant de bonne foi de notre part, la résignation d'un poste que je devais à la confiance des représentants de la nation, est le seul sacrifice que je puisse » leur offrir en retour.

» Buénos-Ayres, 28 juin 1827. »

Le 3 juillet suivant, le congrès adressa au pouvoir exécutif une note relative à la même convention. Elle portait:

« Le congrès a vu avec autant de surprise que Vos Exc. la convention préliminaire conclue et signée par le ministre plénipotentiaire de la république, D. Manuel Garcia avec le gouvernement du Brésil, à laquelle sont jointes votre note du 25 courant et toutes les pièces à l'appui, qui ont été scrupuleusement examinées.

» Cette assemblée, profondément affectée d'une pareille communication, n'a pu hésiter un moment à exprimer son adhésion unanime à la juste indignation avec laquelle Vos Exc. ont rejeté cette convention. Heureusement, le même esprit s'est manifesté dans toutes les classes du peuple. Bien loin que cette circonstance ait des résultats défavorables, elle servira au contraire à augmenter l'enthousiasme et le patriotisme, qui nous mèneront à de nouveaux triomphes et feront supporter aux ennemis tous les effets de la colère nationale. »

L'armée manifesta aussi ses sentiments sur la convention signée entre le gouvernement brésilien et D. José Garcia. Dans une lettre, datée du quartier-général de El-Cerro, le 12 juillet, et adressée au général D. Carlos Alvéar, les chefs supérieurs de l'armée d'opération exprimaient leur entière approbation de la conduite du congrès dans cette circonstance: « Quoique la paix, » disaient-ils, « soit le plus cher » de nos désirs, nous ne désirerons jamais de l'obtenir aux » dépens de la république: aussi félicitons-nous le gouvernement et la nation d'une résolution si généreuse et si digne d'un peuple libre. L'armée, convaincue de la justice » de la cause qu'elle défend, se prépare à de nouveaux sacrifices, avec la certitude d'obtenir de nouveaux triomphes (1) ».

Le même jour du message précédent (3 juillet), une commission spéciale (2) présenta au congrès un projet de loi en treize articles, qui fut adopté dans la même séance.

Cette loi portait en substance:

« Le nouveau président de la république sera choisi provisoirement jusqu'à la réunion de la convention nationale; ses fonctions seront limitées aux déclarations de paix et de guerre, aux relations extérieures et aux finances de l'État. A l'égard de la banque nationale, il exercera les fonctions qui lui sont confiées par la loi de sa création. Il aura la direction provisoire du gouvernement de la ville et du territoire de Buénos-Ayres. Si les provinces qui ont rappelé leurs députés persistent dans cette intention, l'exercice de leurs pouvoirs cessera immédiatement; le pouvoir exécutif provisoire invitera alors les provinces à se réunir promptement en convention nationale, qui sera composée d'abord d'un député par chaque endroit où les élections seront faites; cette convention devra régulariser la représentation nationale, en fixant

(1) *Cronica politica y literaria de Buénos-Ayres*, n°. 70, 6 de agusto 1827.

(2) Composée des membres, *Valentin Gomez*, *Juan-Ignacio de Gorriti*, *Manuel Dorrégo*, *José Drenales*, *Manuel-Antonio Castro*.

le nombre de ses membres, suivant les instructions que les députés recevront de leurs provinces; elle s'occupera de nommer le président de la république; de prendre toutes les mesures convenables à l'état où se trouve la nation, et de recevoir les votes des provinces pour l'acceptation ou le rejet de l'acte constitutionnel, ou sur la convenance d'ajourner leur décision sur cet objet jusqu'à un moment plus opportun. Le présent congrès sera dissous à l'instant où la convention nationale sera officiellement installée.

» La ville et le territoire de Buénos-Ayres seront représentés dans les formes précédemment usitées, pour délibérer sur son caractère politique ainsi que sur ses autres droits et nommer ses députés à la convention nationale. Le congrès général recommande aux provinces la conservation d'un corps délibérant, jusqu'à l'installation d'une nouvelle assemblée. Le nouveau président devra employer tous ses efforts pour faire cesser la guerre civile, et il est en conséquence autorisé à toucher les sommes nécessaires. L'objet important de la guerre nationale lui est surtout recommandé, ainsi que l'adoption des mesures les plus efficaces et les plus énergiques pour y faire concourir tous les citoyens, comme l'exige impérieusement l'honneur de la république. »

Le 5, le congrès (cinquante-neuf membres présents) s'assembla pour nommer le nouveau président. Les voix furent ainsi partagées :

Le docteur Vicente Lopez (1), 45; le général Alvarado, 9; le général Lavalléja, 4; le général Nécochéa, 1.

D. Lopez, ayant seul obtenu la majorité, fut reconnu président; mais, lorsqu'on lui notifia sa nomination, il refusa, en appuyant sa détermination sur ce que le poste auquel il était appelé avait soulevé toutes les ambitions au sein du congrès même et fait couler le sang dans les provinces. « Tous les moyens de gouvernement, » disait-il, « et ceux destinés à soutenir la guerre contre le Brésil, ont été employés par les deux partis qui nous divisent dans des intentions personnelles. L'un a pour lui les provinces opposées au sistème précédent et les ressources du peuple pour faire la guerre; l'autre est soutenu par les provinces qui ont défendu ce même sistème et par le crédit, sans lequel tout est paralisé et qu'on ne peut remplacer que par des réactions aussi infructueuses qu'elles sont violentes. En conséquence, si les deux partis ne se réunissent pour mettre à la disposition du gouvernement leurs moyens respectifs et pour continuer la guerre contre l'empereur, l'autorité ne peut être constituée de manière à être reconnue par toutes les provinces, et le citoyen qui l'exercera sera dans l'impossibilité de remplir ses nombreuses et pénibles obligations. »

Ce refus motivé ayant été porté à la connaissance du congrès, tous les membres, à l'exception de trois, se prononcèrent contre son acceptation. D. Lopez consentit alors à accepter la présidence, au moins jusqu'à la réunion de la nouvelle convention.

Le 7 juillet, le nouveau président fut installé. Après avoir prêté serment, il adressa aux représentants un discours qu'il commença en rappelant les circonstances difficiles où se trouvait la nation, circonstances qui avaient d'abord motivé son refus. Il fit sentir ensuite la nécessité de rapprocher tous les partis et de les faire concourir à un même but, celui de la prospérité nationale. Il termina en ces termes : « Je ne puis répondre des événements, parce que je ne puis » savoir jusqu'à quel point je dois compter sur la coopération des citoyens; mais si je suis assez heureux pour obtenir la confiance et l'appui de la nation, j'espère remplir » dignement les devoirs qu'il a plu au souverain congrès de » me confier ».

Le 9, la composition du ministère fut ainsi arrêtée : *Don Julian S. D. Agüero*, ministre du gouvernement et des finances; le général *Guido*, ministre de la guerre; *D. Manuel Dorrégo*, ministre de la marine et des relations extérieures. Mais tous refusèrent le portefeuille. Le 13, M. *Anchorena* fut nommé ministre des finances, et le général Marcos Balcarcé, ministre de la guerre : tous deux acceptèrent leur nomination.

Événements militaires, 23 avril. *Combat de Camacua.* Les forces brésiliennes, composées de seize cents cavaliers, sont battues et dispersées avec perte de cinquante-trois hommes par les troupes républicaines, sous le général Lavalléja, qui n'eut que quelques blessés (1).

Dixième bulletin de l'armée républicaine. Le 29 avril, le général Lavallé campa avec le deuxième corps sur les bords du Québracho, où il fut rejoint par le reste de l'armée, le 7 mai. Le 10, il quitta ce ruisseau, et, continuant sa marche jusqu'au Rio-Négro, il traversa cette rivière dans un endroit où, malgré les pluies, il n'y avait pas plus de deux pieds d'eau. Les trois corps d'armée s'arrêtèrent sur les hauteurs qui couronnent la gauche de la rivière, durant trois jours d'une pluie continuelle, qui rendit les chemins impraticables. Le 15, la division de cavalerie Pachécos marcha sur Contrato, entre Candiote et le Yaguaron, et, le lendemain, elle y prit position; ce même jour, le général Lavallé, avec le quatrième et seizième de cavalerie, s'avança vers le Yerval; le colonel Vidéla sur Bétancun, sur la droite du Yaguaron, et le reste de l'armée se dirigea sur le Rio-Grandé. Suivant les ordres donnés par le général Brauen, tous les habitants de San-Francisco-de-Paulo et de Las-Charquéadas étaient obligés de se transporter avec leurs esclaves au nord du Rio-Grandé, abandonnant leurs bestiaux et provisions, sous peine de confiscation, d'emprisonnement et même de mort. Pour balancer cet ordre, le général républicain en publia un autre établissant la peine de confiscation contre ceux qui quitteraient le lieu de leur résidence.

Les forces impériales étaient séparées des républicains par deux rivières rapides, la Camacua et le Piratini (2).

Le 27 mai, le général en chef de l'armée républicaine, D. Carlos Alvéar, dans une lettre au ministre de la guerre et de la marine, datée de Yaguaron, rendait compte d'un combat qui avait eu lieu le 24, entre le général Lavallé et une division de cavalerie ennemie, sous les ordres de Caldéron et de Yucas Téodoro, qui fut forcée de se retirer avec perte; Lavallé fut blessé.

27 juillet. Un décret, en date de ce jour, rendu par le souverain congrès, autorise le président à négocier, dans le territoire de l'État, un emprunt de 5,000,000 de *pésos*. Les terres et édifices publics sont hipothéqués au paiement de cette somme, qui devra être remboursée sur les revenus généraux, principalement sur ceux territoriaux et sur le produit de la taxe de guerre fixée par les articles suivants : « Toutes les productions et effets introduits dans les provinces intérieures et la *campaña* de Buénos-Ayres paieront

(1) Poète connu par une Ode nationale, devenue populaire, et qui commence ainsi : « *Oid, mortales, el grito sagrado, etc.* »

(1) Bulletin n°. 9, signé par Mansilla, chef d'état-major, le 28 avril 1827.

(2) On lisait dans la proclamation du marquis de Barbaréna à ses soldats, datée de son camp de San-Gabriel, le 17 février 1827 : « La victoire est certaine, et bientôt nous vengerons, dans Buénos-Ayres même, les hostilités commises contre les petites peuplades (*poblaciones*) de Bajé et San-Gabriel ».

à cette ville un droit de 4 p. %; tous les produits manufacturés, soit nationaux, soit étrangers, introduits dans les provinces autres que celles ci-dessus, paieront 6 p. %; l'herbe malé, le tabac et les cigares, le vin et le vinaigre, 10 p. %; les eaux-de-vie et liqueurs, 20 p. %; les métaux seront francs et quittes de tout impôt. Ces dispositions dureront tout le tems de la guerre avec le Brésil (1) ».

1827. *Expédition anglaise*, composée des deux navires *l'Adventure* et *le Beagle*, commandés par les capitaines King et Stokes, pour explorer les côtes du détroit de Magellan. Ils y arrivèrent le 23 décembre, et commencèrent leurs opérations.

Lois et Décrets *sur l'administration intérieure, le culte, l'éducation, la justice, les finances, etc., etc.*

On a réuni ici les lois les plus importantes, rendues principalement sous l'administration éclairée du ministre Rivadavia, et qui n'auraient pu trouver place dans la narration, sans interrompre le récit des faits qu'elle contient. La manière dont ces décrets sont rédigés montrera les grandes améliorations qu'exigeait la situation de ces provinces et les avantages qui en sont résultés dans les différentes branches de l'administration publique.

Loi du 4 mars 1826, *généralement appelée loi de capitalisation.* La ville de Buénos-Ayres est la capitale de l'État. La capitale et son territoire sont placés sous la direction immédiate et exclusive de la législature et du président de la république. Tous les établissements de la capitale sont nationaux.

La capitale embrasse le territoire situé entre le *Puerto de las Conchas*, et la Enséñada et entre le Rio de la Plata et les Conchas, vers le pont de Marquez et de là par une ligne parallèle au Rio de la Plata jusqu'à Santiago.

Le reste du territoire, dépendant de la province de Buénos-Ayres, sera érigé en provinces par un décret spécial.

La province septentrionale sera appelée *provincia del Parana*, celle méridionale *provincia del Salado*; la capitale de la première sera San-Nicolas, et celle de la province de Salado sera le Puéblo de Charcanas, qui est devenu une cité.

La ligne de division s'étend entre les provinces limitrophes de la Sierra los Arroyos, de Tapalquès y Florès, el Rio-Salado, el Arroyo de Culculali, las Canadas-del-Toro, de los Pojos y de la Raja, el Arroyo de Moralès et el Rio de la Matanza, vers le point de rencontre de la ligne de démarcation du territoire, qui, d'après la loi, appartient à la capitale (2).

5 Mai, *décret relatif à la concession de terrains sur la nouvelle frontière* : 1°. toute personne ne possédant aucune propriété territoriale, et qui voudra s'établir dans la ville qui doit être bâtie sur la nouvelle frontière, recevra un lot de terre dans le plan de ladite ville de cent cinquante pieds carrés;

2°. Ceux qui s'occupent d'agriculture auront la jouissance d'une portion de terre, *quinta* ou *chacara*, dans la partie qui sera déterminée;

3°. Enfin, il sera accordé à tout individu ne possédant ou ne louant aucune terre, et qui s'établira sur ladite frontière, avec au moins deux cents pièces de bétail, une *estancia*, occupant un terrain d'une lieue de large sur une lieue et demie de profondeur;

4°. Lesdites personnes seront exemptes de tout impôt pendant quatre ans pour les *estancias* et huit ans pour les *quintas* ou *chacaras*. *Signé* B. Rivadavia, président.

Culte. Avant que la tolérance religieuse fût adoptée par Buénos-Ayres, San-Juan s'occupait de la réforme ecclésiastique par l'abolition des couvents et l'incorporation des moines réguliers au clergé séculier.

Par un décret du 5 juillet 1823, on établit des conférences hebdomadaires du clergé : le prélat diocésain est chargé d'obliger tous les membres du clergé à assister une fois par semaine à une conférence sur les sujets suivants : 1°. la morale considérée dans ses rapports avec la religion; 2°. l'éloquence sacrée pratique; 3°. la discipline ecclésiastique; 4°. le droit public ecclésiastique.

Jours fériés. Décret du 31 août 1822, à l'exception des dimanches et des jours d'offices complets, il n'y aura à l'avenir de jours fériés que le 25 mai et le 9 juillet.

Le 11 juin, décret contre l'ivrognerie.

Le 2 octobre 1825, le gouvernement de Buénos-Ayres passa une loi pour garantir la *liberté des cultes*, déclarant que le droit que possède tout individu d'adorer Dieu d'après sa conscience est inviolable dans toute la province, et que l'usage de cette liberté reste soumise à ce que prescrivent la morale, l'ordre public et les lois du pays.

Es inviolable en el territorio de la provincia el derecho que todo hombre tiene para dar culto à Dios Todo-Poderoso, segun su conciencia.

El uso de la libertad religiosa que se declara por el articulo anterior queda sujeto à lo que prescriben la moral, el orden publico, y las leyes existentes.

Éducation publique. En 1799, on établit le *tribunal de medecina*, sous le titre de *proto medicato*. Le 20 mai 1825, décret qui sépare le *tribunal de medicina* de *los catedraticos de la escuela*.

9 Août 1821, décret pour l'organisation de l'université de Buénos-Ayres. Par un décret du 12 août 1821, on établit l'université, divisée en six sections; savoir : 1°. *sciences sacrées*; 2°. jurisprudence; 3°. médecine; 4°. sciences exactes; 5°. étude préparatoire; 6°. éléments. Le 8 juin 1822, on en publia les règlements.

Par un décret du 3 mai 1826, on fixe à cinq le nombre de chaires existant dans la faculté de médecine; savoir : 1°. celle d'anatomie et de phisiologie; 2°. de pathologie et de chirurgie clinique; 3°. de pathologie et médecine clinique; 4°. de théorie et pratique d'accouchement; et 5°. matière médicale de pharmacie.

Les cours doivent durer quatre ans; les appointements des professeurs sont fixés à 2,000 piastres par an.

Décret du 9 mai 1826, qui fixe à un an le cours d'économie politique, dont l'étude est déclarée libre dans l'université.

Les études préparatoires dans l'université sont, 1°. le latin et le grec; 2°. la philosophie; 3°. l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre; 4°. la phisique expérimentale.

On a établi une chaire de droit ecclésiastique en rapport avec celle de jurisprudence. Le cours sera d'un an et public.

La ville de Cordova possède un collége, celui de Monserratte, fondé en 1783.

Il y a des écoles publiques dans les principales villes.

Décret du 26 mai 1826, qui établit un corps d'ingénieurs (*departamento de ingeniores arquitectos*), dont le chef doit avoir un traitement de 2,000 *pésos* par an; le deuxième, 1,500; chaque inspecteur, 900, etc.

Par un autre décret, on établit un bureau pour la topographie et la statistique générale (*departamento encargado de la topographia y estadistica general de las provincias*).

Administration de la justice. Les Cours renouvelées; les appointements des juges augmentés; des listes de toutes les causes civiles et criminelles jugées ou en instance publiées chaque mois; quatre *camarillas*, appointements 2,500 dollars; cinq juges de haute Cour, 2,000 dollars; *carralado* pour connaître des affaires du commerce et du paiement des dettes; un alcade nommé d'office défenseur du pauvre; les crimes de haute trahison, de meurtre et de vol punis de mort; les militaires justiciables des lois civiles. (*Caldcleugh*, chap. 7.)

Loi du 21 juin 1822, qui établit que l'inviolabilité accordée aux propriétés par la loi de la province s'étend à toutes celles qui se trouvent sur le territoire, quel que soit leur possesseur.

Décret qui reconnaît citoyens de la république les étrangers établis dans le pays avant 1816, s'ils ont inscrit leurs noms sur les registres civils. Ceux établis après cette époque peuvent aussi, en remplissant certaines formalités, obtenir les droits de citoyen.

Au mois d'août 1821, on passa une loi pour annuler celle de 1817, qui empêche le mariage des Espagnols avec les natifs du pays.

(1) *Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres*, num. 66, 8 *de agosto* 1827.

(2) *Mensagero Argentino*, n°. 141, 13 décembre 1826.

19 Avril 1822, décret contre les vagabonds. Le chef de la justice et tous ses agents sont spécialement chargés de faire arrêter tous les vagabonds, à quelque classe qu'ils appartiennent. Ils seront aussitôt enrôlés militairement pour un terme double de celui fixé pour les engagements volontaires. S'il n'était pas propre à l'état militaire, il sera, pendant un an, employé forcément aux travaux publics.

Décret du 3 décembre 1821, qui chasse du pays les individus qui, dans la Péninsule espagnole, se sont opposés à l'établissement du droit des peuples. « Aucun des individus qui se sont si-» gnalés dans les excès commis dans la Péninsule espagnole con-» tre les droits des peuples, ne sera admis dans le territoire de » Buénos-Ayres. »

Loi du 10 mai 1822, qui sanctionne le principe qu'il y a subversion de tout droit dans l'intention de détruire les constitutions et les gouvernements qui n'émanent pas de la volonté spontanée de ceux qui, par privilége, se jugent exclusivement autorisés à rendre ou à cesser de rendre justice aux peuples.

2 Janvier 1823, création d'une société de bienfesance pour l'inspection et direction des écoles de jeunes filles de l'hospice des enfants trouvés, de l'hôpital des femmes et du collége des orphelins. Pour subvenir aux dépenses de cette société, on assigne une somme de 600 piastres par an, prise sur les fonds de réserve. Pour l'entretien des écoles de jeunes filles, on accorde la somme de 3,000 piastres sur les fonds affectés dans le budget aux études élémentaires et 1,000 piastres sur le legs du docteur Royal.

Orphelines. Décret du 3 novembre 1823. La société de bienfesance est chargée d'exercer les fonctions de *curateur* relativement au mariage des orphelines qui n'ont point de parents immédiats ou de personnes qui puissent légalement intervenir dans lesdits contrats. RIVADAVIA.

Pensions alimentaires. Décret du 12 juin 1822. Le paiement de toute pension alimentaire se fera, à l'avenir, d'après le certificat de vie, conformément au décret du 16 avril dernier, n°. 349, jusqu'à l'âge de douze ans pour les garçons, et pour les filles jusqu'à ce qu'elles changent d'état.

Les mineurs qui ont passé douze ans ne peuvent continuer à jouir de la pension, à moins qu'ils ne suivent les écoles publiques, ou qu'ils ne soient apprentis dans une fabrique ou quelque boutique. Dans le premier cas, ils jouiront de la pension jusqu'à l'âge de vingt-un ans, et, dans le second, jusqu'à l'âge de seize.

5 Mars 1823, établissement d'une caisse d'épargnes. On assigne la somme de 50 piastres par mois sur les fonds réservés pour les dépenses administratives de ladite caisse.

19 Avril 1822, décret contre ceux qui abusent de la loi de récompense militaire. Tout individu admis à jouir de la récompense militaire, et ayant touché ce qui lui revient, qui n'aurait point une occupation ou un établissement capable de lui fournir une honnête existence, sera sous la surveillance immédiate de la police, et ne pourra porter uniforme. RIVADAVIA.

Décret du 1er. mars 1823, pour l'érection d'un monument de marbre à la mémoire du docteur *Mathias Patron* qui se distingua par ses vertus. Il mourut à Cordova, le 6 janvier 1822. Ce monument sera placé dans le cimetière du nord; il y aura une inscription convenable, gravée en bronze, faite par le premier secrétaire du département de l'intérieur.

Décret du 1er. mars 1823, pour décerner les prix donnés par le gouvernement pour la morale, l'industrie et l'application. Le prix de morale, de 200 piastres, sera accordé à la femme la plus distinguée sous le rapport de la moralité et des vertus propres à son sexe. Le prix de l'industrie, de 100 piastres, sera accordé à la femme qui aura le mieux pourvu, par son travail, à sa subsistance et à celle de sa famille ou de ses parents. Les deux prix de l'application, de 50 piastres chacun, seront décernés aux deux jeunes filles qui se seront le plus distinguées par leur travail et par leur application.

Décret pour établir six prix nationaux, dont trois seront distribués le 24 mai (jour de la déclaration de l'indépendance), et les les autres le 8 juillet (jour de la révolution). Les prix seront une médaille d'or de 200 piastres chacun. Ils seront adjugés et décernés par la réunion des docteurs de l'université, deux par l'académie de médecine et deux par la société littéraire de Buénos-Ayres. Les trois corps littéraires soumettront au ministère de l'intérieur un projet de règlement pour les prix.

Note A. — *Notes sur la Patagonie.* Depuis quelques années, le gouvernement de Buénos-Ayres a porté une attention particulière sur l'établissement de Patagonie; il y a établi de fréquentes communications par mer, et la population en est beaucoup augmentée. Des colons espagnols y introduisirent d'abord l'agriculture, qui fit de grands progrès, et la Patagonie ne tarda pas à envoyer à Buénos-Ayres le produit de ses campagnes, auquel elle joignit du sel et des jambons. Quelques personnes s'enrichirent dans ce commerce; mais le pays devint insensiblement un lieu d'exil, où le gouvernement envoyait ceux qu'il voulait éloigner des villes. La guerre qui précéda la révolution, porta un grand préjudice à cet établissement, et arrêta tout à coup les secours qu'il recevait en hommes et en argent de la capitale. Il fut oublié et tomba dans une langueur dont il ne sortit que pour recevoir de nouveaux exilés. Il souffrit beaucoup ensuite d'une attaque sanglante qu'il éprouva de la part des Indiens, et d'un soulèvement à la tête duquel s'étaient mis deux Européens bannis de Mendoza. Des troupes envoyées de Buénos-Ayres firent rentrer ce pays dans l'ordre.

Une association de propriétaires et de négocians vient d'obtenir du gouvernement un terrain de quatre mille milles carrés, à condition qu'elle se chargerait de tous les frais de sa défense. Ce terrain, situé au sud du Salado, fait un angle avec cette rivière. Plusieurs commissions, nommées par la compagnie, ont été chargées de présenter des plans pour la formation des colonies. Des ingénieurs doivent s'occuper de tous les travaux propres à favoriser cette entreprise. Ces commissions sont déjà en pleine activité.

Les frontières de Patagonie ont été reculées vers le sud (1).

Note B. — Le Rio-Négro ou rivière Noire, de la côte Patagonienne, est situé sur le 41° 13' de lat. méridionale, et par le 56° 50' de long. O. de Cadix. Son entrée est un peu difficile à cause des bancs qui l'obstruent, et cependant des frégates y ont pénétré. Ce fleuve serpente S.-O., et traversant le continent, il touche presque celui de *Baldivia*.

On pêche à l'embouchure de ce fleuve, et sur les plages adjacentes, une multitude de phoques et de baleines, et beaucoup d'autres espèces de poissons excellents; de l'intérieur, il descend dans la saison convenable, de nombreuses troupes de truites et de lamproies.

La température est extrêmement froide et sèche, et les vents soufflent avec une extrême violence. Les pluies n'y sont pas abondantes; mais cet inconvénient est compensé par les grandes crues d'eau qu'éprouve le fleuve à la fin de l'hiver. Les infirmités des habitants naissent principalement de la rigueur du climat.

Le fleuve partage le pays en deux parties bien distinctes. Celle du nord est élevée et fermée par des montagnes, dont la matière n'est autre chose qu'un sable affermi. Ces masses sont coupées d'espace en espace par des lits de pierre calcaire parallèles à la base, qui ont plusieurs pieds de largeur et de quatre à six pouces d'épaisseur. Sur cette même côte, on rencontre des salines très-abondantes, ainsi que des mines de plâtre. La surface du sol est généralement couverte d'herbes aromatiques et de gras pâturages. On a trouvé sur le haut des montagnes des coquilles marines, et de la base de ces montagnes jusqu'à mi-côte, il y a beaucoup de terres à blé.

La côte méridionale est entièrement unie, et ne s'élève que bien peu au-dessus du fleuve, qui, dans les marées, monte jusqu'à son niveau; de sorte qu'il serait très-facile d'arroser ses plaines par de petits canaux. Il s'y trouve beaucoup de salpêtre et de racines dont les porcs se nourrissent. Tous les fruits, particulièrement la vigne et les plantes potagères, sont d'une riche et vigoureuse végétation ; le froment est d'une excellente qualité. Le gros bétail est d'une stature prodigieuse, et se multiplie rapidement (2).

(1) Voyez l'*Abeille Argentine* et *Esquisse de Buénos-Ayres*, sup., par M. Varaigne.

(2) *Argos de Buenos-Ayres*, n°. 27, octobre 1821.

Parmi les différents points de l'Amérique, M. de Humboldt a indiqué pour pratiquer une communication entre les Océans Atlantique et Pacifique, l'un est le golfe de Saint-George ou baie de Saint-Julien, sur la côte de Patagonie. En 1790, le vice-roi de Lima, avec l'autorisation de la Cour d'Espagne, envoya une expédition pour examiner ce projet, mais le résultat n'en fut pas favorable. Cependant il sera facile d'établir une communication entre les rivières de la côte du Chili et le Rio-Négro, qui se décharge dans la mer à la *poblacion del Carmen*, située sur la côte de Patagonie, vers le 41° de lat. australe et 57° de long. O. de Cadix.

Il résulte des travaux exécutés par le gouvernement espagnol en 1789, 1790 1794 et 1795, que depuis la ville de *Antuco*, vers le 37° de lat., et le 65° de long. O. de Cadix, sur la côte occidentale du Chili, le Rio-Néguen va s'unir avec le Rio-Négro de la Patagonie; d'autres sont d'avis que c'est le *Rio-Diamante*, qui vient du 35° de lat. dans les Cordillières du Chili pour s'unir avec le Rio-Négro vers le 39°.

On appelle généralement Patagons, les peuples qui habitent la partie méridionale de l'Amérique dans les terres magellaniques et au nord du détroit de ce nom. Les habitants, entièrement sauvages, vivent du produit de leur chasse et de la pêche, abondante sur les côtes de la mer. Les établissements postérieurs des Européens, dans la partie que possède aujourd'hui le gouvernement de Buénos-Ayres, y ont formé quelques colonies qui ont subsisté et subsistent encore dans des forts construits pour les défendre contre les attaques continuelles des sauvages ou Indiens Patagons, qui se répandent souvent dans les campagnes, et volent ou détruisent un grand nombre de bétail qu'ils transportent ensuite dans le sud et dans les Patagonies. Il est à craindre que ces Indiens, trouvant la vente de ces bestiaux facile et productive, ne redoublent d'efforts pour s'en approprier le plus possible, ce qui causerait un tort irréparable à cette partie de la province. Dans leurs premières irruptions, les Pampas, à eux seuls, ont enlevé dans les campagnes de Buénos-Ayres plus de quinze cent pièces de bétail (1).

Le lieutenant-colonel *D. Joseph-Gabriel de la Oyuéla*, parti de Buénos-Ayres le 20 juin 1821, arriva à Patagonie après douze jours de navigation, les vents constamment fixés au N.-O., ayant empêché d'arriver au port en moins de tems. Il fut reçu aux acclamations des habitants, auxquels il fit part des intentions bienveillantes du gouvernement à leur égard, de sa résolution de les protéger, et de la nouvelle époque qui allait s'ouvrir pour la prospérité de ce territoire. Déjà quelques-uns d'entre eux avaient émigré à Rio-Janeiro, les autres avaient résolu de se mettre sous la protection du pavillon portugais à Montévidéo, lorsque l'arrivée du nouveau commandant leur rendit la confiance et la tranquillité.

D. Oyuéla ne tarda pas à justifier les espérances des colons. Il réunit la population et fit élire un alcade avec toute l'extension d'autorité et d'indépendance dont jouissent ceux de Buénos-Ayres. Patagonie se trouvant divisé en deux parties par le Rio-Négro, l'alcade s'adjoignit un lieutenant pour la Bande méridionale du fleuve, résidant lui-même dans celle au nord, qui est la partie principale.

Le fort contient dix-sept ateliers avec pavillon d'officier, parfaitement placés, mais presque tous en état de délabrement. A l'arrivée du commandant Oyuéla, le plus grand nombre des familles couchaient sous des barraques de cuir qu'ils avaient faites dans la forteresse, par crainte des Indiens *Aucas*, *Ranquelès* et *Serranos*. Le commandant rassembla de nouveau les habitants, et leur ayant proposé de reconstruire la forteresse, tous voulurent y contribuer de leurs personnes et de leurs biens.

Quelques jours après, il s'occupa d'un objet des plus importants. Depuis leur établissement, les habitants de Patagonie n'avaient jamais connu d'école primaire; il se procura une méthode d'*enseignement mutuel* et plusieurs autres choses utiles, avant de partir pour Buénos-Ayres, avec le secours du chef du sénat. Il appela près de lui trois des principaux notables, et leur ayant représenté qu'il était chargé par M. le gouverneur Rodriguez d'activer l'éducation de la jeunesse, il les priait d'accepter le titre de *protecteur de l'école de Patagons*, suivant le sistème de Lancastre. Ils reçurent avec enthousiasme cette commission, et firent tous les frais nécessaires. A la fin de juillet (1821), il y avait trente-cinq jeunes gens pour l'ouverture.

Le port du Rio-Négro est extrêmement dangereux à son entrée; les bâtiments ont toujours besoin d'un pilote pratique, etc.; mais cette partie du service avait été négligée comme tout le reste; en sorte que la plupart des navires ont choisi d'autres points de la côte pour y mouiller. Le commandant se rendit par terre jusqu'à l'entrée du port, éloignée de sept lieues de la peuplade; il entreprit la reconstruction des bâtiments situés à l'est, et il établit une embarcation montée de cinq hommes, pour faire faire aux navires le saut de la barre.

Les habitants ont consenti à supporter un impôt appelé *droit de l'Etat*, consistant dans le cinq pour cent (ou demi-dixme), sur toutes les récoltes. Les agents chargés de la recette sont au nombre de trois, amovibles chaque année.

Le nombre des pièces de bétail existant dans les différents districts de la province, s'élève à 178,850.

A cette époque, la population s'élevait à 471 individus, dans la proportion suivante :

	Hommes.	Femmes.
D'un an à 15	101	91
De 15 à 30	73	51
De 30 à 45	50	29
De 45 à 60	33	10
De 60 à 75	13	8
De 75 à 90	8	4
	278	193
	471	

Suivant le commandant Oyuéla, la branche sur laquelle on doit principalement imposer des droits, est celle de la pêche des phoques et des baleines par les étrangers; il a fixé provisoirement ce droit à cinq *pésos*, et fait des règlements à cet égard, pour l'exécution desquels il serait nécessaire d'établir un poste dans la baie, et d'avoir un bâtiment de guerre afin d'assurer le recouvrement de ce droit, qui pourrait monter à 7,000 *pesos* par an (1).

Note C. — Tableau des produits, manufactures et branches de commerce des provinces de la Plata, dressé le 21 avril 1818, par Grégorio Tagle, ministre des relations étrangères. — Buénos-Ayres. Grain, cuirs, suifs, laine, peaux non tannées de divers animaux, corne. Son commerce est considérablement augmenté. Le trafic avec les Indiens Pampas en laine, sel, brides et plumes, surpasse la somme de 100,000 dollars.

Paraguay. Laine d'une qualité supérieure; herbe du Paraguay, tabac, câbles; miel et mélasse, viandes sèches ou fraîches, sucre, riz, coton, gommes et raisins de différentes sortes, beaux oiseaux.

Cordova. Grains, cuirs, habits de laine et coton, éducation des mulets et de bestiaux, excellente chaux, mines d'or et d'argent.

Mendoza. Fruits secs, vins et eaux-de-vie, grain, bestiaux, vêtements de drap, transport de marchandises et chariots pour la commodité des communications avec Buénos-Ayres, le Chili et autres pays; mines dor.

Tucuman. Laine, riz, orange, tabac, miel, excellent fromage, habits de drap et de coton, éducation de bestiaux, transport de marchandises et chariots.

Salta. Éducation de bestiaux, mulets, dont on en envoie soixante-dix à quatre-vingt mille au Pérou; grain, sucre, miel, mélasse et esprits; laine d'una qualité supérieure, bois, mines d'or et d'argent, de cuivre, de fer et d'étain, soufre, alun et vitriol.

Corrientès. Cuirs, peaux non tannées, coton, miel, provisions sèches, sucre, charbon et vêtements de laine.

Entre-Rio et Bande orientale. Cuirs de bœufs et de chevaux, peaux de daims et chinchillas, viandes sèches et salées.

(1) *Argos de Buenos-Ayres*, 9 juin 1821.

(1) *Argos de Buénos-Ayres*, n°. 26, 6 octobre 1821.

Note D.—Situation du Paraguay en 1825; extrait d'une lettre de M. Grandsire (1).

Aujourd'hui les Brésiliens seuls sont autorisés par le dictateur à faire le commerce avec le Paraguay, mais sur deux points seulement, à Itapua (sur le Parana), au sud, et au nord en face de Nuéva-Coimbra sur le Paraguay.

A l'époque de son séjour à Itapua, le 15 août 1824, les étrangers détenus au Paraguay étaient au nombre de soixante-sept, se composant de créoles, Américains, Portugais, Espagnols, Suisses, Français, Anglais, Allemands et Italiens. M. Bonpland (2) était à Santa-Maria de Fé, à vingt-cinq lieues d'Itapua.

Tous les habitants du Paraguay, indiens et créoles, savent lire, écrire et compter : des écoles publiques sont établies partout à cet effet; et les enfants ne quittent ces écoles, que lorsque le *cabildo* de l'endroit les a déclarés assez instruits.

Le régime municipal est le seul en vigueur au Paraguay; et chaque année, tous les *cabildos* de la république sont renouvelés par le choix de la nation, sans aucune intervention directe ou indirecte du gouvernement.

Pas un mendiant ne se trouve dans toute l'étendue de la république; le dictateur veut que tout le monde travaille. Il a établi dans sa capitale des lycées à l'instar de ceux créés par Napoléon. L'éducation y est entièrement militaire. Il existe aussi une institution pour les jeunes filles pauvres, basée sur celle de la Légion-d'Honneur.

Les habitants paraissent heureux et contents sous leur gouvernement, qui, depuis plusieurs années, les fait jouir de la paix intérieure et extérieure.

En effet, la politique du dictateur fut toujours de conserver une stricte neutralité dans la lutte engagée entre l'Espagne et ses anciennes colonies. Quand Bolivar l'invita à faire cause commune avec les indépendants, il répondit par une proclamation du 23 août 1823, dans laquelle il disait que le sistème de neutralité et de pacification, adopté par le Paraguay depuis l'origine de son administration, le fesait jouir d'une parfaite tranquillité au milieu des bouleversements du Nouveau-Monde, et qu'aucune considération ne pourra le faire départir de ce sistème.

LISTE DES GOUVERNEURS DE BUÉNOS-AYRES ET DU RIO DE LA PLATA.

1. *Don Pédro de Mendoza*, qui s'était distingué dans les armées de Charles V, et particulièrement au sac de Rome, obtint du roi l'autorisation d'aller conquérir le Rio de la Plata. Il s'y rendit avec un puissant armement, en 1535; et, s'étant rembarqué pour l'Espagne, en 1537, il mourut pendant la traversée.

2. *Don Juan de Ayolas*, qui prit le gouvernement au départ de Mendoza, fut confirmé dans sa charge en 1538. Il périt, l'année d'après, dans un engagement avec les Indiens Payaguas.

3. *Alvar-Nuñes Cabéza de Vaca*, connu par son naufrage sur la côte de la Floride et par son voyage à Mexico, fut appelé à ce gouvernement en 1540. Il retourna en Espagne, en 1545, pour se justifier de calomnies dont son administration avait été l'objet. Acquitté par le conseil des Indes, le roi le nomma *oidor* de l'audience royale de Séville.

4. *Don Domingo-Martines de Irala*, chargé du gouvernement en l'absence de Cabéza de Vaca, le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1558.

5. *Don Gonsalo de Mendoza* exerça provisoirement l'autorité jusqu'à sa déposition, en 1565.

6. *Don Juan Ortiz de Zarate*, officier de distinction, reçut sa confirmation en 1573, et gouverna jusqu'à sa mort, en 1581.

7. *Don Diégo de Mendieta*, neveu du précédent, prit le gouvernement à sa mort. Mais, poursuivi par la haine des habitants, il fut obligé de se démettre de l'autorité. Il fut tué par des Indiens, en 1596.

8. *Hernando Arias de Saavédra* entra en fonctions en 1598, et gouverna avec sagesse jusqu'en 1609. C'est sous son administration que les réguliers de la compagnie se sont établis à Buénos-Ayres.

9. *Don Diégo-Martin Négroni* gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1615.

10. *Don Fernando de Arias* conserva le gouvernement de 1616 à 1620.

11. *Don Diégo de Gongora*, sous lequel Buénos-Ayres et le Paraguay furent formés en deux gouvernements distincts, exerça l'autorité jusqu'en 1625.

12. *Don Luis de Cespédès*, gouverneur du Paraguay, commanda à Buénos-Ayres de 1626 à 1635.

13. *Don Pédro-Estévan de Avila* gouverna de 1635 à 1644.

14. *Don Jacinto de Laris*, chevalier de Saint-Jacques-de-Compostelle, exerça l'autorité jusqu'en 1652.

15. *Don Pédro Baigorri* gouverna jusqu'en 1663.

16. *Don Alonso Mercado de Villacorta*, chevalier de Saint-Jacques, passa du gouvernement de Tucuman à celui de Buénos-Ayres, qu'il retint jusqu'en 1664. Il retourna alors à Tucuman.

17. *Don Juan-Martines de Salazar* gouverna de 1665 à 1668.

18. *Don Joseph de Garro* arriva à Buénos-Ayres en 1669. Sous son administration, les Portugais formèrent un établissement dans la Colonia del Sacramento, dont il les chassa, en 1680, par ordre du roi. Il fut remplacé la même année par

19. *Don Andrés de Roblés*, mestre-de-camp d'infanterie, sous lequel les Portugais reprirent possession de la Colonia. Il mourut en 1703.

20. *Don Juan-Alfonso de Valdès Inclan*, mestre-de-camp, entra en fonctions en 1703. Il envoya le sergent-major don Baltazar-Garcia Ros déloger les Portugais de la Colonia, en 1705; et gouverna jusqu'en 1710.

21. *Don Manuel de Vélasco* resta en fonctions jusqu'en 1715.

22. *Don Bruno-Mauricio de Zavala*, brigadier des armées royales, se distingua dans les guerres de la succession. Il apaisa les différends survenus entre Joseph de Antéquéra, gouverneur provisoire du Paraguay, et les réguliers de la compagnie, et mourut en 1734, après avoir été nommé président du Chili et maréchal de camp.

23. *Don Miguel de Salcédo*, brigadier des armées royales, gouverna de 1735 à 1738.

24. *Don Domingo Ortiz de Rosas*, maréchal de camp, resta en fonctions jusqu'en 1746.

25. *Don Joseph de Andonaégui*, brigadier des armées royales, exerça l'autorité de 1746 à 1756.

26. *Don Pédro Céballos*, lieutenant-général, commandeur de Sagra et de Sénet, dans l'ordre de Saint-Jacques, arriva à Buénos-Ayres avec un corps de mille hommes de troupes réglées pour réduire les Indiens. Mais, n'ayant pu y parvenir, il retourna en Espagne, en 1756.

27. *Don Francisco Bucaréli y Ursua*, lieutenant-général, commandeur de Almendraléjo, dans l'ordre de Saint-Jacques, arriva à Buénos-Ayres, en 1756. C'est sous son administration qu'eut lieu l'expulsion des jésuites. Il retourna en Espagne, en 1770.

28. *Don Juan-Joseph de Vertis*, maréchal de camp, commandeur de Puerto-Llano, dans l'ordre de Calatrava, capitaine des grenadiers de la garde espagnole. Sous son administration, le Buénos-Ayres fut érigé en vice-royauté, et il le gouverna le premier avec le titre de lieutenant-général. Il retourna en Espagne, en 1784.

29. *Don Nicolas del Campo*, marquis de Lorêto, brigadier, fut le second vice-roi de Buénos-Ayres. Il y arriva en 1784 (1).

..... Arrédondo est nommé gouverneur.

1795. Le lieutenant-général *don Pédro Mélo de Portugal*, qui le remplace, meurt à Pando, le 15 avril 1797.

1797. Le maréchal de camp *don Antonio Olaguer Félin* lui succède.

(1) Annuaire historique, 1825, appendice, page 279.

(2) M. Bonpland, compagnon de voyage de M. de Humboldt, s'établit à Santa-Aña, à l'est du Rio-Parana, et y fit des plantations de matte ou thé du Paraguay (*ilex*), dont il voulait faire une branche de commerce. Le docteur Francia envoya sur les lieux un détachement de huit cents hommes, qui détruisirent les plantations et dispersèrent quelques Indiens qui y étaient établis. Bonpland fut d'abord conduit à l'Assomption, et de là envoyé dans un fort, en qualité de médecin, mais réellement traité en prisonnier. Malgré les démarches faites par plusieurs gouvernements et par son illustre ami, M. de Humboldt, sa captivité dure encore.

(1) Alcédo, *Diccionario de America*, art. Buénos-Ayres.

1799. Le lieutenant-général marquis *de Avilès* entre en fonctions, et passe ensuite au gouvernement de Lima.

Le lieutenant-général *don Joaquin del Pino* lui succède, mort en 1804.

1804. Le 11 avril, le sous-inspecteur don Rafael, marquis de *Sobrémonté*, est nommé vice-roi (1).

LISTE DES ÉVÊQUES DE BUÉNOS-AYRES.

1. *Don Fray Pédro Carranza*, natif de Séville, de l'ordre de Nuestra-Señora del Carmen, grand prédicateur, prieur des couvents d'Antéquéra, Écija, Jaen et Grenade, provincial et *consultor* du saint-office, fut appelé à l'évêché de la Plata, en 1627, et y mourut, en 1632.

2. *Don Fray Christobal de Aresti*, né à Valladolid, religieux bénédictin, prit l'habit dans le monastère royal de San-Julian de Samos, en Galice, en 1585, en fut deux fois abbé, puis *definidor* général et évêque du Paraguay. Il passa au diocèse de Buénos-Ayres, en 1635, et mourut en 1640.

3. *Don Fray Christobal de la Mancha y Vélasco*, natif de Lima, religieux dominicain, théologien profond et grand prédicateur, *calificador* du saint-office, procureur-général de sa province à Madrid et à Rome, retourna en Amérique pour visiter les églises du Chili. Élu évêque de Buénos-Ayres, en 1641, il mourut en 1658.

4. *Don Antonio de Azcona Imberto*, nommé en 1660, mourut en 1681.

5. *Don Fray Juan-Bautista Sicardo*, religieux augustin, élu en 1704, mourut en 1708.

6. *Don Fray Pédro Faxardo*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, nommé en 1708, mourut en 1730.

7. *Don Juan de Arregui* occupa le siége de 1731 à 1734.

8. *Don Fray Joseph de Peralta*, religieux dominicain, élu en 1740, mourut en 1746.

9. *Don Cayétano Pachéco de Cardénas*, élu en 1747, n'accepta pas le siége.

10. *Don Cayétano Marcellano y Agramont*, nommé en 1747, fut promu à l'archevêché de Charcas, en 1758.

11. *Don Joseph-Antonio Basurto y Herréra*, élu en 1758, mourut en 1762.

12. *Don Manuel de la Torré*, élu en 1763, mourut en 1778.

13. *Don Fray Sébastian Malbar*, religieux franciscain, élu en 1779, fut élevé à l'archevêché de Santiago, en Espagne, en 1784.

14. *Don Manuel Azamor y Ramires*, élu en 1785.

LISTE DES ÉVÊQUES DU PARAGUAY.

1. *Don Fray Juan de los Barrios y Tolédo*, né à Pédroché, en Estrémadura, religieux franciscain, fut un des premiers religieux qui se rendirent au Pérou. Nommé premier évêque du Paraguay, en 1547, il fut promu au siége de Santa-Marta, dans le nouveau royaume de Grenade, en 1550.

2. *Don Fray Tomas de la Torré*, religieux dominicain, que le père Charlevoix appelle à tort Pédro de la Torré, franciscain, élu en 1552, prit possession du siége en 1555.

3. *Don Fray Fernan Gonzales de la Cuesta*, nommé en 1559.

4. *Don Fray Juan del Campo*, religieux franciscain, élu en 1575, mourut peu de tems après.

5. *Don Fray Alonso Guerra*, religieux dominicain, élu en 1577, passa ensuite au diocèse de Méchoacan.

6. *Don Fray Juan de Almaraz*, né à Salamanque, religieux augustin, *calificador* du saint-office, prieur du couvent de Lima, provincial et grand prédicateur, appelé, en 1591, au siége du Paraguay, mourut l'année suivante avant d'apprendre sa nomination.

7. *Don Tomas Vazques del Caño, canonigo magistral* de l'église de Valladolid, présenté à cet évêché en 1596, mourut avant d'être consacré.

8. *Don Fray Baltasar de Covarrubias*, natif de Mexico, de l'ordre de Saint-Augustin, nommé en 1601, passa la même année au diocèse de Nuéva-Cacérès, aux Philippines.

9. *Don Fray Martin-Ignacio de Loyola*, religieux déchaussé de Saint-François, prit l'habit dans le couvent d'Alaéjos, lecteur de théologie, dans ceux de Cadahalso et de Ségovie, présenté pour le diocèse de Paraguay, par Philippe III, en 1601, fut élevé à l'archevêché de Charcas, en 1607.

10. *Don Fray Réginaldo de Lizarraga*, natif de Lima, religieux dominicain, passa de l'église de l'Impériale du Chili à celle du Paraguay, en 1607.

11. *Don Lorenzo de Grado*, né à Salamanque, passa au Pérou où il devint archidiacre de Cuzco. Appelé au siége du Paraguay, en 1607, il passa à celui de Cuzco, en 1618.

12. *Don Fray Tomas de Torrès*, natif de Madrid, religieux dominicain, collégial du collége de San-Grégorio, à Valladolid, étudia à l'université de Louvain durant huit années, et, à son retour en Espagne, il fut fait prieur des couvents de San-Domingo de Zamora et de Nuestra-Señora de Atocha, à Madrid. Nommé à l'évêché du Paraguay, en 1619, il passa à celui de Tucuman, en 1625.

13. *Don Fray Agustin de Véga*, religieux dominicain, né à Lima, provincial de sa religion, *calificador* du saint-office, nommé en 1625, mourut la même année.

14. *Don Fray Christoval de Aresti*, né à Valladolid, religieux bénédictin, nommé en 1626, passa au siége de Buénos-Ayres, en 1635.

15. *Don Fray Francisco de la Serna*, né à Guanuco, au Pérou, religieux augustin, professeur ès-arts et de théologie à l'université de Lima, deux fois provincial, *calificador* du saint-office, nommé évêque du Paraguay, en 1635, passa à la Paz, en 1640.

16. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, natif de Chuquiavo, au Pérou, religieux franciscain, lecteur de théologie, *definidor*, vicaire, gardien et visiteur de sa religion, prédicateur apostolique, travailla long-tems à la conversion des Indiens. Nommé à cet évêché, en 1638, il en prit possession en 1640. On lui offrit celui de Popayan, en 1647; mais il le refusa, à cause de son grand âge qui ne lui permettait pas d'entreprendre un aussi long voyage. Il accepta toutefois celui de Santa-Cruz de la Sierra, en 1666.

17. *Don Fray Gabriel de Guillistégui*, religieux franciscain, commissaire général de sa religion, fut nommé évêque du Paraguay, en 1666. Appelé, la même année, au diocèse de la Paz, il y renonça, et fit, par ordre du roi, la visite des missions des jésuites de la province. Il l'accepta, néanmoins, en 1671.

18. *Don Fernando de Balcazar*, né à Lima, chantre de l'église de Truxillo, chanoine théologal, trésorier et archidiacre de Lima, mourut en 1672, avant d'être consacré.

19. *Don Fray Faustino de las Casas*, de l'ordre de la Merci, gouverna cette église de 1672 à 1683.

20. *Don Fray Sébastian de Pastrana*, natif de Lima, de l'ordre de la Merci, provincial et professeur de Santo-Tomas, dans l'université de cette ville.

21. *Don Juan de Durana*, archidiacre d'Aréquipa, sa patrie, élu évêque du Paraguay, ne prit pas possession de ce diocèse; la Cour lui en donna le titre de coadjuteur qu'il conserva pendant vingt ans.

22. *Don Fray Joseph de Palos*, natif de Morella, dans le royaume de Valence, religieux franciscain, fut nommé évêque titulaire et coadjuteur de ce siége, en 1724, pendant la maladie de Durana. Il mourut en 1738.

23. *Don Fray Joseph Cayétano Palavicini*, religieux franciscain, *calificador* du saint-office, prédicateur général, *definidor* de la province de Charcas, nommé à l'évêché du Paraguay, en 1739, passa à celui de Truxillo, en 1748.

24. *Don Fernando Pérez de Oblitas*, natif de Lima, élu en 1748, fut transféré au diocèse de Santa-Cruz de la Sierra, en 1756.

25. *Don Manuel de la Torré*, élu en 1756, passa au siége de Buénos-Ayres, en 1763.

26. *Don Manuel-Lopez de Espinosa*, nommé en 1763, mourut en 1772.

27. *Don Fray Juan-Joseph Priégo*, religieux franciscain, mourut en 1779.

28. *Don Fray Luis de Vélasco*, religieux franciscain, natif de Madrid, fut élu en 1779.

(1) *Hist. del Paraguay, por Greg. Funes.* Voy. lib. VI, cap. 7, 8 et 9.

LISTE DES GOUVERNEURS DU PARAGUAY.

1. *Don Manuel de Frias*, premier gouverneur de cette province, fut nommé, en 1620, lorsque le Paraguay fut détaché du Rio de la Plata. Il eut de vives contestations avec l'évêque au sujet du droit de patronage. Le prélat finit par l'excommunier, et retira l'administration des missions des mains des jésuites. Cette mesure, toutefois, fut condamnée par le conseil des Indes. Frias gouverna jusqu'en 1630.

2. *Don Luis de Cespédès* conserva le gouvernement de 1630 à 1636.

3. *Don Martin de Lédesma* gouverna jusqu'en 1639.

4. *Don Pédro de Lugo y Navarro*, chevalier de Saint-Jacques, reçut ordre de visiter les établissements des missionnaires jésuites, et de les protéger contre les Indiens Mamalucos, qu'il défit dans une bataille. Il gouverna jusqu'en 1642.

5. *Don Grégorio de Hinestrosa*, natif du Chili. Ce gouverneur aplanit les différends qui existaient entre les jésuites et l'évêque don Bernardino de Cardénas et avaient affligé la province pendant tant d'années. Il n'y réussit qu'en éloignant le prélat de son siége et après avoir été trois fois excommunié par lui. Hinestrosa conserva le gouvernement jusqu'en 1648.

6. *Don Diégo de Escobar Osorio*, membre de l'audience royale de Charcas, trouva les affaires en fort mauvais état, et mourut en 1649.

7. *Don Fray Bernardino de Cardénas*, évêque de ce diocèse, fut proclamé gouverneur par ses partisans. Il commença son règne par l'extermination des jésuites qui se trouvaient dans la ville, et par l'expulsion de ceux des missions qu'il fit embarquer de vive force. Cette mesure excita de nouveaux troubles, et les jésuites, en vertu d'une bulle pontificale, dont ils étaient munis, nommèrent un juge conservateur. Cependant, l'audience de Charcas désapprouva le choix de Cardénas comme gouverneur, et nomma provisoirement

8. *Don Andrès Garavito de Léon*, chevalier de Saint-Jacques et membre de l'audience de Charcas. L'évêque revendiqua ses droits, à la tête d'un corps d'Indiens armés; mais les troubles cessèrent à l'arrivée de Garavito, qui retourna à Charcas reprendre ses fonctions, en 1651.

9. *Don Juan Vazquez de Valverdé*, membre de la même audience, fut nommé, par cette assemblée, gouverneur provisoire du Paraguay, et chargé de faire une enquête sur les troubles dont il avait été naguère le théâtre. Il gouverna de 1651 à 1665.

10. *Don Félipe Régé Corbulon* conserva l'autorité jusqu'en 1679.

11. *Don Juan Diaz de Andéno* resta en fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1685.

12. *Don Antonio de Véra Moxica*, nommé provisoirement par le vice-roi du Pérou.

13. *Don Baltasar Garcia Ros*, sergent-major de la place de Buénos-Ayres, reçut ce gouvernement du roi en récompense des services qu'il avait rendus dans la conquête de la Colonia-del-Sacramento sur les Portugais. Il entra en fonctions en 1705, visita les missions des jésuites, et rendit compte à sa majesté de tout ce qu'il avait vu.

14. *Don Juan-Grégorio Bazán de Pedraza.*

15. *Don Diégo de los Réyes Balmaséda*, né à Puerto de Santa-Maria, prit le gouvernement en 1717. Toutefois, les nombreuses plaintes portées contre lui pour sa partialité à l'égard des jésuites, décidèrent l'audience à envoyer au Paraguay un juge-visiteur, qui en fut nommé gouverneur provisoire par le vice-roi du Pérou, en 1721. Ce fut

16. *Don Joseph de Antéquéra y Castro*, chevalier d'Alcantara, protecteur-fiscal des Indiens, dans la juridiction de l'audience de Charcas. Ce gouverneur termina sa vie sur un échafaud, en 1725, dans la capitale du Pérou, à la suite de mouvements insurrectionnels, occasionés par un malentendu survenu entre l'évêque don fray Joseph de Palos et les jésuites.

17. *Don Martin de Barua* fut nommé provisoirement par le maréchal-de-camp don Bruno-Mauricio de Zavala, et chargé spécialement, par le vice-roi, marquis de Castelfuerté, d'aller pacifier cette province. Il fit à la Cour des représentations sur les excès et les usurpations attribués aux jésuites, et conserva le gouvernement pendant cinq ans.

18. *Don Bartolomé de Aldunaté*, capitaine de cavalerie du préside de Buénos, ne se rendit pas à son gouvernement, quoiqu'il eût été nommé par le roi.

19. *Don Ignacio de Soroéta*, corrégidor de Cuzco, où il s'était fait remarquer par son habileté et sa justice, fut nommé par le vice-roi, en 1730. Les habitants, toutefois, refusèrent de le recevoir; ils prirent même les armes, et le forcèrent de chercher son salut dans la fuite.

20. *Don Isidoro Mironès y Bénaventé*, membre de l'audience de Charcas, avait déployé beaucoup de talent et de prudence dans la pacification de la province de Cochabamba. Le vice-roi voulut aussi utiliser son habileté dans celle du Paraguay et l'en nomma à cet effet gouverneur provisoire. Bénaventé se mit en route; mais ayant appris l'arrivée du gouverneur choisi par le roi, il retourna sur ses pas.

21. *Don Manuel-Agustin de Ruiloba*, général des armées du roi au Pérou, arriva à l'Asuncion, en 1733. S'étant mis, la même année, à la tête de quelques troupes pour aller apaiser une révolte qui venait d'éclater dans son gouvernement, il fut abandonné de ses soldats, et tomba au pouvoir des rebelles, qui le tuèrent.

22. *Don Fray Juan de Arrégui*, religieux franciscain, évêque du diocèse, fut nommé par les rebelles gouverneur de la province. En vain il s'enfuit de la ville pour ne pas accepter cette charge, ils l'y ramenèrent et le forcèrent de l'exercer jusqu'à l'arrivée du juge-visiteur, don Juan Vazquez de Aguéra, nommé par le roi.

23. *Don Bruno-Mauricio de Zavala*, maréchal-de-camp et gouverneur de Buénos-Ayres, passa de là à la présidence du Chili. Ayant reçu l'ordre du vice-roi, marquis de Castelfuerté, de conduire des troupes au Paraguay pour y apaiser quelques troubles, il s'en fit reconnaître gouverneur, en 1735, dispersa les révoltés, punit les principaux chefs et pacifia la province; après quoi il se démit du gouvernement.

24. *Don Martin-Joseph de Echauré*, capitaine de dragons, resta en fonctions jusqu'en 1755.

25. *Don Rafael de la Monéda.*

26. *Don Marcos Larrazabal.*

27. *Don Pédro Mélo de Portugal*, lieutenant-colonel des dragons de Sagonte, conserva l'administration de 1777 à 1785.

28. *Don Joaquin de Alos*, ancien capitaine du régiment d'infanterie d'Aragon, et corrégidor de Quispicanchi, au Pérou, fut nommé en 1785.

29. *Don Lazaro de Ribéra.*

LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Herréra, *Gomara* et *Alcédo*.

Conquista de las islas Molucas al rey Felipe III, escrita por el licenciado Bartolome Leonardo de Argensola, Capellan de la majestad de la Emperatriz y retor de Villa Hermosa, in-folio. Madrid, 1609.

Relacion del viage que hizieron los capitanes Bartolome Garcia de Nodal, y Gonzalo de Nodal, hermanos al descubrimiento del estrecho nuevo de S. Vicente y reconocimiento del de Magallanes, por orden de sa magestad, in-4°. Madrid, 1621.

Historia provinciæ Paraquariæ, authore R. Nicolao del Techo. Leodii, 1673.

Autos de las conferencias de los commissarios de las coronas de Castilla y Portugal, sobre la diferencia de la fundacion de una colonia nombrada del Sacramento en el Rio de la Plata, de la isla de San-Gabriel, en 1681 *y* 82. *Esp. y Ital. Imp. en Roma*, 1682.

Insignes missiones de la compania de Jesus en la provincia del Paraguay. Estado presente de sus missiones en Tucuman, Paraguay, y Rio de la Plata, por el doctor D. Francisco Xarque, en Pamplona, 1687.

D. Francisco de Seixas y Lobera, Descripcion geografica de la region austral Magallanica. Imp. en 1690.

Historica relatio de apostolicis missionibus patrum soc. jes.

apud Chiquitos, Paraquariæ populos, etc. à P. J°. *Patricio Fernandez, Augustæ Vindelicorum*, 1733.

Descripcion chorografica del terreno, rios, arboles y animales de las dilata dessimas provincias del Gran-Chaco, Gualamba, y de los rites y costumbres de las inumerables naciones barbaras e injieles que le habitan : con una relacion historica de lo que en ellas han obrada para conquistarlas algunos governadores y ministros reales : y los missioneros jesuitas para reducirlas à la fe del verdadoro Dios : escrita por el padre Pedro Lozano. Cordoba, 1733.

Il cristianesimo felice nelle missioni dei padri della compañia de Jesu nel Paraguay, 1 *vol. in*-4°. *Venise*, 1743.

Relacion historica del viage á la America-Meridional, por D. Jorge Juan y D. Antonio de Ulloa, 5 *tom. Madrid*, 1748

Histoire du Paraguay, par le père de Charlevoix, 3 tom. in-4°. Paris, 1756.

Viage al estrecho de Magallanes, por el capitan Pedro Sarmiento de Gamboa, en los años de 1579 *et* 1580. *Madrid*, 1768, *in*-4°.

The narrative of the Hon. John Byron, containing an account of the great distresses suffered by himself and his companions on the coast of Patagonia, from 1740 *till their arrival in England in* 1746; *written by himself and now first published. London, in*-8°., 1768.

Histoire d'un voyage aux îles Malouines, avec des observations sur le détroit de Magellan, par dom Pernetty. Paris, 1770, 2 volumes in-8°.

Falkner's description of Patagonia, etc. Hereford, in-4°., 1774.

Historia de Abiponibus, equestri, bellicosâque Paraquariæ natione, locupletata copiosis barbararum gentium, urbium, fluminum, ferarum, amphibiorum, insectorum, serpentium præcipuorum, piscium, avium, arborum, plantarum, aliarumque, ejusdem provinciæ proprietatum observationibus, authore Martino Dobrizhoffer, presbytero, et per annos duo de vigenti Paraquariæ missionaris, III tom. in-8°. *Vienna*, 1784.

Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes, de la fragata de S. M., Santa-Maria de la Cabeza, en los años de 1785 *y* 1786, *extracto de todos los anteriores, etc., in*-4°. *Madrid*, 1788.

Wilcocke's history of the vice-royalty of Buenos-Ayres. London, 1806.

Voyages dans l'Amérique méridionale, par D. Félix de Azara, contenant la description géographique, politique et civile du Paraguay et de la rivière de la Plata, publiés d'après les mémoires de l'auteur, par C.-A. Walckenaër, 2 tom. Paris, 1809.

Voyage to Buenos-Ayres, performed in the years 1817 *et* 1818, *by order of the American government, by H. M. Brackenridge Esq.* 1820, *secretary to the mission, London*, 1820.

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman, por el doctor D. Gregorio Funes, 3 tom. in-8°. Buenos-Ayres, 1816 et 1817.

Messages from the president of the United States to congress transmitting, 1°. *the report of J. R. Poinsett, esquire, on the viceroyalty of Buenos-Ayres and Peru, the* 23th *oct. and* 4 *nov.* 1818 (*n*°. 48); 2°. *report of C. A. Rodney and John Graham on the subject of the late mission to south America, containing various documents relating to Buenos-Ayres*, 5 *nov.* 1818 (*n*°. 2.); 3°. *report of Theodorick Bland, esquir, en Buenos-Ayres and Chile*, 15 *dec.* 1818 (*n*°. 48); 4°. *communications from the agents of the united states in those provinces of south America which have declared their independence*, 13 *march* 1822 (*n*°. 59). *Washington.*

Ensayo de la historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman, escrita por el doctor D. Gregorio Funes, dean de la Santa-Iglesia cathedral de Cordova, 3 *tom. in*-8°. *Buenos-Ayres*, 1816 et 1817.

Letters on the united provinces of south America, by don Vicente Pazos. Newyork, 1819.

Travels in Columbia, by captain Cochrane, in 1823 *et* 1824, 2 *vol. in*-8°. *London*, 1825.

Constitucion de la republica Argentina, sancionada por el congreso general constituyente, el 24 *de diciembre de* 1826, *y el manifiesto del congreso general constituyente á los pueblos de la republica Argentina, etc., in*-4°., *pag.* 55. *Buenos-Ayres*, 1826.

Registro official, in-8°. *Buenos-Ayres*, 1821, 1822, 1823.

Registro estadistico de la provincia de Buenos-Ayres, 1822.

Journal of a residence in Chile during the year 1822, *etc., by Maria Graham. London, in*-4°., 1824.

Travels in south America, containing an account of the present state of Brazil, Buenos-Ayres and Chile, by Alexander Caldcleugh, esq. 2 *vol. in*-8°. *London*, 1825.

Almanaque politico y de comercio de la ciudad de Buenos-Ayres para el año de 1826, *redactado por J. J. M. Blondel. Buenos-Ayres*, 1825.

Documents relatifs au commerce des nouveaux États de l'Amérique. Paris, 1825.

Noticias de las Provincias-Unidas del Rio de la Plata (por M. Nuñez). Londres, 1825, et traduction avec des notes et des additions, par M. Varaigne. Paris, 1826.

Travels in Chile and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, government, finances, agriculture, manners and customs and the mining operations in Chile, etc., by John Miers, 2 *vol. in*-8°. *London.*

Rough notes taken during some rapid journeys across the Pampas and among the Andes, by captain F. B. Head, 2ᵉ. *edition in*-8°. *London*, 1826.

Essai historique sur la révolution du Paraguay, par MM. Rengger et Longchamp. Paris, 1827.

Respuesta al Mensage del gobierno, de 14 *setiembre* 1827. *Buenos-Ayres, imprenta Argentina.*

Les journaux : *la Abeja Argentina, el Patriota, Mensagero Argentino, Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres, El Argos, etc.*

Carte générale du Pérou, du Chili et de la Plata, par M. Brué. Paris, 1826.

SUITE DE LA
CHRONOLOGIE HISTORIQUE
DE L'AMÉRIQUE.

RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE.

La république de Colombia (1) (*Republica de Colombia*), comprenant l'ancienne vice-royauté de Santa-Fé, ou le nouveau royaume de Grenade, et la capitainerie générale de Vénézuéla, fut établie par le congrès de cette dernière province, assemblé à Santo-Tomas-de-Angostura, en vertu de la première loi fondamentale, le 17 décembre 1819, laquelle fut confirmée par une autre loi, du 22 juillet 1821, rendue par le congrès général constituant, réuni dans la ville d'El Rosario de Cucuta.

La Nouvelle-Grenade (2) (*Nuevo Reyno de Granada*) se composait autrefois des royaumes de Bogota et de Tunja, et comprenait toutes les provinces situées entre le Guatémala, le Vénézuéla et le Pérou. Réorganisée en 1718, on y annexa les provinces dépendantes de la vice-royauté de Santa-Fé, savoir: Nuévo-Reyno, Tierra-Firma (3), et le Quito, qui avait jadis appartenu au Pérou. Cette riche contrée, située au centre de la zone torride, s'étend du nord au sud, depuis le 12° de lat. N. jusqu'au 5° 30′ de lat. S., et de l'est à l'ouest, depuis le 60° jusqu'au 76° 50′ de long. O. de Cadix. Elle embrasse cinq cents lieues de côtes le long de la mer du Sud, depuis le Golfo-Dulcé jusqu'à la baie de Tumbez, et trois cent cinquante, du côté de l'Océan-Atlantique, depuis le cabo de la Véla jusqu'au Rio-de-las-Culébras (1). La Nouvelle-Grenade forme aujourd'hui la partie occidentale de la Colombie, et est divisée en cinq départements, qui sont: Boyaca, Cundinamarca, Magdaléna, Canca et l'Isthme.

L'ancienne *capitania générale de Caracas*, ou *provinces unies de Vénézuéla* (2), était autrefois formée de la partie orientale de la Terre-Ferme. Lors de la cession que Charles V en fit aux Welzers, nobles bourgeois d'Augsbourg, elle était bornée à l'est par la Maracapana, se terminait à l'ouest au cap de la Véla, et s'étendait le long de la mer l'espace d'environ deux cents lieues. Plus tard, on y ajouta la Nouvelle-Andalousie (*Nueva-Andalucia*), la Guiane et une partie du gouvernement de Rio-de-la-Hacha, et elle se trouva ainsi augmentée de cent trente lieues de longueur sur 80 de largeur; elle s'étendait, depuis l'équateur, jusqu'au 12° de lat. N., et du 62° au 75° de long. O. de Paris. Ce pays comprenait, le long de la mer, la Nouvelle-Andalousie, ou province de Cumana, l'île de la Margarita, qui en est à huit lieues, Barcelona, Vénézuéla ou Caracas, Coro et Maracaïbo; dans l'intérieur, la province de Varinas, que limitaient les rivières de Santo-Domingo et d'Apure; et la province de Guiane, qu'arrosaient l'Orinoco ou Casiquiari, l'Atabapa et le Rio-Négro. On en a formé depuis peu les quatre départements de Maturin, Vénézuéla, Orinoco et Zulia.

(1) Elle reçut ce nom en l'honneur de Christophe Colomb.

(2) Quésada, qui conquit le pays situé entre les Santa-Marta et la Magdaléna, l'appela royaume de Grenade, parce qu'il était né à Grenade en Espagne. On lui donna aussi le nom de *Castille d'Or*, à cause de la quantité de ce métal qu'on trouva chez les naturels. Avant la conquête de Quésada, Vasco Coronado, gouverneur de la Nuéva-Galicia, avait donné le nom de *Granada* au principal village de *Cevola*.

(3) Ou *Terre-Ferme*. Ce pays fut ainsi nommé par les Espagnols qui le découvrirent, parce qu'ils espéraient y trouver un détroit communiquant d'un océan à l'autre. Les anglais donnent le nom de *Spanish Main*, ou de continent espagnol à la côte qui s'étend du golfe de Darien à Maracaïbo.

(1) *Semanario del nuevo reyno de Granada*, *Santa-Fe*, 1808. Selon Fernandez, le nouveau royaume de Grenade, pris dans toute son étendue, a 300 lieues de long, et un peu moins de large.

(2) Ou *Petite-Venise*. Cette province fut ainsi nommée par les compagnons d'Amérigo Vespucci, parce qu'ils y remarquèrent un village dont les cabanes étaient bâties sur des pieux pour les garantir des inondations du lac de Maracaïbo.

L'ancien *royaume* ou *presidencia de Quito*, borné au nord par Santa-Fé, au sud par les provinces de Piura et de Chachapoyas du Pérou; à l'ouest, par l'Océan-Pacifique, et à l'est par le Marañon, qui le sépare des possessions portugaises, a environ six cents lieues de long de l'est à l'ouest, sur quatre cents de large du nord au sud. Le Quito occupe actuellement la partie sud-ouest de la Colombie, et comprend les trois départements de l'Écuador, de l'Asuay et de Guayaquil.

La *Guiane espagnole* s'étendait le long de la mer du Nord, depuis les bouches de l'Amazone jusqu'au-delà de celles de l'Orénoque, l'espace de cent vingt lieues, et embrassait tout le pays situé entre ces deux fleuves et le Rio-Négro, affluent du premier, qui communique avec le dernier par le Casiquiari, lequel sépare la Guiane du reste du continent. Elle est baignée par la mer, depuis le cap Nord (lat. 2° N.) jusqu'à l'Orénoque (lat. 8°). Son étendue de l'est à l'ouest est de plus de trois cents lieues, et du nord au sud de deux cents au moins. On estime sa surface à plus de 90,000 milles anglais carrés.

L'ancienne vice-royauté du royaume de la Nouvelle-Grenade se composait, 1°. du royaume de Terre-Ferme, qui renfermait les gouvernements de Panama, Portovélo, Véragua et Darien, et l'alcaldia mayor de Nata; 2°. du nouveau royaume de Grenade, qui comprenait les gouvernements de Cartagéna, Caracas, Popayan, Maracaïbo, Guayana, Cumana, Santa-Marta, Chocó, Antioquía, San-Faustino, San-Juan-de-los-Llanos, San-Juan-Jiron, Mariquita, isla de Puertorico, isla de la Margarita et isla de la Trinidad, et les *corregimientos* de Tunja, Bogota, Boza, Pasca, Panches, Guatavita, Zipequira, Ubaté, Coyaima, Muzo, Turméqué, Tensa, Duitama, Chivata, Paipa, Sogamoso. Neiva, Gaméza, Chita, Sachica, Vélez, San-Gil et Servita; et 3°. du royaume de Quito, qui était formé des gouvernements de Guayaquil, Jaen-de-Bracamoros, Esméraldes, Mainas, Quixos y Macos et Cuenca, et des *corregimientos* de Pasto, Xibaros, Ibarra, Tacunga, Ambato, Riobamba, Loxa, Zamora et Chimbo (1).

Limites. La Colombie s'étend le long de l'Océan-Atlantique depuis le Rio-Eséquébo, ancienne limite de la Guiane hollandaise, jusqu'au cabo Gracias-a-Dios, dans la province de Honduras, par le 15e dégré de latitude N., et comprend les îles de Margarita, San-Andrès, Viéja-Providencia et autres plus petites. La ligne de démarcation avec le Guatémala va du cabo Gracias-a-Dios au golfo Dulcé, mais n'a pas encore été déterminée avec exactitude. De là, la Colombie est baignée, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique jusqu'à l'embouchure du Rio-Tumbez, par latit. 3° 34′ S., qui forme la frontière septentrionale du Pérou. De ce point, il a été tiré une ligne méridionale jusqu'au confluent du Catamayu et du Rio-Macara, qui a sa source dans le *Paramo* ou désert de Sabanilla, et sépare la province de Loja, dans la Colombie, de celle de Piura, dans le Pérou. La ligne suit ensuite la cime des Cordilières jusqu'à la source de la Guancabamba, passe de là à celle de la Chota, qu'elle descend jusqu'à sa jonction avec le Marañon, ou fleuve des Amazones, qui sépare la Colombie du Pérou, depuis Tomépenda jusqu'au confluent du Rio-Huahua ou Chacapoyas. De là, la ligne s'étend, au sud-est, vers les sources du Rio-de-la-Niévé, dans la paroisse de Chayavita, et par les parties méridionales du pays de Yurimaguas, traverse le Rio-Guallaga, par le 7°. dégré de latit. S., descend ensuite le Rio-Mamo jusqu'auprès de son entrée dans l'Ucayalé, et, passant au Yavari, longe son cours jusqu'au Marañon. A partir du confluent de cette rivière, le Marañon sert de limite entre la Colombie et le Brésil, jusqu'à celui du bras ou canal le plus occidental de la Yapura ou Caquéta, qui forme ensuite la démarcation entre ces deux pays jusqu'à la laguna de Gamoupi. De là, il part une ligne tracée vers le nord jusqu'à Lorétо, où le Rio-Négro reçoit le Canabaris; elle remonte ce dernier jusqu'à sa source, et suit la cime de la sierra de Yaraguaca ou Macaguaco, dont le revers occidental appartient à la Colombie, et celui de l'est au Brésil. La limite est ensuite formée par cette chaîne et celle de Pacuraimo, qui séparent les eaux tributaires de l'Orinoco de celles de l'Amazone, jusqu'aux sources du Rio-Sibroma ou Sibaroma, tributaire de l'Eséquébo, qui coule entre la Colombie et la Guiane anglaise, jusqu'à la jonction du Rio-Cuyuni. La ligne remonte ensuite ce dernier jusqu'au confluent de Macéroni, d'où elle se rend dans une direction nord au Rio-Pumaron, dont elle suit le lit jusqu'à son embouchure dans la mer au cap Nassau.

Selon M. de Humboldt, la Colombie aurait quatre-vingt-douze mille lieues carrées de vingt au dégré, savoir: la Nouvelle-Grenade, cinquante-huit mille trois cents, et le Vénézuéla, trente-trois mille sept cents (1). La Colombie s'étend environ 2,000 milles anglais le long de l'Océan-Atlantique, et 1,200 le long de la Mer-Pacifique.

En vertu de la première loi fondamentale, la république fut divisée en trois grands départements, ceux de Quito, de Cundinamarca et de Vénézuéla, dont le gouvernement fut confié à des chefs portant le titre de vice-présidents. Ceux-ci jouissant d'une trop grande autorité, le congrès de Cucuta jugea convenable d'établir une nouvelle circonscription territoriale, et partagea le Cundinamarca en quatre départements, et le Vénézuéla en trois, savoir: l'Orinoco, Vénézuéla, Zulia, Boyacá, Cundinamarca, Magdaléna et Cauca. Le Quito subit également une subdivision; on en forma les deux départements de l'Écuador et d'Asuay, dont le premier a pour chef-lieu Quito, et le second, Cuenca. Le département de l'Isthme comprend les provinces de Panama et de Véragua; celui de Quito, les provinces de Quijos, Pastos, Cuenca, Loja et de Maynas; et celui de Guayaquil embrasse son ancien territoire. On a depuis peu ajouté huit nouvelles provinces aux vingt-trois qui composaient la république lors de sa division par le congrès; ce sont Panama, Véragua, Pastos, Quito, Cuenca, Loja, Maynas et Guayaquil. Suivant le rapport du secrétaire du gouvernement, la Colombie comprenait, en 1827, douze départements, trente-sept provinces, trois cent vingt-six cantons, quatre-vingt-quinze villes, cent cinquante-quatre villages, mille trois cent quarante paroisses, et huit cent quarante vice-paroisses ou petits villages.

Le territoire de la république a été divisé de la manière suivante, en vertu des articles 8, 20, 26, 27 et 29 de la constitution, par un acte du congrès du 23 juin 1824.

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	CAPITALES.	CANTONS.
1. Orinoco.	Cumana.	Cumana*.	Cumana, Cumanacoa, Aragua-Cumanes, Maturin, Cariaco, Carupano, Rio-Caribe et Guiria.

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias Occidentales, ó América*, par Alcédo, tome V.

(1) Voyez la *Revolucion de la Colombia*, introd., p. 13 à 18; et *Voyages aux rég. équin.*, de M. de Humboldt, liv. IX, chap. 26.

Départements.	Provinces.	Capitales.	Cantons.
	Guayana.	Santo-Tomas-de-Angostura	Santo-Tomas-de-Angostura, Rio-Négro (1), Alto-Orinoco (2), Caura (3), Guayana-Viéja, Caroni, Upata, la Pastora, la Barcelonéta.
	Barcelona.	Barcelona.	Barcelona, Piritu, Pilar, Aragua, Pao, San-Diégo.
	Margarita.	La Asuncion	La Asuncion, el Norté.
2. Vénézuéla.	Caracas.	Caracas *.	Caracas, Guayra, Caucagua, Riochico, Sabana-de-Ocumaré, la Victoria, Maracay, Cura, San-Sebastian, Santa-Maria-de-Ipire, Chaguarama, Calabozo.
	Carabobo.	Valencia.	Valencia, Puerto-Cabello, Nirgua, San-Carlos, San-Félipe, Barquisiméto, Carora, Tocuyo, Quibor.
3. Apuré.	Barinas.	Barinas *.	Barinas, Obispos, Mijagual, Guanarito, Nutrias, San-Jaime, Guanare, Ospinos, Araure, Pédraza.
	Apure.	Achaguas.	Achaguas, San-Fernando, Mantécal, Guadualito.
4. Zulia.	Maracaïbo.	Maracaïbo *.	Maracaïbo, Périja, San-Carlos-de-Zulia, Jibraltar, Puerto-de-Altagracia.
	Coro.	Coro.	San-Luis, Paraguana (4), Casigua, Cumarébo.
	Mérida.	Mérida.	Mérida, Mucuchies, Ejido, Bailadores, Lagrita, San-Cristobal, San-Antonio-de-Tachira.
	Trujillo.	Trujillo.	Trujillo, Escuqué, Bocono, Carache.
5. Boyaca.	Tunja.	Tunja *.	Tunja, Leiva, Chiquinquiri, Muzo, Sogamoso, Tensa (5), Cocuy, Santa-Rosa, Suata, Turmerqué, Garagoa.
	Pamplona.	Pamplona.	Pamplona, Villa-de-San-José-de-Cocuta, El-Rosario-de-Cucuta, Salazar, la Concepcion, Malaga, Jiron, Bucaramanga, Pié-de-Cuesta.
	Socorro.	Socorro.	Socorro, San-Jil, Barichara, Charala, Sapatoca, Velez, Moniquira.
	Casanara.	Poré.	Poré, Arauca, Chiré ou Tamé, Santiago ou Taguana, Macuco, Nunchia.

Les villes marquées d'un astérisque (*) sont à la fois chefs-lieux des provinces et capitales du département.

(1) Chef-lieu Atabapo.
(2) *Id.* Caicara.
(3) *Id.* Moitaco.
(4) Chef-lieu Pueblo-Noévo.
(5) *Id.* Guatéqué.

Départements.	Provinces.	Capitales.	Cantons.
6. Cundinamarca.	Bogota.	Bogota *.	Bogota, Funza, Mesa, Tocaïma, Fusagasuga, Caquésa, San-Martin, Sipaquira, Ubaté, Choconta, Guaduas.
	Antioquia.	Antioquia.	Antioquia, Médellin, Rio-Négro, Marinilla, Santa-Rosa de-Osos, Nordest (1).
	Mariquita.	Honda.	Honda, Mariquita, Ibagué, la Palma.
	Neiva.	Neiva.	Neiva, la Purificacion, la Plata, Timana.
7. Magdaléna.	Cartagéna.	Cartagéna *.	Cartagéna, Barranquilla, Solédad, Mahates, Corozal, El-Carmen, Tolu, Chinu, Magangué, San-Bénito-Abad, Lorica, Mompos, Majagual, Simiti, Islas-de-San-Andrés.
	Santa-Marta	Santa-Marta	Santa-Marta, Vallé-Dupar, Ocaña, Plato, Tamalaméque, Valencia-de-Jésus.
	Rio-Hacha.	Rio-Hacha.	Rio-Hacha, César (2).
8. Cauca.	Popayan.	Popayan *.	Popayan, Almaguer, Caloto, Cali, Roldanillo, Buga, Palmira, Cartago, Tulua, Toro, Supia.
	Choco.	Quibdo.	Atrato (3), San-Juan (4).
	Pasto.	Pasto.	Pasto, Tuquerres, Ipialès.
	Buénaventura.	Iscuandé.	Iscuandé, Barbacoas, Tumaco, Micay (5), Raposo (6).
9. Istmo.	Panama.	Panama *.	Panama, Portobelo, Chorreras, Nata, Los Santos, Yabisa.
	Véragua.	Véragua.	Santiago-de-Véragua, Mesa, Alanje, Gaime (7).
10. Écuador.	Pichincha.	Quito *.	Quito, Machachi, la Tacunga, Quijos, Esméraldas.
	Imbabura.	Ibarra.	Ibarra, Otabalo, Cotacachi, Cayambé.
	Chimboraso	Rio-Bamba.	Rio-Bamba, Ambato, Guano, Guaranda, Alansi, Macas.
11. Asuay.	Cuenca.	Cuenca *.	Cuenca, Cañari, Gualasés, Jiron.
	Loja.	Loja.	Loja, Zaruma, Cariamanga, Catacocha.
	Jaen-de-Bracamoros y Maynas.	Jaen.	Jaen, Borja, Jévéros.
12. Guayaquil.	Guayaquil.	Guayaquil *.	Guayaquil, Daula, Babahoyo, Baba, Punta-de-Santa-Éléna, Machala.
	Manabi.	Puerto-Viejo	Puerto-Viejo, Jipijapa, Monté-Cristi.

Telle est la circonscription territoriale des divers cantons,

(1) Chef-lieu Rémédios.
(2) *Id.* San-Juan-de-César.
(3) *Id.* Quibdo.
(4) *Id.* Novita.
(5) Chef-lieu Guapi.
(6) *Id.* La Cruz.
(7) *Id.* Rémédios.

conformément aux provisions des articles 8, 20, 26, 27 et 29 de la constitution ; mais, pour ce qui regarde la juridiction des gouverneurs politiques et des administrateurs du trésor public, il suffira de réunir deux ou un plus grand nombre de cantons pour former un district, sous l'autorité d'un juge politique.

Si quelques-uns des cantons ci-dessus désignés n'ont pas de municipalités, faute de population ou pour tout autre motif, le pouvoir exécutif est autorisé à les annexer à un ou plusieurs cantons voisins, en avertissant toutefois le congrès, conformément à l'art. 155 de la constitution, sans préjudice cependant aux cantons dont le territoire et la population seraient plus considérables, et il y sera établi deux ou plusieurs juges politiques au choix du pouvoir exécutif.

Les chefs-lieux de cantons légalement constitués devront nommer une municipalité, et s'administrer conformément à cet article.

Le pouvoir exécutif fixera provisoirement les limites des cantons formés par cette loi, et celles des provinces et des départements, suivant les meilleurs renseignements qu'il possédera à cet égard ; il devra, en conséquence, consulter les meilleures cartes et prendre les informations les plus correctes pour éclairer le congrès, qui procédera en définitive à la fixation de ces limites.

La province de Caracas est séparée de celle de Carabobo par une ligne qui commence à l'extrémité orientale de la paroisse de Cuyagua ; elle va ensuite directement de la mer au ponto de la Cabréra, près du lac de Tacarigua ou de Valencia, passe par la ville de Magdaléna, à l'ouest de Cura et de Calabozo à l'Apure, et embrasse tous les cantons désignés à l'article 4.

La nouvelle province de Carabobo, qui occupe le territoire ci-dessus, conserve les limites qu'elle avait relativement aux autres provinces limitrophes, à l'exception néanmoins des cantons de Guanave, Ospinos et d'Araure, qui sont réunis à la province de Barinas, la province de Carabobo aboutissant au bac de la rivière de Cojédès, près de Caramacate.

Le département du Quito est borné d'un côté par le Cuenca et le Guayaquil, et s'étend le long de la mer, depuis le port d'Atacames jusqu'à l'embouchure de l'Esméraldas, et de là à celle de l'Ancon, limite méridionale de la province de Buénaventura, sur la côte de la mer du Sud.

La nouvelle province de Manabi, dans le département de Guayaquil, occupe la partie du territoire d'Esméraldas dont la côte s'étend du Rio-Colonche à Atacamès inclusivement. Les limites intérieures sont celles qui séparaient autrefois la province de Quito de cette partie de l'Esméraldas.

Le département de Cauca est séparé de celui de l'Écuador par le Rio-Carchi, qui coule entre les provinces de Popayan et de Pasto.

Fait à Bogota, le 23 juin 1824.

Signés: José-Maria del Réal, président du sénat ; José-Rafael Mosquera, président de la chambre des représentants ; Antonio-José Caro, secrétaire du sénat ; José-Joachin Suarès, secrétaire de la chambre des représentants.

Ratifié au palais du gouvernement, le 25 juin suivant, par Francisco de P. Santander, vice-président de la république, et le secrétaire d'État de l'intérieur, José-Manuel Restrépo (1).

La limite nord-ouest de Véragua a été considérée comme formant l'extrémité du territoire colombien ; mais, par un décret du gouvernement du 5 juillet 1824, il déclare que la côte de Mosquito fait partie du territoire de la république, en vertu de la déclaration formelle de San-Lorenzo, en date du 31 novembre 1803, par laquelle le territoire a été définitivement annexé à la ci-devant royauté de la Nouvelle-Grenade, comme la séparant de la capitainerie générale de Guatémala, à qui elle avait d'abord appartenu. Tout individu qui, en contravention de ce décret (1), formerait des colonies ou établissements sur la côte Mosquito jusqu'au cap Gracias-a-Dios inclusivement, sera passible des peines portées contre ceux qui s'emparent de force des propriétés nationales.

Sol. M. de Humboldt dit qu'une égalité de surface, connue sous le nom de *los llanos*, ou plaines, règne sans interruption depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'à la ville de Araure et à Ospinos, sur un parallèle de cent quatre-vingts lieues de long, et depuis San-Carlos jusqu'aux savanes de Caquéta, sur un méridien de deux cents lieues. Les *llanos* de Cumana, Barcelona et Caracas s'étendent depuis le delta de l'Orénoque jusqu'à la rive septentrionale de l'Apure, et renferment une surface de sept mille neuf cents lieues carrées ; celle des plaines entre l'Apure et le Haut-Marañon est de vingt-un mille lieues carrées. Les sept provinces de la Terre-Ferme forment trois zones distinctes, qui ont une direction de l'est à l'ouest. On y trouve, 1°. des terrains cultivés le long du littoral et près de la chaîne des montagnes côtières ; 2°. des savanes ou des pâturages, et 3°. au-delà de l'Orénoque, des forêts dans lesquelles on ne pénètre qu'au moyen des rivières qui les traversent.

M. de la Condamine observe qu'au-dessus de Borja et à quatre ou cinq cents lieues au-delà, en descendant le fleuve du Marañon, une pierre, un simple caillou est aussi rare que le serait un diamant.

Au centre de ces immenses plaines, qui s'étendent d'un côté vers la Guiane et de l'autre vers l'Océan-Pacifique, et à environ cent cinquante lieues de ses côtes, s'élève la grande chaîne des Andes, qui commence aux terres Magellaniques, traverse le Chili, le Pérou, la Nouvelle-Grenade et le Mexique, et va se terminer dans les régions arctiques.

Montagnes. Les montagnes de la Colombie sont la continuation des Andes du Pérou. Elles parcourent le pays du sud au nord, et à mesure qu'elles approchent de l'isthme de Panama, elles se resserrent et forment une chaîne étroite de peu d'élévation. Des ramifications qui s'en étendent, vers les côtes des Océans Pacifique et Atlantique, embrassent de nombreuses et fertiles vallées plus ou moins étendues. Le pic de Chimborazo, le plus élevé de la chaîne, qui est presque situé sous l'équateur, a vingt-un mille quatre cent quarante piés de haut. L'élévation moyenne des Cordilières de Caracas est de quatre mille cinq cents piés, bien qu'elle soit, en plusieurs points, de huit mille. La largeur en varie de dix à vingt lieues. La chaîne qui parcourt la province de Jaen-de-Bracamoros, par le 6°. dégré de latit. S., à 40 milles environ de l'Océan-Pacifique, s'étend sans interruption, sur une largeur de 50 milles jusqu'à Loja, sous le 4°. dégré 8′ de latit. S. Là, il s'en détache un chaînon qui va jusqu'au 2°. dégré 17′, où il se réunit à la chaîne principale, au groupe d'Asuay, et forme la vallée de Cuenca, qui a huit mille cent piés d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A Asuay, la Cordilière se divise de nouveau en deux chaînes parallèles, qui, suivant le méridien, sont séparées par l'étroite vallée de Hambato. C'est

(1) *Gaceta de Colombia ;* Bogota, 4 juillet 1824, 14e année de l'indépendance.

(1) Du 25 juillet 1824.

dans ses montagnes que se trouvent les sommets élevés de Chimborazo, de Cayambur, de Capac-Urca, de Cotopacsi et d'autres, dont les volcans embrasés ont souvent détruit des villages entiers et porté au loin la désolation dans le pays environnant. La plaine où est bâtie la ville de Rio-Bamba, a une élévation de sept mille neuf cent vingt piés. Ces deux chaînes se réunissent encore à Otavalo et à Ibarra, où elles présentent un immense groupe de rochers, pour se séparer une troisième fois à Fulcan. Elles se dirigent de là vers le Rio-Guaitara, et se rejoignent à Pasto, où elles forment un pays montagneux, entrecoupé de profonds ravins et de rochers inaccessibles. Sous le 1er. dégré 15' de latit., la Cordilière perd un tiers de sa hauteur, ses chaînes se confondent, et il en découle une infinité de ruisseaux qui, après avoir arrosé différentes vallées, vont se perdre dans la Patia. Au nord de celle-ci, la Cordilière des Andes se partage de nouveau et entoure la vallée de Popayan. La branche orientale reprend son élévation primitive, présente plusieurs sommets couverts de neige, et, étant arrivée sous le 1er. dégré 50', se divise en deux chaînes d'une hauteur prodigieuse. La principale, qui se dirige au nord-est et au sud de Santa-Fé de Bogotá, dans le *paramo* de Sumapaz, forme aussi deux chaînes distinctes et parallèles qui s'avancent vers le nord; l'orientale, la plus élevée, passe entre les eaux de l'Orénoque et celles de la Magdaléna, tandis que l'occidentale, moins haute, se rend dans une direction nord à la province de Socorro. C'est entre ces montagnes que sont situées la belle plaine de Bogota et les fertiles vallées de Ubaté, Simijaca, Chiquinquira, Sogamoso et autres. La Cordilière, se réunissant en une seule masse dans le *paramo* de Almorsadéro et de San-Urban, atteint presque la hauteur de la région des neiges. Là se trouvent les sources de la Chitaga, qui verse ses eaux dans le Rio-Javare, tributaire de l'Apure; celles de la Zulia, qui se jette dans le lac de Maracaïbo, et celles de la Sacatá, qui envoie les siennes à la Magdaléna, par le canal du Rio-Cañavéralès. La Cordilière se divise après en deux nouvelles chaînes. Celle de l'est, suivant la direction du nord-est, passe à Mérida, où elle s'élève quelquefois à la hauteur de la région des neiges; et après s'être avancée jusqu'à la province de Coro, elle prend tout à coup la direction de l'est, et va, en suivant la côte, se terminer dans la province de Cumana. La chaîne occidentale se dirige au nord par Ocaña, longe le lac de Maracaïbo, et aboutit à la côte à l'est de Santa-Marta, où ses sommets se perdent dans la région des neiges. Nulle part, sur toute la côte de Colombie, les montagnes n'atteignent à une si grande hauteur.

La Cordilière, qui commence dans le Popayan, et sépare les eaux de la Magdaléna de celles de la Cama, présente plusieurs sommets couverts de neige, et entre autres le célèbre *nevado* de Tolima, dans le Quindio; sur une étendue de vingt lieues, jusqu'à Honda, on y rencontre de la neige; après cela son élévation diminue près de Antioquia, et elle s'affaisse graduellement à mesure qu'elle approche de Mompox, sur les bords du Rio-Cauca, où ces montagnes disparaissent entièrement. A l'est de cette chaîne majestueuse, on rencontre le beau fleuve de la Magdaléna, qui coule du sud au nord, en arrosant une large vallée et des plaines pour la plupart boisées, qui s'étendent jusqu'à la mer.

La chaîne des Andes, qui passe à l'ouest de Popayan, sépare les tributaires de la Caura de plusieurs cours d'eau qui vont se perdre dans l'Océan du Sud. Une autre ramification moins élevée, située au nord-ouest, longe la Mer-Pacifique, forme l'isthme de Panama, et, regagnant sa première élévation dans la province de Véragua, parcourt ensuite le Guatémala et le Mexique.

Une troisième chaîne suit la direction du méridien, entre Antioquia et Choco, sans atteindre nulle part la hauteur de la région des neiges, et aboutit au golfe du Mexique (1).

Tremblements de terre. Suivant une tradition indienne, le golfe de Cariaco devait son existence à un déchirement des terres accompagné d'une irruption de l'Océan.

Le 1er. septembre 1530, les côtes de Cumana et de Paria éprouvèrent de violentes secousses, et la mer, s'élevant de quatre brasses au-dessus de son niveau ordinaire, inonda toutes les plaines voisines. La terre s'ouvrit en plusieurs endroits, et la montagne du golfe de Cariaco fut fendue par le milieu. Les maisons furent renversées, ainsi que le fort, bâti, en 1521, à l'entrée du fleuve de Cumana, par Jacques de Castillon.

Le 11 juin 1641, la ville de Caracas souffrit beaucoup d'un tremblement de terre.

En 1644, un tremblement de terre se fit sentir dans presque tout le nouveau royaume de Granada, particulièrement dans le gouvernement de Popayan et de Cartagène. La petite ville de Pampelune fut presque détruite.

Un autre, ressenti dans le Quito, aux mois de mars et d'avril 1645, ruina entièrement la ville de Riobamba. Un autre, éprouvé dans la même province, et qui dura presque sans interruption du 25 au 28 avril, renversa plusieurs édifices publics et particuliers de la ville. Un troisième détruisit, en 1756, l'église et des maisons de Latacunga, et ensevelit un grand nombre d'habitants sous les décombres.

Le 21 octobre 1766, la ville de Cumana ressentit plusieurs secousses, qui la détruisirent et firent périr un grand nombre de ses habitants. La terre trembla toutes les heures durant quatorze mois.

Le tremblement de terre du 4 février 1797 ensevelit, dans l'espace d'une seconde, de trente à quarante mille Indiens du district de Quito. Le sol s'ouvrit sur différents points, et il en sortit des torrents d'eau sulfureuse et bourbeuse. Le pic de Sicalpa tomba sur la ville de Rio-Bamba et l'écrasa, et des neuf mille habitants qu'on y comptait, il ne s'en échappa guère plus de quatre cents. L'écroulement de cette montagne arrêta aussi le cours de deux rivières. La température de l'air, qui était ordinairement de 66° à 68° Fah (19° à 20° Cent.) avant ce phénomène, descendit après à 40° et 45° Fah. (4° 1/2 à 8° Cent.)

Le 24 décembre 1797, Cumana fut ravagé de nouveau par un tremblement de terre, et presque tous ses édifices en pierre furent renversés.

En 1800, Maracaïbo et Latacunga en éprouvèrent aussi quelques secousses. Porto-Cabello en ressentit au commencement de l'année suivante. La ville de Honda fut détruite par celle du 16 juin 1805, et Quito souffrit considérablement en 1808.

Le 26 mars 1812, le jeudi-saint, à midi sept minutes, un tremblement de terre ravagea toute la capitainerie, et ruina complètement les villes de La Guayra, Caracas, Barquisimèto et plusieurs autres.

La ville de Popayan, élevée de mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer du Sud, fut en grande partie détruite par le tremblement de terre qui eut lieu, le 16 novembre 1827, à six heures du soir. Les rivières sortirent de

(1) Voyez *Voyages de M. de Humboldt.*—La *Révolution de Colombie*, par M. Restrépo, introd., p. 19 et 25. — Don Francisco Caldas, *Discurso sobre la geografia de la Nueva-Granada*, publié dans le *Semanario del nuevo reyno de Granada.* — *Present state of Columbia*, chap. 5; M. Restrépo, *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 1.

leurs lits, et les habitants qui s'étaient réfugiés sur la Cauca furent contraints de s'en retirer. Le Purace fit irruption, et le village du même nom, qui est bâti près de son sommet, à deux mille six cent cinquante mètres d'élévation, fut totalement détruit.

Volcans. Toute la région montagneuse de la Colombie est volcanique, à partir de ses frontières méridionales jusqu'au 2e. degré 5′ de latit. N. Francisco Sanchez, habitant de Grenade, dans la province de Nicaragua, écrivit à la Cour, en 1538, qu'il existait, à trois lieues de cette ville, un volcan dans lequel il était descendu en compagnie avec plusieurs personnes. Il avait pénétré d'abord, à une profondeur de deux cent trente brasses, jusqu'à une excavation spacieuse, dans laquelle était une autre embouchure où il était descendu à plus de cent brasses. A cette distance, la lave bouillonnait avec force, et pour s'assurer si (comme il le pensait) la matière en ébullition était de l'or ou de l'argent, il y plongea une chaîne au bout de laquelle était placé un morceau de fer. Toutefois, cette chaîne s'étant rompue, l'expérience ne put avoir lieu. Les juges de la nouvelle Cour de Panama ayant reçu ordre de faire examiner ce volcan, y envoyèrent des gens munis des instruments nécessaires. Ceux-ci reconnurent que la matière enflammée n'était autre chose que des pierres calcinées ou presque sulfureuses (1).

Le volcan de *Pichincha* fit éruption, en 1539, cinq ans après la fondation de Quito, sur le revers oriental de cette montagne. Son cratère, se trouvant du côté opposé, couvrit le désert d'Esméraldas de matières embrasées. Sa seconde éruption, en 1560, ne causa aucun dommage. Il n'en fut pas de même de celle du 17 octobre 1566, qui lança des pierres, des cendres et du sable sur la ville et les faubourgs, et détruisit les maisons, les habitants et les bestiaux des environs, jusqu'au *llano* ou plaine de Rumipamba. Une quatrième éruption, arrivée en 1577, eut des suites aussi désastreuses, et, le 27 octobre 1660, il y en eut une terrible, qui fut précédée et suivie de tremblements de terre. Durant plusieurs jours, le volcan vomit en si grande quantité et avec une telle force des pierres, de la cendre et du sable, qu'on s'en ressentit à Popayan, Barbacoas, sur la côte de Guyaquil, à Loja et dans les missions de Maynas. Depuis cette éruption, le Pichincha est resté tranquille, et l'on y entend seulement gronder de tems en tems un bruit souterrain.

Le volcan de *Cotopacsi* (2), situé dans le voisinage de Latacunga, détruisit, en 1593, plusieurs villages indiens. Il causa aussi d'immenses ravages en 1743 et 1744, dans le Vallévicioso et à Latacunga, combla le lit des ruisseaux et couvrit les plaines environnantes de cendres et de sable. Le 5 avril 1768, à cinq heures du matin, il y eut une autre éruption épouvantable qui inonda la plaine de matières embrasées et obscurcit l'air jusqu'à six heures du soir. Le bruit en fut entendu à Guayaquil, à 150 milles de distance, et les oiseaux, effrayés, quittèrent les bosquets pour se réfugier dans les maisons. La dernière éruption remarquable du Cotopacsi est celle du 2 avril 1808. Elle combla le lit de plusieurs rivières et lança au loin des matières en feu dans les plaines de Vallévicioso et de Latacunga.

En 1698, une éruption du volcan de *Carguairaso,* situé au sommet de l'Ambato, s'annonça par une violente secousse de tremblement de terre. Elle détruisit toutes les maisons, rendit stériles les campagnes voisines de Latacunga, et causa la mort de plusieurs habitants. Le *Jungaragua* fit aussi éruption le 3 avril 1777. Il lança une quantité considérable d'eau bouillante et des pierres d'une dimension prodigieuse, et ensevelit le *pueblo* de Baños. Le *Sara-Urcu* occasiona aussi de grands malheurs le 12 mars 1797, et le 10 septembre 1810, le *Caiambe*, qu'on distingue de Quito, jeta des matières enflammées jusqu'à un point appelé *los Colorados.*

Rivières. Le *Marañon* ou *Amazone* (1), le fleuve le plus étendu de l'Amérique méridionale, sort du lac de Lauricocha (2), près de la ville de Guanuco, vers le 11e. degré de latit. S. Il se dirige au nord, dans une étendue de 6°, jusqu'à Jaen-de-Bracamoros (5° 21′), et de là à l'est, presque parallèlement avec l'équateur, direction qu'il conserve jusqu'à son embouchure. Son cours, depuis Jaen, où il commence à devenir navigable, a une longueur de 30° de longitude, ou mille à onze cents lieues en suivant ses détours (3). Le Marañon reçoit un grand nombre d'affluents, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, et ne sont pas inférieurs au Danube ou au Nil. Ses principaux tributaires du nord sont le Napo, le Putumayo, le Yupura ou Caquta, et le Négro. Ceux du midi sont le Guallaga, l'Ucayale, la Madéra, la Topayos et le Xingu. Le Napo a environ six cents toises de large au-dessus des îles qui partagent ses bouches; et le Rio-Négro, à deux lieues de sa jonction, par latit. 3° 9′, en a mille deux cent trois.

Le Marañon, après son confluent avec le Chachapoyas et le Chinchipe (latit. 5° 30′ S.), s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant et les sauts qui l'interceptent le rendent impraticable. Sa largeur au point où il devient navigable, mesurée par M. de La Condamine, est de cent trente-cinq toises, et il remarque que ses eaux paraissaient avoir baissé de quinze à vingt toises. Avec un cordeau de vingt-huit brasses, il ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur; la vitesse d'un canot, abandonné au courant, était d'une toise un quart par seconde. Au-dessous de l'affluent de Santiago, le Marañon tourne à l'est, après deux cents lieues de cours au nord, et se creuse un lit, au milieu des Cordilières, entre deux murailles parallèles de rochers coupés presqu'à plomb, et qui n'a guère que vingt-cinq toises dans son plus étroit. Ce détroit se nomme le *Pongo,* ou porte de Manzérichè. Au confluent du Napo, il a neuf cents toises de large, et aux îles des anciens Omaguas, il prend un tel accroissement, qu'un seul de ses bras a quelquefois de huit à neuf cents toises. Après avoir reçu le Rio-Négro et la Madéra, sa largeur ordinaire est d'une lieue et de deux à trois aux endroits où il forme des îles. Dans le tems des inondations, il n'a plus de limites. Au-dessous du Xingu, on ne voit pas d'un bord à l'autre; et à

(1) Herréra, déc. VI., lib. V., cap. 4.

(2) C'est le volcan le plus élevé que l'on connaisse. Il est à 18,891 pieds au-dessus du niveau de la mer.

(1) Au-dessus de l'affluent Négro ou noir. Le Marañon est connu par les Portugais sous le nom de *Rio de Solimoes*, ou rivière des Poisons, nom qu'on croit donné à cause des flèches empoisonnées dont les naturels de ses bords font usage. (*La Condamine.*)

(2) Plusieurs croient, dit de Ulloa, que l'Apurimal ou Ucayale est le véritable Marañon, parce que sa source est plus éloignée et que ses eaux en s'unissant forcent l'autre à changer de cours. Acuña croit que le Napo est le véritable Marañon. Cette rivière et le Coca venant de la Cordilière de Cotopacsi, après avoir couru un long espace, se joignent ensemble et se perdent dans le Marañon, après avoir parcouru 200 lieues en ligne droite de l'Occident à l'Orient.

(3) Selon La Condamine. De Ulloa dit que sa longueur, compris ses détours jusqu'à Jaen, est de plus de 200 lieues : de là jusqu'à son embouchure, sa longueur à l'est est de 30° de distance dans sa longitude, ce qui fait 600 lieues mesurées qu'on peut compter à 900, en y comprenant les tours et détours.

Obidos, à cent cinquante lieues de la mer, il a mille brasses de largeur. Ses bouches orientale et occidentale sont séparées par l'île de Joanès ou de Marayo, qui a plus de cent cinquante lieues de tour. Son embouchure, depuis Zaparara, au sud, jusqu'au cap du Nord, est de quatre-vingt-quatre lieues. Par la force de son courant, le Marañon conserve la douceur de ses eaux pendant près de trente lieues en mer, lors du reflux. Le flux et le reflux de l'Océan parviennent jusqu'au détroit de Pauxis, à plus de deux cents lieues de son embouchure, et s'y font sentir de douze heures en douze heures. Au Para, la plus grande hauteur de ses eaux est de dix pieds et demi, et depuis Curupa, les bateaux ne marchent plus qu'à la faveur des marais. Suivant le père Acuña, le Marañon et ses tributaires arrosent un pays qui peut avoir quatre mille lieues de circuit (1).

L'*Orinoco*, ou *Orénoque* (2), prend sa source près du 5e. dégré de latit. N., et après un cours circuiteux d'abord sud-est, ensuite nord, et après nord-est, il verse ses eaux dans l'Atlantique, par cinquante canaux, presque vis-à-vis de l'île de la Trinidad. A Saint-Thomas, à quatre-vingt-dix lieues de son embouchure, il a 4 milles de large, et à cent lieues plus loin, il en a encore trois. Ce fleuve inonde régulièrement ses bords, depuis le mois d'avril jusqu'à celui d'octobre, quand ses eaux rentrent dans leur lit. Ses canaux embrassent une foule d'îles marécageuses, sur un espace de soixante milles, et sept seulement sont navigables, dont un pour de gros vaisseaux. Il existe, par la rivière Noire, une communication entre l'Orénoque et l'Amazone, qui forme peut-être la navigation intérieure la plus étendue que l'on connaisse (3).

La *Magdaléna* a un cours presque direct du nord au sud de 300 milles, et est navigable jusqu'à la ville de Honda, à cent soixante lieues de son embouchure.

Le *Rio-Méta* (4), affluent de l'Orénoque, qui traverse les vastes plaines de Casanare, est navigable jusqu'à la base des Andes de la Nouvelle-Grenade. Des barques la remontent ensuite jusqu'à quinze ou vingt lieues de Santa-Fé-de-Bogota; mais, attendu le mode imparfait de navigation, ce trajet exige plus de tems que le passage d'Europe en Amérique par le cap Horn.

La *Cauca* porte bateau l'espace de quarante lieues, jusqu'aux montagnes d'Antioquia, et l'*Atrato* jusqu'à Quibdo, capitale du Choro.

Lacs. Le lac de *Maracaïbo*, qui communique par un canal étroit avec le golfe de Vénézuéla, a 150 milles de longueur, 70 de largeur et 450 de circonférence. Il est navigable pour le gros navires.

Le lac de *Valencia*, situé à 3 milles de la ville du même nom et à 18 de la mer, a 40 milles de longueur sur 12 de largeur. Il a une profondeur moyenne de douze à quinze brasses, et est parsemé d'îles. Sa hauteur au-dessus de la mer est de deux cent vingt-deux toises.

Le lac de *Parima*, dans la Guiane, a environ 100 milles de long sur 50 de large.

Le lac de *Manrica* a 22 milles de long, du nord au sud, sur 6 de large. Il est situé à l'est de la Magdaléna, et l'extrémité méridionale en est à 11 milles E. de Ténérif. Ce lac reçoit de l'est les eaux de la Chamillar et de plusieurs autres rivières qu'il verse par deux canaux dans la Magdaléna. Le plus méridional de ces derniers passe à 8 milles au-dessous de Ténérif, et celui du nord à 4 milles plus bas.

Communication entre les deux Océans. Les cinq points qui offrent la possibilité de communiquer d'une mer à l'autre sont compris entre les 5e. et 18e. dégrés de latit. N.; ce sont : l'isthme de *Téhuantépec* (lat. 16° 18′), entre les sources de la Chimalapa et du Rio-del-Passo, qui se jette dans le Rio-Huasachalco de Goazacoalcos; 2°. l'isthme de *Nicaragua* (lat. 10° 12′), entre le port de San-Juan-de-Nicaragua, à l'embouchure du Rio-de-San-Juan, le lac de Nicaragua et la côte du golfe de Papagayo, près des volcans de Granada et de Bombacho; 3°. l'isthme de Panama (lat. 8° 15′-9° 36′); 4°. l'isthme de *Darien*, ou de *Gupica* (lat. 6° 40′-7° 12′); 5°. le canal de la *Raspadura*, entre l'Atrato et le San-Juan-de-Choco (lat. 4° 58′-5° 20′) (1).

On a calculé que la navigation de Philadelphie à Nootka et à l'embouchure de la Colombie, qui est à peu près de cinq mille lieues marines, en prenant la route ordinaire par le cap Horn, sera diminuée d'au moins trois mille lieues, si le passage de Huasacualco à Téhuantépec pouvait être effectué par un canal.

Après des pluies abondantes, le ravin de Raspadura, dans le Choco, offre une communication pour des canots entre les sources de la rivière de San-Juan ou Naonama, qui débouche dans la mer du Sud, et la rivière de Quito, affluent de l'Atrato, qui se jette dans le golfe de Darien. La distance entre les embouchures de ces deux rivières est d'environ soixante-quinze lieues. Un moine du village de Zitara employa ses paroissiens à creuser ce ravin, et la communication a existé depuis 1788.

Climat. Les habitants comptent trois espèces de climats, savoir : celui des *tierras calientes*, ou de la région chaude, qui comprend 1°. tout le pays situé à moins de deux mille piés au-dessus du niveau de la mer; 2°. les *templadas*, ou tempérées, qui embrassent toute la surface entre cette hauteur et celle de six mille piés, et 3°. les *frias*, ou région froide, qui commence à cette élévation.

On respire toujours la fraîcheur dans les montagnes, tandis que dans les plaines on éprouve une chaleur constante de 27 à 30° de Réaumur. La région intermédiaire des Andes, c'est-à-dire de huit cents à quinze cents toises au-dessus de l'Océan, jouit d'une température douce de 10 à 19°; mais, si l'on descend deux mille quatre cents toises, on passe rapidement des neiges polaires aux chaleurs du Sénégal (2). Le climat de la côte est en général malsain, et les fièvres jaune, bilieuse et intermittente y sont très-fréquentés. Néanmoins M. le colonel Duane (3) compare la Guaira à un paradis terrestre auprès de Madras ou de Batavia.

Règne minéral. — Mines d'or. Pédro Damien découvrit, en 1551, la mine royale de *San-Félipé-de-Buria*, dans la vallée de Nirgua (4). Elle fut abandonnée trois ans après, à cause de la révolte des noirs qui y travaillaient. Toutefois, l'année suivante, le gouverneur Villacinda fit reprendre les travaux et y bâtit la ville de Palmas, qui fut détruite peu après. On y fonda ensuite celle de Nirgua, dont les Indiens se rendirent bientôt maîtres; et, en 1557, on en établit

(1) Voyez de Ulloa, *Relacion de viage, etc.*, et *Voyage de La Condamine*, lib. VI, cap. 5.

(2) Nommé par les naturels *Hirinoco*, dont on a fait *Orinoco*, *Orénoque* et *Oroonoko*.

(3) Voyages de M. de La Condamine et de M. de Humboldt.

(4) Le cours de cette rivière dans le pays montagneux qui s'étend de Caracas à Santa-Fé, a été nivelé depuis peu par MM. Boussingault et Rivero.

(1) M. de Humboldt, *Relation historique*, etc., liv. IX, ch. 26.

(2) *Semanario del nuevo reyno*, etc.

(3) *Visit to Columbia in 1822 and 1823.*

(4) Voyez Oviedo, lib. III, cap. 8 : *Descubierse las minas de San-Phelipe, el real de San-Phelipe-de-Buria.*

une troisième sur les bords du Nirgua, sous le nom de Nouvelle-Xérès, que les mêmes Indiens forcèrent les Espagnols d'évacuer, en 1568.

Le capitaine Juan de Villégas découvrit, en 1552, une autre mine d'or sur une colline nommée *San-Pédro*, près d'une rivière du même nom, et Gabriel de Avila trouva celle de Nuestra-Señora, dans la province de Vénézuéla, en 1573.

Francisco Faxardo en reconnut une autre aux environs de la ville de San-Sébastian-de-los-Reyès. Collado voulut la faire exploiter, mais les ouvriers ne tardèrent pas à être égorgés par les indigènes.

Deux autres mines furent découvertes, en 1584, à Apa et à Carapa, non loin des bords du Tuy. On y commença les travaux, mais l'endroit était si malsain, qu'on fut obligé de les abandonner. On les chercha après, en 1606 et en 1608, sans pouvoir les trouver.

Le sol des vallées et des ravins de la contrée montagneuse d'Antioquia renferme beaucoup d'or qu'on se procure par le lavage. Le produit annuel en était, au commencement de la dernière révolution, de trois millions de dollars. Ce métal y existe à mille quatre cent cinquante toises au-dessus de la mer. On en recueille aussi dans le Choco, le Popayan, le Cauca, le Pamplona et la Neyva. Un esclave noir a trouvé dans la première de ces provinces un morceau d'or du poids de vingt-cinq livres.

La ville de Macas, au Quito, fut d'abord appelée *Sévilla-del-Oro*, à cause de ces riches mines d'or. Zamora assûre que le pays, situé entre la Magdaléna, la Cauca et les autres rivières qui descendent des Cordilières, abonde en or et en argent.

Platine. On trouve ce métal en grains dans le sol d'alluvion de la province de Choco, entre la Cordilière occidentale et l'Océan-Pacifique, et sur cette côte jusqu'à Barbacoas. Mais, faute d'habileté, d'acides et des appareils nécessaires, l'exploitation de ce précieux métal a été jusqu'ici sans succès.

Mercure natif. On en rencontre sur plusieurs points, dans la vallée de Santa-Rosa, au centre de la Cordilière, près du passage du Quindio, et à la ville de Azoguès près de la ville de Cuença.

Mines d'argent. Il en existe de très-riches dans la Véga-de-Supia, à l'extrémité septentrionale de la vallée de Cauca. Les mines de *Santa-Anna* et de la *Manta*, dans la province de Mariquita, furent exploitées à une époque très-reculée.

Mines de cuivre. Celles d'Aroa, près de l'extrémité septentrionale de la Cordilière de l'est, dans la province de Carabobo, appartiennent au général Bolivar. Il y en a d'autres à *Méniquéra*, dans les montagnes, au nord de Tunja. On employait, en Espagne, le métal de la mine de Cocorote, qui fut découverte par don Alonso de Oviédo, à la fabrique des canons.

Mines de plomb. On en rencontre dans plusieurs parties de la Cordilière de l'Est, mais la seule que l'on exploite avec profit est celle de *Sogamoso*.

Mines de fer. On en trouve dans les régions montagneuses, voisines de la plaine de Bogota. M. Boussingault dit avoir rencontré, entre Tunja et Bogota, plusieurs masses de fer météorique très-ductile; une d'elles pouvait peser trente quintaux.

On trouve du *cobalt* dans la contrée de Macas.

La *houille* abonde dans le plateau de Bogota.

Mines d'émeraudes. Ces mines, qui sont situées dans la province de Muzos, à trois lieues nord-ouest de la ville de Trinidad, furent découvertes par le capitaine Juan de Pénagos. Le vice-roi du Pérou chargea, en 1764, don J. Antonio de Villégas y Avendano de les visiter. La veine, qui avait été perdue, ayant été retrouvée, on en reprit les travaux aux frais de la couronne. Les belles émeraudes vertes de ces mines sont fort estimées à Bogota.

On recueille du *natron*, ou du *carbonate de soude*, dans le lac de San-Juan-de-la-Lagunillas; et du nitre dans un territoire aride de la province de Tunja.

Salines. La saline d'*Araya* produisit, peu après la conquête, une grande quantité de sel. On y construisit, en 1622, le fort ou *Castillo de Santiago*, ou de la *Real Fuerte de Araya*, qui coûta près d'un million de piastres. Malheureusement le lac d'où l'on tirait le sel fut converti en golfe, en 1726, par une irruption de l'Océan.

Les principales salines établies le long des côtes sont celles de la *Punta de Araya*, près de Cumana, et de *Playa de Santa-Marta*, qui fournissent une quantité considérable de beau sel. Les salines de Cipaquira, qui sont élevées de neuf mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, en fournissent aux habitants du plateau de la Nouvelle-Grenade et des provinces adjacentes. L'établissement paie au gouvernement une somme annuelle de 120,000 dollars. Il existe aussi des salines à une lieue de Santa-Marta.

Sociétés pour l'exploitation des mines. La compagnie anglaise qui porte le nom de Bolivar s'est chargée de l'exploitation de la mine de cuivre d'*Aroa*, qui lui a été louée pour neuf ans, à partir du mois d'octobre 1824. Elle peut en renouveler le bail, et son capital s'élève à 500,000 livres sterling, partagés en dix mille actions de 50 livres chaque.

Une autre association anglaise, dite de la Colombie, entreprit d'exploiter toute espèce de mines dans cette république et sur d'autres points de l'Amérique espagnole. Elle possède un capital d'un million de livres sterling, partagé en dix mille actions de 100 livres chacune. Elle a commencé ses opérations aux quatre mines d'argent principales du gouvernement, qui sont Santa-Anna, la Manta, San-Juan et Santo-Christo-de-las-Lajas, dans la province de Mariquita.

Le gouvernement autorisa de même une autre compagnie, appelée l'Association anglo-colombienne, à exploiter toutes les mines d'or, d'argent, de platine et de cuivre de la province de Cartagène. Son capital est de 1,500,000 livres sterling, divisé en quinze mille actions de 100 livres chaque.

M. Cochran, capitaine de la marine anglaise, obtint du congrès de Colombie, en 1823, le privilége exclusif de construire des machines pour rouler le cuivre, le long de la côte, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au golfe de Maracaïbo.

Le 1er. février 1827, le secrétaire d'état José-Maria del Castillo accorda une patente pour l'affinement du platine (*contrato para la afinacion de la platina*) au docteur Nicolas Mill, à Charles Thompson, à F. Morrison et à John Revering (1).

Pêche des perles. Le congrès concéda, en 1823, le privilége exclusif de pêcher des perles, à l'aide de machines, pendant dix ans, sur certains points de la côte de Colombie, à la ferme Rundell, Bridge et Rundell de Londres. Le gouvernement se réserva un cinquième des profits et la propriété des machines à l'expiration du bail. Ce privilége toutefois laissait aux indigènes la faculté de pêcher, comme par le passé, sur la côte de Cumana, et dans le bois du même nom.

(1) *Gaceta de Colombia*, 18 février 1827, n°. 279.

Monnaies. Il y a deux monnaies dans la Colombie, l'une à Popayan et l'autre à Bogota.

Manufactures de poudre. Il en existe une à Quito et une autre auprès de Bogota. Le gouvernement afferme les *salpêtreries* à des particuliers qui préparent le nitre pour son compte. Cet arrangement a produit une réduction de 50 p. 0/0 dans le prix de la poudre.

Règne végétal. L'humidité et la chaleur de la Colombie sont extrêmement favorables à la végétation. La description des propriétés des productions utiles qui s'y trouvent, exigerait un volume entier, et les limites de notre article ne nous permettent pas même d'en donner la nomenclature.

Toutes les côtes de la Guiane, depuis l'Amazone jusqu'au fond du golfe Triste, sur une étendue de près de trois cent soixante lieues, sont couvertes de forêts. Il en est de même des plaines vaseuses et des bords limoneux des rivières, où entre la marée, qui sont peuplées de mangliers. Les arbres forestiers arrivent dans les plaines à une grosseur prodigieuse. Le *ficus gigantea* y atteint une hauteur de cent cinquante piés et un diamètre de huit à dix. M. de La Condamine en mesura un que le courant du Marañon avait poussé sur le bord de ce fleuve. Sa longueur, entre les racines et les branches, était de quatre-vingt-quatre piés, et sa circonférence de vingt-quatre. Les arbres qui viennent dans la région moyenne, c'est-à-dire à l'élévation de huit cents à quinze cents toises au-dessus de la mer, sont d'une croissance inférieure, et plus haut, on ne rencontre que des arbrisseaux et des graminées. Les vastes forêts de Rio-de-la-Hacha et de Santa-Marta fournissent d'excellents bois pour les constructions maritimes; ce sont le *guachapéli*, le *robla*, l'*amarillo*, le *maria*, le *canélo*, le *mangle* (*palétuvier* ou *rhizophera mangle*) et le *balsamo y laurel* (1). On construit du tronc du *caob* des canots d'un seul morceau, de quarante à cinquante piés de long, destinés à la pêche ou à la navigation commerciale. On y trouve aussi le *moriche* ou *mauritia flexuosa*, dont les pédoncules des fleurs mâles, les fruits et la fécule qu'on recueille entre les fibres de son tronc servent de nourriture aux indigènes; l'*aloe disthica* de Carora, dont on fait d'excellents hamacs; le *bejuco*, qui abonde près de Cartagène; le *gommier* de Popayan, dont la résine sert à vernir les meubles et résiste à l'effet de l'eau bouillante; le *vijoha* (*heliconia*), dont on emploie les feuilles, à défaut de papier, pour faire des enveloppes; le *quinquina de l'Orénoque* (*cortex angostura*), *cortesa* ou *cascarilla del angostura*, appelé aussi *Bonplandia trifoliata*, dont l'écorce est bien connue dans le commerce; la *quina roxa* (*cinchona oblongifolia*) (*Mutis*), qui croît spontanément dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade; la *vanilla* de l'Orinoco (*epidendron vanillæ*), d'une excellente qualité; la *sarsaparilla* du Rio-Négro; la *cochenille* de Carora et de la vallée de Taupa; la *coca* ou *cuca* (*erythroxylon coca*), qui atteint en plusieurs endroits la hauteur d'un homme, et dont les feuilles se mâchent comme celles du bétel aux Indes; le *clavo* ou clou de girofle, qui abonde sur les bords du Marañon; la *canela de Macas*, qu'on dit supérieure à celle de l'Orient; le *chile* ou *capsicum*, qui n'est pas rare; le *yuca amarga* (*jatropha manihot*); le *platanos* ou *bananier* (*platano musa*), qui fournit la nourriture ordinaire des habitants de Guayaquil: le *cirier* (*myrica cerifera*) de Pamplona et de plusieurs autres pays, dont la cire ressemble à celle de la Louisiane; le *nopal*, qu'on trouve dans la vallée de Taupa; le *cacao* de Cucuta, qui est fort estimé, etc.

(1) Le Blond, *Description de la Guiane*, publiée en 1814. — *Noticias secretas de America, etc.*, par J. A. de Ulloa, publiées par don David Barry, in-4°. Londres, 1826.

Les gommes, les résines, les baumes, tous les sucs enfin, dit M. de La Condamine, qui découlent par incision de diverses sortes d'arbres, ainsi que les différentes huiles qu'on en tire, sont sans nombre. L'huile d'un palmier, appelé *unguraoé*, est, dit-on, aussi bonne que celle d'olive. Celle de l'*andiroba* donne une belle lumière sans odeur. Les Indiens s'éclairent en plusieurs endroits avec le copal entouré de feuilles de bananier. La résine élastique du *cahuchu* est commune sur les bords du Marañon, et sert au même usage. On en fait aussi des bouteilles, des bottes, des boules creuses, et des pompes de seringues qui n'ont pas besoin de piston.

La plus extraordinaire de toutes les productions végétales de la Colombie est l'*arbre de la vache* (*palo de vaca*), dont le suc présente un lait nourrissant. On le croit particulier à la Cordilière du littoral, depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaïbo (1).

Règne animal. Lors de la formation des premiers établissements espagnols, les *pumas* ou tigres américains (*felis onca*, L.) étaient si féroces et si nombreux dans la vallée d'Upar et sur plusieurs autres points, qu'ils s'introduisaient de nuit dans les maisons et en dévoraient les habitants. On eut beaucoup de peine à garantir les animaux domestiques de leur attaque. Au dire de Herréra, un lion (*puma*) détruisit en une nuit plus de deux cents moutons. Les *sangliers* abondent aussi dans plusieurs parties du pays, et commettent de fréquents dégâts dans les plantations de maïs, de riz, etc. Les *singes*, dit La Condamine, sont le gibier le plus ordinaire et le plus du goût des Indiens de l'Amazone. « Dans ma navigation sur ce fleuve, » ajoute-t-il, « j'en ai tant » vu et j'ai ouï parler de tant d'espèces différentes, que la » seule énumération en serait longue. »

Le *boa constrictor* se trouve dans plusieurs contrées. Les plus grands ont quarante piés de long. Piédrahita prétend qu'il existe, dans la province de San-Juan-de-los-Llanos, des serpents assez gros pour avaler un homme (2). Les autres serpents dangereux sont le cascabel ou serpent à sonnettes, la couleuvre ou coral, et des vipères munies de crochets venimeux.

L'insecte connu sous le nom de *culebrilla* s'introduit sous la peau et occasione souvent des convulsions et la gangrène. Les *termites* dévorent les livres. « Les fourmis, » dit M. de Humboldt (3), « abondent à tel point dans l'emplacement » de la ville de Placentia, que leurs excavations ressemblent à » des canaux souterrains, qui se remplissent d'eau pendant » les tems de pluie et deviennent très-dangereux aux édifices. » Les *mosquites*, suivant le même auteur, forment un nuage à quelques piés au-dessus du sol, à la mission des Maypures. La plupart des habitants quittent les villages pour aller coucher dans des îlots, au milieu des cataractes, où le nombre des insectes est moins grand; d'autres font un feu de broussailles dans leurs cabanes, et tendent leurs hamacs au milieu de la fumée. Ces insectes toutefois ne sont nombreux qu'en certains endroits. Le colonel Duane dit que, dans le cours de son voyage de la Guaira à Bogota, il ne vit de mosquites que sur les bords de la Magdaléna, et qu'il

(1) *Galucio-dendrum ex familia Sapotearum*, selon M. Kunth, in *Humb. et Bon. Nova Genera*, tome III. Voyez aussi le *Voyage de M. de Humboldt*, liv. V, ch. 16. Laet parle également de cet arbre, lib. XVIII, cap 4, et Acuña, ch. 30 et 31.

(2) Voyez à ce sujet *el Semanario*, p. 147-152: *Memoria sobre las serpientes, etc.*, por D. Jorge Tadéo Zozana Meldonado de Mendoza.

(3) *Relation historique*, etc., tome V, chap. 16.

rencontra la mouche commune pour la première fois à Cartagène (1).

Au mois de décembre 1806, les plaines des *corregimientos* de Pastos et d'Ibarra furent ravagées par une multitude innombrable de *langostas*. En 1814 et 1815, ces insectes se répandirent dans le Patia, la vallée de Cauca, dans la paroisse de San-André (lat. 7° 31′ N.) et dans la province d'Antioquia, où ils n'avaient pas paru depuis 1706.

On trouve des caïmans ou crocodiles dans la Magdaléna, l'Amazone et dans la plupart de leurs affluents. Les plus gros ont de dix-huit à vingt piés de longueur. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens et les enlèvent même de leurs canots.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE.

Départements.	Provinces.	Cantons.	Cites.	Villes.	Paroisses	Vice-Paroisses	Population.	Sénateurs	Représentans.
Maturin	Margarita	2	1	1	6	»	14,690	»	1
	Cumana	8	4	4	34	»	35,174	4	1
	Barcelona	6	2	2	42	»	36,147	»	2
	Guayana	9	3	6	63	»	16,310	»	2
Orinoco	Barinas	10	3	7	47	»	87,179	4	3
	Apure	4	2	2	16	»	22,333	»	1
Vénézuéla	Carabobo	13	6	7	60	»	159,874	»	4
	Caracas	16	3	13	74	»	166,966	4	6
Sulia	Coro	5	1	»	32	»	21,678	»	1
	Maracaïbo	5	2	3	17	102	25,044	4	6
	Trujillo	4	1	3	18	169	32,551	»	1
	Mérida	5	2	8	22	266	41,687	»	2
Boyaca	Pamplona	9	3	6	34	»	66,126	»	2
	Socorro	7	1	6	39	»	135,081	»	5
	Tunja	9	2	8	84	3	189,632	4	6
	Casanare	6	3	1	26	4	19,080	»	1
Cundinamarca	Bogota	11	4	6	83	4	188,695	»	6
	Neiva	5	3	1	33	»	45,157	»	2
	Mariquita	5	4	»	33	5	51,339	4	2
	Antioquia	6	5	3	48	»	104,253	»	4
Magdaléna	Mompox	5	3	2	31	5	31,237	»	1
	Cartagéna	11	1	9	68	18	89,426	»	3
	Santa-Marta	4	4	2	44	»	44,395	4	2
	Riohacha	2	1	1	11	7	11,925	»	1
Istmo	Panama	6	4	2	29	»	66,119	»	2
	Véragua	4	3	1	28	»	33,966	4	1
Cauca	Popayan	12	8	4	49	99	87,994	»	3
	Choco	2	2	»	9	26	17,250	4	1
	Buénaventura	5	2	3	12	14	18,336	4	1
	Pasto	2	1	»	25	46	27,435	»	1
Écuador	Chimborazo	5	»	4	49	36	123,272	»	4
	Pichincha	4	1	1	70	39	151,111	4	4
	Imbabura	2	»	2	24	16	56,818	»	2
Asuay	Cuença	4	1	3	20	9	76,423	»	3
	Loja	4	1	3	20	19	34,471	4	1
	Manabi	3	1	2	4	126	17,450	»	1
Guayaquil	Guayaquil	6	1	2	17	211	56,038	4	2
12	37								
	Totaux	226	89	118	1,321	1,224	2,402,662	52	91

Le recensement a été fait en juillet 1825. Bogota, 24 août 1827. Le secrétaire de l'intérieur, signé Restrépo.

On a inséré dans ce tableau les rectifications qui ont été faites, depuis ce recensement, à la population du département de Cauca et à celle de l'Écuador; les changements qui ont eu lieu dans ce dernier département nous ont été communiqués par M. le capitaine Acosta.

M. Restrépo, ministre de l'intérieur de la Colombie, publie, dans son Histoire de cette république (2), un tableau de sa population, qu'il estime 2,717,142 habitants, en 1827. Dans ce nombre ne sont pas compris les indigènes qui vivent encore dans l'état sauvage, et qu'il fait monter à 200,000. Il prétend qu'au commencement de la guerre de l'indépendance, la population de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade s'élevait à 2,900,000 âmes, et que 400,000 périrent durant cette lutte. Voici le tableau qu'il en a dressé.

(1) *Visit to Colombia*, ch. II.

(2) *Historia de la revolucion de la republica de Colombia*, par M. J. Restrépo, tome I, introduction. (Voyez note A.)

	Vénézuéla.	Nouvelle-Grenade.	Présidence de Quito.	Totaux.
Blancs.......	200,000	877,000	157,000	1,234,000
Indigènes....	207,000	313,000	393,000	913,000
Métis libres .	433,000	140,000	42,000	615,000
Esclaves	60,000	70,000	8,000	138,000
Totaux...	900,000	1,400,000	600,000	2,900,000

M. de Humboldt, dans son *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. IV, chap. 26, a calculé la superficie de Vénézuéla à 33,700 lieues carrées de 20 au dégré, et sa population, en 1823, à 785,000 âmes; il évalue l'étendue de la Nouvelle-Grenade et de Quito à 58,250 lieues, et sa population à 2,000,000; ce qui donnerait, pour toute la Colombie, un total de 2,785,000 habitants.

M. Adrien Balbi porte, dans la *Balance politique du globe* (1828), la population de la Colombie à 2,800,000 habitants.

Population. La population de la Colombie se compose de blancs, d'Indiens, de métis, de mulâtres et d'esclaves, savoir :

Indigènes, Indiens, race cuivrée.	720,000
Blancs, Européens et descendants d'Européens	642,000
Races mélangées de noirs, blancs et d'Indiens.	1,256,000
Total.	2,618,000 (1).

Selon M. Depons, la population de Vénézuéla, qui, en 1801, se composait de sept cent vingt-huit mille âmes, renfermait deux dixièmes de blancs, trois dixièmes d'esclaves, quatre dixièmes descendants d'hommes libres, et le reste était formé d'Indiens. Le nombre des esclaves employés dans la capitainerie de Caracas, tant pour la culture des terres que comme domestiques, s'élevait à la même époque à deux cent dix-huit mille quatre cents (2).

M. de Restrépo, ministre de l'intérieur, fait observer qu'il est impossible, faute de données suffisantes, de fixer exactement la proportion des races blanche, cuivrée, noire et mêlée. Il y avait, en 1827, un peu plus de cent mille esclaves, et le nombre des Indiens qui habitaient les forêts et les montagnes était d'environ deux cent mille.

Suivant M. de Humboldt, la Nouvelle-Grenade et le Quito comptaient, en 1823, deux millions d'habitans, et le Vénézuéla sept cent quatre-vingt-cinq mille; ce qui ferait en tout deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille. La première division avait trente-quatre individus par lieue carrée, et l'autre trente (3).

On a calculé que la Colombie, dont la superficie est de quatre-vingt-douze mille lieues carrées, pouvait nourrir une population de cent millions d'âmes.

A l'époque de la conquête de la Nouvelle-Grenade, de Vénézuéla et des autres pays qui forment la république de Colombie, ils étaient habités par de nombreuses tribus indiennes soumises au gouvernement de chefs nommés *caciques*, *quebis*, *tivas* ou *guajiros*. Le père Las Casas, évêque de Chiapa, dit, dans son mémoire sur les cruautés commises par les Espagnols conquérants de l'Amérique, adressé au prince des Asturies, en 1552, que François de San-Roman, religieux franciscain, qui accompagna un capitaine, que le gouverneur de la Terre-Ferme avait envoyé dans l'intérieur de ce pays, y vit périr plus de quarante mille indigènes, et que huit cent mille environ furent exterminés par Arias et ses successeurs.

Le même auteur assûre, en partant du Vénézuéla, que les Allemands y ont mis à mort quatre ou cinq millions d'habitants, assertion qui me paraît exagérée, sur une étendue de quatre ou cinq cents lieues de pays; que la province de Popayan, celle de Cali et trois ou quatre autres, qui présentent une superficie de cinq à six cents lieues, avaient autrefois une population immense. On y comptait des villages de mille à deux mille âmes, et aujourd'hui, sur l'emplacement qui nourrissait deux mille habitants, il y a à peine cinquante familles.

Don Lucas de Piédrahita prétend que la contrée de Popayan renfermait six cent mille indigènes, lors de l'arrivée des Espagnols.

Suivant le père Manuel Rodriguez (1), le district de Quito en contenait deux cent mille dans une étendue de deux cents lieues.

Herréra dit qu'il y avait plus de vingt mille Indiens dans la province de Timana (2). Puis il ajoute que, durant la peste de 1539, qui enleva cent mille indigènes, il en fut aussi mangé plus de cinquante mille, et que la même année Francisco César en tailla en pièces une armée de vingt mille, dans la vallée de Goaca.

En 1540, la rougeole en emporta un grand nombre, et la petite vérole y exerça aussi, à différentes époques, de terribles ravages.

On lit dans la vie de San-Luis Beltram qu'il baptisa plus de quinze mille Indiens qui habitaient sur le revers des montagnes de Santa-Marta (3).

Depons évalue la population indienne de la capitainerie de Caracas à soixante-douze mille huit cents individus de tout sexe et de tout âge.

M. de Humboldt pense que les naturels ou habitants primitifs des deux provinces de Cumana et de Nuéva-Barcelona font près de la moitié de la faible population de ces contrées; que leur nombre peut être de soixante mille, dont vingt-quatre mille habitent la Nouvelle-Andalousie. Les missions des Capucins aragonais renferment quinze mille Indiens, la plupart de race Chaymas (4). Le même auteur dit que ces provinces offrent dans leur population actuelle plus de quatorze tribus indiennes. Dans la Nouvelle-Andalousie, ce sont des Chaymas, des Guaiquéries, des Pariagotos, des Quaquas, des Aruacas, des Caribes et des Guaraunos. Dans la Nouvelle-Barcelone, il y a des Cumanagotes, des Palenques, des Caribes, des Pintus, des Tomuzas, des Topocuares, des Chacopatas et des Guarives. De ces quatorze tribus, dix se regardent comme de race entièrement différente. M. de Humboldt croit distincts les Chaymas, les Guaraunos, les Caribes, les Quaquas, les Aruacas ou Arauaques, et les Cumanagotos; mais il hésitait à en dire autant des Guaiquéries, des Pariagotos, des Pintus, des Tomuzas et des Chacopatas. Les Chaymas habitent le long des hautes montagnes du Cocollar et du Guacharo, les rives du

(1) *Voyage aux régions équinoxiales*, par M. de Humboldt, liv. X, chap. 27.

(2) *Voyage de la Terre-Ferme*, tome II, p. 110.

(3) *Voyage aux rég. équin.*, liv. IV, chap. 26 et note B, p. 164.

(1) *El Marañon y Amazonas*, *etc.*, liv. I, chap. 7.

(2) Déc. VI, lib. III, chap. 16.

(3) Don Antonio Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso III, § 1.

(4) *Voyage aux rég. équin.*, liv. III, chap. 9.

Guarapiche, du Rio-Colorado, de l'Arco et du Caño de Caripe. Ils ont les Cumanagotes à l'ouest, les Guaraunos à l'est, et les Caribes au sud.

Indiens. Pédro de Cieça de Léon, un des conquérants du Pérou, observe que tous les peuples de l'Amérique se ressemblent tellement par la figure et par le teint, qu'ils paraissent tous être les enfants de mêmes père et mère. Les deux frères Ulloa, qui ont parcouru une grande partie de l'Amérique, ont adopté la même opinion; mais une connaissance plus exacte des nations dont nous avons présenté le tableau prouve qu'il existe parmi eux une différence essentielle de figure, qui ne dépend pas de la température du pays qu'ils habitent. Celle des mœurs résulte principalement de la nature du sol, des aliments, des transmigrations et du commerce qu'ils entretiennent, et c'est avec raison que La Condamine dit « que pour donner une idée exacte des habitudes américaines, il faudrait presque autant de descriptions qu'il y a de nations parmi eux ».

Bouguer, dans ses voyages au Pérou, les deux frères Ulloa, La Condamine et l'historien Robertson ont représenté les indigènes de ce pays comme imbéciles, gloutons, paresseux, indifférents, pusillanimes et poltrons à l'excès. On verra par le récit de leurs actions qu'ils sont loin de mériter ces imputations.

M. Restrépo, ministre de l'intérieur, dit aussi qu'ils étaient autrefois une race dégradée, esclave des prêtres et des magistrats, qui les fesaient fouetter publiquement pour la plus légère offense. Obligés de cultiver la terre en commun, ils ne songeaient jamais à l'améliorer, et c'était avec peine qu'ils pouvaient payer le tribut de 6 à 9 dollars, exigé de tous les Indiens mâles âgés de dix-huit à cinquante ans. Les *resguardos*, ou terrains communaux, viennent de leur être accordés en toute propriété (1). Leurs enfants sont admis dans les écoles primaires (2); et, par un décret du 14 mars dernier, il vient d'être créé quatre bourses pour eux dans chacun des colléges de Bogota, Caracas et Quito, et deux dans les autres; par une autre loi du 4 octobre 1821, le congrès a aboli le tribut auquel ils étaient assujettis.

Tableau des principaux peuples indiens de la Colombie. A l'arrivée des Espagnols dans la Grenade, le pays était si peuplé qu'ils en nommèrent les habitants *moscas* ou mouches. On y comptait alors plus de quatre-vingts nations différentes. La plupart n'existent plus aujourd'hui; on ignore même leurs noms, à moins que quelque village ruiné ne le rappelle.

Les *Abanes* habitaient les bois de San-Juan au nord de l'Orénoque. Les *Achaguas* résidaient dans les plaines de la Cazanare et de la Méta, et dans les forêts qui bordent la rivière d'Éli. Les jésuites les réunirent en 1661, et en formèrent plusieurs villages. L'établissement des *Adoles* (branche de la nation Saliva) dans la plaine de San-Juan, près de la rivière de Sinaruco ou Sinarucu, fut détruit par les Caraïbes en 1684. Le père Antonio de Montéverdé convertit, en 1662, quelques peuplades des *Airicos*, qui occupaient les plaines de Casanare et de Méta, et les rives de l'Eli, à l'est des montagnes de Bogota.

Les *Alcoholades*, peuple docile qui habitait sur les bords du lac de Maracaïbo, furent exterminés par les *Weltzers* allemands, qui allèrent y chercher de l'or.

Amazones. Les voyageurs et les auteurs qui se sont succédés pendant plus de deux siècles, ont affirmé l'existence des Amazones. On doit compter, parmi les principaux, Amérigo Vespucci, Orellana, Walter Raleigh, Schmidel, les pères Acuña, Artiédo et La Condamine. « Dans » le cours de notre navigation, » dit ce dernier, « nous » avons questionné partout les Indiens de diverses nations con- » cernant ces femmes belliqueuses. Tous nous dirent qu'ils » avaient oui leurs pères en parler, ajoutant mille particu- » larités trop longues à répéter, qui tendent à confirmer » qu'il y a eu dans ce continent une république de femmes » qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et » qu'elles se sont retirées du côté du nord dans l'intérieur » des terres, par la rivière Noire ou par une de celles qui » descendent du même côté dans le Marañon. » Voyez *Omaguas*.

Les *Aruacas*, qui résident dans le pays au sud-ouest de l'Orénoque, entre la rivière Berbice et les montagnes de Sierra-Névada, dans la Guiane, descendent, dit-on, des Caribes (1).

Les *Atures*, qui demeuraient près des sources de l'Orénoque, ont presque disparu. M. de Humboldt dit qu'on ne les connaît plus que par les tombeaux de la caverne d'Ataruipe, qui rappellent les sépultures des Guanches, à Ténérif. Ils appartenaient, ainsi que les Guaguas et les Macos ou Piaroas, à la grande souche des nations Salivas, tandis que les Maipures, les Albanis, les Parénis et les Guaypunaves forment une même race avec les Cabres ou Cavères, célèbres par leurs longues guerres avec les Caribes (2). Il existait encore des familles Atures en 1767, du tems du missionnaire Gili.

Les *Bétoies* fondèrent, en 1717, un établissement sur la rivière de Casanare, sous la direction des jésuites.

Les *Bobures*, qui habitaient au nord du lac de Maracaïbo, maintinrent long-tems leur indépendance.

Les *Bodiguas*, les *Bondas* et les *Jeribocas*, qui vivaient dans les bois et les montagnes de Santa-Marta, livrèrent aussi de rudes combats aux premiers conquérants.

Les *Cabres*, nation puissante du Bas-Orénoque, soutinrent des luttes opiniâtres contre les Caribes; vaincus enfin, ils furent presque tous exterminés.

Les *Caracas* habitaient autrefois à quinze lieues environ du lac de Tocarigua ou Tarigua. Armés de flèches empoisonnées, ils ne craignirent jamais les Espagnols à nombre égal.

Caribes. En 1520, le licencié Rodrigo de Figuéroa fut chargé par la Cour de décider quels étaient les peuples de l'Amérique méridionale que l'on pouvait regarder comme de race caribe ou cannibale, et quels autres étaient Guatiaos ou Indiens de paix. Il déclara de race caribe tous ceux qui dévoraient les prisonniers après le combat. Les habitants d'Uriapari, dans la province de Paria, furent prononcés Caribes; et les Uricanos, riverains du Bas-Orénoque, ou Urinuau, Guatiaos. Toutes les tribus qu'il désigna comme Caribes furent condamnées à l'esclavage. On pouvait les vendre ou leur faire une guerre d'extermination.

Les Caribes, proprement dits, habitent les missions du Cari, dans les llanos de Cumana, les rives du Caréra et les plaines au nord-est des sources de l'Orénoque. Selon M. de Humboldt, les Galibis (Caribis de Caïenne), les Tuapocas et les Cunaguaras, qui occupaient originairement les plaines situées entre les montagnes de Caripe (Caribe) et le village de Maturin; les Taoi, de l'île de la Trinidad et de la province de Cumana; et peut-être aussi les Guarives, alliés aux Palenques, sont des tribus de la grande et belle nation caribe.

(1) Loi du 30 juillet 1824.
(2) Loi du 11 mars 1822.

(1) *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso III, § 1: *De los Aruacos*.
(2) Voyez liv. VII, ch. 20 et 24.

En 1578 et 1580, les Caribes anthropophages de l'Orénoque remontèrent le long des rives du Guarico, en traversant les *llanos* ou plaines, et furent repoussés par un corps de troupes aux ordres de Garci-Gonzalès. « On aime, » dit M. de Humboldt, « à se rappeler que les descendants de » ces mêmes Caribes vivent aujourd'hui dans les missions » comme de paisibles cultivateurs, et qu'aucune nation sau- » vage de la Guiane n'ose traverser les plaines qui séparent » la région des forêts de celle des terres labourées. »

Cette nation n'habite aujourd'hui qu'une petite partie du pays qu'elle occupait lors de la découverte de l'Amérique. Elle occupe encore la province appelée par elle *Caribana*, et connue depuis sous le nom de Nouvelle-Andalousie australe, ou *Guayana-Maritania*, laquelle s'étend depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à celle du Marañon, en embrassant les colonies hollandaises d'Éséquibo, de Surinam et de Berbice, et les possessions françaises de Caïenne. Cette race féroce et cannibale se divise en Caribes maritimes et méditerranés. Les premiers habitent les plaines et les côtes de l'Atlantique, et les autres la rive méridionale du Caroni. Ces derniers furent convertis par les jésuites en 1738. On peut évaluer à plus de trente-cinq mille les Caribes qui occupent les llanos de Piritu et les rives du Caroni et du Cuyuni ou Cuyum. Si à ce nombre, dit M. de Humboldt, on ajoutait les Caribes indépendants, qui vivent à l'ouest des montagnes de Cayenne et de Pucaraymo, entre les sources de l'Éséquébo et du Rio-Branco, on obtiendrait une masse totale de quarante mille individus de race pure, non mélangée avec d'autres races indigènes. Un grand nombre d'Indiens Caribes, qui habitent aujourd'hui les missions de Piritu, étaient fixés jadis au nord et à l'est du plateau d'Amana, entre Maturin, la bouche du Rio-Arco et le Guarapiche. En 1720, il y eut une migration générale des Caribes vers le Bas-Orénoque (1).

Les *Chimilas*, peuplade d'environ deux cents familles, résidaient dans les bois à l'est de la Magdaléna. Ils étaient la terreur de tous ceux qui naviguaient sur ce fleuve (2).

Les *Chinatos* vivaient dans les forêts, au nord-est de la ville de Pamplona.

Les *Chiricoas* habitaient à l'est des montagnes de Bogota, à l'entrée des plaines de Cazanare et de Méta. En 1664, on forma un établissement de ces Indiens à sept lieues de Puerto. Ils l'abandonnèrent en 1668, pour se retirer dans les montagnes; mais ils y retournèrent la même année.

Les *Chitanos* occupaient les bois au nord-est des montagnes de Bogota et les rives de l'Éle, du Cuiloto et de l'Araucà. Avec le secours des Jiraras, ils prirent et détruisirent la ville de las Palmas, en 1535.

Les *Choques* (Caribes) se tenaient dans les montagnes et les forêts de Fossa, près de la rivière de Berméjo.

Les *Cocamas*, tribu barbare, habitaient les bois du voisinage de l'Ucayale, au sud du Marañon, et près du grand lac qui porte leur nom, *la gran Cocama*. Le père Ramundo de Santa-Cruz en réunit un grand nombre à l'établissement de Maria, sur le bord de la Guallaga, en 1638. Ce sont eux qui tuèrent le père Francisco de Figuéroa (3), à l'embouchure de l'Apéna, en 1666.

Les *Cocinas* vivent à l'est, sur le territoire des Goahiros. Ils sont si lâches et si pusillanimes, dit M. Depons (1), que ceux-ci ont sur eux tout l'ascendant que donne la hardiesse sur la timidité. Ces sauvages sont à proprement parler les vassaux d'autres sauvages.

Cofanes. Le père Rafael Ferrer commença, en 1602, la conversion de ces Indiens, qui habitaient des montagnes du pays de Quito, à soixante lieues de la ville de ce nom. Il fut tué par eux en 1611 (2).

Les *Coiaimas* de la province de Popayan occupaient le territoire de la ville de Neiva. Ils étaient continuellement en guerre avec les Pijaos. Les jésuites les convertirent et en formèrent plusieurs établissements.

Cumanagotes. Ces Indiens civilisés demeurent dans les missions situées à l'ouest de Cumana, où ils s'adonnent à l'agriculture. Au commencement du seizième siècle, ils habitaient les montagnes de Bergantin et de Parabolata. « Je n'ai pu savoir, » dit M. de Humboldt, « si les Indiens Piritus, Cochaymas, Chacopatas, Tomuzas, » Topocuares, confondus aujourd'hui dans les mêmes villages » avec les Cumanagotes, et parlant leur langue, ont été ori- » ginairement des tribus de la même nation. »

Curacicanas. Ce peuple, riverain de la Mariata et du Manipiare, affluent du Haut-Orénoque, est remarquable par le zèle avec lequel il s'adonne à la culture du coton. Dans une expédition dirigée par le père Valor, on trouva dans un de ses villages une grande maison, où y il avait plus de trente à quarante hamacs d'un tissu très-fin, du coton filé, des cordages et des instruments de pêche. Toutefois, les Indiens qui l'accompagnaient mirent le feu à la maison avant qu'il pût sauver ces produits de l'industrie des Curacicanas (3).

Dariens, *Albinos* ou *Blaffards du Darien*. Lionel Wafer, associé des flibustiers, a donné des renseignements sur une race singulière d'hommes, qu'il a vus à l'isthme de Darien. Ils avaient la taille fort petite, la constitution faible, le teint d'un blanc de lait fade, la peau couverte de duvet et de la couleur de craie blanche, ainsi que les cheveux, les sourcils et les cils. Ils pouvaient à peine supporter la lumière du soleil.

Encabellados. Ils vivaient au nord du Napo, dans le royaume de Quito, et furent ainsi appelés à cause de la chevelure longue et flottante que portent les deux sexes. Lorsque le capitaine Juan Palacios les découvrit, en 1635, ils étaient en guerre avec les nations voisines des Seños, Bécabias, Tamas, Chufias et Ramos. Les jésuites et les missionnaires de Saint-François-de-Sucumbios en convertirent quelques-uns (4).

Les *Guahibos* anthropophages, appelés *Guaiva* par eux-mêmes, et *Guajobos* et *Guahivos* par d'autres, habitent les bords de la Méta, et depuis les embouchures des rivières Paulo et Casanare, sur plus de cinquante lieues de distance. Le nombre s'en élève à quelques milliers. Beaucoup de fuyards des villages de Casanare et de l'Apure se sont mêlés avec eux; ils leur ont communiqué l'usage de se nourrir de viande de bœuf et de se procurer des cuirs. Les métairies de San-Vicente, du Rubio et de San-Antonio ont perdu un grand nombre de leurs bêtes à corne par les incursions de ces Indiens. Ce sont eux aussi qui, jusqu'au confluent du

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. V, chap. 16, et liv. IX, chap. 25.

(2) *Historia de Santa-Marta.*, disc. IV, § 1: *De la terrible nation de los Indios Chimilas.*

(3) Le père Rodriguez, liv. IV, ch. 14.

(1) *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. IV.

(2) Le père Rodriguez, liv. I, chap. 10.

(3) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VIII, chap. 24.

(4) Le P. Rodriguez, liv. I, chap. 10.

Casanare, empêchent les voyageurs de coucher sur le rivage, en remontant la Méta (1).

Guagiros. Ce peuple guerrier, qui opposa une résistance si opiniâtre aux Espagnols, habitait la province de Santa-Marta, dans le voisinage de Pamplona et de Mérida. Il comptait alors soixante-dix mille individus, mais dans la suite il se trouva réduit par la guerre et les maladies à dix-sept mille ou vingt mille. Les évêques de Santa-Marta tentèrent à plusieurs reprises de vains efforts pour convertir ces Indiens. Ils se servent très-adroitement des armes à feu, dont les Anglais et les Hollandais leur firent connaître les premiers l'usage (2).

Les *Guaharibos* ou Indiens blancs, nommés *Guaribas blancos* par le père Caulin (*Corog.*, pag. 81), occupent une partie du pays montueux qui s'étend entre les sources de six affluents de l'Orénoque, savoir : le Padamo, le Jao, le Ventuari, l'Érévato, l'Aruy et le Paraguay (la Parina). Caulin les place aux sources du Caño Amaguaca; selon Gili, ils vivent plus au nord-est, près de la grande cataracte, au-dessus du Géhette et du Chiguire. Les quatre nations les plus blanches du Haut-Orénoque m'ont paru peut-être, dit M. de Humboldt, les Guaharibos du Rio-Géhette, les Guainares de l'Ocamo, les Guaicas du Caño Chiguire et les Maquiritares des sources du Padamo, du Jao et du Ventuari. Les individus des tribus blanchâtres ont la stature, les traits et les cheveux plats, droits et noirs, qui caractérisent les autres Indiens. Il serait impossible de les prendre pour une race mêlée; quelques-uns d'eux sont, en même tems, très-petits; d'autres ont la taille ordinaire des Indiens cuivrés. Ils ne sont ni faibles, ni maladifs, ni albinos. Ils ne diffèrent des races cuivrées que par une peau beaucoup moins basanée.

Les *Guahiros*, ou Indiens libres, sont au nombre d'environ trente mille (3). Ils occupent un territoire, baigné par l'Océan-Atlantique, sur une étendue de trente lieues, et qui s'avance dans les terres sur un espace à peu près égal, entre les districts de Maracaïbo et de Rio-de-la-Hacha. Ce peuple, le plus féroce de cette côte, a repoussé jusqu'ici avec succès toutes les expéditions envoyées pour le subjuguer. Toutefois, cédant à l'influence de quelques moines de Valencia, ils avaient adopté plusieurs pratiques religieuses; mais un individu ayant été fouetté par ordre de ces missionnaires, pour avoir passé la nuit avec une femme, il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'œuvre de leur conversion et leur faire prendre les armes. Ils détruisirent le village qu'ils avaient formé et en massacrèrent les habitants. Cet événement eut lieu en 1776, et depuis cette époque aucun missionnaire n'a osé pénétrer sur leur territoire, et le gouvernement espagnol n'a pas cru devoir entreprendre leur réduction. Ils entretiennent un commerce avec la ville de Rio-de-la-Hacha, où ils viennent échanger des chevaux et des bœufs contre des liqueurs spiritueuses qu'ils aiment passionnément; ils trafiquent aussi avec les Anglais de la Jamaïque, auxquels ils fournissent des mules, des moutons, des peaux, du bois de teinture et des perles, pour du rhum, de l'eau-de-vie, des munitions et de petits objets d'ornement. Telle est leur réputation de perfidie, que ceux qui commercent avec eux s'avisent rarement d'aller à terre, et les négociants créoles eux-mêmes n'osent traverser leur pays sans être escortés et munis d'un passeport. Ils font souvent des incursions dans le district de Maracaïbo pour en enlever des chevaux et du bétail. On en arrêta quarante-neuf, en 1802, et on les retint comme ôtages dans les prisons de cette ville. Ces Indiens sont gouvernés par un cacique, auquel ils ont construit une citadelle sur un monticule appelé la *Téta* (la mamelle), à quelques lieues de la mer (1).

Les *Guaïbas* résident à l'est de Santa-Fé, à l'entrée des *llanos* de Casanare et de Méta. Ils furent défaits, avec les Chiricoas leurs alliés, par les Achaguas, à la bataille de Guayapége, qui se livra en 1669. Les jésuites entreprirent leur conversion en 1650, et en 1664 ils étaient parvenus à en réunir un assez grand nombre dans un village. Toutefois, en 1668, ils s'enfuirent dans les bois, et allèrent former un établissement à sept lieues de Pauto.

Guaicas ou *Indiens nains.* Cette nation, que d'anciennes traditions placent depuis des siècles près des sources de l'Orénoque, habite à l'est de l'Esméralda. Les hommes, que M. de Humboldt mesura, avaient une taille moyenne de quatre piés sept pouces à quatre piés huit pouces, ancienne mesure de France. On lui assûra que toute la tribu était d'une extrême petitesse. « Il est bien remarquable, » dit-il, « que ces peuples se trouvent à côté des Caribes, qui sont » d'une taille singulièrement élancée. » Après les Guaicas, les Guainares et les Pirgnaves sont les Indiens les plus petits. On en rencontre aussi au nord-est de l'Esméralda, près du Rio-Cuyuni, dans les missions des capucins (2).

Les *Guapis* ou Guaipies furent découverts, en 1542, par Herman Pérez de Quésada. Ils occupaient les forêts de Fosca et les rives du Papaméru.

Les *Guaguas*, nommés *Mapoge* par les Tamanaques, étaient autrefois très-belliqueux. Leur site originaire était sur les rives de l'Assivéru, que les Espagnols nomment *Cuchivéro.* Ces indigènes, alliés des Caribes, ont poussé leurs migrations à cent lieues au nord-est. « Je les ai souvent entendu nommer, » dit M. de Humboldt, « au-dessus de la bou» che de la Méta, et on assûre que les missionnaires jésuites » en ont trouvé jusque dans les Cordilières de Popayan. »

Guaraunos (3). Cette nation, composée d'environ huit mille individus, occupe des îles d'une grande étendue, à l'embouchure de l'Orénoque, et a conservé jusqu'ici son indépendance. Elle fréquente les villages civilisés qui sont au nord et au sud du fleuve, pour y vendre du poisson et des hamacs. « Les nuages d'insectes qui couvrent leurs îles, » dit Depons (4), « les rendent inhabitables pour quiconque n'y » a pas reçu le jour. » Cette incommodité en a éloigné jusqu'à présent les missionnaires et les en éloignera encore longtems. D'ailleurs, ces Indiens ne fesant aucune incursion sur le sol de la religion et de la loi, le gouvernement n'a pas cru devoir faire contre les Guaraunos des expéditions militaires auxquelles il a renoncé depuis plus de cent cinquante ans. Ces Indiens sont bons marins. Les gouverneurs de Cumana ont souvent appelé l'attention du ministère espagnol sur eux, mais toujours sans succès. Plusieurs familles de Guaraunos demeurent parmi les Chaymas, dans

(1) M. de Humboldt, *Voyage*, etc., liv. VII, chap. 19.

(2) *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso XIII, § 1: *De la nacion Guagira.*

(3) Suivant M. de Humboldt. M. Hamilton, *Interior of Colombia*, tome I, p. 27, estime leur population à 40,000 individus, et dit qu'ils peuvent mettre sur pied 14,000 hommes parfaitement armés de fusils, de lances, d'arcs et de flèches empoisonnées.

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 4.

(2) Caulin, p. 57.

(3) Ou *Guaraunu* : les Caribes les appellent *Varau*, et le chevalier Raleigh en parle sous les noms de *Tivitivas* et d'*Ouaranetis*.

(4) *Voyage à la Terre-Ferme*, ch. IV; et M. de Humboldt, *Voyage aux rég. équin.*, tome I, p. 462-492, et tome II, p. 653.

les missions des llanos de Cumana, et à Santa-Rosa-de-Ocopi. Il y a déjà quelques années, cinq ou six cents de ces indigènes sortirent de leurs marais et allèrent établir les deux villages de Zacupana et d'Imataca, sur les deux rives opposées de l'Orénoque, à vingt-cinq lieues du cap Barima.

Les *Guaticas* étaient des cannibales dont il n'existe plus le moindre vestige. Ils vivaient dans le voisinage de la ville d'Anserma. Les *Guaypunabis*, autre nation anthropophage du Haut-Orénoque, qui appartenait par sa langue à celle des Maypurès, occupaient d'abord les rives de l'Imirida, jusqu'à son confluent avec le Chamochiquini et le pays montueux de Mabicore. Vers l'année 1774, leur *apotò* ou chef Macapu en conduisit une partie dans la contrée arrosée par l'Atabapo, et permit au missionnaire Roman d'en établir plusieurs familles à Uruana et près de la cataracte de Maypurès.

Les *Guayquéries* ou *Guaikéris*, nation de pêcheurs qui habite les rives de la Cumana, la province d'Araya et l'île de Sainte-Marguerite, appartenaient jadis aux Guaraunos. Les compagnons de Colomb ayant demandé leur nom dans la langue d'Haïti, ces Indiens, croyant qu'il était question de leurs harpons, faits avec le bois du palmier macana, répondirent *guaike, guaike*, c'est-à-dire *bâton pointu*. Ce nom fut changé depuis en celui de Guayquéries (1). Ce sont les plus habiles et les plus intrépides pêcheurs de ces contrées. Les jésuites entreprirent leur réduction en 1732.

Iraruros. Ces indigènes résidaient au nord de l'Orénoque, entre les rivières de Sinaruco et d'Apure. Les jésuites fondèrent quelques missions dans leur pays, en 1732.

Les *Lolacos*, descendants des Bétoyes, occupaient les bois au sud-est de l'Apure et au nord du Tamé. Les jésuites les réduisirent en 1716.

Les *Macaos*, ou *Piaroas*, appartiennent à la grande famille des Salivas. Il en existe plusieurs tribus : 1°. celle des Piaroas du Cataniapo; 2°. celle qui habite sur les bords du Ventuari, au-dessus du Rio-Mariata; 3°. une autre qui occupe ceux du Padamo, au nord des montagnes de Maraguaca; et une quatrième près des Guaharibos, vers les sources de l'Orénoque, au-dessus du Rio-Géhette, qui porte le nom de *Macos-Macos*. Les Piaroas du Ventuari ont été visités par le jésuite Fosnéri (2).

Manitivanos. Nation anthropophage du Haut-Orénoque.

Les *Maquiritares*, ainsi nommés d'un affluent de l'Orénoque, vivent avec les Macos, dans les savanes que parcourt le Padamo.

Maynas du territoire oriental du Quito. Ce peuple, découvert, en 1618, par les Espagnols, fut conquis par Diégo Vaca de Véga, qui reçut le titre de gouverneur de la vaste province de ce nom. Il se composait des Cocames, des Xiburos, des Panos, des Omaguas, des Aguanos, des Chamicuros, des Gaez, des Muniches, des Napéanos, des Atanabes, des Roamaynas et des Yurimaguas. Ces Indiens furent convertis, en 1686, par le père Fritz.

Les *Mocous* des montagnes de Mocoa étaient une nation paisible que les Espagnols employèrent à travailler dans les *lavaderos de oro* des *encomenderos* (3).

Moricholes. Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie ont reçu ce nom du palmier *moriche*, qui abonde dans le pays où ils rôdent, entre le Caño de Manano et le Rio-Guarapiche.

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. II, ch. 4. Sir W. Raleigh a décrit ces Indiens sous le nom de *Ouikeris*.

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VII, ch. 21.

(3) Voyez le père Rodriguez, liv. I, ch. 6.

Motilones. Cette formidable et nombreuse nation habitait une vaste contrée, sur la frontière de Santa-Marta, qui confinait au nord à la ville de Maracaïbo, à l'est à celle de Mérida, au sud à celles de Cucuta et de Salazar-de-las-Palmas, et à l'ouest à Ocaña et à Tamalaméque, dans la province de Santa-Marta. On peut voir leur territoire de la montagne de Borotare, qui est à 4 milles d'Ocaña. Ces Indiens infestaient les routes qui conduisaient à ces établissements, et surtout celles des montagnes situées entre Pamplona et Mérida. Ils interceptaient aussi la navigation de la fameuse rivière de Sullia (1).

Les *Muzos*, qui occupaient la province du même nom, furent long-tems sous la domination des Nauras et des Moscas. Ils en secouèrent enfin le joug et les chassèrent de leur pays. Ces Indiens battirent, en 1539, le corps du capitaine Luis Lanchéro, et, en 1544, celui de Melchior Valdez.

Les *Omaguas* (2) forment un peuple nombreux et puissant, qu'on prétend descendre des Quixos. Ils sont connus sous différents noms, selon les pays qu'ils habitent. Quelques-uns de ceux qui vivaient dans les îles et sur les bords du Marañon ont émigré à la province de Vénézuéla, où ils se sont établis entre les rivières de Napo, Curaray, Négro et Putumayo. Ils sont en guerre continuelle avec leurs voisins. Les femmes de cette nation étaient les célèbres Amazones, qui tinrent tête aux troupes d'Orellana (3). Le jésuite allemand Samuel Fritz opéra leur conversion en 1686.

M. de La Condamine aborda, en 1743, à la mission de San-Joachin, où étaient réunies plusieurs peuplades indiennes, et surtout des Omaguas, nation, dit-il, autrefois puissante, qui peuplait encore, il y a un siècle, les îles et les bords de l'Amazone dans une longueur d'environ deux cents lieues au-dessous du Napo. Ils ne passent pas cependant pour originaires du pays, et il y a quelque apparence, ajoute le même voyageur, qu'ils sont venus s'établir sur les bords du Marañon en descendant quelqu'une des rivières qui ont leur source dans le nouveau royaume de Grenade, pour fuir la domination espagnole, lorsqu'ils en firent la conquête.

Les *Paeres*, nation anthropophage, vivaient dans les bois au nord de l'Orénoque et au sud de l'Apure, près des villes de Cartago et de Tumana. Ils défirent, en 1540, les soldats d'Anasco et de Juan de Ampudia, et, conjointement avec les Pijaos, ils détruisirent le puéblo de Caloto, près de Popayan (4). Les jésuites les convertirent en 1634.

Les *Palenques* étaient une nation peu nombreuse, mais féroce, qui résidait le long des bords de l'Orénoque, dans le voisinage des Guanos. On les nomma ainsi à cause des estacades qu'ils étaient dans l'habitude de construire pour leur défense.

Les *Pariagotos*, ou *Parias*, se sont fondus en partie avec les Chaymas de Cumana, et les autres ont été fixés par les capucins aragonais dans les missions du Caroni.

Les *Piritus* tirent leur nom du petit palmier épineux qui abonde dans leur pays. Ils occupaient, avec d'autres indigènes de la même province, une étendue de soixante-dix lieues de côtes. S'étant soumis aux Espagnols sans résistance, don Juan de Urpin y fonda la ville de Barcelone.

(1) *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, part. II, disc. IX : *De la nacion de los Indios Motilones*.

(2) Le P. Rodriguez les appelle *los Aguas, Llamados comunamente Omaguas, improprio nombre;* lib. II, cap. 10.

(3) Voyez le P. Rodriguez, lib. II, cap. 12 : *Tradicion de las Amazonas*.

(4) Voyez le P. Rodriguez, lib. I, cap. 3.

Des missionnaires les visitèrent en 1656, et en répartirent environ douze mille dans quarante villages.

Pijaos. Cette tribu cannibale, s'étant réunie aux Manipos, attaqua et détruisit les villes de San-Vicenté et de los Angélès.

Quinchias. Autre peuple anthropophage du district d'Anzerma, découvert par Juan de Vadillo en 1537.

Les *Quixos*, las des mauvais traitements qu'ils recevaient des Espagnols, descendirent dans leurs canots chez les Aguas, qui leur donnèrent un asile. Ils apprirent à ceux-ci à vivre d'une manière plus policée.

Les *Salivas* habitaient la province de San-Juan-de-los-Llanos, entre la Méta et le Casanare. En 1684, après leur réduction par les jésuites, les Caribes saccagèrent leurs établissements.

Les *Supias* de Popayan étaient une tribu nombreuse, qui habitait les bois voisins de la ville d'Anzerma, où elle fut découverte par Juan de Vadillo, en 1537.

Les *Sutagaos*, alliés des Pijaos, résidaient entre les rivières de Pasco et de Sumapaz. Gonzalès Ximénès de Quésada pilla et détruisit la ville de leur nom en 1538.

Tamanaques. Ces indigènes, dont le nombre est considérablement réduit, habitent la rive droite de l'Orénoque, au sud-est de la mission de l'Encaramada, par le 7° et 7° 25′ de lat.

Les *Tayronas*, un des peuples les plus nombreux et les plus puissants de la province de Santa-Marta, occupaient les montagnes et les vallées de leur nom. Leur chef tenait ordinairement sa Cour, ou plutôt son camp, à Pocigueyra. Ils possédaient aussi les villes de *Mongay*, *Aguaringua*, *Synanguey* et d'*Origuéca*. Ces Indiens belliqueux, surnommés les géants de Santa-Marta, repoussèrent victorieusement toutes les attaques des Espagnols, bien qu'ils n'eussent d'autres armes que des arcs, des flèches et des *macanas*. Ils quittèrent ensuite le pays qu'ils avaient si vaillamment défendu, ou, suivant l'historien Piédrahita, ils furent entièrement détruits. Mais don Antonio Julian pense que ceux qui survécurent aux guerres des Espagnols se mêlèrent avec d'autres nations (1).

Les *Téguas* de Tunja furent découverts, en 1537, par le capitaine Juan de San-Martin.

Les *Tunébos* résidaient dans la partie orientale des montagnes de Granada. Les missionnaires commencèrent leur conversion en 1661.

Tupes. Vers l'année 1721, des missionnaires jésuites, se rendant à Santa-Fé par la vallée d'Upar, rencontrèrent, près de la Sierra-Névada, une troupe de Tupes, qui les accueillirent amicalement et les conduisirent à leurs huttes. Ces religieux, les trouvant bien disposés, entreprirent de les convertir. Suivant leur rapport, cette nation comptait plus de vingt mille familles (2).

Les *Xiburos*, ou *Xibaros*, habitaient jadis dans les bois de la province de Macas. Après leur conversion par les jésuites, ils détruisirent la ville de Logroño, et en emmenèrent les femmes espagnoles dans leurs établissements. Ces peuples occupent actuellement les bords de la rivière de Santiago-de-las-Montanas. « Autrefois chrétiens, » dit La Condamine, « et révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, » pour se soustraire au travail des mines d'or de leur pays, ils » se sont retirés depuis dans des bois inaccessibles, s'y main» tiennent dans l'indépendance, et empêchent la navigation » de cette rivière, par où l'on pourrait descendre commodé» ment des environs de Loxa et de Cuenca. La crainte qu'ins» pirent ces Indiens a obligé le reste des habitants de San» tiago à changer deux fois de demeure, et depuis environ » quarante ans, à descendre jusqu'à l'embouchure de la ri» vière, dans le Marañon. »

Les *Yaruros*, peuple indépendant et autrefois nombreux, habitent la rive droite de l'Apure, où ils vivent de la chasse et de la pêche. Quelques tribus vinrent se fixer au village que les missionnaires avaient bâti à Achagua, au sud du Rio-Payara. Ces Indiens sont renommés pour tuer les jaguars (*felis onca*, L.), dont ils viennent vendre les peaux dans les établissements espagnols.

Les *Mamatocos*, les *Masingas*, les *Chinguanaes* et les autres nations de Santa-Marta ont cessé d'exister.

M. de Humboldt a publié une liste de plus de deux cents peuplades de la Guiane, répandues entre les 2e. et 8e. degrés de lat. N., sur une étendue de pays un peu plus grande que la France. Suivant le voyageur Le Blond, les Indiens de la Haute-Guiane française occupent trente-deux villages, et parlent la même langue. « Leurs chefs, » dit-il, « m'ont donné la certitude que leurs *flécheurs* ou hommes » faits allaient à six cents; ce qui suppose une population » d'environ quatre mille âmes. » Les plaines ou plateaux qu'ils habitent sont au moins à cent soixante-dix toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer (pag. 74).

Robert Harcourt donne, dans la relation de son voyage à la Guiane, en 1509, le tableau suivant des peuplades indiennes qui habitaient à cette époque sur le bord des rivières qui se jettent dans la mer, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Desséquébé, savoir :

1°. Les *Charibs*, qui résidaient sur l'Amazone, l'Arrapoco, affluent de ce fleuve, l'Arrawari, l'Apurwacca, le Wio, la Caiane, la Meccooria, le Conrwo, le Manmanury, la Sinammara, l'Amanna, le Camoure ou Comawin, affluent de la Sélinama, la Sélinama ou Surennamo, le Surammo, le Coopannomy, l'Énéécare et le Matooronéé, et le Quiowinne, tributaires du Desséquébé ;

2°. Les *Yaïos* et les *Charibs*, sur le Maicary et le Connawini ;

3°. Les *Arracoories*, sur le Cassipurogh et l'Arracow ;

4°. Les *Yaïos* et les *Arwaccas*, sur le Wiapoco et un petit golfe appelé Wianary ;

5°. Les *Arwaccas*, sur la Coomannoma, le Vracco, la Manhica, le Wapary, le Micowine et le Déméérare ;

6°. Les *Paragotos*, les *Yaïos*, les *Charibs* et les *Arwaccas*, sur le Marrawani ;

7°. Les *Arwaccas* et les *Charibs*, sur le Corétine, le Bérébisse et le Desséquébé (1).

Constitution phisique. Suivant le témoignage des meilleurs historiens, les indigènes de ce pays étaient pour la plupart bien faits et d'une bonne stature. Quelques femmes se distinguaient par la beauté de leurs formes, particulièrement celles des Muscos et de la province d'Anzerma. La taille des Indiens varie chez les uns de quatre piés et demi à cinq piés, et chez les autres de cinq et demi à six piés. Ils ont les membres gros et musclés, la tête grosse, le visage large, le front étroit, les ieux assez petits, le nez pointu, la bouche très-fendue, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, lisses et longs, peu de barbe et peu de poils dans les autres

(1) *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, Part. seg. disc. II, § 1 *De la nacion de los Indios Tayronas.*

(2) *Id.*, disc. III, § 1 : *De los Tupes.*

(1) *A relation of a voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertility, provisions and commodities of that country, etc., performed by Robert Harcourt, etc.*, in-12. London, 1613.

parties du corps, et leur couleur est plus ou moins cuivrée selon la température du pays qu'ils habitent (1). « La taille » moyenne d'un Chaymas, » dit M. de Humboldt, » est d'un » mètre cinquante-sept centimètres ou quatre piés dix pouces. » Ils ont le corps trapu et ramassé, les épaules extrêmement » larges, la poitrine aplatie, tous les membres ronds et char- » nus. Leur couleur, d'un brun obscur tirant sur le tanné, » est celle qu'offre toute la race américaine, depuis les pla- » teaux froids de Quito et de la Nouvelle-Grenade jusqu'aux » plaines brûlantes de l'Amazone. Les Caribes se distinguent » par leur taille presque gigantesque, » continue M. de Hum- boldt, « de toutes les autres nations que j'ai vues dans le » nouveau continent. Je n'ai vu nulle part une race entière » d'hommes d'une taille plus élancée, de cinq piés six pouces » à six piés dix pouces. Leurs traits sont plus réguliers que » ceux des autres Indiens; leur nez est moins large et moins » épaté; les pommettes sont moins saillantes et la phisiono- » mie moins mongole. Les femmes sont moins robustes et » plus laides que les hommes. Les Guahibos ont la taille as- » sez svelte, les ieux grands et noirs, et quelques-uns ont de » la barbe » (2). Les femmes de ces contrées se délivraient souvent dans les champs, et allaient aussitôt après se plonger avec leur enfant dans le ruisseau le plus voisin. Elles l'enveloppaient ensuite de feuilles vertes du *vijaho* (*heliconia*), le portaient trois ou quatre jours dans les bras, et le déposaient après dans un berceau de jonc.

Caractère. Selon le père Las Casas, l'ami et le défenseur des Indiens, ceux de la Terre-Ferme étaient doux, sans orgueil, sans malice, duplicité ni ambition, soumis et fidèles à leur cacique et aux Espagnols quand ils étaient obligés de les servir. Leurs dispositions naturelles ont subi tant de changements et de modifications par suite de leurs guerres avec les Espagnols et de la perte de leur liberté, qu'on ne les prendrait plus pour le même peuple. Toutefois, on a la preuve certaine que plusieurs tribus différaient essentiellement des autres par les habitudes, les passions et le caractère avant leur contact avec les Espagnols. Quelques-unes étaient anthropophages et en guerre continuelle les unes avec les autres. M. de Humboldt dit que les Otomaques sont un peuple inquiet, bruyant, effréné dans ses passions. Ils aiment à l'excès les liqueurs fermentées de manioc et de maïs et le vin de palmier, et se mettent dans un état affreux d'ivresse, on pourrait presque dire de démence, par l'usage de la poudre de *niopo* (3). Néanmoins, la plupart des naturels de l'Orénoque n'ont pas ce penchant désordonné pour les liqueurs fortes, que l'on trouve parmi ceux d'autres pays. Les Salivas sont un peuple doux et sociable, qui s'est facilement agrégé aux premières missions des jésuites (4). Acuña dit qu'il remarqua de fort bonnes inclinations, et une disposition douce et paisible, dans tous les Indiens de l'Amazone avec lesquels il eut quelque commerce. « Ils mangeaient, » dit-il, « et buvaient avec nous, et » nous donnaient même leurs cases pour nous loger, quoique » les naturels qui étaient avec nous leur fissent mille inso- » lences et mille insultes. »

(1) Suivant les écrivains les plus anciens, les aborigènes de Paria, qui ne s'exposaient point aux rayons du soleil, étaient presque blancs, et avaient une longue chevelure blonde et flottante. *Pariæ incolæ albi, capillis oblongis, protensis, flavis; utriusque sexûs indigenæ albi velut nostrates, præter eos qui sub sole versantur.* (*P. Martyrus*).

(2) M. de Humboldt, liv. IX, ch. 25.

(3) Espèce d'acacia.

(4) *Voyage aux rég. équin.* — Voyez aussi Gumilla, tome I, cap. 13, et Gili, tome I, p. 57, et tome II, p. 44.

Aliments. Plusieurs tribus subsistent entièrement de la chasse et de la pêche. Les productions végétales qu'ils cultivaient autrefois étaient le maïs, les fèves, le *yucca*, les patates et l'axi, dont ils fesaient deux ou trois récoltes par an. Les habitants des côtes et des bords des lacs et des rivières vivaient principalement de poisson; ils le fesaient sécher, le réduisaient en poudre et le conservaient dans des gourdes. Quelques peuplades étaient anthropophages. Les Goahiros, suivant M. Depons (1), le sont encore; ils mangent la chair des hommes que les événements de la mer jettent sur leurs côtes. Parmi ceux qui habitent l'intérieur du pays, il y en a très-peu qui dévorent leurs semblables. Les Guahibos, qui résident sur les rives de la Méta, font seuls exception. M. de La Condamine, qui visita le pays en 1743, dit qu'il n'y avait pas d'anthropophages le long des bords du Marañon, mais qu'il existait encore dans les terres, particulièrement du côté du nord, et en remontant l'Yupura, des Indiens qui mangeaient leurs prisonniers. La chair de l'Iguane et ses œufs sont un mets fort estimé partout où cet animal abonde. Les Otomaques, dit M. de Humboldt, présentent un des phénomènes de phisiologie les plus extraordinaires; ils mangent de la terre pendant les inondations de l'Orénoque, qui durent deux ou trois mois, sans que leur santé en soit altérée. Cette terre argileuse, nommée *poya*, est préparée en boulettes de cinq à six pouces de diamètre. Nous avons trouvé dans leurs cabanes des monceaux de ces boulettes entassées en pyramides. Le reste de l'année, ils se nourrissent de poisson et de tortue (2). La plupart des Indiens mâchent les feuilles du *hoya* ou *coca*, auxquelles ils attribuent la propriété de donner de la force. Ils font aussi une liqueur enivrante avec du maïs, du yucca et de la racine de patate, et avec du miel et de l'eau. Les indigènes de l'Orénoque extraient du fruit du *séje* une boisson agréable et nourrissante, qui ressemble assez au lait d'amande. L'arbre de la vache fournit également aux habitants des contrées où il abonde un jus laiteux fort nourrissant (3).

« Les Omaguas, » suivant M. de La Condamine, « font grand » usage de deux sortes de plantes, le *floripondio* des Espagnols » et la *curupa*, pour se procurer par leur moyen une ivresse » qui dure vingt-quatre heures, et pendant laquelle ils ont » des visions fort étranges. Ils prennent aussi la curupa réduite » en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus » d'appareil. Ils se servent d'un tuyau de roseau, terminé en » fourche, et de la figure d'un Y; ils insèrent chaque branche » dans une narine; cette opération, suivie d'une aspiration » violente, leur fait faire une grimace fort ridicule aux ieux » d'un Européen qui veut tout rapporter à ses usages. » Les naturels de l'Amazone conservent les tortues dans un réservoir d'eau, et les y nourrissent de feuilles et de branches d'arbres pour les manger dans les tems de pluie, où ils ne peuvent ni chasser ni pêcher. Le poisson est si abondant dans l'Amazone, que les Indiens disent qu'il vient s'offrir au plat de lui-même. Le lamantin, nommé *pége-buey*, fort commun dans toutes les rivières de la côte de Terre-Ferme, se trouve aussi dans ce fleuve depuis sa source jusqu'à son

(1) L'évêque Monténégro dit qu'en cas de nécessité on peut manger de la chair humaine, sans qu'il y ait aucune espèce de péché, parce que ce n'est pas un mal en soi. (*Itinerario de Parachos de Indios*, lib. IV, trat. 5, § 9, n°. 8.

(2) *Voyage aux rég. équin.*, liv. VIII, ch. 24. On prétend qu'ils mêlent à la terre de la graisse de Caiman, ce qui empêche qu'elle ne leur fasse mal.

(3) Voyez *Productions végétales*, p. 26.

embouchure, et sert de nourriture aux peuples riverains (1). Quant à l'Orénoque, le père Gumilla dit qu'il produit une si grande quantité de tortues, qu'il serait aussi difficile de les compter que de compter les sables de ses rivages (2). Les naturels de la province de Guaymi, dans la Terre-Ferme, subsistaient durant plusieurs mois de l'année du fruit d'une espèce particulière de palmier qui ressemblait à la figue, et s'appelait *pigibaes* (3).

Habillements, parures, etc. Les Omaguas du territoire de Maynas avaient la bizarre coutume de presser entre deux planches le front de leurs enfants pour les faire ressembler à la pleine lune. Ils portaient des poids suspendus aux oreilles pour les faire descendre jusqu'aux épaules, et ils se fesaient des trous au cartilage du nez, aux lèvres et au menton, dans lesquels ils plaçaient des plumes et d'autres ornements. « Nous avons été surpris, » dit La Condamine, » de voir des bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, » percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre. » Ils mettent d'abord dans le trou un petit cylindre de bois » auquel ils en substituent un plus gros à mesure que l'ouver- » ture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille leur pende » sur les épaules. Leur grande parure est de remplir ce trou » d'un gros bouquet ou d'une touffe d'herbes et de fleurs qui » leur sert de pendant d'oreille. » Le tatouage est presque général parmi les Omaguas, et ils sont habillés lorsqu'ils sont oints et peints depuis les pieds jusqu'à la tête. Les Caribes se peignaient le corps et la figure avec de l'*arnotto*. Les femmes se fesaient des incisions aux joues, qu'elles noircissaient; se traçaient des cercles noirs et blancs autour des ieux, et passaient, dans des trous qu'elles se fesaient au cartilage du nez, l'os d'un poisson, un morceau d'écaille de tortue ou une plume de perroquet. Ils portaient aux bras et aux jambes des colliers de dents de leurs ennemis. Les indigènes de la Guiane se servaient aussi de la même graine pour se tatouer. Ils fabriquaient également une peinture avec les pulpes du *bixa orellana*, mêlée à de l'huile d'œufs de tortue ou à la graisse de crocodile, et avec le piment noir du *caruto* ou *garipa americana*. Les Achaguas frottaient les nouveau-nés d'un oint bitumineux, et ensuite du jus de *jagua*, ce qui empêchait la croissance des poils, même aux sourcils. Les Panches de Paita se peignaient le corps avec le jus d'un fruit qui devenait noir, et se teignaient les dents de la même couleur avec les feuilles d'un certain arbre dont on ignore le nom.

Les nombreuses nations de Maynas allaient autrefois entièrement nues, et d'autres se couvraient seulement les parties nobles. Les hommes de Coro employaient à cet effet des gourdes, et les femmes un morceau de coton carré ou une feuille d'arbre; les Chaymas et autres nations de l'Orénoque y mettaient une bandelette de deux ou trois pouces de large, qui s'attachait à un cordon qui leur fesait le tour de la ceinture. « La plupart des peuples de la Guiane, » dit M. de Humboldt, « ceux même dont les facultés intellectuelles sont assez développées, qui cultivent des plantes ali- » mentaires et qui savent tisser le coton, sont aussi nus, » aussi pauvres, aussi dépourvus d'ornements que les indi- » gènes de la Nouvelle-Hollande. L'extrême chaleur de l'air, » les sueurs abondantes dont le corps est baigné à toutes les » heures du jour et une grande partie de la nuit, rendent l'u- » sage des vêtements insupportable » (4).

Les Moscas étaient sans contredit le peuple le plus civilisé de la Grenade. Les hommes portaient une espèce de chemise en coton, et par-dessus un manteau carré de la même étoffe. Leurs cheveux, flottants sur les épaules, étaient divisés à la manière des Juifs, et ils avaient sur la tête un bonnet fait de la peau de quelque animal, orné de belles plumes et surmonté d'un croissant en or ou en argent. Ils portaient aux narines des *chaqualas* ou anneaux d'or et aux bras des bracelets de pierre ou d'os. Ils se peignaient le visage et le corps d'une espèce de couleur nommée *vija*, et avec le jus du *jagua*, qui leur donnaient une teinte noire. Les femmes avaient aussi un *chircarte*, ou manteau carré, retenu à la ceinture par une boucle, et sur les épaules un autre plus petit, appelé *tequira*, attaché sur la poitrine par une autre boucle en or. Elles portaient la chevelure flottante et se la teignaient noire avec une composition végétale.

Les naturels de Santa-Marta avaient des vêtements en coton de différentes couleurs adaptés au corps par une ceinture, ou simplement un manteau. Les femmes de Curace portaient des robes à capuchon, sans couture, qui leur descendaient aux pieds. Celles de Bogota et de Tunja se couvraient de manteaux de diverses couleurs et se paraient la tête de touffes de coton imitant des fleurs. Les caciques portaient sur la poitrine des plaques d'or, des bracelets aux bras et une espèce de mitre sur la tête. Les femmes de Cartama avaient de riches colliers en or, des anneaux aux oreilles et des grains d'or suspendus aux narines. Plusieurs chefs de Santa-Marta portaient des anneaux d'or (*argollas*) autour du corps. Il paraît que les ornements de ce métal étaient très-communs parmi ces peuples. Alfinger en trouva aussi beaucoup, en 1530, chez les Pocabaes et les Alcoholados. Les habitants des côtes possédaient des colliers et des bracelets en perles. Les Goahiros, dit Depons, conservent les habitudes qu'ils ont contractées sous la domination espagnole. Les femmes ont une espèce de robe qui descend un peu plus bas que le genou, et coupée de manière à ce que le bras droit reste nu. Les hommes portent une chemise fort courte, des culottes qui vont à moitié cuisse, et un petit manteau se trouve sur l'épaule. Cette parure est relevée dans l'un et l'autre sexe par beaucoup de plumes, par de la grenaille et par des morceaux d'or ridiculement attachés aux oreilles, au nez et aux bras.

Mariages. L'âge de puberté est de quatorze à quinze ans chez les garçons et de douze chez les filles, et ils peuvent dès lors contracter mariage. En général, les unions au premier et quelquefois au second degré de parenté sont défendues. Parmi les Muscos, lorsqu'une fille avait atteint sa seizième année, ses parents s'occupaient de lui chercher un époux sans jamais consulter son choix. Son futur lui fesait la cour pendant trois jours, lui offrait des présents et des ornements, pour lesquels elle lui donnait des coups en retour. Elle devenait à la fin plus traitable, et se mettait à faire les apprêts d'un repas auquel les parents et amis étaient invités. Les époux couchaient ensemble durant toute une lune sans consommer le mariage, et, pendant le jour, le marié, aidé de la belle-mère, s'occupait de travaux agricoles. Chez les Caribes, les filles, arrivées à l'âge de puberté, portent autour des chevilles une espèce de brodequin en coton. On prétend que les Otomacos sont les seuls Indiens de la Nouvelle-Grenade chez lesquels la poligamie soit en usage. Il y a, suivant eux, de la folie à marier ensemble deux personnes sans expérience; aussi les jeunes gens épousent de vieilles veuves, et les vieillards qui ont perdu leurs femmes en prennent de jeunes.

Progrès dans les sciences et les arts mécaniques. Il paraît que

(1) Voyez Acuña, ch. 25 et 26.

(2) *Hist. de l'Orénoque*, tome II, ch. 22; voyez aussi de La Condamine, p. 159.

(3) Melendez, tome III, liv. I, ch. 1.

(4) *Voyage aux rég. équin.*, liv. VII, ch. 19.

plusieurs peuples indigènes avaient fait des progrès assez considérables dans les connaissances utiles. Ceux de Bogota et de Tunja avaient partagé le tems en mois et en années, le jour et la nuit en quatre parties, la semaine en trois jours, l'année ordinaire en vingt lunes, celle des prêtres en trente-sept, et chaque laps de vingt ans formait un cycle. Les Muscos se servaient de colonnes pour connaître les heures, et avaient un calendrier gravé sur pierre. Les Tayronas, qui habitaient la vallée du même nom, étaient la seule nation de la Nouvelle-Grenade qui possédât une fonderie de métaux. Les Moscas, qui défilèrent devant Gonzalo de Quésada et son armée, portaient des ornements en or de différentes espèces, tels que masques, une espèce de mitre, médailles, croissants, bracelets, lions (*puma*), et autres animaux. Les Espagnols trouvèrent à Santa-Marta deux petits lions en or et deux colonnes de marbre blanc, aussi bien travaillés que si elles sortaient des mains d'un artiste européen (1).

Les remèdes dont ils se servaient pour la guérison des maladies étaient extraits pour la plupart des plantes. Dans la vallée d'Upar et dans d'autres contrées, on prenait du tabac en poudre par le nez pour se guérir du mal de tête, de l'infusion de tabac pour se purger. La racine et la feuille du *scorzonéra* étaient un préservatif contre la morsure d'un serpent ou de la vipère; on mangeait la première crue et on appliquait l'autre sur la piqûre. Le bain était un remède recommandé pour une foule de maladies.

Les Morichiens, qui ont du goût pour la *musique*, possèdent une trompette en terre cuite de quatre à cinq piés de long, et plusieurs renflements, en forme de boucles, communiquent les uns avec les autres par des tuyaux étroits. Cette trompette donne des sons très-lugubres.

Les Caribes fesaient des coignées avec de l'écaille de tortue ou la mâchoire du lamantin, qu'ils fichaient dans un manche de bois, et se servaient aussi, à divers usages mécaniques, de dents de sangliers et de cornes d'animaux.

Les Maypures fabriquent de grands vases d'argile de deux piés et demi de haut. Ils sont faits à la main et ordinairement par des femmes.

Les Indiens couchent pour la plupart dans des hamacs en coton ou en fibres de plantes, suspendus à des branches d'arbres. Les Guaranos, qui occupent les marécages de l'Orénoque, pendent leurs cases au tronc du palmier moriche. « Ces peuples, » dit M. de Humboldt, « tendent des nattes en » l'air, les remplissent de terre, et allument sur une couche » humide de glaise le feu nécessaire pour les besoins de leur » ménage. Le palmier mauritia, l'arbre à vie des mission- » naires, ne procure pas seulement à ces Indiens une habita- » tion sûre pendant les grandes crues de l'Orénoque, mais il » leur offre aussi dans ses fruits écailleux, dans sa moelle fa- » rineuse, dans son suc abondant en matière sucrée, enfin » dans les fibres de ses pétioles, des aliments, du vin et du » fil propre à faire des cordes et à tisser des hamacs. »

Les Caribes demeurent dans des villages qui ressemblent à des camps européens. Leurs cabanes sont faites de pieus disposés circulairement et inclinés de manière à se réunir par en haut, et sont couvertes de feuilles de palmier.

Les cabanes des indigènes de Maracaïbo et du cap de la Véla étaient bâties sur des pieus, de sorte que les bateaux pouvaient facilement passer dessous. Celles des Musos étaient construites en terre; elles avaient cent piés de long, et étaient étroites et arquées. Quelques habitations des caciques, comme celle de Chinchia, dans la province d'Anzerma, avait une cour entourée d'une clôture de joncs épais ou de cannes. Les Encabellados du Quito vivaient dans des huttes de paille d'une construction singulière. Ils élevaient aussi des abris temporaires formés des feuilles du *vijuro*, qui ont environ vingt pouces de long sur quatorze de large, et sont recouvertes d'une espèce de poudre qui les rend imperméables.

Les naturels de Las Palmas possédaient des *canots* de trente piés de long sur deux de large, faits d'un seul tronc d'arbre, et qu'ils conduisaient à l'aide de rames placées de chaque côté. Les *Guahibos* naviguaient sur la Méta avec des *radeaux* de douze piés de long et de trois de large, et capables de contenir deux ou trois personnes.

On voit encore un *chemin* ou chaussée de terre de quinze piés de hauteur, exécuté par les indigènes long-tems avant la conquête, et qui s'étend l'espace de cinq lieues à travers une plaine souvent inondée, située près du Hato de la Calzada, entre Varinas et Comaguà (1).

Il existait dans la province de Quimbuya et dans plusieurs autres des ponts sur les rivières. Ils étaient faits en joncs ou en cannes consolidés par des osiers. A Popayan, on en trouva qui étaient formés de longues racines entrelacées les unes dans les autres, avec des charpentes mises en travers et attachées de chaque côté à des arbres. On passait les torrents sur des ponts suspendus, faits avec des fibres de plantes.

Les *armes* des Indiens sont ordinairement en bois, et consistent en dards, lances, *macanas* ou massues, arcs et flèches empoisonnées. Les Amazones se servaient de javelines ou de dards (*azagayos*) de bois très-dur et pointu, d'*estolicos* semblables à celles des guerriers du Pérou, et de *rodelas* ou boucliers de joncs, d'arcs et de flèches empoisonnées (2). Les lances, les massues et les dards sont ordinairement de bois d'ébène ou de palmier noir. Leurs flèches, armées de pointes de fer, perçaient d'outre en outre les Espagnols qui ne portaient pas de veste de coton. Le poison de leurs flèches était si actif, qu'il donnait la mort dans les vingt-quatre heures. Ils en essayaient ordinairement les effets sur une vieille femme ou un chien. Ce venin, à ce qu'il paraît, n'agit que quand il est mêlé avec le sang. Les contre-poisons sont le sel, et plus souvent le sucre. Le poison *curare*, le *béjuco* de Maracure, se recueillait en abondance à l'est de la mission d'Esméraldas, sur la rive gauche de l'Orénoque, au-delà du *Rio-Amaguaca*. Les Piraos et les Salivas excellaient dans sa préparation (3). Les Musos creusaient des puits profonds dans lesquels ils fichaient des pieus pointus, pour blesser les ennemis qui y tombaient. Ils tendaient aussi des piéges à l'entrée du bois. Les femmes de la Nouvelle-Andalousie accompagnaient toujours leurs maris à la guerre, et combattaient vaillamment à leurs côtés. Martin Ambésus prit, en 1509, une jeune femme qui avait, dit-on, tué vingt-huit Espagnols. Les Panches, peuple anthropophage qui habitait le Gaiti, et tous les indigènes de la province d'Anzerma, portaient à la guerre les corps morts de leurs héros, enduits de bitume, combattaient en silence, plaçaient les têtes de leurs ennemis aux portes de leurs demeures, et concluaient la paix par l'intermédiaire des femmes. On prétend que, lorsque les Guagiros vont au combat, ils s'avancent à cheval jusqu'aux lignes ennemies, et que là ils coupent les jarrets

(1) Piédrabita, liv. I, ch. 4.
Don Antonio Julian, *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, disc. X, § 2.

(1) M. de Humboldt, *Voy. aux rég. équin.*, liv. VI, ch. 17.
(2) Le P. Rodriguez, lib. II, cap. 9.
(3) Voyez M. de Humboldt, liv. VIII, ch. 24.

de leurs chevaux pour s'ôter tout moyen de fuir. Les habitants de Bogota et de Tunja demandaient la victoire au soleil, à la lune et à des idoles durant un mois entier, avant d'entrer en campagne, et portaient au combat une de ces dernières. Vainqueurs, ils passaient le même espace de tems en actions de graces, et vaincus, ils restaient un mois à déplorer leur malheur. Plusieurs peuples du Haut-Orénoque élèvent pour se défendre une espèce de retranchement. Cuscru, chef des Guaypunabis, entoura sa maison et l'arsenal où il conservait ses arcs et ses flèches d'un fortin en terre et en bois. Les pieux avaient plus de seize piés de hauteur. Les Amazones se servent à la guerre d'une *estolica* ou planche d'une toise de long et de trois doigts de large. Ils fixent au bout un os fait en dent, sur lequel ils appuient leurs flèches pour bien ajuster, et les lancent avec tant de force et d'adresse qu'ils ne manquent jamais leur coup à cinquante pas. Ils emploient aussi des boucliers tissus de cannes fendues et garnies de peaux de lamantins. Les Caribes incendient les villages de leurs ennemis au moyen de mèches trempées dans de l'huile. Afin de rendre leurs enfants adroits au tir de l'arc, ils suspendent leurs aliments à une branche d'arbre, et ne leur permettent de les prendre qu'après qu'ils les ont atteints d'une flèche.

Chasse et pêche. Les Panches de la Paita et plusieurs autres nations se livraient avec succès à la chasse et à la pêche. Une de leurs manières de chasser consistait à entourer une etendue assez considérable de bois et à y mettre le feu, et ils tuaient à coups de flèches ou de massues le gibier qui cherchait à se sauver. Les Espagnols furent témoins d'une de ces chasses à Guayaquil. Les bêtes sauvages et domestiques s'étant réunies, parvinrent à abattre une partie de la clôture et à s'échapper. Une sarbacane et une petite flèche de bois de palmier, garnie d'un petit bourrelet de coton qui remplit le vide du tuyau, sont l'arme de chasse des indigènes de l'Amazone. Ils la lancent avec le souffle à trente et quarante pas, et ne manquent presque jamais leur coup. Quoique nous eussions des fusils, dit M. de La Condamine, nous n'avons guère mangé sur la rivière de gibier tué autrement. Les Indiens avaient coutume de construire, en travers des rivières qu'ils voulaient pêcher, une espèce de digue en terre et en branchages, où ils ne laissaient qu'un passage étroit pour l'écoulement des eaux. Ils plaçaient en cet endroit un filet ou corbeille d'osier, et tuaient avec des bâtons les poissons qui s'y présentaient. Les indigènes de Bariquisiméto prenaient le poisson, dans les rivières de Hacarigua et de Borante, au moyen d'une décoction de la racine pilée de *barbasto* (1). Cette substance l'enivre et le rend si insensible, qu'on le prend facilement à la main. Elle ne produit toutefois aucun effet sur le caïman ou la tortue.

Religion. Les Moscas adoraient le soleil et la lune. Ils appelaient le premier *Zupé* et l'autre *Chia*. Ils croyaient à l'existence d'un souverain créateur, à l'immortalité de l'âme et à sa migration dans d'autres pays. Ils plaçaient dans la tombe des morts des ornements d'or, des vases à boire, un *urabla* et un tambour de basque pour les divertir dans les champs Élysées. Ces circonstances ont fait croire à Piédrahita que l'apôtre saint Barthélemy avait prêché l'Évangile dans ce pays. Les habitants de la vallée d'Alibe rendaient aussi un culte au soleil. Les Musos n'avaient ni temples, ni autels, ni idoles; ils n'adoraient pas, comme leurs voisins, le soleil et la lune, parce qu'ils prétendaient être plus anciens que ces astres. Ils adoraient deux hautes colonnes, nommées l'une la déesse mère, et l'autre la déesse fille, et dont la base de chaque était, dit-on, d'un quart de lieue de circuit. Il en existait encore une dans son entier au commencement du siècle dernier: le sommet de l'autre avait été emporté par la foudre. C'était au pied de ces colonnes qu'ils offraient leurs sacrifices, et ils mangeaient tout vifs ceux des Moscas qui hasardaient ce pélerinage (1). Ces peuples pleuraient pendant les éclipses. Les indigènes de Guaymi, dans la Terre-Ferme, reconnaissaient un Être suprême, qu'ils appelaient *Noncomala*, créateur du ciel, de la terre et de la lumière. Ils avaient aussi des divinités subalternes, et rendaient un culte tout particulier au dieu *Nubu*, dont le trône était placé sur une haute montagne. Les vieillards, les caciques et ceux qui devaient lui présenter les vœux de la patrie en approchaient d'un quart de lieue, et les autres s'en tenaient à la distance d'une demi-lieue. On trouva des idoles sur plusieurs points de Popayan, mais aucun lieu ou édifice consacré au culte. Les naturels en avaient des idées religieuses différentes. Les uns pensaient que leurs pères ressuscitaient, et d'autres que leurs âmes passaient dans le corps de leurs enfants. On remarqua, à Bogota et à Tunja, des temples dans les villes et les campagnes, et de petites chapelles ou ermitages le long des routes et dans les bois, où se fesaient des offrandes de bois, d'eau et de feu. Les sacrifices humains n'étaient pas en usage, si ce n'est à l'égard de quelques jeunes garçons, pris à la guerre, qui étaient immolés; dans le temple aux acclamations du peuple os élevait les autres dans la maison du soleil jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge viril. A l'instar des Mexicains, ces peuples arrachaient le cœur aux victimes, le regardant comme l'offrande la plus agréable qu'ils pussent faire à leur dieu. Ils rendaient un culte à des rochers de forme remarquable, et leur offraient de l'or. Les principaux étaient ceux des bords de la rivière Zarbique, appelés *Furaténa*, qui ressemblent à des tours, et dont ils nommaient le plus grand *Téna*, ou mari, et le plus petit *Fura*, ou femme. La nation, nommée *Fuquène* ou *Tuquène*, et par les Espagnols *Tinxaca*, habitait sur de hautes montagnes qui dominent un lac ou marais (*laguna de Tinxaca*), dans la province d'Ubate, où se trouvait une île renfermant un temple dédié au soleil et desservi par cent prêtres ou sacrificateurs. On y voyait des idoles, des ours, des tigres, des reptiles et des oiseaux (2).

Les peuples de Ramirique, dans le district de Tunca, s'assemblaient dans une vaste caverne pour y offrir des sacrifices à une idole de bois représentant un énorme oiseau couvert de plumes de diverses couleurs. L'entrée de la caverne était fort étroite et artistement fermée par une pierre plate et carrée. De jeunes vierges consacrées à son culte y avaient leur demeure. On lui sacrifiait des enfants (3).

Langues. Le *chibcha* ou langue des Moscas, la plus répan-

(1) On se sert en Angleterre pour cette sorte de pêche de *cochlicus indicus*.

Les naturels de l'Amazone font usage pour pêcher du *cururuape* et de la *gujana-timbo*, deux plantes décrites par Piso, lib. IV, cap. 88. Bancroft parle d'une autre nommée *hiarrée*, qui produit le même effet. Ces plantes toutefois ne sont pas nuisibles à l'homme. Le père Acuña assûre qu'on peut prendre le poisson à la main dans le Marañon, sans user d'artifice.

(1) Zamora, *Historia de la province de San-Antonio*, etc., p. 267: *Su adoratorio mas principal eran dos elevados pennascos en forma de hermosissimas columnas en cada una tendra de gruesso en sus cimientos, como un quarto de legua en circuito y de alto llegan hasta las nubes.*

(2) Zamora, p. 344, corol. 1.

(3) Zamora, p. 315 et 316.

due du royaume de Grenade, est aujourd'hui presque éteinte. Elle est surtout remarquable par la fréquente répétition des syllabes *cha*, *che*, *chu*. Bernardo de Luga en a publié une grammaire. Le caribe, le cumanagote et le chaymá, qu'on regarde comme des dialectes distincts, sont les langues le plus en usage dans les provinces de Cumana et de Barcelone. « Chacune d'elles, » dit M. de Humboldt, « a son dictionnaire composé pour l'usage des missions, par les pères » Tauste, Ruiz Blanco et Broton. Le *Vocabulario y arte de la » lingua de los Indios Chaymas* est devenu extrêmement rare. » La grammaire du cumanagote, par le missionnaire Blanco, » fut publiée en 1683. » M. de Humboldt a le premier fait voir l'analogie qui existe entre l'idiome des Indiens Tamanaques et celui des Chaymas. Il a aussi comparé les mots *parenis* à des mots *maypures* (1).

M. de La Condamine dit que la langue des Omaguas est aussi douce et aussi aisée à prononcer, et même à apprendre, que celle des Yamoos est rude et difficile. Ces derniers ont des mots de neuf à dix syllabes. *Poettarrasorincouroac* signifie le nombre trois.

Telle était autrefois la variété des langages parlés dans le Popayan, que Bélalcazar fut quelquefois obligé d'avoir recours à trois interprètes différents pour obtenir des réponses à ses questions.

Traditions. Deux cents ans avant l'arrivée des Espagnols, une dame, nommée *Comizagual*, ou tigre volant, à cause de sa profonde sagesse, visita la province de Cerquin. Elle était blanche comme une Espagnole, et versée dans l'art magique. Elle fixa sa résidence à *Césalcoquin*, où l'on adorait la grande pierre à trois figures hideuses, et grâce à cette idole, elle remporta des victoires et étendit considérablement ses États. Comizagual avait trois fils (quelques-uns disent des frères), quoiqu'elle n'eût jamais connu d'homme, parmi lesquels elle partagea son royaume, et leur donna d'excellents conseils pour le gouvernement de ses sujets. Sentant alors sa fin approcher, elle fit porter son lit dans sa demeure; aussitôt après, le tonnerre gronde et les éclairs brillent, et elle prit son essor vers le ciel sous la forme d'un bel oiseau. Comizagual introduisit parmi ses Indiens le culte des idoles, dont l'une se nommait le grand-père, et l'autre la grand'mère. Ils demandaient à celles-ci la santé, et s'adressaient à d'autres pour en obtenir des richesses, du soulagement dans le malheur, une bonne récolte, une abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, et enfin la conservation de leurs enfants. Chaque individu contractait une alliance avec quelque animal ou oiseau, qui s'appelait *nagual* ou gardien, et quand l'un mourait, l'autre ne lui survivait pas.

Suivant les Musos de la Nouvelle-Grenade, la création eut lieu de l'autre côté de la Magdaléna, où un homme nommé *Are* tailla quelques figures d'hommes et de femmes en bois, qui, jetés dans la rivière, s'y animèrent. Les ayant ensuite mariés ensemble, il leur enseigna l'agriculture, et disparut après en avoir fait le premier peuple des Indes.

Suivant la tradition des Moscas, leur grand législateur *Bochica*, fils du soleil, homme blanc et barbu, et portant de longs vêtements, parut au milieu d'eux un jour qu'ils se disputaient concernant le choix d'un roi, et leur proposa *Huncahua*, qu'ils reconnurent aussitôt en cette qualité. Celui-ci conquit tout le pays, depuis les plaines de San-Juan jusqu'aux montagnes d'Opon, et donna à son royaume le nom de *Cundinamarca*. Ce fut lui qui inventa le calendrier et régla leurs fêtes, et après avoir vécu parmi eux l'espace de deux mille ans, il disparut tout à coup près de la ville de Hunca (Tunja). Le grand-prêtre, qui lui succéda, prit le titre de zaque, et les chefs, ses subordonnés, reçurent celui de *zippas*.

Gouvernement, lois et coutumes. Il n'existait ni seigneur ni cacique dans la vallée de Tocuyo, les montagnes de Coro, et dans plusieurs autres contrées; mais généralement parlant, les naturels de ces provinces obéissaient à des chefs. Les Moscas, qui avaient une forme de société régulière, étaient gouvernés par un roi électif ou *zarque*, qu'ils portaient sur une espèce de palanquin, entouré de ses gardes et de ses serviteurs, qui répandaient des fleurs sur son passage. Ils fournissaient à l'entretien de son gouvernement au moyen de taxes, et possédaient des tribunaux pour la répression des crimes. Les Omaguas avaient aussi fait des progrès dans la civilisation; ils portaient des vêtements, vivaient en société et réduisaient leurs prisonniers en esclavage. Les Caribes ne connaissaient, en tems de paix, d'autre suprématie que celle de la nature. Dans la guerre, ils obéissaient à des capitaines, qu'ils élisaient dans leurs assemblées générales. Dans le Bogota et le Tunja, les sujets avaient la plus grande vénération pour leurs seigneurs; il leur était permis de s'entretenir familièrement avec eux, sans toutefois les regarder en face, et ils étaient introduits en leur présence à reculons. On y plaçait au nombre des crimes capitaux le meurtre, le vol et la sodomie, et on punissait les délits moindres par l'amputation de la main, du nez ou de l'oreille. A Coro, on condamnait les sodomites à exécuter les travaux particuliers aux femmes, à moudre le blé, filer et apprêter les aliments. Les caciques avaient ordinairement plusieurs femmes. Le nombre n'en était pas limité, mais laissé au plaisir du chef. Celui de Bogota en entretenait quatre cents. Les seigneurs de la vallée de Tocuya avaient aussi un grand nombre de femmes, et pouvaient même se les choisir parmi leurs parentes les plus proches. Les lois concernant la succession variaient chez les différentes nations. Dans le Tunja et le Bogota, ce n'étaient pas les fils, mais les frères qui héritaient; toutefois, à défaut de ceux-ci, les fils recueillaient la succession de leurs pères. Dans l'Anzerma et plusieurs autres provinces, le fils de la femme principale était l'héritier. Chez les Musos, lorsque le mari mourait de mort naturelle, le frère le remplaçait et prenait sa femme, quand il n'était pas soupçonné d'avoir eu part à sa mort. Suivant Gumilla, les femmes caribes sont chargées des fonctions les plus viles, et il ne leur est même pas permis de manger en présence de leurs maris. Celles qui sont coupables d'adultère sont étranglées devant tout le peuple, comme cela se pratiquait autrefois chez les Israélites.

Cérémonies funèbres. Chez la plupart des tribus de la Colombie, les amis et les parents du défunt étaient dans l'habitude de se réunir chez lui pour pleurer sa perte, pour célébrer en termes plaintifs ses hauts faits, et ensuite danser et boire la *chicha*. On plaçait ordinairement dans sa tombe ses armes, son trésor, des plats chargés de viandes et des cruches remplies de vin, et on enterrait vifs ses femmes et ses domestiques. Dans quelques provinces, on brûlait les corps, et dans d'autres on les desséchait au feu. Les montagnards de Coro les consumaient et en buvaient les cendres. Dans le Bogota et le Tunja, on retirait les entrailles et on mettait à leur place de l'or et des ornements; après quoi, on les ensevelissait dans un manteau. Dans l'Anzerma et le Cartama, on enterrait les morts dans les maisons, ou sur des collines, avec leurs vêtements, leurs femmes, etc. Le seigneur de Tampochi était enterré avec ses armes, son trésor, de la nourriture et de la boisson, et aux quatre coins

(1) Voyez liv. II, ch. 21.

de sa tombe on fichait des pieus qui supportaient des draperies. On trouva dans le Zénu, en creusant un champ voisin d'un temple, beaucoup d'or dans les sépultures des indigènes, qui étaient garnies de pierres larges formant une espèce de voûte. On plaçait les corps au-dessous, avec ses bijoux, ses armes, et quelques-unes de ses femmes et ses domestiques, des aliments et des vases pleins de liqueur. Ces tombeaux étaient pour la plupart couverts de gros arbres quand les Espagnols les découvrirent. On recueillit aussi une grande quantité d'or, d'émeraudes, de pierres précieuses et divers ornements en or, en cuivre et en bronze, assez artistement travaillés, dans les *guacas*, ou tombeaux de Santa-Marta (1).

Malgré l'abondance du bois dans ces contrées, les naturels de l'Orénoque, dit M. de Humboldt, ont aussi peu que les Scythes l'habitude de brûler les cadavres. Ils ne forment de bûchers qu'après un combat. Les Parécas brûlèrent, en 1748, non-seulement les corps des Tamanaques, leurs ennemis, mais encore ceux de leurs camarades restés sur le champ de bataille.

Dans les provinces de Paria et de Canogio et chez les Carias, on conservait les cadavres en les desséchant au moyen d'un feu lent, et on les enveloppait ensuite de feuilles d'arbres. Vasco Nuñez trouva chez le cacique Comogro une salle entièrement garnie de ces cadavres. Pierre Martyr rapporte, en parlant des habitants du port appelé depuis Santa-Marta, que l'on y conservait les cendres et les ossements des caciques, tantôt en les plaçant dans des urnes en terre cuite de couleur, et tantôt en les fesant sécher et les couvrant d'étoffes de coton enrichies de paillettes d'or.

Aucune trace de métaux précieux, dit M. de Humboldt, n'a été trouvée dans les cavernes qui, depuis les tems les plus reculés, servaient de sépulture aux indigènes de la Guiane. Partout où les rochers granitiques n'offrent pas de ces grandes cavités, dues à leur décomposition ou l'entassement des blocs, les Indiens confient le cadavre à la terre. Le hamac (*chinchorro*), espèce de filet dans lequel le défunt a couché pendant sa vie, lui sert de cercueil. On serre le filet fortement autour du corps, on creuse un trou dans la cabane même et l'on y dépose le mort. Je ne crois pas qu'il existe un *tumulus* dans la Guiane, pas même dans les plaines du Cassiquiare et de l'Esséquébo. On rencontre dans les savanes de Varinas, entre Myagual et le Caño de la Hacha, de vrais *tumulus*, qu'on appelle dans le pays les *serrillos de los Indios*. Ce sont des collines en forme de cônes, élevées en terre à mains d'hommes, et qui renferment probablement des ossements (2).

La caverne d'Ataruipé, qui s'ouvre sur la pente d'une montagne escarpée, a servi de tombeau à une peuplade aujourd'hui éteinte. M. de Humboldt y compta près de six cents squelettes entiers bien conservés; ils étaient repliés sur eux-mêmes, et disposés régulièrement dans une espèce de corbeille nommée *mapire*, faite avec des pétioles de palmier, et dont la grandeur était proportionnée à l'âge des morts. Près des paniers se trouvaient des vases peints de forme ovale, en argile à moitié cuite, dont les plus grands avaient quatre piés trois pouces de long sur trois piés de haut. Ils paraissaient contenir les os d'une même famille (3).

(1) Don Ant. Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, disc. X, § 1 et 2.

(2) Voyez *Voy. aux rég. équin.*, liv. VI, ch. 17 et liv. VIII, ch. 22.

(3) Voyez liv. VIII, ch. 24.

Le père Cardenas, missionnaire, trouva dans une caverne, chez les peuples de Suezca, plus de cent cinquante cadavres assis et placés en forme de cercle, qu'il fit porter dehors et brûler en présence des Indiens chrétiens.

1713. *Esclavage*. Par un article du traité d'Utrecht, en date du 13 avril 1713, S. M. Brit. s'obligeait, pour la compagnie *assientiste*, à introduire dans les Indes-Occidentales cent quarante-quatre mille nègres dans l'espace de trente ans. De son côté, S. M. Cath. s'engageait à faire fréter et équiper à Panama, ou autres ports de la mer du Sud, des bâtiments de quatre cents tonneaux pour transporter ces nègres dans tous les ports du Pérou et non ailleurs, et le produit de la vente desdits nègres devait être rapporté à Panama.

Dans le cours de quinze années, de février 1715 au 3 août 1730, on introduisit dans la seule province de Caracas mille sept cent quatre-vingt-douze *cabezas* (têtes). Dans les neuf années suivantes, du 6 novembre 1730 au 17 avril 1739, on en importa cinq mille quatre cent quatre-vingt-six (1).

Par une cédule du 28 septembre 1588, les hommes de couleur pouvaient obtenir la prêtrise s'ils avaient les capacités requises, et les femmes étaient admises à prendre le voile. Mais l'ordonnance du 7 juin 1621 défendit de conférer aux gens de couleur aucun emploi public, même celui de notaire; et les cédules royales du 23 juillet 1643 et du 23 mars 1654 déclarent que les hommes de couleur, même libres, sont incapables de servir dans les troupes de S. M. Enfin, la loi pragmatique de 1776 prohibait les mariages entre les blancs et les personnes de couleur. Une cédule du 14 mars 1797 permet aux affranchis d'exercer la médecine, et le décret de l'audience de Caracas les confirme dans ce privilége.

« On ne saurait nier, » dit M. de Humboldt (2), « la douceur de la législation espagnole, en la comparant au code noir de la plupart des autres peuples qui ont des possessions dans les Indes. Mais tel est l'état des nègres dans des lieux à peine défrichés, que la justice, loin de les protéger efficacement pendant leur vie, ne peut même punir les actes de violence qui ont causé leur mort. »

En 1801, le roi voulant récompenser les services particuliers de trois de ses sujets de Vénézuéla, leur accorda le privilége d'importer dans cette province quatre mille noirs d'Afrique; mais (dit Depons) ce privilège n'avait encore reçu aucune exécution à la fin de 1803.

Suivant cet auteur, le nombre d'esclaves noirs, dans la capitainerie générale de Caracas, s'élevait à deux cent dix-huit mille quatre cents. Les individus affranchis ou nés de parents affranchis étaient estimés à deux cent quatre-vingt-onze mille deux cents.

Tout esclave pouvait se racheter en remboursant à son maître ce qu'il lui avait coûté, ou en lui comptant trois cents piastres fortes.

Le 19 décembre, cédule de la Cour d'Espagne pour l'abolition de la traite des noirs d'Afrique dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique.

1820, 11 janvier. *Décret concernant l'esclavage*. Le principe qu'aucun homme ne peut être la propriété d'un autre est solennellement reconnu; un terme sera fixé pour l'abolition de l'esclavage; on s'occupera de la civilisation des esclaves en employant plusieurs moyens, tels que d'apprendre à lire et à écrire à leurs enfants; de leur inculquer des idées

(1) *Real compania Guipuzcoana de Caracas*, p. 151.

(2) Voyez *Voy. aux rég. équin.*, lib. III, cap. 8.

de morale, d'industrie et de vertus publiques; de leur procurer les moyens de jouir de la liberté en leur enseignant quelque art ou quelque commerce utile. L'introduction de nouveaux esclaves sur le territoire de la république sera punie d'une amende de 1000 *pesos* par tête. Les esclaves fugitifs d'un pays étranger seront rendus à leurs maîtres, à cause du respect dû aux lois et aux usages de toutes les nations (1).

1821. *Loi touchant l'état des enfants des esclaves, leur affranchissement et l'abolition de la traite.* Les enfants des femmes esclaves nés après la publication de la présente loi, dans les capitales des provinces, sont libres. Les possesseurs d'esclaves seront tenus d'habiller, élever et nourrir lesdits enfants, qui devront, en retour, indemniser les maîtres de leurs mères, en leur consacrant leurs soins et leurs services jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Afin d'empêcher la séparation des enfants et des parents, jusqu'à ce que ces derniers aient atteint l'âge de puberté, il est défendu de vendre aucun esclave pour l'envoyer hors de la province où il réside. Le commerce d'esclaves destinés pour d'autres pays que la Colombie est totalement prohibé, ainsi que leur importation. Nul ne pourra mener avec soi plus d'un esclave comme domestique, et il sera obligé de le conduire avec lui. Tout esclave importé sur le territoire, en contravention à cette loi, sera libre de droit.

Il sera créé un fonds pour l'affranchissement des esclaves. Ce fonds se composera : 1°. d'un droit de 3 p. o/o sur la cinquième partie des propriétés de ceux qui viendront à décéder, laissant des descendants en ligne directe; 2°. 3 p. o/o sur le tiers des biens des défunts laissant des ascendants légitimes; 3°. 3 p. o/o sur la totalité des biens de ceux qui laisseraient des héritiers collatéraux; et 4°. 10 p. o/o sur la totalité des biens qui seraient donnés par des testateurs à des légataires non parents.

Dans les jours de solennité nationale (les 25, 26 et 27 décembre), la commission d'affranchissement de chaque district délivrera autant d'esclaves que le permettra l'état des fonds entre ses mains, et les choisira parmi les plus honnêtes et les plus intelligents. Le prix alloué pour chacun d'eux sera fixé par des experts. Dans les cantons ou provinces où il ne se trouve point d'esclaves, le chef du département emploiera les fonds d'affranchissement à la libération d'esclaves appartenant à d'autres provinces. Enfin, s'il n'en existait aucun dans tout le département, la répartition de ces fonds sera faite par le président de la république.

Une loi rendue postérieurement déclara les esclaves admissibles au service militaire avec les restrictions et conditions jugées convenables par le gouvernement, et en indemnisant les maîtres sur les fonds d'affranchissement.

Le tribut des naturels est déclaré nul par une loi du congrès général, du 4 octobre 1821.

1825. Loi rendue le 14 février contre ceux qui s'occupent de la traite dans le territoire de la république de Colombie et dans l'étendue de sa juridiction maritime. Le vaisseau et la cargaison seront confisqués; le capitaine et l'armateur, punis par un emprisonnement de dix années (2).

Gouvernement civil et ecclésiastique. Le capitaine-général de Caracas était aussi gouverneur et président de l'audience royale et de tous les tribunaux, à l'exception de ceux du commerce et des deniers publics. Il était également chargé de toute la partie militaire et des relations politiques du pays. Il restait en fonctions sept ans, et recevait un traitement de 9,000 piastres fortes par an.

Chaque province avait un gouverneur particulier, dont l'exercice durait cinq ans. Il connaissait, en première instance, de toutes les affaires civiles et criminelles, et il avait, pour le guider dans les affaires contentieuses, un jurisconsulte, nommé et payé par le roi, qui portait le titre d'assesseur.

Le gouverneur de Vénézuéla, Villacinda, ayant ordonné peu de tems avant sa mort que les cabildos, au préjudice de son lieutenant-général, gouvernassent la province, chacun dans son district, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, ceux-ci cherchèrent dans la suite à convertir ce privilége en droit, et envoyèrent en Espagne don Sancho Briséno, habitant de Truxillo, pour en demander la confirmation au roi. En conséquence, une cédule du 8 décembre 1560 institua les alcades ordinaires des villes et des cités gouverneurs de leurs districts respectifs, jusqu'à la nomination d'un autre gouverneur. Ce droit leur fut de nouveau reconnu par une cédule du 18 septembre 1676, qui porte que les alcades de la ville de Caracas gouverneraient toute la province aux mêmes droits et prérogatives que les titulaires.

Chaque cabildo avait deux alcades qui étaient nommés tous les ans, le 1er. janvier, par les régidors, à la pluralité des voix; et il était expressément défendu aux vice-rois, présidents et oidors de mettre obstacle à leur libre élection. Les régidors étaient inamovibles, et le nombre en était proportionné à l'importance des villes où se trouvait le cabildo. Caracas en avait douze. Le gouverneur de la province était de droit président de tous les cabildos de son district. M. de Humboldt observe que « le gouvernement municipal, qui, d'après sa nature, doit être une des bases principales de la liberté et de l'égalité des citoyens, avait dégénéré, dans les colonies espagnoles, en une aristocratie municipale. Du tems de Charles-Quint et de Philippe II, l'institution des municipalités fut sagement protégée par la Cour. Des hommes puissants, qui avaient joué un rôle dans la conquête, fondèrent des villes et formèrent les premiers cabildos à l'instar de ceux d'Espagne. Peu à peu, la concentration des pouvoirs affaiblit l'influence des municipalités, et ces mêmes cabildos, qui, dans les seizième et dix-septième siècles (1) avaient le privilége d'administrer le pays par *interim*, après le décès d'un gouverneur, furent regardés par la Cour de Madrid comme des entraves dangereuses pour l'autorité royale ».

Jusqu'en 1718, tout ce qui forme le district de l'audience de Charcas fesait partie de celui de Santo-Domingo. Le nouveau royaume de Grenade comprenait toute la Terre-Ferme. Caracas et ses dépendances furent soumis pendant quelque tems à l'audience de Santa-Fé. En 1786, cette ville eut une audience particulière, dont la juridiction s'étendait à tout le gouvernement du capitaine-général. Elle se composait d'un président, qui était le capitaine-général, d'un régent à 5,300 piastres fortes d'appointements, de trois oidors à 3,300, de deux fiscaux à 3,300, d'un rapporteur à 500 et des droits, et d'un alguazil major sans traitement.

Le gouvernement nomma, en 1822, une commission chargée de rédiger un projet de *code civil et criminel*. « Rien, » dit M. Restrépo, « n'est plus imparfait que la jurisprudence actuelle de la Colombie. Les lois des *Partidas*, faites du tems des Maures; la *recopilacion castellana* et les *autos*

(1) Correo del Orinoco, etc., n°. 51, 15 février 1820.

(2) *Gaceta de Colombia*, n°. 177, 6 mars 1825.

(1) Cedulas reales de 1560 et de 1675.

» *acordados*; les lois des Indes, les ordonnances de Bilbao et » des intendants, les décrets contradictoires des monarques » arbitraires d'Espagne, la constitution républicaine et les » décrets du premier congrès général : telle est la législation » qui régit aujourd'hui la Colombie. C'est un véritable » chaos de lois, et les dernières abolissent presque entière- » ment tout le reste. Les procès civils durent quelquefois » plusieurs années, et ruinent les familles; et il n'est pas » de plus grand malheur pour un bon citoyen que celui de » se voir impliqué dans une affaire litigieuse. »

Organisation ecclésiastique. La capitainerie générale de Caracas comptait trois évêchés, savoir : le premier, établi le 4 juin 1542, à *Coro*, qui fut transféré, en 1636, à *Caracas*; 2°. celui de *Mérida de Maracaïbo*, suffragant du siége de Santa-Fé, qui fut formé, en 1777, de la partie la plus occidentale du diocèse de Caracas et de la partie septentrionale de l'archevêché de Santa-Fé; 3°. celui de *San-Thomé* de Guiane, fondé en 1790, qui comprenait les provinces de Guiane et de Cumana et l'île de Sainte-Marguerite.

Les revenus de ces évêchés leur étaient assignés sur les dîmes. Les deux neuvièmes de la moitié allaient au roi, et le reste aux ministres du culte. L'évêque avait le quart du total. Celui de Mérida ne recevait guère que le quart des honoraires de l'évêque de Caracas, et celui de la Guiane avait un traitement fixe de 4,000 piastres fortes.

La Colombie renferme les deux archevêchés de Bogota et de Caracas, et dix évêchés, savoir : Quito, Cuenca, Maynas, Popayan, Panama, Cartagéna, Santa-Marta, Mérida, Antioquia et Guyana. Les siéges de Quito, Cuenca, Maynas et de Panama étaient autrefois suffragants de l'archevêché de Lima; et plusieurs districts de la province de Loja et du territoire de San-Juan-de-Bracamoros, dépendants de la république, étaient assujettis à l'évêché de Truxillo, au Pérou. Pour obvier à cette difficulté, on a proposé au pape d'ériger Quito en archevêché. L'évêque de Caracas, envoyé en Espagne par le général Morillo, y fut nommé à un siége; et ceux de Cartagéna et de Quito, étant opposés à la révolution, partirent aussi pour l'Europe. L'évêque de Popayan, Salvator Ximénès, a été depuis remis en possession de son diocèse, à cause des services qu'il rendit lors de la capitulation de Bettuécos, laquelle fit cesser les hostilités dans le sud. Un décret royal du cabinet de Madrid, du 11 juin 1817, autorisa le rétablissement des jésuites en Espagne et dans ses colonies de l'Amérique, et leur rendit leurs biens, maisons, colléges, etc.

Le congrès, par une loi du 14 septembre 1819, expulsa du territoire de la république tous les capucins attachés à la cause royale, et convertit leurs couvents en institutions d'éducation. Par une autre, du 28 juillet 1821, tout couvent de réguliers (*conventos de regulares*) qui comptait moins de huit *religiosos sacerdotes*, fut aussi supprimé; et, en 1823, quarante avaient été fermés en vertu de cette loi.

Le 14 octobre 1821, le congrès déclara le clergé subordonné au pouvoir civil, et, par un décret du 4 janvier suivant, il ordonna de pourvoir aux vacances dans les chapitres, de n'accorder aucun bénéfice ecclésiastique sans l'autorisation préalable de l'autorité exécutive; que les archevêchés et évêchés resteraient vacants jusqu'à ce que les négociations avec le Saint-Siége fussent terminées; que le clergé régulier de la Colombie serait indépendant de toute influence étrangère, etc.

Le congrès promulgua, le 28 juillet 1824, une autre loi par laquelle le pouvoir exécutif, du consentement du sénat, est investi du droit de présenter les candidats aux dignités ecclésiastiques.

Le 24 septembre 1824, le pape adressa aux évêques d'Amérique une bulle ou lettre encyclique, dans laquelle « il les exhortait à unir leurs efforts pour tâcher de ramener leurs troupeaux à l'obéissance au commandement du Seigneur, qui place les rois sur le trône, et rattache par des liens indissolubles la conservation de leurs droits et de leur autorité au bien-être de la sainte Église » (1).

M. de Restrépo, ministre de l'intérieur, dit que le clergé séculier et régulier a rendu d'importants services à la cause de l'indépendance. Les franciscains, si long-tems ennemis des jésuites, et les uns des autres, sont aujourd'hui grands admirateurs de la révolution; mais ce n'est, suivant M. Duane, que parce qu'ils ambitionnent le monopole exclusif de l'instruction publique et qu'ils espèrent par ce moyen faire servir la révolution à leurs desseins (2).

État de différents ordres religieux, dans la Colombie, en 1824.

Santo-Domingo	242
San-Francisco	424
Agustinos calzadas	150
— dezcalzos	111
La Merced	152
San-Juan-de-Dios	61
Betlémitas	11
Total	1151 (3).

En 1827, le clergé séculier de la république de Colombie consistait en deux évêques, quatre-vingt-quatre prébandiers, huit cent quatre-vingt-douze curés et beaucoup d'autres ecclésiastiques; le nombre total était de mille six cent quatre-vingt-quatorze. Il y avait cinquante-un monastères qui renfermaient neuf cent quarante-cinq moines et quatre cent trente-deux novices. On y comptait trente-trois couvents, où se trouvaient sept cent cinquante religieuses et mille quatre cent trente-six novices (4).

Missions. En janvier 1551, le roi d'Espagne publia un rescrit pour établir des maisons d'instruction chez les Indiens, à l'effet, dit le père Touron, de mieux assurer la liberté de la prédication contre l'humeur ou les caprices des commandants et des gouverneurs particuliers (5).

En 1563, il fut fondé un couvent à Pamplona pour fournir des prédicateurs aux vallées de Surata, de Camora, de Capucho, des Locos, des Arbolédas, des Guacamayas, de Suzacon et aux peuples qui habitent sur la rivière de Chicamocha (6).

En 1585, les religieuses de Saint-François formèrent un couvent à Mariquita, et contribuèrent beaucoup à la conversion des différentes nations situées sur les deux rives de la Magdaléna, les Pantagores, les Camanées, les Guarinoes et les Gualies.

Missions du Vénézuéla. Une cédule royale, du 21 mai 1658, ayant permis d'établir des missions dans le Vénézuéla, six capucins de l'Aragon partirent à cet effet pour Caracas. On doit à ces religieux la fondation de plusieurs villes et villages, savoir : San-Francisco-Xavier, la Divina-Pastora, San-Francisco, San-Joseph, San-Carlos, Araure,

(1) Gazette de Madrid, du 10 février 1825. Voyez note B.

(2) Voyez *Visit to Columbia*, par M. Duane, ch. 5.

(3) Rapport du ministre de l'intérieur, à l'ouverture de la session de 1827. Voyez page 85 de ce rapport.

(4) *Gaceta de Colombia*, 29 septembre 1824.

(5) VIe partie, chap. Ier de son *Hist. gén. de l'Amérique*.

(6) Touron, tome XIII, p. 352.

San-Juan-Bautista-del-Pao, Mayquétie, etc., et la civilisation des Indiens de tout le Vénézuéla, jusqu'aux rives de l'Orénoque, et celle des Goamos, des Atatures, des Cucaros, des Guarivos, des Chiricoas, des Goaranaos, des Otomacos, des Amaibos, des Zaruros, des Chirigas, des Atapaimas, des Dazaros, des Cherréchènes, des Zaparipas, des Goaigoas, des Guires, des Gayones, des Tamanacos et des Atysacaimas, qui tous avaient une langue particulière ou un dialecte différent. Cette mission, dit Depons, a mis la dernière main à la civilisation de toute la province de Vénézuéla, jusqu'aux rives de l'Orénoque, où il était impossible de pénétrer avant qu'elle n'en eût ouvert le chemin (1).

Mission de l'Orénoque. Les premiers missionnaires qui se rendirent à la Guiane pour travailler à la conversion des Indiens, furent les pères jésuites Ignacio Llauré et Julian de Vergara. Ils y arrivèrent vers l'année 1576, et y restèrent trois ans, jusqu'à la dispersion des néophites par une expédition hollandaise aux ordres du capitaine Janson. D'autres missionnaires y vinrent ensuite de Catalogne, en 1687, et, pendant l'espace de quinze ans qu'ils y séjournèrent, ils établirent trois *pueblos* dans la province et deux dans l'île de la Trinidad. Ils eurent pour successeurs d'autres religieux catalans qu'une cédule royale autorisa à former des établissements en Guiane et sur les bords de l'Orénoque. Les premiers puéblos qu'ils réunirent furent ceux de Suay, Amaruco et de Caroni. Ils poursuivirent leurs travaux jusqu'en 1752, et furent secondés par les pères Joseph Gumilla et Bernardo Rotello, qui avaient entrepris la réduction des Guayquires et posé les fondements du *pueblo de la Concepcion-de-Uyapi*, le premier de ceux qui furent ensuite formés sur les rives de l'Orénoque sous le nom de *misiones de Cabruta.* Le gouverneur de Cumana, don Carlos de Sucre, visita, en 1734, la province de Guyana, accompagné de trois prélats des communautés de *Padres observantes*, capucins et jésuites, et traça la ligne de démarcation entre les différentes missions. Don Joseph Solano, membre de la commission royale des limites, après avoir exploré l'immense contrée du Haut-Orénoque et du Négro, exposa les difficultés que les jésuites auraient à surmonter pour réduire les habitants des vastes forêts, dont le pays était couvert, et il fut publié en conséquence un ordre royal qui en confiait la conversion à des capucins andalous, depuis le Randal de Maypures, en embrassant tout le Haut-Orénoque et le cours du Rio-Négro, jusqu'aux frontières des Portugais.

Chaque religieux de la province de Piritu ou Barcelona, ou de la partie inférieure de l'Orénoque, recevait 150 piastres fortes par an; ceux de la partie supérieure de ce fleuve et du Rio-Négro en avaient 200; ceux de la mission de Cumana, de la côte de Paria et du Bas-Orénoque, 111; ceux de la province de Varinas, 50; ceux de Maracaïbo et de la partie inférieure de la Guiane, 150 (2).

Missions de Santa-Maria. Ces missions, qui s'étendaient de Cumana jusqu'à l'extrémité de la côte de Paria, sur une distance de cinquante à cinquante-cinq lieues le long des bords du Rio-Guarapiche, furent fondées et administrées par des capucins aragonais; c'étaient 1°. la mission de *Santa-Maria;* 2°. celle de *San-Francisco;* 3°. *San-Antonio;* 4°. *San-Fernando;* 5°. *San-Lorenzo;* 6°. *San-Félix;* 7°. *San-Juan-de-Cotua;* 8°. *Santa-Ana;* 9°. *Catuaro;* 10°. *Santa-Cruz;* 11°. *Casanay;* 12°. *Guaypanacuar;* 13°. *San-Joseph;* 14°. *el Rincon;* 15°. *Pilar;* 16°. *San-Francisco-de-Chacaracuar;* 17°. *Cocuizas.* Toutes ces missions payaient tribut à la couronne d'Espagne. Les autres, de fondation plus moderne, et que des circonstances fâcheuses fesaient exemter de ces tributs, étaient les missions 1°. de *Caripe;* 2°. de *Guanoguana;* 3°. *Caycara;* 4°. *Guayuta;* 5°. *Punseres;* 6°. *Teresen;* 7°. *Coyquar;* 8°. *Irapa;* 9°. *Soro* et *Amacuro;* 10°. *Santa-Barbara*, sur le Rio-Amano; 11°. *Sitio-de-Maturin;* 12°. *Cutaquar*, sur la côte de Maracapana. Ces missions renferment aussi quatre *pueblos d'encomienda*, savoir: 1°. *Macarapana;* 2°. *Murigitar;* 3°. *Aricagua;* et 4°. *Arenas*, qui sont administrés par des *curas clerigos.* Les indigènes de ces missions sont la plupart Chaimas; il y a aussi des Cores, des Taxares et des Uriaparias (1).

Missions de Piritu, ou *misiones de doctrinas de la purisima concepcion de Piritu.* Ces missions, situées à l'ouest de celles de Santa-Maria, s'étendaient du Rio-de-Cumana, ou Manzanares, à l'Unare, sur un espace de vingt-cinq lieues de l'est à l'ouest, le long des côtes, et de cinquante du nord au sud, jusque près des bouches de l'Orénoque. Sous l'épiscopat de don Fernando Lobo, évêque de Rico, dont la province de Piritu dépendait, il fut décidé qu'on emploierait la voie de la douceur pour en réduire les indigènes. En vertu d'une cédule, publiée à cette occasion en 1652, huit religieux franciscains partirent d'Espagne sous la conduite de frère Juan de Mendoza, et arrivèrent à Cumana le 8 mai 1656. Ils établirent d'abord la *Concepcion-de-Piritu*, à une demi-lieue de la mer et à dix de la ville de Barcelona, laquelle consistait principalement d'Indiens Piritus et Chacopatas. Les pères *observantes* fondèrent dans la province, en moins de vingt ans, de 1661 à 1680, seize *pueblos de doctrina*, qui tous payaient tribut à la couronne d'Espagne, et quatorze *pueblos* de missions, outre les villes d'*Aragua* et de *Pao* (2). Cinq chefs embrassèrent le christianisme et firent écrire au pape Clément IX pour l'assûrer de leur obéissance.

Ces *pueblos* étaient la *Concepcion-de-Spiritu; Santa-Clara-de-Zapata*, qui était composé de Piritus; *San-Miguel-de-Araveneycuar*, qui fut formé de Piritus et de Cocheymos; *San-Antonio-de-Clarines*, peuplé de Piritus; *Nuestra-Señora-del-Pilar*, de Cumanagotes; les *pueblos* de *San-Juan-Evangelista* et de *San-Lorenzo-de-Aguariacuar*, d'Indiens Characuares, Topocuares et Cumanagotes; *San-Buenaventura* et *San-Diégo-de-Chacopata*, de Cumanagotes et de Chacopatas; *San-Francisco* et *San-Bernardino*, de Chacopatas; *San-Pablo* et *San-Joseph; San-Juan-del-Guarive; San-Juan-Evangelista-del-Tucuyo; San-Juan-Capistrano-del-Puruey; Pueblo-de-los-Poruelos; Araguita; Chupaquir* et *San-Matheo.*

Les Caribes indépendants brûlèrent plusieurs de ces villages en 1681, 1697 et 1720. La petite vérole y exerça aussi de grands ravages à différentes époques. On y comptait, en 1792, dix-neuf villages de missions, habités par mille quatre cent soixante-cinq familles ou six mille quatre cent trente-trois individus, et seize villages de *doctrina* qui renfermaient mille sept cent soixante-six familles, ou huit mille cent soixante habitants. Les terres cultivées (*labranzas*), appartenant à ces trente-cinq villages, contenaient six mille

(1) Depons, *Voy. à la Terre-Ferme*, tome II, p. 130.

(2) Depons, *Voy. à la Terre-Ferme*, tome I, p. 140, et tome II, p. 130.

(1) Antonio Caulin, lib. I, cap. 2.

(2) Le P. Caulin, dans son *Historia Corografica natural y evangelica de la Nueva Andalucia*, donne une description particulière de tous ces établissements, lib. I, cap. 2, et lib. III, cap. 1-21, sous ce titre: *De las misiones que han pasado de las provincias de España, lugares que han fundado, y almas que han reducido à nuestra santa fé catholica, en las apostolicas misiones de Piritu.*

cinq cent cinquante-quatre *almudas*, et ils possédaient mille huit cent quatre-vingt-trois vaches (1).

Les pères capucins (*los RR. PP. capuchinos de la provincia de Cathaluña*) convertirent dans l'espace de trente-quatre ans, à dater de 1687, vingt *pueblos* indiens dans le voisinage de Santo-Tomé-de-Guayana et dans la province dépendante de Cumana, savoir : ceux de *Caroni*, *Santa-Maria*, *Cupapuy*, *Palmar*, *San-Antonio*, *Alta-Gracia* et de *Divina-Pastora*, qui se composaient de Pariagotos; *Miámo*, *Cardpo*, *Morocúri*, *Guasipáti*, *Caruási*, *Cumámo* et *Topequén*, habités par des Caribes; *Ayma*, *Puedpa* et *Agury*, par des Guáycas; *Santa-Ana* et *Monte-Calvario*, par des Aruácas, des Caribes et des Guaraunos; *San-Pédro*, *Barinagotos* et la *villa de San-Antonio-de-Upata*, qui est peuplée par des Espagnols.

Le gouverneur don Manuel Centurion forma aussi dans le même territoire six *pueblos* indiens, savoir : *Maruanta*, qui était habité par les Guaraunos; *Panapána*, par les Caribes; *San-Joseph*, par les Arinagotos; *Santa-Barbara*, *Santa-Rosa* et *San-Juan-Baptista*, par les Spurocotos et les Zapáras; et les deux *pueblos* espagnols de *ciudad de Guiror* et de la *villa de Barceloneta*, dans le Paragua (2).

Missions de Caroni. Les établissements des capucins du Rio-Caroni, formés en 1724, renfermaient, en 1797, seize mille six cents Indiens qui vivaient paisiblement dans des villages. Il n'y en avait à la même époque que six cent quarante sous le régime des observantins. « Cette différence » résulte, » dit M. de Humboldt, « de la vaste étendue et de » l'excellence des pâturages sur les rives du Caroni, de l'U- » patu et du Cuyuni, de la proximité des bouches de l'Oré- » noque et de la capitale de la Guiane aux missions des ca- » pucins; enfin, du régime intérieur, de l'activité indus- » trielle et de l'esprit mercantile des moines catalans (3). »

Missions de Cabruta (*misiones de Cabruta*). Ces établissements, au nombre de six, furent formés en 1733 et années suivantes, près des bouches de l'Orénoque, par les pères Joseph Gumilla et Bernardo Rotello, pour arrêter les incursions des Caribes, qui enlevaient les naturels du pays pour les vendre comme esclaves aux Hollandais et aux Portugais. Au nord du fleuve se trouvaient les *pueblos* de *Cabruta* et de *Borja*, et au sud ceux d'*Encaramada*, *Urbana*, *Carichána* et le *Raudal-de-los-Atures*, qui étaient composés de Cabres, de Maypures, de Guamos, d'Otomacos, de Tamanacos, de Salivas et d'Atures. Plusieurs autres *pueblos* furent détruits par les Caribes (4), et le nombre des habitants, avant la dernière guerre, n'était que de deux cent vingt-six.

Mission d'Uresana. Cette mission consiste en un petit village indien adossé à une haute montagne granitique, et situé par lat. N. 7° 8', et par long. O. 69° 40' de Paris. Il est habité par les Otomacos (5).

Mission de Carichana. Cette mission est à trois quarts de lieue des habitations des Salivas, dont la demeure plus ancienne paraît avoir été sur la rive occidentale de l'Orénoque, entre le Rio-Vichada et le Guavire, et entre le Rio-Pante et la Méta. On rencontre aujourd'hui ce peuple, non-seulement à Carichana, mais aussi dans les missions de la province de Casanare, à Cabapuna, à Guanapalo, à Cabiuna et

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. III, ch. 9.
(2) Ant. Caulin, *Hist. de la Nueva Andal.*, lib. I, cap. 2.
(3) *Voyage*, etc., lib. VIII, ch. 24.
(4) Voyez le P. Caulin, lib. I, cap. 2.
(5) M. de Humboldt, liv. VII, ch. 24.

à Macuco. La mission salive, sur la Vichada, fut détruite par les Caribes (1). Celle du village de Macuco fut fondée, en 1730, par le père jésuite Fray-Manuel-Roman. Le nombre de ses habitants est d'environ mille trois cents. A l'Orénoque, les trois villages de Pararuma, de Castillo ou Marumarutu et de Carichana furent fondus en un seul, celui de Carichana. Le père Caulin y compta, en 1759, environ quatre-cents Salivas. A cette époque, la *fortaleza de San-Francisco-Xavier* et ses trois batteries existaient encore. Lorsque M. de Humboldt visita le village, en 1800, il n'y trouva que cent cinquante habitants, et quelques cabanes construites en terre glaise (2).

Mission dos Atures. Le petit village de *San-Juan-Népomucéno-de-los-Atures* fut fondé par le jésuite Francisco Gonzalès. On y avait d'abord réuni des Atures, des Maypures, des Abanis et des Quirupas, au lieu desquels, dit M. de Humboldt, nous ne trouvâmes que des Guahibos et quelques familles de Mahas, les Atures ayant presque entièrement disparu (3).

Les *missions des Maypures*, situées près du raudal de ce nom, renfermaient, du tems des jésuites, six cents habitants, parmi lesquels il y avait plusieurs blancs. Sous le régime des observantins, la population se réduisit à moins de soixante (4).

Mission de San-Fernando. L'expédition chargée de déterminer les limites du pays, et commandée par Ituriaga et Solano, voulant s'approcher des possessions portugaises, pénétra, en 1756, jusqu'au confluent de l'Atabapo et du Guaviare, où elle rencontra des Indiens Guaypunabis ou Vipunabis. Ituriaga les ayant gagnés par des présens, en forma la mission de *San-Fernando-de-Atabapo*, près du confluent de l'Orénoque, du Guaviare et de l'Atabapo. Le missionnaire de cet endroit a le titre de président des missions de l'Orénoque, et les vingt-six religieux qui résident sur les rives du Rio-Négro, du Cassiquiare, de l'Atabapo, du Caura et de l'Orénoque, sont sous ses ordres. Il dépend à son tour d'un gardien du couvent de Nuéva-Barcélona, ou *colegio de la Purisima-Concepcion-de-propaganda-fide* (5).

Mission de Santa-Barbara. Elle consiste en un petit village de cent vingt habitants, situé un peu à l'ouest de l'embouchure du Rio-Ventuari. Le père Francisco Valor la visita, en 1800, et M. de Humboldt y trouva quelques traces d'industrie (6).

Missions de Mainas. Ces établissements s'étendaient le long du bord occidental du Marañon, depuis le *Pongo*, ou détroit de Manzeriche, jusqu'au village de Loréta de Ticunas, et, au sud, jusqu'à la rivière de Yavari, et sur une étendue de deux cent quatre-vingt-huit lieues de l'est à l'ouest. Borja, la première de ces missions, et plusieurs autres, furent fondées, en 1639, par le R. Gaspard de Cuxica et Lucas de la Cuéva. Le père Fritz convertit ensuite plusieurs nations voisines, et, en 1681, les missions du Marañon renfermaient

(1) Casani, *Hist. gén.*, ch. 26.
(2) Voyez liv. VI, ch. 19.
(3) Liv. VII, ch. 24. — Voyez aussi Gili, tome I, pag. 334. En 1767, ce missionnaire n'en trouva plus qu'une vingtaine dans le Raudal de ce nom.
(4) Voyez M. de Humboldt, liv. VII, ch. 21. La longitude de cette mission, établie par ce voyageur, est de 70° 37' de Paris, et sa lat. 5° 13' N. Il remarque que l'erreur des cartes les plus récentes est d'un demi-degré de long. et d'un quart de lat.
(5) Voyez M. de Humboldt, liv. III, ch. 6; liv. VII, ch. 22, et liv. VIII, ch. 24.
(6) Liv. VIII, chap. 24.

dix-huit réductions, dont plusieurs de mille, d'autres de neuf cents, et quelques-unes de cinq cents, en tout quinze mille habitants. Celles de Mainas et de Quixos comptaient, en 1745, quarante villages ou *pueblos*, et douze mille huit cent cinquante-trois individus, dont neuf mille huit cent cinquante-huit baptisés et deux mille neuf cent trente-neuf catéchumènes (1).

ÉTAT DES MISSIONS DE PIRITU DANS LA PROVINCE DE NUEVA-BARCELONA, EN 1799 (2).

NOMS DES 38 VILLAGES DESSERVIS PAR LES RELIGIEUX OBSERVANTINS. Parmi ce nombre, 17 sont de *mission* et 21 de *doctrina*.	POPULATION.			Époques de fondation.	Baptêmes.	Morts.	Mariages.
	Mariés.	Non mariés, adultes.	Enfants.				
La Purissima-Concepcion de Piritù (D)	366	259	660	1575	120	64	27
San-Antonio de Clarinès (D)	422	776	458	1667	115	93	25
Nuestra-Séñora-del-Pilar (D)	558	542	1,019	1674	204	108	46
Santa-Catharina de Séna-del-Carito (D)	200	220	241	1798	»	»	»
Jésus-Maria-Josef de Càigua (D)	526	775	547	1667	118	50	34
San-Miguel (D)	260	397	360	1661	60	42	19
N. S. P. S. Juan de Huère (D)	152	193	112	1675	57	30	16
San-Pablo-Apost. de Huère (D)	204	306	438	1680	101	68	21
San-Lorenzo de Huère (D)	307	504	645	1675	61	30	10
San-Andrès-Apollin. de Onoto (D)	46	56	102	1687	28	9	8
Nuestra-Séñora-del-Ampara de Pozuélos (D)	53	85	82	1687	17	4	4
San-Diégo (D)	58	42	95	1688	23	11	5
Santo-Domingo de Guzman de Araguita (D)	41	38	53	1690	16	10	4
San-Juan-Capistrano de Pururey (D)	133	264	200	1680	40	22	10
San-Bernardino (D)	252	254	296	1675	72	55	7
San-Josef de Curataquiche (D)	172	185	196	1679	47	28	12
San-Mathéo-Ap. y Evangélista (D)	308	309	545	1715	84	60	20
San-Vicenté-Ferrer de Carapa (M)	143	71	341	1793	34	20	13
Santa-Gertrudis-del-Tigre (M)	70	74	105	1794	44	27	8
Nuestra-Séñora-del-Socorro-del-Cari (M)	134	198	188	1761	33	8	11
La Puris.-Concepcion de Tavaro (M)	98	113	143	1771	31	10	6
San-Pédro-Apollin. de la Puerta (D)	128	175	195	1794	14	4	8
La Divina-Pastora de Guàicupa (M)	51	42	86	1754	28	8	7
Santiago, ó Santa-Cruz de Orinoco (D)	50	25	97	1796	28	8	10
San-Juan-Baut. de Màcuras (M)	43	44	66	1754	33	4	10
La Asuncion de Atapiriri (M)	71	54	86	1754	24	6	4
San-Simon-Apollin. de Moquète (D)	31	28	69	1799	»	»	»
Santa-Clara de Arivi (M)	72	91	76	1755	24	14	9
San-Pédro-Régulado de la Candélaria (M)	33	25	50	1755	17	8	5
San-Luis-Obispo de Arivi (M)	41	89	95	1755	12	7	8
Santo-Christo de Pariaguan (M)	142	190	286	1744	51	4	11
Santa-Cruz de Cachipo (M)	109	164	252	1749	54	14	7
Santa-Aña de Orocopiche (M)	243	368	422	1735	66	13	18
San-Joaquin-del-Pariro (M)	284	380	423	1724	63	20	15
Nuestra-Séñora de la Candélaria de Chamariapa (D)	181	126	351	1742	47	12	9
Santa-Rosa de Viterba de Ocopi (M)	417	411	261	1726	104	47	23
Nuestra-Séñora de Dolorès de Quiamàre (M)	63	107	114	1748	20	14	8
San-Buénaventura de la Margarita (M)	105	188	264	1721	44	22	10
	6,579	8,180	10,019	»	1,934	961	468
	24,778						

Cet état de la population a été communiqué à M. le baron de Humboldt, par le président des missions de Piritù. Il n'y a parmi ces 24,778 habitants que près de 1500 blancs (Espagnols) et mulâtres : tout le reste est de pure race indienne. Un dénombrement de 1792, que l'on croyait plus exact, donnait dans seize *pueblos de mission* :

Indiens, 2196 familles, ou	8,284 âmes.
Blancs et mulâtres libres, 247 familles, ou	1,351
Dispersos (isolés hors des villages). . .	2,543
	12,178

(1) Voyez le rapport de l'évêque de Quito, don Andrès de Parédès y Almendariz, dans la *Noticias secretas de America*, part. II, chap. 4, où il y a un résumé de l'origine et des progrès des missions Maynas. Voyez aussi l'Histoire du père Rodriguez : *El Marañon y Amazonas* (lib. V, cap. 14 et 16) et l'*Indice cronologico peruano*. Rodriguez décrit les quatre *partidas*, ou districts des missions Maynas, formées par les pères Juan Ximénès, Francisco Fernandès, Pédro de Carcérès, et Pédro Lucerno, et publie les noms des missionnaires de 1638 à 1680.

(2) Ce tableau et les deux suivants sont extraits du tome III du *Voyage aux régions équinoxiales*, de M. le baron de Humboldt. (Note C.)

Dans seize *pueblos de doctrina* :

Indiens, 4,944 familles, ou	17,967 âmes.
Blancs et mulâtres, 51 familles, ou . .	246
Dispersos.	40
	18,253

Par conséquent dans tous les villages soumis au régime des moines observantins, dans la province de Nuéva-Barcelona :

Indiens.	26,251 âmes.
Espagnols	1,597
Dispersos	2,583
Total. . . .	30,431

ÉTAT des missions de l'Orénoque, du Cassiquiare et du Rio-Négro, dans la province de la Guiane espagnole, en 1796.

	Ames.		Ames.
San-Félipe	52	San-Pédro-Alcantara .	226
San-Miguel	102	La Piédra	163
San-Baltasar. . . .	80	Platanar	356
Esméralda	92	Réal-Corona	609
Santa-Barbara . . .	94	Tapaquiré	429
San-Fernando . . .	226	Borbon	342
Maypurès	48	Cerro del Morro . .	150
Carichana	100	Orocopiché	558
Caño de Tortuga . .	117	Buénavista	230
Uruana	505	Aturès	47
Encaramada. . . .	412	San-Carlos	272
Cuchivéro	329	San-Francisco-Solano.	442
Ciudad-Réal . . .	403	Tomo	155
Guaciparo	98	Tuamini	119
Uruana	100	Quirabuéna	60
Guaraguarayco. . .	132	Maroa.	79
Aripao	84	Vaciva	87
		Total. . .	7,298

ÉTAT des missions de Caroni dans la Guiane espagnole, en 1797.

	Ames.		Ames.
Cupapui	872	Santa-Ana de Purisa . .	504
Santa-Rosa de Cura . .	925	Nuestra-Séñora de los Angélès	341
Santa-Clara de Yaruapana	228	San - Buénaventura de Guri	663
Aycaba	178	Divina-Pastora . . .	498
San-Pédro de las Bocas de Paragua	550	Tupuquéri	566
Santa-Magdaléna de Currucay	200	Palmar	608
S.-Sérafin de Abarataymé.	273	San-Antonio de Usiatano.	685
Miamo.	287	San-Fidel del Carapo. .	753
Cumamo	512	Santa-Eulalia de Murucuri	613
Villa del Barcéloneta . .	414	Puéblo del San-Francisco del Alta-Gracia. . .	951
Puéblo de los Dolorès de Maria	301	Nuestra-Séñora de Bélen de Tumérémo . . .	333
Nuestra-Séñora del Ros. de Guatipati	732	Caruaché	400
San-Josef de Ayma. . .	630	Upata	667
San-Juan-Baptista de Avéchica	514	San-Miguel de Uuala. .	487
Santa-Cruz del Monté-Calvario	429	Carony	699
		Total . . .	16,102

ÉTAT du Clergé régulier et séculier de la Colombie, en 1824.

DIOCÈSES.	Évêques.	Municipalités ecclésiastiques.		Curés propriétaires.				Totaux
Archevêché de Bogota.	»	12	8	281	13	118	54	486
Id. de Caracas . . .	»	5	»	105	12	98	2	222
Évêché da Guayana. .	»	»	»	21	1	13	5	40
Id. da Mérida . . .	1	4	4	96	»	51	1	157
Id. de Santa-Marta.	»	2	5	38	3	23	»	71
Id. da Cartagéna . .	»	3	4	73	3	67	16	166
Id. de Panamá. . .	»	3	1	31	8	32	5	80
Id. de Popayan . .	1	3	1	61	7	143	44	260
Id. de Quito	»	8	6	123	2	109	40	288
Id de Cuenca . . .	»	9	5	46	1	49	11	121
Totaux.	2	49	34	875	50	703	178	1831

TABLEAU DES ORDRES RELIGIEUX.

ORDRES RELIGIEUX.	Saint-Dominique.		Saint-François.		Augustins chaussés.		Augustins déchaussés.				De San Juan de Dios.		Bethléémites.	
	Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.	Totaux.
Bogota	35	23	44	43	21	18	49	45			6	29		313
Tunja	15	11	11	4							1	3		43
Leiva	8	4			8	2	8	5			1	2		38
Chiquinquira . .	4	4												15
Santo EccéHomo	8	4												11
Cartagéna	12	2	14	3							1	4		36
Guayaquil	10	2	15	2	6	2			11	3	1	3		55
Quito.	28	39	67	46	29	36			50	47			8	350
Harra.	4		4	2	2				3	1				16
Pasto.	5		»		4				7					16
Tacunga	9		8		4				1					22
Ambato	1		4	4					1					10
Riobamba	4		4		4				4					16
Cuenca.	8		11		8				10				3	40
Loja	8		8		6				3					25
Caracas.	12	2	31	8					9					62
Sogamoso			10	2										12
Panama			17				4							21
Popayan			12	9										21
Cali			15	6										21
Cartago.			10	1										11
Guaranda			1											1
Otavalo.			8											8
Porto-Viéjo . . .									1					1
Barbacoas									1					1
Honda											1	2		3
Mompox.												1		1
Santa-Marta . . .												1		1
Médélin											1	1		2
Vélez.											1	2		3
Tot[x]. particuliers.	178	91	294	130	92	58	61	50	101	51	13	48	11	1178
Totaux généraux.	269		424		150		111		152		61		11	1178

Il y a dans la Colombie seize couvents de prédicateurs, ou

de Saint-Dominique, vingt de l'ordre de Saint-François, dix d'Augustins chaussés, trois d'Augustins déchaussés, douze de la Merci, dix d'hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, et deux de Bethléémites ; en tout soixante-treize couvents.

TABLEAU DES COUVENTS, RELIGIEUSES, NOVICES, INDIVIDUS CLOITRÉS DE LA COLOMBIE, EN 1824.

ORDRES ET COUVENTS.	De Carmélites.		De Sainte-Claire.		De la Conception.		De Sainte-Gertrude.		De Sainte-Agnès.		De Saint-Dominique.		De Saint-Augustin.		De Sainte-Catherine.		TOTAUX.
	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	
Bogota	19	33	33	71	43	77	36	35	20	70							437
Tunja			38	94	34	76											242
Leiva	22	33															55
Pamplona			20	27													47
Médellin	18	7															25
Popayan	16	10											20	70			116
Quito	35	12	38	131	33	129									23	67	468
Ibarra					15	28											43
Pasto					29	63											92
Riobamba					12	17											29
Cuenca	22	34			22	34											112
Loja					27	27											54
Cartagéna	17	9	10	6													42
Panama					10	14											24
Caracas	18	7			59	94					20	3					201
Trujillo											17	37					54
Mérida			19	24													43
Totaux particuliers	167	143	158	353	284	559	36	35	20	70	37	40	20	70	23	67	
Totaux généraux	310		511		843		71		90		77		90		90		2,084

Il y a dans la Colombie neuf couvents de Carmélites, six de Ste-Claire, dix de la Conception, deux de St-Dominique, et un de Ste-Gertrude, de Ste-Agnès, de St-Augustin, de Ste-Catherine. Total, vingt-un couvents.

Maladies. Les côtes des deux Océans sont en général insalubres; mais les régions hautes et montagneuses jouissent d'un climat on ne peut plus favorable à la santé. Suivant les observations de M. de Humboldt, les peuples à peau basanée, les noirs bien acclimatés et les Indiens arrivent à une heureuse vieillesse sous la zone torride. Il rencontra non loin de Victoria une négresse, esclave créole, plus que centenaire. La fièvre jaune, appelée *vomito prieto*, ou vomissement noir, n'est connue qu'à Porto-Cabello, à Cartagéna et à Santa-Marta, où Gastelbendo l'observa et la décrivit en 1729. Le premier chirurgien de l'hôpital royal du premier de ces ports dit à M. de Humboldt qu'il avait vu entrer dans les hôpitaux, depuis sept ans, de six à huit mille personnes attaquées de cette cruelle maladie. En 1793, la flotte de l'amiral Ariztizabal perdit près du tiers de ses équipages par cette épidémie (1). En 1576, une maladie épidémique ravagea le pays de la Nouvelle-Grenade, et en enleva, dit-on, deux millions d'indigènes. La petite vérole, avant l'introduction de l'inoculation, en 1766, emportait beaucoup d'habitants dans la vallée de Caracas. En 1580, elle dépeupla presque entièrement la province de Vénézuéla. Les 27 octobre 1821 et 22 mars 1822, il fut créé une commission *conservadora de la vacuna*, composée de quatre membres, sous la présidence du secrétaire d'état. L'administrateur a un traitement de 600 *pesos*, et son aide 300. L'affection appelée *elephantiasis* règne dans plusieurs parties du pays, surtout auprès de Cartagène, où il a été établi un hospice pour les personnes qui en sont atteintes. Il en renfermait, en 1815, au-delà de cinq cents, dont la plupart y furent brûlés lors de l'incendie du bâtiment, ordonné, dit-on, par le général Moralès. Ceux qui parvinrent à s'échapper répandirent la maladie aux environs. Cet hôpital vient d'être rétabli, et il a été fondé à Céro un lazaret, destiné à recevoir ceux des habitants de Socorro, Pamplona, Tunja, Casanaré, Bogota, Neyva et de Maréquipa, qui en seraient affectés (1). Le *cotos* ou goître est fort ordinaire dans les vallées tempérées, dans les plaines de la Magdaléna, de la Méta et de l'Apuré, et près des sommets glacés des montagnes. On le remarque surtout à Truxillo, et à Anciso, il attaque une personne sur dix, et les hommes plutôt que les femmes. Les enfants auxquels ils donnent le jour sont le plus souvent imbéciles (2). Alcédo l'attribue à la qualité de l'eau, qui est fortement imprégnée de métaux.

Organisation municipale actuelle. Le territoire de la Colombie a été divisé en douze départements, subdivisés en provinces; ces dernières l'ont été en cantons et ceux-ci en paroisses.

Chaque *département* est gouverné par un *intendente*, ou magistrat, nommé par le président, avec l'approbation du congrès, et qui est chargé de l'administration de la justice, de la police, des finances, et, en tems de guerre, de la surveillance de tout ce qui a rapport à l'armée. C'est lui qui transmet les décrets du pouvoir exécutif aux gouverneurs des diverses provinces du département ; il exécute les ordres qui lui sont envoyés par les secrétaires d'état, auxquels il doit

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. IV, ch. 11, et liv. V, ch. 16.

(1) Rapport de M. Restrépo.

(2) Le colonel Duane, *Visit to Columbia*, ch. 25.

rendre compte de leur exécution ; il est juge de toutes les Cours civiles et criminelles qui sont sous sa juridiction ; mais on peut appeler de sa décision à la Cour suprême du district dans lequel est situé son département. Toutes les fois que l'intendente diffère d'opinion avec l'assesseur ou le jurisconsulte chargé de l'assister, l'affaire est portée devant la Cour suprême.

Lorsque la charge d'intendant est confiée à un militaire, celui-ci n'a le commandement des troupes qu'autant que le président juge nécessaire de le lui donner, pour le maintien de la tranquillité et du bon ordre.

L'intendant reçoit un traitement de 6,000 dollars ; son assesseur 2,000, et son secrétaire 1,200.

Les *provinces* sont régies par un gouverneur, subordonné à l'intendant, mais qui a les mêmes attributions que lui quant à l'administration de la justice et de la police. S'il n'est pas lui-même gradué en droit, on lui adjoint un assesseur pour le guider. Le traitement du gouverneur est proportionné à l'étendue et à l'importance de la province qu'il administre. Il est ordinairement de 3,000 dollars par an, et celui de son assesseur de 800. Les provinces qui renferment le chef-lieu du département n'ont d'autre gouverneur que l'intendant.

Un officier, qui a le titre de *juge politique*, préside aux *cantons*. Il reçoit un traitement en sa qualité de percepteur d'une partie des revenus publics.

Les *paroisses* sont soumises à deux magistrats ou *alcades*, nommés tous les ans par le cabildo du canton, et dont les fonctions sont gratuites.

Instruction publique. La fondation de *l'université de Caracas*, autorisée par le pape, le 19 août 1722, et confirmée par Philippe V, eut lieu le 11 août 1725. Les statuts en furent approuvés par le roi le 4 mai 1727. L'établissement du collége précéda de soixante ans celui de l'université. Son principal fondateur fut l'évêque Antoine Gonzalès d'Acuña, qui mourut en 1682. Les deux institutions n'eurent qu'un capital de 47,748 piastres fortes, produisant un revenu de 2,387 piastres, qui était affecté au traitement de douze professeurs.

On comptait en 1802, au collége et à l'université de Caracas, soixante-quatre pensionnaires et quatre cent deux externes. Il y avait douze chaires, savoir : deux de philosophie, quatre de théologie, deux de controverse, une de philosophie morale, une de théologie positive, une de droit civil, une de droit canon, et une de médecine. L'université accordait des diplômes de bacheliers licenciés et de docteurs. Le serment exigé des gradués était qu'ils maintiendraient l'immaculée Conception, qu'ils n'enseigneraient ni ne pratiqueraient le régicide ou le tyrannicide, et qu'ils défendraient la doctrine de saint Thomas.

L'université de Santa-Fé de Bogota fut établie par ordre de Philippe III, en 1610 ; et, en 1651, l'évêque Christobal Torres y fonda, avec l'approbation de Philippe IV, le collége de Santa-Maria-du-Rosaire. Ce prince affecta une rente annuelle de 5,000 ducats à l'entretien de ses professeurs, qui étaient au nombre de quinze, savoir : cinq pour l'enseignement de la théologie, cinq pour celui du droit civil et économique, et cinq pour les beaux-arts et la médecine.

La ville de Quito possédait deux universités : l'une, celle de *San-Gregorio-Magno*, dirigée par les jésuites, qui fut fondée sous Philippe II, en 1586, et qui reçut, en 1621, les mêmes priviléges que celle de Salamanque, et celle de *San-Tomas-de-Aquino*, qui fut établie par les Dominicains.

Le général Bolivar, par un décret rendu à Bogota, le 17 septembre 1819, convertit le couvent de cette ville, qui avait été abandonné par les capucins, en un collége destiné à l'éducation des orphelins et des enfants pauvres, dont les pères avaient perdu la vie en combattant pour la patrie. On devait leur enseigner la grammaire, les principes de la religion et de la morale ; le dessin, la logique, les mathématiques, la physique, la géographie et l'art de lever les plans. Le directeur et l'instructeur doivent être nommés par le gouverneur, et les fonds affectés à l'institution furent de 24,000 *pésos*.

Une loi, du 28 juillet 1821, enjoint l'établissement de colléges dans chaque province de la Colombie, et une autre, du 2 août suivant, ordonne qu'il soit fondé des écoles primaires dans toutes les paroisses. Les anciens colléges furent maintenus et encouragés. Il y en avait deux à Quito, un à Popayan, deux à Bogota, deux à Caracas et une à Mérida. D'autres ont été formés depuis à Boyaca, Tunja, San-Simon, Ibagua, Antioquia, Médélin, Loja et San-Gil. Les 3 et 5 octobre 1821, il fut fondé une *école à la Lancaster*, dans la ville de Lujan, et une junte protectrice de cette méthode d'instruction (*junta protectora de la escuela de Lancaster*).

Le 20 janvier 1824, Santander, vice-président de la république, prescrivit, par un décret, l'adoption d'un sistème uniforme d'éducation dans les colléges et autres établissemens d'instruction.

Il y avait, en 1827, trois universités et vingt colléges. Chaque province doit avoir son collége, et il a été alloué à cet effet un fonds de 10,000 dollars par an, perçus sur les revenus des propriétés confisquées, de tous les monastères qui comptaient moins de huit moines (1). L'université centrale de Bogota possédait à la même époque des chaires de phisique, de législation universelle, de phisiologie, de mathématiques, d'histoire naturelle et d'économie politique.

Un *collége militaire* fut fondé, le 28 juin 1822, dans le troisième département. Quarante jeunes gens, pris parmi les orphelins des militaires ou des magistrats, morts au service de l'État, y sont élevés aux frais du gouvernement.

Le 8 février 1791, don Manuel Socorro Rodriguez publia le premier numéro d'un journal intitulé *Periodico de Santa-Fé ;* et, le 3 janvier 1808, parut celui du *Semanario de la Nueva Granada*, par Caldas.

Le 14 mars 1814, le gouvernement de Cartagène institua des *archives publiques*, destinées à perpétuer les noms et les hauts faits de tous les patriotes qui se sont distingués dans la guerre de l'indépendance.

En 1816, un français, nommé Delpech, établit le premier une *imprimerie* à Caracas.

Le 6 août 1821, il fut publié un décret prescrivant la conservation des *lettres autographes* (*coleccion autografa*) des citoyens qui ont rendu des services à leur pays. Elles seront recueillies et déposées dans la bibliothèque publique.

Il fut rédigé divers règlemens les 7, 21 et 22 septembre, et le 13 novembre 1822, pour l'établissement d'une *bibliothèque nationale*. Elle fût placée sous la direction de don Saturnina Seguirola.

Les 8 et 16 avril 1822, on fit des règlements pour *l'académie de médecine*.

L'inquisition retarda beaucoup les progrès des sciences à

(1) Voyez 1°. 28 juillet 1821. *Ley sobre el establicimiento de escuelas de niños en los conventos de religiosas*. — 2°. 2 Août. *Ley sobre establicimiento de escuelas de primeras letras para los niños de ambos sexos*. — 3°. 6 Août. *Ley sobre aplication a la ensenanza publica de los bienes de conventos menores*. — 4°. 6 Août. *Ley sobre establicimiento de Colegios o casas de education en las provincias, reforma de las constituciones y planes antiguos y formacion de otro nuevo uniforme en toda la republica*.

la Colombie. Elle interdit l'étude de la chimie à Bogota, et s'opposa à la publication des ouvrages de botanique du célèbre Mutis.

Le docteur don Miguel Joseph Sanz, créole de Valence et avocat, chargé de rédiger les lois municipales de la ville de Caracas, s'exprime en ces termes dans un discours sur l'éducation publique : « On croit, » dit-il, « généralement » que toute la science se trouve dans la grammaire latine de » Nébrija, dans la philosophie aristotélique, dans les ins- » tituts de Justinien, dans la *Curia philippica*, dans la théo- » logie de Gonet, dans celle de Zarraga; qu'il suffit de faire » des mémoires, de dire la messe, d'avoir les cordons de » docteur au chapeau, ou d'être en habit de prêtre ou de » moine, et que la décence défend de travailler la terre, et » ordonne de mépriser les arts mécaniques et utiles. On » porte l'uniforme militaire par pure ostentation ; on tra- » duit mal le français pour salir la langue espagnole ; on » se fait recevoir avocat pour gagner sa vie; on reçoit les » ordres sacrés pour acquérir quelque considération; et on » fait dans un couvent vœu de pauvreté, précisément pour » s'en garantir (1) ».

Dans chaque paroisse il y a des écoles primaires pour les enfants des deux sexes, dont cinquante-deux suivent le système de Lancaster (1827). Dans quatre cent trente-quatre écoles on enseigne encore d'après l'ancienne méthode. Il y a dix-neuf mille sept cent neuf enfants dans ces diverses écoles (2).

Agriculture. Les productions de la Colombie sont aussi variées que ses climats. Dans les plaines formant les côtes des deux Océans, et dans les vallées élevées à moins de trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, on cultive tabac, coton, canne à sucre, maïs, cacao, café, indigo, bananier, yuca, igname, raisins, et une grande quantité d'excellents fruits.

Dans les vallées tempérées, de trois cent cinquante à huit cents toises au-dessus du niveau de la mer, on recueille café, canne à sucre, maïs, yuca, patata, etc., toutes les herbes potagères et des grains de différentes espèces.

Enfin, de huit à neuf cents toises au-dessus de la mer, où commencent les froides régions de l'*Écuador* jusqu'à la ligne des neiges éternelles, c'est-à-dire dans une hauteur de deux mille quatre cents, on cultive principalement le froment, le maïs et l'orge.

« Le sol de la Victoria, dit M. de Humboldt, élevé de deux cent soixante-dix à trois cents toises au-dessus de l'Océan, produit beaucoup de beau froment. Un arpent donne généralement trois mille à trois mille deux cents livres de blé, produit deux à trois fois plus grand que celui des pays au nord. On sème en décembre, et la récolte se fait le soixante-dixième ou le soixante-quinzième jour (3) ».

Enfin, ce pays produit la plupart des céréales et des fruits de l'Europe, en même tems que presque tous les végétaux et racines des Indes-Occidentales.

En 1774, la culture de l'indigo fut introduite avec succès dans les vallées d'Aragoa.

Le cotonnier et le cacaotier sont des productions indigènes.

Les tabacs de Cumana et de Barinas sont des plus aromatiques.

Animaux domestiques. Depuis le village de Pao, dans la province de Cumana, jusqu'à Mérida, c'est-à-dire dans une étendue de plus de cent cinquante lieues est et ouest sur une largeur de quarante lieues, on trouve des *hates* plus ou moins considérables de mulets, de bœufs et de chevaux. Beaucoup d'habitants de Caracas ont de ces sortes de propriétés éloignées de huit à dix jours de la ville où ils résident. On achète les mulets à quatorze ou quinze piastres : la bête à corne ne vaut que dix francs.

Depons compte dans les plaines de Caracas, depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'au lac Maracaïbo, douze cent mille bœufs, cent quatre-vingt mille chevaux, et quatre-vingt-dix mille mulets. Il évalue à cinq millions de francs le produit des troupeaux, en ajoutant à la valeur de l'exportation le prix des cuirs consommés dans le pays (1).

D'après des documents officiels, l'exportation des cuirs de toute la *capitania general* s'élevait annuellement, pour les Antilles seulement, à cent soixante-quatorze mille cuirs de bœufs, et onze mille cinq cents de chèvres.

Le seul port de la Guayra a exporté de 1789 à 1792, annuellement, soixante-dix à quatre-vingt mille cuirs enregistrés (2).

« D'après les renseignements que j'ai pu me procurer (dit M. de Humboldt) on a embarqué, pendant les années 1799 et 1800, à Barcelone, huit mille; à Porto-Cabello, six mille ; à Carupano, trois mille mulets pour les îles espagnoles, anglaises et françaises. J'ignore, ajoute-t-il, l'exportation précise de Burburata, de Coro, et des embouchures de Garapiche et de l'Orénoque; mais je pense que les steppes immenses de Cumana, de Barcelone et de Caracas ne fournissent pas moins de trente mille mulets par an au commerce avec les Antilles. En évaluant chaque mulet au prix d'achat de 25 piastres, cette branche de commerce rend près de 3,700,000 francs, sans y comprendre le fret des bâtiments (3).

1819, 30 janvier. *Décrets et réglements relatifs à l'agriculture, à des cessions faites à des étrangers, à la répartition des terres devenues biens de l'État, etc.* Projet d'établir une province sous le nom de Nuéva-Érin, avec une capitale appelée Nuéva-Dublin. Cette nouvelle province ferait partie de la république de Vénézuéla, et serait soumise aux lois du congrès général, avec le droit de se gouverner intérieurement par une assemblée reconnaissant l'autorité générale de l'Union. On propose pour ses limites la démarcation suivante: du confluent du Mariano avec l'Oricono jusqu'à celui du Rio-Caroui avec le même fleuve Orinoco, y compris toutes les îles que renferme ce dernier. La première de ces limites s'étendra depuis le point le plus occidental jusqu'au point le plus méridional de *la Sondo de Barceloneta*, et ensuite par une ligne jusqu'à la Guiane portugaise, qui formera sa frontière au midi; bornée à l'est par la démarcation des Guianes française, hollandaise et anglaise; au nord-est, par l'Océan entre la Guiane anglaise et l'embouchure du Mariano, ou affluent O. de l'Orinoco.

Les colons jouiront de la liberté de conscience, et seront exemts de tout devoir militaire pendant l'espace de dix ans. Les instruments aratoires, les habits et les provisions nécessaires à leur usage seront libres de toute contribution pendant le même espace de tems (4).

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 3.

(2) Rapport du ministre de l'intérieur, à l'ouverture de la session de 1827.

(3) M. de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. V, cap. 15.

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, tome I, p. 10.

(2) M. de Humboldt, lib. VI, cap. 17.

(3) *Idem*, lib. IV, cap. 2.

(4) Signé par *Thomas Noulan*, *Charles Herring*, *Richard Jeffrey* et *William Walton*, agents de la compagnie anglaise Correo del Orinoco, nº. 29. 1er. mai 1819.

1819, 29 avril. Décret qui place l'exportation des bestiaux sous la surveillance du gouvernement suprême, et prohibe la sortie du territoire, des vaches et des veaux.

6 mai. *Réglements provisoires par l'administration des missions de Caroni* (20 articles). Ces missions continueront à être divisées en quatre districts, sous un corrégidor et un vice-corrégidor, investis du pouvoir suprême exécutif et qui connaîtront, en première instance, de toutes les affaires civiles et criminelles. Le premier résidera dans la ville de Upata, où il sera établi une municipalité composée de cinq régidors, dont il sera président de droit. On formera des écoles, et les Indiens pourront librement élever des animaux, cultiver toute espèce de produit et se livrer à quelque art ou industrie que ce soit. Les vieillards infirmes, les veuves et les orphelins recevront des secours. Les natifs et les étrangers ont la faculté d'y former des établissements; enfin, il y aura dans chaque *pueblo* un terrain d'une lieue carrée réservée à l'État et dont le revenu sera affecté à des travaux publics (1).

12 mai. *Décret du souverain congrès relatif à la vente des biens nationaux et à un emprunt* (cinq articles). Le pouvoir suprême exécutif peut disposer de quinze cents lieues des terres appartenant à la république, pour l'avantage de l'indépendance et de la liberté nationales. La lieue comprend cinq mille *varas castellanas* (4,238 mètres). Le prix sera réglé contradictoirement avec l'acquéreur; mais ce prix ne pourra être au-dessous d'une piastre forte pour cent cinquante *varas* carrées. Le pouvoir exécutif est autorisé à contracter un emprunt de 3 millions de piastres fortes sur les revenus de l'État (2).

1822, 18 décembre. Décret qui permet aux troupes de ligne en non activité de s'occuper de travaux agricoles.

1823. Loi sur les terres incultes (*tierras baldias*). Afin d'encourager les émigrés d'Europe et des États-Unis à s'établir dans la Colombie, le premier congrès constitutionnel décréta, le 11 juin 1823, que le gouvernement exécutif mettrait tous ses soins à amener ce résultat; qu'en conséquence, il serait mis à sa disposition deux ou trois millions de *fanegadas* de terres appartenant à l'État, mais sous la condition qu'il n'en serait pas accordé plus de deux cents à une seule famille; que dans la distribution desdites terres, l'exécutif pourra déroger aux dispositions de la loi sur l'aliénation des terrains incultes; qu'il prendra tous les arrangements nécessaires à l'égard de la situation, de l'organisation et des divers réglements qui pourront engager les colons à accepter ses offres, ainsi qu'à l'égard des priviléges dont ils jouiront. Tous les individus fesant partie des familles qui se fixeront ainsi sur le territoire de la Colombie, seront naturalisés de fait et jouiront des droits de citoyen, sauf les exceptions réservées par la constitution en faveur des indigènes, ou de ceux qui ont acquis certains droits par une résidence de plusieurs années dans la république. Ces colons devront être, pour la plupart, laboureurs ou artisans.

1823. En vertu d'un décret du vice-président, tout étranger, voulant profiter du bénéfice de la loi ci-dessus, devra se présenter au gouverneur ou à l'intendant de la province où il sollicite la permission de s'établir, et déclarer à quelle nation il appartient, le nombre des membres de sa famille, sa profession ou occupation, et celle qu'il est dans l'intention d'exercer à l'avenir. Les terrains accordés ou vendus seront mesurés par un ingénieur désigné par le gouverneur. Les frais de cette opération et des actes nécessaires seront prélevés sur le prix de vente, lorsque les terres seront vendues; ou payées par le gouverneur, lorsqu'elles seront cédées par l'État. Le gouvernement pourra accorder les exemtions qu'il jugera convenables à certains individus, en raison du dégré d'utilité de leur commerce ou profession. Les gouverneurs auront soin de fournir aux colons les parties de ces terres incultes les mieux situées, dans le voisinage des ports et des rivières navigables, et dans des positions salubres et élevées.

29 octobre. Contrat de vente et cession, en vingt-sept articles, par le gouvernement colombien, à M. Pierre-François Paravey et compagnie, banquiers à Paris, et Michel-Jean-Simon de Bossey, propriétaire du canton de Vaux, en Suisse, de la toute propriété de deux cent mille *fanegadas* (deux acres et demi anglais) de terrains en friche, qui devront être peuplés par des Européens ou des Américains du nord, savoir :

Cent vingt mille dans le département de Magdaléna, ci.	120,000
Dans la province de Niéva	40,000
Dans celle de Casanaré.	40,000
	200,000

Prix de chaque, six réaux de Plata, monnaie actuelle courante à la Colombie (1).

28 novembre. Autre contrat de cession à MM. Herring, Graham et Powles, de Londres, de deux cent mille *fanegadas*, dont cinquante mille dans la province de Caracas; cent mille dans le cercle de la ville de Mérida et de Puéblo de Santana, province de Truxillo; et cinquante mille dans la province de Choco. Les établissements devront commencer dans dix-huit mois, à dater de la signature du contrat, et être peuplés de cultivateurs, d'artisans et de mécaniciens.

1824, 29 juillet. Loi qui déclare confisquées, au profit de la république, les propriétés situées dans son territoire et appartenant à des sujets espagnols.

1825, 28 avril. Loi qui affecte un million de *pesos*, provenant d'un emprunt, à l'encouragement de l'agriculture.

Loi sur l'aliénation des terres en friche. Tous les terrains en friche, non encore concédés, ou qui, l'ayant été, sont redevenus propriétés de la république, seront vendus, savoir: dans les provinces maritimes, à raison de 2 dollars par *fanegada* (deux acres et demi anglais), et dans celles intérieures, à raison d'un dollar pour la même étendue de terrain. Ceux qui désireront faire l'acquisition de ces terres devront s'adresser aux gouverneurs des provinces.

Ces ventes de terrains ont produit, en 1826, 4,477 dollars.

Une compagnie s'est formée en Angleterre, sous le titre de *Société colombienne d'agriculture, etc.*, avec un fonds de 1,300,000 l., divisé en 13,000 actions de 100 l. chaque. Cette compagnie a acquis la possession de terrains dans la Colombie d'une étendue de plus d'un million d'acres anglais, dont les deux tiers ont été accordés gratuitement par le gouvernement, et le reste a été acheté au prix déterminé par la loi sur *l'aliénation des terres incultes*.

Les possesseurs jouiront des exemtions, droits et priviléges accordés par la loi du 11 juin 1823.

1826. Décret du secrétaire de l'intérieur F. P. de Santander, du 30 décembre 1826.

Toutes les compagnies ou individus qui auront contracté avec le gouvernement pour la colonisation des *tierras bal-*

(1) L'exécution de ce décret fut ordonnée, le 8 mai, par le général Bolivar.

(2) *Correo del Orinoco*, n°. 31. 15 mai 1819.

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 182.

dias, et qui n'auront encore commencé aucun établissement le 1er. juillet 1828, perdront tous leurs droits et privilèges sur les terres qui leur auront été cédées, et le gouvernement en disposera comme il le jugera à propos (1).

Le ministre Restrépo assure que la moitié de la superficie de la Colombie, comprenant quatre-vingt-douze mille lieues carrées, est composée de ces *tierras baldias*, appartenant au gouvernement (2).

Armée. En vertu d'un règlement du 6 juillet 1768, un régiment composé de douze compagnies, et fort de dix mille sept cent soixante-dix-huit hommes, fut établi à Caracas. On y forma aussi, en 1771, un bataillon de milices pour les blancs, un de gens de couleur, et un escadron de blancs. On en mit aussi sur pied de semblables à Maracaïbo et dans les vallées d'Arroya. La force armée s'élevait alors à treize mille cinquante-neuf hommes.

Pendant la guerre de la révolution, on comptait sous les armes environ trente-trois mille hommes, dont vingt-six mille d'infanterie, cinq mille de cavalerie et deux mille d'artillerie.

Toute la population mâle, âgée de dix-huit à trente ans, est assujettie à la conscription. La durée du service est de cinq ans, mais on a la faculté de se faire remplacer. On enrôle indistinctement les Indiens, les noirs et les métis. Les soldats reçoivent une livre de viande, une livre de pain et quatre onces de riz par jour.

L'armée actuelle se compose de trente-deux mille cinq cent soixante-six hommes, savoir :

Infanterie	25,750 hommes.
Cavalerie	4,296
Artillerie	2,520

L'infanterie se compose de vingt-cinq bataillons de ligne et de cinq de troupes légères, et la cavalerie de vingt-quatre escadrons, et de six de la garde; dix-huit de ces escadrons sont de ligne, et les six autres de hussards. Le corps de l'artillerie consiste en vingt-quatre compagnies de cent hommes chacune et de cinq officiers, en tout deux mille cinq cent vingt hommes, y compris quatre cents manœuvres employés dans les arsenaux. L'infanterie légère et l'artillerie sont armées de carabines; la cavalerie de ligne porte des lances, et les hussards des carabines, des sabres ou des lances.

La milice est formée de tous les hommes de seize à quarante ans. Elle est répartie en treize bataillons d'infanterie organisés comme ceux de l'armée active, et dont dix appartiennent aux départements de Magdaléna, Panama et Quito. Il y a en outre sept compagnies d'artillerie de cent hommes chacune, et environ cinquante mille hommes en compagnies détachées, dont quarante mille pourraient être régulièrement organisés en cas de besoin. La cavalerie irrégulière, qui compte vingt escadrons, présente un effectif de huit mille cinq cent quatre-vingt-dix hommes.

Les arsenaux renferment environ vingt mille fusils, presque tous de fabrique anglaise.

L'armée prête le serment de fidélité à la constitution, exigé par le décret du 20 septembre 1821.

1820, 6 janvier. Loi concernant la répartition des propriétés nationales entre tous ceux qui ont bien mérité de la patrie, suivant leur rang et leurs services.

A un général en chef	25,000 dollars.
A un général de division	20,000
A un général de brigade	15,000
Colonel	10,000
Lieutenant-colonel	9,000
Major	8,000
Capitaine	6,000
Lieutenant	4,000
Sous-lieutenant	3,000
Sergent	1,000
Caporal	700
Soldat	500

Le 28 septembre 1821, autre loi confirmative de la précédente.

Marine. Sous le régime colonial, il n'y avait aucun établissement maritime. Celui de la république, dans les premières années de son origine, ne se composait guère que de quelques bricks et goëlettes, commandés par l'amiral Brion et montés par des marins étrangers. Dans le compte rendu par le ministre de la marine, en 1823, il est dit que le congrès avait supprimé l'amirauté et remis en vigueur les ordonnances navales de l'Espagne, et que le gouvernement avait armé dix-neuf navires, dont six corvettes, sept brigantins et six goëlettes. C'est cette escadre qu'on employa au blocus de Puerto-Cabello et de Maracaïbo, et à protéger en même tems le commerce dans les deux mers. Quarante-cinq bateaux plats défendaient les embouchures des grands fleuves. Ces bâtiments sont montés et commandés par des étrangers à défaut de marins nationaux. Le gouvernement a assimilé les différents grades de la marine à ceux de l'armée de terre, tant pour le rang que pour les autres avantages et prérogatives. Par ce moyen, il a fait disparaître la différence énorme qui existait entre la solde des officiers supérieurs et celle des simples officiers et des marins.

Une loi, passée récemment dans le congrès, exigeant que les équipages des vaisseaux de guerre fussent composés de plus de moitié de Colombiens, il a été formé un régiment d'infanterie de marine. On vient aussi d'établir un arsenal maritime à Cartagéna.

Commerce. En 1574, la compagnie des Indes établit une *armada real del Oceano*, et, en 1643, la Cour d'Espagne équipa une flotille destinée à protéger les côtes, ports et le commerce des Indes occidentales, et qui consistait en douze vaisseaux et deux pataches (1).

La nouvelle Grenade, par sa position géographique, paraît appelée à jouer un rôle important parmi les nations commerçantes du monde. Située sous l'équateur, à égale distance du Méxique, de la Californie au nord, et du Chili et de la Patagonie au sud, elle occupe le centre du nouveau continent. Jusqu'en 1700, toutes les marchandises expédiées pour l'Amérique étaient importées par Portobélo et la Véra-Cruz. Panama était aussi un grand entrepôt; mais, suivant le rapport de don Ulloa, le commerce de contrebande y excédait de beaucoup le commerce régulier.

En 1811, après l'adoption de la constitution, le gouvernement avait accordé une réduction de quatre pour cent en faveur des marchandises anglaises; mais, par une loi de 1826, le congrès a adopté un sistème uniforme des droits pour tous les articles importés dans la république, à l'exception toutefois de ceux appartenant à des nations qui ont conclu des traités de commerce avec la Colombie, les-

(1) *Gaceta de Colombia*, 14 janvier 1827, n°. 274.

(2) *Revolucion de la Columbia*, introd., p. 198.

(1) *Armada real de la guarda de las Costas de Barlovento y seño Mexicano. De la Calle*, cap. 1, § 36.

quelles paieront les droits stipulés dans lesdits traités (1).

Il a été formé, à Bogota, un *tribunal spécial de commerce*, qui connaît de toutes les affaires commerciales. Il se compose de quatre négociants sous la présidence d'un alcade, et prononce sans appel sur toutes les causes où la somme en litige n'excède par 500 dollars. Quand elle excède cette somme, les parties peuvent en appeler à la Cour supérieure du district.

La valeur totale des produits exportés de l'ancienne *capitania* générale de Caracas, était de près de 6 millions de piastres, suivant M. de Humboldt, et il est assez probable, ajoute-t-il, que la consommation des denrées d'Europe et d'autres parties de l'Amérique atteignait à peu près la même somme dans les tems paisibles qui ont suivi immédiatement la révolution (2).

Le 24 juillet 1827, le congrès décréta que le port de Buénaventura, sur la côte de l'Océan-Pacifique, sera désormais un port libre, et qu'en conséquence les navires de toutes les nations pourront y entrer et sortir librement, sans payer aucun droit d'importation ni d'exportation, ou quelque autre que ce soit. Ne sont pas compris dans cette disposition les navires des États en guerre avec la Colombie (art. 1er). Les lois relatives à la défense d'exporter l'or, l'argent et le platine, en poudre ou en lingots, et celles concernant la traite des esclaves, restent en vigueur. Les habitants de la ville de Buénaventura sont exemts de toute contribution quelconque pendant l'espace de trente années. Cette faveur ne s'étend point aux autres places du district (art. 2 et 3). La ville de Buénaventura paiera seulement les droits municipaux, dont le produit sera appliqué à des objets de police (art. 4). Le canton de Rapozo, dont les limites ont été définies, jouira du même privilége pendant une pareille période de trente ans (art. 5).

Le 26 septembre, le congrès arrêta les droits à percevoir sur les marchandises importées dans les ports de la république. Ces droits varient, suivant les objets, de 15 à 35 pour 100. Sont exceptés tous les livres quelconques, les cartes, les gravures, les tableaux, les instruments de phisique, d'agriculture, et tous ceux qui peuvent être utiles à la navigation, aux arts et aux sciences (3).

Navigation à vapeur. Un Allemand, nommé Elbers, a obtenu le droit exclusif de navigation au moyen de bateaux à vapeur, dans le fleuve de la Magdaléna, durant vingt ans, aux conditions suivantes : il s'est engagé, 1°. à en entretenir un nombre suffisant pour le commerce de ce fleuve; 2°. de porter gratuitement la malle, et les troupes et objets appartenant au gouvernement, à un prix déterminé; 3°. d'améliorer la navigation entre la Magdaléna et Cartagéna, soit en élargissant ou en creusant le canal actuel, ou en construisant un nouveau entre Barrancas et Mahatès, pour que la communication avec Cartagéna n'éprouve d'obstacle dans aucune saison de l'année; 4°. d'améliorer aussi les moyens de communication par eau entre la Magdaléna et la Santa-Marta, et d'établir une route partant de tel point du fleuve qu'il jugerait le plus commode pour l'érection des magasins destinés à recevoir les marchandises expédiées pour l'intérieur; 5°. de ne prendre pas plus de 12 dollars par ballot de 250 livres, pour le transport des marchandises, et de commencer ses opérations dans l'espace d'une année. Le gouvernement exemta du service militaire toutes les personnes à son emploi.

(1) *Mensagero argentino*, numéros 107 et 110, du 15 octobre 1826.

(2) M. de Humboldt, *Voy. aux rég. équin.*, liv. IV, chap. 26.

(3) Columbia, vol. II, p. 254.

Elbers a ouvert une route de Guaduas, endroit placé sur l'ancienne ligne de communication entre Bogota et Honda, à Peñon de Conéjo, à sept lieues au-dessous de Honda et trente de Bogota, où ses bateaux à vapeur s'arrêteront.

Les *bonjos* et les *champans*, employés jusqu'ici pour transporter les marchandises dans l'intérieur, portent quatre-vingts charges de deux cent cinquante livres, et sont conduits par vingt-quatre hommes. Ils mettent soixante-dix jours à remonter la rivière de Barrancas à Peñon de Conéjo, qui sont éloignés de six cents milles. Le fret est de seize dollars par charge. De petits bâtiments de transport pour les passagers font le trajet en un mois. Les plus grands de ces champans ont soixante pieds de long sur sept de large, et le pont est à deux pieds au-dessus de l'eau. Il y a au centre une espèce de tente qui a six pieds six pouces de haut. Le bateau est fait de bambous couverts de feuilles de palmier et retenus par des osiers, et est monté par vingt-deux hommes munis de perches de vingt pieds de long.

Le congrès a aussi accordé au colonel James Hamilton, officier au service de Colombie, le privilége exclusif de navigation, pendant dix ans, sur l'Orinoco et ses tributaires, au-dessus de la ville d'Angostura. Deux bateaux à vapeur qu'il avait achetés en Angleterre, n'étant arrivés à leur destination qu'en 1826, le pouvoir exécutif lui retira le privilége.

En 1824, deux citoyens des États-Unis, MM. Manhand et Suckley, obtinrent le droit de navigation exclusive, au moyen de bateaux à vapeur, sur le lac Maracaïbo, la Zulia et ses tributaires.

Une compagnie, qui s'est formée depuis peu à Caracas, sous le nom de *Sociedad empendadora*, ou société d'entreprise, vient d'être autorisée à construire un *chemin ferré* du port de Laguira à la ville de Caracas.

Finances. Le ministre des finances José-Maria Castillo expose, dans son rapport du 5 mai 1823, que les Colombiens sont maintenant affranchis de l'*alcabala*, ou taxe sur les substances nécessaires à la vie et aux arts; que l'impôt sur la propriété foncière et sur les productions étrangères est réduit à deux et demi pour cent; que le tribut onéreux exigé des indigènes est aboli; que ces légions de douaniers qui rançonnaient les pauvres et trompaient les riches ont disparu, et avec eux cette multitude d'administrateurs qui absorbaient les quatre cinquièmes de ce qu'on enlevait aux contribuables, et ces percepteurs sans nombre qui détournaient à leur profit les neuf dixièmes des sommes versées par le peuple dans le trésor public.

En vertu des lois du 6 octobre 1821, on organisa des administrations dans les départements, dans les provinces et dans les chefs-lieux de canton; on établit des douanes, des monnaies, des manufactures de tabac, etc. « Nos neveux, » ajoute le ministre, « auront de la peine à croire qu'un en- » nemi formidable ait été vaincu et qu'une puissante répu- » blique se soit formée sans autre ressource qu'un revenu » annuel de cinq millions de dollars et un emprunt qui n'a » point excédé un million. »

La loi du 27 septembre 1822 ayant prononcé la continuation du monopole des tabacs, on établit de nouvelles fabriques à San-Gil et à Casanaré. Celui des liqueurs spiritueuses fut aboli par une loi du 4 octobre suivant.

« Le gouvernement, » continue M. Castillo, « ne doit » désormais compter, pour ses besoins, que sur le produit » de l'impôt direct, toute contribution indirecte présentant » le caractère d'*infirmités cachées*, de *fourberies* et de *soustrac-* » *tions frauduleuses*. »

Le président Bolivar, voulant acquitter les dettes les plus urgentes de l'État et faire un fonds pour les besoins du mo-

ment et ceux à venir, jusqu'à l'établissement d'un revenu régulier, ne crut pas devoir attendre l'installation du congrès constitutionnel, et envoya le señor Zéa en Angleterre pour y négocier un emprunt de cinq millions sterling. Zéa ne put en obtenir que deux, dont il traita avec MM. Herring, Graham et Powles. Le gouvernement colombien devait recevoir 80 livres sur 100, l'intérêt à 6 pour 100 payable par semestre, et l'on devait en distraire 1 pour 100., à l'effet de former un fond pour la liquidation de la dette.

Zéa acquitta plusieurs engagements de la Colombie avec une partie de cet emprunt, et employa l'autre à acheter les objets dont elle avait besoin. Cependant le gouvernement constitutionnel rendit un décret par lequel il déclarait que les pouvoirs délégués à Zéa ne l'autorisant pas à se mêler de matières de finances, il refusait de reconnaître l'emprunt, bien que les pouvoirs de cet envoyé fussent signés du président et contre-signés par le secrétaire des relations extérieures. Zéa mourut sur ces entrefaites, et le señor Révenga, qui le remplaça, n'ayant pas mission de reconnaître l'emprunt, et se voyant sur le point d'être poursuivi par les créanciers de la république, sollicita son rappel. Le señor Hurtado succéda à celui-ci en qualité de ministre. La Colombie se trouvant à cette époque dans le plus grand dénuement, chargea deux riches négociants, MM. Montoya et Arrublas, d'aller négocier un nouvel emprunt en Angleterre. Ils réussirent auprès de MM. Goldschmidt et compagnie, avec lesquels ils contractèrent pour 4,750,000 livres sterling, moyennant 85 pour cent, avec intérêts à 6 pour 100, payables tous les six mois, et le gouvernement s'engageant à affecter un fonds annuel au rachat de la dette à l'expiration de trente ans. En conséquence de ce traité, ces banquiers anglais furent nommés agents de la république pour tout ce qui concernait ses relations commerciales avec l'Angleterre, et agents spéciaux et commissaires pour le paiement de l'intérêt de l'emprunt et la direction du fond d'amortissement; ils devaient recevoir pour leurs services deux pour cent de commission et le remboursement de leurs frais. La république s'engageait à ne négocier d'autre emprunt en Europe ni ailleurs, pendant deux ans, sans leur approbation, et après ce délai, leur maison devait avoir la préférence. Les conditions de ce contrat furent reçues avec défaveur à la Colombie, et on y nomma une commission spéciale de finances pour les examiner et en rendre compte au congrès. Le résultat de cette investigation fut, 1°. que le pouvoir exécutif s'était acquitté du devoir que lui avait imposé le législateur par son décret du 30 juin 1823, en l'autorisant à négocier un emprunt de trente millions de dollars; 2°. qu'il fallait ratifier celui qu'il avait contracté avec MM. Goldschmidt et compagnie; 3°. qu'on devait rejeter les huitième et dixième articles, parce que les commissaires n'avaient pas le droit de leur accorder les conditions qu'ils renferment; 4°. que la commission de deux pour cent et l'acquittement des frais étant exorbitants et contraires à l'usage, il serait bon de prendre d'autres arrangements à cet égard; 5°. que le pouvoir exécutif devait rendre ses agents (aussi bien que le señor Hurtado, s'il avait pris part à la transaction) responsables des pertes qu'ils avaient causées à la république et qu'ils estimaient à 1,276,660 dollars.

MM. Montoya et Arrublas firent une réponse à ce rapport, et le 1er. mai 1825, le gouvernement ratifia l'emprunt, en modifiant toutefois les articles 8 et 9. Il affecta au rachat de la dette étrangère, 1°. le produit net des droits sur le tabac; 2°. le huitième des recettes de la douane; 3°. le montant intégral du prix de vente ou de location des terres incultes; 4°. les revenus provenant du fermage et de la vente de toutes les mines appartenant à l'État; et 5°. les fonds de tous les *censos* ecclésiastiques dont on pourra faire l'acquisition par la suite.

Le gouvernement s'occupa aussi de la dette intérieure, au paiement de laquelle il consacra, 1°. les recettes sur les hypothèques et les séquestrations de biens confisqués; 2°. les revenus provenant de la propriété des majorats; 3°. ceux des terres et autres propriétés que la loi du 1er. juillet 1824 déclare nationales; 4°. les revenus des propriétés et des bénéfices ecclésiastiques qui n'ont été ni aliénés ni vendus; 5°. les revenus des biens de l'inquisition qui sont encore à la disposition du gouvernement; 6°. les fonds provenant des propriétés saisies et condamnées; 7°. le produit net de l'impôt du timbre; 8°. les recettes sur les déclarations d'hypothèque et l'enregistrement des actes et titres; 9°. le montant des droits d'enchères; 10°. le neuvième des dîmes qui devaient être consolidées; 11°. dix pour cent sur toutes les recettes municipales; 12°. la partie des dîmes allouées aux dignitaires ecclésiastiques, et aux canonicats, prébendes et diaconats qui viendront à vaquer dans les différentes cathédrales de la Colombie; 13°. les amendes prononcées pour infraction ou non exécution de contrats en vertu desquels il a été accordé des priviléges exclusifs; 14°. les revenus et biens affectés au collége des nobles de Madrid.

Suivant le calcul de Pembo, les revenus de la Nouvelle-Grenade ont produit, en 1811, 3,273,000 *pesos*, et on porte à 2,032,500 ceux de la capitainerie de Caracas; total, 5,305,500 *pesos*. Du 1er. juillet 1825 au 30 juin 1826, les recettes de ces deux provinces ont été de 9,156,732 *pesos*, c'est-à-dire 3,851,232 de plus qu'en 1811 (1).

Tableau des dépenses de la Colombie en 1827.

Département des relations extérieures. .	69,369 dollars.
de l'intérieur.	526,886
de la guerre.	4,307,797
de la marine.	912,721
des finances.	579,047
Intérêt de la dette.	1,800,000
Un pour cent pour le fond destiné à la liquidation de ladite dette.	300,000
Total.	8,495,820

1470. *Gouvernement des caciques.* Le premier cacique de Bogota (2) (*zippa*, ou grand seigneur), nommé *Saguanmachica*, est célèbre dans l'histoire. Son règne, d'après le calcul lunaire des habitants, commença vers l'année 1470. Guerrier brave et habile, il vainquit les *Fusagasugaes* à *Parca*, et fit ensuite une irruption sur le territoire de *Guatabita*, qui demanda des secours à *Michua*, roi de *Tunja*. Ce dernier envoya aussitôt un officier au *zippa* pour demander raison de cet acte d'hostilité; mais cet envoyé ayant été mal reçu, Michua marcha avec quarante mille hommes vers les frontières de Bogota. Saguanmachica, à la tête de cinquante mille hommes, s'avança de son côté sur les confins du royaume de Michua qui fut défait à *Choconta*. La perte fut grande de l'un et de l'autre parti, et les deux chefs perdirent la vie dans la mêlée.

1490. Le second *zippa* de Bogota fut *Némèquené*, qui, avec une force de 40,000 hommes, soumit la province de Fusagasuga et ensuite celle de *Zippaquira*, à dix ou douze lieues au nord de Santa-Fé. Dans le même tems, la province de

(1) *Gaceta de Colombia*, 29 avril 1827. n°. 289.

(2) Nommé *Bacatá* par les indigènes.

Guatabita déclara la guerre à celle d'Ubaque, qui fut vaincue par le *zippa* à la bataille de Portachuélo. Peu après, Némé-quéné défait les troupes de la province d'*Ebate* à *Boqueron*, nomme son père gouverneur de cette nouvelle conquête et fait punir le cacique d'Ubaque. Les caciques de Tunja et Sogamoso se liguèrent contre lui; mais ils furent complètement battus à la bataille de *las Bueltas* (1).

1498. *Don Christophe Colomb* découvrit, dans son troisième voyage exécuté en 1498, les îles de la Trinidad, de la Margarita, Coche et Cubagua, les embouchures de l'Orinoco, et cotoya le continent l'espace de cinquante lieues, vers la Punta-de-Araya. Quatre ans après, il reconnut d'autres parties de la côte, et le port de *Porto-Belo* (2). Il appela le pays où il aborda pour la première fois terre de Paria, du nom que lui donnaient les indigènes. C'est le même qui a été connu depuis sous la dénomination de Tierra-Firme, ou Terre-Ferme (3), de Nouvelle-Castille (4) et de Castilla-del-Oro (5). Colomb nomma ensuite Terre-Ferme la partie du continent située entre l'île de la Trinidad et l'isthme de Panama.

Voyage d'Alonso de Ojéda et d'Americo Vespucci. Ojéda, un des capitaines qui avaient accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, se fit délivrer par Juan Rodriguez de Fonséca, chargé de la direction des affaires des Indes, l'autorisation de reconnaître les îles de la Terre-Ferme, ou tout autre pays qu'il pourrait rencontrer, à la condition de ne point passer sur les terres du roi de Portugal, ni sur celles visitées par Colomb, jusqu'à l'année 1495. La découverte du Nouveau-Monde et le bruit de ses richesses se répandirent alors dans toutes les provinces d'Espagne et y encouragèrent l'esprit d'aventures. Ojéda, aidé de quelques négociants de Séville, équipa quatre navires, et ayant pris avec lui le célèbre pilote biscaïen *Juan de la Cosa*, et *Americo Vespucci*, natif de Florence, négociant versé dans la science de la cosmographie et de la navigation, il mit à la voile du port de Santa-Maria le 20 mai 1498. Après une heureuse traversée de vingt-sept jours, il aborda à la côte de Paria. Il fit monter un bon nombre de ses gens dans des chaloupes, et les envoya vers le rivage, qui était couvert de naturels; mais à peine eurent-ils pris terre, que ceux-ci les regardant avec étonnement, s'enfuirent dans les montagnes. Ojéda longea la côte pour chercher un abri, et, après deux jours de navigation, il arriva à un bon port, où les indigènes étaient accourus de toutes parts pour admirer ses navires et ses équipages. Quarante soldats bien armés descendirent à terre, et firent des signes de paix et d'amitié aux Indiens, dont plusieurs vinrent traiter avec eux. Ils leur donnèrent des sonnettes, des miroirs et des ceintures, et, comme la nuit approchait, ils regagnèrent leurs vaisseaux. Le lendemain matin, au lever de l'Aurore, le rivage était couvert d'Indiens des deux sexes, et plusieurs s'étaient jetés à la nage pour aller à la rencontre des Espagnols. C'étaient des hommes de moyenne taille et bien proportionnés, qui avaient le visage large et le teint roux, et n'avaient d'autres poils sur le corps que des cheveux. Leurs habitations étaient en commun et faites en forme de cloches; elles pouvaient contenir une soixantaine de personnes, étaient construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Ils dormaient dans des hamacs de coton suspendus entre des arbres. Le poisson et la racine d'yuca (*jatropha manihot*, Linné), dont ils fesaient du pain, constituaient leur nourriture principale; ils mangeaient aussi la chair de leurs ennemis.

Ojéda longea la côte et envoya souvent ses gens à terre pour explorer le pays. Il s'arrêta devant un village composé de vingt-six cabanes bâties sur pilotis et communiquant ensemble au moyen de ponts-levis; et leur trouvant de la ressemblance avec celles de Venise, il nomma l'endroit *Vénézuéla*, ou petite Venise. Les habitants vinrent dans douze canots reconnaître les navires, en firent le tour et se dirigèrent ensuite vers une montagne, d'où ils retournèrent peu après avec seize jeunes filles, qu'ils distribuèrent en nombre égal aux quatre bâtiments. D'autres personnes, quittant leurs habitations, vinrent à la nage au-devant des Espagnols, tandis qu'on apercevait près du village de vieilles femmes qui poussaient des cris affreux et s'arrachaient les cheveux. Ce fut, à ce qu'il paraît, un signe convenu; car aussitôt les jeunes filles sautèrent à la mer, et les hommes dans les canots s'éloignèrent après avoir décoché leurs flèches contre les navires. Ceux qui nageaient étaient aussi armés d'une lance qu'ils cachaient dans l'eau le plus qu'ils pouvaient. Les Castillans se mirent à leur poursuite dans des chaloupes, coulèrent à fond plusieurs de leurs canots, tuèrent une vingtaine de ceux qui les montaient, et en blessèrent un grand nombre. Ils prirent deux des jeunes filles et trois hommes, dont l'un parvint à s'échapper à la nage. Les Espagnols eurent cinq blessés.

Ojéda cotoya encore quatre-vingts lieues jusqu'à la terre de Paria, où il rencontra un peuple qui avait des coutumes et un langage différent de ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Plus de quatre mille personnes réunies sur le rivage s'enfuirent dans les montagnes à l'approche des barques. Les Espagnols y trouvèrent des cabanes de pêcheurs, et des fourneaux pour rôtir le poisson. Le lendemain, au point du jour, il en reparut quelques-uns sur la côte, qui y attendirent les Castillans et leur donnèrent à entendre par signes que ces habitations du voisinage de la mer n'étaient pas leur demeure habituelle, et qu'ils en avaient d'autres à trois lieues de là, qu'ils les invitaient à venir visiter. Ojéda permit à vingt-trois de ses gens bien armés de les y accompagner, et ceux-ci y passèrent trois jours dans les danses, les chants et les réjouissances. Ils furent suivis à leur retour d'une foule d'individus des deux sexes, et plus de mille montèrent sur les vaisseaux ou nagèrent autour sans pouvoir se lasser de les admirer. Ojéda, voulant les épouvanter, fit jouer l'artillerie d'un des navires. A ce bruit, ils se précipitèrent tous dans les flots; mais, voyant rire les Castillans, ils reprirent confiance, retournèrent à bord et y passèrent toute la journée.

L'escadre partit de Paria pour se rendre à la Margarita. Elle visita ensuite la province et le golfe de *Coquibocoa* (*Vénézuéla*), et à la hauteur du cap, qui reçut le nom de *la Véla*, elle reconnut une chaîne d'îles qui s'étendait de l'est à l'ouest, sur une longueur assez considérable, et à une partie desquelles fut donné le nom de *Gigantes*. Ojéda visita un village de *Cumaná*, situé à l'entrée d'un golfe qui s'avançait de quatorze lieues dans les terres, et alla de là dans un autre, appelé *Maracapana*, où il fut accueilli d'une manière fort amicale par les habitants. Il y fit radouber ses

(1) Voyez les détails de ces guerres dans le deuxième livre de Piédrahita, de sa *Conquista del nuevo reyno de Granada*.

(2) Selon Gomara et d'autres auteurs, Colomb reconnut toute la côte de Terre-Ferme jusqu'au cap de la Véla; mais Oviedo assûre qu'il ne la cotoya que jusqu'à la pointe d'Araya. (Voyez les voyages de Colomb, dans le IXe. vol. de l'*Art de vérifier les dates* et la *Collection des voyages et des découvertes des Espagnols*, etc., par M. Navarette; traduit par MM. Verneuil et de la Roquette.

(3) Colomb l'appela ainsi, parce qu'il y avait vainement cherché un canal de communication entre les deux mers.

(4) Les marins de Colomb lui donnèrent ce nom, qui était celui de leur patrie.

(5) A cause de l'or que l'on y trouva.

navires et construire un brigantin. Pendant les trente-sept jours que durèrent ces travaux, les indigènes lui fournirent du pain, du gibier et du poisson, et les Espagnols qui parcoururent les villages voisins n'eurent qu'à se louer des égards qu'on leur témoigna. Ces indiens se plaignirent des insulaires d'une île peu éloignée, qui fesaient des incursions fréquentes dans leur pays et en enlevaient les habitants pour les manger. Ojéda promit de les venger. En conséquence, il prit à son bord sept d'entre eux pour lui servir de guides, et, après sept jours de route, il arriva en vue des îles de la Guadeloupe, la Dominique, etc. S'étant approché de l'une d'elles, il vit quatre cents Caribes, armés de flèches et de boucliers et disposés à s'opposer au debarquement. Il s'avança toutefois, et ordonna une décharge d'artillerie et d'arquebuses, qui en tua un grand nombre et dispersa le reste. Ces Indiens, remis de leur frayeur, retournèrent à la charge, et, après avoir résisté pendant deux heures à quarante Castillans, s'enfuirent de nouveau dans les montagnes. Le lendemain, ils se présentèrent avec des forces plus considérables; mais battus une seconde fois, avec perte d'un homme tué et de vingt blessés, ils se retirèrent en laissant vingt-cinq prisonniers au pouvoir des vainqueurs, dont cinquante-sept avaient eu part au combat. Après cela, Ojéda passa à l'Española, où il arriva le 5 septembre, et retourna de là en Espagne, après un voyage de cinq mois (1).

1499. *Voyage de Pédro Alonso Niño, surnommé le Noir.* Ce navigateur était né à Moguer, et avait accompagné Colomb, lors de la découverte de Paria. Voulant aller lui-même chercher des perles dans de nouveaux pays, il demanda et obtint la permission d'entreprendre un voyage à cet effet, à condition qu'il ne pénétrerait point dans les contrées reconnues par Christophe Colomb, et qu'il n'en approcherait même pas de cinquante lieues. *Luis de la Guerra*, de Séville, et le pilote *Christobal de la Guerra*, son frère, étant venus se joindre à lui, ils s'embarquèrent au port de San-Lucas, à bord d'une caravelle équipée à leurs frais et montée par trente hommes, quelques jours après le départ d'Ojéda. Ils suivirent la même route que son expédition, se dirigeant vers le sud, et arrivèrent, presque en même tems, en vue des côtes de Paria et de Maracapana. Les indigènes leur ayant montré des dispositions pacifiques, ils y descendirent, nonobstant l'ordre de la Cour, et coupèrent du bois de Brésil (*palo Brasil*). De là ils se dirigèrent vers le golfe nommé, par Ojéda, *de las Perlas*, et les îles de Margarita, de Coche et de Cubagua, et y recueillirent une grande quantité de perles. Les *Guaiqueries*, qui les reçurent avec amitié, en échangèrent contre des grains de chapelets, des couteaux, de petits miroirs et d'autres babioles semblables.

Niño poussa sa navigation jusqu'à la Punta-de-Araya, et aborda à la côte des *Cumanagotos*. Les habitants en allaient entièrement nus, et se couvraient seulement les parties naturelles avec une espèce de calebasse retenue par un cordon à la ceinture. Ils avaient les dents fort blanches et mâchaient continuellement une certaine herbe. Leur peau était enduite d'une matière ressemblant à de la poix, et qu'ils prétendaient les rendre plus sains et plus robustes. Ils portaient des perles en colliers, et suspendues au nez et aux oreilles. Ils les cédèrent avec empressement pour des sonnettes, des bracelets, des anneaux et des épingles, dont ils parurent faire grand cas.

Niño continua sa route le long de la côte jusqu'à l'endroit où est maintenant située la ville de Coro, près de la province de Vénézuéla, et à cent trente lieues au-dessous de Paria et de la Boca-del-Drago. Il entra dans une baie semblable à celle de Cadix, où il fut bien accueilli par une cinquantaine de naturels, qui lui donnèrent les perles qu'ils portaient aux bras et au cou en échange d'objets de peu de valeur. De là il cingla vers un village nommé *Curiana*, où les habitants, réunis en grand nombre, les invitèrent à débarquer. Il n'osa d'abord, attendu le peu de monde qu'il avait; mais s'étant assuré de la simplicité de ces Indiens, il consentit à descendre à terre, et passa vingt jours dans leur village. Pendant cet intervalle, ils lui fournirent en abondance de la venaison (*carne de venados*), des lapins (*conejos*), des oisons ou canes (*anseres anados*), des perroquets (*papagayos*), du poisson et du pain de maïs. Il s'y tenait réguliè-

(1) Selon Herréra, Ojéda cotoya quatre cents lieues, c'est-à-dire deux cents à l'est de Paria, où il relâcha premièrement, et deux cents de cette côte au cap de la Véla. (Voyez decad I, lib. IV, cap. 1, 2 et 3.) Vespucci voulut faire croire que son voyage avait duré treize mois, qu'il avait longé le rivage du Nouveau-Monde l'espace de huit cent soixante lieues, et était revenu directement à Cadix, sans relâcher à Española, avec deux cent vingt Indiens captifs. Par ce moyen, il s'attribua, au préjudice de Colomb, la gloire d'avoir découvert l'Amérique. (Voy. *Vita e lettere d'Americo Vespucci, nobile Fiorentino, raccolte ed illustrate dall' abate Angelo-Maria Bandini*, Firenze, in-8°.; 1745; et *Richerche istorico-critiche circa alle scoperte d'Americo Vespucci, etc.*, compilate da Francesco Bartolozzi, Firenze, in-8°., 1789.—*Esame critico del primo viaggio di Americo Vespucci al Nuovo-Mondo*, de G. Galeani Napione 1810.)

Américo Vespucci naquit à Florence, le 9 mai 1451. Il se trouva à Séville lors du départ de la deuxième expédition de Colomb, dont il désira ardemment partager les découvertes. D'après les lettres qu'il adressa à Pierre Sodérini et à Laurent de Médicis, il aurait exécuté son voyage en 1497. Il serait parti de Cadix le 10 mai, aurait abordé à la Terre-Ferme après trente-sept jours de route, et serait revenu à Cadix le 15 octobre 1498, après un voyage de treize mois. Il ajoute que l'année suivante, au mois de mai, il partit de nouveau de cette ville, relâcha à la côte d'Amérique, et, après avoir fait nombre de découvertes, que son équipage, mécontent de sa longue navigation et de la petite portion de vivres qu'on lui distribuait, commença à murmurer et l'obligea à reprendre la route de Castille. Il y rapporta des perles et des pierreries, et emmena deux cent trente-deux esclaves. Son second voyage avait aussi duré treize mois. Vespucci exécuta un troisième voyage sous les auspices d'Emmanuel, roi de Portugal, pour découvrir de nouvelles terres, et particulièrement l'île de *Trapobane*, qu'on croyait située entre la mer de l'Inde et celle du Gange. Il mit à la voile le 10 mai 1501, avec trois navires, prit possession de plusieurs îles, et revint le 28 novembre 1502, après un voyage de dix-huit mois et dix-huit jours. Étant parti, pour la quatrième fois, avec six bâtiments du roi de Portugal, le 10 mai 1503, pour chercher un passage aux Indes, il aborda à la baie de Tous-les-Saints, sur la côte du Brésil, et y construisit un fort, où il laissa une garnison de vingt-quatre hommes. Il retourna au Portugal, le 8 juin 1504, après treize jours de navigation. Il fit son dernier voyage au service d'Espagne, en qualité de pilote majeur, avec Jean Diaz de Solis, Vincent Yanez Pinzon et Jean de la Cosa. Ce fut alors qu'il donna son nom à l'Amérique.

Il paraît bien prouvé, d'après le témoignage de Herréra et d'autres historiens dignes de foi, que le premier voyage exécuté par Américo Vespucci n'a eu lieu qu'en 1499, c'est-à-dire un an après la découverte du continent américain par Christophe Colomb; mais on ne saurait lui contester le titre de grand navigateur, et l'honneur d'avoir, le premier, donné des notions exactes sur le pays et ses habitants. (Voyez le Nouveau-Monde et nauigations faictes par Emeric de Vespuce, Florentin, des pays et isles nouuellemēt trouvéz, auparauāt icongneus, tant en l'Étiope q'Arrabic, Calichut et aultres plusieurs régions estranges. Translaté de ytalien en langue francoyse, par Mathurin de Redouer, licēsie es loys. Imprimé à Paris par Phelippe Lenoir, en 1513; quatre-vingt-huit feuillets.)

rement des marchés de ces provisions. Ces Indiens possédaient des cuves, des cruches, des pots, des écuelles, des plats et des vases de différentes formes. Ils portaient, outre des colliers de perles, des ornements en or représentant des grenouilles et divers insectes, qu'ils allaient se procurer à six journées de chez eux, dans la province de *Curiana Cauchieto*. Niño s'y rendit. Les habitants vinrent au-devant de lui dans des canots, montèrent sur son navire et lui offrirent de l'or, des ornements, des singes et des perroquets de plusieurs couleurs. Ils portaient aussi des perles, dont ils ne voulurent point se défaire. Les Espagnols voulurent ensnite pénétrer plus avant; mais ils furent forcés de se replier devant plus de deux mille gnerriers entièrement nus et armés d'arcs et de flèches, qui les attendaient sur le rivage (1). L'expédition retourna alors à Cumana, où il reçut le même accueil qu'auparavant. Ces peuples croyaient avoir eu bon marché des Castillans en leur donnant, pour des bagatelles, plus de cent cinquante marcs de belles perles, dont quelques-unes étaient grosses comme des avelines; elles avaient seulement le défaut d'avoir été mal percées, parce que les Indiens ne connaissaient pas encore l'usage du fer. Niño remonta de là à Boca-del-Drago, et longea la côte jusqu'à la Punta-de-Araya, où il découvrit la fameuse saline qui porte ce nom, à douze ou quinze pas de la mer. Il mit ensuite à la voile pour l'Espagne, et après deux mois de navigation, il entra dans un port de Galice, le 6 février 1500, avec une riche cargaison d'or, de perles et de bois de Brésil (2). Accusé, ainsi que son frère, d'avoir caché des perles, et par conséquent frandé les droits du roi, le gouverneur Hernando de la Véga, seigneur de Grajal, les fit arrêter, en vertu de l'édit qui avait défendu à tout navire d'approcher à plus de cinquante lieues des terres découvertes par Christophe Colomb (3).

1499-1500. *Voyage de Vincent Yanez Pinzon*. Ce navigateur, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son premier voyage, obtint du roi l'autorisation de parcourir les parages que ce dernier n'avait pas visités. Il équipa à cet effet quatre caravelles, et partit du port de Palos avec son neveu Ariez Pinzon, le 18 novembre 1499. Il arriva, le 13 janvier 1500, aux îles du Cap-Vert, et prenant la direction du sud, il franchit la ligne équinoxiale le 26 du même mois, et aborda peu après au cap, qu'il nomma *Calo-de-Consolation* (4), sur la côte du Brésil, par le 8° 1/2 de lat. S. Il y grava sur l'écorce d'un pin la date de la découverte du pays, les noms du roi et de la reine, et en prit possession pour la couronne de Castille. Il alla ensnite débarquer un peu plus haut vers le nord, à l'embouchure d'une rivière, où les Indiens tuèrent huit ou dix de ses gens. De là il cotoya vers l'ouest et arriva aux bouches du grand fleuve, qu'il appela *Maranham* (Marañon). Il en calcula la largeur à trente lieues, et ayant remarqué que ses eaux conservaient leur douceur l'espace de quarante lieues, après s'être rendues à l'Océan, il l'appela *mer d'eau douce*. Il enleva une trentaine d'habitants ponr les vendre comme esclaves, et longeant de nouveau le rivage, il rencontra un autre fleuve qu'il nomma *Rio-Dulce* (*Yupari*). Après avoir suivi les côtes sur nne étendue de six cents lieues, an sud-est du golfe de Paria, il repassa la ligne. Sous le 10° de lat. N. il eut le malheur de perdre deux de ses navires et leurs équipages dans nne tempête. Il continua sa route vers l'Española, où il relâcha le 23 juin; et ayant de là mis à la voile pour l'Espagne, il y arriva à la fin de septembre, après un voyage de dix mois et demi. Il rapporta vingt esclaves, trois mille livres de bois de Brésil, du bois de Sandal et d'autres productions dn pays (1).

1500. *Voyage de Diègo Lépé*. Peu après le départ de Pinzon, Diègo de Lépé, natif de Palos de Moguer (2), partit de ce port avec deux navires, toucha à l'île del Fuégo, dans le groupe du Cap-Vert, et de là navigua d'abord au sud, et puis à l'est, doubla le cap de San-Augustin, et ayant relâché nn peu plus loin, il prit possession du pays au nom du roi de Castille. Il grava son nom sur un arbre d'une grosseur prodigieuse (3). De là il passa au fleuve Marañon, où il entra; mais les habitants, chez lesquels les trente-six hommes que Pinzon déharqua avaient répandu la terreur, se trouvaient sous les armes pour défendre leur pays. Les Castillans en tuèrent un grand nombre et en prirent plusieurs. Après cette affaire, qui coûta la vie à dix de ses gens, Lépé cotoya la Terre-Ferme et arriva à Paria, où les naturels se mirent aussi en mesure de lui résister. Il leur livra combat, en tua et en prit plusieurs (4).

Au mois de novembre 1501 (5), il obtint la permission de faire nn nouveau voyage de découverte avec quatre navires, moyennant qu'il abandonnerait à Leurs Altesses Royales la moitié des profits de l'expédition (6). Comme les historiens n'en font pas mention, il est probable qu'il mourut avant de l'exécuter.

1501. *Voyage de Rodrigo de Bastidas*. Le bruit des richesses que renfermait l'Amérique décida une foule d'Espagnols à aller tenter la fortune dans ce nouvel hémisphère, et particulièrement les habitants de Triana, dont la plupart étaient marins. De Bastidas, natif de cette ville, obtint de la Cour l'autorisation d'aller à la recherche de l'or et des perles. S'étant associé avec Lédesma et plusieurs autres pour équiper deux navires, il fnt nommé capitaine, et partit de Cadix, le 1er. janvier 1501, ayant à son bord le célèbre pilote Juan de Cosa. Il suivit la première route tracée par Colomb jusqu'aux Antilles, se dirigea de là vers le golfe de Coquibocon ou de Vénézuéla, descendit plus bas le long de la côte et découvrit toute celle de la province de Darien, où sont actuellement situées les villes de Santa-Marta, Cartagéna et Nombre-de-Dios, sur une étendue de cent trente lieues. Il appela port *del Retrete* celui de Nombre-de-Dios,

(1) Suivant Herréra. Plusieurs auteurs disent que les Espagnols furent attaqués par les Indiens, montés dans leurs pirogues, mais qu'ils furent dispersés à coups de canon.

(2) Quelques auteurs prétendent que la cargaison consistait en grains, de la casse, et quatre-vingt-seize livres de perles : *considerable cantitad de perlas*, dit Oviedo, *que fueron las primeros que tributo à nuestra España este occidente.*

(3) Herréra; décad. I, lib. IV, cap. 5. — Oviedo, part. I, lib. I, cap. 2. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 108-123, édit. de Paris, de 1556, où se trouvent des détails curieux sur le pays et les habitants. — *P. Martyrus*, dec. I, lib. IX. — *Gomara*, lib. II, cap. 75. — *Benzoni*, lib. I, cap. 10. — Le P. Caulin, *Hist. de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 3.

(4) C'est le cap actuel de San-Augustin.

(1) *Grynœus : de Navigatione Pinzoni*, cap. 112 et 113, p. 119 et 120. — *Herréra*, decad. I, lib. IV, cap. 6. — *P. Martyrus*, dec. I, lib. IX. — *Gomara*, lib. II, cap. 85. — *Galvano*, p. 34 et 35. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 111 et 112.

(2) Ville appartenant au comte de Miranda.

(3) On dit que seize hommes ne pouvaient l'embrasser en se tenant par la main.

(4) Lépé toucha sans aucun doute, dit M. Navarette, à Española, pour retourner en Espagne. Il leva et traça une carte de ses découvertes.

(5) Suivant Herréra, M. Navarette dit en 1500.

(6) Herréra, décad. I, lib. IV, cap. 7 et 12.

et donna des noms à Cartagéna et aux îles avoisinantes. Ayant recueilli beaucoup d'or et de perles, Bastidas résolut de retourner en Espagne; mais, contraint de relâcher au golfe de Xaragua en Española, il y perdit ses navires qui étaient entièrement rongés des vers. Chemin fesant pour se rendre à Santo-Domingo, dont il était éloigné de soixante-dix lieues, il fut arrêté par Francisco de Bobadilla, sous prétexte qu'il s'était procuré de l'or et des perles des naturels de Xaragua. Relâché peu après et envoyé en Espagne avec l'amiral Colomb, pour payer le quint dû au trésor royal, de Bastidas reçut en récompense de ses services une pension de 50,000 *maravédis*, qui lui fut payée dans la province de Darien, où il se retira (1).

1501. *Deuxième voyage d'Alonzo de Ojéda et d'Américo Vespucci.* Ces deux navigateurs partirent de nouveau de Cadix en 1501, et étant arrivés au golfe d'Uraba, ils résolurent de bâtir à son entrée une forteresse destinée à protéger leurs découvertes. Un navire, qu'ils détachèrent pour longer la côte, aborda au port del Retrète (2), qu'avait découvert Bastidas. Sur ces entrefaites, les marins, mécontents de la distribution des vivres, arrêtèrent Ojéda, lui mirent les fers aux pieds, et le conduisirent à Yaquimo, dans l'île Espagnole (3).

1508-1510. *Troisième voyage de Alonzo de Ojéda et de Diégo de Nicuésa.* Ojéda obtint du roi la concession des terres formant la province connue sous le nom de *Nueva-Andaluria* (4) (Nouvelle-Andalousie), et qui s'étendaient depuis le cap de la Véla jusqu'à la moitié du golfe de Uraba. La partie située depuis l'autre moitié du golfe jusqu'au cap de Gracias-à-Dios, fut donnée à Diégo de Nicuésa, sous le nom de *Castilla-del-Oro* ou Castille-d'Or. Le roi mit, en même tems à la disposition de ces deux gouverneurs l'île de Jamaïca, d'où ils devaient tirer des vivres et les autres ressources qui leur seraient nécessaires. Ceux-ci s'engageaient à bâtir quatre forteresses, c'est-à-dire deux sur leur territoire respectif. On leur garantissait la jouissance, pendant dix ans, des mines qu'ils pourraient découvrir, sous la condition de payer au trésor royal le dixième de leurs bénéfices, la première année; le neuvième, la seconde année; le huitième, la troisième; le septième, la quatrième; le sixième, la cinquième, et le quint pour les cinq autres. Ils ne devaient payer aucun impôt ou subside pendant quatre ans, et on leur permettait à chacun d'emmener deux cents hommes de Castille jusqu'à l'Española, et d'en prendre dans cette île six cents autres. Ils devaient mener avec eux quarante Indiens en qualité de maîtres mineurs (*maestros de sacar oro*) pour servir d'instructeurs. Enfin, après avoir peuplé le pays qui leur était concédé, ils avaient la permission de revenir en Castille sur des navires qu'ils se procureraient à Española, pourvu qu'ils n'en prissent pas plus de deux à chaque voyage.

(1) Herréra, déc. I, lib. IV, ch. 11.

(2) C'est le port *Escribanos* où Colomb aborda le 26 novembre 1503.

(3) Herréra, déc. I, lib. IV, cap. 11.

(4) Cette contrée était connue des naturels sous le nom de Guayana, et des Espagnols, sous celui de gouvernement de la Serpa. Elle comprenait Paria, Guayana et Caribana, et s'étendait à plus de trois cents lieues, depuis l'île de Margarita jusqu'au cap Pinion, ou la côte septentrionale du Marañon. Elle avait à peu près la même largeur, et elle était alors habitée par plus de trente nations différentes. (Voyez Herréra, *Novus Orbis*, cap. 8. — *Historia corografica de la Nueva-Andalucia*, par le P. Caulin.)

Les nouveaux gouverneurs déposèrent un cautionnement dans les mains de l'évêque de Placencia, à l'effet de garantir l'exécution de ces conditions. Le capitaine Juan de la Cosa, Biscaïen, fut nommé *alguacil major* du gouvernement d'Ojéda, avec la survivance pour son fils; et le gouvernement d'Española reçut l'ordre de fournir tous les Indiens nécessaires au service de l'expédition.

Ojéda s'embarqua à l'île de Béata, voisine de celle d'Española, avec trois cents hommes, parmi lesquels se trouve le fameux Francisco Pizarro (1), et, se dirigeant vers le sud, il arriva en peu de jours à Cartagéna, nommé par les Indiens *Caramari*. Les naturels, qui avaient déjà été maltraités par Christobal Guerra et autres, qui étaient descendus sur cette côte sous prétexte de trafiquer paisiblement, ne voulurent consentir à aucun arrangement avec Ojéda, quoique les Indiens à l'Española, qui entendaient leur langue, leur conseillassent d'écouter les Espagnols et de renoncer à l'idolâtrie, la sodomie et aux vices dont ils se souillaient. Ojéda voulant employer les moyens de persuasion, leur fit déclarer que les très-hauts et puissants monarques de Castille et de Léon l'avaient envoyé comme leur capitaine et leur messager pour instruire les peuples barbares; qu'en cette qualité, il leur apprenait que Dieu avait créé le ciel et la terre et un homme et une femme dont tous les autres étaient les descendants; que depuis cinq mille et tant d'années, toutes les générations s'étaient nécessairement divisées et dispersées dans plusieurs royaumes et provinces, afin de trouver le moyen de subsister; que Dieu avait confié à saint Pierre le salut de tous les hommes, lui commandant d'établir son siége à Rome, comme le lieu le plus propre pour les gouverner, avec la faculté de l'établir en toute autre partie du monde, et de soumettre à son autorité les chrétiens, les Maures, les Juifs, les Gentils et autres sectaires; que cet envoyé de Dieu avait reçu le nom de pape, mot qui veut dire grand et admirable, père et gardien, parce qu'il est le père et le gardien de tous les hommes; que cette autorité s'est toujours maintenue et se continuera toujours; que l'un des pontifes qui lui a succédé comme seigneur du monde a fait donation des îles et Terre-Ferme de l'Océan aux rois de Castille, Ferdinand et Isabelle, et à leurs héritiers; et qu'en vertu de cette donation, Sa Majesté Catholique en étant roi et seigneur, elle avait envoyé des délégués pour prêcher l'Évangile et enseigner les mistères de la foi parmi les Indiens. Si vous les recevez parmi vous, ajoutait Ojéda, on vous laissera libres, vous et vos enfants, et Sa Majesté vous accordera plusieurs priviléges et exemptions; mais si vous refusez, je vous ferai la guerre à toute outrance, vous attaquerai avec toutes mes forces, et vous obligerai à vous soumettre au joug de l'Église et du roi. Je m'emparerai de vos femmes et de vos enfants et les rendrai esclaves, et comme tels, je les vendrai et en disposerai comme Sa Majesté l'ordonnera. Je prendrai vos biens et je vous ferai tous les maux imaginables. Enfin, je proteste que les malheurs qui résulteront de votre résistance seront de votre faute et non pas de celle du roi ni de la nôtre (2).

C'était d'après l'ordre du roi, et avec le consentement des docteurs en théologie, qu'Alonzo Ojéda voulait faire la guerre contre les Indiens et réduire en esclavage ceux qui

(1) Hernando Cortez s'était aussi engagé dans cette expédition; mais une tumeur survenue à son genou l'empêchait de s'embarquer.

(2) On s'est étendu sur cette instruction, parce que c'était dans les mêmes termes que s'exprimaient tous les navigateurs espagnols, lorsqu'ils abordaient sur une terre inconnue dont ils voulaient s'emparer au nom de Sa Majesté Catholique. (*Herréra.*)

ne voudraient pas reconnaître les dogmes de la foi. Il eut recours à la voie de la douceur, et offrit à échanger divers objets; mais le peuple robuste, fier et vaillant auquel il s'adressait, ne voulut pas accepter ses offres. Juan de la Cosa proposa alors d'aller fonder un établissement dans le golfe d'Uraba, où les Indiens étaient moins hostiles; mais Ojéda préféra réduire par les armes ceux de Cartagéna. Ces peuples se présentèrent au combat armés de boucliers ronds, d'épées faites avec un bois très-dur et de flèches empoisonnées : ils opposèrent d'abord beaucoup de résistance; mais forcés de céder, les Espagnols en tuèrent un grand nombre et en prirent soixante, qui furent envoyés à bord des navires. On poursuivit les fuyards jusqu'à un village nommé *Yurbaco*, dont les habitants s'étaient retirés dans les montagnes. Les Espagnols ayant alors commis l'imprudence de se disperser, les Indiens se jetèrent à l'improviste sur eux et en tuèrent soixante-dix, parmi lesquels se trouvait Juan de la Cosa. Un seul échappa à cet horrible carnage. Cependant les Castillans qui étaient restés sur la flotte ne recevant aucune nouvelle d'Ojéda, longèrent la côte dans des barques pour le découvrir. On le trouva caché parmi les *manglares* ou mangliers (*rhizophora mangle*), près de la mer. Il avait l'épée à la main, et son bouclier avait, dit-on, trois cents marques de flèches. Ayant vu presque tous ses gens tués, il avait par une fuite rapide évité le même sort.

Sur ces entrefaites, on annonça l'arrivée de Diégo de Nicuésa, avec une flotte composée de sept caravelles et montée de sept cents hommes d'équipage. Ojéda, qui avait eu des différends avec lui à Española, craignant son ressentiment, ordonna à ses gens de le laisser seul et de retourner à leurs navires. Ceux-ci allèrent à la rencontre de Nicuésa dans des chaloupes, et, l'ayant informé des malheurs de leur chef, le prièrent de ne plus songer à leur ancienne querelle. Il y consentit de bonne grâce, et s'étant réconcilié avec Ojéda, ils ne pensèrent plus tous deux qu'à venger la mort de leurs compatriotes. A cet effet, ils marchèrent pendant la nuit à la tête de quatre cents hommes pour surprendre le village de Yurbaco, qui était composé de cent cabanes. Ils divisèrent leur troupe en deux colonnes, et étaient arrivés à peu de distance du village, lorsque les Indiens, avertis de leur approche par les cris de gros perroquets rouges, appelés *guacamayas*, sortirent en toute hâte; mais un grand nombre tomba sous le fer des Castillans et le reste se retira dans les cabanes auxquelles on mit le feu. Hommes, femmes et enfants, tout périt dans les flammes (1).

Les soldats se mirent alors à piller; la part du butin qui échut à Nicuésa et à ses gens s'éleva à 7,000 *castillans* (2). On trouva près d'un arbre le corps de Juan de la Cosa, si enflé par l'effet du poison, qu'il ressemblait, dit Herréra, à un hérisson tout percé de flèches. Les deux capitaines revinrent au port, et Ojéda partit avec sa flotte pour la partie du golfe d'Uraba qui était l'objet de son entreprise. Poussé par des vents contraires, il fut forcé d'ancrer dans une petite île près de la côte de Cartagéna, et à trente-cinq lieues de cette ville. Il y trouva de l'or, et prit quelques Indiens. Ensuite, il chercha sans succès la rivière de Darien, ce qui le décida à camper et à jeter sur des montagnes les fondements d'une ville à laquelle il donna le nom de *villa de San-Sebastian* (3).

Ojéda n'ayant que peu de monde et apprenant que les habitants de cette terre étaient fort belliqueux, se décida à bâtir une forteresse palissadée. Il envoya un de ses navires à Española avec les Indiens captifs et l'or qu'il avait pris, afin de se procurer un renfort d'hommes, d'armes et de munitions.

En même tems, Diégo de Nicuésa s'étant embarqué à Cartagéna à bord d'une caravelle pour se rendre à Véragua, donna ordre au commandant des navires et des brigantins de le suivre. Le capitaine *Lopé de Olaño*, qui commandait un des brigantins, se sépara de lui, et ayant rencontré les navires dans le *Rio-de-Lagartos*, connu depuis sous le nom de *Rio-de-Chagre*, il y fit décharger les vivres et les cargaisons dans le but de faire croire que Nicuésa était perdu, et d'engager ses gens à lui obéir comme son lieutenant. Voulant trouver un lieu plus commode pour bâtir une ville, il se mit dans une barque pour remonter le Rio de-Bélen (1); mais elle coula à fond, et quatorze de ses gens furent noyés. Il se sauva avec quelques autres qui savaient nager, et passa de là avec les brigantins à la rivière de Véragua, à quatre lieues de l'autre, pour chercher de l'or. Plusieurs de ses hommes y périrent de fatigue et de faim. Olaño revint à la rivière de Bélen, et des débris des navires il fit construire une caravelle, dans l'intention de se rendre à l'île Española. Pendant qu'on y travaillait, les vivres s'épuisèrent, et les Espagnols souffrirent tellement de la faim, qu'ils furent réduits à manger les juments et leurs poulains. De leur côté, les gens de Nicuésa ne souffraient pas moins. Étant retourné sur la côte pour se joindre à Olaño, il entra dans une rivière où la caravelle s'enfonça dans le sable et y resta.

L'équipage ne tarda pas à être dénué des choses les plus nécessaires à la vie. Nicuésa prit alors la résolution d'aller par terre vers l'ouest à la recherche de la malheureuse île de Véragua, qui lui avait tant coûté. Quatre marins eurent ordre de longer la côte avec la chaloupe de la caravelle. Après avoir passé un grand nombre de rivières et de ruisseaux, ils rencontrèrent une île déserte, et désespérant de trouver des secours, ils résolurent de retourner à l'endroit d'où ils étaient partis. Nicuésa et ses gens allaient d'un cap à l'autre sans autre ressource que des herbes et quelques poissons, et ne pouvant même pas se procurer d'eau douce, dont l'île manquait. Ils essayèrent à en sortir sur des radeaux construits de branches d'arbres, mais en vain; car ils n'avaient pas de rames, et ceux qui savaient nager n'avaient plus la force de lutter contre les courants, qui les auraient entraînés dans la haute mer. Les quatre marins de sa chaloupe arrivèrent au lieu où se trouvait Lopé de Olaño, et lui peignirent la triste situation de Nicuésa et de ses gens. Quoique Olaño craignît le ressentiment de Nicuésa, il lui renvoya le brigantin avec les quatre marins, qui portaient de l'eau douce, des bourgeons de palmes et autres choses pour ceux qui étaient encore vivants. Pendant le séjour que Nicuésa fit dans cette île, plusieurs de ses gens moururent de soif. Il s'embarqua avec le monde qui lui restait à bord du brigantin, et étant arrivé à la rivière de Bélen, où était Lopé de Olaño, il l'arrêta comme traître et le condamna à mort. Les amis qu'Olaño pria d'intercéder pour lui se jetèrent aux genoux de Nicuésa pour obtenir sa grâce, lui

(1) Selon Herréra. D'autres disent que quelques-uns s'échappèrent au commencement de l'action, et que six enfants furent sauvés et faits esclaves.

(2) Ou *pesos* valant 4 liv. 10 s.

(3) C'est la seconde qu'on bâtit en Terre-Ferme. La première fut fondée dans la Véragua, par l'amiral Christophe Colomb. Pendant qu'on cherchait des matériaux pour la construction des édifices, un caïman saisit une jument par la cuisse, et l'ayant attirée dans l'eau, la dévora.

(1) Ou *Bethléem*, ainsi nommé par l'amiral Colomb, parce qu'il y mouilla le lundi 9 janvier, jour de l'Épiphanie, 1503.

peignirent les malheurs qu'ils avaient soufferts dans ce voyage, pendant lequel il était déjà mort quatre cents de leurs compagnons, et lui représentèrent que ceux qui restaient ne valaient guère mieux. Nicuésa, touché de leurs supplications, donna la vie à Olaño, mais avec l'intention de l'envoyer prisonnier en Castille. Voyant chaque jour succomber quelqu'un des siens, il forma la résolution de pénétrer plus avant dans le pays pour piller les villages et les habitations des Indiens. Ceux-ci prirent les armes avec la détermination de chasser les Espagnols et de les exterminer s'ils le pouvaient. Cependant il en périssait tous les jours de faim et de maladie. Trente qui cherchaient des vivres rencontrant le corps d'un Indien, le mangèrent, quoiqu'il fût déjà corrompu, et en moururent. Nicuésa résolut alors d'abandonner ce lieu fatal pour aller plus avant vers l'est. Comme ses gens avaient semé le peu de maïs qu'ils avaient trouvé, ils le prièrent d'attendre sa maturité, mais il ne voulut pas accéder à leur demande. Il embarqua le plus grand nombre dans les deux brigantins et dans la caravelle que Lopé de Olaño avait fait construire. Il laissa le reste dans le pays sous le capitaine Alonzo Nuñez, qu'il avait nommé son sergent-major. Après avoir cotoyé quatre lieues, un marin nommé *Grégoire Ginoues* se souvint d'un port qui devait être près de là, et qu'il avait visité lors du voyage de Christophe Colomb, et qu'il y avait une ancre à moitié couverte de sable près d'une source d'eau douce. On cingla vers cet endroit, que l'amiral avait nommé Porto-Bélo, et on y trouva et l'ancre et la fontaine. Malheureusement, vingt Castillans qui allèrent chercher des provisions y furent tués par les Indiens. Nicuésa passa à un autre port, à six ou sept lieues vers l'est, dont les habitants, nommés *Chuchureyes*, paraissaient mieux disposés. Il jugea l'endroit convenable, y bâtit un fort qui fut appelé *Puerto y Ciudad* de *Nombre-de-Dios* (1).

Nicuésa prit possession du pays voisin avec son épée, et commença les travaux du fort. Il y employa tous ses gens, qu'il forçait même d'aller à Porto-Bélo pour en apporter sur leurs épaules des vivres et les matériaux nécessaires à la construction. Plusieurs succombèrent à l'excès de la fatigue. Deux cent quatre-vingt-cinq individus, qu'il avait pris à Española, ayant été tués tous dans des escarmouches avec les Indiens, il ne lui resta bientôt qu'une centaine d'hommes pour former l'établissement de la ville; encore étaient-ils dans l'état le plus déplorable. Ceux qui étaient restés à Bélen ne souffraient pas moins; car pendant cinq mois qu'ils y séjournèrent, ils furent réduits à manger des crapauds, des grenouilles, des lézards et de l'écorce de palmier (*palmitos*), dont ils fesaient une espèce de gâteau. Nicuésa leur envoya enfin la caravelle qui les ramena à Nombre-de-Dios. En même tems, il détacha Gonzalo de Badajos avec vingt hommes pour surprendre des Indiens qu'il destinait à Española. Dans plusieurs rencontres, il y eut des morts de part et d'autre; mais les Indiens finirent par se retirer et renoncèrent à ensemencer leurs terres. Les Espagnols souffrirent alors tellement de la faim et de la maladie, que le nombre en diminuait tous les jours, et que pas un n'avait la force de faire la sentinelle pendant la nuit.

Nicuésa avait expédié un de ses parents à Española, à bord de la caravelle, pour chercher mille porcs et d'autres provisions qu'il avait laissées dans le port de Yaquimo; mais l'amiral s'opposa à ce qu'il les enlevât.

(1) Nicuésa ayant résolu d'y habiter, dit : *Paremos á qui en el nombre de Dios* : demeurons ici, au nom de Dieu. Le premier amiral avait nommé le port *Puerto de Bastimentos*, ou de vivres.

Pendant ce tems, Alonzo de Ojéda, qui s'était fortifié à San-Sébastian, dans le golfe d'Ursbà, ayant appris, par des Indiens captifs, qu'il y avait dans le voisinage un puissant roi, appelé *Tirufi*, qui avait beaucoup d'or, résolut d'aller le visiter. Il rencontra sur sa route une foule d'Indiens qui tuèrent un grand nombre de ses gens avec des flèches empoisonnées. Ceux qui en étaient frappés moururent comme enragés. Les Castillans, forcés de rebrousser chemin, tentèrent encore une seconde sortie pour se procurer des vivres; mais ils éprouvèrent une si vigoureuse résistance, qu'ils furent obligés de se retirer dans la forteresse et n'en osèrent plus sortir. Réduits alors à se nourrir d'herbes et de racines, ils en mouraient chaque jour de maladie et d'épuisement. Dans cet état de détresse, un navire arriva à leur secours, chargé de *cazabi* (*pan de cazabi*) et de porcs, ayant à bord soixante-dix hommes aux ordres de *Bernadino de Talavéro*, natif de la *Villa-de-Yaquimo* d'Española, qui, au sortir de prison, avait résolu de quitter l'île et avait trouvé le moyen de s'emparer du navire qu'il montait et qui appartenait aux Génois. Ojéda paya en or les vivres qu'il apporta. Cependant les Indiens continuèrent d'attaquer les Castillans, et en estropièrent plusieurs. Ojéda lui-même fut frappé à la cuisse d'une flèche qui passa de part en part, et dont il se guérit en y appliquant deux plaques de fer rouge.

Les vivres que Bernadino de Talavéro avait apportés étant épuisés, les Castillans furent en butte à de nouvelles privations. Ils se concertèrent ensemble pour partir sur les brigantins. Ojéda résolut d'aller lui-même à Española avec le navire de Talavéro, pour s'y procurer des vivres. Il promit à ses gens de revenir dans cinquante jours, autrement leur permettant, dans le cas contraire, de quitter le fort et de se retirer où bon leur semblerait. Tous furent contents de cet arrangement. Ayant nommé pour lieutenant Francisco Pizarro, jusqu'à l'arrivée du bachelier Encise, auquel il avait donné la charge de sergent-major, il s'embarqua avec Talavéro et la plupart des soixante-dix hommes que ce dernier avait amenés, et qui ne voulurent pas demeurer avec ceux d'Ojéda. Il chercha vainement à aborder à Española; il toucha à l'île de Cuba et débarqua dans la province de Xagua. Là, Ojéda et Talavéro se disputèrent le commandement. Les compagnons du dernier s'étant déclarés pour lui, ils jetèrent le premier dans les fers. Un grand nombre d'Indiens d'Española, qui s'étaient réfugiés à Cuba, craignant que les Espagnols ne fussent venus pour les subjuguer, leur disputèrent les armes à la main l'entrée de leurs habitations. Les Espagnols, incapables de résister, prirent leur route le long de la côte de la mer, à dessein d'approcher plus près d'Española. Ayant fait plus de cent lieues, ils rencontrèrent un grand marécage (*gran cienaga*), dans lequel ils cheminèrent d'abord pendant deux ou trois jours, avec de la bourbe jusqu'aux genoux. Ce marais augmentant en largeur et en profondeur, ils y marchèrent encore huit ou dix jours, enfoncés quelquefois jusqu'à la ceinture. Ils n'avaient, pour satisfaire leur soif, qu'une eau limoneuse, et d'autre nourriture qu'une petite quantité de cazabi et de racines crues de l'*axi* ou *batatas* (1). Ils passèrent la nuit sur des racines de mangles (*arboles mangles*). Enfin, l'eau devint si profonde, qu'ils furent forcés de se mettre à nager, et que ceux qui ne le pouvaient pas se noyèrent. Il fallait trente jours pour traverser ce marais de trente lieues d'étendue, et la moitié de l'expédition y succomba. Les autres, trouvant un chemin frayé, le suivirent

(1) *Convolvulus batatas*, L.

environ la distance d'une lieue, jusqu'à un village indien appelé *Cuybà*, où ils furent bien accueillis par le cacique. Ojéda avait fait vœu de poser une image de la Vierge, que l'évêque Juan Rodriguez de Fonséca lui avait donnée, au premier village qu'il rencontrerait. Il la donna au cacique, qui la plaça dans un ermitage ou *oratorio* orné de toile de coton (*panos de algodon*), où les Indiens lui chantaient des chansons de réjouissances qu'ils appelaient *areytos*, et dansaient au son de leur voix.

Les Castillans, s'étant remis de leur fatigue, passèrent dans la province de *Macaca*, où ils furent encore bien reçus. Ils y apprirent qu'il y avait des Castillans dans la Jamaïca, distante d'environ vingt lieues. Pédro de Ordas s'offrit d'aller faire connaître au commandant de cette île leur malheureuse situation, et partit dans un canot que lui fournit le cacique, avec des Indiens pour le diriger. Étant arrivé dans l'île, il fit un récit de tout ce qu'ils avaient souffert au capitaine Juan de Esquivel, qui envoya une caravelle au secours de ces infortunés, sous la conduite de Panfilo de Narvacz. Esquivel, oubliant les menaces faites contre lui par Ojéda, l'accueillit bien et le logea dans sa propre maison. Après quelques jours, Ojéda partit pour Española. Talavéro et les autres, n'y osant pas retourner, restèrent à la Jamaïca; mais l'amiral ayant fait conduire ce dernier dans son île, l'envoya au supplice. Quelques tems après, Ojéda mourut de maladie et si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi payer les dépenses d'enterrement. Il demanda à être inhumé au bas de la porte du monastère de S. Francisco.

Cependant les gens qui étaient restés dans l'Urabà, ayant passé les cinquante jours fixés par Ojéda, résolurent de s'embarquer dans les brigantins; toutefois, comme ils n'étaient pas assez grands pour contenir soixante hommes, ils convinrent de rester encore jusqu'à ce que leur nombre fût diminué, soit par la faim, la maladie, soit par les flèches des Indiens; ce qui ne tarda pas à arriver. Quatre juments, qu'ils avaient conservées pour leur défense, furent tuées, coupées en morceaux et salées, pour servir de provisions pendant le voyage. Ils s'embarquèrent, et ayant choisi pour capitaine du brigantin Francisco Pizarro, et un Valenciennois pour commander l'autre, ils mirent à la voile après un séjour de six mois dans ce lieu. Arrivés à environ vingt lieues de l'île Fuerté, un coup de mer engloutit le dernier en vue de l'autre. Pizarro continua son voyage pour Cartagéna, rencontra le bachelier Encise, qui s'y rendit avec un navire et un brigantin portant cent-cinquante hommes, douze juments, quelques chevaux et des cochons. Encise le força de le suivre à Urabà; mais avant de quitter Cartagéna, comme il fallait pourvoir d'eau son navire et radouber la barque, il débarqua quelques marins. Les Indiens, prenant ceux-ci pour les troupes d'Ojéda et de Nicuésa, s'apprêtèrent à les attaquer; mais l'interprète leur ayant dit que c'étaient d'autres hommes qui ne voulaient pas les inquiéter, ils posèrent leurs arcs et leurs flèches, et apportèrent aux Castillans du pain, du maïs, du poisson salé et une sorte de liqueur dont ils fesaient usage. Encise partit pour l'Urabà avec le brigantin de Francisco Pizarro; toutefois, à l'entrée du port, son grand navire toucha sur un banc à la pointe orientale, et périt avec les chevaux et les munitions. L'équipage eut à peine le tems de se sauver presque nu dans les brigantins et la barque. Les vivres vinrent bientôt à manquer, et les Espagnols furent contraints de manger des bourgeons de palmes. Dans leur détresse, ils trouvèrent un secours qu'ils n'attendaient pas; c'était des troupeaux d'une espèce de porcs sauvages (*pecari*) particuliers au pays, et dont ils se nourrirent pendant quelques jours. Cependant, comme il fallait se ménager d'autres ressources, Encise sortit avec cent hommes. Trois Indiens qu'il rencontra décochèrent leurs flèches et blessèrent autant d'individus. Les Castillans, voyant que les Indiens avaient brûlé la forteresse et les trente cabanes qui l'environnaient, demandèrent à quitter cette terre fatale. Vasco Nuñez de Balboa déclara qu'il se souvenait que, dans un voyage précédent qu'il avait fait dans ces parages avec Rodrigo de Bastidas, ils étaient entrés dans ce golfe, et que, du côté occidental, ils avaient débarqué et reconnu un village sur le bord d'une grande rivière dont l'eau était fraîche, que le pays avoisinant abondait en villes, et que les habitants ne fesaient point usage de flèches empoisonnées. Ce récit ranima l'espérance parmi les Castillans, qui en reconnurent bientôt la vérité. Cette rivière était celle que les Indiens nommaient *Darien*. Les naturels, sous les ordres de leur chef *Cémaco*, se retirèrent à l'approche des Espagnols, et ayant mis leurs femmes et leurs enfants en lieu de sûreté, se postèrent derrière une montagne, au nombre de cinq cents. Les Castillans firent vœu à la Vierge, si elle leur accordait la victoire, de nommer la première bourgade du village qu'ils bâtiraient *Santa-Maria del Antigua* (1), en l'honneur d'une image appelée *del Antigua*, qui se conservait dans une église de Séville. Ils s'engagèrent aussi à envoyer un pélerin dans cette ville, pour lui offrir de leur part quelques présents d'or ou d'argent. En même tems, ils jurèrent à Encise de combattre sans craindre la mort. Armés d'épées, de lances et de boucliers, ils attaquèrent les Indiens avec une telle impétuosité, que ceux-ci furent bientôt mis en fuite. Les Castillans entrèrent dans leurs villages, qu'ils trouvèrent pleins de vivres. Le lendemain ils pénétrèrent plus avant dans le pays; les habitants se retirèrent à leur approche, laissant leurs vases et autres ustensiles de ménage, et de la toile de coton, dont les femmes se servaient pour en faire des jupes fort courtes. On trouva chez eux une quantité de coton filé et en pelottes, un bon nombre de pièces d'or dont ils ornaient la poitrine, les oreilles et les autres parties du corps. Les pièces pesaient dix mille poids d'or pur.

Après cette affaire, Encise fit venir le reste des soldats du côté oriental du golfe. Vasco Nuñez de Balboa, qui avait acquis un grand crédit parmi eux, agissait seulement avec ses amis pour s'affranchir de l'autorité d'Encise. Il prétendait que depuis qu'ils étaient hors des limites du gouvernement d'Ojéda, il n'avait plus d'autorité sur eux. En même tems Encise défendit, sous peine de la vie, de trafiquer avec les Indiens. Les soldats crurent qu'il voulait s'approprier tout l'or; et tous, d'un commun accord, résolurent de lui ôter le commandement. Ils l'en privèrent en effet, et se choisirent des huissiers et un juge de police. Vasco Nuñez de Balboa et Zamudio furent élus pour le premier office, et Valdivia pour l'autre. Bientôt plusieurs se repentirent d'avoir exclu Encise du gouvernement, et commencèrent à se séparer des autres; de sorte qu'il se forma trois partis. Les uns voulaient établir Encise dans sa charge jusqu'à ce que le roi eût nommé un gouverneur; d'autres disaient qu'ils devaient obéissance à Diégo de Nicuésa, parce qu'ils se trouvaient dans les limites de sa concession de terres; les autres soutenaient que l'élection de Balboa était bonne et valable.

Pendant ces contestations, Rodriguez Enriquez de Colménarès arriva avec deux navires chargés de vivres, et ayant à bord soixante hommes. Le capitaine aborda au port de

(1) Cette ville, nommée *Santa-Maria del Antigua de Darien*, fut bientôt abandonnée.

Santa-Marta, à cinquante ou soixante lieues de celui de Cartagéna, que les Indiens appellent *Gayra*, et y avait fait débarquer de ses gens pour prendre de l'eau. Comme ils remplissaient leurs barriques, ils furent attaqués à l'improviste par soixante-dix Indiens, et quarante-sept furent atteints de flèches empoisonnées; il n'y en eut qu'un qui ne mourut pas de sa blessure. Colménarès relâcha à Darien au milieu du mois de novembre 1510, et donna des vivres aux soldats qui consentirent à obéir à Nicuésa. Député auprès de ce chef avec Diégo de Albitès et le bachelier Corral, il se rendit à Nombre-de-Dios, où il le trouva, avec soixante de ses gens, dans la plus affreuse misère, sans vêtements, nu-piés et mourant de faim. Colménarès remplit sa mission avec empressement; mais Nicuésa déclara qu'on devait reprendre tout l'or à ceux qui l'avaient acquis en cette terre sans son consentement, et insistait pour la punition des coupables. Cette déclaration, également faite par Lopé de Olaño, retenu prisonnier, et par d'autres, les Espagnols de Darien, excités par Nuñez de Balboa, le refusèrent pour gouverneur. Sur ces entrefaites, Nicuésa, après avoir visité quelques petites îles qui étaient sur la route, et où il prit quelques Indiens, se présenta devant le port de Darien. Il aperçut Vasco Nuñez avec beaucoup de Castillans, dont l'un, qui portait la parole pour les autres, lui cria de ne point descendre à terre et de s'en retourner à son gouvernement de Nombre-de-Dios. Nicuésa resta tout interdit; toutefois, après avoir repris courage, il les pria, mais inutilement, de lui permettre de débarquer, les assûrant qu'ils pourraient faire ce que bon leur semblerait. En attendant, il jeta l'ancre près du port. Le lendemain ils le laissèrent descendre à terre afin de le prendre; mais comme il était très-bon coureur, il se sauva le long du rivage. Vasco Nuñez se repentit de sa conduite, empêcha les soldats de le poursuivre, et prit même son parti. Nicuésa les supplia de l'admettre du moins dans leur compagnie : il leur dit qu'il se résignait à rester enchaîné parmi eux, plutôt que de mourir de faim ou de périr par des flèches empoisonnées. Il cherchait à exciter leur pitié en leur rappelant que douze mille Castillans avaient péri dans ce voyage; mais il n'y eut que Nuñez qui prit son parti. Francisco Bénitès s'étant écrié qu'on ne devait point recevoir un homme si méchant que Nicuésa, Nuñez lui fit donner sur-le-champ cent coups de fouet. Cependant, comme il prévoyait ne pouvoir résister à la fureur des soldats, il engagea Nicuésa de se retirer à bord des brigantins. Les mécontents eurent alors recours à la ruse pour s'en emparer; ils feignirent de le recevoir pour gouverneur, et le gardèrent dès qu'il fut entre leurs mains. On lui ordonna de partir, sous peine de la vie, et de ne jamais reparaître dans le pays. Nicuésa soutenait qu'ils étaient dans les limites de son gouvernement, que personne ne pouvait y demeurer sans sa permission, et les menaçait de la vengeance divine; mais on ne l'écouta point, et il fut mis à bord du plus mauvais brigantin, avec dix-sept hommes des cent-soixante qui lui étaient restés fidèles. Il mit à la voile, et on ignore s'il se perdit en mer ou fut tué par les Indiens. Nicuésa avait découvert 260 milles de pays à partir de Nombre-de-Dios jusqu'aux rochers de Darien (1).

1511. *Gouvernement de Vasco Nuñez de Balboa*. Nuñez de Balboa, assuré de l'appui des soldats, accusa le bachelier Encise d'avoir usurpé l'autorité en prenant le titre de sergent-major, sans que cette nomination, faite seulement par Ojéda, eût été ratifiée par le roi. Il l'arrêta, confisqua ses biens, et ensuite le mit en liberté à condition qu'il passerait en Castille ou à Española par la première occasion. En même tems il fit partir le sergent Zamudio pour l'Espagne, afin de donner des renseignements au roi sur la colonie qu'il avait établie. Il envoya aussi son ami Valdivia à Española, chargé d'un riche présent d'or pour le trésorier Pasamonté qui avait grand crédit à la Cour. Les deux messagers s'embarquèrent avec Encise dans une petite caravelle, touchèrent à Cuba, et se rendirent de là à Española. Zamudio et Valdivia s'embarquèrent pour la Castille, où ce dernier fut chargé de suivre le procès d'Encise.

Cependant les Indiens de Darien vinrent porter aux Castillans du maïs et d'autres provisions, afin de connaître leur force. Pour les exciter à quitter ces lieux, ils leur dirent que, dans la province de *Coybà*, distante de trente lieues, il y avait quantité d'or et de vivres. Vasco Nuñez envoya Francisco Pizarro avec six hommes pour découvrir le pays. Ayant remonté la rivière l'espace de trois lieues, il rencontra quatre cents Indiens commandés par le cacique *Cémaco*, qui leur lancèrent des flèches et des pierres et en blessèrent quelques-uns. Mais les Castillans en étant venus aux mains, en tuèrent cent cinquante avec leurs épées, et en blessèrent beaucoup d'autres. Le reste s'enfuit, et les Castillans revinrent au village avec perte d'un seul homme, nommé *Francisco Hernan*.

Nuñez ayant appris qu'il y avait beaucoup d'or à quelques lieues de distance, toujours vers la province de Coyba, dont le cacique s'appelait *Caréta*, s'y rendit avec cent hommes. Les Indiens s'enfuirent à son approche, et il fut forcé de revenir à Darien. Il se décida alors à envoyer deux brigantins prendre les Castillans qui se trouvaient à Nombre-de-Dios. En remontant la côte ils relâchèrent à un port qui appartenait au cacique de Coyba, et où il y avait deux Castillans entièrement nus et la peau peinte en rouge. Ils avaient quitté le navire de Nicuésa un an et demi auparavant pour éviter une punition qu'ils avaient méritée, et avaient été pris par les Indiens. Quoique le même sort eût dû les faire vivre en bonne intelligence, ils avaient toujours été en querelle; et un jour s'étant battus à l'épée, l'un d'eux, nommé *Juan Alonso*, blessa l'autre, et fut créé pour ce fait, par le cacique Caréta, conseiller et capitaine dans les guerres contre ses ennemis. Ces deux hommes vinrent à bord des brigantins, et racontèrent que cette terre abondait en or; et que si Nuñez y débarquait avec ses hommes, il y avait de quoi les enrichir tous. Les commandans retournèrent alors à Darien pour donner cette bonne nouvelle à Vasco Nuñez, qui en fut transporté de joie. Il renvoya sur-le-champ les navires pour ramener le reste des Castillans de Nombre-de-Dios, et prépara une expédition composée de cent trente hommes pour marcher contre Caréta. Nuñez s'embarqua à bord des brigantins avec ses hommes, et débarqua au pays du cacique, à environ trente lieues de Darien. Caréta, à qui il demanda des vivres, répondit qu'il en avait donné volontiers aux Castillans qui étaient venus autrefois chez lui, mais qu'à présent il n'avait plus rien à offrir; qu'il fesait la guerre contre un cacique voisin nommé *Ponca*, ce qui avait empêché ses gens de s'occuper des travaux d'agriculture. Nuñez feignit alors de s'en retourner; mais, revenant vers minuit, il attaqua le village de tous côtés, fit un grand carnage des Indiens, prit le cacique Caréta, ses deux femmes, ses enfants et d'autres personnes, les envoya par terre à Darien, et chargea les brigantins de vivres. Caréta pria Nuñez de le laisser retourner chez lui : il promit de faire tout ce qu'il pourrait pour lui fournir des provisions, et s'engagea à rester toujours son ami. Il lui offrit pour

(1) *Herréra*, dec. I, lib. VII, cap. 14, 15 et 16. — *Idem*, dec. I, lib. VIII, cap. 1, 2, 3, 5, 6, 7 et 8. — *Gomara*, lib. II, cap. 58. — *P. Martyrus*, dec. III, lib. VI.

femme une de ses filles qui était fort belle. Il demanda aussi quelques secours pour continuer la guerre contre son ennemi Ponca, afin que ses gens eussent le moyen d'ensemencer leurs terres. Nuñez accepta ses offres et sa fille, et il le mit en liberté. Il l'accompagna même avec quatre-vingts hommes dans une expédition contre Ponca, qui, n'osant pas résister, abandonna ses possessions et se retira dans les montagnes. Nuñez prit tous les vivres et tout l'or qui était caché, et se retira sur le bord de la mer. Ensuite il visita une province voisine appelée *Comagre*, qui était située au pied d'une haute montagne et avait douze lieues d'étendue. Elle était gouvernée par un cacique du même nom. *Jura*, un des seigneurs et parent de Caréta, fut envoyé pour proposer la paix. Comagre, accompagné de sept enfants mâles, vint au-devant des Castillans, les logea dans son village, leur promit des vivres avec des hommes et des femmes pour les servir. La maison de ce cacique avait cent cinquante pas de long sur quatre-vingts de large. Elle était bâtie sur des piliers fort gros, entourée d'une muraille de pierre entremêlée de pièces de bois vers le haut en façon de lambris, et si bien construite que ce travail surprit les Castillans. La cabane était divisée en plusieurs pièces. Dans les unes se conservaient les vivres, la venaison, etc.; d'autres, en forme de cuisine, contenaient des vases de terre et plusieurs sortes de liqueurs blanches et claires faites avec du maïs, des racines, des fruits, d'une espèce de palmier et d'autres ingrédients. Les Castillans trouvèrent ces liqueurs assez bonnes. Dans une grande salle secrète se trouvaient les corps morts de leurs parents, secs et couverts de robes de coton entremêlées de pièces d'or, de perles et de pierres précieuses. Ils séchaient ces corps au feu pour les rendre incorruptibles. Après le repas, le fils aîné de Comagre présenta, en signe d'amitié, à Nuñez et à Colménarès, en leur qualité de principaux chefs, soixante-dix esclaves et des lames d'or bien travaillées, qui pouvaient peser 400 *pesos*. Le quint pour le roi ayant été prélevé, le reste fut partagé parmi les soldats, qui se disputèrent pour avoir les meilleures pièces. Le chef, témoin de leurs différends, fit remettre les poids et l'or dans la balance; et, frappant du poing le côté où se trouvait l'or, il dit que, si les chrétiens avaient, pour si peu de chose, quitté leur pays et traversé tant de mers pour venir inquiéter des gens paisibles; s'ils avaient tant d'envie d'acquérir de l'or, il leur indiquerait une province où ils pourraient satisfaire leurs désirs; mais que, pour réussir, il leur faudrait plus de monde, parce qu'ils auraient affaire à de puissants rois qui sauraient bien défendre leurs États; qu'ils rencontreraient premièrement un cacique éloigné de là de seize soleils, qui possédait beaucoup d'or; qu'après avoir passé quelque tems ils verraient une grande mer (la mer du Sud), où naviguaient des barques à voiles et à rames, un peu moins grandes que les leurs; et qu'après cette mer ils trouveraient un peuple (les Péruviens) qui buvait et mangeait dans des vases d'or.

Nuñez fit repartir Valdivia (1) pour communiquer à l'amiral cette heureuse nouvelle. Ayant passé quelques jours dans ce pays, il se hâta de retourner à Darien, afin de rassembler mille hommes et y faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditait. Toutefois, avant de quitter Comagre, il le fit baptiser, et lui donna le nom de *Charles* en l'honneur du prince d'Espagne. A son arrivée à Darien, il trouva Valdivia qui y était venu à bord d'une caravelle chargée de vivres. La rivière s'étant débordée à la suite d'une violente tempête, les semences furent submergées, et les Espagnols ne tardèrent pas à ressentir de nouveau les horreurs de la famine. Nuñez résolut de renvoyer Valdivia à Española pour s'y procurer des vivres et communiquer à l'amiral et aux officiers royaux les renseignements fournis par le cacique et par deux interprètes castillans qui avaient appris la langue du pays. Il demanda mille hommes pour continuer ses découvertes, et ajouta qu'il avait déjà tué trente caciques, et qu'il était décidé à tuer tous ceux qu'il prendrait, parce que, ayant peu de monde, il ne trouvait point de meilleur expédient. Il rappelait qu'il avait expédié, pour le compte du roi, 300 marcs d'or (15,000 *pesos*), et que plusieurs de ses gens en avaient envoyé à leurs parents en Castille. Enfin, il les invitait à considérer le profit immense que la cause de Dieu et de Son Altesse retirerait de cette entreprise. Valdivia partit à bord de la caravelle qu'il avait amenée, et Nuñez se mit en mesure de chercher des vivres sur les terres de ses voisins. Il dirigea d'abord ses pas, au commencement de l'année 1512, vers la province du cacique Dabayba, où les Indiens lui dirent qu'il y avait un temple rempli d'or. Il choisit cent soixante hommes les plus déterminés qu'il embarqua à bord de deux brigantins, et ordonna à Colménarès d'en prendre le tiers et de remonter une belle rivière qui était deux fois plus grande que celle de Darien, et qui en était éloignée de neuf lieues vers la partie orientale. Dabayba, informé par ses espions que Nuñez allait l'attaquer, s'était retiré chez Camuco, cacique de Darien. Les Castillans pénétrèrent dans ce pays et y trouvèrent une quantité de filets pour chasser les bêtes fauves, etc. Nuñez, s'imaginant qu'ils servaient à prendre du poisson, appela cette rivière *Rio-de las-Redes*. Il s'empara aussi de deux grands canots et de plusieurs plus petits, de cent arcs, d'une grande quantité de flèches, et s'y procura des pièces d'or pour la valeur de 7,000 castillans. Satisfait de cette prise, il descendit vers le golfe d'Uraba, où ces deux grandes rivières se déchargent. Là, il s'éleva une tempête, et ceux qui étaient dans les canots avec l'or périrent. Nuñez essaya alors de regagner la grande rivière, et arriva à une terre dont le cacique se nommait *Turiù*, et où il trouva Colménarès avec des vivres. Ayant remonté le fleuve l'espace de douze lieues, ils rencontrèrent une île qu'ils appelèrent *Caña-Fistola*, ou de la Casse, parce qu'il y avait une grande abondance de ce fruit, dont ils mangèrent si avidement qu'ils faillirent en mourir. Ils passèrent à la droite de cette île et arrivèrent à un affluent dont l'eau était fort noire; et, quoiqu'ils n'en sussent pas la cause, ils l'appelèrent *Rio-Négro*. Ils le remontèrent cinq ou six lieues, et reconnurent, sur les terres d'un seigneur nommé *Abenamechy*, un village qui contenait bien cinq cents maisons éloignées les unes des autres. Les habitants se sauvèrent; mais se voyant poursuivis ils choisirent une position et se préparèrent à la défense. Ils étaient armés de *manacas* ou épées de palmiers, et de bâtons dont les bouts étaient brûlés. Toutefois, ils ne purent résister à la charge des Castillans et s'enfuirent. Les principaux chefs furent pris avec Abénaméchi qui avait été grièvement blessé. Nuñez quitta Colménarès avec la moitié de ses gens, remonta de l'autre côté de la rivière, et rencontra un autre affluent qui prenait sa source à vingt lieues de l'île *Caña-Fistola*. Près de là était la seigneurie du cacique *Abibeyba*, qui est entrecoupée de lacs et de montagnes. Les cabanes en bois de ce peuple étaient bâties sur des arbres élevés. Elles avaient des chambres et des cabinets où vivaient séparément le père, la mère et les enfants de chaque famille. Ces maisons avaient deux échelles, dont l'une conduisait jusqu'à la moitié de l'arbre, et l'autre jusqu'à la porte de la cham-

(1) Cet envoyé fut naufragé sur les îles Cayman, près de la Jamaïque; et voulant passer à la Terre-Ferme, il tomba entre les mains d'un cacique, qui le tua.

bre. Les échelles étaient faites d'une espèce de canne plus grosse que le corps d'un homme. Pendant la nuit on les tirait en haut. Ils gardaient les vivres dans les chambres; mais, comme les vents agitaient les arbres, ils tenaient leurs vins sous terre dans des vaisseaux. Par ces moyens ils vivaient et dormaient en sûreté sans craindre les animaux féroces, et particulièrement les *tigres*, dont il y avait quantité aux alentours. Lorsque les seigneurs voulaient prendre leurs repas, les valets étaient si adroits à descendre et à monter ces échelles, qu'ils ne tardaient pas plus que s'ils eussent été du buffet à la table. A l'arrivée des Castillans, le cacique Abibeyba fit lever les échelles. Ceux-ci l'invitèrent à haute voix à descendre; mais il n'y voulut pas consentir : il les pria de le laisser en repos chez lui, puisqu'il n'avait offensé personne. Les Espagnols insistèrent en le menaçant, s'il refusait de descendre, d'abattre les arbres avec des haches, d'y mettre le feu et de les brûler tous. Le cacique répondit que ses sujets se méfiaient des Castillans et lui conseillaient de ne pas descendre. Ceux-ci commencèrent alors à couper les arbres du cacique, qui fut forcé de sortir de son habitation avec ses femmes et ses deux fils. Les Castillans lui demandèrent s'il avait de l'or. Il répartit qu'il n'en avait point, parce que ce métal lui était inutile; que, s'ils en désiraient, il irait en chercher dans les montagnes situées au-delà de l'une d'elles qu'il leur montra. Cette offre fut acceptée. Il laissa pour ôtage sa femme et ses deux fils : il promit de revenir dans quelques jours, mais on ne le revit plus. Nuñez continua à suivre la rivière. Tous les villages étaient déserts sur ses bords. La crainte d'être attaqué le décida à retourner à la rivière Noire pour rejoindre Colménarès. A son arrivée, il apprit que Baya et neuf autres de ses gens qui s'étaient débandés avaient été tués à l'entrée du village d'un cacique nommé *Abrayba*. Ce dernier avait accueilli chez lui Abénaméchi et Abibeyba, et tous trois avaient juré de se venger. En conséquence, ils rassemblèrent six cents hommes et marchèrent au combat en poussant des cris effroyables. Les Castillans les reçurent avec une décharge d'arbalètes, les attaquèrent ensuite avec leurs lances et leurs épées, et les tuèrent tous à l'exception des chefs et d'un petit nombre d'autres, qui furent envoyés à Darien pour labourer la terre et porter le bagage.

Nuñez, de retour dans son gouvernement, résolut d'aller à Darien et de laisser Bartolemé Hurtado, avec trente soldats, au village d'Abénamékey et à la rivière noire, pour conserver le pays et empêcher les Indiens de se réunir; mais peu après, vingt-un de ces soldats étant tombés malades, furent embarqués dans un grand canot avec vingt-quatre Indiens captifs. Poursuivis par quatre canots montés par les gens du cacique Cémaco qui leur décochèrent des épées de bois et des dards dont les pointes étaient brûlées, quelques-uns furent tués, et les autres se noyèrent dans la rivière : deux seulement s'échappèrent sur des pièces de bois couvertes de branches d'arbres que l'eau entraînait. Ils se rendirent en hâte auprès de Hurtado pour l'avertir de cet événement, et il jugea prudent d'aller rejoindre ses compagnons à Darien. Il avertit ceux-ci d'un complot concerté par cinq caciques, qui devaient se réunir à un jour fixe avec tous leurs sujets pour les attaquer. Les chefs étaient Abibeyba, Cémaco de Darien, Abrayba, chez qui les Castillans n'étaient pas encore allés, Abénaméchi, seigneur de la rivière Noire, qui avait eu le bras coupé, et Dabayba. Nuñez, de son côté, fut instruit de ce projet par une Indienne qui l'aimait, et dont le frère, sujet de Cémaco, lui avait revélé le secret. Il lui apprit qu'ils avaient préparé cent canots pour attaquer les Castillans par eau, et qu'ils avaient transporté beaucoup de vivres au village de *Tichiri*. Nuñez mit à profit les conseils de cette Indienne, appela son frère auprès de lui, sous prétexte de traiter de sa rançon, et, l'ayant appliqué à la torture, lui fit tout avouer. Il partit ensuite à la tête de soixante-dix hommes d'élite, et donna ordre à Colménarès de rembarquer avec soixante autres dans quatre canots; d'emmener le frère de l'Indienne pour lui servir de guide, et de pénétrer dans le village de Tichiri. A trois lieues de là, il rencontra le capitaine-général de l'armée et d'autres chefs, avec beaucoup de gens, et les prit la plupart prisonniers. Le général fut condamné à être tué à coups de flèches, et les principaux chefs furent pendus pour intimider les autres. Il trouva le village plein de vivres; et, dans la vue de résister aux efforts des Indiens acharnés, il éleva une forteresse en bois.

Après la réduction de cette province, Nuñez songea à retourner en Castille pour rendre compte au roi du résultat de son expédition; mais ses gens ne voulurent pas le laisser partir. Ils choisirent à cet effet *Juan de Caycedo*, ancien contrôleur de l'armée de Nicuésa, et Rodrigo Enriquez de Colménarès, qui avait été chargé de porter au roi la part qui lui avait été réservée. Les Indiens, sachant que rien ne plaisait tant aux Castillans que de leur parler d'or, leur marquèrent tous les endroits où ils croyaient qu'il en existait. Un entre autres prétendit qu'il y avait une rivière où on le pêchait avec des filets. On l'envoya en Castille, afin de le faire parler au roi. Le bruit s'en répandit par tout le royaume, et un grand nombre d'individus s'offrirent pour aller à cette pêche. Cette circonstance fit que le nom d'Andalousie, qui avait été donné d'abord à cette province, fut changé en celui de *Castillo del Oro*. Vers la fin d'octobre, les envoyés partirent de Darien sur un petit brigantin; et après une traversée de trois mois, ils arrivèrent à Cuba où ils furent bien accueillis par les Indiens de cette ville. Huit jours après (1513), ils abordèrent à Española, où des navires étaient prêts à partir pour la Castille. Ils s'y embarquèrent et arrivèrent à la Cour, où Encise les avait devancés.

Après le départ des commissaires de Darien, il s'éleva de nouvelles contestations. Hurtado abusait de son autorité pour maltraiter ses compagnons. Ceux-ci, indignés de sa conduite, choisirent pour capitaine *Alonso Pérez de la Rua*. Ils voulurent ensuite arrêter Nuñez et lui ôter le gouvernement; mais averti à tems de leur projet, il fit jeter son rival dans les fers. Les caciques prirent les armes pour le délivrer. Nuñez se présenta sur la place avec ceux qui ne l'avaient pas encore abandonné. Les plus sages des deux partis représentèrent que, s'ils s'entretuaient ainsi les uns les autres, les vainqueurs ne manqueraient pas d'être achevés par les Indiens. On convint de cesser les hostilités, à condition que Pérez serait mis en liberté. Cependant, le lendemain, les conjurés s'emparèrent d'Hurtado, qui fut aussitôt délivré par ses amis. Ils résolurent néanmoins de retenir Nuñez prisonnier, sous prétexte qu'il ne distribuait pas l'or et les esclaves selon le mérite des individus : leur but était de lui ôter dix mille Castillans pour les partager entre eux. Nuñez, informé de leur dessein, sortit de la ville, sous prétexte d'aller à la chasse, laissant les mécontents maîtres de s'approprier cette somme. Pérez la distribua d'une manière très-inégale, et ceux qui tenaient encore pour Nuñez furent tellement offensés, qu'ils voulurent tuer les conjurés. Ils arrêtèrent Alonso Perez, le bachelier Corral et quelques autres des principaux fauteurs, et les écrouèrent dans la forteresse.

Au milieu de ces troubles, il arriva deux navires ayant à bord cent cinquante Castillans et beaucoup de vivres, sous le commandement du capitaine *Christobal Serrano*. Ces navires étaient expédiés d'Española par l'amiral Colomb pour

secourir la colonie de Darien, et le trésorier Pasamonté envoyait, par la même voie, à Vasco Nuñez une commission de capitaine-général. Ce dernier, investi de cette charge, résolut de pénétrer plus avant dans le pays pour agrandir son gouvernement. Il délivra ceux qu'il avait emprisonnés et se les réconcilia. Ce succès, toutefois, ne fut pas de longue durée; car le bachelier Encise s'étant plaint hautement à la Cour des torts de l'usurpateur Vasco Nuñez, le roi indigné donna ordre qu'il fût jugé selon les formes du droit et condamné à tous les dommages, frais et dépens envers Encise, et qu'ensuite il serait jugé criminellement lorsqu'il pourrait entendre sa défense.

Nuñez, voyant sa perte assurée, songea à entreprendre la découverte de l'autre mer comme le seul moyen de sauver sa réputation. Pour cet objet, il choisit cent quatre-vingts Castillans des plus déterminés, dont ceux qui venaient d'arriver furent la meilleure partie. Il prit mille Indiens de service et nombre de chiens d'attache, et les embarqua tous à bord d'un brigantin et de dix canots d'une bonne grandeur. Étant parti de Darien au commencement de septembre 1513, il navigua jusqu'à la terre du cacique Caréta, dont la fille l'accompagnait. Il fut reçu avec amitié par ce cacique, qui lui apporta jusqu'à cent dix pésos d'or, et se contenta de prendre en échange des grains, des chapelets, des miroirs, des sonnettes, et quelques haches de fer que les Indiens trouvaient fort utiles pour couper du bois. Caréta lui fournit des vivres et des gens pour porter les bagages de ses soldats. Nuñez se dirigea ensuite vers une haute montagne et entra sur le territoire d'un puissant chef, appelé *Quaréqua*, qu'il trouva disposé à lui disputer le chemin. Le cacique avait assemblé ses gens de guerre armés d'arcs, de flèches et d'instruments pour lancer des bâtons en forme de dards et brûlés par le bout: ils portaient en outre des massues de palmier plates et très-dures, avec lesquelles ils frappaient à deux mains. Des Indiens se présentèrent aux Castillans pour leur demander ce qu'ils voulaient, et les invitèrent à se retirer. Ces derniers refusant de les écouter, le seigneur parut à la tête de ses gens, vêtu, à la manière d'autres chefs, d'une veste de coton; les autres étaient entièrement nus. Ils commencèrent l'attaque avec ardeur et en poussant des cris effroyables. Nuñez fit tirer quelques coups d'escopettes et d'arbalètes qui tuèrent plusieurs individus, et le reste, épouvanté par le jeu et par le bruit des détonations, prit aussitôt la fuite. Les Castillans les poursuivirent l'épée dans les reins, et, à l'aide des chiens qu'ils lâchèrent contre ces malheureux, six cents demeurèrent sur la place, et entre autres le cacique et plusieurs des principaux chefs. Les autres se sauvèrent, et l'on fit aussi des prisonniers dans le village. Il tomba au pouvoir des Espagnols une foule d'autres captifs, au nombre desquels se trouvaient le frère du cacique et des chefs habillés en femme. Nuñez pensa qu'ils étaient adonnés à la sodomie, et les fit déchirer par les chiens, sans que rien cependant justifiât cette cruauté (1).

On pilla le village et on y trouva beaucoup d'or. Quelques Castillans y tombèrent malades de faim et de lassitude. Nuñez demanda des gens pour le guider et porter le bagage, et continua sa route. Après vingt-cinq jours de marche (2), à partir de la terre de *Ponca*, il arriva au sommet des montagnes le 25 septembre et découvrit la mer du Sud. A cette vue, il se jeta à genoux et rendit grâce à Dieu. Ensuite il prit possession de cette mer au nom du roi de Castille et de Léon, et, pour prouver sa découverte, il coupa des arbres, planta des croix, entassa une quantité de pierres, et grava sur de gros arbres, avec la pointe d'un couteau, les noms de ses souverains. Étant descendu des montagnes pour explorer le pays du côté de la mer, il apprit qu'il y avait près de là un village bien peuplé, dont le chef, qui se nommait *Chiapès*, se préparait à lui résister. Il le rencontra, en effet, peu de tems après, ordonna une décharge de mousqueterie et lâcha les chiens. Les Indiens, effrayés d'un bruit qui ressemblait au tonnerre, du feu et de l'odeur de la poudre qu'ils croyaient sortir de la bouche de leurs ennemis, furent facilement dispersés. Un grand nombre périt sous le fer des Castillans et fut déchiré par les chiens; le reste échappa par la fuite. Nuñez députa quelques prisonniers auprès de Chiapès, pour l'assurer que, s'il voulait être son ami, il ne lui ferait aucun mal, mais que, s'il refusait, les Castillans ne lui laisseraient pas un homme en vie. Chiapès craignit que ceux-ci ne vomissent encore contre lui des éclairs, des tonnerres et des foudres; il se soumit à tout. Il apporta tout l'or qu'il possédait et qui se montait à 400 pésos. Nuñez l'accueillit amicalement et lui donna des miroirs, des sonnettes, des grains de chapelet, des ciseaux et des haches. Ensuite il congédia les gens de Quaréquà, en leur fesant quelques présents dont ils furent contents, et envoya chercher les Castillans qui étaient restés malades dans leur village.

Il détacha, en même tems, le capitaine Francisco Pizarro, Juan de Escaray et Alonso Martin de Don Bénito, avec douze hommes, pour reconnaître la côte de la mer. Alonso Martin y parvint au bout de deux jours, et trouva deux canots à sec sans voir aucune apparence d'eau; mais bientôt le flux arriva et enleva les canots à six pieds de hauteur. Le long de cette côte la marée monte et baisse de six heures en six heures, et sa hauteur y est de dix-huit piés, de sorte que les grands navires restent à sec à la distance d'une bonne demi-lieue.

Lorsque les Castillans furent arrivés de Quaréquà, Nuñez invita le cacique Chiapès à l'accompagner avec une partie de ses gens. Il laissa dans le village quelques Castillans qui avaient les pieds foulés, et prit le chemin de la mer avec quatre-vingts soldats. Là, il entra (le 29 septembre) dans l'eau jusqu'à la ceinture, armé d'une épée et d'un bouclier, et dit à ses compagnons: « Vous êtes témoins que je prends » possession de cette mer et de tout ce qui en dépend, au » nom des rois de Castille et de Léon, et je proteste qu'avec » cette épée je leur en conserverai le domaine. » Il embarqua son monde dans deux canots appartenant à Chiapès, et passa une grande rivière pour aller au village d'un autre cacique, appelé *Cocurà*. Ce chef se présenta pour lui résister; mais ayant vu plusieurs de ses gens frappés mortellement à ses côtés, il prit la fuite. Nuñez envoya après lui quelques gens de Chiapès pour lui offrir son amitié, le menaçant, s'il la refusait, de lui faire subir le même traitement qu'à ceux qui avaient voulu résister. Cocurà, persuadé que les chrétiens étaient invincibles, alla trouver leur chef, lui présenta 650 pésos d'or et fit sa paix.

Nuñez retourna au village de Chiapès, d'où il partit bientôt pour examiner un golfe qui paraissait s'étendre fort avant dans les terres. Chiapès chercha à l'en dissuader, à cause du danger qu'il y avait de naviguer dans cette saison (octobre, novembre et décembre); mais Nuñez rejeta ce conseil en disant que Dieu l'aiderait. Chiapès consentit à l'accompagner pour lui prouver sa fidélité. Ils s'embarquèrent avec quatre-vingts hommes et nombre de rameurs indiens dans neuf canots, et entrèrent dans ce golfe, le 29 septembre, jour de *San-Miguel*, ce qui lui fit donner ce nom.

(1) Selon Herréra; Gomara dit le contraire.
(2) La distance n'était que de six journées.

A peine avaient-ils quitté le rivage, que la mer devint furieuse. Pour empêcher les canots d'être submergés, les Indiens les lièrent avec des cordes deux à deux et trois à trois, et étant arrivés à l'abri d'une petite île, ils y débarquèrent et les lièrent à des pointes de rocher et à des tiges d'arbrisseaux. Pendant la nuit l'île fut inondée, et ils se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le lendemain la mer se retira, mais les canots avaient été brisés ou entr'ouverts en plusieurs endroits, et tous étaient remplis de sable et d'eau de mer. Le manque de vivres rendit bientôt leur situation des plus critiques. Dans cette extrémité, ils arrachèrent les écorces d'arbrisseaux et les mâchèrent avec des herbes pour boucher les fentes et les ouvertures de ceux des canots qui n'étaient pas entièrement brisés. Ils s'y rembarquèrent tous épuisés de besoin, pour chercher dans un recoin de ce golfe le seigneur d'une terre appelée *Tumaco*. Sur le refus qu'il fit de les recevoir, Nuñez donna ordre aux plus robustes de l'attaquer, et aidés par les chiens affamés, ils en eurent bientôt tué un grand nombre; le cacique lui-même fut blessé. Chiapès envoya de ses gens pour l'avertir de la force des Castillans; mais Tumaco refusa de les écouter. Chiapès lui en députa d'autres pour le prévenir comme ami que, s'il ne se rendait auprès de Nuñez, il ne pouvait pas échapper de ses mains. Le cacique se décida alors à envoyer son fils. Nuñez lui fit de grandes caresses, lui donna une chemise et quelques présents, et lui permit ensuite de retourner chez son père. Le troisième jour, Tumaco vint avec une suite nombreuse. Chiapès lui dit que les Castillans étaient étrangers, mais de bons amis, et qu'il était raisonnable de les aider. Tumaco, gagné par cette assûrance, s'adoucit et fit venir un présent qui pesait 614 *pesos* de l'or le plus estimé, 240 grosses et belles perles et beaucoup d'autres plus petites. Les Indiens, pour tirer ces perles des huîtres, exposaient celles-ci au feu, et il en résultait que leur blancheur naturelle était considérablement détériorée. Les Castillans leur ayant indiqué le moyen de les ouvrir, Tumaco envoya de ses gens pour en prendre davantage: au bout de quatre jours, ils en apportèrent 12 marcs. Nuñez apprit de ces deux caciques qu'à cinq lieues de là il y avait une île dans l'enceinte de ce golfe où l'on pêchait des perles aussi grosses que des fèves. Il voulut y passer sans perdre de tems; mais les caciques lui conseillèrent de différer son voyage jusqu'au commencement de l'été, lorsque la mer serait tranquille. Nuñez suivit cet avis. Le cacique Tumaco lui dit que la côte était sans fin et lui montra qu'elle tirait vers le Pérou; qu'il y avait partout grande abondance d'or, et que les naturels du pays se servaient de certains animaux (le lama) pour porter leur bagage. Nuñez, enchanté de cette nouvelle, résolut de retourner à Darien pour y attendre l'été. Il prit congé des deux caciques, qui le quittèrent avec regret. Leur ayant recommandé les Castillans malades, il partit avec des Indiens pour porter les bagages, prit une autre route afin de découvrir plus de terres, et arriva dans la seigneurie d'un autre cacique, appelé *Téaochàn*, qui, trop faible pour résister, vint au-devant de lui avec un présent de mille castillans d'or en lames bien fabriqués et de deux cents perles très-fines. Il fournit des vivres à l'expédition, et persuada à Nuñez de congédier les Indiens de Chiapès, auxquels il donna des vivres pour le voyage. Il régala les Castillans pendant trois jours, les pourvut des provisions nécessaires, et chargea des Indiens, sous les ordres de son fils aîné, de porter les fardeaux. Celui-ci les conduisit par la terre de *Pòncra*, cacique puissant et ennemi de Téaochan, qui, à l'approche des Espagnols, se retira dans les montagnes. Dans cette route les Castillans manquèrent d'eau en plusieurs endroits, et ils eussent péri de soif si les guides n'en avaient pas trouvé au coin d'une vallée. Il n'était pas resté un seul habitant au village de Poncra; mais on y découvrit 3,000 pésos d'or. Nuñez envoya quelques-uns de ses gens auprès de ce chef pour l'inviter à revenir et lui offrir son amitié. Il le menaçait, en cas de refus, d'aller le chercher et de le faire dévorer par ses chiens. Poncra, épouvanté, se hâta d'obéir avec trois autres chefs, ses vassaux. Ce cacique ne ressemblait nullement aux autres Indiens: il était fort laid et mal proportionné. Plusieurs caciques étant venus se plaindre à Nuñez des maux que Poncra leur avait fait souffrir, et celui-ci refusant de dire où il avait pris son or, il fut livré aux chiens avec ceux qui l'accompagnaient. Les Castillans restés chez Chiapès se mirent en route dès qu'ils furent en état de supporter les fatigues du voyage. Les Indiens qui les accompagnaient les conduisirent sur les terres d'un cacique nommé *Bononiamà*, qui les logea, leur donna 2,000 pésos d'or et les mena à Nuñez, auquel il donna de nouveaux renseignements sur le Pérou.

Après avoir resté trente jours dans le village de Poncra, Nuñez partit avec les gens du cacique Téaochan, et suivit les bords de la rivière de Comagre, laquelle donne son nom à la région et à la terre du même cacique, dont le fils parla aussi du Pérou. Il passa ensuite par de hautes montagnes où il n'y avait que très-peu d'habitations. Après trois jours de marche, il arriva au village d'un cacique nommé *Buchebucà*, qui s'était sauvé avec ses sujets. Les Téaochanais, les ayant trouvés dans un bois, apprirent d'eux qu'ils s'étaient enfuis parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres à offrir. Ils apportèrent quelques vases et des lames d'or. Deux jours après, il passa par des villages dépeuplés, où les vivres commencèrent à manquer. Un autre cacique, nommé *Chioriso*, qui habitait les montagnes, envoya à Nuñez trente lames d'or, qui pesaient 1,400 castillans, et reçut en échange des haches de fer et divers autres objets. Nuñez continua son chemin et arriva à la terre d'un autre cacique, nommé *Pocoròsa*, qui s'enfuit aussi, mais qui reparut ensuite avec un présent de 1,500 pésos d'or et quelques Indiens esclaves. Les Castillans, accablés de fatigue, restèrent trente jours dans cet endroit pour se délasser. Le cacique conseilla à Nuñez de prendre par les terres d'un grand seigneur, nommé *Tubanamà*, redouté de tous ses voisins, et dont le fils de Comagre avait aussi parlé. Nuñez choisit soixante de ses hommes les plus forts et les plus courageux, et marchant jour et nuit, le surprit à la pointe du jour avec sa famille, qui consistait en quatre-vingts femmes. Il occupait un immense village, dont les habitations étaient séparées les unes des autres. Tubanama était la terreur des environs, et les caciques vinrent de toutes parts se plaindre de lui. S'étant jeté aux pieds de Nuñez, auquel il fit toutes sortes de caresses, il obtint sa liberté. Il lui fit apporter 3,000 pésos d'or fin ouvragé, savoir: des bracelets, des pendants d'oreilles et autres ornements de femmes; et trois jours après, des seigneurs, ses vassaux, envoyèrent 6,000 pésos d'or au cacique, qui les présenta aussi à Nuñez. Celui-ci lui demanda d'où il tirait cet or, mais il refusa de le lui dire. Nuñez fit creuser la terre, et jugea par certains signes que le pays devait abonder en or. Il résolut d'établir plus tard deux villages, l'un dans cet endroit et l'autre dans la terre de Pocorosa, afin de protéger les mines et le commerce d'une mer à l'autre. Nuñez se mit en marche avec toutes les femmes de Tubanama, un de ses fils et tout ce qu'il put emporter. Attaqué peu après de la fièvre, il fut obligé de se faire porter sur les épaules par des Indiens, dans un *hamaca*, jusqu'à Comagre. Le jeune cacique, qui venait de succéder à son père, reçut Nuñez avec joie, et lui présenta 2,000 pésos d'or. Le chef

espagnol lui donna en échange une chemise de lin et d'autres objets, dont il parut enchanté. Au bout de quelques jours, Nuñez, guéri de sa fièvre, résolut de partir pour Darien, où il rapportait plus de 40,000 pésos d'or. Il remonta au village du cacique *Poncra*. Six Castillans étant venus de Darien pour le prévenir qu'il était arrivé deux navires d'Española chargés de vivres, il prit les devants avec vingt soldats, laissant le reste pour le suivre à l'aise, et rentra à Darien le 19 janvier 1514. Après avoir mis à part le quint du Roi, il distribua le reste parmi ses gens, dont chacun, dit Herréra, s'estima le plus heureux des hommes.

Nuñez chargea un de ses amis, qui l'avait toujours accompagné, Pédro d'Arbolancha, natif de Bilbao, d'aller rendre compte au roi de la découverte de la mer du Sud, et lui présenter, en même tems, les perles les plus précieuses. Ce messager partit au commencement de mars, et arriva à bon port à sa destination.

Juan-Rodriguez de Fonséca, évêque de Burgos, et le grand commandeur Lopé de Conchillos, qui gouvernait alors les affaires du Nouveau-Monde, le présentèrent au roi, qui fut ravi des bonnes nouvelles et des richesses qu'il lui apportait; il ordonna à l'évêque de Burgos de récompenser Vasco Nuñez des grands services qu'il lui avait rendus.

Après le départ d'Arbolancha, Nuñez envoya Andrès de Garabito avec quatre-vingts hommes, pour déterminer la distance qu'il y avait de Darien à la mer du Sud. Nuñez, dans son voyage, était allé par mer jusqu'à la terre de Caréta; Garabito suivit le cours de la rivière *Trépadéra* jusqu'aux montagnes, et descendit par une autre rivière à la mer du Sud; comme il avait ordre de faire des esclaves, il prit sur ses bords les caciques *Chaquinà*, *Chacucà* et *Tamahè*, dont les terres étaient voisines de la côte. Ce dernier s'échappa pendant la nuit; mais voyant son frère, ses parents et ses sujets prisonniers, il retourna se livrer aux Castillans pour se sauver avec les autres; il porta à Garabito un présent d'or fin et une jeune Indienne d'un phisique fort agréable, qu'il dit être sa fille, et qu'il le pria d'accepter pour femme. C'était pour cela qu'il donna à ce cacique le nom de *Suégro*, ou beau-père; ensuite il le mit en liberté avec ses parents.

Nuñez envoya encore le capitaine Hurtado avec quarante autres soldats, contre les caciques *Bénamaguèy* et *Abraybè*, qui avaient refusé obéissance. Ce capitaine entra sur leurs terres, prit plusieurs Indiens, enleva beaucoup d'or et d'autres objets de valeur, et réduisit les provinces (1).

1513. *Nouvelles ordonnances concernant les Indiens; massacre des deux frères dominicains Juan Garcès et Francisco de Cordoba, par les naturels de Cumana.* De nouvelles ordonnances, divisées en trente deux chapitres, prescrivaient aux Espagnols qui avaient reçu des Indiens en partage de leur fournir des vivres, de leur construire des *bohios* ou cabanes, et de détruire celles qu'ils occupaient auparavant, pour leur ôter le désir d'y retourner. Elles enjoignaient en outre de procéder à ce changement avec douceur, et de faire servir les images et les ornemens des églises à la conversion des idolâtres. Les Castillans qui possédaient cent cinquante Indiens devaient apprendre à lire et à écrire à l'enfant qui montrerait le plus de dispositions, afin qu'il pût enseigner les autres, et les enfants des caciques, âgés de moins de treize ans, devaient être admis, pendant quatre ans, chez les religieux franciscains pour y apprendre la lecture, l'écriture et les éléments de la langue latine. L'on décréta des peines contre quiconque emploierait les Indiens à porter des fardeaux, attendu que les animaux domestiques, propres à cet usage, s'étaient déjà fort multipliés. On décida que ceux qui travaillaient aux mines d'or n'y seraient occupés que cinq mois de l'année; que les femmes enceintes ne seraient assujetties à aucun travail; qu'un maître ne pourrait se servir des Indiens des autres, ni fustiger les siens, ni les mettre en prison, et enfin qu'il y aurait dans chaque village deux visiteurs chargés de prononcer sur le sort de ceux qui mériteraient des châtiments.

Le père *Fr. Pédro de Cordoba* obtint du roi la permission de passer, avec des religieux de son ordre, dans la Terre-Ferme, pour y prêcher l'Évangile aux habitants, et on devait lui fournir à Española tout ce qu'il demanderait pour cet objet. Toutefois, avant de choisir le lieu le plus convenable à la fondation d'un monastère, il envoya, pour sonder les dispositions des indigènes, trois religieux qui devaient débarquer sur la côte de la Terre-Ferme la plus voisine, c'est-à-dire à environ deux cents lieues. C'étaient les pères *Antonio Montésino*, *Francisco de Cordova* et *Juan Garcès*. Le premier tomba malade à l'île de San-Juan, et y resta. Les autres continuèrent leur route, et allèrent aborder à la Terre-Ferme. Ils s'arrêtèrent dans un village sur la côte de Cumana, où ils furent bien accueillis, et les marins qui les avaient amenés les y laissèrent. Peu de tems après, il se présenta un navire pour acheter des perles. Les Indiens s'empressèrent de fournir des vivres à l'équipage, et le seigneur du lieu, auquel les chrétiens avaient donné le nom d'*Alonso*, accepta l'invitation que lui fit le capitaine de venir dîner à son bord. Il monta dans la chaloupe, sous les auspices des religieux, avec sa femme et une suite de dix-sept personnes; mais à peine eut-il mis le pied sur le pont, que le navire déploya ses voiles, et l'équipage, l'épée à la main, empêcha ce malheureux de se jeter à l'eau. Les habitants du village, croyant les religieux complices de cette perfidie, voulurent les massacrer sur-le-champ. Mais ceux-ci s'excusèrent de leur mieux, et parvinrent à les apaiser par la promesse de leur faire rendre leurs compagnons au bout de quatre lunes. Un autre navire arriva sur ces entrefaites, et le capitaine, auquel on raconta les détails de cette affaire, offrit d'en donner avis à Española, et d'obtenir la reddition des Indiens. Les religieux écrivirent en même tems à leur prélat, Pédro de Cordova, que, si Alonso et ses gens n'étaient pas renvoyés avant quatre mois, leur perte était assurée. Malheureusement les juges d'appel de Santo-Domingo avaient acheté ces Indiens pour leur compte, et refusèrent de s'en dessaisir. Le capitaine qui les avait vendus se sauva dans le monastère de la Merci, et les Indiens n'étant pas rendus dans le tems convenu, les religieux furent massacrés.

On avait bâti, pour la commodité de la pêche des perles, un village dans la petite île de Cubagua (1). Comme cette île ne renfermait pas d'eau potable, les Espagnols étaient obligés d'en aller chercher sur la côte voisine de Terre-Ferme. Il en résultait des démêlés continuels avec les Indiens, et les Espagnols en enlevaient toujours quelques-uns pour les vendre à Española (2).

1514. *Expédition de Nuñez contre les naturels du pays arrosé par le Rio-Grande.* Pendant que Nuñez attendait les pouvoirs de Castille, il apprit que des Indiens étaient entrés dans la terre voisine du fleuve qui se décharge dans le golfe d'Uraba

(1) Herréra, déc. I, lib. IX, cap. 1, 2, 3, 6, 7 et 13. — *Idem*, déc. I, lib. X, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6. — Gomara, lib. II, cap. 62, 63 et 64.

(1) A six lieues au N. de la Punta de Araya et de la côte de Guaranâche.

(2) Herréra, déc. I, lib. lib. IV, cap. 14 et 15.

par sept bouches, et qui, à cause de sa grandeur, fut appelée *el Rio-Grande-de-San-Juan*, que ces Indiens vivaient dans les marécages, et trouvaient, dans les montagnes voisines, quantité d'or qu'ils échangeaient contre les choses nécessaires à la vie. Nuñez résolut d'aller les visiter. Ayant embarqué trois cents soldats sur des brigantins et des canots, il remonta le fleuve l'espace de douze lieues, et traversa plusieurs lacs bordés de grosses cannes et de roseaux, et où l'on voyait la nuit une infinité de chauve-souris. Il arriva en vue des montagnes, mais ne put y pénétrer, à cause des marécages. Là, les Castillans virent approcher un grand nombre de canots montés par des Indiens armés d'arcs et de flèches empoisonnées, qui, après les avoir déchargés, se réfugièrent dans les canots de ces lacs si étroits, qu'il était impossible de les y suivre. Les Castillans continuèrent à remonter le fleuve jusqu'à un endroit où il forme une espèce de lac, au milieu duquel était une petite île couverte de cabanes et occupée par quatre mille Indiens. Ceux-ci se présentèrent au combat et blessèrent mortellement, avec leurs flèches, plusieurs Castillans. Nuñez se retira à quelque distance pour rassembler tout son monde, et ayant ordonné une décharge générale d'escopettes, les Indiens prirent aussitôt la fuite. Toutefois, voyant les Castillans entrer dans leurs maisons, où ils avaient laissé leurs femmes et leurs enfants, ils revinrent sur leurs pas et firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de dards. Nuñez, blessé avec un grand nombre des siens, crut devoir battre en retraite, et retourna à Darien (1).

Administration de Pédrarias Davila. Le roi ayant appris la mort d'Alonso Ojéda, de Diégo de Nicuésa et de Juan de la Cosa, et les divisions qui existaient entre les Castillans de Darien, nomma Pédrarias Davila gouverneur du pays. Il lui enjoignit de traiter les Indiens avec clémence, et de rendre compte de son administration à Vasco Nuñez de Balboa. Sur ces entrefaites, Calcédo et Colménarès arrivèrent avec les renseignements fournis par le fils de Comagre, concernant l'autre mer et les richesses qu'elle renfermait. Cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la Castille, et lorsque Pédrarias arriva à Séville, il trouva deux mille jeunes gens de famille noble et bien équipés, qui demandèrent à l'accompagner. Il en engagea quinze cents, et le roi accorda 54,000 écus pour les dépenses de l'expédition. Il nomma Juan de Quévédo évêque de Santa-Marta-del-Antigua-del-Darien, et lui adjoignit un certain nombre de prêtres.

Dans les instructions qu'il reçut du roi pour le gouvernement de Darien et de la Castille del Oro, Pédrarias devait établir des villages dans les situations les plus favorables pour faciliter les découvertes d'autres pays. Les habitants déjà établis ne devaient payer aucun droit jusqu'à son arrivée, et seulement le quint après. Les Indiens amis ne devaient être assujettis à aucune taxe ou imposition pendant vingt ans. Il avait ordre d'envoyer en Espagne du bois de Brésil (*cæsalpinia echinata*), qui était jugé meilleur que celui d'Española, de ne point emmener avec lui les enfants de ceux qui auraient été punis par l'inquisition, ni de ceux qui auraient été brûlés, et s'informer si cette province avait été découverte par Christophe Colomb.

Le roi fit dresser une carte marine pour la navigation aux Indes, par Juan Dias de Solis et Juan Vespuccii. On prépara dix-sept navires bien pourvus de diverses armes, telles que des arquebuses, des arbalètes, des épées, des lances, des piques, des boucliers de Naples faits de bois des Canaries, et des casaques de toile de coton piquée (*escaupiles*). Les appointements de Pédrarias furent fixés à 366,000 *maravédis* par an; on lui accorda, en outre, une subvention de 200,000, pour l'aider à payer les frais de l'expédition. Un médecin devait recevoir 50,000 *maravédis*; un chirurgien et un pharmacien, chacun 30,000; trente hommes de pié pour veiller dans les forteresses, chacun 11,430; le mestre-de-camp Hernando de Fuenmayer, 100,000; le lieutenant-général, 6,000 par mois; les capitaines, 4,000; aux soldats, 2 ducats par mois, et les caporaux, 3. Juan d'Albomoz fut nommé surintendant de la pêche. Pédrarias reçut ordre de s'emparer des corsaires français qu'il rencontrerait. Il était porteur de dépêches pour l'amiral et les officiers royaux d'Española, pour Diégo Vélasquez, gouverneur de Cuba, et pour les gouverneurs des îles de San-Juan et de Jamaïca, qui devaient lui fournir des vivres et tout ce dont il aurait besoin. Il menait avec lui le père Juan de Quévédo, franciscain, évêque de Terre-Ferme, nombre de missionnaires du même ordre, des ecclésiastiques, Juan de Ayoro pour lieutenant, Juan de Espinosa pour alcade-major, Encise pour *alguazil-major*, ou grand prévôt, et quatre officiers royaux, dont l'un était Gonzalo Fernandez d'Oviédo y Valdez, en qualité de contrôleur des mines et des fontes d'or.

Pédrarias partit de San-Lucar, le 12 avril 1514 (1), avec dix-sept navires et quinze cents hommes; mais ayant essuyé une tempête presque au sortir du port, il perdit deux navires, et fut contraint d'y retourner. Il remit à la mer le 14 mai, et aborda à l'île de Goméra pour prendre de l'eau et du bois. De là il fit voile pour la Dominica, située à la distance de cinq cents lieues, et y arriva après une navigation de vingt-sept jours. Il y débarqua avec ses gens pour la reconnaître; mais les Indiens, armés de flèches empoisonnées, se préparant à l'attaquer, il continua sa route vers la Terre-Ferme, et alla relâcher au port de Santa-Marta. Les habitants, qui avaient déjà vu des Castillans, entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour empêcher le débarquement, et tuèrent deux hommes à coups de flèches. Toutefois, quelques coups d'escopettes les firent bientôt retirer. Les Espagnols les poursuivirent jusqu'au premier village, où ils prirent toutes les femmes et les enfants qui n'avaient pu se sauver. Les guerriers revinrent à la charge; mais ils furent encore repoussés. Quelques escadrons pénétrèrent ensuite plus avant dans l'intérieur du pays. Ils sommèrent les Indiens qu'ils rencontrèrent de devenir chrétiens et d'obéir au roi de Castille; mais ceux-ci leur répondirent le plus souvent par une nuée de flèches. Les Castillans pillèrent alors leurs cabanes, où ils trouvèrent des objets en or, des émeraudes et autres pierres précieuses enchâssées d'or, un peu d'ambre, quantité de filets, de couvertures de coton, des plumes de diverses couleurs, des vases pour conserver l'eau et le vin, et d'autres vaisseaux de terre peints et de diverses formes. Pédrarias mit en liberté les prisonniers, en leur donnant quelques babioles.

La flotte, étant sortie de Santa-Marta pour aller au port de Cartagéna, éprouva un gros vent et des courants qui la contraignirent de passer outre, et elle aborda à l'île *Fuerté* (2), à cinquante lieues de Darien.

Vers la fin de juillet, la flotte pénétra dans le golfe de Urabà, pour se rendre à Darien, à une lieue et demie de la mer. Pédrarias envoya un messager à Nuñez, pour l'avertir

(1) Herréra, déc. I, lib. X, cap. 9.

(1) Peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

(2) Sur la côte de Cartagéna, près l'embouchure de Sinu, vis-à-vis la pointe de Piédras.

de son arrivée en qualité de gouverneur. Il fut fort étonné de trouver le commandant vêtu d'une camisole de coton, d'un caleçon et de souliers de corde, et dont la demeure était une case couverte de feuilles. Celui-ci lui témoigna sa satisfaction de cette circonstance, et l'assûra que tous ses gens étaient prêts à le recevoir et à lui obéir, bien qu'il eût alors avec lui quatre cent cinquante soldats vaillants et infatigables. Malgré cet acte de soumission, Pédrarias le déposa, lui donna pour successeur le licencié Espinosa, sergent-major, le jeta dans les fers, et le condamna à une amende de quelques millions de castillans, en expiation de la mort de Nicuésa et des torts qu'il avait eus envers le bachelier Encise et autres. Nuñez paya cette somme et recouvra sa liberté. Pédrarias, guidé par ses conseils, se disposa à établir trois villages dans les terres des caciques Comagre, Pocorosa et Tubanamà. Cependant les provisions de la flotte commençaient à diminuer, et il était impossible de s'en procurer pour tant de monde. D'un autre côté, les cabanes étaient entourées de marécages qui occasionnaient des maladies dont un grand nombre d'Espagnols moururent. Pédrarias quitta alors Darien, pour camper à une petite distance sur les bords du fleuve *Corobari*, où il tomba malade lui-même, et chaque jour la faim et la maladie enlevaient plusieurs de ses gens, qui étaient réduits à se nourrir d'herbes et de racines. Plusieurs demeuraient sans sépulture, parce que les vivants n'avaient pas la force de les enterrer. Il en périt environ sept cents dans l'espace d'un mois. Dans cette extrémité, le gouverneur permit à ses principaux officiers de retourner en Castille, et à d'autres d'aller avec Diégo Vélasquez. Cependant sa santé s'étant rétablie, il envoya le capitaine Luis Carrillo, avec soixante hommes, fonder un village sur les bords d'un fleuve situé à sept lieues de Darien, et qu'on appela *Río-de-las-Anadès;* mais on n'y trouva ni Indiens ni vivres, et l'entreprise échoua. Pédrarias, loin de se décourager, ordonna à son lieutenant-général, *Juan de Ayora*, d'aller avec des hommes qu'il avait amenés et une partie des anciens, chercher le plus d'or qu'il pourrait, et bâtir trois villages fortifiés dans les terres de Pocoròsa, de Comagre et de Tubanamà. Ayora s'embarqua avec ses gens dans un navire et trois ou quatre caravelles, et relâcha au port de Comagre, à vingt-cinq ou trente lieues de Darien. Il expédia aussitôt le capitaine Francisco Bécerra, avec cent cinquante hommes, vers la mer du Sud, pour découvrir une situation propre à asseoir un établissement. Cet officier y arriva par un chemin beaucoup plus court que celui qu'avait pris Nuñez, et estima à vingt-six lieues seulement la distance d'une mer à l'autre.

Après le départ de cette expédition, Juan de Ayora donna ordre à Garci-Alvarez de mettre les malades à bord des navires, et d'aller l'attendre au port du cacique Pocorosa. Il se rendit en même tems auprès du cacique Ponca, et quoique reçu par ce dernier en qualité de confédéré, il s'empara de tout l'or qu'il trouva dans sa cabane. Il passa ensuite chez Comagre, qui lui donna de l'or et des vivres; mais de Ayora, non content de ces présents, lui enleva ses femmes. Il emmena aussi celles de Pocorosa, qui s'était retiré dans les bois pour l'éviter. Ce dernier, craignant de tomber entre ses mains, revint peu après, avec autant d'or qu'il en pouvait porter, afin de l'engager à lui rendre ses femmes; mais l'Espagnol le conduisit dans la terre de Tubanamà, dans l'espoir de l'épouvanter, ainsi que les autres caciques, par la vue de ce chef prisonnier. Tubanamà, fidèle à ce qu'il avait promis à Nuñez, donna aux Castillans de l'or et des pierreries. Malgré ce bon accueil, tous les gens de sa maison furent faits esclaves. Tubanamà, indigné, quitta alors le camp espagnol, et ayant appelé ses sujets et ses voisins à son secours, il vint fondre sur Ayora; mais trop faible pour se défendre contre les épées et les chiens, il se retira. De Ayora construisit un fort de terre et de branchages, dans lequel il laissa *Hernan Pérez de Ménésès*, avec soixante soldats, pour protéger son flanc, et conserver sa communication avec Francisco Bécerra, et retourna vers Garci-Alvarez, qui l'attendait avec ses navires dans la rivière appelée *Santa Cruz* (*Fanum S.-Crucis*), et là il jeta les fondemens de la ville du même nom, et y établit des juges de police et des officiers, selon les instructions qu'il avait reçues de Pédrarias; mais cette ville fut bientôt détruite par les Indiens.

1515. Le capitaine Luis Carrillo, ne trouvant pas avantageuse la pêche de las Anadès, abandonna cette situation, et employa les plus robustes de ses gens à la chasse des Indiens dans la terre de *Abrayba*, cacique de la province appelée *Céracanà*. Les cabanes (*barbacoas*) de ceux-ci étaient bâties sur des arbres au milieu de l'eau. Ils s'y défendirent quelque tems avec des bâtons. Les Castillans réussirent à s'emparer de sept de ces cabanes, et prirent plus de quatre cents individus qu'ils se partagèrent, après quoi ils retournèrent au village de las Anadès et de là à Darien. Après le retour de Carrillo, Pédrarias envoya Vasco Nuñez chercher l'idole de *Dobayba* sur les bords du fleuve de Darien. Nuñez s'embarqua avec deux cents hommes dans plusieurs canots. Il avait à peine mis le pied sur le territoire des *Gugùra*, que ces peuples sortirent dans un grand nombre de pirogues et surprirent les Castillans, dont la moitié fut tuée ou noyée. Carrillo fut du nombre des tués. Nuñez, blessé à la tête, gagna la terre avec le reste de ses gens. Les Indiens les poursuivirent et les combattirent jusqu'à la nuit, que Nuñez mit à profit pour opérer sa retraite. La récolte du maïs de ce pays ayant été détruite par les langoustes (*langosta*), il jugea impossible de s'y maintenir. Il prit, en conséquence, sa route par les montagnes et les vallées, et revint à Darien.

Vers le même tems, Pédrarias envoya son neveu à *Zénù* et aux mines de *Turifi*, à trente lieues à l'est de Darien. S'étant embarqué avec quatre cents hommes dans deux caravelles, le jeune Pédrarias resta trois mois sans oser pénétrer plus de six lieues dans le pays. Un cacique lui dit que ces mines étaient à trois journées de là, et proposa de l'y conduire. Il refusa cette offre, ainsi que celle de plusieurs caciques qui vinrent lui demander la paix. Dans une rencontre avec les Indiens, il eut quinze Castillans tués et trente blessés qui moururent de leurs blessures. Il quitta ce pays et amena à Darien cinq cents captifs, parmi lesquels se trouvait ce cacique qui lui avait indiqué la situation des mines. Ces Indiens furent vendus dans les îles à un prix élevé.

Le bruit se répandit à son retour que la province de Zénù abondait en or, et était remplie de sépultures où était tout l'or que les morts avaient possédé durant leur vie. Le bachelier Encise s'y rendit à l'invitation de Pédrarias, et rencontra deux caciques, qu'il somma de lui obéir comme représentant le Roi de Castille. Ceux-ci lui répondirent qu'il n'y avait qu'un seul Dieu qui gouvernât le ciel et la terre; que le pape donnait ce qui n'était pas à lui; que le roi qui demandait et qui acceptait des largesses devait être un fou, puisqu'il prenait des choses qui appartenaient à un autre; que, si Encise voulait entrer chez eux, ils mettraient sa tête au bout d'un bâton, comme ils avaient fait à d'autres de leurs ennemis qu'ils lui montrèrent; qu'ils étaient propriétaires de ces terres et qu'ils n'avaient pas besoin d'eux. Encise renouvela sa demande et les menaça en vain de la guerre et de l'esclavage. Il attaqua alors leur village et s'en empara, ainsi que de l'un de ces caciques. Cette affaire coûta la vie à deux Castillans.

Juan de Ayora ayant appris qu'il y avait vers l'ouest un seigneur très-riche, nommé *Sécativa*, y envoya Gamarra par mer avec quelques soldats, pour s'emparer de ses gens et de ses richesses, sous prétexte de lui demander obéissance au roi de Castille. Sécativa, informé de ce projet, plaça en lieu sûr les femmes et les enfants de ses sujets, et se portant en embuscade près du village, il attaqua à l'improviste les Castillans, dont un petit nombre n'eut que le tems de regagner leurs barques. Les Indiens exercèrent mille cruautés sur les prisonniers, dont ils réussirent à s'emparer. Ils leur firent couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : Mange de l'or, chrétien. Ensuite ils les coupèrent en morceaux, et suspendirent leurs ossements dans les temples comme des trophées.

De Ayora, irrité du résultat de cette expédition, ordonna d'arrêter le cacique Pocorosa, de piller son village et ses terres, et d'emporter tout l'or qu'il pouvait avoir. Mais Pocurosa fut averti de ce projet par un Castillan de Nuñez, appelé *Eslava*, que cette trahison indignait. Ayora, encore une fois trompé dans son attente, retourna à Darien, où il déroba un navire et retourna en Castille.

En même tems, le capitaine Garci-Alvarez, qui était resté avec ses gens à Santa-Cruz, fesait des incursions dans les villages circonvoisins. Pocorosa, serré de près, assembla tous ses gens et ses amis, et attaqua de nuit les Castillans, dont la plupart furent blessés; mais les flèches dont ils étaient atteints n'étant pas empoisonnées, ils furent bientôt en état de combattre l'épée à la main. Les Indiens, armés de bâtons brûlés par les deux bouts, combattirent vaillamment, et après deux heures de mêlée, tous les Castillans furent tués avec leur capitaine, à l'exception de cinq, qui, profitant du jour qui venait de paraître, se sauvèrent et arrivèrent à Darien. La ville de Santa-Cruz fut ainsi dépeuplée six mois après son établissement. Il n'y resta qu'une seule femme castillane, que Pocorosa prit pour lui.

Cependant le roi voulant récompenser Vasco Nuñez des services qu'il avait rendus, lui donna le titre d'*adelantado de la mer du Sud*, qu'il avait découverte, et, en outre, le gouvernement des provinces de Panama (1) et de Coyba (2). Ce titre excita la jalousie de Pédrarias et de ses amis. Bientôt après, Garabito arriva de l'île de Cuba avec soixante Castillans pour prendre les ordres de Vasco Nuñez. Il avait l'espoir que le roi lui donnerait des pays situés près de la mer du Sud pour y former des établissements. Garabito aborda à six lieues du port de Darien, et avertit secrètement Nuñez de son arrivée; mais Pédrarias le fit prisonnier, l'enferma dans une cage de bois, et refusa même à l'évêque de Darien de l'envoyer achever la découverte de la mer du Sud. Il confia ce soin au capitaine *Gaspar de Moralès*, son valet ou parent, natif de Ségovia, et mit à ses ordres soixante Castillans, pour passer dans les îles que les Indiens appellent de *Térarergui*, nommées ensuite *de las Perlas*, et particulièrement à celle de *Isla-Rica*. Moralès prit la route que Vasco Nuñez avait suivie, et arriva à la côte du Sud, dans la terre d'un cacique appelé *Tutibrà*, qui lui donna quatre canots. Il y laissa le capitaine *Peñalosa* avec la moitié de son monde, partit avec les autres pour le village d'un autre cacique, nommé *Tunàca*, qui l'accueillit comme ami et lui fournit beaucoup de vivres. Ce lieu étant plus commode pour passer aux îles, il s'embarqua, accompagné de Francisco Pizarro, dans de grands canots conduits par les sujets des caciques Chiapès et Tumaco. Une tempête dispersa les canots pendant la nuit; mais le lendemain matin ils se retrouvèrent à une de ces îles. Les habitants célébraient alors une de leurs fêtes, et selon leur coutume, les hommes étaient séparés des femmes. Les Castillans étant descendus dans l'endroit occupé par ces dernières, voulurent s'en emparer. Les Indiens vinrent aussitôt fondre sur eux avec des dards brûlés par les bouts et en blessèrent quelques-uns; mais effrayés à la vue des chiens qu'on lâcha contre eux, ils prirent la fuite. Toutefois, préférant la mort à la perte de leurs femmes et de leurs filles, ils renouvelèrent le combat, mais avec aussi peu de succès.

Moralès passa de là à la plus grande de ces îles, dont le roi sortit avec tous ses gens pour l'empêcher de débarquer. Celui-ci, repoussé quatre fois, revint autant de fois à l'attaque. Les Indiens qui accompagnaient les Castillans lui ayant dit qu'ils étaient invincibles, qu'ils avaient vaincu Ponca, Pocorosa, Quaréca, Chiapès, Tumaco et autres, le cacique demanda la paix, et fit apporter un petit panier de jonc rempli de riches perles qui pouvaient peser 110 marcs. Moralès donna à ce chef des haches de fer, dont il fut enchanté. Il mena Moralès et quelques-uns de ses gens dans une petite tour de bois d'où on découvrait toute la mer, et leur montrant la terre qui se prolonge vers le Pérou, il leur dit : « Regardez cette vaste mer et toutes ces îles qui dépendent de mon empire; elles seront à votre service aussi long-tems que vous serez mes amis. Je prise votre amitié plus que les perles, et jamais vous n'en manquerez. » Il s'engagea à payer au roi de Castille 100 marcs de perles par an, consentit à être baptisé sous le nom de Pédrarias avec tous ceux de sa maison, fournit des canots aux Castillans pour retourner en Terre-Ferme, et les accompagna jusqu'aux bords de la mer, d'où ils retournèrent à Darien.

Il y avait une si grande quantité de cerfs et de lapins dans cette île, qu'on les tuait à coups de bâton. On y fesait du pain de maïs et de yucca. Ses productions, en général, étaient semblables à celle de Comagre; l'île de *Teràrequi*, située à 5 degrés de l'équateur, abondait en vivres et en poissons. Les sujets du cacique Pédrarias se livraient à la pêche des perles, qui sont plus grosses sur les côtes de l'île que partout ailleurs. Montés dans un canot et munis seulement d'une crosse en osier, au bout de laquelle était attachée une pierre, et d'une besace adaptée autour du cou pour recevoir les écailles, il plongeaient quelquefois à la profondeur de six piques. Les huîtres tiennent si fortement à la roche ou les unes aux autres, qu'il est difficile de les en détacher. Aussi les pêcheurs qui s'obstinaient trop long-tems perdaient la respiration et se noyaient, et d'autres étaient mangés par les gros poissons, tels que les *tiburones* ou marrages (*le squale-marteau*) et les *mantas* (1). Quelques-unes de ces huîtres contenaient vingt et jusqu'à trente perles.

Le capitaine Peñalosa s'étant emparé des biens du cacique *Tutibrà*, celui-ci résolut de se venger par sa mort et celle de Moralès : tous les caciques des environs, au nombre

(1) On dit que Tello de Gusman y débarqua en 1515, et qu'il y trouva beaucoup d'Indiens employés à la pêche, qui lui firent entendre que le mot *Panama* signifiait, dans leur langue, un endroit qui abonde en poisson : *lugar adonde se toma mucho pescado*. Sous le gouvernement des caciques, Panama comprenait les provinces suivantes, savoir : Caréta, Aila, Comagre, Chiam, Coyba, Chame, Chine, Neta, Tobre, Irota, Haylia, Burica et Escotia.

(2) Ile située sur la côte de Véragua, à la distance de cinq lieues de la pointe Blanca. Nuñez avait demandé cette île, croyant qu'il y avait une grande quantité de perles et d'or.

(1) Mot qui signifie couverture. Ce poisson, qui ressemble à la raie, enveloppe ces malheureux plongeurs et les écrase contre le fond. (*D. Ulloa.*)

de dix-huit, épousèrent la querelle. Gaspar de Moralès, à son arrivée en Terre-Ferme, envoya Bernardin de Moralès pour en avertir Péñalosa et ses gens, et lui ordonna de retourner à Darien. Bernardin fut parfaitement accueilli au village du cacique. Les Castillans furent logés dans une de ces maisons; mais, lorsqu'il les sut plongés dans un profond sommeil, il y fit mettre le feu. Quelques-uns furent brûlés, et les autres échappèrent. Le cacique *Chirucà*, qui accompagnait Moralès, s'enfuit avec son fils. Toutefois, ayant été atteint peu après et soumis à la torture, ils révélèrent le complot. Moralès, épouvanté du danger qu'il avait couru, chargea Chirucà d'aller chez tous les caciques, avec ordre de les lui amener l'un après l'autre, sous prétexte de leur communiquer quelque chose d'important. La crainte d'être livré aux chiens décida Chirucà à s'acquitter de cette commission. Les caciques vinrent séparément, et tous furent chargés de chaînes. En même tems, Péñalosa arriva avec ses gens, et Moralès marcha contre les Indiens qui attendaient impatiemment leurs caciques. Francisco Pizarro se mit à la tête de l'avant-garde, les attaqua pendant la nuit, et au point du jour il avait déjà tué sept cents Indiens. Moralès abandonna alors aux chiens tous les caciques, y compris Chirucà.

Moralès ayant appris que, vers la partie orientale du golfe de San-Miguel, il y avait un cacique puissant appelé *Biru*, résolut d'aller le visiter. Il arriva chez lui la nuit et mit le feu à ses cabanes qui étaient de paille. Biru s'échappa, rassembla ses gens et revint attaquer les Castillans; mais, après un combat opiniâtre, il fut forcé à la retraite. Moralès retourna au village de Chirucà, où, après s'être défendu jusqu'à la nuit contre les sujets de quinze caciques, qui l'assaillirent à la fois, il fut contraint de reprendre le chemin de Darien. Les Indiens le poursuivirent pendant neuf jours. Un Castillan, frappé d'un dard, mourut sur-le-champ; et un autre, blessé, se pendit de crainte de tomber entre les mains de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le capitaine Francisco de Vallèjo reçut ordre de marcher, avec soixante-dix hommes, contre les Indiens d'Uraba qui avaient poussé leurs incursions jusqu'aux portes de Darien. Étant arrivé vers les *Ranchos* de Badillo, à trois lieues d'Urabà, il les attaqua dans la nuit et les mit en fuite, mais non sans avoir perdu beaucoup de Castillans, qui furent blessés de flèches empoisonnées. Ces Indiens se joignirent à d'autres et revinrent à la charge. Les Castillans, incapables de résister, regagnèrent la côte par où ils étaient entrés, et passèrent la rivière de las Rédès, toujours harcelés par les Indiens. De ces soixante-dix hommes, il en périt quarante-huit, et la plupart des blessés moururent quelque tems après.

Pédrarias, affligé de ces revers, fit embarquer le capitaine Francisco Bécerra à bord d'un navire, avec cent-quatre-vingts hommes, trois pièces de canon, quarante arbalétriers et vingt-cinq arquebusiers, et lui enjoignit de pénétrer dans la province de *Zénù*. Cet officier aborda à la côte d'Uraba et avança à travers des bois jusqu'au Zénù, fleuve large et profond qui baigne le principal village du pays. Les habitants témoignèrent d'abord des dispositions pacifiques, et laissèrent passer tranquillement la moitié des Castillans dans les canots. Il leur avait tendu des embuscades de deux côtés, et tous y perdirent la vie. Un jeune Indien, domestique d'un Castillan, qui échappa au massacre, apporta cette triste nouvelle à Darien.

Le roi, par de nouveaux ordres arrivés à cette époque, recommanda à Pédrarias d'avoir soin de la conversion des Indiens et de les traiter humainement, de tenir constamment ses gens occupés, d'établir des villages dans des situations salubres, d'empêcher que les travaux des mines ne fussent inquiétés par les Indiens, de lui envoyer une carte du pays, et de ne rien entreprendre sans le consentement de l'évêque, de Vasco Nuñez et des officiers royaux. En même tems (20 juillet 1515), le roi accorda des priviléges à la ville de *Santa-Maria-del-Antigua-de-Darien* (*Betica aureaca*), et lui donna pour armes un écu dans un champ rouge avec un château doré au milieu, et au-dessus la figure du soleil. Au-dessus on voyait un tigre, à droite et à gauche un crocodile, et pour devise la *Imagen de nuestra señora del Antigua.*

Le 16 octobre, Nuñez écrivit au roi pour l'informer des malheurs survenus dans son gouvernement. Pédrarias chargea *Tello de Gusman* de faire des découvertes vers l'ouest le long de la côte de la mer du Sud, avec les gens que de Ayora avait laissés. Il partit avec quelques soldats que Pédrarias lui avait donnés, et trouva les Castillans tellement pressés, qu'ils n'osaient pas même sortir, afin de se procurer des herbes pour manger. Leur capitaine Ménésès, perdant tout espoir d'être secouru, avait pris la résolution plusieurs fois d'abandonner ce fort et de se retirer à Darien; mais les Indiens le cernèrent de si près, qu'il n'osait pas sortir. Il fut délivré par l'arrivée de Tello de Gusman, et passa avec lui sur les terres des caciques Chépo et Chépauri. Étant informé que les Indiens s'assemblaient pour l'attaquer, il conclut la paix avec le principal cacique, qui lui fit un bon accueil. En cet endroit, un jeune Indien, suivi de quelques autres, vint trouver Gusman, et lui dit que cette seigneurie lui appartenait de droit, attendu que son père en avait été le légitime possesseur. Il le pria de lui prêter main forte pour en prendre possession, et promit de lui donner autant d'or que celui qui la possédait actuellement. Gusman, sans examiner si ce que cet Indien lui dit était vrai ou non, le fit pendre à un arbre et mit aussi à mort les sept capitaines qui l'accompagnaient. Après cette expédition, il se rendit à Panama, où il ne trouva que quelques cabanes de pêcheurs (*casas de pescadores.*)

Le capitaine Diégo de Albitez partit de ce dernier endroit avec quatre-vingts Castillans pour pénétrer dans la province de Chagré, située à dix lieues de distance. Les habitants de plusieurs villages qu'il parcourut étaient plongés dans le sommeil; mais il ne voulut ni les piller ni les captiver. Le cacique, par reconnaissance, lui présenta 12,000 pésos d'or. Albitez lui en demanda davantage, et lui donna un grand sac à remplir Le cacique, indigné, répondit qu'il y mettrait des pierres d'un ruisseau qui coulait près de là; qu'il n'avait plus d'or, et qu'il n'en fesait pas croître. Albitez, confus, se retira sans lui faire aucun mal.

Albitez se joignit à Tello de Gusman dans la terre du cacique Pacora, et se mit en marche pour retourner à Darien. Attaqué à Tubanamà par une multitude d'Indiens, il fut obligé de battre en retraite et de se rendre à sa destination à travers les terres de Pocorosa. Les Castillans de cette île étaient tellement découragés, qu'ils ne songeaient plus qu'à mettre leur vie en sûreté. Pédrarias, du consentement de l'évêque, ordonna des prières publiques pour apaiser la colère divine. Albitez, que ces expéditions avaient enrichi, résolut de profiter de ces circonstances fâcheuses pour demander un gouvernement dans la mer du Sud. Dans cette intention il expédia seulement un marin, *André Niño*, pour suivre ses intérêts auprès de la Cour, et lui donna 2,000 pésos d'or pour son voyage,

Pédrarias ayant formé une expédition pour pacifier la partie de l'isthme qui est la plus resserrée entre les deux mers, en donna le commandement au capitaine *Gonzalo de Badajos*. Celui-ci s'embarqua avec cent trente hommes à

bord d'un navire, vers la fin du mois de mars. A leur arrivée à Nombre-de-Dios, les soldats, frappés de l'horrible spectacle des cadavres des Castillans, qui y avaient péri de faim, firent des difficultés pour passer outre; mais, pour leur ôter tout espoir de retour, Badajoz renvoya le navire à Darien, et les obligea ainsi à le suivre. Il traversa les hautes montagnes de *Capira;* et, passant dans les terres du cacique *Tatanaguà*, il l'attaqua à l'improviste, le fit prisonnier, et lui enleva 6,000 pésos d'or. Il s'empara ensuite d'un autre cacique fort riche, nommé *Tatarachérubi*, chez lequel il trouva 8,000 pésos d'or. Celui-ci, toutefois, parvint à s'échapper de ses mains. Tatanaguà ayant offert pour sa rançon autant d'or qu'on lui en avait pris, Badajoz le mit en liberté.

Cependant Tatarachérubi, voulant se venger du capitaine espagnol, revint avec un présent d'or, et lui dit, que, près de là, il y avait un cacique fort riche, appelé *Nata*, qui n'avait pas grand monde avec lui. Badajoz y envoya trente Castillans sous les ordres du capitaine *Alonso Pérez de la Rua*, qui, comme à l'ordinaire, attaquèrent les Indiens pendant la nuit; mais au point du jour, ils se trouvèrent au milieu de plusieurs villages dont Nata était le seigneur. Les Castillans, trop engagés pour tourner le dos, attaquèrent avec courage le principal de ces villages et s'emparèrent du cacique. Se croyant alors en sûreté, ils se mirent à chercher de l'or, et en recueillirent pour une valeur de plus de 10,000 castillans. Ils prirent en même tems les femmes et les enfants qui n'avaient pu échapper. Les Indiens s'assemblèrent sous la conduite du frère du cacique prisonnier; et armés de *macanas*, ou bâtons brûlés par les bouts, de dards et de pierres, ils vinrent fondre sur les Castillans, qui, se voyant serrés de près, se retirèrent dans la maison du cacique, qu'ils menaçèrent de tuer s'il ne fesait retirer ses gens, ce qu'il fit à l'instant. Pérez de la Rua demanda alors au frère du cacique de reconnaître le roi de Castille pour son souverain; mais l'Indien répondit avec la plus grande simplicité qu'il n'avait jamais vu dans ce pays d'autres hommes qu'eux; que, si le roi de Castille passait un jour par là, il lui donnerait volontiers des vivres, de l'or et des femmes. Badajoz mit en liberté le cacique, qui lui fournit 15,000 *pésos d'or.* Les Castillans résolurent de passer l'hiver dans la ville de Nata, située près de la mer du Sud, et qui était la demeure ordinaire du cacique.

Deux jours après, les Castillans allèrent attaquer un cacique appelé *Escolià*, qu'ils prirent avec ses femmes et 9,000 pésos d'or. Continuant leur route vers l'occident, à plus de deux cents lieues de Darien, ils arrivèrent sur les terres d'un cacique appelé *Biruquète*, et d'un autre nommé *Totonaguà*. Ce dernier lui donna 6,000 pésos en joyaux et en grains d'or, dont quelques-uns pesaient deux castillans. Plus loin ils en rencontrèrent un autre appelé *Taracùri*, de qui ils tirèrent 8,000 pésos d'or. De là ils passèrent à la terre de *Pananòmi*, qui s'était enfui; et à six lieues plus loin, vers l'ouest, ils visitèrent un village nommé *Tabor*, et ensuite celui du cacique *Chèrù*, où ils enlevèrent encore 4,000 castillans. De sorte que Badajoz ramassa, pendant ce voyage, 80,000 castillans.

Après le départ de Gonzalo de Badajoz, Pédrarias, indécis s'il devait croire les nouvelles apportées par le jeune Indien, concernant le sort de Francisco Bécerra, résolut de l'aller chercher lui-même; mais ses gens craignaient les flèches empoisonnées des sauvages, et ne voulaient le suivre ni à Uraba ni vers le Zénù. Pédrarias leur persuada qu'il allait faire une guerre sanglante contre Pocorosa et d'autres caciques de ces provinces, et bientôt plus de trois cents se présentèrent pour l'accompagner. Il les embarqua à bord de trois ou quatre navires. Les pilotes firent voile vers l'ouest jusqu'à la nuit, qu'ils changèrent de route et abordèrent à Caribana, suivant l'ordre de Pédrarias. Les Castillans entrèrent dans le village avant le jour et mirent le feu aux cabanes. Les Indiens, surpris, perdirent un grand nombre des leurs, qui furent brûlés ou tués en cherchant à s'échapper des flammes.

Ceux qui parvinrent à se sauver s'armèrent de leurs flèches, et chargèrent avec fureur les Castillans, qu'ils forcèrent à se rembarquer. Toutefois, ceux-ci emmenènent quelques prisonniers, qui confirmèrent la nouvelle de la mort de Bécerra.

Pédrarias cotoya alors soixante lieues jusqu'au port d'*Acla*, où il débarqua avec tous ses gens, et construisit un fort en terre et en bois. Il donna ensuite ordre à Espinosa, son sergent-major, de marcher avec quelques cavaliers contre Pocorosa. Une maladie, toutefois, l'obligea bientôt à retourner à Darien, et il laissa à sa place le capitaine *Gabriel de Rojas*, natif de Cuellar.

Cependant Gonzalo de Badajoz avait quitté la terre de Chirù pour aller à la recherche du cacique *Parizao Pariba*, nommé par les Castillans *Paris*, mais dont le véritable nom était *Cutàra*. Averti de l'approche des Castillans, celui-ci s'était retiré avec ses gens dans les montagnes, et avait laissé seulement quelques esclaves dans le village. Badajoz lui envoya dire que, s'il ne revenait pas, il irait le chercher et le traiterait comme il avait fait des autres. Le cacique, intimidé par cette menace, lui fit hommage de quatre paniers pleins de plaques d'or, dont les Indiens s'ornaient la poitrine, les oreilles et les bras, et qui pouvaient valoir de 40 à 50,000 castillans. Les corbeilles, faites d'écorce de palmier, étaient doublées en peau de daim; elles avaient trois palmes de long, deux de large et un tiers de haut. Les chefs qui les apportaient pressèrent Badajoz de recevoir ce présent de la part des femmes du cacique, et de l'excuser s'il n'était pas venu lui rendre visite, parce qu'il était retenu par une affaire importante. Badajoz répondit qu'il acceptait son présent, et que désormais il le traiterait en ami.

Le cacique, rassuré, retourna avec ses gens au village, et la seconde nuit, Badajoz, qui avait feint de se retirer, se présenta de nouveau. Le cacique se sauva, mais les Castillans prirent les femmes, quelques hommes et trente ou quarante pésos d'or. Cutarà résolut de se venger de cette perfidie, assembla tous ses guerriers, et se mit en embuscade, pendant qu'un Indien, se donnant pour chasseur, alla dire aux Castillans que près de là il y avait un seigneur très riche. Badajoz, enchanté de cette nouvelle, se dirigea pendant la nuit vers l'endroit indiqué, avec une partie de ses soldats, et au point du jour il se trouva au milieu de misérables cabanes sans habitants.

Cutarà, ayant réussi à diviser les Castillans, fit mettre le feu au village, où se trouvaient ceux qui étaient sortis, et la plupart furent blessés avant que les autres fussent venus à leurs secours. Les Indiens, au nombre de quatre mille, les serrèrent de près et les forcèrent de se concentrer au milieu de la place du village. Là, ils les cernèrent complètement et apportèrent du bois et de la paille pour les brûler tous. Dans cette extrémité, les Castillans, qui s'étaient retranchés derrière des tas de corps morts, s'ouvrirent, l'épée à la main, un passage à travers leurs ennemis, et cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant soixante-dix morts et tout le bagage et l'or que quatre cents Indiens portaient. Les quatre-vingts qui échappèrent avaient été si maltraités, que plusieurs avaient trois ou quatre et quelques-uns onze dards dans le corps. Badajos fit coudre leurs plaies et y appliqua un onguent fait avec de la graisse des Indiens brûlés, et leurs chemises fournirent des bandages.

Il embarqua ceux qui étaient le plus grièvement blessés dans des canots, et marcha le long du rivage avec les

autres. Chemin fesant, ils furent surpris une nuit par un grand reflux de marée. Les plus agiles montèrent sur des arbres. Ceux qui ne purent les imiter eurent de l'eau salée jusqu'à la ceinture et y périrent pour la plupart. Ils étaient dans cette triste situation, lorsque Nata vint les attaquer avec les Indiens, et les aurait exterminés si la nuit ne fût survenue. Ils mirent l'obscurité à profit pour construire quelques radeaux sur lesquels ils descendirent jusqu'à la mer, où ils rencontrèrent les canots. Continuant leur route, tantôt par mer, tantôt par terre, ils arrivèrent à la province du cacique *Chamé*, qui vint au-devant d'eux à la tête de ses guerriers. Ce chef traça une ligne sur le sol, et jura que, s'ils la dépassaient, il les tuerait tous, mais qu'il leur fournirait ce dont ils avaient besoin.

Les Castillans n'avaient alors, dit Herréra, que le ciel pour converture, la terre pour chambre et la mer comme refuge. Le cacique leur apporta toutes sortes de vivres. Badajos laissa prendre un peu de repos à ses soldats, et ayant recommandé les blessés à Chamé, il passa la nuit avec quarante hommes dans l'île des Perles. Il en surprit le cacique prisonnier, mais le relâcha moyennant une bonne somme d'or. Badajos, de retour à l'endroit où il avait laissé les blessés, se remit en route et rencontra le cacique *Tabor*, qui avec trois cents hommes voulut lui disputer le passage. Il fut repoussé néanmoins, ainsi qu'un autre chef, nommé *Piruquété*. Les Castillans, enfin, arrivèrent à une entrée de la mer, nommée *de las Almejas* ou des Moules, d'où l'on aperçoit l'île de *Taboga*, située à dix ou douze lieues de distance. Badajos y passa avec ses gens et s'empara du cacique qui y commandait. Pendant les trente jours qu'il y séjourna, il eut quelques escarmouches avec les Indiens. Ayant alors guéri ses blessés et mis le cacique en liberté, il quitta cette île avec 7,000 pésos d'or et quelques perles pour retourner à Darien. Il entra dans le village du cacique Chipo, où il prit quelques Indiens; mais plusieurs Castillans y furent blessés, et Alonzo Pérez de la Rua y fut tué. Il gagna ensuite les terres de Tubanama et de Pocorosa, où le licencié Espinosa avait déjà pénétré, et les trouva abandonnées de leurs habitants. De là il prit la route de Darien, et y rentra après de nouvelles fatigues.

1516. Peu après, Pédrarias Davila envoya à Espinosa un renfort de cent trente hommes, sous la conduite du capitaine *Valenzuéla*. Celui-ci débarqua à l'île de Bastimentos, où il prit quelques Indiens, et ensuite à la Terre-Ferme, où il détruisit le navire pour ôter aux Castillans tout espoir de retourner. A son arrivée sur les terres de Comagre et de Pocorosa, il rencontra trois mille Indiens prêts à l'attaquer, mais qui prirent la fuite à la vue des chevaux, qu'ils voyaient alors pour la première fois. Il se mit à leur poursuite et en tua un grand nombre à coups de lance; d'autres furent déchirés par les chiens, et les prisonniers furent pendus et eurent les mains et le nez cassés par ordre d'Espinosa.

De là il passa à la terre du cacique *Chirù*, et entra de nuit dans le village. Nata s'en échappa, et revint avec ses guerriers attaquer les Castillans: mais effrayé par les chevaux, il se retira. Espinosa, maître du village, l'entoura d'une palissade de pieus, et le cacique, ne pouvant plus résister, consentit à la paix.

Espinosa, ayant appris qu'un autre cacique, nommé *Escolia*, demeurait près de là, envoya contre lui cinquante soldats, sous *Bartolomé Hurtado*, qui le surprit pendant la nuit, le pilla et l'amena prisonnier.

De là, Espinosa prit la route par les terres de *Cutará*, et arriva au fleuve de *Cocabira*, où il croyait trouver l'or qui avait été enlevé à Badajos. Le capitaine Diégo Albitès conduisait l'avant-garde, qui était composée de quatre-vingt-dix soldats. Près d'un bois, il rencontra une vingtaine d'Indiens qu'il défit; mais aussitôt après il en sortit plus de quatre mille avec le cacique *Cutará* à leur tête. Ils combattirent vaillamment; plusieurs Indiens avaient été tués, et l'on comptait déjà beaucoup de blessés de part et d'autre, lorsqu'Espinosa arriva avec les chevaux et les chiens. Les Indiens épouvantés se sauvèrent dans les bois.

Hurtado rencontra en cet endroit Valenzuéla qui, avec cent trente soldats, cherchèrent Espinosa de tous côtés. Les deux corps réunis se trouvèrent assez forts pour mépriser toutes les forces des Indiens. Diégo de Albitès passa, avec soixante soldats, dans la terre du cacique *Quema*, qui se préparait à se défendre; mais Albitès le détermina à faire la paix et à lui dire où était le trésor de Badajos. Trois caciques, accompagnés de vingt Espagnols, lui apportèrent dans cinq corbeilles pour la valeur de 80,000 castillans. Espinosa, voulant s'approprier le reste, passa dans la province du cacique *Chicacotia*, où il apprit qu'après son départ, le cacique de *Copèche* avait fait mourir Pédro de Arivala et Michel Sanchez. Le pays abondait en vivres de toute espèce. Espinosa hiverna dans cette province, y bâtit une église et baptisa quantité de femmes et d'enfants; mais les guerriers de la nation, résolus de chasser les Espagnols, s'assemblèrent au nombre de plus de vingt mille. On en vint aux mains le jour de la Transfiguration, et après un rude combat, les naturels furent dispersés.

Espinosa sortit de Nata, le 9 juillet, pour se rendre chez le cacique Escolia, et envoya le capitaine Valenzuéla dans la province de Guarari, pour y construire quelques canots. En même tems, il expédia les deux qu'il avait, sous la conduite des capitaines Hernando Poncé et Bartolomé Hurtado, pour explorer la côte vers l'est. Après quelques rencontres avec les insulaires, ils vinrent avec douze nouveaux canots des Indiens, de l'or et d'autres dépouilles.

Les Castillans n'ayant plus que des racines pour subsister, se mirent en marche pour les provinces de *Pocoá* et de *Tabiana*, accompagnés de deux frères du cacique Escolia. Ces derniers étaient grands comme des géants, et l'un avait une barbe touffue, chose remarquable parmi les Indiens. Ils arrivent à leur destination après trois jours de marche, et réduisent ces seigneurs à l'obéissance. Un des exercices de cette peuplade était le jeu de balle. Espinosa voyant que toutes les provinces se mettaient contre lui, songea à retourner à Darien. A cet effet, il traversa les terres de *Chaniná*, qui avait menacé Vasco Nuñez. Ce chef l'attaqua avec toutes ses forces, mais fut mis en déroute. Espinosa trouva à Comagre le capitaine Christophe Serrano, que Pédrarias avait envoyé pour pacifier cette province. De là il passa à Ocla, où il rencontra Vasco Nuñez de Balboa, qui lui fournit des provisions, et il arriva à Darien avec plus de deux mille esclaves et les quatre-vingt mille pésos d'or qu'avaient perdus Gonzalo de Badajos et Louis de Mercado. Après le partage de ces richesses, les Castillans oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert, et se livrèrent à la passion du jeu. Ils y risquaient leurs esclaves. Pédrarias en jouait, dit-on, jusqu'à cent à la fois. Dans ce voyage, Espinosa découvrit cent cinquante lieues de côtes.

De leur côté, les capitaines Hernando Poncé et Bartolomé Hurtado longeant le golfe d'Osà, à environ quatre-vingt-dix lieues de Nata, pénétrèrent jusqu'à la terre de *Chiuchetes*, qu'ils trouvèrent en bon état de défense, et où ils ne s'arrêtèrent pas. Après avoir suivi la côte l'espace d'environ cinquante lieues, ils rencontrèrent un golfe de plus de vingt lieues d'étendue, rempli de petites îles dont nous avons déjà parlé. Il offrait un port admirable, appelé *Chira* par les Indiens, *San-Lucar* par les Castillans, et

nommé ensuite port de *Nicoya*, du nom du cacique de ce pays. Les habitants parurent sur les rivages avec de petites trompettes et des cornets pour témoigner qu'ils se préparaient au combat; mais tous prirent la fuite au bruit de quelques coups de canon tirés des navires. Les Castillans retournèrent alors vers Espinosa, qui avait reçu ordre de Pédrarias de laisser Hernando Poncé dans Panama.

L'évêque de Darien ménagea une réconciliation entre Pédrarias et Nuñez. Pédrarias lui promit en mariage sa fille aînée doña Maria, qui était en Castille, et le chargea d'aller jeter les fondements d'une ville à Acla. Nuñez s'embarqua à Darien avec quatre-vingts hommes à bord d'un navire, et étant arrivés à ce port, il trouva Gabriel de Rojas dans le fort avec très-peu de monde, et redoutant les attaques des Indiens, il donna à l'endroit le nom de *Villa de Acla* (1). Nuñez nomma des lieutenants et des magistrats pour gouverner la nouvelle ville, et obligea les habitants de faire labourer la terre par leurs esclaves. Espinosa s'y arrêta lors de son retour de la terre du cacique Paris. Nuñez, qui désirait avoir une partie de sa troupe pour renfort, le suivit à Darien, et obtint de Pédrarias deux cents soldats. Il s'embarqua avec eux dans trois petits navires. Il se proposait d'agrandir la ville et d'y construire des bâtiments propres à naviguer dans la mer du Sud; mais, à son arrivée, il apprit que Diégo Albitès, son lieutenant, qu'il avait laissé à sa place, était allé à Española pour demander la permission de bâtir un village à Nombre-de-Dios, afin de faire des découvertes dans l'Océan-Pacifique. Celui-ci retourna ensuite à Darien sur un navire qu'il avait acheté, avec une soixantaine d'hommes, et donna pour prétexte de son excursion qu'il avait voulu se procurer des vivres et des hommes.

En même tems, Nuñez envoya un neveu de Diégo d'Albitès, nommé *Compañon*, avec cinquante soldats, à la rivière de las Balsas, pour voir si on pouvait y construire quelques navires. Celui-ci trouva, en effet, la situation commode. Il attaqua sur sa route quelques caciques, qui lui résistèrent sans grande perte d'un côté ni d'autre. Pendant son absence, Nuñez avait fait couper et préparer le bois nécessaire à la construction de quatre brigantins. Il expédia de nouveau Compañon avec trente nègres esclaves et quelques Castillans, vers les montagnes situées à douze lieues de distance, afin d'y former une espèce de dépôt pour ceux qui durent porter, sur leur dos, les bois, les ancres, les câbles et les cordages, les ferrements et les armes. Ces travaux coûtèrent la vie à beaucoup d'Indiens.

1517. Le bois transporté ainsi sur les bords de la rivière de las Balsas ne suffisait pas pour la construction de deux brigantins. Nuñez divisa ses gens en trois compagnies, ordonna à la première de couper et scier le bois; à la seconde, de transporter d'Acla, à la distance de vingt-deux lieues, les fers, les clous, les câbles et cordages, et à la troisième, d'aller chercher des vivres pour l'expédition. On reconnut bientôt que le bois provenant du voisinage de la mer ne pouvait servir aux constructions navales. Néanmoins Nuñez ne perdit point courage, et il en fit couper le long de la rivière. On commençait à travailler avec ardeur aux brigantins, lorsqu'on éprouva un autre accident. La rivière se déborda et entraîna une partie du bois. Le surplus resta embourbé dans la vase, et les travailleurs furent forcés de monter sur les arbres pour sauver leur vie. D'un autre côté, ceux qui avaient été chercher des vivres ne revenaient pas. Nuñez, affligé de ces contre-tems, retourna à Acla pour s'en procurer. Cependant Hurtado, qu'il avait envoyé à Darien pour prendre des ancres et des cordages, revint avec soixante hommes que lui donna Pédrarias; et Francisco Compañon, qui avait passé la rivière sur un radeau, arriva aussi avec une quantité considérable de provisions. Nuñez reprit courage, et retourna à la rivière de las Balsas, où il fit construire deux navires qu'il envoya à la grande île des Perles, pour chercher des vivres pendant qu'on construisait les deux autres brigantins. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de Diégo de Déça, archevêque de Séville, gouverneur du prince don Juan, qui lui donnait avis que, s'il poussait ses découvertes vers l'ouest, il rencontrerait des Indiens avec des lances et des armures; mais que, s'il allait vers l'est, il trouverait de grandes richesses et de nombreux troupeaux de bétail. Nuñez, profitant de ces renseignements et de ceux qu'il obtint des Indiens captifs, s'embarqua avec plus de cent hommes, et se dirigeant vers l'est, navigua vers le cap ou pointe de Piñas, à environ vingt-cinq lieues au-delà de celui du golfe de San-Miguel. Il y remarqua un si grand nombre de baleines, que les marins n'osèrent en approcher et passèrent à un autre cap. Nuñez aborda à la terre d'un cacique nommé *Chicama*, et vengea la mort des gens de Gaspard de Moralès qui y avaient été tués.

Nuñez quitta la terre de Chicama et retourna à la rivière de las Balsas, où il reprit la construction de ses navires. Il fut forcé de faire venir d'Acla le fer, la poix, et autres choses nécessaires qui manquaient pour les achever. Sur ces entrefaites, il reçut avis qu'un gentilhomme de Cordoue, nommé *Lopé de Sosa*, venait prendre possession de la terre ferme, dont il avait été créé gouverneur. Il se promit bien de ne pas perdre le fruit de son entreprise.

En même tems, le facteur *Juan de Tabira* obtint de Pédrarias la permission d'aller chercher les richesse que l'on disait être dans le temple de l'idole de Dobayba. Avec l'argent qui lui appartenait et le quint du trésor royal, il fit construire trois brigantins, et acheta un certain nombre de canots des habitants de Darien. Il prit à bord soixante Castillans et des Indiens, et remonta la rivière non sans difficulté, à cause de la rapidité de son courant. Étant arrivé près de Dobayba, il rencontra trois grands canots remplis d'Indiens qui l'attaquèrent, lui tuèrent un homme et en blessèrent plusieurs. Le reste se retira à bord des brigantins. En même tems, les pluies qui venaient de tomber dans les montagnes firent déborder les rivières à tel point, que des arbres disparurent entièrement sous les eaux. Le canot où se trouvaient le facteur et le visiteur Juan de Biruès, fut renversé et ils se noyèrent. Ceux qui savaient nager se sauvèrent; et, ayant élu pour chef Francisco Pizarro, ils revinrent à Darien, vers la fin de 1517.

Pédrarias, affligé de cette perte, voulut consoler ses gens en leur donnant l'espoir de tirer de grandes richesses d'une nouvelle expédition contre le cacique *Abruyme*. Pizarro, qui en fut nommé capitaine, se rendit par terre dans ce pays, où il ne trouva ni or, ni esclaves, ni vivres; et ses gens, pressés par la faim, furent forcés de manger sept chevaux qu'ils avaient menés avec eux à leur retour à Darien.

Quelqoes jours après, Diégo Albitès arriva avec une grande quantité d'or et beaucoup d'esclaves qu'il avait pris sur la côte de Nombre-de-Dios, et dans les provinces de Chagre et de Véragua.

En même tems, le licencié *Gaspar de Espinosa* reçut de Pédrarias l'autorisation d'entreprendre une nouvelle expé-

(1) Dans la province de Darien, sur la côte de la mer du Sud, à l'entrée du golfe d'Uraba, et vis-à-vis des îles de Pinos, par lat. 8° 56'. On y construisit (1516) un fort pour sa défense; mais, seize ans après, l'établissement fut abandonné par toute la population espagnole, à cause de son insalubrité.

dition pour découvrir des terres inconnues. D'après ses mémoires, il découvrit cette fois plus de quatre cents lieues de côte en suivant la même route qu'il avait déjà prise. Il peupla *Nata* sous le nom de *Santiago de Natà de los Cavalleros* (1), la première ville que les Castillans eussent construite sur la côte du Sud.

Cependant Pédrarias, mécontent de Nuñez dont il redoutait l'ambition, l'invita à se rendre auprès de lui dans l'île de *las Tortugas*. Celui-ci, laissant ses navires sous la surveillance de Francisco Compañon, alla le trouver sans défiance. Il ne fut pas plutôt arrivé, que Pédrarias le fit arrêter dans la maison de Castañéda, et donna ordre à Espinosa de le mettre à mort, sous prétexte qu'il s'était rendu coupable de haute trahison en usurpant les terres du domaine de la couronne. En conséquence, il fut décapité à Santa-Maria, ainsi que ses compagnons Valdérabano, Botillo, Hernandez, Munez et Arguillo. Balboa n'avait que quarante-deux ans. Cette exécution fut désapprouvée de tous les Castillans, qui firent à ce sujet des plaintes amères contre Pédrarias. Les deux hiéronimites, qui gouvernaient alors Hispaniola et dont l'autorité s'étendait sur tous les gouverneurs des Indes, témoignèrent un vif ressentiment contre lui, et lui mandèrent, au nom du roi, d'y envoyer tout l'or qu'il avait pris du cacique Paris, et de ne rien faire désormais sans le conseil des chapitres de Darien.

Vers ce tems, l'évêque de Darien s'embarqua pour la Castille, à l'effet de rendre compte de son gouvernement. Il visita, à son passage par l'île de Cuba, le gouverneur Diégo de Vélasquez, qui lui offrit de l'aider de son crédit, pour lui faire obtenir le gouvernement de la Terre-Ferme, et lui donna 15,000 écus.

Pédrarias ordonna à Diégo de Espinosa de prendre avec lui quelques soldats qui se trouvèrent dans la province de Pocorosa, et d'aller à Panama, où il voulait former un établissement pour ouvrir une communication entre les deux mers. Lui-même retourna à Acla, s'embarqua sur les navires de Nuñez, et navigua jusqu'à l'île de Taboga. Ayant rencontré à son retour Espinosa, qui n'avait rien fait à Panama, il s'embarqua avec cent cinquante soldats dans un des navires et quelques canots, pour l'envoyer chercher le reste de l'or que les Indiens avaient repris à Badajoz. Espinosa laissa le navire à l'embouchure de la rivière, et la remontant dans les canots à une certaine distance, il débarqua et cacha ses gens dans le creux d'une montagne pendant la nuit. A la pointe du jour, il entra dans le village dont le cacique venait de mourir. On avait réuni autour de son corps une quantité de pièces d'or, qui pouvaient monter à 30,000 pésos, dont une partie avait appartenu au défunt, et l'autre à Badajos. Espinosa s'empara de ce trésor, qui devait être enterré avec le cacique Paris, et regagna son navire. Il députa quelques prisonniers indiens auprès du nouveau cacique pour le décider à lui faire visite, et il y vint en effet avec un présent en or, pour payer la rançon des prisonniers.

De là, Espinosa pénétra dans les terres du cacique *Paruquéta*, pour prendre du maïs et d'autres vivres, et passa ensuite à Panama, où se trouvait Pédrarias. Celui-ci voulut y fonder un établissement; mais ses gens refusèrent tous de lui obéir. Alors, pour les contraindre à le seconder, il donna l'ordre de déterrer tout l'or qu'Espinosa avait apporté, et qui avait été enfoui; de le remettre au cacique et de se préparer à retourner en Europe. Ce moyen lui réussit, et Diégo d'Espinosa, ainsi que le reste de l'expédition, consentit à former l'établissement. On y jeta, en 1518, la fondation de la ville de Panama (1), *Panama* ou *Panamium*, dans la baie du même nom. Il répartit entre les premiers habitants tous les villages des Indiens voisins. Ayant appris que Lopé de Sosa venait prendre possession de son gouvernement, et qu'en sa qualité d'intendant de justice, il devait lui demander compte de ses actions, il passa à Darien et y déclara qu'il avait été nommé procureur du roi par les soldats et par les habitants de Panama. Il voulut s'embarquer pour la Castille, mais les habitants de Darien l'en empêchèrent. Alors il envoya Espinosa, avec trente hommes, faire des découvertes à l'ouest de cette ville, et l'autorisa à partager tout l'or et le butin qu'il se procurerait entre ses gens et ceux qui demeurèrent à Panama. Toutefois, avant l'arrivée de Pédrarias à Darien, les magistrats de cette ville avaient donné la permission à Diégo de Albitès de former un établissement dans la Véragua, et celui-ci était parti avec un brigantin et une caravelle. Ayant abordé à l'île de Bastimento, il y fut bien accueilli par le cacique. Avant d'arriver à Véragua, il entra à l'improviste dans le village d'un cacique, qu'il fit prisonnier; mais les habitants qui s'échappèrent prirent les armes et combattirent vaillamment les Castillans. Le cacique obtint sa liberté et celle de ses gens, moyennant 3,000 pésos d'or et trente esclaves. Albitès, continuant sa route, aborda au port que Diégo de Nicuésa avait nommé Nombre-de-Dios. Il y débarqua, avec l'intention de former un établissement à l'endroit appelé *el Cerro-de-Nicuésa*; mais le mauvais état de son navire l'obligea de retourner à l'île de Bastimentos, où il échoua. Parurata, seigneur de cette île, lui donna des canots pour passer en Terre-Ferme dans la province du cacique Capira. Celui-ci, déjà incommodé par les Castillans de Panama et par d'autres qui arrivèrent de la côte septentrionale, se mit sous la protection d'Albitès. Ce dernier retourna à la baie de Nombre-de-Dios, pour y établir la ville du même nom (*Théopolis*) (2), et ouvrir une communication entre les deux mers (3).

1518. Lopé de Sosa aborda à Darien, vers la fin de 1518, avec quatre navires montés de trois cents hommes; mais il mourut aussitôt après son arrivée.

(1) Les Indiens l'ayant brûlée, il la rétablit, et on lui donna le titre de ville.

(1) Lat., 8° 57' (selon les observations de don Ulloa); long., 81° 50' O., capitale de la province du même nom. En 1521, elle obtint le titre de ville de l'empereur Charles V. En 1538, on y établit une nouvelle *audiencia* et chancellerie devant servir de Cour d'appel pour toutes les parties de l'Amérique du Sud. Elle avait aussi pour objet la conversion des Indiens; et elle ordonna qu'ils ne paieraient d'autres impositions que celle qu'ils donnaient auparavant à leurs caciques; qu'ils ne seraient point obligés de travailler aux mines, et que les noirs seraient employés à cet effet.

Cette ville devint le dépôt de tout le commerce du Chili et du Pérou. La vieille Panama, qui était située à quatre milles à l'est de la nouvelle ville, fut prise, occupée et réduite en cendres par des flibustiers commandés par le capitaine Morgan, en 1670. En 1737, Panama fut incendiée. Les maisons étaient de bois. Il y avait autrefois quatre couvents et un collége des jésuites.

(2) Située au fond de la baie à laquelle elle donne son nom, à trente milles E. de Portobélo. La situation basse et humide de cette ville fit mourir tant d'habitants, que le roi Philippe II, d'après l'avis du Conseil des Indes, ordonna qu'elle fût transférée à Portobélo. Lat., 9° 33' N.; long., 51° 55' O. L'ingénieur Bautista Antonéli fut chargé de cette opération. Herréra dit que, pendant les vingt-huit premières années de l'occupation du Pérou par les Espagnols, il en mourut plus de quarante mille de maladies malignes, et autant dans la ville de Nombre-de-Dios.

(3) Herréra, déc. I, lib. X, cap. 10, 11, 13 et 15. — *Idem*, déc. II, lib. I, cap. 3, 4, 6, 12 et 13. — *Idem*, déc. II, lib. II, cap. 1, 2, 11, 13 et 14. — *Idem*, déc. II, lib. III, cap. 3, 4, 5 et 6.

1519. *Expédition de Gil Gonzalez Davila. Découverte de la côte de Nicaragua.* Le gouvernement espagnol avait fort à cœur de découvrir une nouvelle route pour aller aux Moluques. Le pilote Andrès Niño prétendait la connaître, et se fit donner une commission royale, en vertu de laquelle il était autorisé à exécuter un voyage vers l'ouest de mille lieues, par terre ou par mer, en s'écartant quelquefois de deux cents lieues vers le sud, afin de découvrir un détroit pour passer aux Moluques, et reconnaître celles de ces îles qui se trouvaient comprises dans les limites des possessions espagnoles. Il fut convenu que la moitié des frais de l'expédition serait payée par le roi, et l'autre par Niño; que la vingtième partie des profits du voyage serait affectée à la rédemption des captifs et à d'autres œuvres pies, et le reste partagé entre le roi et le pilote, et enfin que les navires de Vasco Nuñez seraient mis à sa disposition, avec douze pièces d'artillerie, à Darien.

Gil Gonzalez, natif d'Avila, trésorier de l'île Española, fut nommé capitaine-général de l'armada, et Lopé de Sosa reçut ordre de lui fournir toute l'assistance en son pouvoir. Il partit avec trois navires dans la direction d'Acla, où il arriva au commencement de 1519, et s'occupa aussitôt de la construction d'autres bâtiments. On fut obligé d'aller chercher le bois nécessaire dans de hautes montagnes; et sur deux cents hommes qu'on y envoya, cent vingt moururent de fatigue et de maladie. Gonzalez réussit néanmoins à achever ses constructions et gagna l'île des Perles; mais quarante jours après, au moment où il se disposait à entreprendre son voyage de découvertes, il trouva que ses navires étaient pourris. Cet accident lui fut très-sensible, sans cependant lui faire perdre courage. N'ayant pas assez de travailleurs, il pria Pédrarias de lui fournir des secours. Comme sa réponse ne fut pas favorable, il l'alla trouver à Darien et lui notifia les instructions du roi. Pédrarias lui donna alors quelques Castillans et des Indiens d'Acla et de Nombre-de-Dios pour porter ses vivres, avec lesquels Gonzalez s'en retourna aux îles des Perles pour reprendre ses travaux.

Ayant équipé avec peine quatre navires à l'île de Tararéqui, dans le golfe de San-Miguel, il y embarqua un bon nombre d'Indiens, quelques chevaux, des armes, des vivres et de la mercerie, et mit à la voile, le 21 janvier 1522, accompagné du pilote Andrès Niño. Après avoir navigué une centaine de lieues vers l'ouest, il commanda à celui-ci de l'aller attendre à quatre lieues de là, et débarqua avec cent hommes, dans une île de dix lieues de long sur six de large, située à dix lieues en mer, où la pluie, qui tombait par torrents, le contraignit de s'arrêter quinze jours. Il y construisit néanmoins des radeaux, sur lesquels il passa au golfe de *San-Vicenté*, où il rencontra Niño. Il l'envoya faire des découvertes avec deux des navires, et laissant les deux autres dans le golfe, il se mit en marche avec cent hommes et quatre chevaux. Il arriva bientôt chez le cacique *Nicoya*, qui se convertit et reçut le baptême. Dix jours après, tous ses vassaux, au nombre de six mille, suivirent son exemple. Nicoya présenta à Gonzalez 14,000 pésos d'or de treize carats, et six idoles de ce métal d'une coudée de hauteur; et celui-ci lui donna en échange des objets de peu de valeur.

Gonzalez, ayant appris qu'il demeurait, à cinquante lieues de là, un autre grand seigneur, nommé *Nicaragua*, partit, contre l'avis des Indiens, pour lui rendre visite. Il se fit précéder d'un messager, qu'il chargeait de lui dire qu'il désirait être son ami, lui enseigner la foi chrétienne, et l'engager à obéir au roi de Castille; mais que, s'il s'y refusait, il emploirait la force pour le soumettre. Quatre seigneurs du cacique vinrent lui répondre que, « préférant la paix, Nicaragua acceptait son amitié, et embrasserait aussi la foi chrétienne, si elle lui semblait bonne ». Ce cacique accueillit favorablement les Castillans, et leur offrit 25,000 pésos d'or bas. Gonzalez lui donna en échange une chemise de toile, un bonnet rouge, et d'autres articles, dont il fut fort content. Le prêtre qui accompagnait les porteurs de ces présents, lui déclara que sa religion était une pure idolâtrie, et que, pour se sauver, il devait se conformer aux préceptes de Jésus-Christ, et renoncer à l'ivrognerie, à la gourmandise, à la sodomie, aux sacrifices humains, et à l'usage de la chair humaine. Le cacique se convertit avec 9,000 de ses sujets. Il demanda au prêtre s'il avait connaissance du déluge qui noya toute la terre, et s'il en arriverait un second; si la terre serait détruite; si le ciel devait tomber; à quelle époque et comment le soleil et la lune perdraient leur lumière et leur mouvement; quelle était la grandeur des étoiles; qui les fesait mouvoir et les guidait dans leur cours, etc. Il s'informa aussi de la cause de la nuit et du froid, et blâma l'auteur de la nature de ce que la clarté et la chaleur ne duraient pas toujours, et de ce que la vie des hommes était si courte. Où va l'âme, demanda-t-il, lorsqu'elle sort du corps? Le saint-père de Rome, vicaire de J.-C., dieu des chrétiens, meurt-il comme les autres mortels? L'empereur de Castille, dont vous faites un si bel éloge, est-il mortel? Gonzalez tâcha de répondre à toutes ces questions; mais ce qu'il eut le plus de peine à lui démontrer, ce fut la nécessité de renoncer à faire la guerre et à s'adonner aux femmes. Toutefois, il déclara être satisfait, consentit à recevoir le baptême, et ordonna de renverser les idoles.

Cependant Gonzalez, voulant pénétrer jusqu'au pays que Cortez venait de conquérir, continua sa marche, et rencontra un grand nombre d'Indiens, qui témoignèrent beaucoup de surprise à la vue des barbes et des habits des Castillans et à celle de leurs chevaux. Le cacique principal, appelé *Diriangen*, vint au-devant d'eux avec cinq cents hommes sans armes, et dix-sept femmes couvertes de plaques d'or, dix enseignes et des trompettes. Diriangen toucha dans la main de Gonzalez, et tous les hommes de sa suite en firent autant, lui présentant chacun un ou deux poulets d'Inde (*gallipago*). Les femmes lui offrirent chacune vingt haches d'or, à quatorze carats, qui pesaient les unes dix-huit pésos et les autres davantage. Gonzalez ayant demandé au cacique où il allait et qui il cherchait, il répondit qu'il était venu voir qui ils étaient, parce qu'on lui avait dit qu'ils portaient des barbes et qu'ils étaient montés sur des animaux extraordinaires. Gonzalez le complimenta, accepta ses présents et lui en donna en échange en l'invitant à se faire chrétien. Le cacique demanda trois jours pour consulter sa femme et ses prêtres. Il les employa à faire des préparatifs d'attaque contre les Castillans, et, le 17 avril, pendant une extrême chaleur, leur camp fut assailli par trois ou quatre mille Indiens, vêtus de pourpoints en toile de coton piquée, et armés de casques, de boucliers, d'épées, de flèches et de dards. Le combat fut opiniâtre. Les Espagnols, après avoir eu sept des leurs blessés et un enlevé, retournèrent à la charge pendant que les Indiens ramassaient leurs morts, et les mirent en fuite. Après cette affaire, Gonzalez n'ayant pas assez de monde pour pénétrer plus avant, jugea à propos de se retirer vers la mer. Il repassa par la peuplade de Nicaragua, où il fut de nouveau attaqué par une multitude de naturels, et harcelé constamment dans sa marche jusqu'à son arrivée à San-Vicenté, où Andrès Niño venait d'arriver, après avoir découvert trois cent cinquante lieues de pays et en avoir parcouru six cent cinquante, à partir du point de départ. Gonzalez avait cheminé par terre, le long de la côte, et quelquefois dans l'intérieur, l'espace d'environ deux cent quatre-vingts lieues. Il avait côtoyé depuis le

Cabo-Blanco jusqu'à *Charotéga*, avait reconnu le golfe de *Papagaios*, *Nicaragua*, le fleuve de la *Poséçion*, la *Bahia-de-Fonséca*, qu'il appela ainsi en l'honneur de l'évêque de Burgos, président des Indes, et l'île de *Pétronita*, à qui il donna le nom de sa nièce. Gonzalez baptisa, ou fit baptiser trente-deux mille deux cent soixante-quatre individus, et rapporta de son expédition 112,524 pésos d'or bas, et 145 de perles. Il retourna à Panama pour y chercher des Castillans, afin de peupler Nicaragua.

La *laguna*, ou lac de Nicaragua, parut aux Castillans une chose merveilleuse, soit à cause de son étendue, des îles dont elle est semée, et des peuplades qui résident sur ses bords. Ils l'appelèrent *mar dulce*, ou mer douce, parce qu'elle avait un flux et un reflux, et *désaguadéro*, ou égout, parce qu'elle communiquait avec la mer du Nord.

Le volcan de *Masaïa* excita aussi vivement la curiosité des Castillans, qui s'imaginèrent que c'était de l'or qui y bouillait. Ce volcan, situé au sommet d'une montagne peu élevée, à trois lieues de la ville de Grenade, avait une bouche d'une demi-lieue de circonférence et d'une profondeur de deux cent cinquante brasses. On n'y rencontrait ni arbustes, ni herbes, mais seulement quelques nids d'oiseaux. Une autre bouche, qui ressemblait à une mardelle de puits, avait une portée d'arc de diamètre. On y voyait le feu à cent cinquante toises de profondeur; il s'élevait souvent et jetait une vive clarté, mais il n'en sortait jamais que des flammes et de la fumée. Le frère *Blas de Iniesta*, de l'ordre de Saint-Dominique, et plusieurs Castillans, y descendirent pour l'observer, à l'aide de sangles et de paniers. Pour savoir si c'était du métal qui y bouillonnait, ils y plongèrent une cuiller attachée à une chaîne, laquelle fut fondue en fort peu de tems, avec plusieurs anneaux de cette dernière. Ils y passèrent la nuit, exposés à une grande chaleur, et le lendemain, ils remontèrent, non sans beaucoup de difficulté (1).

1519. *Expédition de Bartolomé de Las Casas.* Bartolomé de Las Casas proposa au Conseil du roi un moyen d'établir la bonne intelligence entre les Castillans et les naturels de la côte de Cumana. Il consistait à réunir dans l'espace de deux ans tous les Indiens, au nombre de plus de dix mille, dans une étendue de mille lieues de pays, à cent lieues au-dessus de Panama et du fleuve nommé *Rio-Dulce*, maintenant le territoire et le fleuve de los Aruacas, en descendant la côte. Le roi devait retirer de cet arrangement 15,000 écus de rente, les trois premières années; 30,000 la quatrième, et enfin 60,000 la dixième. Las Casas s'engageait à faire bâtir trois villages, à les fortifier et à les peupler chacun de cinquante Castillans; et à envoyer des expéditions dans l'intérieur pour reconnaître le cours des fleuves, et les endroits où il pouvait y avoir de l'or. Il avait demandé une étendue de mille lieues de pays, pour pouvoir chasser Pédrarias de la Terre-Ferme; mais on ne lui en accorda que trois cents, c'est-à-dire depuis Paria jusqu'à Santa-Marta. Ce territoire toutefois n'avait pas de bornes dans l'intérieur.

Las Casas demanda en outre, 1°. qu'on lui adjoignît douze religieux dominicains et franciscains (*frailes dominicos y franciscos*), pouvant servir de missionnaires, et dix Indiens d'Española; 2°. qu'on renvoyât chez eux d'Española tous les indigènes qu'on y avait amenés de la Terre-Ferme et des îles voisines; 3°. que les cinquante Castillans, destinés à peupler les villages, jouissent de la douzième partie des rentes royales, et pussent en disposer en faveur de leurs héritiers; 4°. qu'ils fussent bien pourvus d'armes et équipés en cavaliers avec des éperons dorés; 5°. qu'ils fussent exemts de tributs pour toujours; 6°. qu'en cas de mort d'un de ces Castillans, Las Casas eût la nomination de son successeur; et 7°. que les Indiens de ces villages ne fussent astreints à aucun service. Cette capitulation fut signée et enrégistrée au Conseil des Indes. Las Casas en sollicita long-tems une expédition, qui lui fut enfin accordée.

Cependant plusieurs personnes nouvellement arrivées des Indes présentèrent des mémoires au grand chancelier pour démontrer que tout ce que proposait Las Casas était impraticable. On l'appela, en conséquence, devant une assemblée de Castillans, pour lui communiquer les objections faites contre son projet, et qui étaient au nombre de trente. On disait que les Indiens étaient idolâtres, anthropophages, sodomites, paresseux, mélancoliques, poltrons, sans mémoire, menteurs, inconstants, impies, cruels, en un mot incorrigibles. Las Casas réfuta tous ces reproches, et proposa de contribuer lui-même pour 20 à 30,000 écus à l'établissement projeté; et pour prouver qu'il lui serait facile de tenir ses engagements à l'égard du revenu qu'il assûrait au roi, il fit observer à l'assemblée que l'expédition de Pédrarias avait coûté 54,000 écus à la couronne, et que ce capitaine en avait retiré, dans l'espace de six ans, un million d'or, dont il n'avait donné au roi que 3,000 pésos, et que les officiers royaux s'étaient partagé le reste.

Juan Quévédo, évêque de Darien, arriva à Barcelone pendant ces contestations, et se déclara aussi contre Las Casas. Ce dernier n'avait pour lui que les favoris flamands du Conseil et le docteur Meta, évêque de Badajoz, qui reprocha à celui de Darien de n'avoir point prononcé de censures ecclésiastiques contre Pédrarias, ses capitaines et les officiers royaux, en raison de leur conduite oppressive et tirannique.

Le roi ayant donné audience à Quévédo et à Las Casas, le premier déclara que, d'après l'expérience qu'il avait acquise durant un séjour de cinq ans parmi les Indiens de Terre-Ferme, il n'hésitait pas à affirmer qu'ils étaient naturellement esclaves, et qu'ils fesaient si grand cas de l'or, qu'il était impossible de le tirer de leurs mains. Las Casas exposa, au contraire, que ces indigènes étaient susceptibles de recevoir la foi et de pratiquer toutes les vertus sociales, pourvu qu'ils y fussent amenés par la douceur et non par la violence; et qu'ils étaient naturellement libres sous des chefs qui les gouvernaient suivant leurs coutumes.

Un religieux franciscain d'Española, qui avait prêché à Barcelone contre la cruauté exercée à l'égard des insulaires de cette île, parla aussi devant le roi en leur faveur. Il fut soutenu par Diégo Colomb, amiral des Indes, qui déclara le tableau que ce religieux venait de tracer d'une exacte vérité. L'évêque de Terre-Ferme, qui voulut ensuite prendre la parole, fut invité à présenter par écrit ce qu'il avait à dire. Il rédigea donc deux placets: l'un contre Pédrarias, et l'autre, dans lequel il indiquait les remèdes les plus propres à guérir les maux qui désolaient la Terre-Ferme. Il proposait, entre autres choses, d'y envoyer une personne (l'adélantado Vélasquez), qui, en protégeant les Indiens, y dépenserait 15,000 écus de son bien. Cette proposition toutefois n'eut point de suite, attendu que son auteur fut enlevé peu de tems après par une fièvre maligne.

Après de nombreuses contestations sur la manière de traiter les Indiens, et sur le mode le plus efficace d'opérer leur conversion, il fut convenu d'employer la voie de l'Évangile et les paroles de paix et d'amour, au lieu de la guerre et de la servitude. On confia à Las Casas celle des naturels de la partie de la Terre-Ferme qui s'étend de la

(1) Herréra, déc. II, lib. IV, cap. 5 et 7.

province de Paria à celle de Santa-Marta, deux cent soixante lieues de l'est à l'ouest, le long des côtes de l'Océan. Après la signature de cette capitulation, qui eut lieu le 19 mai 1620, il partit pour Séville avec deux cents laboureurs, afin de s'occuper des préparatifs de son voyage, et trois navires, équipés par les officiers de la maison de *Contractation* (*casa de la Contratacion*) furent mis à sa disposition (1).

Sur ces entrefaites, *Alonso de Ojéda* (2), natif de Cubagua, y avait armé une caravelle et avait fait voile vers la côte, située à sept lieues de là. Il débarqua au port de Chiribichi, où les dominicains avaient fondé un monastère appelé Santa-Fé, qui ne renfermait alors que deux religieux, les autres s'étant rendus à Cubagua pour y exercer leur ministère. Ojéda y fut bien accueilli, et les moines l'accompagnèrent auprès du cacique *Maraguey*, homme d'un caractère fier, mais prudent. Il lui demanda par écrit de lui indiquer les naturels de son pays qui mangeaient de la chair humaine. Le cacique répondit avec colère qu'il n'en connaissait pas, et se retira sans vouloir en entendre davantage. Ojéda partit alors et côtoya jusqu'au village de Maracapana, à quatre lieues de là, où il fut parfaitement reçu du cacique, que les Espagnols avaient appelé *Gil Gonzalez*, du nom de son ami, le maître des comptes de l'île Española. Il partit de là avec quinze ou vingt de ses gens pour visiter les *Taégrès*, qui habitaient dans les montagnes à trois lieues de distance. Il n'eut qu'à se louer de ces Indiens, qui lui vendirent cinquante charges de maïs et autant d'hommes pour les transporter à Maracapana. Arrivés au village, les Tagérès se jetèrent à terre pour se délasser, mais voyant les Espagnols les entourer pour les faire prisonniers, ils se levèrent épouvantés, et quatorze parvinrent à se sauver; les trente-six autres furent conduits à bord du navire. Le cacique toutefois se vengea de cette perfidie sur Ojéda et six Castillans, que ses sujets tuèrent à la sortie du village. Le reste gagna la caravelle à la nage; les Indiens engagèrent de nouveau le combat dans leurs canots, mais furent forcés de se retirer.

Le cacique de Maracapana accusa les religieux d'être complices de la trahison de Ojéda, parce qu'ils lui avaient fourni le papier et l'encre, se rendit au monastère et les massacra à coups de hache. Ses gens tuèrent aussi leur cheval, coupèrent les orangers et autres arbres fruitiers, brisèrent la cloche et les croix et mirent le feu au couvent (3).

Lorsqu'on eut appris cette nouvelle à Cubagua, on expédia deux ou trois barques armées pour châtier les Indiens; mais les troupes à bord n'osèrent débarquer. L'amiral, averti de ce malheur à son arrivée à Española, convoqua l'audience royale (*real audiencia de la isla Española*), et il y fut décidé qu'on punirait le cacique Maracapana, qu'on transporterait les indigènes du Cumana à Santo-Domingo, pour repeupler cette île : on embarqua à cet effet trois cents soldats espagnols dans cinq navires, aux ordres du capitaine *Gonzalez de Ocampo*.

Cependant Las Casas arriva à bon port à l'île de San-Juan-de-Puerto-Rico, où il eut la douleur d'apprendre le massacre des deux religieux et la destruction de leur monastère, et la mort de quatre-vingts Castillans, qui avaient été tués par les Indiens de Cumana, de Curiati, de Névéri, etc., qui agissaient de concert avec les Tagérès et les naturels de Chiribichi et de Maracapana, qui se disposaient à aller attaquer Cubagua. Cette nouvelle lui causa de vives inquiétudes, qui furent encore augmentées par l'arrivée, à San-Juan, de l'expédition de Ocampo. Las Casas l'invita à ne point débarquer et lui montra les instructions royales, d'après lesquelles il devait soumettre les Indiens par la douceur. Ocampo répondit qu'il était forcé d'exécuter ses ordres, et continua sa route (1). Alors Las Casas acheta à crédit un navire pour 500 pésos, et se rendit à Española pour donner connaissance de ses pouvoirs à l'amiral et à l'audience. Les laboureurs qu'il avait amenés restèrent dans l'île, dispersés dans les granges des colons espagnols. Il présenta ses lettres à l'amiral, aux juges d'appel et aux officiers royaux, et demanda le rappel de Ocampo. L'audience promit d'examiner l'affaire; mais, comme le navire de Las Casas n'était plus en état de tenir la mer, on fut obligé de le condamner, ce qui apporta un nouveau délai à son entreprise.

Une guerre entre le cacique de Urraca et les Castillans vint sur ces entrefaites ajouter un nouvel obstacle à l'expédition de Las Casas. Le cacique qui commandait dans les montagnes voisines de Véragua était un guerrier habile, qui, dans toutes les rencontres qu'il avait eues avec les Espagnols, en avait tué ou blessé plusieurs. Espinosa résolut de le punir. Il sortit de Panama avec deux navires, des soldats et deux ou trois chevaux. Il longea la côte occidentale pour dompter les Indiens des îles de Zébaco, qui sont au nombre de trente et se trouvent à soixante lieues de Panama. Ceux-ci s'étant soumis à son arrivée, il débarqua sur la côte de la Terre-Ferme une compagnie de gens de guerre, aux ordres de Francisco, qui, dans les différentes rencontres qu'ils eurent avec les Indiens, furent tous ou tués ou blessés.

Espinosa ayant appris de ces insulaires que les montagnes, de Urraca abondaient en or, fit voile de ce côté. Le cacique averti de son approche, mit les femmes, les enfants et les infirmes en lieu de sûreté, et alla se poster avec ses guerriers au pied d'une montagne, où il attendit les Espagnols. Il les attaqua avec une telle furie, que tous eussent péri, sans l'arrivée opportune de Hernando de Soto avec trente cavaliers. Les Indiens, à la vue de ce renfort, se retirèrent dans les montagnes, où la cavalerie des Espagnols leur devenant inutile, ils n'osèrent les suivre. Espinosa jugea prudent d'opérer sa retraite le plus secrètement possible à la faveur de la nuit; mais il ne put échapper à la vigilance de Urraca, qui le poursuivit sans relâche et l'enferma dans un défilé périlleux, d'où les Espagnols, par un effort extraordinaire, s'ouvrirent un passage, l'épée à la main, à travers les Indiens. Espinosa se rembarqua et côtoya *Santa-Marta*, l'une des îles dont nous venons de parler. De là, il passa à la terre de *Borica*, où il aborda. Une multitude de naturels se présentèrent pour lui livrer combat; mais lorsqu'ils virent avancer les chevaux, ils craignirent d'être dévorés, et prirent la fuite. Les Castillans emportèrent le village, le pillèrent et emmenèrent les femmes et les enfants. Toutefois le cacique étant venu, les larmes aux ieux, prier Espinosa de lui rendre les prisonniers, il les lui remit aussitôt.

Espinosa, ayant appris de ce cacique qu'il y avait près de là un autre seigneur, détacha *Francisco Compañon*, avec cinquante soldats, pour attaquer son village à l'aube du jour. Ce chef, qui s'attendait à la visite des Castillans, leur opposa une si vigoureuse résistance, qu'ils furent forcés à la retraite. Toutefois, honteux de lâcher pied, ils retournèrent à la charge et repoussèrent les Indiens jusque dans leur village, qui était entouré d'une barrière en bois. Ils y pé-

(1) Herréra, déc. II, lib. IV, cap. 2 et 6.

(2) On ne sait, dit Charlevoix, s'il était parent du capitaine de ce nom, dont nous avons déjà raconté les entreprises.

(3) Herréra, déc. II, lib. IX, cap. 8 et 9.

(1) Selon Herréra, Ocampo et Las Casas étaient amis. Gomara dit le contraire.

nétrèrent néanmoins, tuèrent un grand nombre d'ennemis, et emmenèrent d'autres captifs à Espinosa.

Ce capitaine dirigea ensuite ses pas vers la province de *Acaribia*. Les habitants lui livrèrent combat; mais à la vue des chevaux, ils s'enfuirent précipitamment. Après cet avantage, Espinosa revint à Pariquéta ou Nata, contrée fertile, entourée par les montagnes de Urraca ou de Véragua, qu'on supposait renfermer beaucoup d'or. Voulant obtenir de Pédrarias l'autorisation d'employer les naturels des provinces voisines à jeter les fondements de la ville de Nata, il y laissa Francisco Compañon avec la cavalerie, et partit pour Panama. Pendant son absence, le cacique appela aux armes tous les naturels du pays, et serra si étroitement le camp des Espagnols, que ceux-ci n'osaient en sortir pour chercher les racines nécessaires à leur subsistance jusqu'à l'arrivée d'un navire, lorsque Urraca crut devoir se retirer.

Pédrarias, qui était à bord, résolut de le suivre avec cent cinquante fantassins et de l'artillerie, et se fit accompagner de Francisco Pizarro, en qualité de capitaine de sa garde. Urraca, soutenu d'un autre cacique nommé *Exquéguà*, l'attendit dans les montagnes, où le combat ne tarda pas à s'engager. Les Indiens soutinrent le choc avec courage durant toute la journée, et il fallut une décharge de l'artillerie pour les mettre en déroute. Urraca se replia sur les bords de la rivière d'*Atra*, où il se retrancha, et recruta ses forces de tous les Indiens qui accouraient des bords des deux Océans. Pédrarias l'y ayant suivi, Urraca eut recours à la ruse pour le tromper. Il plaça des embuscades sur différents points, et posta quelques hommes sur son passage, pour lui indiquer des endroits où il y avait de l'or. Pédrarias y envoya aussitôt *Diégo de Albitès*, avec une quarantaine de soldats; mais ceux-ci, attaqués à l'improviste, furent tous blessés et contraints de prendre la fuite. Albitès retourna encore avec soixante hommes dans les montagnes; n'y trouvant point d'Indiens, il revint sur ses pas; et, au moment où il traversait une plaine entrecoupée par une rivière, il vit tout à coup une multitude de naturels qui se disposaient à lui en disputer le passage. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre; mais enfin les Indiens opérèrent leur retraite.

1520. Pédrarias envoya peu après des détachements de troupes contre *Bulabà* et *Musa*, qui avaient aidé Urraca dans ses expéditions. Il leur recommanda toutefois de ne pas commettre d'hostilités sur leur territoire, de crainte de les trop irriter; et, de son côté, il employa le reste des troupes à jeter les fondements de la ville de Nata (*Nantium*) (1). Il partagea entre les Espagnols une soixantaine de naturels, qui demandèrent à s'y établir, et les employa à bâtir les maisons, à labourer la terre et à pêcher; mais ils y furent si maltraités, qu'ils se sauvèrent presque tous. Cependant Urraca ne cessait de harceler les Espagnols nuit et jour, et ceux-ci, pour se venger, firent des excursions sur ses terres, et livrèrent au pillage et aux flammes tout ce qu'ils y rencontrèrent (2).

Le roi d'Espagne ayant donné ordre de peupler Santa-Marta, dans la Terre-Ferme, *Rodrigo de Bastidas* conclut, le 15 décembre 1521, un traité avec le Conseil du roi, par lequel il s'engageait à y établir, dans l'espace de deux ans, un village de cinquante habitants, dont quelques-uns auraient des femmes. Afin de l'encourager dans cette entreprise, on lui accorda la lieutenance de la première forteresse qu'il bâtirait, et la permission de prendre, aux îles de Española, San-Juan et Santiago (Jamaïque), les gens et les bestiaux dont il aurait besoin, et *Juan de Lédesma* fut nommé contrôleur de l'expédition (1).

(1) Elle fut ainsi appelée du nom du cacique à qui appartenait la terre. Détruite, en 1529, par les Indiens, elle fut reconstruite en 1531.

(2) Herréra, déc. II, lib. IX, cap. 16 et 17.

Le Conseil du roi s'occupa aussi, en même tems, du gouvernement de Castillo-del-Oro, et de la ville de Panama. Sur la demande de *Francisco de Lizaur*, procureur de cette dernière, il manda à Pédrarias de Avila de faire cultiver les terres voisines, de crainte qu'elle ne souffrît de la disette, et lui enjoignit de traiter avec tous les égards possibles Gil Gonzalez de Avila, qui se préparait à entreprendre un voyage de découverte du côté de l'ouest, dans l'espoir de trouver un chemin qui conduisît aux Moluques. Le Conseil investit Pédrarias du pouvoir de démettre de leurs emplois ceux qui maltraiteraient les Indiens, et de lever des contributions sur les habitants, à l'effet de construire des routes et des ponts, et envoyer des procureurs en Castille. Dans le but de favoriser cette nouvelle ville, le roi ordonna que ceux qui y mèneraient leurs femmes et leurs enfants, auraient un passage libre, ne paieraient aucun impôt ni subside, et que les pauvres malades seraient soignés dans l'hospice de Panama. Il promit également que le quint de la couronne serait accordé en prime à ceux des habitants qui équiperaient des navires pour découvrir de nouvelles terres du côté de l'est, et qu'il leur serait fourni tous les matériaux nécessaires à la réparation des bâtiments employés dans cette navigation.

On défendit les courses des esclaves (*esclavos negros*), comme étant fort préjudiciables aux Indiens, et l'on promit une exemtion de subsides et d'impôts, durant dix années, à ceux qui porteraient des vivres à Castillo-del Oro. On confirma à cette ville les limites tracées par le gouverneur, en réservant au centre un espace de trois lieues, pour y établir une peuplade. On n'exigea de ses habitants, pendant dix ans, que le dixième de l'or qui y serait recueilli; on les autorisa à trafiquer avec les naturels, et on y introduisit de la monnaie d'argent et de billon (*vellon*) (2).

Pour encourager, autant que possible, la conversion et la civilisation des indigènes, on permit à chaque individu qui retournerait en Castille, d'emmener avec lui un Indien ou une Indienne de ceux qui lui étaient échus en partage, pourvu qu'ils y vinssent de bon gré. On donna à Panama le titre de ville, des priviléges et des armes; on nomma des *régidors* ou magistrats (3), et on envoya à Darien un nouvel évêque (4), qui reçut ordre de bien traiter les caciques et leurs sujets.

Dans le pays dont le roi avait confié le gouvernement à Las Casas, on fesait, 1°. la pêche des perles (*pesqueria de las perlas*) à Cubagua, où les habitants d'Española tenaient leurs escouades d'Indiens esclaves (*quadrillas de esclavos*); 2°. le commerce de l'or (*rescate del oro*) sur toute cette côte, jusqu'à la province de Vénézuéla et au-delà; 3°. la traite

(1) Herréra, déc. III, lib. I, cap. 14.

(2) Les Castillans avaient fait usage jusqu'alors de lames d'or très-minces.

(3) Le capitaine *Gonzalo de Badajoz*, le capitaine *Rodrigo Enriquez de Colménarès*, *Rogel de Loris*, *Pasqual de Andagoya*, *Martin Estete*, *Bénito Hurtado*, *Luis de la Rocha*, et *Francisco Gonzalez*. Le licencié *Hernando de Salaya* fut nommé, à la même époque, lieutenant de Pédrarias, à la résidence de Panama, avec 150,000 maravédis de traitement.

(4) *Frai Vicente Péraça*, de l'ordre de Saint-Dominique, natif de Séville. Herréra, déc. III, lib. I, cap. 16.

des esclaves; 4°. la guerre contre les Indiens, pour les réduire à l'esclavage. L'audience d'Española, persuadée que personne n'était plus capable que Las Casas de tirer parti des avantages que présente ce pays, entra en accommodement avec lui, et il fut convenu que les bénéfices de l'expédition seraient partagés en vingt-quatre parts, savoir : six pour les droits de la couronne, six autres pour Las Casas et les cinquante cavaliers aux éperons dorés, trois pour l'amiral, quatre pour les auditeurs de l'audience royale, trois pour le trésorier, le maître des comptes et le contrôleur des deniers, et les deux autres pour les greffiers de la Chambre des Indes; mais il fut aussi convenu que ceux qui auraient part aux bénéfices devaient aussi contribuer aux frais de l'entreprise. En conséquence, il fut convenu de mettre à sa disposition cent vingt hommes choisis du corps de Gonzalez de Ocampo, qui était allé châtier les naturels de Cumana, pour continuer la guerre contre les anthropophages, qui ne voulaient recevoir ni la foi, ni l'amitié des Castillans.

Ces arrangements étant pris, Las Casas partit de Saint-Domingue, au mois de juin 1521, avec une escadre bien armée, et abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche, et de marchandises pour faire le commerce d'échange avec les Indiens. Il toucha à San-Juan-de-Puerto-Rico, pour y prendre les deux cents laboureurs qu'il y avait laissés; mais il n'en trouva pas un seul, parce que le besoin les avait contraints à se disperser dans les habitations du pays.

Cependant Ocampo, qui était abordé à l'île de Cubagua, y laissa trois des navires, et se rendit avec les deux autres à l'embouchure du fleuve de Cumana, et le remonta à deux milles de la mer. Arrivé devant Cumana, il cacha ses soldats à fond de cale, à l'exception de cinq ou six dont il avait besoin pour la manœuvre, et dit aux Indiens qu'il venait d'Espagne. Ceux-ci soupçonnaient qu'il avait fait voile de Haïti; néanmoins il réussit à les séduire par des présents, du vin et du biscuit, et le cacique Gil Gonzalez (1) et plusieurs de ses sujets montèrent à son bord avec confiance. Ils n'y eurent pas plutôt mis le pied, que les soldats sortirent de leur retraite et les mirent aux fers. Le cacique se défendit avec courage, et reçut la mort en combattant. Ocampo en fit pendre plusieurs aux vergues, et réserva les autres pour les employer dans les mines. Il envoya ensuite chercher les navires qu'il avait laissés à Cubagua, et étant débarqué à l'endroit où Ojéda avait été massacré, il livra divers combats aux indigènes, et en prit un grand nombre qu'il dirigea sur Saint-Domingue. Les chefs, hors d'état de lui résister, implorèrent la paix, et l'aidèrent à construire la ville de *Nueva-Toledo*, à environ demi-lieue de l'embouchure du fleuve de Cumana.

Sur ces entrefaites, Las Casas aborda à la Terre-Ferme, et rencontra Gonzalez de Ocampo et ses gens, qui étaient dans la plus grande détresse. Il leur communiqua la teneur de sa commission, mais ne put parvenir à retenir un seul des soldats, qui s'en retournèrent à Española avec Ocampo. Les religieux d'un monastère construit depuis peu dans ces parages, possédaient un fort beau jardin, où l'on voyait des orangers, des vignes et des plantes potagères. Las Casas fit construire à côté une vaste maison en bois (*la casa y fortalesa del licenciado Casas*), pour y renfermer les objets qu'il avait apportés. Par l'entremise de ces religieux et d'une Indienne appelée *Marià*, qui savait un peu l'espagnol, il informa les habitants qu'il était député par le nouveau roi de Castille pour les assûrer de son amitié; et afin de se concilier leurs bonnes graces, il leur donna quelques articles de peu de valeur. Les Espagnols de Cubagua échangeaient avec les naturels de cette côte du vin contre de l'or. Ceux-ci s'enivraient avec la liqueur, et s'entretuaient. Las Casas songea d'abord à aller à Cubagua, pour mettre fin à ce commerce; mais, d'après le conseil des religieux, il préféra passer à Española, pour demander un ordre à cet effet. Il s'embarqua pour cette île à bord d'un navire chargé de sel, et laissa pour capitaine *Francisco de Soto*, natif d'Almédo, avec ordre de garder dans le port ses deux navires, dont l'un s'appelait *San-Sébastian*, et l'autre une fuste moresque (*fusta de moros*), que les Indiens nommaient *cent pieds*. Il l'autorisa néanmoins, en cas de danger, de se transporter à Cubagua avec les hommes et les effets. De Soto ne suivit pas ses instructions. Après le départ de Las Casas, il expédia les navires pour se procurer de l'or, des perles et des esclaves, et il se trouva trop faible pour repousser une attaque des Indiens. Ses gens se retranchèrent dans la maison, qui était défendue par quatorze petites pièces de campagne; mais la poudre, étant humide, ne put servir, et il fallut l'exposer au soleil pour la faire sécher. Au même moment, les naturels arrivèrent, et se disposèrent à mettre le feu à la maison. Deux ou trois Castillans y trouvèrent la mort, et les vingt autres eurent le bonheur de gagner un canot, dans lequel ils descendirent le fleuve et gagnèrent la pointe d'Araya, où ils s'embarquèrent dans les navires pour Saint-Domingue. Soto fut percé d'une flèche empoisonnée.

Les Indiens détruisirent le couvent, tuèrent un petit mulet qui s'y trouvait, et arrachèrent tous les arbres et les plantes du jardin, et se disposèrent ensuite à aller attaquer les Espagnols à Cubagua. Antonio de Florez, qui en était alcade-major, avait à ses ordres trois cents hommes bien armés, deux caravelles et plusieurs barques. Il n'osa néanmoins livrer combat, et préféra se retirer à Española, leur abandonnant des vivres, du vin et quantité d'objets de valeur. Le père Las Casas, voyant s'évanouir toutes ses espérances, se retira chez les dominicains, et cédant à l'invitation qu'ils lui firent de rester dans leur monastère, il prit l'habit de leur ordre (1).

(1) Le même qui avait pris part à la défaite de Ojéda.

(1) Herréra, déc. III, lib. II, cap. 3, 4 et 5.
Bartolomé de Las Casas était fils de Francisco de Casas, qui accompagna Christophe Colomb aux Indes en 1493. Bartolomé naquit à Séville en 1474, Ovando l'emmena avec lui à Española en 1502, et il fut ensuite employé comme conseiller par Diégo Vélasquez, à l'île de Cuba. Ordonné prêtre à Santo-Domingo, en 1510, il retourna en Espagne, en 1517, pour dénoncer à la Cour les cruautés exercées contre les Indiens, et en fut nommé *protecteur universel*. Il prit, en 1522, l'habit des prédicateurs dominicains, et revint, pour la quatrième fois en Espagne, en 1530. Ayant obtenu de l'empereur un diplôme favorable, il parcourut successivement la Nouvelle-Espagne, Guatémala, Nicaragua et le Pérou. En 1539, il fut envoyé à la Cour pour demander de nouvelles lois, et refusa, en 1544, l'évêché de Cuzco, pour accepter celui de Chiapa. Il repartit pour le Nouveau-Monde, et en juillet 1547, il se rendit à son diocèse. N'y étant pas bien reçu, il donna sa démission, et repassa pour la sixième fois en Espagne, où il se fixa à Valladolid. C'est là qu'il publia l'ouvrage dédié à Philippe II, dans lequel il assûre que les Espagnols avaient fait périr plus de quinze millions d'Indiens. Il mourut à Madrid en 1566.

On a accusé ce courageux défenseur de l'humanité d'avoir coopéré avec les conseillers flamands, en 1517, à obtenir, pour les Espagnols résidant aux Indes, la permission d'y faire venir des noirs d'Afrique, à l'effet de soulager les Indiens occupés aux travaux des mines et de l'agriculture. Toutefois, dans l'*Apologie de Las Casas*, par M. l'ancien évêque de Blois, ce savant auteur

1520. Fondation de la *ciudad de Santa-Inès-de-Cumana* (*Cumenium* ou *Cumàna*) par le capitaine *Gonzalez de Ocampo*, dans une plaine de sable, près l'embouchure du golfe de Cariaco, sur les bords du Rio-Manzanarès, à un quart de lieue de la mer (1).

1521. *Expédition du capitaine Jacome de Castellòn*. Cependant l'audience d'Española résolut de châtier les naturels de Cumana et de reprendre l'île de Cubagua. Elle leva à cet effet un corps de troupes, qu'elle mit, avec celles qui l'avaient si lâchement abandonnée, à la disposition de Jacomé de Castellòn. Ce capitaine mit à la voile avec quatre ou cinq navires, s'empara de Cubagua sans résistance, et y ayant laissé une partie de son monde, pour continuer la pêche des perles, il passa à l'embouchure du fleuve de Cumana, où il s'établit pour assurer l'eau à ceux qui étaient demeurés dans l'île, et envoya plusieurs détachements pour donner la chasse aux indigènes. Ceux-ci en tuèrent un grand nombre, et ramenèrent une foule de prisonniers, dont on pendit les plus coupables. Ensuite, par l'entremise du cacique don Diégo, il fut accordé une amnistie aux révoltés, et tous rentrèrent dans l'obéissance. Castellòn bâtit à cet endroit une forteresse en pierre, qu'il appela *Nueva-Cadiz*. La pêche des perles prit dès lors un tel accroissement sur cette côte, que, pendant sa durée, le profit s'en éleva à plus de deux millions (2).

1522. *Continuation de la guerre avec le cacique Urraca*. Pédrarias, croyant qu'il y avait beaucoup de monde à Panama, envoya le capitaine Bénito Hurtado pour en prendre une partie, afin de former un établissement dans la province de Chiréqui. Les peuples de ce pays, de Varéclas, de Burica, et ceux du golfe de Osa, qui occupaient un territoire de plus de dix lieues d'étendue, consentirent à la paix par crainte des Espagnols; mais, après deux ans d'une cruelle servitude, ils se soulevèrent et jurèrent la ruine de l'établissement. Urraca crut alors le moment favorable pour renouveler la guerre. Toutefois Francisco Compañon, qui commandait à Nata, désespérant de le vaincre, lui proposa la paix, et l'invita à venir conclure en personne. Le cacique confiant se rendit auprès de lui; mais à peine y fut-il arrivé, que Compañon, qui convoitait ses richesses, le chargea de chaînes et l'envoya à Nombre-de-Dios. Quelques mois après, il parvint à se sauver, et ayant réuni une armée, composée des guerriers des rivages des deux mers, il leur représenta qu'il ne fallait pas donner aux chrétiens un seul instant de repos. Après avoir pris mes terres, ajoutait-il, mes seigneuries, mes femmes, mes enfants, mon or, ils ont violé la foi jurée; combattons-les sans relâche; il vaut mieux mourir en défendant notre patrie que de vivre en guerre perpétuelle et dans des fatigues insupportables. Tous promirent de vaincre ou de périr. Urraca, profitant de ces dispositions, les mena contre Nata. Les Espagnols firent une sortie dans laquelle il fut tué beaucoup de monde de part et d'autre, sans résultat. La guerre traîna en longueur pendant neuf ans, au bout desquels les Indiens, découragés, se mirent sous la protection des Castillans, à l'exception toutefois d'Urraca, qui ne voulut jamais se rendre (1).

1524. *Voyage de Gil Gonzalez de Avila à las Ybuéras*. Ce capitaine ayant expédié d'Española pour la Castille cinq navires commandés par *Juan Pérez de Rézaval*, et à bord desquels il y avait 50,000 pésos d'or, le quint du roi, 488 marcs de perles communes, et 610 de fines, du sucre, des cuirs et de la casse, songea à reprendre la découverte du passage entre les deux mers par le golfe de las Ybuéras. Il écrivit au roi pour solliciter le gouvernement des terres et provinces de la mer du Sud qu'il avait reconnues, et celui des îles, côtes et terres de la Mer-Douce, depuis la rivière de San-Pablo, le long de la mer du Nord, jusqu'à la plage du golfe de Cosa, s'engageant d'acquérir d'immenses richesses pour la couronne. Après avoir expédié ces dépêches, il partit avec tout le monde qu'il put rassembler pour las Ybuéras. Son intention était, dans le cas où il ne pourrait rencontrer de détroit entre les deux Océans, de tenter le passage par terre. Pédrarias, informé de son dessein, chargea le capitaine Herréra d'aller prendre des hommes et des chevaux à Española, et de venir occuper les provinces de Nicaragua avant l'arrivée de Gil Gonzalez. Herréra décida *Juan de Basurto* à se joindre à lui, et retourna à Panama avec quelques soldats et des chevaux; mais il y arriva trop tard, car Pédrarias avait déjà embarqué, pour Nicaragua, Francisco Hernandez de Cordova, capitaine de sa garde, et plusieurs autres officiers. Toutefois, pour récompenser Herréra, il lui offrit la commission, qu'il accepta, d'aller reconnaître les parages de la mer du Sud, du côté de l'est.

Cependant Pédrarias, qui avait exploré le pays jusqu'au golfe de San-Lucar, prétendit aussi avoir découvert le Nicaragua avant Gil Gonzalez, et en réclama la possession à ce titre. En conséquence, il avait ordonné à Hernandez d'établir une ville, appelée *Brusélas* ou Bruxelles, sur le bord du détroit douteux (*Estrecho-Dudoso*), dans le territoire d'Urutina (*asiento de Urutina*), qui était borné d'un côté par *los llanos* ou plaines, d'un autre par la mer, et d'un troisième par la Sierra-de-las-Minas, ou la montagne des mines.

Hernandez pénétra à trente lieues plus avant, dans la province de *Néquéchéri*, où il fonda sur le rivage du lac la nouvelle ville de *Grenade* (2) (*la nueva ciudad de Granada* ou *Granata*), et y bâtit un fort et une église. De cet endroit, il passa à la province d'*Ymabite*, où il fit transporter un brigantin en pièces avec lequel il reconnut tout le lac de Nicaragua, et se confirma dans l'opinion que ses eaux communiquaient avec la mer du Nord. (Herréra, déc. III, lib. V, c. 12.)

Un officier, qu'il chargea d'aller explorer le pays avec plusieurs hommes, s'y avança de quatre-vingts lieues, et le trouva très-peuplé. Des religieux qui l'accompagnaient persuadèrent à plusieurs naturels de se laisser baptiser. Hernandez fit part à Pédrarias du résultat de son voyage, et l'aver-

---

fait voir que les Espagnols y amenèrent des esclaves, qu'ils avaient achetés aux Portugais, dès le commencement de leur établissement à Saint-Domingue. Cette dissertation, lue à l'Institut le 12 mai 1804, se trouve dans le tome IV des *Mémoires de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut*, et à la fin des *Œuvres de Las Casas*, par J. A. Llorente, 2 vol. in-8°, Paris, 1822.

(1) Lat., 10° 27' N.; long., 66° 30' O. de Paris; à 12 lieues de Margarita et 50 de Vénézuéla, et près de 100 lieues à l'est de la Guayra. En 1646, la population n'excédait pas cent cinquante Espagnols, non compris les noirs et les mulâtres.

Le 21 octobre 1766, cette ville fut entièrement détruite par un tremblement de terre, et le 14 décembre 1797, les trois quarts en furent encore détruits par une autre secousse. Selon M. de Humboldt, la population, en 1802, excédait à peine 18 à 19,000 âmes. En 1810, elle était de 30,000. (Depons.)

Le port de Cumana, dit M. de Humboldt, est une rade qui pourrait recevoir les escadres de l'Europe entière. (Voyez *Voyage au nouveau continent*, etc., lib. II c. 4.)

(2) Herréra, déc. III, lib. II, cap. 5.

(1) Herréra, déc. III, lib. IV, cap. 9.

(2) Dans la province de Nicaragua, à 16 lieues de Léon, 24 de Réaléjo, et 90 de Guatémala. Cette ville fut saccagée, en 1687, par le pirate Édouard David.

tit que des Castillans rôdaient çà et là dans le voisinage.

Sur ces entrefaites, Gil Gonzalez de Avila, s'étant procuré des vivres à Santo-Domingo, mit à la voile pour Honduras, et se promit bien de passer à Nicaragua, malgré l'opposition de Pédrarias. Étant arrivé devant Guaimura, la première province de las Ybuéras, il voulut aborder au *Puerto-de-Cavallos* (1), mais en fut empêché par le mauvais tems, qui le poussa jusqu'au Golfo-Dulcé. Le pays voisin lui parut montueux et aride; néanmoins il résolut d'y former un établissement à un endroit qu'il nomma *San-Gil-de-Buénavista*. Les Indiens toutefois s'y opposèrent, et lui ayant représenté la terre de Honduras comme préférable sous le rapport de son étendue et de sa fertilité, il s'y rendit et campa entre le cap de *Camaron* et celui de *Truxillo*. Francisco Riquelmo resta à San-Gil avec quelques hommes. Gonzalez se mit ensuite à chercher la route de la mer du Sud, et entra à Toréba dans la vallée d'*Ulancho*, où il apprit que Hernandez de Cordova, qui n'était pas éloigné, avait expédié le capitaine Soto avec quelques hommes pour reconnaître le pays. Gonzalez marcha de nuit vers l'endroit où il se trouvait, et passa plusieurs de ses gens au fil de l'épée, tout en criant paix pour l'empereur. Soto voulut s'échapper avec plusieurs soldats; mais, atteint par Gonzalez, il fut désarmé et obligé de lui livrer 130,000 pésos d'or (2).

1524. Hernandez, informé de ce désastre, résolut d'empêcher Gonzalez de pénétrer plus avant. Dans ce dessein et pour se mettre aussi à l'abri des Indiens, il alla fonder, au centre de la province d'Ymabita, la ville de *Léon* (3), où il éleva également une forteresse et une église.

De son côté, Gonzalez craignant d'être attaqué par Fernandez, relâcha les prisonniers, mais garda l'or et se replia sur le Puerto-de-Cavallos, où il apprit que Christobal de Olid venait de débarquer. Celui-ci, à son arrivée, prit possession du territoire voisin au nom du roi d'Espagne, et y bâtit la ville *del Triunfo-de-la-Cruz* (*Fanum S. Crucis*) (4).

1525. *Ordres du roi concernant le gouvernement de la Terre-Ferme.* Les habitants ne cessaient de faire des plaintes contre Pédrarias de Avila, et le roi, pour leur donner quelque satisfaction, écrivit à l'évêque et au gouverneur qu'il fallait approuver les mariages entre les Castillans et les Indiens; 2°. faire desservir l'office divin par les enfants des Castillans nés dans le pays: 3°. de forcer les hommes mariés à vivre avec leurs femmes; 4°. qu'il en serait envoyé d'Espagne; 5°. qu'il serait bon de former çà et là des peuplades de chrétiens pour accélérer la conversion des infidèles; 6°. que les alcaldes résidassent dans leurs peuplades respectives pour y administrer la justice; 7°. que les procès où la somme en litige n'excèderait pas cinq pésos fussent jugés par les gouverneurs ou les juges résidents, et lorsqu'elle la dépasserait, par l'audience royale d'Española, et que les décisions des juges subalternes, jusqu'à la somme de 20,000 maravédis, fussent sans appel; 8°. que les officiers royaux n'entreprissent aucun commerce, et ne se fissent accompagner par d'autres que ceux qui étaient à leur solde; 9°. enfin que Rodrigo de Bastidas fût forcé d'exécuter ses engagements à l'égard de l'établissement de Santa-Marta.

(1) Il le nomma ainsi, parce qu'il fut obligé d'y jeter quelques chevaux à la mer.

(2) Herréra, déc. III, lib. V, cap. 12.

(3) Voyez l'article *Guatémala*.

(4) Entre le port de la Sal et la rivière de Tiau. (Herréra, déc. III, lib. V, cap 12.

1525. *Établissement de Santa-Marta.* En 1521, don Rodrigo Bastidas, natif de Séville, reçut de Charles V le gouvernement de Santa-Marta. Il passa à l'île Española où il embarqua un grand nombre de colons et beaucoup de bétail, et, continuant son voyage, il arriva au lieu de sa destination le 29 juillet, jour dédié à Santa-Marta, et y jeta la fondation de la ville du même nom (1) (*Fanum Sanctæ Marthæ*), qui s'étendit ensuite à toute la province (2).

Bastidas nomma des juges et des directeurs (*alcades i régidores*), et se concilia l'amitié des Indiens de Guayra et Zaganga, qui résidaient à une lieue de là. Il marcha ensuite contre les Bondas, à quatre lieues plus loin, entre Santa-Marta et Bondigua, les défit et en rapporta une grande quantité d'or. Les soldats voulaient qu'il fût partagé parmi eux, mais Bastidas le destina à acquitter les frais de l'expédition. Son lieutenant, *Pédro de Villafuerté*, qui ambitionnait le commandement, profita du mécontentement des troupes, entra dans une conspiration avec cinq individus (3), et le poignarda dans son lit. Bastidas, blessé seulement, fut laissé pour mort, et son mestre-de-camp, *Rodrigo Alvarez Palomino*, qui avait servi au Mexique, lui donna du secours. Il le nomma son lieutenant et capitaine-général, et Villafuerté, trompé dans son attente, s'enfuit avec quelques soldats dans la vallée d'Upar. Là, il perdit plusieurs des siens dans diverses rencontres avec les naturels, et eut l'œil crevé d'un coup de *macana*. Il se décida alors à regagner la mer pour chercher un navire à bord duquel il pourrait s'embarquer, et fut bien accueilli du cacique de *Ramada*, qui habitait à trente lieues est de Santa-Marta, par l'influence d'un jeune Castillan qui y avait été envoyé pour apprendre la langue du pays. De là, il se dirigea vers Santa-Marta, et se remit entre les mains de l'adélantado. Celui-ci s'embarqua peu après pour Santo-Domingo, et, ayant abordé à Cuba (1526), y mourut de ses blessures. Palomino, élu gouverneur par les soldats, envoya à Española Villafuerté et Porras, qui y furent pendus par ordre de l'audience royale, qui confia provisoirement le gouvernement de Santa-Marta à *Pédro de Badillo*.

(1) Santa-Marta, capitale de la province du même nom, est située par lat. 11° 15' N. et long. 76° 28' O. de Paris, sur les bords de la petite rivière Manzanarès, dans un territoire sablonneux, environné de montagnes et de rochers. Elle servit de dépôt militaire aux Espagnols pendant la conquête de la Nouvelle-Grenade; et devint, en 1529, le siége d'un évêché, qui fut supprimé par le pape Paul IV en 1562, et rétabli en 1577 par Grégoire XIII. Son port, défendu par trois châteaux, le Morro, Bétin et San-Fernando, peut contenir une flotte nombreuse, et la ville est abondamment pourvue d'eau par la rivière de la Guayra. Il y existait avant la révolution deux couvents, l'un de franciscains et l'autre de dominicains. Cette ville fut saccagée en 1543 par le pirate Robert Baal; en 1555, par le corsaire français Pierre Braques; et en 1596, par Francis Drake, qui la réduisit ensuite en cendres. Adrian-Juanès Pater, général de la compagnie des Indes occidentales, s'en rendit maître en 1629, et enleva toute l'artillerie du fort de San-Juan. En 1655, William Gauson en fit le siége avec deux mille hommes et la détruisit de fond en comble. Rebâtie peu après, elle fut de nouveau pillée, en 1672, par des corsaires anglais et français. Pop., sept à huit mille habitants.

(2) Piédrahita, *de la Conquista del nuevo reyno de Granada*, lib. III, cap. 1. On y voit les noms des fondateurs.

Antonio Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discur. II, §. 1.

Herréra, dec. III, lib. VII, cap. 2.

Florez de Ocariz, préludio 351, p. 61.

(3) *Montésinos, de Lébrija; Montalvo, de Guadalaxara; Pédro de Porras, de Sévilla; Serna et Samaniégo.*

1525. *Administration de Pédro de Badillo.* Il équipa trois navires, à bord desquels il embarqua trois cents hommes, et fit voile avec son lieutenant, *don Pédro de Hérédia*, natif de Madrid. Palomino, averti de son approche, se disposa à lui résister. Hérédia lui demanda à traiter avec lui, dans l'intention de le tuer, s'il était favorisé des soldats, et il chargea un officier portugais, le capitaine *Hernan Baez*, d'exécuter ce projet, en côtoyant vers *los Ancones de Taganga* et *Concha*. Les soldats toutefois se saisirent de lui et le pendirent. Alors Hérédia regagna ses vaisseaux, et passa à Guayra-la-Robada, au-delà de Ramada. Palomino le suivit le long de la côte pour l'empêcher de prendre terre; mais une négociation ayant été entamée entre eux par l'entremise de deux prêtres, Badillo consentit à se départir de la moitié de ses droits, et retourna à Santa-Marta. Les deux chefs travaillèrent alors de concert à pacifier le pays. Palomino forma le dessein de pénétrer jusqu'à la rivière du Sud, et prit avec lui quarante fantassins et quinze chevaux. Arrivé sur le bord d'une rivière qui descendait de la Sierra-Névada, et qui était considérablement grossie par les pluies, il résolut de la traverser à cheval, s'y enfonça et ne reparut plus. On croit qu'il fut dévoré par un crocodile. Cette rivière a depuis porté le nom de *Palomino.*

Padillo prit alors le commandement de l'expédition, passa la rivière dans des canots, et arriva à Orino (*las Sabanas de Orino*) qu'occupaient les Guagiros, où il partagea l'or qui avait été recueilli sur la route, et dont chaque soldat eut trente-trois pésos. De là, il pénétra à l'ouest, dans la grande vallée d'Upar, et rencontra, à deux lieues de Zazaro (1), deux corps nombreux d'indigènes qui voulurent l'envelopper. Padillo les attaqua, leur tua beaucoup de monde, et força le reste à s'enfuir dans les montagnes; mais, jugeant ces Indiens fort belliqueux, il crut devoir retourner à la Ramada (2).

1526. Sur ces entrefaites, le gouverneur Pédrarias d'Avila se mit en marche, vers le commencement de l'année 1526, pour se rendre à Nicaragua, où nous avons déjà dit qu'il avait envoyé Francisco Hernandez de Cordova. Il apprit, sur sa route, que Fernand Cortez se proposait aussi de visiter le Nicaragua, que Pédro de los Rios était nommé gouverneur de Castillo del Oro, et que Hernandez de Cordova avait formé un complot contre lui. Il donna ordre d'arrêter ce dernier à Léon, et lui trancha la tête.

Administration de Pédro de los Rios. Les lettres du roi portaient, 1° que le nouveau gouvernement se composerait de toutes les provinces de celui de Pédrarias, à l'exception de celles de Paria, de Véragua, et du pays découvert par Vincent Yanez Pinzon et Juan Diaz de Solis; 2° qu'il fallait en traiter les indigènes comme des sujets libres de la couronne, et non comme des esclaves, parce qu'ils ne l'étaient plus de droit; les instruire dans la foi catholique, et surtout ne leur donner aucun sujet de se révolter; 3° qu'il était nécessaire, pour faciliter le commerce des épiceries, d'établir un comptoir à Panama, et un autre sur la côte du Nord, pour le transport des marchandises d'une mer à l'autre; 4° qu'il s'en rapporterait toujours aux conseils et avis de l'alcade-major et du licencié *Salmeròn*, homme versé dans la connaissance du droit et des lois, et qui était chargé de la vérification des comptes de Pédrarias; 5° qu'il partagerait les terres suivant le mérite des individus; 6° qu'il ne laisserait entrer dans le pays ni avocat ni procureur, afin d'éviter les procès; et 7° qu'il punirait les voleurs avec plus de rigueur que les lois ne l'ordonnaient (1).

(1) Selon Herréra; Piédrahita écrit *Zézaré.*

(2) Herréra, déc. III, lib. VIII, cap. 9.— Piédrahita, lib. III, cap. 1.

1527. *Administration de Diégo Lopez de Salcédo dans la province d'Hibuéras* (2) (Honduras). Ce gouverneur fut envoyé d'Espagne pour s'instruire des usages, de la religion et des moyens des Indiens habitants de cette province, afin de parvenir plus facilement à leur conversion. Ces peuples, qui ressemblaient à ceux d'Hispaniola, étaient moins civilisés que les Mexicains. Ils adoraient trois idoles principales, placées dans leurs temples les plus importants : l'une était à quatre lieues de Truxillo; une autre dans une ville à vingt lieues de distance; et la troisième, dans une île sise à quinze lieues de cette dernière. Ces statues, revêtues de robes de femmes, étaient faites d'une pierre verte ressemblant à du marbre. Chaque temple était desservi par un prêtre, homme de condition, nommé *Papa*, qui laissait croître ses cheveux jusqu'à la ceinture, et qui était chargé d'instruire les enfants des seigneurs du pays, et de faire connaître au peuple les réponses de la divinité. Hernando de Saavédra ayant renversé l'une de ces idoles dans le feu, le prêtre fut si étonné de voir qu'elle ne parlait pas et qu'elle n'anéantissait pas les assistants, qu'il demanda qu'on lui coupât la chevelure et qu'on le reçût chrétien. Le cacique témoigna aussi le désir d'être baptisé. Profitant de ces dispositions, le gouverneur fit venir des religieux franciscains, tira des îles une grande quantité de bétail, et enseigna l'agriculture aux Indiens. Cependant, ayant résolu de réunir la province de Nicaragua à son gouvernement, il employa les naturels pour porter les bagages, et beaucoup d'entre eux périrent de faim et de fatigue. D'autres, qui ne voulurent pas l'accompagner, furent cruellement mis à mort. Cet acte révolta tous les habitants du pays par où il passait : ils prirent les armes ou s'enfuirent dans les montagnes. Salcédo réussit à s'emparer de la province de Nicaragua, et à en chasser *Pédro de los Rios*, qui y était venu dans le même dessein.

Vers ce tems, les colons de Nicaragua, ou nouveau royaume de Léon, adressèrent au roi une pétition, par laquelle ils demandèrent qu'on leur donnât un gouverneur particulier, qu'on les autorisât à bâtir des villes dans la vallée de Ulancho (*valle de Ulancho*), qu'on comprît dans le gouvernement de Nicaragua les mines et la montagne de *Liquidambar*, ainsi nommée à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qui y croissaient. Ils affirmaient, dans leur rapport, que la distance entre *Cabo de Honduras* et la ville de Léon était de soixante-dix lieues du nord au sud, et que cette route ouvrirait une communication sûre et facile entre les deux mers; que les mines situées dans la vallée étaient si riches, que si elles eussent été bien exploitées, on en retirerait un produit de 200,000 pésos d'or fin à 22 carats, en un espace de deux mois.

Pendant le voyage de Salcédo à Nicaragua, tout fut dans la confusion à Truxillo; les magistrats, dans des vues d'intérêt personnel, cherchèrent par tous les moyens à s'emparer d'Indiens libres, pour les vendre comme esclaves (3).

1527. *Découverte du Rio de los Lagartos* (4). Avant son

(1) Herréra, déc. IV, lib. IV, cap 2.

(2) Ainsi nommée à cause de la grande quantité de gourdes qu'on y trouva; nommée aussi *Honduras* ou profondeurs, par quelques Espagnols qui, ayant côtoyé une grande partie de la côte sans rencontrer de port, rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés de ces *honduras*.

(3) Herréra, déc. IV, lib. I, cap. 7.

(4) Cette rivière, ainsi nommée parce qu'elle est infestée par

départ pour Nicaragua, Pédro de los Rios avait envoyé le capitaine Hernando de la Serna, avec le pilote *Corco*, le licencié *Juan Salmeròn*, alcade-major, et un régiment de la ville de Panama, afin de reconnaître le Rio de los Lagartos, en commençant au point le plus proche de Panama, c'est-à-dire à six lieues, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord. Ils achevèrent cette exploration en six jours. Pendant ce trajet de vingt-six lieues, la rivière était navigable, quoique embarrassée en certains endroits par des arbres qui y avaient été entraînés par les torrents qui se précipitaient des montagnes.

A son embouchure, elle avait quatre à cinq brasses de profondeur; et près de là deux petits ruisseaux lui apportaient le tribut de leurs eaux. Les navires pouvaient remonter à douze lieues de la mer; les bateaux plats et les canots y naviguent au-dessus de cette distance. Cette rivière abondait en poissons(1), et on rencontrait sur ses bords, qui sont très-fertiles et couverts de pins et de palmiers, des daims, des coqs d'Inde et des oies sauvages. Plusieurs endroits pouvaient recevoir avantageusement des colonies. Enfin, du côté de Nombre-de-Dios, à cinq lieues de Rio, était Porto-Bélo, port sûr et commode; et à six lieues de là, l'île de Bastimentos, où les vaisseaux venant de Castille pouvaient se refaire. On ne rencontra aucun Indien pendant la route.

Il fut ensuite reconnu, par le capitaine Serna, Alvaro del Guyo et Francisco Gonzalez, régidors de Panama, que, depuis le point où les bâtiments pouvaient décharger leur cargaison dans la mer du Sud, jusqu'à celui où il était possible d'embarquer les marchandises sur les navires venant de la mer du Nord, la distance n'était que de neuf lieues et était praticable pour les charrettes (2).

Nomination de Pédrarias d'Avila au gouvernement de Nicaragua. Pédrarias d'Avila, depuis long-tems gouverneur de Darien, et ensuite de Panama, fut élevé, en 1527, au gouvernement de Nicaragua. La commission royale portait que les gouverneurs de Panama et Hibuéras ne pouvaient intervenir dans les affaires de sa province, ni empêcher les Espagnols d'y passer. Le roi nomma, en même tems, l'évêque Diégo Alvarez de Osorio, avec les instructions et les pouvoirs nécessaires pour protéger et convertir les Indiens. A son arrivée à Nicaragua, Pédrarias ayant appris que les magistrats de cette ville avaient fait incarcérer Diégo Lopez et Gabriel de Roxas, mit ce dernier en liberté, et le chargea d'accompagner le lieutenant *Martin Estète*, qui allait, avec cent cinquante hommes, découvrir le *Désaguadéro*, petite rivière qui sort du lac Nicaragua et se jette dans la mer du Nord.

1528. Estète se dirigea par le *cap de Gracias-à-Dios*. Il avait emporté avec lui le fer à marquer les esclaves (*hierro de los esclavos*), qui avait été renfermé par ordre du roi dans une caisse fermée de trois serrures, et il s'empara d'un grand nombre d'Indiens qu'il mit tous à la chaîne; l'un de ces malheureux ne pouvant plus se traîner, on lui trancha la tête plutôt que de couper son collier de fer (*argolla*). Ces actes de cruautés exaspérèrent les Indiens, qui résolurent d'attaquer à la fois *el puéblo de las Minas* et les villes de Léon et de Grenade. Les Espagnols, préparés à cette attaque, leur tuèrent beaucoup de monde.

Établissement de Cabo de Gracias-à-Dios (1) *par Estète et Roxas.* Ce dernier, qui était resté à Nicaragua, fut deux fois attaqué par les Indiens, qu'il repoussa en leur fesant essuyer une grande perte; cependant il jugea prudent de se fortifier par des palissades.

Les Indiens étaient tellement maltraités par les Castillans, qu'ils ne cohabitaient plus avec leurs femmes depuis deux ans, de crainte de donner le jour à des enfants esclaves. Ayant consulté leurs idoles pour savoir de quelle manière ils pourraient se débarrasser de ces étrangers, la réponse fut que les dieux feraient venir la mer pour les submerger; mais que les Indiens périraient en même tems que leurs ennemis.

1527. *Administration du facteur Juan de Ampuez, gouverneur de Coro* (*tierra de Coro*), *nommée par les Indiens Coriana.* Le Conseil de Santo-Domingo, voulant garantir les Indiens de la Terre-Ferme des brigandages des corsaires qui partaient de cette île, résolut d'y envoyer des gouverneurs. Il nomma pour la province de Coro, de laquelle on avait reçu des renseignements favorables (2), *Juan de Ampuez.* Celui-ci s'embarqua avec soixante hommes, et à son arrivée, il se lia d'amitié avec un cacique puissant, nommé *Manauré,* seigneur de tout le pays environnant, qui était très-peuplé. Il fonda avec son aide, le 26 juillet 1527, la ville de *Santa-Ana-del-Coro* (3), dans une plaine bien boisée, à une lieue de la mer. Ce fut le premier établissement que formèrent les Espagnols dans cette partie de la Terre-Ferme.

Exploration de la rivière Lagartos, ou des Caïmans, nommée ensuite Chagre par le capitaine Hernando de la Serna, qui la descendit depuis Crucès, vers sa source, jus-

l'*Alligator*, est aussi appelée *Chagre*. Elle prend sa source dans les montagnes près la vallée de Pacora, et après un cours circuiteux, elle se jette dans la mer du Nord; son embouchure fut découverte en 1510 par Lopé de Olano. Elle est navigable pour les grands navires sans quilles appelés *Chatas* jusqu'à l'établissement de *Cruces*, où les douanes royales étaient établies. Les commerçants préféraient ce canal à la route hérissée de rochers de Porto-Bélo à Panama, et on avait établi trois forts à l'entrée de cette rivière pour sa défense.

(1) A une certaine saison de l'année, elle est remplie d'une si grande quantité de petits poissons d'un goût excellent et de la grandeur d'une épingle, appelés *titier*, qu'on les pêche dans des paniers.

(2) Herréra, déc. IV, lib. I, cap. 9.

(1) Dans la province de Honduras; agrandi en 1536 par Gonzalo de Alvarado, à trente lieues de la ville de Valladolid ou de Comayagua. Il possédait autrefois deux couvents:

(2) Alonso de Ojéda y avait abordé. Alcédo dit par erreur que Coro fut établie en 1529. Voyez Herréra, déc. IV, lib. VI, cap. 1; Piédrahita, lib. III, cap. 2. Cet auteur écrit *Coto, ciudad de Coto, valle de Coto.*

(3) *Corum, Corva, Coriana, Vénétiola, Corduba Germanorum.* Lat., 11° 24' N.; long., 72° 8' O. de Paris (Purdy). A quatre-vingts lieues O. de Caracas, trente-trois N. de Barquisiméto et cinquante-cinq de Maracaibo. Elle fut d'abord peuplée par des Allemands sous la conduite de Nicolas Féderman, qui la nomma Cordoba pour la distinguer d'une ville du même nom, fondée par Gonzalo de Ocampo, dans la province de Cumana. Le pays abondant en productions végétales devint bientôt un entrepôt considérable. La ville fut le siége d'un évêché de 1532 jusqu'en 1636, époque à laquelle il fut transféré à Santiago de Caracas, par l'évêque don Juan Lopès de la Mata. (Oviédo, lib. I, cap. 3.) Le gouvernement y eut son siége jusqu'en 1576, que le gouverneur Pimentel choisit pour sa résidence la ville de Caracas. Elle fut saccagée par les Anglais en 1567. On y installa, en 1799, un commandant militaire avec un traitement de 2,000 piastres. La population est environ de dix mille individus de toutes couleurs.

A deux milles au N. de Coro est un isthme de vingt lieues de long sur une lieue de large, qui unit la presqu'île de Paragona au continent. A quatorze lieues environ du port de Coro sont les îles de Curaçao, Oruba et Bénavré : la première a quinze lieues de terre, et les deux autres ont chacune sept lieues. Ampuez s'en rendit maître.

qu'à son embouchure dans la mer du Nord, qui est par les 9° 15' N. et 295° 6' de longit. E., comptée du méridien de Ténériffe (1).

1528. *Plan de communication entre les deux mers par quatre routes différentes.* L'empereur désirait toujours trouver un chemin pour aller aux Moluques. On s'était assûré qu'il n'y avait pas de détroit entre le golfe d'Uraba et le canal de Nicaragua; on proposa alors de passer de l'une à l'autre mer par quatre chemins différents, savoir: 1°. en descendant le lac, qui est praticable pour de gros bateaux, quoiqu'on y rencontre plusieurs écueils dangereux, et fesant ensuite un canal de quatre lieues de ce lac à la mer du Sud; 2°. le long de la rivière de los Lagartos, qui prend sa source à cinq ou six lieues de Panama, et creusant un canal qui traverserait les plaines entre cette rivière et la mer; 3°. par la rivière de Véra-Cruz, jusqu'à Técoantépec, où des bateaux peuvent aller d'une mer à l'autre; 4°. par le passage de Nombre-de Dios à Panama, lequel ne serait pas difficile à exécuter. Enfin, on assûrait qu'il n'y avait que vingt-cinq lieues du golfe d'Uraba à San-Miguèl, et bien que l'établissement d'un passage en cet endroit présentât de nombreux obstacles, ils n'étaient pas au-dessus de la puissance du roi d'Espagne (2).

Alvaro de Saavédra soutenait le projet d'ouvrir une communication de l'une à l'autre mer à travers l'isthme de Darien. Ce projet attira même sérieusement l'attention du gouverneur espagnol; mais José de Acosta s'y opposa, sous prétexte que les deux Océans n'étant pas à la même hauteur, l'entreprise était impraticable et pourrait même avoir un résultat fâcheux.

1528. *Cession de la province de Vénézuéla.* Les *Veltzers*, riches négociants d'Augsbourg, qui avaient avancé une forte somme à l'empereur Charles V, reçurent en paiement la propriété de cette province, depuis le cap de la Véla jusqu'au gouvernement de Maracapa, sur une étendue de plus de trente lieues, y compris toutes les îles voisines, à l'exception des trois dont nous avons déjà parlé. Ils s'engagèrent d'achever la conquête du pays, d'y former deux établissements et d'y construire trois forts dans l'espace d'un an; d'employer à cet effet au moins trois cents hommes, et d'y amener cinquante mineurs allemands pour exploiter les mines dans les provinces occupées par les Castillans. Il fut stipulé que les concessionnaires pourraient réduire les naturels à l'esclavage, s'ils refusaient de se soumettre, et acheter ceux qui étaient captifs, à condition de payer le quart du prix au domaine. L'empereur, de son côté, promettait que le titre d'adélantado serait héréditaire dans la famille des Veltzers, leur accordait quatre pour cent sur tout ce qui proviendrait du pays, 400,000 maravédis d'appointement et de pension au chef de l'entreprise, et la moitié à son lieutenant. Il exemta du droit d'entrée toutes les provisions de bouche qu'ils importeraient d'Espagne, et les autorisa à prendre aux îles sous le Vent autant d'animaux domestiques qu'ils le voudraient. Il leur abandonna aussi en propriété douze lieues carrées de terrain (3).

1529. *Expédition de Garcia de Lerma, nommé gouverneur de la province de Santa-Marta.* Ce gouverneur, natif de Burgos et gentilhomme de bouche de l'empereur Charles V, avait à ses ordres le lieutenant-général Arbolancha, Villalobos, Escobar, Muños, Ponce Bénavidès, Carranca, Juan de Cespédès, Gaspar Gallégo, Juan et Pédro de Lerma, ses parents, tous officiers de distinction. Il était accompagné des pères Thomas Ortiz et Antonio de Montésinos, protecteur des Indiens. Il se dirigea d'abord sur Bonda, district soumis par le capitaine Rodrigo Alvarez Palomino; de là à la vallée de Buritica, dont les Indiens lui apportèrent un peu d'or. Ayant ensuite traversé les montagnes, il passa par deux grandes villes nommées, l'une *Bézinqua*, et l'autre *Aguaringa*, et s'avança sans obstacle jusqu'à *Pozigueyca* (1), autre ville assez considérable, et de là à la vallée de *Coto*, située entre des montagnes à deux lieues de la mer et occupée par une population nombreuse. Il retourna ensuite à Santa-Marta. Quelques-uns de ses gens recueillirent une bonne quantité d'or dans le territoire appelé la *Ramada*; d'autres en emportèrent la valeur de 60,000 *castillanos* en or, de la vallée de *Tayróna* (2), six ou sept lieues (3) de Santa-Marta. Un troisième parti, qui avait pénétré dans la vallée de Mongay, fut très-maltraité; le gouverneur lui-même, qui était retourné à Pozigueyca, y fut attaqué par une nation de Caraïbes avec tant de furie, que ses troupes furent forcées de fuir, abandonnant leur bagage (4).

Cette année, toutes les maisons de la colonie de Santa-Marta, excepté celle du gouverneur, qui était en pierre, furent détruites par un incendie allumé pendant la nuit par des noirs révoltés. Les habitants, n'ayant pas eu le tems de sauver leurs richesses ni leurs provisions, se trouvèrent dans la position la plus déplorable jusqu'à ce qu'on fut parvenu à se procurer un peu de maïs, apporté par les naturels. Bientôt après, un navire arriva chargé de *cazabi* et de viande.

1530. *Deuxième expédition de Garcia de Lerma.* Après leur défaite de Pozigueyca, les Castillans rebâtirent les maisons qui avaient été brûlées; mais ayant reconnu que la force ne pouvait prévaloir contre les Indiens, de Lerma fit la paix avec quelques-uns d'entre eux. Toutefois, voulant venger l'affront reçu à Pozigueyca, il envoya contre cette place un détachement de trois cents hommes, sous les capitaines Cardozo et Juan Muñoz; ceux-ci l'attaquèrent à la pointe du jour et y mirent le feu; cependant les Indiens les contraignirent à se retirer avec perte.

Un autre détachement envoyé à la vallée de Coto (*valle de Coto*) ne fut pas plus heureux; Garcia de Lerma y ayant pénétré lui-même avec toutes ses forces, fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Afin de faire oublier ces revers, il résolut de partager le district d'Eupari ou Upar entre les quinze principaux officiers. A leur arrivée, ils virent que tous les villages indiens avaient été brûlés par Ambrosio de Alfinger; s'étant avancés dans un autre district, ils le trouvèrent également ruiné. Ils continuèrent leur route jusqu'à Tamalamèque, et là, un d'eux, le capitaine Cardozo, réussit à intimider les habitants, qui firent la paix et lui apportèrent un peu d'or, lui en promettant davantage s'il voulait les aider dans une expédition contre les habitants d'une autre ville, appelée *Zipuaza*, près la grande rivière de Magdaléna (Rio-Grandé de la Magdaléna), et la lagune de *Zapatosa*,

(1) De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. III, cap. 1. L'embouchure du Chagre fut découverte, en 1610, par Lopé de Olano.

(2) Herréra, déc. IV, lib. III, cap. 2.

(3) Oviédo, cap. 4. *Capitulan los Belzares la conquista y poblacion de esta provincia*, etc. — Herréra, déc IV, lib. IV, cap. 8.

(1) Piédrahita dit *Posigueyca, ciudad famosa de los Tayrónas.*

(2) Mot équivalent à *fragua* ou forge. (Piédrahita.)

(3) Herréra, déc. IV, lib. V, cap. 11. Le même auteur, déc. V, lib. II, cap. 5, place Tayrona à dix-huit lieues de la même cité.

(4) Piédrahita, I p., lib. III, cap. 1. Cet auteur dit que quinze Espagnols furent tués et beaucoup de chevaux.

lesquels s'étaient emparés de leur cacique, lui avaient crevé les ieux et le retenaient prisonnier. Les Castillans y ayant consenti, s'y rendirent par terre avec cent cinquante Indiens; le reste traversa les lacs dans trois cent cinquante canots. Zipuaza, attaqué par terre et par eau, ne put résister; les Espagnols s'y procurèrent beaucoup d'or; cependant, n'ayant pas trouvé le produit aussi avantageux qu'ils l'espéraient, ils firent conclure la paix entre les deux villes et retournèrent à Tamalamèque, et de là à Santa-Marta (1).

1529-31. *Expédition de Ambrosio Alfinger.* Les Veltzers ayant nommé cet officier gouverneur de leur colonie, et *Bartolomé Sayller* son lieutenant, ils arrivèrent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec trois navires ayant à bord quatre cents hommes de pied (2) et plus de quatre-vingts chevaux. Avec ces forces, Alfinger se rendit facilement maître du pays, et contraignit Ampuez à en sortir, lui laissant cependant les trois îles de Curaçao, Oruba et Bonayre. Alfinger donna tous ses soins à l'établissement de la colonie, à la pacification des villes sur les bords du lac de *Maracaïbo* (3), et à l'exploitation des mines de Camara. Malgré les conseils de plusieurs officiers qui connaissaient le pays et les endroits les plus favorables à des établissements, il s'avança vers l'ouest par la route de *Cupiore*, traversa la Sierra de los Ilotos, et pénétra jusqu'à la vallée d'Eupari ou Upar, et, sans considérer si ce territoire appartenait au gouverneur de Santa-Marta, il le traversa jusqu'au Rio-Grandé, s'emparant de beaucoup d'Indiens des deux sexes, qui périrent en route sous les fardeaux dont on les accablait. Étant arrivé en vue de Tamalamèque, ville considérable où il ne put entrer, il continua sa route vers une ville du même ordre, et rencontra un parti d'Indiens qui lui tua quelques hommes. De là, il retourna dans le district de Tamalamèque, et s'avança par les montagnes jusqu'au Rio-Grandé. Il remonta ensuite un de ses affluents, nommé Rio de Lebrixas ou Lebrijas, et s'engagea de nouveau dans les montagnes, où il perdit quelques soldats dans des rencontres avec les Indiens.

Dans une seconde excursion (1530), Alfinger s'avança avec cent quatre-vingts soldats d'abord vers le pays des Pocabuyos (4), et de là chez les Alcoholados; ces Indiens lui fournirent 21,000 *castillanos* en or, que vingt-cinq hommes, sous le capitaine Vascona, furent chargés de porter à Coro. Ayant pris un chemin différent de celui par lequel ils étaient venus, ils s'égarèrent, et se trouvèrent dans une telle détresse, qu'ils furent réduits à manger un Indien. Ils enterrèrent leur or, et tous moururent, à l'exception d'un seul, nommé Francisco Martin, qui, après avoir erré pendant trois ou quatre ans parmi les sauvages, fut retrouvé par les Espagnols. Après le départ de Vascona, Alfinger reçut encore 40,000 *castillanos* en or, partie comme rançon des prisonniers, et partie en présents. A son retour, il courut un grand danger dans une vallée qui prit son nom (*valle de Ambrosio*).

Continuant ses excursions (1531) dans le but de se procurer de l'or, il avait de fréquents engagements avec les Indiens, ce qui fatiguait ses troupes et les disposait à la mutinerie. Il voulait cependant reconnaître la partie située le long du Rio de la Magdaléna, dont on vantait beaucoup les richesses, et y envoya une expédition vers la fin de l'année 1531, sous les ordres des capitaines *Juan de Cespédès* et *San-Martin*. Après une marche de dix ou douze jours, ils traversèrent la rivière dans quelques brigantins de Garcia de Lerma, et s'avancèrent dans le pays jusqu'à ce qu'ils furent arrêtés par les eaux et des marais impraticables. Ils revinrent à Santa-Marta après un voyage pénible de quinze mois.

1532. Le gouverneur Alfinger quitta de nouveau la ville de Coro pour continuer ses expéditions, et s'avança fort avant du côté du midi, laissant partout sur son passage des traces de dévastation et de pillage. Dans un engagement avec les Indiens de Rabicha, il reçut une blessure à la gorge qui le força à revenir à Coro, et des suites de laquelle il mourut la même année (1).

Le capitaine *Juan de San-Martin*, élu par les soldats pour remplacer Alfinger, traversa les montagnes appelées depuis *Arévalo*, et descendit dans la vallée de Cucuta. Ayant rencontré un espagnol nommé *Francisco Martin*, qui avait épousé la fille d'un cacique, il arriva de province en province jusqu'à Coro (1532), où il annonça le désastre d'Alfinger et de son expédition.

Juan Aléman, gentilhomme de sa nation, fut reconnu en qualité de gouverneur; mais il mourut peu après, sans avoir rien fait qui soit digne d'être rapporté.

1531-32. *Expédition de don Diégo de Ordas dans l'Orénoque.* Cet officier, né à Castroverde, dans le royaume de Léon, avait pris part, avec Fernand Cortez, à la conquête du Mexique et de la Nouvelle-Espagne (2). L'empereur l'autorisa à soumettre environ deux cents lieues de pays vers l'est, à partir du cap de la Véla et de la baie de Vénézuéla, où étaient les Allemands, à pousser ses découvertes jusqu'au Marañon (3), sans traverser les possessions des Portugais, et le nomma gouverneur de ces terres, adélan-

(1) Herréra, déc. IV, lib. V, cap. 11; et déc. VII, cap. 6. — Piédrahita, I p., lib. III, cap. 2.

(2) Oviédo en donne les noms des principaux officiers.

(3) A quatre lieues O. de la ville de Coro. Il tire son nom de celui d'un cacique de ce district. Sayller l'appela Vénézuéla, parce qu'il y trouva plusieurs maisons bâties sur pilotis comme celles de Venise. Sa longueur du nord au sud est d'environ cent trente-deux milles, et de quatre-vingt-dix milles dans sa plus grande largeur; les frégates et les bilandres peuvent y naviguer. Il est formé par les eaux de plusieurs rivières, savoir: la Pamplona ou Zulia et la Chama, qui descendent des *sierras* de Mérida; le Motatan, qui prend sa source dans les montagnes désertes de Serrada; la Paurata, qui coule de l'ouest des sierras de Ocaña; le Catumbo, l'Ariuas, le Rico de Oro, le Torondoy et le Sucui, qui viennent aussi de l'ouest. Ce lac contient deux petites îles nommées l'une de las Palomas, l'autre Vigia. Dans les hautes marées, les flots du golfe de Vénézuéla entrent dans ce lac, dont les eaux ont alors un goût saumâtre. Il est peuplé de manitì d'une grosseur plus qu'ordinaire, et il abonde en excellent poisson.

(4) Selon Herréra. Piédrahita écrit *Pocabusès*.

(1) Oviédo, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.
Herréra, déc. IV, lib. IV, cap. 1; lib. VII, cap. 6.
— V, lib. II, cap. 2.
Fray Pédro Simon, not. II, cap. 3.
Piédrahita, lib. III, cap. 2 et 4. Selon Herréra et d'autres auteurs, Alfinger mourut à Coro: mais Piédrahita affirma qu'il est mort dans la vallée de Chinacota, province des Chitaréros. *Llegó á penetrar el valle de Chinacota, donde fue sepultado dexando al valle su nombre por sobrenombre, y padron perpetuo de sus atrocidades.*

(2) L'empereur Charles V lui permit de placer dans ses armes un volcan enflammé, parce qu'il était descendu dans le cratère du Popocatépetl.

(3) Selon Herréra. Cet historien et plusieurs autres, ignorant la géographie du pays, donnèrent le nom de Marañon à l'Orénoco. Suivant l'*Histoire de Terre-Ferme*, par Pédro Simon, le gouvernement et la conquête de Ordas s'étendaient du port et *enseñadas* de Burburata au Rio-Orinoco, le long de la côte de Vénézuéla et de la Nouvelle-Andalousie.

tado et capitaine-général de toutes les contrées dont il ferait la découverte, avec un traitement annuel de 725,000 maravédis (1). Il lui était aussi permis de fonder un hôpital, de former des établissements dont les habitants devaient jouir de tous les priviléges de sujets, de construire quatre forts aux endroits qu'il jugerait convenables; de percevoir la vingtième partie des droits royaux, si elle n'excédait pas 1000 ducats par an; d'embarquer cinquante noirs esclaves; de prendre à la Jamaïque vingt-cinq chevaux et juments; et on lui accorda 300,000 maravédis pour acheter de l'artillerie et les munitions nécessaires. On lui recommanda surtout d'observer les ordonnances royales concernant la conversion des Indiens.

Diégo de Ordas nomma Gil Gonzalez alcade-major, Géronimo Ortal trésorier, Hernando Sarmiento inspecteur des fonderies, et Hernando Carrizo *contador;* il se rendit à Séville pour y faire ses préparatifs, et partit du port de San-Lucar au commencement de 1531, avec quatre cents hommes de troupes et six cents autres personnes, à bord de deux bons navires et d'une caravelle. Il relâcha à l'île de Ténériffe, où il passa un contrat avec les trois frères Silvas, principaux habitants de l'île, pour emmener deux cents naturels des Canaries. De là il fit voile pour sa destination, et entra dans las Bocas de los Dragos, où il perdit son lieutenant Juan Cortéjo, et quelques hommes qui s'étaient écartés de son navire. Côtoyant ensuite le Paria, il arriva à un des ports du Golfo-Tristé, se mit en mesure de commencer sa conquête, et pénétra par une des embouchures de l'Orénoco. Toutefois, ayant appris des Indiens Parias qu'il y avait des Espagnols à dix lieues de là sur les terres du cacique *Uriapari* (2), il expédia une centaine d'hommes sous les ordres de son trésorier Géronimo Ortal, pour les empêcher de se fixer dans les limites de son gouvernement. Ortal mit à la mer avec les Indiens, et après quelques heures de navigation, il arriva à une maison fortifiée (*casa fuerta*), occupée par vingt-cinq soldats du gouverneur Sédéno, aux ordres du capitaine Juan Gonzalez. Ordas prit possession de cette forteresse (3), et réprimanda sévèrement Gonzalez de ce qu'il s'était établi dans ses possessions. Celui-ci voulut défendre les droits de son légitime gouverneur; mais ses soldats, heureux de pouvoir sortir d'un endroit où ils étaient cernés de toutes parts par des Indiens ennemis, refusèrent de faire cause commune avec lui. Ordas résolut de les employer à explorer les nombreuses îles formées par les canaux de l'Orénoco, près de son embouchure dans la mer, parce qu'elles lui semblaient devoir offrir des ressources à l'expédition. Il gagna l'amitié de quelques-uns des principaux caciques par des présents de couteaux et d'autres objets de peu de valeur, et entreprit la construction de trois brigantins et autres petits navires, avec lesquels il se proposait de continuer ses découvertes. Sur ces entrefaites, arriva à la forteresse un navire portugais, dont le commandant enjoignit à Ordas de discontinuer ses travaux. Celui-ci ne tint aucun compte de cet ordre, pénétra dans le fleuve par sa grande bouche appelée de Navios, et ensuite Boca de Varima, et remonta jusqu'à trente-cinq lieues de son embouchure. Cependant, plus de trois cents (4) de ses gens avaient déjà péri par la faim, la piqûre des insectes et les maladies, et les autres étaient si faibles et épuisés, qu'il leur semblait impossible de pouvoir continuer le voyage. Le gouverneur n'en poursuivit pas moins sa route. Ayant été bien reçu au puéblo de Uriapari, qui renfermait quatre cents *casas*, il débarqua son monde, et l'établit dans des tentes à quelque distance de là. Ses efforts pour vivre en bonne intelligence avec les naturels furent en pure perte. Ils tuèrent cinq de ses soldats, et en blessèrent plusieurs dans le voisinage de son camp, et il fut obligé de recourir aux armes pour les punir. Il marcha en conséquence contre le *puéblo;* mais les habitants, enivrés de *chicha* (*liqueur de maïs*), l'attaquèrent avec furie, et lui tuèrent beaucoup de monde. Il se retira dans l'intention de renouveler le combat le jour suivant. Les Indiens, informés de son projet, mirent le feu au village, et s'embarquèrent dans la nuit avec leurs femmes et leurs enfants. Le gouverneur, ne pouvant se procurer de provisions pour les quatre cents hommes qu'il avait avec lui, songea à quitter le pays, et ayant appris des guides indiens (*arùacas*) qu'il existait un puéblo de *Caroaos* (1) sur l'autre rive, à quelques lieues de là, il continua à remonter le fleuve, et se trouva bientôt en vue de l'établissement. Les habitants opposèrent d'abord de la résistance; mais, convaincus bientôt de la supériorité des Espagnols, ils acceptèrent la paix et leur apportèrent des provisions. Juan Gonzalez, qui avait été chargé d'explorer le pays avec une vingtaine d'hommes, revint annoncer qu'il avait visité la province de Guayana, et y avait été parfaitement accueilli des habitants. Ordas embarqua son monde pour pénétrer plus avant; mais, ayant brûlé avant de partir les *casas* des principaux Caroaos avec les personnes qu'elles renfermaient, sous prétexte qu'elles avaient formé le complot d'égorger tous les Castillans, il indisposa contre lui tous les indigènes du pays. Après quelques jours de navigation, l'expédition arriva au territoire des *Araguacois*, passa avec difficulté le *Raudal de Camiséta*, et s'arrêta près du *Raudal de Carichana* (2), non loin du *Rio-Meta* (*Métacuya*), à environ cent soixante lieues à l'ouest de Santo-Thomé de la Guayana. Là, les courants rendaient impossible le passage des brigantins, et les habitants, armés de flèches empoisonnées, accouraient de toutes parts pour s'opposer aux Espagnols. Le gouverneur, pour les disperser, débarqua la cavalerie aux ordres du mestre-de-camp Alonso de Herréra. Les Indiens, frappés de terreur à cette vue, s'enfuirent après avoir mis le feu aux bois des environs, pour tâcher de suffoquer les Espagnols dans la fumée, ou de les faire périr dans les flammes. Ce moyen toutefois ne leur réussit pas. Gonzalez ramena deux prisonniers, qui dirent qu'il y avait beaucoup d'or sur la rive opposée. Mais la multitude d'Indiens dont il se voyait environné, le manque de provisions, et la nécessité de pourvoir aux besoins des malades qu'il avait laissés à Uriapari, décidèrent Ordas à y retourner. La flotte, entraînée par le courant, regagna en peu de jours ce *puéblo*, où une partie des malades était morte faute de provisions. Ordas prit le reste à bord, et partit pour le fort de Paria. Les murmures de ses soldats et le défaut de vivres lui démontrèrent la nécessité qu'il y avait de continuer ses découvertes par terre, et il se disposait à partir, lorsqu'il reçut ordre de restituer la maison forte qu'il prétendait être dans les limites de son gouvernement, ainsi que la contrée de Terre-

(1) Il devait payer sur cette somme un alcade-major, un médecin, un chirurgien, un apothicaire, trente fantassins et dix cavaliers.

(2) Yuripari ou Viapari.

(3) M. de Humboldt place la forteresse de Paria entre le Guarapiche et l'embouchure du Caño Manamo.

(4) Herréra dit qu'il perdit soixante-dix hommes avant d'arriver au village d'Uriapari.

(1) Nommé aussi *Caroa* et *Carora*.

(2) Selon le père Caulin. M. de Humboldt pense qu'il a confondu le Raudal de Cariven avec celui de Camiséta, et qu'on pourrait en inférer qu'Ordas est parvenu jusqu'au Raudal d'Aturès. (Voyage au Nouveau Continent, etc., liv. VIII, ch. XXIV.)

Ferme qui appartenait aux Espagnols de la Nouvelle-Cadix, dans l'ile de Cubagua. Mécontent de n'avoir pu fonder de colonie, il cingla, par l'avis de Domingo Vélasquez, vers Cariaco, et fut poussé jusqu'à Cumana, où ses gens l'abandonnèrent. De là, il se rendit à Cubagua, et ensuite à Hispaniola avec Pédro de Ortiz Matienzo, premier juge de Cubagua, pour soumettre leurs prétentions à l'audience royale. Cette Cour décida en faveur du gouverneur, l'autorisa à continuer ses découvertes, et à passer en Espagne pour cet objet (1).

1531. *Juan Cortéjo*, lieutenant de Ordas, tenta de pénétrer par les bouches de l'Orénoque; mais son navire se brisa sur les rochers, et il marcha dans l'intérieur du pays avec trois cents hommes, qui furent tous tués par les Indiens.

Expédition de Géronimo de Mélo, gentilhomme portugais, en 1531. Étant arrivé à Santa-Marta, il proposa de passer au-delà de la Magdaléna, ce que personne n'avait encore osé tenter à cause de la rapidité du courant. Le gouverneur Garcia de Lerma lui donna deux navires. Arrivé sur la barre, le pilote Liaño et un autre marin refusaient d'avancer; mais Mélo ayant menacé de les tuer, ils franchirent cet endroit périlleux, et pénétrèrent trente-cinq lieues au-delà de la rivière. Mélo retourna au bout de trois mois à Santa-Marta, où il mourut bientôt après, ainsi que le gouverneur Lerma. Le docteur Infanté, successeur de ce dernier, fut obligé, pour prévenir un soulèvement, de reléguer plusieurs de ses gens à Bonda et dans d'autres endroits (2).

1532. *Expéditions exécutées d'après les ordres du gouverneur, le docteur Infanté, oidor de Santo-Domingo.* Le docteur Infanté, qui avait remplacé de Lerma par *interim* dans le gouvernement de Santa-Marta, y arrive au mois de septembre. Voyant que ses soldats, pauvres et mécontents, montraient des dispositions à la sédition, il envoya un détachement sous le capitaine *Ribera* à la Ramada, et un autre sous le capitaine *Cardozo*, pour faire une excursion au-delà du pays. Celui-ci eut plusieurs escarmouches avec les Indiens, qui lui tuèrent trois hommes. En revenant, il fut attaqué, à Pozigueyca, par un parti de natifs qu'il mit en fuite, et rapporta à Santa-Marta une grande quantité d'or. Le détachement envoyé à la Ramada revint en même tems.

Infanté ayant reçu un renfort de cent hommes d'Hispaniola, expédia de nouveau deux détachements dans la même direction et sous les mêmes capitaines. Celui sous le capitaine Ribéra s'avança jusqu'au gouvernement de Vénézuéla; l'autre, sous Cardoso, se dirigea sur la province d'*Argollas*, qui reçut ce nom à cause des colliers et des anneaux d'or que portaient les naturels. De là, après avoir fait quinze lieues à travers le territoire nommé *Pepes*, ce dernier arriva sur les bords du Rio-Grandé. A Pozigueyca, il réussit à attirer dans une embuscade un parti considérable de ces irréconciliables Indiens, qu'il détruisit. Les Argollas refusèrent de faire la paix; mais il fut plus heureux auprès des *Mastes*, qui le conduisirent chez les *Agrias*. Pour retourner à Santa-Marta, il repassa par le pays des *Mastes*, traversa ensuite celui des Caribes, qui le suivirent de près, et entra dans le territoire de Chimila. Cardoso, qui avait en son pouvoir le cacique de Pozigueyca et son frère, les mit en liberté en leur fesant quelques petits présents. Il passa de la sorte sans difficulté par ce pays, et revint à Santa-Marta avec son butin, qui fut partagé entre les soldats. Infanté passa ensuite (1534) à Española, laissant son gouvernement à son lieutenant Antonio Bézos (1).

1532-1533. *Expédition du gouverneur D. Pédro de Herédia. Fondation de Cartagéna.* Cet officier, né à Madrid, avait servi long-tems dans la province de Santa-Marta. Il obtint le gouvernement de la province de *Calamàri*, qu'on n'a pu encore découvrir ni conquérir à cause du caractère guerrier des habitants. Le territoire qui lui fut consigné s'étendait entre les deux grandes rivières de la Magdaléna et de Darien jusqu'à l'équateur. Ayant fait voile d'Espagne (1532) avec un galion et deux caravelles, montés par une centaine d'hommes (2), il relâcha à Española pour prendre des provisions, après quoi il continua sa route jusqu'au continent, où il arriva (15 janvier 1533) à un port, nommé alors *Calamàri* (*terre des écrevisses*), qu'il appela *Cartagéna*, parce qu'il ressemblait au port du même nom en Espagne. Ayant débarqué ses hommes et ses chevaux, il fit élever quelques huttes, le 21 janvier, et jeta les fondements de Cartagéna (*Carthago Nova*, ou *ciudad de Cartagena das Indias*). Les Espagnols pénétrèrent ensuite dans l'intérieur du pays, et ne tardèrent pas à rencontrer des Indiens ennemis, qui se retirèrent à leur approche dans leur ville de Calamàri, défendue par une palissade faite de grands arbres épineux. Les Castillans marchèrent de là sur une autre ville appelée *Canapote*, dont les hommes et femmes, armés de flèches empoisonnées et de *macanas*, ou dards de bois brûlé, se battirent avec acharnement. Les Castillans revinrent peu après à Cartagéna avec plusieurs prisonniers(3) : l'un d'eux, ayant offert à Hérédia de le mener à de grands et riches villages, le suivit jusqu'à un lac (*cienaga* ou *laguna*), appelé *Tesca*, rempli de caïmans et de poissons, et de là à un grand bois (*arcabuco*, ou bosquet), où l'Indien chercha à lui échapper. Continuant leur route, les Castillans arrivèrent en vue d'une ville où ils furent attaqués par une multitude d'Indiens (*Turbacos*) qui furent dispersés par la mousqueterie et la cavalerie, et obligés de se retirer dans leur place, qu'ils avaient entourée de deux ou trois fortes palissades; mais les Espagnols les en délogèrent facilement. Ils y trouvèrent un peu d'or, des vivres et des hamacs (*hamacas*). Hérédia eut dans cette action son armure criblée de flèches. Un soldat fut mortellement blessé et un autre tué. Il retourna ensuite à Cartagéna.

Après avoir pris quelque repos, le gouverneur poursuivit ses découvertes le long de la côte sans être inquiété. Ayant recueilli de l'or sur les bords de la Magdaléna, il retourna à la vallée de *Zamba*, et ensuite à Cartagéna, où un navire, commandé par le capitaine *Juan del Junco*, venait d'arriver avec un renfort de cent hommes, et deux hommes et une femme du pays pour servir d'interprètes. Avec ces nouvelles troupes, qui portaient ses forces à une centaine de cavaliers et autant de fantassins, il traversa les bois et les marais jusque près d'une ville appelée *Zenù*, où, grâce à l'indiscrétion

(1) Fray Pédro Simon, *Segunda Noticia historial de las conquistas de Tierra-Firme*, cap. 17-26. — Caulin, *Historia de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 5 et 6. — Herréra, déc. IV, lib. X, cap. 9 et 10, et déc. V, l. I, cap. 11.

C'est Ordas qui le premier a fait connaître le mot *Orinoco* ou *Orénoco*, qui est une corruption d'*Orinaca*, nom que porte ce fleuve au-dessus de la Meta; depuis le confluent de cette dernière jusqu'à son embouchure, il s'appelait *Uriaparia*.

(2) Herréra, déc. IV, lib. X, cap. 7. — Piédrahita, lib. III, cap. 2.

(1) Herréra, déc. IV, lib. VII, cap. 6 et 7; et lib. X, cap. 8; et déc. V, lib. IX, cap. 3. — Piédrahita, lib. III, cap. 3 et 4.

(2) Herréra et Piédrahita en donnent les noms.

(3) Un de ces naturels donna des renseignements de l'expédition de Alonso de Ojéda, dans la même province, en 1510.

d'un prisonnier, esclave du cacique, il découvrit dans les bois deux coffres contenant plus de 20,000 *castellanos* en or, et plus de 15,000 dans un trou de cent pas de largeur, appelé *Bohlo*, ou *Casa del Diablo*, ou Bouche du Diable. Le même Indien, interrogé pour savoir où il y avait encore de l'or, indiqua un tombeau d'où l'on en tira pour une valeur de 10,000 *castellanos*. Hérédia retourna ensuite (1533) par Zénú à Cartagéna, où il trouva beaucoup d'Espagnols. Quelques jours après, il en arriva plus de trois cents, sous la conduite d'un capitaine, qui furent eux-mêmes bientôt suivis d'autres colons. La ville de Cartagéna (1) ne tarda pas à devenir un établissement important; et les affaires spirituelles furent réglées par les soins du *P. Tomas de Toro*, dominicain, qui en fut le premier évêque.

1534. Après avoir fondé Cartagéna et avoir découvert une grande partie de cette province, l'*adélantado* Pédro de Hérédia envoya son frère, *Alonso de Herédia*, pour rétablir la ville de *San-Sébastian de Buenavista* (2), près le golfe de Darien ou d'Uraba (*culata de Uraba*), dans le gouvernement de Cartagéna. La ville fondée dans le même lieu par Alonso de Ojéda, en 1509, avait été abandonnée par les Espagnols, qui allèrent habiter Panama.

La même année, fut fondée, par le même Alonso de Hérédia, la ville de *Santiago de Tolù* (*Tolum*), sur les bords du Rio-Catàrrapa, sur les terres du cacique Tolu, dans la province de las Balsillas, à six lieues de la mer et à vingt de Cartagéna (3).

En même tems, l'adélantado jeta les fondements de la ville de *Maria* (*Mariopolis*), dans une vaste plaine (*zabanas*), à environ trente-deux lieues au sud de Cartagéna.

1534. *Fondation de la ville de San-Francisco de Quito* (1) par Sébastian de Bélalcazar, après avoir défait les habitants de ce pays en diverses rencontres (2).

Fondation de la ville de Rio-Bamba (3) dans le *corrégimiento* du même nom, province de Quito, par Diégo de Almagro (4).

1535. *Expédition de Géronimo de Ortal dans la province de Paria.* Après la mort de Diégo de Ordàs, le roi chargea son trésorier, Géronimo de Ortal, natif de Sarragosse, en Espagne, de continuer la conquête de la Nuéva-Andalucia, et lui conféra le titre de gouverneur de Paria (5). Ortal, ayant terminé ses préparatifs à Séville, partit de ce port, au commencement de l'année 1535 (6), avec deux gros navires et cent soixante Andalousiens, dont plusieurs étaient de haute distinction (7). Il relâcha aux Canaries, cingla ensuite vers l'île de Trinidad, où il arriva après une heureuse traversée, et entra dans las Bocas de los Dragos, où il trouva Alonso de Herréra avec vingt hommes renfermés dans le fort de Paria et mourant de faim. Ortal lui offrit le grade de lieutenant-général qu'il accepta, et l'envoya reconnaître tout le pays arrosé par le Viapari (Orinoco), et acheva la découverte de l'Orinoco et de la Méta. De son côté, de Ortal se rendit à Cubagua, où le capitaine Aldérète venait de débarquer avec cent cinquante recrues. Il en prit cinquante et quelques chevaux, et se dirigea vers Maracapana et Névéri, où il fut obligé d'attendre de nouvelles troupes, avant de pouvoir s'emparer d'une province appelée *Meta*, qu'on disait être fort riche. Antonio Sédéño, aidé des naturels de Cubagua, ayant expédié des détachements par la même route pour la côte des Perles, il en résulta de violentes contestations avec les gens de Ortal.

Herréra, après avoir passé treize mois à construire des barques, entre la Punta-Barima et le confluent du Caroni, entra dans le Rio-Orinoco avec cinq brigantins et une caravelle, deux cents soldats et quelques chevaux. Il éprouva plus de difficultés que de Ortal à y pénétrer, à cause des inondations, et il poussa jusqu'au puéblo Uriapari, où il se

(1) Lat., 10° 25' N., et 77° 50' long. O. de Paris. (De Ulloa, et *Conn. des tems.*) Cette ville fut fondée en 1533, sur le site de Puéblo des Indiens de Calamari, sur les bords d'une belle baie de deux lieues de longueur. Cartagéna fut érigée en évêché en 1534 par le pape Clément VII, et on y construisit une magnifique cathédrale. Le tribunal de l'inquisition y fut installé en 1610. Avant la dernière révolution elle possédait neuf ou dix couvents de moines, et un collége de jésuites. En 1544, quelques aventuriers français se rendirent maitres de la ville. En 1585, elle fut saccagée par le capitaine Drake, vingt-trois ans après qu'elle eut été fortifiée, et dix ans après par le pirate Robert Baal. En 1695 elle fut emportée de nouveau par Ducasse et les flibustiers, et deux ans après (1697), par une escadre française sous le commandement de M. de Pointis; mais en 1741 elle fut vainement assiégée par l'amiral Vernon (voyez ces expéditions). En 1815 elle se rendit, faute de vivres, aux Espagnols pacificateurs, et en 1821 elle fut reprise par les troupes républicaines. Ses armes sont une boîte sur un fond d'or avec un lion rampant de chaque côté. La ville est approvisionnée d'eau au moyen de citernes appelées *aljibes*. L'entrée ou porte en est défendue par une demi-lune et des bastions : le château de San-Félipé de Barancas couronne une éminence, et cinq autres châteaux rebâtis en 1654 garnissent la baie. Population, quarante mille habitants.

Il existe une communication naturelle par eau entre Cartagéna et Barancas pour des bateaux plats, pendant la saison pluvieuse, qui dure ordinairement trois mois. Barancas-Nuéva, sur la rive gauche de la Magdaléna, a une population de mille individus. La malle est transportée de Barancas à Hondo, l'espace de huit cents lieues, en moins de quinze jours, dans des barques légères montées par quatre hommes munis de perches.

Herréra, déc. V, lib. II, cap. 3. — Pédro de Ciéga de Léon, *Crónica del Peru*, part. I, cap. 24. *De la fundacion de la ciudad de Cartago.* — Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 3 et 4. — De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. II, cap. 2.

(2) Fondée par Alonso de Ojéda. Lat. N., 7° 5'. Elle était assise à une demi-lieue de la mer. La conquête du Pérou la fit abandonner par ses habitants, et il n'en reste plus que quelques ruines. Voyez Herréra, déc. V, lib. II, cap. 3, et Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 4.

(3) Par lat. 9° 30' N., long. 77° 59' O. de Paris (Fidalgo). Cette ville fut saccagée à plusieurs reprises par des pirates anglais et français. Florez de Ocariz, 51, p. 120. — Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 4. Cet auteur dit : « *Por quienes han passado tan adversas fortunas con las invasiones de los corsarios que casi está destruida* ». Voyez Herréra, *Descripcion, etc.*, p. 34.

(1) Cette ville est située par 0° 13' de lat. aust., et le 298° 13' de long. E. du méridien de Ténérife, sur le revers oriental de la partie occidentale des Cordilières des Indes (de Ulloa), à 80° 50' long. O. de Paris.

(2) La population de Quito est d'environ soixante-quinze mille âmes. Voyez l'article *Pérou*, vol. X, p. 233.

(3) Située par 1° 41' lat. mér. à l'ouest de Quito, province de Chimborazo.

(4) En 1802, la ville de Rio-Bamba renfermait une population d'environ vingt mille habitants; elle avait été détruite par le tremblement de terre de 1797.

(5) Il obtint cette faveur par l'influence du grand commandeur (*comendador mayor*) de Léon, bien que, pour occuper cette charge, il fallût être né sujet des rois de Castille et de Léon.

(6) Suivant Caulin; Herréra dit 1533, et Pédro Simon vers la fin de 1534.

(7) Les principaux d'entre eux étaient *Miguèl Holguin*, *Luis Lanchéro*, *Juan de Castro*, *Alvaro de Ordàs*, *Juan de Villanuéva*, *Moràn*, *Pedro de Céa*, *Pédro de Porras*, *Pedro Fernandez*, *Gaspar de Santa-Fé*, *Antonio de Ganté*, *Christoval de Angulo*, *Aldérété* et *Antonio Garcia*. Tous s'imaginaient qu'ils allaient habiter un paradis terrestre.

disposa à hiverner. Ce village était rebâti; mais les habitants, en guerre avec les Caribes, s'étaient retirés, à l'approche des Espagnols, fort avant dans les terres. Herréra n'y trouvant pas de vivres, remonta jusqu'au pueblo de Caroa, qui était également abandonné. Les Indiens avaient émigré, après son incendie par Ortal, dans l'intérieur du pays. Il se mit en route de Caroa, vers le milieu de l'année, et navigua jusqu'au *Rio de la Ranaca* (1), où il aperçut quelques villages sur la droite. Il y débarqua un détachement qui ne tarda pas à être arrêté dans sa marche par une multitude d'Indiens armés d'arcs et de flèches, d'épées de bois et de boucliers de cuir. Les Castillans gagnèrent une plaine, y attendirent l'ennemi de pied ferme, le mirent dans une déroute complète et s'emparèrent de toutes leurs provisions, dont l'expédition avait le plus grand besoin. Après quinze jours de repos, les Espagnols reprirent leur voyage. En passant près de la rivière de *Caxavàna* (2), ils remarquèrent un bon nombre de pirogues, que les Indiens qui les montaient abandonnèrent à leur vue, pour se réfugier dans un bois voisin de la côte. De Ortal les fit attaquer en queue par un parti de mousquetaires et d'archers qui les chassèrent de ce poste et en tuèrent près de quatre cents. Les Espagnols eurent trois hommes tués et plusieurs blessés. Quelques-uns de ceux qui furent pris dirent, pour sauver leur vie, qu'ils n'étaient pas de la tribu des Caribes, mais de celle des *Ytocos*. On en tira des renseignements sur le pays voisin de la Guyana et de la province plus distante de Méta, dont les habitants étaient riches et portaient des vêtements.

Herréra garda quelques-uns de ces Indiens pour lui servir de guides; l'un, entre autres, qui se disait fils du capitaine d'un puéblo nommé *Caburùto* (3), à deux lieues du fleuve. Il résolut de se rendre à cet endroit. Chemin fesant, il rencontra un corps nombreux d'indigènes armés de flèches, qu'il repoussa, après quoi il continua sa route vers Caburùtu. Le cacique informé de son approche entra en fureur, et lui envoya dire que, s'il ne sortait sur-le-champ de son territoire, il l'y forcerait à la tête de ses guerriers. Herréra l'assura qu'il ne lui voulait aucun mal; qu'il venait traiter avec lui de la rançon de son fils captif, et ne lui demandait que des provisions. Le cacique ému lui apporta alors du maïs, des cassaves, des patates et autres racines, l'accompagna jusqu'au fleuve et le quitta fort amicalement. Herréra pénétra, après plusieurs jours de navigation, au *Raudal de Carichana*, ou chutes, qui avaient arrêté Diego de Ordàs : nonobstant la violence des courants, il parvint à les faire franchir par ses barques, et entra le même jour dans la bouche du Rio-Méta (*Estero de Meta*).

Les Castillans prirent terre en cet endroit, cachèrent leurs barques parmi les arbres, et, après avoir franchi de vastes marais en portant leur bagage sur les épaules, ils découvrirent un pays cultivé et des habitations (4). Les indigènes, ayant placé les femmes et les enfants dans les bois, s'avancèrent courageusement contre les Espagnols. Ils étaient armés de dards, de lances et de *macanas;* mais, après un court engagement, ils lâchèrent pied, et furent poursuivis jusqu'à un village où il y avait des vivres dont les vainqueurs s'emparèrent. Herréra s'occupa ensuite de chercher un site commode pour passer l'hiver, et fut arrêté par une rivière. Dix de ses gens la traversèrent à la nage avec leurs armes, et, ayant découvert sur l'autre rive un village considérable, revinrent en donner avis. Toute l'expédition franchit la rivière sur des radeaux (*balsas*), et se dirigea vers le village, dont les habitants s'étaient enfuis dans les bois. Elle s'y procura du grain et des provisions de différentes espèces, et résolut d'y séjourner l'hiver. Les Indiens, instruits de leur détermination, formèrent le projet de les en déloger. Une sentinelle ayant quitté son poste afin d'aller couper du bois pour une femme qu'il avait laissée à sa place, les Indiens s'introduisirent dans les lignes sans avoir été aperçus, et tombèrent sur les Castillans; mais, repoussés et attaqués à leur tour, ils laissèrent beaucoup de monde sur le champ de bataille. Les Espagnols eurent plusieurs hommes tués, dont trois avec des flèches empoisonnées. Leur commandant périt dans cette affaire et fut pleuré de tous ses soldats.

Avant de mourir, Herréra nomma pour son successeur *don Alvaro de Ordàs*, cousin du feu gouverneur. Ce capitaine convoqua aussitôt un Conseil qui, après avoir pris en considération les obstacles qui se présentaient, le grand nombre d'Indiens ennemis, lequel grossissait tous les jours, et le mauvais état de la route et de la saison, reconnut la nécessité de regagner les navires. Dans leur marche rétrograde, les Espagnols furent réduits à manger leurs chevaux. Au moment où ils allaient mettre en mer, un vent contraire s'éleva et submergea une des barques, et quatre d'entre eux furent tués par un parti de cannibales. Ils s'embarquèrent sur les trois autres barques et firent voile pour Paria, dont ils trouvèrent le fort ruiné et le pays entièrement désert.

Le gouverneur Ortal avait ordonné à *Agustin Delgado* de se transporter sur les bords du Névéri, et de s'y établir à deux lieues de Maracapana. En conséquence de ces instructions, Delgado avait pris avec lui cent hommes de Cubagua et de Margarita, et était allé y construire une maison fortifiée (*casa fuerte de tapieria*) (1), au grand regret de ses soldats. Il exécuta de là plusieurs courses dans le pays, et poussa jusqu'à un district renfermant des villages bien pourvus de provisions, dont il se rendit maître à la suite de légères escarmouches avec les naturels. Il réussit néanmoins à se concilier l'amitié des caciques, qui lui donnèrent de l'or en échange de présents de peu de valeur.

Sur ces entrefaites, les gens de Delgado furent surpris, désarmés et chassés par un détachement des troupes de Antonio Sédéño, qui lui-même éprouva le même sort peu de tems après.

De son côté, Géronimo de Ortal poursuivait ses découvertes dans l'intérieur, lorsque ses soldats, à l'exception de dix, l'abandonnèrent pour aller joindre Nicolas Féderman, qui commandait à Vénézuéla. Ortal se dirigea alors avec ceux qui lui étaient restés fidèles vers la maison forte de Névéri; mais, ayant appris que Sédéño venait d'y débarquer avec beaucoup de monde, il fit voile pour Cubagua.

Sédéño, maître du pays, remporta une éclatante victoire sur les Indiens, en prit un grand nombre qu'il envoya à Cubagua, et s'empara de leur ville où il trouva beaucoup d'or. Pendant la nuit, des couguars vinrent dévorer les cadavres des Indiens laissés sur le champ de bataille; il en pénétra même plusieurs dans les huttes des Espagnols, d'où ils emportèrent plusieurs hommes dans les bois pour les manger : ce qui mit Sédéño dans la nécessité d'allumer des feux et d'entourer le camp de palissades (2).

(1) Herréra.
(2) *Idem*.
(3) La première mission des pères jésuites.
(4) Des *Xagùas*.

(1) *Asiento de San-Miguel de Neveri*.
(2) Pédro Simon, *Tercera Noticia historial de la conquista de Tierra-Firme*, cap. XX-XXX; et quarta noticia, cap. I-X. — Caulin, *Historia de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 7. — Her-

1535. *Expédition et découvertes de Sébastian de Bélalcazar, gouverneur de Quito, dans la province de Popayan. Fondation de la ville de Guayaquil* (*Guajachilium*). Sébastian de Bélalcazar, voulant ouvrir une communication commerciale de Quito à la mer, alla fonder une colonie, sous le nom de *ciudad de Santiago de Guayaquil*, à l'ouest de Puerto-Viéjo, sur le golfe de Charopoto ; il nomma des alcades et des régidors, désigna Diégo Daza pour gouverner et revint à Quito. La conduite des Castillans exaspéra tellement les Indiens, que ceux-ci se liguèrent contre eux, les surprirent et les massacrèrent, à l'exception du gouverneur et de quatre ou cinq autres, qui parvinrent à gagner Quito. Guayaquil fut reconstruite, en 1537 (1), par Francisco de Orellana, sur la rive occidentale du fleuve du même nom, et ensuite transférée à l'endroit nommé Ciudad-Viéja (2).

1536. *Découverte du pays de Popayan et fondation de la ville du même nom.* Sébastian de Bélalcazar, ayant trouvé un chemin de Quito à la mer du Sud, à la baie de San-Matéo, résolut d'en chercher un autre qui conduirait à la mer du Nord, à travers le pays des caciques *Calambaz* et *Popayàn*, deux frères qui possédaient une contrée fertile et abondante en or. Étant parti de Quito avec trois cents Espagnols, tant d'infanterie que de cavalerie, et tous bien approvisionnés et équipés, il s'avança sans obstacle jusqu'à *Otabàlo*, où il rencontra les caciques *Pastos* et *Patiàs*, qui refusèrent ses présents et son amitié, et se retirèrent à son approche, emportant toutes leurs provisions. Après plusieurs jours d'une marche pénible et quelques combats avec les naturels, il arriva à la capitale de la province, résidence du seigneur de Popayan (3). Bélalcazar ayant reconnu que de ce lieu à un affluent du Rio-Grandé, distant de quatorze lieues, le pays présentait une plaine sans bois et bien arrosée, avec de belles prairies, des terres labourables, des arbres fruitiers et entre autres l'*aguacates*, dont le fruit est excellent, résolut de s'y établir, et y jeta, en 1536, les fondements de la ville de *Popayan* (1) (*Popajanum*), qui devint le chef-lieu du gouvernement de cette province.

Dans les diverses expéditions que Bélalcazar entreprit pour chercher des provisions, il découvrit les territoires des *Xamundi*, des *Timbos*, *Aguales*, *Guamba*, *Polindera*, *Palace*, *Tembio* et *Colaza*, tous peuples guerriers, anthropophages et possédant beaucoup d'or d'une qualité inférieure. Il reconnut ensuite le pays qui s'étend jusqu'à *Cali* (2), chez les Indiens *Gorrones*. Dans toutes ces excursions, les Castillans durent se frayer un passage par la force. Bélalcazar découvrit aussi les deux sources de la grande rivière de la Magdaléna : l'une à cinq lieues et l'autre à quatorze lieues de la ville de Popayan. La même année, Bélalcazar passa dans les provinces de *Arma* et de *Ancerma*, et de là dans celle de *Tymana*, occupée par les Indiens *Paèces* et *Pijuos*, où le capitaine *Pédro de Añasco* jeta, d'après ses ordres, le 18 décembre 1538, les fondements de la ville de *Tymana* (3), à quarante lieues sud-est de Popayan. Ce pays abondait en coton, pita, coca et miel (4).

1536. *Fondation de Ténérife* (*Teneriphes*), ville de la province de Santa-Marta, dans le nouveau royaume de Grenade, sur le bord oriental de la Magdaléna, latit. 9° 45′ N., et long. 76° 59′ O. de Paris, et à quarante lieues sud-ouest de Santa-Marta, par le capitaine *Francisco Enriquez* (5).

1536. *Fondation de la ville de Santiago de Cali* (*Calium* ou *Calis*), sur les rives de la Cauca, dans le pays des Indiens Gorrones, par *Miguel Lopez Muñoz*. Sa situation n'étant pas salubre, elle fut transférée ensuite à quelque distance de là par son fondateur. Elle est située sous le 3e. dégré 34′ de lat. N., à vingt-neuf lieues de Popayan et vingt-huit du port de Buénaventura. Cali reçut ses armes le 17 juin 1559, et le 24 juillet suivant, le roi lui conféra le titre de ville royale, *muy noble y real ciudad*. (Florez de

réra, déc. V, lib. V, cap. 6 ; lib. VI, cap. 15 ; lib. VII, cap. 1 ; lib. IX, cap. 6 et 7, et lib. X, cap. 16.

(1) Selon quelques auteurs, Guayaquil fut premièrement fondée, en 1533, par don Francisco Pizarro, sur le golfe de Charopoto. De Ulloa prétend (lib. IV, cap. 4) que, d'après d'anciens mémoires conservés dans les archives de cette ville, sa fondation suivit immédiatement celle de Picéra, établie en 1532 ; et, quoique l'époque n'en soit pas tout-à-fait certaine, il est néanmoins hors de doute que cette ville est la seconde fondée par les Espagnols, non-seulement dans cette province, mais même dans le royaume du Pérou.

(2) En 1693, Guayaquil fut rebâtie dans le lieu qu'elle occupe actuellement sur la rive occidentale du fleuve du même nom. Lat., 2° 11′ S. (de Ulloa) ; long. O de Cadix, 73° 23′, et de Paris, 82° 16′ * (*Conn. des tems*) ; à deux cent trente-cinq lieues de Callao, deux cent vingt de Panama, quatre-vingt-dix-huit de Quito, et quarante de Paita. Cette ville couvre un terrain d'une demi-lieue carrée. Elle était gouvernée autrefois par un corrégidor nommé par le roi pour cinq ans, et sous l'autorité de l'audience de Quito. Elle possédait trois couvents et un collége de jésuites. Elle est défendue par trois forts ; les maisons étant toutes en bois, elle fut la proie de dix incendies ; et en 1692, 1707 et 1764, elle fut entièrement réduite en cendres. Elle souffrit aussi des attaques des pirates Jacob Hérémite Clerk en 1624, Édouard David en 1687, et William Dampier en 1707. Le 31 juillet 1822, la province de Guayaquil fut incorporée dans la république de Colombie ; le 4 août suivant, elle fut constituée en département, et le 31, on y rétablit le *consulado* du port. On y compte vingt mille habitants, dont une grande partie d'origine européenne.

(3) Cette belle province était bornée au nord par celle de *los llanos* de Niéva, au nord-est par celle de Cagualan, à l'ouest par le pays de Raposo, et au sud-est par celui de Pastos de Quito, et comprenait cent vingt-huit lieues du nord au sud, et près de cent de l'est à l'ouest. Selon Piédrahita, elle renfermait plus de six cent mille Indiens, dont les principaux étaient les Pijaos, les Omaguas et les Paèces.

* Selon Oltmanns, 82° 18′ ; selon Purdy, 82° 3′.

(1) Lat., 2° 26′ N. (*Conn. des temps*), 2° 25′ suivant de Ulloa ; long. 79° O. de Paris ; à deux cents lieues de Santa-Fé, et cent quatre-vingts de Quito. Le 23 octobre 1538, elle reçut le titre de cite avec des armes représentant un soleil éclairant une ville entourée de deux rivières, avec un arbre au-dessus, et un du côté de chaque rivière ; pour orle, quatre croix de Jérusalem (Florez de Ocariz, 53, p. 121). En 1547, cette ville fut érigée, par le pape Paul III, en évêché suffragant de Santa-Fé. Le Rio del Molino baigne cette ville, dont les rues sont larges et tirées au cordeau ; les maisons sont en briques. En 1735, beaucoup furent détruites par un tremblement de terre. Cette ville possédait autrefois trois couvents, un collége de missionaires, un hôpital de bethlémites, deux monastères et un collége de jésuites avec un séminaire collégial. Trois de ces couvents ont été supprimés par une loi du congrès de Cucuta de l'année 1821. Population en 1802, vingt-cinq mille individus ; en 1827, de sept à huit mille. La plupart des habitants descendent des conquérants ou des premiers colons

(2) Voyez la foodation de cette ville ci-après.

(3) Appelée dans l'origine Guacamallo ; lat., 2° 14′ N., à vingt-quatre lieues de la source de la Magdaléna, à quarante sud-est de Popayan, et à soixante de Santa-Fé. (Florez de Ocariz, 55, p. 121.) Cet auteur dit que la ville fut fondée par le capitaine Juan de Anasco ; Herréra dit par Pédro.

(4) Herréra, déc. V, lib. X, cap. 13, et déc. VI, lib. III, c. 16. Piédrahita, part. I, lib IV, cap. 1 : *Belalcazar descubre á Popayan, y fundadas las villas de Cali y Timana*, etc.

(5) Cette ville, autrefois considérable, n'est plus aujourd'hui qu'un village fort pauvre.

Ocariz, 54, pag. 121.) Selon cet auteur et Piédrahita, elle fut fondée en 1536; Herréra dit en 1537. *Descripcion*, cap. 18.

1535-1536. *Expédition de don Pédro-Fernandez de Lugo, gouverneur des Canaries* (*adelantado de Canaria*). Ayant appris que le gouvernement de Santa-Marta était vacant, par la mort de Garcia de Lerma, il envoya son fils, don Alonso-Luis de Lugo, en Espagne, au commencement de l'année 1535, pour solliciter de la Cour l'autorisation de réunir une force de mille cinq cents hommes d'infanterie (1) et deux cents de cavalerie, pris en Espagne et dans les îles Canaries, afin de conquérir toute la province de Santa-Marta, située entre celles de Cartagéna, de Vénézuéla et du Cabo de la Véla. Ce traité ayant été conclu, il fit voile pour Santa-Marta, où il arriva au mois de janvier 1536, accompagné de son lieutenant-général Ximénès de Quésada, natif de Grenade, Antonio-Ruiz de Orjuéla, mestre-de-camp, et des capitaines don Diégo de Cardona, don Pédro de Portugal, Diégo de Urbina, Diégo Lopez de Haro, Alonso de Guzman, Gonzalo Suarès Rondon. Après quinze jours de repos, il entra en campagne et offrit la paix aux habitants de Bonda (*los Tayrònas*), qui la refusèrent. Il marcha alors avec mille deux cents hommes contre cette ville, qui, après une longue résistance, fut abandonnée par ses habitants.

Dans l'attaque contre Bonda, trente Castillans ayant perdu la vie, les naturels, fiers de cet avantage, refusèrent de faire la paix; en conséquence, l'adélantado envoya son fils *don Pédro Fernandez de Lugo*, le mestre-de-camp et trois capitaines, avec un fort détachement, contre les Tayrònas. Les Espagnols occupèrent la vallée du même nom, et éprouvèrent une résistance opiniâtre à l'entrée d'un défilé où deux capitaines et une vingtaine d'hommes furent blessés. Cependant don Pédro força le passage et attaqua Maribare, cacique de la Ramada, auquel il enleva, suivant son rapport, des objets d'or pour une valeur de 2,500 pésos. Les soldats, qui estimaient cette prise à plus de 50,000 pésos, se mutinèrent contre lui.

De retour à Santa-Marta, don Pédro fut envoyé, par l'adélantado, à la recherche d'un détachement envoyé par le gouvernement de Vénézuéla; mais il ne put le rencontrer, et il eut le malheur de perdre, dans cette occasion, vingt hommes qui périrent par la famine; voyant le mécontentement régner parmi les soldats, il les quitta et s'embarqua pour l'Espagne.

L'adélantado partit sur ces entrefaites pour explorer le Rio-Grandé de la Magdaléna; mais ses progrès furent si lents, que dans le cours de quatre à cinq mois il n'avait pas découvert plus de cinquante lieues en ligne droite (2).

1536. *Découverte du pays de Quixos* (*Tierra de los Quixos i la Canela*), par le capitaine *Gonzalo Diaz de Pineda*, que Bélalcazar avait envoyé pour reconnaître le cours de la Magdaléna et les terres adjacentes (3).

Expédition du capitaine Francisco César, dans la province de Cartagéna. S'étant dirigé à l'est, il s'enfonça dans les montagnes d'*Abibé* (4), qui en certains endroits, ont jusqu'à vingt lieues de large; dans ce trajet, les hommes et les chevaux furent tellement incommodés par les buissons et les racines des arbres, qu'ils éprouvèrent beaucoup de difficultés à marcher; et vers le sommet, la côte devint si escarpée, qu'on fut obligé de faire un chemin avec du bois et de la terre. Malgré cette précaution, il y périt beaucoup d'hommes et de chevaux. Il n'y avait dans ces montagnes ni habitations ni fourrage; mais dans les vallées, on se procura en abondance toutes sortes de vivres et de fruits. Arrivés dans la vallée de *Gouca*, les Castillans, quoique réduits à soixante-trois, battirent une armée de vingt mille Indiens (1). Après cette victoire, César découvrit près d'un temple un grand tombeau (2), d'où il tira 30,000 pésos d'or. Cette pénible expédition dura dix mois, au bout desquels ce capitaine revint à San-Sébastian, ayant perdu soixante hommes.

1535-1537. *Expédition de George Von Speir* (3) (nommé gouverneur de Vénézuéla par les Belçares) *et de son lieutenant Nicolas Féderman*. Nicolas Féderman, qui se trouvait à Coro après le désastre d'Alfinger, y ayant reçu des renseignements sur les perles qu'on trouvait au Cabo de la Véla, et sur l'or qu'on disait exister dans cette province, passa en Castille pour en obtenir le gouvernement. Il éprouva un refus motivé sur son caractère impérieux et turbulent. Cependant, comme ses services n'étaient pas à dédaigner, il fut nommé lieutenant-général de George de Speir qui eut le commandement en chef. Cette expédition composée de quatre cents hommes levés dans l'Andalousie et dans le royaume de Murcie, ayant éprouvé une tempête dans la traversée, fut obligée de relâcher à San-Lucar et à Cadix, et se trouva réduite de moitié. Mais les pertes furent réparées aux Canaries, et elle débarqua à Coro. Le plan d'opération de Speir consista à pénétrer dans la province par deux points. Lui-même, à la tête de deux cents hommes, devait traverser les plaines de Carora à l'est de Coro, tandis que Féderman, après avoir réuni le plus grand nombre d'hommes et de munitions qu'il pourrait à Santo-Domingo, devait s'avancer vers l'ouest, par une autre partie de la *Serrania* de Carora ou les plaines de Vénézuéla, afin de reconnaître les vallées les plus secrètes de la province. Partant de la cité de Coro au mois de mai, avec quatre cents hommes, dont cent cavaliers qui vinrent de l'île Española, il prit le chemin d'Alfinger vers le midi. Après une marche de deux cents lieues, Francisco de Vélasco, espagnol, qu'il avait choisi pour lieutenant, essaya de faire mutiner les soldats. Le chef lui ôta sa commission et le laissa dans les bois sans lui infliger d'autre punition. Dans le journal de son voyage, dédié au roi d'Espagne, Speir se vantait d'avoir fait près de cinq cents lieues dans l'intérieur du pays, jusqu'au pays des *Choques* (4); mais on estime sa course, dit Herréra, à vingt-cinq seule-

(1) *Escopeteros*, *Arcabuceros*, *Ballesteros et Rodeleros*.

(2) Herréra, décad. V, lib. IX, cap. 3, 4 et 5. — Piédrahita, part. I, lib. 3, cap. 5.

(3) Herréra, décad. V, lib. X.

(4) Selon Herréra; Piédrahita écrit *Abide*.

(1) Quoique ce fait soit attesté par Herréra, il paraît exagéré. Voyez Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 4. — Cet auteur dit : *Que vieron una celestial vision, que favorecia à los christianos, el bienaventurado apostol Santiago, etc.* Voyez aussi Piédrahita, part. I, lib. IV, cap. 2.

(2) Il paraît qu'il y avait beaucoup de tombes semblables dans cette vallée. Il y existait une tradition qui disait qu'après le départ des Espagnols, les chefs indiens ayant offert des sacrifices extraordinaires à leur divinité, le diable leur apparut sous la forme d'un tigre et leur dit que les Espagnols venaient de derrière la mer, et qu'ils ne tarderaient pas à reparaître pour conquérir le pays; qu'ainsi il se préparassent à se défendre.

(3) Herréra écrit *George de Spira*.

(4) Il pénétra par les montagnes de Mérida, traversa l'Apure et le Méta près de leurs sources, et arriva sur les bords du grand Rio-Papamène ou Caquéta. Entre autres choses extraordinaires racontées par Speir, est celle d'un temple du soleil, et d'un couvent de vierges semblable à ceux du Pérou, dans un village qui prit ensuite le nom de la *Fragua*, et qui est situé dans les savanes nommées *San-Juan de los Llanos*.

ment, comptant du lieu de sa première découverte. Son voyage avait duré environ trois ans. Il revint à Coro avec quatre-vingts hommes seulement, et y mourut bientôt après, le 12 juin 1540.

Nicolas Féderman, lieutenant de Speir, avait ordre de le suivre après avoir établi une colonie près le Cabo de la Véla. Partant au mois de juin à la tête de deux cents hommes d'infanterie et de cavalerie, il se dirigea vers le Rio-Grandé, pénétra dans la vallée de Tucuyo (1), et découvrit la province de *Baréquizéméto* près la rivière du même nom. Il passa l'hiver à Tucuyo, et y laissant *Francisco Vanegas* pour gouverner, il continua son voyage (déc.) à travers les montagnes, malgré les ordres qu'il avait reçus du gouvernement, et après de grandes fatigues, il arriva dans le *nouveau royaume de Grenade*.

1536. *Découverte du pays arrosé par la grande rivière de Magdaléna.* Gonzalo Ximénès de Quésada, ayant reçu du gouverneur de Lugo l'ordre d'explorer les bords du Rio de la Magdaléna, se mit en marche au mois d'avril 1536, avec six cents fantassins et cent cavaliers. En même tems, une flotille appareilla, à Santa-Marta, pour naviguer dans cette même rivière; mais les navires qui la composaient ayant été dispersés par une tempête, ceux qui les montaient se dirigèrent, les uns vers Cartagéna, d'où ils se rendirent au Pérou; et les autres rejoignirent Ximénès, qui avait suivi la rive gauche du fleuve, et était arrivé, après des fatigues inouïes, à une ville appelée *Tora* ou *puéblo de los Brasos* (2), à environ cent cinquante lieues de la mer. Pendant l'hiver qu'il y séjourna, il y remarqua des blocs de sel, en forme de pains de sucre, qui étaient apportés par la rivière d'un pays que les Indiens lui indiquèrent comme très-riche. Ayant pris avec lui cent soixante-dix hommes des plus agiles, il marcha pendant cinquante lieues au milieu des montagnes arides d'*Opon*, et descendit dans la plaine d'où l'on tirait le sel, au grand étonnement des habitants, qui lui fournirent néanmoins des vivres en échange d'objets de peu de valeur. Cette contrée était bien peuplée et abondait en maïs, fruits et gibier. Continuant sa route, il arriva au bout d'un jour de marche sur les frontières d'une province soumise à un puissant seigneur nommé *Bogotà* (3), qui, à la tête d'une troupe nombreuse, voulut d'abord lui disputer le passage, mais qui prit la fuite à l'aspect de la cavalerie, après avoir perdu beaucoup de monde. Bogotà venait de terminer la construction d'une ville, dont les maisons étaient bien bâties, et où il y avait un palais pour lui avec douze portes et poternes; auprès étaient deux enclos placés à quelque distance l'un de l'autre. Les Espagnols se procurèrent dans cette place des provisions et de la viande salée. Le lendemain, douze Indiens couverts de manteaux noirs, et ayant sur la tête des coiffures de même couleur, apportèrent à Ximénès de l'or et de la venaison de la part de leur chef, et demandèrent la permission de rendre les derniers devoirs à leurs camarades morts dans les combats. Ils se retirèrent dans un lieu consacré, et chantèrent pendant deux heures et demie sur le ton le plus lamentable. Ximénès les invita à engager leur seigneur à devenir son ami, les menaçant, s'il s'y refusait, de brûler la ville; mais le cacique ne voulut pas y consentir. En conséquence, Ximénès s'avança vers *Chia*, qui était la résidence ordinaire du fils aîné de Bogotà, qu'il trouva abandonnée. De là, il envoya le capitaine *Cardoso*, avec des guides, pour surprendre un des Indiens qui avaient quitté leurs habitations, et dont trois cents, tant hommes que femmes et enfants, furent capturés et amenés au camp. Bogota et Chia persistant dans leur refus d'entrer en arrangement avec les Espagnols, les capitaines Cespédès et San-Martin furent détachés à la poursuite du premier, qu'on disait être à trois lieues de là; mais ils ne purent le rencontrer, et revinrent avec deux cents prisonniers des deux sexes, qu'ils avaient saisis dans une autre ville. Après cette expédition, beaucoup d'Indiens accoururent journellement pour échanger de l'or, des émeraudes et des vivres; mais une nuit, ils essayèrent de mettre le feu aux tentes. Ximénès, après avoir traversé toute la province de Bogotà, expédia les mêmes officiers avec chacun trente hommes, pour explorer le pays situé au-delà. Ceux-ci découvrirent la nation des *Panches*, qui étaient séparés de leurs voisins par des montagnes couvertes de bois. Ximénès voulant ensuite connaître le pays des émeraudes, revint sur ses pas, jusqu'à une vallée appelée depuis *de la Trompéta*, et envoya le capitaine *Valenzuéla*, avec un fort détachement, pour en visiter la mine (1) qui se trouvait à quinze lieues de distance, sur une montagne aride du district de *Samaduco*, dont les habitants vinrent échanger de l'or, du coton et du plomb.

Le capitaine Cardoso se mit en route avec deux Indiens, qui avaient offert de le conduire chez le cacique *Tunja*, dont on vantait les richesses; arriva au lieu de sa résidence, et s'empara de sa personne et de son trésor, consistant en or, émeraudes, habits et des espèces de chapelets. Les Indiens voulurent le défendre, mais ils furent repoussés avec perte. Tunja fut mis en liberté, à condition qu'il livrerait le reste de son trésor qu'il avait caché.

Le capitaine Valenzuéla ayant rapporté que, du haut de la montagne, il avait découvert de vastes plaines, Ximénès s'y transporta lui-même, et ordonna à San-Martin de visiter ces plaines; mais celui-ci ne put les traverser à cause de l'épaisseur des forêts, et des rivières qui s'opposaient à son passage. Ximénès reçut aussi des informations sur les deux caciques *Sagamoso* et *Duitama*, qui demeuraient à trois journées de là. Il marcha contre eux : mais le premier s'étant retiré, il revint sur les terres du second, et trouva, dans des lieux consacrés, de l'or pour une valeur de 40,000 pésos, dont une grande partie était façonnée en forme de couronnes, d'aigles et d'autres oiseaux. Vivement attaqué dans sa marche par les Indiens, il les dispersa néanmoins, et revint à Tunja, avec 191,294 pésos d'or fin, 37,283 d'or moyen et 1515 émeraudes.

Un puissant cacique, qui demeurait près de Tunja, manda aux Espagnols que, s'ils ne quittaient le pays à l'instant, il les massacrerait tous, ferait des boucliers de la peau de leurs chevaux, et des chapelets pour ses femmes de leurs dents. Il ne tarda pas à paraître avec une multitude de naturels, armés de pieux en bois brûlé, d'épées, de dards et

(1) Voyez la fondation de la ville du même nom en 1545.

Cette vallée, entourée de montagnes, a une lieue et demie de long sur une demi-lieue de large. Voyez la fondation de Nuéva-Ségovia en 1551.

Florez de Ocariz, preludio 37, p. 71. *Lista de la gente que se quedo del general N. Federman*, etc. — Herréra, décad. V, lib. IX, cap. 5; décad. VI, lib. III, cap. 15. — Oviédo, lib. I, cap. 12, 13 et 14. — F. Pédro Simon, not. III, cap. 13. — Piédrahita, lib. III, cap. 4. Cet auteur écrit Fédreman et Tocuyo.

(2) Ainsi nommé de la réunion de plusieurs courants.

(3) Ce cacique pouvait, dit Herréra, mettre soixante mille hommes en campagne.

(1) Ces émeraudes, trouvées dans les veines d'une terre argileuse et couleur bleu de ciel, étaient parfaitement octogones et très-estimées.

de frondes. Après un combat sanglant, les Indiens, culbutés par la cavalerie, furent forcés de livrer le passage.

Ximénès, informé que le seigneur de Bogotà s'était retiré dans un de ses villages, y marcha au point du jour, dans l'espoir de le surprendre; mais ses guerriers avaient eu le tems de s'armer, et Bogotà s'échappa au milieu du tumulte, après avoir été blessé et avoir perdu son manteau. Il se réfugia dans un bois voisin, où il mourut de sa blessure. Les Indiens retrouvèrent son corps, déjà à demi-dévoré par les oiseaux de proie.

Son successeur, *Sagipa*, consentit à accepter l'amitié des Espagnols, s'ils voulaient l'aider dans une guerre contre les *Panches*, qui se nourrissaient de chair humaine (*comedores de carne humana*). Cette offre ayant été acceptée, les Panches furent vaincus et deux de leurs villes furent brûlées.

Après cette expédition, Ximénès demanda à Sagipa tous les trésors de son prédécesseur Bogotà; mais n'ayant apporté que 4,000 pésos, il fut mis à la torture et périt dans les tourments.

Ximénès essaya en vain de se frayer un passage à travers les vastes plaines dont il connaissait l'existence. Il tourna alors ses armes contre les Panches qu'il soumit, les uns par la crainte, d'autres par la douceur. Satisfait du pays qu'il avait découvert, et qui comprenait les seigneuries de Bogota et de Tunja, il le nomma *nuevo reyno de Granada* (1), ou nouveau royaume de Grenade (*novum regnum granatense*); et y fonda le 6 août 1538, jour de la Transfiguration, la *ciudad de Santa-Fé de Bogota* (*Bogothia*) qui en devint la capitale (2).

(1) Le royaume, qui commençait au-delà des montagnes d'Opon, avait environ cent trente lieues de long, sur vingt à trente de large. Il était divisé en deux provinces, Bogota et Tunja. Le nouveau royaume de Grenade proprement dit, qui forme maintenant une partie de la république de Colombie, embrasse, 1°. la province de Popayan; 2° San-Juan de los Llanos; 3°. Santa-Marta et Cartagéna; 4°. Santa-Fé de Bogota et Antioquia.

(2) Lat., 4° 35'; long., 76° 32' (Humboldt). Elle est située sur le penchant de deux collines, et arrosée par les deux petites rivières San-Francisco et San-Agustin, affluents de la Funza, qui descendent des montagnes et traversent les couvents qui portent ces noms. Les douze premières maisons furent bâties en l'honneur des douze apôtres. La ville fut ensuite divisée en vingt-cinq *manzanas* ou carrés de maisons isolés sur la longueur, et en douze sur la largeur; les rues, bien alignées, ont douze verges espagnoles de large. Elle eut le titre de cité, le 27 juillet 1548; et le 27 août 1565, le roi Philippe II * lui conféra le titre de « très-noble et très-fidèle cité », et lui donna pour armes un écu avec un aigle noir sur champ doré, ayant une grenade ouverte dans chacune de ses serres; pour orle, quelques branches d'or sur champ d'azur.

En 1561, le pape Pie V en fit le siége d'un évêché métropolitain, ayant pour suffragants les évêchés de Cartagéna, Caracas, Popayan Panama, Santa-Marta et Mérida de Maracaibo. 1605, création d'une cour des comptes.

Cette ville possédait autrefois sept ou huit couvents, quatre monastères de femmes, et trois colléges considérables : 1°. celui de Santo-Tomas, fondé en 1621, et une université par l'autorité pontificale et royale; 2°. celui del Rosario, fondé en 1652, avec quatre communautés établies pour les enfants des officiers. Le collége des jésuites était le plus magnifique et le plus célèbre des édifices consacrés à la religion, si l'on excepte celui de Jésus à Rome (Alcédo). Outre les couvents et monastères, cette ville contenait vingt-huit édifices publics, ayant dans l'intérieur des chapelles et oratoires particuliers, et, en 1772, une bibliothèque publique. En 1714, on supprima l'audiencia et la chancellerie royale établie en 1549, mais elles furent rétablies en 1739. En 1780, création d'une direction des revenus royaux; il y existe une cathédrale, d'architecture corinthienne, bâtie en 1814, sur les plans d'un Colombien indigène; trente-trois églises, monastères et couvents; un collége où l'on enseigne le latin, les mathémathiques, la phisique, la philosophie morale et la théologie, une école d'après la méthode de Lancaster; une école de minéralogie et un théâtre. Population actuelle, quarante mille habitants.

Piédrahita; part. I, lib. VI, cap. 1, 2 et 4. — Florez de Ocariz, preludio 35, pag. 61. *Lista de los que consiguieron el descubimiento*, etc.

* Selon Piédrahita; Alcédo et autres auteurs disent par l'empereur Charles V, le 3 décembre 1548.

1537-1538. *Expédition du licencié Juan de Padillo, oidor de l'audience.* Pendant le courant de l'année 1536, Padillo avait été envoyé à Cartagéna en qualité de juge dans l'affaire de don Pédro de Hérédia, gouverneur de cette ville. Un rapport du capitaine César, qui prétendait qu'il existait des tombeaux remplis d'or dans la vallée de Goaca, alluma sa cupidité, et il résolut d'en tenter la découverte, et d'aller de là chercher encore de plus grands trésors au Pérou. Dans ce but, il réunit, à Sébastian de Buéna-Vista, une expédition forte de trois cent cinquante espagnols, d'un grand nombre de noirs et d'Indiens, et de cinq cent douze chevaux. Il dépensa pour cet armement plus de 100,000 pésos. Lorsqu'il fut terminé, il partit de Buéna-Vista en février 1537 (1), avec plusieurs officiers de distinction (2), et pendant un an que dura ce voyage, ses gens souffrirent des maux incroyables. Les habitants d'une ville soumise au cacique *Cirichia* s'étaient enfuis où ils espéraient trouver des vivres, en emportant tout ce qu'ils possédaient. Les Castillans, qui depuis long-tems ne se nourrissaient que de chiens et de chevaux morts, étant arrivés près d'une grande rivière, y trouvèrent un grand vase rempli de viande. Leur faim était telle, qu'ils s'aperçurent seulement avoir mangé de la chair humaine en trouvant une main d'homme au fond de ce vase. Padillo avait parcouru pendant plus d'un an les provinces de Uraba, de Darien et une partie de celle de Choco, et après il découvrit la vallée de Burutica, riche en minéraux. Enfin, après avoir cherché vainement à gagner la mer du Sud, il arriva à Cali, où il fut bien reçu et secouru par Lorenzo de Aldana. Il avait perdu dans cette fatale expédition quatre-vingt-douze Espagnols et cent dix-neuf chevaux, outre les Indiens et les nègres; et il n'en rapporta que 2,600 pésos d'or, dont le partage donna à chacun 5 pésos et demi.

Après s'être reposé quelque tems à Cali, Padillo se proposa d'établir des colonies dans la province de *Burutica* (3); mais ayant été prévenu par Aldana, il marcha avec une partie de sa troupe vers Popayan, afin de gagner la mer du Sud (4).

Rencontre des généraux Quésada, Bélalcazar et Féderman. Fondation des villes de Vélez et Tunja. Ximénès, ayant divisé les terres de son nouveau royaume entre ses gens, résolut d'aller en Espagne pour rendre compte au roi de ses découvertes et de ses conquêtes. Il avait aussi trouvé un nouveau chemin conduisant au Rio-Grandé à travers le pays des Panches, sans être obligé de repasser les montagnes d'Opon. Pendant qu'il fesait ses préparatifs de retour, il envoya son frère Hernan Pérez de Quésada à la découverte d'un pays voisin, qu'on disait abonder en or et

(1) Piédrahita.

(2) Francisco César, son lieutenant; Juan de Valoria, mestre-de-camp; don Alonso de Montemayor, enseigne royal; les capitaines don Antonio de Ribéra, Melchor Suez de Naba, Alvaro de Mendoza, Alonso de Saavédra, et plusieurs autres cavaliers.

(3) Selon Herréra. Buritica, selon Piédrahita.

(4) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 4. — Piédrahita, part. I, lib. IV, cap. 2.

en argent; et sur le rapport de quelques Indiens, qui l'informèrent qu'il y avait des Espagnols de l'autre côté de la rivière, il la traversa avec peu de monde, et rencontra Bélalcazar qui, à la tête de cent trente hommes, se dirigeait sur Bogota; et plus loin, dans la grande plaine vers Pasça, cent cinquante hommes sous Nicolas Féderman, qui venait de la province de Vénézuéla. Les trois troupes n'étaient pas à plus de six lieues l'une de l'autre. Ne voulant pas disputer la possession du pays, Ximénès proposa à Féderman une portion de terre et une certaine quantité d'or, et l'invita à l'accompagner en Espagne, où ils feraient valoir devant le roi leurs prétentions réciproques. Cette offre ayant été acceptée, on convint que les Espagnols venus de Vénézuéla resteraient dans ce royaume, et que la moitié des gens de Bélalcazar se retirerait à quatre-vingts lieues, pour établir une colonie dans la vallée de *Neiva*.

Les commandants firent alors les apprêts de leur voyage, et construisirent des brigantins pour descendre la rivière. Avant de quitter le nouveau royaume, Ximénès donna ordre de bâtir deux autres villes à vingt-deux lieues de Bogota; l'une à *Vélez* (1), à plus de trente lieues de Santa-Fé, et l'autre à *Tunja* (2), à vingt-deux lieues de Bogota et douze de Vélez.

Les brigantins étant terminés, les trois commandants, avec trente autres personnes, descendirent le Rio-Grandé, et après avoir touché à Cartagéna, ils se rendirent en Espagne (3).

1538. *Voyage de Antonio de Sédéño*. Sédéño, étant parti pour découvrir la province de Méta, fut surpris dans sa marche par le licencié Frias, envoyé contre lui par le Conseil d'Hispaniola pour l'arrêter, comme coupable d'avoir quitté l'île de Trinidad qu'il était chargé de soumettre et d'être entré dans le territoire d'un autre gouvernement. Sédéño le fit prisonnier, renvoya les cent hommes qui l'accompagnaient, et continua à s'avancer dans les provinces d'*Anapuya* et de *Orocomay*, où il fut reçu amicalement. Toutefois, à son entrée dans le pays de *Gotoguaney*, il fut obligé d'enlever un fort construit en bois, dont les pieux étaient entremêlés de joncs, de manière à ne laisser que de petites ouvertures placées de distance en distance, par où les Indiens lançaient des flèches empoisonnées. La chaleur étant excessive, Sédéño fit cesser l'attaque, et la renouvela le lendemain avec succès. Les Indiens ayant eu beaucoup de morts, l'évacuèrent en bon ordre, placèrent au centre leurs femmes, leurs enfants et leurs effets, et se retirèrent sur une montagne couverte d'une épaisse forêt, sans se laisser entamer par les Espagnols. Ayant passé quelques jours en cet endroit pour soigner les malades et les blessés, Sédéño s'avança par le 12° de latitude nord, à travers une plaine déserte, coupée par les rivières. Il y trouva du gibier; mais le pain étant venu à manquer, ses soldats se mutinèrent, et il n'apaisa la sédition qu'en fesant pendre un des révoltés avec le capitaine *Ochoa*. Il passa de là dans la province de *Catuparo*, où il y avait du maïs en abondance. Il résolut d'y rester l'hiver; mais, étant tombé malade, il y mourut. *Juan Fernandez*, choisi pour le remplacer, ne lui survécut pas long-tems. Les soldats formèrent alors le projet de retourner, en se dirigeant par la boussole. Ils cheminèrent d'abord dans un pays plat où ils furent souvent attaqués par les Indiens; et, après avoir parcouru une plaine de sable où ils faillirent mourir de soif, ils se divisèrent en deux troupes, dont l'une, sous *Gér. Reinoso*, atteignit Vénézuéla, et l'autre, sous *Diégo de Losada*, gagna Cubagua (1).

Expédition de Lorenzo Aldana dans la province de Popayan. Fr. Pizarro, prétendant que toute la contrée, depuis Pasto, sous l'équateur, jusqu'au détroit de Magellan, était comprise dans son gouvernement, chargea Lorenzo de Aldana de se rendre maître de ses provinces qu'il voulait donner à son frère Gonzalo. Il devait aussi s'emparer de Sébastian de Bélalcazar, qui avait soumis une partie de ce pays, et continuait ses découvertes dans le Popayan.

Arrivé à Quito, Aldana arrêta deux des principaux amis de Bélalcazar, les envoya prisonniers à Lima, et s'avança ensuite vers Popayan, à la tête de quarante soldats mécontents de marcher contre leur ancien chef. Une grande disette régnait alors dans cette ville. Les Indiens, dans le but d'affamer les Espagnols, ne voulaient plus labourer la terre, et les deux partis ne vivaient que d'herbes, de reptiles, de sauterelles, etc. Enfin, la famine devint telle, que les naturels se mangeaient les uns les autres. En vain les Espagnols les pressaient de semer leur grain. Ils répondaient qu'ils étaient satisfaits de se dévorer ainsi et d'avoir pour sépulture les estomacs de leurs compatriotes. Cet état affreux fut encore augmenté par une peste ou maladie maligne. Hernan Sanchez Morillo, habitant de Popayan, rapporte qu'il rencontra sur la route un Indien portant sept mains attachées à une corde, et qu'il vit une vingtaine de naturels saisir douze enfants dans un champ, les mettre en pièces et les dévorer: beaucoup d'horreurs semblables furent commises pendant cette disette. Herréra et d'autres historiens rapportent que plus de cinquante mille Indiens s'entre-dévorèrent, et que cent mille périrent de la peste, malgré les efforts du député gouverneur *Francisco Garcia de Tobar*.

Aldana n'ayant plus trouvé, à Popayan, Bélalcazar, qui s'était embarqué pour l'Espagne, s'avança jusqu'à Cali, où il se procura des vivres pour les habitants de Popayan, qui le nommèrent leur père et leur sauveur. Les Indiens, voyant alors qu'ils ne pouvaient réussir à affamer les Espagnols, recommencèrent à labourer leurs terres.

Aldana ayant fait connaître sa commission, et étant bien reçu à Quito, Cali, Pasto et Popayan, commença à songer à la conversion des Indiens. Il partagea les terres entre ceux qu'il jugea le mériter le plus, et envoya les autres s'établir dans la province d'Anzerma, découverte par Bélalcazar. Il

(1) Vélez (ciudad de) (*Velia Nova*), fondée, le 3 juin 1539, par le capitaine Martin Galiano, s'éleva d'abord dans le district d'Ubaza, près de la rivière de Sarabita ou Suarez, au pié de la montagne d'Opon. Elle fut ensuite transférée à son emplacement actuel, dans le pays des Indiens chipataès, par lat. 5° 40' N. et long. 76° 26' O. de Paris (Alcédo), à vingt-cinq milles N.-O. de Tunja, et à trente lieues de Santa-Fé. C'est la seconde ville du royaume, quoiqu'elle ne renferme, suivant Alcédo, que deux mille cinq cents habitants; elle possédait, avant la dernière guerre, deux couvents si pauvres, dit Alcédo, qu'à peine pouvaient-ils entretenir chacun deux individus.

(2) Tunja (ciudad de) (*Tunnium*), ainsi appelée d'un ancien cacique du pays, fut fondée le 6 août 1539, jour de la Transfiguration, par le capitaine Gonzalo Suarez Rondon; Charles V lui conféra le titre de ville, le 9 mars 1541. Elle s'élève sur une éminence, dans une vallée où le roi avait coutume de tenir sa Cour; par lat. N. 5° 26', et long. O. 76° 6' de Paris (Humboldt), à 54 milles N.-N.-E. de Santa-Fé. Ses armes étaient celles de Castille et de Léon, savoir: une grenade, un aigle noir à deux têtes et une couronne d'or. Elle renfermait, avant la révolution, trois couvents et trois ermitages. Un grand nombre des premiers conquérants se fixèrent à Tunja, dont la population est actuellement réduite à quatre cents familles. (Alcédo.)

(3) Herréra, décad. VI, lib. III, cap. 13 et 14; lib. V, cap. 5. — Piédrahita, part. I, lib. VI, cap. 4 et 5.

(1) Herréra, décad. VI, lib. III, cap. 16, et lib. V, cap. 8.

confirma Pédro de Anusco dans le commandement de la colonie qu'il avait fondée à Tymanà. Enfin, Jorge de Robledo eut ordre d'établir la nouvelle colonie d'Anserma (1) (*Ancerum Castrum*, ou *Ancermia*), nommée d'abord *la ciudad Santa-Ana de los Caballeros*, à cause du grand nombre de cavaliers qui assistèrent à sa fondation.

1539. *Pasto* (*ciudad de San-Juan de*) (*Pastum*, ou *Fanum S. Juan ad Pastos*), établie le 17 juillet 1539, dans la vallée Guacanquer, par le capitaine Lorenzo de Aldana, en vertu d'une commission qu'il avait reçue à cet effet de Gonzalo Diaz de Pinédo, qui la tenait du marquis Pizarro. Cette colonie fut ensuite transférée dans la vallée de Tris, où elle prit le nom de *Villa Viçosa de Pasto* (2).

1539, 1540 et 1541. *Voyage de Jorge Roblédo, et ses découvertes dans les provinces de Picara, Paucora, Poso, Quinbaya*, etc. Etant parti de Cali, il traversa la plaine arrosée par le Rio de la Magdaléna, sur lequel il fit descendre son bagage jusqu'à une ville appelée *del Pescado*, ou du Poisson. Durant sa marche, un soldat qui avait tué sa femme, s'étant enfui vers Tymanà, fut rencontré par des Indiens qui le dévorèrent. Roblédo trouva dans cette province beaucoup de provisions. Les naturels s'enfuirent devant lui; mais il fit plus de deux cents prisonniers qui furent humainement traités et renvoyés chez eux. Cette circonstance amena la soumission des caciques, qui lui apprirent que, vers la mer du Nord, il y avait des hommes avec des chevaux qui ravageaient le pays. Roblédo, se doutant qu'ils étaient venus de Cartagéna, donna aussitôt des ordres pour chercher un lieu convenable à l'établissement de sa colonie. Le capitaine Ruiz Vanégas, chargé de cette commission, partit avec vingt cavaliers, et, ayant gravi la chaîne de *Umbra*, observa les mouvements des Castillans. Ces hommes avaient été envoyés de Cartagéna, l'année précédente, sous les ordres de Luis Bernal, pour arrêter Badillo, en conséquence des plaintes faites contre lui par l'adélantado Pédro de Hérédia. Roblédo établit sa colonie sur une éminence appelée *Guarina;* mais les Castillans de Cartagéna étant venus se ranger sous son commandement, la ville fut, peu de tems après, transférée sur la montagne de Umbra.

Roblédo voulant engager les caracas ou seigneurs à se soumettre paisiblement, envoya *Suer de Nava*, avec cinquante hommes, dans la province de *Caramanta*, avec ordre d'user des moyens de douceur envers les habitants que ce capitaine réussit à pacifier. Ruiz Vanégas, de son côté, découvrit un temple où nombre d'Indiens s'étaient retirés avec beaucoup de richesses et 12,000 pésos d'or. Il s'en empara et rendit presque tout aux propriétaires. Ce désintéressement amena la paix avec les habitants de la vallée d'*Apia*. Instruit qu'un chef nommé *Ocuzca*, qui s'était enfui, avait concerté, avec un autre appelé *Umbruza*, un plan pour attaquer la nouvelle ville d'Ancerma, Roblédo y retourna et parvint à ramener la paix. Il s'attacha ensuite à reconnaître le pays en-deçà des Cordilières jusqu'au nord d'Ancerma, et envoya cinquante hommes sous *Gomez Hernandez*, pour découvrir la province de Choco. Celui-ci, arrivé à la *montaña de Cima*, trouva les habitants vivant dans des cabanes construites sur des arbres. Un soldat entra dans une de ces habitations, et saisit une Indienne qui, pour échapper à l'esclavage, se précipita du haut des rochers. Après plusieurs jours d'une marche pénible, où ils n'avaient d'autre nourriture que le fruit appelé *pixibaès*, les Espagnols arrivèrent sur les bords d'une rivière qui coulait au nord, et qu'ils prirent pour celle de Darien; mais là ils furent forcés de battre en retraite devant une multitude d'Indiens qui les poursuivirent un jour entier, et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à regagner Ancerma.

D'un autre côté, le capitaine Ruiz Vanégas s'occupait à soumettre *Pirsa* et *Sopia*. Les naturels avaient creusé de grands trous recouverts d'herbe et de gazon, et dans lesquels ils avaient planté des pieux très-aigus. Un cheval qui y tomba découvrit le piége. Battus en plusieurs rencontres, ils finirent par faire la paix.

1540. Roblédo, décidé à étendre ses découvertes de l'autre côté du Rio de la Magdaléna, partit d'Ancerma avec environ cent hommes. Arrivé au port de *Irra*, il fit passer le bagage et les chevaux sur des radeaux; les soldats se plaçaient entre deux poutres fermées aux extrémités avec deux traverses en bois. Un Indien nageant en tête tirait la machine après lui, tandis qu'un autre était chargé de la pousser par derrière. Ce fut d'une manière aussi nouvelle et aussi dangereuse, dit Herréra, qu'ils traversèrent une rivière des plus rapides.

Roblédo trouva les caciques de la province de Carrapa disposés à la paix, et en reçut des bijoux et des vivres. Il y séjourna un mois, pendant lequel il apprit qu'au-delà des Indes il y avait un riche pays nommé *Arby*, et il obtint aussi des renseignements sur *Picara*, *Paucora* et *Poço*, provinces riches. Roblédo se mit en marche avec la résolution de combattre ceux qui refuseraient son alliance. Les seigneurs de Carrapa lui fournirent quatre mille guerriers. Avec ce renfort, il entra dans une province encore plus considérable que celle qu'il quittait. Les Indiens voulurent résister; mais bientôt, mis en fuite, ils furent poursuivis par les Carrapas, qui prirent les uns prisonniers, tuèrent les autres, et mangèrent les vivants et les morts. On envoya alors des propositions de paix, et les seigneurs qui les acceptèrent, apportèrent en gage de leur soumission une grande quantité d'or. Ayant ainsi réduit Picara, Roblédo s'avança sur Poço, dont les habitations touchaient au Rio-Grandé. Là, il fut attaqué par les Indiens, au nombre de huit mille, qui, ayant été battus, se retranchèrent sur un rocher avec leurs femmes et leurs enfants. L'ayant fait entourer par les alliés, les Espagnols le gravirent et lâchèrent les chiens qui mirent en pièces beaucoup de ces malheureux; d'autres qui, pour se sauver, se jetèrent du haut du rocher, tombèrent entre les mains de leurs cruels ennemis, les Picaras et les Carrapas, qui massacrèrent hommes, femmes et enfants, et les dévorèrent tout sanglants. Rentrés dans leurs quartiers avec plus de deux cents charges de chair humaine, ils en envoyèrent des portions en présent à leurs compatriotes. La nouvelle de cet épouvantable événement jeta la terreur dans toute la contrée, et les chefs s'empressèrent de faire la paix et d'apporter de l'or et d'autres présents. Roblédo ayant alors congédié les Indiens de Picara et de Car-

(1) Ancerma, ou Anserma * (ciudad de Santa-Ana). Cette ville fut bâtie le 8 juillet 1538, sur les rives de la Cauca, dans la province de Popayan, à cinquante lieues N.-E. de Popayan. Lat., 4° N.; long., 75° O. de Paris. Les Indiens Tapuyas, Guatiaos, Quinchias et Supias habitaient autrefois dans son voisinage.

Alcédo prétend que la ville d'Ancerma fut fondée en 1532.

Voyez Pédro de Ciéça de Léon, *Cronica del Perú*, part. I, cap. 16.

(2) Lat., 1° 13' N.; long., 79° 1' O. de Paris (Humboldt); située sur une éminence au milieu d'une plaine étendue, cinquante lieues S.-O. de Popayan, et soixante N.-E. de Quito. Pasto avait autrefois une paroisse, quatre couvents, un collége de jésuites, un monastère de femmes et deux ermitages. Population, environ sept mille habitants. Voyez Herréra, déc. VI, lib. VII, cap. 1.

* Ce mot vient de *ancer*, qui signifie sel dans le langage des Indiens. (Flores de Ocariz, 56, pag. 121.—Herréra, déc. VI, lib. VI, cap. 1, 4, 5 et 6.)

rapa, s'avança, avec ceux de Poço, contre Paucora, dont le chef, *Pinoma*, fit sa soumission, et fournit des vivres et des présents. Sur ces entrefaites, un soldat espagnol s'étant plaint de ce que les Indiens de Poço avaient dérobé quelques porcs, Roblédo les accusa d'avoir rompu la paix, et chargea Suer de Nava de les châtier. Les Paucoras, ravis de voir les Espagnols tourner leurs armes contre leurs anciens ennemis, s'assemblèrent au nombre de trois mille, et marchèrent avec les Castillans, brûlant et détruisant tout sur leur passage; et, ayant fait deux cents prisonniers, ils les emmenèrent chez eux avec l'intention de les manger. Après cette affaire, les porcs furent retrouvés et la paix fut rétablie. Roblédo quitta alors Paucora, et se dirigea à l'ouest vers une grande province appelée *Arma*, qu'on disait renfermer beaucoup d'or. Les habitants, après avoir tenu conseil et résolu de tenter la fortune contre le puissant ennemi qui les attaquait, se portèrent sur une montagne d'où ils firent rouler de grosses pierres sur la tête des Espagnols, qui néanmoins parvinrent au sommet et en chassèrent les Indiens. Plusieurs de ceux qui furent pris portaient des ornements d'or, des plumes et des plaques du même métal, dont quelques-unes les couvraient de la tête au pied. Cet endroit fut appelé pour cette raison *Sierra de los Armados*, ou *montagne des hommes armés*. Les campagnes étaient cultivées en maïs et en *yucca*, et le *pixibaès* y croissait en abondance.

Les villages, bâtis la plupart sur le sommet ou le penchant des collines, renfermaient des maisons rondes et spacieuses, et pouvaient contenir quinze ou vingt mille habitants. On trouva plus loin les Indiens préparés à défendre le passage d'une montagne beaucoup plus difficile pour les chevaux que la première. Roblédo leur ayant envoyé faire des propositions pacifiques, ils répondirent que les Espagnols n'avaient pas le droit de les piller, tandis qu'ils vivaient paisiblement dans leur pays, et accompagnèrent cette réplique d'une volée de dards et de pierres. Roblédo les attaqua aussitôt avec son infanterie et ses chiens, et la cavalerie ayant trouvé un passage pour monter, les Indiens lâchèrent pied. Après ce nouvel échec, les caciques conclurent la paix et envoyèrent les présents d'usage, à l'exception d'un des plus puissants, nommé *Maytama*, qui demeurait de l'autre côté des montagnes. Roblédo envoya contre lui *Sosa* avec cinquante hommes. Les naturels, toutefois, n'opposèrent aucune résistance. Roblédo, arrivé lui-même le lendemain, s'établit dans la maison de Maytama, qui suivit bientôt l'exemple général. Ayant ainsi tout pacifié, il bâtit le *puéblo de la Pascua*, et étendit ses découvertes dans les environs.

Le capitaine Jorge Roblédo passa ensuite dans la province de *Quimbaya* (1), où il se proposait de fonder une colonie; mais ses gens s'y étant opposés, il chercha un endroit plus convenable; et dans sa marche un cacique indien, *Tacurumbi*, lui apporta en présent une coupe d'or estimée 700 pésos, et plusieurs autres morceaux du même métal. Enfin, il trouva une riche contrée qui s'étendait jusqu'à la grande vallée de Cali, et y bâtit une ville (1540) qu'il nomma *Cartago* ou *Carthage* (2) (*Carthago Parva*), parce que ses soldats étaient originaires de Carthagène en Espagne, et il distribua entre eux le territoire voisin.

Après avoir établi cette colonie, Roblédo soumit encore divers districts nouvellement découverts, et envoya Alvaro de Mendoza au sommet de montagnes couvertes de neige pour reconnaître ce qu'il y avait au-delà. Cet officier découvrit des chemins pour descendre dans l'autre vallée.

Ayant ensuite reconnu l'autorité de Bélalcazar, qui avait été nommé adélantado de ces provinces, Roblédo entra dans celle du *Paucora* avec quatre-vingts fantassins et vingt cavaliers. De là, il chargea un capitaine, à qui il donna la moitié de son monde, de franchir les montagnes de neige et de visiter la vallée de *Arby*; mais, après une marche pénible de plusieurs jours, ayant attaqué sans succès une ville située dans cette vallée, ce détachement fut obligé de se retirer. Roblédo suivit alors la chaîne de ces montagnes, et arriva dans la province de *Arma*, dont il somma les principaux chefs de venir le trouver. Il n'en parut que deux, accompagnés d'un vieillard portant une longue barbe (1) et des cheveux gris (chose qui ne s'était pas encore vue), et un beau jeune homme qui avait la figure peinte de jaune, de bleu et de noir, et le corps enduit d'une sorte de résine odoriférante et couvert d'une poudre appelée *bixa*, dont ces peuples se servent pour se garantir du soleil. Le vieillard lui offrit un vase d'or, et le jeune homme une longue baguette à laquelle pendaient plusieurs plaques du même métal. Pendant ce trajet, quelques chevaux furent perdus, et les naturels ayant pris des Indiens qui étaient au service des Espagnols, les tuèrent et les firent ensuite rôtir ou bouillir. De Arma, Roblédo passa à un grand puéblo qu'il nomma *la Pasqua* (2); de là à Puéblo-Blanco, et, ayant soumis les Indiens ennemis, il se rendit, après avoir traversé un désert de quinze lieues, dans la province de *Zerméfána*, dont les habitants prirent d'abord les armes; mais ceux qu'on avait recapturés ayant été mis en liberté, tous rentrèrent dans la tranquillité. *Juan de Fradès*, envoyé avec vingt hommes pour découvrir le Rio-Cauca, parcourut plusieurs villages dont les habitants passèrent de l'autre côté du fleuve. Il prit toutefois des prisonniers et du coton qui servait à faire des armures. Le même Fradès étant allé ensuite à la recherche d'autres villes qu'on disait situées au pied des montagnes, en découvrit une à peu de distance, dont les habitants s'étaient réunis au nombre de plus de mille; mais, au moyen d'un interprète, il n'y eut pas de combat, et il reçut même des vivres de ces Indiens qui le conduisirent à leur ville, qui fut appelée de la *Sal* (3), à cause du sel gris qu'on y trouve en abondance.

Roblédo avait marché sur le *puéblo de las Péras* et en avait trouvé les naturels préparés à se défendre. La difficulté du terrain rendant la cavalerie inutile, Alvaro de Mendoza les attaqua avec de l'infanterie, et leur fit plusieurs prisonniers; mais à son retour, il fut arrêté par quatre mille Indiens (*Gandulès*) qui s'étaient munis de cordes pour lier les Espagnols, de couteaux tranchants pour les couper en pièces, de vases pour les faire cuire; mais l'interprète réussit à conclure la paix, moyennant la reddition des prisonniers.

Après la réduction de la province, Roblédo ordonna à *Géronimo Luis Texélo* de traverser la chaîne de montagnes avec douze chevaux et vingt hommes de pied. A son arrivée dans la vallée, Texélo trouva les natifs sous les armes, et,

(1) De quinze lieues de long sur dix de large, depuis le Rio-Grandé jusqu'aux Cordilières.

(2) Lat. N., 4° 44'; long., 78° 26' O. de Paris (Humboldt); à vingt-cinq lieues N.-E. de Popayan. Elle s'éleva d'abord entre les rivières Otúo et Quindiu; mais étant trop exposée aux incursions des Indiens, Pijaos et Pimaes ont cru devoir la transférer, vers la fin du dix-septième siècle, sur les bords de la Viéja, affluent de la Cauca. Elle avait pour armes trois couronnes impériales et un soleil; on y compte quatre églises. Population, six mille âmes. (Alcédo.)

(1) *Con barba dilatada y blanca.*

(2) Parce qu'il y célébra la fête de la Résurrection.

(3) *Que llamaran de la Sal por la mucha que hallaron labrada en pilones.* Piédrahita.

dans le combat qui eut lieu, six Castillans furent blessés. Les Indiens toutefois prirent la fuite, et le lendemain, étant revenus à la charge, ils furent encore mis en déroute avec une perte considérable. Robledo rejoignit Texélo peu après, et l'expédition se procura, dans cette province, nommée *Aburra*, et par les Espagnols vallée de *San-Bartolomé*, une grande quantité de maïs, de haricots, de fruits, des chiens indiens et des lapins.

Robledo, ne voyant plus que des déserts, repassa, le 24 août, les montagnes de neige, et, après six jours de marche, il arriva sur les bords d'une rivière (la *Cauca*), où il vit des pains de sel de la hauteur d'un homme (*altos panès de sal como la estatura de un hombre*, Herréra), et prit dans une ville voisine beaucoup d'habits de coton, dont les soldats se vêtirent. Le cacique l'informa qu'à peu de distance il y avait un pays important par sa population et ses richesses, et lui offrit des guides pour l'y conduire.

Le capitaine Vallejo s'y dirigea avec quelques hommes. Après un trajet de huit jours à travers des montagnes arides où il souffrit beaucoup du froid, il fut arrêté par une rivière profonde sur laquelle était une espèce de pont formé par un arbre de quatre-vingts pieds de long et de la largeur de six corps d'hommes avec des claies et des parapets d'osier. Les Espagnols ayant traversé ce pont, et ensuite un autre d'une construction semblable, rencontrèrent, à deux lieues de là, des corps nombreux d'Indiens. Ils se replièrent vers le premier pont où ils trouvèrent des Indiens occupés à le couper avec des haches de caillous (*hachas de pédernal*). Ce pont était si étroit qu'on ne pouvait y passer qu'un à un, et plusieurs Castillans furent tués, et le reste plus ou moins blessé. Etant parvenus à gagner l'autre pont, ils envoyèrent demander du secours et des vivres au commandant, et, en attendant, ils mangèrent les chevaux qui avaient été tués par les naturels. Ces derniers furent eux-mêmes si maltraités, qu'ils ne songèrent pas à poursuivre les Espagnols.

Robledo résolut alors d'entrer dans cette province avec tout son monde, au moyen de radeaux (*balsas de cañas gordas*) faits avec de fortes cannes liées avec des osiers; il traversa la rivière (la Cauca) : ce travail lui demanda huit jours. Parvenu sur l'autre bord, il ne put le suivre directement, et fut obligé de passer à travers des rochers escarpés où deux chevaux périrent, et fournirent de la nourriture à ses gens pendant quelques jours. La première province dans laquelle ils entrèrent se nommait *Curumè*. Les habitants livrèrent combat, mais ils prirent la fuite après avoir essuyé une forte perte. Robledo s'avança de là dans les provinces de *Hébexico*, *Penco*, *Purruto* et *Guarany*; et, ayant employé vingt jours à les parcourir, il revint à Curumè, où il avait laissé Alvaro de Mendoza. Il revint à Hébexico; mais enfin, las de combattre, il se détermina à établir une colonie et fonda (1541) la ville de *Santa-Fé d'Antioquia*(1) (*Antioquia Nova*) sur la rive orientale de la Cauca, au nom du roi et du gouverneur Bélalcazar, choisit des alcades et partagea les terres entre ses soldats.

Pendant le séjour de deux mois qu'il fit dans ce lieu, il fut impossible d'amener les Indiens à des arrangements pacifiques. En conséquence, le capitaine Vallejo marcha avec quarante hommes sur la ville de *Guamas*, l'attaqua avant le jour à la faveur de feux de paille que les habitants avaient allumés et qui servirent à guider les Espagnols, qui les battirent facilement et en tuèrent un grand nombre. Ils entrèrent ensuite dans la place abandonnée où ils prirent quantité d'or et de vêtements de coton. Quelques prisonniers, interrogés pourquoi ils refusaient la paix, répondirent que leurs caciques seuls n'en voulaient point; que d'autres Espagnols avaient été à Nori et à Buritica, à trente-quatre lieues de là, et n'avaient fait aucun mal (1).

En même tems, Antonio Pimentel réduisait la province de *Péqui*. Dans cette expédition, les chevaux ne purent être employés, à cause de la difficulté du terrain, et on les remplaça par des chiens qui savaient distinguer les Indiens amis et ennemis.

Lorsque Robledo eut fondé les colonies d'Antioquia, Cartago et Ancerma, il pensa qu'il avait assez fait pour ne plus être sous les ordres d'un autre; et, le 8 juin 1542, il partit pour Cartagéna, avec douze hommes, traversa les vallées de Nori et de Guaca, à trente lieues d'Antioquia, et, deux jours après, il entra dans les montagnes d'Abibé, où il s'égara. Dans sa marche vers l'ouest, un noir reconnut une rivière qui se jette dans celle de Darien. Huit jours après, Robledo rencontra un pêcheur indien qui répétait *San-Sébastian*, *San-Sébastian*, et lui indiqua de la main la direction de cette ville (2), qui n'était qu'à quinze lieues de là. Le capitaine Alonso de Herédia, frère de l'adélantado de ce nom qui y commandait, s'empara de l'or qu'avait apporté Robledo, prétendant de plus que la ville d'Antioquia était située dans le ressort de Cartagéna; il intenta un procès et s'embarqua pour l'Espagne. Ce dernier, toutefois, trouva moyen d'envoyer *Pédro de Ciéça de Léon* à Panama, pour réclamer contre cette injustice. Robledo fut décapité, le 5 octobre 1546, par ordre de l'adélantado Bélalcazar.

Après son départ, don Pédro de Herédia se rendit à Antioquia, fit arrêter les autorités et s'en déclara gouverneur. Toutefois, il ne tarda pas à être lui-même saisi par le capitaine Juan de Cabréra, au nom de l'adélantado Bélalcazar. Cabréra jugea la situation de la ville, au milieu de montagnes escarpées et arides, peu favorable; et la rapprocha de la rivière qui arrose la vallée de Nori. Il retourna alors sur ses pas, et ramena prisonnier Herédia à Bélalcazar, qui l'envoya à Panama pour y être puni d'avoir usurpé les droits d'un autre.

L'adélantado, convaincu que les Indiens de la province de Arma ne pourraient être contenus que par l'établissement d'une ville, fonda celle de *Santiago de Arma* (3) (*Armæ*) dans la province du même nom, sous la direction du capitaine *Miguel Muñoz*.

Cependant Herédia, ayant été acquitté par la Cour de Panama, conçut le projet de se venger de Bélalcazar. Il réunit à Cartagéna un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et revint de nouveau s'emparer d'Antioquia, dont il fut chassé une seconde fois (4).

1540. *Expédition de Pasqual de Andagoya*. Ce capitaine

(1) Elle fut transférée l'année suivante, par Juan de Cabréra, lieutenant de Bélalcazar, à la vallée de Nori, sur les bords du Rio-Tonuzco, à environ deux lieues de la Cauca. Lat., 6° 36' N. et 78° 23' O. de Paris (M. Restrépo); à plus de cent lieues N.-E. de Popayan, et non loin de Cerro de Buritica. Elle eut le titre de cité, le 1er avril 1544; et on y établit le siége du gouvernement, qui comprenait les villes de Zaragosa, Cazéres, Guamoco, Arma, etc. — Voyez Florez de Ocariz, 61, p. 122; Piédrahita, lib. IX, cap. 2.

(1) C'était probablement les gens de Juan de Badillo.

(2) Fondée par l'adélantado Herédia, dans la culata de Uraba.

(3) Par lat. 5° 33' N., à cinquante lieues N.-E. de Popayan, et à seize d'Ancerma. On l'a transportée peu après sur les bords de la Cauca, où l'on en voit encore les ruines.

(4) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 6; lib. VII, cap. 1; lib. VIII, cap. 2 et 4; décad. VII, lib. IV, cap. 5, 6, 7, 8 et 9. Piédrahita, lib. VII, cap. 7, et lib. IV, cap. 2, 5 et 6; lib. XI, cap. 1.

ayant obtenu une commission royale pour soumettre le pays aux environs du *Rio de San-Juan*, sur les bords de la mer du Sud, partit de Panama avec une *armada*, et arriva dans une baie où une infinité de petites rivières venaient se jeter des montagnes. Il se dirigea ensuite sur Cali, et pendant sa route il perdit tous ses chevaux. Il fut bien reçu dans cette ville, et y apprit que le capitaine Jorge Robledo avait fondé celle de Santa-Ana de los Cavalléros. Il envoya le capitaine Miguel Muños en prendre possession, et lui ordonna de changer son nom en celui de San-Juan. Il s'établit lui-même à Popayan, où craignant le retour de Bélalcazar, il se couvrit de toutes sortes de crimes pour mettre les habitants dans ses intérêts (1).

La condition des Indiens était alors si déplorable, qu'ils allaient se pendre ou s'étrangler de désespoir dans les bois; et comme ils n'avaient ni cordes ni lacets, ils fesaient des liens avec leurs propres cheveux.

1539. *Sébastian de Bélalcazar* sollicite le gouvernement de Popayan; et le roi, en considération de ses services, et aussi pour mettre un frein aux vues ambitieuses de Pizarro, lui donne le gouvernement de toute cette province, avec Guacallo et Neyba, jusqu'aux frontières de San-Francisco del Quito, et toutes les parties adjacentes sous le nom de *provincias de Popayan* (*Popajanensis Tractus*). Le titre d'adélantado lui fut aussi conféré avec les prérogatives qui y étaient attachées. Devenu ainsi indépendant de toute autorité, hors celle du roi et de la Cour de Panama, il eut ordre de ne pas permettre à Gonzalo Pizarro de s'introduire dans le territoire, et d'en chasser Pasqual de Andagoya, s'il y pénétrait sous le prétexte de reconnaître le Rio de San-Juan. Bélalcazar arriva à Panama et s'y embarqua pour Cali, où il fut reconnu par les magistrats. Son premier soin fut d'arrêter Andagoya, qu'il envoya à Popayan. Il fit ensuite signifier ses pouvoirs au capitaine Jorge Robledo, et ordonna que la ville de Santa-Ana de Anserma ne serait pas appelée San-Juan de Anserma. Robledo lui ayant répondu qu'il était prêt à lui obéir, Bélalcazar se disposa à faire de nouvelles découvertes à travers le Rio-Grandé, et distribua des terres à ceux qui l'avaient bien servi.

1541. Sur ces entrefaites, *Géronimo Lebron*, gouverneur de Santa-Marta, prétendant que le nouveau royaume de Grenade était dans sa juridiction, s'y avança avec des troupes par le chemin qu'avait suivi Quésada, et où il perdit beaucoup des siens. Sa réputation était si mauvaise, que les habitants refusèrent de l'admettre comme gouverneur. Cependant, à son arrivée à Vélez, il fut reçu par les autorités; mais éprouvant de l'opposition de la part du capitaine Hernando Pérez, et n'étant pas reconnu par les magistrats de Tunja et de Santa-Fé, il consentit à retourner à Santa-Marta avec Pérez et Juan de Junco. A son arrivée, il les fit arrêter comme traîtres, au moment où ils allaient s'embarquer pour l'Espagne (2).

1540. *Expéditions de Pédro Lopez et de Juan de Ampudia.* Le bruit des richesses du nouveau royaume de Grenade inspira à des marchands espagnols le désir d'ouvrir un commerce avec ce pays. Un d'eux, Pédro Lopez, accompagné du capitaine *Pédro Osurio*, partit de Popayan avec une petite troupe composée de seize soldats et de noirs, et s'avança vers Bogota; mais ayant pénétré à la *Québrada de Apirmà*, dans la province des *Yalcònes*, qui confine celle de Paez, il fut tué avec tout son monde, et dévoré par les Indiens.

Un autre détachement, sous les ordres du capitaine *Pédro de Añasco*, qui était parti de la ville de Timana pour Popayan, éprouva le même sort, à l'exception de deux individus, dans la vallée de Aquirga.

Afin de châtier ces Indiens, le capitaine *Juan de Ampudia* marcha contre eux avec soixante chevaux, les attaqua et les mit en déroute; mais le combat s'étant renouvelé, ce capitaine fut tué, et ses gens obligés de regagner Popayan pendant la nuit (1).

1540. *Établissement de la villa de Santa-Cruz de Mompox* (2) (*Momposium*), dans la province de Cartagéna, sur la rive occidentale de la Magdaléna, à soixante-dix lieues S. O. de Cartagéna, par Géronimo de Santa-Cruz, qui lui donna son nom d'après la permission d'Alonso de Hérédia (3).

1539-1544. *Expédition de Gonzalo Pizarro, et voyage du capitaine Francisco de Orellana.* Bélalcazar, après avoir soumis le Popayan, apprit d'un Indien qu'il existait sur le continent américain un pays si abondant en or, que ses compatriotes fesaient des armes de ce métal. Cette contrée, qu'il désignait par le nom de *Cundinamarca*, reçut celui de *Dorado*, à cause de ses richesses supposées. Il dit que la ville de *Manoa* (4) *del Dorado* était située sur le bord d'un lac appelé Parime, au centre de la Guiane; que le reste de la famille des Incas s'y était réfugié, et qu'elle renfermait des trésors immenses. Le récit de cet Indien décida Bélalcazar à se rendre en Espagne pour y solliciter la concession de ce pays.

D'un autre côté, Gonzalo Pizarro, gouverneur des provinces septentrionales du Pérou, au nom de son frère, entendit aussi parler d'une riche vallée appelée *Dorado*, et d'autres provinces, dont les hommes portaient à la guerre des cuirasses d'or. Il résolut d'en entreprendre la conquête, et prépara, à cet effet, une expédition qui lui coûta cinquante mille castillans d'or. Il partit de Quito vers la fin du mois de décembre 1539, avec deux cents fantassins espagnols, une centaine de cavaliers, plus de quatre mille Indiens amis, et quatre mille vaches, moutons et porcs. Il prit sa route par le pays de los Quixos (5), et traversa les Cor-

(1) Herréra, décad. VI, lib. VII, cap. 2; lib. VIII, cap. 4 et lib. IX, cap. 1. — Piédrahita, lib. VIII, cap. 2.

(2) Florez de Ocariz, preludio III, p. 74. *Lista de la gente que quedo en el nuevo reyno*, etc.

Herréra, décad. VI, lib. IX, cap. 1. — Piédrahita, lib. VIII, cap. 5 et 6.

(1) Herréra, décad. VI, lib. VIII, cap. 3 et 4. — Piédrahita, lib. VIII, cap 2.

(2) Lat., 9° 14' N.; long., 76° 47' O. de Paris (Humboldt). Cette ville, qui fut originairement un village indien, devint en 1540 l'entrepôt du commerce de l'or provenant des vallées dont les eaux forment la Cauca et la Magdaléna. Avant la révolution, elle possédait trois couvents et un collége de jésuites, et elle ne renferme guère aujourd'hui que huit cents habitants, * la plupart noirs et *Sambos*. Mompox, située dans une île formée par la Magdaléna, la Cauca et San-Jorge, a été souvent inondée par la crue des eaux de la Magdaléna, particulièrement en 1662, que les habitants furent obligés de se sauver dans des canots. On a depuis obvié à cet inconvénient, en y construisant une muraille ou digue d'un mille et demi de longueur, sur vingt pieds de hauteur et trois d'épaisseur. Florez de Ocariz dit que Mompox fut fondée en 1539.

(3) Voyez Piédrahita, part. I, lib. V, cap. 7. M. Mollien dit (vol. 1, p. 40.) que le goître est presque général à Mompox, de trente à quarante ans.

(4) *La ciudad de Manoa que mejor debe llamarse mania, con sus montes mazizos de Oro* (Minaña, *Hist. de España.*)

(5) Ce pays, qui avait quarante lieues de long sur vingt de large, formait la borne septentrionale des conquêtes de l'Inca Guaynacapa.

* L'auteur de *Noticia sobre la geografia*, dit que Mompox a une population de huit à dix mille habitants.

dilières, où il périt de froid une centaine d'Indiens. Pizarro se vit dans la nécessité d'abandonner ses bestiaux, et de cheminer à travers d'épaisses forêts jusqu'à la vallée de Zumaque, à cent lieues de Quito, où il rencontra pour la première fois des habitants qui lui fournirent quelques provisions. Là, il fut rejoint par une cinquantaine de cavaliers aux ordres de *Francisco de Orellana*, qu'il nomma son lieutenant-général, et appliqua plusieurs des naturels à la torture pour en tirer des renseignements sur le pays del Dorado (1). Pendant deux mois qu'il séjourna à Zumaque, il plut continuellement. Il en partit enfin avec seulement soixante-dix soldats, s'avança dans la direction de l'Est, et, arriva, après plusieurs jours de marche, au pays de Coca, où il s'arrêta un mois et demi à attendre le reste de son monde. Le cacique de l'endroit lui dit que, s'il descendait la rivière, il trouverait une contrée fertile et un peuple couvert de plaques d'or. Cette nouvelle ranima son espoir; il prit congé du cacique auquel il donna une belle épée, et se mettant à la tête de sa cavalerie, il suivit le cours de la rivière durant quarante-trois jours, sans rencontrer ni gués, ni canots pour la franchir, obligé souvent de passer des ruisseaux à la nage, et dénué de provisions. Il arriva enfin à une partie de la rivière encaissée par des rochers de deux cents brasses de hauteur, et où sa largeur n'était que de vingt pieds. Il y jeta un pont de bois, et la passa avec ses troupes. Le chemin de l'autre côté n'était pas meilleur, ni les vivres plus abondans. Il construisit un brigantin pour porter ses malades, les bagages, et environ cent mille livres d'or, et en confia le commandement à Francisco de Orellana, à qui il ordonna de ne pas s'éloigner de lui. Dans cette route, Pizarro et ses gens furent réduits à se nourrir de fruits sauvages et de racines. Il résolut en conséquence d'envoyer Orellana chercher des vivres, et lui adjoignit cinquante hommes dans cette intention. Celui-ci gagna le milieu de la rivière de Coca, qui prend plus bas le nom de Napo, et se laissant aller au courant, fit plus de cent lieues sans le secours de voiles ou de rames. Ayant rencontré une rivière plus vaste, il ne douta plus qu'elle ne fût celle si long-tems cherchée sans succès, et prit la résolution de s'abandonner à son cours le dernier jour de décembre 1540. Il prétexta l'impossibilité de remonter, et le danger qu'il y aurait de mourir de faim s'ils y attendaient l'armée; mais il nourrissait intérieurement l'espoir de devenir un jour propriétaire de tout le pays qu'il parcourait. Ses compagnons, toutefois, montrèrent de l'opposition à ses projets. Gaspard de Carjaval, religieux dominicain, et Hernando Sanchez de Vargas, gentilhomme de Badajoz, l'accusèrent publiquement d'outrepasser les ordres de son général, et lui en firent d'amers reproches. Orellana s'en inquiéta peu; à l'aide des officiers, ses amis, il gagna les soldats, et une fois sûr de leur appui, il arrêta Vargas, le débarqua à terre sans vivres ni armes, et continuant sa navigation, il déclara hautement qu'il devait tout à lui-même et à son roi, et rien à Gonzalo Pizarro; que la fortune l'avait conduit à la plus belle découverte qui eût jamais été faite dans le Nouveau-Monde, celle de cette grande rivière, qui, coulant de l'ouest à l'est, ouvre une communication entre les mers du Nord et du Sud; qu'il avait le projet d'aller en Espagne demander le gouvernement de cet immense pays, et promettait à tous ses soldats des places et des récompenses. Tous consentirent alors à le suivre, et donnèrent son nom au fleuve.

Orellana fut porté par le courant du fleuve à raison de vingt à vingt-cinq lieues par jour. Ses provisions, toutefois, s'épuisèrent bientôt, et ses gens se virent réduits à manger leurs ceintures et leurs semelles bouillies avec des herbes. Cependant, le 8 janvier, il arriva à un village, où il trouva des dindons, des perdrix, du poisson et d'autres vivres en abondance; et treize seigneurs, portant de grands panaches en plumes et des plaques d'or sur la poitrine, vinrent lui rendre visite. Orellana s'y arrêta pour construire un brigantin, qui fut achevé en trente-cinq jours (1). S'étant remis en route, il descendit pendant plus de deux cents lieues sans rencontrer ni cabanes, ni habitans, jusqu'au village du chef Aparia, qui le reçut avec amitié, et lui recommanda, en le quittant, de prendre garde aux *Amazones* ou *Coniapayara*, dans le pays desquelles il allait entrer. Il continua son voyage le 24 avril, et pendant une navigation de quatre-vingts lieues, il n'eut qu'à se louer des naturels. Les bords du fleuve devenaient si élevés et si escarpés à mesure qu'il avançait, qu'il finit par ne pouvoir plus débarquer. Le 12 mai, il parvint à la province de *Machiparo*, limitrophe de celle d'*Aoméguа*, et y fut poursuivi deux jours entiers par deux mille Indiens, montés dans des canots, et armés de boucliers faits de peaux de caïmans, de manatis et d'antas. Il leur livra combat, et eut dix-huit hommes de blessés. De ce nombre fut Pédro de Ampudia, qui mourut peu après de sa blessure. Plus loin il aperçut sur le rivage environ dix mille indigènes. Il traversa ensuite un pays inhabité l'espace de deux cents lieues, et aborda à un village à trois cent quarante lieues de Paria, où il se procura des vivres, du fruit et du biscuit fait avec du maïs et du yucca. S'étant rembarqué, il passa, le dimanche après l'Ascension, à deux lieues du confluent d'une grande rivière où il y avait trois îles, et qu'il appela, pour cette raison, *Rio de la Trinidad*. Les eaux d'une autre qu'il doubla peu après étaient si noires, qu'on les distinguait de celles de l'Orellana pendant vingt lieues. Le pays qu'il parcourut, sur une étendue de cent lieues, était riche et peuplé, et il y vit des moutons semblables à ceux du Pérou. Il entra alors sur le territoire d'un chef nommé *Paguana*, où il en vint plusieurs fois aux mains avec les indigènes. Le 7 juin, il visita un village où il ne vit d'abord que des femmes, les hommes n'y ayant paru que le soir. Orellana traversa ensuite une contrée bien peuplée, et parvint à une ville de la province des *Picotas*, où il remarqua des têtes d'hommes fichées sur des perches. Le 22 du même mois, il traversa plusieurs villes et villages habités par des pêcheurs, qui lui fournirent des provisions. A quelque distance de là il fut attaqué par des Indiens, tributaires des Amazones, commandés par dix ou douze de ces femmes. Elles étaient grandes, robustes et blondes; elles portaient les cheveux en tresses, allaient toutes nues, jusqu'à la ceinture, et étaient armées d'arcs et de flèches (2). Les Espagnols en tuèrent sept ou huit, et le reste prit la fuite. Toutefois, voyant qu'elles se réunissaient en grand nombre, il crut prudent de continuer son voyage. Il calculait alors avoir parcouru au delà de quatorze cents lieues.

(1) Il en fit brûler quelques-uns et déchirer d'autres par les chiens. (Herréra.)

(1) Les Espagnols se servirent de coton pour le calfater; les Indiens leur fournirent du goudron; mais on ignore d'où ils tirèrent le fer, dont deux hommes fabriquèrent deux milles clous.

(2) C'est de là que vient le nom de ce fleuve, qui était connu auparavant sous celui de Marañon. Orellana, pour donner plus d'éclat à sa découverte, publia que ces femmes n'avaient point de maris; qu'elles exterminaient leurs enfants mâles, et qu'elles se rendaient, en certains tems de l'année, aux frontières de leurs voisins pour choisir des amants. Il paraît, d'après sa relation, qu'il avait rencontré ces femmes près de l'entrée de l'affluent Négro.

Orellana aborda, le jour de la Saint-Jean, à un pays fertile, bien peuplé, et de cent cinquante lieues d'étendue, qu'il nomma *San-Juan*. Il passa ensuite auprès de plusieurs îles, d'où sortirent plus de deux cents pirogues, montées chacune de trente ou quarante Indiens, que les Espagnols tinrent à l'écart à coups de fusil et d'arbalète. Plusieurs de ces îles, qui paraissaient très fertiles, pouvaient avoir cinquante lieues de long. Un prisonnier déclara que toutes les terres, sur une étendue de cent lieues, appartenaient à un seigneur nommé *Caripuna*, qui possédait beaucoup d'argent. Orellana remarqua, pour la première fois, le flux de la marée en cet endroit. Comme il manquait de provisions, il envoya quelques soldats à terre pour s'en procurer. Gaspar de Soria y fut tué. A son arrivée dans un pays populeux, qui obéissait à un seigneur appelé *Chipayo*, il fut de nouveau assailli par deux flottilles de pirogues, et perdit encore un homme. Il débarqua néanmoins pour faire des vivres, fut attaqué par les Indiens, et contraint de passer dix-huit jours dans un bois à réparer son bâtiment. Il remit à la voile le 8 août, et après de nouveaux dangers, arriva à l'embouchure du fleuve, entra par le golfe de Paria dans la mer du Nord le 26, côtoya la terre ferme, et aborda, le 11 septembre, à l'île de Cubagua, sans savoir où il était (1). La navigation d'Orellana dura huit mois, et, suivant son estimation, il avait fait dix-huit cents lieues, depuis l'endroit où il s'était embarqué sur l'Amazone, jusqu'à l'Océan, bien que le cours de ce fleuve, en ligne directe, n'ait pas plus de sept cents lieues.

Gonzalo Pizarro, étant arrivé au grand affluent du fleuve où Orellana devait l'attendre, prit la résolution de retourner à Quito, dont il était éloigné de plus de quatre cents lieues. Il y rentra après un voyage de dix-huit mois, dans lequel il perdit les deux tiers de ses gens par la faim et les maladies (2).

Cependant Orellana acheta un navire et partit pour l'Espagne, à l'effet de donner connaissance de sa découverte, et de solliciter le gouvernement des pays qu'il avait reconnus. Il y apporta 200,000 marcs d'or et quantité d'émeraudes que Gonzalo Pizarro lui avait confiés avec le commandement du brigantin. La Cour lui accorda sa demande, et l'on donna le nom de *Nueva-Andalucia*, ou Nouvelle-Andalousie, (*Bœtica Nova*, ou *Vandalicia Nova*), à la province qu'il devait gouverner. Elle mit trois navires à sa disposition, lui permit de bâtir des forts, de former des établissements, et de prendre possession de tout le pays au nom du roi d'Espagne. Orellana réunit plus de quatre cents hommes, presque tous nobles; il s'embarqua le 11 mai 1544 (3), à San-Lucar, sur quatre navires; mais étant arrivé aux Canaries, après une navigation longue et pénible, la plupart de ses gens l'abandonnèrent (4). Il séjourna trois mois à Ténérife, et deux au cap Vert, après quoi il continua sa route avec trois navires. L'eau vint à manquer peu après son départ, et tout son monde aurait péri s'il ne fût tombé des pluies abondantes. Il éprouva constamment des vents contraires, et perdit dans une tempête un bâtiment, à bord duquel il y avait soixante-dix hommes et onze chevaux. Les deux autres gagnèrent l'embouchure du Marañon; et, ayant touché à deux îles, s'y procurèrent quelques provisions. Orellana remonta le fleuve l'espace de cent lieues, et prit terre pour construire un brigantin des débris d'un de ses navires, et cinquante-sept de ses gens moururent de faim en cet endroit. Le reste pénétra trente lieues plus avant; mais l'autre navire, ayant rompu son câble, devint complètement inutile. On le dépeça, et trente personnes travaillèrent durant dix semaines à en faire une barque. Le cacique du pays leur fournit quelques vivres et les accompagna jusqu'aux îles de *Marribiuque* et *Caritan*, et un autre les conduisit à trente lieues plus haut. Cependant la barque commença à faire eau, et Orellana, après avoir passé trente jours à chercher le courant principal, et avoir vu dix-sept des siens succomber sous les flèches des Indiens, ne put supporter tant de malheurs; il tomba malade et mourut. Sa veuve et le reste de l'expédition descendirent le fleuve, et, après avoir été jetés sur la côte de Caracas, gagnèrent enfin l'île de Margarita (1).

1541. *Fondation d'Alta-Gracia* (*Alta-Gratia*), chef-lieu de la province de Sutagaos, dans le nouveau royaume de Grenade, par les capitaines Pédro Ordoñez de Cévallos, Juan Lopez de Herréra et Diégo Sotélo (2).

Fondation de Malaga (*Malaca Nova*), ville de l'ancienne province de Chitaréros, située près de la rivière Téquia, dans le nouveau royaume de Grenade, par Géronimo de Aguado, d'après les ordres de Hernan Pérez de Quésada, mais détruite peu après par les Indiens (3).

Fondation de la ciudad de Santiago de las Atalayas (*Fanum S. Jacobi ad speculum*), capitale de la province de San-Juan de los Llanos, par Gonzalez Ximénès de Quésada, en 1541, au retour du voyage qu'il entreprit pour découvrir la province imaginaire de Dorado. Dépeuplée peu après, elle fut rebâtie par le gouverneur Anciso,

(1) Acuña prétend qu'il doubla un cap (le cap du Nord) à deux cents lieues de la Trinidad, et qu'il vogua droit à cette île.

(2) Ses soldats furent obligés de manger les chevaux et les chiens. Des neufs cents chiens qu'ils avaient en partant, il n'en restait à leur retour que deux de vivants.

(3) Suivant Herréra Acuña dit qu'Orellana resta plus de sept ans en Espagne, et qu'il s'embarqua vers la fin de 1549.

(4) Quatre-vingt-dix huit de ses gens moururent, deux mois après, aux îles du cap Vert, et cinquante y restèrent malades.

(1) Voyez une relation de la navigation d'Orellana, datée du 30 janvier 1543, qui fut envoyée par Gonzalo Oviédo d'Hispaniola au cardinal Bembo. — Herréra, décad. IV, lib. VI, cap. 3; décad. VI, lib. 8, cap. 6 et 7; lib. IX, cap. 2, 3, 4, 5 et 6, et décad. VII, lib. IV, cap. 8 et 9; cet auteur dit avoir tiré des renseignements sur les Amazones, des mémoires mêmes de l'expédition. — Pédro de Ciéca, cap. 40. — Zarate, lib. IV, cap. 4 et 5. — Gomara, lib. II, cap. 86, 87 et 143. — Garcilasso de la Véga, lib. III, cap. 2, 3 et 4. — Acuña, *en el Marañon y Amazones*, lib. II, cap. 10.—Pizarro et Orellano, *Vida de G. Pizarro*, cap. 2. — Southey's *History of Brazil*, vol. 1, ch. 4.

Les anciens historiens espagnols, P. Martyr, Oviédo, Pédro Ciéca et Zarate avaient appelé ce fleuve du nom de Marañon, dès l'année 1513. Garcilasso de la Véga, Herréra et autres ont fait de l'Amazone et du Marañon deux fleuves différents. Le père Rodriguez (lib. I, cap. 5) discute la question de savoir *si las Amazonas el Marañon y el rio Orellano son diversos ò uno mismo*.

Pierre Martyr, dans ses décades (I, l. 9.) imprimées en 1516, rapporte que Yañez Pinzon arriva, en 1500, à un fleuve appelé Marañon.

Zarate (*Hist. du Pérou*, lib. IV, cap. 4) dit qu'il tire son nom du capitaine espagnol Marañon, et cependant il n'existe aucune trace de ce capitaine dans les histoires des découvertes de ces pays.

D'autres historiens supposent que ce nom lui fut donné par allusion aux démêlés des gens de P. de Orsua, lesquels sont exprimés par le mot *marañas*, ou parce qu'ils s'égarèrent dans une multitude d'îles qui formaient un labyrinthe de canaux (*Enmarañados*). (De Ulloa, lib. VI, cap. 5.)

(2) Selon Coléti, elle fut fondée en 1540. Latit. N., 7° 40'; long. O. de Paris, 68° 27' (Purdy).

(3) Voyez Piédrahita, part. I, lib. IX, cap. 3.

sur les bords de la rivière d'Aguaména, à neuf lieues de Pore (1).

1542. *Fondation du puéblo del Barbudo* (*Barbatum*), sur les bords du Rio-Grandé de la Magdaléna, dans la province de Malébucis, par Francisco Enriquez, d'après les ordres de l'adélantado D. Alonzo Luis de Lugo (2).

Fondation de Loyola (*Lojola*), qui portait le titre de *Santa-Cruz*, par Juan de Salinas, en 1542, dans la province de Jaen de Bracamoros, royaume de Quito. Elle s'élevait près des villages des Indiens Chumbinamas, sur le bord du Vériel, par lat. 4° 45′ S. à treize milles S.-E. de Valladolid (3).

1541. *Expédition du capitaine Hernan Pérez de Quésada, pour découvrir le Dorado.* Cet officier ayant appris qu'au-delà des montagnes à l'ouest du nouveau royaume de Grenade, il existait des trésors en or, en argent et en émeraudes, se mit en route, le 1er septembre 1541, avec deux cent soixante-dix Espagnols (4), près de deux cents chevaux, cinq mille Indiens Moxcas, et tout ce qui lui était nécessaire. Il traversa d'abord un désert de cinquante lieues d'étendue, entrecoupé de marais, où plusieurs esclaves et vingt-cinq chevaux furent perdus. Il entra ensuite dans la vallée appellée de *Nuestra-Señora*, après laquelle il marcha encore cinquante lieues le long de la chaîne des montagnes (5). Se dirigeant toujours vers l'ouest, il arriva chez les Indiens *Macos*, où il fit une halte de huit jours; il s'avança de là jusqu'à la rivière *Papamène*, sur les bords de laquelle vivait une autre peuplade nommée *Guaipis*; rencontra plus loin les *Choques* ou mangeurs d'hommes, et se trouva, après une marche de neuf jours, en vue du Rio-Berméjo ou Rivière-Rouge (d'où Jorge de Speir venait de partir) à environ cinq cents lieues de la mer du Nord. Au-delà de cette rivière, s'étendait un pays inconnu à ses guides, où le seul chemin praticable conduisait à la montagne de *Tagacça*. Après avoir fait trente lieues dans cette direction, il fut forcé de redescendre dans la plaine, et erra pendant plusieurs jours, obligé de se frayer un passage et de construire des ponts, sans autre nourriture que des racines; pour surcroît de malheur, les soldats commencèrent à tomber malades, et plusieurs moururent. Une ville appellée *del Sacramento*, qu'ils visitèrent sur la route, ne put leur fournir aucun secours, et en traversant la *vallée de la Canéla de los Quixos*, il en mourut un grand nombre de faim. Enfin, ils parvinrent à une ville nommée de la *Fragua*, ou de la Forge, dans laquelle ils se procurèrent quelques provisions et y séjournèrent deux mois. Quésada se mit en route, et ne pouvant passer les montagnes, il revint sur ses pas et suivit une rivière qui le conduisit jusqu'à la vallée de *Mocoà*, située entre ces mêmes montagnes et dont les Indiens défendirent les principaux passages où la cavalerie ne pouvait agir. Il avança ainsi avec difficulté jusqu'au pays d'*Achibichi;* et après seize mois de fatigues incroyables, il se trouva enfin dans la vallée de *Cibundoy*, sur les limites de la ville de Pasto, dépendant du gouvernement de Bélalcazar. Il avait fait deux cents lieues depuis la province de Macos, au milieu de forêts, de déserts et de marais; et il avait perdu pendant ce trajet quatre-vingts Espagnols, cent dix chevaux et presque tous les esclaves. Quésada, avec le reste de son expédition, reprit le chemin du nouveau royaume de Grenade (1).

1541-1543. *Expédition de Felipe de Urre* (2). Après la mort de Jorge Speir, son successeur, le docteur Infanté, ayant laissé le gouvernement de la province de Vénézuéla, sous l'autorité arbitraire des alcades, l'audiencia d'Española jugea convenable d'appeler aux fonctions de gouverneur l'évêque don Rodrigo Bastidas. Celui-ci, aussitôt qu'il fut revêtu du pouvoir, envoya le capitaine *Pédro de Limpias* faire une incursion vers les bords du lac Maracaïbo, dans laquelle ce chef s'empara d'environ quinze cents Indiens qui furent vendus comme esclaves à Coro.

Vers le même tems, l'évêque nomma pour son lieutenant-général Felipe de Urre, gentilhomme allemand, parent de Belçarès, et qui avait fait partie de la malheureuse expédition de Jorge Speir. Il s'adjoignit Bartolomé Belçar comme mestre-de-camp. Sébastian de Amezqua et Pédro de Artiaga, en qualité de capitaines, et se mit à la tête d'une expédition forte de cent hommes d'infanterie et de trente de cavalerie (3), bien armée et approvisionnée. Étant parti de Coro en juin 1541, il arriva après avoir longé cinquante lieues de côte auprès de Burburata et de là à l'embouchure du Baréquizéméto. En suivant les traces de Féderman et quelquefois celles de Jorge de Speir, il gagna le *puéblo* nommé par ce dernier *Nuestra-Señora*, et par Féderman la *Fragua*, où fut fondée dans la suite la ville de San-Juan de los Llanos. De Urre cherchait un lieu propre à passer l'hiver, afin de s'assûrer de la nature du pays et de ses habitants, quand il apprit que Hernan Pérez de Quésada avait suivi la même route avec plus de deux cent cinquante fantassins et de deux cent cavaliers. Considérant qu'avec une force si supérieure devant lui, il avait peu de chances de faire de nouvelles découvertes, de Urre voulait se frayer un autre chemin; mais ses soldats insistèrent pour suivre celui qu'avait pris Quésada. En conséquence, il traversa les plaines qui entourent la *Punta de los Pardàos*, où il prit ses quartiers d'hiver, dans l'espoir de découvrir les provinces de Dorado: trompé dans son attente, il leva son camp et prit une autre direction, afin de découvrir la ville de *Macatoà* et le pays des *Oméguas* (4), dont il avait entendu parler (1543). Après une marche pénible, il arriva à Macatoà (5) située sur les bords du Guayvare, dans la province de San-Juan de los Llanos, dépendant du nuévo

(1) Florez de Ocariz dit qu'Atalaya fut établie, en 1588, par le capitaine Pédro Dazo, détruite par les Indiens, et reconstruite par don Alonzo Carrillo.

(2) Herréra, décad VII, lib. I, cap. 9. Cet auteur dit que ce puéblo fut fondé en 1541; selon Piédrahita, il le fut l'année suivante, et on lui avait donné le nom de Malebueis, mais que les Espagnols l'appelaient Puéblo del Barbudo, parce que le cacique de cette province avait une barbe comme eux: *Los Españoles despreciando el antiguo lo llamaron el pueblo del Barbudo, por quanto el cacique, que en il hallaron, tenia barbas como los Españoles.* Part. I, lib IX, cap. 5.

(3) Ce n'était plus qu'un hameau habité par des Indiens, en 1743, lorsque de La Condamine y passa.

(4) Lopé Montalvo de Lugo, lieutenant-général; les capitaines de cavalerie Baltazar Maldonado, Juan de Cespédès, Pédro Galéano et Juan Muñoz de Collantes; les capitaines d'infanterie Martin Yañez Tafur et Diégo Martinez, et dix ou douze capitaines.

(5) Jorge de Speir, gouverneur de Vénézuéla, avait déjà passé par cette route.

(1) Herréra, décad. VII, lib. IV, cap. 12. — Piédrahita, part. I, lib. IX, cap. 3.

(2) Nommé par Herréra *Felipe de Utèn*, et par Piédrahita, *Felipe de Utre*.

(3) Ce nombre est fixé d'après Piédrahita. Herréra dit seulement une centaine d'hommes; mais cet auteur ne donne point les détails de cette expédition, qui sont relatés tout au long dans Piédrahita

(4) Aussi nommés Aomaguas, Omaguas et Ditaguas.

(5) Capitale du territoire du même nom. Elle contenait autrefois huit cents familles. Les maisons étaient propres; et les rues, bien alignées, aboutissaient à des places spacieuses. (Alcédo.)

reyno de Granada. Le cacique reçut l'expédition d'une manière amicale; et elle trouva des ressources dans ce pays, abondant en maïs, *cazabe*, poisson et gibier.

Ce cacique ayant donné des renseignements précis sur les guerriers Oméguas, de Urre résolut de marcher contre eux. Le cacique l'accompagna avec cent *Gandules*, et, après une marche de cinq jours, ils arrivèrent au premier village de cette nation, contenant environ cinquante cabanes (*casas*); plus de quinze mille guerriers y étaient rassemblés et le combat s'engagea; malgré l'énorme disproportion du nombre, la victoire resta aux Espagnols. Cependant de Urre jugea prudent de retourner à Macatoa, et de là au puéblo de Nuestra-Señora, afin de faire tous les préparatifs nécessaires à la conquête des Oméguas (1).

1542-1543. *Expédition de D. Alonso Luis de Lugo.* En 1539, D. Alonso obtint, en vertu d'un traité fait avec son père, le gouvernement de Santa Marta et du Nuévo-Reyno, sous la condition expresse de ne point réduire les Indiens à l'esclavage, excepté ceux pris dans une guerre justement entreprise. A son arrivée à Santa-Marta (mars 1542), il résolut d'arrêter les incursions des Malébueis, en formant un établissement espagnol dans la province de ce nom, qui avait été découverte par le licencié Santa-Cruz, gouverneur de Cartagéna. L'exécution de ce projet fut confiée au capitaine *Gonzalo Pérez*, qui, aidé de Francisco Henriquez, soldat de confiance, et d'une cinquantaine d'Espagnols, forma en moins de quatre mois un établissement (*poblacion*), auquel il donna le nom de la province, mais qui depuis fut appelé *puéblo del Barbudo*, à cause du cacique dont la figure ressemblait à celle d'un Castillan. Il devint très-difficile de défendre ce village contre les attaques réitérées des Malébueis.

L'adélantado, ayant passé à Santa-Fé de Bogota, ordonna au capitaine *Hernando Valdez*, qui était à la tête de deux cents hommes, d'explorer le cours du Rio-Grandé, et le capitaine *Luis Lanchéro*, que Quésada avait envoyé avec quarante hommes pour maintenir la paix, fut chargé de parcourir la province des Muzos et des Colimas. Après ces dispositions, D. Alonso fit lui-même les préparatifs d'une expédition destinée à reconnaître le pays arrosé par le Rio-Magdaléna. Il équipa plusieurs brigantins aux ordres du mestre-de-camp Juan Ruiz de *Orjuéta*, avec lequel il devait se retrouver au *puéblo de Sampallon* sur les bords du fleuve, et se dirigea par terre par la vallée d'Upar et Los Llanos, à la tête de trois cents Espagnols, deux cents chevaux et d'un grand nombre d'Indiens fesant l'office de valets d'armée. L'expédition n'atteignoit pas son but, à cause de la guerre active et sanglante qui éclata alors à l'instigation d'un Indien appelé *Francisquillo*. L'adélantado arriva à Vélez le 3 mai 1542, avec soixante-quinze hommes et trente chevaux, débris de sa malheureuse entreprise. Peu après, il fut accusé d'avoir annulé les partages (*repartimientos*) faits par les Quésadas, d'avoir accaparé les tributs et dilapidé les deniers royaux dans son gouvernement de Santa-Marta; Miguel Diaz de Armendariz fut chargé d'informer sur sa conduite et de faire un rapport contre lui (2).

1543. *Une escadre française surprend Santa-Marta et Cartagéna.* Le gouvernement français, voulant détruire les établissements espagnols en Amérique, équipa une escadre composée de quatre bâtiments de guerre et d'une patache, qui firent voile de La Rochelle sous les ordres de *Robert Baal.* Cette flotte entra dans le port de Santa-Marta, le 16 juillet, à la faveur du pavillon espagnol qu'elle avait arboré. Les habitants ayant abandonné la ville, les Français y pénétrèrent au nombre de quatre cents, bien armés; et, après huit jours de pillage, ils l'abandonnèrent en y mettant le feu. Luis de Manjarrès en était alors gouverneur. L'escadre se dirigea aussitôt après sur Cartagéna, et étant entrée dans la *Boca-Grandé*, dans la nuit du 25 au 26 du même mois, s'empara de la ville qui fut de même saccagée. Baal prit 45,000 pésos d'or dans le trésor royal, et ayant séjourné huit jours dans la ville, il fit voile pour aller attaquer la Havane, capitale de l'île de Cuba; mais ayant été repoussé avec une perte de quinze hommes, il traversa le détroit de Bahama et revint en France (1).

1544. *Bataille de Sarbe entre les Espagnols et les Muzos.* Les Indiens étant en hostilité ouverte contre les Espagnols, l'adélantado Lugo donna ordre au capitaine *Melchor de Valdès* de marcher contre eux avec cent hommes d'infanterie et de cavalerie. A peine cette expédition avait pénétré sur le territoire des Muzos qu'elle fut attaquée par plus de quatre mille archers de cette nation (*gandules flecheros*). Le passage était tellement étroit, que deux hommes seulement pouvaient y marcher de front. Les Espagnols, accablés dans cette position par une grêle de flèches, furent obligés de plier et se retirèrent en désordre jusque sur les bords du Rio-Sarbé. Encouragé par ce premier succès, les Muzos, aidés des Indiens les plus guerriers de cette province, résolurent de tenter une seconde fois la fortune. Dans le combat qui suivit, trente Espagnols furent tués et plusieurs blessés. Les Muzos perdirent plus de cinq cents des leurs; mais Valdès fut forcé d'évacuer leur territoirea (2).

1545. Par ordre de Lopé Montalvo, à qui l'adélantado Lugo avait confié le gouvernement, le capitaine *Diégo Martinez* fut envoyé avec cent soixante hommes pour punir et soumettre les Muzos; mais, après deux combats opiniâtres et sans succès, il revint sans avoir accompli sa mission (3).

Le capitaine *Juan de Cespédès* est chargé par l'adélantado Luis de Lugo de réparer les dommages causés par l'expédition française sous Baal et de châtier les Indiens rebelles.

1544 (avril). *Fondation de la ville de Tocaïma.* (*Tocaïma.*) Avant de partir pour l'Espagne, don Alonso-Luis de Lugo chargea le capitaine Hernan Vénégas, cavalier de Cordova, d'aller bâtir chez les Indiens Panches une ville capable de les contenir dans l'obéissance. Cet officier, ayant trouvé une situation agréable sur les bords de la grande rivière Pati ou Funza (*Bogota, affluent de la Magdaléna*) y jeta les fondements de la ville de Tocaïma (4), et divisa entre ses soldats les terres de ce territoire, qui renfermait les provinces de *Savandija*, *Santa-Aguéda*, *Maréquita* et *Victoria*. Vénégas découvrit, en même tems, les premières mines d'or de la Savandija et Vénadillo.

La même année, *Hernando de Valdès* fonda sur les bords

(1) Piédrahita, lib. X, cap. 2 et 5. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 16.

(2) Florez de Ocariz, preludio 43, pag. 67. *Gente que quedo en el nuevo reyno*, etc. — Herréra, décad. VI, lib. VII, cap. 3; décad. VII, lib. I, cap. 7; lib. IV, cap. 17. — Piédrahita, lib. IX, cap. 5 et 6; lib. X, cap. 1 et 3.

(1) Herréra, décad. VII, lib. VII, cap. 13. — Piédrahita, lib. X, cap. 1.

(2) Piédrahita, lib. X, cap. 4.

(3) Piédrahita, lib. X, cap 6.

(4) 4° 16' lat. N., 77° 19' long. O. de Paris (Alcédo); à quinze lieues O. de Santa-Fé, sur la route conduisant à Honda, Maréquita, Néiva et Popayan, dans la juridiction de Maréquita, et près le confluent de la rivière Pati avec la Magdaléna. Voyez Piédrahita, lib. X, cap. 4. — Herréra, décad. VII, lib. IX, cap. 4. Population, sept cents habitants (Alcédo). En 1673, elle fut détruite par une inondation et transportée dans un lieu plus élevé.

de la Magdaléna : 1°. la *ciudad de San-Miguèl de las Palmas* (*Funum S.-Michaelis ad Palmas*) au nord de Santa-Fé, afin de protéger les communications avec le nouveau royaume de Grenade (1);

2°. La *ciudad de Santiago de Sampallòn* (2), (*Fanum S. Jacobi ad Sampallos*) à quarante lieues de l'*asiento* de Ténérife, quatorze de Tamalamèque et soixante-dix de l'embouchure de la Magdaléna (3).

Fondation de la ciudad de Tamalamèque (4) (*Tamalameca, Palmaria*), dans la province de Santa-Marta, sur les bords de la Magdaléna, par le capitaine *Luis de Manjarrès*, d'après les ordres du juge de résidencia, Miguel Diaz (5).

1545. *Expédition de plusieurs corsaires français sur la côte de la Terre-Ferme et à Santa-Marta.* Vers le commencement de cette année, quatre navires français et une petite gabarre arrivèrent à la pêcherie des perles sur la côte de Terre-Ferme, et s'emparèrent de cinq navires qui étaient à l'ancre dans le port de Rio de la Hacha. Les habitants s'étaient retirés en emportant le trésor du roi et tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, et n'avaient laissé qu'un petit nombre d'hommes pour défendre la ville. On conclut un arrangement par lequel les Espagnols consentirent à racheter soixante-dix noirs aux Français, et à payer, pour une partie des navires capturés, une rançon de 40,000 ducats. Les corsaires se rendirent de là à Santa-Marta, où ils prirent plus de 100,000 pésos dans le trésor royal, et se firent donner en outre 1,000 ducats pour ne pas brûler la ville. Les colons, pour ne plus être exposés à de semblables déprédations, se transportèrent sur les bords du Rio de la Hacha, dans une situation commode, où il y avait en abondance du bois et de l'eau dont ils manquaient dans la première (6).

Fondation de la ville de N.-S. de los Remèdios, ou del Rio de la Hacha. (*Haccium*) (7).

Fondation de la ciudad de Salamanca, nommée aussi *Ramada* (*Ramopolis*), par le capitaine Luis de Manjarrès, dans la province de Santa-Marta, sur les bords de la Enéa, et à trente lieues de Santa-Marta.

Fondation de Tucuyo. Assassinat de Philippe de Urre. Le licencié *Carvajal*, nommé gouverneur de Coro par le parlement de Santo-Domingo, arrivé dans cette ville, en chassa les meilleurs habitants, dépouilla les autres et se rendit ensuite à Baréquizéméto, près la rivière Tucuyo, où il fonda la ville de *Nuestra-Sēñora de la Concepcion del Tucuyo* (1) (*Tucujum*), dans la belle vallée du même nom. Ensuite il laissa ses soldats, au nombre de deux cents, commettre tous les crimes. Lui-même ayant rencontré de Urre, il lui fit trancher la tête, après lui avoir juré amitié (2).

1546. Le licencié Juan *Pérez de Tolosa*, nommé juge pour la province de Vénézuéla, arriva à Coro, où soixante-dix soldats, craignant Carvajal, s'étaient retranchés dans l'église. Bien résolu de délivrer le pays de ce fléau, il marcha contre lui avec quarante hommes, comptant sur les trente qui accompagnaient de Urre, dont il ignorait la mort. Après trois jours de marche, il rencontra dix-sept cavaliers, envoyés par Carvajal pour reconnaître la force du juge. Celui-ci ayant montré sa commission royale, ils firent tous leur soumission, et l'informèrent que leur chef était à une place appelée *Quiburé*, avec soixante-dix hommes. Le juge, profitant de cet avis, marcha toute la nuit, tomba sur Carvajal à la pointe du jour, et s'en empara, ainsi que de son lieutenant Juan de Villégas; et Carvajal, ramené à Tucuyo, y fut pendu (3).

Fondation de Loja, dans la province de Quito, par le capitaine *Alonso de Mercadillo* (4).

1547. *Hostilités avec les Indiens de la province de Guane.* Le licencié Miguel Diaz de Armendariz, ayant reçu l'avis que les habitants de cette province avaient pris les armes, fit marcher contre eux un détachement de quatre-vingts fantassins et vingt cavaliers, sous les ordres de son cousin Pédro de Ursua, qui, ayant rencontré un corps de quatre mille de ces Indiens prêts à combattre, l'attaqua et le mit en déroute. Malgré cet échec, ils revinrent plusieurs fois à la charge, jusqu'à ce qu'enfin leur chef étant tombé dans une embuscade, ils demandèrent à faire la paix. L'exemple des Guanes fut suivi par les Chancones et les Chalalaés (5).

Reconnaissance des Sierras-Névadas par Alonzo Pérez de Tolosa, frère du gouverneur Tolosa. Cet officier, à la tête d'un corps de cent hommes, et accompagné du capitaine Pédro de Limpias et de Diégo de Losada, partit de Tucuyo, et traversant la *Serrania* et la rivière de Guanaguanare (alors connue sous le nom de *Zazaribaroa*), il arriva aux pieds des *Sierras-Névadas*, sur les bords de l'Apure, où il resta quelques jours afin de reconnaître le pays. Les naturels, voyant les Espagnols si peu nombreux, vinrent les attaquer; mais ils furent repoussés avec perte. Les Espagnols eurent un des leurs tué et quelques blessés. Après un court délai occasioné par cette attaque, de Tolosa continua sa marche, et ses provisions étant épuisées, il détacha le capitaine Roméro avec quarante hommes pour s'en procurer; mais celui-ci,

(1) C'est maintenant un pauvre hameau

(2) Ainsi nommée des Indiens *Sompallòn*. Cette ville était à peine achevée, qu'elle fut détruite par les Indiens; il n'en reste plus que la place. (Voyez Salazar de las Palmas.)

(3) Herréra, décad. VII, lib. IX, cap. 6.

(4) Par lat. 8° 40' N., long. 76° 30' O. de Paris, à l'endroit où Ximénès de Quésada avait formé, en 1530, l'établissement de Barbudo, à soixante-cinq lieues de Santa-Fé et à vingt de Ténérife. Une colonie espagnole s'y établit ensuite, et elle fut élevée au rang de ville, en 1561, par les soins du gouverneur, Bartolomé Davila. (Herréra, décad. VII, lib. IX, cap 7.) Tamalamèque, d'abord appellée Sampallon et Las Palmas, fut fondée, selon Coléti et Alcédo, en 1544, par le capitaine Lorenzo Martin

(5) Herréra, déc. VII, lib. IX, cap. 7.

(6) Piédrahita, lib. X, cap. 7. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 18.

(7) Lat., 11° 33' N.; long. O. de Paris, 75° 19' (Fidalgo); à environ quarante lieues à l'est de Santa-Marta. La Hacha a été plusieurs fois saccagée par les flibustiers. *Hacha asi llamado por aver dado una de hierro al guaxiro que se lo descubrio à los nuestros en ocasion, que por aquellos arenales caminaban sedientos.* — Piédrahita, tom. X, cap. 7.

(1) Lat., 9° 33' N; long., 70° 30' O. de Paris; dans la province de Vénézuéla, à vingt lieues N. de Truxillo, à vingt-deux de Coro, et à quatre-vingt dix lieues S.-O. de Caracas. Sa première population était de cinquante-neuf Espagnols; Philippe II lui donna le titre de ville loyale, le 22 avril 1563. Elle possédait autrefois deux couvents Population actuelle, environ dix mille habitants. Piédrahita écrit Tocuyo.

(2) Voyez de la Calle, cap. 1, §. 31. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 16. — Oviédo dit de Urre, *Digno por cierto de mejor fortuna*.

(3) Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 15 et 16; décad. VIII, lib. II, cap. 18

(4) Loja, dit de Ulloa, a été autrefois une des principales villes de cette province; mais aujourd'hui sa population n'excède pas mille habitants.

(5) Piédrahita, lib. XI, cap. 2.

attaqué par les Tororos, et blessé dans la mêlée, fut forcé de rejoindre le reste de l'expédition. De Tolosa s'avança alors dans la vallée, surprit de nuit le *puéblo de las Auyamas*, qu'il détruisit, après avoir tué presque tous les habitants; plusieurs Espagnols furent blessés dans cette affaire, et six chevaux moururent percés de flèches. Ne trouvant ni or ni argent dans la vallée de Santiago, il entra dans celle de Cucuta, s'avança jusqu'au *Rio de Sulia* appelé alors *Rio de las Batatas*, et de là à la *Serrania* de *Curates*. Toutes ses recherches ne lui valurent aucune prise importante, et il se décida à revenir à Tucuyo (1).

Découverte de la belle vallée de Corpus-Christi. Le capitaine Francisco Nuñez Pédroso, à la tête de cinquante hommes, traverse la province de Pantagoros, et, passant à Tocaïma le Rio-Grandé de la Magdaléna, s'avance dans la province du même nom, jusqu'aux sources du Guaciro et au Rio de la Miel, où il découvre une vallée riche et agréable à laquelle il donna le nom de *Corpus-Christi*. Le pays environnant possédait plusieurs mines d'or (2).

1550. L'empereur, en ordonnant l'établissement d'une chancellerie à Santa-Fé, donna aussi des instructions pour les couvents de Santo-Domingo et de San-Francisco. Frère Joseph de Roblès fut nommé supérieur du premier, et frère Francisco Victoria, du second. Tous deux firent voile de San-Lucar, et, étant débarqués à Cartagéna, ils furent bientôt suivis par deux cent cinquante religieux de chacun de ces ordres (3).

Fondation de la ville de los Réyès dans la province de Santa-Marta. Pendant sa résidence à Santa-Marta, Miguel Diaz de Armendariz avait pris par lui-même des renseignements sur la fameuse vallée d'Upar et ses nombreux habitants. Le souvenir des hostilités récentes entre les Espagnols et les Allemands lui fesant sentir tout l'avantage d'un établissement dans cette vallée, il avait laissé des ordres à ce sujet (en 1546) au *justicia mayor* de Santa-Marta, le capitaine Juan de Cespédès. Celui-ci, ayant levé un corps de cavalerie et d'infanterie, en donna le commandement au capitaine *Santa-Ana*, qui après une légère résistance, se rendit maître de presque toute la vallée, et fonda sur les bords du Guatapuri un village qui prit le nom de *ciudad de los Réyès* (4).

1551. Découverte de riches mines d'or sur un *Paramo* élevé et désert, dans le voisinage de Pamplona (5).

1549. *Fondation de la ciudad de Pamplona* (6) (*Pampejopolis Nova, Pampelo*) par don Pédro Ursua, aidé par Ortun de Vélasco, dans la plaine de Espiritu-Santo, 60 l. S. de Maracaïbo, et 60 l. N.-E. de Santa-Fé. Lat., 7° 1' N.; long., 74° 41' O. de Paris (Alcédo). Le nombre des premiers habitants (*pobladores*) fut de cent trente-six, dont soixante tirés des Encomiendas de Indios (7).

Fondation de Zamora (*Zamora, ou Sarabris Nova*), ville de la province de Bracamoros, dans le Quito, par Alonso de Mercadillo, entre les rivières de Zamora et de Yamquambi (1).

Fondation de Valladolid (*Vallisoletum Novum*), ville du royaume de Quito, dans le gouvernement de Juan de Bracamoros, par Juan de Salinas (2), par lat. 4° 35' S. long., 81° 34' O. de Paris (Alcédo), à 38 milles S. de Loxa (3).

Fondation de Zaruma, Saruma ou Sarima, ville de la province de Loxa, dans le royaume de Quito, par le capitaine Alonso de Mercadillo, sur le bord de l'Amarillo, par lat. 3° 37' aust., long. 81° 53' O. de Paris (Alcédo), à 700 toises environ d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à 30 milles N.-O. de Loxa (4).

26 mai. *Fondation de la ciudad de Nuestra-Señora de la Concepcion de la Borburata* par Villégas, d'après les ordres de Pédro Alvarez. (*Oviedo, auto de fundacion* 24 *feb.* 1548) (5).

Fondation de Juan de Bracamoros (6), sur le confluent de la Chencipe et du Marañon, dans la province de Chacaynga (Quito), par Diégo Palomino (7).

Expédition du capitaine Pédro de Ursua pour découvrir le Dorado et la Maison du Soleil (*Casa del Sol*), *et fondation de Pamplona*. Miguel Diaz de Armendariz, espérant faire des découvertes dans la province des Chitaréros, prépara une expédition dans ce but, et en confia le commandement à son cousin Pédro de Ursua; elle comptait cent trente-six hommes, dont les officiers (8) étaient distingués par leur bravoure et leur expérience. Ursua partit de Tunja, et, après huit jours de marche, arriva à Chicamocha; traversant ensuite les provinces des Paypas, Duytamas, Cérincas, Satibas et Chitagotos, il parvint sur les bords du Rio-Sogamoso, rivière rapide qu'il ne traversa qu'après dix jours de travail et de fatigue, au moyen de cordes et de machines appelées *tarabita*. Il passa ensuite à travers la province des Chitaréros, occupant quarante lieues d'étendue entre celles de Tunja et de Mérida, s'avança jusqu'à Malaga, située sur les *quebrados* de Toquia, et gagna les *paramos* de *Servita*, *Icota* et *Cacota*, dont les habitants s'enfuirent à son approche. Le mestre-de-camp Ortun de Vélasco, s'étant détaché à la tête de trente fantassins et dix cavaliers, découvrit, la veille de la Pentecôte, une plaine riante et

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 2 et 4.

(2) Piédrahita, lib. XI, cap. 3.

(3) Piédrahita, lib. XI, cap. 6.

(4) *Ibid.*, Lat., 10° 6' N., à cinquante lieues de Santa-Marta

(5) Piédrahita, lib. XI, cap. 7.

(6) Ainsi nommée de la ville de Pamplona en Espagne patrie de don Pédro Ursua.

(7) Le 3 août 1555, elle reçut le titre de cité (Florez de Ocariz, 67, pag. 123). Coléti se trompe en disant que cette ville fut fondée, en 1558, par Miguel Diaz de Armendariz.

Cette ville possédait autrefois trois couvents, un monastère de religieux, un hôpital et un collége dirigé par les jésuites. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1644.

(1) On la transféra, en 1663, sur le bord de la première, par lat. 4° 2' S., et long. 81° 10' O. de Paris (Alcédo), à quatre-vingt-dix lieues S.-O. de Quito. Elle renfermait autrefois une église et un couvent; en 1555, elle eut le titre de cité.

(2) Coléti dit que Valladolid fut fondée en 1541.

(3) Elle était autrefois opulente et bien peuplée d'Espagnols; mais en 1743, lorsque La Coudamine la visita, il la trouva réduite à un hameau d'Indieus.

(4) Elle avait autrefois de la célébrité à cause de ses mines, aujourd'hui abandonnées. Alcédo dit qu'elle était la résidence de plusieurs familles nobles, et que sa population est actuellement réduite à six mille âmes.

(5) Cette ville, nommée aussi Burburata, est située entre Puerto-Cabello et la montagne d'Ocumare. Elle fut souvent dépeuplée par des épidémies engendrées par les miasmes qui émanent des productions végétales marines, dont la côte voisine est couverte. En 1541, elle fut saccagée par des corsaires français.

(6) Par les 5° 25' de lat. australe sous le méridien de Quito, selon de Ulloa. On y compte, dit cet auteur, jusqu'à trois ou quatre mille âmes, dont la plupart métis.

(7) Le pays de Juan fut découvert et conquis, en 1538, par Pédro de Vergara, à qui Hernando Pizarro avait confié cette commission. Voyez Herréra, décad. VIII, lib. V.

(8) Piédrahita donne leurs noms.

bien habitée, qu'il nomma pour cette raison *Espiritu-Santo*. Les habitants opposèrent en vain de la résistance : quelques jours suffirent aux Espagnols pour s'emparer des territoires de *Chopo*, *Theguaraguache*, *Arcoguali*, et de ceux environnants; et pour soumettre les Surataès, Cachiras, Cacheguas, Ochomas, Rabichas, Camias, Bocalémas, Chébas et Ogamoras, vers les confins de Cucuta. Enfin, après avoir conquis le *Lomas del Viento*, ils pénétrèrent jusque dans la vallée de Santiago. De Ursua ayant pacifié toutes ces peuplades, revint à Espiritu-Santo, où il jeta les fondements de la ville de *Pamplona* (1).

1550. *Révolte des noirs de Vénézuéla et de Santa-Marta*. Les noirs, devenus nombreux dans ces provinces et familiarisés avec l'usage des armes, résolurent de secouer le joug de la servitude et d'aller vivre au milieu des Indiens. S'étant réunis au nombre de deux cent cinquante, ils s'organisèrent en compagnies, nommèrent des capitaines et élurent un *roi*, qui leur persuada qu'ils s'enrichiraient facilement en détruisant les Espagnols et en emmenant leurs femmes qu'ils se partageraient entre eux. On fit des préparatifs secrets pour les attaquer : les habitants de Tucuyo envoyèrent du secours à la Nouvelle-Ségovie, qui était le point menacé. Les noirs ne tardèrent pas à l'attaquer et tuèrent cinq ou six habitants et un prêtre; mais, repoussés avec une perte considérable, ils battirent en retraite. Bientôt le capitaine *Juan de Losado* arriva avec quarante hommes de Vénézuéla, et s'étant joint à ceux de la Nouvelle-Ségovie, il marcha contre les noirs, qui s'étaient retranchés dans une montagne, les mit en déroute et les passa tous au fil de l'épée, n'épargnant que leurs femmes et les femmes indiennes.

Établissement de la colonie de los Réyès. Cette même année (1550), *Hernando de Santa-Ana*, l'un de ceux qui avaient combattu contre les noirs, étant arrivé dans la vallée de Upar (2), ses gens, qui trouvèrent la situation agréable, résolurent d'y demeurer et établirent la colonie de *los Réyès, la ciudad de los Reyes del vallée de Upar* (*Regium*) par l'ordre du président Miguel Diaz de Armendariz (3).

14 octobre. *Fondation de la ciudad de San-Bonifacio de Ybaguè* (*Ibacium*), dans la vallée de las Lancas, par Andrès Lopez de Galarza, que l'audience royale de Santa-Fé y avait envoyé à cet effet. Le 6 juin de l'année suivante, elle fut transférée à huit lieues de la première situation, où (4) elle s'élève actuellement près les rivières de Chipalo et de Combeyma (5).

Fondation de la ciudad de la Conception del vallée de Neyba (*Nibia*) par le capitaine Juan Alonso, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'établissement de Villa-Viéja. En 1569, elle fut entièrement détruite par les Indiens Pijaos, et rétablie, en 1612, par don Diégo de Hospina, gouverneur de Neyba, à huit lieues de son ancien emplacement, sur les bords de la Magdaléna, par lat. 3° 11' N., à vingt lieues de Tocaïma et à cinquante-deux de Santa-Fé (1).

1551. *Fondation de la Nuéva-Ségovia*, ou *Baréquizéméto* (*Segobria, Segobriga, Segontia mayor, Barichisemeta*), dans la vallée du même nom, sur les bords de la Buria (2) ou San-Pédro, par le capitaine Juan de Villégas. Elle eut à soutenir, dès son origine, plusieurs attaques des Indiens Girabaras : cette considération, l'insalubrité du lieu et le manque de provisions décidèrent le gouverneur Villazinda à la transporter à deux lieues de Tucuyo. Cette situation n'étant pas non plus jugée convenable, Pablo Collado, nommé gouverneur, en conduisit les habitants à un endroit situé entre les rivières de Turbio et de Claro, et la ville prit le nom de *Nirua del Collado*; elle fut de nouveau transférée à son emplacement actuel, dans les *llanuras* ou plaines élevées, par le gouverneur Manzanédo (3).

Fondation de la ville de San-Sébastian de la Plata, dans la vallée de Cambis (4) (*Argentiacum*), province de los Pantagoros, et à sept lieues de la villa de Timana, par le capitaine *Sébastian Quintéro*, d'après les ordres des oidors de Santa-Fé. Elle se trouvait située dans le pays des Indiens Yalconès, qui firent quelque résistance contre les Espagnols au nombre de soixante. La ville fut d'abord nommée San-Bartolomé de los Cambis; mais reconstruite, en 1552, par Bartolomé Ruiz, elle prit le nom de la Plata, en raison des mines d'argent trouvées dans ce district. Le 17 juin 1577, les Indiens Pijaos la détruisirent entièrement. Elle fut rétablie, en 1653, par don Diégo de Hospina, gouverneur de Neyba (5).

Fondation de la ville de San-Sébastian de Mariquita (6) (*Mariolum* ou *Marichisia*), dans la province de Marquitonès du nouveau royaume de Grenade, par le capitaine *Francisco Nuñez Pédroso*. Elle fut transférée, en janvier 1553, à son emplacement actuel, dans une plaine arrosée par le Rio-Guali, à trois lieues de son confluent avec la Magdaléna, et à trente lieues S.-E. de Santa-Fé (7).

Fondation de la villa Tudéla. Malgré le peu de succès

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 5.

(2) Ainsi appelée du nom du puissant cacique qui en était seigneur. (Voyez Herréra, déc. VIII, lib. VI, cap. 12.)

(3) Elle fut ainsi nommée, à cause de la fête de l'Épiphanie. Lat. N., 6° 10'; long. O., 73° 50'; sur les bords de la rivière Guatapori, affluent de la rivière César ou San-Sebastian, appelée par les Indiens du nom de *Pompatao*, ou seigneur de toutes les rivières; à cinquante lieues S.-O. de Santa-Marta, et trente du Rio de la Hacha. — Herréra, décad. VIII, lib. VI, cap. 13. — Piédrahita, lib. XI, cap. 6.

(4) Par lat. 4° 27' N., et long. 77° 40' O. de Paris (Oltmanns); à vingt lieues E. de Tocaïma, et trente-cinq de Santa-Fé.

(5) Piédrahita, lib. VI, cap. 6. — Florez de Ocariz, 68, pag. 123.

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 6. Cet auteur écrit : *Barequizimeto*.

(2) Lat., 9° 40' N.; long., 71° 54' O. de Paris; à douze lieues N.-E. de Tucuyo, quatre-vingt O.-S.-O. de Caracas, et cent cinquante N.-N.-E. de Santa-Fé.

(3) Voyez Pédro Simon, *quinta noticia*, cap. 21. — De la Calle, cap. 1, §. 29. — Oviédo, lib. III, cap. 8. — Piédrahita, lib. XI, cap. 7, et lib. XII, cap. 2. En 1592, Philippe II lui donna le titre de *muy noble y leal*, lequel fut confirmé, en 1687, par Charles II. Cette ville fut pillée par les flibustiers en 1654 et 1688.

Selon Piédrahita, Baréquizéméto fut fondée en 1551; Alcédo dit en 1552. Cet auteur a estimé sa population à trois mille trois cents habitants, qui s'est augmentée depuis à environ douze mille habitants.

(4) Lat. N., 2° 24'; 78° 12' long. O. de Paris.

(5) Piédrahita, lib. VI, cap. 7.

(6) Par lat. 5° 13' N., long. 77° 22' O. (Oltmanns), province de Mariquita.

(7) Cette ville renfermait une population nombreuse avant qu'on eût abandonné l'exploitation des riches mines des environs, et aujourd'hui on n'y compte guère que trois cents familles. Elle possédait une fonderie, plusieurs couvents et ermitages, et elle avait reçu pour armes, de Charles V, un faisceau de flèches liées ensemble, et dont le fer était tourné en haut. Le conquérant Quésada mourut dans cette ville. — Florez de Ocariz, 74, pag. 124. — Piédrahita, lib. XI, cap. 7. Cet auteur place Mariquita en l'année 1551; Alcédo, en 1550. M. Mollien observe (vol. X, pag. 74) que presque tous les habitants de Mariquita ont des goîtres.

qu'avaient eu les expéditions contre les Muzos, les oidors de Santa-Fé ordonnèrent au capitaine Pédro de Ursua de marcher contre eux avec cent quarante hommes d'infanterie et vingt cavaliers (1) bien armés. Les Muzos, aidés par les Nauras, avaient rassemblé plus de cinq mille *gandules* les plus guerriers pour empêcher l'invasion de leur province. De Ursua évita le combat, mais afin de mieux les subjuguer. Il jeta sur leur territoire les fondements de la villa *Tudéla* (2) (*Tubella Nova*) sur les bords du Rio-Zarbi; mais les Indiens ayant réussi à lui couper les vivres, la position ne fut pas tenable: plusieurs Espagnols sont tués, et, quarante jours après, le commandant abandonna la colonie et partit pour faire des découvertes dans le *Dorado* (3).

20 octobre. *Fondation de la villa de San-Miguel* (*Fanum Sancti Michaelis*) par Antonio de Olalla, dans la province de los Panches, à douze lieues N. de Santa-Fé (4).

Fondation de la villa de Almaguer (5) (*Almacheria*, *Almacherium*), par le capitaine Alonso de Fuenmayor, d'après les ordres du licencié Briseño, sur une hauteur au milieu de la vallée de Guachicono, entre Popayan et la villa de Pasto, à environ sept lieues au sud de la première ville (6).

1552, 20 octobre. *Fondation de la ville de Léon* (*Legium Novum*), dans la vallée de la Paz, province de Guane, par Bartolomé Hernandez de Léon, natif de Léon en Espagne, d'après les ordres des nouveaux oidors de Santa-Fé (7).

Fondation de San-Antonio de Gibraltar (8) (*Calpe Nova*), ville du gouvernement de Mérida et port de la lagune de Maracaïbo, par *Gonzalo de Pina Lidueña* (9).

Fondation de la ciudad de San-Juan de Giron (10) (*Hiro*, *Fanum S. Joannis ad Hironem*), capitale du district de son nom, dans la province de Vénézuéla, par Pédro Mantilla de los Rios, sur la rive orientale d'un ruisseau qui lui donne son nom (11).

1543. *Fondation de la ciudad d'Ontiveros* (*Onthiberia* ou *Basiliopolis*) par Luis Diaz Melgaréjo, près la rivière Parana, à quatre-vingt-une lieues de l'Assomption (12).

Expédition du capitaine Pédro de Ursua contre les Tayronas. Étant entré en possession de la *justicia mayor* de Santa-Marta, vers la fin de l'année 1551, de Ursua se prépara à faire la conquête des Tayronas, nation nombreuse et guerrière, et la seule, dans le nouveau royaume, qui possédât une fonderie de métaux. Il comptait s'emparer des richesses qu'on disait renfermées dans leurs tombeaux, ainsi que des ornements d'or ou d'argent qu'ils portaient, tels que serpents, crapauds, aigles, pendants d'oreilles, demi-lunes, paillettes, etc. Les Tayronas, informés de son projet ainsi que de sa réputation militaire, coururent aux armes, et appelèrent à leur secours les Ciribocas, les Bodiguas, les Zacas et les Bondas, qui, étant menacés du même danger, firent cause commune avec eux. Ursua partit de Santa-Marta avec quarante fantassins et douze cavaliers, munis de provisions pour trois mois. Il traversa la Guayra, et se dirigea sur Posigueyca, l'une des principales places des Tayronas; le cacique lui ayant envoyé un messager avec des présents, pour l'inviter à entrer dans la ville, où il serait reçu en ami, l'Espagnol accéda à cette proposition et fut satisfait de l'urbanité des habitants. De cette place, il prit la route de la *Sierra-Névada de los Arnacos*, afin de pénétrer dans la vallée de Tayrona, et arriva sans obstacle près des sources du *Rio de Piédras* (1), où, se voyant attaqué par la fièvre, et ses gens épuisés de fatigue, il résolut de retourner à Santa-Marta en suivant le cours de la rivière, et laissant la route à Giriboca. Le cacique de Posigueyca, instruit de ce dessein par ses espions, choisit un millier de guerriers (*gandules*) pour attaquer les Espagnols dans les défilés de *Passos de Origuo* (2), tandis que deux mille Bondas et Bodiguas, cachés dans les montagnes, devaient couper la retraite. Malgré une force si supérieure et les difficultés du terrain, bordé d'un côté par des précipices, et de l'autre par des rochers élevés, Ursua résolut à se frayer un passage, et rentra à Santa-Marta avec douze hommes seulement. La perte des Indiens fut évaluée à cinq cents combattants (3).

1553. *Fondation de la villa de Salazar* (4) *de las Palmas* (*Salicæa*, *Palma*), ensuite appelée *Nirua* par *Diégo de Montès*, pour protéger les mines de San Pédro; mais elle ne tarda pas à être détruite par les Indiens, de concert avec les noirs esclaves qui travaillaient aux mines. Les habitants se sauvèrent et se retirèrent à Baréquizéméto (5).

Fondation de la ciudad del Espiritu-Santo del Caguan (*Caguanum*), sur les bords de la Magdaléna, dans la province des Indiens Ajès, par Gaspar Gomez, d'après les ordres de Juan Lopez de Herréra (6).

Fondation de San-Antonio del Toro (*Taurum*, *Tauria*), dans la province de Cartagéna, par Pédro Alvarado (7).

---

(1) Selon Piédrahita; Herréra dit deux cents hommes.

(2) En mémoire de sa ville natale du même nom dans le royaume de Navarre.

(3) Herréra, décad. VIII, lib. I, cap. 15, 16 et 17. — Piédrahita, lib. XI, cap. 8

(4) Piédrahita, lib. XI, cap. 8.

(5) Lat., 1° 54' N.; long. O. de Paris, 79° 15' (Humboldt.)

(6) Piédrahita, lib. XI, cap. 8. Cet auteur et Florez de Ocariz placent cette ville en 1551, Alcédo en 1536; mais c'est une erreur.

(7) Piédrahita, lib. XI, cap. 9. Dépeuplée quelques années après, elle fut rebâtie, en 1586, par le capitaine Bénito Franco. —Florez de Ocariz, p. 123.

(8) Par lat. 9° 11' N., et long 72° 57' O. de Paris (Alcédo).

(9) Dépeuplée peu de tems après, elle fut rebâtie par Juan de Chazarréta. Détruite de nouveau, en 1600, par les Indiens Motilones, elle le fut encore par le pirate français L'Olonais, en 1665, et trois ans après, par John Morgan.

(10) Par lat. 7° 13' N., et long. 75° 21' O. de Paris (Alcédo).

(11) C'est un établissement très-pauvre.

(12) Herréra, *Descripcion de las Indias occidentales*, cap. 24.

(1) Cette rivière, qui vient du nord, se jette dans la mer, à l'est du cap de San-Juan de Guia.

(2) Ou *Passos de Rodrigo*, ainsi nommé en l'honneur du gouverneur de Santa-Marta, Rodrigo Bastidas, qui le premier découvrit ou franchit ce défilé.

(3) Piédrahita, lib. XI, cap. 9.

(4) Nom de la rivière Sulia qui la baignait, et qui y traversait un beau bois de dattiers (*un hermoso palmar*). Voyez Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Oviédo, lib. III, cap. 9; *Levantose los Indios Giraharas nacion tan valiente como altiva*, etc. — Coléti dit, par erreur, que Salazar fut fondée, en 1561, par Alonso Rangel.

(5) Repeuplée, en 1555, par le capitaine Diégo de Parada avec vingt-cinq hommes; Las Palmas prit le nom de Nirua, de la rivière sur le bord de laquelle on la transféra. Les Espagnols furent encore forcés d'évacuer cette ville peu de tems après; et, en 1583, elle fut rebâtie sur son emplacement actuel par Estedem Bangel, mestre-de-camp du gouverneur Francisco de Cacérès. Toutefois, ce ne fut qu'après l'extinction de tous les Indiens Niruas et Giraharas que les habitants furent complètement en sûreté. Elle est située à seize lieues N.-N.-O. de Pamplona, et renfermait autrefois, suivant Alcédo, quatre cents familles.

(6) Ocariz dit que cette ville fut fondée le 24 mars 1590.

(7) Toro fut connue aussi sous le nom de *pueblo de los Brazos*,

Fondation de la ciudad de Victoria par le sergent-major *Hernando de Salinas*, à douze lieues de Mariquita, nouveau royaume de Grenade, entre le Rio-Miel et le Guariño, au milieu d'un bois et au pied d'une montagne où l'on exploita quelque tems des mines d'or (1). Victoria fut ainsi nommée à cause de la victoire gagnée par le même Salinas sur les guerriers de la vallée de las Lanças, secondés par les Coyaymas. La force espagnole consistait en cent cinquante fantassins et vingt cavaliers. Dans ce combat (*batalla de la Colina*) plus de deux cents Indiens furent tués ou blessés, et seulement quinze Espagnols.

1555. *Fondation de San-Juan de los Llaños* (2) (*Fanum Sancti Joannis in campis*), par le capitaine *Juan de Avillanéda*, sur les bords de la rivière de Cunimia, près de celle d'Ariari, sur le site occupé précédemment par l'établissement de Nuestra-Señora, qu'y avait formé Jorge de Speir, et par celui de Fragua, fondé par Nicolas de Féderman. Dans l'espace de quelques mois Avellanéda subjugua les nations Magnanès, Curabanès, Camaxaguas, Opériguas et Guaménès, qui occupaient le pays à la distance de sept lieues autour de la ville; et à vingt lieues de là il découvrit les Sarayès et la nation féroce des Bayonanças (3).

1556. *Rétablissement de la ciudad de N.-S. de Alta-Gracia de Tipacoro*, dans le gouvernement de Mérida, par *Juan Sanchez Osorio* (4).

Fondation de Nuéva-Valencia (5) (*nueva ciudad de Valencia del Rey*) (*Valentia Nova*), à une demi-lieue du lac du même nom (appelé Tacarihua par les Indiens), par Alonso Diaz Moréno, après qu'il eût vaincu les Indiens que l'abondance du poisson avait attirés sur les bords de ce lac (6). Ce fut par ordre du licencié Villasinda, gouverneur de la province de Vénézuéla.

Expédition de Pédro de Ursua contre les Palenquès et les esclaves noirs fugitifs. Plus de six cents nègres, commandés par un guerrier nommé Bayano, s'étaient retirés chez les Palenquès, habitant les montagnes qui s'étendent depuis Playon jusqu'à Pacora, et de là fesaient des excursions depuis Panama jusqu'à Nombre-de-Dios, pillant les grandes routes et les maisons isolées, et inspirant une terreur si grande, qu'on ne pouvait trouver les moyens d'arrêter leurs brigandages. Enfin, sur la proposition du vice-roi, Pédro de Ursua fut envoyé contre eux, avec deux cents hommes bien armés et bien équipés. Ce vaillant capitaine partit de Nombre-de-Dios, pénétra dans les montagnes, où les noirs s'étaient réfugiés, et leur livra un grand nombre de combats, dans lesquels ils perdirent beaucoup de monde. Après une guerre d'escarmouche d'environ deux années, Bayano étant tombé dans une embuscade, le reste fut forcé de se soumettre au vainqueur. Les deux partis firent une convention par laquelle Bayano devait être envoyé à Panama, et de là, embarqué pour l'Espagne; la rivière sur les bords de laquelle il s'était établi prendrait son nom, et les enfants des noirs, nés pendant la guerre, seraient libres; enfin les Palenquès s'engageaient à ne plus recevoir d'esclaves. La paix, conclue à ces conditions, dura plusieurs années. Après cette expédition, de Ursua revint à Panama, et se rendit ensuite à Lima (1).

Fondation de la ciudad de Truxillo (*Truxillum Novum, Pax Truxillensis*), dans la province de Vénézuéla, à Escuque, dans le pays des *Cuycas* (2), sur le sommet d'une colline bornée par la rivière *Motatan*. Cette ville fut fondée par le capitaine *Diégo Garcia de Parédès*, à la tête de soixante fantassins et dix ou douze cavaliers, et bon nombre des Indiens Yanaconas. Quelques-uns des premiers habitants ayant commis des excès envers les femmes d'Indiens du voisinage, ceux-ci les attaquèrent de nuit, et en massacrèrent un grand nombre. Ceux qui survécurent à ce désastre se retirèrent, en 1557 et 1558, dans une autre position, et transportèrent ensuite leurs habitations successivement dans deux endroits différents.

La ville fut rétablie par Francisco Ruiz, en 1559, sous le nom de *Mirabel*; mais elle reprit celui de Truxillo. Enfin, en 1570, les Espagnols se fixèrent dans la place (3) qu'elle occupe aujourd'hui (4).

1557. *Fondation de Santa-Ana de Cuenca* (5), de la province de Cuenca, département de Asuai, par Gil Ramirez Davalos (6). Elle est située dans une grande plaine arrosée par quatre rivières. Les rues sont droites, les maisons bâties de briques crues et couvertes de tuiles.

1558-1559. *Expédition du capitaine Luis Lanchéro*

---

ou ville des Bras, à cause de la jonction de quatre rivières qui se réunissent vis-à-vis d'elle.

(1) L'établissement fut abandonné peu après, et les habitants se retirèrent dans une plaine voisine; mais des démêlés particuliers survenus entre les familles des Hospinas et des Salcédos, mirent fin à la nouvelle ville, et les habitants s'en réunirent à ceux de Mariquita. Voyez Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Florez de Ocariz, 75, pag. 124. Quelques auteurs disent que Victoria fut fondée par Diégo Assensio de Salinas; mais Piédrahita affirme qu'il était seulement *poblador*.

(2) Par lat. 3° 11", et long. 76° 21' O. de Paris, à quarante lieues de Santa-Fé.

(3) Piédrahita, lib. XII, cap. 4. On exploitait autrefois, près de *los Llanos*, de riches mines d'or. La population actuelle se compose d'environ cinquante familles pauvres.

(4) La fondation de cette ville est incertaine : on sait qu'elle fut détruite par les Indiens, en 1656. Voyez Ocariz, 118, pag. 127.

(5) Lat., 10° 10' N.; long., 70° 33' O. de Paris (Humboldt); à soixante lieues S.-E. de Coro, vingt-cinq de Caracas, dix de Puerto-Cabello et sept de Burburata.

(6) Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Oviédo, lib. III, cap. 9. — Fr. Pédro Simon, not. VII. Le premier place la fondation de cette ville en 1556; les autres en 1555; Coléti en 1573.

Valencia fut le principal théâtre des cruautés de Lopez de Aguirré. En 1677, elle fut saccagée par des pirates français; en 1814, elle souffrit par un incendie. Sa population, en 1801, n'était que de six mille cinq cents habitants; en 1810, elle excédait dix mille. Sa population actuelle, environ quinze mille habitants.

Le 15 avril 1823, le congrès de Colombia décréta l'établissement d'un collége à Valencia.

(1) Piédrahita, lib. VII, cap. 4.

(2) La province de las Cuycas fut découverte, en 1549, par le contador Valléjo, d'après les ordres du gouverneur Tolosa.

(3) Lat., 8° 33' N.; long., 72° 14' O. de Paris; à quatre-vingts lieues S. de Coro, vingt-sept O. de Tucuyo, et dix-huit du lac de Maracaibo.

Cette ville fut surprise et pillée, en 1678, par le pirate français Grammont, qui avait débarqué à la distance de quatre-vingts lieues de là. Elle possédait autrefois deux couvents, deux monastères de femmes et un ermitage. Sa population, en 1807, montait à douze mille habitants.

(4) Piédrahita, lib. XII, cap. 5 et 7. — De la Calle, cap. 1, § 32. — Coléti dit par erreur que Truxillo fut fondée en 1559.

(5) Lat., 2° 53' S., et à 0° 26' à l'ouest du méridien de Quito (de Ulloa); long., 81° 31' O. de Paris (Humboldt); à soixante lieues de Quito. Avant sa dernière révolution, Cuenca possédait cinq couvents, deux monastères et un collége des jésuites. Population, environ vingt mille habitants. Le 18 septembre 1822, un *consulado* ou tribunal de commerce fut établi à Cuenca, par un décret du libérateur Bolivar.

(6) Voyez Herréra, déc. V, lib. X.

contre les Muzos, et fondation de la ville de leur nom. Les Muzos, guidés par leur général Quirimaca, continuaient leurs ravages sur les frontières, égorgeant tous les Espagnols qui tombaient entre leurs mains, et dévorant les malheureux Moscas des Encomiendas. La guerre que leur avait faite, en 1551, Pédro de Ursua, n'avait eu aucun résultat décisif; et ils méditaient alors la conquête de la province d'Ubati. Les Conseils de Santa-Fé, de Tunja et de Vélez, effrayés de ces hostilités, envoyèrent demander aux officiers royaux les moyens de réduire ce peuple féroce. Il fut en même tems décidé, dans une assemblée générale composée de prélats, de religieux et d'autres personnes notables, que la guerre contre ces cannibales était juste, et qu'il fallait faire marcher contre eux une force respectable sous un commandant habile. On choisit à cet effet le capitaine Luis Lanchéro. Celui-ci s'adjoignit comme lieutenant *Francisco Morcillo*, qui avait servi dans les guerres civiles du Pérou, partit de Vélez avec soixante Espagnols et trois cents Yanaconas, et gagna bientôt les frontières des Muzos.

Cependant, le général Quirimaca avait convoqué tous les caciques du pays, pour aviser aux moyens de défense, et en peu de tems vingt mille guerriers étaient accourus se ranger sous ses drapeaux. Le cacique *Nayman*, le premier qui s'avança contre les Espagnols, à la tête de quatre mille archers, fut repoussé avec une perte considérable. Les Espagnols n'eurent que trois morts et vingt blessés. Lanchéro jugea à propos de se fortifier pour laisser prendre du repos à ses troupes, et se préparait à une nouvelle campagne l'année suivante (1559), lorsqu'il fut joint par le capitaine *Juan de Ribéra* et trente-cinq hommes d'infanterie et de cavalerie. Le cacique Nayman, ayant reçu de son côté de nombreux renforts, voulut de nouveau tenter la fortune des armes; mais ne voyant aucune chance de succès, il opéra sa retraite, et ses guerriers, poursuivis par les chiens, furent déchirés d'une cruelle manière. Peu après, le corps de Ribéra fut assailli à une lieue du camp, par plus de quatre mille Indiens aux ordres de Quirimaca, et leur mit cinq cents hommes hors de combat. Après ce succès, les deux capitaines résolurent de porter la guerre au cœur de la province. Ayant rencontré l'ennemi, qui s'était posté sur le penchant d'une colline, ils n'hésitèrent pas à l'attaquer, et après un combat de plus de trois heures, dans lequel Quirimaca perdit la fleur de son armée, et plus de deux mille *gandulès*, ils le jetèrent dans une déroute complète. Ce chef, désespérant alors de pouvoir soustraire son pays au joug espagnol, l'abandonna pour se retirer dans le Carare, sur les bords de la Magdaléna; et ceux de ses gens qui ne purent l'y suivre, furent impitoyablement déchirés par les chiens. Dix Espagnols et un grand nombre de Yanaconas, percés de flèches empoisonnées, moururent de leurs blessures. Lanchéro fut lui-même blessé d'une de ces flèches, qui traversa son armure, laquelle était garnie de coton, et de quatre pouces d'épaisseur.

Lanchéro, jaloux de réprimer l'audace de ces sauvages, et de protéger les mines d'émeraudes, chargea son lieutenant Morcillo d'aller jeter les fondements de la ville de *Muzo* (*la Santissima Trinidad de los Muzos*) (1), ce que celui-ci exécuta le 20 février 1560. Il s'y rendit ensuite lui-même pour y promulguer des règlements, et assister au partage des naturels entre ses officiers; et, après y avoir séjourné quelques mois, il en nomma Morcillo gouverneur, et partant avec une vingtaine d'hommes, il se rendit d'abord à la ville de Vélez, et de là à celle de Tunja, où il succomba à une cruelle maladie (1).

1559. *Fondation de la ville de Mérida* (*ciudad de Mérida*) (*Emerita Nova*) *dans la province du même nom.* Cette province, y compris *las Sierras-Névadas*, avait une étendue de quatre-vingts lieues, et renfermait différentes nations nombreuses dont chacune fut gouvernée par ses propres caciques: c'étaient les Jaricaguas, les Mucunchès, les Escagueyès, Miyusès, Tricaguas, Tapanos, Mocobos, Mombunès, Mucuchiès, Iquinos, Tostos et Timotos. Le capitaine *Christoval Rodriguez Xuarès*, avec un corps de soixante-quatre hommes, entra dans la province de Mérida, sur le *Rio de las Azéquias*, où il jeta la fondation de la ville de Mérida (2), à onze lieues de la *Sierra*, et quarante au nord de la ville de Pamplona. Il lui imposa le nom de *Santiago de los Caballéros de Mérida*, en l'honneur de sa ville natale, en Estramadura (3).

Fondation de Baeza, capitale du gouvernement de *Quixos*, par Gil Ramirez Davalos (natif de Baéça, en Castille), d'après les ordres du vice-roi du Pérou (4).

Fondation de la ciudad de Nuestra-Señora de los Remédios, dans la vallée de Corpus-Christi (5), province de Mariquita, par le mestre-de-camp *Francisco Martinez de Hospina*, à la tête de quatre-vingts fantassins et quelques cavaliers, devant lesquels les caciques Puchina et Motambe s'enfuirent. Son fondateur la transféra, le 15 décembre de l'année suivante, à son emplacement actuel (6), près de la rivière de Miel (7).

1560. *Fondation de la ville de Nuestra-Señora de la Palma par don Antonio de Tolédo*, dans le pays des Indiens *Culimas* (8), corrégimiento de Tunja, nouveau royaume de Grenade. Le corps de Tolédo était composé de

(1) Cette ville dépendait du corrégimiento de Tunja, et fut long-tems le siége du gouvernement, qui fut enfin transféré à Tunja. Elle possédait autrefois trois couvents. Sa population se composait d'environ deux cents familles, toutes occupées à l'exploitation des mines d'émeraudes du voisinage.

(1) Voyez Herréra, déc. VIII, lib. I, cap. 15, 16 et 17. — Piédrahita, lib. XII, cap. 6. Coléti prétend que le premier espagnol qui pénétra dans ces contrées fut Bernardo de Fuentès, qui les visita en 1547, et en cela il est en opposition avec ces deux auteurs.

(2) Par lat. 8° 10' N., et long. 73° 24' O. de Paris.

(3) Piédrahita, lib. XII, cap. 7. Coléti dit que Mérida fut fondée, en 1562, par Juan de los Pinos; Alcédo dit en 1558; Piédrahita en 1559.

Mérida souffrit considérablement du tremblement de terre de 1644, et de celui qui détruisit Cuenca. En 1782, elle fut érigée en archevêché, d'abord suffragant de San-Domingo, et ensuite de Santa-Fé. Avant sa révolution, elle possédait un collége, un séminaire, trois couvents, un hôpital, et d'autres établissements publics. En 1801, le vice-régent du collége fut envoyé à Caracas demander l'établissement à Mérida d'une université, où les habitants pussent prendre leurs degrés sans être obligés d'aller droit à Santa-Fé ni à Caracas; mais il ne put l'obtenir. Cette ville, qui renfermait une population de onze mille habitants, fut ruinée par le tremblement de terre du 26 mars 1812; elle est à vingt-cinq lieues S.-E. de Varinas, quatre-vingts S. de Maracaïbo, et cent quarante S.-E. de Léon de Caracas.

(4) Herréra, déc. V, lib. X. Baéça, suivant de Ulloa, n'est plus qu'un hameau de huit ou neuf maisons de paille. Lib. VI, cap. 4.

(5) A trente lieues de Victoria. La vallée de Corpus-Christi fut découverte par les capitaines Pédroso et Cépéda. Voyez pag. 584.

(6) Par lat. 7° 10' N., et long. 77° 16' O. de Paris (Restrépo); à vingt lieues de Honda, et cinquante S.-O. de Santa-Fé. Population, environ cinq cents habitants.

(7) Voyez Piédrahita, lib. VII, cap. 7.

(8) Piédrahita; Herréra écrit Colimas.

quatre-vingts fantassins, quelques cavaliers et des chiens; avec ce corps il assujettit toute la province. Palma fut transférée, en 1563, à l'emplacement (1) qu'elle occupe aujourd'hui, par le capitaine don Guttière de Ovallé, lequel l'appela *Nuestra-Señora de la Palma de Ronda*, de sa ville natale, en la Alta-Andaluzia, nom qu'elle porta quelque tems (2).

Fondation de la ville de Collado (*villa de el Collado*), sur le bord de la mer, dans la province de Vénézuéla, par Francisco Taxardo, natif de l'île de Sainte-Marguerite. Après avoir éprouvé une forte résistance de la part des habitants de la vallée de Caracas, il fit la paix avec les *Toquès*, *Taramaynas* et *Chagaragotos*, et jeta les fondements de cet établissement, auquel il donna le nom de Collado, en l'honneur du gouverneur Pablo Collado (3). Faxardo découvrit en même tems les mines situées dans le pays des Toquès (*las minas de los Toqtes*).

1560-61. *Dernière expédition de Pédro de Ursua, et révolte de Lopé de Aguirre.* Vers la fin de l'année 1560, Pédro de Ursua, que le vice-roi du Pérou avait encouragé d'aller chercher le fameux lac d'or de Parimé et la ville de Dorado, partit de Cuzco et se rendit au Rio de los Motilonès, où il prépara une armada, ayant à bord quatre cents Espagnols bien équipés, un grand nombre d'Indiens et quarante chevaux. Ayant fait voile d'Astilléro dans le Marañon, il descendit ce fleuve environ sept cents lieues; arrivé près d'un village dans la province de Machifaro, des simptômes de mécontentement éclatèrent parmi les principaux officiers, en raison des maladies et du manque de vivres. Plusieurs d'entre eux étaient des vétérans des armées du Pérou, d'un caractère mutin et turbulent, particulièrement le capitaine Lopé de Aguirré, Biscaïen, de petite taille et boiteux, mais d'une bravoure éprouvée. S'adressant à ses camarades et aux soldats, il leur demandait quel avantage ils espéraient rencontrer dans ces déserts? « Si vous voulez des richesses, » ajoutait-il, « vous les trouverez au Pérou : la conquête en est » facile; car le pauvre peuple se joindrait aux soldats contre » l'oppression des Espagnols. » Dans cette vue, il forma un complot contre Pédro de Ursua, qui fut assassiné pendant son sommeil, ainsi que son lieutenant-général, *don Juan de Vargas. Don Fernando de Gusman*, de Séville, l'un des principaux conspirateurs, qui éprouva une violente passion pour la femme de Ursua, fut élu général; Lopé de Aguirré, mestre-de-camp, et les autres conjurés, se partagèrent les grades inférieurs. Après s'être avancés douze lieues plus loin, ils mirent à mort *Juan Alonso de la Vandéra*, et quelques autres qui n'avaient pas adhéré à leur projet, et proclamèrent de Guzman prince souverain du Pérou. En même tems, Lopé de Aguirré proposa au nouveau chef d'abandonner tous les Indiens péruviens, ainsi que les Espagnols malades, hommes et femmes; mais celui-ci ne voulut point y consentir. Continuant leur route, ils arrivèrent, après soixante lieues de navigation, à une île ou un *puéblo* nommé *Mataca*, où Lopé de Aguirré fit périr son général, *don Fernando*, à qui il venait de jurer obéissance, et huit personnes de distinction. (Piédrahita en donne les noms.) S'emparant alors du commandement, et laissant derrière lui la plupart des principaux officiers et les malades, il met à la voile avec deux brigantins, plusieurs canots et pirogues; et, entraîné par le courant du Marañon jusqu'à son embouchure, il débarque dans la plus déserte des deux cents îles qui s'y trouvent, et fait périr le comendador Juan de Guévara, plusieurs Espagnols et un grand nombre d'Indiens Yanaconas avec leurs enfants. Il entre ensuite dans la mer du Nord (1er. juin 1561), débarque à Margarita deux cents arquebusiers, sur deux cent trente qui lui restaient, s'empare du gouverneur de cette île, *don Juan de Villandrando*, qui l'avait reçu comme un officier du roi, le fait mettre à mort, ainsi que plusieurs de ses officiers qui lui résistèrent (1), et pille la ville et le trésor royal. En même tems, il adresse une proclamation à ses soldats, portant que le salut des Indes exige la mort de tous les évêques, vice-rois, présidents, gouverneurs, oidors et religieux, ces mercenaires qui veulent opprimer les soldats et empêcher un bon gouvernement de s'établir dans les Indes. Aguirré part de Margarita, et, après une traversée de huit jours, arrive à Burburata, à la tête de cent cinquante hommes, quatre pièces d'artillerie légère, trois chevaux et un mulet, prétendant que ces forces lui suffisaient pour conquérir les Indes. Il ravagea les côtes des Caracas, aborda à l'île de Santa-Marta, et pénétra de là dans le nouveau royaume. Afin d'arrêter ce chef audacieux, le gouverneur de Vénézuéla, l'audience royale de Santa-Fé, les gouverneurs de Cartagéna, Santa-Marta et Popayan, réunirent une force de quinze cents hommes, dont deux cents chevaux, et en donnèrent le commandement au maréchal *don Gonzalo Ximénès de Quésada*, avec ordre de livrer bataille dans la vallée de Cérinca, à douze lieues de la ville de Tunja, que Aguirré devait traverser. Ce dernier, après avoir commis de nouvelles cruautés, forcé d'accepter le combat, fut vaincu et obligé de fuir. Cerné de toute part et voyant sa perte inévitable, dans son désespoir il poignarda sa fille qu'il destinait au trône. Ce forcené fut conduit peu après à l'île de la Trinidad, où il fut écartelé. On rasa sa maison et l'on sema du sel dans l'emplacement qu'elle occupait (2).

Fondation de la villa de San-Christoval (*S. Christophori Fanum*) sur les bords d'une petite rivière, à vingt lieues nord-est de Pamplona, du gouvernement de Maracaïbo, par le capitaine *Juan Maldonado*. Les habitants, épouvantés par les chevaux et les chiens et vingt fantassins bien armés, se retirèrent (3).

Fondation de Nuestra-Señora de Caraballéda, dans le Vénézuéla, sur la côte de la mer, à deux lieues du port de la Guayra, par le capitaine Francisco Faxardo (4).

Fondation de San-Francisco, à l'est de la ville de San-

(1) Située par lat. 5° 8' N., et long. 77° 12' O. de Paris (Alcédo); à quinze lieues N.-O. de Santa-Fé. Selon Alcédo, elle comprenait six cents familles. Coléti place la fondation de cette ville en 1512, et son établissement par Ovallé en 1572.

(2) Piédrahita, lib. VII, cap. 7.

(3) Selon Alcédo, cette ville fut premièrement fondée, en 1553, par des fuyards de la ville de las Palmas. Elle fut ensuite rebâtie près les mines de Villa-Rica, et il n'en restait que le nom lorsqu'elle fut établie par Faxardo. Lat., 10°; long., 71° 10' O. de Paris; quarante huit lieues de Caracas.

Depons estime la population à trois mille deux cents habitants, dont la plupart sont des *Sambos* de race mêlée de nègres et d'Indiens.

(1) Le capitaine Gonzalo Guiral de Fuentes, Sancho Pizarro, Diégo Alvarez, etc., etc.

(2) Pédro Simon, not. VI, cap. 30-39. — Piédrahita, lib. VII, cap. 8. — *Purchas' Pilgrims*, vol. IV, lib. VII, cap. 11. *The historie of Lopes Vaz a Portugal.* Voyez Acuña, cap. 9 et 10. — Pagan, cap. 39.

(3) Voyez Pédro Simon, not. V, cap. 16, n°. 4. — Piédrahita, lib. VII, cap. 7. — Alcédo, qui donne 1560 pour la date de sa fondation, dit qu'elle comptait environ quatre cents familles.

(4) De la Calle, cap. 1, §. 34. — Piédrahita, lib. VII, cap. 8.

Carlos, province de Vénézuéla, par le capitaine Francisco Faxardo (1).

Défaite des Indiens. Établissement de la villa de San-Francisco. Juan Rodriguez entra dans la province de Caracas d'après les ordres du gouverneur. Les Indiens recommençaient la guerre sous le chef Caycopuro en Guaycapuro. Rodriguez, nommé lieutenant de cette province, marcha avec trente-cinq hommes de Tucuyo dans le pays des Toquès, et les défit avec grande perte après cinq attaques dirigées successivement contre les gens des mines. Après ces succès, Rodriguez passa dans le territoire des Marichès, qui firent leur soumission. Caycapuro, aidé de Paramaconi, cacique des Indiens *Taramaynas*, voulut se venger de sa défaite; mais il fut vaincu de nouveau par un corps d'Espagnols sous les ordres de Julian de Mendoza, dans un combat nommé *batalla de los Taramaynas*, et tous les Indiens furent contraints de se soumettre au vainqueur.

Rodriguez jeta alors les fondements de la *villa de San-Francisco* (*Fanum S. Francisci*) dans la vallée du même nom, près la ville de San-Carlos. Il en nomma les alcades et régidors, et partagea les terres entre les habitants (2).

1563. *Paez* (*la ciudad de San-Vincenté*) (*Castrum S. Vincentii ad Paetios*), dans la province de Popayan, fut fondée, le 3 janvier 1563, par le capitaine Domingo Lozano, sur les confins de cette province, dans la vallée de S. Saldaña, près de la Magdaléna, à soixante lieues de la ville de San-Juan de los Llanos. Les Pijaos la détruisirent en 1572. (Florez de Ocariz, 83, p. 124.)

Angélès (*la ciudad de los*) (*Angelopolis*), dans la province de Popayan, fut fondée par le même Lozano, à vingt lieues de Tocayma et à neuf de Néiva (3). Elle est aujourd'hui dépeuplée.

1566. *Les Caracas se défendant contre l'invasion des Espagnols.* Le gouverneur don Poncé de Léon se déterminant d'achever la conquête des Caracas, confia l'exécution de ce dessein à Diégo de Losada. Cet officier partit avec son corps d'armée de Tucuyo par Baréquiméto avec cent cinquante hommes, dont vingt cavaliers (4). Le 20 janvier, il célébra dans son camp la fête de Saint-Sébastien, qu'il adopta comme patron et défenseur contre les flèches empoisonnées des Indiens. Poursuivant sa marche, il arriva au passage nommé *Sitio de Marques*, ainsi nommé en l'honneur du capitaine du même nom qui y fut tué. De là, il passa à Guaycapuro, où il rencontra une foule d'Indiens armés de flèches, de dards et de pierres, qu'ils lancèrent avec fureur contre les Espagnols qui furent contraints de se retirer à la vallée de *Pasqua* (5). Ce combat fut nommé *batalla de San-Pédró*.

1567. Diégo Losada, après avoir essayé inutilement de faire la paix, marcha dans la vallée de San-Francisco, où il reçut des provisions des Tamas, par l'entremise du gouverneur, et ensuite pénétra dans la province de los *Marichès*, qu'il défit dans un combat nommé *batalla de la Québrada*. Profitant de ces succès, Losada se hâta (1567) de jeter les fondements d'une ville dans la vallée de San-Francisco, qu'il nomma *Santiago de Léon de Caracas* (1) (*Caracasia, Leopolis*).

1568. Les Indiens se préparèrent à attaquer la ville de Caracas. Losada sortit à leur rencontre et les obligea à se retirer. Cette même année, la cité de Burburata est abandonnée par les habitants.

Expédition de don Malavez de Silvia. Cet officier fit voile de Pernambuco, en 1568, avec six cents Espagnols, et, ayant été poussé vers le nord le long de la côte, il entra dans le fleuve des Amazones. Il alla ensuite aborder à Santa-Margarita, où il obtint des gens d'Orellana des renseignements sur les projets de leur capitaine. Silvia passa en Portugal, et s'y fit accorder la permission de former un établissement dans le pays d'Orellana. Il partit en conséquence avec trois navires et deux caravelles; mais tous, à l'exception de la caravelle qu'il montait, se perdirent sur les bas-fonds. Silvia retourna à Lisbonne, et se rendit de là dans l'Inde, d'où, après un séjour de vingt-cinq ans, il revint dans sa patrie avec le produit de son travail, dans l'intention d'aller tenter un établissement dans la capitainerie de Maranham. Il s'embarqua à bord d'un navire nommé *le San-Francisco;* mais on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

8 septembre. *Fondation de Nuestra-Séñora de Caravalledo* par Diégo Losada (2). Il y laissa trente-neuf habitants. Il marcha ensuite vers le *Sitio de Salamanca*, dans la vallée de los Locos, traversa la province de los Marichès, et, dans l'espoir de s'emparer de Guaycapuro, il envoya un corps de quatre-vingts hommes sous Francisco Infanté; mais le cacique s'étant retiré pour mieux se défendre, le combat s'engagea, et Losada, qui était venu commander en personne, fut blessé mortellement.

1569. *Expédition de Cristobal Cobos et Gaspard Pinto*,

(1) Piédrahita, lib. XII, cap. 5. — Alcédo place cette ville en 1560.

(2) Oviédo, *Historia de Venezuela*, lib. III, cap. 13.

(3) Piédrahita, lib. XII, cap. 9. Cet auteur finit son histoire l'année 1563.

(4) Oviédo en donne les noms.

(5) Ainsi nommée à cause de la semaine sainte. Cette vallée a quatre lieues en longueur, et à peu près autant de largeur. *En un hermoso vallée, tan fertil como alegre, y tan ameno como delectable.*

(1) Lat., 10° 30'; long., 69° 25' O. de Paris (Humboldt); à trois lieues de la Guayra. Les rues sont larges et se coupent à angles droits. L'évêché de Coro y fut transféré en 1636, et en 1803 elle devint le siége d'un archevêché. Pour armes, un lion gris rampant sur champ d'argent, tenant entre ses pattes une coquille d'or avec la croix de Saint-Jacques, le tout surmonté d'une couronne à cinq pointes. Par une cédule de Charles II, les alcades de cette ville étaient autorisés à gouverner la province s'il n'y avait pas de gouverneur. Par une autre cédule de Philippe V, une compagnie de commerce des Biscaïens fut établie, mais elle fut abolie en 1778. Cette ville fut saccagée, en 1566, par le chevalier Francis Drake, et par les Français en 1679. Avant la dernière révolution, Caracas possédait plusieurs couvents, monastères et ermitages. Il y avait un collége et un séminaire. L'historien Oviédo, dans son tems, estimait la population espagnole à mille habitants; le reste était composé de quelques nègres et mulâtres. Population en 1812, près de cinquante mille habitants, dont douze mille blancs et vingt-sept mille gens de couleur libres, avant le tremblement de terre du 26 mars, qui en fit périr près de douze mille. Les événements de la guerre ont depuis réduit cette population à environ vingt mille habitants.

(2) Oviédo, part. I, lib. IV, cap. 5. Cette ville fut bâtie à l'endroit où on avait placé celle de Collado, en 1560. En 1586, Caravalledo fut abandonnée par ses habitants, à cause de l'abus du gouverneur Louis de Roxas, qui les avait privés du droit de nommer des alcades annuels par des régidors, privilége dont jouissaient toutes les villes qu'on fondait alors. Les habitants se retirèrent à Valencia et à Caracas, et refusèrent de rentrer dans leurs foyers, et Caravalledo devint le repaire des reptiles et des oiseaux de proie. On fit de la Goayre le port de mer pour cette partie de la province. (Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 2.)

pour pacifier les Chagaratos. L'un meurt, et l'autre se retire sans avoir réussi (1).

Sous prétexte de faire la paix, les Marichès cherchèrent à surprendre la ville de Santiago. Leur complot ayant été découvert, les principaux chefs, au nombre de vingt-trois caciques et capitaines, furent pris et empalés (2).

Garcia Gonzalez vint avec quatre-vingts hommes au secours de la ville de Santiago.

Les Indiens Caribes de l'île de Granada, avec quatorze pirogues, font une tentative contre Caravallédo; mais, ayant éprouvé de la résistance, ils se retirèrent avec perte.

Expédition de don Pédro de Silva. Ayant obtenu la permission de faire la conquête de el Dorado, il partit du port de la Burburata pour tenter cette découverte par *los Llanos;* mais, abandonné par ses soldats, il se retira à Baréquizéméto; de là, il passa au Pérou, et ensuite en Espagne; et à son retour, il finit par mourir sous les coups des Indiens Caribes (*Indios Carivès*) (3).

Don Diégo de Cerpa parvint, avec quatre cents hommes sous ses ordres, à pacifier les Indiens *Cumanagotos.* Ensuite il peupla la ville de los Cavalléros; mais, en poursuivant sa conquête, il fut tué par les Indiens, ainsi que la plus grande partie de ses gens.

1570. *Rodas* (*ciudad de San-Juan de*), fondée en 1570 par le gouverneur Gaspar de Rodas, dans la province de Paramillo, à deux lieues de la rivière Cauca, dans le district d'Antioquia. Elle fut rebâtie en 1582; mais, en 1584, on se servit de ses matériaux pour construire la ville de San-Géronimo de Monté, à deux jours de marche de la rivière Cauca. (Florez de Ocariz, 88, 125.)

1571, 20 janvier. *Maracaïbo*, ou *Nouvelle-Zamora* (*ciudad de la Nueva-Zamora de Nuestra Señora de la Laguna de Maracaïbo*) (*Maracaïbum*), fondée sur les bords du lac du même nom par le capitaine Alonso Pachéco, à six lieues de la mer et environ cent quarante lieues de Caracas. Lat., 10° 39′ N.; long., 74° 5′ O. de Paris (Purdy) (4).

1572, 19 janvier. *Carora* (*San-Bautista del Portillo de*) (*Carora*), ville de la province de Vénézuéla, fondée par Diégo de Montès, lieutenant-général de Mazariégo. Partant de Tucuyo avec soixante-dix hommes, il traversa une partie de la province de Cararigua, et arriva à Baraquigua, où il établit cette ville sur la rivière la Moréré, à quinze lieues à l'est du lac de Maracaïbo, à douze lieues N. de Tucuyo, à quinze N.-O. de Baréquizéméto, à quatre-vingt-dix O. de Caracas, et trente S. de Cora (5).

1572-73. Le célèbre capitaine anglais *Francis Drake* arriva, avec un navire nommé le *Dragon* et une pinasse, à Nombre-de-Dios, où il débarqua avec cent cinquante hommes. En ayant laissé soixante-dix dans un fort, il se dirigea sur la ville avec le reste de son monde, y pénétra dans la nuit du 20 juillet, et se rendit droit à la place du marché, où il fit faire une décharge générale et sonner de la trompette. Les troupes du fort répondirent de la même manière. Les habitants effrayés s'enfuirent dans les montagnes, excepté quatorze ou quinze, qui, s'étant approchés des Anglais, firent feu sur eux et tuèrent le trompette. Ceux qui étaient restés dans le fort, n'entendant plus ce signal, s'enfuirent vers la pinasse, et leur exemple fut suivi par ceux qui étaient dans la ville. Drake, désappointé, alla se refaire dans l'isthme de Darien, où il rencontra quelques nègres *Marons*, qui lui donnèrent avis d'un convoi de mulets chargés d'or et d'argent, se rendant de Panama à Nombre-de-Dios. Il se mit en embuscade, avec cinquante hommes, sur la route qu'il devait prendre, et s'empara d'autant de métal qu'il pût en emporter à travers les montagnes. Deux jours après, il arriva à la *Maison des Croix*, où il tua six ou sept marchands, et il incendia les magasins contenant pour plus de 200,000 ducats de marchandises. A peine était-il retourné à son bord, que trois cents Espagnols armés parurent sur la côte.

1572. *Fondation de la villa de Nuestra-Señora de Leyba ou Leiva* (*Lebia*), le 12 juin et le 15 décembre 1572, par Francisco Ximénès Villalobos et Juan de Otalora, dans la province de Tunja, d'après les ordres de don Pédro Diaz Vénéro de Leyba, président de Santa-Fé, en l'honneur duquel la ville fut appelée Leyba, à cinq lieues O. de Tunja, et onze de Chiquinquira (1).

1572. *Fondation de la ciudad d'Ocaña ou Santa-Ana* (*Olcada, Olcadis Nova*) (26 juillet), dans le gouvernement de Santa-Marta, par Francisco Hernandez, sous le nom de Santa-Ana. En 1576, elle prit celui d'Ocaña. (Florez de Ocariz, 91, p. 125.)

1576. *Fondation de la ciudad de Barinas*, ville de la province du même nom, département de Apuré, par Juan-Andres Varéla, à 16 lieues E. de Mérida; lat. 7° 25′, long. 72° 35′ (Alcédo); sur le sommet d'une montagne, où la rivière San-Domingo prend sa source (2).

1573. *Etablissement de Puéblo el Réal de Mines de Nuestra-Sénora*, dans la province de los Toquès, par Gabriel de Avila, qui y mena soixante-dix hommes.

1574-1575. *Expédition de John Oxenham ou Oxnam, anglais.* La mésintelligence qui régnait à cette époque entre les Cours de Londres et de Madrid, décida plusieurs aventuriers anglais à faire des tentatives contre les établisse-

(1) Oviédo, lib. VI, cap. 6.

(2) Oviédo, part. I, lib. IV, cap. 12.

(3) Oviédo, lib. VI, cap. 1 et 5.

(4) En 1668, cette ville fut saccagée par les flibustiers français L'Olonais; l'année suivante, par le capitaine anglais Morgan, à la tête de cinq cents hommes, qui démolirent le fort à l'embouchure du golfe. Avant la révolution, Maracaïbo possédait quatre couvents, quatre monastères et un hôpital. Cette ville dépendait du district de Caracas jusqu'en 1678, époque à laquelle elle fut incorporée à celui de Mérida; ensuite elle devint la capitale de la province. La population, en 1801, fut de vingt-deux mille habitants; elle fut ensuite augmentée par des réfugiés de Saint-Domingue. En 1807, elle contenait environ vingt-cinq mille habitants, dont cinq mille esclaves; mais actuellement elle n'excède pas vingt mille.

Le port est bon et commode pour la construction des navires. Il est protégé par le château de San-Carlos.

(5) Lat., 9° 50′. Population, suivant Depons, six mille deux cents habitants. Coléti commet encore une erreur en disant qu'elle fut fondée en 1566, ainsi qu'Alcédo, qui donne pour son fondateur le capitaine Juan de Salamanca. Le révéreud P. Simon dit (not. 7, cap. 8) qu'elle fut fondée en 1579, sous le gouverneur Juan de Chavès. (Voyez Depons, tom. III, pag. 158-9.)

(1) Cette ville possédait autrefois deux couvents et un monastère.

(2) Cette ville fut d'abord appelée Altamira de Cacérès, en l'honneur du gouverneur Francisco de Cacérès; ensuite transportée sur le bord méridional de la rivière, sur un plateau nommé *Moromy*, où elle prit celui de Barinas, d'après la dénomination du territoire. Les habitants, tourmentés par les insectes, changèrent encore de position, et s'établirent dans une plaine unie, à un quart de lieue de la rivière; ce qui fut approuvé par lettres-patentes du roi datées de 1760 (Alcédo). (Florez de Ocariz, 96, pag. 126.) En 1787, population, douze mille habitants. En 1814, elle fut incendiée par les Espagnols.

ments des Espagnols en Amérique. De ce nombre fut *John Oxenham*, qui avait accompagné Francis Drake dans sa fameuse expédition aux Indes occidentales, en 1572, en qualité de soldat, de marin et de cuisinier. Oxenham partit de Plymouth avec un navire de cent quarante tonneaux et de soixante-dix hommes d'équipage, et débarqua sur la côte de l'isthme de Darien, où il apprit des Indiens *Symerons* que le trésor royal était, conformément à une nouvelle ordonnance, escorté d'un fort détachement de troupes. Il résolut de l'intercepter, alla aborder à l'endroit où Drake avait relâché, cacha son bâtiment avec des branches d'arbres, et enterra tous ses canons, à l'exception de deux qu'il emporta avec lui; il prit aussi bon nombre de fusils et les munitions nécessaires, et ayant choisi pour guides dix noirs marons qu'il rencontra, il arriva, après douze lieues de marche, à une rivière qui se jette dans la mer du Sud; il s'y arrêta pour construire une pinasse de quarante-cinq pieds de long, sur laquelle il s'embarqua avec ses hommes et les nègres, descendit le fleuve jusqu'à la mer, et passa de là aux îles des Perles, à vingt-cinq lieues de Panama. Dix jours après, il s'empara d'une barque venant de Quito, qui avait à bord 60,000 pésos en or, et d'une autre de Lima, qui portait 100,000 pésos d'argent en barre, avec quantité de vivres. Il plaça son butin sur la pinasse, abandonna ses prises et fit voile pour la rivière par laquelle il était descendu, après avoir relâché à une ville de l'une des îles de cet archipel. Des nègres étaient allés donner avis à Panama de ce qui se passait; le gouverneur envoya à la poursuite des Anglais quatre barques, montées de cent soldats et de quelques Indiens aux ordres de Juan de Ortéga. Celui-ci partit pour les îles des Perles, où il s'assûra de la route qu'Oxenham avait prise, le suivit à la rivière, et y trouva la pinasse, gardée seulement par six hommes; l'un d'eux fut tué, et les cinq autres gagnèrent le rivage. Ortéga ayant laissé vingt hommes pour veiller à la sûreté des barques, aborda avec le reste de son monde. Après avoir marché une demi-lieue, il découvrit l'endroit où le trésor était caché, et se mit en mesure de le porter vers le rivage. Les flibustiers toutefois l'attaquèrent, mais furent repoussés avec perte de onze hommes et de sept prisonniers; les Espagnols eurent seulement deux hommes tués et quelques blessés. Ortéga retourna à Panama avec le trésor et les prisonniers, et le gouverneur transmit immédiatement ordre à celui de Nombre-de-Dios de saisir le navire d'Oxenham, ce qui avait déjà été exécuté. Les Anglais, privés de tout moyen de retraite, après avoir erré dans les bois et les montagnes, s'arrêtèrent au nord de la côte de l'isthme, où ils travaillèrent à la construction d'une barque dans laquelle ils espéraient pouvoir s'échapper, lorsqu'ils furent surpris par un détachement de cent cinquante Espagnols expédié contre eux par le vice-roi du Pérou. Conduits à Panama, ils y furent tous mis à mort, à l'exception de cinq enfants, à qui l'on pardonna à cause de leur âge, et d'Oxenham, du maître et du pilote, qui furent exécutés peu après à Lima. Tel fut le résultat de la première tentative des Anglais dans la mer du Sud (1).

1574. *Francisco Infanté*, ayant avec lui soixante Espagnols et mille Indiens des nations alliées, parvint à pacifier la province de Salamanca.

1574. *Fondation de la ciudad de San-Angel (Angelopolis)*, dans la province de Chiméla, gouvernement de Santa-Marta, par Antonio Cordéro, ensuite dépeuplée. (Florez de Ocariz, 93, p. 125.)

1574. *Fondation de la ciudad de Agueda*, par P. Gonzalez Ximénès de Quésada, à sept lieues de Mariquita, ensuite dépeuplée. (Florez de Ocariz, 94, p. 125.)

1575. *Juan Pasqual et Diégo Sanchez*, et ensuite *Francisco Carrico*, sont envoyés avec des troupes contre les Indiens de la vallée de *Tacata*, sans pouvoir les subjuguer. L'année suivante, *Garcia Gonzalez de Silva* pénétra dans cette vallée et parvint, par les moyens de douceur, à soumettre ces peuples (1).

1570. *Fondation de la ciudad del Espiritu-Santo de la Grita* (*Grita*) par Francisco de Cacérès, près les sources de la rivière du même nom, sur la route royale entre Pamplona et Mérida, à quarante lieues de la première et un peu moins de la seconde. Lat. N., 7° 58′; long., 73° 59′ O.

1576. *Pacérès* (*ciudad de San-Augustin ou San-Martin del Puerto de*), dans la province d'Antioquia, fondée, en 1576, par Gaspar de Rodas, près la *Matanza* de Valdivia; elle changea plusieurs fois de situation à cause du mauvais climat. En 1588, Francisco Rédondo l'établit dans l'endroit qu'elle occupe actuellement sur le penchant d'une colline, à une lieue de Cauca. Lat., 7° 48′ N.; long., 77° 41′ (Restrépo).

1577. Les Indiens de Salamanca, les capitaines Infanté et Gonzalez, se défendent avec courage et sauvent leurs compagnons d'une mort presque certaine.

Sancho Garcia est envoyé avec cinquante soldats et quelques Indiens Toquès, pour punir les Indiens de Salamanca, qui s'étaient révoltés.

1579. *Don Juan Pimentel* prit possession de son gouvernement, et envoya Garcia Gonzalez avec quarante-sept cavaliers à la conquête de Cumanagotos. Ce dernier livre un combat aux Indiens de *Chacotapas* et *d'Unare*, qu'il met en déroute sans pouvoir les forcer à se soumettre (2).

1581. *Zaragoza* (*la ciudad de Zaragoza de las Palmas*) (*Cæsar-Augusta Nova*), fondée, en 1581, par le gouverneur Gaspar de Rodas, dans la vallée de Virué, entre les rivières Cauca et Magdaléna, sur le bord du Nechi, dans un climat malsain, réduite à deux cents maisons. (Alcédo.)

1583. Les Caribes attaquent la cité de Valencia. Garcia Gonzalez marche contre eux avec six hommes d'infanterie, vingt cavaliers et cent Indiens Arbacos, sous la conduite du cacique Quérépana, et les défait à Guarico, qui donna son nom à cette rencontre.

Fondation de la ciudad de San-Juan de la Paz (*Pax*), dans le pays de Quiriquirès, par Sébastian Diaz, natif de San-Lucar.

1584. *Fondation de la ville de San-Sébastian de los Reyes* (*Regium*), dans la province de Vénézuéla, par le même Diaz, sur le bord septentrional du Guarico, à cinquante lieues de Santiago (3).

Portobélo (4) (*Formosus Portus*), ainsi nommée, en 1502, par Christophe Colomb, à cause de son havre grand et commode, à onze lieues de Panama et quatre-vingts de Carta-

(1) Hakluyt, tom. III, p. 526. *The Voyage of John Oxnam of Plimmouth to the West India, and over the straight of Darien into the south sea.*

(1) Oviédo, ib. VI, cap. 10.

(2) Oviédo, lib. VII, cap. 2.

(3) Oviédo, lib. VII, cap. 6. Selon Alcédo, la population était composée de deux mille neuf cent sept individus, dont sept cent vingt-deux blancs; le reste, mulâtres, Indiens ou nègres.

(4) Lat., 9° 34′ 35″, selon les observations de Ulloa, et par les 82° 10′ de long. O. de Paris.

géna, fut peuplée, d'après les ordres du roi Philippe II, par les habitants de Nombre-de-Dios; ce qui fut exécuté par don Inigo de la Mota Fernandez, président de Panama (1).

1585-1586. *Prise de Cartagéna par le capitaine anglais François Drake.* Le roi d'Espagne, mécontent de la reine Élisabeth pour avoir conclu un traité avec les Provinces-Unies des Pays-Bas, autorisa l'arrestation de tous les navires anglais qui se trouveraient dans son pays. En conséquence, Drake fut expédié pour faire la guerre contre les colonies espagnoles avec une flotte de vingt navires de différentes grandeurs, ayant à bord deux mille trois cents marins et soldats. Sortant de Plymouth, le 15 septembre, il s'approcha des côtes d'Espagne, où il fit plusieurs prises. De là il fit voile vers les Indes occidentales; et le 16 novembre, arriva à Santiago, qu'il surprit et saccagea. De là il alla à Hispaniola (le 1er. janvier). Après avoir pris et racheté la ville de San-Domingo, il fit voile pour Cartagéna. Se trouvant devant ce port, il l'attaqua à la fois avec ses navires et une force de terre, qui la prit d'assaut. Il en tint possession pendant six semaines, brûla une partie et rançonna le reste pour une somme de 106,000 pésos de la caisse royale. Les habitants, avertis de son arrivée, avaient caché ce qu'ils avaient de précieux dans les montagnes. Il s'empara aussi de l'artillerie et des munitions de guerre (2).

1585. La nation de Cumanagotos est subjuguée par un corps de cent soixante-dix Espagnols et trois cents Indiens de la côte, sous les ordres de *Christobal Cobos.* Le cacique Cayaurima avait commencé l'attaque avec deux mille hommes et la renouvela avec huit mille. Le combat prit le nom de *batalla de Macaron.*

1586. Des expéditions militaires qui avaient été jugées nécessaires pour la conquête et la pacification de cette province cessent cette année. Don Diégo Osorio est envoyé pour la gouverner.

1587. *Rétablissement de la ciudad de N.-S. de Consolacion de Toro* (*Taurum, Tauria*) par Melchior Vélasquez, gouverneur de Choco, qui la fit transporter à vingt-cinq lieues de la première situation, par l'ordre du gouvernement de Popayan.

1588. *Fondation de la ciudad de Guadalajara de Buga* (*Buga*), dans la province de Popayan, à environ une lieue de la Cauca, par le capitaine Domingo Lozano, à quinze lieues N.-E. de Popayan (3).

Le licencié *Diégo de Leguisamon* est envoyé par l'audience de Santo-Domingo pour examiner la conduite des Espagnols envers les Indiens, et d'indiquer les meilleurs moyens pour en faciliter la conquête.

1588-1590. Simon de Bolivar est envoyé par la province en Espagne en qualité de procurador pour obtenir, 1°. l'enregistrement des *alcavalas* faits en faveur des cités; 2°. la faculté d'introduire cent *toneladas de négros* sans payer les droits royaux. Après le retour de Bolivar, Osorio s'applique à consolider la forme du gouvernement, à partager les terres, établir des archives, faire des ordonnances et répartir les Indiens en *pueblos* et *partidos.*

1588. *Etablissement de Puerto de la Guayra* (*Guaraea*), dans la province de Vénézuéla, par le gouverneur D. Diégo Osorio, à cinq lieues de la ville de Léon; lat. 10° 36', long. 69° 27' (Humboldt). On peut le considérer comme l'entrepôt du commerce de Caracas (1). Le port de Caravalledo est abandonné.

1591. *Fondation de la ciudad de N.-S. de Pédraza*, petite ville de la province de Maracaïbo, par Gonzalo de Pina Liduéña, qui l'appela ainsi du nom de sa ville natale en Estramadura, située aux pieds des montagnes qui séparent les plaines de Varinas de la province de Maracaïbo (2).

1592. *Fondation de Nuéva-Cordoba* (*Corduba Nova*), près Santa-Marta, établie par don Pédro de Carçamo. (Ocariz, 108, p. 126.)

Fondation de la ciudad de San-Juan de Yeyma par Juan Lopez de Herréra, le 9 mars 1592. (Ocariz, 107, p. 126.)

Fondation de Nuéva-Sévilla, en 1592, par Pédro de Carcamo (3). (Non mentionnée dans Alcédo.)

1593. *Fondation de la ciudad de Guanare*, près de la rivière du même nom, et à vingt lieues S.-E. de la ville de Tucuyo et quatre-vingt-treize S.-O. de Caracas, par le capitaine *Juan Fernandez de Léon*, d'après les ordres de don Diégo de Osorio (4).

1594. *Fondation de la ciudad de Bezerril de Campos* par le capitaine Bartolomé Annibal (5).

Fondation de la ciudad de N.-S. de los Rémédios del Rio de la Hacha, capitale de la province de la Hacha, et située à l'embouchure de la rivière de ce nom, à trente lieues N.-E. de Santa-Marta, et soixante de Coro; lat. 11° 30' N. (6).

---

(1) Cette dernière ville ayant été ruinée par les Indiens de l'isthme de Darien. Les trésors et les marchandises du Chili et du Pérou étaient autrefois transportés de Panama sur la mer du Sud, à Portobélo, d'où ils étaient envoyés en Europe à bord des galions espagnols. En 1740, cette communication cessa; les navires chargés de ces richesses prirent la route du cap Horn, et ces deux villes perdirent leur importance. Portobélo est environnée de montagnes fort élevées, appartenant à des branches des Cordilières qui se prolongent dans l'isthme.

Portobélo fut prise et saccagée un grand nombre de fois : en 1596, par le chevalier Francis Drake; en 1601 (9 février), par le capitaine Parker; en 1668 et 1669, par le flibustier Morgan, et en 1678 par le capitaine Croxon; en 1739, par l'amiral Vernon, qui détruisit les forts élevés pour sa défense par l'ingénieur Juan-Baptisto Antonéli; en 1680, par John Spring; en 1702, par deux bâtiments de guerre anglais et trois bélandres; enfin, le capitaine W. Kinhills la prit en 1745, après y avoir lancé près de cinq mille boulets. Sa population est évaluée à neuf mille habitants. Voyez de Ulloa, lib. II, cap. 3.

(2) Voyez Hakluyt, part. III, p. 534.

(3) Lat. N., 3° 55'; long., 78° 42' O. de Paris (Humboldt). Elle possédait autrefois deux couvents et un collége des jésuites.

(1) La ville repoussa deux attaques qui furent faites contre elle, en 1739, par trois vaisseaux de ligne anglais, et, en 1743, par dix-sept navires sous le commodore Knowles.

La Guayra est plutôt une rade qu'un port; la mer y est constamment agitée par l'action du vent, les lits des marées, le mauvais ancrage et les tarets (*labroma ou teredo navalis*). En 1821, dix-neuf bâtiments y firent naufrage par un vent nord-est.

Les maisons, qui ne forment que deux rues, sont adossées à un mur de rochers escarpés. Il reste à peine entre ce mur et la mer un terrain uni de cent à cent quarante toises. Elle est dominée par la batterie du *Cerro-Colorado*, et ses fortifications du côté de la mer sont bien disposées et bien entretenues. Population en 1807, sept mille habitants, y compris huit cents hommes de garnison. (Humboldt, lib. IV, cap. 2.) Cette ville fut presque détruite par le tremblement de terre de 1812.

(2) Elle fut détruite, en 1614, par les Indiens *Giraharas*, et rebâtie ensuite par le capitaine Diégo de Luna. Population en 1807, trois mille habitants.

(3) Ocariz, 108, p. 126. Cette ville n'existe plus.

(4) Oviédo, lib. VII, cap. 9. Lat., 8° 14' N.; long., 71° 35' (Alcédo). Population, douze mille trois cents habitants. Oviédo finit avec l'année 1609.

(5) Ocariz, 110, 127. Non mentionnée dans Alcédo.

(6) Cette ville fut commencée par Nicolas Féderman, qui lui

1595-1596. ***Expédition anglaise contre les villes espagnoles des Indes occidentales et les ports du continent américain.*** Cette expédition, qui consistait en vingt-six navires ayant à bord deux mille cinq cents hommes sous le commandement des chevaliers Francis Drake et John Hawkins, partit de Plymouth le 28 août, arriva aux Canaries le 27 septembre, et ayant fait une tentative infructueuse contre la principale de ces îles, fit voile pour celle de Dominica, où elle arriva le 29 octobre. De là elle passa à Puerto-Rico avec le dessein d'attaquer la ville du même nom, mais elle fut repoussée avec perte après un combat opiniâtre. Le même jour Hawkins mourut subitement du chagrin que lui causa la défaite. Quittant cette rade, la flotte fit voile pour la Terra-Firma, et abordant à la Hacha, les commandans brûlèrent cette ville le 1er. décembre, quoique les habitants voulussent la sauver en payant une rançon de 34,000 ducats. Plusieurs villages éprouvèrent le même sort. Le 19, ils s'emparèrent de la ville de Santa-Marta qu'ils incendièrent ainsi que Nombre-de-Dios, avec tous les navires qui se trouvaient dans ce port. Un détachement de sept cent cinquante soldats, sous les ordres du chevalier Thomas Baskerfield, fut expédié par terre pour attaquer Panama; mais après deux jours de marche il éprouva une résistance si forte, qu'il fut obligé de rebrousser chemin et de rejoindre l'escadre le 2 janvier 1596. Drake résolut alors de passer à l'île d'Escudo, et de là à Portobélo, mais il mourut dans ce trajet (lat. N. 9° 31', long. 81° 51' O. de Paris) le 28 du même mois, et la flotte revint en Angleterre (1).

1595. *Expédition anglaise contre les Indes occidentales sous le commandement des capitaines Amias Preston et George Somers.* Cette flotte, composée de quatre navires, après avoir pris et pillé l'île de Puerto-Santo, proche de Madéra, et ensuite, le 19 mai, celle de Coché, située entre Margarita et le continent, se présenta, le 21, devant Cumana, que les habitants rachetèrent. Une partie des gens de l'équipage pénétrèrent par une route très-difficile à Santiago de Léon, qu'ils prirent le 29 mai, et y restèrent jusqu'au 3 de juin. Ne pouvant pas s'accorder avec les habitants concernant la rançon de la ville, ils la brûlèrent ainsi que plusieurs villages voisins, et regagnèrent leurs navires sans avoir perdu un seul homme (2).

Voyage de sir Walter Raleigh sur les côtes de Vénézuéla et aux bouches de l'Orénoco, en 1595. Raleigh avait envoyé le capitaine *Whiddon* à la Guiane, l'année précédente, et les renseignements qu'il en avait obtenus lui donnèrent une haute idée de la grandeur et de l'opulence du pays. Le bruit se répandit aussi à cette époque qu'il existait au centre de la Guiane, sur les bords du lac de Parima, une ville bâtie en or, appelée *Manoa del Dorado*. Raleigh apprit que les Espagnols établis à l'île de Margarita soupiraient après la découverte de cette riche contrée, et que Diégo de Palamèque avait obtenu du roi d'Espagne le titre de gouverneur de la Guiane, du Dorado et de l'île de la Trinidad. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à s'y rendre, et il intéressa dans son entreprise plusieurs personnes riches qui lui fournirent les moyens de l'exécuter. Il partit de Plymouth avec plusieurs navires, le 6 janvier 1595, aborda à la Trinidad le 22 mars, et s'y arrêta un mois pour attendre le capitaine Preston, qui s'était séparé de lui. S'étant assuré qu'il ne pouvait remonter l'Amazone qu'avec des barques, et craignant que ses gros navires ne tombassent au pouvoir des Espagnols, il marcha avec une centaine d'hommes contre le fort de San-Joseph, dont il passa la garnison au fil de l'épée. Il brûla ensuite la ville et conduisit à bord de son vaisseau le gouverneur Antonio de Berréo, qui avait enlevé l'année précédente huit hommes au capitaine Whiddon. Raleigh laissa ses bâtiments à la Trinidad et remonta le fleuve avec une centaine d'hommes, sur une distance de quatre cents milles (1); mais le débordement des eaux le força de rétrograder, n'ayant découvert qu'une montagne qui, de loin, lui parut être d'argent ou de cristal, et qui n'était autre chose que du pyrite (2).

1596. L'année suivante, Raleigh envoya, à ses frais, une deuxième expédition, composée de deux navires, sous la conduite du capitaine *Laurence Keymis*, qui ne fut pas plus heureuse. Keymis chercha vainement la prétendue ville del Dorado, qu'on plaçait sur les bords de l'Oyapoc, à vingt lieues de son embouchure. Il reconnut néanmoins la rade de Caïenne, qu'il nomma port *Howard*, et que les Anglais prétendaient avoir été visitée auparavant par Harcourt. Keymis donne le dénombrement de toutes les tribus indigènes de la Guiane et le nom des fleuves, des rivières et de tous les endroits importants de la côte. Les Français allaient déjà y chercher des bois de teinture (3).

1597. Raleigh fit partir une troisième expédition, composée de la pinasse le *Watte*, commandée par *Léonard Berrie*, qui mit à la voile le 27 décembre 1596, et retourna le 28 juin 1597 (4).

1596-1599. *Fondation de San-Agustin de Avila* (*Abula Nova*), dans le pays des Chocoés, par Pédro Martin de Avila, à cinq lieues de la baie de Acla, attaquée par les Indiens l'année suivante (5).

1596. *Fondation de San-Sébastian de los Reyes* (*Regium*), par D. Sébastian Diaz, dans les plaines de Vénézuéla, sur le bord septentrional de la rivière Guarico, vingt-quatre lieues S. de Caracas; lat. N. 9° 57', long. 69° 45" O. de Paris. Pop. selon Alcédo, deux mille neuf cent sept habitants, dont sept cent vingt-deux blancs; le reste composé de mu-

---

donna le nom de *N.-S. de las Nievas*. Elle fut prise et brûlée en partie par la flotte du capitaine Drake, et si souvent saccagée par les flibustiers, que les Espagnols l'abandonnèrent en 1682.

Avant la révolution, il y existait une église et deux couvents, ainsi qu'une citadelle appelée le fort San-Jorge. (De la Calle, cap. 1, §. 39.)

(1) Hakluyt, lib. III, p. 583-590. *The Voyage truly discovered, made by sir Francis Drake et sir John Hawkins.*

(2) Voyez Hakluyt, part. III, p. 578.

(1) Le père Gilii dit (lib. I, cap. 2) : *Ma* (Raleigh) *non oltre passò la quajana o citta di S. Tommaso, fondata circa questo tempo dagli Spagnuoli sulla destra ripa del Orinoco.*

(2) Hakluyt's *Voyages. The discoverie of the large, rich, and beautiful empire of Guyana, with a relation of the great and golden citie of Manoa (which the Spaniards call el Dorado) and the provinces of Emeria, Aromaia, Amapaia, and other countries, with their rivers adjoining, performed in the year 1595, by sir Walter Raleigh, knight, etc.* (vol. III, p. 627-666). London, 1600.

Les Caribes, dit Bancroft, qui font souvent des incursions hostiles sur les établissements espagnols de l'Orénoco, rapportent qu'un chef anglais qui débarqua autrefois dans leur pays, encouragea leurs pères dans leur inimitié contre les Espagnols, et leur promit de venir s'établir parmi eux. Ce chef est vraisemblablement sir Walter Raleigh. (*Essay on the natural history of Guiana*, letter III, London, in-8°., 1789.) — Purchas, I, 828.

(3) Hakluyt III, p. 667-691. — M. Laurence Keymis, *Traffiques and Discoveries.* — *Oldy's life of Raleigh*, 89.

(4) Hakluyt, III, 693-697. Le récit de cette expédition a été écrit par M. Thomas Masham. — *Oldy's life of Raleigh*, 108.

(5) Ocariz, 111-127. Non mentionnée par Alcédo.

lâtres, d'Indiens et de nègres. (Voyez Pédro Simon, *Set. noticia*, cap. 9.)

1595. *Voyage d'Antonio de Berrio*, gendre et l'unique héritier de Gonzalo Ximénès de Quésada. Après avoir passé les Cordilières et descendu par le Rio-Casanare, le Méta et l'Orénoco, à l'île de Trinidad, il fit préparer une expédition en Espagne pour conquérir le Dorado. Elle consistait en deux mille hommes, dont douze religieux observantins et dix ecclésiastiques séculiers, se dirigeant vers le Rio-Paragua, affluent du Carony. Tous y périrent par le manque de vivres, les maladies et les coups des indigènes, à l'exception d'une trentaine qui retournèrent au poste de San-Tomé (1).

1597. *Fondation de San-Miguel de Ibarra* (2), dans une belle plaine arrosée par les rivières Taguando et Ajavi, province de Quito, par don Alvaro de Ibarra, *oidor* de l'audience de Lima (3).

1601. *Prise de Portobélo par une expédition anglaise.* Cette expédition, sous le commandement du capitaine *William Parker*, consistait en deux petits navires, une pinasse et deux bâtiments, qui entrèrent, le 7 février, dans la rivière devant cette ville. Le capitaine fit croire, par ses interprètes espagnols, qu'il venait de Cartagéna, et obtint la permission de jeter l'ancre devant le château. Une heure après, il débarqua trente hommes à la petite ville voisine de Triana, qu'ils brûlèrent, et par ce moyen ils pénétrèrent dans celle de Portobélo; mais ils trouvèrent une résistance si forte vers le trésor public, que la plupart furent tués à l'arrivée de cent vingt hommes des pinasses, qui réussirent néanmoins à s'emparer de la ville. Ils y restèrent deux jours et prirent un butin considérable; mais le trésor ne renfermait que 10,000 ducats. Parker fit voile pour Plymouth avec deux belles frégates qu'il trouva dans le port (4).

1604. Quelques Français, sous la conduite de la Rivardière, se fixèrent dans l'île de Caïenne (5).

1605. *Expédition contre les Picaos.* Les Picaos, Indiens anthropophages, descendaient fréquemment de leurs montagnes dans la vallée des Lances, et dans les villes de Ibague et de Leyba, où ils portaient la désolation malgré les efforts des capitaines espagnols. Le conseil royal se décida enfin à envoyer contre eux une expédition assez forte pour les châtier et mettre fin à leurs hostilités. Juan de Borgia, nommé gouverneur et capitaine-général du pays, en reçut le commandement. Étant arrivé à Santa-Fé, le 2 octobre 1605, il y réunit les troupes espagnoles disponibles, et bon nombre d'Indiens, parmi lesquels se trouvaient les Culimas et les Coyamas, dont les guerriers avaient déjà fait preuve de courage dans les divers combats qu'ils avaient livrés aux Picaos, leurs voisins, pour s'opposer à leurs incursions. Borgia se mit en marche et arriva bientôt en présence de l'ennemi, commandé par un chef redoutable nommé *Calarca*. Le combat qui s'ensuivit fut des plus sanglants, et la victoire resta indécise. Calarca, toutefois, se retira dans une position avantageuse, et se proclama vainqueur. Le gouverneur reçut un nouveau renfort de troupes de Tunca, et le chef indien, de son côté, appela à lui toutes les recrues des montagnes. Les Espagnols, sans cesse exposés à une nuée de flèches empoisonnées et embrasées qui consumèrent leurs tentes et leurs bagages, furent réduits à chercher sous les arbres un abri contre la chaleur du jour et le froid de la nuit. Borgia, croyant qu'il y aurait plus de sûreté pour lui en rase campagne, quitta sa position. L'ennemi le suivit. Un nouveau combat s'engagea; mais Calarca ayant été tué d'un coup de lance par Baltazar, capitaine des Coyamas, les Picaos prirent la fuite. Les Espagnols les poursuivirent et en firent un grand carnage. Le gouverneur partit ensuite pour la ville d'Ibagué, et déposa dans son église la lance de Baltazar avec de riches dépouilles. Les habitants des villes par où il passa le reçurent avec joie, et ceux de Santa-Fé clouèrent aux murs du palais les têtes des principaux officiers Picaos qu'il leur avait apportées (1).

1606-1607. Des pères de la compagnie de Jésus, excités par le désir de la conversion des sauvages, partirent de Quito et pénétrèrent dans la province de *Cofanes*, près des sources de la rivière de Coca, où le père Rafaël Ferrèr fut tué et les autres mis en fuite (2).

1608. *Voyage de Robert Harcourt, anglais.* Robert Harcourt partit pour la Guiane, du port de Darmouth, le 23 mars, avec trois petits navires, montés par trente-sept marins, soixante gentilshommes et autres, et deux Indiens. Le 17 mai suivant, il aborda à la baie d'*Uriapoco*, où il reçut un bon accueil des naturels, qui lui accordèrent la permission d'y fonder une colonie. Il pénétra dans l'intérieur, à l'effet d'y chercher de l'or; mais, n'y en trouvant pas, il exécuta un voyage de découverte dans l'Uriapoco, qu'il remonta jusqu'à la montagne de Gomoribo dont il prit possession. En même tems, son frère côtoya l'espace d'environ cent lieues, vers l'embouchure de l'Arrawary, et il remonta cette rivière l'espace de cinquante lieues. Après avoir pareillement pris possession de ce dernier pays, Robert Harcourt s'embarqua pour l'Europe le 18 août, et aborda en Irlande le 29 novembre suivant. Il se rendit de là à Londres, et obtint des lettres-patentes pour toute la côte de la Guiane, comprise entre le fleuve des Amazones et celui d'Esséquèbe. Michel, son frère, qu'il avait laissé avec vingt hommes, sur le bord du Wéapoco, pour commander en son absence, s'y maintint durant trois ans, et ne perdit que six des siens.

Robert, de retour à la Guiane, prit possession du pays compris entre l'Orellana et l'Orénoco, au nom de Jacques Ier, qui lui céda tout le territoire situé entre le premier de ces fleuves et l'Esséquèbe. Toutefois, le plan de colonisation qu'il avait formé resta sans effet (3).

1611. *Guamoco* (*la ciudad de San-Francisco de Nuestra Señora de la Antigua del*) (*Guamocum Amotium*), dans la province de Antioquia, fut établie en 1611 sur le Rio Alara, par Juan Pérez Garabito, par lat. 7° 9' N., et long. 77° 17' O. de Paris (Alcédo), à trente-deux milles N.-E. d'Antioquia. Elle est bien déchue depuis l'épuisement des mines d'argent du voisinage.

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, lib. VIII, ch. 24.

(2) Lat., 0° 21' N.; long., 80° 39' (Humboldt); à vingt et une lieues de Quito et 49 de Pasto.

(3) Ibarra possédait autrefois quatre couvents, un collége des jésuites et un monastère. On estime sa population à environ douze mille habitants.

(4) Harris' *Collection*, vol. I, p. 747. — Purchas, vol. IV, p. 1243.

(5) *Relation de Jean Moquet.* Voir l'année 1653.

(1) Zamora, p. 350. — Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, sixième partie, liv. III.

(2) *Relation d'Acuña*, cap. 11.

(3) *A relation of a Voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertility, provisions, and commodities of that country, containing seven provinces and other seigneuries within that territory, together with the manners of the people; performed by Robert Harcourt esq.; the patent for the plantation of which country, his majesty hath granted*, etc., in-8°, London, 1613. — Purchas, vol. IV, lib. VI, cap. 16. — Harris' *Collection*, part. I, p. 715.

1616. *Découverte du pays des Maynas.* Vingt soldats espagnols de la ville de Santiago-de-las-Montaños, dans la province de Yagnarsongo, poursuivant quelques Indiens qui avaient commis un meurtre dans cette ville, s'embarquèrent sur le Marañon dans des canots, et, se laissant aller au courant, arrivèrent à la nation Maynas, qui les reçut comme amis. De retour à Santiago, ils firent un rapport de cet accueil, et le vice-roi du Pérou, don Francisco de Borja, qui fit nommer, en 1618, don Diégo Baca de Véga, gouverneur du pays de Maynas et du Marañon (1).

1617. *Victoria* (*Santa-Maria de la Victoria del Prado de Talavéra de Nirua*), dans la province de Vénézuéla, fut bâtie en 1617, par Pédro Gutierrez de Lugo, par ordre du gouverneur don Francisco de la Hoz Berrio. Elle est située dans la vallée d'Aragua, province des Indiens Téques, à six lieues de Tulméro, sur la route de cette ville à Caracas (2).

La dernière expédition du chevalier Walter Raleigh, eut lieu en 1617. Après une captivité de treize ans dans la tour de Londres, il recouvra la liberté, et obtint la permission d'aller former un établissement à la Guiane. Avec le secours de ses amis, il équipa une flotte de douze navires, et partit de Plymouth vers la fin de juin. Forcé par une tempête de relâcher à Cork, en Irlande, il n'arriva sur la côte de la Guiane que le 12 novembre. Il chargea Laurence Keymis d'aller avec cinq navires remonter l'Orénoco, et s'assûrer de l'existence d'une mine sur laquelle il avait des renseignements. Les Espagnols, informés de son intention, l'attaquèrent, mais ne purent l'empêcher de débarquer et de se rendre maître de San-Tomé. Les Anglais saccagèrent et brûlèrent cette ville, qui renfermait alors cent quarante maisons, mais dont la prise coûta la vie au fils aîné de Raleigh. Keymis, ne jugeant pas prudent de pénétrer jusqu'aux mines à travers les bois où l'ennemi se tenait caché, revint sur ses pas, non sans opposition de la part des Espagnols. La flotte de Raleigh fut dispersée peu après par une tempête, et il ne lui resta plus que quatre navires avec lesquels il entra au port de Kinsale, en Irlande. S'étant rendu de là en Angleterre, il y fut arrêté le 10 août, et décapité le 29 octobre 1618, dans la soixante-sixième année de son âge, en vertu d'un jugement prononcé quatorze ans auparavant (1603), et qui le condamnait pour avoir conspiré contre le roi Jacques en faveur de sa cousine lady Arabella Stuart (3).

1620. Après la mort du chevalier Walter Raleigh, le roi Jacques accorda à Roger North une commission pour établir une colonie près de la rivière des Amazones dans la Guiane; mais l'ambassadeur espagnol s'y opposa, et North fut rappelé par une proclamation datée du mois de mai 1620 (1).

1619. Les Indiens *Gyrianos* ou *Gyros* prirent les armes en 1619, massacrèrent tous les Espagnols et les indigènes alliés qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent leurs demeures, leurs moissons et toutes leurs plantations. Le père Joseph Solis, qui travaillait alors à instruire le peuple d'Aricagua, eut le bonheur de s'échapper avec quelques noirs et un petit nombre d'Indiens dévoués, et de gagner l'*Assiento de los Guriries*, sur la rivière de Chama (2).

Etablissement de San-Francisco de Borja ou Nuestra-Séñora de la Conception (*Borgia*), chef-lieu de la province de Maynas, et premier établissement des Espagnols dans ce pays (royaume de Quito), par le capitaine Diégo Baca de Véga, gouverneur de Maynas et de Marañon sur le bord oriental du fleuve du même nom, à quatre lieues de Santiago de las Montañas, et reçut le nom de Borja, en l'honneur de don Francisco de Borja, vice-roi du Pérou (3).

1621. *Pablo Durango Delgadillo*, nommé gouverneur d'Atacamès et de Rio de las Esméraldos, avait contracté un engagement avec le vice-roi du Pérou, pour ouvrir un chemin entre la ville de San-Miguel de Ibarra et la rivière de Santiago, qui traverse le pays de ce gouvernement; mais après bien du travail il n'a pu réussir. Ses successeurs n'étaient pas plus heureux.

Vincent de los Réyès de Villalobos, sergent-major, gouverneur et capitaine-général du pays de Quixos, avait résolu de tenter une expédition sur le fleuve des Amazones, au moment où il reçut l'ordre de quitter son gouvernement par ordre de Philippe IV.

Alonso Miranda, qui eut le même dessein, mourut avant de pouvoir l'exécuter,

Le général *Joseph de Villa-Mayor Maldonado*, gouverneur de la même province de Quixos, avait un peu auparavant consommé tout son bien, pour s'établir parmi les peuples qui habitent les bords du fleuve des Amazones (4).

1624. *Expédition hollandaise contre Guayaquil.* Cette ville est prise et brûlée par les équipages de deux navires de la flotte de Nassau, sous J. Wilhelm Verschoort, qui perdit vingt-cinq hommes dans le débarquement. N'ayant pas assez de monde pour y tenir garnison, il mit le feu à la ville, détruisit une grande quantité de marchandises et quelques

---

(1) De Ulloa, lib. VI, cap. 5, *Relacion del viage, etc.*

(2) Les premiers habitants furent des Indiens, qu'y amenèrent les missionnaires. Victoria possède plusieurs beaux édifices et une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Les habitants, dont le nombre est d'environ sept mille, se distinguent par leur industrie commerciale. Ils ont plusieurs fois sollicité le titre de *villa* pour leur ville, et le droit de choisir eux-mêmes leur cabildo ou municipalité; mais ces deux demandes leur furent constamment refusées par la Cour. (*Voyage de M. de Humboldt*, lib. V, cap. 15.)

(3) Il était alors question d'un mariage entre le jeune Charles, prince de Galles, et l'infante d'Espagne, et Raleigh fut sacrifié. Il trouva, dans le cabinet du gouverneur de San-Tomé, le plan original de son expédition qu'il avait communiqué au roi Jacques, lequel l'avait remis à Gondémar, ambassadeur espagnol à Londres. Raleigh intercepta pareillement, à bord d'un vaisseau qu'il prit, une lettre écrite par le roi d'Espagne à Diégo de Paladéca, gouverneur et capitaine général de la Guiane, del Dorado et de la Trinidad, pour le mettre en garde contre Raleigh. — *Hazard's Collection*, vol. I, p. 85 et 86. — Rymer's Fédéra, tom. XVI, pag. 798, et tom. XVII, pag. 92, qui renferme la proclamation du roi Jacques contre Raleigh, en date du 11 juin 1618. *Proclamatio concernens Walterum Rawleigh, militem, et viagium suum ad Guianam.* — *Raleigh's History of the world abridged*, troisième édition. London, 1702. A la fin de cet ouvrage se trouve: *An apology for the unlucky Voyage to Guiana, and an account of the authors life, trial and death; published by Philip Raleigh, esquire, the only grandson of sir Walter.* — *Oldy's life of Raleigh.*

La narration de Raleigh est défigurée par de véritables contes, tels que celui des Euaipanoas, nation d'Acéphalis, ayant des yeux au menton et une bouche à la poitrine; la corne blanche de l'armadillo servant de trompette aux naturels; les plaques d'or dont les soldats pourraient se payer eux-mêmes, etc.

(1) Rymers' Fédéra, XVII, 215. — *Oldys' life of Raleigh.*

(2) Le P. Zamora, pag. 264.

(3) Elle fut transférée, en 1634, à son emplacement actuel, près de la source de la Pastaza, et vis-à-vis de l'embouchure du Cahuapanas. Cette ville eut pour premiers habitants les conquérants des indigènes de Marañon. (Voyez Rodriguez, *el Marañon*, lib. II, cap. 4.) Elle est située par les 4° 28' de lat. australe, et 1° 54' à l'est du méridien de Quito. (De Ulloa, *Relacion del viage*, lib. VI, cap. 5.) Selon Alcédo, par lat. 4° 2' S., et long. 78° 44' O. de Paris.

(4) *Relacion d'Acuña*, cap. 11.

navires marchands. Environ un centaine d'Espagnols périt dans la défense de cette place, et dix-sept prisonniers furent jetés à la mer près la pointe de l'île de Puna, sous prétexte qu'ils avaient conspiré.

1626. *Bonito Macul*, gouverneur de Para, reçut une commission du roi d'Espagne, à l'effet d'explorer le fleuve des Amazones; mais il fut rappelé pour venir à Pernambuco (1).

La partie de la Guiane comprise entre le fleuve Marañon et la rivière de Paria ou Orénoco, fut visitée par les Français, qui la nommèrent la *France-Equinoxiale*, parcequ'elle était située en partie sous l'équateur. Plusieurs marchands de Rouen y envoyèrent, sous les ordres de MM. Chantail et de Chambaut, une compagnie de vingt-six hommes, pour fonder, avec l'autorisation du gouvernement, une colonie sur les bords de Sinamari, dont l'embouchure est par 4° 12' de lat. N. En 1628, le capitaine Hautépine conduisit quatorze hommes à la Guiane, qui s'y établirent sur les bords de la rivière Conanama, 5° 45' de lat. Le capitaine y laissa son lieutenant La Fleur, pour commandant de la colonie. En 1631, une autre compagnie formée à Rouen, fit partir une expédition sous les ordres de Charles Poncet, seigneur de Brétigny, qui fut nommé lieutenant-général du pays du Cabo del Norté, qu'on supposait comprendre les rivières d'Orellana et d'Orénoco avec la contrée adjacente. Il emmena trois ou quatre cents hommes pour peupler Caïenne, Surinam et Berbice: mais ses gens s'étant mutinés, les Indiens profitèrent de leurs divisions pour attaquer ces établissements, tuèrent Poncet, et chassèrent les Français à l'exception d'une quarantaine qui parvinrent à s'échapper (2).

1634. *Fondation de Barcelona* (3) (*Barcinona Nova*), capitale du district de la Nouvelle-Barcelone, située sur la rive gauche de la Névéri, à une lieue de son embouchure (4).

Le roi d'Espagne (5) donna ordre, en 1634, à *Francisco Carvallo*, gouverneur et capitaine-général de la ville et forteresse de Para, d'aller explorer le fleuve des Amazones; mais celui-ci ne crut pas devoir s'éloigner de son gouvernement, à cause des fréquentes descentes que fesaient les Hollandais dans le Brésil.

(1) *Relation d'Acuna*, cap. 12.

(2) Voyez Paul Boyer, 137, 231. — Dutertre, 3, 11. — Des Marchais, vol. III, chap. 3.

(3) Lat., 10° 6' N.; long., 67° 4' O. de Paris (Hamilton).

(4) Voyez Herréra, déc. V, lib. IX, cap. 7. En 1558, Lucas Faxardo fonda la ville de San-Christobal de los Cumanagotos, peuplée d'Indiens venus des salines d'Apaicacore. L'année 1634, don Juan de Urpin construisit celle de Barcelona avec des Catalans et des habitants de Cumanagoto, ce qui a fait confondre ces deux villes.

En 1671, ces habitants changèrent encore de position, et vinrent habiter l'endroit qu'occupe la ville actuelle, à douze lieues de Cumana et seize de Cumanagoto. Barcelona, qui n'avait que dix mille âmes en 1790, en comptait en 1800 plus de seize mille. Population actuelle, quatre mille habitants. *Noticia sobre la geografia*, etc.; Londres, 1825.

Son port, dit M. de Humboldt, dont le nom est à peine connu sur nos cartes, fait un commerce très actif depuis 1795. C'est par ce port que s'écoulent en grande partie les produits de ces vastes steppes, qui s'étendent depuis le revers méridional de la chaîne côtière jusqu'à l'Orénoco, et qui abondent en bétail de toute espèce, presque comme les pampas de Buénos-Ayres. L'industrie commerçante de ces contrées se fonde sur le besoin qu'ont les grandes et petites Antilles de viande salée, de bœufs, de mulets et de chevaux.

(5) Acuña, cap. 12.

1635. Les Français s'établirent à Caïenne. En même tems, les Portugais du Brésil passèrent le fleuve des Amazones du côté de la Guiane, et y construisirent des forts (1).

1635-1636. *Expédition du capitaine Juan de Palacios pour reconnaître le fleuve des Amazones*. Palacios partit de Quito, en 1635, accompagné de trente soldats espagnols, et de six religieux franciscains du couvent de cette ville qui allaient convertir les naturels des bords du Marañon. Après une marche longue et pénible, il arriva à la province des Indiens de Ahuario. Toutefois, après avoir vainement cherché à s'y établir, plusieurs de ses gens retournèrent à Quito, et les autres périrent dans les combats à l'exception de six, et de deux religieux, *Domingo de Britto* (2) et *Andres de Toledo*. Ces derniers, ayant perdu tout espoir de pouvoir regagner le Pérou, se mirent dans une espèce de pirogue, et, se laissant aller au gré du courant, ils furent entraînés jusqu'à l'embouchure du Marañon. Ils se rendirent de là à la ville de Parà, à quarante lieues de là, dans la capitania del Marañon, et firent au gouverneur, Jacomé Reymundo de Noroña, le récit de cette navigation extraordinaire (3).

1638. *Fondation de la ciudad de la Nuéva-Tarragona*, ville de la province de Cumana, fondée par Juan de Urpin, pour protéger la saline de Unaré contre les Hollandais, sur les bords de l'Uchiré.

1637, 1638 et 1639. *Expédition de don Pédro de Texeyra, capitaine-major de Parà*. Le gouverneur du Brésil don Pédro de Noroña, sur le rapport de deux cordeliers, résolut de faire explorer le cours de l'Amazone, entre le Brésil et le Pérou, de former en même tems une alliance avec les naturels, et d'empêcher les Hollandais d'approcher du Potosi. Dans ce dessein, il équipa une flotille de canots, à bord desquels il plaça soixante-dix soldats portugais, douze cents Indiens alliés pour ramer et combattre en cas de besoin, des femmes et des esclaves; en tout deux mille individus, dont il confia le commandement à don Pédro de Texeyra. Ce capitaine partit de Para le 28 octobre 1637; mais la difficulté qu'il éprouva à remonter le fleuve à cause de la violence du courant, le manque de vivres et le mécontentement des Indiens le retardèrent dans son voyage, qu'il mit sept mois à exécuter. Il arriva enfin, le 24 juin de l'année suivante, à l'entrée de l'affluent Payamino, dans la juridiction de Quixos, et y débarqua son monde. Il établit un camp retranché à l'angle formé par le fleuve et son affluent; et en ayant confié le commandement aux capitaines Pédro Dacosta Favetta et Pédro Bajon, il continua à remonter, avec les deux religieux et six soldats, jusqu'à un endroit où le lit du fleuve se trouve obstrué par des rochers. Texeyra traversa de là un pays montagneux de quatre-vingts lieues d'étendue, et arriva à Quito, où il adressa à l'audience un récit de son voyage. Malheureusement le voisinage du lieu où il avait formé son camp était occupé par les Indiens qui avaient tué Palacios, et qui, irrités des mauvais traitements qu'ils avaient reçus des Castillans, étaient devenus leurs ennemis irréconciliables: aussi, pendant les onze mois que dura son absence, ses gens furent-ils constamment harcelés par eux dans les sorties qu'ils étaient obligés de faire pour se procurer des vivres; la situation en était d'ailleurs fort insalubre, et les maladies en emportèrent un grand nombre (4).

(1) Voir l'*Histoire de la Guiane française*.

(2) De Ulloa écrit de *Brieda*.

(3) Acuña, cap. 13. — De Ulloa, *Relacion de viage*, lib. VI, cap. 5.

(4) Acuña, cap. 14, 15 et 16. — De Ulloa, lib. VI, cap. 5.

Le vice-roi du Pérou, comte de Chinchon, donna ordre, le 10 novembre 1638, au président de Quito, don Alonso de Salazar, de renvoyer le général Texeyra par la même route, à l'effet de déterminer plus particulièrement la navigation de ce fleuve; de lui fournir tout ce dont il aurait besoin pour son voyage, et de le faire accompagner de deux Espagnols de considération, qui seraient chargés d'en dresser un rapport fidèle pour Sa Majesté. Salazar nomma en conséquence le père jésuite *Francisco Christoval de Acuña*, recteur du collége de Cuenca, et le père *Andrès de Artieda*, professeur de théologie au même collége. Texeyra partit de Quito avec ces deux religieux, le 16 janvier 1639, franchit de hautes montagnes et arriva heureusement à son camp. Il y resta plusieurs mois pour venger la mort de ses soldats qui avaient été tués par les *Encabellados*, ou Indiens à longs cheveux, et construire les canots dans lesquels il s'embarqua. Il apprit au confluent de la Parana-Méri, ou petite rivière, avec le Rio-Négro, qu'il y avait près de là des Indigènes qui portaient des vêtements et des chapeaux, et Acuña se procura des renseignements sur la communication entre l'Orellana et l'Orénoco (1). En remontant le fleuve, Texeyra avait reçu des naturels du pays quelques ornements en or, qu'il porta à Quito, et qui y furent jugés de vingt-trois carats, et il avait donné au village où il se les était procurés le nom de *village d'Or*. A son retour, il y planta une borne le 26 août 1639, et en prit possession pour la couronne de Portugal, par un acte qui se conserve dans les archives de Para, où M. de La Condamine l'a vu (2). Cette pièce, signée de tous les officiers de l'expédition, porte que la cérémonie eut lieu sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la rivière d'Or; mais tout a disparu, dit La Condamine, comme un palais enchanté, et sur tous les lieux on en a perdu jusqu'à la mémoire. Dans ce voyage, qui dura dix mois, Texeyra reconnut le fleuve dans tout son cours, et Acuña en a publié une relation très circonstanciée; il estima le trajet, depuis le hameau de Napo jusqu'à Para, à mille trois cent cinquante-six lieues espagnoles, qui équivalent, dit La Condamine, à plus de mille cinq cents lieues marines, ou plus de mille neuf cents de nos lieues communes. La flotille arriva, le 12 décembre 1639, au grand Para, d'où les jésuites se rendirent en Espagne pour donner au Conseil des Indes les renseignements qu'ils avaient recueillis sur cet immense pays (3).

1643. *Etablissement de la villa de San-Bartolomé de Honda ou Onda* (*Onthia*), ville du Popayan (province de Mariquita), qui s'élève sur le bord occidental de la Magdaléna, non loin du confluent du Guali, par lat. 5° 11′ N., et long. 77° 13′ O. de Paris (Humboldt), à trois lieues de Mariquita et à cinquante-six lieues N. de Santa-Fé (4).

(1) Les naturels de la province de Caribana, comprise entre le Rio-Négro et le fleuve des Amazones, possédaient, dès l'année 1638, des haches, des couteaux et autres instruments de fer, qu'ils disaient avoir acheté aux Indiens des parties maritimes. Ceux-ci se les étaient procurés de personnes blanches de visage, vêtues comme les Portugais, armées d'épées et de mousquets, qui demeuraient sur les bords de l'Océan-Atlantique. C'étaient probablement des Anglais ou des Hollandais qui avaient navigué dans l'Orénoco. (De Pagan, *Rivière des Amazones*, cap. 26.)

(2) Voyez page 98 de son *Voyage*.

(3) Acuña, cap. 17 et 18.

(4) Honda était un petit établissement en 1643, lorsqu'il fut érigé en ville. Il comptait avant la révolution une église et trois couvents, et un collége des jésuites dans le voisinage. Population, quatre à cinq mille âmes; cinq cents périrent lors du tremblement de terre de 1807.

1643. *Nouvelle colonie française à Caïenne*. La compagnie de Rouen, sous la direction du sieur Poncet de Brétigny, envoya plusieurs petits détachements à Caïenne, qui s'y maintinrent à l'aide d'une forteresse. Le sieur de Royville, chef d'une nouvelle compagnie, s'embarqua pour cette destination, avec douze des sociétaires et sept cents hommes; mais les colons l'assassinèrent, et après leur débarquement, ils périrent, sous les coups des Indiens, de faim et de maladie; un petit nombre seulement put gagner la colonie anglaise de Surinam.

1644. *Etablissement de la ciudad de San-José de Cravo* (*Cravia*) par le gouverneur de la province de los Llanos, don Adrien de Vargas, dans le district de Santiago de las Atalayas. (Florez de Ocariz, 122-127.)

Etablissement de la Nueva-Cantabria, ou Trionfo de la Cruz, par Juan Ochoa de Agrésalo y Aguirré, à l'embouchure du Rio-Guarino, dans la province de la Serpa. (Florez de Ocariz, p. 121-127.)

1652. Une autre colonie, composée d'environ cinq cents personnes, éprouva le même sort que celle de Royville (1).

Le 3 décembre 1655, le corsaire anglais *Gauson* livra au pillage la ville de Santa-Marta, pour se dédommager de l'échec qu'il avait éprouvé à Saint-Domingue. Il y entra presque sans résistance : il enleva tous les objets précieux, et jusqu'aux vases sacrés des églises. Il s'arrêta quatorze jours dans la ville, et pendant cet intervalle il fit ravager la campagne par ses troupes jusqu'à la peuplade de Mazinga et à la ville de Cordoue. Il ménagea les Indiens, mais enleva un grand nombre de noirs et d'Espagnols. Il transporta les premiers à Saint-Christophe, où il les vendit comme esclaves, et envoya les autres à Londres (2).

1660. *Expédition de L'Olonais, flibustier, contre les villes de Maracaïbo et de Gibraltar, dans le golfe de Vénézuéla*. Cet aventurier était né en Poitou dans la ville des sables d'Olonne, d'où son nom est tiré. S'étant emparé d'une frégate espagnole sur la côte de l'île de Cuba, il aborda à celle de la Tortue, où il trouva un de ses compagnons, Michel Lebasque, qui avait aussi fait quelques prises. Ils se réunirent alors pour tenter une expédition contre Maracaïbo, et il fut convenu que L'Olonais commanderait sur mer, et Lebasque l'armée de terre. Leur flotte, montée par quatre cents hommes, était composée de cinq à six petits navires, dont le plus fort portait dix pièces de canon. En doublant la pointe orientale de Saint-Domingue, ils s'emparèrent de deux bâtiments espagnols, dont un chargé de munitions de guerre, garni de seize pièces et monté par cent vingt hommes. Cette prise leur valut plus de 180,000 livres et fit monter le nombre de leurs vaisseaux à sept, avec quatre cent quarante hommes d'équipage armés chacun d'un fusil, de deux pistolets et d'un sabre. Après cette affaire, L'Olonais fit voile pour le lac de Maracaïbo, et étant arrivé la nuit en vue du fort qui en défendait l'entrée, il fit débarquer son monde et s'en empara, malgré la résistance de la garnison forte de 250 soldats et de quatorze pièces de canon. Ayant fait enclouer l'artillerie et détruire les retranchements, il marcha sur Maracaïbo, qui en était à six lieues et dont les habitants s'étaient réfugiés à Gibraltar avec leurs effets les plus précieux.

L'Olonais, ayant laissé quinze jours de repos à ses troupes,

(1) Voyez l'article *Caïenne*.

(2) Voyez le P. Zamora, pag. 282. *En aquellos*, dit-il, *contornos quemaron estancias, rancherias y pueblos de Indios con sus iglesias. Robò quanto pudo de negros y hazienda de todos los vezinos, en catorce dias que durò aquella feroz tempestad.*

résolut d'attaquer cette dernière ville, devant laquelle il arriva après trois journées de marche. Les approches en étaient défendues par un petit fort en forme de terrasse et par des gabions le long du rivage; les Espagnols avaient en outre encombré toutes les avenues par des amas de grands arbres, et le pays était presque entièrement inondé. Enfin, il ne restait qu'un seul chemin praticable, où l'on pouvait passer à peine six de front, et défendu par une batterie de vingt pièces. Malgré ces obstacles et marchant sur un terrain fangeux, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, les flibustiers forcèrent le passage et contraignirent les Espagnols à demander quartier; de six cents qu'ils étaient, ces derniers eurent quatre cents tués et cent blessés : la perte des vainqueurs fut d'une centaine d'hommes, tant morts que blessés. Après cet exploit, L'Olonais fit donner la question à plusieurs prisonniers pour leur faire déclarer l'endroit où étaient leurs richesses, et ordonna aux habitants de lui apporter une rançon, s'ils voulaient éviter la destruction de la ville. Les notables ayant refusé de la payer, il fit embarquer les captifs et le butin, incendia la place et revint à Maracaïbo, qu'il mit de même à contribution et dont il pilla les églises. De là il se rendit à Saint-Domingue, pour faire le partage du butin. Il montait à 360,000 écus, non compris les ornements enlevés aux églises, évalués à plus d'un million d'écus, une cargaison de tabac estimée 500,000 livres, et les prisonniers qui furent vendus à l'encan.

De retour à l'île de la Tortue, L'Olonais ne tarda pas à tenter de nouvelles excursions. Il résolut cette fois de piller les villes et villages de la baie de Honduras. Étant arrivé avec sa flotte en vue de Puerto-Cabello, il s'empara d'un bâtiment espagnol de vingt-quatre canons, et entra dans la ville, qu'il brûla. S'étant ensuite procuré des guides, il marcha avec trois cents hommes sur la petite ville de San-Pédro, dont il se rendit maître, après avoir perdu un certain nombre des siens dans deux embuscades et un combat meurtrier sous les murs de cette place. Le butin qu'il y fit était peu considérable, et il quitta ce lieu, après l'avoir incendié, pour se remettre en mer, où il captura un riche navire de sept à huit cents tonneaux qui allait annuellement d'Espagne au golfe de Honduras. Cet exploit fut l'un des derniers de ce hardi flibustier, qui fut pris et mangé par des sauvages de la côte de Darien (1).

1662. *Établissement de la ciudad de San-Fantino de los Rios* par Antonio de los Rios Ximénès, gouverneur de los Chinatès, à douze lieues de San-Christoval. (Florez de Ocariz, 125-7.)

1663. Au mois d'octobre furent expédiées des lettres-patentes pour l'établissement de la compagnie de la France-Équinoxiale en Terre-Ferme d'Amérique, depuis le fleuve des Amazones jusqu'à celui de l'Orénoco. M. de Tracy est nommé lieutenant-général pour conduire et commander une flotte de six navires ayant à bord plus de mille hommes, colons et soldats, qui arrivent à Caïenne le 22 décembre.

1664. Le 11 mai, Caïenne fut prise et dévastée par les Anglais; mais elle fut rétablie par les Français sous le gouvernement de M. de La Barre, qui avait pris possession du pays pour les compagnies des Indes occidentales.

1666. Le 26 janvier, Louis XIV déclara la guerre aux Anglais en faveur des Hollandais, et les établissements français à Caïenne furent pillés par une escadre anglaise; mais la colonie fut rétablie par de La Barre. L'année suivante, elle fut saccagée de nouveau par les Anglais, qui l'évacuèrent bientôt après (1).

1668-1669. *Expédition du flibustier anglais le capitaine Henri Morgan contre Portobélo, et prise de cette ville.* Après s'être emparé du Port-au-Prince de l'île de Cuba, cet aventurier se vit à la tête d'une flotte de neuf navires et d'un équipage de quatre cent soixante-dix hommes presque tous anglais et français. Avec ses forces il résolut d'attaquer Portobélo, guidé par un de ses compatriotes qui y avait été prisonnier. Étant arrivé dans la soirée à *Puerto-del-Ponton*, qui n'en est éloigné que de quatre lieues, il fit mettre ses gens dans les canots et s'avança jusqu'à un lieu nommé *el Estero de Longalemo*. Vers minuit, ses troupes débarquent et se mettent en marche contre la ville où elles arrivent à la pointe du jour, après avoir fait sauter une redoute avec tous les soldats qui y étaient retranchés. Les Espagnols s'étant retirés dans les forts, les flibustiers montent à l'assaut au moyen d'échelles portées par des prêtres et des femmes, et se rendent maîtres des retranchements après une vigoureuse résistance, surtout de la part des officiers, qui presque tous sont tués. Morgan, en possession des forts, fit entrer sa flotte dans la rade et pilla la ville : mais, au bout de quinze jours, les vivres commençant à manquer, on fut obligé de se nourrir de chevaux et de mules. D'un autre côté, les débauches auxquelles se livraient ces aventuriers, et les émanations qui s'exhalaient des cadavres mal ensevelis, causèrent des maladies dont plusieurs moururent subitement.

Le président de Panama, don Juan Pérez de Gusman, s'était mis en marche pour secourir la ville avec un fort détachement; mais il s'arrêta à un défilé gardé par cent hommes bien armés. Morgan déclara qu'il ne quitterait ce port que moyennant une rançon de 100,000 écus. Cette somme lui ayant été payée en barres d'argent, le capitaine se hâta de se rembarquer, après avoir encloué l'artillerie des forts, et il fit voile pour Cuba et de là pour la Jamaïque. Le butin en or et en argent fut évalué 260,000 écus (2).

1669. *Nouvelle expédition de Morgan contre Maracaïbo et Gibraltar.* Après l'affaire de Portobélo, plusieurs chefs de flibustiers s'empressèrent de joindre leurs forces à celles de Morgan, qui se trouva à la tête d'une flotte de quinze navires, ayant à bord neuf cent soixante hommes, tant anglais que français. Il fait voile avec ces bâtiments de l'île de Saone près celle de Saint-Domingue, touche à l'île d'Oruba et arrive à l'embouchure du lac de Maracaïbo. Là il embarque ses gens dans les canots, afin d'attaquer le fort qui est évacué par les Espagnols, et où il trouve trois mille livres de poudre, quatorze bouches à feu, quatre-vingts mousquets et trente piques. Ayant détruit l'artillerie et les fortifications, il s'avance contre la ville de Maracaïbo, où il entre sans résistance, les habitants l'ayant abandonné avec leurs effets et marchandises et s'étant retirés à Gibraltar. Morgan se dirige à travers les bois vers cette place, y pénètre sans obstacle, la met au pillage et la rançonne. Après un séjour de trois semaines, il revient à Maracaïbo, dans l'intention de repasser à la Jamaïque, lorsqu'il est attaqué dans les eaux du lac par trois frégates espagnoles sous les ordres de *don Alonso del Campo de Espinosa*. Le 24 avril 1669, Morgan incendie l'un de ces navires au moyen d'un brûlot, et prend les autres sans perdre un seul homme; il revient ensuite à Maracaïbo pour faire le partage du butin, qui se montait à 2,500 piastres, sans y comprendre les marchandises de toiles et les étoffes, et se rend ensuite à la Jamaïque (3).

(1) Exquémélin, *Histoire des Flibustiers*, tom. II, chap. 6-9.

(1) Voyez l'article *Caïenne*.
(2) Exquémélin, *Histoire des Flibustiers*, tom. II, cap. 4.
(3) Exquémélin, tom. II, chap. 6.

1670. *Autre expédition de Morgan contre Panama, et prise de cette ville.* Cette expédition était composée de trente-sept navires grands et petits, le vaisseau amiral monté de vingt-quatre canons, et elle était forte de deux mille deux cents hommes bien armés. Morgan, à la tête de cette flotte, part du cap de Tiburon de Saint-Domingue le 16 décembre 1670, et se rend à l'île Sainte-Catherine (*Santa-Catalina*) pour y prendre des guides qui devaient le conduire à Panama. Il s'empare de cette île sans résistance, quoiqu'elle fût défendue par dix forts et une garnison de cent quatre-vingt-dix hommes, fait démolir les batteries et enclouer les canons, et conduire à bord une charge de trente milliers de poudre trouvés dans un magasin. S'étant procuré pour guides trois forçats de la Terre-Ferme, deux Indiens et un mulâtre, qui connaissaient l'espagnol, il détache quatre navires et une barque avec quatre cents hommes, pour s'emparer du fort Saint-Laurent, bâti sur une hauteur, à l'embouchure de la rivière de Chagre. Ce détachement débarque à Naranjas, et, conduit par les guides, gagne une éminence située au-dessus du fort; mais, n'ayant point d'artillerie, il est obligé de gagner la plaine. Là, les flibustiers, exposés à découvert au feu des batteries, et ne pouvant forcer les retranchements, songeaient à faire retraite, quand un Français, avec la même flèche qui venait de le blesser, réussit à mettre le feu à l'une des maisons du fort, couvertes avec des feuilles de palmier. Cet exemple ayant été suivi avec succès, l'incendie se communique aux palissades, et le fort est emporté, malgré le courage des assiégés, dont il ne resta que trente hommes sur trois cent quatorze. Les assiégeants eurent cent dix tués et quatre-vingts blessés. On trouva dans ce fort beaucoup de munitions et de bouches à feu, et on le remit en bon état de défense. Morgan y arriva avec toute la flotte, ayant à bord le gouverneur et la garnison de Santa-Catalina; il les y laissa avec cinq cents flibustiers, confia la garde des vaisseaux à cent cinquante autres, et, ayant fait embarquer treize cents hommes d'élite sur deux petites frégates légères, deux navires à plats bords et plusieurs canots, il se dirigea sur Panama.

Parti le 18 janvier 1671, il arrive le lendemain à La Cruz de Juan-Galliégo, où les eaux étaient si basses et tellement encombrées par des arbres, que les frégates ne purent y passer. Il continue sa route, tantôt dans les canots et tantôt par terre, et, le 24, il arrive à La Cruz, huit lieues de Panama. Là, ses canots ne pouvant plus lui servir, il ordonne à soixante hommes de les reconduire au lieu où étaient restés les navires; et, le lendemain, il marche contre la ville à la tête de onze cents hommes. Le 27, en approchant de Panama, les flibustiers rencontrent l'armée espagnole, forte de deux mille hommes d'infanterie, quatre cents de cavalerie et six cents Indiens, et ayant en tête deux mille taureaux animés, destinés à porter le désordre dans les rangs de l'ennemi. Morgan, profitant alors du terrain, fait contre la cavalerie une attaque si prompte et si furieuse, qu'elle est mise en pleine déroute après deux heures de combat. Les animaux effrayés se tournent contre ceux qui les conduisent et entraînent l'infanterie espagnole, qui se disperse et prend la fuite, laissant environ six cents hommes tués ou blessés. Les flibustiers n'eurent que deux morts et deux blessés.

Après cette affaire, Morgan entre sans résistance dans la ville, et pénètre jusqu'à la grande place, où il est accueilli par une décharge d'artillerie qui lui tue une trentaine d'hommes. Il fait charger sur ces pièces qui sont bientôt emportées, et il devient maître de la ville qu'on incendie par ses ordres.

Morgan revint à Chagre chargé de dépouilles qui furent évaluées 443,200 livres. La distribution inégale des pierreries ayant excité des murmures, il craignit le ressentiment des mécontents, partit secrètement pendant la nuit, suivi de quatre navires, dont les capitaines lui étaient dévoués, et passa à la Jamaïque. Il y fut créé dans la suite chevalier par Charles II, épousa la fille d'un des principaux officiers de l'île, et fut nommé commissaire de l'amirauté (1).

Juillet. *Traité entre la Grande-Bretagne et l'Espagne*, pour mettre fin à la flibusterie, et ajuster tous les différends entre les sujets des deux nations en Amérique.

1674. *Caïenne.* Le roi de France, voyant le désordre des affaires de la compagnie qu'il avait établie en 1664, réunit à son domaine toutes les colonies, supprima la compagnie des Indes, et les fit gouverner par des officiers et des intendants. L'île de Caïenne est pillée par les Anglais; elle fut encore prise, le 20 décembre 1676, par une escadre de onze vaisseaux hollandais, qui y mirent une garnison de quatre cents hommes. Elle se rendit à discrétion à une force navale sous le comte d'Estrées.

1679. *Pillage de Portobélo par les flibustiers.* Portobélo est surprise par trois navires boucaniers, dont deux français et un anglais. Deux cents d'entre eux débarquèrent à une si grande distance de la ville, qu'il leur fallut trois nuits pour y arriver. Le jour, ils se cachaient dans les bois. Ils étaient presqu'aux portes lorsqu'ils furent découverts par un nègre qui courut donner l'alarme; mais les habitants n'eurent pas le tems de se mettre en défense; et, ignorant le nombre de leurs ennemis, ils prirent la fuite, laissant la ville à la merci des boucaniers qui la pillèrent pendant deux jours et deux nuits, et retournèrent à leurs vaisseaux avec 160 piastres pour chaque homme.

1680. *Autre expédition des flibustiers à travers l'isthme d'Amérique.* Le 5 avril 1680, trois cent trente et un de ces pirates abordèrent à Darien. S'étant munis chacun de quatre biscuits, d'un fusil, d'un pistolet et d'un marteau, ils partirent sous les ordres de leurs différents chefs, dont *Bartholomew Sharp* était le principal, et accompagnés de plusieurs Indiens qui leur fournirent des fruits de plantain et autres, et du gibier en abondance. Ils leur donnèrent en échange des haches, des couteaux, etc. Ces Indiens obéissaient à deux chefs, dont l'un se nommait le capitaine *André*, et l'autre le capitaine *Antoine*. Après un trajet de dix jours, exécuté tantôt par terre et tantôt par eau, Sharp arriva au fort de Santa-Maria, formé de palissades, et dont il s'empara sans perdre un seul homme. Il tua vingt-six Espagnols et en blessa seize, et d'autres furent poignardés par les Indiens dans les bois environnants. La garnison, à la nouvelle de l'approche des flibustiers, en avait fait sortir le trésor, de sorte que ceux-ci n'y trouvèrent que vingt livres d'or et un peu d'argent. Trompés dans leur attente, ils résolurent de descendre dans leurs canots jusqu'à la mer du Sud, par le canal de la rivière de Santa-Maria, qui s'y jette par le golfe de San-Miguel, sur le bord oriental de la baie de Panama. Ils s'y embarquèrent, le 17 avril, avec une trentaine de prisonniers espagnols, et arrivèrent, le 19, à l'embouchure de la rivière, où ils surprirent un bâtiment de trente tonneaux. Le lendemain, ils s'emparèrent d'une barque. Les Espagnols ayant équipé à la hâte trois navires montés par deux cent cinquante hommes, le 23, il se livra un combat qui se termina par leur défaite. Les flibustiers en enlevèrent deux à l'abordage, et forcèrent l'autre à prendre la fuite. Le commandant espagnol y trouva la mort avec un grand nombre des siens. De leur côté, les vainqueurs eurent

(1) Exquémélin, tom. II, cap. 11.

dix-huit hommes tués et plus de trente blessés. Ils ne tentèrent point de débarquement, mais se contentèrent de prendre les bâtiments qui se trouvaient dans la rade. Vers le 21 mai, ils attaquèrent *Puéblonuévo*, et furent repoussés avec perte. Sharp ayant péri dans le combat, ses gens se formèrent en plusieurs bandes, dont les unes allèrent aux Indes occidentales, et d'autres au Pérou (1).

1687. *Prise de Guayaquil par trois cents flibustiers sous Grogniet et Hutt* ou *Hout*. Le 17 avril, ils entrèrent dans la rivière de Guayaquil, et, le 20, ils débarquèrent à quelque distance de la ville, située sur une éminence et défendue par trois forts. Ils en chassèrent les Espagnols au milieu du jour, et entrèrent dans la place avec une perte de neuf hommes et douze blessés. Ils trouvèrent 92,000 dollars en argent monnayé, et une quantité considérable de bijoux, d'argent et de marchandises, et quatorze navires marchands à l'ancre. Ils firent sept cents prisonniers, au nombre desquels étaient le gouverneur et sa famille, et le vicaire général. Le même jour, ce gouverneur consentit à payer un million de piastres et à fournir quatre cents sacs de farine pour racheter la ville, les forts, les navires marchands et les prisonniers. Dans la nuit du 21, le feu ayant pris à une maison, se communiqua avec une telle rapidité, qu'un tiers de la ville fut détruit avant qu'on pût se rendre maître de l'incendie. Les corps d'un grand nombre d'Espagnols tués dans l'assaut étaient restés sans sépulture, et les flibustiers, craignant qu'il en résultât quelque maladie, s'embarquèrent sur les bâtiments qui étaient dans la rade, avec leur butin et cinq cents prisonniers, et, le 25, ils descendirent la rivière jusqu'à l'île Puna, où ils s'établirent pour attendre la rançon promise qu'on devait amener de Quito et payer le 5 mai. Plusieurs jours s'étant écoulés sans que rien annonçât l'exécution du traité, un officier espagnol fut chargé de porter au lieutenant-gouverneur les têtes de quatre prisonniers, en annonçant que, si, à la fin du quatrième jour, la rançon n'était pas soldée, on lui en enverrait cinq cents autres. Le 23, une partie fut apportée, consistant en 20,000 piastres et cinquante sacs de farine, et, le lendemain, le lieutenant-gouverneur offrit de payer 22,000 piastres en plus pour le rachat des prisonniers, en disant que, si cette offre n'était point acceptée, il les laissait à leur disposition. Les flibustiers ayant tenu Conseil, la majorité fut d'avis qu'il valait mieux recevoir cette somme que de massacrer tant de prisonniers. En conséquence, elle fut payée le 26 mai. Cent des principaux prisonniers ayant été retenus, il fallait encore négocier, et on proposa pour cet effet la pointe de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, le chef Grogniet, étant mort des suites des blessures qu'il avait reçues à l'attaque de Guayaquil, fut remplacé par le Picard. L'ancien commandant Édouard Davis vint le joindre avec un navire de trente-six canons et quatre-vingts hommes d'équipage, et le reste des forces des flibustiers ne consistait qu'en un petit navire et une barque longue, les navires capturés ayant été envoyés, pour les mettre à l'abri, dans des eaux peu profondes. Dans la matinée du 27, les Espagnols et les boucaniers se rencontrèrent dans l'île Sainte-Claire. Après sept jours de manœuvres et de combat de tirailleurs, les prisonniers se retirèrent dans la nuit du 3 juin. Pendant tout ce tems, les flibustiers n'eurent que deux ou trois blessés, et ne perdirent pas un seul homme (2).

1695. *Colonie écossaise établie à Darien*. Le parlement d'Écosse obtint du roi Guillaume III, au mois de juin 1695, l'autorisation, pour les sujets de ce royaume, de former des sociétés ou compagnies, à l'effet de fonder des établissements commerciaux chez les nations, ou dans les pays inhabités de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ou en tout autre endroit, du consentement des naturels ou habitants, pourvu que ces pays n'appartinssent à aucun prince ou état européen. On leur permit aussi d'y porter des canons et des munitions de guerre, pour protéger leur commerce, leurs établissements et leurs plantations, user de représailles et se faire indemniser de leurs pertes.

En conséquence de ces priviléges, une société de négociants et de riches capitalistes obtint une charte intitulée *Compagnie écossaise pour le commerce de l'Afrique et des Indes*, et dans laquelle il était dit que les marchandises et effets lui appartenant seraient exemts de toutes charges, prohibitions, droits de douane et taxes quelconques, durant l'espace de vingt et un ans, pourvu que la moitié des capitaux fût la propriété de sujets nés en Écosse.

Cette entreprise paraissant devoir être très-lucrative, la compagnie ne tarda pas à recevoir des souscriptions pour plus de 400,000 livres sterling, avant même d'avoir fait connaître publiquement ses intentions. Le plan d'établir une colonie sur l'isthme de Darien, à l'effet de commercer avec le Japon, la Chine et les îles des Épiceries, proposé par M. Paterson (1), natif d'Écosse, fut adopté par les directeurs. Ce projet ne fut pas plus tôt connu, qu'il jeta l'alarme parmi les négociants intéressés dans le commerce de l'Inde, qui protestèrent contre la légalité d'une entreprise, qui, disaient-ils, était un empiétement sur les droits de la couronne d'Espagne, et pouvait occasioner une guerre. Le parlement anglais s'interposa en faveur de ceux-ci, et, dans une adresse qu'il vota au roi, il exposa que l'arte du parlement d'Écosse portait préjudice au commerce de l'Angleterre, et invitait S. M. à empêcher les sujets anglais de souscrire à cette compagnie. Le roi se repentit de lui avoir donné son assentiment, mais il ne put revenir sur sa décision. Toutefois, cette circonstance décida plusieurs souscripteurs à retirer leurs noms de la liste, ce qui ne découragea pas la compagnie. Elle s'occupa activement de la construction des navires dont elle avait besoin, et, le 17 février 1698, une escadre de cinq voiles, formée de *la Calédonia*, de cinquante canons; du *Saint-André* et de *l'Unicorn*, de quarante chacun, et de deux *tenders* ou pataches, ayant à bord douze cents hommes, partit du détroit d'Édimbourg pour l'Amérique, et arriva à l'entrée du golfe de Darien le 27 octobre suivant.

Les naturels du pays, qui étaient alors en guerre avec les Espagnols, accueillirent favorablement les Écossais, et, le 30 novembre, leur chef, nommé le capitaine *André*, se rendit à bord et conclut un traité par lequel il s'engageait à être leur ami en paix comme en guerre. De leur côté, les Écossais promirent de protéger les Indiens.

Les colons choisirent alors un emplacement commode sur un promontoire de la côte occidentale du golfe, et dans un endroit appelé *Acla* ou *Acta*, par lat. N. 9° 30′, et long. O. 79° 56′, où ils bâtirent un fort destiné à protéger l'établissement. Celui-ci reçut le nom de *Nouvelle-Édimbourg*, et une partie du pays environnant celui de *Calédonia*. Plusieurs centaines d'esclaves fugitifs s'y étant rendus, cherchèrent à persuader aux Écossais d'aller attaquer Portobélo. Mais le gouverneur de cette place, instruit de leurs menées,

(1) Burneys' *Voyages*, vol. IV, chap. 9.
(2) Burneys' *Voyages*, vol. IV, chap. 23.

(1) M. Paterson avait résidé quelques années en Amérique. Lionel Wafer fournit aussi à la société des renseignements sur l'isthme.

signa un traité d'amitié avec les colons, qu'il reconnaissait libres et indépendants.

Au mois de mai 1699, l'ambassadeur d'Espagne à Londres remit au roi d'Angleterre un mémoire dans lequel il exposait que la colonie de Darien se trouvant sur le territoire du roi d'Espagne, il serait forcé de regarder son établissement comme un acte d'hostilité. Guillaume III, tout mécontent qu'il était de la colonie, ne voulut cependant point reconnaître à l'Espagne le droit qu'elle prétendait avoir sur toute l'isthme de Darien; mais il transmit à tous les gouverneurs des Indes occidentales anglaises l'ordre de ne favoriser ni soutenir les Écossais de Darien. En conséquence, celui-ci publia une proclamation par laquelle il défendait de fournir des secours à la colonie. De leur côté, les négociants anglais ne cessèrent de faire des remontrances au gouvernement à leur égard, et, en février 1700, la chambre des lords se vit dans la nécessité de présenter au roi une adresse dans laquelle elle se plaignait du détriment causé au commerce des plantations anglaises par la colonie écossaise de Darien. Ces attaques réitérées firent baisser la valeur des actions; la compagnie ne reçut plus de nouvelles souscriptions, une partie des anciennes ne fut pas soldée, et plusieurs colons découragés se retirèrent aux Indes occidentales. Pour surcroît de malheur, le chef de Darien étant dans un état d'ivresse, tomba du pont à fond de cale, à bord du *Saint-André*, et se tua. Sa mort priva la colonie d'un ami puissant. Attaquée peu après par un corps d'armée espagnol aux ordres du gouverneur de Cartagéna, elle se trouva trop faible pour lui résister, et demanda l'autorisation d'abandonner tranquillement l'établissement. Le général ennemi la leur ayant accordée, ils s'embarquèrent avec tous leurs effets pour la Jamaïque, où leurs navires furent saisis par le gouverneur. La chute de cette colonie ruina un grand nombre d'Écossais, bien qu'il fût accordé une indemnité à la compagnie par le quinzième article de l'acte d'union des deux royaumes, en 1706 (1).

Après la paix de Ryswick (1697), plusieurs anciens flibustiers vinrent s'établir à Darien et s'y marièrent.

1697. *Prise et pillage de la ville de Cartagéna* par une expédition composée de Français et de flibustiers de Saint-Domingue aux ordres du baron de Pointis, officier distingué de la marine française. M. Du Casse, capitaine de vaisseau et gouverneur des établissements français de Saint-Domingue, fournit à cet effet douze cents hommes et s'embarqua à leur tête. Les flibustiers ayant demandé qu'on spécifiât leur part de l'argent de prise et du butin, on leur promit, à eux et aux colons, une part égale à celle des troupes à bord des vaisseaux du roi. L'armement consistait en sept gros vaisseaux et onze frégates, plusieurs transports et autres petits bâtiments, à bord desquels il y avait six mille hommes. La flotte arriva en vue de Cartagéna le 13 avril, et, le 15, quatre mille hommes furent débarqués. On ne pouvait approcher la ville que par le port, dont l'entrée étroite, appelée *Boca-Chica*, était défendue par un fort. On dressa aussitôt une batterie qui ouvrit un feu très-vif, tandis qu'un corps de noirs opérait son débarquement, et le lendemain 16, le fort capitula. Le 17, les assiégeants s'emparèrent de l'église de Nuestra-Señora de la Poupa, qui commandait, du côté de l'est, toutes les approches de la ville. Celle-ci se rendit le 3 mai. Il fut convenu que toutes les propriétés et comptes du gouvernement seraient remis aux Français; que les négociants leur représenteraient leurs livres, et leur livreraient l'argent et les marchandises qu'ils avaient en dépôt pour leurs correspondants; que les habitants seraient libres de quitter la ville ou d'y rester; que ceux qui désireraient en sortir seraient préalablement obligés de faire la remise de leurs biens aux capteurs; que ceux qui y resteraient feraient une déclaration exacte, sous peine de confiscation du tout, de l'or, de l'argent et des bijoux qu'ils possédaient, et dont la moitié leur était garantie, et enfin qu'ils seraient traités comme sujets français. Les vainqueurs s'engagèrent à protéger toutes les maisons religieuses. Du Casse, nommé gouverneur de la ville, voulut, en cette qualité, prendre connaissance de tout l'argent apporté par les habitants. De Pointis s'y opposa. Du Casse se retira alors dans une maison des faubourgs. Les soldats, témoins de leur démêlé, pillèrent les églises et les maisons particulières, et de Pointis fit porter à bord de la flotte tout l'argent qu'il avait reçu, et qui, suivant son rapport, s'élevait à 8 ou 9 millions (1). Cent dix mulets chargés d'or étaient sortis de la ville dans l'espace de quatre jours.

De Pointis, ayant terminé cette opération, déclara qu'attendu l'insalubrité de l'endroit, qui lui avait fait perdre plus d'hommes que ne lui en avait coûté le siége, il ne laisserait point de garnison à Cartagéna. Il donna ordre de transporter les canons du château à bord de ses vaisseaux et de raser les fortifications, et, ayant envoyé à Du Casse l'état du butin qui revenait aux colons et aux flibustiers, lequel ne montait qu'à 40,000 écus, il embarqua ses troupes le 25 mai, et se dirigea avec la flotte vers l'entrée du port.

Les flibustiers, furieux de ce qu'il ne leur était accordé qu'une si petite part du butin, résolurent de donner l'abordage au *Sceptre*, vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, que montait de Pointis; mais ils renoncèrent ensuite à ce projet, et se vengèrent sur les malheureux habitants. Du Casse essaya en vain de les calmer en leur promettant de s'interposer pour eux auprès du roi de France, et informa de Pointis de leur intention à l'égard de la ville. Le 1er. juin, la flotte fit voile pour la France, et Du Casse retourna à Saint-Domingue, laissant Cartagéna à la merci des flibustiers. Ceux-ci, devenus maîtres, arrêtèrent tous les hommes qu'ils purent trouver et les renfermèrent dans l'église. Ils accusèrent le commandant français de perfidie, et déclarèrent qu'ils pilleraient la ville, si on ne leur payait cinq millions de livres. Les habitants étant parvenus à ramasser cette somme, les flibustiers refusèrent d'accorder aux colons employés dans les troupes de terre une part égale du butin. Toutefois une barque, qui arriva sur ces entrefaites de la Martinique, leur apprit qu'une flotte anglaise et hollandaise venait d'aborder aux Barbades. Cette nouvelle mit fin à leurs contestations; le partage eut lieu; chaque homme reçut près de mille écus, et on réserva les noirs et les marchandises, dont la valeur était plus considérable encore, pour un nouveau partage, lorsqu'ils seraient de retour à Saint-Domingue. Cependant la flotte alliée, ayant eu connaissance du sort de Cartagéna, cingla de ce côté. Elle aperçut l'escadre de de Pointis qu'elle ne put atteindre, et, le 3 ou 4 juin, elle rencontra neuf vaisseaux des flibustiers qui se dispersèrent à son approche. Deux des plus richement

(1) Voyez, 1°. *History of Caledonia, or the Scots colony in Darien*, London, 1699; 2°. *Miscellanea Curiosa*, vol III, pag. 414, London, 1727; 3°. *Enquiry into the causes of the miscarriage of the colony at Darien*, Glascow, 1700; 4°. *Just and modest vindication of the Scots' design in establishing a colony at Darien*, 1699, by Ferguson; 5°. Burney's *Voyage*, vol. IV, pag. 359.

(1) Du Casse estime le butin à 20 millions de livres, non compris les marchandises.

chargés furent pris, et deux autres échouèrent sur les côtes. L'équipage d'un de ces derniers, pris auprès de Cartagéna, fut employé à en reconstruire les fortifications : les cinq autres arrivèrent à l'île aux Vaches.

Les flibustiers et les colons, ayant intenté en France un procès à de Pointis et aux armateurs, obtinrent une indemnité de 1,400,000 livres; mais la majeure partie de cette somme fut absorbée par les frais de procédure et par l'infidélité des agents chargés de leurs intérêts. La paix de Ryswick, conclue au mois de septembre de la même année, mit un terme à la guerre et aux déprédations des flibustiers, et Louis XIV envoya à Cartagéna tous les ornements d'argent qui avaient été enlevés des églises (1).

1709. Le capitaine *Woodes Rogers*, dans son voyage autour du monde, s'empara de Guayaquil (avril 1709), où il fit en argent et en marchandises un butin de 20,000 liv. sterling, outre 27,000 dollars, pour le rachat de la ville et des vaisseaux en rade, une grande quantité de provisions et un certain nombre de nègres, pour renforcer son équipage.

1711. *Établissement de Nuestra-Señora del Socorro*, situé sur le penchant d'une montagne, province de Tunja, dans le nouveau royaume de Grenade, à quarante-cinq lieues nord-est de Santa-Fé. Il reçut, en 1811, le titre de ville, du président de Santa-Fé, mais il ne lui fut pas confirmé par le roi. Population, près de 12,000 habitants. (M. Mollien, *Voyage*, vol. 1, p. 136.)

1713. L'Espagne accorde à l'Angleterre la permission d'expédier tous les ans un navire de cinq cents tonneaux à Portobélo; elle s'engage en même tems à ne donner à aucune autre nation des priviléges pour le commerce des Indes, et à n'aliéner aucune de ses possessions coloniales.

1717. *Fondation de Cumanacoa.* Située dans une plaine nue, presque circulaire, environnée de hautes montagnes, à environ cent quatre toises au-dessus du niveau de l'Océan, elle fut fondée par Domingo Arias, au retour d'une expédition qu'il fit pour détruire un établissement de flibustiers : elle fut d'abord appelée San-Baltazar de las Arias (2).

1718. *Établissement de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade*, à laquelle fut annexée la province de Quito, comme partie de sa juridiction; on supprima l'audience de cette dernière ville, et les appointements de ses membres furent assignés au nouveau vice-roi. On abolit aussi l'audience de Panama de Tierra-Firmé, quoique ce royaume restât toujours sous la dépendance du vice-roi de Lima. Par cette suppression, les affaires étaient portées à Lima et à Quito, ce qui entraînait des frais immenses aux habitants de Panama et de Quito; on s'aperçut bientôt que ce qu'on avait gagné par l'abolition de deux audiences ne suffisait pas pour soutenir la dignité du vice-roi, et les choses furent rétablies dans leur ancien état dès l'année 1722 (3).

1726. Pendant les différends entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, une escadre anglaise de sept vaisseaux de guerre, sous le commandement du vice-amiral Hosier, arrive, le 6 juin, devant Portobélo et bloque ce port; le 13 juillet, il ancre à la hauteur de Cartagéna avec neuf vaisseaux de guerre; les Espagnols s'emparent d'une frégate et de quatre paquebots, avec les effets de la compagnie de la mer du Sud.

1728. *Compagnie de Guipuscoa.* Cette compagnie, établie par une cédule de Philippe V, en 1728, se composait de Biscaïens qui pouvaient, y est-il dit, se livrer au commerce sans déroger en aucune manière à la noblesse. Il lui était permis d'envoyer tous les ans à Vénézuéla deux vaisseaux de quarante à cinquante canons, chargés de productions espagnoles qui devaient être débarquées au port de la Guayra. Les premiers qu'elle y expédia partirent du port du Passage, en 1728 et 1730, époque à laquelle le colonel don Sébastian Garcia de La Torré était gouverneur de la province, et le señor don Martin de Zardizabal, commandant général. Le roi les autorisait à croiser depuis l'embouchure de l'Orénoco jusqu'au Rio de la Hacha, à s'emparer de tous les bâtiments qu'ils rencontreraient sur cette côte occupés à faire la contrebande, et à renforcer les croisières des bâtiments capturés, si on le jugeait convenable. En 1734, la compagnie obtint la permission d'envoyer au Vénézuéla autant de navires qu'il lui plairait, et d'effectuer ses chargements, soit à San-Sébastian, soit au Passage; mais les retours devaient avoir lieu par Cadix pour y payer les droits. La compagnie avait les deux tiers du produit des prises pour fait de contrebande, et l'autre tiers allait à l'équipage du navire capteur; les marchandises acquittaient les droits d'entrée à Caracas, et s'y vendaient. Les cargaisons de cacao devaient s'expédier pour l'Espagne; mais, si les bâtiments ne pouvaient pas tout emporter, il était permis aux facteurs d'envoyer le reste à la Véra-Cruz. La compagnie s'engageait à approvisionner, non-seulement la province de Vénézuéla, mais encore Cumana, la Marguerite et la Trinité. Le gouverneur de Cumana, en sa qualité de juge conservateur, avait le droit de décider sur tout ce qui concernait la compagnie; mais celle-ci pouvait appeler de ses décisions au Conseil des Indes. Elle se fit donner, en 1742, le monopole du commerce de Caracas, et en 1752 celui de Maracaïbo; toutefois ces priviléges excitèrent un mécontentement si général, que le gouvernement crut devoir y apporter des modifications. On convoqua une assemblée composée à nombre égal de membres de la compagnie et de cultivateurs du pays, présidés par le gouverneur général, à l'effet de fixer le prix du cacao. Ceux qui refusaient d'en disposer au taux convenu avaient le droit d'envoyer en Espagne, sur les navires de la compagnie, le sixième de leur récolte, pour y être vendu à leur compte.

Le Mexique, Santa-Fé, Saint-Domingue, Porto-Rico, Cuba et les îles Canaries, eurent, comme auparavant, la liberté de tirer de Vénézuéla le cacao nécessaire à leur consommation; le gouverneur de la province devait avoir approuvé préalablement les prix des articles venant d'Europe.

La compagnie employait, pour empêcher la contrebande, dix navires armés de quatre-vingt-six canons, et montés par cinq cent dix-huit hommes et cent deux garde-côtes, dont l'entretien et la paye lui coûtaient annuellement 200,000 piastres fortes.

Sous son influence, la culture du cacao prit un grand accroissement dans la province. La récolte de cette denrée fut évaluée, en 1735, à 65,000 quintaux, et en 1763, à 110,659. Vers cette époque, la compagnie, au mépris de ses devoirs, ayant fait le commerce avec les étrangers et la contrebande avec les Hollandais de Curaçoa, ce désordre en amena la dissolution, et peu après le ministère espagnol

(1) Relation de l'expédition de Cartagéna faite par les Français en 1697, composée par M. de Pointis, commandant de l'escadre. Amsterdam, 1698.

(2) Lat., 10° 16' N.; long., 66° 18' (Humboldt). En 1753, elle ne comptait que six cents maisons construites en bois. Sa population (suivant M. de Humboldt) s'élève à peine à deux mille trois cents habitants.

(3) De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. VI, cap. 1.
En 1739, on rétablit la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, sans supprimer les audiences. Don Sébastian de Eslava est nommé lieutenant-général, avec juridiction sur toute l'étendue de Terre-Ferme et sur toute la province de Quito.

unit les ports de l'Amérique au commerce de la Péninsule (1).

Établissement de Puerto-Cabello par la compagnie de Guipuscoa. Ce port est situé dans une presqu'île, à vingt-quatre lieues de la Guayra et à trente lieues nord-est de Caracas, lat. 10° 25′ N., et 70° 37′ O. de Paris (Humboldt). La calle ou entrée du port a deux cent trente pieds de long sur trente de large; l'aqueduc qui conduit les eaux du Rio-Estevan à la ville a cinq mille *varas* en longueur, et a coûté plus de 30,000 piastres. Le feu d'un fort situé sur un îlot au nord-est de la ville se croise avec ceux des forts construits à l'ouest, sur le revers oriental d'une haute montagne. Une escadre anglaise, qui l'attaqua le 27 avril 1743, fut repoussée avec perte par l'artillerie qui était servie par des Biscaïens.

On dispute à Puerto-Cabello (dit M. de Humboldt) si le nom du port est dû à la tranquillité des eaux qui ne dérangeraient pas un cheveu (*cabello*) ou, comme il est plus probable, si ce nom dérive d'Antonio Cabello, un des pêcheurs avec lequel les contrebandiers de Curaçoa avaient établi des liaisons intimes à l'époque où le premier hameau se formait sur cette plage à demi déserte. (Voyez *Voyage de M. de Humboldt*, liv. V, cap. 16.) Depons estime la population de Puerto-Cabello à sept mille cinq cents habitants.

Etablissement de la ville de Calaboso dans la province de Vénézuéla, par la compagnie de Guipuscoa; elle fut d'abord entièrement composée d'Indiens, et reçut dans la suite le nom de ville (2).

1739-1740. *Prise de Portobélo par les Anglais.* Le cabinet d'Angleterre, ayant résolu d'attaquer les Espagnols dans leurs possessions américaines, y envoya deux escadres sous le vice-amiral Vernon et le commodore Anson. L'amiral, de concert avec le gouverneur de la Jamaïque, forma le projet d'attaquer la riche ville de Panama en débarquant ses troupes à Portobélo, et en le fesant marcher à travers l'isthme de Darien. L'amiral partit de la Jamaïque, le 5 août 1739, avec six vaisseaux de ligne, ayant à bord deux cent quarante soldats de cette île, et le 21, il arriva devant le château de Portobélo, qu'il attaqua avec succès, et le lendemain il capitula. L'amiral fit démolir les forteresses, fit clouer quatre-vingts canons de fer, en enleva quarante de bronze, dix pièces de campagne et autres. Il y avait dans la rade vingt-trois navires.

Le commodore Anson, envoyé pour coopérer avec Vernon sur l'isthme de Darien, arrive dans ces mers avec cinq vaisseaux de ligne, une frégate et deux navires de transport, avec environ mille quatre cents hommes, pendant la mauvaise saison. Son équipage est attaqué du scorbut, sa flotte est dispersée, et il gagne l'île de Fernandez; il y est joint par un navire et une frégate, avec lesquels il se dirige vers la côte du Chili, et y brûle la ville de Peyta. De là il traverse le grand Océan-Pacifique pour rencontrer un des riches galions qui font le commerce entre les îles Philippines et le Mexique. Il aborde à l'île de Tinian, où il rafraîchit ses hommes, et en revenant il rencontra et prit le galion; avec ce trésor il retourna en Angleterre après un voyage de trois ans et demi.

1740. *Voyage de découverte de Nicolas Horstman, chirurgien hollandais.* Ayant obtenu du gouverneur d'Esséquébo plusieurs Indiens pour l'accompagner dans un voyage de découverte qu'il se proposait de faire dans l'intérieur du pays, et qui avait principalement pour but la découverte du Lac d'or de Parima, il remonta la rivière d'Esséquébo l'espace de trois cents milles, jusque près de sa source. Après avoir traversé des lacs et une contrée immense, tantôt traînant, tantôt portant son canot, avec des peines et des fatigues incroyables, il arriva enfin au Rio-Blanco des Portugais ou Parima des Hollandais, qu'il descendit jusqu'au Négro, par où il se rendit à l'Amazone (1).

1741-1742. *Expédition anglaise contre Cartagéna.* Une flotte nombreuse, destinée à pousser la guerre avec vigueur dans les Indes occidentales, fut assemblée à Portsmouth; elle consistait en vingt-neuf vaisseaux de ligne, vingt-deux frégates et treize bâtiments de transport, ayant à bord quinze mille marins et mille deux cents soldats. Le commandement en fut confié à l'amiral Vernon et au chevalier Chaloner Ogle, et celui de l'infanterie au lord Cathcart. Au commencement d'octobre, cette flotte fit voile de Spithéad; mais à la hauteur de la baie de Biscaye, elle fut surprise par une tempête et dispersée. Une partie de la flotte se réunit à Saint-Domingue, et tandis qu'on s'y occupait à s'approvisionner de bois et d'eau, lord Cathcart fut emporté par une dissenterie, et remplacé dans son commandement des forces de terre par le général Vanworth. La flotte passa à la Jamaïque, lieu fixé pour le rendez-vous général, où Vernon se détermina à mettre à exécution l'attaque qu'il méditait depuis long-tems contre Cartagéna. Le 4 mars, il se présenta devant cette ville; mais l'extrême étendue des fortifications et la mésintelligence qui régnait entre l'amiral et le général firent échouer l'entreprise et perdre tout espoir de réduire la ville; le seul résultat fut la prise du fort de Boca-Chica. De mille deux cents hommes qui furent débarqués pour opérer contre les fortifications qui dominaient la ville, cent soixante-dix-neuf furent tués, quatre cents cinquante-neuf blessés et six prisonniers. En même tems une maladie épidémique enleva plus de trois mille de ceux à bord des navires, et l'amiral se crut obligé de se retirer; le 12 mai, la flotte partit pour la Jamaïque.

1743. *Expédition anglaise contre La Guayra et Puerto-Cabello.* Une flotte anglaise, composée de huit vaisseaux de ligne et de trois caravelles, ayant à bord deux mille sept cents marins et soldats, et commandée par l'amiral Knowles, vint mettre le siége devant Puerto de la Guayra; mais après avoir abattu quelques églises, démoli des fortifications et brûlé un magasin, l'escadre éprouvant de fortes avaries, fut forcée de lever l'ancre et d'aller se refaire à Curaçoa. L'amiral se rendit ensuite à Puerto-Cabello, distant de vingt lieues de La Guayra; et, dans la nuit du 15 avril, il fit débarquer mille deux cents hommes sous les ordres du major *Lucas*, qui fut repoussé par le feu des batteries de la Punta-Brava, et contraint à se rembarquer. Le 24, l'amiral tenta une attaque générale entre la citadelle et les batteries; l'action dura dix heures; mais au bout de ce tems la plupart de ses vaisseaux ayant usé leurs munitions, et

(1) Par les règlements du 12 octobre 1778, et les ordres royaux du 9 juin 1779, du 27 juillet 1785 et du 27 février 1794.

(2) Elle est située par lat. 8° 56′ N., et par long. 70° (Humboldt), entre les rivières de Guanco et d'Orituco, à cinquante-deux lieues S. de Caracas, et à peu près la même distance au nord de l'Orénoco. Calaboso, et les cinq villages qui en dépendent, renfermaient, en 1786, mille six cent quatre-vingts blancs, mille cent quatre-vingt-six Indiens libres non tributaires, trois mille trois cent un hommes de couleur, et neuf cent quarante-trois esclaves. Population de la ville, en 1804, quatre mille huit cents habitants.

(1) *Voyage de La Condamine*, pag. 130; Paris, 1745.—Bancrofts', *Guiana*, pag. 14 et 15.

tous ayant été plus ou moins maltraités, il effectua sa retraite. La garnison qui défendait cette ville comptait mille cinq cents marins et soldats, et quatre mille Indiens noirs envoyés par le gouverneur de Caracas (1).

1743. *Voyage de M. de La Condamine.* Le 11 mai 1743, il partit de Tarqui, à cinq lieues de Cuença, et passa par Zaruma (3° 40′ de lat. S.). Il y découvrit, par la hauteur du baromètre qui monta à 24 pouces 2 lignes, que le terrain de cette ville était élevé d'environ 700 toises au-dessus du niveau de la mer. Il se rendit ensuite à Loxa, qu'il trouva moins élevée que Quito d'environ 350 toises, et recueillit dans le voisinage huit à neuf jeunes plants de quinquina destinés pour le jardin du roi. En traversant la dernière chaîne des Cordilières, il apprit qu'il y pleut tous les jours pendant onze et quelquefois les douze mois de l'année. Il passa par les villes de Loyola et de Valladolid, jadis opulentes, et qui ne sont plus que de pauvres hameaux occupés par des Indiens et des métis : Jaën conservait encore son titre de ville. Dans sa route il rencontra plusieurs rivières qui, en se réunissant, forment le Chinchipi, plus large que la Seine à Paris; il le descendit en radeau pendant cinq lieues, jusqu'à sa jonction avec le Marañon, qui y reçoit la rivière de Chachapayas. A la rencontre de ces trois rivières (5° 30′ de lat. S.) est situé le village indien de Tomépenda, en vue de Jaën. Au-dessous de ce point se trouve le *Saut du Marañon.* Le voyageur est obligé d'aller s'embarquer sur la petite rivière de Chuchunga pour descendre dans le Marañon, au-dessous des chutes.

Le quatrième jour depuis son départ de Jaën, de La Condamine passa vingt-une fois à gué, et une dernière fois en bateau, le torrent de Chuchunga. Le village du même nom (par lat. aust. 5° 21′) était composé de dix familles indiennes. Il apprit par le baromètre, plus bas de 16 lignes qu'au bord de la mer, que 235 toises au-dessus de son niveau il y a des rivières navigables sans interruption.

Le 4 juillet, il s'embarqua dans un petit canot précédé d'un radeau pour porter ses instruments et son bagage, et déboucha le lendemain matin dans le Marañon, à l'endroit où il commence à être navigable. Il mesura la largeur, la profondeur, la vitesse et la pente de ce fleuve. Le 10, il arriva à *Santiago de las Montañas*, hameau situé à l'entrée de la rivière du même nom; il profita d'un séjour forcé dans ce village pour prendre les angles nécessaires à la confection d'une carte topographique du fameux Pongo ou détroit de Mansériché, creusé par les mains de la nature, et où le courant de l'eau se précipite par un canal taillé en talus dans le roc.

Le même jour 10, il toucha à Borja, deux lieues de Santiago, par 4° 28′ lat. S. « Je me trouvai », dit M. de La Condamine, « dans un nouveau monde, éloigné de tout » commerce humain, sur une mer d'eau douce, au milieu » d'un labirinthe de rivières, de lacs et de canaux, pénétrant en tout sens une forêt qu'eux seuls rendent accessible. Je rencontrais de nouvelles plantes, de nouveaux » animaux, de nouveaux hommes; mes ieux, accoutumés » depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les » nues, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horizon, » sans autre obstacle que les seules collines du Pongo, qui » allaient bientôt disparaître à ma vue. A cette foule d'objets variés, qui animent les campagnes cultivées des environs de Quito, succédait l'aspect le plus uniforme : de » l'eau, de la verdure et rien de plus. »

Le 14 juillet, notre voyageur quitta Borja, et le 15 il arriva à la *Laguna*, principale mission des Maynas, composée de plus de mille Indiens armés. Le 23, il partit accompagné de don Pédro Maldonado, gouverneur de la province d'Esméraldas, avec deux canots de quarante-deux à quarante-quatre piés de long sur trois piés de large, formés chacun d'un seul tronc d'arbre; et bientôt après il toucha à Napo par 3° 24′ de lat. S.

Le 23 août, il entra dans le Rio-Négro, qu'il remonta deux lieues jusqu'au fort Portugais (3° 9′ lat. S.). L'endroit le plus étroit qu'il mesura avait mille deux cent trois toises; il s'assûra que cet affluent court de l'est à l'ouest, et non du nord au sud, comme l'indiquent les cartes du P. Fritz et de Delille. En même tems il recueillit des renseignements positifs sur la communication par la rivière Noire, entre l'Orénoco et le fleuve des Amazones (1). « L'année précédente, » des Portugais du camp volant de la rivière Noire, ayant » remonté de rivière en rivière, rencontrèrent le supérieur » des jésuites des missions espagnoles sur les bords de l'Orénoco, et revinrent avec lui par le même chemin et sans » débarquer, jusqu'à leur camp de la rivière Noire, qui » forme la communication de l'Orénoco avec l'Amazone. »

Continuant sa navigation, de La Condamine entra le 28 août dans le détroit de Pauxis, à plus de deux cents lieues de la mer, et où, malgré cette distance, son flux et son reflux sont sensibles par le gonflement des eaux du fleuve.

Le 4 septembre, il commença à voir distinctement des montagnes du côté du nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. Pendant un trajet de deux mois, depuis le Pongo, il n'avait pas vu un seul côteau. Le 9, il arriva à Curupa, où le flux et le reflux se font également sentir, et le 19 à Para (1° 28′ de lat. S.). Là il s'embarqua pour Caïenne, à bord d'un canot fourni par le général, toucha, dans les premiers jours de janvier 1744, aux îles de Marajo ou de Joannès, passa ensuite à Macapa, doubla le Cap-Nord, aborda à Caïenne le 26 février, deux mois après son départ de Para.

Il y fit des expériences sur la pesanteur, sur la vitesse du son, sur les flèches empoisonnées, etc. Après un séjour de six mois à Caïenne, il fit voile pour Surinam, où il débarqua le 27 août après un trajet de soixante heures, se rendit à Amsterdam, et de là à Paris, où il arriva le 23 février 1745, près de dix ans après en être parti (2).

1744. *Expédition du père Roman, supérieur des missions espagnoles.* Les Portugais allaient chercher des esclaves par le Rio-Négro et le Cassiquiare, dans le Haut-Orénoco, sans le connaître. De leur camp volant, composé de la troupe de rachat (*tropa de rescate*), ils excitaient les naturels à la guerre entre eux, afin d'acheter les prisonniers au parti vainqueur. Ces incursions devinrent fréquentes à partir de l'année 1737. Les Guipunarès prenaient part à ces guerres, et avaient pénétré, sous la conduite de leur fameux chef Macapu, des bords de l'Inirida au confluent de l'Atabapo et de l'Orénoco, où ils vendaient les prisonniers qu'ils ne mangeaient pas. Le père Roman, encouragé par les jésuites du Bas-Orénoco, forma la résolution de les visiter. Il partit de Carichana, sans escorte de soldats, le 4 février 1744, s'a-

(1) Rolts, *South America*, p. 478.

(1) Cette communication était regardée comme impossible par l'auteur de l'*Orinoco illustrado*, publié à Madrid en 1741.

(2) Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, par M. de La Condamine; Paris, 1745.

En 1769, madame Godin des Odonais descendit le Marañon, pour aller rejoindre son mari. Voir *Lettre de M. Godin à M. de La Condamine.*

vança jusqu'au confluent de Guaviare, de l'Atabapo et de l'Orénoco, et rencontra une grande pirogue remplie de gens vêtus à l'européenne. C'étaient des Portugais marchands d'esclaves du Rio-Négro; ils prirent à bord le père Roman, et le conduisirent par le Cassiquiare aux établissements brésiliens sur cette rivière. Celui-ci retourna ensuite par la même route chez les Indiens Salivas de Pararama, le 15 octobre 1744, après sept mois d'absence (1).

Fondation de Concepcion de Pao (*Fanum Conceptionis ad Paos*), ville du gouvernement de Barcelona, par des habitants de la Marguerite et de la Trinité, pour servir d'entrepôt de commerce entre Nuéva-Barcelona et Angostura. Elle est située à la source de la rivière de son nom, par lat. 8° 37′ N., long. 69° 84′ O. de Paris, à 152 milles S.-E. de Caracas, et 92 S.-O. de Barcelona. Population, deux mille trois cents habitants (2).

1747. *Établissement du gouvernement d'Atacamès.* En 1741, don Pédro-Vincent Maldonado, gouverneur de ce pays, fit ouvrir un chemin depuis Quito jusqu'à la rivière des Émeraudes. En 1746, il passa en Espagne pour demander les récompenses qui lui avaient été promises, et, l'année suivante, il obtint des lettres-patentes pour établir formellement Atacamès en gouvernement. Ce pays, qui avait été conquis par Sébastian de Bélalcar, resta jusqu'alors inculte et en partie inconnu (3).

1748. De nombreuses troupes de contrebandiers réussirent, pendant quelque tems, à se maintenir sur la côte du golfe de Parita (4) et à faire un commerce patent avec les Anglais, qui leur fournissaient des armes et des munitions, et même de l'artillerie. Ainsi soutenus, ils bâtirent un fort pour leur défense, et mirent en déroute un détachement du régiment de Grenade, dont ils tuèrent le chef, don Alonso de Murga. Mais ils ne tardèrent pas à recevoir un châtiment exemplaire du président don Dionisio de Alcédo.

1749. *Etablissement de Santa-Cruz de Cachipo* (*Crucipolis Nova*), province de Barcelona, par des missionnaires qui y réunirent cinq cents Caribes; ne renfermait, cinq ans après, que cent vingt de ces Indiens. (Caulin, lib. III.)

1759. *Fondation de Corona-Real* (*Regium*), ville de la province de Guiane, gouvernement de Cumana, fondée sur le bord de l'Orénoco par le vice-amiral don José de Iturriaga, et peuplée des vagabonds des provinces de Barcelona, de Vénézuéla et de Margarita; fut détruite par les Indiens Caribes. (Alcédo.) Lat., 8° N.; long., 67° S.

1764. *Fondation de San-Tomé de Angostura* (*Fanum S. Thomæ*), capitale de la Guiane, sur la rive droite de l'Orénoque, à plus de soixante-dix lieues de son embouchure (lat., 8° 8′ N.; long., 66° 26′ du méridien de Paris); à 10° E. de Bogota, par le gouverneur P. Joaquin Moréno de Mendoza, sous le nom de *San-Tomé de Nuéva-Guyana* ou *Angostura* (5).

1765. *Voyage de don Apollinario Diez* (*Laguna del Dorado*), envoyé pour découvrir les sources de l'Orénoco, qu'il trouva à l'est de l'Esméralda, où le fleuve était rempli d'écueils. Il n'apprit rien de l'existence d'un lac; et manquant de vivres, il retourna chez lui (1).

Le 1er. juin, le peuple de Quito, mécontent de l'administration préposée à la perception de l'*alcabala* et à celle des droits sur les esprits, mit le feu aux bâtiments où elle était située. Le 24 du même mois, les mutins vinrent attaquer le corrégidor et les Espagnols européens ou *chapetones*, comme ils les appelaient, et quatre cents personnes périrent dans cette sanglante affaire, qui fut définitivement apaisée par l'intervention de l'évêque et du clergé: on obtint de l'*audiencia*, au nom du roi, une amnistie générale (2).

1776. *Soulèvement des Indiens.* Don Antonio Santos et le capitaine Baréto avaient établi, avec l'aide des Maquiritares, un cordon de postes militaires sur la ligne de l'Éméralda au Rio-Crévato; c'étaient tout simplement des bâtiments à deux étages (*casas fuertes*) garnis de pierriers. Les soldats, abandonnés à eux-mêmes, exerçaient toutes sortes de vexations sur les naturels (Indiens paisibles) qui avaient leurs cultures autour des *casas fuertes*; et comme ces vexations étaient moins méthodiques, c'est-à-dire plus mal combinées que celles auxquelles les Indiens s'accoutument peu à peu dans les missions, plusieurs tribus se liguèrent, en 1779, contre les Espagnols. Dans une même nuit, tous les postes furent attaqués sur une étendue de cinquante lieues, et livrés aux flammes, et la plupart des soldats égorgés; un très petit nombre dut son salut à la pitié des femmes indiennes. On parle encore avec effroi de cette expédition nocturne; et depuis cette époque on n'a pas songé à rétablir le chemin de terre qui conduit du Haut au Bas-Orénoco (3).

1776. *Établissement du puéblo de San-Sébastian de Buéna-Vista* (*Alacria*), sous l'invocation de San-Géronimo, dans la province de Cartagéna, district de Tolu, fondé en 1776 par le gouverneur don Juan Pimiento, sur le bord de la Magdaléna, à quatre lieues de la ville de Maria (Alcédo).

Fondation de Santiago (*Jacobopolis*), située dans la province de Cartagéna, près de la rivière Cauca, quatre lieues à l'ouest de la ville de San-Bénito, par le gouverneur don Francisco Pimiento, qui y réunit les habitants de deux petits établissements.

1776. *Fondation de la ville de San-Cristoval*, sur les bords de la rivière Pichelin, dans la province de Cartagéna, district de Sinu, par le gouverneur don Juan Pimiento.

1776. *Fondation de la ville de San-Francisco*, dans les

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, lib. VIII, ch. 23. — Gili, tom. I, pag. 31.

(2) Don Juan de La Cruz a placé à tort cette ville dans la province de Vénézuéla, au sud de la ville de Valencia. M. de Humboldt observe que Alcédo, La Cruz, Almédilla et autres géographes l'ont confondue avec celle des llanos de Barcelona, de San-Juan Bautista del Pao de llanos de Caracas, ou avec le Vallé del Pao de Zarato (p. 23.). Voyez Caulin, lib. III, cap 28. — Depons, tom. III, pag. 209.

(3) De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. VI, cap. 3.

(4) Environ quarante lieues de Panama.

(5) Trois villes ont porté le nom de Saint-Thomas de la Guiane. La première fut placée vis-à-vis l'île de Faxardo, au confluent du Caréni et de l'Orénoque, et détruite en 1579 par les Hollandais, sous le commandement du capitaine Adrien Janson. La deuxième fut fondée par Antonio Barréo en 1591 *, à douze lieues E. de l'embouchure du Caréni.

Les rues de *San-Tomé* sont bien alignées, et la plupart parallèles au cours de la rivière. Les maisons en sont élevées, et la plupart en pierre **. Population en 1768, cinq cents habitants; en 1780, mille cinq cent treize; en 1800, six mille six cents ***.

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, lib. VIII, cap. 24, pag. 580.

(2) *Révolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, tom. II, année 1765.

(3) De Humboldt, liv. VIII, chap. 24, pag. 575.

* Et non en 1586, comme le disent la plupart des auteurs.

** Caulin, pag. 175. — Depons, tom. III, pag. 254.

*** De Humboldt, pag. 635 et 647.

montagnes du district de la ville de Maria, dans la province de Cartagéna, par le gouverneur don Juan Pimiento.

1779-1787. *Révolte de Socorro et de plusieurs autres provinces.* Cette année, le gouvernement espagnol forma le projet d'augmenter les revenus publics (*rentas reales*) de la Nouvelle-Grenade. Mécontent de l'administration fiscale du vice-roi don Manuel-Antonio Florez, il nomma don Juan Gutierrez de Piñérez régent de l'audience de Santa-Fé, et inspecteur général des *rentas*, et ordonna au vice-roi de ne rien faire à cet égard sans avoir obtenu le consentement de Piñérez. Ce dernier, qui ne songeait qu'à remplir le trésor royal, commença par établir l'*estancos* ou monopole du tabac et des liqueurs spiritueuses, et des droits sur divers autres articles. Ces exactions portèrent la ruine dans plusieurs familles. Cependant, la guerre venant à éclater entre l'Espagne et l'Angleterre, le vice-roi fut obligé de se rendre à Cartagéna pour pourvoir à la défense des côtes, et à l'exécution des ordres de la Cour de Madrid. Dans son absence, Piñérez mit à exécution son nouveau sistème financier, et couvrit la Grenade de ses nombreux agents. Indigné de leurs vexations, le peuple des provinces de Socorro, Simacota, Mogotès et de Charala, leva l'étendard de la révolte et se donna pour chefs *don Francisco Berbéo*, *don Salvador Plata*, *don Francisco Rosillo*, *et don José-Antonio Monsalvé*, qui prirent le titre de capitaines-généraux. Ces chefs, investis chacun d'une autorité égale, formaient le Conseil suprême de la guerre (*supremo consejo de guerra*). L'exemple de Socorro fut bientôt suivi par les habitants des provinces de Tunja et de Pamplona, et ceux des llanos ou plaines de Casanare et de Maracaïbo jusqu'aux confins de Truxillo : on déposa les gouverneurs, les corrégidors et agents royaux dans toutes les cités, villes et villages, et on leur substitua des capitaines-généraux et autres officiers élus par le peuple et subordonnés au *généralissimo* de Socorro. Vers ce tems, la nouvelle de l'insurrection de l'inca Tupac Amaru, qui avait été proclamé roi du Pérou dans le puéblo de Silos, près de Pamplona, et par les naturels de la province de Casanare, vint donner une nouvelle impulsion à la révolte. *Don Joaquin de la Barréra*, capitaine de la garde du vice-roi, et l'oidor *don José Osorio*, partirent de Santa-Fé avec une centaine de soldats et deux cents fusils destinés à armer les fidèles vassaux du roi qu'ils rencontreraient sur leur route. Les habitants de Socorro, informés de leur approche, envoyèrent à leur rencontre mille cinq cents hommes armés de piques, de frondes et de bâtons, sous les ordres de *don Ignacio Calviño* et *don Antonio-José Araqué*. Ceux-ci étant arrivés en présence des troupes de Barréra, dans la paroisse de *Puenté-Réal*, le sommèrent de se retirer; son armée, saisie d'épouvante, mit bas les armes le 8 mai, et fut conduite à Chichinquira, où l'oidor mourut peu après de ses infirmités, et Barréra recouvra la liberté.

Cette nouvelle répandit la terreur à Santa-Fé, dont on avait retiré toutes les troupes pour renforcer la garnison de Cartagéna, que les Anglais bloquaient alors par mer. Les autorités décidèrent donc, le 12 mai, que Piñérez se retirerait à Cartagéna, qu'on réduirait certains droits, et qu'on en abolirait d'autres; et l'archevêque de Santa-Fé, les oidors et alcades ayant été suppliés d'employer leur influence pour pacifier les *communéros*, se rendirent à Zipaquira. Berbéo, généralissime de ces derniers, se trouvait alors à la tête de quatre mille hommes au *puéblo d'Enemocon*, où il reçut les propositions pacifiques de l'archevêque et des autres commissaires; les ayant communiquées à ses principaux subordonnés et aux capitaines de Tunja, il transporta son camp dans le voisinage de Zipaquira, à huit lieues de la capitale, où le nombre de ses partisans s'éleva en peu de jours à seize ou dix-huit mille, tous armés de piques, de bâtons et de frondes; deux ou trois cents seulement avaient des fusils et quelques munitions. Après de longues contestations, Berbéo et ses compagnons acceptèrent la capitulation offerte par l'archevêque, et l'on signa de part et d'autre, le 7 juin 1781, un traité en trente-cinq articles (1), dans lequel furent stipulées l'expulsion du régent Piñérez, l'abolition de sa charge et la suppression de tous les droits vexatoires.

Ce traité fut ratifié, de la manière la plus solennelle, par le serment des chefs et des capitaines du puéblo, et par celui de l'archevêque et des commissaires; l'on chanta un *Te Deum* en mémoire de l'événement, et l'on délivra copie du traité à chacun des soixante capitaines du puéblo qui y prirent part. L'archevêque et six missionnaires capucins partirent ensuite pour le Socorro, avec Berbéo, à l'effet d'apaiser l'esprit révolutionnaire qui y régnait.

Sur ces entrefaites, le vice-roi, qui se trouvait à Cartagéna, détacha mille cinq cents hommes de la garnison de cette place, aux ordres du colonel don *José Pernet*, pour les envoyer au secours de la capitale; toutefois, au moment où cette expédition allait mettre à la voile, il reçut avis de la capitulation de Zipaquira. Sachant que les *communéros* manquaient d'armes, il fit dire au cabildo de Socorro qu'il désapprouvait le traité, parce que plusieurs de ses articles étaient dérogatoires à la souveraineté. Cette résolution ne fut connue des *communéros* que deux mois après la dispersion de leurs troupes; néanmoins, de nouvelles commotions eurent lieu dans la province de Socorro et sur divers autres points, et les habitants, transportés de fureur, demandèrent à grands cris un chef pour les conduire à Santa-Fé : il ne tarda pas à s'en présenter un redoutable.

José-Antonio Galan, natif de Charala, avait toujours tenu la campagne. Après avoir soulevé les provinces de Mariquita et de Neiva, il se mit à parcourir les puéblos du nord, et serait parvenu à y allumer la guerre, sans l'influence de l'archevêque Gongora, qui avait pacifié le Socorro, le Tunja et le Casanare, et publié, le 20 octobre, un pardon général pour tous les crimes commis pendant l'insurrection, à condition que les *communéros* mettraient bas les armes et resteraient paisiblement dans leurs foyers. L'arrestation de Galan et de quelques-uns de ses partisans, qui eut lieu vers la fin de l'année, dans le voisinage d'Onzaga, calma momentanément le tumulte. Traduits devant l'audience, le 30 janvier 1782, ils furent déclarés coupables de trahison et condamnés à être pendus. On coupa leurs corps par quartiers, et on envoya leurs têtes, leurs bras et leurs jambes à Socorro, Charala et Mogotès, pour y être exposés sur les places publiques. On confisqua leurs biens, on rasa leurs maisons et on déclara leur postérité infâme. D'autres allèrent terminer leurs jours dans les présides d'Afrique.

Cependant le rétablissement des monopoles éprouva de la résistance sur plusieurs points; et le docteur Pérédo, lieutenant-gouverneur de Popayau, qui se rendit à cet effet à Pasto, y fut assassiné dans un soulèvement populaire. Le cabinet de Madrid, tout en approuvant les actes et la conduite de l'archevêque et de l'audience royale, se réserva le droit de punir de mort les auteurs de l'insurrection. On n'accorda la vie qu'à Berbéo, auquel on se contenta de reti-

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, etc; *Documentos*, tom. VIII; *Capitulaciones exigidas por los comuneros de la Nueva Granada al gobierno español, en 7 de junio de 1781.*

rer le titre de *mestre-de-camp*, qu'il avait obtenu par la capitulation.

La Cour ôta la vice-royauté à Florez pour la donner, le 20 mars, au maréchal-de-camp *don José Pimiento*, gouverneur de Cartagéna, qui mourut à Santa-Fé quatre jours après son arrivée. L'audience royale prit alors les rênes du gouvernement, de concert avec Piñérez; mais, par un décret royal du 15 juin, l'archevêque don Antonio Caballéro y Gongora fut investi provisoirement de l'autorité militaire, ecclésiastique et civile. Pendant l'administration active de ce prélat, des mineurs furent introduits dans le pays, une chaire de mathématiques fut fondée dans l'université, et il chargea d'une expédition botanique le célèbre naturaliste *José-Célestino Mutis*, qui reçut ensuite la sanction de la Cour de Madrid, laquelle lui conféra le titre de *director de la espedicion botanica de la America septentrional*. Peu de tems après, il partit pour Cartagéna (1784), à l'effet de défendre les provinces maritimes contre les attaques des Anglais, et réduisit la côte de Darien, sur une étendue de quarante lieues, depuis le golfe de ce nom ou d'Urabá, jusque près de Portobélo. Les Indiens avaient détruit tous les établissements espagnols dans ces parages, et le vice-roi fut forcé d'envoyer contre eux plusieurs expéditions aux ordres du maréchal *Arevalo*. Celui-ci les soumit, et y forma les colonies (*poblacionès*) de *Carolina*, de *Caïman*, de *Concépcion* et de *Mundingallas*. Une nouvelle révolte des naturels fut réprimée peu après, et les principaux caciques, s'étant rendus à Cartagéna le 21 juin 1787, jurèrent fidélité au roi d'Espagne, et signèrent des traités avec le vice-roi. Ces établissements toutefois ne prospérèrent point, tant à cause de l'insalubrité du climat que des hostilités continuelles des indigènes (1).

1788. *Sédition des moines* (*alboroto de los frailes*). Les religieux franciscains établis dans la Guiane ayant conçu le projet de se rendre indépendants du collége de Piritú, à Nuéva-Barcelona, cinq ou six moines du Haut-Orénoco, du Cassiquiare et du Rio-Négro partirent pour San-Fernando de Atabapo, à l'effet de pourvoir au remplacement du nouveau président des missions de Saint-François Guttierrez de Aguiléra. Ils firent en même tems arrêter l'ancien et le conduisirent à Esméralda, où ils le jetèrent en prison. Toutefois, un des révoltés craignant de ne pas réussir à former une république à part, alla secrètement à Piritú, révéla l'intention de ses confrères et fut chargé de les arrêter. Les deux principaux chefs furent embarqués à Angostura pour être jugés en Espagne; mais le navire à bord duquel ils se trouvaient ayant relâché à l'île de la Trinidad, le gouverneur s'intéressa en leur faveur et les renvoya à leurs missions (2).

1789. *Fondation de San-Fernando de Apure*, sur la rivière du même nom, par des habitants de la ville de Guanare, dans la province de Vénézuéla. La situation en est avantageuse pour le commerce, et, durant la saison des pluies, de gros bâtiments peuvent y remonter depuis l'Angostura et par le Rio-Santo-Domingo jusqu'à Torunos, port de la ville de Barinas. Population, six mille âmes.

1794. Plusieurs jeunes gens de familles distinguées de Santa-Fé de Bogota (3) avaient formé entre eux une sorte d'association secrète, dont le but était d'établir l'indépendance de leur pays; mais leur opinion ayant été connue du gouvernement, ils furent arrêtés et envoyés en Espagne. L'un d'eux, don A. Nariño (1), réussit à s'évader de Cadix, se rendit à Paris, et de là à Londres, où il arriva en 1796, dans le tems où le ministre Pitt s'occupait sérieusement des moyens d'émanciper les colonies espagnoles. Nariño revint à la Nouvelle-Grenade, afin de mettre ce projet à exécution; mais il fut saisi et jeté en prison.

1797. *Conspiration de Vénézuéla*. Trois prisonniers d'État espagnols, qui avaient été déportés à Caracas à cause de leurs principes révolutionnaires, furent débarqués à *La Guayra* pour être renfermés le reste de leurs jours dans les casemates de cette ville. L'un d'eux, nommé *Picornel*, était doué d'une éloquence remarquable, et avait été surnommé par ses compatriotes le *Mirabeau espagnol*. Les deux autres étaient aussi des hommes d'un rare mérite. Les officiers commis à leur garde eurent pitié d'eux, et leur permettaient de sortir de leurs cachots, où le thermomètre de Réaumur se soutenait ordinairement à 30°, pour prendre l'air. De son côté, le gouverneur, ne voyant aucun inconvénient à ce qu'ils reçussent la visite des habitants, n'y mettait aucun obstacle, et finit même par leur donner le fort pour prison. Il en résulta que les prisonniers acquirent bientôt l'estime générale, et que, découvrant dans les bourgeois, les prêtres et les moines mêmes, une opposition bien prononcée contre l'administration de la colonie, ils les déterminèrent à la renverser, à y substituer un gouvernement républicain, et à inviter les autres provinces à suivre leur exemple.

Deux habitants natifs de Caracas, l'un, nommé *Joseph de España*, corrégidor de Macuto, et l'autre, *Manuel Gual* (2), capitaine du génie, se chargèrent de révolutionner le pays. Ces conjurés étaient des hommes recommandables par leur naissance, leur fortune et leurs vertus. Ils ne voulaient que s'emparer des chefs du gouvernement et les traiter avec égard. Ils savaient que le capitaine général Pédro Carbonell s'était prononcé avec force contre les criantes exactions auxquelles la colonie avait été en proie, et ne devaient lui faire aucun mal. L'élargissement des prisonniers fut le premier objet dont s'occupèrent les conjurés, et ils y réussirent d'autant plus facilement, que leurs gardiens étaient entrés dans le complot. Le 14 juillet 1797 fut le jour fixé pour lever l'étendard de l'indépendance; mais, le 13 au soir, un des conjurés, saisi de crainte, dénonça la conspiration au gouvernement, qui arrêta aussitôt tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir pris part, tant à la Guayra qu'à Caracas. España et Gual, qui étaient à la Guayra, furent avertis à tems pour s'évader. Ils se sauvèrent dans une barque à Caracas, et passèrent de là à la Trinidad, où se trouvaient déjà les trois prisonniers d'État, dont l'un, devenu fou, y mourut.

Le nombre des personnes emprisonnées pour cette conspiration fut de soixante-douze. Le gouverneur expédia un aviso en Espagne pour la faire connaître au roi, qui ordonna d'user de clémence envers les coupables et de les envoyer en Espagne. Les administrateurs, toutefois, craignant qu'ils n'y révélassent leurs exactions, firent traîner le procès en longueur, sans s'inquiéter des ordres du roi.

Cependant Joseph de España, ne pouvant supporter plus long-tems l'éloignement de sa femme et de ses enfants, partit secrètement pour Caracas, où il resta quelque tems caché chez un ami. Sa retraite néanmoins ne tarda pas à être

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 1. Ce soulèvement eut lieu au moment même où les Américains du nord secouaient le joug de l'Angleterre.

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VIII, chap. 24, pag. 545.

(3) Duran, Cabal, Cortès, Umaña, Nariño, Zéa (depuis ministre auprès de plusieurs Cours d'Europe), et autres.

(1) Le même qui a joué un rôle important dans la révolution.

(2) Fils de don Mathéo Gual, qui défendit la Guayra avec tant de bravoure en 1743.

découverte, et il fut pris. Sur ces entrefaites, un nouveau capitaine-général, Miguel Guévarra de Vasconcellos, arriva à Caracas, et fit reprendre le procès d'España. Ceci excita une grande fermentation dans le pays. Mais Vasconcellos, cédant à l'influence de perfides conseillers, et surtout de l'auditeur de guerre Juan Jurado, redoubla de sévérité. Sept des accusés furent condamnés à mort, l'un d'eux par contumace. Cinq subirent leur peine à la Guayra, dans les premiers jours de mai 1799, et Joseph de España fut écartelé à Caracas le 8 du même mois. Conduit au supplice, dit M. de Humboldt, il vit approcher la mort avec le courage d'un homme né pour exécuter de grandes choses. Trente-trois autres conjurés furent condamnés aux galères pendant un terme plus ou moins long, et les trente-deux autres, contre lesquels il n'existait pas de preuves suffisantes, furent déportés en Espagne, où le roi Charles IV les amnistia, en 1802, à condition qu'ils ne retourneraient plus dans le Vénézuéla, leur conservant néanmoins les grades et emplois qu'ils y possédaient. Sur ces soixante-douze conjurés, il y avait vingt-cinq Européens et quarante-sept créoles, ou trente-neuf blancs et trente-trois hommes de couleur, savoir : treize officiers, sous-officiers et soldats de ligne, vingt-huit officiers de milice, six employés dans les finances, vingt-trois bourgeois et artisans, et deux ecclésiastiques, dont un curé. Gual mourut à la Trinidad, en 1801, et le fils d'España passa à la Guadeloupe et de là en France (1).

Révolution de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade. Vers le tems de la contestation entre l'Espagne et l'Angleterre, concernant l'entrée de Nutka (2), le ministre anglais Pitt commença ses projets de révolutionner les colonies espagnoles dans l'Amérique. Le général *Francisco de Miranda* (3), qui avait servi en France, y concerta le plan d'émanciper son pays avec plusieurs députés du Mexique et d'autres provinces, envoyés pour cet objet. Miranda passa à Londres, chargé de faire au ministre anglais les propositions suivantes : 1°. de faire une communication par le moyen d'un canal entre l'Océan-Atlantique et la Mer-Pacifique ; 2°. de céder les Florides aux États-Unis, et de stipuler avec leur gouvernement pour le secours de dix mille hommes pour aider à établir l'indépendance de l'Amérique du sud ; 3°. le gouvernement britannique s'engagerait à fournir des vaisseaux, des troupes et des munitions. Le ministre Pitt accueillit ce projet, et proposa de lui fournir des navires et de l'argent. Miranda partit alors pour les États-Unis, où il espérait de se procurer des hommes ; il en demanda dix mille au président Adams ; mais celui-ci n'ayant pas jugé à propos de lui répondre, ce projet n'eut pas de suite.

Le 7 avril 1797, M. Dundas, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, transmit au chevalier Thomas Picton, gouverneur de l'île de la Trinité, une note officielle qui fut publiée le 7 juin suivant, sous la forme d'une proclamation, aux îles adjacentes ; elle accordait aux ports de la Trinidad le commerce direct avec ceux de la Grande-Bretagne, et remettait les relations commerciales entre les habitants de cette île et ceux de la Terre-Ferme, sur le même pied où elles étaient avant la reddition de cette île. Ceux-ci y trouvaient un entrepôt de toutes sortes de denrées, qui les mettaient à même de résister à leur gouvernement : on leur offrit en même tems des secours de toute espèce, en argent, en armes et en munitions, et on leur donnait à entendre que S. M. n'avait d'autre but que d'avancer et d'assurer leur indépendance (1).

1801. Sous l'administration de lord Sidmouth, le projet de révolutionner les colonies espagnoles fut de nouveau reproduit ; on fixa même le plan des opérations militaires et la forme du gouvernement le plus convenable à ces provinces, quand la paix d'Amiens (le 25 mars 1802) vint en arrêter l'exécution (2).

Ce projet fut encore renouvelé en 1804 par M. Pitt, chef du ministère, d'accord avec sir Thomas Popham et lord Melville ; mais la nouvelle direction qu'avaient prise les affaires d'Europe les mit dans la nécessité d'y renoncer. Miranda, n'espérant plus aucun secours d'Angleterre, se rendit encore aux États-Unis, qui étaient alors en litige avec l'Espagne pour la Louisiane ; mais, à son arrivée, il trouva toutes les difficultés aplanies entre ces deux puissances.

Miranda, voyant qu'il ne devait compter sur l'aide d'aucun gouvernement, communiqua son projet à deux négociants de New-York, le colonel *Smith* et M. *Ogden;* ceux-ci armèrent un navire, *le Léandre*, dont ils donnèrent le commandement au capitaine *Lewis*, et firent voile pour Saint-Domingue avec deux cents volontaires : un autre navire, armé de trente canons, nommé *l'Empereur,* devait

(1) Voyez Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, tom I, pag. 223 et suiv. — Le *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et de Vénézuéla*, par J.-J. Dauxion Lavaysse, t. II, pag. 108 et suiv.

(2) Voyez l'article *Californie*.

(3) Francisco de Miranda appartenait à une famille distinguée de Caracas. Il obtint le brevet de capitaine dans l'armée espagnole, à l'âge de dix-sept ans, et fit, avec les Français, la campagne d'Amérique. Frappé de l'analogie existante entre la situation politique des colonies anglaises et celles de sa patrie, il y conçut l'idée de son émancipation. S'étant retiré du service à la fin de la guerre, il visita la Grande-Bretagne et presque tous les pays du continent. En Russie, il fut présenté, par le prince Potemkin, à l'impératrice, qui l'invita fortement à rester à sa Cour. Miranda s'en excusa et lui confia le plan qu'il avait formé pour la libération de sa patrie. Cette princesse lui témoigna, dit-on, le plus vif intérêt pour le succès de son entreprise. Miranda retourna alors à Paris, et peu après partit pour Londres, où il fut présenté à M. Pitt, par son ami, le gouverneur Pownal. Il demanda le secours de ce ministre pour l'affranchissement de son pays; mais l'Espagne, ayant acquiescé aux exigences de l'Angleterre, cette démarche n'eut pas de suite. Miranda revint alors en France, dans l'espoir d'être plus heureux auprès de son gouvernement, auquel il demanda du service. Il lui proposa le projet de révolutionner l'Espagne et ses colonies, qu'il embrassa, mais qui fut abandonné sous Robespierre. Miranda, arrêté et emprisonné par ce dernier, recouvra la liberté après sa mort. Il fit à cette époque la rencontre de plusieurs députés du Mexique et d'autres provinces de l'Amérique espagnole, et retourna en Angleterre adresser de nouvelles propositions au ministère de ce pays. Miranda fut ensuite arrêté à Montaverva, dans la province de Vénézuéla, d'où il fut envoyé en Espagne et enfermé dans les cachots de Cadix. Il y mourut en 1816. Voyez la *note C.*

(1) En 1800, sous l'administration du vice-roi don Pédro Mendinuéta, il éclata une conspiration ourdie par des noirs libres, de Cartagéna, qui devaient s'emparer du fort San-Lazaro, assassiner le gouverneur et faire main basse sur le trésor royal.

Vers le même tems, il y eut aussi une émeute dans le *corrégimiento de los Pastos*. Le corrégidor Clavijo et le receveur des douanes furent barbarement assassinés auprès de l'autel d'une église dans laquelle ils s'étaient réfugiés.

Une autre révolte d'un caractère grave eut lieu dans le district de Riobamba, dans la province de Quito; mais elle fut réprimée par les autorités, et les auteurs furent punis de mort *.

(2) *Voyez* M. Waltons's *Expose on the dissensions of Spanish America*. London, 1814. *Colombia (by M. Walker)*, vol. II, chap. III.

* *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 1, par M. Restrépo.

suivre ce dernier; mais le capitaine, qui était frère de Lewis, voyant que le gouvernement des États-Unis, à l'instigation de la Cour d'Espagne, avait ordonné des poursuites contre MM. Ogden et Smith, ne crut pas devoir se rendre à sa destination.

Miranda n'avait pour une si grande entreprise que 800 livres sterling et quelques traites pour une somme peu considérable, dont le paiement n'était pas même garanti. Il avait acheté *le Léandre*, avec les munitions, pour la somme de 70,000 piastres; les agents de cette affaire furent traduits devant la Cour des États-Unis pour violation des lois, mais ils furent acquittés par le jury (1).

Miranda se rendit alors à la Trinidad, où l'amiral Cochrane, qui commandait dans ces parages, lui fournit quelques goëlettes et chaloupes canonnières. Ayant réuni quinze voiles et cinq cents volontaires, il partit, le 24 juillet 1806, pour la côte de Caracas, et arriva le 2 août suivant à la Véla de Coro, où il débarqua. Cinq cents hommes de troupes espagnoles et le même nombre d'Indiens se retirèrent après une légère résistance, et les deux forts et une batterie de vingt canons destinés à protéger le port, tombèrent au pouvoir de Miranda. Les habitants de la ville se montrant favorables à son dessein, il résolut de se rendre à Coro, qui n'était éloignée que de quinze milles, et qui comptait douze mille habitants; mais un corps considérable de troupes s'étant avancé contre lui, il gagna la côte et envoya demander du secours aux amiraux anglais *sir* Eyre, Coote et Dacres, qui étaient de station à la Jamaïque; ceux-ci lui répondirent qu'ils n'avaient aucune instruction de leur gouvernement à ce sujet. Miranda partit alors pour Oruba dans l'intention de s'emparer du fort de Rio de la Hacha, et de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts qu'il attendait de la Jamaïque.

Peu de tems après, arrivèrent un vaisseau de ligne et deux frégates que l'amiral Cochrane lui envoyait pour lui promettre de nouveaux secours; mais ayant été informé que des préliminaires de paix avaient été signés à Paris par le lord Landerdale, Miranda jugea que l'amiral ne pourrait lui tenir parole, et partit pour la Trinidad.

L'expédition dirigée par le général Whitelocke (2) contre Buénos-Ayres diminua la confiance que Miranda et ses compatriotes avaient placée dans le gouvernement de la Grande-Bretagne, et ils se sentirent peu disposés à profiter de l'invasion de la mère-patrie par Napoléon. Les provinces d'Espagne où les Français n'avaient pas encore pénétré, formèrent des assemblées appelées *juntes*, qui exerçaient l'autorité suprême; celle de Séville prit le titre de *junta suprema y gobernativa de España y de Indias*, et envoya des députés dans toutes les parties de l'Amérique du sud pour y faire reconnaître son autorité. La régence établie à Madrid par le roi Ferdinand, avant son départ pour Bayonne, envoya aussi des députés dans le même dessein : la junte des Asturies demanda également à être reconnue.

Au mois de juillet 1808, un brick, sous pavillon français, arriva avec des dépêches de Bayonne. Le capitaine *Beaver*, envoyé par le chevalier Alexandre Cochrane, arriva, presque en même tems, pour annoncer la cessation des hostilités entre la Grande Bretagne et l'Espagne. Le capitaine-général prétendit que les dépêches anglaises n'étaient pas officielles, et rendit public l'avènement de Joseph Buonaparte au trône d'Espagne. A cette nouvelle, les habitants de Caracas, au nombre de dix mille, vinrent assiéger sa maison, et demandèrent qu'on proclamât Ferdinand VII roi d'Espagne; on promit de le faire le lendemain, mais le peuple ne voulut pas attendre, et le fit proclamer le soir même par des hérauts d'armes. Les Français, publiquement insultés, furent obligés de se retirer. La populace demanda au gouverneur la tête du capitaine du brick, et accueillit le capitaine anglais comme libérateur (1).

1808-1809. L'élévation de Joseph Buonaparte à la souveraineté de l'Espagne et des Indes, l'établissement de la junte suprême de Séville, l'abdication de Charles IV et l'occupation de ses États par les Français, furent annoncés au mois d'août 1808, à Cartagéna, par don *Juan-José San-Llorenté*, capitaine de frégate, que la junte de Séville y avait envoyé à cet effet; il apporta aussi la nouvelle de l'insurrection générale de l'Espagne, de l'armistice conclu avec l'Angleterre, du résultat de la bataille de Baylen et de la capitulation du général Dupont.

L'envoyé de la junte étant arrivé à Santa-Fé, le vice-roi Amar convoqua aussitôt (le 5 septembre), dans son palais, une junte composée des membres des tribunaux civils, militaires et ecclésiastiques, des chefs des corporations et des notables de la capitale, pour leur soumettre les dépêches apportées par San-Llorenté. Il appela surtout leur attention sur une pièce du 17 juillet, où la junte retraçait les principaux événements de la révolution d'Espagne, et invitait la Nouvelle-Grenade à faire cause commune contre Napoléon, à proclamer Ferdinand VII, et à envoyer des secours en argent à son nouveau gouvernement. Le vice-roi, après avoir lu cette pièce, proposa d'adhérer à son contenu, comme le plus sûr moyen de maintenir la paix dans le pays. Les oidores et le reste de l'assemblée se rangèrent de cet avis, bien que plusieurs vissent une insulte dans le titre usurpé par la junte, sans oser cependant en hasarder la remarque, de crainte d'être accusés de trahison. Les principes de la junte de Séville étant ainsi reconnus, on expédia sur-le-champ don *Rafaël Burman* à Popayan et à Quito, avec une mission semblable à celle de San-Llorenté. Les résolutions prises par l'assemblée des notables furent bientôt rendues publiques, le peuple les accueillit avec de grandes démonstrations de joie; et des souscriptions, ouvertes sur divers points, produisirent en peu de jours 500,000 pésos, que San-Llorenté fut chargé d'offrir à la junte.

Cependant on apprit bientôt après les succès des armées françaises en Espagne, l'entrée triomphante de Napoléon à Madrid, la translation à Séville de la junte centrale d'Aranjuez, qui se composait de trente-six membres des juntes provinciales, et l'impossibilité où elle se trouvait de chasser les Français. Quelques-uns des citoyens les plus distingués de la Nouvelle-Grenade crurent l'occasion favorable de déclarer son indépendance; les Européens, au contraire, pensaient que l'Amérique du sud devait toujours rester unie à l'Espagne.

Le capitaine *don Juan Salinas*, accusé à Quito d'avoir conçu un plan de gouvernement pour les provinces méridionales, dans le cas où la métropole serait subjuguée par les Français, y fut arrêté au mois de février 1809, avec plusieurs des principaux habitants de cette ville, par ordre du président *don Manuel Urriez*, le comte *Ruiz de Castilla*. Toutefois, comme il n'existait point de preuves contre eux, on les remit peu après en liberté; ils ne sortirent de prison

(1) *History of Mirandas' attempt to effect a revolution in south America, by James Biggs'; London*, 1809.

(2) Voyez l'*Histoire de la république argentine* dans l'*Art de vérifier les dates*.

(1) Lettre du capitaine Beaver à sir Alex. Cochrane, le 19 juillet 1808.

que plus exaspérés et plus décidés à opérer une révolution. Leur projet fut soutenu par le docteur *don Juan de Dios Moralès*, ancien secrétaire de la présidence de Quito; par le docteur *don Manuel Quiroga*, *don Juan de Larréa*, le marquis de *Selva Alègre* et son frère, *don Pédro Montufar*, *don Francisco Xavier Ascasabi*, *don Pablo Arénas*, et *don Antonio Bustamente*. Moralès proposa un plan pour l'établissement d'une junte suprême de gouvernement, et Salinas ayant communiqué l'acte constitutif de la nouvelle administration à deux compagnies de vétérans en garnison à Quito, celles-ci l'approuvèrent et se prêtèrent à l'arrestation du président Ruiz de Castilla, des oïdores et de plusieurs autres officiers.

La révolution s'effectua ainsi le 10 août, sans répandre une seule goutte de sang. La junte suprême de gouvernement, dont l'autorité devait s'étendre à tout le royaume de Quito et aux provinces de Guayaquil, Popayan et Panama, fut formée des membres suivants, savoir : *don Juan Pio Montufar*, marquis de *Selva Alègre*, président; le marquis de *Solanda*, *Villa Orellana*, *Miraflorès*, *don Monuel de Larréa*, *don Manuel Sambrano*, *don Manuel Mateo*, *don Melchor Bénavidès*, et *don Juan-José Guerréro*. Don Juan de Dios Moralès fut élu ministre des relations extérieures et de la guerre; le docteur don Manuel Rodriguez Quiroga fut appelé au département de la justice, et don Juan Larréa à celui des douanes. Le lendemain, l'évêque de Quito, *don José Cuéro*, américain, et *don Andrès de Quintona*, évêque de Cuença, furent nommés membres de de la junte, et *don Vicenté Alvarez* en fut choisi secrétaire particulier. Cette assemblée prit dès lors le titre de *magestad* ou de majesté, le président celui d'*altesse sérénissime*, et les membres celui d'*excellences*. Les honoraires du président furent fixés à 6,000 pésos, et ceux de chaque membre à 2,000. On institua en même tems que la junte un sénat revêtu d'une haute autorité judiciaire, et destiné à remplacer l'ancienne audience royale. Il se composait de deux chambres, l'une civile et l'autre criminelle, ayant chacune un président, aux appointements de 2,000 pésos, et quatre sénateurs et un fiscal, à ceux de 1,500. On décréta aussi la formation d'un corps de troupes appelé *phalange*, qui devait consister en trois bataillons, et dont *Juan-Salinas* reçut le commandement.

Le serment prêté par la junte, l'armée et les corporations, était ainsi conçu : « Je jure obéissance et fidélité à » Ferdinand VII, et adhère aux principes de la junte cen- » trale; je ne reconnaîtrai jamais l'autorité de Buonaparte; je » maintiendrai pure et intacte la religion catholique, aposto- » lique et romaine, et je m'engage à faire tout le bien pos- » sible à la nation et au pays, et à observer la constitution ». Ce serment, approuvé unanimement par le peuple en *cabildo abierto*, et par la corporation de Quito, fut prêté solennellement dans la cathédrale de cette ville le 16 août 1809 (1).

Le premier soin de la junte fut d'envoyer des proclamations et des lettres circulaires aux diverses provinces de la présidence de Quito, et aux vice-royautés de Santa-Fé et du Pérou, pour les inviter à suivre son exemple. Les autorités des corrégimientos d'Ibarra, de Latacunga, d'Amboto, de Guaranda, de Riobamba et d'Alausi, formant la province de Quito, s'empressèrent d'obéir à l'invitation du nouveau gouvernement; mais il n'en fut pas de même des gouverneurs de Cuença et de Guayaquil, les colonels *don Melchor Aymerick* et *don Bartolomé Cucalon*, et de l'évêque de Cuença, qui déclarèrent leur opposition.

Le vice-roi *don Antonio Amar*, convoqua, le 4 septembre, une nouvelle assemblée des notables, composée des mêmes membres que la première, pour délibérer sur la révolution d'Espagne et la situation difficile des affaires. Le parti espagnol fut d'avis qu'on renversât le gouvernement de Quito, et qu'on employât la force s'il le fallait; mais cette fois les défenseurs de l'indépendance américaine osèrent élever la voix : ils déclarèrent approuver la révolution qui venait de s'opérer, et recommandèrent l'établissement, dans la capitale, d'une junte formée de députés élus librement par le peuple de chaque province. Les membres qui se distinguèrent le plus dans cette occasion, furent les docteurs *Camilo Torrès*, *Frutos Guttierrez*, *José-Maria Castillo*, *don José Acévédo et don José Grégorio Guttierrez*. L'assemblée se sépara sans rien décider; mais la délibération avait suffisamment instruit le vice-roi des intentions des Américains, et il résolut à tout prix de renverser le gouvernement révolutionnaire de Quito. Il transmit immédiatement au colonel *don José Dupré* l'ordre de se mettre en campagne avec trois cents fusiliers vétérans qu'il commandait, et de concerter ses opérations avec *don Miguel Tacon*, gouverneur de Popayan. Les indépendants de Santa-Fé formèrent le projet de surprendre cette troupe, et de s'emparer de ses armes; mais ils échouèrent dans l'entreprise. Amar chargea, en même tems, le marquis de San-Jorge, *don José-Maria Losano*, d'aller porter des propositions de paix au gouvernement de Quito. Plusieurs membres, voyant que les provinces voisines refusaient de les soutenir, recommandèrent le rétablissement du gouverneur; mais Moralès, Salinas et Quiroga s'y opposèrent, et ne songèrent plus qu'à lever des troupes et à se procurer des armes et des munitions pour se défendre. Ils envoyèrent cent quatorze fusils et six pièces de canon sur la route de Pasto pour servir à l'attaque de cette ville, et appelèrent aux armes mille cinq cents hommes d'infanterie et cent trente de cavalerie dans l'Otabalo, l'Ibarra et divers autres *puéblos* ou villages. Le commandement de cette force fut d'abord confié à *don Francisco Javier Ascasubi*, avec le titre de lieutenant-colonel, et peu après *don Manuel Sombrano* en fut nommé général. Ce dernier, ayant réuni sa petite armée au *puéblo* de Fulcan, entra sur le territoire de Pastos, et s'avança jusqu'au Rio Guaytara. La milice de Pasto, aux ordres de *don Grégorio Angulo*, s'approcha aussi du pont de cette rivière, et s'y tint sur la défensive. Les troupes de Quito en firent autant de leur côté.

Telle était la situation des affaires dans les premiers jours d'octobre, lorsqu'on découvrit une conspiration contre la junte. Le commandant d'Alausi, *don Antonio Péña*, intercepta des lettres de *don Pédro Calisto*, régidor de Quito, dans lesquelles il demandait des secours à Aymerick pour renverser le gouvernement révolutionnaire. Les corrégidors de plusieurs villes se prononcèrent en faveur de l'ancien régime, et le 9 octobre une contre-révolution eut lieu dans toute la partie méridionale du royaume. La junte, toutefois, tint ferme, bien que plusieurs membres fussent d'avis qu'elle cessât ses fonctions, et entre autres le président marquis de *Selva Alègre*, qui se démit de sa charge. *Don José Guerréro* le remplaça. Sur ces entrefaites, on apprit à Quito la défaite de l'expédition contre Pasto. Cent quarante hommes, qui défendaient le défilé de Tunès avec trois canons, quatorze fusils, quelques pistolets et des lances, furent surpris par deux cents ennemis commandés par *don Miguel Niéto Polo*, qui tuèrent plusieurs soldats et en pri-

(1) Voyez *Révolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, tom. VII, pag. 74, n°. 4. *Actas de instalacion de la primera junta de Quito y otros documentos que ella circulo.*

rent plus de cent avec leurs armes et leurs munitions; les autres furent alors saisis d'une terreur panique : les royalistes les poursuivirent, les dispersèrent complètement et s'emparèrent de leur chef Ascasubi.

Dans cet état de choses, la junte crut devoir se dissoudre; mais auparavant son président Guerréro signa une convention avec le comte Ruiz, en vertu de laquelle il devait reprendre le gouvernement, mais à la condition de recréer la junte, et d'intercéder auprès du roi et du vice-roi pour que les auteurs de la révolution ne fussent inquiétés ni dans leurs personnes, ni dans leurs emplois, ni dans leurs propriétés. Toutefois, à peine le comte fut-il rétabli, qu'appelant les troupes à son secours, il résolut de punir les insurgés, et ordonna des poursuites contre tous ceux qui avaient pris part à la révolte (4 décembre). L'oidor *Fuertès* fut nommé juge, et *Aréchaga* fiscal ou accusateur. Moralès, Salinas, Quiroga et plus de soixante autres personnes furent arrêtés et entassés dans d'affreux cachots avec les plus grands criminels; en peu de tems la procédure comprit plus de quatre cents familles. Aréchaga prononça la peine de mort et de confiscation contre les principaux auteurs de la révolte, et celle de la prison contre les autres, et transmit sa décision à Santa-Fé, pour qu'elle reçût l'approbation du vice-roi.

Cependant Fuertès et Aréchaga, soutenus d'environ mille cinq cents hommes arrivés de Lima, le 22 juillet 1810, sous la conduite de *don Manuel Arredondo*, tenaient les habitants de Quito dans des alarmes continuelles par le récit de prétendues conspirations ayant pour but la délivrance des détenus, et le capitaine espagnol *don Fernando Barrantès* ordonna de mettre à mort quiconque oserait l'entreprendre. Malgré cette menace, trois hommes déterminés, armés seulement de couteaux, attaquèrent, dans la nuit du 2 août, la garde de la ville, qui se composait de six hommes, d'un capitaine et d'un autre officier de Lima, en tuèrent un et en blessèrent un autre; et, ouvrant les portes de la prison, rendirent la liberté aux militaires qui avaient pris part à la révolution du 10 août 1809. Il s'ensuivit un tumulte affreux, dans lequel les soldats de la garnison eurent le dessus : ivres de sang, ils se répandirent dans les cachots, égorgèrent Moralès, Salinas, Quiroga, Ascasubi et vingt-quatre autres prisonniers, et les ayant dépouillés, exercèrent sur leurs corps toutes sortes d'indignités; ils parcoururent ensuite les rues les armes à la main, assassinèrent tous les habitants qu'ils rencontrèrent, sans distinction de sexe ni d'âge, livrèrent au pillage les maisons des riches, et brisèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. On estima le butin qu'ils firent à plus de 300,000 *pésos. Don Luis Cifuentès* et *don Manuel Bonilla* en perdirent chacun 50,000. Les habitants du quartier San-Roque attaquèrent les troupes avec des lances, des bâtons et des pierres, et en tuèrent un bon nombre.

Cependant, le récit exagéré des assassinats et du pillage de Quito, répandu à dessein dans la province, excita l'indignation des habitants, qui jurèrent vengeance contre les autorités de la ville qui avaient souffert les désordres du 2 août. Le président et l'audience jugèrent alors convenable de convoquer, pour le 4 août, une assemblée générale des autorités civiles et ecclésiastiques, et des notables citoyens, pour délibérer sur les moyens de rétablir la tranquillité publique. Il y fut convenu de remettre en possession de leur liberté, droits et honneurs, tous ceux qui avaient pris part à la révolte du 10 août 1809, de poursuivre les auteurs ou instigateurs des massacres du 2 août, d'expulser sur-le-champ les troupes de Lima, et de reconnaître don Carlos Montufar en qualité de commissaire d'Espagne. Ces résolutions reçurent toute la publicité possible, et l'évêque et le clergé employèrent tous leurs efforts à calmer l'effervescence populaire (1).

Les affaires de Quito, les arrestations arbitraires de personnages distingués, sur plusieurs points de la Nouvelle-Grenade, et les actes et l'adresse de la junte d'Espagne, détruisirent la confiance du peuple pour les autorités; et les feuilles publiques démontrèrent avec beaucoup d'habileté la nécessité d'établir des juntes. Ce fut le docteur *Camilo Torrès* qui donna la première impulsion à ce mouvement, en fesant voir l'injustice de n'accorder qu'un seul député pour tout le royaume (2).

La junte centrale de l'Espagne avait décrété (1er. janvier) qu'on choisirait parmi les créoles, résidant alors dans ce royaume, des membres suppléants jusqu'à l'arrivée de véritables représentants. Mais, tandis que l'Espagne devait nommer cent députés, il n'y en avait que vingt-quatre pour l'Amérique, et élus par les cabildos ou corporations (3).

Le vice-roi avait reconnu l'autorité de la régence, comme représentant de Ferdinand VII. Vers ce tems, arrivèrent à Cartagéna (mai) don *Antonio Villavicencio* et don *Carlos Montufar*, envoyés par cette assemblée avec le titre de commissaires royaux, pour soutenir son autorité dans la Nouvelle-Grenade. Le premier était natif de Santa-Fé, et l'autre, de Quito, et fils du marquis de Salva Alègre. L'esprit public était alors vivement excité à Cartagéna par les différends du cabildo et du gouverneur chef de l'escadre, don *Francisco Montès*, qui voulait rétablir la tranquillité au moyen de la terreur. Le syndic procureur-général, don *José Antonio Ayos*, proposa de former une junte provinciale à l'instar de celle de Cadix. Cela donna lieu à de nouvelles dissensions, et le cabildo décida enfin qu'en vertu d'une loi des Indes (4), toutes les fois que le pays était en danger, le pouvoir appartenait au gouverneur et au cabildo. On nomma deux députés ou adjoints au gouverneur : c'étaient don *Antonio Narvaez*, représentant de la junte centrale, et l'Européen don *Tomas Andrès Torrès;* et les autorités civiles, le corps de la milice et la marine prêtèrent serment de fidélité au nouveau gouvernement. Montès, toutefois, ayant refusé d'y souscrire, le cabildo, aidé du peuple et des troupes, l'arrêta avec son secrétaire don *Antonio Merlano*, et les embarqua pour la Havane, sans qu'il y eût ni mouvement populaire, ni effusion de sang.

Sur ces entrefaites, deux jeunes gens de la province de Socorro, don *José-Maria Rosillo* et don *Vicenté Caděna*, et don *Carlos Salgar*, de la ville de Jiron, s'étant rendus dans les *llanos* de Casanare, pour y opérer une révolution, furent attaqués par les troupes du roi et mis en fuite. Le gouverneur Bobadilla les ayant arrêtés, les condamna à mort, et envoya leurs têtes à Santa-Fé.

Dans la province de Pamplona, le corrégidor espagnol, don *Juan Bastus*, fut déposé par le cabildo, le 4 juillet, à la suite de démêlés qu'il eut avec quelques-unes des premières familles du pays, et il fut remplacé par une com-

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 2, et *Docum.*, n°. 5.

(2) *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII, *Documentos*, n°. 6 : *Representacion que formó el doctor Camilo Torres, para que la dirigiera el cabildo de Santa-Fe de Bogotá á la junta central de España, y que los miembros del ayuntamiento no se atrevieron á firmar; noviembre de* 1809.

(3) Voyez *Real decreto del consejo de regencia de España, é Indias, dada en la isla de Leon, á* 14 *de febrero de* 1810.

(4) *Ley* 2°., *titulo* 7°., *libro* 4°.

mission de six personnes de confiance, chargées d'exercer le gouvernement au nom du vice-roi.

Le corrégidor européen de Socorro, don *José Valdez*, ayant menacé du dernier supplice plusieurs citoyens recommandables, et dressé, à l'aide de ses alcades, des listes de proscription, ne tarda pas à éprouver le même sort. Le 9 juillet, plusieurs paysans qui passaient dans les rues près de la maison du corrégidor, furent attaqués par les soldats de la garde, qui tuèrent dix de ces malheureux. Le lendemain, Valdez et sa petite troupe se renfermèrent dans le couvent des capucins, où ils furent bientôt assiégés par un rassemblement de plus de huit mille individus. Au moment où ceux-ci se disposaient à l'escalade, il se rendit à discrétion avec deux officiers et quatre-vingts soldats. Le cabildo s'adjoignit alors un Conseil, composé de six des principaux habitants de la province, adressa à l'audience un exposé des motifs qui avaient nécessité la révolution, et recommanda, comme le plus sûr moyen de prévenir de nouvelles calamités, d'établir une junte du gouvernement dans la capitale et une autre dans chaque province (1).

Le 20 juillet, une expression indiscrète, proférée par l'espagnol don *José Llorenté*, occasiona son arrestation et excita un mouvement insurrectionnel dans la ville de Santa-Fé. Les habitants, s'étant réunis sur la place publique, demandèrent la convocation d'une assemblée générale (*cabildo abierto ó general de todos los padres de familia*), et envoyèrent à cet effet une députation au vice-roi Amar, qui s'y refusa d'abord; mais, cédant ensuite à la crainte, il consentit à la tenue d'un cabildo extraordinaire. Les débats qui eurent lieu dans cette assemblée furent marqués par une tendance toute révolutionnaire. Plus de six mille citoyens, un régiment d'infanterie, dit auxiliaire, et une compagnie d'artillerie, qu'ils avaient appelés à leur secours, passèrent la nuit sur la *plaza mayor* ou grande place; et le lendemain, le vice-roi, qui avait à sa disposition un millier de bonnes troupes, souscrivit à la demande du peuple, et ordonna l'installation immédiate d'une junte suprême du royaume. Don José Acévédo et don Miguel Montalvo obtinrent que la nomination de ses membres fût faite par les citoyens, et le vice-roi fut élu président. Le 26 juillet, la junte entra en fonctions, et reçut le serment des troupes et des autorités.

Cependant le peuple, fier de son affranchissement et du titre de souverain (*soberano*) qu'il se donna, procéda à l'arrestation de l'oidor *Alba*, du fiscal Frias, et de plusieurs autres Espagnols. Amar occupait toujours le palais vice-régal. Tout à coup le bruit se répandit qu'il méditait une contre-révolution, que les fusils de sa garde d'honneur étaient chargés à balles, et qu'il y avait un dépôt d'armes et même des canons dans son palais. A l'instant trois pièces d'artillerie furent braquées contre cet édifice, et les chefs demandèrent l'arrestation d'Amar et de sa femme, qui leur fut accordée par la junte. Trois de ces membres le conduisirent à la maison occupée par le bureau des comptes, et l'y laissèrent sous une bonne garde, et deux ecclésiastiques, également membres de cette assemblée, menèrent la vice-reine, doña *Francisca Villanova*, au couvent de Santa-Gertrudis. Le même jour, on arrêta le secrétaire du vice-roi, *Leyva*, et l'assesseur *Bierna*. La junte reconnut Ferdinand VII, et proclama son union à la couronne d'Espagne; mais elle désavoua la régence de l'île de Léon, et lui refusa toute autorité sur la Nouvelle-Grenade.

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII; *Documentos*, n°. 7°. : *Representacion que la primera junta revolucionaria del Socorro dirigió á la realaudiencia de Santa-Fé de Bogotá; 15 de julio de* 1810.

Elle reçut en même tems, à titre *d'illustres enfants du pays*, les commissaires don Antonio Villavicencio et Montufar, qui avaient manifesté des sentiments favorables à la révolution. Cette assemblée, formée alors de trente-six membres, ayant été jugée trop nombreuse pour l'expédition des affaires, fut répartie en six sections: 1°. des affaires diplomatiques et exécutives; 2°. des affaires ecclésiastiques; 3°. de la justice et du gouvernement; 4°. de la guerre; 5°. des douanes; 6°. du commerce (1).

Le 29 juillet, la junte adressa une circulaire aux députés des provinces pour les inviter à former un gouvernement provisoire, et à maintenir l'union de la Nouvelle-Grenade. Elle recommanda aussi à la junte des représentants des provinces, la convocation d'une assemblée générale des cortès de tout le royaume, pour aviser aux moyens de conserver leur religion, leur roi et leur patrie. Chaque province devait y envoyer un député, et le nombre en fut porté à vingt-deux, bien qu'il n'y eût guère que dix-huit ou dix-neuf provinces (2).

Le gouvernement, jaloux d'apaiser les inquiétudes du peuple, envoya, le 1er. août, comme otages à Cartagéna, les oidores *Herréra*, *Carrion* et *Mancilla*. Alva et Frias furent relégués à Socorro, où ils furent détenus pendant plusieurs mois, et bannis ensuite de la Nouvelle-Grenade. Dans tous les mouvements populaires de la capitale, aucun Espagnol ne perdit la vie. Une dispute, qui eut lieu, à cette époque, entre un paysan et un garde du roi, occasiona un violent tumulte. Le peuple alla chercher le vice-roi et son épouse, et les conduisit en prison. Dans le trajet, cette dernière, grossièrement insultée par un attroupement de femmes, fit preuve de beaucoup de courage et de fermeté; et si son mari, dit l'historien Restrépo, en eût montré autant, la révolution ne se fût pas accomplie si facilement. Le lendemain 14, se tint une assemblée (*cabildo abierto*) des notables et des pères de famille de la ville. On y désapprouva l'emprisonnement d'Amar et de doña *Francisca*. Ramenés à leur palais, la junte les fit partir sous escorte, le jour suivant, pour Cartagéna, où ils s'embarquèrent pour l'Espagne.

La nouvelle du massacre des indépendants du midi plongea toute la ville dans le deuil. Le peuple résolut d'éterniser la mémoire de Moralès, Salinas, Quiroga, Ascasubi, et des vingt-quatre autres martirs de la liberté; et la même résolution fut prise par les indépendants de Caracas.

(1) La première section se composait du vice-président don *José-Miguel Pey*, don *José Acévédo*, don *Miguel Pombo*, don *Frutos Guttierrez*, secrétaire, et de don *Camilo Torrez*, secrétaire; la deuxième, de l'archidiacre doctor *Juan-Bautista Pey*, du doctor *Andrés Rosillo*, du chanoine don *Martin Jil*, du frère *Diégo Padilla*, de don *Francisco-Javier Gomez*, du doctor *Juan-Népomucéno Azuéro*, et de don *Nicolas Omaña*, secrétaire; la troisième, des docteurs *Tomas Ténorio*, *Joaquin Camacho*, *Emigdio Bénitez*, *Ignacio Herréra*, *Antonio Moralès*, secrétaire, don *Luis Caycédo* et don *Jéronimo Mendosa*; la quatrième, du colonel don *José-Maria Molédo*, du capitaine don *Antonio Baraya*, don *Francisco Moralès*, et don *José Santa-Maria*, secrétaire; la cinquième, de don *Manuel-Bernardo de Alvarez*, don *Pédro Groot*, don *Manuel Pombo*, don *José Paris*, et don *Luis Azuola*, secrétaire; la sixième, de don *Juan Gomez*, don *Justo Castro*, don *Fernando Benjumen*, don *José Ortéga*, don *Juan-Manuel Torrijos*, don *Sinforoso Matias* et don *José-Maria Dominguez*, secrétaire. Les membres don *Juan-Népomucéno Lago* et don *Francisco Suescun* furent nommés alcades ordinaires.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII; *Documentos*, n°. 8°.; *Documentos sobre la revolution de Santa-Fé de Bogotá; Convocatoria circular á las provincias de la Nueva-Granada. Santa-Fé, 29 de julio de* 1810.

Cependant, la nouvelle de la révolution de Santa-Fé et la déposition du vice-roi et des principales autorités se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toutes les provinces. Cartagéna s'empressa d'établir une junte indépendante, semblable à celle de la capitale.

Alors la junte désavoua l'autorité de la régence de Cadix, et publia un manifeste invitant les provinces de la Nouvelle-Grenade à envoyer des représentants à Bogota, pour former un congrès et établir un gouvernement durant la captivité du roi. Les provinces de Tunja, Pamplona, Casanare, Cartagéna, Socorro, Antioquia, Citara ou Choco, Néiva et Mariquita, accédèrent au nouvel ordre de choses. Santa-Marta montra d'abord la même disposition, mais le parti royaliste ayant excité un mouvement populaire, réussit ensuite à établir une junte opposée à la révolution.

1810. Le vice-roi Cisnéros, informé de l'invasion de l'Andalousie par les Français, et de la dissolution de la junte centrale, crut devoir convoquer un congrès à l'effet de prendre des mesures de précaution. Alors un grand nombre d'habitants de Caracas adressèrent une pétition au capitaine-général *Casas*, pour demander l'établissement d'une junte à l'instar de celle d'Espagne. Bien que les principes énoncés dans la pétition fussent conformes aux lois existantes, et que les signatures appartinssent aux familles les plus respectables de la ville, ils furent arrêtés, mais on ne tarda pas à les relâcher (1).

Le 19 avril, jour du Jeudi-Saint, il éclata une insurrection à la tête de laquelle se plaça l'évêque de Sarragosse. Les troupes firent cause commune avec le peuple. Le capitaine-général, don *Vicente Emparan*, fut arrêté, au moment où il allait entrer à l'église, et forcé de se rendre au milieu des membres du cabildo réunis en assemblée, et d'y résigner son commandement. Une junte suprême fut instituée, avec le titre de *junte suprême pour la conservation des droits de Ferdinand VII dans les provinces de Vénézuéla*. Elle publia un manifeste, le 29 avril, décréta l'abolition de l'*alcabala* ou droit sur les denrées de première nécessité, tribut payé par les Indiens, qu'elle déclara aussi exemts de la taxe de capitation. Elle supprima la traite des noirs, et déclara libre le commerce et l'agriculture (2).

A l'exemple de la capitale, les autres villes nommèrent chacune une junte. Maracaïbo et Coro furent les seules qui s'y refusèrent. Le gouverneur de cette première ville, don *Fernando Miyarès*, ne se contenta pas de refuser toute participation aux actes de la junte de Caracas, mais il maltraita les députés qu'elle lui envoya; ces derniers furent ensuite emprisonnés par *Cévallos*, commandant de Coro, et de là envoyés à Porto-Rico, où ils furent rendus à la liberté à la demande de sir Alexandre Cochrane.

En même tems, la junte députa don *Télesforo Orca* aux États-Unis, et don *Luis-Lopez Mendez* et don *Simon Bolivar* en Angleterre, pour réclamer l'appui de ces deux puissances, et faire avec elles des traités de commerce. Le gouvernement britannique promet de garder une exacte neutralité entre l'Espagne et l'Amérique insurgée, à condition que les nouveaux gouvernements qui venaient de s'organiser agiraient au nom de Ferdinand VII. A sa restauration, ce monarque conclut avec le prince régent d'Angleterre un traité par lequel ce dernier s'engageait à ne pas aider les indépendants, et à ne pas permettre à ses sujets de leur donner du secours.

(1) C'était le marquis del Toro, le marquis de Casa-Léon, le comte de Tobar, le comte de Saint-Xavier et autres.

(2) Voyez la proclamation et les remontrances adressées aux cortès par les députés d'Amérique, au mois d'août 1811.

La junte suprême, conservatrice des droits de Ferdinand VII, à Caracas, adressa, le 10 mai, une réponse au ministre d'Espagne, contenant des plaintes amères contre cette Cour.

La même junte écrivit une lettre, le 1er. juin, au roi d'Angleterre, pour lui demander de la recevoir sous sa protection (1). Le ministre anglais, dans sa réponse, le 9 juin, au gouverneur de Curaçoa, qui avait demandé des instructions concernant l'affaire de Vénézuéla, assura que l'objet de S. M. Britannique était d'aider de tous ses moyens les efforts d'un peuple brave, loyal et généreux, contre l'usurpation tyrannique de la France, et d'étendre, s'il était possible, l'indépendance de la monarchie espagnole dans toutes les parties du monde (2).

La junte suprême de Caracas, dont les actes furent rendus au nom de Ferdinand VII, instruisit la régence d'Espagne de tout ce qui s'était passé, et offrit en même tems de l'aider à chasser les Français d'Espagne (3).

5 août. La junte (4) formée à Cartagéna (5) reconnut l'autorité suprême de la régence d'Espagne, à condition que le gouvernement intérieur du pays serait confié aux naturels.

La régence d'Espagne considéra ces innovations comme des actes de rébellion, et déclara (10 août) en état de blocus le plus rigoureux tous les ports de Caracas, excepté Maracaïbo, et envoya don *Antonio-Ignacio de Cortabarria*, membre du Conseil des Indes, en qualité de commissaire royal, à Porto-Rico, pour réduire à l'obéissance la province de Vénézuéla. Cette ordonnance ne servit qu'à augmenter l'esprit d'hostilité manifesté contre la mère-patrie, et de hâter la déclaration d'indépendance et de confédération de Vénézuéla. Elle eut lieu le 31 août, comprenant les provinces de Caracas, Cumana, Barinas, Margarita, Barcelona, Mérida et Truxillo.

La junte de Cartagéna, assurant que la révolution de Bogota avait rompu les liens qui unissent les provinces à leur capitale, publia un manifeste, le 19 septembre, pour inviter les provinces de la Nouvelle-Grenade à former un gouvernement fédéral, reconnaissant à chacune le droit d'établir le gouvernement qui lui plairait. Ceci décida plusieurs villes des provinces à se constituer en provinces distinctes. De ce nombre furent San-Gil, chef-lieu du département de Socorro; Giron, de la province de Pamplona; et Mompox, dans celle de Cartagéna. Cette dernière ville ayant nommé une junte, et envoyé des députés au congrès de la Nouvelle-Grenade, le gouvernement de Cartagéna fit marcher contre elle *D. N. Ayas*, avec quelques troupes, et cette ville fut bientôt forcée de reconnaître la suzeraineté de Cartagéna.

Le 15 octobre, l'assemblée des cortès, par un décret daté de l'île de Léon, confirma et sanctionna la déclaration de la

(1) *Exposé de Walton*; *appendice*, doc. F.

(2) Lettre de lord Liverpool, adressée au gouverneur de Curaçoa, pour engager les habitants de Caracas à reconnaître l'autorité de la régence d'Espagne. Voyez *Correo del Orinoco*, n°. 7°. *Propuestas hechas por los comicionados de Venezuela*, *en Londres con las respuestas respectivas del ministerio britanico*.

(3) Lettre au marquis de Las Hormazas, ministre d'Espagne. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient déjà fourni plus de 90,000,000 de piastres pour subvenir aux frais de la guerre.

(4) Elle se composait des membres de la municipalité et des députés élus par le peuple et envoyés par les autres municipalités de la province.

(5) La population de la province était de deux cent dix mille habitants, et celle de la ville, de seize mille.

junte centrale, que les colonies espagnoles dans les deux hémisphères ne formaient qu'une seule et même monarchie et que les natifs des diverses parties de cette monarchie, soit en Europe, soit dans le Nouveau-Monde, ont tous les mêmes droits.

Vers la fin de ce mois, le commissaire royal Cortabarria arriva à Porto-Rico, à l'effet de pacifier Vénézuéla. Il y trouva trois commissaires envoyés par la junte de Maracaïbo; ce qui l'engagea à suspendre le blocus, et à ouvrir, par l'entremise de l'amiral anglais, sir Alexandre Cochrane, des communications avec les insurgés.

Le gouverneur de Maracaïbo fut nommé capitaine-général par la régence. La junte suprême, craignant d'être inquiétée par Miyarès, envoya contre lui des troupes sous les ordres de del Toro. Le général entra sur le territoire de Coro, le 10 novembre, mais le manque de vivres le força bientôt de retourner sur ses pas.

Dans le mois de décembre, le congrès se réunit à Bogota; la divergence d'opinion des députés élus par les départements, qui veulent devenir provinces indépendantes, empêcha d'abord les délibérations; et sur l'avis du secrétaire don A. Nariño, la session fut ajournée.

1811. Au commencement de cette année, le gouverneur espagnol de la province de Popayan, don *N. Tacon*, fit assembler les principaux habitants, qui demandèrent la formation d'une junte populaire: il la fit dissoudre. Ensuite il marcha contre le nouveau gouvernement de Santa-Fé; il rencontra un corps armé, sous les ordres de don *A. Baraya*; celui-ci le défit dans un combat qui eut lieu sur les bords de la rivière Palace, à trois lieues de la ville de Popayan. Ce dernier s'était sauvé à Los Bastos; mais, ne pouvant y réunir des forces suffisantes pour résister à l'armée envoyée de Santa-Fé, il donna la liberté à tous les esclaves qui abandonneraient leurs maîtres pour suivre ses drapeaux.

Une assemblée de trente-quatre députés élus par les habitants de Cartagéna rédige une constitution particulière. La junte de cette ville fait (1er. février) une adresse aux cortès d'Espagne. La junte de Bogota (le 22 février), affiliée avec celle de Caracas, annonce sa résolution de ne pas abandonner la cause de la liberté.

Le 2 mars 1811, le congrès général, composé de cinquante députés nommés par les colléges électoraux à raison de un par vingt mille habitants, ouvrit sa session, et, le 5 juillet suivant, il proclama son indépendance.

Le 5 juillet, *acte d'indépendance des provinces unies de Caracas, Cumana, Barinas, Margarita, Barcelona, Mérida et Truxillo, formant la confédération américaine de Vénézuéla* (1).

Les représentants, réunis en congrès, établirent que, depuis le 19 avril 1810, ils sont en pleine et absolue possession de leurs droits, en raison des événements de Bayonne et de l'occupation du trône d'Espagne par droit de conquête et de l'établissement d'une nouvelle dinastie constituée sans leur consentement. Sans faire ici la longue énumération des calamités, des injures et des privations de toute espèce qui ont accablé les descendants des anciens conquérants de l'Amérique, pendant les trois cents années de la domination espagnole, nous nous bornerons aux faits authentiques et patents. Il est contraire à toute idée d'ordre que tant de contrées, d'une étendue aussi immense et d'une population si considérable, dépendent d'une péninsule reléguée à l'un des coins de l'Europe. Les traités et abdication de Bayonne, les révolutions de l'Escurial, et les ordres du lieutenant du roi, le duc de Berg, envoyés en Amérique, suffisent pour remettre en vigueur des droits qui, jusqu'à présent, avaient été sacrifiés au désir de maintenir l'intégralité de la monarchie espagnole. Vénézuéla fut la première à reconnaître, à défendre cette intégralité et à ne pas abandonner la cause de ses frères, tant qu'il resta quelque espérance de salut. Mais l'Amérique, appelée à un nouvel ordre de choses, pouvait et devait se charger du soin de régler sa propre destinée.

Malgré nos protestations, la modération et la générosité de nos demandes et l'inviolabilité de nos principes, nous avons été déclarés rebelles. Nos ports sont bloqués; la guerre est allumée contre nous, des agents sont envoyés dans notre sein pour y fomenter les discordes civiles, et s'efforcent de nous discréditer chez les autres nations européennes, en mendiant leur secours pour nous opprimer. En conséquence, nous, les représentants des provinces de Vénézuéla, prenant l'Être suprême à témoin de la justice de notre cause et de la droiture de nos intentions, implorons sa divine protection, et déclarons à la face de l'univers qu'à partir de ce jour ces provinces forment un État souverain et indépendant, dégagé de toute obéissance et soumission envers l'Espagne, et qu'en cette qualité d'État libre et constitué, elles ont le pouvoir de se donner la forme de gouvernement qu'elles jugeront le plus convenable au bonheur des citoyens, et d'agir comme toutes les autres nations souveraines et indépendantes. Donné au palais fédéral de Caracas. Signé par Juan Antonio-Rodriguez Dominiquez, président; Luis-Ignacio Mendoza, vice-président; Francisco Isnardy, secrétaire, et trente-huit députés.

Le général espagnol don *Vicenté Emparan*, étant arrivé à Caracas, où il avait été envoyé en qualité de capitaine-général de Vénézuéla, d'abord par le roi Joseph et ensuite par la junte centrale, s'occupait de faire reconnaître la nouvelle dinastie dans son commandement.

Les habitants de Valencia, aidés de quelques troupes espagnoles, se déclarèrent contre le gouvernement de Caracas. Les royalistes voulurent former une province séparée de Valencia, éloignée de trente-huit lieues de Caracas. Le nouveau gouvernement fit marcher contre eux des troupes, sous le commandement du marquis del Toro, qui fut bientôt remplacé par Miranda. Ce général, s'étant approché de Valencia, le 13 août, à la tête de deux mille six cents hommes, défit les postes avancés et la flotille sur le lac, força la citadelle qui dominait la ville, battit les Valenciens près de leurs postes et vers la grande place où ils perdirent le reste de leur artillerie; mais il fut ensuite repoussé à son tour et forcé de se retirer à Mariana, quatre lieues de Caracas, abandonnant les canons qu'il avait pris, à cause du feu meurtrier dirigé sur lui des toits et des croisées des maisons. Cependant, ayant doublé ses forces, il attaqua la ville une seconde fois et la força de capituler. La garnison était forte de sept cents hommes de troupes régulières.

En même tems, le colonel *Bolivar* (1) et *Mentino* s'empa-

(1) Coro et Maracaïbo, encore au pouvoir des royalistes, ne fesaient point partie de la confédération.

(1) Simon Bolivar est né à Caracas, le 24 juillet 1783, et appartient à une famille fort distinguée. Lorsqu'il eut terminé son éducation, il se rendit en Europe, et épousa, à Madrid, la fille de don N. Toro, oncle du marquis de Toro, de Caracas. Sa femme étant morte peu après son retour en Amérique, il visite de nouveau l'Europe, et se trouvait à Paris à l'époque où Napoléon fut élevé au trône impérial. Après l'installation de la suprême junte de Vénézuéla, il fut nommé colonel du corps de don Luis Lopez Mendez, et envoyé à Londres pour négocier avec le gouverne-

rèrent de Puerto-Cabello, et forcèrent le capitaine-général à se retirer dans le petit fort de la presqu'île de Coro. Ces succès déjouèrent le plan que le général espagnol avait formé de marcher avec quatre mille hommes contre la ville du même nom.

Le 20 septembre, le commissaire royal Antonio-Ignacio de Cortabarria publia une adresse aux habitants des provinces de Caracas, Bariñas, Cumana et Nuéva-Barcelona, pour faire voir l'injustice de l'acte du 5 juillet dernier (1).

Le 11 novembre, la junte de Cartagéna proclame son indépendance, et annule le tribunal de l'inquisition.

Le congrès s'assembla une deuxième fois (le 27 novembre), et conclut un pacte fédéral à Santa-Fé de Bogota, signé par les représentants des provinces de Pamplona, Néiva, Cartagéna et Antioquia, dans la Nouvelle-Grenade. Il y fut convenu que la conduite des affaires générales serait confiée à un congrès exerçant les pouvoirs législatif et exécutif, et que chaque province conserverait l'administration de ses affaires intérieures.

La rédaction de l'acte constitutionnel présentait de grandes difficultés. Miranda, élu député au congrès par le département d'Aréquita, s'attira beaucoup d'ennemis par un plan de constitution semblable à celle du gouvernement colonial d'Espagne, qu'il lui présenta. L'opposition au sistème fédéral était imposante. On jugea donc à propos d'en faire démontrer les avantages par de bons écrivains. Une série d'articles à ce sujet, rédigés par Burke, irlandais d'origine, parut dans la gazette de Caracas; et, dans le même but, il s'établit une correspondance active entre don *Ex. Ustariz*, don *T. Roscio*, et plusieurs personnes distinguées de Bogota et de l'intérieur de Vénézuéla.

Le 23 décembre, les représentants de Vénézuéla mirent la dernière main à la constitution de la république, qui est basée sur le sistème fédératif. Cette constitution forme un volume, et se divise en neuf chapitres. On choisit la ville de Valencia pour le siége du gouvernement.

Cette année, le grand-chancelier de l'empire russe, Romanzow, déclara que son gouvernement avait résolu d'admettre le pavillon colombien dans ses ports sur le même pied que celui des autres nations neutres.

1812. Au commencement de cette année, douze provinces de la Nouvelle-Grenade, y compris le Quito, qui renfermaient une population de plus d'un million trois cent mille âmes, avaient proclamé leur indépendance, sans adopter une organisation politique régulière. Nonobstant l'acte d'union, signé par les députés de cinq provinces, les gouvernements provinciaux n'agissaient point de concert entre eux. Les revenus publics, attendu l'abolition du monopole des tabacs et des liqueurs spiritueuses, ne s'élevaient guère qu'à deux millions de pésos; et toutes les troupes disciplinées qui appartenaient principalement à Cartagéna et à Cundinamarca n'excédaient pas deux mille hommes.

La province de Santa-Marta recevait des secours de Cuba, de Panama et d'Espagne, et continuait à inquiéter Cartagéna. Cette dernière s'érigea en un État indépendant, établit, le 21 janvier, une assemblée constituante, sous le nom de *convencion*, et présidée par *José-Maria del Real*. Son premier soin fut de lever des subsides pour soutenir la guerre contre Santa-Marta; elle ordonna l'émission de papier-monnaie pour la valeur de 300,000 pésos, en fit frapper 10,000 en cuivre, et appropria pour garantie du paiement 450,000 pésos provenant des deniers publics. Sur ces entrefaites, le brigadier don *Benito Pérez*, nommé vice-roi de Santa-Fé par la régence de Cadix, arriva à Portobélo de la Havane le 19 février, et partit pour Panama, où l'audience tenait ses séances. Le gouverneur de la province de Santa-Marta, aidé d'une escadre qui lui avait été envoyée de Cuba et du bataillon espagnol d'Albuéra, mit sur pied quinze cents hommes, et forma une ligne depuis Ocaña jusqu'à la ville de Santa-Marta, et battit les patriotes à Ténérife et sur plusieurs autres points.

Le 26 mars, jour du Jeudi-Saint, un violent tremblement de terre qui dura une minute 50 secondes, détruisit la ville de Caracas avec environ douze mille habitants, San-Félipe avec 6,000, La Guayra avec 8,000, Mérida et Mayquétia. Celles de Baréquisméto, de Valencia, La Victoria et plusieurs autres, furent sensiblement endommagées.

Le clergé fit croire que ce désastre était un châtiment du ciel, une manifestation de la colère de Dieu contre la constitution; et les moines chassés de leurs couvents suscitèrent une guerre civile. Afin de détruire cette impression, les indépendants, qui avaient établi le siége du gouvernement à Valencia, engagèrent quatre archevêques de cette province à publier un mandement pour annoncer que la justice divine n'avait eu en vue que la punition des crimes et des désordres qui se commettaient, et que ce tremblement de terre n'avait aucun rapport avec les réformes établies dans le Vénézuéla.

Les divisions sur le mode de gouvernement étaient toujours dans la même force. Le président Nariño parvint avec beaucoup de difficulté à faire signer à Ibagué, le 18 mai, un traité d'union par les docteurs Frutos Guttierrez et José-Maria Castillo, représentants de Pamplona et de Tunja, et par ceux de Cundinamarca. Il y fut résolu de convoquer un congrès et une grande convention de la Nouvelle-Grenade. Cet acte excita du mécontentement dans le Casanare, et le brigadier don Antonio Baraya, chef de la deuxième expédition du Cundinamarca, se détacha du gouvernement, et fit connaître sa résolution par une proclamation datée de Sogamoso, le 25 mai (1). Il s'ensuivit une guerre civile entre le Tunja et le Cundinamarca, dont les limites que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de faire connaître les détails (2).

Événements militaires. Après le tremblement de terre, un million de papier-monnaie, créé par le congrès de Vénézuéla, avait éprouvé un discrédit considérable, ce qui contribua beaucoup au succès des armes des troupes royales du général *don Domingo Montéverdé*. Le congrès, reconnaissant combien l'opinion lui était contraire, ne vit d'autre moyen de sauver la république qu'en nommant le général Miranda généralissime de l'armée et en l'investissant de la dictature.

Un corps de trois mille hommes, sous les ordres du général Moréno, était stationné sur les bords de l'Orénoco,

---

ment anglais. N'ayant pas réussi dans cette mission, il retourna à Caracas pour coopérer à établir l'indépendance absolue de sa patrie.

(1) *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tom. I; *Documentos preliminares*, pag. 78-114; *Manifiesto del comisionado regio para la pacificacion de las provincias de Venezuela, con motivo de la declaracion de independencia que los representantes de estas hicieron, el dia 5 de julio de 1811, etc.*

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, por M. Restrépo, t. IX; *Documentos*, n°. 14: *Acta por la cual el brigadier Baraya y sus oficiales se separaron del gobierno de Cundinamarca.*

(2) Voyez Restrépo, tom. IX; *Documentos*, n°. 15: *Oficio de los diputados para el congreso al presidente Nariño y su contestacion*; et n° 16: *Tratados entre el supremo poder ejecutivo de Cundinamarca y los comisionados que nombró la diputacion general de las provincias, residente en Ibagué.*

et prêt à traverser le fleuve pour aller attaquer les royalistes dans Angostura. En même tems, le colonel *Xalon*, avec un bataillon de Baréquisiméto, était resté en observation pour surveiller Coro. Les royalistes de cette dernière ville l'attaquèrent avec succès, et prirent d'assaut Carora, quoique défendu par une garnison de mille hommes. Leur force consistait seulement en trois cents hommes d'infanterie, quatorze cavaliers et trente archers indiens.

Les troupes du commandant-général don Domingo de Montéverdé s'étant avancées de Coro dans la province de Vénézuéla, le général Miranda eut ordre de marcher contre lui, à la tête de deux mille hommes; mais on avait envoyé des troupes de Barinas, de Cumana et de Caracas contre Angostura, et le général espagnol s'empara de Baréquisiméto sans éprouver aucun obstacle, et d'Araure et de San-Carlos, après une légère résistance. Ces deux dernières, situées dans les montagnes de Vénézuéla, commandaient de vastes plaines d'où elles tiraient toutes leurs provisions de bétail. Il y eut une grande désertion dans les rangs des indépendants, et les troupes envoyées contre Angostura se retiraient dans le plus grand désordre et découragées, à la veille même du triomphe. Miranda jugea prudent d'évacuer Valencia et de concentrer ses forces dans la passe de Cabréra, près du lac de Valencia, pour couvrir Caracas du côté de l'ouest. Les habitants, effrayés par le tremblement de terre, se déclarèrent en faveur des royalistes, et découvrirent à don Domingo de Montéverdé un passage par lequel il pouvait éviter ce défilé. Miranda fut alors forcé, vers la fin de juin, d'abandonner cette position et de faire sa retraite sur la Victoria, seize lieues de Caracas. Les royalistes attaquèrent son avant-garde, mais ils furent repoussés avec une perte considérable.

En même tems, la forteresse de Puerto-Cabello tomba au pouvoir des royalistes par la trahison de l'officier de garde. La défense de cette importante place avait été confiée au colonel Bolivar. Ne pouvant résister sans compromettre le salut de la ville, il fut obligé de capituler, et se retira avec la garnison à La Guayra, de là à Curaçoa, d'où il fit voile pour Cartagéna. Puerto-Cabello ouvrait une communication par mer avec Coro et Puerto-Rico, de sorte que les Espagnols purent se procurer des munitions qu'ils avaient été obligés de faire venir à grands frais de cent cinquante lieues de distance.

Montéverdé feignit un mouvement sur Valencia, et marcha sur Caracas dont les insurgés défendirent pied à pied les approches. Miranda proposa alors, le 25 juillet, une capitulation avec le général espagnol, en vertu de laquelle le fort de La Guayra et les villes de Caracas et de Barcelona furent livrés. Il fut arrêté, 1°. que la constitution des cortès d'Espagne serait aussi celle de Caracas; 2°. que personne ne serait inquiété pour ses opinions politiques; 3°. que les propriétés particulières seraient respectées; et 4°. que tous ceux qui voudraient quitter le Vénézuéla pourraient le faire librement (1). Miranda devait être transporté aux États-Unis. Il se rendit à La Guayra, afin de s'embarquer pour Cartagéna, mais, au mépris de la capitulation, il fut arrêté, emprisonné et conduit à Porto-Rico, où il recouvra momentanément sa liberté par l'influence d'un officier anglais; de là il fut envoyé à Cadix (2).

En vertu de cette capitulation, Cumana et Barcelona reconnurent l'autorité de Montéverdé. Les royalistes de Maracaïbo défirent, de leur côté, les républicains, sous don Jon-Antonio Parédès, dans la vallée de Cucuta, et purent ainsi occuper les départements de Mérida et de Truxillo.

Opérations militaires dans les provinces de Cartagéna, Santa-Marta, Popayan et Quito. Le capitaine de frégate don Domingo Montéverdé, profitant des divisions de la Nouvelle-Grenade et de la consternation dans laquelle le tremblement de terre du 26 mars avait jeté le peuple de Vénézuéla, partit de Coro avec seulement trois cents hommes, pour attaquer la partie occidentale de la province de Caracas. La trahison d'un officier subalterne, nommé *Reyes Vargas*, le rendit maître des troupes, de l'artillerie et des munitions du quartier-général de Siquisique. Il marcha de là contre San-Carlos et Valencia, et soumit l'importante province de Barinas, et celle de Truxillo et de Mérida. Les officiers et soldats patriotes qui échappèrent, se rallièrent à Cucuta, au mois de mai, et s'étant réunis aux milices et aux troupes de Pamplona, ils formèrent une division d'un peu plus de six cents hommes mal armés et indisciplinés. Attaqués, le 13 juin, par les Espagnols de Maracaïbo, aux ordres de *Ramon Corréa*, sur les hauteurs voisines de San-Antonio, où ils avaient pris position pour couvrir les vallées de Cucuta, ils furent complètement battus. Deux cents prisonniers, le même nombre de fusils et de lances et huit pièces d'artillerie furent le résultat de cette victoire.

La constitution de Cartagéna fut promulguée le 1er août, et les autorités entrèrent dans l'exercice de leurs fonctions sous les auspices les plus défavorables. Le pays, déchiré par des discordes intestines, était en guerre avec la province de Santa-Marta, et l'ennemi, maître du cours de la Magdaléna, empêchait tout commerce avec l'intérieur, excepté du côté d'Antioquia et des sabanas del Corozal. Pour comble de malheur, il y eut une dépréciation subite du papier-monnaie, dont 100 pésos ne valaient plus que 16 en or. Le président Toricès proposa un projet qui avait pour but d'encourager les étrangers à venir se fixer dans le pays. Il fut adopté. On accorda des terres à quelques-uns, et des lettres de marque à d'autres.

Sur ces entrefaites, un parti anti-indépendant se forma dans les sabanas del Corozal. Profitant de la faiblesse des troupes de Cartagéna et excité par le nouveau corrégidor, don Ignacio Muñoz, les royalistes résolurent de faire insurger les Sabanas en faveur du roi, de s'emparer de Mompox, et de marcher de là sur Cartagéna. Les curés de Simi et de Sampuez, don *Jorge* et don *Pédro-Antonio Vasquez*, furent les deux chefs de cette conspiration. La ville de Sincéléjo jura la première obéissance au roi (16 septembre); les autres imitèrent son exemple, et, en moins de quinze jours, l'autorité de Ferdinand VII fut reconnue dans tous les établissements des Sabanas, depuis Ayapel et Lorica, jusqu'à Tolu et au fort de Zispata, situé à l'embouchure du Sinu, que le gouverneur don Juan Rosado livra aux insurgés. Le commandant espagnol, don *Pédro Dominguez*, instruit de ce mouvement, leur envoya une soixantaine de fantassins, quarante fusils et un canon. Ils s'avancèrent alors vers Cartagéna, devant laquelle ils établirent une espèce de blocus, et inter-

(1) Voyez *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tom. I, *Documentos preliminares*, p. 28 54. Caracas, 1826.

(2) Il y mourut dans un cachot, au commencement de 1816. On y envoya, en même tems, quatre Américains, *P. José Cortès Madariaga*, *P.-J. Roscio*, *J. Ayala* et *R. Castillo*, et quatre Espagnols au service de la république, *Ysnardi*, *Ruiz*, *Mirès* et *Barrosa*. Les premiers, condamnés par les cortès à une détention perpétuelle dans *los presides* de Ceuta, s'en échappèrent en 1814, et se réfugièrent à Gibraltar; mais ils furent remis aux Espagnols par le gouverneur de cette place, et relâchés, en 1818, par l'intervention du gouverneur anglais. Les quatre Espagnols restèrent long-tems à Ceuta.

ceptèrent toutes les provisions qui y arrivaient par le Rio-Sinu. Dans cet état de choses, la convention députa des commissaires auprès du vice-roi Pérez, à Panama, pour lui demander un armistice et lui proposer quelques règlements commerciaux, sous la protection de sir Charles Sterling, vice-amiral de la station anglaise à la Jamaïque. Cette démarche toutefois n'eut point de succès.

Montéverdé se disposait à occuper Caracas et à détruire la confédération, lorsque les débris de quelques troupes régulières aux ordres du colonel Simon Bolivar, des deux carabaños Miguel et Fernando, et du colonel espagnol *Manuel Costez Campomanès*, arrivèrent à Cartagéna, et ranimèrent le courage de ses habitants. Ce dernier reçut le commandement d'une colonne, destinée à pacifier les Sabanas; les carabaños marchèrent contre le fort Zispata ou Sapote, et Bolivar remonta la Magdaléna.

Le 19 octobre, un corps espagnol de deux cent soixante fusiliers, aidé de neuf petits bâtiments de guerre aux ordres de don *Estéban* de Léon, ancien capitaine du Fijo de Cartagéna, attaqua l'importante ville de Mompox, mais fut repoussé avec perte, après un combat qui dura près de deux heures. La législature, pour récompenser les habitants du courage qu'ils avaient déployé dans cette occasion, décerna à Mompox le titre de *cité valeureuse*.

Le 10 septembre, le peuple et une partie des officiers de l'armée, assemblés sous la présidence de Castro, élevèrent don Antonio Nariño au pouvoir suprême, dans le Cundinamarca. Les troupes de ce dernier furent battues à Palo-Blanco, dans la province de Socorro, par l'armée du congrès, sous Barraca. Cette défaite détacha de son parti les provinces de Mariquita et de Néiva.

Le 4 octobre, après deux années de contestations violentes avec le gouvernement de Cundinamarca, le congrès de Santa-Fé se réunit dans la petite ville de Leyba. Il se composait de onze délégués (tous avocats à l'exception de deux) des provinces d'Antioquia, Cartagéna, Casanare, Cundinamarca, Pamplona, Popayan et Tunja (1). Cette assemblée déclara qu'il n'y avait d'autre autorité suprême dans la Nouvelle-Grenade que celle du congrès formé de ses députés, et qu'elle maintiendrait intacte la religion catholique, apostolique et romaine. Le docteur Camilo Torrès en fut nommé président, le docteur Juan Marimon, vice-président, et le docteur Crisanto Valenzuéla, sécrétaire. Cette confédération prit le nom de *Provincias unidas de la Nueva Granada* (2).

Le 8 octobre, le congrès refusa de reconnaître Nariño comme dictateur du Cundinamarca, et, résolu de forcer cet état à adopter le pacte d'union, il transmit ses instructions et ses ordres au *gouvernement de Cundinamarca* (*al gobierno de Cundinamarca*). Le 16, quelques troupes entrèrent à Leyba, aux cris de *mort au tyran Nariño*! Ce dernier jouissant d'une grande influence dans la Nouvelle-Grenade, la guerre civile éclata bientôt de toutes parts. Les forces de l'union consistaient en sept cents fusiliers aux ordres du maréchal-de-camp Baraya et du brigadier Joaquin Ricaurté. On les destina d'abord à marcher contre le colonel espagnol Corréa dans le Cucuta; mais, dans les circonstances actuelles, on pensa que leurs services seraient plus utiles contre Nariño, et on les fit partir avec les milices armées. Le 2 novembre, le congrès publia une proclamation aux habitants de la Nouvelle-Grenade. Le 25, il rendit un décret, dans lequel il exposait les motifs qui l'obligeaient à employer la force contre don Antonio Nariño, et proclamait ce général usurpateur et tyran de la province de Cundinamarca, et tous les individus de son parti ennemis de l'union et de la liberté de la Nouvelle-Grenade (1).

Cependant le congrès, voulant pourvoir à sa sûreté et à celle du gouvernement de l'union, partit de Leyba pour Tunja, sous la protection des troupes de cette ville et de celles de Socorro. Nariño, informé de tout ce qui venait de se passer, marcha de son côté contre Tunja, à la tête de quinze cents hommes, dont quatre-vingts seulement de troupes régulières, sous la conduite du brigadier don José de Leyva et de quelques autres officiers espagnols. Il passa par Zipaquira, Enemocon, Choconta, et par le puéblo de Ventaquémada, près duquel il rencontra, le 2 décembre, l'armée de l'union, dans un endroit appelé *Alto de la Virgen*. Cette dernière, aux ordres du brigadier Ricaurté, était forte de quinze cents hommes, et se composait de trois cent cinquante fusiliers, et le reste de cavalerie et de lanciers, avec cinq pièces de canon. Après deux heures et demie de combat, les troupes de Nariño lâchèrent pied, et se retirèrent vers Ventaquémada, laissant sur le champ de bataille une quarantaine de tués, cinquante prisonniers, dix canons, des fusils, etc. Ricaurté ne put poursuivre l'ennemi à cause du petit nombre et de la fatigue de ses soldats; mais huit jours après, s'étant réuni au général Baraya, il marcha contre le Cundinamarca, et y installa une commission nommée par le congrès (2).

Nariño concentra ses forces dans la capitale, dont il fit fortifier les principales portes, sous la direction d'un Français nommé *Bailli* et du brigadier Leyva, et posta deux cents hommes sur la colline de Monserate, qui commande Santa-Fé. Baraya entra en pourparlers avec Nariño; mais n'ayant pu en obtenir la reddition de la place, il résolut de la cerner (24 décembre) et de la prendre par famine et sans effusion de sang. Toutefois, après plusieurs escarmouches, le lieutenant-colonel *Atanacio Girardot* attaqua et enleva l'importante position de Monserate, avec trois cents soldats de ligne, et fit un bon nombre de prisonniers. Ceci jeta la consternation dans la ville; et plusieurs officiers principaux de la garnison, entre lesquels était Perry, anglais, désertèrent aux assiégeans. Nariño craignant que Santa-Fé ne fût prise d'assaut, proposa, le 6 janvier 1813, une capitulation que Baraya et Rovira refusèrent d'accepter. Le 9, ceux-ci attaquèrent la ville, avec environ trois mille hommes, la plupart de milice, mal armés. Nariño n'en avait que quinze cents à leur opposer. Après un combat de deux heures, l'artillerie de la ville, ayant pris les troupes de l'union en flanc, tira sur la colonne principale qui s'avançait par la rue du couvent des Capucins, et y mit le désordre. La déroute fut bientôt complète, et mille soldats, vingt-quatre officiers, Niño, gouverneur de Tunja, et Ordonez, député du congrès, tombèrent

(1) C'étaient don *Joaquin de Hoyos* et don *José-Maria Davila*, pour la province d'Antioquia; don *Juan Marimon y Enriquez*, pour Cartagéna; don *Juan-José de Léon*, pour le Casanare; don *Manuel-Bernardo Alvarez* et don *Luis-Eduardo Azuola*, pour le Cundinamarca; don *Camilo Torres* et don *Frutos-Joaquin Gutierrez*, pour le Pamplona; don *Andres Ordoñez y Cifuentes*, pour le Popayan; don *Joaquin Camacho* et don *José-Maria del Castillo*, pour le Tunja.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, t. IX, n°. 17: *Documentos sobre la instalacion del congreso de las provincias unidas de la Nueva-Granada*.

(1) Voyez *Revolucion de la Columbia*, t. IX, n°. 18: *Decreto del congreso de la Nueva-Granada declarando á don Antonio Nariño, usurpador y tirano*.

(2) Elle se composait de Baraya, Ricaurté, Niño et Rovira, et des députés Andrès Ordoñez, ecclésiastique, et Joaquin de Hoyos.

entre les mains de Nariño, avec vingt-six canons, trois cents fusils et une grande quantité de munitions. Girardot, qui occupait la position de Monserate avec ses trois cents hommes, ne recevant pas d'ordres de Baraya, resta tranquille à son poste durant le combat. Après la défaite, il partit pour Tunja, afin de veiller à la sûreté du congrès, et peu de tems après, les fuyards s'y réunirent au nombre d'environ quinze cents. De part et d'autre on nomma des commissaires, qui, après de longues conférences, signèrent, le 30 mars, un traité de paix et d'amitié, qui termina la seconde guerre civile. Le congrès adressa ensuite une proclamation aux habitants des diverses provinces, pour les inviter à s'armer contre l'ennemi commun (1).

Le 17 avril, la province de Cundinamarca protesta contre les résolutions prises par la junte de Santa-Fé et convoqua une assemblée de députés, qui, sous le nom de *colegio electoral constituyente*, rédigea une constitution qui fut ratifiée par une commission spécialement nommée à cet effet.

Sur ces entrefaites, D. N. Molina, nommé par la régence d'Espagne président de la junte de Quito, se présenta à la tête des troupes de Lima. La junte reconnut l'autorité de la régence, mais refusa de recevoir Molina comme président, et lui signifia l'ordre de ne pas avancer s'il ne licenciait son corps d'armée qui était sorti de Quito après le massacre du 2 août 1810. Molina, en ayant averti les cortès, reçut ordre de recourir à la force, mais il se démit du commandement.

En même tems, la junte de Quito avait levé des troupes pour se défendre contre les royalistes de Cuenca qui marchaient, ayant en tête l'évêque et plusieurs prélats, portant des drapeaux noirs et se fesant appeler les *soldats de la mort*. Les troupes de la junte, commandées par Carlos Montufar, furent complètement battues par les royalistes de cette ville. Don Toribio Montès, successeur de Molina, entra à Quito le 6 novembre, envoya des troupes à la poursuite des vaincus, et mit à mort le cinquième des habitants qui étaient restés pour garder la ville (2).

Le colonel Bolivar, ayant obtenu des autorités de Cartagéna le commandement de Barranca, sous les ordres de Labatut, tandis que cet officier poussait ses positions contre Santa-Marta (septembre), marcha contre Ténérife, dont la garnison entravait la navigation de la Haute-Magdaléna. Les Espagnols l'abandonnèrent à son approche pour se retirer dans la vallée de Dupar; leur artillerie et leurs barques tombèrent au pouvoir des indépendants (23 décembre) (3).

1813 Après la prise de Ténérife, Bolivar se dirigea sur Mompox, et dispersa plusieurs partis qui infestaient la rive orientale de la Magdaléna. Le général Labatut n'ayant point approuvé cette expédition, demanda que Bolivar fût traduit devant un Conseil de guerre; mais le gouvernement de Cartagéna refusa d'y consentir.

Les Espagnols occupaient alors Guamal, Banco et Puerto-Réal de Ocaña, dans le district de la Haute-Magdaléna; Bolivar résolut de les en chasser. Un renfort qu'il reçut de Mompox porta le nombre de ses troupes à quinze cents hommes. Le 1er. janvier 1813, il attaqua l'ennemi à Chiriguana, et le mit en fuite; il s'empara de son artillerie et de quatre bâtiments de guerre, qui y avaient été introduits par le Rio-César. Il entra ensuite sans résistance à Puerto-Réal et à Ocaña, où il fut parfaitement accueilli par les habitants. Tel fut le résultat de la campagne de Santa-Marta : quinze cents prisonniers, cent pièces de canon, des armes et des munitions de toute espèce tombèrent au pouvoir du gouvernement de Cartagéna; la navigation de la Magdaléna fut rouverte, et le commerce de l'intérieur rétabli. Les royalistes n'occupaient plus, dans la province de Santa-Marta, que la vallée de Dupar et la ville de Rio-Hacha, où plusieurs officiers s'étaient renfermés avec l'intention de continuer la guerre.

Dans le midi de la Nouvelle-Grenade, Tacon, gouverneur de Popayan, tenta vainement d'enlever la ville d'Iscuande (29 janvier), et les indépendants étaient maîtres de Tumaco, de Barbacoas et du reste de la côte de l'Océan-Pacifique; mais les habitants de Patia, encouragés par les prêtres, opposaient toujours une résistance opiniâtre. Toute la population mâle de Popayan à Suanambu était sous les armes, et la capitale, où l'on comptait beaucoup de mécontents, n'était défendue que par environ trois cents hommes aux ordres de *don José-Maria Cabal* (1). Le courage des indépendants commençait à se relever; les habitants, indignés de la sévérité des Espagnols, redoublèrent d'efforts pour reconquérir leur liberté. Don N. Mariño, avec un corps levé dans la province de Cumana, avait pris la ville de Maturin et repoussé les Espagnols dans deux attaques successives, dont la dernière avait été dirigée par Montéverdé en personne.

Bolivar, à la tête d'un corps des troupes fournies par le congrès de la Nouvelle-Grenade, traversa les Andes, se dirigeant sur Tunja et Pamplona, et s'approcha de la rivière Tachira. Le 28 février, une division espagnole de huit cents hommes aux ordres de Corréa, qui avait entrepris de reconquérir le Vénézuéla, fut complètement défaite par Bolivar sur les hauteurs de la villa de San-José de Cucuta, après un combat qui dura quatre heures. Toute l'artillerie ennemie, des fusils, des munitions et une quantité considérable de marchandises, furent les fruits de cette victoire.

Bolivar, voulant affranchir les belles vallées de Cucuta, forma le projet de chasser de Vénézuéla le général espagnol Montéverdé, qui y commandait une armée de six mille hommes. Il instruisit le congrès de ses intentions (2); et celui-ci, pour reconnaître ses services, l'éleva, le 21 mars, au rang de *brigadier dans l'armée de l'union*, et lui conféra le titre de *citoyen de la Nouvelle-Grenade*. Bolivar n'avait alors à sa disposition qu'un corps d'environ mille hommes.

Le 27 avril, quinze cents Patianos, conduits par don Antonio Ténério, régidor du cabildo de Popayan, vinrent

---

(1) *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 7.

(2) Voyez la lettre de Montès au gouverneur de Guayaquil, du 11 novembre 1812.

(3) *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tome I. *Documentos preliminares*, page 66. *Acta de la villa de Tenerife, celebrada en 24 de diciembre de 1812, con motivo de haber tomado esta plaza el coronel de ejercito, comandante en gefe de las fuerzas de Magdalena, C. Simon Bolivar con en el discurso que el mismo hizo á los ciudadanos y empleados in aquella.*

(1) Cabal avait autrefois professé la chimie à Paris.

(2) Voyez *Oficio del comandante en gefe Simon Bolivar, al gobernador presidente del estado de Cartagena, cuartel general de Cúcuta*, 2 *de marzo de* 1813. — *Proclama del mismo á los ciudadanos venezolanos de la villa de San-Antonio*, 1re *de marzo de* 1813. — *Proclama del mismo á los soldados de Cartagena y de la union*, 1re *de marzo de* 1813 : « *Soldados*, dit-il, *vuestro valor ha salvado la patria surcando los caudalosos rios del Magdalena y del Zulia : transitando por los páramos y las montañas; atravesando los desiertos; arrostrando la sed, el hambre; la insomnia; tomando las fortalesas de Tenerife, Guamal, Banco y Puerto de Ocaña : combatiendo en los campos de Chiriguaná, Alto de la Aguada, San-Cayetano y Cúcuta, reconquistando cien lugares, cinco villas y seis ciudades en la provincias de Santa-Marta y Pamplona.* » Voyez *Documentos, etc.*, t. I, page 4.

camper sur les collines d'Égido, au sud de la ville; le lendemain, ils l'attaquèrent et furent repoussés avec perte. Les assiégeants s'emparèrent toutefois des *puntos de Clune* et du pont du Cauca, et coupaient ainsi la retraite des indépendants. Sur ces entrefaites, *Alexandre Macauley*, jeune citoyen des États-Unis, qui venait d'arriver à Popayan, apercevant le désordre qui régnait parmi les Patianos, dont la plupart n'étaient armés que de lances, proposa à Cabal de surprendre leur camp. Son offre fut acceptée, et le lendemain 23 mai, à cinq heures du matin, il sortit de la ville à la tête de quatre cents hommes, et dispersa complètement l'ennemi; il marcha ensuite contre la division qui occupait le pont du Cauca, la culbuta et poursuivit les fuyards jusqu'à Tambo. Les Patianos eurent trente hommes tués et quatre-vingt-treize prisonniers. Cependant la ville de Pasto tenait toujours pour les royalistes, et don Juan-José Caycédo, qui y commandait, venait d'obtenir par une victoire la soumission de la province. Le gouvernement de Popayan ordonna à Cabal et à Macauley de marcher de ce côté; ceux-ci, étant arrivés à la montagne de Ménésès, à trois heures de Pasto, apprirent que la ville s'était rendue à Caycédo huit jours auparavant; ils retournèrent alors sur leurs pas, et le 1er. juillet ils perdirent trente-sept hommes en passant le Rio-Juanambu.

Le 4 mai, *Antonio-Nicolas Briceño*, natif de Truxillo, forma un corps de cavalerie indépendante, dans la province de Barinas, composée d'étrangers, promit la liberté aux esclaves qui tueraient leurs maîtres, et fit une guerre d'extermination aux Espagnols. Attaqué près de Guadalito par un corps de quinze cents hommes, tous ses gens furent tués ou pris, à l'exception d'une vingtaine qui parvinrent à gagner San-Cristobal. Briceño, seize de ses officiers et huit personnes des plus respectables de Barinas, furent fusillés dans cette ville comme traîtres, par ordre du commandant espagnol don Antonio Tiscar (1).

Bolivar, ayant laissé des forces suffisantes dans les vallées de Cucuta pour les garantir de l'invasion des troupes de Maracaïbo, partit de San-Cristobal le 13 mai, avec un peu plus de quinze cents hommes, et prit possession du département de Mérida, après avoir battu l'ennemi à la Grita. Les habitants de Mérida l'accueillirent comme un libérateur, et consentirent à rétablir le gouvernement républicain de la province sur le pied où il était avant l'arrivée de Montéverdé (2).

L'avant-garde de Bolivar, commandée par le lieutenant-colonel *Atanacio Girardot*, entra sans résistance à Truxillo, et les faibles débris de la division de Corréa s'embarquèrent à Moporo pour Maracaïbo. Il y avait encore dans le Carache environ quatre cents fantassins et cinquante cavaliers aux ordres de l'Espagnol *Cañas;* Girardot marcha contre lui, le défit complètement à Agua de Obispos, lui prit cent prisonniers, des fusils, toutes ses munitions et son artillerie; le reste s'enfuit dans les bois. Cette victoire affranchit entièrement les provinces de Truxillo et de Mérida. De son côté, Bolivar, avec une force qui s'accroissait à chaque instant, marcha sur Caracas en traversant le département de Truxillo et la province de Barinas. Arrivant à Niquitao le 2 juin, il y battit les Espagnols, leur prit quatre cent cinquante hommes, un grand nombre de fusils, toute leur artillerie et leurs munitions. Ceux qui échappèrent au carnage périrent de faim ou de froid sur les sommets glacés des Andes. La défaite de la division de Tiscar, commandée par Yanez, Bovès et autres chefs, qui occupaient les plaines élevées de Vénézuéla, suivit de près celle de Niquitao, et il en résulta pour les indépendants une occasion de force considérable (1). Cependant, Bolivar ayant été informé du malheureux sort de Briceño et de ses compagnons, et des cruautés exercées par les Espagnols, rendit les deux terribles décrets, l'un à Mérida le 8 juin, l'autre à Truxillo le 15 juillet, par lesquels il déclara guerre à mort (*guerra à muerte*) à tous les Espagnols ennemis de la république qui tomberaient entre ses mains (2); mais cette menace ne fut réalisée que dans quelques circonstances.

Dans une de ces dernières affaires, la cavalerie de Montéverdé passa aux indépendants; le général se retira avec les débris de ses troupes dans Puerto-Cabello. Bolivar avança alors rapidement sur Caracas. Le gouverneur de cette ville, incapable de la défendre, convoqua une assemblée ou junte composée des membres de l'*audiencia*, du clergé et des officiers de la garnison, laquelle consentit à préparer une capitulation qui fut acceptée. Bolivar s'engagea à ne rechercher personne pour ses opinions, et à laisser à tout le monde la liberté de quitter Vénézuéla avec ses propriétés. Le gouverneur, sans même attendre la ratification du traité, s'embarqua pour La Guayra, emportant avec lui le trésor public et laissant quinze cents Espagnols à la merci du vainqueur. La capitulation fut envoyée à Montéverdé, toujours retiré dans Puerto-Cabello; mais il refusa de la signer, disant qu'il était indigne de la nation espagnole de traiter avec des rebelles. Le 4 août, Bolivar fit son entrée publique dans la ville de Caracas au milieu d'une brillante réception (3).

Mariño, poursuivant le cours de ses succès, avait obtenu plusieurs avantages dans les provinces orientales, et toutes celles de Vénézuéla étaient de nouveau au pouvoir des indépendants, à l'exception de Puerto-Cabello, où Montéverdé tenait encore. Bolivar envoya proposer à ce dernier un échange de prisonniers, qu'il refusa. Le général espagnol, ayant reçu un renfort de douze cents hommes venant de la Péninsule, attaqua les indépendants à Aqua-Calienté; mais il fut complètement défait : un grand nombre d'Espagnols furent pris ou tués. Montéverdé ayant lui-même été blessé, revint à Puerto-Cabello, qui tenait toujours pour l'Espagne.

Le commandement des troupes royales fut alors confié à *Salomon*, qui fit saisir un prêtre, nommé *Salvador Garcia*, envoyé par Bolivar comme parlementaire, et le retint dans les cachots de la forteresse. Salomon ayant été remplacé par *Iztuéta*, ce dernier fit placer les prisonniers de manière à ce quils fussent exposés au feu des assiégeants. Les

(1) Voyez *Revolucion, etc*, t. IX; *Documentos*, n°. 19; *Oficios* (du 4 mars, 8 avril, 1er et 8 mai) *del general Bolivar al congreso de la Nueva-Granada y al presidente de Cundinamarca, sobre la campaña de Venezuela, en* 1813.

(2) *Proclama del congreso de la Nueva-Granada, con motivo de la expedicion sobre Venezuela, al mundo del general Bolivar. Tunja*, 20 *de mayo de* 1813. *Camilo Torres, presidente.*

(1) *Proclama del general en gefe del ejercito libertador de Venezuela à los Venezolanos de Trugillo*, 15 *de junio de* 1813.— *Proclama à los Españoles y Canarias*, 28 *de junio de* 1813.

(2) *Voyez* Restrépo, *Hist.*, tome IX. — *Documentos, etc.*, n°. 20.

(3) Voyez *Documentos, etc.*, tome Ier. pag. 17-41. *Capitulacion concluida entre el general en gefe del ejercito de la union, y los enviados por el gobierno de Caracas y su cuerpo capitular y mision relativa à su aprobacion por el general don Domingo Monteverde. — Manifiesto del general en gefe del ejercito libertador à sus conciudadanos. Caracas*, 9 *de agosto de* 1813. — *Proclama excitando à los Venezolanos al sostenimiento de la guerra con sus bienes y personas*, 11 *de agosto de* 1813.

indépendants usèrent de représailles. Le siége de Puerto-Cabello fut alors poursuivi avec activité par terre et par mer ; on parvint à s'emparer de la plus grande partie de la ville, mais la citadelle continua à se défendre.

Bolivar publia une proclamation, le 16 août, pour inviter les étrangers de toutes les nations à venir s'établir dans les provinces de Vénézuéla, où ils jouiront de la protection du gouvernement; ceux qui s'enrôlaient pour sa défense devenaient citoyens de droit, et leurs services devaient être récompensés (1).

Sur ces entrefaites, Montès, président de Quito, réunit dans le Pasto un corps de quinze cents fusiliers, bien pourvu d'artillerie, qu'il destinait à la conquête de la Nouvelle-Grenade. Le brigadier *don Juan Samaño*, qui en prit le commandement, partit dans les premiers jours de juin pour Popayan, où se trouvaient trois cents hommes mal armés, aux ordres du colonel *José-Ignacio Rodriguez* (2). Samaño lui offrit une capitulation qu'il rejeta, aimant mieux évacuer la ville et se retirer dans la vallée de Cauca. Les Espagnols s'emparèrent de Popayan et poursuivirent les patriotes jusqu'à Candélaria, où ceux-ci se dispersèrent, et laissèrent Samoño maître de Cali, Buga et plusieurs autres villes de la province.

Un corps de cent cinquante hommes, commandé par un Français, le lieutenant-colonel *Manuel de Servier* (3), qui avait marché contre Samaño, fut défait et dispersé dans les montagnes de Pologordo. Samaño prit alors possession de la province de Popayan (8 août), et se dirigea ensuite sur Cartago; les chefs indépendants se réfugièrent à Antioquia et à Santa-Fé.

Bataille de Calivio. Nariño, nommé général des patriotes, s'avança vers le midi, et réunit en son camp de Bajo Palace environ dix-huit cents hommes. Au mois de janvier, il attaqua, à Calivio, l'armée de Samaño, qui était forte de deux mille hommes; et, après un combat de trois heures, la défit et la dispersa. Trois cent soixante soldats et huit officiers ennemis restèrent sur le champ de bataille, et quatre-vingt-six, dont six officiers, furent faits prisonniers. Assin, second général espagnol, y fut tué. Huit canons, deux cents fusils et toutes sortes de munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui eut seulement cinquante hommes hors de combat; Samaño s'enfuit à Pasto pour réunir de nouvelles forces (4).

Cabal, appelé à la présidence de la junte de Popayan en remplacement de Caycédo, réunit six cents hommes, dont trois cent cinquante fusiliers bien pourvus d'artillerie et de munitions, aux troupes qui revenaient des bords de l'Océan-Pacifique, et en confia le commandement à Macaulay. Celui-ci se mit en marche dans la direction de Pasto, le 6 juillet, enleva le formidable passage de Juanambu, et se disposait à donner l'assaut à l'Egido de Pasto, lorsqu'on lui proposa un armistice et un échange de prisonniers, qu'il accepta à la suggestion de Caycédo, que les royalistes avaient remis en liberté. Macaulay leva son camp et prit la direction de Popayan; mais environné à Catambuco par un corps nombreux de l'ennemi, sur l'invitation de Caycédo, il proposa une capitulation qui fut agréée. Cependant, le commandant de Pasto, don Francisco Delgado, informé de la situation des indépendants, tomba sur eux à l'improviste au mépris de la suspension d'armes, en tua cent quatre-vingts dans leur camp et fit quatre cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le président Caycédo et tous les officiers. Macaulay, qui était parvenu à se sauver, fut arrêté deux jours après par les Indiens de Buésaco, et mis à mort par les royalistes de Pasto (1).

Le 27 août, les indépendants de Popayan, ayant appris que trois mille hommes de Pasto marchaient contre eux, abandonnèrent la ville et se retirèrent dans la vallée de Cauca. La junte se transporta à Quilichao, où elle nomma *Masuéra* dictateur. Cabal, appelé au commandement en chef de l'armée, établit son quartier-général à Obéjas; et, le 9 octobre, le colonel Rodriguez reprit la capitale avec environ trois cents hommes.

Dans le midi, le président Molina leva à Cuenca un corps de dix-sept cents hommes pour opérer contre Quito, et en donna le commandement au lieutenant-colonel Valle. La junte de cette ville envoya à leur rencontre une armée supérieure en nombre, aux ordres de don Francisco Caldéron. Les deux partis en vinrent aux mains à Atar ou Verdélonia, le 26 juin : les troupes de Cuenca battirent d'abord en retraite; mais ayant tué, dans le désordre, une cinquantaine de soldats de Quito, ceux-ci perdirent courage et abandonnèrent leurs officiers, laissant sur le champ de bataille dix-sept canons, des munitions et tout leur bagage.

Vers ce tems, le maréchal-de-camp *don Toribio Montès*, nommé président et commandant-général des provinces de Quito par la régence de Cadix, arriva de Guayaquil à Lima; il en partit aussitôt pour Guaranda, le 9 juillet, avec six cents miliciens de Guayaquil, et plus de trois cents vétérans du corps royal de Lima. De son côté, la division de Cuenca, commandée par don Juan Samaño, s'avançait sur Riobamba. Les patriotes de Quito, ayant voulu arrêter l'avant-garde de Montès au puéblo de San-Miguel, furent repoussés avec perte; ils se retirèrent alors sur Ambato et Mocha, où ils concentrèrent leurs forces à l'embouchure des deux routes qui conduisent de Guaranda et de Cuenca à Quito. Montès, après sa jonction à Riobamba avec la division de Cuenca, se trouvait à la tête de deux mille hommes, dont quinze cent cinquante d'infanterie, et quatre cent cinquante dragons, avec onze pièces de canon. Les indépendants comptaient à peine mille hommes armés de fusils; ils avaient un nombre assez considérable d'Indiens à pied et à cheval, armés de lances, et présentaient un effectif d'environ six mille hommes, postés dans une situation excellente et garnie de six batteries. Montès, toutefois, n'hésita pas à les attaquer (2 septembre), les chassa de leur position, leur tua soixante-cinq hommes, et leur prit sept canons et quantité de munitions de guerre et de bouche. Les fuyards gagnèrent les forts de Jalupana et de Santa-Rosa, dont les remparts avaient été à dessein hérissés d'artillerie pour couvrir la capitale.

Le 23 octobre, Montès partit de Latacunga, et se mit en marche sur Quito. Pour éviter ces forts, il quitta la route royale et prenant son chemin à travers les Cordilières, il passa par le puéblo de Saguisili, le cabo Alaosi et Chisinché; suivit ensuite le penchant des montagnes neigeuses, pénétra dans le Marchaché, longea le cratère du volcan de Ninahuilca, et établit son camp sur les hauteurs de Bélen ou de Turubamba, non loin de Pichincha. Cette marche à travers des déserts et d'affreux précipices, et qui dura neuf jours,

(1) *Invitacion á los extrangeros de cualquiera nacion que sean, para que vengan á establecerse en la provincia de Venezuela.*

(2) Dit Mosca, parce qu'il était indigène du plateau de Bogota.

(3) Ancien noble et émigré français qui était allé offrir son épée aux indépendants.

(4) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 9.

(1) Voyez la *note D*.

ne peut se comparer qu'au passage des Alpes par l'armée française.

Les patriotes avaient concentré toutes leurs forces dans la capitale. Elles montaient à plus de six mille hommes, dont une grande partie de cavalerie, avec une artillerie nombreuse, mais mal servie. Ils avaient aussi bien fortifié le *cerro* de Panécillo à San-Sébastian et le détour qu'y décrit la Magdaléna. Montès, s'étant avancé jusqu'au pont de la *Calzada*, envoya sommer la ville de se rendre. Le colonel Carlos Montufar (1), qui y commandait, ayant répondu qu'elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, Montès l'attaqua sur trois points (3 novembre), et s'empara, après trois heures de combat, des positions de Panécillo, de la Magdaléna et de San-Sébastian. La perte des indépendants fut de cinquante-trois tués, et celle des royalistes de quinze tués et de soixante-quinze blessés. Vingt-cinq pièces de canon, cent fusils, trois cents paires de pistolets et beaucoup de lances et d'effets, tombèrent au pouvoir de ces derniers. Le lendemain, l'armée royale entra dans la ville, où il n'était pas resté un seul habitant. Les troupes, aux ordres de Montufar et de Caldéron, opérèrent leur retraite sur Ibarra, ville située au nord de la capitale, où se retirèrent aussi la plupart des membres du gouvernement, l'évêque et une foule d'autres personnes. Le colonel don Juan Samaño, qui les poursuivit avec une colonne de quinze cents fantassins, de cent cavaliers et deux canons, les culbuta d'abord à San-Antonio et ensuite à la ville d'Ibarra, où il fit prisonniers les principaux chefs. Les indépendants perdirent dans ces deux combats une centaine d'hommes tués, douze pièces d'artillerie, quatre cent six fusils, et une quantité d'autres armes et de munitions. Ce fut ainsi que la vaste province de Quito, où l'on comptait plus de trois cent cinquante mille âmes, fut conquise par une armée de deux mille hommes (2).

Le 7 novembre, un Français, nommé *Pédro Labatut*, à la tête de deux cents miliciens, la plupart de Barranguilla, et secondé de deux *lanchas* et autres petits bâtiments, prit d'assaut les fortes positions de Sitio-Nuévo, Palmar et Sitio-Viéjo, et s'empara de seize pièces de canon, d'une quantité considérable de munitions et de quatre *bongos* armés. Enflé par ce succès, il attaqua, le 18, et enleva, avec trois cent quarante hommes, l'importante position de Guaimuro, où les Espagnols abandonnèrent leur artillerie, des munitions, quatre *bongos* armés et une *lancha*. Ces victoires valurent à Labatut le gouvernement de la province et le commandement en chef de la Magdaléna.

De son côté, Miguel Carabaño, étant arrivé à l'embouchure du Sinu avec cent cinquante hommes et quelques petits navires, attaqua par terre et par mer le fort de Zispata, qui se rendit le 26 novembre. Après cet événement, les habitants de Sinu reconnurent de nouveau l'autorité de Cartagéna.

Labatut, poursuivant le cours de ses succès, chassa les royalistes du *cerro* de San-Antonio et d'autres positions fortes et avantageuses dans la Basse-Magdaléna. Il marcha ensuite contre Santa-Marta, où il fut joint par les indépendants de cette province; et le gouverneur, désespérant de pouvoir tenir la place, s'embarqua avec les autorités et la garnison à bord de quelques vaisseaux de guerre et de transports qui s'y trouvaient, et firent voile pour Portobélo. Labatut entra à Santa-Marta sans résistance et accorda une amnistie générale aux habitants. Ainsi, en moins de deux mois, la capitale et la majeure partie de la province furent délivrées par une colonne d'un peu plus de quinze cents hommes.

(1) Ce jeune officier américain, fils du marquis de Selva Alègre, avait fait la guerre en Espagne.

(2) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 5.

Le 6, le général Bolivar décréta la peine de mort contre les traîtres; et le 20, il publia à Valencia une exposition de la conduite du commandant espagnol Montéverdé durant l'année de sa domination dans la province de Vénézuéla (1).

Le 2 octobre, la régence d'Espagne désapprouva les mesures rigoureuses de Montéverdé; mais le ministre de la guerre, don Juan O'Donoju, dans son rapport aux cortès sur la situation des colonies espagnoles, se plaignait au contraire de l'indulgence montrée aux insurgés de Caracas.

Le 14, le titre de *libertador* est conféré au brigadier C. Simon Bolivar, par les autorités et la municipalité de Caracas (2). Le 22, institution de l'ordre militaire du libérateur de Vénézuéla.

Les royalistes de Coro, renforcés par quelques troupes de Puerto-Rico, entrèrent en campagne, sous le commandement de Céballos, et ayant pénétré sur le territoire de Caracas, ils mirent en déroute, le 10 novembre, un corps d'indépendants à Baréquisiméto; mais Bolivar ne leur permit pas de profiter de leur victoire: il les battit, le 5 décembre, à Vigirima, Barbuta et Araure, et fut salué du nom de *el libertador de Venezuela*.

Le 26 décembre, la municipalité de Caracas s'adresse au congrès de la Nouvelle-Grenade pour recommander l'union entre cette république et Vénézuéla.

Le 4 septembre, le gouverneur de Curaçoa, J. Hodgson, s'adresse au général Bolivar en faveur des Espagnols européens enfermés dans la prison de La Guayra et de Caracas; le général lui répond, le 2, de son quartier-général de Valencia. Il commence par développer les causes qui devaient justifier la conduite qu'il tient malgré lui à l'égard des Espagnols. Il rappelle, qu'en 1810, le gouvernement de la Péninsule étant renversé par les Français, Vénézuéla fut la première province qui institua une junte pour conserver les droits de Ferdinand VII, et qui offrait aux émigrés un asile contre les troubles qui déchiraient la mère-patrie; que la révolution s'opéra par la force des choses, sans effusion de sang et sans aucun acte de vengeance, qui n'eût été qu'une juste représaille des outrages et de la tirannie sous lesquels l'Amérique gémit pendant trois siècles. Comment cette modération a-t-elle été reconnue? Lorsqu'en 1812 une capitulation assurait aux Espagnols la possession de tout le territoire indépendant de Vénézuéla, et que le peuple annonçait, par sa tranquille soumission, qu'il renonçait à ses droits politiques; lorsque Montéverdé lui-même fesait devant les Vénézuélians assemblés le serment d'accomplir les engagements qu'il avait pris, l'infraction la plus atroce était évidente. Les villes étaient pillées et les habitations brûlées, le sexe outragé, la population presque entière plongée dans des cachots infects, et exposée à la brutalité d'une soldatesque effrénée et des agents les plus vils; des victimes sans nombre étaient envoyées à la mort, sans qu'aucun crime leur fût imputé. «Cependant,» continue Bolivar, «quand les troupes de la Nouvelle-Grenade vinrent sous mon commandement pour venger la nature et l'humanité si indignement violées, j'avais défendu d'exercer le droit de représailles

(1) *A las naciones del mundo.* — Voyez *Documentos, etc.*, t. I, pag. 61-79.

(2) *La gratitud de los pueblos desencadenados aclama por capitan general de los ejercitos de Venezuela con el sobrenombre de* libertador, *al brigadier Simon Bolivar, general en gefe de las armas libertadoras.* — *Documentos, etc.*, t. I, page 99.

contre tant de cruautés; la rage de nos ennemis s'étant accrue par l'impunité, j'ai dû, pour sauver mon pays, faire taire une sensibilité imprudente, et recourir aux moyens extrêmes. Je recommande à Votre Excellence la lettre du féroce Zervéris, l'idole des Espagnols de Vénézuéla, au général Montéverdé (1); vous y verrez à découvert le plan d'extermination qui devait s'effectuer : c'est alors que je résolus de faire une guerre à mort à nos tirans, pour les priver de la supériorité qu'ils devaient à leur sistème de destruction.

» A l'ouverture de la campagne, dans la province de Barinas, le colonel Antonio-Nicolas Briceño et d'autres officiers de distinction ayant été faits prisonniers, ils furent lâchement fusillés au nombre de soixante. De pareils actes se répétaient à Calabozo, Cumana, et dans d'autres provinces, accompagnés de circonstances si barbares, qu'on ne peut les répéter.

» Votre Excellence peut avoir une idée de la cruauté des Espagnols dans le numéro 4 de la gazette de Caracas, où on lit les détails du massacre général ordonné par Zuazola, dans la paisible ville d'Aragua. San-Juan de los Morros, peuplée d'habitants tranquilles et agricoles, offrit un spectacle semblable par les ordres d'Antoñanzas et de Boves... Vénézuéla n'a pas été le seul théâtre de ces boucheries; le Mexique, Buénos-Ayres et le Pérou peuvent être comparés à de vastes cimetières. Le père Vicenté Marquétich assure que le fer des royalistes a immolé plus de douze mille Américains en une seule année, et il assure que la gloire de l'officier de marine, *Rosendo Porlier*, consiste, dans son principe, de ne donner aucun quartier, même à des saints, s'ils se présentaient sous l'habit des insurgés.

» Les horreurs récemment commises surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Dans les vallées de Tuy et de Tácata, et dans les villes de l'ouest, où l'on aurait pu croire que la guerre civile n'étendrait jamais ses ravages, tout a été massacré et horriblement mutilé sans égard pour l'âge et le sexe... Vous solliciteriez donc vainement, en faveur des Espagnols détenus dans nos prisons, des passeports pour Curaçoa ou pour tout autre point de Vénézuéla. Nous avons déjà éprouvé les fatales conséquences de cette mesure : la plupart de ceux qui ont obtenu cette grâce n'ont pas manqué, au mépris de leurs serments, d'aller grossir les rangs de nos ennemis. »

Bolivar termine en laissant à juger si les Américains doivent se laisser patiemment exterminer, ou s'ils peuvent user de tous les moyens contre une race acharnée à leur destruction.

L'amiral anglais à la Jamaïque proposa au gouvernement de Cartagéna d'entrer en arrangement avec *don Bénito Pérez*, vice-roi de la Nouvelle-Grenade, qui se trouvait alors à Panama; il l'avertit en même tems qu'en cas de refus, Cartagéna serait attaquée par les Espagnols. Le gouvernement envoya donc deux agents, nommés *del Real* et *Pinerez*, pour traiter avec le vice-roi. Celui-ci les fit arrêter comme espions à leur arrivée, les retint prisonniers pendant deux mois, et leur rendit la liberté à la demande de l'Angleterre.

Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, voyant que l'Angleterre s'était déclarée neutre, résolut de renouveler ses instances auprès des États-Unis d'Amérique, et en cas de refus, de s'adresser au gouvernement français. Cette mission fut confiée à *don M. Palacio Faxar*. M. Madison, président des États-Unis répondit que son gouvernement était en paix, mais non en alliance avec l'Espagne, et qu'il ne pouvait aider les indépendants, bien qu'il désirât le succès de leur cause. L'envoyé s'adressa alors à l'ambassadeur de France aux États-Unis. Napoléon avait pris toutes les mesures nécessaires pour envoyer des secours aux Américains, lorsque la bataille de Leipsick en décida autrement.

1814. Le 2 janvier, Bolivar convoqua une assemblée générale composée de magistrats, de fonctionnaires publics, d'ecclésiastiques, d'officiers municipaux, de chefs de collége de commerçants et de dépositaires; il leur rendit compte de ses opérations dans le Vénézuéla, et abdiqua le commandement suprême. Il fut toutefois invité à le reprendre en qualité de libérateur, et à le conserver jusqu'à la réunion des provinces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade (1).

Les Espagnols, ne pouvant réduire la province de Caracas, firent révolter contre leurs maîtres les esclaves, dont le nombre montait de soixante mille à soixante-dix mille; elle ne présenta bientôt qu'un vaste champ de carnage et de désolation : depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la ville de Caracas, un espace de quatre cents lieues fut dévasté par le fer, par le feu et par la famine. Les chefs espagnols *Boves*, *Yañez*, *Rosete*, *Puy* et le noir *Palomo*, reçurent des armes et des munitions des gouverneurs de Coro, d'Angostura, de Puerto-Cabello et de Maracaïbo. Bolivar ayant marché contre eux, Puy se retira à Barinas, où il fit arrêter cinq cent soixante-quatorze individus, et fusiller cinq cents d'entre eux sans aucune forme de procès; le reste ne dut son salut qu'à l'approche des indépendants. Bovès et Rosette marchèrent des bords de l'Orénoco à travers les vallées de Tuy et d'Aragua, détruisant tout ce qui refusa de se joindre à eux dans un espace de plus de quatre cents milles : ils réunirent ainsi huit mille hommes, parmi lesquels il n'y avait que cinquante Européens ou habitants des Canaries, et quelques mulâtres. Bovès se rendit maître de la Victoria, et Rosette d'Ocumare, où beaucoup d'habitants furent massacrés, dont trois dans une église; ils s'avancèrent, l'un à dix lieues, et l'autre à quatorze de Caracas. Yanez et Puy quittèrent (février) Barinas pour venir les joindre, après avoir tué beaucoup d'habitants de cette ville. Bolivar marcha contre Bovès et le défit à La Victoria; le colonel Rivas battit Rosette sur les bords de Tuy, et Yanez fut battu et tué à Ospinos. Bovès et Rosette, ayant rallié leurs troupes et reçu des renforts, s'avancèrent de nouveau contre Caracas. Les royalistes furent vaincus à San-Matéo par Bolivar; et à Boca-Chica, par Mariño et Tornal Mentilla qui arrivait de Cumana pour se réunir à Bolivar. Ces revers déterminèrent les généraux espagnols Cévallos et Cabrada à lever le siége de Valencia. Bovès se replia sur *Los Llanos*, et Cévallos, qui dirigeait les opérations de ce siége, à San-Carlos. Ces victoires des indépendants furent achetées par la perte d'un tiers des troupes (2).

(1) Rapportée dans la gazette de Caracas, n°. 3.

(1) Voyez *Documentos*, t. I, pag. 110-130. *Acta popular celebrada en Caracas el dia 2 de enero de 1814, en la iglesia del convento de religiosos franciscanos.*

(2) Voyez *Documentos*, etc. *Proclama á los soldados del ejercito vencedor en la victoria, en 13 de febrero de 1814*, tom. I, pag. 132-150. *Manifiesto que hace el secretario de estado, Antonio Muños Tebar, por orden de S. S. el libertador de Venezuela.*

« *El general Simon Bolivar, natural de Caracas, no vió con indiferencia las cadenas que la barbaridad española puso por segunda vez á su patria; concibió el atrevido proyecto de redimirla y agregándose á este estado, logro entrar en la empresa. La república de Cartagena lo vió con placer entre sus hijos, y le confió el mando de sus armas desde las orillas del Magdalena hasta los muros de la Guayra corrio con gloria este heroe ame-*

Mariño ayant attaqué Cévallos, le 16 avril, fut repoussé et obligé à se retirer sur Valencia.

Cagigal, qui venait de succéder à Montéverdé en qualité de capitaine-général de Vénézuéla, était arrivé de Coro avec des renforts; s'étant réuni aux divisions de Cévallos, de Calzada et autres, il marcha contre Valencia.

Bataille de Carabobo. Les deux armées se trouvant en présence, le 28 mai, dans les plaines de Carabobo, un combat s'engagea, dans lequel les royalistes, mis en déroute, perdirent cinq cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et une grande quantité d'armes et de munitions.

Les Espagnols tenaient toutes leurs provisions de Coro et de Llanos. Bolivar envoya Urdanéta contre la première de ces villes avec cinq cents hommes; et Mariño marcha avec un corps de même force contre San-Fernando de Apure, dans le Varinas. Bolivar retint auprès de lui le reste de ses troupes pour surveiller les mouvements de Bovès; mais celui-ci l'ayant attaqué à la Puerta, près la ville de Coro, à cinquante lieues de Caracas, avec un corps nombreux de cavalerie qui n'avait pas assisté à l'affaire de Carabobo, le força à la retraite. De son côté, Mariño, assailli par le corps de Cagigal et de Calzada, fut aussi contraint de se retirer à Cumana, et Urdanéta n'ayant pu secourir Caracas, fut contraint de concentrer ses forces à Cucuta, sur les frontières de la Nouvelle-Grenade.

Les habitants de *Los Llanos* se déclarèrent aussitôt en faveur des royalistes, à cause de l'exécution de plusieurs de leurs concitoyens, que D. J. Campo Élias, l'un des capitaines de Bolivar, avait ordonnée. La défection de la ville de Los Llanos et la levée du siége de Porto-Cabello vinrent ajouter à la consternation générale; les troupes qui y étaient occupées furent embarquées pour Cumana, où Bolivar se rendit par terre avec le reste de son armée, et y fut suivi par une bonne partie de la population de Caracas. La Guayra et Valencia se rendirent par capitulation; les indépendants de Barcelona furent défaits par Bovès à Araquita, et le commandant de la flotille vénézuélienne refusa d'obéir aux ordres de Bolivar. Ce dernier, croyant que tout était perdu, s'embarqua pour Cartagéna avec quelques-uns de ses officiers les plus dévoués.

Les traités ou promesses faites par les Espagnols ayant été violés, il fut convenu que la capitulation de Valencia serait ratifiée pendant un service divin, qui serait célébré en présence des deux armées; et là, chaque parti ayant juré sur l'hostie sacrée d'observer religieusement les conventions arrêtées, les clefs de la ville furent remises. Bovès invita aussitôt à un bal et à un festin les principaux personnages des deux sexes, qui consentirent à y assister, et portèrent la vaisselle nécessaire au service; mais, au milieu des danses et des jeux, les portes furent enfoncées et une foule de soldats furieux se précipitèrent dans les salles et firent un massacre général. Quelques officiers seulement, qui n'avaient pris aucune part à cette atrocité, en ayant hautement témoigné leur indignation, furent exécutés par ordre de Bovès (1). Aymeric, nommé pour remplacer Samaño, amena aux vaincus des troupes fraîches de Quito; de son côté Nariño organisa un gouvernement populaire à Popayan, et marcha sur Pastos. Sur sa route il attaqua et prit *el alto de Juanambu*, après une résistance opiniâtre; il s'empara aussi de Los Tacines et d'Aranda, mais après des actions sanglantes, où il perdit plusieurs officiers. Il approchait de Pastos, lorsqu'il fut attaqué, battu et fait prisonnier dans les plaines d'Azuazu, le 8 juin. *Don José-Maria Cabal*, qui prit le commandement, fut vivement poursuivi par les troupes d'Aymeric, et réussit difficilement à faire sa retraite jusqu'à Popayan.

Le congrès de la Nouvelle-Grenade, en apprenant ce désastre, reçut aussi la nouvelle des avantages remportés par Bovès sur les indépendants de Vénézuéla, la restauration de Ferdinand VII et la chute de Napoléon.

Le 4 juin, le roi d'Espagne rendit une ordonnance pour enjoindre aux colons de mettre bas les armes; et, pour l'appuyer, une expédition partit de Cadix.

Le congrès rendit un décret, le 13 juillet, pour inviter les étrangers à venir s'établir dans les provinces fédérées, et enjoignit en même tems aux Espagnols de quitter le territoire jusqu'à l'établissement définitif de l'indépendance, leur laissant toutefois la disposition de leurs propriétés; il rendit aussi plusieurs décrets pour encourager les manufactures, les arts et les sciences.

Combat d'Urica. Rivas et Bermudez, restés à Cumana avec le reste des troupes, se rendirent à Maturin, où ils furent joints par un grand nombre d'individus qui s'étaient soustraits à la vengeance des Espagnols. Ils remportèrent d'abord quelques succès sur les royalistes; mais battus à *Urica* par une force supérieure, le 5 décembre, Rivas fut fait prisonnier et fusillé, et sa tête envoyée à Caracas : Bermudez s'embarqua avec quelques hommes pour l'île Margarita.

Dans cette sanglante guerre, les prisonniers royalistes, à Caracas et à La Guayra, étant entrés dans une conspiration contre le gouvernement, sur quatorze cents, huit cents furent exécutés. Les indépendants prisonniers à Puerto-Cabello furent massacrés par voie de représailles.

Ricaurté, jeune officier d'une famille distinguée de Bogota, avait été chargé de la garde d'un magasin à poudre. Un fort détachement espagnol s'approchant pour s'en emparer, Ricaurté s'aperçut que toute résistance était inutile; en conséquence, il ordonna à ses soldats de rejoindre l'armée, et étant resté seul dans le magasin, il y mit le feu au moment où les ennemis s'en rendirent maîtres, et sauta en l'air avec eux.

Le congrès de la Nouvelle-Grenade, siégeant à Tunja, informé, le 1er septembre, de la retraite de Cabal, de la victoire de Bovès sur les républicains de Vénézuéla, de la rentrée de Ferdinand VII dans ses États et de la chute de Napoléon, publia une proclamation pour appeler le peuple à l'indépendance, et lui annoncer le départ d'un commissaire pour réclamer l'appui de l'Angleterre, de ce gouvernement protecteur des libertés de l'Europe, et qui, disait la proclamation, nous a plus d'une fois invités à secouer le joug de l'Espagne.

Dans cette conjoncture critique, *don Bernardo Alvarez*, qui avait remplacé Nariño dans la présidence de Cundinamarca, refusa d'accéder à la confédération; toutefois il fut forcé par la voix publique d'envoyer des délégués pour traiter avec le congrès de la réunion de la province de Santa-Fé. Ceux-ci conclurent un traité qu'il refusa de ratifier; il proposa alors au congrès une alliance à laquelle il ne voulut pas entendre : cette assemblée tenait alors ses séances à Tunja, où Bolivar, après sa défaite à Puerto, arriva en décembre.

La province de Cundinamarca entra dans la capitulation.

ricano. La republica tiene el orgullo de llamar su hijo benemerito al libertador de Venezuela. »

Acto del cuerpo legislativo del estado de Cartagena de Indias, en que declara al general Bolivar hijo benemerito de la patria y que su nombre sea colocado en letras de oro en el archivo de la legislatura. Dado en el palacio del supremo poder ejecutivo del estado de Cartagena de Indias, á 15 de marzo 1814, año 4°.

(1) Duanès, *Visit to Colombia*, chap. 12.

Le congrès se transporta à Santa-Fé, et établit, le 12 décembre, le gouvernement de *las provincias libres de Nueva-Granada*.

Le pouvoir exécutif fut confié à trois personnes choisies par cette assemblée, savoir : Manuel Rodriguez Toricès, Garcia Rovira et Miguel Rey. L'administration des départements des finances et de la guerre leur fut affectée de concert avec l'assemblée fédérale qui se composait de deux députés de chaque province, dont les gouverneurs devaient agir comme délégué du gouvernement général.

1815. *Soumission de Santa-Fé de Bogota au congrès, et marche de Bolivar sur Cartagéna.* Les membres composant les diverses juntes étaient partagés sur la question de gouvernement, les uns préférant le système fédératif, les autres voulant un gouvernement central. Dans le congrès de Santa Fé, composé des représentants des provinces de Pamplona, Tunja, Néiva, Antioquia, Cartagéna et Cundinamarca, il y eut des débats très-vifs à ce sujet.

La cause des indépendants paraissait entièrement perdue, lorsqu'une expédition de cinquante bâtiments de transport, ayant à bord dix mille hommes, et escortés par deux frégates, arriva de Cadix sous les ordres du général Morillo. Ayant laissé deux mille hommes pour tenir garnison dans les places sur la côte de Vénézuéla, Morillo quitta Puerto-Cabello (juillet), avec le reste de l'expédition et quelques détachements qui vinrent le joindre pour aller assiéger Cartagéna. Bolivar, qui y avait passé après la bataille de la Puerta, se rendit de là à Tunja, où le congrès avait établi le siége de ses séances. Cette assemblée le chargea de forcer Bogota à reconnaître son autorité; et ayant réussi dans cette opération, il fut envoyé dans un but semblable, avec trois mille hommes, dans la province de Santa-Marta. Cartagéna devait fournir des troupes et des armes. Bolivar s'étant arrêté à Mompox, sur la Magdaléna, fit signifier aux autorités de Cartagéna les ordres du congrès; mais, à l'instigation de don M. Castillo, gouverneur militaire, cette demande fut écartée, et l'attaque sur Santa-Marta échoua de la sorte. Bolivar marcha bientôt sur Cartagéna pour la contraindre à se soumettre, et ce fut le signal de guerre civile entre les deux partis qui divisaient cette ville.

Pendant ce tems, les royalistes prenaient possession de Mompox et d'autres places sans défense. Cependant, à la nouvelle de l'arrivée de l'expédition sous Morillo, Bolivar se rendit à la Jamaïque (1), laissant ses troupes à Cartagéna sous les ordres du gouverneur Castillo, pour coopérer à sa défense avec la garnison. Morillo se trouva alors maître d'une grande partie de la Nouvelle-Grenade; mais les Vénézuéliens ne se laissant point abattre par ce revers, se formèrent en *guéril'as* sous *Monagas, Saraza, Llanos* et autres, qui occupaient le nord des provinces d'Angostura, Cumana, Barcelona, Caracas et Varinas, et ne cessèrent de harceler les Espagnols, dont ils battaient souvent les détachements. On envoya *don Pédro Gual* à Washington pour demander du secours au gouvernement; et dans une assemblée générale, tenue le 13 octobre, il fut convenu qu'on mettrait les provinces sous la protection de l'Angleterre. On expédia à cet effet des dépêches à Londres et au duc de Manchester, gouverneur de la Jamaïque : celui-ci refusa, faute d'instruction de sa Cour.

Vers le commencement de décembre, la disette de vivres se fit sentir à Cartagéna, à tel point qu'il y mourut cent personnes par jour. Le gouverneur *don Juan de Dios Amador* résolut alors de l'évacuer, et, le 5 décembre, les habitants et la garnison, au nombre de deux mille, s'embarquèrent sur treize navires, sous les ordres du commodore Aury, français de naissance, et s'échappèrent en pénétrant à travers l'escadre de l'ennemi, d'une force supérieure.

Le lendemain, le général Morillo y entra avec l'armée espagnole. « Mes troupes, » dit-il, « occupèrent aussitôt la » place; son aspect fut pour moi le spectacle le plus dou» loureux de ma vie : ce n'était plus qu'un vaste cimetière » où l'on voyait errer quelques spectres encore animés; des » cadavres, amoncelés dans les maisons et dans les rues, ré» pandaient au loin une odeur pestilentielle qui augmentait » l'horreur et témoignait la férocité et les crimes des bour» reaux de cette malheureuse cité. » Bientôt il força toute la province à reconnaître l'autorité royale. « Mes colonnes, » dit-il, « parcoururent simultanément, avec une rapidité » sans exemple, l'espace de cinq cents lieues, depuis les im» menses déserts du Casanare jusqu'à l'embouchure de l'A» trato et au port de San-Buénaventura, et depuis les rives » malsaines de Santa-Marta et de Cartagéna jusqu'auprès des » montagnes de Popayan. » Il déclara en état de blocus tous les ports, depuis Santa-Marta jusqu'à la rivière Atrato, n'en exceptant que celui de Portobélo.

1816. Le général don Pablo Morillo était précédé par un corps d'armée, sous les ordres du général La Torré, qui prit la route d'Ocaña vers Pamplona, et battit les troupes indépendantes sous le général Rovira. Le combat de Cachiri ouvrit à l'armée espagnole le chemin de Bogota, où elle fit son entrée le 6 mai. Le général Servier avait opéré sa retraite jusqu'aux plaines de Casanare, et le président Madrid, sur Popayan.

Le général Morillo, dans un rapport (le 7 mars) adressé de Mompox au ministre de la guerre d'Espagne, qui fut intercepté par un corsaire de Buénos-Ayres, et publié dans la gazette (1) de cette ville, lui expose le caractère de la révolution américaine, et fait voir les difficultés qu'il faudra vaincre avant de pouvoir l'arrêter (2). Ce général exerça de terribles vengeances dans son passage. Il fusilla et pendit cent vingt-cinq des citoyens les plus distingués de la Nouvelle-Grenade (3), et confisqua leurs biens; il en jeta d'autres dans les prisons; celles de Santa-Fé de Bogota en renfermaient plus de six cents. Morillo dans une autre pièce (4), accuse les femmes de cette ville de mener la vie la plus licencieuse. Il employa aussi un autre moyen de punir les habitants de la Nouvelle-Grenade; c'était de les faire travailler à paver les routes, dans des endroits écartés et malsains, loin de leurs familles, sans leur donner autre chose que des rations journalières (5). Un tribunal de purification, composé de

(1) Voyez *Oficio del general Bolivar al gobierno general de la Nueva-Granada Kingston, 10 de julio de* 1815. *Documentos*, tom. I, pag. 152-173.

(1) *Gaceta extraordinaria de Buenos-Ayres*, le 6 octobre 1816.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, t. X; *Documentos, etc.*, n°. 45; *Oficio del general don Pablo Morillo al ministro de la guerra en España.*

(3) Voyez *Revolucion, etc.*, tom. X; *Documentos, etc.*, n°. 45; *Lista de los patriotas que sufrieron la pena de ultimo suplicio durante la residencia de Morillo en la Nueva-Granada, año de* 1816. Parmi ces victimes se trouvaient les botanistes don J. Caldas et don Jorge Lozano, le chimiste don José Cabal et d'autres hommes distingués par leurs talents et leurs connaissances.

(4) Voyez *Documentos, etc.*, n°. 47; *Carta con que los Españoles desterraron á las principales señoras de Santa-Fé de Bogota*

(5) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, c. 15. Le général Morillo cite, comme monument de la fureur des in-

quelques officiers, dépouillait les citoyens les plus riches, qui se trouvaient forcés d'accepter en échange des certificats de bonne conduite politique. M. Restrépo, dans le chapitre 14 de son *Histoire de Colombie*, trace un tableau affreux des cruautés exercées par ces officiers.

Le 30 mai, pour célébrer la fête de son monarque, le général Morillo publia une amnistie de son quartier-général de Santa-Fé de Bogota, pour tous les officiers de l'armée rebelle qui ne sont coupables ni de sédition, ni d'assassinat, ni d'incendie; qui n'ont point oppressé les peuples par des violences ou des exactions; qui n'ont point égaré l'opinion par des écrits ou des discours subversifs; qui n'ont ni proclamé ni soutenu l'indépendance avec ténacité. Ne sont compris dans cette amnistie, ni les Espagnols, ni les étrangers, ni ceux qui avaient antérieurement obtenu des emplois de S. M. Ce général forma en même tems, dans la capitale, un tribunal ou junte de purification et un Conseil de guerre, devant lesquels ils seront tenus de se présenter. Les habitants de chaque ville, bourg ou village, sont tenus de remettre, dans le délai de huit jours, au commandant militaire ou chef politique, toutes les armes, tous les fonds-hipothèques, effets précieux, machines, livres, enfin toute espèce de biens, meubles ou immeubles, appartenant au fisc, qu'ils auraient reçus à titre de dépôt ou de toute autre manière, et de dénoncer et remettre à l'autorité tous les revenus, propriétés, effets précieux, esclaves, et en général tous les biens meubles et immeubles, tous les titres, toutes les actions appartenant aux rebelles et aux émigrés, soit dans l'intérieur du royaume, soit à l'étranger, ainsi que tous les bulletins, proclamations, livres, exemplaires de la constitution, enfin tous les écrits imprimés par les rebelles et publiés par leur permission. Il était défendu à tous les habitants de recevoir aucun hôte chez eux sans en instruire le commandant militaire(1).

« Pour éviter le plus léger soupçon de fraude et de déprédation, je fis publier l'état actuel de ce que chacun donnait ou prêtait. On prit tous les moyens de faire renaître la confiance publique. De nouveaux chemins furent ouverts, les anciens réparés; des ponts et des chaussées furent construits. L'industrie éleva des hôtelleries sur les routes. Je fis établir des colonnes pour désigner les distances. Je propageai dans tous les cantons la vaccine, don précieux de la munificence de S. M., qui s'était presque perdu dans les derniers troubles. »

Le brigadier *Don Juan Samaño*, qui remplaça Morillo, suivit, dit M. Restrépo, le même sistème et établit un Conseil de guerre permanent. Les persécutions devinrent moins violentes après la translation de l'audience royale de Cartagéna à la capitale (27 mai), et le vice-roi *Montalvo* publia peu après (18 juin) une amnistie générale, accordée par Ferdinand VII, au mois de janvier précédent, à l'occasion de son mariage avec la princesse de Portugal. Toutefois, l'insurrection de Casanare ranima encore l'esprit de vengeance des chefs espagnols, et la victime la plus intéressante de leur fureur fut la jeune *Policarpa Salavarrieta*, qui s'était fait remarquer par son enthousiasme pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, que les royalistes fusillèrent par derrière, le 14 novembre, avec six autres, sur la place publique de Santa-Fé. Samaño y fit fusiller trente-un patriotes pendant les deux ans et huit mois qu'il commanda (1).

Dans sa dépêche au gouvernement espagnol (du 6 janvier), le général Morillo se vantait de n'avoir pas laissé en vie, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, un seul individu capable de se mettre à la tête de la révolution. Néanmoins le décret du roi Ferdinand, rendu au mois de juin 1814, dans lequel il était ordonné aux Américains de mettre bas les armes, produisit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait; car la plupart de ceux qui, jusqu'alors, avaient soutenu les intérêts de l'Espagne, voyant qu'il n'y avait d'autre alternative que l'esclavage ou la liberté, se rangeaient sous l'étendard de l'indépendance.

Le commodore *Brown*, amiral de Buénos-Ayres, ayant battu l'escadre de Montévidéo, fit une expédition sur la côte de l'Amérique du sud; il se présenta, le 9 février, devant Guayaquil, et s'étant avancé pour attaquer une batterie, son vaisseau fut laissé à sec par la marée, et tomba au pouvoir de l'ennemi; le reste de l'escadre, composé de deux grandes corvettes, de deux goëlettes et de quelques navires capturés, se tint à l'ancre dans la rade de Puna. *La Consequencia*, une de ces prises, avait à bord 800,000 piastres. Le gouverneur espagnol ayant refusé de changer l'amiral contre les prisonniers qui se trouvaient à bord de l'escadre, le commandant en second fit feu sur la ville, et Brown fut rendu à la liberté moyennant la remise des prisonniers, la restitution de quatre navires et le paiement d'une certaine somme en argent.

Sur ces entrefaites, le général Arismendi s'empara de l'île de la Margarita, après avoir battu la garnison espagnole. Afin de soutenir ce mouvement, Bolivar concerta une expédition avec Brion, natif de Curaçoa, et aux frais de ce dernier, qui eut le commandement naval. Elle consistait en deux vaisseaux de guerre et treize navires de transport, ayant à bord des émigrants de Vénézuéla et mille hommes de troupes de la garnison qui avait évacué Cartagéna. Cette expédition partit du Port-aux-Cayes (Jamaïque) sur la fin de mars; elle arriva à Margarita au commencement de mai, après avoir capturé sur leur route deux vaisseaux de guerre espagnols, après un vif combat. Cette île fut évacuée alors par les royalistes, qui laissèrent seulement garnison dans la citadelle de Pampatar (2). Brion longea ensuite les côtes de Cumana, et débarqua dans le voisinage de la ville de ce nom, où ayant été renforcé par quelques guérillas, il remit à la voile pour Ocumare, port situé sur la même côte et plus à l'ouest, où il prit terre le 6 juin 1816. Bolivar fit voile pour Carupano, à cinq lieues au nord de Cumana, dont il se rendit maître le 6 juillet. Renforcé par plusieurs corps de guérillas, il se rembarqua pour Ocumare, d'où il adressa une proclamation aux esclaves pour leur offrir la liberté : il déclare, en même tems, la cessation de la guerre à mort (3). Il débarqua son

surgés, la proclamation d'Antonio-Nicolas Bricéño, datée de Cartagéna, le 16 janvier 1813, dans laquelle il est dit que le but principal de cette guerre est de détruire, à Vénézuéla, la race maudite des Espagnols d'Europe; et que, pour avoir droit à une récompense ou à un grade, il suffira de présenter un certain nombre de têtes d'Espagnols d'Europe ou d'insulaires des Canaries. Il fait rappeler aussi l'ordre du 8 juin 1814, qui condamnait à mort huit cents Espagnols d'Europe, et qui furent exécutés le 14, le 15 et le 16.

(1) Voyez la proclamation du général Morillo, du 9 juillet 1816, à ceux qui suivent les bannières des rebelles, ainsi que sa proclamation du 6 juin.

(1) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, cap. 16.

(2) Voyez *Proclama al arribo del libertador á la isla Margarita con la expedicion nombrada de los Cayos, quartier-general de la villa del Norte*, 8 *de mayo de* 1816.

(3) *Proclama declarando haber cesado la guerra á muerte, y ofreciendo á los que sirvan á la causa de Venezuela las mas justas recompensas. « La desgraciada porcion de nuestros hermanos que ha gemido bajo las miserias de la esclavitud ya es libre. La naturaleza, la justicia, y la politica piden la emancipacion de los esclavos.* » De son quartier-général d'Ocumare, 6 juillet 1816.

avant-garde à Choroñi, et le reste de ses troupes à Ocumare, la première aux ordres de sir Grégor. Mac Grégor s'empara de Maracay et de La Cabréra, et marcha sur La Victoria pour secourir Caracas; mais Bolivar, attaqué par les troupes de Moralès, fut contraint de regagner sa flotte après avoir perdu environ deux cents hommes, y compris quelques-uns de ses meilleurs officiers. En conséquence de cette action, Mac Grégor se dirigea vers Barcelona, poursuivi par Moralès. Un combat eut lieu à Alacran, dans lequel ce dernier fut repoussé, et ensuite complètement battu à Juncal. Mac Grégor entre alors à Barcelona, et se mit en relation avec les généraux des indépendans qui commandaient dans les provinces de Cumana et d'Angostura. Les Espagnols ayant menacé le fort de Pampatar, le 2 novembre, le général Arismendi vint se réunir aux indépendants de Barcelona.

Après la défaite d'Ocumare, Bolivar retourna aux Cayos; il en partit avec des renforts pour la Margarita, et arriva dans cette île au mois de décembre; il adressa de là une proclamation aux habitants de Vénézuéla, pour les inviter à former un congrès général, et se rendit à Barcelona, où il fut joint par Mac Grégor.

Campagne de 1817. Le général Morillo arriva, vers le milieu de janvier, à Vénézuéla, où il eut des renseignements de l'attaque contre le général Torré par le corps de Paez, à la Mucuritas, au passage de l'Apure. « Quatorze attaques consécutives contre mes bataillons fatigués m'apprirent, » dit le général espagnol, « que je n'avais pas affaire à quelques lâches aventuriers, comme on me l'avait assuré. »

Le général Bolivar ayant attaqué les royalistes à Cumana fut forcé de battre en retraite sur Barcelona, où les premiers entrèrent le 10 février; mais ils furent bientôt attaqués et battus avec une perte de mille hommes. Le lendemain, l'attaque fut renouvelée avec un égal succès; mais Bolivar ne put défendre la ville, qui tomba en leur pouvoir le 7 avril suivant. Les royalistes sont encore battus à San-Fernando de Apure par le corps du général José-Antonio Piar, ce qui lui donna les moyens de bloquer les forteresses de Angostura et de Guyana; elles se rendirent en juillet et en août. La prise de ces places donna aux indépendants le commandement de tout le cours de l'Orénoco et des pays de l'intérieur, de Guyana, de Varinas et d'une partie de Cumana, de Caracas et de Barcelona. Les royalistes étaient bornés à l'occupation de deux places, de Barcelona et de Caracas, et au pays situé au nord, le long de la côte. Angostura capitula, le 17 juillet, après avoir été bloquée depuis le 17 avril par Bolivar et Piar (1), et par l'escadre de l'amiral Brion.

Morillo se rendit à San-Fernando pour faire une tentative sur l'île de Margarita (2), fesant partie de Vénézuéla. Il y débarqua le 30 juillet, et s'empara de l'Ascension, la capitale, après une forte résistance; trois cents des indépendants furent tués et plusieurs blessés; le reste se retira aux montagnes. Le général espagnol croyait que l'occupation de cette île allait terminer la campagne, lorsqu'il reçoit des nouvelles de l'évacuation de la Guiane par le général Torré, et de sa retraite dans l'île de Granada. Il résolut alors de se porter rapidement, avec une partie de ses troupes, sur la capitale de Vénézuéla. Il aborda à Cumana le 18 août, et le 28 à La Guayra; laissant quelques troupes dans chacun de ces ports, il se rendit à Puerto-Cabello, et de là à Caracas (septembre), où il demeura le tems nécessaire pour pourvoir à l'approvisionnement des troupes (1). Pendant son séjour dans cette ville, arrive l'amnistie accordée par S. M. à l'occasion de son mariage avec dona Maria-Isabel de Bragance, qu'il publia de la manière la plus solennelle le 21 septembre. Cette amnistie, qui offrit un oubli général pour tous les individus compromis dans les insurrections passées et présentes, tant jugés que non jugés, absents comme présents, « fut reçue », dit le général, « avec arrogance et mépris par la plupart des dissidents, et je rejoignis les divisions de l'armée pour ouvrir aussitôt la campagne ». Ses divisions, au nombre de cinq, occupaient Calvario, Sombréro et les environs, la rive de l'Apure, Nutrias et les environs, et la Nouvelle-Grenade; le quartier-général était à Calabozo.

Bolivar occupait la Guiane avec un corps nombreux d'infanterie et quelques petits détachements de cavalerie, et menaçait San-Diégo et même San-Fernando par le cours de la rivière; Paez se tenait entre les rivières d'Orénoco et d'Apura; Zaraza, Infantès et autres partisans occupaient la rive gauche de l'Orénoco.

Une colonne espagnole, commandée par le colonel *don Francisco Ximénès,* marcha sur la ville de Guayra et la prit d'assaut avec la perte de douze morts et de vingt-sept blessés; celle des indépendants était de trois cents hommes, dont le colonel commandant. En même tems, la ville de Cumanacoa fut brûlée par un autre corps sous le commandement du major *don Vicenté Bausa.*

Le 2 décembre, le général *Zaraza,* qui était en marche pour joindre Bolivar, fut attaqué et battu dans les provinces de la Hogaza, par le corps du brigadier La Torré. Selon le rapport du premier, la perte, dans ce combat, monta des deux côtés à cinq cents hommes. Le général Morillo dit que le corps de Zamaru était de cent fantassins et d'autant de cavaliers, et que toute l'infanterie resta sur le champ de bataille avec plus de deux cents hommes de cavalerie; on s'empara de deux pièces d'artillerie de campagne, d'un parc considérable, de douze cents fusils, quatre drapeaux, dix-huit caissons, cinquante mille cartouches: la perte espagnole se borna à onze soldats tués et quatre-vingt-dix-huit blessés (2).

Le 3 décembre, il y eut une autre action près de Cariaco, entre Mariño et les postes avancés de Morillo; les royalistes furent mis en déroute; mais Mariño fut blessé, et manquant de munitions, il fut obligé de rétrogader vers la première position de Cumanacoa. Les forces des royalistes, engagés dans cette affaire, montaient à neuf cents hommes, dont quatre cents restèrent, dit-on, sur le champ de bataille; celle des indépendants fut estimée à six cents, dont cent cinquante furent tués. Après leur retraite, les Espagnols tentèrent de s'échapper par l'Orénoco, et furent interceptés par la flotte de Brion, qui s'empara de quatorze de leurs plus grands navires, contenant des troupes, la caisse militaire et les provisions.

Le 8 décembre, le général Morillo publia encore une autre proclamation, de son quartier-général de Guadarrama,

(1) Voyez ses instructions sur leur discipline, datées de son quartier-général, le 9 septembre 1817.

(2) Dans sa dépêche du 7 mars 1818, ce général fesait remarquer combien la conservation de cette île était importante; car si les insurgés parvenaient à s'y fortifier, leurs pirates ne tarderaient pas à intercepter le commerce avec le golfe du Mexique. (*Correo de l'Orinoco*, n°. 405. 18 et 25 juillet 1818.)

(1) Le général Piar forma ensuite le projet de tuer tous les blancs; et étant convaincu des crimes de lèse-patrie, de conspiration et de désertion, il fut fusillé. Voyez *Proclama dada con motivo de la ejecucion del general Manuel Piar*. Angostura, 17 octobre 1817. Bolivar.

(2) Mémoires du général Morillo.

à ceux qui suivent, les armes à la main, le parti révolutionnaire, mais sans produire aucun résultat.

Le 10 novembre, installation du Conseil d'État de la Vénézuéla dans la cité de Santo-Tomas de Angostura (1).

Pendant cette année, six expéditions différentes partirent du port du Londres pour Vénézuéla, afin d'y introduire la tactique et la discipline de l'Europe; mais, ayant été obligés de relâcher à quelques-unes des îles des Indes occidentales, les officiers qui en fesaient partie furent retenus par les préposés des douanes pour de certaines contraventions. Plusieurs d'entre eux, dégoûtés de ce début, se retirèrent. D'autres ne tardèrent pas à suivre cet exemple, tant à cause de leur ignorance du caractère et de la langue du peuple qu'en raison des privations et des fatigues qu'ils essuyèrent et de la mésintelligence qui régnait entre eux et les officiers du pays.

Événements politiques de 1818. Baptiste Irving est reçu à Angostura en qualité d'envoyé des États-Unis.

Le 3 juillet, il est décrété, par le chef suprême de la république de Vénézuéla, que le gouvernement politique des provinces n'exercera d'autres fonctions que celles attribuées au tribunal de première instance par le décret du 6 octobre 1817. La haute police et la police municipale des provinces appartiendront aux gouverneurs qui sont présidents des municipalités (2).

Un autre décret, du 7 juillet, exemte les étrangers du service dans la milice nationale (3).

Avant de partir pour l'armée, Bolivar tient un Conseil d'État à Angostura. Il nomme une commission composée du général de division Urdanéta, du directeur-général Roscio et de l'intendant Péñalvez, pour diriger les affaires pendant son absence. Il décide aussi qu'une assemblée générale des députés sera convoquée, le 1er. janvier 1819, à Léon de Caracas ou à Guyana, afin de donner une forme stable au gouvernement. Dans sa proclamation aux habitants de Vénézuéla, le 22 octobre, Bolivar disait : « L'île d'Haïti m'a reçu avec hospitalité. Le magnanime président Pétion m'a pris sous sa protection, et j'ai formé, sous ses auspices, une expédition de trois cents hommes égaux en courage et en patriotisme, comme ils le sont en nombre, aux compagnons de Léonidas » (4).

Campagne de 1818. Le général Morillo, à la tête d'environ neuf à dix mille hommes, dont les deux tiers de milices créoles, occupait Calabozo, Barinas et Santa-Fé. Les indépendants, forts de douze à quatorze mille, occupaient toute la campagne et étaient divisés en différents corps sur l'Orénoco depuis la Guiane jusqu'à San-Fernando de Apure. L'armée navale, sous les ordres de l'amiral Brion, composée de trente-cinq à quarante navires, portant huit cent pièces de canon et plus de sept cents hommes, bloquait toute la province de Caracas depuis Puerto-Cabello jusqu'à Cumana.

Le général Bolivar ayant concentré ses troupes, consistant en vingt-cinq mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, sortit de son quartier-général d'Angostura, le 31 décembre, pour effectuer sa jonction avec Paez, qui était posté sur l'Apure avec deux mille cavaliers et huit cents fantassins, dans le dessein d'attaquer ensuite les royalistes en plaine, s'ils attendaient son approche, ou, s'ils fuyaient, de les forcer à se renfermer dans les plaines maritimes alors bloquées par la flotte, sous le commandement de l'amiral Brion. Le 17 janvier, Bolivar effectua sa jonction avec Cédéño, et, le 3 février, avec Paez à San-Juan de Payara. Le 6, il traversa l'Apure à San-Fernando, et, après avoir fait trois cents lieues en quarante-deux jours, il arriva devant Calabozo, ville située à cent vingt milles S. de Caracas, dans laquelle le général Morillo avait établi son quartier-général. Le 12, la ville et le fort furent investis par l'armée de Vénézuéla. Morillo, ayant voulu tourner la gauche de l'ennemi, eut son aile droite culbutée et toutes ses troupes mises en fuite, après trois actions sanglantes qui occupèrent les journées des 12, 13 et 14 février. Le 16 et le 17, on en vint aux mains à Sombréro, ville située sur un affluent du Guarico, à environ cinquante milles au nord de Calabozo, et il y eut une perte de mille hommes dans une action très-meurtrière, dont les deux partis réclamèrent l'avantage (1); cependant les royalistes battirent en retraite et gagnèrent la vallée d'Aragua, et furent ensuite contraints de se réfugier dans Valencia à environ douze lieues de Puerto-Cabello. Le 10 mars, Bolivar fit occuper cette vallée, et il poussa des postes avancés jusqu'à la première ville. Les royalistes se retirèrent dans les places maritimes. Bolivar, profitant de ses succès, envoya Paez pour mettre le siége devant San-Fernando de Apure, île bien fortifiée dans l'Orénoco. Cette position, outre qu'elle protége Angostura, commande la navigation du fleuve, et facilite la communication avec la Nouvelle-Grenade. Elle était défendue par cinq cents Espagnols qui furent forcés de se rendre le 6 mars.

Le général Morillo, informé de la marche de Paez, se mit à la tête de la garnison de Valencia et de toutes les forces qu'il put ramasser, et marcha contre Bolivar qui était arrivé, après vingt jours de marche, à San-Victoria, à la tête du corps principal, réduit à douze cents hommes de cavalerie et cinq cents d'infanterie, dont la plupart armés de lances seulement. Surpris, le 13 mars, par Morillo, par une marche inattendue, à cinq ou six lieues de Caracas, dans plusieurs rencontres à Cabréra, à Sémen et à Maracay, il perdit deux cents hommes tués, un certain nombre de blessés, vingt chariots de bagage et une grande quantité de munitions de guerre (2).

Le 17, Bolivar attaqua avec toutes ses forces la position de Morillo à La Puerta, mais il fut repoussé avec une perte de huit cents hommes tués et de neuf cents blessés; neuf cents prisonniers, seize cents fusils et trois cents chevaux et mulets tombèrent dans les mains des Espagnols. Morillo, blessé à la cuisse dans l'action par un coup de lance, fut remplacé dans le commandement par le général La Torré. Cette victoire, dit le général Morillo, nous coûta assez cher, car nous perdîmes neuf officiers et cent cinquante soldats. Le nombre de blessés fut en proportion (3).

L'armée royale séjourna, le 17, à San-Juan de los Mor-

(1) *Acta de instalacion del consejo de estado de la republica de Venezuela.* Voyez *Documentos, etc.*, tom. I, pag. 189-200.

(2) *Decreto atribuendo la alta policia y la municipal á los gobernadores comandantes generales de provincia.*

(3) *Decreto eximiendo á los extrangeros del servicio de la milicia nacional. Documentos, etc.*, tom, I, 224 et 226.

(4) *Proclama del libertador, gefe supremo, convocando el segundo congreso de Venezuela. Cuartel general de Angostura*, 22 *de octubre de* 1818.

(1) Voyez proclamation de Bolivar aux habitants de *Los Llanos*, datée de Sombrero, le 17 février 1818 : « *Todo vuestro territorio está libre de tiranos. Desde el centro de la Nueva-Granada hasta Maturin y Bocas del Orinoco, las armas republicanas han triunfado gloriosamente de los Españoles* ».

(2) La perte des rebelles, selon le général Morillo, monta à plus de cent hommes, quarante-deux caissons, plus de deux mille chevaux et mulets et la totalité de leurs équipages. Voyez *Mémoires, etc.*

(3) Voyez ses *Mémoires*, etc., pag. 149.

ros, et en partit dans la soirée, pour occuper Ortiz et Parapara. Les indépendants gagnèrent Calabozo, et se relevèrent de cet échec, par la jonction des corps des généraux Paez et Cédéño. Le premier avait été renforcé par un corps de volontaires anglais (1). Le 20 mars, l'armée fut passée en revue par Bolivar. Le 26, il reprend l'offensive pour attaquer La Torré, qui était campé sur les hauteurs d'Ortiz qui dominent le Guarico. Cette position fut emportée après un combat fort opiniâtre, où les assaillants perdirent cinq à six cents hommes. Morillo se retira à Valencia, Bolivar resta dans les environs de Calabozo pour réorganiser son infanterie, et campa ensuite à *El Rincon de los Toros*. Le colonel Lopez le poursuivit avec une force formidable par Hato-Viéjo et Los Tisnados, pour empêcher sa jonction avec Paez; et approchant de son camp, un prisonnier lui soumit des détails sur sa position et même sur le lieu où il se reposait à demi-lieue de Tisnados. Il détacha le lieutenant-colonel Révolalès avec quelques fantassins pour le surprendre; mais il parvint à s'échapper en chemise, et atteignit avec beaucoup de peine un lieu de sûreté, tous ceux qui l'accompagnaient ayant été tués ou blessés par le feu des Espagnols.

Bolivar, ayant rejoint ses troupes, fut attaqué de nouveau, le 17 avril, par Lopez, à une lieue environ de Tisnados où il avait pris position, à la tête de sept cents hommes de cavalerie et de trois cents cinquante d'infanterie. Il fut forcé de battre en retraite. Ayant recommencé le combat à la pointe du jour, ses troupes prirent la fuite. Il eut quatre cents tués, cent cinquante hommes faits prisonniers, et perdit toutes ses munitions, quatre cents lances et deux drapeaux (2). Les royalistes prétendirent que leur perte n'excédait pas quarante hommes, parmi lesquels se trouvait le colonel Lopez.

Le général La Torré arriva le 23 à San-Carlos, et le 25 Paez se présente, mais il se retire à la savane d'Ouéto, sur la rive du *Coxédès*, où un combat opiniâtre eut lieu le 2 mai. Les deux partis s'attribuèrent la victoire; mais, si l'on en juge par le résultat, elle a dû appartenir aux royalistes. Quoique le combat cessât de lassitude, selon le général Morillo cinq cents hommes de Paez restèrent sur le champ de bataille, et il perdit deux drapeaux, plusieurs caissons, huit cents fusils et beaucoup de chevaux. La perte de l'armée royale était d'environ une centaine de tués et autant de blessés, parmi lesquels le commandant général. Elle se retira à San-Carlos, et Paez resta maître du champ de bataille. Il estima la perte des royalistes à mille hommes, tant tués que prisonniers, outre une grande quantité d'armes, de munitions et de provisions. Après cette affaire, les indépendants occupèrent San-Fernando de Apure, Calabozo et San-Carlos, tandis que les royalistes étaient dans Sombréro, Valencia et Caracas.

Le 4 mai, le général Morillo publia de nouvelles offres d'amnistie aux habitants de la province de Barinas, de son quartier-général de Valencia; et, le 16, il fit les mêmes offres aux habitants de Calabozo. « L'obstination, » dit-il, « avait tellement aveuglé les rebelles, que ce langage ne » produisit aucun effet sur leur esprit. »

Le 11 mai, il y eut une autre action très-sérieuse à dix-neuf lieues environ de San-Carlos, dans laquelle les royalistes eurent l'avantage, en essuyant toutefois une perte considérable. Quatre cent vingt hommes, y compris vingt officiers, périrent dans le combat; et Paez, qui avait dix mille hommes, en perdit la moitié.

Le brigadier Moralès, qui avait pris le commandement de la division du lieutenant-colonel Lopez, battu par les forces qui couvraient la ville de Cura, envahit les plaines de Calabozo, et, le 28 au matin, pénétra jusqu'à Guayabal; mais son camp ayant été surpris par les gardes d'honneur du général Paez, il perdit trois cents hommes, outre un bon nombre de prisonniers, de chevaux et de munitions, et fut forcé de se retirer avec le reste de son corps à Sombréro (1).

Le 29 mai, le général Bermudez, qui s'était établi avec neuf cents hommes au fort de la Madéra, à une lieue et demie de Cumana, pour harceler les troupes espagnoles de cette place, fut attaqué avec avantage par ces dernières qui en tuèrent cent huit. Les troupes royales perdirent vingt-huit soldats et deux officiers. (*Morillo*.)

Le général Mac Grégor remonte l'Orénoque, avec un renfort d'officiers et de soldats venus d'Angleterre et de secours en munitions, fusils, et une grande quantité d'effets militaires propres à la cavalerie et à l'infanterie.

L'amiral Brion, ayant dispersé la flotille espagnole, s'empara de plusieurs navires, où il trouva dix mille fusils, de l'artillerie, et des équipements dont les indépendants avaient grand besoin. Le 24 août, il s'empara de La Guayra par surprise; les royalistes l'avaient démantelée auparavant. La prise de cette place finit la campagne.

Il y eut à Saint-Barthélemi, entre la flotte des indépendants et celle des Espagnols, un engagement dans lequel celle-ci aurait été fort maltraitée, si le commandant Brion eût été secondé par le commodore Aury; mais ce chef, ayant abandonné la flotte des insurgés, se rendit maître de l'île de la Providence, qui était un lieu de relâchement pour avoir des vivres, et le dépôt naval d'un armement destiné à aider une insurrection dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Bolivar, voulant obtenir quelques places maritimes, avait fait commencer le siége de Cumana, au mois d'avril, par le général Bermudez.

Dans sa proclamation aux Granadinos, du 15 août, Bolivar dit que l'armée de Morillo n'existe plus, que le sang de vingt mille Espagnols arrose la terre de Vénézuéla (2).

Marino, ayant formé le projet de bloquer cette ville par terre et par mer, se présenta, le 31 octobre, à la tête de quinze cents hommes devant Cariaco; mais il fut repoussé avec perte par la garnison et autres forces, sous les ordres du commandant don Agustin Noguéras. « L'ennemi, » dit le général Morillo, « perdit quatre cents hommes restés morts » sur le champ de bataille, et cinquante prisonniers; six cents » fusils, un drapeau, un canon, neuf caissons, et tous les che» vaux des vaincus tombèrent en notre pouvoir. Dix morts » et vingt-quatre blessés furent toute notre perte (3). »

Le bulletin du sous-chef d'état-major, Francisco P. Santander, en date du 13 mai, portait: « Après huit combats successifs, les deux armées ont conservé leurs positions respec-

(1) Voyez la proclamation du 6 mars, adressée par Francisco à Zéa, président *ad interim* du Conseil du gouvernement, aux officiers et soldats anglais qui étaient venus défendre la cause de l'indépendance. Ils formaient quatre cadres de régiment.

(2) Le général Morillo dit: Plus de six cents cadavres restèrent sur le champ de bataille; l'armée royale fit cent huit prisonniers, dont cinq chefs et trois officiers. Voyez ses *Mémoires*, pag. 157.

(1) Bulletin du chef d'état-major, Carlos Soublette, daté d'Angostura, le 16 juin. *Correo, etc.*, n°. 1.

Le général Morillo dit que Moralès donna bataille entre Calvario et Calabozo; que l'ennemi perdit, dans cette journée, environ quatre cents cavaliers et trois cents fantassins. Voyez ses Mémoires, pag. 165.

(2) *Proclama á los Granadinos, Angostura:* « *Ya no existe el ejercito el Morillo.* » — « *Mas de 20,000 Españoles han empapado la tierra de Venezuela con su sangre.* » *Documentos, etc.*, t. I, pag. 227.

(3) Voyez les *Mémoires du général Morillo*, pag. 179.

tives : les Espagnols, principalement forts en infanterie, couvrant les hauteurs, et nous occupant avec notre cavalerie les plaines et tout l'intérieur du Vénézuéla. Les Espagnols ont perdu des généraux et des officiers de différents grades, des troupes européennes, trois mille soldats du pays, toutes leurs provisions et leur cavalerie. Nous avons à regretter, il faut l'avouer, plus de mille hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie, quelques braves officiers, des armes et des munitions » (1).

Dans son bulletin du 8 mai, daté de son quartier-général de Guatapara, et adressé aux gouverneurs des possessions anglaises aux Antilles, le général Morillo disait « que les traîtres Bolivar et Paez ayant, en conséquence de l'occupation de la Guiane, réuni leurs forces près de San-Fernando, et pénétré par Calabozo dans l'intérieur des provinces, avaient d'abord défait quelques détachements, mais qu'ils avaient été successivement battus dans sept brillantes affaires, à Sombréro, Maracay, La Puerta, Rincon de los Torros, San-Carlos et Sabana de Cogédé, où ils ont perdu la majeure partie de leurs officiers et soldats. « Ils ont perdu dans ces différents combats plus de trois mille cinq cents hommes, tant tués que prisonniers, deux mille cinq cents fusils, douze drapeaux, quatre canons, deux cents caissons, deux mille chevaux et mille mulets » (2).

En réponse à ce bulletin, Bolivar adressa d'Angostura, le 1er. septembre, au capitaine-général de l'île de Barbade, une lettre où il fesait remarquer que, lors de la défaite de Morillo à Calabozo, l'armée indépendante, de l'aveu même de ce général, comptait deux mille hommes de cavalerie et quinze cents d'infanterie. Nous ne pouvons donc avoir perdu trois mille cinq cents hommes et deux mille cinq cents fusils; car, dans ce cas, il ne serait pas resté un seul homme de notre armée, et on nous aurait pris plus de fusils que nous n'en possédions réellement. L'armée ennemie, au contraire, a perdu à Calabozo, plus de cinq mille hommes en morts blessés et prisonniers (3).

Le 19 septembre, le général Bermudez, à la tête de quatre cents hommes, et soutenu par une petite flotille sous le capitaine Antonio Diaz, reprit le brigantin *Colombia* dans le port de Guayra, et seize chaloupes, dont huit avec de l'artillerie et des munitions. Il s'empara, en même tems, du fort appelé de la *Plaza* de *Guiria*, où l'on trouva six pièces d'artillerie démontées, trois cents trente-une cartouches, quatre-vingt-quatorze canons, et autres armes. Les royalistes eurent dans cette affaire mille hommes tués ou blessés. Les indépendants eurent sur terre un officier mort et quatre hommes blessés, et deux marins tués et neuf blessés (4).

Le général Morillo, n'étant pas capable d'engager une action avec les indépendants sur un pareil terrain, se détermina à porter ses quartiers d'hiver de l'autre côté de l'Apure. Bolivar, persuadé qu'une armée sans paie, ni habillement, ni nourriture, ne pourrait rester dans l'inaction pendant la mauvaise saison des pluies, résolut de porter le théâtre de la guerre dans la Nouvelle-Grenade, et de se procurer par ce moyen des secours en hommes, en argent et en munitions.

20 novembre. *Déclaration de la république de Vénézuéla*. La junte nationale, composée de la haute Cour de justice, du vicaire-général et de toutes les autorités civiles et militaires, déclare qu'après un examen réfléchi de la conduite du gouvernement espagnol, on est certain qu'il n'a jamais pensé à une réconciliation franche et sincère. « Car c'était en proposant la paix, qu'il fesait bloquer nos ports, marcher des troupes contre nous, fomenter des conspirations pour nous détruire; la capitulation la plus solennelle a été violée par lui aussitôt que ratifiée, et une guerre d'extermination continuée sans égard au sexe, à l'âge ou à la condition des individus. D'après ces considérations, le gouvernement de Vénézuéla, interprète de la volonté nationale, décide que la république est, de droit divin et humain, affranchie du joug de l'Espagne, et forme un État libre, souverain et indépendant; qu'elle ne tentera plus aucune voie de conciliation auprès de son ancienne métropole, et ne traitera plus avec elle que de puissance à puissance!.... » Depuis 1810, ajoute le manifeste, « le peuple de Vénézué la a combattu pour » ses droits, et il a juré de s'ensevelir sous les ruines de sa pa- » trie, plutôt que de rentrer sous la domination espagnole ».

1819, 17 décembre. *Loi fondamentale décrétée par le souverain congrès de Vénézuéla, pour la réunion des républiques de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla sous le titre de république de Colombie* (*ley fundamental de la república de Colombia* (1).

Les républiques de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade se réunissent en une seule, sous le titre glorieux de *république de Colombie* (*república de Colombia*). (Art. 1.).

Son territoire comprendra la ci-devant capitainerie générale de Vénézuéla et la ci-devant vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, contenant une étendue de cent quinze mille lieues carrées, dont les limites seront ci-après fixées. (Art. 2.)

Les dettes contractées séparément par les deux républiques sont reconnues *in solidum*, comme dette nationale de la Colombie, à l'amortissement de laquelle on affectera les domaines de l'État et les principaux produits du revenu. (Art. 3.)

Le pouvoir exécutif sera exercé par un président, et à défaut par un vice-président, nommés *pro tempore* par le congrès actuel. (Art. 4.)

La république de Colombie sera divisée en trois grands départements, Vénézuéla, Quito, et Cundinamarca, qui comprendront les provinces de la Nouvelle-Grenade, dont le nom est pour toujours supprimé. Les capitales de ces dé-

(1) *Correo del Orinoco*, n°. 1.

(2) *Correo del Orinoco*, n°. 1, 5 septembre 1818.

(3) *Correo del Orinoco*, n°. 11, 5 septembre 1818. Voyez aussi *Documentos*, *etc.*, tom. I, pag. 219. *Nota del gefe supremo á S. E. el capitan general de la isla de Barbada.*

(4) Rapport du général Soublette. *Correo del Orinoco*, 10 octobre 1818. Tom. I, n°. 12.

(1) Voyez *Discurso del libertador al segundo congreso general de Venezuela, reunido en Angostura en 1819, presentando el proyecto de constitucion. Documentos*, tom. II, pag. 1-45.

Proclama del libertador á los Granadinos. Santa-Fé, 8 septembre.

Decreto del libertador estableciendo un gobierno provisorio para las provincias libres de la Nueva-Granada. Bogotá, 11 septembre.

1819. *Discurso del libertador al congreso de Angostura manifestando que las provincias de la Nueva-Granada, anhelan por reunise á las de Venezuela, para formar una nueva republica de estas dos naciones, en cuya virtud se decreto la ley fundamental de la republica de Colombia*. 14 décembre.

1819 *Oficio del libertador al vice presidente de Cundinamarca trasmitiendole ley fundamental*. Angostura, 20 décembre.

1820, 17 janvier. *Convocatoria para el proximo congreso general de la republica de Colombia.*

—— 8 mars. *Proclama del libertador manifestando que la republica de Colombia, proclamada por el congreso de Venezuela, y sancionada por los pueblos libres de Cundinamarca es el selo de la independencia, de la prosperidad y de la gloria nacional*. Voyez *Documentos*, *etc.*, tom. II, pag. 115-130.

partements seront Caracas, Quito et Bogota (dite Santa-Fé). (Art. 5.)

Chaque département aura une administration supérieure, et un magistrat principal ayant le titre de vice-président, et qui sera nommé, pour le présent, par le congrès actuel (Art.6.)

Une nouvelle ville, portant le nom du libérateur Bolivar, sera la capitale de la Colombie. Le plan et la situation en seront déterminés par le premier congrès général, qui aura égard aux besoins des peuples des trois départements, et à la grandeur que la nature a assignée à cette riche contrée. (Art. 7.)

Le congrès général de Colombia s'assemblera, le 1er janvier 1821, dans la ville de Rosario de Cucuta, laquelle, à tous égards, est la plus convenable à cause de sa situation centrale. La convocation en sera faite par le président, le 1er. janvier 1820. Le mode d'élection sera déterminé par un comité, sous l'approbation du présent congrès. (Art. 8.)

La constitution de la Colombie sera décrétée par le congrès général, d'après ces mêmes bases, et selon les principes consacrés par l'expérience des nations libres. (art. 9.)

Les armoiries et le pavillon de Colombie seront déterminés par le congrès général; en attendant, on se servira de ceux de Vénézuéla. (Art. 10.)

Le congrès actuel se séparera le 15 janvier 1820, afin qu'on procède aux nouvelles élections des membres du congrès général. (Art. 11.)

Une commission de six membres, ayant un président, et investie des pouvoirs nécessaires, remplacera le congrès pendant sa séparation. (Art. 12.)

L'établissement de la république de Colombie sera solennellement proclamé aux citoyens et aux troupes, avec des fêtes et réjouissances publiques, qui auront lieu dans cette ville, le 25 décembre, en commémoration de la Nativité du *Sauveur du monde*, dont la protection a amené la régénération de l'État par cette réunion. (Art. 13.)

L'anniversaire de cette régénération politique sera perpétuellement célébré par une fête nationale, où la vertu, le courage et les talens, comme autrefois aux jeux olympiques, seront honorés et récompensés. (Art. 14.)

La présente loi fondamentale de la république de Colombie sera promulguée dans tous les établissements et aux armées, insérée dans les papiers publics, et déposée dans les archives des *cabildos* ou municipalités, des corporations religieuses et des autorités civiles.

Fait au palais du congrès souverain de Vénézuéla, dans la ville de Saint-Thomas de Angostura, le 17 décembre 1819, neuvième année de notre indépendance.

Signé Francisco Antonio Zéa, président.
Diégo Vallenilla, secrétaire.

Juan-German Roscio, Diégo-Bautista Urbanéja,
Manuel Cédéño, Juan-Vicenté Cardoso,
Juan-Martinez, Ignacio Muñoz,
José España, Onofré Basalo,
Luis-Thomas Péraza, Domingo Alzuru,
A. M. Bricéño, José-Tomas Machado,
Eusébio Afanador, Ramon Garcia Cadix.
Francisco Condé,

Campagnes de 1819. A l'ouverture de cette campagne, l'armée royaliste était maîtresse de trois points: Santa-Fé, Varinas et Calabozo. Elle était forte de sept régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et d'une nombreuse artillerie, en tout trois mille cinq cents hommes. Le général Morillo quitta Valencia, le 1er. janvier, avec son état-major; et soutenu par les trois divisions des généraux La Torré, Moralès et Calzada, marcha sur San-Fernando de Apure. Paez, qui y commandait et n'avait avec lui que deux à trois mille hommes de cavalerie, n'étant pas capable de soutenir un siége, évacua la place, dont le général Latorré prit possession. Le 26 janvier, le général Morillo passa une revue de ses troupes, et, le 1er. février, se mit en marche sur San-Juan de Payara. Deux cents cavaliers, qui l'occupaient, se retirèrent à son approche et repassèrent l'Arauca avec les divisions de l'armée. Celle de Morillo campa sur ses bords. Le 3 février, un gué fut reconnu, et les 7 et 8, avec six petits canots, il effectua le passage, malgré plusieurs charges de cavalerie dirigées par Paez, dont les forces montaient à mille hommes de cavalerie et environ quinze cents d'infanterie; cette rivière profonde et rapide avait des bords escarpés et presque à pic, et était large de 120 *vares* (37 pouces castillans). La passe de Caujaral était gardée par deux batteries, l'une de sept canons et l'autre de douze. Le général regardait ce passage comme son plus beau fait d'armes. Peut-être même l'histoire militaire de tous les tems, dit-il, n'a-t-elle rien d'égal à lui opposer. «Celui du Danube, dans la guerre de 1803, a été particulièrement admiré; mais le passage de l'Arauca présente, sans aucun doute, quelque chose de plus héroïque et de plus merveilleux» (1). Le 4, il offrit encore la paix aux habitants de l'Apure et de l'Arauca, de son quartier-général de Nuévo-Paso del Rey. Morillo, continuant sa marche, entra le 7 dans les savanes, et arriva le lendemain à Caujaral, que Paez avait abandonné. Le général Morillo, ne pouvant faire subsister ses troupes dans un pays abandonné par ses habitants, détacha, pour se procurer des vivres, six cents hommes, qui furent battus et dispersés par Paez, le 11 (2). A la même époque, le général Morillo reçut des nouvelles de l'arrivée aux Cayes de Saint-Louis (St.-Domingue) de l'expédition anglaise de quatre mille hommes destinée à combattre contre lui, ainsi que du projet de Donato Pérez d'attaquer la province de Barinas par le Haut-Apure. Il voyait aussi que l'ennemi avait pour but de forcer ses troupes à s'épuiser par des marches pénibles sur les rives brûlantes de l'Arauca. En conséquence, il jugea à propos de rétrograder jusqu'à Caujaral, où il arriva le 14. De là il se rendit avec l'armée à Mérécure, et passa sur l'autre rive de l'Arauca. Continuant sa marche sur Achaguas, il y arriva le 8 mars, et s'y cantonna, afin de rester maître de l'Apure. Le 26, il publia une adresse aux chefs, officiers et soldats anglais au service des insurgés, et qui avaient combattu avec lui en Espagne sous les ordres du général Hill.

En même tems, le général Bolivar arriva avec quelques renforts de la Guiane, et ayant fait sa jonction avec Paez, il passa l'Arauca avec deux mille cinq cents hommes, dont quatre cents anglais, et occupa la droite de la rivière. Le 3 avril, six escadrons se présentèrent devant le camp espagnol établi près de Las Cocuiras, ce qui l'engagea à rentrer dans ses cantonnements d'Achaguas. La saison des pluies commençait à inonder ce pays. Bolivar se posta avec des forces considérables vers la province de Barinas, et un de ses corps, passant par Orichuna, intercepta la communication entre San-Fernando et Calabozo, où étaient les magasins espagnols. Le général Morillo quitta Achaguas le 30 avril; le 2 mai, il passa l'Apure, et son armée poursuivit sa marche jusqu'à Punta-Braba, et de là à Calabozo, où elle arriva le 12.

30 avril. *Combat de Quéséras del Médio.* Le général José-Antonio Paez, avec cent cinquante cavaliers seulement, attaqua et dispersa un détachement de cavalerie ennemie,

(1) Voyez ses Mémoires, page 190.

(2) Le général Morillo dit que l'ennemi fut mis en déroute et poursuivi jusqu'à Cunabiche, sans pouvoir le forcer à un engagement.

composé de deux cents hommes, à *Quéséras del Médio* (1) et ensuite le corps principal, fort de mille combattants, qui se retira précipitamment en laissant quatre cents des siens. Les indépendants n'eurent que deux tués et quatre blessés. Pour récompenser cette action, il fut décrété que tous les officiers et soldats qui y avaient pris part seraient membres de l'ordre des libérateurs (*miembros del orden de los libertadores*) et porteraient une médaille destinée à rappeler cette brillante journée (2).

L'armée royale, réunie au puéblo de Morrote par le colonel Barreiro, se composait de deux mille trois cents hommes. Le 5 avril, il se mit en marche vers Poré, capitale du Casanare, que ses habitants abandonnèrent à son approche; il y entra le 9. Continuant sa route à travers la Québrado-Colorado, il aperçut, à la distance d'une demi-lieue, un corps indépendant dont il évalua la force à mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Les chevaux espagnols étant harassés de fatigue et manquant de fourrages, il se replia sur Poré. Dans sa retraite, vingt dragons et la majeure partie des soldats de Vénézuéla passèrent du côté des indépendants. Ceci décida Barreiro à retourner sur ses pas; et dans sa marche, il perdit encore de deux à trois cents hommes par la désertion ou dans des escarmouches d'arrière-garde, et la presque totalité de ses chevaux. Dans les quinze jours qu'il resta dans les *llanuras* ou plaines, pas un habitant ne se rangea sous l'étendard royal. Le général Santander, qui dirigea les opérations de cette campagne, conduisit son monde sur une seule colonne à travers les Cordilières, et les royalistes, obligés de diviser leurs forces pour en défendre les différents passages, essuyèrent des défaites continuelles.

Le général Morillo, ayant déjà perdu beaucoup d'hommes dans cette campagne, forma le projet de prendre et détruire Angostura, où le congrès de Vénézuéla était assemblé. Il détacha, pour cet objet, quinze cents hommes de ses meilleures troupes sous le commandant Arana. A quelques jours de marche de sa destination, il rencontra Marino (le 12 juin), qui avança aussitôt, avec treize cents hommes, au secours de cette ville, du côté de Cumana. Il s'ensuivit un combat acharné, à Cantaura, près San-Diégo. Les indépendants furent d'abord repoussés; mais, animés par l'exemple de leur chef, ils chargèrent à la baïonnette avec une telle impétuosité, qu'ils mirent en déroute les Espagnols, avec perte de la plus grande partie de leur artillerie et de leur bagage. D'après le rapport de Marino, mille Espagnols y périrent.

Selon le rapport du général Morillo, « Arana, qui ne pouvait vaincre que par surprise un ennemi supérieur en nombre et réuni à San-Diégo de Cabruta, au milieu d'une plaine immense, forma le projet d'attaquer Pao, dépôt des indépendants; mais ce poste fut abandonné avant son arrivée, et voulant rétrograder jusqu'à Chaparro, il rencontra un escadron ennemi. Il réussit à opérer sa retraite jusqu'aux bords du Guère, où il retrancha son infanterie. Un combat aussi opiniâtre que sanglant eut lieu, et dura sept heures. Enfin, les rebelles ne pouvant forcer la position, battirent en retraite sous la protection de leur cavalerie ». Leur perte fut considérable: cent soixante-deux hommes restèrent sur le champ de bataille, quatre-vingt-onze furent blessés. Arana réussit à regagner le cantonnement d'Onoto. Ces succès, dit le général, couronnèrent la campagne de 1819 (1).

Le deuxième congrès de Vénézuéla, composé de trente députés, s'installa, le 15 février, à Angostura. Bolivar assista à l'ouverture, pour presser l'union de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla en un seul gouvernement. Il se démit de l'autorité suprême, se réservant seulement le commandement de l'armée, alors concentrée sur l'Apure; mais il céda ensuite aux vœux du congrès, qui le réélut président de la république. Le 26 février, il partit pour prendre le commandement de l'armée destinée à agir contre le général Morillo dans la Nouvelle-Grenade.

Expédition anglaise sous les ordres de Mac Grégor. Cet officier, qui avait déjà servi avec distinction dans les rangs des indépendants, leva un corps de six cents hommes composé d'Anglais, pour le service du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, de concert avec l'agent *don José Réal* à la tête de cette troupe. Il fit voile pour Saint-Domingue, et attendit aux Cayes l'arrivée d'un renfort qui devait venir le joindre, sous les ordres du colonel *Macéroni*. Pendant ce tems ses vivres s'épuisèrent, et ne pouvant s'en procurer, il envoya ses gens à l'île San-Andrès, tandis qu'il se rendit à Port-Royal de la Jamaïque. Mais il en revint sans provisions ni argent, et rejoignit son corps déjà réduit à quatre cent soixante-dix hommes. Dans cette extrémité, il se décida à attaquer un port espagnol, et ayant choisi Portobélo, il y arriva avec cinq navires et une chaloupe canonnière ayant à bord cinq cents hommes. Les débarquant à *l'ensenada de Buénaventura*, il obligea le commandant espagnol, *Von Hersch*, à se replier sur Panama (le 11 avril) avec environ quatre-vingt-dix hommes, après une légère résistance. Mac Grégor prit possession de la place et en nomma un gouverneur. Il y avait cent treize canons, beaucoup de munitions et plus de quatre cents hommes de garnison. Cependant le commandant général de l'isthme, sir *Alexandre Hore*, instruit de cet événement, fortifia le château de Chagre à l'embouchure du Rio-Crucès, et s'étant mis à la tête de quinze cents hommes composés en partie des soldats du bataillon de Cataluña et des milices du pays, résolut de surprendre Mac Grégor. Il s'avança à marches forcées, et, à la faveur des bois épais qui environnent Portobélo, il forma ses troupes en deux colonnes, attaqua la ville le 29 avril, à six heures du matin, et s'empara de la maison du gouverneur, qui commande la batterie de San-Jéronimo. Il y eut soixante Anglais hors de combat, et les officiers du fort signèrent une capitulation. Mac Grégor et un petit nombre des siens sautèrent par la fenêtre de leur chambre à coucher, gagnèrent le principal navire qui était à l'ancre dans le port, et partirent pour San-Andrès. Hore envoya les prisonniers, au nombre d'environ quatre cents, à Panama. Le vice-roi transmit, le 2 juin, l'ordre de les fusiller, en vertu d'une circulaire du cabinet de Madrid qui prononçait la peine de mort contre tous les étrangers au service des indépendants. Leur exécution toutefois n'eut pas lieu, et on se contenta de les condamner aux travaux

(1) Voyez *Decreto del libertador presidente de la republica, concediendo premios à los que se distinguieron en el combate nombrado de las Queseras. Documentos*, tom. II, p. 44.

Paez, maintenant âgé de quarante ans, est né dans les plaines de Barinas, où il fut d'abord propriétaire de bestiaux. Il devint ensuite chef d'une bande de cavaliers fesant le métier de partisan. Paez faillit être victime d'un lâche attentat dans les plaines de Calabozo. Des assassins, qui étaient parvenus à s'approcher de sa tente, furent découverts par un enfant nommé *Antonio*, et saisis au moment où ils allaient pénétrer dans l'endroit où reposait le général. Ils subirent le sort réservé aux traîtres. Antonio, devenu fils adoptif de Paez, est maintenant, avec ses deux propres fils, à l'école militaire de Westpoint, aux Etats-Unis.

(2) *Correo del Orinoco*, tom. II, n°. 28, 24 avril 1819. On y voit les noms de ces cent cinquante cavaliers. *(Lista de los 150 heroes que se batieron con todo el exercito español en las orillas del Arauca, etc.)*

(1) *Mémoires du général Morillo.*

publics (1). En vertu de la capitulation, ils devaient être conduits dans quelqu'une des possessions anglaises; mais retenus prisonniers, ils furent enchaînés comme des criminels et employés à dessécher des marais près de la ville et à nettoyer les rues. Les officiers, au nombre de vingt, furent relégués dans un endroit malsain sur la côte de Darien; et deux mois après, sous le prétexte qu'ils avaient tenté de s'échapper, ils furent tous fusillés, à l'exception d'un seul. Ceux qui étaient à Panama furent relâchés, au bout de dix-huit mois, par l'intercession du gouvernement anglais; mais il n'en survécut que trente-cinq, dont quatre officiers.

Après avoir quitté Portobélo, le général Mac Grégor revint aux Cayes, où il trouva les trois cents hommes du colonel Macéroni. Voulant tenter une nouvelle expédition, il débarqua avec eux à Rio-Hacha où, ayant été attaqué par les troupes espagnoles, ils furent faits prisonniers au nombre de deux cent cinquante et fusillés sur le champ de bataille, et leurs cadavres devinrent la proie des bêtes féroces et des vautours. Ainsi périt près d'un millier des meilleurs soldats qui aient été levés en Angleterre pour le service de l'Amérique du sud, et qui étaient pour la plupart vétérans de la guerre d'Espagne.

La Cour de Madrid s'étant plainte de cette expédition comme d'une infraction au système de neutralité adopté par la Grande-Bretagne, le bill prohibant les enrôlements à l'étranger fut présenté au parlement; mais, avant son adoption, une nouvelle expédition avait quitté l'Angleterre.

Passage des Cordilières et campagne de la Nouvelle-Grenade. Morillo n'osa pas attaquer Bolivar dans les plaines, à cause de l'infériorité de sa cavalerie. Celui-ci se trouvait dans l'impossibilité de tenir tête à son adversaire sur les terres hautes de Vénézuéla, parce que son infanterie était peu nombreuse et manquait d'armes et de munitions. Ce fut dans ces circonstances que Bolivar entreprit la belle opération qui décida du sort de la guerre. Informé de l'état critique de la Nouvelle-Grenade, il résolut de s'y rendre à la tête de son infanterie, composée des divisions des généraux Anzoátegui et Santander et de la légion anglaise sous les ordres du colonel *Rook*. Laissant Paez avec la majeure partie de la cavalerie et toute l'artillerie pour surveiller et inquiéter l'ennemi, et profitant de l'inondation annuelle des plaines, il traversa l'Arauca le 4 juin, et marcha à la rencontre de la division de Santander, forte de trois à quatre cents hommes, qu'il atteignit dans un petit village situé au milieu de la plaine de Casanare. Les deux troupes s'étant réunies, et ayant ramassé une grande quantité de bétail, cinq cents chevaux et mulets, se mirent en devoir de traverser la chaîne de montagnes qui sépare Casanare de la Nouvelle-Grenade, en prenant une route en mauvais état et peu fréquentée. Ce corps d'armée n'excédait pas quinze cents hommes, y compris cent cinquante Anglais, restant de trois cents qui composaient d'abord le bataillon. Plusieurs qui s'écartèrent de la ligne de marche périrent de besoin; d'autres, par les morsures des poissons appelés *carib* et *raya* (2), qui, dans le passage des rivières, s'attachaient aux jambes et aux cuisses des marcheurs et en arrachaient des parties. Quelques-uns, attaqués par des ulcères causés par la mauvaise nourriture et les insectes, ou harassés par des marches à travers des plaines couvertes de plantes épineuses (*cactus*) qui leur déchiraient les pieds et les jambes, furent obligés de rester dans de misérables villages sans chaussure et presque sans vêtements. Les deux tiers de ces malheureux virent périr en un seul jour le reste de leurs compagnons sur le sommet des Andes, ou *Paramo de Pisba* des Cordilières, d'un mal subit occasioné par le changement d'air : ceux qui en sont atteints sont appelés *emparamados*. Cinquante Anglais, deux officiers et cent hommes des troupes indigènes en furent les victimes. Sur cinq cents chevaux et mulets, il n'en resta pas assez pour transporter les munitions, qui furent chargées sur le dos des Indiens demeurant de l'autre côté du *Paramo*, et dont chacun portait jusqu'à cent cinquante livres pesant. Après quarante-trois jours d'une marche aussi pénible et par une pluie continuelle, l'armée, réduite à neuf cents fantassins et deux cents cavaliers, entra dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Action de Gaméza. Le général Bolivar arriva, le 6 juin, à Locha. Un corps de huit cents royalistes, sous le général Barreiro, avait pris une position formidable près la Peña de Topaga; mais, à l'approche des divisions de Santander et d'Anzoátegui, il battit en retraite et traversa le Rio de Gaméza. Se voyant vivement poursuivi, Barreiro revint sur ses pas et reprit sa première position. Ce mouvement fut suivi par les indépendants, qui traversèrent le pont sous un feu meurtrier et attaquèrent les Espagnols, qui, après huit heures de combat, abandonnèrent leur retranchement et gagnèrent une position plus formidable au Molinos de Topaga. Les vainqueurs campèrent à Gaméza, n'ayant perdu que douze tués et soixante-seize blessés. Les Espagnols eurent trois cents hommes tués, blessés ou prisonniers (1).

15 juillet. *Combat del Pantano de Vargas.* Après l'affaire de Topaga, Bolivar marcha vers le district de Santa-Rosa, dans le but d'occuper ce pays fertile et de commander la vallée de Sogamoso. Cette manœuvre força le général Barreiro à abandonner sa position de Topaya et à se retirer au Molinos de Bonza dans le voisinage de la ville de Tunja. Le 20 juin, le libérateur arriva en vue des retranchements ennemis défendus par des fossés et des palissades. Le 5 juillet, il se dirigea sur *Salitre de Paipa*, afin de tourner cette position et de l'attaquer par derrière. Ayant traversé le Rio de Sogamoso le 10, il se trouva, après deux jours de marche, en présence de toutes les forces espagnoles de la Nouvelle-Grenade, qu'il mit en déroute, malgré leur supériorité numérique et les avantages du terrain. Les royalistes perdirent dans cette circonstance, en tués, blessés et prisonniers, cinq cents de leurs meilleurs soldats, la caisse militaire et deux drapeaux du régiment des dragons de Granada. Le libérateur eut cent quatre hommes tués ou blessés. Cette action le rendit maître de toute la province de Tunja, à l'exception de la capitale, tandis que Socorro et Pamplona étaient aussi entièrement libres et que le reste du pays était en pleine insurrection (2).

(1) *Historia de la Colombia*, por M. Restrépo, tom. X; *Documentos*, n°. 51 : *Decreto del Virey Samaño, mandando fusilar á todos los prisioneros hechos en Portobélo*. Santa-Fé, 2 juin 1819.

(2) Le premier porte à sa tête une espèce de harpon; l'autre, très-petit, a beaucoup de dents très-aiguës. Le poisson caraïbe (le *palometa* ou *guacarito* de Gumilla) est ainsi nommé à cause de son goût pour la chair humaine. Quelques tribus des bords de l'Orénoque, qui conservent les ossements de leurs morts dans des corbeilles, exposent pendant une nuit les cadavres dans le fleuve, et le lendemain on ne retrouve plus que les squelettes.

(1) *Boletin del ejercito libertador de la Nueva-Granada*, de dio de julio de 1819; signé M. Manrique. Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 54.

(2) *Boletin del ejercito libertador de la Nueva-Granada*, del dio de 15 de julio 1819. — *Batalla de Vargas. Parte del general José-Maria Barreiro al virey, el 26 de julio.* — Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 56-60 et 71-4.

L'armée libératrice qui occupait, le 3 août, Corralès de Bonza, attaque l'avant-garde des Espagnols, près le *puéblo de Paipa*. Ceux-ci gagnèrent une hauteur à la jonction des routes de Tunja et de Socorro, laissant les patriotes prendre possession du puéblo, traverser le pont de Paipa et s'établir sur la rive droite du Sogamoso. Bolivar repassa le pont, se dirigeant sur Tunja par la route de Toca; arriva, le 5, au puéblo de Chibata, après une marche de six lieues, et entrant dans la ville avec sa cavalerie, il en prit possession après avoir fait la garnison prisonnière de guerre. On trouva dans cette place six cents fusils et une grande quantité d'effets et de munitions. Les troupes royales, ayant continué leur marche par le *Paramo de Combita*, entrèrent, le 6, dans le *puéblo de Motabita*, à une lieue et demie de Tunja (1).

1819. *Expédition contre la ville de Barcelona.* Le général Arismendi avait été nommé par le congrès commandant de la légion britannique, à Margarita, lorsque le général Urdanéta obtint du général Bolivar le même commandement, mais en restant soumis toutefois aux ordres du premier, qui était l'idole des habitants de cette île. Urdanéta, se prétendant investi de l'autorité suprême, accusa Arismendi de trahison, le fit arrêter pendant la nuit et l'envoya pour être jugé à Angostura, où il fut acquitté par le congrès et nommé vice-président de ce corps à la session suivante. A la nouvelle de son arrestation, cinq cents habitants de Margarita, sur huit cents qui s'étaient enrôlés, refusèrent de servir. Le 14 juillet, Urdanéta mit à la voile avec la légion anglaise commandée par le général English, et arriva deux jours après en vue de Barcelona, située à une demi-lieue de la mer, qui était défendue par un fort muni d'une bonne artillerie et gardé par treize cents hommes. Le 17, il fut emporté d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Les vainqueurs entrèrent ensuite dans la ville, que les habitants et deux mille soldats avaient abandonnée, pour se retirer à Spiritu, située à quinze lieues de distance, où un renfort de mille hommes venait d'arriver de Caracas. Quarante-trois jours après l'occupation de Barcelona, un corps d'Espagnols d'environ mille hommes entra dans la ville; mais il en fut chassé avec perte de quatre cents tués. Les indépendants n'en eurent que vingt-sept. La flotte quitta ensuite Barcelona pour se rendre à la baie de Cumana.

8 août. *Bataille de Boyaca.* Cependant le général Barreiro avait pris la route de Samaca, dans le dessein de traverser le port de Boyaca et d'ouvrir une communication directe avec la capitale. Ses principales forces, au nombre de trois mille hommes, avaient pris position à une lieue du pont. Le libérateur résolut d'arrêter la marche des Espagnols et de les forcer à accepter la bataille. Le général Anzoatégui commandait le centre et la droite; Santander dirigeait l'aile gauche. L'attaque eut lieu instantanément sur tous les points de la ligne, et l'armée royale fut bientôt mise en déroute. Plus de seize cents hommes restèrent prisonniers, et parmi eux, le général en chef, le colonel Ximénès, commandant en second, presque tous les officiers et sous-officiers des différents corps. A peine cinquante hommes, y compris quelques chefs supérieurs et officiers de cavalerie, réussirent à s'échapper. On leur prit toutes leurs armes, leurs munitions, leur artillerie et leurs chevaux. L'armée libératrice n'eut à regretter que treize tués et cinquante-trois blessés. Le chef rendit un décret le même jour, « pour perpétuer la glorieuse journée de Boyaca et récompenser les braves dont la valeur et la discipline ont donné un si beau lustre aux armes de la république ».

Le libérateur, ayant réuni tous les corps de son armée à Choconta, se mit, le 9, en marche avec toute l'infanterie, et le 10, en arrivant au pont del Comun, il apprend que la capitale a été abandonnée, le 8 au matin, par le vice-roi Samano, par l'*audiencia*, avec la garde d'honneur et le régiment d'Aragon, ainsi que par tous les fonctionnaires civils et militaires. Ce rapport fait hâter la marche de Bolivar, qui, le même jour (le 10), fait seul son entrée dans Santa-Fé, aux acclamations de la multitude. C'est ainsi qu'après une marche de soixante-quinze jours, depuis le puéblo de Mantécal, dans la province de Barinas, l'armée libératrice occupa la capitale du nouveau royaume, ayant vaincu et détruit des troupes d'une force numérique trois fois supérieure (1).

On trouva dans l'hôtel de la Monnaie plus d'un demi-million de pésos en espèces, et, dans les magasins publics, tout l'attirail nécessaire à l'équipement et à l'armement d'une nombreuse armée. Le général Bolivar, dans son rapport, estimait à un million de pésos en espèces la valeur des propriétés confisquées (2). Les royalistes qui s'enfuirent de Santa-Fé firent leur retraite, les uns sur Cartagéna avec le vice-roi Samano, les autres sur Pasto et Quito, sous les ordres du général Calzada, et furent constamment harcelés, jusqu'à la rivière Naré et vers Popayan, par le général Anzoatégui et le colonel Plaza.

1820, 3 janvier. Décret du congrès assemblé dans la capitale de la Guyana, approuvant et confirmant l'acte de l'assemblée des notables de Santa-Fé de Bogota, en date du 9 septembre, qui accorde des distinctions particulières aux vainqueurs de Boyaca et les honneurs du triomphe au héros libérateur Bolivar, déclarant aussi que ladite assemblée a bien mérité de la patrie par le zèle et l'intérêt qu'elle a montrés en faveur de ses libérateurs, et que tous ceux qui se sont distingués en concourant à l'affranchissement des provinces de la Nouvelle-Grenade, recevront par un décret spécial des marques de la reconnaissance nationale (3).

Le 6 janvier, décret du même congrès accordant des récompenses nationales au général en chef et à l'armée de Cundinamarca : 1°. le général Bolivar portera désormais le titre de *libérateur*, au lieu de celui de président, dans tous les actes émanés de l'autorité. Son portrait sera placé dans la salle du congrès, avec l'inscription suivante en lettres d'or : *Bolivar, libertador de Colombia, padre de la patria, terror del despotismo*; et au-dessous en petits caractères : *Decreto del congreso en Angostura, à 6 de enero de* 1820. 2°. Seront considérés comme libérateurs de Cundinamarca, non-seulement les vainqueurs de Boyaca, mais encore toute personne des deux sexes appartenant à l'armée, qui aura pris une part active dans cette mémorable campagne. Leurs

(1) *Boletin del ejercito libertador*, n°. 5, 6 aug. Tunja. — Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 61.

(1) *Boletin*, n°. 4 : *Batalla de Boyaca.* Ventaquemada, 8 aug. — *Oficio del libertador al vice presidente de la republica participando la jornada de Boyaca*; 14 aug. — *Acta de la provincia de Cundinamarca en que se designan premios, honores y recompensas tanto al libertador como á los demas guerreros de la batalla de Boyaca.* Santa-Fé, 13 septembre. — *Decreto para perpetuar la memoria y recompensas á los bravos de Boyaca.* Ventaquemada, 8 aug.

(2) *Los propriedades de los opresores y mal contentos fugitivos.* — *Boletin, etc.*, n°. 5. — Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 66-68.

(3) Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 115 : *Decreto del congreso de Venezuela aprobando lo acordado y determinado por la asamblea de notables de Bogota.*

noms seront inscrits, suivant leur mérite, sur la colonne triomphale de Boyaca, décrétée par l'assemblée de Bogota 3°. Chaque libérateur portera une médaille avec son nom et ces mots : *Cundinamarca libertada*, 1819. 4°. Les veuves des militaires morts dans cette campagne porteront la décoration de leur mari décédé. 5°. Enfin les noms des libérateurs de Cundinamarca seront proclamés au bruit des salves d'artillerie et de la musique militaire, dans les principales places fortes du département (1).

1819. Le 14 août, Bolivar adressa une lettre au vice-président de la république pour lui faire part de ses opérations. Pendant que ceci se passait à la Nouvelle Grenade, Paez ne cessa d'inquiéter l'ennemi dans le Vénézuéla (2).

La province de Neyva, située au sud de Santa-Fé, et celle de Mariquita au nord, proclamèrent leur indépendance. Le 28 août, il partit une division pour Popayan, une autre pour Santa-Marta, et un corps d'armée se rendit sur l'Apure par la vallée de Curuta où Paez l'attendait. Bolivar, résolu de pousser la guerre avec vigueur, consacra 200,000 dollars à acheter des fusils pour armer la population d'Angostura. Paez eut le commandement de l'armée de l'ouest sur l'Apure; Marino, de celle de l'est : et Bermudez, qui commandait en second, fut chargé de conduire des troupes de Margarita à Maturin.

Le 11 septembre, le général Bolivar nomma le général Santander vice-président, avec des instructions pour lever et organiser une armée pour la défense de la Nouvelle-Grenade du côté du sud et de l'ouest, et il retourna en hâte vers Vénézuéla pour y combattre son redoutable ennemi.

29 septembre. *Affaire de San-Juanito*. La division colombienne composée de mille hommes de la milice de Cauca, dont sept cents cavaliers, deux cents lanciers et fantassins, et cent fusiliers, commandée par le général Joaquin de Ricaurte, marcha contre un corps d'Espagnols fort de trois cent cinquante hommes de troupes de ligne, retranchés dans les plaines de San-Juanito. Ceux-ci furent complètement battus et laissèrent cent quatre-vingt-onze prisonniers, tant officiers que soldats, deux cents lances, quatre-vingt-dix fusils, etc. La perte des indépendants ne fut que de trois tués et dix blessés (3).

Le 11 octobre, Juan Bautista Arismendi, vice-président de la république, publia un décret par lequel toutes les troupes étrangères enrôlées par les commissaires du chef suprême, qui étaient arrivées à Vénézuéla, étaient admises à faire partie de l'armée de la république et à jouir des mêmes droits et privilèges que les indigènes. Elles devaient aussi avoir part à la distribution des propriétés nationales décrétée le 10 octobre 1817. On vota une gratification de 500 dollars pour chaque soldat et une somme proportionnelle pour les officiers de tous grades. Le 23 novembre, Arismendi publia une adresse à la légion britannique, et le 14 décembre, le général Bolivar en publia une à la légion irlandaise (4).

Morillo avait laissé environ cinq cents hommes dans le fort de San-Fernando de Apure, et sur la rivière un navire de dix canons. Le commodore Diaz s'empara de ce navire après une attaque vigoureuse, le 30 septembre; et, le 15 octobre, Paez prit possession de San-Fernando qui avait été évacué en toute hâte par les Espagnols. Dans cette campagne, les royalistes furent chassés de toutes les positions qu'ils occupaient au commencement, à l'exception de Cumana. Paez, avec environ quatre mille hommes, occupait Barinas et Guanara. Marino et Saraza avaient pris position près des côtes avec environ cinq mille hommes du pays et de la légion irlandaise.

La force du général Morillo, dont une grande partie créole, n'excédait pas dix mille hommes. Il demanda des secours d'Espagne et y envoya son aide-de-camp, le colonel Léon Ortega, pour cet objet. Celui-ci arriva à sa destination pour être témoin de la révolution de 1820.

Une expédition destinée pour l'Amérique méridionale fut préparée à Cadix, au printems de cette année. Elle se composait de vingt-deux à vingt-trois mille hommes. Trois cents navires de transport anglais, hollandais et français avaient été frétés pour les embarquer, et une flotte russe devait leur servir d'escorte. Le 8 juillet, les troupes s'étant révoltées, une partie fut envoyée à la Havane et le reste fut mis en cantonnement ou incorporé dans d'autres régiments. On fesait de grands efforts pour effectuer de nouvelles levées, lorsqu'une maladie épidémique, qui se déclara à bord des bâtiments, s'étendit à l'île de Léon et ensuite à Cadix, et moissonna cinq mille personnes. L'expédition fut alors abandonnée ; mais, vers la fin de novembre, la maladie ayant cessé ses ravages, on embarqua de nouveau les troupes, mais il éclata une conspiration qui décida du sort de l'expédition.

1820. *Événements politiques*. Le 11 janvier, le souverain congrès, assemblé à Angostura, nomma une commission composée de trois membres destinés à fixer toutes les réclamations faites à partir du 19 avril 1810, ainsi que celles des individus qui avaient servi la république depuis la campagne de 1816 jusqu'à l'installation du congrès en février dernier (1). Le même jour, cette assemblée publia un décret concernant la liberté des esclaves (2). Le 12, elle accorda une amnistie générale à tous les déserteurs de l'armée républicaine, excepté à ceux qui se seraient rendus coupables d'espionnage, de conspiration, de meurtres (3). Le 13, elle rendit un autre décret portant que, pendant la session du congrès, il y aurait une députation permanente composée d'un président et de six membres choisis dans l'assemblée et chargés de l'expédition des affaires. Le même jour, le président *Francisco-Antonio Zéa* publia un manifeste au peuple de Colombie (4). Le 17, le congrès publia des règlements pour l'élection des députés du congrès général de la Colombie (5) Le 12 février, la loi fondamentale de la république de Colombie est reconnue et publiée par les autorités civiles,

(1) Voyez *Documentos, etc.*, pag. 116 : *Decreto del mismo congreso concediendo al general Bolivar el titulo de libertador y otros con varios premios y recompensas á los vencedores de Boyaca*.

(2) Voyez sa lettre à Bolivar, du quartier-général du village de la Cruz, le 21 juillet 1819.

(3) Rapport de Joaquin de Ricaurte, adressé de son quartier-général de Buga au ministre de la guerre de la république. (*Correo del Orinoco*, n°. 46, 11 déc. 1819)

(4) *Proclama del libertador á los bravos soldados de la legion irlandesa. Documentos, etc*, tom. II, pag. 95. Voyez la *note E*.

(1) Voyez *Correo del Orinoco*, tom. III, n°. 53 : *Decreto sobre la liquidacion y reconocimiento de la deuda nacional*.

(2) Voyez *Correo, etc.*, n°. 51. 5 de febrero de 1820. *Decreto sobre la libertad de los esclavos*.

(3) Voyez *Correo, etc.* 12 de febrero. *Indulto general*.

(4) Voyez *Correo, etc.*, n°. 50. 19 *de enero*.

(5) Voyez *Reglamento para las elecciones de los diputados que han de formar el congresó general de Colombia en la villa del Rosario de Cúcuta, el 1°. de enero de 1821, conforme á la ley fundamental de la republica*.

militaires et ecclésiastiques de la Nouvelle-Grenade (1). Le 11 avril, le roi Fernando VII publia un manifeste aux habitants d'outre-mer (2), pour prévenir ses sujets de son adhésion à la constitution rédigée par les cortès en mars 1812. D'après le décret du 8 septembre 1810, il n'y avait que deux membres *suppléans* pour représenter la vaste capitainerie générale de Caracas (3). Le 31 juillet, le congrès publia un décret pour la répartition des biens nationaux (4). Le 13 novembre, il transféra le siége du gouvernement de Colombie à la villa del Rosario de Cucuta, d'après la loi fondamentale de la république (5).

Campagne de 1820. Bolivar, maître de la Nouvelle-Grenade, se détermina à réduire les places qui tenaient encore sur les côtes de la Colombie, particulièrement Caracas, Santa-Marta et Cartagéna. Ayant rencontré des forces à San Fernando, il s'avança jusqu'à Calabozo; mais d'autres soins le rappelèrent et lui firent ajourner cette entreprise. Il rentra alors dans la Nouvelle-Grenade, et força les royalistes à se retirer devant lui. Il résolut cependant de pousser le siége de Santa-Marta et de Cartagéna, dont il confia les soins à son lieutenant Urdanéta, qui devait être assisté dans cette opération par un corps de neuf cents Irlandais, sous le général *Devereux*, citoyen des États-Unis.

Vers la fin de 1819, les troupes espagnoles qui occupaient Cartagéna et Pasto, essayèrent de rentrer en possession des provinces dont elles avaient été chassées quatre mois auparavant; mais elles échouèrent complètement, malgré des opérations bien combinées. Le vice-roi Samano, qui se trouvait à Cartagéna, envoya le colonel Walléta avec huit cents hommes d'infanterie pour s'emparer de la province d'Antioquia. Une flotille ayant à bord le même nombre d'hommes remonta la Magdaléna, afin de marcher sur Bogota; une autre flotille, composée de quatre transports et deux chaloupes canonnières, devait entrer au Choco par l'Atrato, avec des renforts pour le général Calzada, qui avait ordre de prendre l'offensive dans la province de Popayan. Par cette combinaison, on devait opérer sur une ligne d'environ trois cents lieues; mais la flotille espagnole dans la Magdaléna fut complètement détruite à Barbacoas par la flotille indépendante, sous les ordres du colonel Mais. Sur l'Atrato les indépendants n'avaient point de flotille; mais, par le moyen d'un fort construit en hâte par les noirs esclaves des mines (6), et défendu par soixante soldats sous les ordres du lieutenant *Joaquin Acosta*, on réussit à repousser les Espagnols, qui pendant trois jours entreprirent de le forcer. Les troupes destinées pour opérer contre la province d'Antioquia se trouvaient découragées et ne dépassèrent pas la ville de Remédios. Le général Calzada parvint, le 20 janvier, à surprendre la garnison de Popayan; mais il fut contraint de se retirer.

Le général Devereux avait visité Cartagéna en 1815, pour des motifs de commerce. A son retour en Europe, il conçut l'idée de lever un corps de troupes pour seconder les indépendants. Les officiers qu'il s'attacha avaient servi pour la plupart dans l'armée anglaise. Suivant les articles de leur engagement, ceux qui étaient commissionnés devaient avancer une somme d'argent proportionnée à leur grade, pour subvenir à une partie de l'équipement; on devait pourvoir au reste par différents moyens, et le tout devait être remboursé par les gouvernements de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade d'après un arrangement fait avec leurs agents.

Au commencement de 1820, neuf cents hommes de cette expédition, sous le colonel *Elmer*, firent voile d'Irlande pour l'île de Margarita, où, après une réception amicale de l'amiral Brion, ils passèrent à bord de son escadre et débarquèrent à Rio-Hacha, sous la conduite du colonel Montilla. Celui-ci, voulant opérer sa jonction avec les indépendants dans l'intérieur de la Nouvelle-Grenade, s'enfonça d'abord dans les bois; mais sa marche fut arrêtée par un corps de deux mille cinq cents Espagnols partis de Santa-Marta, sous le commandement de Sanchoz Lima. Les Irlandais réussirent d'abord à repousser l'ennemi avec perte; mais la nature du terrain et le défaut de cavalerie les empêchèrent de profiter de leur avantage, et Montilla revint à Rio-Hacha. Là, ses troupes se mutinèrent et demandèrent le paiement de leur solde arriérée; en même tems ils voulurent aller attaquer Santa-Marta par mer. Les commandants parvinrent à les faire embarquer sur des navires anglais qui les conduisirent à la Jamaïque, et elles furent ensuite transportées aux établissements du Canada aux frais de la corporation de Kingston. Il n'en resta que cent avec Montilla, qui le suivirent à Savanille et ensuite au siége de Cartagéna, où ils se distinguèrent dans une sortie que firent les assiégés après la dispersion totale de l'armée des indépendants. Le peu d'entre eux qui survécurent à cette affaire furent incorporés dans le bataillon de Carabobo.

Le général Devereux, avec son état-major, était arrivé à l'île Santa-Margarita deux mois après le départ de ses troupes pour Rio-Hacha. Il fit voile pour ce port, comptant les y trouver; mais, n'en ayant eu aucune nouvelle, il se rendit à la Jamaïque, où il apprit le triste résultat de son expédition (1). Il alla alors à Colombia, où toutes ses réclamations pour les dépenses et les frais de son armement furent admises.

Les 13 et 16 mars, proclamation de Mariano Montilla, datée de son quartier-général, sur le Rio de la Hacha, portant que la ville ayant été abandonnée par les autorités espagnoles, la direction des affaires est confiée au citoyen *Ramon Ayala*, qui prendra le titre de gouverneur politique et militaire (2).

Le 21 mars, autre proclamation du même général prononçant la confiscation des biens des Américains convaincus de conspiration contre la république et même contre ceux qui l'auraient excitée.

---

(1) Voyez *Correo, etc.* 20 abril 1820. *Union de Venezuela y Nueva-Granada.*

(2) Voyez *Correo, etc.*, n°. 69. 1 de julio de 1820. *Manifiesto del rey Fernando á los habitantes de Ultramar*; avec des notes. *Don Fernando VII, por la gracia de Dios rey de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Cerdeña, de Corcega, de los Algarves, de Gibraltar, de las Indias orientales y occidentales, é islas del mar Oceano; archiduque de Austria; duque de Borgoña, de Bravante et de Milan; conde de Aspurg, Flandes y Tirol, etc., etc.*

(3) Voyez *Correo, etc.* 1 de julio de 1820. *Decreto convocatorio de cortes, expedido por Fernando VII.*

(4) Voyez *Correo, etc.*, n°. 74. 5 de agosto. *Reparticion de bienes nacionales.* Voyez aussi *Correo, etc.* 18 mars. *Ley sobre reparticiones de bienes nacionales entre los servidores de la patria.*

(5) *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 183. *Decreto de translacion del gobierno supremo de la republica á la villa del Rosario de Cúcuta.*

(6) Ces esclaves, qui s'offrirent volontairement pour ce travail, retournèrent paisiblement à celui des mines.

(1) Voyez *Representacion de los gefes y oficiales de la legion britanica y de parte de la Irlandesa que se hallan en Apure á S. S. Simon Bolivar, libertador, presidente y general en gefe de los ejercitos de Colombia.* Achaguas, 25 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 154.

(2) *Proclama á los habitantes del Rio de la Hacha.* — Voyez *Correo, etc.*, tom. III, n°. 66. 11 de junio de 1820.

28 avril. *Combat à la Plata.* Le bataillon anglais, qui prit le nom d'*Albion*, étant complété par ordre du général Bolivar, et dirigé vers le sud, rencontra l'avant-garde des Espagnols à la Plata, qu'il défit entièrement; sept seulement parvinrent à s'échapper. Paez récompensa la valeur de ces Anglais: les officiers et soldats furent faits membres de l'ordre des *Libérateurs*, l'honneur le plus grand qui pût être décerné dans le pays.

Les 3 et 10 mai, un conseil de guerre, qui se formait d'après les ordres du général Morillo, condamna à la peine de mort ou à la déportation hors du territoire espagnol plusieurs habitants des deux sexes de Valencia, comme convaincus du crime d'espionnage ou d'avoir parlé contre la cause de la nation espagnole. *Doña Francisca Sandoval* et ses filles, *doña Josefa Zavaléta* et autres dames, furent condamnées à la déportation, pour avoir fait de leur maison le foyer des réunions séditieuses. « Mais ensuite, » dit le général Morillo, « je crus devoir marquer l'époque de notre chan» gement de forme de gouvernement, par des actes de géné» rosité et de bienfesance. Tous les individus exilés pour avoir » suivi la cause de Rosalès, furent rendus à leurs foyers, ex» cepté dona Zavaléta, qui préféra rester à Curaçoa avec son » mari. Ceux qui avaient été mis en prison, par suite des » troubles de Grenade, furent mis en liberté. » (1)

Sur ces entrefaites, le comte de Carthagène, général en chef de l'armée de la Côte-Ferme, venait de recevoir l'ordonnance royale du 11 avril, qui lui enjoignait d'employer tous ses moyens à la pacification de ce pays. En conséquence, Morillo écrivit, le 17 suivant, de son quartier-général de Caracas, aux généraux et chefs des indépendants ainsi qu'au gouverneur de la Marguerite, pour annoncer que le roi, toujours occupé du bien-être de ses sujets chéris, venait de renoncer de son propre mouvement au pouvoir dont ses prédécesseurs avaient joui pendant trois siècles; qu'il avait juré d'observer la constitution politique de la monarchie, sanctionnée par les cortès le 18 mars 1812, et généralement désirée par la nation. Comme une suspension d'armes devenait indispensable, le comte donna ordre aux commandants des différentes divisions de son armée et des forces navales, d'interrompre toute hostilité pendant un mois, à dater du jour de la réception de sa lettre. En même tems, il envoya deux députés (2) auprès du congrès siégeant à Angostura, et deux autres (3) à Cucuta, où se trouvait le président du gouvernement de Colombie, chargés de faire des ouvertures de conciliation. Les premiers s'embarquèrent sur la Guayra; un des derniers, G. de Linarès, partit, vers le milieu de juillet, pour les vallées de Cucuta. Dans cet intervalle, les chefs des indépendants répondirent qu'ils avaient interrompu les hostilités, mais que leurs opérations dépendaient des ordres du gouvernement. Les commissaires, don *Tomas de Cirès* et don *José-Domingo Duarte*, arrivèrent à Guyana, ville située à quarante lieues d'Angostura, où le commandant militaire leur signifia que, s'ils n'étaient pas autorisés à reconnaître l'indépendance du pays, ils ne pouvaient continuer leur voyage. Ils se rembarquèrent pour retourner au point de leur départ.

Gonzalez de Linarès et le colonel don José-Maria Herréra, qui lui avait été adjoint, arrivèrent, par une route difficile, de plus de deux cents lieues, à San-Cristobal de Cucuta, le 20 août. Le même jour, ils communiquèrent aux deux délégués (1) du gouvernement de Colombie une note contenant la proposition faite par le comte de Carthagène d'adopter la constitution espagnole et d'envoyer en conséquence des députés aux cortès, et que, dans ce cas, il promettait de confirmer les autorités exécutives dans leurs fonctions, et les chefs indépendants dans leurs emplois pour un tems limité. Les commissaires de Colombie répondirent, le même jour, qu'ils ne pouvaient entendre aucune proposition qui n'aurait pas pour base la reconnaissance de la souveraineté et de l'indépendance de la Colombie. Ce refus était accompagné d'un manifeste du gouvernement, du 13 juillet, énumérant tous les affronts que la nation avait reçus de l'Espagne, les cruautés de ses généraux, où l'on se plaignait surtout de la conduite des cortès de Cadix et du peu de représentation accordée aux Américains par la constitution qui n'alloue que trente députés pour l'Amérique méridionale, tandis que l'Espagne en a cent quarante-neuf. Rien qu'une indépendance entière, y disait-on, ne peut satisfaire trois millions d'hommes, quand ils ont acheté cette liberté par tant de sacrifices. Les commissaires espagnols, n'ayant pas d'instructions à cet égard, sont renvoyés et ils retournent à Caracas (2).

Le général Morillo fit ses préparatifs pour ouvrir la campagne à l'ouest de Vénézuéla, lorsque le général Bolivar revint à San-Cristobal des bords de la Magdaléna. Le 21 septembre, il adressa une lettre au général Morillo, dans laquelle il dit « qu'un armistice, sans la moindre reconnais-

---

(1) Voyez les *Mémoires du général Morillo*, p. 241; sa proclamation à ses troupes, du 8 juin; et son adresse, du 12, aux émigrés de Costa-Firmé. *Correo del Oricono.* 22 de julio de 1820. Tom. III, n°. 72 et 82.

(2) Le brigadier don Tomas de Cirès, gouverneur de Cumana, et don José-Domingo Duarta, intendant de l'armée et surintendant-général des finances.

(3) Don Juan Rodriguez de Toro, premier alcade constitutionnel de Caracas, et don Francisco Gonzalez de Linarès. La mauvaise santé du premier ne lui permit pas d'accompagner l'autre.

(1) Le général de division Rafael de Urdanéta et le colonel don Pédro Briceño Mendez.

(2) Voyez *Carta de don Miguel de Latorre, comandante general de la tercera division del ejercito expedicionario de Costa-Firme á S. S. el presidente de Colombia*, Bailadores, 2 julio de 1820. *Documentos, etc.*, tom II, pag. 133.

Contestacion del libertador, etc., al señor don Miguel Latorre. San-Cristoval, 7 juillet 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 134.

Oficio del general en gefe del ejercito expedicionario de Costa-Firme, D. Pablo Morillo, al presidente del congreso de Guayana y general en gefe de sus tropas. Valencia, 22 juin 1820. Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 136.

Otro oficio del general Latorre á S. S. el presidente D. S. Bolivar. Puéblo de Bailadores, 21 juillet 1820. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 138.

Propuesta del libertador presidente al oficio del general Morillo. El Rosario, 23 juin 1820. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 141.

Proclama del libertador á las tropas españolas. Rosario de Cucuta, 1er. juillet 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 141.

Oficio del gefe superior politico de Cartagena al libertador. 20 juillet 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 142.

Oficio contestacion del libertador al gefe superior politico de Cartagena. Baranquilla, 23 aug. 1820.

Otro oficio del mismo gefe superior político al libertador. Cartagéna, 28 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 146.

Contestacion del libertador al anterior. Turbaco, 27 aug. 1820.

Otro oficio del gefe superior político y militar de Cartagena al general en gefe de los ejercitos disidentes de la Nueva-Granada. Cartagéna, 28 aug. 1820. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 149.

Contestacion ultima dada por el ayudante general, etc. Turbaco, 28 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 151.

» sance de notre gouvernement, serait préjudiciable aux intérêts de la république, au moment où elle se flatte d'un » triomphe décisif et complet. La continuation des hostilités » doit nous valoir l'occupation du reste de Vénézuéla et de » Quito, et nous débarrasser en même tems des frais énormes » d'une armée trop nombreuse pour la Colombie. » Le président propose d'entrer en communication avec le général Morillo concernant l'armistice, et l'avertit que, vers la fin d'octobre, il portera son quartier-général à San-Fernando de Apure. Partant à la tête de sa division, il se dirigea sur Mérida et Truxillo, et força à la retraite un corps de huit cents hommes sous le colonel don Juan Tello, qui se retira jusqu'à Tocuyo.

En même tems, le comte de Carthagène adressa une copie de la lettre de Bolivar à la junte de conciliation (1), et trois commissaires (2), chargés de cette mission, eurent ordre de se rendre à Calabozo, pour recevoir des instructions du maréchal-de-camp don Miguel de La Torré. La dépêche du général Morillo, datée de San-Carlos, le 20 octobre, et adressée au général Bolivar, annonçait les instructions données à ces commissaires. Le général Bolivar, après avoir successivement occupé Bailadorès, Mérida, Truxillo et Caracas, adressa une lettre de son quartier-général dans cette dernière ville, le 26 octobre, au général Morillo dans laquelle il l'avertit qu'une maladie du général Urdanéta l'a empêché de se rendre à San-Fernando, et il lui propose les bases d'un armistice ainsi qu'il suit :

1°. Il y aura un armistice général pour quatre ou six mois; 2°. l'armée colombienne conservera les positions qu'elle occupera lors de la ratification du traité; 3°. la division de la côte prendra possession des villes de Santa-Marta, Rio-Hacha et Maracaïbo; 4°. la division de l'Apure aura pour ligne de démarcation la rivière Portuguésa depuis la branche du Biscucuy jusqu'à l'Apure; 5°. la division de l'Est conservera le pays qu'elle occupera au moment de la ratification du traité; 6°. la division du Sud conservera le territoire qu'elle a laissé derrière elle dans sa marche sur Quito et les positions qu'elle occupera au moment de la ratification du traité. Le comte de Carthagène, dans sa lettre du 29 octobre, datée de son quartier-général de Barquisiméto et adressée au président de la Colombie, déclare qu'aucune de ces propositions ne peut convenir aux intérêts de la nation espagnole, mais que les commissaires les discuteraient (3). Bolivar, dans sa réponse du 3 novembre, datée de Caracas, cherchait à engager le comte à conclure un traité qui dégagerait la guerre des horreurs et des crimes dont la Colombie a été le théâtre. Le général Sucre et le colonel Ambrosio Plaza, chargés de négocier l'armistice désiré, se rendirent au quartier-général de Morillo, à Humucarobujo, le 11 novembre, et lui remirent une dépêche de Bolivar, datée de Truxillo, le 9, dans laquelle il jure que si, après l'heureuse réformation du gouvernement espagnol, on veut encore le forcer à la guerre; si le sort des armes continue à nous être favorable, nos projets embrasseront l'Amérique entière. Le général Morillo, dans sa réponse du 12, dit: « Déposons les armes et entamons des négociations qui ramè» nent la paix, mais n'exigez pas l'impossible : je ne puis en» freindre la constitution politique de la monarchie; et con» sentir à la moindre cession du territoire serait lui porter » atteinte ». Le général Morillo continua alors sa marche à Caracas; le général Bolivar se replia sur Truxillo

Le 19 novembre, les commissaires espagnols se rendirent à Caracas, et les bases de l'armistice furent déterminées d'après l'ordonnance royale du 11 avril 1820. Le 22, les commissaires échangèrent leurs pouvoirs respectifs à Truxillo, et le 25, ils arrêtèrent et signèrent un *traité d'armistice* en quinze articles, réglant la manière dont se continueront les hostilités. Tous les prisonniers faits sur le champ de bataille par les deux partis, seront traités comme prisonniers de guerre et échangés. L'armistice est de six mois, à dater du jour de sa ratification. Des députés des deux partis doivent se rendre en Espagne pour traiter de la paix (1).

Le 27 novembre, entrevue du libérateur avec le général Morillo à Santa-Ana.

Le 17 décembre, ce dernier fit voile pour l'Espagne, et don Miguel de La Torré lui succède comme général en chef de l'armée d'expédition de la Côte-Ferme.

Le 21 décembre, le général Bolivar adressa une dépêche au général Morillo, datée de Barinas, pour le prévenir qu'il ne pouvait envoyer des députés en Espagne avant la réunion du congrès à Cucuta, qui doit durer tout le mois de janvier, et par conséquent il propose à la Cour de Madrid l'alternative d'envoyer des plénipotentiaires en Amérique, ou d'autoriser les généraux qui se trouvent à Vénézuéla à traiter avec lui. Dans sa réponse du 24, datée de Caracas, le général Torré dit qu'il ne pouvait se dispenser d'envoyer des commissaires auprès du gouvernement le plus juste et le plus libéral; que ces commissaires feront plus en un jour à Madrid qu'ils ne pourraient faire ici en un mois; que la meil-

---

(1) Composée de don Francisco del Pino, don Ignacio-Xavier de Uzelay, du docteur don Manuel-Vicenté de Maya, et de don Felipe Fermin de Paul.

(2) Le brigadier don Ramon Corréa, chef politique par *interim*, et premier alcade constitutionnel de Caracas; don Juan Rodriguez de Toro et don Francisco Gonzalez de Linarès.

(3) *Proposiciones de armisticio hechas al general Morillo por el libertador* San-Cristoval, 21 septembre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 164.

Detalles oficiales sobre la ocupacion de Merida y Trugillo contenidos en el oficio del subgefe del estado mayor general, al Exmo vice presidente de Venezuela. San-Cristoval, 6 octobre 1820. *Documentos, etc.*, tom II, pag. 166-169.

Proclama del libertador con motivo de la ocupacion de las provincias de Mérida y de Trugillo por las armas de la republica. Caracas, 14 octobre. *Documentos, etc.*, tom. II, p 173.

Oficio del general D. Pablo Morillo á S. S. el libertador presidente en contestacion al de 21 de setiembre. San-Carlos, 20 octobre *Documentos, etc*, tom. II, pag. 183.

Oficio del libertador proponiendo al general Morillo las bases del armisticio. 26 octobre 1820. *Documentos*, tom. II, pag. 185.

(1) *Audienciales de los comisionados del general Morillo cerca de S. S. el libertador presidente. Don Pablo Morillo, conde de Cartagena, marques de la Puerta, caballero gran cruz de las reales ordenes americana de Isabel la catolica y militar de San-Fernando, caballero de la de S. Hermenegildo, y condecorado con diez cruces de distincion por diferentes batallas, teniente general de los ejercitos nacionales y en gefe del expedicionario de Costa-Firme, etc.* Valencia, 20 juin 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 156 Voyez aussi *Correo del Orinoco*, tom. III, n°. 85.

Nota de los comisionados realistas á los de S. S el libertador presidente; San-Cristoval, 2 de agosto de 1820. D. Francisco Gonzalez de Linarès, D. José-Maria Herréra. Documentos, etc., tom. II pag. 157.

Armisticio concluido entre el presidente de Colombia y el general en gefe del ejercito español. Trugillo, 25 novembre 1820. *Documentos, etc.*, tom II, pag. 189-197.

Tratado sobre la regularizacion de la guerra concluido entre el libertador presidente de Colombia y el general en gefe del ejercito español 26 novembre 1820 *Documentos, etc*, tom II, pag 197-207 Voyez aussi *Correo del Orinoco*, tom. III, n° 90.

Contestacion de los comisionados del libertador á los del general Morillo; San-Cristoval, 20 aug. 1820. Rafael Urdaneta, Pedro Briceño Mendez. Documentos, etc., tom. II, p. 158-60.

leurs corvette de guerre est prête à les porter en Espagne, mais qu'elle attendra les envoyés de Colombie. En même tems il adressa une note au colonel Plaza pour l'engager à faire partir aussitôt de Barinas un nouveau bataillon que Bolivar y avait établi (1).

Avant d'expédier cette dépêche, le général Torré apprend l'arrivée d'Europe des commissaires du roi (2) pour la pacification de Vénézuéla et la Nouvelle-Grenade. Il communique cette nouvelle au général Bolivar, et celle de l'arrivée à La Guayra de quatre bâtiments de guerre, les frégates *Viva* et *Ligera*, la corvette *Aretusa* et les brigantins *Hiena* et *Hercules*, destinés à relever l'ancienne station de Puerto-Cabello.

Les commissaires de Vénézuéla s'adressèrent, le 24 décembre, au président de la Colombie pour l'avertir qu'ils étaient partis de Cadix le 11 novembre dernier, avec ordre de S. M. le roi constitutionnel des Espagnes de venir traiter avec lui l'important sujet de la pacification de ces vastes contrées; qu'ils avaient pris aussitôt connaissance des traités d'armistice et de régularisation de guerre, conclus à Truxillo et publiés dans cette capitale (Caracas), et vu avec la satisfaction la plus pure les voies de la paix ouvertes, les armes déposées. « Nous célébrerons toujours, » disaient-ils, « cette mémorable journée du 26 novembre, où, après de » longues années de fureurs et de discordes civiles, la voix de » la raison a été enfin entendue. Notre satisfaction serait inex- » primable, s'il voulait profiter de cette occasion pour faire » partir ses commissaires avec ceux d'Espagne (3). Ce gouver- » nement, élevé à l'école de l'infortune, a établi, en 1818, l'em- » pire de l'indépendance, en 1820 celui de la liberté; il porte » ses regards vers les contrées américaines, et ne désire rien » tant que leur paix et leur prospérité. » Le 25 décembre, les commissaires de la Nouvelle-Grenade s'adressèrent au général Bolivar dans le même sens; mais ils firent entendre que la reconnaissance de l'indépendance de ces provinces par la mère-patrie était impossible. En effet, les cortès, dans leur réponse à l'adresse du roi (le 10 juillet de cette année), s'exprimèrent ainsi : « Notre union intime avec V. M., le rétablissement de la constitution, l'exécution fidèle des promesses qui privent la malveillance de tout prétexte, faciliteront la pacification des provinces d'outre-mer, qui se trouvent dans un état d'agitation et de dissension. De leur côté, les cortès ne négligeront aucune occasion favorable pour proposer et pour adopter les mesures nécessaires à l'exécution de la constitution et au rétablissement de la tranquillité dans ce pays-là, afin que l'Espagne des deux mondes ne constitue qu'une seule et heureuse famille (4). »

1821, 12 juillet. *Loi fondamentale* (*ley fundamental de la union de los pueblos de Colombia.*) Nous, les représentants du peuple de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuéla, réunis en congrès général, après avoir examiné attentivement la loi fondamentale de la république de Colombie, du 17 décembre 1819, avons, au nom et sous la protection de l'Être suprême, décrété sa ratification solennelle dans les termes suivants :

« Les peuples de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuéla se réunissent en un corps de nation, sous la condition expresse que le gouvernement en sera populaire et représentatif. (Art. 1er.) Cette nouvelle nation prendra et recevra le titre de république de Colombie. (Art. 2.) La nation colombienne sera à jamais et irrévocablement indépendante de la monarchie espagnole, et ne sera jamais le patrimoine d'aucune famille ou individu. (Art. 3.) Le pouvoir national suprême sera partagé en législatif, exécutif et judiciaire. (Art. 4.) Le territoire de la république de Colombie se composera de l'ancienne capitainerie générale de Vénézuéla, de la vice-royauté et capitainerie générale du nouveau royaume de Grenade; quant à la délimitation précise, on la réglera à une époque ultérieure. (Art. 5.) Pour faciliter l'administration de la république, le territoire sera divisé en six départements, ou en un plus grand nombre si on le juge convenable, lesquels porteront un nom distinct, et seront régis par une administration particulière dépendante du gouvernement général. (Art. 6.) Le congrès actuel de Colombie rédigera la constitution de la république conformément à la base déjà convenue et aux principes libéraux consacrés par

(1) *Correo del Orinoco*, n°. 90. 23 décembre 1820.
Bulletin du gouvernement de Cundinamarca, daté de Caly, en novembre 1820.

Mémoires du général Morillo, pag. 306 375. *Précis des négociations qui ont eu lieu en* 1820.

(2) Don José Sartorio, brigadier de l'armée nationale, don Francisco Espélius, capitaine de frégate pour Vénézuéla; et don Tomas Urrecha, capitaine de vaisseau, et don Juan Barry, capitaine de frégate pour la Nouvelle-Grenade.

Voyez *Diputacion del España cerca del presidente de Colombia*, Caracas, 24 décembre 1820. *Documentos*, *etc.*, tom. II, pag. 219-22.

(3) Don Francisco Gonzalez de Linarès et don Pédro-José Mijarès, désignés par la junte de Caracas.

(4) Voici le tableau des troupes mises sous les ordres des cortès d'Espagne, en 1820, selon le *Mémorial du marquis de las Amarillas* :

Pour la Nouvelle-Espagne :		
8,448	troupes d'infanterie de la Péninsule.	
10,620	vétérans de la campagne.	
21,968	milice.	
41,036		
Pour Vénézuéla :		
5,811	infanterie.	Troupes de la Péninsule.
426	cavalerie.	Troupes de la Péninsule.
6,080	infanterie.	Vétérans de la campagne.
6,000	cavalerie.	Vétérans de la campagne.
125	milice.	
18,442		
Pour la Nouvelle-Grenade :		
1,818	infanterie.	— Troupes de la Péninsule.
243	infanterie.	— Vétérans de la campagne.
2,819	infanterie.	— Milice.
4,880		
Pour Quito :		
1,085	vétérans du pays.	
104	infanterie.	Milice.
104	cavalerie.	Milice.
1,293		
Pour Panama :		
508	infanterie de la Péninsule.	
249	infanterie.	— Vétérans.
1,189	infanterie.	— Milice.
1,946		
Pour le Pérou :		
3,762	infanterie.	Troupes de la Péninsule.
148	cavalerie.	Troupes de la Péninsule.
2,437	infanterie.	Vétérans du pays.
238	cavalerie.	Vétérans du pays.
6,585.	Total.	74,182

l'usage des autres nations. (Art. 7.) Seront reconnues *in solidum*, comme dette nationale de la Colombie, les dettes que les deux peuples ont contractées respectivement, et dont seront grévées les propriétés de la republique. (Art. 8.) Les branches les plus productives du revenu public seront appliquées par le congrès au rachat de ladite dette, au moyen d'une caisse d'amortissement. (Art. 9.) Lorsque les finances de la république le permettront, il sera élevé une nouvelle ville qui portera le nom du libérateur Bolivar, et sera la capitale de la république de Colombie; le plan et la situation en seront désignés par le congrès. (Art. 10.) Les armes de la Nouvelle-Grenade et le pavillon actuel de Vénézuéla sont maintenus jusqu'à ce que le congrès en décrète d'autres. (Art. 11.) La ratification de l'établissement de la république de Colombie et de sa constitution sera célébrée par des fêtes et des réjouissances publiques. (Art. 12.) Il y aura, chaque année, une fête nationale de trois jours en l'honneur: 1°. de l'émancipation et de l'indépendance absolue du peuple colombien; 2°. de son union en une seule république, et de la promulgation de sa constitution; et 3°. des grands triomphes et des victoires immortelles qui lui ont valu ces bienfaits; cette fête nationale aura lieu les 25, 26 et 27 décembre, et chaque jour sera consacré à la commémoration d'un de ces glorieux événements. (Art. 13.) Le présent pacte fondamental d'union de la nation colombienne sera solennellement promulgué en présence du peuple et de l'armée, inscrit dans les registres publics, et déposé dans les archives des *cabildos* et des corporations.

1. José y Marquez, président.
2. Antonio M. Briceño, vice-président.
3. Dr. Félix Restrépo.
4. José-Cornélio Valencia.
5. Francisco de P. Orbégozo.
6. Lorenzo Santander.
7. Andrès Rojas.
8. Gabriel Briceño.
9. José-Prudencio Lanz.
10. Miguel de Tovar.
11. José A. Mendoza.
12. Sinforoso Mutis.
13. Ildefonse Mendez.
14. Vicenté A Borréro.
15. Mariano Escovar.
16. Diégo B. Urbanéja.
17. Francisco Condé.
18. Cerbellon Urbina.
19. Fernando de Peñalver.
20. José-Ignacio Valbuéna.
21. J. Francisco Péreira.
22. Miguel Dominguez.
23. Manuel Baños.
24. Manuel-Maria Quijano.
25. Casimiro Calvo.
26. Carlos Alvarez.
27. Juan-Bautista Estevez.
28. Bernardino Tovar.
29. Luis-Ignacio Mendoza.
30. José-Manuel Restrépo.
31. José-Joaquin Borréro.
32. Vicenté Azuéro.
33. Domingo B. y Briceño.
34. José-Gabriel de Alcalá.
35. Francisco Gomez.
36. Dr Miguel Peña.
37. Manuel Bénitès.
38. José-Maria Hinestroza.
39. Ramon-Ignacio Mendez.
40. Joaquin-Fernandez de Soto.
41. Pédro F. Carvajal.
42. Miguel Ybañès.
43. Diégo F. Gomez.
44. José-Antonio Yañès.
45. J. Antonio Parédès.
46. Joaquin Plata.
47. Francisco-José Otéro.
48. Salvador Camacho.
49. Nicolas Ballen de Guzman.
50. J.-F. Blanco.
51. Miguel de Zarraga.
52. Pédro Gual.
53. Aléjandro Osorio.
54. Policarpo Uricoéchéa.
55. Pacifico Jaime.
56. Juan Rondéros.
57. Miguel Santamaria, député et secrétaire.
58. Francisco Soto, député et secrétaire (1).

Evénements politiques de 1821. Le 1er. janvier, le congrès général de Colombia s'assemble à San Rosario de Cucuta. Le général Bolivar en est president, le général Santander vice-président. La province de Cuenca se déclare indépendante, son exemple est suivi par les districts d'Hambuto, de Riobamba et de Guaranda; et vers le même tems, la province de Rio de la Hacha fut réunie à la république. Le 28, la cité de Maracaïbo déclara son indépendance par un acte solennel signé par le commandant-général de la province, Francisco Delgado, et le lendemain elle fut occupée par une colonne de troupes colombiennes.

(1) *Documentos*, tom. III, p. 10.

6 mai. *Acte de l'installation du premier congrès général de Colombia* à Rosario de Cucuta, d'après la loi fondamentale du 17 décembre 1819. Le nombre des députés est de cinquante-sept. Des trente-six provinces composant alors la république, quatorze étant occupées par l'ennemi, ne purent envoyer de représentants; mais il fut décidé que la majorité des membres présents ferait loi (1).

Les seigneurs *José-Rafael Révenga* et *José-Tiburcio Echèverria* sont nommés, par le congrès, plénipotentiaires de Colombie pour se rendre en Espagne. Ils s'embarquèrent à La Guayra à bord de la corvette de guerre *l'Aréthusa*, le 24 mars, débarquèrent à Cadix le 14 mai, et arrivèrent à Madrid le 30 du même mois. Au lieu de voir reconnaître l'indépendance des anciennes colonies, ils apprirent qu'une nouvelle amnistie avait été promulguée et que le général Miguel Latorré, qui avait remplacé Morillo, demandait de nouveaux renforts, ainsi qu'il était prouvé par sa correspondance avec le ministre des colonies en février et mars; enfin, que la Cour de Madrid ne laissant entrevoir aucun désir d'accommodement, les hostilités avaient recommencé le 28 avril (2). Le 4 juin, les cortès annoncèrent le triomphe des armes de la métropole et la soumission des colonies. Les plénipotentiaires n'eurent qu'une seule entrevue, le 5 juin, avec M. Azara, secrétaire d'État. Le 24, les députés proposèrent d'aborder franchement la question; mais les ministres empêchèrent la discussion en proposant un plan de régence. Les plénipotentiaires transmirent alors au gouvernement, suivant leurs lettres d'instruction, copie de la loi fondamentale. Le 30 juin, les cortès d'Espagne furent dissoutes, la déclaration royale portant que les Espagnols des deux hémisphères pouvaient être assurés que S. M. maintiendrait l'intégrité de la monarchie dans les deux mondes.

Le 3 juillet, le comité de législation (3) du congrès général de Colombia lui présenta le plan de la constitution (4). Elle fut signée dans la ville de Rosario de Cucuta, par le président, le vice-président et cinquante-huit députés. Un décret du 20 septembre en détermina le mode de publication et le serment que devaient prêter les fonctionnaires publics. Cette constitution fut reçue par tous les départements et provinces, à l'exception de Caracas, dont le corps municipal protesta contre le serment. On promulgua et fit circuler, en même tems, toutes les lois et tous les décrets rendus par le premier congrès général de Cucuta.

Le 14 septembre, le congrès rendit une loi concernant la liberté de la presse. En vertu du cent cinquante-sixième article de la constitution, tout habitant de Colombia a le droit d'écrire, d'imprimer et de publier ses pensées; mais l'abus de cette liberté est regardé comme un crime. Sont également passibles des peines portées par les lois, les auteurs ou éditeurs de tout ouvrage contraire aux dogmes établis de la re-

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, p. 163.

(2) *Proclama del libertador presidente à las tropas españolas*, *Barinas*, 25 *abril* 1821. *Es el gobierno español el que quiere la guerra. Se le ha ofrecido la paz por medio de nuestro enviado en Londres bajo de un pacto federal y el duque de Frias por orden del gobierno español ha respondido: que es absolutamente inadmissible. Documentos, etc.*, tom. II, p. 257.

(3) José-Manuel Restrépo, Luis-Ignacio Mendoza, Vicenté Azuéro, Diégo Ferando Gomez, Jose-Cornelio Valencia.

(4) *Documentos preliminares, etc.*, tom. III, p. 17.

ligion catholique ou à la morale, ou d'écrits tendant à exciter à la révolte, ou à troubler la tranquillité publique, ou portant atteinte à la réputation d'autrui. Les auteurs ou éditeurs de pareils écrits encourent l'amende et l'emprisonnement. Les peines les plus fortes sont réservées pour les outrages contre la religion, etc. Toutes les causes de cette nature sont jugées par le jury, et il y a appel à la Cour supérieure.

Le 28 septembre, le congrès voulant tenir compte aux défenseurs de la république des promesses qui leur furent faites par le congrès, le 10 octobre 1817 et le 6 janvier 1820, vota 25,000 dollars au général en chef, 20,000 aux généraux de division, 15,000 à ceux de brigade, 10,000 aux colonels, 9,000 aux lieutenants-colonels, 8,000 aux majors, 6,000 aux capitaines, 4,000 aux lieutenants, 3,000 aux sous-lieutenants, 1,000 aux sergents, 700 aux caporaux et 500 aux soldats. Le congrès affecta au paiement de cette dette sacrée toutes les terres confisquées en vertu des lois existantes, et si celles-ci étaient insuffisantes, on devait l'acquitter en terres incultes ou en toute autre propriété, meuble ou immeuble, ou enfin des deniers de la république. Pour avoir droit à ces récompenses, il fallait avoir servi au moins deux ans dans l'armée, dans l'intervalle de 1816 au 15 février 1819, que le congrès fut transféré de Vénézuéla à Angostura. Les étrangers qui étaient venus combattre pour l'indépendance de la république, et qui étaient arrivés dans un de ses ports avant le 6 mai 1820, avaient droit aux mêmes récompenses.

Le 1er. octobre, le général Bolivar donna encore sa démission comme président du congrès. « Je suis l'enfant des camps, » dit-il, « les combats m'ont porté à la magistrature » où la fortune m'a soutenu; mais un homme comme moi est » dangereux dans un gouvernement populaire : je préfère le » titre de citoyen à celui de libérateur, et je n'aspire qu'à mériter le titre de bon citoyen! »

Le 8 octobre, le congrès constituant de Colombia, installé dans la ville de Cucuta, rendit un décret pour la translation du siége du gouvernement à Bogota.

Le même jour, le congrès général arrête, ainsi qu'il suit, le traitement des officiers civils et militaires de la république : A partir du 1er. janvier 1822, chaque sénateur et représentant recevra 9 pésos ou dollars par jour pendant la durée des sessions, et un péso et demi par chaque lieue qu'ils feront pour se rendre du lieu de leur résidence au siége du congrès (1). le président de la république recevra par an 30,000 pésos; le vice-président, 18,000; les secrétaires d'État, 6,000; leurs premiers commis, 1,800; les intendants de départements, 6,000; leurs assesseurs, 2,000, et leurs secrétaires, 1,200; les gouverneurs des provinces de Santa-Marta, de Cartagéna, d'Antioquia, de Choco, de Sororro, de Barinas et de Guyana, 4,000 chacun; ceux de Mariquita, de Néiva, de Pamplona, de Mérido, de Truxillo et de Coro, 3,000; ceux de Barcelona, de Margarita, de Casanare et de Rio-Hacha, 2,000. Les assesseurs des premiers recevront 1,500 pésos; ceux des seconds 1,200, et ceux des derniers 800, outre les frais de bureau; le trésorier-président, 2,600; chaque trésorier général, 2,400; chaque membre de la haute Cour de justice, 4,000; et ceux de la Cour supérieure, 3,600. La solde d'un général en chef est de 500 pésos par mois; celle d'un général de division, 400; d'un général de brigade, 300; d'un colonel, 200; d'un lieutenant-colonel, 150; d'un major, 100; d'un capitaine, 70; d'un lieutenant, 40; d'un sous-lieutenant, 30; d'un chirurgien, 50; d'un chapelain, 40, et d'un soldat, 10. Les fonctionnaires publics ne peuvent cumuler deux traitements.

Le 9, il autorisa le président à commander l'armée en personne en lui accordant des pouvoirs extraordinaires (1).

Le 14, cette assemblée termina ses travaux; mais avant de se dissoudre, elle adressa une proclamation au peuple et vota des remercîments à lord Holland; à l'abbé de Pradt, ancien évêque de Malines; à Henri Clay, ancien président de la chambre des représentants des États-Unis; au colonel William Duane, éditeur du journal de Philadelphia, *l'Aurore*; et à MM. Margatt et sir Robert Wilson, membres du parlement d'Angleterre, pour leurs efforts dans la cause de l'indépendance colombienne.

Don Fr. Zéa, vice-président de Colombie, est envoyé en mission dans les îles des Indes occidentales, pour y acheter des armes; et de là, en Angleterre pour négocier et arranger les affaires du gouvernement.

Note du gouvernement colombien adressée à celui des États-Unis. Le 30 novembre, don Manuel Torrès, ministre du gouvernement colombien, fit une communication au secrétaire d'État des États-Unis, tendant à faire reconnaître par cette puissance l'indépendance de la Colombie. Dans cette note, il fesait le tableau suivant de l'état de son pays.

« Le congrès général, composé des représentants des dix-neuf provinces libres de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla, s'est assemblé, le 6 mai 1821, à Rosario de Cucuta, et a sanctionné à la pluralité des votes l'union de ces provinces sous un gouvernement populaire représentatif.

» . . . . . La puissance espagnole dans le territoire de Vénézuéla a été complètement détruite par la bataille de Carabobo (le 24 juin), où son armée a perdu toute son artillerie et son bagage, et de six mille hommes qu'elle comptait, à peine un très-petit nombre a-t-il pu se réfugier dans les murs de Puerto-Cabello; les formidables forteresses de Cartagéna et de Cumana sont tombées en notre pouvoir; enfin les seuls points encore occupés par les Espagnols sur le vaste territoire de la Colombie, sont Puerto-Cabello et l'isthme de Panama. Les Colombiens, après onze années d'une guerre aussi injuste que meurtrière, guidés par le génie de leur libérateur président, et sans l'aide d'aucune puissance étrangère, ont achevé le grand œuvre de leur indépendance. . . . .

» On ne peut douter que la Colombie ne soit capable de maintenir sa liberté, si l'on considère, d'un côté, sa population excédant trois millions six cent mille habitants, sa situation, l'étendue de son territoire et le nombre de ses ressources naturelles et artificielles, et de l'autre, les talents militaires déployés par ses généraux et officiers, la discipline et la valeur des soldats, qui ont particulièrement éclaté dans les célèbres batailles de Boyaca et de Carabobo, par la prise de Santa-Marta que défendaient dix-sept batteries extérieures toutes enlevées d'assaut, et par la réduction des places de Cartagéna et de Cumana.

» On peut se faire une idée de la puissance et de la prospérité futures de la nouvelle république, en jetant les yeux sur l'espace qu'elle occupe dans le centre du monde, ayant une étendue de côte de douze cents milles le long de l'Océan-Atlantique, depuis l'Orénoco jusqu'à l'isthme de Darien, et de sept cent milles le long de l'Océan-Pacifique, depuis Panama jusqu'à la baie de Tumbez; en songeant qu'on n'y éprouve en aucune saison ces ouragans furieux

(1) Je doute fort, dit le capitaine Cochrane, si les habitants de Barcelona et de Cumana ne pouvaient faire un pélerinage à la Mecque avec plus de facilités que de se rendre à leur métropole.

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 24-27. *Decreto del congreso autorizando al pr s dente con facultades extraordinarias, y para mandar las armas en persona.*

qui causent de grands ravages aux Antilles, dans le golfe du Mexique et autres endroits; que les grands canaux formés par l'Orénoco et ses affluents, par la Zulia avec le lac Maracaïbo, la Magdaléna et le Cauca, tous se jetant dans l'Océan, rendent la Colombie le pays du globe le plus favorisé pour la navigation intérieure. Enfin elle unit par des canaux prolongés deux mers que la nature avait séparées, et, par sa proximité avec les États-Unis et avec l'Europe, elle semble avoir été destinée à devenir le point central de la grande famille humaine.

» Renfermant dans son sein tous les climats, elle réunit en abondance les productions des trois règnes de la nature; l'agriculture y est plus avancée qu'en aucune autre partie de l'Amérique ci-devant espagnole. Les produits qu'elle exporte, principalement le cacao, le café, l'indigo, le tabac de Barinas et le coton, sont, à l'exception de ce dernier article, supérieurs à ceux du même genre des autres pays.

» C'est d'après ces motifs que la nouvelle république a pris rang parmi les nations libres, souveraines et indépendantes, et que j'ai l'honneur de solliciter de nouveau (1) le gouvernement des États-Unis de la reconnaître comme telle. Cette mesure, qui vous est commandée par l'humanité et la justice, est entièrement dans vos intérêts. Il ne peut exister entre les États-Unis et la Colombie aucune rivalité de commerce, d'agriculture ou de navigation; car la nouvelle république ne possède point de marine marchande, et elle n'en aura pas avant plusieurs années. D'un autre côté, les produits du sol qu'elle exporte sont entièrement différents de ceux des États-Unis: elle achète annuellement de ces derniers vingt mille barils de farine et autres provisions, qu'elle paie en café, en indigo, en peaux et en argent.

» Les événements politiques du Pérou et du Mexique rendent urgente la reconnaissance de l'indépendance de la Colombie, en même tems qu'elle encouragerait ces pays à établir des gouvernements représentatifs. Toute l'Amérique du sud, contenant plus de onze millions d'habitants, est maintenant émancipée; mais il existe un projet d'établir une monarchie au Mexique, pour favoriser les vues de la sainte-alliance sur le Nouveau-Monde. C'est un motif de plus pour former une ligue américaine, capable de défendre nos institutions républicaines contre les desseins des puissances de l'Europe. »

1821, 25 janvier. *Événements militaires.* Le président de Colombie, dans la lettre du 25 janvier, datée de Bogota, et adressée au général Bolivar, lui propose de demander un nouvel armistice qu'il considérait comme nécessaire en raison de la lenteur des négociations à Madrid et des souffrances de son armée dans les pays qu'elle occupait. Des personnes dignes de foi, dit-il, nous écrivent continuellement d'Angleterre et de Gibraltar que le gouvernement espagnol ne pense qu'à gagner du tems pour continuer la guerre. Il pourrait recevoir d'un moment à l'autre un renfort de huit ou dix mille hommes, si un traité ne termine pas nos discordes. Nos troupes de l'est meurent de faim; celles de l'Apure succombent à l'influence d'un climat pernicieux pour les Anglais et les Grenadins. Cartagéna remplit ses magasins de vivres, et Maracaïbo jouit de l'état le plus florissant; notre marine se détériore, et leur commerce agit librement sans la crainte de nos corsaires. En conséquence, Bolivar exigea, à titre d'indemnité, Rio-Hacha et le reste des provinces de Cumana et de Maracaïbo.

L'occupation de Maracaïbo par une garnison colombienne, le 28 janvier (1), fut regardée par le général espagnol comme une infraction de l'armistice. Bolivar, dans la lettre qu'il lui adressa de Cucuta, le 19 février, prétendit que Maracaïbo n'appartenait plus à la domination espagnole; que le droit des gens autorisait la Colombie à l'admettre à partager son sort et ses lois, et il demanda si, dans le cas où cette ville ne serait pas rendue, les hostilités recommenceraient sans attendre la fin de l'armistice.

Le général de Latorré répond, le 13 mars, que jamais l'armistice ne pourra être rompu par lui sur de légers prétextes; et que, s'il est obligé d'en venir à cette dure extrémité, fidèle à ses engagements, il exécutera religieusement l'article 12 du traité de Truxillo, qui prescrit un délai de quarante jours, à compter de l'instant de la notification qui devra être communiquée, par *duplicata*, à tous les généraux commandants des divisions. Bolivar, dans sa réponse datée de Bocono de Truxillo, le 10 mars, dit que ses officiers attribuent le manque de bestiaux à l'armistice, qui a livré ce genre de commerce aux habitants de l'Apure, et qu'il est impossible que son armée résiste à un séjour plus long dans la province de Barinas, « entre le résultat douteux d'une campagne et le sacrifice certain de l'armée par la famine et les maladies. Il n'y a pas à balancer: il est donc de mon devoir de faire la paix ou de combattre. Si le gouvernement espagnol désire notre amitié, il a eu le tems de se déterminer à des mesures pacifiques, en autorisant les seigneurs Espélius et Sartorio à traiter de la paix d'après la seule condition admissible que le monde entier connaît depuis dix ans: l'*indépendance*. » Si ce gouvernement n'a fait que redemander un armistice qui lui avait été refusé d'une manière si solennelle, j'y vois une nouvelle preuve de sa persévérance dans ses principes politiques et de son obstination à repousser des demandes énergiques et justes. Nous voici donc dans le cas prévu par l'article 12 du traité d'armistice, et je vous notifie avec douleur sa cessation, à dater du jour où cette dépêche vous sera parvenue. » L'ayant reçu le 19, le général Latorré répond « que les opérations militaires devront, conformément à l'article 12 du traité d'armistice, commencer le 28 avril prochain »; et, le 23 mars, il annonce aux habitants de ces provinces qu'ils devaient, pour leur sûreté, exécuter l'article 292 de la constitution de la monarchie; que la campagne actuelle ne sera ni moins active ni moins énergiquement soutenue que celles de 1814 et de 1818. En même tems, il dit à ses soldats: « De nouveaux lauriers vous attendent sur le champ de bataille, où, guidés par la justice, vous allez défendre l'honneur national et votre honneur particulier outragé par une intempestive déclaration de guerre (2) ».

---

(1) Il avait déjà adressé une note sur le même sujet, le 20 février.

(1) *Acta del cabildo de Maracaibo, etc. Documentos, etc.*, tom. II, p. 217-19.

(2) *Mémoires du général Morillo*, pag. 380-452. Précis de la conduite loyale et généreuse tenue par le gouvernement espagnol envers les chefs des dissidents de Vénézuéla, par don Miguel de Latorré.

Renovacion de la guerra, oficio del Libertador al general don Miguel de Latorre en gefe del ejercito expedicionario. Boconó de Trugillo, 10 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 223.

Contestacion del general Latorre, capitan general del ejercito expedicionario de Costa-Firme. Caracas, 21 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom II, p. 224.

Otro oficio del libertador presidente al mismo general Latorre. 28 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 225.

Oficio del general Latorre á S. E. el libertador. Caracas, 23 février 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 233.

Les généraux Latorré et Moralès concentrent leurs forces dans les environs de Valencia et de Calabozo, laissant Caracas sans défense. Le général José Francisco Bermudez, chef de l'armée de l'est, marcha contre cette ville avec treize cents hommes. Il culbuta un parti de trois cents hommes, et ayant ensuite rencontré le gouverneur avec six cents autres, il le força à se retirer dans Caracas. Celui-ci convoqua la junte principale, à l'effet de capituler avec les indépendants, ce qui eut lieu le 14 mai. Le lendemain, les partisans de l'Espagne, le gouverneur et les troupes de La Guayra firent voile pour Puerto-Cabello. Corréa, gouverneur de Coro, s'embarqua aussi avec ses troupes pour Curaçao; mais le 25, les royalistes reprirent Caracas, et le lendemain, La Guayra. Le 27, Moralès se rendit à Valencia auprès de Latorré, et laissa le colonel Péreira avec quinze cents hommes pour défendre la capitale contre Bermudez, qui, le 23, avait été repoussé dans une attaque.

Le 4 mai, la flotille colombienne, composée de trente chaloupes canonnières et commandée par le colonel Padillo, s'introduit dans le port de Cartagéna par la passe de Cavallos, et intercepte la communication entre cette ville et Boca-Chica, qui la mit à l'abri contre les attaques par mer.

1821, 25 juin. *Bataille de Carabobo.* Les trois divisions de l'armée des indépendants ayant opéré leur jonction dans les plaines de Tinaquillo, le 23 juin, marchèrent sur l'ennemi qui s'était concentré dans celle de Carabobo. La première division, composée du bataillon anglais (1) fort de trois cents hommes, le *bravo de Apure*, et de quinze cents cavaliers, était sous les ordres du général Paez. La seconde, comprenant la seconde brigade des gardes, le bataillon des *tirailleurs* de Boyaca et de Vargas et l'escadron sacré (*escuadron sagrado*) commandé par le colonel Arismendi, marchait sous le général Cédéño. Enfin la troisième, formée par la première brigade des gardes, carabiniers, les grenadiers, le vainqueur de Boyaca, l'Anzoatégui et le régiment de cavalerie du brave colonel Rondon, était commandée par le colonel Plaza.

Cette armée, forte d'environ six mille hommes, ayant, par une marche rapide et bien concentrée, franchi les défilés, arriva le 24, à onze heures du matin, en vue de l'ennemi, qui occupait, en nombre à peu près égal, une position élevée presque inaccessible. Le général Paez, à la tête de deux bataillons de sa division et du régiment de cavalerie de l'intrépide colonel Muñoz, ayant pénétré par un étroit ravin, tomba sur la droite de l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'en moins d'une demi-heure les royalistes furent mis en déroute complète par les indépendants, dont un cinquième au plus avait pris part à l'action, laissant plus de la moitié des leurs tant tués que blessés et prisonniers. Le reste parvint à se sauver en se formant en carré, manœuvre qui fut commandée par le général Moralès. Ils se jetèrent dans la forteresse de Puerto Cabello. L'armée victorieuse ne perdit que deux cents hommes tués ou blessés; parmi les premiers, le général Cédéño, le commandant Héras et le colonel Plaza (1).

Oficio del libertador al general Latorre. San-José de Cúcuta, 19 février 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 234-9.

Proclama del general Latorre á los habitantes de estas provincias. Caracas, 23 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 240.

Proclama del mismo general Latorre á los soldados. Caracas, 23 mars. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 242.

(1) Nommé *bravo batallon britanico.*

Correo extraordinario del Orinoco, tom. IV. 25 at 28 juin 1821. *Batalla de Carabobo.*

Le 30 juin, Péreira effectua sa retraite sur La Guayra, que Bolivar investit, le 30 juin, avec quatre mille hommes. La garnison, forte de neuf cents hommes, commençait à éprouver de grandes privations, quand le vice-amiral Jurien, commandant l'escadre française dans ces parages, vint mouiller dans la rade. Péreira informa l'amiral de sa résolution de mourir plutôt que de se rendre, et il fut signé une capitulation en vertu de laquelle la garnison espagnole s'embarqua sur l'escadre française, qui la transporta à Puerto-Cabello (2).

20 août. *Bataille de Yaguachi.* La division espagnole de Cuenca, forte de mille hommes aux ordres du colonel Gonzalez, destinée à faire l'invasion de la province de Guayaquil, est défaite par le corps du général Sucre, avec la perte de six cents prisonniers dont douze officiers, de cent cinquante-deux tués et soixante-seize blessés. Celle de l'armée libératrice ne fut que de dix-huit tués et vingt-un blessés (3).

Défaite d'une flotille espagnole à la hauteur de Ténérife (lat. N. 9° 48', long. O. 77° 6' de Paris. *Oltmanns*). Cette ville, située sur les bords escarpés de la Magdaléna, était occupée par Moralès. La colline couronnant la place dominait le cours de la rivière où se trouvait aussi une flotille composée de vingt-sept navires (*flecheras*), servie d'une nombreuse artillerie et qui interceptait les communications. Le général Mariano Montilla, intendant du département de Cartagéna, résolut

(1) *Nota del libertador al presidente del congreso general de Colombia, participando el triunfo obtenido por las armas de la republica en la batalla del Carabobo.* 25 juin 1821. Voyez *Documentos, etc.*, tom II, p. 274-7.

Parte del ministro de guerra y marina de la batalla de Carabobo. Caracas, 29 juin 1821. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 279-287.

Le 20 juin. *Decreto del congreso constituyente de Colombia concediendo gracias y honores á los vencedores en la batalla de Carabobo* (Rosario de Cúcuta, 20 juin 1821), ou décret accordant des honneurs et récompenses aux vainqueurs de Carabobo.

Afin de transmettre à la postérité le souvenir de cette glorieuse journée, il sera élevé, dans la plaine de Carabobo, une pyramide portant sur la face principale l'inscription suivante :

24 juin, année 18.
Simon Bolivar Vencedor,
aseguró la existencia de la republica de Colombia.

Sur les trois faces seront inscrits les noms des généraux des trois divisions de l'armée et ceux de chaque régiment ou bataillon, avec les noms de leurs commandants respectifs. Sur le coté réservé à la deuxième division, on inscrira en outre :

El general Manuel Cedeño, honor de los bravos de Colombia.
Murio venciendo en Carabobo.
Ninguno mas valiente que él.
Ninguno mas obediente al gobierno.

Sur celui de la troisième division, on lira :

El intrepido joven general Ambrosio Plaza,
animado de un heroismo eminente, se precipito
sobre un batallon enemigo.
Colombia llora su muerte.

(2) *Correo extraordinario del Orinoco.* 31 mai 1821. *Ocupacion de Caracas por las armas de Colombia.*

(3) *Oficio de la junta de gobierno de Guayaquil al vice presidente de Cundinamarca, participandole el triunfo que las armas de la republica obtuvieron en Babahoyo y Yaguachí.* José de Olmédo. Voyez aussi *Boletin de la division del sur del dia 20 de agosto de 1821. Documentos preliminares, etc.*, tom. III, p. 12 et 13.

de chasser l'ennemi de ce poste important. Il réunit onze *flecheras* portant des canons de divers calibres, dix-huit *champans* des plus grands et des mieux équipés, et les meilleures barques (*bogas*) des environs, ayant des pilotes adroits et expérimentés. Une indisposition l'empêchant de commander en personne, il confia le soin de cette expédition au colonel Cordova (1), qui fit ses dispositions pour attaquer la flotille espagnole. Ayant placé la moitié de son monde sur les *champans* dans la *Caña de Plato*, il disposa ses barques de manière à couvrir son mouvement, et remonta la rive gauche dans la nuit, afin de redescendre avec le courant et de pouvoir faire face sur toute la ligne en même tems. N'étant pas inquiété par les batteries de la place, qui ne pouvaient tirer à cause de la position des bâtiments espagnols, Cordova les attaqua à l'abordage et les prit tous. Ayant aussitôt disposé son monde sur les *champans* qu'il avait en réserve et sur les bâtiments capturés, il ouvrit un feu général et obligea les Espagnols qui étaient sur le rivage à rentrer dans la ville. Les maisons étant presque toutes de bois, furent bientôt incendiées. Cordova fit alors débarquer ses troupes et après un combat sanglant il remporta une victoire complète (2).

Après le désastre de Rio-Hacha, l'amiral Brion et Montilla, avec le peu de forces qui leur restaient, débarquèrent à Savanille, située à l'embouchure de la Magdaléna et sur la rive occidentale; et remontant cette rivière jusqu'à Baranquilla, environ vingt milles, ils y prirent position pour préparer une expédition destinée à chasser les Espagnols de Santa-Marta. En même tems, un corps de volontaires aux ordres de Massa, officier de partisans, réussit à prendre ou détruire, à Ténérife, quatorze chaloupes canonnières espagnoles armées de pièces de quatorze et portant deux cent cinquante soldats. Ces volontaires étaient descendus de Santa-Fé dans huit canots, dont un seul portait une pièce de quatre. Par ce moyen, tout le cours de la rivière, entre ces deux points, fut libre, et Cartagéna, qui tenait toujours pour les Espagnols, fut investie par Montilla et Garcia. Vingt-cinq Irlandais seuls tinrent ferme. Les assiégeants se dirigèrent ensuite sur Turbaco que Bolivar venait de quitter pour se rendre à Cucuta, surprirent et tuèrent cinquante soldats et environ cent habitants.

L'expédition dirigée par l'amiral Brion mit à la voile, ayant à bord douze cents hommes, sous le colonel Careño. Cet officier ayant battu un corps ennemi envoyé contre lui, arrive à un grand village indien, appelé *Cunéga*, sur la Magdaléna qui avait été fortifiée avec soin pour couvrir la capitale. Aidé par une flottille, sous les ordres du général Padillo, Careño l'emporta d'assaut le 11 octobre, et y passa au fil de l'épée six cent quatre-vingt-dix Espagnols. Le lendemain, la ville de Santa-Marta se rendit à la première sommation. Ces victoires donnèrent aux indépendants tout l'intérieur de Vénézuéla et la partie de la Nouvelle-Grenade, comprise dans l'audience de Santa-Fé. Puerto-Cabello était le seul point de la côte occupé par les Espagnols depuis l'embouchure de l'Orénoco jusqu'aux frontières du Mexique. Alors les créoles commencèrent à abandonner la cause de l'Espagne; trois cents cavaliers du corps de Latorré ayant déserté aux indépendants, ce général fut contraint de se retirer à Caracas.

Le 20 novembre, armistice entre *Carlos Tolrá*, second chef de l'armée espagnole de Quito, et le général colombien Antonio-José de Sucre, signé à Babahoyo, et ratifié le jour suivant par le gouvernement de Guayaquil (1).

Combat de Naguanagua (2). Le général Moralès, ayant reçu secrètement l'avis que la garnison de Valence avait été affaiblie par des détachements envoyés à Caracas, résolut de marcher sur cette première ville avec douze cents hommes de ses meilleurs troupes, et arriva sans obstacle jusqu'aux hauteurs près Naguanagua, à quatre milles environ de la place. Le colonel Urslar (3), qui y commandait, n'avait avec lui que trois cents hommes de troupes régulières; mais secondé par les habitants, il fit bonne contenance; et après trois jours de fausses manœuvres, il fit croire au général ennemi que Paez était près de là. Les Espagnols descendirent dans la plaine, où ayant été attaqués en flanc et en arrière, ils furent complètement battus; trois cents morts ou blessés restèrent sur le champ de bataille, et deux cents furent faits prisonniers. Morillo se retira avec le reste de ses forces à Puerto-Cabello; et depuis cette action, aucune autre tentative ne fut faite sous les royalistes.

Le 5 octobre, l'importante place de Cartagéna se rendit aux troupes de Colombia sous le général Mariano Montilla. La garnison fut transportée à Cuba (4), une partie du corps de blocus fut répartie dans le département de la Magdaléna, et l'autre rejoignit l'expédition de Panama. Le 9, Bolivar remet ses pouvoirs à Santander pendant qu'il va marcher à la tête de l'armée. Le Guayaquil se place sous la protection de la république, et la ville de Cumana, après une forte résistance de six ans, se rendit par capitulation au général J. Francisco Bermudez. Le 15 octobre (5), la garnison, forte de quinze cents hommes, fut embarquée pour Porto-Rico. Le département d'Orénoco est libre; mais la province de Coro se déclare en faveur des Espagnols. Le deuxième corps ne pouvant pas réduire Puerto-Cabello, prit sa première position sur les sommets de Carabobo et de Valencia. Le général en chef José-Antonio Paez réprime les entreprises des Espagnols dans le département de Vénézuéla.

Le 22 novembre, armistice conclu entre les chefs des armées espagnole et colombienne. Les provinces de Quito et de Cuenca furent assignées à la première, et la province de Guayaquil à la division républicaine du sud (6). Le 28, les habitants de Panama (7) proclament leur indépendance. Le

---

(1) Le même qui fut fait depuis général sur le champ de bataille d'Ayacucho.

(2) Colonel Duane, *Visit to Columbia*.

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 45-50.

(2) Entre Valencia et Puerto-Cabello.

(3) Le colonel Urslar avait servi dans l'armée française. Il arriva à Angostura en 1817, et fut nommé major par Bolivar, et prit part aux actions les plus importantes de la guerre. Colonel Duane, *Visit to Colombia*, chap. 6.

(4) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 20-24. *Convenio acordado entre los dos comisionados por parte del señor gobernador de la plaza de Cartagena y general en gefe del ejercito de la costa de Colombia para arreglar las bases de la capitulacion que deberán sancionar los respectivos gejes de las partes comitentes.*

(5) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 30. *Oficio del general en gefe de la division del oriente participando la ocupacion de la ciudad de Cumana, por las tropas de la republica, á virtud de las capitulaciones celebradas con los gefes españoles.*

(6) *Suplemento á la Gaceta del gobierno*, n°. 49.

(7) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 40-43. *Acta de Panama. Independencia de Panama.* Signé par le colonel espagnol José de Fabrega, José Iginio, évêque de Panamá, Juan-José Martinez, doctor Carlos Icaza, Manuel-José Calvo, Mariano de Aroséména, Luis Laso de la Véga, José-Antonio Cerda, Juan Herréra y Torres, Juan-José Calvo, Narciso de Urriola, Rémigio Lazo de la Véga, Manuel de Arce, José de Alba, Grégorio Gomez, Luis-

1er décembre, la province de Véragua imite cet exemple qui est suivi par ceux de Portobélo. Le 5 décembre suivant, tout l'isthme est libre.

Le gouvernement donna aussitôt une nouvelle destination au corps d'expédition dont une partie forma les garnisons du nouveau département, et l'autre renforça les deux armées destinées contre Quito. Une forte colonne mobile se dirigea par la Zulia dans la province de Coro, dont l'insurrection devint sérieuse.

Moralès, devenu général en chef des forces espagnoles en l'absence de Latorré, nommé gouverneur de Puerto-Rico, se rendit à Curaçoa pour se procurer les fonds nécessaires à la continuation de la guerre. De retour à Puerto-Cabello, il marcha contre Coro et s'en empara.

Le 24 décembre, le général Bolivar quitte de nouveau Angostura pour aller combattre les ennemis de la Colombie. L'armée de l'est, sous Arismendi et Bermudez, se rend à Calabozo pour opérer sa jonction avec Bolivar et Paez.

Campagne de 1822. Les Espagnols, maîtres de Quito, menaçaient d'envahir les provinces de Guayaquil et Popayan qui étaient protégées par deux corps d'armée sous les généraux Sucre et Valdez. Vers la fin de l'année précédente la division de Guayaquil, sous le premier de ces officiers, marcha contre les Espagnols, et, après quelques succès à Jaguachi, fut presque entièrement détruite à Guachi. Celle de Popayan, envoyée pour la renforcer, avait éprouvé un sort semblable par le climat meurtrier des déserts arides de Patia et les difficultés de pénétrer par les hauteurs de Juanamba et de Cuaitara. En même tems, le général espagnol Murgeon entrait dans Quito avec des troupes presque entièrement composées de vétérans ayant à leur tête des officiers expérimentés, pourvues abondamment d'armes et de munitions. Le 22 février, les hostilités ont été reprises. Bolivar réussit cependant à renforcer, par Panama et Buénaventura, la division de Guayaquil avec des troupes de Colombie et avec une colonne du Pérou qui joignit le général Sucre à Cuenca, tandis que la division de Popayan reçut aussi un secours assez considérable de vétérans presque tous du corps de Santa-Marta. Le général espagnol Murgeon, ne voulant pas en venir aux mains avec l'un ou l'autre de ces deux corps, se concentra sur les rochers escarpés de Pasto et sur les hauteurs de Quito, afin de contenir les habitants de Pasto et de Patia, et de détruire les troupes colombiennes en les obligeant à traverser des pays déserts et malsains. Le 9 janvier, capitulation du port de la Véla de Coro (1).

Une expédition, composée de mille hommes de troupes de Maracaïbo et de la légion irlandaise forte de deux cents cinquante hommes et dirigée par le major Ferrier, traversa le golfe d'Alta-Gracia, au mois de mars, et marcha contre Coro; mais elle fut repoussée par trois mille hommes aux ordres de Moralès. Le général, maître de la ville d'Alta-Gracia, débarqua, le 22 avril, cinq cents hommes au-dessous de celle de Maracaïbo, et, la nuit suivante, quatre cents hommes au-dessus. Les derniers, attaqués, le 24, par le régiment créole de *tiradores*, furent presque tous tués, et les cinq cents autres, informés de ce désastre, se rendirent prisonniers de guerre. Ils furent embarqués pour la Jamaïque (1).

Le général Bolivar, à la tête d'une colonne, attaque le général Murgeon sur les hauteurs de Cariaco, le met en déroute, et s'empare de beaucoup de prisonniers et d'une partie des munitions et équipages. Le général espagnol meurt deux jours après. En même tems le général Sucre, chargé d'opérer contre Quito, du côté de Guayaquil, attaqua et détruisit un autre corps, et se rendit maître de l'importante ville de Riobamba (2), après un engagement des plus vifs.

Bataille de Pichincha. Le 24 mai, les royalistes furent complètement battus à quelques lieues au nord de Quito: outre onze cents soldats et cent soixante officiers faits prisonniers, quatre cents tués, cent quatre-vingt-dix blessés, ils perdirent quatorze pièces d'artillerie, dix-sept cents fusils, leurs drapeaux, leur caisse et leurs bagages. Tous mirent bas les armes: la plupart se réunirent aux indépendants, et le reste s'engagea à ne pas servir contre la république. Les indépendants perdirent seulement deux cents hommes de tués et cent quarante de blessés. Cette victoire amena la capitulation de Quito (le 25) et de Baruéca; elle assura la liberté du midi (3).

Néanmoins les habitants de Pastos se montrèrent ennemis de la cause de l'indépendance. Une insurrection, suscitée par un officier espagnol échappé de prison, fut étouffée après trois engagements; un autre complot, qui éclata à Coro, fut de même comprimé, et une amnistie fut publiée. Vers la fin de mai, Bolivar arrive devant la capitale de cette province; la garnison espagnole de deux mille hommes capitula le 8 juin, et se rangea sous les drapeaux des indépendants. Le même jour, Bolivar annonça cette nouvelle par une proclamation au peuple de Colombie. L'indépendance du département de Quito fut ainsi effectuée, malgré l'influence du climat et les obstacles de tout genre (4). Le 29 mai, cette province fut incorporée avec la Colombie par un acte de la cabildo et des corporations de Quito (5).

Tribut de reconnaissance accordé aux vainqueurs de Pichincha. Le gouvernement de la Colombie, plein de reconnaissance envers les chefs, officiers et soldats de l'armée du Pérou, décréta, le 18 juin, que le colonel don Andrès Santa-Cruz, commandant la division du Pérou, élevé au rang de brigadier-général, a bien mérité de la Colombie. (Art. 1 et 2.) Les chefs et officiers seront récompensés suivant leur mérite et les services qu'ils ont rendus (Art. 3) Les chefs, officiers et soldats de la division du Pérou porteront une médaille avec cette inscription : *Libertador de Quito en Pichincha*; sur le revers : *Gratitud de Colombia á la division del Péru.* (Art. 4.) Chaque individu fesant partie de la division du Pérou sera reconnu dans la Colombie comme

---

Salvador Duran, José-Maria Herréra, Manuel-Maria de Ayata, Victor Beltran, Antonio Berméjo, Antonio Plana, Juan Dio Victoria, doctor Manuel Urriola, José Vallarino, Manuel-José Hurtado, Manuel Garcia de Parédès, doctor Manuel-José de Arce, José-Maria Calvo, Antonio Escovar, Gaspar Arosémena.

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 56. ***Proclama del libertador presidente de Colombia á los Pastianos, Pastusos y Españoles en Quito.***

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 117. — *Tratado de capitulacion, etc.* Périja, 29 avril.

(2) Située dans le voisinage du volcan du même nom, à cent milles au sud de Quito.

(3) Lettre du général Sucre au président, du quartier-général de Quito, le 28 mai 1822. *Detal de la accion de Pichincha, etc.*

(4) Lettre de J.-G. Pérez, secrétaire-général de Bolivar, au secrétaire du département de la guerre, le 8 juin 1822. *Participando la feliz terminacion de la campaña del Sur por las capitulaciones de Pasto y Quito.* Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 129-152

Memoria del secretario de estado y del despacho de la guerra al primo congreso constitucional de Colombia, en el año 1823.

(5) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 165-173. *Acta de las corporaciones y personas notables de Quito.*

bon citoyen. (Art. 5.) Le premier escadron de *granaderos* du Pérou prendra le titre de *granaderos de Riobamba*, si le gouvernement péruvien les croit dignes de ce glorieux titre. Signé Simon Bolivar, libérateur, président de la Colombie, quartier-général de Quito, le 8 juin 1822 (1).

Le 17 mai, le fort d'observation appelé *Mirador de Solano*, qui commande la ville de Puerto-Cabello, se rend au général Paez, qui s'empara aussi d'un convoi se rendant à Puerto-Rico (2).

Le 7 juin, Moralès remporta un avantage sur les indépendants et fit prisonnier le colonel *Peñango* qui commandait du côté de Coro; mais ne pouvant se maintenir dans cette province, où il éprouvait de grandes difficultés à se procurer des provisions, il embarqua ses troupes sur une frégate, *la Liberia*, un brick de guerre, *l'Hercule*, et neuf navires de transport, et fit voile pour Puerto Cabello, la seule ville alors au pouvoir de l'Espagne. Ce général infatigable marcha, le 3 août, de ce port contre Valencia et Caracas, à la tête de deux mille hommes; mais il fut complètement battu par le général Paez, sur les hauteurs de Bigirima.

Le 5 août, un parti de quatre cents Espagnols, qui débarqua à Ocumare, fut attaqué par les indépendants. Après un combat opiniâtre dans lequel les premiers perdirent deux cents hommes; le reste capitula.

Le seul revers éprouvé par la Colombie fut dans le département de Zulia. L'armée dans la province de Coro, après avoir gagné plusieurs avantages, entre autres la bataille de Carabobo, fut obligée de capituler, tant par l'effet du climat que par l'indiscipline; et aussi parce que des troupes envoyées de Santa-Marta à Coro se dirigèrent sur Maracaïbo, au lieu de se rendre à leur destination.

L'ouest de Vénézuéla se trouvant très-menacé, on organisa une nouvelle colonne pour marcher au secours de Coro, tandis que celle de Maracaïbo se portait vers le sud. Les indépendants eurent d'abord l'avantage, mais le défaut de concert entre les opérations des deux colonnes laissa aux Espagnols le tems de se retirer à Puerto-Cabello.

Le général espagnol Francisco Tomas Moralès, qui venait de remplacer le général Latorré (3), voulant se rendre maître du centre de la province de Vénézuéla, essaya de percer l'armée qui bloquait Puerto-Cabello et qui était très-affaiblie, mais il fut repoussé avec perte.

Cependant, à peine les Espagnols avaient ils été battus à Carabobo et repoussés sur Ocumare, qu'ils reparurent tout à coup sur les côtes de La Guayra, et occupèrent la ville et la province de Maracaïbo. Cette perte entraîna celle du fort de La Bara, qui se rendit aux Espagnols et leur donna la faculté de menacer les trois départements de Vénézuéla, Boyaca et Magdaléna. Pour les défendre, le gouvernement, prenant les mesures extraordinaires auxquelles il est autorisé par l'article 128 de la constitution et la loi du 9 novembre, organisa trois corps d'armée pour couvrir les points menacés. Ils auraient sans doute repris Maracaïbo, si l'insurrection de quelques communes de Santa-Marta n'eût fait diversion en obligeant une grande partie de l'armée à les réduire (4).

Le 24 décembre, le général Sucre annonce au libérateur l'occupation de Pasto, après un combat dans lequel les Pastusos perdirent plus de trois cents hommes, et les indépendants seulement quarante, dont huit de tués (1).

Le général Moralès, ayant tenté en vain de faire lever le siége de Puerto-Cabello et de surprendre Caracas, se retira dans la province de Maracaïbo, où il s'empara, sans coup férir, de la ville du même nom. Ensuite il défit une division colombienne près de la Guardia de Garabuya, et, ayant reçu des renforts, il déclara la côte de Vénézuéla en état de blocus. Enfin, pour inspirer la terreur, il publia un décret (15 septembre) (2), de Maracaïbo, prononçant la peine de mort et la confiscation des biens contre tout individu trouvé dans les rangs des indépendants ou employé de quelque manière que ce fût à la défense de leur cause, et soumettant à trois ans de travaux forcés et à la confiscation tous les étrangers qui débarqueraient dans le pays pendant son occupation par l'ennemi, leur accordant seulement huit jours pour quitter Maracaïbo et le territoire espagnol, avec défense d'y reparaître sous peine de mort.

Ces mesures violentes furent fortement désapprouvées par les commandants des forces navales britanniques et des États-Unis (le 10 novembre et le 5 décembre), et le gouvernement anglais insista ensuite sur la restitution des propriétés qui pouvaient avoir été saisies en vertu de ce décret (3).

1822. *Evénements politiques.* Le 13 février, les cortès d'Espagne demandèrent au roi Ferdinand VII d'envoyer des agents dans les nouveaux États d'Amérique; mais ce monarque répondit par un manifeste adressé aux Cours d'Europe, déclarant que l'Espagne considérait comme une infraction aux traités la reconnaissance des nouvelles républiques. Le 28 juin suivant, les cortès autorisèrent les gouverneurs à prendre les mesures convenables pour ramener les colonies et à conclure avec elles des arrangements provisoires. Les plénipotentiaires restèrent à Madrid jusqu'au 2 septembre. A cette époque, ils reçurent leurs passeports, avec une note datée du 30 août, dans laquelle on accusait la république d'avoir violé les traités. Trente six heures après, ils quittèrent la capitale et arrivèrent le 14 à Bayonne. Là, ils répondirent par un exposé des faits, établissant que les hostilités n'avaient recommencé que vingt-six jours avant la cessation de l'armistice autorisé par l'article 14 du traité.

Francisco-Antonio Zéa, envoyé en Europe pour négocier un emprunt et tâcher de faire reconnaître la nouvelle république, arriva à Paris au commencement du printems, et demanda cette reconnaissance, en se fondant sur le rapport fait au congrès des États-Unis. Le 8 avril, il remit une note (4) au ministre des affaires étrangères à Paris, dans laquelle il exposait que la république de Colombie était constituée, et son

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 176-178. *Decreto del libertador para premiar los servicios de la division del Péru.*

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 178; *Capitulacion propuesta por el capitan comandante del fuerte de la vigia de Puerto-Cabello, etc.*

(3) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 225. *Proclama del general Morales de Cerro de la Guardia.* 14 août 1822.

(4) *Memoria del secretario de estado, etc.*

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 243. *Oficio del general Sucre al secretario general del libertador participando la ocupacion de Pasto.*

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 251. *Decreto del general Morales, estableciendo varias penas contra los extrangeros existentes ó que vengan á Colombia.* Voyez aussi son décret du 22 octobre, p. 253.

(3) Voyez la lettre du commodore américain Biddle sur ce sujet, et celle de l'amiral anglais Rowley, commandant en chef des forces de S. M. Britannique.

Voyez aussi la lettre adressée par quatre-vingt-quinze étrangers au président de la république, le 27 novembre.

Et voyez *Nota del secretario de marina y guerra al general Morales, con motivo de los decretos anteriores.* Palais de Bogotá, le 28 novembre 1822. *Documentos, etc.*, tom. III, p. 236-238.

(4) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 107. *Circular del ministro plenipotenciario de Colombia á los gabinetes de Europa.*

gouvernement en pleine activité. L'Espagne, disait-il, ne possède plus une seule place dans toute l'étendue du territoire de la république, dont une armée de soixante mille hommes et une réserve de la même force assurent l'inviolabilité.

« La Colombie reconnaît tous les gouvernements existants, quelles que soient leur origine ou leur forme; mais elle n'entretiendra de relations qu'avec ceux qui l'auront formellement reconnue. Elle garantit à ceux-ci la faculté de commerce dans ses ports, et liberté et protection aux personnes qui viendraient dans le pays, dont elle interdit l'entrée aux citoyens et sujets des gouvernements qui la méconnaissent. Le délai de l'admission dans ses ports sera proportionné à celui de la reconnaissance, et elle adoptera les mesures les plus efficaces pour en exclure les marchandises des pays qui ne la traiteraient pas d'égal à égal (1).

M. Zéa ne reçut d'autre réponse, sinon que le gouvernement français enverrait des agents pour observer le véritable état des choses.

M. Zéa, retournant à Londres, y contracta un emprunt de deux millions avec des capitalistes anglais, et il était coté à 95 quand on apprit que le ministre colombien n'avait pas les pouvoirs nécessaires, ceux qui lui avaient été donnés par Bolivar, le 24 décembre 1819, ayant été révoqués. Il envoya cependant à Caracas le montant de cet emprunt en argent, armes et équipements, afin d'engager le congrès à annuler sa décision, et il mourut peu de tems après à Bath.

En 1822, le libérateur, en sa qualité de président de la république de Colombie, invita les gouvernements du Mexique, du Pérou, du Chili et des provinces unies de Rio de la Plata, à envoyer des députés à l'isthme de Panama, à l'effet d'y cimenter une alliance durable. Le congrès devra servir de Conseil dans les grands débats, de point de ralliement dans le danger commun, de fidèle interprète des traités publics et de conciliateur dans les différends qui pourraient survenir entre les républiques confédérées (2).

1822. *L'indépendance de la Colombie reconnue par le gouvernement des États-Unis.* Dans le mois de février, le congrès des États-Unis autorisa le président à reconnaître l'indépendance de la république de Colombie et à y envoyer des agents diplomatiques, comme cela se pratique à l'égard des autres États indépendants. Le président, M. Monroë, s'exprime en ces termes, dans son message adressé à la chambre des représentants, le 8 mars 1822: « Si l'on considère la longueur » du tems qu'a duré cette guerre, les succès qui l'ont couronnée, les efforts des provinces, l'état actuel des partis et » l'impossibilité où est l'Espagne d'y effectuer aucun changement, on est forcé de convenir que leur sort est assuré, et » que les provinces qui ont proclamé leur indépendance et en » jouissent doivent être reconnues par les États-Unis comme » nations indépendantes ». Le 19 mars suivant, le comité chargé de dresser l'acte de reconnaissance déclara que la république de Colombie avait un gouvernement bien organisé, établi avec la participation de ses citoyens, et qu'elle exerçait toutes les fonctions de la souveraineté, n'ayant plus rien à craindre de ses ennemis de l'intérieur ou du dehors. Le comité conclut donc, conformément à l'opinion émise par le président, à la reconnaissance des provinces américaines espagnoles qui ont proclamé leur indépendance et en jouissent. « Dans cette discussion, » dit-il, « il n'est pas nécessaire d'examiner le droit des peuples de l'Amérique espagnole, de dissoudre les liens politiques qui les unissaient à une autre nation, et de prendre, parmi les puissances de la terre, cette position égale et séparée à laquelle les lois de la nature et de Dieu leur donnent un titre légitime. Ce droit de changer les institutions politiques de l'État a été exercé également par l'Espagne et par ses colonies. Nier le droit des Espagnols d'Amérique à l'indépendance, ce serait nier les principes sur lesquels notre propre indépendance est fondée, et par conséquent nous forcer à y renoncer. »

Le 21 juin, la municipalité de Quito, composée de onze membres, félicita le libérateur comme premier président de la Colombie (1).

Le 11 juillet, Bolivar fut reçu comme libérateur à Guayaquil (2). Le 25, le général San-Martin, protecteur du Pérou, y débarqua et consentit à ce que Guayaquil fît partie de la représentation colombienne, et, le 31, eut lieu l'incorporation de cette ville; et il fut décidé qu'il y aurait alliance offensive et défensive entre la Colombie et le Pérou, et que Bolivar fournirait à ce dernier État un secours de trois mille hommes. Au moyen de cette incorporation, la population de la nouvelle république monta à deux millions six cent cinquante mille habitants, et le congrès se composa de quarante-quatre sénateurs et de quatre-vingt-quinze représentants.

Le 5 août, le général Gascoyne présente une pétition à la chambre des communes, de la part des habitants les plus notables de Liverpool, pour se plaindre de ce que le gouvernement ne reconnaissait point l'indépendance de la Colombie, avec laquelle on pouvait faire un commerce avantageux.

1822. *Traité d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Pérou, signé à Lima le 6 juillet.* La république de Colombie et le Pérou forment une ligue et une confédération soit en paix ou en guerre, pour défendre, de tous leurs moyens et de toutes leurs forces de terre et de mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre domination étrangère; et afin d'assurer, après la reconnaissance de leur indépendance, la prospérité, l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs citoyens respectifs et avec les États qui entretiendront des relations avec les deux parties contractantes. (Art. 1.)

Dans ce but, la république de Colombie et l'état du Pérou concluent un traité d'alliance et d'amitié perpétuelle pour la défense commune de leur liberté et de leur indépendance, s'engageant à repousser toute attaque ou invasion qui menacerait leur existence politique. (Art. 2.)

En cas d'urgence, les deux parties pourront opérer contre l'ennemi sur le territoire de l'État attaqué, en se conformant aux lois, statuts et ordonnances. Les dépenses nécessitées par cette circonstance seront réglées par une convention spéciale et acquittées un an après la fin de la guerre. (Art. 3.)

Les citoyens de la Colombie et du Pérou jouiront de droits égaux à ceux des citoyens de l'un ou de l'autre État, ou en d'autres termes, les citoyens de Colombie au Pérou seront

(1) Voyez le Tableau du commerce de la Colombie, *note F*.

(2) Voyez la fin de cet article à la *note G*.

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 207-210.

(2) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 182-190. En face du palais on éleva un arc triomphal, sur les fronts duquel on lisait l'inscription suivante: « *A Simon Bolivar, libertador presidente de la republica de Colombia, el pueblo de Guayaquil.—A Simon Bolivar, al rayo de la guerra, al Iris de la paz, el pueblo de Guayaquil* ».

Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 187. *Representacion que las cabezas de familia de la ciudad de Guayaquil dirigieron á su ayuntamiento*, signée par deux cent vingt-six pères de familles et personnes les plus notables de Guayaquil, *acta de incorporacion de Guayaquil á Colombia y oficio del presidente de la asamblea electoral al secretario general del libertador*, signée par environ cinquante électeurs, p. 193. *Entrevista de los libertadores Bolivar el San-Martin en Guayaquil*, p. 199.

regardés comme Péruviens, et ceux-ci seront considérés comme Colombiens dans la république, sauf les amplifications ou restrictions du pouvoir législatif concernant les qualités nécessaires pour exercer la magistrature suprême. (Art. 4.)

Les sujets et citoyens des deux parties contractantes auront la liberté d'entrée et de sortie dans les ports et territoires respectifs, et jouiront de tous les droits civils et priviléges de commerce, d'accord avec les droits, impôts et restrictions établies à l'égard de leur commerce, de leurs bâtiments et des productions territoriales. (Art. 5 et 6.)

Les parties contractantes s'engagent réciproquement à secourir les vaisseaux de guerre ou marchands qui entreront dans les ports de l'une d'elles pour réparer des avaries. (Art. 7.)

Pour empêcher les dommages causés par les corsaires au commerce national et à celui des neutres, la juridiction des Cours maritimes des deux États sera applicable à leurs corsaires et à leurs prises indifféremment, si on ne pouvait constater le port d'où ils sont partis et lorsqu'ils seront soupçonnés d'avoir attaqué des bâtiments neutres. (Art. 8.)

La ligne de démarcation des territoires des deux parties sera fixée par une convention particulière. (Art. 9.)

En cas de troubles ou de révoltes dans l'un ou l'autre État, les deux parties s'obligent à s'aider mutuellement pour rétablir l'ordre et l'autorité des lois, et à se livrer réciproquement tous les coupables, ainsi que les déserteurs de terre et de mer. (Art. 10 et 11.)

Signé *Bernardo Monteagudo*, conseiller et ministre des affaires étrangères du Pérou.

Joaquin Mosquéra, membre du sénat de Colombie (1).

1822. *Traité additionnel d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Pérou, signé à Lima le 6 juillet.* Au nom de Dieu, souverain maître de l'univers, le gouvernement de la république de Colombie et celui du Pérou, désirant sincèrement mettre un terme aux calamités de la guerre qu'ils ont été forcés de soutenir contre le roi d'Espagne, et résolus à déployer tous leurs moyens et leurs forces de terre et de mer pour défendre leur liberté et leur indépendance; désirant, en outre, que cette ligue soit commune à tous les États de l'Amérique, ci-devant colonies espagnoles, pour se garantir mutuellement une entière indépendance, ont nommé des plénipotentiaires pour discuter, établir et conclure un traité d'union, ligue et confédération générale. (Art. 1er.)

Les deux parties contractantes s'engagent à faire des démarches auprès des autres États de l'Amérique qui ont appartenu à l'Espagne, pour les amener à coopérer à ce traité. (Art. 2.)

Aussitôt cet objet important rempli, un congrès général de tous les États sera formé et composé de leurs plénipotentiaires, avec des pouvoirs pour arrêter les bases des relations intimes qui seront établies entre tous ces États et chacun d'eux. Ce congrès servira de Conseil dans les grandes occasions, de point de réunion en cas de danger commun, de fidèle interprète des traités publics en cas de difficultés, et d'arbitre dans les disputes et différends. (Art. 3.)

L'isthme de Panama étant une partie intégrante de la république de Colombie, et l'endroit le plus favorable pour la réunion d'une assemblée, la république s'engage à fournir tous les secours que demande l'hospitalité envers des peuples amis, et à respecter le caractère d'ambassadeurs dans les envoyés qui formeront ce congrès. (Art. 4.)

(1) *El Colombiano*. 8 octobre 1823.

L'État du Pérou prend la même obligation dans le cas où les événements de la guerre ou la volonté de la majorité des États amènerait le congrès sur son territoire. (Art. 5.)

Ce traité n'influe nullement sur l'exercice de la souveraineté nationale de l'une des parties contractantes, sous le rapport de ses lois et des formes de son gouvernement, ainsi que de ses relations extérieures; mais elles s'engagent expressément et irrévocablement à n'accéder à aucune demande de tribut ou d'impôt que le gouvernement espagnol pourrait proposer, comme compensation de la perte de son autorité sur ces États, ou toute autre puissance en son nom; s'engageant en même tems à ne faire aucun traité qui porterait préjudice à leur indépendance. (Art. 6.)

La république de Colombie, afin de maintenir les stipulations ci-dessus, s'oblige à avoir sur pied une force de quatre mille hommes armés et équipés, et à employer sa marine nationale. (Art 7.)

Le Pérou coopérera à l'exécution des mêmes conventions par un même nombre de troupes et par ses forces maritimes. (Art. 8.)

Signé : Bernardo Montéagudo,
Joaquin Mosquéra.

Ratifié à Bogota, le 12 juillet 1823, par le président de la république colombienne, de Santander (1).

1822, 31 octobre. *Traité d'union, ligue et confédération perpétuelles entre la Colombie et le Chili, signé à Santiago de Chili, le 31 octobre 1822* (2). Les parties contractantes s'unissent en ligue et confédération perpétuelles, en paix comme en guerre, pour défendre de tous leurs moyens, avec leurs forces de terre et de mer, leur indépendance contre la nation espagnole ou toute autre autorité étrangère, et assurer l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs citoyens respectifs et les États avec lesquels elles sont en relations. (Art. 1er.)

Dans ce but, elles contractent volontairement l'une avec l'autre un traité d'alliance et d'amitié constante pour leur défense commune, pour assurer leur indépendance et leur liberté, s'obligeant à se secourir réciproquement et à repousser toute attaque ou invasion, quelle qu'elle soit, qui menacerait leur existence politique. (Art. 2.)

A cet effet, elles s'engagent à fournir le contingent de troupes de terre et de mer qui sera fixé par les plénipotentiaires. (Art. 3 et 4.)

Les autres articles sont semblables à ceux du traité conclu, le 6 juillet 1822, entre la Colombie et le Pérou, et dont on a donné ci-dessus la substance.

1823. *Événements politiques.* Le 20 janvier, le général Santander, vice-président de la république, investi par *interim* du pouvoir exécutif, rendit un décret pour interdire l'entrée des ports de Colombie aux provenances de l'Espagne. Les administrateurs ou employés des douanes qui toléreraient ou permettraient directement ou indirectement leur importation, perdront leurs places et paieront en outre au trésor public le double de la valeur des articles saisis.

Le 8 mars, traité d'amitié et d'alliance entre la Colombie et Buénos-Ayres, qui fut ratifié le 8 mai (3). Dans un rapport du 17 avril, le ministre des affaires étrangères établit que toute l'Europe, à l'exception de l'Espagne, s'est engagée envers la Colombie à conserver la plus étroite neutralité,

(1) *El Colombiano*. 8 octobre 1823.
(2) *Iris de Vénézuéla*. 17 octobre 1823. Voyez aussi *British and foreign papers* 1823-1824.
(3) *Gaceta de Colombia*, n°. 140. 20 juin 1824.

malgré les instances du cabinet de Madrid pour engager les puissances à s'armer contre la république. Le pouvoir exécutif a fondé ses relations politiques sur trois principes : 1°. alliance et confédération perpétuelles avec les pouvoirs engagés dans cette guerre; 2°. uniformité de conduite envers les neutres; 3°. emploi de tous les moyens offensifs et défensifs contre l'ennemi.

Le 8 mai, le général Moralès, de son quartier-général de Maracaïbo, signifie au contre-amiral anglais Rowley le décret du 21 décembre 1822, des cortès d'Espagne, pour la levée du blocus établi par le gouvernement de Puerto-Cabello sur les côtes de Colombie. Il était toutefois défendu aux aventuriers d'aller s'enrôler dans l'armée des indépendants, et d'y introduire des armes et des munitions.

Le 18 juin, décret du gouvernement de Colombie pour encourager l'*établissement des étrangers* dans le pays, en leur accordant deux ou trois millions de *fanegadas* de terres. La *fanegada* forme un carré de 145 mètres.

Le 3 octobre, traité de ligue et de confédération entre Colombia et Mexico (1).

Le 1er. septembre, Bolivar ayant débarqué à Callao, en venant de Guayaquil, fit son entrée solennelle à Lima, où il fut accueilli par le plus vif enthousiasme et investi de l'autorité suprême, tant civile que militaire. Le marquis de Torré Taglé, nommé précédemment président du Pérou, conserva son titre. L'ex-président Riva-Aguerro, qui s'était retiré à Truxillo, étant parvenu à lever et équiper trois mille recrues dans ce département, convoqua un nouveau congrès composé de ceux qui l'avaient suivi de Callao, mais ne tarda pas à le dissoudre. Bolivar se mit en devoir de marcher contre lui, et à son arrivée à Pativilia, le 17 septembre, il tenta d'abord, mais en vain, de lui faire reconnaître le gouvernement dont Torré Taglé était le chef nominatif. Riva-Aguerro fut livré par ses propres troupes, le 25 novembre, traduit devant le congrès, et condamné à mort comme traître; mais sa peine ayant été commuée en un bannissement perpétuel, il s'embarqua pour l'Europe (2).

Campagne de 1823. Le général Moralès, ayant reçu des secours de Curaçoa et de Puerto-Rico, sortit de nouveau de Puerto-Cabello avec environ cinq cents hommes qu'il débarqua près des lagunes de Maracaïbo. L'officier qui commandait San-Carlos pour les indépendants, ayant trahi leur cause, Moralès s'empara, sans perdre un seul homme, de la ville et des forts. En même tems, il fut joint par les Indiens Goagira, habitant la province de Rio-Hacha. Avec ces secours et au moyen de quelques levées dans le pays et de nouveaux renforts envoyés de Puerto-Rico, il se vit à la tête de trois mille hommes. Il resta dans cette position jusqu'à ce que le général Padilla, ayant traversé les lagunes malgré le feu des batteries, prit position sur le bord oriental avec dix gros navires et douze barques. Avec cette flottille, il battit complétement, le 24 juillet, celle des Espagnols forte de quinze gros navires et dix-sept petits. Onze navires et une barque furent capturés dans cette action; huit cents Espagnols, trois cent soixante neuf marins et soldats et soixante-neuf officiers restèrent prisonniers. Les indépendants eurent huit officiers et trente-six marins et soldats tués, et quatorze officiers et cent cinq soldats blessés. Le général espagnol capitula sous la condition de pouvoir se retirer avec les troupes européennes sous ses ordres, et sous la promesse de ne point servir contre la Colombie pendant toute la durée de la guerre. Le lendemain de cette action, Padilla se retira avec son escadre et ses prises dans le port d'Alta-Gracia pour s'y refaire.

Après cet événement, Maracaïbo capitula (1). Les Espagnols n'occupèrent plus que la ville de Puerto-Cabello, devant laquelle les indépendants resserrèrent le siége.

Le 18 mars, le commissaire du gouvernement de Lima supplia le libérateur de passer au Pérou pour y diriger la campagne (2).

Le 5 mai, décret du congrès du Pérou, pour voter des remercîments au libérateur, président de Colombie.

Le 4 juin, le congrès de la république de Colombie accorde au libérateur la permission de diriger la guerre en personne (3).

Le 3 août, capitulation d'après laquelle l'armée royale de Maracaïbo se rend à l'armée colombienne. La ville de Maracaïbo, la forteresse de San Carlos de la Barra et le territoire occupé par les Espagnols seront remis aux assiégeants, ainsi que tous les navires armés qui se trouveront dans la rade. Les sous-officiers et soldats nés en Amérique pourront s'enrôler sous les drapeaux colombiens ou retourner chez eux; ceux qui voudraient rester fidèles au gouvernement espagnol, ainsi que les marins, sont reconnus prisonniers de guerre. Il sera permis aux chefs et officiers de quitter le territoire de la Colombie, en s'engageant à ne pas prendre les armes avant l'échange des prisonniers. On accorde la même faculté au commandant de la colonne de Zulia, à celui de Cabimas, ainsi qu'à tous les officiers faits prisonniers dans le combat du 24. On leur fournira des transports pour Cuba, ainsi qu'à ceux des habitants qui désireraient s'expatrier. Tout individu fesant partie de l'armée espagnole qui, sans avoir été échangé, sera pris en combattant contre la Colombie, sera puni de mort. Signé et approuvé par Francisco-Tomas Moralès, Manuel Manrique et José Padilla.

Le 2 septembre, le congrès constituant du Pérou autorise le libérateur président à terminer les différends qui agitent le pays.

Le 3, le libérateur assiste au congrès, qui le complimente et lui présente son épée (4).

Par un autre décret du 10 du même mois, le même congrès confère au libérateur l'autorité suprême, militaire et politique directoriale qu'exige le salut de la patrie.

1823, 11 novembre. *Capitulation et prise de Puerto-Cabello par le général en chef José Antonio Paez.* Ce général, ayant appris que la place était approvisionnée pour trois mois, et que la garnison s'obstinait à la défendre, résolut de l'emporter d'assaut. Il fallait, pour y arriver, traverser un lac, et les assiégeants manquaient de petits bateaux. On se détermina à le passer à gué. En conséquence, le 7 novembre, à dix heures du soir, quatre cents hommes du bataillon d'Anzoátegui et cent lanciers du régiment d'Honneur, sous les ordres du major Manuel Cala et du lieu-

(1) *Gaceta de Colombia.* 11 juin 1824. *Tratado entre Colombia y Mejico.* (Dix-huit articles.)

(2) *Memoirs of general Millar*, chap. 21.

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 288. *Detal de la gloriosa accion naval del 24 de julio.— Tratado de capitulacion*, p. 286-297. 3 août.

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 253. (*La presencia sola del libertador Simon Bolivar quitará el eclipse que padece el hermoso sol del Perú*)

(3) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 284. *Decreto, etc.*

(4) Dans cette occasion, le député don Carlos de Piédémonté dit : *El verdadero dia de nuestra libertad ha llegado. Si el ilustre libertador de Colombia, si el immortal Simon Bolivar nos engaña, renunciemos para siempre el tratar con los hombres.* »

tenant-colonel José-Andrès Élorza, entrèrent dans le lac, et après avoir parcouru huit carrés (*quadras*) à la faveur de la nuit, arrivèrent sur les deux heures du matin sur la rive opposée et se rendirent maîtres des bastions *la Princesa* et *el Principe*, dont les défenseurs se firent tuer plutôt que de se rendre. En moins d'une demi-heure, les batteries de Ceuta et de la Constitution et toutes les fortifications de la place tombèrent au pouvoir des assiégeants, après une vive résistance de la garnison. Les forces navales s'étant alors approchées du bastion *el Principe*, ouvrirent un feu terrible sur la place, qui, attaquée sur trois points différents, fut obligée de se rendre. Les vainqueurs y trouvèrent soixante pièces de canon de divers calibres, six cent vingt fusils, etc. La perte des Espagnols fut de cent cinquante-six tués, dont huit officiers. On fit prisonniers un lieutenant-colonel, sept capitaines, sept lieutenants, douze sous-lieutenants, deux chirurgiens, cinq aides-chirurgiens, deux cent treize soldats, ainsi que tous les officiers publics et les membres de la municipalité. Les assiégeants eurent quatre soldats tués et vingt-trois blessés, dont trois officiers. La garnison de la citadelle de San-Félipe, où commandait don José-Maria Isla, capitula le 10 suivant : elle obtint d'être embarquée, le 15, à bord de l'escadre colombienne, pour être transportée à Cuba (1).

Ainsi, après treize années d'une lutte sanglante et acharnée, les Espagnols furent entièrement expulsés du territoire de la Colombie.

A la fin de cette année, sur six mille sujets de la Grande-Bretagne, qui avaient abandonné leur patrie pour venir combattre dans ces contrées, il n'en restait que cent soixante environ.

« La vérité est, » dit le colonel Duane, « que les troupes européennes ne son tpas propres à faire un service essentiel et durable dans ces contrées à quarante milles de l'Océan. Elles ne peuvent supporter le climat, et, à une distance plus grande, elles doivent lutter avec la faim et sont forcées de revenir sur leurs pas ou de périr de besoin. Les Colombiens, au contraire, ne peuvent supporter un climat froid et ont justement les qualités nécessaires pour bien défendre leur pays. Ils seront toujours invincibles quand ils se conduiront comme ils l'ont fait jusqu'à présent (2). »

1823. *Entrée triomphale de Bolivar à Lima*. Le 1er septembre, il débarqua à Callao, et le 3, il fit son entrée triomphante à Lima. Jamais héros d'Athènes ou de Rome ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme. Il fut reçu au son des cloches, au bruit de l'artillerie et au milieu des cris et des acclamations des citoyens. Une députation du souverain congrès vint le féliciter au nom du peuple péruvien. Le président de la république, les chefs et les principales autorités l'accompagnèrent à la messe, au milieu des applaudissements continuels de la multitude. « On adressa au ciel des prières pour l'éternelle alliance des quatre grands États de l'Amérique du sud; partout éclataient l'admiration envers le héros de la Colombie, l'amour pour le chef du Pérou et la haine pour nos tirans. » Dans une assemblée tenue immédiatement, l'autorité suprême militaire fut conférée à Bolivar, avec le titre glorieux de libérateur.

Le 10 septembre, le congrès de Lima conféra au général Bolivar, sous le titre de *libertador* ou libérateur, l'autorité suprême militaire du territoire de la république. Le même jour, Bolivar adressa un message au souverain congrès, qu'il terminait en déclarant que les vaillants soldats qui étaient accourus des bords de la Rivière-Plate, de la Naule, de la Magdaléna et de l'Orénoco, pour délivrer le Pérou, ne retourneraient dans leur patrie que couverts de lauriers, passant sous des arcs de triomphe et emportant comme trophées les étendards de Castille. « *Ils laisseront le Pérou libre, ou ils auront cessé de vivre*. Je le promets en leur nom. »

Le président, dans sa réponse, s'exprimait ainsi :

« Vous avez été choisi par le ciel pour combler votre pays de bonheur, et votre personne de gloire. A la voix du Pérou en proie à tous les maux, vous êtes accourus; et votre épée triomphante a dispersé les ennemis extérieurs, comme vos vertus ont désarmé les ennemis intérieurs. Donnez à l'Amérique cette liberté sage qui, appuyée sur les lois, est unie avec l'ordre, la paix, la justice et la morale; mais repoussez de son sein cette autre liberté qui amène l'anarchie et la tirannie, et qui, se nourrissant de haine et de soupçons, s'entoure d'exécutions et de victimes..... Libérateur, vous devez beaucoup à votre patrie et à votre nom; acquittez cette dette nationale et sacrée. Déjà un millier de pages glorieuses est rempli du récit de vos exploits; que celles qui vous sont encore destinées portent de même l'empreinte de l'immortalité (1). »

Le 3 octobre, traité d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Mexique, signé à Mexico. La république de Colombie et la nation mexicaine s'unissent en ligue et confédération perpétuelle, en paix comme en guerre, pour défendre de tous leurs moyens, par leurs forces de terre et de mer et autant que les circonstances le permettront, leur indépendance contre l'autorité de l'Espagne ou toute autre nation étrangère, et assurer la reconnaissance de cette indépendance, leur prospérité mutuelle, ainsi que l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs pays, sujets et citoyens et avec les puissances amies. (Art. 1er.)

En conséquence, les deux parties contractantes s'engagent à concourir à leur défense commune, en fournissant le nombre de troupes de terre qui sera déterminé par une convention spéciale et le secours de leur marine. (Art. 2, 3 et 4.)

Dans le cas d'urgence, les forces d'une partie pourront agir contre l'ennemi, sur le territoire de l'autre, en observant ses lois, statuts et ordonnances. (Art. 5.)

Elles s'engagent à donner tous les secours possibles aux bâtiments de guerre ou marchands de l'une des deux nations que des avaries forceraient à se réfugier dans les ports de l'autre, et à étendre la juridiction de leurs Cours maritimes aux corsaires portant pavillon des deux États et à leurs prises indistinctement. (Art. 6 et 7.)

Les deux parties contractantes se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs territoires respectifs, tels qu'ils existaient avant la guerre actuelle, reconnaissant, comme

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 117. — *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 32-48. *Ocupacion de Puerto-Cabello*. — *Boletin del ejercito sitiador*. — *Capitulacion*. — Le 7 décembre, une médaille fut accordée par le congrès au général Sucre.

(2) Duane, *Visit to Colombia*.

(1) *Gaceta del gobierno de Lima*, de 10 *de setiembre*. — *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 16-24. *Banquete dado en Lima en obsequio del libertador, y brindis memorable de S. E.—Entrada en Lima el libertador*, etc.

Le libérateur répondit : « *Porque los pueblos americanos no consientan jamas elevar un trono en todo su territorio : que asi como Napoleon fué sumergido en la inmensidad del Oceano, y el nuevo emperador Iturbide derrocado del trono de Mejico, caigan los usurpadores de los derechos del pueblo americano, sin que uno solo quede triunfante en toda la dilatada extension del Nuevo Mundo.* »

partie intégrante de chaque État, toute province qui, quoique gouvernée d'abord par une autorité entièrement indépendante des ci-devant vice-royautés de Mexico et de la Nouvelle-Grenade, peut avoir consenti ou consentira d'une manière franche et légale à être incorporée à l'une des deux parties contractantes. La dénomination spéciale de toutes les parties composant lesdits territoires sera fixée par une convention particulière aussitôt que le congrès du Mexique aura décrété la constitution de ce pays. (Art. 8 et 9.)

Les déserteurs de terre et de mer seront mutuellement échangés. (Art. 10.)

Chacune des deux parties nommera deux ministres plénipotentiaires suivant les usages et formalités observées dans la nomination de pareils agens auprès des puissances étrangères. (Art. 11.)

Elles s'engagent aussi à faire des démarches auprès des États de l'Amérique, ci-devant colonies espagnoles, pour les faire acquiescer au présent traité. (Art. 12.)

Un congrès général de ces États, composé de leurs plénipotentiaires respectifs, s'assemblera à l'isthme de Panama. (Art. 13 et 14.)

Cette convention ne doit influer en rien sur la souveraineté nationale de chacune des parties contractantes, etc.

Signé : Miguel Santa-Maria,
Lucas Alaman.

Le 10 octobre, M. Canning, premier ministre d'Angleterre, annonça au secrétaire du gouvernement de la Colombie la résolution de S. M. de prendre des mesures qui pourraient avoir pour résultat éventuel l'établissement des relations amicales avec le gouvernement de la Colombie; et qu'il avait nommé le colonel *Campbell* et *James Henderson* ses agents confidentiels pour remplir cette mission (1).

Le 9 décembre, proclamation du gouvernement de la Colombie aux habitants, pour leur annoncer l'entière expulsion des troupes espagnoles du territoire de la république. « Colombiens, votre pays est entièrement délivré des ennemis qui ont voulu si obstinément s'opposer aux décrets immuables de la Providence. Le drapeau espagnol, qui flottait encore sur les murailles de Puerto-Cabello, vient d'être renversé par les vaillants soldats de la république, et l'étendard aux trois couleurs a été arboré à sa place. Il ne nous reste plus un seul ennemi à combattre. Le territoire de la Colombie est intact. Le code du bonheur et de l'égalité protége tous ceux qui habitent la patrie de Bolivar. Habitants de la Colombie, recevez les félicitations du gouvernement sur l'occupation de cette forteresse importante; ainsi se termine la guerre qui devait remettre la Colombie sous le joug de l'Espagne, etc. »

Signé Francisco de Paula de Santander (2).

Le 16 décembre, *Richard C. Anderson*, qui avait été nommé, le 27 mai, ministre plénipotentiaire des États-Unis près la république de Colombie, est reconnu dans cette qualité à Bogota (3).

1824. *Événements politiques*. Le 10 février, le congrès du Pérou fit un décret pour conférer l'autorité suprême politique et militaire au libérateur Simon Bolivar.

Le 6 mars, les commissaires anglais ont leur première entrevue avec le vice-président de la Colombie. L'un d'eux, le colonel *Hamilton*, s'exprime en ces termes : « Si la France voulait aider l'Espagne à reconquérir la Colombie, cette attaque ne serait pas à craindre, car l'Angleterre sera toujours votre amie fidèle. »

Le 11 mars, proclamation du libérateur, pour expliquer les motifs qui l'obligent à accepter l'odieuse autorité dictatoriale, datée de son quartier-général de Truxillo.

Le 6 avril, message du vice-président de la Colombie, à l'ouverture du congrès. Après avoir rappelé au congrès que le territoire colombien est enfin délivré de ses ennemis, et que la période qui va s'ouvrir offre toutes les apparences du calme et de la tranquillité, l'orateur commence par établir l'inutilité des efforts tentés pour se rapprocher de l'Espagne, sous la condition expresse que cette puissance reconnaîtrait l'indépendance de la république. Tous les actes émanés de S. M. C. prouvent clairement son intention de recommencer la guerre pour recouvrer son ancienne suprématie.

Passant aux relations avec les États de l'Amérique, il fait espérer que la présence du libérateur au Pérou éteindra les discordes civiles et terminera heureusement la guerre dans ce pays. Les divers traités faits avec le Pérou, le Chili, Buénos-Ayres et Mexico seront soumis à la sanction de l'assemblée. Ces traités complètent la confédération américaine que le gouvernement colombien a entrepris de former, pour donner la stabilité et la force aux nouveaux États indépendants.

Le renversement de la puissance d'Iturbide au Mexique donne l'assurance que le gouvernement de ce pays sera populaire et représentatif comme ceux des autres États de l'Amérique.

La résidence, dans cette capitale, d'un ministre plénipotentiaire des États-Unis, et la réception faite au ministre colombien, à Washington, assurent la continuation des relations amicales entre les deux gouvernements.

La Grande-Bretagne ne s'est pas montrée moins favorable à la cause de l'Amérique du sud, et nos relations commerciales avec cette puissance prennent chaque jour de l'étendue et de l'activité. Le gouvernement ne negligera aucune occasion d'entretenir des rapports semblables avec les autres nations, dont l'alliance serait avantageuse à la république.

Le vice-président fixe ensuite l'attention des représentants sur les objets d'administration intérieure qui ont besoin d'amélioration, principalement l'instruction publique, qui manque d'écoles et de professeurs, et l'administration de la justice, qui demande une réforme générale. En attendant que les circonstances permettent de donner des lois définitives sur ces objets, il propose divers moyens d'encouragement et d'amélioration.

Les lois relatives à la naturalisation des étrangers, aux priviléges de navigation et à l'aliénation des terres en friche, ont déjà reçu un commencement d'exécution. En vertu de la loi du 7 juin, on a aliéné plus de quatre mille cent *fanegadas* de terre dans les diverses provinces. Le pouvoir exécutif met sous les yeux du congrès les demandes qui sont faites pour établir des bâtiments à vapeur sur le lac de Maracaïbo, à l'embouchure de la rivière Guayaquil et sur la côte de l'Océan-Pacifique. Les avantages qui en résulteront pour notre commerce ne laissent aucun doute.

L'orateur propose ensuite divers plans sur l'administration des finances, pour faciliter la perception des revenus publics, sur les taxes directes et indirectes et sur l'entretien des routes. Il annonce que le pouvoir exécutif espère terminer heureusement l'affaire de l'emprunt de mars 1822 et en négocier un autre sur des bases avantageuses.

La ville de Maracaïbo nous a été rendue le 6 août, après plusieurs affaires, où les troupes de la république ont tou-

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 16. 14 mars 1824.
(2) *El Colombiano*, le 4 février 1824.
(3) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 24.

jours eu l'avantage, principalement après le combat naval du 24 juillet. La capitulation de Puerto-Cabello fait aussi le plus grand honneur à l'armée du département de Vénézuéla et à son chef. L'occupation de ce poste important a rétabli la tranquillité et mis fin à la guerre actuelle.

Signé F. Paula de Santander (1).

Décrets du congrès. Le 11 mai, décrets du congrès général pour lever une force additionnelle de cinquante mille hommes et augmenter la force auxiliaire du Pérou.

Le 20, loi pour organiser l'administration des finances (*hacienda nacional*) (2).

Le 23 juin, loi pour diviser le territoire de la Colombie en douze départements (3).

Le 1er. juillet, loi déclarant que les élections constitutionnelles seront faites dans l'année 1825 (4).

Le 15, loi concernant les attributions des consuls, vice-consuls et agents commerciaux (5).

Le 22, loi déclarant que la république de Colombie doit continuer l'exercice des droits de patronage que les rois d'Espagne s'arrogeaient sur les églises métropolitaines, cathédrales et paroisses, dans cette partie de l'Amérique (6).

Le 29, loi concernant la confiscation, au profit de la république, des biens appartenant aux sujets espagnols (7).

Le 3 octobre, convention générale de paix, d'amitié, de navigation et de commerce, entre les États-Unis d'Amérique et la république de Colombie. (31 *articles.*)

5 août. *Evénements militaires. Combat de Junin.* Un gros corps de cavalerie, commandé par le général Canterac, rencontra la division colombienne du général Olanéta dans les plaines de Junin. Dans l'engagement qui s'ensuivit, le premier fut complètement battu, laissant sur le champ de bataille deux cent trente-cinq morts, parmi lesquels dix officiers, plus de quatre-vingt prisonniers et un grand nombre de blessés. Les vainqueurs s'emparèrent de trois cents chevaux bien équipés et chargés de butin. Leur perte n'excéda pas vingt hommes tués ou blessés (8).

9 décembre. *Capitulation de l'armée espagnole*, sous don José Canterac, dans les plaines d'*Ayacucho*, après la victoire remportée par les Colombiens sous les ordres de don Antonio-José de Sucre. Les royalistes perdirent dans cette affaire dix-huit cents tués, sept cents blessés, et en prisonniers deux cents soldats, deux lieutenants-généraux, trois maréchaux, dix généraux de brigade, seize colonels, soixante-huit lieutenants-colonels, quatre cent quatre-vingt-quatre officiers. Les indépendants n'eurent que trois cent soixante-dix hommes tués et six cent neuf blessés (9).

(1) *Gaceta extraordinaria de la Colombia.* 27 avril 1824. *Mensaje del vice presidente de Colombia.*

(2) Cent articles. Voyez *Gaceta de Colombia*, n°. 154-6.

(3) *Documentos, etc.*, 4 juillet 1824.

(4) *Gaceta de Colombia*, n°. 152. 19 septembre.

(5) *Idem.*

(6) *Idem*, n°. 165, 168 et 171.

(7) *Gaceta de Colombia*, 8 de agosto de 1824. *Ley declarando confiscables en favor de la republica los bienes ex istantes en su territorio, pertenecientes à los subditos españoles.*

(8) *Documentos*, tom. IV, p. 94. *Oficio del secretario general del ministro general de los negocios del Perú, avisando la accion ganada en Junin.* Reyes, 7 août. — *Proclama á los Peruanos despues de la accion de Junin, por Bolivar.* Huancao, le 13 août.

(9) *Parte oficial de la jornada de Ayacucho.* — *Supplemento á la Gaceta de Colombia*, n°. 192 — *Documentos, etc.*, tom. IV, pag. 109, 114, 120 et 130. Décret du congrès national de la Colombie, décernant les honneurs du triomphe au libérateur et aux vainqueurs de Junin et d'Ayacucho. — *Proclama á los soldados del ejercito vencedor en Ayacucho, por Bolivar.* Lima, 25 décembre.

1825, 1er. janvier. *Evénements politiques.* Proclamation de Bolivar, datée de Chuquisaca, portant qu'il regarde comme un devoir sacré la résolution de convoquer le congrès du Pérou pour rendre compte de sa conduite et abdiquer la dictature.

Le 2, message du vice-président de Colombie et installation du congrès.

Le même jour, le cabinet d'Angleterre reconnaît l'indépendance de la république de Colombie (1).

Le 10 février, le général Bolivar assemble à Lima les députés du Bas-Pérou et dépose le pouvoir dictatorial, qu'il reprend ensuite à leur demande jusqu'à la première réunion du congrès, le 10 février 1826 (2).

Le 18, le libérateur Bolivar est nommé, pour la troisième fois, président de la Colombie, par le sénat et la chambre des représentants, à la majorité de cinq cent quatre-vingt-trois voix sur six cent huit. « La paix du Pérou, » disait-il dans son message au sénat, « que nous avons conquise par la victoire la plus glorieuse qu'ait remportée le Nouveau-Monde, a mis fin à la guerre sur le continent américain. La Colombie voit maintenant son territoire et celui des républiques voisines libres enfin de tout ennemi » (3).

Le 1er. mars, acte de la municipalité de Caracas, ordonnant l'érection d'une statue équestre du libérateur sur la place de Saint-Jacinte, qui portera désormais le nom de *plaza de Bolivar* (4).

Le 11 mars, décret concernant l'organisation et le régime politique et économique des départements et provinces de la république (127 articles) (5).

Le 15 mars, traité d'union, ligue et confédération entre la Colombie et les provinces unies du centre de l'Amérique, afin de maintenir leur indépendance contre la nation espagnole et toute autre puissance étrangère (22 articles) (6).

Le 10 avril, le libérateur annonce aux habitants de Lima son départ pour le sud. Partant de cette ville, il visite Aréquipa, Cuzco, La Paz et Potosi, où il arrive le 5 octobre. Ce voyage ne fut pour lui qu'un triomphe continuel (7).

Le 4 juillet, note du secrétaire-général du libérateur, datée de Cuzco, déclarant qu'il n'a reçu aucune communication directe ou indirecte du gouvernement de Buénos Ayres, tendant à former un seul État de toute l'Amérique du sud (8).

1826. *Evénements politiques. Accusation portée par le congrès contre le général Paez.* Le sénat, sur l'accusation portée par la chambre des représentants contre le général José-Antonio Paez, commandant-général du département de Vénézuéla, au sujet des mesures par lui prises pour l'enrôlement de la milice, considérant 1°. qu'en vertu du quatre-vingt-dixième article de la constitution, tous les officiers publics doivent être accusés devant le sénat pour inconduite dans

(1) Le 11 novembre suivant, le señor Manuel-José Hurtado, premier ministre de la Colombie, fut présenté à sa majesté britannique. Voyez *Gaceta extraordinaria*, 4 mars 1825. *Colombia reconocida en nacion soberana por la Gran Bretaña.*

(2) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 191-194.

(3) Message au président du sénat, daté de Lima. *Gaceta oficial.* 20 février 1825.

(4) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 289.

(5) *Messagero argentino*, n°. 5. 2 décembre 1825.

(6) *Gaceta de Colombia*, p. 179-185.

(7) Voyez *Memoirs by general Miller*, cap. 20.

(8) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 256.

l'exercice de leurs fonctions; 2°. que le commandant-général de Vénézuéla, José-Antonio Paez, est prévenu d'avoir, le 6 janvier précédent, et sans en informer les autorités civiles, envoyé des partis de soldats dans les rues de Caracas, à l'effet d'arrêter et de conduire au bâtiment servant de caserne aux bataillons d'Anzoatégui et d'Apure tous les hommes qu'ils rencontreraient, quels que fussent leur âge et leur profession; 3°. que cette accusation résulte de l'exposé fait par la municipalité de Caracas à la chambre des représentans, le 16 janvier de la présente année, et de celui qui a été adressé, le même mois, au pouvoir exécutif par l'intendant de Vénézuéla, a résolu que ladite accusation contre le commandant-général de Vénézuéla serait admise, et qu'en conséquence, et conformément aux cent articles de la constitution, il y avait lieu de suspendre ledit commandant-général de ses fonctions, et de le contraindre à comparaître devant la commission chargée de conduire les procédants, pour répondre aux charges portées contre lui. Donné à Bogota, le 30 mars 1826. Signé Luis A. Baralt, président; Luis V. Téjada, secrétaire (1).

Dans sa lettre du 19 mai, adressée aux habitants de Vénézuéla, il dit : « La loi suprême d'un État est sa propre conservation, c'est elle qui nous a dicté les mesures que nous avons adoptées. Nous sommes déterminés à accélérer l'époque de la grande convention, qui avait été annoncée pour l'année 1831. Le président libérateur sera notre arbitre, notre médiateur, et il ne sera pas sourd aux clameurs de ses compatriotes. Notre situation particulière nous impose le devoir de nous armer. Le pouvoir que vous m'avez confié n'est pas destiné à vous opprimer, mais à vous protéger et à assurer votre liberté. »

Le général Bolivar, dans sa lettre du 4 juin, adressée au vice-président Santander, dit : « J'ai été chef suprême pendant six années, et huit années président. Ma réélection est donc une violation manifeste de la loi fondamentale. D'ailleurs, je ne veux plus commander : j'ai accompli toutes les tâches que m'ont imposées mes devoirs et mon dévouement; j'ai mené à fin toutes mes entreprises. »

Le 25 mai, le libérateur présente le projet d'une constitution au congrès de la république de Bolivia (2).

Bolivar, dans sa réponse, datée de son quartier-général de Caracas, le 19 juin, s'exprime ainsi : « Colombiens, vos ennemis menacent la Colombie : il est de mon devoir de la sauver. Pendant quatorze années, j'ai été à votre tête par le vœu unanime du peuple. A toutes les époques de gloire et de prospérité j'ai résigné le commandement suprême avec le désintéressement le plus vrai. Mon plus vif désir était de quitter le pouvoir, instrument d'une tirannie que je déteste plus que le déshonneur. Mais, dois-je vous abandonner à l'heure du danger; cette conduite serait-elle d'un soldat et d'un citoyen? Non, Colombiens; je suis résolu à tout faire pour repousser l'anarchie. Comme citoyen, libérateur et président, mon devoir m'impose la glorieuse nécessité de me sacrifier pour vous. Je marche, à cet effet, à l'extrémité septentrionale de la république, pour risquer et ma vie et ma gloire, afin de vous délivrer de traîtres qui, après avoir foulé aux pieds les serments les plus sacrés, ont levé l'étendard de la rébellion et envahi les départements les plus fidèles et les plus dignes de votre protection. Colombiens, la volonté nationale est comprimée par de nouveaux prétoriens qui veulent dicter des lois à ceux à qui ils devraient obéir. Ces hommes se sont arrogé l'autorité suprême de la nation. Ils ont violé la loi de l'État. Des troupes colombiennes auxiliaires du Pérou sont retournées dans leur pays, avec l'intention d'établir un gouvernement nouveau et étranger sur les ruines de la république qu'ils ont outragée plus fortement que ses anciens oppresseurs. Colombiens, j'en appelle à votre gloire et à votre patriotisme : ralliés autour de l'étendard national qui a marché de triomphe en triomphe de l'embouchure de l'Orénoco au sommet du Potosi, veillez-le fermement, et la nation conservera son indépendance, et le vœu national se fera entendre librement. La grande convention est demandée par le cri général de la Colombie. C'est le plus grand désir de la patrie. Le congrès la convoquera sans doute, et je m'engage à remettre dans les mains de cette assemblée le bâton et l'épée que la république m'a confiés comme président constitutionnel et ensuite comme revêtu d'une autorité suprême extraordinaire. Je ne tromperai point l'espoir de mon pays. Vous avez obtenu la liberté, la gloire et des lois en dépit de vos anciens ennemis, et vous conserverez ces avantages en dépit de l'anarchie.

Signé Bolivar.

Le 6 juillet, acte de la municipalité de Guayaquil pour la révision et la réforme de la constitution (1).

Le 14 juillet, acte de la municipalité de Quito pour le même objet (2).

Le 22, acte de la municipalité de Maracaïbo pour recommander la réunion d'une grande convention (3).

Le 8 août, acte de la municipalité de Puerto Cabello, pour recommander la fédération de Vénézuéla (4).

Le 21 août, acte de la municipalité de Caracas, qui se déclare contre les prétentions de Puerto-Cabello (5).

Proclamation de Simon Bolivar, libérateur de la Colombie et du Pérou, datée du quartier-général de Lima, le 1er. septembre 1826. Conformément aux pouvoirs qui lui ont été donnés par le décret du souverain congrès péruvien, le 10 février 1825, il appelle au gouvernement suprême le grand maréchal Andrès Santa-Cruz. Il nomme également les secrétaires d'État, et ordonne que, lorsqu'il sera jugé convenable, la vice-présidence du Conseil exécutif sera conférée à un des membres du Conseil, tiré au sort.

3 septembre. *Adieux du libérateur aux Péruviens.* « Je ne vous quitte pas entièrement, » leur dit-il, « car je vous laisse mon affection dans le président et le Conseil exécutif, dignes dépositaires de l'autorité suprême; je vous laisse ma confiance dans les magistrats qui vous gouvernent; je vous laisse mes opinions politiques dans la constitution que je vous ai donnée, et je vous laisse enfin l'indépendance dans les héros d'Ayacucho. L'année prochaine, la législature rendra permanents, par la sagesse de ses lois, les bienfaits de la liberté. »

Le 12 septembre, le libérateur arriva à Guayaquil, et, le 18, il adressa une proclamation aux Colombiens, dans laquelle il dit : « Je suis maintenant sur le sol de la république; cessez vos outrages scandaleux, votre discorde criminelle; qu'il n'y ait plus de Vénézuéliens ou de Cundinamarcains. Nous sommes tous Colombiens, ou la mort s'é-

(1) *Voyez* la lettre du général Paez, adressée au général Bolivar, et datée de Caracas, le 25 mai 1826 (*Mensagero argentino*, n°. 111. 25 octobre 1826.), et celle du 29 mai, adressée au vice-président de la république, et son discours devant la municipalité de Caracas, après avoir prêté serment de fidélité aux autorités civiles et ecclésiastiques. *Documentos, etc.*, tom. VI, p. 255.

(2) *Documentos, etc.*, tom. V, p. 197-251.

(1) *Documentos, etc.*, tom. VI, p. 256-262.

(2) *Idem, idem*, p. 263-4.

(3) *Idem, idem*, p. 270-4.

(4) *Idem, idem*, p. 291.

(5) *Idem, idem*, p. 294.

tendra sur vos déserts et détruira ce que l'anarchie a épargné. »

Le 13 septembre, dépêche du *ministre de la marine française* au commissaire du Havre, pour laisser entrer les navires américains dans les ports de France.

Le 22 septembre, *décret du gouvernement colombien*, ordonnant que les armées de terre et de mer porteront le deuil pendant trois jours, en l'honneur de *John Adams* et de *Thomas Jefferson*, ex-présidents des États-Unis, décédés le 4 juillet 1826, comme ayant été constamment les soutiens de la déclaration d'indépendance des nouveaux États de l'Amérique du sud.

Le 28 septembre, le commissaire général de la marine à Bordeaux est autorisé à accorder la même permission aux navires de la Colombie.

8 octobre. *Dépêche de José-Manuel Restrépo, secrétaire au département de l'intérieur, à l'intendant du département de el Equator*, concernant les actes de Guayaquil et de Quito, du 28 août et du 6 septembre. Ces actes étant contraires aux principes politiques du code de la Colombie, ne peuvent être reconnus par le pouvoir exécutif. Celui de Quito est une violation de l'art. 10 de la constitution, qui restreint les actes émanés de la souveraineté du peuple aux époques des élections primaires. Il transgresse aussi les articles qui confèrent au congrès les droits d'étendre l'autorité du gouvernement en tems de guerre ou dans des circonstances urgentes; enfin, il jette de la défaveur sur toutes les lois qui ont posé de justes limites à l'autorité des intendants, des Cours de justice, des commandants en chef, des municipaux et autres officiers publics qui n'ont point d'existence représentative.

Le 9 novembre, les habitants de Cumana, ayant refusé de reconnaître l'autorité du général Bermudez, commandant de la province, et ayant adopté le sistème fédéral, la milice et les troupes de ce général ayant été défaites, il fut obligé de se retirer sur Barcelone. Les troupes fédérales se composaient d'environ mille hommes, celles du général Bermudez ne montaient qu'à quatre cents, dont beaucoup ayant été enrôlés de force passèrent sous les drapeaux du parti fédéral.

1826, 13 novembre. Proclamation de José-Antonio Paez, chef civil et militaire de l'Etat de Vénézuéla, convoquant une assemblée générale d'électeurs pour le 10 décembre, afin d'établir la constitution de l'union et de nommer leurs représentants, qui devront s'assembler le 15 janvier suivant.

Le 23 novembre, le général Bolivar adresse aux Colombiens la proclamation suivante: « Il y a cinq ans que j'ai quitté cette capitale, pour marcher à la tête de l'armée libératrice, des bords du Cauca au sommet du Potosi. Un million de Colombiens, deux républiques sœurs et amies ont établi leur indépendance, et le continent de Colomb a cessé d'être espagnol.

« Vos infortunes m'ont rappelé dans la Colombie. J'accours, plein de zèle, me dévouer à la volonté nationale, qui sera toujours mon code, parce qu'elle est infaillible. La voix de la nation m'oblige à reprendre le commandement suprême. Je l'abhorre mortellement depuis qu'on en a profité pour m'accuser d'ambition et de projets monarchiques. Quoi! me croit-on assez insensé pour aspirer à me dégrader moi même? Et le titre de libérateur n'est-il pas plus glorieux que celui de souverain? Colombiens, je reviens pour déposer le fardeau insupportable du pouvoir; car, dans un moment de danger, ma démission eût été lâcheté au lieu de modération; j'ai dû exercer l'autorité jusqu'à ce que la loi ou le peuple eût recouvré sa puissance. Permettez-moi donc de vous servir comme un franc soldat, un vrai républicain, comme un citoyen armé pour défendre les plus beaux trophées de votre gloire, c'est-à-dire vos droits.

« Signé Bolivar. »

1826, 23 novembre. *Décret de Simon Bolivar, président libérateur de la Colombie.* Considérant, dit-il, 1°. que l'état d'agitation de la république provient des événements de Vénézuéla, et de ce que les citoyens sont partagés d'opinion au sujet de l'administration politique, et alarmés dans la crainte d'une guerre civile et d'une invasion étrangère tentée par l'ennemi commun; 2°. qu'il existe des motifs bien fondés d'appréhender que le gouvernement espagnol ne recommence les hostilités avec les forces qui se réunissent dans l'île de Cuba; 3°. que la majorité des départements a déclaré qu'il était urgent d'investir le président de la république de pouvoirs extraordinaires, indispensablement nécessaires pour rétablir la tranquillité nationale et garantir la Colombie d'une guerre civile et étrangère; et 4°. que, le pouvoir exécutif s'est déclaré dans le cas prévu par l'art. 128 de la constitution, et a, en conséquence, convoqué le congrès; me réunissant à l'avis du Conseil du gouvernement, je décrète:

1°. Qu'à partir de ce jour, je suis président de la république, en vertu de l'art. 128 de la constitution, et revêtu de tous les pouvoirs extraordinaires qui en émanent, soit pour rétablir la tranquillité intérieure, soit pour garantir la république de l'anarchie et de la guerre extérieure; 2°. que durant mon absence de cette capitale, le vice-président de la république, chargé du pouvoir exécutif, exercera lesdits pouvoirs extraordinaires sur tous les points du territoire où ils ne pourraient l'être par moi; 3°. qu'à l'exception des affaires ou matières reconnues être de la compétence du dépositaire de ces pouvoirs extraordinaires, la constitution et les lois demeurent, du reste, en pleine force; et 4°. qu'il sera rendu compte, au premier congrès, de tout ce qui aura été fait en vertu de ce décret et des dispositions dudit article 128 de la constitution.

Une quarantaine d'officiers et soldats, aux ordres de Bénavidès, reste de l'armée espagnole de Los Pastos, furent pris, au mois de novembre 1826, par le colonel José M. Obando, gouverneur de cette province, et condamnés à mort pour les crimes qu'ils avaient commis dans ce district.

Le général Bolivar voulait qu'on donnât plus d'extension au pouvoir exécutif; le général Santander s'opposait à cette prétention; et, de son côté, le général Paez se prononçant contre le sistème fédératif, et, refusant de comparaître devant le sénat, s'était fait proclamer chef civil, politique et militaire de Vénézuéla.

Bolivar traversa les districts insurgés jusqu'à Puerto-Cabello; étant ensuite parti pour Bogota, il y reprit les rênes du gouvernement pendant deux jours, à l'effet d'introduire un sistème d'économie dans plusieurs départements de l'administration, et particulièrement dans celui de la marine. Il s'engagea solennellement par un décret, qu'il y publia, à maintenir intacte la constitution, jusqu'à ce qu'elle pût être amendée par des moyens légitimes, et à faire exécuter strictement les lois de l'État, tant que les dangers de la patrie n'exigeraient point leur suspension. A peine se fut-il présenté dans le Vénézuéla, que Puerto-Cabello abandonna le parti du général Paez, qui y avait exercé une autorité usurpée depuis le 30 avril. Barinas était occupé, le 26 décembre, par une colonne de six cents insurgés commandés par le colonel Cala, officier entièrement dévoué à ses intérêts, mais qui crut devoir évacuer cette position à l'approche du libérateur. Un parti de cavalerie de Paez,

envoyé contre le Mantéral, canton qui s'était prononcé en faveur de la constitution, fut repoussé par le colonel *Incharu*, qui gouvernait ce district, celui de Guadalito et plusieurs autres villes de l'Apure. Les cantons de Tocuyo, Baréquisiméto et Araure se déclarèrent spontanément pour Bolivar, et d'autres se soumirent aux troupes de Rafael Urdanéta.

Le libérateur, s'étant arrêté à Maracaïbo, y annonça, par un décret, la cessation des hostilités; et étant arrivé à Puerto-Cabello le 31 décembre, le lendemain, 1er. janvier 1827, il publia une amnistie générale, s'engagea à ne rechercher ni les actes, ni les opinions de ceux qui avaient trempé dans la révolte, et continua à Paez le commandement civil et militaire du Vénézuéla, et au général Santiago Mariño celui de Maturin. Paez accepta immédiatement cette amnistie, de son quartier-général de Valencia, et envoya sa soumission au président, lui déclarant qu'il n'avait jamais eu de vues opposées aux siennes; qu'il reconnaissait son autorité, mais qu'il réclamait pour lui et les siens une garantie que nul de son parti ne serait inquiété pour ses opinions depuis le 30 avril 1826. Bolivar accepta cette soumission, qui fut publiée, le 3 janvier 1827, par Paez lui même; et, le lendemain, il se rendit à Valencia, escorté seulement de son état-major. Il rencontra le général sur le sommet d'une montagne située mi-chemin des deux villes. Tous deux s'embrassèrent avec effusion. Paez s'écria: « Nous effaçons en ce moment tous les malheurs de la Colombie ». Le libérateur répondit que ce jour était glorieux pour lui, parce qu'il sauvait le pays des horreurs de la guerre civile. Ce dernier ayant renoncé à l'intention qu'il avait de convoquer une assemblée extraordinaire de la nation, Paez, de son côté, rapporta son décret du 13 décembre, par lequel il avait invité les Vénézuéliens à tenir une convention à Valencia. Le général Mariño reconnut aussi l'autorité du président, dans le gouvernement de Maturin; et, le 8 janvier, le libérateur proclama, de son quartier-général de Puerto-Cabello, la suppression complète de l'insurrection. Peu après, il eut une entrevue avec Paez et lui rendit sa confiance et son amitié. Il se dirigea ensuite vers Caracas, où il entra le 26 janvier, et reçut les félicitations des habitants. De là, il adressa, le 6 février, une lettre au président du sénat, dans laquelle il annonce résigner pour jamais le poste de président de la république. « Élevé, » dit-il, « au gouvernement suprême, je me suis rendu dans la capitale, d'où j'ai été bientôt forcé de partir pour le Vénézuéla. Dans mon trajet de Bogota à Caracas, j'ai publié les décrets importants qu'exigeait une impérieuse nécessité. Votre Exc. voudra bien appeler l'attention du congrès sur ces actes. Si j'ai excédé mes pouvoirs, que j'en encoure le blâme: je suis prêt à sacrifier mon innocence même au salut de la patrie. C'est le seul sacrifice que je ne lui aie point fait, et elle peut compter que je ne reculerai pas devant cette nouvelle obligation que je contracte.

» J'ai été quatorze ans chef suprême et président de la république. Les périls des tems m'ont forcé à remplir cette charge; aujourd'hui que ces dangers n'existent plus, je puis me retirer pour jouir des douceurs de la vie privée ». Après avoir retracé l'état actuel de la Colombie: « Quant à moi, » continue Bolivar, « les soupçons d'une usurpation tirannique qu'on fait planer sur moi, ébranlent mon esprit et diminuent la confiance des Colombiens. Les républicains zélés ne peuvent me regarder sans une crainte secrète, parce que l'histoire leur révèle que la plupart des hommes placés dans des circonstances semblables à celles où je me trouve ont été des ambitieux. J'ai beau me prévaloir de l'exemple de Washington; quelques exceptions ne peuvent rien contre l'expérience du monde entier toujours opprimé par les dépositaires du pouvoir. Je balance entre les désordres où peuvent tomber mes concitoyens et le jugement de la postérité. Je ne me sens pas exempt de toute ambition, et, pour ma propre gloire, je désire me priver des moyens de satisfaire cette passion, ôter à mes compatriotes toute crainte et m'assûrer après ma mort un souvenir digne de la liberté. C'est dans ces sentiments que je renonce pour jamais à la présidence, et que j'implore du congrès et du peuple la faveur de demeurer un simple citoyen. » Cette proposition, soumise au sénat, le 6 juin, fut rejetée à la majorité de cinquante votants contre vingt-quatre, et à la chambre des représentants, de soixante-dix contre quatre (1).

Lorsque Bolivar se décida à cette démarche, il ignorait la joie excitée à Bogota par la nouvelle de l'abolition de son autorité à Lima, le 26 janvier, et par les éloges dont on avait comblé Santander et les officiers colombiens au Pérou. La troisième division quitta Lima, le 13 mars, et s'embarqua au Callao. Bustamenté dirigea une partie des troupes sous la conduite du colonel Juan-Francisco Élizalde, tandis qu'il conduisit l'autre dans les départements de l'Asuay et de l'Équador, avec l'intention, disait-on, d'y opérer une contre-révolution. Le 24 avril, Élizalde aborda à Guayaquil, et de concert avec la garnison, il abolit la constitution bolivienne et annula les votes qui conféraient la dictature au libérateur. On obligea les officiers-généraux à remettre les vaisseaux de guerre et à partir pour Panama à bord de bâtiments de transport. Le général José de Lamar, qui arriva sur ces entrefaites, en se rendant au congrès péruvien, dont il était membre, avait été invité à prendre provisoirement la direction des affaires. Il entra aussitôt en relation avec le gouvernement de Bogota, et protesta en son nom et en celui de la municipalité, de la manière la plus solennelle, que Guayaquil n'avait nullement l'intention de rompre les liens qui l'unissaient à la Colombie; qu'il observerait ses lois et obéirait toujours à son chef suprême, et supplia le gouvernement de pardonner à Élizalde et à ses complices.

Cependant Bustamenté ayant débarqué à Colan, marcha sur Cuença, protestant partout, sur son passage, de son attachement à la constitution. Il y entra le 24 avril, et convoqua la municipalité, pour le 5 mai, à l'effet d'en obtenir l'annulation de ses actes anti-constitutionnels; mais s'étant querellé, dans l'intervalle, avec Bravo, un de ses officiers subalternes, celui-ci, aidé d'un bataillon, l'arrêta avec ses principaux officiers. Ils furent délivrés peu après par le général Florez, qui commandait dans l'Équador; et les vainqueurs d'Ayacucho se soumirent au général Ovando, que le pouvoir exécutif leur assigna pour commandant.

15 mai. *Message du vice-président Santander au congrès général de Colombie, le 12 mai 1827.* « Nos relations avec les puissances étrangères, » dit-il, « ont continué à s'étendre. Le roi des Pays-Bas a nommé un consul général et un vice-consul à la résidence de Bogota, et un consul à celle de La Guayra. L'agent supérieur du commerce français a reçu le titre d'inspecteur commercial à Bogota et ses dépendances, titre que lui a conféré le ministre des affaires étrangères. Les rois de Danemarck, de Prusse et de Bavière ont montré des dispositions à établir des relations permanentes avec la république.

» Le libérateur président a employé la force armée pour réduire sous l'autorité du gouvernement national les villes qui s'y étaient soustraites. Des secours de toute espèce ont été envoyés de Boyaca, Maracaïbo et de Cartagéna. Le général Urdanéta s'est dirigé vers l'ouest du Vénézuéla, et le

(1) *Gaceta de Colombia*, nos. 268 et 295. 22 avril et 10 juin.

libérateur a pris le chemin de Puerto-Cabello, qui s'était déjà séparé du parti rebelle. Les villes se sont empressées d'envoyer leur soumission au président, et les autorités révoltées du Vénézuéla ont déposé les armes et se sont soumises avec le reste. Le précieux sang des Colombiens avait déjà coulé à Cumana, le canon fratricide avait tonné à Puerto-Cabello; un désastreux conflit se préparait dans l'Apure entre ces mêmes soldats qui avaient vaincu les Espagnols; la haine, la vengeance et la division menaçaient de plonger la république dans le trouble et la désolation. Mais grâce à l'influence du président, dont tous les actes ont été marqués par la douceur et l'indulgence, le flambeau de la guerre civile a été éteint, l'ordre légal a succédé à la confusion, et la paix à la guerre. »

Santander insiste fortement sur la révision des lois organiques qui régissent les écoles. L'organisation actuelle de l'instruction publique n'étant que provisoire, sa réforme et les améliorations qu'elle pourra subir dépendent des changements heureux qui seront apportés à ces lois, et que l'expérience indiquera.

« Quant aux finances, il est, » dit-il, « satisfaisant pour moi de vous annoncer que les revenus publics pour l'année dernière, du 1er. juillet 1825 au 30 juin 1826, ont surpassé ceux de l'année précédente, et que les dépenses présumées de l'année courante sont tellement réduites, qu'elles n'égaleront pas à beaucoup près les recettes.

» Il n'est rien arrivé d'important relativement à l'armée, si ce n'est le mouvement insurrectionnel qui a eu lieu à Lima, le 26 janvier, parmi les troupes de la division auxiliaire du Pérou. Dans cette journée, les soldats ont privé du commandement les officiers nommés par le libérateur. Les chefs provisoires de cette division ont renouvelé solennellement leur premier serment de fidélité et d'obéissance à nos lois constitutionnelles. »

Le 5 juin, le congrès promulgua un décret d'amnistie générale et d'oubli pour tous les actes commis depuis le 27 avril 1826, et un autre, le 19 juin, pour le rétablissement de l'ordre politique sur le pied où il se trouvait avant l'insurrection de Valencia. Le 5 août, parut le décret de convocation de la grande Convention, à Ocaña, le 2 mars 1828, à l'effet d'examiner et de réformer la constitution.

Le 7 juin, Francisco-Paulo Santander adressa au général Bolivar la lettre qui suit : « Votre démission de la présidence de la république de la Colombie n'a pas été acceptée par le congrès, et je présume que le président du sénat vous aura prévenu de cette détermination. Vous êtes donc obligé de vous soumettre à la volonté de la nation, qui exige que vous gardiez la présidence en l'exerçant conformément aux lois que le peuple souverain a dictées et dictera dans la suite par l'organe de ses représentants. Le vice-président de la Colombie, chargé du gouvernement, espère que vous ne tromperez pas les espérances de la patrie, et que, sous votre autorité, elle sortira triomphante et glorieuse des dangers qui l'environnent. Je félicite d'avance la Colombie d'un si heureux événement. » En conséquence de cette décision, le général Bolivar conserva l'autorité et prêta serment à la constitution.

« Je regrette que le congrès n'ait pas exaucé la prière (le 26 avril) que je lui avais adressée de m'écarter de la vice-présidence; l'assemblée m'a fait la faveur de croire mes services encore utiles dans ce poste. La volonté nationale ainsi exprimée, les circonstances antécédentes et l'entière liberté avec laquelle la représentation colombienne a agi, en me conservant les chaînes du pouvoir, me font un devoir de continuer à consacrer à la cause publique mes faibles talents. Cependant comment pourrais-je la bien servir, si votre expérience, vos lumières et votre patriotisme ne viennent à mon aide?

» Je ne puis vous offrir qu'un cœur libre de tout préjugé et qui appartient en entier à la Colombie. Mon dévouement absolu à la cause de la liberté et mon profond respect pour les lois ne se sont jamais démentis. Je n'ai pas besoin de vous déclarer mes intentions. Vous savez que vous trouverez toujours en moi la fidélité, l'amour du bien, un ferme appui pour la défense de la liberté colombienne et un désir sincère de coopérer efficacement à la gloire de votre gouvernement. Ces sentiments sont unis avec le respect le plus profond pour votre autorité, vos vertus et vos éminents services. » Bogota, palais du gouvernement, le 7 juin 1827.

Signé Paulo Santander.

Cependant Santander, alarmé de tous ces mouvements, écrivit, le 30 avril, à Bolivar, pour lui apprendre la situation alarmante des départements du sud, et l'inviter à reprendre ses fonctions de président. Le libérateur lui fit répondre, le 19 juin, par son secrétaire Revenga, que ces nouvelles dissensions ayant totalement changé sa situation, il se hâterait, en sa double qualité de simple citoyen et de président, de prévenir le démembrement de la république et la violation de ses lois, et qu'il partirait immédiatement pour la capitale pour marcher de là contre les traîtres. Le même jour, il adressa une proclamation aux Colombiens, dans laquelle il dit : « Vos ennemis ont juré la perte de la Colombie; mon devoir est de la sauver. Depuis quatorze ans que j'ai été placé à votre tête par le vœu presque unanime du peuple, je n'ai cessé, à toutes les époques de gloire et de prospérité de la république, d'offrir de résigner le pouvoir suprême. Je ne désirais rien tant que de me dépouiller d'une autorité, instrument de tirannie que j'abhorre encore plus que la honte même. Cependant, dois-je vous abandonner au moment du péril? Une telle conduite serait-elle digne d'un soldat et d'un citoyen? Non, Colombiens, j'ai résolu d'affronter tous les dangers, plutôt que de voir l'anarchie usurper la place de la liberté, ou la rébellion celle de la constitution. »

Bolivar rendit ensuite un décret de Caracas, par lequel il nommait le général Paez chef supérieur de Vénézuéla, qui comprenait les trois départements de Maturin, d'Orénoco et de Vénézuéla, et l'investit de l'autorité civile et militaire.

Le congrès, qui aurait dû s'assembler le 2 janvier, ne se réunit qu'au mois de mai. Le vice-président Santander, accusé d'être le rival et l'ennemi de Bolivar, offrit à la législature la démission de cette charge, qu'elle refusa d'accepter. La renonciation à la présidence, envoyée par Bolivar, donna lieu à une discussion des plus vives au sein de l'assemblée. Gomez, Soto, Uribe et Francisco Soto en pressèrent l'acceptation à cause de sa constitution bolivienne, de son titre de dictateur, et de la jalousie qu'il excitait au Pérou, au Chili et dans le Buénos-Ayres. Vingt-quatre membres du congrès, dont dix-huit représentants et six sénateurs, votèrent en faveur de la renonciation, et le reste ou la grande majorité se prononça contre. Le vice-président s'empressa de communiquer (7 juin) à Bolivar la décision du congrès, dans une lettre qu'il reçut à Cartagéna le 12 juillet.

4 juillet. *Proclamation du général Bolivar aux habitants de Vénézuéla et de Caracas.* « Vénézuéliens, » dit il, « vos suffrages m'ont appelé dans la Colombie pour y rétablir l'ordre et l'union. Mon devoir le plus cher fut toujours de me dévouer au service du pays où je suis né. Pour détruire vos ennemis, j'ai pénétré dans les provinces les plus reculées de l'Amérique. Tous mes actes ont eu pour but la liberté et la gloire de Vénézuéla et de Caracas. Cette préférence était

juste, et je l'avoue hautement, j'ai servi la Colombie et l'Amérique, parce que votre sort était lié à celui du reste de l'hémisphère de Colomb. Ne croyez pas que je vous quitte avec des vues ambitieuses. Je ne vais pas dans les autres départements de la république pour augmenter mon autorité, mais pour empêcher que la guerre civile qui les désole n'étende jusqu'à vous ses ravages. Je m'engage, dès que la grande Convention sera assemblée et s'occupera de votre bonheur, à revenir dans le pays de mes pères, au milieu de mes frères, de mes amis, et de vous aider à vaincre les calamités publiques résultant de la guerre et de la révolution.

» Habitants de Caracas, né citoyen de votre ville, ma plus grande ambition sera toujours de conserver ce premier titre. La vie privée au milieu de vous, voilà mon désir ; ma gloire est la seule vengeance que mes ennemis doivent attendre de moi. » Signé S. Bolivar.

Le 25 juillet, le corps municipal de Guayaquil se déclare en faveur d'un gouvernement fédéral (1).

Bolivar ayant appris à Cachira, le 24 août, l'insurrection de Guayaquil et le décret pour la réduction de l'armée, protesta hautement contre cette mesure. Le 10 septembre, il fit son entrée dans la capitale, où il fut parfaitement accueilli des autorités et prêta le serment d'usage ; et, le 24, le congrès décréta que les réglements établis par le libérateur, président des départements de l'Est, étaient et demeuraient en vigueur.

Le 10 septembre, une nouvelle tentative révolutionnaire fut faite à Guayaquil par José Arriéta, un des principaux officiers de la troisième division. S'étant mis à la tête du parti favorable aux Péruviens, il s'empara de l'artillerie, rendit la liberté aux prisonniers et demanda la déposition d'Élizalde. La municipalité et le bataillon d'Ayacucho s'étant opposé à ses projets, cette révolte n'eut point de suite.

Le 11 septembre, le général Bolivar leur adresse la proclamation suivante : « Guayaquiliens, le torrent des discordes civiles vous a entraînés dans la situation critique où vous vous trouvez. Vous souffrez d'un malheur que vous vous êtes efforcés d'éloigner par tous les sacrifices. Vous n'êtes point coupables, les peuples ne le sont jamais ; car le peuple ne demande que la justice, le repos et la liberté. C'est à ceux qui les commandent qu'il faut généralement attribuer les desseins dangereux et funestes. Voilà les véritables auteurs des calamités publiques. Au reste, je vous connais : vous me connaissez, nous ne pouvons cesser de nous entendre. Laissons donc se consumer en inutiles efforts ceux qui cherchent à nous désunir, depuis que nous sommes de nouveau réunis comme des frères sous l'égide des lois et du nom de la Colombie »

Adresse du libérateur au congrès, après avoir prêté serment. « Lorsque j'acceptai la présidence, je promis de défendre la constitution de tout mon pouvoir, c'est-à-dire en soldat. Engagé dans la guerre de l'indépendance, je marchai vers le midi de notre territoire et je délivrai tout ce pays de la domination espagnole. La république fut alors entièrement constituée. Je répondis à l'appel du Pérou, qui demandait le secours de notre armée et mettait ses destinées en mes mains. On me nomma dictateur ; et bientôt, ayant triomphé de nos ennemis, le drapeau de la Colombie vint ombrager deux sœurs républicaines, le Pérou et Bolivia. Cependant la discorde divisait les Colombiens : les provinces du nord voulaient briser nos lois fondamentales. Déjà le canon parricide avait tonné : j'accourus pour apaiser ce désordre, et le décret du 2 janvier rétablit la paix et l'union. Le congrès a entendu le cri unanime de la nation demandant impérieusement une réforme. La grande Convention a été convoquée, et par cette mesure le congrès a sauvé la république. »

Dans sa réponse au libérateur, le président du sénat, Vincenté Barréro, s'exprimait ainsi : « C'est à vous principalement, Monsieur, qu'appartient la tâche difficile de retremper la république, en consolidant ses institutions, réunissant ses parties démembrées, apaisant la fureur des factions, concentrant sur un seul point toutes les opinions divergentes, en assurant enfin le bonheur et la liberté à nos concitoyens, qui nous tendent les bras, en nous demandant de les sauver du naufrage. Nous n'avons pas oublié que c'est à votre fermeté, à votre valeur et à vos sacrifices que nous devons et notre indépendance et les avantages dont elle nous fait jouir. »

Insurrection de Guayaquil. L'État paraissant alors jouir de la tranquillité intérieure et n'avoir rien à redouter des attaques du dehors, le congrès rendit une loi, le 8 août, en vertu de laquelle l'armée était mise sur le pied de paix et réduite à neuf mille neuf cent quatre-vingts hommes.

De nouveaux troubles éclatèrent toutefois à Guayaquil. Le 26 juillet, les citoyens se déclarèrent en faveur du sistème fédératif, et nommèrent Diégo Novoa intendant, et Antonio Élizalde commandant général du département. Le général Pérez, qui avait occupé ce poste, supposant que Guayaquil voulait se réunir au Pérou, invita le général Florez à marcher contre cette ville.

1828. Vers le courant de mars, les troupes stationnées à Cartagéna se mirent en insurrection par l'influence du général Padilla, commandant en second du département ; mais ce projet ayant échoué, il quitta la ville avec les soldats qu'il avait séduits. L'ordre fut bientôt rétabli par les soins du général Montilla.

3 juillet. *Proclamation de Bolivar aux Colombiens.* « La perfidie du gouvernement péruvien, » dit-il, « a passé toutes limites. Sans motif et sans déclaration de guerre préalable, ses troupes marchent contre nous. Colombiens du sud ! courez aux armes, volez sur les frontières du Pérou, ma présence parmi vous sera le signal du combat. »

Le 27 août 1828, décret organique de Bolivar. Les premier et deuxième articles reconnaissent le pouvoir du libérateur.

De l'administration de l'État et du Conseil des ministres. Ce Conseil est composé d'un président et des ministres secrétaires d'État, savoir : 1°. ministre de l'intérieur et du gouvernement ; 2°. de la justice ; 3°. de la guerre ; 4°. de la marine ; 5°. des finances ; 6°. des affaires étrangères. Le libérateur peut confier deux portefeuilles à la même personne. Chaque ministre est l'organe immédiat du pouvoir suprême, et aucun décret ne peut être exécuté sans son autorisation. Il est responsable pour l'exécution de ses devoirs. En cas d'indisposition, d'absence ou de mort du président de l'État, le président du Conseil des ministres sera chargé du gouvernement, et il doit sur-le-champ convoquer l'assemblée nationale, dans un délai qui ne peut excéder cent cinquante jours (Chap. 2.)

Conseil d'État. Il est composé du président du Conseil

(1) *Patriota de Guayaquil*, n°. 8. — *Acta de la Municip lidad y vecindario de Guayaquil*, signé par douze membres, savoir : Miguel de Ansoatégui, Diégo Noboa, Antonio Élizalde, José-Maria Caamaño, Juan-Pablo Moréno ; José-Félix Aguira, Manuel Mariscal, Antonio Boloña, Luis Samaniego, Claudio Diaz, Matias Élizalde, Martin Santiago de Téura, Jéronimo Zerda, Miguel Isusi, etc.

des ministres et des secrétaires d'État, et au moins d'un conseiller pour chacun des départements de la république. Le président du Conseil des ministres peut remplacer le libérateur comme président du Conseil. Les fonctions du Conseil d'État consistent, 1°. à préparer les décrets et les règlements; 2°. à faire un rapport au gouvernement, dans le cas de déclaration de guerre, de préliminaires de paix ou de ratification de traités avec les autres nations; 3°. à faire un rapport sur la capacité et le mérite des candidats aux emplois de préfets, de gouverneurs de province, de juges et de conseillers aux divers tribunaux, d'archevêques, d'évêques, de dignités canonicales et de places dans les églises cathédrales ou métropolitaines. (Chap. 3.)

De l'organisation et de l'administration du territoire de la république. Le territoire est divisé en préfectures. Les préfets sont les chefs politiques supérieurs de leurs départements respectifs et les agents immédiats du chef de l'État. Leurs fonctions et leurs devoirs sont les mêmes que ceux des intendants. Les intendances sont supprimées. Chaque province est administrée par un gouverneur dont les fonctions et les devoirs sont déterminés par les lois et par un décret spécial. (Chap. 4.)

De l'administration de la justice. La justice sera administrée par une Cour suprême, des Cours d'appel et des juges de première instance, des tribunaux de commerce, des Cours de l'amirauté et des tribunaux militaires. (Ch. 5.)

Dispositions générales. Tous les Colombiens sont égaux devant la loi, et conséquemment admissibles à tous les emplois ecclésiastiques et militaires. Personne ne sera arrêté, excepté dans les cas déterminés par les lois et sur une enquête préliminaire du fait ou un ordre écrit de l'autorité compétente. L'infamie attachée à un châtiment ne s'étendra jamais à d'autres individus qu'au criminel. Tout citoyen a le droit de publier ses opinions et de les faire imprimer sans aucune censure préalable. Toute espèce de propriété est inviolable, et la cession ne pourra s'en effectuer que dans une nécessité urgente, exigée par le bien public et moyennant une juste indemnité. Les Colombiens peuvent exercer toute branche d'industrie, excepté dans les cas prévus par les lois et pour des avantages publics. Les Colombiens ont le droit de pétition, conformément aux règlements sur ce sujet. La religion catholique, apostolique, étant celle du pays; elle sera maintenue et protégée par le gouvernement. — Donné au palais du gouvernement, à Bogota, le 27 août 1828. Signé Simon Bolivar; par le libérateur, président de la république, José-Maria Restrépo, ministre de l'intérieur; Stanislas Vergara, ministre des affaires étrangères; Raphael Urdanéta, ministre de la guerre, et Nicolas M. Tanco, ministre des finances.

Conspiration à Bogota. Dans la nuit du 26 septembre, une conspiration éclata à Bogota, dans le but de changer le gouvernement, après avoir tué Bolivar. Les conspirateurs avaient gagné la brigade d'artillerie de la garnison, qui commence par faire l'assaut du palais. La garde est taillée en pièces, et les assaillants ayant pénétré jusqu'à la chambre à coucher du président, celui-ci, qui n'avait aucun moyen de résistance, saute par un balcon dans la rue, traverse une partie de la ville et se réfugie sous un pont sur lequel l'artillerie passa criant : *Meure le tiran Bolivar;* mais bientôt ayant rallié quelques troupes, il marche contre les révoltés et les met en déroute. Les généraux Santander et Padilla furent impliqués dans cette affaire. Bolivar fit distribuer 20,000 fr. au corps qui avait défendu le palais, et donna au commandant le grade de colonel. Le même jour, il publie un décret pour mettre en vigueur l'autorité que lui a conférée le vœu national dans toute l'extension que les circonstances rendent nécessaires. Un autre décret suspendit celui du 8 août, qui limitait les forces militaires à neuf mille neuf cent quatre-vingts hommes, pour en porter le nombre à quarante mille.

1828. *Convocation et dissolution de la Convention d'Ocaña.* La Convention nationale d'Ocaña, convoquée pour le 2 mars 1828, se réunit le 9 avril suivant, au nombre de soixante-quatre membres. La Commission nommée par le congrès pour décider s'il était nécessaire de réformer la constitution, s'étant déclarée pour l'affirmative, une grande division éclata dans l'assemblée. Les uns, connus sous le nom de *fédéralistes* et suivant l'influence de Santander, voulaient une constitution purement et simplement semblable à celle des États-Unis. Les autres, appelés *unitaires,* adoptant le plan de Bolivar, demandaient un sistème qui accordât plus d'extension au pouvoir exécutif; ces derniers s'appuyaient sur l'ignorance politique de la plupart des habitants, le défaut d'union entre les départements, les menaces de l'Espagne, les contestations avec le Pérou; ils fesaient ressortir la différence de la situation actuelle de la Colombie avec celle des États-Unis, à l'époque de leur émancipation. Après plusieurs semaines de discussions orageuses, une vingtaine de membres jugèrent à propos de se retirer; et l'assemblée, ne se trouvant plus en nombre suffisant, se sépara sans rien décider, le 12 juin 1828.

Les députés dissidents publièrent l'exposé des motifs qui les avaient déterminés à quitter l'assemblée. Nous en citerons les passages les plus remarquables :

« Pendant le cours, » disaient-ils, « des années 1822, 1823 et 1824, une suite continuelle de succès et l'exercice de pouvoirs extraordinaires accordés au gouvernement par la constitution des lois contribuèrent puissamment à former l'esprit national. Le calme qui suivit la suspension des hostilités, l'année suivante, offrit l'occasion d'apporter des améliorations et des réformes dans nos institutions, qui avaient souffert des dissensions politiques et de la turbulente assemblée réunie à Valencia le 3 avril 1826. La présence du président libérateur ramena la confiance publique dans les départements du nord; à son retour dans la capitale, il proposa sa démission au congrès, qui la refusa à une grande majorité et décréta la convocation d'une grande Convention qui se réunirait à Ocaña le 2 mars 1828. La minorité se montra vivement opposée à ces deux mesures, qui devinrent le sujet des discussions publiques.

» Nous établissons comme une vérité incontestable que le but exclusif du parti opposant était de dépriser le mérite éclatant du libérateur, de le forcer à résigner son autorité et de le placer dans une situation dans laquelle il ne pourrait plus rendre aucun service à la république, ou de le faire passer pour un tiran aux ieux du monde. C'est dans cette intention que fut élaboré un projet de constitution qui laissait le pouvoir exécutif sans force et sans moyens, et dont l'adoption aurait plongé la nation dans les désordres et les horreurs d'une guerre civile. Favorisés par le résultat des élections, les meneurs manifestèrent leurs intentions lors de la réunion de la junte préparatoire de la grande Convention, dans la nuit du 17 mars. Le directeur Soto communiqua une dépêche du général Padilla, qui donnait avis des troubles de Cartagéna, d'un complot ayant pour but de dissoudre la grande Convention par la force, et de l'intervention du même général Padilla, qui, malgré qu'il eût à souffrir de la prépondérance du parti favorable à la tirannie, s'était mis à la tête des amis des lois et de la représentation, afin de rétablir l'ordre; enfin on ajoutait que le général Montilla, influencé par le libérateur, était à la tête des agitateurs qui voulaient renverser la république et rétablir sur

ses ruines le trône du despotisme. Dans cette circonstance, le directeur représenta le général Padilla comme digne de la confiance et de la gratitude nationale, et il proposa de lui voter des remercîments pour sa conduite aux 5, 6 et 7 mars, et pour les services qu'il avait rendus à la Convention. Cette motion ayant été appuyée par le général Santander et autres, le directeur déclara que Padilla méritait des actions de grâces éternelles en ses différentes qualités de député, de général et de vice-président de la république. »

Suit dans l'exposé des motifs le récit des moyens employés par le directeur et ses partisans pour exclure de la Convention tous ceux qui ne s'uniraient point à eux. Afin de mieux réussir dans leurs desseins, ils ont représenté le premier citoyen de la Colombie, le président libérateur, comme le plus dangereux obstacle à la liberté, et le plus formidable ennemi de son pays qu'il veut opprimer. Les exposants prétendent que les présidents et secrétaires de la Convention, à l'exception d'Aranzara, ont tous été élus par l'influence de ce parti, et ils entrent dans des détails sur la manière de procéder de l'assemblée, sur la Commission chargée d'établir les bases de la réformation et sur les motifs qui les ont déterminés à se retirer.

Ils concluent ainsi : « D'après tout ce qui précède, il résulte que notre présence dans une pareille assemblée serait injurieuse pour nos commettants, offrirait à nos adversaires les moyens de triompher, et deviendrait la cause indirecte de la ruine de notre patrie. Dans des tems meilleurs, quand la vérité se placera au-dessus des passions et que les intérêts de la république seront à découvert, alors on pourra entreprendre l'œuvre de la réforme constitutionnelle. Jusque-là, continuons à vivre sous les lois en vigueur, et que le libérateur placé à la tête du gouvernement, jouissant de la confiance de la nation, préserve la république des maux auxquels elle est exposée par les menées des factieux et les piéges d'un ennemi habile et implacable. »

Après la dissolution de la Convention d'Ocaña, les municipalités de Bogota, Cartagéna, Caracas et de plusieurs autres villes, craignant l'anarchie qui pouvait résulter de cet événement, supplièrent Bolivar de rester à la tête du gouvernement. Il y consentit, et, le 27 août, rendit un décret organique, instituant : 1°. un Conseil des ministres, dont le président sera celui de la république, en cas de maladie, d'absence ou de mort du libérateur; 2°. un Conseil d'État, composé au moins d'un conseiller pour chaque département, pour préparer les lois, règlements, etc.; 3°. une administration départementale; 4°. un ordre judiciaire.

Bolivar convoqua en même tems, pour le 2 janvier 1830, un nouveau congrès ou Convention nationale, pour refaire la constitution de la Colombie. Les commissaires auxquels ce travail est confié sont : les généraux Briceño Mendez et Salon, M. Pédro Gual, ancien secrétaire d'État, et M. Arando, célèbre jurisconsulte. Voici leur manifeste :

« 1°. Attendu que l'instabilité de nos institutions provient de la faiblesse de la constitution politique de la république, et que des circonstances particulières exigent souvent que le gouvernement soit investi de pouvoirs extraordinaires, il est à désirer que le gouvernement soit constitué de manière à avoir toute la vigueur et l'énergie nécessaires pour préserver la constitution et les lois de la plus légère atteinte, tout en maintenant la forme du gouvernement représentatif populaire;

» 2°. Attendu que le court espace de tems pour lequel les hauts officiers de l'État sont nommés a produit de l'incertitude sur la nature des lois à rendre, n'a pas permis d'établir un sistème uniforme de législation et a empêché les fonctionnaires publics de s'occuper avec soin du perfectionnement des règlements utiles, il est nécessaire que les fonctions de ces hauts officiers de l'État soient d'une plus longue durée qu'elles ne l'ont été jusqu'à ce jour;

» 3°. Attendu qu'il est manifeste que la liberté de la presse est une des plus fortes garanties des gouvernements représentatifs, et que, pour jouir de ses avantages, il est nécessaire que les écrivains se fassent un devoir de consacrer leurs talents à défendre ce qui peut améliorer le bien public, cette liberté doit être assûrée et reconnue comme un droit inviolable, dont l'exercice doit néanmoins être toujours réglé par la loi, afin que jamais il ne puisse devenir un moyen d'offenses ni servir à l'esprit de parti;

» 4°. Pour faciliter l'émigration des étrangers dans notre pays, de manière à ce qu'en même tems que la population en sera augmentée, l'agriculture, le commerce et les arts en soient améliorés, il faut adopter des mesures qui encouragent les émigrants à venir s'établir dans la Colombie, sans qu'ils aient rien à craindre pour le libre exercice de leur religion;

» 5°. Les revenus du gouvernement seront sous la responsabilité de l'administration seule, qui pourvoira à toutes les dépenses de la nation sans avoir recours à des taxes;

» 6°. La sûreté des personnes et des propriétés sera garantie, et toute violation de la constitution et des lois sera sévèrement punie.

Août 1828. *Manifeste publié par le gouvernement de Colombia pour faire connaître les motifs qui l'ont forcé de faire la guerre à celui du Pérou.* Il n'est pas besoin de rappeler les services des Colombiens pour établir, par le secours de leurs armes, l'indépendance du Pérou. Le premier congrès de cet État exprima sa profonde reconnaissance de notre intervention, et l'implora de nouveau, afin de délivrer le pays de l'anarchie où il se trouvait par les intrigues d'une faction qui avait usurpé le pouvoir. La Colombie y consentit et envoya une division auxiliaire pour rétablir la tranquillité publique. Oubliant ces bienfaits, le gouvernement péruvien encouragea ces troupes à la révolte et à déposer leur commandant. Profitant ensuite de ces désordres, il conçut le projet d'enlever à la Colombie ses trois départements du sud et d'employer à ce projet ses propres troupes. On organisa en secret l'expédition, et afin de cacher son embarquement, le port de Callao fut fermé. Après avoir débarqué à Guayaquil une partie de la division, les bâtiments de guerre et de transport restèrent quelques jours en vue de ce port pour attendre le résultat de cette entreprise, qui a complètement manqué.

Contre le droit des gens, le représentant de la Colombie, qui avait protesté contre ces mesures hostiles, a été arrêté et emprisonné et ensuite chassé de la république.

Les traîtres colombiens, qui avaient troublé l'ordre dans le département du sud et qui se réfugièrent au Pérou, y ont été accueillis comme amis, tandis que ceux des officiers qui avaient refusé d'agir contre leur pays ont été honteusement chassés

Un officier colombien, porteur des dépêches à Bolivia, arrêté dans un port du Pérou et forcé de se rendre à Callao, jeta à la mer les dépêches qu'on voulut lui enlever, et il fut incarcéré long-tems à Lima.

Un aide-de-camp du vice-président de la Colombie, envoyé pour présenter au président de Bolivia l'épée qui lui avait été décernée par le congrès, fut aussi détenu au Callao et ensuite obligé de s'arrêter à Lima, et y laissa et l'épée et les lettres dont il était porteur.

Nourrissant encore l'espoir de pouvoir enlever une portion du territoire de la Colombie, le gouvernement du Pérou s'occupa de la formation d'un corps d'armée sur les

frontières, tandis qu'il envoyait son ministre auprès de son gouvernement pour lui donner satisfaction pour les injures dont il pouvait se plaindre, mais sans pouvoirs ni instructions suffisans. Il déclara même qu'il en manquait concernant le remboursement de la dette contractée pour fournitures, ainsi qu'au sujet de la restitution de la province de Jaen et d'une portion de Mainas, et il désavoua la convention d'après laquelle le Pérou s'engageait de tenir au complet le corps des troupes colombiennes.

En même tems, le gouvernement du Pérou refusa passage sur une partie de son territoire aux troupes colombiennes pour retourner de Bolivia dans leur pays, à ces mêmes soldats qui avaient combattu pour son indépendance. A ce refus et à la séduction préalable des soldats doit être attribué le malheureux mouvement qui eut lieu à La Paz le 25 décembre dernier, et dont le gouvernement péruvien témoigna sa joie dans une pièce officielle.

Maintenant uni avec la Colombie par les liens de l'amitié, ce même gouvernement, sans déclaration de guerre, envahit l'État de Bolivia, adresse par son général une proclamation aux troupes colombiennes pour les séduire, dépêche une escadre pour bloquer le port de Guayaquil, et fait marcher sous les ordres de son président une armée contre la Colombie. Déjà même un détachement est arrivé dans son territoire à la ville de Zaposillo, où il a déployé ses drapeaux.

Ainsi la guerre que la Colombie a voulu empêcher est devenue inévitable. Elle ne se plaint point des Péruviens, mais de son gouvernement, contre lequel seulement elle va marcher. Son plus grand désir est de voir la paix rétablie aussitôt qu'elle pourra le faire avec honneur.

Dans le manifeste que le gouvernement péruvien publia de son côté, on lisait que, dès le commencement de la révolution, le Pérou avait épousé la cause de la Colombie et avait contribué à son indépendance, en envoyant à son aide une forte division avant la bataille de Pichincha; que, par un principe de réciprocité, la Colombie avait fourni un corps de troupes en 1822; mais qu'après la victoire d'Ayacucho, Bolivar, nommé dictateur par l'assemblée, imposa une constitution et gouverna en monarque absolu. Le congrès de 1825 ne voulait plus d'une armée colombienne comme auxiliaire, mais seulement le séjour de son général, dans l'espoir qu'il établirait un sistème conforme à la constitution. Bolivar n'aurait donc pas dû laisser ses soldats, lorsqu'il fut rappelé dans son pays par l'anarchie qui y régnait. Ces troupes se soulevèrent contre leurs chefs, sans être ni seduits ni encouragés par le Pérou; et, lorsqu'elles se retirèrent, les vaisseaux qui les transportèrent à Guayaquil eurent ordre de s'éloigner de la côte, aussitôt le débarquement opéré.

Les rédacteurs du manifeste prétendaient qu'on n'avait ordonné au général Sucre et à l'agent Arméro de quitter le territoire que parce qu'ils cherchaient à détacher les départements méridionaux du Pérou pour se constituer en république; ils donnaient aussi des explications sur l'imputation d'avoir violé le droit des gens dans la personne des deux officiers colombiens envoyés en mission auprès de la république.

Enfin le gouvernement péruvien n'avait assemblé des troupes sur ses frontières qu'en raison des mauvaises dispositions de Bolivar à son égard, et en même tems il avait envoyé un agent diplomatique pour le maintien de la paix, qui n'a été troublée que par des prétentions inadmissibles de la part du gouvernement colombien.

Quant au passage des troupes sur le territoire péruvien demandé par le président de Bolivia, elles ont eu la permission de s'embarquer à Arica.

Ce manifeste se terminait en affirmant que le Pérou n'avait commencé les hostilités que pour maintenir son intégrité et son indépendance, et qu'il ne refusait pas d'entrer en négociation pour rétablir la paix et la bonne intelligence.

1828, 24 décembre. *Décret relatif aux élections des membres du congrès convoqué pour le 2 janvier 1830.* Les députés seront nommés dans toutes les provinces, dans la proportion d'un pour quarante mille habitants, et il y aura un député en plus dans celles où la fraction de population excédera vingt mille. Chaque province a le droit de nommer un député, quel que soit le nombre de ses habitants. On se servira du recensement fait pour les élections de 1827, qui a donné 2,462,050 individus, 37 provinces, 67 députés. Les deux tiers des membres présents suffiront pour former le congrès. Aucun citoyen né hors de la Colombie ne peut être nommé député s'il ne justifie d'une résidence de huit années et d'un fonds de dix mille pésos (1).

1829. *Guerre entre la Colombie et le Pérou. Bataille de Tarqui. Traité préliminaire.* Le 21 janvier, le général Antonio-José de Sucre, en vertu des ordres du président libérateur (datés du 28 octobre précédent), partit pour prendre le commandement de l'armée du Sud. Le 27, il arriva à Cuença, où le général Florez avait réuni les différents corps de troupes formant ensemble trois mille huit cents fantassins et six cents cavaliers; et, le lendemain 28, le nouveau général en chef fut reconnu par les principaux officiers. Il se mit aussitôt en marche contre l'armée péruvienne, qui occupait la province de Loja et était échelonnée jusqu'à Nabon, à treize lieues de Cuença. Cette armée, qui avait envahi les frontières de la Colombie vers la mi-novembre, comptait quatre mille cinq cents hommes et reçut en janvier un renfort de trois mille deux cents soldats tirés des départements du sud du Pérou.

Les Colombiens s'avancèrent sur Nabon par les routes de Combe et de Juna; à leur approche, les ennemis se replièrent sur Oña, et de là sur Saraguro, position regardée comme inexpugnable. Dans cette marche, une légère escarmouche s'engagea, dans laquelle les Péruviens eurent le désavantage.

Le même jour 28 janvier, le général Lamar, président du Pérou et commandant en chef l'armée d'invasion, fit connaître qu'il était autorisé à entrer en arrangement concernant les différends entre les deux pays; en conséquence, le général Florez et le colonel O'Léary furent envoyés pour se concerter avec les commissaires péruviens.

Le 4 février, l'armée colombienne était arrivée à Paquichapa. Le général Sucre y reçut une lettre du libérateur, datée du 14 décembre, qui l'engageait à ne pas risquer une bataille contre des forces supérieures et à attendre un renfort de troupes alors occupées à pacifier Pasto.

Les négociations continuèrent jusqu'au 12 et cessèrent aussitôt qu'on apprit qu'un détachement péruvien avait détruit l'hôpital de Cuença, malgré une vive résistance de la part des convalescents, soutenus par l'inteudant-général.

Le 14, le général colombien marcha sur Nabon et arriva le 16 à Jiron. Le plan du général péruvien était d'entrer en communication avec les forces qui étaient à Guayaquil et avec les mécontents du département de l'Écuador et de Pasto, en même tems que par sa position il pouvait donner ou refuser une bataille, étant maître des ponts de Riscaï et d'Achillabamba. Le commandant en chef colombien, voulant observer ses mouvements, résolut d'occuper la plaine de

(1) *Gaceta de Colombia*, 21 et 22 février 1829, n°s. 400 et 401.

Tarqui, et, le 18, il porta son quartier-général à Guagua-Tarqui. Le 21, les Péruviens s'étaient concentrés à San-Fernando et poussaient des reconnaissances jusqu'à Banos, à une lieue de Cuença.

Le général Sucre résolut alors de livrer bataille, et, le 27, il arriva à la tête de trois mille six cents hommes effectifs à trois lieues de *Portete de Tarqui*, éminence très-élevée, défendue d'un côté par un ravin et de l'autre par un bois épais. Malgré ces obstacles, les Colombiens parvinrent au pied de la position, et, après un combat de deux heures, ils remportèrent une victoire complète. Les Péruviens eurent plus de deux mille cinq cents tués, blessés ou dispersés, et perdirent presque toutes leurs munitions; quinze cents restèrent morts sur le champ de bataille. Ainsi, de huit mille quatre cents hommes qui avaient envahi le territoire colombien, deux mille cinq cents seulement se retirèrent par Giron; et attendu l'indiscipline et le découragement, on peut supposer qu'il n'en resta pas plus d'un millier en corps, après une campagne de trente jours. La perte des Colombiens ne s'éleva qu'à cent cinquante-quatre tués et deux cent six blessés.

Après cet événement, le général Sucre, en conformité de ses instructions, fit proposer des conditions de paix au général Lamar, d'après les bases posées à Oña au commencement de février. Le général Florez et le colonel O'Leary se réunirent aux généraux péruviens Gamarra et Orgébozo, qui trouvèrent d'abord les propositions trop dures, mais finirent ensuite par les accepter et signèrent le traité de paix préliminaire (1).

Le 18 avril, M. Bresson a présenté au gouvernement colombien ses lettres de créance, en qualité de commissaire (*comisionado*) de S. M. le roi de France. Le président du Conseil, en l'absence du libérateur, félicite à cette occasion la république des relations amicales qui vont s'établir entre la France et la Colombie (2).

27 février. *Convention entre la Colombie et le Pérou, signée deux jours après la bataille de Tarqui.* Les forces militaires de chaque nation sur les frontières sont réduites à trois mille hommes. (Art. 1.)

Des commissaires seront nommés pour établir la ligne de démarcation entre les deux pays (art. 2), ainsi que pour régler le paiement de la dette que le Pérou doit à la Colombie. (Art. 3.)

L'indépendance de la république bolivienne est reconnue, et il est convenu que ni l'un ni l'autre ne s'immiscera dans les affaires de son voisin. (Art. 6.)

A cause de la défiance mutuelle qui reste entre les deux puissances, elles ont décidé de s'adresser au gouvernement des États-Unis comme médiateur et garant du traité. (Art. 8.)

La Colombie ne pouvant jamais consentir à un traité de paix tant qu'il y a des forces hostiles sur son territoire, il est convenu que l'armée péruvienne doit se retirer au sud de Macara, et, afin d'aplanir tous les différends, chaque parti s'engage d'envoyer des plénipotentiaires pour cet objet à Guayaquil, au mois de mai. En même tems, il n'y aura qu'une faible garnison dans les villes frontières. (Art. 9.)

Le gouvernement du Pérou doit restituer la corvette *Pinchinca* et payer la somme de cent cinquante mille dollars, dans l'espace d'un an, afin de s'acquitter de la dette contractée par son escadre au département d'Asuay et Guayaquil, ainsi que de celle due aux particuliers à cause des dommages qu'ils ont éprouvés. (Art. 10.)

L'armée péruvienne doit commencer sa retraite du territoire colombien, le 2 mars, par le chemin de Luxa, et l'évacuation en aura lieu le 20 juin. (Art. 11.)

Les Colombiens et les Péruviens seront considérés comme natifs dans les deux États. (Art. 12.)

Ce traité préliminaire doit être considéré comme préparatoire à une alliance définitive et perpétuelle des deux États contre toute invasion étrangère. (Art. 14.)

D'après un décret du général Sucre, une colonne de jaspe sera élevée sur le champ de bataille. Sur un des côtés seront inscrits les noms des régiments de l'armée victorieuse; à l'opposé, ceux des officiers généraux; sur le troisième, les noms des morts et blessés; et en face du camp de l'ennemi sera gravé en lettres d'or : « L'armée péruvienne, forte de huit mille hommes, fit une invasion dans le pays de ses libérateurs, et fut vaincue par quatre mille braves Colombiens, le 27 février 1829 (1).

Malgré cette convention, l'officier péruvien commandant à Guayaquil refusa d'évacuer cette place; et, le 22 mars, il adressa une proclamation aux habitants et à la garnison, annonçant l'intention de rester encore quarante-cinq jours avec les troupes sous ses ordres, pour attendre la détermination des chefs de son gouvernement (2).

Sur ces entrefaites, de nouveaux changements arrivèrent au Pérou. Le 6 juin, le général Lamar fut forcé de renoncer à la présidence et au commandement en chef de l'armée, et se retira dans l'Amérique centrale. Le même jour, le vice-président, chargé du pouvoir exécutif, résigna son autorité devant la junte administrative de Lima. Le 8, le général Gamarra adressa deux proclamations, l'une au peuple et l'autre à l'armée, pour annoncer les événements survenus. Ce général fut confirmé dans son commandement, et reçut l'ordre d'entrer en communication avec le général colombien.

Le 15 juillet, par une convention préliminaire signée à Biujo, quartier-général de Bolivar, le département et la forteresse de Guayaquil sont mis à la disposition du gouvernement colombien, et des négociations sont ouvertes pour traiter d'une pacification définitive (3).

D'après les dispositions du libérateur et les changements arrivés dans le gouvernement du Pérou, la paix ne peut tarder à être conclue entre les deux États. Maintenant la félicité de la Colombie et l'affermissement de son indépendance dépendent de la sagesse et surtout de l'union des membres qui composeront la nouvelle législature convoquée pour le commencement de 1830.

Note A, page 508. — Le dénombrement qui précède est celui qui a été publié récemment dans la Gazette officielle. Mais le secrétaire d'État au département de l'intérieur fit observer, en présentant au congrès l'état de la population, « que, suivant ce document, le nombre des habitants de la Colombie s'élevait à 2,379,888; mais que les intendants des départements avaient fait savoir que ce chiffre était trop faible, parce que les habitants craignant que ce recensement n'eût pour objet la perception de contributions ou la levée de recrues, refusaient de se faire enregistrer ». D'après cette circonstance, on peut évaluer ce dénombrement à 2,800,000 âmes, non compris les Indiens indépendants ou sauvages, au nombre de 203,835.

On peut conclure de ce qui précède que la population entière de la Colombie s'élève à 3,000,000 d'individus.

(1) *Gaceta de Colombia*, 19 avril 1829, nº. 409.

(2) *Suplemento á la Gaceta de Colombia*, 26 avril 1829, nº 410.

(1) *El ejercito peruano de ocho mil soldados, invadia la tierra de sus libertadores; fue vencido por quatro mil bravos de Colombia.*

(2) *Gaceta de Colombia*, 26 avril 1829, nº. 410.

(3) *Idem*, 17 mai 1829, nº. 413.

L'état suivant donne le nombre de députés pour chaque province de la Colombie en raison de sa population, suivant le recensement opéré pour les élections au congrès de 1827, et en vertu du décret du 24 décembre 1828 (1).

PROVINCES.	Population.	Députés.	PROVINCES.	Population.	Députés.
Guayana	16,310	1	*Report*	1,461,046	39
Cumana	35,174	1	Mompos	40,180	1
Margarita	14,690	1	Santa-Marta	44,395	1
Barcelona	36,157	1	Riohacha	11,915	1
Apure	22,333	1	Cartajéna	143,645	4
Barinas	87,179	2	Panama	66,119	2
Caracas	166,966	4	Véragua	33,966	1
Carabobo	159,874	4	Choco	17,250	1
Trujillo i Maracabbo	57,593	1	Popayan	87,519	2
Coro	21,678	1	Buénaventura	17,684	1
Mérida	41,687	1	Pasto	27,325	1
Casanare	19,080	1	Pichincha	133,169	3
Pamplona	66,126	2	Imbabura	59,025	1
Socorro	135,081	3	Chimborazo	115,470	3
Tunja	189,682	5	Cuença	76,423	2
Bogota	188,695	5	Loja	34,471	1
Neiba	47,157	1	Jaen i Mainas	20,000	1
Mariquita	51,359	1	Guayaquil	56,038	1
Antioquia	104,253	3	Manabi	17,450	1
A reporter	1,461,046	39	Total	2,462,050	67

Note B, *p.* 522. — 1827. Ignacio Téjada, ministre colombien à Rome, mécontent de sa réception, revint à Florence. Cette circonstance donna lieu à des explications très-vives de la part du ministre Restrépo, qui déterminèrent le pape Léon XII à accéder aux demandes du gouvernement de la Colombie, et à nommer aux évêchés vacants de cette république. Le 19 juillet 1827, on célébra l'installation de *Fernando Carcédo*, comme archevêque de Bogota; de *Ramon Ignacio Mendez*, pour Caracas, et de *José-Maria Esteves*, évêque de Santa-Marta, en présence d'un grand nombre de membres du clergé et de fonctionnaires publics. Le serment fut reçu par le secrétaire d'état.

Note C, *p.* 609. — Au commencement de la révolution française, Miranda, qui était alors en Russie, arriva à Paris où, par la protection de Pétion, il obtint le grade d'officier-général, et fut envoyé en Champagne sous Dumouriez, qu'il accompagna ensuite en Belgique. En septembre 1792, il commanda en chef le corps d'armée de Flandre, en l'absence de ce général. Il mit le siége devant Maëstricht, au commencement du printems de 1793, mais il fut obligé de l'abandonner après vingt jours de bombardement, à cause de la défaite du général Lanoue à Aldenhoven. Le 18 mars, à l'affaire de Nerwinde, Miranda commandait l'aile gauche de l'armée de Dumouriez, qui fut mise en déroute, et abandonna le champ de bataille. Après la défection du général en chef, il fut arrêté pendant sa retraite, envoyé à Paris pour y être jugé et acquitté (en mai) par le tribunal révolutionnaire, qui attribua la perte de la bataille à la trahison de Dumouriez et de ses partisans. Vers la fin du même mois de mai, il fut incarcéré de nouveau, et n'obtint sa liberté qu'à la chûte du parti de la Montagne. En octobre 1795, Miranda prit parti pour la Convention contre les sections, fut encore arrêté le 22 de ce mois et condamné à sortir de France. Étant parvenu à s'échapper, il chercha à faire revoir sa sentence par le directoire, mais ses démarches n'eurent aucun succès; il fut compris ensuite dans la grande proscription du 18 fructidor, passa à Londres et de là à New-York.

Suivant Dumouriez, Miranda était un homme capable et instruit, meilleur théoricien qu'aucun des autres généraux français, mais peu versé dans la pratique, et il lui avait été d'une grande utilité dans ses campagnes contre les Prussiens.

D'après l'opinion du général Moreau, la conduite de Miranda à Nerwinde ne fut point le résultat de la trahison ni de la lâcheté. Il n'avait pas été consulté sur le plan de cette bataille qui fut entreprise contre toutes les règles de l'art militaire (1).

Note D, *p.* 621. — 1812. Le colonel *Macaulay*, officier de l'armée des États-Unis, ayant donné sa démission en 1811, s'embarqua pour la Colombie. Arrivé à Bogota en mars 1812, il proposa à la junte de cette ville de lever l'étendard de la révolte contre l'Espagne; et son projet n'ayant pas été goûté du président Antonio Nariño, il se rendit dans le Popayan, réussit à sauver Pasto et à forcer la passe de Juanambu. Il fut pris par trahison et mis à mort par Montès au mois d'août 1812.

Note E, *p.* 635. — 14 décembre 1819. *Proclamation adressée d'Angostura, par le président Bolivar à la légion irlandaise :*

Irlandais! vous avez abandonné votre patrie pour suivre l'élan des sentiments généreux qui distinguent votre nation des autres nations européennes; et j'ai maintenant la gloire de vous compter au nombre des enfants adoptifs de Vénézuéla, et des défenseurs de la liberté colombienne.

Irlandais! vos sacrifices sont au-dessus de tous éloges, et Vénézuéla peut à peine vous récompenser suivant votre mérite; mais le peu de moyens dont elle dispose sera toujours à la disposition de nobles étrangers qui consacrent leur vie à la défense de notre naissante république. Les promesses que le brave général d'Évoreux vous a faites, comme condition de votre incorporation à l'armée libératrice, seront religieusement observées par le gouvernement et le peuple de Vénézuéla. Soyez certain que nous préférerions faire le sacrifice de nos propriétés plutôt que de vous priver d'aucun de vos droits.

Généreux Irlandais! vous trouverez la plus juste comme la plus belle récompense dans les pages de notre histoire, et les bénédictions des peuples du Nouveau-Monde.

Note F, *p.* 647. — COMMERCE DE LA COLOMBIE EN 1828.

Douane de La Guyra, 24 janvier 1829.

IMPORTATIONS.

POINTS de départ.	NOMBRE DES Navires.	NOMBRE DES Bricks.	NOMBRE DES Goélettes.	Total des bâtiments.	VALEUR des cargaisons.	DROITS.
Angleterre	»	11	3	14	517,514 02	101,905 91
France	»	9	»	9	166,922 89	60,415 69
Allemagne	1	12	3	16	838,109 84	186,494 08
États-Unis	1	24	12	37	452,703 48	135,081 33
Iles	»	5	23	28	160,382 66	51,552 37
Confiscations	»	»	»	»	512 11	185 61
Totaux	2	61	41	104	2,136,145 00	535,635 69

VALEUR DES IMPORTATIONS.

Première classe	43,677 85	1,919,622 77
Deuxième	1,322,576 70	
Troisième	165,673 82	
Quatrième	153,947 22	
Cinquième	126,836 52	
Sixième	39,326 75	
Septième	32,679 62	
Articles ne payant aucun droit	34,904 29	
Articles qui ont payé des droits particuliers.		
Provisions	106,160 89	216,529 23
Liqueurs, eau-de-vie, vins, etc.	73,290 06	
Divers articles	37,078 28	
Total	....	2,136,152 00

(1) *Gaceta de Colombia*. Bogota, 22 février 1829.

(1) *Letter XXVII of the history of don Francisco de Miranda's attempt to effect a revolution in south America.*

EXPORTATIONS.

DESTINATION.	Vaisseaux	Bricks	Goelettes.	Total	VALEUR des cargaisons.	DROITS.
Angleterre	»	4	4	8	137,661 94	11,538 59
France.	»	8	»	8	208,408 48	20,035 54
Allemagne	»	10	2	12	189,758 75	1,588 90
États-Unis	»	20	10	30	399,875 90	26,739 12
Iles	»	1	22	23	75,128 71	5,687 80
Véra-Cruz	»	1	1	2	42,080 77	4,208 07
Totaux...	»	44	39	83	1,052,909 55	69,798 02

QUANTITÉS ET VALEUR DES EXPORTATIONS.

Indigo	265,426 liv. pesant évaluées à.	382,016 73
Cacao	18,966 fan. 18 liv.	320,540 30
Café	4,762,318 liv.	333,362 25
Cuirs	6,673 en nombre	13,346 00
Coton	199 quintaux	1,592 00
Salsepareille	2,878 liv.	378 88
Corne	15,919 —	159 19
Peaux de chèvre	321 —	80 25
Bois de Campêche	19 quintaux	19 00
Doublons	60 —	1,080 00
Divers petits articles.	» —	334 92
Total....		1,052,909 55

TABLEAU COMPARATIF

DES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS PENDANT LES ANNÉES 1827 ET 1828.

IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
LIEUX de départ.	1827.	1828.	DESTINATION.	1827.	1828.
Angleterre	606,695	517,5?4	Angleterre	185,330	137,662
France	209,108	166,939	France	267,222	208,403
Allemagne	427,584	834,110	Allemagne	197,757	189,759
États-Unis	423,509	452,703	États-Unis	413,636	399,876
Iles	178,251	160,383	Iles	186,93,	75,128
			Véra-Cruz	»	42,031
	1,845,411	2,135,640			
Confiscations, prises, etc.	95,900	512			
Totaux...	1,941,311	2,136,152		1,250,879	1,052,909

MONTANT ET VALEUR DES PRINCIPAUX ARTICLES EXPORTÉS.

	1827.		1828.	
	MONTANT.	VALEUR.	MONTANT.	VALEUR.
Indigo	393,675 l. p.	604,391	265,426 liv.	382,016
Cafe	5,062,893	359,018	4.762,318	333,360
Cacao	fan. 12,357 48 l.	259,939	fan. 18,965 18 l.	320,542

Note G, p. 647. — 1824. Le 7 décembre, le libérateur de Colombia, investi du commandement suprême de la république du Pérou, adressa une lettre aux gouvernements des autres républiques de l'Amérique pour les inviter à envoyer des représentants à l'isthme de Panama, pour y former une assemblée générale. « Il semble, » dit-il, « que si l'union devait choisir sa métropole, il proposerait l'isthme de Panama situé au centre du globe, regardant l'Asie d'un côté, de l'autre l'Afrique et l'Europe, et à une égale distance de ces deux extrémités »(1).

1825. Le congrès des plénipotentiaires des États de l'Amérique réunis à Panama, est d'avis à l'égard des parties belligérantes avec l'Espagne, 1°. de former et renouveler solennellement le pacte d'union, ligue et confédération perpétuelle des nouveaux États de l'Amérique entre eux, contre l'Espagne ou toute autre puissance qui aiderait S. M. C. dans ses desseins contre eux; 2°. de publier au nom des membres du congrès un manifeste énergique sur la justice de leur cause, et sur leur sistème politique à l'égard des puissances chrétiennes; 3°. de contracter ou renouveler un traité de navigation et de commerce commun à tous, comme alliés et confédérés; 4°. de décider si au moyen de leurs forces combinées ils doivent délivrer les îles de Porto-Rico et de Cuba du joug de l'Espagne, et quel sera le contingent à fournir, par chaque État, pour cette expédition; 5°. d'employer en commun tous les moyens propres à porter la guerre dans les mers et sur dix-huit côtes de l'Espagne; 6°. de décider si par les mêmes moyens on peut attaquer les Canaries et les Philippines. A l'égard des neutres, il proposa, 1°. de prendre des mesures pour faire exécuter la déclaration du président des États-Unis au congrès, relative à la résolution d'empêcher aucune nouvelle colonisation du continent et toute intervention dans nos affaires intérieures; 2°. d'établir en commun les principes des droits des nations qui sont susceptibles de contestation, principalement dans le cas où une des parties est en guerre, et l'autre neutre; 3°. de fixer les relations politiques et commerciales des parties de notre continent qui, comme Haïti, se sont séparées de la métropole, sans être reconnues par aucune puissance américaine ou européenne (2).

1826. Les républiques de Colombie, du Mexique et de l'Amérique du centre, ayant invité le gouvernement des États-Unis à envoyer des représentants au congrès de Panama, cette demande fut acceptée, et MM. *Richard. C. Anderson et Jean Sergeant* furent accrédités auprès de ce congrès en qualité d'envoyés extraordinaires et de ministres plénipotentiaires. Par leurs instructions, en date du 8 mai 1826, ils étaient autorisés à traiter avec les ministres de toutes les puissances américaines, ou de chacune d'elles en particulier, les questions d'amitié, d'alliance, de commerce, de navigation, de guerre ou de neutralité; en un mot, toutes les matières intéressant le continent américain. Ils devaient considérer le congrès de Panama comme un corps diplomatique entièrement différent de toutes les réunions politiques antérieures, et regarder chaque État comme libre d'agir suivant ses intérêts particuliers, et comme n'étant lié par aucun traité ou acte auquel il ne voudrait point souscrire. La politique pacifique et neutre des États-Unis devait être maintenue : toute question relative à la continuation des hostilités avec l'Espagne devait être écartée; mais dans le cas où les puissances de l'Europe, connues sous la dénomination de *sainte-alliance*, feraient une tentative, soit pour aider l'Espagne à reconquérir ses anciennes colonies, soit pour forcer les nouvelles républiques à adopter un sistème plus conforme aux vues de cette alliance, le congrès serait alors invité à contracter un traité offensif et défensif. Dans une pareille hipothèse, il serait de l'intérêt et du devoir des États-Unis d'intervenir d'une manière active.

En traitant ces divers objets qui intéressaient également toutes les nations du nouveau continent alors en paix ou en guerre, les envoyés étaient chargés, 1°. de démontrer en toute occasion la nécessité de terminer la guerre existante, et de chercher les moyens les plus propres à maintenir la bonne intelligence des nouveaux États entre eux et avec le reste du monde.

2°. De proposer le respect des propriétés des particuliers et des non-combattants sur l'Océan, la limitation du blocus et la fixation de quelques principes généraux qui seraient généralement applicables à toutes les puissances de l'Amérique, dans l'intérêt du commerce et de la navigation; comme, par exemple, de

(1) *Documentos, etc.*, tom. IV, pag. 175. *Confederation americana circular, etc.*

(2) L'Argos de Buénos-Ayres, n°. 176; 13 août 1825.

décider qu'aucun État américain n'accordera à aucune autre puissance de l'un ou de l'autre continent, de priviléges commerciaux ou maritimes qui ne soient également acquis aux autres États de l'Amérique; que tout objet d'importation ou d'exportation transporté par les bâtimens d'une nation, puisse l'être également par ceux de toute autre puissance américaine, en payant les mêmes droits et les mêmes charges.

Le premier de ces principes fut reconnu dans un traité conclu entre les États-Unis et les républiques de la Colombie et de l'Amérique du centre; et les autres États semblent pencher vers son adoption, quoique le Mexique eût refusé de le reconnaître. Les envoyés devaient employer tous leurs efforts à faire prévaloir également le second principe, et dans le cas d'une opposition manifeste, proposer de les restreindre aux productions et aux objets manufacturés de tous les États américains, y compris les îles des Indes occidentales. Enfin, s'il était fait encore des objections, le même principe s'appliquerait entre deux nations américaines qui l'adopteraient, à leur navigation réciproque, quand elle aurait pour but de transporter les produits de leur sol et de leurs manufactures.

3°. Un autre principe sur lequel on devait insister, était qu'aucune puissance européenne ne pourrait former de nouvelles colonies sur le continent américain. Ce principe, d'abord proclamé par le président des États-Unis, en décembre 1823, ne regardait point les colonies européennes préexistantes. Un nouvel établissement colonial ne pouvait être formé sans blesser les droits de quelque nation américaine, attendu que depuis les limites nord-est des États-Unis de l'Amérique septentrionale, jusqu'au cap Horn dans l'Amérique du sud, pour l'Océan-Atlantique (à une ou deux légères exceptions près); et depuis ce même cap jusqu'au 51°. degré de lat. nord pour l'Océan-Pacifique, toutes les côtes et contrées appartiennent en souveraineté aux autorités américaines qui y résident. En conséquence, toute tentative pour établir une colonie dans cette démarcation doit être regardée comme une prétention inadmissible. Afin de prévenir toute atteinte semblable, les envoyés proposeront de rédiger une déclaration collective, par laquelle chaque État s'engagera à empêcher l'établissement de nouvelle colonie, dans l'étendue de son territoire.

4°. A l'égard de l'île de Cuba, le gouvernement des États-Unis ne désirait aucun changement dans la situation politique de cette île, et il ne verrait pas avec indifférence cette possession passer de l'Espagne à quelque autre puissance européenne, ou devenir la conquête de l'une des nouvelles républiques. S'il était impossible d'amener le Mexique ou la Colombie à renoncer à leurs desseins sur Cuba et Porto-Rico, les envoyés devaient engager ces deux États à les ajourner jusqu'au résultat de l'intervention de l'empereur de Russie et de ses alliés pour mettre un terme à la guerre.

5°. Un autre point que le congrès devait prendre en considération, était le canal de communication entre les deux mers. L'achèvement de ce grand ouvrage intéresse toutes les nations du globe, mais plus particulièrement celles du nouveau continent, telles que la Colombie, le Mexique, la république du Centre, le Pérou et les États-Unis. Déjà le 8 février 1825, M. Canaz, ministre de la république du Centre, avait adressé au cabinet de Washington une note à ce sujet, contenant des offres et des vues très-libérales. Si ce projet était exécuté de manière à livrer aux gros vaisseaux le passage de l'une à l'autre mer, chaque nation participerait à ses avantages en contribuant à la dépense dans une proportion équitable.

6°. Quant à ce qui touche l'île d'Haïti, le président des États-Unis ne peut encore se prononcer sur la question de savoir si en raison de sa condition politique et de ses derniers arrangements avec la France, cette île peut être regardée comme État indépendant.

Les nouvelles républiques étant des puissances souveraines et indépendantes, ainsi qu'il résulte de la forme de leur gouvernement, étant en outre reconnues de fait par les États-Unis et la Grande-Bretagne et ayant contracté des traités ou actes avec des nations étrangères, ont des droits positifs et bien établis. N'ayant plus à craindre aucune attaque combinée de la part de la sainte alliance, les nouveaux États de l'Amérique s'aviliraient eux-mêmes, en s'en laissant imposer par les menées secrètes ou les menaces ouvertes d'un cabinet européen, aujourd'hui qu'ils jouissent de la liberté, premier des biens de la condition humaine.

7°. Enfin les envoyés devaient déclarer que le gouvernement des États-Unis garderait la plus stricte neutralité dans la guerre entre la république de la Plata et l'empereur du Brésil.

Ces instructions, dont il ne vient d'être donné qu'une courte analise, furent communiquées au congrès des États-Unis, sous le titre de *Documents de Panama* (*Panama documents*), le 3 mars 1829, par le président John Quincy Adams, et ont été publiés par une décision de ce même congrès.

Le 16 mars 1827, MM. *John Sergeant* et *J.-B. Poinsett* avaient été nommés envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires des États-Unis au congrès assemblé à Tacubaya. En leur communiquant les instructions ci-dessus, le secrétaire d'état, M. Clay, leur écrivait «que les différents rapports qui lui avaient été faits des intentions et des vues ambitieuses de Bolivar avaient beaucoup diminué les espérances qu'on devait concevoir des résultats d'un congrès général des nations de l'Amérique».

L'assemblée de Panama tient ses séances à Tacubaya. Elle est composée des représentants de Rio de la Plata, Bolivia, de Brésil et les États-Unis.

Le 22 juin, don Manuel Lorenzo de Vidaure, président de la Cour suprême de la république péruvienne et ministre plénipotentiaire à la grande diète américaine, prononça devant les envoyés des autres États un discours remarquable, dont voici quelques passages: «Ce jour,» dit-il, «peut être appelé le jour de la renaissance de l'Amérique. C'est de ce jour que les États de cet hémisphère jouissent pleinement des droits politiques et de la liberté individuelle conformés à leur existence sociale; tous jurent de réunir leurs efforts communs contre l'oppression de l'étranger, ou de quiconque voudrait leur ravir les biens qu'ils ont recouvrés. — Aujourd'hui, le grand congrès américain, qui doit être fidèle interprète des traités, conseiller dans les cas difficiles, médiateur dans les querelles intestines, et qui doit régler les nouveaux rapports avec les États étrangers, est investi de tous les pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de la noble tâche qu'il est appelé à remplir. — L'existence d'un peuple dépend de son organisation politique. Tenons donc aux droits et aux égards que nous pouvons exiger de toutes les nations; n'admettons parmi nous que les étrangers qui se présenteront suivant les formes régulières et usitées; que nos ports soient fermés au pavillon de toute puissance qui ne reconnaîtrait pas le nôtre; proclamons la liberté du commerce et de la circulation; formons-nous un code digne de l'admiration des peuples civilisés; et que l'injure faite à un des États de l'union soit commune à tous les autres. — En un mot, que nous puissions résoudre le problème du meilleur gouvernement possible. — Bien loin de conseiller la réduction de nos forces, je propose leur accroissement sur terre et sur mer, afin de porter un coup mortel à cette puissance qui s'obstine à vouloir conserver une souveraineté qu'elle a perdue sans retour.»

1827. Le 22 juin, l'assemblée américaine installée à la ville de Panama, et composée des ministres plénipotentiaires de la république de Colombia, des États de l'Amérique du centre, du Pérou et du Mexique, continua, jusqu'au 15 juillet, ses conférences ayant pour objet de former des traités d'union, ligue et confédération perpétuelles, de régler les conventions relatives au contingent à fournir par chacun des États confédérés pour la défense commune. Elle détermina la réunion annuelle de l'assemblée en tems de guerre, et fit connaître les déclarations des divers traités conclus par la Colombia avec les gouvernements des républiques représentées au congrès de Panama. Il y avait à cette assemblée un commissaire anglais dûment autorisé, mais qui ne prit aucune part aux conférences, ainsi qu'un agent du roi des Pays-Bas. Un ministre des États-Unis de l'Amérique septentrionale, envoyé pour assister à ce congrès, mourut à Cartagéna en se rendant à Panama. L'assemblée jugea convenable de transférer le siége de ses séances à Tacubaya, près la ville du Mexico, en vertu de son pouvoir de changer le lieu de sa résidence et avec l'agrément du pouvoir exécutif. Un des plénipotentiaires de Colombia, un autre de l'Amérique du centre, un du Pérou, deux du Mexique et un commissaire du roi des Pays-Bas, se rendirent à Tacubaya (1).

(1) Voyez *Expedicion que el secretario de estado en el despacho de*

PRÉSIDENTS, VICE-ROIS ET CAPITAINES-GÉNÉRAUX DU NOUVEAU ROYAUME DE GRENADA.

1. Don *Alonzo-Luis de Lugo*, premier gouverneur de cette province, élu à l'époque de la conquête, par l'influence de son père, don Pédro-Fernandez de Lugo, mourut avant l'entière soumission du pays.

2. Le licencié *Miguel-Diaz de Armendariz*, natif de Navarra, nommé visiteur en 1547, fut remplacé en 1551, par

3. Le licencié *Juan de Montaño*, dont le véritable nom était *Lavado*, nommé en qualité de résident auprès de Armendariz et des oidores de Santa-Fé. Il commit tant de cruautés, qu'il fut renvoyé en Espagne en 1558, condamné et exécuté à Valladolid.

4. Le doctor *Andres-Dias Venero de Leiba*, premier président. Il réunit les Indiens dans des établissements, fit bâtir plus de quatre cents églises, rendit des ordonnances sur les mines, ouvrit des routes, construisit des ponts, encouragea les missionnaires; en un mot, il créa l'administration de ce pays, dont il fut regardé comme le père. Leiba retourna en Espagne en 1574, où il siégea au Conseil des Indes.

5. Le licencié *Francisco Briceño* passa, en 1575, de la présidence de Guatémala à celle de Santa-Fé, qu'il garda très-peu de tems, étant mort la même année.

6. Don *Lopez-Diaz de Armendariz*, troisième président, gouverneur et capitaine général, quitta, en 1578, la présidence de Charcas pour celle du nuévo reyno, qu'il conserva jusqu'en 1585, époque à laquelle il fut suspendu de ses fonctions. Il mourut cette même année.

7. Le doctor don *Antonio Gonzales*, du Conseil des Indes, entra en charge avec différentes commissions en 1590, gouverna sept ans et revint en Espagne, après avoir déposé son autorité.

8. Don *Francisco de Sande*, chevalier de l'ordre de Santiago, quitta Guatémala pour Santa-Fé, en 1597. Son administration fut si dure et arbitraire, qu'on l'appela le docteur Sangre (sanguinaire), au lieu de Sande. Ses fréquentes disputes avec l'archevêque don Bartolomé Lobo Guerrero, nécessitèrent l'envoi d'un juge résident.

9. Le licencié don *Nuño-Nuñez de Villavicencio*, d'abord visiteur de l'audience de Santa-Fé et ensuite président en 1605, mourut d'accident en 1607.

10. Don *Juan de Borja*, natif de Valencia, chevalier de Santiago, fils naturel de Fernando de Borja, fut le premier président de *Capa* et *Espada* (qui porta la cape et l'épée), gouverna vingt-deux ans avec capacité et fit beaucoup de bien à la province. Sa mort arriva en 1628.

11. Don *Sancho Giron*, marquis de *Sofraga*, commandeur de l'ordre d'Alcantara, était corrégidor de Burgos, lorsqu'il fut nommé à la présidence de Santa-Fé, qu'il occupa en 1630 jusqu'à sa mort, arrivée en 1635.

12. Don *Martin de Saavedra y Gusman*, chevalier de Calatrava, natif de Cordoba, baron de Prado, etc., ayant une réputation militaire bien connue, fut nommé gouverneur en 1637, et après une administration longue et orageuse, il revint à Madrid.

13. Don *Juan-Fernandez de Cordoba y Calla*, chevalier de Santiago, marquis de Miranda, de Auta, etc., etc., commandant général de Ceuta, fut promu à la présidence de Santa-Fé en 1645. Il se distingua tellement pendant les huit années qu'il occupa cette charge, par sa douceur, sa piété et son désintéressement, qu'ayant demandé à revenir en Espagne, sa pétition fut refusée en raison de son mérite. Il mourut en 1662.

14. Don *Diego de Egues et Beaumont*, chevalier de Santiago, né à Séville; il était page du roi, capitaine d'infanterie, amiral en chef de la flotte de Nuéva-España, conseiller d'état, etc., lorsqu'il fut nommé président, cette même année 1662; mort en 1664.

15. Le doctor don *Diego del Corro Carrascal*, président gouverneur et capitaine général. Il avait été inquisiteur de Carthagène des Indes, ensuite de Mexico; passa président à Santa-Fé en 1666, et à Quito en 1667.

16. Don *Diego de Villalva y Toledo*, chevalier de Santiago, avait servi pendant plus de vingt ans; il passa par tous les grades, et devint, de simple soldat, général d'artillerie, gouverneur de la Havane, et en dernier lieu capitaine général du *nuévo reyno de Granada*, où il arriva en 1667; mais il ne gouverna que peu de tems, des plaintes réitérées ayant été élevées contre lui, par les oidores et le fiscal. Il fut remplacé par l'évêque de Popayan en 1671.

17. Cet évêque, *don Melchor de Linda y Cisneros*, après avoir occupé diverses fonctions sacerdotales en Espagne, avait été nommé *calificador* du saint-office, présenté à l'archevêché de Santa-Marta et promu à celui de Popayan. Il resta au gouvernement de nuévo reyno jusqu'en 1674, où il fut pourvu de l'archevêché de Charcas.

18. Don *Gil de Cabrera y Davalos*, de l'ordre de Calatrava, né à Lima.

19. Le doctor don *Alvaro de Ibarra*, aussi natif de Lima, fiscal de l'audience du Chili, inquisiteur apostolique de Lima, etc., fut élu, pendant sa présidence, évêque de Truxillo.

20. Le doctor don *Nicolas de las Infantas y Venegas*, de l'ordre de Saint-Jacques, né à Lima, fiscal, inquisiteur et visiteur, venait d'être promu au gouvernement, lorsqu'il mourut à peine âgé de trente-quatre ans, universellement regretté pour ses talents et ses connaissances.

21. Don *Francisco Cossio*, archevêque du royaume, fut nommé président par *intérim*, après la mort de Vénégas.

22. Fray don *Francisco del Rincon*, moine de l'ordre des Minimes de Saint-François-de-Paule, quoiqu'archevêque, fut nommé gouverneur et capitaine-général jusqu'en 1718.

23. Don *Jorge de Villalonga*, comte de la Cuéva, chevalier de San-Juan, fut le premier vice-roi du nuévo reyno, quand ce pays fut érigé en vice-royauté établie; mais ayant été remis en présidence l'année 1721, le gouvernement passa à

24. Don *Diego de Cordoba Laso de la Vega*, qui administra depuis 1722 jusqu'en 1730.

25. Don *Rafaël de Esclava*, colonel d'infanterie, chevalier de Santiago, entra en fonctions en 1737 et y resta pendant peu de tems, étant retourné en Espagne pour faire rétablir la vice-royauté. Pendant l'*intérim*, le gouvernement fut confié à

26. Don *Sebastian de Esclava*, seigneur d'Éguillon, chevalier de Santiago, précepteur de l'infant don Félipe, homme très-recommandable et très-estimé. Il arriva à Carthagène en 1739, et ne put se rendre à Santa-Fé, la navigation étant interceptée par les Anglais. Il revint en Espagne en 1749.

27. Fray don *Joseph-Alfonzo Pizarro*, marquis de Villar, chevalier de San-Juan, lieutenant-général de l'*armada* royale, arriva à Santa-Fé, en 1750, et resta en possession de la vice-royauté jusqu'en 1753; à cette époque, il donna sa démission et retourna en Espagne.

28. *José de Solis Folch de Cardona*, chevalier de l'ordre de Montésa, brigadier des armées royales. Il exerça l'autorité de 1753 à 1761. Son successeur étant arrivé cette dernière année, il entra immédiatement comme simple frère-lai dans un couvent de Franciscains.

29. Fray don *Pédro Mesia de la Cerda*, marquis de la Véga de Armijo, de l'ordre de San-Juan, etc., gouverna avec habileté de 1761 à 1771, et revint dans la Péninsule.

30. Don *Manuel Guérior*, chevalier de San-Juan, lieutenant-général, se concilia tous les suffrages par son administration sage et paternelle. Il passa à la vice-royauté du Pérou, en 1775.

31. Don *Manuel-Antonio de Florez*, commandeur de l'ordre de Santiago, lieutenant-général, lui succéda jusqu'en l'année 1785, qu'il obtint la permission de revenir en Espagne.

32. Don *Antonio Caballéro et Gongora*, archevêque métropolitain, auquel ses talents et ses qualités firent conférer la double qualité de chef politique et religieux, dont il exerça simultanément les fonctions (1).

---

relaciones esteriores de la republica de Colombia hon al congreso de 1827, sobre los negocios de su departamento. Bogota, 1827.

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias occidentales ó america, por el coronel don Antonio de Alcedo*, article *nuevo reyno*

GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DE CARACAS OU VÉNÉZUÉLA.

1. *Ambrosio de Alfinger*, nommé premier gouverneur, et élu par les négociants Weltzers. Il dressa les articles de sa stipulation avec l'empereur pour la conquête de Vénézuéla, fonda la ville de Coro, prit possession de son gouvernement en 1528, et le garda jusqu'à sa mort en 1531. Il fut tué par les Indiens exaspérés par ses cruautés.

2. *Juan Aleman*, parent des Weltzers, prit le titre de gouverneur, tandis que la place était vacante, et la garda jusqu'à l'arrivée du véritable possesseur.

3. *Jorge de Spira*, chevalier allemand, nommé par les Weltzers, en 1533, mourut en 1540, laissant le titre de gouverneur provisoire au

4. Capitaine *Juan de Villégas*, qui ne jouit de ce titre que peu de jours; car l'audience de Santo-Domingo, sur la nouvelle de la mort de Spira, nomma

5. L'évêque don *Rodrigo de Bastidas*, qui gouverna jusqu'en 1541. Ayant été promu à l'évêché de Puerto-Rico, le gouvernement fut dévolu à

6. *Diégo Boica*, gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ. Sa nomination fut confirmée par l'audience de Santo-Domingo; mais peu de tems après il fut remplacé par

7. *Enrique Rembolt*, allemand de nation. Les plaintes que ses vexations excitèrent de la part des habitants de Coro, le firent bientôt remplacer par

8. Le licencié *Juan Pérez de Tolosa*, natif de Ségovia, homme sage et instruit, qui fut choisi par l'empereur pour réparer les désordres qu'avait occasionés l'administration des Weltzers. Il fit son entrée à Coro, en 1546, et avant d'avoir accompli les trois années de sa commission, il fut, à cause de ses talents, continué dans ses fonctions, pour trois autres années, et mourut en 1548.

9. *Juan de Villégas*, fut nommé par son prédécesseur gouverneur provisoire jusqu'à l'arrivée du titulaire.

10. Le licencié *Villacinda*, nommé par la princesse *dona Juana*, qui gouvernait en Castille, pendant l'absence de l'empereur son père: il administra sa colonie depuis 1554, jusqu'à sa mort en 1557.

11. L'alcade *Gutiérez de la Pena*, nommé provisoirement par l'audience de Santo-Domingo, entra en fonction en 1557 et y resta jusqu'en 1559.

12. Le licencié *Pablo Collado* gouverna jusqu'en 1562, époque à laquelle un réquisitoire fut rendu contre lui par l'audience de Santo-Domingo, qui envoya un juge-instructeur, afin de lui faire rendre ses comptes, et lui ordonner de se rendre en Espagne. Ce fut le licencié Bernaldez, qu'on appelait l'œil d'argent (*ojo de plata*) (1), qui le destitua et prit la direction des affaires jusqu'à l'arrivée du fonctionnaire nommé par le roi, en 1563.

13. Don *Alonso de Manzanédo*, qui gouverna peu de tems, étant d'un âge fort avancé, tomba malade et mourut en 1564.

14. Le licencié *Bernaldez*, qui s'était acquis un grand crédit par son exactitude, son affabilité et la justice avec laquelle il avait administré provisoirement la colonie, fut désigné une seconde fois par l'audience de Santo-Domingo, avec l'approbation de tous les habitants. Il gouverna jusqu'à l'année suivante, 1565.

15. Don *Pédro Ponce de Leon*, de la branche de l'illustre maison des ducs de Arcos, ci-devant alcade de Conil, prit le gouvernement cette même année 1565, et mourut en 1569.

16. Don *Juan de Chaves*, natif de Truxillo dans Extramadura, lui succéda. Il vivait à Santo-Domingo, en simple particulier, quand il fut nommé, par l'audience, gouverneur provisoire, aussitôt qu'elle eût été informée de la mort de Ponce de Léon; il gouverna jusqu'en 1572.

17. *Diégo Mazanégo*, arriva à Coro cette même année, et gouverna jusqu'en 1576.

18. Don *Juan Pimentel*, descendant des comtes de Bénavente, chevalier de l'ordre de Santiago, fut le premier gouverneur qui établit sa résidence dans la ville de Santiago. Il administra jusqu'en 1582.

19. Don *Luis de Roxas*, natif de Madrid, arriva à Caracas, en 1583, et gouverna jusqu'en 1587.

20. Don *Domingo de Osorio*, commandant des galères, et officier en chef des douanes de l'île de Santo-Domingo où il résidait lorsqu'il reçut l'ordre d'aller prendre les rênes de l'administration qu'il dirigea avec habileté. Il fut promu, en 1597, à la présidence de Santo-Domingo.

21. *Gonzalo de Piña Liduéña*, gouverna jusqu'en 1600, et mourut d'une attaque d'apoplexie. L'audience de Santo-Domingo le remplaça par

22. *Alonso Arias Baca*, habitant de Coro, et fils de l'illustre don Bernaldez, qui avait été deux fois gouverneur. Il prit possession de l'administration cette même année.

23. *Sancho de Alquiza*, capitaine d'infanterie, qui entra dans ce gouvernement en 1601, et y resta jusqu'en 1610, eut pour successeur

24. Don *Martin de Robles Villafañate*, qui conduisit les affaires avec habileté jusqu'à sa mort.

25. Don *Francisco de la Hoz Berrio*, natif de Santa-Fé, prit le gouvernement en 1616, et le conserva jusqu'en 1622. Il se noya en revenant en Espagne, sur l'un des navires de la flotte, qui se perdit sur les Caios de Matacumbé, près de la Havane.

26. Don *Francisco Nuñez Mélian* lui succéda, et gouverna jusqu'en 1632.

27. Don *Ruis Fernandes de Fuenmayor*, depuis cette époque jusqu'en 1638.

28. Don *Marcus Gelder de Calatayud*, chevalier de l'ordre de Calatrava, quitta le gouvernement de Santa-Marta pour prendre celui de Vénézuéla, en 1639, et le conserva jusqu'en 1644, époque de sa mort.

29. Don. . . . . — 30. Don. . . . .

31. Don *Pédro de Porras y Tolédo* fut nommé gouverneur en 1660, et resta en charge jusqu'en 1665.

32. Don. . . . . — 33. Don . . . .

34. Don. . . . . — 35. Don. . . . .

36. Don *Joseph Francisco de Cañas*, colonel d'infanterie et chevalier de l'ordre de Santiago, arriva à Caracas en 1716, chargé d'une commission particulière, et devint gouverneur provisoire par la mort du titulaire.

37. Don *Francisco Portales*.

38. Don *Lope Carillo*.

39. Don *Sébastian Garcia de la Torré*, colonel d'infanterie, resta en place de 1730 à 1733.

40. Don *Martin de Lardizábal*, de l'audience royale d'Aragon, fut envoyé avec une commission pour prendre connaissance des plaintes de la province contre la compagnie Guipuzcoana.

41. Le brigadier général don *Gabriel de Zuloaga*, comte de Torré-Alta, capitaine des grenadiers des gardes espagnoles, gouverna depuis 1737 jusqu'en 1742.

42. Don *Luis de Castellanos*, brigadier général et capitaine au régiment des gardes, depuis cette dernière année jusqu'en 1749.

43. Don fray *Julian de Arriaga y Ribera Bailio*, de l'ordre de San-Juan, vice-amiral de la flotte royale, gouverna jusqu'en 1752, qu'il obtint la charge de président du commerce.

44. Don *Felipé Ricardos*, lieutenant-général des armées royales.

45. Don *Felipé Ramirez de Esteñoz*, brigadier-général.

46. Don *Francisco Solano*, capitaine de vaisseau de la flotte royale, administra jusqu'en 1771, et quitta à cette époque, pour la présidence de Santo-Domingo.

47. Le brigadier-général, le marquis de la Torré, chevalier de l'ordre de Santiago, arriva à Caracas en 1771, et gouverna jusqu'en 1772, qu'il fut appelé au gouvernement de la Havane.

48. Don *Joseph Carlos de Aguéro*, chevalier de l'ordre de Santiago, avait servi en Italie. Il était gouverneur de Nueva-Bis-

---

de Granada, presidentes, virreyes, y capitanes generales que habido en el nuevo reyno de Granada.

(1) Ainsi nommé parce qu'il avait un œil artificiel.

caya. Sa probité et son désintéressement le firent envoyer à Caracas, en 1777, mais il revint bientôt en Espagne.

49. Don *Luis de Unzaga y Amezaga*, colonel d'infanterie, quitta le gouvernement de la Louisiane pour celui de Vénézuéla, qu'il administra jusqu'en 1784 où il fut nommé gouverneur de la Havane.

50. Don *Manuel Gonzalez*, chevalier de l'ordre de Santiago, brigadier dans l'armée royale, nommé gouverneur provisoire.

51. Le colonel don *Juan Guillelmi*, qui avait servi dans le corps de l'artillerie, fut promu en 1785 (1).

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Les anciens ouvrages de P. Martyr, Gomara, Las Casas, Charlevoix, De Laet, et les collections de Grynæus, Hakluyt et Purchas.

Piedro Ciega de Leon, Crónica del Peru. Sevilla, 1553.

Relation of a voyage to Guiana, etc. By Robert Harcourt. In-12. London, 1613.

Tratado verdadero del viage y navegacion desde año de 1622, que hizo la flota de Nueva-España y Honduras, almirante don Antonio de Liri. Autor Fr. Antonio Vasquez de Espinosa; in-12. Malaga, 1623.

Letras aűuas de la compañia de Jesus de la provincia del nuevo reyno de Granada, desde el año 1638, hasta el año 1643. Petit in-4°. En Zaragosa. 1645.

Memorial y noticias sacras, y reales del imperio de las Indias occidentales, comprehende lo eclesiástico, secular, político y militar, que por su secretaria de la Nueva-España se proveer: presidios, gente y costas, valer de los encomiendas de Indiss y otras cosas curiosas, etc., escribiale por el año de 1646, Juan Diez de la Calle, oficial secundo de la misma secretaria. 172 feuillets.

Genealogias del nuevo reyno de Granada, por don Juan Florez de Ocariz. 2 vol. in-fol. Madrid, 1674 y 1676.

El Marsñon y Amazonas historia de los descubrimientos, entradas, y reduccion de naciones, trabajos malogrados de algunos conquistadores y dichosos de otros, asi temporales, como espirituales en las delatadas montañas y mayores rios de la América, escrita por el padre Manuel Rodriguez, de la compañia de Jesus, procudar general de las provincias de Indias en la corte de Madrid; en Madrid, 1684, in-fol., p. 444. Compendio historisl é indice chronológico peruano y del nuevo reyno de Granada.

Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Granada, per el doctor D. Lucas Fernandez Piedrahita, chantre de la iglesia metropolitana de Santa Fe de Bogota, calificador del santo oficio por la suprema y general inquisicion y obispo electo de Santa Marta. In-fol., 599 p. Amberes, 1688.

Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les Français en 1697. Un vol in-12, 192 p. Amsterdam. L'auteur de cet ouvrage est Jean-Bernard Desjeans, sieur de Pointis, commandant de l'expédition.

History of Caledonia or the Scots' colony in Darien. London, in-8, 1699.

Historia de la conquista y poblacion de la provincia de Venezuela, escrita por don Jose de Oviedo y Baños. Prim. parte, in-4°. Madrid, 1723.

Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y Tierra Firme del mar Oceano, por Antonio de Herrera. 4 tom. in-4°. Madrid, 1730.

Historia de la provincia de la Compañia de Jesus, por el P. Joseph Cassaui. Madrid, in-fol., 1741.

Original papers relating to the expedition to Carthagena, Panama and Cuba. London, in-8°., 1744.

Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones, lue à l'assemblée publique de l'Académie des sciences, le 25 avril 1745, par M. de la Condamine, avec une carte du Maragnon, ou de la rivière des Amazones, revue par le même. Paris, in-8°., 1745.

Relacion histórica del viage á la América meridional, por don Jorge Juan et don Antonio de Ulloa. 5 tom. in-4°. Madrid, 1748.

Real compañia Guipuscoana de Caracas: noticias historiales practicas de los succesos y adelantamientos de esta compañía desde su fundacion año de 1728, hasta el de 1764, por todos los ramos que comprehende su negociacion. Dispuesto todo por la direccion de la misma real compañía, año de 1765, in-4°., 183 p. Madrid, 28 de junio. Par don José de Yturriaga, premier directeur de la compagnie.

Historia corografica de la Nueva-Andalucia y vertientes del Rio-Orinoco, por el P. Cauliu. 1779.

Saggio di storia americana o sia storia naturale civile e sarra de regni, e delle provincie spagnuole di Terra-Firma, nell' America meridionale descritta dall' abate Filippo Salvadore Gilii. 5 tom. in-8°. Roma, 1780.

Mémoires par M. Leblond, contenant les résultats généraux de ses voyages, lus à l'académie des sciences, en 1785.

Diccionario geografico-histórico de las Indias occidentales ó América, por el coronel D. Antonio de Alcedo. 5 tom. in-8°. Madrid, 1786.

Translation of the said worqk, by M. Thompson, with large additions and compilations. 6 vol. in-4°. London, 1812.

La Perla de la América, provincia de Santa-Marta, reconocida, observada y expuesta en discursos históricos, por el sacerdote don Antonio Julian. Madrid, 1787, 280 p., in-8°.

Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme, dans l'Amérique méridionale, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804, contenant la description de la capitainerie générale de Caracas, par F. Depons, ex-agent du gouvernement français à Caracas. 3 vol. in-8°. Paris, 1806.

Semanario del nuevo reyno de Granada, etc., por Joseph de Caldas. Santa-Fe, 1808.

The History of don Francisco de Mirandas' attempt to effect a revolution in South America, by James Biggs. in-8°. London, 1809.

A history of the revolution of Caracas, etc., by major Flinter. in-8°. London, 1809.

Interesting official documents, relating to the united provinces of Venezuela. in-8°. London, 1812.

Maritime geography, by captain Tuckey. 4 vol. in-8°. London, 1815

Spanish America, by captain Bonnycastle. 2 vol. in-8°. London, 1818.

Correo del Orinoco, 1818-1821.

Narrative of the expedition to South America which sailed from England at the close of 1817, for the service of the Spanish patriots, by C. Brown, late captain, etc., in-8°. London, 1819.

Constitution de la république de Colombie; de l'imprimerie de Moreau, in-8°. Paris, 1822.

Colombia, being a geographical, statistical, agricultural, commercial and political account of that country adapted for the general reader, the merchant and the colonist. 2 vol gr. in-8°. London, 1822.

Journal of an expedition 1400 miles up the Orinoco and 300 up the Arauca, by J. H. Robinson, late surgeon, etc. In-8°. London, 1822.

Voyage dans la république de Colombie, en 1823, par G. Mollien, 2 vol. in-8°. Paris, 1824.

Voyage de Humboldt et Bonpland, Relation historique. Tom. I, in-4°., 1814; tom. II, 1819; tom. III, première partie, 1825.

Noticia sobre la geografía política de Colombia proporcionada para la primera enseñanza de los niños en este importante ramo de su educacion. Londres, imprenta española de M. Ca-

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias occidentales ó America, por el coronel don Antonio de Alcedo.* Article *Caracas. Gobiernadores y capitanes generales de la provincia de Caracas ó Venezuela.*

lero, n° 17, Frederick place, Goswell road, in-18, 109 p., 1825.

Journal of a residence and travels in Colombia during the years 1823 and 1824, by captain Charles Stuart Cochrane of the royal navy. 2 vol. in-8°. London, 1825.

Noticias secretas de América sobre el estado naval, militar y politico de los reynos del Peru y provincias de Quito, costas de Nueva Granada y Chile : gobierno y regimen particular de los pueblos de Indios : cruel opression y extorsiones de sus corregidores y curas : abusos escándalosos introducidos entre estos habitantes por los missioneros; causas de su origen y motivos de su continuacion por el espacio de tres siglos, etc., por don José Juan y Antonio de Ulloa, sacadas á luz, etc., por don David Barry. Londres, in-4°., 1826.

Histoire de la Colombie, par M. Lallemant. In-8°. Paris, 1826.

Coleccion de documentos relativos á la vida pública del libertador de Colombia y del Peru, Simon Bolivar, para servir á la historia della independencia del sur America. 6 tom. in-8°. Caracas, 1826-1827.

A visit to Columbia in the years 1822 and 1823, by Laguayra and Caracas over the Cordillera to Bogota and thence by the Magdalena to Cartagena, by Col. W. Duane of Philadelphia. gr. in-8°., 1826.

The present state of Columbia; containing an account of the principal events of its revolutionary war, its constitution, finance, agriculture, mines, etc., with a map, by an officer late in the Columbian service. 336 p. in-8°. London, 1827.

Exposicion de los sentimientos de los funcionarios públicos asi nacionales como departamentales y municipales y demas habitantes de la ciudad de Bogota hecha para ser presentada el libertador presidente de la república, reimpresa en New-York, 1827, 26 p. in-8°.

Travels through the interior provinces of Columbia, by col. J. P. Hamilton, late chief commissioner from His Britannic majesty to the republic of Columbia. 2 vol. in-8°., with engravings. London, 1827.

Notes on Columbia taken in the years 1822 and 1823, with an itinerary of the route from Caracas to Bogota, and an appendice, by an officer of the United States army. In-8°. Philadelphia, 1827.

Observaciones sobre las reformas políticas de Colombia, por J. M. Salazar, L. L. D., 54 p. in-8°. Filadelfia, 1828; with an english translation by Edward Barry.

Exposicion de los motivos que tuvieron los disputados que suscriben para separarse de la gran convencion. Bogota, año de 1828, 58 p. pet. in-4°.

Recollections of a service of three years during the war of extermination in the republics of Venezuela and Columbia, by an officer of the Columbian navy In 2 vol. London, 1828.

Connaissance des tems, publiée par le bureau des longitudes. Paris.

Tables des principales positions géonomiques du globe, par Ph.-G. Coulier. Un vol. in-8°., 1828.

Revolucion de la Colombia, por M. Restrepo. 8 vol. in-12, avec atlas. Paris, 1828.

Gaceta de Colombia, 1824-1829.

Meditaciones Colombianas, Ier et II, 96 p. in-12. Bogota, 1829. — Revista política de Venezuela y Nueva-Granada hasta fines de 1819. — Consideraciones sobre la marcha de la República de Colombia hasta mediados de 1828.

Plusieurs Colombiens distingués, parmi lesquels doivent être cités MM. le capitaine Acosta, Gomez, Palacio et Salazar, ont communiqué à M. le docteur Warden des pièces officielles et des renseignements précieux sur leur pays avec une bonté dont il leur témoigne ici sa reconnaissance. Le premier a eu l'extrême obligeance de revoir son manuscrit et de lui procurer la collection complète du *Correo del Orinoco*, la seule, peut-être, qui se trouve à Paris. Le docteur Roulin, qui a fait un long séjour dans la Colombie, a bien voulu lui confier sa *Coleccion de documentos*, *etc.* M. Warden a aussi de grandes obligations à M. Brown, ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris, qui lui a donné sur l'Amérique un recueil considérable de documents officiels, et à MM. les conservateurs et bibliothécaires des bibliothèques de Paris, pour la complaisance qu'ils ont eue de lui confier les ouvrages qui manquaient à sa collection.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

OBSERVATION.

Tout ce volume a été composé par M. le Docteur B. Warden, ancien consul général des États-Unis, membre de la Société Asiatique, de la Société de Géographie, etc. L'éditeur (M. le Marquis de Fortia) y a joint quelques notes et a soigné l'impression dont il a revu lui-même toutes les épreuves.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

GÉNÉRALE

DES NOMS PROPRES.

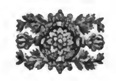
TABLE

GÉNÉRALE

DES NOMS PROPRES

CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES DE LA TROISIEME PARTIE

DE L'ART DE VERIFIER LES DATES.



PARIS,

CHEZ A.-J. DENAIN, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N°. 16,

ET CHEZ L'ÉDITEUR, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD, N°. 12.

DE L'IMPRIMERIE DE A. MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.

1831.

TABLE GÉNÉRALE

DES NOMS PROPRES

CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES IN-4° DE CETTE TROISIÈME PARTIE DE

L'ART DE VÉRIFIER LES DATES,

(Formant 8 volumes in-8°).

A

B

C

D

E

F

G

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES NOMS PROPRES DES HUIT PREMIERS VOLUMES DE LA TROISIÈME PARTIE.

